

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



PRESENTED BY
GRAY MacW. BRYAN
IN MEMORY OF
HIS GREAT-GRANDFATHER
JAMES W. BRYAN

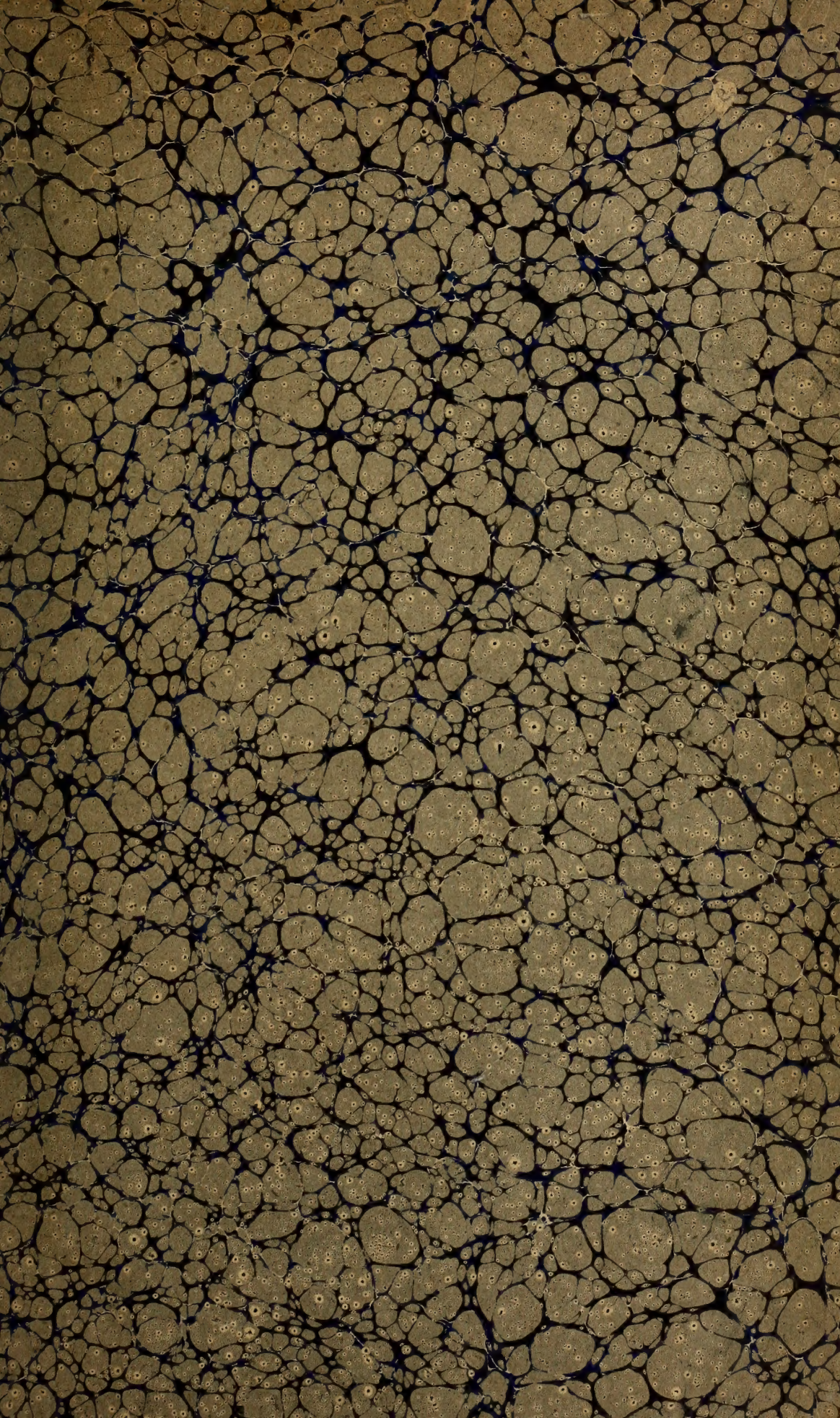
CLASS OF 1824

RB0

B61

V 13

HUMANITIES





Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XIII.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. MICHAUD,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX;

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME TREIZIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE VERNEUIL, 52,

ET CHEZ M. MICHAUD, RUE DE LA PLAINE, 42, AUX TERNES.

—
1855

SECOND PROCÈS DE CONTREFAÇON LITTÉRAIRE.

LA BIOGRAPHIE MICHAUD

ET

LA BIOGRAPHIE DIDOT.

Dans le 12^e volume de cette édition, nous avons raconté au public l'histoire du premier procès en contrefaçon intenté par la *Biographie universelle* Michaud à la Biographie publiée par MM. Firmin Didot frères. Nous avons réservé pour le 13^e volume les détails relatifs au deuxième procès.

Le premier procès, on se le rappelle, embrassait toute la contrefaçon antérieure au 19 mai 1852, date de la plainte de madame C. Desplaces. Les actes postérieurs à cette date jusqu'au jour de la nouvelle instance ont formé naturellement les éléments du second procès.

Madame Desplaces, en signalant à la justice les atteintes portées à son droit et à son entreprise, avait pensé que du moins les contrefacteurs de la *Biographie universelle* Michaud s'arrêteraient devant cet avertissement. Elle s'était trompée; même après cette protestation, la Biographie Didot persista dans ses procédés d'emprunts et du titre et des textes soit copiés, soit plagiés.

Sept livraisons étaient en cause dans la première poursuite dont les contrefacteurs étaient l'objet. Dans la seconde, madame Desplaces incriminait tout ce qui, depuis le 19 mai 1852, avait paru de la Biographie Didot, c'est-à-dire la publication tout entière à partir de la 8^e livraison jusqu'à la fin du 10^e volume.

Aux termes de la loi, madame Desplaces avait cru devoir introduire cette seconde affaire par une saisie opérée sur toutes les livraisons et sur tous les volumes incriminés.

La saisie fut pratiquée le 2 septembre 1854. Les conseils de madame Desplaces la lui firent résoudre par des raisons qui leur semblaient tenir d'une impérieuse nécessité.

Le premier procès se prolongeait depuis deux ans et demi. Les conditions cependant n'étaient pas égales entre les parties. Voyant son privilège exclusif contesté sous le nom

749558

REO

B61

v. 13

A

du domaine public, madame Desplaces était contrainte par la prétention même de ses adversaires ou d'attendre la consécration de son droit, ou de se hasarder à des dépenses pesantes en persistant dans une exploitation compromise dans ses principes d'avenir et de sécurité. Tant que madame Desplaces put espérer que l'issue de ses perplexités ne dépasserait pas les délais habituels aux décisions judiciaires, elle continua néanmoins ; mais lorsqu'elle vit la solution s'ajourner par les vicissitudes de toutes les juridictions qu'elle dut successivement parcourir, la prudence et l'honneur lui firent une loi de suspendre sa publication.

La Biographie Didot de son côté avait tous les avantages de ces ajournements ; elle continuait à s'annoncer et à s'accréditer sous le titre populaire et répandu de sa concurrente ; elle se servait de ses textes avec plus ou moins de mesure ; elle poussait son œuvre avec activité et se substituait ainsi dans la circulation à l'œuvre dont à la fois elle contestait, paralysait et exploitait la propriété.

Il y avait là une situation doublement intolérable. D'un côté l'œuvre contrefaite, interrompue et arrêtée par les effets mêmes de la contrefaçon ; de l'autre la contrefaçon profitant sans relâche de ces avantages pour marcher ardemment à son but, de façon que les arrêts de la justice n'arrivassent au secours de la Biographie Michaud qu'après sa chute consommée.

La contrefaçon avait donc tout intérêt à temporiser. Elle épuisait le système des temporisations.

Enfin, le 10 juillet 1854, la Cour impériale d'Orléans prononça l'arrêt qui consacrait dans leur entier les prétentions et les droits de la Biographie Michaud.

Deux arrêts de cassation avaient déjà proclamé les principes appliqués par l'arrêt d'Orléans ; néanmoins les contrefacteurs se pourvurent contre cet arrêt.

C'était encore de la temporisation ; c'était la poursuite du plan qui consistait à tenir la propriété de la Biographie Michaud indéfinie, c'est-à-dire la publication suspendue le plus longtemps possible. La preuve que ce pourvoi n'avait pas d'autre but, c'est que six mois après, lorsque enfin la Cour suprême fut appelée à le vider, les contrefacteurs condamnés s'en désistèrent, mais seulement la veille de l'audience.

Cependant la Cour d'Orléans avait laissé un point important à juger : c'était celui des dommages-intérêts dus à la partie civile. Celle-ci veut hâter ce dénouement final, qui, s'il y a lieu, portera la question tout entière et la résoudra pour toujours devant la Cour de cassation.

MM. Didot frères temporisent encore ; enfin un jour est pris et convenu entre les avocats des deux parties, c'est le 30 août, l'avant-veille des vacances. A l'audience, MM. Didot, au lieu d'aborder directement le débat, élèvent une incroyable question d'incompétence. Ils prétendent que la Cour qui a prononcé l'arrêt n'est pas apte à déterminer les dommages-intérêts qui en résultent. Cette prétention est immédiatement écartée, la Cour passe outre. Mais séance tenante un pourvoi en cassation est formé et porté devant la Cour. Elle est sommée de surseoir, jusqu'à ce que la Cour suprême ait prononcé sur ce déplorable moyen de chicane. La lettre de la loi parle ; la Cour étonnée et visiblement scandalisée ajourne. C'était tout le but de la manœuvre. Quelques mois encore étaient gagnés ;

quelques mois pendant lesquels se prolongeraient les souffrances et la paralysation de la *Biographie Michaud* et pour la *Biographie Didot* l'utile exploitation de cette concurrence écartée.

L'ajournement était ici encore si réellement la seule pensée et le seul objet de ce second pourvoi, qu'il fut abandonné comme le premier, le même jour et dans les mêmes circonstances.

Jusque-là madame Desplaces et ses conseils s'étaient abstenus de toute exécution, qui, même légale et légitime, pouvait être considérée comme une rigide application du droit. Mais en présence de ces combinaisons persévérantes et des dommages qu'elles perpétuaient, ils crurent devoir recourir à toute la protection de la loi. Le second procès fut résolu, et avec lui la saisie faite le 2 septembre.

Madame Desplaces doit le dire : jamais un droit légal ne parut plus motivé à ses conseils. On en avait pendant près de trois ans ajourné l'exercice. On avait douloureusement subi, dans l'attente, tous les préjudices de ces systématiques ajournements. La saisie s'opérait en quelque sorte autorisée par deux arrêts de cassation, par l'arrêt récent et décisif d'Orléans. Elle semblait se justifier par les nécessités mêmes qu'imposaient les résistances et les faux-fuyants de la contrefaçon. Elle était commandée par le besoin de la conservation. En réalité et en bonne foi, elle n'était qu'une mesure de réciprocité. Se refuser plus longtemps aux invitations et aux termes formels de la loi, parut aux conseils de madame Desplaces, non plus la prudence et la modération, mais la faiblesse et l'abdication de la défense.

Cette saisie en effet produisit le changement le plus soudain dans l'attitude de la contrefaçon. Autant jusque-là elle s'était montrée lente et tiède, autant on la vit ardente à provoquer et solliciter les solutions qu'elle avait ajournées. Madame Desplaces de son côté resta fidèle à son rôle, et même pendant les vacances elle s'empressa d'appeler MM. Didot frères en police correctionnelle devant la chambre des vacations. Son but n'était pas de nuire, il était uniquement d'intéresser ses adversaires à ne plus entraver le cours de la justice en leur faisant partager le poids de la position sous laquelle ils la tenaient.

La saisie de madame Desplaces est du mois de septembre. En première instance, l'affaire était contradictoirement débattue dans le courant d'octobre; en appel, dans le courant de février; en cassation, dans le courant de juin, et seulement dans le premier procès, entre l'arrêt d'Amiens du 1^{er} décembre 1853 et le dernier arrêt d'Orléans — février 1855 — il s'était écoulé quinze mois, indépendamment des quinze autres mois absorbés par les juridictions précédentes.

En présence de la propriété des articles et du titre si solennellement et si complètement proclamée, les conseils de la *Biographie universelle* considéraient le second délit de contrefaçon comme évidemment plus grave, plus caractérisé et plus punissable que le premier.

La poursuite en effet se fondait sur quatre chefs ou griefs principaux formant le délit en lui-même et l'aggravant par leur concours.

Madame Desplaces dans sa première plainte avait déclaré que l'atteinte à son privilège consistait dans l'usurpation du titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*, dans l'emprunt et dans le plagiat d'une certaine quantité de ses textes. La prétention dès lors était bien formulée, et il semblait que la justice étant saisie la contrefaçon ne pouvait plus

persévérer sans être coupable d'une sorte de récidive dans un acte dont l'illégitimité lui était déjà signifiée.

Pourtant MM. Didot frères, nonobstant le procès et pendant le procès, avaient persisté et dans leurs prospectus, et dans leurs affiches, et sur les couvertures de leurs livraisons et de leurs volumes, à conserver le titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*.

Dans 13 de leurs livraisons subséquentes, de la 8^e à la 20^e, ils avaient copié textuellement 277 articles et ils en avaient plagié 47.

Cette obstination avait été sévèrement appréciée par l'organe du ministère public, et devant ses protestations énergiques ils avaient contracté l'engagement formel, et devant la Cour de Paris et devant la Cour de cassation, de ne plus prendre désormais *pas une ligne, pas un mot*!

Cependant toute la suite de leur publication du 3^e au 10^e volume continua à porter sur la face antérieure des couvertures le titre de *Biographie universelle*; et sur l'autre face de ces mêmes couvertures, du 3^e au 7^e volume, la dénomination complète de *Biographie universelle ancienne et moderne*.

En outre, dans ces volumes 3 à 7, la *Biographie Didot* contenait encore 29 articles copiés en tout ou en partie dans la *Biographie Michaud*, dont cinq étaient textuellement reproduits dans leur entier malgré les termes absolus de l'obligation prise devant la justice.

Dès lors, la seconde poursuite de la *Biographie universelle* se formula en ces termes :

Usurpation du titre *Biographie universelle ancienne et moderne*, jusqu'au 7^e volume de la *Biographie Didot*, usurpation désormais jugée et condamnée par l'arrêt d'Orléans.

Usurpation du titre de *Biographie universelle* jusqu'au 10^e volume.

Emprunts textuels de 306 articles copiés.

Emprunts déguisés de 47 articles plagiés.

Le tout indépendant des 59 articles copiés et des 22 articles plagiés atteints par l'arrêt mentionné, et entachant dès lors toute la publication poursuivie de l'acte continu et persistant de la contrefaçon.

Ces quatre chefs du délit furent distingués, énumérés, détaillés, définis dans les conclusions les plus explicites placées à la suite de la plainte.

Les jurisconsultes éminents qui prêtaient l'appui de leur parole et de leur science à la *Biographie universelle* ne doutaient pas que ce ne fût là un seul et même délit; ils ne pensaient pas qu'il fût possible d'en diviser les éléments; ils croyaient qu'ils se tenaient les uns par les autres, qu'ils se développaient, s'accroissaient, se complétaient l'un par l'autre. Il leur semblait que la seconde contrefaçon n'était et ne pouvait être que la première contrefaçon continuée et condamnée; que dans la seconde elle-même, il fallait peser le caractère et la succession des emprunts dans leur mesure diverse, sans les isoler les uns des autres, et non considérer chacune de leurs circonstances dans leur isolement absolu. Ils pensaient surtout que la contrefaçon était un fait acquis, matériel, incontestable, jugé par la seule usurpation du titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*, déclaré et reconnu sans conteste comme la propriété exclusive de la *Biographie Michaud*.

Et cette usurpation du titre entier s'étendant à sept des 10 volumes saisis, ils ne pouvaient supposer que la saisie non-seulement ne pût pas avoir la sanction de la loi, mais ne fût pas même investie de l'autorité de la chose jugée.

C'est dans ces termes que le débat s'engagea devant le Tribunal de police correctionnelle de la Seine.

Par son jugement du 24 octobre 1854, ce Tribunal condamna MM. Firmin Didot frères à 300 francs d'amende et à des dommages-intérêts à donner par état comme contrefacteurs de 277 articles copiés dans la *Biographie Michaud*; mais il les acquittait pour les 47 articles plagés, pour les 29 articles copiés en tout ou en partie dans les volumes 3 à 7 et pour l'usurpation du titre *Biographie universelle*. Il se taisait sur l'usurpation principale et déjà jugée du titre complet *Biographie universelle ancienne et moderne*.

En conséquence, il prononçait la confiscation des clichés et des 13 livraisons contenant les 277 articles condamnés, et il ordonnait la mainlevée de la saisie pour le surplus des volumes.

Quant à la demande reconventionnelle de MM. Firmin Didot frères pour illégalité de la saisie, elle était rejetée par le motif que madame Desplaces avait été de bonne foi, n'avait pas eu intention de nuire.

La *Biographie universelle* avait obtenu justice, mais une justice qu'elle ne pouvait accepter dans son entier, puisqu'elle lui refusait une propriété à laquelle elle croyait avoir un droit incontestable, et qu'il lui était précieux de conserver, la propriété de son titre principal : *Biographie universelle*.

Madame Desplaces, de l'avis unanime de ses conseils, fit donc appel de ce jugement.

Devant la Cour, les débats furent longs et animés. Madame Desplaces dans ses mémoires, son défenseur dans sa plaidoirie, le ministère public dans ses réquisitions, insistèrent avec force sur le silence qu'avait gardé le jugement par rapport à l'usurpation du titre complet *Biographie universelle ancienne et moderne*. Les pièces mêmes, c'est-à-dire les affiches, les couvertures des livraisons et des volumes portant cette dénomination, furent mises à l'audience entre les mains de la Cour, et passèrent sous les yeux des magistrats.

L'arrêt rendu le 17 mars 1855, confirma le jugement dans toutes les parties de son dispositif. Il le réforma en une seule circonstance; il déclara la saisie des volumes étrangers aux 277 articles contrefaits indue et vexatoire, et compensa les uns par les autres les dommages-intérêts que dès lors se devaient réciproquement les parties.

Cet arrêt parut aux conseils de la *Biographie universelle* très-susceptible d'un pourvoi promettant le succès.

L'arrêt sans doute était surtout motivé en fait; mais ils y apercevaient néanmoins plus d'une violation de la loi, et surtout ils fondaient leurs espérances les plus fermes sur l'omission d'un des chefs les plus fortement articulés dans les conclusions et dans la discussion, l'emprunt de la dénomination de *Biographie universelle ancienne et moderne*, passe à l'état de délit accompli, par l'autorité de la chose jugée.

La Cour suprême eut à se prononcer à son tour sur ce pourvoi. Le rapport, les conclusions du ministère public, lui furent tous les deux favorables. Toutefois, la *Biographie universelle* eut le malheur de le voir rejeter.

Cette lutte cependant a légué de grandes pages à nos annales judiciaires. Il est permis

à la *Biographie universelle* de dire que les points sur lesquels elle a succombé, ont peut-être modifié et la grande et belle théorie de Merlin sur la propriété littéraire et quelques-uns des principes qu'on avait pu croire jusqu'ici être de jurisprudence généralement acceptée. La *Biographie universelle* croit donc qu'il est utile et intéressant pour le public, de conserver les monuments de ce débat. Il est aussi puissamment qu'admirablement résumé dans le réquisitoire de M. de Gaujal, devant la Cour impériale de Paris ; dans les conclusions de M. Renault d'Ubexi, avocat général à la Cour de cassation. Là, par des bouches impartiales et éclairées aussi, la question a été fouillée dans toutes ses profondeurs, les faits mis au jour dans toute leur lucidité par des magistrats orateurs, qui n'en ont ignoré aucun des détails et n'en ont oublié aucune des circonstances.

En enrichissant sa collection de ces deux morceaux de large discussion judiciaire, la *Biographie universelle* espère encore rendre un service à cette propriété littéraire dont elle se fait honneur d'avoir défendu, autant qu'il était en elle, les principes et les droits.

A la suite de cet exposé, nous publions en conséquence :

- 1° Le jugement du tribunal de police correctionnelle de la Seine, chambre des vacations;
- 2° Le réquisitoire de M. l'avocat général de Gaujal ;
- 3° L'arrêt de la Cour impériale de Paris ;
- 4° Les conclusions de M. l'avocat général Renault d'Ubexi;
- 5° L'arrêt de la Cour de cassation ;

Mais avant de rejeter dans le passé le souvenir de cette lutte longue et brillante, la *Biographie universelle* a encore à remplir un devoir. Elle doit consigner l'hommage de ses remerciements et le tribut de sa reconnaissance aux défenseurs qui ont prêté à sa cause l'appui d'un talent noble, pur et honnête ;

A M. Bethmont, bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, qui, dans ce combat vif et acharné de trois années, y a déployé une vigueur, une abondance et une verve d'éloquente logique qui ont fini par conquérir les convictions hésitantes ; à M. Bethmont, qui a poursuivi avec une persévérance inflexible le triomphe d'un principe et d'une vérité à travers toutes les vicissitudes et toutes les fatigues de tant de juridictions, de Paris à Amiens, d'Amiens à Orléans, d'Orléans à Paris ;

A M. Groualle, avocat à la Cour de cassation, dont le talent solide et consciencieux, sympathique et dévoué, s'est fait, jeune, une belle place dans un barreau nourri des études et des traditions de la haute jurisprudence ; à M. Groualle, qui a eu l'honneur de faire consacrer, par la Cour suprême, ces grandes théories sur la propriété littéraire, qui survivront dans le mémorable arrêt de cassation du 16 juillet 1853, et d'où, nous en avons la conviction, sortiront un jour leur complément et toutes leurs conséquences.

Il est enfin un témoignage que la *Biographie universelle* ose se rendre à elle-même, et qui honorera aussi le caractère de sa défense. Dans cette lutte si accidentée où il était si facile de se laisser glisser sur la pente de la passion ou de l'intérêt, pas un fait n'a été énoncé dans ses plaidoiries probes, pas un fait n'a été avancé dans ses nombreuses discussions écrites, qui n'ait été l'expression de l'exacte et scrupuleuse vérité. La Biographie dans

cette circonstance s'est fait un devoir du respect le plus profond de la conscience et de la religion de ses juges. Devant onze juridictions successives , pas une seule de ses assertions n'a pu être contredite , et une bonne moitié de ses efforts a dû être dépensée à détruire , avec preuves , celles de ses adversaires. C'est tout simple d'ailleurs ; la bonne foi et la vérité marchent toujours à côté du droit. Ce témoignage , la *Biographie universelle* se le rend en présence des parquets qui l'ont tous appuyée , des magistrats qui ont repoussé ses prétentions et de ceux qui les ont accueillies. Il lui reste au dénouement cette consolante et honorable pensée , qu'encore ici elle ne sera démentie par personne.

Elle a préservé et sauvé sa propriété , mais en même temps elle a conservé et maintenu ce qu'elle met encore au-dessus de l'intérêt , l'intégrité de son caractère !





TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE DE LA SEINE.

(CHAMBRE DES VACATIONS.)

PRÉSIDENTE DE M. PASQUIER.

*Jugement entre madame Thoissier Desplaces et MM. Firmin Didot frères,
en date du 25 octobre 1855.*

« En ce qui touche les livraisons de la *Nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne*, publiées par Didot frères, portant les numéros 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 20, première édition ;

« Sur l'usurpation de titre :

« Attendu que le titre d'un ouvrage peut, à la vérité, constituer une propriété privée, s'il offre un caractère d'originalité qui n'appartienne qu'à lui ; mais qu'il est des titres génériques consacrés par l'usage pour certains genres d'écrits qui sont dans le domaine public et sur lesquels nul ne peut revendiquer un droit exclusif ; que de ce nombre est le titre de *Biographie universelle*, qui n'a rien de spécial et qui ne fait qu'exprimer en termes usuels une idée générale souvent réalisée ; que, d'ailleurs, le titre adopté par Didot n'est pas le même que celui adopté par Michaud, qu'il en diffère sous plusieurs rapports essentiels, et que les indications qui le suivent ne permettent aucune confusion entre les deux ouvrages ;

« Sur les articles argués de plagiat :

« Attendu qu'ils sont sans importance ; qu'ils reproduisent uniquement des faits puisés à des sources communes, des dates qui se trouvent dans tous les dictionnaires biographiques ou historiques ; que si la rédaction est quelquefois la même chez Didot et chez Michaud, c'est qu'il est souvent impossible de varier les expressions pour raconter les mêmes faits ; c'est qu'il y a des ressemblances et des analogies qui sont inévitables, et qu'au surplus on remarque aussi de nombreuses dissemblances ;

« Sur les articles argués de contrefaçon :

« Attendu que la *Biographie universelle* de Michaud est une œuvre collective dont toutes les parties se tiennent essentiellement et forment un ensemble indivisible et inséparable ; que Michaud n'en est pas seulement l'éditeur, qu'il l'a organisée et créée, que la conception lui en appartient ; qu'il a donc sur elle un droit distinct et personnel de propriété garanti par la loi, et que ce droit continue d'exister dans la personne de ses cessionnaires ;

« Attendu cependant que les frères Didot ont reproduit textuellement dans la *Nouvelle Biographie* 277 articles empruntés à la *Biographie* Michaud, que plusieurs de ces articles sont fort étendus, s'appliquent à des personnages importants, sont signés par des savants et des hommes de lettres placés très-haut dans l'opinion publique, constituent dès lors une partie notable de l'ouvrage ; qu'en agissant de la sorte ils ont commis le délit de contrefaçon qui leur est reproché ;

« En ce qui touche la seconde édition des deux premiers volumes, comprise aussi dans la saisie pratiquée par la dame Thoissier Desplaces :

« Attendu que les considérations qui précèdent sur l'usurpation du titre et sur le plagiat doivent recevoir ici encore leur application ; que le titre, en effet, ne laisse aucune place à l'erreur et à la confusion ; que les articles plagiés se trouvent réduits à un très-petit nombre, qu'ils ont été remaniés en partie et ne présentent que les ressemblances qu'il est impossible d'éviter ; qu'à l'égard des textes contrefaits, ils ont été soigneusement exclus et remplacés par d'autres ;

« En ce qui touche les livraisons formant les 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e volumes :

« Attendu que la seule question à examiner est celle du plagiat ; qu'en effet, il n'y a plus à s'occuper du titre, et que ces volumes ne renferment aucun article de quelque étendue et de quelque importance qui ait été textuellement copié dans la *Biographie* de Michaud ;

« Attendu qu'on y rencontre 794 lignes seulement qui offrent une certaine analogie avec les articles dont la plaignante revendique la propriété ; que ces 794 lignes jetées et perdues au milieu de huit volumes qui contiennent chacun plus de trente feuilles d'impression, sont véritablement imperceptibles ; que, loin de former une partie notable et marquante soit de l'un soit de l'autre des ouvrages, condition nécessaire cependant pour qu'il y ait délit, elles n'en sont qu'une partie infiniment minime et très-insignifiante, et qu'on pourrait aisément les en détacher sans nuire à l'ensemble ; qu'elles ne sont même pas toutes servilement empruntées ; que souvent la rédaction en est dissemblable ; que là où elle ne diffère pas, on ne doit voir que ces similitudes tolérées qu'entraîne la force des choses, ou des citations qui n'excèdent pas les limites permises ; qu'au surplus, parmi les articles incriminés, il y en a beaucoup qui ont été puisés à des sources où Michaud avait antérieurement puisé ; mais dont l'usage est commun à tous,

« Par ces motifs,

« Le Tribunal déclare les frères Didot coupables de contrefaçon en ce qui touche les livraisons 8 à 20 de la première édition de leur *Nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne*, où ils ont textuellement reproduit 277 articles appartenant à la *Biographie* de Michaud ;

« Faisant, en conséquence, application des articles 425, 427, 429 du Code pénal, condamne les frères Didot à 300 francs d'amende ;

« Ordonne la confiscation des livraisons contrefaites, ensemble des clichés de ces livraisons, et ce, au profit de la dame Thoisnier Desplaces, plaignante ;

« Déclare ladite dame mal fondée dans le surplus de sa plainte, renvoie les frères Didot sur les autres chefs de cette plainte ; déclare dès lors nulle et non avenue la saisie opérée sur les deux premiers volumes de la seconde édition et sur les huit volumes suivants ;

« Statuant sur la demande en dommages-intérêts formée par la dame Thoisnier Desplaces :

« Attendu qu'elle a éprouvé, par le fait des frères Didot, un préjudice dont il lui est dû réparation ; mais que le Tribunal ne possède pas, quant à présent, les éléments nécessaires pour en apprécier l'importance, ordonne que la dame Thoisnier Desplaces fournira un état détaillé des pertes qu'elle a subies et des indemnités qu'elle réclame, pour, sur ledit état, être jugé ce qu'il appartiendra ;

« Statuant sur les conclusions reconventionnelles des frères Didot :

« Attendu qu'en pratiquant les saisies dont ils se plaignent, la dame Thoisnier Desplaces a pu se méprendre sur l'étendue de son droit, mais qu'elle a agi de bonne foi et sans intention de nuire, dit qu'il n'y a lieu d'accorder des dommages-intérêts aux frères Didot ;

« Statuant sur les dépens :

« Attendu que les parties succombent respectivement sur plusieurs chefs de leurs prétentions, fait masse desdits dépens, qui seront supportés par moitié par chacune d'elles. »

CHAMBRE DES APPELS DE POLICE CORRECTIONNELLE.

PRÉSIDENTE DE M. LE BARON ZANGIACOMI.

Réquisitoire de M. de Gaujal, avocat général à la Cour impériale de Paris.

Le débat sur lequel j'ai à m'expliquer en ce moment devant vous, Messieurs, et que vous allez trancher définitivement par votre arrêt, n'est pas un débat nouveau. C'est le dernier écho d'une lutte très-animée qui a retenti avec un grand éclat pour la première fois, il y a deux ans, dans cette enceinte, et qui s'est poursuivie depuis devant les Cours impériales d'Amiens et d'Orléans, après avoir traversé deux fois la Cour de cassation.

Les questions de principe qui se présentaient au début de cette lutte, dans le premier procès, sont encore celles que vous avez à résoudre aujourd'hui. Lors du premier procès, je me suis très-nettement expliqué sur ces questions, et aujourd'hui, après deux années de contestations ardentes, après que la discussion a subi toutes les épreuves judiciaires qu'elle pouvait subir, j'ai cette bonne fortune, qui m'est commune avec tous les organes du ministère public qui ont eu à se prononcer après moi sur les mêmes questions, j'ai cette bonne fortune que je n'ai rien à changer aux opinions de droit que j'ai soutenues, et que je puis, sur les principes, maintenir mes conclusions sans les modifier.

MM. Didot, en publiant, en 1852, ce qu'on appelait autrefois un *Dictionnaire historique*, ont pris le titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*, qui spécialisait et individualisait l'ouvrage similaire des frères Michaud; ils ont en même temps textuellement copié dans cet ouvrage un très-grand nombre d'articles portant des signatures diverses, sous prétexte que MM. Michaud, auteurs, et, à ce titre, propriétaires de la *Biographie universelle* dans son ensemble, n'étaient en aucune façon auteurs ou coauteurs, et à ce titre, propriétaires d'aucune des parties de l'œuvre. Leur prétention impliquait cette conséquence nécessaire que chacune des parties de l'œuvre venant à tomber successivement dans le domaine public, MM. Michaud pouvaient, de leur vivant, être dépossédés de leur propriété même dans son ensemble, l'ensemble ne pouvant être que la réunion des éléments particuliers. MM. Michaud pouvaient donc être dépossédés de leur propriété hors des termes de la loi. Telle était la prétention de MM. Didot.

Madame Thoisnier Desplaces, cessionnaire de la 2^e édition de la *Biographie universelle* de MM. Michaud, représentant par conséquent MM. Michaud, ne pouvait pas admettre cette prétention. Elle arrêta dès le début la publication de MM. Didot par une citation en police correctionnelle. Elle n'avait pas pris cette détermination sans y réfléchir mûrement, et elle avait bien pesé les diverses considérations qui devaient lui servir de règle. Devait-elle attendre que la publication fût achevée? Il s'agissait d'une publication considérable, qui se composait de 10 livraisons par volume; l'ouvrage dans son ensemble devait avoir de 30 à 32 volumes. Cette publication ne pouvait pas être achevée

avant un long délai ; plusieurs années étaient nécessaires. A la fin de la publication, le préjudice accumulé serait bien considérable ; il serait énorme longtemps avant l'achèvement de la publication. Si elle avait attendu la fin, n'aurait-on pas dit à madame Thoisnier Desplaces qu'elle avait en quelque sorte reconnu la légitimité de la publication de MM. Didot, en la suivant dans ses développements successifs pendant plusieurs années, sans la contester, et en tolérant qu'elle s'accomplît jusqu'au bout ? — D'un autre côté, il fallait laisser au délit le temps de se manifester ; il fallait que la publication montrât par ses éléments mêmes et en se développant successivement dans ses divisions naturelles, il fallait que la publication montrât son véritable caractère et qu'on pût y trouver le délit. Madame Thoisnier Desplaces crut devoir attendre que la publication eût manifesté son véritable caractère ; elle a fait sagement en agissant ainsi. Elle n'a pas cité MM. Firmin Didot dès l'apparition de leur première livraison ; elle a attendu qu'un certain nombre de livraisons eussent paru, et le 19 mai 1852, alors que la septième venait de paraître, elle a traduit MM. Didot devant le tribunal de police correctionnelle.

Cette citation et la prétention de fait et de droit qu'elle impliquait devaient évidemment arrêter MM. Didot. En effet, par cette citation, madame Thoisnier Desplaces leur disait : *Vous me prenez mon bien ; votre titre, des articles en très-grand nombre qui sont insérés dans vos sept premières livraisons* (il y en avait 59 se résumant en 4000 lignes), *tout cela est à moi, vous me dépouillez*.

Le bien réclamé par madame Thoisnier Desplaces, remarquez-le, Messieurs, était réclamé à juste titre. Aujourd'hui on ne le conteste plus ; car on s'est désisté du pourvoi en cassation qu'on avait formé contre l'arrêt de la Cour d'Orléans, laquelle a décidé que MM. Michaud sont auteurs non-seulement de l'ensemble de l'œuvre qui a pour titre *la Biographie universelle ancienne et moderne*, mais qu'ils sont en même temps auteurs, ou coauteurs au moins, de chacune des parties de cette œuvre ; de telle sorte que personne n'a le droit de leur enlever, de leur vivant et trente ans après leur décès, aucune des parties composant cet ensemble. Voilà ce qui a été décidé et ce que MM. Didot ont accepté, en se désistant du pourvoi en cassation qu'ils avaient formé.

La contestation, quand elle se présentait pour la première fois en 1852, était donc bien sérieuse ; elle devait donner à réfléchir à MM. Didot. En supposant qu'avant la citation en police correctionnelle ils eussent pu se méprendre et n'avoir pas le sentiment vrai des choses, du moins, après la citation en police correctionnelle qui leur avait été donnée, la loyauté, la droiture exigeaient qu'ils s'arrêtassent ou s'abtinssent de continuer leur publication dans les conditions où ils l'avaient entreprise. Ils pouvaient sans doute, c'était leur droit, continuer la publication de leur ouvrage en y faisant des modifications : ils n'ont pas fait cela. Au contraire, à dater du 19 mai 1852, ils ont continué dans les mêmes conditions, sauf une légère modification dans le titre, dont j'indiquerai tout à l'heure l'importance, la portée et les véritables limites. Quant au fond, les procédés sont restés les mêmes, bien que la justice fût saisie : on n'a tenu aucun compte des réclamations de madame Thoisnier Desplaces ; on ne s'est pas préoccupé de cette idée que la justice étant saisie, à elle seule il appartenait désormais de fixer les droits respectifs des parties. Je disais, il y a deux ans, à MM. Didot, que, la contestation étant née, ils ne pouvaient pas continuer leur publication dans les conditions qu'ils avaient adoptées sans recommencer le délit, sans commettre un nouveau délit, sans ajouter successivement et indéfiniment un dommage nouveau au dommage accompli déjà. MM. Didot ont méconnu cet avertissement. Par le procès même, madame Thoisnier Desplaces leur disait : « Vous prenez mon bien. » MM. Didot ont répondu en continuant la spoliation. Avant la citation, ils avaient textuellement copié dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* 4000 lignes ou 59 articles ; après la citation, ils ont pris encore 10,000 autres lignes. Voilà ce qu'ont fait MM. Didot postérieurement à la citation du 19 mai 1852 ; ils ont fait cela dans tout le cours du

procès, en suivant le procès dans ses diverses phases. A la vérité, ils ont fait successivement à leur publication quelques modifications plus ou moins essentielles dont j'aurai tout à l'heure à préciser le caractère et l'importance, quand j'examinerai la question de bonne foi ; mais, en définitive, ils ont maintenu leurs procédés depuis le 19 mai 1852 jusqu'au mois d'août 1854, époque où une nouvelle saisie a donné lieu à un nouveau procès.

Ce sont ces faits successivement consommés, à partir du 19 mai 1852 jusqu'à la saisie nouvelle, qui constituent le procès actuel. Le délit qui a donné lieu à la poursuite actuelle est parfaitement distinct du premier. En effet, dans le premier procès, on n'avait qu'une seule chose à examiner, savoir quel était le caractère des 7 premières livraisons publiées par MM. Didot. On ne s'est jamais attaché à examiner autre chose que ces 7 premières livraisons ; on ne pouvait pas examiner autre chose. La justice étant saisie par la citation du 19 mai 1852, elle ne pouvait examiner que les faits accomplis à cette époque. C'est sur ces faits que le débat s'est établi devant le tribunal de première instance de la Seine, devant la Cour de Paris, devant la Cour de cassation et les Cours impériales d'Amiens et d'Orléans. Les faits consommés postérieurement à la citation du 19 mai 1852 n'appartenaient pas au premier procès : ils constituent un nouveau délit que vous avez à apprécier aujourd'hui.

Ceci dit, Messieurs, précisons les faits judiciaires du premier procès ; nous examinerons ensuite quelle a été, aux diverses phases de la contestation, la marche de la publication de MM. Didot, et nous pourrions observer les progrès successifs de la contrefaçon ou la décroissance qu'on lui a fait subir ; nous verrons, en un mot, l'influence que peut avoir exercée sur chacun des faits imputés à MM. Didot chacun des incidents du procès, ou chacune des décisions judiciaires qui sont intervenues. Nous pourrions ainsi avec exactitude et précision reconnaître le caractère intentionnel de chacun de ces faits, et le plus ou moins de bonne foi qui a présidé à leur accomplissement.

Le premier procès s'est donc engagé le 19 mai 1852, le Tribunal de première instance de la Seine étant saisi à cette époque. L'affaire est jugée ; elle se termine devant le Tribunal de première instance par un jugement du 12 août 1852. On interjette appel ; l'affaire vient devant la Cour, où elle est jugée le 4 mars 1853. Le Tribunal de première instance avait donné gain de cause sur tous les points à MM. Didot. La cour de Paris confirme cette décision. Ces deux décisions avaient été rendues, tant en première instance que devant la Cour, contrairement aux conclusions du ministère public.

On se pourvoit en cassation contre l'arrêt de la Cour de Paris. La Cour de cassation, par arrêt du 16 juillet 1853, casse l'arrêt de la Cour de Paris, et rétablit les principes du droit qui avaient été méconnus. La Cour de cassation avait été saisie de la question relative au titre aussi bien que de la question du fond. Sur la question du titre elle n'avait pas jugé en principe ; elle avait écarté le moyen comme échappant à sa censure, parce que la Cour de Paris avait jugé en fait et non en droit. La Cour de cassation disait : « La Cour de Paris a fait une appréciation de fait. » Cette appréciation, par sa nature même, échappait à la censure de la Cour de cassation. Le moyen n'étant pas fondé, elle l'avait rejeté ; mais elle avait adopté le moyen tiré du fond, et comme en définitive le titre et le fond constituaient deux éléments d'un même délit, et concouraient à la consommation d'un même délit, elle avait renvoyé pour le tout devant la Cour impériale d'Amiens. La Cour d'Amiens s'est méprise sur la portée du litige engagé devant elle. Le moyen relatif au titre ayant été rejeté, la Cour impériale d'Amiens a cru qu'il y avait chose jugée à cet égard, que l'arrêt de la Cour de Paris avait été maintenu en partie, cassé en partie, que la Cour de renvoi n'était saisie que *in parte quâ*. La Cour d'Amiens, en conséquence, n'a jugé que la question du fond, et elle a, comme l'avait fait la Cour de Paris, et nonobstant l'arrêt de la Cour de cassation, confirmé la décision du Tribunal de première instance de la Seine.

La Cour d'Amiens s'était trompée sur l'étendue de la contestation portée devant elle : elle avait mal compris l'arrêt de la Cour de cassation. L'arrêt d'Amiens fut déféré à son tour à la Cour de cassation , et cassé comme étant incomplet et n'ayant pas examiné la question dans tous ses éléments.

Tel fut l'arrêt de la Cour de cassation du 4 mai 1854. La Cour d'Orléans fut alors saisie , et , le 10 juillet 1854 , intervint l'arrêt définitif de cette Cour , jugeant le procès tout entier et décidant que MM. Didot ont commis le délit de contrefaçon , non-seulement en copiant textuellement dans leurs 7 premières livraisons un grand nombre d'articles *empruntés à l'ouvrage de MM. Michaud* , mais encore en usurpant le titre de cet ouvrage : *Biographie universelle ancienne et moderne*.

Voilà ce qui a été décidé par la Cour d'Orléans. En rappelant cet arrêt , j'en ai fini sur les diverses phases qu'a subies la contestation et sur les divers incidents du procès , MM. Didot s'étant désistés du pourvoi en cassation qu'ils avaient formé contre cet arrêt , et l'ayant par conséquent accepté.

Ceci étant exposé , Messieurs , il faut mettre en regard et examiner les faits qui se sont accomplis de la part de MM. Didot , et qui constituent aujourd'hui les faits incriminés.

La première citation est du 19 mai 1852. Avant la citation , 7 livraisons seulement avaient paru , c'est-à-dire qu'on avait commis la contrefaçon dans un demi-volume. Aujourd'hui , Messieurs , la publication de MM. Didot est à son 10^e volume. La poursuite actuelle porte sur la seconde moitié du 1^{er} volume et sur les 9 volumes qui ont suivi , c'est-à-dire qu'après avoir été commis avant la citation dans un demi-volume , après la citation le délit aurait été commis de nouveau dans 9 volumes et demi.

Dans l'intervalle qui s'écoule entre la citation du 19 mai 1852 et l'arrêt de la Cour de cassation du 16 juillet 1853 , voici quelle a été l'attitude de MM. Didot : MM. Didot font une légère modification à leur titre. Le titre de MM. Michaud se compose de deux éléments : la partie principale , et une partie secondaire ou *sous-titre*. — La partie principale , *Biographie universelle* , et le sous-titre , *ancienne et moderne*.

Ce titre avait été usurpé dans ses deux éléments , partie principale et sous-titre , sur les 7 premières livraisons de MM. Didot. Le procès étant né , MM. Didot font cette modification : sur la couverture des livraisons ultérieures ils suppriment le sous-titre , *ancienne et moderne* , et conservent la partie principale du titre , *Biographie universelle*. En ce qui touche le fond , ce qu'ils avaient fait dans la première moitié du 1^{er} volume , ils continuent de le faire. Il y avait dans les 7 premières livraisons 59 articles textuellement copiés ; dans les livraisons de 8 à 20 , c'est-à-dire dans la seconde moitié du 1^{er} volume et dans le second volume , on en trouve 277 , lesquels , ajoutés aux 59 de la première moitié du 1^{er} volume , font 306 , c'est-à-dire que dans les livraisons de 8 à 20 , dans la seconde moitié du 1^{er} volume et dans le 2^e volume tout entier , on faisait exactement , nonobstant le procès et pendant le procès , ce qu'on avait fait dans la première moitié du 1^{er} volume avant le procès.

C'est-à-dire que , par l'effet d'une concurrence aussi ardente dans sa marche qu'elle était injuste dans son principe , la publication de madame Thoisnier Desplaces était suspendue et paralysée. MM. Didot comprenaient que , le marché étant libre , il fallait l'envahir , il fallait en prendre possession ; ils l'ont envahi , ils en ont pris possession , ils s'en sont complètement emparés. Il ne se peut pas qu'un doute , au moins , ne soit pas né dans leur esprit sur la légitimité de leur prétention ; il ne se peut pas que leur esprit n'ait pas été frappé de cette idée que la prétention contraire , étant soutenue par le ministère public devant le Tribunal de la Seine et devant la Cour de Paris , avait quelque chance d'être accueillie ; cette situation , dans leur esprit , devait aboutir au moins au doute. Ils n'ont pas voulu laisser à la justice le soin de trancher ce doute ; ils se sont faits juges eux-mêmes ; avant tout , ils se sont emparés du marché ; avant tout , ils ont pris possession d'un bénéfice qui ,

suivant l'issue du procès, pouvait être illégitime, sauf à compter ensuite et à retenir dans le débat tout ce qui pourrait être retenu de ce bénéfice illégitime.

Voilà ce qu'ont fait MM. Didot jusqu'à l'achèvement du 2^e volume. La seule modification qu'ils aient faite à leur publication a été de supprimer le sous-titre, et de substituer aux mots : *ancienne et moderne*, ceux-ci : *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*.

Cette suppression, cette modification était-elle même loyale ? était-elle sincère ? était-elle faite dans de bonnes conditions et avec bonne foi ?

Non-seulement il est permis d'en douter ; mais les faits examinés avec quelque soin et recherchés à une certaine profondeur démontrent le contraire. La satisfaction donnée à madame Thoisnier Desplaces était plus apparente que réelle ; c'était un leurre ; c'était, si la Cour veut me permettre l'expression, une espèce de *trompe-l'œil* pour la justice. En effet, sur le verso de la couverture des livraisons de 8 à 14 des deux premiers volumes et des volumes 3 à 7, sur ces couvertures dont le recto portait le titre modifié : *Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, sur ces mêmes couvertures imprimées depuis le procès commencé, et portant pour le besoin du procès les rectifications que je viens d'indiquer, sur ces mêmes couvertures on trouve l'ancien titre soigneusement maintenu : *Biographie universelle ancienne et moderne*. Dans la pensée de MM. Didot, l'ouvrage conservait toujours son ancienne dénomination : *Biographie universelle ancienne et moderne*, puisqu'on lit au dos de la couverture des volumes de 3 à 7 et des livraisons 8 à 14 des deux premiers volumes qui n'ont été imprimées qu'après le procès commencé : « *La Biographie universelle ancienne et moderne aura de 30 à 32 volumes ;* » puisqu'on y lit encore : « *La nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne (et tout cela en assez gros caractères) est le complément nécessaire de l'Encyclopédie moderne.* »

On faisait mieux que cela : on avait une modification très-apparente sur la partie la plus apparente de l'ouvrage, sur le recto de la couverture ; mais, après avoir fait cette concession à la poursuite, on conservait la dénomination usurpée et qu'on reconnaissait usurpée, au moins dans une certaine mesure puisqu'on la modifiait, on la conservait en grosses lettres dans les annonces, sur les affiches, sur les placards. La preuve de ce fait a été authentiquement recueillie : un procès-verbal, dressé par un huissier le 24 janvier 1853, constate que, pendant qu'on plaidait devant la Cour, on se présentait rue Jacob, n^o 56, et que, sur la devanture et les vitraux du magasin de vente de MM. Didot, on trouvait un placard ainsi conçu : *Nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne*, etc., ce qui n'empêchait pas que devant la Cour, comme on l'avait fait devant le Tribunal de première instance, on se prévalût avec beaucoup d'énergie de la concession qui avait été faite. On n'en essayait pas moins de repousser la prétention de MM. Michaud et de madame Thoisnier Desplaces, en disant : *Que nous voulez-vous ? Nous vous avons donné satisfaction ; nous ne disons plus : Biographie universelle ancienne et moderne ; nous disons : Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*

Ainsi voilà la situation de MM. Didot depuis le 19 mai 1852 jusqu'à l'arrêt de la Cour de cassation du 16 juillet 1853. Pendant quinze mois, ils ont continué la copie littérale des textes dans les mêmes proportions, en agrandissant même les proportions du délit. Et quant au titre, ils ont fait une modification sur la couverture, c'est-à-dire sur la partie la plus apparente de l'ouvrage ; mais, en dehors de cette partie très-apparente, sur le verso des couvertures, dans les annonces, les affiches, les placards, ils ont conservé la dénomination principale, et la dénomination accessoire, le titre et le sous-titre, la dénomination complète avec tous ses éléments essentiels : *Biographie universelle ancienne et moderne*.

Sur ces entrefaites, intervient l'arrêt de la Cour de cassation du 16 juillet 1853, qui fixe les principes, et qui dès ce moment faisait pressentir à MM. Didot qu'ils ne pouvaient pas gagner leur

procès; car, après tout, c'est la Cour de cassation qui devait trancher le débat dont la Cour de renvoi était saisie. Que celle-ci résolût la question dans un sens ou dans l'autre, il était bien évident que l'arrêt quelconque à intervenir reviendrait devant la Cour de cassation, et que celle-ci maintiendrait la doctrine proclamée par son premier arrêt. L'arrêt de la Cour de cassation devait donc faire trembler MM. Didot. Ils ont dû comprendre à ce moment que la répression était implicitement contenue dans cet arrêt. Il y avait dès lors nécessité pour eux d'être un peu plus prudents et de prendre certaines précautions en continuant leur publication. Ils ont compris cela, et nous voyons en effet, trois semaines après, le 8 août 1853, qu'ils insèrent l'avis suivant dans le *Journal de la Librairie* :

AVIS A MM. LES LIBRAIRES.

« Les deux premiers volumes de notre *Biographie universelle étant épuisés*, nous les réimprimons en ce moment avec de nombreux changements et des articles nouveaux; nous espérons être en mesure de les faire paraître à la fin de septembre prochain. »

FIRMIN DIDOT FRÈRES.

Cette note est-elle exacte, est-elle sincère? J'ai la prétention qu'elle n'est ni exacte ni sincère, je le dis tout d'abord; mais, pour un moment, je la suppose exacte et sincère. Dans cette hypothèse, je fais cette observation, c'est qu'on ne fait de modifications essentielles dans la composition du livre que lorsque la première édition est entièrement *épuisée*; je note en second lieu que cela même, on ne le fait qu'après l'arrêt de la Cour de cassation. Ce n'est donc pas une preuve de bonne foi et de loyauté. Ce n'est pas une concession volontaire faite à la prétention juste de l'adversaire; la modification a un tout autre caractère; c'est un pas en arrière, quand on pressent l'issue de la lutte judiciaire, contenue en germe dans l'arrêt de la Cour de cassation, quand on comprend que la question de principe est jugée, et qu'elle est jugée définitivement, sinon dans les conditions de la procédure, du moins en réalité, l'arrêt de la Cour de cassation ayant rétabli les principes, et toute décision ultérieure qui viendrait à les compromettre de nouveau devant tomber à son tour nécessairement sous le coup de la cassation.

On comprenait cela; c'est donc un pas fait en arrière par nécessité. D'un autre côté, on n'a pas renoncé au bénéfice illégitime tant qu'on a pu le recueillir; car MM. Didot déclarent, dans l'avis à MM. les libraires, que leur première édition est *entièrement épuisée*. On a donc profité, on s'est servi du délai de quinze mois, qui a couru depuis que le procès est commencé, pour épuiser cette première édition. On a évidemment bien mauvaise grâce à parler de satisfaction donnée à l'adversaire. Restituons aux faits leur sens vrai. On a sous les yeux la saine doctrine désormais fixée par l'arrêt de la Cour de cassation; il y a un péril énorme à continuer la contrefaçon. Voilà pourquoi l'on s'est arrêté.

Voilà ce que je dirais à MM. Didot, si j'admettais l'exactitude et la sincérité de l'avis à MM. les libraires. Mais je n'ai admis cela que par hypothèse. En réalité, je soutiens que l'avis à MM. les libraires n'est ni exact ni sincère; que c'est là encore un leurre et un trompe-l'œil pour la justice. La preuve en est complètement acquise au procès.

En effet, on a saisi chez onze libraires différents, postérieurement à l'avis, un grand nombre d'exemplaires des premier et deuxième volumes de la première édition.

Non-seulement on en a saisi chez onze libraires différents, mais on en a trouvé à Amiens même, en novembre 1853, pendant que le procès se plaidait devant la Cour d'Amiens. Il y avait trois mois, à cette époque, que l'avis à MM. les libraires était publié, et quatre mois que l'arrêt de la Cour de cassation était rendu. Que faut-il conclure de ces faits? Évidemment, MM. Didot, en publiant leur

avis, n'avaient fait autre chose qu'un mouvement de stratégie habilement conçu et combiné dans la guerre déloyale qu'ils faisaient à la propriété d'autrui.

S'ils avaient été de bonne foi, s'ils avaient voulu donner satisfaction à la prétention rivale, s'ils avaient voulu suspendre des faits qui, de leur part, pouvaient un jour, suivant le résultat du procès, constituer un préjudice, quelle était la marche naturellement indiquée et que leur conseillait la loyauté? On sait, Messieurs, comment se fait la vente des ouvrages de librairie. Les éditeurs en déposent un certain nombre d'exemplaires chez les libraires de Paris, des départements, souvent même de l'étranger; et ce sont ces libraires dépositaires qui sont les intermédiaires pour la vente entre l'acheteur et l'éditeur. Que doit faire un éditeur qui, ayant ainsi procédé, s'est trompé de bonne foi en préparant sa publication? Lorsque la lumière se fait dans son esprit, ou seulement quand le doute y pénètre, il doit dire à l'instant même à ses dépositaires : *Rendez-moi tous les exemplaires de l'édition que je vous ai confiés*, ou bien : *Suspendez la vente jusqu'à nouvel ordre. J'ai un procès; attendez qu'il soit jugé. Quand il sera terminé, nous saurons ce que nous avons le droit de faire*. Voilà ce qu'auraient dû faire MM. Didot s'ils avaient été de bonne foi. Au contraire, tous les exemplaires de l'édition qu'ils avaient conservés dans leurs magasins, ils les écoulaient immédiatement. Il a été constaté qu'il en avait été vendu un très-grand nombre, et cela après l'avis que je vous ai lu et l'arrêt de la Cour de cassation. Ils ont donc immédiatement vidé leurs magasins; tout ce qu'ils avaient encore, ils l'ont mis dans les mains des libraires, et puis ils ont cru pouvoir dire avec bonne foi : *L'édition est épuisée, nous allons en réimprimer une autre, dans d'autres conditions*.

Je dis que cela n'est pas loyal et qu'il y a là encore un mouvement de stratégie dans la lutte judiciaire, et pas autre chose.

Je poursuis l'examen des faits.

Voilà donc, Messieurs, la première édition, contenant une quantité considérable de textes copiés, voilà cette première édition entièrement épuisée, avant ou après l'avis; puis, voilà la deuxième édition paraissant avec suppression de tous les textes copiés. Telle est, du moins, l'allégation produite par MM. Didot devant la Cour, lors du premier procès; allégation reproduite devant toutes les juridictions. Eh bien, ce n'est pas encore exact. On n'avait expurgé que dans une certaine mesure; dans certaines conditions, on reproduit encore dans les volumes qui suivent, de 5 à 7, et non pas de 5 à 10, comme le dit à tort le jugement, on reproduit textuellement un certain nombre d'articles empruntés à MM. Michaud. Il y en a 29, quoiqu'on ait dit bien haut : *Nous n'en prendrons plus désormais un seul; pas une ligne, pas un mot*. Telles sont les expressions dont se servent MM. Didot dans toutes leurs publications imprimées, comme dans leurs plaidoiries devant toutes les juridictions.

Eh bien, non; on copie encore 29 articles; et puis, dans le corps de l'ouvrage, sans parler du titre, il y a une foule d'autres articles (47) qui ne sont pas textuellement copiés, mais qui constituent ce qu'on appelle, en matière littéraire, des plagats. Voilà ce qu'ont fait MM. Didot à dater de l'arrêt de la Cour de cassation. Le délit, par l'effet même de l'intimidation qui résulte de cet arrêt, devient plus timide, plus dissimulé; les usurpations sont un peu honteuses, elles s'éparpillent dans le cours de l'ouvrage, elles se cachent où elles peuvent; mais, en définitive, le délit se continue et la contrefaçon persiste.

Quant au titre, voici dans quelles conditions il se reproduit. Le titre de *Biographie universelle*, je l'ai déjà dit, on l'a conservé après la citation du 19 mai 1852; on l'a conservé depuis la 7^e livraison, c'est-à-dire à partir de la deuxième moitié du premier volume jusqu'à la 97^e ou 98^e livraison, c'est-à-dire presque jusqu'à la fin du 10^e volume.

Les tomes VIII et IX de la publication ne contiennent plus d'autres usurpations que celle du titre,

on n'y trouve plus ni copie textuelle d'articles ni plagats, du moins qui soient appréciables. Dans ces deux volumes, le titre de MM. Michaud, *Biographie universelle*, est inscrit, comme dans les volumes précédents, sur le recto de la couverture et sur la première page du livre. On trouve encore dans ces volumes, comme dans les précédents, le même titre inscrit en abrégé au bas de la première page de chaque feuillet, *Nouv. Biogr. univ.* (t. VIII et IX). Au 10^e volume, sur la couverture, on ne trouve plus le titre de MM. Michaud. Ce volume a été publié postérieurement à l'arrêt de la Cour d'Orléans; après l'arrêt d'Orléans, MM. Didot prennent pour leur 10^e volume le titre de *Nouvelle Biographie générale*; mais, dans ce 10^e volume lui-même, je fais remarquer qu'on a laissé subsister, au bas des premières pages de chaque feuille, les mots abrégés *Nouv. Biogr. univ.*; du moins on l'a fait pour les feuilles de 2 à 25. Aux 26^e et 27^e feuilles, il n'y a plus de titre; puis à la 28^e, on trouve le nouveau titre : *Nouv. Biogr. génér.* En ce qui touche ces substitutions, je dois faire une observation qui a son importance. MM. Didot diront, sans doute : La composition était faite, nous avions des clichés, et c'est par mégarde que le titre ancien : *Nouv. Biogr. univ.*, apparaissait encore dans le 10^e volume, au bas des premières pages de chaque feuille.

On peut leur répondre qu'il n'est pas resté inaperçu pour eux que le titre avait été usurpé au bas des premières pages de chacune de ces feuilles. La preuve, c'est qu'ils ont changé ce titre sur la première page de la première feuille. Or, la substitution qu'ils ont faite sur cette première feuille, ils ne l'ont pas faite sur les feuilles de 2 à 25. Évidemment, en la faisant sur la première, on a voulu faire croire qu'elle était faite dans tout le cours du volume, ce qui n'était pas; c'était encore un trompe-l'œil pour la justice.

Ainsi, nous voilà arrivés jusqu'à l'arrêt de la Cour d'Orléans, c'est-à-dire jusqu'en août 1854, avec le titre : *Nouvelle Biographie universelle*. Après l'arrêt d'Orléans, les choses changent; MM. Didot prennent le titre : *Nouvelle Biographie générale*.

On a dit que ce titre *Nouvelle Biographie générale* était mon filleul; je demande la permission de répudier cette paternité que je n'accepte pas, et voici pourquoi : il est très-vrai que, dans le premier débat, il y a deux ans, j'ai dit à MM. Didot, qui soutenaient le contraire, que le titre *Biographie universelle* n'était pas un titre nécessaire et qu'il avait des équivalents; j'ai cité notamment le titre de *Biographie générale*, qui pouvait avoir la même signification. MM. Didot ont répondu : *Si nous y avions pensé, nous l'aurions pris*. Ils étaient alors encore au 2^e volume de leur publication. A dater de ce moment, ils n'avaient plus le prétexte de l'ignorance. La pensée du titre équivalent leur avait été donnée, et cependant ils ne l'ont pas pris alors; ils ont attendu dix-huit mois encore avant de le prendre; ils ont publié 7 autres volumes sans le prendre; ils ne l'ont pris qu'après l'arrêt de la Cour d'Orléans.

A vrai dire, MM. Didot n'avaient pas besoin qu'on les fît penser au titre de *Biographie générale*. MM. Didot, quand ils ont soutenu leur procès, n'ont pas manqué de lire les ouvrages spéciaux qui ont été écrits sur la matière. Or, s'ils ont ouvert l'ouvrage de M. Étienne Blanc, et ils l'ont ouvert, puisqu'ils l'ont souvent cité dans les mémoires qu'ils ont imprimés et fait distribuer à la Cour, ils y auraient lu cette opinion que le titre *Biographie universelle* n'est pas un titre nécessaire, parce qu'il a des équivalents, notamment *Biographie générale*.

MM. Didot, d'ailleurs, sont très-instruits et très-compétents en bibliographie; ils n'ignorent rien de ce qui a été publié en France et même à l'étranger. Eh bien, si MM. Didot avaient cherché en Angleterre, ils auraient pu savoir, et ils savent très-certainement qu'en Angleterre, en 1799, un auteur, qui a nom Aikin, a publié en 10 volumes in-8^e une *General Biography*, c'est-à-dire une *Biographie générale*. MM. Didot n'avaient donc pas besoin de mon conseil pour savoir quels étaient les équivalents des mots *Biographie universelle*; ils ont si peu suivi l'impulsion de mon conseil, qu'ils ont persisté pendant dix-huit mois encore à conserver le titre usurpé *Biographie*

universelle ; ils n'ont changé ce titre qu'un peu après l'arrêt de la Cour impériale d'Orléans, en telle sorte que le véritable parrain du nouveau titre, j'ai le droit de le dire, ce n'est pas moi, c'est l'arrêt de la Cour d'Orléans. Il fallait restituer à ce fait son véritable caractère et sa signification évidente.

Voilà, Messieurs, les faits, et je n'ai plus maintenant qu'à m'expliquer sur les questions qu'ils soulèvent.

Les faits se résument ainsi : après la citation du 19 mai 1852, continuation de l'usurpation du titre, des copies textuelles et des plagats, pendant quinze mois consécutifs, bien qu'on fût en procès.

Quant au titre, modification légère, suppression du sous-titre, substitution d'un nouveau sous-titre ; mais, en même temps qu'on faisait cette substitution sur le recto des couvertures, on avait soin de conserver au verso l'ancien titre, et de l'imprimer dans les annonces et dans les affiches, alors qu'on s'adressait au commerce de la librairie, aux acheteurs, au public. Le titre n'avait été modifié que pour le besoin de la cause ; le titre principal *Biographie universelle*, maintenu pendant tout le cours de la publication, jusques et y compris le 9^e volume ; au 10^e volume le titre disparaissant de la couverture et de l'en-tête de la première page, mais conservé au bas des premières pages de chaque feuille, sauf la première :

Voilà le délit dans son ensemble.

Une première règle d'appréciation, que je dois poser parce qu'elle est essentielle, et parce qu'elle a été réclamée à bon droit dans les plaidoiries, c'est que ces divers éléments : dans les deux premiers volumes la copie littérale des textes, les usurpations plus timides, plus dissimulées dans les volumes suivants ; les plagats répandus dans tout l'ouvrage ; le titre usurpé pendant les diverses phases du procès, tout cela ne doit pas être séparé, isolé, jugé à part, comme cela a été jugé à part par le Tribunal de première instance. Le Tribunal de première instance n'a vu le délit que dans la copie textuelle d'un certain nombre d'articles ; il a eu raison de l'y voir ; mais il ne l'a pas vu dans les autres éléments ; il a pu avoir raison pour quelques-uns de ces éléments, en les appréciant isolément ; mais il n'a eu raison que parce qu'il a isolé et séparé ce qu'il ne devait pas isoler et séparer. Tout cela forme un ensemble, tout cela fait partie d'un ouvrage qui a une incontestable unité, qui se compose d'éléments divers sans doute, et divisibles à un certain point de vue, mais ayant tous un rapport direct et nécessaire avec l'ensemble de l'ouvrage, et réunis tous par un lien commun pour le constituer. Or, chacun de ces éléments, qui, étant isolé pour l'appréciation, ne peut avoir de portée, prend au contraire une grande valeur quand il vient se joindre à un autre qui a une grande et incontestable signification au point de vue du délit. Cette première règle d'appréciation, vous devez la retenir ; elle est essentielle ; vous ne devez pas séparer les éléments. Il faut bien sans doute, pour le besoin de la discussion, les examiner un à un. Mais, après cette première appréciation de détail, vous devez les réunir, les grouper, et voir si tous n'ont pas concouru au résultat, si tous ne sont pas des éléments constitutifs du délit.

Ceci dit, Messieurs, voyons les questions que soulève le procès : elles sont au nombre de deux, et sont relatives, l'une au fond, l'autre au titre.

Sur la question du fond, on ne se défend plus en droit ; il n'y a plus de contestation de principe. En droit, la Cour d'Orléans a prononcé. On a accepté la décision de la Cour d'Orléans ; on s'est désisté du pourvoi en cassation formé contre son arrêt. Il n'y a donc plus de débat possible. Il a été reconnu que MM. Michaud sont auteurs de l'ensemble et des parties de leur grand ouvrage, et que personne ne peut leur prendre aucune partie de cet ouvrage de leur vivant, et trente ans encore après leur décès.

Cependant on se défend encore. Pourquoi et comment ?

On allègue la bonne foi.

Le système est celui-ci : la question jugée était sujette à controverse ; elle a donné lieu à des débats très-animés ; les meilleurs esprits se sont partagés. Comment, ayant un intérêt qui exerçait sur notre jugement une influence naturelle, n'aurions-nous pas pu adopter de bonne foi une opinion que des gens désintéressés et impartiaux ont adoptée eux-mêmes ? Nous avons commis une erreur de droit, soit ; mais nous l'avons fait en toute sincérité et bonne foi.

Je n'admets pas, je ne puis pas admettre ce système de défense. Il est étrange et inadmissible. Si nous étions en matière de délit commun, on ne plaiderait pas cela assurément, et, si on le plaiderait, vous n'écouteriez pas ou du moins vous n'accueilleriez pas une pareille défense.

En matière d'application de lois pénales, la jurisprudence a hésité quelquefois ; une foule de questions ont été soulevées et débattues.

Ainsi, en matière d'escroqueries, la jurisprudence a dû préciser par degrés quels devaient être le caractère, la nature et le résultat des manœuvres frauduleuses.

En matière d'abus de confiance, on a examiné si l'associé qui en détournant la chose d'autrui détournait en même temps sa propre chose, commettait le délit d'abus de confiance.

En matière d'attentat aux mœurs, par excitation habituelle à la débauche, plusieurs questions se sont encore élevées ; on s'est demandé si, pour constituer le délit d'habitude, il fallait pluralité de victimes, ou si les actes répétés sur la même victime ne suffisaient pas. Sur toutes ces questions, il y a eu des arrêts en sens contraire. La jurisprudence s'est enfin fixée, ou à peu près ; mais ce n'a pas été toujours sans de laborieuses épreuves et de longues discussions. Or, pendant que le doute au point de vue de la doctrine existait encore dans certains esprits, pendant qu'on plaiderait encore, lorsque la question n'était pas résolue définitivement par les tribunaux, lorsque la jurisprudence hésitait, est-ce qu'on aurait été bien venu à dire qu'on était de bonne foi en commettant le fait qui constituait le délit ou qu'on a jugé ultérieurement constituer le délit ? Non, assurément. Vous n'admettriez pas cette défense ; on ne la produirait pas devant vous. Pourquoi en serait-il autrement en matière de contrefaçon ? C'est un délit qui doit être apprécié suivant les règles du droit criminel. Il n'y a pas plus de raison d'invoquer la bonne foi puisée dans un certain ordre de faits, en ce qui touche la contrefaçon, que quand il s'agit d'un délit d'escroquerie ou d'attentat aux mœurs. La bonne foi doit être envisagée au point de vue des faits eux-mêmes, et non au point de vue de l'incrimination.

Un prévenu d'attentat aux mœurs serait bienvenu à dire : On m'a trompé sur l'âge de la victime en me montrant un acte de naissance faux qui lui attribuait l'âge de majorité ; un prévenu qui aurait dit cela et l'aurait prouvé aurait été considéré comme étant de bonne foi ; mais s'il était venu dire seulement : J'ai commis une erreur de droit, j'ai corrompu par des actes répétés une victime unique, mais je croyais que cela n'était pas interdit, je croyais qu'il fallait plusieurs victimes, j'ai cru pouvoir en corrompre une seule sans franchir la barrière légale ; évidemment vous ne l'auriez pas acquitté ; vous lui auriez, au contraire, appliqué la loi. De même, MM. Didot ne peuvent pas dire : Nous avons pris le bien d'autrui ; nous le reconnaissons, nous l'avons pris sachant que nous le prenions, voulant le prendre, mais nous avons une doctrine de droit erronée, qui nous permettait d'agir ainsi avec bonne foi. Nous pensions que ce bien d'autrui pouvait être tombé dans le domaine public, nous le pensions à tort, mais nous le pensions de bonne foi. MM. Didot ne peuvent pas dire cela. Quand l'erreur ne porte que sur l'incrimination, sur le droit, il n'y a pas de bonne foi. Voilà ce que j'aurais répondu à l'argument, s'il eût été produit dans le premier procès.

Mais ici, dans le second procès, est-ce que la réponse n'est pas encore plus péremptoire, les faits qui se sont produits étant postérieurs à la citation du 19 mai 1852 ! Je veux bien un moment accepter l'erreur de droit comme étant en fait le point de départ de MM. Didot. MM. Didot pouvaient sou-

tenir leur prétention relativement aux faits accomplis ; mais pouvaient-ils être de bonne foi en continuant ? pouvaient-ils, en invoquant l'erreur de droit, persévérer ? Est-ce que la réclamation de madame Thoissier Desplaces ne devait pas les arrêter ?

Ils se sont arrêtés, dit-on : non, ils ne se sont pas arrêtés. Ils ont continué pendant quinze mois dans les mêmes conditions ; même après l'arrêt de la Cour de cassation, ils ne se sont pas arrêtés. Seulement est venu un moment où ils ont compris le péril, où ils ont voulu y échapper dans une certaine mesure, et alors, au lieu de s'arrêter, ils ont pris certaines précautions et ils ont montré une certaine prudence en continuant ; ils ne se sont pas arrêtés, mais ils ont ralenti leur marche, et toujours avec mauvaise foi ; car les concessions qu'ils faisaient en apparence, ils ne les faisaient pas en réalité ; car, lorsqu'ils faisaient un changement sur le recto d'une couverture, ils ne le faisaient pas sur le verso ; ils ne le faisaient pas sur les annonces, sur les affiches ; car ils continuaient de copier les textes entiers en proclamant qu'ils ne le faisaient plus. En d'autres termes, ils continuaient le délit, mais d'une manière un peu dissimulée. Ils ne se sont pas arrêtés. Ils ont été dans le principe audacieux et ardents ; puis, quand les nécessités de la situation l'ont exigé, ils ont été précautionneux et prudents ; mais ils sont toujours restés dans des conditions qui excluent la bonne foi.

La bonne foi ! Tous les faits du procès la repoussent. Dans leurs mémoires imprimés et publiés, dans leurs allégations d'audience, MM. Didot ne se font aucun scrupule d'altérer les textes qu'ils citent et de dénaturer les faits qu'ils énoncent : ainsi, par exemple, dans un Mémoire imprimé, distribué aux premiers juges, on trouve des preuves éclatantes et vraiment incroyables de la mauvaise foi qui les a toujours inspirés. Ils produisent une liste nombreuse d'ouvrages ayant porté avant leur publication, et comme celle de MM. Michaud, le titre de *Biographie universelle* ; leur but est d'établir que ce titre est tombé dans le domaine public. Or, les titres cités ne sont pas exactement reproduits. Les faits mêmes, MM. Didot ne les rapportent souvent qu'en les dénaturant avec intention et dans des conditions qui ne permettent pas d'expliquer l'altération par une erreur. Je n'en veux citer qu'un seul exemple.

Tout à l'heure, à l'occasion de la question du titre, j'aurai à parler d'un ouvrage de Lemprière, publié à Londres en 1808 sous le titre de *Universal Biography*. MM. Didot invoquaient cette publication en octobre dernier devant le Tribunal de première instance, et leur argumentation tendait à prouver qu'ils avaient emprunté leur titre non pas à l'ouvrage de MM. Michaud, mais à l'ouvrage antérieur de Lemprière. On leur répondait qu'ils ne connaissaient pas cet ouvrage quand ils ont pris leur titre, et on le prouvait en leur rappelant que, devant la Cour de Paris, en février 1853, ils n'avaient pas même nommé l'ouvrage de Lemprière. Cet ouvrage, en effet, n'a été invoqué pour la première fois que devant la Cour d'Amiens ; c'est une découverte qui a été le résultat des élaborations qu'a entraînées le procès pour les besoins de la défense. MM. Didot, dans leur Mémoire distribué au Tribunal de première instance, cherchent à prouver qu'ils ont produit ce fait devant la Cour de Paris. Voici comment ils s'expriment à cet égard :

« On ajoute que c'est à la dernière extrémité que ce moyen a été mis en avant par MM. Firmin Didot. Peu importe encore : il ne s'agit pas de savoir quand cette justification a été faite ; il s'agit de savoir ce qu'elle vaut. On se trompe, d'ailleurs, sur cette circonstance même de fait. L'argument tiré de l'*Universal Biography* a été produit devant la Cour même de Paris, où, pour la première fois, la question du titre, écartée en première instance du débat par le ministère public lui-même, a pris quelque importance. Cela est si vrai que M. l'avocat général, embarrassé de l'objection, n'a pu l'écarter qu'en mettant en doute l'existence de cet ouvrage, et en déclarant qu'il lui avait été impossible de se le procurer. Ce doute, qui avait en lui-même quelque chose de singulièrement blessant pour MM. Firmin Didot, a été levé bientôt par la production d'un certificat qui est aux pièces, émané des conservateurs de la Bibliothèque impériale. Il y a donc, dans l'assertion que l'ouvrage de Lemprière a été

« tardivement invoqué, une inexcusable erreur; nous la signalons en passant, parmi toutes celles que
« renferme le Mémoire du conseil de la saisie, et dont il serait trop long de faire le dénombrement
« général. »

Voilà un fait bien positif. La connaissance de l'*Universal Biography* est invoquée à titre de production ancienne; or, elle est récente, elle n'a été faite qu'à Orléans ou à Amiens tout au plus. On reconnaît aujourd'hui qu'il n'en a pas été question devant la Cour de Paris. Remarquez que l'erreur est inexcusable ou plutôt impossible; elle a été nécessairement volontaire; elle a été commise pour le besoin de l'argumentation; on voulait prouver que le fait remontait à une certaine époque, tandis qu'il était récent. MM. Didot savaient bien qu'ils n'avaient pas produit le fait devant la Cour de Paris, qu'ils ne l'avaient découvert que dans le cours du procès; mais il était de leur intérêt de dire le contraire, et ils le disaient devant les juges qui ne pouvaient pas vérifier leur allégation. Ils se seraient bien gardés de tenir le même langage devant la Cour.

M^e Allou : Cette allégation n'a pas été produite devant le Tribunal; le mémoire dont parle M. l'avocat général n'a pas été fait pour le tribunal.

M. l'avocat général : Je vous demande pardon; le Mémoire a été fait pour le Tribunal de première instance; en voici la preuve; il commence ainsi: *Tribunal de première instance, 7^e Chambre; M. Pasquier, président; M. Theurier de Pommeyer, M. de Beausire, juges; M^e Marie, avocat impérial.*

Et il se termine par ces mots :

Le tribunal fera justice, et nous attendons avec confiance sa décision.

Signé : E. ALLOU,

Avocat, docteur en droit.

L'allégation a donc été produite en première instance. Or, je dis qu'en première instance, elle ne pouvait pas être vérifiée; personne n'était en mesure de la démentir. Ce fait n'a pu être produit avec bonne foi. Je conteste de la manière la plus énergique la sincérité de l'allégation, et je me résume ainsi sur la question de bonne foi :

MM. Didot portent assurément un nom très-honorable et très-respecté dans la librairie. Ce nom, que leurs auteurs ont placé très-haut dans l'estime et la considération publiques, je n'hésite pas à le dire devant les faits du procès, et en m'appuyant sur les faits du procès, ils ne le transmettront pas aussi pur qu'ils l'ont reçu. MM. Didot ont fait de la concurrence commerciale comme on n'en avait pas fait avant eux dans leur maison; ils ont fait de la contrefaçon avec audace, avec persévérance. Le mot du procès, l'appréciation qui, pour moi, résulte de tous les faits du procès et de la situation respective des parties, les voici :

MM. Didot ont cru avoir affaire à un adversaire faible, dénué de ressources, épuisé par des revers, incapable de soutenir la lutte; ils ont cru qu'ils en auraient bon marché, ils ont voulu l'écraser. Ça n'est pas bien, et ils se sont trompés. Madame Thoissier Desplaces a soutenu la lutte avec dignité, avec courage, avec persévérance; elle a fini par obtenir de la justice la protection qui lui est due; cette protection, Messieurs, vous la lui maintiendrez.

Il ne me reste plus à m'expliquer que sur la question du titre.

Sur cette question, il y a déjà un précédent judiciaire entre les parties; la Cour impériale d'Orléans l'a une première fois tranchée. Il résulte de son arrêt pour les parties quelque chose de définitivement jugé, et qui a l'autorité de la chose jugée. Il faut, avant tout, fixer quelle est la limite de la chose jugée résultant de cet arrêt. En statuant sur les faits du premier procès, la Cour d'Orléans a fait défense à MM. Didot, pour leur *Dictionnaire historique*, de prendre désormais le titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*. Sans doute, les faits dont il s'agit au

procès actuel ne sont pas légalement les mêmes ; mais cependant il s'agit encore de la *Biographie universelle*. Le titre principal est le même dans les deux procès. Or , si on a décidé dans le premier procès qu'on ne pourra plus prendre pour l'ouvrage dans son ensemble le titre de *Biographie universelle* , il est bien évident qu'on n'a pu prendre ce titre même sur les livraisons du second procès sans violer la loi des parties. Je sais bien que la Cour d'Orléans n'a jugé qu'à l'égard du titre accompagné du sous-titre : *Biographie universelle , ancienne et moderne*.

Mais si MM. Didot ont pris tout à la fois le titre principal et le sous-titre , MM. Didot ont fait ce qui constitue le délit , suivant l'arrêt d'Orléans ; et ils ne peuvent plus le contester , l'arrêt ayant contre eux l'autorité de la chose jugée. Or , ils l'ont fait , et je l'ai démontré , puisque sur la couverture des livraisons 7 à 14 des 1^{er} et 2^e volumes , et sur celle des volumes 3 à 7 , ils ont mis non-seulement les mots : *Biographie universelle* , mais aussi les mots *ancienne et moderne* ; puisqu'ils l'ont fait avec intention et persévérance , au grand détriment de la publication rivale , dans les annonces , les placards et les affiches ; ainsi ils ont recommencé , en ce qui touche le titre , le délit qu'ils avaient commis dans le premier procès ; ils ont usurpé ce que la Cour d'Orléans a déclaré définitivement appartenir à MM. Michaud.

Mais laissons de côté cette première partie des faits , ne nous préoccupons plus du sous-titre.

Voyons ce qu'il faut décider pour le titre principal , en le considérant en lui-même et en l'isolant.

Je demande la permission à la Cour d'exposer quelques principes sur cette matière. La question a de l'importance au point de vue du droit ; il faut que la jurisprudence soit fixée.

Le titre principal à lui seul constitue , suivant moi , une propriété. Le titre d'un ouvrage est souvent la partie de l'ouvrage la plus essentielle , c'est , dans tous les cas , une partie très-essentielle , surtout quand le titre est bien choisi. C'est sa dénomination qui le spécialise et l'individualise aux yeux du public. Au point de vue commercial , il est excessivement important de bien choisir le titre.

Pour qu'un titre soit bon , bien fait , bien choisi , il faut que sa formule , nette et précise , ait une compréhension très-vaste ; il faut qu'il concentre dans cette formule la substance tout entière du livre , autant qu'il est possible. Le titre de MM. Michaud remplit précisément ces conditions. *Biographie universelle* , c'est évidemment la synthèse exacte et bien complète du livre. Ainsi le titre de MM. Michaud est un titre merveilleusement choisi. La question est de savoir si un tel titre constitue une propriété et s'il a pu être impunément usurpé.

La défense repousse cette prétention par deux arguments : 1^o le titre *Biographie universelle* était dans le domaine public avant MM. Michaud ; et 2^o en supposant qu'il n'y fût pas avant MM. Michaud , MM. Michaud l'ont laissé tomber dans le domaine public et ne peuvent plus aujourd'hui le revendiquer.

Voilà les deux arguments ; je vais les examiner rapidement.

Sur la première question , le titre *Biographie universelle* était-il dans le domaine public avant MM. Michaud ? On a produit contre la prétention de MM. Didot un argument très-ingénieux introduit dans la discussion par M. le conseiller rapporteur de la Cour d'Orléans. Je veux avant tout écarter cet argument que je n'accepte pas et que je ne puis pas m'approprier. Il est très-ingénieux , et il serait excellent s'il était exact ; mais il n'est pas exact , voilà pourquoi je le repousse.

M. le conseiller rapporteur d'Orléans disait : « Le mot *Biographie* signifie naturellement *monographie*. MM. Michaud ont transformé le sens naturel de ce mot en lui donnant une signification collective ; ils n'ont pas créé un mot nouveau , mais ils ont donné , dans la langue , à un mot connu une signification nouvelle. »

Je crois que M. le conseiller d'Orléans s'est trompé à un double point de vue.

Je fais d'abord remarquer à la Cour que le mot *biographie* n'est pas d'origine française , c'est

un mot composé et d'origine grecque dans tous ses éléments, Βίος-γραφη. Je dis Βίος, je pourrais tout aussi bien dire Βίον. En effet, dans le composé francisé, toute trace de nombre a disparu; on n'y trouve pas plus le *ς* que le *ν*, et la première partie du mot composé ne caractérise pas plus en elle-même le singulier que le pluriel.

Le mot *biographie*, si l'on s'attache uniquement au sens étymologique, peut donc signifier indifféremment : *récit, exposé d'une vie* ou de *plusieurs vies*.

Il y a un autre moyen de se rendre compte de la valeur du mot *biographie*. Ce mot a été importé non-seulement dans la langue française, mais aussi dans presque toutes celles de l'Europe, notamment dans la langue anglaise. Or, en Angleterre, on trouve, avant MM. Michaud, plusieurs *Biographies* collectives publiées dans le siècle dernier. En 1747, on a publié à Londres une *Biographia britannica*. A Londres encore, Hutchinson a publié, en 1799, une *Biographia medica*; et enfin, j'ai déjà eu l'occasion de citer Aikin, qui a publié à Londres, également en 1799, une *General Biography*. Ainsi, le mot anglais *biography*, antérieurement à MM. Michaud, avait une signification collective. Il avait la même signification en France; la preuve en est dans un ouvrage publié en France, en 1806, qui a été produit dans cette discussion, dont la mention se trouve dans le *Journal de la librairie*, et qui a pour titre : *Biographie moderne*. Donc, le mot *biographie*, même en France, ne signifie pas, dans son sens naturel et primordial, une *monographie*. MM. Michaud n'ont pas eu à en transformer la signification.

Il faut donc écarter l'argument de M. le conseiller rapporteur d'Orléans.

Quelle est la création de MM. Michaud? Elle résulte uniquement de l'association des deux mots *Biographie universelle*, association qui a sa valeur très-grande et son incontestable mérite. MM. Michaud ont pris ce titre en France en 1811. En 1811, l'association des mots *Biographie universelle* était-elle dans le domaine public? Ici nous avons à apprécier la valeur de l'objection tirée de la publication faite en Angleterre en 1808, de l'ouvrage en 1 volume ayant pour titre *Universal Biography*, par Lemprière.

Cette publication, Messieurs, était-elle connue de MM. Michaud en 1811? Il est permis d'en douter par plus d'un motif. Vous savez que l'Europe était alors en état de guerre; les relations internationales entre la France et l'Angleterre étaient suspendues; il n'y avait plus de communications, surtout de communications commerciales; on n'importait pas de livres de France en Angleterre, ni, par conséquent, d'Angleterre en France.

Je dois dire que j'ai eu sous les yeux l'ouvrage de Lemprière déposé à la Bibliothèque impériale. Il résulte de l'inspection de ce livre que le dépôt n'en a été fait qu'après 1815; le livre déposé en porte la preuve en lui-même. En effet, le timbre constatant le dépôt est aux armes royales, entourées de cette légende : *Bibliothèque royale*, d'où cette conséquence, que le dépôt n'a pas été fait en 1811, sous l'Empire, mais sous la Restauration, après les événements de 1814 et de 1815. L'ouvrage n'était donc pas connu en France, du moins il ne l'était pas légalement par le dépôt, en 1811, quand MM. Michaud ont fait leur publication et pris le titre de *Biographie universelle*.

On a, du reste, reconnu dans les plaidoiries que MM. Michaud n'avaient pas eu besoin de l'ouvrage de Lemprière pour imaginer leur titre; on a émis la pensée que ce titre pouvait bien avoir été engendré par le premier titre de MM. Michaud, lequel était : *Dictionnaire de biographie universel*.

Après le procès avec Prudhomme, MM. Michaud supprimèrent sur leur titre le mot *Dictionnaire*, et il fut tout simple et très-facile de substituer à l'ancien titre celui de *Biographie universelle* : le nouveau titre se trouvant en germe dans le premier, il n'y avait eu qu'à féconder ce germe pour en faire sortir la dernière formule. C'est là probablement ce qu'ont fait MM. Michaud.

Mais, dans tous les cas, que ce soit l'œuvre de leur pensée se développant et se formulant par

degrés, ou qu'ils l'aient emprunté à Lemprière, je dis que cela importe peu. En effet, on ne peut pas dire que l'ouvrage de Lemprière ait mis le titre de *Biographie universelle* dans le domaine public; cela n'est pas possible. Soutenir cela, je n'hésite pas à le dire, c'est commettre l'erreur de doctrine la plus capitale et la plus profonde qu'on puisse commettre en cette matière.

Pour commettre cette erreur, il a fallu confondre deux législations essentiellement différentes, celle qui régit la propriété industrielle et celle qui régit la propriété littéraire. Ce qui constitue la propriété industrielle, c'est en général une idée décrite dans ses éléments constitutifs et dans ses moyens de réalisation ou d'application industrielle. Envisagée dans ces conditions, l'idée évidemment n'a pas de signification particulière au point de vue de la nationalité; elle appartient à tous les esprits, dès qu'elle est divulguée. Quand une idée industrielle a été appliquée en Angleterre, par exemple, rien n'est plus facile que de lui faire passer le détroit et de l'appliquer en France. Donc une idée industrielle, divulguée en un lieu quelconque, appartient désormais à tous les esprits, et ne saurait constituer une *invention*. Le domaine public est saisi. Telle est l'économie de la législation sur la propriété industrielle.

En matière de propriété littéraire, les principes sont essentiellement différents. L'œuvre littéraire est nécessairement nationale; il répugne à sa nature particulière d'être cosmopolite. Elle se manifeste sous une forme particulière, déterminée par une langue particulière. La langue est un élément essentiel de sa nature. A ce point de vue, je dis tout de suite que pour moi les deux titres : *Universal Biography* et *Biographie universelle*, bien qu'ils expriment la même idée dans les mêmes termes, sont cependant deux choses essentiellement différentes. Pourquoi? Par cette seule raison que l'une est anglaise et l'autre française, et qu'en matière littéraire, ce qui est français est essentiellement différent de ce qui est anglais. Il importe donc fort peu que, dans une autre langue, on ait fait avant MM. Michaud ce qu'ils ont fait en français en 1811. Le domaine public, en cette matière, ne saurait être saisi par une publication antérieure en langue étrangère.

Il y a un autre point de vue non moins décisif.

En matière d'œuvre littéraire, qu'on ne l'oublie pas, c'est la publication seule qui constitue la propriété; le privilège naît de la publication seule et n'est constitué que par elle. Et l'on veut que la publication ait saisi le domaine public! Cela est contraire à la nature des choses. La loi a indiqué comment le domaine public pouvait être saisi en matière de propriété littéraire. Le domaine public est saisi 30 ans après la mort de l'auteur ou de sa veuve, mais il ne l'est jamais de son vivant. Mais la publication faite par l'auteur ou par un autre ne saisit jamais le domaine public. Lemprière, s'il vit encore en Angleterre ou s'il est décédé depuis moins de 30 ans, Lemprière ou ses héritiers seraient encore en possession, suivant la loi française, du titre anglais : *Universal Biography*; MM. Michaud ou leurs ayants droit sont de leur côté, pendant leur vie, et 30 ans après leur mort, en possession du titre *Biographie universelle*. Voilà les véritables principes en cette matière.

Ainsi, il ne faut pas dire que le domaine public ait été saisi. Non-seulement il n'a pas été saisi, parce que les choses qui donnent lieu à la propriété littéraire sont essentiellement différentes en France et en Angleterre, et que ce qui est anglais ou en langue anglaise ne peut pas être confondu avec ce qui est français ou en langue française. Mais, en outre, il répugne à la nature même de l'œuvre littéraire que le domaine public soit saisi par la publication. Le domaine public ne peut être saisi que dans les termes de la loi, et, comme l'indique la loi, par le décès de l'auteur ou par l'expiration d'un certain délai déterminé après sa mort. Il n'y a pas d'autre moyen de saisir le domaine public. Voilà ce que j'avais à dire sur le premier argument qui a été produit.

Le second est celui-ci :

Si le domaine public n'a pas été saisi en France par la publication de Lemprière, il a été saisi tout au moins par le fait même de MM. Michaud, qui ont laissé tomber leur titre dans le domaine

public. Ce titre en effet, dit-on, est devenu banal. Il est aujourd'hui consacré par l'usage pour un certain genre d'écrits.

J'ai déjà répondu en partie à ce second argument, en montrant qu'en matière de propriété littéraire, il n'y a d'autre déchéance que celle qui résulte du décès de l'auteur et du délai fixé par la loi après ce décès. Je ne connais pas de déchéance résultant de ce qu'on a laissé tomber son œuvre dans le domaine public. Je ne connais pas non plus de déchéance résultant de ce qu'on n'a pas poursuivi un, deux, trois contrefacteurs. La loi même, par ses textes et par ses dispositions, nous indique qu'une déchéance de cette nature est impossible.

Pour avoir le droit de poursuivre le délit de contrefaçon, il faut avoir fait le dépôt légal. Or, supposez qu'un auteur ait publié un ouvrage depuis dix ans, vingt ans, trente ans, et qu'il n'ait pas fait le dépôt, il n'aura pas d'action contre les contrefacteurs. Mais, après trente ans de publications, de réimpressions, d'éditions successives, s'il fait le dépôt, son action, qui n'était que paralysée, revivra tout entière et avec toutes ses conséquences; il pourra poursuivre les nouveaux contrefacteurs, *bien qu'il ait toléré*, ou qu'il ait été impuissant à *poursuivre* une foule de contrefaçons antérieures.

Vous voyez donc bien que le non-exercice du droit ne fait pas périr le droit de l'auteur. On ne saisit pas le domaine public, parce qu'on s'abstient de poursuivre des contrefacteurs, quel qu'en soit le nombre.

Ces principes étant établis, voyons les faits :

MM. Didot signalent un grand nombre d'ouvrages qui, à dater de l'année 1825, ont pris le titre de *Biographie universelle*, sans rencontrer la moindre opposition de la part de MM. Michaud. Dans leur mémoire imprimé, ils en citent vingt.

Cette liste de vingt ouvrages, il faut la réduire à deux, qui seuls ont une signification importante. Les autres sont des biographies universelles spéciales, telles que la *Biographie universelle des femmes célèbres*; la *Biographie universelle des souverains qui ont péri de mort violente*; la *Biographie portative universelle*, etc. Tout cela n'a rien de commun avec l'œuvre de MM. Michaud, et ne pouvait leur faire préjudice. Il est donc tout simple qu'ils aient laissé passer ces publications sans se plaindre. Il n'y avait pas là de concurrence pour eux. Leur action eût été sans intérêt.

Il en est différemment, j'en conviens, de la *Biographie universelle du général Beauvais* et de celle de *Feller*. J'écarte donc toutes les autres citations, et je retiens seulement les deux que j'indique.

Cependant il y a une observation que je veux faire en passant sur les Biographies qui ne sont pas importantes. Les titres de ces Biographies n'ont pas été cités par MM. Didot avec exactitude. Ainsi, on a publié, en 1826, une *Biographie portative universelle*, MM. Didot citent : *Biographie universelle et portative*. Quand on cite, il faut citer exactement. Or, ici l'altération n'est pas indifférente, car elle rapproche et réunit les deux mots essentiels : *Biographie universelle*; tandis qu'en réalité ils sont séparés par un mot qui a une signification très-importante, le mot *portative*.

MM. Didot citent encore : *Biographie universelle des souverains, ou histoire*, etc. Le véritable titre est celui-ci : *Biographie universelle chronologique des souverains qui ont péri de mort violente*. Il y a une différence considérable entre ces deux titres. MM. Didot, on le voit, ont d'étranges procédés quand ils citent ou reproduisent les écrits antérieurs.

Sans multiplier les exemples, ce qui serait facile, j'arrive aux deux ouvrages essentiels, l'ouvrage du général Beauvais et celui de Feller.

L'ouvrage du général Beauvais a eu deux éditions, l'une en 1826, l'autre en 1833; l'éditeur était

M. Furne. La première a été publiée sous ce titre : *Dictionnaire historique ou Biographie universelle classique*, ouvrage entièrement neuf, par le général Beauvais. MM. Didot citent encore inexactement dans leur Mémoire : ils font disparaître le titre principal : *Dictionnaire historique ou Biographie universelle*, et ils mettent tout simplement : *Biographie universelle classique*, etc. Cette altération est évidemment empreinte d'une très-grande mauvaise foi. Autre chose est *Biographie universelle, ouvrage entièrement neuf*; autre chose est *Dictionnaire historique classique ou Biographie universelle*. Quand on fait des citations de cet ordre, où les mots et leur place relative ont une importance capitale, on est évidemment inexcusable d'altérer les textes.

La seconde édition a été publiée en 1833. Lors de la première, MM. Michaud n'avaient pas poursuivi; était-ce parce que le principal titre était alors *Dictionnaire historique* et que les mots *Biographie universelle* n'occupaient dans le titre qu'une place secondaire? Je n'en sais rien, et ce n'est pas là la question. Quoi qu'il en soit, la deuxième édition, publiée en 1833, portait pour titre : *Biographie universelle ou Dictionnaire historique*. MM. Didot citent encore ici en altérant le texte; ils disent *Biographie universelle* seulement et suppriment les mots : *ou Dictionnaire historique*. Toujours est-il que cette fois les mots *Biographie universelle* prenaient la tête du titre. MM. Michaud, qui ne s'étaient pas émus en 1826, cessent de se montrer tolérants en 1833; ils intentent un procès à l'éditeur, M. Furne, et c'est alors qu'intervient l'arrêt Furne.

Il ne faut pas donner à cet arrêt plus d'autorité qu'il ne peut en avoir; c'est la chose jugée entre MM. Michaud et Furne. Mais pour tous autres, notamment pour MM. Didot, l'arrêt Furne n'a aucune autorité de droit; c'est *res inter alios acta*. Dans le procès actuel, cet arrêt n'a de valeur que par sa doctrine et par ses motifs. Si cette doctrine et ces motifs sont bons, ils doivent exercer de l'influence sur vos esprits; si, au contraire, ils ne soutiennent pas la discussion, il faut laisser tomber l'arrêt. Or, l'arrêt Furne contient deux motifs : le premier, tiré de ce qu'il y a des différences notables entre les deux publications, l'une, celle de Furne, n'ayant que 6 volumes, tandis que l'autre, celle de Michaud, en a un nombre très-considérable; d'autres différences encore, qui sont énumérées dans l'arrêt, existant entre les deux ouvrages, et, par conséquent, aucune concurrence entre eux n'étant possible. Ce premier motif est fondé sur une appréciation de faits qu'on peut admettre et qui n'intéresse pas le procès actuel.

Le second motif est que le titre *Biographie universelle* est une expression générique consacrée par l'usage pour ce genre d'écrits.

Il est évident que vous ne pouvez pas adopter cette appréciation de l'arrêt Furne sans l'examiner et la soumettre au creuset de la discussion.

Biographie universelle est une expression générique consacrée par l'usage pour ce genre d'écrits!... Je dis que cela n'est pas vrai, et que, par conséquent, le motif ne vaut rien. L'expression n'était pas générique et consacrée par l'usage dans ce genre d'écrits avant 1811. Vous savez, en effet, que jamais les mots *Biographie universelle* n'avaient été employés en France avant l'œuvre de MM. Michaud; vous savez aussi, et cela résulte de la note même de MM. Didot, que ce titre pris par MM. Michaud est resté leur propriété exclusive jusqu'en 1825. En 1825 seulement ont été publiés les ouvrages ayant pour titre : *Biographie universelle des femmes*; *Biographie universelle chronologique des souverains qui ont péri de mort violente*, etc.; c'est à cette époque seulement que ce titre a été pris. Donc, avant MM. Michaud, ce n'était pas une expression générique consacrée pour ce genre d'écrits. L'arrêt Furne a mal apprécié l'état des choses, et il a donné à un fait postérieur une signification qui ne pouvait appartenir qu'à des faits antérieurs. Dans son appréciation des faits, l'arrêt Furne s'est donc essentiellement trompé; l'arrêt Furne n'a aucune valeur en doctrine; il ne peut pas se soutenir comme faisant autorité.

Et toutefois, Messieurs, c'est cet arrêt Furne qui, en 1841, a empêché MM. Michaud de poursuivre la *Biographie* de Feller, qui pouvait leur faire quelque concurrence, non pas quant au fond, puisqu'elle n'avait contrefait aucune partie du texte, mais quant au titre seulement.

MM. Michaud, en présence de l'arrêt Furne, ont cru devoir s'abstenir. Cette réserve n'a pas pu faire périr leur droit.

Encore un mot : la dénomination *Biographie universelle* s'applique si bien au livre de MM. Michaud, et non pas à un autre, que ces mots : *Biographie universelle*, même pour MM. Didot, ont toujours très-clairement et suffisamment indiqué l'œuvre de MM. Michaud. J'en ai la preuve dans leur publication elle-même. Voilà le 10^e volume, publié après trois ans de luttes, au milieu même de la contestation. Or, dans ce volume comme dans tous les autres, je lis ceci à la première page et au-dessous du titre : « *Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la première édition de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ils sont aussi omis dans LE SUPPLÉMENT.* » Vous savez que la *Biographie* Michaud a un supplément. Il est donc bien clair que c'est de la *Biographie* Michaud qu'on entend parler. Ainsi, MM. Didot, quand ils parlent au public du livre de MM. Michaud, ne le spécialisent pas autrement que par ces mots : la *Biographie universelle*. Et MM. Didot prétendent cependant que *Biographie universelle* est un titre banal consacré par l'usage pour tous les écrits du même genre. Comment concilier leur conduite et leur prétention ?

Devant la Cour d'Orléans, le président interrogeant MM. Didot leur demandait : « Quel ouvrage avez-vous entendu désigner par ces mots : la *Biographie universelle* ? » MM. Didot étaient bien obligés de convenir qu'il s'agissait de la *Biographie* Michaud. Quand eux-mêmes, obéissant involontairement à la force des choses et subissant comme malgré eux la signification naturelle des mots, ne désignent pas autrement l'œuvre de MM. Michaud, peuvent-ils soutenir utilement que ce n'est pas le nom de cette œuvre, mais que ce nom appartient à toutes les œuvres du même genre ?

Messieurs, j'ai fini, et je me résume. L'usurpation est flagrante et complète en ce qui touche le titre aussi bien qu'en ce qui touche le fond. L'intention frauduleuse, la mauvaise foi résultent de tous les faits du procès. La contrefaçon s'est manifestée par un grand nombre de faits et résulte d'éléments divers : textes copiés, plagats, reproduction du titre. Ces reproductions sont contenues dans les deux premiers volumes, et s'y montrent audacieusement et sans précaution ; on les voit se continuer avec plus de mesure et de prudence dans les volumes qui suivent. Le titre est usurpé avec plus d'audace dans les premiers volumes, avec un peu moins d'audace dans les autres. Quelques-uns de ces éléments divers constituent par eux-mêmes le délit de contrefaçon. Tous y concourent ; il faut les réunir et les grouper pour en fixer le caractère, en pénétrer le mobile et en déterminer le résultat dommageable. Il faut en former un faisceau pour comprendre l'étendue et la gravité du délit. Suivant moi, le délit est doublement grave : il a été commis par des hommes puissants, voulant consommer la ruine d'un adversaire faible, et s'approprier sa dépouille ; il a été commis avec une persévérance inouïe qui n'a pas duré moins de trois ans, dans le cours d'un procès, à la face de la justice, dont les décisions à intervenir pouvaient être, suivant le résultat, paralysées d'avance.

Les premiers juges ont aperçu et réprimé le délit en partie. Vous achèverez leur œuvre en la confirmant. Vous complèterez ce qu'ils n'ont fait qu'incomplètement. Les usurpations disséminées dans le corps de l'ouvrage, les plagats, l'usurpation du sous-titre et du titre principal, vous rassemblez avec soin tous ces éléments. En ce qui touche le titre, vous fixerez enfin les principes du droit obscurci trop longtemps dans cette discussion ; en laissant à l'arrêt Furne l'autorité qu'il peut avoir comme arrêt d'espèce, vous dégagerez la question de ce précédent judiciaire qui doit être écarté. Vous rendrez enfin un arrêt qui sera le dernier mot de la justice dans cette contestation trop longtemps prolongée par ses hésitations, et vous maintiendrez madame Thoisnier Desplaces dans sa propriété trop longtemps compromise au milieu de toutes ces controverses.

CHAMBRE DES APPELS DE POLICE CORRECTIONNELLE.

PRÉSIDENTE DE M. LE BARON ZANGIACOM .

M. PERROT DE CHEZELLES, RAPPORTEUR.

Arrêt rendu en date du 17 mars 1855, entre madame Thoissier Desplaces et MM. Firmin Didot frères, sur l'appel du jugement précédent du 24 octobre 1854.

« LA COUR,

« Statuant sur les appels respectivement interjetés par la dame Thoissier Desplaces et par les frères Didot, du jugement rendu le 25 octobre 1854, par la 7^e chambre du tribunal de première instance du département de la Seine, jugeant correctionnellement ;

« Considérant, en ce qui touche la propriété des articles reproduits, qu'il résulte des arrêts rendus entre les parties par la Cour de cassation le 16 juillet 1853, et par la Cour impériale d'Orléans le 10 juillet 1854, au cours d'un premier procès, ainsi que des faits établis de nouveau devant la Cour, que les frères Michaud n'ont pas été simples éditeurs de la *Biographie universelle* publiée par eux, qu'ils doivent en être considérés comme coauteurs, à raison de ces circonstances spéciales ; qu'ils ont conçu la pensée de l'ouvrage, qu'ils en ont réuni les premiers matériaux, en ont distribué les articles entre des savants et littérateurs choisis par eux, se sont réservé de coordonner, ramener à une même pensée, abrégé, compléter et réviser les divers articles, et qu'ils ont effectivement procédé à ce travail ;

« D'où il résulte que la survie de Michaud jeune maintient au profit de la dame Thoissier Desplaces, sa cessionnaire, un droit de copropriété exclusif sur les articles signés d'auteurs morts depuis plus de vingt ans, dont il doit être réputé coauteur ;

« En ce qui touche la contrefaçon du titre ;

« Considérant que sur le titre de la *Biographie* des frères Didot, aujourd'hui argué de contrefaçon, il n'y a pas chose jugée par l'arrêt de la Cour d'Orléans, qui a statué sur un titre non identique ;

« Considérant, en effet, que le titre des premières livraisons qui a été déclaré entaché de contrefaçon commençait par ces mots : *Nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne*, dont cinq, les mots : *Biographie universelle ancienne et moderne*, avaient été empruntés à la *Biographie* des frères Michaud ;

« Que le titre des livraisons aujourd'hui incriminées est : *Nouvelle Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, dans lequel ont été retenus seulement deux mots du titre de la *Biographie* des frères Michaud, ceux : *Biographie universelle*, à la suite desquels ont été introduits dix mots nouveaux : *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* ;

« Considérant que le mot *biographie* et son emploi dans un sens collectif ne sont pas dus à l'invention des frères Michaud ; que le succès de leur ouvrage a seulement rendu l'emploi de ce terme générique plus usuel ; que celui *universelle* avait, avant la publication des frères Michaud, été appliqué à différents dictionnaires historiques ;

« Qu'un arrêt de la Cour, en date du 8 février 1834, rendu contre les mêmes frères Michaud, avait reconnu à Furne le droit de donner à un dictionnaire historique le titre de *Biographie universelle* ; que les frères Michaud ne s'étaient pas opposés à ce qu'en 1842 le même titre fût affecté à une nouvelle édition de l'ouvrage historique de Feller ;

« Qu'en conséquence, la cessionnaire des frères Michaud ne peut se prétendre exclusivement propriétaire du titre : *Biographie universelle* ;

« Que d'ailleurs, le titre de la nouvelle *Biographie* des frères Didot comprend cette indication destinée à la distinguer, et de nature en effet à la distinguer : *Biographie universelle*, publiée par Firmin Didot frères, sous la direction de M. le docteur Hoeffler ;

« Que l'on ne saurait donc déclarer entaché de contrefaçon un titre pris de bonne foi et avec droit, et qui, signalant un ouvrage nouveau et différent, ne permet aucune confusion entre les deux œuvres littéraires ;

« En ce qui touche les 47 articles prétendus plagiés dans les livraisons sept à vingt (premier et deuxième volumes), première et deuxième édition de la *Nouvelle Biographie* :

« Considérant que lesdits articles sont sans importance ; qu'ils reproduisent des faits puisés à des sources communes, des dates et des notices bibliographiques qui se trouvent dans un grand nombre de dictionnaires, que leurs ressemblances tiennent à l'analogie des matières et à la nécessité de reproduire les mêmes chroniques dans des ouvrages ayant un même but, et que d'ailleurs on y remarque de nombreuses dissemblances ;

« En ce qui touche les 29 articles prétendus plagiés dans les volumes trois à sept de la *Biographie* des frères Didot ;

« Considérant que la publication de ces articles est postérieure à l'arrêt de la Cour de cassation du 16 juillet 1853, qui a fait interdire par les frères Didot et Hoeffler aux rédacteurs de la *Biographie* nouvelle, toute reproduction de l'ouvrage des frères Michaud, et que si plusieurs desdits articles contiennent des plagats, ils ont en conséquence été faits à l'insu et contre la volonté des frères Didot ;

« Qu'il est justifié que les articles prétendus plagiés ont été extraits d'ouvrages autres que la *Biographie* des frères Michaud, ouvrages dans lesquels les frères Didot se croyaient le droit de puiser ;

« Qu'au surplus, lesdits articles dispersés dans plusieurs volumes sont sans importance relativement à l'une et à l'autre publication, et sont loin d'en former une partie notable ;

« Que dans lesdits articles on trouve de graves dissemblances ; que leurs ressemblances dans les deux ouvrages tiennent principalement à l'identité des sujets, à la nécessité où étaient leurs auteurs de retracer les mêmes actes et à des emprunts faits par les uns et les autres à des ouvrages tombés dans le domaine public ;

« Considérant que de ce qui précède il résulte que sous aucun rapport, ni pour le titre ni pour le fond, il n'y a lieu de déclarer entachés de contrefaçon les deux premiers volumes de la deuxième édition, non plus que les volumes trois à dix de la première édition de la *Nouvelle Biographie* des frères Didot ;

« En ce qui touche les 277 articles de la *Biographie* Michaud reproduits dans les livraisons huit à vingt (premier et deuxième volumes de la première édition) de la *Nouvelle Biographie* :

« Considérant que ces articles sont étendus ; qu'ils s'appliquent à des personnages importants ; qu'ils sont émanés d'hommes de lettres et de savants jouissant d'une haute considération ; qu'ils forment une portion notable des livraisons huit à vingt de la *Biographie* Didot et de la partie correspondante de la *Biographie* Michaud, et que leur reproduction dans un ouvrage rival a occasionné un préjudice à la dame Thoisnier Desplaces ;

« Considérant que si le tort des frères Didot est moralement atténué par cette circonstance qu'ils ont publié ces articles par suite d'une erreur de droit, avant l'arrêt de la Cour de cassation du 16 juillet 1853 et l'arrêt de la Cour impériale d'Orléans du 10 juillet 1854, lesquels ont proclamé des droits que les frères Didot se croyaient fondés à contester avec de graves autorités, et qu'ils croyaient devoir contester dans l'intérêt public plus encore que dans leur intérêt privé, la Cour doit prendre en considération contre les frères Didot cette autre circonstance que lesdits articles ont été reproduits après la première citation en police correctionnelle et une mise en demeure signalant les prétentions et les titres de la dame Thoisnier Desplaces ;

« Considérant que la reproduction de ces articles par les frères Didot, après l'introduction du litige et pendant sa durée, avant l'appréciation définitive des tribunaux, a constitué une imprudente atteinte à la propriété littéraire de la dame Thoisnier Desplaces, et un délit de contrefaçon justiciable des articles 425, 427 et 429 du Code pénal ;

« En ce qui touche les dommages et intérêts respectivement réclamés par la dame Thoisnier Desplaces et par les frères Didot :

« Considérant que si des dommages et intérêts sont dus à la dame Thoisnier Desplaces pour le tort que lui a causé la contrefaçon dont sont entachées les livraisons huit à vingt de la première édition de la *Nouvelle Biographie*, il convient cependant, pour la supputation de ces dommages et intérêts, d'avoir égard :

« Premièrement, à ce fait que le préjudice causé par la nouvelle contrefaçon a été amoindri par celui qui était résulté de la publication des premières livraisons entachées de contrefaçon, ayant été l'objet du premier procès, préjudice à la réparation duquel la Cour d'Orléans a suffisamment pourvu ;

« Deuxièmement, à cette circonstance qu'après l'arrêt de la Cour d'Orléans, les frères Didot se sont empressés de publier une deuxième édition des deux premiers volumes de la *Nouvelle Biographie*, expurgée des articles déclarés contrefaits par la Cour d'Orléans et par le présent arrêt ;

« Considérant en outre que par la saisie indue et vexatoire des volumes de la *Nouvelle Biographie* reconnus non entachés de contrefaçon et aussi des clichés de ces volumes, la dame Thoisnier Desplaces a occasionné aux frères Didot un dommage dont, de son côté, elle leur doit aussi réparation, et que la Cour a des éléments suffisants pour arbitrer les réparations que se doivent réciproquement les parties ;

« Que des faits et documents de la cause, il résulte que le préjudice infligé par la contrefaçon à la dame Thoisnier Desplaces a été l'équivalent de celui que les frères Didot ont éprouvé par suite de la saisie indue dont ils se plaignent reconventionnellement ;

« Qu'en conséquence, et dans ces circonstances, il convient de compenser les dommages et intérêts respectivement réclamés par les deux parties ;

« Adoptant, au surplus, les motifs des premiers juges, sauf ceux qui concernent les dommages et intérêts,

« Par ces motifs,

« La Cour a mis et met les appellations au néant et le jugement dont est appel, en ce que celui-ci

a refusé des dommages et intérêts aux frères Didot et a condamné ceux-ci à payer à la dame Thoisionier Desplaces des dommages et intérêts à fournir par état et à fixer ultérieurement ,

« Emendant , quant à ce , décharge les frères Didot de la condamnation contre eux prononcée à des dommages et intérêts à fixer par état ;

« Statuant au principal sur ce chef :

« Déclare compenser les dommages et intérêts que se doivent respectivement les parties ;

« Ordonne que le jugement du 25 octobre 1854 sortira , au surplus , son effet ;

« Condamne chacune des parties aux dépens de son appel et à la moitié de ceux faits à la requête du ministère public et liquidés à la somme de 6 fr. 85 cent. , non compris le timbre et l'enregistrement du présent arrêt ;

« Déclare la partie civile personnellement tenue envers le Trésor de la partie des dépens à la charge des frères Didot , sauf son recours contre lesdits frères Didot.

« Fait et prononcé au Palais de Justice , à Paris , le 17 mars 1855. »

COUR DE CASSATION.

(CHAMBRE CRIMINELLE.)

PRÉSIDENCE DE M. LAPLAGNE BARRIS.

Conclusions de M. l'avocat général Renault d'Ubexi.

MESSIEURS,

C'est en 1852 que la lutte s'engageait pour la première fois entre madame Thoissier Desplaces et les frères Didot. L'action en contrefaçon de la dame Desplaces ne s'attaquait encore et ne pouvait s'attaquer qu'aux sept premières livraisons de la *Biographie Didot* qui, seules alors, avaient paru. Mais elle les incriminait sous un triple rapport : l'usurpation du titre complet de *Biographie universelle, ancienne et moderne*, l'emprunt fait à l'œuvre des frères Michaud de 59 articles textuellement copiés dans la publication des frères Didot, le plagiat de 22 articles que la dame Thoissier Desplaces signalait comme ayant été reproduits avec des déguisements plus ou moins transparents ; telles étaient les bases de cette action.

Je ne la suivrai pas, Messieurs, dans les phases diverses par lesquelles elle a successivement passé ; mais il importe d'en rappeler le dénouement ; car l'arrêt de la Cour d'Orléans qui l'a définitivement accueillie devient un des éléments essentiels de la discussion dès l'instant où, dans l'intérêt de son pourvoi, madame Thoissier Desplaces prétend en faire sortir sous différentes formes l'exception de la chose jugée.

Par son arrêt du 10 juillet 1854, la Cour d'Orléans donne complètement gain de cause à madame Desplaces ; car elle *déclare sa plainte fondée quant à l'usurpation du titre, au plagiat de 22 articles et à la reproduction de 59 notices, commis dans les sept premières livraisons du Dictionnaire historique publié par les frères Didot.*

Elle va plus loin, et « fait défense aux frères Didot de prendre désormais pour la publication de leur « Dictionnaire, le titre de *Biographie universelle, ancienne et moderne*, ainsi que de « reproduire, par voie de plagiat ou de copie textuelle, les notices de l'ouvrage dont Michaud est « propriétaire, et dont la dame Thoissier Desplaces a acquis le droit de publier une seconde édition. »

Tel est, dans ses dispositions essentielles, le résumé de l'arrêt du 10 juillet.

Durant ce long procès, la publication des frères Didot s'était continuée, et avec elle, s'il faut en croire la dame Desplaces, le délit de contrefaçon sous des formes diverses. 13 livraisons d'abord avaient suivi de près celles incriminées, et complétaient avec elles les deux premiers volumes. Mais, à la différence des sept premières, qui toutes avaient pour titre la dénomination de *Biographie universelle, ancienne et moderne*, c'est-à-dire le titre même de l'ouvrage des frères Michaud ; ces 13 livraisons ne portaient plus que ces mots sur la partie antérieure de la couverture de chacune d'elles : *Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*

Toutefois, et c'est là, Messieurs, un point sur lequel j'appelle votre attention d'une manière toute spéciale, jusqu'au n° 14 inclusivement, on retrouvait au verso de la couverture, dans un prospectus par lequel les frères Didot recommandaient leur ouvrage au public, le titre complet de la *Biographie Michaud*.

Dans ces 13 livraisons, MM. Didot, fidèles au plan que dès le principe ils avaient adopté, avaient textuellement reproduit 277 articles empruntés à l'œuvre des frères Michaud; l'arrêt attaqué le déclare, et sa constatation sur ce point est souveraine.

Ils y auraient en outre introduit 47 articles qui, sans être servilement copiés, seraient le résultat d'un plagiat évident. Mais ce fait reste quant à présent à l'état d'allégation. Nous aurons plus tard à en apprécier la valeur.

Tels sont, au point de vue du pourvoi qui vous est en ce moment soumis, les faits essentiels à relever dans ces 13 livraisons, formant le complément des deux premiers volumes tels qu'ils avaient d'abord été publiés.

Cependant le procès avait marché, et les échecs par eux essayés avaient fini par faire comprendre à MM. Didot la nécessité d'agir avec plus de prudence et de circonspection. Ils s'effraient des nombreux emprunts qu'ils ont faits à un ouvrage que la Cour de cassation déclare être encore dans chacune de ses parties la propriété des frères Michaud, et songent à se mettre à l'abri de nouvelles poursuites. Pour cela que font-ils? Ils suppriment les deux premiers volumes qu'ils ont publiés, et en font une nouvelle édition dans laquelle ne reparait aucun des articles que d'abord ils avaient textuellement empruntés à la *Biographie Michaud*. Le titre de *Biographie universelle, ancienne et moderne* disparaît également, et dans ces deux volumes, la publication ne s'annonce plus que sous la dénomination de *Nouvelle Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*.

Mais MM. Didot semblent regretter bientôt cette concession, et, dans les 5 volumes suivants, le titre qu'ils avaient un instant abandonné, reparait au verso des couvertures avec le prospectus de l'ouvrage; cette fois encore c'est une *Nouvelle Biographie universelle, ancienne et moderne* qu'ils annoncent au public, et ils ne renoncent définitivement à cette dénomination que dans les trois derniers volumes.

Disons du reste, pour achever de préciser tous les faits que nous allons voir servir de base à la nouvelle action de madame Thoisnier Desplaces, qu'on ne retrouve plus, ni dans la nouvelle édition des deux premiers volumes, ni dans les huit derniers volumes de la publication Didot, aucun article textuellement emprunté à la *Biographie Michaud*, et que madame Desplaces n'y signale plus qu'un certain nombre d'articles qu'elle prétend avoir été plagiés.

A peine madame Desplaces a-t-elle obtenu l'arrêt du 10 juillet 1854, qu'elle songe à de nouvelles poursuites. La contrefaçon qu'elle n'a jusqu'alors atteinte que dans les sept premières livraisons, elle va l'attaquer dans le surplus des 10 volumes publiés depuis la première instance engagée. Elle prélude à son action par une saisie. Mais, remarquons-le, car c'est un point capital au procès, les 13 dernières livraisons de la première édition échappent à cette saisie, qui ne frappe que la seconde édition des deux premiers volumes et les huit volumes suivants, c'est-à-dire que la saisie n'atteint pas la partie de la publication des frères Didot dans laquelle avaient été textuellement copiés 277 articles de la *Biographie Michaud*.

La poursuite est engagée. Quelles en sont les bases? Quels sont, suivant la prévention, les divers éléments de la contrefaçon poursuivie? Les faits dès maintenant connus nous permettent de les pressentir, et les conclusions d'ailleurs l'expriment nettement. La dame Thoisnier Desplaces relève, à la charge des frères Didot, quatre griefs distincts : ils sont contrefacteurs, car ils ont pris à

l'ouvrage des sieurs Michaud la partie principale de son titre dans la dénomination de *Biographie universelle* sous laquelle ils n'ont cessé de produire leur œuvre.

Ils sont contrefacteurs; car dans les prospectus placés au verso des couvertures de plusieurs livraisons et de plusieurs volumes, ils ont usurpé le titre tout entier de *Biographie universelle ancienne et moderne*.

Ils sont contrefacteurs; car ils ont textuellement reproduit 277 notices empruntées à la *Biographie Michaud*.

Ils sont contrefacteurs enfin, car 47 articles qu'ils ont publiés sont le résultat de plagats évidents.

Voilà la demande, Messieurs, telle qu'elle était formulée dans les conclusions de la dame Thoisnier Desplaces; voilà les moyens invoqués par elle pour la justifier. J'insiste sur les deux premiers, dont nous aurons plus spécialement à nous occuper. Gardons-nous bien de les confondre, car la demande ne les confond pas. L'usurpation du titre tout entier s'y distingue de l'usurpation d'une partie de ce titre: l'une et l'autre sont également incriminées, et, dans le système de la prévention, le délit de contrefaçon se retrouve avec tous ses caractères et dans l'une et dans l'autre. En présence des conclusions, le doute sur ce point n'est pas admissible. Je vous demande la permission de vous en rappeler les termes:

« Attendu que MM. Firmin Didot frères ont commencé, le 27 mars 1852, la publication d'un ouvrage biographique, dont l'édition totale forme en ce moment dix volumes;

« Attendu qu'indépendamment des sept premières livraisons, ayant formé l'objet d'un premier procès et d'une première condamnation contre MM. Didot frères et au profit de la dame Thoisnier Desplaces, adjudicataire, pour la seconde édition, de l'ouvrage des frères Michaud, connu sous le nom de *Biographie universelle*, dont le privilège lui a été adjugé, par acte des 27 juillet, 17 et 18 décembre 1847, devant M^e Halphen, notaire à Paris; enregistré à Paris, 4^e bureau, 18 décembre 1847, par Dufresneau;

« MM. Didot frères, depuis le 19 mai 1852, date de la première assignation de madame Desplaces et de l'instance qui s'en est suivie, se sont de nouveau rendus coupables, envers la *Biographie universelle* Michaud, dans la suite de leur publication, commençant à la 8^e livraison et finissant au 10^e volume, du délit de contrefaçon, résultant:

« 1^o De l'usurpation de la dénomination *Biographie universelle ancienne et moderne*, sous laquelle ils se sont annoncés;

« 2^o De l'usurpation simultanée du titre de *Biographie universelle*;

« 3^o De l'emprunt de 306 articles, textuellement copiés, de la 8^e livraison au 7^e volume, par la *Biographie* Didot dans la *Biographie* Michaud;

« 4^o De la reproduction de 47 articles également pris dans la *Biographie* Michaud, et qui ne sont que des emprunts déguisés faits à cette *Biographie*;

« Attendu qu'il résulte de la vérification des couvertures des 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e et 14^e livraisons de la *Biographie* Didot; des couvertures des volumes 3, 4, 5, 6 et 7 de cette même publication; et enfin, du procès-verbal de l'huissier Duquesnay, en date du 25 janvier 1853, constatant que la *Biographie* Didot était affichée et placardée publiquement aux vitraux mêmes des magasins de vente des prévenus à l'époque susdite; que les frères Didot, jusqu'à leur 7^e volume, n'ont cessé de s'annoncer au public sous la désignation de *Biographie universelle ancienne et moderne*, titre appartenant à l'ouvrage des frères Michaud, dont madame Desplaces est cessionnaire,

« Attendu qu'il résulte de la simple inspection de toutes les couvertures de la *Biographie* Didot, depuis la 8^e livraison jusqu'au 10^e volume, qu'ils n'ont cessé d'usurper pour leur édition le titre principal de *Biographie universelle*, appartenant exclusivement à madame Desplaces, et que ce

« titre même est reproduit dans la *Biographie* Didot, au bas de la première page de chacune des « feuilles de chaque livraison publiées jusqu'à la fin du 10^e volume ;

« Attendu que la *Biographie* Didot, dans le cours de ses livraisons et de ses volumes, à compter « de la 8^e livraison, a emprunté textuellement à la *Biographie* Michaud 10,407 lignes, en 306 ar- « ticles, comme il est démontré par la simple confrontation des textes ;

« Attendu que la *Biographie* Didot a également reproduit, quoique avec déguisement, 47 articles « formant 1,350 lignes, et appartenant également à la *Biographie* Michaud ;

« Attendu que de tous ces éléments résulte la plainte et le délit de contrefaçon, et qu'il est impos- « sible d'en retrancher et supprimer aucun dans l'appréciation qui en doit être faite ; etc., etc. »

Ces conclusions prises devant les premiers juges, la dame Thoisnier Desplaces les reproduit en appel, sinon avec les mêmes développements, du moins dans tous leurs éléments essentiels ; et loin de désertir aucun des moyens qu'elle avait invoqués d'abord, elle persiste énergiquement dans tous, lorsque, dans la partie finale de ses conclusions, elle déclare expressément *s'en référer aux motifs déduits devant le tribunal.*

La Cour de Paris, Messieurs, par son arrêt du 17 mars, déclare MM. Didot contrefacteurs ; mais, pour elle, le délit de contrefaçon se résume tout entier dans la reproduction servile de 277 articles empruntés à la *Biographie* Michaud. Elle ne le voit pas dans la dénomination de *Biographie universelle* donnée par les frères Didot à leur publication, dénomination qu'ils ont trouvée dans le domaine public, où les frères Michaud l'avaient prise avant eux ; elle ne le rencontre pas davantage dans les prétendus plagiats signalés par la dame Desplaces ; enfin, elle ne s'arrête pas au grief tiré de l'usurpation du titre complet *Biographie universelle ancienne et moderne* : c'est une question au procès de savoir, si ce grief, elle le repousse autrement que par le silence.

A la poursuite en contrefaçon de madame Thoisnier Desplaces, MM. Didot répondaient par une demande reconventionnelle tendante à l'annulation de la saisie qui l'avait précédée et à l'obtention de dommages-intérêts, comme réparation du préjudice qu'elle leur avait causé. La Cour statue sur cette demande ; la saisie n'ayant point atteint les treize livraisons de la première édition que seules elle reconnaît entachées de contrefaçon, elle la déclare sans objet, par conséquent nulle et vexatoire, et compense les dommages-intérêts, auxquels MM. Didot peuvent avoir droit, avec ceux que, comme contrefacteurs, ils doivent eux-mêmes à madame Thoisnier Desplaces.

Voilà, Messieurs, l'arrêt du 17 mars dans son résumé le plus exact. Maintenant, nous comprenons tous l'intérêt du pourvoi formé par madame Desplaces : ses efforts sont exclusivement dirigés contre la disposition de cet arrêt qui, en annulant la saisie, compense les dommages-intérêts. Elle sent bien qu'il lui est difficile de l'attaquer directement, car il lui faudrait pour cela faire admettre en principe que la contrefaçon dans quelques livraisons d'un ouvrage autorise la saisie de cet ouvrage tout entier, quelque volumineux qu'il soit. Mais cette disposition de l'arrêt n'aurait plus de base, et le principe vrai sur lequel elle repose resterait sans application, si, parvenant à faire sortir le délit de contrefaçon du cercle étroit dans lequel la Cour de Paris l'a renfermé, la dame Desplaces en retrouvait les éléments essentiels disséminés dans toutes les parties de l'œuvre sur laquelle a porté la saisie.

Or, tel est le but de son pourvoi. Devant nous, Messieurs, elle prétend établir que la Cour de Paris n'a pu, sans méconnaître les caractères légaux de la contrefaçon, se refuser à la voir :

1^o Dans l'emprunt fait par les frères Didot à l'œuvre du sieur Michaud de la dénomination de *Biographie universelle*, formant la partie principale de son titre ;

2^o Dans l'usurpation du titre entier de *Biographie universelle ancienne et moderne* que l'on retrouve au verso des couvertures de plusieurs des volumes saisis ;

3° Enfin, dans le plagiat des nombreux articles qu'elle signale comme étant au fond la propriété des frères Michaud.

Si elle dit vrai, Messieurs, la contrefaçon est partout, et la saisie qui l'a atteinte ne peut avoir été illégalement pratiquée.

En examinant chacun des griefs que je viens de préciser, je rencontrerai dans un ordre méthodique tous les moyens du pourvoi.

Et d'abord, la Cour de Paris a-t-elle pu juger que l'emploi par les sieurs Didot de la dénomination de *Biographie universelle*, empruntée au titre des frères Michaud, ne constituait pas la contrefaçon ?

Non, dit la dame Desplaces, car en le décidant ainsi elle méconnaissait l'autorité de la chose jugée ; en tous cas, elle violait les dispositions de l'article 425 du Code pénal, qui, au point de vue du délit de contrefaçon, place la reproduction partielle sur la même ligne que la reproduction complète.

L'argument du pourvoi, Messieurs, en ce qui concerne la chose jugée, se résume en deux mots : par son arrêt du 10 juillet 1854, la Cour d'Orléans a proclamé les frères Michaud seuls propriétaires du titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*. En conséquence, elle a déclaré MM. Didot contrefacteurs pour l'avoir usurpé, et leur a fait défense de le donner à leur Dictionnaire historique. Or, propriétaires du titre entier, les frères Michaud sont nécessairement propriétaires de chacune des parties qui le composent ; l'arrêt du 10 juillet les protège toutes également, et n'admet pas que notamment on puisse impunément emprunter la plus caractéristique de toutes, celle que l'on peut considérer comme l'expression de la pensée de l'ouvrage.

Le moyen est habile, mais il n'est qu'habile, et ne soutient pas l'épreuve de la discussion. Que dans le procès actuel la propriété du titre de la Biographie Michaud puisse être placée sous la protection de l'autorité de la chose jugée résultant de l'arrêt du 10 juillet, cela me paraît incontestable en principe. Vainement on objecte que, devant la Cour d'Orléans, la question du titre ne s'agissait qu'à l'occasion des sept premières livraisons de la publication Didot, tandis que devant la Cour de Paris cette question se présentait comme élément d'une poursuite nouvelle dirigée cette fois contre le surplus de l'ouvrage qui avait ultérieurement paru : qu'ainsi, l'objet des deux procès n'étant point identique, la décision rendue sur l'un n'a pu créer pour l'autre une exception de chose jugée.

Il est évident que la question de propriété du titre, quoique soulevée seulement à l'occasion des premières livraisons, a été tranchée pour l'ouvrage tout entier par l'arrêt du 10 juillet, et que la Cour d'Orléans, en jugeant que MM. Didot n'avaient pu le prendre sans se rendre coupables de contrefaçon, a statué pour l'avenir comme elle statuait pour le passé. Car une propriété de cette nature est un droit absolu ; elle existe ou n'existe pas, et la raison se refuse à comprendre que l'on puisse légitimement emprunter dans la seconde partie d'un ouvrage un titre dont l'usurpation dans la première partie constituait un délit. C'est bien ainsi d'ailleurs que l'entendait la Cour d'Orléans lorsque, dans le dispositif de son arrêt, elle faisait défense aux sieurs Didot de produire désormais leur Dictionnaire historique sous le titre de la Biographie Michaud.

Si donc le titre incriminé devant la Cour d'Orléans était aussi le titre incriminé devant la Cour de Paris, c'est avec raison que madame Thoissier Desplaces invoque l'arrêt du 10 juillet, et reproche à l'arrêt qu'elle vous dénonce d'avoir méconnu l'autorité de la chose souverainement jugée par lui.

Mais tout est là, Messieurs, et si le titre sur lequel la Cour de Paris avait à se prononcer diffère en quelques points de celui que la Cour d'Orléans a déclaré être la propriété de la dame Desplaces, il ne peut plus être question de la chose jugée.

Or, réduite à ces termes la difficulté n'existe plus. Que lisons-nous dans l'arrêt du 10 juillet ? Que les prévenus ont annoncé leur Dictionnaire *sous le titre de Biographie universelle ancienne et moderne*. — Qu'il n'est pas justifié que cette association de mots ait été employée en France

pour former le titre d'un Dictionnaire historique avant l'application qu'en ont faite les frères Michaud en 1811. . . . — Que la plainte est fondée quant à *l'usurpation du titre*, et qu'enfin il est fait défense aux frères Didot de prendre le titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*.

C'est toujours et partout, vous le voyez, dans ses motifs comme dans son dispositif, l'emprunt du titre tout entier, c'est-à-dire de *l'association* de ces mots : *Biographie universelle ancienne et moderne*, que l'arrêt condamne.

Mais de quoi se plaint madame Desplaces devant la cour de Paris? Quel est le titre qu'elle incrimine dans le premier chef de ses conclusions, le seul dont nous ayons en ce moment à nous occuper? Le titre entier? non : mais la *partie principale du titre*, la première et la plus caractéristique, celle par laquelle la *Biographie Michaud* est presque exclusivement connue et célèbre dans le public, celle enfin de *Biographie universelle* qui se retrouve sur toutes les couvertures de la publication Didot, depuis la 8^e livraison jusqu'au 10^e volume, dans la dénomination de *Nouvelle biographie universelle* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

En présence de ces conclusions dont je viens de rappeler textuellement les termes, il n'y a plus de doute. La chose à juger par la Cour de Paris n'était plus la chose jugée par la Cour d'Orléans, et l'arrêt attaqué ne peut, sous ce rapport, avoir violé l'article 1352 du Code Napoléon.

Mais aurait-il violé du moins l'article 425 du Code pénal? C'est la deuxième question que nous avons à examiner. Madame Thoissier Desplaces le soutient, et voici comment elle raisonne. Au point de vue de la contrefaçon, dit-elle, l'article 425 assimile la reproduction partielle de l'œuvre d'autrui à la reproduction totale. Comment donc MM. Didot, déclarés contrefacteurs pour avoir usurpé le titre entier de la *Biographie Michaud*, ne se seraient-ils pas rendus coupables du même délit en en usurpant la partie principale?

Or, vous l'avez déjà compris, Messieurs; si le principe sur lequel repose le moyen est vrai, l'application qu'en fait la dame Desplaces est complètement erronée.

Sans doute la contrefaçon partielle est un délit comme la contrefaçon totale; mais tout délit de contrefaçon suppose une atteinte à la propriété d'autrui. Nous avons donc à nous demander tout d'abord si, en empruntant à l'œuvre des frères Michaud la dénomination de *Biographie universelle*, MM. Didot ont pris ce qui appartenait à madame Desplaces : en d'autres termes, si madame Desplaces, reconnue propriétaire de *cette association de mots : Biographie universelle ancienne et moderne*, est également propriétaire de la dénomination plus restreinte de *Biographie universelle*.

Or, à cette question, Messieurs, l'arrêt attaqué répond de la manière la plus nette et la plus catégorique. Non, dit la Cour de Paris, les frères Michaud n'ont jamais été propriétaires des mots *biographie universelle* employés comme titre d'un dictionnaire historique. C'est par ces mots que dès 1811 on désignait dans le langage usuel tous les ouvrages de la nature du leur; ce titre, ils l'ont trouvé dans le domaine public, et c'est là que MM. Didot l'ont pris après eux. D'ailleurs ceux-ci ne l'ont pas employé seul, et l'addition de ces indications : *publiée par les frères Didot sous la direction du docteur Hæfer*, ne permet aucune confusion entre leur publication et celle des sieurs Michaud.

De là, Messieurs, cette conséquence qu'aucune atteinte n'ayant été portée à la propriété de madame Desplaces, le délit de contrefaçon n'existe pas.

En jugeant ainsi, la Cour de Paris a-t-elle violé la loi? Evidemment non : car elle se fonde uniquement sur des appréciations de fait qui ne touchent en rien aux principes et échappent à votre censure.

C'est là, Messieurs, ce que vous avez reconnu par votre arrêt du 16 juillet 1854, dont les motifs ont victorieusement réfuté par avance le moyen que nous discutons en ce moment. Statuant alors sur un pourvoi formé par la dame Thoisnier Desplaces contre un premier arrêt de la cour de Paris, vous rejétiez le premier moyen *relatif à la contrefaçon par l'usurpation du titre de la Biographie universelle*, attendu, disiez-vous, *qu'il résulte des motifs de l'arrêt attaqué que le titre de Biographie universelle donné à l'un et à l'autre ouvrage est une désignation générique usitée depuis longtemps; qu'en outre l'ouvrage publié par les frères Didot présente des énonciations spéciales qui le distinguent de celui des frères Michaud, et qui suffisent pour prévenir toute confusion de la part des acheteurs : que, sous ce double rapport, la décision de la cour de Paris sur ce premier chef de prévention est fondée sur des constatations et appréciations de fait qui échappent à toute censure.*

Après la lecture de cet arrêt, la discussion sur le moyen tiré de la violation de l'article 425 du Code pénal est épuisée, et je n'ai rien à ajouter pour l'écarter.

Mais nous arrivons à un moyen plus sérieux et plus grave dans l'examen duquel me paraît se concentrer la véritable difficulté du pourvoi. Madame Thoisnier Desplaces, pour justifier son action, ne se bornait pas à incriminer l'emprunt fait par les frères Didot à la Biographie Michaud de la partie principale de son titre : par un chef distinct et spécial de ses conclusions elle signalait en outre comme élément du délit de contrefaçon l'usurpation du titre complet de *Biographie universelle ancienne et moderne* sous lequel MM. Didot avaient annoncé leur œuvre dans l'affiche placardée dans leur magasin de vente, et dans le prospectus placé au verso de plusieurs livraisons et de plusieurs volumes. Son articulation sur ce point était nette et formelle : et cependant, madame Desplaces le prétend du moins, la Cour de Paris, dans l'arrêt attaqué, n'aurait pas même effleuré ce chef de ses conclusions, et elle n'aurait écarté que par son silence cet élément essentiel de la plainte.

De là, Messieurs, le moyen qu'invoque madame Desplaces, et qu'elle puise dans la violation de l'article 7 de la loi du 20 avril 1810. L'arrêt de la Cour de Paris ne serait pas motivé sur un point capital.

Au début de la discussion deux questions se présentent, et nous devons les examiner rapidement. D'abord le grief était-il suffisamment formulé pour saisir la Cour et la mettre en demeure de s'expliquer? Est-il vrai en deuxième lieu que l'arrêt du 17 mars ne le rencontre pas et n'y réponde par aucun de ses motifs soit directement, soit indirectement?

La première question, Messieurs, me semble résolue par les conclusions dont tout à l'heure j'ai rappelé les termes. Il faudrait se refuser à l'évidence pour n'y pas voir deux chefs entièrement distincts : l'un qui précise comme élément du délit de contrefaçon l'emprunt du titre dans sa partie la plus caractéristique, l'autre qui incrimine l'usurpation du titre tout entier : le premier qui s'attaque à toutes les livraisons comme à tous les volumes de la publication Didot, le second qui ne s'attaque qu'à quelques-uns de ces volumes et de ces livraisons.

Celui-ci, madame Thoisnier Desplaces le formule aussi clairement que possible, car elle ne se borne pas à articuler que MM. Didot ont annoncé leur œuvre sous le *titre de Biographie universelle ancienne et moderne*; elle indique avec soin toutes les parties de l'ouvrage dans lesquelles se retrouve cette dénomination. Ce sont les couvertures des livraisons de 8 à 14, et celles des 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e volumes. Elle ne dit pas, il est vrai, que c'est au verso de ces couvertures et dans le prospectus qui s'y rencontre qu'il faut aller la chercher. Mais avait-elle besoin d'aller jusque-là, et l'attention du juge n'était-elle pas suffisamment éveillée par des indications dont l'examen le plus léger devait lui faire reconnaître l'exactitude? Les couvertures sont là, nous les avons sous les yeux, et quand nous lisons au verso de chacune d'elles les mots *Biographie universelle ancienne et moderne*, pou-

vons-nous ne pas comprendre les conclusions, et ne sommes-nous pas en situation d'en apprécier toute la portée?

Répons-le donc sans aucune hésitation, la Cour de Paris était appelée par des conclusions formelles à se prononcer sur l'emprunt fait par les frères Didot à la Biographie Michaud de la totalité de son titre.

Or, est-ce que c'était là seulement, Messieurs, un moyen invoqué à l'appui de la demande, un argument qui se glisse dans la plaidoirie, ou l'une de ces considérations accessoires qu'un arrêt peut négliger, et que ses motifs peuvent impunément ne pas rencontrer? Évidemment non : dans la pensée de madame Desplaces, comme dans les termes de ses conclusions, c'était la demande elle-même, c'était l'une des bases principales de la prévention, c'était en un mot le délit de contrefaçon considéré dans l'un de ses éléments essentiels. Lors même que tous les autres griefs auraient été écartés, l'usurpation d'un titre proclamé par la Cour d'Orléans la propriété exclusive de madame Desplaces, devait suffire à elle seule, si en fait elle était reconnue, pour faire déclarer MM. Didot contrefacteurs.

Il fallait de toute nécessité que la Cour s'expliquât sur ce chef des conclusions : soit qu'elle le repoussât, soit qu'elle l'accueillît, l'article 17 de la loi du 20 avril 1810 lui faisait un devoir de motiver sa décision, et de faire connaître les considérations de fait ou de droit qui l'avaient déterminée.

L'arrêt du 17 mars satisfait-il, sous ce rapport, aux prescriptions de la loi? Telle est, Messieurs, la deuxième question que nous avons à résoudre.

Que la Cour de Paris n'ait pas explicitement répondu à ce chef des conclusions, et qu'elle n'en ait pas fait l'objet d'un examen spécial, c'est là un point incontestable, et que MM. Didot eux-mêmes sont obligés de reconnaître. Vous avez sous les yeux la copie de son arrêt, et vous pouvez vous convaincre que l'on y chercherait vainement une phrase, un mot, une syllabe répondant directement à l'usurpation du titre entier considérée comme élément du délit poursuivi.

Cependant je ne veux pas pousser trop loin la rigueur des principes, et je suis prêt à considérer la loi comme satisfaite si, en l'absence d'un motif explicite et direct, j'en rencontre un seul qui, dans sa généralité, puisse s'appliquer à la demande appréciée dans ses divers éléments, et repousser implicitement au moins le grief qui nous occupe.

Mais cette concession même ne saurait sauver l'arrêt du 17 mars; car le motif implicite dont je me contenterais échappe dans cet arrêt à l'examen le plus attentif, et plus on l'étudie, plus on demeure convaincu que la Cour de Paris n'a ni effleuré, ni même entrevu le moyen. Passons rapidement en revue, pour le démontrer, chacune de ses dispositions.

Par son premier considérant elle écarte, quant au grief tiré de l'usurpation du titre, l'exception de chose jugée que madame Desplaces prétendait faire sortir de l'arrêt de la Cour d'Orléans; mais sur quoi se fonde-t-elle pour l'écarter? Sur ce motif unique que le titre sur lequel elle est appelée à prononcer n'est pas celui sur lequel a statué la Cour d'Orléans. Or, je l'ai reconnu, ce motif est péremptoire, il est inattaquable s'il s'agit seulement de la dénomination de *Biographie universelle* détachée du titre plus complet des frères Michaud, c'est-à-dire de cet emprunt partiel faisant l'objet du premier grief des conclusions de madame Desplaces. C'est le titre pris dans son ensemble, c'est *cette association de mots : Biographie universelle ancienne et moderne* que la Cour d'Orléans a déclaré être la propriété exclusive de madame Desplaces, et il est vrai de dire dans l'hypothèse qu'examine la Cour que la chose à juger n'est plus la chose jugée, et qu'ainsi l'autorité de l'arrêt du 10 juillet ne peut être invoquée.

Mais ce motif, si péremptoire lorsqu'il s'agit du premier grief, répond-il au deuxième, c'est-à-dire à l'usurpation du titre entier, présentée comme élément de la contrefaçon? Évidemment non; car

il eût été impossible à la Cour de Paris d'écrire dans son arrêt, sans mentir à la vérité, que ce titre n'était pas celui sur lequel avait statué la Cour d'Orléans.

Ce premier considérant ne touche donc ni directement ni indirectement au moyen qui nous occupe. Ce que je dis de ce considérant, Messieurs, n'est pas moins évident pour le second, dont la portée ne dépasse pas le premier grief. La dame Desplaces, dit l'arrêt, ne peut se plaindre de l'emprunt d'un titre qui n'a jamais été la propriété des frères Michaud, et qu'ils ont trouvé dans le domaine public. Mais quel est ce titre dont la Cour refuse la propriété à MM. Michaud ? Ce n'est certainement pas celui de *Biographie universelle ancienne et moderne*, sur lequel un arrêt souverain a déclaré leur droit exclusif ? Non ; la Cour ne le dit pas, et elle n'aurait pu le dire sans violer l'autorité de la chose jugée. Le titre qu'elle conteste à madame Desplaces, c'est uniquement la dénomination de *Biographie universelle*, que l'on retrouve sur toutes les couvertures de la publication Didot, suivie de ces mots : *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. C'est de cette dénomination seulement qu'elle a pu dire et qu'elle a dit en réalité, que les frères Michaud ne l'avaient pas inventée, et que dès avant 1811 elle était appliquée, dans le langage usuel, à tous les dictionnaires historiques.

Mais l'arrêt ajoute qu'en tous cas le titre de la publication des frères Didot se distingue de celui des frères Michaud par des indications spéciales qui ne permettent pas de confondre les deux ouvrages.

Serait-il vrai, Messieurs, comme le prétendent MM. Didot, que ce motif serait celui que nous cherchons, qu'il embrasserait dans sa généralité les deux moyens, et qu'il répondrait victorieusement au grief tiré de l'usurpation du titre entier comme à celui tiré de l'emprunt fait à ce titre dans sa partie la plus essentielle ? Je ne saurais l'admettre, et vous ne l'admettrez pas davantage. Il en est de l'interprétation d'un arrêt comme de celle de la loi : pour le comprendre, il faut en rapprocher les diverses dispositions et les combiner ensemble. Tout se lie, tout s'enchaîne dans l'arrêt du 17 mars, et les arguments s'y présentent dans un ordre parfaitement logique, qui ne permet pas de se méprendre sur le sens et sur la portée d'aucun d'eux. Or, pour quiconque se donne la peine de lire cet arrêt, il est évident que dans la pensée de la cour de Paris, le troisième motif ne s'attaque qu'au chef de la demande, auquel ont déjà répondu les deux premiers. Pour compléter sa réfutation, la Cour raisonne dans l'hypothèse où il faudrait reconnaître aux frères Michaud un droit exclusif sur le titre qu'elle vient de déclarer n'être pas leur propriété, et juge que, même dans cette hypothèse, l'emprunt de ce titre par les frères Didot ne constituerait pas la contrefaçon, les indications particulières dont il est suivi dans la publication Didot rendant impossible toute confusion entre les deux ouvrages. En un mot, dans le troisième motif comme dans les deux premiers, il ne s'agit que de la dénomination restreinte de *Biographie universelle*, et non du titre entier de *Biographie universelle ancienne et moderne*, dont la Cour ne s'occupe nulle part.

Mais j'irai plus loin, Messieurs, car je ne veux pas qu'il reste rien de cette objection sur laquelle MM. Didot me paraissent avoir concentré toutes leurs espérances ; et j'entends les enfermer dans un dilemme auquel je ne crois pas possible qu'ils échappent. Ou l'arrêt du 17 mars, dans son troisième motif, ne s'attaque, comme dans les deux premiers, qu'au grief tiré de l'usurpation partielle du titre, c'est l'interprétation que j'admets ; alors il n'y a plus rien, absolument rien dans l'arrêt qui réponde à l'emprunt du titre entier, et l'article 7 de la loi du 20 avril 1810 est violé ; car l'arrêt n'est pas motivé sur l'un des chefs importants de la demande ; ou en disant que dans la publication Didot le titre se distingue de celui des frères Michaud par des indications spéciales qui ne permettent pas de confondre les deux ouvrages, la cour de Paris a entendu parler tout à la fois de la dénomination restreinte de *Biographie universelle* que l'on retrouve sur toutes les couvertures de tous les volumes des frères Didot, et du titre entier qui ne se rencontre que dans les prospectus placés au

verso des couvertures de quelques livraisons, et alors elle a violé l'article 1351 du code Napoléon; car elle n'a pu dire de ce titre entier que les additions faites suffisaient pour prévenir toute confusion, sans se placer en contradiction manifeste avec l'arrêt de la Cour d'Orléans et méconnaître l'autorité de la chose souverainement jugée.

Devant la Cour d'Orléans, en effet, l'usurpation par les frères Didot, dans les sept premières livraisons de leur ouvrage, du titre de *Biographie universelle ancienne et moderne*, était l'un des principaux éléments de l'action en contrefaçon de madame Desplaces. A ce grief de la demande que répondaient MM. Didot? Après avoir soutenu que ce titre n'appartenait pas aux frères Michaud et qu'ils l'avaient trouvé dans le domaine public, ils ajoutent qu'en tous cas l'emprunt qu'ils ont fait n'a pu causer à madame Desplaces aucun préjudice, parce qu'en indiquant que leur Nouvelle Biographie ancienne et moderne était publiée par les frères Firmin Didot sous la direction du docteur Hæfer, ils avaient prévenu toute erreur et rendu toute confusion impossible.

Or l'arrêt du 10 juillet fait tout à la fois justice de ces deux objections. Non-seulement il proclame le droit exclusif des frères Michaud sur un titre connu par un éclatant succès, mais il ajoute (je reproduis textuellement sa disposition) : « Que les frères Didot ne se sont décidés à l'adopter, de « préférence à tout autre, qu'à raison des avantages qu'ils savaient y être attachés; et qu'il ne « pouvait devenir un élément de succès pour eux, sans qu'il y eût par cela même préjudice pour « madame Desplaces;

« Que ce préjudice résultant de l'usurpation du titre principal était indépendant des accessoires « par lesquels les prévenus prétendent avoir différencié le titre général et complet de leur diction- « naire;

« Que d'ailleurs, en offrant au public une *Nouvelle Biographie universelle ancienne et « moderne*, avec l'indication qu'elle était *publiée par les frères Firmin Didot sous la « direction du docteur Hæfer*, les prévenus ont pu induire plus d'un lecteur à penser qu'il « s'agissait d'une refonte et d'une réimpression par eux entreprise de la biographie Michaud, avec « lequel ils pouvaient avoir traité. »

En présence de cet arrêt, toute discussion deviendrait superflue; il est trop clair pour avoir besoin de commentaire, et j'avais raison de dire que la cour de Paris aurait violé la chose jugée si, pour écarter le grief puisé dans l'usurpation du titre entier, elle s'était fondée sur des accessoires dont la Cour d'Orléans avait apprécié l'importance, et qu'elle avait déclarés n'être pas de nature à prévenir la confusion.

Mais, disent MM. Didot, en ce qui concerne la dénomination de *Biographie universelle ancienne et moderne*, l'autorité de la chose jugée ne peut être invoquée, et madame Desplaces tenterait vainement de la faire sortir de l'arrêt du 10 juillet. Et pourquoi? C'est que la Cour d'Orléans n'a condamné l'emprunt de cette dénomination qu'autant qu'elle était appliquée comme titre à l'ouvrage des frères Didot, et qu'au cas particulier, s'il est vrai qu'ils l'aient prise, ils n'en ont du moins pas fait le titre de leur publication. Ce n'est pas elle qu'on lit au frontispice de chacun des volumes, au recto des couvertures, et pour la découvrir, il faut aller la chercher dans des prospectus relégués au verso, ou dans des affiches placardées aux vitraux des magasins de vente. Or tel n'est évidemment pas l'emprunt dans lequel la cour d'Orléans a vu la contrefaçon.

Cette objection m'étonne, Messieurs, et il m'est difficile de la prendre au sérieux. Oui, je le reconnais, c'est l'emploi comme titre de la dénomination de *Biographie universelle ancienne et moderne*, que l'arrêt du 10 juillet condamne, et qu'il entend interdire aux frères Didot. Mais qu'est-ce donc que le titre d'un ouvrage, sinon la dénomination sous laquelle il s'annonce au public? et cette dénomination cessera-t-elle d'avoir ce caractère, parce qu'après avoir été employée dans des prospectus répandus avec profusion, ou dans des affiches placardées sur tous les murs, on ne la verra

pas se reproduire en grosses lettres au frontispice de chacun des volumes dont l'ouvrage se compose ? Admettre un pareil système, ce serait annihiler la protection dont la loi entoure la propriété littéraire, et ouvrir une large porte à la fraude. Voyez, en effet, Messieurs, comme cette doctrine serait commode pour MM. Didot ; ils se proposent de publier un dictionnaire historique destiné à faire concurrence à la biographie Michaud, dont madame Thoissier Desplaces prépare une seconde édition ; ils comprennent l'utilité qu'il y aurait pour eux à produire leur ouvrage sous la protection d'un titre qui appelle tout d'abord la faveur du public ; or, quel titre, sous ce rapport, peut leur offrir plus d'avantages que celui des frères Michaud, auquel quarante années d'un éclatant succès ont donné tant de notoriété ! Mais le titre d'un ouvrage devenu célèbre en forme une partie essentielle, et l'usurpation en serait périlleuse. Que faire pour obtenir l'avantage de ce titre, sans s'exposer au péril de la contrefaçon ? Ho ! MM. Didot ont résolu le problème avec leur doctrine : ils vont, dans des prospectus, annoncer leur publication sous la dénomination de *Nouvelle Biographie universelle ancienne et moderne* ; c'est sous la même dénomination qu'ils feront un appel aux souscripteurs par la voie des journaux et par celle de l'affiche ; puis, quand, à la faveur d'un titre qui aura fait croire à la réimpression d'un ouvrage depuis longtemps connu, ils auront, par de nombreuses souscriptions, assuré le placement avantageux de leur œuvre, et que le moment sera venu de la livrer au public, ils supprimeront ce titre, et le remplaceront par les mots imprimés en gros caractères en tête de chaque volume : *Nouvelle Biographie universelle, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, et quand madame Desplaces se plaindra d'un emprunt qui lui nuit, ils en seront quittes pour lui répondre : Oui, nous avons pris votre titre ; peut-être à la faveur de ce titre nous vous avons enlevé des souscripteurs ; mais de quoi vous plaignez-vous ! nous ne l'avons pas employé comme titre, car vous le chercheriez vainement au frontispice de chacun de nos volumes. Et l'objection serait sérieuse ! et elle pourrait satisfaire la loyauté de la justice ! Madame Desplaces n'a pas à le craindre, et je me disais hier en écoutant les plaidoiries : Il faut que la cause de MM. Didot soit bien désespérée pour que l'habileté si connue de leur défenseur en soit réduite à de pareilles ressources.

Mais tout est jugé par la Cour d'Orléans, alors qu'en 1854 elle allouait à madame Desplaces la somme énorme de 45,000 francs de dommages-intérêts, elle appréciait à tous les points de vue le préjudice que jusqu'à cette époque la contrefaçon avait pu lui causer. Alors les affiches avaient été saisies, tous les volumes de la publication Didot avaient paru, et l'emprunt du titre des frères Michaud, soit dans les affiches, soit dans les prospectus, était entré comme élément nécessaire dans l'appréciation faite par la cour. Quelle réparation pourrait donc obtenir encore aujourd'hui madame Desplaces pour un préjudice déjà si largement réparé ? Telle est, Messieurs, la dernière objection que je rencontre, et à laquelle il me faut répondre en deux mots.

Non, la Cour d'Orléans n'a pas apprécié les causes de dommages-intérêts qu'avait à apprécier la Cour de Paris ; elle statuait, il est vrai, en 1854, à une époque où tous les volumes de la biographie Didot avaient paru ; mais elle ne statuait et ne pouvait statuer que sur l'instance dont elle était saisie ; or, cette instance datait du mois de mai 1852, et l'action en contrefaçon qui l'avait ouverte ne s'attaquait qu'aux sept premières livraisons qui seules alors avaient été publiées. Rien dans l'arrêt de la Cour d'Orléans n'autorise à supposer qu'elle aurait fait ce qu'elle n'avait pas le droit de faire, et dépassé les limites de la demande.

Peut-être en présence des 45,000 francs qui déjà lui ont été alloués, madame Desplaces obtiendrait-elle difficilement une réparation importante pour le nouveau préjudice dont elle se plaint. Mais la question pour nous n'est pas là, Messieurs ; nous ne sommes pas juges du fond ; MM. Didot doivent le reconnaître au soin que je prends d'écarter de la discussion toutes les questions irritantes. Nous n'avons à nous préoccuper ni du mérite de la demande de madame Desplaces, ni des conséquences qu'elle pourrait entraîner si elle était accueillie. Toute la difficulté se ramène devant vous à une

question de principes, et vous n'avez qu'une seule chose à vous demander : l'arrêt du 17 mars est-il ou non motivé sur l'un des chefs essentiels de la prévention ? Or réduite à ces termes, la question est pour moi résolue ; car après avoir scrupuleusement interrogé chacune des dispositions de cet arrêt, je n'en rencontre pas une seule qui réponde directement ou indirectement au grief tiré de l'usurpation du titre entier. Ce grief, la Cour ne l'écarte que par son silence, et jamais le silence dans un arrêt n'a pu satisfaire comme motif aux prescriptions de l'article 7 de la loi du 20 avril 1810.

Il me reste, Messieurs, deux moyens à examiner ; mais je le ferai très-succinctement, et tout d'abord je n'hésite pas à dire qu'ils me paraissent à peine mériter les honneurs de la discussion.

Suivant madame Desplaces, la Cour de Paris aurait procédé dans l'examen de la prévention qui lui était soumise, comme la loi ne lui permettait pas de le faire : au lieu d'en rapprocher les divers éléments et de les apprécier dans leur ensemble, elle les aurait détachés les uns des autres, et n'aurait écarté la plupart d'entre eux que parce que dans chacun d'eux, pris isolément, ne se serait pas rencontré le délit tout entier. Elle aurait ainsi violé le principe de l'indivisibilité des éléments d'un même délit.

Le moyen, vous l'avez compris, Messieurs, s'attaque principalement au chef de l'arrêt du 17 mars, qui refuse le caractère de la contrefaçon aux 47 articles que madame Desplaces signalait comme ayant été plagiés.

Incontestablement il repose sur un principe vrai, et j'admets avec madame Desplaces que le juge saisi d'une prévention unique n'aurait accompli qu'une partie de sa tâche, s'il ne cherchait dans la réunion de tous les éléments sur lesquels cette prévention s'appuie, le délit que d'abord il n'aurait pas rencontré dans chacun d'eux pris isolément.

Mais quelle application ce principe pourrait-il avoir dans la cause ? Si, tout en reconnaissant que les quarante-sept articles incriminés par madame Desplaces avaient été plagiés par les frères Didot, la Cour de Paris s'était fondée, pour écarter le grief, sur ce que le plagiat ne portait pas sur une partie suffisamment notable de la Biographie Michaud pour constituer la contrefaçon, peut-être madame Desplaces pourrait-elle se plaindre en objectant comme elle le fait que ce grief n'était pas isolé, et que si, considéré seul, il pouvait être insuffisant pour justifier la prévention, il se complétait par les autres, notamment par celui tiré de la reproduction textuelle de deux cent quatre-vingt-dix-neuf articles.

Mais, par une appréciation de fait qui lui appartenait tout entière, la Cour arrive à nier l'existence même des plagiats ; s'il y a des ressemblances entre certains articles de la Biographie Didot et les articles correspondants de la Biographie Michaud, ces ressemblances, dit l'arrêt du 17 mars, s'expliquent par la nature des sujets traités ; ils ont tous d'ailleurs été puisés à des sources communes ; ils se distinguent enfin par des dissemblances qui ne permettent pas de supposer que les uns seraient la copie plus ou moins déguisée des autres.

Il ne s'agit donc pas ici d'un délit imparfait dont le complément pourrait se trouver dans les autres éléments de la prévention, c'est l'apparence même du délit qui échappe aux yeux de la Cour ; à quoi servirait-il dès lors de rapprocher ce grief de tous les autres ? ce rapprochement ne lui donnerait pas une réalité qu'il n'a pas ; car, ainsi qu'on l'a très-bien dit, l'addition de plusieurs zéros ne produira jamais qu'un zéro.

Donc le moyen tiré de la violation du principe de l'indivisibilité des éléments d'un même délit ne saurait être accueilli.

Enfin, Messieurs, serait-il vrai que l'arrêt du 17 mars aurait violé les dispositions de l'article 3 de la loi du 19 juillet 1793, et celle de l'article 427 du Code pénal, en déclarant illégale la saisie pratiquée par madame Desplaces, parce qu'elle n'aurait frappé que les parties de l'œuvre des frères Didot qui sont restées pures de toute contrefaçon ? Je ne le crois pas, et ce dernier effort de

madame Desplaces me paraît devoir échouer devant la loi saine ment entendue. La saisie n'est que le moyen d'arriver à la confiscation, et la confiscation n'a pour but, dans la pensée de la loi, que d'enlever au contrefacteur ce qui ne lui appartient pas pour le restituer au propriétaire dépouillé par la contrefaçon. La saisie ne peut donc frapper légalement que les parties contrefaites d'un ouvrage, autrement le plaignant qui n'a droit qu'à une indemnité s'enrichirait aux dépens du contrefacteur. Comment admettre par exemple que l'on pourrait saisir et confisquer cinquante volumes qui composent un ouvrage, lorsque la contrefaçon ne se serait glissée que dans le cinquantième? Du reste, Messieurs, je n'ai pas besoin d'insister pour établir une doctrine que tout récemment vous avez consacrée.

Si donc il fallait reconnaître avec la Cour de Paris qu'au cas particulier la contrefaçon ne se rencontrait que dans les treize livraisons que la saisie n'a point atteintes, je regarderais comme inattaquable la disposition de l'arrêt du 17 mars, qui déclare nulle et vexatoire cette saisie.

Par toutes ces considérations, nous estimons qu'il y a lieu, sans s'arrêter aux premier, deuxième, quatrième et cinquième moyens, lesquels seront rejetés, admettre le troisième et casser l'arrêt du 17 mars, pour violation de l'article 7 de la loi du 20 avril 1810.

COUR DE CASSATION.

(CHAMBRE CRIMINELLE.)

PRÉSIDENTE DE M. LAPLAGNE BARRIS.

M. JALLON, RAPPORTEUR.

Arrêt de rejet du pourvoi formé par madame Thoisnier Desplaces.

(16 juin 1855.)

« LA COUR ,

« Ouï le rapport de M. le conseiller Jallon ; les observations de M^e Groualle, avocat de la dame Thoisnier Desplaces, celles de M^e Fabre, avocat des frères Firmin Didot, et les conclusions de M. l'avocat général Renault d'Ubexi ;

« Vu enfin les mémoires produits à l'appui du pourvoi ;

« Sur le premier moyen , fondé sur la violation de la chose jugée et sur la violation des art. 425 et 427 du Code pénal , à raison de la reproduction du titre principal : *Biographie universelle*, par les frères Didot , sur les livraisons et sur les volumes de l'ouvrage qu'ils ont publié sous ce titre : *Nouvelle Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* :

« Attendu que l'arrêt de la Cour d'Orléans n'a statué que sur ce titre : *Nouvelle Biographie ancienne et moderne*, dont il a reconnu la propriété au profit de la dame Thoisnier Desplaces , cessionnaire des droits de MM. Michaud ; qu'il n'y avait point identité entre ce titre et celui de *Nouvelle Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, que les frères Didot ont placé en tête et sur le recto des livraisons et volumes publiés postérieurement aux six premières livraisons entachées du délit de contrefaçon.

« Attendu en effet, que les différences notables qui existent entre ces deux titres ne permettent pas de les confondre et d'invoquer l'autorité de la chose jugée , pour enlever aux frères Didot le droit de placer en tête de leur ouvrage celui qu'ils ont ainsi modifié pour se conformer aux dispositions de l'arrêt de la Cour d'Orléans ; qu'il n'y a donc pas lieu d'exciper, quant à ce nouveau titre, de la chose jugée.

« Attendu , en outre, qu'il résulte des motifs de l'arrêt attaqué que ces mots *Biographie universelle*, faisant partie des titres attribués aux ouvrages de MM. Michaud et de MM. Didot, sont des désignations génériques usitées depuis longtemps ; que le mot *biographie* et son emploi, dans un sens collectif, ne sont pas dus à l'invention des frères Michaud, et que le mot *universelle* qui l'accompagne avait été antérieurement appliqué à différents dictionnaires historiques, qu'en conséquence la dame Thoisnier Desplaces ne peut se prétendre propriétaire exclusive de ce titre *Biographie universelle*.

« Attendu d'ailleurs que la décision de la Cour impériale de Paris , sur ce chef , était fondée sur des constatations et appréciations de fait en dehors des censures de la Cour.

« Sur le deuxième moyen, fondé sur la violation de l'art. 7 de la loi du 20 avril 1810 :

« Attendu que l'arrêt attaqué a adopté les motifs des premiers juges, lesquels décident que le titre adopté par MM. Didot n'est pas le même que celui adopté par MM. Michaud; qu'il en diffère sous plusieurs rapports essentiels, et que les indications qui le suivent ne permettent aucune confusion entre ces deux ouvrages.

« Que les motifs concernant les livraisons portant les nos 8 jusqu'à 20 de la Biographie Didot repoussent implicitement l'usurpation du titre énoncée dans les conclusions de la dame Thoisnier Desplaces; que ces conclusions n'ont pas mis forcément le Tribunal et la Cour en demeure de s'expliquer spécialement sur le point de savoir si le titre nouveau, se trouvant seul au recto de la couverture et en tête de chaque livraison, les mentions différentes qui se trouvaient au verso de ces mêmes couvertures constituaient réellement l'usurpation du titre primitif; que dans cet état des faits, il a suffi de signaler, par des motifs généraux, comme l'ont fait d'ailleurs le jugement et l'arrêt, les différences qui distinguent ces deux titres, pour apprécier les conclusions de la demanderesse et y répondre; que l'arrêt s'est donc suffisamment conformé aux prescriptions de l'art. 7 de la loi de 1810.

« Sur le troisième moyen, relatif à l'indivisibilité des éléments constitutifs de la plainte et à la violation de la chose jugée.

« Attendu que la dame Thoisnier Desplaces avait présenté, comme base de sa plainte en contrefaçon, 306 articles copiés textuellement et 47 articles argués de plagiat; que l'arrêt, après avoir admis le délit de contrefaçon pour 277 de ces articles, s'est fondé pour l'écarter des 29 autres et des 47 prétendus plagiats, sur une appréciation des faits qui échappe encore à la censure de la Cour.

« En ce qui concerne la violation de la chose jugée, attendu que la dame Thoisnier Desplaces avait signalé dans une première plainte jugée définitivement par l'arrêt de la Cour d'Orléans, d'autres articles que ceux qui ont fait l'objet de la plainte examinée par l'arrêt attaqué, d'où il suit que les deux actions, n'étant pas identiques, la Cour de Paris a pu, sans violer la chose jugée, prendre pour base de sa décision des appréciations des faits et des solutions différentes de celles qui ont motivé l'arrêt de la Cour d'Orléans.

« Sur le quatrième moyen, relatif à la violation de la loi du 19 juillet 1793, et à la violation des art. 425 et 427 du Code pénal, en ce que l'arrêt attaqué aurait mal à propos annulé la saisie effectuée sur la demande de la dame Thoisnier Desplaces et compensé les dommages-intérêts.

« Attendu que l'arrêt attaqué pour écarter l'action en dommages-intérêts intentée par la dame Thoisnier Desplaces et ordonner mainlevée de la saisie exercée par elle sur des volumes de la *Nouvelle Biographie* Didot non entachés de contrefaçon, s'est fondé sur des faits et documents de la cause, desquels il résulterait que le préjudice causé à la demanderesse aurait été l'équivalent du dommage qu'ont éprouvé les frères Didot par suite de la saisie indue et vexatoire dont ils se plaignent; que, dans ces circonstances, il y avait lieu de compenser les dommages-intérêts respectivement réclamés par les parties.

« Attendu que cette appréciation des faits rentrant dans les attributions souveraines de la Cour de Paris, la loi du 19 juillet 1793, ainsi que les art. 425 et 427 du Code pénal, n'avaient point été violés.

« Par ces motifs, la Cour rejette, etc., etc. »





BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

E

ES (JACQUES VAN). On connaît mieux le mérite de ce peintre que les particularités de sa vie. Il naquit à Anvers vers l'an 1570, et, dans un genre à la vérité très-secondaire, montra des talents très-variés. Il peignait des coquillages, des poissons, des fruits, des fleurs, et savait imiter chaque objet avec une vérité si frappante qu'il parvenait quelquefois à tromper la vue. Il est presque superflu d'ajouter qu'il possédait un beau coloris, sans lequel il n'eût jamais pu produire une pareille illusion. L'année de sa mort est inconnue. D—T.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, naquit l'an 1836 avant l'ère vulgaire. Sa mère se trouvant enceinte de deux jumeaux, le premier qui vint au monde fut nommé Esaü, nom qui veut dire homme fait, parce qu'en naissant il était déjà couvert de poils. Lorsqu'il fut devenu grand, il s'exerça surtout au labourage, à la chasse, et s'attira l'affection particulière de son père Isaac. Un jour qu'il revenait des champs fort fatigué, il demanda à son frère Jacob qu'il lui permit de manger d'un plat de lentilles qu'il avait apprêté; Jacob le lui permit, à condition qu'il lui céderait son droit d'aînesse; Esaü céda ce droit sans trop s'inquiéter de ce qu'il venait de faire. Etant âgé de quarante ans, il épousa deux femmes chananéennes, Judith et Basemath, ce qui contrista beaucoup les auteurs de ses jours. Isaac était devenu vieux et sa vue était baissée; il demanda à Esaü qu'il allât lui chercher quelque gibier à la chasse, avant qu'il lui donnât sa dernière bénédiction. Jacob, pendant que son frère était absent, le prévint de vitesse, se déguisa, et, feignant d'être Esaü, surprit la bénédiction de son père. Esaü de retour et voyant que, par cette surprise, Jacob avait été déclaré le maître de ses frères, demanda à Isaac s'il n'avait qu'une bénédiction; le saint patriarche, touché de ses pleurs, lui dit : « Votre « bénédiction sera dans la graisse de la terre et « dans la rosée du ciel. » C'est pour cela sans doute, ou à cause de la couleur des lentilles, qu'il fut nommé *Edom*, qui veut dire rouge ou terrestre. Pendant le voyage que Jacob fit en Mésopotamie pour éviter la colère d'Esaü, celui-ci épousa encore plusieurs femmes chananéennes, outre des filles d'Ismaël et de Nabajoth. Il alla avec 400 hommes au-devant de Jacob, qui revenait de Mésopo-

XIII.

tamie, le rassura sur les craintes que cet appareil pouvait lui causer, l'escorta jusqu'au delà du Jourdain, et se retira dans les montagnes des Horréens et de Séhir, où il avait déjà demeuré. On ne sait rien de l'année ni des circonstances de sa mort; on croit seulement qu'il pouvait avoir 120 ans. Des savants pensent que le roi Erythros, dont le nom a la même signification que celui d'Edom, et qui a donné son nom à la mer Erythréenne, aujourd'hui la mer Rouge, n'est autre chose qu'Esaü (*voy. Jacob*). Un des fils d'Esaü, nommé Eliphaz, fut père d'Amalec, que l'on regarde ordinairement comme la tige des Amalécites. Mais quelques Orientaux prétendent que ce peuple descend d'un Amalec fils de Cham, et ce sentiment paraît plus vraisemblable, puisque dès le temps d'Abraham on voit déjà les cinq rois ligüés porter la guerre dans le pays d'Amalec. Jean Behourt donna à Rouen, 1598, in-12, une tragédie en 5 actes intitulée : *Esaü ou le Chasseur*, représentée au collège des Bons-Enfants, dont il était régent.

C—T.

ESCALANTE (JEAN D') fut un des principaux aventuriers qui, en 1518, se joignirent à Cortez pour entreprendre la conquête du Mexique. Ce chef lui donna le commandement de l'une des onze compagnies qui formaient sa troupe, et de l'un des onze bâtiments qui furent employés à l'expédition. Lorsque Cortez établit la colonie de la Vera-Cruz, Escalante en fut nommé alguazil major, ou lieutenant criminel, et unit à cette qualité celle de commandant de cette place. Cortez, étant à Zempoala, chargea Escalante de faire sortir de la Vera-Cruz et de couler à fond tout ce qui pouvait servir à naviguer; et quand il partit pour aller trouver Montezuma, il fit appeler les chefs des cantons voisins, et prenant Escalante par la main, il leur dit : « Voici mon frère que je « vous laisse; faites tout ce qu'il vous comman- « dera, et si les soldats mexicains vous font quel- « que tort, il vous assistera. » Le choix de Cortez fut approuvé généralement, parce qu'Escalante était un homme prudent et actif. Il s'occupa de fortifier la Vera-Cruz ainsi que de conserver les amis que Cortez s'était faits parmi les habitants du pays. La tranquillité ne fut pas en effet troublée par ceux-ci. Ce fut Qualpopoca, général des trou-

pe de Montezuma sur la frontière, qui, cherchant à soutenir les commissaires mexicains chargés de recueillir le tribut, laissa commettre des violences à ses troupes. Les Totonagues, habitants de la montagne, voyant leurs maisons détruites, portèrent leurs plaintes à la colonie espagnole. Escalante fit prier le général mexicain de suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée de nouveaux ordres de sa cour. La réponse de Qualpopoca engagea Escalante à se mettre en état de défense; il forma un corps des montagnards qui fuyaient les violences des Mexicains, et se mit à leur tête avec quarante Espagnols et deux pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat s'engagea. Les Espagnols furent vainqueurs; mais ils perdirent sept de leurs plus braves soldats et Escalante leur chef, qui mourut de ses blessures. La mort d'Escalante fut vengée cruellement par Cortez, qui en prit occasion pour s'emparer de la personne de Montezuma, et faire perdre la vie à Qualpopoca et à ses principaux officiers par le supplice du feu. E—s.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), né à Cordoue en 1650, étudia la peinture d'abord dans sa patrie et ensuite à Madrid, où François Ricci fut son maître. L'église de Notre-Dame de la Merci de cette capitale est ornée de plusieurs beaux ouvrages d'Escalante. On voit dans la paroisse de St-Michel une *Ste Catherine*, vierge et martyre, où plus d'un connaisseur a cru reconnaître le pinceau du Tintoret. Le tableau du *Christ* qu'on trouve dans l'église du St-Esprit (couvent des prêtres mineurs de Madrid) rappelle le coloris du Titien. Son plus bel ouvrage est une *Rédemption de captifs*, qui est dans le réfectoire du même couvent. Escalante s'y est peint lui-même parmi les captifs. Les dix-huit tableaux qui sont dans ce réfectoire sont tous de sa main, excepté celui du *Passage de la mer Rouge*, qui est de Jean Montero de Rossas. Le Tintoret et le Titien ont été les guides d'Escalante, et il a le plus d'une fois causé des méprises aux connaisseurs, qui ont confondu ses ouvrages avec ceux de ces deux peintres célèbres. Il mourut à Madrid en 1670, âgé de 40 ans. Z.

ESCALE, famille souveraine de Vérone. Voyez SCALA.

ESCALQUENS (GUILLAUME), capitoul de Toulouse, vivait en 1526. Si un simple trait de folie suffisait pour obtenir à son auteur une place dans cette Biographie, elle deviendrait bientôt, sans doute, celle du genre humain. Mais la décision solennelle d'un concile sur semblable matière est une chose trop curieuse pour ne pas être ici consignée. Cet Escalquens, un jour, se portant à merveille, imagina de se faire faire un service funèbre, auquel furent invités les magistrats et les notables de la ville. Rien n'y manqua, tenture, luminaire, catafalque; lui-même était dans le cercueil, étendu sur le dos, les bras croisés sur la poitrine. Après le service, on récita sur lui les prières d'usage, on l'aspergea, puis, au lieu de le porter en terre, on

le déposa derrière le maître-autel. Là, tranquillement il se relève, s'habille, et retourne chez lui, suivi des assistants qu'il avait conviés à dîner. Cet acte de démençe devint le sujet des entretiens publics: les uns le trouvaient impie, d'autres, au contraire, y voyaient de grands sentiments de piété. L'archevêque de Toulouse trouva la chose assez importante pour la soumettre à la décision d'un concile provincial, qu'il assembla *ad hoc*. L'affaire y fut discutée pendant trois séances, au bout desquelles le concile rendit un décret qui défendait à tout vivant de se faire faire un service funèbre sous peine d'excommunication (voy. La Faille, *Annales de Toulouse*). D. L.

ESCARBOT (MARC L') Voyez LESCARBOT.

ESCARS (1) (JEAN-FRANÇOIS DE PEYRUS DUC D'), premier maître d'hôtel du roi Louis XVIII, n'aurait peut-être pas une place dans notre Biographie, si les circonstances de sa mort n'étaient de nature à jeter quelque jour sur le caractère du monarque à qui il fut si sincèrement dévoué. Jean d'Escars, né le 13 novembre 1747, entra d'abord comme cadet de famille dans l'ordre de Malte; mais à la mort de son frère aîné il s'attacha au service du roi, d'abord dans la marine, puis dans l'armée de terre. Il était colonel du régiment d'Artois (dragons) depuis 1774, lorsqu'il épousa en 1783 la fille du banquier Laborde. Il portait alors le titre de baron d'Escars, sous lequel il a été principalement connu. La même année il fut nommé premier maître d'hôtel en survivance (le comte d'Escars, son père, exerçait cette charge depuis 1769). Le 9 mars 1785, il fut compris dans une promotion de maréchaux de camp. Invariablement opposé à la révolution, le baron d'Escars suivit les princes dans l'émigration. Son esprit cultivé, ses manières agréables et insinuantes le rendaient éminemment propre aux fonctions diplomatiques. Aussi fut-il, dès 1791, envoyé auprès du roi de Suède Gustave III, qui se plut à le traiter sur le même pied que les ambassadeurs des autres puissances; mais tout changea en 1792, et le baron d'Escars ne put contre-balancer l'influence de Verminac, ministre de la république. Il était encore à Stockholm au moment de l'assassinat de Gustave III. Depuis il fut envoyé par les princes à Berlin, où il fut très-bien accueilli par Frédéric-Guillaume II; il prit même du service dans l'armée prussienne, et épousa madame de Nadaillac, née de La Ferrière, femme d'un esprit distingué et qui jouissait d'un grand crédit à la cour de Berlin. En 1805, le baron d'Escars rentra en France; mais la grande liberté avec laquelle la baronne son épouse s'exprimait sur la cour impériale et sur la politique attira à cette dame un exil aux îles Ste-Marguerite. Plus tard il lui

(1) La maison d'Escars tire son nom d'une terre située dans le Bas-Limousin et appelée *Les Cars*. L'usage avait fait de ce nom tout un mot, et la famille qui le portait n'était connue que sous le nom d'*Escars*. Depuis peu le chef de cette maison a rétabli l'orthographe originale de son nom et signe: le duc *Des Cars*. Z.

fut permis d'aller à Nice ; et, sur la recommandation du prince Borghèse, elle reçut l'autorisation d'aller habiter sa terre en Touraine. Des jours meilleurs vinrent enfin pour le baron d'Escars ; et l'heureuse vieillesse de ce serviteur fidèle fut entourée par Louis XVIII d'honneurs et de dignités. Il fut successivement, de 1814 à 1816, créé lieutenant général, pair de France, premier maître d'hôtel du roi, enfin duc. Louis XVIII aimait beaucoup le duc d'Escars, dont il appréciait les connaissances littéraires et gastronomiques : car ce monarque ne goûtait pas moins un vers d'Horace cité à propos qu'un excellent mets servi sur sa table. Il devait aussi être sensible au zèle avec lequel d'Escars cherchait à inventer tout ce qui pouvait flatter sa sensualité. Rien n'était comparable à la magnificence et à l'entente parfaite des diners diplomatiques auxquels présidait le duc, et dont il faisait dignement les honneurs. Si l'on en croit des mémoires où se trouvent beaucoup d'anecdotes piquantes, le 20 mars pensa lui être particulièrement fatal. Le jour même où la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes parvint à Paris, le duc d'Escars venait, par les ordres du roi, d'offrir un grand et surtout copieux gala à des barbistes et à des professeurs de la vieille université. On avait servi des *crêpinettes*, mets fort compliqué, fruit des méditations du duc et de son cuisinier ; et le noble amphitryon n'avait pas moins fait honneur à ce mets que les latinistes qu'il avait traités. Le roi aurait voulu attendre au lendemain pour annoncer à d'Escars le funeste événement ; un maladroit valet dit tout au duc en le déshabillant, et cette imprudence manqua, dit-on, de coûter la vie à son maître, qui en réchappa pourtant à force de tasses de thé. Le duc d'Escars au surplus était prédestiné à une telle mort, et l'on peut ajouter que, pour un premier maître d'hôtel, c'était mourir au champ d'honneur. Depuis six ans, le noble vieillard avait repris aux Tuileries ses paisibles fonctions, et chaque jour son zèle paraissait plus goûté de son auguste maître. Le 5 janvier 1821, lors de la nouvelle organisation de la maison du roi, le duc d'Escars avait prêté, entre les mains du ministre Lauriston, son serment comme premier maître d'hôtel ; et malgré son grand âge, il espérait encore faire un long bail, lorsqu'une brusque maladie l'enleva en quatre jours le 9 septembre 1822. Ses obsèques eurent lieu le 12, en grande pompe ; tout le corps diplomatique y assista. On raconta, dans le temps, qu'après avoir, de concert avec son royal patron, inventé je ne sais quel nouveau mets, des plus excitants pour l'estomac, le premier maître d'hôtel et Louis XVIII s'en étaient régalés avec tout l'appétit des héros d'Homère. L'estomac royal ne fléchit point ; mais il n'en fut pas de même de celui du malheureux duc ; et Louis XVIII, en témoignait son regret de cette perte, s'écria avec une sorte de vanité triomphante : « Ce

« pauvre d'Escars ! j'ai pourtant l'estomac meilleur que lui ! » (1) D—R—R.

ESCAYRAC (ETIENNE-HENRI de LAUTURE, marquis d'), naquit, en 1747, au château de Lauture en Quercy. Sa famille, branche cadette de la maison de Gourdon, l'une des plus distinguées et des plus anciennes de cette province, comptait cinq chevaliers à la deuxième croisade de St Louis en 1250 (2). Les chefs de cette maison prenaient le titre de second baron du Quercy. Le marquis de Lauture d'Escayrac, au sortir de l'enfance, se destina au service. Il en parcourut rapidement les divers grades, moins par la faveur que par son application, son zèle et sa bravoure. Entré dans le régiment de Vermandois, il se distingua au siège de Mahon, passa avec le même corps dans les colonies, fut nommé, à son retour, capitaine au régiment de Boufflers (dragons), puis officier supérieur dans la gendarmerie de France, et, à la suppression de ce corps, qui faisait partie de la maison du roi, colonel en second du régiment de Languedoc, et enfin colonel du régiment de Guienne (grenadiers royaux). Telle était dans le marquis d'Escayrac l'activité de l'esprit et le zèle du bien public, que les occupations de l'état militaire, auxquelles il se livrait avec beaucoup d'ardeur, ne l'empêchaient point de servir son pays dans d'autres fonctions et sous d'autres rapports. Membre de l'assemblée provinciale de la Haute-Guienne, il s'occupa de divers plans et projets utiles à cette province, donna le premier l'exemple des alignements de rivière, fit exécuter à ses frais celui de la Barguelonne, et rétablit ainsi la salubrité dans une contrée que cette rivière, changée pour ainsi dire en marais, avait rendue très-malsaine et presque inhabitable. Mais ce fut dans les premiers troubles et les premiers malheurs de la révolution, dont il devait être une des premières victimes, qu'éclatèrent plus particulièrement les nobles qualités de son âme, et qu'il mérita par son zèle, son dévouement et sa mort funeste, de vivre dans la mémoire des hommes. Nommé député suppléant de la noblesse de Quercy, la mort du marquis de Lavallette-Parisot, député du même ordre et de la même province, l'appela à Paris au sein de l'assemblée nationale. Des ordres secrets de la cour le retinrent dans sa province, plus

(1) La même année vit mourir le comte François d'Escars, parent du duc d'Escars, lieutenant général, pair de France, cordon rouge, gouverneur d'une division militaire, chevalier des ordres du roi, enfin capitaine des gardes de Monsieur. Avant la révolution, il était attaché en qualité de gentilhomme à ce prince, qu'il ne quitta jamais pendant l'émigration, et qui l'avait chargé de plusieurs missions diplomatiques. Mort à Paris le 30 décembre 1822, ses obsèques eurent lieu le 3 janvier 1823 ; il fut inhumé à Picpus, auprès du duc d'Escars. Le duc de Fitz-James a prononcé son éloge à la chambre des pairs.

(2) Deux d'entre eux furent tués à la bataille de la Massoure ; un troisième, Bernard d'Escayrac, banneret du Quercy, accompagna la reine Marguerite de Provence à St-Jean d'Acre, après la bataille, et veilla à sa garde ; il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Ce fut à ce vieux guerrier que la reine, craignant de tomber dans les mains des Sarrasins, dit ces paroles mémorables : « Jurez-moi, si les ennemis s'emparent de la ville, de me tuer avant qu'ils puissent me prendre. » — « J'y songeais, » répondit naïvement le preux chevalier.

agitée encore que la plupart des autres, puisqu'aux discordes politiques se joignaient les discordes religieuses des catholiques et des protestants. Les ministres du roi jugèrent que sa fermeté, et son ascendant contribueraient à ramener l'ordre et la tranquillité dans ces malheureuses contrées. Il eut trop tôt l'occasion de déployer ses qualités, et, s'il ne put prévenir une furieuse sédition qui éclata à Montauban, il parvint du moins à la réprimer et à en rendre les résultats moins funestes. Le 10 mai 1790 les municipaux de cette ville voulurent, conformément à un décret de l'assemblée, procéder à l'inventaire des maisons religieuses. Le peuple crut voir dans le choix d'un jour consacré par des processions (c'était le temps des Rogations) l'intention de la part des fonctionnaires, tous protestants, d'insulter au culte catholique, et s'opposa à leur entrée dans les couvents. Des dragons firent imprudemment feu sur cette multitude, au moment où il semblait qu'elle allait se retirer. Devenue furieuse, elle fond sur ces militaires en petit nombre, les poursuit jusque dans la cour de l'hôtel de ville, où quelques-uns sont massacrés; s'empare de armes renfermées dans ce lieu; se porte chez plusieurs protestants, qu'elle accuse d'être les principaux auteurs des persécutions dont se plaignent les catholiques, les enferme, au nombre de cinquante, dans une des salles de l'hôtel de ville, et fait retentir cette enceinte d'affreux cris de mort. Le marquis d'Escayrac arrive au milieu de cette foule égarée, profite de son ascendant sur le régiment de Languedoc, en garnison à Montauban, auquel il avait été attaché comme colonel l'année précédente, pour l'empêcher de se joindre à la multitude, et le mettre entièrement dans l'intérêt de la tranquillité publique; il harangua ensuite cette populace furieuse, parvint à l'apaiser, l'engagea à ne point se faire justice elle-même, et à laisser aux tribunaux le soin de juger les protestants prisonniers, et de faire punir les coupables. C'est ainsi que la tranquillité se rétablit à Montauban, et ne fut plus guère troublée dans cette ville. Mais des bandes de brigands portaient dans les environs le meurtre, l'incendie et la désolation. Le marquis d'Escayrac, à la tête de quelques amis de l'ordre, accourait à la défense de toutes les propriétés menacées, de tous les châteaux attaqués; il en sauva plusieurs de la fureur de ces incendiaires, mais non sans des combats meurtriers. Il fut grièvement blessé en défendant le château de St-Cyprien, et ne s'en montra que plus ardent à poursuivre les brigands, à voler au secours de leurs malheureuses victimes. Enfin, désespérant de servir utilement son roi et sa patrie, il se décida, dans les premiers jours de janvier 1791, à se rendre auprès des princes français, alors à Turin; mais il voulut d'abord aller en Espagne, où l'appelaient les bontés du roi Charles IV, qui l'avait honoré de la grandesse. Il prit la route du Languedoc, et s'arrêta chez le comte de Clarac, son parent; les hordes de bri-

gands qu'il avait tant poursuivies le poursuivirent à leur tour. Se grossissant sur la route, elles arrivèrent, fortes d'environ 2,000 hommes, devant le château de M. de Clarac, qu'elles assiégèrent. Le marquis d'Escayrac voulut sortir pour leur parler: un coup de feu, dont il fut blessé, le contraignit de rentrer. Cependant les bandits, n'osant pénétrer de force dans ce château, où s'étaient barricadés et se défendaient quelques hommes de cœur, y mirent le feu; la maison embrasée s'écroula. D'Escayrac, réfugié avec M. Caminel son secrétaire et M. de Clarac dans les souterrains du château, était étouffé par la vapeur, la chaleur et la fumée; il essaya de se sauver à travers les flammes, cinq coups de fusil l'atteignent aussitôt, et il tombe mort. Cet affreux événement eut lieu dans la nuit du 7 au 8 janvier 1791. M. de Lauture d'Escayrac était alors dans sa 44^e année: la plupart de ses compagnons d'infortune périrent misérablement avec lui (*voy. BELLEND DE SAINT-JEAN*). F—Z.

ESCHASSERIAUX (JOSEPH), conventionnel, né à Saintes vers 1757, y exerçait la profession d'homme de loi, lorsque la révolution vint à éclater. Il en adopta les principes avec enthousiasme, fut nommé administrateur du département de la Charente-Inférieure et député à l'assemblée législative, où il siégea parmi les députés qui appelaient de tous leurs vœux la république. Elu ensuite à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, et opina contre l'appel au peuple et contre le sursis. Bien que durant la domination de Robespierre il eût constamment siégé à la montagne, il ne fut chargé d'aucune mission dans les départements, et ne se fit remarquer par aucune proposition violente. Entré au comité de salut public après le 9 thermidor, il y montra une grande chaleur à défendre les institutions républicaines. Eschasseriaux fit alors de fréquents rapports sur les subsistances et sur les objets d'administration intérieure. Ennemi acharné des émigrés, il appuya toutes les mesures dirigées contre eux. On le vit aussi s'opposer à la rentrée des prêtres, à la liberté du culte, et défendre les clubs contre le parti modéré. Lors de l'organisation de la Constitution de l'an 5 (octobre 1795), il fit partie du conseil des cinq-cents, et s'y montra le défenseur constant des mêmes doctrines. Il présenta plusieurs rapports sur les finances, fut élu secrétaire de cette assemblée le 21 mai 1796, fit une motion sur le rétablissement de l'ordre dans les colonies; enfin quelques jours après il proposa un nouveau projet, comme le seul moyen de sauver St-Domingue. Il sortit du conseil à cette époque; mais il y fut député de nouveau aux élections de 1796. Lors de la discussion sur la police des cultes, le 11 juillet 1797, il s'éleva contre les projets insidieux de gens qui, selon lui, ne croyant à la vérité d'aucune religion, prétendaient néanmoins doter le culte catholique d'églises et de presbytères. « Bientôt, ajouta-t-il, la royauté elle-même, se « masquant sous des formes populaires, trouvera « des pétitionnaires assez audacieux pour présen-

« ter à la barre l'expression contre-révolutionnaire de ses vœux. Vous qui parlez sans cesse de la religion de vos pères, non, vous ne nous ramènerez pas à d'absurdes croyances... » Il provoqua ensuite le maintien des sociétés populaires, et présenta un projet tendant à les mettre sous la surveillance des autorités, et à dissoudre celles qui ne se conformeraient pas à la constitution. Le 23 septembre de la même année, sixième anniversaire de l'établissement de la république, Eschasseriaux demanda l'érection d'un monument à la mémoire de ses fondateurs. Le lendemain, il reproduisit la question de l'organisation des colonies, et fit sur cet objet un rapport très-étendu, suivi de plusieurs décrets qui furent adoptés. Le 13 août 1799, quelques orateurs ayant proposé de déclarer la patrie en danger, il appuya vivement cette motion : « Les projets des puissances coalisées, dit-il, sont plus à craindre que ceux des ennemis intérieurs ; il est impolitique de redouter quelques ennemis de la constitution plus que les *sanguinaires* royalistes qui tous les jours percent la république au cœur. » Puis il menaça les républicains du funeste avenir qui les attendait, si la royauté venait à se rétablir. Toutefois il ne fut pas opposé à la révolution du 18 brumaire, qui d'ailleurs ne fut point contraire à ses intérêts. Gendre du sénateur Monge, que le nouveau dictateur honorait d'une faveur toute particulière, Eschasseriaux fit, comme tant d'autres, fléchir ses sentiments politiques devant ses affections et ses convenances privées. Devenu membre du tribunal au mois de décembre 1799, il sortit de ce corps en mars 1802, et fut nommé membre de la Légion d'honneur le 27 novembre 1803 ; puis, par le crédit de son beau-père, envoyé comme chargé d'affaires dans le Valais en décembre 1804. Plus tard il reçut la même destination pour Lucques, où régnait la sœur de Napoléon, et conserva assez longtemps cette place. En 1814, lors de la première restauration, il quitta la scène politique. Demeuré sans fonctions pendant les cent-jours, il n'eut point à signer l'acte additionnel et ne fut pas compris dans les dispositions de la loi de 1816, qui bannissaient de France les régicides. Il vivait alors paisiblement auprès de son beau-père, l'ex-sénateur Monge. Eschasseriaux est mort vers 1829. Depuis sa sortie du tribunal, cet ancien député avait consacré à la culture des lettres les loisirs que lui donnaient ses faciles missions diplomatiques. On a de lui : 1° *Tableau politique de l'Europe au commencement du 19^e siècle, et moyens d'assurer la paix générale*, Paris, 1802, in-8°. 2° *L'homme d'Etat*, Paris, 1803. 3° *Lettres sur le Valais et les mœurs de ses habitants, avec les tableaux les plus pittoresques de ce pays*, Paris, 1806, in-8°. Cet opuscule un peu superficiel est écrit avec intérêt et sensibilité. Parmi le très-grand nombre de rapports et d'opinions législatives d'Eschasseriaux qui furent imprimés, nous citerons : 1° *Rapport fait à la Convention nationale, au nom du comité d'agriculture*, Paris, an 2 (1794) ; 2° *Opi-*

nion sur les théâtres et l'encouragement de l'art dramatique, prononcée au corps législatif, conseil des cinq-cents, dans la séance du 8 floréal an 6 (1798), Paris, in-8°. — ESCHASSERIAUX (Joseph), frère cadet du précédent, né en 1739, exerçait la médecine lorsqu'il fut élu, en 1790, administrateur du district de Saintes. Il fut successivement désigné par ses concitoyens suppléant à la législative et à la Convention. Appelé à siéger dans cette assemblée après le procès de Louis XVI, il prit une part très-active aux travaux législatifs, mais il fit constamment preuve de modération. Ainsi que son frère, il présenta de fréquents rapports au nom des comités, mais dans un sens bien différent. On le vit prendre plusieurs fois la parole en faveur des émigrés, de leurs parents et de leurs créanciers ; il cherchait surtout pour eux les moyens législatifs de se pourvoir en radiation. Le 7 octobre 1794, il fut nommé secrétaire de la Convention, et l'année suivante on l'entendit plaider avec chaleur la cause des enfants du baron de Dietrich, ancien maire de Strasbourg, qui avait péri sur l'échafaud révolutionnaire. Il eut le bonheur de les faire rentrer dans l'héritage de leur père. Au conseil des cinq-cents, il vota la suppression des lois qui entravaient la liberté de la presse. Il fit également partie, jusqu'en 1803, du corps législatif fondé par la constitution de l'an 5 ; il remplit, jusqu'en 1810, les fonctions de conseiller de préfecture de la Charente-Inférieure. Nommé alors maire de Saintes, il fut pendant les cent-jours appelé à la chambre des représentants, puis à celle des députés, lors du renouvellement intégral de 1827, où il siégea parmi les membres de l'opposition constitutionnelle. Il fut réélu en 1830 ; son admission fut prononcée au mois d'août suivant ; ainsi il ne put prendre aucune part comme législateur aux événements de juillet. Joseph Eschasseriaux mourut en novembre 1832, dans sa terre des Arènes. Doyen des représentants de la Charente-Inférieure, il avait été neuf fois honoré des suffrages de ses concitoyens. On a de lui, outre divers rapports et opinions imprimés dans les recueils législatifs : *Rapport sur l'organisation des Haras et les moyens propres à concourir au but de ces établissements* (séance du 28 fructidor an 6), Paris, an 7 (1799), in-4°. — ESCHASSERIAUX (Camille), neveu du précédent, né à Saintes en 1800, fut élu député de la Charente-Inférieure en 1831, et après avoir pris la part la plus active aux travaux des sessions de 1831, 1832 et 1833, mourut d'épuisement causé par le travail, le 2 juin 1834. Il siégeait à l'extrême gauche, et se montra dans toutes les occasions fort opposé au clergé. D-R-R.

ESCHELS-KROON (ADOLPHE), voyageur danois, né en 1739, à Nieblum, lieu situé dans l'île Fohr, sur la côte occidentale du duché de Sleswig, passa dix-huit ans dans les Indes orientales, où il fit d'abord le commerce, ensuite il fut, de 1766 à 1777, résident de la compagnie hollandaise à Ayerbangies, dans l'île de Sumatra ; de retour en

Europe, il séjourna quelque temps à Hambourg; fut, de 1782 à 1784, agent du Danemarck dans les Indes, et enfin se retira à Kiel, où il mourut, le 18 octobre 1795. On a de lui, en allemand : 1° *Description de l'île de Sumatra, considérée principalement sous le rapport du commerce et de tout ce qui y est relatif*, Hambourg, 1782, in-8°; ce livre, après avoir donné la description de la côte de Sumatra et des comptoirs européens qui y sont situés, traite ensuite du commerce des Anglais et des Hollandais, et finit par offrir des observations sur le commerce des Indes en général, et sur les marchandises que l'on y recherche le plus. L'histoire de l'établissement hollandais y est aussi traitée succinctement. La carte jointe à cette description est très-bonne. On lit entre autres particularités curieuses, rapportées par Eschels-Kroon, que les Hollandais de Sumatra ont chez eux des orang-outangs; mais il n'est pas dit si cette espèce de grand singe est indigène de cette île. Cette relation sert à rectifier beaucoup de notions fausses, que des ouvrages publiés antérieurement pouvaient faire prendre sur Sumatra. Elle est aussi insérée dans le tome 3 de la *Nouvelle collection des Voyages*, en allemand, Hambourg, 1782, in-8°, et a été traduite en hollandais avec une préface, par G. B. Schirach, Harlem, 1785, in-8. 2° *Relation authentique de l'état actuel des principales îles de l'Océan Indien, surtout de Bornéo*; 3° *Description de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines, des comptoirs de la côte du Malabar, de l'île de Ceylan. Relation du Cap de Bonne-Espérance. Lettres sur son voyage des Indes*. Tous ces morceaux se trouvent dans le *Journal politique* de Schirach. La description de Ceylan est imprimée dans le recueil qui a pour titre : *Description de Pégu et de l'île de Ceylan, renfermant des détails neufs et exacts sur le climat, etc.*, par W. Hunter, C. Wolf, et Eschels-Kroon, traduit de l'anglais et de l'allemand, par L. L. (Langlès), Paris, 1795; 4° *Rapport adressé au prince royal Frédéric de Danemarck, sur les îles Nicobar ou Frédéric, et sur le commerce que les Danois y pourraient faire*; il se trouve dans le tome 3 de la *Bibliothèque Commerciale* de J. J. Busch et C. D. Ebeling (1790); 5° *Quelques Détails sur l'île de Ceylan*, dans les *Nouvelles Commerciales* de Hambourg, 1796; tous ces ouvrages annoncent un homme intelligent, habile et familiarisé avec les sujets qu'il traite. E—s.

ESCHENBACH (WOLFRAM D') est le nom d'un des poètes les plus distingués du moyen âge. Il appartenait à une famille noble, qui possédait les châteaux et bourgs d'Eschenbach ou d'Eschilbach, et Pleienfelden, dans le Haut Palatinat, sur la frontière du pays de Bayreuth. L'année de sa naissance et celle de sa mort sont incertaines. Il assista, en 1207, au combat poétique de Wartbourg, dont nous parlerons plus bas. S'il était bien prouvé qu'il fût l'auteur du poème de *Godefroy de Brabant*, qu'on lui attribue, il en résulterait qu'il vivait encore en 1227. Comme tous les

gentilshommes de son temps, il embrassa le métier des armes; mais c'était beaucoup moins par ses exploits militaires que par ses poésies qu'il espérait transmettre son nom à la postérité. Le comte Poppo XII de Henneberg l'arma chevalier; depuis cette époque, il mena une vie errante, et ne se retira dans le château de ses ancêtres que quelque temps avant sa mort. Il n'est pas certain, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'il ait été secrétaire d'Otton, duc d'Autriche. Les *minnesingers*, ou troubadours allemands, avaient l'habitude d'aller de château en château, de cour en cour, pour faire briller leurs talents, et recueillir les récompenses que les princes allemands du 13^e siècle distribuaient à ces troubadours. L'amour de la poésie, que les empereurs de la maison de Souabe avaient excité en Allemagne, était devenu une véritable passion. La poésie allemande brilla, à cette époque, d'un éclat qui ne devait pas faire prévoir la barbarie dans laquelle la littérature fut plongée dès le 14^e siècle. Le landgrave Hermann de Thuringe était un des plus zélés protecteurs des lettres; il fut aussi celui de Wolfram, qui passa la plus grande partie de son temps à la cour de ce prince, où était le rendez-vous des beaux esprits du 13^e siècle. L'année 1207 est une époque remarquable dans l'histoire de la poésie allemande. Le landgrave faisait sa résidence au château de Wartbourg, un des sites les plus pittoresques des montagnes de la Thuringe. Six des plus illustres *minnesingers* y célébrèrent un espèce de tournoi ou de combat poétique, après lequel Hermann et son épouse distribuèrent des prix et des récompenses. Wolfram d'Eschenbach mérita la palme; elle ne lui fut pourtant pas adjugée. Le prince avait appelé, du fond de la Hongrie, pour être arbitre du combat, Nicolas Klingensor, célèbre chantre d'amour, non moins renommé par ses connaissances en astrologie et en nécromancie. Klingensor, pour se venger de Wolfram, qui l'avait offensé, proclama vainqueur Henri d'Offterdingen, un des amis d'Eschenbach. Quoique Wolfram ait chanté l'amour en vers naïfs et touchants, il ne paraît pas avoir été heureux auprès des dames, si toutefois on peut prendre à la lettre ce qu'il dit des peines qu'elles lui ont fait souffrir. On croit qu'il a été marié et qu'il a laissé un fils. Il fut enterré dans l'église du bourg d'Eschenbach, où l'on voyait son tombeau dans le 15^e siècle. Wolfram avait été en liaison d'amitié avec tous les poètes souabes de son temps; Henri d'Offterdingen, Walter de Vogelweide, Ulric de Thurheim, Hartmann d'Aue, et le plus grand de ces poètes après lui-même, Henri de Veldeck, l'aimaient et lui témoignaient leur estime, en le qualifiant de maître et de sage. Son érudition n'a pas été au delà de celle de son siècle. Il savait le latin; mais si un de ses derniers biographes lui attribue la connaissance du grec, nous ne saurions être de son avis. Il est vrai que Wolfram dit quelque part qu'il lisait Homère, mais il faut sans

douté entendre par ce nom le pseudo-Pindare, dont le poème latin sur la guerre de Troie porte, dans les manuscrits, le titre d'*Homère*, et est cité ainsi par les auteurs du temps. Rien n'indique que dans ce siècle on ait connu Homère en Allemagne. Wolfram savait le français et le provençal, ou les langues des trouvères et des troubadours. Parmi les philosophes grecs, il nomme Aristote et Pythagore; Platon, dont le génie avait de l'analogie avec le sien, n'a été connu en Occident qu'au 14^e siècle. La lecture souvent répétée de la Bible et des légendes imprima aux poèmes de Wolfram cette teinte religieuse et mystique qui leur donne un si grand charme. Ses deux principaux poèmes sont le *Tituel* et le *Parcival*, ou l'histoire romantique et mystique des gardiens du *saint Gréal*. C'est le nom que porte, dans les romans du moyen âge, le vase précieux qui, d'après la légende, servit à Jésus-Christ lors de sa dernière cène (voy. CONDOMINE). Eschenbach dit qu'il a traduit les deux poèmes de *Tituel* et de *Parcival*, du provençal de *Guiot*, écrivain inconnu, et qui n'a peut-être jamais existé. L'auteur de la fable du *saint Gréal* est Chrétien de Troyes : mais si Wolfram la lui a empruntée, la manière dont il l'a traitée donne à son poème le mérite d'un original. Si Eschenbach n'est pas le plus grand poète que l'Allemagne ait jamais possédé, comme l'appelle M. de Schlegel (*Europa*, t. 2, p. 158), on peut dire, sans exagération, que le *Tituel* et le *Florival* prouvent qu'il aurait été grand poète, s'il avait vécu dans un siècle éclairé, s'il eût connu les beaux modèles de l'antiquité, et s'il eût trouvé sa langue plus polie qu'elle ne l'était de son temps. Le premier de ces deux poèmes est en petits vers rimés d'une longueur irrégulière; le *Parcival*, qui en est la continuation, est écrit en stances de sept vers, dont les six premiers seulement sont rimés. Le *Tituel* n'a été imprimé qu'une seule fois, en 1477; cette édition, dont il n'existe que peu d'exemplaires, est regardée comme un des livres les plus rares; de manière que ce poème n'est connu que très-imparfaitement, par les extraits que les auteurs en ont donnés. Le *Parcival* a été imprimé trois fois. Les deux premières éditions ont paru en 1477; l'une, in-folio et sans titre, est sortie des presses de Mentelin de Strasbourg; l'autre, in-4^e, sans lieu d'impression, porte le titre suivant : *Wolfram von Eschilboch von Kunig Gamuret von Anjou und sein sin Parcifall*. Chr. Henri Muller l'a réimprimé dans la troisième livraison de sa Collection des poètes allemands des 12^e, 13^e et 14^e siècles, Berlin, 1784. En 1753, le poète Bodmer en donna une espèce de traduction en allemand moderne, ou d'imitation. Le troisième ouvrage de Wolfram n'a pas été imprimé; les bibliothèques de St-Gall et de Berlin le possèdent en manuscrit. Un troisième manuscrit se trouve à Vienne; ce dernier diffère des deux premiers en ce que la poésie y est remplacée par de la prose. Ce poème, intitulé

la Guerre de Troie, est tiré du faux *Darès* et du prétendu *Dictys*, qui, avec le faux *Pindare*, jouissaient d'une grande autorité dans le 15^e siècle. Le *Marquis de Narbonne*, autre poème d'Eschenbach, a été publié pour la première fois à Cassel, en 1784, par Casparson. Eschenbach s'était associé son ami Ulric de Thurheim pour une trilogie intitulée : *St Guillaume d'Orange*. Thurheim fit la première partie, ou le *Marquis d'Orange*, et la troisième, ou *Rennewart* (Raynouard) *le Fort*; le *Marquis de Narbonne* est la seconde partie. La fable de ces trois poèmes a été empruntée du français. On attribue aussi à Wolfram le poème de *Godefroy de Brabant* (ou de Bouillon), qui se trouve en manuscrit à Vienne; le *Lohengrin*, imitation du *Garin de Loherens* (Lorraine), de Camelain de Cambray, roman français du 12^e siècle; et une *Histoire de Frédéric, duc de Souabe*, qui n'ont pas encore été imprimés. Une *Histoire d'Alexandre le Grand* en vers, se trouve à Wolffensbittel et au Vatican : elle n'est pas de Wolfram, mais d'Ulrich d'Eschenbach, qui s'y nomme, et parle de Wolfram comme d'un poète qui n'existait plus de son temps. La Collection de *Manasse* renferme quelques petites poésies de Wolfram. MM. *van der Hagen* et *J. G. Buching*, qui se sont occupés avec un zèle louable, quoique peut-être avec un peu trop d'enthousiasme, de recherches sur la littérature allemande du moyen âge, ont inséré dans leur *Museum für altddeutsche Literatur und Kunst*, des notices qui nous ont en partie servi pour la rédaction de cet article; il paraît que ces littérateurs attribuent à Eschenbach une espèce de drame intitulé *le Combat de Wartbourg*, qui renferme les morceaux chantés par les six minnesingers réunis, en 1207, à la cour de Thuringe. Jusqu'à ce jour, on a regardé l'auteur de ce recueil comme inconnu. La première édition critique qui ait été faite des œuvres d'Eschenbach est celle de Lachman (Berlin, 1855.) Elles ont été traduites par San Marte, Magdebourg, 1836-1841, 2 vol. On a une traduction plus récente de *Parcival* et de *Tituel*, c'est celle de Simrock, Stuttgart, 1842, 2 vol. S—L.

ESCHENBACH (ANDRÉ-CHRISTIAN), savant littérateur allemand, naquit à Nuremberg en 1663. Il fit ses études à l'université d'Altdorf, et après y avoir reçu le degré de maître ès arts, fut nommé professeur suppléant à Iéna, place qu'il remplit avec succès. En 1688, il fit un voyage en Allemagne et en Hollande, dont il rendit compte à G. M. König, l'un de ses professeurs, par une lettre imprimée depuis, dans les *Amœnitates literariæ* de Schelhorn (t. 5, p. 190-96). On voit par cette lettre que son seul but avait été de visiter les bibliothèques, et de faire amitié avec les savants. A son retour il soulagea son père dans les fonctions du saint ministère qu'il exerçait dans un des faubourgs de Nuremberg. Sur sa réputation, Magliabecchi lui fit offrir la direction de la bibliothèque du grand-duc, à Florence, avec la promesse qu'il

ne serait point gêné à l'égard de la religion ; mais il refusa ce poste avantageux , pour accepter l'économe de l'université d'Altdorf qu'on lui proposa dans le même temps. Le traitement qu'il recevait n'étant pas suffisant pour le faire vivre avec sa famille, il fut obligé, pour y suppléer, de vendre une partie des livres précieux qu'il avait acquis du produit de ses épargnes. Enfin, Eschenbach fut nommé, en 1695, diacre de l'église Ste-Marie, et professeur de langue grecque au collège de St-Gilles à Nuremberg ; dix ans après, il obtint en récompense de ses services la place de pasteur de l'église Ste-Claire ; il partagea ses moments entre ses devoirs et l'étude, et mourut le 24 septembre 1722. On a d'Eschenbach : 1° des *Dissertationes*, en latin, parmi lesquelles on distingue les suivantes : *De Fabularum poeticarum sensu morali* ; *De consecratis gentilium sensu Lucis* ; *De scribis veterum Romanorum* ; *De præcipuis veterum criticorum notis* ; etc. Elles ont été réunies sous ce titre : *Dissertationes academicæ et Orationes*, Nuremberg, 1705 ; *ibid.*, 1729, in-8°. 2° *Epigenes de poesi orphicâ in priscas orphicorum carminum memorias commentar. liber*, Nuremberg, 1702, in-4°. Ouvrage savant et estimé. Eschenbach avait publié en 1689, à Utrecht, une édition des différents ouvrages d'Orphée, avec des notes (*voy.* ORPHÉE). Il en a donné une du traité *De græcæ linguæ particulis* de Devarius, Nuremberg, 1713, in-12, plus complète et mieux ordonnée que la première. Enfin, il a traduit en allemand les *Réflexions* de P. Allix sur les livres de l'Écriture sainte pour établir la vérité de la religion chrétienne, Nuremberg, 1702, in-8° ; les *Deux Dissertations*, du même auteur, sur le double arènement du Messie, *ibid.*, 1702, et la *Lettre* de Marsigli sur le Phosphore minéral de Bologne. Après la mort d'Eschenbach, on a imprimé ses *Sermons*, en allemand, précédés de mémoires sur sa vie, écrits par lui-même. W—S.

ESCHENBACH (CHRÉTIEN-EHRENFRIED), naquit à Rostock, le 21 août 1712. Après avoir terminé dans cette ville son cours de latinité, il fut placé par son père dans une pharmacie très-renommée de Leipsick, où il resta près de cinq ans. De retour dans sa patrie, la médecine devint l'objet spécial de ses études. Il y consacra trois années, et partit ensuite pour la Russie. L'université de Rostock lui conféra, quoique absent, le titre de docteur en 1755. Il pratiqua la médecine à Dorpat les deux années suivantes, et vint l'exercer pendant trois autres dans sa ville natale. En 1740, il fit un voyage en France, attiré par l'éclat dont y brillait la chirurgie. Revenu à Rostock, en 1742, il y continua l'exercice de sa profession, et obtint, en 1756, la chaire de mathématiques, qu'il occupa dix années. Nommé alors professeur de médecine et médecin-physicien, il remplit de la manière la plus distinguée ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mai 1788. Ses écrits, imprimés à Rostock, sont nombreux et variés ; mais la plupart consistent en livres élémentaires et en

dissertations dont il suffira d'indiquer les principales : 1° *Eléments de chirurgie* (en allemand), 1745, in-8°. Cet ouvrage peut être regardé comme une introduction à la *Chirurgie*, que l'auteur publia en 1754 (1 vol. in-8°, fig.), et dont le savant Haller fait l'éloge ; 2° *Medicina legalis brevissimis comprehensa thesibus*, 1746, in-8° ; *Ibid.* 1775 ; 3° *Dissertatio de suppuratione et remediis suppurantibus*. Ce mémoire fut envoyé à l'Académie royale de chirurgie de Paris, qui lui accorda l'accessit, en 1747, et l'inséra dans le tome 2 de son excellent *Recueil*, in-4° ; 4° *Commentatio vulnerum ut plurimum lethalium sic dictorum nullitatem demonstrans*, 1748, in-4° ; 5° *Description anatomique du corps humain* (en allemand), 1750, in-8°, fig. ; 6° *Résultat des opérations faites par le chevalier Taylor, oculiste anglais, dans diverses villes de l'Allemagne, et spécialement à Rostock* (en allemand), 1754, in-8°. Eschenbach critique avec raison la jactance ridicule de l'empirique, dont pourtant il serait injuste de nier l'adresse ; il démontre que Taylor n'a pas obtenu tous les succès dont il se vante, et que plusieurs de ses procédés sont réprouvés par la saine chirurgie ; 7° *Observata quædam anatomico-chirurgico-medica rariora*, 1755, in-4°. Ces observations, au nombre de cinquante et une, furent réimprimées avec des additions et une continuation, en 1769, in-8°, fig. ; 8° *Nova pathologiæ delineatio*, 1755, in-8° ; 9° *Commentatio de algebræ primordiis*, 1756, in-4° ; 10° *Mathématiques ; première partie : Arithmétique* (en allemand), 1761, in-8° ; 11° *Instruction pour les sages-femmes*, 1765, in-8° ; *ibid.* 1767 ; 12° *Scripta medico-biblica*, 1779, in-8°. Ce livre est un recueil de mémoires publiés d'abord isolément, et dans lesquels l'auteur ne se montre pas toujours exempt d'une crédulité puérile. Les principaux points sur lesquels il s'efforce, souvent en vain, de répandre quelque lumière, sont : *De sudore Christi sanguineo* ; *De effluvio sanguinis et aquæ à latere Christi perfosso* ; *De apparentibus mortuis* ; *De lepra judæorum* ; *De obsessis tempore Salvatoris obvenientibus*. Parmi les dissertations purement médicales, on distingue : *De morborum in morbis pluralitate* ; *De morbis hæreditariis* ; *De dolore seu morbo* ; *De inflammatione lymphaticâ atque serosâ* ; *De infanticidio* ; *De scorbuto in Megapoli atque Rostochii non endemico* ; *De dysenteria contagio vacuâ*. Eschenbach a fourni un grand nombre d'articles aux *Feuilles Economiques* de Rostock ; il a rédigé pendant plusieurs années la *Gazette Littéraire* de la même ville. Bœrner, dans ses *Nouvelles Biographiques*, et Koppe, dans son *Tableau des Ecrivains du Mecklenbourg*, ont donné quelques détails sur la vie et les ouvrages de ce professeur. C.

ESCHENBACH (JEAN-CHRÉTIEN), juriste allemand, né, le 26 octobre 1747, à Rostock, reçut sa première éducation dans cette ville, et après y avoir étudié quatre ans le droit sous Michaelis (1765 — 67), alla passer un an à Leipsick. De retour dans sa patrie, il s'y fit avocat ; mais, bien que savant,

il ne réussit pas dans cette carrière. Trop enclin à ne se livrer qu'à des objets de prédilection, il préférerait certaines causes à d'autres, sans examiner si celles-ci étaient les plus lucratives, et il laissait traîner les premières des mois, des années, sans s'en occuper. De ces habitudes capricieuses résultèrent pour lui beaucoup de désagréments, des pertes d'argent, et finalement solitude complète dans son étude. S'étant alors mis à solliciter une place de conseiller, il eut le chagrin de se la voir enlever à la majorité d'une voix (1773). Cinq ans après, il fut reçu docteur à Butzow, et bientôt obtint la chaire de droit à Rostock. Longtemps ses appointements furent très-faibles, et véritablement insuffisants, à tel point qu'il donna sa démission et fut quelques années sans professer; mais une réorganisation eut lieu au sein de l'université, et il fut traité tolérablement depuis ce temps (1789). En 1801, le second quartier des bourgeois de Rostock l'élut pour son homme d'affaires. Il fit comme tel beaucoup de bien à la ville. Vers 1819, il eut pour élève le futur grand-duc, qui même l'honora de sa visite en 1822. Le septuagénaire Eschenbach survécut peu à cet honneur: il mourut le 12 août suivant. Écrivain érudit et sagace autant que laborieux, Eschenbach a passé en revue une foule de sujets de jurisprudence, et a souvent jeté sur eux un jour inattendu. Cependant on lui reproche d'être, dans tout ce qui touche à l'application des peines, d'une sévérité peu en harmonie avec les tendances du siècle. Comme professeur, il était peut-être lourd et sec; mais la profondeur et l'étendue de ses connaissances compensaient ce désagrément aux yeux de ceux qui cherchent l'instruction plus que le brillant. Son enseignement était solide et propre à créer de bons esprits. Il avait en horreur la routine et en conséquence les dictées du professeur, ce fléau des écoles, également favorable à la paresse d'intelligence des élèves et au manque de vigueur ou de fécondité du professeur, et fit de son mieux pour le déraciner, au moins par l'exemple. On dira peut-être que cette propension à ne jamais prononcer que des paroles volantes est pour quelque chose dans l'incorrection et l'inélégance souvent extrêmes de son style; mais, somme toute, pour ceux qui connaissent le style de dictée, il restera clair qu'Eschenbach n'écrit ni mieux ni pis que la majorité de ses collègues. Voici la liste de ses ouvrages ou opuscules: 1° *Nouveaux mémoires sur des objets scientifiques*, Rostock, 1767—78 (espèce de recueil périodique fait en société avec d'autres collaborateurs); 2° *De restitutione in integrum quæ fit brevi manu*, Butzow, 1778 (thèse de réception pour le doctorat); 3° *De expensis criminalibus strictè sic dictis*, Rostock, 1781; 4° *De homicidio proditorio*, ibid., 1782; 5° *Documents pour une collection complète des lois mecklembourgeoises*, quatre articles dans les *Idées d'utilité publique*, de Rostock (*Rostock's gemeinnützl. Aufsätze*) 1782 et 1783; 6° *Specimen epitomis decisionum, respon-*

XIII.

rum atque observationum juris privati antiquorum, Rostock, 1784. Ces cinq derniers morceaux ont été reproduits ensemble sous le titre de *Commentationes juridicæ*, 1^{er} fascicule, Rostock, 1788, in-8°. 7° *De defensione pro avertenda confrontatione*, Rostock, 1784; 8° *Pensées sur l'augmentation du nombre des académies (universités) en Allemagne*, ibid., 1786 (et avec des remarques dans le *Magasin de Kiel pour l'histoire*, etc., par Val.-Aug. Heinze, t. 1^{er}, livre 5, p. 247-267, Copenhague, 1788). 9° *De pœna bigamiæ*, Rostock, 1786; 10° *Dubia in applicatione art. CXVI trecenta obvenientia*, ibid., 1787; 11° *De dolo indirecto delinquentium*, ibid., 1787 (et dans les *Archives de Basse-Saxe pour la jurisprudence et la bibliographie du droit*, par Koppe, t. 1^{er}, premier livre, n° 7). C'est principalement dans ce morceau que respire la sévérité d'Eschenbach, et que l'on reconnaît l'école qui criminalise tout pour tout punir. 12° *Des divisions et des sources du procès criminel*, ibid., 1786 (et dans le *Répertoire du droit criminel* de J.-F. Plitt, t. 2, p. 159, 190, 1790). 13° *Annales de l'académie (univ.) de Rostock*, ibid., 15 vol., de septembre 1788 à avril 1807. Ce recueil, qui n'a été tiré qu'à 100 exemplaires, est devenu fort rare. Eschenbach n'en est pas le seul auteur, mais il est un de ceux dont on y rencontre le plus de morceaux. Il se divise en deux parties, l'une historique et l'autre critique. Dans celle-ci se trouvent beaucoup de jugements hasardés ou peu motivés. La partie historique vaut infiniment mieux; Eschenbach y a rassemblé beaucoup de faits précieux et peu connus. On assure qu'il continua jusqu'à sa mort, mais sans la livrer à l'impression, cette histoire de l'université de sa patrie. S'il en est ainsi, il est vraiment à souhaiter qu'une main amie extraye de ses manuscrits les points capitaux de son travail et en donne au moins l'abrégé au public. 14° *De l'idée de l'enquête générale*, Rostock, 1789; 15° Sixième partie du *Traité détaillé de la procédure criminelle en Allemagne*, par F.-G. Meister, ou *Traité détaillé de l'enquête générale*, Schwérin et Wismar, 1795. C'est la continuation par Eschenbach du traité de Meister, mais d'après des vues nouvelles et sur des bases tout autres. 16° *De necessitate dotis profectitiæ*, Rostock, 1799; 17° *De emancipatione tacita*, ibid.; 18° *Documents pour le droit du Mecklembourg*, ibid., 1811, 1812, première et deuxième parties in-8°. 19° *Quelques remarques tirées du droit mecklembourgeois*, ibid., 1815, première et deuxième parties. 20° *Introduction à un Manuel du droit féodal mecklembourgeois*, ibid., 1816, première et deuxième parties. 21° Divers articles dans les *Archives patriotiques du duché de Mecklembourg*, par Stiller (Rostock, 1801, 1804), dans les *Archives de la science du droit dans la région du Mecklembourg*, par le baron de Nettelbladt (Rostock, 1805, 1817, 5 vol.); dans les *Notices et annonces de Rostock*, concernant l'histoire, l'histoire naturelle, la topographie et le droit. Eschenbach a presque seul rédigé les dernières années de ce recueil, et

il s'y trouve une infinité de morceaux d'un haut mérite, principalement sur tout ce qui se réfère au droit féodal. P—OT.

ESCHENBACH (JÉRÔME-CHRISTOPHE-GUILLAUME), ingénieur et mathématicien allemand, né à Leipsick, en 1764, après avoir enseigné quelque temps dans sa patrie, entra en 1791 au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, fut employé comme capitaine du génie au cap de Bonne-Espérance, à Batavia et à Malac. Lorsque les Anglais s'emparèrent de cette dernière place, il fut fait prisonnier de guerre et mourut à Madras, le 7 mars 1797. On a de lui : 1° quelques dissertations latines sur des sujets de haute géométrie; 2° la description en allemand de quelques machines astronomiques ou plutôt cosmographiques; 3° une traduction du suédois en latin de quelques opuscules de Bergmann; 4° il a traduit du français en allemand l'*Abrégé d'astronomie* de Boscovich, Leipsick, 1787, in-8°; 5° du hollandais, plusieurs ouvrages relatifs à l'électricité; 6° l'*Essai sur la manière de mesurer la capacité des tonneaux, en y appliquant une ligne spirale*, par Martin Muller, Leipsick, 1784, in-8°, fig.; 7° l'*Histoire du comte Guillaume de Hollande, roi des Romains*, par J. Meermann, baron de Dalem, ibid., 1787-88, 2 parties in-8°; 8° le *Voyage en Grande-Bretagne et en Irlande*, par le même, pour servir de pendant à celui d'Archenholz, ibid., 1789, in-8°. Eschenbach a aussi donné plusieurs articles dans la *Gazette littéraire* de Leipsick. C. M. P.

ESCHENBURG (JEAN-JOACHIM), savant critique et littérateur allemand, né à Hambourg le 7 décembre 1755, fit ses études dans les universités de Leipsick et de Göttingue, et s'y distingua par son application. Le célèbre Goëthe, son condisciple à Leipsick, l'a cité dans ses *Mémoires* (livre 8) comme l'un des étudiants qui, de son temps, montraient le plus de capacité. Possédant les langues anciennes et modernes, il y joignit bientôt des connaissances très-étendues en littérature, en histoire, en archéologie, et ne tarda pas à devenir l'utile coopérateur des journaux les plus répandus de l'Allemagne. Il fut, en 1767, nommé gouverneur, c'est-à-dire maître de salle, au collège Carolin de Brunswick; et, dix ans après, il y remplaça dans la chaire de belles-lettres Zacharie (voy. ce nom), l'un des écrivains dont les ouvrages signalèrent la renaissance de la poésie en Allemagne, et qui contribuèrent à ranimer le culte de la littérature nationale. Eschenburg, l'élève et l'ami de Zacharie, était digne de lui succéder. En 1778, il augmenta d'un troisième volume le recueil, publié par Zacharie, des morceaux choisis des poètes allemands depuis Opitz : il revit ensuite les ouvrages de son maître, laissés inédits, et les mit au jour en 1781, avec des notes et la vie de l'auteur. L'Allemagne devait à Wieland une traduction du *Théâtre* de Shakspeare; Eschenburg eut le courage de lutter contre ce grand écrivain dans une nouvelle traduction du poète anglais; mais ce que

l'on ne peut trop admirer, c'est que Wieland fut le premier à reconnaître la supériorité de la nouvelle traduction, et que par les éloges qu'il lui donna, dans son *Mercur*, il contribua plus que personne à en assurer le succès (voy. WIELAND). La réputation croissante d'Eschenburg lui valut la bienveillance du duc de Brunswick, qui le décora du titre de son conseiller aulique. Mais les honneurs ne changèrent rien aux habitudes laborieuses de l'estimable professeur. Tout le temps que lui laissait son cours, il le consacrait à des travaux littéraires; et s'il se délassait quelquefois, c'était en traduisant pour le théâtre ducal les pièces que les Guglielmi, les Hændel et les Hasse avaient enrichies de leur musique. Il perdit sa chaire en 1808, lorsqu'un caprice du nouveau roi de Westphalie convertit le collège Carolin en école militaire. Conseiller aulique depuis 1786, il fut mis à la retraite en 1816, et mourut le 29 février 1820. Comme éditeur on lui doit l'édition des œuvres de Lessing, Berlin, 1790, 2 vol. in-8°, et celle des poésies de F. Hagedorn (voy. ce nom). Indépendamment de la *Traduction de Shakspeare*, regardée comme l'une des meilleures du poète anglais (1), Eschenburg a donné les suivantes : *Dissertation*, de J. Brown sur la poésie et la musique; — *Observations*, de Webb, sur l'accord de la poésie et de la musique; — la *Dissertation* de Burney sur la musique ancienne, et la biographie de Hændel (voy. BURNÉY). Il a traduit en outre quelques ouvrages français en prose, et l'*Esther* de Racine en vers. Enfin ses principaux ouvrages sont : 1° *Musée britannique pour les Allemands*, Leipsick, 1770-81, 7 vol. in-8°. Ce recueil a été continué par l'auteur sous le titre d'*Annales de la littérature britannique*; 2° *Précis d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*, Berlin, 1785, in-8°; 3° édition, 1815, in-8°; traduit en français par Storch, St-Petersbourg, 1789, in-8°; et par Breton sous ce titre : *Nouveaux éléments de littérature*, Paris, 1811, 6 vol. in-8°. 5° *Manuel de littérature classique*, Berlin, 1785; 6° édition, 1816, in-8°; traduit en français par C.-F. Cramer, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Cette traduction passe pour défectueuse; mais l'original est très-estimé des Allemands. 4° *Collection d'extraits tirés des meilleurs écrivains anciens et modernes*, Berlin et Stettin, 1788-95, 5 vol. in-8°. 5° *Manuel de l'étude des sciences*, 1792, in-8°; 1800, même format. 6° *Monuments de la poésie et de la langue allemandes anciennes*, Brême, 1799, in-8°. W—s.

ESCHER (JEAN-RODOLPHE), bailli d'Einsiedle, né en 1560, mort en 1609, est auteur d'une *Chronique de la Suisse*, qui s'étend jusqu'à l'année 1607, et dans laquelle on trouve des détails circonstanciés sur l'origine de la société ou confrérie de l'Escargot. Cet ouvrage, quoique mêlé de fables, est utile pour l'histoire du 16^e siècle; il est

(1) Zurich, 1775-87, 14 vol. in-8°; deuxième édition, améliorée, ibid., 1798-1806, 12 vol. in-8°. L'édition de Mannheim, 1780, est une contrefaçon.

resté manuscrit. — *Jean-Erhard* ESCHER, mort le 27 novembre 1689, à l'âge de trente-trois ans, est auteur d'une *Description du lac de Zurich*, en allemand, publiée en 1692, in-8° de 416 pages. Elle est très-circconsciée et précieuse pour la topographie. L'auteur y donne aussi une histoire abrégée de la ville et du canton de Zurich, jusqu'à 1689. Il montre quelquefois trop de crédulité, et son style est plus négligé que celui de la plupart de ses compatriotes, ce qu'il faut sans doute attribuer à sa mort prématurée, qui ne lui a pas laissé le temps de retoucher son ouvrage. — *Marx* ESCHER, maire (schultheiss) de Zurich, en 1612, a laissé en manuscrit une *Chronique de la Suisse*, jusqu'à l'an 1524, assez estimée. L'auteur né à Kempten en 1524, mourut en 1612. — Un autre *Marx* ESCHER, né à Einsiedlerhof, en 1628, a laissé un *Journal* de tous les événements arrivés en Suisse de son temps, il va jusqu'à l'an 1712, et se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques. W—s.

ESCHER (HENRI), bourgmestre de Zurich, naquit dans cette ville en 1626, et y mourut en 1710. Doué de grands talents et de toutes les qualités qui forment le magistrat patriote, il eut pendant une longue série d'années une influence majeure dans le gouvernement de son canton, ainsi que dans les relations du corps helvétique. En 1663 il assista comme député du commerce à la cérémonie du serment de l'alliance entre la France et les cantons suisses, qui fut célébrée à Paris. Il se distingua surtout dans sa mission à la cour de France, en 1687. La république de Genève se trouvait lésée dans ses propriétés situées au pays de Gex : vainement elle demanda que l'affaire, renvoyée devant le parlement de Dijon, fût traitée diplomatiquement ; elle invoqua alors l'assistance de Zurich et de Berne. Une diète des cantons évangéliques fut convoquée ; elle crut voir en danger les droits des pays protestants, et pour soutenir ceux de Genève elle députa le bourgmestre Escher, de Zurich, et le baneret Daxelhofer de Berne, à la cour de Louis XIV. Une longue discussion s'éleva sur le cérémonial qu'on devait accorder aux députés pour l'audience du roi ; ils insistèrent sur celui qui était usité précédemment, et qu'on leur refusait. Trois mois se passèrent dans cette dispute, néanmoins les députés en firent usage pour faire valoir, quoique sans succès, l'objet de leur mission près du ministère, et pour lui remettre des mémoires. Ne pouvant obtenir le cérémonial demandé, ils prirent congé ; deux maîtres de cérémonies venaient alors leur porter de la part du roi, et comme témoignage de sa bienveillance, des chaînes d'or, des médailles et de l'argent. Escher déclara que, pénétrés de la bonté du roi, ils ne pouvaient accepter ses dons, n'ayant point eu le bonheur de le voir ni de lui parler. Malgré toutes les instances qui leur furent faites, ils persistèrent dans leur refus. Le retour de Escher à Zurich fut une grande fête : toute la ville s'était portée au-

devant de lui ; le gouvernement le remercia de la manière noble et généreuse dont il avait soutenu la dignité de son pays ; il lui fit présent d'une somme d'argent qu'il convertit en médaille et chaîne d'or, qui se trouvent encore conservées par ses descendants. Pour combler ses vœux, il vit peu après revenir le gouvernement de France des rigueurs qu'il avait exercées vis-à-vis la république de Genève, et par là le but de sa mission fut accompli. U—1.

ESCHER (JEAN-GASPARD), de la même famille que le précédent, naquit à Zurich, le 13 février 1678, et y mourut le 25 décembre 1762. Il fit de très-bonnes études dans sa ville natale, se rendit ensuite à Nuremberg pour acquérir des connaissances théoriques et pratiques dans la jurisprudence. En 1696 il fréquenta l'Université d'Utrecht. La Dissertation qu'il y publia, sous Gérard de Vries : *De libertate populi*, fut remarquée avantageusement. Il voyagea en Angleterre et en France, et fut de retour à Zurich en 1697. Son père occupait alors la place de bourgmestre, et la carrière politique s'ouvrit au fils avec assez de facilité. Celui-ci n'en abusa point, et il occupa très-dignement chaque place à laquelle il fut promu. La discipline ecclésiastique, ainsi que l'instruction du gymnase et des écoles, assez négligées alors, attirèrent toute son attention, et les études classiques dont il fut nourri, et dont il n'a point négligé le culte durant toute sa vie, le rendirent bien propre à en être le réformateur. La guerre de religion, des troubles civils de Zurich, d'autres du Toggenburg et du canton d'Appenzell, des Grisons et de Genève, se suivirent en très-peu de temps, et ce fut Escher qui se trouva employé dans toutes ces affaires graves de sa patrie, tantôt comme député suisse à Ratisbonne, pour la cause du Toggenburg, tantôt comme médiateur et pacificateur chez les Grisons et à Genève. Ce fut en 1734, et derechef en 1737, qu'il se rendit à Genève ; dans cette dernière année, l'intervention de la France s'était associée à celle des cantons suisses, et le comte de Lautrec y parut comme médiateur. En 1738, il fut question du renouvellement de l'alliance de 1663, entre la France et la Suisse. Escher, convaincu de l'importance de remplacer celle qui avait été conclue avec les cantons catholiques par une nouvelle, commune à toute la Suisse, y travailla avec zèle ; quelques prétentions exagérées des cantons firent suspendre la négociation. En 1740, il fut nommé bourgmestre. Il prit part dans cette même année au congrès qui fut tenu à Berne, pour l'arrangement des différends existants entre la cour de Turin et la république de Genève. Religieux, généreux, bienfaisant, excellent père de famille, il présida le gouvernement de son canton jusqu'à la fin de sa longue et honorable carrière (*Vie de M.-G. Escher, bourgmestre de Zurich*, par David Wyss, à Zurich, 1790, in-8°, en Allemand). U—1.

ESCHER (JEAN-CONRAD VON DER LINTH), savant

géologue, naquit à Zurich, le 24 août 1767, d'une famille aisée et respectable. Nous devons le considérer sous trois rapports différents, soit comme homme politique, comme défenseur des véritables intérêts de la Suisse dans la lutte qu'il soutint courageusement contre les violences, les rapines, et la mauvaise foi du directoire français ou de ses agents, soit comme le bienfaiteur de l'humanité, l'ami des pauvres, dans le zèle et l'activité qu'il déploya pour améliorer le lit des rivières de son pays ; soit enfin comme géologue, un peu timide, il est vrai, mais instruit et consciencieux dans les opinions qu'il a émises sur la géologie des Hautes-Alpes. Appelé en 1798, par le choix de ses concitoyens, malgré sa répugnance personnelle, à faire partie du grand conseil du canton de Zurich, à cette époque mémorable où la cupidité du Directoire précipitait nos armées sur la Suisse, dont les habitants eux-mêmes se trouvaient divisés en deux camps ennemis, Escher donna un noble exemple quoiqu'il n'ait guère été suivi. On ne saurait assez admirer dans les années de sa vie parlementaire, de 1797 à 1800, la fermeté qu'il déploya au milieu d'adversaires nombreux et peu bienveillants pour lui, sous le coup des baïonnettes de nos soldats, ce qui lui faisait dire dans la séance du 5 mai 1798 : « Il peut être imprudent « de parler comme je le fais au milieu des baïon-
« nettes françaises ; mais le véritable patriote,
« l'ami sincère de la liberté, ne connaît aucun
« danger quand il s'agit de défendre l'innocence
« et la vérité. » On ne peut assez louer l'élo-
quence mâle et austère qui distinguait ses dis-
cours, la noblesse et la justesse de ses vues dans
la fameuse discussion du rachat des dîmes et dans
plusieurs autres circonstances. Ami d'Ustéri, notre
collaborateur, Escher partageait ses opinions
éclairées, il voulait comme lui remédier aux abus
existants, mais sans rien demander à l'étranger,
dont il n'attendait rien d'utile et de bon ; il se ré-
sumait dans ce peu de mots : *Tout par et pour la
Suisse*. Si nous laissons de côté la vie parlemen-
taire d'Escher, nous arriverons à la principale, à
la plus grande, à la plus noble occupation de son
existence, à celle qui le recommande particuliè-
rement à la postérité : l'amélioration du lit de la
Limat. On sait que le lac de Wallenstadt a son
écoulement dans la rivière de la Mag, laquelle,
aussitôt après être sortie du lac, en reçoit une au-
tre, la Limat, qui descend des montagnes de
Glaris. Ces deux rivières réunies s'écoulent sous le
nom de Limat inférieure ou de Limat Mag dans le
lac de Zurich. Mais ce qu'on ignore généralement,
c'est qu'au commencement de ce siècle le lit de
la Limat inférieure, qui charrie avec elle une
grande quantité de limon et de gravier qu'elle
dépose ensuite à cause du peu de rapidité de sa
chute, se trouvait être à un niveau de cinq à six
pieds supérieur aux campagnes qu'elle traverse.
Si, d'un côté, les murs naturels formés par les
rochers étaient une digue infranchissable, tantôt

à l'est et tantôt à l'ouest, au contraire, ses eaux
se répandant sur le territoire des villes de Wesen
et de Wallenstadt couvraient une immense étendue
de terrain, formaient des marécages, infertili-
saient la terre, donnaient naissance à de nom-
breuses maladies, et menaçaient enfin d'envahir
le territoire. Soit apathie, négligence ou sécurité,
le gouvernement de ce pays submergé, ou menacé
de l'être, n'avait encore pris aucune mesure pour
faire face au danger, qui devenait chaque jour
plus grand, lorsque Escher éleva la voix en fa-
veur des malheureux habitants des rives du lac
de Wallenstadt. Elle fut écoutée, et dans la ses-
sion de la diète, en 1804, on décréta la mise à
exécution des travaux nécessaires pour remédier
au mal, sous l'inspection d'Escher. La guerre
étrangère, la guerre civile, avaient épuisé les
caisses publiques ; mais un appel à la charité et au
patriotisme des Suisses réussit ; un crédit de
520,000 livres du pays (480,000 francs de notre
monnaie), divisé en 1,600 actions non producti-
bles d'intérêt, fut ouvert et rempli ; les travaux
commencèrent, et, grâce à la noble persévérance
et aux efforts courageux d'Escher, tout était
achevé en 1822. Aujourd'hui un canal de dix-neuf
mille pieds de longueur conduit les eaux de la Li-
mat de Mollis dans le lac de Wallenstadt, un second
canal de cinquante-deux mille pieds les amène en-
suite de celui-ci dans le lac de Zurich ; toutes les
difficultés ont été heureusement aplanies ; les eaux
suivent maintenant une ligne presque droite, avec
une pente plus rapide ; ni leur élévation, ni leur
abaissement ne peuvent plus endommager les rives
des canaux, et les terres inondées précédemment
sont aujourd'hui cultivées. La santé a été ren-
due aux habitants des bords du lac, et tout cela
a été fait par un seul homme, soutenu par la
bienfaisance suisse, par un homme dont nous te-
nons à citer ici les paroles qui terminent son rap-
port sur l'état actuel de la vallée de Bagne dans le
canton du Valais, où sa bienfaisance se montra de
nouveau : « Tâchons de resserrer cette union fra-
« ternelle des cœurs et des volontés, non-seule-
« ment au moment du désastre, mais aussi dans les
« efforts qui sont nécessaires pour le prévenir, et
« profitons ainsi des rigueurs même de la nature
« sauvage de notre pays, pour faire aimer d'autant
« plus la patrie, et donner ainsi de nouvelles ga-
« ranties à la liberté. » La portion non employée
de la contribution volontaire des Suisses pour l'a-
mélioration du lit de la Limat sert, du consen-
tement des donateurs, et toujours sous l'inspira-
tion et la direction d'Escher, à la fondation d'un
établissement de charité destiné à nourrir, éle-
ver et instruire les enfants abandonnés du canton
de Glaris. Cet institut, qui existe encore aujour-
d'hui et qui renferme environ quarante enfants,
possède en biens-fonds plus de cent mille toises
carrées qui lui ont été données en grande partie.
On peut consulter, à cet égard, l'ouvrage de
M. Fellenberg qui a pour titre : *Sur le résultat mo-*

ral de l'établissement de l'Institut de la Linth. Le zèle d'Escher ne l'abandonna pas, lorsqu'il s'agit de l'amélioration du lit de la rivière de la Glatt, qui traverse le canton de Zurich avant de se jeter dans le Rhin. A la fin de 1812, le gouvernement de Zurich accorda la somme de 280,000 livres suisses, somme jugée nécessaire pour le but que l'on se proposait; mais Escher n'eut pas la satisfaction de voir achever les travaux de cette nouvelle entreprise, car il mourut le 9 mars 1825, universellement regretté et pleuré. Le grand conseil de Zurich décida à l'unanimité qu'en mémoire des services qu'il avait rendus à la Suisse, ses descendants prendraient le surnom de Von der Linth (de la Limat), que le peuple, dans sa reconnaissance, lui avait déjà donné. C'est un beau brevet de noblesse qu'Escher a légué au seul fils qu'il ait laissé, et qui se montre digne de marcher sur ses traces. Dans la session de 1825, la diète décida qu'un monument serait élevé pour perpétuer le souvenir d'Escher; le projet est fait et gravé, mais quand sera-t-il exécuté? Espérons que de nouveaux délais, des ajournements *ad referendum* ne viendront plus mettre d'obstacles au payement d'une dette sacrée. Au surplus, avec ce monument comme sans lui, le peuple suisse, auquel Escher a consacré son existence, n'oubliera pas son bienfaiteur. — Jusqu'ici nous ne l'avons considéré que dans sa vie de citoyen, nous devons maintenant dire quelques mots de ses travaux en géologie, qui eussent sans doute été plus nombreux si le temps et sa modestie le lui eussent permis. Escher fut un des plus intrépides explorateurs des Alpes, et nous mentionnerons avec soin, à la fin de cet article, tous les mémoires qu'il a publiés à ce sujet, et qui seront toujours consultés avec fruit; car nul, à l'exception d'Ebel (*voy.* ce nom), dont il n'eut pas l'esprit systématique et la riche imagination, n'a mieux connu que lui les montagnes de la Suisse. Malheureusement il se laissa trop souvent guider par les principes étroits de l'école wernérienne, et ne chercha pas à préciser rigoureusement les nouvelles dénominations qu'il donnait aux terrains, par la détermination de leur gisement. En vain chercherait-on dans ses écrits la moindre trace de l'opinion du huttonisme. Il peut être considéré comme le plus dévoué partisan du système de l'érosion, qui reste cependant, sous plusieurs rapports, au-dessous de la grandeur de la nature dans les Alpes. Voici la liste de la plupart des ouvrages qu'Escher a publiés : 1^o *Sur les mines de fer bernoises de l'Aarauererzberg, avec quelques observations générales sur l'exploitation des mines.* 2^o *Observations géologiques sur les Alpes, sous forme de lettres écrites de la Suisse, en 1795 et 1797.* Elles ont été publiées d'abord, savoir : la 1^{re} en 1793, dans le nouveau *Journal de Bergmann*, Freyberg, 1793, t. 1^{er}, p. 116; et la 2^e en 1799, p. 186. La 1^{re} a été réimprimée dans la *Bibliothèque der Schweizerischen staatskunde, erd-beschreibung und litteratur*, du professeur Fasy, Zu-

rich, 1796. 3^o *Matériaux rassemblés pour servir à une histoire naturelle technique, à la fin du 18^e siècle, des mines situées près de Trachsellaceinen, au fond de la Vallée de Lauterbrunn, dans le canton de Berne.* 4^o *Critique du célèbre ouvrage d'Ebel qui a pour titre : Ueber den bau der erde in dem Alpengebirge, etc. (Sur la structure de la terre dans les Alpes).* Ce mémoire, publié dans l'*Alpina*, t. 4, p. 285, 1809, est un des morceaux les plus intéressants qui soient sortis de la plume d'Escher, et qu'il faut absolument lire, si l'on veut apprécier la sagesse et l'exactitude de la plupart de ses observations géologiques. 5^o *Sur les rapports géognostiques des montagnes de la Vallée de la Limat (dans le Taschenbuch, journal de minéralogie de Léonhard, 5^e année, 1809, p. 569).* 6^o *Addition aux observations précédentes (dans le Taschenbuch, p. 1, année 1812).* 7^o *Bericht über den bergschliff im goldingerthal im kanton St-Gallen, lu à la Société des naturalistes réunie à Zurich, le 2 septembre 1816.* 8^o *Sur les idées émises par un savant d'Edimbourg, et MM. Pictet et Deluc, sur la formation des vallées (dans les Annales de physique de Gilbert, année 1816; réimprimé dans le Taschenbuch de Léonhard).* 9^o *Notice sur le Val de Bagne en Bas-Valais et sur la catastrophe qui en dévasta le fond en juin 1818.* Cette notice, qui est le développement du rapport verbal fait le 29 du mois de juillet de la même année, par Escher, à la société helvétique des sciences naturelles, se trouve reproduite en allemand sous le titre de *Bemerkungen über das zerstörende ereigniss, etc.* 10^o *Matériaux pour servir à l'histoire naturelle des blocs erratiques que l'on rencontre dans les environs des Alpes.* Cette dissertation, lue dans le sein de la Société des naturalistes suisses le 28 juin 1819, a été insérée, avec l'autorisation de l'auteur, dans la nouvelle *Alpina*, t. 1^{er}, p. 1^{re}, et dans le t. 16, p. 651, du *Taschenbuch* de Léonhard. On en trouve une traduction française dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, t. 21, p. 259, 1822. 11^o *Sur la formation de la grosse chaîne du Jura.* Cette dissertation, lue dans la réunion de la Société des naturalistes suisses, tenue à Genève en 1820, a été insérée dans la *Bibliothèque universelle de Genève* de la même année, et dans les *Annales de physique* de Gilbert, t. 67, p. 91. 12^o *Ueber bergschliffe, mit besonderer Hinsicht auf die bergschliffe im Nollathale, hinter Thusis und im Plessurthale, hinter Chur, in Bundten.* 13^o *Quelques détails géognostiques du Mont-Jura, lus devant la même Société, le 28 juillet 1820, et insérés dans le Taschenbuch, t. 16, p. 515, 1822, 16^e année.* 14^o *Observations contraires à l'explication donnée par M. Toussaint Charpentier, de la marche envahissante des glaciers (Annales de physique, 1821, vol. 69).* 15^o *Rapport sur l'état actuel de la vallée de Bagne dans le canton du Valais, relativement aux mesures propres à la prémunir contre l'effet destructeur du glacier inférieur de Getroz, présenté au gouvernement du Valais par la commission chargée de cet examen,*

Zurich, 1821, in-8°. Escher est l'auteur de ce rapport, qui a été publié aussi en allemand à Zurich, en 1822, sous le titre de *Bericht ueber die verhältnisse*, etc. 16° *Estimation de la masse d'eau fournie annuellement par le bassin du Rhin dans la partie suisse des Alpes*. Ce mémoire, lu à la Société helvétique des sciences naturelles, siégeant à Bâle, le 23 juillet 1821, est inséré dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, t. 17, p. 274. Escher a laissé un grand nombre de manuscrits, dont la publication a été commencée par son fils sous le titre de *Morceaux extraits des manuscrits de J.-C. Escher von der Linth, et communiqués par son fils pour servir à l'histoire des montagnes de la Suisse*. Ce sont les observations intéressantes que ce géologue a recueillies pendant près de trente années, en parcourant les Alpes. Les fragments publiés rendent compte d'un voyage commencé le 18 juillet et terminé le 5 août 1812 dans la chaîne des Allmann, le St-Gothard, etc. L'éditeur se propose d'y joindre, quand cela sera nécessaire, ses propres observations et une carte géologique, qui aidera et facilitera la lecture des manuscrits de son père. On peut consulter pour de plus amples renseignements sur Escher : 1° une notice biographique par Vaucher (*Biblioth. univ. de Genève*, t. 22, p. 223, 1825); 2° une notice publiée sur sa vie politique, par la bibliothèque de la ville de Zurich en 1828, sous le titre de *Der zürcherischen Jugend das neujahr 1828, von der stadtbibliothek*; 3° sur la part qu'il prit à l'amélioration du lit de la Limat, le vingt-quatrième numéro du *Neujahrblatt*, de la Société de secours de Zurich, année 1824; 4° les comptes qu'Escher lui-même a publiés de sa gestion comme président de la Société de la Linth; 5° enfin les journaux politiques publiés en Suisse de 1777 à 1800, tels que le *Republicain*, etc., où se trouve le récit des événements politiques dans lesquels il a joué un rôle.

N—D.

ESCHERNY (FRANÇOIS-LOUIS, comte d'), littérateur, naquit le 24 novembre 1755, à Neuchâtel en Suisse, d'une famille noble et qui jouissait d'une fortune considérable (1). Il eut pour instituteur un ministre socinien (Petit-Pierre), et les instructions qu'il en reçut eurent, comme il l'avoue lui-même, une funeste influence sur ses idées religieuses. A l'âge de dix-huit ans il était à Crest en Dauphiné. Follement épris d'une dame aussi vertueuse que belle, il fit pour se distraire de cette passion un voyage en Italie, fréquenta les théâtres et les concerts, entendit les musiciens les plus célèbres, entre autres Farinelli, retiré depuis peu de temps à Bologne, et qui eut la complaisance de chanter pour lui plusieurs morceaux. De retour à Neuchâtel, il se remit à

l'étude du latin et, pendant quatre ans, passa quinze heures par jour à lire les ouvrages des classiques. D'Escherny vint pour la première fois à Paris en 1762. C'était au moment où Rousseau, menacé d'un décret personnel, se disposait à chercher un asile en Suisse. Il rencontra l'auteur d'*Émile* à Sauvigny, chez M. de Berthier, intendant de Paris, mais il ne lui parla point. Admis dans la société des encyclopédistes, il fut bientôt l'un des convives des dîners de madame Geoffrin, visita Thomas, Marmontel, Helvétius, et se concilia l'amitié de Diderot et de d'Alembert. Au bout de dix-huit mois il quitta Paris pour venir habiter momentanément Motiers-Travers, où il avait loué une maison de campagne, afin d'avoir l'occasion de se lier avec Rousseau. Les premières avances qu'il fit au philosophe furent accueillies assez froidement. « Si, lui répondait Rousseau, « notre goût commun pour la retraite ne nous « rapproche pas l'un de l'autre, ayez-y peu de « regrets » (2 février 1764). D'Escherny ne se découragea point; le séjour qu'il venait de faire à Paris et ses liaisons avec les anciens amis de Rousseau ne pouvaient manquer d'inspirer à celui-ci le désir de le voir quelquefois. La passion de la musique les rendit bientôt inséparables. Pour plaire à Rousseau, d'Escherny feignit de vouloir étudier la botanique; il apprit les noms et la description de 2 à 300 plantes qu'il eut plus de peine à classer dans sa mémoire qu'il n'en eut à les oublier, et il l'accompagna, pendant l'été de 1764, dans toutes ses herborisations avec Dupeyrou et le colonel de Pury. Il regretta depuis de n'avoir pas eu l'idée d'écrire tous les soirs les conversations de la journée : « C'eût été, dit-il, « un ouvrage assez piquant, que les *Entretiens* « de J.-J. avec ses trois compagnons de voyage, « dans ses courses sur les montagnes du Jura. » (*Mélang. littér.*, t. 3, p. 47.) A la demande de Diderot, il tenta de le réconcilier avec Rousseau; mais Rousseau fut inflexible : « Je sais, lui écrivait-il, respecter l'amitié, même éteinte; mais « je ne la rallume jamais : c'est ma plus inviolable maxime » (6 avril 1765). Rousseau ayant quitté la Suisse le 29 octobre suivant, d'Escherny, que rien ne retenait plus à Motiers-Travers, alla visiter l'Allemagne, et s'arrêta longtemps à Vienne, où il avait une partie de sa famille. Honoré des bontés de Marie-Thérèse et de l'empereur Joseph, il y vivait dans l'intimité du prince de Kaunitz et des hommes les plus distingués par leur naissance et par leurs talents. C'était alors la mode en Allemagne comme en France de jouer la comédie; et, longtemps après, d'Escherny se rappelait avec une certaine satisfaction les succès qu'il avait obtenus à Vienne dans les rôles de Lekain, qu'il se flattait d'imiter assez fidèlement. Ce fut à la même époque qu'il entendit pour la première fois Mozart, chez le grand prieur de Zinzendorf. Il osa prédire que cet enfant prodigieux ne serait jamais un homme;

(1) Son neveu, le comte de Fries, épousa une princesse de maison souveraine. Les comtes de Schönfeld et de Haugwitz, qui appartiennent à des familles d'Allemagne qui se sont distinguées dans les armes, le ministère et la diplomatie, avaient épousé deux nièces du comte d'Escherny.

mais, ajouta-t-il, l'événement est venu me donner un démenti complet (*Mélang.*, t. 2, p. 575). En quittant Vienne, il passa par Stuttgart; et le duc de Wurtemberg, dont il était déjà connu, le décora du titre de son chambellan. De retour à Paris en 1768, il continua de cultiver les arts en amateur riche et passionné, sans cesser de se livrer à son goût pour les plaisirs. Lorsque Rousseau fut revenu se fixer à Paris, d'Escherny reprit l'habitude de lui rendre d'assez fréquentes visites; mais ayant eu l'imprudence de lui présenter le libraire Ostervald de Neuchâtel, Rousseau se souvint qu'Ostervald s'était, comme magistrat, opposé, quelques années auparavant, à la réimpression de ses œuvres, et lui ferma la porte ainsi qu'à son introducteur, qu'il ne voulut plus revoir. Avec de l'esprit, de l'imagination, de l'originalité, de l'instruction, et passant sa vie au milieu des chefs de la littérature, d'Escherny ne s'avisait que très-tard d'écrire. Comme Rousseau, ce fut une question proposée par une académie de province qui le fit auteur. L'académie de Besançon avait, en 1778, mis au concours : *les funestes effets de l'égoïsme*. Il résolut de traiter ce sujet; mais, en le méditant, il y trouva la matière d'un livre qu'il intitula : *du Moi humain, ou de l'Egoïsme et de la Vertu*. Cet ouvrage, dont il n'a publié que des fragments sous le titre de *Lacunes de la philosophie*, l'occupait pendant près de trente ans, à diverses reprises; mais lorsqu'il y eut mis la dernière main, il ne voulut point le faire imprimer, « persuadé que, lors même qu'on « n'en tirerait que vingt à trente exemplaires, on « ne parviendrait pas à les débiter » (*Mélang. littér.*, t. 2, p. 547). Ne pouvant rester en place, et ne manquant pas de raisons ni de prétextes afin de justifier son goût pour les voyages, il se rendit en 1780 à Berlin. Muni d'une lettre de d'Alembert pour Frédéric, il reçut de ce monarque l'accueil le plus flatteur, et n'eut qu'à se louer des bontés du prince Henri. Il se lia très-particulièrement avec le premier ministre comte de Herzberg; et, s'il avait eu de l'ambition, il aurait pu prétendre à l'ambassade de Prusse en France. Quoiqu'il en soit, il était de retour à Paris au plus tard en 1785; et l'année suivante on le retrouve à Varsovie, assistant à un grand dîner diplomatique dont il a donné la description dans ses *Mélanges*, t. 5, p. 69; puis à St-Petersbourg, où il ne fut pas moins bien reçu de l'impératrice Catherine qu'il ne l'avait été du roi de Pologne. Pendant qu'il était dans la capitale de Russie, il apprit que Stehling, qui d'artificier était devenu conseiller de Pierre le Grand, avait recueilli sur la vie privée de ce prince des particularités curieuses. Ayant obtenu, non sans peine, communication du manuscrit, et sous la promesse de n'en faire aucun extrait, il tint fidèlement sa parole, mais s'étant embarqué, quelques jours après, à Cronstadt, il jeta, pendant la traversée, sur le papier, toutes les anecdotes que sa mé-

moire lui rappelait; et vingt-six ans après, il les fit imprimer, ignorant que Stehling les avait lui-même publiées. D'Escherny n'avait pu voir le Nord que très-rapidement, puisqu'en 1785 il était à Versailles, occupé probablement de quelques affaires diplomatiques. Il fit, la même année, une excursion en Savoie; et, se trouvant à peu de distance des Charmettes, il ne laissa pas échapper l'occasion de visiter ce lieu, devenu si célèbre par le séjour de Rousseau. Il retourna à Vienne en 1787; mais il prenait un trop vif intérêt aux événements qui se préparaient en France pour n'y pas revenir le plus promptement qu'il lui serait possible. Il adopta les principes de la révolution avec le plus grand enthousiasme. Malgré son dévouement à la cause populaire, il fut arrêté, le jour même de la prise de la Bastille, par des hommes qui lui trouvaient l'air d'un aristocrate et d'un traître. Déjà la foule l'entourait, et les redoutables cris *à la lanterne* se faisaient entendre : sa présence d'esprit le sauva. Ayant demandé à être conduit au district le plus proche pour y faire une révélation importante, il parvint à se débarrasser ainsi de ces furieux (*Corresp.*, p. 72). Il n'en continua pas moins de s'extasier sur la sagesse et la modération des Parisiens, et de se mêler aux groupes, « tour à tour interrogeant, « interrogé, écoutant, écouté; » et même quelquefois applaudissant, ce qui flattait beaucoup son amour-propre. Il admirait les décrets de l'assemblée qui s'était déclarée constituante; mais il trouva qu'elle s'était trop pressée d'abolir la noblesse; il aurait voulu qu'en supprimant les privilèges, on eût conservé l'institution, et créé, comme en Angleterre, une chambre haute héréditaire, prédisant, et cette fois d'accord avec tous les bons esprits, que sans cet utile contre-poids la France tomberait infailliblement dans l'anarchie (*Corresp.*, p. 156). Doué d'un instinct d'ordre et de conservation, d'Escherny ne partagea pas la funeste philanthropie des négrophiles (*voy. Grégoire*), qui devait coûter à la France avec ses colonies tant de sang et de larmes. Il désirait sans doute que l'on adoucît le sort des nègres; mais il ne voulait pas qu'on se hâtât de leur rendre une liberté dont ils ne pourraient qu'abuser, avant d'avoir appris à en jouir (*Mélang.*, t. 5, p. 50). Son enthousiasme pour la révolution durait encore au mois de juillet 1790; il était du nombre de ceux qui se rendirent à cette époque au Champ-de-Mars pour travailler à l'hôtel de la patrie. Au retour d'un pèlerinage qu'il fit alors à Ermenonville, il envoya 600 francs à Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie française, pour augmenter le prix destiné au meilleur éloge de Rousseau! L'idée lui vint ensuite de concourir lui-même, et son discours fut remarqué par Marmontel, qui trouva « qu'il réunissait les beautés et les défauts « que produit l'enthousiasme (1). » Dès le prin-

(1) Le prix n'ayant pas été donné, d'Escherny réclama ses 600 francs en 1797; mais ce ne fut qu'après quatre ans de sollicita-

cipe de la révolution, d'Escherny n'avait pas cessé d'être en rapport avec les députés et les hommes les plus influents des opinions les plus opposées. Plusieurs fois on avait agité devant lui la question de la guerre, et toujours il avait soutenu qu'elle n'aurait pas lieu, puisque son résultat serait de porter la révolution à l'extrême. Il avait parié cent écus contre le fameux Anacharsis Clootz : il les perdit; mais dès lors il songea prudemment à quitter la France pour conserver sa tête. Il sortit de Paris le 24 mai 1792, dans la voiture de l'ambassadeur de Prusse; son projet était de se rendre à Rome pour y attendre le résultat d'événements qu'il prévoyait sans toutefois soupçonner leur gravité. Dans la route il changea d'idée, et vint dans la vallée de Munster-Tal, canton de Lausanne. C'est alors qu'éclairé par une triste expérience, il reconnut combien il s'était trompé sur les moyens d'assurer le bonheur de la France : « J'avais, dit-il, partagé jusqu'ici l'opinion de Rousseau sur la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine; je l'ai reproduite, en 1783, sous plusieurs formes dans les *Lacunes de la philosophie.....* La révolution a dissipé cette douce illusion (1). » Il employa ses loisirs à composer, sous le titre de *l'Egalité*, un ouvrage dans lequel il se propose de montrer que ce principe est antisocial, et que c'est à son application que l'on doit attribuer tous les crimes qui venaient d'effrayer la France et le monde. N'ayant pu obtenir l'autorisation de le faire imprimer à Lausanne, d'Escherny revint, en 1795, à Paris, apportant son manuscrit, qu'il ne tarda pas à mettre au jour; mais, jugé sur son titre, l'ouvrage eut peu de lecteurs; et ce fut vainement que l'auteur y substitua celui de *Philosophie de la politique*, dans l'espoir de fixer l'attention sur un livre dont il s'exagérât sans doute le mérite et l'importance, mais qui contient réellement quelques idées utiles. Cette indifférence l'affligea, comme on le voit dans plusieurs passages de ses *Mélanges* : « J'ai, dit-il, publié un livre intitulé : de *l'Egalité*, mon premier tort est de l'avoir écrit. J'en ai été puni, il est tombé, et je le méritais; j'ai voulu être impartial, c'était une sottise : je n'ai flatté aucun parti, c'était une gaucherie : le titre en a déplu, je devais mieux choisir. » Ce livre qu'on s'obstinait à ne pas lire en France avait eu beaucoup de succès en Allemagne, où il s'en était écoulé une édition entière et où l'auteur était mis entre Montaigne et Montesquieu (2); mais les suffrages de l'Allemagne ne consolaient pas d'Escherny de n'avoir pu obtenir ceux de Paris. Il avait retrouvé dans cette ville quelques-uns de ses

tions qu'il obtint de Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, l'autorisation de prendre des livres pour cette somme au dépôt de Versailles.

(1) *De l'Egalité*, t. 1, p. 13.

(2) Dans un article que d'Escherny ne put faire admettre dans aucun journal, mais qu'il a imprimé à la suite de ses *Mélanges*, Leuliette met le livre de *l'Egalité*, pour la magie du style, à côté des ouvrages de Montesquieu et de Rousseau; mais fort au-dessus pour l'étendue, la profondeur et l'originalité des vues.

anciens amis, entre autres Laharpe, qui, « revenu de ses égarements, lui disait chaque fois qu'il le rencontrait : Vous seul aviez bien vu » (*Mélang.*, t. 2, p. 272). Peu de temps après la formation de l'Institut, d'Escherny fut présenté pour une place à la classe des sciences morales; mais Naigeon fit manquer son élection; en disant : « Oui, messieurs, nous aurions un bon joueur de violon de plus » (*ibid.*, t. 3, p. 150). Il avait cependant d'autres titres à cette distinction. A la science que l'on puise dans les livres, il joignait celle que l'on n'apprend que dans le monde. Plein d'instruction et de politesse, il écrivait et parlait sur toutes sortes de matières avec une facilité remarquable dans un étranger. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, il faisait encore sa partie dans les concerts qu'il donnait chez lui toutes les semaines, et chantait avec madame Sessi, d'une voix assez agréable, les plus beaux airs des opéras italiens et allemands. Il faisait sur l'alto sa partie dans l'exécution des quatuor et des quintetti. Son esprit vif et toujours jeune avait besoin d'être occupé : aussi jusqu'à la fin de sa vie il ne cessa pas d'écrire ou de méditer. Parvenu sans infirmités au terme de sa longue carrière, il mourut à Paris, le 15 juillet 1815, à 82 ans. Dans ses ouvrages, comme dans sa vie, d'Escherny présente une foule de contradictions; mais on est toujours forcé de les lui pardonner, parce qu'il est constamment de bonne foi. Partisan des principes philosophiques, il montre en même temps un attachement sincère aux idées d'ordre et de hiérarchie sociale. Admirateur enthousiaste de Rousseau, il le contredit souvent; mais, comme on l'a déjà remarqué, ses critiques ne tombent pas sur les endroits les plus blâmables. Après avoir étudié cinq ans les mathématiques avec passion, il écrivit qu'il n'y a de bon dans les mathématiques que la partie élémentaire (*Mélang.*, t. 2, p. 174). Ailleurs (*ibid.*, t. 3, p. 204), il fait l'apologie de l'ignorance, et, sans être prophète, croit pouvoir prédire que l'imprimerie ramènera les hommes à la barbarie. Ses jugements, comme ses opinions, étaient si mobiles qu'il n'est pas rare de le trouver en opposition dans le même chapitre. Il nous reste à faire connaître ses ouvrages : 1^o *Les Lacunes de la philosophie*, Amsterdam (Paris), 1785, in-12. C'est, comme on l'a dit, un fragment du *Moi humain*, ouvrage qui l'occupait depuis trente ans, que le mauvais état de sa santé l'avait forcé d'abandonner, et qu'il reprit bientôt pour l'envoyer à l'Académie française, lorsqu'elle eut proposé un prix pour l'ouvrage le plus utile publié dans l'année (1). 2^o *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre*, Paris, 1791, in-8^o, réimprimé sous ce titre : *Tableau historique de la révolution jusqu'à la fin de l'assemblée constituante*, *ibid.*, 1815, 2 vol. in-8^o (2). 3^o *De l'égalité, ou Principes généraux sur*

(1) Les *Lacunes de la philosophie* ont été traduites en allemand, Berlin, 1787, in-8^o.

(2) Cet ouvrage a été traduit en allemand par Zimmerman, Berlin, 1791, in-8^o.

les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'éloge de J.-J. Rousseau, en forme d'introduction, Paris, 1796, 2 vol. in-8°, reproduits sous ce titre : *Philosophie de la politique, ou Principes généraux des institutions sociales*, 1798, 2 vol. Cet ouvrage est le développement des lettres 9 et 11 de la Correspondance. L'*Eloge* de Rousseau, qui paraissait pour la première fois, fut traduit en allemand par Gottlob Schelle, Leipsick, 1798. 4° *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, Paris, 1809, 3 vol. in-12; reproduits avec quelques cartons et des additions en 1814, sous le titre d'*Oeuvres philosophiques, littéraires, historiques et morales*. Parmi les articles de ce recueil nous citerons un morceau sur l'égoïsme, fragment du *Moi humain*; les *Anecdotes* sur Pierre 1^{er} dont on a parlé; un *Essai sur le bonheur* dans lequel il renvoie fréquemment au *Moi humain*, dont ce morceau n'est peut-être qu'un extrait; *De la poésie et des vers*, où l'on trouve, entre autres paradoxes, que les vers de Racine sont au-dessous de la prose mesurée dont l'auteur offre ingénument des modèles tirés de ses propres ouvrages; un morceau *sur la musique dramatique*, dans lequel on raconte plusieurs anecdotes sur les principaux musiciens du 18^e siècle; et enfin, un autre intitulé *De Rousseau et des philosophes encyclopédistes*, le plus curieux et le plus amusant de l'ouvrage. D'Escherny écrivait en 1809 : « J'ai trente manuscrits, crits, qui réunis formeraient vingt volumes, et que je ne publierai jamais. Le dernier des mémoires est aujourd'hui celui d'écrire. Le nombre des connaissances et des bons juges a prodigieusement diminué depuis la révolution. » (*Mélang.*, t. 3, p. 5). Dans sa dernière et courte maladie, il légua tous ses manuscrits à Villenave, notre collaborateur, qui, malgré ses instances, ne voulut pas les faire enlever, croyant que la famille du comte remplirait ses intentions; mais la crainte des publications posthumes l'en a empêchée. W—s.

ESCHINARDI (Le P. FRANÇOIS), savant jésuite, né en 1625, à Rome, embrassa jeune la règle de St-Ignace. Après avoir professé quelque temps la philosophie et la rhétorique, il fut chargé d'enseigner les mathématiques à Florence, à Pérouse, puis au collège Romain. Il eut, en 1662, l'honneur de prêcher le jour de Pâques en présence du pape Alexandre VII, et son sermon, qui lui mérita les éloges du pontife, fut imprimé par ordre du maître du sacré palais. Admis à l'académie physico-mathématique, fondée en 1677 à Rome, par Ciampini (*voy.* ce nom), il y lut un grand nombre de mémoires sur des questions curieuses. Il comptait parmi ses amis les principaux prélats de la cour de Rome, ainsi que les savants les plus distingués d'Italie et de France. Eschinardi vivait encore en 1699, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui : 1° *Appendix ad exodium de tympano*, Rome, 1648; *ibid.*, 1650, in-4°. C'est un traité de l'horloge hydraulique. 2° *Microcosmus physico-mathematicus*, Pérouse, 1658, in-fol. Cet

XIII.

ouvrage est anonyme. 3° *Simulacrum ex Chisiis montibus*, Rome, 1661, in-fol. C'est un court abrégé de philosophie, dédié au cardinal de Chigi, l'un de ses protecteurs. 4° *Dialogus opticus*, *ibid.*, 1666, in-4°. Ce volume fut suivi de deux centuries de problèmes d'optique, *ibid.*, 1666-1668, in-4°. 5° *De sono-pneumatico; de Giorni Canicolari; Regole di transmutare il tempo ordinario degli orioli in pendula*. Ces trois opuscules furent insérés dans un recueil intitulé : *Schiavo de' letterati*, Rome, 1672. 6° *Architettura civile ridotta a metodo facile e breve*, Terni, 1675; *Architettura militare ridotta*, etc., Rome, 1684, in-fol. Eschinardi publia ces deux ouvrages sous le nom académique de Costanzo Amichevoli. 7° *Lettera nella quale contengono alcuni discorsi fisico-matematici*, Rome, 1681, in-4°. Cette lettre, adressée au célèbre physicien Franç. Redi, contient quatre discours ou dissertations : 1° Sur le projet de percer l'isthme de Suez, dont, suivant Eschinardi, la plus grande difficulté n'est pas dans l'inégalité de la hauteur du bassin des deux mers, mais dans l'immense amas de sables au travers desquels il est comme impossible de creuser un canal qui serait navigable; 2° sur la nature des comètes; 3° sur les causes des variations de l'aiguille aimantée; 4° sur le poisson fabuleux que les anciens nommaient Remora, et auquel ils attribuaient le pouvoir d'arrêter la marche des vaisseaux en pleine mer. Ce curieux traité est terminé par un appendice intitulé *Ragguagli dati ad un amico in Parigi sopra alcuni pensieri sperimentali proposti nell' accademia fisico-matematica*. Les expériences dont il s'agit se rapportent presque toutes au thermomètre. 8° *Discorso fatto, nell' accademia fisico-matematica di Roma, tenuta li 5 di gennaio 1681, sopra la cometa nuovamente apparsa*, *ibid.*, 1681, in-4°. 9° *De impetu tum solidorum, tum fluidorum tractatus duplex*, *ibid.*, 1684, in-4°. C'est un traité du mouvement; on en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1686, p. 447. 10° *Cursus physico-mathematicus*, *ibid.*, 1689, in-4°. Ce volume ne contient que la première partie : on n'a pu découvrir si la seconde est imprimée. 11° *Lettera familiare sopra monte Testaccio e via Ostiense*, *ibid.*, 1697, in-4°. 12° *Descrizione dell' agro romano*. Le savant Rindolf. Venuti (*voy.* ce nom) en a donné une édition augmentée, in-8°. A la tête du *Compendium Annal. ecclesiastic. Hiberniæ*, par le P. Porter, religieux cordelier, 1691, in-4°, on trouve une Lettre d'Eschinardi, dans laquelle il relève les erreurs des cartes de l'Irlande antérieures à celle de Porter. W—s.

ESCHINE, philosophe grec, disciple de Socrate, était fils de Lysanias ou de Charinus, Athénien. Il lutta toujours contre la misère; aussi Socrate, qui l'aimait beaucoup, lui disait-il de s'emprunter à lui-même, en retranchant quelque chose de sa nourriture; mais il ne suivit pas ce conseil. Après la mort de son maître, il chercha à faire fortune, et emprunta de l'argent pour devenir parfumeur. Il paraît qu'il ne réussit pas bien dans ce nouvel

état ; car, ne payant point les intérêts, il fut pour-
suivi en justice, et Athénée nous a conservé quel-
ques fragments d'un plaidoyer de Lysias contre
lui, dans lequel il le traite fort mal, et lui repro-
che différentes escroqueries. Ne pouvant plus vivre
à Athènes, il passa dans la Sicile, où, sur la re-
commandation de Platon et d'Aristippe, il fut ad-
mis à la table de Denys le Tyran. Il revint ensuite
à Athènes, où il composa des plaidoyers pour sub-
sister. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il
avait fait plusieurs dialogues qui étaient fort esti-
més ; il ne nous en reste qu'un, l'*Aziochus*, qui lui
est attribué par Diogène Laërce, au témoignage
duquel nous ne voyons pas de bonne raison à op-
poser. On lui a attribué aussi un dialogue sur la
vertu, et un autre intitulé *Eryxias*. Ces deux der-
niers sont de quelqu'un des disciples de Socrate,
mais non d'Eschine. On les réunit cependant dans
les éditions. La meilleure est celle de J. Fred. Fi-
scher, Lipsick, 1786, in-8°. Comme elle est toute
grecque, ceux qui ont besoin d'une traduction
peuvent se servir de l'édition de J. Leclerc, Am-
sterdam, 1711, in-8° ; ou de celle d'Horreus, Leu-
warde, 1718, in-8°. C—R.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, né à Athè-
nes 393 ans avant J.-C., était fils d'Atrométus, du
bourg Cothocide, et de Glaucothée. Il prétend que
son père était de la famille des Etéobutades, l'une
des principales d'Athènes : Démosthène, de son
côté, dit qu'il avait été esclave, qu'il se nommait
Tromis, et qu'Eschine avait jugé à propos d'ac-
croître son nom de deux syllabes en se nommant
Atrométus ; ce qui paraît certain, c'est qu'il n'a-
vait pas été favorisé par la fortune, car il était
maître d'école. Quant à Glaucothée, c'était une
de ces prêtresses de la plus basse classe, qui ti-
raient parti de la superstition du peuple, en ini-
tiant à leur manière aux mystères de Bacchus
ceux qui ne pouvaient pas se faire initier à Eleu-
sis. Eschine passa les premières années de sa vie
à servir son père dans son école et à assister sa
mère dans ses fonctions sacerdotales. Lorsqu'il fut
inscrit parmi les citoyens, il se fit greffier auprès
de quelque magistrat subalterne. Il se fit ensuite
comédien pour jouer les troisièmes rôles, mais
une aventure désagréable qu'il eut en jouant le
rôle d'Oenomaüs, dans un des bourgs de l'Atti-
que, lui fit quitter le théâtre ; et comme il avait
une belle voix, beaucoup de facilité à parler et
quelque connaissance des lois de la république,
qu'il avait acquise en exerçant les fonctions de
greffier, il se jeta, sans autre préparation, dans
la carrière politique comme orateur ; quelques
auteurs cependant disent qu'il avait pris des le-
çons du sophiste Alcidas. Les Athéniens étaient
alors en guerre au sujet d'Olynthe avec Philippe,
roi de Macédoine ; Eschine se montra, dans le
principe, l'un des plus acharnés contre lui, et pro-
posa d'envoyer partout des ambassadeurs pour lui
susciter des ennemis. Il alla lui-même en cette qua-
lité à Mégapolis, où s'assemblaient les dix mille

qui formaient le conseil général de l'Arcadie.
Philippe ayant paru désirer la paix avec les Athé-
niens, Eschine, qu'on regardait comme dévoué à
la chose publique, fut l'un des ambassadeurs ; il
se conduisit bien, en apparence, dans cette pre-
mière ambassade, qui revint à Athènes avec des
ambassadeurs de Philippe chargés d'arrêter les
articles du traité, parmi lesquels Eschine en laissa
insérer d'assez peu avantageux aux Athéniens :
lorsque tout fut d'accord, on le chargea, avec
d'autres députés, d'aller recevoir les serments de
Philippe, qui, tandis qu'on traitait, continuait à
faire la guerre à Chersobleptès, roi de Thrace et
allié des Athéniens, qu'il avait presque entière-
ment dépouillé de ses États. Le devoir des am-
bassadeurs était d'aller le trouver promptement
et de lui faire sanctionner le traité pour sauver ce
qui restait à leur allié ; mais au lieu de cela, ils
l'attendirent tranquillement pendant trois mois à
Pella, dans la Macédoine, et ne se mirent en mar-
che pour aller le joindre que lorsqu'ils surent qu'il
partait lui-même pour aller faire la guerre aux
Phocéens. Ils le trouvèrent dans la Thessalie,
mais comme il était venu à bout d'une partie de
ses projets, il ne voulut plus sanctionner le traité
tel qu'il était, et il en excepta formellement les
Aliens, peuples de la Thessalie, et les Phocéens.
Eschine, de retour à Athènes, parvint à faire
croire au peuple que, quoique les Phocéens fus-
sent exceptés, Philippe lui avait donné sa parole
de ne pas les attaquer, et que les troupes qu'il
faisait marcher de ce côté-là étaient destinées à
tomber à l'improviste sur les Thébains. L'événe-
ment démentit bientôt ce qu'il avait annoncé,
mais il était trop tard, et les Phocéens furent sub-
jugés sans que les Athéniens pussent s'y oppo-
ser ; aussi, lorsque Eschine voulut rendre compte
de son ambassade, Démosthène et Timarque se
disposèrent-ils à l'attaquer ; alors Eschine, qui
savait qu'avec le peuple il suffit de gagner du
temps, se porta lui-même accusateur contre Ti-
marque, auquel il reprocha de s'être prostitué
pour de l'argent, ce qui le rendait incapable
d'exercer aucune fonction publique, et par con-
séquent de monter à la tribune ; la conduite de
Timarque prêtait effectivement à cette accusation,
et il fut si honteux de la voir produite au grand
jour, qu'il se pendit sans attendre l'issue du juge-
ment. Tout cela fit traîner la cause en longueur,
et il y avait déjà trois ans que l'ambassade était de
retour lorsque Démosthène prononça son dis-
cours ; et comme l'impression des malheurs qui
avaient été la suite de la prévarication d'Eschine
avait été atténuée par le laps du temps, il ne lui
fut pas difficile de prévenir la condamnation qui
le menaçait, et Eubulus, dont il avait été greffier,
empêcha que l'affaire ne fût jugée. Quelques an-
nées après, un certain Antiphon, qu'on avait
chassé d'Athènes comme ayant usurpé le titre de
citoyen, promit à Philippe, chez qui il s'était ré-
fugié, de mettre le feu aux vaisseaux des Athé-

niens, et il revint, à cet effet, dans l'Attique; Démosthène en ayant été instruit, découvrit qu'il était caché dans le Pirée, il le fit arrêter et amener devant le peuple; alors Eschine, s'étant levé, dit qu'il était odieux qu'on se permit de fouiller ainsi dans les maisons des particuliers, et le fit relâcher; mais l'aréopage, ayant pris connaissance de cette affaire, le fit arrêter de nouveau, et il périt dans les tourments de la question. Le peuple ayant, dans ces entrefaites, choisi Eschine pour plaider la cause des Athéniens au sujet du temple de Délos, l'aréopage annula cette nomination, et chargea l'orateur Hypérides de la défense des Athéniens. Cela n'empêcha pas qu'Eschine ne fût nommé député d'Athènes à l'amphictyonie de Delphes, sous l'archontat de Théophraste, l'an 340 avant J.-C. Il favorisa encore Philippe à cette occasion, en lui procurant des facilités pour s'emparer d'Élatée, ville de la Phocide, importante par sa position, qui en faisait la clef du reste de la Grèce; le danger parut si pressant, que les Athéniens et les Thébains, oubliant leur ancienne inimitié, formèrent contre Philippe cette ligue qui finit par la bataille de Chéronée. Dans l'année même de cette bataille (338 avant J.-C.), Eschine se porta accusateur contre Ctésiphon, au sujet de la couronne qu'il avait proposé de décerner à Démosthène; Philippe étant mort dans ces entrefaites, la cause traîna en longueur, et ne fut jugée que sous l'archontat d'Aristophon, l'an 330 avant J.-C.; et Eschine, n'ayant pas eu la cinquième partie des suffrages en faveur de son accusation, fut condamné, suivant la loi, à une amende de mille drachmes, qu'il ne voulut pas payer, ce qui l'obligea de s'exiler. Il voulut d'abord se retirer auprès d'Alexandre, et se rendit à Ephèse pour attendre qu'il fût de retour de ses expéditions; mais ce prince étant mort à Babylone, il alla s'établir dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence qui fut longtemps célèbre, parce qu'elle tenait le milieu entre la diffusion, l'enflure asiatique et la simplicité attique. On raconte qu'il lut un jour à ses disciples son discours contre Ctésiphon, qu'ils admirèrent; ils le prièrent de leur lire celui de Démosthène sur le même sujet; et comme il les vit transportés à cette lecture, il leur dit: « Que serait-ce si vous l'aviez entendu « lui-même? » Il termina ses jours en 318 à Samos, où il était allé passer quelque temps. Il nous reste de lui trois discours, les seuls qu'il eût écrits: le premier contre Timarque, le second pour repousser l'accusation au sujet de son ambassade, et le troisième contre Ctésiphon; on y reconnaît partout un antagoniste digne de Démosthène; on y admire surtout une grande facilité et un heureux choix d'expressions. Ses discours ont été imprimés plusieurs fois avec ceux de Démosthène (voy. DÉMOSTHÈNE); la meilleure édition est celle qui forme les volumes 3 et 4 des orateurs grecs de Reiske. Le discours contre Ctésiphon et celui de Démosthène *Pro Corona* ont été imprimés un grand nombre de fois en Angleterre, savoir: avec les

notes de P. Foulks et J. Freind, Oxford, 1696, 1715, 1726, 1732, in-8°; avec celles de Jos. Stock, Dublin, 1769, 2 vol. in-8°; avec celles de Taylor, Cambridge, 1769, 2 vol. in-8°; *Cum delectu annotationum*, Oxford, 1801, in-8° (1). Il nous reste aussi sous son nom douze lettres, qu'on croit l'ouvrage de quelques sophistes; elles sont dans l'édition de Reiske, indiquée ci-dessus. Tous ces discours et toutes ces lettres ont été traduits en français par l'abbé Auger, et se trouvent dans le second volume de son Démosthène. C—R.

ESCHIUS (NICOLAS), né à Oostwick, près Bois-le-Duc, en 1507, après des études convenables, embrasa l'état ecclésiastique. Ayant reçu l'ordre de prêtrise, il alla à Cologne, où son savoir et sa piété lui valurent l'offre honorable de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers. La vie de la cour ne convenait aucunement au caractère d'Eschius; les mœurs n'y étaient point exemplaires, et il lui eût été pénible d'être le témoin des désordres qui y régnaient. Il s'excusa d'accepter cet emploi, et préféra d'établir en particulier une école qu'il pourrait diriger à son gré, et d'après ses principes de religion. Il ne manqua point d'élèves, et il eut le bonheur d'en former qui servirent l'Église par leurs talents et l'édifièrent par leurs vertus. On compte parmi ceux qui sortirent de son école Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. Les liaisons d'Eschius avec Surius et d'autres religieux du même ordre fortifièrent tellement le goût naturel qu'il avait pour la retraite, qu'il forma le projet d'embrasser l'institut des chartreux, mais la faiblesse de sa santé ne le lui permit point; il voulut au moins y tenir autant que ses forces le comporteraient: il demanda et obtint une cellule dans la chartreuse, et il y vécut de la manière la plus exemplaire. Les supérieurs ecclésiastiques, instruits de sa piété et de ses vertus, cherchèrent à le rendre plus utile à l'Église en le nommant archiprêtre du district de Diest, et ils le chargèrent aussi de la direction du béguinage de cette ville. Ces béguinages, assez connus en Flandre avant la révolution, étaient des asiles où se retiraient des filles et des veuves pour y vivre pieusement, sous la direction d'un ecclésiastique et d'une supérieure, sans toutefois faire de vœux; plusieurs de ces associations étaient extrêmement nombreuses. Eschius introduisit une sage réforme dans le bé-

(1) Il a été fait du discours contre Ctésiphon, adopté par les classes, de nombreuses éditions dont il est inutile de parler. Nous mentionnerons seulement l'édition avec notes, donnée par M. l'Écluse, Paris, Delalain, 1821, in-12, et celle de MM. Paroy et Durouchail, Paris, Lesage, 1823, in-12. — Parmi les éditions du *Discours sur la couronne*, nous en citerons une revue et corrigée par C. M. E., ancien professeur, Paris, Maire-Nyon, 1827, in-12; une autre avec des notes et des analyses en français, par V. H., Paris, Delalain, 1828, in-12. Les *Harangues d'Eschine et de Démosthène sur la couronne* ont été traduites par M. P.-A. Plougoulin, Paris, Hachette, 1834, grand in-8°. On doit de plus une traduction des Œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine à M. J.-F. Stiévenart. On trouve enfin dans la collection des *Classiques grecs* de M. Didot une édition d'Eschine, texte grec et version latine, due aux soins de M. Baïter. E. D—S.

guinage de Diest, et le gouverna jusqu'à sa mort. Il forma divers autres établissements pieux. Il mourut en 1578, âgé de 70 ans. Arnould de Jean, qui lui succéda dans la direction du béguinage de Diest, a écrit sa vie. On a d'Eschius : 1° *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1565, in-8°; et 1569, in-16, ils ont été traduits en flamand, et imprimés en 1715 avec la vie d'Eschius, traduite dans la même langue; 2° *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé : *Templum animæ*, attribué à une sainte fille dont on ignore le nom, et publié par Eschius, Anvers, 1565, in-8°; 3° la traduction du flamand en latin d'un *Livre de spiritualité* de cette même fille, sous le titre de *Margarita evangelica* (la Perle évangélique). Cette édition parut en 1545. Eschius estimait beaucoup ce livre, et se décida à le traduire, parce que l'édition flamande faite par le chartreux Loërius était défectueuse. Il a été plusieurs fois réimprimé en latin, en français, en flamand et en allemand. L—v.

ESCHKE (ERNEST-RODOLPHE), né à Meissen, le 17 septembre 1766, fonda à Berlin, avec ses propres ressources, la première école de sourds-muets qu'eût possédée cette ville (1788). Cette école devint par suite d'un achat du gouvernement établissement royal; et la direction en fut conservée à Eschke jusqu'à sa mort. Il a publié 1° *Simple observations sur les muets, manuel pour former leur âme et leur apprendre les langues*, Berlin, 1791; 2° *Simple observations sur les sourds-muets*, Berlin, 1799; 3° *Institution des sourds-muets de Berlin*, Berlin, 1811. Dans ces divers ouvrages Eschke a consigné les observations qu'il avait été à même de faire pour l'instruction des sourds-muets, à la tête de l'établissement qu'il dirigeait. Il est mort à Berlin en 1811. Z.

ESCHSCHOLTZ (JEAN-FRÉDÉRIC), voyageur et naturaliste russe, né le 1^{er} novembre 1795, à Dorpat (Livonie), où il fit ses études, accompagna, comme médecin de marine, le capitaine russe Othon de Kotzebue dans son voyage de circumnavigation (1815-1818). Dans cette expédition de découvertes, entreprise sous les auspices du comte Roumanzof, il avait pour compagnon le naturaliste et poète lyrique Adelbert de Chamisso, le populaire auteur de *Pierre Schlemihl*; il recueillit avec lui une quantité immense d'objets d'histoire naturelle et d'observations scientifiques du plus haut intérêt, particulièrement sur l'organisation des animaux microscopiques des mers. Ses observations sur la formation des îles de corail dans la mer du Sud, ont été publiées dans les 3^e et 4^e volumes du *Voyage de découvertes dans l'océan Pacifique et au détroit de Behring, à la recherche d'un passage par le nord-ouest*, par le capitaine O. de Kotzebue, Weimar, 1821, in-4°. A son retour de ce voyage, nommé professeur de médecine et directeur du cabinet zoologique à l'université de Dorpat, relevée par les soins de l'empereur Alexandre, il fit don à cet établissement de ses collections minéralogiques. En 1825, il accompagna

encore de Kotzebue dans son nouveau voyage, et au retour il en publia la relation à Londres (1826). Il fournit aussi pour le récit que Kotzebue publia de son voyage (Weimar et St-Petersbourg, 1830) un aperçu des recherches zoologiques faites pendant cette expédition; il fit connaître par là plus de 2,400 animaux entièrement inconnus. On a encore de lui : *Entomographies, système des acalèphes ou animaux rayonnants, semblables aux méduses*. Il commença aussi un grand *Atlas zoologique*, qui devait contenir la description de tous les animaux qu'il avait observés pendant ses voyages autour du monde; on n'en a malheureusement que cinq livraisons. Il mourut le 19 mai 1831. Son ami Chamisso a donné le nom de ce savant estimable et modeste à un genre de la famille des papavéracées, qu'il avait découvert sur les rives de la baie de San-Francisco, en Californie, l'*Eschscholtzia californica*; aujourd'hui ses nombreuses variétés ornent nos jardins. A. F—L—T.

ESCHYLE, le vrai père de la tragédie grecque, était fils d'Euphorion, et naquit à Eleusis, la dernière année de la 65^e olympiade, 525 ans avant J.-C., suivant les marbres d'Arundel. Avant de prendre son rang comme poète parmi les plus grands génies de l'antiquité, il s'était avantageusement distingué par ses talents et par sa bravoure militaire. Il se trouva aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, y donna des preuves éclatantes de son courage, et fut même assez dangereusement blessé. La valeur était héréditaire dans cette famille (*voy. CYNÉGIRES*). Ce dernier genre de mérite flattait trop le peuple d'Athènes pour échapper à sa reconnaissance, et Eschyle en fit dans la suite l'heureuse expérience. Cité en jugement pour avoir, dans une de ses pièces, indiscrètement révélé les mystères de Cérès, il allait être condamné, lorsque Aminias, son second frère, avec lequel il s'était trouvé à la bataille de Platée, se levant tout à coup, et découvrant un bras mutilé au service de la république, retraça avec tant de chaleur les exploits et la bravoure d'Eschyle, que la valeur du guerrier couvrit, aux yeux de l'assemblée, les torts du poète, qui fut renvoyé absous. Sa célébrité littéraire ne lui fit jamais oublier ni dédaigner ces premiers titres de gloire, et Athénée nous a conservé une épitaphe qu'Eschyle s'était faite, et dans laquelle il rappelle avec un noble orgueil ses exploits guerriers, sans dire un mot de ses pièces de théâtre. Quelle différence entre cette conduite et celle d'Archiloque, qui ne craignait pas de joindre à la lâcheté d'avoir fui du combat la bassesse de s'en vanter lui-même! Il suffit d'ailleurs de lire les ouvrages d'Eschyle pour y reconnaître l'esprit guerrier et l'espèce de chaleur belliqueuse qui animaient leur auteur. Les *Sept contre Thèbes* étaient, entre autres, nommés par excellence : l'*Enfantement de Mars*. Mais si le dieu de la guerre paraît avoir souvent, et heureusement, inspiré l'auteur des *Perses*, des *Sept, d'Agamemnon*, etc., il n'eut pas moins d'obli-

gation à celui du vin. Si l'on en croit Plutarque, jamais sa verve n'était plus brillante et plus féconde que quand elle se trouvait échauffée par les vapeurs du jus de la treille. Athénée lui reproche d'avoir introduit des personnages ivres dans ses pièces, et il cite expressément Jason. Aussi Sophocle disait-il d'Eschyle que c'était sans le savoir qu'il rencontrait quelquefois si bien. De là, sans doute, la fable rapportée par Pausanias, qui fait dire à Eschyle lui-même qu'ayant été, dans son enfance, envoyé pour garder une vigne il s'y endormit ; que Bacchus lui apparut en songe, et lui ordonna de faire des tragédies. Quoi qu'il en soit du dieu qui l'inspira, le poète fut docile à l'inspiration, et le théâtre d'Athènes lui dut le principe de cette gloire, que Sophocle et Euripide portèrent bientôt après à un si haut degré, et dont il est pour toujours resté en possession ; mais il est nécessaire, pour bien apprécier les services que rendit Eschyle à la tragédie grecque, de se rappeler l'état dans lequel il trouva ce bel art. Thespis, qui le premier en avait inspiré le goût et donné une idée imparfaite, et Phrynicus, qui vint après lui, avaient laissé presque tout à faire à leurs successeurs. Eschyle fit tout ; il embrassa l'art dans toute son étendue, en traita avec succès diverses parties, et devina même la plupart des règles établies et observées dans la suite. Avant lui, Melpomène n'avait aucune demeure fixe ; d'ignobles tombereaux promenaient de bourgade en bourgade des acteurs mal vêtus ; et qui, grossièrement barbouillés de lie, déclamaient en l'honneur de Bacchus de longs monologues, accompagnés de gestes et de danses où tout respirait l'ivresse et la folie. Il est fâcheux que le temps n'ait rien respecté des premiers essais d'un art qui depuis a enfanté tant de chefs-d'œuvre ; mais il est bien reconnu aujourd'hui que les fragments rapportés par Plutarque, par Clément d'Alexandrie, et attribués au premier Thespis sont supposés ou appartiennent à d'autres poètes du même nom, cités par Aristophane, et par Chaméléon d'Héraclée, dans son ouvrage *sur la Comédie*, ouvrage perdu aujourd'hui, mais souvent rappelé par Athénée : Eschyle eut donc tout à créer : peintre, décorateur, machiniste, chef d'orchestre, et ce que nous appelons maintenant maître de ballets, il fallait qu'il fût tout cela, et il le fut : les témoignages de l'antiquité sont unanimes à cet égard. Est-il donc surprenant que le génie d'un seul homme, ayant conçu et exécuté un aussi grand projet, n'ait pas atteint du premier pas la perfection d'un art aussi immense, aussi varié ; et ne doit-on pas s'étonner, au contraire, qu'il ait si bien réussi, avec si peu de secours et de moyens ? Ses premiers ouvrages se ressentirent nécessairement de l'enfance de l'art ; mais à mesure qu'il avança dans la carrière, il sentit ce qu'il lui restait à faire encore ; il s'efforça de donner plus de régularité à ses plans, plus de vraisemblance à ses intrigues, et de mettre plus de naturel et de vérité dans son dialogue, sans

jamais arriver cependant à cette belle simplicité qui distingue Sophocle, et surtout Euripide. Mais l'âme forte et ardente d'Eschyle, sa pensée constamment nourrie de méditations sublimes, le tenaient toujours à une hauteur qui ne lui permettait ni de voir ni de saisir cette foule de nuances délicates sous lesquelles se présentent le sentiment et la passion aux yeux de celui qui a étudié et qui veut peindre le cœur humain. Rarement il fait couler les larmes, et soit que la nature lui eût refusé la sensibilité, soit qu'il craignit d'amollir ses concitoyens, jamais il n'exposa sur la scène les fureurs ou les douceurs de l'amour. C'est la terreur qu'il inspire, et qu'il porte quelquefois au plus haut degré, témoin ses *Euménides*, dont la représentation excita, dit-on, des émotions si violentes, que plusieurs femmes avortèrent en plein théâtre. Sa diction emprunte également du caractère habituel de sa pensée ce degré de force et d'élevation qui tend au sublime, l'atteint le plus souvent, mais l'excède quelquefois, et devient alors de l'enflure. C'est un vice de style dont Eschyle n'est pas toujours exempt, et qui résulte en grande partie de la hardiesse des figures, de la nouveauté des termes qu'il emploie, et surtout de l'extrême concision qu'il affecte. Il n'a point dans les tours l'heureuse clarté d'Euripide, qui de son côté manque quelquefois de nerf et de vigueur (1). Après avoir si souvent triomphé sur ce même théâtre dont il était le créateur, Eschyle aurait dû applaudir le premier aux triomphes d'un rival tel que Sophocle, et compter même au nombre de ses propres victoires celles que remportait son jeune émule ; mais il n'en fut point ainsi ; trop sensible au chagrin de sa défaite, quoiqu'elle ne fût pas sans gloire, il remit à la postérité le soin de le venger de cette injustice prétendue, dit aux Athéniens un éternel adieu, et se retira en Sicile, auprès d'Hiéron, qui déjà avait fixé à sa cour Epicharme, Simonide et Pindare. Ce fut là qu'il termina sa carrière, écrasé, dit-on, par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête. Il mourut, suivant les calculs de Larcher dans sa Chronologie d'Hérodote, l'an 456 avant J.-C., âgé de 69 ans, et laissa deux fils, Euphorion et Bion, qui se distinguèrent à son exemple dans la brillante carrière qu'il leur avait ouverte. Eschyle avait composé un grand nombre de tragédies, 60 suivant l'auteur grec anonyme de sa vie, et 90 suivant Suidas ; le catalogue de Fabricius lui en donne même bien davantage ; mais sept seulement ont échappé aux ravages du temps : 1^o *Prométhée enchaîné* ; 2^o *les Perses* ; 3^o *les Sept contre Thèbes* ; 4^o *Agamemnon* ; 5^o *les Choéphores* ; 6^o *les Euménides* ; 7^o *les Suppliantes*. L'édition *princeps* des tragédies d'Eschyle est celle d'Alde, Venise, 1518, in-8^o. Le titre n'annonce que six

(1) Le jugement que porte La Harpe (*Cours de Littér.*, t. I) des tragédies d'Eschyle est celui d'un homme de goût, mais plus familier avec le théâtre de Paris qu'avec celui d'Athènes, et trop étranger peut-être à la langue de l'auteur, quoiqu'il en ait assez heureusement imité quelques morceaux en vers français.

pièces, et l'édition d'ailleurs est peu soignée; Alde était mort depuis deux ans quand elle parut, et Asulanus, son beau-père, avait conduit l'impression. Son plus grand défaut est de confondre la fin de l'*Agamemnon* avec le commencement des *Choéphores*, de manière à ne faire des deux qu'une seule et même pièce: cette grave erreur résulta d'une lacune de quelques pages dans le manuscrit original qui avait servi à l'impression. Le savant Vettori (Victorius), auquel les lettres grecques ont tant d'obligations, découvrit et répara heureusement la faute dans l'édition qu'il publia in-4°, chez H. Estienne, Paris, 1557, où parut pour la première fois la fin de l'*Agamemnon*. Il rétablit, épura le texte, et l'accompagna des *Scholies grecques*, également corrigées dans une foule d'endroits. Il restait cependant beaucoup à faire encore pour avoir un bon texte d'Eschyle. Canter l'entreprit et s'en acquitta avec succès, dans l'édition publiée à Anvers, 1580, in-12. Elle devint la base du travail de Stanley, qui parut pour la première fois à Londres, in-fol., 1663. Indépendamment des *Scholies* et des *Fragments*, Stanley y joignit une version latine claire, élégante, exacte surtout, et bien supérieure en tout à celle de Sæuromannus, qui n'était qu'une parodie honteuse du texte grec. Riche de son propre fonds et du travail de ses devanciers, Corn. de Paw donna à La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, son édition d'Eschyle, avec la version, le commentaire de Stanley, les notes de Robortel, de Turnèbe, de Henri Étienne et de Canter, et ses propres remarques. Les éditions de Glasgow, in-4° et in-8°, 1746, ne sont que la réimpression du texte de Stanley. Enfin M. Schütz, l'un des hellénistes les plus distingués de l'Allemagne, a publié en 1782 et années suivantes, à Halle, 3 vol. in-8°, la meilleure édition des œuvres d'Eschyle. Celle de M. Bothe, Lipsick, 1805, in-8°, se recommande surtout par la beauté de l'impression, mais les changements hasardés dans le texte par le savant éditeur n'ont pas été généralement approuvés. Le *Prométhée*, les *Perses* et les *Sept* ont été publiés séparément par l'illustre Bruck, Strasbourg, 1779, avec l'*Antigone* de Sophocle et la *Médée* d'Euripide; le *Prométhée*, Halle, 1781, in-8°, par M. Schütz, comme *specimen* de son édition complète; les *Euménides*, par M. Hermann, Lipsick, 1799, in-8°, comme essai d'application de son système métrique; l'*Agamemnon* enfin, par M. Wolf, dans sa *Tétralogie dramatique*. Eschyle a été complètement traduit en français par Lefranc de Pompignan, Paris, 1770, in-8°. La Harpe rendit dans le temps un compte avantageux de cette traduction, dont il n'aimait certes pas l'auteur. A la même époque, M. de Laporte du Theil donna les *Choéphores*, Paris, 1770, in-8°, et ensuite la traduction entière du poète dans la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, du P. Brunoy, qui n'avait donné qu'un extrait analytique des pièces d'Eschyle. Quelques années après M. du Theil publia sa traduction à

part, Paris, 1794, 2 vol. in-8°; accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley. Le savant traducteur avait promis des notes qu'il n'a point données, c'est une perte réelle. Nous citerons aussi les traductions d'Eschyle, en vers italiens, par l'abbé Mallio, Rome, 1788; en anglais, par Potter, Londres, 1779, in-4°, et en allemand, par Tobler, etc. (1). A—D—R.

ESCKILL. Voyez ESKIL.

ESCLACHE (LOUIS DE L'). Voyez LESCLACHE.

ESCLAIBES DE CLAIRMONT (ADRIEN D'), d'une très-ancienne famille du Hainaut, naquit vers le milieu du 16^e siècle; il embrassa la carrière des armes, devint gouverneur du Quesnoy et mourut le 4 mai 1615 en revenant d'Italie. Adrien d'Esclaibes est auteur de poésies et de deux relations de voyages. L'une de ces relations est intitulée *Le chemin de Bruxelles en Hespaigne par la Franche que j'ai fait avec M. le comte de Feria, le premier d'avril 1590*. La seconde a pour titre: *Le chemin de Flandre pour l'Italie que j'ai fait avec Mgr le comte de Lalaing*, 1615. Dans ces ouvrages, d'Esclaibes décrit les lieux qu'il a visités, les monuments et les curiosités qu'il a vus, et retrace les mœurs des habitants. Il a laissé aussi un recueil de lettres écrites pendant la guerre de 1597 et 1598, époque à laquelle il était gouverneur du Quesnoy. T.-P. F.

ESCLAIBES DE CLAIRMONT (ROBERT D'), fils du précédent, naquit au château de Clairmont, près du Cateau, le 28 février 1576. Il assista comme volontaire au siège de Cambrai, en 1595, et se distingua pendant les campagnes suivantes, ainsi qu'au siège d'Amiens, en 1601, où il se trouva comme enseigne d'une compagnie d'hommes d'armes. Il était lieutenant sous les ordres du comte

(1) Nous citerons parmi les éditions récentes des tragédies d'Eschyle: 1^o *Théâtre choisi* d'Eschyle, contenant *Prométhée*, les *Sept Chefs devant Thèbes* et les *Perses*, publié d'après le texte de Schütz avec un index des mots les plus difficiles, par L. Vaucher, Genève et Paris, 1823, 1 vol. in-8°; 2^o l'édition donnée par M. Boissonade, Paris, 1825, 2 vol. in-32. Elle est sans contredit l'une des meilleures et des plus correctes. Elle contient sept pièces, les fragments d'Eschyle et des petites notes de l'éditeur sur chaque pièce et sur les fragments. 3^o Une édition grecque-latine avec notes, due aux soins de M. Ahrens, Paris, F. Didot, 1842, grand in-8°. 4^o Enfin, nous pourrions mentionner de nombreuses éditions classiques pour lesquelles le texte de M. Boissonade a été généralement suivi, et dont les principaux annotateurs ou traducteurs sont MM. E. Prieur, Rhally, F. l'Ecluse et Genouille; ces éditions sont sans importance. — Parmi les traductions françaises, nous citerons: 1^o *Prométhée enchaîné*, texte grec, d'après l'édition de M. Boissonade, avec analyse et notes en français, suivi de la traduction en vers français de la dernière scène, par Legouvé, publié par Ph. Lebas, Paris, Delalain, 1829, in-12. La même tragédie, mise en vers français par Charles Legay, Boulogne-sur-Mer, 1838, in-8°; la même tragédie, traduite en français, avec le texte grec en regard et des notes, par Ph. Lebas et Th. Fix, Paris, Hachette, 1843, in-12. 2^o Les *Sept Chefs devant Thèbes*, grec-français en regard, traduction de Laporte Duthell, revue par Al. Pillion, Paris, Delalain, 1840, in-12. La même tragédie, nouvelle édition, revue sur le texte de M. Boissonade et accompagnée de variantes et d'un choix de notes recueillies dans le cours de M. Mablin, publiée par M. Materne, Paris, Hachette, 1842, in-12. — M. Biard a donné, Paris, 1837, in-8°, une traduction en vers des *Œuvres* d'Eschyle, qui comprend les sept tragédies d'Eschyle; et M. Alexis Pierron, une autre, 1845, Paris, Charpentier, in-12. Nous signalerons enfin la traduction en vers de M. Francis Robin, 1846, et des fragments de traduction en vers de M. Halevy, publiés dans les *Chefs-d'œuvre de la Grèce antique*. E. D—s.

de Furstemberg à la paix qui suivit la prise de l'Ecluse, en 1608. Lorsqu'en 1624 Philippe III adressa au marquis Spinola cette laconique dépêche : « Marquis, prenez Breda ; moi le Roy, » Robert d'Esclaibes reçut de l'archiduchesse Isabelle une lettre dans laquelle elle lui demandait de former immédiatement une compagnie. Robert d'Esclaibes arriva bientôt après à Namur avec la compagnie qu'il avait levée et équipée à ses frais, et qu'il conduisit au siège de Breda, où il se fit remarquer par sa bravoure. Robert d'Esclaibes mourut à Clairmont, le 10 octobre 1664. On a de lui, sous le titre de : *Mémoriaux de Robert d'Esclaibes, seigneur de Clairmont en Cambrésis*, un récit des batailles, des sièges auxquels il assista et des événements qui se passèrent à l'époque où il vivait. Cet ouvrage renferme des faits intéressants qu'on ne trouve point dans les chroniques contemporaines. — Charles Antoine d'ESCLAIBES, fils de Robert, a écrit : *Les vicissitudes et les désastres du château de Clairmont* ; cet ouvrage manuscrit mériterait d'être imprimé. T.-P. F.

ESCLAIBES DE CLAIRMONT (LOUIS-CHARLES-JOSEPH, comte d'), nommé député de la noblesse du bailliage de Chaumont aux états généraux, y vota toujours avec le côté droit, et fut l'un des rédacteurs du journal intitulé : *Les Actes des apôtres*. Il publia, en 1790, une brochure contre les opinions émises par Marat dans l'*Ami du peuple*. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, le comte de Clairmont émigra et servit à l'armée de Condé. Nommé chevalier de St-Louis en 1814, il mourut à St-Dizier en 1818. T.-P. F.

ESCLAIBES, comte d'HUST (LOUIS-AUGUSTE-MARCEL d'), neveu du précédent, colonel d'artillerie et agronome, né à Echenay (Haute-Marne), le 4 septembre 1783, entra en 1810 à l'Ecole polytechnique et servit dans l'artillerie ; il fit les campagnes de 1807 et 1808 à la grande armée, et les campagnes d'Espagne comme aide de camp du général Vallée, se fit remarquer, dans différentes circonstances, par son courage, et fut mis à l'ordre du jour de l'armée. Lorsqu'après l'invasion de 1814 les officiers de l'empire s'empressaient d'offrir leurs services au gouvernement de la Restauration, d'Esclaibes, quoique dévoué à la légitimité, n'imita point leur exemple ; pensant aux devoirs que lui imposait le serment qu'il avait prêté, il crut ne pouvoir demander à servir la Restauration que lorsque Napoléon eut abdiqué et quitté la France. A l'époque du débarquement de Napoléon à Cannes, d'Esclaibes commandait un bataillon d'artillerie à Besançon ; il vit arriver dans cette ville le maréchal Ney et manifesta son indignation en lui entendant dire qu'il ramènerait bientôt Napoléon enfermé dans une cage de fer ; mais lorsque, peu de jours après, on apprit la trahison de Ney à Lons-le-Saulnier, appelé, comme le plus jeune officier supérieur de la garnison de Besançon, au conseil de la place pour y décider si l'on devait reconnaître Napoléon, d'Es-

claibes se prononça avec énergie contre l'empire. La loyauté de sa conduite donnait une grande force à ses paroles ; aussi, malgré l'opposition de plusieurs officiers supérieurs, il obtint que la ville de Besançon resterait sous l'autorité du roi, lorsque déjà Napoléon marchait sur Paris. Pendant les cent jours, le comte d'Esclaibes se retira à la campagne, et, à la seconde restauration, entra dans l'artillerie à cheval de la garde royale. Nommé colonel en 1826, il fit en cette qualité partie de l'expédition d'Alger, comme chef d'état-major de l'artillerie. La bravoure et les talents militaires qu'il montra à la bataille de Staouéli et au siège d'Alger contribuèrent beaucoup au succès de l'expédition et lui méritèrent d'être nommé général par le maréchal Bourmont, grade que le gouvernement de juillet refusa de lui confirmer. Le comte d'Esclaibes se retira alors à Chalancelly (Haute-Marne), où il se livra avec beaucoup de succès à l'agriculture et, par son exemple et ses conseils, apporta une grande amélioration à l'agriculture de l'arrondissement de Langres. Ses concitoyens le nommèrent jusqu'à sa mort au conseil général de la Haute-Marne, mais il refusa toujours les voix qu'on lui offrait pour la députation. Appelé, en 1844, près du duc de Bordeaux qui désirait étudier l'agriculture sous sa direction, il visita avec ce prince les principaux établissements agricoles de l'Allemagne. Le comte d'Esclaibes mourut à Langres, le 25 juillet 1845, entouré de l'estime et de l'affection de tous ceux qui l'avaient connu. Il a publié un assez grand nombre d'articles d'agriculture dans divers recueils ou journaux et a été, pendant plusieurs années, le principal rédacteur du *Bulletin agricole de la Haute-Marne*, imprimé à Chaumont. Mathieu de Dombasle a inséré dans ses ouvrages plusieurs observations du comte d'Esclaibes, et c'est d'après une pétition adressée par ce dernier à la Chambre des députés que fut votée, en 1844, l'érection d'une statue à Mathieu de Dombasle, dans la ville de Nancy. T.-P. F.

ESCLAVONIE (GEORGES d'), écrivain ascétique sur lequel on n'a presque aucun renseignement, était né, vers le milieu du 15^e siècle, de parents originaires du pays dont il porta le nom, et peut-être y avait-il pris naissance. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il acheva ses études à l'université de Paris, et qu'en les terminant il reçut le grade de maître ès arts. Elu théologien du chapitre de Tours, il fut créé pénitencier par l'archevêque, et chargé de la surveillance des maisons religieuses du diocèse. Il est auteur d'un ouvrage curieux, mais fort rare, intitulé *le Château de virginité*, Paris, Verard, 1505, petit in-4^o. La Bibliothèque impériale en possède deux exemplaires sur vélin, dont Van-Praët a donné la description, *Catal. t. 1*, p. 528. L'auteur le dédie à dame Isabelle de Villeblanche, religieuse du couvent de Beaumont, *emprès* Tours, sa *filiole* en Jésus-Christ. W—s.

ESCOBAR (MARINE d'), née à Valladolid en 1554.

La nature et la fortune l'avaient comblée de tous leurs dons ; mais, les méprisant tous, dès ses premières années elle manifesta un penchant décidé pour la retraite, où elle se consacra à des exercices de piété. Bientôt la renommée de ses vertus attira près d'elle plusieurs personnes de son sexe qui, désirant se perfectionner par son exemple, la choisirent pour leur directrice. Ce fut alors qu'elle fonda, en Espagne, l'ordre ou la *recollection de Ste-Brigitte*, vers l'an 1582. Après avoir mené la vie la plus édifiante, elle mourut saintement en 1635, à l'âge de 79 ans. Son confesseur, N. du Pont, témoin fidèle de toutes ses vertus, écrivit les mémoires de sa vie, dont on fit une magnifique édition in-folio. Cet ouvrage est devenu fort rare. B—s.

ESCOBAR (MARIE D'), native de Truxillo dans l'Estrémadure espagnole, apporta la première le froment au Pérou ; elle était femme de Diego de Chaves, qui, avec son frère François, accompagna leur compatriote Pizarre à la conquête de l'empire des Yncas ; mais si le goût des aventures et l'amour des richesses amenèrent ces deux hommes au Nouveau-Monde, on ne peut leur reprocher de s'être souillés par des atrocités qui déshonorèrent plusieurs de leurs compagnons. Quoique attachés personnellement à Pizarre, Diego et François de Chaves furent du nombre des Espagnols qui s'opposèrent à la sentence de mort portée contre Atahualpa, alléguant que l'on ne devait point attendre aux jours d'un souverain sur lequel on n'avait point d'autre droit que celui de la victoire. Ils signèrent leur déclaration, la signifièrent aux juges, et appelèrent de la sentence à l'empereur Charles-Quint. François fut ensuite employé dans diverses expéditions. Etant tombé dans un combat entre les mains des Péruviens, il en fut bien traité en considération du service qu'il avait cherché à rendre à leur Ynca, et mis en liberté avec plusieurs de ses compagnons. Il fut tué le 26 juin 1541 en tâchant de défendre l'entrée de l'appartement de Pizarre, dont il était comme le lieutenant général. Il paraît que Diego était déjà mort à Lima. Marie d'Escobar avait apporté si peu de blé que l'on n'en put faire de pain pendant trois ans, et que l'on ne donnait que vingt ou trente grains à une même personne, encore était-ce par faveur. Pour reconnaître le grand bien que cette généreuse dame avait par là fait au Pérou, et récompenser les services de son mari, on lui donna près de Lima de fort belles terres. Garcilasso de la Vega, de qui l'on emprunte ces détails, avait connu Marie d'Escobar à Cuzco, où elle alla demeurer plusieurs années après son arrivée au Pérou. Cet historien se plaint de l'ingratitude de ses compatriotes, qui connaissaient à peine le nom de la femme à laquelle ils devaient la plus utile des plantes. Il n'a pas pu fixer l'époque précise de la culture des céréales au Pérou ; mais il dit qu'en 1547 on ne connaissait pas encore le pain de froment à Cuzco. E—s.

ESCOBAR Y MENDOZA (ANTOINE), fameux ca-

suiste, immortalisé par la plume mordante de Pascal, naquit à Valladolid en 1589 ; l'abbé Feller affirme qu'il était de l'illustre maison de Mendoza. Il prit l'habit dans la compagnie de Jésus ayant à peine atteint sa quinzième année. Toutes les passions et toutes les polémiques qui depuis deux siècles se sont agitées autour de ce nom, en rendent l'histoire difficile au biographe qui veut conserver son impartialité ; nous nous appliquerons à rester fidèle à ce devoir essentiel d'un recueil tel que le nôtre. S'il faut en croire les écrivains de sa compagnie, qui nous ont conservé la courte histoire de sa vie, elle fut pure et n'eut rien de commun avec cette morale relâchée qu'on lui a reproché d'avoir répandue dans ses écrits. La *Bibliothèque de la Société de Jésus* lui attribue toutes les vertus de la profession sacerdotale : l'érudition dans les sciences sacrées, l'éloquence de la chaire, la scrupuleuse observation des règles de son ordre et des devoirs de son état. Il visitait les prisons, se livrait aux œuvres de charité, et pendant cinquante ans prêcha assidûment tous les carêmes, souvent deux fois par jour, pour satisfaire les nombreux auditeurs qu'il attirait. La *Nouvelle bibliothèque espagnole*, par Antonio, t. 1^{er}, p. 415, parle de lui en ces termes : « C'était un prêtre de la Société de Jésus, « homme de beaucoup de science et de labeur et « prédicateur éminent. » Dans ses monographies comme dans les nombreuses et vives discussions dont les ouvrages d'Escobar ont été l'objet, nous n'avons rien trouvé qui contredit ou seulement contestât ces témoignages, et il est plus que probable qu'on n'y eût pas manqué si on eût pu attaquer par sa conduite un homme si discuté dans sa morale. Nous devons donc prendre ces éloges pour vrais et incontestés. A part ces notions générales sur sa personne, l'histoire d'Escobar n'est que celle de ses travaux et de ses écrits. Il est impossible de nier l'immensité de son érudition, de ses études et des créations de sa plume. L'énormité de ses productions est de nature à effrayer l'imagination du plus patient des bénédictins. Ses biographes, pour en donner une idée, ont raconté qu'il avait écrit dans sa vie quarante volumes in-folio ; c'est une erreur. Escobar lui-même nous apprend qu'il en a écrit bien davantage. Dans son dernier ouvrage, orné de son portrait, le dessin est accompagné de cette épigraphe en latin : *Antoine de Escobar y Mendoza, de la Société de Jésus, presque septuagénaire, après avoir édité quatre-vingt-trois volumes, en prépare onze de plus*. La bibliographie elle-même n'a pas gardé la liste complète de tant de labeurs, et nous nous contenterons d'indiquer les principaux de ces ouvrages. Dans sa jeunesse, il se livra d'abord à la poésie et écrivit deux poèmes héroïques, l'un en l'honneur de St-Ignace et l'autre sur l'histoire de la Ste-Vierge. Ces deux poèmes sont intitulés, le premier : *San Ignacio de Loyola, poema heroyco*, Valladolid, 1615, in-8° ; et le second :

Historia de la Virgen madre de Dios, desde su purissima concepcion hasta su gloriosa asuncion, poema heroyco, Valladolid, 1618, in-8°. Une autre édition de cet ouvrage fut ensuite publiée, *ibid.*, 1625, in-16, sous le titre : *Nueva Jerusalem Maria*. Il imprima enfin en prose castillane : *Examen y practica de confessoros y penitentes*, in-12; de la 1^{re} édition de laquelle on ignore la date, mais qui, selon Antonio, était arrivée en 1647 à sa 59^e édition. Ces trois ouvrages étaient jusqu'ici indiqués dans la plupart des biographies comme écrits en latin. Ajoutons que pour le dernier la méprise était facile, car Escobar l'a traduit lui-même en langue latine, revu et commenté sous ce titre : *Librum theologiæ moralis, XXIV societatis Jesu doctoribus reseratum, quem in examen confessoriorum digessit Antonius de Escobar et Mendoza*, Lyon, 1646, in-8°. Les autres écrits d'Escobar dont les noms nous sont restés sont : 1° *In VI caput Johannis de augustissimo ineffabilis Eucharistiæ arcano, moralibus mysticisque annotationibus reserato*, Valladolid, 1624, in-fol. 2° *Ad Evangelia sanctorum commentarios panegyricis moralibus illustratos*, Lyon, 6 vol. in-fol.; les trois premiers ont paru en 1642, et les trois derniers en 1648. Chacun d'eux était un traité distinct en un in-folio complet dont il peut être curieux d'indiquer les titres : *Lignum vitale, Christi vita*. — *Lignum vitale, Christi solemnità*. — *Lignum vitale, Maria Deipara*. — *Lignum vitale, apostoli*. — *Religionum fundatores*. — *Lignum vitale, angeli, martyres, confessoros, divæ feminae, omnes divi, defunctorum obsequia*. 3° *In evangelia temporis commentarii panegyricis moralibus illustrati*, Lyon, 6 vol. in-fol., composés des six traités suivants : *Lignum vitæ, Christi miracula*, 1647; — *Lignum vitale, Christi persecuciones*, 1647; — *Lignum vitale, Christi parabola*, 1647, — *Lignum vitale, Christi colloquia*, 1648, — *Lignum vitale, Christi prophetiæ*, 1648, — *Lignum vitale, Christi sermones*, 1649; 4° *Vetus et Novum Testamentum litteralibus et moralibus commentariis illustratum*, Lyon, 9 vol. in-fol.; 5° *Sermones vespertinales*, Lyon, in-fol.; 6° *Universæ theologiæ moralis problemata*, Lyon, 7 vol. in-fol. Les deux premiers ont paru en 1652, les cinq autres en 1665. On cite aussi du même auteur : 7° *Summulum casuum conscientiæ*, Pampe-lune, 1626, in-12. Il paraît qu'entre l'année 1665 et l'année 1669, date de sa mort, Escobar se rendit à Rome, où il exécuta, au moins en partie, son dernier ouvrage : 8° *In Canticum commentarii, sive de Mariæ Deiparæ eloquiis*, Lyon, 1669, in-fol. C'est dans cet écrit que figurent le portrait et l'épigraphe dont nous avons parlé, et où on lui prête le projet d'ajouter 11 volumes aux 85 qu'il avait déjà imprimés. Enfin, épuisé de travaux, d'infirmités et de vieillesse, Escobar revint mourir dans sa ville natale, à Valladolid, où il expira le 4 juillet 1669, dans sa 81^e année. Il avait été longtemps l'oracle du clergé espagnol. Ses œuvres de casuistique, aujourd'hui si abandonnées, passèrent dans les mains de tous les théologiens

et eurent un nombre d'éditions presque incroyable, quand on mesure la masse et la quantité de ces in-folio. Mais Escobar eut le malheur de voir de ses yeux la démolition et la ruine de toute son autorité. Les *Lettres provinciales* parurent plus de douze ans avant sa mort, 1656-1657, et dès lors son nom ne fut plus que le symbole des restrictions mentales, des capitulations de conscience et des équivoques en morale. Cette réputation est-elle méritée ? il faut bien en convenir, si les nombreuses citations de Pascal sont exactes. Cette exactitude a été contestée; elle l'a été même dans un article de la première édition de la *Biographie universelle*. Notre devoir et notre sincérité nous imposaient la tâche de vérifier le fait. Nous n'aurions pas reculé devant la difficulté fastidieuse et même la presque impossibilité actuelle d'une semblable vérification; mais elle a été faite avant nous et elle a pour elle les témoignages les plus authentiques. Voici d'abord la déclaration de Pascal lui-même, telle qu'elle nous a été conservée par Racine dans son Abrégé de l'Histoire Ecclesiastique, tome 12, in-4°, p. 27. « On m'a demandé si j'ai lu moi-même tous les livres que j'ai cités, j'ai répondu « que non. *J'ai lu deux fois Escobar tout entier*, et, « pour les autres, je les ai fait lire par quelques-uns de mes amis; mais je n'ai pas employé un « passage sans l'avoir lu moi-même dans le livre « cité, examiné la matière sur laquelle il est avancé, « et lu ce qui précède et ce qui suit, pour ne point « hasarder une objection pour une réponse, ce « qui serait reprochable et injuste. » Ce n'est là encore que l'apologie de la partie elle-même. Mais, émus du bruit causé par le retentissement du livre de Pascal, les curés de Rouen et de Paris s'assemblèrent et voulurent par eux-mêmes examiner la question. Voici comment ils la posèrent : « Les écrits intitulés : *Lettres écrites à un provincial par un de ses amis*, ayant paru en 1656, « qui découvraient un grand nombre de perniciouses maximes tirées des livres des nouveaux « casuistes, M. de St-Roch, syndic des curés de « Paris, en donna avis dans leur assemblée ordinaire du 12 mai 1656, et dit que si les propositions contenues dans ces lettres étaient fidèlement extraites des casuistes, il jugeait que la « compagnie devait demander la condamnation de « ces pernicieuses maximes, et que, s'il n'était pas « véritable qu'elles fussent des auteurs auxquels « elles étaient attribuées, il fallait demander la « condamnation des lettres mêmes. » (7^e écrit des curés de Paris, *Annales de la Société*, t. 5, p. 159.) Les curés de Rouen s'étaient déjà livrés à cette vérification, et l'assemblée curiale de Paris en constate les résultats en ces termes : « Ils délibèrent dans une de leurs assemblées de consulter « les livres d'où les *Lettres provinciales* rapportent « ces propositions, afin d'en faire des recueils et « des extraits fidèles, et d'en demander la condamnation par les voies canoniques, si elles se « trouvaient dans les casuistes, de quelque qua-

« lité et condition qu'ils fussent; et si elles ne
 « s'y trouvaient pas, abandonner cette cause,
 « et poursuivre en même temps la censure des
 « *Lettres provinciales*, qui alléguaient ces doc-
 « trines et qui en citaient les auteurs. Ils les
 « trouvèrent dans les originaux et dans leurs
 « sources, *mot pour mot*, comme elles étaient ci-
 « tées; ils en firent des extraits, et rapportèrent
 « le tout à leurs confrères dans une seconde as-
 « semblée, en laquelle, pour une plus grande
 « précaution, il fut arrêté que ceux d'entre eux
 « qui voudraient être plus éclairés se rendraient
 « avec les députés en un lieu où étaient les livres,
 « pour les consulter derechef et en faire telles
 « conférences qu'ils voudraient. Cet ordre fut
 « gardé, et les cinq ou six jours suivants, il se
 « trouva dix ou douze curés à la fois qui firent
 « encore la recherche des passages, qui les colla-
 « tionnèrent sur les auteurs et en demeurèrent
 « satisfaits..... Sur cela, les curés de Rouen réso-
 « lurent de présenter requête en leur nom à
 « Mgr leur archevêque pour la condamnation de
 « ces maximes, etc. » (Ibid., p. 140.) Les curés de
 Paris, à leur tour, procédèrent au même exa-
 men sur les livres en cause, et ils aboutirent aux
 mêmes conclusions. La véracité de Pascal dans ses
 citations ne peut donc pas être douteuse, et il était
 peut-être intéressant d'établir et de fixer un des
 points importants de cette dispute, qui a passionné
 et remué si profondément le 17^e siècle. Quant à la
 doctrine du probabilisme, combattue avec tant de
 véhémence par les rigides sectateurs de *Port-Royal*
 et contre laquelle Escobar leur fournissait de si
 bonnes armes par les conséquences excessives et
 monstrueuses qu'il en tirait, elle partage encore
 aujourd'hui les théologiens. On l'a définie : la doc-
 trine qui enseigne qu'en matière de salut il est
 permis et sûr en conscience de suivre entre deux
 opinions la moins probable, celle qui favorise la
 liberté, en écartant la plus probable, celle qui mi-
 lite pour le précepte. Z.

ESCOIQUITZ (DON JUAN), homme d'État espa-
 gnol, naquit en 1762, dans la province de Na-
 varre. Son père, général au service d'Espagne,
 était gouverneur d'Oran en Afrique. D'abord ad-
 mis dans les pages de Charles III, ensuite maître
 de choisir la carrière des armes ou celle de l'église,
 ses goûts studieux lui firent préférer un canonica-
 cat. Pourvu d'une riche prébende au chapitre de
 Saragosse, [il se livra avec ardeur à l'histoire et
 surtout aux sciences exactes; on l'appelait à la
 cour *le savant chanoine*. Charles IV le choisit pour
 précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdin-
 and VII. Tous les hommes qui avaient part à l'édu-
 cation de ce prince rampaient devant le favori
 Godoy; Escoiquitz sut conserver son indépen-
 dance; il s'attacha sincèrement à son royal dis-
 ciple, en voilant avec soin ses vues ambitieuses.
 Ses manières souples et insinuantes, le charme
 qu'il savait répandre sur ses leçons lui gagnèrent
 bientôt l'amitié de Ferdinand, sans que le prince

en devint plus savant. Sujet ingrat, s'il en fut,
 irascible et mou, Ferdinand profita moins des le-
 çons de vertu et de fermeté que lui donnait son
 précepteur, que de certaines maximes politiques
 qui flattaient son penchant à un despotisme inerte
 et sans discernement. Au milieu des intrigues
 suscitées par Godoy pour enlever à Ferdinand la
 tendresse de ses parents, Escoiquitz embrassa
 avec chaleur la cause de son élève, et lutta autant
 qu'il le put contre le crédit démesuré du favori.
 Dès 1796 et 1797, il chercha à le perdre dans l'esprit
 du roi et de la reine, et leur adressa à ce sujet des
 représentations écrites; mais les efforts d'Escoi-
 quitz n'aboutirent qu'à sa propre disgrâce: on lui
 retira l'éducation du prince, et on l'exila à Tolède,
 en lui conférant l'archidiaconat d'Alcaraz. Cepen-
 dant Ferdinand atteignit sa vingtième année, et
 la cour se partageait en deux camps opposés. Le
 prince de la Paix, dont l'insatiable ambition aspi-
 rait à déposséder l'héritier légitime du trône
 d'Espagne, profita d'une maladie du roi Charles IV
 en 1806 pour laisser percer dans le public
 l'idée d'un changement de dynastie. Il est du
 moins certain qu'il songeait à se créer dans la Pé-
 ninsule une principauté indépendante; car il ne
 doutait pas que l'avènement du prince des Asturies
 ne dût être le signal de sa propre chute. Dans
 cette vue, il engagea avec le cabinet des Tuileries
 de ténébreuses négociations dont le résultat fut le
 traité du 27 octobre 1807, qui avait pour objet le
 démembrement du Portugal, la cession d'une par-
 tie de ce royaume à la sœur de Charles IV qu'on
 dépouillait de l'Etrurie, enfin l'érection de l'A-
 lentejo et des Algarves en royaume indépendant
 en faveur de Godoy. Cette convention, en appa-
 rence avantageuse à l'Espagne, n'était pour Napo-
 léon qu'un acheminement vers l'asservissement de
 toute la Péninsule. Du fond de son canonicat,
 Escoiquitz ne perdait pas de vue les démarches du
 favori; par une correspondance assidue il entrete-
 nait les alarmes du prince des Asturies contre les
 projets de cet ambitieux. Il soutenait le courage
 de son maître, qui, veuf depuis le mois de mai
 1806, avait, par son conseil, refusé avec mépris
 d'épouser une belle-sœur de Godoy. Comme pour
 dédommager son favori de ce refus, Charles IV lui
 avait accordé avec le titre d'*amirante* de Castille
 celui d'*altesse*. La lutte devenait chaque jour plus
 vive entre l'héritier du trône et Godoy. Escoiquitz
 quitta Tolède, où il était depuis si longtemps con-
 finé, et revint à Madrid au mois de mars 1807.
 Plusieurs conférences eurent alors lieu entre le
 chanoine et le prince au sujet des moyens à pren-
 dre pour arrêter les projets ambitieux de Godoy.
 Escoiquitz fut d'avis de sonder les intentions du
 comte de Beauharnais, ambassadeur de Napoléon
 à Madrid. Dès qu'on se fut assuré que ce diplomate
 était disposé à entrer en relation avec un agent
 du prince des Asturies, celui-ci jeta les yeux sur
 Escoiquitz. Le duc de l'Infantado, tout dévoué à
 Ferdinand, présenta à l'ambassadeur de France

le chanoine, qui, pour tromper la galerie, fit hommage à M. de Beauharnais de son poème sur la conquête du Mexique. La connaissance une fois faite entre l'ambassadeur et le précepteur du prince, tous deux s'abouchèrent, au mois de juillet, à deux heures après-midi, au Retiro, assurés qu'à une pareille heure et par la chaleur de la saison, personne ne serait là pour les observer. Dans cette longue conférence, ils parlèrent de l'état réciproque de la France et de l'Espagne; puis de l'utilité qu'il y aurait pour les deux nations à resserrer l'alliance par des liens de famille, en unissant le prince Ferdinand à une nièce de Napoléon. L'ambassadeur tomba d'accord avec Escoiquitz sur la plupart de ces points, principalement sur le dernier, promettant de lui donner plus tard une réponse catégorique. Cette entrevue fut suivie de plusieurs autres, qui n'amènèrent de résultat que le 30 septembre. Alors Beauharnais écrivit à Escoiquitz une lettre dans laquelle on soulignait ces expressions : *qu'il ne lui suffisait pas de vagues promesses, et qu'il lui fallait une garantie*. Engagé dans le pays, un peu nouveau pour lui, de la diplomatie, le bon chanoine, qui y alla toujours franchement et sans défiance, ne douta nullement de la sincérité et du sérieux de cette insinuation; puis, sous sa dictée, le prince des Asturies adressa, le 11 octobre 1807, à l'empereur des Français une lettre pour lui demander sa protection et la main d'une de ses nièces. Cette lettre, qui devait par la suite élever des charges si graves contre Ferdinand, resta sept mois sans réponse. Au surplus la négociation de Beauharnais n'était qu'un de ces préludes, un de ces tâtonnements trompeurs par lesquels Napoléon, qui voulait avoir l'Espagne, sans être encore fixé sur les moyens, arriva insensiblement à changer son rôle d'intervention amicale entre Charles IV et son fils, en celui de conquérant et d'ennemi déclaré. Les agents que Godoy entretenait autour du prince des Asturies l'informèrent que Ferdinand recevait des lettres en secret, qu'il passait les nuits à écrire, et qu'il laissait voir sur son visage la préoccupation de quelque importante affaire. Charles IV en fut averti, et, poussé par la reine, dont la passion honteuse pour Godoy ne connaissait point de bornes, il fit saisir tous les papiers de son fils. Ces papiers se composaient de deux cahiers écrits de la main du prince; puis, d'une lettre d'une écriture contrefaite datée de Talavera le 18 mai, et qui fut reconnue plus tard pour être d'Escoiquitz. Les deux cahiers étaient également l'œuvre du chanoine, copiés de la main de Ferdinand. Dans l'un, le prince dénonçait au roi les crimes et les méfaits de Godoy, demandant son arrestation et celle de ses adhérents, puis réclamait pour soi une participation dans le gouvernement. Dans le second on insistait sur les mêmes points, puis on parlait du mariage entre le prince des Asturies et une parente de l'empereur des Français. On s'y servait de noms supposés, et

les conseils qu'on y donnait étaient censés venir d'un moine, qui, mêlant le sacré au profane, recommandait avant tout d'implorer la divine assistance de la Vierge. Ces instructions portaient encore que le prince s'adresserait à sa mère, et ferait un appel à ses sentiments de reine et de femme, elle dont l'amour-propre se trouvait offensé par l'ingratitude et les dédains de son amant en titre. Dans ces pièces perce cette présomptueuse crédulité que les Espagnols ont tant reprochée au chanoine Escoiquitz. Comment, en effet, pouvait-il penser qu'un prince jeune et sans expérience aurait plus de crédit sur l'esprit de Charles IV qu'une épouse et qu'un favori auxquels la force de l'habitude et les liens d'une affection personnelle avaient donné un pouvoir absolu sur l'âme paresseuse de ce faible monarque? Bien qu'en examinant ces papiers on puisse y remarquer de la part du prince des Asturies un vif désir d'intervenir dans le gouvernement, on n'y trouve néanmoins rien qui ait pu motiver l'accusation d'usurpation et de parricide que, sous la dictée de la reine et de Godoy, Charles IV articula si légèrement dans le fameux décret du 30 octobre. Ce même jour, Ferdinand, prisonnier dans ses appartements, eut la faiblesse de faire au ministre de la justice Caballero les aveux les plus accablants pour Escoiquitz et pour le duc de l'Infantado. Il déclara que le chanoine était l'auteur de tous les écrits saisis, ainsi que de la lettre du 11 octobre à Napoléon, lettre si remarquable par la plate humilité du début (*voy. FERDINAND VII*). A cet aveu spontané qui lui fit beaucoup de tort dans l'esprit de ses partisans, Ferdinand joignit la révélation des moyens dont il s'était servi pour correspondre avec le chanoine. L'arrestation de celui-ci ne se fit pas attendre; Escoiquitz fut soumis à divers interrogatoires; et comme il avait agi sans arrière-pensée, et dans l'intime conviction de servir l'Espagne et l'héritier légitime du trône, il ne mit aucune restriction dans ses réponses. Mais la connaissance des relations de Ferdinand avec Napoléon désarma tout d'un coup la fureur de la cour de l'Escorial, alors si lâche et si abjecte. L'accusation de parricide fut suivie d'une sentence d'acquiescement; et Charles IV s'empressa d'écrire à Napoléon pour lui proposer d'unir son fils Ferdinand à une princesse du sang impérial. Escoiquitz fut exilé au couvent du Taron (29 janvier 1808), quoique le fiscal Viegas, ami et créature de Manuel Godoy, eût demandé contre lui l'application de la peine prononcée contre les traîtres par la loi de *la Partida*. Bientôt la révolution d'Aranjuez amena la chute et l'arrestation du favori, l'abdication de Charles IV (19 mars 1808), et l'avènement un peu tumultueux de Ferdinand VII. Quoi qu'en aient dit plusieurs écrivains espagnols, don Juan Escoiquitz n'eut aucune part à ces événements. Ce qui le prouve, c'est que le ministre Caballero, conservé par le nouveau roi au département de la justice, prit sur lui, par ini-

mitié contre le chanoine, de retarder de quatre jours l'expédition de l'ordre qui rappelait celui-ci à Madrid, où il n'arriva que le 28 mars. C'est ici le moment de citer le portrait qu'a tracé de cet homme d'État une plume peu bienveillante sans doute, mais généralement véridique. « Il fut, dit « Toreno dans son *Histoire de la révolution d'Espagne*, admirateur aveugle de Bonaparte, et par « cet aveuglement, qui ne fit qu'augmenter, il « compromit le prince son disciple, et plongea « l'Espagne dans un abîme de maux. Ambitieux « et vain, superficiel dans ses connaissances, sans « aucune idée pratique du cœur humain et encore « moins de la cour et des gouvernements étrangers, il s'était imaginé que d'un coin du chœur « de Tolède apparaîtrait sur la scène du monde « un autre Ximénès de Cisnéros, qui gouvernerait la monarchie et rattacherait à la sphère « étroite et bornée de son cerveau l'immense génie de Napoléon. » Plusieurs dignités furent alors offertes à Escoiquitz : il n'accepta que la grand'croix de Charles III avec le titre de conseiller d'État; et en cette qualité il eut part à toutes les décisions importantes que prit le nouveau roi. On ne peut douter que le renvoi du ministre Caballero n'ait eu lieu par son conseil. Cependant la situation de Ferdinand VII était assez mauvaise; les troupes françaises occupaient Madrid. Murat, qui les commandait, n'avait pas reconnu le fils de Charles IV; et semblait croire que Ferdinand avait été mis sur le trône par le parti ennemi des Français. Le vieux roi protestait contre son abdication; Murat lui avait envoyé une garde d'honneur, en annonçant ouvertement que, jusqu'à plus ample information, il ne reconnaîtrait pas d'autre souverain en Espagne. Enfin, ce qui frappait tous les regards, c'était l'attitude évidemment hostile du gouvernement espagnol et de l'armée française. Ce fut alors que le duc de Rovigo (Savary) vint à Madrid avec la mission d'observer ce qui se passait et d'en informer Napoléon, dont le parti n'était pas encore entièrement pris au sujet de l'Espagne. A son arrivée, Savary rencontra chez l'ambassadeur Beauharnais « un prêtre espagnol « de haute stature. » C'était le chanoine Escoiquitz, qui était en conférence avec l'ambassadeur sur tout ce qui tourmentait le roi Ferdinand. Savary, dans ses *Mémoires*, raconte ainsi cette première entrevue : « L'abbé d'Escoiquitz, dit-il, m'inspira de la vénération par l'attachement que je lui vis manifester pour son prince. Ce bon chanoine versait un torrent de larmes à la seule pensée de le voir malheureux. « La confiance s'établit entre nous, autant que « cela se pouvait dans une première conversation, « et je commençai à lui témoigner mon étonnement d'un changement si subit de l'Espagne « à notre égard et sans motif. Le chanoine se défendit de ce projet, et assura que le roi n'avait rien tant à cœur que de continuer à bien vivre « avec la France. » Savary rapporte ainsi la fin de

cette conversation : « Le bon chanoine m'écoutait « très-attentivement, et me disait de tout son cœur « qu'il était bien malheureux que l'empereur n'eût « pas envoyé un autre maréchal pour commander « l'armée en Espagne; mais qu'il ne pouvait me « cacher que le grand-duc de Berg se conduisait « mal avec le roi. Il entendait sans doute qu'il ne « l'avait pas reconnu; mais cependant il ajoutait « quelques détails de plus, comme d'insister sur « la mise en liberté du prince de la Paix, et de « faire répandre partout que l'empereur ne reconnaîtrait pas le prince des Asturies comme roi; « que c'était cela qui jetait de l'inquiétude partout « et refroidissait l'enthousiasme. Il finit par « mander la permission d'aller rapporter cette « conversation au roi et de lui dire en même temps « où j'étais logé. » Ces détails prouvent à quel point Escoiquitz s'aveuglait de bonne foi sur la loyauté de Napoléon et de son envoyé, qui cachait tant d'astuce sous les dehors d'une prétendue franchise militaire. Bientôt eut lieu une entrevue entre Savary et le roi Ferdinand en présence du chanoine, qui, pour répondre aux reproches de l'envoyé français sur la conduite du nouveau roi d'Espagne, s'écria : « Nous voulons vivre avec l'empereur encore mieux qu'on n'y vivait auparavant. » Savary s'insinua dans le cœur du jeune roi et de son conseiller, et paraissait s'intéresser à sa cause. Ces entrevues aboutirent au voyage de Ferdinand à Bayonne, démarche imprudente qui devait le livrer sans garanties entre les mains de Napoléon. Walter Scott, dans sa *Vie de Napoléon*, attribue à Savary l'initiative de ce conseil; Toréno, sans aller si loin, dit que Savary se rendait à Madrid avec la mission d'amener Ferdinand à Bayonne; mais, dans ses *Mémoires*, où il entre dans les plus grands détails sur les préludes de ce voyage, Savary nie si maladroitement sa participation à cette coupable intrigue qu'une telle dénégation équivaut à une preuve. Selon lui, ce ne fut que dans une visite d'adieu au duc de l'Infantado qu'il apprit le départ du roi pour le lendemain. « Je « demandai, dit-il ensuite, la faveur d'accompagner le roi uniquement pour ce motif : j'étais « venu de Bayonne à Madrid à franc étrier, ainsi « que c'était alors l'usage de voyager en Espagne; « j'étais à peine arrivé qu'il fallait refaire le même « chemin, de la même manière, pour arriver près « de l'empereur en même temps que Ferdinand, « et je trouvais beaucoup plus commode de prier « le grand écuyer du roi de comprendre un attelage pour moi dans les relais destinés pour le « prince. » Savary observe que le duc de l'Infantado paraissait désapprouver ce voyage. Cevallos s'y opposait également jusqu'à ce que l'on connût officiellement l'entrée de l'empereur en Espagne. Escoiquitz soutenait avec vivacité l'avis contraire, et, selon Toréno, « malgré sa puissante influence, « il l'aurait difficilement emporté dans l'esprit du « roi, sans l'arrivée à Madrid du général Savary, « qui donna un nouveau poids à ses arguments. »

Enfin M. de Pradt n'hésite pas à dire, dans ses *Mémoires sur la révolution d'Espagne* : « Escoiquitz fut le véritable auteur du voyage de Bayonne. » Cette opinion a prévalu; et dans son *Mémoire apologétique*, le chanoine ne le nie point; il s'attache uniquement à reproduire les considérations et les motifs qui l'avaient porté à ouvrir un avis si funeste. Toréno s'étonne surtout que la conduite de Murat envers Ferdinand n'ait pas paru suspecte à Escoiquitz : « Mais, dit-il, l'aveugle chanoine pour-
« suivait son idée fixe, ne voyant dans les faits anté-
« rieurs aucun symptôme de trahison, et ne consi-
« dérant les intrigues de Murat que comme des
« actes de pure obligeance envers Charles IV, et
« contraires aux intentions de Napoléon. Sourd à
« la voix du peuple, sourd aux conseils des hommes
« prudents, sourd à tout ce qui se disait et se répé-
« tait dans les cercles comme dans les rues; s'en-
« têtant dans sa première opinion, à laquelle il ra-
« mena la plupart des ministres, » etc. A Vittoria, Savary remit à Ferdinand, le 17 avril, une réponse de Napoléon tant à une lettre récente de ce prince qu'à la fameuse missive du 11 octobre de l'année précédente. La lettre de Napoléon était remplie d'allégations durement exprimées, entre autres celle-ci : « Votre Altesse Royale n'y a d'autres droits (au trône) que ceux que lui a transmis sa mère. » Du reste, pas un mot qui liât Bonaparte par le moindre engagement. S'il était question du mariage d'une princesse française avec Ferdinand, c'était d'une manière vague et dans une phrase tellement indépendante du reste de la lettre que Napoléon, en la faisant imprimer dans le *Moniteur* du 5 février 1810, fit retrancher ce passage sans que le fil des idées parût le moins du monde interrompu. Cette lettre, si hautaine et si équivoque, ravit néanmoins le chanoine Escoiquitz, qui, écrivant alors de Vittoria à un de ses amis, lui marquait que les termes lui manquaient pour rendre grâce au Tout-Puissant de l'heureuse issue que la lettre de Napoléon pronostiquait à ce voyage. Ici se place l'offre que fit à Ferdinand le duc de Crillon-Mahon (*voy.* ce nom), de ménager son évasion sur Bilbao, ce qui eût sans doute prévenu bien des malheurs pour la France comme pour l'Espagne. Au moment du départ, le peuple de Vittoria voulait s'opposer au voyage du prince. Tout fut inutile; et après avoir calmé ce mouvement, Ferdinand, toujours sous l'inspiration du chanoine, publia un décret dans lequel il affirmait « qu'il était assuré de la sincère et cordiale amitié de l'empereur des Français, et qu'avant quatre ou six jours le peuple espagnol rendrait grâce à Dieu et à la prudence de S. M. de l'absence qui était actuellement l'objet de ses inquiétudes. » Arrivé à Bayonne, Escoiquitz ne tarda pas à perdre toutes ses illusions. Il eut avec Napoléon au château de Marrac, le 21 avril, cette fameuse conférence dans laquelle celui-ci traita avec beaucoup de douceur et de bonté le chanoine, qui sut avec adresse donner des éloges au conquérant, sans

montrer moins d'énergie à défendre les intérêts de son auguste élève. « En protégeant Ferdinand, » disait-il, l'empereur gagnerait l'estime et l'affection de l'Espagne; mais en cherchant à sou-
« mettre la nation à un joug étranger, il perdrait
« à jamais son amitié. » Bonaparte repoussa ces pronostics : « Les nobles et les classes élevées, » dit-il, se soumettront pour leurs propriétés; « quelques sévères châtiments tiendront la popu-
« lace en repos. » Il déclara qu'il était déterminé à exécuter son plan, dùt-il en coûter la vie à 200,000 hommes. « La nouvelle dynastie, répli-
« qua Escoiquitz, sera dans ce cas placée sur un
« volcan; la force seule pourra retarder l'explo-
« sion. Il faudra que Votre Majesté ait sans cesse
« 2 à 300,000 hommes dans les provinces pour
« empêcher les révoltes. Le nouveau roi régnera
« sur des cadavres... La guerre d'Espagne sera
« une hydre renaissante, » etc. Napoléon interrompit le chanoine en lui faisant observer qu'il allait trop loin, que jamais ils ne tomberaient d'accord; puis il ajouta que le lendemain il ferait connaître le parti qu'il aurait irrévocablement pris. Dans le cours de cette première conversation, frappé de la hardiesse et de la présence d'esprit du chanoine, l'empereur lui avait dit, souriant agréablement et en lui tirant familièrement l'oreille : « On m'a beaucoup parlé de vous, chanoine, » et je vois en effet que vous en savez long. — « Pardonnez-moi, sire, répondit Escoiquitz, mais il paraît que V. M. en sait bien plus long que moi. Les faits le prouvent, et certainement l'avantage n'est pas de mon côté. » En quittant Napoléon, Escoiquitz informa le roi Ferdinand et son conseil de tous les détails de l'entretien, et n'oublia point d'ajouter que l'empereur paraissait disposé à donner à Ferdinand, en échange de la cession de l'Espagne, l'Étrurie qui serait érigée en royaume. Le lendemain, dans une seconde conférence, Napoléon, sans chercher à colorer sa politique intéressée, déclara que sa volonté était que les Bourbons cessassent de régner sur l'Espagne, et que sa famille les remplaçât. Il continua à argumenter sur ce texte avec Escoiquitz, qui osa lui dire : « Je n'ignore pas que notre jeune monarche était enfermé à Madrid dans le filet que vous tenez à Bayonne. » L'empereur, qui était de la meilleure humeur possible, lui tira encore l'oreille avec une rudesse tout amicale, et lui dit : « Ainsi, chanoine, vous ne voulez pas entrer dans mes vues? — Bien au contraire, répliqua Escoiquitz, je voudrais pouvoir persuader à V. M. d'adopter les miennes, fût-ce même aux dépens de mes oreilles. » Chargé ainsi par Bonaparte d'engager le roi Ferdinand à accepter le grand duché d'Étrurie en échange de ses États, le chanoine reprit : « Sire, la résolution de V. M. m'affecte d'autant plus douloureusement, qu'outre le malheur de mon roi et de ma patrie, j'aurai à gémir sur la perte de la réputation de ceux qui étaient avec moi auprès du roi, lorsqu'il s'est

« décidé à venir à Bayonne. On nous considérera
 « comme en étant les auteurs, et je serai particu-
 « lièrement blâmé. Bien que le roi, sans nous avoir
 « consultés, ait donné sa parole à votre ambassa-
 « deur de se rendre à votre rencontre, et qu'il ait
 « même fixé le jour, nous ne pourrions pas nous
 « soustraire à l'accusation de n'avoir pas réuni nos
 « efforts pour épargner à S. M. une aussi grande
 « imprudence. — Chanoine, répliqua l'empereur,
 « tranquillisez-vous. Vous ne pouviez deviner mes
 « intentions, que personne ne connaît. On vous
 « rendra la justice qui vous est due; vous vous êtes
 « comporté en honnête homme et en sujet fidèle. »
 Ce jour-là (22 avril) et les jours suivants, Napoléon
 eut en présence d'Escoiquitz, avec les ducs de San-
 Carlos et de l'Infantado, et avec don Pedro Ceval-
 los, des conférences dans lesquelles les uns et les
 autres invoquèrent, à peu de chose près, les rai-
 sons que le chanoine avait fait valoir. Escoiquitz
 eut encore sans succès quelques entretiens avec
 l'empereur, puis avec le général Savary, avec
 Champagny, ministre des relations extérieures,
 enfin avec l'abbé de Pradt; mais tout cela fut inu-
 tile. Un matin il fit à Napoléon, devant le roi
 Ferdinand et son frère l'infant don Carlos, un
 assez long discours, dans lequel il cherchait à le
 détourner de ses funestes desseins au nom de sa
 gloire, de ses propres intérêts, et par la compassion
 que devaient lui inspirer de malheureux princes,
 véritables orphelins, puisqu'ils trouvaient dans
 leurs parents la haine la plus implacable en
 échange des sentiments les plus respectueux. Es-
 coiquitz parla avec tant de force et de sensibilité,
 que l'empereur s'attendrit; mais, craignant de
 céder à son émotion, il interrompit brusquement
 l'orateur, et se retourna vers les princes en disant :
 « Ce chanoine a beaucoup d'amitié pour Vos Al-
 « tesses. » Le même soir Napoléon dit en plaisan-
 tant au duc de l'Infantado : « Le chanoine m'a fait
 « une harangue dans le genre de celles de Cicéron;
 « mais il ne veut absolument point adopter mon
 « plan. » Toutefois, en persévérant dans ses pro-
 jets, Bonaparte laissait percer une grande estime
 pour Escoiquitz, qu'il appelait ordinairement *le*
petit Ximènes. On peut voir dans le *Mémorial de*
Sainte-Hélène qu'il professa toujours cette opi-
 nion. Si les Espagnols ne prononcent aujourd'hui
 qu'avec animadversion le nom d'Escoiquitz, les
 étrangers lui ont rendu plus de justice : témoin
 Walter Scott, qui, dans la *Vie de Napoléon*, porte
 ce jugement remarquable : « En dépouillant le
 « fils d'une autorité que la violence avait usurpée
 « sur le père, Napoléon avait raison; mais la logi-
 « que des rois doit-elle être seule consultée quand
 « il s'agit du salut des nations ? Don Escoiquitz
 « voyait avec plus de finesse et avec plus de pro-
 « fondeur, lorsqu'il ouvrit à l'empereur une voie
 « courte et sûre pour terminer ce grand différend.
 « Ferdinand avait demandé à Napoléon l'honneur
 « de s'allier au sang impérial d'un héros, en épou-
 « sant une de ses nièces. Le chanoine conseilla

« d'obtempérer à cette requête. Peut-être y voyait-
 « il la garantie de sa fortune; mais celle de l'Es-
 « pagne aussi n'était-elle pas moins assurée ? et
 « cet acte d'une politique transcendante ne chas-
 « sait-il pas les Anglais de la Péninsule, pour la
 « mettre bientôt tout entière, et sans coup férir,
 « sous la main de Napoléon ? Que de fois dans son
 « exil ce prince a regretté de n'avoir pas écouté
 « ce bon chanoine ! » etc. Cependant il ne restait
 plus à Ferdinand qu'à faire tenir conseil sur l'ab-
 dication de la couronne d'Espagne, qu'on lui de-
 mandait en échange de l'Etrurie. Escoiquitz opina
 d'abord pour l'abdication et l'échange; mais il ne
 tarda pas à se rétracter, et le 27 avril il remit sa
 nouvelle opinion écrite et signée de sa main, dans
 les termes suivants : « Ensuite des ordres de S. M.
 « qui enjoignent aux membres de son conseil et
 « aux personnes marquantes de sa suite de mettre
 « par écrit leur opinion sur cette question : *S. M.*,
 « dans la position critique où elle est, doit-elle faire
 « l'abdication qu'on lui demande ? je déclare que je
 « ne suis point d'avis que cette abdication ait lieu.
 « Pourquoï j'ai signé. Bayonne, 27 avril 1808.
 « J. ESCOQUIZ. » Malgré cette opposition éner-
 gique, la majorité du conseil vota pour l'abdi-
 cation : Escoiquitz fut chargé par Ferdinand d'en
 dresser l'acte, et de signer avec le maréchal Duroc,
 à Bayonne, le 10 mai suivant, le traité qui réglait
 les termes de la cession du prince des Asturies, et
 fixait sa pension ainsi que celle des infants. Es-
 coiquitz fut encore le rédacteur de la proclama-
 tion publiée à Bordeaux le 12 mai, par laquelle le
 prince des Asturies et les infants D. Carlos et
 D. Antonio annoncèrent l'abdication et les ces-
 sions qui venaient d'être faites, et recommandè-
 rent aux Espagnols « d'attendre en repos l'effet
 « des vues sages et du pouvoir de S. M. I. qui
 « devaient leur procurer le bonheur, unique
 « objet des souhaits de LL. AA. » Le comte de
 Toreno a vivement reproché à Escoiquitz de s'être
 prêté à la rédaction de ces diverses transactions.
 « Quoiqu'il n'eût fait qu'obéir aux ordres de Fer-
 « dinand, dit cet historien, son nom, assez souillé
 « déjà, n'en demeure pas moins flétri. Godoy et
 « Escoiquitz étaient les deux hommes dont la fu-
 « neste administration et les mauvais conseils
 « avaient porté les plus grands coups à la monar-
 « chie. Tous deux, réciproquement l'objet de la
 « faveur intime de Charles et de Ferdinand, de-
 « vaient à ce titre mille fois le sacrifice de la vie,
 « plutôt que de laisser méconnaître leurs droits. »
 Quant à la proclamation, Toreno ajoute : « Escoi-
 « quitz, depuis, osa prétendre qu'il avait voulu
 « par là exciter les Espagnols à soutenir la cause
 « de leurs princes légitimes. Si ce fut réellement
 « son intention, l'on voit qu'il n'y avait pas plus
 « de clarté dans ses écrits que de prévoyance dans
 « ses actes. » Les faits répondent à ces incrimina-
 tions; les Espagnols virent dans la proclamation
 de Bordeaux ce qu'il fallait y voir : l'œuvre de la
 violence et de la contrainte; ils comprirent ce

qu'il y avait au fond de ces phrases entortillées ; ils accueillirent le manifeste comme un appel au peuple ; les esprits s'enflammèrent en faveur de l'ancienne dynastie ; effet que Bonaparte était loin de prévoir. Laissons au surplus Escoiquitz caractériser lui-même cette pièce : « Je la rédigeai, » dit-il, dans l'appartement du grand-maréchal « Duroc. C'était plutôt un appel aux fidèles Espagnols pour soutenir la cause de leurs princes « légitimes, qu'une invitation à recevoir de nouveaux souverains ; et je fus étonné que Napoléon « à qui je la donnai, et le grand-maréchal Duroc, « n'en aient pas soupçonné l'artifice. » Les princes étaient encore à Bayonne, qu'Escoiquitz eut l'occasion de déployer cette énergie audacieuse qui lui avait fait braver en face Godoy, alors que toute la cour de Charles IV tremblait devant ce favori. Ferdinand VII et les infants se rendaient un jour, à pied, de leur hôtel à celui qu'habitait le vieux roi, lorsque des gendarmes déguisés, croyant qu'ils fuyaient, les arrêtèrent. L'un d'eux porta les mains sur l'infant D. Carlos. Escoiquitz, indigné de cette insulte, osa dire devant le ministre des relations extérieures, Champagny, et d'autres courtisans de l'empereur : « Vous qui vous vantez « d'être la nation la plus polie de l'Europe, vous « abusez de la force ; les peuples les plus barbares « ne tiendraient point une conduite pareille à « celle que vous tenez à l'égard des princes espagnols. L'Espagne vengera ces injures ; elle « rendra cent fois les outrages qu'on lui prodigue. Bientôt peut-être un changement inattendu amènera l'instant de la vengeance. » Napoléon, au lieu de se fâcher de cette courageuse sortie, chargea l'évêque de Poitiers, M. de Pradt, d'informer Escoiquitz en son nom qu'il était touché de l'insulte faite aux princes ; qu'elle était l'effet d'un malentendu ; que des ordres sévères avaient été donnés pour que de pareils abus ne se renouvelassent pas. Escoiquitz accompagna Ferdinand à Valençay. Là encore il fut le rédacteur et l'un des signataires d'une adresse, datée du 22 juin, dans laquelle les officiers de Ferdinand et des infants « prenaient serment d'obéissance à la nouvelle constitution et de fidélité au roi d'Espagne Joseph I^{er} » (1). Cette démarche fut le résultat d'une injonction faite par le prince de Talleyrand, au nom de Napoléon. Escoiquitz et ses collègues y cédèrent afin d'éviter pour les princes de plus grands malheurs. « Re-pousser cette proposition, dit-il dans ses *Mémoires*, eût été livrer S. M. et LL. AA. à Napoléon, « qui les eût environnés de Français à ses ordres, et dont le dévouement à ses volontés pouvait avoir les suites les plus funestes. Pour accorder notre répugnance et ce que la prudence « prescrivait, j'écrivis, d'après l'avis de S. M. et « des princes, au roi intrus une lettre conçue

« dans les termes les plus mesurés. » Toreno a dénaturé le sens de cette lettre, pour l'imputer à crime à son auteur. Elle portait que les exposants espéraient *qu'en considération du besoin* que les princes éprouvaient *de la continuation de leurs services*, le roi Joseph voudrait bien *confirmer leur autorisation de séjour à Valençay* ; et que, *par égard même pour les princes*, il serait permis aux exposants de *jouir des emplois et des biens dont ils sont en possession en Espagne*, etc. ; puis suivait ce paragraphe, qui donnait à toutes ces protestations un caractère d'éventualité qui les rendait conditionnelles et par conséquent nulles : « Une fois assurés, par ce moyen, que tout en servant « LL. AA. RR. ils n'en seront pas moins considérés comme sujets fidèles de V. M. C. et comme « véritables Espagnols, ils seront prêts à obéir « avec une soumission aveugle à la volonté de « V. M. C., quelque destination qu'elle leur réserve, » etc. Bientôt l'empereur demanda une nouvelle renonciation à Ferdinand, promettant en échange de l'envoyer au Mexique avec toute la famille royale d'Espagne. Escoiquitz fut chargé, avec le duc de San-Carlos, de suivre cette négociation. « Nous ne perdimes pas un instant, dit-il « dans ses *Mémoires*, pour nous rendre à notre « destination, et vérifier si Napoléon aurait la folie d'exécuter ce projet inconcevable. Il était « évident que Ferdinand, en liberté, aurait pu « trouver dans ses sujets du Nouveau-Monde des « moyens certains de rendre nulle, en rentrant « en Europe, une cession absolument illusoire. » Mais la réflexion vint éclairer l'empereur ; il prolongea le temps auquel il devait recevoir Escoiquitz et San-Carlos. Le chanoine, pendant son séjour à Paris, fut admis dans la société intime du prince de Talleyrand. On savait déjà que ce ministre était tombé dans la disgrâce de Napoléon, à qui lui-même ne pardonnait pas de l'avoir trompé sur la vraie direction que devaient prendre les affaires d'Espagne. Escoiquitz, cherchant d'autres appuis pour la cause de Ferdinand, eut plusieurs conférences secrètes avec les ministres d'Autriche, de Prusse et de Russie, une entre autres avec M. de Metternich, dans le cabinet d'histoire naturelle du Jardin des plantes. Ces démarches avaient pour objet principal d'engager tous les souverains de l'Europe à se coaliser contre Napoléon. Mais bientôt le chanoine fut exilé à Bourges, sous prétexte qu'il ne s'était pas fait présenter à l'empereur par le duc de Frias, alors ambassadeur du roi Joseph à Paris. Son séjour à Bourges dura quatre ans et demi. Escoiquitz employa ce loisir forcé à la culture des lettres et aux devoirs de son état, visitant les hôpitaux et soulageant avec autant de zèle les Français que les Espagnols. Pour avoir plus à donner, il se retira à la campagne et se retrancha sur toutes ses dépenses. Les succès de la coalition européenne ayant forcé Napoléon à se dessaisir de l'Espagne, le conquérant détrompé revint alors, mais trop tard, aux vues primitives du chanoine

(1) Les autres signataires étaient le duc de San-Carlos, le marquis de Ayerbe, le marquis de Feria, don Antonio Correa, don Pedro Macanaz.

Escoiquitz. Celui-ci fut rappelé à Valençay le 14 décembre 1815, et, de concert avec le duc de San-Carlos, conduisit une négociation mystérieuse confiée par l'empereur au comte de Laforest, pour mettre un terme à la captivité de Ferdinand. Le 15 mars 1814, Escoiquitz partit pour la Péninsule avec son auguste élève et reprit ses fonctions de conseiller d'Etat. Il conseilla et justifia par écrit toutes les mesures de rigueur qui frappèrent les partisans de Joseph ou ceux des cortès. Il fut nommé alors patriarche des Indes (dignité qui correspond à celle de grand aumônier en France); mais il ne reçut jamais ses bulles d'institution. Bientôt il éprouva quel fond l'on peut faire sur la reconnaissance des rois. L'opinion publique l'accusait d'imprévoyance et de faiblesse pour avoir conseillé le voyage de Bayonne. Pendant la captivité de Ferdinand VII, don Blas Ostolaza, confesseur de ce prince, avait prononcé et publié à Cadix un *Sermon patriotique et moral*, dans lequel il inculpait grièvement Escoiquitz et d'autres personnages distingués. Ce sermon fut réimprimé à Malaga au mois de mai 1814 (1). Escoiquitz, indigné, exigea une rétractation publique d'Ostolaza, qui ne la refusa point. Elle est datée du 4 juin (2); mais le coup était porté. Ferdinand VII était si peu disposé à soutenir son ancien conseiller, qu'il nomma Ostolaza son chapelain d'honneur et doyen de la cathédrale de Carthagène, avec un revenu de 70,000 fr. Escoiquitz espéra prévenir la disgrâce qui le menaçait en publiant une brochure intitulée : *Les fameux traîtres réfugiés en France, ou Apologie du décret royal du 30 mai*. Dans cet écrit Escoiquitz prodiguait le reproche et l'injure à tous ceux qu'avait frappés ce décret, c'est-à-dire aux anciens serviteurs de Charles IV ou de Ferdinand VII qui avaient reconnu le pouvoir de Joseph Bonaparte. Cette manifestation peu honorable d'un dévouement exagéré ne toucha point du tout Ferdinand, qui ne tarda pas à abandonner son ancien favori à la clameur publique. Au mois de novembre 1814, lors de la disgrâce du ministre Macanaz, Escoiquitz dut quitter Madrid et se retirer à Saragosse. Bientôt même il fut enfermé au château de Murcie. Rappelé de nouveau à la cour, il ne reprit jamais son ascendant sur l'esprit du roi. Disgracié de nouveau, il fut relégué à Ronda, en Andalousie, où il mourut le

(1) Dans l'ouvrage intitulé *Ferdinand VII à Valençay*, Ostolaza, entre autres imputations calomnieuses, accusa Escoiquitz d'avoir écrit une lettre de félicitation à Joseph sur son avènement au trône d'Espagne, d'avoir fait renvoyer tous les Espagnols de la suite du roi, etc. Le duc de San-Carlos était l'objet des mêmes imputations. Ostolaza accusa en outre d'immoralité le prince de Talleyrand et ses entours (voy. la note qui suit).

(2) Dans sa rétractation, Ostolaza s'exprimait ainsi : « J'ai voué à Votre Excellence que le court séjour que je fis à Valençay, mon ignorance de la langue française, les renseignements qu'on me donna sur la famille du prince de Bénévent, mon zèle pour la conservation des mœurs et de la piété de notre jeune souverain et des infants, m'ont fait mal juger la famille de Talleyrand et ses projets, ainsi que la conduite du duc de San-Carlos et la vôtre. » L'ignorance d'Ostolaza était telle qu'il prit pour la province espagnole de Navarre le château de Navarre, situé près de Paris, et cédé par Napoléon à Ferdinand VII par le traité de Bayonne.

19 novembre 1820. Escoiquitz, dont la réputation d'homme d'Etat, assez répandue en Europe, a été contestée par ses compatriotes, était un de ces politiques qui ne voient dans le gouvernement des peuples que la volonté du souverain : aussi se prononça-t-il violemment en 1814 contre la constitution de Cadix et contre ses partisans. Du reste, il est prouvé que si Napoléon eût été de bonne foi, Escoiquitz avait bien vu l'affaire d'Espagne dans l'intérêt des deux nations. Le savant chanoine avait beaucoup écrit à diverses époques de sa vie pendant les loisirs forcés de l'exil ou de la prison. On a de lui, outre l'ouvrage intitulé *Les fameux traîtres*, etc., dont il vient d'être parlé : 1^o *Les Nuits d'Young*, traduites en vers espagnols, 1797, 2 vol. in-8^o. Le traducteur a supprimé toutes les idées philosophiques qui auraient pu faire condamner son livre par le saint-office. 2^o *Mexico conquise*, poème épique, Madrid, 1802, 1 vol. in-8^o. 3^o *Le Paradis perdu*, de Milton, avec les notes d'Addison, traduit en vers espagnols, Bourges, 1812, 5 vol. in-8^o. On voit par cette date que cet ouvrage, qui est le plus considérable de ceux de l'auteur, est le fruit de son exil en France. 4^o *Exposé des motifs* qui ont engagé, en 1808, S. M. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne; présenté à l'Espagne et à l'Europe (imprimé en Espagne et en espagnol), traduit en français par D. J.-M. de Carnerero, Toulouse, 1814, in-8^o. Le même ouvrage parut, deux ans après, traduit librement dans la même langue (par Bruand), augmenté d'une notice historique sur don Juan Escoiquitz, Paris, 1816 (voy. BRUAND). Ce Mémoire a été réimprimé, en 1825, dans la *Collection complémentaire des mémoires relatifs à la révolution française*. Il existe encore une autre traduction française de cet ouvrage, qui fit une grande sensation lors de sa publication, et qui renferme les documents les plus curieux sur les premières révolutions de l'Espagne. L'*Exposé* a d'ailleurs été traduit en anglais, en allemand, etc. Dans cet ouvrage, le chanoine Escoiquitz s'exprime sur son propre compte en homme franc, loyal; mais les raisons qu'il donne de sa conduite politique sont très-faibles; particulièrement les raisons qu'il accumule afin d'établir les *puissants motifs* du roi Ferdinand et de son conseil pour ne pas soupçonner les sinistres projets de Napoléon contre la dynastie des Bourbons d'Espagne. « C'est évidemment sur des « suppositions gratuites, a dit le traducteur Bruand, « dans sa notice sur le chanoine, qu'Escoiquitz « s'efforça d'excuser l'avis qu'il fit adopter à Ferdinand d'aller à Bayonne se mettre à la discrétion de Bonaparte. » Dans une note de ses Mémoires, Escoiquitz a cru devoir se justifier des éloges qu'il avait adressés à Napoléon : « Ce langage était nécessaire, dit-il, pour tirer parti de « cet homme vain et féroce. La vérité ne pouvait « arriver à son cœur que sous le voile de la flatterie. J'étais à Bayonne, je parlais à Attila; il « est inutile que j'en dise davantage. » Comment

le chanoine n'a-t-il pas vu que la condamnation positive de sa conduite et la réfutation la plus formelle de ses *Mémoires* étaient renfermées dans ces seuls mots : *J'étais à Bayonne? 5^e Réfutation d'un mémoire contre l'inquisition*, Madrid, 1814, in-8°. Tous ceux qui ont connu Escoiquitz pensent que cette apologie d'un tribunal justement exécuté n'avait été inspirée à son auteur que par le désir de prévenir la disgrâce de Ferdinand. En effet, personnellement, le chanoine était plein de tolérance et de lumières, et il l'avait bien prouvé pendant son séjour à Bourges. 6^e *Monsieur Botte*, roman de Pigault-Lebrun, traduit en espagnol avec des suppressions et corrections. Escoiquitz a laissé manuscrits plusieurs ouvrages destinés à l'éducation. Composées pendant son dernier exil, ces productions n'ont vu le jour qu'après sa mort : 1^o une continuation des *Lecciones de aritmetica para uso de los niños*, de Moreno, 1824; 2^o *El amigo de los niños*, trad. dal français (de l'abbé Sabatier), 1823; autre édition, Paris, 1840, in-18. 3^o *Tratado de las obligaciones del hombre en la sociedad*, Bordeaux, 1826, in-18. Ces ouvrages, réellement dignes d'éloge, prouvent que le chanoine Escoiquitz aurait mieux fait de se renfermer dans ses attributions de précepteur et de prêtre que de trancher de l'homme d'État. Quoi qu'il en soit, on estimera toujours celui qui ne cessait de répéter à son royal disciple : « Qu'il convenait de « s'entourer de conseillers fidèles, sages et prudents; d'adopter sur les affaires d'État l'opinion « la plus naturelle, sans se laisser influencer par « aucun conseiller, pas même par lui (Escoiquitz), « sujet à errer beaucoup plus que ceux qui avaient « plus de mérite que lui, et à être corrompu, « quoiqu'il fût homme d'honneur au moment où il « parlait ainsi. » On a publié : *Notice sur le séjour de S. Exc. D. Juan d'Escoiquitz dans la ville de Bourges*, par J.-R. Chevalier de St-Amand, Bourges, 1814, in-8° de 2 feuilles. Cet écrit, qui a pour objet de préconiser la conduite du bon chanoine pendant son exil, est accompagné d'une version espagnole et orné d'un beau portrait d'Escoiquitz, dont la noble physionomie annonçait un homme de bien. D—R—R.

ESCORBIAC (JEAN D'), seigneur de Bayonnète, né à Montauban dans le 16^e siècle, était devenu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira le goût de la poésie. Il ne la cultiva d'abord que par délassément; mais son père, conseiller à la chambre mi-partie de Castres, étant mort, laissant ses affaires dans un assez grand désordre, il imagina de faire tourner au rétablissement de sa fortune le talent qu'il croyait avoir. Escorbiac prit Ronsard pour modèle; mais il n'était pas doué de la même facilité, puisqu'il consacra plusieurs années à composer un poème très-médiocre, intitulé *la Christiade*, contenant l'histoire sainte du Prince de la vie, Paris, 1613, in-8°. Il remonte dans le premier livre à la création du monde et au péché originel, et ce qui est très-plaisant, c'est qu'il comprend XIII.

les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Les quatre autres livres contiennent la vie de Jésus-Christ. Le style est peut-être même au-dessous de l'invention et de la conduite. Cet ouvrage, le seul qu'on connaisse d'Escorbiac, n'a pas laissé de trouver des admirateurs. W—s.

ESCOUBLEAU. Voyez SOURDIS.

ESCOUSSE (VICTOR), poète dramatique, dont le nom est inséparable de celui d'Auguste Lebras, son ami d'enfance, son collaborateur, son compagnon, pendant leur courte vie et à l'heure de la mort, naquit en 1813, et Lebras en 1816. Tous deux débutèrent dans la carrière dramatique par une tragédie intitulée *Farruch le Maure*. Le succès de cet essai, représenté au théâtre de la Porte St-Martin, était bien de nature à donner de hautes espérances à ces jeunes poètes. On y remarquait, il est vrai, tous les défauts de l'école romantique, mais, en récompense, une énergie de pensée, une hardiesse d'expression qui promettaient beaucoup. Sans doute la grande figure d'*Othello* avait servi de modèle au rôle du Maure Farruch, mais la copie offrait des traits vraiment originaux. L'indifférence avec laquelle *Pierre III* fut accueilli quelque temps après à la Comédie française dissipa les trop séduisantes illusions de gloire et de fortune que s'était faites Victor Escousse; enfin la chute récente, au théâtre de la Gaité, de *Raymond*, mélodrame qu'il avait composé en société avec Lebras, lui porta le dernier coup. Tandis que tant de poètes de l'école romantique n'usaient que comme d'un langage convenu, et sans tirer à conséquence pour leur vie personnelle, des sentiments exagérés et de l'exaltation réfléchie qui caractérise leur manière, l'âme ardente et ingénue d'Escousse avait pris au sérieux ce sentimentalisme effréné. Il n'était pas de ces poètes dont parle Boileau, qui,

... Toujours bien mangeant, meurent par métaphore.

C'était bien réellement que la vie ne lui apparaissait plus que *décolorée*; il lui fallut la mort pour en finir avec ses discussions de gloire et son marasme poétique. Lebras, autre enfant non moins sincère dans ce coupable égarement, devait partager sa funeste résolution. Enthousiastes de poésie et de liberté, tous deux passionnés et mélancoliques, ils se complaisaient à gémir sur les misères de ce monde, et parlaient de la nécessité de le quitter : toutefois, comme ils menaient la joyeuse vie des coulisses, rien ne pouvait faire prévoir à leurs familles et à leurs amis leur si prochaine catastrophe. Escousse mit trois jours à préparer le suicide, et il le fit avec un flegme qui épouvante. Afin qu'on n'entrât pas chez lui en son absence, il avait retiré à la portière de sa maison la clef de son logis, qu'il avait coutume de laisser chez elle. Les instruments de sa mort étaient disposés; il craignait que leur vue n'éveillât les soupçons. Le 16 février 1832, il se rendit avec

Lebras chez une marchande où il acheta du charbon. Cette femme a dit depuis qu'Escousse s'étant tourné vers son ami, lui avait demandé : « Pensez-vous que nous en ayons assez comme cela ? » La fille de la marchande apporta le charbon, qu'on lui fit déposer dans l'antichambre, et les deux amis se séparèrent. Le soir Escousse écrivit à Lebras : « Je t'attends à onze heures et demie, le rideau sera levé. Arrive, afin que nous précipitions le dénouement. » Lebras arriva avant l'heure indiquée : les réchauds étaient allumés ; ils fermèrent avec du papier les fentes des portes et fenêtres. A onze heures et demie une actrice du théâtre de la Porte-Saint-Martin, madame Adolphe, dont l'appartement n'était séparé de celui d'Escousse que par une mince cloison, entendit en rentrant chez elle des râlements de mort ; elle appela : « Monsieur Escousse, est-ce que vous souffrez ? » Répondez, c'est moi : voulez-vous que j'appelle du secours ? » Il n'y eut pas de réponse. Elle court chez M. Escousse père, le réveille, l'emmène effrayée à la porte de l'appartement. En entendant ces deux respirations mourantes, qui répondaient l'une à l'autre, le père conçut tout à coup l'idée que son fils était avec une maîtresse ; il se prit à sourire et parut croire que la jeune femme avait agi par un sentiment de jalousie contre une rivale plus heureuse : « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, pourquoi il a refusé d'ouvrir ? » Le lendemain, quand le père inquiet de ne pas voir enfin son fils, eut été de nouveau frapper inutilement chez lui, qu'il eut couru aux bains où ce jeune homme allait quelquefois dans la matinée, il revint à cette porte fatale, la fit enfoncer, et vit les réchauds, la terrine qui avait contenu le charbon consumé, puis les deux cadavres qui se tenaient la main. On trouva sur une table la note suivante, écrite de la main d'Escousse : « Je désire que les journaux qui annonceront ma mort ajoutent cette déclaration à leur article : Escousse s'est tué parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si elle y a. — Je désire que l'épigraphie de mon livre soit : »

« Adieu, trop inféconde terre,
Fleaux humains, soleil glacé ;
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu, j'aurai passé.
Adieu, palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu :
L'air manquait, j'ai fermé mes ailes :
Adieu. »

De tels sentiments parlent assez d'eux-mêmes : on y reconnaît un jeune homme sans principes, et qui, dans la supériorité de ses dons intellectuels, n'avait trouvé que le moyen d'épuiser plus vite à vingt ans la coupe des goûts et des plaisirs qui corrompent et énervent l'âme. Le jour de sa mort les journaux annoncèrent qu'une jolie actrice avait été à cette fatale nouvelle atteinte d'un ac-

cès de folie. C'était sans doute la rivale que le père d'Escousse avait supposé être avec son fils dans la nuit du double suicide. On est moins attristé, quand on lit l'expression des dernières pensées d'Auguste Lebras. Au moins il songeait à son père, à sa mère, à ses frères ; au moins prit-il quelques mesures pour leur cacher le crime par lequel il terminait son existence à peine commencée : « Mon bon père et ma bonne mère, écrit-il, je vous trace ces lignes sur le lit de la mort. Une maladie cruelle, causée par un grand travail, a ruiné mes forces. Je vais mourir... De grâce, pensez quelquefois à votre Auguste, qui vous attend dans un monde meilleur. Oh ! si maintenant la santé m'était offerte, je la refuserais : car je regarde la tombe comme un bien, l'existence m'est à charge... je meurs, et pourtant ne me plaignez pas ; car mon sort doit exciter plus d'envie que de pitié... ceux-là seuls sont à plaindre qui se ruent dans la tombe du monde. — Adieu..., adieu... Mille baisers ! — Mes frères, mes sœurs, recevez aussi le dernier adieu de votre frère ; il s'endort pour l'éternité ; priez pour lui, mais ne le plaignez pas. » Lebras avait écrit une autre lettre au docteur Salandière, son médecin, pour l'engager à cacher à ses parents qu'il fût mort par un suicide. On admire en frémissant le calme avec lequel l'infortuné poussa jusqu'au bout cette dissimulation puisée dans un sentiment respectable : on s'étonne même que ce sentiment ne l'ait pas arraché à sa fatale résolution, ou plutôt à l'ascendant funeste de V. Escousse. Car lui, Lebras, n'avait que seize ans ! Auprès de lui Escousse était un homme sans doute, et l'enfant se fit complice du double suicide, par ce respect humain, cette mauvaise honte qui a tant de pouvoir sur l'adolescence. Les obsèques d'Escousse et de Lebras eurent lieu le 19 février avec une sorte d'appareil. Des paroles touchantes furent prononcées sur leur cercueil. Le chansonnier Béranger leur a consacré quelques stances intitulées *le Suicide*. Dans une note jointe à ces stances, il cite quelques traits de la vie d'Escousse. En 1850, le 28 juillet, ce jeune homme avait combattu tout le jour à la place de Grève, et s'était trouvé le lendemain à l'invasion du Louvre et des Tuileries. M. Béranger raconte encore qu'un jour, sur le point d'être surpris avec une personne que sa présence pouvait compromettre, Escousse se précipita d'un second étage dans une cour pavée, sans qu'il en résultât pour lui ni blessures ni contusions. On a d'Escousse et de Lebras quelques poésies fugitives qui ne sont pas sans agrément. D-R-R.

ESCUPIER (JEAN-FRANÇOIS), né en 1760, dans les environs de Toulon, était marchand de draps dans cette ville avant la révolution. Il embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur, et fut nommé, en 1790, juge de paix, puis député du Var à la Convention nationale, où, dès le commencement, il siégea au sommet de la Montagne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort et contre

l'appel au peuple; il était absent lors de l'appel nominal sur la question du sursis à l'exécution. Ayant ensuite reçu une mission pour les départements méridionaux avec Gasparin et Granet, il fut présent à la reprise de Toulon, et il s'est longtemps vanté d'avoir pris à cet événement une très-grande part; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en eut beaucoup aux proscriptions qui en furent la suite. Rentré dans le sein de la Convention nationale après le 9 thermidor, il y resta fidèle au parti de la Montagne, et dénonça Fréron et Barras pour des dilapidations dans leurs missions à Marseille et à Toulon; mais il ne put fournir aucune preuve de cette accusation. Accusé ensuite lui-même d'avoir fomenté la révolte que le parti des terroristes avait fait éclater à Toulon, dans le mois de mai 1795, il fut arrêté et décrété d'accusation en même temps que Salicetti et Granet. Mais l'amnistie de brumaire an 4 (octobre 1795) le rendit à la liberté; et il alla reprendre à Toulon sa première profession. Il habitait encore cette ville en 1816, lorsque la loi contre les régicides l'obligea de quitter la France. Il se rendit en Afrique, et ce fut à Tunis qu'il reçut un asile, jusqu'à ce que ses amis obtinssent pour lui, en 1818, du gouvernement de Louis XVIII, une exception fondée sur ce que, dans les cent-jours de 1815, il n'avait rempli que des fonctions gratuites et non politiques (celles d'intendant de la santé publique). Revenu ainsi dans sa patrie, il y mourut paisiblement au mois d'avril 1819.

M—D. J.

ESCULAPE. Tant de fables ont été débitées sur ce fameux personnage, qu'on a élevé des doutes sur la réalité de son existence. Cicéron admet trois Esculape. Daniel Leclerc prétend qu'il n'y en a eu qu'un seul, qui était Phénicien, et que les Grecs, amateurs de la mythologie égyptienne, ont honoré sous le nom d'Ἀσκληπίος. Ce dictionnaire ne consacrant aucun article aux personnages fabuleux, nous ne pouvons admettre tout le merveilleux dont on s'est plu à décorer la naissance, la vie et la mort de ce médecin, dont les anciens ont fait un dieu. Nous ne croirons donc point, avec Pausanias, qu'Esculape soit fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, ni avec Pindare, que le centaure Chiron ait été son précepteur, à moins d'attribuer à ces personnages une existence autre que celle que leur donne la fable. On sait du reste que dans l'ancienne Grèce les généalogies des hommes qui s'étaient distingués par des talents éminents ou des actions héroïques étaient confondues avec celles des dieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs contrées se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Esculape; que ce médecin consacra sa vie entière au soulagement des malades; que son habileté dans l'art de guérir lui mérita des autels; que les Grecs, dans leurs récits hyperboliques, lui attribuaient des cures trop merveilleuses, et jusqu'au pouvoir de ressusciter les morts; qu'il eut deux fils, Machaon et Podalire, dont Homère a également célébré la valeur dans les combats et

les talents en chirurgie pendant le siège de Troie, et qui transmirent directement leurs connaissances à leurs descendants, nommés Asclépiades, parmi lesquels brilla surtout le grand Hippocrate. Si l'on en croit Suidas, Esculape mourut d'une inflammation du poulmon. Goulin présume qu'il naquit vers l'an 1521, et qu'il mourut vers l'an 1245 avant J.-C. Après la mort d'Esculape, la Grèce lui érigea partout des statues, et lui décerna des honneurs divins. Pour mettre les temples d'Esculape en rapport avec leur véritable destination, les prêtres habiles qui les desservaient avaient soin de les bâtir dans des lieux élevés, salubres, hors des villes, et de les rendre spacieux et commodes. On n'y admettait les malades qu'après les avoir agréablement préparés et distraits par toutes sortes de jeux et de cérémonies sanitaires. Les histoires des maladies, et surtout celles des guérisons éclatantes, étaient gravées sur des tables votives de métal, de marbre ou de pierre, que l'on suspendait aux murs et aux colonnes des temples, pour qu'on pût les consulter dans les cas analogues. Il paraît même qu'Hippocrate puisa une partie de sa doctrine sur le régime dans une série d'anciennes inscriptions exposées auprès du temple que les habitants de Cos avaient élevé en l'honneur d'Esculape. Les Romains, considérant aussi ce médecin comme l'inventeur et le protecteur de l'art de guérir, lui bâtirent un semblable monument dans l'île du Tibre. Plutarque l'appelle le prince des médecins. Suivant Celse, Esculape dut les autels qu'on lui érigea aux efforts qu'il fit pour tirer la médecine du chaos; et selon Galien, il apprit le premier aux hommes à raisonner sur leur santé. Il paraît s'être plus occupé du traitement des maladies externes que de celui des internes. On doit regarder comme supposés les livres qu'on nous a donnés sous le nom d'Esculape. R—D—N.

ESDRAS était de la race sacerdotale chez les Hébreux, fils ou plutôt petit-fils du grand prêtre Saraïas, mis à mort par ordre de Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. On croit qu'il accompagna Zorobabel en Judée lors du retour de la captivité, qui eut lieu au commencement du règne de Cyrus; il a écrit ce qui a rapport à ce voyage. Les Juifs avaient commencé à rebâtir le temple; mais leurs ennemis obtinrent de la cour de Perse un ordre qui leur défendait de continuer les travaux. Darius, fils d'Hystaspes, leva cette défense. Sur ces entrefaites Esdras était retourné à Babylone. Artaxerxes Longue-Main lui accorda, la 7^e année de son règne, des lettres patentes pour permettre à tous les Israélites de retourner dans leur patrie; il lui rendit les vases du temple qui n'avaient pas encore été restitués, et lui donna de l'or et de l'argent pour fournir aux frais des sacrifices qu'il voulait qu'on offrit dans la maison de Dieu; il ordonna à ses trésoriers des provinces au delà de l'Euphrate de fournir ce qui serait nécessaire pour le service du temple. Esdras, environné

d'une grande troupe d'Israélites, se mit donc en route pour Jérusalem. Etant arrivé sur les bords du fleuve Ahava, il invita tous les prêtres et tous les lévites qui étaient épars dans différentes contrées de se joindre à lui, et ils entrèrent tous en Judée au nombre de 1,775 hommes, l'an 467 ans avant l'ère vulgaire. Esdras, de retour dans sa patrie, apprend que des lévites et des juges se sont alliés avec des femmes étrangères; il déchire ses vêtements, et va dans le temple se livrer au silence et à la douleur; il y reste jusqu'au sacrifice du soir. Le peuple se rassemble bientôt autour de lui; il fait jurer à tous qu'ils congédieront les femmes idolâtres avec les enfants qui sont nés d'elles; tous s'y engagèrent par serment, et un an s'était à peine écoulé depuis le retour d'Esdras que les Juifs, dociles à la voix de leur chef, avaient déjà exécuté ce qu'exigeait d'eux la loi du Seigneur. Esdras avait été envoyé en Judée avec plein pouvoir de gouverner cette contrée. Il exerça ce pouvoir jusqu'à l'arrivée de Néhémie, qui vint à Jérusalem de la part d'Artaxerces, avec l'autorité de gouverneur; il paraît qu'Esdras continua d'exercer une grande autorité, puisque la seconde année de Néhémie il apprit aux lévites et au peuple comment ils devaient célébrer la fête des Tabernacles. Voilà ce qu'on sait de la vie d'Esdras. Josèphe dit qu'il mourut à Jérusalem; d'autres juifs croient qu'il mourut en Perse dans un second voyage qu'il fit auprès du roi Artaxerces, et qu'il était âgé de 120 ans. On montrait son tombeau dans la ville de Samuge. Esdras a retouché et rédigé ceux des livres des saintes Ecritures qui avaient pu souffrir quelque altération pendant les malheurs d'une aussi longue captivité que celle de Babylone. Il est probable qu'il composa le canon qui fixe à 22 le nombre des livres de l'Ancien Testament. Quelques écrivains le font inventeur de la Massore et des points-voyelles dont les Hébreux se servent aujourd'hui pour faciliter l'intelligence de leur langue; mais ces innovations sont postérieures à l'établissement du christianisme. On dit aussi, et l'on peut croire sans aucun inconvénient, qu'il a changé l'ancienne écriture hébraïque pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen; mais il ne faut pas croire, avec plusieurs Pères, St-Basile, St-Clément d'Alexandrie, St-Isidore de Séville, qu'Esdras ait dicté de nouveau toutes les divines Ecritures; elles n'avaient pu être entièrement perdues pendant la captivité. Il ne serait pas hors de vraisemblance que Malachie et Esdras fussent une seule et même personne. Malachie veut dire : Ange ou envoyé du Seigneur; le nom d'Esdras veut dire intendante. Nous avons quatre livres qui portent le nom d'Esdras; de ces quatre livres les deux premiers sont seuls reconnus comme authentiques par l'Eglise; le second de ces livres est aussi attribué à Néhémie, quoiqu'on y ait ajouté plusieurs choses de peu d'importance, et qui ne peuvent être de lui. On a attribué aussi

à Esdras les deux derniers livres des Rois et les Paralipomènes, qu'il paraît au moins avoir retouchés. Les juifs ont un grand respect pour sa mémoire; ils le regardent comme un grand homme d'Etat; les mahométans ont aussi de lui une très-haute idée, et ils racontent à son sujet des choses tout à fait merveilleuses. C—r.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, qui succéda, en l'an 628, à Christophe III. Il était né à P'hahajnakerd, dans la province de Nig. Lorsque Esdras fut élevé sur le trône patriarcal d'Arménie, l'empereur Héraclius revint de son expédition contre les Perses, avec le bois de la vraie croix, qui avait été enlevée par Khosrou II ou Chosroès. Héraclius fixa sa résidence pendant quelque temps dans la ville de Karin ou Théodosiopolis; il traita les Arméniens avec la plus grande bienveillance, et employa tous les moyens les plus propres à se concilier leur amitié. Majej, prince de Gnouni, qui jouissait de l'estime générale de la nation, fut nommé par lui gouverneur général de la partie de l'Arménie soumise à l'empire grec. Depuis le célèbre concile de Chalcedoine, l'Eglise d'Arménie était entièrement séparée de celle des Grecs. Héraclius entreprit de la réunir; il fit part de son projet au patriarche Esdras, qui entra entièrement dans ses vues. En conséquence, il convoqua un grand concile national à Karin; un grand nombre d'évêques et de vartabieds arméniens s'y trouvèrent, et après beaucoup de discussions, le patriarche Esdras et plusieurs évêques signèrent la réunion de leur église à celle des Grecs. Cet événement arriva en l'an 629. Tous les évêques de la partie de l'Arménie qui était soumise à l'empire grec acquiescèrent sans difficulté aux actes de ce concile; mais la plupart de ceux de l'Arménie persane refusèrent de le reconnaître. Quand Esdras revint à Tevin, capitale de l'Arménie et résidence des patriarches, un grand nombre de docteurs désapprouvèrent sa conduite et blâmèrent sa faiblesse. Jean Mairagometsi fut celui qui se déclina avec le plus de violence contre lui, et qui contribua le plus puissamment à éloigner l'Eglise arménienne de celle des Grecs. Le reste de la vie du patriarche Esdras fut troublé par des discussions avec son clergé. Les désagréments qu'on lui causa furent tels, qu'il mourut de chagrin en l'an 659, après avoir occupé le siège patriarcal pendant dix ans et huit mois. Il eut pour successeur Nersès III. S. M—n.

ESDRAS ANKEGHATSY (en arménien *Ezr* ou *Ezras*), écrivain arménien qui vivait dans le 5^e siècle de notre ère, naquit dans la province de Daron, où sa famille tenait un rang très-distingué. Il étudia l'éloquence sous le célèbre historien Moïse de Khoren, et bientôt il devint l'un des plus habiles rhéteurs de l'Arménie et un très-grand orateur. Il exerça pendant quelque temps les fonctions de secrétaire auprès de Vahan Mamikonian, sbarabied ou généralissime des armées arméniennes. Esdras se retira ensuite dans sa patrie, où il fonda

une école de grammaire et de rhétorique, qui a produit un grand nombre d'orateurs célèbres. Il mourut au commencement du 6^e siècle. Ses ouvrages, qui sont tous restés manuscrits, sont : 1^o un *Traité de rhétorique*, divisé en 3 livres ; 2^o un *Traité de grammaire* ; 3^o un *Éloge de St-Mesrob* ; 4^o une *Homélie sur St-Grégoire*, apôtre de l'Arménie, et quelques autres ouvrages sur des sujets religieux. S. M—N.

ESGRIGNY (LOUIS DE JOUENNE, abbé d'), fils d'un baron du Languedoc, naquit au château de Marvejols-les-Gardons, près de Nîmes, vers 1750. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Paris pour y achever ses études à la maison de Sorbonne, et il en fut nommé prieur pendant sa licence. Vers cette époque, il eut le prieuré de l'Aiguillon en Bas-Poitou. Attaché en qualité de vicaire général, en 1779, à M. de Cicé, évêque de Rodez, il le suivit à Bordeaux, lors de sa translation à ce siège, en 1780. Bientôt après il fut nommé à un canonicat de la cathédrale. En 1788, il obtint une abbaye, et la promotion de l'abbé de la Fare au siège de Nancy lui assura la nomination du cardinal de Bernis, parent de ce prélat, pour l'agence du clergé en 1790 ; mais la révolution lui ferma bientôt cette brillante carrière. Signalé, dès le commencement, par son opposition, et surtout par les preuves de dévouement qu'il donna au roi en 1791, en s'offrant pour l'un des otages de la famille royale, il n'eût pas échappé aux massacres de septembre s'il n'avait fui quelques mois auparavant. Il composa, alors dans l'étranger, plusieurs brochures politiques, dont on n'a pas même aujourd'hui conservé les titres. En 1794, lors de l'invasion de la Hollande par Pichegru, il alla en Angleterre, d'où il passa dans la Vendée : il fit partie de l'expédition de Quiberon, et n'échappa au désastre général que parce qu'il fut appelé sur un autre point, par les ordres du comte d'Artois, un instant avant la capitulation de l'infortuné Sombreuil. Il fit deux croisières sur les frégates *l'Artois* et *la Couronne* pour se jeter sur les côtes du Poitou. Près d'aborder, il fut repoussé deux fois et même poursuivi en mer à coups de fusil. Après ces vaines tentatives, il se fit mettre à terre dans la baie même de Quiberon, à la faveur de la nuit, par un chasse-marée. Il traversa, pour se rendre à sa destination, toute la Bretagne, à pied, au milieu des périls qu'offrait un pays occupé par les troupes républicaines, passa la Loire entre deux pataches établies pour la garder, et arriva auprès du général Charette. S'étant associé à ses fatigues et à ses dangers, il tomba dans les mains des républicains, qui le pillèrent et l'emmenèrent au quartier général. Au bout de vingt-quatre heures, il trouva le moyen de recouvrer sa liberté. Voyant Charette sur le point de succomber, il passa dans l'Anjou pour engager Stofflet à venir le dégager ; mais, la reprise d'armes ayant traîné en longueur, Stofflet lui-même succomba, sans avoir pu être d'aucun secours à son collègue.

Alors l'abbé d'Esgrigny se trouva enfermé dans un pays couvert de troupes républicaines qui parcouraient les campagnes en colonnes mobiles, entrant à toute heure de jour et de nuit dans les maisons, et fouillant les bois avec des chiens dressés à cette horrible chasse. Pour s'assurer quelques heures de sommeil, d'Esgrigny fut réduit à descendre dans une fosse pratiquée au milieu d'un champ ou dans une étable, que l'on couvrait sur lui de gazon et de fumier. Madame de la Bougonnière, sœur de La Révellière-Lépaux, ayant appris à Angers la position de l'abbé d'Esgrigny, lui fit offrir un asile chez elle avec un guide pour l'y amener. Il traversa la Loire et le Maine à l'aide de son conducteur, se trouva, à l'entrée de la nuit, à la porte de la ville et s'y introduisit. Il y resta caché plusieurs mois, exerçant les fonctions du saint ministère, entretenant des correspondances avec les royalistes dispersés, et faisant circuler des écrits politiques. Impatient d'être plus utile à cette cause, il entreprit un voyage à Paris, pour offrir sa coopération aux commissaires du roi, Brotier, La Villehurnoy et Dunan de Presle. Ces messieurs l'associèrent à un nouveau plan de contre-révolution, et ils l'envoyèrent dans l'Ouest pour en favoriser l'exécution. Mais bientôt ces commissaires furent arrêtés ; et, quelques notes de l'abbé d'Esgrigny s'étant trouvées sur eux, des gendarmes furent dépêchés pour l'arrêter. A peine arrivant à Angers, il reçut cette fâcheuse nouvelle, et fut en même temps informé des poursuites dont il était l'objet. Un ordre de se rendre à Paris lui étant parvenu de la part du roi, il ne craignit point de se diriger vers la capitale, où il fut provisoirement investi de l'agence royale, et se livra tout entier à ces fonctions au milieu des nombreux périls qui l'environnaient. Ce fut peu après que Louis XVIII lui écrivit de sa main : *Je n'oublierai jamais les services que m'a rendus M. l'abbé d'Esgrigny dans les temps où ils étaient le plus utiles pour moi, et le plus dangereux pour lui.* Le zélé commissaire entretenait aussi une correspondance plus active et d'ailleurs plus facile avec Monsieur, qui était en Angleterre. Enfin, au bout d'un an de travaux et de périls, il fut remplacé par le prince Louis de la Trémouille, et ne conserva plus qu'une correspondance avec l'évêque d'Arras. Il fit un voyage en Angleterre et en Écosse à la fin de 1798, et vint se fixer à Boulogne-sur-Mer, où il resta longtemps chargé, avec le baron d'Ordre, des affaires de la cause royale. Il publia encore alors plusieurs écrits anonymes. Ce ne fut qu'en 1802 que, l'espoir du triomphe des Bourbons s'éloignant de plus en plus, il demanda et obtint de Monsieur la permission de se retirer dans sa famille, dont il était séparé depuis vingt-deux ans. Il arriva assez à temps pour recevoir les derniers soupirs et la bénédiction de son père ; et dès lors il ne quitta plus le toit paternel jusqu'au moment où il périt victime d'un odieux assassinat. Ce fut le 29 août 1815, qu'étant parti de

Nîmes pour Marvêjols-les-Gardons, où il possédait quelques biens, des hommes apostés firent sur lui une décharge de coups de fusil. Blessé grièvement, il resta vingt-quatre heures étendu sur la place, sans qu'il fût possible de lui porter aucun secours, les habitants s'y opposant; et il expira ainsi dans les plus cruelles souffrances. — Deux frères de l'abbé d'Esgrigny étaient morts, comme lui, victimes de leur dévouement à la cause de la monarchie: le premier sur l'échafaud révolutionnaire à Nîmes, en 1794; le second dans les prisons d'Alais, où il fut massacré. Z.

ESIUS ou HESIUS (JEAN), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le Levant et dans l'Inde, en 1589, selon Foppens, en 1489, selon C. Burman, dans son *Trajectum eruditum*, et nous a laissé son *Itinerarium sive peregrinatio hierosolymitana per Arabiam, Indiam, Æthiopiam*, etc. Cette relation respire le goût du merveilleux et la crédulité du temps. La 1^{re} édition est sans date; la 2^e parut à Deventer, en 1499. Il en parut une autre à Anvers, en 1566, in-8°. M. Boucher de la Richarderie n'a pas mentionné ce voyageur dans sa *Bibliothèque universelle des voyages*, mais il cite un *Iter Hierosolymitanum* de Frédéric de Hése, imprimé à Deventer, en 1505, in-4°. — ÉSIUS ou HESIUS (Richard), né à Utrecht, se fit jésuite à Venise en 1588, et il prolongea son séjour dans cette ville pendant quarante-quatre ans, occupé d'enseigner les humanités. Il mourut à Plaisance, en 1651, âgé de 83 ans. On lui doit quelques livres élémentaires pour l'enseignement du grec, du latin et de la prosodie, et une traduction du grec en latin de la *Hache* (Bipennis), petite pièce de vers de Simmias de Rhodes, ainsi nommée de la manière dont elle est écrite, et qui présente la forme d'une hache. — ÉSIUS ou HESIUS (Guillaume), jésuite d'Anvers, professait la philosophie, et n'était pas sans talent pour la poésie et l'éloquence. Il florissait vers le milieu du 17^e siècle, et a laissé: 1^o *Emblemata sacra de fide, spe et charitate*, Anvers, 1656, in-12; 2^o *Legatus fidelis ad oratores christianos*, Anvers, 1657, in-12. M—ON.

ESKIL ou ESCHIL, célèbre archevêque de Lund, en Scanie, et primat de Danemarck, naquit au commencement du 12^e siècle, et l'on croit qu'il était fils de Suenon, évêque de Wiborg. Agé de douze ans, il fut envoyé à Hildesheim pour y faire ses études. Pendant son séjour dans cette ville, il lui survint une longue maladie, et il eut une vision qui l'engagea à promettre solennellement à la Ste-Vierge de fonder cinq monastères. Revenu dans son pays, il fut d'abord nommé chanoine et ensuite archidiacre de la cathédrale de Lund; mais son ambition aspirait à de plus hautes dignités: en l'an 1154, il obtint l'évêché de Roschild, et l'an 1158, il fut élevé à l'archevêché de Lund, et devint primat de Danemarck. Aussitôt qu'Eskil fut parvenu à la puissance et aux honneurs, il s'occupa de l'accomplissement de son vœu. Il s'adressa à St-Bernard, et les abbayes de l'ordre de Cîteaux

tinrent le premier rang parmi celles que fonda l'archevêque. Un disciple de St-Bernard, Guillaume, moine de Clairvaux, se rendit en Danemarck, et présida à la fondation du monastère d'Esrom; mais les soins qu'il donnait à l'Église ne détournèrent pas l'attention du prélat des affaires temporelles. Il avait des passions violentes, un caractère fougueux, et il aspirait à dominer. Les camps avaient autant d'attraits pour lui que le sanctuaire; prenant part à toutes les discussions politiques, il se déclarait tour à tour pour ou contre le souverain, et il fut en guerre ouverte avec Eric Emund et avec Valdemar. Cependant, au milieu de l'agitation mondaine où il se laissait entraîner, Eskil avait des élans de dévotion, et n'était point inaccessible aux sentiments de la charité chrétienne. Les vertus de St-Bernard firent sur lui la plus vive impression; il voulut connaître ce personnage remarquable, et il fit plusieurs voyages en France pour s'entretenir avec lui. Il prit même la résolution de se retirer auprès de lui, et de finir ses jours loin du monde dans un pieux asile; mais avant d'exécuter cette résolution, il eut encore part à plusieurs événements importants. En quittant St-Bernard, l'archevêque emporta, comme un trésor précieux, des cheveux et une dent que St-Bernard venait de perdre, et le moment de la séparation fut l'époque d'un des miracles consignés dans les actes du fondateur de Clairvaux. Vers l'année 1156, Eskil fit un voyage à Rome pour y visiter le pape Adrien IV, qu'il avait connu dans le Nord comme légat du saint-siège. Ce pontife étant mort, et un schisme ayant éclaté lorsqu'on dut nommer son successeur, l'archevêque de Lund se déclara pour Alexandre III, tandis que le roi Valdemar favorisait Victor III. Il en résulta une lutte violente entre le monarque et le prélat, qui, ayant succombé, fut obligé de sacrifier une partie des biens dont il avait enrichi son église. Ce revers l'affecta vivement; il s'éloigna de son pays et entreprit un voyage à la terre sainte. A son retour, il resta quelque temps en France et attendit que le ressentiment de Valdemar fût entièrement apaisé. Réintégré dans son diocèse, il en reprit l'administration pour quelque temps, et quoique déjà avancé en âge, il fit encore des expéditions guerrières. Cependant, il se sentait fatigué du monde, et ses forces l'abandonnaient. L'an 1177, il prit un congé solennel de son église, et recommanda pour son successeur Absalon (*voy. ABSALON.*) St-Bernard n'était plus; mais Eskil aimait le séjour de Clairvaux, et il s'y rendit pour y terminer ses jours dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion. Quoique, pendant ses voyages et par divers accidents, il eût perdu une partie des richesses qu'il avait amassées, il lui en restait encore pour répandre des largesses et pour faire bénir sa générosité. Eskil mourut l'année 1187, le 8 septembre, dans un âge très-avancé. Peu avant sa mort, il avait eu une vision alarmante et qui

l'avait rempli d'inquiétude. On a de cet archevêque le *Droit ecclésiastique de Scanie*, imprimé avec le *Code civil* de la même province, à Copenhague, en 1503, et depuis inséré en danois et en latin dans le Recueil qu'a donné G.-J. Torkelin des Lois ecclésiastiques de Danemarck, à Copenhague, 1781.

C—AU.

ESKIL, sénéchal de Suède au 13^e siècle. Il rassembla les anciennes lois et coutumes de Vestrogothie, et ce recueil fut longtemps le code d'une partie de la Suède. D'autres sénéchaux et juges rédigèrent les statuts de l'Upland, qui furent suivis dans l'Upland même et dans les provinces voisines. Ce sont ces deux recueils qui ont servi de base au code général, rédigé dans les siècles postérieurs et publié au nom du roi et des Etats.

C—AU.

ESKUCHE (BALTHASAR-LOUIS), théologien protestant et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, second pasteur et professeur de grec à Rintel depuis 1754, mourut le 16 mars 1755; il a publié : 1^o deux *Dissertations sur le naufrage de St-Paul*, 1751, in-4^o; 2^o *De festo judæorum Purim*, Rintel, 1754, in-4^o; 3^o *L'Ecriture sainte éclaircie par les voyages au Levant*, Lemgo, 1745-1754, 2 vol. in-8^o (en allemand), en 26 cahiers publiés successivement; 4^o *Observationes philologico-criticæ in novum instrumentum D. N. Jesu-Christi*, Rintel, 1748-1754, in-4^o; 5^o *Dissertationes philologicæ tres, de vera litterarum græcarum pronuntiatione, de auctoritate notularum vetustiora Græcorum scripta distinguendum, atque de ablativo Græcorum non carente*, ibid., 1750, in-8^o, et autres ouvrages dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de Meusel*.

C. M. P.

ESMANGARD (CHARLES), conseiller d'Etat, mort à Paris en 1837, dans un âge avancé, a publié : 1^o *De la marine française*, Paris, Agasse, 1800, in-8^o; 2^o *Des colonies françaises et en particulier de St-Domingue*, Paris, Agasse, an 10 (1802), in-8^o; 3^o *La Vérité sur les affaires d'Haïti*, Paris, 1835, in-8^o. Cet ouvrage a été publié par le comité des anciens propriétaires de St-Domingue. 4^o *Nouvel avis aux colons de St-Domingue sur le paiement de l'indemnité*, Paris, Dentu, 1836, in-8^o.

E. D—s.

ESMARCH (JENS), minéralogiste danois, né le 31 décembre 1763 à Houlberg, paroisse du Jutland, où son père était pasteur, fut élevé dans l'école de Randers et envoyé ensuite, en 1789, dans l'établissement royal de Kongsberg en Norvège, consacré à l'étude des sciences minéralogiques. Il y resta jusqu'à la fin de 1791; à cette époque il fit, par ordre du gouvernement, un voyage métallurgique en Saxe, en Bohême, en Hongrie et en Transylvanie. A son retour, en 1797, il obtint le poste d'assesseur des mines, et l'année suivante il visita, avec C. Pram, l'île de Bornholm, pour y rechercher du charbon de terre. Nommé en 1802 lecteur ou professeur suppléant de minéralogie et de physique, et inspecteur du séminaire minéralogique de Kongsberg, Esmarch devint en 1814 professeur de minéralogie à l'université de Christiania. Il mourut dans cette ville quelques

années après avoir été nommé par le roi de Suède (1832) chevalier de l'ordre de Vasa. De son mariage avec une fille de Morten Thrane Brännig, employé supérieur des mines, Esmarch a laissé un fils qui s'est adonné comme son père à l'étude des sciences naturelles, en cultivant plus spécialement l'ornithologie. On doit à J. Esmarch : 1^o *Noget om Lyssstraalernes Brækning og Objecternes afmaling paa Nettinden i Ojet*. Quelques mots sur le brisement des rayons lumineux et sur la représentation des objets sur la rétine, Copenhague, 1788, in-8^o, en danois), thèse soutenue dans la *Societas philiatrica*, fondée par Tode en 1787; 2^o *Reise, etc.* Voyage de Christiania à Trondhjem (Drontheim) à travers l'Osterdal, et retour par les montagnes de Dovrefield, avec une excursion jusqu'au Jemteland, Christiania, 1829, avec une carte, en danois, traduit en allemand et imprimé dans la même ville également avec une carte; 3^o *Farvebog...* Manuel du teinturier; Instruction sur la teinture des fils de coton et de lin, et des soieries, par H. Schrader, traduit de l'allemand, Christiania, 1836, et publié aussi dans le premier cahier de la *Bibliothèque populaire de Norvège*; 4^o *Om Olbrygning*, traduit en danois de l'anglais, de M. Donnowan, avec un supplément d'après les découvertes les plus récentes, Christiania, 1837 (id. comme à l'article précédent). Esmarch a fait paraître en outre dans différents journaux ou publications scientifiques : dans le *Journal de Kohlers et Hofmann*, 1^o *Beschreibung einer mineralogischen Reise...* Relation d'un voyage minéralogique en Hongrie, Transylvanie et Bannat, Freiberg, 1798 (en allemand). Dans le *Musée scandinave* : 2^o *Geognostisk Oplysning....* Éclaircissements géognostiques sur les montagnes à mines de Kongsberg. Dans le *Journal topographique de Norvège* : 3^o *Mineralogisk geognostisk Oversigt...* Coup d'œil minéralogique géognostique du Ringerge, pendant un voyage fait dans cette contrée, pendant l'été de 1800, en danois, 1^{er} cah. t. 26, p. 153-35. Dans le *Recueil topographique statistique* : 4^o *Bemærkninger gjorte paa en Reise...* Remarques faites pendant un voyage au Goustafield dans l'Oeuvre Tellemark. Dans les *Transactions of the geological society*, en anglais : 5^o Description d'un nouveau tellurium, t. 3, p. 413-15. Dans le *Magasin des sciences naturelles*, en danois : 6^o *Middel-Barometerstand og Middel-Temperatur i Christiania*. État moyen du baromètre et température moyenne à Christiania pendant sept années, de 1816 à 1822, communiqué sous forme de table; 7^o *Et Ild-Meteor, observeret*. Sur l'observation d'un météore igné, t. 1, 1823, p. 168-70; 8^o *Om Nortiformationen*, en danois; 9^o *Bidrag til vor Jordkloides Historie*. Sur l'histoire de notre globe, en danois. Il a inséré aussi dans différents recueils scientifiques des comptes rendus sur l'*Introduction à la connaissance générale de la nature, relativement à l'art vétérinaire d'Abildgaard et Viborg* (en danois); *Over Anviisning til at anlægge og drive teglværk* (en danois).

D—z—s.

ESMENARD (JOSEPH-ALPHONSE) naquit à Pélistane, en Provence, dans l'année 1770. Après avoir fait de bonnes études chez les pères de l'Oratoire de Marseille, il partit pour St-Domingue et fit deux voyages en Amérique. De retour dans sa patrie, il fut d'abord entraîné par son goût pour la littérature, et choisit, dans le roman politique des *Incas*, le sujet d'un opéra qui n'a jamais été imprimé, mais qui lui valut les encouragements de Marmontel. La révolution ne tarda pas à éclater et vint détourner Esmenard de ses premières occupations. Envoyé en députation à Paris en 1790, il y fixa son séjour et s'occupa de la rédaction de plusieurs journaux politiques qui se consacraient à la défense du roi et de ce qui restait alors de la royauté (voy. BRISSOT). A la journée du 10 août 1792, il fut proscrit pour ses opinions et se retira en Angleterre. Après un séjour de quelques mois à Londres, il s'embarqua pour la Hollande, parcourut l'Allemagne, une partie de l'Italie et se rendit à Constantinople, où ses connaissances et son esprit le firent accueillir de l'ambassadeur russe Kotschubey et de M. le comte de Choiseul-Gouffier. Il quitta bientôt les rives du Bosphore pour se rendre à Venise, où il offrit ses services à Monsieur, frère de Louis XVI, depuis Louis le Désiré. Pendant le séjour qu'il fit dans cette république, Esmenard commença son poème de la *Navigation*, et s'occupa de la rédaction de ses voyages, ouvrage qu'il n'a point fini, et dont il a publié quelques fragments dans les journaux. Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où les factions avaient renversé le trône; la France, lassée de ses longues agitations, cherchait à secouer le joug des factieux, et semblait appeler par ses vœux le retour de la monarchie; Esmenard quitta l'Italie et revint à Paris en 1797. Il fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande et travailla pendant quelques mois à la *Quotidienne*; mais bientôt la révolution du 18 fructidor vint replonger la France dans les troubles de l'anarchie; tous les émigrés qui étaient rentrés dans leur patrie furent obligés de la quitter de nouveau. Esmenard signalé comme tel, et surtout comme écrivain politique, fut poursuivi avec acharnement par le parti triomphant; enfermé pendant plusieurs mois au Temple, il ne put en sortir que pour être de nouveau banni de la France. La chute du directoire et l'espoir de voir l'ordre rétabli, le ramenèrent de nouveau à Paris après la journée du 18 brumaire 1799. Rendu pour quelque temps à la littérature, il travailla au *Mercure de France* avec La Harpe et de Fontanes, et prit place parmi nos poètes en publiant quelques fragments de son poème. Il était dans la destinée d'Esmenard de changer sans cesse de fortune et de situation. Lorsque le général Leclerc fut envoyé à St-Domingue à la tête d'une armée, le chantre de la *Navigation* accompagna le beau-frère de Bonaparte dans cette expédition lointaine; il fut témoin des désastres de l'armée française, et revint dans sa patrie chercher le repos qui semblait le fuir, et

qu'il n'a jamais connu. Nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, il fut bientôt *obligé* d'abandonner cette place pour suivre l'amiral Villaret-Joyeuse à la Martinique. Tous ces voyages, qui faisaient de la vie d'Esmenard comme un long exil, ne furent pas tout à fait perdus ni pour lui ni pour les lettres. Toujours occupé de son poème de la *Navigation*, il fut à portée d'étudier le sujet qu'il avait choisi; comme Vernet, il brava les orages de la mer pour les décrire, et ne fit ses tableaux qu'en présence des objets qu'il avait à peindre, ce qui donne à ses descriptions poétiques ce ton de vérité, ce mérite d'exactitude qu'on trouve presque toujours chez les anciens, mais trop rarement dans la poésie moderne. Revenu de la Martinique en 1803, il publia son poème, qui n'eut point un succès populaire, mais qui fut apprécié par les gens de goût, et surtout par ceux qui pouvaient juger de la fidélité de ses tableaux, et connaissaient l'extrême difficulté de rendre en beaux vers des détails rebelles à la poésie. La *Navigation* parut d'abord en 8 chants; l'auteur en retrancha deux chants dans la seconde édition, qui fut publiée en 1806. La Harpe, qui avait connu plusieurs morceaux de ce poème, avait donné de grands éloges au jeune poète; les critiques, qui trouvaient, peut-être avec raison, le ton de sa poésie trop uniforme, furent obligés de rendre justice à la vigueur de son style et de son talent. Esmenard était du petit nombre de nos écrivains qui ont réuni au talent de la poésie celui d'écrire en prose avec élégance. Plusieurs morceaux insérés dans le *Mercure* et dans d'autres journaux ont été remarqués comme des modèles de critique littéraire, et font regretter qu'il n'ait pas entrepris un ouvrage plus considérable; mais sa destinée l'empêcha presque toujours de se livrer à son talent, et de choisir d'autres sujets que ceux qui lui étaient indiqués par les circonstances. En 1808, il fit jouer l'opéra de *Trajan*, qui a eu plus de cent représentations, et qui est resté au théâtre au moyen de quelques changements faits par M. Vieillard en 1814. Esmenard fut moins heureux pour l'opéra de *Fernand Cortez*, qu'il avait composé avec de Jouy. Il avait été nommé censeur des théâtres, censeur de la librairie, et enfin chef de la troisième division de la police générale. Ses travaux littéraires l'appelaient à l'Institut; il fut élu membre de la 2^e classe en 1810. On fit alors contre lui des épigrammes qui attaquaient bien plus son caractère que ses titres littéraires; mais il s'en vengea en prononçant un discours qui rappela les beaux jours de l'Académie française. Il ne jouit pas longtemps de cette dignité littéraire. Il avait fait imprimer dans le *Journal des Débats* une satire contre un envoyé de l'empereur Alexandre. L'ambassadeur russe s'en plaignit. Bonaparte, qui croyait que le temps de se brouiller avec la Russie n'était pas encore venu, feignit d'être irrité, et voulut punir l'auteur d'un écrit dont il avait lui-même fourni l'idée. Esmenard

reçut l'ordre de quitter la France, et se retira en Italie. Après trois mois d'exil, il partait de Naples pour revenir dans sa patrie, lorsque, sur le chemin de Fondi, il fut tout à coup entraîné par des chevaux fougueux vers un précipice, et se brisa la tête contre un rocher. Il expira peu de jours après, le 25 juin 1811, laissant une femme et trois filles sans fortune. La vie d'Esmenard a été remplie de vicissitudes, ce qui l'a fait juger diversement. Aucun écrivain n'eut plus d'ennemis, mais aucun de ses ennemis n'a contesté son talent. On a de lui : 1° *La Navigation*, poème en 8 chants, Paris, Giguet et Michaud, 1803, an 13, 2 vol. in-8°; 2° édition, en 6 chants seulement, Paris, chez les mêmes, 1806, 1 vol. in-8°. 2° *Trajan*, opéra en 5 actes, musique de MM. Persuis et Lesueur, représenté le 25 octobre 1807; 3° en société avec de Jouy, *Fernand Cortez*, opéra en 5 actes, musique de Spontini, représenté le 28 novembre 1809, imprimé, Paris, Didot, 1809, in-8°; 4° *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena-Maria Williams*, traduites de l'anglais par MM. de Boufflers et Esmenard, 1808, in-8°. Il en a été rendu compte dans le *Mercur* du 15 février 1808, p. 305. 5° Plusieurs pièces de vers sur les circonstances, dont la plus grande partie a été imprimée dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, 1 vol. in-8°. Il est auteur des notes historiques et littéraires qui accompagnent la première édition du poème de *l'Imagination*, par l'abbé Delille. Il était un des collaborateurs de la *Biographie Universelle*. M—D.

ESMENGARDE, surnommée la belle Albigeoise, la belle Castraise, vivait dans le 12^e siècle. Ses charmes et son amabilité lui attirèrent les hommages de plusieurs troubadours. Mariée à un vieux gentilhomme, elle habitait le château de la Tour-Caudière. Raymond de Miraval, chevalier du Carcassey, la célébra sur sa lyre; mais la belle Albigeoise, loin d'être reconnaissante, se montra ingrate et même trompeuse envers le pauvre troubadour; elle lui fit croire qu'elle voulait l'épouser, et au moment où celui-ci croyait unir son sort avec elle et faisait préparer son château de Miraval, il apprit qu'elle était devenue la femme d'Olivier de Saissac. Les troubadours et les chroniqueurs de l'époque ont donné tant d'éloges aux charmes de cette belle, qu'il paraît convenable de conserver son nom dans l'histoire. C—L.

ESOPE, célèbre fabuliste, né dans la Phrygie, fut esclave dans sa jeunesse. Son premier maître fut, à ce qu'on dit, un certain Démarchus, qui demeurait à Athènes, et Bachet de Méziriac suppose que ce fut dans cette ville qu'il prit le goût des lettres et de la philosophie, ce qui n'est point probable, Athènes, avant le règne de Pisistrate, étant plongée dans la barbarie, ainsi que le reste de la Grèce européenne. Le dernier maître d'Esope, si toutefois il en eut plusieurs, fut Jadmon de Samos, chez qui il se trouva esclave avec Rhodope, qui devint par la suite une courtisane cé-

lèbre. Ayant été affranchi, il se distingua bientôt par son esprit, et surtout par son talent à débiter des vérités utiles sous le voile de l'apologue; invention qu'on lui attribue, quoiqu'elle soit peut-être due aux Orientaux, de qui Esope l'aurait empruntée, les Lydiens et les autres peuples de l'Asie mineure ayant beaucoup de commerce avec les Assyriens, alors maîtres de tout l'Orient. Son esprit le fit rechercher par Crésus, qui l'attira à sa cour, où il se conduisit en courtisan habile; et Hérodote raconte que le célèbre Solon n'ayant pas contenté Crésus par ses réponses, Esope lui dit : « Il faut ou ne pas parler aux rois, ou ne leur dire que des choses qui leur plaisent; » et que Solon lui répondit : « Il faut ou ne pas parler aux rois, ou ne leur dire que des vérités utiles. » Mais il y a de très-bonnes raisons pour douter de ce voyage de Solon à Sardes. Il ne faut pas non plus ajouter beaucoup de foi au récit que fait Plutarque du banquet auquel Esope se trouva avec les sept sages de la Grèce chez Périandre, tyran de Corinthe, ce banquet n'étant pas plus réel que ceux de Platon et de Xénophon. Il paraît au reste que Crésus accorda toute sa confiance à Esope; car, voulant consulter l'oracle de Delphes au sujet des inquiétudes que lui inspirait Cyrus, il l'y envoya pour offrir des sacrifices en son nom, et le chargea de distribuer quatre mines d'argent à chaque citoyen de cette ville. Esope offrit bien les sacrifices; mais, s'étant brouillé avec les Delphiens, il renvoya l'argent, en disant qu'ils ne méritaient pas qu'on leur fit de telles largesses. Il est probable qu'il s'était aperçu des artifices qu'ils employaient pour tromper ceux qui avaient recours à l'oracle, et qu'il leur en fit le reproche. Les Delphiens, qui étaient un peuple entier de prêtres, craignant qu'une découverte pareille ne leur fit beaucoup de tort, cherchèrent à le perdre, et, ayant caché parmi ses effets une coupe d'or consacrée à Apollon, ils le firent arrêter, et, l'ayant trouvé saisi de l'objet volé, ils le condamnèrent comme sacrilège, et le précipitèrent du haut de la roche Hyampée. Ayant éprouvé dans la suite beaucoup de malheurs, ils les attribuèrent à la colère divine, et firent annoncer plusieurs fois publiquement qu'ils étaient prêts à donner satisfaction à ceux qui se présenteraient comme descendants d'Esope; et comme il n'y en avait plus, Jadmon, petit-fils de celui dont Esope avait été l'esclave, reçut cette indemnité. Esope était d'une figure très-difforme, et sa taille était contrefaite, comme on le voit par son portrait que Visconti a publié dans son *Iconologie*; il confirme les traditions anciennes qui avaient mal à propos été révoquées en doute par Bentley et d'autres savants. Le même Bentley croit qu'Esope n'avait jamais écrit ses fables. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, qui d'ailleurs n'est pas très-importante : car il est bien certain que les fables qui nous restent sous son nom ne sont pas de lui. On commença en effet de bonne heure dans la Grèce

à s'en emparer, pour les arranger soit en vers, soit en prose; Socrate en avait mis quelques-unes en vers; Démétrius de Phalère en fit un recueil, probablement en prose; Babrius les mit en vers choiliambes grecs, et c'est de sa collection que sont tirées la plupart de celles qui nous sont parvenues, que des écrivains du Bas-Empire se sont amusés à mettre en prose, comme on l'a fait dans les bas siècles de la latinité pour celles de Phèdre. Il nous en reste plusieurs recueils, dans lesquels on trouve plus ou moins de vestiges de poésie; le plus mauvais, quoiqu'il ait été souvent réimprimé, est celui fait par Planude, moine grec du 14^e siècle, qui y a joint une vie d'Esopé remplie de contes puérils. Plusieurs de ces recueils sont imprimés; mais pour établir la différence qu'il y a entre eux, il faudrait se livrer à un travail qui n'a pas encore été fait. Nous nous contenterons donc d'indiquer les éditions les plus rares et les meilleures, sans examiner si elles se ressemblent ou non : 1^o *Æsopi vita et fabulæ*, gr. et lat., ed. Bon. Accursio, sans date ni lieu d'impression, mais qu'on croit imprimée à Milan en 1480 : elle ne contient que 100 fables; 2^o *Græca*, Venise, 1498, in-4^o, 148 fables; 3^o *Gr. lat. cum variis opusculis*, Venise, Alde, 1505, petit in-fol.; 4^o *Scriptores aliquot gnomici greci*, Bale, Froben, 1521, in-8^o : les fables d'Esopé en forment la première partie; 5^o *Æsopi vita et fabulæ græcæ, ex vet. codice Bibliothecæ regiæ*, Paris, Rob. Estienne, 1546, in-8^o (édition très-estimée et peu commune); 6^o *Mythologia Æsopica in qua Æsopi, Aphthonii, Gabriæ, et cet. fabulæ, edente Isaaco Nic. Neveleto*, Francfort, 1610, in-8^o; 7^o *Æsopi fabulæ, gr. lat. cum notis Jo. Hudson*, Oxford, 1718, in-8^o; 8^o *Edente Gott. Hamptmann*, Leipsick, 1741, in-8^o (réimpression peu correcte de la précédente); 9^o *Græcæ, adnotationibus illustratæ a J. M. Heusingero*, Eisenach, 1741, petit in-8^o, réimprimée par les soins de M. Schæfer, avec quelques nouvelles notes, Leipsick, 1810; 10^o *Recessuit, notas et indicem adjecit J. Chr. Gott. Ernesti*, Leipsick, 1781, in-8^o; 11^o *Gr. lat. cum notis Fr. de Furia*, Florence, 1809, 2 vol. in-8^o, édition faite d'après un manuscrit du 15^e siècle, et par conséquent antérieure à Planude. On aurait pu désirer plus de critique de la part de l'éditeur, qui ne s'est pas aperçu des vestiges de vers qui restent dans ces fables. 12^o *Græcæ, cum notis græcis D. Coray*, Paris, 1810, in-8^o, collection la plus complète de toutes; 13^o *Græcæ e codice Augustano, cura J. G. Schneider*, Breslau, 1811, in-8^o; cette dernière collection est aussi antérieure à Planude (1).

(1) Nous n'indiquerons point toutes les éditions d'Esopé *ad usum scholarum*, qui ont été imprimées dans ces derniers temps. Les plus usuelles sont dues à MM. Leroy, Prieur, Lefranc, Leprevost, Geoffroy, Dumas, Barbier, Masimbert, Boulanger, Mottet, etc.; mais nous citerons, outre les éditions déjà mentionnées : 1^o *Æsopi fabularum libri V, cum notis edidit Gab. Brolier*, Paris, 1783, in-12; 2^o *Choix de quarante fables*, en grec, avec des racines des mots qui y sont contenus, suivis de leur table alphabétique, par M. Boulanger, nouvelle édition, revue et corrigée par Ed. Prieur, Paris, 1822, 1826, in-12; 3^o *Fabulæ quadraginta Æsopi fabulis parallelæ*, 1822, in-12; 4^o *Choix des fables d'Esopé*, avec les racines et les mots grecs,

Les fables d'Esopé ont été souvent traduites (1). On a une Vie d'Esopé par Planude, en latin et en grec, Venise, 1505, in-fol., qui a eu diverses éditions en 1517, in-4^o; en 1610, en 1709, in-8^o; et qui a été traduite en italien par Giulio Landi, Venise, 1545, in-8^o; *ibid.*, 1621 et 1673, in-16; Bachellet de Méziriac en a donné une autre en 1652, Bourg-en-Bresse, in-16 (fort rare); reproduite en 1646 et 1742, même lieu, même format, et réimprimée dans la traduction de Millot. Plus récemment, en 1843, M. Westermann a donné à Brunswick *Vita Æsopi*, etc., in-8^o. C—R.

ESOPE, célèbre acteur romain, fut le plus redoutable rival de Roscius, quoique dans un genre différent. *Roscius citatio, Æsopus gravior fuit*, dit Quintilien, *quod ille comedias, hic tragedias egit*. Cette distinction néanmoins doit comporter les exceptions, souvent maladroites, que nous voyons se permettre les acteurs de nos jours, parce que l'amour-propre et la jalousie sont de tous les siècles. Les circonstances de la vie des hommes de cette classe sont en général peu connues, et sans doute elles ne nous peindraient que les vices auxquels ils n'étaient que trop adonnés. S'agit-il par exemple d'apprécier l'audace des histrions? les historiens rapportent qu'un jour Esopé, représentant *Atrée*, tua dans ses transports un des spectateurs. Voulez-vous avoir une idée de leur luxe effréné, des richesses qu'on leur prodiguait? Ma-

un vocabulaire et les imitations de la Fontaine, Paris, 1835, in-12. E. D—s.

(1) Parmi les nombreuses versions françaises, nous mentionnerons les suivantes : en vers, par Gilles Corrozet, Paris, 1542, 1544, in-8^o; Lyon, 1583, in-16. En vers, par Ant. Dumoulin, Lyon, 1549, in-16. En prose, par Pierre Millot, Bourg-en-Bresse, 1646, in-16. Par Jean Beaudoin, Paris, 1659, in-8^o. En prose, par R. D. F. (Raphaël du Fresnoy), Paris, 1659, in-4^o, avec des figures de Sadeler; édition reproduite en 1689. En quatrains, par Benserade, Paris, 1678, in-12. En vers, par Lenoble, Paris, 1695, 2 vol. in-12. En prose et en vers, *Esopé en belle humeur*, par Bruslé de Montpleinchamp, nouvelle édition, Bruxelles, 1700, 2 vol. in-12 avec figures; la première édition est de 1693, 1 vol. in-12; celle de 1700 est recherchée à cause des figures dont elle est ornée. En prose, traduit du grec de Planude, avec la vie d'Esopé, par l'abbé Bellegarde, Amsterdam, 1708, 2 vol. in-8^o; et Utrecht, 1752, même format. Accompagnées du sens moral et des réflexions du chevalier Lestrange, traduites de l'anglais par Fr. Barlow, Amsterdam, 1714, in-4^o. *Etrennes d'Esopé*, ou les *Fables d'Esopé sur les airs les plus connus*, par Drouin, 1775, in-24. *Esopé en belle humeur*, ou fables d'Esopé mises en vaudevilles sur des airs nouveaux et très-connus, par l'auteur de la *Constitution en vaudevilles*, Paris, an 9 (1801), in-24 avec 64 figures. *Choix de fables d'Esopé*, précédé d'une notice sur sa vie, etc., par J.-C. Jumel, Paris, 1813, 1817, 1820, 1825, in-18, avec gravures. *Fables choisies d'Esopé* avec le sens moral en quatre vers, et les quatrains de Benserade, Paris, 1818, 1825, in-8^o avec figures. Les *Fables et la vie d'Esopé le Phrygien*, avec le sens moral en quatre vers, Montbéliard, 1827, in-18. *Choix de fables d'Esopé*, traduction nouvelle, portant en regard le texte collationné sur les éditions de Coray, de Schneider, etc., avec notes, par V. Parisot et L. Liskenne, Paris, 1830, in-12. — Parmi les versions en langue étrangère, nous citerons seulement : *Favole Esopiane in versi*, da L. Grellio, Paris, 1789, in-18. *Esopé en trois langues*, ou concordance de ses fables avec celles de Phèdre, Færne, des Billons, la Fontaine, Richer et autres fabulistes français (par Morin), Paris, 1803, in-12; *ibid.* 1816, in-12. *Fables d'Esopé*, en allemand, en français, en italien et en latin, ornées de 92 gravures, Vienne (en Autriche) 1814, 4 vol. in-8^o. *Select Fables, in prose, divided into three books*; 1^o translated from Esop; 2^o *Fables translated from the modern fabulists*; 3^o *Original fables by R. Dodsley, with french notes by G. Poppleton*, Paris, 1816, in-12. — Boursault a mis sur la scène : *Esopé à la cour*, *Esopé à la ville*, etc. (roy. BOURSULT). E. D—s.

crobe vous apprendra que le même Esope laissa à son fils une succession de plus de deux millions de nos livres. Ce fils, appelé Clodius, est célèbre par ses imbéciles prodigalités. Il fit servir un jour sur sa table un plat de cent petits oiseaux, dont chacun coûtait 6,000 sesterces (1). Une autre fois il voulut, comme Cléopâtre, connaître le goût des perles fondues, et, pour enchérir sur l'action de cette reine, il en fit servir une à chacun de ses convives. Esope partagea avec Roscius l'amitié de Cicéron, et lui donna aussi des leçons de déclamation. On prétend même qu'il aida puissamment les amis de ce dernier, lorsqu'ils sollicitaient son rappel. Il fit représenter une ancienne pièce d'Accius intitulée : *Talemon exilé*, et par une heureuse application, il émut tellement les spectateurs que le décret proposé n'éprouva, dans l'assemblée du peuple, aucune contradiction. On ignore l'époque de sa mort.

D. L.

ÉSOPE (JOSEPH), ou *Hyssopus de Perpignan*, poète hébreu, est l'auteur du poème célèbre intitulé *Vase d'argent*, titre par lequel l'auteur fait allusion au vase dont il est question dans les Nombres, chapitre 7, verset 13. Ce poème se compose de 260 vers ou 150 distiques, qui répondent aux cent trente sicles, poids du Vase de l'Écriture. Esope le fit à l'occasion du mariage de son fils Samuël, et le récita au festin en présence des convives. C'est une espèce d'épithalame où il enseigne au nouvel époux ses devoirs futurs envers sa femme et ses enfants, et la manière dont il doit gouverner sa maison. Ce poème, également estimé des chrétiens et des hébreux pour l'élégance et l'harmonie du style, a été imprimé à Constantinople en 1523, et non en 1533, comme le disent quelques bibliographes. Reuchlin en a donné une traduction latine, sous ce titre : *R. Jos. Hyssopæus Perpinianensis, Judæorum poeta dulcissimus, ex hebr. lingua in latinam traductus*, Tubingue, 1512. Le célèbre Mercier, professeur d'hébreu au collège royal de France, en a donné une nouvelle traduction accompagnée du texte, à la suite de sa version du cantique de Haaf, rabbin célèbre. M. de Rossi possédait une lettre inédite en vers du même Esope à son fils, et qui a été ignorée des bibliographes.

J—N.

ESPAGNAC (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH DAMAZIT DE SAHUGUET, baron d'), né à Brive-la-Gaillarde le 23 mars 1715, mourut à Paris le 28 février 1783. Il porta les armes à l'âge de dix-huit ans, lieutenant en 1751 et capitaine en 1757 au régiment d'Anjou; il était à la prise de Prague en 1741. Aide-major général de l'infanterie de l'armée de Bavière en 1742, il se distingua dans plusieurs occasions jusqu'en 1745 qu'il rentra en France avec l'armée. Il obtint la même année le rang de colonel, et fut nommé aide-maréchal des logis

de l'armée de la haute Alsace, où il contribua à la défaite de 3,000 hommes des ennemis près de Rhinwillers. Le maréchal de Saxe, qui connut ses talents militaires, l'employa soit comme aide-major général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régiments de grenadiers créés en 1743. Ayant apporté au roi la nouvelle du gain de la bataille de Raucoux en 1746, il fut créé brigadier. Il commanda dans la Bresse en 1754, obtint en 1761 le grade de maréchal de camp et la lieutenance de roi des Invalides en 1763. Devenu en 1766 gouverneur de l'hôtel des Invalides, il y maintint l'ordre et y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant général en 1780, et décoré de la grand'croix de St-Louis, il ne cessa d'écrire sur l'art militaire. On a de lui : 1° *Journal historique de la dernière campagne de l'armée du roi en 1746*, la Haye, 1747, in-8°; 2° *Campagne de l'armée du roi en 1747*, la Haye, 1747, in-12; 3° *Journal des campagnes du roi en 1744-47*, Liège, 1748, in-12; 4° *Essai sur la science de la guerre*, Paris, 1751, 3 vol. in-8°; 5° *Essai sur les grandes opérations de la guerre, pour servir de suite à l'Essai sur la science de la guerre*, Paris, 1753, 4 vol. in-8°; 6° *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, nouvelle édition, Paris, 1775, 3 vol. in-4° ou 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les militaires à cause des plans de batailles et des marches qu'on trouve dans l'in-4°; 7° on lui attribue l'*Exposé des manœuvres de l'armée de Flandres pour l'investissement de Mastréck*, dont la prise termina si glorieusement la guerre en 1748. Cet ouvrage, très-estimé, développe dans le plus grand détail les moyens employés par les maréchaux de Saxe et de Lowendal pour tromper les ennemis et leur donner le change sur cette opération importante, que l'on regarde comme un des chefs-d'œuvre de l'art militaire, et que l'on compare à la dernière campagne de Turenne; 8° *Supplément aux rêveries ou Mémoire sur l'art de la guerre de Maurice, comte de Saxe*, la Haye, 1757, in-8°. D. L. C.

ESPAGNAC (M.-R. SAHUGUET d'), chanoine de l'église de Paris avant la révolution de France, était fils du précédent. Il paraît que son père, en faisant de lui un ecclésiastique, avait plus consulté les intérêts de sa famille que la vocation de son fils. Celui-ci, lorsqu'il fut libre de disposer de sa personne, aima mieux suivre ses inclinations naturelles que de se renfermer dans le cercle des devoirs qu'on avait voulu lui imposer. Il commença d'abord par négliger les occupations de l'église pour les amusements littéraires, et bientôt après le culte des Muses pour celui de Plutus. Comme il avait beaucoup d'esprit, il fit connaissance avec M. de Calonne, qui en avait encore davantage, devint son agent, et s'immisça dans plusieurs entreprises de finances qui lui valurent beaucoup d'argent. Cependant le gouvernement lui fit partager la disgrâce de son protecteur, et il fut exilé pour sa mauvaise conduite. On a beaucoup parlé dans le temps d'une opéra-

(1) La cherté de ces oiseaux venait de ce que, loin de les destiner à être mangés, on leur apprenait, avec beaucoup de peine et de soins, à parler et à siffler; ce qui rend l'action d'Esope plus ridicule encore.

tion qu'il fit sur les actions de la Compagnie des Indes, et tellement scandaleuse, que le gouvernement fut obligé d'annuler les marchés. Il reparut en 1789, avec le projet de profiter des circonstances pour remplir ses coffres et son portefeuille. Il fréquenta les clubs, et présenta à l'assemblée nationale un plan de finances qu'elle l'invita de faire imprimer; il combattit ses décrets relativement à l'échange du comté de Sancerre, et continua de faire parler de lui. La guerre étant survenue, il se chargea de la fourniture de l'armée des Alpes. Dans cette carrière lucrative, et par cela seul objet d'envie pour tous les gens d'affaires qui n'en partagent pas les bénéfices, l'abbé d'Espagnac, qui voulait s'en procurer beaucoup, devait s'attendre, non pas à des critiques de ses opérations, mais à des dénonciations de toute espèce, et elles n'y manquèrent pas. Le conventionnel Cambon, qui était le véritable directeur des finances d'alors, le présenta à la Convention comme coupable de marchés frauduleux, et le fit décréter d'arrestation. Il réclama, fit une réponse telle quelle, et comme on avait besoin de son intelligence et de son crédit, on le déchargea de toute accusation. Un homme sage eût alors mis sa fortune en sûreté, eût gardé le silence et se fût esquivé; mais l'*auri sacra fames* dévorant le malheureux abbé, il fit l'entreprise des charrois de Dumouriez, et fonda un club à Bruxelles pour se couvrir de la faveur populaire; le général ayant été proscrit, d'Espagnac fut dénoncé comme fournisseur infidèle et complice d'un traître: il fut arrêté au mois d'avril 1793. Un décret ordonna l'apurement de ses comptes, et un autre l'envoya au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 5 avril 1793, avec Chabot, Bazire, Jos. Delaunay d'Angers et autres. L'abbé d'Espagnac est l'homme de finances qui fit le plus parler de lui pendant la révolution; il fut exécuté à l'âge de 40 ans. On a de l'abbé d'Espagnac: 1° *Éloge de Catinat*, 1775, in-8°, qui obtint un accessit à l'Académie française; 2° *Réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle*, Londres, 1780, in-8°.

B—U.

ESPAGNANDEL (MATHIEU L'), sculpteur, né à Paris en 1610, mourut dans la même ville à l'âge de 79 ans. Quoique protestant, il décora de ses ouvrages plusieurs églises catholiques. Le retable de l'autel des Prémontrés à Paris et celui de la chapelle de la grande salle du Palais étaient dans ce genre ses productions les plus estimées. Il contribua aussi à l'embellissement des jardins de Versailles, où l'on remarque une figure de *Tigrane*, roi d'Arménie, un *Flegmatique*, et deux *Thermes* représentant l'un Diogène et l'autre Socrate, qui font honneur au ciseau de cet artiste.

V—R.

ESPAGNE (JEAN-LOUIS-BRIGITTE), général de division, comte de l'Empire, né à Auch (Gers), le 17 février 1769, annonça de bonne heure un esprit décidé. À l'âge de quatorze ans, commençant ses hu-

manités au collège d'Auch, il abandonna ses études et sa famille pour s'engager dans le régiment du roi (infanterie). Il reentra dans la maison paternelle, pressé par les instances de ses parents, et se rendit avec eux à Aubusson (Creuse). Témoin de la modicité des ressources de son père pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, il se résolut à la quitter de nouveau et à aller chercher fortune en Amérique. Il fut arrêté sur la route de Bordeaux, où il allait s'embarquer, et reconduit à Aubusson. Peu de temps après on l'envoya à Paris pour chercher quelque emploi dans les finances. Ses démarches restèrent sans succès, et isolé, dénué de ressources, il contracta un second engagement, le 6 juillet 1787, dans le régiment de la reine (dragons). Dès lors son parti fut pris, et il embrassa définitivement l'état militaire. Son avancement fut rapide; il fut nommé successivement brigadier le 21 avril 1788, maréchal des logis le 11 janvier 1792, capitaine dans la légion de la liberté le 2 septembre suivant, chef d'escadron au 2^e régiment de hussards le 29 novembre de la même année, adjudant général chef de brigade le 25 septembre 1793, chef de brigade commandant le régiment des cuirassiers le 26 frimaire an 5 (1796), général de brigade le 22 messidor an 7. Dans ces différents grades, il se distingua aux armées du Nord, des Pyrénées-Orientales, des Alpes, de l'Ouest, de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Allemagne. Plus d'une fois dans ces grandes campagnes les généraux en chef voulurent s'aider de ses conseils. En 1804 il assista au couronnement de Napoléon en qualité de président de canton du département de la Creuse. Il apprit à Paris sa nomination au grade de général de division, et reçut, avec son brevet, l'ordre de se rendre à Milan pour commander une division qui faisait partie de l'armée que l'on envoyait contre l'Autriche (avril 1805). Espagne y joua un des principaux rôles comme général de l'avant-garde de l'armée sur l'Adige. Les éminents services que rendit sa division, les talents et la bravoure qu'il put déployer dans cette campagne qui se termina par la retraite du prince Charles au delà de la Carniole, lui valurent les éloges non-seulement des chefs français, mais encore ceux du général ennemi, et le prince Charles se connaissait en courage et en mérite militaire. Durant l'armistice, Espagne se rendit à Leybach, où il fut chargé de l'exploitation des mines de vif-argent que renferme ce pays. L'intégrité, l'intelligence et le zèle avec lesquels il s'acquitta de cette mission lui méritèrent les éloges de Napoléon. La division Espagne faisait partie du corps d'armée commandé par Masséna lorsque celui-ci fit la conquête de Naples. Espagne reçut bientôt du roi Joseph l'ordre de se rendre à Avellino chargé du commandement de cette province et revêtu des pouvoirs civils et militaires. L'équité qui le caractérisait brilla de tout son éclat durant son administration. Il eut à apaiser des mécontents, à dis-

siper les bandes de brigands qui désolaient ce beau pays, à rétablir l'ordre et la tranquillité tout en faisant effectuer le désarmement des habitants de la province. Le soin qu'il apporta à faire observer la justice, l'attention qu'il donna aux différentes branches de l'administration, la bienveillance qu'il mit à écouter les réclamations qui lui étaient adressées parvinrent bientôt à pacifier le pays et à lui attirer l'amour et le respect de ses administrés. L'activité et la prudence dont il fit preuve en cette nouvelle circonstance lui valurent des éloges flatteurs de la part du roi, qui dans sa correspondance avec Napoléon le signale parmi les généraux dont la probité était irréprochable; il en citait d'autres qui trouvaient moyen de retirer de leurs commandements jusqu'à 60,000 f. par mois. Comme fait d'armes son action la plus remarquable fut la défaite du célèbre Fra Diavolo, bientôt suivie de sa capture et de son exécution. Pour faire diversion à un débarquement projeté en Sicile, d'où, par les ordres de son frère, Joseph se préparait à expulser la maison de Bourbon, les Anglais avaient eux-mêmes jeté un corps de débarquement dans les Calabres; le général Reynier alla au-devant d'eux, fut battu à Ste-Euphémie, et cet événement acheva de mettre le feu à l'insurrection qui avait déjà éclaté dans ces contrées montagneuses et fanatisées. Le maréchal Masséna n'avait pas tardé à rétablir les affaires et à écraser l'insurrection; mais les Anglais, maîtres de la mer, ne cessaient de débarquer sur les côtes les chefs de bandits les plus entreprenants et les plus influents dans le pays, et l'insurrection, étouffée en un point, se réveillait sur un autre. L'escadre britannique porta vers les Abruzzes Fra Diavolo, qui après des vicissitudes diverses, poursuivi et traqué, se réfugia à Sora, où il se retrancha dans une situation très-forte à la tête de 2 à 3,000 hommes. Il avait même mis en batterie cinq pièces de canon qui avaient été cachées dans cette ville en 1799 et qu'il déterra. D'abord il fut bloqué dans son refuge par plusieurs colonnes mobiles. Et enfin le général Espagne marcha droit à lui à la tête de 600 hommes du 4^e de chasseurs et de 4 pièces d'artillerie. Le 24 septembre 1806 ce dernier fit attaquer Sora par trois côtés à la fois. La ville fut emportée après une assez longue résistance. Les Français perdirent peu de monde. La troupe de Fra Diavolo au contraire fut taillée en pièces, et ses débris ne s'échappèrent que pour aller tomber dans les colonnes mobiles qui interceptaient tous les passages. On crut d'abord que Fra Diavolo était au nombre des morts. C'était un bruit qu'il faisait courir probablement pour dépister les poursuites actives dont il était l'objet et que sa prise ne tarda pas à démentir (*voy. FRA DIAVOLO*). Cependant Espagne voyait avec envie les triomphes de la grande armée sur le Rhin. Il comparait tristement cette gloire avec la guerre de partisan et de détail qui était sa seule occupation dans son commandement et qui de part et d'autre dégénérait, par sa nature même, en

exécutions et représailles atroces. Malgré toute la considération affectueuse que lui témoignait le roi de Naples, il demanda à être appelé à la grande armée, exprimant le vif désir de faire une campagne sous Napoléon. Un ordre de l'Empereur survenu justement dans ces conjectures sembla venir au-devant des vœux du général Espagne. Il quitta sa province le 6 octobre 1806, et passant à Milan, il se présenta au prince Eugène, vice-roi d'Italie. Le vice-roi voulut le retenir auprès de lui, mais l'impatient Espagne ne pensait qu'à rejoindre le quartier général de l'Empereur. Napoléon lui remit le commandement de la 3^e division de cuirassiers, qui arrivait d'Italie avant l'ouverture de la campagne de 1807. La bataille d'Eylau fut le prélude des succès de l'armée. A l'affaire près d'Heilsberg Espagne fut blessé de sept coups de lance après avoir eu deux chevaux tués sous lui. Durant la campagne les talents et la bravoure dont il fit preuve lui valurent les éloges de l'Empereur, qui lui fit écrire par Murat une lettre flatteuse. Ce fut après cette campagne qu'Espagne obtint la croix de grand officier de la Légion d'honneur, et au commencement de l'année 1808, le titre de comte avec un majorat de 50,000 fr. Il fut tué par un bicaïen à Essling, le 21 mai 1809, en combattant glorieusement à la tête de ses troupes. Le 1^{er} janvier 1810 Bonaparte décréta que sa statue serait du nombre de celles qui orneraient le pont de la Concorde. P—S—N.

ESPAGNE (CHARLES COMTE D'), capitaine général dans les armées espagnoles sous le nom de don CARLOS *Conde de España*, naquit en France vers 1775 dans le comté de Foix. Des écrivains espagnols (1) ont prétendu qu'il descendait d'une famille souveraine qui aurait possédé le Comminge et le pays de Conserans. Son véritable nom serait *Espaign*, suivant les rédacteurs de la *Biographie universelle et portative des contemporains*, nom qu'il aurait espagnolisé en entrant au service du gouvernement de Madrid, pour ne pas s'attirer l'antipathie que les habitants de ce pays portaient à tout ce qui était étranger. On a dit aussi que le père du comte d'Espagne prenait le titre de marquis, avait en France le grade de lieutenant général et commandait la Maison Rouge de Louis XVI, dans laquelle il fit entrer le jeune Charles; ces faits nous paraissent au moins douteux; nous ne pensons pas d'abord que la réunion des corps d'élite composés de gentilshommes qu'on appelait la Maison Rouge eût un commandant, et ensuite nous n'avons pu trouver le nom d'*Espagne*, ni d'*Espaign* même, parmi les principaux officiers de ces corps dans les états de la maison militaire du roi que nous avons consultés à Versailles et à Paris. Quoi qu'il en soit, après avoir été témoin des excès de la révolution et vu tomber la tête de son père sur l'échafaud, Espagne conçut

(1) *La Guerra de Cataluña, historia contemporanea, redactada por oficiales bajo la direccion de D. Eduardo Chao*, Madrid, 1847.

contre la France et les Français une haine qui ne s'éteignit qu'avec lui. Il émigra avec son frère aîné à l'armée du prince de Condé et ne tarda pas à se rendre en Espagne. Il s'engagea en 1792 au service de cette puissance avec le grade de capitaine dans le bataillon de la reine. Il devint ensuite aide de camp du capitaine général don Juan Miguel de Vives, et réussit à se distinguer dans plusieurs missions par son intelligence et sa bravoure. Cependant son avancement fut à peu près nul et il était encore dans les rangs des officiers subalternes de l'armée lorsqu'en 1808 la guerre de l'indépendance éclata. Elle lui fournit l'occasion de déployer les facultés qu'il possédait : de l'activité, du courage, quelques connaissances militaires et une fermeté poussée jusqu'à la plus inflexible rigueur. Il servit d'abord à l'armée de Catalogne, et ensuite, quoique toujours aide-de-camp du général Vives, il fut mis, dans la province de Salamanque, à la tête d'un petit corps détaché, protégeant les guerillas et ne cessant d'incommoder le corps français d'occupation commandé par le général Lapisse. Attaché plus tard au général Wilson, il assista aux actions de Barba de Puerco et d'Alcantara, fut pour sa belle conduite au siège de Puerto de Baños, où il commandait le bataillon des chasseurs de Castille, nommé colonel le 19 août 1809 et brigadier le 14 mars 1810. Après une série de nouveaux combats, à Tamamés (18 octobre) et à Fresno, Medina del Campo, Alba, Puerto del Pico et Caceres, chargé, le 18 mai suivant, d'opérer une reconnaissance sur Truxillo, Espagne, qui était alors à la tête d'une brigade de la division du général don Carlos O'Donnell, pénétra dans la ville sous un feu très vif avec un petit nombre de soldats, et s'avança même, disent les historiens espagnols, jusque dans la maison du général français. Le 27 juillet suivant il attaqua et prit le petit fort de la Alconeta. Elevé au grade de maréchal de camp en 1811 et au commandement général des troupes dans la province de la Vieille-Castille, il voulut signaler à sa manière sa nouvelle autorité par un acte de vigueur. Le 25 octobre il écrivit d'Alcantara au général de division Thiebaut une lettre qui a été imprimée dans l'histoire de *la guerra de Cataluña*, lui dénonçant énergiquement le supplice infligé, disait-il, par le général Mouton à des soldats espagnols prisonniers, 24 heures après leur reddition, et l'avisant en même temps qu'il avait donné l'ordre de passer par les armes un nombre égal de prisonniers français. « J'agirai, ajoutait-il, de la même manière à chaque acte semblable de vos généraux, et suivrai à l'égard de leurs soldats la conduite qu'on tiendra à l'égard des officiers et de soldats espagnols..... Nous sommes tous décidés à faire une guerre éternelle aux oppresseurs de notre patrie et à tirer une éclatante vengeance de toutes les insultes qui seront faites par les Français à notre sainte religion, à notre roi bien-aimé Ferdinand VII et à la nation esp-

« gnole ! » Blessé au pied au siège de Badajoz, il obtint une médaille d'honneur ; et réuni au mois de mai à l'armée anglaise avec la 1^{re} division d'infanterie à la tête de laquelle il avait été placé, il coopéra à la célèbre bataille de la Albuera livrée aux troupes françaises commandées par le maréchal Soult. Il reçut à cette bataille un coup de lance au bras gauche et y gagna son grade de maréchal de camp dont nous avons déjà parlé (25 juin 1811). Il concourut au siège de Ciudad-Rodrigo à la tête de la 3^e division de la 5^e armée qu'il avait organisée, et assista auprès du duc de Wellington à l'assaut qui termina la campagne de 1811. Ce fut aussi avec cette même division qu'il prit part, l'année suivante, 1812, à la célèbre journée de Salamanque, à la suite de laquelle il entra triomphalement à Madrid. Nommé par Wellington commandant général militaire et politique de cette capitale et de sa province, nomination qui fut confirmée par la régence, l'Espagne conserva ces fonctions, qu'il exerça avec rigueur jusqu'à la fin de 1812, époque à laquelle les alliés furent forcés d'évacuer Madrid. A l'ouverture de la campagne de 1813, l'Espagne assista comme commandant de la seconde division de la 4^e armée à la bataille livrée près de Pampelune, et fut chargé du blocus de cette place du 1^{er} août jusqu'au 31 octobre, date de sa capitulation. Il fut, dans ce siège, blessé à la cuisse par une balle au moment où il faisait une charge contre l'ennemi, et reçut à cette occasion une nouvelle médaille d'honneur et les compliments du duc de Wellington lui-même. Il commandait la même division pendant la campagne de 1814. Il passa l'Adour avec l'armée anglaise, prit part à l'action du 27 février sous le canon de la place de Bayonne et se conduisit vaillamment à la fameuse sortie de la garnison de cette ville pendant la nuit du 14 mars : c'était l'affaire dont l'Espagne se glorifiait le plus. Il reçut peu après l'ordre de rentrer en Espagne, où on lui confia, le 15 août, le gouvernement militaire et politique de Tarragone, qu'il conserva lorsqu'il fut attaché, au mois d'août 1815, à l'armée d'observation des Pyrénées orientales, placée sous les ordres du général Castaños. Espagne, qui avait déjà été nommé par le roi Louis XVIII chevalier de l'ordre français de St-Louis, devint successivement chevalier de Ste-Herménégilde, et grand-croix de St-Ferdinand. Le 27 août 1817 le roi Ferdinand VII l'éleva à un titre de Castille en le nommant comte et le dispensant, ainsi que ses fils et successeurs, du paiement de tous les droits que les titulaires devaient ordinairement acquitter. A l'époque de la révolution de 1820, l'Espagne était depuis le 26 décembre 1818 commandant militaire en second de la principauté de Catalogne. L'opposition très-prononcée qu'il montra contre le changement du système politique lui fit retirer son commandement au mois de mars, et en vertu d'un ordre royal il dut quitter la Péninsule pour se rendre à l'île de Mayorque.

Mais la réputation de rigueur qui faisait le fond de son système de gouvernement l'y avait précédé, et comme on ne lui permit pas, quoiqu'il fût assez gravement indisposé, de débarquer dans cette île, ni même de s'arrêter à l'île déserte de Cabrera, il dut, pour sauver sa vie menacée, se séparer de sa femme et de son fils, et prendre un petit bateau qui le conduisit au port de Mahon dans l'île de Minorque. A peine arrivé, il fut insulté et poursuivi par la populace ameutée contre lui, et enfermé au lazaret, où il courut plusieurs fois le risque de sa vie. Espagne aurait pu chercher un refuge en France, mais telle était la haine qu'il avait vouée à ses compatriotes, qu'il préféra se soumettre aux cruels traitements que les Espagnols lui faisaient subir, plutôt que de recourir à l'hospitalité de ceux que son irréconciliable haine avait si longtemps combattus. Il avait déjà donné une preuve de ces sentiments lorsque, après la paix de Paris, Louis XVIII l'ayant invité à rentrer au service de France, il répondit à ce prince « que le sang français qu'il avait eu dans ses veines avait été depuis longtemps épuisé par la main des Français sur le sol espagnol. » Il poussait enfin jusqu'à son antipathie pour sa patrie originaire que, lorsqu'il était forcé de parler la langue française, il ne le faisait qu'avec la plus extrême répugnance. A la fin du mois de mars 1822, sur un ordre secret qu'il paraît avoir reçu du roi Ferdinand, le comte d'Espagne, abandonnant sa famille, qui se trouvait alors avec lui à Minorque, se rendit immédiatement à Paris, à Vienne et puis au congrès de Vérone, où il devait presser instamment les membres du congrès de prendre les mesures nécessaires pour rendre à Ferdinand VII le libre exercice de son autorité, après s'être concerté avec le capitaine général comte del Real Aprecio, qui avait reçu des ordres à cet effet. Espagne avait fait de longs et coûteux voyages sans recevoir aucune espèce d'allocation, sans réclamer aucune indemnité. Enfin, dans le mois d'avril 1823, il fut déclaré lieutenant général, devant être employé pendant tout le temps que durerait la campagne qui allait s'ouvrir contre les Cortès. Le 14 mars il avait déjà reçu la mission de recruter et de réorganiser d'urgence les divisions de l'armée connue sous le nom d'armée de la foi et même d'employer toute son influence pour concilier autour de l'autorité royale les diverses opinions qui se partageaient les esprits. Espagne pencha tout entier du côté des absolutistes, repoussant et même persécutant tout tempérament libéral, ce qui lui valut les éloges de la société directrice qui s'était formée *proprio motu*. Il avait été nommé par elle, le 21 avril, vice-roi et capitaine général de l'armée et du royaume de Navarre, le 11 juillet y ajouta le titre de capitaine général de l'armée et du royaume de Galice, dont il ne profita pas, se trouvant à cette époque à la tête du corps royaliste faisant partie de l'armée française qui, sous les ordres du maréchal Lauriston, assiégeait et

fit capituler, le 27 septembre 1823, la place et la citadelle de Pampelune. Aussitôt que Ferdinand VII eut recouvré sa liberté et repris les rênes du gouvernement, il récompensa les services du comte d'Espagne en le créant (14 décembre) grand-croix de l'ordre de Charles III et en le faisant entrer dans la junte des officiers généraux chargés de fixer les bases et la force de la garde royale et des différents corps de l'armée. Enfin en 1824 il devint capitaine général par intérim du royaume d'Aragon, chevalier de la Fidélité militaire, et commandeur de l'ordre de St-Louis. Ici commence une ère complètement nouvelle pour le comte d'Espagne. Dès les commencements de 1825 il existait une profonde scission dans le parti royaliste. Ferdinand VII, n'ayant point d'enfants de ses trois premières femmes, pouvait mourir sans postérité, et dans ce cas son frère don Carlos devenait alors son plus proche héritier. Les plus exaltés se méfiaient du roi, qu'ils accusaient de trop de tolérance, et crurent devoir, pour se préparer d'avance aux événements, former le parti appelé *apostolique*, qui choisit pour son chef l'infant don Carlos. Le maréchal de camp don Jorge Bessières se mit en état de révolte au mois d'août, et le 19 le comte d'Espagne, nommé commandant général de toute la garde royale, fut chargé de contenir et d'étouffer la rébellion qui venait d'éclater. Il ne tarda pas à en venir à bout, et elle prit fin à Molina de Aragon par le châtimement rigoureux des rebelles (1). La grande croix de l'ordre royal d'Isabelle la Catholique lui ayant été accordée comme récompense de ce service, Espagne ne crut pas devoir l'accepter. La vie du comte d'Espagne n'offre aucun événement remarquable depuis le 22 décembre 1823, où il fut nommé membre d'une commission chargée de rédiger un projet de règlement pour les dépendances du ministère de la guerre, jusqu'au 12 septembre 1827. A cette date le roi, tout en lui conservant le commandement de la garde royale, le nomma capitaine général et général en chef de l'armée et de la principauté de Catalogne, avec des pouvoirs si étendus qu'il l'investissait de sa propre autorité royale pour modifier toutes les sentences, accorder des pardons, destituer tous les généraux et employés qui ne le seconderaient pas suivant ses désirs. Armé de semblables pouvoirs qui le rendaient véritablement roi de la Catalogne, Espagne donna cours à ses volontés arbitraires et violentes. Souvent fantasque de son caractère, ce général qui avait dit au roi que pour conserver la tranquillité dans Barcelone, quatre hommes et un caporal (*un cabo*) suffisaient, parce que les industriels barcelonais, enclins par nature au travail et à la paix, ne songent qu'à faire faire des progrès à leur industrie et à obéir au gouvernement constitué, pensait aussi que les Ca-

(1) Le maréchal de camp Bessières, le colonel Baños et plusieurs autres officiers qui avaient été pris furent fusillés le 26 août 1825 (*voy. BESSIÈRES*).

talans n'obéissent qu'à ceux qu'ils craignent (1). Ce fut d'après cette idée poussée jusqu'à la dernière exagération, qu'il se conduisit dès son entrée dans le gouvernement qui lui avait été confié. Prenant les rênes d'une main ferme, pendant les cinq ans qu'il gouverna despotiquement et par la terreur la Catalogne, il poursuivit avec acharnement tous ceux qui tentaient de résister au système du gouvernement et se montraient favorables aux projets des carlistes ou au rétablissement de la constitution de 1820. Par ses ordres, les principaux chefs des partis furent arrêtés, les uns furent fusillés ou pendus, d'autres envoyés aux Présides, et on retint dans les prisons ceux qu'on jugeait les moins coupables. Ces moyens violents et ces exécutions sanguinaires répandirent la terreur dans toutes les classes de la population, mais tous finirent enfin par obéir, et l'ordre fut un instant rétabli. Ajoutons qu'au témoignage même de ses ennemis le comte d'Espagne purgea complètement la Catalogne du fléau pour ainsi dire endémique des bandits et des voleurs qui en infestaient les chemins. Le système politique ayant changé en 1852, pendant la maladie du roi et la première régence de la reine Marie-Christine, qu'il avait épousée à la fin de 1829, le premier ministre Zéa Bermúdez retira ses pouvoirs au comte d'Espagne, et le 11 décembre (1852) le lieutenant général don Manuel Llander se présenta à Barcelone pour le remplacer. Accueillant avec des transports de joie et une espèce de délire le successeur du comte, la majeure partie de la population se prononça avec non moins d'exaltation contre ce dernier, qui fut insulté et courut même risque de la vie. Il parvint cependant à sortir de Barcelone et à se réfugier d'abord à Majorque et ensuite à Gênes. Le 5 avril 1853, il quitta cette dernière ville et se rendit en France, où on prétend qu'il eut des conférences avec M. de Villèle, ancien ministre de Charles X. Il se retira ensuite dans sa ville natale, où on l'accusa d'avoir, de concert avec Calomarde, l'un des derniers ministres de Ferdinand VII, organisé une conspiration en faveur de don Carlos. Ce qui est certain, c'est qu'il fut interné d'abord, sans doute sur la demande du gouvernement espagnol, puis enfermé dans la citadelle de Lille, d'où il parvint à s'évader au mois de juin 1858. Après un court séjour à Toulouse, il se rapprocha de la frontière des Pyrénées, traversa sur les épaules d'un contrebandier les précipices de la Maladetta, et le 4 juillet fit son entrée à Berga au milieu des cris d'allégresse des carlistes catalans. Au moment de l'arrivée du comte d'Espagne, se trouvait non loin de Berga un célèbre partisan, don Manuel Ibañez, qu'il avait, en 1850, pour des opinions apostoliques,

(1) C'était aussi l'opinion du prince Lichnowski, qui dit dans ses *Souvenirs de la guerre civile dans l'Espagne* « que de tous les généraux qui commandèrent les Catalans pendant la guerre de l'indépendance, le comte de la Bisbal fut le seul qu'ils craignirent, qu'ils aimèrent et auquel ils obéirent. »

fait envoyer aux Présides de Ceuta, et qui maintenant, sous le nom de *El Llary de Copons*, commandait une bande carliste et passait pour un des chefs les plus audacieux. On craignit un conflit dangereux, surtout lorsqu'on sut qu'Ibañez et sa troupe refusaient de se soumettre aux ordres du comte d'Espagne. Celui-ci, sans laisser paraître sur son visage aucune émotion, fait immédiatement seller un cheval, part au milieu de la nuit accompagné seulement de quelques officiers de son état-major et d'un petit nombre de fantassins, et, après 48 heures de course pénible au milieu des montagnes, arrive, à la pointe du jour, à peu de distance du camp qu'Ibañez occupait avec ses soldats. Sans leur laisser le temps de la réflexion, Espagne lance son cheval au galop, et parvenu au pied de la montagne met pied à terre, s'approche d'un homme à taille gigantesque, appuyé sur son sabre et entouré d'une soixantaine d'officiers, qu'il reconnaît pour Ibañez, l'embrasse et, se tournant vers sa troupe, lui dit d'une voix émue : « Voyez ici l'orgueil de la Catalogne, le serviteur le plus dévoué du roi » et mon meilleur ami. Honneur et gloire à don Manuel Ibañez et à la division de Catalogne ! Et toi, mon fils, dit-il en se tournant vers Ibañez, « je te nomme brigadier au nom du roi. Et à vous autres, soldats, j'accorde une gratification d'une semaine de solde pour que vous serviez Charles V de corps et d'âme (*à Carlos con los cinco dedos*). Ce jeu de mots excite l'enthousiasme le plus bruyant ; Ibañez crie plus fort que les autres en versant des larmes d'attendrissement, et de l'ennemi le plus acharné du comte d'Espagne devient son partisan le plus dévoué. Mais ce n'était là que la moindre des difficultés créées à sa mission par les souvenirs du passé. La junte, qui jusqu'alors avait agi avec la plus complète indépendance, ayant été mise sous ses ordres par don Carlos, Espagne l'installa dans une petite localité entre les canons de Berga et le quartier général de Caseras, avec défense d'en sortir. Par son énergique activité, les affaires de Catalogne prirent un meilleur aspect, et son nom fit de nouveau trembler les habitants de Barcelone. Liant ses opérations à celles de Cabrera, il ne tarda pas à obtenir quelques succès contre les constitutionnels et à augmenter le nombre de ses partisans, malgré sa sévérité poussée souvent jusqu'à la cruauté. Cependant, après avoir conféré (20-21 octobre 1859) avec l'intendant Labandero sur les moyens d'assurer la défense de Berga, qu'on croyait devoir être bientôt menacée par Van Halen, Espagne, accompagné de l'intendant, de don Louis Adell, son adjudant, d'une escorte de gendarmes et de quelques cavaliers qui le suivaient ordinairement, quitta cette place pour se diriger sur Avia, où se trouvait réunie la junte dont il était président. Il n'avait pas encore pénétré dans le local où elle était réunie que déjà ses émissaires annonçaient à Labandero que le roi (don Carlos) avait destitué et

remplacé le comte, et que dans le cas où il voudrait résister et mettre l'épée à la main, on devait le désarmer et le faire conduire à Andorre par les gendarmes de la junte. A peine en effet Espagne, dont on avait éloigné l'escorte sous divers prétextes, fut-il entré, qu'un certain docteur Ferrer, membre de la junte, le suivit accompagné de deux hommes armés de carabines, et le saisissant subitement d'une main en lui couvrant la bouche avec l'autre, tandis que l'un de ses acolytes lui arrachait son sabre et qu'un autre le menaçait de son poignard; ce fut l'affaire d'un instant. On lui signifie en même temps que le roi l'avait destitué de son commandement et qu'il devait sur-le-champ s'éloigner de la province. Espagne, surpris, témoinne cependant par ses gestes qu'il veut parler, on l'en empêche, et ce ne fut que sur les instances de l'intendant Labandero qu'on lui permit enfin de prendre la parole. Mais malgré toutes ses représentations et quoique dans la junte plusieurs personnes se prononcassent énergiquement en sa faveur, le général fut entraîné au dehors. Placé sur une mule et accompagné de Ferrer et de ses complices, on lui arracha de vive force son uniforme, qu'il refusait de quitter, et l'ayant revêtu d'une mauve casaque et d'un vieux pantalon de paysan, on le conduisit près d'Orcana, où il fut livré au capitaine Balta, qui l'abattit à terre d'un violent coup de bâton sur la tête. Malgré ses supplications, on lui attacha ensuite fortement les bras, et arrivés au pont de la Sègre, Balta lui lança une corde au cou, et lui mettant un pied sur la tête, tira cette corde à lui et l'étrangla. Le cadavre du comte d'Espagne, ayant été ensuite dépouillé et ses pieds liés avec une corde à laquelle on avait attaché une grosse pierre, fut jeté dans la Sègre pour faire disparaître les traces de cet horrible et lâche assassinat, qui fut commis le 2 novembre 1839. Le corps de cet infortuné général fut trouvé plus tard près d'une île formée par la rivière. Ainsi périt misérablement ce général aussi distingué par sa bravoure que par ses talents militaires, et par son dévouement à la cause de l'Espagne, à laquelle on ne peut disconvenir qu'il n'ait rendu de grands services, quoique plusieurs de ses actions méritent sans doute d'être blâmées. Mais un écrivain espagnol qui professe des opinions diamétralement opposées aux siennes et qui a souvent critiqué sévèrement sa conduite reconnaît néanmoins que des révélations faites après sa fin tragique ont prouvé qu'il ne fut que l'instrument des horribles exécutions de Barcelone, et que, sujet soumis et aussi rigide que les militaires d'un autre siècle, il exécuta les ordres qui lui avaient été donnés parce qu'il ne crut pas qu'il fût permis à un soldat de les discuter et surtout d'y désobéir. Pour prévenir toute réaction ultérieure et pour pallier son assassinat, comme si de pareilles atrocités pouvaient être justifiées, on fit courir le bruit que le comte d'Espagne était sur le point de conclure un

accommodement avec la reine Christine quand il avait été arrêté. Nous ignorons ce qu'est devenu le fils du comte d'Espagne. D—z—s.

ESPAGNET (JEAN D'), président au parlement de Bordeaux, occupe un des premiers rangs parmi les philosophes hermétiques, ce qui peut-être n'est pas une recommandation bien puissante auprès des vrais amis de la sagesse. On n'a pourtant de lui que deux petits traités intitulés : l'un, *Enchiridion physicae restituta*; l'autre, *Arcanum philosophiae hermeticae*; encore lui conteste-t-on ce dernier, que l'on attribue à un inconnu qui se faisait appeler le chevalier impérial (1), malgré la dénégation du fils de d'Espagnet, qui affirma le contraire à Borrichius. Le président ne signa point ces traités; il y mit, suivant la coutume de ses confrères, deux devises où l'on retrouve son nom, savoir : *Spes mea in Agno est*, et *Penes nos unda Taqi*; et, ce que personne encore n'a remarqué, si l'on retranche de chacune les lettres appartenant à *Espagnet*, on formera, des lettres superflues, cet autre axiome hermétique qui renferme un des plus grands mystères de l'art : *Deus omnia in nos*, et l'on aura pour reliquat l'initiale du philosophe. L'*Enchiridion* est comme l'introduction de l'*Arcane*, ce qui doit faire présumer que les deux traités viennent de la même main. Le dernier renferme la pratique du grand œuvre, et le premier la théorie physique sur laquelle repose la transmutabilité des métaux. Dans ce traité, d'Espagnet rejette la philosophie d'Aristote, et suit celles de Moïse et de l'école d'Alexandrie. Il admet une matière première et commune de tous les mixtes, et reconnaît trois mondes : l'élémentaire, le céleste et l'archétype, lequel exista dans tous les temps. Les deux grands principes de la création sont, suivant lui, le chaos et l'esprit de Dieu; la matière fut divisée en subtile, moyenne et grossière; les semblables attirèrent leurs semblables : de là la formation des corps. L'*Arcanum* est plus curieux et plus recherché que le *Manuel*. L'auteur y décrit dans un grand détail, et avec un air de sincérité, les diverses parties de l'œuvre et la marche que doit suivre l'artiste; mais il garde sur les premiers agents un silence capable de désespérer celui qu'Hermès n'a point admis au nombre de ses élus. Malgré cette obscurité, nous le répétons, les ouvrages de d'Espagnet sont regardés comme classiques, et n'ont pas moins de réputation que ceux du Philalèthe et du Cosmopolite. Ils furent publiés pour la première fois à Paris, chez Nico-

(1) Ce chevalier impérial, très-révéré des alchimistes, était un gentilhomme allemand, demeurant à Hambourg, et lié particulièrement avec le comte Bombast, neveu de Paracelse. Il fut depuis employé en Espagne dans des négociations par l'archiduc Ferdinand, et vint enfin se fixer à Paris. Il est beaucoup question de lui dans le *Trompette François*, petit volume contenant une prophétie de Bombast sur la naissance de Louis XIV, et publié en 1609, in-12, sous le pseudonyme du *Fidèle François*, autre adepte. On a du chevalier impérial le *Miroir des alchimistes, avec instructions aux dames, pour dorénavant être belles sans plus user de leurs fards venimeux*, 1609, in-16. On ne doit pas confondre ce livre avec celui du même titre de Roger Bacon.

las Buon, 1625, in-8°. Lenglet Dufresnoy s'est trompé en en indiquant une édition de 1608. Les suivantes sont de Paris, 1638, 1642, 1650, in-24; Rouen, 1647, 1658; Genève, 1653, 1673; Kiel, 1718, et Tubingen, 1728, in-4°, avec un Commentaire de Hanneman. Ces traités ont été traduits en français, sous ce titre : *La Philosophie naturelle restablie en sa pureté*, Paris, Edme Peningué, 1651, in-8°. Cette traduction est rare et chère. L'auteur en est Jean Bachon, qui a également mis en français le *Parfait Joaillier* de Boodt. Borel; dans sa *Bibliothèque chimique* il dit que le même ouvrage avait été mis en vers héroïques par un nommé l'Aîné, qu'il qualifie de *Poeta eximius*. D'Espagnet, magistrat intègre, qui, dans sa patrie, lutta contre les folies de la Fronde, ne borna point ses travaux à l'alchimie. Il composa un traité de l'*Institution d'un jeune prince*, et le joignit à un vieux manuscrit déterré à Nérac, et intitulé : *Le Rosier des Guerres, composé par le feu roy Louis XI, pour monseigneur le dauphin Charles, son fils*. Il les publia à Paris, chez Nicolas Buon, 1616, in-8°. Ce manuscrit, qu'il croyait inédit, avait déjà été imprimé (en 1523) à Paris, in-4°, veuve de Michel Le Noir. Au reste, il suffit de jeter les yeux sur le prologue de cet ouvrage pour reconnaître qu'il ne peut appartenir à Louis XI. D'Espagnet est encore auteur de la préface qui précède le traité de Pierre de Lancre, intitulé : *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers*, etc., Paris, 1612, in-4°. On lit dans cette préface que les sorcières ont coutume de voler les petits enfants pour les consacrer au démon; ce qui ne donne pas une haute idée de la critique du philosophe bordelais. D. L.

ESPAGNOLET (JOSEPH-RIBÉRA, dit L') fut un artiste du plus haut talent, à qui l'Espagne et le royaume de Naples se sont disputé quelque temps l'honneur d'avoir donné la naissance; mais il est maintenant reconnu qu'il est né à Xativa, aujourd'hui San-Felipe, dans le royaume de Valence (voy. l'*Antologia di Roma*, année 1795). Il paraît aussi probable que Ribéra apprit en Espagne les principes du dessin, sous François Ribalta, de Valence, cru l'élève d'Annibal Carrache. Il est en même temps certain qu'il étudia à Naples, sous Michel Ange de Caravage, en 1606, à l'époque où celui-ci fut obligé de se sauver de Rome pour y avoir commis un homicide. Quoi qu'il en soit, il paraît assuré que l'Espagnolet regarda toujours comme ses meilleurs modèles les ouvrages du Caravage. Peu de temps après, ayant vu à Rome les fresques de Raphaël et d'Annibal, et celles du Corrége à Parme et à Modène, il se forma une manière plus tranquille et plus adoucie; mais dans ce genre il n'obtint pas beaucoup de succès, et il se décida bientôt à retourner au système du Caravage, qui, plus que le style adouci, en impose à la multitude par la vérité, la force et l'effet combiné de la lumière et des ombres. Les récompenses ne tardèrent pas à venir trouver Ribéra :

il fut nommé peintre de la cour. Les études recueillies par cet artiste l'aidèrent à inventer et à choisir mieux que ne l'avait fait le Caravage; il osa même entreprendre pour les chartreux, en rivalité avec lui, une grande déposition de croix, qui seule, suivant le témoignage de Giordano, pourrait former un peintre excellent, et être placée à côté des premiers maîtres de l'art. Un des tableaux du Ribéra, que l'on regarde comme digne du Titien, est le martyre de St-Janvier, qui se voit dans la chapelle royale, et le St-Jérôme de la Trinité. On doit au pinceau de l'Espagnolet beaucoup d'anachorètes, de prophètes, d'apôtres, où il se plaît à accuser les os et les muscles, et où l'on remarque cette gravité de visages et de maintiens qu'il a imitée de la nature. Il aimait aussi à introduire dans ses tableaux profanes des vieillards, des philosophes; tels sont le Démocrite et l'Héraclite. Lorsqu'il prenait pour thème les scènes historiques, les plus horribles étaient pour lui les plus agréables; il recherchait les massacres, les supplices, les tourments atroces : une de ses plus imposantes compositions en ce genre est l'Ixion sur la roue que l'on conserve à Madrid. Ses principaux ouvrages sont à Naples, à Rome et dans le palais de la reine d'Espagne. Le Musée impérial possède, entre autres ouvrages de ce maître, l'*Adoration des bergers* et la *Mère de douleur*, tableaux remplis de vigueur, d'énergie et d'effets sublimes. Les cabinets d'Italie sont remplis de morceaux attribués à l'Espagnolet; mais il est probable qu'une bonne partie appartient à ses élèves Giovanni Do, Barthélemi Passante et François Fracanzani; ce dernier est cet artiste fameux qui, ayant été condamné à périr sur un gibet, obtint, par honneur pour sa profession et son talent, de mourir par le poison dans le lieu où il était détenu. On sait cependant que l'Espagnolet fit beaucoup d'ouvrages en Italie, où il en envoya encore pendant son séjour à Madrid. Il travailla jusqu'à l'âge le plus avancé, et, doué d'une féconde imagination, il peignait avec une rapidité étonnante. Après avoir demeuré quelques années en Espagne, Ribéra retourna en Italie. Arrivé à Rome, le pape le reçut très-favorablement, et le nomma *chevalier du Christ*. Il s'établit enfin à Naples, où il mourut en 1656, âgé de 72 ans, après avoir joui d'une grande réputation. Contemporain du Poussin et de Rubens, s'il n'obtint pas les honneurs dont on combla ce dernier, avec lequel il paraît qu'il travailla à la cour de Philippe IV, il ne partagea pas non plus la pauvreté du Poussin; et ainsi que Rubens, il laissa des biens considérables. Outre son mérite comme peintre, il gravait supérieurement à l'eau-forte. L'Espagnolet était d'un caractère sombre, d'un abord brusque, mais d'un cœur honnête et bienfaisant. A—D.

ESPANA. Voyez ESPAGNE.

ESPANAY (JEAN LE SAULX, sieur d'), poète très-obscure, vivant au commencement du 17^e siècle, fit imprimer à Rouen, en 1608, in-12, une tragédie

intitulée : *Adamantine ou le Désespoir*. Tout dans cette pièce annonce l'enfance de l'art ; les scènes n'y sont point distinguées les unes des autres, et les actes ne sont séparés que par des chœurs qui occupent le théâtre sans aucune espèce de motif. Des cinq personnages qui servent à l'action, deux sont tués et deux meurent de désespoir. Le style est digne du plan, c'est un mélange continuél de mots bas et d'expressions emphatiques. Rien ne pouvait indiquer dans cet ouvrage qu'on touchait au moment où Corneille porterait la scène française à un si haut point de gloire. Z.

ESPARBÈS. *Voyez* AUBETERRE.

ESPARRON. *Voyez* ARCUSSIA.

ESPEISSES (D'). *Voyez* DESPEISSES.

ESPEJO (ANTOINE), voyageur espagnol, auquel on doit la découverte du nouveau Mexique, était né à Cordoue. On avait appris, par le rapport de plusieurs Indiens Couchos, qu'au nord du Mexique il y avait encore de grands pays non découverts. Augustin Ruiz, religieux franciscain, voulut tenter la découverte avec deux de ses confrères et un petit nombre de soldats. Un des religieux ayant été tué, la troupe craignit de plus grands désastres, et revint aux mines de Ste-Barbe, dont elle était éloignée de deux cent cinquante lieues dans le nord, laissant les deux religieux avec deux ou trois jeunes Indiens. Espejo, qui était citoyen de Mexico et fort riche, se trouvait alors, pour les affaires de son commerce, aux mines de Ste-Barbe, situées dans la Nouvelle-Biscaye, à cent soixante lieues au nord de Mexico. Ayant entendu le récit de cette aventure, il conçut bientôt l'importance de l'entreprise tentée ; c'est pourquoi, après avoir obtenu la permission du grand alcade de la province, il leva une troupe de soldats, amassa des provisions, et partit du val St-Barthélemi le 10 novembre 1582. Les Couchos et les Possagnates accueillirent amicalement Espejo et sa troupe ; ces Indiens vivaient dans des habitations soignées et cultivaient la terre. Les Espagnols rencontrèrent ensuite de riches mines d'argent, et la peuplade des Toboses qui s'enfuit à leur approche, parce que peu d'années auparavant des soldats espagnols les avaient maltraités. Avec de bonnes façons et des présents on les fit revenir ; ils guidèrent Espejo jusqu'au pays des Jumanes, hommes très-policiés et belliqueux, qui tuèrent à coups de flèches plusieurs chevaux des Espagnols ; ceux-ci finirent par se réconcilier avec ces Indiens. Il coule dans leur pays plusieurs grandes rivières qui viennent du nord, et une entre autres aussi grande que le Guadalquivir. Les Espagnols, en continuant à la côtoyer, trouvèrent plusieurs peuplades dont ils ne purent pas toujours comprendre la langue ni savoir les noms. Enfin, arrivés chez les Tignas, ceux-ci, qui avaient tué les deux religieux que l'on cherchait, s'enfuirent vers les montagnes. Espejo mit en délibération si l'on retournerait dans la Nouvelle-Biscaye, puisque ceux que l'on cherchait n'existaient plus, ou bien si l'on pousserait plus

au nord. Les avis que l'on reçut d'un grand et riche pays situé à l'orient firent prendre ce dernier parti. En conséquence, Espejo et douze hommes se mirent en marche, traversèrent plusieurs belles contrées qui leur offrirent des apparences de richesses métalliques ; les Indiens étaient assez avancés dans la civilisation ; les parasols dont ils se servaient ressemblaient à ceux des Chinois. Espejo prit hauteur, et se trouva à 57° 30' de latitude boréale ; il alla encore vers le nord, puis vers l'ouest, rencontrant toujours des peuplades civilisées. Dans le pays de Civala, il vit des croix que Coronado y avait élevées en 1542. Ce qu'il entendit dire d'un pays situé à soixante journées, baigné par un grand lac bordé de grandes villes, riches en or, l'engagea à tenter le voyage ; une partie de ses soldats et un religieux se séparèrent de lui. Après diverses aventures, Espejo revint les joindre ; mais bientôt il alla de nouveau à la recherche des pays inconnus, et finit par arriver chez les Tamas, qui ne voulurent ni le recevoir, ni lui donner des vivres. Cette circonstance et la diminution de leur troupe firent prendre aux Espagnols la résolution de retourner chez eux. Un Indien les guida le long de la rivière des Vaches, et ils arrivèrent au val St-Barthélemi au commencement de juillet 1583. Espejo fit dresser des mémoires de sa découverte, et les envoya au comte de Coruña, vice-roi du Mexique, qui les fit passer au conseil des Indes, en Europe. La relation de son voyage, qui se trouve dans la 13^e partie des *Grands Voyages* dans Hackluyt, t. 1, et dans l'*Histoire de la Chine* du P. Mendoza, est d'autant plus remarquable que ce qu'il dit du degré de civilisation auquel sont parvenues diverses peuplades indiennes du nord du Mexique est confirmé par le rapport des PP. Franç. Garcès et Pedro Fonte, qui, de 1771 à 1776, parcoururent les pays habités par ces nations, et en écrivirent une relation intéressante, insérée dans la *Chronica serafica de el colegio de propaganda fede*, Mexico, 1792, in-fol., et dont M. de Humboldt a donné un extrait. E—s.

ESPEN (ZEGER-BERNARD VAN), célèbre jurisconsulte et savant casuiste, né à Louvain en 1646, fit ses études dans l'université de cette ville. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie d'une manière distinguée, il s'attacha à l'étude du droit canon, des conciles et de la discipline de l'Eglise, soit ancienne, soit moderne. Il avait vingt-neuf ans lorsqu'il reçut l'ordre de la prêtrise, et deux ans après il prit le bonnet de docteur en droit dans l'université de Louvain. Il y obtint une chaire de droit dans le collège du pape Adrien IV, et en remplit les fonctions avec une grande assiduité et beaucoup de succès. Ami du travail et de la retraite, il ne se répandait point dans le monde ; mais son cabinet était ouvert à quiconque voulait le consulter. On compte parmi ceux qui eurent recours à ses lumières non-seulement des jurisconsultes, mais encore des tribunaux de justice, des évêques et même des souverains. Bien-

tôt de nombreux et savants écrits assurèrent sa réputation. A ce mérite il joignait des vertus. Ceux qui l'ont le mieux connu en parlent comme d'un homme simple dans ses mœurs, humble, modéré, frugal, ne prenant sur le produit de sa chaire et sur son patrimoine que ce qui lui était absolument nécessaire, et distribuant le reste aux pauvres. A l'âge de soixante-cinq ans il devint aveugle des suites d'une cataracte qui ne fut levée que deux ans après. Ni son égalité d'âme, ni même sa gaieté n'en furent altérées. Ce ne fut point la seule traversé qu'il eut à éprouver; il avait des ennemis. Un P. Desirant, augustin, supposa en 1707 des lettres et d'autres pièces où Van Espen était compromis et même accusé de projets criminels. Il crut devoir à son honneur de repousser juridiquement cette inculpation. Une sentence déclara ces pièces « inventées à plaisir, fausses, scandaleuses, » etc., » et le P. Desirant fut puni du bannissement. Van Espen eut, en 1719, avec Govarts, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, une autre affaire dans laquelle on l'accusait de quelques erreurs sur la juridiction contentieuse des évêques. Une sentence du conseil de Malines le justifia encore. Son attachement à la doctrine de Port-Royal, ses liaisons avec les principaux personnages de ce parti, et notamment avec ceux que leur opposition au *Formulaire* et à la bulle *Unigenitus* avait forcés de chercher un refuge en Hollande, lui causèrent d'autres chagrins qui remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Quoiqu'il ne fût point appelant, il écrivait en faveur du jansénisme, et d'après des principes contraires aux droits du saint-siège et à la discipline aujourd'hui reçue dans l'Eglise; il avait approuvé, provoqué peut-être l'élection de Steenowen à l'archevêché d'Utrecht, où depuis la réforme la juridiction n'était exercée que par des vicaires apostoliques. Il composa même un écrit en forme de lettre, où il soutenait la validité de cette élection et la légitimité du sacre de l'archevêque élu, fait par Varlet, évêque de Babylone, aidé seulement de deux prêtres. Cet évêque était lui-même suspens de ses fonctions par l'arrêt émané de Rome. L'écrit de Van Espen en faveur de cette ordination fut imprimé en Hollande, et quoique ce fût, dit-on, sans l'aveu de son auteur, le recteur de l'université de Louvain, après différentes informations, se crut obligé de rendre une sentence contre Van Espen, et de le déclarer suspens. Van Espen, craignant qu'on ne l'arrêtât, se retira à Maëstricht, et de là à Amersfort, dans la province d'Utrecht, où se trouvaient rassemblés la plupart des réfugiés de France et des Pays-Bas. Van Espen ne survécut pas longtemps à cette sentence; elle avait été rendue le 7 février 1728, et il mourut le 2 octobre suivant, dans la 85^e année de son âge. Le meilleur et le plus recherché des ouvrages de Van Espen est son *Jus ecclesiasticum universum*. On a voulu en atténuer le mérite en disant que l'auteur avait abondamment puisé dans Thomassin. Soit

que l'imputation soit fondée ou non, il est certain que ce livre est généralement estimé. On a encore de Van Espen : 1^o *Consultation canonique sur le vice de la propriété des religieux et religieuses*; elle a été traduite en français, Louvain, 1688, Paris, 1693, in-12; 2^o *Motif de droit ou de défense du séminaire de Liège et de MM. ses proviseurs contre l'entreprise et les libelles des jésuites anglais de cette ville*, in-12. Le P. Quesnel, ami de Van Espen, eut part à cet écrit; 3^o *De peculiaritate et simonia; De officiis canonicorum; Tractatus historico-canonicus in canones; De censuris; De promulgatione legum ecclesiasticarum; De recursu ad principem; Vindicie resolutionis doctorum Lovaniensium pro ecclesia Ultrajectensi*; 4^o une *Déclaration sur le formulaire et la bulle Unigenitus*; enfin beaucoup de pièces relatives aux affaires de Van Espen avec le P. Desirant et M. Govarts et à ses propres opinions. La collection des Œuvres de Van Espen a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris sous le nom de Louvain, 1733, 4 vol. in-fol. L'éditeur est le P. Joseph Barre, qui y ajouta des notes. Outre le *Jus ecclesiasticum* avec d'excellentes observations de M. Gibert, on y trouve un savant traité de l'auteur, intitulé *Commentarius in canones juris veteris et novi*. Leplat, professeur en droit canon à Louvain, a fait imprimer séparément le Commentaire de Van Espen sur le *Nouveau Droit canonique*, 1777, 2 vol. in-8^o, à Louvain, enrichis d'une savante préface. L'abbé Lucet a donné en 1788 une analyse de tous ses ouvrages adaptée aux usages de l'Eglise de France et à la jurisprudence du royaume. L'abbé de Bellegarde a publié un *Supplementum ad varias collectiones operum Z. B. Van Espen*, Bruxelles, 1768, in-fol., formant le 5^e tome des Œuvres de Van Espen. Un certain Bachusius ou Bachuysen, mort chanoine de Bruges, d'abord ami de Van Espen, attaché aux mêmes opinions, et qui ensuite passa dans les rangs opposés, a composé un petit écrit curieux et rare, intitulé *De Zegero Bernardo Van Espen*, etc. Il n'y est pas question seulement de ce docteur, mais encore du P. Quesnel et de plusieurs autres personnes du parti, sur lesquelles il donne des anecdotes d'autant plus piquantes que lui-même y avait appartenu. En blâmant, comme il est juste, Van Espen de son attachement à une doctrine condamnée et de sa résistance à une loi de l'Eglise, il ne le serait pas de ne point rendre justice à sa piété, à son désintéressement, à sa charité, à ses laborieux travaux, et de ne pas reconnaître le mérite de ses principaux ouvrages. La *Vie de Van Espen* a été écrite par G. Dupac de Bellegarde (*voy. BELLEGARDE*), Louvain, 1767, in-8^o. L—Y.

ESPENCE (CLAUDE D'), en latin *Espencæus*, savant docteur de Sorbonne, né au diocèse de Châlons-sur-Marne en 1511, descendait, par sa mère, de la maison des Ursins. Il fut élu recteur de l'université de Paris, en 1540, avant qu'il eût achevé de prendre ses grades. Le cardinal de Lor-

raine, dont il avait été précepteur, voulut se l'attacher ; mais d'Espence n'en continua pas moins à catéchiser et à prêcher dans les différentes églises de Paris. Dans un sermon qu'il fit à St-Méry, en 1543, il parla avec mépris de la *Légende dorée* (voy. VORAGINE). Cet ouvrage jouissait alors d'une telle considération, qu'on l'obligea à se rétracter publiquement. Il y consentit pour le bien de la paix. L'année suivante, il accompagna le cardinal de Lorraine, envoyé en Flandre pour ratifier le traité conclu entre François I^{er} et Charles-Quint. Il se trouva à l'assemblée de Melun, où furent discutés les objets à soumettre au concile de Trente. Le concile ayant été transféré à Bologne, il y fut député par Henri II. D'Espence se rendit à Rome, en 1555, avec le cardinal de Lorraine, qui le présenta à Paul IV. Le pape, charmé de son mérite, voulut le retenir, et le bruit même se répandit qu'il serait fait cardinal à la première promotion. D'Espence, peu jaloux de cet honneur, s'excusa de prolonger son séjour à Rome, et revint en France. Il assista, en 1560, aux états d'Orléans, et l'année suivante, au fameux colloque de Poissy. On voulut ensuite le renvoyer au concile de Trente, mais il s'en défendit par humilité, et passa le reste de sa vie dans la retraite, partageant son temps entre les devoirs de son état et la composition de divers ouvrages de piété. Il mourut de la pierre, maladie fréquente chez les personnes sédentaires, à Paris, le 5 octobre 1571, et fut enterré à St-Côme. On lisait sur son épitaphe sur un tombeau où il était représenté à genoux, en marbre blanc. Dupin a porté de ce docteur un jugement avantageux. « Il avait bien lu, dit-il, les Pères et les bons auteurs modernes ; il savait parfaitement les canons et la discipline de l'Eglise ; il était aussi fort versé dans la littérature profane ; il écrivait bien en latin, avec dignité et avec éloquence, » Richard Simon rabaisse un peu le mérite de d'Espence, en disant que son savoir se sentait beaucoup de l'école et des défauts du siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Nicéron (1) en rapporte les titres dans ses Mémoires, t. 15 et 20. Les latins ont été réunis à Paris, 1619, in-fol. Parmi les autres, on distingue : 1^o *l'Institution d'un prince chrétien*, Paris, sans date, in-8^o ; Lyon, 1548, in-16 ; 1549, in-16. La première édition est indiquée comme très-rare dans plusieurs catalogues ; 2^o *deux notables Traités*, dont l'un enseigne combien les lettres et les sciences sont utiles aux rois et aux princes ; l'autre contient un discours à la louange des trois lis de France, Paris, 1575, in-8^o. On trouve dans ses ouvrages latins des discours sur différents points de discipline, des hymnes sacrés, un Commentaire sur les Epîtres de St-Paul, un Traité de la lecture des livres défendus, un contre la validité des mariages clandestins, un autre de la messe publique

et privée ; un ouvrage en six livres sur la continence et un sur l'âme des cieux (*de cælorum animatione*). Les deux derniers sont curieux par leur objet, et remplis d'une érudition très variée. Gruter, dans ses *Delicta poetarum gallorum*, donne deux pièces de d'Espence qui ne sont pas dans le recueil de Léger Duchesne. W—s.

ESPER (JEAN-FRÉDÉRIC), né le 6 octobre 1732, à Drossenfeld, dans le margraviat de Bayreuth, commença ses études à Wunsiedel, les continua à Frauenaurach, et les acheva à l'université d'Erlang. Malgré le désir qu'avaient ses parents de le voir embrasser la carrière de la médecine, il préféra la théologie, qu'il étudia avec ardeur et succès. Après quelques années de prédication, il fut placé en qualité d'adjoint auprès de son père, qui était alors surintendant de l'église réformée à Frauenaurach. Le 29 décembre 1762, la faculté théologique d'Erlang le reçut docteur ; le 10 novembre 1763, il devint pasteur à Uttenreut, et en 1778, surintendant à Wunsiedel, avec l'inspection des églises et écoles de cette ville, où il mourut le 18 juillet 1781. Les devoirs de son état, comme ministre protestant, ne l'avaient point empêché de se livrer à l'étude des sciences naturelles, qu'il aimait beaucoup : il était membre de la société des naturalistes de Berlin et de la société allemande d'Erlang. Son nom se recommande à la postérité, à cause du zèle et de la persévérance avec lesquels il découvrit et fouilla quelques-unes des cavernes à ossements situées dans les environs de Guggendorf, devenues depuis si célèbres, et où l'on a retrouvé un grand nombre d'espèces animales fossiles. Une de ces cavernes porte actuellement le nom d'Esper. On a de lui en allemand : 1^o *Aventures véritables et merveilleuses arrivées à des voyageurs*, Erlang, 2 vol. en 4 parties, de 1760 à 1762. Cet ouvrage a eu une seconde édition en 1766. M. J.-Henri Widmann a ajouté un 3^e et un 4^e volume aux deux premiers, sous ce titre : *Aventures du capitaine Cook* ; en 2 parties, Erlang, 1789-90 ; 2^o *Instruction pour observer le cours d'une comète et d'autres constellations sans le secours d'instruments astronomiques ou de calculs mathématiques* ; 3^o *Du passage de Vénus à travers le soleil* (dans les *Frankischen Sammlungen*, 51^e cahier, n^o 2) ; 4^o *De la manière de se procurer de grosses citrouilles* ; 5^o *Description de la pierre nommée pierre de bois verte, que l'on rencontre dans la contrée d'Adelsdorf* : cette roche est une espèce de lignite (même recueil, 47^e cahier, n^o 4) ; 6^o *Description des zoolithes nouvellement découverts d'animaux quadrupèdes inconnus et des cavernes qui les renferment, de même que de plusieurs autres grottes remarquables, qui se trouvent dans le margraviat de Bayreuth au delà des monts* ; traduite en français par Isenflamm, Nuremberg, 1774, in-fol. ; 7^o *Souvenirs de l'int. général J.-C. Rössler* ; 8^o *Dissertation sur la cause des corps ronds qui se rencontrent dans les schistes vitrioliques* (dans le *Naturaliste*, 6^e cahier, p. 190, 204) ; 9^o *Voyage aux cavernes à ossements de Gailenreuth* (dans les

(1) Nicéron ne parle pas d'un poème latin de Cl. d'Espence, dont voici le titre : *Institutum christiani hominis in gratiam pueritiae catholicae versiculis comprehensum*, Paris, 1570, in-4^o.

écrits de la société des naturalistes amis, Berlin, 1784, 5^e vol., p. 56); 10^e *Extrait du précédent voyage* (dans les *Mélanges* publiés pour servir à une description physique de la terre, Brandenb., 1785, 5^e vol., 1^{er} cahier, p. 35); 11^e *Courte description des découvertes merveilleuses faites récemment dans les cavernes à ossements près de Gailenreuth*, etc. On trouve une répétition des descriptions précédentes dans les archives de Franconie, de Büttner, Knerl et Fischer, vol. 1^{er}, p. 77, vol. 2, p. 165, année 1790. Esper a encore publié des poésies et de petites dissertations, mais sans y mettre son nom. On lit de plus amples détails sur sa vie et sur ses écrits dans Meyer, *Biographie des écrivains d'Anspach et de Bayreuth*, et dans le *Manuel historique et littéraire* d'Hirsching. N—D.

ESPER (EUGÈNE-JEAN-CHRISTOPHE), frère du précédent, professeur à Erlang et l'un des naturalistes les plus laborieux et les plus recommandables du dernier siècle, naquit à Wunsiedel le 2 juin 1742. En 1761, il fréquenta l'université d'Erlang, où il suivit, à l'exemple de son frère, les cours de la faculté de théologie et de philosophie. Dans l'année 1770, Eugène Esper alla à Cadolzburg, comme précepteur des deux enfants du baron de Falken-Hausen. Quelques années après, la publication de plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle, que l'on trouvera mentionnés à la fin de cet article, lui valut l'honneur d'être admis au nombre des membres de la société des naturalistes amis de Berlin. Pendant le cours de l'année 1781, revenu à Erlang, il s'y fit recevoir docteur en philosophie, et fut nommé adjoint de cette faculté à l'université. Le 2 mars 1785, il prit possession de la chaire de philosophie, en prononçant un discours *De emolumentis in utroque studio matheseos et historiarum naturæ simul conjuncto*. Eugène Esper mourut à Erlang le 21 juillet 1810. Les collections d'histoire naturelle que ce savant avait formées en sa vie, et qui étaient très-considérables, particulièrement en lépidoptères et en zoophytes, appartiennent maintenant au muséum d'histoire naturelle de l'université d'Erlang, où elles sont conservées précieusement. Les nombreux ouvrages publiés par Eugène Esper sur l'histoire naturelle, et qui peuvent être encore aujourd'hui consultés avec fruit, lui valurent une grande réputation et lui méritèrent l'honneur de faire partie d'un grand nombre de sociétés savantes, telles que l'académie impériale des naturalistes, la société botanique de Ratisbonne, celle des naturalistes de Halle, etc., etc. Nous possédons de lui : 1^o *Description des papillons dessinés et coloriés d'après nature*, Erlang, 54 cahiers in-4^o, 1776-1805; 2^o *Observation sur un phalène androgyne nouvellement découvert*, ibid., 1778, in-4^o; 3^o *Continuation des papillons d'Europe*, 1780-84, 9 cahiers; 4^o *Dissertat. inaug. philos. de varietatibus specierum in naturæ productis*, sectio 1, Erlang, 1781; sectio 2, 1782, in-4^o; 5^o *Pr. de animalibus oviparis et sanie frigida præditis in cataclysmo, quem subiit orbis terrarum, plerisque salvis*, ibid., 1785,

in-4^o; 6^o *Histoire naturelle abrégée du système linéen*, avec l'explication des mots techniques, Nuremberg, 1784, in-8^o; 7^o *les Papillons exotiques*, Erlang, avec figures enluminées, 1785 à 1802, 16 cahiers in-8^o; 8^o *les Zoophytes décrits, figurés et coloriés d'après nature*, Nuremberg, 1788, 1806, 3 vol. in-4^o; 9^o *Premier et second supplément aux Papillons d'Europe*, 9 cah., 1792-1805; 10^o *Magasin de nouveaux insectes étrangers*, 1 cahier, Nuremberg, 1794; 11^o *les Papillons européens*, 1794. Toutes les publications faites par Esper à différents intervalles forment 5 parties divisées en 7 volumes. 12^o *Nouvelle publication mensuelle des Papillons européens*; il a paru de cette 3^e édition 144 cahiers, depuis le mois de janvier 1794 jusqu'en 1805; l'ouvrage a été encore publié en 20 livraisons (comme 2^e édition) jusqu'en 1802; 13^o *Icones fucorum cum characteribus systematicis, synonymis auctorum*, etc., etc., 7 cahiers, 1792, 1802; 14^o *Manuel de minéralogie*, etc., Erlang, 1810, in-8^o; 15^o *Quelques pièces de vers de circonstance*; 16^o *De la coquille porcelaine couleur aurore* (dans les *Entretiens* de Schröler pour l'amateur de coquilles, 1789, n^o 5, p. 92); 17^o *Description de quelques papillons précieux appartenant aux espèces de la plus petite taille*, avec des figures grossies; cette description est insérée dans le *Naturaliste*, Halle, 1791, n^o 6, p. 59-51; 18^o *Observations sur la phalena linaria*, décrite dans le 16^e cahier du *Naturaliste* (même recueil, année 1792, n^o 17, p. 190-194); 19^o *Sur le genre de papillons hyblea* (même recueil, 1802, 29^e cahier); 20^o *Oryctographiæ Erlangensis specimina quædam, imprimis spongiarum petrificatarum* (dans les *Nouveaux Actes* de l'académie des Curieux de la nature, 1791, 8^e vol.); 21^o *Papil. exot. tab. 1 et 2; Sping. exot. tab. 1 et 2* (*Magasin du règne animal*, Erlang, 1794, 1^{er} cahier); 22^o *Remarques d'histoire naturelle au sujet des leçons de Martini sur l'archéologie littéraire*, Altenbourg, 1796; 23^o *L'amateur des produits minéralogiques de la Francoie occidentale* (n^o 46, p. 245-251 des *Feuilles provinciales de la Francoie*); 24^o plusieurs articles critiques dans les *journaux littéraires de Halle, d'Iéna*, dans la *Gazette d'Erlang*; 25^o *Observations pour servir à l'histoire de la Manne* (*Dissertations de la société d'Erlang*, 1810, 1^{er} volume). Il serait trop long de citer les nombreux ouvrages dans lesquels il a été question de la vie et des travaux scientifiques d'Esper. N—D.

ESPERIENTE. Voyez CALLIMACHUS.

ESPERNON (JEAN-LOUIS DE NOGARET, DE LA VALETTE, DUC D'), naquit dans le Languedoc, en mai 1554, d'une famille ancienne. On lui donna le nom de Caumont, pour le distinguer de Bernard de la Valette, son frère aîné, et il eut une pension de 400 livres quand il entra au service. Il fit ses premières armes au siège de la Rochelle (1573), où il avait accompagné le duc d'Anjou. Il resta ensuite à la cour; mais prévoyant qu'il ne pourrait rien obtenir de la reine mère, il s'attacha au roi de Navarre et le suivit, lorsque la crainte de quelque surprise engagea ce prince à se retirer

dans la Normandie. Il se repentit bientôt de cette démarche, et reparut à la cour, où il avait déjà su se ménager des protecteurs. Ses agréments extérieurs fixèrent l'attention du faible Henri III, et d'indignes complaisances furent le prix dont il acheta la faveur du monarque, qu'il partagea avec Caylus, Maugiron, etc. Caumont entra l'un des premiers dans cette ligue, dont l'anéantissement des protestants ne fut que le prétexte; il se distingua à la prise de la Charité et d'Issoire, en 1577, et fut blessé en 1580, au siège de la Fère, dont il eut le commandement. L'année suivante, Henri III lui fit présent de la terre d'Espernon, l'érigea en duché-pairie, et ordonna que dans les assemblées des pairs il prendrait son rang immédiatement après les princes du sang. Cette distinction accordée à d'Espernon mécontenta la noblesse, et la disposa à soutenir le peuple, qui se plaignait hautement que le produit des impôts créés pour les besoins de l'État fût la proie de quelques favoris. Cependant, deux ans après, le roi donna à d'Espernon le gouvernement de Metz, mais il chercha à s'excuser en disant que c'était le gage d'une forte somme qu'il lui avait prêtée. Si jamais prince ne fut plus faible que Henri III, jamais sujet n'abusa de son crédit comme d'Espernon pour satisfaire son ambition et son insatiable cupidité. En peu d'années il réunit au gouvernement de Metz ceux du Boulonnais, de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, de la Touraine, de l'Anjou et de la Normandie; il succéda à Strozzi dans la place importante de colonel général de l'infanterie, érigée pour lui en charge de la couronne (1584), et joignit à ce titre celui d'amiral de France (1587). Son entrée publique à Rouen fut un véritable triomphe; les maisons sur son passage étaient tapissées, les rues semées de fleurs; il montait un cheval superbe, entouré de toute la noblesse de la province, qui l'accompagna jusqu'à son palais. La ville lui offrit une statue d'argent qui représentait la Fortune tenant son buste étroitement embrassé, dit Pasquier, avec cette devise en italien : *E per no lasciar ti*. Cependant le duc de Guise, jaloux de cette faveur, fit entendre au roi que la haine du peuple contre d'Espernon était la seule cause des excès auxquels il s'était porté dans la journée des Barricades, et qu'on ne pouvait espérer de tranquillité qu'en l'éloignant de la cour. Le roi, qui ne conservait peut-être plus la même affection à son favori, goûta ce conseil, et disposa sur-le-champ d'une partie des emplois que naguère il avait pris plaisir à accumuler sur sa tête. Le gouvernement de Normandie fut donné au duc de Montpensier, celui de Metz au comte de Brieenne, la charge d'amiral à Lavalette, et d'Espernon fut exilé à Loches, d'où il obtint la permission de se rendre à Angoulême, où il se croyait plus en sûreté. Il se trompait cependant, car le jour de St-Laurent 1588, le maire d'Angoulême se rendit au château, accompagné de quelques hommes armés, pour s'as-

surer de sa personne. Le duc d'Espernon n'eut que le temps de fuir dans son cabinet, dont l'escalier se rompit derrière lui, circonstance qui lui sauva la vie. Pendant ce temps-là, le duc de Guise faisait demander au roi, par les états assemblés à Blois, que d'Espernon fût tenu de remettre toutes les villes de son gouvernement, à peine d'être déclaré criminel de lèse-majesté. Le roi lui envoya Miron, son médecin, pour lui signifier cet ordre. D'Espernon, loin d'obéir, leva des troupes et se prépara à se défendre s'il était attaqué; il parvint à apaiser par des promesses ceux qui semblaient le plus acharnés à sa perte, dénonce au roi les projets ambitieux des Guise, arrache un arrêt à sa faiblesse, et vole ensuite à son secours, à la tête des soldats qu'il avait rassemblés pour sa propre défense; un service si important lui rendit les bonnes grâces de Henri III, mais la mort déplorable de ce prince suspendit une seconde fois le cours de sa fortune. D'Espernon refusa de signer l'acte par lequel les seigneurs s'obligèrent à reconnaître Henri IV roi de France aussitôt qu'il serait rentré dans le sein de l'Eglise catholique. Un écrivain qui a pris à tâche de justifier toutes les actions du duc d'Espernon le loue du zèle qu'il montra dans cette circonstance pour la religion; d'autres prétendent qu'il ne refusa sa signature que parce qu'elle aurait été au bas de celles des seigneurs qu'il regardait comme au-dessous de lui. Quoi qu'il en soit, d'Espernon se retira à Angoulême, emmenant un corps de troupes considérable, dans le moment où le roi en avait le plus grand besoin pour presser le siège de Paris. Henri IV lui pardonna cette conduite, et le nomma gouverneur de la Provence, dont le parlement avait déclaré le duc de Savoie lieutenant général et gouverneur *sous la couronne de France* (Abr. du P. Hénault). D'Espernon s'empara de quelques villes, qu'il traita avec la dernière sévérité, dans l'espoir d'obliger par là les autres à recourir à sa clémence. C'était mal connaître l'esprit du peuple; il dut s'en apercevoir, car il fit des efforts inutiles pour prendre Marseille et Aix, deux villes alors mal fortifiées, et qui n'étaient défendues que par de faibles garnisons. Il fut blessé deux fois devant Aix, et les habitants de Brignoles, fatigués des excès auxquels il se livrait, tentèrent de le faire périr sous les décombres de la maison qu'il habitait, et ce ne fut que par une espèce de prodige qu'il échappa à ce danger. Cependant des réclamations étaient adressées de toutes parts au roi contre d'Espernon; on demandait un nouveau gouverneur. Henri IV nomma le duc de Guise. D'Espernon, irrité, résolut de se maintenir en Provence contre la volonté du roi. On rapporte que ce prince l'ayant menacé qu'il viendrait lui-même l'en chasser : « Qu'il vienne, » dit d'Espernon, je lui servirai de fourrier, non « pas pour lui préparer des logis, mais pour brûler ceux qui seront sur son passage. » Cependant, défait en plusieurs rencontres par le duc de

Guise, il se déterminait à quitter la Provence et à accepter en échange le gouvernement du Limousin, que Henri IV avait encore la bonté de lui offrir. Il fut employé ensuite dans le Languedoc et dans la Saintonge, où il soumit plusieurs villes. La tranquillité commençant à se rétablir dans le royaume, il revint à la cour; dans une entrevue qu'il eut avec Henri IV, ce prince lui reprocha de ne l'avoir jamais aimé : « Sire, répondit d'Espéronon, non, V. M. n'a point de plus fidèle serviteur que moi, j'aimerais mieux mourir que de manquer à la moindre partie de mon devoir; mais pour ce qui est de l'amitié, V. M. sait bien qu'elle ne s'acquiert que par l'amitié. » La franchise de cette réponse était faite pour plaire à Henri IV, elle le charma en effet, et depuis il ne cessa de montrer la plus grande confiance à d'Espéronon. On sait que ce dernier était dans le carrosse de Henri IV lorsque ce grand prince fut assassiné, et on n'est pas parvenu à le justifier entièrement des soupçons de complicité de ce crime. Deux personnes qui ne s'étaient jamais vues, mademoiselle de Coman et le capitaine Lagarde, accusèrent d'Espéronon d'avoir eu des relations avec l'assassin de Henri IV. Le parlement reçut leur déposition et commença l'instruction de la procédure, qui fut arrêtée par ordre supérieur. Mademoiselle de Coman mourut dans une prison, persistant dans sa déclaration, et le capitaine Lagarde fut mis en liberté avec une pension de 600 livres et le brevet d'une place à Paris. Tous les faits qu'on vient d'avancer sont constatés par des écrivains instruits, et dont on ne soupçonne point la véracité (1). Comment se fait-il donc que Girard, secrétaire de d'Espéronon, n'en parle pas? Il ne pouvait ignorer les bruits injurieux qui avaient existé contre son protecteur; et pourquoi n'a-t-il pas cherché à les détruire, si ce n'est parce qu'il s'est vu dans l'impuissance de le faire? Le lendemain de la mort de Henri IV, d'Espéronon se rendit au parlement, et mettant la main sur la garde de son épée : « Elle est encore dans le fourreau, dit-il, mais il faudra qu'elle en sorte, si on n'accorde dans l'instant à la reine-mère un titre qui lui est dû par l'ordre de la nature et de la justice... » Le parlement nomma donc la reine mère régente; mais on doit remarquer que, dans la vacance du trône, ce droit avait appartenu jusque-là aux états généraux, et que d'Espéronon abusait de son autorité pour violer une des lois de l'Etat. La reine reconnut le service important qu'il lui avait rendu, en le confirmant dans ses anciennes dignités et en lui en accordant de nouvelles. On peut juger du faste de d'Espéronon par un trait

(1) Voyez le *Journal de Henri IV*, par l'Etoile; les *Mémoires de Sully*; la *Rencontre du duc d'Espéronon et de Ravaillac aux enfers*; la *Chemise sanglante de Henri le Grand*; ces deux pièces, dont les éditions originales sont très-rare, ont été réimprimées dans le *Journal de Henri IV*, t. 4; la *Dissertation sur la mort de Henri IV*, par Voltaire; l'*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, par St-Foix, et enfin les *Observations historiques sur la mort de Henri IV*, publiées par Legouvé à la suite de sa tragédie de *Henri IV*.

que rapporte son historien : « Il allait ordinairement au Louvre, accompagné de sept à huit cents gentilshommes qui se rendaient chez lui chaque jour; et il obtint de la reine de se faire suivre dans son cabinet par des gardes vêtus de ses livrées. » Sa vanité lui attirait des ennemis qui cherchèrent à le perdre dans l'esprit du jeune roi, et qui y parvinrent aisément. Une place vint à vaquer dans les gardes, il la demanda pour une de ses créatures, ne put l'obtenir, et en éprouva un ressentiment si vif qu'il quitta sur-le-champ la cour pour se rendre à Angoulême; mais un homme de son caractère ne pouvait pas renoncer facilement à prendre part aux intrigues, et il continua à exercer sur l'esprit de la reine mère une influence qui perpétuait la division dans le royaume. Il encouragea cette princesse à fuir de Blois, où elle avait été exilée en 1619, la reçut dans ses terres, et dicta les conditions de l'accommodement qu'elle fit avec le roi Louis XIII, connu sous le nom de Traité d'Angoulême. La haine qu'il portait au cardinal de Richelieu, tout-puissant alors, l'empêcha de revenir à la cour, où il ne pouvait espérer que le second rang (1), et il accepta le gouvernement de Guienne, qu'on lui offrit en échange de ceux qu'il possédait. Cette province, dit Voltaire, valut au duc d'Espéronon un million de livres, qui répondent à près de deux millions d'aujourd'hui, et même à près de quatre, si on considère l'enchérissement de toutes les denrées. Il n'y fut pas longtemps sans se brouiller par ses hauteurs avec le parlement et les autres magistrats de Bordeaux. Il eut aussi de fâcheux démêlés avec l'archevêque Sourdis au sujet de quelques prérogatives. D'Espéronon, outré des prétentions de l'archevêque, fait arrêter son carrosse par des gardes. Le prélat en sort aussitôt, excommunie les gardes et se retire dans son palais, où il indique une assemblée des principaux ecclésiastiques de la ville pour délibérer sur les moyens de fulminer ses censures. D'Espéronon fait investir l'archevêché, s'y rend lui-même, frappe l'archevêque de plusieurs coups dans la poitrine, et fait tomber son chapeau d'un coup de canne. L'archevêque l'excommunie. Le roi, instruit de l'affaire, ôte à d'Espéronon l'exercice des charges et l'exile à Contrats jusqu'à sa réconciliation avec le prélat. D'Espéronon fut obligé de donner sa démission du gouvernement des trois évêchés, d'écrire une lettre d'excuses à l'archevêque, et d'écouter à genoux la réprimande sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre (*voy. COSPÉAN*). Le chagrin que lui causa cette humiliation altéra sa santé; la mort de deux de ses fils (le duc de Candale et le cardinal de la Valette) acheva d'épuiser le peu de forces qui lui restaient. Dès ce moment il ne fit plus que traîner

(1) Le trait suivant, rapporté par Voltaire, peut servir à caractériser la manière dont d'Espéronon vivait avec le cardinal de Richelieu. Le duc d'Espéronon rencontra sur l'escalier du Louvre le cardinal; celui-ci lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau? « Rien, dit le duc, sinon que vous montez et je descends. »

une vie languissante, et mourut à Loches, où il s'était retiré, le 13 janvier 1642, à l'âge de 88 ans; son corps fut inhumé à Cadillac. La seule qualité brillante du duc d'Espéron fut une fermeté d'âme extraordinaire et qui ne se démentit jamais dans le cours de sa longue vie. C'était d'ailleurs un homme dur, violent, vindicatif, insolent avec ses supérieurs, ne souffrant ni conseils ni remontrances. Il était également odieux au peuple, qu'il opprimait, et aux grands, qu'il accablait de ses hauteurs. Ce ne fut ni un politique habile, ni un véritable homme d'État. A la guerre il payait de sa personne; mais il ne jouissait pas de la réputation d'un grand général. Brantôme rapporte (t. 10, p. 326, édition de la Haye, 1740) qu'à la nouvelle de sa nomination au gouvernement de Provence, on criait dans les rues de Paris un livre intitulé *les hauts faits, gestes et vaillances de M. d'Espéron, en son voyage de Provence*. « Le titre, dit Brantôme, le chantait ainsi, et était très-bien imprimé; mais tournant le premier feuillet et les autres en suivant, on les trouvait tous en blanc et rien imprimé. » On sait ce qu'on doit penser d'une épigramme, mais on ne s'en serait pas permis une pareille contre un général qui aurait eu des titres incontestables. Voltaire a dit que d'Espéron n'avait jamais fait que des actions généreuses. L'article qu'on vient de lire est une réfutation complète de cette assertion. La *Vie du duc d'Espéron* a été écrite par Girard, son secrétaire, Paris, 1655, in-fol.; 1750, in-4°, et 4 vol. in-12. Ces deux éditions sont les meilleures de cet ouvrage, qui en a eu de nombreuses, mais qu'on ne doit lire qu'avec une extrême défiance. W—s.

ESPERONNIER (FRANÇOIS-DOMINIQUE-VICTOR-ÉDOUARD), général de brigade d'artillerie, fils d'un ancien magistrat de Narbonne, y est né en 1788; il sortit, en 1810, de l'École polytechnique avec le grade de lieutenant, et fut immédiatement attaché au troisième corps de l'armée d'Espagne. Il y débuta au siège de Badajoz, où il eut l'honneur d'être chargé de reconnaître, en plein jour, si l'état de la brèche permettait de donner l'assaut. Dans la même année, à la bataille d'Albuera, son capitaine et son premier lieutenant ayant été blessés dès le commencement de l'action, il s'acquitta avec autant de calme que de fermeté des fonctions difficiles de commandant de batterie. Ces brillantes actions lui méritèrent la décoration de la croix de la Légion d'honneur, suivie plus tard de celles d'officier et de commandant de cet ordre. Nommé capitaine d'artillerie en 1815, et attaché au général Bouchut, comme aide de camp, il le suivit en Allemagne et prit part aux sanglantes batailles de Dresde et de Leipsick; renfermé plus tard dans Torgau, il participa à la glorieuse défense de cette place, dont la garnison ne capitula qu'après avoir épuisé toutes ses ressources pendant un siège mémorable. Après la Restauration, le capitaine Esperonnier, devenu chef d'esca-

dron, suivit en 1823 le général Bouchut au siège de Pampelune. Sous Charles X, il fit partie de l'expédition de Morée, et, promu au grade de lieutenant-colonel, fut nommé au commandement de l'artillerie de l'armée d'occupation. Il y reçut la croix de grand commandeur de l'ordre du Sauveur de Grèce. A son retour en France, et en qualité de commandant en second de l'École polytechnique, il contribua avec un grand zèle, sous le général Tolosé, chef de l'École, à y maintenir l'ordre et la discipline, dans des circonstances que l'irritation des esprits rendait chaque jour plus difficiles, et, en 1838, il fut nommé colonel de son arme. Député du département de l'Aude pendant environ quatorze ans, il montra à la chambre autant d'indépendance que de dévouement aux principes de l'ordre; la rectitude de ses vues et la netteté de son jugement lui donnèrent un crédit qu'il n'employa qu'au service d'autrui. La ville de Narbonne lui doit en grande partie la création de son musée; il contribua également à enrichir sa bibliothèque par des dons obtenus du ministre de l'intérieur; aussi les conservateurs de ces établissements se sont-ils empressés de témoigner à son frère, président de chambre à la cour impériale de Montpellier, le désir d'obtenir de lui la copie du portrait de leur ancien député; il est peint à l'huile et en pied par mademoiselle Voullermier, artiste distinguée. Devenu général de brigade en 1846, et membre du comité d'artillerie, Esperonnier fut mis prématurément en retraite par le gouvernement provisoire, sorti de la révolution de février 1848, mais au retour de l'ordre, cette injustice fut réparée, et un décret impérial ordonna le rétablissement de son nom sur le cadre de réserve. On vient de retracer sommairement les faits de sa vie qui appartiennent à l'histoire; sa famille et ses amis ont seuls connu les rares qualités qui donnaient tant de douceur à sa société et de charme à son intimité. La bonté se joignait en lui à une grande égalité de caractère; rendre service à qui lui en paraissait digne était la plus habituelle de ses occupations. Aucune démarche ne lui coûtait si l'on avait obtenu son estime; on a pu lui appliquer avec justice ce mot si rarement mérité : *pertransiit benefaciendo*. Rien n'égalait sa modestie, son amour pour la France et pour son noble état; que de fois, dans ses intimes épanchements, n'a-t-il pas exprimé, devant le rédacteur de cette notice, son vif regret de ne plus pouvoir, dans les combats, trouver cette mort si souvent bravée! Ce n'est aussi que depuis la guerre d'Orient qu'il déplorait sa mise à la retraite, dont autrement il aurait béni les loisirs. La santé du général, depuis longtemps altérée par les fatigues des camps et la douleur d'avoir perdu une sœur chérie, sa compagne assidue, l'ont conduit au tombeau. Il est mort le 23 mai 1855 entouré d'une partie de sa famille et de quelques amis dévoués, et le 27 du même mois de dignes obsèques ont été

comme le dernier acte d'une vie toute consacrée à son pays (1). M—É.

ESPIARD (FRANÇOIS-BERNARD), seigneur de Saux, juriconsulte, né à Dijon le 25 ou 24 septembre 1659, fut pourvu en 1693 d'une charge de président à mortier au parlement de Besançon ; il la remplit d'une manière distinguée, et fut député plusieurs fois à la cour par sa compagnie dans des circonstances importantes. Il se démit de sa charge en 1723, pour s'occuper plus tranquillement de la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Besançon le 16 janvier 1743, dans un âge très-avancé. On a de lui : 1° *Remarques sur le Traité des Successions de Den. Lebrun*, imprimées en 1736 à la suite de cet ouvrage ; 2° *Epistola circa librum cui titulus : Corpus juris canonici authore Jo. Pet. Giberto*, imprimée dans les éditions de ce traité, 1736 et 1737 ; 3° *Observations sur des matières canoniques*, insérées dans les *Institutions ecclésiastiques* de Gibert ; 4° *Observations sur des matières de droit*, dans les Œuvres de Bretonnier ; 5° *Observations sur la coutume de Franche-Comté*, par Boguet, manuscrit in-folio conservé à la bibliothèque publique de Besançon. Espiard a en outre fourni des notes à Taisand, dont celui-ci a fait usage dans son *Commentaire sur la coutume de Bourgogne* ; et à Raviot, pour son édition des *Arrêts du parlement de Dijon*, recueillis par Perrier. — ESPIARD (Jean-François), fils du précédent, né à Besançon en 1695, chanoine à la métropole de cette ville, abbé de St-Rigaud, conseiller-clerc audit parlement, et prédicateur de la reine épouse de Louis XV. Le recueil des *Sermons* de l'abbé de St-Rigaud a été imprimé à Besançon, 1776, in-8°. Il mourut en cette ville en 1778. Guillemain de Vaivre a prononcé son éloge à l'Académie, dont il était un des membres. — ESPIARD (François-Ignace) de la Borde, frère du précédent, né à Besançon en 1707, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord grand vicaire de M. Poncet, évêque de Troyes ; il vint ensuite à Dijon, où il obtint une place de conseiller-clerc au parlement, et mourut en cette ville en 1777. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur le génie et le caractère des nations*, Bruxelles, 1745, 3 vol. petit in-12, réimprimé sous le titre d'*Esprit des nations*, la Haye (Paris), 1753, 2 vol. in-12. Castilhon a refondu en partie l'ouvrage de l'abbé Espiard dans ses *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité des mœurs et du gouvernement des nations*. (voy. CASTILHON). Celui-ci s'en plaignit amèrement ; Castilhon lui répondit par une lettre insérée dans le *Journal encyclopédique*, 1769. W—S.

ESPIARD DE COLONGE (JEAN-ALEXANDRE, baron d'), né à Paris le 20 avril 1713, maréchal de camp et directeur de l'artillerie des provinces de Guienne, Basse-Navarre et Béarn, de 1779 à

1786, est auteur d'un ouvrage sur l'artillerie, qui a été publié en 1846, en deux volumes in-4°, sous le titre : *Artillerie pratique employée sous les règnes de Louis XIV et Louis XV*. C'est un traité très-détaillé de l'artillerie sous MM. de Vallore, avec les améliorations qui furent apportées à cette arme du vivant de l'auteur. Outre cet ouvrage, Espiard de Colonge a laissé divers mémoires sur l'artillerie, dont trois sont conservés aux archives du dépôt central de l'artillerie, à Paris. Ils sont intitulés, le premier, de 1763 : *Observations sur la décision qui prescrit de mettre des grains de lumière à froid aux canons* ; le deuxième, de 1767 : *Mémoire concernant les moyens à employer pour empêcher les cartouches tant à boulet qu'à balles de tamiser dans les caissons*. Le troisième, de 1775 : *Connaissances préliminaires des procédés qui sont en usage à Klingenthal pour la fabrication des armes blanches*. Le baron Espiard de Colonge est mort à St-Sauveur en Médoc, le 5 décembre 1788. — François-Alexandre ESPIARD DE COLONGE, fils du précédent, né le 24 juin 1752, commandait en 1812 l'artillerie bavaroise du corps d'armée du général Gouvion St-Cyr, et remplissait en même temps les fonctions de son chef d'état-major. Il mourut à Munich le 8 août 1814, des suites de blessures graves qu'il avait reçues au combat de Polosck. Il a laissé quelques manuscrits inédits sur ses campagnes. — Benigne-Jean-Claude, son frère cadet, né le 22 novembre 1754, et mort au mois de février 1857, servit avec son frère dans l'artillerie bavaroise, se distingua le 16 mai 1807 à Poplawi sur la Narew, fut nommé en 1817, par le roi de Bavière, directeur général du ministère de la guerre, conseiller d'État, et en 1824, lieutenant général. En 1824, il fut chargé par le gouvernement bavarois de diriger et faire exécuter sous ses ordres un travail complet sur l'état actuel de l'artillerie bavaroise, qui avait été demandé par le gouvernement français. Ce travail, qui est conservé au dépôt d'artillerie à Paris, consiste en 23 planches accompagnées d'un mémoire dont le titre est : *État de toutes les parties du matériel de campagne de l'artillerie bavaroise, etc...* Z—D.

ESPIGNAC. Voyez EPINAC.

ESPINASSE (mademoiselle JULIE-JEANNE-ÉLÉONORE DE L'), naquit à Lyon le 9 novembre 1752, et fut baptisée le lendemain dans l'église de St-Paul. Son acte de naissance la donne comme fille légitime de Claude Lespinasse, bourgeois de Lyon, et de Julie Navarre. Il y est dit qu'elle est née chez M^e Baziliac, chirurgien juré (lequel est qualifié chirurgien de la maréchassée dans l'*Almanach de Lyon* de 1757, et demeurait place de la Douane). Quoi qu'il en soit, le secret de sa naissance était bien connu à Lyon. Sa mère, femme d'un grand nom, vivait depuis longtemps séparée de son mari lorsqu'elle la mit au monde, et laissa, jusqu'à l'âge de quinze ans, cette fille chérie ignorer que la tendresse et les soins dont

(1) Un court mémoire militaire sur ses campagnes, qui paraît être son œuvre, a été trouvé parmi ses papiers ; on ne peut qu'engager son honorable famille à livrer à la publicité cette pièce historique.

elle était l'objet ne lui donnaient aucun lien de famille, aucun rang dans la société. Alors seulement mademoiselle de l'Espinasse reçut l'aveu qui allait ouvrir devant elle la carrière du malheur. Privée, par un abus de confiance, d'une cassette précieuse qu'à ses derniers moments venait de lui remettre celle de qui elle tenait l'existence, et qui avait voulu, de plus, lui assurer un avenir indépendant; se trouvant, en conséquence, presque sans ressources, comme sans protection, elle demanda asile dans un couvent. Aux yeux de la loi elle pouvait un jour réclamer le nom et une partie de la fortune de l'époux de sa mère, de l'homme qui ne l'avait pas encore comptée au nombre de ses enfants; mais elle crut devoir renoncer à ce droit honteux, par respect pour une mémoire bien chère, par égard aussi pour une famille intéressée à ce qu'elle ne s'en prévalût jamais. Ce fut néanmoins au sein de cette famille même, dans un château de Bourgogne, qu'elle se rendit à sa sortie du couvent. Elle n'y fut reçue qu'en qualité d'étrangère, de gouvernante d'enfants; et c'était là qu'elle habitait depuis quatre ans, lorsque madame du Deffant, l'y trouvant en 1752, désira fortement se l'attacher. Elles s'établirent ensemble, en 1754, à Paris, dans la communauté de St-Joseph, rue St-Dominique; mais leur liaison, qui avait si heureusement débuté, cessa tout à coup au bout de dix années, après avoir été troublée par beaucoup d'orages, bien funestes à la santé de celle des deux qui avait les nerfs le plus sensibles, la tête la plus vive, et le cœur le plus aimant (*voy. DU DEFFANT*). Le peu qui restait à mademoiselle de l'Espinasse des dons de sa mère et une pension obtenue du roi par les amis qu'elle s'était faits chez sa bienfaitrice, devenue son ennemie, la mirent en état de vivre libre. La Harpe assure qu'elle conserva pour madame du Deffant une reconnaissance respectueuse, et n'en parla jamais qu'avec la plus grande réserve. D'Alembert, longtemps ami de la protectrice, se déclara très-exclusivement pour la protégée, qu'un rapport de naissance et d'infortune avait commencé à lui rendre intéressante et chère. Il la suivit, et bientôt après se fixa pour toujours dans la même maison. Il est assez probable que la foule y fut d'abord attirée par la réputation et l'esprit du philosophe académicien; mais il est bien constant que c'était par l'amabilité de mademoiselle de l'Espinasse qu'elle y était retenue et ramenée avec un plaisir toujours nouveau. Qui n'a pas entendu parler de son cercle, composé, tous les soirs, d'hommes choisis des différents ordres de l'État, de femmes de la meilleure compagnie, quelques-unes même d'un haut rang, d'ambassadeurs ou seigneurs étrangers, enfin des gens de lettres les plus distingués? Aussi bonne que spirituelle, joignant à beaucoup d'instruction un excellent ton, le goût le plus sûr et le tact le plus fin, mademoiselle de l'Espinasse était l'âme, elle faisait le charme principal d'une réunion, telle

qu'alors il en existait à Paris plusieurs, dont le souvenir est, dans nos mœurs actuelles, à peu près tout ce qui nous reste. On s'accorde à dire que personne n'a possédé à un plus haut degré l'art de faire valoir l'esprit des autres, sans laisser même soupçonner qu'elle eût pensé à montrer le sien; qu'elle savait ranimer, soutenir et varier à son gré la conversation la plus attachante; personne surtout n'a eu et n'a mérité d'avoir autant d'amis. Mais la violence de ces affections, leur donnant trop souvent le caractère de l'amour, devait altérer pour elle quelques-unes des plus grandes douceurs de la société et de l'amitié. Gâtée encore par la petite vérole, sa figure n'était rien moins que belle; mais elle était noble, ainsi que son maintien, et d'avance semblait faire connaître son âme et son esprit, toujours en mouvement. De tous ses admirateurs, le plus dévoué était bien certainement d'Alembert, sur les pensées et actions duquel elle exerçait un ascendant prodigieux. Peu susceptible d'amour, ou du moins de passion, mais ayant pour elle un sentiment très-tendre, il ne pouvait suffire à la rendre heureuse: il fut malheureux par elle; il n'est pas permis d'en douter. Il a dit et écrit plusieurs fois que ce fut quelques mois seulement avant de perdre tout à fait son amie qu'il reçut d'elle un aveu pénible sur ce qui la rendait si inégale envers lui, si injuste même. On cherche à se persuader, malgré les mémoires du temps, qu'une franchise barbare ne l'avait pas mis beaucoup plus tôt, comme confident, à des épreuves plus fortes encore; mais on sait à présent ce qui en est de ce dernier aveu, qui n'expliquait qu'en partie les tourments d'esprit et de cœur qu'éprouvait mademoiselle de l'Espinasse, et l'influence funeste qu'ils avaient eue sur sa santé. Trente ans s'étaient écoulés depuis qu'elle n'existait plus, et il avait toujours passé pour certain en France que le terme de sa carrière avait été avancé d'abord par l'éloignement et ensuite par la mort du comte de Mora. C'était un fait bien connu que ce jeune seigneur espagnol, frappé des agréments et des malheurs de l'amie de d'Alembert, fut entraîné par la vive et brûlante sensibilité qu'elle lui témoignait; que, près de la quitter forcément pour retourner dans son pays, il l'autorisa à espérer qu'un jour il lui donnerait son nom; mais qu'au moment de venir la rejoindre après deux ans de séparation, il périt à Bordeaux, dans la fleur de l'âge, en 1774. La douleur amère, inconsolable même, de mademoiselle de l'Espinasse était pour ainsi dire historique. Tout à coup on a désabusé le public, toujours disposé à plaindre une femme aimante et infortunée sans avoir mérité de l'être. Deux volumes d'une correspondance inconnue (*Lettres de mademoiselle de l'Espinasse, écrites depuis l'année 1775 jusqu'à l'année 1776*, Paris, 1809, et réimprimées en 1811) ont dévoilé à tous les yeux le secret d'un autre amour, qu'était parvenue à cacher, même à ceux de ses amis qui possédaient le

plus sa confiance, l'infortunée qui en est morte victime. En grossissant la liste des révélations indiscrètes du 18^e siècle, ces lettres, écrites avec cet abandon qui vient de l'excès de la tendresse ou du désespoir, ont pu avoir le mérite d'intéresser vivement quelques âmes passionnées; elles ont surtout fait admirer l'énergie, la variété, l'élégance d'un style qu'on ne connaissait encore que d'après la tradition, ou par quelques synonymes qui n'ont pas été imprimés. Elles ajoutent donc beaucoup à l'idée qu'on avait de l'esprit de leur auteur; mais n'est-ce pas aux dépens de l'intérêt qu'avaient longtemps inspiré son caractère et ses malheurs connus? On est plus ou moins disposé à plaindre la personne singulièrement aimante, dont il est démontré désormais que la vie n'était qu'une suite de passions, qui pouvait même en réunir dans son cœur deux de force presque égale; mais est-il permis d'admirer une femme qui, à quarante ans passés, brave continuellement, pour se livrer avec délire à un sentiment consolateur, ces mêmes remords qu'elle peint d'une manière si déchirante? Est-il permis de louer l'amante toujours repentante et toujours entraînée, qui n'a pu, même à ses propres yeux, être justifiée par la réciprocité de ce sentiment, puisque cette réciprocité était refusée comme excuse à son dernier et funeste amour? On se demande si l'éditeur anonyme a été plus occupé d'élever un monument nouveau à la mémoire de M. de Guibert, ou bien à celle de mademoiselle de l'Espinasse. Mais le comte de Guibert n'avait pas besoin de cette preuve de plus de l'exaltation qu'il a souvent inspirée pendant sa vie comme homme du monde, comme auteur, comme ami, peut-être aussi comme amant. Cet éditeur nous apprend que la correspondance dont il s'agit a été trouvée dans les papiers de mademoiselle de l'Espinasse. On a besoin de croire, en effet, qu'elle a eu satisfaction avant de mourir et que sa confiance n'a point été trahie par celui auquel, bien près de sa fin, elle redemandait encore ses lettres avec de si pressantes instances. Quoi qu'il en soit, la personne entre les mains de qui ces lettres sont tombées aura sûrement été fort éloignée de l'idée qu'elles pourraient nuire à la réputation de mademoiselle de l'Espinasse; mais elle n'a pas dû se dissimuler qu'il existe pour l'auteur de ces deux volumes des souvenirs plus honorables: ce sont ceux qui attestent l'élévation naturelle de son âme, son inépuisable sensibilité, sa bienfaisance ingénieuse, la finesse et la grâce de son esprit. Cet esprit et cette âme se montrent de la manière la plus heureuse dans deux chapitres ajoutés au *Voyage sentimental* de Sterne, et qu'on a réimprimés, en 1809, à la suite des lettres adressées à M. de Guibert. Ils rappellent vivement le style original et pittoresque de l'auteur anglais et ont principalement le mérite de consacrer deux traits de bonté de madame Geoffrin. Entre autres bonnes actions, cette dame avait forcé avec délicatesse mademoiselle de l'Espinasse à ac-

cepter les secours de l'amitié. Ce fut aussi l'amitié que celle-ci chargea d'acquitter ses dettes après elle. D'Alembert, nommé son exécuteur testamentaire, d'Alembert, qui avait accordé le pardon sollicité par elle à ses derniers instants, fut au désespoir de perdre, après seize ans d'intimité, ou du moins d'habitation commune, celle qu'il n'a pu s'empêcher, même depuis, d'appeler son injuste et cruelle amie. Sa douleur était si connue, qu'elle excita une sorte d'intérêt public. A son exemple, le président Hénault avait transporté ses affections ou ses habitudes de madame du Deffant à mademoiselle de l'Espinasse. Mais, pour admettre que lui aussi fut amené au point de consentir à épouser cet enfant de l'amour et du malheur, il ne faudrait pas moins que la raison alléguée par la Harpe: « Quoique le président Hénault eût soixante-dix ans, ou plutôt parce qu'il « avait soixante-dix ans. » Madame du Deffant ne fit pas groupe parmi les amis qui, tous, pleuraient autour du lit d'une infortunée expirant dans les plus vives souffrances. Une lettre écrite à M. Walpole, par sa correspondante aveugle, fait mention de cette mort d'une manière très-simple; mais il est évident que pendant douze ans elle avait plutôt contenu ses ressentiments contre l'amie qui lui avait fait perdre d'Alembert, qu'elle n'en avait triomphé. Peut-être faut-il avoir beaucoup aimé pour savoir pardonner généreusement, comme pour mériter soi-même que beaucoup de fautes soient remises. S'il en était ainsi, tout l'avantage à cet égard serait, non pas du côté de madame du Deffant, mais bien du côté de celle qui a dit et trop prouvé peut-être qu'elle ne vivait que pour aimer. Elle mourut le 25 mai 1776. L-P-E.

ESPINAY (ANDRÉ D'), cardinal, archevêque de Bordeaux et de Lyon, était fils de Richard, seigneur d'Espinay, et de Béatrix de Montauban, nièce de Louis d'Orléans. Il succéda, en 1479, sur le siège de Bordeaux à son oncle Artus de Montauban, décédé à Paris en mars 1478, et remplaça sur celui de Lyon le cardinal Charles de Bourbon, après la mort de ce prélat, arrivée le 15 septembre 1488. Charles VIII l'employa dans différentes négociations et lui fit donner le chapeau de cardinal en 1489. Ce prince voulut qu'il l'accompagnât dans son expédition d'Italie; et à son retour de Naples, pendant la bataille de Fornoue, le 6 juillet 1495, d'Espinay, couvert de son surplis, coiffé de sa mitre et la croix à la main, resta constamment auprès du roi, sans éprouver le moindre accident, condamnant dans toute la sincérité de son cœur la conduite des ecclésiastiques qui, ce jour-là, ceints d'une épée et couverts d'une cuirasse, avaient porté les armes contre les ennemis (1). D'Espinay, sous Louis XII, continua à jouir de la faveur et du crédit qu'il méritait à plus d'un titre. Grâce au cardinal d'Amboise, il put prendre possession du

(1) Garimberto, *prima parte delle vite... d'alcuni papi e di tutti i cardinali passati*; in Vinegia, 1567, in-4^o, p. 248.

siège épiscopal de Lyon, que lui avait disputé pendant plus de dix ans Hugues de Talaru, son compétiteur; mais il ne jouit pas longtemps de sa double mitre, et mourut à Paris, dans le château des Tournelles, non sans soupçon de poison (1), le 10 novembre 1500. A. P.

ESPINAY (CHARLES D'), d'une ancienne famille de Bretagne, né vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu des abbayes de St-Gildas-des-Bois et de Notre-Dame du Tronchet. Il parut avec éclat au concile de Trente, et fut même chargé de plusieurs négociations sur des objets qui se traitaient dans cette assemblée. Il sut si bien se ménager, dans cette circonstance, la faveur de la cour, qu'il obtint l'évêché de Dol en 1563. Il se retira dans son diocèse, et y mourut en septembre 1591. On a de lui des *Sonnets amoureux*, Paris, 1559, in-8°, et 1560, in-4°. L'auteur n'est désigné sur le frontispice que par les initiales C. D. B. (Charles d'Espinay, Breton). Les pièces qui composent ce recueil sont très-médiocres. W—s.

ESPINAY. Voyez SAINT-LUC.

ESPINE (CHARLES DE L'), poète presque inconnu, né à Paris, vers la fin du 16^e siècle, est auteur de la *Descente d'Orphée aux Enfers*, tragédie en cinq actes et en vers, sans distinction de scènes, Louvain, 1614, in-8°. Il dédia cette pièce à la reine de la Grande-Bretagne. On ignore si elle fut représentée; mais ce qui est tout à fait remarquable, elle eut une seconde édition sous ce titre: *Le Mariage d'Orphée*, Paris, 1623, in-8°. On y a réuni différentes productions de la jeunesse de l'auteur, des chansons, des stances, des épigrammes, dans le nombre desquelles les amateurs de notre ancienne poésie pourront trouver quelques pièces dignes d'être conservées. W—s.

ESPINEL (VINCENT), poète espagnol, naquit à Ronda, ville du royaume de Grenade, vers 1544. Dès sa première jeunesse, la pauvreté extrême où il se trouvait l'obligea de quitter sa patrie pour aller chercher ailleurs des moyens de subsistance. On ignore le lieu où il fit ses études; on sait cependant qu'il commença un cours de théologie à Malaga, où, toujours dans l'indigence, il est vraisemblable qu'il n'existait que des secours qu'il recevait aux portes des couvents. Espinel avait du goût pour la poésie, et, dans les loisirs que lui laissaient ses études, il composait en langue vulgaire des cantiques sacrés (*villancicos*) pour les fêtes solennelles. Ces premières productions furent accueillies favorablement, et le firent connaître de A. L. Pacheco, alors évêque de Malaga. Ce prélat, s'intéressant à ses malheurs, l'aïda par ses bienfaits à prendre l'habit ecclésiastique. On voit par les éloges qu'Espinel lui défera dans ses ouvrages combien il fut reconnaissant de cette faveur. Son protecteur étant mort, il passa à la cour pour solliciter quelque avancement; mais trompé dans son attente, il se consacra exclusive-

ment à la poésie, où, de jour en jour, il fit de nouveaux progrès. On le regarde comme l'inventeur des *Decimas* (1), ou comme celui au moins qui leur donna une forme régulière, en augmenta l'harmonie, et les rendit propres à traiter plusieurs sujets. C'est pour conserver le souvenir de leur inventeur qu'on les appela *Espinelas*. Outre quelques compositions dans ce mètre et plusieurs épîtres, il mit en vers l'*Art poétique* et les *Odes d'Horace*, qui eurent beaucoup de succès; l'*Art poétique* surtout a toujours passé pour un ouvrage classique dans ce genre, jusqu'à une nouvelle traduction qu'en a donnée de nos jours don Thomas de Iriarte. Cet habile écrivain a su éviter le principal défaut qu'on reproche à la version d'Espinel, qui est d'être quelquefois prolix et languissante. Indépendamment de ces ouvrages, on a d'Espinel la *Casa da memoria*, poème où il met en scène les poètes les plus illustres de son temps, et un roman, *Relations de la vie de l'écuyer Obregon* où règne une saine critique, assaisonnée de la plus fine plaisanterie (2). Espinel était doué d'une vaste érudition; il était très-versé dans les langues anciennes et modernes; il suivit toujours les meilleurs modèles, et, quoiqu'il n'ait pas beaucoup écrit, il jouit en son temps de la plus grande réputation, et fut considéré comme un des meilleurs poètes de son siècle pour la pureté de son style et la fécondité de son imagination. Espinel était aussi un excellent musicien, et dans une époque où l'on ne connaissait qu'un petit nombre d'instruments peu perfectionnés, la guitare était en Espagne un instrument fort à la mode, comme l'était alors le luth en Italie. Ce fut Espinel qui écrivit sur le jeu du premier de ces instruments, ajouta une cinquième corde aux quatre qu'il avait auparavant, et en tira des sons plus doux et plus

(1) Les *decimas* (ou dizains) sont des stances de dix vers de huit syllabes chacun. Le premier vers rime ordinairement avec le quatrième et le cinquième; le second avec le troisième, le sixième avec le septième et le dixième, et le huitième avec le neuvième. Ce mètre, à quelques différences près, a été adopté par plusieurs poètes français, comme Fénelon, J.-B. Rousseau, Lefranc de Pompignan, Delille et autres.

(2) Cet ouvrage est dédié à l'illustre cardinal-archevêque de Tolède, dom Bernard de Sandoval et Roxas, le modèle de la vertu et le père des pauvres; par maître Vincent Espinel, chapelain du roi, notre seigneur à l'hôpital royal de la ville de Ronda, Madrid, 1618, 1 vol. petit in-4°, 287 feuillets. Il se divise en trois relations, comprenant ensemble soixante-quatre chapitres, qui renferment presque autant de morale que de récit. Parmi des traits heureux, on y remarque le mauvais goût et les défauts ordinaires des anciens auteurs espagnols. Il est chamarré de citations latines et bigarré d'italien et de portugais, parce que l'auteur fait parler tous ses interlocuteurs dans leur langue naturelle. Ce roman a été traduit en français par Vital d'Audiguier, sous le règne de Louis XIII. Il paraît que Le Sage a eu connaissance de l'original ou de la traduction, et qu'il y a puisé sans scrupule quelques passages pour son *Gil Blas*, son *Estevanille Gonzales* et son *Bachelier de Salamanque*; mais il se les est appropriés en les embellissant. Le début de *Gil Blas*, qui ressemble à celui de la vie de Marc Obregon, a pu faire croire à Voltaire que le premier de ces romans était entièrement calqué sur le second; la traduction des sommaires de tous les chapitres de l'ouvrage espagnol, par M. le comte François de Neufchâteau, a prouvé la fausseté de cette accusation. On la trouve dans le mémoire qu'il a fait imprimer en tête de l'édition de *Gil Blas*, donnée par Didot l'aîné en 1819. 3 vol. in-8° (voy. LE SAGE). Le même académicien a également démontré dans ce mémoire l'injustice de l'allégation du P. Isla. H. A.—T.

(1) *Non senza sospetto di veneno*. CARDELLA, *Memorie dei cardinali*, t. 5, p. 268.

harmonieux. Le mérite d'Espinosa, au lieu de lui attirer les faveurs de la cour ou de lui procurer la protection de quelque puissant Mécène, ne fit que lui susciter un grand nombre d'ennemis, dont l'envie et la méchanceté parvinrent à faire échouer tous ses projets et ses espérances. On applaudissait à ses productions, et on le laissait gémir dans la misère; malgré ses talents utiles et agréables, il fut toujours oublié. La conduite la plus irréprochable ne le garantit pas des traits de la calomnie, et la même pauvreté qui présida à sa naissance, l'accompagna jusqu'au tombeau. Il mourut à Madrid, en 1634, âgé de 90 ans. Ses ouvrages furent imprimés dans la même ville, en 1591, in-8°. Quelques-unes de ses compositions se trouvent aussi dans plusieurs *Cancioneros* espagnols ou collections poétiques. La 4^e édition des *Relations de l'écuyer don Marc de Obregon* a été donnée, à Madrid 1804, 2 vol. in-12°, sans tables ni sommaires de chapitres. B—s.

ESPINOSA (NICOLAS), poète espagnol, était né dans le 16^e siècle, à Valence, d'une famille considérable de cette ville. Il partagea sa vie entre l'étude de l'histoire et la culture des lettres. Admirateur du génie de l'Arioste, il n'entreprit pas, comme l'ont cru quelques biographes, de donner une traduction du *Roland* à l'Espagne, qui possédait déjà celle de Jérôme de Urrea; mais dans un poème qui est comme la continuation de celui de l'Arioste, il se proposa de venger ses compatriotes du soupçon que l'auteur de la *Chronique* de Turpin a fait planer sur la loyauté espagnole, en attribuant la défaite de Roland à la ruse et à la trahison. Ce poème, intitulé *La segunda parte del Orlando, con el verdadero successo de la famosa batalla de Roncesvalles, ruina y muerte de los doce pares de Francia*, fut imprimé pour la première fois à Saragosse, en 1555, in-4°. Il a été reproduit dans le même format, Anvers, 1557, et Alcalá, 1559. Toutes ces éditions sont également rares; mais les amateurs paraissent donner la préférence à la première. Le poème d'Espinosa, comme celui de l'Arioste, est écrit en octaves; il a 35 chants. Dès la première strophe, l'auteur fait connaître que son but est de célébrer les exploits des guerriers espagnols; et il annonce qu'il ne s'arrêtera point aux récits fabuleux de Turpin. On doit encore à Espinosa la traduction en espagnol de l'abrégé de l'histoire de Naples, par Colenuccio (*Compendio de las historias del regno de Napoles*), Valence, 1563, in-8°. Le traducteur vivait à cette date, mais on n'a pu découvrir celle de sa mort. W—s.

ESPINOSA (Don Diégo de), cardinal, ministre de Philippe II, naquit en 1502, dans le bourg de Martimunos de Las Posadas (Vieille-Castille), d'une famille noble, mais peu riche. Après avoir fait ses études en droit civil et canon, il enseigna fort jeune l'un et l'autre avec distinction au collège de Cuenca, en l'université de Salamanque, et acquit bientôt la réputation d'un des premiers jurisconsultes de l'Espagne; ce qui lui fraya un rapide

chemin vers les plus hautes dignités. Il fut d'abord auditeur à Séville, puis régent au conseil royal de Castille; enfin Philippe II, ayant apprécié son mérite, le fit président de ce conseil, inquisiteur général de toute l'Espagne, surintendant des négociations et affaires d'Italie; chef du conseil privé ou d'État, évêque de Sigüenza, etc. Dans ces diverses fonctions, Espinosa se montra fort ami de la justice, et punit sévèrement les juges qui en faisaient un trafic sordide; mais sa sévérité dégénéra trop souvent en dureté. Comme évêque et comme inquisiteur, il déploya un zèle ardent, une rigueur intolérante qui lui mérita de plus en plus la confiance du sombre et fanatique Philippe II. Jamais sujet en Espagne n'avait joui d'une plus grande autorité; mais son administration fut marquée par de tristes événements, le soulèvement des Moresques, la révolte des Pays-Bas et la mort précipitée de don Carlos. Espinosa servit trop bien la haine dénaturée de ce monarque, aussi mauvais père que mauvais roi. C'est à lui que don Carlos dit un jour en le prenant par son rochet: « Quoi, « petit curé, tu as l'audace de te jouer de moi, en « empêchant que Cisnéros (c'était un comédien « qu'il aimait) ne vienne me divertir! Par la vie « de mon père, il faut que je te tue. » Et peut-être l'aurait-il fait s'il eût été le plus fort, mais Espinosa lui échappa des mains, « et n'y retomba ja- « mais depuis, » dit naïvement Amelot de la Housaye. Le 18 janvier 1568, don Carlos fut arrêté par ordre de Philippe II. Espinosa fut créé cardinal deux mois après, et ce fut pour le prince un chagrin de moins de ne pas voir son ennemi revêtu de cette haute dignité. Aux obsèques de cette infortunée victime de la jalousie paternelle, Espinosa marchait tout le dernier, entre les archiducs Rodolphe et Ernest, fils de l'empereur Maximilien II, et neveux de Philippe II; il avait par conséquent le pas sur ces princes; mais il ne put prendre sur lui d'assister jusqu'au bout à la cérémonie. Il s'arrêta à la porte de l'église, disant qu'il se trouvait mal; soit qu'il ne voulût pas donner cette marque de souvenir à un prince qu'il regrettait peu, soit qu'il se sentit accablé par les remords de sa conscience. Antonio Perez, dans ses *Lettres espagnoles*, dit du cardinal Espinosa, dont la carrière politique fut si brillante et si courte: « Ce fut un éclair en ce qu'il « étincela partout, qu'il éblouit et offusqua tous les « autres ministres et conseillers d'État espagnols, « et qu'il passa vite. » Son autorité auprès de Philippe II était telle, qu'il commandait réellement à son maître. Un jour le prince Rui Gomez de Silva, très-aimé du roi, ayant tardé à venir au conseil qui se tenait chez Espinosa, celui-ci osa lui dire que s'il ne se montrait plus assidu sa place serait donnée à un autre. Rui Gomez répondant qu'il ne savait pas par qui elle pourrait lui être ôtée: « Vous le verrez par les effets, » répartit le cardinal; et comme le roi ne prit aucun parti dans ce démêlé, les autres conseillers en devinrent plus craintifs et plus souples auprès du cardinal. Quand

ce ministre écrivait à Philippe II sur les affaires qui étaient en délibération, au lieu de dire : « Il me semble qu'il serait à propos de faire telle chose, » il disait impérieusement *faites ou ne faites pas cela*, comme si lui-même eût été le roi, et le roi son ministre. Philippe toléra longtemps une telle arrogance, parce que Espinosa, dont l'esprit, selon l'historien Cabrera, « était aussi vaste que la monarchie qu'il gouvernait, » lui semblait nécessaire et même indispensable. Cependant il se lassa de sortir de sa chambre pour le recevoir, de lever son chapeau pour le saluer, de le faire asseoir comme son égal, de souffrir le ton familier avec lequel il lui parlait, et la liberté avec laquelle il disposait des places vacantes, tolérance incroyable dans un prince si jaloux de son autorité. Enfin le cardinal avait la maladresse de ne pas attribuer au monarque les succès de son administration. Cabrera dit encore que les grands achevèrent de perdre Espinosa à force de se plaindre qu'il les traitait insolemment quand ils s'adressaient à lui pour quelque affaire. Bien que Philippe II n'aimât pas les grands, et que même il prit plaisir à les humilier, il fut bien aise de sacrifier à leurs plaintes un ministre qui commençait à lui faire ombre, et de couvrir sa jalousie particulière du prétexte spécieux de la haine générale. Il lui annonça sa disgrâce par un de ces mots détournés dont ce sombre despote avait si bien le secret : « Cardinal, lui dit-il un jour, souvenez-vous que je suis le président, » terme dont il usa comme pour le dégrader de la présidence du conseil de Castille, qui était la première dignité de la monarchie d'Espagne. Ce mot fut le coup de la mort pour Espinosa, qui cessa de vivre le 5 septembre 1572. Dans une syncope qui lui prit, on se pressa tant de l'ouvrir pour l'embaumer, qu'il porta la main au rasoir du chirurgien et que son cœur palpitait encore après l'ouverture de l'estomac. Ce fait est attesté par Cabrera, qui vivait à la cour de Philippe II, et qui ajoute que la crainte qu'on avait que ce cardinal ne revint en santé fit hâter sa mort, pour contenter le prince, les grands et les conseillers d'État, qui la désiraient dans l'espoir que son successeur userait plus modérément de son pouvoir. Il y avait trois ans qu'Espinosa était plus roi que Philippe dans la monarchie espagnole. Un autre historien, l'Ammirato, rappelle, à l'occasion de la mort tragique et singulière de ce ministre, une particularité encore plus rare sur sa naissance. La mère d'Espinosa, ensevelie dans sa bière, avait été portée à l'église, et les prêtres récitaient pour elle l'office des morts lorsqu'elle revint subitement à la vie en mettant au monde un fils parfaitement bien portant; et elle vécut encore quatorze ans depuis cette apparente résurrection. « De sorte qu'il est vrai de dire, observe un historien, que la mort servit de sage-femme à la mère, et l'église de berceau à l'enfant, comme par un heureux présage de toutes les dignités ecclésiastiques auxquelles il devait par-

venir » (1); car il fut évêque de Sigüenza, inquisiteur général et cardinal. Son autorité, ajoute encore l'Ammirato, était soutenue par sa belle prestance et par la magnificence de ses habits. Il portait des soutanes de velours cramoisi; des bagues précieuses ornaient ses doigts; des broderies d'or entouraient ses poignets. Il parlait avec hauteur, et entretenait de nombreux domestiques, parmi lesquels il y avait des personnes de condition relevée. On a peine à concilier ces détails avec l'éloge que les continuateurs de Fleury font de l'humilité de ce prince de l'Église. Quand on annonça au roi qu'il était mort, Philippe II ne prononça que ces mots : « Est-il mort? » sans témoigner ni joie ni regret, et il n'en parla jamais depuis. Cependant il ne laissait pas d'honorer la mémoire du cardinal Espinosa; il le prouva plus tard en rendant un éclatant témoignage aux services de cet homme d'État. Passant un jour par Martimunos de las Posadas, patrie d'Espinosa, il s'y arrêta tout exprès pour entendre la messe dans la chapelle où il est enterré, et commanda au prêtre de la dire pour le repos de l'âme du défunt. Puis il dit à ses enfants : « Ici repose le meilleur ministre que j'aie eu dans mes royaumes. » Les continuateurs de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury* ont dénaturé de deux manières le nom de ce cardinal, dont ils ne parlent qu'en deux endroits. D'abord, en annonçant sa promotion par le pape Pie V, le 25 mars 1568, comme cardinal-prêtre du titre de Saint-Étienne *in Caelio monte* (t. 25, p. 364 de l'édition in-4°), ils le nomment *Diego Spinola*; puis dans le même volume (p. 570), en parlant de sa mort à Madrid le 5 septembre 1572, ils l'appellent *Didace Spinosa*, ce qui offre même une faute de plus dans le prénom. On peut consulter sur le cardinal Espinosa, Ciacconius, *Vita Pontificum*; Aubery, *Histoire générale des cardinaux*, t. 5. D-R-R.

ESPINOSA (JEAN), poète espagnol, né à Bellovado vers 1540, suivit la carrière des armes, et devint secrétaire de don Pedro Gonzalès de Mendoza, capitaine général de Sicile. Il écrivit plusieurs ouvrages poétiques; mais le plus connu est son *Tratado en loor de los Mujeres* (*Traité à la louange des femmes*), publié à Milan en 1580, in-4°. Espinosa écrivait dans un siècle où les idées chevaleresques étaient encore en vigueur en Espagne, et où la galanterie avait atteint son plus haut degré de perfection. Il ne faut pas s'étonner si, imbu de ces principes, le poète est tombé dans quelques exagérations en faisant l'éloge d'un sexe auquel tout Espagnol poli avait coutume de rendre le culte le plus respectueux. Cependant, malgré les citations trop répétées des femmes les plus célèbres et un ton d'emphase qui règne dans quelques endroits de l'ouvrage, le style en est correct, vif, plein d'imagination, et on y trouve des morceaux d'une véritable beauté. Cette production eut un assez grand succès, et le beau

(1) Hamelot de la Houssaye, *Mémoires*, t. I^{er}, p. 213, édition de 1722 (Amsterdam), 2 vol.

sexe, sensible à la galanterie d'Espinosa, se crut, le premier, intéressé à établir la réputation d'un aussi aimable auteur. Il paraît qu'Espinosa mourut en Espagne, avant l'an 1596. B—s.

ESPINOSA (ANTOINE), poète espagnol, naquit à Antequera, en Andalousie, vers l'an 1582. Il fit ses études dans la même ville, où il reçut le grade de licencié. Ses talents lui procurèrent la protection du duc de Medina-Sidonia, qui le nomma son aumônier. Ce même seigneur, ayant fondé, en 1625, le collège de St-Alphonse à St-Lucar de Barrameda, en confia la direction à Espinosa, dont le zèle et les lumières firent honneur à ce choix. Espinosa fut considéré comme un des bons poètes de son siècle. Fidèle à l'école de Boscan, de Garcilaso et de Mendoza, il ne participa jamais au mauvais goût des Gongoristes. On a de lui plusieurs ouvrages, une excellente *Traduction des Psaumes pénitentiels*, et un *Eloge* du duc de Medina-Sidonia, l'un et l'autre imprimés à Malaga en 1625; un *Panegyrique* pour ce même duc, publié à Séville en 1629; *El Tesoro escondido (le Trésor caché)*, Madrid, 1644; *Art de bien mourir*, ibid. en 1651, et plusieurs autres compositions détachées qu'on trouve dans les recueils poétiques. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur est son *Tesoro de poesias (Trésor de poésies)*, qui est une collection des morceaux les plus intéressants des meilleurs poètes qui avaient paru jusqu'alors. Dans cet ouvrage, qu'on peut justement appeler le premier Parnasse espagnol, Espinosa fit connaître son discernement et son bon goût dans le choix. Il mêla dans ce recueil quelques-unes de ses poésies, qui ne sont pas inférieures à celles des auteurs les plus renommés. Lope de Vega fait une honorable mention de ce poète dans son *Laurel de Apolo*. Espinosa mourut à St-Lucar de Barrameda en 1650, âgé de 68 ans. B—s.

ESPINOSA (HYACINTHE-JÉRÔME), peintre espagnol, naquit en 1600 à Cocentaine, village du royaume de Valence. Il prit ses premières leçons de peinture de son père (Rodriguez de Espinosa), et il paraît qu'il les continua sous Borrás et Ribalta. Quoiqu'il suivit d'abord la manière de Joannès, fondateur de l'école valencienne, il est vraisemblable qu'il se perfectionna en Italie, et notamment à Bologne, sur les chefs-d'œuvre des Carrache. Espinosa se distingua, ainsi que les grands maîtres qu'il avait pris pour modèles, par son clair-obscur artistement ménagé, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Son premier ouvrage fut un *Christ*, qu'il exécuta à l'âge de vingt-trois ans, et qui donna les plus belles espérances du talent du jeune artiste. Sans compter les *Fresques* et les *Portraits*, on attribue à Espinosa plus de quarante tableaux, tous sur des sujets sacrés, répandus dans presque toutes les églises de Valence et dans plusieurs villes de la même province. La plupart de ces tableaux, d'après l'avis des plus habiles connaisseurs, peuvent être comparés aux meilleurs de l'école de Bo-

logne. On remarque parmi ceux-ci une *Madeleine*, l'*Apothéose de St-Louis Bertrand*, *St-Joachim*, « ta-bleau excellent de Espinosa » (dit M. la Borde dans son *Itinéraire de l'Espagne*), un *St-Pierre Martyr*, une *Naissance du Sauveur*, la *Nativité de St-Jean-Baptiste*, une *Cène*, « dignes (ajoute le même auteur), de la réputation de ce peintre. » Espinosa reçut plusieurs invitations de passer à Madrid; mais il sut les éluder sous différents prétextes. Outre l'attachement qu'il avait pour sa patrie, son peu d'ambition, son caractère doux et franc lui faisaient préférer sa tranquille demeure au séjour tumultueux de la cour. Il était marié, et sa plus chère occupation après son travail était les soins qu'il donnait à sa famille. Il était très-pieux, et peignit gratuitement dans l'église de St-Dominique la chapelle de St-Louis Bertrand, croyant devoir à l'intercession de ce saint de n'avoir pas été atteint de la peste qui fit de cruels ravages dans Valence l'an 1641. Espinosa passa sa vie dans une honnête aisance, et mourut dans la même ville en 1680. Il laissa un fils (Michel-Jérôme), dont les ouvrages ne doivent pas être confondus avec ceux d'Espinosa père, auquel il fut très-inférieur en talent. — Un autre ESPINOSA (François), peintre sur verre, fut appelé par Philippe II pour travailler à l'Escorial, et il excella dans cet art. Il y a eu encore trois peintres et deux sculpteurs du même nom, tous du second et troisième ordre. B—s.

ESPINOSA Y TELLO DE PORTUGAL (DON JOSÉ DE), amiral et savant hydrographe espagnol, né à Séville au mois de mars 1763, était fils du comte del Aguila. Après avoir reçu une première et brillante éducation dans sa famille, il entra au service, en 1778, comme garde-marine, et s'y fit remarquer par sa grande application, par ses talents et par une conduite exemplaire. Embarqué l'année suivante, après la déclaration de guerre faite à l'Angleterre, il se trouva aux principales campagnes qui eurent lieu en Europe et en Amérique, et en particulier à la prise de Pensacola et au combat naval du cap Espartal sur les escadres commandées par le marquis del Socorro et don Luis de Cordoba. La paix ayant été conclue en 1783, Espinosa, retiré à l'observatoire de Cadix, s'appliqua pendant quelque temps à la pratique de l'astronomie, et fit ensuite partie, sous les ordres de don Vicente Tofiño, de la commission chargée de lever et de tracer les cartes hydrographiques des côtes d'Espagne et des îles adjacentes; c'est à lui qu'on doit spécialement les levés depuis Fontarabie jusqu'au Ferrol. En 1788, se trouvant à Madrid avec d'autres officiers pour y coordonner les diverses portions de l'*Atlas maritime* de Tofiño, dont il avait été un des plus actifs et des plus utiles collaborateurs, et pour le mettre en état d'être publié, il reçut l'ordre de recueillir des informations pour une expédition autour du monde qu'on préparait et qui devait être commandée par don Alessandro Malaspina. Il s'acquitta de cette importante mission à la satisfac-

tion de ses supérieurs, et il eût pris immédiatement une part active à l'expédition, si l'état fâcheux de sa santé ne l'eût forcé de rester en Espagne. Lorsqu'il fut rétabli, un ordre royal l'envoya, en 1790, à Mexico et à Acapulco, et lui prescrivit de se joindre ensuite à Malaspina. Avec les instruments qu'il était chargé d'apporter à ce navigateur, Espinosa fixa la position de plusieurs écueils et bas-fonds, et détermina par des observations astronomiques la situation géographique de Vera-Cruz, de Mexico, d'Acapulco et de quelques autres points importants. Lorsqu'il eut rejoint l'expédition, il fit avec deux chaloupes (*lanchas*), d'après les ordres de Malaspina, la reconnaissance des canaux de Nutka sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et prit part à celles qui furent faites dans l'Océan Pacifique, dans les mers de l'Inde et aux Philippines. Espinosa quitta ces îles pour se rendre à Lima, où le scorbut, dont il était atteint, le força, au mois d'octobre 1793, de se séparer des navires de l'expédition pour retourner en Europe avec don Philippe Bausà, par le Chili et Buenos-Ayres. En traversant les grandes cordillères des Andes, il fit plusieurs observations astronomiques qui éclairciraient la géographie de ces provinces. A Montevideo, il rencontra les corvettes de Malaspina, et, passant à bord de la frégate *Gertrudis*, il arriva dans sa patrie au mois de septembre 1794. Il passa peu de temps sur l'escadre de l'Océan comme premier adjudant du général Mazarredo, et fut destiné, en 1796, pour se rendre aux Philippines, sur la demande du capitaine général de ces îles. Mais s'étant rendu à la cour avant de partir pour la Corogne, où il devait s'embarquer, le roi prit une si haute idée de son instruction et de ses talents, qu'ayant égard d'ailleurs à sa faible santé, il crut que ses services seraient plus utiles dans le poste de premier adjudant-secrétaire de la direction générale de l'armée navale auquel il l'appela. Il le nomma en même temps chef de la direction hydrographique, établissement qui venait d'être créé (1801) (1), et auquel Espinosa donna un grand lustre par ses travaux, son exemple et sa bonne direction. Il suffit, pour apprécier les services qu'Espinosa a rendus à l'hydrographie, de lire les mémoires publiés par lui,

(1) Suivant M. le baron de Zach (*Corresp. astron., géogr. hydrog. et statistique*, t. 3, p. 45), l'amiral Krusenstern se trompe lorsqu'il dit dans son *Supplém. à l'hydrog.* que « la direction hydrographique de Madrid fut instituée en 1801. » La première idée de cet établissement avait été conçue en 1797, et en 1798 ses travaux étaient en pleine activité. « Les dates sont exactes, ajoute M. de Zach, car elles m'ont été communiquées par D. Joseph Chaix, vice-directeur (le prince de la Paix en était le directeur en titre) de l'Observatoire royal de Madrid, dans une lettre du 5 juillet 1800, publiée avec des notes dans le t. 2 de la *Corresp. astron. allemande*, p. 394. La marine royale d'Espagne, sans avoir eu un dépôt ou bureau hydrographique quelconque, avait déjà fait faire depuis 1733 plusieurs expéditions pour le relevé et la perfection des cartes de toutes les mers. » « Aucune nation maritime en Europe n'a autant fait pour la perfection de l'hydrographie dans ces derniers temps que la nation espagnole, » dit encore M. le baron de Zach dans ses *All. des Montagn.*, vol. 2, p. 674. Cette opinion, je l'ai entendu manifester plusieurs fois à M. le contre-amiral de Rossel, directeur du *Dépôt des cartes et plans de la marine* de France, et juge parfaitement compétent.

et dont nous parlerons bientôt, et de jeter un coup d'œil sur les cartes qui ont paru pendant son administration, et qui se font remarquer surtout par leur exactitude. Ce savant et laborieux marin ne se fit pas moins distinguer par l'impulsion qu'il donna aux travaux scientifiques comme secrétaire de la direction générale de la marine et comme ministre secrétaire de l'amirauté, poste auquel il avait été nommé en 1807, à une époque des plus critiques et des plus difficiles. Ce fut à peu près vers le même temps qu'il fut créé chevalier pensionnaire de l'ordre royal de Charles III. Pendant l'invasion des Français, il refusa constamment de reconnaître le roi que la force des armes imposait à sa patrie. Il n'hésita pas à donner la démission de tous ses emplois et commissions, et lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité d'emporter les trésors du dépôt hydrographique confié à ses soins, il s'enfuit de Madrid et se présenta à la junte nationale établie à Séville. Satisfait de sa conduite politique et justes appréciateurs de ses talents, les chefs de ce gouvernement provisoire l'envoyèrent à Londres pour y diriger la construction et la gravure des cartes marines les plus nécessaires à la navigation des Espagnols. Ce fut pendant son séjour en Angleterre qu'Espinosa, qui s'était acquis au suprême degré l'attachement et l'estime des savants de ce pays, a publié en six feuilles une carte de la mer du Sud qui a été longtemps la plus complète de cette mer, une carte des Antilles et de la côte de la Terre-Ferme, et enfin une carte du golfe du Mexique, et une autre de l'Océan Atlantique. M. le baron de Zach pense (1) que la carte des Antilles et celle du golfe du Mexique ont été publiées non en Angleterre, mais à Madrid, et que la dernière est la même qui porte le titre de *Carta esférica que comprehende las costas del seno mexicano, construida de orden del Rey en el Deposito hidrografico de marina, año de 1799, corregida en 1803*. Quoi qu'il en soit, en même temps qu'Espinosa remplissait à Londres la mission hydrographique que son gouvernement lui avait confiée, il satisfaisait aux désirs de ce même gouvernement en lui transmettant des mémoires sur la marine, le commerce et la pêche, sur les diverses machines à l'usage des arsenaux, sur les hôtels de monnaie et autres établissements, et lui donnait ainsi de nouvelles preuves de son bon jugement, de son instruction profonde et variée et de son ardeur infatigable pour le travail. A la conclusion de la guerre en 1814, l'amirauté ayant été rétablie, Espinosa fut appelé à y remplir ses anciennes fonctions, dont le mauvais état de sa santé le força de se démettre à son arrivée en Espagne. Il conserva néanmoins la direction du dépôt hydrographique jusqu'à sa mort, arrivée le 6 septembre 1815. Espinosa était aussi remarquable par son extrême modestie, qui le portait à toujours cacher le bien qu'il faisait, que par la no-

(1) *Corresp. astr. etc.*, t. 3, p. 49, note.

blesse et l'amabilité de son caractère, qui ont rendu sa mémoire chère à tous ceux qui l'ont connu. Le principal ouvrage qu'il a laissé est fort estimé par les hydrographes de toutes les nations, qui le consultent souvent encore avec fruit. Il a été imprimé en 1809, par ordre du gouvernement espagnol, à l'imprimerie royale de Madrid, et a pour titre : *Memorias sobre las observaciones astronomicas hechas por los navegantes españoles en distintos lugares del globo, las quales han servido de fundamento para la formacion de las cartas de marear publicadas por la direccion de trabajos hidrograficos de Madrid*. Cet ouvrage important, qui se compose de 2 volumes in-4°, devait en avoir 3 suivant une lettre écrite de Madrid le 30 juin 1819 au baron de Zach par le capitaine don Philippe Bausà, successeur d'Espinosa dans la direction du dépôt hydrographique. Le troisième volume n'avait point paru à la mort d'Espinosa, et nous ignorons si on l'a publié depuis le complément du beau travail que ce célèbre hydrographe avait eu la constance et la patience admirables d'achever, lui tout seul, au milieu des troubles et des révolutions qui agitérent la malheureuse Espagne en 1808, et qui doit offrir, par conséquent, bien des fautes excusables, mais dans lequel on trouvera aussi tous les fondements de la construction de toutes les cartes espagnoles, et un précis contenant une idée générale de l'ouvrage (1). Le premier volume se compose d'une sorte d'introduction de don Luis de Salazar, intendant général de marine, sous le titre de : *Discours sur les progrès et l'état actuel de l'hydrographie en Espagne*, et de deux mémoires d'Espinosa contenant savoir : le premier, ses observations faites sur les côtes d'Espagne et d'Afrique et sur celles de la Méditerranée, des îles Canaries et des Açores, et le second de semblables observations sur les côtes du continent d'Amérique et des îles, depuis le cap Horn jusqu'à 60 degrés de latitude septentrionale. Ces deux mémoires, dont le premier semblerait être de Tofiño ou du moins rédigé d'après ses notes, sont accompagnés d'appendices dans lesquels Espinosa a traité les plus hautes questions de l'hydrographie. On trouve dans le second volume deux autres mémoires d'Espinosa, dont le premier, précédé d'une introduction renfermant différents renseignements utiles à l'hydrographie des mers orientales, contient les observations faites aux îles Mariannes et Philippines, dans la Nouvelle-Hollande et à l'archipel des Amis, et est suivi d'un appendice où se trouvent des extraits des journaux du général don Ignacio Maria de Alava et du lieutenant de frégate don Francisco Català, et une notice sur la navigation de l'enseigne don Francisco Maurelle de Manille à San Blas, sur l'océan Pacifique, en 1780 et 1781, navigation citée dans le voyage du comte de la Pérouse (t. 1, p. 256). Le second mémoire de ce volume contient les observations astronomiques faites

(1) Lettre déjà citée du capitaine Bausà.

à Puerto-Rico, La Guayra, Carthagène, La Havane et Vera-Cruz, pour déterminer la situation exacte de ces localités. Un exposé succinct des travaux hydrographiques déjà exécutés dans les îles du Vent (*barlovento*) et les Antilles, sur les côtes de Terre-Ferme et dans le golfe du Mexique, précède ce mémoire, qui est suivi d'un appendice formé des extraits de diverses observations relatives à la commission hydrographique du golfe du Mexique dont le capitaine de vaisseau don Ciriaco Cevallos avait été chargé de 1802 à 1806, etc., etc. Un mémoire du célèbre don Jorge Juan sur la construction et l'usage du quart de cercle, accompagné de cinq planches, termine le second volume. Don Martin Fernandez de Navarrete a consacré une courte notice nécrologique à la mémoire d'Espinosa, dont il avait été un des successeurs au dépôt hydrographique. D—z—s.

ESPINOY (PHILIPPE D'), vicomte de Téroüane et seigneur de la Chapelle, né à Gand, vers 1552, était fils de Charles de l'Espinoy, écuyer, seigneur de Linges, de Mardick, et membre du conseil souverain de Flandre. Il suivit la carrière des armes, et obtint une compagnie dans les gardes-wallonnes. Lorsqu'il se fut retiré du service, il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de son pays avec autant de zèle que de succès, et mourut vers 1635, dans un âge avancé. Il a laissé : 1° *Recherches d'antiquités et noblesse de Flandres, contenant l'histoire des comtes de Flandres, avec une description curieuse dudit pays*, Douai, 1631, in-fol., fig. Cet ouvrage est devenu rare; il y a des exemplaires avec la date de 1632. La table qui doit terminer le volume manque assez souvent, parce qu'elle n'a été publiée que plusieurs années après le texte. 2° *De origine et principiis equitum*, traduit de l'italien de Sansovini. 3° *Des Généalogies de différentes maisons; et d'autres ouvrages restés manuscrits*, et qui se sont perdus. W—s.

ESPREMENIL. Voyez EPRÉMESNIL.

ESPRIT (JACQUES), connu longtemps sous le nom de l'abbé *Esprit*, quoiqu'il n'eût jamais été dans les ordres, et qu'il ait même fini par se marier, était né à Béziers, le 23 octobre 1611. Attiré à Paris par son frère aîné, prêtre de l'Oratoire, il se fit recevoir au séminaire de cette congrégation le 16 septembre 1629. Après quatre ou cinq ans d'études théologiques, il rentra dans le monde, où il eut successivement pour protecteurs le duc de la Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, et le chancelier Séguier. Ce dernier, non content d'en faire son commensal, de lui donner 1500 francs par an, et de lui procurer une pension de 2000 liv. sur une abbaye, lui facilita l'entrée de l'Académie française (le 14 février 1639), et lui fit expédier le brevet de conseiller du roi dans ses conseils. Au bout de quelques années (1644), ayant encouru la disgrâce de son bienfaiteur, il se retira au séminaire de St-Magloire. Ce fut là qu'il eut le bonheur de plaire au prince de Conti, qu'une fervente dévotion conduisait souvent chez

les pères de l'Oratoire. Ce prince s'attacha l'abbé Esprit, lui donna d'abord un logement dans son hôtel, puis une pension de 1,000 écus, puis enfin une somme de 40,000 francs, sans laquelle le soi-disant abbé, très-mondain de son naturel, n'aurait pu épouser une jeune héritière dont il était devenu amoureux. Madame la duchesse de Longueville ajouta à ce présent 15,000 livres argent comptant, et le mariage fut bientôt conclu. On assure que, dans la suite, Jacques Esprit, voyant le prince de Conti répandre d'abondantes aumônes, lui rendit les 40,000 francs qu'il en avait reçus. *Cette somme, lui dit-il en faisant cette restitution volontaire, devient trop nécessaire à V. A., pour le soulagement des veuves et des orphelins.* Ayant ensuite fixé sa résidence dans la province de Languedoc, dont le prince de Conti avait le gouvernement, il y survécut à son bienfaiteur, et alla s'établir à Béziers, sa patrie, où il ne s'occupait plus que de l'éducation de ses trois filles. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 6 juillet 1678. Les biographes sont peu d'accord sur le nombre des ouvrages publiés par cet académicien. S'il fallait en croire Pélisson, Jacques Esprit n'aurait fait imprimer que ses *Paraphrases de quelques psaumes*; mais on le regarde généralement comme l'auteur du livre intitulé : *Faussetés des vertus humaines*, Paris, 1678, 2 vol.; nouvelle édition, Amsterdam, 1716, in-8°, lequel n'est, à proprement parler, qu'un plat commentaire des *Pensées* de la Rochefoucauld. Enfin, il existe une traduction du *Panegyrique de Trajan* (Paris, 1667, in-12) que diverses personnes lui attribuent, quoiqu'elle ait paru sous le nom d'un de ses frères. Il serait assez difficile aujourd'hui de désigner avec certitude le véritable auteur de ce troisième ouvrage. Jacques Esprit, dont toutes les productions sont, à peu de chose près, oubliées, était un écrivain médiocre; mais sa conversation était, dit-on, aussi vive et aussi spirituelle que ses écrits nous paraissent maintenant lourds et ennuyeux. Ce fut principalement à sa bonne mine et à ses belles manières qu'il dut sa rapide fortune. — Celui de ses frères qu'on appelait aussi l'abbé Esprit, et qui était un véritable ecclésiastique, est regardé par quelques historiens non-seulement comme l'auteur de la traduction dont nous avons parlé plus haut (celle du *Panegyrique de Trajan*), mais encore comme celui d'un recueil de *Maximes politiques mises en vers* (Paris, 1669). Ce dernier ouvrage, composé pour l'éducation d'un prince, et particulièrement pour celle du Dauphin, fils de Louis XIV, a longtemps passé pour un assez bon livre. F. P.—r.

ESPRONCEDA (JOSÉ DE), un des poètes les plus distingués de l'Espagne moderne, naquit à Almendralejo, en Estrémadure, en 1808, d'un père officier supérieur de cavalerie. Après la guerre de l'indépendance, il vint à Madrid faire ses études. Le poète et mathématicien Alberto Lista eut la plus grande influence sur cette jeune intelligence; la

poésie, la politique et l'amour de l'indépendance s'emparèrent de lui d'une manière presque exclusive, et remplirent toute sa vie. A quatorze ans, il composait des poésies politiques et était affilié à la société secrète des *Numantinos*. Condamné pour tous ces faits à l'internement dans le couvent de Guadalajara, il occupa les loisirs de sa solitude par la composition d'un grand poème épique, *El Pelago*, en l'honneur du héros chrétien des Asturies : cette œuvre ne fut pas achevée et il n'en existe aujourd'hui que des fragments. Au bout de quelque temps, son ban ayant été levé, au lieu de revenir à Madrid, il se lança avec toute l'ardeur de son caractère et son amour excessif de l'imprévu, du nouveau, dans des courses aventureuses, se dirigea d'abord sur Lisbonne, mais là, sans ressource, manquant de tout, il dut à une liaison amoureuse les moyens d'existence que son talent ne parvenait pas à lui donner : Espronceda quitta Lisbonne pour Londres, toujours à la recherche d'une position que son humeur inconstante l'empêchait de trouver; de Londres, il vint à Paris, et prit une part active à la révolution de juillet 1830, qui semblait devoir réaliser le rêve de toutes ses espérances; trompé dans son attente, il se mêla aux diverses tentatives de révolution qui agitérent surtout les premières années du règne de Louis-Philippe. A la suite de tous ces mécomptes, il profita de l'amnistie de 1833 pour rentrer dans sa patrie, où il obtint même un grade dans les gardes du corps. Son humeur indépendante vint encore bientôt briser cette nouvelle carrière et le rendre tout à fait aux lettres. Un poème politico-satirique, improvisé dans un banquet, et qui courut bientôt dans le public, le fit rayer des cadres de l'armée et éloigner de nouveau de Madrid. Retiré dans la petite ville de Cuellar, il y composa un roman, *Don Sancho Saldana, o el Castellano de Cuellar*, 6 vol., qui parut dans la *Collección de novelas historicas originales españolas* (Madrid, 1834); on peut lui reprocher un manque de plan, qui amène du désordre dans le récit. Après la publication de l'*Estatuto real*, Espronceda revint à Madrid, et se fit remarquer parmi les principaux rédacteurs du journal *El Siglo*; mais la vivacité de sa polémique le força bientôt à prendre la fuite pour échapper à une condamnation imminente; il prit encore une part active aux révolutions de 1835 et 1836, et fut contraint de se cacher aux eaux de Santa-Engracia. Lors de la révolte de l'Ayuntamiento de Madrid, en septembre 1840, Espronceda fut nommé lieutenant de la garde nationale, et bientôt après, à la suite de son habile défense du journal *El Ura-can*, nommé secrétaire de légation à la Haye; fixé désormais, il semblait appelé à une vie plus calme qui lui aurait permis de cultiver les lettres; mais le climat froid et humide du Nord, et surtout celui de la Hollande, ne pouvait convenir à sa nature ardente; il y tomba malade, et revint mourir dans sa patrie le 25 mai 1842. Il était impossible que

l'exubérance de cette nature passionnée ne se fit pas sentir dans ses œuvres; elles reflètent vivement le caractère et les préoccupations de son esprit et de son époque. Le fougueux auteur de *Lara*, du *Corsaire*, de *Don Juan*, fut son premier modèle, et ses rapports à Paris avec l'école romantique vers 1830 le firent s'enrôler sous la bannière d'un des deux grands maîtres de l'école poétique française, M. Victor Hugo. Avec toute la fougue méridionale d'Espronceda, Byron et Victor Hugo, malgré tout leur mérite, étaient deux maîtres dangereux; aussi s'il a quelquefois de leurs brillantes qualités, il a malheureusement encore exagéré leurs défauts; c'est ainsi que la plupart de ses productions, avec une grande habileté technique et une imagination brûlante, ont quelque chose de bizarre qui, quelquefois, dépasse ses plus heureuses productions, dit son biographe du *Lexicon conversation*. Nous citerons de lui *El Pirata*, de l'école byronienne, *El Mendigo* (poème complètement socialiste), *El Verdugo*, inspiré par le *Dernier jour d'un condamné*, de Victor Hugo; *El Estudiante di Salamanca*, et enfin *El Diablo mundo* (Madrid, 1841). Ce dernier ouvrage, qui fait partie de la collection complète de ses œuvres (Paris, 1848) ne se trouve pas dans l'édition de Madrid, 1840. A. F—L—T.

ESQUIEU (l'abbé), littérateur sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, était né vers la fin du 17^e siècle. Homme d'esprit et de goût, il fréquenta dans sa jeunesse les sociétés les plus brillantes de Paris. Plus tard il devint un des plus fervents disciples du diacre Paris, et tomba dans tous les excès des convulsionnaires. Il mourut vers 1740 (1), âgé d'environ 60 ans, dans la paroisse de St-Germain-le-Vieil, dont il était un des prêtres habitués. Outre une *Critique de la tragédie de Pyrrhus*, en forme de lettre adressée à Crébillon (Paris, 1726, in-8°), on a de lui une traduction de l'*Apoloquinose*, ou de l'*Apothéose de l'empereur Claude*, par Sénèque. Elle fut insérée dans la *Continuation des Mémoires de littérature* (par le P. Desmolets), précédée d'une lettre dans laquelle le modeste traducteur s'engageait à profiter des conseils que les habiles gens pourraient lui donner pour perfectionner un essai dont il n'était pas pleinement satisfait. L'abbé Goujet, qui connaissait personnellement Esquieu, loue son travail sans restriction : « L'habile traducteur, » dit-il, qui était en même temps un critique judicieux, a pris la liberté de suppléer quelques mots dans l'entretien des demi-dieux avec Hercule; il a supprimé des comparaisons qui lui ont paru inutiles, une seule suffisant pour exprimer ce que Sénèque avait en vue; il a rendu les vers de Sénèque en vers français avec presque autant de force et d'élégance qu'il y en a dans l'original. » (*Biblioth. française*, t. 6, p. 195.)

(1) Et non 1750, comme le dit Barbier, *Examen des dictionn.*, p. 318, puisque, dès 1742, l'abbé Goujet parle d'Esquieu comme d'un écrivain mort depuis quelques années.

Cette traduction, attribuée dans le temps à l'abbé de La Bletterie, par différents critiques, a été réimprimée dans les Œuvres de Sénèque, traduites par La Grange, qui ne s'était point occupé de ce morceau. W—s.

ESQUILACHE (le prince d'), Voyez BORGIA ou BORJA.

ESQUIROL (JEAN-ETIENNE-DOMINIQUE), célèbre aliéniste, naquit à Toulouse, le 3 février 1772 (1). Son père, Jean-Baptiste, d'abord *prieur de la bourse* (président du tribunal de commerce) fut, en 1789, investi de la dignité de capitoul, dignité que les événements politiques de cette époque réduisirent bientôt à celle de simple officier municipal. Animé du désir d'être utile, dévoué jusqu'au sacrifice aux intérêts de ses concitoyens, Jean-Baptiste n'hésita pas à engager sa fortune pour conjurer les calamités de la famine, avec les désordres populaires qu'elle entraîne. Par la seule autorité de son nom, sur la seule foi de son crédit, les magasins de blé s'ouvrirent, les provisions arrivèrent, et le calme se rétablit. Noble exemple qui ne fut point perdu pour le jeune Esquirol, et qu'il renouvela lui-même plus d'une fois dans le cours de sa noble et laborieuse existence! Esquirol se destinait à l'église. Après avoir achevé ses études au collège de l'Esquille, il fut reçu au séminaire de St-Sulpice, à Issy, où il devait faire sa philosophie. Prêtre, il eût été sans doute le médecin et le consolateur des âmes : la Providence voulut qu'il fût tout à la fois le médecin des âmes et le bienfaiteur de l'humanité. La révolution avait fermé le séminaire de St-Sulpice. L'élève de philosophie revint à Toulouse. Son père était alors l'un des administrateurs de la Grave. Gardeil et Alexis Larrey, l'oncle de celui que l'Empereur devait appeler plus tard l'homme le plus vertueux qu'il eût connu, étaient eux-mêmes attachés à l'hospice de la Grave, l'un à titre de médecin, l'autre en qualité de chirurgien en chef. Larrey, le neveu, y était aide-major (2).

(1) Dans son discours prononcé sur la tombe d'Esquirol le 14 décembre 1840, M. Pariset indique le 4 janvier 1772 comme date de la naissance de ce grand médecin. Dans l'éloge lu à l'Académie royale de médecine, le 17 décembre 1844, l'illustre secrétaire perpétuel le fait naître le 3 février 1772. Cette dernière date est la vraie; nous nous en sommes assuré auprès de la famille d'Esquirol. Cette même famille a bien voulu nous fournir plusieurs documents jusqu'à présent inédits que nous nous sommes empressé d'introduire dans cette biographie.

(2) Dans le remarquable *Eloge* d'Esquirol par M. Pariset, il s'est glissé deux erreurs que nous nous empressons de relever. Il est dit dans cet *Eloge* que le baron Larrey (Jean-Dominique) était professeur à l'école de médecine de Toulouse lorsque Esquirol y faisait ses études, et que cette école a été fondée par Alexis Larrey, oncle de Jean-Dominique. Or, il résulte d'une note qui nous a été remise par M. Auguste Larrey, cousin du baron, que celui-ci n'a jamais professé à Toulouse. Seulement, en 1808, au moment où il se rendait à Madrid comme chirurgien de la garde impériale, il vint passer quelques jours à Toulouse, chez Alexis, son ancien maître et directeur de l'Ecole impériale de médecine. Le système phrénologique du docteur Gall occupait alors le monde médical; et Larrey avait avec cet illustre anatomiste des rapports d'amitié qui devaient l'avoir mis, mieux que tout autre, au courant de la nouvelle doctrine. Plusieurs médecins de la ville de Toulouse prièrent l'ex-aide-major de la Grave de leur exposer les idées du docteur Gall. Un cadavre fut transporté à l'amphithéâtre, et, dans une séance qui ne dura pas moins de quatre heures, Larrey satisfait au désir de ses confrères. A cette époque, l'Ecole de médecine de Toulouse comptait à peine deux ans d'existence. Voici quelle en fut la véritable origine. Après la bril-

L'ex-séminariste se décida pour la médecine, et il apporta dans l'étude de cette science difficile toute l'ardeur d'une âme généreuse qui pressent le bien qu'elle pourra faire. Grâce à son zèle, aussi bien qu'à la justesse et à la vivacité de ses idées, grâce à l'habile direction des maîtres que nous venons de nommer, et auxquels il faut ajouter Picot de Lapeyrouse, le célèbre auteur de la *Flore des Pyrénées*, les progrès d'Esquirol furent rapides et sûrs, et il ne tarda pas à être muni d'une commission d'officier de santé pour l'armée des Pyrénées orientales. Il se rendit à Narbonne, où il passa deux ans. Là, il vit le fougueux Barthez, dont la clientèle était brillante et le nom déjà fameux. Barthez voulut se l'attacher comme secrétaire. Esquirol n'accepta point. Il eut peur. « Mais, dit M. Pariset, son élève et son ami, il eut une autre sorte de courage. Le tribunal révolutionnaire était en permanence à Narbonne. Un mauvais avocat plaidait en mauvais vers pour les prévenus, et les prévenus étaient condamnés. Révolté de cet odieux mélange de ridicule et de barbarie, Esquirol s'écrie d'une voix émue : « Je saurais mieux défendre l'innocence. » Des femmes l'entendirent. Le mari de l'une d'elles allait être mis en cause. Elle conjure en pleurs Esquirol de parler pour ce malheureux. Esquirol consent. Le voilà devant le tribunal révolutionnaire. Inspiré par la justice et la pitié, Esquirol fait entendre cette fois un langage si incisif, si touchant et si nouveau pour les juges surpris et charmés, que le prétendu coupable est absous... Ce même service, il le rendit peu de temps après dans sa ville natale, à un pauvre ouvrier qu'on accusait d'avoir pris un peu de fer dans les ateliers de la république, » (Eloge de J.-E.-D. Esquirol, par M. Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, p. 3.) Affranchi de la réquisition, Esquirol fut envoyé, en l'an 3, à Montpellier, comme élève du gouvernement. En l'an 4, il eut deux seconds prix d'histoire naturelle. Un an après, il se rendit à Paris, avec l'intention bien formelle de perfectionner ses études médicales, et de chercher dans l'exercice de l'art de guérir des moyens d'existence que ne pouvait plus lui fournir la fortune paternelle, alors fort amoindrie par les sacrifices et les revers. La pauvreté fut pour lui un stimulant, comme elle en fut un pour Portal, Vauquelin, Pinel, Dupuytren et tant d'autres, qui ont conquis par elle la gloire et la fortune. « Une étourderie mit le comble à sa détresse, dit le spirituel secrétaire de l'Académie de médecine, à qui nous empruntons encore ce touchant épisode de la vie de notre héros. Dans les replis

« d'un court vêtement, il tenait cachée une petite somme en or, que lui avait ménagée la tendre prévoyance de son père; ce vêtement n'était plus de service, il le jeta par la fenêtre, sans en retirer la somme : il l'avait oubliée. Il en écrivit à Toulouse, et demandait un supplément; on ne le crut pas : et le supplément n'arriva que plus tard. Toutefois il ne perdit pas courage. Il se ressouvint d'un ami qu'il s'était fait au séminaire; M. de Puisieux, lequel était l'instituteur d'un enfant que nous avons vu depuis à la tête des affaires, M. Molé. M. Molé demeurait avec sa mère à Vaugirard. Esquirol va trouver son ami : M. de Puisieux le présente à madame Molé, qui l'accueille avec bienveillance, et lui donne une chambre dans sa maison. Le vivre et le couvert, voilà pour le présent, l'étude va faire le reste. Chaque jour, pendant deux années, Esquirol venait de Vaugirard à la clinique de la Salpêtrière, aux cours du Jardin des plantes, aux leçons de l'École de médecine : rudes courses pendant les hivers; mais dans les autres saisons un peu de pain et quelques fruits les rendaient charmantes, et par-dessus tout, des causeries avec Bichat, avec Schwilgué, avec Roux, avec Landré-Beauvais, hommes de lumières et de cœur, qui avaient de l'amitié pour Esquirol, et qu'à son tour Esquirol n'a cessé d'aimer et d'honorer toute sa vie : temps heureux de pauvreté, de travail et d'espérance, dont les souvenirs charmaient encore les dernières années d'Esquirol. » Mais les temps d'épreuves sont passés pour le pauvre étudiant. La fortune commence à lui sourire. Il devient l'élève favori de Pinel, qui lui confie la rédaction de sa *Médecine clinique*, tout en l'initiant aux secrets de son excellente méthode pour le traitement des maladies mentales. C'est vers l'étude de ces maladies si obscures, de ces vrais Protées de la pathologie, que l'élève de Pinel se sent entraîner par un attrait en quelque sorte irrésistible. Comme son maître, il y trouve un double aliment pour satisfaire l'ardente curiosité de son esprit et l'inépuisable bonté de son cœur. Observer attentivement les symptômes si souvent fugitifs, presque toujours bizarres, qui présagent les tristes naufrages de l'intelligence; en rechercher les causes si difficiles à approfondir; en apprécier les terribles effets; conjurer le péril s'il en est temps encore, et ramener le calme au sein de la tempête, ou, si elle a éclaté, reconstruire avec les débris qu'elle a faits le frêle navire qu'elle a brisé : telle est la tâche du médecin aliéniste, tâche pleine de difficultés, de dégoûts même : tâche qui exige de celui qui l'accepte avec l'intention de la remplir, une grande sagacité d'esprit, un rare talent d'analyse, un courage à toute épreuve, une probité parfaite, une douceur inaltérable unie à une inébranlable fermeté, et, par-dessus tout, une complète abnégation. Ces qualités précieuses, Esquirol les possédait à un degré très-élevé, et voilà précisément ce qui explique ses

lante victoire d'Austerlitz, Napoléon, se trouvant à Schœnbrunn, demanda au baron Larrey ce qu'il pouvait lui accorder en récompense des soins qu'il avait donnés à nos braves soldats pendant la dernière campagne; Larrey s'empressa de répondre qu'il ne souhaitait rien pour lui-même, mais qu'il désirait que la ville de Toulouse, où il avait reçu les premiers principes de l'art de guérir, ne fût pas privée plus longtemps d'un enseignement régulier. Aussitôt l'Empereur créa, par décret du 1^{er} mai 1806, l'École dont Toulouse est fière à tant de titres.

succès comme élève, comme professeur et comme praticien. Aussi ne sommes-nous nullement surpris de le voir, à l'âge de 27 ans, fonder, à ses risques et périls, un établissement destiné aux aliénés des classes riches, et diriger cet établissement avec l'expérience d'un maître consommé. Et cependant Esquirol n'est pas encore docteur de par la Faculté. Six années entières devront s'écouler avant qu'il se croie suffisamment préparé pour conquérir dignement ce grade indispensable même pour lui donner le droit de faire du bien. En 1805 (1) il comparait devant le docte aréopage appelé à juger son premier essai médical. Le titre seul de sa dissertation suffit pour en indiquer la portée, pour faire voir que l'esprit sérieux du candidat ne craignait pas d'aborder les sujets les plus graves et les plus difficiles. *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, Paris, 1805, in-4^e; tel est le thème qu'Esquirol a développé avec une justesse d'aperçus et une profondeur d'analyse, avec une finesse d'observation, avec une rigueur de logique et un bonheur d'expressions qui justifient pleinement le brillant succès qu'il obtint. L'œuvre du nouveau docteur fit grand bruit, non-seulement dans le monde médical, mais encore dans le monde des salons. Une dame anglaise, malheureusement intéressée à étudier la folie, traduisit la thèse d'Esquirol dans sa langue maternelle, afin que tous ses compatriotes pussent y puiser les notions utiles que renfermait ce livre : plus tard cet exemple fut suivi par l'Allemagne et par l'Italie. L'habile direction donnée à son établissement particulier, les cures nombreuses qu'il y opérait, ne pouvaient rester longtemps ignorées du public, et moins encore de l'administration des hospices. Aussi, en 1810, remplaça-t-il Pinel, ou plutôt, comme dit encore M. Pariset, « il le continua. « C'était le même esprit, c'était le même zèle et la « même charité, et tandis qu'il provoquait par ses « instances les améliorations qu'il était nécessaire « d'introduire dans le matériel des bâtiments et « dans toutes les parties du régime, il encourageait les infirmières, il soulageait les malades en « distribuant entre elles ses honoraires. Il traitait « ainsi dans des cœurs toujours ouverts à la gratitude, parce qu'ils sont toujours ouverts à la justice. Il les formait ainsi à la confiance et à la docilité. » Un cœur tel que celui d'Esquirol ne pouvait rester insensible aux désastres de la patrie ni aux souffrances des braves que les malheurs de la guerre avaient entassés dans les hôpitaux. Aussi le vit-on, en 1814, prodiguer ses soins aux blessés, braver la contagion des fièvres meurtrières qui décimaient nos armées, et mériter ainsi une fois de plus le signe de l'honneur, qui vint enfin briller sur sa poitrine. Riche de bienfaits et d'expérience, Esquirol voulut communiquer aux nombreux élèves qui suivaient ses cliniques, le résultat de ses

(1) Et non en 1810, comme le disent les rédacteurs de la *Gazette médicale*.

nombreuses observations, de ses réflexions longtemps mûries au lit des malades ou dans le silence du cabinet. En 1817, il ouvrit sur les maladies mentales un cours qui obtint un immense succès. Une foule de jeunes gens, avides de recueillir cette parole si sensée et si grave, se pressèrent autour de la chaire du nouveau professeur. Des médecins de toutes les nations vinrent se confondre dans les rangs de cette jeunesse ardente, pour entendre ces leçons si neuves et si riches de faits et d'idées. Chaque année à la fin du cours, un prix de 500 francs, fondé par Esquirol lui-même, était décerné par un jury spécial à l'auteur du meilleur mémoire sur un sujet relatif aux maladies mentales, et déterminé par le professeur. Citer les noms de Georget, de Voisin, de Bouchet, de Foville, parmi les lauréats, c'est faire voir la valeur qu'on attachait à la récompense et le mérite de ceux à qui elle était accordée. En 1825, Esquirol fut nommé inspecteur général de l'Université. Indépendant par caractère et surtout juste et probe, il apporta dans l'exercice de ses fonctions si délicates la conscience qu'il mettait en toutes choses, et ne consentit jamais à devenir le courtisan de la puissance, ni l'instrument de l'iniquité. C'est ainsi qu'il s'opposa de toutes ses forces à la suppression du collège de Sorrèze, qu'un ministre de la restauration voulait anéantir, parce qu'il le jugeait entaché de libéralisme. Il fit réintégrer dans sa chaire le professeur Lallemand, que l'intrigue, la sottise et l'envie accusaient de répandre parmi ses nombreux disciples des principes subversifs de la religion, de l'ordre et de la morale, ces grands mots et ces grandes choses que les partis mettent si souvent au service de leurs petites passions. Après la révolution de 1830, il se vit enlever sans regret un emploi qu'il n'avait pas sollicité, et dès lors il consacra sa vie tout entière à la science, dont il fut une des gloires les plus pures, au soulagement de l'humanité, qui le comptera toujours au nombre de ses bienfaiteurs. Nommé en 1825 médecin en chef de la maison royale de Charenton, il introduisit dans le régime sanitaire, la direction et l'ordonnance de cet établissement une foule de réformes qui en ont fait le modèle de tous les établissements du même genre, non-seulement en France, mais encore dans les pays étrangers. « Elever des palais « pour la souffrance est le vrai luxe de la civilisation » (Pariset). C'était la pensée de Pariset, ce fut celle d'Esquirol. Aussi le voyons-nous, à diverses époques, entreprendre à ses frais de longs voyages en France, en Hollande, en Allemagne, en Sardaigne, en Suisse et en Italie, dans le but philanthropique de visiter les hospices consacrés à l'aliénation mentale et d'y faire adopter les réformes qu'il juge indispensables. Presque partout il trouve des améliorations à introduire, des abus criants à flétrir et à réprimer. Il signale les uns et les autres avec un noble courage : il ne craint pas même de faire arriver la vérité jusqu'à l'oreille

des rois, tant il est plein du désir d'être utile aux infortunés qu'on néglige, qu'on méconnaît et qu'on maltraite, tant il est sûr de la bonté de la cause qu'il s'est chargé de plaider. On en jugera par le trait qui va suivre. Le roi de Sardaigne venait de faire construire à Turin un magnifique hôpital qu'il destinait aux aliénés. Instruit du passage d'Esquirol dans la capitale de ses Etats, le monarque prie le médecin voyageur de l'accompagner dans une visite qu'il se propose de faire au nouvel hospice, et, après lui en avoir montré tous les détails, il lui demande son avis. Cet hôpital est très-beau, mais il ne répond nullement à sa destination, répond Esquirol avec une noble franchise. — Eh bien, dit le monarque, j'en ferai une caserne, et vous me donnerez vos plans pour la maison des aliénés. Peu de temps après, un nouvel asile était bâti d'après les plans d'Esquirol. Bien plus, sur les justes observations de l'illustre voyageur, le roi ordonna d'améliorer le régime des malades atteints de folie, et cette amélioration s'est maintenue depuis. Nous pourrions multiplier les faits de cette nature, et prouver par cent autres exemples la bienfaisante et légitime influence qu'Esquirol exerçait partout où il passait. C'est à lui que Marseille, Nantes, Rouen, Aurillac, Montpellier et une foule d'autres villes doivent en grande partie les beaux établissements dont elles sont fières : pourquoi faut-il que Toulouse, sa ville natale, soit restée sous ce rapport fort en arrière d'autres cités moins opulentes, et beaucoup moins renommées (1) ! Nous ne parlons point de Charenton, entièrement reconstruit d'après les plans d'Esquirol, et devenu, nous l'avons déjà dit, un vrai modèle à proposer à tous les peuples. Les hommes de la trempe d'Esquirol ne devraient jamais mourir, et cependant, pour être fidèle aux grandes lois qu'elle a établies, la Providence les propose un moment en exemple aux autres hommes, puis elle les rappelle dans son sein pour leur donner la récompense de leurs vertus. Cependant, la santé d'Esquirol devenait chancelante. En vain essayait-il de la raffermir en visitant le beau ciel de l'Italie : un dévouement de tous les jours aux intérêts de l'humanité, des fatigues incessantes, une activité sans relâche avaient usé avant le temps les ressorts de cette vie si utilement, si noblement remplie. Il vit approcher la mort sans la craindre, et, en effet, comme le disait naguère un poète toulousain, M. Tiste :

« La mort, pour le méchant sévère,
« Pour le bon n'est qu'un doux sommeil;
« Qui s'endort dans les bras d'un père,
« Ne doit pas craindre le réveil. »

L'émule et l'ami de Pinel s'endormit le 12 décembre 1840; il avait alors 68 ans. Nous ne pouvons terminer le récit d'une si belle existence, sans rapporter encore quelques traits qui l'ho-

(1) Nous apprenons avec plaisir que Toulouse s'occupe en ce moment de construire un nouvel asile pour les aliénés, d'après les plans des docteurs Delaye et Marchant, qui sont tous deux les dignes élèves d'Esquirol.

norent. La révolution de 1850 venait de briser le trône de la branche aînée des Bourbons. M. de Montbel, qui avait signé les fameuses ordonnances, cherchait partout un asile pour se dérober à la fureur du peuple. Ceux qu'il avait comblés de distinctions et de faveurs, ceux qui l'avaient adulé au temps de sa puissance, l'abandonnèrent à l'heure de l'infortune. Le ministre proscrit songe à son ami Esquirol : dès lors il est sauvé. Nous avons vu l'inépuisable bonté d'Esquirol, distribuant ses honoraires à ses malades et aux infirmières chargées d'en prendre soin; faisant à ses frais de longs et dispendieux voyages pour améliorer le sort des aliénés; fondant un prix annuel pour récompenser le mérite et le travail de ses élèves, etc. Suivons-le maintenant en Italie : nous le retrouverons toujours aussi bon, aussi désintéressé, aussi généreux. Lors de son passage à Florence, il vit un malade allié à l'une des plus nobles familles du pays, et il eut le bonheur de le guérir. Dans sa reconnaissance, l'épouse du malade fit remettre au docteur une bourse remplie d'or. Esquirol en renvoya sur-le-champ le contenu à la dame, et lui écrivit pour lui dire qu'il gardait la bourse en souvenir d'elle et de son gracieux accueil. A Rome, à Naples, à Florence, partout il consentit à donner des conseils que ses confrères réclamaient souvent de sa longue et vaste expérience, mais jamais il ne voulut rien accepter de ses nouveaux clients. Faut-il donc s'étonner s'il fut reçu partout avec enthousiasme, et si un jour qu'il assistait dans Rome à l'un des cours de clinique les plus fréquentés, il entendit son nom circuler de bouche en bouche, et vit les professeurs et les élèves s'empressez de lui rendre hommage, comme à l'un des maîtres les plus savants et les plus vénérés? Esquirol avait épousé Anne-Constance Carré, que ses qualités éminentes rendaient bien digne d'être la compagne d'un tel époux. Il mourut avant elle, mais il n'en fut point longtemps séparé. Elle le rejoignit quatre mois après qu'il eut quitté cette terre, où il laissait, à défaut d'enfants pour perpétuer son nom, des élèves imbus de ses doctrines et pénétrés de ses exemples (1), le souvenir de toutes les vertus qui font estimer et chérir une gloire impérissable, et des ouvrages immortels. Mais il est temps de dire un mot de ces derniers. Nous avons déjà parlé de la *thèse* d'Esquirol et de la brillante réputation qu'elle fit à son auteur. On peut la considérer comme le préambule du magnifique ouvrage dont nous allons donner maintenant une rapide analyse, si toutefois on peut analyser en quelques lignes un livre rempli d'aperçus ingénieux, d'ob-

(1) Outre les docteurs Georget, Foville, Bouchet, Voisin, Marchant, déjà nommés, nous citerons encore, parmi les élèves les plus distingués d'Esquirol, MM. Chambeyron, Calmeil, Leuret, Baillarger, Moreau, Chambert, Desmaison, etc., tous ou presque tous placés par ses soins à la tête d'établissements d'aliénés plus ou moins importants, et M. Mitivié, son neveu et son digne successeur dans la direction de la maison d'Ivry, fondée par Esquirol.

servations cliniques du plus haut intérêt, de déductions pratiques de la plus grande importance, de vues philosophiques extrêmement profondes. Fruit d'une expérience semi-séculaire, traduit dans presque toutes les langues européennes, le traité *Des maladies mentales* (Paris, 1858, 2 vol. in-8°), est devenu le guide et le conseil, on pourrait presque dire l'oracle des médecins aliénistes de tous les pays, ou du moins la source féconde où tous ont puisé jusqu'à présent les règles théoriques et pratiques du traitement de la folie proprement dite et de ses nombreuses variétés. A Dieu ne plaise pourtant que nous ne rendions à Pinel la juste part qui lui est due. A lui la gloire d'avoir ouvert la voie ; à Esquirol l'honneur de l'avoir illuminée et agrandie. Le maître a jeté les bases : le disciple a élevé l'édifice. L'un, en dissipant d'absurdes erreurs, en combattant des préjugés funestes, a fait descendre la pitié dans les cachots infects où les aliénés gisaient confondus pêle-mêle avec les plus vils criminels, et il a eu le bonheur vivement senti de briser les fers dont les chargeaient une barbare ignorance, une grossière superstition. L'autre, à force de persévérance, de courage et de dévouement, a terminé l'œuvre si heureusement commencée par son maître : il a tiré les fous de l'état de dégradation et de misère où on les laissait plongés, et grâce à lui, maintenant ils sont traités avec tous les égards dus au malheur immérité. Mais qu'est-ce donc que la folie ? Interrogez l'antiquité : elle reste muette ou vous répond que c'est un mal qui vient des dieux et qu'il est soumis à l'influence de la lune (*μήνη*, lune, d'où *maniaque* ; *luna*, d'où *lunatique*, nom conservé en Angleterre et même en France). Consultez le moyen âge, il vous parlera de la puissance des démons pour troubler l'intelligence humaine ; et partant de cette idée que les fous sont possédés par le malin esprit, il exorcisera les maniaques, il les condamnera aux tortures les plus atroces, pour les obliger à renoncer au pacte qu'ils ont fait avec le diable, ou bien il dressera des échafauds et des bûchers, sur lesquels il les fera monter. L'antiquité, moins barbare ou plus éclairée, se contentait de les envoyer à Anticyre, pour y prendre l'ellébore du mont Oëta, de Galatie ou de Sicile. Demandez aux philosophes les plus renommés du siècle dernier, à Locke et à Condillac, par exemple, ce que c'est que la folie, et ils vous répondront que la folie consiste exclusivement dans une disposition à allier des idées incompatibles par leur nature et à prendre ces idées ainsi alliées pour une vérité réelle, comme s'il n'était pas bien prouvé que la folie peut exister sans aucune lésion de faculté pensante, et par le seul fait d'une lésion de la volonté (monomanie homicide), ou d'une erreur de perception (hallucination). Beaucoup de philosophes actuels sont aussi peu avancés sur cette question que l'étaient Locke et Condillac. Et cependant Pinel d'abord, et, après lui, Esquirol ont nettement

indiqué les caractères de la folie, et ils en ont donné des définitions précises et rigoureuses. Voici celle qu'a proposée le dernier de ces aliénistes. Selon lui, « la folie ou aliénation mentale est une affection cérébrale ordinairement chronique, sans fièvre, caractérisée par le désordre de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. » Le même auteur distingue cinq genres ou formes générales de la folie, qui sont : « 1° La *lypémanie* (mélancolie des anciens), délire sur un objet ou un petit nombre d'objets, avec excitation et prédominance d'une passion triste et dépressive. 2° La *monomanie*, dans laquelle le délire est borné à un seul objet ou à un petit nombre d'objets, avec excitation et prédominance d'une passion gaie et expansive. 3° La *manie*, dans laquelle le délire s'étend à toutes sortes d'objets et s'accompagne d'excitation. 4° La *démence*, dans laquelle les insensés déraisonnent parce que les organes de la pensée ont perdu leur énergie et la force nécessaire pour remplir leurs fonctions. 5° L'*imbécillité* ou *idiotie*, dans laquelle les organes n'ont jamais été assez bien conformés pour que ceux qui en sont atteints puissent raisonner juste » (t. 1, p. 22). Après avoir établi cette classification, dans laquelle l'auteur a créé trois mots nouveaux, mais indispensables pour la langue médicale (*lypémanie*, de *λύπη*, tristesse, et *μανία*, folie ; *monomanie*, de *μόνος*, seul, et *μανία*, folie ; enfin, *idiotie*, au lieu d'*idiotisme*, jusqu'alors employé, tantôt dans un sens grammatical, tantôt dans un sens médical), Esquirol s'attache à bien différencier les genres qu'il vient d'établir. Il cherche à faire voir que ses prédécesseurs ont eu tort de ne pas distinguer la monomanie, où prédominent les affections gaies et expansives, de la lypémanie, caractérisée surtout par les affections tristes et dépressives. Même confusion avant lui entre la démence et l'idiotie. Pinel lui-même ne distinguait ces deux affections que par le degré d'altération de l'intelligence, et il définissait la démence, l'*abolition de la pensée*, et l'idiotie, l'*oblitération des facultés intellectuelles et affectives*. Esquirol, au contraire, fait clairement ressortir les nombreuses différences qui existent entre ces deux états. « L'imbécile ou idiot, dit-il, n'a jamais eu l'entendement ni la sensibilité assez développés. Celui qui est en démence a perdu une grande partie de ces facultés ; le premier ne vit ni dans le passé, ni dans l'avenir ; le second a des souvenirs et des reminiscences. Les imbéciles se font remarquer par des propos qui tiennent de l'enfance. Les propos, les manières des insensés portent l'impression de leur état antérieur. Les idiots, les crétins n'ont jamais ni mémoire, ni jugement ; à peine offrent-ils quelques traits de l'instinct animal : leur conformation extérieure indique assez qu'ils ne sont pas organisés pour penser » (t. 2, p. 251). Et plus loin : « L'homme en démence est privé des biens dont il jouissait au-

« trefois ; c'est un riche devenu pauvre ; l'idiot a « toujours été dans l'infortune et la misère. » (t. 2, p. 285.) Quant à la manie, il est impossible de la confondre avec aucun des autres genres, puisqu'elle s'annonce par le bouleversement de tous les éléments de l'intelligence, et souvent par une excitation qui va jusqu'à la fureur. Ces différences une fois bien établies, Esquirol étudie les symptômes de la folie, puis les causes, qu'il divise en générales ou particulières, en physiques ou morales, en primitives ou secondaires, en prédisposantes ou excitantes. Il traite de l'influence des climats, des saisons, des âges, des sexes, des tempéraments, des professions, de la manière de vivre, des lois, de la civilisation, des mœurs, des idées dominantes du siècle, de la situation politique des peuples, etc. Il s'occupe ensuite des passions, qui font tant de ravages, surtout les passions tristes ; il apprécie l'action des causes morales combinées avec les causes physiques, celle de l'hérédité, du veuvage, de l'onanisme, « ce fléau « de l'espèce humaine, » de la menstruation, de la grossesse, des couches, de l'allaitement, etc., etc. La marche de la folie, ses modes de terminaison, des considérations sur la curabilité et la mortalité de cette maladie, l'examen des altérations cadavériques, le pronostic de la folie, et enfin son traitement, forment autant de chapitres sur lesquels Esquirol projette les lumières de son expérience pratique et de son génie observateur. Ce premier mémoire d'Esquirol étant la base du beau monument qu'il a élevé à la science, et, en quelque sorte, le résumé de tous ses travaux sur l'aliénation mentale, arrêtons-nous un instant sur les principaux résultats de cette magnifique étude. Et d'abord en ce qui concerne les causes du délire, on est effrayé de leur grand nombre et quelquefois de leur puissance. Qu'elle est facile à briser, la barrière qui existe entre l'intelligence la plus vaste et la folie la plus exaltée ! Un climat humide et brumeux, l'habitation dans les montagnes, l'hiver ou l'été, l'excès du chaud ou du froid, la simple exposition aux vapeurs du charbon, de certains oxydes métalliques, certains états des viscères abdominaux, l'exercice même de la pensée, lorsqu'il n'est pas contenu dans de justes bornes : tout cela suffit pour briser la pensée, pour l'arrêter dans son essor ou pour en empêcher le développement et la manifestation. Entre autres heureux privilèges, l'enfance est généralement à l'abri de cette maladie si terrible ; mais l'adolescence et l'âge mûr, ces deux époques d'effervescence et de passions, de jouissances immodérées, de travaux gigantesques, de projets chimériques, d'espérances sans bornes, de déceptions cruelles, d'écarts de toute sorte, payent un large tribut à l'aliénation mentale. Ici même il faut distinguer encore. En Grèce et en Italie, les femmes sont moins sujettes à la folie que les hommes ; le contraire a lieu pour la France. En Angleterre le nombre des hommes aliénés se rapproche davantage de celui

des femmes. La différence des mœurs explique cette différence dans les résultats. « Les vices de « l'éducation adoptée pour nos jeunes filles, dit « Esquirol, la préférence accordée aux arts de « pur agrément, la lecture des romans, qui donne « aux jeunes personnes une activité précoce, des « désirs prématurés, des idées de perfection imaginaire qu'elles ne trouvent nulle part ; la fréquentation des spectacles, des cercles, l'abus « de la musique, l'inoccupation sont autant de « motifs suffisants pour rendre la folie plus fréquente chez nos femmes. En Angleterre les femmes reçoivent une éducation plus forte ; elles « mènent une vie plus intérieure, elles ne jouent « point dans le monde un rôle aussi important ; « l'existence sociale des hommes n'y dépend pas « de leurs démarches ou de leurs caprices ; aussi « y compte-t-on moins de femmes aliénées qu'en « France » (t. 1, p. 53.). Un rapport inverse s'observe entre les hommes d'Angleterre comparés aux Français, et ce rapport s'explique quand on songe à tous les excès, à tous les écarts d'imagination et de régime auxquels se livrent nos voisins d'outre-Manche. Mais ce n'est pas la civilisation qu'il faut accuser : ce sont les écarts, les excès de toute sorte qu'elle rend plus faciles, et, partant, plus nombreux. Voilà pourquoi précisément la folie est plus fréquente chez les peuples policés que chez les peuples sauvages, dans les villes que dans les campagnes, dans les capitales que dans les villes de second ordre. Il faut lire dans la thèse d'Esquirol l'effrayant tableau de l'influence des passions sur le développement de la folie, tableau tracé de main de maître, où l'on reconnaît la touche vigoureuse d'un peintre tout à la fois profond moraliste, philosophe érudit et habile physiologiste. Pour Esquirol, comme pour Pinel, les passions sont la cause la plus fréquente du bouleversement des facultés intellectuelles. Que de victimes de l'amour, surtout parmi les femmes ! Que d'hommes devenus fous par ambition, par orgueil, surtout par suite de chagrins domestiques ! Bien plus, les passions offrent avec l'aliénation mentale et ses variétés des rapports qui frappent tous les yeux. N'a-t-on pas dit que la fureur est un accès de colère prolongé ? Qu'est-ce que la manie érotique, si ce n'est l'amour porté à l'excès ? Qu'est-ce que la mélancolie avec penchant au suicide, si ce n'est un accès de désespoir continu ? Après avoir prouvé par des exemples bien choisis, et souvent beaucoup mieux que ne l'avait fait avant lui Cabanis, l'influence du physique sur le moral et du moral sur le physique, Esquirol s'écrie avec un accent de conviction que partageront sans doute les philosophes assez tolérants pour ne pas appeler « matérialiste toute « doctrine dans laquelle l'acte de la pensée sur « la terre est présenté comme réclamant l'indispensable concours du cerveau. » (Cerise, *Maladies nerveuses*, introduction, p. x.) « Si les idées, « dit Esquirol, si les affections morales exercent

« sur l'organisme une influence si marquée, pour-
 « quoi nier cette influence sur la guérison d'une
 « maladie qui si souvent appartient au système
 « nerveux, et qui ne connaît d'autres causes que
 « l'altération des fonctions de ce système? » « Si
 « les passions jouent un si grand rôle, soit qu'el-
 « les provoquent, soit qu'elles accompagnent l'a-
 « liénation mentale, comment a-t-on négligé
 « jusqu'ici de faire concourir les passions au trai-
 « tement de celle-là? » De là l'importance du trai-
 « tement moral, déjà préconisé et mis en usage avec
 un plein succès par Pinel, traitement adopté de-
 puis par Esquirol et les médecins aliénistes de
 tous les pays. Mais pour bien comprendre l'éten-
 due et la portée du bienfait dû au traitement mor-
 ral, c'est-à-dire à l'application judicieuse des fa-
 cultés de l'entendement et des affections morales
 au traitement de la folie, transportons-nous par
 la pensée à ces époques où l'on ne connaissait
 pour la guérison de cette affreuse maladie que
 l'ellébore, les sternutatoires, les balancements
 dans des lits suspendus, les machines rotatoires,
 les exorcismes, les échafauds, ou les bûchers.
 Pénétrons avec notre auteur dans un hospice d'a-
 liés, « cet asile de malheur où gémit souvent
 « la vertu, » et voyons ce qu'étaient cet asile et ses
 tristes habitants, même au commencement du
 siècle, même dans le pays où nous vivons. Ecou-
 tez encore Esquirol : « Je les ai vus (les aliénés),
 « nus, couverts de haillons, n'ayant que de la
 « paille pour se garantir de la froide humidité du
 « pavé sur lequel ils sont étendus. Je les ai vus
 « grossièrement nourris, privés d'air pour respi-
 « rer, d'eau pour étancher leur soif, et des choses
 « les plus nécessaires à la vie. Je les ai vus livrés à
 « de véritables géoliers, abandonnés à leur bru-
 « tale surveillance. Je les ai vus dans des réduits
 « étroits, sales, infects, sans air, sans lumière,
 « enfermés dans des antres où l'on craindrait de
 « renfermer les bêtes féroces que le luxe des gou-
 « vernements entretient à grands frais dans les
 « capitales. Voilà ce que j'ai vu presque partout
 « en France; voilà comment sont traités les alié-
 « nés presque partout en Europe. » (t. 2, p. 400.)
 Qui ne connaît l'histoire du capitaine Norris, en-
 fermé à Bedlam et maintenu, pendant neuf ans,
 par de lourdes chaînes, dans une position qui ne
 lui permettait pas même de s'étendre sur son lit
 de douleur? Qui n'a entendu parler des coups
 dont on accablait les aliénés; du bain de surprise
 par lequel on cherchait à déterminer chez eux
 une commotion qui, le plus souvent, rendait la
 folie incurable; des saignées copieuses qu'on fai-
 sait subir aux furieux, dans l'intention d'*abattre*
leurs forces, procédé absurde et dangereux, quoi-
 que renouvelé de nos jours, et qui justifie plei-
 nement cette pensée de l'illustre auteur du *Traité*
médico-philosophique sur l'aliénation mentale : « En
 « voyant la saignée prodiguée avec si peu de dis-
 « cernement, dit Pinel, ne peut-on pas mettre en
 « doute lequel des deux est le plus insensé, celui

« sur lequel on la pratique, ou celui qui l'or-
 « donne. » (Ouvr. cité, p. 262.) Honneur donc à
 Pinel et à son élève le plus distingué d'avoir in-
 troduit le traitement moral dans la thérapeutique
 de l'aliénation ! Honneur à Esquirol d'avoir insisté
 d'une manière encore plus spéciale que ne l'avait
 fait son maître sur la nécessité d'éloigner l'aliéné
 du sein de sa famille, de le soustraire aux causes
 incessantes qui ont fait naître, entretiennent ou
 exaspèrent sa folie; d'avoir enfin substitué, sui-
 vant les cas, la douceur, la bienveillance, la per-
 suasion, la fermeté et quelquefois la crainte au
 traitements irrationnels et barbares dont les fous
 jadis étaient victimes ! Est-il besoin d'avertir, après
 cela, que le nombre des guérisons est aujourd'hui
 beaucoup plus considérable qu'il ne l'était autre-
 fois, que la mortalité est moins grande, et la fu-
 reur beaucoup plus rare ? Nous aurions beaucoup
 à dire encore sur l'influence contagieuse de l'exem-
 ple, sur celle de l'hérédité, presque toujours
 transmissible par la mère dans les cas de folie
 proprement dite, plus fréquemment par le père,
 s'il s'agit de l'épilepsie. Enfin, il y aurait de cu-
 rieuses remarques à faire sur les effets moraux
 et intellectuels des commotions politiques et des
 idées actuellement dominantes, enfin sur le ca-
 ractère que les unes et les autres impriment au dé-
 lire. C'est ainsi que nous verrions les mélancolies
 religieuses se multiplier lors de la naissance du
 christianisme et après les guerres dont la religion
 fut le prétexte ou la cause. Aux croisades succé-
 dèrent de nombreuses monomanies érotiques, si
 spirituellement ridiculisées et guéries par la plume
 de Michel Cervantes. « Lorsque Bonaparte fit des
 « rois, il y eut beaucoup de reines et de rois dans
 « les maisons d'aliénés. A l'époque des invasions
 « de la France, la terreur produisit beaucoup de
 « folies, surtout dans les campagnes. » En un mot,
 l'aliénation mentale causée par les orages politi-
 ques ou les idées du siècle reflète si fidèlement le
 caractère de ces idées et de ces orages, que nous
 concevons sans peine Esquirol lorsqu'il se flattait
 de pouvoir écrire l'histoire de nos dernières révo-
 lutions sans autres documents que ceux qu'il avait
 recueillis à la Salpêtrière et à Charenton (*voy. t. 2*,
 p. 686). Quel est le siège, quelle est la cause pa-
 thologique de la folie ? Que nous ont appris à cet
 égard les autopsies cadavériques et les dissections
 minutieuses des anatomistes ? Rien, absolument
 rien, du moins jusqu'à présent. Je me trompe. Un
 des résultats les plus singuliers des autopsies fai-
 tes par Esquirol, c'est d'avoir constaté l'obliquité
 du *colon* transverse chez presque tous les fous,
 et notamment chez tous les individus affectés de
 lypémanie. Mais quelle relation y a-t-il entre
 la folie et l'obliquité de cette position du gros
 intestin qu'on appelle le *colon* ? Et si cette rela-
 tion existe, comment peut-on l'expliquer ? C'est
 qu'on a beau interroger l'inertie et la mort, dit
 quelque part le docteur Cerise, elles ne répondent
 jamais que par le plus désespérant silence Esqui-

rol reconnaît cette triste vérité avec toute la candeur, toute la bonne foi du savant qui sait douter et s'arrêter à propos dans ses explications. « Au « mot d'*autopsie*, dit-il, chacun espère que nous « allons indiquer le siège de la folie, que nous « allons faire connaître la nature et le siège de la « lésion organique dont la folie est la révélation. « Nous sommes encore loin de ce but. » (t. 1, p. 140.) « Il y a trente ans, dit-il ailleurs (t. 2, « p. 181), j'aurais volontiers écrit sur la cause pathologique de la folie. Je ne tenterais pas aujourd'hui un travail si difficile, tant il y a incertitude, contradiction dans les résultats d'ouvrages de cadavres faites jusqu'à ce jour. » Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans? Esquirol s'est posé cette question, comme l'ont fait tant d'autres, et voici comment il l'a résolue. Selon lui, il y a une augmentation en rapport avec les excès inséparables des progrès de la civilisation; mais cette augmentation est lente, progressive et beaucoup moins effrayante qu'on ne le dit partout. Quant au nombre des fous comparé au reste de la population, en consultant l'un des nombreux tableaux statistiques dont Esquirol a enrichi son ouvrage, on voit qu'il est à peu près de 1 sur 185 en Angleterre; de 1 sur 1750 en France; de 1 sur 3,785 en Italie. En Ecosse, en Norvège, pays de montagnes, où les idiots sont plus nombreux que chez nous, le rapport est de 1 à 575 pour la première de ces contrées; de 1 à 551 pour la seconde. Tels sont les principes posés par Esquirol dans son *Mémoire* sur la folie. Ce *Mémoire*, comme il le dit lui-même, est le résumé des notions générales qu'il voulait établir; les autres chapitres de son livre, et ils sont nombreux, sont les commentaires et les développements de ces notions. Nous regrettons vivement de ne pouvoir faire passer sous les yeux de nos lecteurs ces développements féconds, ces commentaires ingénieux. Forcé de nous borner, nous recommandons surtout à leurs méditations le travail relatif aux terminaisons critiques de la folie, les chapitres qui ont pour objet les hallucinations et les illusions des sens, la lypémanie religieuse ou démonomanie, la lypémanie suicide, la monomanie et ses variétés (érotomanie, pyromanie ou monomanie incendiaire, etc.), et surtout le savant *Mémoire* sur la monomanie homicide sans délire, ou *instinctive*, qui a donné lieu à de si vifs débats en France et en Allemagne; enfin, nous signalerons encore à l'attention de nos lecteurs les paragraphes consacrés à la démence, à l'idiotie, à l'aliénation mentale des nouvelles accouchées, etc., sujets tristes, graves, terribles, que l'on n'aborde qu'avec une certaine défiance de soi-même, avec une certaine crainte de voir se briser un jour les ressorts délicats et fragiles de cette intelligence qui s'étudie elle-même dans le silence du cabinet. Que deviennent maintenant les vaines déclamations de quelques philosophes, ou

prétendus tels, en présence de faits presque toujours si concluants? Quelle terrible responsabilité pèse sur les princes, que les hommes appelaient si justement autrefois les *conducteurs des peuples*, sur les dispensateurs de la justice, sur les législateurs et même jusque sur les pères de famille! Que de folies proviennent d'une éducation vicieuse ou mal dirigée! Que de condamnés marchent au supplice, quoique privés de toute liberté morale au moment où ils ont commis l'acte réputé criminel qui les conduit au bûcher ou à l'échafaud! On ne croit plus, avec Voltaire, que ce sont les heureux du siècle qui se tuent; car « le bon « heur n'a point d'enseigne extérieure pour en « juger; il faudrait lire dans le cœur de l'homme « qui paraît heureux. » (Jean-Jacques Rousseau). D'ailleurs, n'est-il pas bien prouvé que la misère conduit au suicide, et que tout homme qui termine volontairement sa vie est ordinairement fou au moment où il se détruit? Qu'emporté par un zèle inconsidéré, on crie à l'impiété, ou qu'on se taise; il n'en est pas moins démontré aujourd'hui, grâce aux travaux de Pinel et d'Esquirol, que ceux qui se croient possédés du démon, les sorciers, les convulsionnaires, etc., sont des fous qu'il faut plaindre, soulager et non punir, comme autrefois, par le dernier supplice. *Nihil a dæmone, multa ficta*, a morbo pauca, disaient Marescot, Riollan et Duret, chargés d'examiner Marthe Brossier, que l'ignorance et le fanatisme des temps accusaient de sorcellerie, vers la fin du 15^e siècle; et ces grands médecins arrachaient ainsi une victime de plus au bûcher. Or, voilà que, lui aussi, après un mûr examen, après de graves et nombreuses réflexions, Esquirol ose dire aux juges qui lui demandent son avis sur le caractère des meurtres commis par certains monomanes homicides: *Nihil a crimine, nulla ficta, a morbo tota*, et cette parole courageuse et convaincue devient un axiome de jurisprudence criminelle. Tant il est vrai que la science marche toujours, et que, grâce à la lumière qui l'accompagne partout, les ténèbres se dissipent, l'erreur fait place à la vérité et le préjugé à la raison. Nous venons de donner, autant que l'espace nous l'a permis, une idée sommaire de l'important travail d'Esquirol. De l'avis de tous les juges compétents, ce travail est un vrai chef-d'œuvre. Est-ce à dire pour cela que la critique n'ait à y signaler aucun défaut? Ne pourrait-on pas y désirer un plan plus méthodique, un enchaînement plus logique des matières, en un mot, un ordre plus rigoureusement systématique? La classification adoptée par Esquirol n'est pas non plus à l'abri du reproche. La lypémanie, par exemple, loin de former un genre à part, n'est-elle pas une simple variété de la monomanie? En appelant monomanie les formes de délire qui correspondent aux émotions expansives, et lypémanies celles qui correspondent aux émotions oppressives, Esquirol, suivant la juste remarque de M. le docteur Cerise, a créé une distinction in-

exacte en théorie, insuffisante dans la pratique. Bien plus, en confondant la passion, qui est un *désir immodéré*, avec l'émotion, qui est à la fois l'effet et la manifestation de ces désirs, en oubliant qu'une émotion peut être gaie ou triste, sans que la passion qui l'a fait naître cesse d'être la même, l'auteur du livre sur *les maladies mentales* a séparé des choses qui devaient être réunies, et a réuni des choses qui devaient être séparées. Le mot *monomanie* lui-même exprime-t-il bien l'idée que ce même auteur a voulu exprimer? Indique-t-il réellement un état affectif opposé au délire mélancolique? Enfin, les exemples du même genre de folie ne sont-ils pas un peu trop prodigués et, partant, la répétition des mêmes idées trop fréquente? Il est vrai qu'Esquirol lui-même a pressenti et prévenu, avec sa bonne foi accoutumée, la justesse des critiques qu'on pourrait lui adresser à cet égard; il reconnaît les imperfections de son livre; il s'excuse sur ses occupations de ne point lui avoir donné une forme plus concise et plus systématique (voir la *Préface*). Malgré ces taches légères, l'ouvrage d'Esquirol n'en est pas moins le répertoire le plus vaste d'observations cliniques sur les maladies de l'intelligence. C'est un panorama mouvant qui fait passer sous nos yeux le désolant tableau des misères de l'esprit et des faiblesses du cœur humain; c'est une source abondante où peuvent venir puiser, à plein vase, le médecin, le philosophe, le législateur et le moraliste. Indépendamment des travaux déjà mentionnés, Esquirol a encore publié un mémoire sur l'*Épilepsie* ou maladie sacrée des anciens. En 1818, il a présenté au Ministre de l'intérieur un rapport consciencieux sur les maisons d'aliénés en France, imprimé sous ce titre : *Des établissements des aliénés en France et des moyens d'améliorer le sort de ces infortunés*, Paris, 1819, in-8°. Plus tard (1835) il a publié ses *Recherches historiques et statistiques sur la maison royale de Charenton*, recherches qu'avait précédées dans l'ordre d'apparition une *Notice sur le village de Gheel, en Belgique*, et sur sa population, en partie composée de fous vivant en liberté, sous la surveillance et la protection des habitants. Nous devons encore à Esquirol des réflexions critiques sur les signes de la suspension telle qu'on la trouve généralement indiquée dans les auteurs; enfin, l'*Examen d'un projet de loi sur les aliénés*, présenté aux chambres en 1838, imprimé la même année, Paris, in-8°. Parmi les nombreux mémoires que nous venons de citer, et qu'Esquirol a ensuite réunis et coordonnés pour en faire un livre, les uns ont été d'abord insérés dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, dont il était l'un des plus actifs collaborateurs; les autres ont été publiés dans la *Revue médicale*, les *Annales de médecine*, les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, recueils si justement estimés, dont il fut l'un des fondateurs. Esquirol a été, en outre, un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, et il a fourni quelques articles à

l'*Encyclopédie des gens du monde*. A l'époque où la mort vint le ravir à la science, qu'il honorerait par ses travaux et ses vertus; à ses élèves, qui le vénéraient et le chérissaient comme un père; à l'humanité, qui le revendique comme l'un de ses bienfaiteurs, Esquirol rassemblait les matériaux d'un vaste et important travail sur les maisons d'aliénés; des plans nombreux avaient été gravés à ses frais. Malheureusement, les notes qu'il a laissées ne sont pas assez complètes et assez bien ordonnées pour être mises en œuvre. On conçoit qu'après tant de travaux, et l'on peut dire tant de bienfaits, une foule de corps savants et d'établissements charitables aient tenu à honneur de s'associer un homme aussi distingué par l'esprit et par le cœur. L'*Académie royale de médecine*, le *Conseil de salubrité* de la ville de Paris, la *Société de géographie*, dont il était un des fondateurs, l'*Académie des sciences morales et politiques* et plusieurs autres sociétés savantes le comptèrent au nombre de leurs membres les plus actifs et les plus assidus. Nous regrettons vivement de ne pas voir son nom figurer sur la liste des célébrités qui ont fait partie de la *Société de médecine de Toulouse*. Espérons que sa ville natale tout entière s'empresera de réparer cet oubli, et un autre plus grave encore. Bien des places restent inoccupées dans la *salle des Illustres*, ce Panthéon de toutes les gloires toulousaines. Nous ne concevons guère pourquoi nous n'y voyons encore ni le buste de Delpech, ni celui de Larrey, ni celui d'Esquirol. Et cependant Delpech et Larrey furent les plus grands chirurgiens de notre époque, et le portrait d'Esquirol orne déjà la salle des séances de l'*Académie de médecine*. Bien plus, le gouvernement vient de décider qu'une statue lui serait élevée à l'entrée principale de la maison de Charenton. Sans doute le pays contracte une sorte de dette envers ceux qui l'ont servi avec honneur, et qui ont contribué à sa gloire, et c'est justice qu'il s'acquitte envers les grands hommes, et les propose en exemple à leurs concitoyens. Jo—v.

ESQUIVEL de Alava (DIEGO DE), naquit à Victoria, vers l'an 1492, d'une famille noble et riche. Il fit ses études dans la même ville, fut bon théologien et très-versé dans les langues grecque et latine. Esquivel, ayant pris l'habit ecclésiastique, s'appliqua particulièrement à l'histoire des conciles tenus jusqu'à son temps. Il y remarqua des exemples et des règles utiles à suivre pour corriger certains abus qui, selon lui, s'étaient déjà introduits dans l'Eglise. Il réunit ces matériaux, y ajouta ses réflexions, et composa un livre qui a pour titre : *De Conciliis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublice christianæ reformationem instituendam videntur*, Grenade, 1585, in-fol. Cet ouvrage fut bien accueilli; mais, « quoique rempli (dit un habile critique) de vues de réformation qu'on a trouvées généralement bonnes, les circonstances

« ont toujours empêché de les suivre. » Esquivel mourut à Victoria l'an 1562. B—s.

ESQUIVEL (HYACINTHE), religieux dominicain, naquit en Biscaye d'une famille noble. Après avoir professé la philosophie dans les couvents de son ordre, il conçut le désir d'aller prêcher la foi chez les nations infidèles, entre autres chez les Japonais, et en conséquence partit pour Manille en 1625. A son arrivée dans cette île, on le nomma professeur de théologie, mais il profita de ses moments de loisir pour apprendre le japonais. Quatre ans après il fut envoyé à Formose, où les Espagnols avaient alors des établissements, et opéra dans cette île des conversions nombreuses. Constamment occupé de l'idée de pénétrer au Japon, dont l'entrée semblait lui être interdite, il s'embarqua avec un frère mineur sur un navire de ce pays, dont le capitaine lui avait promis de le conduire sûrement à sa destination; mais pendant la traversée, le Japonais tua les deux religieux. Cet événement eut lieu en 1655. Esquivel avait composé, à l'usage des missionnaires : 1° *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1650; 2° *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose, et traduction en cette langue de toute la Doctrine chrétienne*, Manille, 1691. E—s.

ESS (CHARLES Van), savant Westphalien, naquit le 25 septembre 1770, à Wartburg, dans l'évêché de Paderborn. D'un caractère sérieux et paisible, il fut de bonne heure influencé par le genre d'éducation qu'il reçut d'abord au collège des Dominicains de Wartburg, ensuite à Petit-Dorstadt, sous les yeux d'un oncle qui lui-même était ecclésiastique. A l'âge de dix-sept ans, ayant été conduit à l'abbaye des bénédictins de Hugsburg, il sollicita la faveur d'y être admis. On n'eut garde de le refuser, et à dix-huit ans il était bénédictin. Telle était la force de sa vocation scientifique encore plus que pieuse, que six ans se passèrent sans qu'il sortit de l'enceinte du monastère, on pourrait presque dire, sans qu'il sortit de la bibliothèque dont Hagspiel, alors recteur de l'abbaye, lui avait donné la clef. Au bout de ce temps, Hagspiel devint abbé, par le choix de la communauté; et Van Ess le remplaça dans le rectorat. Sa réputation dépassa les bornes de l'abbaye, et le ministère des affaires ecclésiastiques à Berlin lui fit offrir, en 1801, une chaire à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Il accepta, au grand regret de ses confrères, qui, pour le retenir, se déterminèrent à lui conférer la dignité de prieur. Ce choix en effet fixa Van Ess dans leur pays, et il rétracta son adhésion. Il regretta peut-être cette décision trop prompte, lorsqu'en 1804 la suppression de l'abbaye de Hugsburg le fit rentrer dans la vie séculière, comme simple curé de la paroisse catholique de cette ville. Par la suite, il joignit à cette place celle de commissaire épiscopal des églises de Magdebourg, Halberstadt, Elmstædt (1811), et il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée

le 22 octobre 1824. Malgré les travaux auxquels il dévoua la dernière partie de son existence, et qui absorbaient la meilleure partie de son temps, Van Ess a su se distinguer comme controversiste et traducteur. Si une place lucrative lui eût créé plus de loisir, et si sa vie n'eût pas été plus courte que l'on ne devait s'y attendre, il eût sans doute rendu de grands services à sa cause, et il se fût placé plus haut parmi les écrivains. On a de lui : 1° Une *Traduction du Nouveau Testament* (en société avec son cousin Léandre Van Ess), Brunswick, 1807; 2° *Premier jet d'un abrégé de l'histoire de la religion, depuis le commencement du monde jusqu'à nos temps*, Dresde, 1817. Cet ouvrage fut composé à propos du troisième anniversaire séculaire de la réforme, et fit beaucoup de bruit parmi les catholiques, qui le portèrent aux nues, et parmi les non-catholiques, qui le critiquèrent àprement, et avec le ton de Van Ess lui-même. Van Ess s'y montra fort sévère, soit contre Luther, soit contre les amis du réformateur : il lui fut répondu par d'amères répliques, entre autres de la part de Kœrte, dans une lettre et dans un *Éclaircissement demandé*; et de la part d'Augustin, *Causes et effets de la réforme, et quelques mots sur l'esprit d'amour du sieur Van Ess, etc.* (Halberstadt, 1818); 3° *Exposition de la doctrine religieuse de l'Église universelle de Jésus-Christ* (Halberstadt, 1822); 4° *Exposé des principes du christianisme catholique, par demandes et par réponses* (sans date, mais aussi de 1822). Cette espèce de catéchisme, où Van Ess dépassait encore plus les bornes, fut accueilli avec froideur par les catholiques mêmes, et il paraît que cet insuccès, prenant sur sa santé, accéléra la fin de ses jours. Il a laissé manuscrite une traduction complète de l'Ancien Testament. P—ot.

ESSARS (PIERRE DES), surintendant des finances de France sous Charles VI, seigneur de la Motte, etc. en Artois, fut un des gentilshommes français qui, dans la guerre soutenue par les Écossais contre Richard II et Henri IV, vinrent au secours du roi d'Écosse. Fait prisonnier en 1402, il fut racheté, lui et quelques autres captifs, aux frais de la nation, qui contribua volontairement à leur rançon. De retour en France, il suivit la fortune de l'audacieux duc de Bourgogne Jean sans Peur, qui le fit nommer successivement prévôt de Paris, grand bouteiller, grand fauconnier, premier président lai en la chambre des comptes, souverain maître et réformateur des eaux et forêts, surintendant des finances, gouverneur de Nemours, de Montargis et de Cherbourg. Il était prévôt de Paris en 1409, lorsque le duc se servit de lui pour l'arrestation de Jean de Montagu, grand maître de la maison du roi, homme tout-puissant, et dont la chute fut aussi étonnante que l'élévation. La part publique qu'avait eue des Essars à cet acte arbitraire ne fut pas la seule cause par laquelle il prépara lui-même sa perte; il s'y joignit aussi des rapines moins connues. Le duc de Bourgogne

ayant fait entrer huit mille hommes dans Paris, le prévôt, par son ordre, imposa sur les Parisiens, pour la subsistance de ces troupes, une taxe dont il détourna, dit-on, la plus grande partie. Soit à cause de ses malversations, soit en haine du duc de Bourgogne, il fut dépossédé de sa charge de prévôt en 1410. Il est ordinaire que la créature partage le sort du maître : des Essars avait été déchu quand le parti du duc de Bourgogne avait paru affaibli, il entra en charge quand le duc entra en force. Rétabli dans son poste, il prit des mesures en 1411 pour assurer à la capitale l'entrée des denrées fréquemment interceptées par des compagnies de brigands; sa vigilance, en cette occasion, lui mérita de la part des Parisiens le titre de *Père du peuple*. Mais il ne sut pas captiver longtemps leur amour. Bientôt l'université, dans des remontrances faites au roi, le signala à la haine publique comme dilapidateur des finances de l'État. Des Essars accusé ne se sentit pas assez innocent pour résister; il quitta Paris, et se retira dans un de ses gouvernements. Pendant son absence, ses amis s'avisèrent de déclarer, pour sa justification, que le duc de Bourgogne avait seul épuisé le trésor public par les sommes immenses qu'il en avait tirées. Un pareil aveu fait toujours perdre d'un côté ce qu'il fait gagner de l'autre : Pierre des Essars par celui-ci acquit, il est vrai, la confiance du duc de Guyenne, mais il perdit sans retour celle du duc de Bourgogne. Cependant on le croyait éloigné de Paris, lorsqu'on apprit qu'au nom du duc de Guyenne il s'était saisi à main armée du château de la Bastille. Près de 5,000 hommes de la *faction des bouchers* s'y portèrent aussitôt, l'investirent, et s'obligèrent entre eux par des serments à ne point quitter la place que Pierre des Essars ne se fût rendu. Le nombre des assaillants alla bientôt jusqu'à 20,000. Le duc de Bourgogne, cédant à leurs instances, vint sommer le prévôt de se rendre sur-le-champ s'il ne voulait devenir la victime de cette populace qui le tenait investi : il se rendit. Les chefs de la sédition mirent à la poursuite de son procès la plus cruelle activité. Toutes les dépositions à sa charge, vraies ou fausses, furent considérées par eux dans un libelle diffamatoire qu'ils mirent dans les mains des juges. Il y était accusé, entre autres crimes, d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le Dauphin. Sur les aveux que lui arracha la question, il fut condamné à perdre la tête, et exécuté aux Halles le 1^{er} juillet 1415. Sa gaieté en marchant au supplice a fait croire qu'il avait espéré un mouvement populaire en sa faveur. Son corps fut porté au gibet de Montfaucon, ou lui-même avait fait attacher autrefois celui de Montagu. Ainsi se réalisa la prédiction du duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne, qui, deux ans auparavant, avait dit à des Essars, en le rencontrant chez le roi : « Prévôt de Paris, Jehan de Montagu a mis « vingt-deux ans à soy faire couper la tête, mais « vraiment vous n'y en mettez pas trois. » E—N.

ESSARTS (CHARLOTTE DES), comtesse de Romorantin, était fille de François des Essarts, baron de Sautour, et de sa seconde femme, Charlotte de Harlay-Chanvallon. Elle fit dans sa jeunesse le voyage d'Angleterre à la suite de la comtesse de Beaumont-Harlay, sa parente. A son retour en France, elle parut à la cour, vit Henri IV, devint sa maîtresse. Elle eut du roi deux filles, qui moururent abbeses, l'une de Fontevault, l'autre de Chelles. Entretienue depuis par Louis de Lorraine, cardinal de Guise, elle lui donna trois fils et deux filles. On a prétendu dans la suite qu'il y avait eu un mariage secret entre le cardinal et mademoiselle des Essarts. On lit dans le *Mercur* historique et politique du mois d'avril 1688 : « Madame la marquise d'Acy (fille du comte Romorantin, petite-fille de Charlotte des Essarts) « dispute aujourd'hui la succession de la maison « de Guise, et ce, en vertu d'une certaine bolte « qui lui a été apportée par une personne incon- « nue, dans laquelle elle a trouvé un contrat de « mariage du cardinal de Guise avec mademoiselle « des Essarts, mère du comte de Romorantin, « qui a toujours passé pour bâtard de ce cardinal. « Ce contrat est assaisonné de la bénédiction nup- « tiale faite en forme; qui plus est, d'une dispense « du pape, portant permission à ce cardinal de « posséder ses bénéfices nonobstant son ma- « riage. » Quoi qu'il en soit de la validité de ces pièces, si Charlotte des Essarts ne fut pas la femme d'un archevêque de Reims, elle fut du moins celle d'un maréchal de France. Le cardinal étant mort, elle jugea à propos de remplacer un amant par un mari. M. du Hallier, plus connu sous le nom de maréchal de l'Hôpital, considérant Charlotte des Essarts comme *veuve d'un prince*, l'épousa en novembre 1650. L'intrigue ne réussit pas aussi bien à madame du Hallier que la galanterie à mademoiselle des Essarts. Henri de Lorraine, duc de Guise, ayant eu part au traité conclu avec l'Espagne par le comte de Soissons, le duc de Bouillon et quelques autres seigneurs mécontents, avait été mis en jugement et condamné par contumace. Charlotte des Essarts, qui aspirait à obtenir de la maison de Guise la légitimation des enfants qu'elle avait eus du cardinal, crut y parvenir en réconciliant le duc avec le roi. Pour préparer les esprits à cet accommodement, elle fit agir auprès de la cour M. du Hallier, son mari, qui commandait en Lorraine; auprès du duc madame de Cantecroix, que ce prince avait secrètement épousée à Bruxelles. Un traité signé à St-Germain fut le résultat de ces négociations; mais le duc de Guise ne tarda pas à le rompre. Trop faible pour résister aux troupes du roi, il se retira avec les siennes dans son ancien poste entre Sambre et Meuse. Cependant, pour expliquer cette retraite, il envoya au cardinal de Richelieu un billet, écrit de la main de madame du Hallier, à la supérieure de la Congrégation de Nancy, pour la prier de donner avis à M. de Guise que la cour songeait à se saisir de

sa personne. La réponse du ministre fut un ordre à M. du Hallier de reléguer sa femme dans une de ses terres. Il obéit, et sa fidélité fut exempte de tout soupçon. Sa femme seule, n'ayant plus les moyens de rentrer en grâce, fut réduite à rester dans sa retraite forcée jusqu'à sa mort, arrivée en 1631. E—N.

ESSARTS. Voyez DESESSARTS.

ESSÉ (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, naquit en 1483, dans le Poitou, d'une famille ancienne, mais pauvre; il fut placé en qualité de page près du seigneur de Vivonne, qui prit soin de son éducation, et l'emmena à la première expédition de Naples; il assista, en 1495, à la bataille de Fornovo, où il se distingua par sa valeur et surtout par un sang-froid extraordinaire à son âge. De retour en France, il obtint une compagnie par le crédit de Vivonne; ce généreux seigneur voulut faire les frais de son équipement, et le recommanda aux bontés du comte d'Angoulême (depuis, François I^{er}). Son esprit, sa douceur et son adresse à tous les exercices du corps lui méritèrent bientôt la faveur du jeune prince et l'affection des courtisans, entre autres d'Anne de Montmorency, qui lui rendit dans la suite d'importants services. D'Essé fit toutes les guerres d'Italie, et y acquit une telle réputation de courage et de bravoure, que le comte d'Angoulême, devenu roi, le choisit pour compagnon au tournoi célébré en 1520, entre Ardres et Guines, où quatre chevaliers français soutinrent avec avantage l'effort des quatre plus vaillants chevaliers de l'Angleterre. Le roi aimait à se rappeler ce beau fait d'armes, et disait souvent : « Nous sommes quatre gentilshommes qui combattons en lice, et courons la bague contre tous allants » et venants de la France, moi, Sansac, d'Essé et « Châtaigneraye. » D'Essé suivit l'amiral Chabot en Piémont, en 1533, à la tête de mille chevaux; l'année suivante, l'amiral ayant été obligé de rentrer en France avec une partie des troupes, d'Essé fut du nombre des officiers qui restèrent en Piémont pour la garde des villes conquises. A la nouvelle que Charles-Quint menaçait de faire le siège de Turin, d'Essé s'y jeta avec sa compagnie, et n'en sortit que pour surprendre Cirié, qu'il emporta par escalade. L'épuisement d'hommes et d'argent, occasionné par des guerres continuelles, ayant fait sentir de part et d'autre le besoin de la paix, le roi et l'empereur entamèrent des négociations qui se prolongèrent dix années, sans produire aucun résultat. De nouvelles insultes de la part de l'empereur déterminèrent François I^{er} à recommencer les hostilités; il s'empara de Landrecies en 1543, et chargea d'Essé de mettre cette place en état de défense. Les travaux n'étaient pas encore achevés, lorsque Charles-Quint se présenta devant Landrecies avec une armée de 50,000 hommes; il l'investit sur-le-champ, et en pressa le siège avec tant de vigueur

que dans quelques jours il y eut au rempart une brèche considérable. Mais d'Essé, qui n'avait qu'une faible garnison, manquant de vivres et de munitions, fit une si belle contenance que l'empereur n'osa jamais exposer ses troupes à un assaut; d'Essé fut secouru, et l'empereur contraint de lever au bout de trois mois le siège d'une ville qu'il n'avait jamais pu regarder comme capable de retarder sa marche. Les soldats qui avaient contribué à la défense de Landrecies, arrivèrent au camp français dans un état pitoyable; ils avaient passé plusieurs jours sans pain; la plupart étaient estropiés, d'Essé lui-même avait reçu au bras une forte blessure qui n'avait point été pansée. Le roi alla au-devant de ce brave capitaine, l'embrassa et le nomma gentilhomme de sa chambre. On s'aperçut que sa blessure le gênait beaucoup dans ses nouvelles fonctions, ce qui fit dire qu'il était plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi. D'Essé fut chargé, en 1546, de la défense du fort d'Outreau, construit près de Boulogne, pour inquiéter cette ville, dont on n'avait pu réussir à chasser les Anglais, et il sut le conserver, malgré l'affaiblissement de la garnison par une maladie pestilentielle et les efforts de l'ennemi, qui tenta de s'en emparer à diverses reprises. Après la mort de François I^{er}, d'Essé fut envoyé en Ecosse par Henri II, pour en chasser les Anglais. Son premier soin fut de faire passer en France la jeune reine Marie, âgée de six ans, destinée à épouser le Dauphin; il fit plusieurs tentatives infructueuses pour s'emparer d'Haddington, dont les Anglais avaient fait une place d'armes dans ce pays; mais il défit et tailla en pièces leur armée, commandée par le duc de Sommerset, et remporta sur eux d'autres avantages importants. D'Essé n'avait jamais regardé la guerre comme un moyen d'acquérir de la fortune; aussi il ne prenait aucune part au butin abandonné aux soldats, et dans sa campagne d'Ecosse, il vendit sa vaisselle d'argent pour leur procurer des vivres, qu'on ne pouvait obtenir que difficilement et à grands frais. Rappelé en France en 1549, Henri II le récompensa de son zèle en le nommant chevalier de ses ordres, et le désigna pour faire partie de l'expédition qu'il méditait dans le Boulonnais. La ville d'Ambletuse ayant été prise d'assaut, d'Essé en fut nommé commandant; et, par sa fermeté, sauva de la fureur du soldat les dames qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue, il se retira dans sa terre d'Epanvilliers, en Poitou, pour rétablir sa santé, altérée depuis plusieurs années par une jaunisse si forte, dit Brantôme, qu'elle teignait même le linge; il y passa trois années sans obtenir de guérison; et, désespéré d'avoir échappé à tant de périls pour être réduit à mourir comme un *cagnardier le plus pauvre qu'il fût jamais*. Enfin, un ordre du roi le rappela pour prendre le commandement de Térouanne, menacée par l'empereur. Sa joie, à cette nouvelle, fut grande : « Je

« m'en vais, dit-il à ses amis, et vous jure bien « que madame la jaunisse n'aura point cet honneur de me faire mourir, car résolument je « veux mourir en guerre, et ne retournerai jamais « que je n'y meure. » En prenant congé du roi, il termina sa harangue de cette manière : « Lors- « que vous entendrez dire que Téroüanne est pris, « dites hardiment que d'Essé est mort et guéri de « la jaunisse. » Téroüanne fut attaquée avec une ardeur incroyable; au bout de dix jours, le canon avait fait une brèche de soixante pas, et les troupes montèrent sur-le-champ à l'assaut. D'Essé soutint trois attaques, dans lesquelles l'ennemi perdit beaucoup de monde; à la troisième, voyant sur la brèche un officier espagnol, il lui cria : A moi, je suis le général. Au même instant, un coup d'arquebuse ayant abattu l'officier, un soldat qui l'accompagnait tira sur d'Essé et le tua, le 12 juin 1538. Sa mort entraîna la perte de la ville, dont le commandement avait passé à François de Montmorency, jeune officier plus brave qu'expérimenté. C'est par erreur que, dans le Dictionnaire de Chaudon et Delandine, on attribue à d'Essé : *La merveilleuse Histoire de l'esprit apparü au monastère des Nonains de St-Pierre, de Lyon*. Cet ouvrage est d'Adrien Montalembert. (voy. MONTALEMBERT.) W—s.

ESSEN (JEAN-HENRI, comte d'), feld-maréchal suédois, d'une ancienne famille livonienne, naquit en 1735, à Kasies, dans la Westrogothie, et fut remarqué dès sa jeunesse pour la beauté de sa personne et la fermeté de son caractère. Après avoir fait d'assez bonnes études à l'université d'Upsal, il fréquenta celle de Göttingue. En 1772 il débuta dans la carrière militaire comme officier de dragons. Une fête chevaleresque, que le roi Gustave III donnait à sa noblesse en 1777, et qui représentait les anciens tournois, devint pour le jeune baron une occasion de se rendre agréable à son souverain. En 1783, il accompagna ce prince dans ses voyages en France et en Italie, puis dans la campagne de Finlande, en 1788. Ce monarque l'éleva en très-peu de temps au grade de général, et le nomma écuyer de la cour. Il se trouvait en cette qualité auprès de Gustave, lorsque la conspiration de Finlande éclata. Dans cette occasion il donna encore à son maître de grandes preuves de zèle et de fidélité; il rassembla en peu de jours toute la *landwehr* de la Gothie occidentale, fit marcher les garnisons de la Scanie, débloqua Gothenbourg, et mérita les faveurs dont il fut comblé par le roi, qui, en 1792, le nomma colonel et commandant de sa garde à cheval. Instruit par des avis anonymes de la malheureuse fin qu'on préparait à Gustave, le comte d'Essen l'engagea vainement à ne pas se rendre au bal masqué où ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet (voy. GUSTAVE). N'ayant pu le détourner de son projet, il ne voulut pas le quitter, et resta toujours à ses côtés, de manière que ses habits furent teints du sang de son maître. Il conserva

toute sa présence d'esprit, et donna sur-le-champ l'ordre de fermer les portes de la salle. Après la mort de ce malheureux prince, il jouit encore de quelque faveur sous la régence qui prit les rênes du gouvernement; puis il se retira dans ses terres, jusqu'à ce que le duc de Sudermanie le rappelât avec beaucoup d'instance à la cour et le nommât seigneur du royaume et chevalier de l'ordre du Séraphin. Il accompagna ce prince en 1795, dans son voyage à St-Petersbourg, devint, à son retour, gouverneur de Stockholm, et se retira, en 1797, dans ses terres en Uplande. Gustave-Adolphe IV l'appela, en 1800, à Norkoping, pour exercer les fonctions de grand écuyer du royaume; et, dans la même année, ce monarque lui conféra le gouvernement général de la Poméranie et de Rugen. En 1807, il commandait en chef l'armée rassemblée dans la Poméranie. Il soutint le siège de Stralsund contre les Français pendant deux mois et demi, et conclut un armistice honorable. Quand le roi de Suède se chargea ensuite du commandement de l'armée, d'Essen se retira de nouveau dans une sorte de disgrâce, d'où la chute du jeune Gustave le fit sortir en 1809. Le nouveau roi le nomma conseiller d'État, lui donna le titre de comte, et l'envoya à Paris avec le conseiller d'État Lagerbielke pour traiter de la paix. Cette négociation eut le résultat heureux d'effectuer la restitution de la Poméranie suédoise, la dernière des conquêtes de Gustave-Adolphe. Commandant, en 1814, le deuxième corps de l'armée suédoise, destiné à agir contre la Norvège, le comte d'Essen franchit la frontière de ce royaume, et s'empara, le 30 juillet, de Berby et Prestbacka, après avoir surmonté des obstacles sans nombre dans un pays hérissé de rocs et de montagnes. Cette conquête lui valut le grade de feld-maréchal. Le 7 août, il établit son quartier général à Hafslund, et coopéra puissamment à la capitulation de Frédéricstadt. Il fut nommé gouverneur de la Norvège pendant la minorité du prince Oscar, donna sa démission de cette place, et devint, en octobre 1816, maréchal du royaume. C'était l'un des plus anciens et sans contredit le plus illustre des généraux suédois, lorsqu'il mourut à Stockholm le 28 juillet 1824. M—d j.

ESSENIUS (ANDRÉ), né à Bommel, dans la Gueldre hollandaise, en février 1618, fut appelé à Utrecht pour être pasteur de l'église réformée, en 1631, et professeur de théologie en 1635; il y mourut le 18 mai 1677, laissant de nombreux écrits polémiques sur la *Satisfaction de Jésus-Christ*, sur le *Sabbat des Juifs*, etc., dirigés contre Crellius, Heidanus, François Burman, Desmarets et autres. Nous avons encore de lui un *Système de théologie* (dogmatique), en 2 volumes in-4°, Utrecht, 1639, et un *Abrégé de ce système*, 1669, in-8°; tous ces écrits sont en latin. Il a publié en hollandais des *Remarques sur la parabole du semeur* (Évang. selon St-Matthieu, XIII, 24 et suiv.), où il combat le fameux Jean Labadie et ses sectaires. M—on.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX, comte d'), brave militaire, fameux par la faveur de sa souveraine et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et sa propre ambition, était fils de Gautier Devereux, comte d'Essex, et de Lettice Knolles, parente de la reine Élisabeth. Il naquit le 10 novembre 1567, à Nethewood, château de son père, dans le Herefordshire. On dit que, dans son bas âge, il montra si peu de dispositions, que son père mourut avec la persuasion qu'il ne serait jamais qu'un pauvre sujet. A ses derniers instants, il recommanda ce fils aux soins de Cecil lord Burleigh. Celui-ci, dès que le jeune comte eut atteint l'âge de douze ans, l'envoya à l'université de Cambridge, où il se distingua par son application à l'étude, par la solidité de son jugement, et par la facilité et l'agrément de son élocution. Reçu maître ès arts, il se retira dans une terre du pays de Galles, et y mena pendant quelque temps une vie tout opposée à celle des jeunes gens de son âge, mais pour laquelle il prit insensiblement un goût si vif, que l'on eut beaucoup de peine à la lui faire quitter. Il avait dix-sept ans quand il parut pour la première fois à la cour : les grâces de sa personne, son affabilité, ses qualités brillantes produisirent une impression qui lui fut très-favorable, et contribuèrent, avec le souvenir de son père, à lui faire beaucoup d'amis. Probablement instruit des bruits qui attribuaient à Leicester la mort de son père, il ne s'était rendu aux invitations de ce favori que sur les instances répétées de sa mère, et montra d'abord beaucoup de répugnance pour lui; enfin il parvint à surmonter ce sentiment, et en 1583 il l'accompagna en Hollande. Il obtint l'année suivante le titre de général de cavalerie, et donna en cette qualité des preuves de courage à la bataille de Zutphen, livrée le 22 septembre 1586. Leicester, pour le récompenser de sa bravoure, le créa dans son camp chevalier banneret. A son retour en Angleterre, la reine parut satisfaite de ses services, et même empressée de l'en récompenser; car, ayant élevé Leicester au rang de grand maître de sa maison, elle donna à Essex la charge de grand écuyer, que le favori avait précédemment occupée. En 1588 Essex atteignit au faite de la fortune; car Élisabeth, après avoir assemblé à Tilbury, pour défendre le royaume menacé d'une invasion d'Espagnols, une armée dont elle donna le commandement immédiat sous ses ordres à Leicester, créa Essex général de cavalerie. Dès ce moment, il fut regardé comme favori déclaré, et pour qu'il ne manquât rien aux preuves que le public pouvait souhaiter à cet égard, la reine le décora de l'ordre de la Jarretière. Il n'est pas surprenant qu'une élévation aussi rapide ait un peu fait tourner la tête à un jeune homme, et par conséquent qu'Essex ait mis, comme le disent les historiens, une chaleur extrême à disputer les faveurs de la

reine à sir Charles Blount, qui fut depuis lord Montjoy. Cette rivalité causa entre eux un duel dans lequel Essex fut légèrement blessé au genou. Élisabeth, qui n'aimait pas qu'on se mêlât de contrôler ses actions, ne fut pas du tout fâchée de l'aventure, et assura avec son grand serment qu'il fallait absolument que quelqu'un vint à bout de ce jeune présomptueux, que sans cela l'on ne pourrait pas tenir dans le devoir. Bientôt elle réconcilia les deux rivaux, qui depuis vécurent amis. Au commencement de 1589, Essex fit une démarche réellement extraordinaire; car, tout en ajoutant à sa réputation de bravoure, elle indiqua un certain manque de prudence. Sir John Norris et sir François Drake avaient formé une expédition pour remettre don Antonio sur le trône de Portugal. Cette entreprise parut trop glorieuse à Essex pour que d'autres eussent la gloire d'y participer tandis qu'il en resterait spectateur oisif; il suivit donc la flotte anglaise en Espagne, mais il s'exposa à perdre les bonnes grâces d'Élisabeth, dont il n'avait pas demandé le consentement pour cette équipée chevaleresque, et qui lui écrivit une lettre remplie des reproches les plus affectueux. A son retour tout fut oublié : la reine le combla de bienfaits. Leicester était mort l'année précédente; Essex, qui lui devait en partie son élévation, fit alors plusieurs choses qui déplurent beaucoup à Élisabeth, entre autres en contractant un mariage secret avec la fille unique de sir Francis Walsingham, veuve de sir Philippe Sidney. Élisabeth, quand elle en fut instruite, s'écria qu'une telle alliance portait en quelque sorte atteinte à l'honneur de la maison d'Essex; et quoiqu'elle ne parlât plus de cette affaire, on pense qu'elle s'en souvint longtemps. Toujours entreprenant, Essex obtint de la reine en 1591 le commandement d'un corps de troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV. Il voulait assiéger Rouen, diverses causes s'y opposèrent pour le moment; il se contenta de faire jusqu'aux portes de cette ville des excursions qui lui fournirent plusieurs occasions de faire briller sa valeur, et dans l'une desquelles il perdit son frère Gautier Devereux, alors à la fleur de son âge. L'hiver qui survint fit éprouver beaucoup de fatigues aux troupes d'Essex; il demanda à Henri la liberté d'agir à sa manière, lui promettant de faire une brèche avec son artillerie et de prendre la ville d'assaut; mais Henri, qui ne se souciait nullement de voir prendre et piller sous ses yeux par des Anglais une ville aussi riche, se refusa à cette proposition. Choqué de ce refus et ennuyé d'une guerre qui ne lui promettait pas beaucoup de gloire, Essex défit inutilement en duel Villars, gouverneur de Rouen, puis s'embarqua pour l'Angleterre : sa présence y était nécessaire. Ses ennemis avaient profité de son absence pour présenter sa conduite à la reine sous le jour le plus défavorable. Cette princesse était mécontente de ce qu'Essex, pour entretenir le courage de ses

officiers, en avait créé plusieurs chevaliers; mais il lui fit bientôt oublier cette démarche présomptueuse, et déjoua tous les complots des hommes envieux de sa haute fortune; ils étaient nombreux. D'un autre côté, ceux qui recherchaient sa protection ne l'étaient pas moins; c'étaient tous les jeunes gens de nom, les militaires qui voulaient s'en faire un, enfin les puritains qui, depuis la mort de Leicester, le regardaient comme leur chef. En 1595 Élisabeth le nomma membre du conseil privé; et cependant des chagrins fréquents, dus tantôt au caractère hautain d'Essex, tantôt aux manœuvres de ses ennemis, suivirent cette marque signalée de l'affection de sa souveraine. Ceux-ci, pour lui nuire, saisirent l'occasion d'un libelle publié en pays étranger, sous le titre de *Conférences concernant la succession à la couronne d'Angleterre*, et dont le but était d'exciter des troubles dans l'État; par un artifice détestable, cette production était dédiée à Essex. Malgré les désagréments passagers que lui faisait éprouver la cabale acharnée contre lui, la reine avait constamment recours à ce favori dans les temps de danger. Ce fut ainsi que les Espagnols ayant mis le siège devant Calais au mois d'avril 1596, elle envoya aussitôt à Douvres un corps d'armée commandé par Essex. L'événement rendit inutile le secours de ces troupes prêtes à s'embarquer; mais Élisabeth profita de l'ardeur qui les inspirait pour tenter contre Cadix une entreprise dont Essex et Howard, grand amiral d'Angleterre, furent les chefs. Après avoir fait des prodiges de valeur sur son vaisseau, Essex opéra un débarquement: la ville fut emportée, la citadelle capitula. Essex voulait que l'Angleterre conservât Cadix; le conseil de guerre n'agréa pas sa proposition. On se rembarqua le 5 juillet; et le 10 août Essex rentra dans Plymouth. Il fut accueilli par la reine avec des éloges, par le peuple avec des applaudissements. Peu habile à dissimuler, il témoigna peut-être qu'il attachait un aussi grand prix à la faveur publique qu'à celle de la reine. Ses ennemis profitèrent de cette imprudence pour insinuer à Élisabeth qu'il y aurait peut-être du danger à donner des emplois dans l'administration à ceux qu'il recommandait. Cette manœuvre leur réussit tellement, que des hommes de mérite ne purent, parce qu'ils étaient protégés par Essex, parvenir aux emplois dont ils étaient dignes. Sa pénétration lui fit découvrir ce genre d'intrigue; sa fierté s'en offensa si vivement, qu'il manifesta sans détour son mécontentement à ceux qu'il regardait comme les auteurs de ces conseils. Il s'ensuivit des querelles fréquentes entre Essex et Élisabeth; et comme cette princesse était extrêmement jalouse de son autorité, elle recevait assez mal les explications du comte. Cependant, par un effet de sa bienveillance pour lui et du désir de récompenser ses services, elle le nomma, en 1597, grand maître de l'artillerie. Cette nouvelle faveur sembla apaiser l'esprit d'Essex, et en

même temps donner un plus grand essor à son courage. Instruit que les Espagnols équipaient à la Corogne et au Ferrol une nouvelle flotte pour attaquer l'Irlande et peut-être l'Angleterre, il s'empessa d'offrir ses services à Élisabeth, et, suivant le témoignage de Cambden, déclara qu'il détruirait cette armée qui depuis un an menaçait l'Angleterre, ou qu'il mourrait dans l'entreprise. La reine, charmée de cette proposition, lui confia une armée et une flotte dont il eut le commandement suprême. A peine sortis de Plymouth, les Anglais furent accueillis d'une si violente tempête, qu'il fallut retourner au port, où les vents contraires les retinrent pendant un mois. Ils remirent à la voile, mais Essex, abandonnant toute idée d'attaquer l'Espagne, résolut d'intercepter la flotte des Indes. Malheureusement la mésintelligence se mit entre lui et Walter Raleigh. Après s'être emparé d'une des Açores et de trois vaisseaux de la Havane richement chargés, on revint en Angleterre. Essex, chagrin de ce que cette expédition n'avait pas eu un succès aussi brillant qu'il s'en était flatté, et de ce qu'Élisabeth avait récompensé magnifiquement ou mis en place des hommes qu'il n'aimait pas, voulait se retirer dans ses terres; elle apaisa son mécontentement en lui donnant la charge de grand maréchal d'Angleterre. Cette conduite de la reine, en lui prouvant qu'elle n'avait nullement l'intention de le placer au-dessous de ses rivaux, eût dû lui montrer la nécessité d'être modéré et prudent. Mais il avait trop de fierté et de franchise pour dissimuler ses sentiments, et les bontés de la reine étaient cause que ces sentiments, poussés à l'excès, lui faisaient commettre des imprudences impardonnables, dont ses ennemis profitaient contre lui. Quand il fut question dans le conseil de faire la paix avec l'Espagne, en 1598, une contestation très-vive s'éleva entre le grand trésorier Burleigh, qui ne voulait pas la guerre, et le bouillant Essex, qui ne songeait qu'à combattre l'ennemi à outrance (*voy. G. CECIL*). Essex publia, pour justifier son opinion, qui d'ailleurs flattait les sentiments de la reine, un pamphlet intitulé: *Apologie adressée à M. Antoine Bacon, en faveur du comte d'Essex, contre ceux qui, faussement et malicieusement, le représentent comme le seul obstacle à la paix et à la tranquillité de la patrie* (1). Cependant on dit qu'Élisabeth fut extrêmement offensée de cet écrit. La mort de Burleigh, qui arriva bientôt après, fut un grand malheur pour Essex, qui, malgré leur rivalité, avait eu constamment pour lui les égards qu'il lui devait comme au protecteur de sa jeunesse, et en était payé par beaucoup d'attachement et un intérêt réel pour sa fortune. Essex succéda à la vérité à Burleigh comme chancelier de l'université de Cambridge, et fut reçu avec les plus grands honneurs quand il vint

(1) Il a été réimprimé en 1729 sous le titre de *Apologie de la guerre avec l'Espagne*, par le comte d'Essex, in-8°.

prendre possession de cette dignité. Mais, comme l'observent ses biographes anglais, ce fut une des dernières chances heureuses de la vie d'Essex; il s'imagina qu'il allait désormais jouir de la confiance entière de la reine; sa présomption s'en accrût, et ses ennemis, qui n'étaient plus contenus par Burleigh, eurent plus de facilité pour agir contre lui quand il leur en fournissait l'occasion. Même avant la mort de Burleigh, Elisabeth et Essex furent d'un avis différent sur le choix de la personne qu'il convenait le mieux d'envoyer en Irlande. Ce dernier, ne pouvant parvenir à faire partager son opinion à la reine, s'oublia au point de lui tourner le dos avec un air de mépris. Blessée de cette insolence, elle lui donna un soufflet en lui disant, d'un ton qu'elle tenait de son père, d'aller se faire pendre. Essex mit aussitôt la main à son épée; le grand amiral, qui était présent, se plaça entre la reine et Essex, qui jura qu'il n'était pas fait pour supporter un tel outrage de la main même de Henri VIII, et sortit bouillant de colère. Le garde du sceau l'engagea à demander pardon à Elisabeth; il répondit à cette invitation par une lettre très-longue, dont les expressions étaient peu mesurées et dans laquelle il appelait de la reine au jugement de Dieu. Ses amis eurent l'imprudence de divulguer cet écrit, qui produisit un très-mauvais effet sur l'esprit d'Elisabeth. Cependant elle se réconcilia avec lui et lui rendit sa bienveillance, qui sembla avoir acquis une nouvelle force. Peu de temps après il fut question dans le conseil de la réduction de l'Irlande. Essex blâma beaucoup la négligence de ceux qui avaient eu la direction des affaires dans cette île, ajoutant que, faute de poursuivre les rebelles avec vigueur, ils avaient prolongé inutilement la guerre et causé de grandes dépenses en pure perte; qu'il fallait envoyer en Irlande un général qui eût de l'expérience et de la réputation; on supposa qu'il voulait se désigner, cependant il refusa cette mission tant qu'il le put, parce que ses amis s'aperçurent que ses ennemis ne voulaient l'en charger que pour le perdre. Comme il reconnut, d'un autre côté, qu'il ne pourrait jouir d'aucun repos tant qu'il resterait en Angleterre, il accepta, reçut, le 12 mars 1598, sa commission de vice-roi, avec des pouvoirs plus étendus que l'on n'en avait accordé jusque-là; et, menant avec lui des forces considérables, il partit pour l'Irlande, fatale à son père. Il n'y fut pas plus heureux, et y agit d'une manière tout opposée à l'opinion qu'il avait manifestée dans le conseil. Il affecta même de faire précisément le contraire de ce qu'il était ordonné dans sa patente, et donna, contre les instructions formelles de la reine, le commandement de la cavalerie au comte de Southampton. Il ne fit rien d'important, demanda des renforts, et finit par accorder aux chefs des rebelles une trêve préjudiciable aux intérêts de l'Angleterre. La reine fut indignée de sa conduite; les lettres qu'il lui adressait, ainsi qu'au conseil, n'étaient d'ail-

leurs remplies que d'expressions de mécontentement et de fierté, et de plaintes contre la facilité avec laquelle on accueillait les dénonciations de ses ennemis. Elisabeth lui écrivit avec une certaine aigreur, lui ordonna de rester en Irlande, et, se défiant de ses desseins, fit lever en Angleterre des troupes, dont elle donna le commandement au comte de Nottingham, ennemi d'Essex. Celui-ci, inquiet de ce qui se passait, et convaincu que sa présence suffirait pour apaiser Elisabeth, se hâta de retourner auprès d'elle. Dans le premier moment de sa surprise, elle le reçut avec bienveillance; mais, laissée à elle-même, elle pensa qu'il méritait d'être puni, lui ordonna les arrêts chez lui, et ensuite le fit interroger sur les motifs de sa conduite en Irlande. Il se défendit assez mal, témoigna une grande soumission, et finit par exprimer le projet d'aller vivre dans la retraite, loin de la cour et des affaires; mais les contrariétés qu'il venait d'éprouver produisirent sur lui un tel effet, qu'il tomba dangereusement malade. Elisabeth, qui avait dit constamment qu'en usant de sévérité avec Essex, elle voulait simplement le corriger, et non le perdre, lui envoya des paroles de consolation qui lui rendirent la santé. Les ennemis du comte, alarmés de ce retour d'affection de la reine, lui persuadèrent que sa maladie avait été feinte. Elle lui fit de nouveau éprouver son ressentiment; les cabales des amis d'Essex parmi le peuple et les succès de son successeur en Irlande la déterminèrent enfin, pour justifier aux yeux du public sa conduite envers le favori, à le faire juger par le conseil; il s'y défendit avec tant d'éloquence, de modération et de raison, que ses juges, même Cecil, son ennemi juré, rendirent justice à la loyauté de ses intentions; mais il fut, pour avoir compromis les intérêts de la reine, condamné à être dépourvu de tous ses emplois, excepté de celui de général de cavalerie. Elisabeth voulut, par là, lui laisser l'espérance d'obtenir sa grâce. Sa conduite fut fort humble pendant quelque temps; il se jeta même dans la dévotion; cependant, malgré ses protestations, il ne perdait rien de sa fierté. Rebuté dans une demande qu'il avait adressée à la reine, peu de temps après avoir été mis en liberté, dans l'été de 1600, il écouta trop les conseils de Henri Cuff, qui avait été son secrétaire (*voy. CUFF*). Cet homme vint à bout de lui persuader de ne pas avoir recours aux marques de soumission envers la reine, que cette princesse était livrée à une faction composée de ses ennemis invétérés, et que le seul moyen de regagner sa bienveillance était d'obtenir d'elle une audience, par quelque moyen que ce pût être. Ces conseils, dangereux à force d'être répétés, firent impression sur l'esprit du comte; il exhala son mécontentement dans les termes les moins ménagés, et alla jusqu'à dire que la vieillesse rendait la reine toute difforme, et que son esprit n'était pas moins tortu que son corps : propos dont Elisabeth fut vivement

piquée; car, quoiqu'elle fût alors âgée de près de soixante-dix ans, elle avait la faiblesse de se croire encore belle. Enivré de la faveur populaire, qui, depuis qu'il était malheureux, semblait s'accroître, Essex chercha, par tous les moyens imaginables, à se faire des partisans dans les diverses classes de citoyens, et notamment parmi les puritains, dont les prédicateurs, accoutumés à inculquer à leurs auditeurs la doctrine de la résistance à l'autorité civile, les préparaient aux projets séditionnels médités par le comte. Il entama des négociations secrètes avec Jacques, roi d'Écosse, successeur présomptif d'Élisabeth, lui promettant d'arracher de cette princesse une déclaration qui assurât son droit d'hérédité à la couronne, lui proposant même le concours de l'armée d'Irlande, commandée par Montjoy, son ami. Il s'efforça de répandre dans le public l'opinion que ses ennemis, tels que le comte de Nottingham, Cecil, secrétaire d'État, et les membres du conseil de la reine, étaient opposés aux droits du roi d'Écosse, entièrement dévoués aux intérêts de l'Espagne, et partisans du titre chimérique de l'infante. Enfin il réunit, le 7 février 1601, un certain nombre de ses adhérents. Après s'être vanté d'avoir à sa dévotion cent vingt personnes de distinction et de pouvoir, à sa volonté, faire mouvoir la populace, il dévoila ses projets, qui ne tendaient à rien moins qu'à s'emparer, par la force des armes, du palais de la reine, obliger cette princesse d'assembler un nouveau parlement et de changer ses ministres. Élisabeth, qui se doutait du complot que l'on tramait, envoya Robert Sackville, fils du grand trésorier, pour observer à l'hôtel d'Essex l'état des choses. Un moment après, Essex reçut une sommation de se rendre au conseil qui se tenait chez le grand trésorier. Tandis qu'il réfléchissait à l'objet de ce message et à la visite inattendue de Sackville, on lui remit une note qui l'avertissait de pourvoir à sa sûreté. Persuadé que sa conspiration était découverte, ou au moins soupçonnée, et que la peine la plus douce qu'il eût à redouter était une nouvelle détention plus sévère que la précédente, il prétexta une indisposition pour ne pas obéir aux ordres du conseil, et envoya prier les plus intimes des conjurés de venir l'aider de leurs conseils. Parmi les expédients proposés, Essex rejeta celui de fuir hors du royaume; s'emparer du palais lui parut une chose impraticable, puisque l'on y avait doublé la garde. Il ne restait plus que le moyen de soulever le peuple de Londres. Tandis que l'on délibérait sur la prudence et la possibilité de cette mesure, arrive quelqu'un qui promet que l'on peut compter sur les habitants de Londres. Essex, infatué de l'opinion de sa popularité, pense qu'il sera assez puissant pour renverser, avec l'aide de la multitude, le gouvernement d'Élisabeth, consolidé par le temps, révééré pour sa sagesse, soutenu par sa propre énergie et par l'approbation de la nation entière. Il remit au lendemain l'exécution de son

projet insensé. Le 8, plus de trois cents personnes de considération le vinrent trouver; il leur représenta les dangers auxquels il prétendait que l'exposait la malice de ses ennemis; dit aux uns qu'il était prêt à se jeter aux pieds de la souveraine pour implorer son pardon; aux autres que, quelque chose qui pût arriver, son immense crédit dans la ville de Londres lui assurait une ressource immanquable. Dans ce moment, lord Egerton, garde du sceau, et trois autres personnages d'un rang élevé vinrent de la part de la reine à l'hôtel d'Essex pour s'informer de la cause de ces mouvements extraordinaires, furent admis par un guichet, et leur suite resta en dehors. Ils requièrent, au nom de la loi, toutes les personnes présentes de déposer leurs armes, mais ils furent menacés à leur tour par la foule exaspérée qui les entourait. Alors Essex, jugeant qu'il s'était trop avancé pour reculer, les fit retenir prisonniers dans son hôtel, et sortit avec deux cents de ses adhérents, armés de leurs seules épées. Il marcha vers la cité en criant: « Pour la reine! pour la reine! on en veut à ma vie. » On s'attroupa autour de lui avec surprise; mais personne ne se disposait à le joindre. Voyant cette froideur, et apprenant qu'il venait d'être déclaré traître, il commença à désespérer du succès de son entreprise, et songea à faire retraite; mais il trouva les rues barricadées; il voulut forcer le passage; quelques personnes furent tuées auprès de lui. Il gagna le bord de la rivière, et s'embarqua pour rentrer chez lui. Il vit, en y entrant, qu'un de ses confidents, qu'il avait chargé de traiter de sa capitulation avec le conseil, était allé à la cour. Réduit au désespoir, assiégé dans sa maison, qu'il voulut d'abord défendre jusqu'à la dernière extrémité, il finit par se rendre à discrétion, à la seule condition de n'être pas maltraité, et d'être entendu dans sa défense. La reine, qui n'avait rien perdu de sa tranquillité au milieu de cette émeute, ordonna que l'on fit le procès aux plus considérables des criminels. Les comtes d'Essex et de Southampton (1) furent traduits devant un jury composé de vingt-cinq pairs. Leur crime était évident; aussi les amis d'Essex furent-ils choqués de l'entendre protester de son innocence et de ses bonnes intentions, et surtout accuser Cecil d'être partisan de l'infante. Celui-ci n'eut pas de peine à le confondre (*voy. Robert Cecil*). Quand Essex entendit prononcer sa sentence, il se com-

(1) Lord Southampton était l'ami et le protecteur de Shakspeare, et il était digne de l'être par les lumières et les grâces de son esprit; plus heureux qu'Essex, il échappa au supplice et resta enfermé à la tour jusqu'à la mort d'Élisabeth. « Le malheur de son Mécène, rapporte Dixon (*Prisons of England*) fut pour le grand poète une douleur profonde, et exerça sur son esprit une influence remarquable. Dès ce moment on sent dans son génie le sage, le philosophe et presque le misanthrope. Les éclats de sa gaieté, quand il s'y livre encore, ont un son sourd comme celui du tambour recouvert d'un voile de deuil. » En effet, c'est à l'époque postérieure à cette catastrophe qu'appartiennent les drames d'*Othello*, 1602, *Hamlet*, 1603, *Macbeth* et la création du type humain du misanthrope, *Timon d'Athènes*.
C. L.—s.

porta comme un homme qui n'attend que la mort, disant néanmoins qu'il serait fâché qu'on le représentât à la reine comme un homme qui dédaignait sa clémence, mais qu'il ne ferait pas de soumission trop humble pour l'obtenir. Southampton se conduisit d'une manière plus soumise. Une circonstance du procès d'Essex qui révolta le public, fut de voir agir contre lui François Bacon qui lui devait tout (*voy. BACON*). Quelques jours de prison abattirent la fierté du comte : il céda aux instances du ministre de la religion, et envoya au conseil l'aveu de ses desseins criminels, ainsi que de sa correspondance avec le roi d'Écosse ; mais en même temps il chargea comme criminelles plusieurs personnes, dont quelques-unes furent poursuivies avec rigueur. Elisabeth avait toujours ambitionné la gloire de passer pour clémentine ; et chaque fois qu'elle avait donné un grand exemple de sévérité, elle avait eu l'air de n'agir qu'à regret. La position d'Essex fit renaître dans son cœur ses tendres sentiments pour lui ; elle éprouvait des agitations réelles, les irrésolutions les plus pénibles. Le ressentiment et l'amour, la fierté et la compassion, le soin de sa propre sûreté, un intérêt affectueux pour son favori, se livraient un combat continuel dans son esprit. Dans cet état d'anxiété, elle était peut-être plus digne de pitié que le malheureux Essex. Elle signa son arrêt de mort, le contremanda ; et à peine venait-elle d'y consentir de nouveau qu'elle éprouva encore un retour de tendresse. Les ennemis d'Essex assurèrent la reine qu'il désirait la mort, et qu'il avait dit qu'elle ne pourrait jamais être en sûreté tant qu'il vivrait. Ces discours eussent pu produire un effet contraire à celui qu'ils en attendaient ; mais ce qui finit par fermer son cœur à la pitié, fut l'obstination du comte à ne pas implorer sa miséricorde : elle attendit inutilement, et dans les plus terribles angoisses, cette preuve de soumission. Enfin elle donna l'ordre fatal. On a attribué les irrésolutions d'Élisabeth dans cette occasion à la cause suivante : Essex, à son retour de sa brillante expédition contre Cadix, voyant que la tendresse de la reine pour lui prenait une nouvelle force, se plaignit de ce que la nécessité de la servir l'obligeait souvent de s'absenter, et l'exposait à tous les mauvais services que pouvaient lui rendre ses ennemis restés auprès d'elle. Touchée de cette tendre inquiétude, elle lui donna un anneau qu'elle lui recommanda de garder comme une marque de son affection, l'assurant que, quels que pussent être ses torts envers elle, et quelques griefs qu'elle pût avoir contre lui, il n'aurait qu'à lui envoyer cet anneau ; sa vue rappelant son ancienne tendresse, elle serait prête à entendre sa justification. Essex, après sa condamnation, voulut faire cet essai, et remit l'anneau à la comtesse de Nottingham pour le porter à la reine. Le mari de la comtesse, ennemi mortel d'Essex, la détermina à ne pas s'acquitter de cette commission. Elisabeth, qui espérait que le comte

ferait usage de ce dernier appel à sa tendresse, dut croire qu'il le négligeait par entêtement. Alors le dépit et la politique étouffèrent tout autre sentiment dans son cœur ; et le comte monta sur l'échafaud, persuadé qu'Élisabeth était parjure à la parole qu'elle lui avait donnée. Il fit paraître à ses derniers instants des marques de repentir et de pitié plutôt que de crainte, et reconnut la justice de la sentence qui lui faisait perdre la vie. Il fut, suivant son désir, décapité dans la tour le 25 février 1601, et périt à l'âge de 34 ans, victime de sa témérité, de son imprudence et de son caractère violent. Il était d'ailleurs généreux, sincère, bon ami, brave, éloquent, habile, spirituel ; mais la tendresse de la reine, en l'élevant avant le temps au faite des honneurs, semble avoir été la cause première de sa fin malheureuse. Connaissant, dit Hume, et son affection pour lui, et son propre mérite, il la traitait avec une hauteur que ni son amour, ni sa dignité ne pouvaient lui faire supporter ; le caractère amoureux de cette princesse devant à un âge aussi avancé la lui faire trouver ridicule et même odieuse, une franchise mal entendue le porta à lui manifester trop ouvertement ce qu'il pensait à cet égard. Les nombreuses réconciliations, les fréquents retours de tendresse dont il avait constamment tiré avantage, l'enhardirent à tenter de nouvelles offenses ; et enfin il la poussa hors des bornes de la patience, et il oublia que si elle se montrait femme dans toute la force du terme, elle finissait toujours par agir en souveraine. Essex était instruit et protégeait les savants. Le poète Spenser était près de mourir de faim à Dublin quand il vint à son secours ; et après sa mort, il lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église de Westminster. Plutôt grand que bien fait, Essex avait l'air plutôt guerrier que courtisan : il se mettait avec assez de négligence, et aimait un peu trop les amusements futiles. Souvent il plaça mal son amitié. On ne lui a jamais adressé d'autre reproche sur sa morale que d'avoir eu du penchant pour la galanterie. L'attachement d'Élisabeth pour Essex a donné lieu à plusieurs écrivains de faire des recherches pour découvrir de quelle nature il était. Lord Orford entre autres a disserté longuement pour prouver que c'était de l'amour ; cet auteur démontre en effet que cette princesse avait pour Essex un attachement plus qu'ordinaire, quoique en plusieurs circonstances qu'il cite ce sentiment tienne plus de l'affection d'une mère capricieuse que de celle d'une maîtresse. Les nombreuses lettres d'Essex, qui se trouvent dans les divers recueils des papiers d'État, et surtout dans les *Mémoires du règne d'Élisabeth*, par Birch, et entre autres une longue lettre qu'il écrivit d'Irlande à sa souveraine pour lui exposer l'état de cette île, prouvent qu'il avait l'esprit très-cultivé. Lord Orford dit que cette dernière pièce est, à plusieurs égards, égale aux productions des plus grands génies, et annonce l'habileté d'un général et d'un homme d'État. On a

supposé qu'Essex avait eu recours d'abord à la plume du célèbre Bacon, et ensuite à celle de Cuff; mais le style de ses lettres prouve qu'elles sont entièrement de lui. Il fit aussi quelques vers qui ne valent pas sa prose. La catastrophe qui termina ses jours a fait le sujet de quatre tragédies anglaises, de trois tragédies françaises (*voy.* BOYER, CALPRENÈDE et Th. CORNEILLE) et de plusieurs romans. On est étonné de voir que dans son examen de la pièce de Thomas Corneille, Voltaire ait donné au comte d'Essex le prénom de Guillaume.

E—s.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX, comte d'), fils du précédent, naquit en 1592. A l'époque de la malheureuse fin de son père, il était confié aux soins de sa grand'mère, qui l'envoya commencer ses études à Éton, d'où il passa en 1602 à l'université d'Oxford. Henri Saville, créé depuis chevalier, et qui avait été l'ami intime de son père, surveilla son éducation. L'année suivante, Jacques I^{er} rétablit le jeune comte dans tous les honneurs héréditaires dont sa maison avait été privée par la sentence qui avait condamné son père à mort. Quand ce prince vint à Oxford, en 1603, le comte d'Essex fut promu au grade de maître ès arts. Sa grande jeunesse lui fit probablement oublier cette promotion, autrement il n'eût pas, ainsi que cela arriva, reçu trente ans plus tard la même distinction. On remarquait déjà en lui cette fierté si notable chez son père, et il en donna une preuve frappante. Une dispute s'étant élevée entre lui et Henri, prince de Galles, pendant qu'ils jouaient à la paume, le prince appela son adversaire fils de traître; celui-ci lui répondit par un coup de raquette; le roi fut obligé d'interposer son autorité pour rétablir la paix. A l'âge de quatorze ans il fut marié à lady Françoise Howard. Les deux époux étant trop jeunes pour que le mariage fût consommé, Essex partit aussitôt pour commencer ses voyages. Cette absence fut fatale à l'union qu'il avait contractée. Sa femme se laissa séduire par le favori du roi, qui fut depuis le comte de Sommerset. Elle entama contre son mari un procès pour cause d'impuissance, dans lequel, à la honte de ce temps, le roi intervint, et qui se termina par un divorce. Le comte d'Essex, qui se sentait par cette sentence couvert d'un ridicule personnel, se retira dans ses terres, où il consacra tout son temps aux diversions et aux amusements que lui offrait la campagne; mais en 1620, fatigué de cette vie oisive, il se joignit au comte d'Oxford, dans une expédition militaire que ce dernier entreprit pour servir l'électeur palatin, gendre de Jacques I^{er}. Tous deux levèrent des compagnies à leurs frais, et l'année d'après ils firent la guerre en Hollande, sous le prince Maurice. Ramené en Angleterre, le comte d'Essex figura au parlement dans le parti de l'opposition, ce qui le fit mal recevoir de la cour. Alors il s'attacha davantage au service étranger. Il commanda en 1624 un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies; et quoique les

corps anglais auxiliaires n'eussent pas dans cette campagne l'occasion de se signaler par des exploits brillants, le comte d'Essex acquit l'expérience du service, et se fit distinguer. Quand Charles I^{er} parvint au trône, le comte d'Essex fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Il fit en 1623 une autre campagne dans les Pays-Bas, et, peu de temps après, se maria pour la seconde fois. Mais il était en quelque sorte écrit qu'il ne connaîtrait de l'hyménée que les désagréments. La mauvaise conduite de sa femme le força, au bout de deux ans, de recourir au divorce. On peut croire que, rebuté des vaines tentatives qu'il fit pour goûter les douceurs de la vie domestique, le comte d'Essex saisit avec avidité l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à se rendre populaire, et à capter l'attachement des officiers de l'armée et des ministres puritains. Cela n'empêcha pourtant pas Charles I^{er} de l'employer dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement naval qui eut lieu en 1635, et quatre ans après dans la campagne contre les Ecosais. Il soutint l'honneur et la dignité des armes du roi; et néanmoins, quand ses services furent devenus inutiles, on le remercia avec une froideur qui ne put que choquer un homme aussi fier. Il éprouva encore quelques désagréments qui ne l'empêchèrent cependant pas de rester fidèle au roi. Il signa en 1640, avec onze autres pairs, une pétition pour prier ce prince de terminer sans effusion de sang les disputes qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après il fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecosais, et quand, à l'ouverture du long parlement, Charles I^{er} reconnut la nécessité de se rendre populaire, il admit Essex dans son conseil, et le nomma ensuite grand chambellan. Cependant il ne voulut pas céder aux exhortations de ses amis les plus sages, qui l'engageaient à nommer Essex général de son armée, comme le plus sûr moyen de la conserver. Il paraît que la rudesse de ses manières avait déplu à ce monarque, qui ne se servait de lui que par nécessité; aussi quand il partit pour l'Ecosse, il le nomma lieutenant général de ses forces au sud de la Trent. Une autre marque de confiance non moins honorable lui fut donnée par les pairs, qui, s'étant ajournés pour un certain temps, le choisirent pour président d'un comité permanent. Quand Charles I^{er} revint d'Ecosse, et que les rassemblements d'une populace turbulente firent craindre pour le roi et pour le parlement, la chambre des communes demanda qu'une garde fût formée dans la cité, et que l'on en donnât le commandement à Essex, dont la fidélité envers le roi et l'Etat était généralement reconnue. Charles ne jugea pas convenable d'accepter cette proposition; il quitta ensuite Londres, et donna ordre à Essex de le suivre. Celui-ci refusa, alléguant son devoir qui le retenait à la chambre des pairs, et perdit toutes ses

places à la cour. Circonvenu par des hommes artificieux, il consentit, au mois de juillet 1642, à se charger du fardeau de commander l'armée levée pour la sûreté du roi et la défense des deux chambres du parlement, qui l'en remercièrent en jurant de vivre et de mourir pour lui. Quelques auteurs ont pensé qu'il n'accepta le généralat de l'armée parlementaire que dans l'espoir de mettre une prompte fin aux troubles ; mais il ne tarda pas à être déçu : car le roi rassembla aussi une armée, et fut si offensé de sa conduite, qu'il le fit déclarer traître, et ne voulut pas entendre à des propositions de paix, parce qu'elles venaient de lui. Il combattit le roi en personne à Edgehill, le 23 août 1642, affaire dans laquelle chaque parti s'attribua la victoire. Essex n'en reçut pas moins les remerciements du parlement, avec une gratification de 5,000 livres sterling. L'année suivante il prit Reading. Une maladie qui se mit ensuite dans son armée l'empêcha de rien entreprendre d'important, ce qui irrita si fort les meneurs du parlement, qu'il fut question de le destituer. Instruit de toutes ces menées, il en marqua hautement son mécontentement ; et sans une certaine faiblesse de volonté qu'il avait de commun avec le roi, et qui les empêcha l'un et l'autre de mettre par un accommodement un terme aux malheurs de la guerre, on a de fortes raisons de croire qu'ils eussent pu parvenir à ce but si désirable. Renforcé par de nouvelles troupes, il fit lever le siège de Gloucester, surprit Cirencester, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi la bataille de Hewbery, le 25 septembre 1645. Il y montra beaucoup de valeur ; l'avantage y fut balancé, mais cependant Essex vint à bout de couvrir Londres. Il fut complimenté par le parlement, et cependant il essaya beaucoup de désagréments de cette assemblée, qui contrôlait sans cesse ses mesures, ou lui en indiquait qu'il n'approuvait pas. Après beaucoup de marches qui n'eurent pas de résultat, il se laissa persuader d'aller dans le Cornouailles, où on lui avait assuré qu'il trouverait un grand nombre de partisans. Le roi l'y suivit et le serra de telle manière qu'il n'avait plus la liberté d'agir et commençait à souffrir du manque de vivres. Dans cet état de choses, Charles écrivit à Essex pour lui proposer un traité ; celui-ci répondit qu'il ne pouvait rien accepter, puisqu'il n'était pas le maître. Quelques corps de troupes l'abandonnèrent, et il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plymouth, d'où il gagna Londres par mer. On le reçut dans la capitale avec beaucoup de marques de respect et d'estime, mais il en éprouva peu de satisfaction. Il se montra encore une fois à l'armée ; une maladie le força d'en quitter le commandement. A son retour à Londres, il trouva les affaires dans une confusion extrême, et tint chez lui un conseil dans lequel il fut mis en délibération d'attaquer Cromwell en plein parlement comme un incendiaire. Cela n'eut pas d'autre suite que d'augmenter la

haine de Cromwell contre lui. Enfin, l'ordonnance de *Self denying*, ou de renoncement à soi-même, qui excluait les membres du parlement de toutes sortes de charges, lui fit perdre le commandement en 1645. Il résigna sa commission avec des marques visibles de plaisir. Le parlement, qui ne voulait pas être entièrement privé d'un homme comme lui, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'on lui accorderait 10,000 livres par an pour soutenir sa nouvelle dignité. Une mort soudaine ne permit pas au comte d'Essex de jouir de ces honneurs. On supposa qu'il avait, comme son aïeul, perdu la vie par le poison. Il expira le 14 septembre 1646. Le parlement lui décerna des funérailles publiques : elles eurent lieu le mois suivant, avec la plus grande magnificence, dans l'abbaye de Westminster. Le trait le plus frappant de son caractère fut un manque de fermeté, dû probablement aux circonstances extraordinaires dans lesquelles les hommes publics se trouvaient alors placés. Des affronts qu'il avait reçus à la cour le décidèrent à suivre la marche de ceux qui voulaient aller bien plus loin qu'il ne croyait. Il porta ses armes contre son souverain, et pourtant il chercha à maintenir la balance entre les différents partis : ce qui les mécontenta tous. Malgré les fautes du comte d'Essex, Hume et d'autres historiens, peu favorables à la cause des républicains, ont regardé sa mort comme un grand malheur pour l'Angleterre. Intimement convaincu, dit cet historien, des excès auxquels il s'était déjà livré et des fatales conséquences que l'on avait à redouter, il avait résolu d'amener les deux partis à faire la paix, et de remédier, autant qu'il serait en son pouvoir, à tous les maux auxquels il avait tant contribué, plutôt par erreur que par mauvaise intention. Sa mort affaiblit considérablement dans les communes le parti presbytérien ou modéré, et les faibles restes d'autorité dont jouissait encore la chambre des pairs furent totalement anéantis. En lui s'éteignit l'ancienne famille de Devereux. E—s.

ESSEX. Voyez CAPEL et CROMWELL.

ESSEX (JACQUES), architecte anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né à Cambridge vers 1725, était fils d'un charpentier, et s'est distingué par ses succès dans l'imitation de l'architecture gothique. C'est lui qui traça et dirigea les réparations et les embellissements de ce genre de la chapelle du collège du roi à Cambridge, des églises d'Ely et de Lincoln, de plusieurs collèges de Cambridge, de la tour du collège de Winchester, etc. On a de lui quelques écrits : 1° *Remarques sur l'antiquité des différentes méthodes de bâtir en briques et en pierre, en Angleterre* (Archæologia, t. 4, p. 73) ; 2° *Sur l'origine et l'antiquité des églises circulaires, et en particulier de l'église ronde de Cambridge* (t. 6, p. 165). Essex y combat l'opinion que ces églises avaient été bâties par des juifs pour leurs synagogues, et pense que c'est l'ouvrage des chevaliers du Temple, qui

les firent construire à l'imitation du St-Sépulchre de Jérusalem; 3^e sur l'Abbaye et le Pont de Croyland (*Bibliotheca topographica britannica*, n^o 12). Il a aussi laissé des dessins dont quelques-uns ont été gravés. Il est mort le 14 septembre 1784. X-s.

ESSLAIR (FERDINAND), un des plus célèbres comédiens allemands, naquit en 1772 à Essek, d'une famille noble, les Khevenhuller. Il débuta à Inspruck, à 25 ans, d'une manière assez distinguée pour s'attirer l'amitié du grand acteur Schopf; d'Inspruck il alla successivement à Passau, à Prague, à Nuremberg (1793). Marié à une femme qui n'appartenait pas au théâtre, sans fortune, et n'ayant que d'assez faibles émoluments, il se trouva souvent réduit à une rude misère. Son séjour à Augsbourg ne fut pas beaucoup plus heureux; il se dirigea sur Hanau; là, il perdit sa femme (1806) et épousa une actrice connue de cette ville, Elise Muller, et fit avec elle des tournées artistiques à Stuttgart, Manheim et Francfort, et enfin à Carlsruhe. Pendant cette période de son existence il fut assez heureux; en 1814, le roi de Wurtemberg, Frédéric I^{er}, nourri dans les idées françaises et ami des lettres et des arts, lui assura une position stable en le nommant directeur de son théâtre de Stuttgart; en 1818, Esslair passa au même titre en Bavière pour le théâtre de la cour à Munich. Dans cet intervalle, après avoir répudié Elise Muller, il avait épousé une artiste assez obscure, mademoiselle Ettmayer; toujours en proie au besoin, malgré les diverses pensions qu'il recevait, il se vit bientôt contraint de recommencer sa course errante à travers toutes les villes de l'Allemagne, accueilli partout avec le plus vif enthousiasme; par un singulier hasard de la destinée, il mourut dans un de ses voyages à Inspruck, qui avait vu ses débuts, le 10 novembre 1840. Sa vie peut se résumer en deux mots : *désordre et génie*; c'est un exemple de cette existence irrégulière, assez fréquente chez les artistes et les écrivains, mais qui heureusement, quoi qu'en dise la médiocrité envieuse et jalouse, ne peut suffire pour qu'on formule un arrêt de condamnation contre le talent. « Esslair, dit le *Lexicon de la conversation*, auquel nous avons emprunté la plupart de ces détails, Esslair fut le dernier des héros de théâtre. Sa taille noble et élevée, son organe sonore et souple, qui se prêtait à toutes les nuances du sentiment; son œil vif, sa mimique expressive, son imagination, sa vive sensibilité, sa déclamation parfaite, la manière tout à fait originale, tenant bien moins de l'étude que du génie même de l'art, dont il créait ses rôles, le rendaient éminemment propre aux grands emplois de la tragédie; il en est pourtant dans lesquels il ne répondait pas aux justes exigences de la critique. Elle lui reprochait aussi d'abaisser parfois les héros, le Wallenstein de Schiller, par exemple, dans une sphère beaucoup trop bourgeoise. En revanche, Tieck proclame que personne ne l'a égalé ni ne l'égala dans le drame réel, surtout dans les rôles

du théâtre d'Iffland, où il atteignait les dernières limites de l'art du comédien. » A. F—L—T.

EST. Voyez ESTE.

ESTAÇO (ACHILLE). Tel est le véritable nom d'un savant portugais que l'on a quelquefois, par erreur, appelé *Statio*, et qui est plus généralement connu sous le nom latin d'*Achilles Staius*. Il naquit le 15 juin 1524, à Vidigueira. Son père, chevalier de l'ordre du Christ et gouverneur du château de Outam, s'était couvert de gloire dans les guerres d'Asie, et il voulait que son fils héritât de ses inclinations belliqueuses; ce fut même pour exciter son émulation et lui rappeler sans cesse les exploits d'un héros, qu'il lui donna le nom d'*Achille*. Mais le jeune Estaço était entraîné vers la littérature par un penchant invincible; d'ailleurs, la délicatesse de sa santé ne lui permettait pas de suivre la carrière militaire, et il fut forcé de quitter les Indes, où il faisait, sous les yeux de son père, l'apprentissage des armes, et de revenir en Portugal. Après avoir étudié à Evora, sous le savant Resende, il entreprit, pour augmenter et perfectionner ses connaissances, le voyage de Louvain. Il n'y resta pas longtemps. La guerre que les Français faisaient dans cette partie de la Flandre lui ôta le repos qu'exigeaient ses études littéraires, et il vint le chercher à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage. C'était un recueil de vers latins, où l'on dut admirer un excellent ton de style et une grande pureté de morale. En voici le titre : *Sylva aliquot, una cum duobus hymnis Callimachi eodem carminis genere redditus*, Paris, 1549, in-4^e. Il y a une réimpression de 1555, avec quelques additions. Cette version de deux hymnes de Callimaque paraît avoir échappé aux recherches de Fabricius et du nouvel éditeur de sa *Bibliothèque grecque*. Après avoir passé quelques années à Paris, occupé de travaux d'érudition, Estaço retourna à Louvain. Les ouvrages qu'il publia dans cette ville prouvent le bon emploi qu'il y faisait de son temps. De là il se rendit à Rome, où il obtint une chaire au collège de la *Sapience*. Bientôt après, le cardinal Sforza le choisit pour son bibliothécaire, et le pape Pie IV lui donna l'importante place de secrétaire du concile de Trente. Il fut, sous Pie V, nommé secrétaire pour les lettres latines que les papes écrivent aux princes. Sa fortune eût été encore plus brillante, s'il avait eu plus d'ambition; mais, après la mort de Pie V, qu'il avait très-vivement ressentie, il voulut, dans une retraite honorable, ne vivre plus que pour lui et pour les lettres. Ce fut en vain que le roi dom Sébastien lui offrit la place d'historiographe latin de Portugal et de garde des archives royales; que le cardinal-roi dom Henri désira l'avoir pour secrétaire : Estaço préféra à ces emplois brillants la société de ses livres et celle de quelques amis savants et vertueux. Il mourut à Rome, le 28 septembre 1581, à l'âge de 57 ans. Par son testament, il demanda à être enterré avec

l'habit de l'ordre de St-Dominique, dans l'église des Oratoriens de Rome, et, ce qui est plus raisonnable, il leur légua sa riche bibliothèque; elle fut très-utile au cardinal Baronius, qui, dans ses *Annales* et dans son *Martyrologe*, remercie plus d'une fois Estação de cet inestimable présent. On peut consulter les bibliographies espagnoles et portugaises qui ont donné la liste exacte de tous les ouvrages d'Estação; nous n'en indiquerons ici qu'un petit nombre : 1^o *Commentaire latin sur Cicéron, De futo*, Louvain, 1551 et 1555; 2^o sur les *Topiques de Cicéron*, ibid., 1552 et 1555. Ce livre est dédié au célèbre historien portugais Jean de Barros. 3^o *Commentaires latins sur l'Art poétique d'Horace*, Anvers, 1555; 4^o *Observationes difficultum aliquot locorum*, Louvain, 1552. Ces observations ont reparu dans le tome 2 du *Thesaurus criticus* de Gruter. 5^o *Commentaire latin sur le traité de Suétone De claris grammaticis*, à la suite du Suétone de Pulmann, Anvers, 1574. La 1^{re} édition est de Rome, 1565; la 2^e de Paris, 1567. Ce commentaire a été loué par Casaubon; il dit qu'Estação, par ce travail, a bien mérité de Suétone. 6^o *Notes latines sur Catulle*, Venise, chez Paul Manuce, 1566. M. Doering, dans la préface de son Catulle, vante l'érudition qu'Estação a répandue dans ces notes; elles ont été réimprimées dans le Catulle de Morel et celui de Grævius. 7^o *Notes latines sur Tibulle*, imprimées de même chez Paul Manuce, en 1567, et de même réimprimées dans les Tibulle variorum de Morel et de Grævius. Estação avait eu les variantes de plusieurs manuscrits, et son travail est fort digne d'estime. 8^o *Traductions latines de différents ouvrages de St-Chrysostome, de St-Grégoire de Nysse, de St-Athanase, etc.*, à Rome, sous différentes dates; 9^o *Illustrium virorum ut extant in Urbe expressi vultus*, Rome, 1569, in-fol. C'est un recueil de portraits, une iconographie antique; l'épître dédicatoire et la préface sont d'Estação. On confond quelquefois cette collection avec celle d'Orsini, qui parut l'année suivante, dans la même ville et du même format. Il y a dans l'une et dans l'autre beaucoup de planches pareilles; l'imprimeur est le même, et c'est un Franc-Comtois, nommé Lafrérie, qui a, pour l'une et pour l'autre, dirigé le tirage des gravures. La collection de 1570 peut être regardée comme une 2^e édition de celle de 1569. Tous les ouvrages d'Estação n'ont pas été imprimés. Il laissa en manuscrit beaucoup de poésies portugaises, entre autres une traduction des psaumes, des remarques latines sur la *Poétique* d'Aristote, sur Virgile, sur les odes d'Horace; la Vie de son père, écrite en latin, et plusieurs petits traités. Selon le témoignage de Barbosa, qui écrivait vers le milieu du dernier siècle, les manuscrits d'Estação étaient conservés à Rome dans la bibliothèque des Oratoriens et dans celle des Augustins. Il est probable qu'ils y sont encore, et à peu près sûr qu'ils ne seront jamais imprimés. La critique et la philologie ont fait de trop grands progrès

pour que la publication des manuscrits d'Estação doive aujourd'hui être désirée et puisse être fort utile. B—ss.

ESTAÇO (BALTHAZAR) était de la même famille qu'Achille Estação. Il naquit à Evora, en 1570, et fut chanoine pénitencier de la cathédrale de Viseu. Un recueil de *Sonnets, Chansons, Eglogues et autres vers* (Coimbre, 1604), lui a valu une place obscure sur le Parnasse portugais. — Gaspar Estação, son frère, étudia particulièrement les généalogies des familles nobles et les antiquités du Portugal. Il publia le résultat de ses laborieuses recherches dans un livre intitulé : *Varias antiquidades de Portugal*, Lisbonne, 1625, in-fol. A la fin de cet ouvrage, qui mérite d'être recherché, l'on trouve un traité sur la généalogie des Estação d'Evora, et, ce qui est un peu plus curieux, sur l'origine des armoiries. — Manuel Estação, frère des précédents, se fit Augustin, et fut un célèbre prédicateur. Il mourut le 7 juin 1638, laissant des manuscrits que les Augustins de Lisbonne conservent précieusement, et qui ne peuvent guère être précieux que pour des Augustins : ce sont des sermons et une histoire des couvents que la congrégation a dans les Indes. B—ss.

ESTAING ou ESTEING, maison noble et ancienne du Rouergue, nommée de Stagno dans des actes du 10^e siècle. Les chroniqueurs qui ont rendu ce mot en français par de l'Estang, n'ont pas peu contribué à augmenter l'embarras de ceux qui se sont occupés de la généalogie de cette illustre famille. — D'ESTAING (Dieu-Donné), qualifié ancien chevalier, sauva le roi Philippe-Auguste d'un péril imminent à la bataille de Bouvines, en 1214, et en fut récompensé par la permission de placer dans son écu les armes de France avec un chef d'or pour brisure. — D'ESTAING (François), né le 6 janvier 1462, commença ses études à Lyon, et les termina sous les plus habiles professeurs de l'Italie; il reçut le grade de docteur en droit à Padoue, en 1488; embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de l'église de Lyon, et fut chargé de différentes missions dont il s'acquitta avec succès. Nommé à l'évêché de Rhodéz en 1501, il se retira peu de temps après dans son diocèse, et partagea ses moments entre les soins de l'administration et la culture des lettres. C'était un prélat fort instruit. Symphorien Champier lui dédia, en 1507, son *Histoire des Papes français*, et il lui exprime, dans l'épître préliminaire, sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus. L'évêque de Rhodéz était très-charitable, il distribuait chaque année aux pauvres la plus grande partie de ses revenus. Il fit construire à ses frais la tour de sa cathédrale, institua, avec l'appui du St-Siège, la fête de l'Ange-Gardien, et mourut en réputation de sainteté le 1^{er} novembre 1529. On voyait son épitaphe dans sa cathédrale. Le P. Hilarion de Coste a inséré la Vie de François d'Estaing dans ses *Eloges des hommes illustres*. La Vie de ce prélat a encore été écrite en français par le

P. Lebeau, jésuite, Clermont, 1555, in-4°, et en latin par Laccarry, ibid., 1660, in-8° (1). W-s.

ESTAING (JOACHIM D'), abbé d'Issoire, nommé évêque de Clermont en 1614, mort en 1650, a publié deux *Recueils de statuts synodaux*, le 1^{er} en 1620, et le 2^e en 1647, in-8°.—D'ESTAING (Louis), frère du précédent, chanoine de Lyon, aumônier de la reine Anne d'Autriche, succéda à Joachim dans l'évêché de Clermont, et mourut en 1664. Il donna une nouvelle édition des *Statuts synodaux* du diocèse, avec des corrections et des additions, Clermont, 1655, in-8°.—ESTAING (Joachim, comte d'), né vers 1617, fut également distingué par ses talents militaires et par les agréments de son esprit. Après qu'il se fut retiré du service, il employa ses loisirs à composer l'*Histoire généalogique* de sa maison. Les copies du manuscrit se multiplièrent; et en rendant justice à l'érudition qu'il avait montrée dans cet ouvrage, on trouva qu'il revenait trop souvent sur le bonheur qu'avait eu l'un de ses ancêtres de sauver Philippe-Auguste à Bouvines. C'est à quoi Boileau fait allusion dans ces vers de la satire sur la noblesse :

Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer son nom,
Ait de trois fleurs de lis doté son écusson :
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ?

Cette satire, comme on sait, parut en 1665, le comte d'Estaing mourut en 1688, et on doit remarquer pour son honneur, et comme une preuve de son mérite personnel, qu'il ne se plaignit jamais de la liberté dont Boileau avait usé à son égard. On attribue au comte d'Estaing : *Dissertation sur la noblesse d'extraction et sur l'origine des fiefs, des surnoms et des armoiries*, Paris, 1690, in-8°. Cette pièce, dit l'abbé Lenglet, est curieuse et rare. W-s.

ESTAING (CHARLES-HECTOR, comte d'), de la même famille que les précédents, naquit au château de Ravel en Auvergne, en 1729. Il commença sa carrière militaire par le grade de colonel dans un régiment d'infanterie, devint bientôt brigadier des armées du roi, et alla servir en cette qualité dans les grandes Indes, sous le comte de Lally. La fortune ne favorisa pas l'expédition dont il fit partie; il fut pris en 1759, au siège de Madras. Les Anglais lui ayant rendu la liberté sur parole, il oublia l'engagement auquel il s'était soumis, se mit à la tête d'un parti de Français et fit beaucoup de mal au commerce britannique dans ces parages; mais il eut la maladresse de s'y laisser prendre une seconde fois. Les vainqueurs crurent pouvoir alors le traiter avec sévérité; ils l'envoyèrent en Angleterre, où il fut jeté dans les cachots de Portsmouth. Revenu enfin dans sa patrie, il

voua une haine éternelle aux Anglais, dont sa conduite peu loyale avait cependant provoqué le traitement sous lequel il avait gémi. A la paix de 1765, il fut fait lieutenant général des armées navales, on ne sait pas trop sur quel fondement, puisque sa jeunesse avait été employée tout entière au service de terre. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'il n'eut jamais l'estime des officiers de la marine royale; la marine seule du commerce lui fut dévouée, et peut-être que cette dangereuse faveur, en opposition avec l'opinion qui s'était formée contre lui parmi les siens, ne contribua pas peu à la conduite qu'il tint depuis. En 1778 le comte d'Estaing, élevé au grade de vice-amiral, fut envoyé avec douze vaisseaux de ligne pour agir en faveur de l'indépendance américaine. Il partit de Toulon le 15 avril; les vents contraires lui firent éprouver des retards. L'amiral Howe, qui était dans la Delaware avec une escadre beaucoup plus faible, eut le temps de rembarquer l'armée anglaise et de revenir à New-York; en sorte que lorsque d'Estaing arriva à l'embouchure de cette rivière, il y avait huit jours que l'amiral anglais en était parti. Ce fut alors qu'il chercha à reprendre quelques postes sur l'ennemi. Lorsqu'il parut devant Rhode-Island, Howe, renforcé par quelques vaisseaux de l'escadre de Byron, se présenta pour le combattre : à l'instant où les deux escadres s'étaient jointes, une horrible tempête vint les séparer. L'amiral français ayant eu son vaisseau (*le Languedoc*) démâté et rasé comme un ponton, fut atteint et obligé de combattre plusieurs vaisseaux ennemis, dont il vint à bout de se dégager par son courage et sa présence d'esprit. Ayant réuni tous ses vaisseaux à Boston, où il les répara, il apprit que l'amiral Hotham et le général Graunt étaient partis le 2 novembre de Sandy-Hook avec 5 vaisseaux de ligne, et un convoi portant 5,000 hommes de débarquement. D'Estaing, ayant mis à la voile pour atteindre cette flotte, ne put prévenir son arrivée aux Antilles, trouva les Anglais débarqués à Ste-Lucie, et 7 vaisseaux de ligne (deux autres les ayant joints) embossés dans le grand cul-de-sac de l'île, tout près de terre (le gisement de la côte leur ayant permis cette position), et tous leurs canons du revers de l'embossage en batterie à terre. Le vaisseau amiral et un autre seulement parvinrent à mouiller à l'entrée de la baie; mais ils ne purent soutenir le feu de l'ennemi et furent contraints d'arriver. Le général ayant rassemblé 5 ou 6,000 hommes des troupes qui étaient à la Martinique ou à la Guadeloupe, vint attaquer les ennemis par terre; mais comme ils avaient pris position sur les mornes, il ne put les y forcer, et fut obligé de rentrer dans les ports de la Martinique pour y attendre les renforts que lui amenaient de Grace et Lamotte-Piquet; à leur arrivée, il reprit la mer avec 25 vaisseaux de ligne, dont 5 de 50, s'empara de l'île St-Vincent, et débarqua à la Grenade, qu'il prit d'assaut, marchant lui-même à la tête d'une des colonnes de sa petite

(1) Récemment M. Bion de Marlavagne a donné : *Histoire du bienheureux P. d'Estaing, évêque et comte de Rhodéz, Rhodéz, 1839, in-12.*

armée. A peine le pavillon français fut-il arboré sur ces forts que l'amiral Byron, avec 21 vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre, se présenta pour secourir ou reprendre l'île. D'Estaing appareilla sur-le-champ et attaque l'ennemi avec 17 vaisseaux, de Grace, qui commandait une des trois divisions de l'escadre, étant resté dans la rade sous prétexte de manque de vent. Byron fut complètement battu; et il ne fut pas poursuivi parce qu'étant tombé beaucoup sous le vent pour se réfugier à la Jamaïque, d'Estaing n'eût pu remonter aux îles du Vent qu'après un laps de temps considérable, ce qui aurait retardé l'expédition qu'il projetait sur les côtes méridionales des États-Unis. Il fit dans ces diverses expéditions des prises considérables. Le comte d'Estaing revint en France en 1780. En 1781 il eut encore le commandement d'une flotte, qu'il ramena de Cadix à Brest. En 1783, il était à Cadix à la tête des flottes combinées de France et d'Espagne, prêt à partir pour une expédition, lorsque la paix le fit revenir à la cour, où les orages précurseurs de la révolution commençaient à se former. Appelé à l'assemblée des notables, comblé des grâces et des bienfaits du gouvernement, il se jeta dans le parti qui devait le renverser, et ne fut cependant pas député aux États généraux. Malgré la faveur populaire dont il jouissait, n'ayant pas assez d'ascendant sur la noblesse pour se faire élire, il devint seulement commandant de la garde nationale de Versailles, où régnait alors assez généralement un esprit très-révolutionnaire. Dès le mois de septembre, il crut devoir donner par écrit des conseils à la reine, l'inviter à se montrer plus populaire, et à détourner le roi du projet qu'on lui supposait de s'éloigner de sa résidence. Dans les funestes journées des 5 et 6 octobre, il ne donna aucun ordre à la garde nationale qu'il commandait, et laissa agir la populace de Versailles. Après ces événements, le comte d'Estaing ne resta point à Versailles dans la nullité la plus parfaite, comme l'ont imprimé quelques biographes : il vint à Paris et s'enrôla dans la garde nationale de cette ville, où le rédacteur de cet article l'a vu servir sous l'uniforme de simple grenadier. Lors du voyage de Varennes, il protesta de son dévouement à l'assemblée, qui ne lui demandait rien; et il ne fut pas question de lui dans les journées des 20 juin et 10 août 1792; il eut soin de se tenir à l'abri de l'orage, tant qu'il lui fut possible de s'y soustraire; mais il ne put échapper à la loi des suspects, et l'on peut dire que si ce décret eût pu être susceptible de quelque application juste, c'est peut-être sur le comte d'Estaing qu'il devait porter. Il s'était fait patriote par calcul, sans cesser d'être courtisan par habitude. Ce fut ainsi qu'il voulut encenser le pouvoir des républicains; mais ceux-ci étaient rarement dupes de pareilles manières; ils enfermèrent le comte d'Estaing dans la prison de *Ste-Pélagie*, d'où ils le firent conduire au tribunal révolutionnaire pour déposer comme témoin dans

le procès de la reine : il déclara n'avoir rien à dire contre cette malheureuse princesse; mais il ajouta qu'il avait personnellement à s'en plaindre, et s'expliqua d'une manière équivoque sur sa conduite pendant la révolution. Un journaliste qui prenait des notes sur cette odieuse affaire crut devoir, par égard pour le beau nom que portait le témoin, adoucir un peu la dureté de sa déposition; le comte d'Estaing réclama vivement contre cette officieuse infidélité, et fit afficher au coin des rues sa déposition, telle qu'il affirmait l'avoir faite. On prétend même qu'il affecta de la rendre plus défavorable à l'illustre victime, à qui il avait, dit-on, les plus grandes obligations; mais rien de tout cela ne put le sauver. Le comte d'Estaing fut traîné lui-même au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 avril 1794. Il était âgé de 63 ans, et avait été nommé amiral en 1792 par la protection du député Rouyer, qui avait encore beaucoup d'influence dans le ministère de la marine (1). B—v.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord mademoiselle d'Heilly, fille d'Antoine, seigneur de Meudon, naquit vers l'an 1508. D'abord fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, elle suivit cette princesse, à laquelle le roi avait donné la régence pendant sa captivité, et alla avec elle au-devant du monarque, lorsqu'il revint en France après la conclusion du traité de Madrid. François vit pour la première fois mademoiselle d'Heilly à Bayonne; elle avait dix-huit ans. Le roi fut si frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en devint éperdument amoureux et lui sacrifia la comtesse de Châteaubriant, qu'il avait tendrement aimée. La beauté n'était pas le seul avantage que possédât mademoiselle d'Heilly : son esprit solide et brillant à la fois assura son empire sur le cœur du roi et le rendit durable. Sensible aux beautés des arts et au mérite des lettres, elle les protégea, et mérita le titre de *Mécène des beaux-esprits* et l'éloge qu'on lui donna d'être *la plus belle des savantes et la plus savante des belles*. Afin de donner un rang à sa maîtresse, le roi lui fit épouser Jean de Brosse, dont le père avait suivi le parti du duc de Bourbon. En faveur de ce mariage, François I^{er} fit rendre à Jean de Brosse les biens de sa maison qui étaient confisqués, le fit chevalier de l'Ordre, gouverneur de Bretagne, et lui donna le duché d'Estampes. Aimée du plus grand roi qu'eût alors l'Europe, dépositaire de toutes les grâces, la duchesse se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Ses trois frères obtinrent des évêchés, deux

(1) Le comte d'Estaing s'est occupé de littérature. Il a laissé des poésies et quelques ouvrages relatifs à la marine. On a de lui : 1^o *Le Plaisir*, poème sans valeur, Paris, 1755, in-8^o et in-12; 2^o édition, Paris, 1796, in-18. La première édition était anonyme. 2^o *Signaux sans place fixe*, vocabulaire des termes de marine et de ceux qui sont les plus usités dans la langue française, Paris, 1778, in-8^o. 3^o *Aperçu hasardé sur l'exportation dans les colonies*, 1790, in-8^o. Cet ouvrage a été dédié par l'auteur à Franklin. 4^o *Les Thermopyles*, tragédie de circonstance en cinq actes et en vers, Paris, 1791, in-8^o. E. D—s.

de ses sœurs de riches abbayes, et les autres s'allièrent aux plus grandes maisons du royaume. Tant de bonheur fut troublé par la jalousie que conçut la duchesse d'Estampes contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, qui, de son côté, la haïssait. La haine réciproque des deux rivales éclatait en toute occasion et partagea bientôt toute la cour. Cette mésintelligence porta la désunion jusque dans la famille royale. La duchesse forma un parti en faveur du duc d'Orléans, jeune prince dont la valeur brillante retraçait déjà celle de François I^{er}. Diane, qu'on appelait alors la *grande sénéchale*, se mit à la tête de celui du Dauphin. Ces dissensions eurent les suites les plus funestes; car la duchesse, sans consulter les intérêts de l'Etat, et dans la crainte que le Dauphin ne l'emportât sur le duc d'Orléans, s'opposa autant qu'il lui fut possible aux progrès de ce prince contre les armées de Charles-Quint. Lorsqu'en 1540 ce monarque traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et se confia avec une noble franchise à la loyauté de François I^{er}, la duchesse d'Estampes conseilla au roi de se rendre maître de la personne de l'empereur. Le roi, trop généreux pour suivre un pareil avis, se contenta de dire à ce prince en lui présentant la duchesse : « Mon frère, voici une belle dame qui me consille d'anéantir à Paris l'ouvrage de Madrid. » On prétend que Charles répondit froidement : « Si le conseil est bon, il faut le suivre. » Cependant, alarmé du péril où il se trouvait, l'empereur chercha à gagner la favorite; quelques auteurs prétendent qu'il y parvint en lui faisant accepter un très-beau diamant qu'il laissa tomber exprès, et qu'elle s'empressa de ramasser pour le lui rendre. Ce fait n'est guère probable. Comment croire que le plaisir de posséder un diamant, quelque beau qu'il fût, pût avoir une grande influence sur une femme comme la duchesse d'Estampes, et dans sa situation? Sans connaître avec exactitude quels moyens employa l'empereur pour la gagner, il est certain qu'elle eut avec lui dans la suite des liaisons très-nuisibles aux intérêts de la France. Toujours guidée par sa haine pour Diane et par le désir de rabaisser le Dauphin, elle obligea, par ses intrigues, ce jeune prince à lever le siège de Perpignan; les ennemis, avertis par la duchesse des desseins du roi, jetèrent 10,000 hommes dans la place, et, par ce secours, la rendirent imprenable. Lorsqu'en 1544, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François I^{er} de concert, la duchesse fut encore accusée d'avoir livré le secret des opérations de la campagne à l'empereur. On lui impute également la prise d'Epernay, celle de Château-Thierry et les succès des Impériaux, dont l'approche porta l'effroi jusque dans les murs de Paris. Abusant de la passion du roi et de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, elle le déterminait à signer le traité de Crépy, si honteux pour la France que le Dauphin protesta contre ce traité quelques semaines après qu'il eut été signé. Ce

que la favorite redoutait depuis si longtemps arriva : François I^{er} mourut le 31 mars 1547. Le Dauphin lui succéda sous le nom de Henri II, et l'on peut dire que Diane de Poitiers monta sur le trône avec lui. La duchesse d'Estampes n'avait eu qu'un pouvoir contesté; Diane régna ouvertement. Toutes les créatures de la duchesse furent disgraciées ou exilées; mais, comme si le pouvoir de nuire à sa rivale lui en eût ôté tout à coup la volonté, Diane se contenta de lui faire donner l'ordre de se retirer dans ses terres, et la laissa jouir de tous ses biens. Après la mort du roi, la duchesse d'Estampes, qui avait toujours protégé la religion prétendue réformée, peut-être parce que Diane la persécutait, embrassa ouvertement le protestantisme; elle employa le revenu des grands biens qu'elle avait acquis pendant sa faveur, à lui faire des prosélytes et à secourir les pauvres protestants. Il est singulier que Théodore de Bèze, qui nomme toutes les personnes marquantes qui ont favorisé la réforme, ne parle point de madame d'Estampes; sans doute il a craint de nuire à sa secte en avouant une pareille protectrice. Cette favorite, à qui la postérité reprochera éternellement d'avoir trahi la confiance du roi, qui l'aima pendant plus de vingt années, mourut dans une telle obscurité qu'on sait à peine l'époque de sa mort : on croit qu'elle arriva vers l'an 1576. B—Y.

ESTAMPES (JACQUES D'), connu d'abord sous le nom de marquis de la Ferté-Imbaut, fut enseigne des gendarmes de Monsieur en 1610, et servit au siège de Juliers sous le maréchal de la Châtre. Sous-lieutenant dans le même corps, il attaqua les retranchements du pont de Cé en 1620. Maréchal de camp en 1621, il servit aux sièges de St-Jean-d'Angély, de Clairac et de Montauban. Il devint capitaine-lieutenant des gendarmes de Monsieur et premier chambellan de ce prince en 1626. Au combat de Veillane, en 1630, avec sa seule compagnie il chargea 3,000 hommes des ennemis, en tua 900, en prit 500 et quatorze drapeaux. Il combattit à Avain en 1633. Il commandait mille hommes de pied et trois mille chevaux-légers au siège de Corbie, qui se rendit le 10 novembre 1636. Il obtint un régiment de cavalerie de son nom à la formation de ces régiments. Ambassadeur en Angleterre en 1641, il y séjourna deux ans, empêcha l'embarquement de quatorze mille Irlandais levés par les Espagnols pour secourir Perpignan, leva pour le service du roi, tant en Angleterre qu'en Ecosse, 6,000 hommes qui passerent en France, et fut nommé, en 1643, colonel général des Ecossois. Il était conseiller d'Etat lorsqu'on le fit lieutenant général des armées. Il servit en Flandre avec distinction en 1646, 1647 et 1648 à la bataille de Lens. Maréchal de France en 1651, il fut nommé, la même année, conseiller d'honneur dans tous les parlements et cours souveraines du royaume, et chevalier des ordres du roi en 1661. Il mourut le 20 mai 1668, âgé de 78 ans. D. L. C.

ESTAMPES (CHARLES-LOUIS, marquis d'), né le 4 décembre 1734 à Paris, où il est mort le 5 mai 1815, a publié : *Poésies diverses extraites de mon portefeuille*, Paris, 1811-1815, deux parties in-8°. La première partie, qui a été publiée sans nom d'auteur, contient une imitation en vers libres des odes d'Anacréon. Z.

ESTAMPES VALENÇAY (ACHILLE d'), né à Tours en 1589, fut reçu chevalier de minorité dans l'ordre de Malte à l'âge de huit ans. Il se distingua sur les galères de l'ordre, et chercha ensuite les occasions de signaler son courage en France, en Italie et dans les Pays-Bas. Il se trouva au siège de Montauban avec ses quatre frères, et s'y fit remarquer par son intrépidité. Le roi Louis XIII lui donna une compagnie de cavalerie dans son régiment. Après la réduction de la Rochelle, il fut fait maréchal de camp, et fit en cette qualité la campagne de Piémont. La paix lui ayant permis de retourner à Malte, il fut nommé général des galères, s'empara de l'île de Ste-Maure, et donna dans cette circonstance des preuves extraordinaires de sa valeur. Il fut ensuite sollicité par le pape Urbain VIII de venir prendre le commandement des troupes dans la guerre qu'il soutenait contre le duc de Parme, fixa la victoire sous les drapeaux du St-Siège, et fut récompensé de ses services par le chapeau de cardinal, c'était en 1645. Le nouveau prélat ne montra pas moins de vigueur dans le conseil qu'il n'en avait fait voir à la tête des armées; il obligea l'ambassadeur d'Espagne à s'excuser des propos indiscrets qu'il avait tenus sur la personne du roi de France. Il mourut à Rome, le 16 juillet 1646. — ESTAMPES VALENÇAY (Léonor d'), frère du précédent, fit ses études au collège de Navarre, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé abbé de Bourgueil en Anjou, et l'un des députés du clergé de cette province aux états généraux de 1614. Il obtint l'évêché de Chartres en 1620, après la mort de Philippe Hurault; fut transféré à l'archevêché de Reims en 1641, et mourut à Paris, le 8 avril 1651, à 63 ans. Ste-Marthe parle avec éloge de ce prélat dans la *Gallia christiana*. Il avait la réputation d'un bon prédicateur; et il a composé quelques écrits, dont le plus remarquable est un poème latin à l'honneur de la Ste-Vierge, Paris, 1605, in-8°. Ce fut lui qui rédigea une partie des délibérations de l'assemblée du clergé tenue en 1625; il dressa la censure de l'*Admonitio ad regem* et des *Mysteria politica*, deux libelles qui venaient de paraître, renfermant plusieurs propositions injurieuses à la couronne de France (voy. EUDÉMON JEAN et KELLER). Elle fut imprimée en latin, en français et en italien, par ordre du clergé. Quelques évêques en blâmèrent cependant la rédaction, et en proposèrent une autre; mais celle d'Estampes fut maintenue par plusieurs arrêts du parlement. Ce prélat a publié un *Rituel* à l'usage du diocèse de Chartres, Paris, 1627, in-8°; les *Statuts synodaux* de Reims, 1645; des *Ordonnan-*

ces pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8°. W—s.

ESTAMPES-VALENÇAY (HENRI d'), neveu du précédent, né à Paris en 1603, reçu chevalier de minorité de l'ordre de Malte, obtint une galère à l'âge de vingt ans. Il commanda l'escadre qui formait le blocus de la Rochelle, sous les ordres du cardinal de Richelieu, et remporta plusieurs avantages sur les Anglais, qui tentèrent inutilement de jeter du secours dans cette place. De retour à Malte, il se signala dans plusieurs rencontres, notamment à la prise de Ste-Maure et de la Mahomette; il fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Rome, en 1652, et s'acquitta avec succès des négociations qui lui étaient confiées: il reçut en récompense plusieurs bénéfices, fut nommé grand prieur de Champagne, et, en 1670, grand prieur de France. Il se retira à Malte, sur l'invitation des principaux chevaliers, qui se proposaient de l'élire après la mort du grand-maître Cottoner; mais une maladie l'enleva, au mois d'avril 1678, dans la 75^e année de son âge. W—s.

ESTANCEL. Voyez STANSEL.

ESTAT (le baron d'), auteur dramatique, était fort jeune lorsqu'il fit jouer, en 1780, au théâtre Italien, la *Somnambule*, comédie en un acte et en vers. Cette comédie, dont le titre et les principales situations rappelaient la pièce de Pont-de-Weyle, fut assez froidement accueillie, et retirée par l'auteur après la troisième représentation. On lui attribuait alors généralement les *Deux Oncles*, comédie (de Forgeot) jouée deux mois auparavant (le 30 septembre) sur le même théâtre, et dans laquelle les connaisseurs avaient remarqué des détails piquants et plusieurs traits d'un excellent comique (voy. les *Mémoires secrets* de Bachaumont). C'est uniquement à cette prévention que d'Estat fut redevable de l'indulgence du public, qui ne se montre pas toujours si patient. Il avait alors en portefeuille une autre comédie, les *Aveux difficiles*, qu'il fit recevoir aux Italiens dès 1781. Vigée ayant, en 1783, fait jouer aux Français une pièce sous le même titre, d'Estat réclama la priorité, par une lettre insérée dans le *Journal de Paris* du 24 février. Sa comédie fut jouée avec succès le 18 mars suivant, et il resta prouvé que Vigée en avait eu connaissance; mais on reconnut en même temps que d'Estat avait pris l'idée de sa comédie dans l'*Amour usé* de Destouches. Ayant passé, peu de temps après, en Russie, d'Estat, attaché comme secrétaire au cabinet de l'impératrice Catherine, fut admis à jouer la comédie dans les appartements de cette souveraine. Il a composé pour le théâtre de l'Ermitage le *Jaloux de Valence*, proverbe dont plusieurs situations sont empruntées de l'*Ecole des femmes* et du *Barbier de Séville*; et le *Quiproquo*, farce assez gaie, mais dénuée de vraisemblance. Ces deux pièces sont imprimées dans le *Théâtre de l'Ermitage*. La *Somnambule* et les *Aveux difficiles* sont restés inédits. W—s.

ESTAVAYÉ (CUNON D'), prévôt de l'église cathédrale de Lausanne, au commencement du 13^e siècle, était aussi illustre par son savoir que par sa naissance. Ses ancêtres possédaient depuis deux siècles la ville et la seigneurie d'Estavayé, sur le lac de Neuchâtel. Ayant fait ses études à l'université de Paris, il fut, en 1180, fait chanoine de Lausanne, et vers l'an 1200, prévôt du chapitre, dignité qu'il occupa sous six évêques pendant près de cinquante ans. En 1235, il copia le *Cartulaire* de la cathédrale de Lausanne, et il le continua tant qu'il vécut. Il cite entre autres autorités un ancien calendrier de cette église, sur lequel se trouvaient les noms des évêques de Lausanne depuis l'origine de cette église. Il y a aussi inséré un grand nombre de chartes inédites données par les empereurs carlovingiens, par les rois de la Bourgogne transjurane, par les évêques de Lausanne et par les seigneurs du pays de Vaud. Watteville, dans son *Abrégé de l'histoire de la Suisse*, et Zurlauben, dans un *Mémoire* inséré dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 34, p. 158, ont fait connaître ce précieuse cartulaire, qui, écrit sur parchemin, se conserve en original dans les archives de la ville de Lausanne. Ces deux savants pensent qu'en le publiant on répandrait des lumières sur la géographie du moyen âge et sur l'histoire de la Bourgogne transjurane, royaume qui, formé en 888 des débris de l'empire carlovingien, devint dans la suite si puissant, qu'il comprenait la partie occidentale de la Suisse jusqu'à la Reuss, le Valais, la Savoie, le Dauphiné, la Provence, le Lyonnais, le comté de Bourgogne, la Bresse et le Bugey.

C. T—V.

ESTCOURT (RICHARD), acteur et auteur anglais, né vers 1688, à Tewksbury, dans le comté de Gloucester. Son goût pour le théâtre le porta à s'échapper de la maison paternelle, à l'âge de quinze ans, pour se joindre à une troupe de comédiens ambulants. Il débuta à Worcester, dans un rôle de femme, de peur d'être reconnu. Il le fut cependant, et fut ramené chez ses parents. Son père le conduisit alors lui-même à Londres, où il le plaça chez un apothicaire; mais :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Estcourt, entraîné par son inclination, passa en Irlande, obtint quelques succès sur divers théâtres, revint à Londres, et fut reçu à Drurylane, où il se fit de la réputation, surtout dans ce qu'on appelle la charge, le genre bouffon (mimicry). Son talent était un peu défiguré par la prétention qu'il avait d'ajouter son esprit à celui de ses rôles, prétention devenue malheureusement très-commune. Estcourt était dans le monde, au rapport de Steele, un homme aimable et divertissant, recherché dans les sociétés les plus brillantes, où on le dédommageait par de riches présents du temps qu'il passait à amuser les autres par ses bouffonneries. Le duc de Marlborough l'aimait

beaucoup. A l'époque où fut établi le fameux club du *Beef steak*, composé des hommes les plus distingués dans tous les genres, Estcourt en fut nommé le pourvoyeur, et il portait au cou un petit gril en or, comme marque distinctive de ses fonctions gastronomiques. Il mourut en 1715. On a de lui une comédie intitulée : *Le Bon Exemple*, 1706, in-4^e, et *Prunella*, intermède satirique sur les opéras italiens du temps de l'auteur, où l'on entendait, dans une même pièce, de l'anglais et de l'italien, suivant que l'acteur était italien ou anglais. On peut voir sur cet usage ridicule un des premiers numéros du *Spectateur*.

X—S.

ESTE, une des plus illustres maisons souveraines d'Italie. Nous rangerons sous ce nom la suite des seigneurs, marquis et ducs d'Este, de Ferrare et de Modène, depuis le 10^e siècle jusqu'à nos jours, de manière à donner une histoire abrégée, mais complète, des souverains de cette partie de l'Italie. Le savant Muratori, écartant les généalogies fabuleuses rapportées par le Tasse et l'Arioste, et celle qu'a développée J.-B. Pigna, historien de la maison d'Este, paraît avoir prouvé qu'il faut chercher l'origine de cette maison parmi les ducs et marquis qui gouvernèrent la Toscane pendant le règne des Carlovingiens. Guido et Lambert, fils d'Adalbert II (*voy.* ADALBERT), furent dépouillés de leurs grands fiefs par Hugues et Lothaire, rois d'Italie; mais Oberto I^{er}, qui paraît avoir été petit-fils de l'un ou de l'autre, trouva plus de faveur auprès de Bérenger II, auquel il était attaché en 951. Cependant il le quitta en 968 pour passer en Saxe, auprès d'Othon I^{er}, qui l'éleva à la dignité de comte du sacré palais. Oberto I^{er} posséda des fiefs en Toscane et dans la Lunigiane. Il revint les gouverner lorsque Othon fit la conquête de l'Italie. Il mourut vers l'an 972, laissant deux fils, Adalbert et Oberto II, dont le dernier est la tige de la maison d'Este.

S. S—1.

ESTE (OBERTO II). Il paraît avoir commencé en 972 à régner dans la Lunigiane et le comté d'Ober-tenga, en Toscane. Il portait, ainsi que son père, le titre de marquis, comme héritier des marquis de Toscane, mais sans posséder aucun marquisat. Il s'engagea, ainsi que ses deux fils Albert-Azzo et Hugues, dans le parti d'Arduin, roi de Lombardie. Henri II les fit prisonniers et les dépouilla de leurs fiefs; mais il les leur rendit vers l'an 1014, et les reçut de nouveau en grâce. — ESTE (ALBERT-AZZO I^{er}), fils d'Oberto II, régna, entre 1014 et 1050, dans les comtés d'Obertenga et de Lunigiane. Il avait été mis au ban de l'empire en 1014 par l'empereur Henri II; mais la même année il fut rétabli dans ses biens avec son père. Il chercha, en 1025, à s'opposer à l'élection de Conrad le Salique. — ALBERT-AZZO II succéda, vers l'an 1020, à son père et à Hugues, son oncle, qui était mort sans enfants. Par son adresse et ses talents, il s'insinua dans l'esprit de l'empereur Henri III,

et avec sa faveur, il s'éleva à une haute puissance. Les fiefs qu'il acquit ou qu'il recueillit par des héritages étaient Este, Rovigo, Montagnana, Casal Maggiore, Pontremoli et Obertenga. Henri III le nomma, en 1043, gouverneur ou comte de Milan, et lui fit épouser Cunégonde, fille de Guelfe II et sœur de Guelfe III, auquel le même Henri conféra, en 1047, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Guelfe III étant mort sans enfants, son héritage passa, en 1053, à Guelfe IV, fils d'Albert-Azzo II, d'Este et de Cunégonde. De ce Guelfe IV, investi, en 1071, du duché de Bavière, sont descendues les illustres maisons de Brunswick et de Hanovre, désignées longtemps par le nom d'Estense-Guelfes. Albert-Azzo, ayant perdu sa femme Cunégonde, épousa en secondes noces Garisende, fille d'Herbert, comte du Maine; et, en 1069, il recueillit aussi, par la mort d'Herbert, l'héritage de cette maison. Il se flattait d'établir en France une branche de la maison d'Este, comme il en avait établi une en Allemagne; mais Hugues, son troisième fils, auquel il céda le comté du Maine, et qui épousa, en 1077, la fille de Robert Guiscard, conquérant de l'Apulie, ne sut point se faire aimer ou respecter des peuples. Il vendit le comté du Maine au seigneur de la Flèche; il vendit aussi à son frère Foulque tous ses droits à l'héritage de son père, et il se retira en Bourgogne, où il mourut sans enfants. Albert-Azzo devait toute sa grandeur aux empereurs Henri III et Henri IV. Cependant il ne fut point fidèle au dernier: non-seulement il l'abandonna dans ses guerres avec l'Eglise, il se mit même à la tête de ses ennemis; son fils, Guelfe IV, duc de Bavière, se fit le chef des mécontents d'Allemagne, et son petit-fils, Guelfe V, épousa, en 1089, la fameuse comtesse Mathilde. Cependant, accablé par son grand âge, Albert-Azzo prit peu de part aux guerres civiles du commencement du 12^e siècle. Il mourut, à ce qu'on assure, seulement en 1117, âgé de plus de cent ans. Son second fils, Foulque, lui succéda dans ses États d'Italie. — ESTE (Foulque I^{er}, d'), second fils d'Albert-Azzo II et de Garisende, comtesse du Maine, régna de 1117 à 1153. Albert-Azzo avait donné à son fils aîné les biens de sa première femme, au troisième, l'héritage de la seconde; et il avait laissé à Foulque, le second, le patrimoine de ses pères. Mais l'aîné, Guelfe IV, duc de Bavière, réclama contre ce partage. Il entra en Italie avec une puissante armée, et il contraignit Foulque à lui assurer un tiers des revenus du pays qu'il possédait. Cependant il lui en laissa le gouvernement. Foulque mourut après l'année 1153. Il partagea son héritage entre ses fils, mais les autres étant morts sans enfants, Obizzo, le quatrième, recueillit de nouveau tout l'héritage de la maison d'Este. — ESTE (Obizzo, marquis d'), fils de Foulque I^{er}, régna de 1157 jusque vers la fin du 12^e siècle. Obizzo d'Este entra dans la ligue lombarde formée contre Frédéric Barberousse, et il fut ensuite compris dans

le traité de Venise entre cette ligue et l'empereur. Ce ne fut qu'après la mort de ses frères que, réunissant de nouveau l'héritage de sa maison, il occupa en Italie un rang égal à celui de son père ou de son aïeul. Le peuple de Padoue le choisit, en 1182, pour podestat. Deux ans plus tard, Frédéric lui conféra les titres de marquis de Milan et de Gènes, titres auxquels aucune autorité n'était plus attachée; car ces villes se gouvernaient en républiques. Obizzo, le premier de sa famille, prit aussi le titre de marquis d'Este. Le titre de marquis, porté par ses ancêtres, n'avait jusqu'alors été attaché à aucune province. Il paraît qu'Obizzo mourut avant la fin du 12^e siècle. S. S—1.

ESTE (Azzo V, marquis v'), fils et successeur d'Obizzo, régna à la fin du 12^e siècle ou au commencement du 13^e. Azzo est indiqué par les historiens comme le 5^e prince de la maison d'Este qui eût ce nom de baptême, mais les quatre Azzo qui l'avaient précédé étaient des frères cadets qui n'avaient point régné. Cette manière de compter tous les individus de même nom se représente souvent dans les maisons souveraines d'Italie. Azzo V (ou, selon d'autres, Obizzo son père), épousa avant l'année 1176 Marchesella des Adeldards, fille et seule héritière de Guillaume, chef du parti Guelfe à Ferrare. Par ce mariage, la maison d'Este acquit de grandes propriétés à Ferrare, et un crédit plus grand encore; elle y dirigea dès-lors le parti Guelfe, et par là elle acquit ensuite la souveraineté de cette ville. Azzo V vivait à Ferrare pendant que son père, Obizzo, gouvernait le marquisat d'Este. L'époque de la mort de l'un et de l'autre est incertaine; mais il paraît qu'Azzo ne survécut pas longtemps à son père (*voy. ADELARDS*). S. S—1.

ESTE (Azzo VI, marquis v'), seigneur de Ferrare, fils et successeur d'Azzo V, épousa en 1204 Alix, fille de Renaud, prince d'Antioche; des deux sœurs de celle-ci, l'une épousa Manuel Comnène, et l'autre Béla, roi de Hongrie. Vu le crédit et la puissance de la maison d'Este en Lombardie, son alliance n'était inférieure à celle d'aucun souverain. Azzo VI était le chef de tous les Guelfes de la Vénétie; sa rivalité avec Salinguerra de Ferrare, chef des Gibelins, occasionna une guerre sanglante, qui commença en 1203 par le siège du château de la Frotta; Azzo l'enleva aux Gibelins. Il disputa ensuite la suprême autorité dans Vérone à Eccelino II de Romano; après deux victoires remportées en 1208, sur Salinguerra et sur Eccelino, Azzo VI fut reconnu pour seigneur par les deux républiques de Ferrare et de Vérone; la première se donna même en toute souveraineté à la maison d'Este, et c'est de cet acte, librement consenti par le peuple, que les ducs de Ferrare ont tiré tous leurs droits. En 1209, on vit entrer en Italie l'empereur Othon IV, proche parent d'Azzo VI, car il était arrière-petit-fils de Guelfe IV. Ce monarque prit à tâche de réconcilier les magnats de la Vénétie, Azzo VI, Eccelino

et Salinguerra. Après les avoir remis en paix, il accorda au premier, en 1210, le marquisat d'Ancone, comme dédommagement pour Ferrare, prise par Salinguerra peu auparavant. Mais l'empereur se brouilla bientôt après avec le pape; alors il préféra l'alliance des Gibelins, amis de sa couronne, à celle des Guelfes, amis de sa maison. Azzo VI s'aperçut de son refroidissement, et il entra aussitôt dans la ligue qu'Innocent III avait formée contre l'empereur. Avec l'aide des Guelfes il recouvra Ferrare. Il donna au jeune Frédéric II les moyens de passer en Allemagne pour y disputer l'empire à Othon IV, et comme il se préparait ensuite à faire la guerre aux amis de l'empereur en Lombardie, il fut surpris par la mort, au mois de novembre 1212, laissant deux fils, Aldobrandin et Azzo VII, qui tous deux régnèrent après lui. — ALDOBRANDIN succéda en 1212 à son père, dans les états héréditaires de sa famille; mais la seigneurie de Ferrare lui fut vivement disputée par Salinguerra et les Gibelins; Vérone obéissait en commun au marquis d'Este et au comte de St-Boniface, et la Marche d'Ancone s'efforçait de secouer l'autorité d'Aldobrandin. Le pape Innocent III exhorta le marquis d'Este à chasser les Gibelins de cette province. Celui-ci emprunta de l'argent aux Florentins pour lever une armée, et pour sûreté de leur créance, il leur donna en gage son propre frère Azzo VII. Mais à peine avait-il fait quelques conquêtes dans la Marche d'Ancone, qu'il mourut en 1215, empoisonné, selon l'opinion commune, par les comtes de Celano, auxquels il faisait la guerre. — Azzo VII, surnommé *Novello*, ou *le Jeune*, était encore enfant lorsqu'il succéda en 1215 à son frère Aldobrandin. Les ennemis de sa maison en profitèrent pour lui enlever les seigneuries que son père et son frère avaient acquises par leur prudence et leur valeur. Il fut réduit aux châteaux situés sur les monts Euganéens, entre Padoue et Vérone, et au Polésine de Rovigo. Le pape Honoré III lui donna, il est vrai, en 1217, l'investiture de la Marche d'Ancone; mais les peuples de cette province lui refusèrent presque toute obéissance; les Ferrarais, de leur côté, ne voulurent plus le considérer que comme un concitoyen, non comme un maître. La Lombardie était alors partagée entre les deux ligues, Guelfe et Gibeline, et les démêlés de Frédéric II, avec les papes, donnaient plus de violence encore à leur animosité. Les chefs du parti Gibelin, Salinguerra, Evelino, le marquis Pelavicino et Buoso de Doara, réunissaient les plus rares talents à une intrépidité sans égale; la férocité et la perfidie de quelques-uns de ces chefs tournaient quelquefois au profit de tout le parti. Du côté du marquis d'Este, chef de la ligue Guelfe, se trouvaient au contraire plus de vertus et moins de talents. Il avait pour lui les républiques de Padoue, Vicence, Bologne et Venise, les amis de la liberté et ceux de l'église; mais peu d'hommes animés par une ambition extraordinaire ou des

passions exaltées. Azzo VII se réconcilia, en 1237, avec Frédéric II; mais deux ans après, averti que ce monarque songeait à le faire mourir, il lui échappa pour s'enfermer dans ses châteaux et recommencer à lui faire la guerre. Il s'empara de Ferrare en 1240, avec l'aide des Guelfes, et ayant arrêté Salinguerra dans une conférence, contre la foi des serments, ce vieillard, plus qu'octogénaire, finit ses jours dans les prisons de Venise. D'autre part, Eccelino enleva au marquis, dans les années suivantes, presque tous ses états héréditaires. Ce dernier ne recouvra Este et ses autres forteresses qu'en 1236, lorsque Padoue secoua le joug d'Eccelino, et que le pape Alexandre IV fit prêcher une croisade contre ce monstre. Azzo VII fut un des principaux chefs de cette croisade; il combattit à Cassano, le 27 septembre 1239, dans la bataille où Eccelino fut fait prisonnier; et il continua dès lors à régner avec gloire, jusqu'au 17 février 1264, qu'il mourut âgé de plus de cinquante ans. Son fils Renaud, qui avait épousé une fille d'Albéric de Romano, était mort avant lui, laissant un fils, dont l'article suit. S. S—1.

ESTE (Obizzo II, marquis d'), seigneur de Ferrare, de Modène et de Reggio, était petit-fils d'Azzo VII, auquel il succéda, au mois de février 1264. Dévoué comme ses pères au parti guelfe, il s'avança jusqu'à Monte-Chiaro, dans l'État de Brescia, au-devant de l'armée française qui marchait, contre Mainfroi, à la conquête du royaume de Naples; Obizzo lui facilita le passage du Pô, et lui fournit des soldats et des munitions. Il affermit ensuite sa puissance dans la Vénétie, et il l'étendit sur les villes situées au midi du Pô. Celles-ci, fatiguées par la violence de leurs guerres civiles, voulurent confier leur défense à un puissant protecteur, qui mit fin à tant de combats. Modène envoya, le 15 décembre 1288, une députation au marquis d'Este, pour lui offrir la seigneurie perpétuelle et les clefs de la ville; Reggio suivit cet exemple le 13 janvier 1290, et la souveraineté de la maison d'Este acquit alors une étendue qu'elle n'a presque pas dépassée depuis. Le Dante a prétendu qu'Obizzo II fut empoisonné par son fils Azzo VIII, mais cette accusation paraît dénuée de fondement. Obizzo mourut le 15 février 1295. — Azzo VIII, fils et successeur d'Obizzo II, fut d'abord engagé dans une guerre civile avec ses deux frères, Aldobrandin et François, qui, selon l'usage général de l'Italie, voulaient partager l'héritage paternel. Ils obtinrent des secours de la république de Padoue, et lorsqu'ils firent la paix après de longs combats, ce fut au préjudice de la maison d'Este, puisque ses plus anciennes forteresses sur les monts Euganéens, Este, Cerra et Calaone, furent démolies. Azzo VIII, mécontent des Guelfes, après cette guerre, rechercha l'alliance des Gibelins; ceux de Parme lui promettaient la souveraineté de cette ville; mais les Bolonais, qui se défiaient du marquis, engagèrent les Guelfes parmesans à se tenir

sur leurs gardes ; les Gibelins furent chassés de Parme , et une guerre acharnée des Guelfes contre la maison d'Este , autrefois leur protectrice , se prolongea jusqu'au mois de février 1299. A cette époque la paix fut conclue par l'entremise du pape Boniface VIII et des Florentins. L'alliance d'Azzo VIII avec les Gibelins , et surtout avec Matteo Visconti , seigneur de Milan , donnait une extrême inquiétude à tous les autres princes de la Lombardie. Aucune puissance en Italie ne paraissait pouvoir se mesurer avec ces deux seigneurs réunis. Cette défiance causa une ligue dont le premier effet fut , en 1302 , la ruine de Matteo Visconti. Le fils de Matteo , Galeaz , avait épousé Béatrix , sœur du marquis d'Este ; après la ruine de son père il se réfugia à Ferrare , chez son beau-frère. Azzo VIII épousa , au mois d'avril 1303 , Béatrix , fille de Charles II , roi de Sicile , et cette alliance illustre excita encore davantage la jalousie de tous ses voisins. Les seigneurs de Parme , de Vérone , de Mantoue , et les Bolognais lui déclarèrent la guerre , et au commencement de l'année suivante ils réussirent à faire révolter contre lui les deux villes de Modène et de Reggio ; mais Azzo défendit le marquisat d'Este et Ferrare , avec beaucoup de valeur et de succès variés , jusqu'au 31 janvier 1308 , qu'il mourut à son château d'Este. Il n'avait point de fils légitime , mais un bâtard nommé Fresco. Celui-ci était marié , et avait un fils nommé Foulques. Ce fut ce fils qu'Azzo VIII appela par testament à être son héritier , au préjudice de ses deux frères Aldobrandin et François , avec lesquels Azzo VIII paraissait cependant réconcilié. — Foulques III était fort jeune lorsqu'il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-père , en 1308. Son père , Fresco , lui fit prêter serment de fidélité par le peuple de Ferrare , tandis que François et Aldobrandin , ses grands-oncles , se mirent en possession de Rovigo , d'Este et de tout l'ancien héritage de la famille. Ils attaquèrent ensuite Ferrare ; les troupes de Fresco furent défaites à la Fratta , et celui-ci , ne voyant plus de moyen de se défendre , vendit la souveraineté de son fils aux Vénitiens , qu'il mit en possession de Castel-Tealdo , forteresse de Ferrare. Fresco et son fils passèrent ensuite à Venise , où ils moururent peu de temps après. — A la mort d'Azzo VIII , ses deux frères François et ALDOBRANDIN protestèrent contre le testament par lequel il appelait le fils d'un bâtard à la succession ; ils s'emparèrent d'Este , de Rovigo et de toutes les autres forteresses des monts Euganéens , et recoururent à la protection de Clément V , sous la souveraineté duquel ils placèrent Ferrare. Ce pape leur fournit des secours considérables , commandés par le cardinal Arnaud de Pélagrue ; mais , dans cette guerre civile , les intérêts des deux branches de la maison d'Este furent également sacrifiés par leurs alliés. Ferrare fut possédée tour à tour par les Vénitiens , le cardinal de Pélagrue et le roi Robert. On ne

sait à quelle époque mourut Aldobrandin : François fut tué , en 1312 , par les soldats catalans que Robert avait envoyés en garnison à Ferrare. Les trois fils d'Aldobrandin lui succédèrent. S. S.-I.

ESTE (RENAUD, OBIZZO III et NICOLAS I^{er}, marquis n'), coseigneurs de Rovigo , de Ferrare , de Modène et de Parme , fils d'Aldobrandin II , auquel ils succédèrent en 1312. A la mort de François et d'Aldobrandin , la maison d'Este paraissait réduite au dernier abaissement. Elle avait perdu la seigneurie de toutes les villes où elle avait autrefois régné ; elle était épuisée et ruinée par les suites d'une guerre civile , et les châteaux qui lui étaient demeurés dans les monts Euganéens semblaient encore devoir être partagés entre les trois fils d'Aldobrandin ; ce qui les aurait réduits au rang de pauvres gentilshommes. Les marquis d'Este , par leur union et leur constance , triomphèrent de l'adversité , et recouvrèrent le rang qu'avaient occupé leurs ancêtres. Le peuple de Ferrare , ne pouvant supporter plus longtemps les vexations des Catalans et des Gascons , auxquels le roi Robert confiait toutes les places civiles et militaires , se révolta contre eux , le 4 août 1317 , et , le 13 du même mois , il défit la seigneurie aux trois frères , descendants légitimes de ses anciens souverains. Le pape Jean XXII , irrité de cette révolution , excommunia les marquis d'Este , en les accusant d'hérésie , et mit , en 1320 , Ferrare sous l'interdit. Repoussés du sein de l'Eglise et persécutés par les papes , les marquis d'Este eurent recours à l'alliance des Gibelins ; ils s'unirent aux seigneurs de Vérone , de Milan et de Mantoue , parmi lesquels on comptait alors de grands politiques et des généraux distingués : avec leur aide , ils soutinrent glorieusement les attaques du pape et du roi Robert. Mais , en 1328 , l'expédition en Italie de l'empereur Louis IV de Bavière fut fatale au parti gibelin , dont ce monarque devait être l'appui. Il donna tour à tour tant de preuves de sa faiblesse ou de sa perfidie , qu'il fut enfin abandonné par ses partisans les plus dévoués. Les marquis d'Este firent , en 1329 , leur paix avec l'Eglise. Jean XXII leur accorda la seigneurie de Ferrare , comme un fief de St-Pierre , moyennant un tribut de dix mille florins , et les bulles d'investiture leur en furent expédiées au mois de juin 1332. L'entrée en Italie de Jean , roi de Bohême , et ses projets ambitieux bouleversèrent encore une fois toute la politique de cette contrée. Ce roi , fils de l'empereur Henri VII , s'était allié au pape pour fonder une nouvelle souveraineté en Italie. Les Guelfes et les Gibelins se réunirent pour lui résister. Les marquis d'Este s'allièrent aux Florentins et aux seigneurs de Lombardie ; ils attaquèrent le roi de Bohême , et la conquête de Modène , qui leur fut assurée le 17 avril 1336 , fut pour eux le résultat de cette alliance. Renaud cependant , l'un des trois frères , mourut à la fin de décembre 1333. Nicolas mou-

rut le 28 mai 1544; et Obizzo III demeura seul souverain. Le marquis d'Este, après avoir fait la guerre à la maison de Correggio, souveraine de Parme, profita de son épuisement pour acheter d'elle la seigneurie de cette ville, au prix de 70,000 florins. Reggio, qui appartenait à Philip-pin Gonzague, était située entre Parme et les États de la maison d'Este : il en résulta des querelles de voisinage, des tentatives de Gonzague contre ses voisins et une guerre acharnée. Obizzo III, voyant que la possession de Parme serait toujours mal assurée pour lui, revendit, au mois de septembre 1546, cette ville au seigneur de Milan, après l'avoir gouvernée plus de deux ans. Obizzo III mourut à Ferrare, le 19 mars 1552. Il avait eu de Lippa des Ariosti cinq fils, qu'il légittima après leur naissance, par son mariage avec leur mère. L'aîné, Aldobrandin III, lui succéda. — ALDOBRANDIN, à la mort de son père, fut reconnu pour seigneur par les villes de Ferrare et de Modène; cependant, François d'Este, petit-fils d'un autre François, frère d'Azzo VIII, lui disputa la souveraineté, en alléguant que la légittimation ne peut point changer pour les princes l'ordre de la succession. Avec l'aide des seigneurs de Padoue et de Milan, il fit sur les États de la maison d'Este quelques tentatives qui n'eurent pas de succès. Aldobrandin, après avoir gouverné ses États avec sagesse, mourut le 2 novembre 1561, laissant un fils légitime, nommé *Obizzo IV*. Cependant son frère Nicolas, étant plus en âge de régner, lui succéda sans opposition. — NICOLAS II, en parvenant à la souveraineté, se hâta de s'assurer l'alliance des seigneurs de Padoue, de Vérone et de Mantoue, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Barnabé Visconti, qui voulait asservir l'Italie. Il rechercha aussi la protection d'Urbain V, avec lequel il eut, en 1567, une conférence à Viterbe; mais sa politique n'eut pas des résultats ou honorables ou avantageux. Il facilita, en 1571, la surprise de Reggio, ville qui appartenait à son allié Feltrino Gonzague, et qui fut prise et pillée par un condottière allemand. Ce condottière avait promis de livrer ensuite Reggio au marquis d'Este; il vendit au contraire cette ville à Barnabé Visconti, son plus dangereux ennemi. De nouveau, Nicolas II acheta Faenza, en 1577, des mains du cardinal de Genève, qui avait massacré la moitié des habitants de cette ville. Mais, quatre mois après, Faenza fut enlevée au marquis d'Este par Astor Manfredi, son ennemi. Nicolas II cependant se fit une réputation par sa magnificence. Avec lui, la cour de Ferrare a commencé à devenir célèbre pour l'élégance et le bon goût. Il mourut le 26 mars 1588. — ALBERT recueillit la succession de son frère Nicolas II, sans se soucier des droits d'Obizzo IV, fils de son frère aîné, qui était parvenu à l'âge de gouverner, et se voyait avec impatience exclu de son héritage. Les Florentins et François de Carrare voulurent remettre Obizzo sur le trône; les mécontents de

Ferrare firent quelques mouvements dans ce but; mais Albert ayant découvert leurs complots, fit périr, par un supplice atroce, Obizzo IV, son neveu, avec la mère de ce jeune prince, sa belle-sœur. Albert abandonna ensuite le parti guelfe qu'avaient suivi ses prédécesseurs, pour s'allier à Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan: mais il ne tarda pas à se repentir de s'être mis dans la dépendance de ce prince ambitieux et perfide. Il profita, en 1590, des succès des Florentins, pour assurer sa neutralité au milieu des troubles de la Lombardie. Il n'en jouit pas longtemps, et mourut, le 30 juillet 1595, laissant un fils âgé de neuf ans seulement (Nicolas III), qui recueillit sa succession.

S. S—1.

ESTE (NICOLAS III, marquis d'), seigneur de Ferrare, de Modène, de Parme et de Reggio, fils et successeur d'Albert, fut laissé par son père, en 1595, sous la protection des républiques de Florence, Venise et Bologne, et sous celle du seigneur de Padoue. Ces alliés envoyèrent en effet des soldats à Ferrare et à Modène pour mettre le jeune marquis à l'abri des entreprises de son puissant voisin, Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan. Nicolas III ne tarda pas à être attaqué par Azzo d'Este, fils de ce François qui avait fait la guerre aux trois derniers princes, et qui, toujours exilé de Ferrare, avait acquis une grande réputation militaire au service de la maison Visconti. Azzo d'Este, assuré de l'assistance secrète de Jean Galéaz, avait encore dans son parti plusieurs gentilshommes des États de Ferrare et de Modène, les seigneurs de Ravenne et de Forli, et enfin Jean Barbiano (*voy.* BARBIANO), fameux condottière, que les conseillers de Nicolas s'efforcèrent vainement de séduire, afin de se débarrasser de leur ennemi par un assassinat. Cependant, la paix fut peu après rendue aux États de Ferrare, Azzo d'Este ayant été fait prisonnier, en 1595, par Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, et allié du marquis. Nicolas III, âgé de moins de quatorze ans, épousa, en 1597, Gigliola, fille de François II de Carrare, seigneur de Padoue; il se lia par là plus intimement à la cause des Guelfes, dont Carrare était un des plus intrépides défenseurs, et il fut appelé en conséquence à partager, en 1403, les États que Jean Galéaz, duc de Milan, avait conquis, et que sa mort laissait sans défenseurs. Mais, quoiqu'il remportât divers avantages sur les armées milanaïses, il ne put faire aucune conquête stable. Repoussé, au mois de mai 1404, devant Reggio, qu'il avait voulu surprendre, et bientôt après, engagé dans une guerre dangereuse avec les Vénitiens, pour la défense de son beau-père, François de Carrare, il perdit dans cette occasion la Polésine de Rovigo, qu'il avait engagée précédemment à la république de Venise pour sûreté d'une dette. Este et les châteaux environnants avaient été cédés auparavant au seigneur de Padoue; ils furent aussi conquis par les Vénitiens, en sorte que la maison d'Este fut entièrement

dépouillée de son ancien patrimoine. Nicolas III fut obligé d'y renoncer, par son traité de paix avec la république du 27 mars 1405. Cependant, l'affaiblissement de la maison Visconti rendait la sécurité à tous ses voisins. Nicolas III, attaqué par Ottobon Terzi, l'un des généraux de Jean Galéaz, qui, s'étant rendu indépendant, dominait à Parme et à Reggio, remporta quelques avantages sur ce tyran; ensuite il le fit assassiner, dans une conférence qu'il devait avoir avec lui; le 27 mai 1409, à Rubiera; et, dépouillant sa famille des États qu'il s'était formés, il demeura maître de Reggio et de Parme. En 1411, il enleva encore Borgo San-Donnino au marquis Roland Palavicino; mais lorsque Philippe-Marie, duc de Milan, eut commencé à soumettre les petits tyrans qui s'étaient partagé les États de son père, et à se venger de ceux qui avaient abusé de sa minorité, Nicolas III eut peur que ce prince puissant ne lui demandât compte des dernières conquêtes qu'il avait faites, et, sans attendre des hostilités, au mois de novembre 1420, il céda au duc de Milan Parme et San-Donnino, tandis qu'en retour le duc lui confirma la souveraineté de Reggio. Peu après commencèrent les longues guerres entre le duc de Milan et les deux républiques de Florence et de Venise. Le marquis d'Este, placé entre les combattants, sut faire respecter sa neutralité, et même se concilier l'amitié des deux partis, entre lesquels il fut plusieurs fois médiateur de la paix. Ce fut en récompense de ces bons offices, et pour assurer la neutralité du marquis d'Este, que les Vénitiens lui rendirent, en 1458, la Polésine de Rovigo, le tenant quitte de soixante mille florins qu'ils lui avaient prêtés sur cette hypothèque. D'autre part, le duc Philippe-Marie Visconti avait pris pour lui une si grande affection, que, l'ayant appelé à Milan, et suivant en tout ses conseils, il donnait à entendre qu'il le nommerait son successeur. Ceux qui attendaient avec impatience la vacance du trône ducal pour changer le gouvernement virent avec une extrême défiance cette faveur du marquis d'Este, et Nicolas III, probablement empoisonné, mourut en peu d'heures à Milan, le 26 décembre 1441. Il laissa deux fils naturels, Lionel et Borso, et deux légitimes, Hercule et Sigismond; mais les derniers étant en bas âge, il appela les premiers à la succession, ce qui fut confirmé par le pape. La conduite politique de Nicolas III n'est pas sans reproche; l'assassinat d'Ottobon Terzi est une tache sur sa vie; mais la protection qu'il accorda aux lettres lui a concilié le respect de tous les savants. Il rouvrit, en 1402, l'université de Ferrare, que son père Albert avait fondée, mais que le conseil de régence avait supprimée pendant sa minorité; il en fonda une autre à Parme, pendant le temps que cette ville lui fut soumise. Il attira à sa cour, par de magnifiques récompenses, les hommes les plus distingués de son temps, entre autres Guarino de Vérone et Jean Aurispa; enfin, il communiqua le goût des lettres

à ses fils, et il leur inspira le désir de distinguer Ferrare entre toutes les villes d'Italie comme la vraie patrie des poètes et des savants. — LIONEL, fils naturel et successeur de Nicolas III, régna de 1441 à 1450. Son règne ne fut marqué par aucune conquête, aucune révolution, ni aucun grand événement politique; mais nul prince de la maison d'Este ne s'est plus fait chérir de ses contemporains par l'amabilité de son caractère, les charmes de son esprit ou les grâces de ses manières. Nul n'a mieux mérité de ses sujets, dont il fit fleurir le commerce et l'industrie, et dont il accrut rapidement la prospérité; aucun enfin n'a rendu aux lettres de plus grands services. Il les aimait uniquement, mettait toute sa gloire à hâter leurs progrès, et s'était lui-même fait un nom par son éloquence dans les deux langues latine et italienne. Il était en correspondance avec tous les grands hommes dont s'honorait alors l'Italie; aussi trouve-t-on de ses lettres dans les recueils de Poggio, de Philèphe, de François Barbaro, d'Ambroise le Camaldule et de son instituteur Guarino. Il vivait avec eux en frère, et il contribua plus qu'aucun autre prince à donner à la littérature ancienne cette impulsion qui a distingué le 15^e siècle d'une manière si brillante. Lionel d'Este avait épousé, en 1455, la fille de Jean-François Gonzague, marquis de Mantoue; il en eut un fils nommé Nicolas; mais ce fils était encore en bas âge lorsque Lionel mourut, le 1^{er} octobre 1450. Son frère Borso lui succéda. S. S—1.

ESTE (Borso, marquis v'), premier duc de Ferrare et de Modène, fils naturel de Nicolas III, recueillit en 1455 la succession de la maison d'Este. Il eut, comme Lionel, une prédilection marquée pour les savants, il leur accorda de magnifiques récompenses et les distinctions les plus flatteuses. Dans le 15^e siècle, les souverains d'Italie, au lieu d'ambitionner la gloire des conquêtes, ne rivalisaient plus entre eux que dans la protection qu'ils accordaient aux lettres et aux arts. Le goût du luxe, de la mollesse et de la magnificence contribuaient peut-être autant que la modération des princes à ce changement dans les mœurs nationales. Les historiens ne nous apprennent autre chose sur les souverains à cette époque, que la pompe qu'ils déployèrent dans leurs voyages et la magnificence dont ils donnèrent l'exemple dans les fêtes de leur cour. Borso ne le céda dans ces brillantes *fantaisies* à aucun autre souverain de l'Italie; mais comme le luxe des arts n'est jamais si ruineux pour un État que celui des armes, et comme Borso n'entretenait ni armée ni forteresse, il n'épuisa point ses finances par tout ce faste; le commerce, l'agriculture et les manufactures prospérèrent sous son gouvernement, et sa justice autant que sa libéralité firent chérir sa mémoire. La magnificence de Borso fit aussi des conquêtes; ce fut par elle qu'il acquit les titres et les honneurs nouveaux qu'il transmit à la maison d'Este. L'empereur Frédéric III fut si enchanté de l'accueil que

Borso lui avait fait à son passage à Ferrare, qu'il lui accorda, le 18 avril 1452, les titres de duc de Modène et de Reggio, et de comte de Rovigo et de Comacchio. Borso n'avait pu faire comprendre dans ces investitures l'État de Ferrare, qui relevait de l'Église; mais il s'adressa au pontife Pie II pour faire ériger aussi Ferrare en duché. Ses négociations avec la cour de Rome furent longtemps infructueuses. Enfin Paul II lui accorda, le 14 avril 1471, l'investiture qu'il désirait. Le nouveau duc n'en jouit pas longtemps; comme il revenait de Rome, où il avait été couronné par le pape, il mourut le 20 août de la même année. S. S—I.

ESTE (HERCULE I^{er}), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III et successeur de Borso, régna de 1471 à 1505. Pendant que les deux fils naturels de Nicolas III régnaient l'un après l'autre à Ferrare et à Modène, Hercule s'exerçait aux armes pour se mettre en état de gouverner à son tour. Dans le royaume de Naples, il servit tour à tour le roi Ferdinand et le duc d'Anjou. En 1467 il accompagna Barthélemy Colonne, général des Vénitiens, dans son expédition contre Florence, et il y fut blessé de manière à demeurer boiteux toute sa vie. Cependant il était de retour à Ferrare en 1471, au moment de la mort du duc Borso, et il s'empara de la souveraineté, à laquelle prétendait aussi Nicolas, fils de son frère Lionel. Hercule le prévint, et Nicolas ayant cinq ans après excité quelques mouvements à Ferrare, Hercule lui fit trancher la tête, et fit pendre la plupart de ses adhérents. Le nouveau duc épousa en 1473 Léonore d'Aragon, fille de Ferdinand, roi de Naples. Cette alliance ne l'empêcha pas de se mettre en 1478 à la solde des Florentins pour combattre son beau-frère. En continuant sur le trône ducal le métier de *condottiere*, Hercule voulait conserver une armée qui pût servir ensuite à le défendre. Il en eut besoin en 1482. Les Vénitiens, au mépris de leurs anciennes alliances, se liguèrent avec Sixte IV pour dépouiller la maison d'Este de ses États. Le duc de Milan, les Florentins et le roi de Naples s'armèrent pour le défendre; la guerre devint générale en Italie. Les deux ligues furent ébranlées par des defections imprévues; Sixte IV quitta les Vénitiens pour s'allier à Hercule; mais à son tour Louis le Maire, régent du Milanais, trahit le duc de Ferrare; et celui-ci après avoir vu ses États longtemps ravagés par des forces supérieures, fut obligé de conclure, le 7 août 1484, une paix désavantageuse, par laquelle il abandonnait aux Vénitiens la Polésine de Rovigo. Après avoir terminé cette guerre, Hercule ne songea plus qu'à faire observer la neutralité dans ses États. Il y réussit pendant vingt et un ans qu'il régna encore, quoique ce fût précisément l'époque des plus grandes révolutions de l'Italie. Le duc de Ferrare demeura spectateur indifférent de l'expédition de Charles VIII à Naples, et il ne voulut entrer dans aucune des ligues formées pour ou contre lui. Il s'occupa pendant ce temps à faire prospérer ses

États, à orner sa capitale par tout le luxe des arts et à rendre sa cour brillante. Ferrare fut pendant son règne la ville d'Italie où l'on vit réunis les plus grands poètes et les littérateurs les plus distingués. Le Boiardo, comte de Scandiano, auteur du *Roland amoureux*, fut traité par Hercule d'Este comme un ami en même temps et comme un ministre. L'Arioste, beaucoup plus jeune que lui, fut admis à la faveur du duc, et demeura pour toujours attaché à sa famille. Deux Strozzi émigrés de Florence, François Bello, plus connu sous le nom de *Cieco da Ferrara*, Nicolas Lelio Cosmico et d'autres poètes encore par lesquels le siècle de Léon X est devenu célèbre, faisaient l'ornement de la cour de Ferrare. Hercule I^{er} mourut le 25 janvier 1505, laissant trois fils légitimes et deux filles: Alfonse, qui lui succéda; Ferdinand et Hippolyte, qui fut cardinal; Béatrix, qui épousa Louis le Maire, duc de Milan, et Isabelle, qui fut mariée à Jean-François de Gonzague, duc de Mantoue. S. S—I.

ESTE (ALFONSE I^{er}), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Hercule I^{er}, régna de 1505 à 1554. Il avait épousé en 1491 Anne, sœur de Jean Galéaz Sforce, duc de Milan, et après la mort de celle-ci il épousa en 1502 la fameuse Lucrèce Borgia, qui par son esprit, par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres et par l'éclat dont elle entoura la cour de Ferrare, fit en partie oublier l'opprobre de sa première vie (*voy. Lucrèce Borgia*). En 1505, Alfonse, qui avait visité les cours de France, d'Espagne et d'Angleterre, reçut dans ce dernier pays la nouvelle de la maladie de son père; il ne put arriver à Ferrare qu'après la mort d'Hercule I^{er}; cependant il n'éprouva point de difficulté à recueillir sa succession. Son frère Hippolyte avait été nommé cardinal l'année précédente; c'est à lui que l'Arioste était attaché; mais ce patron n'était guère digne du grand poète qu'il était appelé à protéger. Rival en amour de son frère naturel don Jules, Hippolyte entendit la dame ferraroise, objet de leur passion commune, vanter la beauté des yeux de don Jules qu'elle avait préféré. Furieux, il fit entourer son frère par des assassins dans une partie de chasse, le fit descendre de cheval, et lui fit arracher en sa présence ces yeux qui avaient excité une jalousie aussi féroce. Cet attentat souleva d'horreur toute la famille d'Este et toute la ville de Ferrare; cependant Alfonse le laissa complètement impuni; mais son frère Ferdinand, unissant l'ambition au ressentiment, voulut détrôner Alfonse pour punir plus sûrement Hippolyte. Il conspira en 1506 avec Jules contre les jours du duc; leur complot fut découvert; ils se reconnurent coupables, et furent condamnés à mort. Au moment où la hache des bourreaux était suspendue sur la tête des deux frères, Alfonse commua leur peine en une prison perpétuelle. Ferdinand mourut dans les fers en 1540. Jules, après une captivité de cinquante-quatre ans, recouvra sa liberté. Alfonse n'avait point adopté

le système pacifique de son père, et peut-être l'état de l'Italie, déchirée par de violentes révolutions, ne permettait-il point de demeurer neutre. Alfonso avait du talent pour la guerre; il avait perfectionné l'art de fondre les canons, et son artillerie était supérieure à celle de tous les autres princes. Il entra en 1509 dans la ligue de Cambrai, et Jules II le nomma gonfalonier de l'Eglise romaine; il reconquit sur les Vénitiens la Polésine de Rovigo, et obtint de Maximilien l'investiture d'Este et de Montagnana, ancien patrimoine de sa famille qu'elle avait perdu depuis longtemps. A la fin de l'année une flotte vénitienne, commandée par Ange Trévisani, prit et pillà Comacchio, remonta le Pô, et répandit l'épouvante dans tout le Ferrarais; mais Alfonso avec son frère Hippolyte réussit à l'enfermer entre des batteries établies sur les digues du fleuve, et la flotte presque entière fut prise ou brûlée le 22 décembre 1509. Les poètes les plus illustres de l'Italie ont célébré cette victoire. Cependant le bouillant Jules II abandonna bientôt la ligue de Cambrai pour prendre la défense des Vénitiens, et comme il ne put engager le duc Alfonso à changer avec lui de parti, il fulmina contre lui le 9 août 1510 les censures et les excommunications les plus rigoureuses, le déclarant déchu de la souveraineté de Ferrare et de tous les fiefs qu'il tenait de l'Eglise. Dix jours après la ville de Modène fut enlevée au duc par l'armée pontificale; les châteaux de Carpi, San-Felice et Finale furent aussiconquis, et Alfonso se vit menacé jusque dans sa capitale. Maximilien retirait ses troupes de l'Italie, et pour complaire au pape il recut en dépôt la ville de Modène enlevée à son allié. Les Espagnols s'étaient joints à Jules II; les Français seuls demeuraient fidèles au duc de Ferrare, et Alfonso leur assura par son artillerie la victoire de Ravenna, le 11 avril 1512. Immédiatement après cette victoire, les Français menacés au delà des monts furent obligés d'évacuer l'Italie. Alfonso, demeuré sans défense au milieu de ses ennemis, rechercha la paix par l'entremise de Fabrice Colonne, général du pape, qu'il avait fait prisonnier, et qu'il avait traité avec beaucoup de générosité. Trompé par les promesses de Jules II, Alfonso se rendit à Rome pour se soumettre au pontife; mais pendant ce temps celui-ci fit avancer ses armées contre Ferrare, et il aurait arrêté le duc lui-même si les Colonne ne l'avaient fait sortir de Rome à main armée. Jules II mourut sur ces entrefaites, et Léon X, qui lui succéda, permit au duc de Ferrare d'exercer à son couronnement les fonctions de gonfalonier de l'Eglise; mais il refusa de lui rendre les villes de Modène et de Reggio: obligé de le promettre par François I^{er} qui protégeait la maison d'Este, il manqua pour s'y soustraire aux engagements les plus formels; il tenta même en 1519 de surprendre Ferrare au milieu de la paix, et en 1520 il voulut faire assassiner Alfonso par le capitaine de ses gardes. Hubert Gambara, protonotaire apostolique, qui

avait voulu séduire ce capitaine, fut à cette occasion fait cardinal. Les lettres de la cour de Rome relatives à cet assassinat sont conservées dans les archives de la maison d'Este. Alfonso, demeuré neutre jusqu'alors, recommença la guerre en 1521, pour délivrer le maréchal de Lescun assiégé dans Parme par Prosper Colonne. Son attaque inattendue sauva les Français, dont la situation était alors très-critique en Italie; mais bientôt les échecs éprouvés par Lautrec exposèrent le duc de Ferrare au dernier danger. Il était déjà excommunié par le pape et entouré par les armées de l'Empire et de l'Eglise. Il préparait sa défense avec intrépidité lorsque Léon X mourut, le 1^{er} décembre 1521, et cet événement sauva la maison d'Este d'une ruine qui paraissait inévitable. Alfonso fit alors frapper une médaille où l'on voyait un homme arrachant un agneau des griffes d'un lion, avec cette inscription *De manu leonis*. Entrant aussitôt en campagne, il recouvra Bondeno, Finale, San-Felice, les montagnes du Modenèse, la Garfagnane, Lugo et Bagnacavallo. Le pape Adrien VI leva les censures prononcées contre le duc. A sa mort Alfonso recouvra encore en 1525 Reggio et Rubiera. Clément VII, il est vrai, parut hériter de la haine de son oncle Léon X contre la maison d'Este; il lui retint Modène, et chercha en même temps à lui enlever les États qui lui restaient; mais Alfonso sut tour à tour s'assurer la protection des Français et de Charles-Quint, et ni l'un ni l'autre ne voulurent l'abandonner à l'ambition du pape. Le duc profita de la prise de Rome pour recouvrer Modène, le 5 juin 1527; et lorsque la paix fut rétablie en Italie, Charles-Quint prononça enfin, le 21 avril 1531, une sentence impériale qui confirma les droits de la maison d'Este sur Modène, Reggio et Rubiera. Ces villes, occupées par des commissaires impériaux, furent rendues au duc, et la souveraineté de sa maison fut consolidée. Alfonso I^{er} mourut le 31 octobre 1534, un mois après Clément VII. Aucun souverain d'Italie ne réunit dans son siècle au même degré que lui la gloire militaire aux talents politiques; aucun n'a été entouré de plus grands hommes, et aucun n'a été célébré par des poètes plus illustres; l'Arioste fut le plus illustre de tous. Le fils aîné d'Alfonso, Hercule II, lui succéda. S. S.—1.

ESTE (HERCULE II), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Alfonso I^{er}, régna de 1534 à 1559. Il avait dû épouser en 1526 la fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite, qui fut ensuite gouvernante des Pays-Bas; mais deux ans après il contracta un mariage plus illustre encore. Il épousa Renée de France, fille de Louis XII et sœur de la femme de François I^{er}. Cette princesse lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Elle fut, aussi bien que Hercule II et ses enfants, une protectrice zélée des lettres; mais son attachement pour Calvin, qui pendant son séjour à Ferrare en 1553 l'instruisit dans la réforme, lui attira beaucoup de persécutions pen-

dant la vie, et surtout après la mort de son mari. La grande prépondérance que Charles-Quint avait obtenue en Italie ne permettait plus aux princes de cette contrée de jouer un rôle dans la politique ou la guerre. Hercule II s'efforçait par la plus scrupuleuse déférence de complaire au monarque autrichien. Cependant son frère Hippolyte le jeune, cardinal d'Este, avait pris à la cour de Rome la protection de la France pour assurer au besoin à sa maison l'appui de cette couronne. Ce prélat, qui éleva la superbe *villa* d'Este à Tivoli, était le prince le plus magnifique et le plus grand protecteur des lettres de son siècle (*voy.* FERRARE, Hippolyte, cardinal de). Ce fut seulement après l'abdication de Charles-Quint que Hercule II s'efforça de recouvrer quelque indépendance; il entra même en 1556 dans une ligue avec le pape et les Français contre les Espagnols; mais le duc de Guise, son gendre, qui conduisit en Italie l'armée de Henri II, fut bientôt obligé de se retirer. Le duc de Ferrare fut alors attaqué par ceux de Parme et de Toscane, qui obéissaient aveuglément à Philippe II, et Hercule se trouva heureux de faire, le 22 avril 1558, une paix désavantageuse avec le roi d'Espagne. Hercule, après avoir fait épouser à son fils Alfonso II Lucrèce de Médicis, fille de Cosme I^{er}, duc de Florence, mourut le 3 octobre 1559.—Son fils aîné, ALFONSE II, lui succéda. Il était en France lorsque son père mourut; il avait combattu lui-même dans le tournoi où Henri II fut tué; il revint en hâte à Ferrare, où il fit son entrée solennelle le 26 novembre 1559; il avait, comme ses ancêtres, le goût des lettres, mais bien plus encore qu'eux celui des fêtes et de la magnificence. A la cour de Ferrare, pendant tout son règne, on parut ne songer qu'aux joutes et aux tournois, au luxe et à la vanité. Des disputes de préséance avec le grand-duc de Toscane, des efforts dispendieux pour acheter les suffrages des Polonais en 1573 et obtenir la couronne de ce royaume, compriment toute la carrière politique d'Alfonse II. Il épuisa ainsi ses finances, quoiqu'il eût toujours joui d'une profonde paix, et pour continuer les fêtes de sa cour, il fut obligé d'accabler ses sujets d'impositions. Alfonso II se maria trois fois, en 1558 avec Lucrèce de Médicis, en 1565 avec Barbe d'Autriche, fille de Ferdinand I^{er}, et en 1579 avec Marguerite de Gonzague, fille du duc de Mantoue. Il n'eut d'enfants d'aucune de ces femmes, et la ligne légitime de la maison d'Este finissant en lui, il appela à lui succéder don César, son cousin, fils d'un fils naturel d'Alfonse I^{er}. Le pape Grégoire XIV était sur le point de sanctionner ces dispositions lorsqu'il mourut, en 1591. Ses successeurs profitèrent de l'extinction de la ligne légitime pour dépouiller la maison d'Este de tous les fiefs qu'elle tenait de l'Eglise. La cour d'Alfonse II et celle du cardinal Louis d'Este, son frère, étaient décorées par tous les premiers poètes et tous les hommes les plus célèbres de l'Italie. Le Tasse était au nombre de ses courtisans; mais le Tasse, dé-

tenu pendant sept ans entiers à l'hôpital des fous pour avoir aimé Léonore, sœur du duc Alfonso, ou peut-être pour avoir blessé, dans son emportement, l'orgueil de ce prince, ne réveille que des souvenirs tristes ou honteux pour la maison d'Este. Alfonso II mourut le 27 octobre 1597. S. S.—I.

ESTE (CÉSAR), duc de Modène et de Reggio, fils d'un fils naturel d'Alfonse I^{er}, régna à Modène de 1597 à 1628. Quoique Alfonso, père de César, ne fût pas légitime, on croyait qu'après sa naissance Alfonso I^{er} avait épousé Laura Eustochia, sa mère; il lui avait fait porter le nom de la maison d'Este, et il lui avait fait épouser Julie de la Rovère, fille du duc d'Urbain. César, né de ce mariage, était considéré depuis quelque temps comme l'héritier présomptif des deux duchés, et à la mort de son cousin Alfonso II, le 27 octobre 1597, il fut élu et proclamé duc par les magistrats de Ferrare. Mais Clément VIII, qui occupait alors le siège pontifical, se hâta, dès qu'il apprit la mort d'Alfonse II, de déclarer tous les fiefs ecclésiastiques de la maison d'Este dévolus au St-Siège, par l'extinction de la ligne légitime. Cependant Ferrare avait été érigée en duché en faveur de Borso d'Este, qui était bâtard, et la maison d'Este tenait ses droits bien moins des investitures du St-Siège que des élections du peuple. Jean-François Aldobrandin, neveu du pape, marcha ensuite sur Ferrare avec vingt-cinq mille hommes de mauvaises milices pontificales, et César, qui n'avait ni résolution ni caractère, ne sut tirer aucun parti des ressources d'un État avec les forces duquel Alfonso I^{er} avait lutté vingt-cinq ans contre trois papes guerriers. Il demanda immédiatement à traiter, et cédant lâchement à l'Eglise Ferrare et tous ses fiefs ecclésiastiques, il se retira, le 15 janvier 1598, à Modène, et il ne conserva de l'ancien héritage de sa famille dans l'État de Ferrare que les palais et les campagnes qu'elle y possédait. Après ce honteux accord, lorsque le pape vint prendre possession de Ferrare, César s'avança au-devant de lui jusqu'à Rimini pour lui baiser les pieds. En retour de tant d'humiliations, il obtint le chapeau de cardinal pour son frère Alexandre. Heureusement que l'empereur ne contesta point à César le droit de succéder dans les fiefs impériaux de sa famille; mais les Lucquois lui disputèrent la Carfagnane, province dépendante de la maison d'Este depuis l'année 1429. Le duc de Modène eut à cette occasion deux guerres à soutenir contre la république de Lucques, en 1602 et 1615; elles furent terminées par l'arbitrage de la cour d'Espagne, en rétablissant les anciennes limites. César d'Este avait épousé Virginie de Médicis, dont il eut six enfants. Ce prince manquait de résolution et d'habileté; mais il avait en revanche une douceur, une clémence et un amour de la paix qui le rendirent cher à ses sujets. Il mourut le 11 décembre 1628.—ALFONSE III, son fils aîné, qui lui succéda, avait épousé en 1608 Isabelle de Savoie, et la perdit en

1626. Ce prince, dont le tempérament était violent et emporté, faisait redouter à ses sujets un gouvernement dur et tyrannique. Mais son caractère fut changé par la mort de sa femme, qu'il aimait avec passion, et à peine avait-il régné six mois, que, faisant son testament, il céda le duché de Modène et de Reggio, le 24 juillet 1629, à François, son fils aîné; il pourvut d'apanages ses quatre autres fils, et il se retira dans un couvent du Tyrol, où il prit l'habit de capucin, sous le nom de frère Jean-Baptiste de Modène. Il y donna, depuis et jusqu'à la fin de sa vie, des preuves éclatantes de son zèle, de sa piété et de sa vertu. S. S.—I.

ESTE (FRANÇOIS I^{er}), duc de Modène et de Reggio, fils et successeur d'Alfonse III, s'attacha, au commencement de son règne, aux intérêts de la monarchie espagnole. Quoiqu'il eût épousé en 1631 Marie Farnèse, sœur d'Edouard, duc de Parme et de Plaisance, il fit en 1633 la guerre à ce prince pour complaire au roi d'Espagne. Celui-ci, pour le récompenser, céda au duc de Modène, en 1636, la principauté de Correggio, que l'empereur avait confisquée sur don Cyrus, dernier héritier de cette maison, et vendue ensuite à l'Espagne. Mais la maison d'Autriche, lente dans tous ses mouvements et infidèle dans ses promesses, ne savait pas conserver ses alliés. Le duc de Modène abandonna son parti en 1647 pour s'attacher à la France, et malgré les revers qu'à cette occasion il éprouva en 1649, il demeura fidèle aux Français jusqu'à la fin de sa vie. Il fit épouser à son fils Alfonse IV Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin et sœur de la princesse de Conti, et il s'engagea ouvertement dans la guerre entre la France et la maison d'Autriche, comme allié de la première et de la maison de Savoie. Nommé généralissime des armées françaises en Italie, il prit Valenza aux Espagnols en 1636, et Mortara en 1658. Il ravagea le duché de Mantoue et le Milanais, et obtint la réputation d'un bon capitaine; en même temps il se faisait aimer de ses peuples, et il développait, pour l'administration comme pour la guerre, des talents qui étaient longtemps demeurés cachés. Mais à la suite du siège de Mortara, il contracta dans ce canton malsain une maladie dont il mourut le 14 octobre 1658, à l'âge de quarante-huit ans, laissant trois fils après lui, dont l'aîné, Alfonse IV, lui succéda.—ALFONSE IV hérita non-seulement des États de son père, mais aussi du commandement des armées françaises en Italie. Cependant lorsque le cardinal Mazarin prévit une paix prochaine de la France avec l'Espagne, il engagea sous main le duc de Modène à traiter le premier. Alfonse IV suivit ce conseil, et signa, le 11 mars 1659, une paix particulière avec l'Espagne, qui fut confirmée par le traité des Pyrénées, du 7 novembre de la même année. Le frère d'Alfonse, Almeric d'Este, auquel le cardinal Mazarin destinait sa nièce Hortense Mancini et l'héritage de son immense fortune, fut enlevé à Paros par une maladie, le 16 novembre 1660,

comme il faisait la guerre aux Turcs. Alfonse ne lui survécut pas deux ans; il mourut le 16 juillet 1662, à l'âge de vingt-huit ans, d'une attaque de goutte, laissant un fils et une fille en bas âge, François II, qui lui succéda, et Marie Béatrix, qui épousa ensuite Jacques II, roi d'Angleterre.—FRANÇOIS II demeura jusqu'en 1676 sous la tutelle de sa mère, Laure Martinozzi, dont le gouvernement sage et doux la fit chérir de ses sujets. Cependant cette princesse fut sur le point de faire la guerre à la duchesse régente de Mantoue pour assurer ses droits sur quelques îles du Pô, entre les deux États. Lorsqu'elle eut résigné la tutelle, elle se retira à Rome pour y vivre loin des affaires, et y mourut en 1687. François II était d'un tempérament faible et maladif, qui l'empêchait de s'appliquer aux affaires. Lorsqu'il sortit de sous la tutelle de sa mère, il confia son autorité presque entière à son frère naturel don César, qui, pour le tenir mieux dans la dépendance, l'empêcha longtemps de se marier. Enfin François II épousa, le 14 juillet 1692, Marguerite Farnèse, fille de Ranuce II, duc de Parme; mais il mourut deux ans après, le 6 septembre 1694, sans en avoir eu d'enfants. Son oncle Renaud, qui était alors cardinal, lui succéda. S. S.—I.

ESTE (RENAUD), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, prince de Correggio, était cardinal lorsque l'extinction de la branche aînée de sa famille l'appela, en 1694, à succéder au trône ducal de Modène. L'année suivante il déposa la pourpre, et il épousa Charlotte-Félicité de Brunswick, fille du duc de Hanovre, en sorte que les deux branches de la maison d'Este, séparées depuis 1070, furent réunies par ce mariage. La sœur de la nouvelle duchesse de Modène ayant épousé Joseph I^{er}, roi des Romains, le duc Renaud entra dans l'alliance de la maison d'Autriche pendant la guerre de la succession d'Espagne. Mais bientôt tous ses États furent envahis par les Français, et lui-même vint se réfugier à Bologne pour attendre l'issue d'une guerre à laquelle il ne prenait point de part. Il fut en effet rétabli à Modène, en 1707, par les armées impériales, et en 1718, l'empereur Joseph lui vendit le petit duché de la Mirandole, qu'il avait confisqué sur François Pic, dernier prince de ce nom. L'empereur fit aussi des tentatives pour lui faire rendre par le Saint-Siège le comté de Comacchio, que la maison d'Este possédait dès l'an 1534 par une investiture impériale, et qui avait cependant été réuni à la chambre apostolique avec le duché de Ferrare après la mort d'Alfonse II. Mais les droits de la maison d'Este au comté de Comacchio furent laissés en suspens, et l'Église est demeurée en possession de ce petit État. Une nouvelle guerre ayant ramené en 1734 les armées françaises en Italie pour régler la succession Farnèse et rétablir le royaume de Naples, les États de Modène et de Reggio furent de nouveau occupés par les Français, et le duc avec sa famille retourna s'établir à Bologne. Rentré dans

sa capitale en 1756, il y mourut le 26 octobre 1757, âgé de quatre-vingt-deux ans. Son fils François III lui succéda : de ses trois filles une seule avait été mariée et était veuve du duc de Parme. S. S—1.

ESTE (FRANÇOIS III), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, avait épousé Charlotte-Aglæe, fille du duc Philippe d'Orléans, et en avait déjà deux fils et quatre filles, lorsqu'en 1757 il succéda à son père. Il était à Vienne lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, et il avait fait une campagne contre les Turcs. A son retour à Modène, il s'efforça de rétablir les finances de l'État, ruinées par les précédentes guerres dont la Lombardie avait été le théâtre, et il fit épouser à son fils, Hercule Renaud, Marie-Thérèse Cybo, duchesse de Massa et Carrara, étendant par cette alliance les États de la maison d'Este jusqu'à la mer. Mais la guerre qui bientôt après s'alluma dans toute l'Europe contre Marie-Thérèse d'Autriche exposa l'État de Modène à de nouveaux ravages et força son souverain à s'en éloigner. François III accepta le commandement des armées espagnoles en Italie; il fit à leur tête la guerre dans l'État pontifical, le royaume de Naples, le Milanais, la Ligurie et le Piémont; mais pendant ce temps ses États étaient occupés par les armées autrichiennes ou celles du roi de Sardaigne; et lorsqu'il y rentra en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il les trouva ruinés et dépeuplés par le long séjour des ennemis et leurs fréquentes contributions. François III a mérité quelque gloire par la protection qu'il accorda aux hommes de lettres : Muratori et Tiraboschi, tous deux ses sujets, furent aussi ses pensionnaires. D'autre part, on lui reproche d'avoir arrêté la prospérité naissante de ses États par la pesanteur des contributions qu'il leur imposait et le mauvais système de ses finances. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, le 25 février 1780 : son fils Hercule Renaud lui succéda. S. S—1.

ESTE (HERCULE RENAUD III), dernier duc de Modène, Reggio et la Mirandole, né le 22 novembre 1727, marié dès l'an 1744, était déjà parvenu à un âge avancé lorsqu'en 1780 il succéda à son père. Il n'avait eu de son mariage avec la duchesse de Massa qu'une seule fille, Marie-Béatrix, née le 7 avril 1750, et, le 14 octobre 1771, il l'avait donnée en mariage à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, nommé à cette occasion gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue. Cette princesse, dernier rejeton de la maison d'Este, se retira à Vienne après la ruine de sa famille, et elle est morte en 1829. Le dernier duc de Modène, pendant son administration, amassa des trésors considérables; ce goût d'accumuler détacha de lui ses sujets et les disposa plus que les autres Lombards à désirer une révolution. A l'approche des armées françaises, au mois de mai 1796, Hercule III s'enfuit à Venise, où il avait déjà fait transporter son trésor. Les duchés de Modène et de Reggio entrèrent le 9 juillet 1797 dans la fédération cisalpine; la maison d'Este fut définitivement

dépouillée de cette souveraineté par le traité de Campo-Formio du 17 octobre de la même année. Le Brisgau fut promis par l'Autriche en dédommagement au duc Hercule III; mais ce prince mourut à Trieste avant de jouir de cette nouvelle souveraineté, le 14 octobre 1803. S. S—1.

ESTE (CHARLES), écrivain anglais, né, en 1755, de parents peu aisés, commença par se destiner au barreau. Il y renonça bientôt pour la médecine, qu'il ne tarda pas à abandonner pour la théologie. Il fut ordonné en 1777 et fut nommé chapelain à Whitehall. En 1787, il publia un pamphlet intitulé *Ma vie* (My own Life), in-8°, et en 1795, un *Voyage en Suisse dans l'année 1795 par la Flandre, le Brabant et l'Allemagne*. (A journey in the year 1795 through Flanders, Brabant and Germany to Switzerland), Londres, in-8°. L'auteur voulait faire étudier son fils dans une université du continent : les circonstances s'opposaient à ce qu'il choisît celle de Paris, qu'il aurait préférée; il se décida pour l'université de Pavie. La route à travers la France lui étant fermée, il fut forcé de parcourir les pays qui sont nommés dans le titre de son ouvrage. Sa relation s'arrête à son arrivée à Bâle. Il s'occupe peu de géographie; il s'étend sur la description des villes et sur l'histoire littéraire des contrées qu'il parcourt. Les anecdotes qu'il raconte sur diverses circonstances de la guerre ne manquent pas d'intérêt, et sont parfois piquantes. Ses réflexions, en général très-sensées, annoncent un homme humain, judicieux et impartial. Celles qu'il fait sur différentes universités prouvent que l'amour du pays ne l'aveugle pas; il avoue que la France offre aux étrangers un accueil plus amical que partout ailleurs, et qu'ils y trouvent ce repos qui invite à l'étude; il regrette que des événements lamentables en interdisent l'entrée. Son livre est terminé par un supplément contenant une correspondance entre lord Baltimore et le célèbre naturaliste Linné, et un extrait du voyage de Spallanzani au Vésuve. Il était propriétaire et éditeur, conjointement avec le major Topham, d'un journal quotidien intitulé : *le Monde* (the World), et ayant affiché la mise en vente de sa part dans cette propriété en 1790, il en résulta entre lui et Topham une contestation qui attira un instant l'attention du public. Il mourut en 1829. E—s et E. D—s.

ESTELLA (Drogo), originaire d'Estella, dans la Navarre, naquit en Portugal; il prit de bonne heure l'habit de franciscain, et consacra ses talents à la prédication et à la composition de quelques ouvrages qui eurent beaucoup de succès, mais dont aujourd'hui personne ne se souvient. Il est auteur 1° d'un *Commentaire latin* sur l'Évangile de St-Luc, dont la 1^{re} édition parut en 1578, à Alcalá de Hénarès, en 2 volumes in-fol. L'ouvrage ayant été mis à l'index à Rome, et censuré par quelques théologiens espagnols, on en donna à Venise, en 1582, une édition corrigée; il y en a plusieurs réimpressions. 2° D'une *Rhétorique ecclésiastique*, ou *Traité de l'art du prédicateur*. Cet

ouvrage est en latin; il a été imprimé plusieurs fois, et, entre autres, à la suite du *Commentaire* sur St-Luc, de l'édition de Lyon, 1592. 3^e D'un *Commentaire latin* sur le psaume 136, *Super flumina*; il se trouve après la *Rhétorique ecclésiastique* de l'édition de Cologne, 1586. 4^e D'un *Traité ascétique*, en espagnol, *Sur la vanité du monde*, dont les éditions sont fort nombreuses, et que Chaudière a traduit en français. 5^e De *Méditations très-dévotés sur l'amour de Dieu*, écrites en espagnol, traduites en latin, en italien, et par Chapuis en français, ce même Chapuis qui a traduit tant d'autres livres qui ne sont pas livres de dévotion. 6^e Du *Mépris du monde*, et de la *Vie de St-Jean l'Évangéliste*, en espagnol. Le Père Estella mourut en 1590. B—ss.

ESTERHAZY. Cette famille fait remonter son origine à Paul d'Esteras, qui vivait dans le milieu du 10^e siècle. Elle a fourni, pendant huit cents ans, un grand nombre d'hommes illustres qui ont attaché leur nom à l'histoire de la Hongrie et à celle de la maison d'Autriche, qui l'a comblée de bienfaits, d'honneurs et de richesses. Parmi ces personnages, nous ne nommerons que les trois qui se sont aussi placés dans les rangs des hommes de lettres; un quatrième, qui est célèbre par la protection qu'il accorda aux arts; et un cinquième, qui s'est distingué dans la diplomatie. — *Nicolas ESTERHAZY DE GALANTHA*, surnom que cette famille porte de la seigneurie de Galantha, que le roi Sigismond lui conféra en 1421, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé, très-jeune encore, chanoine à Strigonie ou Gran, et évêque de Trau, dans la Dalmatie hongroise; enfin, en 1638, évêque de Finen. Il passa pour un homme vraiment religieux et attaché à ses devoirs. On a de lui quelques ouvrages théologiques, peu connus hors de la Hongrie. Il mourut dans un âge peu avancé, en 1695. — *Paul IV, ESTERHAZY DE GALANTHA*, le plus célèbre de cette famille et un des plus grands capitaines dont les fastes de la monarchie autrichienne fassent mention, était fils de Nicolas Esterhazy, de la troisième branche de cette maison, de celle qui a obtenu la plus grande illustration. Il naquit le 7 septembre 1653, à Kiss-Marton ou Eisenstadt, et montra des talents si précoces, qu'à l'âge de huit ans il publia déjà des livres. Il préféra à la carrière littéraire celle des armes, où il se distingua bientôt. Il avait à peine vingt ans lorsque l'empereur Ferdinand lui conféra la charge de gouverneur de Soprony ou Oedenbourg; il n'en avait pas trente, lorsqu'il parvint au grade de feld-maréchal-général. Sa bravoure brilla dans les affaires d'Essek, des Cinq-Églises et de Kanisa : dans la dernière, une balle atteignit son chapeau. Il s'empara des forteresses de Segedin, Bartz, Turbek et Babetso, qui étaient alors au pouvoir des Turcs, et partagea avec le célèbre Montecuculli la gloire dont la bataille de St-Gothard, quoique indécise, couvrit les armées autrichiennes en 1664. La paix

XIII.

ayant été signée six mois après, l'empereur donna au comte Esterhazy le commandement des frontières, place de confiance, parce que la maison d'Autriche, dont la domination était encore peu assurée en Hongrie, devait pouvoir compter sur la fidélité de celui qui en était revêtu, afin qu'il maintint dans le devoir les nombreux mécontents que le pays renfermait, et qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug. L'empereur ne fut pas trompé dans son choix : Esterhazy combattit la faction de Tékéli, sur laquelle il remporta la victoire de Gyorki, où il fut lui-même grièvement blessé; il imposa, par son autorité, au parti qui, à la diète, contrariait les projets de la maison d'Autriche, et contribua, en 1687, à faire déclarer la couronne héréditaire, de mâle en mâle, dans la maison d'Habsbourg. Plus tard il résista aux sollicitations du prince Rakoczi, qui tenta en vain de l'entraîner dans son parti. Il rendit à son souverain un service non moins éclatant en contribuant, en 1685, à délivrer Vienne, assiégée par les Turcs, et en leur enlevant, en 1686, Bude, capitale de la Hongrie, dont ils étaient maîtres depuis 1541. Ce fut cette conquête qui affermit véritablement le pouvoir de la maison d'Autriche. Tant de services ne restèrent pas sans récompense. La diète de 1681 ayant élu le comte Esterhazy gouverneur général de la Hongrie, l'empereur témoigna la satisfaction que lui causa ce choix, en demandant pour le nouveau gouverneur l'ordre de la Toison d'or, dont le roi d'Espagne, comme chef de la maison, disposait alors seul. Le 7 décembre 1687, l'empereur l'éleva, pour lui et ses descendants mâles et premiers-nés, à la dignité de prince du St-Empire romain, et quoique cette dignité ne fût qu'un simple titre, aussi longtemps que la maison d'Esterhazy n'eut pas acquis une principauté immédiate en Allemagne, ce qu'elle ne réussit à faire qu'en 1804, cependant l'empereur Charles VI accorda, en 1712, au prince Paul, l'insigne prérogative de frapper monnaie à son effigie et celle de conférer la noblesse. Au milieu de ces honneurs, Esterhazy n'oublia pas les intérêts de sa fortune; il acheta les biens confisqués de la famille Nadasdy, et plusieurs seigneuries et terres en Hongrie et en Autriche. Il rebâtit le château d'Eisenstadt, sa résidence, et le rendit digne d'être la demeure d'un grand prince; il fortifia celui de Forchenstein, que son père avait fait construire en 1653, et y forma une collection de tableaux. Les églises et couvents d'Eisenstadt, de Tyrnau et d'autres endroits renferment des monuments de sa libéralité. Les fondations qu'il fit prouvent son amour pour les lettres : il affectionnait surtout la poésie et l'histoire. Les ouvrages qu'il a laissés portent témoignage de sa piété, et surtout de sa dévotion pour la vierge Marie : plusieurs de ces écrits traitent de l'immaculée conception de la mère de Dieu; il est aussi l'auteur de la traduction hongroise de l'*Atlas Marianus*,

ou *Recueil* de descriptions des images miraculeuses de Notre-Dame en Hongrie et ailleurs, qui a été publié à Tyrnau, in-fol. Le prince Paul Esterhazy mourut le 26 mars 1715. — *Nicolas Esterhazy de Galantha*, qui a vécu à la fin du 16^e siècle, a été un des grands promoteurs du luthéranisme, pour lequel il ne montra pas moins de zèle que la plupart des membres de cette maison en ont manifesté pour la religion de leurs pères. Il publia, en 1661, en un volume in-4^o, un ouvrage en langue hongroise, intitulé : *Demandes et Réponses sur l'Église militante de Jésus-Christ*. — *Nicolas-Joseph*, prince d'ESTERHAZY DE GALANTHA, comte de Forschenstein, petit-fils de Paul IV, naquit le 18 décembre 1714, succéda, le 18 mars 1762, à son frère aîné dans les principautés et seigneuries de sa maison, fut chevalier de la Toison d'or d'Autriche et de l'ordre de Marie-Thérèse, conseiller privé, chambellan, feld-maréchal-général, chef d'un régiment d'infanterie et capitaine de la garde noble hongroise. En 1764, le prince Esterhazy concourut, en qualité d'ambassadeur du roi-électeur de Bohême, à l'élection de Joseph II comme roi des Romains. Il mourut le 28 septembre 1790. Il mérite une place dans cet ouvrage, par la protection qu'il accorda toute sa vie aux lettres et aux arts, surtout à la musique, qu'il aimait passionnément. Il avait réuni dans sa résidence d'Eisenstadt les plus grands talents qui existaient alors : ce fut dans cette école que se formèrent, entre autres, Haydn et Pleyel. Il obtint, en 1785, que la dignité de prince, qui, d'après le diplôme de 1687, n'appartenait qu'à la *primogéniture*, fût étendue à tous ses descendants. S—L.

ESTERHAZY DE GALANTHA (NICOLAS, prince n^o), de la même famille que les précédents, magnat de Hongrie, feld-maréchal autrichien, né le 11 décembre 1763, est un de ces membres de l'aristocratie autrichienne dont les résistances et les concessions, habilement calculées, ont secondé le gouvernement impérial dans sa lutte persévérante contre les envahissements de cette révolution qui, depuis cinquante ans, a plus ou moins modifié le reste de l'Europe. Il épousa, le 15 septembre 1783, la princesse de Lichtenstein. Nommé en 1792 ambassadeur à l'élection de l'empereur François II, il s'y fit remarquer par cette magnificence qu'il déploya toujours depuis dans diverses missions diplomatiques. Il fut, en 1796, un des membres de la députation chargée par la diète de Hongrie d'aller féliciter le prince Charles, frère de l'empereur, sur ses victoires ; et il ne quitta le quartier général qu'en remettant à l'archiduc une somme de 65,000 florins (environ 200,000 francs), premier produit d'une souscription ouverte en faveur des soldats et officiers malades et blessés. Mais les succès du prince Charles n'eurent pas de lendemain : en 1797, les armées françaises menacèrent d'envahir les États héréditaires de la maison d'Autriche. Le prince d'Esterhazy, qui avait passé par tous les grades militaires jusqu'à celui de gé-

néral-major, improvisa pour ainsi dire une armée d'insurrection en Hongrie, en faisant un appel à tous ses vassaux. Il eut le commandement de cette troupe nationale avec le titre de feld-maréchal. Ceux d'entre ses vassaux qui s'enrôlèrent obtinrent la remise d'une année de leurs redevances, et le prince promit de leur continuer cette remise pendant tout le temps qu'ils resteraient sous les drapeaux. Cette belle conduite lui valut la confiance du cabinet de Vienne ; il fut nommé conseiller privé de l'empereur, et chargé d'une suite de missions qui ont attaché son nom à la plupart des transactions diplomatiques passées depuis cette époque entre la cour d'Autriche et les autres gouvernements de l'Europe. En effet, depuis 1801 jusqu'en 1816, on le voit successivement envoyé à Paris après le traité de Lunéville, ensuite en Angleterre, puis à St-Petersbourg ; en 1814, il résidait auprès du roi des Deux-Siciles, Joachim Murat, qui affectait de vivre avec lui dans une sorte d'intimité. En 1816, ambassadeur auprès du roi de Naples réintégré (Ferdinand), le diplomate autrichien continua de jouir du plus grand crédit, malgré ses antécédents tant soit peu *napoléonistes* ; mais en cela le prince Esterhazy n'avait fait que suivre les exemples et les inspirations de son souverain François II. A Naples, il ne manqua pas d'étaler sa magnificence ordinaire ; moyen sûr pour être toujours bien accueilli par le maître de la petite cour des Deux-Siciles, qu'il fût légitime ou bien roi intrus. En août 1816, Nicolas d'Esterhazy vit son fils, le prince Paul, devenir l'allié de la maison régnante d'Angleterre, par son mariage avec une nièce de la reine épouse de Georges III. Il reçut à cette occasion, ainsi que son fils, la grand-croix de l'ordre hanovrien des Guelphes, que lui conféra le prince régent (depuis Georges IV). Il était déjà grand-croix de St-Étienne et de plusieurs autres ordres allemands. Bienfaisant, libéral jusqu'à la prodigalité, Nicolas d'Esterhazy se serait ruiné, si les immenses revenus de ses domaines le lui avaient permis. Il était ami des lettres et surtout des arts : témoin les honneurs insignes qu'il rendit, en 1810, à la dépouille mortelle du célèbre Haydn, dont son père avait été le zélé protecteur. Il fit déposer les restes de ce compositeur dans le caveau des Franciscains, à côté de ceux du fameux Tommasini. Le prince Nicolas d'Esterhazy est mort à Côme, le 25 novembre 1855, à l'âge de 68 ans. Il a laissé un fils, le prince Paul-Antoine d'Esterhazy, né en 1786, qui débuta, en 1810, dans la carrière diplomatique en allant, au nom de son souverain, au-devant du prince Berthier, chargé de demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Il fut depuis ambassadeur à la cour de Hollande, auprès du roi Louis-Napoléon ; puis, en 1814, auprès du pape Pie VII. En 1816, dans son ambassade en Angleterre, il déploya une magnificence digne de son père. Sa sœur est veuve du prince Moritz de Lichtenstein.

ESTERNOD (CLAUDE D') n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un personnage imaginaire, sous le nom duquel s'est caché François Pavie de Fourquevaux. Il naquit à Salins en 1590, et il prend soin d'apprendre à ses lecteurs que sa famille était ancienne et considérée. Il embrassa l'état militaire, et après avoir fait quelques campagnes, fut nommé gouverneur du château d'Ornans, dans le comté de Bourgogne. Il profita des loisirs que lui laissait cette place pour faire un voyage à Paris, où il se lia d'amitié avec Berthelot et d'autres écrivains du même genre. Il avait les passions très-vives, et pour les satisfaire il dissipa la plus grande partie de sa fortune. Il alliait à des mœurs très-lécessueuses une grande piété et un zèle extrême pour la religion. D'Esternod mourut de la peste à Salins vers 1650, à l'âge d'environ 40 ans. On a de lui : 1° *le Franc Bourguignon pour l'entretien des alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8°; il y parle avec un peu d'exagération des avantages qu'offre à la France le voisinage de la Franche-Comté; 2° *l'Espadon satirique*, composé en rimes françaises, Lyon, 1619, in-12. Cette édition porte le nom de *Franchère*, anagramme de *Refranche*, l'un des villages dont Esternod était seigneur, Lyon, 1621, in-12. Elle contient seize satires; on en trouve des exemplaires avec les dates de 1622 ou 1626; Cologne, 1680 ou 1682, in-12. Cette édition est beaucoup plus belle que les précédentes, mais on en a retranché la 16^e satire, dont le sujet est l'apostasie d'un capucin nommé Guénard, qui s'était retiré à Genève (*voy. GRATIEN DE MONTFORT*). Si l'on en croit quelques catalogues, *l'Espadon satirique* a encore été réimprimé à Amsterdam, 1721, in-12, sous le titre de *Satires galantes et amoureuses* de d'Esternod. Cet écrivain ne manque ni de naturel ni de facilité, mais son style est faible, souvent incorrect, et les sujets qu'il a traités de préférence prouvent autant de mauvais goût que de libertinage d'esprit. W-s.

ESTÈVE (JEAN), troubadour ancien, né à Narbonne ou à Béziers, s'attacha à Guillaume, seigneur de Lodève, qui commandait en 1285 la flotte française envoyée par Philippe le Hardi contre l'Espagne. Celui-ci fut fait prisonnier, et son ami célébra dans un *sirvente* sa captivité, en engageant le roi de France à payer promptement sa rançon et à le délivrer. Estève est le seul troubadour qui ait daté ses pièces. Les plus agréables sont deux pastourelles qui ont de la naïveté et de la grâce : « Pauvre qui est jeune, dit-il, est bien riche quand il vit joyeux ; et plus fortuné est-il que le vieux riche qui passe sa vie dans la tristesse, compagne de l'or. » Z.

ESTÈVE (PIERRE-JACQUES), natif de Tortosa, exerça et professa d'une manière distinguée la médecine à Valence en Espagne. Il publia dans cette ville, en 1530, en un volume in-fol., une traduction latine des *Epidémiques d'Hippocrate*, avec des commentaires très-étendus. On a trouvé tant d'érudition dans cet ouvrage, dit Éloi, qu'on a pré-

tendu qu'il appartenait à Galien, qu'il était demeuré inconnu pendant plusieurs siècles, mais qu'Estève avait eu le bonheur de le découvrir et la vanité de se l'approprier : cette prétention n'a pas même l'ombre de la vraisemblance. — ESTÈVE (LOUIS), né à Montpellier, y exerça la médecine, et publia divers opuscules qui ne jouissent pas d'une grande réputation : 1° *Traité de l'ouïe où, après avoir exposé les parties organiques de l'oreille, on donne une théorie du tintoin et du sifflement, avec plusieurs expériences nouvelles, et la théorie du son et de l'audition, auquel on a joint une observation qui peut servir à éclaircir l'action du poumon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12. Ce traité, judicieusement apprécié par Haller, contient beaucoup d'hypothèses et peu de faits importants. 2° *Questiones chymico-medice duodecim pro cathedra vacante per obitum D. Serane*, Montpellier, 1759, in-4°. 3° *La Vie et les Principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la médecine de Montpellier*, Montpellier, 1763, in-8°. C.

ESTÈVE (PIERRE), membre de l'académie de Montpellier, né dans cette ville au commencement du 18^e siècle, cultiva plusieurs parties des sciences et de la littérature sans obtenir aucun succès remarquable. La médiocrité de toutes ses productions les a déjà condamnées à l'oubli, et il eut le malheur d'être lui-même le témoin de la réprobation dont elles étaient frappées. On a de lui : 1° *Nouvelle découverte des Principes de l'Harmonie*, Paris, 1752, in-8°. Cet ouvrage méritait d'être plus connu; il est assez bon, ainsi que tout ce que l'auteur a publié sur les arts. 2° *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1755, in-12. 3° *Esprit des Beaux-Arts*, Paris, 1755, 2 vol. in-12; c'est le seul des écrits d'Estève qui ait eu un instant de vogue. 4° *Memoire contre M. de Causans, sur la quadrature du cercle* (*voy. CAUSANS*). 5° *Traité de la Diction*, 1755, in-12; 6° *Histoire générale et particulière de l'Astronomie*, Paris, 1755, 5 vol. in-12. 7° *Dialogues sur les Arts*, Paris, 1756, in-12. Un sujet pareil, dit Sabatier, aurait eu besoin d'une plume plus exercée, plus délicate et plus judicieuse que celle d'Estève. On lui attribue encore *Origine de l'Univers*, Berlin, 1758, in-12; *la Toilette du Philosophe*, Londres, 1751, in-12, et *Lettre à un Partisan du bon goût*. W-s.

ESTHER, qui portait dans la langue de son pays le nom d'*Edissa*, qui veut dire *myrte*, était de la tribu de Benjamin, fille d'Abihail, vint au monde pendant le temps de la captivité de Babylone, et fut, selon quelques-uns, contemporaine de Darius, fils d'Hystaspe, qu'on croit être le même que celui que l'écriture nomme Assuérus; d'autres interprètes croient qu'Assuérus est le même qu'Artaxerce Longue-main (1). Quoique Cyrus eût rendu la liberté aux Juifs, les soixante-dix

(1) M. de Chaumont, évêque d'Aqs, dans ses *Réflexions sur le Christianisme* (Paris, 1693, 2 vol. in-12), a prétendu établir que l'Assuérus d'Esther est Artaxercès-Ochus. Voyez le *Journal des Savants* de 1693.

années de captivité prédites par les prophètes ne s'étaient pas sans doute écoulées, lorsque Assuérus, qui avait répudié Vasthi, fit chercher dans toutes les provinces de son vaste empire les plus belles personnes qu'on pût trouver. Édissa, à qui les Persans avaient donné le nom d'Esther, qui veut dire cachée, sortit de sa retraite et fut menée à la cour, où elle fut confiée à un eunuque et à sept femmes qui la disposèrent par l'usage des parfums à être présentée devant le roi. Sa beauté toucha le cœur d'Assuérus; elle ceignit le diadème royal, et fut déclarée reine à la place de Vasthi. Cet événement fut célébré par des réjouissances publiques et par des remises que le monarque fit à ses peuples. Esther, qui avait perdu ses parents en bas âge, avait été élevée par Mardochee, son oncle paternel. Mardochee, qui, ainsi que tous les Israélites fidèles, refusait de rendre au favori d'Assuérus, nommé Aman, des honneurs semblables aux honneurs divins, engagea Esther à demander au roi la révocation d'un édit de mort que la noble résistance de la nation juive avait provoqué contre tous les individus de cette nation. Esther ne pouvait sans s'exposer à perdre la vie paraître devant Assuérus avant d'avoir été appelée. Elle cède enfin aux instances de Mardochee, et se prépare par la prière, par le jeûne et par les larmes à une démarche qui devait la perdre ou sauver sa nation tout entière. Elle se montre au monarque parée de ses plus beaux habits; le prince étend vers elle son sceptre d'or en signe de grâce; il lui promet de lui accorder ce qu'elle lui demandera, quand ce serait la moitié de son royaume. Assuérus et Aman se rendirent le lendemain à un festin auquel Esther les avait invités; le jour suivant, le roi et son favori se rendirent encore à une nouvelle invitation de la reine, qui, profitant du moment où Assuérus, échauffé par le vin, lui avait réitéré ses promesses, osa demander le salut du peuple juif, et signaler Aman comme le plus implacable ennemi des enfants d'Israël. Le roi se leva de table tout en colère, et alla dans le jardin; en rentrant dans la salle du festin, il surprit Aman prosterné aux genoux d'Esther, et qui lui demandait grâce. « Comment, s'écria-t-il, il veut encore faire violence à la reine en ma présence! » On se saisit aussitôt d'Aman, on lui couvrit le visage, et on le mena dehors pour le faire mourir. L'édit porté contre les Juifs fut révoqué, et ils furent même autorisés à tuer leurs ennemis dans tout l'empire. Le nombre des victimes de cette terrible vengeance monta jusqu'à 75,500; les deux fils d'Aman périrent dans ce massacre, qui commença le 13^e jour du mois adar, et continua encore le lendemain dans la ville de Suse. C'est le 14^e jour de ce mois que les Juifs célébrèrent depuis la fête du *Purim*, parce que, ce jour-là, ils devaient être mis à mort selon le sort qu'Aman avait tiré à cet effet. Le mois adar répond à la lune de février; c'était le sixième mois de l'année civile chez les Hébreux. Le *Livre d'Esther* renferme quelques

fragments dont les Juifs n'admettent point la canonicité, mais qui sont reconnus comme canoniques par l'Eglise romaine, ainsi que tout le reste de l'ouvrage (1), que plusieurs Pères attribuent à Esdras, mais qui a probablement été composé par Esther et par Mardochee. L'histoire d'Esther a fourni un des chefs-d'œuvre de la scène française (*voy.* RACINE). Josué Barnes a publié : *Αἰλικὸν κάτοπτρον, sive Estheræ historia poetica græco carmine*, Londres, 1679, in-8° (2). C—T.

ESTIENNE (HENRI 1^{er}), *Stephanus*, est le chef de cette illustre famille d'imprimeurs qui ont tant contribué aux progrès des lettres en France, dans le 16^e siècle, en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Henri était né à Paris vers 1470; il commença à exercer l'imprimerie vers 1503. C'est du moins cette année que parut l'*Abrégé de l'Arithmétique* de Boëce, le premier ouvrage que l'on connaisse sorti de ses presses. Son atelier était établi dans la rue de l'École de Droit; et il avait adopté pour sa marque les anciennes armes de l'Université; c'est un écu chargé de trois fleurs de lis, avec une main sortant d'un nuage et tenant un livre fermé. Sa devise était : *Plus olei quam vini*. Henri s'appliqua à ne livrer au public que des ouvrages imprimés correctement; il revoyait lui-même les épreuves, et les soumettait ensuite aux savants qui fréquentaient sa maison. Quand, malgré ses soins, quelques fautes lui ont échappé, il en a averti le lecteur, ou les a indiquées dans un *errata*, usage inconnu alors à ses confrères. Il mourut à Paris, et non à Lyon, comme le disent sans preuve quelques critiques. Ses biographes placent sa mort au 24 juillet 1520; mais on aura de la peine à croire que la date s'en accorde si exactement avec celle du dernier ouvrage qu'il a imprimé. Il laissa trois fils, François, Robert et Charles, qui exercèrent tous les trois la profession d'imprimeur. Sa veuve épousa Simon de Colines, son associé (*voy.* COLINES). Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on recherche le *Psalterium quintuplex*, de le Fèvre d'Estaples, 1509 et 1515; l'*Itinerarium d'Antonin*, 1512; Guillaume Mara, *De Tribus fugiendis*, etc. W—s.

ESTIENNE (FRANÇOIS), l'aîné des fils de Henri,

(1) Le savant Usher, archevêque d'Armagh, dans son *Synagoga de septuaginta interpretum versione* (Londres, 1655, in-4°), a publié le texte grec du livre d'Esther, d'après l'ancienne version grecque, en y joignant celui des Hexaples d'Origène. M. de Rossi a publié, avec une version latine, la paraphrase chaldaïque des additions du livre d'Esther d'après un superbe manuscrit de la bibliothèque particulière de Pie VI, dans son *Specimen variarum lectionum*, etc., Rome, 1782, in-8°, réimprimé la même année avec de nouvelles variantes, Tubingen, in-8°.

(2) Il y a joint une traduction latine et des scholies grecques. Didier Oricet a paraphrasé en vers le livre d'Esther, Paris, 1584, in-12. De Boisval a composé un poème héroïque d'Esther, Paris, 1670, in-4°. Jean Desmarests de St-Sorlin en a publié un autre, Paris, 1673, in-12; et Ansaldo Ceba un troisième en italien et en 21 chants, Genève, 1615, in-4°. Indépendamment du chef-d'œuvre de Racine, Antoine le Devin, en 1570; Pierre Mathieu, en 1585, et Duryer, en 1666, donnèrent chacun une tragédie d'Esther. Nous avons encore la *Belle Hesther*, tragédie de l'invention de Japien Marfière, Rouen, sans date, in-8°. Ce nom est évidemment un pseudonyme. D. L.

exerça l'imprimerie en société avec Simon de Colines son beau-père. Le *Vinetum* de Charles Estienne (1537) est le plus ancien ouvrage auquel on trouve son nom, et le dernier l'*Andria* de Térence, 1547. Il a employé quelquefois la marque de son père; cependant il en avait une particulière. C'est un vase d'or à trois pieds posé sur un livre et surmonté d'un cep de vigne chargé de fruits. Il ne fut jamais marié, et c'est par erreur que Maître lui donne un fils du même nom, qui imprimait en 1570. Ce François Estienne était fils de Robert; et par conséquent le neveu de celui qui fait l'objet de cet article. W—s.

ESTIENNE (ROBERT I^{er}), le plus célèbre imprimeur de cette famille, né à Paris en 1503, s'appliqua à l'étude de la littérature, et y fit des progrès très-rapides. Il possédait non-seulement le latin et le grec, mais encore l'hébreu, comme le prouvent les excellentes éditions qu'il a données dans ces différentes langues. Après la mort de son père, il travailla quelques années en société avec Simon de Colines, qui se reposait sur lui du soin de surveiller l'imprimerie. Ce fut à cette époque qu'il publia une édition du *Nouveau Testament*, plus correcte, et dans un format plus commode que toutes celles qui avaient paru jusque-là. Le prompt débit de cette édition alarma les docteurs de Sorbonne, qui voyaient avec peine se multiplier les exemplaires d'un ouvrage dans lequel les partisans des nouvelles opinions puisaient la plupart de leurs arguments; mais ils ne purent jamais trouver même un prétexte pour en demander la suppression. Robert Estienne épousa peu après Pétronille, fille de l'imprimeur Josse Badius: c'était une femme d'un rare mérite. Elle enseigna elle-même les éléments du latin à ses enfants et à ses domestiques; de sorte que, dans la maison d'Estienne, il n'y avait personne qui n'entendit et ne parlât cette langue avec facilité. Il quitta la société de Colines vers 1526, et établit une imprimerie sous son nom, dans le même quartier qu'avait habité son père. Le premier ouvrage qu'il mit sous presse fut les *Partitions oratoires* de Cicéron, portant la date du 7 des kalendes de mars 1527. Depuis cette année jusqu'à sa mort, il ne s'en passa aucune sans qu'il fit paraître quelques nouvelles éditions des classiques, supérieures à toutes les précédentes, et la plupart enrichies de notes et de préfaces pleines d'intérêt. On dit que, pour s'assurer davantage de la correction des ouvrages qu'il imprimait, il en affichait les épreuves, en promettant des récompenses à ceux qui y découvriraient des fautes (1). Il se servit d'abord des mêmes caractères que son père et Simon de Colines; mais il en fit graver, vers 1532, d'une forme beaucoup plus élégante, qu'il employa, pour la première fois, dans la belle édition de la *Bible*, en

latin, qui parut la même année. Estienne n'avait rien négligé pour en faire un chef-d'œuvre de son art; il en avait revu le texte avec le plus grand soin, sur deux manuscrits, l'un de St-Germain-des-Prés, l'autre de St-Denis, et avait en outre consulté les plus savants théologiens, qui lui avaient donné leur approbation. Cependant cette édition fut pour lui le sujet de nouveaux chagrins; et si François I^{er}, qui appréciait les talents et les sacrifices de Robert Estienne, ne l'eût protégé contre ses adversaires, il est probable que, dès cette époque, ce grand homme aurait été obligé de quitter la France. L'amour de la paix, le besoin qu'il éprouvait d'une vie tranquille pour terminer ses entreprises, lui firent accepter toutes les conditions qu'on lui imposa; et il se soumit même à ne plus rien imprimer sans le consentement de la Sorbonne. Il venait de mettre au jour la première édition de son *Thesaurus lingue latinæ*, ouvrage excellent, plein de recherches et d'érudition, auquel il avait travaillé plusieurs années, aidé par les savants dont il était l'ami et le bienfaiteur. Le succès mérité de cet ouvrage ne l'aveugla point sur ses imperfections, et il y fit, à chaque édition, des changements et des augmentations, qui l'ont enfin rendu un chef-d'œuvre dans ce genre. Estienne fut nommé, en 1539, imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu; et ce fut à sa demande que François I^{er} fit fondre, par Garamond, les beaux types que possède encore l'imprimerie impériale. Cependant, les théologiens, jaloux de la confiance que le roi accordait à un homme dont ils suspectaient les sentiments en matière de foi, cherchaient l'occasion de le convaincre d'hérésie. Ils crurent l'avoir trouvée dans la nouvelle édition de la *Bible*, qu'Estienne publia en 1545, contenant une double version latine, et des notes de Vatable. Léon de Juda, connu pour un partisan de Zwingle, était l'auteur d'une de ces versions; et on prétendit que si les notes étaient de Vatable, elles avaient été corrompues par Estienne. Cette accusation fit beaucoup de bruit, et François I^{er} fut obligé d'arrêter encore une fois les poursuites dirigées contre son imprimeur. Ce grand prince mourut, et Robert Estienne voulut donner une marque de sa reconnaissance, en imprimant avec un soin particulier l'oraison funèbre de ce prince par Duchâtel. L'orateur avait dit que François I^{er} était passé de cette vie dans la gloire éternelle. Cette idée, si commune qu'elle se retrouve dans tous les discours de ce genre, fut le sujet d'une dénonciation de la Sorbonne, qui prétendit que cette proposition était contraire à la doctrine de l'Eglise touchant le purgatoire (*voy. Pierre Duchâtel*). Estienne s'aperçut bientôt qu'il ne devait pas compter, auprès du nouveau roi, sur la protection dont il avait joui jusqu'alors; et, après avoir lutté pendant quelques années contre ses adversaires, il prit enfin la résolution de se

(1) On trouve dans les *Bucoliques* de M. Firm. Didot, p. 261, une jolie anecdote sur le soin avec lequel Rob. Estienne corrigait ses épreuves.

retirer à Genève avec sa famille. Il y arriva au commencement de 1532. Il y imprima, la même année, en société avec Conrad Badius, son beau-frère, le *Nouveau Testament* en français. Il établit ensuite une imprimerie particulière de laquelle sont sortis plusieurs bons ouvrages, fut reçu bourgeois de Genève, en 1536, et mourut en cette ville le 7 septembre 1539. Estienne était un homme d'un caractère ferme et décidé; mais l'on est fâché de voir qu'il n'eût pas pour les autres la tolérance qu'il avait réclamée pour lui-même, et que son ardeur pour la réforme l'ait aveuglé au point de déshériter l'un de ses enfants qui ne l'avait point embrassée. Bèze, Dorat et Ste-Marthe lui ont donné de grands éloges; de Thou le met au-dessus d'Alde Manuce et de Froben, et ajoute que la France et le monde chrétien lui doivent plus de reconnaissance qu'aux plus grands capitaines, et qu'il a davantage contribué à immortaliser le règne de François I^{er} que les plus belles actions de ce prince. La marque de cet imprimeur est un olivier, dont plusieurs branches sont détachées, avec ces mots : *Noli altum sapere*, auxquels il a ajouté quelquefois *sed time*. Les ouvrages qu'il a publiés comme imprimeur du roi sont marqués d'une lance autour de laquelle sont entrelacés un serpent et une branche d'olivier. On lit au bas ce vers d'Homère : Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ τ' αἰχμητῇ, que l'on peut rendre par ces mots : « Au bon roi et au vaillant soldat. » Ch. Estienne, Turnèbe, Morel, Bienné (*Bene natus*), et tous ceux qui avaient la permission d'employer les caractères grecs du roi ont adopté cet emblème. Les ouvrages qu'il a publiés à Genève ne portent point le nom de cette ville, mais seulement l'olivier, avec ces mots au bas : *Olive Roberti Stephani*. Ce n'est point, comme on l'a dit, ce célèbre imprimeur qui a inventé la méthode de diviser le texte de la Bible par versets. Ce qu'on a ajouté, qu'il avait fait ce travail pour le Nouveau Testament, étant à cheval, dans un voyage de Paris à Lyon, n'est qu'un conte ridicule. Avant les éditions publiées par Estienne, on connaissait déjà cette division par versets, puisqu'elle est observée dans la Bible latine de Pagninus, 1527, in-4^o; dans le *Psalterium quintuplex*, 1509, et dans d'autres ouvrages. On a accusé Estienne d'avoir emporté à Genève les caractères grecs de l'imprimerie royale; mais le fait n'est rien moins que prouvé. Les matrices qui avaient servi à fonder ces caractères se retrouvèrent effectivement à Genève; mais toutes les circonstances de la répétition qui en fut faite semblent établir qu'elles étaient devenues la propriété de la famille de Robert Estienne; comment et à quel titre? c'est ce qu'on ne saurait expliquer. Le clergé de France ayant résolu de faire réimprimer les ouvrages des Pères grecs, présenta requête au roi pour le prier de réclamer de la seigneurie de Genève les matrices des caractères grecs gravés par ordre de François I^{er}. Sur cette requête, intervint un arrêt du conseil, à la date du 27 mars 1619,

portant que lesdites matrices seraient rachetées pour le prix de 3,000 livres, payables, soit à la seigneurie de Genève, soit aux héritiers de Robert Estienne. On voit qu'il n'est question, ni dans la requête, ni dans l'arrêt, de réclamer des objets enlevés illicitement, mais de racheter des effets précédemment aliénés (1). Parmi les belles éditions sorties de ses presses, on distingue : 1^o les *Bibles hébraïques*, 4 vol. in-4^o et 8 vol. in-16; les amateurs donnent la préférence à celle-ci pour la commodité du format; 2^o la *Bible latine*, 1538-40, in-fol.; l'exécution en est parfaite; mais les curieux n'en recherchent guère que les exemplaires sur très-grand papier; 3^o le *Nouveau Testament grec*, 1550, in-fol., regardé comme le plus beau livre grec qui ait jamais été imprimé; 4^o le même ouvrage, 1546, 1549, in-16, appelé communément *O mirificam*, parce qu'il est accompagné d'une préface latine qui commence par ces mots. Dans la préface de l'édition de 1549, le mot *plures* est écrit *pubes*, et l'on a prétendu que c'était la seule faute d'impression qu'il y eût dans l'ouvrage; Maittaire en a cependant trouvé quatre dans le texte grec; il est vrai que cette édition n'a point d'errata, et que les douze fautes indiquées dans l'errata de l'édition de 1546 sont corrigées dans celle de 1549. 5^o *Historia ecclesiastica scriptores, Eusebii preparatio et demonstratio evangelica*, en grec, 1544, 2 vol. in-fol.; c'est le premier livre imprimé avec les nouveaux caractères gravés par Garamond. Aucun de ces auteurs n'avait encore été imprimé; il en est de même de Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius et autres dont il publia le premier le texte grec, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi. 6^o Les œuvres de Cicéron, Térence, Plaute, etc. Outre les préfaces et les notes dont Robert Estienne a orné plusieurs ouvrages, il est auteur des suivants : 1^o *Thesaurus lingue latinæ*, Paris, 1532, 1536. Ces deux éditions ont paru sous le titre de *Dictionarium lingue latinæ, seu Thesaurus*, etc.; Paris, 1563, 2 vol. in-fol.; Lyon, 1573, 4 vol. in-fol. Cette édition, donnée par Robert Constantin (voy. CONSTANTIN), quoique plus ample, est moins estimée que la précédente, qui a l'avantage d'avoir été exécutée sous les yeux d'Estienne; Londres, 1754-55, 4 vol. in-fol., belle édition bien exécutée; Bâle, 1740-43, 4 vol. in-fol. Celle-ci est due aux soins d'Ant. Birr, qui l'a augmentée des notes écrites par Henri Estienne sur les marges d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de Genève. Cette édition est d'ailleurs imprimée correctement; mais on regrette que le papier n'en soit pas beau; Leipsick, 1749, 4 vol. in-fol., publiée par le savant professeur J.-M. Gessner; 2^o *Dictio-*

(1) Ces matrices avaient déjà été réclamées sous Henri IV. Leclerc rapporte (*Biblioth. choisie*, t. 19, p. 2:9) que son grand-père, Nicolas Leclerc, auquel Estienne avait engagé ces poinçons pour 1,500 écus d'or, ne put obtenir la restitution que de la moitié de cette somme. Il paraît, par son témoignage et par celui de Casaubon, que l'accusation n'était pas absolument dénuée de fondement. Voyez, à cet égard, Chauffepié, art. *Estienne*, not. B et C.

narium latino-gallicum, Paris, 1545, 2 vol. in-fol., est le plus ancien dictionnaire latin et français. On doit de la reconnaissance à Robert Estienne, pour avoir le premier publié un ouvrage aussi utile, et qui a exigé autant de recherches et de soins. Il en donna ensuite un extrait, sous le titre de *Dictionarium puerorum latino-gallicum*, Paris, 1550, 1557, in-4°; 3° *Ad censuras theologorum parisiensium, quibus Biblia a Roberto Stephano excusa calumniose notarunt responsio*, Genève, 1552, in-8°. Il en parut, la même année, une traduction française. Cet ouvrage est curieux, mais écrit avec trop d'emportement. 4° *Gallicæ grammaticæ libellus*, Genève, 1558, in-8°; *Grammaire française*, 1558, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé à Paris, 1569, in-8°, par Estienne (Robert II). Cette ressemblance de nom a donné lieu à un grand nombre de méprises. C'est par erreur que Maittaire attribue à Robert I^{er} une traduction française de la *Rhétorique d'Aristote*; cette traduction est de Robert III; mais il a été trompé par la fausse indication d'une édition de 1529. Robert Estienne se proposait de publier de nouveaux Commentaires sur la Bible, et il s'était associé, pour ce travail, Augustin Marlorat, fameux théologien; il avait même le projet de donner un dictionnaire de la langue grecque sur le plan de son *Thesaurus*; mais cet honneur était réservé à son fils, Henri Estienne, à qui il remit tous les matériaux qu'il avait recueillis dans cette vue. Robert Estienne eut plusieurs enfants; mais les seuls qui méritent d'être cités sont Henri II, Robert II, François II, et une fille nommée *Catherine*, mariée à Jacquelin, notaire royal à Paris. W—s.

ESTIENNE (CHARLES), fils de Henri I^{er}, fut élevé dans la connaissance des belles-lettres et des langues anciennes; il s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine, et se fit recevoir docteur de la faculté de Paris. Lazare Baif lui confia l'éducation de son fils, et voulut qu'il l'accompagnât dans ses ambassades d'Allemagne et d'Italie, pour qu'il pût continuer ses soins à son élève. Pendant son séjour à Venise, il se lia d'amitié avec Paul Manuce, qui parle de lui, dans quelques-unes de ses lettres, en des termes très-honorables. Ce ne fut qu'en 1551 qu'il commença à exercer la profession d'imprimeur, et il donna la même année, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi et avec les caractères de Garamond, la première édition du texte grec d'Appien. Draud s'est trompé en citant un *Traité de Plutarque* sorti de ses presses en 1544. Il paraît que Ch. Estienne eut presque aussitôt le titre d'imprimeur du roi, puisqu'on le lui donne dans une lettre patente du 26 février 1552. Jean Maumont, en écrivant à Scaliger, représente Ch. Estienne comme un homme avare et emporté, jaloux de ses confrères et même de ses neveux, qu'il cherchait à desservir dans toutes les occasions. Cependant il fit de mauvaises affaires, fut mis au Châtelet pour dettes en 1561, et y mourut en 1564. Maittaire dit que les belles éditions de Ch. Es-

tienne n'ont jamais été surpassées; qu'il a égalé, par son érudition, les plus savants imprimeurs, et qu'il en est peu qui aient publié plus d'ouvrages que lui dans un aussi court espace de temps. Il laissa une fille, nommée Nicole, dont on parlera dans l'article suivant. Ch. Estienne est auteur de plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste complète dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 56. On se contentera d'indiquer ici les plus intéressants: 1° *De re vestiaria, de vasculis ex Bayfio excerpt.*, Paris, 1553, in-8° (voy. LAZARE BAIF); 2° *Abrégé de l'Histoire des vicomtes et ducs de Milan*, extrait en partie de Paul Jove, 1552, in-4°, avec des portraits bien gravés; 3° *Paradozes ou propos contre la commune opinion, débattus en forme de déclamations forenses pour exciter les jeunes esprits en causes difficiles*, Paris, 1554, in-8°, rare; c'est une imitation des *Paradosi* d'Ortensio Lando; 4° *Dictionarium latino-græcum*, Paris, 1554, in-4°. Estienne avertit qu'il l'a composé en grande partie sur les notes de G. Budé. 5° *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1570, in-fol. Cette édition est la meilleure et la plus complète; mais l'ouvrage n'est plus guère recherché. 6° *Prædium rusticum, in quo cujusvis soli vel culti vel inculti plantarum vocabula ac descriptiones, earumque conserendarum atque incolendarum instrumenta suo ordine describuntur*, Paris, 1554, in-8°. C'est la première édition de cet ouvrage dans lequel l'auteur refondit plusieurs opuscules publiés précédemment. Il en fit ensuite lui-même une traduction en français, sous le titre d'*Agriculture et Maison rustique, de M. Charles Estienne*; mais il n'eut pas le temps de la publier, et il était loin de prévoir tout le succès qu'elle aurait un jour. Jean Liébaut, son gendre, y ajouta un grand nombre de chapitres omis ou traités superficiellement dans l'original, et la publia in-4° (1). Elle a été traduite en italien par Hercule Cato, Venise, 1591, in-4°; en allemand, par Melchior Sebitz, Strasbourg, 1592, in-fol.; en anglais, par Gervais Marckam, et en flamand. 7° *Première comédie de TERENCE, intitulée l'Andrie, traduite en prose*, Paris, 1540, in-16; 8° *Comédie du SACRIFICE, des professeurs de l'académienoise nommés INTRONATI, traduite de la langue toscane*, Lyon, 1545, in-8°; réimprimée sous le titre des *Abusés*, Paris, 1556, in-16. La pièce italienne est intitulée: *Gli ingannati*. La traduction est rare et recherchée. 9° *Thesaurus Ciceronis*, Paris, 1556, in-fol. Cet ouvrage n'eut aucun succès, et on croit que les frais qu'Estienne avait faits pour l'imprimer l'obligèrent à des emprunts onéreux qui avancèrent sa ruine. 10° *Dictionarium historico-geographico-poeticum*, Genève, 1566, in-4°; il ne parut qu'après la mort de l'auteur, et l'utilité des compilations de ce genre lui donna une vogue non méritée. Les différents éditeurs y firent des additions qui portèrent ce

(1) Cette traduction, réimprimée plusieurs fois, et notamment en 1629, parut pour la première fois en 1574, selon Séguier, ou en 1567 suivant Haller. Nous ferons voir à l'article LIÉBAUT que la première édition est de 1564. D. P—s.

dictionnaire à un gros volume in-fol. C'est dans ce format que Nicol. Lloyd le publia à Oxford, 1670, et à Londres, 1686. Ces deux éditions ont été longtemps recherchées; mais l'ouvrage est tombé dans l'oubli depuis qu'il a été surpassé. W—s.

ESTIENNE (NICOLE), fille du précédent, née à Paris vers l'an 1543, reçut une excellente éducation, et acquit des connaissances assez rares chez les personnes de son sexe. Elle parlait et écrivait en plusieurs langues avec autant de grâce que de facilité, composait des vers agréables, et était douée, dit Lacroix du Maine, d'une gaillardise d'esprit qui charmait tout le monde. Jacques Grevin, médecin de la duchesse de Savoie, l'aima avec passion, et célébra sa beauté dans des vers dont il publia le recueil sous le titre de l'*Olympe*. Nicole lui fut fiancée; mais il mourut en 1570, et elle épousa Jean Liébaut. On croit que Nicole mourut dans un âge peu avancé, et plusieurs années avant son mari. Elle laissa, en manuscrit, une *Apologie pour les femmes, contre ceux qui en médisent*; des *Contre-Stances, ou Réponses aux Stances de Desportes contre le mariage*; le *Mépris d'amour*, et d'autres poésies (*voy. LIÉBAUT, note*). W—s.

ESTIENNE (HENRI II), né à Paris, en 1528, annonça dès son enfance d'heureuses dispositions pour la littérature. Son père, ne pouvant pas, comme il l'aurait désiré, prendre soin de son éducation, le confia à un professeur pour lui enseigner les éléments de la grammaire. Ce professeur expliquait alors à ses élèves la *Médée* d'Euripide. Henri, ayant entendu déclamer cette pièce par ses camarades, fut si frappé de la douceur et de l'harmonie de la langue grecque, qu'il résolut de l'apprendre. Il éprouva quelque obstacle à son dessein de la part du professeur, qui pensait que l'étude du latin doit toujours précéder celle du grec; mais, heureusement pour lui, son père ne partageait point cette opinion, et il lui fut permis de suivre son goût. Ses progrès furent plus rapides qu'on ne l'espérait; quelques jours lui suffirent pour acquérir l'intelligence de la grammaire; on lui mit ensuite un Euripide entre les mains, et comme il ne se lassait pas de le lire, il le sut par cœur avant de le comprendre parfaitement. Il continua ensuite ses études sous le célèbre Pierre Danes, qui lui montra une affection particulière; il suivit aussi les leçons de Tusan, de Turnèbe, et devint, par leurs soins, en assez peu de temps, un très-habile helléniste. Henri n'avait montré de l'éloignement pour le latin que parce qu'on voulait le contraindre à l'apprendre. Les notes qu'il publia sur Horace, à l'âge de vingt ans, prouvent qu'il n'avait pas tardé d'associer l'étude de cette langue à celle du grec. Il possédait aussi l'arithmétique, la géométrie, et même avait étudié quelque temps l'astrologie judiciaire, science alors fort à la mode, mais dont il avait bientôt reconnu la futilité. Henri partit pour l'Italie, en 1547, dans le dessein d'en visiter les bibliothèques, et de collationner les manuscrits des anciens auteurs, qu'il

se proposait de publier par la suite. On croit qu'il y fit plusieurs voyages, puisqu'il dit lui-même avoir demeuré trois ans à Florence, Rome, Naples et Venise. Il en rapporta des copies d'ouvrages précieux, tels que les *Hypotyposes* de Sextus Empiricus, quelques parties de l'histoire d'Appien, les Odes d'Anacréon, etc. A son retour d'Italie, il visita l'Angleterre et ensuite les Pays-Bas. Il apprit l'espagnol en Flandre comme il avait appris l'italien à Florence, et revint à Paris, en 1551, au moment où son père se disposait à se retirer à Genève. Il paraît que Henri l'accompagna dans cette ville, mais il était de retour à Paris en 1554. Il présenta requête à la Sorbonne pour l'établissement d'une imprimerie, et joignit à sa demande le privilège accordé à son père par François I^{er}, circonstance qui semble prouver que la retraite de Robert Estienne était volontaire. Il publia ensuite les Odes d'Anacréon avec des notes, les Imitations d'Horace, et une traduction latine, en vers de même mesure que ceux du poète grec. Cette première édition porte le nom de Henri; on croit cependant qu'elle fut imprimée dans l'atelier de Charles Estienne, et que Henri n'eut une imprimerie à son compte qu'en 1557. Il était à Rome vers la fin de l'année 1554; il se rendit ensuite à Naples pour tâcher d'obtenir des renseignements que lui demandait l'ambassadeur de France (Odet de Selves), et il n'échappa à une mort honteuse que par sa facilité à parler l'italien; de là il vint à Venise, où il s'occupa à collationner d'excellents manuscrits de Xénophon et de Diogène Laërce. Ce fut au commencement de l'année 1557 qu'il publia quelques-uns des ouvrages qu'il s'était procurés avec tant de peines et de soins. Les dépenses considérables qu'il avait faites dans ses voyages avaient épuisé ses ressources, et il n'aurait pu soutenir longtemps son imprimerie, si Ulric Fugger (*voy. FUGGER*) ne lui eût avancé, de la manière la plus généreuse, les sommes dont il avait besoin. Henri, par reconnaissance, prit le titre d'imprimeur de Fugger, qu'il conserva tant que vécut son illustre protecteur. La mort de son père, arrivée en 1559, lui causa un vif chagrin, qu'il ne put dissiper même en se livrant à l'étude. Il éprouvait une langueur secrète, un dégoût de la vie, maladie peu connue alors, et qu'il se plaint de n'avoir pas trouvée décrite dans les auteurs de médecine. Ses amis lui conseillèrent de se marier, et il se détermina à suivre leur avis. Il loua, en plusieurs endroits, la douceur et les autres belles qualités de son épouse, que Maître croit de la famille des Scrimger. Sa santé se rétablit, et il reprit ses travaux avec une nouvelle activité. Son père, en mourant, l'avait nommé l'exécuteur de ses volontés, et lui avait recommandé de prendre soin de ses frères. C'était une charge ajoutée à toutes les autres, et les inquiétudes qu'en ressentait le privaient du repos qui lui aurait été nécessaire. La profession publique qu'il faisait des principes de la réforme était encore pour lui une source de pei-

nes, puisque à chaque instant il se voyait obligé d'abandonner ses affaires et de quitter Paris. En 1566, il publia une nouvelle édition de la traduction latine d'Hérodote par Valla, corrigée avec soin, et la fit précéder d'une apologie de cet historien, pour le justifier du reproche de crédulité; informé qu'on se proposait de traduire cette pièce, il prit la résolution de la mettre lui-même en français; mais il ajouta à cette traduction une foule d'anecdotes qu'il avait apprises en Italie, de traits satiriques, d'épigrammes contre les prêtres et les moines, ce qui l'aurait exposé à un danger continu, s'il en eût été connu pour l'auteur. On sait que Robert Estienne avait eu le projet de publier un dictionnaire de la langue grecque; Henri en avait recueilli les principaux matériaux, et depuis il n'avait cessé d'en rassembler d'autres pour ce grand ouvrage. Enfin, après douze années de soins et de recherches, il fit paraître ce *trésor* d'érudition et de critique, qui seul suffirait pour assurer à son auteur une réputation durable. Les savants donnèrent à cet ouvrage les plus magnifiques éloges, mais la vente en fut retardée par le prix auquel Henri avait été obligé de le porter pour s'indemniser de ses frais. Pendant ce temps-là, Scapula en publia un abrégé qui acheva de paralyser le débit du dictionnaire, et la ruine de Henri fut consommée. Il fit alors un voyage en Allemagne, soit pour chercher quelques distractions à ses chagrins, soit pour se procurer des ressources qu'il ne pouvait obtenir dans sa patrie. Le peu de reconnaissance de ses concitoyens n'altéra point les sentiments qu'il leur portait, et il soutint par ses discours et par ses écrits l'honneur de la France dans les pays étrangers. Cette conduite lui mérita la bienveillance de Henri III. Ce prince lui accorda une gratification de 5,000 livres pour son ouvrage de la *Précellence du langage français*, et une pension de 500 livres pour l'encourager à la recherche des manuscrits; il l'invita en outre à demeurer à sa cour, l'admit plusieurs fois dans ses conseils, et lui fit délivrer des ordonnances pour des sommes considérables; mais ces sommes étaient mal payées ou ne l'étaient pas du tout, à raison du désordre des finances; de sorte qu'Estienne prit la résolution d'abandonner la cour pour s'occuper plus utilement de sa famille. Il recommença bientôt à mener une vie errante; on le voit tour à tour à Orléans, à Paris, à Francfort, à Genève, à Lyon, fuyant sa patrie, la regrettant, et achevant, par ses incertitudes, d'épuiser le peu de ressources qui lui restaient. Dans un dernier voyage qu'il fit à Lyon, il y tomba malade (1), et fut transporté à l'hôpital, où il mourut, au mois de mars 1598 (2). Telle fut la vie déplorable d'un des plus

savants hommes qui aient existé. Henri était doué d'un esprit vif et d'un goût délicat; personne ne s'est montré plus sensible aux beautés des anciens, et on voit, par quelques-unes de ses traductions, qu'il était capable de les bien rendre. Les circonstances malheureuses dans lesquelles il s'est trouvé ne lui ont pas permis de donner le même soin que son père à la beauté de l'exécution typographique des ouvrages qui sortirent de ses presses; mais il en a publié un bien plus grand nombre, qui ne leur cèdent en rien pour la correction. Il a presque toujours joint aux auteurs qu'il a imprimés de savantes préfaces et des notes courtes et judicieuses. Ces éditions sont presque toutes devenues la base du texte reçu dans celles qui ont été publiées depuis. Quelques savants modernes, surtout parmi les Allemands, ont attaqué sa bonne foi, en prétendant qu'il avait introduit dans les textes des leçons vicieuses, sans y être autorisé par les manuscrits; mais il a été justifié à cet égard par M. Wyttembach, dans sa préface sur les œuvres morales de Plutarque. Henri composait des vers latins avec la plus grande facilité, souvent en marchant, ou à cheval, dans ses voyages ou même en conversant avec ses amis. Il fut lié avec tous les savants de l'Europe; il était cependant d'un caractère railleur, n'aimait point à être contredit, et se permettait des épigrammes mordantes contre ceux qui ne partageaient point son opinion. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera une liste étendue dans les *Mémoires de Niceron*, t. 56. Parmi les auteurs anciens qu'il a publiés, avec des notes, on distingue les suivants : *Poetæ græci, principes heroïci carminis*, 1566, in-fol., magnifique recueil dont le prix augmente tous les jours; *Pindari et caterorum octo lyricorum carmina*, 1560, 1566, 1586, in-24, Maxime de Tyr, Diodore, Xénophon, Thucydide, Hérodote, Sophocle, Eschyle, Diogène Laërce, Plutarque, Apollonius de Rhodes, Callimaque, Platon, Hérodien et Appien; Horace, Virgile, Pline le jeune, Aulugelle, Macrobe, les historiens latins en un recueil, etc., mais son goût le portait vers la littérature grecque. Il a traduit en latin Anacréon, Théocrite, Bion et Moschus, Pindare, Sextus Empiricus; les tragédies choisies d'Eschyle, Sophocle et Euripide; les Sentences des comiques grecs; un choix d'épigrammes de l'anthologie; plusieurs des Vies de Plutarque, le poème de Denys d'Alexandrie, *De situ orbis*, la Géographie de Dicéarque, etc., et ses versions peuvent être regardées comme des modèles en ce genre. On se contentera de citer, parmi les ouvrages qu'il a composés, ceux qui sont les plus recherchés : 1° *Ciceronianum Lexicon græcolatinum*, id est, *Lexicon ex variis græcorum scriptorum locis a Cicerone interpretatis collectum*, Paris, 1557, in-8°, réimprimé à Turin, 1745, in-8°. Cette

(1) Il paraît qu'il avait l'esprit aliéné. Voyez les *Bucoliques* de M. Firmin Didot, p. 262.

(2) Henri Estienne fut enterré dans le cimetière des religieux, près de l'hôpital. Il fut le premier dont le convoi fut accompagné par un détachement de la compagnie du guet. Les magistrats de Lyon jugèrent que cette précaution était désor-

mais nécessaire pour garantir les convois funèbres des protestants des insultes que leur avait faites la populace. *Colonia, Hist. litt.*, t. 2, p. 609. A. P.

édition, moins rare que l'originale, est plus estimée. 2° *In Ciceronis quamplurimos locos castigationes*, Paris, 1557, in-8°. Ce petit ouvrage se trouve joint ordinairement au précédent. 3° *Admonitio de abusu linguae graecae in quibusdam vocibus quas latina usurpat*, H. Steph., 1563, in-8°. Almelo-veen en cite une édition de 1573. Guill. Koloff en a donné une avec les notes de J. H. Kromayer, Berlin, 1756, in-8°. 4° *Fragmenta poetarum veterum latinorum, quorum opera non extant*, H. Steph. 1564, in-8°; rare. 5° *Dictionarium medicum, vel expositiones vocum medicinalium*, H. Steph. 1564, in-8°. 6° *Introduction au Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, 1566, au mois de novembre, petit in-8° de 572 pages, édition originale, rare et recherchée, et la seule des anciennes éditions dont le texte n'a pas été altéré. Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, t. 1^{er}, indique les marques qui peuvent servir à la faire reconnaître, et donne la liste de douze autres éditions imprimées jusqu'en 1607. Le Duchat en publia une nouvelle, la Haye, 1753, 5 vol. petit in-8°, avec des remarques qui lui assurent la supériorité sur toutes les autres, aux yeux des personnes pour qui la rareté d'un livre n'en est pas le premier mérite. Sallengre prouve très-bien que cet ouvrage n'a jamais été condamné juridiquement, et que Henri Estienne ne s'en étant point nommé l'auteur, on doit ranger tout ce qu'on dit de sa fuite dans les montagnes de l'Auvergne au nombre de ces fables qui, pour être souvent répétées, n'en ont pas plus de fondement. 7° *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*, sans date, in-8°, première édition, très-recherchée, à raison des suppressions qu'a éprouvées la suivante, Paris, 1569, in-8°; 8° *Artis typographicae querimonia de illiteratis quibusdam typographis*, 1569, in-4°. Almelo-veen et Maittaire ont inséré ce petit poème dans les ouvrages qu'ils ont publiés sur les Estienne (voy. à la fin de l'article ESTIENNE Henri III). Lottin l'a réimprimé avec une traduction française, Paris, 1785, in-4°. On trouve dans cette réimpression la *Généalogie des Estienne*, depuis l'an 1500. 9° *Epistola qua ad multas multorum amicorum respondet de sua typographiae statu, nominatimque de suo Thesaurio linguae graecae*, 1569, in-8°, réimprimée par Almelo-veen et Maittaire; 10° *Comicorum graecorum sententiae, id est, gnoma versibus latinis reddita*, H. Steph., 1569, in-24; 11° *Epigrammata graeca selecta ex Anthologia interpretata ad verbum et carmine*, H. Steph., 1570, in-8°; 12° *Thesaurus graecae linguae*, H. Steph., 1572, 4 vol. in-fol. On y joint : *Glossaria duo e situ vetustatis eruta, ad utriusque linguae cognitionem et locupletationem perutilia*, H. Steph., 1573, in-fol. Ces glossaires ont été réimprimés à Londres en 1812, à un très-petit nombre d'exemplaires. Maittaire croit qu'Estienne a donné une nouvelle édition du *Thesaurus*, sans cependant en pouvoir fixer la date précise. Le rédacteur de l'article de cet illustre imprimeur, inséré au tome 36

des *Mémoires* de Nicéron, pense au contraire qu'Estienne s'est contenté de supprimer le frontispice des exemplaires qui lui restaient en magasin, et de le remplacer par un nouveau feuillet, portant une épigramme contre Scapula, dont le plagiat lui occasionnait une perte considérable. Cependant Brunet, qui a examiné un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage, avec le premier et le second frontispice, partage l'opinion de Maittaire sur l'existence d'une seconde édition. On peut donc regarder ce fait comme éclairci (1). Chacun connaît l'excellence de cet ouvrage d'Estienne; mais les mots s'y trouvent rangés, non dans l'ordre alphabétique, mais par les racines et leurs dérivés; l'usage en est peu commode, parce que beaucoup de racines sont contestables; d'ailleurs une foule de mots y sont omis et ne se trouvent que dans l'*Index* alphabétique du 4^e volume, de sorte que les recherches sont difficiles (voy. J.-C. DIETERICH). 13° *Virtutum encomia, sive gnomae de virtutibus*, etc., H. Steph., 1575, in-12; 14° *Francofordiense emporium, sive francofordienses nundinae*, 1574, in-8°. Ce recueil est peu commun. 15° *Discours merveilleux de la vie et déportements de la reine Catherine de Médicis*, 1575, in-8°. Cette satire violente est généralement attribuée à Henri Estienne. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et insérée dans des recueils de pièces relatives à l'histoire de France. Un écrivain protestant la traduisit en latin, sous ce titre : *Legenda sanctae Catharinae medicæ*, 1575, in-8°. La Caille, compilateur peu réfléchi, dit que la vie de Catherine de Médicis fut un des ouvrages pour lesquels Estienne reçut une récompense du roi. On ne connaît pas d'autre vie de cette reine que celle qu'on vient de citer; et si Estienne l'eût avouée, il est probable qu'elle lui aurait valu autre chose qu'une récompense. 16° *De latinitate falso suspecta expostulatio, necnon de Plauti latinitate dissertatio*, H. Steph., 1576, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre les écrivains qui affectaient de n'employer que des termes pris des ouvrages de Cicéron, et qu'on nommait pour cette raison *Cicéroniens*. 17° *Pseudo-Cicero, dialogus, in quo de multis ad Ciceronis sermonem pertinentibus, de delectu editionum ejus et cautione in eo legendo*, 1577, in-8°; 18° *Schediasmatum variorum, id est, observationum, emendationum, expositionum, disquisitionum, libri tres*, 1578, in-8°. Ces trois livres portent les noms des trois premiers mois de l'année; on y en joint trois autres, qui parurent en 1589. Cette seconde partie est la plus rare; Gruter a inséré cet ouvrage dans le supplément du tome 5 de son *Thesaurus*

(1) MM. Barker et Valpy, Anglais, ont publié depuis une nouvelle édition du *Trésor grec de H. Estienne*. Ils ont fondu les suppléments donnés par Estienne, et ils ont augmenté l'ouvrage d'une foule de mots et de remarques critiques. MM. Hase, Guillaume et Louis Dindorf en ont entrepris plus récemment, avec le concours d'un certain nombre de savants, une nouvelle édition imprimée par MM. Firmin Didot, et augmentée de nouvelles notes. On a rangé les mots par ordre alphabétique. Cette publication importante, commencée en 1831, petit in-fol. à deux colonnes, n'est pas encore terminée actuellement (1855). 50 livraisons ont paru. Les 49 premières forment 7 volumes complets. La 50^e ouvre le tome 8. La lettre Φ est commencée. Z.

criticus, 19° *Nizolio-Didascalus sive monitor Ciceronianarum-Nizolianorum dialogus*, 1578, in-8°; 20° *Deux dialogues du nouveau françois italianisé et autrement déguisé entre les courtisans de ce temps*, in-8°. Brunet croit que cette édition a été imprimée par Patisson, en 1579. Il y en a une deuxième d'Anvers, 1579, in-12; 21° *Projet de livre intitulé de la précellence du langage françois*, Paris, 1579, in-8°, rare et curieux; 22° *Paralipomena grammaticarum græcæ linguæ institutionum*, H. Steph., 1581, in-8°; 23° *Hyponmeses de gallica lingua, peregrinis eam discentibus necessaria; quædam vero ipsis Gallis multum profutura*, 1582, in-8°. Henri Estienne inséra dans ce volume la grammaire française de son père. 24° *De criticis veteribus græcis et latinis, eorumque variis apud poetas potissimum reprehensionibus dissertatio*, H. Steph., 1587, in-4°; 25° *Les prémices, ou le premier livre des proverbes épigrammatisés, ou des épigrammes proverbiales rangées en lieux communs*, 1595, in-8°; 26° *De Lipsii latinitate palæstra*; Francfort, 1595, in-8°. Henri Estienne avait été marié deux fois. Il eut trois enfants de son premier mariage, Paul, imprimeur à Genève, et deux filles, dont l'une, nommée Florence, épousa Isaac Casaubon (voy. ANACRÉON, SCHOTT, SCAPULA et Jacques Dubois). W—s.

ESTIENNE (ROBERT II), fils de Robert I^{er}, né à Paris vers 1550, ne partagea point les sentiments de son père touchant la réforme, et refusa de l'accompagner à Genève lorsqu'il s'y retira pour jouir du libre exercice de sa religion. Cette conduite indisposa tellement son père qu'il le déshérita; mais il avait su se créer des ressources par son intelligence et par son travail. Dès 1556 il possédait une imprimerie pourvue de beaux caractères, comme on peut en juger par les *Rudimenta* de Despautère, le premier livre sorti de ses presses. Il s'associa avec Guillaume Morel pour l'impression de quelques ouvrages, entre autres des poésies d'Anacréon, corrigées et traduites en vers latins par Henri, son frère. On croit qu'il obtint le brevet d'imprimeur du roi après la mort de son père; cependant il n'en prit le titre qu'en 1561. Il mourut en 1571, au mois de février, puisque Frédéric Morel, son neveu, fut pourvu de son brevet le 4 mars de la même année. Il avait eu de son mariage avec Denise Barbé trois fils, Robert, François, mort jeune, et Henri. Sa veuve épousa Mamert Patisson. — ESTIENNE (François), troisième fils de Robert I^{er}, embrassa la réforme à l'exemple de son père, et le suivit à Genève, où il exerça l'imprimerie de 1562 à 1582, en société avec François Perrin. Il avait épousé Marguerite Cave, de la province de Normandie, et il en eut plusieurs enfants, dont aucun ne s'est fait connaître. On lui attribue les ouvrages suivants: 1° *Traité des danses auquel il est démontré qu'elles sont accessoires et dépendances de paillardise, etc.*, Paris, 1564, in-8°; 2° *De la puissance légitime du prince sur le peuple et du peuple sur le prince*, écrit en latin par Estienne Junius Brutus (Hubert Languet), et traduit

en français, Genève, 1581, in-8°. Cette traduction est estimée, et on la recherche plus que l'original latin. 3° *Remontrance charitable aux dames et demoiselles de France sur leurs ornements dissolus*, Paris, 1577, in-12; 1581, 1585, in-8°, rare. W—s.

ESTIENNE (ROBERT III), fils de Robert II, fut élevé par le célèbre Desportes, qui lui inspira le goût de la poésie. Il commença à exercer l'imprimerie en 1572, et deux après il eut le brevet d'imprimeur du roi. Il traduisit du grec en français les deux premiers livres de la *Rhétorique d'Aristote*, et les imprima lui-même en 1629, in-8°. Il prend en tête de cet ouvrage le titre de poète et interprète du roi pour les langues grecque et latine. C'était un homme de beaucoup d'esprit, ayant la répartie vive et piquante. On lui accorde aussi un talent particulier pour les devises, et on cite celle qu'il fit pour le duc de Sully, grand-maitre de l'artillerie; elle représentait un aigle tenant la foudre dans une de ses serres, avec ces mots au bas : *Quo jussa Jovis*. Il mourut en 1629 sans postérité. Outre la traduction de la *Rhétorique d'Aristote* et plusieurs petites pièces de vers en grec et en latin, on a encore de lui : 1° *Vers chrétiens au comte du Bouchage*, 1587, in-4°; 2° *Discours en vers au connétable de Montmorency*, 1593, in-4°; 3° *Épître de Grégoire de Nysse touchant ceux qui vont à Jérusalem*, traduite en français, avec une préface contre l'abus des pèlerinages modernes, écrite avec assez de liberté pour avoir fait soupçonner que l'auteur n'était pas éloigné des principes des protestants. W—s.

ESTIENNE (PAUL), fils de Henri II, né en 1566, fut élevé avec le plus grand soin. Après avoir terminé le cours de ses études, son père, qui le destinait à continuer la profession d'imprimeur, le fit voyager, afin de le mettre en relation d'amitié avec les savants étrangers. Paul visita les principales villes de l'Allemagne et ensuite de la Hollande, s'arrêta quelque temps à Leyde près de Juste-Lipse, et passa en Angleterre, où il forma une liaison très-intime avec Jean Castolius, jeune homme très-versé dans les langues anciennes. Il établit en 1599 à Genève une imprimerie de laquelle sont sorties des éditions grecques et latines estimables par la correction du texte et les notes dont il les a enrichies, mais moins belles que celles de son père et de son aïeul. Paul mourut à Genève en 1627, laissant deux fils, Antoine, dont on parlera plus bas, et Joseph, imprimeur du roi à la Rochelle, où il mourut en 1629. On a de Paul Estienne : 1° *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1575, in-8°; 2° *Juvenilia*, ibid., 1593, in-8°. Ce sont de petites pièces qu'il avait composées dans son extrême jeunesse. Parmi les éditions sorties de ses presses on distingue celle d'Euripide, 1602, in-4°. Elle est très-recherchée. W—s.

ESTIENNE (HENRI III), fils de Robert II, fut pourvu de la charge de trésorier des bâtimens du roi. Prosper Marchand croit qu'il exerça l'im-

primerie en 1615; mais on ne connaît aucun ouvrage sorti de ses presses. Il eut deux fils, Henri et Robert, et une fille mariée au notaire Fougerole. — ESTIENNE (Henri IV), sieur des Fossés, fils du précédent, est auteur de *l'Art de faire les devises, avec un Traité des rencontres ou mots plaisants*, Paris, 1645, in-8°. L'art des devises a été traduit en anglais par Th. Blount, Londres, 1646, in-4°. Henri prenait le titre d'interprète des langues grecque et latine et passait pour bon poète. On a encore de lui le portrait de Louis XIII et les éloges des princes et généraux d'armée qui ont servi sous ce monarque, dans l'ouvrage intitulé : *les Triomphes de Louis le Juste*, Paris, 1649, in-fol. — ESTIENNE (Robert IV), frère du précédent, avocat au parlement, acheva la traduction de la Rhétorique d'Aristote, commencée par son oncle Robert III, et la publia à Paris, 1650, in-8°. Il cessa d'imprimer vers 1640. Il était bailli de St-Marcel. — ESTIENNE (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, fit ses études à Lyon, et vint à Paris à l'âge de dix-huit ans. Il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et obtint en 1614 le titre d'imprimeur du roi et du clergé. Le cardinal Duperron, son protecteur, lui fit accorder une pension de 500 livres qui cessa de lui être payée après la mort de ce prélat. Il réimprima pour la société des libraires de Paris les Pères grecs, et publia d'autres ouvrages importants, tels que la Bible de Morin, l'Aristote de Duval, Strabon, Xénophon, Plutarque, etc. Il eut de son mariage avec Jeanne Leclerc plusieurs enfants, entre autres Henri, qui devait lui succéder; mais ce jeune homme étant mort en 1661 des suites d'une débauche qu'il avait faite avec ses camarades, Antoine, devenu infirme et aveugle, se vit obligé de solliciter une place à l'Hôtel-Dieu, où il mourut en 1674, à l'âge de 80 ans. On a dit qu'il était le dernier rejeton de l'illustre famille des Estienne, dont le nom sera toujours prononcé avec reconnaissance par les véritables amis des lettres et de la gloire de la France; mais cette famille existe encore, selon le tableau généalogique inséré dans le supplément du *Dictionnaire historique* de Ladvocat. On peut consulter sur ces savants imprimeurs : 1° *Th. Jansonii ab Almeloveen dissertatio epistolica de vitis Stephanorum*, Amsterdam, 1685, in-8°; 2° *Historia Stephanorum*, par Maittaire, Londres, 1709, in-8°; on trouve dans ces deux ouvrages le catalogue des principales éditions sorties des presses des Estienne; 3° les *Mémoires* de Nicéron, t. 56; 4° le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, au mot *Estienne*. W—s.

ESTIENNE (ROBERT), libraire, né à Paris en 1723, prétendait descendre des précédents et n'était point indigne par sa probité et ses talents de cette illustre origine. Il mourut dans sa patrie en 1794. Parmi les ouvrages dont il est auteur, et qu'il a presque tous publiés sous le voile de l'anonyme, on distingue : 1° *Eloge de l'abbé Pluche*, Paris, 1763, en tête de la *Concorde de la géographie des*

différents âges; 2° *Causes amusantes et connues*, Paris, 1769 et 1770, 2 vol. in-12; ce recueil est estimé et la lecture en est très-agréable; 3° *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduits de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778, in-12; 4° *Etrennes de la vertu, contenant les actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-94, 12 vol. in-18; recueil périodique et entrepris dans des vues utiles; Estienne est en outre l'éditeur des *Opuscules* de Rollin, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et a ajouté des notes à l'éloge de cet écrivain, par de Boze. W—s.

ESTIENNE (AMBROISE), né en Lorraine d'une famille distinguée, entra dans l'ordre des Dominicains et passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Langres, où il mourut en 1694. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Histoire des hommes illustres et des écrivains de l'ordre des frères prescheurs*; il dédia cet ouvrage au cardinal Gravina; 2° traduction d'un ouvrage latin du P. Diertzeus sur les devoirs religieux, Langres, 1678, in-12; 3° *Avis aux pères et mères pour élever leurs enfants*, Langres, 1685, in-12. Il avait aussi composé plusieurs ouvrages qui n'ont point été imprimés et dont les manuscrits ont été conservés dans la bibliothèque du couvent de Langres jusqu'à la révolution. T.-P. F.

ESTIUS (GUILLAUME), ou, dans le langage du pays, *William Hessels Van Est*, que l'on prétend de la noble maison d'Este, naquit à Gorcum, ville de Hollande, en 1542; il fit ses premières études à Utrecht, et son cours de philosophie et de théologie dans l'université de Louvain, où il prit le bonnet de docteur en 1580; il y avait eu pour maîtres Baïus et Lessels, son ami, dont toutefois il ne partagea point les erreurs. Bientôt après il fut appelé à Douai pour y occuper une chaire de théologie qu'il remplit avec beaucoup de succès. On lui confia en même temps la supériorité du séminaire, et on le fit prévôt de l'église de St-Pierre; enfin il fut élu chancelier de l'université. Il se distingua dans ces différentes places par son zèle, sa science, son application à l'étude, une rare modestie, par une grande charité envers les pauvres, enfin par toutes les vertus ecclésiastiques. Benoît XIV avait beaucoup d'estime pour les ouvrages d'Estius; en parlant de lui, ce pape le qualifiait de *doctor fundatissimus*, faisant par là allusion à la solidité qui fait le principal caractère de ses ouvrages. Ce savant théologien mourut à Douai en 1615, dans sa 72^e année, et fut enterré dans l'église de St-Pierre de cette ville, où ses amis lui avaient fait dresser une épitaphe qu'on y lisait encore avant la révolution. Il consacra ses premiers travaux à une édition de St-Augustin que préparaient les docteurs de Louvain, et il en avait revu le 9^e volume avant de quitter cette ville pour venir s'établir à Douai. On doit en outre à ses laborieuses veilles : 1° *Historia martyrum Gorcomensium*, Douai, 1603, in-4°. C'est l'histoire de dix-neuf prêtres ou religieux qui, pour leur attachement à la foi catholique, furent

massacrés à Gorcum, en l'an 1532, dans la révolution opérée par l'introduction du calvinisme en Hollande. La plupart de ces martyrs étaient franciscains, et l'un d'eux, qui était leur gardien, se trouvait l'oncle d'Estius ; les autres étaient trois chanoines réguliers, dont deux de l'ordre de Prémontré, un dominicain et quelques prêtres séculiers. 2^o *Commentaria in IV libros sententiarum Petri Lombardi, doctoris Parisiensis*, Paris, 1662, 1693, et Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est regardé comme un cours excellent et complet de théologie, qu'on ne peut trop recommander à l'attention des jeunes théologiens, et où ils trouveront une doctrine saine et appuyée de passages de l'Écriture et des Pères, choisis avec discernement et appliqués avec justesse. 3^o *Commentaria in epistolas D. Pauli*, Paris, 1679 ; Rouen, 1709, 2 vol. in-fol. Ces commentaires, pleins d'érudition, sont généralement estimés. Jean de Gorcum en donna un abrégé que l'on trouve dans sa *Medulla paulina*, Lyon, 1625, et dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Estius a aussi expliqué les épîtres catholiques jusqu'au 5^e chapitre de la 1^{re} de St-Jean ; ce travail, interrompu par la mort de l'auteur, a été continué par Barthélemy Petri ou de la Pierre, qui a aussi fait quelques additions au commentaire sur St-Paul. La méthode d'Estius est d'appuyer ses explications de passages tirés des Pères ; il s'applique à éclaircir le texte, à en déterminer le véritable sens et à le mettre à la portée de toutes sortes de lecteurs : avec ce commentaire on peut se passer des autres. On lui reproche néanmoins d'être un peu diffus. 4^o *Annotationes in præcipua et difficiliora Scripturæ loca*, Douai, 1628 ; on en a donné une édition plus ample, Anvers, 1699. Ces notes sont moins estimées que les ouvrages précédents et dom Calmet en faisait peu de cas ; on y trouve néanmoins, comme dans toutes les productions d'Estius, clarté et solidité. 5^o *Orationes theologicæ XIX*, Louvain. Parmi ces discours le 5^e a pour titre : *Contra avaritiam Scientiæ*. L'auteur y invective contre ceux qui, cherchant à acquérir des connaissances, les gardent pour eux, se contentent d'en jouir sans les rendre fructueuses pour autrui, et tiennent pour ainsi dire la lumière sous le boisseau. Estius était d'autant plus en droit de prendre à partie cette sorte de savants, qu'il était loin d'avoir rien à se reprocher à cet égard, ayant employé sa vie entière à enseigner et à composer des ouvrages utiles. Ce discours se trouve à la suite du *Tractatus triplex de ordine amoris*, de François Van Viane, professeur royal dans l'université de Louvain. 6^o *Martyrium Edmundi Campioni societatis Jesu e gallico sermone in latinum translatus*. Estius n'a écrit qu'en latin. L.—v.

ESTIVAL (JEAN D'), poète français, est auteur d'une pastorale en 3 actes et en vers, intitulée : *le Bocage d'amour, où les rets d'une bergère sont inévitables*, Paris, 1608, in-12. Il est difficile d'i-

maginer rien de plus bizarre que cette pièce, dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français*. L'auteur ne mérite d'être tiré de l'oubli que parce qu'il écrivait à une époque où le désir seul d'obtenir quelque célébrité par les lettres prouvait des études et des connaissances peu communes aujourd'hui. W—s.

ESTLIN (JOHN-PRIOR), ecclésiastique anglais, né à Hinckley (Leicester), le 9 avril 1747, commença ses études sous son oncle maternel, vicaire d'Ashby de la Zouch, entra, en 1764, à l'académie non conformiste de Warrington, reçut les ordres en 1770, et l'année suivante fut appelé à Bristol, par la congrégation unitaire de Lewins Mead, pour y seconder le titulaire dans les fonctions du ministère sacré. A ces fonctions trop peu rétribuées il joignit la tenue d'une institution qui fut bientôt l'une des plus florissantes de la ville, et d'où sortirent beaucoup de sujets remarquables. Ce parti était d'autant plus sage que son copasteur lui fit longtemps attendre sa succession. Enfin Estlin, après vingt-six ans d'exercice, obtint la place principale, laissée vacante par la mort de son supérieur. Il la remplit vingt ans encore, et n'en résigna les fonctions que lorsqu'il fut devenu septuagénaire, et quatorze mois avant sa mort, qui eut lieu le 10 août 1818. Estlin était docteur en droit ; il ne lui en avait coûté pour cela ni argent ni formalité d'examen : ses élèves, qui chaque année, en mémoire de leur passage dans sa maison, célébraient l'anniversaire de leur ancien maître par une réunion dinatoire, lui firent cadeau du diplôme, délivré à son insu par l'université de Glasgow. Malgré les soins que nécessitait l'administration de l'école, et malgré les travaux de la prédication, à laquelle pourtant il se livrait avec amour, Estlin trouva le temps de composer divers ouvrages de liturgie et de controverse : 1^o *Preuves évidentes de la religion révélée, et particulièrement du christianisme*, 1796, in-8^o. C'est une réponse au fameux *Siècle de la raison*, de Thomas Paine ; 2^o *De la nature et des causes de l'athéisme, avec des remarques sur l'Origine de tous les cultes*, par Dupuis, 1797, in-8^o ; 3^o *Apologie du sabbat*, 1801, in-8^o ; 4^o *Sermons*, 1802, un vol. in-8^o. Le but spécial de ce volume est de préserver de l'incrédulité et de l'indifférence en matière de religion. Estlin a publié d'autres sermons isolés, parmi lesquels nous en remarquons un sur la *Réintégration universelle*, c'est-à-dire sur ce fait, que tout le genre humain finira par être admis à la béatitude céleste ; 5^o *l'Euologue universel (the general Prayer book)*. Dans cette espèce de compilation, où sont des formules pour les communautés, pour les familles, pour les individus, Estlin a pris à tâche de ne choquer les principes d'aucune église chrétienne, afin que son livre puisse convenir à toutes les sectes ainsi qu'à l'église véritable selon lui. Les matériaux du recueil sont tirés de l'Écriture, du livre des communes prières, enfin des Pères et autres auteurs pieux ; 6^o une édition

des *Sermons de David Jardine de Bath*, 1798, 2 vol. in-8°. P—OT.

ESTOCART (CLAUDE D'), sculpteur, né à Arras dans le 17^e siècle, s'acquit de la réputation par plusieurs bons ouvrages, entre autres la chaire de St-Etienne du Mont, à Paris, dont Laurent de La Hire, peintre habile, avait fourni les dessins. Les connaisseurs louèrent la belle exécution des bas-reliefs, des figures représentant les vertus, et surtout de l'ange qui termine le couronnement de cette chaire, et qui, au son de la trompette, semble appeler les fidèles; mais ils critiquèrent, dans la composition du monument, le Samson qui en soutient la masse, et qui n'offre avec les autres figures aucun rapport allégorique. V—T.

ESTOCQ. Voyez ÉLISABETH.

ESTOILE. Voyez ÉTOILE (DE L').

ESTOR (JEAN-GEORGE), jurisconsulte et publiciste hessois, né à Schweinberg en 1699, fut fait professeur de droit à Giessen en 1726, et à Marbourg en 1742, après avoir exercé diverses fonctions à Iéna et à Francfort sur l'Oder. Il mourut chancelier de l'université de Marbourg, le 25 octobre 1775. On peut voir dans Meusel le dénombrement de ses 98 ouvrages; nous n'indiquerons que les suivants : 1^o *Essai d'une héraldique perfectionnée des armoiries de Hesse, de Hanau, de Maïence et de Brandebourg-Anspach*, Giessen, 1728, in-8°; 2^o *Petits écrits choisis*, ibid., 1752-58, 12 cahiers formant 3 volumes in-8°; 3^o *Liberté de l'église allemande dans son rapport avec l'empire germanique et la cour de Rome*. Francfort-sur-le-Mein, 1766, in-8°; 4^o plusieurs Notices sur l'établissement et l'histoire de l'université de Marbourg, sur la valeur des monnaies du Rhin au 16^e siècle, sur la valeur des monnaies qui ont eu cours de 1582 à 1669, etc., dans les *Mémoires littéraires de Marbourg*: ces divers ouvrages sont en allemand; 5^o *Vestigia juris Germanici in jure canonico*, Marbourg, 1740, ibid., 1750, in-4°; 6^o *De jurebus episcopi catholici in Germania*, Iéna, 1740, in-4°; 7^o *De divortio præsertim personarum diversæ religionis illustrium in Germania*, Marbourg, 1747, in-4°; 8^o *Notitia auctorum juridicorum in gratiam auditorum conscripta*, insérée dans la *Jurisprudentia Rom.* d'Herman Vultei, ibid., 1747, in-8°; 9^o *Observationes ad vitam Conradi de Marburg; Decretorum ex geographiâ veteri Hassiæ specimen*; Sur les diverses éditions de la *Chronique hessoise de Dilich*, et autres morceaux insérés dans la collection des *Annales de Hesse*, par Kuchenbecker; 10^o *Animadversiones in Heineccii Elementa juris civilis*, Berlin, 1741, in-8°. On lui doit aussi de bonnes éditions de Hamberger, *Opuscula ad elegantiorum jurisprudentiam*, Iéna, 1740, in-8°; de J.-Ad. Kopp, *Historia juris scientiæ Romanæ*, Marbourg, 1768, in-8°, et d'autres ouvrages classiques dans les universités d'Allemagne. C. M. P.

ESTOUMEL (JEAN D'), mort le 16 août 1537. Pendant l'irruption de Charles-Quint en Provence, en 1536, les Flamands entrèrent en Picardie, sous le comte de Nassau, et assiégèrent Péronne, qui

n'avait que de vieilles murailles, mais dont les véritables remparts étaient le dévouement de ses habitants et l'intrépidité de Robert III de la Marck, dit le maréchal de Fleuranges. Jean d'Estournel se jeta dans la ville avec sa femme, ses enfants et ses vassaux, y fit amener ses grains encore en gerbe, ses bestiaux, avec tous les approvisionnements nécessaires, enfin tout ce qui pouvait être utile aux habitants; il soudoya les troupes de son argent. Après différentes actions très-meurtrières et trois assauts soutenus avec une rare intrépidité par les assiégés, le comte de Nassau, repoussé à toutes ses attaques, leva le siège le 11 septembre 1536, et se retira précipitamment en Flandre. Marie d'Autriche lui avait écrit pendant le siège qu'elle était bien étonnée qu'il fût si longtemps à s'emparer d'un colombier, nom qu'elle donnait à la ville de Péronne, à cause de la haute tour de son château; il lui répondit : « Si ce n'est qu'un « colombier, les pigeons qui sont dedans sont « forts et difficiles à prendre. » Tous les ans, à pareil jour que celui de la levée du siège, avant la révolution, on faisait à Péronne une procession solennelle en action de grâces, et le prédicateur était tenu de faire un compliment à MM. d'Estournel et d'Applaincourt, en mémoire de leur zèle. François 1^{er} nomma Jean d'Estournel son maître d'hôtel le 19 septembre 1544, et lui donna le même jour l'office de général des finances aux provinces de Picardie, Champagne et Brie, dans lequel il succéda à Antoine de Lameth. Il avait en 1531, comme ambassadeur et procureur du roi François 1^{er}, et en sa qualité de maître de la maison du duc de Vendôme, assisté au mariage de Marie de Bourbon-Vendôme avec Jacques V, roi d'Écosse. Il fut ambassadeur en Angleterre avec le cardinal du Bellay en 1546; Henri II lui donna une pension de 2,000 livres et le huitième sur les aides de l'élection de Meaux. Par son testament, Jean d'Estournel substitua à l'aîné de sa maison, de mâle en mâle, un morceau de la vraie Croix, enchâssé dans un reliquaire d'argent, donné en 1099, par Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem, à Reinbold, sire d'Estournel, pour être monté le premier sur la crête des murs lors du siège de cette ville. Ce pieux chevalier en conserva le surnom de *Créton*, et prit pour devise : *Vaillant sur la crête*. Ses descendants ont porté indifféremment jusqu'au 16^e siècle, le nom de *Créton* ou celui d'Estournel qui se trouve écrit *Estrumel* dans quelques historiens.—Un sire d'ESTOUMEL, dans le 14^e siècle, ordonna par son testament que ses exécuteurs distribueraient à mille pauvres mille livres, mille pains, mille lots de vin et mille habits de drap blanc, lesquels pauvres seraient tous de ses sujets. D. L. C.

ESTOUMEL (LOUIS-MARIE marquis d'), député à l'assemblée constituante, naquit en Picardie le 11 mars 1744. Admis dans la compagnie des mousquetaires, il passa plus tard dans la gendarmerie de la maison du roi, et fut fait ensuite colonel

en second du régiment de Conti, dragons, puis colonel de Pologne, cavalerie. Le 1^{er} janvier 1784, il fut nommé maréchal de camp, et vint alors habiter sa province. Membre de l'assemblée des notables en 1787, il présida l'année suivante la noblesse du Cambrésis, dont il était grand bailli, et fut député par elle aux états généraux, où il se montra favorable à toutes les réformes qu'il crut compatibles avec le maintien du trône. Dans la fameuse séance du 4 août 1789, il fit abandon de ses privilèges personnels; mais quelques jours après il défendit ceux dont la jouissance avait été garantie au Cambrésis lors de sa réunion à la France. Au mois de novembre suivant, il pressa l'assemblée de régler l'exercice de la chasse, dont l'abus augmentait chaque jour la dégradation des forêts. Le 15 février 1790, il demanda vainement que le décret sur la suppression des ordres religieux ne portât pas qu'en aucun temps ils ne pourraient être rétablis. Le 13 avril, il se réunit à ceux de ses collègues qui demandèrent que la religion catholique fût déclarée religion de l'État; et quant à la liberté des cultes, il fut d'avis de la décréter, « en maintenant les constitutions des villes et des provinces jurées par les rois. » Le 14, il proposa d'ajouter au décret qui mettait les biens ecclésiastiques sous la main de la nation « que ces biens seraient administrés sous la surveillance et d'après les instructions des provinces. » Il prit part à la discussion sur le droit de faire la paix et la guerre qu'il regardait comme une prérogative de la couronne. Le 19 juin il demanda que le monarque eût la faculté de conserver dans son écu trois fleurs de lis en champ d'azur. Le 15 novembre il proposa de défendre l'introduction en France des tabacs étrangers. Le duel du duc de Castries avec Charles Lameth (*voy. ce nom*) excita, comme l'on sait, une grande fermentation dans Paris. Le bataillon de la section de Bonne-Nouvelle envoya une députation à l'assemblée pour provoquer un décret d'accusation contre le duc de Castries. Cette proposition ayant été accueillie par des applaudissements, un député d'Angoulême, M. Roy, dit qu'il n'y avait que des scélérats qui pussent applaudir. Barnave et Mirabeau se réunirent pour demander que cette insulte à l'assemblée fût punie par la prison. D'Estourmel proposa de commuer cette peine en huit jours d'arrêt. Accueilli par des murmures, il s'écria : Il est indécent de m'interrompre; je demande que l'assemblée soit rappelée à l'ordre. En 1791, le 1^{er} mars, il réclama la mise en liberté de deux maréchaux de camp arrêtés à St-Germain-en-Laye, sous prétexte qu'ils voyageaient sans passe-port; mais après de violents débats, l'assemblée passa à l'ordre du jour (1). D'Estourmel vota contre le décret portant que le roi serait

présumé avoir abdiqué, dans le cas où, sorti du royaume, il n'y rentrerait pas sur l'invitation du Corps législatif. Il combattit ensuite le décret qui permettait aux soldats de fréquenter les clubs et même de s'y faire affilier; et dans toutes les circonstances appuya les mesures qu'il jugea propres à réprimer les mouvements désorganisateur qui se manifestaient sur les différents points du royaume. Après la session, il fut employé comme inspecteur général de la cavalerie, et se rendit depuis à l'armée du Rhin, où il eut le commandement d'une brigade. Accusé par Custine d'avoir abandonné Kaiser-Lautern et le pays de Deux-Ponts dans le moment où il aurait dû se porter en avant, il fut, à la demande d'Albitté, mis en état d'arrestation, le 4 avril 1795; mais, ayant eu le bonheur de faire écouter sa justification, ce qui n'était pas alors une chose facile, il sortit de prison le 26 mai suivant. Échappé par miracle à la terreur, il obtint, quelque temps après, sa retraite avec le titre de général de division. En 1803, il fut élu membre du Corps législatif par le département de la Somme, et réélu par le même département en 1811. Il adhéra, le 5 avril 1814, à la déchéance de Napoléon, et dans la séance suivante, il vota pour la loi qui restituait aux émigrés leurs biens non vendus. Le marquis d'Estourmel mourut à Paris le 14 décembre 1825, laissant deux fils, Alexandre, député du département du Nord, et Joseph, préfet avant la révolution de 1830. Il a publié le *Recueil de ses opinions* à l'assemblée constituante, Paris, 1814, in-8°.

W—s.

ESTOUMEL (JOSEPH-MARIE CRETON, comte d'), fils du précédent, né en 1783, entra au conseil d'État sous le gouvernement impérial en qualité d'auditeur, et fut ensuite, le 14 janvier 1814, nommé sous-préfet de Château-Gontier. Conservé dans ses fonctions par la Restauration, il fut destitué durant les cent jours, et nommé en 1815 à la préfecture de Rodez. Dans ce poste, il se fit remarquer par son dévouement à la famille royale. En 1828, le comte d'Estourmel était préfet de la Manche. Aux élections des députés de cette année, la lutte fut vive entre les candidats du gouvernement et ceux de l'opposition. A St-Lô, les électeurs partagèrent également leurs votes, et le candidat du gouvernement ne l'emporta que d'une seule voix. L'opposition attaqua la sincérité des élections, et ce ne fut qu'après des discussions vives et des débats orageux à la tribune et dans la presse que l'élection du candidat du gouvernement fut validée. La révolution de 1830 trouva le comte d'Estourmel fidèle à ses anciens maîtres. Revêtu de son costume de préfet, il accompagna le roi Charles X jusqu'à Cherbourg, et après son embarquement il envoya au nouveau gouvernement de la France sa démission. Le comte chercha alors dans les lettres une distraction qu'elles ne refusent pas à ceux qui les invoquent. Il partit pour l'Italie et publia ensuite ses *Souvenirs de*

(1. M. Mahul, dans l'*Annuaire nécrologique*, dit qu'après une discussion orageuse, l'assemblée décréta la mise en liberté de MM. Hautefeuille; mais c'est une erreur. Voyez le *Moniteur* du 3 mars 1791.

France et d'Italie, ouvrage qui se distingue par un style agréable et spirituel. Deux années plus tard, le comte d'Estournel entreprit un long voyage d'un plus puissant intérêt. Le 26 mai 1852, il partit de Rome, avec ses deux neveux, pour visiter la Grèce, la Palestine et l'Égypte, et quelques années après, il publia la relation de cette intéressante excursion, sous le titre de : *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, 1844, 2 vol. grand in-8°, avec de nombreuses planches faites d'après ses dessins. Une seconde édition petit in-8° en fut donnée en 1848, et une reproduction dans le format Charpentier a mis ce livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Cette production originale, écrite du style de nos salons par un gentilhomme qu'animait l'ancien esprit français, assure à d'Estournel un rang distingué parmi ses contemporains. Il aimait et cultivait les arts autant que les lettres; dès l'année 1815, étant sous-préfet de Vitry, il avait fait de fréquentes visites aux Rochers, ce joli château gothique encore tout rempli du souvenir de madame de Sévigné; il en dessina dès lors les plus agréables sites, et depuis il a mis à notre disposition une vue intérieure du parc prise vers la place *Madame*; cette vue, gravée par Lorieux, est jointe au 5^e volume de notre édition des lettres de madame de Sévigné, publiée en 1818. Le comte d'Estournel, ami passionné de madame de Sévigné et des souvenirs du grand siècle, nous avait exprimé le vœu de coopérer à l'édition très-augmentée que nous préparons depuis longtemps, mais la mort ne le lui a pas permis. Il a été enlevé à ses amis le 15 décembre 1855, dans son hôtel de la rue de Grenelle-St-Germain. Comment parler de cette agréable habitation sans rappeler aux curieux le choix si habilement disposé par le comte dans une partie de son hôtel, qui donnait sur la place où s'élève actuellement Ste-Clotilde. Ce petit musée, d'une élévation qui conviendrait à une jolie église, est rempli de raretés réunies de presque toutes les parties du monde avec un goût particulier. Il communiquait à un joli cabinet ouvrant sur une serre chaude, où, au milieu des oiseaux de volière, on oubliait les brouillards et la froidure. Là le comte s'entretenait avec ses amis pendant les matinées, et il y travaillait à ressusciter quelques noms dignes de souvenir. Il s'occupait dans ces derniers temps à préparer une nouvelle édition des lettres de madame du Deffant, sur laquelle il avait rassemblé de nombreux documents inédits ou peu connus en France; il les avait surtout rencontrés dans les lettres et la vie d'Horace Walpole, cet ami presque posthume de madame du Deffant, qui aurait pu être son aïeule. On assure que le beau cabinet de M. d'Estournel est conservé pieusement par un de ses neveux, héritier de sa fortune et de son nom.

M—É.

ESTOUTEVILLE (GUILLAUME D'), célèbre cardinal, issu d'une illustre famille de Normandie, était fils de Jean II, seigneur d'Estouteville, et de Mar-

guerite d'Harcourt. Le *Gallia christiana* dit qu'il fut bénédictin. Nicolas V lui conféra l'archevêché de Rouen, et Eugène IV le fit cardinal en 1457; il fut aussi revêtu de la dignité de camerlingue de la Ste-Eglise romaine. Outre son archevêché de Rouen, il possédait six autres évêchés, tant en France qu'en Italie; il était titulaire de quatre abbayes et de trois grands prieurés, parmi lesquels il faut compter le prieuré de St-Martin-des-Champs, l'un des plus riches de l'ordre de Cluni. Il paraît, au reste, qu'en accumulant sur sa tête tant de titres et de domaines contre le vœu des canons, il en fit un bon usage, et qu'il en employa le produit à la décoration des églises qui dépendaient de ses bénéfices et au soulagement des pauvres. Rigide observateur de la justice, il savait se la faire lui-même quand on négligeait de la lui rendre. N'ayant pu obtenir la punition d'un bariigel qui, chargé d'une exécution et n'ayant point de bourreau sous sa main, avait forcé un pauvre prêtre français d'en faire les fonctions, il manda ce chef des sbires et le fit pendre à sa fenêtre. Charles VII et Louis XI employèrent le cardinal d'Estouteville à des négociations importantes; il fut chargé par le pape de ménager un accommodement entre le premier de ces monarques et le roi d'Angleterre. L'intention du pape, en reconciliant ces princes, était d'opposer leurs armes aux progrès rapides que faisaient alors les Turcs. D'Estouteville devait aussi solliciter quelque adoucissement à la pragmatique-sanction, et faire valoir l'intérêt du souverain pontife en faveur de Jacques Cœur, dont on faisait le procès. Il vint à Bourges à la fin de l'année 1452, revêtu du titre de légat du St-Siège, et vit le roi, qu'il ne put porter à la paix. L'archevêque de Ravenne, envoyé à Londres pour le même sujet, ne réussit pas mieux. D'Estouteville du moins ne perdit pas entièrement sa peine; il convoqua à Bourges, par ordre du roi, une assemblée d'évêques dans laquelle fut traitée l'affaire de la pragmatique-sanction; il y fut décidé qu'elle serait maintenue et inviolablement observée. On confirma aussi les libertés de l'Eglise gallicane, malgré les oppositions de l'église et de l'archevêché de Bordeaux, à qui nos droits et nos usages étaient encore étrangers, cette province alors étant nouvellement unie à la France. Le roi chargea en outre le cardinal d'Estouteville de réformer l'Université de Paris, dont ce prélat avait été élève. Aidé de commissaires tirés du parlement et du clergé, il réprima un grand nombre d'abus, fit de sages règlements, et en abrogea d'autres qui ne convenaient plus, tels que le statut qui excluait les hommes mariés de l'enseignement de la médecine; il modifia aussi les immunités et privilèges beaucoup trop étendus attachés à la cléricature et à la scolarité. Après avoir terminé cet utile travail, d'Estouteville retournait à Rome, peu satisfait de sa légation, dans aucun des points de laquelle il n'avait réussi. Déjà il avait passé les monts, lorsqu'il apprit que la guerre s'allu-

maît entre le roi et le duc de Savoie. Il revint sur ses pas, et eut le bonheur de rétablir l'union entre ces princes. Il mourut à Rome, le 22 décembre 1485, âgé de quatre-vingts ans. On a publié le *Recueil des titres de la maison d'Estouteville*, Paris, 1741, in-4°. M. Roux de Laborie a publié en 1788, Paris, in-8°, un *Éloge du cardinal d'Estouteville* qui a été couronné par l'Académie de Rouen; M. Julien, avocat au parlement, en a publié un autre, Paris, 1788, in-8°, avec des notes historiques et littéraires.

L—Y.

ESTOUTEVILLE. Voyez COLBERT.

ESTRADES (GODEFROI comte d'), né en 1607, servit pendant plusieurs années en Hollande, et fut envoyé, en 1637, vers le roi d'Angleterre, pour l'engager à la neutralité, même dans le cas où la France et les états généraux attaqueraient quelques places maritimes de la Flandre. Il obtint un brevet de conseiller d'État (1639), et fut employé (1642) en diverses négociations en Hollande, en Allemagne et en Piémont. Ambassadeur extraordinaire en Hollande (1646), il traita des secours que cette république devait fournir par mer au siège de Dunkerque, qui capitula le 17 octobre de la même année. Il était en même temps colonel d'un régiment d'infanterie et lieutenant des gendarmes du cardinal Mazarin, lorsqu'on le fit maréchal de camp en 1647; il eut le commandement de Dunkerque, de Bergues, de Mardik et de leurs dépendances en 1649, obtint le grade de lieutenant général l'année suivante, servit en Flandre sous le maréchal Duplessis, et contraignit le comte de Fuensaldagne d'abandonner le siège de Dunkerque, que les Espagnols avaient commencé d'investir. Il eut, en 1652, un pouvoir pour traiter avec l'Angleterre. Assiégé dans Dunkerque par l'archiduc, il lui remit la place le 11 septembre: après trente-neuf jours de tranchée ouverte. Il commanda en 1653, comme lieutenant général, en l'absence et sous l'autorité de la reine mère, à Brouage, à la Rochelle et pays d'Aunis, et fut créé maire perpétuel de Bordeaux: chevalier des ordres du roi (1654), il commanda l'armée de Catalogne sous le prince de Conti (1655), et fit lever aux Espagnols le siège de Solsona. Ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661, il y fut insulté, le 10 octobre, par le baron de Vatteville, ambassadeur d'Espagne. Le roi d'Espagne désavoua le baron, et répara cette insulte en 1662, en ordonnant à tous ses ministres, dans les cours étrangères, de ne point concourir avec les ambassadeurs de France dans les cérémonies publiques. Il reçut, en 1662, la ville de Dunkerque des mains des Anglais; il avait négocié à Londres la vente de cette place, le roi d'Angleterre avait signé le traité, son parlement s'y opposait, la garnison refusait d'évacuer la ville. Le comte d'Estrades répandit à propos des sommes considérables, le gouverneur et la garnison s'embarquèrent le 29 novembre, et rencontrèrent la barque où était le courrier qui portait au gouvernement l'ordre du

XIII.

parlement de ne pas remettre Dunkerque aux Français; mais d'Estrades en était en possession. Il fut nommé vice-roi de l'Amérique en 1665. Ambassadeur extraordinaire en Hollande en 1666, il conclut à Breda, le 31 juillet 1667, un traité de paix avec le Danemarck. Il suivit le roi à la conquête de la Hollande en 1672, obtint le gouvernement de Wesel et le commandement de Maestricht en 1673; il s'empara des ville et citadelle de Liège en 1673, et fut créé la même année maréchal de France. Ministre plénipotentiaire pour la paix de Nimègue, il la conclut en 1678 (voy. CH. COLBERT). Il mourut le 26 février 1686, à l'âge de 79 ans. Il avait été nommé gouverneur du duc de Chartres l'année précédente. Comme le maréchal de Navailles n'avait été gouverneur de ce prince que pendant cinq mois, et que le maréchal d'Estrades, qui lui succéda, ne le fut qu'environ dix-huit mois, cela fit dire plaisamment à Benserade qu'on ne pouvait élever un gouverneur à M. le duc de Chartres. Le maréchal d'Estrades fut un des plus habiles négociateurs de son temps. On a de lui: *Lettres, mémoires et négociations* depuis 1663 jusqu'en 1668. Cet ouvrage intéressant a été publié par Jean Aymon, Bruxelles (la Haye) 1709, 5 vol. in-12; continué jusqu'en 1677 et publié par Prosper Marchand, Londres (la Haye), 1745, 9 vol. in-12. (voy. J. AYMON et SC. DUPLEIX). D.L.C.

ESTRÉES (JEAN d'), grand-maitre de l'artillerie de France, naquit en 1486, d'une des plus illustres maisons de Picardie (1). Il fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne; il suivit François I^{er} à la bataille de Marignan en 1515, à la conquête du Milanais, qui fut la suite de cette victoire, et à la bataille de Pavie en 1525. Le roi le fit capitaine de cent cinquante Albanais en 1526, et l'un des cent gentilshommes ordinaires de son hôtel en 1533. Il combattit, en 1544, à Cériseles, et eut part à la conquête du Montferrat. En 1543, il fut capitaine d'une compagnie de cent cinquante archers formée pour la garde de Henri II, alors Dauphin, qui le continua dans le même grade à son avènement à la couronne, en 1547. Ce prince l'établit grand-maitre et capitaine général de l'artillerie de France, en 1550, sur la démission du comte de Brissac, qui passait au gouvernement du Piémont, et le commit, la même année, pour régler avec les commissaires du roi d'Angleterre les limites du Boulonais et du comté de Guines. Il fut fait chevalier de l'ordre du roi en 1556, et capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances. Il était en 1558 au siège de Calais, et contribua à la prise de cette place par la manière dont l'artillerie y fut servie. L'histoire le représente comme un homme qui allait au feu comme à la chasse, et excellait dans l'art de placer une batterie. François II le confirma dans la charge

(1) Les d'Estrées descendaient de Raoul de Sorcs, dit d'Estrées, maréchal de France en 1270, mort en 1282, qui accompagna, avec six chevaliers, le roi St-Louis en Afrique. Son fils épousa Marguerite de Courtenai, princesse du sang.

de grand-maitre et capitaine général de l'artillerie. Charles IX le fit son lieutenant général à Orléans, pour y commander et y résider pendant les troubles qui agitaient le royaume. On dit que d'Estrées fut le premier gentilhomme de sa province qui embrassa la religion prétendue réformée, dont il fit faire l'exercice public dans son château de Cœuvres. Il s'attacha au roi de Navarre et au prince de Condé, auxquels il était allié par sa femme Catherine de Bourbon, sans s'écarter jamais de son devoir envers son souverain, ayant toujours rempli fidèlement les fonctions de sa charge, même dans les guerres contre les huguenots. Il mourut en 1571. Voici le portrait qu'en fait Brantôme. « M. d'Estrées a été l'un des plus « dignes hommes de son État, sans faire tort aux « autres, et le plus assuré dans les tranchées et « batteries; car il y allait la tête levée, comme si « c'eût été dans les champs à la chasse; et la plus « part du temps il allait à cheval monté sur une « grande haquenée alezane, qui avait plus de « vingt ans et qui était aussi assurée que le maître; « car pour les canonnades et arquebusades qui se « tiraient dans la tranchée, ni l'un ni l'autre ne « baissaient jamais la tête, et il se montrait par « dessus la tranchée la moitié du corps, car il était « grand et elle aussi. C'était l'homme du monde « qui connaissait le mieux les endroits pour faire « une batterie de place, et qui l'ordonnait le « mieux; aussi était-ce un des confidents que « M. le duc de Guise souhaitait auprès de lui pour « faire conquête et prendre ville, comme il fit à « Calais. C'a été lui qui le premier nous a donné « ces belles fontes d'artillerie dont nous nous servons aujourd'hui, et même de nos canons, qui « ne craindraient de tirer cent coups l'un après « l'autre, par manière de dire, sans rompre ni « sans s'écarter, comme il en donna la preuve d'un « au roi, quand le premier essai s'en fit.... C'était « un fort grand homme, beau et vénérable vieillard, avec une barbe qui lui descendait très-bas, « et sentait bien son vieux aventurier de guerre « du temps passé, dont il avait fait profession, où « il avait appris d'être un peu cruel. » On a publié un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées*, grand-maitre de l'artillerie, par F. D. L. T. (François de la Treille, commissaire ordinaire de l'artillerie), Paris, 1565. Le cardinal d'Estrées fit réimprimer en 1712 (avec la date de 1565) cette brochure, qui n'a que deux feuilles et qui commence en l'an 1552. D. L. C.

ESTRÉES (ANTOINE D'), fils du précédent, exerça pendant quelque temps la charge de grand-maitre de l'artillerie, qui fut donnée, sur sa démission, au marquis de Rosni, depuis duc de Sully, et devint alors une charge de la couronne. Il défendit en 1595, contre le duc de Mayenne, la ville de Noyon, dont il était gouverneur, et, par ses sages précautions, ses largesses, le zèle et le courage qu'il inspira à sa faible garnison, il rendit le siège

si meurtrier pour les assiégeants, que, lorsqu'il capitula, au bout de trois semaines, l'armée du duc de Mayenne, qui avait été renforcée de dix mille Espagnols, se trouva tellement ruinée, qu'elle ne put secourir les Parisiens, auxquels Mayenne avait écrit qu'il serait le maître de Noyon en trois ou quatre jours. Henri IV, en récompense de cette belle défense, donna à Antoine d'Estrées le gouvernement de l'Île-de-France. D. L. C.

ESTRÉES (GABRIELLE D'), née vers 1571, était fille du précédent. Le hasard ayant conduit Henri IV, sur la fin de 1590, au château de Cœuvres pour y prendre quelque repos, il y fut reçu par Gabrielle, fille d'Antoine d'Estrées, avec les empresses et la joie que lui inspirait la présence d'un héros. Henri ne put résister à ses charmes, ni cacher entièrement l'impression qu'ils avaient faite sur son cœur. Il n'en développa pas cependant dans cette occasion les sentiments, parce que la gloire l'appelait ailleurs; mais il se déguisa un jour en paysan pour aller trouver, passa à travers les gardes ennemis, et courut risque de la vie. Gabrielle, éprise du duc de Bellegarde, grand écuyer, ne répondit pas d'abord aux tendres empresses du roi; mais enfin les faveurs dont ce roi généreux avait comblé sa famille et ses qualités personnelles la rendirent sensible à une passion qui ne pouvait être plus vive. Henri lui écrivait dans une occasion périlleuse : « Si je suis vaincu, vous « me connaissez assez pour croire que je ne fuirai « pas; mais ma dernière pensée sera à Dieu, et « l'avant-dernière à vous. » Ce prince, pour la soustraire à son père, qui était un surveillant trop difficile pour les deux amants, la maria à Damerival de Liancourt, gentilhomme picard; mais, dit Sully, il *sut empêcher la consommation du mariage*, qui fut ensuite dissous pour cause d'impuissance du côté du mari, quoique Damerival eût eu quatorze enfants d'une première femme. Ce préliminaire était essentiel pour conduire Gabrielle d'Estrées sur le trône que Henri lui destinait, après avoir fait dissoudre son mariage avec Marguerite de Valois. Dans ce dessein, il érigea pour elle le comté de Beaufort en duché-pairie, afin de lui donner un rang à la cour. Gabrielle, de son côté, chercha à se faire des créatures parmi les grands seigneurs, en leur obtenant des grâces. Elle procura un accommodement honorable au duc de Mayenne; elle mit pour condition au traité que le duc de Mercœur fit, par son entremise, avec le roi, qu'il donnerait sa fille, qui était la plus riche héritière du royaume, en mariage à César Monsieur, l'aîné des enfants qu'elle avait eus de Henri IV. Gabrielle n'avait pas le titre de reine, mais elle jouissait déjà des honneurs attachés à ce titre; elle ne devait pas même tarder à le posséder, car les négociations pour le divorce allaient bon train. A l'approche des fêtes de Pâques, Henri IV, par le conseil de René Benoît, son confesseur, engagea sa maîtresse à s'éloigner de la cour. Elle alla passer la quinzaine à Paris, chez le

riche financier Zamet. Le jour du jeudi saint, étant entrée dans le jardin de Zamet pour s'y promener après dîner, et venant de manger une orange, elle fut tout à coup atteinte d'une apoplexie, accompagnée de convulsions si violentes, que sa bouche fut tournée presque au derrière de la tête. Elle mourut dans cet état le samedi saint, 10 avril 1599. Ce visage, orné de tant d'attraits, n'offrait plus qu'une figure hideuse, sur laquelle il était impossible de jeter les yeux sans horreur. Cette mort affreuse fut-elle la suite d'une apoplexie naturelle? provint-elle du poison? C'est un problème sur lequel l'histoire ne nous a laissé que des incertitudes, et ne nous a permis que des conjectures, qui ne peuvent jamais fournir des lumières suffisantes pour pénétrer jusqu'à la vérité. De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle pour laquelle il témoigna le plus d'attachement, et qui le fixa le plus longtemps. Il en porta le deuil comme d'une princesse du sang : elle le méritait à bien des égards. Sans hauteur, sans arrogance, sans fierté, elle n'abusa jamais de sa faveur : affable, polie, douce et bienfaisante, elle avait acquis l'estime et la considération des courtisans, qui, à sa mort, partagèrent la douleur de leur maître. « On n'a guère vu de maîtresses de nos rois, dit d'Aubigné, qui n'aient attiré sur elles la haine des grands, ou en leur faisant perdre ce qu'ils désiraient, ou en faisant dévaloriser ceux qui ne les aidaient pas, ou en épousant les intérêts de leurs parents, leurs récompenses ou leurs vengeances. C'est une merveille que cette femme, dont l'extrême beauté ne tenait rien de lascif, ait pu vivre dans cette cour avec si peu d'ennemis. » Elle avait trouvé dans Sully un grand obstacle à son ambition ; de là naquirent entre la maîtresse et le ministre des querelles dont le roi fut souvent témoin. Elle s'échappa un jour jusqu'à dire en présence du monarque : « J'aime mieux mourir que de vivre avec cette vergogne, de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse. — Pardieu, madame, lui répondit Henri, c'est trop, et vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer ; mais pardieu je n'en ferai rien ; et afin que vous en teniez votre cœur en repos, et ne fassiez plus l'acariâtre contre ma volonté, je vous déclare que, si j'étais réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui. » Pendant une des fêtes que Henri donnait quelquefois à la belle Gabrielle, on vint l'avertir que les Espagnols s'étaient emparés d'Amiens. « Ce coup est du ciel, dit-il ; c'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre ; » et se tournant du côté d'Estrées, qui comme lui avait les habits de la fête, et qui fondait en larmes, il lui dit : « Ma maîtresse, il faut quitter nos armes, et monter à cheval pour faire une autre guerre. »

Elle avait eu trois enfants de Henri IV, César et Alexandre de Vendôme, et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf ; elle était enceinte d'un quatrième lorsqu'elle mourut. Blin de Saintmore a fait une héroïne de Gabrielle à Henri IV, 1761, in-8° ; Poinciset en a fait une autre, 1767, in-8° ; Sauvigny, une tragédie en cinq actes et en vers, 1778, in-8° ; 1785, in-12 (1). T—D.

ESTRÉES (FRANÇOIS-ANNIBAL D'), frère de la précédente, né en 1575, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut pourvu, en 1594, de l'évêché de Noyon ; mais après la mort de son frère aîné, tué au siège de Laon, il prit le parti des armes, sous le nom du marquis de Cœuvres, et leva un régiment d'infanterie qu'il conduisit au siège d'Amiens. Il servit en Savoie dans la guerre de 1600, s'attacha à la reine Marie de Médicis, qui l'envoya en 1614 négocier avec les ducs de Savoie et de Mantoue, les Vénitiens et les Suisses, et en 1615 avec les princes mécontents qui s'opposaient au mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne. Ses exploits dans la Valteline, d'où il chassa les garnisons étrangères, lui valurent le bâton de maréchal de France en 1626. Il fut envoyé deux fois au secours du duc de Mantoue, prit la ville de Trèves, et se distingua dans plusieurs autres occasions. Richelieu, ayant à se plaindre d'Urbain VIII, chercha à mortifier ce pape en faisant nommer ambassadeur extraordinaire à Rome le maréchal d'Estrées qui, dans sa première ambassade (1621) sous Paul V et Grégoire XV, s'était rendu redoutable aux Italiens. Il sut toujours, par sa fermeté, maintenir la dignité de son caractère au milieu de tous les désagréments que lui suscitaient le pape et le cardinal-neveu, qui firent même assassiner son écuyer. Rappelé en France au bout de quatre ou cinq ans, il fit la fonction de connétable au sacre de Louis XIV, qui érigea le marquisat de Cœuvres en duché-pairie, sous le nom d'Estrées. Il mourut le 5 mai 1670, dans la 98^e année de son âge, avec la réputation d'un homme roide, plus propre à la tête des armées que dans les négociations. Il se maria trois fois : de sa première femme il eut le duc d'Estrées (mort ambassadeur à Rome en 1687) (2), le maréchal Jean, (mort en 1707), et le cardinal d'Estrées ; de la deuxième il eut un fils tué au siège de Valenciennes ; et à 95 ans il épousa mademoiselle de Manicamps, qui fit une fausse couche. Nous avons de lui des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12 (voy. ANCRE), à la suite desquels on trouve une lettre du fameux père Le Moine (éditeur de ce livre) sur l'auteur et sur l'ouvrage ; une *Relation* curieuse du siège de Mantoue en 1629, et celle du conclave où fut élu Grégoire XV, élection à la-

(1) On a publié à Paris, en 1829, des *Mémoires de Gabrielle d'Estrées* en 4 volumes in-8°. Ces mémoires apocryphes ont été attribués par quelques personnes à M. Paul Lacroix. E. D—S.

(2) La cour de Rome lui fit des obsèques magnifiques, dont les cérémonies pompeuses ont été décrites par Chassebray, seigneur de Cramailles, écuyer de l'ambassadeur, Paris, 1693, in-4°.

quelle M. d'Estrées avait eu beaucoup de part (1). Ces mémoires, mal écrits, sont curieux et instructifs, d'autant que l'auteur ne parle que des affaires auxquelles il a coopéré; ils vont depuis 1610 jusqu'à 1621. On voit que l'auteur était grand partisan du cardinal de Richelieu, à la sollicitation duquel il rédigea ces mémoires qui ne lui coûtèrent que cinq ou six jours de travail. On conserve à la Bibliothèque impériale le recueil de ses négociations de 1636 à 1640. T—D.

ESTRÉES (JEAN, comte d'), né en 1624, fils de François-Annibal, obtint un régiment d'infanterie de son nom en 1637, fit sa première campagne en 1644, et reçut au siège de Gravelines deux coups de mousquet, dont il resta estropié de la main droite. Colonel du régiment de Navarre, il se trouva, en 1648, à la bataille de Lens. Maréchal de camp en 1649, il servait en cette qualité à l'armée devant Paris et à l'attaque du pont de Charenton. En Flandre, en 1654, il fut un des premiers qui soutinrent les lignes d'Arras. Lieutenant général en 1655, il obtint en 1656 le commandement d'un corps d'armée devant Valenciennes, et fut fait prisonnier dans la retraite avec le maréchal de la Ferté. Le comte d'Estrées entra ensuite dans la marine, fut créé vice-amiral en 1670, et commandait la flotte française au combat de Soultsbay en 1672; mais il n'eut que peu de part à l'action, dont la gloire resta tout entière à Ruyter. L'année suivante il se trouva à trois actions successives, et y déploya autant de valeur que d'intelligence. En rendant compte des opérations de cette campagne à Colbert, d'Estrées lui écrivit : « Je voudrais avoir « payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'ac- « quérir. » D'Estrées, ajoute Voltaire, méritait que Ruyter eût ainsi parlé de lui. La valeur et la conduite furent si égales des deux côtés, que la victoire resta toujours indécise. En 1676, d'Estrées reprit aux Hollandais le fort et l'île de Cayenne; en 1677 il battit l'amiral Byngs devant Tabago, et quelques mois après enleva cette île à la Hollande. En récompense de ses services, le roi le nomma maréchal en 1681; il n'y avait point encore eu de maréchaux de France dans la marine, et c'est une preuve, dit Voltaire, combien cette partie essentielle des forces de la France avait été négligée. En 1686 il fut fait vice-roi de l'Amérique; en 1688 chevalier du St-Esprit, et mourut à Paris, le 19 mai 1707, à l'âge de 83 ans. W—s.

ESTRÉES (CÉSAR d'), cardinal, né à Paris, le 5 février 1628, était fils de François-Annibal, duc d'Estrées, pair et maréchal de France, et de Marie Béthune-Charost, qui mourut en lui donnant le jour. A peine eut-il pris ses degrés en Sorbonne

qu'il fut nommé évêque de Laon, et peu de temps après le roi le chargea de négocier avec le nonce du pape l'accommodement des quatre évêques qui avaient refusé de souscrire à la condamnation de Jansénius. C'étaient les évêques d'Alet, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. Le jeune prélat se conduisit avec tant de modération, de patience et d'adresse, il sut si bien ménager l'amour-propre et les petits intérêts des chefs des deux partis, qu'il les amena à une réconciliation du moins apparente. L'Eglise de France cessa quelque temps d'être troublée, et l'auteur d'une paix si vivement désirée en fut récompensé par le chapeau de cardinal. Le service important qu'il venait de rendre à l'Eglise le fit juger propre à remplir la place de chargé des affaires de France à Rome; il assista au conclave après la mort de Clément X, en fit suspendre les délibérations jusqu'après l'arrivée des autres cardinaux français, et contribua de cette manière à l'élection d'Innocent XI, qui s'en montra peu reconnaissant. Il fut envoyé en Bavière en 1677, négocia le mariage du Dauphin avec la princesse électorale, et ne revint en France qu'après la ratification du traité de Nimègue. Il se démit alors de son évêché en faveur d'un de ses neveux, et retourna à Rome pour traiter l'affaire de la régale. Il ne réussit qu'avec beaucoup de peine à la terminer à l'avantage de la France; il fut même obligé de se soumettre à la cérémonie de l'absolution, pour avoir rendu visite au marquis de Lavardin, notre ambassadeur, que le pape avait excommunié, à raison de la résistance opiniâtre qu'il avait mise à soutenir les privilèges de sa place (voy. LAVARDIN). On doit remarquer que le cardinal d'Estrées, malgré sa dignité de prince de l'Eglise, fut constamment un bon Français, et que dans toutes les difficultés qui s'élevèrent entre le roi et la cour de Rome, il ne balança pas à défendre les intérêts et les prérogatives de son souverain; il concourut aux élections de quatre papes, et ce fut dans ces circonstances surtout qu'il montra son zèle pour la France, en dirigeant le choix des cardinaux sur des sujets propres à maintenir la paix entre les deux puissances. On peut lui reprocher d'avoir montré trop de zèle pour la condamnation des erreurs de Molinos, et d'avoir préparé par là, sans le prévoir il est vrai, les chagrins de Fénelon et les persécutions des quietistes (voy. FÉNELON et MOLINOS). Le cardinal d'Estrées eut ordre d'accompagner en Espagne Philippe V; mais il ne put résister longtemps aux intrigues des courtisans espagnols, et surtout au crédit de la princesse des Ursins. Louis XIV le rappela au bout de trois ans; et pour ôter à ce rappel toute apparence de disgrâce, lui donna en même temps l'abbaye de St-Germain-des-Prés. Il y mourut le 18 décembre 1714, à l'âge de 87 ans. Ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687, sont conservées à la bibliothèque impériale. Le cardinal d'Estrées avait succédé à Duryer à l'Académie française, et on trouve son éloge dans l'*Histoire des membres* de cette com-

(1) Les *Mémoires de la régence de Marie de Médicis* ont été plusieurs fois réimprimés au 17^e et au 18^e siècle dans un recueil anonyme intitulé : *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous les règnes de Henri III, Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis et sous Louis XIII*. Michaud et Poujoulat les ont également insérés dans leur collection de mémoires relatifs à l'histoire de France (1834 et années suivantes), 2^e série, t. 6, pages 368 à 438. E. D—s.

pagnie, par d'Alembert; il aimait les lettres et les cultiva autant que ses occupations purent le lui permettre. On lui attribue les vers sur la violette, que d'autres donnent à Desmarests (dans la *Guirlande de Julie*), et on trouve des épigrammes de sa façon dans le recueil de Colletet; il réconcilia Descartes et Gassendi, brouillés pour quelque opinion philosophique. Il vécut longtemps dans la plus grande intimité avec Ménage, Chapelain, Vailancourt, etc. Regnier-Desmarais lui a dédié sa traduction du *Traité de la divination* de Cicéron.

W—s.

ESTRÉES (l'abbé d'). Voyez DESTRÉES.

ESTRÉES (VICTOR-MARIE, duc d'), fils de Jean, comte d'Estrées (mort en 1707), naquit à Paris, le 30 novembre 1660. Après avoir terminé ses études avec un succès remarquable, il entra dans la carrière des armes, et fit sa première campagne à l'âge de dix-sept ans, comme simple volontaire dans le régiment de Picardie, se trouva à trois sièges consécutifs, et obtint une compagnie dans le régiment du roi. L'année suivante, il eut le commandement d'un des vaisseaux de l'escadre que son père conduisait en Amérique. Au retour de cette expédition qui dura deux années, pendant lesquelles il fit preuve de courage et d'une intelligence supérieure, il fut chargé de donner la chasse aux corsaires barbaresques qui troublaient le commerce des Français dans le Levant. Dans un premier combat il détruisit en partie la flotte des Algériens, et tandis que Duquesne brûlait leur ville, il acheva de purger la mer de leurs vaisseaux. Il obtint en 1684 la survivance de la vice-amirauté possédée par son père; et on doit remarquer qu'il n'avait point sollicité cette faveur, qui fut accordée uniquement à ses services. Le 2 juin 1688, il rencontra sur les côtes d'Espagne le vice-amiral Papachin, qui, se trouvant plus fort que lui, voulut exiger le salut; mais après un combat de trois heures, dans lequel d'Estrées lui tua la moitié de son équipage, une partie de ses matelots et presque tous ses officiers, Papachin fut obligé de capituler, et de saluer l'escadre française par préliminaire. Au mois d'octobre de la même année, étant entré à Brest avec son escadre, d'Estrées obtint la permission d'aller servir, comme volontaire, au siège de Philisbourg. Il s'y distingua à la prise des ouvrages extérieurs; mais il y fut blessé de deux coups de mousquet qui l'obligèrent de porter des béquilles pendant dix-huit mois, ce qui ne l'empêcha pas de retourner sur mer l'année suivante. En 1690, avec dix vaisseaux, il détruisit entièrement la flotte de l'amiral Torrington, plus forte du double, et, profitant de ce succès, il alla brûler dans le port de Tingsmouth deux cents vaisseaux marchands qui attendaient l'issue du combat pour mettre à la voile. Il se trouva en 1690 au siège de Nice, bombarda Barcelone et Alicante la même année, assiégea Oneille par mer en 1692, Roses et Palamos en 1693, et contri-

bua puissamment en 1697 à la prise de Barcelone, dont la reddition hâta la conclusion du traité de Riswick. Le duc d'Harcourt avait reçu de Louis XIV la commission délicate de disposer le roi d'Espagne à faire passer sa couronne sur la tête d'un prince français; d'Estrées fut chargé de disposer les esprits des Espagnols à ce grand changement. Après la mort de Charles II, il eut le commandement de la flotte destinée à protéger Philippe V contre les mouvements que pouvait exciter sa présence au milieu de ses nouveaux sujets. Instruit que les partisans de la maison d'Autriche se proposaient de faire déclarer les Napolitains en sa faveur, il se rendit sur-le-champ à Naples avec des troupes, intimida les factieux, rassura les faibles, continua dans le devoir ceux qui auraient pu s'en écarter, et revint ensuite en Espagne pour escorter le roi, disposé à venir recevoir le serment de fidélité des Napolitains. Philippe l'avait déjà nommé son lieutenant général de mer, et il y ajouta le titre de grand d'Espagne de première classe. Louis XIV, en récompense des services qu'il venait de rendre à son petit-fils, le créa chevalier de ses ordres et maréchal de France en 1703. Le père du duc d'Estrées vivait encore, et c'était la seconde fois, depuis l'origine de la monarchie, qu'on voyait ensemble deux maréchaux dans la même famille. En 1702, d'Estrées commandait la flotte française, sous les ordres du comte de Toulouse, au combat de Malaga; et ce fut à une manœuvre habile de sa part, qui paralysait l'avant-garde de l'ennemi, qu'on doit le succès de cette affaire importante, mais dont on ne tira pas tout l'avantage possible. Lorsque le czar Pierre le Grand vint à Paris, il voulut voir le maréchal d'Estrées, l'entretint plusieurs fois en particulier, alla le visiter dans sa maison d'Issy, et, de retour à St-Petersbourg, lui donna une preuve de sa satisfaction en lui envoyant son portrait, des cartes et les meilleurs ouvrages moscovites imprimés sous son règne. Ce présent était le plus agréable qu'on pût offrir au maréchal. Il aimait les livres avec passion, et il en avait une collection aussi nombreuse que bien choisie, dont le catalogue a été publié par Guérin, 1740, 2 vol. in-8°. Le duc d'Estrées possédait très-bien le latin, et parlait les principales langues de l'Europe avec autant d'élégance que de facilité. Il avait été reçu membre de l'Académie française en 1743, à la mort de son oncle le cardinal, et les académies des sciences et des belles-lettres s'étaient empressées de se l'associer. Il était digne de tous ces honneurs par son instruction, ses talents et la protection éclairée qu'il accordait aux savants. Le maréchal d'Estrées fut nommé gouverneur de Bretagne en 1720; cette province, accablée d'impôts, était sur le point de se soulever; mais sa douceur apaisa les troubles en très-peu de temps. Il mourut à Paris en 1737, le 28 décembre, emportant les regrets et l'estime de toutes les classes de la société. De Boze pro-

nonça son éloge à l'académie des belles-lettres, et René Biet à l'académie de Soissons, dont il était le protecteur. Il ne laissa point d'enfants de son mariage avec Lucie-Félicité de Noailles, et ses biens passèrent dans la maison de Louvois.

W—s.

ESTRÉES (JEAN D'), neveu du cardinal, abbé d'Evreux, de Conches et de St-Claude, naquit à Paris, en 1666. Louis XIV le nomma son ambassadeur en Portugal (1692), et ensuite en Espagne auprès de Philippe V (1705), et lui témoigna sa satisfaction de ses services en le faisant chevalier de l'ordre du St-Esprit, distinction que n'avait obtenue jusqu'alors aucun ecclésiastique non prélat. Le roi le désigna en 1716 pour succéder à Fénelon dans l'archevêché de Cambrai; mais il mourut avant d'avoir été sacré, le 5 mars 1718. L'abbé d'Estrées, dit d'Alembert, était si supérieur à Fénelon comme courtisan, qu'il lui était bien difficile de l'égaliser comme évêque. Le roi témoignait un jour devant lui le chagrin qu'il éprouvait de perdre toutes ses dents: « Sire, répondit l'abbé d'Estrées, qui est-ce qui a des dents? » Le successeur désigné de Fénelon succéda réellement à Boileau à l'Académie française. Sa naissance, son goût pour les lettres et le crédit de son oncle dans cette compagnie déterminèrent le choix des académiciens, qui d'ailleurs, il faut bien en convenir, auraient été fort embarrassés de trouver à Boileau un digne successeur.

W—s.

ESTRÉES (LOUIS-CÉSAR LETELLIER, comte, et depuis maréchal D'), né le 2 juillet 1693, connu d'abord sous le nom de chevalier de Louvois, fit ses premières armes sous le maréchal de Berwick contre le même Philippe V que son oncle avait contribué à affermir sur le trône d'Espagne. Il obtint en 1718 un régiment de cavalerie, servit en 1719 à différents sièges sur les frontières d'Espagne et exerça pendant la minorité de son neveu la charge de capitaine-colonel des cent suisses de la garde du roi. Quand Stanislas Leckzinski quitta la Pologne et vint, sous la protection de la France, résider à Weissembourg en Basse-Alsace, le régent, pour lui faire honneur, y envoya le régiment que commandait le chevalier de Louvois. Ce jeune colonel était aimable et possédait cette fleur de galanterie, cette politesse qui sait allier les marques de respect avec les prévenances de l'amitié. Il osa porter ses vœux jusqu'à la main de la fille de ce monarque infortuné. Stanislas consentait à les unir; mais il exigeait que le chevalier de Louvois obtint un duché; le régent, qui n'aimait pas la famille Letellier, refusa constamment d'accorder cette grâce; les espérances et les vœux du chevalier furent entièrement déçus, mais la princesse conserva toujours beaucoup d'estime pour un homme qui avait cherché à adoucir son infortune. Après la mort du régent, la duchesse de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV, voulait faire épouser sa fille, élevée au Plessis-les-Tours, à

Louis XV; mais la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, alors premier ministre, fit manquer ce mariage par ses intrigues, et le jeune roi épousa la fille de Stanislas. Le chevalier de Louvois, substitué en 1759 aux noms et armes d'Estrées du chef de sa mère, sœur du dernier maréchal d'Estrées, mort sans postérité en 1757, prit alors le nom de comte d'Estrées. Successivement maréchal de camp et lieutenant général, il servit avec la plus grande distinction en Bohême et sur le Rhin. Employé à l'armée de Flandre en 1744, pendant que le maréchal de Saxe était dans son camp de Courtrai, il couvrit la frontière contre les entreprises des alliés, qui, forts de 80,000 hommes, s'étaient répandus dans les environs de Lille, et il leur enleva plus de 4,000 hommes et 800 chevaux. En 1743, à la bataille de Fontenoy, il chargea deux fois à la tête d'un corps de cavalerie la fameuse colonne anglaise, et fut un des généraux qui commandaient la maison du roi, dont le choc décida le succès de cette journée, reçut plusieurs coups dans ses armes et dans ses habits et fut détaché à la poursuite des ennemis, auxquels il fit 4,000 prisonniers. Chevalier des ordres du roi en 1746, il continua de servir en Flandre, contribua au gain des batailles de Raucoux, en 1746, de Laufeld, en 1747, et facilita par une manœuvre savante l'investissement de Maëstricht, dont la prise termina glorieusement la guerre de Flandre, en 1748. Nommé maréchal de France, en 1756, le roi lui confia l'année suivante le commandement en chef de l'armée destinée à agir en Allemagne. Il passa le Wésér, atteignit le duc de Cumberland vers Hastembeck, et remporta sur lui une victoire complète le 26 juillet. Des intrigues de cour avaient déjà fait ôter le commandement au maréchal d'Estrées lorsqu'il remporta cette victoire, et lorsqu'on en apprit la nouvelle à Paris le maréchal de Richelieu était déjà parti pour le remplacer. Après la défaite des Français près de Minden, en 1759, le duc d'Estrées fut renvoyé à l'armée; mais il n'entreprit rien de remarquable et se contenta d'aider de ses conseils Contades, général en chef. On cite un propos aussi flatteur qu'obligeant qu'il tint au prince Ferdinand de Brunswick, lors de l'entrevue des généraux français et ennemis à la cessation des hostilités; le maréchal fit un faux pas en abordant le prince, qui le soutint avec la main: prince, lui dit le maréchal, « elle est quelquefois secourable, mais elle est souvent dangereuse. » Le duc d'Estrées mourut en 1771 sans laisser de postérité. L'abrégé de sa vie a été imprimé dans la Galerie française, 1771, in-folio.

D. L. C. et W—s.

ESTURMEL. Voyez ESTOURMEL.

ESZTERHAZY. Voyez ESTERHAZY.

ETALLEVILLE (GUYOT, comte D'), né en 1732, dans les environs de Rouen, entra fort jeune encore dans un régiment de cavalerie, et servit dans les campagnes de l'émigration, dont il supporta noblement les revers, ne voulant devoir son exis-

tence qu'à ses talents et à ses travaux. Pendant six années il vécut à Nuremberg du modeste état de maître de langues. Rentré en France, il se livra à la culture des lettres ; doué d'une douce philosophie et dans une position voisine de l'opulence, il ne leur demandait qu'un agréable délassement. Il ne lui a manqué que d'être venu plus tôt, car plus d'une réputation littéraire a été conquise avec des vers également négligés, mais avec moins d'esprit et d'originalité. Le comte d'Etalleville est mort au Brémien (Eure), le 20 mars 1828. On a de lui : 1^o *La Diligence*, ou *les Amours de trente-six heures*, poème badin en 4 chants, Paris, 1813, in-18, 2^e édition revue et corrigée, suivie du *Changement de garnison*, poème inédit en 3 chants, 1815, in-16. 2^o *Les Eaux de Barèges*, ou *le Remède à l'ennui*, historiette rimée, Paris, 1814, in-18. 3^o *La Calotte du régiment royal Lorraine, cavalerie*, poème en 3 chants, Paris, 1820, 1 volume in-18. 4^o *La Vie de l'officier*, poème en 3 chants, Paris, 1821, in-18. 5^o *Quelques choses et beaucoup de riens*, ou *Mes pensées* (ouvrage en prose), Paris, 1822, in-18. 6^o *Mon procès*, épître à mon gendre, Paris, 1827, in-18. B—v—E.

ÉTAMPES. Voyez ESTAMPES.

ETCHEVERRI ou ECHÉVERRI (JEAN DE), le plus fameux des poètes basques, prit naissance à Tafalla, ville de la Navarre, vers le milieu du 16^e siècle. Il fut prêtre et docteur en théologie. Il paraît que, dans sa première jeunesse, il composa, dans sa langue maternelle, quelques poésies légères remplies de grâce et d'esprit. On en rappelle une où il faisait l'éloge de la vertu et de la beauté réunies dans un même objet ; mais on a perdu la trace de ses premières productions. Dans un âge plus mûr il ne traita que des sujets sacrés, et mit en vers *la Vie de Jésus-Christ*, *les Mystères de la foi* et *la Vie de quelques saints* ; le tout a été publié à Bayonne, en 1640, in-8^o. On remarque dans ses poésies beaucoup de naturel, de force et d'imagination. Le style peut passer pour classique dans la langue basque, par son élégance et sa pureté.—Un autre ETCHEVERRI, lieutenant de frégate au service de la France, rendit d'importants services dans les voyages qu'il fit aux îles Philippines et Moluques (en 1769 et 1770) pour la recherche des arbres à épices, d'après les vues de M. Poivre. On trouve l'abrégé de sa relation dans les *OEuvres de Poivre*, Paris, 1797. Sonnerat, qui faisait partie de cette expédition, en a rendu un compte plus détaillé dans son *Voyage à la nouvelle Guinée*. B—s.

ETÉMARE (JEAN-BAPTISTE LE SESNE DE MÉNILLES, d'), prêtre appelant et écrivain fécond, était né au château de Ménilles en Normandie, le 4 janvier 1682. Son père était un gentilhomme attaché aux principes et à la pratique de la religion. Il destina de bonne heure son fils à l'état ecclésiastique, et étant allé, en 1686, s'établir dans le Poitou, il envoya son fils faire ses études chez les Oratoriens de Saumur, d'où il passa à Paris. Le jeune d'Etémare fut placé au séminaire St-Magloire,

où était alors l'abbé Duguet, et il fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal ; mais on nous assure que d'Etémare eut encore le temps d'y aller faire un pèlerinage avant cette catastrophe, et qu'il s'y consacra à la défense de la même cause. On ne lui reprocha pas d'avoir manqué à sa parole. Son premier écrit fut des *Lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On y entrevoit déjà ses idées sur l'Etat de l'Eglise, et ce système de figures qu'il porta si loin. Il l'avait puisé dans les leçons de l'abbé Duguet ; mais il l'outra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle neuf mémoires, en 1714 et en 1715, et travailla aux *Héxaples*, dont il rédigea la 4^e colonne. Il était dès lors de tous les conseils des appelants, et eut part à toutes leurs démarches. Il fut envoyé par eux dans le midi de la France, afin d'y exciter les évêques à se plaindre de quelques arrêts du conseil contre les écrits des évêques de Bayeux et de Montpellier, prélats qui étaient entrés fort avant dans les misérables contestations de ce temps-là. En 1725, on l'envoya à Rome, pour essayer d'y tenir une bulle doctrinale, et pour tirer quelque avantage du concile qui s'y tenait alors. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre objet, et ses préventions contre la cour de Rome s'en accrurent sensiblement ; car il était clair qu'elle était inexcusable de repousser les conseils et les lumières d'un théologien si impartial et si désintéressé. Il se consola en suivant plus que jamais son système favori. C'est à cela que se rapportent l'*Essai de parallèle des temps de Jésus-Christ avec les nôtres* ; l'*explication de quelques prophéties* ; la *Tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs*, etc., que d'Etémare publia successivement. Il voyait partout des figures de la défection de l'Eglise et de la conversion des Juifs ; il les annonçait dans ses écrits, dans ses conférences, dans ses conversations, et devint le chef d'un parti qui s'abandonna à cet égard aux plus fortes illusions ; et ce furent ces illusions qui préparèrent et fomentèrent les scènes déplorables des convulsions, la honte du parti où elles prirent naissance. D'Etémare en fut dupe comme les autres ; il eut même le triste honneur d'être un des directeurs de cette œuvre absurde et ridicule, et de présider à des assemblées de jongleurs et de fanatiques, où l'on mêlait des farces et des niaiseries dignes de la foire à des dérisions sacrilèges et à des prophéties impudentes. Cette œuvre mit, comme on sait, la division la plus fâcheuse parmi les appelants. Les plus modérés d'entre eux se dégoûtèrent de ces rêveries et de ces turpitudes. En vain d'Etémare se flatta de ramener la concorde par son autorité et ses conseils ; on se moqua de ses décisions. Il voulut épurer les convulsions et il finit par s'apercevoir lui-même que cette œuvre n'était pas aussi divine qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le prin-

cipe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit en cette occasion de rudes atteintes. D. Lataste d'un côté, et de l'autre l'abbé Debonnaire et madame Mol dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Etémare, qui, un peu honteux, parut, en 1733, se condamner à la retraite : il y resta presque constamment pendant dix ans. Alors il se mit à voyager, mais toujours pour le bien de la même cause. Il était allé en Angleterre en 1729 avec Legros, pour tâcher d'y former un parti. Cette mission ne fut pas plus heureuse que celle de Rome. Il faisait de fréquents voyages en Hollande, où il avait déjà contracté d'anciennes liaisons. Il y avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays. Depuis 1751, il allait tous les ans visiter cette petite église, et sur la fin de sa vie il s'y fixa tout à fait. Il assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et fut en quelque sorte l'âme de toutes les démarches de ce parti. Il mourut à Rhynwick près Utrecht, le 29 mars 1770, dans un âge fort avancé. On lui rendit de grands honneurs parmi les siens. Il avait joué parmi eux d'une haute réputation ; et il est à peine connu aujourd'hui : c'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction ; leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait naître. Ceux de l'abbé d'Etémare sont aujourd'hui complètement oubliés, et la liste que nous en donnerions tiendrait beaucoup de place sans intérêt et sans utilité. Il vaut mieux les laisser dormir dans la poussière, en regrettant toutefois qu'un homme qui paraît avoir eu quelque talent en ait fait un si triste usage.

P—c—r.

ETFIN, roi d'Écosse, fils d'Eugène VI, succéda à Mordac en 750 ; il régna trente ans en paix, et fut un prince juste et magnanime, le bienfaiteur des bons et le fléau des méchants. L'âge l'ayant rendu incapable de supporter les fatigues du gouvernement, il nomma pour administrer le royaume quatre régents qui répondirent mal à sa confiance, et opprimèrent le peuple. Les plaintes des malheureux ne pouvaient parvenir jusqu'au roi, accablé par les années et les infirmités ; mais ils furent vengés par le successeur d'Etfin. Ce monarque mourut en 761.

E—s.

ETH, roi d'Écosse, succéda en 874 à son frère Constantin II ; sa grande agilité lui fit donner le surnom d'*Alipes*. On l'élut roi, parce qu'il avait rallié l'armée de son frère, dispersée par les Danois ; mais il avait d'ailleurs fort peu de capacité. Sa bravoure fut souillée des vices les plus honteux ; il se livra à une débauche effrénée : son exemple eut malheureusement des imitateurs ; et les Danois, profitant de l'indolence du gouvernement, envahirent et pillèrent plusieurs provinces. Les nobles, mécontents d'Eth, se ligèrent contre lui et le déposèrent après deux ans de règne, en

875. Quelques historiens disent qu'il mourut d'une blessure, en combattant contre Grégoire, qui aspirait au trône.

E—s.

ETHELBAID, roi de Mercie, fut un des princes les plus célèbres qui aient gouverné cette partie de l'Heptarchie. Il succéda, en 716, à Ceolred, mort sans enfants, et fut élevé au trône comme petit-neveu du roi Penda. Les anciennes chroniques ne parlent d'Ethelbald qu'en le désignant par le surnom de *fier* ou d'*orgueilleux* ; en effet, absolu dans ses volontés, épris des attrait du pouvoir et cédant à l'impétuosité de ses passions, il sut tenir dans le respect les grands de l'État, et porta les droits de la royauté au plus haut degré. Il tint le gouvernement d'une main ferme, et administra impartialement la justice ; mais ses mœurs furent très-dépravées, et son exemple eut de nombreux imitateurs. Il déploya une grande valeur dans les guerres qu'il entreprit contre le royaume de Northumberland, qu'il attaqua deux fois, par le seul motif de faire un riche butin. Ayant ensuite trouvé dans Cuthred, roi de Wessex, un rival non moins brave que lui, et qu'il ne put défaire dans une bataille sanglante, il se lia d'amitié avec lui, et deux ans après ils fondirent ensemble, en 744, sur les Bretons renfermés dans le pays de Galles et en firent un carnage horrible. Dix ans après, Ethelbald, ennuyé de la tranquillité qui régnait dans ses États et jaloux de la renommée de Cuthred, porta inopinément ses armes dans les possessions de ce prince, qui lui fit éprouver une défaite complète en 754. Cet échec, bien loin de décourager Ethelbald, ou de lui inspirer des intentions pacifiques, ne fit qu'aiguillonner davantage son ambition. Il ne songea qu'aux moyens de fixer sous ses drapeaux la fortune, qui, après l'avoir comblé si longtemps de ses faveurs, venait de lui être infidèle. Ayant réussi à rassembler une armée nombreuse, il crut, en 757, l'occasion favorable pour envahir le Wessex. L'intrépide Cuthred marcha à sa rencontre et le repoussa jusqu'à Sceandune, où se livra une bataille décisive dans laquelle les Merciens, après une longue résistance, furent mis en déroute. L'esprit de mécontentement qui se manifeste toujours dans une retraite précipitée produisit une sédition dans les troupes d'Ethelbald ; un des chefs de l'armée, nommé *Beornred*, fatigué probablement de l'idée de ne pouvoir jouir du repos tant que ce prince vivrait, le tua et se fit proclamer roi. Ethelbald avait régné quarante et un ans. Il fut enterré à Ripendune, aujourd'hui Ripon, dans le Derbyshire. Il ne laissa pas d'enfants, et tout porte à croire qu'il ne s'était pas marié. E—s.

ETHELBAID, troisième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Ethelwolf. Pendant le voyage de son père à Rome il avait, de concert avec plusieurs grands du royaume, formé le projet de lui enlever la couronne. Ces rebelles s'efforcèrent de donner à leur entreprise une apparence de justice, en disant qu'Ethelwolf avait,

au préjudice de son fils aîné, fait couronner à Rome son plus jeune fils Alfred, et qu'en revenant dans ses États il avait épousé une étrangère, l'avait amenée avec lui, enfin que, par une infraction manifeste à la loi des Saxons, il lui avait donné le titre de reine et l'avait placée sur le trône. Æthelwolf, pour éviter une guerre civile, céda à son fils la souveraineté des provinces occidentales; quelques historiens prétendent que ce monarque, à sa mort, partagea ses États entre ses deux fils aînés; d'autres avancent qu'Æthelbald fut seul roi. À peine parvenu à la couronne, il épousa Judith, veuve de son père. Ce mariage incestueux lui attira la juste indignation du peuple. Cédant enfin aux remontrances de Swithun, évêque de Winchester, il se sépara de sa femme. Pendant la courte durée de son règne, les Danois, affaiblis par leurs dernières défaites, ne tentèrent pas d'expédition contre l'Angleterre. Æthelbald, qui avait montré de la valeur du vivant de son père, ne se distingua étant roi que par la corruption de ses mœurs. Il mourut en 860 sans postérité. Son frère Æthelbert lui succéda. E—s.

ÆTHELBERT, roi de Kent, mérite d'être cité au milieu de cette foule de rois dont les noms remplissent l'histoire de l'Heptarchie d'Angleterre. Hermeric, son père, pendant un règne de trente-deux ans, ne fit qu'une action mémorable, ce fut d'associer Æthelbert au gouvernement, pour prévenir par là les révolutions si fréquentes dans une monarchie barbare. Æthelbert, monté sur le trône en 566, releva la gloire de sa maison qui languissait depuis plusieurs générations. Ses premières tentatives pour agrandir ses États ne furent pas, à la vérité, couronnées par le succès; il perdit deux batailles contre Ceaulin, roi de Westsex, et fut obligé de lui céder la supériorité dans l'Heptarchie. Mais Ceaulin ayant par son ambition démesurée excité la jalousie de tous les autres princes, ils se ligèrent contre lui. Æthelbert, à la tête de l'armée combinée, remporta sur lui une victoire décisive. Ceaulin étant mort peu de temps après, Æthelbert sembla lui avoir succédé dans ses projets ambitieux. Il réduisit tous les princes de l'Heptarchie sous sa dépendance, à l'exception du roi de Northumberland; mais il eut la modération de restituer le royaume de Mercie à l'héritier légitime, cependant à des conditions très-dures. L'événement le plus heureux et le plus mémorable qui signala le règne d'Æthelbert, fut l'introduction de la religion chrétienne parmi les Saxons anglais. Ce prince avait épousé du vivant de son père Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris. Berthe amena un évêque français à Cantorbéry, tâcha par sa conduite irréprochable d'accréditer la sainteté de sa religion, et mit en usage son adresse et la douceur de son caractère pour en convaincre son époux; de sorte que St-Augustin, à son arrivée dans le royaume de Kent, en 597, trouva le roi disposé à embrasser la foi (*voy. Augustin*). Le mariage d'Æthelbert avec Berthe et XIII.

plus encore sa conversion au christianisme établirent entre ses sujets, les Français, les Italiens et d'autres nations du continent, des communications qui tirèrent les Anglais de l'ignorance grossière et de la barbarie où les peuplades saxonnes étaient encore plongées. Æthelbert rédigea, avec le consentement des états de son royaume, un corps de lois, les premières lois écrites qui eussent été promulguées par les conquérants du Nord. Son règne fut glorieux pour lui et utile à son peuple. Il mourut en 615, laissant la couronne à son fils Eadbald. E—s.

ÆTHELBERT, quatrième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, était fils d'Æthelwolf. Depuis la mort d'Adelstan, l'aîné de ses frères, il gouvernait les provinces de l'est comme vice-roi, ce qui a pu donner lieu à l'assertion des historiens qui ont dit qu'Æthelwolf, à sa mort, partagea ses États entre Æthelbald et Æthelbert. À la mort d'Æthelbald, Æthelbert monta sur le trône en 860 et fut remplacé dans sa vice-royauté par Æthelfred, son frère. Æthelbert régna avec sagesse; mais son royaume fut infesté par les Danois; ils pillèrent et brûlèrent Winchester; ils furent ensuite défaits avec un tel carnage qu'ils cessèrent leurs incursions pendant quelque temps. Mais en 865 ils abordèrent dans l'île de Thanet et, après avoir ravagé le pays de Kent, ils conclurent la paix avec les habitants moyennant une somme d'argent. Bientôt ils enfreignirent le traité; les Anglais, réduits au désespoir, taillèrent les Danois en pièces. Ce fut au milieu de ces orages qu'Æthelbert mourut en 866, emportant les regrets de ses sujets; il eut pour successeur son frère Æthelfred ou Æthelred. E—s.

ÆTHELFLEDE ou ELFLEDE, fille d'Alfred le Grand et sœur d'Édouard l'ancien, roi d'Angleterre, se montra digne de ces deux grands hommes. Alfred, voulant récompenser les services d'Æthelfred, comte de Mercie, lui donna sa fille en mariage; et, en considération de cette alliance, lui continua le gouvernement de sa province en 889. Æthelfred continua à faire sentir sa valeur aux ennemis d'Alfred. Aidé de quelques autres généraux de ce prince, il marcha, en 894, contre les Danois, campés sur les bords de la Saverne, les bloqua, et les réduisit à la dernière extrémité; ils parvinrent néanmoins à s'échapper, mais après avoir éprouvé un carnage horrible. Lorsque Édouard eut, en 910, enlevé aux Danois plusieurs places dans la Mercie, Æthelfred, qui avait dignement secondé son beau-frère, devint véritablement comte de cette province; mais il ne le fut pas longtemps, car il mourut en 912. Il est bon de remarquer qu'Æthelfred n'était pas seulement gouverneur de Mercie; il avait sur ce pays-là, dit Rapin Thoyras, un droit plus particulier que l'on a de la peine à démêler dans les historiens qui en ont parlé. Il paraît néanmoins qu'il tenait ce pays de la couronne d'Angleterre, à peu près de la même manière que les princes d'Allemagne tenaient leurs États de l'em-

pire. C'est aussi ce que prouve la cession qu'Ethelflede fit à son frère des villes de Londres et d'Oxford, après la mort de son époux ; si celui-ci n'eût été qu'un simple vice-roi, elle n'eût pas eu le droit de céder deux villes qui ne lui appartenaient pas. Ethelred prenait la qualité de *subregulus Merciorum* ; les opinions des savants varient sur la véritable signification de ce mot. Ethelflede avait, même durant la vie de son mari, donné des marques d'un caractère mâle et résolu. On raconte qu'ayant beaucoup souffert en accouchant de son premier enfant, elle prit la résolution de ne plus s'exposer au même incon vénient, et qu'elle l'exécuta. Depuis lors, elle s'adonna entièrement aux armes ; et à la mort de son mari, restée en possession de la Mercie, elle donna des preuves de son courage dans toutes les guerres qu'Edouard eut à soutenir contre les Danois. On l'appelait communément le roi Ethelflede, pour marquer que l'on reconnaissait en elle les qualités d'un homme et d'un roi. Vers 917, elle envoya une armée considérable dans une partie du pays de Galles qui s'était soulevée ; elle marcha ensuite contre Derby, alors en la possession des Danois, et prit cette ville d'assaut. Pour encourager les soldats, elle commanda en personne, et pendant l'action, elle courut un si grand danger que quatre officiers de sa garde furent tués à côté d'elle ; mais rien ne put la faire désister de son projet ; elle entra dans la ville. Cet exploit brillant produisit un tel effet sur les Danois qui habitaient le pays d'York et le nord de la Mercie, que la plupart se souirent volontairement à la domination d'Ethelflede, et le reste conclut solennellement la paix. Pour mieux assurer ses possessions contre les attaques de ses ennemis, elle suivit l'exemple de son père et de son frère, en faisant fortifier les positions les plus avantageuses, fondant des villes et rétablissant celles qui étaient ruinées. Elle mourut en 922, à Tamworth en Warwick-Shire, et fut enterrée à Gloucester dans le monastère de St-Pierre, qu'elle avait fondé ; elle ne laissa qu'une fille, nommée Elfrone. Quelques historiens ont assuré que cette jeune princesse avait résolu de prendre pour époux un prince danois, et qu'Edouard, craignant qu'elle n'introduisit les ennemis du royaume dans les places qu'on avait eu tant de peine à leur arracher, s'empara de la Mercie, et emmena sa nièce dans le Wessex. Il est probable qu'elle finit ses jours dans un monastère. E—s.

ETHELFRID ou ADELFRID, roi de Northumberland, succéda à son père Ethelric, roi de Bernicie, en 595. Pour mieux s'assurer la possession de tout le Northumberland, et prévenir les inquiétudes qu'aurait pu lui causer Edwin, fils d'Aella et légitime héritier du royaume de Deirie, il avait dès 588, et du vivant de son père, sous le nom duquel il régnait déjà effectivement, épousé Acca, sœur d'Edwin, alors âgé de trois ans. Ethelfrid était dévoré d'une ambition insatiable, qui lui a valu des chroniqueurs le surnom de *fier*. Il fit d'abord la

guerre aux Bretons qu'il vainquit, et les maltraita tellement, que, fuyant les cantons qu'ils habitaient et où ils avaient pris naissance, ces infortunés, réduits à la misère, cherchèrent une retraite, telle misérable qu'elle fût, qui les mit à l'abri des fureurs d'Ethelfrid, tandis que d'autres, ne pouvant se résoudre à quitter le sol où reposaient les ossements de leurs pères, se souirent au joug du vainqueur. Ethelfrid profita de ses avantages avec une ardeur incroyable, et poussa ses conquêtes dans le pays des Bretons plus loin qu'aucun des rois saxons qui l'avaient précédé. La rapidité et l'importance de ces conquêtes lui attirèrent la jalousie des Ecossais, qui vinrent l'attaquer en 603 ; il les rencontra en un lieu appelé Daegstane, où, après une action opiniâtre et sanglante, ils furent contraints d'abandonner le champ de bataille. La perte qu'ils éprouvèrent en cette occasion fut si considérable, que de longtemps ils ne furent en état de recommencer la guerre. Malgré le grand nombre de braves que cette bataille avait coûté à Ethelfrid, ce prince ne put résister à son ardeur belliqueuse. Quatre ans après il porta de nouveau la guerre chez les Bretons. Les historiens rapportent que, se préparant à assiéger Chester dont les Bretons s'étaient emparés, il rencontra douze cent cinquante moines que l'on avait fait sortir du couvent de Bangor pour se tenir près du champ de bataille, et prier Dieu pendant le combat. Informé du sujet pour lequel ils étaient rassemblés, Ethelfrid dit : « Puisqu'il en est ainsi, ce sont des « ennemis dangereux ; car quoiqu'ils ne soient « armés ni de lances ni d'épées, ils combattent « contre nous avec leurs prières et leurs imprécations ; par conséquent, anéantissons-les d'abord, « et marchons ensuite contre les hommes armés. » Les ordres du roi furent exécutés, et un détachement de soldats saxons fondit sur les moines, qui, abandonnés par les militaires chargés de les défendre, furent presque tous passés au fil de l'épée : il n'y en eut que cinquante qui parvinrent à se sauver. Ce massacre fut suivi d'une grande victoire qu'Ethelfrid remporta sur les Bretons ; après quoi il entra dans le pays de Galles, et détruisit entièrement l'abbaye de Bangor. Les conquêtes d'Ethelfrid l'avaient rendu si redoutable à tous les rois ses voisins, qu'aucun n'osait l'inquiéter. Cette disposition pacifique ne put apaiser les alarmes que lui causait Edwin alors errant, et pour lequel il voyait ses sujets de Deirie favorablement disposés ; ils ne pouvaient oublier qu'Edwin était leur souverain légitime ; leurs vœux le rappelaient sans cesse. Ethelfrid, instruit qu'il avait trouvé un asile chez Redwald, roi des Estangles, demanda qu'on le lui livrât. Irrité du refus qu'il éprouva, et apprenant que l'armée de Redwald suivait de près les émissaires qui lui rapportaient la réponse de ce roi, il rassembla à la hâte ses troupes pour arrêter la marche de l'ennemi ; il le rencontra sur les bords de l'Idle, près de Nottingham, et perdit la vie dans la bataille sanglante qui se livra en ce

lieu l'an 617. Il laissa plusieurs fils, dont trois régnerent, et deux filles qui furent canonisées. Edwin vainqueur lui succéda (*roy. Edwin*). E—s.

ETHELRED 1^{er}, cinquième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Ethelwolf; il succéda à son frère Ethelbert en 866. Dès qu'il fut monté sur le trône, il garda sous son administration les provinces de l'Est ou de Sussex, de Kent et d'Essex, qui auparavant avaient été gouvernées par l'héritier présomptif de la couronne. Alfred, lors du couronnement de son frère, demanda ces provinces, en s'appuyant sur la promesse qui lui en avait été faite. On arrangea la difficulté dans une assemblée de la noblesse, en statuant que Ethelred les conserverait, mais qu'à sa mort tout le royaume appartiendrait à Alfred, et que cependant ce dernier aurait sa part dans toutes les terres qui seraient conquises par leurs forces réunies. La succession fut aussi réglée dans cette assemblée tenue à Swinburne. Les Danois attaquèrent continuellement l'Angleterre durant le règne d'Ethelred. Les Estangles, chez lesquels ils firent leur première incursion, préférant, dit Hume, leurs intérêts présents à la sûreté commune, traitèrent en particulier avec ces barbares, et leur fournirent des chevaux qui mirent ceux-ci en état d'effectuer une irruption par terre dans le Northumberland. Après s'être emparés d'York, les Danois défendirent cette ville avec succès, puis pénétrèrent dans la Mercie, et établirent leurs quartiers d'hiver à Nottingham, d'où ils menacèrent de subjuguier tout le royaume. Les Merciens implorèrent le secours d'Ethelred, qui, accompagné de son frère Alfred, mena contre les Danois une armée formidable, et les obligea à se retirer dans le Northumberland; mais bientôt ils fondirent sur l'Estanglie, y commirent des dévastations affreuses, et arrivèrent jusqu'à Reading. Les Merciens refusèrent de se joindre à Ethelbert pour chasser les Danois. Suivi d'Alfred, le prince se vit réduit à marcher contre les Danois avec les seuls West-Saxons. Les Danois défaits s'étaient renfermés dans leurs murs; ils ne tardèrent pas à mettre dans une sortie les Saxons en fuite, et les forcèrent à lever le siège. Dans une affaire qui eut lieu immédiatement après à Aston en Berskire, Alfred avait été tourné par l'ennemi dans une position désavantageuse, et se trouvait dans un danger imminent. Ethelred, auquel on en porta la nouvelle, était alors à la messe; il refusa de marcher au secours de son frère avant qu'elle fût finie; mais comme il battit ensuite les Danois, on ne manqua pas, dans ce siècle d'ignorance, d'attribuer cette victoire, et non le danger couru par Alfred, à la piété excessive du roi. De nouvelles troupes arrivèrent aux Danois; chaque jour ils devenaient plus redoutables aux Anglais. Ethelred, blessé dans une action, mourut le 25 avril 871, à Wittingham, laissant à son frère Alfred une couronne que ce jeune prince était seul par ses talents en état de conserver. Dans l'épithaphe

d'Ethelred, conservée longtemps sur son tombeau à Winburn, dans le Dorsetshire, il est qualifié de saint et de martyr. E—s.

ETHELRED II, quatorzième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edgar et de sa seconde femme Elfrida, monta sur le trône en 979, après l'assassinat de son frère Edouard le Martyr. Comme ce meurtre lui avait procuré la couronne, il ne put, quoiqu'il ne fût nullement coupable, gagner le cœur d'une grande partie de ses sujets. Il résulta de là des dissensions funestes; elles furent augmentées par la haine des moines contre Ethelred, qui leur préférait les prêtres séculiers. Les Danois profitèrent de ces discordes, renouvelèrent leurs attaques avec plus d'audace, et obtinrent des succès qui les enhardirent encore davantage. Ethelred était brave; mais son peu de capacité, son caractère irrésolu, qui lui ont fait donner par les historiens le nom d'*indolent*, l'abattement de son peuple, la trahison de ses généraux, l'empêchaient de pousser avec vigueur les Danois, et de profiter des avantages que l'on obtenait quelquefois contre les ennemis du royaume. Ethelred, voyant qu'il était presque entièrement ouvert à leurs dévastations, que personne n'avait la hardiesse de leur résister, et que les différents partis qui divisaient l'État refusaient de se réunir pour les combattre, convoqua un grand conseil de nobles pour aviser aux moyens de sauver la patrie de sa situation critique. La majorité de ces hommes dégénérés, et à leur tête Siric, archevêque de Cantorbéry, proposèrent d'acheter la paix à prix d'argent. Cette infâme mesure fut adoptée, et produisit l'effet que l'on en devait attendre. Les Danois revinrent avec des forces plus considérables. La flotte qui fut envoyée contre eux, sous le commandement d'Alfric, fils d'Alfer, duc de Mercie, ne put rien effectuer, à cause de la perfidie de ce traître, qui les instruisit de son approche. Une armée de terre, conduite par trois chefs d'origine danoise, prit, à leur exemple, la fuite au milieu d'une action. Ethelred, outré de tant de trahisons, fit arracher les yeux au fils d'Alfric; mais tel était le crédit de ce dernier, que le roi fut contraint de lui donner encore le gouvernement de la Mercie. De nouvelles calamités accablèrent le royaume. Suenon, roi de Danemarck, et Olaüs, roi de Norvège, remontèrent la Tamise avec une armée navale formidable, et mirent le siège devant Londres. Obligés, par la vigoureuse résistance des habitants, de se retirer, ils mirent tout à feu et à sang dans les provinces voisines, et atteignirent ainsi Southampton, où ils passèrent l'hiver. Ethelred et la noblesse eurent, dans cette extrémité fâcheuse, recours au même expédient qu'ils avaient déjà employé, et achetèrent une paix honteuse en 994. Olaüs vint, sur l'invitation d'Ethelred, le trouver à Andover, et, de son propre mouvement, se fit baptiser. Il reçut du roi de riches présents, et promit de ne jamais inquiéter l'Angleterre: il tint fidèlement sa parole. Suenon, abandonné par son

allié, se retira avec ses troupes ; mais de nouvelles hordes vinrent commettre de nouveaux dégâts. Ethelred leva avec peine une armée, dont les opérations furent infructueuses. L'argent venait de rendre la paix à l'Angleterre, lorsque les Danois abandonnèrent ce pays pour aller au secours des Normands, attaqués par Robert, roi de France. A leur retour ils obtinrent de nouveaux succès. Ethelred, voyant que les Danois établis en Angleterre étaient toujours prêts à se joindre à ceux qui venaient du dehors, prit une résolution naturelle à un prince faible : ce fut de faire massacrer tous les Danois qui se trouvaient dans ses États. Des ordres secrets furent en conséquence envoyés de tous côtés ; et un dimanche, jour de St-Brice, le 13 novembre 1002, ce barbare projet fut mis à exécution. Les historiens racontent que Gunilda, sœur du roi de Danemarck, qui avait épousé un comte et embrassé le christianisme, ayant, après avoir vu égorger son mari et ses enfants, été condamnée par Ethelred à périr, prédit, dans l'excès de son désespoir, que son sang serait bientôt vengé par la ruine totale de la nation anglaise. Sa prédiction fut accomplie. Suenon, transporté de fureur à la nouvelle de ce massacre, vint fondre sur l'Angleterre. La famine se joignit à tous les maux qu'éprouvait ce royaume. Edric, gendre du roi, qui l'avait nommé gouverneur de Mercie après la mort d'Alfric, se montra encore plus traître que son prédécesseur : il renversa tous les plans de défense que l'on formait ; une flotte équipée avec des dépenses énormes rentra dans les ports sans avoir rien fait. La consternation régnait dans tout le royaume ; des traités déshonorants ne donnaient que de courts intervalles de repos. Ethelred, également épouvanté des violences des ennemis et des trahisons de ses propres sujets, s'enfuit en 1013 en Normandie, où il avait déjà envoyé ses deux fils et sa femme Emma, sœur de Richard, duc de ce pays ; il y était depuis six semaines lorsqu'il apprit la mort de Suenon. Bientôt après une députation des grands vint l'inviter à rentrer dans ses États. Il leur envoya son fils Edouard, leur promettant l'oubli et le pardon du passé, et déclarant en même temps qu'il ne négligerait rien pour mettre le royaume à l'abri des incursions des Danois. Mais à son retour il montra aussi peu de fermeté qu'auparavant, et sa confiance aveugle dans Edric mit le comble à la confusion. Ethelred, sans cesse agité par la crainte d'être trahi par ses soldats, et même livré aux Danois, revenus en force sous la conduite de Canut, leur nouveau roi, refusa de sortir de Londres pour aller joindre son fils Edmond, qui tenait tête aux ennemis, mais qui, n'étant pas appuyé, fut obligé de se retirer dans la capitale. Il trouva cette ville dans le trouble qu'y répandait la mort du roi. Ethelred, accablé par le chagrin, avait fini ses jours le 23 avril 1016, dans la cinquantième année de son âge. Edmond lui succéda. E.—s.

ETHELREDE ou AELREDE. Voyez AILRED.

ETHELWOLF, second roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, était fils d'Egbert, auquel il succéda en 837. « Bien loin, dit Hume, d'avoir l'habileté et le courage de son père, ce prince « était plus propre à gouverner un couvent qu'un « royaume. » Il avait en effet embrassé la vie monastique et pris le diaconat. A la mort de son père il se fit relever de ses vœux par le pape. Il commença son règne par démembrer de ses États les pays nouvellement conquis d'Essex, de Kent et de Sussex pour les donner à son fils aîné Adelstan ; mais ce partage impolitique n'entraîna aucun inconvénient, parce que la crainte continue des invasions des Danois empêchait les dissensions intérieures. Plusieurs fois ces pirates furent repoussés ; mais toujours ils pillèrent le pays et emportèrent du butin, ce qui était l'objet principal de leurs expéditions ; elles devinrent annuelles. En 851, deux corps de ces barbares furent mis en déroute après avoir éprouvé un carnage affreux, l'un en Devonshire, l'autre du côté de Sandwich, où commandait Adelstan, fils du roi. Cependant un autre corps de Danois harsarda pour la première fois de prendre ses quartiers d'hiver en Angleterre dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise. Renforcés au printemps par de nouvelles troupes, ces barbares pénétrèrent dans l'intérieur du pays, brûlèrent Londres et Cantorbéry, poussèrent jusqu'au cœur du Surry, répandant partout le carnage et la dévastation. Ethelwolf, réveillé par un péril si pressant, marcha contre les ennemis avec son second fils Ethelbald, et remporta sur eux une victoire sanglante à Okeley. Les Danois conservèrent heureusement leur établissement dans l'île de Thanet. Les avantages qu'ils obtinrent les mirent à même d'étendre plus loin leurs ravages. Malgré la situation critique de son royaume, Ethelwolf fit un pèlerinage à Rome, emmenant avec lui le quatrième et le plus cher de ses fils, Alfred, alors âgé de six ans. Il y passa un an dans des exercices de piété, combla de largesses les églises de Rome et le pape, et en revenant dans ses États épousa Judith, fille de Charles le Chauve. A son arrivée, il trouva l'Angleterre en feu. Après la mort d'Adelstan, son fils aîné, Ethelbald, le second, s'était saisi des rênes du gouvernement, et, de concert avec une partie des grands du royaume, avait formé le projet d'exclure son père du trône. Les horreurs d'une guerre civile allaient se joindre aux calamités qui affligeaient l'Angleterre. Ethelwolf abandonna en 856 la plus grande partie de ses États à son fils, ne gardant pour lui que celle de l'orient, qui était la moins considérable et la plus exposée. Il convoqua immédiatement après les états de tout le royaume et fit donation à l'Église des dîmes et de l'exemption de toutes taxes sur les biens qu'elle possédait. Les Anglais, non moins faibles et superstitieux que leur roi, trouvèrent cet acte si méritoire, que, comptant formellement sur un secours surnaturel

du ciel, ils négligèrent les moyens ordinaires de défense contre les Danois. Ethelwolf, attaqué d'une maladie mortelle, partagea, selon quelques historiens, son royaume entre ses deux fils aînés, Ethelbald et Ethelbert, et mourut en 838. E—s.

ETHERÈGE (GEORGE), d'une bonne famille du comté d'Oxford, naquit, à ce que l'on croit, près de Londres, vers l'année 1636. Il passa quelque temps, à ce qu'il paraît, à l'université de Cambridge, mais reçut sa principale éducation de ses voyages en France, où l'habitude de vivre dans le monde et la dissipation lui firent bientôt quitter l'étude des lois, à laquelle on avait essayé de l'appliquer. Il se fit connaître en 1644 par une comédie intitulée : *The comical Revenge, or Love in a tub* (la Vengeance comique, ou l'Amour dans un tonneau). Le succès de cet ouvrage, et plus encore l'esprit, la gaieté d'Etherège, la facilité de son caractère et son goût pour les plaisirs, le firent rechercher de cette foule de gens d'esprit et de gens de qualité qui, après l'austère gouvernement de Cromwell, semblaient alors n'avoir plus qu'à faire du plaisir leur unique occupation. Etherège perdit avec eux sa santé, sa fortune et son temps. Cependant, en 1668, il donna une seconde comédie : *She would if she could* (Elle le voudrait bien si elle le pouvait), dont le titre, justifié presque à chaque scène de la pièce, peut assez faire deviner quel genre de tableaux y sont représentés. Les Anglais en ont peu de plus indécentes, quoiqu'elle soit exempte de grossièreté; ce sont les mœurs du beau monde qu'y a peintes Etherège. On lui savait un gré infini de substituer des modèles connus aux peintures fantastiques qui, empruntées des littératures étrangères, occupaient depuis longtemps le théâtre anglais. L'intérêt de ces tableaux, pour ainsi dire domestiques, faisait oublier le défaut d'intrigue, sauvé d'ailleurs par la variété des incidents et la vivacité spirituelle du dialogue, et l'immoralité n'était pas à la cour de Charles II un motif de défaveur. Cette comédie a été mise par quelques critiques au nombre des meilleures du théâtre anglais; elle est en effet très-amusante. Son succès ne put cependant défendre Etherège des progrès de l'indolence qu'augmente chaque jour l'habitude du plaisir. Il fut sept ans sans rien produire, et donna en 1676 sa dernière comédie intitulée : *The Man of Mode* (l'Homme à la mode), ou *sir Fopling Flutter*. Le succès de cette pièce surpassa de beaucoup encore celui des deux autres, non peut-être qu'elle leur fut supérieure en mérite; mais l'auteur, qui dans ses premières pièces s'était déjà permis quelques allusions à des personnages connus, les rendit dans celle-ci tellement frappantes, qu'elles donnèrent à son ouvrage une vogue extraordinaire. Il se trouve dans cette pièce un cordonnier dont le personnage, peint, dit-on, d'après nature, fit la fortune de cet ouvrier jusqu'alors peu accredité. L'original du héros de la pièce était un de ces

hommes dont le nom et les ridicules, après un moment de vogue, s'éteignent avant d'arriver à la génération suivante; mais c'est son ami le comte de Rochester qu'Etherège a peint dans le personnage de Dorimant, l'homme raisonnable de la pièce, c'est-à-dire comme ils le sont dans les comédies anglaises de ce temps, un roué aimable et spirituel, au-dessus des extravagances de la mode, et ne recherchant que les véritables plaisirs, auxquels il sacrifie tout. Le jeu, le vin ou les femmes n'étaient pas de ceux auxquels Etherège put rien refuser, quoique, dans une de ses lettres au duc de Buckingham, il prétende interdire l'usage du vin aux jeunes gens, et ne le permettre aux hommes d'âge moyen que pour aider à l'amour. Quoiqu'il assure ne s'en servir que *comme les plus sages d'entre les catholiques romains se servent des images pour élever leur imagination à quelque chose de mieux*, il paraît que les effets et les moyens de cette dévotion factice avaient été également funestes à sa santé, et le jeu avait tellement dérangé ses affaires, qu'il fut obligé, pour les rétablir, d'épouser, vers l'an 1683, une riche et vieille veuve, qui ne consentit cependant à se donner à lui qu'à condition qu'il la ferait lady; en sorte qu'il fut obligé d'acheter le titre de chevalier. Cependant ce n'est point à la cour que le talent de plaire demeure stérile : Etherège avait su se rendre agréable à la duchesse d'York, femme de Jacques II, à laquelle il était attaché, on ne sait en quelle qualité. Devenue reine, elle le fit nommer ambassadeur, ou du moins envoyé, dans quelque pays étranger. Il paraîtrait qu'il eut quelque mission en Turquie, si l'on en croit du moins une épigramme dont les deux derniers vers sont :

Ovid to Pontus sent, for too much wit;
Eth'rege to Turkey, for the want of it.

« Ovide fut envoyé au Pont pour avoir eu trop « d'esprit, Etherège en Turquie pour en avoir « manqué. » Mais on sait positivement qu'il fut ministre à Ratisbonne durant les deux dernières années au moins du règne de Jacques II. Il paraît même qu'il y mourut d'accident, on ne sait précisément à quelle époque. On dit qu'après un dîner très-animé, où le vin ne l'avait pas troublé au point de lui faire oublier sa politesse naturelle, mais seulement d'en rendre les devoirs un peu difficiles, reconduisant ses convives sur l'escalier, il se laissa tomber et se fracassa la tête. On a de lui, outre ses comédies, quelques poésies légères et quelques lettres insérées dans diverses collections, et écrites avec beaucoup d'esprit et de gaieté. S—D.

ETHICUS. On comprend généralement sous le nom vague de *Cosmographie d'Æthicus* trois extraits informes sur la géographie, écrits en latin barbare, défigurés encore par des fautes grossières de copiste que les savants ne se sont pas donné la peine de rectifier. Le premier de ces extraits est, dans quelques manuscrits, attribué à *Julius Hono-*

rius, l'orateur; il ne contient que des listes de noms de mers, de provinces et de villes, et la description abrégée du cours des principaux fleuves; le second, intitulé : *Cosmographie d'Ethicus*, est absolument de la même nature; le troisième, ayant pour titre : *Autre description du monde*, comprend en effet une description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, resserrée en un très-petit nombre de pages, et faite avec quelque intelligence. Cette description se retrouve mot pour mot dans *Orose*, et forme le deuxième chapitre de son histoire. Les plus anciens auteurs qui aient parlé de ces extraits sont : Cassiodore, dans le 6^e siècle, et Dicuil dans le 9^e; le premier n'en cite rien, mais il fait mention avec éloge du petit livre (*libellum*) de *Julius orator* sur la *Cosmographie*; le second en a transcrit plusieurs passages, mais il ne paraît pas avoir connu le nom de l'auteur; et, en citant ce traité, il le désigne ainsi : « J'ai trouvé dans la *Cosmographie*, écrite sous le « consulat de *Jules César* et de *Marc-Antoine*, etc. » Il est question dans l'extrait attribué à Ethicus d'un *mesurage* de l'empire romain, commencé sous le consulat de Jules César et de Marc-Antoine, et de là est venue l'erreur de Dicuil sur l'époque à laquelle ce livre a été composé; mais ce qui est digne de remarque, c'est que le passage que cite dans cet endroit le moine irlandais ne se trouve pas dans les trois extraits que nous possédons de la *Cosmographie d'Ethicus*; et Dicuil fournit, dans son court extrait, d'autres preuves qu'il avait sous les yeux un manuscrit de ces extraits cosmographiques, différent de ceux sur lesquels on en a fait nos éditions imprimées. Il existe à la Bibliothèque impériale deux manuscrits de Paul Orose (n^{os} 4875 et 4882), où la fin du chapitre 2 se termine par ces mots : *Percensui breviter ut potui provincias et insulas orbis universi... quas Solinus ita descripsit*. M. Gosselin, qui a fait cette remarque, pense que, comme Solin se nommait *Julius* ainsi que *Julius Honorius* l'orateur, auteur du premier extrait, les copistes ont pris un nom pour un autre; nous croyons plutôt qu'Orose est réellement l'auteur de cette description du monde que l'on a cru devoir joindre aux extraits cosmographiques d'Ethicus et de Julius; mais par ces mots *quas Solinus ita descripsit*, Orose nous paraît avoir voulu dire que ce chapitre de son ouvrage est un extrait du livre de Solin. Les noms des auteurs des deux autres extraits et l'époque où ils ont été composés restent ignorés; cette époque ne peut être fort ancienne ni antérieure au 5^e siècle, puisque dans la description de Rome il y est fait mention des portes *St-Pierre* et *Paul* et *St-Félix*. On a dit, sans en rapporter aucune preuve, que ce traité était traduit du grec par un prêtre, nommé Jérôme. Dans le livre de Raban Maur, sur l'invention des langues, Ethicus est considéré comme un philosophe scythe. Dans plusieurs manuscrits, on ajoute au nom d'Ethicus le surnom d'*Hister* ou *Ister*, pour indiquer qu'il était né en Istrie. Enfin,

l'itinéraire d'Antonin est aussi attribué à Ethicus; et Flodoard, auteur du 6^e siècle, cite cet itinéraire comme étant l'ouvrage d'Ethicus, et faisant partie de sa *Cosmographie*. Adrien de Valois, dans sa *Notice des Gaules*, cite aussi toujours l'itinéraire sous le nom d'Ethicus. La *Cosmographie d'Ethicus* a été imprimée pour la première fois à Venise, en 1513. Jean Simler en a donné une autre édition avec l'itinéraire d'Antonin, à Bâle, 1535, in-12; Clareanus l'a réimprimée à la suite de *Pomponius Mela*, Paris, 1625, in-16. On cite une autre édition de Leyde, 1646. Enfin la moins mauvaise est celle de Gronovius à la suite de *Pomponius Mela*, 1722, in-8^o. Une édition passable de cet ouvrage est encore à donner, et il serait à souhaiter que quelque savant s'en occupât, car il est utile par les débris d'auteurs perdus qui s'y trouvent (1). W—R.

ETHRYG (GEORGE) ou ETHERIDGE, et en latin *Edrycus*, savant anglais du 16^e siècle, né à Thame, au comté d'Oxford, étudia à l'université d'Oxford, où il fut nommé professeur royal de grec vers 1555; il était catholique, et le zèle qu'il fit paraître contre les protestants sous la reine Marie lui fit perdre sa place quelques années après l'avènement d'Elisabeth au trône. Il exerça ensuite la médecine à Oxford avec beaucoup de réputation, consacrant ses loisirs à l'instruction de quelques jeunes gens de familles catholiques, au nombre desquels on comptait Guillaume Gifford, qui fut depuis archevêque de Reims. Il possédait, outre la médecine, une connaissance profonde des langues grecque et hébraïque et des mathématiques, et il a montré du talent pour la poésie et pour la musique. On a de lui : *Hypomnemata quedam in aliquot libros Pauli Aeginetæ, seu observationes medicamentorum quæ hæc ætate in usu sunt*, 1588, in-8^o. C'est le seul de ses ouvrages qui paraisse avoir été imprimé; il avait mis les psaumes en vers hébreux, et avait traduit en latin les Œuvres de St-Justin, martyr. On a conservé de lui, en manuscrit, des *Compositions musicales* et des *Poésies grecques et latines*. Il était intimement lié avec l'antiquaire Leland. On ne connaît point la date de sa mort; on sait seulement qu'il vivait en 1588, dans un âge avancé. X—s.

ÉTIENNE (SAINT), diacre et premier martyr. On ne sait s'il embrassa la loi nouvelle du vivant de Jésus-Christ, ou seulement après sa mort. Peut-être fut-il du nombre des fidèles acquis à l'Eglise par la première prédication de St-Pierre, le jour de la Pentecôte. En ce temps-là, les grands du monde se faisaient pauvres en se faisant chrétiens; ils ne se présentaient pas aux apôtres sans déposer à leurs pieds ces richesses qui ferment ordinairement le ciel à leurs possesseurs. Les apôtres les recevaient d'une main et les donnaient de l'autre. Cependant, occupés sans relâche du ministère de la parole, ils choisirent sept de leurs disciples,

(1) La *Cosmographie d'Ethicus* a été traduite pour la première fois en français par M. Louis Baudet, Paris, Panckoucke, 1843, in-8^o. E. D—s.

pour se décharger sur eux de la distribution des aumônes. Telle est l'origine des diacres. Etienne fut nommé le premier, ce qui lui fait donner par St-Irénée le titre d'archidiaque. Cet emploi ne l'empêcha point de participer à la prédication de l'Evangile. Il rencontra des antagonistes, mais il les vanquit ; car un homme qui croit fortement parle de même. L'orgueil des vaincus fut humilié, et l'orgueil humilié ne pardonne pas. Ils soulèverent le peuple contre Etienne, et le forcèrent de comparaître au conseil, où de faux témoins l'accusèrent d'avoir proféré des blasphèmes contre Dieu, Moïse et sa loi. Pendant que ses juges épiaient dans sa contenance l'aveu tacite de sa faute, son visage leur parut, dit St-Luc, comme celui d'un ange. Cependant Etienne, pressé de répondre, prouva longuement, en citant les livres saints, que le peuple juif s'était révolté contre Moïse, après avoir été délivré, guidé, sauvé par lui. Mais s'apercevant du peu d'effet de son discours, il l'interrompit, et le termina par cette véhémence apostrophe : « Têtes dures et inflexibles, hommes « incirconcis du cœur et de l'oreille, vous résistez « toujours au St-Esprit, et vous êtes tels que vos « pères ont été. Quels prophètes n'ont-ils pas per- « sécutés ? Ils ont tué ceux qui leur prédisaient « l'avènement du juste que vous venez de trahir, « et dont vous vous êtes rendus les meurtriers, « vous qui avez reçu la foi par le ministère des « anges, et qui ne l'avez point gardée. » Une pareille justification ne pouvait qu'aigrir le peuple et les juges. Mais pourquoi Etienne les eût-il ménagés, puisqu'il ne voulait d'eux que la mort ? A peine eut-il entendu sa condamnation, qu'il s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de « l'homme qui est debout à la droite de Dieu. » Aussitôt ses ennemis, feignant de prendre ses paroles pour des blasphèmes, jetèrent de grands cris, se bouchèrent les oreilles, se précipitèrent sur lui, et le trainèrent hors de Jérusalem pour le lapider, selon la loi contre les blasphémateurs. Arrivé au lieu du supplice, Etienne se mit à genoux, et cria à haute voix : « Seigneur, ne leur « imputez point ce péché. » Paroles sublimes ! genre d'imprécation inconnu jusqu'à Jésus-Christ, et qui devait désarmer les bourreaux du martyr, si le fanatique persécuteur n'était pas aussi insensible à la pitié que sa victime l'était à la douleur. Ainsi périt, neuf mois environ après Jésus-Christ, le premier martyr d'une religion dont les sectateurs n'ont conquis une partie de la terre qu'en l'arroasant de leur sang. On croit qu'Etienne est le premier saint à qui l'Eglise ait consacré une fête : elle se célèbre le 26 décembre. La découverte de ses reliques se fit en 415, dans un terrain qui avait appartenu au docteur Gamaliel : la fête en est fixée au 5 août.

E—N.

ETIENNE I^{er} (SAINT), élu pape le 15 mai 235, après la mort de Lucius ou St-Luce. Etienne était né Romain, et avait été diacre de l'église de Rome sous les deux papes précédents ; son pontificat

est célèbre par la question relative à la validité du baptême des hérétiques. St-Cyprien pensait qu'il était nécessaire de les rebaptiser ; un concile d'Afrique avait décidé ainsi ; le pape St-Etienne soutint l'opinion contraire avec beaucoup de chaleur et de fermeté. Un second et un troisième conciles d'Afrique, composés des trois provinces, confirmèrent l'avis du premier, et St-Cyprien s'y exprima avec une espèce de ressentiment sur la hauteur avec laquelle il prétendait avoir été traité par Etienne. « Aucun de nous, dit-il, ne s'établit « évêque des évêques, et ne réduit ses collègues à « lui obéir par une terreur tyrannique, puisque « tout évêque a une pleine liberté de sa volonté « et une entière puissance. » Ces derniers mots, dit Fleury, signifient que chaque évêque est libre dans sa conduite et n'en doit rendre compte qu'à Dieu, dans les points sur lesquels il n'y a encore ni décisions de l'Eglise ni canons universellement reçus. C'est ainsi que St-Augustin excuse St-Cyprien de s'être trompé dans une question si difficile. St-Etienne montra dans cette occasion un zèle qui ne peut être excusé que par le plus pur amour de la vérité ; il refusa d'admettre les députés de St-Cyprien, et défendit même qu'on leur donnât l'hospitalité. Mais il n'eut pas la satisfaction de voir terminer cette contestation de son vivant ; elle ne le fut qu'au concile de Nicée, où le sentiment du pape triompha. St-Etienne fut victime de la persécution de l'empereur Valérien. L'Eglise l'honore universellement comme martyr. Il mourut, ou dans l'exil ou dans les prisons, le 2 août 237. On loue la pureté de sa doctrine et de sa conduite, et sa douceur envers les nouveaux convertis. St-Sixte II lui succéda. D—S.

ETIENNE II, élu pape le 26 mars 752. Il succédait au pape Zacharie, mais non pas immédiatement : un autre avait été élu sous le nom d'Etienne ; mais comme il mourut au bout de quatre jours, sans avoir été sacré, il n'est point compté dans la liste des souverains pontifes. Celui-ci était Romain de naissance. Après avoir passé par tous les ordres ecclésiastiques dans le palais de Latran, où il avait été élevé auprès des papes, il fut nommé lui-même leur successeur, et sa haute piété lui valut tous les suffrages. Son premier soin, en montant sur le St-Siège, fut de rétablir quatre hôpitaux abandonnés dans Rome, et d'en fonder un cinquième ; il en établit deux autres hors de la ville, près l'Eglise de St-Pierre, et les dota richement. Son pontificat est remarquable par le commencement d'une grande révolution qui changea la face de l'Europe entière. Pepin était monté au trône de France avec l'assentiment du pape Zacharie, qu'il avait sollicité. Astolphe, roi des Lombards, après avoir détruit l'Exarchat de Ravenne, menaçait Rome elle-même. Rien ne pouvait le fléchir, ni prières, ni présents ; il venait de rompre, au bout de quatre mois, une trêve qu'il avait accordée pour quarante ans. Dans cette détresse, Etienne s'adressa d'abord à l'empereur

d'Orient, Constantin Copronyme, qui ne lui envoya aucun secours, parce qu'il était occupé lui-même d'une guerre en Orient, où la division entre les Ommiades et les Abbassides lui avait procuré quelques avantages momentanés, qui lui donnaient l'espoir de s'opposer avec succès à la puissance naissante des musulmans. Ce prince d'ailleurs protégeait hautement les iconoclastes, dont il fit triompher la doctrine dans le concile de 754, et prenait ainsi peu d'intérêt à la destinée du pontife romain. Cependant Astolphe menaçait de passer tous les Romains au fil de l'épée, s'ils ne se soumettaient à sa puissance. Etienne ordonna une procession publique, où il porta lui-même nus pieds une image de Jésus-Christ qui passait pour n'avoir pas été travaillée de main d'homme. Il était suivi de tout le peuple, qui avait la cendre sur la tête et poussait de grands gémissements. A la croix était attaché le traité rompu par Astolphe; mais rien n'arrêtait le Lombard irrité d'une longue résistance. Ce fut alors que le pape eut recours au monarque français; il le fit prier par ses émissaires secrets de l'engager à aller le trouver. Pepin consentit à toutes les demandes d'Etienne, qui sortit en effet de Rome le 14 octobre 753, et se rendit en Lombardie auprès d'Astolphe. Ce monarque voulut, mais inutilement, s'opposer au voyage du pape. Pepin l'attendait à Pontyon en Champagne; il alla à sa rencontre, et l'ayant joint, il descendit de cheval, et se prosterna devant lui avec sa femme, ses enfants et les seigneurs de sa cour; il marcha même quelque temps à côté du cheval du pape, en lui servant d'écuyer. Mais, le lendemain, Etienne parut devant le roi sous la cendre et le cilice, et se prosterna à son tour pour implorer le secours de ses armes contre son persécuteur. Pepin lui promit son appui; mais l'hiver qui s'approchait alors ne permit de s'occuper que de négociations avec Astolphe, qui rejeta toutes les propositions du monarque français. Le pape passa tout ce temps à l'abbaye de St-Denis, et ce fut pendant son séjour que les clercs de sa suite apprirent aux Français à mieux chanter l'office divin. Au printemps suivant, Pepin célébra la fête de Pâques, qui était le 14 avril 754, à Carisiac ou Quiercy-sur-Oise. Il y tint, en présence du pape, l'assemblée des seigneurs de son royaume, où il annonça son dessein de passer en Italie. Il y fit donation au pape de plusieurs villes et territoires usurpés par les Lombards, et qui étaient en grande partie les propriétés conquises sur les domaines de l'empire d'Orient, tel que l'Exarchat de Ravenne. Le 28 du même mois, Etienne, après avoir accordé à Pepin l'absolution qu'il lui avait demandée, pour s'être rendu criminel en manquant de fidélité à son roi légitime (voy. *L'Abregé chronologique du président Hénault* et les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 6), lui donna l'onction royale qu'il avait déjà reçue précédemment de St-Boniface, archevêque de Mayence. Il sacra en

même temps la reine Bertrade et les deux fils de Pepin, Charles et Carloman. Il défendit aux seigneurs français, de l'autorité de St-Pierre, et sous peine d'excommunication, de se donner, ni à eux ni à leurs descendants des rois d'une autre race (1). Il conféra en même temps au roi et à ses deux fils le titre de patrices des Romains. Pepin, fidèle à ses engagements, passa les Alpes, et essaya d'abord, sur les instances du pape, la voie des remontrances auprès d'Astolphe; mais il se vit obligé d'en venir aux hostilités. Bientôt, pressé dans Pavie, où Pepin le tenait assiégé, le prince lombard fut réduit à traiter avec le vainqueur. Il s'obligea, par écrit, ainsi que ses principaux seigneurs, de restituer Ravenne et plusieurs autres villes. Content de cette soumission, Pepin se retira et repassa en France, malgré les prières du pape, qui l'exhortait à ne pas se fier aux promesses du Lombard. Ce qu'Etienne avait prévu ne manqua point d'arriver. Astolphe, débarrassé de la présence de Pepin, loin de faire la restitution promise, marcha de nouveau contre Rome, où Etienne était retourné. Pressé par les mêmes dangers, le pape implora le même protecteur qui l'avait déjà sauvé des fureurs de son ennemi. Il écrivit à Pepin avec les instances les plus vives. Il le conjura « par le Seigneur notre Dieu, par sa « glorieuse mère, par toutes les vertus célestes; « par St-Pierre qui l'avait sacré roi, de faire tout « rendre à la sainte Église de Dieu, suivant la do- « nation qu'il en avait faite à St-Pierre. Vous « rendrez compte, ajoutait-il, à Dieu et à St-Pierre, « au jour terrible du jugement, de la manière dont « vous les aurez défendus. C'est vous que Dieu a « choisi pour cette grande œuvre, par sa prescience « de toute éternité; car ceux qu'il a prédestinés, il « les a appelés, et ceux qu'il a appelés il les a justi- « fiés. » C'est ainsi que le bon pape appliquait les paroles de St-Paul à des affaires temporelles. Astolphe cependant continuait ses ravages autour de Rome, et la menaçait de nouveau de toute sa colère. Etienne redoubla ses prières à Pepin; il lui peignit avec force toutes les horreurs exercées par les Lombards, dans une lettre écrite dans le même sens, qu'il imagina de composer au nom de St-Pierre lui-même, mais qu'il ne faut pas regarder comme une supercherie: c'est une prosopopée, de mauvais goût, à la vérité. Quoi qu'il en soit, la politique et la gloire de Pepin ne lui permettaient pas de balancer. Il repassa les Alpes. Bientôt Astolphe, pressé de nouveau dans Pavie, fut obligé de demander quartier; et cette fois le vainqueur prit des mesures irrévocables pour assurer la restitution déjà promise et inexécutée. Elle composa

(1) Fleury observe ici que le dernier roi de la famille des Mérovingiens, Childéric III, venait de mourir; il avait un fils encore vivant, mais dont l'existence, condamnée à l'obscurité d'un monastère, devait être indifférente à la nation. Il n'y avait alors de monarque reconnu que le prince solennellement couronné. On n'avait point encore reconnu pour maxime fondamentale que le roi ne meurt point en France. Ainsi, la nécessité des circonstances semblait justifier un nouveau droit.

la donation définitive et à perpétuité que Pepin fit à St-Pierre, à l'Eglise romaine et au pape, et l'acte en fut gardé dans les archives de cette église. Le bibliothécaire Anastase, qui l'avait lue, nomme les vingt-deux villes qui y étaient comprises, et, quoique ce titre ait été perdu depuis, il n'est plus permis de le révoquer en doute. Telle fut, au reste, l'origine de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine. Un an après ce traité, en 753, Astolphe mourut; et Didier, duc de Toscane, se fit élire pour lui succéder, au préjudice de Rachis, frère d'Astolphe. Etienne s'empressa de reconnaître Didier, qui promit de confirmer le traité de restitution, et obtint aussi, aux mêmes conditions, le consentement et l'appui de Pepin. Le pape Etienne II mourut vers la fin d'avril 757, après un pontificat de cinq ans et vingt-huit jours. Il assembla souvent son clergé dans le palais de Latran, et l'exhortait fortement à l'étude de l'Ecriture sainte et aux lectures spirituelles, pour avoir de quoi répondre victorieusement aux ennemis de l'Eglise. Il avait accordé à Fulrad, abbé de St-Denis, le privilège d'avoir un évêque particulier qui serait élu par l'abbé et les moines, et consacré par les évêques du pays, pour gouverner ce monastère et les autres que Fulrad avait fondés, et qui étaient tous sous la protection du St-Siège. Il eut pour successeur Paul I^{er}. D—s.

ETIENNE III, élu pape le 6 août 768, après l'expulsion des antipapes Constantin et Philippe (*voy. CONSTANTIN et PHILIPPE*). Le Saint-Siège avait été privé pendant treize mois d'un pontife légitime depuis la mort de Paul I^{er}. Etienne était fils d'Olivus et Sicilien de naissance. Il avait été ordonné prêtre par le pape Zacharie, attaché à Etienne II et à Paul I^{er}, qui le distinguaient à cause de sa science et de la pureté de ses mœurs. La nomination d'Etienne causa une joie universelle; mais il n'eut pas le pouvoir d'empêcher les vengeances atroces exercées contre les deux intrus et leurs partisans. L'un des premiers soins d'Etienne avait été de députer Sergius au roi de France Pepin; mais ce monarque était mort lorsque Sergius arriva. Les rois Charles et Charlotman le reçurent avec honneur. Etienne apprit que la reine Berthe était dans le dessein de marier un des princes ses enfants à Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, et leur sœur Giselle au fils du même roi. Il écrivit aux deux rois français pour les détourner de cette double alliance; il représenta les Lombards comme un peuple vil et méprisable, indigne d'être allié avec l'illustre nation des Français et la noble famille royale. « Souvenez-vous, leur dit-il, que le roi votre père a promis, en votre nom, que vous demeurerez fermes dans la fidélité à la sainte Eglise, l'obéissance et l'amitié des papes, et que vous avez renouvelé les mêmes promesses par vos lettres. » On sait que Charlemagne, malgré ces représentations, épousa la fille du roi des Lombards, qu'il répudia ensuite pour

XIII.

cause de stérilité. Etienne III mourut le 1^{er} février 772, après trois ans et demi d'un pontificat où il se montra grand observateur des traditions ecclésiastiques, et empressé de renouveler plusieurs anciennes coutumes pour l'honneur du clergé. Il eut pour successeur Adrien I^{er}. D—s.

ETIENNE IV, élu pape le 22 juin 816, dix jours après la mort de Léon III, était d'une famille noble, et devait son instruction aux soins du pape Adrien, et son élévation au diaconat à Léon, qui l'estimait pour ses vertus et son application à l'étude des choses spirituelles. La nomination d'Etienne fut unanime. Aussitôt après son ordination, il fit jurer par le peuple romain fidélité à l'empereur Louis le Débonnaire, ce qui prouve, dit Fleury, que la souveraineté de Rome n'appartenait point alors au pape ni au roi Bernard. Etienne se disposa en même temps à partir pour aller visiter l'empereur en France. L'histoire ne dit point quel fut le motif de ce voyage. L'empereur Louis I^{er} reçut le pape avec les plus grands honneurs. Le pape le sacra de nouveau, lui mit sur la tête une couronne d'or ornée de pierreries, et en mit une autre sur celle d'Ermengarde, qu'il nomma impératrice. Il retourna à Rome comblé de présents, et mourut le 22 janvier 817, après un pontificat de sept mois seulement. Il fut remplacé par Pascal I^{er}. D—s.

ETIENNE V, élu pape le 22 juillet 886, était Romain, et de famille noble. Il succéda à Adrien III, qui l'avait fait sous-diacre, et l'avait gardé près de lui dans le palais de Latran. Les évêques, le clergé et tout le peuple le portèrent unanimement au souverain pontificat; mais il fallut le tirer de sa maison pour le forcer d'accepter un honneur dont il se croyait indigne. A son avènement, des malheurs de plus d'un genre affligeaient l'Etat; des sauterelles ravageaient les campagnes; Rome était menacée par les Sarrasins; la France, désolée par les courses des Normands, ne pouvait lui être d'aucun secours; le trésor des églises était vide; Etienne écrivait à l'empereur Basile: « En- voyez-nous une flotte armée avec une garnison pour défendre nos murailles.... Nous manquons même d'huile pour le luminaire de l'église. » Etienne remédia, autant qu'il le put, à ces maux, en distribuant tout son patrimoine aux pauvres, et en admettant à sa table des orphelins qu'il nourrissait comme ses enfants. Il défendit, dans sa lettre à l'empereur Basile, la mémoire de Martin II, ou Martin I^{er}, contre les attaques de Photius. Il reprocha au prince de prendre parti dans des questions purement canoniques, en lui remontrant que c'est au pasteur qu'appartient la conduite du troupeau, comme le gouvernement des choses terrestres appartient à la puissance temporelle. On faisait un crime au pape Martin d'avoir accepté la souveraineté pontificale, quoiqu'il fût déjà évêque. C'est sur ce point qu'Etienne le défend. On verra la même accusation s'élever contre Formose, son successeur, sous Etienne VI.

18

Étienne V mourut le 7 août 891, après six ans de pontificat. D—s.

ÉTIENNE VI, élu pape le 2 mai 896, succéda à Boniface VI, qui n'avait occupé le Saint-Siège que quinze jours. Il avait eu auparavant pour prédécesseur Formose, dont il voulut déshonorer la mémoire par un excès de zèle, qui suppose autant d'ignorance que de férocité. Formose avait été évêque de Porto avant d'être nommé évêque de Rome. Cette translation d'un siège à l'autre paraissait encore une innovation criminelle (1). Ce fut donc vers la fin de 896, ou au commencement de 897, qu'Étienne convoqua un concile pour faire condamner Formose. Il fit déterrer son corps, que l'on apporta au milieu de l'assemblée; on le mit sur le siège pontifical, revêtu de ses ornements, et on lui donna un avocat pour répondre en son nom. Alors Étienne, parlant à ce cadavre comme s'il eût été vivant : « Pourquoi, lui dit-il, évêque de « Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper « le siège de Rome? » Après l'avoir condamné, on le dépouilla de ses habits sacrés, on lui coupa trois doigts, ensuite la tête, puis on le jeta dans le Tibre. Tel est le récit de Luitprand, adopté par Fleury. Platine assure qu'on se contenta de lui couper les deux doigts qui servent à la consécration, ce qui est plus vraisemblable. Il ne faut rien mêler de douteux à une procédure déjà si hideuse et si dégoûtante en elle-même. Étienne déposa ensuite tous ceux que Formose avait ordonnés, et les ordonna de nouveau; mais il reçut bientôt la peine de ces indignes excès. On se saisit de lui, on le chassa honteusement du Saint-Siège, on le mit dans une prison obscure, où il fut étranglé. Ainsi périt Étienne VI après un pontificat d'environ quatorze mois; Romain lui succéda. D—s.

ÉTIENNE VII, élu pape le 1^{er} mars 929, était Romain de naissance. Il succéda à Léon VI, et mourut le 22 mars 931; Platine loue sa douceur et sa piété; l'histoire ne dit rien de ses actions. Jean XI lui succéda. D—s.

ÉTIENNE VIII, élu pape en juillet 939, parent de l'empereur Othon, succéda à Léon VII. Il fut nommé par la protection de Hugues, roi d'Italie, et contre le vœu d'Albéric, alors tout-puissant dans Rome. Comme il était Allemand de naissance, les Romains, dit Martin Polonus, l'avaient pris en aversion. Après s'être révoltés contre lui, ils lui découpèrent le visage, et le défigurèrent tellement, qu'il n'osait paraître en public. *L'Art de vérifier les dates* observe que ce fait n'est rapporté par aucun auteur contemporain (2). Étienne voulut, mais en vain, réconcilier Hugues avec Albéric, par l'entremise de l'abbé de Clugny, qu'il appela à

(1) Sur cet étrange procès fait au cadavre de Formose, le président Hénault fait cette observation : « On prétend que la « translation d'un évêché à un autre n'avait point encore eu « d'exemple. Cependant, dès le 3^e siècle, on en trouve un dans « Alexandre, évêque de Jérusalem, ainsi que d'un coadjuteur « donné à un évêque vivant. »

(2) Martin Polonus n'a écrit qu'en 1277. La liste des papes qui précède la Chronique de St-Vincent de Voltorno l'ote expressément qu'Étienne était Romain.

Rome. Ce pape mourut au commencement de novembre 942, après trois ans et quelques mois de pontificat. Il eut pour successeur Martin II. D—s.

ÉTIENNE IX, élu pape le 2 août 1057, succéda à Victor II. On le nommait *Frédéric*; il était frère de Godefroi, duc de Lorraine, un des plus grands princes de son temps. Il fut d'abord archidiacre de Liège, d'où le pape Léon IX le tira pour le faire chancelier de l'Eglise romaine, et l'envoya ensuite en qualité de légat à Constantinople, en 1054. Il se retira depuis au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et dont il devint abbé. Le pape Victor le fit cardinal, du titre de St-Chrysostome, ce qui l'obligea d'aller à Rome pour prendre possession de ce titre; et ce fut là qu'on le prit de force pour l'élever au souverain pontificat. Étienne IX tint à Rome plusieurs conciles, pour empêcher les mariages des prêtres, qu'il bannit du sanctuaire pour un temps, avec défense de pouvoir célébrer la messe. Il fit un voyage au Mont-Cassin pour réformer la conduite des moines, qui se laissaient corrompre par l'amour des richesses. De retour à Rome, il recommanda aux évêques, au clergé et au peuple assemblé, que, s'il venait à mourir, on ne procédât point à une nouvelle élection avant le retour de l'archidiacre Hildebrand, qu'on avait envoyé vers l'impératrice pour affaires d'État. Ce conseil ne fut point écouté; et l'on peut voir ce qui en résulta aux articles de Benoît X et de Nicolas II. Étienne IX mourut peu de temps après à Florence, le 29 mars 1058, en odeur de sainteté. Il fut remplacé par Nicolas II sur le trône pontifical. D—s.

ÉTIENNE DE BLOIS, quatrième roi d'Angleterre depuis la conquête, naquit en 1105. Il était le troisième fils d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, qui avait épousé Étienne, comte de Blois. Henri, roi d'Angleterre, avait invité le jeune Étienne et son frère Henri, ses neveux, à venir le trouver dans cette île; il les avait comblés des honneurs, des richesses et des faveurs que son amitié ardente prodiguait à quiconque savait lui plaire et mériter son estime. Henri, engagé dans l'état ecclésiastique, obtint l'abbaye de Glastonbury et l'évêché de Winchester. Étienne tint des libéralités de son oncle des dons plus riches encore. Henri 1^{er} lui avait fait épouser Mathilde, fille et unique héritière d'Eustache, comte de Boulogne, qui lui apporta en dot non-seulement cette souveraineté féodale située en France, mais encore des domaines immenses en Angleterre. Étienne acquérait de plus, par cette union, une nouvelle alliance avec la famille royale d'Angleterre; Marie, mère de sa femme, étant sœur de David, roi d'Écosse, et de Mathilde, première femme d'Henri 1^{er}. Enfin ce monarque, persuadé que l'agrandissement d'Étienne contribuerait à affermir sa maison, lui avait concédé les immenses propriétés confisquées sur Robert Mallet en Angleterre et sur le comte de Mortagne en Normandie. Étienne, par reconnaissance, manifesta le plus vif attachement pour son

oncle, et parut même si dévoué aux intérêts de Mathilde, fille de son bienfaiteur, que lorsque les barons jurèrent fidélité à cette princesse, il disputa à Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri, l'honneur d'être admis le premier à lui donner ce témoignage de zèle. Cependant il ne négligeait rien pour se concilier l'affection des Anglais. Sa bravoure, son activité, sa fermeté lui obtinrent l'estime des barons ; son humeur libérale, gracieuse et affable, mérite très-rare alors chez les hommes de son rang, lui gagnèrent l'amour du peuple, surtout de celui de Londres. Il cacha néanmoins avec tant d'adresse ses vues ambitieuses, qu'elles échappèrent aux regards pénétrants de Henri I^{er}, et il attendit patiemment que le temps lui fournit l'occasion de profiter de la faveur du peuple pour monter sur le trône. La manière irrégulière dont Henri I^{er} s'était emparé de la couronne et le défaut d'héritier mâle tant pour le royaume d'Angleterre que pour le duché de Normandie, à cette époque où le droit de succession en faveur des femmes n'était pas encore bien établi et semblait même être entièrement opposé aux principes du droit féodal, lui faisaient espérer qu'il pourrait facilement accomplir ses desseins. En effet, dès que Henri I^{er} eut rendu le dernier soupir, le 1^{er} décembre 1135, Étienne se hâta de quitter la Normandie où il avait accompagné ce prince ; et, comptant sur les partisans que son frère l'évêque de Winchester lui avait gagnés, il aborda en Angleterre. Les habitants de Douvres et de Cantorbéry, instruits de ses projets, lui fermèrent leurs portes ; mais à Londres quelques gens de la basse classe, excités par ses émissaires, le saluèrent roi. Son premier soin fut de s'assurer de la bienveillance du clergé et de se faire couronner au plus vite pour se mettre en possession de l'autorité. L'évêque de Winchester avait réussi à gagner l'évêque de Salisbury, grand justicier et régent du royaume. Tous deux requièrent l'archevêque de Cantorbéry de donner l'onction royale à Étienne. Le primat, lié comme les autres par le serment qu'il avait prêté à Mathilde, refusa ; mais ce scrupule fut bientôt levé par un expédient aussi honteux que les autres moyens employés pour opérer cette grande révolution. Hugues Bigot, intendant de la maison du roi, affirma qu'au lit de la mort Henri lui avait confié qu'il était mécontent de Mathilde, et avait exprimé l'intention d'avoir Étienne pour héritier de ses États. Quoique plusieurs grands du royaume eussent été témoins d'une déclaration toute contraire, le primat crut ou feignit de croire à ce récit et couronna Étienne le 26 décembre. Peu de barons assistèrent à la cérémonie à la faveur de laquelle Étienne, sans avoir pour lui ni l'ombre d'un titre héréditaire, ni le consentement des grands et du peuple, s'empara sans opposition de l'autorité royale. Pour consolider son usurpation, il donna une charte par laquelle il promit au clergé, à la noblesse et au peuple tout ce qui pouvait les flatter ; il s'engagea à

abolir plusieurs mesures oppressives et arbitraires établies depuis la conquête, et à rétablir les lois populaires d'Édouard le Confesseur ; puis il profita du trésor que Henri avait amassé à Winchester, et dont son frère l'aida à s'emparer, pour gagner les principaux membres de la noblesse et du clergé, et pour soudoyer des soldats étrangers dont il composa sa garde ; enfin il se procura du pape une bulle pour confirmer son titre. Il alla ensuite prendre possession de la Normandie, où les barons l'appelaient, et eut une entrevue avec Louis le Jeune. Ce monarque accepta l'hommage d'Eustache, fils d'Étienne, pour le duché de Normandie ; et afin de resserrer encore davantage ses liens avec cette famille, il accorda sa fille à ce jeune prince. Vers ce même temps, le clergé et les barons anglais demandèrent, en récompense de leur soumission, le droit de fortifier leurs châteaux et de se mettre en état de se défendre. Le roi n'ayant pu refuser son consentement à cette demande exorbitante, toute l'Angleterre ne tarda pas à être couverte de forteresses ; elles devinrent autant de repaires de brigands. Le peuple fut vexé et pillé pour fournir à l'entretien des troupes que les barons tenaient à leur solde pour se faire les uns aux autres une guerre furieuse. Le gouvernement féodal répandit sur l'Angleterre tous les maux qui lui sont inhérents ; enfin les barons allèrent jusqu'à s'arroger le droit de battre monnaie. Aucune digue ne pouvait être opposée à ces calamités sous un prince qui, ayant usurpé le trône, était, malgré sa vigueur et son habileté, contraint de tolérer dans les autres la même violence qu'il avait employée pour y monter. Mais Étienne, qui n'était pas d'humeur à souffrir longtemps ces usurpations, ayant éprouvé de la résistance quand il voulut user des justes prérogatives de la couronne, résolut de révoquer toutes les concessions qu'on lui avait extorquées à son avènement au trône, et de ne pas respecter davantage les anciens privilèges de ses sujets confirmés par les rois ses prédécesseurs. Les troupes mercenaires, son principal appui, subsistèrent de pillage après avoir épuisé les finances, et tout le royaume retentit de plaintes contre son gouvernement. Le comte de Glocester, qui, avec ses amis, avait formé le plan d'une révolte, passa les mers, envoya un défi à Étienne, renonça solennellement à son obéissance, et lui reprocha de n'avoir rempli aucune des conditions auxquelles on lui avait donné la couronne. Au milieu de ces dissensions intestines, David, roi d'Écosse, fit à trois époques différentes des irruptions en Angleterre pour soutenir les droits de Mathilde, sa nièce (*voy. DAVID*). Les défaites qu'il finit par éprouver, notamment à la bataille de l'Étendard, lui firent prêter l'oreille aux propositions d'Étienne, qui, pour avoir la paix, lui céda Carlisle et le Cumberland. Cet événement eût imposé aux mécontents du royaume et affermi Étienne sur le trône, si ce prince, enivré de sa prospérité, n'eût pas eu l'im-

prudence de s'engager dans une querelle avec le clergé, alors tout-puissant : l'évêque de Winchester, frère du monarque, se tourna même contre lui. Mathilde, profitant de l'occasion et secrètement encouragée par ce prélat, passa en Angleterre en 1139 avec le comte de Gloucester, fixa sa résidence au château d'Arundel, et fut bientôt jointe par un grand nombre de mécontents. Les hostilités commencèrent : après plusieurs négociations et plusieurs traités inutiles, qui n'interrompirent même pas une guerre désastreuse pour l'Angleterre, Étienne, accablé par le nombre dans une bataille livrée près de Lincoln, et dans laquelle il avait fait des prodiges de valeur, fut obligé de se rendre prisonnier. On le conduisit au comte de Gloucester, qui d'abord le traita avec les égards dus à son rang, mais qui ensuite, sur quelques soupçons, le fit charger de fers et renfermer étroitement. La détention d'Étienne abattit entièrement son parti. Les barons vinrent de toutes parts rendre hommage à Mathilde ; elle fut proclamée reine et couronnée ; mais son caractère emporté, dur et impérieux ne tarda pas à lui aliéner l'affection des grands et des habitants de Londres. Elle n'échappa que par une fuite précipitée à une conspiration formée pour s'assurer de sa personne, et se réfugia dans Winchester. Assiégée dans cette ville par le parti de l'évêque, qui s'était de nouveau rangé du côté de son frère, la disette des vivres la força bientôt d'en sortir furtivement. Le comte de Gloucester tomba entre les mains des ennemis. Mathilde consentit à l'échange de ce prisonnier contre Étienne, et la guerre civile devint alors plus furieuse que jamais. Étienne prit Oxford après un long siège, et fut mis en déroute à Witton. Mathilde, fatiguée des vicissitudes de la fortune, alarmée des dangers qui menaçaient sans cesse sa personne et sa famille, se retira en Normandie avec son fils Henri, qui était venu la rejoindre, laissant le soin de défendre sa cause à son frère Robert. Ce dernier mourut bientôt après, ce qui porta un coup funeste à ses intérêts. Mais Étienne, qui avait recouvré en grande partie son autorité, voyant que les châteaux forts des nobles de son parti n'étaient pas moins funestes à la tranquillité du royaume que ceux de ses ennemis, entreprit de les leur enlever, et par là souleva contre lui la plupart de ces seigneurs. D'un autre côté, il fut mis sous l'interdit par le pape, contre lequel il avait voulu défendre les droits de sa couronne. Le mécontentement de ses partisans le contraignit à plier enfin sous l'autorité du Saint-Siège. L'affaiblissement des deux partis qui divisaient le royaume, bien plus que la diminution de leur haine réciproque, fit cesser le bruit des armes en 1148. Plusieurs grands, n'y trouvant plus d'occupation à leur valeur, s'enrôlèrent dans la nouvelle croisade prêchée par St-Bernard ; mais un événement qui survint bientôt menaça de ranimer les troubles de l'Angleterre. Henri, fils de Mathilde, traversa le royaume avec un cortège nombreux pour aller se faire armer

chevalier par son oncle David, roi d'Écosse. Il y fut joint par plusieurs de ses partisans, fit quelques incursions en Angleterre, et releva ainsi les espérances de ceux qui lui étaient dévoués. A son retour sur le continent, il épousa Éléonore de Guyenne. Le degré de puissance que lui procura ce mariage produisit un tel effet en Angleterre, que lorsque Étienne, jaloux d'assurer la couronne à son fils Eustache, voulut le faire sacrer par l'archevêque de Cantorbéry, ce prélat refusa d'obéir, et s'enfuit hors du royaume pour échapper à la colère du roi. Henri, informé des dispositions du peuple, tenta une invasion en 1155. Il avait déjà obtenu quelques succès et reçu les soumissions de plusieurs villes ; on s'attendait chaque jour à une action décisive, lorsque les grands des deux partis, effrayés de la perspective des maux qui allaient de nouveau fondre sur leur patrie, entamèrent une négociation entre les deux princes rivaux. La mort d'Eustache, fils d'Étienne, qui survint dans l'intervalle, facilita la conclusion du traité. Il fut convenu qu'Étienne conserverait la couronne pendant sa vie ; que la justice serait administrée en son nom, même dans les provinces soumises à Henri ; que ce dernier prince succéderait à Étienne en Angleterre et en Normandie, et que Guillaume, fils de ce roi, aurait, après le décès de son père, le comté de Boulogne et ses autres biens patrimoniaux. Étienne ne jouit pas longtemps de la paisible possession du trône qui lui était enfin assurée par ce traité. Il mourut onze mois après, le 25 octobre 1154, à Cantorbéry, où il fut enterré. Si ce monarque eût eu des droits légitimes à la couronne, on eût pu dire qu'il était né pour le bonheur de ses sujets : actif, spirituel, brave, affable, il ne manquait pas d'habileté dans les affaires, possédait l'art de se faire aimer, et, malgré sa position critique, ne se permit jamais un acte de cruauté ni de vengeance. Mais la grandeur souveraine, à laquelle il ne parvint qu'à force d'ingratitude et de dissimulation, ne lui procura ni félicité ni repos. L'Angleterre, agitée de désordres intestins, fut cruellement déchirée sous son règne ; ces troubles affaiblirent l'autorité royale, et facilitèrent les usurpations de la cour de Rome, contre lesquelles le royaume s'était jusqu'alors vigoureusement défendu. E—s.

ÉTIENNE (SAINT), premier roi de Hongrie, vivait vers la fin du 10^e siècle et le commencement du 11^e. Avant lui les Hongares ou Hongrois n'avaient été gouvernés que par des ducs. Ce peuple asiatique, qui n'était originairement qu'une tribu turque mêlée dès une époque très-reculée avec des nations slaves, vint des environs de Tourfan (1) s'établir en Baschkirie, d'où il fut chassé,

(1) Si l'on croit, avec de Guignes, que les Huns soient les mêmes que les *Hioung-nou*, on peut placer leur berceau dans les pays au nord et au nord-est de la ville de Torfan, sur les frontières occidentales de la Chine ; mais alors ils seront entrés en Pannonie avec Attila, et il faut confondre avec eux les *Oun-Ougours*, qui se joignirent à eux vers l'an 462. *Voyez* Jordanès. A. R.—7.

vers l'an 880, par les Patzinaces. La peuplade exilée erra quelque temps sur les rives désertes du Danube, jusqu'à ce que, lassée d'une vie presque sauvage, elle entra dans la Pannonie en 889; et, sous la conduite d'un chef nommé Almus ou Almon, battit les troupes de l'empire qui s'opposèrent à son invasion, soumit les Huns-Abares, et se reposa de ses longues courses dans cette patrie nouvelle. Almus prétendait descendre d'Attila, et St-Étienne descendait d'Almus. Fils de Géisa, quatrième duc de Hongrie, Étienne, après la mort de son père, fut reconnu waivode. Élevé dans la religion chrétienne, et voulant donner sa religion à ses sujets, le premier usage qu'il fit de l'autorité fut en faveur du christianisme et contre l'idolâtrie. Mais le culte procrut avait ses partisans, il eut aussi ses défenseurs (*voy. CUPA*). Étienne battit les rebelles, et cette victoire laissa le champ libre aux missionnaires qu'il envoyait porter la foi dans toutes les parties de son empire. Profitant du moment de calme qu'elle amena pour organiser son église naissante, il partagea la Hongrie en onze diocèses, sous la direction métropolitaine de l'archevêché de Strigonie. Peu de temps après, Étienne députa au pape Sylvestre II Astric ou Anastase, nouvellement élevé à l'épiscopat de Coloctz, chargé de solliciter le titre de roi pour son maître, et la ratification du Saint-Siège pour les fondations ecclésiastiques de ce prince. Le pape joignit au titre de roi celui d'apôtre de la Hongrie, confiant à Étienne toute l'administration spirituelle de ce royaume; privilèges confirmés depuis par le concile de Constance, à la prière de l'empereur Sigismond, roi de Hongrie. Étienne reçut la bulle qui les contenait accompagnée de la bénédiction papale et d'une riche couronne dont les Hongrois se servent encore aujourd'hui pour le sacre de leurs rois. L'an 1000 il se fit sacrer roi par l'évêque qui lui avait apporté de Rome la permission de l'être. Il épousa, huit ans plus tard, Gisèle, sœur de St-Henri, roi de Germanie, et fut également secondé par le frère et la sœur dans ses saintes entreprises. Cependant Giulia, duc de Transylvanie, fidèle à l'idolâtrie, et contemplant avec effroi autour de lui les rapides progrès du christianisme, crut pouvoir les arrêter par les armes, et s'en prit à son neveu Étienne; mais il fut vaincu, et ses États ajoutés à la monarchie hongroise. Ce fut en reconnaissance de ce triomphe nouveau qu'Étienne fit bâtir, à Alberoyale, la superbe église où il fut inhumé, et dont ses successeurs ont fait dans la suite le lieu de leur sacre et de leur sépulture. Le saint roi eut bientôt sur les bras une nouvelle guerre. Obligé de se mettre en garde contre Kean, duc de Bulgarie, et contraint apparemment, pour défendre ses États, d'entrer dans ceux des autres, il pénétra avec de grandes difficultés dans le pays ennemi, que protégeait une chaîne de hautes montagnes, livra bataille, immola de sa propre main le duc des Bulgares, et rapporta de cette expédition d'immenses richesses. Quant au duché

conquis, il en disposa en faveur de son bisaïeul Zulta, après la mort duquel il le réunit à la couronne de Hongrie. Il est probable qu'Étienne, en dépouillant ainsi ses ennemis vaincus, consulta moins l'intérêt de la religion que le sien. Sa dernière guerre cependant n'eut pas un plus saint motif. Éméric, fils d'Étienne et de Gisèle, avait des droits sur la Bavière, patrimoine de son oncle Henri II, dont il était le plus proche héritier. Méconnaissant ces droits, Conrad le Salique, roi de Germanie, et depuis empereur, avait installé, en 1027, Henri, son fils, dans ce duché. Étienne, voyant ses réclamations sans effet, s'arme, entre en Bavière, ravage la campagne, et ne renonce à ses prétentions qu'après la mort de son fils, arrivée l'année suivante. Le reste de son règne fut paisible, mais des pertes domestiques empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut à Bude, le 15 août 1038, à l'âge de 60 ans, laissant à ses peuples un corps de lois en 53 chapitres, parmi lesquelles il en est qui peuvent paraître plus édifiantes que raisonnables, et n'ayant pas même réformé les abus du gouvernement féodal. Étienne fut canonisé par Benoît IX, et sa fête fut fixée au 2 septembre par Innocent XI. E—N.

ÉTIENNE II, roi de Hongrie, dit *le Foudre* ou *l'Éclair*, fils de Coloman, auquel il succéda en 1114, fit successivement la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes, aux Bohémiens; se rendit redoutable par ses irrutions soudaines, et fut enfin défait par Jean Comnène, empereur de Constantinople. Étienne se rendit odieux par ses cruautés envers ses sujets, qui lui donnèrent le surnom de *Tonnant*, parce que ses actions étaient moins guidées par la raison que par ses passions violentes. Il n'eut point d'enfants et adopta, après dix-huit ans de règne, son cousin Bela, auquel il résigna sa couronne, en 1131; il prit ensuite l'habit monastique, et mourut peu de temps après à Waradin. B—P.

ÉTIENNE III, roi de Hongrie, succéda, en 1161, à son père Geysa III; reçut de la diète, selon la coutume, la couronne de St-Étienne; contracta, au commencement de son règne, une alliance avec Manuel Comnène, empereur de Constantinople, contre les Vénitiens; pénétra en Dalmatie, à la tête de ses troupes, et se rendit maître de Spalatro, Zara, Trau et Sebenico. Ses oncles, Ladislas et Étienne (1), profitant de son absence, lui ravirent la couronne. Étienne, rappelé en Hongrie par ses partisans, trouva son royaume divisé; il rassembla une armée considérable, et défit les usurpateurs. Ce prince mourut sans enfants peu de temps après, et eut pour successeur son frère Bela, en 1173. B—P.

ÉTIENNE IV, roi de Hongrie, succéda, en 1270, à son père Bela, devint célèbre par les victoires qu'il remporta sur Ottocare, roi de Bohême, ren-

(1) Cet Étienne, mort au bout de cinq mois d'usurpation, est nommé Étienne IV par quelques historiens, qui appellent Étienne V celui qui fait le sujet de l'article suivant.

dit le roi des Bulgares tributaire, et se disposait à étendre ses conquêtes, lorsque la mort le surprit, le 1^{er} août 1272, la 3^e année de son règne. Il laissa la couronne à son fils Ladislas. B—P.

ÉTIENNE, roi de Pologne. Voyez BATTORI.

ÉTIENNE, prince de Moldavie, contemporain de Mathias Corvin et de Bajazet I^{er}, était parvenu à régner sur le vaste pays qui s'étend depuis les Krapacks jusqu'à la mer Noire. Il avait enlevé au roi de Hongrie les passages des montagnes qui servaient, au nord-est, de limites à ses états; ses victoires sur les Polonais lui avaient valu la Pocutie et la Podolie; la Bukovine enfin, qui s'appelle dans le pays *Dumbrawa-Roschie*, ou *Rouges Bocages*, ne devait son nom qu'au sang des Polonais qui l'avait arrosée. La ville de Léopol, aujourd'hui Lemberg, était la frontière occidentale d'Étienne de Moldavie. Bucharest lui obéissait; et, maître de la Bessarabie, Belgrade, Akerman et Kilia formaient ses barrières méridionales contre les Ottomans. Telle était la puissance de ce prince guerrier et conquérant, lorsque Bajazet I^{er} vint, l'an de l'hégire 792 (ou 1390), venger en personne l'affront que ses armées avaient reçu deux ans auparavant sur les bords du Pruth. Bajazet, d'abord vainqueur, et bientôt après vaincu, lui abandonna jusqu'à son camp et sa tente impériale, trop heureux de ne pas tomber lui-même entre ses mains, et de voir enfin le Danube entre lui et son ennemi triomphant. Tels furent les succès glorieux qui illustrèrent la vie de ce prince, dont le règne fut de quarante-sept ans. Ses victoires ne l'aveuglèrent pas, et il eut la sagesse de conseiller à Baydan, son fils, de se mettre sous la protection des Ottomans, plutôt que de lutter contre de si formidables voisins. Étienne de Moldavie mourut vers l'an 1430, sous le règne d'Amurath II. S—v.

ÉTIENNE, archevêque de Siounik'h, est un des personnages les plus distingués de l'Église arménienne, au commencement du 8^e siècle. Il fut élevé dans sa jeunesse à Constantinople, auprès du patriarche Germain. Il s'instruisit dans la langue grecque, et puisa auprès de ce saint personnage les principes orthodoxes que l'on trouve dans tous ses ouvrages. Il traduisit, à Constantinople, du grec en arménien, les ouvrages attribués à St-Denis l'Aréopagite, les Œuvres de St-Grégoire de Nysse et celles de plusieurs autres Pères de l'Église. Étienne alla ensuite à Rome, où il s'instruisit beaucoup, et où il paraît qu'il apprit la langue latine. Il revint après à Constantinople, où le patriarche St-Germain le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Après quelque temps de séjour dans la capitale de l'empire grec, Étienne revint dans sa patrie, où il s'attacha à répandre de tout son pouvoir les principes de la doctrine orthodoxe, et à combattre les erreurs des Monophysites. Par la protection de Papkan, prince souverain de Siounik'h, il fut nommé archevêque de cette province, en l'an 729. Étienne

consacra le reste de sa vie à combattre les hérétiques de l'Arménie, qui le firent assassiner vers le milieu du 8^e siècle. Le principal ouvrage d'Étienne, après ses Traductions arméniennes des Pères de l'Église grecque, est une longue lettre adressée au patriarche Germain, qui contient l'exposition de la doctrine et des rites de l'Église d'Arménie. Elle est entièrement dans l'esprit de l'Église orthodoxe; mais, dans les siècles postérieurs, les hérétiques l'ont corrompue, en y insérant des interpolations qui la dénaturent entièrement. Elle est restée manuscrite. S. M—N.

ÉTIENNE I^{er} (SDEPHANNOS), patriarche d'Arménie. Il naquit à Tevin, capitale de l'Arménie, d'où lui vint le nom de *Tornetsi*, sous lequel il est ordinairement désigné par les écrivains de sa nation. Dès sa jeunesse il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il s'était acquis une telle réputation par son savoir dans la philosophie et l'histoire, que le patriarche Isaïe le créa chef des prêtres attachés au palais patriarchal. En l'an 788, après la mort de ce patriarche, sur la demande du peuple arménien et du gouverneur musulman, Étienne fut nommé pour le remplacer. Il mourut en 790, après avoir occupé son siège pendant deux ans. Il a laissé les ouvrages suivants, qui sont restés manuscrits : 1^o un *Traité très-étendu sur la grammaire*; 2^o un *Traité de philosophie et de mathématiques*; 3^o l'*Histoire des patriarches ses prédécesseurs*. — ÉTIENNE III, patriarche d'Arménie, était, avant son élévation à la dignité patriarcale, abbé du monastère de Sevan, l'un des plus célèbres et des plus riches monastères de l'Arménie, qui subsiste encore dans l'île de Sevan, au milieu d'un lac de même nom, au nord d'Erivan. En l'an 969 de J.-C. (418 de l'ère arménienne), le patriarche d'Arménie, Vahan, abandonna la doctrine que son église professait depuis longtemps, reconnut l'autorité du concile de Chalcédoine et se réunit aux Grecs et aux Géorgiens. Les principaux membres du clergé d'Arménie, irrités de cette conduite, se rassemblèrent dans la ville d'Ani, alors capitale de l'Arménie; et, dans un concile solennel, ils déposèrent le patriarche Vahan, qui se retira à la cour d'Abousahl, roi de Vasbourakan, qui suivait sa doctrine, et qui le reçut avec les plus grands honneurs. Après la déposition et la fuite de Vahan, Étienne, abbé de Sevan, fut élu pour le remplacer sur le siège de St-Grégoire-Arsacide. A peine Étienne eut-il pris possession de la dignité patriarcale, qu'il se hâta de lancer des excommunications contre Vahan et son protecteur Abousahl. Peu content de ces attaques, il rassembla une grande quantité de moines qui suivaient son opinion, et il se mit en marche pour aller attaquer son adversaire; mais avant qu'il eût pu le joindre, le roi Abousahl s'empara de sa personne, aussi bien que de ceux qui le suivaient, et il le fit enfermer dans la forteresse de Kodorotsperd. Étienne y mourut au bout d'un an, en 972, après avoir occupé la

dignité patriarcale pendant deux ans. Khatchik I^{er} lui succéda. — ÉTIENNE IV, patriarche d'Arménie, né dans le bourg de Khakh, province d'Ekegheats, dans le 13^e siècle. Il avait été élevé dans le palais patriarcal, à Hrhomkla, dans le nord de la Syrie. C'est pour cette raison que les Arméniens l'appellent ordinairement *Hrhomklaietsi*. En 1290 de J.-C. (739 de l'ère arménienne), il fut élu patriarche, pour remplacer Constantin II, qui avait été exilé. Il résida, comme plusieurs de ses prédécesseurs, à Hrhomkla, et il fut le dernier des patriarches arméniens qui habitèrent dans cette ville. En 1292, ce patriarche et le roi d'Arménie, Hethoum II, assemblèrent un concile dans la ville de Sis, pour fixer l'époque de la fête de Pâques, et on y régla qu'on la célébrerait le 6 du mois d'avril, comme les Grecs. Les évêques de la grande Arménie, qui étaient venus à ce concile, ne voulurent pas admettre cet arrangement, se retirèrent mécontents dans leurs diocèses, et continuèrent de fixer la Pâque d'une manière très-incertaine, comme les Arméniens le faisaient depuis très-longtemps. Vers la fin de la même année, Melik Aschraf, sultan des mameluks d'Égypte, après avoir chassé les Francs des dernières possessions qu'ils avaient en Syrie, s'avança vers le nord de ce pays, attaqua les Arméniens qui y habitaient, et vint mettre le siège devant Hrhomkla, place très-forte sur les bords de l'Euphrate, et résidence du patriarche arménien. Cette forteresse fut défendue avec le plus grand courage, et les Égyptiens ne parvinrent à s'en rendre maîtres qu'après avoir éprouvé de très-grandes pertes. La ville fut presque entièrement détruite, et les habitants furent emmenés en captivité. Le patriarche Étienne partagea le sort de ses compatriotes; il mourut en Égypte, en 1294, après avoir passé une année dans les fers. Grégoire VII lui succéda. — ÉTIENNE V, patriarche d'Arménie, naquit à Salmasd, ville de la province de Kordjaik'h, vers le lac d'Ourmi. On l'appelait ordinairement *Kosdantnoubolsetsi*, parce que, dans sa jeunesse, il avait été élevé à Constantinople. Il fut placé sur le trône patriarcal en l'an 1341, après la mort de Grégoire XI. De son temps, l'Arménie fut ravagée entièrement par les armées des Persans et celles des Ottomans, qui emmenèrent une grande quantité de captifs. Ces dévastations forcèrent le patriarche Étienne d'abandonner son siège; il en confia la direction à son vicaire Michel de Sebaste, et, en l'an 1347, il alla à Constantinople, où il fut très-bien reçu par Asdovadzadour, patriarche arménien de cette ville. Il alla ensuite à Rome, où le pape le traita avec le plus grand honneur. Il passa de là en Allemagne, en Pologne, en Russie, et revint enfin à Edchmiadzin, sa résidence. Il mourut peu après son retour, en 1356. Son vicaire Michel lui succéda. — ÉTIENNE VI, né à Arhintch, succéda, en 1373, à Grégoire XII, occupa le siège patriarcal pendant deux ans, et fut remplacé, en 1375, par Thadée II.

S. M.—N.

ÉTIENNE ASOGHIK ou ASOGHNIK, historien arménien, naquit dans la province de Daron en l'an 938, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et devint l'un des vartabieds les plus distingués de son temps. Pendant 14 ans, il fut abbé du célèbre monastère de Mescha-sourp-Karabied. En 993, il fut appelé à Ani, capitale de l'Arménie, par le patriarche Sargis ou Sergius I^{er}, qui le fit son secrétaire particulier. Il mourut vers l'an 1017; ses principaux ouvrages sont : 1^o une *Histoire d'Arménie*, divisée en 3 livres, depuis la fondation du royaume jusqu'à l'an 1004. Étienne Asoghik écrivit cet ouvrage à la prière du patriarche Sergius. Les Arméniens en font grand cas, et ils le citent très-fréquemment, à cause de son exactitude : cette histoire est restée manuscrite ; 2^o un *Commentaire sur Jérémie*, manuscrit ; 3^o une *Explication du Cantique des cantiques*, manuscrite.

S. M.—N.

ÉTIENNE ORPELIAN, archevêque de Siounik'h, naquit vers le milieu du 15^e siècle; il était le deuxième fils de Darsaidj, prince de la famille orpéliane, qui, dans les 12^e, 13^e et 14^e siècles, posséda la province de Siounik'h, dans l'Arménie septentrionale. En 1280, Darsaidj fit rassembler une grande quantité d'évêques, de vartabieds et d'abbés dans l'église de Noravank'h, où il résidait, pour conférer le sacerdoce à son fils Étienne; peu après il fut élevé à la dignité d'archevêque de Siounik'h. En 1287, Étienne partit pour la Cilicie, où il alla faire confirmer sa nomination par le grand patriarche des Arméniens, qui résidait alors à Sis, dans la Cilicie. Lorsqu'il arriva dans ce pays, le patriarche Jacques I^{er} venait de mourir; le roi d'Arménie, Léon III, le reçut avec la plus grande distinction, et lui offrit même la dignité patriarcale, qu'il refusa; on convoqua alors un grand concile pour nommer un successeur à Jacques I^{er}. On élut, pour le remplacer, l'évêque de Césarée de Cappadoce, qui prit le nom de Constantin II. Ce nouveau patriarche, le lendemain de son élévation sur le trône de St-Grégoire, sacra Étienne archevêque de Siounik'h, et lui donna la suprématie sur tous les évêques de l'Arménie orientale. Les autres évêques arméniens, jaloux de la gloire d'Étienne, l'accusèrent à la cour de l'empereur Argoun Khan de trahir les intérêts des Mogols, et de tyranniser la partie de la province de Siounik'h dont il avait la souveraineté temporelle. Étienne fut obligé d'aller à la cour de l'empereur mogol pour se justifier, ce qu'il n'eut pas de peine à faire; il revint dans son diocèse, comblé des marques de bienveillance d'Argoun Khan. Ses rivaux, humiliés, n'osèrent plus s'élever contre lui, et il occupa son siège avec gloire pendant fort longtemps. En 1294, Étienne convoqua, dans sa résidence épiscopale, un concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins et pour défendre les opinions des Monophysites, qui étaient les siennes. Il composa, à cette occasion, un ouvrage théologique nommé par les Arméniens *Dserhnak* (Manuel) pour défendre les principes de sa secte.

Dans cet ouvrage, il se plaint avec amertume de la tiédeur et de la faiblesse des évêques de son temps. « Voyez-vous, dit-il, comment sont les « membres les plus illustres et les plus distingués « de notre Église? Frappés d'une maladie incurable, ils languissent, dévorés de maux; jamais ils « ne se relèveront de leur chute, et ils sont pour « toujours privés des faveurs du Fils de Dieu. La « Cilicie tout entière est tombée, elle qui était le « centre de notre gloire. Non-seulement les grandes villes qui sont sous la domination des Romains sont dans l'erreur, mais encore celles qui « sont chez nous y sont aussi. On la prêche publiquement dans la ville royale de Dep'hkhis « (Teflis), dans Ani, ancienne résidence des rois « pagratides, dans le pays de Schirak, dans Tavrêj Schahasdan (Tauriz) même et dans beaucoup d'autres endroits. Qui d'entre les Arméniens est resté fidèle à la croyance de ses pères? « Il n'y en a plus qu'un petit nombre, et encore « ils sont cachés dans quelques coins obscurs. O « temps vraiment digne de pitié! nous qui sommes les ministres du Seigneur, nous transgressons ses commandements! » Étienne Orpélian mourut dans le commencement du 14^e siècle. Outre la lettre théologique dont nous venons de citer un fragment, cet archevêque a encore composé une *Histoire des Princes orpélians*, depuis l'an 1048 jusqu'à l'an 1500. Cet ouvrage a été imprimé en arménien, à Madras, en l'an 1775; il a été traduit en français par l'auteur de cet article; il est divisé en 9 chapitres, et renferme des renseignements assez curieux sur l'histoire des Mogols et sur celle des rois de Géorgie. S. M—N.

ÉTIENNE DE BYZANCE, habile grammairien, vivait à Constantinople vers la fin du 5^e siècle ou le commencement du 6^e. Il avait composé un dictionnaire géographique où se trouvaient les noms des lieux, ainsi que ceux de leurs habitants, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies; chaque article renfermait encore des remarques historiques, mythologiques et grammaticales. Nous n'avons de cet important ouvrage qu'un très-mauvais extrait fait par un autre grammairien nommé Hermolaüs, qui dédia ce livre à l'empereur Justinien. On a cependant retrouvé un fragment entier de l'ouvrage d'Étienne de Byzance, qui renferme l'article Dodone et quelques autres. Ce fragment suffit pour nous faire connaître de quelle manière tout l'ouvrage était composé, et augmenter nos regrets. La première édition grecque de l'Abbrégé d'Étienne de Byzance est celle des Aldes, 1502, in-fol. Les Junte et Xylander en donnèrent successivement deux autres; mais Pinedo, juif portugais, fut le premier qui en publia une édition grecque-latine, in-fol., Amsterdam, 1678 (quelques exemplaires ont un titre refait en 1725). Cependant Abraham Berkelius avait déjà commencé son travail sur cet auteur. Il avait publié à Leyde (1674, in-8^o), le fragment d'Étienne de Byzance que Tennilius avait fait paraître en

1669, in-4^o, et y avait joint une traduction latine avec un commentaire, le Périphe d'Hannon et le monument d'Adulis. Jacques Gronovius publia de nouveau ce fragment d'Étienne de Byzance, en 1681, avec une triple version latine et des remarques; et cette édition fut insérée dans le *Trésor des antiquités grecques*, t. 7, p. 269 et suivantes. Montfaucon a donné aussi ce fragment d'une manière plus correcte dans sa *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol., 1715, p. 281. Ryck, professeur à Leyde, publia les remarques posthumes de Lucas Holstenius sur Étienne de Byzance, Leyde, 1684, in-fol. Enfin parut à Leyde en 1688, in-fol., l'édition grecque et latine à laquelle Berkelius travaillait depuis tant d'années. Il avait traduit de nouveau Étienne de Byzance, épuré le texte, accompagné le tout d'un savant commentaire; mais comme il mourut avant la fin de l'impression (*roy. BERKELIUS*), elle fut achevée par Gronovius, qui y fit plusieurs additions intéressantes. Cette édition est la meilleure; elle reparut en 1694, avec un nouveau titre et quelques additions: on y réunit ordinairement les remarques de Lucas Holstenius et l'édition de Pinedo; mais il serait bon d'y joindre encore les remarques que J.-A. Fabricius a faites dans la Bibliothèque grecque, t. 4, qui ont été réimprimées à part et augmentées, Helmstadt, 1774, in-4^o. Dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque grecque* par Harles, t. 4, p. 652, on a ajouté aux remarques de Fabricius celles de M. Gurlitt. Gesner, dans sa *Bibliotheca græca*, indique une édition grecque et latine, par Xylander; elle n'a jamais vu le jour. Baudrand et d'autres ont commis une erreur pareille à l'égard du P. Lubin, dont on a cité la traduction et l'édition d'Étienne de Byzance, quoique son travail sur cet auteur soit resté manuscrit. W—R et B—SS.

ÉTIENNE de Muret (SAINT) était fils d'un vicomte de Thiers en Auvergne. Il fit, à douze ans, le voyage d'Italie, avec son père, qui le laissa chez Milon, archevêque de Bénévent, originaire, comme lui, de la maison d'Auvergne. Sous la discipline de cet homme pieux, le jeune Étienne prit l'habitude et puis le goût des austérités du cloître. Son parent étant mort, il vint à Rome, où il demeura jusqu'à l'élection du pape Grégoire VII. Il en obtint, en 1075, le privilège de fonder un nouvel ordre monastique selon la règle de St-Benoît, qu'il avait déjà suivie parmi des moines de Calabre de la plus stricte observance. Il revint en France, et se retira sur la montagne de Muret, en Limousin, où il vécut cinquante ans, offrant au milieu des Gaules une image des anachorètes de la Thébaïde. Beaucoup de disciples le suivirent et firent vœu, comme lui, de n'avoir d'autre propriété que leur ermitage. Peu de temps avant sa mort, Étienne reçut la visite de deux cardinaux légats du Saint-Siège, qui, après s'être instruits de sa règle, lui demandèrent si ses disciples et lui étaient chanoines, moines ou ermites: « Nous sommes, leur répondit le saint, des pécheurs conduits dans ce dé-

« sert par la miséricorde divine, pour y faire « pénitence; » réponse qui laissa longtemps douter à quel ordre appartenait cette communauté. Etienne de Muret, à l'exemple d'Etienne, premier martyr, n'eut et ne voulut d'autre titre que celui de diacre, et mourut dans ce grade, âgé de 80 ans, le 8 février 1124. Après sa mort, les augustins de Limoges contestèrent à ses disciples la propriété du terrain qu'ils occupaient, et les forcèrent d'abandonner Muret. Ils emportèrent avec eux le corps de leur fondateur, seul trésor qu'ils eussent à déplacer, et vinrent s'établir en un lieu voisin, appelé *Grandmont*, d'où l'ordre a pris son nom. Etienne de Muret fut canonisé par Clément III, l'an 1188. Dans la suite, son tombeau fit tant de miracles, et ces miracles firent tant de dévots, que leur affluence à l'abbaye de Grandmont devint enfin à charge aux religieux. Le prieur y porta remède; il vint au tombeau du saint, et lui dit fort sérieusement: « Serviteur de « Dieu, vous nous avez prêché la solitude, et vous « assemblez autant de monde dans notre retraite, « qu'il s'en trouve dans les barreaux, les marchés « et les foires. Nous sommes assez persuadés de « votre sainteté pour n'être point curieux de vos miracles. Si donc vous ne renoncez pas à en faire, « nous vous le disons et déclarons hautement, en « vertu de l'obéissance que nous vous avons promise, nous déterrerons vos ossements, et nous « les jetterons dans la rivière. » Le père Henriquez, qui raconte ce fait dans son *Fascicule de l'ordre de Cîteaux*, ajoute que les miracles cessèrent effectivement depuis lors. On a de St-Etienne de Muret, sa *Règle*, 1645, in-12; et un *Recueil de maximes*, 1704, in-12, en latin et en français. Les *Annales* de l'ordre, aboli en 1769, furent imprimées à Troyes en 1652. E—N.

ETIENNE (SAINT), surnommé *Harding*, troisième abbé de Cîteaux, né en Angleterre, d'une famille noble, fit ses premières études et prit l'habit religieux au monastère de Schirburn. Il en sortit pour passer en Ecosse, et de là en France. Après avoir achevé sa rhétorique et sa philosophie dans les écoles de Paris, il partit pour Rome, avec un jeune ecclésiastique de ses amis. A son retour, il s'arrêta à l'abbaye de Molesme, où il ne put retenir son compagnon de voyage. Cependant cette abbaye tomba bientôt dans un extrême relâchement, effet d'une dangereuse abondance. St-Robert, qui en était abbé, en remit la direction au prieur Alberic, et s'exila dans la solitude de Vinay. Alberic ne tarda pas à suivre Robert, et le fidèle Etienne à les joindre tous deux. Il leur offrit ses secours pour une réforme; mais le peu de succès qu'obtint leur nouvelle tentative les ayant découragés, ils allèrent, avec dix-huit autres religieux de Molesme, jeter, en 1098, les fondements de l'abbaye de Cîteaux, dans une forêt du diocèse de Chalonn. Ils virent heureusement à bout de leur entreprise, avec la permission du légat de Rome et l'assistance du duc de Bourgogne. Les services

XIII.

rendus par Etienne à l'établissement nouveau ne furent pas sans récompense. Après la mort d'Alberic, second abbé de Cîteaux, il fut choisi à l'unanimité pour lui succéder. Sous la conduite d'Etienne, ses religieux pratiquèrent à la lettre ce précepte de l'Evangile: *Cherchez premièrement le royaume des cieux, et le reste vous sera donné comme par surcroît*. Aussi, dans la disette où ils se trouvaient souvent, quelques aumônes qui venaient à propos leur semblaient venir par miracle. Etienne, en tout ennemi du luxe, le bannit même du service divin. Il remplaça l'or et l'argent par le cuivre et le fer, et ne fit grâce qu'aux calices de vermeil. Il eut à craindre un moment que cette sévérité de mœurs ne nuisît à l'accroissement de sa communauté: plusieurs frères étaient morts en moins de deux ans, et personne ne se présentait pour les remplacer; Etienne était plongé dans une affliction profonde, quand tout à coup arriva St-Bernard, qui venait, à la tête de trente gentilshommes français, solliciter leur commune admission dans un ordre dont il a fait la gloire. Son exemple ne fut point stérile. Cîteaux eut en peu de temps une surabondance de population, dont Etienne forma des colonies, qui fondèrent, sous ses auspices, les monastères de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond. On a appelé ces quatre abbayes les quatre filles de Cîteaux. Etienne, considérant ces rapides progrès de l'ordre, ne voulut plus être le seul juge des intérêts de tous, et convoqua, en 1116, le premier chapitre général de Cîteaux. Satisfait de cet essai, il en convoqua un second, en 1119, pour soumettre à son examen des statuts intitulés *Charta charitatis*, ayant pour but de réunir en un même corps les différentes abbayes dont Cîteaux était, en quelque sorte, la métropole. Ces statuts, après avoir été approuvés par le chapitre, le furent, en la même année, par le pape Calixte II. Lorsque Etienne sentit l'affaiblissement de ses forces, il se démit, en plein chapitre, de sa dignité d'abbé, demandant la permission de s'occuper de lui, puisqu'il ne pouvait plus s'occuper des autres. Il fut remplacé par un hypocrite, que sa mauvaise conduite fit déposer au bout d'un mois; mais il eut, de son vivant, un second successeur plus digne de lui, et mourut, avec cette consolation, le 28 mars 1134 (1). E—N.

(1) Etienne était devenu aveugle plusieurs années avant sa mort. Il avait fait venir des juifs pour l'aider à corriger un exemplaire de la Bible que la bibliothèque de Cîteaux a longtemps conservé, et dont Mabillon a parlé dans ses *Etudes monastiques*. La *Charte de la charité* est imprimée dans le premier volume des *Annales de l'ordre* par Manrique. Etienne a encore écrit un livre d'exhortations à ses religieux, un ouvrage intitulé *De vita monastica ritibus et usibus*, un sermon sur la mort d'Alberic son prédécesseur, un discours à St Bernard, une lettre au roi Louis le Gros, qui a été imprimée avec les épîtres de St-Bernard. Il assista, en 1128, au concile de Troyes, et s'y fit remarquer par la sagesse de ses doctrines. M. l'abbé d'Algaïns, membre du nouvel ordre de l'Oratoire en Angleterre, a donné une *Vie d'Etienne Harding* qui a été publiée par M. J. H. Newman, Londres, 1844, in-8°, et traduite en français par E.... V. (Vignonet), Paris, 1846, in-12, et par Mélanie Van Biervliet, Tournai, 1846, in-8°. T.—P. F.

ÉTIENNE, surnommé *de Tournai*, comme évêque de cette ville, naquit à Orléans, en 1132. D'abord élevé par les soins d'un maître particulier, le désir de s'instruire encore davantage le conduisit des écoles de Ste-Croix dans celles de Chartres et de Paris; il reparut dans sa ville natale pour y recevoir les éléments de jurisprudence, qu'il perfectionna par ses études à Bologne. La qualité de maître qu'on lui donne fait préjuger qu'il obtint dans cette ville le titre de docteur en droit. Après avoir desservi comme simple clerc l'église d'Orléans, il se retira dans l'abbaye de St-Euverte, dont il devint abbé en 1163. Il déploya, sous ce titre, de tels moyens que le concile provincial de Sens le chargea presque seul de demander à Louis le Jeune justice du meurtrier commis sur le doyen de l'église d'Orléans par un seigneur du pays. Le monarque reçut si froidement l'abbé de St-Euverte, que les parents du meurtrier en prirent occasion de le menacer de mort, s'il ne se désistait de ses poursuites. De retour dans son abbaye, Étienne en fit rétablir l'église, ruinée par les Normands, avant de prendre l'administration de celle de Ste-Geneviève de Paris. Son mérite y parut sous un tel jour, qu'il eut part aux affaires les plus importantes de son siècle. A la sollicitation de Philippe-Auguste, il se chargea d'arrêter les entreprises du duc de Bretagne, et, dans ces circonstances épineuses, ménagea tellement tous les intérêts, que le monarque le choisit pour un des parrains de Louis VIII, son fils aîné. En 1192, Étienne devint évêque de Tournai. Une de ses plus belles lettres est sans doute celle par laquelle il oppose le tableau de sa conduite aux calomnies de Berthies de Cambrai. Ses diocésains rendaient à ses talents connus comme à son épiscopat la plus éclatante justice, quand il mourut, le 12 septembre 1203. Étienne de Tournai nous a laissé trente et un sermons, dont quelques-uns peuvent aller de pair avec ceux de Barlette ou d'Olivier Maillard. Tel est celui dans lequel, historien d'un mariage entre le démon et l'hypocrisie, il décrit les habits des deux époux et les mets du festin nuptial. Tel est encore le sermon de Noël, où il donne au Verbe divin des conjugaisons, des temps et des modes à la manière des grammairiens. Ses lettres lui font plus d'honneur; imprimées d'abord en 1611 au nombre de deux cent quarante, par les soins de Jean Marron de Bayeux, le P. Claude Dumolinet en ajouta quarante-sept dans la seconde édition, publiée en 1682. Plusieurs d'entre elles appartiennent essentiellement à l'histoire de son temps; les pensées en sont naturelles, le style concis, malgré l'affectation d'antithèse et quelques expressions mal appliquées. Nous terminerons par une citation de sa 85^e lettre, où Étienne de Tournai, rendant justice à ses compatriotes, dit : *Solent plerique Aurelianensium aurei inter alienos esse qui nec argentei fuerant inter nos.* P—D.

ÉTIENNE, imprimeurs. Voyez ESTIENNE.

ÉTIENNE (CHARLES-GUILLAUME), membre de l'A-

cadémie française, vice-président de la chambre des députés, pair de France, écrivain dramatique facile et fécond, journaliste célèbre, l'un des rédacteurs et fondateurs de la *Minerve* et du *Constitutionnel*, naquit le 3 janvier 1777 à Chamouilleux, près St-Dizier, dans le département de la Haute-Marne. Ses premiers pas dans la vie ne furent point de nature à faire présager l'éclat et la fortune de ses derniers jours. Sa famille était ancienne dans cette contrée, et y avait possédé des propriétés importantes. Son grand-père exerçait l'industrie honorable de maître de forges, si répandue dans cette partie de la Champagne; une mort prématurée vint altérer sa fortune, et son fils ne tarda pas à succomber devant les embarras de son établissement et la crise que causa dans le commerce des fers le traité de commerce de 1786 avec l'Angleterre. Le jeune Étienne, orphelin lui-même presque dès sa naissance, fut recueilli par son oncle et son curateur, curé d'une paroisse auprès de Bar-le-Duc. C'est à lui qu'il dut le bienfait de son éducation. A 14 ans il avait fini ses études, et son âge ne l'avait pas empêché de s'y distinguer par des succès. A 16 ans il fut envoyé à Lyon auprès d'un autre de ses oncles pour apprendre et embrasser la carrière commerciale. Les circonstances ne tardèrent pas à l'arracher violemment de cette voie. Après le 31 mai 1793, Lyon s'était soulevé contre la Convention. Tous les citoyens furent appelés aux armes. Étienne fut contraint d'entrer comme grenadier dans le bataillon des droits de l'homme. Pendant le siège, ce bataillon tint la campagne entre la ville et St-Étienne, et cette campagne ne fut ni sans fatigue ni sans péril. Les émotions, les tumultes de la guerre civile firent une profonde impression sur son âme douce, sur son humeur bienveillante et inoffensive. Il resta fidèle jusqu'au bout à son drapeau; mais après la défaite de l'insurrection, il quitta pour jamais le fusil et l'uniforme, et revint chercher la paix à Bar-le-Duc, où il se maria deux ans après, à l'âge de 18 ans. Chef de famille de si bonne heure, il n'avait toutefois ni fortune ni état; il en avait bien trouvé un dans l'exercice des dons naturels de son intelligence. A cette époque de renouvellement social où tous les privilèges étaient supprimés, la défense des accusés, les fonctions du barreau appartenaient à tous ceux qui, quelles que fussent leurs études précédentes, voulaient s'y consacrer. On avait donné à ces juriconsultes improvisés le nom de défenseurs officieux. Sous ce titre, Étienne plaida quelques causes devant le tribunal criminel de Bar-le-Duc. Il s'y fit remarquer par son talent de parole et par sa probité; mais ses émoluments n'étaient qu'une bien modique et insuffisante ressource, et quoiqu'il y eût joint l'emploi de commis principal à l'administration municipale du département de la Meuse, sa position restait si étroite et si précaire, que, confiant en lui, il résolut de l'abandonner et d'aller à Paris courir la chance d'en trouver une

meilleure. Son inclination le portait irrésistiblement vers la carrière des lettres; mais il fallait vivre avant tout. Un petit emploi chez un ami de sa famille lui en fournit médiocrement les moyens. En 1797 il écrivait à sa femme, qu'il avait laissée à Bar-le-Duc au milieu de sa famille : « En allant doucement pour mon blanchissage, mon entretien et ma nourriture, je me trouve très-juste à la fin du mois. » Toutefois, la féconde espérance de la jeunesse soutenait son courage; sa situation ne tarda pas à s'améliorer un peu. Il trouva dans une compagnie de fournitures militaires une place de 1,800 et puis de 2,000 francs. En même temps, il s'essayait dans divers genres de littératures. On raconte qu'il exerça d'abord sa plume dans quelques-uns de ces journaux secondaires ouverts aux timides débuts sans crédit. Au milieu de ses occupations bureaucratiques il trouvait le loisir de tracer une esquisse de vaudeville ou une scène de comédie. Ses goûts le lièrent naturellement avec d'autres jeunes auteurs tout aussi laborieux, tout aussi mal partagés. Parmi eux se trouvaient Vial et Gosse, depuis auteur du *Médisant*, en collaboration desquels il écrivit des revues et des vaudevilles. En 1799 il faisait son début au théâtre Favart par *le Rêve*, petit opéra comique en un acte, musique de Gresnik. Dès ce moment sa verve ne tarit plus. Les théâtres abondèrent de ses productions. En peu d'années il fut joué à la fois à l'Opéra-Comique, à l'Ambigu-Comique, au théâtre des Troubadours, au théâtre Montansier, au théâtre Louvois, dont Picard lui ouvrit les portes. De jeunes musiciens, qui depuis devinrent des maîtres célèbres, s'associaient à son talent, entre autres Berton et Dalayrac. Malgré cette fécondité, entremêlée de succès et de revers, malgré le nombre déjà considérable de ses pièces représentées, son aisance n'augmentait pas. Il ne suffisait pas alors comme aujourd'hui de réussir deux ou trois vaudevilles pour avoir sa fortune assurée. Les directeurs des théâtres ne rougissaient pas d'offrir aux jeunes gens qui faisaient leur vogue un louis à partager souvent entre plusieurs collaborateurs pour la première représentation de leurs ouvrages, et la moitié de cette sorte d'aumône pour les représentations subséquentes. Une pièce dont le succès était constaté se vendait à peine 200 francs aux libraires. On comprend dès lors que, malgré toute sa fertilité d'esprit, le jeune auteur continuât à végéter dans une médiocrité qui n'avait rien de doré. Cependant, la société française, remise des profondes et terribles secousses de la révolution, revenait sous le Consulat aux habitudes de la légèreté nationale. On recommençait à chanter. La chanson était à la mode, et les fameux *soupers du Caveau*, les *dîners du Vaudeville* ressuscitaient les réunions poétiques et bachiques célèbres par Panard et Piron. Une réunion de plus se forma sur ce modèle, et comme ses devancières s'étaient instituées pour chanter en dinant et en soupant, elle s'institua

pour chanter en déjeunant sous le titre de *Déjeuners des garçons de bonne humeur*. Étienne fit partie de cette gastronomique réunion. Il s'y trouvait en bonne compagnie avec des chansonniers tels que Francis, Désaugiers, Dumaniant, Sewrin; avec des compositeurs tels que Plantade et Piccini. Il paya aussi son tribut à la mode et à la chanson assez décolletée du temps, et le recueil des *Déjeuners des garçons de bonne humeur* contient une douzaine de ses essais en ce genre. Il s'y lia étroitement avec un homme qui, par la tournure de son esprit et le feu de ses saillies, n'en dut pas être un des membres les moins brillants. Ce membre était Martainville. Sa fougue, sa gaieté, peut-être aussi par leurs contrastes mêmes, les singularités de son existence très-accidentée, subjuguèrent son jeune confrère à la physionomie toujours un peu timide, étonnée et naïve; bizarre sympathie de l'esprit entre deux hommes que plus tard la Restauration devait placer en face l'un de l'autre aux deux pôles de la politique, l'un fondateur et écrivain de la *Minerve*, l'autre directeur du *Drapeau blanc*. Ajoutons toutefois que les dissensions de l'opinion n'effacèrent pas les souvenirs de l'ancienne amitié, et que lorsqu'en 1816 le bonapartiste Étienne se vit exposé aux atteintes d'une réaction victorieuse, il trouva dans le royaliste Martainville un zélé, un dévoué, un efficace défenseur. — Les deux amis ne tardèrent pas à signaler leurs rapports par une collaboration. Ils cherchèrent dans une œuvre plus sérieuse et de plus longue haleine les ressources qu'ils ne pouvaient obtenir des bluette qu'ils répandaient sur la scène parisienne. Ils écrivirent ensemble et publièrent une *Histoire du Théâtre-Français*, dans laquelle on trouve un grand nombre d'anecdotes et de détails intéressants sur ce théâtre, ses grands acteurs et sa compagnie tout entière pendant la période révolutionnaire. Tant de travaux, de tentatives, de bonne volonté, tout en donnant quelque peu de vaine gloire, ne produisaient que peu d'argent. La gêne persévérait dans l'humble habitation du poète. C'était le rocher de Sisyphe, sans cesse soulevé, sans cesse retombant. Près de huit ans s'étaient déjà écoulés dans cette lutte. Bien des illusions s'étaient évanouies dans l'esprit d'Étienne, lorsqu'il rencontra un de ses compatriotes de la Meuse, colonel, aide de camp du général Oudinot, depuis maréchal de l'Empire et duc de Reggio. Il lui raconta ses désenchantements et ses peines. Sa femme l'avait rejoint à Paris, sa famille venait d'augmenter. Le colonel, esprit positif, lui conseilla vivement d'abandonner l'exploitation de la poésie pour la carrière lucrative de l'administration des vivres, et lui offrit son crédit pour l'introduire dans le sanctuaire des fournisseurs. Il fallait quitter Paris, il fallait aller s'enterrer dans un bureau et dans un camp, à la suite d'une armée. Rien ne lui était moins sympathique; mais la nécessité commandait. Il obéit et il partit pour la Belgique, au service d'une compagnie d'entrepreneurs,

pourvu d'un brevet d'inspecteur des fourrages. Par un de ses mystérieux caprices, la destinée l'attendait à cette sorte de renonciation pour lui rendre ce qu'il sacrifiait et lui donner ce qu'il avait si vainement poursuivi jusque-là. En partant de Paris, il laissa un dernier adieu à la scène. C'était un petit opéra comique en un acte, reçu au théâtre Favart, et qui fut une des plus jolies pièces de ce répertoire, sous le titre : *Une heure de mariage*. La musique gracieuse en était de Dalayrac, un des plus aimables compositeurs de cette époque. Il en confia le soin pour la correction et la mise en scène à Nanteuil, l'un de ses amis et de ses plus assidus collaborateurs. L'ouvrage eut un grand succès. Cependant Étienne vaquait à ses prosaïques fonctions au camp de Bruges, établi dans les dunes d'Ostende, sous les ordres du maréchal Davout, et qui était une des divisions de l'armée qui, des côtes de la Manche, sous le nom d'armée de Boulogne, menaçait les côtes d'Angleterre. Un jour l'inspecteur des fourrages reçoit de Davout l'ordre de se rendre au quartier général. Nous l'avons dit, Étienne était timide. Cet ordre le trouble. De plus, il était distrait et le démon dramatique venait plus d'une fois l'obséder parmi ses bordereaux et ses registres. Davout avait une certaine renommée de rudesse ; il ne passait pas pour être sympathique aux fournisseurs et à leurs agents. Étienne craint quelque verte semonce. Il se présente tout tremblant à son général. Il en reçoit un accueil souriant et il apprend l'objet de cet appel. L'amiral Verhuel, commandant la flotte hollandaise, par une marche habile et hardie était parvenu à se soustraire à la croisière anglaise et venait de se réunir à Ostende à la flottille des Français. Davout faisait ces nouveaux visiteurs. Il leur donnait un banquet et voulait le relever par une comédie de circonstance. Mais où trouver l'homme capable de cette œuvre dans un camp de guerriers habitués à manier le fusil, non la plume. Un aide de camp du maréchal y avait pourvu. Il avait lu dans un journal le succès d'une *Heure de mariage*, et il savait que l'auteur était dans le camp l'un des agents de l'administration des vivres. Il le désigna à son général. Étienne accepta, on le pense, la mission avec empressement. En quelques heures, la pièce de circonstance fut bâtie. Quelques tréteaux furent dressés dans le parc. Des arbres verts et touffus formaient les coulisses, et le fond de la scène représentait la vue de la mer du Nord au naturel. Étienne dressa lui-même les acteurs, hommes de bonne volonté. Quelques femmes d'officiers se prêtèrent aux rôles d'actrices, et la pièce, bonne ou mauvaise, représentée avec la faveur qu'on imagine, finit au milieu des applaudissements. Davout enchanté, et plus capable de manier une division que de tourner un compliment, le félicita en ces termes : « Croyez-moi, laissez là vos four-
nitures de fourrage et faites-nous des fournitures d'esprit. » Étienne s'installa en effet dans le

château qu'occupait le maréchal et devint pour quelque temps le fournisseur d'esprit du belliqueux Mécène. Une circonstance plus illustre encore devait bientôt couronner ces heureux commencements. Napoléon en personne vint visiter le camp de Bruges. Naturellement, Davout commanda encore une pièce de circonstance à son fournisseur et cette pièce : *Une journée au camp de Bruges*, eut le bonheur de plaire à l'empereur. Étienne lui fut présenté. Il l'interrogea sur sa position, ses projets, son avenir, et pour conclure : « Que désirez-vous ? lui demanda-t-il avec son laconisme ordinaire. — J'accepterai, répondit-il naïvement, tout ce qu'il plaira à Votre Majesté de me donner. » Ces dispositions à l'obéissance et au dévouement absolu étaient de celles que l'empereur aimait. — « Maret, reprit-il en se tournant vers son ministre, je vous recommande ce jeune homme ; il faut nous l'attacher. » Étienne s'empressa de regagner Paris. Bientôt après il devenait le secrétaire particulier du ministre Maret, dont il sut se concilier la confiance ; sa fortune était faite. Naturellement doux et affectueux, il s'attacha sincèrement à son puissant patron, et on doit cette justice à cet attachement qu'il résista à l'adversité et accompagna le ministre de sa déchéance à sa tombe. A la suite de Maret, qui lui-même ne quittait pas l'empereur, le jeune secrétaire assista à Milan aux magnifiques fêtes au milieu desquelles le conquérant ceignit la couronne de fer, visita Gènes, Naples et les principales villes d'Italie, et parcourut successivement Vienne, Berlin, Varsovie, en traversant les champs de bataille d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland. L'empereur, qui n'aimait la presse qu'autant qu'il s'en servait, fit publier en Pologne des journaux ayant pour objet de diriger l'opinion polonaise dans le sens de sa politique. Étienne fut chargé d'en surveiller l'esprit. Il réussit sans doute au gré du maître, car celui-ci ne tarda pas à s'en souvenir dans une plus grave circonstance. L'esprit de la rédaction du *Journal des Débats* devenu *Journal de l'Empire* était une des sérieuses préoccupations du dominateur du continent. Vainement l'avait-il placé sous la surveillance immédiate d'un censeur et par un acte de sa volonté lui avait-il imposé un rédacteur en chef de sa main, Fiévée (voy. ce nom), son correspondant ou plutôt son journaliste intime ; il trouvait que l'incompressibilité de la pensée et les souplesses de la plume s'échappaient, malgré tout, à travers l'appareil de son omnipotence dont il les avait enveloppées. Résolu à remplacer Fiévée, il communiqua cette résolution à Maret, qui lui désigna trois candidats, parmi lesquels se trouvait son secrétaire Étienne. Peut-être l'empereur se rappela-t-il la réponse d'Ostende ; quoi qu'il en soit, il s'arrêta immédiatement à ce choix (août 1807). La mission du nouveau préposé du pouvoir n'était ni facile ni agréable. Il ne lui suffisait pas de satisfaire aux exigences de la politique ; il lui fallait aller saisir et deviner chaque jour, dans chaque article, sous

chaque phrase de ses incurables collaborateurs la pensée cachée, l'allusion déliée et même imprévue; il lui fallait même dérouter la complicité du public, se faisant un jeu malin de découvrir et d'appliquer des allégories ou des épigrammes où souvent l'écrivain lui-même ne les avait pas aperçues. C'était une lutte continue et contre l'esprit de quelques-uns et contre l'esprit de tout le monde. L'infortuné censeur y dut succomber et y succomba plus d'une fois. Ces échecs inévitables lui attiraient de terribles semonces, qu'il était forcé de s'infliger lui-même dans son propre journal. Une fois entre autres il laissa passer une nouvelle puisée dans les journaux allemands qui indiquait des dispositions et même des préparatifs hostiles envers l'Autriche. C'était vrai, mais c'était inopportun. En fait de nouvelles et de journaux, Napoléon avait pour principe « qu'une nouvelle défavorable au gouvernement ne doit point être publiée jusqu'à ce qu'on soit tellement sûr de la vérité qu'on ne doive plus la dire, parce qu'elle est connue de tout le monde (1). » La *Gazette de Bayreuth*, source de tout le scandale, fut suspendue, et ses échos reçurent du *Moniteur* ce rude avertissement : « Nous désirons que ce salutaire exemple puisse servir aux rédacteurs. Le commerçant, le citoyen, le spéculateur honnête ont le droit de demander justice contre ce concours d'intrigants qui voudraient obscurcir la vérité et semer partout l'alarme. » Le *Journal de l'Empire* dut reproduire, dans toute sa verdeur, l'admonestation officielle. Toutefois, le rédacteur en chef osa une fois faire acte de désobéissance, et sa hardiesse fut heureuse. Après son second mariage, l'empereur crut apercevoir une intrigue nouée par l'ambassadeur du cabinet de Vienne pour influencer et dominer l'esprit de Marie-Louise. Sa jalousie d'époux et de souverain s'en émut à la fois, et dans son premier emportement il dicta, avec ordre au *Journal de l'Empire* de l'insérer sur-le-champ, une note tellement irritée que le serviteur jusque-là docile resta épouvanté des conséquences qu'elle ne pouvait manquer de produire. Dans sa perplexité, il commença par gagner une nuit. Le lendemain, l'empereur s'étonna de l'inexécution de ses ordres et les réitéra. Également effrayé d'obéir et de désobéir, le pauvre Étienne, après avoir reçu les conseils de ses meilleurs amis, prit le parti du courage et de la véritable fidélité. Il ajourna encore. Maret fut mandé. Ému lui-même, il exposa les raisons de la résistance de son protégé. La réflexion était venue. « Comment ! il a osé... » dit d'une voix peu mécontente le formidable polémiste, et il n'en parla plus. La lutte intestine entre l'esprit officiel et l'esprit secret de la rédaction, entretenu, interprété par les oppositions latentes, se prolongea pendant quatre ans. C'était plus que n'en pouvait supporter le

lion impérial. Impatient de ces piqures, il brisa ces insaisissables aiguillons par un de ces coups de la force qui lui étaient familiers. En février 1811, un décret que nous avons cité ailleurs (voy. BERTIN) décida que la propriété des journaux n'était point une propriété privée, que par son principe elle était du domaine public; en conséquence, la propriété du *Journal de l'Empire* rentrait dans les mains du gouvernement. Les anciens propriétaires étaient exclus et exilés; la rédaction fut épurée; la direction se renforça de collaborateurs sûrs et dévoués; tout rentra dans la discipline, et le conquérant n'entendit plus se mêler au bruit de ses canons que la louange uniforme et l'enthousiasme sans sourdine. Un mois après le rédacteur en chef du *Journal de l'Empire* était nommé chef d'une des divisions de la police générale comprenant la surveillance de l'imprimerie et de la librairie, des théâtres et des journaux. Dans ces entrefaites, la fortune littéraire d'Étienne grandissait au niveau de sa fortune politique. Toutes les perspectives s'ouvraient à ses désirs. Bien avec le maître, investi de la confiance affectueuse d'un de ses principaux ministres, il ne négligeait pas les occasions de maintenir sa faveur. Il avait chanté les triomphes éclatants de 1806 et de 1807 dans une ode qui avait plu au victorieux et une pièce de circonstance, le *Nouveau réveil d'Épiménide*. En 1810 il saluait la conquête nuptiale d'une archiduchesse d'Autriche, par une pièce allégorique dont le titre suffit à révéler le lyrisme : le *Choix d'Alcide*, Paris, in-8°, et en 1811 il célébrait la naissance du roi de Rome par un opuscule dramatique, intitulé : *la Fête du village ou l'heureux militaire*, Paris, in-8°. En même temps, il portait dictatorialement le sceptre du journal le plus accrédité et le plus répandu de Paris, et Paris dictait la loi au monde. Toutes ces splendeurs allaient se couronner d'un des plus grands succès dramatiques de l'époque. Il s'était déjà essayé sur la scène du Théâtre-Français par une petite pièce en un acte et en vers, *Brueys et Palaprat*; l'œuvre avait vivement réussi et elle est restée au répertoire. En 1807, il rapportait de Varsovie une comédie en 5 actes et en vers, où il osait aborder pour la première fois les hautes difficultés du genre. Il y mit la dernière main à Paris. Les *Deux Gendres*, longtemps célèbres et applaudis, furent représentés pour la première fois le 11 août 1810. Ils obtinrent un succès éclatant, unanime. C'était le temps où une tragédie, une comédie nouvelles avaient le privilège d'agiter tout le monde intellectuel. On trouva dans la pièce d'Étienne des vers faciles, des traits spirituels, des caractères observés, une peinture heureuse des mœurs contemporaines. Elle fut sans contredit dans son genre l'œuvre la plus distinguée de la période impériale. Après vingt représentations successives, sa vogue fut arrêtée par une maladie du célèbre Fleury. Sa lecture confirma le succès de la scène. Elle eut en peu de mois deux éditions rapidement enlevées.

(1) Extrait d'une note de Napoléon adressée à Fiévée sur la rédaction du *Journal des Débats*.

Elle reçut les honneurs d'une représentation à St-Cloud; et le distributeur des couronnes de l'Europe sanctionna de son suffrage les applaudissements du parterre. Il n'en fallait pas tant pour appeler l'attention de l'Académie sur un poète influent, bien placé en cour et bien accueilli du public. Le 22 août il fut élu membre de la seconde classe de l'Institut. Pour être vrai, ajoutons qu'au titre solide qui détermina son élection, il en joignait d'autres plus légers, mais non sans mérite. Son ami Arnault, à l'instant son confrère, lui annonça sur-le-champ sa nomination par cette phrase tirée des Écritures : « *Et elegerunt Stephanum virum plenum spiritu.* » Il n'avait alors que 33 ans. Mais dans ces faveurs elles-mêmes, la fortune lui préparait un de ces revers de sa roue qui sont les jeux de son empire. Sa roche Tarpéienne l'attendait au pied de ce Capitole. Cette roche menaçante, c'était la fameuse affaire de *Conaxa*. A la première représentation des *Deux Gendres* déjà des rumeurs sourdes s'étaient infiltrées dans le foyer de la Comédie-Française. Quelques personnes racontaient tout bas que l'ouvrage n'était pas aussi original qu'on voulait bien le croire, que l'auteur avait puisé ses meilleurs vers et ses meilleures scènes dans des sources inconnues ou dans des collaborations qu'il se gardait bien de nommer. Ces bruits vagues firent rapidement leur chemin dans un certain milieu littéraire. Accueillis par la crédulité, ils étaient colportés avec complaisance par l'envie. Il est certain que la donnée première de la pièce n'avait rien de nouveau. Elle se trouvait dans les *Fils ingrats* de Piron, dans le *Roi Lear* de Shakspeare. Toutefois, qui pourrait faire à un écrivain un reproche raisonnable pour n'être pas absolument neuf dans le sujet qu'il traite? il faudrait alors supprimer ou flétrir la plupart de nos richesses dramatiques. C'était là une triste chicane qui ne pouvait tourner qu'à la confusion des détracteurs. Mais un rat de bibliothèque découvrit dans les poussières de la Bibliothèque impériale un vieux manuscrit qui allait occuper toutes les bouches de la Renommée. C'était une sorte de drame fait dans le 17^e siècle pour une solennité de collège, joué par les écoliers de Rennes, et dû à la plume d'un jésuite anonyme. Sa confrontation avec les *Deux Gendres* y fit découvrir dans une certaine mesure le même plan, quoique très-largement modifié, des ressemblances dans la coupe de quelques scènes sans grande valeur, et la reproduction plus ou moins textuelle d'une dizaine de vers médiocres, qui dès lors passèrent pour les meilleurs de la pièce coupable. La médisance aux aguets ne tarda pas à former de ce bagage un bon plagiat complet, avec toute espèce de scènes pillées, avec des tirades de plus de cent vers usurpées et volées. La grande nouvelle se répandit comme l'éclair; Étienne, étourdi de l'orage, protesta, et il disait vrai, qu'il n'avait jamais vu le manuscrit accusateur; mais il n'avoua pas qu'il en avait connu un autre : ce fut là son seul tort dans

cette ridicule querelle. Un de ses amis, Lebrun-Tossa, lui avait communiqué en effet un autre manuscrit qui ressemblait singulièrement à celui de *Conaxa*, mais qui portait un autre titre : *les Gendres ingrats*, et dans lequel Étienne avait évidemment puisé l'idée de sa comédie. Le bon ami publia charitablement ce fait dans un écrit intitulé : *Mes Révélations*, et qui ne brillait guère que par son mauvais goût, force injures et la bonne envie de faire croire au public que son auteur n'était point sans une part dans l'œuvre tant applaudie. On se ferait aujourd'hui difficilement une idée de la passion que cette question misérable excita dans la ville entière. Tout Paris se divisa en deux camps; dans l'un la qualité, dans l'autre la quantité; dans l'un Geoffroy, Arnault, Hoffmann, les frères Michaud, l'honnête et spirituel Andrieux, dans l'autre la foule prévenue et irritée. Les caricatures, les chansons, les pamphlets, les libelles s'abattirent sans relâche sur le malheureux triomphateur de la veille. L'attaque et la défense épuisèrent le vers et la prose. Les amis d'Étienne soupçonnèrent la police impériale d'avoir favorisé cette diversion et attisé ce feu pour distraire l'attention publique des préparatifs de la campagne de Russie. Il est peu probable que dans ces temps de discipline et de subordination rigide, Lebrun-Tossa, employé du gouvernement, se fût hasardé à poursuivre d'un acharnement si peu juste et si peu mesuré un homme aussi puissant qu'Étienne l'était alors, s'il ne se fût senti secrètement appuyé dans son courage subalterne. Quoi qu'il en soit, si le piège lui fut dressé, le public s'y laissa prendre. La mêlée devint générale. Étienne fit à ses frais imprimer *Conaxa*; c'était la meilleure réfutation qu'il pût infliger à ses ennemis. Évidemment, ces deux ouvrages procédaient d'esprits, de talents, d'observations, de combinaisons tout différents; il y avait entre eux toute la distance qui sépare un divertissement de collège d'un œuvre d'art et de goût digne de la scène française; Andrieux lui-même, venant au secours de son confrère, trouva que l'invention du sujet de *Conaxa*, objet de tant de controverses, n'appartenait ni au jésuite de Rennes, ni au gentilhomme de Bordeaux, auteur prétendu du manuscrit Lebrun-Tossa, ni à Piron lui-même; mais qu'il se trouvait sous le même nom, avec les mêmes circonstances, dans un recueil d'anecdotes par Guyot de Pitaval, ayant paru depuis plus de cent ans (1). Ce dernier lui-même avait emprunté le récit de cette aventure aux œuvres du fameux père Ga-

(1) Voici la lettre adressée à Étienne par Andrieux, le 5 décembre 1811, en lui annonçant sa trouvaille. Elle nous paraît d'un mot apprécier très-judicieusement la question : « Mon très-cher confrère, je viens de trouver sous ma main l'*Esprit des conversations agréables de Guyot de Pitaval, troisième volume.* Vous y trouverez page 284 l'histoire de Jean Conaxa, riche marchand d'Anvers, à ce qu'on dit. Cette histoire a vraisemblablement fourni la pièce du jésuite et celle de Piron. Le sujet est à tout le monde; mais, pourquoi depuis cent ans que ce conte est connu, personne avant vous n'en avait-il fait une bonne pièce? Je vous envoie le bouquin, que vous serez peut-être curieux de vérifier; je vous prie de me le rendre le plus tôt possible, car il n'est pas à moi. »

rasse. Tout cela ne put suffire; l'opinion ne s'apaisa point. On eût dit qu'elle avait contre ce flexible instrument des rancunes à satisfaire et une revanche à prendre. Une représentation de *Conaxa* fut organisée au Théâtre de l'Impératrice (l'Odéon); on s'y précipita. Toute la soirée ne fut qu'un éclat d'enthousiasme; tous les passages dans lesquels on pouvait découvrir quelque ressemblance avec le plagiaire étaient frénétiquement applaudis et bissés. Le rimeur de classe, mort et inconnu, était devenu un grand homme dramatique. Les choses allèrent si loin qu'un soir un groupe en ébullition salua Étienne de ses clameurs à la sortie du théâtre et l'en poursuivit longtemps dans la rue. On demanda même que, renouvelant l'exemple de Furetière, l'Académie annulât son élection et le chassât de son sein comme un opprobre des lettres. Toutefois, la vérité et le sang-froid gagnaient du terrain peu à peu. L'athlète du parti adverse, l'amphigourique Lebrun-Tossa n'était pas de force à se soutenir contre la bonne foi qui le condamnait et la plume d'Hoffmann. Il en fut fort maltraité et vite mis hors de combat. Enfin les préventions s'éclairèrent; la justice et le bon sens prévalurent, et au bout de quatorze mois de suspension, la comédie des *Deux Gendres* reçut sur la scène des braves du public la réparation qui lui était due. Nous avons dû nous arrêter quelques instants sur cet épisode, parce qu'il a joué un rôle considérable dans l'histoire littéraire et même un peu politique de l'ère impériale, et aussi parce qu'il peut indiquer le mouvement et la mesure de la société française dans cette période. Nous avons voulu nous éclairer nous-même, avant de nous prononcer, par la lecture de toutes les pièces de cette longue et généralement très-médiocre polémique. Elle remplit deux gros volumes; et nous sommes resté entièrement de l'avis d'Hoffmann, qui la caractérisait en ces termes : « Cette histoire « a deux parties distinctes : l'une est ridicule ; « l'autre est odieuse. » Étienne, il est vrai, sortit victorieux de cette dispute honteuse, mais elle lui laissa une blessure qui saigna longtemps dans sa vie. La chance d'ailleurs semblait avoir tourné contre lui. Pour achever de confondre la malveillance et la haine, il s'empessa de construire une nouvelle pièce en cinq actes et en vers dont le sujet était également pris dans les actualités et qu'il intitula : *l'Intrigante*. Cet ouvrage, moins mollement versifié, plus fortement noué que les *Deux Gendres*, fut accueilli cependant avec moins de chaleur. Il plut médiocrement dans les régions officielles. L'empereur, voulant le juger par lui-même, se le fit jouer à St-Cloud. Il y était fort question de la cour, des courtisans, des intrigues de cour, et l'héroïne de la pièce s'y mêlait d'arranger des mariages entre l'aristocratie de vieille souche et les grands de fraîche date. L'empereur y crut voir des allusions malsonnantes qui, très-probablement, étaient loin de l'intention toujours un peu naïve mais dévouée de

l'auteur. La représentation de *l'Intrigante* fut interdite par ordre et la pièce imprimée dut également disparaître de l'étalage des libraires. Étienne subit ce nouvel échec avec la docilité résignée qu'il avait apprise au *Journal de l'Empire*. Il se réfugia dès lors exclusivement dans ses doubles fonctions de journaliste et d'administrateur et dans la littérature de l'Opéra-Comique, occupant ses loisirs à écrire pour Nicolo le fameux opéra de *Joconde*, représenté pour la première fois au commencement de 1814. En même temps et toujours dévoué, il écrivait avec Jouy, pour l'Académie impériale de musique, un opéra de circonstance, *l'Oriflamme*, destiné à allumer l'enthousiasme guerrier contre l'invasion des armées étrangères. Mais les jours de l'Empire étaient comptés; Napoléon partit pour l'île d'Elbe, et au triomphe de la Restauration l'ancienne propriété du *Journal des Débats* vint naturellement se réintégrer elle-même dans ses droits avec aussi peu de façons qu'elle en avait été évincée. Étienne, attaché à l'Empire par tant de liens, resta fidèle à la reconnaissance. Un peu de liberté était rendue aux idées, il se mit dans l'opposition. Le nouveau gouvernement lui fit quelques avances, il les déclina. Le directeur général de la police lui donna avis que le veto qui pesait sur sa comédie *l'Intrigante* était levé et qu'il pouvait reprendre les représentations de cette pièce. Il s'y refusa; c'était dans sa situation; il ne faut lui en faire ni un grief, ni un titre de grande gloire. Au retour de l'île d'Elbe, il alla comme directeur porter à Napoléon les félicitations de l'Académie. Les esprits et les circonstances avaient bien changé, et le héros d'Austerlitz en devait trouver la preuve dans ces paroles de son ancien censeur : « Vous allez nous « assurer, sire, l'égalité des droits des citoyens, « l'honneur des braves, la sûreté de toutes les « propriétés, la liberté de penser et d'écrire. » Étienne sans doute en ce moment même oubliait qu'il venait de rentrer dans ses fonctions de directeur du *Journal de l'Empire*, dont les propriétaires s'étaient réfugiés à Gand. Son second gouvernement, du reste, fut court comme les cent-jours, et Waterloo ramena pour jamais la propriété légitime du journal dans ces bureaux si disputés et témoins de tant de révolutions internes. Ajoutons cependant que tout se passa de part et d'autre avec courtoisie et bienveillance. Étienne resta dans la rédaction du journal et reçut même une part viagère de la propriété équivalente à un neuvième des bénéfices. Son biographe, M. Léon Thiessé, rappelle de plus qu'il continua d'écrire dans la feuille qu'il avait dirigée quatre-vingt-dix-sept feuilletons, soit littéraires, soit philosophiques. Ces circonstances prouvent du moins que les propriétaires n'eurent à se plaindre ni de sa gestion ni de ses rapports avec eux dans sa dictature impériale, et il resta leur collaborateur jusqu'au jour où, voulant adopter lui-même un autre organe de publicité, il dut, pour se dégager des conditions réciproques, renoncer aux avantages qui lui

avaient été faits au *Journal des Débats*. Étienne, nous l'avons dit, s'était mis dès 1814 dans l'opposition contre le gouvernement des Bourbons. Il écrivit dans le *Nain Jaune*, dont la vogue et la réputation de hardiesse nous étonneraient fort aujourd'hui. En 1815, le parti royaliste triomphant ne lui pardonna point son adhésion éclatante au retour de l'empereur. On l'accusa même d'être l'un des agents de la conspiration qui l'avait ramené, et il fut sur le point d'être inscrit sur la liste des exilés. Il fut quitte, toutefois, pour se voir compris dans l'épuration de l'Académie française, qui exclut en même temps Garat, Cambacérès, Sieyès, Rœderer, le cardinal Maury, Lucien Bonaparte, Regnaud de St-Jean d'Angely, etc. Cette exclusion dura treize ans et il ne rentra dans l'illustre corporation qu'en 1829, par une seconde élection. Dès 1816, une nouvelle carrière s'ouvrit devant son esprit souple et actif. Il fut, avec Benjamin Constant, Jouy, Jay, Tissot, Aignan, Lacretelle aîné, l'un des fondateurs de *la Minerve*. Ses *Lettres sur Paris* eurent dans ce recueil un succès dont se souviennent les annales de la presse, et elles contribuèrent pour une forte part à la fortune du recueil lui-même. En 1819 la loi organique de 1818 sur la presse permit au *Constitutionnel* de se réorganiser. Étienne en devint à la fois actionnaire et rédacteur en chef, et tout le monde connaît la prospérité et l'importance que ce journal acquit sous sa direction. Étienne dès ce moment ne cessa pas jusqu'à la fin de ses jours de rester attaché aux doctrines du libéralisme enseigné par le *Constitutionnel* de 1820. Sa position lui donna une grande influence dans la politique et dans le pays. C'est sous la direction d'Étienne que la rédaction du journal s'enrichit de la collaboration de MM. Thiers et Mignet. En 1820, le département de la Meuse l'appela à la chambre des députés; il alla s'asseoir à la gauche de l'assemblée, prononça à la tribune plusieurs discours qui furent remarqués, et, journaliste et orateur à la fois, ne cessa de combattre jusqu'en 1830 le régime de la Restauration. Il se défendait toutefois d'avoir accepté un rôle dans ce qu'on appela la comédie des quinze ans, et protesta toujours, même après la chute de la branche aînée, de la sincérité de son opposition constitutionnelle. Après 1830 il se rallia au gouvernement du roi Louis-Philippe, soutint le ministère de Casimir Perrier, et en 1834 n'appuya qu'avec beaucoup plus de tiédeur le cabinet dont MM. Thiers et Guizot étaient les chefs. Étienne alors était un des hommes influents de la chambre élective, le rédacteur habituel des projets d'adresse, et dans celle de 1834, il glissa et fit passer un blâme déguisé contre le cabinet. Les journaux commentèrent et élargirent le dissentiment. Les ministres eurent recours à l'interprétation de l'assemblée, et le rapporteur subit une sorte de désaveu. En même temps le *Constitutionnel* perdait et dans sa popularité et dans sa publicité; Étienne lui-même était attaqué par les

caricatures et les épigrammes des petits journaux comme la personnification de cette feuille autrefois si redoutable. D'un autre côté, la marche du gouvernement ne répondait pas à ses espérances. Il s'enferma dans le silence et l'abstention et ne reprit la parole qu'en 1838, pour exhaler sa tristesse en présence des électeurs de Commercy qui venaient de renouveler son mandat. Dans cet intervalle il n'avait guère rompu le silence qu'une fois pour se prononcer contre les fameuses lois de septembre. Réélu pour la huitième fois en 1839, il fut nommé vice-président de la chambre des députés le 18 avril et promu le 7 novembre suivant à la dignité de pair de France. En 1844 il fut l'organe de l'Académie à l'inauguration du monument élevé à Molière, dans la rue de Richelieu, par une souscription nationale. Il aimait encore à écrire dans le *Constitutionnel* et paraissait dans de rares occasions à la tribune de la chambre des pairs. Cette année 1844 devait porter le dernier coup à ses affections et à ses habitudes politiques. Il vit la ruine du *Constitutionnel*, qui se vendit sous ses yeux, pour une somme de 452 mille francs, après avoir valu plusieurs millions, et dont la propriété passa entre les mains de M. Véron. Sa santé, déjà délabrée par l'âge, soutint mal ces secousses. Il reçut une nouvelle et douloureuse atteinte de la perte de sa femme, qui depuis cinquante ans avait été la compagne inséparable de sa vie, et dès lors il ne fit que languir. Ses facultés intellectuelles s'affaiblirent, et chargé, en 1845, de répondre à l'Académie au discours de réception de M. Merimee, il eut peine à achever sa tâche. Il mourut peu de temps après, le 13 mars 1845, à l'âge de 68 ans, entouré des marques d'intérêt du roi, de la famille royale et de la foule d'amis distingués qu'il possédait à Paris. M. Villemain, au nom de l'Académie, rendit à sa tombe les derniers hommages, et M. Viennet prononça aussi un discours. Étienne a laissé un fils qui hérita de la confiance paternelle auprès des électeurs de la Meuse et le représenta jusqu'en 1848. Il est aujourd'hui conseiller maître à la cour des comptes. — Il nous est difficile et il serait peut-être oiseux de donner la liste complète de toutes les œuvres d'Étienne. Nous l'avons dit, il s'est exercé dans presque tous les genres : vaudevilles, opéras comiques, opéras, comédies, histoire des théâtres, vies d'hommes ou d'acteurs célèbres, discours académiques, discours de tribune, articles de journaux et de polémique. Dans cette longue nomenclature de travaux, essayons seulement de rappeler les plus saillants ou ceux qui ont laissé une trace. — PIÈCES DE THÉÂTRE : 1^o les *Deux Mères*, comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois au théâtre Louvois, le 14 avril 1802, imprimée la même année, Paris, in-8^o; 2^o le *Pacha de Suresnes*, comédie en un acte et en prose, même théâtre, le 31 mai 1802, imprimée la même année, Paris, in-8^o, reprise en 1822 et en 1831, au Gymnase dramatique, sous le titre : *le dey d'Alger ou la Visite au pensionnat*; 3^o la *Petite*

Ecole des pères, comédie en un acte et en prose, même théâtre, le 29 décembre 1802, imprimée en 1803, Paris, in-8°. Ces trois pièces en collaboration avec Nanteuil; 4° *les Maris en bonne fortune*, comédie en trois actes et en prose, même théâtre, le 30 mars 1802, imprimée en 1803, Paris, in-8°; 5° *une Heure de mariage*, comédie en un acte, mêlée de chants, musique de Dalayrac, théâtre de l'Opéra-Comique, 1804, imprimée la même année, Paris, in-8°; autre édition, Paris, 1837, in-8°; 6° *la jeune Femme colère*, comédie en un acte et en prose, théâtre Louvois, le 20 octobre 1804, imprimée en 1804, 1828, 1834 et 1835, Paris, in-8°; on en a fait un opéra comique, musique de Boyeldieu; 7° *Isabelle de Portugal ou l'héritage*, comédie historique en un acte et en prose, représentée le 27 novembre 1804, pour l'inauguration du Théâtre de l'Impératrice, imprimée la même année, Paris, in-8°, en collaboration avec Nanteuil; 8° *Gulistan ou le Hulla de Samarcande*, opéra comique en trois actes, musique de Dalayrac, théâtre de l'Opéra-Comique, le 30 septembre 1803, imprimé en 1803, et 1817, Paris, in-8°. La première idée du sujet de *Gulistan* appartenait à M. Lachabeaussière, mais l'œuvre même, les détails, les vers mis en musique, à l'exception de trois couplets sont d'Étienne; 9° *le Nouveau réveil d'Epiménide*, comédie épisodique en un acte et en prose, représentée le 5 février 1806, imprimée la même année, Paris, in-8°, en collaboration avec Nanteuil; 10° *le Carnaval de Beaugency*, comédie en un acte et en prose, représentée le 2 février 1807, imprimée la même année, Paris, in-8°, en collaboration avec Nanteuil; 11° *Brueys et Palaprat*, comédie en un acte et en vers, Théâtre-Français, le 20 novembre 1807, imprimée en 1807, 1824, 1834 et 1843, Paris, in-8°; 12° *Un Jour à Paris ou la Leçon singulière*, opéra comique en trois actes et en prose, musique de Nicolo, théâtre de la rue Feydeau, 24 mai 1808, imprimé la même année, Paris, in-8°; 13° *Cendrillon*, opéra féerie en trois actes et en prose, musique de Nicolo, théâtre de l'Opéra-Comique, 22 février 1810, réimprimé plusieurs fois dans la même année 1810, Paris, in-8°; 14° *les Deux Gendres*, comédie en cinq actes et en vers, Théâtre-Français, le 11 août 1810. Nous avons parlé plus haut de la polémique littéraire qui s'est élevée au sujet des *Deux Gendres*, cette polémique forme 2 volumes in-8° qui parurent de 1810 à 1812 sous le titre de : *Procès d'Étienne. Les Deux Gendres* ont été réimprimés un grand nombre de fois, la première édition est de 1810, Paris, in-8°; 15° *l'Intrigante ou l'Ecole de famille*, comédie en cinq actes et en vers, Théâtre-Français, le 6 mars 1813, réimprimée la même année, Paris, in-8°; 16° *Joconde ou les Coureurs d'aventures*, opéra en trois actes, musique de Nicolo, théâtre Feydeau, mars 1814, imprimé la même année, Paris, in-8°. Diverses autres éditions, même lieu, même format. L'opéra de *Joconde* a été repris plusieurs fois au théâtre; 17° *Jeannot et Colin*, opéra comique

en trois actes, musique de Nicolo, théâtre de la rue Feydeau, 17 octobre 1814, imprimé la même année, Paris, in-8°; 18° *Racine et Cavoye*, comédie en trois actes et en vers, Théâtre-Français, 26 avril 1815, imprimée la même année, Paris, in-8°; 19° *les Deux Maris*, opéra comique en un acte, théâtre Feydeau, 17 mars 1816, imprimé la même année, Paris, in-8°; 20° *le Rossignol*, opéra en un acte et en vers, musique de Lebrun, Académie royale de musique, 23 avril 1816, imprimé la même année, Paris, in-8°; 21° *Une pour l'Autre*, opéra comique en trois actes, musique de Nicolo, représenté sans succès le 11 mai 1816, imprimé la même année, Paris, in-8°; 22° *Zéloïde ou les Fleurs enchantées*, opéra en deux actes, musique de Lebrun, Académie royale de musique, 19 janvier 1818, imprimé la même année, Paris, in-8°; 23° *les Plaideurs sans procès*, comédie en trois actes et en vers, Théâtre-Français, 29 octobre 1821, imprimée la même année, Paris, in-8°, et réimprimée plusieurs fois; 24° *Aladdin ou la Lampe merveilleuse*, opéra féerie en cinq actes et en vers, musique de Nicolo et Benincori, Académie royale de musique, 6 février 1822, imprimé la même année, Paris, in-8°, et plusieurs fois réimprimé. — Parmi ses œuvres diverses et ses opuscules politiques, nous citerons : 1° *Histoire du Théâtre-Français, depuis le commencement de la révolution jusqu'à la réunion générale* en collaboration avec Martainville; Paris, an 10 (1802), 4 vol. in-12; 2° *la Vie de Malesherbes*, Paris, 1 vol. in-8°, due à la même collaboration, parut sous l'anonyme; 3° *la Vie de François-René Molé, comédien français*, Paris, 1803, in-8°, publiée aussi sous l'anonyme, est d'Étienne et de Nanteuil. Etienne refondit ce travail pour une notice placée en tête des Mémoires de Molé, Paris, 1825; 4° *Réponse à l'écrit du ministère sur la question du renouvellement intégral de la chambre des députés*, Paris, 1825, in-8° de vingt-quatre pages; 5° *Lettres sur Paris, ou correspondance pour servir à l'histoire de l'établissement du gouvernement représentatif en France*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°. C'est la réimpression des lettres de la Minerve. On a encore d'Étienne plusieurs discours académiques et diverses opinions prononcées à la tribune sur des questions politiques. On lui doit également : diverses notices sur *le Tartufe* de Molière, imprimées en tête de l'édition de cette pièce, publiée chez Panckoucke en 1824, et réimprimées en 1828 en tête d'une édition des *Oeuvres* de Molière; sur *le général Foy*, en tête des discours de cet orateur, 1826; sur madame de Tencin, en tête d'une nouvelle édition des œuvres de mesdames de La Fayette et de Tencin, 1826. Étienne a enrichi de remarques historiques, scientifiques et littéraires, les œuvres complètes de Voltaire, publiées chez Delangle (75 vol.). Les *Oeuvres* d'Étienne ont été réunies et publiées après sa mort, avec des notices et éclaircissements, en 4 vol. in-8°, Paris, 1846. En 1853, M. Léon Thiessé a donné un *Essai biographique et littéraire* sur Étienne, Paris, in-8°. C. L. S.

ÉTIGNY (ANTOINE MÉGRET D'), né à Paris en 1720, fils d'un receveur général des finances, qui avait amassé une grande fortune, reçut une brillante éducation, fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes par dispense d'âge, et enfin, en 1751, intendant d'Auch et de Pau, où l'avait précédé son frère aîné. C'était l'intendance la plus considérable du royaume et l'une des plus difficiles à remplir, attendu qu'elle était dans le ressort de trois parlements, qu'elle renfermait quatre pays d'états, des pays abonnés et six élections, dont une seule (celle des Landes) aurait pu suffire par son étendue à former une intendance. Tout y était à créer ou à réorganiser. Il n'y avait que deux grandes routes ouvertes, celle de Toulouse à Auch, Tarbes et Pau, et celle de Bordeaux à Bayonne et Pau; mais aucune n'était terminée, et il n'existait point de communication intérieure. Le premier soin d'Étigny fut de perfectionner les anciennes routes, ainsi que d'en faire ouvrir de nouvelles, et le succès couronna son opération. Il sentait que, les productions de cette fertile contrée n'ayant point de débouchés, le commerce y était à peu près nul. Pour en donner une idée, on se borne à dire que lors de la nomination de M. d'Étigny à cette intendance le commerce s'y faisait encore par échange; que la barrique de vin, contenant trois cents pintes au moins, se vendait six livres, et que le sac de blé, pesant deux cents livres, se vendait trois livres; mais que, les communications étant ouvertes, ces denrées de première nécessité acquirent une telle progression, que la même barrique de vin se vendait, en 1791 et 1792, trente-six livres, et le même sac de grain quinze à dix-huit livres. Ce ne fut pas sans peine que d'Étigny parvint à la confection de ces utiles et superbes routes. Pénétré comme il l'était de l'injustice de la corvée, il tâchait d'en adoucir le poids, en faisant obtenir aux communautés qui avaient mis le plus de zèle à ces travaux des remises sur leurs impositions. Non content encore de leur procurer ces secours de la part du gouvernement, il répandait de l'argent parmi les ouvriers les plus actifs et les plus pauvres, et c'est en persévérant dans ce principe qu'il y employa la presque totalité d'une fortune qui s'élevait à plus de deux millions. Il fit construire à Auch les bâtiments de l'intendance, l'hôtel de ville, des casernes, une place, des ponts, une salle de spectacle, des halles, des marchés et autres établissements industriels; il y fonda aussi une société d'agriculture. Tous ces travaux, tous ces embellissements contribuèrent beaucoup à accroître la population de la ville, où il savait d'ailleurs attirer par des fêtes continuelles une foule de riches propriétaires. C'est à ses soins que ses administrés durent la culture des mûriers blancs et des vers à soie, qui est devenue pour le pays une source de richesses. On lui est également redevable d'un établissement pour les farines de minot; c'est aussi d'après ses vues et ses encouragements que la maison Duclos,

de Toulouse, établit à Lectoure une des plus belles tanneries de France. L'État enfin lui doit d'avoir porté ses regards sur une nouvelle branche d'industrie qui, si elle eût continué d'être administrée d'après les plans qu'il avait proposés, serait d'un avantage inappréciable pour la marine; nous voulons parler de la *mûture* (1), près d'Atas, dans les Pyrénées, où les chemins qu'il a fait construire sont fort au-dessus de tout ce que les Romains ont jamais entrepris dans ce genre, et firent l'admiration de l'empereur Joseph II, lors de son voyage en France, en 1781. Par ces moyens, l'accès des eaux thermales et minérales que les Pyrénées renferment a été rendu facile, et l'affluence des étrangers a procuré aux pauvres habitants des montagnes une aisance qu'ils ne connaissaient point. Le commerce des laines fixa particulièrement l'attention d'Étigny; il fit venir d'Espagne, à grands frais, un troupeau de mérinos dont la race s'est propagée en France avec tant de succès. En 1765, le parlement de Pau ayant opposé une très-forte résistance aux volontés de la cour, on fit choix de d'Étigny pour tâcher de le ramener à l'obéissance. Il eut à cette occasion une audience particulière de Louis XV, qui, en lui parlant avec bonté, lui dit « que si la persuasion et la confiance se trouvaient insuffisantes pour ramener ce parlement à ses devoirs, il fallait employer les voies de la rigueur. » Sur quoi le monarque voulut lui remettre des lettres de cachet en blanc, pour, au besoin, en faire usage contre les opposants. « Sire, » lui répondit d'Étigny, si par la douceur et de justes représentations je ne puis parvenir à vaincre leur résistance, j'ose assurer Votre Majesté que la force n'y pourra rien. Je crois les contraindre, sire; ils périront plutôt que de céder.... » Je vais tâcher d'employer de mon mieux le premier moyen; quant au second, je me croirais indigne du jour si je tentais seulement d'en faire usage. » Cette réponse à un monarque peu accoutumé à un pareil langage l'étonna cependant plus qu'elle ne le fâcha. D'Étigny partit, et ne réussit point. Il en instruisit le gouvernement, et après avoir envoyé courriers sur courriers, qui restèrent sans réponse, il vint la chercher lui-même, mais n'en reçut d'autre qu'une lettre de cachet qui l'exilait dans ses terres, où il resta quinze mois. Enfin la cour le rendit aux vœux de ses amis et de son intendance, où il arriva au mois de novembre 1766. Il y trouva les chemins bordés de gens de tout état, de tout sexe et de tout âge, qui croyaient revoir en lui leur père et leur ami. Mais d'Étigny, quoique doué d'une âme forte, n'était pas moins accessible au profond cha-

(1) On lit dans la *Vie privée de Louis XV* que d'Étigny fit transporter un mât de la plus grande dimension au port de Peyrehourade sur l'Adour, et qu'arrivé à Bayonne, il y entra lui-même monté sur un mât. Les acclamations du peuple se joignirent au bruit du canon; et, à la suite de cette espèce d'ovation, le corps municipal de Bayonne lui décerna le titre de citoyen par un diplôme que sa famille conserve. Il reçut aussi celui de citoyen de Bordeaux, quoique cette ville ne fût pas sous sa juridiction.

grin que lui avait causé un tel traitement : une inflammation au foie, suivie d'un dépôt qui se manifesta au mois de juin 1767, termina sa carrière au mois d'août suivant. Pendant le cours de cette cruelle maladie, il ne cessa pas de s'occuper du bien des provinces confiées à ses soins, et rédigea un très-long mémoire d'après lequel cette intendance a été divisée en trois parties. Ayant, pour ainsi dire, créé l'administration de son gouvernement, il y était on ne peut plus attaché. Aussi refusa-t-il toutes les autres intendances qui lui furent offertes, ainsi que la place de lieutenant de police de Paris, dont les fonctions n'étaient nullement compatibles avec ses principes ni avec son caractère. Sa mémoire est restée en vénération dans ces contrées, qu'il administrait comme un père ; et lorsqu'en 1812 M. d'Étigny, son petit-fils, fut nommé sous-préfet à Auch, il reçut de toute la population l'accueil le plus flatteur. En 1801, les restes du vertueux intendant furent déposés solennellement dans la cathédrale d'Auch, par les soins de M. Balguerie, alors préfet du Gers. Son portrait fut placé à l'hôtel de ville ainsi que dans les chefs-lieux d'arrondissement, et le conseil général du département lui vota une statue, qui fut érigée, en 1818, sur un cours auquel on a donné son nom. Les Mémoires de la Société d'agriculture de Paris, année 1818, contiennent une notice sur d'Étigny, par M. Ladoucette. J—B.

ÉTOILE (PIERRE TAISAN DE L') naquit à Orléans vers l'an 1480, d'un père qui, premier magistrat de la ville, désirait que son fils parcourût la même carrière que lui (1). Ce dernier se livra donc tellement à l'étude approfondie de la jurisprudence, qu'en 1512 il obtint une place de docteur régent en l'université d'Orléans. Sa manière d'enseigner multiplia singulièrement le nombre de ses écoliers, parmi lesquels nous distinguerons le célèbre Jean Chauvin, plus connu sous le nom de Calvin, dont l'entrée à l'université d'Orléans date de 1527. Pierre de l'Étoile fut beaucoup plus son ami que son partisan. Marie de l'Étoile, connue par ses liaisons avec Théodore de Bèze, qui, dans ses *Juvenilia*, l'a célébrée sous le nom de Candide, était nièce du savant professeur : elle mourut jeune. Les amateurs se rappellent encore avoir distingué l'épithaphe latine et française que Théodore de Bèze avait fait graver sur sa tombe. Son attachement à la nièce s'étendit jusqu'à l'oncle, qu'il cite comme le plus subtil (*acutissimus*) jurisconsulte des docteurs de France. Pierre de l'Étoile, après avoir perdu sa femme, devint chanoine d'Orléans et archidiacre de Sully. Sous ces deux titres il parut, en 1528, au concile provincial de Paris, où il s'éleva contre les nouvelles opinions avec tant d'énergie que François I^{er} crut devoir se l'attacher, en le revêtant d'un office de conseiller

au parlement et de président aux enquêtes. Il en remplissait les devoirs quand il mourut, le 21 octobre 1537, avec la réputation d'un des plus habiles magistrats de son siècle. Gentien Hervet et Vulteius se joignirent à Théodore de Bèze pour jeter des fleurs sur sa tombe. Baillet met son fils unique au rang des enfants célèbres, sous le nom de *Stella*. C'est de lui que descend l'auteur si connu du Journal d'Henri III et d'Henri IV. Pierre de l'Étoile, son aïeul, nous a laissé les ouvrages suivants : 1^o *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4^o. Dumoulin désigne ce livre sous le nom de *Doctæ repetitio*. 2^o *Petri Stellæ Aurelii repetitiones*, Paris, 1528 ; Orléans, 1531 ; explication donnée à différentes lois romaines sur lesquelles les jurisconsultes n'étaient pas d'accord. L'ouvrage sur la rhétorique, dont parle le journaliste d'Henri III, est de Louis de l'Étoile. P—D.

ÉTOILE (PIERRE DE L'), grand audancier de la chancellerie, naquit à Paris vers 1540. Son père et son aïeul avaient rempli des charges honorables au parlement, et il était parent ou allié des familles les plus distinguées dans la robe. Il se démit de sa charge en 1607, circonstance qui semble prouver qu'à cette époque il était déjà avancé en âge. Il mourut dans les premiers jours d'octobre 1611, et fut inhumé à l'église St-André des Arcs, sa paroisse. L'Étoile tenait depuis 1574 un journal de tout ce qui se passait à Paris ; sa situation le mettait à même d'apprendre bien des particularités toujours ignorées du public, et qui servent cependant à expliquer les causes d'un grand nombre d'événements. Il recueillait aussi les bruits populaires qui lui paraissaient mériter quelque confiance ; mais comme ces bruits se contredisent souvent, et que ce qui était vérité la veille devient problématique le lendemain, il n'affirme point ce qu'il croit douteux, ou se rétracte avec la plus grande facilité. On lui a reproché d'avoir mêlé, dans ce journal, à des récits importants, des détails de famille et des articles insignifiants. On devrait y voir, au contraire, la preuve qu'il ne songeait pas à rendre jamais public ce journal ; et ce serait une raison de plus de l'estimer, pour ceux qui savent qu'un auteur de profession, quel que soit son amour pour la vérité, la trahit toujours par les ménagements qu'il est obligé de garder pour les personnes sous les yeux de qui son ouvrage doit passer. On ne craint donc pas d'assurer que le journal de l'Étoile est un des livres les plus précieux qu'on puisse lire sur l'histoire des règnes dont il a traité. L'Étoile était un bon citoyen, très-attaché au parlement, zélé pour la cause du roi et le bonheur de la France, par conséquent ennemi de la ligue, des Guise et de leurs adhérents. Cette remarque suffit pour faire connaître les articles de son journal dans lesquels on peut trouver quelques traces de partialité. Le manuscrit original des journaux de l'Étoile, formant 5 volumes in-fol., avait été légué par Poussemotte de l'Étoile, son petit-

(1) Les éditeurs de Moréri, et Baillet lui-même, ne donnent sur ce savant professeur en droit que des articles imparfaits. Nous tirons l'extrait suivant de manuscrits du temps, dont quelques-uns même passent pour lui avoir appartenu.

filis, à l'abbaye de St-Acheul d'Amiens; mais on ignore ce qu'il est devenu dans ces derniers temps. C'est de ce manuscrit qu'ont été extraits les deux ouvrages suivants : 1^o le *Journal de Henri III*. Ce journal commence au 30 mai 1574, et finit au 30 août 1589. L'avocat général Servin en fit paraître la première édition, Paris, 1621, et c'est par cette raison que quelques personnes l'en ont regardé comme le véritable auteur; on le réimprima la même année in-4^o et in-8^o, et il reparut ensuite dans le *Recueil de pièces servant à l'histoire de Henri III*, Cologne, 1662, 1666, 1695, 1699, in-12. Toutes ces éditions, faites sur des copies inexactes, présentent des lacunes plus ou moins considérables. L'édition de Cologne, 1720, 2 vol. in-8^o, publiée par le Duchat, avec quelques additions et des notes, est un peu meilleure que les précédentes; mais la plus estimée est celle qu'a donnée Lenglet-Dufresnoy, la Haye (Paris), 1744, 5 vol. in-8^o (1). Outre les additions faites dans le texte, d'après le manuscrit original dont il avait eu communication, l'éditeur a placé en tête de l'ouvrage des notes de le Duchat, et au bas des pages celles de Godefroy et les siennes particulières. Il a, en outre, réimprimé à la suite des pièces très-curieuses, et la plupart devenues très-rares; entre autres, la *Tragédie de Gaspard de Coligny*, par Chantelouve; le *Discours merveilleux de la vie de Catherine de Médicis*, par Henri Estienne; la *Véritable Fatalité de St-Cloud* (voy. GUYARD); la *Guisiade*, de P. Mathieu; la *Description de l'île des Hermaphrodites* et la *Confession de Sancy* (voy. AUBIGNÉ); 2^o *Journal du règne de Henri IV*. Jean Godefroy fit imprimer pour la première fois ce journal à la suite de celui de Henri III, sous ce titre: *Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis 1515 à 1611*, Cologne (Bruxelles), 1719, 2 vol. in-8^o. Les articles qui concernent les années de 1515 à 1574 sont en petit nombre, et paraissent avoir été extraits de quelques manuscrits du temps; dans la copie de celui de l'Etoile, dont s'est servi Godefroy, il existait une lacune du 15 mars 1594 au 4 juillet 1604: cette lacune a été remplie d'après un manuscrit de la bibliothèque du président Bouhier, dans l'édition du *Journal de Henri IV*, publiée par l'abbé d'Olivet (Paris), 1752, 2 vol. in-8^o. Une lacune plus considérable (du 2 août 1589 au 1^{er} avril 1594, et de 1598 à 1602, n'a été remplie que dans le *Supplément au Journal du règne de Henri IV* (Paris), 1756, 2 vol. in-8^o, qui font suite à l'édition de 1752. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de la Haye, 1741, 4 vol. in-8^o, avec des remarques du chevalier C. B. A., initiales sous lesquelles on a cru reconnaître le P. Bouges, religieux augustin, mais qui cachent plus probablement l'infatigable abbé Lenglet-Dufresnoy. L'éditeur a inséré dans le 4^e volume, comme preuves justificatives, des pièces curieuses; entre autres, la *Rencontre de d'Espérnon et de Ravaillac*

(1) En 1826, M. de Monmerqué a donné une nouvelle édition du *Journal de Henri III* avec des notes, Paris, 5 vol. in-8^o. Z.

aux enfers; la *Chemise sanglante de Henri le Grand*; les *Factums* du capitaine Lagarde et de mademoiselle de Comans, etc. Cette édition se joint à celle du *Journal de Henri III* du même format. Les curieux recherchent encore l'édition de ces deux ouvrages publiée par Jean Godefroy, et qu'on a indiquée ci-dessus, à raison des différences qui se trouvent dans le texte.

W—s.

ETOILE (CLAUDE DE L'), sieur du Saussay, fils du précédent, l'un des premiers membres de l'Académie française, naquit à Paris, vers 1597. La fortune qu'il avait eue en héritage de son père lui permit de se livrer uniquement à son penchant pour la littérature; mais la faiblesse de sa santé et le goût très-vif qu'il avait pour les plaisirs l'empêchèrent de faire de grands progrès, et de se hasarder à entreprendre quelque ouvrage de longue haleine. L'Etoile passait pour un esprit fin et délicat, bon juge des productions littéraires; aussi l'Académie le chargea-t-elle de donner ses observations sur la versification du *Cid*. Il avait lu dans une des premières séances de cette compagnie un discours *De l'excellence de la poésie, et de la rareté des poètes parfaits*, où, dit Péllisson, il déclame fort agréablement contre la servitude de la rime, et se venge de tout le mal qu'elle lui avait fait souffrir. Le cardinal de Richelieu aimait l'Etoile, et l'avait mis au nombre des cinq auteurs qui travaillaient pour son théâtre; mais on ne voit pas qu'il ait tiré aucun avantage réel de cette protection. Un mariage d'inclination acheva de déranger ses affaires, qu'il avait toujours trop négligées; il fut contraint de se retirer avec sa famille dans un petit domaine qui lui restait, et où il mourut en 1651 ou 1652. Péllisson dit que l'Etoile travaillait excessivement ses ouvrages, et qu'il les lisait à sa servante (on a dit la même chose de Malherbe et de Molière), croyant que les vers n'avaient pas leur entière perfection, s'ils n'étaient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossières. On a de lui : 1^o des poésies diverses, imprimées dans les recueils du temps; 2^o la *Belle Esclave*, tragi-comédie, Paris, 1643, in-4^o; 3^o l'*Intrigue des Filous*, comédie, Paris, 1648, in-4^o; 1650, in-12. Il a laissé imparfaite une autre comédie intitulée *le Secrétaire de St-Innocent*. — ETOILE (Pierre Poussemothe de l') fils du précédent, chanoine régulier, abbé de St-Acheul d'Amiens, mort en 1718, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Lettre à un Curieux, sur d'anciens monuments découverts en 1697, sous le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame dite de St-Acheul, qui était autrefois l'église cathédrale d'Amiens*, 1697, in-4^o; 2^o *L'ombre de M. Thiers, en réponse à la dissertation de M. Lestorq, avec une critique de la vie de St-Salve, évêque d'Amiens*, Liège, 1712, in-8^o; 3^o *Remarques critiques sur la justification de la translation de St-Firmin*, 1714, in-12, contre Lestorq; 4^o *Histoire de l'abbaye de St-Acheul*, in-4^o, manuscrit; 5^o *Oraison funèbre de Susanne des Friches de Braneurs, abbesse de Notre-*

Dame du Paraclet, à Amiens, 1681, in-4°; 6° *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, Amiens, 1684, in-4°; 7° *Les Curiosités de l'Aquitaine et du Languedoc*, manuscrit. W—s.

ETRUSCILLE était femme de l'empereur Trajan-Dèce. On chercherait en vain dans les historiens anciens quelques traits de la vie de cette princesse; son nom y est même entièrement inconnu, et sans les médailles et une inscription publiées par Muratori, on ne saurait point qu'elle fut épouse de Trajan et mère des césars Herennius et Hostilien. Pendant le règne assez court de l'empereur Dèce, on frappa en l'honneur d'Étruscille un assez grand nombre de médailles tant grecques que romaines, qui nous font connaître les différents noms qu'elle portait (*Herennia*, *Etruscilla*, *Cupressenia*). Beauvais, qui ne connaissait probablement pas l'inscription de Muratori, a mal à propos expliqué les lettres KOYII, qui se trouvent en abrégé, comme prénoms, sur les médailles grecques d'Étruscille par *Cupiennia*, au lieu de *Cupressenia*. Haym et Pellerin en citent deux autres qui lui donnent celui d'*Annia*. Ses médailles en or sont très-rares, et les grecques sont moins communes que les romaines. T—n.

ETTERLIN (PETERMANN) fut capitaine des Lucernois dans les guerres de Bourgogne, et greffier à Lucerne dès 1490. Il est le premier qui ait donné une *Chronique de la Suisse* au public; elle fut publiée par ordre du gouvernement en 1567, à Bâle, et on en a une nouvelle édition donnée en 1782 par le professeur Spreng, de Bâle. Il mêle beaucoup de fables à son histoire; mais il donne des détails intéressants sur les guerres de Bourgogne et de Souabe. On a de lui une *Vie du frère Nicolas de Flue*, en manuscrit. — Eglof ETTERLIN, qu'on croit père du précédent et originaire de Brugg, en Argovie, fut de même greffier à Lucerne depuis 1427; il avait aussi composé une *Histoire de Suisse* qui s'est perdue. Il mourut en 1452. U—r.

ETTMULLER (MICHEL) naquit à Leipsick le 26 mai 1644. Après avoir étudié les langues savantes, les mathématiques et la philosophie d'abord dans sa ville natale, puis à Wittenberg, il revint à Leipsick, et se consacra entièrement à la médecine. En 1663 il obtint le baccalauréat, et la licence en 1666. Jaloux d'augmenter ses connaissances déjà très-étendues, il voulut avant de prendre ses derniers degrés visiter les pays les plus célèbres par l'éclat avec lequel les sciences y étaient cultivées. Il commença cet intéressant voyage par l'Italie, séjourna quelque temps dans les villes les plus remarquables de cette belle contrée, telles que Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Pise, Pavie, Milan et Turin. Ensuite il traversa les Alpes, se rendit à Paris, où il demeura sept mois; puis il passa en Angleterre, et de là en Hollande. Son intention était de suivre pendant un hiver entier les leçons des savants professeurs de l'université de Leyde, lorsqu'il fut rappelé par ses parents à Leipsick, où il reçut le doctorat le surlen-

demain de son arrivée, 20 août 1668. Ce titre fut l'avant-coureur de dignités nouvelles. L'académie des Curieux de la nature admit le jeune docteur au nombre de ses membres en 1670, et la faculté de médecine en 1676. L'université de Leipsick lui confia la chaire de botanique et le nomma professeur extraordinaire de chirurgie. Ettmuller remplit avec distinction ce double emploi; mais il n'en jouit que fort peu de temps, car il cessa de vivre le 9 mars 1685. Divers biographes regardent cette mort prématurée comme la suite d'une opération de chimie. Les fastes de cette science offrent des exemples malheureusement trop multipliés de ces funestes résultats. Cependant Michel-Ernest Ettmuller, qui a donné la vie de son père et détaillé minutieusement les symptômes de la fièvre hectique à laquelle il succomba, ne lui attribue point une pareille origine. Ettmuller n'a écrit que de courtes dissertations, de minces opuscules, et pourtant il a joui d'une immense renommée. Ses plus faibles productions étaient réimprimées, traduites et commentées; ses leçons, avidement recueillies par de nombreux auditeurs, rédigées parfois avec beaucoup d'inexactitude, n'en étaient pas moins reçues favorablement du public. Il avait l'art d'intéresser, de séduire par une élocution facile, par des arguments plus captieux que solides, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture des ouvrages qui portent son nom : 1° *De singularibus*; Ettmuller défendit cette thèse en 1665, sous la présidence de Welsch, et la reproduisit en 1683; il y donne des préceptes assez judicieux sur les prétendus spécifiques, et s'élève fortement contre les arcanes; 2° *Medicina Hippocratis chimica*, Leipsick, 1670, in-4°; ibid., 1679, 1684; Leyde, 1671, in-12. Entraîné par son enthousiasme pour la chimie dans des hypothèses frivoles, Ettmuller prête ses propres opinions à Hippocrate, dont il dénature étrangement la doctrine; 3° *Vis opii diaphoretica*, Leipsick, 1679, in-4°; Iéna, 1682, in-4°; Venise, 1727, in-4°. Cet opuscule mérite l'éloge qu'en fait le savant Haller. L'auteur démontre que l'opium accélère la circulation du sang et augmente la chaleur, propriétés qu'on a depuis annoncées comme nouvellement découvertes. Parmi les œuvres publiées sous le nom d'Ettmuller, après la mort de ce professeur, on distingue : 4° *Chimia rationalis ac experimentalis curiosa*, etc.; cura Joannis Christophori Aussfeld, Leyde, 1684, in-4°; 5° *Medicus theoria et praxi generali instructus; hoc est fundamenta medicinæ veræ, privatim tradita, luci publicæ nunc primum donata*, etc., Francfort et Leipsick, 1685, in-4°; 6° *Opera omnia theoretica et practica... accedit Chirurgia medica... ut et methodus consultatoria*, etc., Lyon, 1685, in-4°; 7° *Opera omnia: nempe Institutiones medicinæ cum notis; Collegium practicum generale et speciale de morbis virorum, mulierum et infantum; Collegium chirurgicum; Notæ in Morelli methodum de formulis medicamentorum præscribendis*, in Danielis Ludovici Dissertationes

*pharmaceuticas, et in Schræderi pharmacopœiam... cum præfatione Georgii Frank à Frankenau, Francfort, 1688, in-fol.; 8° Opera medica theoretico-practica... cura et opera Joannis Caspari Westphal, Francfort, 1676, 2 vol. in-fol. Cette édition, proclamée comme une amélioration de celle de Frank, est peu estimée, parce qu'elle fourmille de répétitions et que l'éditeur a obscurci le texte par ses commentaires. On ne fait guère plus de cas de l'édition donnée par Nicolas Cirillo, Naples, 1728, in-fol.; 9° Operum omnium medico-physicorum editio novissima, ceteris omnibus tum accuratior, tum felicior, opera et studio Petri Chauvin, Lyon, 1690, 2 vol. in-fol.; 10° Opera omnia in compendium redacta, etc., Londres, 1701, in-8°; Amsterdam, 1702, in-8°. Mais de toutes les éditions la plus recherchée est sans contredit celle que publia le fils de l'auteur, sous ce titre : *Opera medica theoretico-practica, per filium Michaelern Ernestum, qui innumeras quibus hactenus scatuerunt mendas sustulit, hiulca supplevit, luxata restituit, superflua deleuit, novosque ex manuscriptis paternis tractatus addidit*, Francfort, 1708, 3 vol. in-fol. Il n'existe point de traduction complète des œuvres d'Ettmuller, mais bien des traductions allemandes, anglaises et françaises de divers traités : il suffira de signaler ces dernières; encore se bornera-t-on à indiquer les principales : 1° *Nouvelle chirurgie médicale, avec une dissertation sur l'infusion des liqueurs dans les vaisseaux*, Lyon, 1691, in-12; la dissertation *De chirurgia infusoria* avait paru à Leipsick en 1668; 2° *Nouveaux Instituts de médecine*, Lyon, 1693, in-8°; 3° *Pratique spéciale de médecine sur les maladies propres des hommes, des femmes et des enfants, avec des dissertations du même auteur sur l'épilepsie, l'ivresse, le mal hypocondriaque, la corpulence et la morsure de la vipère*, Lyon, 1698, in-8°. La thèse *De epilepsia* avait été soutenue à Leipsick, en 1676, par Weinlig; celle *De temulentia*, en 1678, par Ittig; celle *De malo hypocondriaco*, en 1676, par Tropanegger; celle *De dolore hypocondriaco*, en 1683, par Blum; celle *De corpulentia nimia*, en 1681, par Widemann; celle *De morsu viperæ*, en 1666, par Ettmuller, sous la présidence de Sulzberger; 4° *Pratique générale de médecine, traduction nouvelle*, Lyon, 1699, 2 vol. in-8°; 5° *Traité du bon choix des médicaments, de Daniel Ludovic, commenté*, Lyon, 1710, 2 vol. in-8°. La notice biographique dont Michel-Ernest Ettmuller a enrichi l'édition qu'il a publiée des œuvres de son père, a été publiée isolément en 1703, et se retrouve dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum*, de Manget. Nous avons en outre le *Programma academicum in funere Michaelis Ettmuller* par Joachim Feller, Leipsick, 1673, in-fol., etc. — ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, né à Leipsick le 26 août 1673, fit de bonnes études à Zittau et à Altenbourg. En 1692 il se rendit à l'université de Wittenberg, où il termina son cours de philosophie. Revenu à Leipsick en 1694, il prit*

le degré de maître ès arts, et se consacra ensuite à la profession que son père avait illustrée. Pendant trois années il suivit exactement les savantes leçons de Bohn, de Lange, de Pauli, d'Ortlob; puis il voyagea en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, et fut, à son retour, promu au doctorat. Bientôt Ettmuller reçut des témoignages publics de confiance et d'estime. Il fut nommé tour à tour professeur extraordinaire, puis ordinaire, d'anatomie, de chirurgie, de physiologie, de médecine, à l'université de Leipsick, médecin du lazaret, assesseur de la faculté, membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, dont il devint directeur en 1730. Ettmuller mourut le 25 septembre 1732, et par conséquent il exerça la médecine pendant 33 ans. On voit avec surprise que, durant ce long espace de temps, il n'a pas composé un seul ouvrage considérable, quoiqu'il méritât par de grands talents les dignités dont il fut en quelque sorte comblé. Il se borna à recueillir soigneusement les œuvres de son père, à insérer des mémoires dans diverses collections, et à fournir des matériaux pour les thèses qui furent défendues sous sa présidence. Parmi ces thèses fort multipliées, qui lui sont assez généralement attribuées, il en est un petit nombre qui doivent être signalées soit par l'importance du sujet, soit par la manière neuve ou ingénieuse dont il est considéré. Telles sont les suivantes : 1° *Tactus sensuum externorum moderator*, 1693; 2° *Corpus humanum sympatheticum*, 1701; 3° *De lectione auctorum in medicina*, 1702; 4° *De medico mendace*, 1709; 5° *De ægroto mendace*, 1710; 6° *De tormentis et penis sustinendis*, 1711; 7° *De effectibus musicæ in hominem*, 1714; 8° *De diligentia Hippocratis continuanda*, 1720; 9° *De divinationibus medicis*, 1723. Gottlob Frédéric Jenichen a publié : *Programma in funere Michaelis Ernesti Ettmuller*, Leipsick, 1732, in-fol. C.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, et fils d'Euphranor, vécut au commencement de la 101^e olympiade. Suidas lui assigne un rang intermédiaire entre la comédie vieille et la moyenne. Le même lexicographe lui attribue vingt-quatre pièces de théâtre, et Athénée cinquante; mais Meursius, dans sa Bibliothèque attique, lui en donne jusqu'à soixante et une. De nombreux fragments de ce poète se trouvent cités dans Athénée, et les plus importants ont été recueillis par Hertelius (*Bibl. veter. comic.*), et par Grotius, dans ses *Excerpta e trag. et comœd. græc.* Les fragments d'Eubulus ont également été imprimés avec les *Petits poètes grecs* de Winterton, in-8°, Cambridge, 1633, et Londres, 1712. Ce poète aimait singulièrement les jeux de mots, les énigmes surtout, et en semait volontiers ses pièces; mais si elles n'étaient pas, en général, d'un meilleur ton que la seule qui nous reste de lui (*de Podice*), il est probable qu'elles ne durent guère réussir auprès d'un peuple poli et spirituel. Eubulus permet, dans l'une de ses pièces, au sage de vider trois coupes :

celles de la Santé, de l'Amour et du Sommeil. C'est mal à propos que Giraldi a confondu notre poète avec un Eubulus, tyran d'Atarnes, dont Pollux fait mention (livre 9, sect. 95). — Deux orateurs de ce nom occupèrent la tribune d'Athènes à l'époque même où Démosthène la rendait à jamais célèbre. Le premier, fils de Spintharus, était de Probalyse; et Démosthènes parle de lui dans son discours contre *Neera*; mais le plus remarquable est *Eubulus* d'Anaphlyste, bourgade de l'Attique. Jaloux de la réputation naissante de Démosthène, et ne pouvant lui opposer les armes d'un talent égal, il recourut à celles de l'intrigue et de la calomnie, et se fit un système de défendre tous ceux que l'orateur se croyait en droit d'attaquer. C'est ainsi qu'il prit successivement en main la cause de Midias et celle d'Eschine, dans la fameuse affaire de l'ambassade. Il rendit néanmoins quelques services à la république, comme administrateur des finances; il augmenta les revenus de l'État, fit construire des flottes et orna la ville de monuments. C'est lui qui proposa et fit rendre le décret qui défendait d'appliquer à aucun autre objet les fonds destinés aux spectacles et aux divertissements publics; décret funeste, dont Démosthène fit adroitement sentir le danger dans sa première *Olynthienne*. L'historien Théopompe (livre 10 de ses *Philippiques*, cité par Athénée, livre 4, et par Harpocraton, au mot *Eubulus*), nous a laissé un tableau des mœurs de cet auteur qui ne donne pas de lui une idée fort avantageuse : « Son luxe, dit-il, surpassa de beaucoup celui des Tarentins; ceux-ci dépensaient leurs richesses en repas somptueux, et Eubulus épuisa les revenus de l'État à entretenir des mercenaires. » Il n'est pas surprenant qu'un tel homme se soit montré accessible à la corruption; et qu'ennemi apparent de Philippe, il en ait été le partisan secret. Il faut donc le compter au rang de ces démagogues turbulents qui ne manquent jamais d'entraîner la ruine des États assez imprudents pour s'abandonner à leurs conseils. A—D—R.

EUCADMUS. (Voyez ARISTOXÈNE.)

EUCHER (SAINT), évêque de Lyon, fut appelé par sa naissance aux honneurs du monde avant de l'être par sa vocation à ceux de l'Eglise. Il fut d'abord sénateur, se maria, eut deux fils, Salomius et Véran. Dès qu'ils furent en âge de commencer leurs études, il les envoya au monastère de Lérins, où il les alla joindre après la mort de sa femme. Mais bientôt il chercha pour lui une plus parfaite solitude dans la petite île de Léro, voisine de celle de Lérins. Trouvant encore quelque chose à désirer dans cette nouvelle retraite, il avait formé le projet de passer en Égypte, pour fortifier sa foi par la vue des grands exemples de piété qu'offraient alors ces contrées. Cassien lui épargna ce voyage, en lui adressant quelques-unes de ses conférences, où il lui mettait, comme sous les yeux, la vie des solitaires de la Thébaïde. Eucher s'appliqua à un genre de

vie semblable, et, capable ensuite par sa propre expérience d'en apprécier tous les avantages, il écrivit sur ce sujet à St-Hilaire une longue lettre qui parut sous le titre d'*Éloge du désert*. Un parent d'Eucher, nommé Valérien, vivait au milieu des richesses et des grandeurs; le saint, en ayant pitié, essaya de le détacher de ces vanités par son traité du *Mépris du monde et de la philosophie du siècle*. Comprenant la nécessité de peu se fier dans sa conduite à ses seules lumières, Eucher était en correspondance avec St-Honorat, évêque d'Arles. Quelquefois ces pieux personnages mêlaient dans leurs relations l'agrément au sérieux. Eucher, répondant un jour à une aimable lettre de son ami, et faisant allusion aux tablettes de cire sur lesquelles elle était écrite, lui disait que le miel avait été remis dans la cire. La réputation d'Eucher fit jeter les yeux sur lui dès que le siège épiscopal de Lyon vint à vaquer. On ne sait précisément en quelle année il y fut appelé, mais il assista, en 441, au premier concile d'Orange, présidé par son ami St-Hilaire. Il n'est pas plus facile de fixer l'époque de sa mort; on peut seulement conjecturer qu'elle arriva sous le règne des empereurs Valentinien III et Marcien. Outre les deux écrits dont nous avons parlé, Eucher a laissé un *Traité des formules spirituelles*, qu'il ne destinait qu'à l'instruction de ses enfants, et une *Histoire des martyrs de la légion thébaine*, faussement attribués à un autre Eucher, qu'on fait évêque de Lyon cent ans environ après le premier, et dont il est impossible de constater même l'existence. Tous ces ouvrages sont en latin. On a donné une édition des œuvres de St-Eucher, à Rome, en 1564; les diverses pièces qu'elle renferme ont été plusieurs fois imprimées séparément; elles font partie de la bibliothèque des Pères (1). E—N.

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpteur grec de Corinthe, florissait entre la 40^e et la 50^e olympiade; il eut pour maîtres Syndras et Chartas de Lacédémone, et pour élève Cléarque de Rhegium, qui montra la sculpture à Pythagore; on croit que ce fut lui qui apporta en Italie, et qui fit connaître aux Etrusques les premiers éléments de l'art de modeler; il fut amené en Etrurie avec un autre artiste, nommé Eugramme, par Démarate, que les troubles de Corinthe forçaient de s'expatrier, et qui fut père de Tarquin l'Ancien. Un autre Euchir, Athénien, fils du sculpteur Eubulide et sans doute son élève, se distingua par une statue

(1) Le *Traité du Mépris du monde* de St-Eucher a été traduit par Arnaud d'Andilly en 1672, et réimprimé dans le 3^e volume des *Vies des saints Pères des déserts* de ce dernier (1733). Une *Lettre de St-Eucher à Valérien*, traduite par M. O. M., a été insérée dans les *Opuscules des Pères de l'Eglise*, faisant partie de la *Bibliothèque des Dames chrétiennes* (1823). L'*Histoire des martyrs de la légion thébaine* a été traduite par Jean-Arnaud Dubourdieu, Amsterdam, 1705, in-12. Cette histoire est accompagnée d'une dissertation critique qui a été très-vantée par Bayle, mais que le bénédictin dom Joseph Delisle et M. de Rivas ont réfutée avec énergie. MM. J.-F. Grégoire et F.-B. Collombet ont donné récemment une nouvelle traduction des *Œuvres de St-Vincent de Lérins et de St-Eucher de Lyon*, avec le texte en regard, notes et préfaces, Lyon et Paris, 1834, in-8^e. E. D—s.

de Mercure en marbre. Pline assure qu'il réussissait surtout dans les statues d'athlètes, de guerriers, de chasseurs et de sacrificateurs; rien n'indique le temps où il a vécu. L—S—E.

EUCLEIDE fut premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94^e olympiade, 403 ans avant J.-C., immédiatement après l'expulsion des trente tyrans. On fit à cette occasion une révision générale des lois de la république, et l'on fit un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. On adopta aussi, pour les actes publics, l'alphabet ionien, de vingt-quatre lettres, au lieu de l'ancien, que les Athéniens avaient toujours conservé; cela donna à Euclide une espèce de célébrité, et il est souvent question, chez les anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide: il nous est d'ailleurs entièrement inconnu. Larcher croit qu'il est le même que celui qui avait été l'un des trente tyrans; mais cela est peu croyable; les trente tyrans, en effet, furent exclus de l'amnistie qui fut accordée sous son archontat pour tous les délits politiques antérieurs. C—R.

EUCLEIDE de Mégare, ville voisine de l'Attique, puisa le goût de la philosophie dans les écrits de Parménide; il s'attacha ensuite à Socrate, dont il fut un des disciples les plus assidus. Aulu-Gelle raconte même que, pendant les guerres du Péloponèse, les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens de mettre le pied sur l'Attique, Euclide prenait des vêtements de femme et venait pendant la nuit entendre Socrate. Platon le met au nombre de ceux qui furent présents à la mort de son maître. Après cet événement, Euclide retourna à Mégare, et sa maison servit de retraite à Platon et à quelques autres disciples de Socrate, que la crainte de la persécution obligea de quitter Athènes pour le moment. Euclide ouvrit ensuite une école de philosophie, et fut fondateur d'une nouvelle secte, qui prit le nom de Mégarienne; elle fut aussi appelée *éristique* ou *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on ne s'y occupait que de disputes et de vaines subtilités. C—R.

EUCLEIDE, auteur des plus anciens éléments de géométrie qui nous soient parvenus, et que par cette raison on regarde comme l'un des pères de la science (voy. APOLLONIUS de Perge). On l'a confondu longtemps avec Euclide de Mégare, disciple de Socrate et fondateur d'une secte de philosophie qui poussa jusqu'à l'excès les subtilités de la dialectique. Le lieu de la naissance de celui qui fait le sujet de cet article est inconnu. Proclus Diadochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend qu'il ouvrit une école de mathématiques dans Alexandrie, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne; et Pappus vante sa douceur, sa bienveillance pour tous ceux qui travaillaient aux progrès de la géométrie: voilà ce qu'on sait sur la vie et le caractère d'Euclide; il ne nous reste donc à

parler que de ses ouvrages, dont quelques-uns sont perdus. Parmi ceux que nous possédons, le plus remarquable a simplement pour titre *Éléments*, ce qui semble indiquer qu'il contient le corps entier des principes sur lesquels reposaient alors les mathématiques pures. Il est composé aujourd'hui de 13 livres; mais les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie, postérieur à Euclide. Celui-ci n'est point et ne saurait être l'inventeur de tout ce que renferme son ouvrage: des géomètres plus anciens que lui, Hippocrate de Chio, par exemple, avaient écrit des éléments; mais Euclide les augmenta sans doute, perfectionna les démonstrations dans lesquelles ses prédécesseurs avaient mal réussi, et composa enfin un tout qui, par des formes de raisonnement plus sévères, un enchaînement plus exact, fit oublier les ouvrages du même genre écrits avant le sien, et devint la base de l'enseignement des mathématiques. Ces *Éléments* furent commentés d'abord par Théon d'Alexandrie et par Proclus, que nous avons déjà cités; mais quelque succès qu'ils aient eu dans l'école d'Alexandrie, ils demeurèrent, comme tous les livres grecs, ignorés des Occidentaux, dans le moyen âge. Les faibles connaissances que ces derniers acquéraient en géométrie étaient tirées des ouvrages de Boèce et d'un écrit intitulé: *De principiis geometriæ*, attribué à St-Augustin (voy. Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. 1, p. 212 et 492). Ce ne fut qu'au 12^e et au 13^e siècles qu'Athélard, en Angleterre, Jean Campano, en Italie, travaillèrent à déchiffrer et à traduire Euclide sur des versions arabes; car les savants de cette nation s'étaient empressés de le faire connaître à leurs compatriotes, et le Commentaire du géomètre persan, Nassir-Eddin, a joui d'une grande réputation. Cependant il y a quelque lieu de croire que Boèce avait fait une traduction latine complète d'Euclide; mais elle n'est point venue jusqu'à nous: ce ne fut même que longtemps après la renaissance des lettres, et lorsque les versions eurent été multipliées par la voie de l'impression, qu'on introduisit dans l'enseignement des écoles au moins une partie des *Éléments* d'Euclide. Pour se former une idée de l'ouvrage entier, on pourrait le considérer comme composé de quatre parties. La première comprendrait les six premiers livres, et se diviserait en trois sections; savoir: la démonstration des propriétés des figures planes traitée d'une manière absolue, et comprise dans les livres 1, 2, 5 et 4; la théorie des proportions des grandeurs en général, objet du 13^e livre, et l'application de cette théorie aux figures planes. La seconde partie renfermerait les 7^e, 8^e et 9^e livres, qu'on désigne par l'épithète d'*arithmétiques*, parce qu'ils traitent des propriétés générales des nombres. La troisième partie serait formée du 10^e livre seulement, où l'auteur considère en détail les grandeurs incommensurables, et qu'il termine

en prouvant que la diagonale d'un carré et son côté ne sauraient avoir de mesure commune. Ces remarques sont bien plus anciennes, puisque Platon (vers la fin du 7^e livre des Lois) regarde ceux qui n'ont pas d'idée de cette incommensurabilité comme plongés dans une ignorance comparable à celle des animaux. La 4^e partie, enfin, se composerait des 5 derniers livres, qui traitent des plans et des solides. De tout ce grand corps de doctrine, on n'a fait passer dans l'enseignement que les six premiers livres, le 11^e et le 12^e. On ne s'est pas toujours astreint à les traduire; mais les propositions qu'ils contiennent composent le fond de tous les éléments de géométrie, sous quelque forme qu'on les ait présentés. On a souvent laissé de côté le 5^e livre, parce que les notations de notre arithmétique, et encore plus celles de l'algèbre, ont considérablement simplifié la théorie des proportions. C'est par de semblables raisons que les autres livres arithmétiques, difficiles à lire maintenant, n'offrent guère plus d'intérêt que d'utilité. En empruntant leurs matériaux de l'ouvrage d'Euclide, les auteurs modernes en ont souvent changé l'ordre; et à ce sujet il s'est élevé deux opinions contradictoires qui ont été débattues avec assez de chaleur et qui subsistent encore. L'enchaînement établi par Euclide et même les formes de sa rédaction, sont regardés, par les uns comme le dernier terme de la perfection de ce genre d'écrits; par les autres, comme des essais qui laissent à désirer un ordre plus naturel et des démonstrations plus simples. Ramus, qui déclara la guerre à la dialectique d'Aristote, accuse Euclide d'omissions et de redundancy; il pense que ces imperfections conduisirent Ptolémée à demander s'il n'existait pas une voie plus facile pour apprendre la géométrie. Euclide, comme on sait, répondit que dans les mathématiques il n'y avait pas de chemin pour les rois. Antoine Arnauld et l'auteur de la Logique de Port-Royal ont blâmé l'ordre suivi par le géomètre grec et, plusieurs de ses définitions (voy. les *Nouveaux Éléments de la Géométrie*, et la quatrième partie de la *Logique de Port-Royal*); mais si Arnauld, n'étant pas assez profond dans les mathématiques, et peut-être aussi à cause de la grande difficulté du sujet, échoua, comme Ramus et tant d'autres, dans les changements qu'il essaya de faire aux Éléments de géométrie, ses raisons pour blâmer ceux d'Euclide subsistent toujours dans leur entier. Il est bien vrai, quoi qu'on en puisse dire, qu'ils manquent de cet ordre qui, faisant naître, autant que cela se peut, les propositions les unes des autres, met en évidence toutes les analogies qui les lient, soulage la mémoire et prépare l'esprit à la recherche de la vérité. Est-il possible, dans l'état actuel de la science, de concilier cet ordre avec la rigueur des démonstrations? L'examen d'une pareille question passant les bornes que nous devons nous prescrire, qu'il nous soit permis de

renvoyer le lecteur aux *Essais sur l'Enseignement en général*, et sur celui des *Mathématiques en particulier* (publiés par l'auteur de cet article, 1803, un volume in-8^o). Si elle était résolue affirmativement, ce qui nous semble possible, on ne serait plus fondé à donner une préférence absolue aux *Éléments* d'Euclide. Sans doute, comme reste précieux de l'antiquité, comme l'un des ouvrages de science que le temps a le moins jetés en arrière des connaissances actuelles, ces *Éléments* seraient toujours au premier rang des ouvrages de mathématiques; mais leur enchaînement trop arbitraire, et le style dans lequel ils sont écrits souvent trop prolixes, quelquefois trop serrés, ne constitueraient plus le caractère essentiel de la méthode géométrique ou synthétique, par opposition à l'analyse des modernes. La véritable opposition de ces deux manières de traiter la science des grandeurs consiste en ce que l'une est fondée sur la considération immédiate des propriétés des figures, tandis que l'autre emploie des signes arbitraires combinés par des opérations de calcul. La première est la géométrie elle-même: ce n'est pas celle d'Euclide plus que celle de tout autre; la seconde est une application de l'algèbre, qu'il ne faut pas confondre avec l'analyse; car on fait de la synthèse aussi bien avec les signes algébriques qu'avec les figures de géométrie. Cette dernière, qui peut aussi se traiter analytiquement, fournit des opérations équivalentes à la résolution de certaines équations. Quelques propositions du livre des *Data* ou *Données* d'Euclide en sont des exemples remarquables. Ce traité, du genre de ceux qui sont indiqués dans l'article APOLLONIUS de Perge, comme servant à préparer la solution des problèmes, était particulièrement goûté par Newton. Persuadé qu'une proposition ne méritait guère de voir le jour, à moins qu'elle ne fût démontrée sans le secours du calcul, il croyait qu'une étude plus approfondie des *Data* l'aurait mis en état de se passer tout à fait de ce secours; mais il est bien douteux, pour ne rien dire de plus, que ses successeurs eussent pu, par une semblable voie, atteindre aux grands résultats qu'ils ont tirés des nouveaux calculs. Outre les *Éléments* et les *Données*, qui sont les deux ouvrages les plus importants d'Euclide, Pappus et Proclus indiquent encore les suivants: *Introductio harmonica, sectio canonis*, qui se rapportent à la musique; *Phænomena*, qui contiennent l'exposition des apparences que produit le mouvement attribué à la sphère céleste, et qui se rattachent ainsi au livre de *Sphæra mobili* d'Autolycus (voy. AUTO-LYCUS); *Optica, Catoptrica*, concernant la vision directe et les miroirs, et dans lesquels se trouvent des fautes qui font croire qu'ils ne sont pas d'Euclide; *Liber de Divisionibus*, qui traite de la division des polygones, qui ne s'est pas trouvé en original, et dont on n'a qu'une version latine, qui pourrait bien être celle d'un ouvrage du géomètre arabe Méhémet de Bagdad; *Porismatum libri*, Lo-

eorum ad superficiem libri; Fallaciarum liber; Conicorum libri; ouvrages perdus. Le sujet du premier est encore une question parmi les géomètres familiarisés avec le style des anciens (voy. *Roberti Simson opera quædam reliqua*). A la fin des œuvres d'Euclide se trouve un fragment très-court, *De levi et ponderoso*, dont on ignore l'auteur et qui n'est d'aucun prix. Les éditions des œuvres de ce géomètre sont si multipliées, qu'on ne saurait entreprendre de les indiquer toutes; voici les principales : 1^o *OEuvres complètes* : 1^o *Euclidis opera, græce cum Theonis expositione, cura Simonis Grynæi*, Bâle, 1550, in-fol.; 2^o *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recensione Davidis Gregorii, græce et latine*, Oxford, 1705, in-fol.; 3^o *Les OEuvres d'Euclide, en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, par F. Peyrard, Paris, 1814-1818, 3 volumes in-4^o. Dans cette édition se trouvent les variantes de plusieurs manuscrits envoyés de Rome à Paris, par M. Monge, et dont l'un, qui offre des corrections très-importantes dans le texte, paraît être le plus ancien de tous et n'avoir jamais été consulté. L'éditeur pense qu'il date de la fin du 9^e siècle; il a cela de remarquable, que les *Data* y sont placés immédiatement après le 15^e livre, et séparent ainsi du reste de l'ouvrage le 14^e et le 15^e, qui sont attribués à Hypsicle. II^o Édition complète des éléments, texte grec, comprenant l'exposition de Théon, et les quatre livres des commentaires de Proclus sur le premier d'Euclide, Bâle, chez J. Hervage, 1555, in-f^o. III^o Traductions latines, etc. : 1^o *Præclarissimum opus elementorum Euclidis perspicacissimi in artem geometriæ...* A la fin de l'ouvrage, on lit : *Opus elementorum Euclidis Megarensis in geometricam artem, in id quoque Campani perspicacissimi Commentationes finiunt. Erhardus Ratholdt, Augustensis impressor solertissimus, Venetiis impressit. 1482*. C'est la première publication des *Éléments d'Euclide* par la voie de l'impression. 2^o *Euclidis elementorum libri XV, una cum scholiis antiquis a Federico Commandino Urbinate in latinum conversi, commentariis quibusdam illustrati*, Pesaro, 1572, in-fol. Cette version a prévalu sur les autres, comme plus fidèle. 3^o *Euclidis elementorum libri XV, demonstrationibus accuratisque scholiis illustrati, auctore Christophoro Clavio*, 1574, 2 vol. in-8^o; édition assez estimée pour les commentaires et réimprimée plusieurs fois. 4^o *Euclidis elementorum libri XV, breviter demonstrati, opera J. Barrow*, Londres, 1678, in-8^o. L'éditeur a resserré les démonstrations, au moyen de caractères abrégatifs déjà employés par Oughtred. 5^o *Elementorum Euclidis libri XV, ad græci contextus fidem recensiti et ad usum tyronum accommodati, edente Baermann*, Leipsick, 1769, 4 vol. in-8^o. L'éditeur a resserré le style des démonstrations, employé quelques signes abrégatifs, ajouté quelques propositions, mais en petit nombre et désignées par une marque particulière; en tout il s'est piqué de plus de fidélité que Barrow, mais il a omis les *Data*. 6^o *Euclide Me-*

garensis philosopho, solo introductore delle scienze matematiche diligentemente reassetato, per Nicolo Tartalea Brisciano. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. IV^o Éditions qui ne contiennent qu'une partie des éléments. Le nombre en est extrêmement considérable; nous citerons seulement : 1^o *Analyseis geometricæ sex librorum Euclidis, primi et quinti factæ a Christiano Herlino, reliquæ una cum commentariis et scholiis perbrevis in eosdem sex libros geometricos, a Cunrado Dasypodio, pro schola Argentinensi*, 1566, in-fol. C'est en quelque sorte une curiosité littéraire; le texte d'Euclide y est décomposé en syllogismes, ce qui n'abrège pas les démonstrations, comme on peut le croire. 2^o *Euclidis elementorum libri priores sex, item undecimus et duodecimus, etc.*, Oxford, 1747, in-8^o; 3^o *Euclidis elementorum libri priores sex, etc., sublatis iis quibus olim libri hi a Theone aliisve vitati sunt, et quibusdam demonstrationibus restituti a Roberto Simson*, Glascow, 1756, in-4^o. L'éditeur a traduit cet ouvrage en anglais; il y a joint les *Data*, et la cinquième édition, publiée à Londres en 1775, contient en outre les *Éléments des deux trigonométries*. 4^o *Éléments de la géométrie d'Euclide, ou les six premiers livres d'Euclide, avec le 11^e et le 12^e, traduction nouvelle, par Frédéric Castillon*, Berlin, 1775, in-8^o; Leipsick, 1777, in-8^o. V^o Les autres ouvrages d'Euclide imprimés à part : 1^o *Euclidis Data, Claudius Hardy græce nunc primum edidit, latine vertit, scholiis illustravit; adjectum est Marini philosophi commentarius, græce et latine*, Paris, 1625, in-4^o; 2^o *Euclidis rudimenta musices, græce et latine excusa, J. Pena interprete*, Paris, 1557, in-4^o; 3^o *Euclidis introductio harmonica, græce, et, Meibomius vertit, ac notis explicavit, dans les antiqui Musicæ auctores VII*, Amsterdam, 1652, in-4^o. Le livre de la musique d'Euclide avait déjà paru traduit en français par Forcadel, Paris, 1566, in-8^o. 4^o *Optica et Catoptrica, græce et latine reddita, per Jo. Penam*, Paris, 1557, in-4^o (1). Pour plus de détails, voy. MURHARD, *Bibliotheca mathematica*, t. 2, p. 1-48. L—x.

EUCLIDES, sculpteur grec, né à Athènes, fit dans l'Achaïe plusieurs ouvrages qu'on y voyait

(1) Parmi les traductions d'Euclide non signalées dans cet article, nous mentionnerons 1^o les traductions de divers ouvrages d'Euclide par le mathématicien Henrion (voy. ce nom). Les meilleures éditions sont celles de Rouen, 1649 ou 1676, 2 vol. in-8^o; de Paris, 1683 ou 1685, 2 vol. in-8^o. Dès 1615, Henrion avait publié la traduction des quinze livres des *Éléments d'Euclide*; 2^o les *six premiers livres des Éléments*, traduits par J. Errard, Paris, 1598, in-8^o; neuf livres traduits par le même, Paris, 1629, in-8^o; 3^o les *Éléments d'Euclide*, traduits en français par Pierre le Mardelle, Paris, 1632, in-8^o; Lyon, 1646, in-8^o; 4^o les *Éléments d'Euclide*, traduits par le P. Dechalles, jésuite, Paris, 1672, in-12; 1676, in-8^o; 1683, in-12. Ozanam en a donné de nouvelles éditions corrigées et augmentées, Paris, 1709 et 1720, in-12. On en doit aussi plusieurs à Audierne, Paris, 1745 et 1763, in-12; ibid, 1778, in-12. On a encore le 10^e livre d'Euclide illustré de nouvelles démonstrations dans le *Traité des quantités incommensurables* de Jacques-Alexis le Tenneur, Paris, 1640, in-4^o. 5^o Les *Éléments de géométrie d'Euclide*, traduits par M. Peyrard, avec des notes, Paris, 1804, in-8^o; avec un supplément, 1810, in-8^o. Pierre Forcadel, de Beziers, avait donné à Paris, dès 1564, une traduction française des six premiers livres des *Éléments d'Euclide*, et en 1565 celle des livres 7, 8 et 9 des mêmes éléments. Il publia aussi la même année la traduction de ce qui se trouve

encore du temps de Pausanias. Tels étaient, dans la ville de Bure, les statues de Cérès, de Vénus, de Bacchus et de Lucine, placées chacune dans un temple particulier ; celle de Cérès seule était habillée ; et dans la ville d'Égire, un Jupiter assis. Tous ces ouvrages étaient en marbre pentélique. On ne sait dans quel temps a vécu cet artiste. L-S-E.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane, régnait sur cette contrée vers l'an 170 (avant J.-C.). A cette époque, dit Justin, deux grands hommes montèrent presque en même temps sur le trône : Mithridate chez les Parthes, et Eucratidas chez les Bactriens ; mais celui-ci, moins heureux que Mithridate, qui éleva sa nation au plus haut degré de puissance, vit sa fortune soumise à des chances bien différentes. Les Bactriens, affaiblis par les guerres soutenues contre les Sogdiens et les Indiens, furent obligés de succomber sous les Parthes. Démétrius, roi des Indes, qui vraisemblablement avait été chassé de la Bactriane, où avait régné son père Euthydème, voulut reprendre cette contrée ; mais Eucratidas le défit, après un siège de cinq mois, et mit en fuite toute son armée avec une poignée de soldats. Débarrassé de cette guerre, qui le place au rang des plus illustres capitaines, il porta ses armes dans l'Inde, où les conquêtes des rois de la Bactriane, dit Strabon, surpassèrent celles d'Alexandre. Eucratidas en revenait vainqueur, lorsque son fils, qu'il avait associé à sa puissance, commit le plus horrible des parricides ; et s'en glorifiant, comme s'il avait tué son ennemi, non-seulement il dirigea son char sur le corps de son père, mais il le priva de la sépulture. Ce fils, qui portait le même nom que lui, ne jouit pas longtemps de ce crime ; Mithridate I^{er} le dépouilla de quelques provinces, et les Scythes mirent ensuite fin à la domination grecque dans cette contrée. Les historiens qui nous ont conservé le nom d'Eucratidas font l'éloge de sa valeur : il construisit une ville qui portait son nom. Nous possédons deux beaux médaillons d'Eucratidas avec son portrait. L'un est à St-Petersbourg, l'autre au cabinet impérial à Paris. T-N.

EUCTÉMON, astronome athénien, vivait environ 452 ans avant J.-C. Il était contemporain et ami de Méton, inventeur de la période de 49 ans, connue aussi sous le nom de *Nombre d'or*. Il corrigea les temps assignés par Hésiode, Thalès et quelques autres, au coucher du matin des Pléiades, qu'il plaça 48 jours après l'équinoxe d'automne ; il en fixa de même le lever au 48^e jour après l'équinoxe du printemps, suivant le témoignage de Pline. Euctémon et Méton observèrent ensemble des solstices dont parle Ptolémée ; mais ces observations, fort incertaines de leur nature, surtout avec les moyens qu'on avait alors, ne pouvaient

inspirer que bien peu de confiance ; et Ptolémée, en les citant, avoue qu'il n'en peut tirer aucune conséquence sur laquelle on puisse compter. On dit qu'Euctémon observa aussi dans les Cyclades et en Thrace (*voy. WEIDLER, GÉMINUS, et PTOLÉMÉE*). D—L—E.

EUDÆMON-JEAN (ANDRÉ), ou L'HEUREUX, né à la Canée, dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, fut amené très-jeune en Italie. Après avoir terminé ses études avec succès, il entra, en 1581, dans la société des jésuites, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, et s'acquitta, dans ces deux villes, une réputation qui s'étendit bientôt au loin. Eudæmon joignait à une grande érudition, à la connaissance parfaite des langues anciennes, un esprit vif et pénétrant, beaucoup d'activité, du zèle, de l'audace et une fermeté inébranlable. Le pape Urbain VIII le récompensa de ses services en le nommant recteur du collège des Grecs, qu'il venait de rétablir à Rome ; il voulut ensuite qu'il accompagnât, en qualité de théologien, le cardinal Barberini, envoyé légat en France ; mais les contrariétés qu'il éprouva et les fatigues du voyage altérèrent la santé d'Eudæmon, qui mourut à son retour à Rome, dans de grands sentiments de piété, le 24 décembre 1625. Eudæmon n'a laissé que des ouvrages de controverse, dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jes. scriptor.* du P. Sotvel. On se contentera de citer ici les principaux : 1^o *Epistola monitoria ad Joan. Barclaium*, Cologne, 1615, in-8^o, insérée dans le tome 8 des Œuvres de Bellarmin, 1617, in-fol. Barclai avait réfuté avec beaucoup de force la doctrine de Bellarmin sur l'autorité des rois. La réponse d'Eudæmon n'offre rien de solide, ni qui justifie l'espèce de célébrité qu'elle a eue ; 2^o *Apologia pro Henrico Garneto ad actionem proditoriam* Ed. Coqui, ibid., 1610, in-8^o, ouvrage devenu très-rare. On y présente comme un saint, comme un martyr de la foi, ce Henri Garnet, condamné à mort en 1606, à Londres, pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres, dont il avait eu connaissance par la confession. Isaac Casaubon attaqua l'écrit d'Eudæmon dans une lettre adressée à Fronton du Duc, Londres, 1611, in-8^o. Robert Abbot le réfuta plus solidement dans son *Antilogia*, mais avec non moins d'emportement, comme on peut en juger par l'épigraphe qu'il avait choisie : *Cretenses semper mendaces*, par allusion à la patrie d'Eudæmon ; celui-ci répliqua par quatre ouvrages différents, dans lesquels il prodigua à ses adversaires les épithètes les plus odieuses, les injures les plus grossières ; la raison et la vérité semblaient alors bannies de toutes les discussions ; 3^o *G. R. Theologi ad Ludovicum XIII, admonitio, qua breviter et nervose demonstratur Galliam fœde et turpiter impium fœdus iniisse et injustum bellum hoc tempore contra catholicos movisse ; salvaque religione prosequi non posse*, Aug. Franc., 1625, in-4^o. Il n'est pas certain qu'Eudæmon soit l'auteur de ce libelle,

du livre d'Euclide du *Léger* et du *Pesant*, à la suite du livre d'Archimède, des *Poids*, in-4^o. Il paraît que Forcadel ne connaissait pas le grec, et qu'il n'avait même pas étudié le latin, d'après Gassendi, dans sa *Vie de Peiresc*. Les traductions de Forcadel sont donc justement oubliées. Z.

plein d'outrages et de calomnies contre le roi et la France. On croit qu'il fut imprimé en Italie, et pour détourner les soupçons, on l'annonça comme traduit du français ; il ne fut publié en français qu'en 1627, et il l'avait été en allemand aussitôt qu'en latin, circonstance qui fortifie l'opinion des personnes qui l'attribuent à Jacques Keller, jésuite de Munich (*voy. KELLER*). W—s.

EUDES, duc d'Aquitaine, descendait de Charibert, roi de Toulouse et frère de Dagobert ; il succéda en 688 à son père Boggis dans une partie de ce duché, et ne le posséda tout entier que par une cession d'Hubert, son cousin germain, qui s'enferma dans un monastère. L'Aquitaine, ainsi réunie sous la domination d'un seul, comprenait la Guienne, une portion du Languedoc, et en général toute cette partie des Gaules située entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône. Lorsque après la bataille de Testri Pépin d'Héristal mit de côté le roi qu'il avait défait, et prit sa place sous le titre de duc de France, Eudes profita de ces divisions pour se rendre indépendant et du vainqueur et du vaincu, considérant l'un comme usurpateur et l'autre comme détroné. Les Germains et les Bretons, à son exemple, rejetèrent en même temps le joug du maire du palais, qui fut obligé de prendre successivement à partie chacun de ces peuples. Eudes ne manqua pas d'avoir son tour. Le Berri, qui lui appartenait, fut envahi, Bourges prise par Pepin, presque aussitôt reprise sur lui, et le duc d'Aquitaine promptement débarrassé d'un adversaire en butte à trop d'ennemis pour s'attacher à un seul. En 717, le roi Chilpéric II, poursuivi par Charles Martel, qui avait succédé à l'ambition de Pepin son père, députa vers Eudes des ambassadeurs qui vinrent reconnaître ses droits au royaume d'Aquitaine (*regnum*), en implorant ses secours. Eudes pensa qu'il était de son intérêt de seconder la résistance de Chilpéric, et s'alla faire battre avec lui près de Soissons (*voy. CHARLES MARTEL*). Cette défaite força le descendant de Clovis à suivre Eudes dans ses provinces, où Charles Martel l'oublia, jusqu'à ce qu'ayant besoin d'un roi, il se souvint qu'il existait. Eudes, sommé de se rendre, se rendit, et, menacé d'un autre côté, ne crut pas avoir acheté trop cher l'alliance de Charles. Déjà les Sarrasins occupaient Narbonne et s'étaient montrés sur les frontières de ses États ; soupçonné d'avoir assisté contre eux les habitants de la Septimanie, il devait s'attendre à la guerre, et la guerre arriva. Les Sarrasins, sous la conduite de Zama, étaient venus, en 721, mettre le siège devant Toulouse ; Eudes se présenta sous les murs de sa capitale à la tête d'une nombreuse armée, et leur livra une sanglante bataille où périrent, dit-on, 375,000 ennemis, et Zama lui-même. Il est d'autant plus permis de révoquer en doute cette perte immense des Sarrasins, que les historiens n'accordent point à la victoire d'Eudes des résultats proportionnés à son importance. Quelques an-

nées plus tard sa situation était en effet tellement empirée qu'il acheta la paix au prix de sa propre fille, la malheureuse Lampagie. Cette paix fut de courte durée ; Munuza, son gendre, général maure dont il s'était fait un appui, par une révolte funeste à lui-même, attira de nouveau les armes des Sarrasins chez son beau-père (*voy. ABDÉRAMÈ*). Eudes, incapable de résister à l'invasion, eut recours à Charles Martel, se joignit à lui, et se trouva, selon quelques historiens, à la fameuse bataille où ce grand capitaine anéantit presque l'armée des Sarrasins. La délivrance des Gaules scella la réconciliation d'Eudes et de Charles, et dès cette époque le duc d'Aquitaine vécut en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 735. Il laissa de Valtrude, sa femme, trois enfants mâles ; les deux aînés, Hunold et Hatton, partagèrent seuls ses États. E—x.

EUDES, comte de Paris, fils aîné de Robert le Fort, duc de France, n'est point qualifié par ses contemporains du titre du duc, dont cependant il hérita après la mort de son père. Il défendit vaillamment Paris durant le siège qu'il eut à soutenir contre les Normands en 885. Il l'abandonna un moment pour aller solliciter des secours auprès de l'empereur Charles le Gros, laissant en son absence le commandement de la place à Ebles, abbé de St-Germain-des-Prés. A son retour il traversa victorieusement les lignes ennemies ; mais le duc de Saxe qu'il avait devancé, et qui commandait le renfort obtenu, ayant été moins heureux, laissa, par sa défaite et sa mort, les Parisiens tristement déçus dans leur attente. Quelque temps après, l'empereur n'arriva lui-même que pour traiter avec les Normands, à de honteuses conditions. En 888, les Français, les Neustriens et les Bourguignons, dans une assemblée générale des grands du royaume, qui suivit la mort de Charles le Gros, payèrent par le trône les services d'Eudes. Les Normands reparurent ; le nouveau roi répondit à la confiance de la nation, en gagnant sur ces barbares la bataille de Montfaucon. A la guerre succéda la révolte : Eudes eut à combattre quelques seigneurs qui méconnaissaient son autorité ; il les vainquit, fit trancher la tête à leur chef, le comte Valtguire, et poursuivit les restes de leur parti jusqu'en Aquitaine. Son éloignement éveilla l'audace des amis du jeune Charles III, dit le *Simple*. Foulques, archevêque de Reims, et Hébert, comte de Vermandois, lui avaient mis une couronne sur la tête ; il fallut la défendre, et ils le firent par la fuite. Eudes, après avoir forcé son faible compétiteur à se retirer en Bourgogne, consentit à composer avec lui. Le royaume fut partagé : la partie située entre le Rhin et la Seine cédée à Charles, et le reste conservé par Eudes, qui en jouit paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} janvier 898 ; son corps fut porté à Saint-Denis dans la sépulture des rois. E—x.

EUDES 1^{er}, surnommé *Borel*, frère d'Hugues 1^{er}, lui succéda au duché de Bourgogne, et se joignit d'abord au roi de France Philippe 1^{er}, contre le sei-

gneur de Puiset et de Beauce, allié de Guillaume le Conquérant. En 1087, il partit avec Robert, son oncle, pour aller au secours d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, contre les Maures ou Sarrasins. Après les avoir chassés de Tudele sur l'Ebre, il se rendit à la cour de Léon, et entra ensuite en Bourgogne. Eudes était si avide d'argent que suivant la détestable coutume de son siècle, il ne se faisait nul scrupule de détrousser les riches voyageurs qui passaient sur ses terres. Ayant attaqué, en 1097, St-Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui traversait la Bourgogne pour aller à Rome, il fut tellement frappé de l'aspect vénérable du saint prélat, qu'au lieu de lui enlever ses équipages comme il en avait le projet, il lui offrit ses services, et le fit escorter par ses officiers jusqu'aux frontières de ses États. Depuis, il mena une vie plus régulière et plus chrétienne, et prépara son voyage de la terre sainte par des actes de justice et d'humanité. Une de ses chartes, qui se conserve encore en original, donne pour motif de son voyage au St-Sépulcre, le repentir de ses fautes passées; il n'y parle ni de croisés, ni de croisades, ni d'entreprises militaires, ni de guerre, ni d'engagement, quoique les écrivains contemporains aient jugé sans preuves qu'il passa dans la terre sainte avec d'autres princes pour faire la guerre aux infidèles. Il avait laissé son fils Hugues pour gouverner le duché pendant son absence, et mourut en Cilicie, le 25 mars 1105. Son corps fut rapporté en Bourgogne et enterré à Cîteaux, dont il était le fondateur. Il s'était montré tout aussi libéral envers les églises que Hugues son frère et ses prédécesseurs. B—P.

EUDES II, fils de Hugues II, est le premier des ducs de Bourgogne qui se soit fait rendre les devoirs de fiefs; il obligea, en 1143, Thibaut IV, comte de Champagne, à lui rendre hommage, tant pour le comté de Troyes que pour d'autres fiefs qui relevaient du duché de Bourgogne; mais ayant été lui-même cité au conseil du roi Louis VII pour son refus de rendre hommage d'un fief de la mouvance de l'évêché de Langres, il fut condamné par jugement que le pape Adrien IV confirma. Eudes mourut en septembre 1162, après un règne de quarante ans; il fut inhumé à Cîteaux, et laissa la réputation d'un prince pacifique et bienfaisant. B—P.

EUDES III, fils de Hugues III et d'Alix de Lorraine, gouverna le duché de Bourgogne dès 1190, mais ne prit le titre de duc qu'après la mort de son père. Son premier soin fut de se concilier le clergé et les moines, en rendant aux églises ce que leur avaient enlevé son père et lui-même pendant sa régence. André, son frère consanguin, ayant prétendu partager le duché, Eudes lui résista, et lui enleva même ce qu'on lui avait adjugé des biens paternels. Il marcha ensuite, dans les Pays-Bas, au secours de Baudouin, comte de Flandre; il épousa, en 1194, Mahaut, fille d'Alphonse I^{er}, roi de Portugal, qui descendait de la

maison de Bourgogne; mais leur mariage fut ensuite déclaré nul pour cause de parenté. L'ancienne querelle des ducs de Bourgogne avec le seigneur de Vergy s'étant renouvelée, il s'empara de tout ce que possédait ce seigneur au delà de la Saône, et finit par épouser sa fille, Alix de Vergy. Eudes refusa le titre de généralissime que les croisés lui envoyèrent offrir en 1201, après la mort de Thibaut III, comte de Champagne, et resta paisible dans ses États. Il fut du nombre des grands vassaux qui, en 1205, exhortèrent Philippe-Auguste à ne faire ni paix ni trêve avec Jean, roi d'Angleterre, promettant d'employer toutes ses forces pour la cause de son suzerain. En 1209, il assista au parlement convoqué par Philippe-Auguste à Ville-Neuve-le-Roi, près Sens, où fut donné un nouveau règlement pour le service féodal; il suivit de là le roi de France à Compiègne, où, dans une nouvelle assemblée, il se croisa contre les Albigeois. Dans cette expédition, il se comporta avec autant de valeur que de générosité, refusant de dépouiller le comte de Carcassonne, dont on lui offrait les domaines. Peu de temps après son retour dans ses États, il accompagna Philippe-Auguste dans la guerre de Flandre, et commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Bouvines, où il eut un cheval tué sous lui; comme il était fort replet et d'ailleurs bardé de fer, il faillit périr, et on ne le releva qu'avec peine pour lui donner un autre cheval. Eudes fit ensuite de grands préparatifs pour se mettre à la tête d'un nouveau corps de croisés, qui s'était formé pour aller enlever l'Égypte aux infidèles; mais il fut arrêté à Lyon par une maladie qui le conduisit au tombeau. Le 6 juillet 1218, son corps fut transporté en Bourgogne et inhumé à Cîteaux. Les historiens ecclésiastiques le représentent tous comme un prince juste, patient, libéral, aimé pendant sa vie, pleuré après sa mort. Il avait accordé à la ville de Beaune le droit de commune sur le modèle des droits cédés à la ville de Dijon par son père. Son cri de guerre était: *Montjoie au noble duc*, ou *Montjoie St-Andrieu*, à cause de St-André, patron du duché de Bourgogne. B—P.

EUDES IV, frère de Hugues V, auquel il succéda en 1313, n'avait d'abord eu en partage des biens du duc Robert son père que 4,000 livres de rentes, avec le château de Grignon. Après la mort de Hugues il composa avec Louis son autre frère pour jouir tranquillement du duché de Bourgogne. Il épousa en 1318 la fille aînée de Philippe le Long, roi de France. Devenu lui-même roi de Thessalonique et prince d'Achaïe et de Morée par la mort de Louis son frère, il vendit le royaume et la principauté à Louis, prince de Tarente, pour la somme de 40,000 livres. Il fit en 1350 un héritage plus solide par la mort de sa belle-mère Jeanne, reine France, qui lui laissa les comtés d'Artois et de Bourgogne. Ces deux nouvelles provinces passèrent depuis à tous les ducs ses successeurs. Devenu plus riche et plus puissant, Eudes fut suc-

cessivement l'appui de Philippe le Long, dont il était le gendre, de Charles le Bel, dont il était le neveu, et de Philippe de Valois, qui avait épousé sa sœur. Il accompagna Philippe en Flandre en 1528, fut blessé, selon Duchesne, à la bataille de Montcassel, et contribua à rétablir Louis, comte de Flandre, dans ses États. Il vint encore en 1540 au secours de Philippe de Valois, et défendit St-Omer avec succès contre Robert d'Artois, allié de l'Angleterre. Trois ans après il fit alliance avec Amédée VI de Savoie, dit le comte Vert, et lui envoya des troupes en Piémont. Eudes, après un règne long et glorieux, mourut à Sens en 1550, regretté et loué par le clergé pour avoir fait un grand nombre de pieux établissements. Les deux fils qu'il avait eus de Jeanne de France sa femme étant morts jeunes, il eut pour successeur son petit-fils Philippe.

B—P.

EUDES de Montreuil, architecte de St-Louis, le suivit en Palestine, où ce prince le chargea des fortifications de Jaffa. Il est du reste plus connu par ses ouvrages que par les écrits de ses contemporains; car l'histoire, qui se souvient presque toujours de ceux qui détruisent, paye plus souvent d'un ingrat oubli ceux qui édifient. L'architecture gothique, seule en usage au 13^e siècle, et dont le bon goût a fait depuis justice, fut portée par Eudes à son plus haut degré de perfection. Ses édifices, bien conçus, offrent en général des formes légères et gracieuses, et sont justement regardés comme des modèles du genre. Parmi les monuments qu'il a laissés à Paris: on a distingué principalement les églises de Ste-Catherine du Val des écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Ste-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il avait sculpté dans l'église des Cordeliers un bas-relief de grandeur naturelle où il s'était représenté à mi-corps entre ses deux femmes. Il avait près de lui un ciseau de sculpteur, et tenait de la main gauche une équerre. Le tout fut détruit en 1580, et aucun autre des ouvrages d'Eudes n'est parvenu jusqu'à nous. Il était considéré comme l'un des premiers architectes de son temps; et il conserva sa réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1289.

E—N.

EUDES, 68^e archevêque de Besançon, succéda à Guillaume de la Tour en 1268. Son élection fut confirmée le 9 février de l'année suivante par le collège des cardinaux, attendu la vacance du Saint-Siège. Ce prélat était de la maison de Rougemont, l'une des plus anciennes du comté de Bourgogne; fier de sa naissance, et comptant sur la protection de l'empereur, il essaya d'accroître les privilèges de son église au préjudice des citoyens; mais ceux-ci montrèrent aux volontés de l'archevêque une résistance jusqu'alors sans exemple. En 1279 il s'éleva entre le chapitre et les habitants de Besançon une contestation dont le résultat fut le pillage de la maison d'un chanoine. Eudes déclara qu'il allait mettre la ville en interdit; mais

il ne paraît pas qu'il ait effectué cette menace. Il avait fait construire un château fort au-dessus d'une montagne nommée *Rosemont*, à une demi-lieue de la ville; il s'y retira en 1291, on ignore sous quel prétexte, avec ses vassaux et ses officiers. Le château fut aussitôt assiégé par les habitants, pris et détruit de fond en comble. L'archevêque assembla un concile provincial qui confirma les privilèges et les immunités des gens d'église, et prononça des excommunications contre ceux qui se permettraient d'attenter à leurs biens ou à leurs personnes. Il ne put cependant obtenir aucune satisfaction de la violence exercée à son égard, et cette circonstance semblerait prouver qu'elle était motivée par sa conduite. Eudes mourut le 23 juin 1501, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Bellevaux. W—s.

EUDES. Voyez MÉZERAI.

EUDES (JEAN), frère aîné de l'historien Mézerai, naquit à Ry, près Argentan, diocèse de Séez, le 14 novembre 1601. Ce fut à Caen, sous les jésuites, qu'il fit ses études; et Bérulle, qui depuis fut cardinal, le reçut dans sa congrégation (l'Oratoire), le 23 mars 1625; ordonné prêtre, il fut bientôt après nommé supérieur de la maison de Caen, et quitta, le 24 mars 1645, la congrégation de l'Oratoire pour se livrer tout entier aux missions, pour lesquelles il avait quelque talent et déployait beaucoup de zèle. Les diocèses de Séez, Bayeux, Coutances, Lisieux, Rouen, Chartres, Autun, Meaux, Châlons, Rennes, Paris, furent successivement le théâtre de ses travaux apostoliques et de ceux de ses collaborateurs. Il avait depuis longtemps conçu le projet de réformer ou d'établir plusieurs séminaires, et de fonder une congrégation qui atteignit le but qu'il s'était proposé: en effet, dès le lendemain de sa sortie de l'Oratoire, il jeta les fondements de la congrégation de Jésus et de Marie, qui, de son nom, fut bientôt connue sous celui de *Congrégation des Eudistes*. Soit par le dépit qu'éprouvèrent les oratoriens de se voir abandonnés par le P. Eudes, soit par l'envie qui attaque les innovations, soit parce que l'on craignait de voir s'établir de nouveaux ordres et de nouvelles corporations, depuis que leur nombre, trop considérable, surchargeait les États qui les avaient admis, l'entreprise éprouva beaucoup de difficultés sans cesse renaissantes. Les oratoriens présentèrent des requêtes et multiplièrent sourdement les démarches contre les projets du P. Eudes, qui d'abord ne sollicitait qu'une maison pour former, disait-il, quelques ecclésiastiques à l'esprit de leur état. Eudes, naturellement persévérant, après avoir obtenu des lettres patentes d'institution, en décembre 1642, parvint à les faire enregistrer au parlement de Normandie, en mars 1650. Le roi s'intéressait à ce projet, et avait écrit à cet effet au pape, le 19 novembre 1647; il fit plus: il protégea l'établissement des Eudistes à Paris, par lettres patentes de 1672. Toutefois, cette fondation ne fut définitivement et positivement autorisée qu'en 1705. Trois

évêques, Molé, Ste-Croix et Servien s'étaient succédé sur le siège de Bayeux, et, d'avis différents, avaient, tantôt protégé, tantôt attaqué la congrégation des Eudistes, qui finit par triompher de tous les obstacles. Les lettres patentes approuvant les constitutions de cette communauté ne parurent qu'en septembre 1722. Cette corporation, que la révolution de 1789 enveloppa dans la destruction générale de tous les établissements de ce genre, avait des maisons en Normandie et en Bretagne, et même à Paris, à Senlis et à Blois. Indépendamment des Eudistes, Eudes avait fondé et établi dans quelques villes, à Caen, à Rennes, à Tours, à la Rochelle, à Paris, etc., une corporation connue d'abord sous le nom de *Filles de N. D. du Refuge*, puis de *N. D. de la Charité*, qu'il avait d'abord réunie à Caen, le 23 novembre 1641, et pour laquelle il avait obtenu des lettres patentes, en novembre 1642, et des bulles d'Alexandre VII et d'Innocent XI, en 1666 et 1681 : cette dernière bulle fixait les vœux à dix-sept ans au lieu de vingt, qui avaient été exigés par la première. Eudes mourut à Caen, le 19 août 1680, dans sa 79^e année. La congrégation des Eudistes avait eu huit supérieurs généraux, lorsque la révolution arriva; savoir : 1^o Eudes, instituteur; 2^o Jacques Blouet de Camilly, mort à Coutances, le 11 août 1741; 3^o Guy de Fontaines de Neuilly, mort à Bayeux, le 19 janvier 1727; 4^o Pierre Cousin, mort à Caen, le 14 mars 1751, âgé de 86 ans; 5^o Jean-Prosper Auvray de St-André, mort à Caen, le 20 janvier 1770; 6^o Michel Lefèvre, mort à Rennes, le 6 septembre 1775; 7^o Pierre Lecoq, mort à Caen, le 1^{er} septembre 1777, et 8^o Pierre Dumont, supérieur du séminaire de Coutances et vicaire général du diocèse, élu le 3 octobre 1777. Voici la liste des ouvrages du P. Eudes : 1^o *Exercices de piété pour vivre chrétiennement et saintement*, 1656, qu'il refondit et fit reparaitre l'année suivante à Caen, sous le titre de : *La vie et le royaume de Jésus*, ouvrage fréquemment réimprimé, in-8^o, à Caen et ailleurs, 1664, 1667, etc.; 2^o le *Testament de Jésus*, 1641; 3^o la *Vie du chrétien*, 1641, 1669, 1693, in-12; 4^o le *Contrat de l'homme avec Dieu par le baptême*, Paris, 1634, 1763 et 1825, in-12; ibid., 1829, in-32; nouvelle édition augmentée par Roger-Daon, Fougères, 1851, in-18; 5^o *Le bon confesseur*, Paris, 1666, in-12; Rouen, 1752 et 1753, in-12, traduit en diverses langues; 6^o *Memorial de la vie ecclésiastique*, Lisieux, 1681, in-12; 7^o le *Prédicateur apostolique*, Caen, 1683, in-12, et plusieurs *Offices*, etc. Le P. Lelong attribue à Eudes, avec assez peu de fondement, l'*Histoire*, restée manuscrite, d'une *paysanne de Coutances*, laquelle s'appelait *Marie Desvallées*, ouvrage dans le genre de celui de l'évêque Languet (voy. ALACOQUE). Eudes a aussi laissé des mémoires manuscrits sur les principales époques de sa vie. Ils sont écrits avec une onction et une naïveté apostoliques. Ces mémoires, qui se composent de 40 pages in-4^o, se

terminent à l'année 1680. Jean Eudes était un homme d'un caractère ardent et entreprenant, animé d'un zèle qui, suivant Huet, n'était pas assez réglé, et qui lui suscita quelques traverses. Il avait une éloquence naturelle, vive et véhémente, plus propre à frapper par la terreur qu'à toucher par la douceur et la persuasion. D-B-S.

EUDOCIE. Voyez EUDOXIE.

EUDOXE DE CYZIQUE, navigateur célèbre qui vivait vers la fin du 2^e siècle avant J.-C. Nous avons deux relations contradictoires des voyages d'Eudoxe : l'une, puisée dans les écrits de Cornelius Nepos, est rapportée par Pomponius Mela : elle suppose qu'Eudoxe, parti du golfe Arabique, était arrivé à Cadix après avoir fait le tour de l'Afrique. Le récit de Mela, qui est un abrégiateur élégant, mais superficiel et ignorant, est surchargé de circonstances si évidemment controuvées, qu'il ne mérite aucune considération. L'autre relation des Voyages d'Eudoxe est de Posidonius, astronome recommandable, ami du grand Pompée. Strabon paraît nous avoir conservé en entier le passage où Posidonius racontait les aventures d'Eudoxe. En voici la substance : les garde-côtes du golfe arabe amenèrent à Ptolémée Evergète, roi d'Égypte, un Indien qui avait été poussé sur les côtes de ce golfe par les vents, et y avait fait naufrage. Ce roi résolut d'envoyer une expédition dans l'Inde, en la faisant accompagner par cet Indien, qui s'était offert pour servir de guide. Eudoxe, que le désir de remonter le Nil et de connaître l'Égypte avait conduit dans cette dernière contrée, fut du nombre de ceux qui furent choisis pour cette expédition. Il s'embarqua muni de présents, et revint avec une abondante cargaison qui devait l'enrichir; mais le roi d'Égypte s'en empara : ce qui n'empêcha point Eudoxe d'obéir aux ordres de Cléopâtre, sa veuve, qui, après la mort de Ptolémée, le renvoya de nouveau dans l'Inde, avec plus de marchandises qu'il n'en avait emporté la première fois; les vents le poussèrent sur la côte d'Afrique, en Ethiopie, où il trouva un bec de proue qui avait la figure d'un cheval, qu'on reconnut depuis avoir appartenu à un vaisseau parti de Cadix. Ce fut alors qu'Eudoxe fut persuadé que l'Océan entourait l'Afrique, et qu'il résolut de naviguer autour de ce continent. Revenu en Égypte, il fut convaincu d'avoir diverti, à son profit, une grande partie des effets qui lui avaient été confiés; on le dépouilla de nouveau de ce qu'il avait rapporté, et il se vit obligé de s'enfuir dans son pays. Toujours plein du projet qu'il avait conçu, il s'embarqua avec tout son bien, et courut toute la côte de la Méditerranée, depuis Diccéarchie ou Pouzzole, près de Naples, jusqu'à Marseille, et de Marseille jusqu'à Cadix, annonçant partout son entreprise et faisant sonner bien haut le gain qu'elle devait produire. Par ce moyen, il se procura des fonds, équipa un gros navire avec deux barques, et emmena avec lui de jeunes musiciennes, des médecins et des

artistes de différents genres. Il fit voile pour l'Inde; les zéphirs, c'est-à-dire les vents d'ouest ou de nord-ouest, soufflant continuellement, il échoua sur la côte d'Afrique, sauva sa cargaison, construisit une troisième barque, s'arrêta enfin sur la côte de *Maurusie*, et se rendit par terre à la cour du roi Bogus, à qui il proposa d'exécuter l'entreprise qu'il venait de tenter : mais Eudoxe, ayant appris que ce roi voulait le faire jeter dans une île déserte, se sauva sur les terres des Romains, d'où il repassa en Ibérie (Espagne) : là il prit avec lui des maçons, se munit d'instruments de labour, ainsi que de graines, et recommença son voyage, résolu, si la route se prolongeait, d'hiverner dans une île dont il avait précédemment remarqué la position, d'y semer et d'y attendre la moisson pour achever la navigation qu'il avait entreprise. « Voilà, ajoutait Posidonius, « jusqu'où j'ai pu suivre l'histoire d'Eudoxe. « Quelle en a été la fin? C'est probablement à « Gadès (Cadix) et en Ibérie (Espagne) qu'on a pu « le savoir. » Strabon consacre plusieurs pages à réfuter ce récit, et s'il donne d'excellentes raisons, on ne peut disconvenir que la vivacité avec laquelle il s'exprime le rend, dans cette occasion, justement suspect de prévention. « Posidonius, « dit-il, ce philosophe qui prétend ne se rendre « qu'aux démonstrations et qui dispute partout le « premier rang, veut que nous admettions sans « balancer ce conte, digne uniquement d'Anti- « phane, qu'il lui plait de forger lui-même ou « d'adopter sur la foi de ceux qui l'ont inventé. » M. Gosselin, en faisant ressortir la contradiction qui existait entre le récit de Cornelius Nepos et celui de Posidonius, a cherché à prouver qu'Eudoxe avait osé se vanter en Italie d'avoir fait le tour de l'Afrique, parce que les Romains n'ayant point encore pénétré dans le golfe Arabique, étaient hors d'état de lui opposer la moindre objection; tandis qu'étant à Cadix au milieu d'un peuple navigateur, il sentit la nécessité de donner assez de vraisemblance à ses courses pour qu'elles ne choquassent point trop les connaissances que les habitants de cette ville avaient acquises sur l'Afrique. Pour disculper Eudoxe de cette dernière accusation, on a, avec raison, remarqué que le récit de Posidonius ne suppose point du tout qu'Eudoxe se soit vanté d'avoir fait le tour de l'Afrique en partant du golfe Arabique : on aurait même pu ajouter que ce récit paraît prouver le contraire. Mais il ne résulte pas de cette observation qu'Eudoxe doive, comme on l'a avancé, être regardé comme un homme qui, plein d'une grande idée, lutte avec persévérance contre les préjugés de son siècle et contre l'injustice des rois. Il nous semble que le récit de Posidonius n'en fait point du tout un héros de ce genre, mais un aventurier et un commerçant plein d'avidité, qui avait plus de courage et d'habileté que de probité. Comme il avait éprouvé, par expérience, combien le commerce de l'Inde était pro-

fitable, il voulut continuer à le faire, même après avoir été expulsé d'Égypte, et il ne le pouvait qu'en se frayant une route vers l'ouest et en tournant autour de l'Afrique, qu'alors les géographes terminaient au nord de l'équateur. Il échoua dans cette entreprise, et périt probablement avec tout son équipage dans sa seconde tentative. Cet événement était récent du temps de Posidonius, et l'on ne peut savoir aujourd'hui si le conte du bec de proue a été inventé pour flatter la vanité des habitants de Cadix et si Eudoxe en est l'auteur. Il est certain seulement qu'il n'avait point fait le tour de l'Afrique, et que ses voyages n'apprirent rien qu'on ne sût déjà avant lui. W—n.

EUDOXE, de Cnide, fils d'Aschynes et ami de Platon, vivait 370 ans avant J.-C. Il se fit une grande réputation comme astronome; Cicéron dit qu'il s'était formé à l'école des Égyptiens. Du temps de Strabon, on montrait encore à Cnide l'observatoire d'où il avait vu la belle étoile de la constellation du navire, qui est connue sous le nom de *Canobus*, et la même dont Posidonius se servit ensuite pour déterminer, ou plutôt conjecturer quelle pouvait être la grandeur de la terre. Suivant Ptolémée, Eudoxe avait fait plusieurs observations en Sicile et en Asie, c'est-à-dire qu'il avait marqué les jours où différentes étoiles se lèvent et disparaissent. Pline nous dit qu'il apporta d'Égypte en Grèce une connaissance plus approchée de la longueur de l'année, à laquelle il donnait $365^{\circ} \frac{1}{4}$; c'est la même que supposa depuis Jules César, ou plutôt l'astronome Sosigène, en établissant le calendrier Julien. Lucain, dans sa *Pharsale*, fait dire à César que ce calendrier ne le cède en rien à celui d'Eudoxe :

Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

Archimède nous apprend qu'Eudoxe croyait le diamètre du soleil égal à neuf fois seulement celui de la lune. Vitruve lui attribue le cadran qu'on appelait *l'Araignée*, sans doute à cause du grand nombre d'arcs ou de lignes qui s'y entrecoupaient. Il inventa ou perfectionna l'octaétéride, période assez peu exacte, à laquelle on renonça bientôt après. Parmi plusieurs ouvrages qu'il avait composés sur la géométrie et l'astronomie, il n'y en a que trois dont les noms nous soient parvenus. Le premier avait pour titre *Période* (ou contour) *de la terre*; le second, les *Phénomènes*; et le troisième, le *Miroir*; c'était une description des constellations. Les deux derniers ont servi au poète Aratus, qui n'a guère fait que mettre en vers les idées et souvent les propres expressions d'Eudoxe. Hipparque, dans ses commentaires sur Aratus, nous a conservé plusieurs fragments des *Phénomènes* et du *Miroir*. Il en résulte qu'Aratus n'était nullement astronome, qu'Eudoxe lui-même n'avait presque rien observé et qu'il s'était trompé plus d'une fois, en faisant un usage trop peu réfléchi des observations qu'il avait rassemblées. On attribue à Eudoxe la première idée de ces sphères solides

emboîtées les unes dans les autres, et qu'on a crues longtemps nécessaires pour expliquer les mouvements apparents du soleil, des planètes et des étoiles. Il en donnait trois au soleil, autant à la lune, quatre à chacune des planètes, ce qui faisait vingt-six sphères en tout. Ce *beau système* fut adopté avec admiration par l'école péripatéticienne, qui voulut encore le perfectionner en ajoutant trente sphères de plus à celles qu'Eudoxe avait jugées suffisantes. *Voy. l'Histoire des mathématiques*, par Montucla, t. 1^{er}. D—L—E.

EUDOXE, en latin *Eudoxius*, fils dégénéré d'un père qui souffrit pour la foi, devait le jour à St-Césaire, lequel reçut la couronne du martyre à Arabisse, en Arménie. Quoique disciple de St-Lucien, Eudoxe embrassa les erreurs d'Arius dans toute leur étendue, et telles que les professait Aëtius. A beaucoup d'ambition il joignait de mauvaises mœurs et l'esprit d'intrigue. St-Eustache, qui le connaissait, refusa de l'ordonner; mais les ariens lui procurèrent l'évêché de Germanicia, ville de la Syrie euphratésienne, et ils le chargèrent d'une légation auprès de l'empereur Constance. Ce prince l'envoya en exil pour avoir favorisé le parti de César Gallus, son cousin. Revenu à la cour, Eudoxe apprit la mort de Léontius, évêque d'Antioche. Feignant que des affaires qui intéressaient le bon ordre et la religion exigeaient sa présence dans son diocèse, il demanda à l'empereur et obtint la permission d'y retourner; mais au lieu de s'y rendre, il alla à Antioche où, à force de menées et étayé du crédit des courtisans, il se fit élire à la place de Léontius. L'année suivante il convoqua un concile à Antioche, où il fit rejeter non-seulement les mots de « même substance » (consubstantiel), que les catholiques appliquent au Fils, mais encore ceux de « substance semblable, » adoptés par les semi-ariens. Il avait soutenu la même doctrine au concile de Sardique et à celui de Sirmium. Dans celui d'Ancyre, il avait été dénoncé par les semi-ariens. L'empereur Constance, dans une lettre écrite à l'Eglise d'Antioche, déclara formellement qu'Eudoxe a envahi ce siège contre son gré, et parle de lui avec l'accent du mépris. Il restait à Eudoxe à donner l'exemple d'une seconde intrusion; car on ne peut donner que ce nom à son élévation sur le siège de Constantinople, en 360, après que Macédonius eut été déposé. Théodoret dit expressément qu'il y était parvenu *par tyrannie*. Eudoxe, en 367, baptisa l'empereur Valens, et lui fit promettre à son baptême qu'il favoriserait l'arianisme. Persécuteur acharné des catholiques, Eudoxe mourut en 370, sans reconnaître ses erreurs, après avoir occupé pendant dix ans le siège de Constantinople. L—Y.

EUDOXIE (ELIA-EUDOXIA), impératrice d'Orient, femme d'Arcadius, était d'origine française, et fille du comte Bauton, un des meilleurs généraux de Théodose. Arcadius l'épousa en 393, par le conseil de l'eunuque Eutrope, qui voulait se servir d'Eudoxie pour contre-balancer le crédit de Rufin,

ministre ambitieux et tout-puissant, dont l'empereur était sur le point de devenir le gendre. Eudoxie, élevée dans la famille de Promotus, une des victimes de Rufin, prit bientôt l'ascendant que devaient lui donner sa beauté et la trempe de son caractère sur l'esprit faible et timide de son époux. La mort tragique de Rufin (*voy. RUFIN*) laissa le pouvoir suprême entre les mains de l'impératrice et de l'eunuque; ils se défirent d'abord de tous ceux qui leur portaient ombrage; mais la division s'étant mise entre eux, Eudoxie n'eut qu'à verser quelques larmes pour obtenir d'Arcadius l'arrêt d'Eutrope. En vain le courage de St-Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, parvint-il un instant à sauver les jours du proscrit. L'impératrice le fit mettre à mort peu de temps après. Un ennemi plus respecté, le patriarche lui-même, irrita son orgueil en frondant sans ménagement sa conduite; il osa, dit-on, la désigner en chaire sous le nom de Jézabel; l'impératrice le fit saisir ignominieusement, et transporter sur le bord de l'Euxin. Le plus affreux tumulte dans Constantinople fut la suite de ce coup d'autorité; Eudoxie, effrayée, demanda elle-même le rappel du patriarche, qui l'irrita de nouveau par d'amères censures. Cette fois elle résolut sa perte, et l'envoya dans le fond de l'Arménie où il mourut trois ans après (*voy. CHRYSOSTOME*). Eudoxie continua de maîtriser l'indolent Arcadius; elle lui donna un fils qui régna depuis sous le nom de Théodose II, mais dont la naissance fut regardée par le public comme le fruit de la liaison trop intime de l'impératrice et du comte Jean, son favori. Quatre ans après, Eudoxie mourut des suites d'une fausse couche. Arcadius fut le seul qui la regretta; elle avait aigri tous les esprits par ses injustices et ses concussions. La soif des richesses l'engageait à vendre les honneurs et les emplois. Les maux qu'elle fit souffrir à St-Jean Chrysostome ont déchainé contre elle tous les auteurs de ces temps. On a des médailles de cette princesse en or, en argent et en bronze, de petite dimension. L—S—E.

EUDOXIE (ELIA). *Voyez* ATHÉNAÏS.

EUDOXIE (LICINIA-EUDOXIA), impératrice d'Occident, femme de Valentinien III, était fille de Théodose II et d'Athénaïs Eudoxie. Aussi belle et non moins malheureuse que sa mère, elle porta sur le trône des vertus qui lui concilièrent l'affection des peuples, l'estime et même la tendresse d'un prince d'ailleurs très-dérégé dans ses mœurs. Les excès de Valentinien ayant excité la vengeance du sénateur Maxime, dont il avait outragé la femme (*voy. MAXIME et VALENTINIEN III*), Eudoxie vit massacrer son coupable époux, et, pour comble de malheur, elle fut forcée d'épouser Maxime lui-même, qui venait de perdre sa femme et de s'emparer du sceptre, et qui crut compléter sa vengeance et affermir son autorité en s'unissant à la veuve de Valentinien. Il obligea en même temps une des filles de ce prince, nommée Eu-

doxie comme sa mère, d'épouser un de ses fils. Cependant l'impératrice, en contractant avec répugnance cette double alliance, ignorait la part que Maxime avait prise au meurtre de Valentinien. Mais l'imprudent usurpateur, entraîné par l'amour que lui inspirait Eudoxie, lui avoua que l'espoir de la posséder l'avait porté à conjurer contre Valentinien, et que la mort de ce prince n'avait eu lieu que par ses ordres. Elle reçut cette confiance avec un horreur qu'elle dissimula néanmoins pour méditer ses projets de vengeance. Ce fut Genserik qu'elle choisit pour en être le terrible instrument; elle l'appela secrètement en Italie en 455 : à son approche, Maxime fut massacré; sa mort ne fut que le prélude des horreurs dont Rome et l'impératrice elle-même furent les victimes. Genserik saccagea la ville impériale, et emmena en Afrique Eudoxie et ses deux filles, Eudoxie et Placidie; il les traita d'abord en captives; mais il força bientôt la jeune Eudoxie d'épouser son fils Huneric. Les empereurs d'Orient et d'Occident réclamèrent en vain la liberté de ces princesses, ce ne fut que sept ans après que Genserik consentit à laisser partir Placidie et sa mère pour Constantinople. La jeune Eudoxie vécut seize ans avec Huneric, et lui donna un fils. Mais, persécutée par un époux barbare, elle parvint à s'échapper, et se retira à Jérusalem. Sa sœur Placidie, promise avant sa captivité à Olybrius, qui fut depuis empereur, l'épousa quand elle fut libre. L'impératrice Eudoxie consacra le reste de ses jours à la retraite. On a des médailles en or de cette princesse; mais elles sont assez rares. L-S-E.

EUDOXIE (MACREMBOLITISSA), impératrice d'Orient, épousa, sous le règne de Michel le Paphlagonien, Constantin Ducas, et monta sur le trône avec lui en 1059. Lorsque ce faible prince mourut, en 1067, il laissa l'empire, sans le partager, à ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic, sous la tutelle de leur mère, de laquelle il exigea le serment par écrit de ne se point remarier. Eudoxie s'empara facilement de l'autorité; mais elle reconnut bientôt qu'elle ne pouvait seule en porter tout le poids; ni résister aux nombreux ennemis qui dévastaient l'empire. Les courtisans la pressèrent de se remarier. Un incident singulier déterminait son choix. Romain Diogène, accusé de projets ambitieux, fut arrêté dans son gouvernement, conduit chargé de fers à Constantinople, convaincu de révolte et condamné. L'impératrice, prête à confirmer la sentence, vit le coupable, fut frappée de sa belle figure, se souvint de ses actions d'éclat, le jugea capable de soutenir l'empire, feignit de l'exiler, le rappela deux jours après, et prit la résolution de l'épouser; mais il fallait anéantir la promesse qu'elle avait signée, et dont Xiphilin, patriarche de Constantinople, était dépositaire. On persuada au patriarche qu'il s'agissait d'élever son frère au rang suprême. Xiphilin, enchanté, annula l'engagement, et la même nuit Eudoxie s'unit à Romain. Cette nouvelle consterna les jeu-

nes princes, et souleva leur garde, qui menaça l'impératrice; elle employa les larmes et l'adresse, et calma ses enfants. Bientôt Romain, appelé à la défense de l'État, la laissa souveraine maîtresse dans Constantinople; elle y termina un ouvrage qu'elle dédia à son époux, et dont il reste un manuscrit unique que possède la Bibliothèque impériale, et que Villosion a publié dans ses *Anecdota græca*. C'est un recueil intitulé : *Ionia*, où se trouvent rassemblés les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes; leurs métamorphoses, les fables et les allégories des anciens auteurs; enfin une quantité d'anecdotes sur les écrivains et les érudits. La docte princesse annonce qu'elle a rassemblé à grands frais dans sa bibliothèque les livres les plus curieux; elle parle d'autres ouvrages qu'elle doit bientôt faire paraître, mais qui ne nous sont point parvenus. C'étaient un poème sur la *chevelure d'Ariane*, une *Instruction à l'usage des femmes*, un *Traité sur l'occupation des princesses*, un autre de la *Vie monastique*. Eudoxie était plus capable de bien écrire que de bien gouverner. En 1071 elle quitta un moment ses occupations favorites pour aller au-devant de Romain qui revenait après une longue campagne. Bientôt elle s'en sépara de nouveau sans beaucoup de regrets; ce fut cette année même que Romain tomba dans les mains des Turcs. A cette nouvelle on s'agita dans Constantinople. L'impératrice, incertaine et peu attachée à Romain, assembla sa famille et les principaux officiers, pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre. On la força de se retirer dans un monastère sur le bord du détroit, et bientôt d'y prononcer des vœux. Elle y apprit la triste fin de Diogène et le couronnement de Michel, l'aîné des fils qu'elle avait eus de Constantin Ducas (*voy. ROMAIN DIOGÈNE et CONSTANTIN DUCAS*). L—S—E.

EUGALENUS (SÉVERIN), médecin, naquit à Dockum en Frise, voyagea en Allemagne et en Angleterre, exerça quelque temps sa profession à Hambourg et à Londres, vint ensuite se fixer à Emden, où il acquit une grande renommée, moins par un mérite transcendant, que par cette jactance et cette forfanterie qui en imposent presque toujours au stupide vulgaire. Eugalenus prétendait guérir les phthisies commençantes en quinze jours, les paralysies dans le même espace de temps. Quelques heures lui suffisaient pour dissiper des maux de dents insupportables; enfin, il osait affirmer que les maladies les plus opiniâtres, généralement regardées comme incurables, cédaient avec une promptitude et une facilité surprenantes aux merveilles de son art. Il publia en 1588, à Brême, un volume in-8°, intitulé : *De morbo scorbuto liber, quo omnia quæ de signis ejus diagnosticis dici possunt tractata continentur, cum observationibus quibusdam, brevique et succincta cûjusque curationis indicatione*. Comme il n'existait point à cette époque de traité spécial sur le scorbut, l'ouvrage d'Eugalenus fut accueilli avec en-

thousiasme, et réimprimé un grand nombre de fois. Les éditions les plus estimées sont celles que donnèrent, avec des corrections et des augmentations, Joseph Stubendorf (Leipsick, 1604, 1613, in-8°); et Zacharie Brendel (Iéna, 1624; la Haye, 1638, in-8°). Ce livre, jadis si vanté, regardé universellement comme classique, a totalement perdu sa réputation usurpée. En effet, l'auteur a méconnu les véritables caractères du scorbut, auquel il rapporte presque toutes les maladies. Le docteur Lind, bon juge en cette matière, prouve que la *rapsodie* du médecin frison est plus propre à égarer qu'à éclairer. C.

EUGÈNE I^{er}, Romain de naissance, et fils de Rufinien, élu pape le 9 septembre 653, succéda à St-Martin. Il fut nommé par l'autorité de l'empereur Constant, qui tenait encore Martin dans les fers, et qui ne put obtenir sa démission canonique. L'élection d'Eugène devint ensuite plus régulière par la mort de Martin. C'était l'hérésie du monothélisme qui divisait depuis longtemps les deux Églises (*voy.* entre autres JEAN IV, THÉODORE ET MARTIN). Eugène voulut entrer en accommodation avec les monothélites, et envoya à cet effet des légats à ce parti. Cette démarche fut infructueuse. Ce pape mourut le 2 juin 657, après un pontificat d'un an huit mois et vingt-quatre jours, et fut enterré à St-Pierre. On le loue de sa bonté, de sa piété, de sa libéralité. Il est honoré comme saint dans le martyrologe romain moderne. Vitalien lui succéda. D—s.

EUGÈNE II, Romain de naissance, fils de Bohémond, succéda à Pascal I^{er}, et fut élu pape le 5 juin 824. Il avait un concurrent, sur lequel il l'emporta, à la faveur du parti noble. Il était d'ailleurs recommandable par des qualités et des vertus qui méritaient la préférence. L'empereur, roi de France, Louis le Débonnaire, envoya aussitôt Lothaire, son fils, à Rome, pour régler avec le pape tout ce qu'exigeait la nécessité des circonstances. Déjà, depuis quelques années, les troubles de Rome avaient excité la sollicitude de l'empereur (*voy.* LÉON III et PASCAL II). Lothaire se plaignit des prévarications des tribunaux et de la négligence des papes. On avait condamné injustement à mort des personnes fidèles à l'empereur et à la France. On avait exécuté des confiscations iniques. Le pape consentit aux restitutions, au redressement de tous les griefs; et la tranquillité se rétablit, à la grande satisfaction du peuple romain. Pour affermir ces heureuses réformes, Lothaire fit publier une constitution, où il semble ajouter aux concessions de Charlemagne, en mettant sur la même ligne l'autorité du pape et celle de l'empereur. Il recommande l'obéissance entière au pape, à ses juges, à ses ducs, pour l'exécution de la justice; mais il ordonne que des commissaires nommés par l'empereur et par le pape rendront compte tous les ans de l'exécution des lois. Eugène tint un concile à Rome, pour la réformation du clergé. Il mourut, le 27 août 827, regretté

justement des Romains. Il avait pourvu à l'abondance des blés avec une telle sagesse, que la ville de Rome était celle où on vivait à meilleur marché. Son attention particulière à soulager les indigents, les malades, les veuves et les orphelins lui avait fait donner le titre honorable de *Père des pauvres*. Valentin lui succéda. D—s.

EUGÈNE III, élu pape le 15 février 1145, succédait à Lucius II. Le nouveau pontife était abbé de St-Anastase. Né à Pise, où il avait été vidame de l'église, il avait passé quelque temps à Clairvaux, sous la discipline de St-Bernard. Il portait aussi le nom de Bernard. Arnulfe, abbé de Farfe, en Italie, ayant demandé au saint réformateur de Cîteaux des moines pour fonder une communauté, Bernard de Pise lui fut envoyé avec quelques autres; mais le pape Innocent II les retint pour lui-même, et leur donna l'église de St-Anastase, dont Bernard fut fait abbé. St-Bernard, en apprenant cette élection, écrivit aux cardinaux, pour leur témoigner son étonnement « de ce qu'ils « avaient tiré un mort du tombeau, pour le re- « plonger dans les affaires, et de ce qu'ils avaient « jeté les yeux sur un sujet rustique, à qui ils « étaient la bêche et la coignée, pour le revêtir « de la pourpre, et lui imposer un fardeau formi- « dable aux anges mêmes. » Sa lettre à Eugène était conçue dans le même esprit. « Mon fils Ber- « nard, y disait-il, est devenu mon père Eugène. « Je souhaite que l'Église change aussi en mieux... « Que je serais heureux, si, avant de mourir, je « voyais l'Église telle qu'elle était dans son pre- « mier âge quand les apôtres étendaient leurs « filets, non pour prendre de l'or et de l'argent, « mais pour prendre des âmes! C'est ce que l'É- « glise attend de vous, etc. » Eugène fut sacré au monastère de Farfe, parce qu'il craignait la fureur des Romains, qui, excités par les discours séditieux d'Arnaud de Bresse, méconnaissaient l'autorité du pape, et demandaient la confirmation du sénat nouvellement établi. Ils s'étaient même portés à d'autres excès. Ils avaient abattu les maisons des cardinaux, créé un patrice, fortifié l'église de St-Pierre, et forcé tous les pèlerins d'y apporter leurs offrandes, qu'ils prenaient pour eux: ils en tuèrent même plusieurs. Toutes ces circonstances obligèrent Eugène de se réfugier à Viterbe, où il fit un assez long séjour. Il se mit cependant en devoir de réduire les Romains par la force. Après avoir excommunié leur patrice, il les obligea, aidé des troupes des Tiburtins, à lui demander la paix et à reconnaître que le sénat ne tenait son autorité que du pape. Les Romains le reçurent avec de grands honneurs; mais ils exigèrent ensuite de lui qu'il détruisit Tibur. Eugène, pour se dérober à leurs importunités, quitta Rome de nouveau, et passa le Tibre. Ce fut vers cette même époque, en 1145, que la prise d'Edesse par Zengui consterna les chrétiens d'Orient, et les obligea de demander des secours à toutes les puissances de l'Europe. Eugène, informé de ces

désastres par Hugues, évêque de Gabel, en Syrie, écrivit à Louis le Jeune, pour l'exhorter, ainsi que tous les Français, à venir au secours des croisés. Il publia en conséquence la seconde croisade en France, avec les mêmes indulgences accordées par Urbain II à la première. St-Bernard lui-même prêcha en Allemagne cette croisade, à laquelle il engagea Conrad. Fleury observe, à ce sujet, que c'est la première fois qu'il est question dans l'histoire d'un prince chrétien appelé le *Prêtre-Jean*, qui devait venir au secours des croisés. Cependant, les mouvements séditieux des Romains obligèrent de nouveau Eugène à s'éloigner. Il vint en France, où le roi et l'évêque de Paris allèrent au-devant de lui, et le menèrent à l'église de Notre-Dame. Il visita ensuite celle de Ste-Geneviève, où il se passa une scène très-peu digne de la sainteté du lieu et de la gravité des personnages. Les officiers de l'église avaient étendu devant l'autel un drap de soie, où le pape se prosterna pour faire sa prière. Après la messe, qui avait été célébrée par le pape, ses officiers voulurent s'emparer du tapis, et les chanoines le leur disputèrent. Chacun le tirant de son côté, il fut mis en pièces. Des injures on en vint aux coups; il y eut du sang répandu, et le roi lui-même fut frappé au milieu du tumulte en voulant l'apaiser. Cette affaire scandaleuse donna lieu à la réforme des chanoines de Ste-Geneviève, auxquels on en adjoignit quelques-uns de St-Victor, ce qui fut exécuté par l'abbé Suger. Eugène tint un concile à Paris, où il fit examiner la doctrine de Gilbert de la Porée, qui séparait l'essence divine de la personne de Dieu même, et professait d'autres dogmes contraires au mystère de l'Incarnation. Gilbert, combattu par St-Bernard, prétendit n'avoir pas avancé de tels principes. La décision fut remise au concile de Reims, qui se tint l'année suivante, et où les erreurs de Gilbert furent condamnées. En 1148, Eugène se transporta à Trèves avec dix-huit cardinaux. L'archevêque de Mayence s'y rendit avec son clergé, et le pape y tint un concile, où il fut consulté relativement aux révélations d'Hildegarde, religieuse très-célèbre alors. Les réponses simples et naïves qu'elle fit à ceux qui l'interrogèrent, le témoignage de St-Bernard, qui était présent, ne permirent point à Eugène de douter de cette faveur particulière du ciel. Il lui donna une grande publicité; mais il écrivit à Hildegarde, pour lui recommander de conserver, par l'humilité, la grâce qu'elle avait reçue, et de déclarer avec prudence ce qu'elle connaîtrait en esprit. Revenu en France, Eugène vint à Clairvaux, où il parut en souverain pontife, et vécut en simple religieux. Sous les ornements de sa dignité, il ne quittait point le cilice. On portait devant lui des carreaux de broderie; son lit était couvert de pourpre et de riches étoffes; mais, par-dessous, il n'était garni que de paille battue et de draps de laine. En parlant à la communauté, il ne pouvait retenir ses larmes. Il exhorta, il con-

sola les anciens compagnons de ses premiers travaux religieux avec une tendresse fraternelle. Sa nombreuse suite ne lui permit pas de demeurer longtemps avec eux. Il reprit le chemin d'Italie et revint à Rome. L'histoire ne dit plus rien de remarquable sur les actions de ce pape jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 juillet 1153. Quoiqu'on raconte plusieurs miracles opérés sur son tombeau, l'Eglise ne l'a pas mis solennellement au nombre des saints. Ce fut pour lui que St-Bernard composa les trois livres de la *Considération*, dans lesquels il donne d'excellents avis à ce pape, pour lequel il avait une tendresse de frère. On a d'Eugène III des décrets, des épîtres et des constitutions. Sa vie a été écrite avec beaucoup de soin par dom Jean Delannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nancy, 1757, 2 vol. in-12. Il eut pour successeur Anastase IV.

D—s.

EUGÈNE IV, élu pape le 31 mars 1431, était Vénitien, d'une famille peu distinguée, et s'appelait Gabriel Condolmero. Petit-neveu, du côté maternel, du pape Grégoire XII, d'abord chanoine régulier de la congrégation de St-Grégoire en Alga, depuis évêque de Sienne, élevé ensuite au cardinalat, il n'avait que quarante-huit ans lorsqu'il parvint à la tiare. Le concile indiqué à Bâle par Martin V son prédécesseur, et demandé par le vœu général pour la réformation de l'Eglise, fut le premier objet qui occupa les soins d'Eugène. Le cardinal Julien Cesarini avait déjà été nommé légat par Martin pour y assister en son nom. Cet homme, d'un rare mérite, était alors occupé dans la Bohême, que les hussites ravageaient par leurs erreurs et par leurs armes. Eugène lui écrivit pour procéder à l'ouverture du concile; il se rendit à cet effet à Bâle au mois d'octobre. Mais Eugène lui manda de différer l'assemblée et d'indiquer un autre lieu. Julien ne crut pas devoir déferer à ce nouvel ordre, et le concile commença le 14 décembre; les sessions continuaient avec activité. Eugène essaya d'abord de le dissoudre, et prit ensuite le parti de rendre une bulle pour le transférer; il alléguait pour motif que la réunion projetée de l'Eglise grecque avec Rome exigeait que l'on reçût les députés de l'Orient dans une ville qui pût être à leur convenance, et il indiquait Ferrare ou Florence. Les Pères du concile se trouvèrent divisés sur cette proposition. Le plus grand nombre décida de se transporter à Avignon; la minorité consentait à se rendre à Florence. Cette dernière résolution fut aussitôt confirmée par une bulle d'Eugène qui appelait tout le concile à Ferrare. En conséquence, il fit équiper à Venise des galères qui allèrent prendre les députés de l'Eglise grecque; l'empereur se joignit à eux, et tous arrivèrent sur les vaisseaux du pape, qui prévirent ainsi ceux que le concile lui-même envoyait à Constantinople. Cette dissension obligea le cardinal Julien à se retirer du concile, qui dès ce moment cessa d'être regardé comme œcuménique. Les Pères, voyant ainsi

leurs mesures traversées par le pape, le sommèrent de comparaître devant eux dans l'espace de soixante jours. Eugène, loin d'obéir à cette sommation, déclara par une bulle expresse que le concile était dissous, et en indiqua un autre à Ferrare. Mais le roi de France, Charles VII, défendit à ses évêques de s'y trouver. D'un autre côté les Pères du concile de Bâle cassèrent l'assemblée de Ferrare comme schismatique, et déclarèrent nul tout ce qui s'y était fait. Ils procédèrent ensuite à la déposition du pape, en le jugeant par contumace. La peste, qui survint à Bâle, suspendit quelque temps leurs résolutions. Mais, dans les sessions qui furent reprises ensuite, et malgré les instances de l'empereur qui les exhortait à différer, ils élurent Amédée, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V (*voy. SAVOIE*, Amé VIII). Cette élection causa un nouveau schisme; les Français reconnurent toujours Eugène, malgré leur attachement au concile de Bâle. Cependant Eugène avait, de son côté, anathématisé le concile de Bâle, après avoir fait l'ouverture de l'assemblée de Ferrare; il s'y trouva soixante-douze évêques: les Grecs y étaient au nombre de sept cents. L'empereur Jean-Manuel Paléologue y assistait en personne. On y examina la question de la procession du St-Esprit et les autres points qui divisaient les deux Églises. On signa un traité d'union à Florence, où le concile fut ensuite transféré; ce pacte ne fut point de longue durée. De retour à Constantinople, les évêques grecs protestèrent, et la division recommença. D'un autre côté, le concile de Bâle n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis. Parmi les actes libres qui en étaient émanés, on remarquait le rétablissement de la pragmatique-sanction, à laquelle Louis XI ne tarda pas de porter atteinte; et le choix qui y avait été fait de la personne d'Amédée, loin d'être approuvé généralement, finit par exciter la plus grande indifférence pour celui qui en était l'objet. Eugène eut encore pendant sa vie des ennemis non moins difficiles à combattre que les Pères du concile de Bâle: il lança de vains anathèmes contre les Colonne qui entretenaient la guerre dans ses États. Tandis que son autorité spirituelle était attaquée par le concile de Bâle, son pouvoir temporel était sur le point d'être envahi par Philippe, duc de Milan. Il eut la guerre avec Alphonse, roi d'Aragon, à qui il refusa l'investiture du royaume de Naples; ses troupes, commandées par le patriarche d'Aquilée, chassèrent celles d'Alphonse des environs de Rome. Il eut à combattre le comte Sforce, contre lequel il lança en même temps l'excommunication; il soumit au même anathème la ville de Bologne, et tous ceux qui renaient les biens de l'Église. Il excita les rois de Pologne et de Hongrie contre les Turcs, en leur faisant violer la paix jurée sur l'Évangile, sous prétexte qu'elle avait été faite sans la participation du pape. Eugène IV mourut le 23 février 1447, dans la 64^e

année de son âge et la 16^e de son pontificat. Il eut de grandes qualités, mais on lui reproche de grandes fautes. Bossuet ne pardonne pas à sa mémoire d'avoir voulu traverser les opérations du concile de Bâle, en élevant puissance contre puissance; s'il ne vainquit point ses adversaires, il vint à bout de faire échouer leurs bonnes intentions. Son zèle pour la religion éclata d'une manière louable, lorsqu'il convertit les Arméniens et les Jacobites, mais il montra trop d'attachement à son autorité personnelle. Il aimait les sciences et les lettres, et composa lui-même quelques écrits contre les hussites. Il ne fut pas exempt de l'ambition d'élever et d'enrichir sa famille. Son neveu, qu'il avait promu au cardinalat, révolta les Romains par une conduite imprudente et légère. Le peuple irrité prit les armes contre le pape, qui eut bien de la peine à se sauver par le Tibre, travesti en moine. Son pontificat fut un enchaînement continuel d'agitations et d'inquiétudes. Détroumpé de toutes les illusions humaines, il s'écriait sur son lit de mort: « O Gabriel! qu'il eût été « bien plus à propos pour toi de n'être ni cardinal, ni pape; mais de vivre et de mourir dans « ton cloître, occupé des exercices de ta règle! » Il eut pour successeur Nicolas V. D—S.

EUGENE, usurpateur. *Voyez ARBOGASTE.*

EUGENE I^{er}, roi d'Écosse, succéda à son père Fergus I^{er}, en 419. Comme il était encore mineur, Graham, son grand-père maternel, prit les rênes du gouvernement, et voyant qu'il n'était pas assez fort pour tenir tête aux Romains, resta tranquille, quoique leur armée dévastât tout le pays au sud du mur de Sévere. Ils le rendirent aux Bretons, de sorte que les Écossais et les Pictes se trouvèrent resserrés entre les deux bras de mer d'Edimbourg et de Solway. Mais les dissensions intestines qui déchiraient l'empire ayant obligé les Romains de repasser sur le continent, les Écossais et les Pictes sortirent de leur retraite, renversèrent les fortifications construites par les Romains, chassèrent les Bretons, et retournèrent chez eux chargés de butin. Ils occupèrent ensuite le pays dont ils venaient de rentrer en possession; et Graham, au lieu de poursuivre les Bretons à outrance, conclut la paix avec eux, à condition que les limites de l'Écosse s'étendraient jusqu'au mur d'Adrien, et garnit cette ligne de frontière de bonnes fortifications. Eugène, parvenu à l'âge viril, envoya des députés aux Bretons pour exiger de ce peuple la restitution du pays au delà du mur d'Adrien. Sa demande fut rejetée. Une guerre meurtrière suivit ce refus; les Bretons défaits demandèrent la paix, qui leur fut accordée à des conditions très-dures, puisqu'ils consentirent à céder tout le pays au nord du Humber, promirent de ne s'adresser pour obtenir des secours ni aux Romains, ni à aucun autre peuple étranger; contractèrent avec les Pictes et les Écossais une alliance offensive et défensive, s'engagèrent à ne faire, sans leur aven, ni la paix ni la guerre, en-

fin leur payèrent une grosse somme d'argent, et leur livrèrent cent otages comme sûreté de l'exécution du traité. Cependant la paix fut bientôt rompue. Vortiger, qui jouissait chez les Bretons de la plus grande influence, appela à leur secours les Danois, les Saxons, les Angles contre les Écossais. Eugène perdit la vie dans une sanglante bataille en 449, laissant la réputation d'un prince brave et affable. — EUGÈNE II succéda à Goran son oncle, dont on dit même qu'il hâta la fin. Il régna avec beaucoup de gloire, marcha au secours d'Arthur, roi des Bretons contre les Saxons, et tint ceux-ci dans des alarmes continuelles. Il mourut en 558, après vingt-trois ans de règne. — EUGÈNE III, roi d'Écosse, fils d'Aidan, succéda à Kenneth I^{er}, en 605 ; il fut élevé dans la piété par Colomban, Irlandais, d'une vie exemplaire, et instruit dans les lettres. Eugène fit une guerre continuelle aux Pictes et aux Saxons, se montra terrible à ceux qui lui résistèrent obstinément, et au contraire doux et bienveillant à ceux qui se soumirent. Il accueillit avec la plus grande distinction les enfants d'Ethelfred, roi de Northumberland, qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et les fit instruire dans la religion chrétienne. Il mourut après seize ans de règne, au grand chagrin de ses sujets. — EUGÈNE IV, fils de Dongard, fut le successeur de Malduin, son oncle, en 640. Il battit Egfried, roi de Northumberland, qui avait pénétré jusqu'à Galloway. Ce prince eut beaucoup de peine à se sauver, et néanmoins il revint l'année suivante attaquer les Pictes ; il y perdit une partie de ses possessions ; et les Bretons, débarrassés des Angles, se réunirent aux Écossais et le réduisirent aux dernières extrémités. Eugène mourut en 644, dans la 4^e année de son règne. — EUGÈNE V, qui succéda au précédent, était fils de Ferquard Foda ; il fut, suivant l'usage du temps, très-savant en théologie, et vécut dans la plus grande intimité avec Alfred, roi de Northumberland, qui était aussi très-versé dans cette science. Les Pictes l'inquiétèrent beaucoup ; mais la médiation du clergé prévint les hostilités. Cependant, Eugène, fatigué des excès de ce peuple indocile, songeait à le châtier, quand il mourut, en 654. Les chroniques racontent que de son temps il y eut des prodiges terribles. — EUGÈNE VI succéda à son frère Amberkelecht. L'armée le proclama roi sur le champ de bataille, afin de ne pas rester sans général. Il fit la paix avec les Pictes, et épousa la fille de leur chef. C'est à lui qu'on doit l'ordonnance qui portait que les monastères tiendraient un registre des faits des rois. Il mourut en 715, après dix-sept ans d'un règne pacifique. — EUGÈNE VII, fils de Mordac, succéda à Etfin en 761 ; il commença par punir ceux qui, sous le règne de son prédécesseur, avaient prévariqué dans l'administration du royaume, et marcha ensuite contre Donald, prince des îles, auquel il livra de sanglantes batailles ; il finit par le faire prisonnier et l'envoya au sup-

plice, traité de même ou condamné à des amendes ses adhérents, et avec cet argent indemnisa ceux qui avaient souffert des rapines de Donald. A peine eut-il goûté les douceurs de la paix, qu'il s'abandonna à tous les vices ; les représentations du clergé et des nobles n'ayant pu le faire changer, on trama contre lui une conspiration qui lui fit perdre la vie, ainsi qu'à tous les compagnons de ces excès en 764. E—s.

EUGÈNE (SAINT), évêque de Carthage et confesseur à la fin du 5^e siècle, était renommé pour son savoir, sa piété et sa prudence, non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les ariens. Cette secte prévalait alors à Carthage, par la protection des rois vandales, qui l'avaient embrassée. Après la mort de l'évêque *Deogratias*, l'Église de Carthage était demeurée sans pasteur ; la vacance durait depuis vingt-quatre ans, lorsqu'Huneric, roi des Vandales, à la prière de l'empereur Zenon et de Placidie, dont il avait épousé la sœur, permit qu'on élût un évêque : tous les suffrages se réunirent sur la personne d'Eugène, et il fut ordonné, vers l'an 481, à la satisfaction de tout le peuple. Il gouvernait l'Église de Carthage avec sagesse, soulageait l'indigence par d'abondantes aumônes, et pour y suffire, se refusait le nécessaire. Sa vie était austère et mortifiée, et ses vertus lui avaient attiré la vénération générale. Le calme dont jouissait l'Église de Carthage au commencement de son épiscopat ne fut pas de longue durée. Une persécution violente s'éleva contre les catholiques. Eugène la supporta avec courage : attaché à la doctrine du concile de Nicée et inébranlable dans sa foi, il défendit la divinité du Verbe contre les ariens, et eut la consolation de voir son troupeau imiter sa constance. Un grand nombre de catholiques furent condamnés à l'exil ; les routes étaient couvertes d'évêques, de diacres, de vierges, d'enfants même auxquels on faisait souffrir des maux incroyables. Eugène, cette fois, fut épargné ; cependant Huneric, voulant ramener les catholiques à la foi qu'il professait, ordonna une conférence entre eux et les ariens, persuadé que les premiers y auraient le dessous. Eugène consentit à la conférence ; mais, prévoyant que les ariens y seraient en grand nombre, il fit entendre au roi que cette cause était celle de toutes les Églises, qu'il était juste de consulter celles d'outre-mer, et surtout l'Église de Rome, qui était la mère de toutes les autres. La conférence s'ouvrit au mois de février 484. Cirilla ou Cirolle, faux évêque et patriarche des ariens, prétendit la présider. Ceux qui étaient attachés à la foi de Nicée prenant exclusivement le titre de *catholiques*, que les ariens croyaient devoir leur être commun, il en résulta des altercations qui commencèrent à porter le trouble dans l'assemblée. Cependant les catholiques véritables nommèrent des commissaires, et dressèrent une profession de foi, où la consubstantialité du Verbe était établie par les saintes Écritures. Les

ariens, ne sachant que répondre, rompirent l'assemblée. Huneric prit le parti de sa secte; et, furieux contre les catholiques, il les fit traiter cruellement. On arracha la langue à plusieurs, et d'autres périrent par la main du bourreau. Eugène fut exilé; on ne lui permit pas même de dire adieu à ses amis: il écrivit aux fidèles de Carthage, pour les consoler et les soutenir dans la bonne croyance. Relégué dans un désert de la province de Tripoli, il fut confié à la garde et mis sous la surveillance d'un nommé Antoine, méchant homme qui le traita avec beaucoup de barbarie. Huneric mourut, et sa mort fut regardée comme une punition. Gontamond, son successeur, rappela Eugène à Carthage, et permit qu'on y rouvrit les églises. Huit ans environ s'écoulèrent sans que les catholiques fussent tourmentés. Thrasamond, frère de Gontamond, lui ayant succédé, suscita une nouvelle persécution. Eugène fut arrêté et condamné à mort avec quelques autres; cette sentence, pourtant, ne s'exécuta point: seulement Eugène fut exilé à Vianne, près d'Alby, dans la province nommée aujourd'hui Languedoc, où régnait Alaric, qui était aussi arien. Le saint y bâtit un monastère près du tombeau de St-Amaranthe, martyr, duquel ce lieu a, depuis, porté le nom. C'est là qu'Eugène passa le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence et des bonnes œuvres. Il mourut le 15 juillet 503. Les auteurs du temps lui attribuent la guérison miraculeuse d'un aveugle. Il a composé les écrits suivants, dont Gennade nous a laissé le catalogue: 1^o *Expositio fidei catholica*; ce traité lui avait été demandé par Huneric, et c'est probablement le même que la Profession de foi offerte par les évêques catholiques dans la conférence dont nous avons parlé. Eugène y prouve la consubstantialité du Verbe et la divinité du St-Esprit; 2^o *Apologeticus pro fide*; 3^o *Altercatio cum arianis*. Cet écrit n'existe plus; Victor de Vite en a conservé quelques fragments; 4^o des *Requêtes*, soit à Huneric, soit à ses successeurs, en faveur des catholiques; 5^o une *Lettre* ou *Exhortation aux fidèles de Carthage*. C'est celle qu'il écrivit en partant pour l'exil: Grégoire de Tours l'a conservée.

L—Y.

EUGÈNE I^{er}, évêque de Tolède, gouverna l'Eglise de cette ville pendant onze ans sous la domination des rois goths, dans le 7^e siècle; se trouva aux 5^e, 6^e et 7^e conciles de Tolède, et mourut en 636, avec la réputation d'un savant astronome, s'étant particulièrement adonné à cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

B—P.

EUGÈNE II, surnommé *le jeune*, archevêque de Tolède, successeur du précédent, d'abord clerc dans la cathédrale de cette ville, fut élu évêque, sans son aveu, après la mort d'Eugène I^{er}. Porté par inclination à la vie monastique, et voulant se livrer à l'étude, il s'enfuit du côté de Saragosse, où il se cacha; mais il fut découvert et ramené à

Tolède par ordre de Rescesuinte, roi des Visigoths, qui le plaça, malgré lui, sur le siège de cette ville. Eugène se résigna, et gouverna l'Eglise de Tolède pendant onze ans; il présida aux 8^e, 9^e et 10^e conciles tenus depuis 635 jusqu'en 636, et mourut vers 660. Ce savant prélat est auteur d'un *Traité de la Trinité*: de deux Livres d'opuscules en vers et en prose, etc., publiés par le père Sirmond, Paris, 1619, in-8^o, avec les Poésies de Draconce, corrigées par Eugène lui-même (*voy. DRACONTIUS*). Son style manque de politesse et d'élégance, mais ses pensées sont toujours justes; il s'était acquis d'ailleurs une grande réputation en Espagne par l'orthodoxie de ses sentiments en matière de religion.

B—P.

EUGÈNE (FRANÇOIS DE SAVOIE, appelé *le prince*), né à Paris le 18 octobre 1663, fut le plus grand général de son temps, puisqu'il précéda Frédéric II, et que Turenne était mort avant qu'il se fit connaître. Son père, Eugène Maurice, comte de Soissons, était petit-fils du duc de Savoie Charles-Emmanuel 1^{er}; sa mère, Olympe Mancini, était nièce du cardinal Mazarin: impliquée dans l'affaire des empoisonnements (*voy. BRINVILLIERS*), elle se réfugia à Bruxelles pour se soustraire aux poursuites. Destinée à l'Eglise en naissant, Eugène montra peu de goût pour l'étude de la théologie; il s'occupa bien davantage de la vie des grands hommes de guerre et des récits de leurs exploits. Cependant il était d'une faible complexion, et comme il portait le manteau, on ne l'appelait à la cour que le *petit abbé*. Louis XIV lui refusa un régiment parce qu'il le regardait comme peu propre à la carrière des armes; on a aussi attribué ce refus à la disgrâce de la mère du jeune prince et à la haine que Louvois lui portait. Quoi qu'il en soit, Eugène en fut si vivement piqué, qu'il conçut dès ce moment pour le roi et son ministre ce long et funeste ressentiment qui a causé tant de maux à la France. Il se rendit auprès de l'empereur Léopold, allié de sa famille, qui le reçut avec beaucoup d'égards et lui permit, ainsi qu'à plusieurs autres seigneurs français, d'aller combattre les Turcs sous les drapeaux de l'Autriche. C'est à cette époque que les musulmans furent si près de s'emparer de Vienne. Le courage d'Eugène parut avec beaucoup d'éclat dans cette campagne (1683), et l'empereur lui donna pour récompense un régiment de dragons. Après quelques autres campagnes faites avec autant de distinction à la tête du même régiment, il devint général-major; et ce fut en cette qualité qu'il se trouva au siège de Belgrade en 1688. Louvois fit alors prononcer l'exil des Français qui continueraient à servir dans les armées étrangères. *Je rentrerai en France en dépit de lui*, répondit Eugène lorsqu'on lui annonça cette nouvelle; et il continua à suivre avec la même ardeur une carrière dans laquelle il avait débuté d'une manière si brillante. Léopold, ayant pensé qu'il serait aussi propre à la diplomatie qu'à la guerre, l'envoya comme négociateur auprès du

duc de Savoie. Ce prince fut en effet bientôt séduit par son jeune cousin, et il se laissa entraîner dans la coalition contre la France avec tant de précipitation, que, sans attendre les secours que devait lui envoyer la cour de Vienne, il livra fort imprudemment à Catinat la bataille de Staffarde, qu'il perdit malgré le courage qu'y montra le prince Eugène à la tête d'un corps de cavalerie. Les secours envoyés par l'Autriche étant enfin arrivés, le prince Eugène en prit le commandement, et après avoir obtenu quelques avantages qui mirent le duc de Savoie en état de se défendre, il retourna à Vienne, où il décida l'empereur à envoyer de nouveaux renforts. Les troupes impériales se trouvèrent alors en état de reprendre l'offensive, et le prince Eugène, étant venu les commander au printemps de 1691, fit lever le siège de Coni, s'empara de Carmagnole, et sortit glorieusement de la lutte dans laquelle il se trouva engagé avec Catinat. Ce fut autant par ses succès que par l'ascendant de son esprit sur le duc de Savoie qu'il parvint à retenir ce prince dans la coalition dont il était près de se séparer encore une fois pour se jeter dans les bras des Français. La cour de Vienne, voulant se l'attacher d'avantage, lui envoya le titre de généralissime, et ce fut en cette qualité qu'il pénétra dans le Dauphiné à la tête de 10,000 hommes, ayant le prince Eugène pour lieutenant. L'armée combinée s'empara d'Embrun et de Gap et mit tout ce pays en cendres, par représailles de l'incendie du Palatinat. Elle allait porter ses ravages jusque dans la Provence et le Languedoc, lorsque le généralissime ayant été atteint de la petite vérole, cet accident sauva les provinces françaises. Le prince Eugène ramena l'armée en Piémont, et ce fut là qu'il reçut le brevet de feld-maréchal. Après une troisième campagne peu importante, le duc de Savoie s'étant de nouveau réuni aux Français et la partie devenant tout à fait inégale pour les Autrichiens, Eugène retourna à Vienne, où il reçut le commandement de l'armée de Hongrie. Ce fut vers ce temps que Louis XIV lui fit offrir secrètement le bâton de maréchal de France, avec le gouvernement de Champagne que son père avait eu, et une pension de 2,000 pistoles. Eugène repoussa de telles offres avec indignation et il alla combattre les Turcs que commandait le vizir Cara-Moustapha. Après quelques marches habiles, il les surprit à Zenta, sur la Teisse, dans un camp retranché en tête de pont. Après une attaque aussi vive que hardie, il en tua 20,000, en jeta 10,000 dans le fleuve, prit le reste de l'armée, et s'empara de son artillerie et de ses équipages. Jamais victoire plus complète et plus décisive n'avait été obtenue par les armées impériales; mais en même temps qu'elle fixa de nouveau sur le prince Eugène les regards de l'Europe, cette victoire irrita au dernier point la jalousie de ses rivaux, et il en avait à la cour de très-nombreux et de très-puissants. Ils lui avaient fait envoyer l'ordre de suspendre toute attaque;

et cet ordre, qui lui était parvenu un instant avant la bataille, n'avait pu le déterminer à rester dans l'inaction : l'occasion de vaincre était belle et il ne voulut pas la perdre. Cette désobéissance aux ordres du souverain fut une faute sans doute, et celui qui osa la commettre était perdu sans ressource, s'il n'eût pas triomphé; mais elle fut effacée par une victoire aussi utile que brillante. Ce fut ainsi que tout le monde pensa, à l'exception des ennemis du prince Eugène : ils parvinrent à persuader à l'empereur que rien ne pouvait excuser sa désobéissance; et lorsque le général victorieux se présenta devant son maître, bien persuadé qu'il allait en obtenir des remerciements et des félicitations, il n'en reçut que l'accueil le plus froid et le plus sévère. Le lendemain on vint lui ordonner les arrêts et lui demander son épée; on allait même le traduire devant un conseil de guerre, lorsque les habitants de Vienne témoignèrent hautement combien un pareil traitement leur paraissait injuste. Soit crainte ou repentir, l'empereur revint sur ses pas et rendit le commandement au prince Eugène, qui ne l'accepta qu'à condition qu'on lui donnerait carte blanche. On prétend que lorsque l'envoyé de l'empereur était venu lui demander son épée, il répondit : « La voilà encore fumante du sang des ennemis; » je consens à ne la reprendre que pour être utile « au service de Sa Majesté. » Mais il est aujourd'hui prouvé que cette réponse est inexacte; et, comme le dit le prince de Ligne, « il est évident « que la moitié de la phrase eût été une gasconnade, et l'autre moitié une basse résignation. » Sous les deux rapports elle était également éloignée du caractère d'Eugène. Il se rendit donc de nouveau en Hongrie; et, après une campagne insignifiante, la paix se rétablit avec les Turcs par le traité de Carlowitz (26 janvier 1699). Revenu à Vienne, le prince s'y livra beaucoup aux arts, et surtout à l'histoire, qui eut toujours pour lui infiniment d'attraits. Mais il ne jouit pas longtemps de ce loisir; la guerre de la succession d'Espagne, qui devait lui ouvrir un si vaste champ de gloire, ne tarda pas à éclater, et dès le commencement de l'année 1701 il fut envoyé en Italie, où il eut encore une fois à combattre le sage et habile Catinat. Toute la prudence du vieux général ne put le défendre des entreprises hardies et sans cesse renouvelées de son jeune rival, qui exécuta devant l'armée française le passage de l'Adige. Après d'autres échecs, cette armée fut obligée de se retirer derrière l'Oglio, et ses revers entraînèrent la disgrâce de Catinat. Eugène fut transporté de joie lorsqu'il apprit que le duc de Villeroy lui avait succédé, et bientôt il eut à s'en réjouir encore d'avantage. Ce présomptueux général étant venu l'attaquer à Chiari dans une position inexpugnable, Eugène repoussa sans peine ses efforts, et il lui fit subir une perte très-grande, qui fut le signal de revers encore plus fâcheux. Bientôt obligé d'abandonner le Mantouan, Villeroy se réfugia dans Crémone, et

il s'y croyait en sûreté au milieu de son état-major ; mais peu s'en fallut que cette place ne fût enlevée par l'entreprise la plus audacieuse. Le prince Eugène pénétra dans la ville avec un corps nombreux, au moyen d'un stratagème, et ce ne fut que par des circonstances impossibles à prévoir, et surtout par la vigilance et le courage de quelques officiers français, qu'il fut obligé de se retirer, emmenant prisonnier le maréchal de Villeroi lui-même. Cette circonstance, dont les Impériaux crurent devoir d'abord se féliciter, leur devint bientôt funeste, par l'habileté du duc de Vendôme, qui fut mis à la place du général prisonnier. Eugène apprécia dès le premier instant les talents de son nouvel adversaire, et connaissant d'ailleurs la supériorité de l'armée française, à laquelle venait de se réunir le roi d'Espagne en personne avec de nombreux renforts, il ne fit plus qu'une guerre d'observation, sans résultats importants, mais où les gens de l'art peuvent trouver des leçons très-utiles. Cette campagne fut terminée par la bataille de Luzara (1^{er} août 1702), dont chaque parti s'est attribué l'avantage ; c'est une des plus sanglantes qu'ait données le prince Eugène, qui en a livré de si nombreuses et de si meurtrières, il y perdit l'élite de son armée, ses meilleurs généraux, entre autres le brave Commerci, son intime ami et son plus fidèle compagnon d'armes. Les deux armées étant entrées en quartier d'hiver, Eugène se rendit à Vienne, où il fut nommé président du conseil de guerre. Il alla ensuite combattre les insurgés de Hongrie ; mais ses moyens étaient insuffisants, et il ne fit rien d'important. La révolte fut cependant apaisée par les succès qu'obtint d'un autre côté le général Heister. Le prince Eugène se rendit alors en Bavière (1704), et il y fit sa première campagne avec Marlborough. Les rapports de goûts, de vues et de talents établirent bientôt entre ces deux grands hommes une amitié bien rare parmi les chefs militaires, et qui contribua alors plus que toutes les autres causes aux succès qu'obtinrent les alliés. Le premier et peut-être le plus important de ces succès fut celui d'Hochstett, ou Bleinheim (13 août 1704). Les troupes impériales et anglaises y triomphèrent de l'une des plus belles armées que la France eût encore envoyées en Allemagne (*voy.* MARLBOROUGH et TALLARD) ; mais depuis que le prince Eugène avait quitté l'Italie, Vendôme y obtenait des succès. Le duc de Savoie, qui était rentré encore une fois dans l'alliance de l'Autriche, avait fait de grandes pertes, et l'empereur s'était décidé à lui envoyer des secours. Cette contrée devenait ainsi le théâtre de la guerre la plus active et la plus importante, et il était aisé de voir que le prince Eugène ne tarderait pas à y être renvoyé. Il quitta Marlborough avec des regrets bien vifs, mais éprouvant une secrète joie de pouvoir encore se mesurer avec un rival digne de lui. Le duc de Vendôme lui opposa d'abord de grands obstacles dans le plan qu'il avait formé pour porter des secours en Pié-

mont ; et après beaucoup de mouvements et de marches savantes de part et d'autre, les deux armées eurent un engagement meurtrier à Cassano, où le prince Eugène reçut deux blessures graves. Obligé de s'éloigner par cet accident, il perdit la bataille, et ce revers suspendit alors sa marche vers le Piémont. Cependant, quelque éloigné qu'il fût du duc de Savoie, ses opérations ne laissèrent pas d'être utiles à ce prince, puisque la Feuillade, qui faisait le siège de Turin, fut obligé de l'interrompre pour venir au secours de Vendôme, toujours effrayé des entreprises du prince Eugène, même après la défaite qu'il lui avait fait éprouver. Mais Vendôme fut rappelé ; et la Feuillade n'était pas capable d'arrêter longtemps le prince Eugène. Après avoir encore une fois passé plusieurs fleuves, de la manière la plus habile et la plus audacieuse, en présence de l'armée française ; après une marche des plus savantes et des plus hardies qu'il ait jamais faites, ce général se présenta devant le camp retranché des Français, qui faisaient le siège de Turin avec une armée de 80,000 hommes. Eugène n'en avait que 50,000 ; mais il avait pour adversaire le duc d'Orléans, qui, bien que plein de valeur et de zèle, n'avait pas assez d'expérience pour entrer en lutte avec celui qui dès lors était considéré comme le premier homme de guerre de son temps. Le jeune prince fut d'ailleurs retenu dans l'exécution d'un plan très-bien conçu (*voy.* ORLÉANS, le régent), par un ordre secret de Louis XIV, qui avait donné le commandement au maréchal de Marsin. Eugène profita, avec autant de courage que d'habileté, de la mésintelligence que dut faire naître entre les deux généraux l'exhibition de cet ordre imprévu ; il osa attaquer dans ses retranchements une armée aussi supérieure par le nombre, et il remporta sur elle, le 7 septembre 1706, une victoire qui décida du sort de l'Italie. Ce fut un des exemples les plus remarquables de la difficulté de défendre des lignes d'une grande étendue, même devant une armée inférieure en nombre. Dès que le duc d'Orléans vit approcher l'armée impériale, il voulut aller à sa rencontre, et sortir des lignes avec toute l'armée française ; mais il fut retenu par le maréchal de Marsin. Eugène reçut une blessure dans le plus fort de l'attaque, et il fut jeté au fond d'un fossé. Cette chute fit croire qu'il était mort, et ses soldats perdirent courage ; mais ils revinrent bientôt à la charge, lorsqu'ils le virent paraître au milieu d'eux, couvert de boue et de sang, donnant des ordres, et veillant à tout avec le plus admirable sang-froid. Ce prince reçut, pour récompense d'aussi grands services, le gouvernement du Milanais, dont il prit possession en grande pompe, le 16 avril 1707. L'entreprise qu'il forma sur Toulon, dans la même année, échoua complètement, parce que l'invasion du royaume de Naples retarda la marche des troupes qui devaient y être employées, et que ce retard donna au maréchal de Tessé le temps de faire de très-bonnes

dispositions. Obligé de renoncer à ses projets, le prince se rendit à Vienne, où il fut reçu avec un grand enthousiasme par le peuple et par la cour. « Je suis fort content de vous, lui dit l'empereur, « si ce n'est sur un seul point : c'est que vous « vous exposez trop. » Ce monarque l'envoya aussitôt en Hollande et auprès de différentes cours d'Allemagne, afin d'y préparer la campagne de l'année suivante (1708). Dès le commencement du printemps, il alla commander en Flandre les armées dont son habileté diplomatique était parvenue à réunir les efforts. Cette campagne s'ouvrit par la victoire d'Oudenarde, à laquelle contribuèrent également, d'un côté, la parfaite union de Marlborough et du prince Eugène, de l'autre, la mésintelligence de Vendôme et du duc de Bourgogne (*voy. BOURGOGNE*). Ce prince abandonna aussitôt les Pays-Bas; et, restant en observation, il n'entreprit pas même de faire lever le siège de Lille, où Boufflers s'illustrait par une si belle défense. Eugène rendit justice à la valeur de ce général d'une manière éclatante, et le combla de tous les égards dont on savait alors si bien tempérer les malheurs de la guerre. Boufflers fut invité par ses ennemis à dresser lui-même les articles de la capitulation, et le prince Eugène lui écrivit : « Je souscris d'avance à tout, bien persuadé que « vous n'y mettrez rien d'indigne de vous ni de « moi. » Après cette importante conquête, Eugène et Marlborough se rendirent à la Haye, où ils furent accueillis de la manière la plus flatteuse par le public, les états, et surtout leur digne ami le grand pensionnaire Heinsius. Des négociations furent ensuite ouvertes pour la paix; mais on voulut imposer à Louis XIV des conditions indignes de la France, et il fallut encore, de part et d'autre, se préparer à la guerre. La campagne de 1709 s'ouvrit en Flandre par deux armées ennemies de 150,000 hommes chacune. Ce fut Villars qui commanda les Français. Doué de beaucoup de talents, mais de peu d'expérience, ce général craignit de se compromettre devant deux hommes aussi expérimentés que l'étaient Marlborough et le prince Eugène. Il se tint sur la défensive, et laissa prendre Tournai; mais ayant voulu secourir Mons, il fut suivi par les alliés, qui l'attaquèrent à Malplaquet (9 septembre), d'une manière très-vive, dans une position formidable, et où il avait eu le temps de se retrancher. La victoire qu'ils remportèrent leur coûta plus de 25,000 hommes tués sur le champ de bataille; et l'infanterie hollandaise y périt presque tout entière. Cette journée fut pour elle ce que la bataille de Rocroy avait été pour l'infanterie espagnole : jamais elle n'a pu se relever de cette perte. C'était le prince Eugène qui, malgré l'avis des députés de la Hollande, avait voulu livrer une bataille aussi désastreuse. Quoique les alliés fussent restés maîtres du champ de bataille, ce vain avantage avait été si chèrement acheté, qu'ils se trouvèrent aussitôt après hors d'état de rien entreprendre. Obligé de mettre en quartiers

d'hiver les restes de son armée, le prince Eugène retourna à Vienne, d'où l'empereur le fit aussitôt partir pour Berlin. Il obtint du roi de Prusse tout ce qu'il était chargé de demander, et il revint en Flandre, où la campagne de 1710 n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de Douai, de Béthune et d'Aire. L'empereur Joseph I^{er} étant mort à cette époque, le prince Eugène mit tous ses soins, de concert avec l'impératrice, à assurer la couronne sur la tête de l'archiduc, qui a régné sous le nom de Charles VI. Dans l'année suivante (1711), les changements survenus dans la politique de la reine Anne rapprochèrent l'Angleterre de la France, et firent perdre à Marlborough toute la faveur dont il jouissait auprès de cette princesse. Eugène se rendit aussitôt à Londres avec une mission de l'empereur, et il fit d'inutiles efforts pour rétablir le crédit de son digne compagnon d'armes, comme pour rattacher l'Angleterre à la coalition. L'empereur fut donc obligé de faire, avec le seul secours des Hollandais, la campagne de 1712. Cette défection des Anglais ne fit pas renoncer le prince Eugène à son plan favori, celui de l'invasion de la France. Depuis longtemps il était décidé à tout sacrifier pour venir à bout de ce projet, que lui avait fait concevoir son ressentiment, autant que son amour démesuré de la gloire; il résolut donc de pénétrer en Champagne à quelque prix que ce fût; et voulant auparavant appuyer ses opérations par quelques places importantes, il s'empara du Quesnoy. Mais les Hollandais ayant été surpris et battus dans les lignes de Denain, où le prince Eugène les avait placés beaucoup trop loin de lui pour qu'il pût les secourir (*voy. VILLARS*), il fut obligé de lever le siège de Landrecies et de renoncer à ses projets. Cette campagne est la dernière que l'Autriche ait faite alors avec ses alliés. D'abord abandonnée par l'Angleterre, elle le fut ensuite par la Hollande. Malgré ces contrariétés, l'empereur voulut encore soutenir la guerre en Allemagne; mais la supériorité de l'armée française ne permit pas au prince Eugène de secourir Landau ni Fribourg, qui furent successivement obligées de capituler. Voyant alors l'empire ouvert aux armées françaises, et les États héréditaires eux-mêmes exposés à une invasion, le prince Eugène conseilla à son maître de faire la paix. Il reçut aussitôt des pouvoirs pour la négocier lui-même; et après quelques entrevues, dans lesquelles les deux rivaux de gloire et de valeur, Villars et Eugène, se complèrent réciproquement de témoignages d'estime et d'admiration, ils signèrent à Rastadt, le 6 mars 1714, une paix longtemps attendue, et dont les peuples avaient le plus grand besoin. Après cet heureux événement, le prince Eugène alla jouir à Vienne de quelques instants de repos. L'empereur continua à lui donner des marques de la plus entière confiance, et il ne prit dès lors aucune résolution sur l'administration de l'armée, comme sur celle de l'intérieur, sans le consulter. Mais ce genre d'occupation ne pouvait suffire à

l'activité d'Eugène; et, quoiqu'il fût dans un âge avancé, son humeur guerrière n'avait encore rien perdu de sa vivacité. Sentant l'impossibilité où l'Autriche se trouvait de résister à la France, il avait conseillé et accéléré de tout son pouvoir la paix avec cette puissance; par un raisonnement contraire, il profita d'une petite querelle que la Porte ottomane eut avec les Vénitiens pour déterminer son maître à épouser leur cause. Placé alors à la tête de l'armée de Hongrie, il remporta à Péterwaradin, avec une armée de 60,000 hommes, une victoire signalée sur les Turcs, qui n'en avaient pas moins de 150,000. Cette victoire fit grand bruit en Europe (1), et toutes les puissances chrétiennes crurent devoir s'en réjouir. Le pape envoya au général victorieux l'estoc béni, que la cour de Rome a coutume de donner à ceux qui triomphent des infidèles; et ces présents extraordinaires furent remis en grande cérémonie au prince Eugène, par un envoyé de Sa Sainteté. La campagne suivante (1717) fut encore plus remarquable par la bataille de Belgrade. Après s'être trouvé, sous les murs de cette ville, dans la situation la plus difficile; après avoir résisté pendant un mois, avec une armée de 40,000 hommes, aux efforts d'une nombreuse garnison et à ceux de 150,000 Turcs; enfin, après avoir perdu la moitié des siens par la dysenterie et par le feu de l'artillerie ottomane, qui le foudroyait jusque dans sa propre tente, le prince Eugène remporta une des victoires les plus complètes qu'il eût encore obtenues; et il réduisit à capituler, aussitôt après, la place si importante de Belgrade. L'attaque qu'il ordonna contre des forces six fois plus nombreuses que les siennes, et placées dans de formidables retranchements, fut réellement un acte de désespoir. Il avait été lui-même atteint de la cruelle maladie qui dévorait son armée; tout était consterné dans le camp autrichien; et ce fut au moment où on le croyait près de capituler, qu'il obtint par sa constance et son audace un succès aussi décisif. Il fut blessé au milieu de l'action, et c'était la treizième fois qu'il l'était sur le champ de bataille. A son retour à Vienne, il reçut de nombreux témoignages de reconnaissance; entre autres, une épée de lavaleur de 80,000 florins, que lui donna l'empereur. Dans l'année suivante (1718), après quelques négociations de paix sans résultat, il fallut de nouveau se mettre en campagne; mais le traité de Passarowitz vint mettre fin aux hostilités, au moment où le prince Eugène avait les espérances les mieux fondées d'obtenir des succès encore plus décisifs que les précédents. Il se flattait même de parvenir jusqu'à Constantinople, lorsqu'on lui ordonna de retourner à Vienne, où il fut accueilli, comme de coutume, par de nombreux témoignages d'estime et d'admiration.

Le gouvernement des Pays-Bas, qui lui avait été confié quelques années auparavant, ayant été donné à la sœur de l'empereur, il eut en échange la charge de vicaire général en Italie, avec une pension et une terre de 500,000 florins de revenu. Il s'occupa alors beaucoup plus qu'il ne l'avait fait des affaires du gouvernement; et Charles VI le consulta plus que jamais dans les choses les plus importantes. Il accompagna ce monarque dans plusieurs voyages, notamment à Prague, où se trouva le roi de Prusse, Frédéric 1^{er}, qui manifesta pour lui tant d'estime et d'admiration; qu'il voulut lui faire sa visite le premier. Pendant dix ans que dura la paix, Eugène s'occupa beaucoup des arts et de la littérature, auxquels il n'avait pu donner jusqu'alors que bien peu de temps. Mais la guerre que fit éclater la succession d'Auguste II au trône de Pologne, en 1733, vint encore une fois offrir à l'Autriche une occasion de faire la guerre à la France. Cette guerre fut résolue malgré les avis du prince Eugène, qui, depuis ses dernières campagnes, avait appris à redouter les efforts de cette puissance. Quoiqu'il eût manifesté au milieu du conseil son opinion en faveur de la paix, on lui donna le commandement de l'armée destinée à agir sur le Rhin. Cette armée eut devant elle, dès le commencement, des forces très-supérieures, et si elle ne put les empêcher de prendre Philisbourg après un long siège, elle s'opposa du moins à leur entrée en Bavière. Le prince Eugène, parvenu à sa 71^e année, n'avait plus la force et l'activité nécessaires au commandement des armées; il s'aperçut lui-même de ce changement, mais ne voulant se reposer qu'au sein de la paix, il fit tant qu'elle fut conclue le 3 mars 1735, et qu'il put retourner à Vienne. Sa santé s'altéra de plus en plus, et il mourut dans cette capitale le 21 avril 1736, laissant une succession immense à sa nièce la princesse Victoire de Savoie. D'un caractère froid et sévère, le prince Eugène n'eut jamais d'autre passion que celle de la gloire. Il mourut sans s'être marié, et sans même avoir jamais montré du goût pour aucune femme. La comtesse de Bathiani avait seule pu charmer les derniers moments de sa vie, par les agréments de son esprit. Il passait la plus grande partie de ses soirées chez elle, et il venait de la quitter lorsqu'il se mit au lit pour y mourir presque subitement. Nous avons dit que ce prince fut le plus grand homme de guerre de son temps; personne ne lui a contesté cette supériorité. Il ne fit cependant faire à la science militaire aucun progrès remarquable; ce ne fut pas même selon une méthode positive, ni suivant des principes invariables qu'il dirigea ses opérations; ce fut toujours par une suite d'inspirations subites et par une admirable rapidité dans le coup d'œil qu'il se conduisit sur le terrain, suivant les circonstances et les hommes auxquels il eut affaire; il prit surtout dans toutes les occasions le plus grand soin de connaître le caractère des généraux qui lui furent

(1) Ce fut cette bataille, livrée le 5 août 1716, qui donna lieu à la belle ode de J.-B. Rousseau.

opposés. Sa tactique est celle qui ressemble le plus à ce que nous avons vu dans les dernières guerres ; ce n'est pas la prudence et la circonspection des Turenne et des Villars ; ce n'est pas non plus l'étonnante habileté du grand Frédéric dans la stratégie, dans cet art si difficile de faire mouvoir et déployer des lignes et des colonnes ; c'est, comme on l'a vu de nos jours, une activité et une audace de tous les instants et de toutes les occasions, enfin une admirable promptitude à s'apercevoir de ses fautes et à les réparer. Méprisant la vie de ses soldats autant qu'il exposait la sienne, ce fut toujours par de grands efforts et de grands sacrifices qu'il parvint à la victoire. Il donna aux armées autrichiennes un éclat qu'elles n'avaient jamais eu et qui s'est perdu avec lui ; il ne pouvait même plus se soutenir sans des efforts que des guerres aussi longues et aussi meurtrières avaient rendus impossibles de la part de l'Autriche. Cet épuisement s'est fait sentir longtemps dans la monarchie autrichienne ; et comme, depuis le prince Eugène, cette puissance n'a pas eu un seul général qui puisse lui être comparé, ses armées n'ont été illustrées depuis par aucun événement remarquable ; et c'est ainsi que la réputation de ce général y est restée fort au-dessus de toutes les autres. On a vu avec quelle passion il aimait la guerre : toujours en marche, dans les camps ou sur le champ de bataille, pendant plus de cinquante ans, sous le règne des trois empereurs, il resta à peine une seule fois deux ans sans combattre. On a dit qu'il aimait les lettres et les arts : la protection qu'il accorda à J.-B. Rousseau a été souvent présentée comme la preuve d'un goût aussi louable (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait rassemblé dans ses nombreuses expéditions une immense collection d'objets de sciences, d'arts, de livres et de manuscrits précieux ; mais il est évident qu'il ne prit jamais le temps de les examiner, et rien ne prouve qu'il fût à même de les bien apprécier. La guerre l'avait prodigieusement enrichi sous tous les rapports, et s'il doit être placé pour la valeur à côté de Turenne, de Vendôme et de Catinat, il ne peut pas leur être comparé pour le désintéressement et la générosité. D'une taille médiocre, il était cependant assez bien fait ; il avait le tour du visage un peu long, la bouche moyenne et presque toujours ouverte, les yeux noirs, vifs, et le teint brun, tel qu'il convient à un guerrier. Son oraison funèbre, composée en italien par le cardinal Passionei, a été traduite en français par madame du Bocage, 1759, in-12. L'ouvrage le plus complet sur la vie de ce prince est l'*Histoire du prince Eugène*, Amsterdam, 1740 ; Vienne, 1755, 5 vol. in-12 ; il est sans nom d'auteur, mais on sait que cette compilation est d'un M. de Mauvillon. C'est de cet ouvrage que le prince de Ligne a tiré pour la plus grande partie l'écrit

qu'il publia en Allemagne en 1809, et qui fut réimprimé deux fois l'année suivante à Paris, sous le titre de *Vie du prince Eugène de Savoie*, écrite par lui-même, 1 volume in-8°. Il existe en allemand une *Histoire du prince Eugène*, peu estimée, et dans la même langue une *Histoire métallique* du même prince (*Eugenius numis illustratus*, Nuremberg, 1758). L'ouvrage italien, intitulé : *Vie et Campagnes du prince Eugène* (Naples, 1754, in-8°), est beaucoup plus exact. On a encore : *Campagnes du prince Eugène en Hongrie*, 2 volumes in-8° ; et enfin : *Histoire militaire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince de Nassau*, 2 volumes in-fol., par Dumont, et continuée par Rousset, la Haye, 1729 (voy. J. DUMONT). L'écrit du père Ferrari, intitulé : *De rebus gestis Eugenii, principis Sabaudiae, bello Pannonico*, est beaucoup plus remarquable par la pureté du style que par l'exactitude des faits (voy. FERRARI). M—D j.

EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, est regardé par sa nation comme l'un des hommes les plus distingués des temps modernes. Il naquit à Corfou en 1716, fit ses études dans diverses écoles de la Grèce, professa la philosophie dans les collèges de Corfou, de Cozane, de Janina, du mont Athos et de Constantinople, et visita les plus célèbres universités d'Italie. Eugenios n'était encore que diacre, malgré la supériorité de son mérite. En 1767, à la suite de quelques désagréments qu'il éprouva à Constantinople, il passa en Allemagne, et vint à Leipsick pour y faire imprimer quelques-uns de ses ouvrages, et particulièrement sa *Logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Dans le même temps (1768), il donna une édition très-importante des œuvres de Joseph de Bryenne ; il y ajouta un traité historique de la dispute sur l'émanation du St-Esprit et un examen de la logique de Nicéphore Blemmides. Ce fut aussi en Allemagne qu'il traduisit et publia un *Essai historique et critique sur la division de la Pologne*, d'après Voltaire, en l'enrichissant de remarques pleines d'érudition ancienne et moderne, ecclésiastique et profane. Enfin, à la même époque, il publia un traité sur la tolérance et plusieurs autres ouvrages. Il employa son séjour à Leipsick à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les *Éléments de mathématiques en grec ancien*. Sa réputation ayant pénétré en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela auprès d'elle, et en 1775 elle le nomma à l'archevêché de Slavnie et de Cherson, qui venait d'être créé. En 1779, il résigna cette dignité en faveur de Nicéphore Théotoki, et mourut à St-Petersbourg en 1806. On a de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages ; voici la liste de ceux qui ont été imprimés et dont nous avons connaissance : 1° *Traité de logique extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipsick, 1766, in-8° ; ce traité est regardé comme l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à la renaissance du

(1) Le prince Eugène a fourni à Rousseau le sujet des odes 2, 3, du livre 3^e ; 2, du livre 4^e.

goût, des lettres et des sciences dans la Grèce. 2^o Traduction des *Éléments de mathématiques de Segner*, ibid., 1763; 3^o *Éléments de géométrie, avec les notes de Whiston, traduits du latin du P. Tacquet*, Vienne, 1804, in-4^o; 4^o Traduction des *Éléments de métaphysique de Genuensius*, ibid., 1805, in-8^o; 5^o *Éléments de métaphysique*, Venise, 1804, 3 vol. in-8^o; 6^o *Opinions des philosophes, ou Éléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4^o; 7^o Traduction des *Questions théologiques d'Adam Zarnicevius contre les sentiments de l'Eglise latine, avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol.; 8^o *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4^o; 9^o Φιλόθεος Ἀδολεσχία. *Amusements théologiques*, Moscou, 2 vol. in-8^o; tous ces ouvrages sont en grec moderne. 10^o Traduction en vers grecs héroïques de l'*Énéide* et des *Géorgiques* de Virgile, avec une dédicace à l'impératrice Catherine, St-Petersbourg, 4 vol. in-fol. (en grec littéral); 11^o deux Mémoires insérés dans les *Acta societatis Jablonovianæ*, année 1771, p. 185 et 235, intitulés, le premier, *De Lecho et Slavorum origine*; le second, *De Zichis ad Czechos designandos extorsis, tum de erroribus a P. Dobnero in lingua græca commissis*. L'auteur prend dans ces Mémoires le titre de conservateur de la bibliothèque de la cour à St-Petersbourg. 12^o Traduction en vers du *Memnon*, de Voltaire. Cette traduction, faite par Eugenios dans sa jeunesse, se trouve imprimée à la suite de la *Bosphoromachie* de Memars; quoiqu'elle ne porte point de nom d'auteur, on sait qu'elle est de ce prélat. Eugenios Bulgaris et Nicéphore Theotoki ont mérité toute la reconnaissance des Grecs. Tandis que leurs efforts multipliaient les protecteurs de la science parmi leurs concitoyens, leurs écrits formaient la base d'une éducation nationale, leur exemple tendait à dissiper les préjugés du clergé, qui ont tant ralenti les progrès de l'éducation. Eugène est encore auteur de plusieurs autres écrits en prose et en vers de peu d'importance; plusieurs de ses ouvrages sont devenus classiques. Il savait le latin, l'hébreu et presque toutes les langues de l'Europe. Ses ouvrages scientifiques sont écrits en grec ancien, et les autres en langue moderne. Son style sert de modèle pour le grec moderne à la cour des princes de Valachie et de Moldavie. On a encore une édition de la Théologie de cet auteur, donnée par Athanasius de Pezos, et accompagnée de notes critiques. J—N.

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. Voyez BEAUHARNAIS.

EUGÈNE. Voyez WURTEMBERG.

EUGUBINUS (JÉRÔME), médecin italien, a été ainsi appelé parce qu'il naquit à Eugubio ou Gubio, ville d'Italie, au duché d'Urbain; mais son véritable nom est *Accoramboni*. Il vivait dans la première moitié du 16^e siècle, et pratiqua la médecine à Rome sous le pontificat de Léon X; il alla ensuite enseigner cette science à Padoue, où il remplit vers l'an 1534 la chaire de médecine pratique. Nous avons d'Eugubinus les ouvrages suivants: 1^o *De putredine*, Venise, 1534, in-8^o; 2^o *De catarrho*,

Venise, 1536, in-8^o; Bâle, 1538, in-8^o, avec le livre de Sextus Placitus, qui est intitulé: *De medicind ex animalibus*; 3^o *De lacte*, Venise, 1536, in-8^o; Nuremberg, 1538, in-4^o. Ce dernier ouvrage ne manque pas d'intérêt; l'auteur regarde le petit-lait comme très-utile dans le traitement des fièvres putrides, et il proclame les bons effets du lait de chèvre dans les maladies de langueur. — Félix EUGUBINUS (ACCORAMBONI), fils de Jérôme, fut aussi un habile médecin. Il se livra particulièrement à l'étude des auteurs grecs, et s'appliqua à faire disparaître les obscurités répandues dans les ouvrages de quelques-uns, comme le prouvent les deux productions suivantes: 1^o *In librum Galeni de temperamentis annotationes*, Rome, 1590, in-fol.; 2^o *Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de plantis explicatio*. Ce dernier livre jeta quelque lumière sur la botanique, science encore peu avancée à cette époque, et où régnait une confusion qui s'étendait jusqu'aux noms mêmes des plantes. R—D—N.

EUHEMERE (1). Voyez EYÉMÈRE.

EULALIE (SAINTE), vierge et martyre, naquit à Mérida, en Estrémadure, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien. Eulalie était issue d'une des plus illustres familles de l'Espagne, et fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance, elle fit paraître une admirable douceur de caractère et un éloignement prononcé pour les plaisirs du monde. Elle passait sa vie dans la retraite, occupée uniquement à des exercices de piété. Pendant ce temps parurent les décrets de Dioclétien, qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme. Eulalie n'avait alors que douze ans, mais elle ne vit dans ces édits foudroyants que le signal qui l'appelait au martyre. Sa mère, alarmée de sa ferveur, et en craignant les effets pour sa fille, l'emmena avec elle à la campagne; mais Eulalie sut s'évader pendant la nuit, et après beaucoup de fatigue, elle se trouva aux portes de Mérida au point du jour. Le juge, nommé Dacien, était à peine entré dans le tribunal qu'Eulalie se présente à lui; elle traite les édits de Dioclétien de cruels et injustes, reproche à Dacien l'impiété de sa conduite, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonne qu'elle soit arrêtée; il emploie successivement les caresses, les représentations, les menaces; mais le tout inutilement. Eulalie fut inébranlable; et pour prouver que rien ne pouvait l'intimider ni la séduire, elle renverse l'idole. Dacien alors la livre aux bourreaux; on lui déchire les côtes avec des crocs de fer, on lui applique des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés; elle souffrait toujours sans se plaindre. Dans son dernier tourment, le feu ayant pris à ses cheveux épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée

(1) C'est ainsi qu'on devrait écrire ce nom, formé de deux mots grecs qui signifient *bon jour*; mais l'usage et l'euphonie ont fait prévaloir le mot *Evhémère*, introduit dans un temps où les imprimeurs ne distinguaient pas l'U du V, comme on continue de dire *plèvre*, *névrologie*, etc.

et par la flamme ; son corps fut laissé dans le forum, où il fut couvert par la neige, qui tomba en abondance. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, où l'on bâtit ensuite une magnifique église. Les reliques de la sainte furent placées sous l'autel ; elles y étaient encore dans le 4^e siècle, du temps d'Aurèle-Prudence, qui nous a conservé ces faits. En examinant la conduite d'Eulalie, la prudence humaine aurait quelque chose à lui reprocher. Dieu ne nous ordonne pas de nous soustraire à l'autorité paternelle pour aller braver les dangers et la persécution ; mais l'âge de la sainte mérite aussi quelque considération ; et le trop de ferveur, l'excès de son zèle doit certainement être excusé par sa constance dans le martyre. — Il y a une autre Ste-Eulalie, de Barcelone, née aussi sous l'empire de Dioclétien ; mais l'authenticité de ses actes (1) est révoquée en doute (Butler, *Vie des Pères, des Martyrs*, etc.). Cependant, une très-ancienne tradition (indépendamment de ces actes) raconte sur la vie de cette sainte les mêmes particularités que Prudence rapporte sur celle de Mérida. Il n'y a presque d'autre différence que sur le récit des martyres. On voit encore à Barcelone, dans l'emplacement où était l'ancien forum, une colonne sur laquelle est la statue de la sainte expirant sur la croix, en mémoire du lieu où elle subit le dernier de ses treize martyres, et où on laissa son corps, qui fut aussi, dit-on, couvert par une neige abondante.

B—s.

EULALIUS, archidiacre de Rome, antipape, élu par une faction populaire en 418, en concurrence avec Boniface I^{er}, mourut évêque de Nepi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité à Rome. (voy. l'article de BONIFACE I^{er}, qui contient toute l'histoire de ce schisme.) D—s.

EULER (LÉONARD), l'un des plus illustres géomètres du 18^e siècle, était doué d'une fécondité dont les fastes de la science n'offrent aucun autre exemple ; et, sous ce rapport, il mérite incontestablement la première place parmi eux. Né à Bâle le 15 avril 1707, de Paul Euler, nommé pasteur de Riechen en 1708, Léonard n'eut d'abord d'autre instituteur que son père, qui lui enseigna de bonne heure les éléments des mathématiques. Paul Euler les avait étudiées lui-même sous Jacques Bernoulli ; et son fils, qu'il envoya terminer ses études à l'université de Bâle, s'y montra digne d'obtenir les leçons de Jean Bernoulli, et l'amitié de Daniel et de Nicolas Bernoulli, déjà les émules de leur père. Celui d'Euler voulut lui faire quitter les mathématiques pour la théologie, mais enfin il consentit à le laisser entrer dans la carrière qu'il devait parcourir avec un si grand honneur. A dix-neuf ans, il obtint l'accessit du prix proposé par l'académie des sciences, sur la mûture des vaisseaux. Bouguer, qui remporta ce prix, était un géomètre déjà

formé, professait dans un port de mer, et possédait sur la question à résoudre des connaissances spéciales que le jeune Bâlois ne pouvait réunir au même degré. Lorsque Catherine I^{re} voulut achever la fondation de l'académie de St-Petersbourg, commencée par Pierre le Grand, Daniel et Nicolas Bernoulli furent au nombre des savants qu'elle y appela, et s'empressèrent de procurer à leur jeune ami une place d'adjoint dans la même académie. Nicolas Bernoulli succomba sous la rigueur du climat ; Daniel retourna bientôt après dans sa patrie, et son titre de professeur fut donné à Euler, qui multiplia ses travaux au point de paraître remplir en quelque sorte à lui seul, dans les mathématiques, la tâche d'une académie entière. On peut dire, sans exagération, qu'il composa plus de la moitié des mémoires de ce genre dans les quarante-six volumes in-4^o que l'académie de St-Petersbourg publia depuis 1727 jusqu'en 1783 ; et en mourant il a laissé environ cent mémoires inédits, que la même académie a insérés successivement dans les volumes qu'elle fait paraître chaque année. Outre cette masse immense d'écrits, il composa des ouvrages séparés, très-importants par leur sujet, considérables en étendue ; il enrichit encore beaucoup le Recueil de l'académie de Berlin, pendant les vingt-cinq années qu'il passa dans cette ville ; il donna quelques mémoires à l'académie des sciences de Paris, dont il remporta ou partagea dix prix ; il ne dédaigna pas les sociétés savantes moins illustres ; enfin, il faut l'évidence du fait pour se persuader que tant de travaux ne sont dus qu'à un seul homme, qui passa les dix-sept dernières années de sa vie dans la cécité. On sent assez, par ce qu'on vient de lire, qu'il est impossible, dans un article de dictionnaire, de passer en revue les principaux écrits d'Euler ; nous ne pouvons qu'indiquer les caractères généraux qui distinguent ses productions de celles de ses contemporains, et les époques qu'elles marquent dans la science. Successeur immédiat de Bernoulli, et continuant ainsi l'école de Leibnitz, il s'attacha surtout à perfectionner la science du calcul, en écartant de plus en plus les considérations de pure géométrie, que les disciples de Newton appelaient le plus souvent à leur secours. Le premier, il offrit l'exemple de ces longues deductions, où les conditions du problème étant d'abord exprimées à l'aide des symboles algébriques, c'est le calcul seul qui développe et surmonte toute la difficulté ; mais pour en tirer ce parti, il faut le manier avec adresse, il faut en bien connaître les formes, en remarquer et en retenir toutes les circonstances, afin d'en pressentir tous les résultats. Euler a fait preuve, à cet égard, d'une éminente sagacité et d'un génie aussi profond qu'inventif. S'il était permis de mettre en parallèle deux hommes qui se sont illustrés dans des genres très-différents, on dirait avec raison que, par son étonnante fécondité et sa facilité pour le travail, Euler doit occuper dans les mathéma-

(1) Ces actes, ainsi que les dépouilles de la sainte, existent dans l'église de Ste-Marie, à Barcelone.

tiques la place que tient Voltaire dans les belles-lettres. Celui-ci ne laissait échapper aucune des pensées, aucun des traits d'esprit qui s'offraient sous sa plume; celui-là ne perdait pas un seul des calculs qu'il essayait dans toutes les recherches qu'il entreprenait sur les sujets les plus variés. De simples exemples proposés pour montrer l'usage des méthodes qu'il avait inventées ont encore aujourd'hui un mérite qui les rend préférables à tous ceux qu'on pourrait choisir. Doué de pareilles facultés, il dut influer puissamment sur la science; et, en effet, il lui fit prendre une face nouvelle. Il étendit considérablement la théorie des suites, et créa le calcul algébrique des fonctions circulaires. L'analyse indéterminée et la théorie des nombres, qui, depuis Diophante, n'avaient été cultivées avec quelque succès que par Bachet de Meziriac et Fermat, lui doivent de nombreux accroissements; et le premier il démontra des théorèmes dont Fermat n'avait donné que l'énoncé. Il traita entièrement la mécanique par l'analyse; et en augmentant ainsi l'étendue de cette science, il perfectionna beaucoup le calcul différentiel et le calcul intégral, dont il publia ensuite un cours complet, bien supérieur aux ouvrages qu'on possédait alors sur cette matière. Son premier écrit sur la matière et plus encore son séjour à St-Petersbourg le déterminèrent sans doute à appliquer les mathématiques à la construction et à la manœuvre des vaisseaux. La découverte des équations qui expriment rigoureusement les conditions du mouvement des fluides, faite par d'Alembert, rappela l'attention d'Euler sur un nouveau genre de calcul qui s'était offert à lui douze ou quinze ans auparavant, et dont il n'avait pas d'abord senti toute l'importance; c'est le calcul intégral aux différentielles partielles. A ce sujet les historiens des travaux de d'Alembert et d'Euler ont commis deux erreurs opposées; Condorcet adjugeait sans restriction à d'Alembert la découverte du calcul dont nous venons de parler; et M. Fuss, disciple d'Euler, en rendant compte des travaux de son maître sur la théorie des fluides, ne fait aucune mention de d'Alembert, qui pourtant en a fourni les bases. Ce fut Cousin qui fit revivre les titres du véritable inventeur, et rendit à chacun la part qui lui était due dans ces recherches. Les formes qu'Euler leur a données ont, comme nous l'avons dit à l'article de d'Alembert, passé seules dans l'enseignement; il a d'ailleurs composé sur ce sujet un ensemble de Mémoires très-important et très-complet; il s'est occupé avec non moins de succès du problème des courbes isopérimètres et de tout ce qui en dépend. L'ouvrage qu'il avait publié sur ce genre de questions était encore un chef-d'œuvre, lorsque Lagrange, presque à son début, donna pour les résoudre un calcul simple, uniforme, et qui devançait les méthodes connues auparavant (*voy. LAGRANGE*). Euler s'empressa d'étudier ce calcul, de l'expliquer dans ses ouvrages, et *jamais le génie ne reçut*

et ne rendit un plus bel hommage (Eloge d'Euler par Condorcet). Les questions importantes sur le système du monde, que Newton avait laissées à résoudre à ses successeurs, furent l'objet constant des travaux d'Euler, et lui méritèrent la plus grande partie des couronnes qu'il obtint dans les concours académiques. Un traité fort étendu sur la dioptrique a été le fruit de ses recherches sur les moyens de perfectionner les lunettes, sujet dans lequel pour se distinguer il lui aurait suffi de la part qu'il eut à l'invention des lunettes achromatiques. Il cultiva beaucoup la physique; mais ici sa supériorité l'abandonne souvent. Il semble quelquefois ne chercher que des occasions de calcul; et l'on a lieu d'être étonné que le géomètre qui a donné tant de preuves d'une grande force de tête, d'une si longue patience par les immenses calculs qu'il a effectués, se laisse aller à des aperçus incomplets, embrasse sans hésiter des hypothèses précaires: bien différent en cela de Daniel Bernoulli, qui cherchait toujours à faire expliquer la nature par des expériences ingénieuses, à deviner son secret par des conjectures fines, afin de suppléer au calcul, qui ne peut que rarement démêler la complication du sujet sans y faire des restrictions fautives. La faible esquisse que nous venons de tracer des travaux scientifiques d'Euler semblerait devoir lui donner l'avantage sur tous les mathématiciens de son temps; mais, cependant, si l'on pense que c'est à d'Alembert, à Lagrange qu'il faut le comparer, on pourra regarder comme une témérité d'oser régler les rangs entre de tels hommes. Dans cette sorte de concours, Euler paraît courir la lice avec plus d'ardeur, s'y distinguer par des efforts plus constants; mais quelle sagacité a montrée d'Alembert dans la résolution du problème de la *Précension des équinoxes*, où sont posées les bases de la détermination analytique du mouvement de rotation des corps; dans sa *Dynamique*, qui marque une grande époque pour la science, ainsi que son *Essai sur la résistance des fluides*. Les belles découvertes de Lagrange (*voy. LAGRANGE*), l'élégance continuelle de ses calculs, la netteté de ses vues, la pureté de son style, s'il est permis d'appliquer cette expression à la langue des mathématiques, que de titres pour disputer la première place! Laissons à d'autres l'honneur ou la tâche de prononcer, et revenons à l'exposition des écrits d'Euler. Le genre d'esprit qu'il a montré en physique explique ce qu'il a fait en philosophie; car il s'en est un peu occupé. Il a voulu démontrer en forme l'immatérialité de l'âme, défendre la révélation contre les esprits forts. A-t-il mieux réussi que ses devanciers? Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cet examen. Dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse) (1), il rend sensible par des figures

(1) Ces lettres, écrites dans un français bien peu correct, et ne renfermant qu'une physique et une métaphysique surannées,

tout le mécanisme de la formation des syllogismes; il attaque le système des monades et de l'harmonie préétablie de Leibnitz; mais on ne voit pas, dans ces différentes discussions, qu'il ait fait attention aux écrits des philosophes du 18^e siècle qui ont revendiqué avec tant de zèle et de succès les droits de la raison contre l'empire des préjugés; on ne peut pas même le disculper de préventions injustes à leur égard; car il semble que c'est à cette opposition de sentiments qu'il faut attribuer ses torts réels avec d'Alembert (*voy. d'ALEMBERT*), dont celui-ci eut le bon esprit et la générosité de ne pas se venger (1); il ne cessa même de rappeler tout le mérite de son rival à Frédéric II, qui, peu instruit dans les mathématiques, les regardait à peu près comme inutiles lorsqu'elles étaient poussées au delà de leurs applications journalières; et, par cette raison, n'appréciait pas comme il l'aurait dû l'avantage de posséder Euler dans son académie. L'opinion de d'Alembert, qui parlait à la fois la langue des belles-lettres et celle des sciences exactes, ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'influence sur l'esprit du poète couronné; aussi voit-on que lorsque Euler, établi à Berlin depuis 1741, désira retourner à St-Petersbourg, Frédéric eut quelque peine à consentir à ce départ; il voulait du moins retenir le fils aîné d'Euler, qui paraissait alors devoir marcher sur les traces de son père. Il fallut des sollicitations assez vives de Catherine II pour qu'il fût permis à ce jeune géomètre d'aller se réunir à sa famille. L'opposition d'idées dont nous parlons détermina peut-être Euler, autant que son affection pour son président, à embrasser avec ardeur la querelle de Maupertuis contre Kœnig; mais cette fois la science y a gagné, par la juste circonscription et l'heureuse application qu'Euler a faite du principe de la moindre action : principe qui n'est au fond qu'une conséquence nécessaire des lois générales du mouvement. Euler n'avait rien oublié de ce qu'il avait appris dans ses premières études, nous disent ses

ont eu néanmoins beaucoup de succès, sans doute à cause de quelques détails qui brillent d'une grande clarté, et surtout parce que « ceux qui n'ont pas étudié les mathématiques sont étonnés d'entendre un ouvrage d'Euler. » Condorcet, de qui sont ces derniers mots, projetait de faire servir le nom d'Euler pour porter les gens du monde à s'instruire dans les sciences; mais il s'était proposé de purger ces lettres des choses qu'il pensait qu'une raison éclairée ne pouvait que désapprouver, et de les rectifier par des notes et des additions, où seraient exposées les nouvelles découvertes. Il changea d'avis pendant le cours de l'impression, et substitua, aux additions qu'il avait projetées, des *Éléments du calcul des probabilités*. Les passages supprimés dans cette édition ont été réimprimés à part (*voy. Jacq.-And. EMERY*).

(1) Le noble procédé d'Euler, par rapport à Lagrange, fait ressortir davantage ces torts, mais les preuves en subsistent dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, années 1765, p. 213; 1763, p. 240; 1750, p. 412, et dans les *Souvenirs d'un citoyen*, par Formey, t. 2, p. 46. La correspondance de d'Alembert avec le roi de Prusse est pleine des témoignages de l'estime la mieux sentie pour Euler; voyez surtout p. 22 du tome 17 des *Ouvrages de d'Alembert*. En général, Euler citait peu; et ce qui est bien remarquable, la première fois qu'il applique le principe de la *moindre action*, il ne fait pas la plus légère mention de Maupertuis. *Voy. l'Additamentum*, t. 1, à la fin du *Methodus inveniendi lineas curvas*.

historiens; mais il y a lieu de croire que depuis il avait négligé du moins tout ce qui ne se rapportait point aux sciences. Portant partout son goût exclusif pour les mathématiques, un vers de Virgile lui suggéra l'idée d'une machine qu'il s'empressa de calculer. « Il était plein de vivacité; il « avait des saillies perpétuelles, et aimait la plaisanterie; mais je ne sache pas, dit Formey « (*Mém. de l'Académie de Berlin*, années 1788-1789, p. 587), qu'il ait jamais fait cas d'aucun « ouvrage d'esprit et de goût, ni qu'il se soit plu « à la représentation d'aucun spectacle, excepté « celui des marionnettes les plus absurdes, auquel « il courait avec empressement, et qui fixait son « attention des heures entières, à le faire pâmer « de rire. » La vie d'Euler, remplie presque entièrement par ses travaux, est d'ailleurs peu chargée d'événements. Quand après le départ de Daniel Bernoulli, il eut obtenu à St-Petersbourg la place de professeur, il épousa la fille d'un de ses compatriotes, et continua de demeurer dans cette ville jusqu'en 1741. Témoin de la révolution qui renversa Biren, le gouvernement tyrannique de ce favori lui avait inspiré une si grande terreur qu'à son arrivée à Berlin il resta muet devant la reine mère, qui, désirant s'entretenir avec lui, l'encourageait par un accueil bienveillant. Ne pouvant vaincre sa timidité, elle alla jusqu'à lui dire : « Pourquoi donc, monsieur Euler, ne voulez-vous « pas me parler?—Madame, répondit-il, parce que « je viens d'un pays où quand on parle on est « pendu. » Quoique absent de la Russie, Euler continua de recevoir de son gouvernement des marques d'intérêt; il touchait une partie de son traitement; et quand les troupes russes pillèrent la Marche de Brandebourg, en 1760, le général Tottleben l'indemnisait des pertes qu'il avait éprouvées dans une métairie. Il reçut ensuite de l'impératrice Élisabeth un présent considérable. La France ne tarda pas non plus à payer un noble tribut aux talents d'Euler : en 1755, l'Académie des sciences le choisit pour l'un de ses associés étrangers, quoique aucune de ces places si recherchées ne fût vacante alors; et d'Argenson, ce ministre éclairé qui mérita l'Épître dédicatoire si remarquable mise par d'Alembert à la tête de ses *Essais sur la résistance des fluides*, accompagna la nomination d'Euler d'une lettre qui les honore également tous deux. Un *Traité élémentaire d'Euler sur la construction et la manœuvre des vaisseaux*, ainsi qu'une traduction de l'édition allemande du *Traité d'artillerie* de Benjamin Robins, qu'il avait enrichi de notes savantes, furent imprimés à Paris, pour l'usage de la marine et de l'artillerie françaises, par les ordres du ministre Turgot, qui s'empressa d'envoyer comme honoraires, à l'auteur de cet ouvrage, au nom du roi, un présent distingué par son importance, et surtout par la manière délicate dont il était offert. Enfin il reçut, pour ses recherches sur les tables de la lune, une partie considérable du

prix que le parlement d'Angleterre réservait à celui qui découvrirait une méthode pour trouver les longitudes à la mer. La continuelle assiduité d'Euler au travail l'avait privé de la vue dès l'âge de cinquante-neuf ans, mais sans altérer la bonne constitution dont il jouissait. En 1771, sa maison fut brûlée; il ne dut son salut qu'au zèle d'un compatriote (Pierre Grimmon), qui, l'enlevant au travers des flammes, lui conserva quelques années dont il fit encore un usage digne de sa réputation; ses manuscrits furent sauvés, et le gouvernement le dédommagea de la perte de sa maison et de ses effets. En 1776, ayant perdu sa première femme, qui l'avait rendu père de treize enfants, dont il ne lui en restait plus que cinq, il épousa sa belle-sœur; il vivait alors au milieu d'une famille nombreuse et de disciples qui lui prodiguaient les témoignages les plus touchants d'attachement et d'admiration: de trente-huit petits-enfants, vingt-six vivaient encore à l'époque de son décès; mais il venait de perdre deux filles mariées. Sa mort fut subite; le 7 septembre 1783, « il cessa de calculer et de vivre. » Mot qui caractérise toute l'existence d'Euler, « un de ces hommes », ajoute Condorcet, « dont le génie fut également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu; qui multiplia ses productions au delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et qui cependant fut originaire dans chacune; dont la tête fut toujours occupée et l'âme toujours calme. » La nature de ses travaux, en l'éloignant du monde, lui conserva la simplicité de mœurs qu'il devait à son caractère et à sa première éducation; elle ne lui permit point d'employer les formes auxquelles ont quelquefois recours, pour relever l'importance de leurs découvertes, des hommes d'un mérite réel; mais, plus jaloux d'arracher les applaudissements de la surprise que d'obtenir ceux de la reconnaissance, il met toujours ses lecteurs dans le secret le plus intime de ses recherches, même de celles qui ont été infructueuses, lorsqu'elles offrent des résultats tant soit peu remarquables, ou des vues qu'on peut espérer de pousser plus loin. Il est vrai qu'une fécondité telle que la sienne rend bien inutiles tous les petits calculs de l'amour-propre; mais il fallait en outre une grande lucidité d'esprit et une véritable bonhomie pour tracer comme il le fait l'histoire de ses pensées. On en voit un exemple remarquable à la page 429 du tome 2 de ses *Institutions du calcul intégral*. Il est presque inutile de dire qu'Euler était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe; mais comme ses écrits, qui sont une mine féconde où ceux qui cultivent les mathématiques peuvent puiser une instruction variée et de nombreux sujets de recherches, se trouvent fort disséminés, M. Fuss en a dressé une table générale à la fin de l'éloge qu'il a prononcé le 25 octobre 1783, à l'académie de St-Petersbourg; elle a été insérée à la fin du 2^e volume de l'édition des *Institutions du calcul différentiel* d'Euler,

donnée à Pavie, en 1787, par Grégoire Fontana; on la trouve aussi dans l'*Adumbratio*, etc., qui forme le supplément de l'*Athenæ Rauricæ* (Bâle, 1780, in-8°), et dans le *Dictionnaire de Meusel*. Les ouvrages qu'Euler a publiés séparément sont: 1^o *Dissertatio physica de Sono*, Bâle, 1727, in-4°; 2^o * (1) *Mechanica, sive motus scientia, analytice exposita*, St-Petersbourg, 1736, 2 volumes in-4°; 3^o *Einleitung in die Arithmetik* (Introduction à l'Arithmétique), ibid., 1738, 2 volumes in-8° en allemand et en russe; 4^o *Tentamen novæ theoriæ Musicæ*, ibid., 1739, in-4°, fig.; 5^o * *Methodus inveniendi lineas curvas, maximè, minimè proprietate gaudentes, sive solutio problematis isoperimetrici latissimo sensu accepti*, Lausanne, 1744, in-4°; 6^o *Theoria motuum Planetarum et Cometarum, continens methodum facilem ex aliquot observationibus orbitas... determinandi*, Berlin, 1744, in-4°; 7^o *Beantwortung*, etc. (Réponse à diverses questions sur les Comètes), ibid., 1744, in-8°, avec une suite; 8^o *Neue Grundsätze*, etc. (Nouveaux principes d'Artillerie, traduit de l'anglais de Benjamin Robins, avec des éclaircissements, etc.), ibid., 1743, in-8° avec 8 planches. Les Commentaires d'Euler ont été traduits en anglais dans les *Principles of Gunnery* de Brown, et en français dans la traduction de l'ouvrage de Robins, par Lombard (Dijon, 1783, in-8°); 9^o *Opuscula varii argumenti*, ibid., 1746-51, 5 volumes in-4°; 10^o *Novæ et correctæ tabulæ ad loca Lunæ computanda*, ibid., 1746, in-4°; 11^o *Tabulæ astronomicæ Solis et Lunæ*, ibid., in-4°; 12^o *Gedanken*, etc. (Pensées sur les éléments des corps), ibid., in-4°; 13^o *Rettung der Gottlichen Offenbarung*, etc. (Défense de la révélation divine contre les esprits forts), ibid., 1747, in-8°, traduit en français et réimprimé en 1803 (voy. J.-A. EMERY); nouvelle édition, Montpellier, 1823, in-12; 14^o * *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, 2 volumes in-4°, fig., réimprimés à Lyon, en 1796; traduits en allemand par Michelsen, Berlin, 1788-91, 3 volumes in-8°. Le 1^{er} volume a été traduit en français par Pezzi, Strasbourg, 1786, in-8°; le 2^e, d'une manière médiocre par M. Kramp, 1786, 2 volumes petit in-4°, et l'ouvrage entier par M. Labey, Paris, 1798, avec des notes; 15^o * *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, St-Petersbourg, 1749, 2 volumes in-4°, fig.; 16^o *Theoria motus lune*, Berlin, 1753, in-4°; 17^o *Dissertatio de principio minimæ actionis, una cum examine objectionum cl. prof. Kenigii*, ibid., 1753, in-8°; 18^o * *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrina serierum*, ibid., 1753, in-4°, réimprimées avec des additions, par les soins de Grég. Fontana, Pavie, 1787; traduites en allemand par Michelsen, Berlin, 1790-95, 3 parties in-8°; 19^o *Constructio lentium objectivarum*, etc., St-Petersbourg, 1762, in-4°. C'est une théorie des lunettes achromatiques; 20^o * *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, Rostoch,

(1) Les ouvrages marqués d'un * sont les plus importants.

1765, in-4°, fig., réimprimée avec des augmentations, Greifswald, 1790, in-4°; 21° * *Institutiones calculi integralis*, St-Petersbourg, 1768-70, 3 volumes in-4°. L'académie de St-Petersbourg les fit réimprimer en 1792-93, augmentées d'un 4° volume d'après les manuscrits de l'auteur; 22° *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur quelques sujets de physique et de philosophie*, St-Petersbourg, 1768-72, 5 volumes in-8°, fig., réimprimées à Mieltau en 1770; à Berne, 1778; à Paris, 1787-89 (voy. ci-dessus p. 185, note), et de nouveau en 1812, d'après la première édition, et avec des notes de M. Labey (1); traduites en allemand, 1° par Engel et Lodern, Leipsick, 1769-71; 2° d'après l'édition de Condorcet, par Kries, ibid., 1792-94, 5 volumes in-8°; en anglais, par Hunter, Londres, 1793, 2 volumes in-8°; 23° * *Anleitung zur Algebra (Introduction à l'Algèbre)*, St-Petersbourg, 1770, in-8°; traduit en russe, ibid., 1772; en hollandais, Amsterdam, 1775; en français, par Jean Bernoulli, avec additions de Lagrange, Lyon, 1770; ibid., 1774; réimprimé en 1788, avec des corrections, à St-Petersbourg; id. Lyon, Bruyset, an 5 (1793); id. Paris, 1807, avec des notes de M. Garnier. Les additions de Lagrange ont été refondues dans l'édition allemande donnée par Gruson, Berlin, 1796-97, 2 volumes in-8°; 24° * *Dioptrica*, St-Petersbourg, 1767-71, 3 volumes in-4°; 25° * *Theoria motuum lunæ nova methodo pertractata*, ibid., 1772, in-4°; 26° *Novæ Tabulæ lunares*, ibid., in-8°; 27° *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, ibid., 1775, in-8°; traduit en russe par Glolowin, ibid., 1778, in-8°; M. de Kéralio en a donné une édition retouchée pour le style, Paris, 1776, 1 volume in-8°; 28° *Eclaircissements sur les établissements publics en faveur tant des veuves que des morts*, titre assez singulièrement énoncé d'un ouvrage concernant les caisses d'épargne, avec des tables calculées par M. Fuss, sous la direction d'Euler; 29° *Opuscula analytica*, St-Petersbourg, 1785-88, 2 volumes in-4°. L—x.

EULER (JEAN-ALBERT), géomètre, fils aîné du célèbre Léonard Euler, naquit à St-Petersbourg le 27 novembre 1754. A l'âge de six ans, il fut conduit à Berlin, où il annonça de bonne heure un penchant décidé à suivre la carrière que son père parcourait avec tant de succès. Bientôt il s'élança sur ses traces, glana dans un champ presque moissonné, et sut néanmoins y récolter de quoi rendre le nom de sa famille distingué dans les sciences, si déjà ce nom n'eût été fameux par les travaux du plus grand géomètre du 18^e siècle. Ici se présente une remarque : on peut être savant distingué sans avoir atteint la hauteur de Léonard Euler, et c'est le cas de son fils; mais, par

une bizarrerie ou par un préjugé inexplicables, dont on a un exemple frappant dans Louis Racine, l'identité des noms de deux personnes parcourant la même carrière, fait que nous exigeons la même somme de talent dans chacune d'elles; malheur au dernier venu, s'il ne marche au moins sur la même ligne que son devancier; c'est une circonstance où, sans tenir compte des différences d'esprit, des temps et des progrès de la science, nous portons sans cesse un jugement qui lui est défavorable; nous ne nous donnons point la peine de séparer les individus pour les apprécier chacun en particulier; nous ne prononçons plus le nom de l'un que pour rappeler la célébrité de l'autre, et nous rendons ainsi le plus faible responsable de son infériorité envers le plus fort, comme s'il n'y avait qu'un seul degré de mérite. Voilà les réflexions qui frappent quand on s'occupe d'Albert Euler. On parle peu de lui; quelques auteurs, le citant sans ses prénoms, prêtent encore à son oubli en mettant le lecteur dans le cas de ravir involontairement une fleur précieuse de la couronne du fils pour l'ajouter à celle du père, où elle devient inutile. Albert Euler a fourni des travaux aux collections des principales académies de l'Europe. En 1761 il partagea, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'académie de Paris, sur la meilleure Manière de lester et d'arrimer un vaisseau. En 1762, il concourut avec le même sur la question de déterminer si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance puisse produire quelque effet sensible sur leur mouvement. Sa pièce fut citée avec éloge, et n'obtint qu'un *accessit*, probablement parce qu'il avait fait entrer dans ses calculs des données telles que la densité et l'élasticité du milieu, qui rendaient les résultats du problème trop incertains. La même année, il partagea avec le célèbre Clairaut le prix proposé par l'académie des sciences de St-Petersbourg, sur la théorie des comètes; il ne fallait pas être sans mérite pour soutenir une concurrence avec un tel adversaire; et ce qu'il y a de remarquable dans les travaux de ces deux savants, c'est qu'Euler ne s'est précisément point attaché aux applications que Clairaut a presque épuisées. En 1768, l'académie de Paris proposa la théorie de la lune pour le prix de 1770. Albert Euler y travailla avec son père, et leur Mémoire fut couronné comme un premier succès dans un problème des plus difficiles et des plus compliqués de l'astronomie. La théorie, ainsi établie par eux, fut encore reconnue susceptible d'être perfectionnée, et devint de nouveau l'objet d'un prix pour l'année 1772. Léonard Euler, ayant repris seul le problème, partagea la couronne avec Lagrange; mais ce fut son fils qui, conjointement avec Kraft et Lexell, exécuta les calculs de cet immense travail. Outre ces travaux, qui proclament le mérite d'Albert Euler, on trouve encore de lui, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Göttingue, un grand nombre de mémoires intéressants sur l'astrono-

(1) Les *Lettres à une princesse d'Allemagne* ont été publiées dans ces derniers temps avec une préface et des notes par M. Laurentie, Paris, 1829, in-18; précédées de l'*Eloge d'Euler* par Condorcet et annotées par M. A.-A. Cournot, Paris, 1842, 2 vol. in-8°; précédées de l'*Eloge d'Euler* par Condorcet, avec une introduction et des notes, par Em. Saisset, Paris, 1843, in 12 avec 215 planches. Z.

mie, la physique, la mécanique et l'optique. Plusieurs de ces mémoires sont encore des pièces couronnées par ces diverses sociétés. Albert Euler fut membre de l'académie royale de Berlin à vingt ans; il retourna à St-Petersbourg lorsque son père y fut rappelé par l'impératrice de Russie, et obtint, en arrivant, la place de professeur de physique; il fut ensuite successivement nommé secrétaire de l'académie impériale des sciences, secrétaire des conférences, inspecteur de l'académie militaire, conseiller de la cour impériale de Russie, chevalier de St-Wladimir, conseiller du collège et conseiller d'État. Il mourut à St-Petersbourg, le 6 septembre 1800. N—T.

EULER (CHARLES), second fils du célèbre Euler, naquit à St-Petersbourg en 1740. Il avait à peine un an quand ses parents vinrent s'établir à Berlin; il eut aussi du goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il entreprit deux voyages dans l'intention de s'instruire en minéralogie et en botanique; l'un en 1756, dans la Thuringe et plusieurs autres parties de l'Allemagne; et l'autre, en 1760, dans la Belgique. Il acheva ensuite ses études à Halle, où il prit le degré de docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint, l'année d'après, la place de médecin principal de la colonie française à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour retourner à St-Petersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médecin de la cour et de l'académie impériale des sciences, et dans la suite conseiller des collèges supérieurs de Russie. Charles Euler remporta le prix proposé par l'académie de Paris, en 1760, sur la question d'*examiner si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse, ou si, par la succession des temps, il ne subit pas quelque changement*. A cet égard, nous élevons avec regret un doute que la sévérité de l'histoire exige : tous les biographes qui parlent de Charles Euler le citent comme érudit et excellent médecin, mais non comme mathématicien. Sans doute les fils d'Euler ont tous, plus ou moins, étudié les mathématiques; mais il fallait les avoir approfondies pour produire un travail semblable à celui qui a été couronné. On y reconnaît un esprit familiarisé avec les phénomènes célestes et les difficultés de l'analyse. Comment un homme instruit à ce point n'a-t-il pas cédé aux charmes de la science et poursuivi une carrière qui lui promettait de la gloire? Comment n'a-t-il produit qu'un seul et unique mémoire? Sans vouloir ravir entièrement à Charles Euler l'honneur du travail qu'on lui attribue, nous pensons donc que son père n'y était pas étranger. N—T.

EULER (CHRISTOPHE), troisième fils du célèbre Euler, naquit à Berlin en 1743; il fit de bonnes études en mathématiques, les dirigea particulièrement vers le génie militaire, et prit du service dans l'artillerie du roi de Prusse. Lorsque son père fut de nouveau attiré à St-Petersbourg par l'impératrice de Russie, il voulut emmener avec

lui toute sa famille; mais Frédéric II ne put consentir à la voir s'éloigner tout entière de son royaume; il retint Christophe de préférence, lui refusa plusieurs fois son congé, et ordonna même qu'on le gardât à vue, de crainte qu'il ne s'enfuit. Catherine intervint dans les débats, et obtint le retour du prisonnier d'heureuse espèce. Elle le reçut dans ses armées, lui donna le rang de major d'artillerie, et le nomma directeur de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Christophe Euler cultivait l'astronomie par goût toutes les fois qu'il en avait le temps. Il fut un de ceux que l'académie de St-Petersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil, en 1769. Sa destination fut pour Orsk (gouvernement d'Orembourg), près le fleuve Ural; il profita de ce voyage pour déterminer la position géographique de plusieurs pays qui se trouvaient sur sa route. N—T.

EULOGE (SAINT), de Cordoue, martyr, issu d'une des plus nobles maisons de cette ville et d'une famille chrétienne, vivait dans le 10^e siècle. Il n'était pas moins recommandable par sa piété que par sa naissance. Elevé, pour ainsi dire, à l'ombre de l'autel et avec les jeunes clercs de l'église du martyr Zoïle, qui avait souffert sous Dioclétien, il avait dans ce saint asile sucé le lait de toutes les vertus chrétiennes, et y avait fait de grands progrès dans les bonnes lettres. Ayant été ordonné prêtre, son savoir lui valut la direction de l'école ecclésiastique de Cordoue, qui, à cette époque, jouissait d'une grande célébrité. Les Sarrasins alors étaient maîtres de l'Espagne, et Cordoue était leur capitale. Au moment de la conquête ils avaient traité les chrétiens avec assez de douceur, et leur avaient permis le libre exercice de leur culte. Quelques imprudences, fruit d'un zèle qui n'était pas *selon la science*, et des déclamations contre la religion des Maures faites à contre-temps, irritèrent Abdérame III, leur roi, et donnèrent lieu à une violente persécution. Beaucoup de chrétiens furent arrêtés et envoyés au martyre. Euloge allait les consoler et les affermir dans la foi. Un nommé Recafrede, mauvais évêque, et qu'on croit avoir été métropolitain de Cordoue, soit pour ne point déplaire au roi mahométan, soit qu'il craignit pour lui, blâmait la conduite d'Euloge. Il est probable que c'est à son instigation que l'évêque de Cordoue et plusieurs prêtres, parmi lesquels était Euloge, furent arrêtés. Néanmoins, on les élargit six jours après; mais un grand nombre de chrétiens furent exécutés. Telle était l'ardeur des fidèles, que l'église d'Espagne fut obligée de la modérer, et qu'un concile tenu à Cordoue défendit de se livrer soi-même. La persécution continua, et le zèle d'Euloge ne se ralentit point; il consolait ceux qu'on menait au supplice, il assistait à leur glorieux combat, il voulait être témoin de leur triomphe, qu'il ambitionnait de partager. Tandis qu'il se livrait à ces pieuses occupations, le siège archiepiscopal de Tolède vint à vaquer; tous les

vœux se réunirent sur sa personne, mais avant qu'il fût sacré, une vierge, nommée Léocritie, qui avait été élevée dans la religion chrétienne, quoiqu'elle appartint à une famille musulmane, se voyant tourmentée par ses parents à cause de sa croyance, eut recours à Euloge, et le pria de la soustraire à une persécution qui lui ôtait la liberté de remplir ses devoirs religieux. Le serviteur de Jésus-Christ lui procura les moyens de quitter la maison paternelle, et la tint cachée dans le logis de personnes dont il était sûr. Le père et la mère néanmoins la découvrirent, et rendirent plainte contre Euloge : lui et Léocritie comparurent devant le juge; on essaya, par des menaces et par l'aspect du supplice, d'affaiblir leur foi, mais ils demeurèrent inébranlables. L'un et l'autre reçurent la couronne du martyre. Euloge eut la tête tranchée, le 11 mars 859, et Léocritie quatre jours après. Alvarus, ami d'Euloge, a écrit sa vie, et Alexandre Moralès a fait imprimer ses œuvres. Depuis, elle ont été insérées dans le 4^e volume du *Recueil des auteurs espagnols*, sous le titre d'*Hispania illustrata*, et dans la *Bibliothèque des Pères*; elles contiennent : 1^o une *Exhortation au Martyre*. Il la composa étant en prison; elle est adressée à Flore et Marie, deux vierges chrétiennes qui partageaient sa captivité, et qui souffrirent le martyre l'année suivante; 2^o *Memoriale sanctorum*. C'est l'histoire des martyrs de son temps; 3^o *Apologie pour les Martyrs*; il y prouve que ceux de son temps ne sont pas moins dignes que les martyrs des premiers siècles de ce glorieux titre, et réfute ceux qui le leur refusaient sous le prétexte qu'il ne s'opérerait point de miracles à leurs tombeaux. L-y.

EUMARUS, peintre grec. Voyez CIMON.

EUMATHE est auteur d'un roman grec intitulé : *Aventures de Hysminias et de Hysminé*. On ignore à quelle époque il vivait : son mauvais style et son mauvais goût peuvent faire soupçonner qu'il appartient aux derniers siècles de l'empire; et les titres de *Protonobilissime* et de *Grand Chartophylax* que lui donne un manuscrit, confirment cette conjecture. Il y a un peu moins d'incertitude sur sa patrie; l'épithète de *Parembolite*, qui se trouve jointe à son nom, indique qu'il était né à Parembolé. Mais est-ce la Parembolé d'Égypte ou celle de Palestine? c'est ce que nous ne saurions décider. On lui donne ailleurs l'épithète de *Macrembolite*. Son véritable nom n'est pas mieux connu. Quelques manuscrits l'appellent Eustathe, dans d'autres il est appelé Eumathe. En général on le cite aujourd'hui sous ce dernier nom; ce n'est pas qu'il y ait beaucoup plus de probabilité pour l'un que pour l'autre; mais le nom d'Eustathe a été cause que l'on a plus d'une fois confondu le plat auteur d'un roman détestable avec le savant Eustathe, commentateur d'Homère et archevêque de Thessalonique (1); le nom d'Eumathe empêche toute équivoque. Malgré ses défauts, Eumathe n'a

manqué ni d'éditeurs ni de traducteurs. Lelio Carani fit paraître une traduction italienne des *Amours d'Isménio*, en 1550. Le P. Politi (*Eustath. Comm.*, t. 1^{er}, p. 20) en a fait un magnifique éloge; il dit que Carani *usus est sermone Florentinorum proprio, lepido adeo atque eleganti, ut libellus ille totus esse melleus nec nisi meras veneres ac gratias, quamvis aliquanto lascivior, spirare videatur*. Carani l'avait traduit sur un manuscrit. Le texte vit le jour pour la première fois à Paris, en 1618, par les soins de Gaulmin. Cette édition, à laquelle sont jointes des notes savantes et une traduction latine, est devenue rare; et celle que M. Teucher a donnée à Leipsick, en 1792, n'empêche pas qu'on ne la doive toujours rechercher; car M. Teucher n'a point réimprimé les notes de Gaulmin. Nous négligerons de parler de trois réimpressions de la traduction latine de Gaulmin, pour arriver à d'Avost, mauvais poète du 16^e siècle, qui traduisit Eumathe en français, d'après l'italien de Carani (*voy. d'Avost*). Il y avait déjà une traduction par Jean Louveau (Lyon, 1559, in-12), faite probablement aussi d'après Carani. Celle de Colletet, le père de ce Colletet dont Boileau s'est moqué (Paris, 1623, in-8^o), est, comme les précédentes, complètement oubliée. Beauchamps, qui a imité Eumathe, plus qu'il ne l'a traduit (Paris, 1729, in-12; la Haye (Paris), 1743, in-8^o; Paris, 1797, in-4^o), a trouvé des lecteurs et en a peut-être encore. Les éditeurs de la *Bibliothèque des Romans grecs* ont fait à cette traduction trop infidèle l'honneur de l'adopter : en vérité, elle ne le méritait guère; et Colletet avait pour le moins autant de droits à cette distinction : s'il a moins d'élégance, il a plus d'exactitude. Les *Amours d'Ismène et d'Isménias* (c'est le titre de la traduction de Beauchamps) parurent pour la première fois à Amsterdam, en 1729; M. Harles les met sous le nom de Beaumarchais; c'est une petite erreur. Pacciaudi, dans son *Prologium de libris eroticis antiquorum*, en a fait une autre; il nomme parmi les traducteurs français un Jérôme de Laval. Ce Jérôme de Laval n'est autre que d'Avost, qui était de Laval, et avait nom Jérôme. Les Allemands doivent à la savante madame Reiske une bonne traduction d'Eumathe. Ils en ont quelques autres qu'ils estiment moins. M. Harles, sur Fabricius, en donne l'indication. B—ss.

EUMELUS, poète et historien grec de Corinthe, fils d'Amphilyte, de la race des Bacchiades, naquit, suivant la chronique d'Eusèbe, vers la 3^e, et selon Athénée, vers la 11^e olympiade (environ 750 ans avant J.-C.). Il tient le premier rang parmi les Cycliques : historien et poète, il se distingua également en vers et en prose, au rapport de Pausanias. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Bugonia* et *Europa*, ou *Europia*; 2^o le *Retour des Argonautes en Grèce*. Saumaise prétend qu'à l'exception de l'*Hymne des Suppliants au temple de Delphes* (attribué cependant à Eumolpe par le Scholiaste de Pindare), tous les autres

Voyez Ménage, *Anti-Baillet*, t. 2, p. 338; Wolf, *ad Casauboniana*, p. 219.

ouvrages d'Eumelus sont supposés. Pausanias et Tzetzes, dans son Commentaire de Lycophron, ont cité quelques fragments de cet hymne célebre. Eumelus, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, avait mis en prose les ouvrages d'Hésiode, pour se les attribuer. Il nous reste aussi quelque chose de son histoire de Corinthe. A—D—R.

EUMENE, en latin *Eumenius*, grammairien et rhéteur latin, naquit à Autun, vers l'an 261 de notre ère. Il était Grec d'origine, et Glaucus, son aïeul, avait quitté Athènes pour venir se fixer à Autun, où il enseigna longtemps la rhétorique. Eumène suivit la même carrière; et, après quelques années de professorat dans sa patrie, il alla à Rome, où le mérite de ses leçons lui attira bientôt de nombreux auditeurs. Mais l'empereur Constance Chlore le fit revenir dans les Gaules, pour y remplir une charge qui consistait, suivant Tillemont, à rappeler au souvenir du prince les requêtes qui lui avaient été présentées. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de reprendre ses fonctions premières, et d'ouvrir de nouveau un cours à Autun pour l'instruction de la jeunesse : l'empereur même l'y invita, doubla ses honoraires, et lui conféra le titre de modérateur des écoles Médiannes. Il ne nous reste que quatre discours d'Eumène. Le premier, *pro restaurandis Scholis*, fut adressé à Rictiovar, et prononcé devant l'empereur Constantin, peu de temps après la conquête de l'Angleterre, qui en avait fait le sujet principal. Le second est un panégyrique adressé à l'empereur Constantin, au nom de la ville d'Autun, et prononcé en présence de ce prince. Le troisième le fut à Trèves, en 309, le jour où Constantin y célébrait la fondation de cette ville. Le quatrième enfin a pour objet les actions de grâces solennelles de la ville d'Autun, qui, soulagée par Constantin, en 311, d'une partie de ses impôts, chargea Eumène de se rendre auprès de l'empereur l'interprète de sa reconnaissance. Ces quatre discours ont souvent été réimprimés. Ils parurent pour la première fois, in-4°, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, par les soins de François Puteolanus ou de Pouzzol; et en 1476, in-4°, sans autre indication que celle de l'année : à Bâle, en 1520 et 1550, in-4°, chez Froben; à Venise, in-8°, 1576, avec les panégyriques anciens, dont ils n'ont presque jamais été détachés depuis : *cum notis variorum*, Paris, 1643, in-8°; *ibid.*, 1653, 2 volumes in-12; *ad usum Delphini*, avec les commentaires du P. de la Baune, Paris, 1676, in-4°; réimprimé depuis, Amsterdam, 1701, in-8°. A—D—R.

EUMENES, de Cardie, ville de la Chersonèse de Thrace, avait tout au plus vingt ans lorsque Philippe, roi de Macédoine et ami de sa famille, le prit pour l'un de ses secrétaires. Après la mort de ce prince, Alexandre le nomma secrétaire en chef, et ce fut en cette qualité qu'Eumènes le suivit en Asie. Quoique ces fonctions n'eussent rien de militaire, Alexandre le chargea de quelques expédi-

tions, et finit par lui donner le commandement d'un des deux corps de cavalerie qu'on nommait les *Amis*. Il lui fit épouser une femme perse de la première distinction, sœur de celle qui fut mariée à Ptolémée, ce qui prouve le cas qu'il faisait de lui. Dans le premier moment de la mort d'Alexandre, Perdicas, à qui ce prince avait remis son anneau, ayant été nommé administrateur de l'empire, en attendant l'accouchement de Roxane qui était enceinte, on fit le partage des provinces entre les principaux généraux. On assigna la Cappadoce, la Paphlagonie et les pays voisins à Eumènes. Comme ces pays n'étaient pas encore soumis, Antigone et Léonatus furent chargés de le mettre en possession. Antigone, qui avait déjà conçu les plus vastes projets, refusa d'exécuter cet ordre; et Léonatus, appelé en Europe par Antipater, contre lequel tous les Grecs s'étaient réunis, fit quelques tentatives pour engager Eumènes à s'y rendre avec lui. Sur son refus, il se livra à des menaces, et ce ne fut pas sans peine qu'Eumènes parvint à s'échapper avec un petit nombre d'hommes. Il se rendit vers Perdicas, qui le ramena dans la Cappadoce avec une armée, et l'en mit en possession après avoir fait mourir Ariarathe, qui en était roi. Eumènes retourna dans la haute Asie avec Perdicas, qui se disposait à faire la guerre à Ptolémée pour lui enlever l'Égypte. Il revint bientôt dans la Cappadoce pour s'opposer au passage d'Antipater et de Cratérus, qui marchaient au secours de Ptolémée. Il devait avoir sous ses ordres Néoptolème, qui commandait la phalange macédonienne; mais comme il n'y avait pas un de ces chefs qui n'aspirât à se rendre indépendant, Néoptolème chercha d'abord à s'emparer d'Eumènes par surprise : n'ayant pas pu réussir, il vint l'attaquer ouvertement; il fut vaincu, et son armée passa en grande partie au service d'Eumènes. Néoptolème s'étant échappé avec trois cents hommes seulement, se rendit vers Antipater et Cratérus, qui se décidèrent à faire la guerre à Eumènes. Antipater étant appelé par d'autres affaires dans la Cilicie, Cratérus et Néoptolème prirent le commandement de l'armée destinée à aller dans la Cappadoce. Cratérus, qui était fort aimé des Macédoniens, croyait qu'à son approche les troupes d'Eumènes l'abandonneraient pour la plupart et viendraient se joindre à lui. Cet espoir fut trompé par l'adresse d'Eumènes, qui ne parla à son armée que de Néoptolème et de Pigres, et qui la conduisit par des chemins détournés, de sorte qu'elle se trouva en présence de l'armée ennemie sans s'en douter. Il prit aussi la précaution de n'opposer que des troupes étrangères au corps commandé par Cratérus. Une victoire des plus complètes fut le fruit de ces précautions. Néoptolème fut tué par Eumènes lui-même; et Cratérus ayant été blessé et jeté à bas de son cheval par un soldat thrace, expira peu après le combat. L'orgueil des Macédoniens fut blessé de ce que deux de leurs généraux avaient été vaincus et tués par un étran-

ger; et la nouvelle de cette bataille étant parvenue dans la haute Asie peu de jours après la mort de Perdiccas, qui avait été tué par ses troupes, les chefs macédoniens condamnèrent à mort Eumènes et les partisans de Perdiccas. Antipater et Antigone furent chargés de la conduite de cette guerre. La position d'Eumènes devenait très-embarrassante; il ne perdit cependant pas courage, et trouva le moyen d'éviter le combat; il aurait pu même une fois attaquer Antipater avec avantage dans le voisinage de Sardes, mais il en fut détourné par Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui craignait qu'on ne la regardât comme la cause de la guerre. Antipater ayant repassé en Europe, Antigone prit le commandement : comme il n'avait pas des forces très-considérables, Eumènes lui livra bataille dans la Cappadoce, mais il fut défait par la trahison d'Apollonide, commandant d'un corps de cavalerie, qui l'abandonna au moment du combat. Ne se trouvant plus en état de tenir la campagne, il se réfugia avec ceux qui lui étaient le plus attachés dans Nora, forteresse de la Cappadoce, qui était abondamment pourvue de vivres; il y fut bloqué par Antigone, qui bientôt après lui demanda une conférence dans l'espoir de l'entraîner dans son parti; mais Eumènes ne relâchant rien de ses prétentions, et exigeant qu'on lui rendit les provinces qui lui avaient été assignées, Antigone ne voulut pas y consentir. Comme ses affaires l'appelaient ailleurs, il laissa seulement un corps de troupes pour tenir Nora bloquée. Antipater étant mort peu de temps après, Antigone, qui ne mettait plus de termes à ses projets, voulut s'attacher Eumènes, et lui envoya par Hiéronyme de Cardie un projet de paix, avec une formule de serment dans laquelle il était à peine question d'Aridée et des fils d'Alexandre, et par laquelle Eumènes se serait engagé à avoir les mêmes ennemis que lui. Eumènes la rectifia, en y mettant Olympias et les rois à la place d'Antigone, et l'ayant fait approuver par les Macédoniens qui formaient le blocus, il la renvoya à Antigone. Les Macédoniens ayant levé le blocus, il s'éloigna sur-le-champ de Nora, et se mit à rassembler ses troupes. Bientôt après, (l'an 319 avant J.-C.), Olympias, Aridée et Polyperchon, tuteurs des jeunes rois, lui envoyèrent l'ordre de prendre le commandement de l'armée qui était dans la Cappadoce, pour faire la guerre à Antigone, dont les projets commençaient à être connus, et l'on mit à sa disposition les argyraspides (boucliers d'argent), corps tout composé de vieux soldats de Philippe et d'Alexandre, qui se regardaient comme l'élite de l'armée macédonienne. Antigènes et Teutamus, commandants de ce corps, trouvèrent mauvais qu'on les eût mis sous les ordres d'un général qui n'était point Macédonien. Alors Eumènes imagina de dire qu'Alexandre lui ayant apparu en songe, lui avait ordonné de lui dresser dans le camp une tente et un trône, et qu'il s'y trouverait au milieu d'eux pour délibérer. Depuis ce temps-là les résolutions

se prirent toujours dans cette tente, où tous les généraux se rassemblaient. Mais Antigone s'étant approché, les amours-propres se turent, et tous les yeux se tournèrent vers Eumènes, qu'on croyait le seul en état de lui tenir tête. Il devinait effectivement les projets d'Antigone, qui le trouvait toujours en mesure contre lui; et la confiance qu'il avait inspirée était telle, qu'un jour qu'il était malade, il fallut qu'il se fit porter en litière dans les rangs au moment du combat, et qu'on ne voulut recevoir l'ordre que de lui. Antigone s'étant retiré, l'armée se livra de nouveau à l'insubordination; et, sans écouter ses chefs, elle se dispersa pour ses quartiers d'hiver dans une étendue de pays si considérable, que les dernières tentes étaient à près de mille stades des premières. Antigone, espérant les surprendre, se mit en route par un chemin rude et difficile, mais beaucoup plus court que la route ordinaire. Quelques habitants du pays qu'il traversait étant venus donner avis de sa marche à Peucestes, l'un de ceux qui partageaient le commandement avec Eumènes, il se disposait à prendre la fuite avec ses troupes, mais Eumènes le rassura, en lui disant qu'il trouverait bien le moyen de retarder la marche d'Antigone. Ayant pris avec lui tout ce qu'il put rassembler d'hommes, il alla sur un endroit très-élevé, par lequel devait passer Antigone, y traça un camp très-étendu, et y fit allumer un grand nombre de feux. Ils furent aperçus par Antigone, qui, croyant dès lors qu'Eumènes était sur ses gardes, fit reposer ses troupes, pour qu'elles ne fussent pas exposées à combattre, harassées de fatigue, contre des troupes fraîches. Pendant ce temps-là, l'armée d'Eumènes se rassemblait de toutes parts. Antigone fut bientôt instruit du stratagème d'Eumènes; il résolut néanmoins de lui livrer la bataille. La cavalerie d'Eumènes eut quelque désavantage par la lâcheté de Peucestes, qui l'abandonna au fort de la mêlée. La phalange, grâce à la valeur des argyraspides, remporta une victoire complète. Mais Antigone, à la tête de sa cavalerie, avait profité de son avantage pour s'emparer des bagages de l'ennemi, avec lesquels se trouvaient les femmes, les enfants, les familles des argyraspides, et leurs richesses qui étaient fort considérables. Ils les firent redemander à Antigone, qui dit qu'il les leur rendrait s'ils voulaient lui livrer Eumènes. Ils eurent la lâcheté d'y consentir; et, s'étant jetés sur lui, ils lui lièrent les mains derrière le dos, et le remirent à Nicanor, qu'Antigone avait envoyé à cet effet. Antigone ne voulut pas le voir, sans doute parce qu'il avait honte de la trahison qui l'avait mis en son pouvoir. Il fut plusieurs jours à se décider sur ce qu'il en ferait : Démétrius, son fils, le pressait vivement de lui laisser la vie; mais les autres généraux, qui redoutaient les talents d'Eumènes et le crédit qu'il pourrait acquérir sur Antigone, demandèrent hautement sa mort. On résolut d'abord de le laisser mourir de faim; mais, au bout de

trois jours, l'armée ayant été obligée de changer de campement, on le fit égorger, l'an 515 avant Jésus-Christ. Il n'avait que quarante-quatre ans. Rien ne fait mieux son éloge que la conduite que tinrent après sa mort les autres généraux. Tant qu'il avait vécu, ils avaient toujours l'air d'agir au nom des enfants d'Alexandre et comme leurs lieutenants; mais lorsqu'ils furent délivrés de la crainte que leur inspirait sa valeur et sa fidélité, ils firent mourir Olympias, les jeunes rois et leurs mères, et prirent eux-mêmes le titre de rois.

C—R.

EUMÈNES, roi de Pergame, était fils d'un autre Eumènes, frère de Philethère. Son oncle lui laissa, en mourant, le gouvernement de Pergame. Eumènes étendit les limites de ses États, par les guerres qu'il fit à Antiochus Soter et à Antiochus Hiérax. Il mourut des suites de l'ivresse, après un règne de vingt-deux ans. Il n'avait jamais pris le titre de roi. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur Attale, son cousin. — EUMÈNES II, fils d'Attale I^{er}, monta sur le trône de Pergame après la mort de son père, l'an 197 avant Jésus-Christ. Il avait trois frères, qui vécurent dans la plus grande union avec lui et avec Apollonis leur mère (roy. APOLLONIS). Dans le commencement de son règne, Antiochus III, ou le Grand, lui offrit une de ses filles en mariage; il la refusa, et Attale, son frère, en paraissant surpris, il lui dit que tout annonçait qu'Antiochus allait faire la guerre aux Romains; qu'il ne doutait pas que ceux-ci ne fussent vainqueurs; qu'alors la possession de ses États lui serait conservée; si, au contraire, ajouta-t-il, Antiochus avait l'avantage, il me traiterait en vassal, quoique son beau-frère. Il eut tout lieu de s'applaudir de sa prudence, les Romains, à qui il rendit de grands services dans cette guerre, ayant accru considérablement ses États aux dépens de ceux d'Antiochus. Il fut ensuite successivement attaqué par Prusias, roi de Bythinie, et par Pharnace, roi du Pont; mais les Romains, qui étaient alors très-puissants, obligèrent ces princes de faire la paix avec lui. Persée, roi de Macédoine, s'était allié, par un double mariage, avec Prusias; Eumènes chercha à pénétrer leurs projets, et ayant aperçu des préparatifs de guerre, il se rendit lui-même à Rome, pour en avvertir le sénat. Il voulut, en revenant, aller offrir un sacrifice dans le temple de Delphes; des gens apostés par Persée, et qui du haut des montagnes l'attendaient sur la route, firent rouler des pierres, et le laissèrent pour mort. Ses amis l'ayant enlevé, l'emportèrent à Egine, où il se fit guérir. Mais comme il n'avait point fait connaître le lieu de sa retraite, dans la crainte sans doute que Persée ne le fit attaquer de nouveau, le bruit de sa mort s'étant répandu, Attale, son frère, prit les rênes du gouvernement, et épousa Stratonice, sa femme. Eumènes ayant reparu bientôt après, Attale reprit sa place parmi les gardes, et alla au-devant de lui. Eumènes, en le voyant, lui dit un vers grec, dont le sens est :

Avant d'épouser la femme d'un autre, assurez-vous de sa mort. Il ne lui fit pas d'autres reproches, et la bonne intelligence ne fut point troublée entre les deux frères. Eumènes donna encore des secours aux Romains dans la guerre contre Persée. Il mourut l'an 159 avant Jésus-Christ, après avoir régné trente-huit ans. Il eut pour successeur Attale II, son frère.

C—R.

EUNAPE naquit à Sardes, dans le 4^e siècle de l'ère chrétienne. Quoique le caristianisme fût alors la religion dominante, Eunape fut élevé dans la religion païenne. Il eut pour premier maître le sophiste Chrysanthé, son compatriote et son parent. A seize ans, il partit pour Athènes, séduit par la grande réputation de Prohérésius, dont les leçons attiraient toute la jeunesse de la Grèce et de l'Asie. Par le conseil de Chrysanthé, Eunape écrivit, sous le titre de *Vies des philosophes et des sophistes*, l'histoire abrégée des éclectiques, des médecins, des orateurs, dont il avait été le contemporain, ou qui avaient vécu peu de temps avant lui. Cet ouvrage nous est parvenu. Il est loin de la perfection; le style en est affecté, et les opinions philosophiques et religieuses de l'auteur sont si vives et si passionnées, que l'on peut, en plus d'un endroit, soupçonner sa bonne foi et son impartialité. Malgré ces défauts, les *Vies* d'Eunape sont d'une grande importance pour l'histoire philosophique et littéraire. Il y aurait sans elles, dans l'histoire de l'éclectisme, une immense lacune. Nous n'en avons point encore de bonne édition, et peut-être n'y en aura-t-il jamais, parce que le texte est fort mutilé, et les manuscrits fort rares. L'édition de Jer Commelin (1596, in-8^o) est jusqu'à présent la plus satisfaisante. Eunape avait composé une histoire de son temps, qui malheureusement est perdue. On avait cru autrefois qu'elle existait dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de St-Marc; mais il paraît que l'on s'était trompé. Cette histoire, qui s'étendait depuis Claude II jusqu'aux fils de Théodose, était, comme les *Vies des sophistes*, écrite avec peu de mesure. Païen zélé et platonicien enthousiaste, Eunape avait loué Julien avec excès et déchiré Constantin et les empereurs chrétiens : c'est au moins ce que dit Photius. Il est possible qu'Eunape eût passé les bornes et manqué de justice; mais les panégyristes de Constantin et les détracteurs de Julien, qui nous sont parvenus, sont eux-mêmes fort peu modérés. La saine critique eût peut-être trouvé la vérité entre ces deux extrêmes. Il nous reste quelques fragments de l'histoire d'Eunape, dans le *Lexique* de Suidas; elle a servi de fond à celle de Zosime. En 1827, M. Cousin a publié à Paris, in-8^o : *Eunape, pour servir à l'histoire de la philosophie d'Alexandrie*.

B—ss.

EUNOME, né dans un village de la Cappadoce, et fils d'un laboureur, se trouvant sans fortune, exerça le métier d'écrivain pour le public, et se fit ensuite maître d'école. Las de fonctions mercenaires qui s'accommodaient mal avec son ambition,

il vint à Alexandrie, espérant trouver plus de ressources dans une grande ville. Il se mit sous la discipline d'Aëtius, arien déclaré, devint son secrétaire, et embrassa ses erreurs. Aëtius était un sophiste subtil. Il avait fait de la dialectique son étude favorite, et était devenu un intrépide disputeur. Eunome fit, sous un tel maître, les progrès qu'on devait en attendre. Étant venu à Antioche avec Aëtius, ils virent Eudoxe, qui en était évêque, et qui, à la prière d'Aëtius, son ami, ordonna Eunome diacre. Celui-ci, par reconnaissance, se chargea d'aller à la cour défendre Eudoxe contre Basile d'Ancyre, semi-arien, qui était venu l'y dénoncer, en son nom et au nom de son parti. Vers 360, le même Eudoxe ordonna Eunome évêque de Cyzique ; mais comme l'empereur favorisait les semi-ariens, il lui conseilla de celer sa doctrine. Il faut que ce conseil n'ait pas été suivi ; car Eudoxe fut obligé de condamner Eunome, et de le déposer. Il paraît que, par la suite, Eunome se sépara d'Eudoxe, et professa d'autres principes qui n'étaient pas moins erronés. Il soutenait que Dieu ne connaît pas mieux son essence que nous ne la connaissons ; il niait que le Fils de Dieu se fût uni à l'humanité ; il rebaptisait ceux qui avaient été baptisés au nom de la Sainte-Trinité ; il condamnait le culte des martyrs, regardait leurs miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on rendît des honneurs aux reliques. Au faste et à l'orgueil d'un sophiste, il joignait l'impiété et les blasphèmes. Esprit turbulent et perturbateur, il se fit successivement exiler en Mauritanie, à Naxos, et à Palmyride. Tout son savoir consistait dans des mots et des arguties. Il connaissait peu et n'entendait point l'Écriture sainte. Il composa sept livres de Commentaires sur l'*Épître* de St-Paul aux Romains. Tout ce travail n'aboutit qu'à prouver qu'il n'en avait pas compris le sens. Ses autres écrits n'étaient pas mieux conçus. St-Basile nous a laissé cinq livres contre Eunome ; les deux Grégoire, de Nazianze et de Nysse, Pont aussi réfuté. Cet hérésiarque vivait encore au temps de St-Jérôme. Il mourut dans le lieu de sa naissance, où il avait été obligé de se retirer. Ses disciples furent nommés *Eunomiens*. Ils étaient détestés même des ariens, quoique les mêmes impiétés leur fussent communes. Gratien proscrivit leur doctrine par un édit. L—Y.

EUPATOR, roi du Bosphore Cimmérien, est peu connu dans l'histoire, quoique ses médailles nous attestent qu'il régna plus de quinze ans, c'est-à-dire, depuis 432 jusqu'en 467 de l'ère du Bosphore (436 à 471 de l'ère chrétienne). Le peu de mots que nous ont laissés Lucien et Capitolin ne nous donnent que des indications bien légères sur le règne de ce prince. Il paraît qu'après la mort de Cotys II, Eupator voulait faire valoir ses droits au royaume, mais que ce fut Rhéméthacles qui l'emporta ; car nous avons des médailles de ce dernier au revers d'Adrien. Après la mort de cet empereur, Eupator renouvela ses prétentions. Antonin,

juge des différents qui existaient entre Rhéméthacles et lui, ordonna que le premier serait remis en possession de ses États. Cary a fort habilement rétabli un passage de Capitolin qui se rapporte à cette circonstance. Lucien, dans la *Vie d'Alexandre le faux prophète*, fait mention des ambassadeurs d'Eupator, qui portaient le tribut d'usage à l'empereur. Ce fut donc après la mort de Rhéméthacles qu'il fut reconnu roi. Ses médailles se trouvent frappées au revers d'Antonin, et ensuite de Marc-Aurèle, suivant l'usage des rois du Bosphore. T—N.

EUPHÉMIE (FLAVIA-ÆLIA-MARCIA), impératrice d'Orient, naquit chez les barbares, d'un père et d'une mère esclaves ; élevée dans la même condition, sous le nom de Lupicine, elle fut vendue à un Romain de basse extraction, qui habitait à Bédériane, dans les campagnes de Thrace ; devint bientôt sa concubine, et ensuite sa femme. La fortune destinait cet homme obscur au trône de Constantinople : il y monta en 318, sous le nom de Justin I, et fit couronner Lupicine sous celui d'Euphémie, qu'elle porta toujours depuis ; mais elle ne put quitter aussi facilement le ton grossier, fruit de sa basse extraction ; elle connut cependant assez la dignité du trône pour s'opposer à l'union de Justinien avec Théodora ; et, tant qu'elle vécut, elle empêcha ce mariage honteux. Elle mourut avant Justin, mais on ignore en quelle année. Il ne paraît pas qu'elle ait eu d'enfants. On a des médailles en or à l'effigie de cette princesse ; elles sont assez rares. L—S—E.

EUPHÉMIUS, rebelle, commandait dans une ville de Sicile, sous le règne de l'empereur Michel le Bègue, en 825. Épris d'une jeune religieuse, il crut pouvoir impunément imiter l'exemple de son souverain (*voy.* MICHEL LE BÈGUE). Il enleva sa maîtresse avec violence, et l'épousa. Les frères de cette jeune fille allèrent à Constantinople demander justice de cet attentat. Michel ordonna au gouverneur de Sicile de poursuivre Euphémus, et de lui faire couper le nez. Le coupable, instruit de cet ordre, fit d'abord une résistance assez vive, à l'aide des troupes qu'il commandait ; mais bientôt, craignant d'être trahi ou forcé de se rendre, il s'enfuit en Afrique, près du calife Ziadet-Allah, auquel il promit de le rendre maître de la Sicile, s'il voulait lui donner des troupes et le titre d'empereur. Le Sarrasin y consentit, équipa cent navires, et en donna le commandement à Euphémus. A la tête de ces secours, celui-ci vole en Sicile, remporte plusieurs avantages, et se présente devant Syracuse, dont il exhorte les habitants à le reconnaître, et à ne pas attirer sur leur ville les maux de la guerre. Deux frères syracusains, indignés de sa conduite, sortirent des murs en ce moment, et s'approchèrent de lui avec une contenance respectueuse ; en l'abordant, ils le saluèrent du nom d'empereur ; mais tandis qu'Euphémus, charmé de ces hommages, embrassait l'un d'eux, l'autre, le saisissant par les che-

veux, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Les suites de sa révolte n'en furent pas moins funestes, et les Sarrasins se rendirent successivement maîtres de toute l'île et d'une partie de l'Italie. L—S—E.

EUPHORBUS, médecin, frère d'Antoine Musa, qui vivait à Rome du temps d'Auguste, fut médecin du roi Juba; et ce prince, qui était très-instruit pour son temps en histoire naturelle, ayant eu connaissance d'une plante à laquelle on venait de découvrir de très-grandes propriétés, lui donna le nom d'*Euphorbia*, en l'honneur de son médecin, et composa un livre à ce sujet : c'est ce que rapportent Pline et Galien. On pourrait penser que ce fut Euphorbus lui-même qui découvrit les vertus de cette plante et en fit usage le premier. Par là, il aurait mérité cette espèce d'honneur, dont on n'a que peu d'exemples chez les anciens, mais qui est devenu très-commun chez les modernes. Saumaise a attaqué cette dédicace, en citant un auteur plus ancien, où il est question de l'euphorbe : c'est dans une épigramme où Méléagre compare les poèmes d'Archiloque à l'épine d'euphorbe. Il est certain que Dioscorides, qui décrit l'euphorbe, ne parle pas de l'origine de son nom; et l'on sait d'ailleurs que les anciens aimaient à rapporter les noms dont ils ne connaissaient pas l'origine à des personnages auxquels ils en attribuaient la découverte. C'est ainsi que Pline rapporte l'*Artemisia* à la célèbre reine de Carie, quoique ce nom soit beaucoup plus ancien qu'elle. Au surplus, il paraît qu'Euphorbe fut un habile médecin. Il avait laissé un traité *Peri opôn* qui ne nous est pas parvenu. Son nom est resté à un genre fort nombreux, qui comprend les tithymales, plantes souvent dangereuses, et devient le chef d'une famille répandue sous toutes les latitudes. D—P—s.

EUPHORION naquit à Chalcis, ville de l'île d'Eubée, dans la 126^e olympiade. Il fut bibliothécaire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et composa beaucoup d'ouvrages en vers et en prose. Les anciens citent sa *Mopsopie*, poème où il avait traité des origines de l'Attique; sa *Chiliade*, recueil d'oracles rendus dans un espace de mille ans, et que l'événement avait confirmés; son *Hésiode*, composition épique; ses *Elégies*; ses écrits sur l'agriculture, sur les jeux Isthmiques, sur les poètes lyriques, etc. Euphorion était un poète savant, affectant l'érudition et l'obscurité, recherchant, à la manière de Nicandre, de Callimaque, de Lycophron, les mots rares et difficiles. « Les poésies d'Euphorion, les *Causes* de Callimaque, l'*Alexandra* de Lycophron sont, dit St-Clément d'Alexandrie, un sujet d'exercice pour les grammairiens. — Euphorion est trop obscur, » dit quelque part Cicéron. Du temps de Cicéron, il était fort à la mode. Sous Auguste, cette mode durait encore; Gallus l'imita; le traduisit. Sous Tibère ce ne fut plus une mode, mais une vogue. Tibère, qui faisait l'érudit et

XIII.

composait des vers grecs, imitait de préférence Euphorion, Rhianus et Parthénios. Il fit placer les livres et les images de ses poètes favoris dans les bibliothèques publiques; et comme les goûts du souverain, même quand ce souverain est Tibère, trouvent toujours des approbateurs, la plupart des savants prirent ces trois auteurs pour objet de leurs travaux, et dédièrent à l'empereur un grand nombre de scholies et de commentaires, où il y avait sans doute autant de bassesse que d'érudition. Tout est perdu, et le texte et les notes, sauf quelques vers, quelques mots détachés et deux épigrammes entières, qui font aujourd'hui partie de l'anthologie grecque. B—ss.

EUPHRAEUS était d'Orée dans l'Eubée. Il fut l'un des disciples de Platon. S'étant rendu ensuite à la cour de Perdiccas, frère aîné de Philippe et roi de Macédoine, il gagna sa confiance au point que ce prince se dirigeait entièrement par ses conseils; il lui laissait même le choix de ses convives, et Euphraeus n'admettait à la table du prince que ceux qui cultivaient la philosophie et la géométrie. Après la mort de Perdiccas, Euphraeus retourna dans sa patrie, où il se mit à la tête du parti opposé à Philippe, fils d'Amyntas, qui était devenu roi de Macédoine. Les amis de ce prince trouvèrent le moyen de soulever le peuple contre lui, et le firent mettre en prison. Bientôt après l'armée de Philippe s'approcha des murs d'Orée, et Euphraeus, ne voulant pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'égorgea lui-même; c'est au moins ce que dit Démosthène, et comme il était contemporain, il est plus croyable que les auteurs d'après lesquels Athénée prétend qu'Euphraeus fut mis à mort par les ordres de Parménion. C—R.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur, un des plus grands artistes grecs, florissait dans la 104^e olympiade, 564 ans avant J.-C. On le surnomma l'Isthmien en raison de la situation de Corinthe sa patrie; cependant Pline le range parmi les peintres athéniens, d'où l'on peut conclure qu'il exerça ses talents et qu'il établit son école dans Athènes. En effet Nicias, son élève le plus célèbre, était de cette ville, et les plus beaux ouvrages d'Euphranor représentaient des divinités ou des héros chers aux Athéniens; il avait étudié avec le même soin la théorie et la pratique de son art, et l'on doit regretter les ouvrages qu'il avait composés sur la couleur et sur l'ordonnance des tableaux. Admirable dans tous les genres, il travaillait également le marbre et le bronze; diligent et soigneux plus qu'aucun autre artiste, il produisit une foule de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on comptait des colosses, des tableaux exquis et des vases parfaitement ciselés. Il sut le premier donner aux figures des héros la dignité et le caractère convenables; mais on lui reprochait de faire en général les têtes et les articulations trop fortes en proportion du corps. Chargé par les Athéniens de peindre les douze grands dieux, il donna à son Neptune

25

un si grand caractère qu'il fut forcé de rester au-dessous, même dans la figure de Jupiter. Il concourut avec Parrhasius pour une figure de Thésée; et comme son coloris était plus sévère et plus vigoureux que celui de son rival, « Parrhasius, dit-il, a peint un Thésée qu'il a nourri de roses, le mien est nourri de chair vive. » Outre les tableaux dont nous avons parlé, on comptait encore au nombre des chefs-d'œuvre d'Euphranor le Combat de la cavalerie athénienne à Mantinée, les figures de Thésée avec la démocratie et le peuple personnifiés, une Junon remarquable surtout par sa chevelure, Apollon Patroüs, Ulysse contrefaisant l'insensé; c'était pour les Ephésiens qu'il avait fait cet ouvrage. Pausanias après avoir décrit un de ces tableaux, semble ajouter comme un dernier éloge: « Et le grand peintre qui l'a fait c'est Euphranor. » Plutarque dit que la Bataille de Mantinée avait le caractère d'une inspiration divine. Les sculptures d'Euphranor n'ont pas reçu de moindres éloges; les principales étaient un Pâris que les Grecs ne se laissaient pas d'admirer, et dans lequel on reconnaissait tout à la fois le juge des trois déesses, l'amant d'Hélène et le guerrier qui trancha les jours d'Achille; une Minerve qui depuis fut apportée à Rome, et que Q. Lutatius Catulus dédia dans le Capitole, d'où elle prit le surnom de Catulienne; une Latone venant de donner le jour à Diane et à Apollon qu'elle tenait dans ses bras; ce groupe fut placé à Rome dans le temple de la Concorde; des chars à deux et quatre chevaux, les figures colossales de la Grèce et de la Vertu, celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges et une statue de Vulcain. Euphranor laissa plusieurs élèves habiles; Antidote, qui fut maître de Micon d'Athènes, Carmanides et Léonides d'Anthédonie.

L—S—E.

EUPHRATAS ou EUPHRATES, évêque de Cologne au 4^e siècle, fut, si l'on croit les Actes d'un concile de Cologne que l'on prétend avoir été tenu en 546, déposé dans cette assemblée parce qu'il suivait les erreurs de Photin, et niait la divinité de Jésus-Christ. Ce qui néanmoins jette de l'incertitude sur la vérité de ces faits, c'est qu'en 547, tout au plus un an après, un Euphratas de Cologne assistait au concile de Sardique, et y était même assez considéré. Il n'est pas croyable que Euphratas dont St-Athanase parle si honorablement ait été déposé un an auparavant pour hérésie, et trouvé si coupable que, selon Valentin d'Arras, il n'était pas même digne d'être admis à la communion laïque. Pour concilier des faits aussi opposés, quelques écrivains prétendent que le concile de Cologne où Euphratas est dit avoir été condamné n'a jamais existé. Les anciens historiens n'en font aucune mention, et parmi les évêques qui ont souscrit ces actes on trouve des noms ou qui ne se rencontrent point dans le catalogue des églises, ou qui ne cadrent point avec l'époque à laquelle on dit que ce concile s'est tenu. Le P. Pagi, commentateur de Baronius, tranche la

difficulté en reconnaissant deux évêques du nom d'Euphratas qui ont occupé successivement le siège de Cologne, et dont le premier, qui était hérétique et a été déposé, ne doit pas être confondu avec l'Euphratas du concile de Sardique, député vers l'empereur Constance, loué par St-Athanase, et duquel la sainteté et l'orthodoxie n'ont jamais été suspectées.

L—Y.

EUPHRATES, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline le jeune, qui en fait dans une de ses lettres l'éloge le plus magnifique. Il fut aussi lié avec Dion Chrysostome et Apollonius de Tyane; mais il se brouilla avec ce dernier, sans doute parce qu'il ne voulut pas croire à ses prestiges, et depuis ce temps-là Apollonius ne laissa passer aucune occasion de le décrier. Il a été imité par Philostrate, l'auteur de sa vie; mais on s'en rapportera plutôt à Pline ou Epictète, qui le citent avec éloge. Euphrates fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien. Parvenu à un âge très-avancé, et se voyant attaqué d'une maladie incurable, il obtint de ce prince la permission de se délivrer de la vie, ce qu'il fit en prenant du poison.

C—R.

EUPHROSINE, impératrice d'Orient, surnommée *Ducène*, à cause de l'alliance de son aïeul avec une princesse de la maison des Ducas, était femme d'Alexis III, et fut un des principaux mobiles de la conjuration qui, en 1195, fit monter ce prince sur le trône, à la place de son frère Isaac l'Ange (voy. ALEXIS III et ISAAC L'ANGE). Euphrosyne était loin cependant d'avoir pour elle la faveur publique. Ses mœurs décriées, son ambition, son audace, ses dilapidations la faisaient mépriser et craindre; mais son courage, sa fermeté, son éloquence, sa beauté, lui donnaient de grands avantages dont elle se servit pour monter au rang suprême et pour s'y faire un pouvoir absolu. La faiblesse d'Alexis ne lui disputa aucun droit; mais l'empire était morcelé par des guerres intestines et étrangères, et les troubles renaissaient sans cesse dans une cour faible et dissolue. En 1198, il se forma une conjuration contre Euphrosyne; les grands l'accusèrent auprès d'Alexis d'entretenir des relations criminelles avec un jeune courtisan nommé Vatace. L'empereur le fit massacrer, et Euphrosyne fut reléguée dans un couvent: elle en sortit au bout de six mois, reparut à la cour et y reprit son crédit. En 1200, sa conduite ferme et vigilante maintint Constantinople dans le devoir pendant l'absence d'Alexis, occupé à repousser des interruptions sans cesse renouvelées; mais l'orgueil de cette princesse s'en accrut au point qu'il parut la priver de tout jugement. Vêtue en homme et armée, elle se livrait aux exercices les plus violents; elle s'entourait de magiciens, se plongeait dans leurs ténébreux mystères, et exerçait des pratiques superstitieuses et ridicules qui lui attirèrent le mépris public. On la vit un jour faire fouetter, en grand appareil, une statue d'Hercule, chef-d'œuvre de l'antiquité. Ses travers et la lâche conduite d'Alexis remplissaient l'empire de dés-

ordres ; les révoltes renaissaient à tout moment jusque dans l'enceinte du palais ; enfin la cinquième croisade vint terminer ce déplorable règne. Les croisés attaquèrent Constantinople en 1205. Alexis s'échappa à la faveur de la nuit, abandonnant Euphrosyne à la merci d'Isaac l'Ange, qu'on remplaça sur le trône. Euphrosyne passa bientôt sous la puissance de l'usurpateur Alexis V, Murzuphle, qui, forcé à son tour de fuir de Constantinople en 1204, emmena la princesse et sa fille, qu'il avait épousée. Euphrosyne rejoignit son époux à Mosynople en Thrace. Tous deux furent réduits bientôt à implorer la clémence de Boniface, marquis de Montferrat, qui les envoya dans ses États. Euphrosyne y resta jusqu'après la mort du marquis ; elle eut la douleur de voir échouer les tentatives qu'Alexis forma, en 1210, pour remonter sur le trône. Quelques années après elle mourut à Larta en Epire. L—S—E.

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait, au rapport de Saxius, vers la 85^e olympiade, et 435 avant J.-C. Fidèle imitateur de Cratinus, il appartient comme lui à la *vieille* comédie, et avait à peine dix-sept ans lorsqu'il commença à donner ses pièces ; elles sont au nombre de dix-sept, d'après le calcul de Suidas ; et sept, suivant le même auteur, ou neuf, selon quelques autres, obtinrent l'honneur du triomphe. On rapporte que, s'étant permis de parler d'Alcibiade avec un peu trop de licence dans une de ses comédies, l'offensé tira du poète satirique une vengeance qui paraît bien indigne d'un aussi grand homme. Eupolis servait en qualité de simple soldat dans l'armée navale que commandait Alcibiade ; ce général le fit, dit-on, attacher au bout d'une longue corde, plonger et replonger à plusieurs reprises dans la mer, afin, ajoute la même chronique, d'apprendre aux poètes d'Athènes à se montrer désormais plus circonspects. Quoi qu'il en soit de cette historiette et du degré de confiance qu'elle peut mériter, la fin déplorable de notre poète a pu sans doute y donner lieu. Il périt, en effet, dans l'Hellespont, à la suite d'un combat naval, dans la guerre contre les Lacédémoniens. C'est à cette époque et à cette fâcheuse circonstance que l'on reporte le motif et l'origine du décret des Athéniens qui fermait aux poètes la carrière des armes. Cicéron réfute pleinement, et d'après le témoignage d'Ératosthène, la fable que nous venons de rapporter ; et une pareille autorité nous dispense d'en rapporter d'autres. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'histoire merveilleuse du chien dont Augéas d'Éleusine avait fait présent à Eupolis, et dont Elien (*Hist. Var.*, lib. 10, chap. 41) raconte des traits si surprenants de dévouement et de fidélité : celui, entre autres, de s'être laissé périr de faim et de douleur sur le tombeau de son maître. L'héroïsme du chien contredirait un peu, il est vrai, le naufrage d'Eupolis, mais donnerait quelque poids à la tradition qui fait mourir notre poète

la première nuit de ses noces. Il résulte de ces étranges contradictions que nous ne savons, au sujet d'Eupolis, rien de bien positif, et que la conformité de nom et le défaut de documents certains ont fréquemment entraîné les savants dans de singulières méprises. Il nous reste quelques fragments d'Eupolis dans Stobée, dans Pollux et dans le *Scoliaste* d'Aristophane ; ils ont été recueillis et commentés par Runkel (Leipsick, 1825). A—D—R.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sicyone, florissait vers la 10^e olympiade, 564 ans avant J.-C. Emule et contemporain de Zeuxis, de Timanthe, d'Androcydes et de Parrhasius, il fut regardé comme l'un des plus grands peintres que la Grèce ait produits, et sa réputation fut telle, que de ce moment on divisa en trois les écoles de peinture, qui précédemment n'étaient désignées que sous les deux noms d'Asiatique et de Helladique, et qui depuis furent appelées écoles de Sicyone, d'Athènes et d'Ionie. Eupompe compta bientôt parmi ses disciples Pamphile, qui fut maître d'Apelles. On lui demandait un jour quel était celui de ses prédécesseurs qu'il avait cherché à imiter ; il en nomma un grand nombre, et ajouta : « Ce n'est pas un artiste, mais c'est la « nature qu'il faut copier. » Un de ses ouvrages les plus remarquables représentait un Grec vainqueur aux jeux gymniques. L—S—E.

EURENIUS (JEAN), archidiacre dans la province d'Angermanie, en Suède, né en 1688, mort en 1731. Outre la théologie, il cultiva la poésie latine, l'histoire et la philologie. On a de lui : *Grammatica et Syntaxis*, 1755, et un ouvrage très-savant intitulé : *Atlantica orientalis*, qui parut en 1731, à Strengnes, avec une préface de P. Fr. Liunberg. C—AU.

EURIC ou EVARIC, 7^e roi des Visigoths, fit poignarder son frère Théodoric, à Toulouse, fut proclamé roi à sa place en 465, et s'empara d'une partie des Gaules, à la tête d'une armée nombreuse ; mais il échoua devant la ville de Bourges. En habile politique, Euric profita du moment où les Romains, divisés, avaient peu de troupes en Espagne, pour passer les Pyrénées ; il surprit Pampelune et Saragosse, mais Tarragone ne lui ouvrit ses portes qu'après un long siège : le vainqueur, irrité, la fit raser entièrement. Les habitants de cette partie de l'Espagne se réunirent en vain pour s'opposer à l'irruption des Goths ; ils furent vaincus en bataille rangée. Maître de la Catalogne et de Valence, Euric poursuivit sa marche victorieuse, et entra en Andalousie par Carthagène. Toute l'Espagne se soumit, à l'exception de la Galice, occupée par les Suèves. L'ambition d'Euric ne fit qu'augmenter avec sa puissance ; il repassa les Pyrénées, ravagea de nouveau la Gaule, prit Bourges et Clermont. Devenu le plus puissant monarque de l'Europe, il vit arriver à sa cour des ambassadeurs de toutes les nations pour solliciter son appui, et il contraignit Odoacre, qui

occupait alors le trône des derniers Césars, de lui abandonner ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Fier de ce nouveau titre, le monarque visigoth entra en Provence à la tête de cent mille hommes, prit Marseille, Arles et toutes les villes des bords du Rhône. Euric défit aussi les Bourguignons ; il mourut à Arles en 484, douze années après avoir conquis l'Espagne. Ce prince fut le plus grand guerrier de son siècle ; il sut plus que vaincre, il sut régner : aux anciennes lois dont il fit un recueil, il en ajouta de nouvelles, et fit connaître à ses sujets les douceurs de la civilisation. Telle fut son influence sur les princes de son temps, que le roi de Perse eut recours à la sagesse de ses conseils, et que Rome, si longtemps l'arbitre du monde, fut trop heureuse de se concilier sa faveur. Euric avait embrassé l'arianisme, et on lui reproche d'avoir persécuté les catholiques qui suivaient les décisions du concile de Nicée. B—p.

EURIPIDE, fils de Mnésarque, et l'un des plus grands poètes qui aient illustré la scène tragique, naquit la première année de la 75^e olympiade, 480 ans avant J.-C. Clito, sa mère, dont les uns ont fait une marchande d'herbes, et les autres une personne de qualité, était enceinte de lui lorsque l'invasion dont Xercès menaçait la Grèce, força les Athéniens d'abandonner leur ville. Mnésarque et sa famille se réfugièrent à Salamine, et ce fut là que naquit leur fils, le jour même où les Grecs remportèrent, vers l'embouchure de l'*Euripe*, cette victoire à jamais mémorable, prélude et gage de celle de Salamine, qui assura pour longtemps l'indépendance de la Grèce. Cette circonstance glorieuse valut au jeune fils de Mnésarque le surnom d'*Euripide*, devenu depuis si justement célèbre. Tout semblait se réunir pour annoncer les hautes destinées qui l'attendaient : son père ayant consulté l'oracle, pendant la grossesse de sa mère, en reçut cette réponse : « Mnésarque, il te naîtra « un fils qui sera pour la Grèce et pour le monde « entier un objet d'admiration, et le laurier sacré « ombragera plus d'une fois son front vainqueur. » Mnésarque en conclut, dit Aulu-Gelle, que l'oracle désignait par là les victoires que son fils remporterait un jour aux jeux olympiques. Il dirigea donc sa première éducation vers ce but, et ne négligea rien pour faire d'Euripide un athlète fameux. Le succès justifia les peines qu'il s'était données lui-même pour l'instruire dans la gymnastique ; et, admis au nombre des combattants, le jeune Euripide fut couronné, en effet, aux jeux célébrés en l'honneur de Thésée et de Cérès ; mais cette vocation n'étant pas la sienne, Euripide se dégoûta bientôt du métier d'athlète pour s'adonner à la peinture. Il étudia ensuite l'éloquence sous Prodicus de Chio, et la philosophie sous Anaxagore ; quelques-uns même, Clément d'Alexandrie et Eusèbe entre autres, lui donnent Socrate pour maître ; mais cette opinion, réfutée par la seule différence des âges (Socrate était de treize ans plus jeune qu'Euripide), a été solide-

ment combattue par Bayle, dans son article *Euripide*. Le fait est, qu'effrayé des persécutions dont Anaxagore avait été l'objet et même la victime, Euripide renonça à la philosophie pour se livrer au théâtre ; il avait alors dix-huit ans, et Socrate cinq seulement. On s'aperçoit aisément, en lisant les ouvrages de notre poète, des progrès qu'il avait faits en éloquence et en philosophie ; aussi Quintilien en recommande-t-il expressément la lecture à son jeune orateur ; et Aristote l'appelle *le plus tragique* des poètes, parce qu'il le trouve le plus moral et le plus utile. Voilà pourquoi, sans doute, Socrate, qui allait rarement au théâtre, n'y manquait point lorsqu'on donnait une pièce d'Euripide. Cependant, si l'on en croit Varron, cité par Aulu-Gelle (liv. 17, ch. 4), des nombreux ouvrages que ce poète avait composés, cinq seulement furent couronnés ; et ce qu'il y a de pire, c'est que les prix furent accordés le plus souvent à des rivaux indignes d'une pareille concurrence. Elien cite entre autres (*Var. Hist.*, liv. 2, ch. 8) un certain Xénocrate, et s'indigne de la préférence qu'il obtint sur Euripide. L'espèce d'affectation que l'on a cru remarquer en lui à décrier les femmes, dans la plupart de ses pièces, a donné de son caractère une idée peu favorable, et fait naître même des soupçons fâcheux sur la pureté de ses mœurs ; mais ces imputations calomnieuses, heureusement dénuées de preuves authentiques, souvent même détruites par des accusations contraires, ne portèrent aucune atteinte réelle à la réputation de ce grand poète. Il est possible d'ailleurs que, marié deux fois et deux fois malheureux dans son choix, la conduite de ses femmes lui ait donné cette disposition habituelle à voir dans le sexe entier les vices et les travers dont il avait eu sous les yeux des exemples particuliers. Ses chagrins domestiques et l'éclat qu'il eut l'imprudence de leur donner fournirent aux poètes comiques de son temps, et surtout à Aristophane, des armes dont il abusèrent plus d'une fois, ce qui ne contribua pas sans doute à réconcilier Euripide avec les femmes ; mais il était si peu leur ennemi par caractère, que Sophocle disait de lui : « Oui, il les déteste dans ses tragédies ; mais il les aime et les recherche beaucoup « partout ailleurs. » Athénée, de qui nous tenons ce propos, assure positivement (liv. 13) qu'Euripide était naturellement fort amoureux des femmes. S'il a d'ailleurs introduit quelquefois de grandes coupables sur la scène, il y a souvent aussi fait paraître avec avantage des héroïnes, à la vertu desquelles il rend hommage. On ignore l'époque précise et les motifs de sa retraite auprès d'Archélaus, roi de Macédoine, dont la cour était alors l'asile du goût et du savoir. Euripide y fut comblé d'honneurs et élevé même, si l'on en croit George le Syncelle, au poste de ministre d'État ; mais tant d'égards et de déférences n'étaient pas sans objet de la part du souverain : il se flattait que le poète trouverait dans le cours de son rè-

gne quelque action digne d'être célébrée par lui. Euripide s'en défendit en homme d'esprit : « A « Dieu ne plaise, dit-il à Archélaüs, que votre règne fournisse jamais la matière d'une tragédie ! » Il en fournit cependant par le fait, car ce prince périt assassiné à la suite d'une conspiration, en grande partie formée par Décamnichus, l'un de ses courtisans, qu'il avait abandonné à la vengeance d'Euripide, pour un sujet par lui-même assez léger. Décamnichus avait dit au poète quelque chose de désobligeant sur la mauvaise odeur de son haleine; Archélaüs, irrité, remit à l'offensé le soin de punir l'outrage, et Euripide abusa, dit-on, de la permission (Aristot., *de Rep.*, liv. 3, c. 10). La fin de ce grand poète fut aussi tragique que celle d'aucun des personnages qu'il ait jamais introduits sur la scène : se promenant un jour à l'écart dans un bois, et profondément absorbé dans ses pensées, il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pièces, ou le blessèrent du moins si dangereusement qu'il succomba peu de temps après ; il avait environ 76 ans. Au surplus, nous ne donnons ce fait que comme l'une des conjectures nombreuses hasardées sur la mort d'Euripide par Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, Erasme, Lefèvre, etc. Il mourut le jour même où Denys l'ancien parvint à la tyrannie (1), ce qui fit dire à Timée (*Plut. sympos.*, lib. 8) que la fortune avait enlevé le plus habile imitateur des calamités tragiques au moment même où elle en introduisait l'auteur sur la scène du monde. Archélaüs donna des regrets sincères à la perte de son poète chéri, fit rapporter son corps de Bormiscus à Pella, ordonna des obsèques magnifiques, auxquelles il assista en personne, et lui fit élever un monument chargé d'inscriptions honorables ; monument qui, comme celui de Lycurgue, fut bientôt après renversé par la foudre (*Plut. in Lyc.*). A la nouvelle de la mort d'Euripide, Athènes fut plongée dans la consternation ; Sophocle, son ami, son rival et enfin son ennemi, prit le deuil, et voulut que ses acteurs parussent sans couronne sur le théâtre. Le poète Philémon, dans une épigramme conservée par Thomas Magister, voudrait avancer le terme de ses jours, dans l'espoir de retrouver plus tôt Euripide, son ami, chez les morts. Les Athéniens députèrent en Macédoine pour que les restes d'Euripide leur fussent rendus ; mais Archélaüs voulut les garder ; et, frustrés dans leur attente, les Athéniens lui dressèrent sur le chemin de la ville au Pirée un cénotaphe, qui existait encore du temps de Pausanias (liv. 1, c. 2). A peine Euripide eut-il fermé les yeux, que son éternel ennemi, Aristophane, qui ne l'avait pas épargné de son vivant, dirigea contre lui une pièce tout entière, la comédie des *Grenouilles*. Il y suppose que, dégoûté des pièces qui disputaient le prix dans ses fêtes, Bacchus

descend aux enfers pour en ramener un bon poète ; il y trouve la cour de Pluton fort agitée ; il s'agit du trône de la tragédie, occupé par Eschyle : Euripide veut s'en emparer, et Sophocle, qui le cédait volontiers à Eschyle, s'appête à le disputer à Euripide, dans le cas où ce dernier l'obtiendrait. Bacchus est pris pour juge, et se déclare en faveur d'Eschyle, qui demande, en sortant des enfers, que sa place soit remplie par Sophocle pendant son absence. Malgré les préventions de la haine, cette décision, conforme alors à l'opinion d'Athènes, est devenue à peu de chose près le jugement de la postérité sur ces trois grands tragiques (*voy. ESCHYLE et SOPHOCLE*). Quant à ce qui concerne particulièrement Euripide, les critiques les plus célèbres, Denis d'Halycarnasse, Quintilien, etc., lui ont reproché, avec raison, plusieurs défauts qui en seront dans tous les temps aux yeux du goût et de la raison : l'accumulation des sentences et des maximes, les digressions savantes, les disputes oiseuses, qui refroidissent l'intérêt et font languir le dialogue ; l'embarras et l'in vraisemblance de la plupart de ses plans ; le peu d'art de ses expositions, faites le plus souvent dans des *prologues*, qui ne tiennent en rien au reste de la pièce, et par des personnages qui viennent froidement annoncer au spectateur le sujet et le plan de la tragédie ; mais s'il n'y a qu'une voix sur ces défauts, il n'y en a qu'une aussi sur le mérite d'Euripide, considéré comme écrivain dramatique. C'est lui qui fixa vraiment la langue de la tragédie ; sans avoir, dans son style, la hardiesse dithyrambique d'Eschyle, la pompe et la magnificence de Sophocle ; sans retenir même aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie, il sut, dit avec Longin le docte Valckenaër, choisir et employer si habilement celles du langage ordinaire, que le mot le plus commun s'ennoblit par leur heureuse combinaison. C'est un trait de conformité avec notre grand Racine, si supérieur à Euripide lui-même dans les autres parties de son art. L'élégance, la clarté, l'harmonie continue, voilà les caractères du style des deux poètes, et c'est avec une extrême difficulté qu'ils faisaient, l'un et l'autre, ces vers si coulants et si faciles. Des quatre-vingt-quatre tragédies que le Catalogue de *Barnès* attribue à Euripide, dix-neuf seulement et les cent trente-deux premiers vers de la vingtième (*Danaë*) sont parvenus jusqu'à nous. L'admiration des siècles a distingué : *L'Hécube*, les *Phéniciennes*, la *Médée*, *l'Alceste*, *l'Hippolyte* et *l'Iphigénie en Aulide*, qui ont donné deux chefs-d'œuvre à la scène française, *l'Iphigénie* et la *Phèdre*, de Racine. Les anciens attribuent encore à notre poète : 1^o un *Éloge* en vers d'Alcibiade, cité par Plutarque (*Vie d'Alcibiade*) ; 2^o des *Épigrammes*, dont une seule s'est conservée dans Athénée (liv. 2, c. 19) et dans l'Anthologie ; 3^o un *Éloge funèbre* de Nicias, de Démosthène (le général) et des Athé-

(1) Nous suivons la correction proposée par Wesseling, dans le passage de Diodore cité par Plutarque : ἐπεὶ τοῦτο pour ἐπεὶ τούτου.

niens qui avaient péri dans l'expédition de Sicile. Les peuples de cette contrée étaient si charmés des vers d'Euripide, que plusieurs soldats athéniens durent la liberté et la vie même à l'avantage de savoir et de réciter des fragments de ce poète; 4^e des *Hymnes*, cités par Philostrate (*Vit. Soph.*, lib. 2); 5^e des *Épîtres*, enfin, mais dont l'authenticité n'est pas démontrée pour tous les savants. Les principales éditions des tragédies d'Euripide sont : 1^e celle que Jean Lascaris publia à Florence, vers la fin du 15^e siècle; elle est en capitales, et ne contient que quatre pièces : *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste*, et *Andromaque*; 2^e celle d'Alde, Venise, 1505, in-8^o; elle renferme dix-sept tragédies; 3^e les scholies grecques d'Ascensius, sur les sept premières pièces, parurent pour la première fois à Venise, in-8^o, chez les Junte, 1534; 4^e l'édition de Bâle, 1544, in-8^o; réimprimée en 1551 et 1554; elle contient dix-huit pièces, y compris l'*Électre*, publiée alors par Victorius. Oporinus présida à cette édition, et s'applaudit, dans la préface, d'un grand nombre de corrections; 5^e celle de Stiblinus, avec sa version latine métrique, Bâle, 1562, in-fol.; 6^e celle de Canter, Utrecht et Anvers, chez Plantin, 1572; 7^e celle de Paul Étienne, Paris, 1602, in-4^o; elle réunit la version latine, les scholies grecques et les notes latines de Canter, Brodeau, Stiblinus et Æmilius Portus; 8^e celle de Barnès, in-fol., Cambridge, 1694; cette édition a joui longtemps d'une grande réputation; mais son crédit a totalement baissé depuis que Valckenaër et Reiske en ont fait sentir l'insuffisance sous le rapport de la critique du texte; 9^e celle de Musgrave, Oxford, 1778, 4 volumes grand in-4^o; 10^e celle qui fut commencée par Morus et achevée par Beck, Leipsick, 1779-88 et années suivantes, in-4^o; c'est un recueil incomplet de ce que Barnès, Musgrave, Heath, King et Valckenaër ont écrit sur Euripide; 11^e l'édition complète qu'a donnée M. Matthiæ; il a revu la version latine et corrigé les scholies grecques sur d'anciens manuscrits, Leipsick, 1815 et années suivantes, in-8^o; 1831-1837, 10 vol. in-8^o; 12^e celle des tragédies et des fragments de M. Boissonade, Paris, 1825-1826, 5 vol. in-32. Cette édition, l'une des meilleures, fait partie des *Poetarum græcorum silloge*; 13^e celle de Hermann, 1851-1858, 2 vol. in-8^o; 14^e celle de M. Fix, Paris, 1844, grand in-8^o. M. Fix a collationné pour cette édition les manuscrits de la Bibliothèque de Paris. Il a donné de nombreuses variantes et dans bien des parties a retouché les anciennes traductions latines. Il faut citer aussi les excellentes éditions partielles de l'*Hécube*, de l'*Oreste*, des *Phéniciennes* et de la *Médée*, par Porson, Leipsick, 1807, in-8^o; des *Supplantes* et des deux *Iphigénies*, par Markland; réimprimées depuis par les soins de M. Th. Gaisford, in-8^o; des *Héraclides*, par M. P. Elmsley, Oxford, 1815, in-8^o; de l'*Hécube*, des *Phéniciennes*, de l'*Hippolyte* et des *Bacchantes*, par

Brunck, Strasbourg, 1780; de l'*Hippolyte* et des *Phéniciennes*, par le célèbre Valckenaër, et surtout son précieux travail sur les *Fragments* des pièces perdues, Leyde, 1768, in-4^o. Les tragédies d'Euripide ont été traduites en français, quelques-unes en totalité et d'autres par extraits seulement, par le P. Brumoy, dans son *Théâtre des Grecs*; M. Prévost, de Genève, a complété cette traduction, Paris, 1785, 4 vol. in-12, et son travail fait aujourd'hui partie de la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, Paris, 1785, 13 vol. in-8^o; il occupe les volumes 4 à 9 (1). Les Anglais ont deux traductions d'Euripide en vers; celles de Potter et de Woodhull, mais elles sont, en général, peu estimées. On fait plus de cas de l'Euripide allemand de Steinbrychel, et de celui de M. Bothe, en vers iambiques, Berlin, 1800, 5 vol. in-8^o. Le célèbre Wieland a également traduit l'*Ion* et l'*Hélène* dans son *Museum atticum*. A—D—R.

EURYDICE, nom de plusieurs femmes célèbres dans l'histoire de la Macédoine. La plus ancienne est la femme d'Amyntas, roi de Macédoine. Elle eut trois fils, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et une fille, nommée Euryone, qui fut mariée à Ptolémée-Alorites. Eurydice, étant devenue amoureuse de son gendre, voulut faire périr son époux; mais son projet fut découvert par sa propre fille: et Amyntas lui pardonna, en considération des enfants qu'il avait d'elle. Ce prince étant mort vers l'an 371 avant J.-C., Ptolémée prit l'autorité, comme tuteur d'Alexandre. Pausanias, qui était de la famille royale, ayant en même temps élevé des prétentions au trône, et beaucoup de Macédoniens s'étant rangés dans son parti, Eurydice eut recours à Iphicrate, général athénien, qui se trouvait avec une armée vers Amphipolis; et ce général, ayant défait Pausanias, rétablit la tranquillité dans la Macédoine. Elle fut bientôt troublée de nouveau par l'ambition de Ptolémée, qui ne voulait pas rendre la couronne à Alexandre, l'aîné des fils d'Antipater; et il s'éleva une guerre qui fut terminée par Pélopidas, à qui Alexandre donna Philippe son frère en otage. Mais Eurydice, chez qui l'amour de la domination avait éteint tout sentiment naturel, fit mourir Alexandre; et Ptolémée, son complice, reprit l'autorité, comme tuteur de Perdiccas. Celui-ci, averti par la mort de son frère, se tint sur ses gardes, et trouva bientôt l'occasion de se défaire de Ptolémée-Alorites. Il monta ensuite sur le trône; mais, après cinq ans de règne, il fut tué dans un combat contre les Illyriens, l'an 360 avant J.-C. Justin attribue encore sa mort à Eurydice, ce qui pourrait faire conjecturer qu'elle était elle-même Illyrienne comme les autres Eurydice dont nous

(1) L'*Iphigénie* a été traduite en français par Thomas Sibillot, Paris, 1550, in-8^o; l'*Hécube*, en rythme français, par Lazare Baif, Paris, Rob. Estienne, 1550, in-8^o; l'*Électre*, par Larcher, Paris, 1750, in-12; l'*Hécube* en vers français, par J.-B. Drouet, Reims, 1840, in-8^o. M. Prévost de Genève a donné dans les *Archives littéraires de l'Europe* (1804 et 1805) plusieurs bonnes dissertations sur la philosophie d'Euripide. D. L.

parlerons bientôt, et qu'irritée de voir l'autorité lui échapper, elle avait armé les Illyriens contre son propre fils. Le reste de son histoire nous est inconnu.

C—R.

EURYDICE, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagos, dont elle eut plusieurs enfants. Étant allée le rejoindre en Égypte, après la mort d'Alexandre le Grand, elle emmena avec elle Bérénice, sa nièce, ce qui fut la cause de tous ses malheurs. Bérénice, en effet, inspira une passion si violente à Ptolémée, qu'il l'épousa, et se laissa entièrement gouverner par elle. Eurydice et ses enfants, ne pouvant pas s'accorder avec cette nouvelle épouse, se retirèrent chez Séleucus, roi de Syrie. Deux de ses filles se marièrent, l'une à Agathocles, fils de Lysimaque, et l'autre à Démétrius Poliorcète. Ptolémée Céraunus, l'aîné de ses fils, s'étant emparé du royaume de Macédoine, en assassinant Séleucus son bienfaiteur, Eurydice le suivit, et contribua sans doute beaucoup à lui concilier l'esprit des Macédoniens, par le respect qu'on avait pour la mémoire d'Antipater, son père. Ptolémée Céraunus ayant été tué vers la fin de l'an 280 avant J.-C., dans un combat contre les Gaulois, la Macédoine se trouva livrée sans défense aux ravages de ces barbares; et Eurydice se réfugia dans Cassandree, l'ancienne Potidée, ville que sa situation rendait imprenable. Pour s'en attacher davantage les habitants, elle leur rendit la liberté. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance en instituant en son honneur une fête nommée *Eurydicee*, ce qui l'assimilait à leur fondateur. Eurydice devait être alors très-avancée en âge, et il est vraisemblable qu'elle ne vécut pas longtemps après cet événement.

C—R.

EURYDICE, nommée aussi *Adèa* ou *Andata*, était fille de Cynnane; et petite-fille de Philippe, fils d'Antipater, et d'une femme illyrienne, qui avait également deux noms *Andata* et *Eurydice*. Après la mort d'Alexandre le Grand, Cynnane conduisit sa fille en Asie pour lui faire épouser Arridée; mais Perdiccas et Alcetas, qui craignaient l'influence qu'elle pourrait exercer sur les Macédoniens, la firent tuer à son arrivée. Ce meurtre ayant révolté tous les Macédoniens, Perdiccas, pour les apaiser, fut obligé de donner les mains à ce mariage. Après la mort de Perdiccas, le commandement général des troupes ayant été donné à Arridée et à Pithon, Eurydice prétendit qu'ils ne devaient rien faire sans sa participation. Ils n'osèrent pas d'abord lui résister; mais l'arrivée d'Antipater leur ayant rendu le courage, ils voulurent l'écarter des affaires. Elle souleva alors l'armée contre Antipater, et prononça une harangue qui produisit un tel effet, que ce général fut obligé de s'enfuir. Mais les Macédoniens, qui avaient besoin de son expérience, le rappellèrent bientôt; et il paraît qu'Eurydice elle-même le suivit dans la Macédoine. Elle s'y trouvait en effet lorsque Antipater mourut, l'an 319 avant J.-C.; et Olympias étant revenue de l'Épire avec une

armée pour reprendre le gouvernement de la Macédoine, Eurydice rassembla des troupes, et se mit elle-même à leur tête, armée à la macédonienne; mais, lorsque les armées furent en présence, les Macédoniens passèrent tous du côté d'Olympias. Eurydice se réfugia dans Amphipolis, où elle fut bientôt prise; et Olympias, n'écoulant que sa vengeance, lui envoya un glaive, un cordon et du poison, pour qu'elle eût à choisir un de ces genres de mort. Eurydice, après avoir fait des imprécations contre elle, s'étrangla avec sa ceinture, l'an 316 avant J.-C. Sa mort ne tarda pas à être vengée (*voy. OLYMPIAS*).

C—R.

EUSDEN (LAURENT), ecclésiastique et poète anglais du 18^e siècle, élevé à Cambridge, était assez peu connu dans le monde littéraire, lorsque, ayant adressé un épithalame au duc de Newcastle, grand chambellan, sur son mariage avec lady Henriette Godolphin, ce seigneur le fit nommer, en 1718, à la place de poète lauréat. Malheureusement pour lui, il succédait à un homme (Rowe) dont le génie supérieur faisait ressortir davantage la faiblesse de ses talents; et cette circonstance fut un prétexte que prirent les poètes les plus distingués de cette époque, opposés d'ailleurs au gouvernement par leurs principes politiques, pour faire pleuvoir les épigrammes et les satires sur le protecteur et le protégé. Pope était à la tête des ennemis d'Eusden, et l'a fait figurer dans la *Dunciade*. Le duc de Buckingham, dans son poème de la *Session des poètes*, dit: « Eusden s'élança en criant: Qui aura le laurier, si ce n'est moi, « véritable lauréat, à qui le roi l'a donné? Apol- « lon fit des excuses, lui accorda sa demande, « mais jura que c'était la première fois qu'il en- « tendait prononcer son nom. » Après avoir eu longtemps une conduite sage et régulière, il se livra à un goût immodéré du vin et des liqueurs fortes, et abrutit par là ses facultés morales et intellectuelles. Il mourut en 1730, dans sa cure de Coningby, au comté de Lincoln. On s'accorde à le regarder au moins comme un assez bon versificateur. Ses meilleures pièces de poésie se trouvent dans le Recueil de Nichols. Il a laissé en manuscrit une traduction des Œuvres du Tasse, avec une Vie de ce poète; mais cet ouvrage ne paraît pas avoir été imprimé.

S—D.

EUSEBE (SAINT), Grec de naissance, fut élu pape au mois d'août 310, et succéda à St-Marcel, 1^{er} du nom. Son élection fut retardée pendant dix mois environ, à cause des troubles qui s'étaient élevés sous son prédécesseur (*voy. MARCEL*). Eusebe n'eut pas le temps de faire naître des jours plus heureux; il mourut au bout de quatre ou cinq mois de pontificat, le 26 septembre, laissant des regrets honorables pour sa mémoire. Il eut pour successeur Miltiade.

D—S.

EUSEBE (PAMPHILE), évêque de Césarée, dans la Palestine, fut un des hommes les plus célèbres de l'Église chrétienne, qu'il honora par ses talents, qu'il éclaira par ses lumières, et qu'il agita par

ses erreurs et par ses intrigues. Il naquit vers l'an 267 de J.-C., sous le règne de Galien, fit ses études dans la ville d'Antioche, et fut ordonné prêtre par Agapius, évêque de Césarée. Ami de St-Pamphile, qui souffrit le martyre, sous le règne de Dioclétien, en 309, Eusèbe partagea sa prison et ses travaux apostoliques; mais il évita la mort, et fut soupçonné d'avoir racheté sa vie en sacrifiant aux idoles; accusation qui paraît dénuée de fondement. En 313, il fut élu évêque de Césarée, à la place d'Agapius. Lorsque les dissensions d'Arius et d'Alexandre, évêque d'Alexandrie, commencèrent à troubler la paix de l'Eglise, Eusèbe sembla pencher vers l'arianisme; mais au concile de Nicée, en 325, il se réunit aux pères qui firent condamner l'hérésiarque. Déjà renommé par ses talents et ses lumières, ce fut lui qui, dans ce concile célèbre, porta la parole à Constantin: il fit cependant quelques difficultés pour admettre le terme de *consubstantiel*. Depuis, il saisit avec adresse toutes les occasions qui se présentèrent d'être favorable aux ariens, et d'entraîner l'empereur dans les mesures qui tendaient à augmenter leur ascendant, et que provoquait avec impétuosité un autre Eusèbe, évêque de Nicomédie (*voy.* l'article suivant). Au concile d'Antioche, en 350, il eut part à l'injuste déposition d'Eustathe, évêque de cette ville; mais, par une feinte modération, il refusa de le remplacer. Bientôt St-Athanase lui-même le compta parmi ses ennemis. Eusèbe contribua au rappel d'Arius; et, de concert avec les évêques ariens, il condamna Athanase, aux conciles de Césarée et de Tyr, en 354; il se rendit même à Constantinople pour soutenir auprès de l'empereur les décisions de ces assemblées. Ce fut alors qu'il prononça le panégyrique de ce prince, qui mourut la même année. Eusèbe ne lui survécut pas longtemps, et termina sa carrière vers l'an 358. Les écrivains ecclésiastiques, anciens et modernes, ne sont pas tous d'accord sur le compte d'Eusèbe: plusieurs l'ont défendu avec chaleur; de ce nombre sont Sozomène, Socrate, Victorius, et quelques autres. St-Jérôme l'appelle le *prince des ariens*; Photius l'accuse; le 7^e concile le condamne, et cette opinion est presque généralement suivie par les modernes. Eusèbe eut pour successeur son disciple Acace, surnommé le *Borgne*, non moins savant, non moins éloquent, et plus entreprenant que son maître (*voy.* ACACE). Eusèbe a composé en grec une foule d'ouvrages remplis d'éloquence et d'érudition; ceux qui nous sont parvenus justifient la haute réputation de leur auteur, et doivent faire regretter ceux dont on n'a plus de traces. Il avait fait 1^o l'*Apologie d'Origène*, en 6 livres; St-Pamphile coopéra aux premiers, pendant la persécution de Dioclétien; après la mort de ce martyr, Eusèbe ajouta le sixième. 2^o Un *Traité contre Hiéroclès*, qui doit être du même temps; 3^o 15 livres de la *Préparation*, et 20 de la *Démonstration évangéliques*, qu'il fit après sa nomination au siège épiscopal de Césarée; 4^o une

Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à la 20^e année de Constantin; 5^o l'*Histoire ecclésiastique*, qu'il acheva peu de temps après le concile de Nicée; 6^o un *Cycle pascal*, composé vers l'an 352; 7^o un ouvrage contre Marcel d'Ancre, qui fut condamné au concile de Constantinople, en 355 et 356; 8^o quatre livres de la *Vie de Constantin*, qui ne furent écrits qu'après la mort de ce prince, et auxquels Eusèbe avait joint le panégyrique dont nous avons parlé, prononcé en 355; 9^o cinq livres sur l'*Incarnation*; 10^o dix livres de *Commentaires sur Isaïe*; 11^o trente livres contre Porphyre; 12^o un livre de *Topiques*; 13^o une *Nomenclature des peuples et des nations*, suivant les livres des Hébreux; 14^o une *Topographie de la Judée et du temple*; 15^o trois livres de la *Vie de St-Pamphile*; 16^o des *Opuscules sur les martyrs*; 17^o des *Commentaires sur les psaumes*; 18^o une *Lettre à Caspianus*, et une *Concordance des quatre évangélistes*. Enfin, on trouve les traces d'un *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*, d'un *Traité sur l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ*, et de plusieurs discours. Le plus grand nombre de ces ouvrages n'est connu que par le témoignage de St-Jérôme, qui en parle fréquemment, en cite des fragments, et paraît s'en être servi pour la composition de ses propres écrits. L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe est l'ouvrage le plus considérable de lui qui nous soit parvenu: il a été traduit en latin par Rufin, Musculus et Christopherson. La version de ce dernier fut imprimée en regard du texte grec, en 1612. Robert Estienne avait publié précédemment le texte, en 1544. Henri de Valois en a donné depuis une édition plus correcte, avec une version très-estimée (Paris, 1639); c'est celle qui a été traduite en français par le président Cousin. Cet ouvrage d'Eusèbe est de la plus grande utilité pour l'histoire de l'Eglise chrétienne pendant les trois premiers siècles. Elle a mérité à son auteur le surnom de *Père de l'histoire ecclésiastique*. On loue surtout son exactitude et l'authenticité des matériaux qu'il a employés. La *Chronique* d'Eusèbe contient les principales actions des grands hommes et l'histoire de la découverte des arts. On présume qu'Eusèbe s'était servi pour cet ouvrage de la chronologie composée cent ans auparavant par *Jules Africain*. St-Jérôme a traduit en latin cette *Chronique*, et l'a continuée jusqu'au 6^e consulat de Valens et de Valentinien (*voy.* ST-JÉRÔME). Peut-être cette traduction a-t-elle causé la perte de l'ouvrage original. On croit que George le Syncelle a inséré toute la *Chronique* d'Eusèbe dans la sienne, dont il ne reste que des fragments. Scaliger a essayé de rassembler, avec les passages grecs tirés de divers auteurs, toute la *Chronique* d'Eusèbe (Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol.), et son travail diffère peu de la traduction de St-Jérôme. Les 4 livres de la *Vie de Constantin* ont été imprimés avec l'*Histoire ecclésiastique*, et traduits en français par Cousin. Les dix livres qui nous restent de la *Préparation* et de la *Démonstration évangé-*

liques ont été publiés à Paris, en 1627, avec les versions de Donat et de Viger. On y a joint le *Traité contre Hiéroclès* et les cinq livres contre *Marcel d'Ancyre*. La *Préparation évangélique* est le plus estimé de ces ouvrages, et Scaliger lui donne le titre de divin. C'est dans la *Démonstration évangélique* qu'Eusèbe nous a conservé le fragment de Sanchoniaton. La *Topographie de la terre sainte* a été traduite en latin par St-Jérôme, publiée en grec par Bonfrère, en 1631; elle se trouve dans plusieurs éditions des œuvres de St-Jérôme. Montfaucon a donné le *Commentaire sur les psaumes*. Sirmond a publié en latin des *Opusculs* qu'il attribue à Eusèbe (Paris, 1643). La *Lettre à Caspius* et les *Canons pour la concordance des Évangiles* se trouvent en grec à la tête du *Nouveau Testament grec* (édition de Robert Estienne, 1550). Enfin Meursius a donné en grec des *Notes sur le Cantique des cantiques* (Elzévir, 1617, in-4°), qu'il attribue à Eusèbe; et Curterius a mis en tête des *Commentaires de Procope sur Isaïe* quelques fragments sur la *Vie des prophètes*; on les croit aussi du savant évêque de Césarée. L—S—E.

EUSEBE de Nicomédie, évêque arien, a vécu sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut un des plus fougueux défenseurs de l'arianisme. Il avait apostasié dans sa jeunesse pour éviter la persécution de Maximien; le danger étant passé, il rentra dans l'Eglise chrétienne: il était évêque de Béryte lorsque Constantia, veuve de Licinius et sœur de Constantin, se déclara sa protectrice. Cette princesse, livrée à l'hérésie d'Arius, trouva dans Eusèbe un partisan déclaré d'une opinion qu'il avait embrassée peut-être même avant qu'Arius la propageât. Cependant Eusèbe fut obligé d'abord de restreindre son caractère hardi et entreprenant; il adressa au concile de Nicée des lettres où il énonçait hautement ses erreurs. Elles y furent déchirées avec indignation, et leur auteur prit le parti de se rétracter; mais il refusa de signer la condamnation d'Arius, et, comme il continuait ses menées en faveur de l'arianisme, Constantin signa son exil peu de temps après le concile. De nouvelles intrigues rendirent aux ariens leur crédit; Eusèbe reparut à la cour et se vit bientôt en état de faire trembler ses ennemis. Maître de l'esprit de Constantia, de Constantin et de Constance son fils, il attaqua ouvertement les évêques orthodoxes. Eustathe d'Antioche fut sa première victime: Eusèbe le fit déposer dans un concile qu'il rassembla furtivement à Antioche. Asclépas de Gaza, Eutrope d'Andrinople, furent bientôt après chassés de leurs sièges. Eusèbe, triomphant, ne craignit plus de poursuivre l'illustre évêque d'Alexandrie, St-Athanase, qu'il n'avait pu ni tromper ni fléchir. Il multiplia les calomnies contre ce saint évêque, l'accusa d'imposture, de sédition, d'homicide (voy. ATHANASE). La vertu et la fermeté d'Athanase déjouèrent plusieurs fois les trames ourdies contre lui. Mais Constantin, circonvenu par les ennemis

du prélat, céda enfin à leurs suggestions. Eusèbe fit alors convoquer un concile à Césarée, puis à Tyr; Athanase, forcé de s'y rendre, y confondit ses accusateurs, et n'en fut pas moins condamné: bientôt après Eusèbe obtint son exil; il parvint également à faire recevoir Arius à la communion des évêques. Après la mort de cet hérésiarque, Eusèbe devint le chef de son parti; il domina Constantin jusqu'à sa mort, et ensuite Constance et sa famille. En 359 il parvint à se faire élire évêque de Constantinople, après avoir fait exiler Paul, évêque orthodoxe. En 341 Eusèbe fit tenir à Antioche un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publique et qui devint le prélude des violences les plus odieuses; mais peu de temps après Eusèbe termina sa vie, en 342. L—S—E.

EUSEBE de Verceil, né en Sardaigne, est célèbre dans l'Eglise par ses efforts et sa constance pour la faire triompher de l'arianisme. Il appartenait à une famille considérable. Selon l'histoire de sa vie, son père était chrétien, et fut arrêté en Afrique par ordre de Dioclétien, pour être amené à Rome: il mourut en chemin. Restitute, sa femme, continua sa route, arriva dans cette ville et y fut baptisée avec son fils par le pape Eusèbe, qui peut-être lui donna son nom. On ignore quel âge avait alors Eusèbe; mais on sait qu'il fut fait lecteur, et qu'ensuite le pape Jules l'ordonna évêque de Verceil. Il paraît qu'il n'y en avait point eu jusqu'alors de ce titre, et qu'Eusèbe fut le premier. Il n'était point connu dans cette ville, où il était allé par occasion; mais dès qu'on l'eut vu, on le trouva digne de l'épiscopat, et il réunit tous les suffrages. Il sut justifier ce choix: non-seulement sa vie fut celle d'un saint évêque, mais il rendit saint tout ce qui l'entourait. Il réunit dans sa maison tout son clergé; il y vivait en commun avec ses prêtres, imitant la vie des premiers chrétiens, s'exerçant au jeûne et à l'abstinence, et joignant à l'exercice du saint ministère les pratiques et les vertus des cénobites: de cette école sortirent de saints évêques et d'illustres martyrs. Eusèbe est le premier qui ait donné l'exemple de cet alliage de la cléricature avec les usages monastiques, et c'est jusqu'à lui qu'il faut remonter pour trouver l'origine des chanoines réguliers. St-Ambroise fait de grands éloges d'Eusèbe; il loue sa douceur, son affabilité, sa fermeté dans la foi, sa vie mortifiée et sa patience. Le siège de Rome était alors occupé par Libère; l'empereur Constance favorisait l'arianisme, et St-Athanase était persécuté. La foi étant en danger, Libère imagina qu'il pouvait remédier par un concile aux maux que souffrait l'Eglise. Il députa Eusèbe et Lucifer de Cagliari vers Constance. Le concile se tint à Milan en 355; mais il ne remédia à rien, et, loin que l'issue en fût favorable, Eusèbe fut exilé à Scythopolis, dans la Palestine; quelques-uns disent qu'il y fut renfermé dans un cachot si bas et si étroit, qu'il ne pouvait s'y tenir ni debout ni couché. Il ne paraît pas néanmoins qu'il soit resté

longtemps dans cette situation ; mais il eut beaucoup à souffrir , et on lui fit éprouver les plus cruels traitements. Pétrophile , évêque du lieu , qu'Eusèbe nomme *son géôlier* , était l'instrument de ses cruautés , et l'un de ses principaux persécuteurs. Cependant Julien étant parvenu à l'empire en 361 , tous les exilés furent rappelés , et Eusèbe avec eux. Au lieu de se rendre à Verceil , il alla à Alexandrie , où les intérêts de la foi l'appelaient : il voulait y voir St-Athanase et s'entendre avec lui sur les moyens de pacifier l'Eglise. St-Athanase et lui travaillèrent à assembler un concile : il eut lieu à Alexandrie , en 362 , et se termina heureusement. On y établit la divinité du St-Esprit et tout ce qui concerne le mystère de l'incarnation. Parmi les signatures apposées au bas des actes , on trouve celle d'Eusèbe , la seule qui soit en latin , d'où on a conclu que , quoique très-savant , il ignorait les lettres grecques. D'Alexandrie Eusèbe alla à Antioche , pour y apaiser les troubles qui divisaient cette église ; mais il trouva que Lucifer , qui l'y avait précédé , avait ordonné Paulin , imprudence qu'il blâma et qui empêcha la réunion. De là Eusèbe se rendit en Orient , et en parcourut toutes les églises , pourvoyant à leurs besoins , rappelant à la foi ceux qui s'en étaient écartés , et la raffermissant dans ceux où elle était faible. Il passa ensuite en Illyrie , et laissa partout des preuves de son zèle. Enfin il revint en Italie , s'opposa à Auxence , qui avait usurpé le siège de Milan , et ordonna Marcellin premier évêque d'Embrun. Il avait trouvé son église dans le meilleur ordre , par les soins de Gaudence , qu'il avait envoyé à Verceil trois ans auparavant. St-Jérôme fixe la mort d'Eusèbe de Verceil à l'an 370 , sous le règne de Valentinien et de Valens ; selon Moreri , il vécut jusqu'à l'an 371 ou même 375. Les martyrologes d'Adon , d'Usuard et le martyrologe romain le qualifient de martyr ; mais si ce mot se prend dans le sens qu'Eusèbe serait mort dans les tourments , cela est contraire à toute l'antiquité. St-Ambroise , qui ne parle jamais d'Eusèbe qu'avec éloge , ne lui donne que le titre de confesseur ; St-Antonin , qui écrivait environ mille ans après , est le premier qui ait dit que les ariens le firent mourir. On a d'Eusèbe : 1^o une *Lettre à son église* , avec une *Protestation* contre les violences de Pétrophile ; 2^o une *Lettre à Grégoire d'Elvire* , en 363 ; elle se trouve dans les fragments de St-Hilaire , avec un billet du même , adressé à l'empereur Constance , et qu'il écrivit avant de partir pour Milan : ces deux lettres ont été insérées dans la Bibliothèque des Pères ; 3^o une traduction en latin des *Commentaires d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes*. Jean-André Irico fit imprimer à Milan , en 1743 , en 2 volumes in-4^o , le *Livre des Evangiles* , trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. On a prétendu qu'il était de la propre main d'Eusèbe ; et dans ce cas , ce serait un des plus précieux et un des plus anciens manuscrits ; mais cela aurait besoin de preuves. Irico a enrichi son édition d'une préface , de notes , et

d'une concordance avec les autres manuscrits des Evangiles et les versions des Sts-Pères. L.—Y.

EUSEBE de Samosate , né dans cette ville , en était certainement évêque en 361. On ne sait rien du temps de sa naissance ; mais on peut assurer qu'en 372 il était déjà avancé en âge. Il s'est rendu illustre par son zèle à soutenir la foi et par son attachement pour l'Eglise. On ne peut dissimuler néanmoins que , soit surprise ou défaut de lumières , il n'ait été dans la communion des ariens ; mais par la suite il devint un des plus zélés et des plus généreux défenseurs de la bonne doctrine. Il donna , au sujet de l'élection de Méléce , une noble et grande marque de courage. Les ariens et les orthodoxes qui étaient en communion avec eux étaient convenus d'élire Méléce pour évêque d'Antioche , et l'élection se fit en effet. L'acte en fut remis entre les mains d'Eusèbe , que l'assemblée en fit dépositaire. Mais Méléce s'étant aussitôt déclaré pour la foi de Nicée , les ariens regrettèrent de l'avoir choisi , et prirent la résolution d'anéantir l'élection. Eusèbe , voyant qu'on violait l'accord et les règles canoniques , partit précipitamment pour Samosate , emportant avec lui le décret d'élection. Les ariens en ayant informé l'empereur Constance , qui les favorisait , ce prince dépêcha un courrier à Eusèbe , avec ordre de renvoyer le décret. Eusèbe s'y refusa , disant qu'ayant reçu l'acte de plusieurs personnes , c'était un dépôt qu'il ne pouvait remettre qu'en leur présence et de leur consentement. L'empereur , irrité , renvoya vers Eusèbe , et , pour l'épouvanter , lui écrivit que le porteur avait ordre de lui couper la main droite , s'il continuait de refuser la pièce qu'on lui demandait. Eusèbe lut la lettre sans s'émouvoir , et , pour toute réponse , présenta ses deux mains , disant qu'on pouvait les lui couper , parce qu'il préférerait de les perdre plutôt que de commettre une infidélité ; trait que l'empereur ne put s'empêcher d'admirer lui-même. Eusèbe assista , en 363 , à un concile d'Antioche , composé de vingt-sept évêques , qui , d'un commun accord , présentèrent à l'empereur Jovien une lettre où ils confessaient la *consubstantialité*. En 371 , à la prière de St-Grégoire de Nazianze le père , il se rendit à Césarée pour l'élection de St-Basile au siège de cette ville ; mais les ariens l'ayant dénoncé comme un de leurs plus redoutables ennemis à l'empereur Valens , qui partageait leurs erreurs , il l'exila en Thrace. Loin d'affaiblir le zèle d'Eusèbe , cette disgrâce ne fit que l'animer. Déguisé sous un vêtement militaire , il visitait les différentes églises , encourageait les orthodoxes , et ordonnait des prêtres où il en était besoin. St-Grégoire de Nazianze et St-Basile lui écrivirent. Après la mort de Valens , en 378 , Théodose ayant rendu la paix à l'Eglise , Eusèbe revint de son exil , et ordonna des évêques pour diverses villes ; tels qu'Acace à Berrhée , Théodote à Hiéraple , Isidore à Tyr , tous d'un rare mérite et d'une foi éprouvée. L'année suivante il assista à un autre concile d'Antioche , où fut reçue par toute l'Eglise

d'Orient une lettre d'un concile de Rome sous le pape Damase, laquelle établissait la foi de l'Eglise sur la sainte Trinité, et notamment sur la divinité du Saint-Esprit. Eusèbe reçut du concile l'ordre de visiter les églises d'Orient; il parcourut la Syrie et la Mésopotamie pour remplir cette mission. Arrivé à Dolique, petite ville de Syrie infectée d'arianisme, il résolut d'y établir un évêque. Déjà il avait ordonné Maris; comme il se rendait à l'église pour l'introniser, une femme arienne lui lança d'un toit une pierre sur la tête, qui le tua. Avant d'expirer, il exigea qu'on ne lui fit aucun mal. Mais comme on la poursuivait en justice, par respect pour la dernière volonté du saint évêque, les catholiques demandèrent et obtinrent la grâce de cette femme. On ne peut guère placer la mort d'Eusèbe de Samosate avant l'année 379. L'Eglise l'honore comme martyr, et le martyrologe romain en fait mention au 21 du mois de juin. L—v.

EUSEBE DE DORYLÉE exerçait à Constantinople, dans le 5^e siècle, la profession d'avocat; il était pieux, instruit dans la religion qu'il avait étudiée avec soin, et très-attaché à la pureté du dogme. Nestorius, patriarche de Constantinople, semant dans ses sermons et ses instructions les germes de son hérésie, Eusèbe, quoiqu'il ne fût qu'un simple laïque, osa s'élever contre lui en pleine église, et voyant qu'il ne cessait de répandre son erreur, il le dénonça aux évêques. Etant lui-même devenu évêque de Dorylée, en Phrygie, il se crut plus obligé encore à défendre la foi contre ceux qui l'attaquaient. Il était lié d'une étroite amitié avec Eutychès, prêtre et abbé d'un monastère de trois cents moines à Constantinople. Eutychès partageait son opposition à l'hérésie de Nestorius, mais malheureusement il donnait dans l'excès contraire; et pour ne point reconnaître en Jésus-Christ deux personnes, il en était venu à n'y admettre qu'une nature. Aussitôt qu'Eusèbe s'en fut aperçu, il rompit avec lui; et voyant qu'Eutychès persistait dans son opinion, il le dénonça dans un concile de trente évêques assemblés à Constantinople. Eutychès y fut appelé. Comme tous les hérétiques, il chercha à s'envelopper de subterfuges; mais, forcé de s'expliquer nettement, il refusa de se rétracter. Eusèbe, en 449, assista au faux concile appelé *Brigandage d'Ephèse*, à cause de la confusion et de la mauvaise foi qui y régnèrent. C'était Dioscore, patriarche d'Alexandrie, favorable aux eutychiens, qui le présidait. Cent trente évêques y souscrivirent la formule qu'il présentait; les autres résistèrent courageusement. Eusèbe était de ce nombre; il fut mis en prison, et l'erreur prévalut. Mais son triomphe, par les soins du pape St-Léon, fut de courte durée. Un concile général ayant été assemblé à Chalcédoine, en 451, Eusèbe y accusa Dioscore. Eutychès fut condamné, et le concile définit qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures et une seule hypostase ou personne. Eusèbe de Dorylée eut grande part à cette heureuse issue, et la constance avec la-

quelle il poursuivait l'erreur le fait ranger parmi les plus fermes défenseurs de la foi. L—v.

EUSEBE D'ANTIBES, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville, autrefois siège épiscopal, succéda à *Eutherius* ou *Etherius* dans cette dignité, on ne sait au juste à quelle époque; mais c'est au plus tôt en l'année 541; car cette année même Eutherius, son prédécesseur, assistait au quatrième concile d'Orléans, en qualité d'évêque d'Antibes. D'un autre côté, il est certain qu'Eusèbe gouvernait cette église déjà depuis plusieurs années en 549, lorsqu'on tint à Orléans un cinquième concile où il fut invité. Ne pouvant s'y rendre, il y envoya, pour le représenter, un de ses diacres, nommé September. Il assista en personne au concile d'Arles, tenu en 554, prit part aux affaires qui y furent traitées et aux règlements qu'on y fit. On ignore combien de temps il passa dans l'épiscopat; mais on sait qu'en 575 Optat (qu'il ne faut pas confondre avec St-Optat, évêque de Milève) se trouva, comme évêque d'Antibes, au quatrième concile de Paris, tenu cette année. Il est donc à présumer qu'Eusèbe mourut de 570 à 572. Dom Mabillon croit que cet Eusèbe d'Antibes est l'auteur de l'*Histoire de la translation des corps de St-Vincent, St-Oronce et St-Victor*, martyrisés à Girone, en Espagne, laquelle eut lieu à Embrun, du temps de St-Marcellin, premier évêque de cette ville. L—v.

EUSEBE, évêque de Paris à la fin du 6^e siècle, était un marchand syrien venu dans cette ville pour les affaires de son commerce. Devenu riche, il ambitionna les honneurs ecclésiastiques, et regarda un évêché comme une marchandise que son argent pouvait lui procurer. Ragnemode, évêque de Paris, étant mort en 591, Frédégonde, disent les auteurs de la *Gallia christiana*, mit l'évêché à l'encan, *cathedra Parisiensis auctionem fecit*. Eusèbe y mit l'enchère, n'épargna ni l'or ni les présents, et obtint l'objet de son ambition; c'était le pasteur mercenaire de l'Evangile dont le troupeau se disperse. Il prit lui-même le soin de disperser celui qui lui était confié. A peine fut-il évêque, qu'il chassa l'école entière de son prédécesseur, *omnem scholam decessoris sui*, c'est l'expression de Grégoire de Tours; ce qui veut dire, selon Fortunat, *le clergé*, ou plutôt les jeunes clercs élevés sous la surveillance de l'évêque, avec les maîtres préposés à leur enseignement, ou ce qu'on appelle aujourd'hui le *séminaire*. Pour remplacer ce vide, Eusèbe appela des gens de son pays; et remplit de Syriens l'église de Paris. Ce prélat simoniaque ne jouit pas longtemps du fruit de son marché. Faremode, frère de Ragnemode, qui, à la mort de celui-ci, s'était en vain mis sur les rangs, succéda à Eusèbe; c'est tout ce que l'histoire dit de l'un et de l'autre. Mais, dès 601, Faremode eut un successeur. — Il faut distinguer cet Eusèbe deuxième du nom, d'un autre Eusèbe premier, aussi évêque de Paris, qui, en 554, ordonna prêtre Clodoalde, le seul des fils de Clodo-

mir qui échappa à la fureur de Clotaire, son oncle, et qui aujourd'hui est connu sous le nom de *St-Cloud*. Quelques-uns attribuent cette ordination à Eusèbe II, mais il faudrait que Clodoalde n'eût pris la prêtrise que septuagénaire, ce qui n'est pas vraisemblable. L—Y.

EUSEBIA (AURELIA), impératrice romaine, était fille d'un personnage consulaire; sa rare beauté, son esprit brillant et cultivé, sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs, la rendaient digne du trône; et l'empereur Constance l'y fit monter en 335. Elle n'usa d'abord du crédit que son grand caractère et ses charmes lui donnèrent sur l'esprit de son époux que pour obtenir ce qu'elle jugeait utile à l'État; c'est ainsi qu'elle ramena l'empereur à des dispositions plus favorables pour Julien, neveu de Constantin. Jusque-là ce prince avait été exposé aux dangers et aux soupçons que l'envie et les courtisans accumulaient sur sa tête. Aurelia, charmée de son mérite, dissipa autant qu'elle put les préventions élevées contre lui; elle lui donna une riche bibliothèque, et contribua à lui faire décerner le titre de César, auquel il réunit bientôt celui de beau-frère de l'empereur en épousant Hélène, sœur de Constance. Aurelia Eusebia protégeait aussi les savants, et favorisait de tout son pouvoir le progrès des sciences. Il paraît que la hauteur de son caractère et ses opinions particulières ne lui permirent point d'être aussi favorable au clergé. Un évêque de Tripoli, choqué du peu d'égards qu'elle avait eus pour une assemblée de prélats, lui fit dire qu'il n'irait la saluer qu'autant qu'elle consentirait à s'incliner devant lui et à rester debout pendant qu'il serait assis. Eusebia, furieuse, demanda vengeance à l'empereur; mais Constance, qui redoutait plus la colère d'un évêque que celle de sa femme, se mit à rire sans lui répondre. On prétend que cette princesse a mérité des reproches plus positifs, et que le cours d'une si belle vie fut flétri par des passions dont il semble que la jeunesse et la beauté devraient être exemptes. Séduite par la doctrine des ariens, elle prit part avec acharnement aux persécutions dirigées contre l'Église. Le chagrin de ne pas avoir d'enfants lui fit voir avec une jalousie extrême cette même Hélène qu'elle avait protégée; et, suivant quelques auteurs, Eusebia, après avoir fait périr en nourrice le premier enfant d'Hélène, la voyant grosse une seconde fois, l'engagea à prendre un breuvage qui devait tarir dans son sein les sources de la fécondité; mais si Eusebia put outrager la nature à ce point, elle en fut punie en voulant la forcer à lui prodiguer ses faveurs; et cette princesse, désespérée d'une longue stérilité, prit, pour la faire cesser, des remèdes si violents, qu'ils la conduisirent au tombeau en 360. L—S—E.

EUSEBIE (SAINTE), martyre de la chasteté chrétienne, était abbesse de St-Cyr de Marseille, monastère nommé aussi St-Sauveur. C'est une tradition conservée à Marseille jusque dans les

derniers temps, que, les Sarrasins ayant fait une irruption en Provence, et s'étant emparés de cette ville, les religieuses de St-Cyr, à l'exemple d'Eusebie, leur abbesse, pour conserver leur virginité, se coupèrent le nez, espérant qu'au moyen de cette mutilation, elles seraient à l'abri des insultes de ces brigands. Ils entrèrent en effet dans le monastère; mais, irrités de n'y trouver que des objets d'horreur, ils massacrèrent ces saintes et courageuses vierges, qui étaient au nombre de quarante. La mémoire de cette action héroïque est appuyée par un manuscrit conservé dans les archives de l'abbaye; et, pour en perpétuer le souvenir, chaque fois qu'on y admettait une religieuse à la vêtue ou à la profession, celui qui faisait la cérémonie lui proposait l'exemple de l'abbesse Eusebie et de ses compagnes. On ignore, au reste, si c'est au 8^e, 9^e ou 10^e siècle que cet événement est arrivé, les Sarrasins et les Normands ayant ravagé la Provence et commis des brigandages à Marseille à ces différentes époques. Il n'est pas inutile de remarquer qu'une épitaphe, où se trouve le nom d'*Eusebie*, qu'on lisait dans l'église souterraine de l'abbaye St-Victor, voisine de celle de St-Cyr, et qui est rapportée dans l'histoire de Marseille d'Antoine de Ruffi, ne fait aucune mention de cet événement, et qu'elle porte qu'Eusebie avait vécu cinquante ans dans le cloître, après en avoir passé quatorze dans le monde; mais cette Eusebie n'y est qualifiée que de simple religieuse, et peut, par conséquent, n'être point notre sainte abbesse. L—Y.

EUSTACE (JOHN CHETWODE), prêtre catholique romain, né à Stonyhurst, dans le comté de Lancastre, voyagea d'abord en qualité de gouverneur d'un jeune gentilhomme nommé Deroche, et ensuite, en 1802, avec lord Brownlow et M. Rushbrooke, qu'il avait rencontrés à Vienne en 1801. Ils firent ensemble le tour de l'Italie, dont le récit forme le sujet de la dernière publication d'Eustace. Il a publié: 1^o *Élégie à la mémoire de l'honorable Edmond Burke*, 1797, in-4^o; 2^o *Réponse aux inculpations de l'évêque de Lincoln, pendant sa visite de 1812*, 1812, in-4^o; 3^o *Voyage classique en Italie*, 1815, 2 vol. in-4^o. Cet ouvrage, qui ne manque ni d'intérêt ni d'élégance, est écrit dans un esprit de dénigrement contre la France. L'auteur se disposait à en faire une nouvelle édition quand la mort le surprit à Naples en 1815. Il convenait qu'il avait parlé des Français sans en avoir jamais vu un seul, et il voulait dans sa nouvelle édition retrancher tous les termes passionnés dont il s'était primitivement servi. La *Voyage classique en Italie* n'en a pas moins été souvent réimprimé en France, notamment à Paris, 1837, en 2 vol. in-8^o, faisant partie de la *Collection des auteurs anglais anciens et modernes*. Z—D.

EUSTACHE (SAINT), martyr et patron d'une des principales paroisses de Paris, n'est désigné dans les ménologes grecs que par le nom d'*Eustache*, c'est-à-dire *Constant*. Or cette glorieuse épithète

a, sans aucun doute, été méritée par un grand nombre de généreux athlètes de Jésus-Christ ; et cela seul aurait suffi pour jeter les agiographes qui se sont occupés de St-Eustache dans un embarras dont il leur était impossible de se tirer. Les *Actes* que nous avons de son martyre ne paraissent pas avoir été rédigés avant le 8^e siècle ; l'admirable simplicité que l'on remarque dans les écrits des premiers chrétiens avait, à cette époque, été remplacée par l'emphase et le merveilleux qui caractérisent une littérature à demi barbare ; et des récits, dans lesquels le vrai même n'est présenté qu'avec une exagération qui lui donne l'apparence de la fable, n'ont pu qu'ajouter à l'embarras des savants chargés de la pénible tâche d'explorer les monuments de cet âge. Le P. Kircher, dans son *Historia Eustachio-Mariana*, Rome, 1634, in-4^o, a tenté d'expliquer quelques-uns des merveilleux récits du pieux légendaire de St-Eustache ; mais il n'a pu en venir à bout qu'en abandonnant les règles ordinaires de la critique. Tout ce qu'on lit dans ces actes de plus vraisemblable, c'est qu'Eustache ou Eustathe, nommé d'abord Placidus, recut le baptême avec sa femme Tatienne, qui prit alors le nom de Théopiste, et leurs deux enfants Agape et Théopiste. La légende ajoute qu'Eustache, ayant refusé de sacrifier aux idoles, souffrit le martyre avec sa femme et ses fils sous le règne d'Adrien, par conséquent vers l'an 150. Le culte de ce saint, établi dès le 6^e siècle à Rome, s'y est perpétué depuis sans interruption. La crypte ou la chapelle consacrée à St-Eustache fut, dit-on, réparée par le pape Célestin III. On peut conjecturer que ce fut le même pontife qui fit passer au roi Philippe-Auguste, non pas le corps entier du saint martyr, comme le dit la charte de ce prince de l'an 1194, mais une partie de ses reliques, qui furent déposées à l'abbaye de St-Denis. Un siècle après, la chapelle Ste-Agnès à Paris ayant été convertie en paroisse, fut reconstruite sur une place plus vaste et prit alors le nom de St-Eustache, dont elle avait reçu quelques reliques. Les *Actes* de ce martyr, publiés d'après les manuscrits de la bibliothèque de Paris, en grec et latin, par le P. Combefis, dans le recueil intitulé : *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi*, Paris, 1660, in-8^o, ont été reproduits par les Bollandistes, avec un savant commentaire, au 20 octobre, jour où l'Eglise célèbre sa fête. Le *martyre de St-Eustache* est le titre de deux tragédies, l'une de Desfontaines (voy. ce nom), et l'autre de Balt. Baro (voy. ce nom). W—s.

EUSTACHE (MAÎTRE), poète français. Voyez WACE.

EUSTACHI (BARTHÉLEMI), médecin et anatomiste célèbre du 16^e siècle, naquit à San-Severino, dans la marche d'Ancône, suivant l'opinion la plus commune, et non à San-Severina, en Calabre, ni à San-Severino, près Salerne, au royaume de Naples, comme le pensent Toppi, Nicodemo et quelques autres biographes. Après avoir étudié à Rome

les langues latine, grecque et arabe, Eustachi cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et plus particulièrement celle qui a pour objet la connaissance du corps humain. Il exerça les fonctions de médecin auprès des illustres cardinaux Charles Borromée et Jules de la Rovère ; il fut en outre nommé archiâtre et professeur de la Sapience à Rome. Ces divers emplois lui acquirent sans doute une grande considération, mais ne l'enrichirent pas ; car souvent il se plaint de l'extrême médiocrité de sa fortune. Cruellement tourmenté par de fréquents accès de goutte, Eustachi termina sa carrière en 1574. Ceux de ses ouvrages parvenus jusqu'à nous sont les suivants : 1^o *Erotiani græci scriptoris vetustissimi, vocum quæ apud Hippocratem sunt collectio ; cum annotationibus Bartholomæi Eustachii ; ejusdemque libellus de multitudine*, Venise, 1556, in-4^o. Le lexicon très-incomplet d'Erotien n'a guère d'autre mérite que son ancienneté ; Eustachi l'a enrichi de remarques utiles. L'opuscule *De multitudine* a été réimprimé à Leyde en 1746, in-8^o ; 2^o *De renibus libellus*, Venise, 1565, in-4^o ; 3^o *De dentibus libellus*, Venise, 1565, in-4^o. Ces deux excellents traités ont été refondus dans le recueil intitulé : 4^o *Opuscula anatomica : nempe de renum structura, officio et administratione ; De auditus organis ; ossium Examen ; De motu capitis ; De vena quæ ἀρτηρία Græcis dicitur ; et de alia quæ in flexu brachii communem profundam producit ; De dentibus*, Venise, 1564, in-4^o. L'illustre Boerhaave donna en 1707, à Leyde, in-8^o, une édition nouvelle de ces opuscules, qui reparurent à Delft en 1756, dans le même format et avec de très-bonnes gravures. 5^o *Tabulæ anatomicae, quas e tenebris tandem vindicatas, et pontificis Clementis XI munificentia dono acceptas, præfatione notisque illustravit Joannes-Maria Lancisi*, Rome, 1714, in-fol., fig. Il serait superflu de raconter ici comment furent retrouvées ces planches, gravées en 1552, et que l'auteur, en proie aux souffrances et au besoin, n'avait pas eu la facilité de publier ; mais il est juste d'apprécier le zèle éclairé de l'éditeur qui, puissamment secondé par le pontife, est parvenu à découvrir un véritable trésor enfoui pendant un siècle et demi. On a vainement recherché le texte qui devait accompagner ces belles planches ; c'est à remplir cette lacune que sont destinées les notes explicatives de Lancisi, aidé dans cette utile entreprise par les conseils et même par la coopération de Pacchioni, de Soldati, de Morgagni et de Fantoni. L'édition de 1728 peut être considérée comme la seconde ; car Manget en a donné une à Genève, en 1717, tellement défectueuse qu'elle ne mérite pas d'être consultée ; celle de Rome, en 1740, in-fol., par Gaston Petrioli, est accompagnée de réflexions anatomiques sur les notes de Lancisi, d'explications, de doutes et d'une vie d'Eustachi par Bernard Gentili. Ces diverses additions sont loin de présenter l'utilité qu'on avait droit d'en attendre, parce qu'elles ne sont pas faites avec discernement. Ber-

nard-Sifroi Albinus a été plus heureux : on préfère généralement à toutes les autres éditions celle que ce professeur a donnée à Leyde, en 1744, et fait réimprimer en 1762, in-fol. Les explications dont il a enrichi les *Tables d'Eustachi*, la sagacité avec laquelle il a discuté les opinions de Lancisi, de Morgagni, de Winslow, de Boerhaave, sont des modèles de science et de saine critique. On doit juger presque aussi favorablement les *Commentaires* de George Martine, publiés par Alexandre Monro, à Edimbourg, 1740, in-8°, et réimprimés en 1755. Eustachi avait annoncé comme entièrement fini, et prêt à voir le jour, un ouvrage plein d'érudition, de faits importants, d'observations curieuses, sous ce titre : *De anatomicorum controversiis*. La perte de ce traité est véritablement irréparable. En effet, quelle abondante moisson n'eût pas offerte un tel livre, composé par un homme qui, de tous les anatomistes anciens et modernes, a fait les plus nombreuses découvertes ! Pour énumérer chacune d'elles, il faudrait tracer une description entière du corps humain ; car il n'est en quelque sorte aucune partie sur laquelle Eustachi n'ait répandu des lumières. Telle est la justice éclatante que lui ont rendue Morgagni et Haller. Il suffira de signaler les travaux les plus importants de ce prince des anatomistes, en jetant un coup d'œil sur les diverses branches de l'anthropologie. Toutes les pièces du squelette ont été fidèlement représentées ; les os du crâne et de la face, tels que le sphénoïde, les cornets inférieurs du nez, les os palatins n'avaient jamais été figurés avec autant d'exactitude. L'organe si délicat et si compliqué de l'ouïe est décrit avec un soin scrupuleux ; aucune partie n'est oubliée ; plusieurs sont mentionnées pour la première fois, telles que l'étrier et le canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, canal qui a conservé le nom de *trompe d'Eustachi*. La structure des dents chez l'enfant et chez l'adulte est exposée avec une perfection rare. La myologie ou doctrine des muscles a été singulièrement enrichie par Eustachi. Avant lui on ne connaissait point, ou l'on connaissait mal, le cléido-mastoidien, le coccygien, les pubio-scrotaux, le splénus du cou, les abaisseurs des côtes, le releveur de la paupière, etc. Il a considérablement augmenté le domaine de la névrologie : on pourrait suivre encore aujourd'hui la marche qu'il a tracée, adopter sa division des nerfs cérébraux ; et, malgré les recherches multipliées des modernes sur l'intercostal, nous sommes forcés de reporter, avec Eustachi, l'origine de ce nerf à la sixième paire. L'angiologie a été pour cet illustre anatomiste une source féconde de découvertes ; il a figuré tout le système artériel, les vaisseaux coronaires du cœur, la veine azygos, la veine cave et la valvule qui a retenu le nom d'*Eustachi*. La splanchnologie n'est pas moins redevable aux travaux de cet infatigable observateur. Il a représenté très-exactement le cerveau avec ses dépendances, les viscères contenus dans la poitrine,

ceux que renferme l'abdomen, et surtout les reins, dont il a parfaitement analysé la texture. Il a tracé avec une fidélité inconnue jusqu'à lui la description des bassinets, des uretères ; et la découverte des capsules rénales ou reins succenturiés lui appartient. Le seul reproche qu'on puisse raisonnablement faire à Eustachi, c'est d'avoir, par un zèle fanatique pour Galien, critiqué amèrement, et parfois injustement, Vesale, qui mérite de partager le titre glorieux de restaurateur de l'anatomie. Il faut avouer que vers la fin de sa carrière, Eustachi fit en quelque sorte amende honorable, et convint qu'il avait porté trop loin son enthousiasme pour le médecin de Pergame. Le savant Haller a publié un *Programme spécial*, et Diobolt une *Dissertation*, présidée par Lobstein, sur la *valvule d'Eustachi*. C.

EUSTASE (SAINT), deuxième abbé de Luxeuil, né vers 560, était fils d'un seigneur bourguignon, et par sa mère neveu de Miget, évêque de Langres. Attiré par la réputation de St-Colomban (*voy. ce nom*), il se rangea l'un des premiers sous sa discipline, et fut mis à la tête de l'école de Luxeuil, qui devint bientôt la plus célèbre de l'Austrasie. Thierry II (*voy. ce nom*) en occupait alors le trône, sous la tutelle de son aïeule Brunehaut. Colomban ayant eu le courage de lui reprocher sa conduite, fut puni par l'exil de sa généreuse témérité. Son éloignement pouvait entraîner la ruine de Luxeuil ; mais Eustase, élu son successeur, se montra digne de le continuer. Il mérita par ses lumières et par sa piété le respect des seigneurs austrasiens, et plus tard la confiance du roi Clotaire II, qui le députa près de Colomban pour l'engager à revenir diriger les monastères des Vosges. Eustase saisit avec empressement cette occasion de revoir encore une fois le maître qu'il chérissait ; mais toutes ses instances ne purent l'arracher à la solitude de Bobio. Peu de temps après, Eustase entreprit de ramener à la foi catholique les Varasques (1), qui persistaient encore dans les erreurs de l'arianisme ; et le succès de ses prédications le décida facilement à poursuivre jusque dans la Bavière le cours de ses pacifiques conquêtes. Il assista, en 624, au concile de Maçon ; et il y fit condamner Agreste, un de ses disciples, qui s'était permis d'attaquer la mémoire de St-Colomban, en répandant des bruits calomnieux sur son orthodoxie. Le discours qu'Eustase prononça devant cette assemblée a été, du moins en partie, conservé par Jonas (*voy. ce nom*). Le saint abbé mourut au milieu de ses frères, le 29 mars 625, jour où l'Eglise honore sa mémoire d'un culte particulier. Il laissa la réputation d'un des hommes les plus éloquents et les plus instruits de son siècle. Le discours que l'on vient de citer est tout ce qui nous reste de

(1) Les Varasques étaient des Bourguignons admis par les Romains dans la Séquanie, à la condition de défendre cette province contre les attaques des barbares. Le pays qu'ils habitaient forme aujourd'hui les arrondissements de Baume et de Pontarlier, et une partie de ceux de Montbéliard, de Besançon et de Poligny.

lui; mais on ne peut douter de son amour pour les lettres, ni du zèle qu'il mit à les propager en occupant ses religieux à la transcription des manuscrits. Un assez grand nombre de volumes copiés par ses ordres subsistait encore en 1793 à Luxeuil, d'où le conventionnel Bernard de Saintes (*voy.* ce nom) les fit expédier à l'armée du Rhin, avec tout ce que la bibliothèque renfermait de parchemins, pour être employés à des gargousses. La *Vie* d'Eustase par Jonas, publiée par les Bollandistes au 29 mars, l'a été depuis par Mabillon dans les *Acta sanctor. ordinis S. Benedicti*, t. 2. Il existe d'autres *Vies* de ce saint abbé, par le P. Claude Perry, jésuite, Metz, 1645, in-12; par Giry, Baillet et les autres agiographes. Enfin Dom Rivet lui a consacré une notice dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 5, p. 554-57. La ressemblance des noms a fait confondre quelquefois l'abbé de Luxeuil Eustase avec St-Eustache, martyr, patron d'une paroisse de Paris (*voy.* EUSTACHE). W—s.

EUSTATHE (SAINT), né à Side en Pamphylie, fut d'abord évêque de Berrhée, ensuite transféré malgré lui à Antioche par le suffrage commun des évêques, du clergé et du peuple, avant le concile de Nicée, qui fit un canon pour défendre ces translations. Il fut le premier à attaquer Arius par ses discours et ses écrits, dont il ne nous reste que très-peu de fragments. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle et son éloquence. On croit même, d'après Eusèbe, Théodoret, Nicéphore, Facundus et le pape Félix III, qu'il y présida, suivant le droit de son siège, le patriarche d'Alexandrie ne pouvant occuper ce rang parce qu'il était accusateur de l'hérésiarque. Le zèle de St-Eustathe anima contre lui les eusébiens, qui, après l'avoir fait accuser par une femme d'être le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, le déposèrent dans un conciliabule tenu à Antioche vers l'an 331. La femme avoua depuis la subornation, à la suite d'une maladie dangereuse, mais le saint n'en demeura pas moins sous l'anathème. Son troupeau prit parti pour lui, et Eusèbe de Nicomédie se servit du prétexte de la sédition pour le déferer à l'empereur, qui l'exila dans la Thrace, puis en Illyrie. Il mourut vers 337, à Philippes en Macédoine, ou, selon d'autres, à Trajanople en Thrace. Quelques auteurs reculent sa mort jusqu'à l'an 360. Les ouvrages qu'il avait composés sur diverses matières sont perdus, à quelques fragments près. Le *Traité sur la Pythonisse* qu'Allacci a donné sous son nom (Lyon, 1629, in-4^o), n'est pas indigne de ce saint, par la justesse des raisonnements qu'il renferme. L'objet de cet ouvrage est de prouver contre Origène que la pythonisse n'a pas réellement évoqué l'âme de Samuel par ses enchantements. Le *Commentaire sur l'ouvrage des six jours*, publié aussi sous son nom, dans le même volume, n'offre qu'une compilation informelle faite par un auteur beaucoup plus récent. On le trouve encore, mais en latin seulement, dans la Bibliothèque des Saints-Pères, t. 27, édition de Lyon; le *Traité sur*

la *Pythonisse* est aussi dans le même volume. La *Liturgie* qui porte son nom dans Renaudot et dans le Missel des Maronites lui est de même beaucoup postérieure. Sozomène vante dans ses ouvrages la pureté du style, l'élévation des pensées, l'élégance des expressions, la force et la clarté des raisonnements. Si tous ces éloges sont vrais, nous ne pouvons que regretter la perte de ces monuments. T—D.

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique et célèbre commentateur d'Homère, florissait à Constantinople dans le 12^e siècle. Avant de parvenir au siège de Thessalonique, il fut maître des requêtes et maître des orateurs; c'étaient deux offices ecclésiastiques : les orateurs (*rhétors*) étaient chargés d'expliquer au peuple les livres saints. Ce fut à cette première époque de sa carrière publique qu'il commenta Homère et Denys le *Périégète*. Ses remarques sur Denys ont été imprimées fréquemment avec le texte de cet auteur (*voy.* DENYS), et le P. Politi en a donné une traduction latine (Genève, 1741, in-8^o). Mais quoique utiles et dignes d'éloges, elles ne sont, en aucune façon, comparables aux *Commentaires* sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, immense trésor d'érudition littéraire et grammaticale. Il est juste de dire qu'Eustathe, dans ce vaste ouvrage, ne s'est guère donné d'autre soin que d'extraire et de compiler les scoliastes et les commentateurs qui l'avaient précédé, Apion, Hérodore, Démosthène de Thrace, Porphyre et quelques autres. Ce qu'il a pu ajouter à leurs observations ne paraît ni bien important ni bien considérable. Au reste le savant compilateur a donné à ses *Commentaires* sur Homère, ainsi qu'à ses *Notes* sur Denys, le titre modeste de *Parecbole* ou *Extraits*; voulant sans doute que ceux qui négligeraient de lire sa préface connussent par ce titre seul la nature de son travail, et n'en prissent pas une fausse idée qui les exposât à lui faire une trop grande part de mérite et de gloire. Les commentaires d'Eustathe sur l'*Iliade* ont été imprimés pour la première fois à Rome, 1542-50, 4 vol. in-fol., en y comprenant la belle table de Devaris (*voy.* DEVARIS). A défaut de cette édition, qui est très-rare et très-chère, on peut se servir utilement de celle de Bâle, imprimée par Froben, 1559-60, en 3 vol. in-fol., et de celle de Leipsick, 1825-29, 4 vol. in-4^o. Il ne faut pas confondre celle de Bâle avec un *Abrégé* d'Eustathe, dont Hadrien de Jonghes est l'éditeur, et qui parut à Bâle chez le même Froben, 1558, en 1 vol. Claude Capperonnier, qui avait promis une nouvelle édition grecque et latine des *Commentaires* d'Eustathe, mourut sans en avoir rien publié. Le P. Politi, que nous avons déjà nommé, entreprit ce grand travail, et en publia 3 volumes in-fol., qui ne contiennent que les cinq premiers livres de l'*Iliade*, Florence, 1750-53. On doit regretter que le P. Politi ait pris la peine de traduire en latin un ouvrage qui ne peut convenir qu'à des hommes très-versés dans la langue grecque, et pour qui le secours d'une traduction est su-

perflu. C'est peut-être cette inutile addition qui a causé l'interruption de l'entreprise. Quant aux extraits des *Commentaires* d'Eustathe, que Müller a donnés dans son édition de l'*Iliade*, ils méritent à peine d'être indiqués ici. A l'époque où vivait Eustathe, la littérature originale était à peu près stérile, et cette vaste et importante compilation lui fit une immense réputation. Désigné d'abord pour l'évêché de Myre en Lycie, il fut peu après nommé archevêque de Thessalonique, et déploya dans ces hautes fonctions le caractère le plus noble et le plus respectable. L'année de sa mort n'est pas connue; il vivait encore en 4194, et l'on peut même conjecturer qu'il mourut après 4198; ce qui est positif, c'est que sa vie fut longue. Dans ses *Notes* sur les *Canons* de St-Jean Damascène, il parle lui-même de sa vieillesse avancée. Cette citation indique qu'Eustathe avait composé d'autres ouvrages que ceux dont nous avons parlé. En effet, on connaît de lui un *Commentaire* sur Pindare, qui paraît perdu, au moins en très-grande partie; des homélies, des discours, des remarques sur les *Canons* de St-Jean Damascène, des lettres, que l'on conserve dans différentes bibliothèques. Manuce a inséré dans les *Jardins d'Adonis* un petit *Traité* d'Eustathe sur les dialectes d'Homère; mais ce n'est qu'un extrait insignifiant des observations grammaticales contenues dans cette *Vie* d'Homère, que les uns attribuent à Plutarque, les autres à Denys d'Halicarnasse. Le P. Politi a réimprimé cet extrait dans le premier volume de son *Eustathe* (1). B—ss.

EUSTATHE. Voyez EUMATHE.

EUSTOQUIE (SAÏNTE), en latin *Eustochium*, appartenait aux plus illustres familles de Rome; Toxotius, son père, était de celle des Jules, et Paule, sa mère, comptait parmi ses parents les Émiles, les Scipions et les Gracques. Paule était encore plus illustre par sa piété que par sa naissance: elle s'était liée d'amitié avec Ste-Marcelle, la première dame romaine qui se livra aux exercices austères de l'ascétisme. Après la mort de son mari, Paule retranscha de sa maison ce que sa condition exigeait de dépenses d'éclat et de faste, mena une vie austère, et fit tourner au profit des pauvres les épargnes qui résultaient de cette réforme. Elle avait eu quatre filles, qu'elle avait élevées dans la pratique des vertus chrétiennes. Eustoquie, la troisième, se montra fidèle imitatrice de celle dont elle tenait le jour. Dès son enfance sa mère l'avait accoutumée aux habits simples et au mépris d'une vaine parure. La mère et la fille s'étaient mises sous la conduite de St-Jérôme, et toutes deux ne se quittèrent plus. Pour se consacrer à Dieu plus entièrement, Eustoquie fit vœu de rester vierge: elle prit de St-Jérôme les instructions convenables

pour ce saint état; et ce fut pour elle qu'il fit son *Traité de la virginité*, qu'il lui adressa. St-Jérôme ayant quitté Rome en 585, ses deux illustres disciples voyagèrent pour visiter les saints lieux et les monastères les plus célèbres. Elles se firent conduire dans tous les endroits où il s'était passé quelque mystère, laissant partout des marques de leur pieuse libéralité, refusant les honneurs qu'on voulait leur rendre, et préférant une cellule au palais où on offrait de les loger. De la Palestine Ste-Paule et Eustoquie passèrent en Égypte, accompagnées d'un grand nombre de vierges qui s'étaient jointes à elles. Elles virent dans le désert de Nitrie le confesseur Isidore, entrèrent dans les cellules des solitaires, se prosternèrent à leurs pieds pour en être bénies, et revinrent ensuite à Bethléhem, où elles firent construire des cellules, des monastères et une maison d'hospitalité pour y recevoir ceux qui venaient visiter les lieux saints. Là elles partageaient leur temps entre la prière, les exercices d'une vie pénitente, la lecture des saints livres et les bonnes œuvres, et vivaient sous la direction de St-Jérôme, qui, pour l'usage du monastère, avait traduit la règle de St-Pacôme en latin. Ste-Paule étant morte en 404, Eustoquie fut élue supérieure. Aux vertus religieuses elle joignait des connaissances rares dans une femme. Elle était fort instruite dans les lettres grecques et hébraïques. St-Jérôme lui dédia ses *Commentaires sur Ezéchiel et sur Isaïe*, et parmi les lettres de ce saint docteur on en trouve plusieurs écrites à Eustoquie. En 414, le monastère de Bethléhem essuya une cruelle persécution de la part des pélagiens: ils y mirent le feu et y commirent beaucoup de désordres. Eustoquie et Paule sa mère y virent massacrer leurs gens sous leurs yeux, et eurent bien de la peine à échapper au même danger. Jean, évêque de Jérusalem, ennemi de St-Jérôme, n'était point étranger à ces odieuses voies de fait. Eustoquie en informa le pape Innocent 1^{er}, qui écrivit à Jean, et lui ordonna de réprimer ces violences, en l'en rendant responsable, et lui faisant entendre que leur auteur secret ne lui était point inconnu. Eustoquie mourut vers l'an 419, et fut inhumée dans le monastère de Bethléhem, près de Ste-Paule sa mère. L-v.

EUTECHNIUS, médecin et sophiste grec, qui vivait à la fin du 5^e siècle, est auteur des ouvrages suivants: 1^o *Paraphrasis prosaica in Oppiani ixeutica*, gr.-lat., Copenhague, 1702, in-8^o, très-rare. Il y a des exemplaires avec la date de 1715. Cette édition, publiée par Erasme Winding, a été revue sur les anciens manuscrits de Rome et de Vienne; et elle est accompagnée d'une version latine du savant Holstenius. Cette paraphrase est d'autant plus précieuse qu'elle tient lieu du poème d'Oppien, qui ne nous est pas parvenu. Elle est divisée en trois livres: les deux premiers traitent des oiseaux les plus connus et de leurs propriétés; et le troisième de la manière de les prendre et de les élever. Elle a été réimprimée par les soins de

(1) Des commentaires d'Eustathe sur Pindare, le *Proœmium* seul nous est parvenu. M. Schneidewin en a donné une édition en 1837 à Göttingue. Les ouvrages et les lettres théologiques d'Eustathe ont été imprimés pour la première fois par Tafel à Francfort, en 1832, en 1 volume in-4^o. E. D—s.

J. Gotl. Schneider, à la suite de son édition d'Op-pien, Strasbourg, 1777; 2^e *Theriaca et alexipharmacæ Nicandri metaphrasis*, gr. Elle a été publiée d'après les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne de Florence et de la bibliothèque impériale de Vienne, par Bandini, Florence, 1764, in-8^o, et par Schneider, Halle, 1792, in-8^o, à la suite des œuvres de Nicandre (*voy.* ce nom). W—s.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric et père d'Athalaric, roi des Ostrogoths. Théodoric, fondateur de la monarchie des Goths en Italie, n'ayant point de fils, choisit pour époux de sa fille Amalasonthe, Eutharic Cilicas, qui, comme lui, était de la noble famille des Amales. Ce mariage fut célébré en 515 avec beaucoup de pompe. Eutharic déploya plus de magnificence encore lorsqu'en 519 il fut nommé consul pour l'empire d'Occident, et qu'il se trouva collègue de l'empereur Justin. Rome et Ravenne furent étonnées de voir renouveler les fêtes triomphales des premiers empereurs, et des combats de bêtes féroces ensanglanter l'amphithéâtre. Mais Eutharic, après avoir eu un fils d'Amalasonthe, mourut vers l'an 525, avant Théodoric, auquel il devait succéder. S.—I.

EUTHYCRATES, sculpteur grec, l'un des fils de Lysippe, a vécu dans la 120^e olympiade, 500 ans avant J.-C. Il fut l'élève le plus habile de son père (*voy.* LYSIPPE); mais il en imita plutôt la correction que l'élégance, et il choisit une manière plus austère qu'agréable; aussi voit-on qu'il réussit principalement dans les ouvrages qui demandaient de la force et de la sévérité. On citait comme ses chefs-d'œuvre les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre*, le chasseur *Thespis* et les *Thespiades*, un *Combat de cavalerie* qui fut placé près de l'oracle de Trophonius, plusieurs *Chars de Médée* et des *Chiens de chasse*. Néanmoins Tatius, dans son discours contre les Grecs, parle de plusieurs statues de femmes qu'il attribue à Euthycrates, entre autres celle d'*Anyle*, qu'il fit de concert avec Céphiseodore, et celle d'une femme, nommée *Panteuchidis*, qu'il jeta en bronze, et qu'il représenta enceinte. Euthycrates eut pour élèves Tisicrates de Sicione, qui se rapprocha davantage de la manière de Lysippe, et qui laissa un grand nombre de belles statues, et un fils nommé Arcésilas, que Pline compte au nombre des peintres habiles. On donne encore pour élève tantôt à Euthycrates, tantôt à Tisicrates, Xénocrates qui les surpassa l'un et l'autre par le nombre de ses ouvrages, et qui composa un livre sur la statuaire. L.—S.—E.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane, régnait vers l'an 220 avant J.-C. Soumise à la domination des rois de Syrie, la Bactriane en avait été soustraite près de trente ans auparavant, par la révolte de Théodote I^{er}, qui en était gouverneur. L'usurpateur laissa la couronne à son fils, et ce fut ensuite Euthydème qui s'en empara, et qui, après s'être défait de la famille usurpatrice, parvint à consolider son royaume. Obligé de se défendre longtemps contre les efforts d'Antiochus III, qui vou-

lait rentrer en possession de cette province, il fut enfin reconnu roi de la Bactriane par ce grand prince. Antiochus, cherchant lui-même à terminer la guerre, écouta favorablement les propositions d'Euthydème par l'entremise de Tilleas; et le roi de Syrie, charmé de la bonne mine et des manières nobles de Démétrius, fils d'Euthydème, conclut non-seulement la paix avec lui, mais lui promit encore sa fille en mariage. Nous devons ces faibles détails à Polybe et Justin, qui nous laissent ignorer les autres circonstances de la vie de ce prince. On a mal interprété Strabon quand on lui fait dire qu'Euthydème est le premier qui ait détaché la Bactriane de la domination des Syriens; il indique ce premier usurpateur sous le nom de Diodote. Il ne paraît pas qu'Euthydème ait transmis ses États à son fils, ou au moins que celui-ci les ait conservés; ils furent successivement occupés par divers princes jusqu'à Eucratidas, sous le règne duquel un roi des Indes, nommé Démétrius, que Strabon appelle fils d'Euthydème, vint lui disputer ce royaume, mais sans succès (*voy.* EUCRATIDAS). La belle médaille d'Euthydème avec son portrait, qui est au cabinet impérial, vient de Pellerin; et il est à remarquer que c'est la dernière qu'ait publiée ce docte antiquaire à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; c'est terminer avec gloire sa carrière numismatique que d'enrichir la science d'un aussi beau monument. T—N.

EUTHYME (SAINT), archimandrite, nommé *le Grand* à cause de son éminente vertu, était de Mélitène, dans la petite Arménie. Il naquit en 377, sous l'empereur Valens. Othréa, évêque de Mélitène, prêtre d'une sainte vie et d'une foi pure, le prit sous sa surveillance, le fit élever et l'ordonna prêtre. Quoiqu'il fût encore fort jeune, il lui donna la direction des monastères de la ville. A l'âge de vingt-neuf ans, Euthyme se retira dans la Palestine, et s'y renferma dans une cellule où il vaquait à la prière et au travail des mains. Un compagnon, nommé Théoctite, étant venu se joindre à lui, ils bâtirent des monastères où la sainteté de leur vie attira un grand nombre de moines. Euthyme devint leur supérieur général ou archimandrite. Beaucoup d'autres monastères étaient soumis à sa juridiction. Euthyme ne se contentait point de la contemplation et des exercices de la vie ascétique: aux vertus d'un cénobite il alliait le zèle et l'activité d'un apôtre; il prêcha avec succès l'Évangile aux Arabes et aux Sarrasins; il défendit la foi contre les hérétiques, combattit les nestoriens et Eutychès, et fit abjurer leurs erreurs à un grand nombre de manichéens. Une conversion plus illustre fut le fruit de ses soins. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, s'était retirée en Palestine; elle avait eu le malheur de tomber dans les erreurs d'Eutychès; Euthyme la ramena à la vraie croyance. Tant de services rendus à l'Église, tant de vertus, le don des miracles dont on dit qu'il fut doué, rendirent Euthyme

l'oracle de l'Orient. Il fit l'admiration et la consolation de tous les fidèles de son temps. Après avoir vieilli dans les austérités et les bonnes œuvres, il mourut en 473, à 96 ans. La Palestine l'honora comme un saint ; son culte est passé en Occident, et le martyrologe romain fait mention de St-Euthyme au 20 janvier. L—v.

EUTHYME ZIGABENE, moine de Constantinople, et écrivain grec, florissait vers la fin du 11^e siècle et au commencement du 12^e ; il se fit une grande réputation par ses vertus, sa piété et ses connaissances théologiques. Alexis I^{er} (Commène) le chargea de réfuter les erreurs des bogomiles, hérétiques qui renouvelaient une partie des dogmes des manichéens. Euthyme fit, à cette occasion, un recueil d'un grand nombre de passages des écrits des Saints-Pères, qu'il nomma *Panoplie*. Cet ouvrage a été traduit en latin par François Zini, chanoine de Vérone, sous le titre suivant : *Orthodoxæ fidei Panoplia dogmatica adversus omnes hæreses*, Lyon, 1536 ; Venise, 1575 ; il fait partie de la bibliothèque des Pères. Euthyme fit ensuite, contre les mêmes hérétiques, un écrit divisé en quatorze anathèmes ; des commentaires sur les psaumes, sur les dix cantiques de l'Écriture sainte et sur les quatre Évangélistes. Les Commentaires ont été imprimés en grec à Vérone, en 1530 ; il en existe des traductions latines. On trouve dans les ouvrages d'Euthyme des renseignements assez précieux sur plusieurs points de l'histoire ecclésiastique. L—S—E.

EUTHYMÈNE, navigateur marseillais. Tout ce que nous en savons se trouve renfermé dans trois passages fort courts, l'un de Sénèque (*Natural. quæst.*, lib. 4, cap. 1), l'autre de Plutarque (*De Placitis Philosoph.*, lib. 4), le troisième d'Aristide (*Orat. Ægypt.*, t. 2, p. 555, édition Jebb.), et ces trois auteurs paraissent tous avoir puisé à la même source, dans Eudoxe de Cnide, qui s'appuyait du témoignage d'Euthymène pour ajouter plus de poids à son opinion sur la cause des inondations périodiques du Nil ; elles étaient produites, suivant Euthymène, par les vents étiéniens, c'est-à-dire les vents alizés du nord-ouest, qui, refoulant les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, augmentaient son niveau, et forçaient le Nil, qui ne pouvait s'écouler dans la mer, à franchir ses rives et à inonder l'Égypte. Euthymène se vantait de s'être assuré de ce fait par ses propres observations, et d'avoir navigué sur la mer Atlantique ; il ajoutait que les eaux de cette mer étaient douces et d'une couleur semblable à celle du Nil, et nourrissaient des crocodiles ainsi que ce fleuve. Ce passage a suffi à l'historien de Provence (Papon, t. 1, p. 514) pour faire d'Euthymène un savant astronome, contemporain de Pythéas (1), qui avait navigué sur

la côte d'Afrique, et était parvenu jusqu'au Sénégal et peut-être même au delà. Papon ne dit rien qui puisse faire penser qu'il ajoute à ce que les anciens ont dit sur Euthymène ; il ne cite pas même l'auteur moderne où il a puisé la conjecture qui fait la matière de son récit : c'est ou dans Gassendi ou dans Baillet (voy. *Hist. litt. de France*, t. 1, p. 78 à 80), ou dans le Mémoire de Bougainville sur Pythéas (*Académ. des inscript.*, t. 19, p. 161). On y fait dire à Aristide « qu'Euthymène « avait pénétré jusqu'aux environs d'un grand « golfe dans lequel tombait un fleuve considéra- « ble qui coulait vers l'occident, et dont les bords « étaient peuplés de crocodiles ; » mais le savant académicien a mal compris le texte d'Aristide, ou l'a mal rendu : il n'y est question ni de golfe, ni de fleuve, mais de l'Océan au delà de la Libye, dont les vents étiéniens font refluer les eaux, qui sont douces suivant Euthymène, et nourrissent des crocodiles. Du reste, Sénèque et Aristide se moquent également des assertions d'Euthymène : « son témoignage (dit Sénèque) est réfuté par une « foule de témoins qui déposent le contraire : on « pouvait mentir à plaisir et nous débiter toutes « les fables que l'on voulait lorsque la mer exté- « rieure était inconnue, mais aujourd'hui que « cette mer est côtoyée par les vaisseaux mar- « chands, on ne nous fera pas accroire que le « Nil ait la couleur de la mer, et la mer la saveur « du Nil. » — « Si Eudoxe » (dit Aristide) « a « rapporté exactement ce que vous avez dit, il « faut, cher Euthymène, que vous ayez laissé « votre esprit à Cadix. La cause que vous assignez « à l'inondation du Nil est plus invraisemblable « que le phénomène que vous prétendez expliquer ; « et c'est bien le cas de vous appliquer ce mot si « connu : *En voulant éviter un fleuve, vous vous êtes « noyé dans la mer.* » Nous avons rapporté ces deux passages, parce que c'est par leur moyen qu'on peut conclure quelque chose de certain sur l'antiquité plus ou moins grande du siècle où vivait Euthymène : en effet il est évident, d'après Sénèque, qu'Euthymène avait écrit antérieurement aux premières années du second siècle avant J.-C., époque à laquelle les Romains commencèrent à naviguer dans la mer Atlantique ; et comme l'Eudoxe dont parle Aristide est certainement Eudoxe de Cnide, astronome et géographe, l'ami de Platon, qui, selon Pline, avait voyagé en Égypte, et vivait vers l'an 370 avant J.-C., Euthymène, qu'il cite, doit être antérieur à cette époque : d'un autre côté, l'opinion d'Euthymène sur le Nil était celle que Thalès avait émise plus de deux siècles avant Eudoxe. (Sénèque, *Natural. quæst.*, lib. 4, cap. 2) ; elle avait été, un siècle avant ce dernier auteur, de nouveau exposée et réfutée par Hérodote (*Euterp.*, lib. 2, p. 20), et il est probable que c'est dans les écrits de ce dernier qu'Euthymène l'a puisée. Il résulte de ces rapprochements qu'il vivait vers l'an 400 avant J.-C., et seulement deux siècles après la fondation

(1) Il est remarquable que, dans la cinquième Néméenne de Pindare, faite en l'honneur d'un *Pythéas d'Egine*, il est question d'un autre Eginète, vainqueur aussi et parent de ce *Pythéas*, nommé *Euthyménès*.

de Marseille sa patrie. Les mensonges par lesquels il cherchait à accréditer le récit de ses courses maritimes prouvent qu'il n'avait pas navigué dans la mer Atlantique au delà de *Gadès* ou *Cadix*. Selon Vossius (*Hist. græc.*, livre 5, p. 74), l'Euthymène qui avait composé une description des pays étrangers, et dont Artémidore d'Éphèse a fait mention, serait le même que le voyageur sujet de cet article, et cette opinion est probable. Clément d'Alexandrie (*Str.*, livre 1^{er}, p. 526 et 527) parle d'un Euthymène qui avait écrit des chroniques, mais rien ne prouve, ainsi que l'avancent les auteurs de l'Histoire littéraire de France, que ce soit le même qu'Euthymène de Marseille. W—R.

EUTOCIUS, d'Ascalon, géomètre, qui doit avoir vécu sous l'empereur Justinien, vers l'an 540 de l'ère chrétienne. Il ne nous reste de lui que des commentaires sur Apollonius de Perge et sur quelques-uns des écrits d'Archimède. Celui du second livre du *Traité de la sphère et du cylindre* est très-remarquable, en ce qu'il contient les plus anciens fragments de géométrie dont les auteurs nous soient connus; ces fragments ont rapport à la solution du problème de la duplication du cube; le plus ancien doit être celui d'Archytas de Tarente. Il y en a un de Platon, qu'on ne trouve point dans ses œuvres: c'est la description d'un instrument pour déterminer deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. L'un de ces mêmes fragments est une lettre d'Eratosthènes au roi Ptolémée. On les trouve à la page 135 et suivantes de l'édition grecque et latine d'Archimède, donnée par Torelli (Oxford, 1792): ils sont rapportés en substance dans l'ouvrage intitulé: *Historia problematis de cubi duplicatione*, etc., auctore N. T. Reimer, Gœttingue, 1798, 1 vol. in-8°. Le commentaire d'Eutocius sur Apollonius de Perge est joint à cet auteur dans l'édition de Halley (Oxford, 1710); le commentaire sur Archimède a paru seul (grec et latin), en 1544. L—x.

EUTROPE (FLAVIUS-EUTROPIUS), historien latin, a vécu dans le 4^e siècle après J.-C. Ce fut sous l'empire de Valens qu'il publia ses ouvrages, et entre autres, les dix livres intitulés: *Breviarium rerum Romanorum*. C'est l'abrégé des principaux événements de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Valens, auquel il est dédié; on croit que ce fut à la prière de ce prince qu'Eutrope le composa. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit sur-le-champ en grec par Capiton, auteur contemporain très-estimé. On en peut louer encore la composition et la clarté, mais le style n'a rien de remarquable. On sait peu de chose de la vie d'Eutrope; il nous apprend lui-même qu'il avait porté les armes sous le règne de Julien, et qu'il faisait partie de la funeste expédition de Perse. On a conclu du titre de *Clarissime*, qui se trouve en tête de son ouvrage, qu'il était sénateur. La plus ancienne

édition est celle de Rome, 1471, in-fol. Madame Dacier en a donné une avec des notes et des commentaires, sous ce titre: *Breviarium historie romanæ ab Anna Tanaquilli Fabri filia*, in-4°, Paris, 1685, et in-8°. M. de Line a donné, en 1746, une jolie édition d'Eutrope; M. Cappeyronnier redonna Eutrope en 1793, en y joignant Aurelius Victor et Sextus Rufus. M. de Préfontaine en avait donné une édition en 1712, Paris, in-12, devenue classique et souvent réimprimée; M. Bertrand, une autre avec notes en 1768, Neuchâtel, in-8°. La plus estimée est celle d'Haverkamp, Leyde, 1729, in-12, qui a reparu plus soignée encore, et avec de nouvelles corrections, par les soins de H. Verseik, Leyde, 1762, 2 vol. in-8°. Faret a donné l'*Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français, 1621, in-18. M. de Préfontaine a donné, sous les initiales de M. de P***: *Eutrope ou abrégé de l'histoire romaine*, traduction nouvelle, avec des remarques historiques, Paris, 1710, petit in-12. L'abbé Lezeau a donné une traduction d'Eutrope qui a fait oublier la précédente, avec le texte, des notes et une dissertation qui donne une idée générale du génie des Romains et de leur empire, depuis sa fondation par Romulus jusqu'à sa division par le grand Théodose, Paris, 1717, in-12: nouvelle édition revue et corrigée, par de Wailly, avec le texte à côté de la traduction, Paris, 1783, petit in-12; réimprimée en 1804, Paris, petit in-12. La plupart des notes de l'abbé Lezeau ont été supprimées dans cette dernière édition de 1804. L'abbé Paul a fourni une traduction d'Eutrope plus exacte que celle de l'abbé Lezeau, Lyon, 1809, in-12. La *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke contient une assez bonne traduction d'Eutrope, par N.-A. Dubois, Paris, 1844, in-8°. L—S—E et E. D—s.

EUTROPE, eunuque, ministre de l'empereur Arcadius, naquit en Arménie. Destiné dès son enfance à l'esclavage et aux plus viles fonctions, vendu cent fois, chassé dans sa vieillesse comme un esclave inutile de la maison du général Arinthe, dont il servait la fille, il parvint à entrer chez le consul Abundantius, qui le plaça au nombre des eunuques du palais en 395. A force de souplesse et d'hypocrisie, il se fit remarquer de l'empereur Théodose, qui le chargea de quelques missions et lui donna de l'avancement. Arcadius, étant monté sur le trône, le nomma grand chambellan. Rufin, favori de l'empereur, se flattait de faire asseoir sa propre fille sur le trône. Eutrope rompit adroitement ce mariage et fit conclure celui d'Eudoxie; il aida cette princesse à perdre Rufin, et s'appropriâ les biens du proscrit. Sa jalousie et ses basses intrigues contre Stilicon privèrent Arcadius des secours que ce général lui amenait contre les Goths. Il perdit successivement Abundantius, qui l'avait tiré de la poussière, Timaze, général distingué, et son fils Syagrius, qui périrent dans les sables des oasis. En 398, Eu-

trope concourut à l'élévation de St-Jean Chrysostome sur le siège patriarcal de Constantinople; mais l'austère vertu du saint prélat excita bientôt sa haine. L'orgueilleux eunuque ne voyait autour de lui que des esclaves et des flatteurs; on l'appelait le père de l'État, le troisième fondateur de Constantinople. Ses statues ornaient les places publiques et les édifices. Il passait les nuits à table et les jours au théâtre; et, pour insulter la nature comme il insultait l'empereur et l'empire, il se maria avec une grande solennité. Le palais se remplit d'eunuques et d'esclaves qui briguaient sa faveur; un instant la renversa. Gaïnas, sa créature, non moins ambitieux, non moins perfide qu'Eutrope, excita des révoltes contre lui, prit lui-même les armes, et quand il se sentit assez fort, écrivit à Arcadius que le seul moyen de sauver l'empire était de livrer Eutrope aux mécontents. Quelques larmes de l'impératrice Eudoxie, que l'eunuque n'avait pas su ménager, achevèrent de décider l'empereur. Bientôt l'orgueilleux favori n'eut plus de refuge que dans une église, sous la protection de ce même Chrysostome qu'il avait persécuté, et dont l'éloquence arrêta ses meurtriers; mais Eutrope, ayant voulu s'échapper la nuit, fut arrêté et conduit dans l'île de Chypre. La haine de Gaïnas et d'Eudoxie l'y poursuivit; on le ramena près de Chalcédoine, où on lui fit son procès. Il eut la tête tranchée en 399.

L—S—E.

EUTYCHÈS, hérésiarque, ne commença que dans sa vieillesse, et vers l'année 448, à répandre les erreurs qui excitèrent de violents troubles dans l'Église: il avait alors plus de soixante-dix ans; ses parents l'avaient destiné, dès sa naissance, à l'état ecclésiastique; il embrassa très-jeune la vie monastique, se distingua par sa piété et par la régularité de ses mœurs, et fut fait abbé d'un monastère célèbre situé près de Constantinople. Il se montra un des plus chauds adversaires de l'hérésie de Nestorius; mais l'ardeur de la dispute, la vivacité de ses opinions et l'ignorance des questions obscures qu'il agitaient l'entraînèrent lui-même hors de l'orthodoxie. Nestorius avait soutenu qu'il existait deux personnes en Jésus-Christ; Eutychès rejeta même les deux natures reconnues par l'Église. Ses moines adoptèrent d'abord cette opinion; elle se répandit bientôt au dehors, et trouva un protecteur puissant dans la personne de l'eunuque Chrysaphius, alors ministre de l'empereur Théodose II; l'impératrice Eudoxie Athénais adopta elle-même la doctrine d'Eutychès, et l'hérésie, dès ce moment, se propagea avec vivacité. Eusèbe, évêque de Dorylée, et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de faire revenir Eutychès de ses erreurs; il y persista, et Flavien prit le parti de le citer devant un concile qui se trouvait assemblé, dans ce moment, à Constantinople; Eutychès y parut, entouré d'une garde nombreuse, que Chrysaphius lui avait donnée; mais cet appareil n'empêcha pas

les évêques de le condamner, de l'excommunier et de le déposer, sur le refus qu'il fit de se soumettre. Eutychès eut recours à l'empereur, et ce prince, excité par Chrysaphius, résolut de poursuivre, à leur tour, les Pères du concile de Constantinople. Il en convoqua un nouveau à Ephèse, y députa le conseiller Elpide et le secrétaire d'État Euloge, auxquels il donna le pouvoir de demander des troupes au proconsul, et de diriger l'assemblée selon ses vues. Dioscore, évêque d'Alexandrie, prélat orgueilleux, violent, obstiné et chaud partisan d'Eutychès, fut nommé chef du concile. Toutes les formes y furent violées; quelques évêques factieux y portèrent seuls toutes les décisions; Eutychès fut absous, et St-Flavien se vit lui-même anathématisé et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité, que trois jours après il mourut de ses blessures. Les historiens ecclésiastiques ont nommé ce concile le brigandage d'Ephèse; l'empereur, toujours abusé, en fit exécuter les décisions avec violence; en vain le pape St-Léon le conjura-t-il de convoquer, en Italie, un nouveau concile, Théodose s'y refusa obstinément; mais le triomphe d'Eutychès ne fut pas de longue durée. En 450, Théodose mourut; Marcien, son successeur, s'occupa aussitôt de calmer les troubles religieux. D'accord avec St-Léon, il convoqua le concile général de Chalcédoine, où l'anathème prononcé contre Eutychès fut confirmé. Cet hérésiarque ne survécut pas longtemps à cette condamnation; mais sa doctrine laissa des traces qui se prolongèrent pendant un grand nombre d'années.

L—S—E.

EUTYCHÈS ou EUTYCHUS, grammairien, disciple de Priscien, florissait vers le milieu du 6^e siècle. On a de lui deux livres *De discernendis conjugationibus*. Il composa cet ouvrage à la prière d'un de ses élèves, nommé Craterus, dont il loue beaucoup l'éloquence et le savoir. Joachim Camerarius le publia à Tubingen, en 1537, in-4^e, avec quelques opuscules de Victorin et de Servius; Elie Putschius en donna une nouvelle édition plus correcte dans ses *Grammatici antiqui*, p. 2145-91. Simler fait mention d'un Commentaire de Sedulius sur cet ouvrage, conservé manuscrit à la bibliothèque de Zurich, et d'un Traité d'Eutychès *De arte versificandi*; il avait encore laissé un livre *De aspiratione*, mais on n'en possède plus que les fragments rapportés par Cassiodore au chapitre 9 de son *Orthographia*.

W—s.

EUTYCHIDES, sculpteur grec, et de l'école de Sicyone, fut un des élèves de Lysippe. Fils de Zoïle de Milet, il fleurit dans la 120^e olympiade, et fut le contemporain et l'émule d'Euthycrate, de Lahippe, de Céphiscodore, de Timarque et de Pyromaque. Ses principaux ouvrages étaient une statue de l'*Eurotas*, faite, suivant l'expression de Pliny, avec un art plus coulant que le fleuve lui-même; un *Bacchus*, qu'Asinius Pollion fit plus tard placer à Rome dans ses monuments; une statue de la *Fortune*, honorée d'un culte particulier

chez les Syriens. Il paraît, par une épigramme grecque rapportée par Brunck, qu'Eutychides, dans une extrême jeunesse, annonçait déjà un digne rival de Praxitèle, lorsque la mort l'enleva à l'âge de 16 ans. Pline lui donne Cantharus pour élève. Suivant Junius, le fils de Zoïle, mort à 16 ans, et l'élève de Lysippe seraient deux sculpteurs différents. — Il y eut un autre Eutychides peintre, cité par Pline. L—S—E.

EUTYCHIEN, élu pape le 5 janvier 275, succéda à St-Félix I^{er} du nom. Il était né en Toscane; et, quoiqu'il ait gouverné l'Eglise pendant près de neuf ans, l'histoire ne nous apprend aucune particularité intéressante de sa vie. Plusieurs personnes croient qu'il souffrit le martyre. Cependant l'ancien calendrier romain ne le place que parmi les évêques confesseurs, morts en paix pour la foi, mais préparés à souffrir pour elle. Ce fut sous son pontificat que parut le chef des hérésiaques manichéens, dont les erreurs troublèrent longtemps la paix de l'Eglise (voy. MANÈS). Eutychien mourut à Rome, le 7 décembre 283. Il eut pour successeur Caius. D—S.

EUTYCHIUS, nommé par les Arabes *Saïd ben Batrie*, naquit à Fostat, ville d'Égypte, en 265 de l'hégire (876 de J.-C.), fut élevé à la dignité de patriarche melchite d'Alexandrie en 935, et mourut en cette ville en 940 de J.-C. (528 de l'hégire). Ce prélat s'acquit une grande habileté dans les études ecclésiastiques, l'histoire et la médecine, et a laissé sur ces diverses matières plusieurs ouvrages estimés. C'est surtout à son *Histoire universelle* qu'il doit la réputation dont il jouit parmi nous et chez les Orientaux. Elle porte le titre de *Rang de pierres précieuses*, commence avec le monde, et se termine à l'an 526 de l'hégire (957 de J.-C.). Abr. Echellensis (voy. ECHELLENSIS) paraît avoir conçu le projet de la traduire; mais il ne l'exécuta point. Selden, qui n'était pas favorable à l'autorité et aux prérogatives des évêques, étant tombé vers cet endroit de l'ouvrage où Eutychius dit: « Marc l'évangéliste adjoignit le premier au patriarche d'Alexandrie un collège de douze prêtres qui, dans le cas de vacance du siège, élaient parmi eux et constitueraient un patriarche, » accorda tant d'autorité à l'historien arabe, qu'il fit imprimer séparément le texte et la traduction du chapitre où se trouve ce passage, et y ajouta un long commentaire. Ensuite il conseilla à Pococke, qui l'estimait beaucoup, de traduire et de publier l'ouvrage entier, s'engageant à contribuer aux frais d'impression et à fournir des notes, s'il était nécessaire. En effet, il se chargea de ces frais; mais la mort le surprit lorsqu'on commençait à imprimer l'ouvrage; et Pococke fut privé de ses notes. Voici sous quels titres cette histoire ou ses parties ont été publiées: 1^o *Eutychii Egyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, scriptoris, ut in Oriente admodum vetusti ac illustris, ita in Occidente tum paucissimis visi, tum perraro auditi, Ecclesiæ suæ origines. Ex*

ejusdem arabico nunc primum typis edidit, ac versione et comment. auxit J. Seldenus, Londres, 1642, in-4^o. On voit par ce titre que Selden n'omettait rien pour piquer la curiosité ou captiver la confiance de ses lecteurs. 2^o *Contextio gemmarum: sive Eutychii patriarchæ Alexandrini Annales, interprete Edw. Pocockio*, Londres, 1658, 2 vol. in-4^o. Le second volume contient des lettres très amples, et des tableaux chronologiques. 3^o *Eutychius vindicatus, et suis restitutus Orientalibus, sive responsio ad J. Seldini origines, in duas partes distributa, auct. Abr. Echellensi*, Rome, 1661. Abraham Echellensis publie de nouveau dans cet ouvrage le texte donné par Selden, et y joint une traduction nouvelle très-littérale: son style se ressent un peu de la colère que lui inspiraient les opinions peu orthodoxes de Selden; et toutes les fois qu'il trouve l'occasion de relever ses erreurs, il ne garde aucun ménagement. Voici le jugement de Renaudot sur cette histoire: « Eutychius est un écrivain très-recommandable parmi les Orientaux, qui ne possèdent aucune histoire universelle qu'on puisse lui comparer; d'où il résulte que non-seulement les chrétiens, mais Macrisi et les autres musulmans la suivent généralement. Macrisi estime même qu'elle doit être fort louée pour son utilité, et on le surprend toujours à la copier. » Nous avons dit qu'Eutychius cultiva la médecine; il la pratiqua avec succès, et composa sur cette matière divers ouvrages dont d'Herbelot donne les titres. Ibn Abou Osaïbah lui a consacré un article dans sa *Biographie des médecins*. Pendant tout le temps qu'il occupa le siège d'Alexandrie, il vécut en désunion ouverte avec son peuple, et eut de grands désagréments à supporter (voy. l'*Historia Patriarch. Alex.* de Renaudot, p. 546 et suivantes). Nous ferons observer à nos lecteurs que le nom *Eutychius* est la traduction grecque du mot arabe *Saïd*, heureux. J—N.

EUTYME. Voyez EUTHYME.

EVAGORAS, roi de Salamine, dans l'île de Chypre, descendait de Teucer, fils de Télamon, qui avait fondé cette ville après le siège de Troie. Lorsque Evagoras vint au monde, le trône de Salamine était occupé par un Phénicien qui s'en était emparé par trahison. Ce Phénicien fut lui-même tué par un des principaux du pays, qui fit en même temps des tentatives pour prendre Evagoras, dont les droits au trône lui paraissaient un obstacle à son ambition. Evagoras prit la fuite, et s'étant retiré à Soles, dans la Cilicie, il rassembla environ cinquante personnes qui lui étaient dévouées; et étant retourné à Salamine, il tua le tyran et remonta sur le trône de ses ancêtres. Après la bataille d'Egos-Potamos, l'an 405 avant Jésus-Christ, il reçut dans ses États Conon, qui s'était échappé avec neuf vaisseaux seulement. Ce général l'aïda à soumettre les villes des environs, et quelques années après le roi de Perse, ayant senti la nécessité de favoriser les Athéniens pour opposer un contre-poids à la puissance de Sparte,

Evagoras fit donner à Conon le commandement des forces navales perses. La victoire de Gnide et le rétablissement des murs d'Athènes ayant consterné les Lacédémoniens, ils se hâtèrent de conclure avec Artaxercès le traité honteux connu sous le nom de paix d'Antalcidas, par lequel ils abandonnaient tous les Grecs de l'Asie. Les conditions de cette paix ne pouvaient plaire à Evagoras, et il se déclara indépendant du roi de Perse. Il fut soutenu dans sa révolte par Amasis, roi d'Egypte, qui s'était également soulevé, et par les Athéniens, qui lui envoyèrent secrètement des secours. Artaxercès, de son côté, fit rassembler des forces considérables dont il donna le commandement à Tiribaze et à Orontes. Evagoras, ayant été vaincu dans un combat naval, fut obligé de se renfermer dans Salamine, où il fut assiégé. Ses ressources étaient épuisées, et il se voyait sur le point d'être obligé de se remettre à la discrétion du vainqueur, lorsque la discorde se mit entre les généraux ennemis. Orontes, jaloux de Tiribaze, le fit rappeler; mais, comme il n'avait pas lui-même la confiance des troupes, il fut obligé de faire la paix avec Evagoras, qui conserva Salamine, en renonçant aux autres villes qu'il possédait dans l'île de Chypre, et en payant un tribut annuel au roi de Perse. Il fut tué, l'an 374 avant J.-C., par un eunuque. Il eut pour successeur Nicoclès, son fils, qui lui fit des funérailles magnifiques, et Isocrate fit à cette occasion un éloge d'Evagoras qui, malgré son exagération, nous offre quelques détails importants. C—R.

ÉVAGORAS II, fils du précédent, devint roi de Salamine après la mort de Nicoclès. Il en fut chassé par Protagoras, son frère, et eut recours au roi de Perse, qui envoya dans l'île de Chypre des forces considérables pour le rétablir sur le trône; mais Protagoras ayant fait connaître à Artaxercès Ochus, qui régnait alors, la mauvaise conduite d'Evagoras, ce prince le rappela; il lui donna cependant un gouvernement dans l'Asie. Evagoras ne s'y étant pas mieux conduit, fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans l'île de Chypre, mais il y fut pris et puni de mort. C—R.

ÉVAGRE, prêtre, fut élevé à la dignité d'évêque d'Antioche, en 388, à la place de Paulin. Son élection, confirmée deux ans après par le concile de Capoue, ne fit que prolonger le schisme qui désolait cette église, Flavian, successeur de Méléce, conservant toujours des partisans. Evagre mourut en 392, et les dissidents s'accordèrent enfin à reconnaître Flavian pour le seul pasteur d'Antioche. Evagre était doué d'un esprit vif, et son mérite lui avait valu l'amitié de St-Jérôme. Il a traduit en latin la *Vie de St-Antoine*, écrite en grec par St-Athanase. Cette version a été imprimée dans la *Légende*, Milan, 1474; dans les recueils des *Vies des Saints* de Surius, de Bollandus, et enfin, dans l'édition des œuvres de St-Athanase, publiée par Montfaucon. On a confondu quelquefois Evagre, évêque d'Antioche,

avec Evagre Ponticus, écrivain qui vivait à la même époque, et dont il sera question dans l'article suivant. W—s.

ÉVAGRE, surnommé par St-Jérôme *Hyperbore* ou *Ponticus*, parce qu'il était né vers le Pont-Euxin, florissait dans le 4^e siècle. Il était diacre, et enseignait les saintes lettres à Constantinople en 381. St-Grégoire de Nazianze l'ordonna prêtre, et l'emmena avec lui à Jérusalem. Evagre vint ensuite en Egypte, et se mit sous la discipline de Macaire, l'un des plus illustres solitaires de la Thébaïde. Il demeura plusieurs années dans le monastère de Nitrie, d'où la réputation de sa piété et de son savoir se répandit dans tout l'Orient. On l'accuse cependant d'avoir partagé les erreurs d'Origène et avancé des opinions adoptées depuis par les pélagiens. Plusieurs maximes extraites de ses ouvrages furent condamnées par le 5^e synode, en 553, et par le concile de Latran, en 649. St-Jean Climaque reproche à Evagre d'avoir confondu les principes du christianisme avec ceux des stoïciens, en supposant l'homme inaccessible aux passions et capable d'arriver tout d'un coup à la perfection. On a d'Evagre les ouvrages suivants : 1^o *Monachus, sive de vita practica*, publié par Cotelier, dans ses *Monum. eccles. gr.*; 2^o *Gnosticus, sive de iis qui scientiam consequi meruerunt*, traduit en latin par Gennade, et ensuite par Suarez, qui a inséré sa version, avec le texte grec, dans son édition des œuvres de St-Nil; 3^o *Antirrheticus*, traduit en latin par Gennade, et publié par Émeric Bigot, à la suite de la *Vie de St-Chrysostome*, Paris, 1680, in-4°. On en trouve l'abrégé dans la *Bibl. Patrum*, et dans les œuvres de St-Jean Damascène. 4^o *Prognostica problemata*; 5^o *Sententiarum libri II*, traduit en latin par Gennade, et imprimé dans l'*Appendix regularum* d'Holstenius, et dans la *Bibl. Patrum*, t. 27, édition de Lyon, 1677. Suarez regarde Evagre comme l'auteur de plusieurs autres opuscules ascétiques confondus, dans les anciens manuscrits, avec ceux de St-Nil, de manière qu'il devient, sinon impossible, du moins très-difficile de déterminer ceux qui appartiennent à l'un de ces deux écrivains. W—s.

ÉVAGRE, prêtre, disciple de St-Martin de Tours, se retira dans un monastère dont on ignore le nom, mais qui ne devait pas être éloigné de l'endroit qu'habitait Sulpice Sévère, puisqu'on sait qu'il lui rendait de fréquentes visites. Il assista à une lecture que Sulpice fit de la *Vie de St-Martin*, et l'aïda à réparer les omissions qu'il y avait commises. On le regarde comme l'auteur d'un livre de controverse intitulé : *Altercatio Simonis Judei et Theophili Christiani*. D. Martène l'a publié dans le tome 5 du *Thesaurus anecdotor.*, sur un manuscrit trouvé à Vendôme, et qui contenait un second ouvrage qu'on croit pouvoir attribuer également à Evagre; celui-ci a pour titre : *Collatio sive altercatio Zachari Christiani cum Apollonio, ethnico philosopho*. D. d'Achery l'avait inséré dans le tome 10 du *Spicilegium*, après en avoir revu le

texte sur deux manuscrits, l'un de la bibliothèque de Thou, et l'autre de St-Arnoul, de Metz; il en découvrit ensuite un troisième dans la bibliothèque de St-Martial, de Limoges, et en donna les variantes dans le 15^e volume du *Spicilegium*. Le manuscrit de Vendôme, dont on a parlé, contenait d'autres variantes que D. Martène inséra dans le *Thesaur. anecdot.* La Barre a réimprimé cet ouvrage dans la nouvelle édition du *Spicilegium*, avec des notes et les leçons des différents manuscrits. W-s.

ÉVAGRE, surnommé le *Scholastique*, né à Épiphanie, en Syrie, dans le 6^e siècle, exerça la profession d'avocat à Antioche avec une grande distinction. Grégoire, évêque de cette ville, apprécia ses talents, et l'employa comme secrétaire dans sa correspondance avec l'empereur Tibère Constantin. La confiance que lui accordait ce prélat le fit connaître à la cour d'une manière avantageuse. Tibère le nomma questeur; et Maurice, son successeur, garde des dépêches du préfet. On ne connaît pas l'époque de la mort d'Évagre. Il est auteur d'une *Histoire ecclésiastique* en 6 livres, qui commence à l'année 431, où Nestorius fut condamné par le concile d'Éphèse, et finit à 593. Elle est très-détaillée, et les faits y sont appuyés ou sur le récit des auteurs contemporains, ou sur des actes authentiques; cependant Casaubon assure qu'elle n'est point exempte d'erreurs. Le style, suivant Photius, en est clair, mais un peu diffus. L'histoire d'Évagre a été traduite en latin par Wolfg. Musculus, Christophorus et Adr. Valois, et en français par le président Cousin. Elle a été imprimée pour la première fois avec les histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, auxquelles elle fait suite, Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. Cette édition est très-recherchée, parce que c'est le premier livre exécuté avec les beaux caractères grecs de Garamond. Elle fut faite sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi; mais Adrien Valois ajouta à la sienne les variantes de deux autres manuscrits, l'un de la bibliothèque de Florence, et le second de la bibliothèque de Letellier, archevêque de Reims. On peut consulter, pour les autres éditions de l'*Histoire ecclésiastique*, les articles EUSÈBE et THÉODORET. W-s.

EVANGELI (ANTOINE), poète, prosateur et savant Italien, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, et mort à Venise le 28 janvier 1805, avait pris de bonne heure le goût des lettres en cette dernière ville chez les religieux somasques, où il avait fait ses premières études, et dans l'ordre desquels il entra étant encore jeune. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome dans le collège Clémentin, et ensuite au séminaire de Murano, près de Venise, où il fut employé à l'enseignement. Après cela, il vint remplir, pendant plus de trente ans, la chaire de belles-lettres à Padoue, et enfin il se retira à Venise dans la maison professe de son ordre. Outre sa propre langue, il connaissait parfaitement le grec, le latin, l'anglais, le français, et ne manquait pas d'habileté dans l'hébreu. Il

avait eu pour guide dans ses études littéraires Jacob Stellini, et ce fut la reconnaissance qu'il lui conserva après sa mort qui lui fit prendre la plume. Il commença par publier en 4 volumes in-4^o les leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont les héritiers de celui-ci lui avaient confié à cet effet les manuscrits sans ordre et parfois obscurs. Ensuite il publia les *Opere varie* du même Stellini, en les enrichissant de notes savantes. Après avoir prélué par la publication d'une traduction qu'il avait faite du Cimetière de campagne de Gray, sous ce titre : *Thomæ Gray elegia in rusticum sepulchretum, ex anglico in latinum conversa*, Padoue, 1772, Evangeli donna au public des ouvrages où son imagination et son talent brillèrent davantage, tels que : 1^o *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776; 2^o *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1795. On y admira la vigueur et la fidélité avec laquelle il avait rendu poétiquement les beautés de l'écriture qu'il avait entrepris de transporter dans la langue italienne. 3^o *Scelta d'orazioni italiane de' migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8^o, ne prouve que son goût en littérature et son zèle pour former celui de la jeunesse. Il avait entrepris et même fort avancé une grande histoire littéraire de Cividale, sa patrie; mais il tomba, vers la 60^e année de sa vie, dans un état de démence et d'imbécillité qui l'empêcha de conduire cet ouvrage à sa fin; et même, dans les accès de cette maladie, il déchira et détruisit non-seulement tout ce qu'il en avait déjà composé, mais encore les matériaux précieux qu'il avait recueillis pour cette entreprise. Il avait été agrégé à plusieurs académies, et dans celle des Arcadiens il avait le nom de *Clonesio Erasineo*. G—N.

EVANS (ARISE), astrologue gallois du 17^e siècle, maître du fameux Lilly, étudia à Oxford, entra dans les ordres, et obtint dans le comté de Stafford une cure d'où le firent chasser ses débauches et la prétention qu'il avait de faire retrouver les choses perdues. Il était adonné aux femmes et au vin, et portait habituellement sur son visage les marques des coups qu'il s'attirait dans ses moments d'ivresse par son caractère querelleur et insolent. Il était établi à Londres en 1652, gagnant sa vie, partie en tenant une école où il enseignait les divers genres d'écriture, la tachygraphie, le latin, le grec, l'hébreu et les mathématiques; partie à vendre des compositions d'antimoine. Wood prétend que, quoiqu'il se trompât fort souvent sur d'autres objets, il avait une sagacité particulière à découvrir les voleurs sur la seule physiognomie. On le représente comme un homme de l'aspect le plus sombre. Il se disait versé dans l'art d'évoquer les esprits. Son grand succès était dû sans doute à beaucoup d'assurance et de présence d'esprit, et plus encore à la crédulité de son siècle. Cette folie fut principalement en vogue sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques I^{er}, à l'époque où vivait le grand Bacon. On ne connaît

point la date de la mort d'Evans. Il a publié quelques *Almanachs* et des *Pronostications*, entre les années 1615 et 1625. — EVANS (Abel), poète anglais, surnommé l'*Épigrammatiste*, et qui vivait au commencement du 18^e siècle, fut lié avec les littérateurs les plus distingués de son temps, notamment avec Pope, qui a parlé de lui dans ses ouvrages d'une manière très-honorable. Il était vicaire de St-Gilles, à Oxford. N'ayant publié que fort peu d'ouvrages, il n'est guère connu aujourd'hui. On peut voir cependant, dans la collection choisie de Nichols, plusieurs de ses meilleures épigrammes et d'autres poésies. — EVANS (Jean), théologien gallois non-conformiste, naquit en 1680, à Wrexham, dans le comté de Denbigh, où son père était pasteur d'une congrégation d'indépendants. Il fut élevé dans différentes académies particulières, soit à Londres, soit dans le comté d'York, se livra ensuite à la prédication, fut ministre d'une congrégation à Wrexham, puis d'une autre à Londres, où il mourut hydropique en 1750. On a de lui deux *Lettres sur l'importance des conséquences de l'Écriture*, 1719, in-8°; un volume de *Sermons pour les jeunes gens*, 1725, in-8°, et plusieurs autres sermons; deux volumes de *Discours pratiques sur le caractère du chrétien*, 1729, in-8°. Cet ouvrage est estimé. Evans avait entrepris une *Histoire des dissidents*; mais sa santé ne lui permit pas de l'achever. X—s.

EVANS (EVAN), ecclésiastique anglais, était, vers l'an 1764, curé de Llanvair-Talyhaern, dans le comté de Denbigh. Il publia à cette époque un ouvrage intitulé : *Quelques échantillons de la poésie des anciens bardes gallois, traduits (en prose) en anglais, avec des notes explicatives sur les passages historiques, et de courtes notices sur les hommes et les lieux mentionnés par les bardes; dans la vue de donner aux curieux une idée du goût et des sentiments de nos ancêtres et de leur manière d'écrire*, 1 vol. in-4°. Il était en effet intéressant de connaître les ouvrages de ces chantres sauvages qui avaient tant d'empire sur les esprits de leurs concitoyens, qu'Édouard I^{er}, en donnant, suivant la tradition, l'ordre de les massacrer, porta le dernier coup à l'indépendance nationale des Gallois. Cette horrible mesure, que la froide politique peut à peine justifier, serait l'hommage le plus éclatant qui eût jamais été rendu au pouvoir de la poésie. Mais quoique l'accusation ait été assez généralement adoptée par les historiens, M. Andrews a remarqué qu'elle n'est fondée que sur une tradition obscure, ou sur un passage du *Gwydir History*. Les traductions données par Evans sont suivies d'une *Dissertation latine sur le caractère et les privilèges des anciens bardes gallois*. Le recueil comprend dix morceaux de poésie galloise de différents auteurs, dont le plus célèbre est Taliessin, qui vivait vers l'an 560. Evans déclarait avoir tiré ces fragments « d'un vaste recueil copié par le savant docteur « Davies, d'après un ancien manuscrit en vélin, « écrit en partie sous les règnes d'Édouard II et

« d'Édouard III, et en partie sous le règne d'Henri V, « et qui contenait les ouvrages de tous les bardes « gallois depuis la conquête jusqu'à la mort de « Llewellyn, le dernier prince de la race an- « glaise. » Ces traductions supposent une profonde connaissance d'une langue presque oubliée aujourd'hui. On a remarqué que, tandis que les poèmes d'Ossian étaient encore intelligibles, les chants des bardes gallois, composés longtemps après, sont à peine compris par les plus habiles critiques et antiquaires du pays de Galles. Cette circonstance n'a pas été perdue pour les écrivains qui ont combattu l'authenticité des poèmes du barde écossais, publiés par Macpherson. Evans, naturellement indolent, serait mort dans la misère, sans la sollicitude de quelques personnes bienfaisantes. Il abandonna ses ouvrages manuscrits à un habitant de l'île d'Anglesey pour une annuité, et mourut, le 4 septembre 1788, à Cwmhwydref, dans le comté Cardigan. — EVANS (Caleb), ministre dissident anglais, né à Bristol, se fit une grande réputation par ses sermons. Il fut promu au doctorat, en 1789, au collège royal d'Aberdeen, et était supérieur d'un séminaire pour l'éducation des jeunes gens qui se destinaient aux fonctions de l'Église dissidente. Il est mort en 1791. Parmi les ouvrages qu'il a publiés nous citerons ses *Sermons sur la doctrine des Écritures pour le Fils et le Saint-Esprit*; *Recueil d'hymnes adaptés au culte public*; *Adresse à ceux qui professent le pur et le vrai christianisme*; *Le Christ crucifié, ou la doctrine de l'Écriture sur le sacrifice et l'expiation*. X—s.

EVANS (OLIVIER), un des plus habiles mécaniciens des États-Unis et l'inventeur des machines à vapeur à haute pression, est encore un de ces martyrs de la science qui ont fait immensément pour la société et que la société a laissés languir, mourir sans récompense. Né en 1755, probablement aux environs de Philadelphie, il donna dès l'enfance les preuves d'une intelligence supérieure; mais la pauvreté, l'ignorance peut-être de ses parents, empêchèrent de cultiver et même sans doute d'apprécier à leur juste valeur ces rares dispositions. Il fut placé en apprentissage chez un charron. Il venait d'en sortir, quand, par suite des démêlés entre l'Angleterre et les colonies de l'Amérique du Nord (1777), celles-ci se virent tout à coup privées d'une foule d'objets de première nécessité pour leurs fabriques, objets qui presque tous à cette époque étaient tirés de l'Angleterre. Telles étaient entre autres les cardes à coton et à laine. Evans alors débuta dans la carrière du mécanicien par deux machines, dont l'une faisait par minute trois mille dents de cardes, tandis que l'autre perceait les cuirs de deux cents paires de cardes en douze heures de travail. Il introduisit ensuite divers perfectionnements aux moulins de meunier (1782); et les réunissant, il organisa un appareil à l'aide duquel se font, avec autant de célérité que de régularité, toutes les opérations du moulage, depuis l'entrée

du grain jusqu'à sa sortie sous forme de farine. Cet appareil, aujourd'hui universellement en usage aux États-Unis, donne en même temps une meilleure qualité de farine, avec une augmentation de cinq pour cent dans la quantité utilisable produite, et une économie de deux tiers sur la main d'œuvre; effectivement trois hommes qui se relayent dans l'espace de vingt-quatre heures suffisent pour obtenir 15,720 livres de farine. Avant de voir reconnaître l'avantage de son invention, Evans avait eu à surmonter les préjugés populaires et la routine; et quand enfin de plus avisés que le vulgaire adoptèrent son procédé, ils se refusèrent à lui payer la modique redevance qu'il demandait comme inventeur; on alla jusqu'à lui contester le mérite de l'invention et à dire que toutes ces améliorations étaient connues depuis longtemps. Heureusement l'organisation judiciaire du pays donnait à Evans le moyen de confondre ces prétentions de la cupidité, ces sophismes de l'égoïsme. Il mit en cause ceux qui l'attaquaient à la fois dans ses intérêts pécuniaires, dans sa gloire et dans l'honneur; et il l'emporta complètement. Ces contestations et ces procès ne l'empêchaient pas de combiner de nouveaux perfectionnements. C'est peu de temps après son triomphe par-devant le jury qu'il sollicita de la législature pennsylvanienne, outre un privilège exclusif pour son appareil à moudre le grain, un privilège pour la construction des chariots à vapeur. La pauvre chambre ne comprit rien à la demande d'Evans, et le rapporteur de sa pétition, en concluant favorablement sur la première partie de cette pièce (en effet il obtint un privilège pour les moulins en mars 1787), ne parla nullement de la seconde. « Entre nous, » se disaient les membres de la commission, « il n'a pas la tête saine. » Tel est l'accueil presque inévitable fait par les majorités à ceux qui ont trop tôt raison. Au point de vue où nous en sommes aujourd'hui, Evans n'en est que plus admirable. Deux pas immenses signalent sa présence dans l'histoire des machines à vapeur. L'un c'est la maximisation de la force de la vapeur; l'autre, c'est l'application de cette force, quelle qu'elle soit, aux machines locomotives. Pour comprendre l'importance de la première découverte, il faut se reporter à l'état ancien des choses. Et Newcomen et Watt, qui cependant avait déjà perfectionné la machine newcoménienne (*voy. NEWCOMEN et WATT*), n'avaient encore imaginé que de donner à la vapeur une force égale à la pression atmosphérique; les mécaniciens ou ne concevaient pas de force plus grande, ou ne savaient trop comment la produire, ou n'osaient faire les essais; Evans conçut, osa et réussit. Les chaudières hermétiquement fermées dans lesquelles l'eau par l'ébullition se métamorphose en vapeur peuvent supporter des pressions énormes (cinq, six atmosphères ou davantage); mais une soupape de sûreté, en s'ouvrant avant que la force de la vapeur ait atteint ce maximum sous lequel

éclaterait la chaudière, indique quel est le degré de tension au moment où elle s'ouvre. Ceci posé, on comprend qu'il ne s'agit plus que de calculs secondaires pour fixer l'excès de la force qui ferait crever la chaudière sur celle qui fait lever la soupape, le décroissement de solidité des parois de la chaudière par l'usage, la qualité de métal à choisir, la forme à donner et autres détails de ce genre. Quant à la vapeur qui s'échappe, elle se répand tout à tour comme dans la machine de Watt, au-dessus et au-dessous du piston, et lui imprime un mouvement de va-et-vient; bien entendu qu'un filet d'eau en circulant du côté où doit se former le vide, afin de permettre le jeu du piston, ramène alternativement la vapeur à l'état liquide. Les machines construites d'après ce nouveau procédé, et dont on sent instantanément la supériorité immense, se nomment machines à haute pression. L'idée, le désir, un vague instinct de cette force colossale avait en quelque sorte obsédé Evans depuis le temps de son adolescence, avait été le rêve de toute sa vie. Lui-même il raconte que, tout jeune, il pensait sans cesse aux moyens qui peuvent créer du mouvement, et il avait passé en revue tout ce que l'on employait de moteurs à cette époque, le vent, les pédales avec crémaillère, les roues à crochet et à manivelle, etc. Mais tout cela lui semblait misérable; il pressentait quelque chose de plus grand. Le 2 décembre 1773 (il avait dix-huit ans alors), un des frères, revenant d'une veillée de village, lui dit comme quoi il s'était, avec ses amis, diverti à faire ce qu'on appelait des pétards de Noël. Ce jeu consistait à boucher la lumière d'une culasse de fusil, à verser un peu d'eau dans le fond, à bourrer par-dessus, et à placer ce petit appareil dans un feu de forge; bientôt la culasse éclatait avec fracas. Evans alors s'écria comme Archimède : *Heureka*. Ainsi, à la vue de la pomme qui tombe, Newton est entraîné à ces méditations profondes dont le résultat est l'établissement de la loi de la gravitation. Il est visible que depuis ce soir de Noël 1773, Evans avait en tête le fait capital à l'aide duquel un jour il devait trouver la haute pression. Ce fait l'avait saisi de la manière la plus vive. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'alors il ne connaissait pas la propriété de la vapeur; de sorte que plus tard, quand il tomba sur un livre contenant la description des premières machines à vapeur, livre qui, du reste, lui fut utile, s'il apprit là quelque chose, il était déjà par l'idée qu'il couvait bien supérieur à ce qu'il lisait. Son apprentissage, ses cardes, ses moulins, mille autres soins, vingt autres machines ou perfectionnements se disputèrent ensuite son temps et ajournèrent la maturité de ses idées. Cependant il n'avait que vingt-sept ans encore lorsqu'il prit date près de la législature de Pennsylvanie. Opposant à cet échec ce courage inaltérable qui prend sa source dans le dévouement à la science, il continua ses recherches sur la construction des appareils à vapeur, tout en

exploitant son privilège pour ses moulins. En 1797, il revint à la charge, mais près de la législature du Maryland. Douze ans s'étaient passés : on commençait à comprendre ; le privilège pour les chariots à la vapeur lui fut accordé avec l'accent d'un doute fort prononcé, et *vu*, disait le rapporteur, *que cela ne peut nuire à personne*. Cette équivoque approbation ne put, on le pense bien, lui faire trouver des bailleurs de fonds, et toutes les bourses restèrent fermées pour le visionnaire, pour la tête creuse qui rêvait des voitures sans chevaux. En Angleterre même on commença par en dire autant ; et une personne chargée par lui de découvrir dans cette contrée un capitaliste qui voulût se munir d'un brevet et exploiter en commun sa découverte lui manda qu'en dépit de ses dessins et de la description de ses procédés, on ne croyait pas en Grande-Bretagne à ses idées : triste situation d'un homme qui, pour se faire accepter ou plutôt repousser, est obligé de communiquer les idées sur lesquelles il faudrait dans ses intérêts qu'il tint encore longtemps le voile. Enfin en 1800, un ingénieur en renom voulut lui porter le dernier coup, en démontrant à la Société philosophique de Philadelphie qu'il était impossible que jamais voiture roulât par l'action de la vapeur. Heureusement pour elle, la Société, moins passionnée ou plus avisée, ne laissa pas imprimer ces assertions sous son nom, et biffa la partie du rapport où elles étaient contenues, *vu*, dit-elle, qu'on ne peut assigner de bornes au possible. En ce moment Evans, refusé par tout le monde, venait de dépenser son dernier dollar à construire à ses frais une voiture qui marchait en 1801, et que tout le monde pouvait voir ; il avait fait aux incrédules la réponse faite jadis à Zénon d'Elée qui niait le mouvement. Il fallut bien alors renoncer à voir en lui un songe-creux. Mais on se récria sur l'imperfection de ce premier essai, sur la nécessité de perfectionnements nouveaux, sur les dépenses qu'occasionneraient les expériences, etc. Cependant les premières idées d'Evans devenaient populaires : Trevethick et d'autres faisaient en Angleterre des machines à haute pression. Des accidents terribles eurent lieu et causèrent au public un effroi qui ne s'est bien dissipé que longtemps après. Personne plus qu'Evans n'a contribué à ce résultat. Créateur d'un établissement de machines à haute pression, il en construisit un nombre immense et dont pas une n'a produit d'accident, bien qu'elles eussent souvent une force expansive de cent vingt à cent cinquante livres par pouce carré en sus de celle de la pression atmosphérique ; et bientôt il indiqua dans un livret usuel les moyens d'éviter dans la construction de ces machines les causes qui peuvent les rendre si funestes. Rarement la mécanique a si promptement rempli et plus que rempli toutes ses promesses, que lorsque par la main d'Evans elle a donné aux deux mondes les machines à haute pression. C'est une chose inouïe que la

somme des avantages acquis à l'industrie par la réalisation de cette idée : plus de simplicité dans le mécanisme, moins de frais par conséquent pour la construction primitive, plus de légèreté (ce qui rend le transport plus facile et fatigue moins les bâtiments), moins d'espace, moins de combustibles, enfin moins d'eau que toutes les machines jusqu'alors connues. Cet accomplissement si plein du programme aurait bien dû inspirer aux capitalistes, souvent trop aventureux, de l'Union, assez de confiance pour qu'ils secondassent ses essais pour les machines locomotives. Mais il était écrit que jamais Evans ne jouirait du bonheur de voir la deuxième de ses grandes idées se placer triomphalement au rang qu'elle occupe. En 1814, le congrès général des États-Unis le nomma comme un des hommes bienfaiteurs de leur patrie, et en récompense lui accorda le prolongement de son privilège jusqu'en 1825. Mais un de ces incendies trop fréquents aux États-Unis réduisit en cendres son bel établissement de Pittsburg, et lui détruisit pour 100,000 francs de machines. La nouvelle de ce désastre atteignit Evans à New-York, le 11 mars 1811 ; ce fut pour lui le coup de la mort, il expira quatre jours après. On a de lui : 1° *Guide ou manuel des constructeurs de moulins et des meuniers*, 1 vol. in-8°, 26 planches, 1795 ; 5° édition, 1818 (en anglais). Cet ouvrage est fort remarquable par la clarté, et se fonde sur les meilleures théories. Il a été traduit en français par P.-M.-N. Benoit, Paris, 1850, in-8° avec 15 planches ; 2° *Guide de l'ingénieur mécanicien, constructeur de machines à vapeur*, 1805 (en anglais) ; traduit en français par Doolittle, Paris, 1824 ou 1825, in-8° avec 7 planches, autre édition ; Paris, 1858, in-8° ; autre édition, Mons, 1858, in-18. C'est aussi un excellent manuel, et on le consulte encore fort souvent, bien que le développement immense que prend l'emploi des machines à vapeur ait nécessité des livres nouveaux beaucoup plus détaillés. Quelques inexactitudes scientifiques sont rectifiées dans les notes ajoutées par le traducteur à la fin du volume. — P—OT.

EVANS (JOHN), littérateur anglais, élève de l'université d'Oxford, exerça les fonctions de l'enseignement à Bristol, où il est mort en avril 1852. On a de lui : 1° *Voyage dans le nord du pays de Galles*, en 1798, et à d'autres époques, entrepris principalement pour faire des recherches botaniques dans ce pays alpestre, entremêlé d'observations sur les sites, l'agriculture, les manufactures, les coutumes, l'histoire et les antiquités, 1800, in-8°. Ce volume, qui, comme le suivant, se compose de lettres adressées à un ami, est à la fois instructif et intéressant, et offre une morale pure et même sévère. 2° *Lettres écrites durant un voyage dans le sud du pays de Galles*, en l'année 1803, et en d'autres temps, 1804, in-8°. 3° *La guerre n'est pas en contradiction avec le christianisme*, discours, 1804, in-8°. 4° *Considérations sur la doctrine de la nécessité philosophique, relativement à sa tendance*,

1807, in-8°. 5° *Le Peseur* (the Ponderer), suite d'*Essais*, 1812, in-12. 6° *Ce qui reste* (remains) de feu William Reed, de Thornbury, comprenant ses excursions en Irlande, sa correspondance, ses poésies, avec des *Mémoires sur sa vie*, 1816, in-8°. 7° *Précis historique sur Bristol*. — Un autre EVANS (William-David), magistrat à Manchester et juriste savant, mourut le 17 février 1823, après avoir donné au public : 1° Une sixième édition très-augmentée de l'ouvrage de Salked, intitulé : *Cas jugés au banc du roi*, Londres, 1793, 3 volumes in-8°. 2° *Essai sur l'action qui peut s'intenter pour prêt et livraison d'argent, sur les lois relatives aux assurances et sur celles qui régissent les lettres de change et billets*, ibid., 1802, in-8°. 3° *Tableau général* (A general view) des décisions de lord Mansfield dans les causes civiles, ibid., 1803, in-8°. 4° *Traité de la loi sur les obligations et contrats*, traduit du français de Pothier, ibid., 1806, 2 volumes in-8°. 5° *Lettres à sir Sam. Romilly, sur la révision des lois relatives à la banqueroute*, ibid., 1810, in-8°. 6° *Lettres sur les incapacités des catholiques et des autres non-conformistes*, ibid., 1815, in-8°. L.

EVANSON (ÉDOUARD), théologien anglais, né à Warrington, en 1751, fut élevé à l'université d'Oxford, et consacra ensuite plusieurs années à l'instruction publique. Étant entré dans les ordres, il obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, dans le comté de Gloucester, à laquelle il fut nommé en 1769. La protection de l'évêque Hurd lui promettait de l'avancement; mais en se perfectionnant dans ses études théologiques, il crut reconnaître des corruptions dans les opinions reçues par l'Église anglicane relativement à l'incarnation et à la résurrection du corps de Jésus-Christ. Un sermon qu'il prêcha en 1771, en faveur d'une réforme à faire à cet égard, fut particulièrement l'objet d'une dénonciation publique où trente témoins déposèrent contre lui, et il fut poursuivi avec un acharnement que la saine partie de ses adversaires désapprouva. Il fut obligé de résigner sa cure en 1778. La relation de cette affaire fut publiée la même année par le magistrat de Tewkesbury. Evanson avait fait paraître en 1772, sans nom d'auteur, un écrit intitulé : *Les doctrines de la Trinité et de l'incarnation de Dieu examinées d'après les principes de la raison et du sens commun; avec une adresse préliminaire au roi, comme la première des trois branches du corps législatif*, un vol. in-8°. Il publia en 1777 une *Lettre à l'évêque de Worcester* (Richard Hurd), où l'on considère avec détail et impartialité l'importance des prophéties du Nouveau Testament, et la nature de la grande apostasie qui y est annoncée. Cet ouvrage fut réimprimé en 1792, in-8°. On a aussi de lui : *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail, avec une lettre au docteur Priestley sur le même sujet*, 1792, in-8°. La majeure partie de ces arguments avait déjà paru dans le *Theological repository*. Evanson soutient, contre l'opinion du docteur

Priestley, que l'usage de cesser le travail un jour sur sept est une institution civile, qui n'est aucunement autorisée par le christianisme, et très-préjudiciable à la société, puisqu'elle anéantit la septième partie de toute industrie humaine. Son principal ouvrage est la *Dissonance des quatre Évangiles généralement reçus, et l'évidence de leur authenticité respectivement soumise à l'examen*, 1792, 1 vol. in-8°. L'auteur exclut du canon de l'Écriture les Évangiles de St-Matthieu, St-Marc et St-Jean et n'admet comme authentique que celui de St-Luc, du moins dans sa plus grande partie. Le docteur lui répondit, l'année suivante, dans la seconde partie des *Lettres à un jeune homme*. Evanson répliqua, en 1794, par une *Lettre au jeune homme du docteur Priestley*. Certains principes de la *Dissonance des Évangiles*, etc., ont été examinés de nouveau par Th. Falconer, dans huit Discours prononcés en 1810 devant l'université d'Oxford, à Ste-Marie, pour la Lecture fondée par Bampton, et qui ont été imprimés depuis en 1 volume in-8°. Evanson est mort à Colford, au comté de Gloucester, le 23 septembre 1805. X—s.

EVARIC. Voyez EURIC.

EVARISTE (SAINT), Grec de naissance, fut choisi, en l'an 100, pour succéder au pape St-Clément. Il souffrit la persécution de Trajan; et l'Église l'honore comme martyr, quoique l'histoire ne dise pas quel supplice on lui fit subir. Plusieurs de ces premiers papes sont censés avoir été la victime des empereurs qui poursuivaient les chrétiens. On croit que ce fut Evariste qui fit le département ecclésiastique de la ville de Rome, en la distribuant par quartiers, et qui distribua les titres et les paroisses. Selon l'opinion la plus commune, il mourut à la fin du mois d'octobre 109. Il eut pour successeur St-Alexandre I^{er}. D—s.

ÈVE ou HÈVE, en hébreu *Hevah* (mère des vivants), fut l'épouse d'Adam et la mère de tous les hommes. Dieu d'abord avait créé l'homme à son image, formé néanmoins du limon de la terre, et il avait répandu sur son visage le souffle de vie. Il lui avait assujéti tout ce qui respire sur la terre, et fait don de tout ce qu'elle produit. Il avait destiné à sa nourriture et les herbes des champs, et les graines qu'elles portent, et le fruit des arbres. Il avait suffisamment pourvu à tous ses besoins, à tout ce qui était nécessaire à sa conservation, ou qui pouvait contribuer à son agrément. Il lui avait préparé une demeure délicieuse, et l'œuvre de la création était achevée. Cependant l'homme était seul dans toute la nature, il ne se trouvait aucun être de son espèce, tandis que les animaux, si inférieurs à lui, avaient été créés par couples. Dieu trouva qu'il n'était pas bon que l'homme demeurât dans cet état de solitude. « Fai-sons-lui un être semblable à lui, » dit le Seigneur. Alors il envoya à Adam un sommeil mystérieux; il tira une de ses côtes, mit de la chair à la place. De la côte qu'il avait tirée d'Adam, il forma la femme, et la présenta à Adam à son ré-

veil. Adam, charmé d'avoir une pareille compagne, et instruit de la manière dont elle avait été formée, dit : « C'est l'os de mes os et la chair de ma chair, » ce qui faisait pressentir ainsi la sainte intimité qui devait régner dans le mariage. Rien ne manquait alors à nos premiers parents pour être heureux : tout était à eux dans la nature. Un commandement aisé à observer, fait plutôt pour donner du mérite à l'obéissance que pour gêner leur liberté, était le seul que Dieu leur eût imposé : Ève le viola. Tous les fruits du paradis étaient à leur disposition, excepté celui de l'arbre de la science du bien et du mal. S'ils enfreignaient cette défense, ils devenaient sujets à la mort. Le serpent, le plus astucieux de tous les animaux, ou plutôt, selon les interprètes, le démon sous la forme du serpent séduisit Ève; il l'assura qu'elle ne mourrait point en mangeant de ce fruit; qu'au contraire ses yeux et ceux de son mari s'ouvriraient, qu'ils deviendraient tous deux comme des dieux, et qu'ils connaîtraient le bien et le mal. La crédule Ève écouta le tentateur; elle jeta les yeux sur le fruit, en admira la beauté, en mangea et en donna à son mari. Ils devinrent criminels, et en perdant leur innocence ils perdirent leur bonheur. Leurs yeux s'ouvrirent en effet, mais pour voir l'abîme où ils étaient tombés; ils s'aperçurent qu'ils étaient nus : la honte vint avec le crime, et ils se cachèrent. On ne se cache point aux yeux de Dieu; il vint interroger les coupables. Adam s'excusa sur la femme, et la femme sur le serpent. Dieu prononça la sentence, et tous furent punis. La punition d'Ève et celle de tout son sexe fut qu'elle subirait de grandes incommodités dans sa grossesse, qu'elle accoucherait avec douleur, qu'elle serait assujettie à l'homme. Dieu donna alors à Adam et à Ève des habits de peau pour se couvrir, et il les chassa du paradis. C'est après qu'ils en furent sortis qu'Ève conçut, et mit Caïn au monde. Elle eut ensuite Abel; l'Écriture parle encore de Seth, et se tait sur le reste des enfants d'Adam et d'Ève, disant seulement qu'ils eurent plusieurs fils et plusieurs filles; c'est tout ce que le texte sacré nous apprend d'Ève. Ce qu'on a dit ou écrit d'ailleurs ne peut être regardé que comme des conjectures ou des contes. On ne voit pas même dans l'Écriture à quel âge Ève mourut. Les uns veulent qu'elle ait vécu à peu près autant qu'Adam, c'est-à-dire 930 ans. Marianus Victor et Genebrard prétendent qu'elle lui a survécu, et la font vivre 940 ans. D'autres questions se sont élevées au sujet d'Ève; des écrivains se sont livrés au délire de leur imagination sur le serpent, sur l'espèce de l'arbre, sur la nature du fruit; des rabbins ont débité mille extravagances. Bayle, dans son dictionnaire, rapporte ces rêveries indignes d'une attention sérieuse. Les mahométans ont la mémoire d'Ève en vénération; comme ils rapportent tout à leur religion, ils montrent dans le voisinage de la Mecque la grotte qu'habitait notre première mère; ils placent son tombeau à

Djiddah sur la mer Rouge; ils révèrent la montagne d'Arafat, parce qu'Adam et Ève s'y rencontrèrent après une longue absence. Les Orientaux, qui ont mis Adam au rang des bienheureux, lui joignent Ève dans le culte qu'ils lui rendent, et célèbrent la fête de l'un et de l'autre le 19 novembre. Les maronites en font aussi mémoire. Les gnostiques, les manichéens et d'autres hérétiques ont enseigné diverses erreurs au sujet d'Adam et d'Ève. St-Epiphane parle d'un *Évangile d'Ève*, plein de faussetés et de choses contraires à l'honnêteté et aux bonnes mœurs. On a fait un livre intitulé : *Prophéties d'Ève*, prétendu composé par l'ange Raziel, précepteur d'Adam; enfin il n'est point de folies auxquelles l'esprit humain ne se soit abandonné au sujet de nos premiers parents, dont l'histoire toutefois est racontée avec une si belle et si noble simplicité dans nos livres saints (voy. ADAM).

L—Y.

EVEILLON (JACQUES), naquit à Angers, en 1572, d'une famille considérable, et à laquelle l'échevinage de cette ville avait valu la noblesse. Après de bonnes études, il professa la rhétorique à Nantes, à un âge où communément soi-même on a encore besoin de maîtres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique et pris l'ordre de prêtrise, il fut successivement pourvu de différents bénéfices et d'emplois qui pourtant ne lui firent point négliger l'étude; il s'était au contraire appliqué avec beaucoup d'assiduité à celle de l'histoire ecclésiastique, des conciles, des Pères et du droit canon, et y avait acquis des connaissances qui lui valurent la confiance de son évêque (Fouquet). Ce prélat le fit son grand vicaire, et le chargea de la réformation du bréviaire et du rituel d'Angers; travail dont Eveillon s'acquitta avec succès. Charles Miron ayant succédé à Fouquet, ce prélat eut des différends avec le chapitre, qui crut ne pouvoir mieux faire que de remettre ses intérêts entre les mains d'un homme aussi éclairé que l'était Eveillon. Il composa tous les Mémoires relatifs à ces affaires. Claude de Reuil, qui succéda à Miron, honora également Eveillon de son estime et de sa confiance, se déchargeant sur lui des affaires les plus importantes et de la direction de tous les monastères de filles du diocèse. Il jouit du même crédit et de la même autorité sous le gouvernement de Henri Arnauld, devenu évêque d'Angers après de Reuil; non-seulement Eveillon suffisait à toutes ces occupations, mais il savait si bien distribuer son temps, qu'elles ne l'empêchaient point d'être assidu à tous les offices, et même de composer des ouvrages. Il fit, en 1645, un voyage à Rome avec Philippe Galet, réformateur de l'abbaye de la Toussaint d'Angers. Aussi modeste que charitable, il avait banni de sa maison non-seulement le luxe, mais même les simples et plus ordinaires commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapisseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les murs

« ne me disent pas qu'ils ont froid; mais je ren-
 « contre à ma porte des pauvres qui sont nus et
 « tremblants, et qui me demandent des vête-
 « ments. » Sa bibliothèque était la seule chose de
 quelque valeur qu'il possédât; il la légua aux jé-
 suites de la Flèche, et donna tout le reste aux
 pauvres. Il mourut au mois de décembre 1631,
 âgé de 79 ans; il est auteur des ouvrages sui-
 vants : 1^o *Réponse aux Factums de M. Miron,*
évêque d'Angers, pour le chapitre de la cathédrale
de cette ville. Cette pièce est recherchée. 2^o *De*
Processionibus ecclesiasticis liber, in quo earum
institutio, significatio, ordo et ritus explicantur, Pa-
 ris, 1644, in-8^o. L'ouvrage est précédé d'un beau
 mandement de Reuil, évêque d'Angers. 3^o *De*
recta psallendi ratione, la Flèche, 1646, in-4^o, livre
 où respire l'esprit ecclésiastique, et qui devrait
 être le manuel des chanoines. 4^o *Traité des ex-*
communications et des monitoires, Angers, 1631,
 in-4^o; il y en a une seconde édition, Paris, 1672.
 Dans ce livre, le plus important de ceux qu'ait
 composés Eveillon, et qui est dédié à Henri Ar-
 nault, le but de l'auteur est de réfuter le sentiment
 de ceux qui prétendent que l'excommunication ne
 s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave,
 c'est-à-dire après les premières monitions cano-
 niques. Cependant Eveillon ne s'en tint point à
 cela; il traite la matière à fond, et recherche so-
 igneusement ce qu'ont établi à cet égard les prin-
 cipes du droit canon, l'autorité des canonistes, les
 théologiens et la pratique de l'Eglise. Dupin donne
 une analyse détaillée de cet ouvrage, bien écrit,
 dit-il, méthodique, plein de choses, mais où l'au-
 teur s'est un peu trop arrêté à des minuties et à
 des formalités, et semble avoir négligé l'ancien
 droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles.
 5^o *Apologia capituli Andegavensis pro sancto Renato*
episcopo suo, adversus disputationem duplicem Joan-
nis de Launoy, 1650, in-8^o. Ce qui donna lieu à
 cette apologie, dont Eveillon fut chargé par son
 chapitre, sont deux dissertations de Jean de Lau-
 noy, dans l'une desquelles ce docteur prétend que
 St-Grégoire de Tours n'est pas l'auteur de la Vie
 de St-Maurille, et traite dans l'autre de fabuleux
 tout ce qui est rapporté de la vie, de la résurrec-
 tion sept ans après sa mort, et même de l'existence
 de St-René. Eveillon défend la tradition popu-
 laire; il faut que ses raisons, du moins à Angers,
 aient prévalu sur celles de Launoy, puisque Henri
 Arnault, alors évêque, ayant fait, peu d'années
 après, réformer le bréviaire du diocèse, y a con-
 servé ce qui regardait St-René. Eveillon avait pro-
 mis de publier une traduction en français de cette
 apologie, pour la satisfaction de ceux qui n'enten-
 dent point le latin, et Ménage dit qu'il l'a faite.
 Cependant elle n'a point paru, peut-être parce
 qu'Eveillon, mort l'année suivante, n'a pas eu le
 temps ou de l'achever, ou de la publier. L—Y.

EVELYN (JEAN), savant Anglais, d'une très-an-
 cienne famille du comté de Salop, naquit en 1620
 à Wolton, dans le comté de Surrey. Il reçut sa

dernière éducation à Oxford, et s'appliqua ensuite
 à l'étude des lois au collège de Middle-Temple. Il
 passa en Hollande en 1641, et il y servit quelque
 temps dans un régiment anglais. De retour en An-
 gleterre après le premier éclat de la guerre civile,
 il obtint du roi, en 1644, la permission de voyager
 pour son instruction. Il parcourut une partie de
 l'Europe, s'arrêta particulièrement en Italie pour
 s'y perfectionner dans la connaissance des arts et
 de l'antiquité, et revint en Angleterre en 1651. Il
 avait épousé à Paris, en 1647, une de ses compa-
 triotes. Possesseur d'une grande fortune, éloigné
 par ses opinions de se mêler des affaires d'un
 gouvernement que dirigeait Cromwell, il se retira
 à la campagne pour s'y livrer paisiblement à ses
 études. Il avait déjà commencé et continua à se
 faire connaître par plusieurs écrits, entre autres
 par une traduction en vers du premier livre de
 Lucrèce (Londres, 1656, in-8^o), accompagnée d'un
 commentaire sur ce livre et ornée d'un frontispice
 dessiné par sa femme. Il avait fortifié en Italie son
 goût pour les arts, et en avait rapporté celui des
 jardins, qu'il manifesta toute sa vie et par ses
 écrits, et par l'attention constante qu'il donnait à
 soigner et à embellir ceux de Sayes-House, bien
 de sa femme près de Deptford, dans le comté de
 Kent, et sa résidence favorite. Mais en 1659, après
 la mort d'Olivier Cromwell et l'expulsion de Ri-
 chard, il crut devoir sortir de sa retraite pour con-
 tribuer autant qu'il lui serait possible, par sa con-
 duite et ses écrits, à fortifier le mouvement qui
 commençait à reporter la nation vers la royauté. Il
 fit paraître plusieurs ouvrages tendant à donner
 une idée favorable de Charles II, en même temps
 qu'il travaillait efficacement à lui ramener ceux
 des officiers de l'armée avec lesquels il avait con-
 servé quelques relations. Aussitôt après la restau-
 ration, il fut présenté à Charles II, qui lui donna
 des marques d'estime et de confiance, et lors de la
 formation de la Société royale, en 1662, ce prince
 l'en nomma un des premiers membres. A l'ouver-
 ture de la guerre contre les Hollandais, en 1664, il
 fut un des commissaires chargés du soin des ma-
 lades et des blessés. Il fit partie de la commission
 qui dirigea la réédification de la cathédrale St-
 Paul à Londres, et fut membre du conseil de com-
 merce nouvellement institué. Sous le règne de Jac-
 ques, il fut un des commissaires nommés pour faire
 les fonctions de chancelier (*lord privy seal*) en
 l'absence du comte de Clarendon, lieutenant d'Ir-
 lande. Après la révolution, il devint trésorier de
 l'hôpital de Greenwich. Les occupations de ces di-
 verses fonctions, ses travaux littéraires, son assi-
 duité aux séances de la Société royale, le soin de
 ses superbes jardins de Sayes-House, lui composè-
 rent une vie laborieuse et honorable. Il eut l'hon-
 neur de voir sa magnifique résidence de Sayes-
 House occupée par le czar Pierre I^{er}, lorsqu'il vint
 étudier à Deptford l'art de construire des vais-
 seaux; mais il paya bien cher cet honneur, par le
 dégât qu'éprouvèrent en cette occasion ses jar-

dins chéris, et surtout cette *impénétrable haie de houx*, qu'il a représentée comme *ce qu'il y avait de plus magnifique et de plus agréable sous le ciel*. Sa santé ne fut guère troublée que par les douleurs de la goutte. Il mourut le 27 février 1706, à l'âge de 83 ans. On peut voir dans le Dictionnaire de Chauffepied la liste de ses ouvrages, qui sont au nombre de 26; nous en indiquerons les plus importants : 1° *Fumifugium*, ou *les inconvénients de l'air et de la fumée de Londres dissipés*, Londres, 1661, in-4°; 2° *Tyrannus*, ou *la Mode*, discours sur les lois contre le luxe, *ibid.*, 1661, in-8°; 3° *Sculptura*, ou *l'Histoire et l'Art de la chalcographie et de la gravure en cuivre*, avec une liste des maîtres les plus renommés et de leurs ouvrages; on y a joint une nouvelle manière de graver, en demi-teinte, communiquée à l'auteur par S. A. le prince Rupert, *ibid.*, 1662, in-8°; 1753, avec les dernières corrections et additions de l'auteur (rare). Ce traité faisait partie d'un grand ouvrage qu'il abandonna, et qui devait avoir pour titre : *Histoire générale de toutes les professions*; 4° *Sylea*, ou *Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les États de S. M.*; suivi de *Pomona*, ou *Essai sur les arbres fruitiers, relativement au cidre*, Londres, 1664, 1669, 1679, 1703, 1729, in-fol. André Hunter, médecin distingué, en donna, en 1776 (York, in-4°), une édition nouvelle, précédée de la Vie de l'auteur, accompagnée de notes judicieuses de l'éditeur, avec le portrait d'Evelyn par Bartolozzi et 39 gravures. Cette édition a été réimprimée elle-même plusieurs fois, 1786, 1801, avec la *Terra* d'Evelyn; enfin, en 1814, après la mort de Hunter, avec de nouvelles et dernières corrections de ce dernier, et une notice sur sa vie. La *Sylea* est le plus célèbre des ouvrages d'Evelyn. On peut juger de l'impulsion qu'il donna à la culture, en apprenant que 2,000,000 d'arbres à bois de charpente, sans parler d'un grand nombre d'autres arbres de toute espèce, furent plantés en Angleterre dans le seul intervalle qui s'écoula entre la première et la deuxième édition. Ce fait a inspiré au docteur Hunter, qui d'ailleurs s'est montré très-modeste pour lui-même, un mouvement d'orgueil national que ses compatriotes eux-mêmes ont trouvé outré. « On a lieu de penser, » dit-il dans sa préface, « que c'est à cette époque « que furent plantés les chênes qui ont servi à la « construction de la plupart de ces vaisseaux qui, « dans la dernière guerre, donnèrent des lois au « monde entier. » 5° *Les emplois publics et la vie active préférés à la solitude*, en réponse à un *Essai* récemment publié (par Sir George Mackenzie), Londres, 1667, in-8°. 6° *Histoire des trois derniers fameux imposteurs : Padre Ottomano, Mahomet Bey et Sabbattai Sévi*, avec un court exposé des fondements et de l'occasion de la guerre présente entre les Turcs et les Vénitiens, ainsi que la cause de l'extirpation, de la destruction et de l'exil définitif des juifs hors de l'empire de Perse, Londres, 1668, in-8°. Les auteurs des *Acta eruditorum Lip-*

siensium, en rendant compte de cet ouvrage en 1690, remarquaient que le prétendu Mahomet Bey était alors à Leipsick. 7° *De la navigation et du commerce, de leur origine et de leurs progrès*, Londres, 1674, in-8°. 8° *Terra*, discours philosophique sur la terre, relativement à sa culture et à sa végétation et à la propagation des plantes, 1675, in-fol. et in-8°. Cet ouvrage fut écrit d'après l'invitation de la Société royale, et eut des éditions multipliées. André Hunter le réimprima en 1778, in-8°, en y ajoutant des remarques; et en 1801, avec la *Sylea*. 9° *Mundus muliebris*, ou *La toilette des dames*, ouvrage burlesque, avec le *Dictionnaire des précieuses*, compilé en faveur du beau sexe, *ibid.*, 1696, in-8°. 10° *Numismata*, ou *Discours sur les médailles*, auquel est jointe une digression sur la physiognomie, *ibid.*, 1697, in-fol., enrichi d'un grand nombre de figures de médailles modernes. Pinkerton, dans son *Essai sur les médailles*, s'est exprimé sur les ouvrages d'Evelyn en général, mais particulièrement sur celui-ci, d'une manière extrêmement dure, sans en être plus juste. 11° *Acetaria*, ou *Traité des salades*, *ibid.*, 1698, in-8°. Ce fut le dernier ouvrage qu'il publia. On a d'Evelyn plusieurs traductions d'ouvrages français sur les arts, traductions qu'il a accompagnées de notes, et qui ont le mérite assez rare d'une grande connaissance des matières qui y sont traitées. Il a laissé des ouvrages en vers; mais le suffrage même de Waller n'a pu lui assurer une réputation comme poète. Son style en prose est clair, facile, pittoresque et animé. Il cultivait aussi l'art de la gravure; on a encore de lui sept eaux-fortes des environs de Naples et de quelques autres sites de la Campanie et de l'Angleterre. Ce fut lui qui engagea lord Howard, depuis duc de Norfolk, à faire présent à l'université d'Oxford des marbres de Paros, ou marbres d'Arundel, que ce lord tenait de la succession de Thomas, comte d'Arundel, son frère. Il obtint aussi la bibliothèque d'Arundel pour la Société royale. Granger, dans l'*Histoire biographique d'Angleterre*, lui a donné le surnom de *Peiresc anglais* (1). — JEAN EVELYN, son fils, né en 1654, à Sayes-House, et élevé à Oxford, a publié quelques traductions du grec, du latin et du français, entre autres la traduction, en vers anglais, des *Jardins*, du P. Rapin (1673, in-8°), faite à dix-neuf ans; et plusieurs pièces de vers fort estimées, dont deux, la *Vertu* et le *Remède d'amour*, sont imprimées dans les *Mélanges* de Dryden. Il fut un des commissaires du revenu en Irlande, et mourut le 24 mars 1699. S—D.

(1) On a publié longtemps après la mort d'Evelyn : *Memoirs illustrative of the life and writings of Evelyn, comprising his diary from 1641 to 1705*, etc., Londres, 1818, 2 vol. in-4°; *ibid.*, 1819, 2 vol. in-4°; *ibid.*, 1828, 5 vol. in-8°; et *Diary and Correspondence of Evelyn, to which is subjoined the private correspondence between king Charles I and sir Edward Nicolas*, etc., Londres, 1850, 4 vol. in-8°; *ibid.*, 1853, 4 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage a été publié par M. Bray. Z.

ÉVÈMÈRE (1), dont la patrie ne nous est pas bien connue, quoiqu'il paraisse qu'il fût né dans la Sicile, était contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, qui avait beaucoup d'amitié pour lui. Il avait écrit un ouvrage qui ne visait à rien moins qu'à saper la religion païenne dans ses fondements. Il prétendait, dans le cours de ses voyages, avoir visité une île voisine de l'Arabie, nommée Panchée, dont les habitants étaient distingués par leur piété. Sur une montagne élevée de cette île était un temple de Jupiter Tryphilien; on y voyait une colonne d'or sur laquelle étaient écrites, en caractères panchéens, la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été, les uns rois de cette île, et les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort y était aussi racontée, ce qui détruisait toute idée de leur divinité. Les épicuriens donnèrent une grande célébrité à cet ouvrage, et le poète Ennius le traduisit en latin. Mais cette île Panchée n'a jamais existé, comme l'avaient très-bien remarqué Callimaque, Ératosthène et Polybe, et il est évident qu'Évémère avait imaginé ce voyage pour pouvoir y placer ses idées sur la religion. Il ne faut pas cependant en conclure qu'il fût athée, comme l'ont fait quelques auteurs; il pouvait en effet croire en Dieu, sans croire à toutes les absurdités de la mythologie. On trouve quelques extraits de cet ouvrage dans le 5^e livre de Diodore de Sicile et dans les Pères de l'Église qui ont écrit contre les païens. Les fragments de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le recueil de Columna. (Voyez ENNIUS.) C—R.

ÉVÈQUE. Voyez LÉVÈQUE.

EVERAERTS, EVERARD ou GERARD (GILLES), né à Berg-op-Zoom, exerça la médecine à Anvers, où il publia, en 1583, deux petits volumes in-16, intitulés, l'un : *De herba panacea quam alii tabacum, alii petum aut nicotianam vocant, brevis commentariolus, quo admirandæ ac prorsus divinæ hujus peruanæ stirpis facultates et usus explicantur*, Anvers, Jean Beller, 1583, in-16; l'autre : *Compendiosa narratio de usu et praxi radicis Mechoacan*. Ces deux monographies furent réimprimées collectivement en 1587, avec d'autres opuscules, tels que celui de Gerard van Berghen, sur la préservation de la peste; celui de Giovanni, sur les remèdes bézoardiques; ceux de Galien, sur la thériaque et sur les antidotes. Ces pièces hétérogènes ont été avec raison bannies de la troisième édition, Utrecht, 1644, in-12; et remplacées par des écrits plus analogues à celui d'Everaerts. On y trouve la curieuse *Tabacologie* de Jean Neander; les lettres de Guillaume van der Meer, de Just Raphelen, d'Adrien Falkenburg sur le tabac; le *Miscapnus* de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre. — EVERAERTS (Martin), médecin et mathématicien, né à Bruges, publia en 1582, à Anvers, des *Éphémérides météoro-*

rologiques, en latin, qui furent continuées à Heidelberg jusqu'en 1615. — EVERAERTS (Antoine), médecin et conseiller de Middelbourg en Zélande, sa patrie, cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout l'anatomie, avec beaucoup de zèle et de succès. Attiré à Anvers par une vente de tableaux, dont il était grand amateur, Everaerts mourut d'une esquinancie peu de jours après son arrivée dans cette ville, le 28 avril 1679. Les ouvrages qu'il a laissés sont en fort petit nombre et très-peu volumineux : 1^o *Novus et genuinus hominis brutique animalis exortus*, Middelbourg, 1661, in-12. Cet opuscule fut réimprimé à Leyde, en 1686, avec la *Microcosmographie* de Stockhamer, sous le pseudonyme : *Cosmopolitæ historia naturalis, seu nova ac genuina animalium generatio, necnon accuratissima corporis humani delineatio anatomica*. L'auteur rend compte de diverses expériences qu'il a faites sur des lapins, pour répandre quelques lumières sur le mystère impénétrable de la génération. 2^o *Lux e tenebris affulsa ex viscerum monstrosi partus enucleatione*, Middelbourg, 1661, in-12; 3^o *Antiqui morbi recrudescantis per suctricem inducti cum gallico vel indico collatio, atque utriusque origo, indoles, ac perfecta præcipue, tuta et jucunda curatio*, Middelbourg, 1661, in-12. Ce petit traité de 84 pages contient plusieurs réflexions assez judicieuses, plusieurs préceptes utiles sur l'origine de la syphilis, sa propagation par la succion, et la meilleure méthode curative : il a été traduit en hollandais et en allemand. C.

EVERARD (ANGE), peintre, dit *le Flamand*, parce que son père était de la Flandre, naquit à Brescia, en 1647. Il fut d'abord élève de Jean de Hert, peintre d'Anvers; puis il passa à l'école de François Monti, dit *le Bressan*, dont il s'appropriait la manière et le coloris. Jaloux de perfectionner son talent, il se rendit à Rome pour y étudier les ouvrages des grands maîtres, particulièrement les *batailles du Bourguignon*. Après deux ans de travaux assidus il revint dans sa patrie, où le mérite de ses productions et les agréments de son esprit lui procurèrent beaucoup de succès; il n'en jouit que peu de temps, et mourut dans sa 51^e année. V—T.

EVERARDI (NICOLAS), en hollandais *Klaas Everts*, né à Grypskerke, en Zélande, a été un des meilleurs jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de son temps. Après avoir fait de bonnes études à Louvain, il y fut créé docteur en droit en 1493, et il y professa lui-même cette science pendant quelque temps. En 1498, il passa comme juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, fut nommé ensuite chanoine de la collégiale de St-Gui à Anderlecht, doyen de Ste-Gudule de Bruxelles, conseiller de la cour suprême de justice des Pays-Bas à Malines, et enfin, en 1509, président de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande, à la Haye. Il remplit pendant dix-huit ans ce dernier ministère avec la plus honorable réputation de talent et de probité. Ce fut

(1) C'est ainsi que Cicéron écrit ce nom.

par sa bouche qu'en 1515 Charles-Quint, qui n'était encore que prince royal d'Espagne, annonça aux états de Hollande son dessein de se faire inaugurer comte de Hollande, à Dordrecht. Ce prince le rappela ensuite à Malines, et il mourut dans cette ville, à l'âge de 70 ans, en 1552, laissant huit enfants, dont cinq fils, qui tous ont été des hommes de mérite, mais parmi lesquels on distingue surtout le célèbre poète latin Jean Second, et ses deux frères Nicolas Gradius et Adrien Marius. Leurs productions poétiques latines ont été réunies dans le recueil intitulé : *Trium fratrum belgarum poemata et effigies*, Leyde, 1612. Nicolas Everardi est auteur de 1^o *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, dont la première édition est de Louvain, 1516, in-fol., et qui ont été réimprimés plusieurs fois. 2^o *Consilia sive responsa juris*, Louvain, 1554; Jacques Molengrave les a réimprimés avec des additions en 1577, et ils ont eu encore d'autres éditions.

M—ON.

EVERDINGEN (CÉSAR VAN), peintre hollandais, né à Alcaer, en 1606, et élève de Jean van Bronckhorst, peignit avec distinction le portrait et l'histoire; il fut aussi un des habiles architectes de son temps. Plusieurs tableaux de ce maître, exécutés pour sa ville natale, s'y font remarquer par le mérite de la couleur et du dessin et par le feu de leur composition. Il mourut en 1679. — EVERDINGEN (Aldert van), frère du précédent, naquit à Alcaer, en 1621, avec les plus heureuses dispositions pour la peinture. Roelant Savery et Pierre Molyn lui donnèrent les premières leçons de cet art; mais ils furent bientôt égalés et même surpassés par un tel élève. La nature devint ensuite son unique guide. Plusieurs voyages qu'il fit dans le Nord et sur la mer Baltique exaltèrent son imagination; et comme elle était secondée en lui par une exécution prompte et facile, il recueillit un grand nombre de vues les plus pittoresques qui lui inspirèrent cette variété piquante qu'on admire dans ses tableaux. Il excella principalement dans le paysage, et il l'ornait de figures et d'animaux bien dessinés. Ses marines et ses tempêtes, rendues avec une vérité effrayante, le rangent aussi parmi les meilleurs peintres de ce genre, et rappellent qu'il eut la gloire de former Louis Bakhuisen. Personne n'a mieux représenté la limpidité des eaux, leur chute, ou leur bouillonnement à travers les rochers; ses ciels orageux sont surprenants; le mérite de la couleur, la fidélité des détails, l'entente et le jeu des lumières, le bon goût du dessin, tout enfin dans ses productions démontre le peintre observateur de la nature. Ses études au crayon ou coloriées sont très-recherchées; il en a gravé à l'eau-forte une suite précieuse d'environ cent planches. Ses tableaux sont devenus rares, parce que beaucoup ont été attribués à Ruysdael, par l'effet de la vogue justement accordée à ce dernier, et par la supercherie des marchands. Mais si les ouvrages d'Everdingen n'ont pas une valeur aussi grande

dans le commerce que ceux de son émule, ils méritent autant d'estime aux yeux des connaisseurs. La galerie du Louvre possède deux beaux paysages de ce maître, dont l'un représente des *Chasseurs au pied des montagnes du Tyrol, sur le bord d'un torrent*; et l'autre, un *Site agreste et sauvage, avec rochers, bois de sapins et ciel orageux*. Ce peintre habile mourut dans sa patrie en 1675, à l'âge de 54 ans; il fut toujours considéré pour ses talents, ses bonnes mœurs et son instruction, et à ces titres il obtint la place de diacre de l'Eglise réformée. Il laissa trois fils, dont deux se distinguèrent dans la peinture. — On doit encore mentionner ici Jean EVERDINGEN, frère et élève des précédents, né dans la même ville, et qui peignit d'une manière très-agréable des objets inanimés. Malheureusement ses tableaux sont en très-petit nombre, parce qu'il ne cultiva la peinture que pour son plaisir, et qu'il sacrifia l'amour des arts aux devoirs et aux occupations de l'état de procureur, qu'il exerçait avec habileté.

V—T.

EVERS (OTHON-JUST), né le 28 août 1728, à Iber, dans le diocèse d'Eimbeck, se rendit en 1750 à Berlin, où il consacra trois années à l'étude de la chirurgie. Après avoir exercé quelque temps cette profession utile dans les hôpitaux, il fut nommé chirurgien-major d'un régiment hanovrien, et devint par la suite chirurgien aulique, emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1800. Evers a beaucoup écrit; mais aucun de ses ouvrages ne s'élève au-dessus de la médiocrité. Incapable de briller par un mérite transcendant, l'auteur a voulu éblouir par des titres pompeux, par des promesses mensongères : 1^o *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie* (en allemand), Göttingue, 1787, in-8^o, fig. Cette mince brochure n'est pas absolument dépourvue d'intérêt; seulement elle devait être présentée sous une forme plus modeste. 2^o *Instruction pratique sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux pour des blessures qui sont du ressort de la médecine légale* (en allemand), Stendal, 1791, in-8^o. Evers établit une règle générale d'après un seul fait qui lui est particulier. Fort de l'approbation de la Faculté de Iéna, il plaide vivement sa propre cause contre le docteur Lœhr. 3^o *Sur les obstructions viscérales* (en allemand), Stendal, 1794, in-8^o. Cet opuscule, de 24 pages, ne renferme rien de neuf ni d'important. On dirait que le principal but de l'auteur a été de prôner une guérison opérée sur un haut et puissant personnage. Prodigieusement jaloux de se faire remarquer, Evers a rempli de ses mémoires les recueils périodiques. On en trouve dans la *Collection médico-chirurgicale* de J.-F. Henkel, dans les *Mélanges* de Schmucker, dans la *Gazette médicale* de Reichard, dans la *Bibliothèque chirurgicale* de Richter, dans le *Magasin de Hanovre*, dans les *Actes de l'Académie des curieux de la nature*, etc. Il suffira d'en signaler quelques-uns, et de choisir les moins insigni-

fians : 1° *Observations sur la teigne*, traduites et insérées dans le *Journal de chirurgie* de Desault, dans le *Journal physico-médical* italien de Brugnatelli, etc. Evers examine et discute assez judicieusement les méthodes curatives généralement employées; il s'élève avec raison contre la barbare calotte de poix de Bourgogne, et propose un emplâtre de gomme ammoniacque dissoute dans le vinaigre; ce moyen est réellement avantageux. 2° *Sur une carie de la portion pierreuse de l'os temporal gauche*; 3° *Sur l'efficacité de la belladone contre les obstructions de la matrice, la mélancolie et la manie*; 4° *Description et figure d'un bandage pour la fracture de la rotule*; 5° *Description et figure d'une machine simple et économique propre à réduire les luxations de l'humérus*. C.

EVERS (CHARLES-JOSEPH, baron), lieutenant général, né à Bruxelles, le 8 mai 1775, se destina de bonne heure à la carrière militaire. Simple volontaire en 1787, il fut nommé bientôt après sous-lieutenant dans les dragons de Namur. Passé au service de la France, il se distingua à la prise de Menin et au combat livré sur les bords de la Lys, le 6 septembre 1792. Il servit aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, sous les généraux Rochambeau, Labourdonnaye et Jourdan; et sur les bords du Rhin, en Helvétie, en Allemagne, en Italie, sous les généraux Moreau, Jourdan et Masséna. En 1805, il organisa une légion hanovrienne, qui rendit d'utiles services. Dans le royaume de Naples, Evers prit d'assaut la forteresse de Civitella del Fronto. En Espagne, il fit prisonnier, le 2 janvier 1809, le général espagnol Maiz, avec 8,000 hommes, et s'empara de toute l'artillerie ennemie. Nommé général de brigade pendant la guerre de Russie, il protégea la retraite de l'armée; mais ses blessures l'ayant forcé de s'arrêter à Königsberg, il fut, en 1815, retenu comme prisonnier de guerre. Rendu à la liberté en 1814, il revint à Bruxelles, et bien qu'il vint d'être promu par Louis XVIII au grade de lieutenant général, il donna sa démission, pour entrer au service des Pays-Bas avec le même grade. Il fut chargé par le souverain de ce pays de l'organisation de la cavalerie belge, et s'acquitta de cette mission avec succès. Il commandait la 6^e division militaire des Pays-Bas lors de sa mort, arrivée au château de Jambes, près Namur, le 9 août 1818. Le général Evers était officier de la Légion d'honneur, chevalier de St-Louis et commandeur de l'ordre militaire de Guillaume. Z—D.

EVERTSEN. A l'époque la plus honorable pour la marine hollandaise, durant la seconde moitié du 17^e siècle, cette famille, originaire de la Zélande, a été une pépinière de marins des plus distingués, d'hommes qui, compagnons et émules des Ruiter, des Tromp, des Wassenaer, faisaient respecter de toutes les nations et sur toutes les mers le pavillon hollandais. On en jugera par ce trait, peut-être unique dans l'histoire : Jean Evertsen, lieutenant-amiral, retiré du service de

puis un an, écrivit aux États de Zélande, quand son frère, le lieutenant-amiral Corneille Evertsen, eut été tué dans la sanglante bataille du 11 au 15 juillet 1666 contre la flotte anglaise, « qu'il « avait le plus grand désir de reprendre ses fonctions, et de se dévouer pour sa patrie, comme « l'avaient fait son père, quatre de ses frères et un « de ses fils, tous morts au lit d'honneur en combattant les ennemis de l'État. » Les vœux de ce brave furent comblés. Remis en activité de service, il eut, le 4 août de la même année, une jambe emportée à son bord, et ne survécut pas à sa blessure. Les États de Zélande lui firent ériger, ainsi qu'à son frère Corneille, un monument commun dans l'église de St-Pierre à Middelbourg. Le vice-amiral Corneille Evertsen, fils de Jean, mort en 1679, et le lieutenant-amiral Gelin Evertsen, mort en 1721, fils d'un autre Corneille, aussi lieutenant-amiral, ont été recueillis dans la même sépulture d'honneur. M—ON.

ÉVHÉMÈRE. Voyez ÉVÈMÈRE.

EVILMERODACH, roi de Babylone, que Ptolémée, dans son *Canon*, nomme *Ilevarodamus*, monta sur le trône après la mort de Nabuchodonosor, son père, l'an 561 avant Jésus-Christ. Il tira Joachim, roi de Judée, de la prison où Nabuchodonosor l'avait fait mettre, et le traita avec beaucoup d'humanité. Bientôt après Evilmerodach fut victime d'une conspiration tramée contre lui par Nirigilisor, son beau-frère, et il fut tué l'an 559 avant Jésus-Christ. C—R.

EVARD ou ERARD (GUILLAUME), né à Langres, fit ses études au collège de Navarre; il n'était encore que maître ès arts, en 1422, lorsque ses talents le firent choisir pour représenter cette faculté au concile d'Amiens. Reçu docteur en 1429, il fut élu, la même année, recteur du collège de Navarre et député au concile de Bâle, d'où il écrivit plusieurs lettres qui ont été imprimées dans le tome 5 de l'*Histoire de l'Université de Paris*. Evard était regardé comme l'un des premiers théologiens de son siècle; mais il se conduisit de la manière la plus déplorable pendant les guerres et les divisions qui désolèrent la France sous le règne de Charles VII; il suivit le parti des Anglais et eut une grande influence sur la conduite de l'Université de Paris à cette époque. Nommé chanoine et doyen du chapitre de Rouen, Evard traita Jeanne d'Arc de magicienne dans un sermon qu'il prêcha à la cathédrale de cette ville; il fut adjoint comme conseiller aux envoyés-anglais chargés de discuter les conditions de la paix, et prit part au traité d'Arras, en 1435. Il mourut en 1444. T—P. F.

EWALD ou EWALDT (BENJAMIN), né à Dantzic, le 28 octobre 1674, étudia la médecine à Königsberg, à Erfurt et à Halle. Ce fut à l'université de cette dernière ville qu'il reçut le doctorat, en 1697, sous la présidence de Stahl, après avoir soutenu une thèse *Sur l'impuissance*. De retour à Königsberg, en 1701, Ewald y exerça l'art de guérir pendant quatre années, au bout desquelles il fut

nommé professeur extraordinaire. La faculté de médecine l'admit dans son sein en 1707; et en 1718, il obtint à l'université une chaire de professeur ordinaire, qu'il occupa durant le court espace de quelques mois; car il fut enlevé par une mort prématurée le 24 octobre 1719. Tous ses écrits consistent en minces dissertations; encore la plupart pourraient-elles être revendiquées par les candidats qui les ont défendues. Il suffira d'en signaler un petit nombre, et de placer au premier rang celles qui appartiennent en propre à Ewald : 1^o *De medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant*, 1701. L'auteur cherche à prouver que les détails minutieux de la fine anatomie ne sont pas d'une grande utilité pour la guérison des maladies. 2^o *Problematum medicorum specimina publica*, 1724 et années suivantes. Dans le second de ces programmes, Ewald s'occupe de la circulation du sang, et n'hésite point à faire remonter jusqu'à Salomon une découverte dont s'honore le 17^e siècle. 3^o *De eunuchis ac spadonibus*, 1707; c'est le discours inaugural que prononça Ewald pour son admission dans la faculté. 4^o *De sanitate hominis morbosæ*, 1701; 5^o *De sanitate per mel et oleum conservanda*, 1711. C.

ÉWALD (le général), lieutenant général des armées danoises et officier de la Légion d'honneur, naquit à Copenhague en 1725, et mourut à Kiel le 28 mai 1815, dans sa 88^e année. Il avait fait ses premières campagnes en Amérique au service du landgrave de Hesse, et y perdit un œil. Il en fut récompensé par l'ordre du Lion. Entré ensuite au service du Danemarck, et ayant obtenu toutes les décorations militaires, il s'est distingué en poursuivant, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le fameux major Schill, qui faisait la guerre en son propre nom contre la France, et qui avait battu plusieurs corps envoyés contre lui. Ce partisan s'enferma dans Stralsund, d'où il serait passé dans l'île de Rugen; mais les Danois, sous Éwald, emportèrent d'assaut la place dont Schill n'avait pas eu le temps de relever les fortifications. On sait que Schill et la plupart de ses officiers, presque tous nobles prussiens, périrent dans ce combat. Les Allemands, admirateurs tardifs de ce chef, qu'ils n'avaient osé seconder, ont presque fait un crime au général Ewald de l'avoir vaincu. Ewald, cependant, n'était rien moins que partisan de Bonaparte, mais il combattait par ordre de son souverain. On a de lui un ouvrage très-estimé sur la guerre des troupes légères.

M—B—N.

EWALD (JEAN), poète danois, frère du précédent, naquit le 18 novembre 1745, dans le duché de Sleswick. Son père, théologien sévère, lui donna une éducation très-austère, qui irrita son âme ardente, sans la dompter. Placé dans un collège, il fit de bonnes études littéraires, mais les romans, les légendes des saints, les anciens *Sagas* islandais, et les Vies de Plutarque, excitèrent son imagination à un tel point, qu'à peine

âgé de douze ans il se proposa pour modèles les héros et les philosophes les plus extraordinaires de l'antiquité. Il s'enfuit un jour, dans l'intention de faire un voyage autour du monde. Une autre fois il voulut apprendre l'éthiopien, pour devenir l'apôtre de la religion chrétienne en Afrique; son vœu le plus constant était d'entrer au service militaire. Ses parents le forcèrent à suivre les études qui, en Danemarck, ouvrent l'accès aux places ecclésiastiques. C'est une carrière lente, et le jeune Éwald était amoureux d'une personne auprès de laquelle il avait de nombreux rivaux. Ne pouvant plus résister à son goût pour l'état militaire, où il se flattait de trouver un avancement rapide, il s'enfuit de Copenhague et s'enrôle à Hambourg comme hussard de la garde prussienne; mais, arrivé à Magdebourg, il se voit relégué dans un régiment d'infanterie. Il déserte, et devient bientôt sous-officier au service autrichien. C'était au milieu de la guerre de sept ans. Il signala sa valeur dans plusieurs combats, et on lui offrit un grade d'officier; à condition qu'il se ferait catholique. Il ne put s'y résoudre; et s'étant aperçu que nous ne sommes plus dans un siècle héroïque, et que, dans une guerre ordinaire, un soldat n'arrive pas rapidement au rang de général, il se laissa réclamer et racheter par ses parents désolés. De retour à Copenhague, il recommença sérieusement sa carrière théologique, lorsqu'un malheur fort ordinaire vint bouleverser son âme trop sensible. La personne qu'il aimait le quitta pour en épouser un autre. Dès ce moment, plus de bonheur, plus d'illusion, plus d'avenir pour Éwald; il se livra tour à tour à la dissipation et à la mélancolie, ne cherchant qu'à passer au gré de ses fantaisies une vie qui n'avait plus de prix à ses yeux. À l'âge de vingt-trois ans, il ignorait encore sa vocation poétique; une cantate funèbre qu'il fut engagé à composer pour le roi Frédéric V excita un enthousiasme universel; Éwald sentit alors renaître l'énergie de son âme, et résolut de chercher dans le commerce des Muses ces jouissances exaltées et cet espoir de l'immortalité dont son imagination était avide. Klopstock, qui vivait à Copenhague, devint son ami; Bernstorff fut son protecteur; et, après la chute de ce ministre, il trouva encore dans le conseiller intime Carstens un Mécène et un Aristarque à la fois. La Société royale des belles-lettres l'encouragea par plusieurs prix. Malheureusement, les désagréments qu'il éprouvait dans sa famille, sa situation précaire, souvent très-embarrassée, et les séductions d'une imagination aussi mobile que romanesque, lui firent de la dissipation et du désordre une seconde nature. Une maladie arthritique opiniâtre changea son existence en une longue série de souffrances; il y succomba dans la 58^e année de sa vie, le 17 mars 1781. Mais, au milieu de ses douleurs cruelles, il a produit une suite d'ouvrages poétiques qui honoreront une

littérature quelconque, et que le Danemark place au rang de ses chefs-d'œuvre. L'ode et la tragédie sont les deux genres où Éwald a excellé. Sa *Mort de Balder* est un de ses meilleurs ouvrages dramatiques. Ce sujet, tiré de la mythologie scandinave, a été traité dans un genre plus rapproché de la tragédie grecque et plus conforme au génie de l'Edda; mais la pièce d'Éwald reste seule au théâtre. *Rolf ou Rollon*, tragédie tirée de l'histoire ancienne du Danemark, a le défaut d'être écrite en prose poétique. *Adam et Ève*, ou *la Chute de l'homme*, est un drame religieux d'une composition fort extraordinaire, mais rempli de beaux passages. Le ton de la pastorale prédomine dans les *Pêcheurs*, ainsi que dans *Philémon et Baucis*. Lors de sa mort, Éwald avait considérablement avancé un nouvel *Hamlet*, dans lequel il essayait d'imiter l'audace et l'énergie de Shakspeare, en s'assujettissant à un plan plus régulier. Dans tous les ouvrages dramatiques de cet auteur, on peut reprendre quelques fautes de composition et d'ordonnance; les caractères ne sont pas toujours bien soutenus ni bien développés; mais le langage des passions s'y fait entendre avec une grande force; le plus beau coloris poétique orne les tirades descriptives, et les chœurs respirent l'élévation de l'ancienne tragédie. Éwald avait été admirateur passionné de Corneille; et c'est dommage que les conseils de Klopstock l'aient détourné de l'étude du théâtre français. Outre ses odes ou chants lyriques, Éwald a donné des élégies très-estimées: celle qui est intitulée *l'Espérance et le souvenir* peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau dans ce genre. Satirique, mordant, quand il le voulait, il n'a jamais souillé sa plume par un écrit immoral; victime de la violence de ses passions et de la vivacité de ses sens, il a toujours chanté de préférence la religion, la vertu et la patrie. Les morceaux prosaïques de cet auteur, pleins d'une philosophie élevée, ont beaucoup contribué à fixer le style noble de la poésie danoise, style généralement négligé par le Molière du Nord, le fécond Holberg, dont le théâtre a précédé celui d'Éwald. Ce poète avait été chargé par le comte Bernstorff de faire un voyage en Écosse pour rassembler tous les poèmes attribués à Ossian; mais ses infirmités empêchèrent l'exécution de ce projet. Il ne reçut que de très-modiques bienfaits de la cour; et même, après avoir acquis de la gloire, il se vit obligé de faire, pour de l'argent, des épithalames et des chants funèbres. L'enthousiasme de ses amis et l'admiration du public ne purent lui assurer un sort plus heureux, que lorsque, déjà frappé de mort, il était enchaîné sur le lit de la douleur. Il existe une très-belle édition de ses Œuvres complètes, en 4 volumes in-8°, Copenhague, 1781-91. M—B—N.

EWERS (JOSEPH-PHILIPPE-GUSTAVE), savant allemand, né le 4 juillet 1781 dans l'évêché de Corvey, alla finir ses études à l'université de Göttingue en

1799, et y passa quatre ans, livré d'abord à la théologie, ensuite à l'histoire et aux sciences administratives, dont Heeren et Schlœzer lui inspirèrent le goût. Lorsqu'il en sortit en 1803, avec le dessein d'entrer dans une grande maison comme instituteur particulier, il eut le choix entre celle du gouverneur hollandais du cap de Bonne-Espérance, le général Janssen, et celle de madame de Staël, à Paris. A l'une et à l'autre il préféra le séjour de la Russie, qui fut dès lors sa patrie adoptive, et il accepta l'éducation des fils de M. de Richter, conseiller provincial à Derpt. Cette place lui laissait des loisirs dont il profita pour pousser plus loin ses études. Bientôt son vœu le plus cher fut d'obtenir une chaire dans l'université de Derpt. Vers 1808, il conduisit ses élèves à Moskou, et là, entre autres notabilités littéraires, il connut le célèbre Karamsin, historien de la Russie. En 1809 il fut reçu correspondant de l'académie impériale des sciences de St-Petersbourg; en 1810, il devint professeur de géographie, de statistique et d'histoire de Russie, et en 1817, après avoir été revêtu de diverses fonctions honorifiques dans le corps enseignant, il eut la chaire de géographie, de statistique et d'histoire universelle; puis, en 1826, passant de la faculté de philosophie à celle de droit, il fut nommé professeur de législation, de droit des gens et de politique. De 1819 à 1850 les suffrages de ses collègues le portèrent constamment à la place de recteur de l'université. Aux travaux de l'administration et du professorat il en joignit encore d'autres, tant comme censeur des feuilles quotidiennes de Derpt (1822-27), que comme vice-président du comité de censure (1828, etc.). De plus, il composait un grand nombre d'ouvrages, soit sur des questions administratives, politiques ou jurisprudentielles, soit sur des points peu connus ou problématiques de l'histoire. Il était membre de plusieurs académies, sociétés savantes, et décoré des ordres de St-Vladimir et de Ste-Anne. Indépendamment de riches cadeaux que lui firent l'empereur et les princesses de Russie, il avait sur la cassette impériale une pension de 1,000 roubles. Ewers est mort le 8 novembre 1850. On trouve la liste complète de ses productions dans le Dictionnaire universel des écrivains et des savants de Recke et Napiersky, t. 1^{er}, p. 358. Ses principaux ouvrages sont: 1^o Une traduction en allemand du *Manuel de l'histoire des dogmes dans l'Église primitive*, par Münter, Göttingue, 1804, 1806, 2 vol. 2^o *De l'état des paysans en Livonie et en Esthonie*, Derpt, 1806. 3^o *Exposition abrégée de l'état des paysans en Esthonie*, St-Petersbourg, 1806. 4^o *De l'origine de l'empire russe*, Riga et Leipsick, 1808. 5^o *Etudes critiques préparatoires pour une histoire de Russie*, livres 1 et 2, Derpt, 1814. P—OT.

EWES (SIR SYDMONDS D'). Voyez DEWES.

EXELMANS (4) (REMY-JOSEPH-ISIDORE), grand

(1) Et non Exelmans, comme l'écrivent la plupart des biographies contemporaines.

chancelier de la Légion d'honneur, maréchal de France, naquit à Bar-sur-Ornain (Meuse) le 13 novembre 1775. Il n'avait pas encore 16 ans quand, le 6 septembre 1791, il se fit inscrire comme volontaire au 5^e bataillon de la Meuse, commandé par son compatriote Oudinot. Dirigé presque aussitôt sur l'armée de la Moselle, il prit part avec cette armée à la campagne de 1792 en qualité de sergent dans la compagnie de canonniers. Il demeura sergent depuis le 11 janvier 1792 jusqu'au 1^{er} brumaire an 5 (22 octobre 1796), et c'est comme tel qu'il combattit dans les rangs de l'armée de Sambre-et-Meuse en l'an 5, l'an 4 et l'an 5. Nommé sous-lieutenant, il fut d'abord envoyé à l'armée d'Angleterre, puis de là à celle d'Italie, où il reçut l'épaulette de lieutenant, le 1^{er} messidor an 6 (19 juin 1797). Les généraux Eblé et Broussier l'eurent successivement pour aide de camp. Il assista à la prise de Naples sous Championnet, et fut nommé capitaine provisoire au 16^e dragons sur le champ de bataille d'Andrina. Les amis de Championnet étant tombés en disgrâce, le grade de capitaine ne fut pas d'abord confirmé à Exelmans, et voici ce qu'écrivait à ce sujet, le 21 ventose an 8, le général Broussier au général Bonaparte, 1^{er} consul : « Tous les pays au delà de « l'Isonzo étaient en armes contre nous; Bar- « letta et Bari tenaient seules notre parti. Cette « dernière ville était assiégée par une armée de « 12,000 hommes. Dans seize jours de temps, à « 45 lieues de l'armée, avec 2,000 hommes et trois « pièces de canon, je parvins à soumettre *tout le* « *talon de la botte* : je pris cinq villes d'assaut, « quarante-trois pièces de canon, trente drapeaux; « je détruisis l'armée ennemie. Je tuai les chefs : « plus de 10,000 révoltés périrent. Croiriez-vous, « mon général, que le dix-huitième jour je fus ar- « rêté par ordre de Scherer. Mon crime était « d'être dévoué à Championnet qui m'avait com- « blé de bienfaits... O temps! depuis trois mois « mon aide de camp Exelmans sollicite la confir- « mation d'un grade gagné sur le champ de « bataille, et il n'a pu l'obtenir. » Le premier consul accorda la confirmation demandée par Broussier, et le 1^{er} prairial an 9 (21 mai 1801) le capitaine Exelmans devint un des aides de camp de Murat, qui le fit nommer chef d'escadron le 9 octobre 1805. A l'ouverture de la grande campagne de 1805, il fut un des héros du combat de Wertingen et mérita d'être chargé de présenter à l'empereur, à son bivouac de Summerhausen, les trophées du combat. « Je sais, lui dit Napoléon, « qu'on ne peut être plus brave que vous. Je vous « fais officier de la Légion d'honneur. » (10 octobre 1805). Dès ce moment la fortune militaire d'Exelmans fut décidée. Nous le voyons figurer successivement à Austerlitz, à Iéna, à Posen, comme colonel du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, dont le commandement lui fut confié le 27 décembre 1805. La journée d'Eylau lui valut le titre de général de brigade (14 mai 1807). Envoyé en

Espagne avec Murat, fait prisonnier par des guérillas espagnoles et livré aux Anglais, il demeura en Angleterre jusqu'en 1811. Murat régnait alors à Naples. Exelmans y courut et reçut le titre de grand écuyer; mais, soit qu'il ne voulût point perdre sa qualité de Français, soit que le service du roi de Naples ne lui parût pas offrir d'assez grandes perspectives, il revint en France et obtint, le 24 décembre 1811, le grade de major général des chasseurs à cheval de la garde impériale. Dans la campagne de Russie, il gagna celui de major général des grenadiers de la même garde (9 juillet 1812), puis celui de général de division (8 septembre même année). Nous le trouvons en 1813 grand officier de la Légion d'honneur et commandant en Saxe et en Silésie une des divisions de cavalerie du 2^e corps aux ordres de Sébastiani. Il succéda à ce général dans le commandement général du 2^e corps durant la campagne de France, où il montra à Craonne, à Fère-Champenoise, à Plancy, à Méry, à Arcis-sur-Aube, une attitude vraiment digne de l'histoire. Le premier gouvernement des Bourbons accueillit ses services et le nomma chevalier de St-Louis. Mais des papiers saisis chez un agent anglais le brouillèrent bientôt avec la nouvelle dynastie. On l'accusa d'être en correspondance avec Murat, de provoquer à un retour de Napoléon. Exelmans déploya une rare fermeté dans la poursuite dont il fut alors l'objet. Son énergie devant le conseil de guerre de Lille amena un acquittement (*voy. DROUET D'ERLON*). Ses ennemis rapportent qu'à l'issue de cette affaire il alla se jeter aux pieds de Louis XVIII. Rien ne prouve cette démarche. Bien au contraire, à peine Napoléon était-il de retour de l'île d'Elbe que le général Exelmans se déclara pour lui. L'empereur lui confia le commandement du 2^e corps de l'armée du Nord, corps composé des divisions Chastel, Stoltz, Piré, Dorsenn, Wallin et Teste. Malheureusement ce corps, mis aux ordres de Grouchy, n'eut pas à donner à Waterloo. Presque tous les historiens s'accordent à dire que ce ne fut pas la faute d'Exelmans, et qu'il ne cessa de supplier Grouchy de *marcher au canon* malgré les instructions reçues. Après Waterloo, Exelmans ne perd pas courage et ramène en assez bon ordre la plupart de ses soldats sous Paris. Là, il eut l'honneur de porter les derniers coups aux ennemis de la France en marchant inopinément contre les Prussiens cantonnés à Versailles et en détruisant deux régiments des hussards de Brandebourg. (*Voy. le bulletin de la bataille du 2 juillet 1815*). Après cette affaire, dont l'un des héros fut le colonel de Briquerville, Exelmans, au retour des Bourbons, fut porté sur la liste des proscrits qui parut en 1816. La révolution de juillet 1830 lui rendit ses titres. Il figura comme *pair de France* au procès que subit Carrel. Ce publiciste ayant accusé la chambre d'avoir commis un assassinat juridique en condamnant le maréchal Ney, Exelmans s'associa à cette énergique protestation et

acquies par là une grande popularité dans l'opposition. Le reste de sa vie politique n'offre rien de remarquable à signaler. Il fut, après la révolution de 1848, l'un des premiers à se rallier au nom de Bonaparte. Le président de la république le choisit en conséquence pour grand chancelier de la Légion d'honneur, le 15 août 1849; il le nomma ensuite maréchal de France le 10 mars 1851. Le nouveau maréchal se rallia naturellement au gouvernement de décembre. Il en reçut le titre de sénateur. Mais il ne survécut guère au triomphe de l'opinion napoléonienne. Le 21 juillet 1852, comme il allait, en compagnie de son fils, Maurice Exelmans, capitaine de frégate, rendre visite à la princesse Mathilde au pavillon de Breteuil, près de St-Cloud, une voiture publique passant rapidement effraya son cheval, qui se cabra. Le vieux maréchal, renversé violemment, eut la tête fracassée contre le trottoir de la route, et expira entre les bras de son fils après une courte agonie. Il était âgé de 76 ans. Son corps a été embaumé et placé aux Invalides. La biographie officielle du maréchal Exelmans a été faite au *Moniteur* du 25 juillet 1852. On peut consulter encore sur le maréchal Exelmans l'*Annuaire de la Légion d'honneur*. L. P.

EXIMENO (D. ANTOINE), savant jésuite espagnol et mathématicien, né en 1752, à Balastro, dans l'Aragon, fut envoyé à Salamanque pour y terminer ses études au collège des Jésuites. Les succès qu'il obtint dans ses cours lui méritèrent la bienveillance de ses maîtres, qui ne négligèrent rien pour fixer parmi eux un sujet qui s'annonçait avec tant de distinction. Après son admission dans la Société, il fut chargé d'enseigner les mathématiques, science pour laquelle il avait montré dès son enfance un goût particulier. Lors de la création de l'école militaire de Ségovie, le P. Eximeno en fut nommé professeur, et il fit l'ouverture des classes, en 1762, par un discours *Sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes*. Il passa en Italie, à la suppression des jésuites, et s'établit à Rome, où il continua de consacrer tous ses moments à l'étude des sciences. Il était lié d'amitié avec les savants les plus distingués; ses talents et ses qualités lui avaient concilié l'estime générale. La plupart des sociétés littéraires de l'Italie s'étaient empressées de l'admettre dans leur sein: il était connu dans celle des Arcadiens sous le nom d'*Aristodemo Megareo*. Il mourut à Rome, en 1798, à l'âge de 66 ans. Les principaux ouvrages de D. Eximeno sont: 1° *Historia militar de España*, Ségovie, 1769, in-4°. C'est une histoire des grands capitaines espagnols. Les critiques de cette nation s'accordent à dire qu'elle est écrite avec impartialité, et que le style en est excellent. 2° *Manual del artillero*, ibid., 1772, in-8°; estimé. 3° *Dell' origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4°. C'est l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Eximeno et celui qui a le plus

contribué à étendre sa réputation dans l'Europe. Il y établit solidement que le but de la musique étant de flatter l'oreille, c'est à tort qu'on a cherché le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques. Il relève, avec autant de force que de goût, les erreurs dans lesquelles sont tombés à cet égard Euler, Rameau et d'Alembert. Le système musical d'Eximeno, fondé sur la prosodie et applicable aux différentes langues parlées en Europe, a trouvé partout de nombreux partisans. 4° *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il Saggio fondamentale pratico di contrappunto del R. padre maestro Giamb. Martini*, Roma, l'anno del giubileo, 1775, in-4°. Peu de temps après que D. Eximeno eut publié l'ouvrage précédent, le célèbre P. Martini fit paraître son *Essai fondamental et pratique de contre-point*, dans lequel il prit pour base de cette science le *canto-fermo*, ou le plain-chant. Il y attaqua l'opinion d'Eximeno sur le contre-point des anciens Grecs, et sa théorie était d'ailleurs positivement contraire à celle du savant espagnol. Celui-ci combat dans ce nouvel ouvrage le système du P. Martini. Le doute qu'il se propose d'y résoudre est, dit-il dans sa préface, de savoir si le P. Martini a publié l'*Essai fondamental* comme un contre-poison du sien ou comme un témoignage authentique en sa faveur. C'est sous cette forme piquante qu'il combat son adversaire et qu'il le réfute sur tous les points de doctrine musicale et sur le fait relatif à la musique grecque qu'il avait d'abord avancé. 5° *Lettera sopra l'opinione del sign. Andrés intorno la letteratura ecclesiastica de' secoli barbari*, Mantoue, 1785. C'est une apologie de l'ouvrage d'Andrés, son ami, en réponse aux critiques qui en avaient été faites. W—s.

EXMOUTH (ÉDOUARD PELLEW, vicomte), amiral anglais, naquit, le 19 avril 1757, à Douvres, où son père commandait le paquebot du gouvernement. Sa famille était d'origine normande. Orphelin dès 1765, il eut à vaincre, pour parvenir aux premiers échelons de la fortune, des obstacles qui maintenant, grâce à la munificence bien comprise du gouvernement britannique, n'arrêtent plus les jeunes aspirants qui sentent en eux la vocation de l'homme de mer. Il commença ses campagnes à treize ans, sous le capitaine Scott, avec lequel il vit d'abord les îles Malouines ou Falkland sur la frégate la *Junon*, puis la Méditerranée sur l'*Alarme*. Mais son caractère indisciplinable mécontenta si violemment le capitaine, qu'un jour enfin il l'abandonna, lui et un de ses camarades, sur la côte de Marseille, d'où ils furent obligés de revenir à pied par terre jusqu'à un des ports de la Manche. Cet incident avait un peu calmé son effervescence, que d'ailleurs la guerre entre l'Angleterre et les colonies détournait de des objets plus utiles. Nommé midshipman sur la frégate la *Blonde*, il fut détaché, en 1776, pour prendre part aux opérations sur le lac Champlain. L'activité, la bravoure qu'il déploya, tant lors des grands abattages faits

dans les forêts voisines du lac, et lors de la construction des vaisseaux, que pendant les diverses actions dont ce lac fut le théâtre, lui valurent, avec les compliments du général Howe, une commission provisoire de lieutenant. Il se signala de même pendant la désastreuse campagne de 1777, et il s'attira l'attention particulière de Burgoyne en dirigeant sur les vaisseaux d'approvisionnement de l'ennemi une attaque qui fut suivie de succès. Mais cet avantage disparut dans les suites funestes de la bataille de Saratoga et dans la capitulation qui fit toute l'armée anglaise prisonnière de guerre. Quelques jours après la signature de cette convention, Pellew, relâché sur parole, reprit la route de l'Angleterre, muni d'une lettre de sir Guy Carleton, qui attestait sa belle conduite dans toutes les actions auxquelles il avait pris part : aussi fut-il immédiatement confirmé dans son grade. Trois ans plus tard (1780), il remplaça dans le commandement de la frégate *l'Apollon* le capitaine Pownoll, qu'un boulet venait de frapper à mort, et il contraignit à se jeter à la côte une frégate française. Le sang-froid et l'intrépidité qu'il montra en cette circonstance lui firent conférer par l'amirauté le commandement du sloop de guerre le *Hasard* ; et, deux ans après (1782), il fut nommé capitaine en second. La cessation des hostilités lui permit de se reposer jusqu'en 1786 ; mais, de cette époque jusqu'en 1791, il fut derechef en activité, soit à Terre-Neuve, où il passa trois ans, soit en d'autres stations. On le vit repaître en 1793, comme commandant de la frégate la *Nymphe*. Né dans le comté de Cornouailles, et parfaitement vu des habitants, il sut se choisir à Falmouth, ou aux environs, un excellent équipage. A peine en haute mer, il prit à l'abordage la frégate française la *Cléopâtre*, dont le capitaine avait été tué dès le commencement de l'action, et rentra avec sa prise à Portsmouth. Il fut reçu avec des applaudissements d'autant plus vifs que cet avantage était le premier qu'on remportait depuis l'ouverture des hostilités. Présenté auroi le 29 juin, il reçut le titre de knight (chevalier), et vit son frère, qui l'avait suivi comme volontaire, élevé au rang de capitaine en second. Chargé ensuite du commandement de l'*Aréthuse*, il fit partie de la division de sir Jean Borlase Warren, forte de quatre frégates. Cette division, croisant dans la Manche, rencontra une division française composée de trois frégates et d'une corvette. Profitant du nombre et de l'avantage du vent, l'amiral anglais engagea le combat, à la suite duquel une seule des frégates françaises parvint à s'échapper. En octobre 1794, il avait sous ses ordres, indépendamment de l'*Aréthuse*, trois autres frégates (l'*Artois*, le *Diamant*, la *Galatée*) ; la prise de la frégate française la *Révolutionnaire* par l'*Artois* signala cet instant de son commandement. Réuni de nouveau à Warren, au commencement de 1795, il contribua au désastre d'une flotte de vingt vaisseaux marchands français, qui presque tous furent capturés

ou coulés bas. Il prit ensuite ou détruisit quinze bâtiments de garde-côtes, et força les dix qui avaient échappé de se réfugier au milieu des rochers de Penmarks. Dans l'année 1796, on le vit, en douze jours (du 9 au 20 avril), s'emparer de toute une flotte marchande, forcer un navire de guerre (la *Volage*) à s'échouer et s'emparer de deux autres (l'*Unité*, la *Virginie*) en dépit d'héroïques résistances. Moins heureux en 1797, il attaqua, mais inutilement, bien qu'avec ses deux navires l'*Infatigable* et l'*Amazone*, un beau vaisseau français, les *Droits de l'homme*, qui revenait de l'expédition de la baie de Bantry, et peu s'en fallut qu'il ne pût briser au milieu des écueils et bancs de sable qui avoisinent la baie d'Audierne. L'*Amazone* n'évita point ce danger ; et son équipage, amoncelé sur un radeau, n'échappa aux vagues furieuses que pour aller perdre la liberté sur les côtes de France. Le navire français fut plus malheureux encore : il toucha et périt dans la nuit qui suivit le combat. Sir Édouard Pellew (car il était devenu baronnet en 1796) prit vigoureusement sa revanche l'année d'après, en s'emparant de quinze vaisseaux croiseurs : mais 1799 se passa sans événements, et il en fut à peu près de même en 1800, bien qu'à la tête d'une escadre de dix-huit voiles, dont neuf frégates et sept vaisseaux de guerre, il eût déposé sur la côte de Quiberon, pour coopérer avec les chouans, un corps de troupes sous les ordres du général Maitland, et bien que, l'insuffisance des moyens dont disposaient les royalistes l'ayant forcé de renoncer à ce plan, il eût combiné une expédition sur Belle-Ile. Le secret de tous ces projets fut malheureusement très-mal gardé, et il en résulta qu'au moment de l'exécution, 7,000 hommes défendaient Belle-Ile et défilèrent les tentatives britanniques. Celles-ci n'aboutirent qu'à prendre la petite île d'Houat ; encore fallut-il bientôt la lâcher. Il termina l'année en suivant son ancien commandant J.-B. Warren dans l'expédition contre le Ferrol, et en opérant le débarquement et le réembarquement des troupes ; mais ensuite, sous les ordres de l'amiral Cornwallis, en qualité de commodore d'une division de vaisseaux de ligne, il eut part au blocus de Rochefort. Enfin la paix d'Amiens lui donna un instant de répit. Il en profita pour se faire élire membre de la chambre des communes, où il soutint à la tribune l'administration du comte St-Vincent, accusé de négligence par l'amiral Berkeley. Mais de ces escarmouches parlementaires il revint bientôt aux luttes plus sérieuses de la guerre maritime. Après avoir avec cinq voiles formé le blocus du Ferrol, où étaient les forces navales de la France et de l'Espagne réunies, il fut promu au rang de contre-amiral et nommé commandant en chef des forces anglaises dans les Indes orientales. Il y passa quatre ans, pendant lesquels il fut souvent tenu en haleine par l'activité des croiseurs français, hardis autant que peu nombreux ; il n'eut sur eux aucun avan-

tage important, car en tout ce temps il ne captura que deux navires français; mais il s'en dédommagea sur les Hollandais, qui perdirent toute une flotte marchande de trente voiles dans la rade de Batavia, et qui faillirent se laisser enlever Java. La conquête des établissements danois de l'Est couronna la station de sir Ed. Pellew dans l'Inde. Rappelé en Europe en 1809, il alla bloquer les côtes de la Hollande (le Scheldt, Flessingue, etc.); mais il épia vainement l'occasion d'entamer une affaire générale. Il fit les mêmes vœux, les mêmes efforts, lorsqu'en 1810 il alla relever sir Charles Cotton dans sa station de la Méditerranée; il n'eut qu'un combat partiel devant Toulon avec l'arrière-garde de la flotte française. Il se préparait aux sièges de Gênes et de Livourne, quand la nouvelle de la déchéance de Bonaparte lui apprit que la guerre était finie, et qu'il n'avait plus qu'à préparer ses frégates pour la translation de l'ex-empereur et de sa suite à l'île d'Elbe. A son retour en Angleterre, il fut élevé par le régent au rang de pair avec le titre de baron Exmouth de Canon-teign, une dotation de 50,000 fr. et le ruban que bientôt il échangea pour la grande croix du Bain. L'année suivante, lors de l'évasion de Bonaparte, il conduisit dans la Méditerranée une escadre dont le but était de se mettre en communication avec le midi de la France et avec l'Espagne, afin de hâter une réaction contre Napoléon, et qui fut pour beaucoup dans l'expulsion de Murat et la restauration du roi de Naples. Vers le même temps, Murat, qui se trouvait à Toulon, le pria de vouloir bien le prendre sur un de ses vaisseaux pour le conduire en Angleterre. Lord Exmouth s'y refusa. Une dernière campagne devait mettre le comble à sa gloire : ce fut celle que la Grande-Bretagne et la Hollande réunies dirigèrent contre Alger en 1816. Dès le mois de mars de cette année, il avait été chargé de demander aux trois puissances barbaresques occidentales la reconnaissance de la république des îles Ioniennes, la paix pour les royaumes de Naples et de Sardaigne, et la libération des esclaves chrétiens. Bien qu'il eût mené la négociation avec adresse et vigueur, on tergiversait, à Alger surtout : il fallut en venir à d'énergiques demandes, et même faire prendre à ses vaisseaux une position menaçante pour que le dey se décidât à promettre à peu près tout; mais il demanda un délai pour en référer à la Porte Ottomane relativement à la clause de l'abolition de l'esclavage. A peine Exmouth avait-il porté en Angleterre la nouvelle de cette soumission, qu'on apprit que le dey ne tenait aucun compte de sa promesse, et que des corailleurs anglais, français, espagnols venaient d'être massacrés à Bone par les Algériens. Il reprit incontinent la route d'Alger, accompagné de dix-neuf voiles britanniques, s'adjoignit chemin faisant l'amiral hollandais Van Capellen, qui commandait six frégates, et parut devant Alger le 26 août à une heure après midi. Le lendemain un parlementaire dépêché au dey

alla le sommer de remplir ses engagements, et lui donna trois heures pour rendre réponse. Au bout de ce temps, la solution se faisant encore attendre, et même le dey faisant tirer sur la flotte combinée, le vaisseau amiral la *Reine-Charlotte* alla s'emboîser à quarante pieds du môle, de telle façon que son beaupré touchait les maisons; les autres vaisseaux furent répartis avec un ordre et une précision admirables, de manière à se soutenir mutuellement; la division hollandaise fut chargée de faire taire les batteries ennemies, qui eussent pu prendre en flanc ses alliés; et à trois heures moins un quart, les bombes, les fusées à la congrève commencèrent à pleuvoir sur la ville et sur les navires algériens. Mais l'incident décisif, ce fut l'audace de deux officiers qui allèrent attacher une chemise soufrée à la première frégate algérienne qui barrait l'entrée du port. Un vent d'est assez frais qui soufflait en ce moment communiqua bientôt le feu à toute l'escadre. Tous les bâtiments algériens, sauf un seul, c'est-à-dire quatre grosses frégates, cinq grandes corvettes, une foule de vaisseaux marchands et de navires de petite dimension furent incendiés, et les flammes s'étendirent à l'arsenal, aux magasins où étaient les cordages, les voiles, les bois de construction, et à d'autres édifices; 6 à 7,000 Algériens furent tués ou blessés. Enfin, à neuf heures du soir, le feu de la flotte combinée se ralentit, et à onze heures et demie il s'éteignit tout à fait : le dey avait consenti à tout. Le 28, Exmouth entra dans le port. Le 30 fut conclu le traité aux termes voulus par le vainqueur. Non-seulement le dey délivrait à l'heure même et sans aucune rançon tout ce qu'il y avait d'esclaves chrétiens dans Alger (1,200) et faisait rechercher, pour les remettre le lendemain à midi, tous ceux qui étaient dispersés dans l'intérieur du pays, mais encore l'esclavage des chrétiens était à jamais aboli en principe; le consul anglais, qui avait été jeté en prison, recevait, outre une indemnité pour ses pertes, des excuses publiques du dey; on restituait toutes les sommes reçues dans l'année par le dey pour le rachat des prisonniers, notamment 557,000 piastres au roi des Deux-Siciles et 25,000 au roi de Sardaigne. La Hollande participa aussi aux avantages de ce traité. Une acclamation universelle salua ce triomphe qui lavait la honte de l'Europe, et qui laissait lire dans un avenir prochain l'entière destruction de la piraterie algérienne. Avec les éloges de tous les partis et des nations étrangères, avec des épées d'honneur, avec des pièces d'argenterie (dont une ne coûtait pas moins de 28,000 fr.), lord Exmouth reçut de son souverain la dignité de vicomte (septembre 1816), et en 1817, le commandement en chef de Plymouth. Il le garda 4 ans. Puis, las d'honneurs et de travaux, il se confina dans sa retraite de Teignmouth, d'où il ne sortait que pour prendre part de loin en loin aux actes de la chambre des pairs. C'est dans cette résidence qu'il mourut, le 23 janvier 1853. P.—or.

EXPÉRIENS. Voyez CALLIMACHUS.

EXPILLY (CLAUDE), conseiller d'État et président au parlement de Grenoble, naquit à Voiron, bourg du Dauphiné, le 21 décembre 1561. Son père, sergent de bataille dans l'armée commandée par le duc de Montpensier, fut tué près de Chabrillant le 22 septembre 1574. Le jeune Expilly, qui commençait alors ses études au collège de Tournon, fut envoyé à Paris pour les continuer. Il fréquenta ensuite pendant plusieurs années les cours des plus célèbres professeurs de Turin et de Padoue. Il profita de son séjour en Italie pour en visiter les principales villes, et se lier d'amitié avec les personnes les plus distinguées dans les sciences et dans la littérature. Après avoir demeuré quelque temps près de sa mère, il se rendit à Bourges, où il prit ses degrés en droit sous Cujas. De retour dans sa patrie, il partagea tous ses moments entre l'étude du droit, la culture des lettres et la société des personnes les plus spirituelles. Il parut au barreau avec le plus grand succès; mais son dessein n'étant pas d'exercer la profession d'avocat, il ne tarda pas à acquérir une charge au parlement. Pendant les troubles de la Ligue, Grenoble s'étant déclarée contre le roi, Expilly, qui y était resté par attachement pour sa bibliothèque, fut obligé de suivre le parti dominant; mais il se conduisit dans sa place avec tant de modération qu'il acquit l'estime des deux partis, et que le duc de Lesdiguières après la prise de Grenoble fut le premier à lui offrir son amitié, et lui fit obtenir la charge de procureur général à la chambre des comptes de Grenoble. Henri IV et Louis XIII employèrent Expilly dans des négociations en Savoie et en Piémont, et il s'en acquitta toujours de manière à justifier la confiance qu'on lui avait accordée. Lors de l'occupation de Chambéry par les Français, en 1603, il fut nommé procureur général, et en 1630 président du conseil souverain de cette ville. Les fatigues altérèrent sa santé de bonne heure; il ressentit les premières douleurs de la pierre en 1606, et deux ans après il fut obligé de faire le voyage de Paris pour se faire opérer. les eaux de Vals le rétablirent entièrement, et par reconnaissance il les célébra dans une pièce de vers. Expilly mourut à Grenoble le 25 juillet 1636. Peu de temps auparavant les habitants de cette ville avaient fait frapper une médaille en son honneur. Le revers représente un rossignol perché sur un arbre, avec cette exergue : *Nec gemere cessabit*. Jacq.-Phil. Thomasini, son ami, a publié son éloge en latin, et Antoine de Boniel de Catillon, son petit-neveu, avocat général à la chambre des comptes de Dauphiné, a fait imprimer sa *Vie*, Grenoble, 1660, in-4°. Chorier parle d'Expilly dans son *Histoire abrégée du Dauphiné* : « Il était, dit-il, « orateur, jurisconsulte, historien et poète, si est-
« ce qu'il ne paraît qu'imparfaitement dans ses
« ouvrages. » Les différentes productions d'Expilly sont en effet très-médiocres. On a de lui : 1° des *Plaidoyers*, Paris, 1612, in-4°. On en connaît six

éditions. Le style ampoulé de ces discours et les citations de tout genre dont ils sont remplis ne peuvent les faire remarquer que comme un monument du goût détestable de son siècle. 2° *Traité de l'orthographe française*, Lyon, 1618, in-fol. Il cherche à y prouver qu'un écrivain doit plus s'attacher à la prononciation qu'à l'étymologie. Cette idée a été représentée plusieurs fois, mais toujours inutilement. 3° *Poésies*, Grenoble, 1624, in-4°. La première édition est de 1596. Ce recueil contient des élégies, des poésies amoureuses, des mélanges en prose et en vers, des épitaphes et un *Supplément à la Vie de Bayard*, réimprimée dans l'*Histoire* de cet illustre chevalier, édition de 1631. W—s.

EXPILLY (JEAN-JOSEPH), abbé, successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine trésorier en dignité du chapitre de Ste-Marthe de Tarascon, membre de plusieurs académies tant de France que de l'étranger, naquit à St-Remi en Provence, l'an 1719. Outre les voyages qu'il fit pour remplir ses difficiles emplois, il en entreprit quelques-uns pour son instruction, et, dans tous, recueillit des notes et observations sur les pays qu'il parcourut. Aussi, de son vivant, fut-il proclamé le plus laborieux, le plus fécond, le plus exact et le plus utile de tous les gens de lettres qui ont écrit sur la géographie. Ses ouvrages ont vieilli, mais sont loin d'être oubliés, et n'ont pas encore été éclipsés. Ses travaux et ses devoirs remplirent sa vie, qui n'offre, ou du moins de laquelle on ne connaît aucun événement remarquable. Il mourut en Italie en 1795. On a de lui : 1° *La Cosmographie divisée en cinq parties, qui comprennent l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, l'histoire ecclésiastique et la chronologie*, 1749, in-8°; 2° *Della casa Milano libri quattro*, 1755, in-4°; 3° *la Polychronographie, en six parties : astronomie, géographie, hydrographie, histoire ecclésiastique, histoire romaine et chronologie*, 1775, in-8°; 4° *Mémoire au sujet d'une nouvelle carte de l'Europe*, 1755, in-4°; 5° *le Géographe manuel*, 1757, in-18, petit ouvrage qui a eu beaucoup d'éditions, 1759, 1761, 1769, 1772, 1774, 1777, 1782, et retouché depuis par Comeiras (voy. COMEIRAS); 6° *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8°, qui ne comprennent qu'une portion de la Westphalie; 7° *Description historique et géographique des royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1759, in-12; 8° *De la population de la France*, Amsterdam, 1765, in-fol.; 9° *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Avignon, 1762-70, 6 vol. in-fol. L'ouvrage n'a pas été terminé, et finit à la lettre S. Malgré son imperfection, il est encore assez estimé aujourd'hui. On y trouve en effet une foule de renseignements sur tout ce qui peut intéresser sur les Gaules comme sur la France; les anciennes et nouvelles divisions, les productions du sol, la population, l'industrie, etc. L'auteur y a même inséré quelquefois des mémoires assez considérables. A. B—T.

EXPILLY (LOUIS-ALEXANDRE), né à Brest, alla étudier la théologie à Paris. Il était curé de St-Martin de Morlaix en Bretagne, lorsque, en 1789, il fut député aux états généraux par le clergé du bailliage de St-Pol-de-Léon. Il siégea dans cette assemblée avec les partisans de la révolution, et, en avril 1790, fit partie du comité chargé de l'examen et de la publication du *Livre rouge*. Le 22 juin suivant il attaqua, dans un rapport, les droits de propriété dont jouissait le clergé, qui, selon lui, n'avait jamais été que l'usufruitier des biens ecclésiastiques, lesquels appartenaient à la nation, qui devait, il est vrai, un traitement aux ministres du culte; et il proposa à ce sujet un projet de décret (1). Il fut un des rédacteurs de la constitution civile du clergé, à laquelle il s'empessa de prêter serment. Élu évêque constitutionnel du Finistère le 31 octobre 1790, il fut le premier à donner le signal du schisme. Il écrivit au pape pour la forme, et sollicita M. de Girac, évêque de Rennes, de le sacrer; il le requit même juridiquement, et se présenta chez lui le 11 janvier 1791 avec deux notaires. Le prélat répondit par un refus formel et motivé qui fut rendu public dans le temps. Un évêque plus complaisant le sacra dans l'église de l'Oratoire à Paris, le 24 février 1791. Expilly est nommé dans le bref de Pie VI, du 15 avril 1791, où il est dit qu'il avait écrit au pape le 18 novembre 1790, et lui avait envoyé une lettre pastorale du 25 février. Le pape, dans ce bref, lui donne des avis, mais casse son élection, déclare sa consécration illégitime et lui défend, sous peine de suspense, d'exercer aucun acte de juridiction; ce qui n'empêcha pas Expilly d'aller prendre possession du palais épiscopal de Quimper, et de publier des *Lettres pastorales*. Il fut nommé président du directoire de son département, et prit part, en 1793, dans ce qu'on appelait le *fédéralisme*; mais bientôt tous les membres de cette administration furent condamnés à mort, et il périt avec eux sur l'échafaud, à Brest, le 21 juin 1794. P—C—T.

EXSUPERANTIUS (LUCIUS ou JULIUS), historien latin sur lequel on n'a presque aucun renseignement, mais qu'on suppose, d'après le caractère de son style, avoir vécu au commencement du 5^e siècle. On a sous son nom un petit ouvrage, plus important par le sujet que par le mérite de la composition, intitulé: *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*. Il a été inséré par Frédéric Sylburge dans ses *Hist. Roman. script.*, et par Joseph Wasse, à la suite de son édition de *Salluste*, Cambridge, 1710, in-4^o. On croit que cet opuscule est tiré des *Histoires* de Salluste. W—s.

EXSUPERANTIUS ou **EXUPÉRANCE**, né à Poitiers dans le 4^e siècle, et que quelques auteurs croient être le même que le précédent, était le parent et l'ami de Rutilius, qui en parle avec éloge au premier livre de son *Itinéraire*. Il s'était

appliqué particulièrement à l'étude de la jurisprudence, et on croit qu'il avait composé des traités sur cette science. Un de ses frères, nommé Quintilius, s'était retiré dans la solitude de Bethléhem, où il vivait sous la direction de St-Jérôme. A sa prière, le saint docteur écrivit à Exupérance une lettre qu'on a conservée, et par laquelle il l'exhorte à suivre l'exemple de son frère. Mais Exupérance ne voulut point renoncer aux avantages que le monde semblait lui offrir. Nommé à la place importante de préfet du prétoire dans les Gaules, il s'occupa de rétablir l'ordre et la police dans les provinces armoriques; il réussit à en chasser les Goths et à apaiser les troubles occasionnés par l'établissement de nouveaux impôts. Il vint ensuite à Arles, croyant que sa présence suffirait pour faire rentrer dans le devoir les légions révoltées; mais sitôt qu'il parut au milieu des soldats mutinés, ils l'environnèrent et le percèrent de coups. La mort d'Exupérance arriva en 424, sous le règne du faible Jean, qui n'ordonna pas même la recherche de ses assassins. W—s.

EXTER (FRÉDÉRIC), numismate allemand, professeur au gymnase de Deux-Ponts, né dans la même ville en 1714, mort le 11 décembre 1787, a publié: 1^o *De studio numorum recentiorum qui vulgo moderni vocantur, et suavi et utili*, Deux-Ponts, 1754, in-4^o; 2^o *Essai d'une collection de médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, ibid. 1759, in-4^o (en allemand), avec diverses continuations, dont la dernière est de 1775; le tout forme 3 volumes in-4^o; 3^o *Vie du chevalier Ferdinand de St-Urbain*, dans la 5^e partie du *Joachimische Münzkabinet*, Nuremberg, 1770, in-4^o (en allemand). C. M. P.

EXUPÈRE DE TOULOUSE (SAINT), évêque de cette ville, succéda dans ce siège à St-Sylve, ou *Sylvius*, au commencement du 5^e siècle. Quelques-uns ont pensé que St-Exupère était le même que le rhéteur du même nom, loué par Ausone, et qui enseigna la rhétorique à Toulouse, et ensuite à Narbonne; mais ce rhéteur était mort plusieurs années avant que St-Exupère parvint à l'épiscopat. On l'a aussi confondu à tort avec un Exupère, prêtre de Bordeaux, dont parle St-Paulin. Exupère de Toulouse fut un des plus saints évêques de son temps. St-Jérôme lui donne de grands éloges; il lui dédia ses livres sur le prophète Zacharie, et il fait mention de lui dans son *Commentaire* sur Amos. Il lui renvoya, comme à l'homme le plus capable de la guider, une veuve nommée Furia, qui lui avait demandé des conseils pour avancer dans la perfection. Exupère acheva de construire la grande basilique de Toulouse qu'avait commencée St-Saturnin, et il la consacra. Il changea le temple de Minerve en une église dédiée à la Ste-Vierge, et nommée aujourd'hui la *Dorade*. Grégoire de Tours parle de St-Exupère. Illustre par la sainteté de sa vie, il le fut encore par son éminente charité envers les pauvres. St-Jérôme, à cause de sa libéralité inépuisable, et pour laquelle les ressources sem-

(1) Son Rapport fait à l'Assemblée nationale, au nom du comité ecclésiastique, sur le traitement du clergé actuel, a été publié, Paris, 1790, in-8^o. E. D—s.

blaient se multiplier par la profusion des aumônes, le compare à la veuve de Sarepta, qui reçut Élie, et dont le vase d'huile, quoiqu'on y puisât toujours, ne tarissait point. Après avoir donné dans un temps de disette tout ce qu'il possédait, Exupère vendit les vases sacrés pour soulager les pauvres, aimant mieux porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre, dit encore St-Jérôme, que de laisser dans le besoin ses frères indigents. Averti par l'inspiration divine de l'invasion des barbares, il distribua ce qui restait des biens de l'Eglise. Ce n'est pas seulement en France que s'exerçait sa charité; il l'étendit jusqu'en Orient, et chargea le moine Sisinnius de sommes considérables pour les porter aux églises et aux solitaires de la Palestine et de l'Égypte. L'hérésie de Vigilance s'étant introduite dans le diocèse de Toulouse, Exupère, en 404, écrivit au pape Innocent I^{er} pour le consulter sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de ce novateur; il demandait en même temps au pape des éclaircissements sur divers points de discipline, tels que le célibat des prêtres, les rites à observer dans l'absolution des pénitents, et sur les livres qui doivent être regardés comme *canoniques*. Le saint pape lui répondit par une lettre en forme de décrétale, et satisfait à toutes ses questions. Appuyé de l'autorité d'Innocent, Exupère, qui jusque-là avait cru devoir garder des mesures avec Vigilance, le chassa de son église, et arrêta dans sa naissance les progrès de l'erreur. On attribue aux prières de St-Exupère la conservation de la ville de Toulouse au milieu de tant de désastres et de ruines occasionnés par l'irruption des Vandales. On ne peut fixer la date précise de sa mort, mais on croit qu'elle arriva en 417. — EXUPÈRE DE BAYEUX (SAINT), connu ailleurs sous le nom de St-Spire, en latin *Spirius*, *Suspirius*, *Souspirius*, fut le premier évêque de Bayeux; il vivait à la fin du 4^e siècle, et mourut dans le 5^e. On le regarde comme un des premiers apôtres de la Neustrie. L'histoire ne nous apprend rien de ses travaux apostoliques; on sait seulement qu'il mourut à Bayeux, et fut enterré sur le Mont des Temples, appelé auparavant *Mons Phœnus*, mais qui prit l'autre dénomination depuis que St-Ragnobert y eut fait bâtir plusieurs églises qui servaient de sépulture aux évêques. Les dépouilles mortelles d'Exupère furent ensuite déposées dans la cathédrale de Bayeux, portées en 865 à Palluau, pour les soustraire à la rapacité des Normands ou pirates du Nord, et transportées, en 850, à Corbeil, dans une église bâtie sous son invocation; Aimon, comte de Corbeil, y fonda, pour la desservir, un chapitre de douze chanoines dont le chef prenait le titre d'abbé.

L—v.

EYB (ALBERT DE), d'une ancienne famille de Franconie, vivait dans le 15^e siècle. Il fut camérier de Pie II et chanoine des églises de Bamberg et d'Eichstett. Il était très-instruit pour son temps, et acquit une grande réputation. Il florissait sous

l'empereur Frédéric III, en 1460, et mourut en 1479. Il a fait une compilation des préceptes et sentences des philosophes, historiens, orateurs et poètes anciens et modernes, qu'il dédia à Jean, duc de Bavière et évêque de Munster. Ce livre fut imprimé pour la première fois sous le titre de *Margarita poetica*, Nuremberg, 1472, in-fol.; réimprimé à Rome en 1475, in-fol.; Paris, 1477, in-fol., et 1478, in-fol.; sans noms de ville ni d'imprimeur, 1480, in-fol.; et encore 1487 et 1493; Bâle, 1494; Bâle, 1495; Paris, sans date; Nuremberg, 1502; Bâle, 1503; Strasbourg, 1503. L'auteur avait donné à son ouvrage le titre de *Margarita*, en l'honneur de Marguerite Volmershusen, femme dont il vante le mérite, et de laquelle il avait reçu les premiers éléments des sciences. La bibliothèque de la Vallière possédait quatre éditions de la *Margarita poetica*. On a aussi d'Eyb un ouvrage allemand intitulé : *Buch van Ehestand* (Livre touchant le mariage), Augsbourg, 1472, in-fol.; 1474, in-fol.; Blaubüren, 1475, in-8°; Mayence, Scheffer, 1495, in-8°; Augsbourg, 1517, in-4°. Il y traite la question : *Si un homme doit prendre une femme ou non?* et la décide par l'affirmative. Il paraît qu'il avait composé aussi en allemand une *Préparation à la mort*. A. B—r.

EYCK (JEAN VAN), dit *Jean de Bruges*, fils d'un peintre dont les prénoms ne sont pas connus, naquit à Maeseyck, petite ville dépendante de l'évêché de Liège, en 1370, et fut instruit dans la peinture par Hubert Van Eyck, son frère, né dans la même ville, en 1366. La nature l'avait doué de toutes les qualités qui font les grands peintres. Deux cents ans plus tard, il se serait fait distinguer à côté des Rubens et des Van Dyck; né à une époque où les connaissances fondamentales de l'art du dessin avaient fait peu de progrès, et dans un pays où l'on recherchait plus la perfection des détails que les grands effets de l'ensemble, il excella dans tous les genres de mérite les plus estimés des Flamands, ses compatriotes. Les deux frères travaillèrent souvent ensemble sur le même tableau; ils peignirent à Ypres, à Gand et à Bruges. Hubert étant mort, le 18 septembre 1426, Jean fixa sa demeure dans cette dernière ville; de là lui vint le surnom de *Jean de Bruges*. Parmi les ouvrages qu'Hubert et Jean ont exécutés, soit ensemble, soit chacun en particulier, on cite principalement les suivants : 1^o Les *Vieillards* et les *Vierges* de l'Apocalypse adorant l'Agneau; tableau qui renferme plus de 500 figures de douze à quatorze pouces de proportion. Ce tableau fut recouvert de deux volets, où se voyaient les portraits des deux artistes; il fut peint à Gand pour Philippe le Bon, comte de Flandre : nous le possédons au Musée impérial, à Paris. Les deux volets sont restés à Gand; 2^o *Dieu le Père* assis sur un trône, figure de grandeur naturelle, recouverte de deux volets, où sont représentés, d'un côté, la *Vierge*, et de l'autre, *St-Jean-Baptiste*; 3^o *St-Donatien*, *St-George* et un *Chanoine* devant la *Vierge*;

4^e une *Vierge au donataire*, qu'on voyait autrefois dans la cathédrale d'Autun, et qui orne maintenant notre Musée, ainsi que les deux tableaux précédents : celui-ci est gravé dans la collection de Filhol (n^o 578, 97^e livraison); 5^e un *Jeune Homme et une Jeune Fille* allant se marier; 6^e une *Salle de bain*, peinte pour Frédéric, duc d'Urbain; 7^e un *St-Jérôme*, peint pour Laurent de Médicis; 8^e une *Adoration des Mages*, qu'on voyait autrefois dans la galerie du Palais-Royal. Plusieurs de ces tableaux sont dans de petites proportions; celui de la Vierge au donataire n'a guère que deux pieds de haut sur un peu moins de large. Quelques compositions où l'on retrouve la monotone régularité des peintures du moyen âge; d'autres qui offrent au contraire du mouvement et du naturel; des têtes expressives et d'un assez beau caractère; des draperies où commence à se montrer quelque style; des accessoires, tels que des monuments d'architecture, des armes, des tapis, d'une grande vérité; des fonds de paysage d'un extrême fini; un sentiment assez juste de la perspective aérienne, qui se manifeste même quelquefois dans des ouvrages où la perspective linéaire est en défaut : ce sont là autant de traits qui caractérisent Jean Van Eyck. Mais ce qui étonne véritablement dans les tableaux de ce maître, c'est la fraîcheur et l'éclat des tons. Si l'art de peindre à l'huile fut longtemps le secret de Van Eyck, il semble, quand on considère ses ouvrages, que ce secret, quoique transmis à ses élèves, ne soit pas parvenu en entier jusqu'à nous. Le temps, qui rembrunit si promptement nos tableaux, a respecté les teintes des siens. Son coloris n'offre pas, il est vrai, toute l'harmonie des chefs-d'œuvre modernes, mais il a bien plus de vivacité. Cette remarque prouve qu'en posant les couleurs, ce maître en conservait, autant qu'il était possible, la virginité; mais elle peut aussi faire présumer qu'il employait quelque vernis dans la composition nous est inconnue. On croit généralement que Jean de Bruges inventa la peinture à l'huile, et qu'il donna connaissance de ce procédé à Antonello da Messina, qui le communiqua aux Vénitiens. Vasari, dans la *Vie d'Antonello*; Raphaël Borghini, dans son *Risposo*; Zanetti, dans son *Istoria della pittura veneziana*; le Gallo, dans ses *Annali di Messina*; Gaëtan Grano, dans ses *Memorie de' Pittori Messinesi*; Ridolfi, Baldinucci, le judicieux Lanzi, Van Mander, Sandrart, Descamps, Fuessly, le baron de Budberg, lui ont accordé l'honneur de cette invention. Il lui a toutefois été contesté. Malvasia, dans sa *Felsina pittrice* (t. 1, p. 27 et 30), a cité plusieurs ouvrages de Lippo Dalmasio, l'un sur bois, portant la date de 1376, et deux autres sur des murs, datés de 1407, que Tiarini et lui estimaient être peints à l'huile. Dominici, dans ses *Vite de' Pittori Napoletani*, paraît persuadé qu'on a peint à l'huile de temps immémorial, ou du moins depuis le commencement du 14^e siècle. Il cite aussi plusieurs tableaux, savoir : une Annonciation et une Vierge,

ouvrages de Tommaso de' Stefani, né vers l'an 1220, et mort en 1310; deux tableaux de Simone, qui florissait en 1325, et quelques autres de Gennaro di Cola et de Stefanone, tous deux élèves de Simone; il s'autorise de l'opinion du Cavaliere Massimo Stanzioni, qui, dans ses vies manuscrites des peintres, disait avoir observé avec beaucoup d'attention les deux tableaux de Tommaso de' Stefani, et assurait qu'ils étaient peints à l'huile. Christian de Méchel, dans sa *Description de la Galerie impériale de Vienne*, a donné connaissance d'un tableau de Tommaso da Modena, portant la date de 1297, qu'il a cru aussi peint de cette manière. L'opinion contraire à la gloire de Van Eyck a acquis une nouvelle force, depuis que Lessing, dans une dissertation sur l'origine de la peinture à l'huile, publiée en 1770, a appelé l'attention sur un manuscrit d'un peintre nommé Théophile, qui vivait à la fin du 10^e siècle ou au commencement du 11^e, et qui, suivant ce qu'il dit lui-même, employait quelquefois ses couleurs avec de l'huile. M. Raspe, auteur d'une dissertation imprimée à Londres, en 1787, sous le titre de *A critical essay on oilpainting*, a cru pouvoir soutenir que la peinture à l'huile n'a pas cessé d'être en usage depuis Théophile jusqu'à Van Eyck, et il a publié, en faveur de cette opinion, un manuscrit d'un autre peintre, nommé Eraclius, intitulé : *De coloribus et de artibus Romanorum* (voy. ERACLIUS). L'auteur du présent article a eu l'occasion de citer un autre manuscrit, encore inédit, conservé dans notre Bibliothèque de Paris (in-4^o, lat., n^o 6741), intitulé : *Alia tabula*, où il est aussi fait mention de l'art d'employer les couleurs avec de l'huile, sous les mots *Staneas petulas*, et sous le mot *Tabula*. Enfin, M. Cicognara, dans son intéressant ouvrage ayant pour titre : *Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, sino al secolo di Napoleone*, dont le premier volume a paru à Venise, en 1815, a entrepris de démontrer que la peinture à l'huile a été inventée par Théophile, qu'on peut croire Lombard d'origine; il pense même qu'elle était aussi accomplie dans ses procédés, sous le pinceau de cet artiste, qu'elle l'est aujourd'hui; et il conclut que l'honneur de l'invention appartient à la Lombardie. Nous ne saurions nous dispenser d'examiner des assertions si opposées dans un article qui a pour objet de marquer le rang que Van Eyck doit occuper parmi les artistes. Il est certain que Théophile connaissait l'art de broyer les couleurs avec de l'huile de lin; ce ne sont pas seulement les fonds de ses tableaux qu'il peignait de cette manière, comme l'ont pensé le baron de Budberg et M. Burstin, dans son *Traité des connaissances nécessaires aux amateurs de tableaux*; il employait le même procédé dans les draperies et les têtes de ses figures. Mais, d'une autre part, il est incontestable que Van Eyck a été généralement regardé par les peintres flamands, et notamment par les artistes italiens de son temps et des deux siècles qui ont suivi, comme l'inventeur de la véritable

peinture à l'huile. Au témoignage de Vasari, de Borghini et de tous les écrivains mentionnés ci-dessus, il faut en joindre un autre, qui n'est pas moins convaincant, c'est l'épithaphe placée à Venise, vers l'an 1496, sur le tombeau d'Antonello da Messina, et conservée par Vasari et par Ridolfi. On y lisait ces mots : *Non solum suis picturis, in quibus singulare artificium et venustas fuit, sed et quod coloribus oleo miscendis splendorem et perpetuitatem primis italicæ picturæ contulit*. Rien ne peut atténuer une preuve si forte, établie en Italie même en faveur de l'artiste de Bruges; car les peintres vénitiens n'auraient pas laissé consacrer cette épithaphe à Antonello, s'il n'eût été notoire qu'en effet il avait le premier pratiqué, à Venise, la véritable peinture à l'huile. Ces faits paraissent, il est vrai, contradictoires; mais comme ils sont également indubitables, il doit, par cela même, exister un moyen de les concilier. Or, l'explication qui les concilie, la voici. Les peintres ne durent ignorer, dans aucun temps, que toutes les matières colorantes se broient plus ou moins bien avec de l'huile pure, et qu'au moyen de cette simple préparation elles peuvent presque toutes être employées, soit dans des peintures à plat, soit dans des peintures imitatives. C'est là tout ce que pratiquait Théophile; il broyait ses couleurs avec de l'huile de lin, qu'il employait pure : « Prends les couleurs que tu voudras employer; broie-les soigneusement avec de l'huile de lin, sans eau, et fais les mélanges convenables pour les chairs et les habillements, ainsi que tu avais fait auparavant avec de l'eau; tu vauras (avec ces mêmes couleurs) les teintes par ticulières des quadrupèdes, des oiseaux, des feuillages, comme il te conviendra (1). » (*Lib. 1, cap. 22*). Les couleurs employées de cette manière séchaient très-difficilement et s'empâtaient mal. Aussi Théophile trouvait-il fort désagréable, lorsqu'il avait posé une couleur, d'être obligé d'attendre longtemps pour en poser une autre par-dessus : c'est ce qu'il nous dit lui-même (*cap. 23*). Il n'employait cette peinture que dans les ouvrages qu'il pouvait faire sécher au soleil; et à cause de ces difficultés, il conseillait aux jeunes peintres qui voudraient accélérer leur travail de préférer la gomme de prunier ou de cerisier (*ibid.*). Croire avec M. Cicognara que c'était là la véritable, la meilleure manière de peindre à l'huile, que tout ce qu'on y a ajouté n'a fait que l'altérer, et que, par conséquent, Théophile doit être regardé comme l'inventeur de cet art, ce serait évidemment aller trop loin. Il doit, au contraire, paraître certain que Théophile ne possédait qu'un procédé imparfait et fort peu utile. Les expériences tentées sur les tableaux cités par M. de Méchel n'offrent rien de concluant en faveur de son sys-

(1) Accipe colores quos imponere volueris, terens eos diligenter oleo lini, sine aquâ, et fac mixturas vultuum ac vestimentorum, sicut superius aquâ feceras; et bestias, sive aves, aut folia, variabis suis coloribus, prout libuerit.

tème. Soit qu'ils broyassent les couleurs avec de la gomme, de la colle de taureau, du blanc ou du jaune d'œuf, les peintres du 10^e et du 11^e siècle couvraient leurs peintures d'un vernis composé d'huile de lin, de galbanum, de myrrhe, de mastic ou d'autres résines. Cette pratique subsistait encore dans les 13^e et 14^e siècles. Il est possible que Méchel et d'autres curieux aient pris la couche extérieure du vernis pour le gluten qui liait les couleurs. On pourrait, au surplus, se persuader que Tommaso da Modena, Lippo Dalmasio et d'autres artistes peignaient à l'huile, suivant le procédé usité par Théophile, sans atténuer le mérite de Van Eyck. Que, dans un ouvrage manuscrit qui porte la date de 1437, Cennino di Andréa Cennini, peintre florentin, élève d'Angiol Gaddi, parle de l'art de peindre avec de l'huile de lin cuite : *Cocendo l'olio della semenza del lino*, art, dit-il, que pratiquent beaucoup les Allemands, cela ne change rien non plus au fond de la question. Soit que Cennini connût déjà, en 1437, quelque chose des procédés de Van Eyck, soit qu'il eût appris d'Angiol Gaddi qu'il valait mieux faire bouillir l'huile que de l'employer dans son état naturel, on voit bien qu'il n'était pas beaucoup plus avancé que les autres Italiens de son temps. Si le procédé de Théophile, de Tommaso et de Dalmasio eût été la véritable peinture à l'huile; si cette manière eût déjà paru accomplie, comment les exemples qu'on cite, en les tenant pour réels, seraient-ils si rares? Comment Giotto, Masolino, les Bellini, les Gaddi n'auraient-ils pas préféré l'huile à des matières dont ils reconnaissaient les défauts? ou pourquoi leurs successeurs auraient-ils adopté avec tant d'empressement, après avoir vu les tableaux d'Antonello, une manière de peindre qu'ils dédaignaient auparavant? Il doit donc paraître constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou moins siccatives que consiste l'invention de Van Eyck; il est certain aussi que ce sont, suivant l'expression de Vasari, les ingrédients et les préparations dont il fit usage, *le altre sue misture*, qui constituent la véritable peinture à l'huile; et il sera par conséquent démontré que c'est à cet artiste que nous devons ce procédé, éminemment propre à fixer et à marier les couleurs de toute nature, minérales, végétales, animales; ce procédé que le Titien, Raphaël, le Corrège et les autres grands maîtres ont immortalisé. L'opinion de quelques écrivains, tels que le Sansovino, dans sa *Descrizione di Venezia*, et Bonfiglio Costanzo, dans sa *Messina descritta*, qui regardent Antonello comme l'inventeur, et croient que c'est lui qui communiqua son secret à Van Eyck, cette opinion mérite à peine d'être examinée; il suffit des dates pour la réfuter. Jean Van Eyck, avons-nous dit, naquit en 1370, et Hubert, son frère, mourut en 1426. Les deux frères peignirent par conséquent ensemble le tableau de Philippe le Bon, entre cette année 1426 et l'année 1449, puisque c'est en 1449 que Philippe monta sur le

trône. Or, Antonello travaillait encore en 1493, et Gallo dit qu'il mourut en 1496 : l'impossibilité se démontre donc d'elle-même; car Van Eyck, qui peignait à l'huile au plus tard en 1426, ne peut pas avoir appris cet art d'Antonello, né à Messine, au plus tôt vers l'an 1406. M. de Méchel a dit sans preuves que Jean Van Eyck mourut en 1441. Van Mander et Sandrart disent seulement qu'il mourut très-vieux. M. Puccini, dans ses *Memorie istorico-critiche di Antonello*, présume, avec la saine critique qui le distingue, que ce maître était mort en 1450, mais depuis peu de temps. Nous possédons au Musée du Louvre deux petits tableaux d'Hubert Van Eyck (sous le n° 50 du nouveau catalogue supplémentaire); l'un représente la Vierge donnant le sein à l'Enfant-Jésus; l'autre Ste-Catherine. On compte parmi les élèves de Jean Van Eyck, *Hughes Van der Goes*, à qui quelques personnes attribuent le tableau du Jugement dernier conservé dans notre Musée sous le nom de Jean Van Eyck lui-même; et *Roger de Bruges*, qui égale et surpasse peut-être son maître par la délicatesse de l'exécution. Ce dernier se trouvait à Rome, en 1450, après avoir demeuré auprès de Jean dans la vieillesse de ce peintre. Hubert et Jean Van Eyck eurent une sœur nommée Marguerite, qui se rendit célèbre dans la peinture, et qui refusa, dit-on, de se marier pour se livrer entièrement à son art.

E—c—D—D.

EYCK (GASPAR VAN), peintre de marines, né à Anvers en 1625, réussit à peindre des vues de différents ports et des combats sur mer; il se plaisait surtout à représenter des attaques entre des Turcs et des chrétiens : la variété de leurs costumes prête un charme de plus à l'effet de ses tableaux; ses figures sont en général bien dessinées et touchées avec finesse. — *Nicolas VAN EYCK*, qu'on croit frère du précédent, et né dans la même ville, vers 1630, acquit une grande réputation dans le genre des batailles; il peignait avec feu le choc des combattants, et donnait à ses figures beaucoup de mouvement et d'expression. Les particularités de sa vie sont peu connues; il était capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers, où il finit ses jours. La galerie de Dresde possède un tableau de ce maître, représentant une *Halte militaire dans un village*.

V—r.

EYER, ou AYRER (JACQUES), notaire et procureur impérial à Nuremberg, où il mourut en 1603, s'occupa aussi de poésie dramatique et composa un assez grand nombre de petites pièces et d'espèces d'opéras, dont la connaissance offre quelque intérêt pour l'histoire du théâtre et de la poésie allemande. Il ne publia que le *Julius et Cicero redivivus* de Frischlin, qu'il avait mis en forme dramatique (Spire, 1585); mais après sa mort ses enfants publièrent son *Opus theatricum*, contenant 30 comédies, Nuremberg, 1610, in-fol.; ibid., 1618. On peut voir le titre et l'analyse de ces pièces dans *Gottschel (Dram. Dichtk., t. 4, p. 1-150)*. Le reste de ses œuvres, contenant 40 autres

pièces de théâtre, n'a pas été imprimé. — *Jacques AYRER*, appelé l'aîné ou l'ancien, était aussi avocat à Nuremberg, et a publié quelques ouvrages de jurisprudence : 1° *Enodatio legis unica C. de errore calculi*, Francfort, 1599, in-8°; Liège, 1700, in-12; 2° *Comment. in leg. ut vim, ff. De just. et jure*, Francfort, 1599, in-12; 3° un commentaire sur le *Processus Luciferi contra Jesum* de Jac. de Teramo, Hanau, 1611, in-8°, souvent réimprimé, et quelquefois réuni au *Processus Satañe contra B. Virginem*. (Voy. BARTOLE et TERAMO). C. M. P.

EYKE DE REPKOW. Voyez EKKO.

EYKENS (PIERRE), dit le Vieux, peintre, né vers 1599 à Anvers, se forma par l'étude de la nature et des grands maîtres de son pays. Il allait partir pour Rome étant encore fort jeune, lorsque le mariage le fixa dans sa ville natale. Traitant ordinairement le genre de l'histoire en grand, il sentit combien le voyage d'Italie lui eût été nécessaire; et, pour y suppléer en quelque sorte, il consulta, autant qu'il le put, les estampes et les moules en plâtre des statues antiques. Ce peintre était très-laborieux, ami de la solitude et de son art; des compositions abondantes, un bon goût de dessin, une couleur vraie, et, lorsque les sujets l'exigeaient, pleine de délicatesse, le placent au rang des bons peintres d'histoire de son pays. Il peignit quelquefois des bas-reliefs et des vases de marbre pour les peintres de fleurs, et faisait les figures dans les tableaux de quelques paysagistes. L'année de sa mort est inconnue. La plupart de ses ouvrages furent placés dans les églises d'Anvers. Descamps désigne comme les principaux le tableau d'autel de la chapelle des Fripiers, dans la cathédrale d'Anvers, représentant *Ste-Catherine disputant contre les docteurs païens*. La figure principale est très-belle; dans l'église de St-André, la *Cène*, tableau savamment composé; aux Carmes-Déchaussés, *Élie enlevé dans un char de feu* : le paysage est de Wans, et les figures d'un autre paysage peint par Spierink; dans l'église des religieux appelée *Bogaerde*, *St-Jean prêchant*, etc. Eykens fit aussi, pour les Jésuites de Malines, deux tableaux de la *Vie de St-François-Xavier*; dans l'un, ce saint baptise un prince idolâtre; dans l'autre, il ressuscite un mort. Pierre Eykens mourut en 1640. Il eut plusieurs enfants, dont deux, Jean et François, furent ses élèves; le premier avait d'abord étudié la sculpture; mais il l'abandonna pour se livrer à peindre des fleurs et des fruits, genre dans lequel il réussit assez bien, ainsi que son frère.

D—r.

EYMAR (ANGE-MARIE, comte d'), député à l'Assemblée constituante, né vers 1740, en Provence, d'une famille noble, consacra ses premières années à la culture des lettres et des arts. Ersch, dans la *France littéraire*, lui attribue la traduction du *Delinquente honorato* (l'Honnête criminel), de Jovellanos, imprimée en 1777; et le bibliographe

allemand pouvait bien avoir été mieux renseigné que Bocous, qui fait honneur de cette traduction à l'abbé Meylar, vicaire général de Marseille (voy. JOVELLANOS). Mais c'est par erreur qu'Ersch attribue aussi à d'Eymar le mémoire couronné par l'académie de Marseille en 1787 : *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*. Ce mémoire est d'un de ses homonymes (voy. l'article suivant). Député par la sénéchaussée de Forcalquier aux états généraux en 1789, il se réunit l'un des premiers de son ordre au tiers état, et se prononça pour les principes de la révolution, dans laquelle, comme beaucoup d'autres, il ne voyait que la réforme des abus. Il appuya la proposition de Sieyès sur la nécessité d'une nouvelle division du royaume, et dans une brochure qu'il fit imprimer en 1790 (in-8° de 25 pages), en montra l'importance pour faire disparaître jusqu'aux dernières traces de la féodalité. Le 26 septembre de la même année, il fit rendre un décret exceptionnel en faveur des dames religieuses anglaises établies à Paris d'après une autorisation de Louis XIII, et qui n'avaient jamais reçu de fonds du trésor royal pour leur établissement ni pour leur entretien. Sur ses conclusions, leur demande fut renvoyée aux comités ecclésiastique et diplomatique réunis, qui demeurèrent chargés de présenter un moyen de maintenir ces dames dans leur position actuelle, sans déroger au décret qui supprimait les congrégations religieuses. Admirateur passionné de Rousseau, quoiqu'il ne paraisse pas qu'il ait jamais eu aucun rapport avec cet écrivain (1), il proposa, le 24 décembre, d'ériger une statue à l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social*, avec cette inscription : *La nation française libre à J.-J. Rousseau*, et de déclarer que sa veuve serait nourrie aux dépens de l'État. Cette double proposition fut décrétée sur-le-champ au milieu des plus vifs applaudissements. Le 27 avril 1791, il réclama pour Rousseau les honneurs du Panthéon, accordés récemment à Voltaire et à Mirabeau. Après la session, d'Eymar resta complètement étranger aux affaires ; et, grâce à l'obscurité dans laquelle il vivait, il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions de la terreur, sans être obligé de sortir de France. Désigné par de Talleyrand, son collègue à l'assemblée constituante, pour remplacer Ginguéné dans l'ambassade de Piémont, ce choix parut annoncer, de la part du Directoire, des intentions plus bienveillantes envers le roi de Sardaigne ; mais si d'Eymar, connu par son caractère doux et sage, était incapable de faire le mal, il manquait aussi de l'énergie nécessaire pour l'empêcher ; et le malheureux Charles-Emmanuel (voy. ce nom) se vit bientôt obligé d'abandonner ses États, après avoir abdiqué. A la création des préfetures, d'Eymar fut

nommé préfet du Léman. L'admiration qu'il avait montrée pour Rousseau ne pouvait que le rendre agréable aux Gênois, dont il sut se concilier l'affection en favorisant leur goût pour les sciences et les arts, et en s'empressant de payer un juste tribut d'éloges à ceux qui s'y distinguaient. C'est ainsi qu'il écrivit au chirurgien Maunoir une lettre imprimée dans le *Moniteur* (29 germinal an 9, 19 avril 1801), pour le féliciter sur le prix que venait de lui décerner la Société de médecine de Paris pour un mémoire sur la section des artères, et qu'il saisit cette occasion de rappeler les noms des hommes dont Genève s'honore avec raison. Le 1^{er} septembre 1801, il eut le plaisir d'embrasser à l'hospice du grand St-Bernard, où il lui avait donné rendez-vous, l'illustre Dolomieu (voy. ce nom), qui, sorti depuis quelques semaines des prisons de Naples, avait voulu visiter les montagnes de la Suisse et de la Savoie afin d'en étudier la structure. D'Eymar, chargé de déterminer l'emplacement d'un hospice à construire sur la nouvelle route du Simplon, profita de cette circonstance pour accompagner Dolomieu pendant le reste de son voyage scientifique. Le 8 septembre, il inaugura le monument qu'il avait obtenu l'autorisation d'ériger à la mémoire de Frédéric-Auguste Eschen, jeune et malheureux naturaliste, englouti, l'année précédente (le 7 avril 1800), dans une crevasse du glacier de Buet. Il lut, le 24 janvier 1802, à l'Athénée de Lyon, une courte mais intéressante *Notice sur le dernier voyage de Dolomieu*, qui fut imprimée dans le *Moniteur*, an 10, n° 150, et dans le *Magasin encyclopédique*, t. 5, p. 376. D'Eymar mourut à Genève le 11 janvier 1803. Il était associé honoraire de l'Athénée de Lyon et de la Société des sciences et arts de Grenoble. Outre les opuscules déjà cités, on a de lui : *Amusements de ma solitude, mélanges de poésies*, Paris, 1802, 2 vol. in-12. Ce recueil, que l'auteur distribuait en présent à ses amis, n'a été tiré qu'à 250 exemplaires (voy. Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, n° 650.) On lui attribue encore des *Anecdotes sur Viotti*, in-12, insérées d'abord dans la *Décade* de l'an 6 (1798). W-s.

EYMAR (CLAUDE), dont le nom est désormais inséparable de celui de Rousseau, naquit à Marseille en 1744 ; fils d'un négociant, il était l'aîné d'une famille nombreuse. Lorsqu'il eut terminé ses études, son père, infirme et déjà sur le retour de l'âge, voulut se reposer sur lui d'une partie des détails de son commerce ; mais le goût du jeune Eymar pour les lettres et les arts lui inspirait pour les affaires une aversion qu'il ne pouvait vaincre. Les conseils d'un ami et la lecture réfléchie de l'*Emile*, en l'éclairant sur ses devoirs, le firent changer de conduite. L'important service que venait de lui rendre Rousseau ne pouvait manquer de lui faire désirer de voir ce grand écrivain. Ayant eu l'occasion d'aller à Paris, en 1774, il se présenta chez l'auteur d'*Emile*, sous le prétexte de lui donner à copier de la musique ; et, depuis, il

(1) Le nom d'Eymar ne se trouve pas dans la *Vie de Rousseau*, par Musset-Pathay, qui, comme l'on sait, a donné la liste des amis et même des simples connaissances du philosophe de Genève.

y retourna trois ou quatre fois sous le même prétexte, non sans crainte d'être éconduit, si sa ruse était découverte. Un avis que Rousseau fit à cette époque insérer dans le *Journal de Bouillon*, pour mettre le public en garde contre les éditions défectueuses de ses ouvrages, lui fournit une nouvelle occasion d'entretenir le philosophe. Il devait avoir le bonheur de le retrouver la semaine suivante à la campagne, chez un ami commun; mais des lettres pressantes le rappelèrent à Marseille, et, cette fois encore, Eymar eut le courage de sacrifier le plaisir au devoir. Il n'eut depuis aucune espèce de relation avec Rousseau; mais il lui avait voué dans le cœur une sorte de culte qui ne devait finir qu'avec sa vie. Relire ses ouvrages, les étudier, les analyser, tels furent l'occupation et le charme des loisirs que lui laissèrent ses affaires. En 1786, il obtint de l'académie de Marseille une médaille d'or, pour un discours : *De l'influence des peines sur les crimes*, dans lequel, comme on le devine aisément, il forme des vœux pour l'adoucissement des lois pénales. Dans un opuscule encore inédit : *Sur la nature et l'essence de la loi*, Eymar dit qu'un peuple ne saurait être en même temps heureux et libre. On en peut conclure qu'il ne fut pas de ceux qui saluèrent avec enthousiasme l'aurore de la révolution française, puisqu'il était d'avance convaincu qu'elle ne pourrait rien produire d'avantageux à l'humanité. Postérieurement, Eymar quitta Marseille pour s'établir avec sa famille à Nîmes, où il comptait depuis longtemps de nombreux amis. Membre de l'académie du Gard, à sa réorganisation, il lui communiqua les différents opuscules qui sont indiqués à la fin de cet article, mais dont aucun n'est imprimé. Ce fut dans ses dernières années, qu'à la sollicitation de quelques amis, il rédigea, d'après ses souvenirs et sur les notes qu'il avait recueillies, son opuscule intitulé : *Mes visites à J.-J. Rousseau*. Quoiqu'il pensât que le temps n'était pas venu de venger la mémoire de ce grand écrivain, on voit, par un avertissement daté de 1815, qu'il se proposait de faire imprimer cet opuscule. Mais les circonstances le forcèrent probablement d'ajourner ce projet, qui, de son vivant, ne devait pas recevoir d'exécution. Eymar mourut en 1822, à Bellegarde, près de Nîmes, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Ses opuscules relatifs à Rousseau furent transmis par ses héritiers à Musset-Pathay (voy. ce nom), auteur d'une histoire du philosophe de Genève, qu'Eymar avait honorée de ses suffrages. Ils ont été réunis dans le tome 2 des *Oeuvres inédites de Rousseau*, précédés d'un avertissement qui contient tous les détails que Musset avait pu recueillir sur l'auteur. Ces opuscules, au nombre de sept, sont intitulés : *Mes visites à J.-J. Rousseau*. — *Examen de la lettre à d'Alembert sur les spectacles*. — *Examen du jugement de Servan sur les ouvrages de Rousseau*. — *Réponse aux critiques de Senebier, Trembley et Prevôt*. — *Question politique* : Rousseau

pouvait-il renoncer à sa patrie? — *Examen de la Nouvelle Héloïse*. — *Coup d'œil sur l'Emile*. — *Analyse du Contrat Social*. Malgré son admiration pour Rousseau, Eymar montre de l'impartialité dans l'appréciation de la conduite et des principes de cet écrivain. Les opuscules d'Eymar encore inédits sont : *Appel à la postérité*, ou examen des discours de Jean-Jacques sur l'inégalité des conditions et sur les sciences. — *Sur la nature et l'essence de la loi*. — *Sur le droit de punir et la peine de mort*. — *Sur la mendicité*. — *Sur les causes favorables à la population*. — *Sur la liberté de la presse*. W—s.

EYMERIC (NICOLAS), natif de Girone, entra dans l'ordre des frères prêcheurs, en 1534, à l'âge de 14 ans. Il devint le plus célèbre canoniste de son temps, et fleurit sous les pontificats d'Innocent VI et ses successeurs. Il fut fait inquisiteur général, en 1556, par Innocent VI, et Grégoire XI le nomma son chapelain et juge des causes d'hérésie. Ce fut lorsqu'il occupait le second de ces emplois qu'il écrivit son fameux *Directoire des inquisiteurs*. Dans le schisme qui divisa l'Eglise par la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, Eymeric s'attacha au parti de Clément, et suivit ce pape à Avignon. De retour dans l'Aragon, son caractère inflexible ne fit qu'augmenter le nombre d'ennemis qu'il s'était déjà attirés par l'intolérance d'un zèle exagéré. Mais l'ennemi le plus terrible pour lui, ce fut le prince Jean, fils de Pierre IX d'Aragon; ce roi l'exila enfin de ses États. Eymeric se réfugia alors à Avignon, où Clément VII le reçut très-favorablement. Il jouit constamment de la bienveillance de ce pontife, ainsi que de celle de son successeur, Benoît XIII, jusqu'à ce que, accablé par l'âge et les infirmités, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1599. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus tres de logica, de principibus naturalibus in 1 librum physicorum Aristotelis*; *Tractatus de potestate papali*; *Tractatus contra Universitatem Parisiensem Dei ecclesiam impugnantem, Responsiones ad XXIX questiones*, etc. Mais parmi ces ouvrages et autres qu'il écrivit, celui qui fit le plus de bruit fut son *Directorium inquisitorum*, Barcelone, 1505; Rome, 1578, avec les *Scholies* et les *Commentaires* de Pena, ibid., 1587; Venise, avec les *Commentaires*, 1596 (1). Ce livre est partagé en trois parties; la première et la deuxième sont consacrées à établir les pouvoirs des inquisiteurs contre les hérétiques et les fauteurs d'hérésies, et la dernière explique la manière de procéder contre eux. Le *Directoire* soumet les rois eux-mêmes à son terrible tribunal. On voit, par les maximes extraordinaires répandues dans cet ouvrage, dans quel esprit l'auteur l'a composé, et l'on s'étonne

(1) On doit à l'abbé Morellet un bon abrégé du *Directoire des inquisiteurs*, sous le titre de *Manuel des inquisiteurs à l'usage des inquisitions d'Espagne et de Portugal*, etc., Lisbonne (Paris), 1762, in-12. On y a joint une courte histoire de l'établissement de l'inquisition dans le royaume de Portugal. Le *Manuel des inquisiteurs* a été inséré en 1769 à la fin d'une nouvelle édition de l'*Histoire des inquisitions* de l'abbé Goujet, 2 vol. in-12.

qu'un homme doué d'un véritable talent, peu commun alors, ait pu se laisser entraîner par un zèle mal entendu. Ce fut le trop fameux Torquemada qui le premier mit en pratique les horribles principes d'Eymeric, lors de l'établissement de l'inquisition en Espagne, en 1480, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Heureusement les successeurs de Torquemada se désistèrent insensiblement de son système de rigueur. Cependant, quelque redoutable que ce tribunal ait été dans son origine, il faut aussi convenir que l'Espagne lui est peut-être redevable de la tranquillité dont elle a joui pendant que les guerres de religion ensanglantaient le reste de l'Europe. On a souvent accusé ce tribunal d'avoir nui au progrès des sciences et des arts, de même qu'on le représentait partout comme injuste, cruel et arbitraire; cette accusation n'était peut-être pas alors dénuée de fondement. Ne voulant point passer les bornes que nous nous sommes prescrites, pour éclaircir ces points, nous engageons nos lecteurs à consulter M. Alex. de la Borde dans son *Itinér. descr. de l'Espagne*, t. 5, p. 1 et 22; et, sans entrer dans une discussion étrangère à cet article, plaignons ces temps de barbarie où la superstition et le fanatisme tenaient souvent lieu de religion, et réjouissons-nous de ce que, par le progrès des lumières, nous n'avons plus à redouter les bûchers de Torquemada, ni à frémir sur les terribles maximes d'Eymeric.

B—s.

EYNDE (JACOB VAN DEN), seigneur de Haemstede, né à Delft, vers l'an 1575, d'une famille distinguée, après avoir fait de bonnes études, suivit la carrière militaire, et fut capitaine d'un régiment d'infanterie au service du stadhouder Maurice. On croit qu'il quitta les armes à l'occasion de la trêve conclue en 1609. Rendu à ses premiers goûts, il cultiva avec succès les belles-lettres ainsi que la poésie latine, et mourut dans son château de Haemstede, le 11 septembre 1614. Il a laissé : 1^o *Jac. Eyndii poemata*, Leyde, 1611, in-4^o. On distingue dans ce recueil ses deux livres sur la guerre de Flandre. 2^o Une *Chronique de Zélande*, en 5 livres et en latin, Middelbourg, 1634, in-4^o; elle ne va que jusqu'à l'année 1505. Il avait encore écrit, et s'était proposé de dédier à Joseph Scaliger, un traité en langue latine sur les *danses des anciens*; mais cet ouvrage est resté inédit. On croit que l'auteur était petit-fils de Jacob Van den Eynde, avocat (ou conseiller pensionnaire) de Hollande, en 1560, et qui périt en prison à Vilvorden, victime de son dévouement à la cause de la liberté, le 12 mars 1569; il fut acquitté après sa mort, et sa famille obtint mainlevée de la saisie de ses biens.

M—ON.

EYNDEN (ROLAND VAN), né à Dordrecht en 1748, et mort en 1819, a publié en hollandais : 1^o *Réponse à la question proposée par la Société teylérienne à Harlem sur le caractère de l'école hollandaise dans le dessin et la peinture*, mémoire qui a remporté le prix, Harlem, 1787, in-4^o de 215 pages.

Cette dissertation, bien écrite et judicieuse, se trouve aussi dans le 5^e volume des *Verhandelingen uitgegeven door Teyler's tweede genootschap*. 2^o *Histoire des peintres des Pays-Bas depuis le milieu du 18^e siècle*, par Roland Van Eynden et Adrien Van der Villigen, correspondant de l'Institut national (à Amsterdam), avec portraits, Harlem, 1^{er} vol., 1816, 462 pages in-8^o; 2^e vol., 1817, 515 pages. Cette histoire de la peinture doit être considérée comme le supplément indispensable des ouvrages de Van Mander, Houbraken, Campo, Weyerman, Van Gool et Descamps. La première partie contient la vie et l'indication des travaux des peintres, sculpteurs, graveurs et architectes dont il n'est pas parlé ou dont il n'est dit que peu de chose dans les ouvrages précédents. La seconde partie comprend les artistes dont Van Gool avait commencé la biographie, sans l'achever. Enfin, la troisième division traite de la vie des peintres et autres artistes qui fleurirent depuis le commencement du siècle passé. Van Eynden a aussi traduit la biographie du Corrège.

R—F—G.

EYNHOEDTS (REMOLDUS ou ROMBAUT), né à Anvers, vers 1605, s'établit dans cette ville; il a gravé à l'eau-forte avec beaucoup d'esprit. On a de lui, entre autres morceaux, le sujet (d'après Claissens) de *Cambyse*, roi de Perse, qui ayant fait étendre sur un siège la peau d'un juge prévaricateur qu'il avait fait écorcher, y fait asseoir son fils qu'il avait nommé à sa place; le *Tombeau de Rubens*, même sujet que Pontius avait gravé, mais bien supérieurement; une allégorie représentant la *Paix* et la *Félicité d'un État*; une *Adoration des rois*, un *St-Paul, Jésus-Christ sortant du tombeau*; tous ces sujets d'après Rubens. On a encore d'autres estampes de lui, d'après le même maître, ainsi que d'après Corneille Schüt.

P—E.

EYRIÈS (JEAN-BAPTISTE-BENOÎT), savant géographe français, l'un des fondateurs de la société de géographie et membre de l'Institut, né à Marseille le 25 juin 1767, était fils de Jacques-Joseph Eyriès, officier de la marine royale et directeur de port du Havre (1), et de Jeanne-Françoise De-

(1) Jacques-Joseph Eyriès, né à Marseille le 12 novembre 1733, entra de bonne heure dans la marine militaire. Il était en 1756 pilotin sur le vaisseau de guerre le *Guerrier* de l'escadre commandée par M. de la Galissonnière. Après avoir servi de 1757 à 1759 sous divers aventuriers, il se fit distinguer et reçut plusieurs blessures en commandant, de 1760 à 1763, les navires armés en guerre et en marchandises le *Romain*, l'*Espérance* et le *St-Jean*. Sa brillante conduite le fit nommer, le 26 février de cette dernière année, lieutenant de frégate des vaisseaux du roi. En lui annonçant sa promotion, le duc de Choiseul, à cette époque ministre de la marine, lui écrivait : « Le roi, auquel j'ai représenté le nombre des campagnes que vous avez faites, les actions dans lesquelles vous vous êtes trouvé et les blessures que vous y avez reçues, a bien voulu vous accorder le grade de lieutenant de frégate, dont je joins ici le brevet... » Le 2 février de l'année suivante, le duc de Praslin, chargé du département des affaires étrangères, annonçait au même ministre qu'en retournant de la Martinique à Marseille avec la frégate du roi la *Fortune*, le capitaine Eyriès, après avoir sauvé et mis en sûreté deux bâtiments français chassés par un corsaire, Saltin, s'était montré devant Tanger pour imposer à trois autres corsaires, qui y étaient. « Sa bonne conduite a produit un tel effet sur la place de Marseille, ajoutait M. de Praslin, que la chambre de commerce de cette ville le lui a recommandé en ne tarissant pas d'éloges. » Toujours prêt à se rendre utile, Eyriès était en 1769

luy. Élevé au collège de Juilly, le jeune Eyriès y fit d'excellentes études et obtint de brillants succès. En quittant cet établissement, sa famille l'envoya en Angleterre, de là en Allemagne, en Suède et en Danemark pour y compléter son éducation par les voyages et apprendre les langues du Nord. Il fit de grands progrès dans la connaissance de ces divers idiomes, singulièrement négligés en France à cette époque, et que l'on commence cependant aujourd'hui à regarder comme utiles. Au retour de ses voyages dans le nord de l'Europe, Eyriès revint au Havre, où son père était capitaine de port; il s'y livra pendant quelques années au commerce, et fit plusieurs armements pour la côte d'Afrique, St-Domingue, Cayenne, etc. Ses occupations commerciales ne l'empêchaient cependant pas de cultiver les sciences et de s'appliquer plus particulièrement à la botanique en herborisant aux environs du Havre. Son père ayant

à Cayenne, dont le gouverneur, M. de Siedmond, témoignait le désir de voir chargé de quelque expédition importante un officier qui réunissait à un grand zèle des talents remarquables, accompagnés d'une extrême vigilance, et ne cessait de rendre des services à la colonie et aux bâtiments du roi, comme aux navires de commerce. De nouveaux services rendus par Eyriès, et plusieurs actes de dévouement et de bravoure cités par M. Mistral, commissaire général de la marine au Havre, le firent nommer en 1778 (25 novembre), administrateur-commandant du Sénégal, à ce moment au pouvoir des Anglais, et qui ne tarda pas à être reconquis en 1779. Eyriès, qui avait pris une part active à cette glorieuse expédition, resta peu de temps dans le poste qui lui avait été confié, l'état de sa santé, altérée par ce climat brûlant, l'ayant forcé de rentrer en France pour la rétablir. « Le roi est satisfait de vos services, » lui écrivait le 5 mai 1780 M. de Sartine en l'autorisant à venir respirer l'air de la patrie, « et je vous procurerai avec plaisir à votre arrivée les grâces de Sa Majesté. » Quoiqu'on eût perdu de vue ces promesses, Eyriès, apprenant qu'une armée combinée de Français et d'Espagnols se préparait à envahir les îles Baléares, occupées à cette époque par les ennemis des deux couronnes, se hâta d'accourir à Minorque. Ses services comme volontaire furent acceptés par le général duc de Crillon, qui reconnaît dans sa lettre au duc de Castries du 8 septembre 1781 qu'Eyriès a beaucoup coopéré par son intelligence et sa valeur à la prise de six frégates anglaises qui étaient à l'ancre sous le canon de la place de Mahon. « Ayant demandé à M. Eyriès ce qu'il désirait, il m'a répondu qu'il ne voulait que l'honneur d'avoir servi l'auguste maison de Bourbon et son pays. Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai ressenti à cette réponse faite en présence de deux cents officiers espagnols qui en furent enchantés et l'embrassèrent. » M. de Crillon demanda et obtint pour ce brave officier la croix de Charles III. Certes, il méritait bien cette distinction l'homme qui « joignait, suivant le général français, au mérite militaire et à une bravoure aussi froide que brillante, un désintéressement tel qu'il n'a jamais voulu recevoir aucune gratification ni appointements de S. M. C. pendant tout le temps qu'il a été employé aux différentes opérations dont je l'avais chargé et dont il s'est acquitté à mon entière satisfaction, ainsi qu'à celle de don Antonio Barcelo, le meilleur officier de la marine espagnole, à mon gré, sous lequel je l'avais employé en dernier lieu. » Bientôt après il fut fait chevalier de St-Louis. Nommé en 1783 capitaine de port au Havre, Eyriès obtint en 1791 le grade de capitaine de vaisseau et fut placé à Cherbourg en qualité de commandant de la marine. Il en remplissait les fonctions, lorsqu'en 1793 il fut arrêté comme suspect, emmené à Paris et enfermé dans la prison de la Force. Son fils, J.-B.-B., qui était accouru dans la capitale lors de son arrestation, parvint, après la journée du 9 thermidor, à le faire rendre à la liberté. Réintégré plus tard dans la position qu'il avait occupée à Cherbourg, Eyriès fut appelé, en 1796, au Havre pour y remplir les mêmes fonctions dans des circonstances fort graves. Il s'y fit particulièrement distinguer; mais comme il apprit en même temps, au commencement de 1798, qu'il allait être mis à la retraite et que le gouvernement préparait une grande expédition dont le but était encore inconnu, Eyriès, après s'être concerté avec le général Kléber qu'il connaissait et qui devait en faire partie, se disposait à aller le rejoindre à Toulon, lorsque sa mort, arrivée presque subitement le 10 juillet 1798, l'empêcha de mettre son projet à exécution.

XIII.

été arrêté comme suspect en 1793, et enfermé à Paris dans la prison du Luxembourg, Eyriès se rendit dans cette capitale pour le voir et lui prêter secours. Ayant obtenu sa délivrance après le 9 thermidor (27 juillet 1794), ils retournèrent ensemble au Havre; Eyriès n'y fit cette fois qu'un très-court séjour. Il revint à Paris, où il avait résolu de se fixer définitivement, parce qu'il trouvait dans cette capitale plus de ressources pour se livrer à l'étude, lorsque M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, l'envoya en mission à Clèves pour s'entendre avec Fauche-Borel sur une négociation importante à laquelle le directeur Barras attachait le plus haut prix (voy. FAUCHE-BOREL). Rappelé en France au bout de quelques mois, Eyriès fut remplacé pour la suite de cette négociation, qui n'amena aucun résultat, par le chevalier Guérin de St-Tropez, confident intime du directeur. On assure qu'en 1804 et 1805 une nouvelle mission lui fut confiée dans les principautés au delà du Rhin, à la suite de laquelle le chef du gouvernement lui aurait fait offrir le titre de conseiller d'État, qu'il refusa pour conserver sa complète indépendance. Nous ne connaissons ni l'objet ni la durée de cette mission. A son retour (1805), Eyriès se fixa définitivement à Paris, où il suivit assidûment les cours de nos écoles savantes, et se livra tout entier à son goût pour les sciences, et plus particulièrement pour la géographie et la botanique. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître fut la traduction du *Voyage de découvertes dans la partie septentrionale de l'Océan Pacifique* du capitaine anglais Broughton, imprimée en 1806. Eyriès avait été chargé de ce travail par le ministre de la marine Decrès, auquel il le dédia. L'année suivante, il traduisit de l'allemand le voyage d'un Livonien en Pologne et en Allemagne, dans lequel on trouve de curieux renseignements sur les révolutions qui eurent lieu dans le premier de ces pays pendant les années 1793 et 1794; et en 1808, il fit paraître une traduction de l'ouvrage de M. le baron de Humboldt, intitulé: *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux*, etc. Une nouvelle édition allemande de cet ouvrage ayant paru en 1826, avec plusieurs changements et des additions importantes qu'exigeaient les progrès des sciences naturelles et de la géographie, Eyriès, sur l'invitation du savant auteur, recommença sa traduction. M. de Humboldt, qui avait revu lui-même ce travail, en fut tellement satisfait, qu'il crut devoir attribuer publiquement (1) au talent d'Eyriès la plus grande partie de l'intérêt dont le public l'avait honoré. Cette traduction et celle du *Voyage en Norvège et en Laponie* de Léopold de Buch passent pour les meilleures que l'on doive à la plume d'Eyriès. M. le baron Alex. de Humboldt a fait précéder cette dernière d'une in-

(1) Introduction en tête de la traduction du *Voyage en Norvège*, de Léopold de Buch.

roduction dans laquelle il rend témoignage à la fidélité scrupuleuse et à la justesse d'expressions avec lesquelles le traducteur a rendu tout ce qui a rapport à la géologie et aux sciences physiques. Devant donner à la suite de cette notice la liste des ouvrages composés ou traduits par Eyriès, nous ne croyons pas nécessaire de passer ici en revue tous ceux que ce laborieux savant a publiés pendant le cours de sa longue vie, et dont la plupart sont consacrés aux voyages et à la géographie. Nous nous bornerons à citer, outre ceux dont nous avons déjà parlé, le Voyage en Perse, en Arménie, en Asie mineure et à Constantinople de Jacques Morier, les voyages de Pottinger dans le Belouchistan et le Sindhy; celui du prince Maximilien de Wied-Neuwied au Brésil; celui de Burckhardt en Arabie, et celui d'Alexandre Burnes, de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balk et Boukara. Eyriès a joint à une partie de ces ouvrages des préfaces et quelquefois des introductions historico-géographiques, qui dénotent en lui un vaste savoir. Quelques articles insérés par Eyriès dans les *Annales des Voyages*, journal géographique que Malte-Brun avait créé en 1808, et qui avait cessé de paraître en 1814, mirent en rapport ces deux hommes distingués. Appréciant l'érudition et le style facile d'Eyriès, le savant Danois lui proposa de continuer avec lui ce journal, que des circonstances politiques avaient fait interrompre depuis quelques années, et les *Nouvelles Annales des voyages* parurent à partir de 1819 sous les noms réunis d'Eyriès et de Malte-Brun. A la mort de ce dernier, son collaborateur a toujours continué d'être un des principaux rédacteurs des *Nouvelles Annales*, d'abord avec M. de la Renaudière, qui avait déjà coopéré, depuis 1824, à la première série, et ensuite avec MM. Klaproth, Walckenaer, Ternaux-Compans et quelques autres géographes. Eyriès a inséré dans les 104 volumes des quatre premières séries de ces *Nouvelles Annales* une multitude de mémoires et d'articles critiques fort remarquables, parmi lesquels on doit citer un *Mémoire sur la découverte de la Nouvelle-Hollande* (1). Pendant qu'il suivait activement la rédaction des *Nouvelles Annales des voyages*, Eyriès se livrait à d'autres travaux importants. Devenu, dès 1812, un des principaux

(1) Les *Annales des voyages*, créées par Malte-Brun et dirigées par lui seul, commencées en 1808 et terminées en 1814, forment 25 volumes in-8°, dont une table. Les *Nouvelles Annales des voyages*, qui en furent la suite, se composent de six séries : la première, commencée en 1819 et terminée en juin 1826 inclus, forme 30 volumes in-8°; la seconde, commencée en juillet 1826 et terminée en 1833, forme également 30 volumes in-8°; la troisième, commencée en 1834 et terminée en 1839, est composée de 24 volumes in-8°; les tables générales des trois premières séries forment 1 volume in-8°; la quatrième, comprenant les années 1840 à 1844, forme 20 volumes in-8°; la cinquième, commencée en 1845, a été dirigée par M. Vivien de Saint-Martin jusqu'en 1854 (inclus), et se compose de 40 volumes; et la sixième et dernière série, commencée au 1^{er} janvier de la présente année (1855), et dont l'auteur de cette notice est un des collaborateurs, a pour rédacteur en chef Victor A. Malte-Brun, fils du fondateur des *Annales des voyages*. Les différents volumes des *Annales des voyages* et des *Nouvelles Annales* sont enrichis de cartes, de plans et de vues.

rédacteurs de la *Biographie universelle*, il continua d'y coopérer jusqu'à sa mort. C'est à lui qu'on doit la plupart des notices consacrées aux voyageurs et aux géographes, comme à un grand nombre de souverains du Nord. Nos lecteurs savent qu'elles se font remarquer, en général, par beaucoup d'exactitude et de lucidité. Lorsque, en 1821, l'idée de créer à Paris une société de géographie fut conçue, Eyriès, à cette époque l'un des rédacteurs des *Nouvelles Annales des voyages* et de la *Biographie universelle*, et connu par plusieurs ouvrages géographiques estimés des savants, en devint l'un des membres fondateurs. Lors de la première réunion, il fut appelé à faire partie de la commission centrale, à laquelle il n'a pas cessé d'appartenir jusqu'à sa mort, et dont il a été plusieurs fois président. En 1831 et 1832, il a présidé les assemblées générales en qualité de vice-président, et quelques années avant sa mort il avait été nommé *président honoraire*, titre qui le flattait singulièrement, parce qu'il plaçait son nom à côté de ceux des Laplace, des Pastoret, des Cuvier, des Humboldt, des Châteaubriand et d'autres personnages illustres, bien qu'il n'eût jamais été comme eux président titulaire de la Société; il a enrichi son bulletin d'une infinité de bonnes analyses critiques et de rapports. Toujours assidu aux séances de la commission centrale, il prenait part à toutes les discussions et faisait admirer sa mémoire prodigieuse, sa sagacité et son érudition. L'Académie des inscriptions l'admit le 15 décembre 1839 au nombre de ses membres libres, et il justifia le choix qu'avait fait de lui ce corps savant, en ne manquant à aucune de ses séances et en coopérant à ses divers travaux. Malgré tous ses titres à l'attention du gouvernement, le docte et vénérable Eyriès n'était cependant point encore décoré. Vainement furent-ils rappelés au ministre de l'instruction publique le 15 juin 1842 par l'auteur de cette notice, alors vice-président de la commission centrale de la Société de géographie, par une lettre où il traçait en quelques lignes une espèce de biographie, de son savant collègue, et dans laquelle il passait en revue ses principaux ouvrages. Vainement encore se rendit-il de nouveau l'interprète de la société en représentant les droits d'Eyriès dans son *Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques* lu à la séance générale du 30 décembre 1842, présidée par le ministre du commerce. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1844 que le monde savant eut enfin la satisfaction de voir briller l'étoile de la Légion d'honneur sur la poitrine du plus laborieux et de l'un des géographes modernes les plus érudits; il allait entrer dans sa soixante-dix-huitième année. Peu de mois s'étaient écoulés depuis qu'on lui avait rendu cette justice tardive, lorsque Eyriès, que la maladie à laquelle il succomba a pu seule contraindre de renoncer au travail qui avait rempli sa vie, présentait, comme l'a si bien dit Dacier

du célèbre d'Anville, l'affligeant spectacle d'un homme de mérite qui se survit à lui-même. Retiré chez son frère Alexandre Eyriès, à Gravelle-l'Eure, près le Havre, il y est mort au milieu de sa famille le 15 juin 1846, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et laissant dans la science et dans les sociétés dont il était membre un vide difficile à combler. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe, placée dans le cimetière de l'ancienne abbaye de Ste-Honorine. Possédant à fond, outre le grec et le latin, presque tous les idiomes du Nord, et comprenant bien ceux du Midi, Eyriès parlait, dit-on, neuf langues vivantes. Les facilités que lui donnait cette connaissance pour les études auxquelles il se livrait et pour entretenir une correspondance suivie avec les savants des différentes parties du monde qu'il avait vus dans ses voyages, ou dont il avait cultivé les relations pendant leur séjour à Paris, jointes à une immense lecture, à une mémoire extraordinaire et à une grande activité d'esprit, en avaient fait un homme profondément érudit. On doit reconnaître que, comme critique, il rendait toujours hommage au mérite des autres, fussent-ils ses rivaux; qu'il était un appréciateur judicieux de leurs travaux, et cherchait à les faire valoir autant que cela dépendait de lui. Emule, collaborateur et ami du bibliophile Boulard, il a consacré, comme ce dernier, pendant plus d'un demi-siècle, tous les instants dont ses autres occupations lui permettaient de disposer à la recherche et à l'acquisition des livres rares et anciens, pour lesquels il avait une véritable passion d'enfant. C'était encore un point de ressemblance entre eux; ils différaient néanmoins en ce que Boulard ne bornait pas ses investigations à un seul genre, tandis qu'Eyriès s'attachait plus spécialement aux ouvrages relatifs à la géographie et aux voyages. Des découvertes précieuses, souvent inattendues, et qui le rendaient fier et heureux pendant plusieurs mois, ont été le fruit de ses recherches chez les bouquinistes de la capitale, qui tous le connaissaient personnellement et avaient pour lui de l'affection et de l'estime. Aussi a-t-il laissé une bibliothèque riche et bien composée, dont le catalogue a été publié, et qui a été vendue en vente publique et dispersée. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Europe et même des autres parties du monde, qui avaient cru s'honorer en lui envoyant leurs brevets, il justifiait ces distinctions flatteuses, qu'il ne sollicita jamais. Vif, pétulant et quelquefois brusque, Eyriès, qui était au fond un excellent homme, a su conserver tous ses amis jusqu'au terme de sa carrière. Voici la liste chronologique des ouvrages publiés ou revus par Eyriès: 1^o *Voyage de découvertes dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique* pendant les années 1795, 1796, 1797, 1798, etc., par le capitaine Rob. Broughton, trad. de l'anglais, avec une préface du traducteur (Eyriès), dans laquelle il a la modestie

de reconnaître que sa traduction a été revue par M. de Rossel, etc. Paris, 1807, 2 vol. in-8^o. 2^o *Voyage en Pologne et en Allemagne*, fait en 1795, par un Livonien, etc., trad. de l'allemand, Paris, 1807, 2 vol. in-8^o. 3^o *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, etc.*, par M. A. de Humboldt; trad. de l'allemand, Paris, 1808, 2 vol. in-12; et 1828, 2 vol. in-8^o. 4^o *Affinités électives*, par Goethe; roman trad. de l'allemand, Paris, 1810, 3 vol. in-12. 5^o *Aline de Riesenstein*, par Aug. Lafontaine; roman trad. de l'allemand, Paris, 4 vol. in-12. 6^o *Mehaled et Seldi ou Histoire d'une famille druse*, par le baron de Dalberg, trad. de l'allemand, Paris, 1812, 2 vol. in-12. 7^o *Barneck et Saldorf, ou le Triomphe de l'amitié*, par Aug. Lafontaine; trad. de l'allemand, Paris, 1812, 2 vol. in-12. 8^o *Fantasmagoriana*, trad. de l'allemand, Paris, 1812, 2 vol. in-12. 9^o *Nouveau recueil de contes*, par Fischer, Aug. Lafontaine et Kotzebue; trad. de l'allemand, Paris, 1813, 3 vol. in-12. 10^o *Voyage en Perse, en Arménie, en Asie mineure et à Constantinople*, fait dans les années 1808 et 1809 par Jacques Morier; trad. de l'anglais, Paris, 1815, 5 vol. in-8^o et in-4^o. Le 5^e volume, qui contient le voyage de Scot-Waring à Chiras, n'a pas été traduit par Eyriès, mais par M. M... 11^o *Voyage en Norvège et en Laponie*, pendant les années 1806, 1807 et 1808, par Léopold de Buch; trad. de l'allemand, Paris, 1816, 2 vol. in-8^o. 12^o *Voyage dans l'intérieur du Brésil en 1809 et 1810, contenant aussi un Voyage au Rio de la Plata et un Essai historique sur la révolution de Buénos-Ayres*, par J. Mawe; trad. de l'anglais; Paris, 1816, 2 vol. in-8^o. On trouve en tête un discours préliminaire qui paraît être du traducteur, et, à la fin des voyages, la *Description des îles Açores*, imprimée à Stockholm en 1812, traduite du suédois et abrégée par Eyriès. 13^o *Annales du règne de George III*, par Aikin; trad. de l'anglais, Paris, 1817, 5 vol. in-8^o. 14^o *Voyage de Golownin, capitaine russe, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais en 1811, 1812 et 1813, etc., et ses observations sur l'empire du Japon, suivi de la Relation de Ricord, capitaine russe, aux côtes du Japon en 1812 et 1813*; trad. sur la version allemande, Paris, 1818, 2 vol. in-8^o, avec fig. et cartes. 15^o *Voyages dans le Belouchistan et le Sindhy, suivis de la Description géographique et historique de ces deux pays*, par H. Pottinger; trad. de l'anglais, Paris, 1818, 2 vol. in-8^o, avec une carte. 16^o *Histoire des naufrages*, par J.-L.-H.-S. Deperthes. Cet ouvrage avait paru pour la première fois en 3 parties in-8^o, Reims, 1781; Eyriès en a publié deux nouvelles éditions, Paris, 1815, 3 vol. in-8^o, et 1819, 3 vol. in-12. 17^o *Caramanie ou courte description de la côte méridionale de l'Asie mineure*, par Fr. Beaufort; trad. de l'anglais, Paris, 1820, 1 vol. in-8^o. 18^o *Mémoire sur les découvertes de M. Mollien et des voyageurs qui l'ont précédé dans l'intérieur de l'Afrique*, par Eyriès; inséré à la fin du tome 2 du *Voyage de*

Mollien, publié à Paris, 1820, 2 vol. in-8°. 19° *Abrégé de l'Histoire générale des voyages de La Harpe*; nouvelle édition, Paris, 1820, 24 vol. in-8°, avec un atlas. Les derniers volumes ont été en partie refaits par Eyriès. 20° *Voyage autour du monde, fait dans les années 1803 à 1806*, etc., par M. de Krusenstern; trad., de l'allemand, Paris, 1821, 2 vol. in-8° avec atlas. La traduction de ce premier voyage autour du monde, exécuté par des Russes, faite de l'aveu et avec les additions de l'auteur, a été revue par Eyriès. 21° *Voyage au Brésil dans les années 1815, 1816 et 1817*, par S. A. S. Maximilien, prince de Wied-Neuwied; trad. de l'allemand, Paris, 1821 et 1822, 3 vol. in-8°, avec atlas. 22° *Voyage pittoresque autour du monde*, etc., par Louis Choris, Paris, 1821-23, in-fol., avec planches; revu par Eyriès. 23° *Voyage en Turcomanie et à Khiva en 1819 et 1820*, par N. Mouraview; trad. du russe par M. G. Lecoq de Laveau, revu par Eyriès et Klaproth, Paris, 1823, IV, in-8°. 24° *Abrégé des voyages modernes, depuis 1780 jusqu'à nos jours*, etc., etc., Paris, 1822-24, 14 vol. in-8°, avec un atlas. Cet ouvrage fut destiné à compléter la nouvelle édition de l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, par La Harpe, qu'Eyriès avait publiée en 1820 en 24 vol. in-8°. 25° *Cinq années de séjour au Canada*, par Ed. Allen-Talbot, suivies d'un *Extrait du voyage de J.-M. Duncan en Canada en 1818 et 1819*; trad. de l'anglais, Paris, 1825, 3 vol. in-8°. Eyriès n'a traduit que l'extrait du voyage de Duncan, formant le 5^e volume. 26° *Costumes, mœurs et usages de tous les peuples*, suite de gravures coloriées, avec un texte explicatif, Paris, 1824, 11 vol. grand in-8°, et Paris, 1823, 25 vol. in-18. 27° *Voyage au Chili, au Pérou, au Mexique*, par Basil Hall; trad. de l'anglais, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. 28° *Voyage dans le Timanni, le Kouranko et le Soulimana*, etc., fait en 1822 par le major Gordon-Laing; trad. de l'anglais avec M. de La Renaudière. L'*Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique*, etc., qui précède cette traduction, est de M. de La Renaudière. Paris, 1826, 1 vol. in-8°, avec carte et planch. 29° *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique*, etc., par le major Dixon Denham et le capitaine Hugh Clapperton; trad. de l'anglais avec le même, Paris, 1826, 3 vol. in-8°, avec un atlas in-4°. 30° *Abrégé de géographie moderne de Pinkerton*; trad. de l'anglais avec M. Walckenaer. Paris, 1827, 2 vol. in-8°. 31° *Voyage à Péking à travers la Mongolie en 1820 et 1821*, par M. Timkowski; trad. du russe, par Lecoq de Laveau, revu par Eyriès, publié avec des corrections et des notes par Klaproth. Paris, 1827, 2 vol. in-8°, avec 1 atlas in-4°. 32° *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sackatou*, pendant les années 1825, 1826, 1827, par le capitaine Clapperton, suivi du voyage de Richard Lander de Kano à la côte maritime; trad. de l'anglais avec M. de La Renaudière. Paris, 1829, 2 vol. in-8° avec cartes et

portrait. 33° *Voyage archéologique dans l'ancienne Etrurie*, par le docteur Dorrow; trad. de l'allemand, Paris, 1829, 1 vol. in-4° avec planches. 34° *Voyages en Arabie, contenant la description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les musulmans*, suivis de Notes sur les Bédouins et d'un Essai sur l'histoire des Wahhabites, par Burckhardt (J.-L.); trad. de l'anglais. Paris, 1833, 3 vol. in-8° avec une carte et des plans. En tête du 1^{er} volume, Eyriès a mis une *Notice des différents voyages en Arabie*, car la mort ayant empêché Burckhardt de suivre jusqu'à la fin l'histoire des Wahhabites, son traducteur a cru devoir faire connaître dans un supplément le sort ultérieur de ces sectaires jusqu'au dernier moment de leur puissance. 35° *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et Boukhara, et retour par la Perse*, pendant les années 1831, 1832 et 1833, par Alex. Burnes; trad. de l'anglais. Paris, 1833, 3 vol. in-8° avec un atlas. De concert avec Burnes, Eyriès, ainsi qu'il le dit dans sa préface, a fait divers changements dans l'ordre et la disposition des volumes et de quelques chapitres. Burnes les lui avait lui-même indiqués sur un exemplaire de sa relation. 36° *Voyage sur le Danube de Pest à Routhouk, par navire à vapeur, et Notices de la Hongrie, de la Valachie, de la Serbie, de la Turquie et de la Grèce*, par Michel Quin; trad. de l'anglais, Paris, 1836, 2 vol. in-8° ornés de planches et d'une carte. 37° *Voyage pittoresque en Asie et en Afrique, résumé général des voyages anciens et modernes*, etc., accompagné de cartes et de nombreuses gravures. Paris, 1839, 1 vol. grand in-8°. On doit aussi à Eyriès la *Chronologie historique des empereurs de Russie, des rois d'Angleterre, de Danemark et de Suède, de 1770 jusqu'à nos jours*, dans la dernière édition de l'*Art de vérifier les dates*, et la *Description historique du Danemark dans l'Univers pittoresque*, qu'il n'a pas eu le temps de terminer, et qui a été continuée après sa mort par M. Chopin. Il a revu la partie géographique des temps modernes dans le *Livre-Cartes* de M. Bailleul, ainsi que la relation du naufrage du brick français la *Joséphine*, publiée en 1821 par M. Ch. Cochelet. Eyriès a été en outre l'un des principaux rédacteurs du *Dictionnaire géographique universel*, connu sous les noms des éditeurs Piquet et Kilian, commencé en 1823 et terminé en 1833, ainsi que de l'*Encyclopédie moderne* dans laquelle il a inséré les Notices consacrées à l'Afrique, à l'Angleterre, à la Chine, et presque toutes publiées ensuite à part; il a été enfin l'un des rédacteurs du *Voyage pittoresque dans les ports et sur les côtes de France*, dans lequel il a inséré, entre autres articles, celui qui est consacré à la Seine-Inférieure. Il a fait tirer à part des *Recherches sur la population du globe terrestre*, Paris, 1823, 1 vol. in-8°, déjà publiées dans un recueil périodique. Parmi les traductions revues par M. Eyriès, nous citerons encore : 1° *Recherches sur le système nerveux en général, et celui du cerveau en particulier*, par Gall et

Spurzheim, Paris, 1809, 1 vol. in-folio ; 2° *Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit*, par Gall et Spurzheim, Paris, 1 vol. in-8°, 1811 ; 3° *Observations sur la phrénologie*, par Spurzheim. Paris, 1816, 1 vol. in-8° ; 4° *Vues et paysages des régions équinoxiales*, etc., par L. Choris, Paris, 1826, 1 vol. in-folio. Il a laissé en outre en manuscrit une traduction de l'allemand du *Voyage à Alger, Tunis et Tripoli* d'Hebenstreit, en 1 vol. in-8°. L'auteur de cet article a rédigé en 1847, d'après le désir de la Société de géographie, une notice nécrologique sur Eyriès, qui a été insérée dans le Bulletin de cette Société et publiée ensuite à part. D—z—s.

EYRING (ÉLIE-MARTIN), pasteur luthérien et surintendant de l'église de Rodach en Franconie, né à Neckheim le 17 octobre 1673, mort le 13 octobre 1739, a publié, en latin et en allemand, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on ne distingue que le suivant : *Vita Ernesti pii ducis Saxoniae*, etc., Lipsick, 1704, in-8°. Ant. Teissier donna un abrégé de cette histoire en français, Berlin, 1707. Eyring avait entrepris un ouvrage plus étendu sur la maison de Saxe, mais il ne l'a point terminé. — EYRING (Louis-Salomon), fils du précédent, adjoint de la faculté de philosophie à Iéna, avait été gouverneur d'un jeune seigneur de Rotenhahn, et mourut à Giessen dans un âge peu avancé, ayant publié les ouvrages suivants : 1° *Commentatio de rebus Franciæ orientalis sub Antonio* (de Rotenhahn), *episcopo Bambergensi*, Altdorf, 1752, in-4° ; 2° *Vita Sebastiani de Rotenhahn*, Iéna, 1759, in-4°. W—s.

EYRINI D'EYRINIS, docteur en médecine, né en Russie dans le 17^e siècle, vint s'établir au comté de Neuchâtel et y professa la langue grecque. Il découvrit en 1710 une mine d'asphalte, dans la partie du comté nommée le *Val de Travers*. C'est une substance bitumineuse, impénétrable à l'eau et dont les anciens ont fait usage comme d'un ciment indissoluble. Eyrimi, après avoir constaté, par plusieurs expériences, les propriétés de l'asphalte qu'il venait de découvrir, céda ses droits sur cette mine à un Français nommé la Sablonnière, qui obtint, en 1720, un arrêt du conseil d'État par lequel il était autorisé à introduire cette substance dans le royaume, pour l'employer à tels usages qu'il trouverait convenir. L'huile qu'on retire de l'asphalte est utile dans le traitement des maladies de la peau ; et l'odeur qu'elle répand lorsqu'on la brûle suffit pour faire périr les insectes dans une chambre. On lit, dans les mémoires de Trévoux, que la Sablonnière fit hommage au roi d'un vase d'asphalte de deux couleurs, orné de bas-reliefs d'un goût exquis, représentant les éléments. On connaît d'Eyrimi : 1° *Dissertation sur l'asphalte ou ciment naturel, avec la manière de l'employer, et les utilités de l'huile qu'on en tire*, Paris, 1721, in-12 de 48 pages ; 2° *Description des lois des mines*, latin et français, Besançon, 1721, in-12 de 80 pages ; 3° *Avis sur l'usage des asphaltes*, etc., sans date, in-12 de 60 pages. Le *Journal des Savants* (avril 1722) ayant rendu un compte peu fa-

vorable de la première de ces brochures, l'auteur y répondit par une nouvelle brochure in-12, imprimée à Besançon sous ce titre bizarre : 4° *Réponse à un Extrait du Journal des Savants*, p. 110, hébraïque, grecque, latine et française ; *Asphastaphalia prima, seu invertibilis bituminis veritas ac securitas, cum aliis Asphastaphaliis et alytisteria*, ou véritable histoire de la découverte de la mine d'asphalte, sans date (1722), in-12. Eyrimi avait, dès 1718, publié en allemand plusieurs opuscules sur le même sujet. Au reste, la découverte d'autres mines d'asphalte, trouvées sur les rives du Rhin et du Rhône, a depuis lors rendu celle du Val-Travers moins importante pour la France. W—s.

EYSEL ou EYSSEL (JEAN-PHILIPPE), né à Erfurt en 1632, étudia dans cette ville, ainsi qu'à Iéna, les belles-lettres et l'art de guérir. Il obtint en 1680, à l'université d'Erfurt, le double titre de docteur en médecine et de poète lauréat. Après avoir exercé pendant quelque temps l'emploi de médecin-physicien à Bocken en Westphalie, Eysel revint en 1684 à Erfurt, où il fut nommé, au bout de trois ans, professeur extraordinaire de médecine. En 1693, la faculté l'admit dans son sein, et l'université le choisit pour occuper la chaire de pathologie ; l'année suivante il remplit celle d'anatomie et de chirurgie ; enfin celle de botanique lui fut également confiée. L'académie des Curieux de la nature le reçut en 1715, sous le nom de *Philoxène*, et le perdit le 30 juillet 1717. Les ouvrages d'Eysel consistent en courts abrégés sur les diverses branches de la médecine, la plupart écrits sous la forme banale de catéchisme, et en nombreuses thèses qui lui sont généralement attribuées, bien qu'elles portent les noms des candidats qui les ont défendues : 1° *Compendium anatomicum*, Erfurt, 1698, in-8° ; 2° *Compendium physiologicum, modernorum dogmatibus accommodatum, per quaestiones et responsiones distinctum, corporis humani fabricam, quo ad omnes partes, concinne describens*, ibid., 1698, in-8° ; 3° *Compendium semiologicum*, ibid., 1701, in-8° ; 4° *Compendium pathologicum, modernorum dogmatibus accommodatum, per quaestiones et responsiones distinctum, corporis humani statum praternaturalem, nempe morbos, causas et symptomata, concinne describens*, ibid., 1699, in-8° ; ibid., 1712 ; 5° *Compendium practicum, modernorum praxi clinice accommodatum, morborum et symptomatum corporis humani curationem succincte complectens*, ibid., 1710, in-8° ; 6° *Compendium de formulis medicis prescribendis, secundum methodum Gasparis Crameri ; multa experimenta jucundiora atque arcaniora continens, ac junioribus practicis maxime utile*, ibid., 1698, in-8° ; ibid., 1710 ; 7° *Compendium chirurgicum*, ibid., 1714, in-8°. Tous ces abrégés furent publiés collectivement après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Opera medica et chirurgica*, Francfort et Lipsick, in-8°. Parmi les dissertations innombrables discutées sous la présidence d'Eysel, il en est plusieurs qui méritent d'être signalées : 1° *De glandularum natura et usu*, 1694 ; 2° *De spiritu insito*, 1697 ;

5^o *De conceptione humana*, 1709; 4^o *De generatione*, 1716; 5^o *Intestinelorum physiologia et pathologia*, 1708; 6^o *De tributo lunari in virgine retento*, 1701; 7^o *De ebrietate assidua hydropis causa*, 1701; 8^o *De naevus maternis*, 1709; 9^o *De morbis ob quos rei ad torturam fiunt inhabiles*, 1713; 10^o *De preparatione medicamentorum medico practico scitu maxime necessaria*, resp. Backmeister, 1714; 11^o *De furore uterino*, resp. J.-M. Lehmann, 1713; 12^o *De vulnere ventriculi duplicato non lethali*, 1716. Les monographies botaniques méritent une mention particulière, non qu'elles contiennent des vues neuves propres à enrichir la science des végétaux; mais on y trouve parfois rassemblés des détails curieux, des observations utiles, dont les uns étaient disséminés, et dont les autres appartiennent au professeur Eysel, ou au candidat : 1^o *De agallocho*, resp. Reinboth, 1712; 2^o *Bellidographia*, sive de bellide, resp. Erasmus, 1714; 3^o *De filio ante patrem*, sive de tussilagine, resp. Otto, 1714; 4^o *De fuga demonum*, sive de hyperico, resp. Lange, 1714; 5^o *De bono Henrico*, resp. Fentsch, 1714; 6^o *De rore solis*, resp. Hermann, 1715; 7^o *De trifolio fibrino*, resp. Friese, 1716; 8^o *De aquilegia scorbuticorum asylo*, resp. Schubart, 1716; 9^o *De betonica*, resp. Bleek, 1716; 10^o *De veronica*, resp. Curtius, 1717. — EYSEL (André), frère puîné du précédent, cultiva pareillement la médecine, mais avec beaucoup moins de distinction. Reçu docteur à Erfurt en 1693, il publia quelques dissertations; l'une est sa thèse inaugurale : *De febre infantum putrida ex putredinali vermium seminaria orta*; dans la seconde, il considère l'état physiologique et pathologique du chyle : *De chylo secundum et præter naturam*, 1694; dans la troisième, il examine une maladie très-fréquente et souvent fort dangereuse : *De passione colica*, 1716. C.

EYSIMOND (JEAN), Polonais, qui vécut dans le 17^e siècle. Il traduisit en vers polonais un poème latin sur la victoire de Kirckhalm, remportée par Sigismond III sur Charles duc de Sudermanie, depuis roi de Suède sous le nom de Charles IX. Ce poème avait été composé par Laurent Boierus, Suédois attaché au parti de Sigismond, et naturalisé en Pologne. C—AU.

EYSSON (HENRI), né à Groningue, étudia la médecine à l'université de cette ville, où il obtint le doctorat en 1638. Il examina dans sa thèse inaugurale les fonctions de l'épiploon : *De officio omenti*. L'année suivante il publia un opuscule intéressant sous ce titre : *Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis*, in-12. Quoique l'auteur n'ait eu pour servir de base à son travail qu'un seul squelette de fœtus à sa disposition, cependant il a décrit la charpente osseuse de l'enfant avec une exactitude et une fidélité rares, auxquelles le célèbre Haller a rendu justice. Eysson a joint à cette monographie celle de son compatriote Volcher Coiter, auquel on doit les premières bonnes figures des os du fœtus (voy. CORTER). Leclerc et Manget ont enrichi de ce double

traité leur *Bibliothèque anatomique*. Les curateurs de l'université de Groningue, pénétrés d'estime pour Eysson, firent, à sa sollicitation, construire un nouvel amphithéâtre anatomique, dont ils lui confièrent la direction. Le professeur justifia pleinement leur attente par le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions; ce fut principalement à l'usage des élèves qu'il rédigea un manuel d'anatomie intitulé : *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia, examinibus triginta brevissime comprehensa*, Groningue, 1662, in-12. Il faut bien se garder d'imiter la crédulité d'Eysson, d'adopter aveuglément les hypothèses qu'il a émises pour soutenir son observation : *De factu lapidefacto; in qua ejusdem in utero generatio, in abdomen irruptio, ultra viginti annos retentio, atque lapidescentia, aliæque huc spectantia, per circumstantias et causas explicantur et confirmantur*, Groningue, 1661, in-8^o. Eysson a composé en outre un abrégé de médecine : *Syntagma medicum minus*, Groningue, 1672, in-12; et quelques dissertations peu importantes. C.

EYSSON (RODOLPHE), médecin et anatomiste hollandais, né à Groningue, vivait sur la fin du 17^e siècle. Il chercha à déterminer les plantes dont parle Virgile, et publia un essai de son travail dans les deux opuscules suivants : 1^o *Sylvæ virginianæ prodromus, — de arboribus glandiferis*, Groningue, 1693, in-12; 2^o *De fago*, 1700, in-12. Eysson s'y montre plus en savant occupé à feuilleter les livres qu'à examiner la nature. Cependant il a signalé une variété remarquable de chêne qui croissait dans la Drente. D—P—s.

EYZINGER (MICHEL), autrement Aitsingerus, Eytzingerus, né en Autriche, fils d'un gentilhomme qui possédait des biens en Belgique, et qui était seigneur de Condé, Fraisne-sur-l'Escaut, etc., fut envoyé par lui, en 1555, aux Pays-Bas, où il resta vingt ans. Si l'on en croit le savant Te-Water (*Verbond der Edelen*, t. 4, p. 355), il fut successivement conseiller des empereurs Charles-Quint, Ferdinand I^{er}, Maximilien II, Rodolphe II. Nous ne savons sur quel fondement d'autres écrivains, tels que Jochers et Floegel, au lieu de cette fonction, lui donnent celle de fou de cour près du roi d'Espagne Philippe II, à moins que ce ne soit d'après quelques mots employés par Reyd, mais dans un sens métaphorique. Après avoir publié à Anvers, en 1579, un ouvrage intitulé : *Pentaplas regnorum mundi*, il fit imprimer à Cologne, l'an 1585, en 522 pages in-fol., une histoire des troubles de la Belgique, avec ce titre : *De Leone Belgico ejusque topographica atque historica descriptione*, etc., vendu 6 florins de change chez Virdussen, en 1776, et 59 fr. chez la Serna. Les planches de cet ouvrage, qui est rare et embrasse le temps écoulé entre les années 1559 et 1585, sont très-curieuses; elles retracent les suites déplorables des guerres civiles, ainsi que l'aspect ancien des villes et châteaux des Pays-Bas. Un supplément, jusqu'à l'année 1596, pa-

rut dans cette ville, chez G. Kempensis. Ermens, dans son catalogue, marque une édition de 1585. Pars, dans son *Indus Batavicus*, en signale une autre de 1588. La *Bibliothèque historique de la France* (nos 19844 et 39261) dit que cet ouvrage a été poussé jusqu'en 1603, mais M. S. de Wind, auteur d'une *Bibliothèque historique des Pays-Bas* en hollandais (Middelbourg, 1852, p. 203), considère comme la plus récente celle qui porte le nom de François Hogenberg et la date de 1596; encore regarde-t-il cette édition comme simplement rafraîchie, et n'étant réellement que celle de 1588. Des éditions allemandes parurent également à Cologne, en 1584 (in-4°), 1587 (467 pages, in-4°), et en 1587 (in-fol.). François Hogenberg, dans la préface de l'édition latine supposée de 1596, rappelle qu'Eyzinger a été cité par Henri Rauzovius, Rich. Dinothus, Florent Van Haren, Jans. de Dokkum. — Jacq. Lydius (*Belg. Glorios.*, t. 2, p. 12) remarque que c'est Eyzinger qui a introduit le premier la coutume de donner à la représentation topographique des dix-sept provinces-unies des Pays-Bas la forme d'un lion. Quant aux opinions de cet auteur, on peut en juger par ce qu'il dit de Balthasar Gérard, l'assassin de Guillaume I^{er}, prince d'Orange : *Captus est nobilis ille Balthasar.... carnicibus ipsis tam præsentem animum, hilarumque vultum contuentibus, angelicam potius quam humanam naturam invaluisse videbatur*. Il est certain que Gérard, tout criminel qu'il était, montra dans les tourments un courage surhumain. — On a encore d'Eyzinger : *Thesauri principum hac ætate in Europa viventium paralipomena, quibus Bavarica, Turcica, Anglica, Belgica et Bohemica, imperatorum, regum, ducum, marchionum, comitum aliorumque Europæ procerum atque heroum stemmata continentur*, Cologne, 1592, in-8°. Sax cite encore l'ouvrage suivant, qui n'est qu'un supplément au *Leo belgicus*, en allemand : *Jährliche Geschichtsbeschreibung von anno 1589 bis, 1599* (lisez 1590), Cologne, 1594, in-4°, deux parties. On peut consulter sur cet auteur M. Dodt Van Flensburg, dans son traité, en hollandais, sur les écrivains étrangers qui ont écrit sur les troubles des Pays-Bas, p. 54-40, et dans le *Kunst en Letterbode*, 1831, deuxième partie, p. 492. Le *Thuana* ne porte pas un jugement très-favorable d'Eyzinger, et va même jusqu'à appeler son livre une sottise et grotesque histoire. Il est vrai que les lignes qui suivent corrigent la sévérité de cette sentence.

R—F—G.

EZANVILLE (RENAUT), poète français, attaché au service du duc d'Elbeuf et du comte d'Harcourt, était né au Val de Marremont, sur les rives de l'Aujon (aux environs de Langres), comme il le dit lui-même dans le *post-scriptum* qui suit son *Adieu* à son livre. Après avoir parcouru le Levant et le nord de l'Europe pendant dix-sept ans, et visité la Syrie et l'Égypte, il se proposait de faire un livre de ses deux voyages; mais il voulut aupa-

ravant faire part au public de quelques-unes de ses subtiles inventions, en lui en annonçant de plus merveilleuses encore; et comme il n'y avait pas là de quoi former un volume, il y joignit les essais poétiques de sa jeunesse; et mettant une grande dédicace à chaque pièce, parvint à former de ce mélange un volume de 204 pages, sous ce titre : *Invention nouvelle des esperviers et globes de guerre, du grand chiffre indéchiffrable, et d'une salière qui ne verse point; plus quatre-vingts quatrains sententieux, cent vers dédiés aux filles légères, etc.*, Paris, 1610, in-12. L'auteur avait une si haute idée des succès immanquables de ses inventions militaires, qu'après les avoir présentées au pape et à l'empereur, comme un moyen infaillible de défendre *Strigonie*, alors assiégée par les Turcs, il chercha à s'introduire dans la place, pour en faire usage; n'ayant pu y parvenir, et la ville ayant été prise, il se jeta dans Javarin, pour la défendre par ce moyen, en cas de siège. Mais la paix se fit bientôt après, et il réserva pour une autre occasion ses inventions, dont son livre ne décrit que la moindre partie. Ses *esperviers* sont de petites pièces d'artillerie, difficiles à manier, et qui peuvent être quelquefois plus nuisibles à l'assiégé qui s'en sert qu'à l'assiégeant. Ses globes de guerre, espèce de grandes chausse-trapes, peuvent être utiles pour défendre une brèche; mais leur volume en rend l'usage très-embarrassant. Son chiffre est bien réellement indéchiffrable; mais on en a inventé depuis de plus commodes, qui ne le sont pas moins. Sa salière inversable est suspendue comme une boussole marine, et peut convenir à des superstitieux qui craignent un funeste présage. Ses poésies, ornées d'acrostiches et autres puérilités, sont au-dessous du médiocre, et il est probable que le peu de succès de ce premier ouvrage aura dégoûté l'auteur de publier ses Voyages et ses autres inventions, telles que son orgue à cordes, et son feu qui s'allume avec de l'eau, et dont il fit publiquement l'expérience à Paris, en 1608, la veille de la St-Jean; il y fit, aux dépens du roi, des feux artificiels, en l'île (de Louviers), devant l'Arsenal, auxquels il mit le feu, avec une aiguière d'eau puisée dans la Seine. On lui offrit, dit-il, de grandes sommes pour en avoir l'invention; mais il ne voulut pas divulguer ce secret, crainte des malheurs qui en pourraient arriver. « Il y en a (continue-t-il) qui disent le savoir. Alexis Pié-« montois, et plusieurs autres l'ont fait imprimer, « mais il faut louer Dieu de quoy ce sont fables. » Il est probable que ce feu singulier était le moyen sur lequel il fondait l'espérance de défendre *Strigonie* et Javarin, et pour lequel il reçut une médaille d'or du roi de Hongrie. Suivant Colletet, Ezanville est mort à Paris en 1620 ou 1621. C. M. P.

EZÉCHIAS, roi de Juda, était fils d'Achaz, et lui succéda. Loin d'imiter l'impiété de son père, il passe pour un des rois de Juda qui ait mis le plus de zèle à faire observer la loi. Il naquit l'an 748 avant J.-C., et selon un calcul établi sur les livres

saints, son père n'ayant encore que onze ans (1), fait fort extraordinaire, mais qui pourtant, dit un critique (2), n'est point impossible. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fit, dit l'Écriture, ce qui était agréable devant le Seigneur; il détruisit les lieux hauts, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux dieux des nations, ordonna même que le serpent d'airain élevé par Moïse fût mis en pièces, parce qu'il était pour les Juifs, peuple superstitieux, un objet d'idolâtrie, et qu'ils lui brûlaient de l'encens. Il fit aussi rouvrir les portes du temple, qui étaient demeurées fermées sous le règne de son père, commanda aux prêtres de le purifier, et offrit un grand sacrifice d'expiation. La célébration de la Pâque avait été interrompue; Ezéchias la fit célébrer, et en rétablit la solennité. Après avoir réglé ce qui concernait le culte du Seigneur, ce prince pieux s'occupa de ses propres affaires et de celles de l'État. Il remporta une grande victoire sur les Philistins, et les repoussa jusque sur leurs frontières; il résolut aussi de secouer le joug indigne que les Assyriens avaient imposé aux Juifs, et refusa le tribut qu'avaient coutume de payer ses prédécesseurs. Malheureusement les rois de Chuz et d'Égypte, avec lesquels il avait fait alliance, et sur lesquels il comptait, lui manquèrent de parole. Sennachérib, roi des Assyriens, irrité, entra sur ses terres, et les ravagea. Ezéchias, se voyant hors d'état de résister, fut obligé de se soumettre et de subir la loi du plus fort. Sennachérib exigea, pour les frais de la guerre, 500 talents d'argent et 50 talents d'or. Ezéchias ne put les compter qu'en faisant détacher des battants des portes du temple les lames d'or dont ils étaient enrichis, et les sommes furent délivrées. Ezéchias se flattait d'avoir désarmé son vainqueur; mais ce prince sans foi n'eut pas plutôt reçu l'argent, qu'il se porta à de nouvelles menaces. Il envoya des députés à Ezéchias; ceux-ci s'étant présentés aux portes de Jérusalem, le roi de Juda chargea quelques-uns de ses officiers d'aller les entendre, sans les faire entrer. Rabsacès, l'un des députés de Sennachérib, porta la parole, et s'exprima de la manière la plus insolente, relevant la puissance de son maître, ne parlant d'Ezéchias et de son peuple qu'avec mépris, et mêlant le blasphème à l'insulte. Ces discours ayant été rapportés à Ezéchias, il déchira ses vêtements en signe de douleur, se couvrit d'un sac, et envoya vers Isaïe pour prendre son conseil: lui-même se rendit au temple afin d'y implorer le Seigneur. La réponse d'Isaïe fut que le roi ne devait rien craindre, que Dieu enverrait à l'armée de Sennachérib un esprit de frayeur, et

que ce prince, à son retour dans ses États, périrait par l'épée: cette prédiction s'accomplit à la lettre. La nuit suivante, l'ange du Seigneur descendit dans le camp des Assyriens, et frappa de mort 185,000 hommes. Josèphe dit qu'ils périrent de la peste. Quant à Sennachérib, à son retour à Ninive, il fut tué par deux de ses fils, tandis qu'il adorait son dieu Nesroch dans son temple. Peu de temps après Ezéchias fut affligé d'un ulcère, et tomba dangereusement malade. « Son cœur, dit « l'Écriture, s'était élevé, » au lieu de s'humilier devant le Seigneur qui l'avait délivré d'une manière si miraculeuse. Isaïe vint le trouver, et lui dit de mettre ordre à ses affaires, parce qu'il devait mourir de cette maladie. Ezéchias ne répondit rien; mais se tournant vers le mur, il pria le Seigneur ardemment et avec beaucoup de larmes. Isaïe sortit; il avait à peine traversé la moitié du vestibule, lorsqu'il reçut de Dieu l'ordre de retourner vers Ezéchias, et de lui dire de la part du Seigneur: « J'ai entendu votre prière et j'ai vu « vos larmes. Voici que j'ajoute à vos jours quinze « années, et dans trois jours vous irez au temple. » Le roi souhaita de voir cette promesse appuyée d'un prodige; Isaïe lui offrit de faire avancer à son choix ou rétrograder l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Ezéchias ayant demandé que l'ombre rétrogradât, son désir fut satisfait, et elle retourna en arrière de dix degrés. Cependant Isaïe s'étant fait apporter une masse de figues, il l'appliqua sur l'ulcère du roi, et il fut guéri. En actions de grâces de sa guérison, Ezéchias composa un beau cantique qu'Isaïe nous a conservé, que l'Église chante dans ses offices, et que J.-B. Rousseau a mis en vers (t. 1, p. 20). La nouvelle de ce prodige se répandit bien au delà des confins de la Judée. Mérodac-Baladan, qui régnait à Babylone, en ayant été informé, envoya des ambassadeurs à Ezéchias pour le féliciter sur son rétablissement; ils avaient l'ordre de vérifier la rétrogradation de l'ombre: ils apportaient au roi de superbes présents. Ezéchias, charmé d'une attention si flatteuse de la part d'un des plus grands monarques de l'Orient, reçut les ambassadeurs avec magnificence; il leur confirma la vérité du prodige dont le roi de Babylone avait entendu parler; et, voulant leur donner une haute idée de sa puissance, il les introduisit dans la chambre aux parfums; il leur montra son or, son argent et ses huiles de senteur, et ne leur cacha rien des richesses que renfermait son palais. Isaïe, informé de cette ostentation, se rendit chez Ezéchias, et après la lui avoir reprochée, lui dit de la part du Seigneur: « Un temps n'est pas loin « que tout ce que vous avez dans votre maison, « que ces richesses que vous avez étalées, et qui « ont été accumulées par vos pères, seront trans- « portées à Babylone, et que vos enfants y servi- « ront dans le palais des rois. » Toute sévère que fût cette réprimande, Ezéchias la reçut avec soumission. Dieu permit qu'il passât tranquillement

(1) Suivant le chap. 16, versets 1 et 2 du 4^e livre des Rois, Achaz avait vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, et il régna seize ans; il n'avait donc que trente-six ans lorsqu'il mourut. D'un autre côté, on lit au chap. 18 du même livre, verset 2, qu'Ezéchias avait vingt-cinq ans lorsqu'il commença à régner, d'où il suit qu'Achaz n'avait que onze ans lorsque Ezéchias vint au monde.

(2) Dom Calmet.

le reste de sa vie. L'Écriture sainte parle d'un grand réservoir et d'aqueducs qu'il avait fait construire pour fournir à Jérusalem des eaux en abondance ; elle renvoie, pour ses autres actions, à des livres que nous n'avons plus. L'auteur de l'Écclesiastique fait un grand éloge de ce roi, et le loue surtout pour sa piété. Il mourut l'an 694 avant l'ère vulgaire, et eut pour successeur son fils Manassé.

L—V.

ÉZÉCHIEL, le 3^e des grands prophètes, était fils de Busy, et de la race sacerdotale. Il fut emmené jeune en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers l'an 599 avant l'ère vulgaire. Il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait eu le don de prophétie auparavant. C'est vers l'an 594 que l'esprit de Dieu s'empara d'Ézéchiél, comme il était sur le fleuve Chobar avec les autres captifs. La gloire du Seigneur lui apparut dans une vision : Dieu lui intima ses ordres, lui commanda de parler aux enfants d'Israël, et l'établit sentinelle de son peuple. Dans une autre vision, Dieu lui révéla les maux dont Israël devait être affligé à cause de son idolâtrie et de ses profanations ; Dieu lui fit aussi connaître la fin de la captivité, le retour de son peuple dans la Palestine, le rétablissement de la ville sainte et du temple ; enfin, il lui montra le royaume de Juda et celui d'Israël réunis sous un même gouvernement, le peuple devenu plus fidèle observateur de la loi, et l'État dans une situation plus prospère que jamais. Lorsque les Chaldéens mirent le siège devant Jérusalem, Ézéchiél en fut averti miraculeusement au moment même en Mésopotamie, à plus de deux cents lieues de là, et il en fit part aux compagnons de sa captivité. Il prophétisa contre l'Égypte, contre Tyr et Sidon, contre les Iduméens et les Ammonites. Il prédit que Sédécias ne verrait pas Babylone, et que cependant il y mourrait ; ce qui s'accomplit littéralement, Sédécias n'ayant été transporté dans cette ville qu'après que Nabuchodonosor lui eut fait crever les yeux. Enfin, une vision fameuse qu'eut encore Ézéchiél est celle des ossements desséchés qui, à la voix du prophète, se rapprochèrent les uns des autres, se réunirent dans leurs jointures, se couvrirent de chair et de peau, et formèrent des corps qui revécurent après qu'il eut prophétisé sur eux. On ignore le temps et le genre de la mort d'Ézéchiél. St-Epiphane dit qu'il périt par l'ordre d'un des princes de son peuple, à qui il avait reproché son idolâtrie ; mais il ne dit ni quel était ce prince, ni comment, étant captif, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Le corps du prophète fut, dit-on, déposé dans la caverne où avaient autrefois été inhumés Sem et Arphaxad. Un voyageur néanmoins dit avoir vu près de Bagdad le mausolée d'Ézéchiél, où se rendait par dévotion un grand concours de peuple de nations différentes. Les *Prophéties* d'Ézéchiél sont composées de 48 chapitres ; elles sont obscures, et les Juifs n'en permettaient pas la lecture avant l'âge

XIII.

de trente ans ; ils hésitèrent même longtemps à faire entrer ces prophéties dans leur canon, parce qu'ils faisaient peu de cas de la personne d'Ézéchiél, qu'ils ne regardaient que comme le serviteur, le valet (*puer*) de Jérémie. Mais ces *Prophéties* ont toujours été regardées comme *canoniques* dans l'Église catholique. Josèphe attribue à Ézéchiél, outre ses *Prophéties*, deux livres de la *Captivité de Babylone*, qui sont perdus, si jamais ils ont existé.

L—V.

ÉZÉCHIEL, poète dramatique juif, auquel certains biographes donnent Alexandrie pour patrie, est auteur d'une tragédie écrite en vers grecs, et qui a pour sujet la sortie miraculeuse des Israélites de l'Égypte. On pense qu'elle fut composée après la ruine de Jérusalem, pour ranimer le courage des Juifs bannis de leur patrie. Fréd. Morel traduisit les fragments qui en restaient de son temps, en prose et en vers latins, sur la fin du 16^e siècle. Elle a été imprimée à Paris en 1609. On ignore l'époque précise où vécut Ézéchiél ; toutefois elle paraît postérieure à l'ère chrétienne.

J—N.

ÉZÉCHIEL, astronome arménien, l'un des élèves les plus distingués du célèbre Anania Schiragatsi, naquit vers l'an 675. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'astronomie, la physique et la rhétorique, il parcourut la Syrie et la Grèce pour s'instruire encore davantage sur les objets relatifs à ses études ordinaires. Lorsqu'il revint dans sa patrie, en l'an 710, il fonda une école qui a formé un grand nombre d'élèves fort instruits dans l'astronomie et la physique. Ézéchiél possédait presque toutes les connaissances des Persans et des Arabes sur cette science. Il mourut en l'an 727. Il a laissé les ouvrages suivants, encore manuscrits : 1^o *Traité de physique et de métaphysique* ; 2^o *Traité sur le mouvement du zodiaque* ; 3^o *Discours sur la création* ; 4^o *Traité de rhétorique*. S. M—N.

EZENKANTSI (JEAN), surnommé encore *Belouz* et *Dzordzoretsi*, fameux vertabied arménien, florissait au commencement du 14^e siècle. Il naquit dans la ville d'Ezenka ou Arzendjan, et fit ses premières études dans un monastère situé sur le mont Sebouh près d'Arzroum. Il professa ensuite la grammaire et l'éloquence dans le célèbre monastère de Dzordzor, dans la province d'Ardaz. En 1281, le patriarche de Cilicie, Jacques 1^{er}, le fit chef de l'école établie dans la ville où il résidait, et le roi Léon II lui accorda de grandes distinctions à sa cour. En 1307 il assista, en qualité de docteur de l'Église, à un grand concile tenu à Adana en Cilicie. Il mourut vers l'an 1323, laissant les ouvrages suivants : 1^o *Grammaire arménienne*, qui est regardée jusqu'à présent comme un des meilleurs ouvrages écrits par les Arméniens sur cette matière : il en existe un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de Paris ; 2^o *Traité des mouvements des corps célestes*, en prose et en vers, imprimé à la Nouvelle-Nakhtchevan, sur les bords du Don, 1792, in-8^o ; 3^o *Commentaire sur St-Ma-*

32

thieu; 4° un recueil de *Poésies* sur divers sujets religieux et profanes : il en existe plusieurs morceaux à la bibliothèque impériale; 5° *Traité de morale*; 6° un grand nombre de *sermons* et d'*homélies*. S. M—N.

EZENKANTSI (GEORGE), théologien arménien, naquit vers l'an 1358. Il étudia la théologie et l'éloquence sous le célèbre Jean Orodnetsi; en peu de temps il devint fort habile dans cette science, et on le compte parmi les premiers docteurs de son siècle. Il fut nommé professeur dans un monastère arménien situé auprès d'Ezenka ou Arzendjan. En l'an 1594 de J.-C., 843 de l'ère arménienne, Tamerlan, après avoir dévasté la plus grande partie de l'Arménie, se présenta devant Arzendjan avec l'intention de le détruire; George Ezenkantsi sortit de la ville et alla à la rencontre de ce conquérant pour implorer sa miséricorde et pour sauver sa patrie du pillage. Tamerlan se laissa fléchir et lui accorda sa demande. Ce docteur mourut vers le commencement du 15^e siècle. Il a composé les ouvrages suivants qui sont encore manuscrits : 1° *Commentaire sur Isaïe*; 2° *Analyse des ouvrages de St-Grégoire le théologien*; 3° *Commentaire sur l'Apocalypse*; 4° *Traité sur la dignité ecclésiastique*; 5° quatorze sermons. S. M—N.

EZENKANTSI (KIRAKOS), autre théologien arménien, né à Arzendjan en 1569, qui, après avoir étudié avec ardeur dans sa jeunesse les sciences et les belles-lettres, se fit moine, et se distingua dans son ordre par l'étendue et la rectitude de ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Il mourut vers l'an 1425, laissant plusieurs ouvrages fort estimés des Arméniens, mais qui sont encore manuscrits : 1° un *Recueil de pièces poétiques* sur des sujets sacrés et profanes; 2° un ouvrage nommé *Oskeporak*, c'est-à-dire mine d'or, qui contient un grand nombre d'anecdotes; de maximes et de préceptes moraux; 3° une *Explication de St-Évagre*; 4° un *Traité sur les devoirs des prêtres et des laïques*; 5° un grand nombre de sermons et d'homélies. S. M—N.

EZLER (AUGUSTE), médecin de Wittenberg, vivait au commencement du 17^e siècle. On connaît de lui un *Introductorium iatro-mathematicum*, et un *Brevis tractatus fundamentum medicinae aeternum explanans*; mais le plus curieux de ses ouvrages est son *Isagoge physico-magico-medica in qua signaturae vegetabilium et animalium depinguntur*, Strasbourg, 1651, in-8°. On voit par le titre et la date de cet ouvrage qu'il avait cherché à maintenir une doctrine très-ancienne, dans un temps où l'observation directe de la nature l'avait beaucoup ébranlée, et qu'on commençait à reléguer parmi les fables tout ce que plusieurs auteurs, entre autres Portus et Crollius, avaient écrit à ce sujet. D—P—s.

EZNIK, savant théologien arménien, né vers l'an 597 à Koghpb, bourg de la province de Daik'h, dans la partie septentrionale de l'Arménie. Il étudia avec beaucoup d'ardeur et de succès la rhé-

rique, sous le patriarche Sahak I^{er} et le savant Mesrobe, puis il apprit les langues grecque, syriaque et persane. En l'an 411, le patriarche Sahak l'envoya à Édesse pour y étudier la Bible et pour rechercher les ouvrages des Pères; il alla ensuite à Constantinople pour le même objet et pour se perfectionner dans la connaissance de la langue grecque. De retour dans sa patrie, il fut fait évêque de la province de Pagrevant, et en l'an 450 il assista, en cette qualité, au concile d'Ardashad, convoqué par le patriarche Joseph I^{er}, pour répondre aux édités du roi de Perse, qui voulait contraindre les Arméniens d'embrasser la religion de Zoroastre. Pendant tout le reste de sa vie, l'évêque Eznik s'occupa des belles-lettres et des sciences théologiques. Il mourut vers l'an 478. Il a composé les ouvrages suivants : 1° un *Traité de controverse contre les Persans et les manichéens*, imprimé à Smyrne, 1762, 1 vol. in-12; 2° un *Traité de rhétorique*; 3° un *Recueil d'homélies* en l'honneur des saints; 4° un *Traité des règles monastiques*. Ces trois derniers ouvrages sont encore manuscrits. S. M—N.

EZQUERRA ou ESQUERRA, poète espagnol, né vers l'an 1568, était Biscayen, mais on ignore le lieu de sa naissance. Il était prêtre, et fut chanoine de la cathédrale de Valladolid. Si c'est le grand nombre d'ouvrages qui établit la réputation d'un auteur, Ezquerra n'en mériterait certainement aucune; mais si le mérite d'un seul ouvrage peut suffire pour l'obtenir, il faut le compter alors pour un des meilleurs poètes d'Espagne. La seule production qui nous reste d'Ezquerra est une *Épître à Barthélemy Argensola*, avec lequel il eut une correspondance suivie. Cette épître, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, peut passer pour un petit chef-d'œuvre dans son genre. On la trouve dans le *Parnasse espagnol* (Madrid, 1772). Les Espagnols l'admirent, et M. Bouterweck (*Histoire de la littérature espagnole*) en fait les plus justes éloges. Ezquerra était d'un caractère franc et loyal qui le rendait souvent peu circospect, et lui attira des ennemis. Il mourut dans un âge avancé, en 1641. B—s.

EZZ-EDDIN, écrivain arabe du 13^e siècle de notre ère, était resté à peu près inconnu jusqu'à ces derniers temps. Voici quelques détails qui nous ont paru devoir se rapporter à lui. Son véritable nom était Abd-Alazyz; car *Ezz-Eddin* n'est qu'un titre qui en arabe signifie *honneur de la religion*; son père se nommait Abb-Alselam. Lui-même portait le surnom d'Almocaddessy, probablement parce qu'il était natif ou originaire de la ville de Jérusalem, appelée par les Arabes *Bayt-Almo-Caddès* ou la maison sainte; il avait acquis le titre de *scheikh* ou de docteur, et remplissait, en 1240, les fonctions d'imam et de prédicateur dans une mosquée de Damas, au moment où le prince de cette ville, de la famille du célèbre Malek-Adel, étant menacé par les princes musulmans du voisinage, fit alliance avec les chrétiens occidentaux, alors

mattres de la Palestine. Ezz-Eddin, qui s'était toujours fait remarquer par son zèle pour l'islamisme, s'éleva publiquement contre la politique de son souverain et fut obligé de se réfugier en Égypte. Là on l'investit de la dignité de cadi ou de juge ; mais son caractère était trop indépendant pour se plier aux égards que de pareilles fonctions exigeaient ; il aimait mieux se livrer à la vie contemplative et errante, et se fit *santon*, genre de personnage que le vulgaire en Orient croit être en relation directe avec la Divinité. Il se trouvait au camp de l'armée musulmane à Mansoura, lorsque St-Louis envahit l'antique patrie des Pharaons. Voulant relever le courage des musulmans abattus par leurs premières défaites, il leur annonça un triomphe aussi éclatant que prochain. Dans un combat qui eut lieu sur le Nil entre les deux flottes, le vent soufflait contre les vaisseaux musulmans, et les menaçait d'une ruine entière. Au plus fort du danger, Ezz-Eddin se mit à crier de toute sa force : *O vent, souffle contre les chrétiens !* Aussitôt, disent les auteurs arabes, le vent changea ; les navires des Français furent poussés les uns contre

les autres, et leur ruine fut décidée. Ezz-Eddin est auteur de plusieurs ouvrages allégoriques, mystiques et ascétiques. Le principal ou du moins le seul qui ait été publié porte le titre de *Keschf Alasrar an hikâmi althoyour oua alazhar*, c'est-à-dire la manifestation des secrets relativement aux propriétés des oiseaux et des fleurs. Cet ouvrage, moitié en prose et moitié en vers, a été publié en arabe et en français, avec des notes, par M. Garcin de Tassy, sous ce titre : *les Oiseaux et les Fleurs*, Paris, 1821, un vol. in-8°. L'auteur se suppose, un jour de printemps, au milieu d'un jardin embaumé de fleurs, au moment où toute la nature semble renaître à la vie. Il croit reconnaître un langage emblématique dans ce mouvement des fleurs, des animaux et des autres objets que la nature offre à ses sens, et s'attache à faire voir les rapports qui existent entre le ciel et la terre, entre la créature et le Créateur. C'est la même idée qui fait le fond du célèbre *Roman de la Rose*, lequel se publiait en France vers la même époque (voy. LORRIS).

R—D.

EZZELIN. Voyez ROMANO.

F

FABBRA (Louis della), professeur en médecine à l'université de Ferrare, naquit en cette ville en 1655, et y mourut le 5 mai 1723. Fils d'un chirurgien distingué de Ferrare, il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la médecine; bientôt, après avoir reçu le bonnet de docteur, il se fit remarquer parmi ses confrères dans l'exercice de son art. Le marquis de Bentivoglio en fit son médecin, et le détermina à s'établir dans la ville de ce nom. Cependant il fallait un plus vaste théâtre à della Fabbra; il retourna, peu d'années après, à Ferrare, où la faculté de médecine lui accorda une chaire avant qu'il eût atteint sa trentième année. Le jeune professeur ne tarda point à se faire une grande réputation, et la place de premier professeur étant devenue vacante, il y fut unanimement appelé par ses collègues. Della Fabbra a joui de son vivant d'une haute renommée; il avait hérité de la vogue de Jérôme Nigrisoli, son maître; il se peut que de son vivant il méritât, comme praticien et même comme habile professeur, cette grande réputation; mais ce qui nous reste de lui ne lui assigne parmi les écrivains qu'une place obscure. Ce sont des dissertations peu estimées sur divers sujets de médecine; elles furent imprimées successivement, et ensuite réunies sous le titre de *Dissertationes physico-medicae*, Ferrare, 1712, in-4°. — **FABRA** (Gilles), fils du précédent, fut aussi médecin et professeur à l'université de Ferrare. Il n'a rien laissé qui lui ait survécu. F—R.

FABBRIZI (Louis CINTIO de), novelier italien, né vers le milieu du 13^e siècle, à Venise, d'une famille patricienne mais peu favorisée de la fortune, étudia la médecine à Padoue, et y reçut le laurier doctoral. Il pratiquait son art dans sa ville natale, et faisait en même temps le commerce. Cintio nous apprend qu'une barque chargée de ses marchandises étant battue par la tempête, deux cordeliers, passagers sur ce bâtiment, proposèrent de la débarrasser d'une partie de son lest, et s'étant mis aussitôt à la besogne jetèrent à la mer toutes les balles qui lui appartenaient. Ce fait, s'il est exact, prouve que les cordeliers connaissaient déjà la haine que Cintio portait aux gens de leur robe. Elle tirait son origine des débats qu'il avait eus avec son beau-frère, récollet, qui l'avait forcé de payer deux fois une somme assez considérable, en niant ses propres quittances. Si l'on en croit Cintio, personne n'eut jamais autant à se plaindre des moines. Ils ne cessaient de le harceler, lui suscitaient à chaque instant de nouveaux procès, et le menaçaient de

le faire périr en prison ou à l'hôpital. Ce fut pour se venger de leurs tracasseries qu'il composa ses nouvelles, où il s'attache à peindre les moines, mais en particulier les récollets, des couleurs les plus propres à les rendre odieux. Les récollets, informés qu'il se proposait de les publier, recoururent à l'autorité pour l'en empêcher. Un ordre du conseil des Dix en défendit l'impression; mais l'auteur ayant eu l'adresse de faire agréer au pape Clément VII la dédicace de son recueil, l'interdiction fut levée, et l'ouvrage parut sous ce titre : *Dell' origine delli volgari proverbi*, Venise, 1526, in-fol. Fabbrizi mourut peu de temps après dans un âge avancé. Le soin avec lequel les moines supprimèrent les exemplaires de ce livre l'a rendu très-rare. Il contient l'explication par autant de contes (*in terza rima*) de quarante-cinq proverbes italiens. Chaque conte est divisé en trois parties intitulées : *Cantica prima*; *Cantica seconda*, etc.; les sujets en sont tirés de l'*Origine des proverbes italiens* de Cornazzano (voy. ce nom), des *Facéties* de Pogge, des *Nouvelles* de Massuccio et de Morlini, et enfin des *Cent Nouvelles nouvelles*. Mais Cintio, surpassant par le cynisme tous ses devanciers, a fait de son recueil un des livres les plus orduriers qui aient paru dans aucune langue. On doit être surpris d'après cela qu'il ait eu l'incroyable effronterie de le faire paraître sous l'approbation du pape; mais il ne faut rien en conclure contre les mœurs du pontife, qui ne connut probablement jamais que le titre de l'ouvrage dont il avait accepté la dédicace. On trouve dans l'*Esprit des journaux*, septembre 1780, 215-26, une *Lettre* très-curieuse de Magné de Marolles (voy. ce nom) sur le recueil des *Nouvelles* de Cintio. L'exemplaire dont s'était servi Marolles pour en donner la description appartenait à Girardot de Préfond, fameux bibliophile. Outre des notes marginales d'un ami de l'auteur, cet exemplaire contenait une nouvelle inédite de la main même de Cintio. M. A.-A. Renouard l'a fait imprimer vers 1811, en-fol. de douze pages, à vingt-cinq exemplaires dont un sur vélin. Elle est intitulée; *Chi prima va al molino in prima macina*. W—s.

FABBRONI. Voyez **FABRONI**.

FABER, **FABRE** ou **LE FÈVRE** (JEAN), célèbre jurisconsulte, né dans le diocèse d'Angoulême, florissait au 14^e siècle, sous le règne de Philippe VI. Dans la souscription de son *Commentaire* sur les *Institutes* de Justinien, dont on parlera ci-après, il est nommé *Joan. Runcinus*, ce qui confirme l'opinion de ceux qui lui donnent pour patrie le village de Roussines, dans l'Angoumois.

On croit qu'il remplit l'office de juge à la Rochefoucauld, et plusieurs prétendent qu'il fut élevé à la dignité de chancelier de France, mais ce fait n'est pas certain. Il mourut à Angoulême, en 1540, et fut enterré dans le cloître des Dominicains de cette ville, où on lisait son épitaphe. Dumoulin parle de Faber dans les termes les plus flatteurs; il remarque que ce jurisconsulte a précédé Barthole et Balde, et que les Italiens eux-mêmes ont rendu justice à son mérite. Personne de son temps n'était plus versé dans le droit romain, et Dumoulin le cite souvent à l'appui de ses décisions. Bretonnier trouve dans ses ouvrages les pures maximes de la jurisprudence française. Le *Commentaire* de Faber sur les *Institutes* fut imprimé à Venise, 1488, in-folio, avec des corrections de Pierre Albignan, jurisconsulte de Troie. Barbier en cite une autre édition de Lyon, 1593, in-4^o, avec des suppléments d'Area Baudoza. On attribue encore à Faber : *Breviarium in Codicem*, Paris, 1543, et Lyon, 1594, in-4^o; *Progymnasmatia ex utroque jure*, Louvain, 1594, in-8^o; mais ce dernier ouvrage paraît plutôt appartenir à un autre Jean Faber, jurisconsulte, surnommé *Omalus*, parce qu'il était né à Omal, près de Liège, et mort en 1622, à 82 ans. W—s.

FABER (ou proprement *Schmidt*) (FÉLIX), dominicain et voyageur, était né à Zurich en 1441 ou 1442. Il entra dans un couvent de l'ordre des frères prêcheurs, à Ulm, professa la théologie, et passa, de son temps, pour un excellent prédicateur. Deux fois il fit le voyage de la terre sainte : la première, en 1479, la seconde, en 1483. A son retour, il occupa différents emplois dans son ordre, et mourut à Ulm le 14 mars 1502. Il traduisit en allemand la Vie de Henri Suso, et écrivit en latin, en 1489, *Historia Suerorum*. Goldast, qui l'a imprimée dans son recueil intitulé : *Rerum Suevicarum scriptores*, dit que la relation du premier voyage de Faber, écrite de sa main et inédite, existait chez Heinzl, patricien d'Augsbourg; il ajoute que ce religieux a aussi composé sur le monastère d'Offenhus des Mémoires qui n'ont pas vu le jour. D'autres écrivains parlent aussi d'une chronique d'Ulm, qu'ils attribuent à ce même Faber, et font mention d'un de ses ouvrages sous le nom d'*Eragatorium*, qui n'est vraisemblablement que sa relation sous un autre titre. On trouve celle-ci indiquée dans le catalogue des livres de voyages de Stuck, sous ce titre en allemand : *Relation du voyage à la terre sainte et à Jérusalem et du retour* (en 1480), 1556 et 1557, in-4^o, sans désignation de lieu d'impression; le même ouvrage place la relation du second voyage de Faber dans le recueil de voyages à la terre sainte, Francfort, 1584, in-fol.; il n'y est désigné que sous le nom de frère Félix; d'autres bibliographes nous apprennent que cette relation a été publiée en allemand en 1560, par Eysengrein. Quoi qu'il en soit, la relation de ce voyage fut publiée d'abord en latin par Bernard de Brey-

denbach, qui est qualifié d'auteur principal de l'ouvrage (*voy. BREYDENBACH*). Il eut pour compagnons onze personnages nobles de ses compatriotes, deux frères mineurs versés dans plusieurs langues, un archidiacre de Transylvanie, Faber, Edward Rewich, peintre habile, qui dessina tous les lieux représentés dans le voyage; enfin plusieurs domestiques; de sorte que Breydenbach et ses compagnons composaient une caravane assez nombreuse. Cette troupe de pèlerins partit de Mayence le 25 avril 1483, s'embarqua à Venise, arriva à Jérusalem le 11 juillet. Après avoir visité la ville sainte et les environs jusqu'au Jourdain, elle différa son départ pour le mont Sinaï, à cause des chaleurs excessives. Le 24 août elle se remit en route, passa par Gaza, traversa le désert, gravit les monts Oreb et Sinaï, et quitta le couvent de Ste-Catherine pour aller au Caire, en longeant le rivage de la mer Rouge, suivit le Nil depuis la capitale de l'Egypte jusqu'à Rosette; monta, le 15 novembre, sur un navire de Venise et aborda dans cette ville le 8 janvier 1484. Ce voyage à la terre sainte, un des plus anciens qui aient été imprimés, est certainement un des meilleurs. L'aspect du pays y est décrit avec soin : le tableau du désert situé entre la Palestine et les monts Sinaï et Oreb, celui de ces deux montagnes et de tout le pays jusqu'au Caire ne laissent que bien peu de chose à désirer. Les végétaux étrangers à l'Europe et cultivés dans les environs du Caire sont désignés avec beaucoup de précision et d'exactitude. On y trouve un grand nombre d'observations judicieuses et très-peu de choses inutiles : aussi plusieurs voyageurs l'ont-ils mis à contribution. Le Huen en a traduit en français plusieurs passages de la première partie et toute la seconde partie, qui comprend le voyage au mont Sinaï et le retour en Europe. Parmi les figures d'animaux représentés dans les planches de ce voyage on voit une licorne; mais en lisant le texte on reconnaît aisément que les voyageurs avaient aperçu une gazelle (*voy. Haeblerin, F. F. Dissertatio historica, sistens vitam, itinera et scripta F. Fabri, etc.*; Göttingen, 1742, in-4^o). E—s.

FABER (JEAN), religieux dominicain, surnommé *Malleus hæreticorum*, ou le Marteau des hérétiques, du titre d'un de ses ouvrages, naquit vers 1470, à Leuckirchen, en Souabe. Il annonça dès son enfance d'heureuses dispositions pour les sciences, et fit de bonnes études dans les différentes universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le nomma, en 1519, l'un de ses vicaires généraux; l'empereur Ferdinand le choisit ensuite pour son confesseur, et lui donna, en 1531, l'évêché de Vienne. Il gouverna sagement son diocèse pendant dix années, s'opposa avec succès aux progrès de l'hérésie, et mourut le 12 juin 1541. Ce prélat n'était pas moins distingué par ses vertus que par ses talents, et on peut remarquer que des écrivains d'une autre communion en conviennent eux-mêmes. Lorsque la mort le surprit, il était occupé

à revoir ses ouvrages, dont il se proposait de publier une édition complète. Le premier volume parut à Cologne, in-fol., en 1557; le second en 1559, et le troisième volume en 1541. On y trouve des *Sermons*; un traité *De fide et bonis operibus*; des écrits de controverse; un opuscule des *Misères et calamités de la vie humaine*, dont Pierre Gui de Saumur a donné une traduction française, Paris, 1578; un ouvrage de la *Religion et des mœurs des Moscovites*, Bâle, 1526, in-4°, inséré depuis dans le recueil intitulé: *Rerum Moscovitarum authores*, Francfort, 1600, in-4°; un autre de l'*Origine des Turcs*, imprimé plusieurs fois, etc. On joint à ces trois volumes un quatrième, publié à Leipsick, 1537; mais les quatre volumes ne contiennent pas même tous les écrits de Faber. On y cherchera vainement, par exemple, le *Malleus hæreticorum*. Cet ouvrage, qui fit la réputation de son auteur, mais qu'on néglige aujourd'hui, fut imprimé pour la première fois, en 1524, in-fol. Il y a aussi une édition de Rome, 1569, in-fol., et il en existe d'autres encore. — FABER (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, acquit une assez grande célébrité par ses talents pour la chaire. Il était lié d'une étroite amitié avec Erasme, et il prit sa défense dans plusieurs occasions contre les théologiens catholiques; mais étant venu à Rome dans le dessein de solliciter quelques bénéfices, il rompit avec Erasme, et se rangea même du côté de ses ennemis, pour faire sa cour aux prélats, dont il recherchait la protection. Faber était bon théologien et il eut le titre de prédicateur de Maximilien I^{er} et de Charles-Quint. Il est auteur d'une *Oraison funèbre de Maximilien*, faussement attribuée par quelques biographes à Jean Faber, dont l'article suit. Il mourut à Rome, en 1530, dans un âge peu avancé. — FABER (Jean), religieux du même ordre que les précédents, né à Hailbron, vers 1500, fut reçu docteur en théologie à Cologne, et mourut vers 1570. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera seulement les suivants: 1° *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, Augsbourg, 1548, in-4°. livret singulier, mais qui n'est cependant pas recherché; 2° *Enchiridion bibliorum*, ibid., 1549; Cologne, 1568, in-4°; 3° *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, Augsbourg, in-4°. Cet ouvrage renferme des particularités curieuses sur Luther et ses premiers disciples; 4° *Testimonium Scripturæ et Patrum B. Petrum apostolum Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-4°; 5° *De la messe et de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie*. C'est, de tous les ouvrages de Faber, celui qui eut le plus de succès; il le publia en allemand en 1553. Surius le traduisit en latin, Cologne, 1556, et Nic. Chesneau en français, 1564, in-4°. W—s.

FABER (BASILE), célèbre lexicographe, naquit en 1520 à Soraw (1), dans la Basse-Lusace. Après

avoir enseigné les humanités à Nordhausen et à Tenstadt, il fut fait recteur à Quedlimbourg. Le refus de signer la profession de foi dictée par l'ordre de l'électeur de Saxe lui fit perdre sa place; et il se rendit à Magdebourg, où il ne tarda pas à se lier avec Francowitz (voy. ce nom). Il eut part à la rédaction des quatre premiers livres de l'histoire ecclésiastique connue sous le titre de *Centuriæ Magdeburgenses*. Le *Dictionnaire latin*, auquel Faber doit toute sa réputation, occupa depuis tous ses loisirs. Il en publia la première édition, Leipsick, 1571, in-fol.; et mourut, recteur de l'académie d'Erfurth, en 1575, à 55 ans. Il en avait passé trente-six dans l'enseignement. Faber a traduit en allemand une grande partie des *Commentaires* de Luther sur la Genèse, et l'*Histoire de Saxe*, par Krantz (voy. ce nom). Il a composé plusieurs opuscules à l'usage de ses élèves; et, sous le titre de *Disciplina scholarum*, un règlement pour les écoles de l'Allemagne, imprimé plusieurs fois, notamment à Leipsick, en 1577, in-8°, dans un recueil de petits traités sur le même sujet. On ne se souvient plus que de son dictionnaire intitulé: *Thesaurus eruditionis scholasticæ*. Ce lexique ne contient que les mots employés par les bons auteurs, mais on y trouve, avec la quantité de chaque mot, son étymologie et ses différentes acceptions appuyées par des exemples, et enfin le mot allemand correspondant au latin, ainsi que le français, dans les dernières éditions. Quelque laborieux que fût Faber, son ouvrage, sortant de ses mains, ne pouvait être que bien imparfait; il a été revu, corrigé et amélioré successivement par Buchner, Cellarius, Grævius, Stubel, etc., qui l'ont rendu digne du titre un peu fastueux que Faber lui avait donné, et en ont fait un véritable trésor d'érudition. Les meilleures éditions de ce dictionnaire sont celles de G.-Math. Gesner, la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. (1), et de Francfort, 1749, également en 2 volumes. Celle-ci, la meilleure que l'on connaisse, est due aux soins de J.-Henri Leich. W—s.

FABER (PIERRE) n'est cité que sous ce nom latin, en sorte qu'il est difficile aujourd'hui de savoir s'il s'appelait Lefèvre, ou Fabre, ou Faur. Ce qui est certain, c'est qu'il naquit en Auvergne, et qu'après avoir fait ses études à Paris, sous le savant Turnèbe, il eut la direction du collège de la Rochelle, et y professa l'hébreu. On ne connaît de lui que des *Notes latines* sur l'oraison de Cicéron pour Cecina, et un *Commentaire* sur les deux livres des Académiques du même auteur. Ce dernier ouvrage, imprimé à Paris en 1614, et que Teissier attribue à P. du Faur de St-Jorry (dont le nom latin est aussi *Petrus Faber*), a reparu dans l'excel-

(1) Trompé par l'homonymie latine de Soraw et de Sora, c'est dans le royaume de Naples que Toppi (*Bibliot. napolitana*, p. 41) place la naissance de Faber.

(1) Dans son *Examen critique des dictionnaires*, pag. 322, Barbier dit que l'édition de 1735 est la dernière. C'est, comme on voit, une inexactitude. C'est de plus une manière de s'exprimer qui, pour être commune, n'en manque pas moins de justesse. On ne peut dire qu'une édition est la dernière qu'autant que l'ouvrage ne devrait jamais être réimprimé. Celui de Faber n'est point dans ce cas, non plus qu'une foule d'ouvrages dont on connaît des dernières éditions qui ont été suivies de beaucoup d'autres.

lente édition des Académiques donnée par Davies, à Cambridge, en 1725. Colomies, dans sa *Gallia orientalis*, dit que Faber mourut vers 1615, âgé de 80 ans. B—ss.

FABER (JEAN), né à Nuremberg, en 1566, étudia la médecine à l'Université de Bâle, où il obtint le doctorat après avoir soutenu une thèse *Sur la céphalalgie*. De retour dans sa ville natale, il fut agrégé au collège des médecins. Will et Adelung disent qu'il mourut en prison le 7 février 1619. C.

FABER (JEAN), anatomiste et botaniste, né, vers 1570, à Bamberg, dans la Franconie, étudia les éléments de la médecine dans quelques-unes des universités d'Allemagne, et passa jeune en Italie pour y perfectionner ses talents sous la direction des maîtres les plus célèbres. Il reçut de César Césalpin des leçons de botanique, et se livra dans le même temps à l'anatomie avec un zèle infatigable. Il nous apprend lui-même qu'il fit un très-grand nombre de dissections avec Ange Colli, médecin de Sienne, qui jouissait alors de la réputation d'un habile praticien. Ayant reçu le laurier doctoral à la faculté de Rome, il fut peu de temps après pourvu d'une chaire de médecine à l'Académie romaine, et, sans renoncer à sa clientèle déjà considérable, sut encore trouver le loisir de cultiver les diverses branches de l'histoire naturelle. Il fut admis l'un des premiers à l'Académie des *lyncei*, fondée par le prince Cési (voy. ce nom), et mérita bientôt l'amitié de ses nouveaux confrères, entre autres de l'illustre Galilée et de Fabio Columna, qui lui adressa une lettre sur la civette (*de animali cibethico*). Il comptait en outre au nombre de ses amis le jésuite Clavius, son compatriote, dont le nom se rattache à la réforme du calendrier, et Scioppius, moins connu maintenant par ses nombreux ouvrages que par son inconcevable vanité et par ses disputes continuelles avec les savants, qui mettaient en doute son érudition. Scioppius avait pris avec Orsini (voy. ce nom) l'engagement de joindre un Commentaire à son recueil de portraits d'hommes illustres de l'antiquité; mais d'autres occupations ne lui permettant pas de remplir sa promesse, il finit par en charger Faber, qui, peu versé, comme il en convient lui-même, dans l'archéologie, ne put s'acquitter de cette tâche qu'avec l'aide des notes laissées par Orsini et de celles que Scioppius s'empressa de mettre à sa disposition. La nouvelle édition des *Illustrium imagines* d'Orsini, avec les commentaires de Faber, Anvers, 1606, in-4°, se compose de 98 pages de texte, de 151 planches gravées par Th. Galle, et d'un Appendice de 18 planches sans explications. L'année suivante, Faber fit imprimer une dissertation contre Scaliger : *De nardo et epythimo adversus Jos. Scaligerum disputatio*, Rome, 1607, in-4° de 34 pages. Cet opuscule contient des recherches assez curieuses sur les noms donnés à diverses plantes par les anciens; mais il est écrit avec une aigreur à laquelle on reconnaît le disci-

ple et l'ami de Scioppius (voy. Haller, *Bibl. botanica*). Chargé par le pape Paul V d'aller à Naples recueillir des plantes rares dont ce pontife voulait enrichir les jardins du Vatican, Faber profita de cette circonstance pour visiter le musée de l'Imperato, et pour faire quelques observations sur les *argopyles*. En fondant l'Académie des *lyncei*, le prince Cési s'était particulièrement proposé de favoriser la publication de l'ouvrage composé par Recchi (voy. ce nom) sur l'histoire naturelle du Mexique, d'après les manuscrits laissés par Fr. Hernandès (voy. ce nom), médecin du roi d'Espagne Philippe II. Aucun des *lyncei* ne remplit plus promptement que Faber les intentions de l'illustre fondateur. Son travail sur la zoologie du Mexique fut imprimé à Rome, en 1628, in-fol., sous ce titre : *De animalibus indicis apud Mexicum*, mais la publication en fut retardée jusqu'en 1631, où parut la première édition de l'ouvrage de Recchi ou plutôt d'Hernandès. Les additions de Faber ne se rattachent, pour la plupart, qu'indirectement à l'ouvrage qu'il était chargé d'éclaircir et de commenter; mais elles n'en sont pas moins très-intéressantes. C'est ainsi qu'il a consigné dans ce volume une description que Portal dit excellente (*Hist. de l'anatomie*) d'un veau à deux têtes, dont il avait fait lui-même la dissection, à Rome, devant une assemblée aussi nombreuse que brillante; des observations sur l'accouchement césarien et sur l'incubation de la poule. On y trouve encore une bonne description des organes digestifs des ruminants, que Peyer a reproduite, dit-on, en partie dans sa *Merycologia*. C'est également dans le prétendu commentaire sur l'ouvrage d'Hernandès que Faber a le premier attaqué le principe, admis par les anciens, que certains animaux sont le produit de la corruption; qu'il prouve, contre l'opinion d'Aristote, que le loup a les vertèbres du cou mobiles; qu'il examine si le lièvre est androgyne; et qu'enfin il relève, avec une amertume toujours déplacée, et quelquefois avec une ironie plus blâmable encore, les erreurs échappées au bon et savant Mathiole sur les noms ou les propriétés de certaines plantes. Faber, honoré du titre de botaniste du pape Urbain VIII, ne pouvait manquer d'obtenir une place dans les *Apes urbanae* de Léon Allacci. Plus de vingt ans auparavant, Jules-César Capaccio l'avait déjà comblé de louanges dans ses *Illustrium virorum elogia*, Naples, 1608, in-8°. Enfin, il figure avec distinction dans les diverses histoires de l'Académie des *lyncei*. On croit qu'il mourut à Rome vers 1640, dans un âge très-avancé. W—s.

FABER (ALBERT-OTHON), médecin du 17^e siècle, exerça d'abord sa profession à Lubeck, puis à Hambourg. Le prince de Sulzbach le nomma médecin de ses armées et de sa personne; enfin il remplit les mêmes fonctions auprès de Charles II d'Angleterre, et mourut un an après ce monarque, en 1686. On ne cite de Faber que deux opuscules qui, malgré leur extrême médiocrité, ont obtenu les

honneurs de la traduction : le premier contient des paradoxes sur la maladie vénérienne; le second des fadaïses sur l'or potable. — FABER (Jean-Mathias), né à Augsbourg, devint premier médecin du duc de Wurtemberg, médecin-physicien de la ville de Heilbronn, membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de Platon I^{er}, et mourut le 21 septembre 1702. Ses écrits, peu nombreux, sont parfois consultés pour certaines recherches qu'on aimerait voir exposées avec plus de candeur et faites avec plus de discernement : 1^o *Strychnomania explicans strychni maniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum* (Atropæ belladonnæ L.), *historie monumentum, indolis nocumentum, antidoti documentum*, etc., Augsbourg, 1677, in-4^o, fig.; *ibid.*, 1683; 2^o *Pilæ marinæ anatome botanologica*, Nuremberg, 1692, in-4^o. C.

FABER (SAMUEL), recteur du collège de St-Gilles, à Nuremberg, naquit à Altorf, le 3 mars 1637. Son père, Jean-Louis Faber, poëte couronné connu par quelques poésies latines, et régent de cinquième à Nuremberg, étant mort en 1678 sans lui laisser de fortune, il ne put achever le cours de ses études qu'en consacrant une partie de son temps à corriger des épreuves pour les libraires. Ses talents pour la poësie le firent admettre, en 1688, dans l'académie établie à Nuremberg, sous le nom de société des fleurs de la Pegnitz. Il y reçut le nom de Ferrand II, et c'est sous ce nom académique qu'il publia sa traduction allemande de la *Consolation des gouteux* de Jacques Balde. Deux ans après, il fut appelé au collège de St-Gilles en qualité de co-recteur, et en obtint le rectorat en 1706. Il y mourut le 10 avril 1716, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages historiques et de morceaux d'éloquence et de politique. Le plus connu est son *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, en dix parties, formant 7 volumes in-12 (en allemand); mais le plus singulier de ses ouvrages, et qui mériterait d'être plus connu, est son *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4^o, avec 47 planches en taille-douce. C'est un cours d'histoire et de chronologie où, par le moyen de figures composées de la manière la plus ingénieuse, et des petits vers rimés allemands qui les accompagnent, tous les traits caractéristiques des principaux événements et leur date précise se fixent dans la mémoire avec la plus grande facilité. Ce travail est très-supérieur à ce qui avait été fait en ce genre par Buno, en 1672, et par Winckelmann, en 1698. La première idée du *Monde dans une noix* est due à Greg.-And. Schmid, jurisconsulte de Nuremberg, et fut exécutée après sa mort, d'abord par Chr. Weigel, qui le publia en 1697, in-fol., avec 49 planches; mais ce livre se trouvant d'un prix trop élevé pour l'usage des étudiants, Faber réduisit les planches au format in-4^o, y ajouta les petits vers rimés qui en font le principal mérite, et publia séparément un texte explicatif aussi en allemand. Il projetait de

donner, d'après ce cadre, un cours d'histoire beaucoup plus détaillé, dont il composa, sous le titre d'*Historia antediluviana*, un spécimen qui ne parut qu'après sa mort, Nuremberg, 1717, in-8^o. Jean-David Koeler donna, en 1726, une nouvelle édition du *Monde dans une noix*, corrigée et refondue pour le dernier siècle et chaque année (jusqu'en 1754); Weigel publia une nouvelle planche gravée pour la continuation de cet ouvrage, dont Matt. Cramer donna en 1772 une traduction française inférieure à l'original, parce que les petits vers allemands, étant traduits en prose française non rimée, n'offrent plus le même secours pour la mémoire. C. M. P.

FABER (JEAN-ERNEST), orientaliste saxon, naquit en février 1745, à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen. La mort le priva de son père l'année suivante. Au bout de quelques années, sa mère se remaria à un vieillard d'un caractère morose et difficile, qui était ministre dans un village près de Römhild. Dénoué dans cet endroit de moyens d'instruction, il obtint par grâce la permission d'aller prendre, deux ou trois fois la semaine, des leçons de latin dans un hameau voisin. Ces difficultés ne firent qu'accroître son ardeur pour l'étude. Enfin, après beaucoup d'instances, il put fréquenter successivement le collège de Hildburghausen, le gymnase de Cobourg et l'université de Göttingue, où il étudia sous Walch, Heyne et Michaelis. Son assiduité le fit nommer répétiteur dans le séminaire de cette ville; et y ayant été reçu quelque temps après docteur en philosophie, il fut fait professeur de langues orientales et de philosophie dans l'université de Kiel, en 1770, et dans celle de Iéna, en 1772. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut, le 15 mars 1774, au bout de quelques jours de mariage, regretté de ses amis pour ses belles qualités morales, et des savants, auxquels ses premiers écrits avaient fait concevoir les plus flatteuses espérances. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Göttingue, 1768-1769, 2 parties in-4^o; 2^o *Dissert. de animalibus quorum fit mentio Zephan*, cap. 2, v. 14, *ibid.*, 1769, in-4^o, réimprimée dans les *Monuments scythes de la Palestine*, de Cramer, Hambourg et Kiel, 1777; c'est une explication d'un passage de la prophétie de Sophonie; 3^o *Historia manne inter Hebræos*, sect. 1^{re}, Kiel, 1770; sect. 2, Iéna, 1775. Le docteur Gruner a fait réimprimer ces deux sections à la suite des *J.-J. Reiske opuscula medica*, Halle, 1776; 4^o *Programma novum de Messia exactis 490 annis post exilium Judæorum Babylonicum nascituro ex Zacharia*, cap. 5, v. 8, 9, 10, *repetitum vaticinium, spatium 70 hebdomadum Daniel.*, cap. 8, v. 24, *iisdem natalibus præfinito novam lucem affundens*, Kiel, 1772, in-4^o; 5^o *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8^o; 6^o *Archéologie des Hébreux* (en allemand), 1^{re} partie, Halle, 1773, in-8^o. Outre ces ouvrages, Faber a donné

les deux premiers numéros de la *Nouvelle Bibliothèque philosophique*, Leipsick, 1774, en allemand. Cet ouvrage périodique a été continué par J.-C. Hennings. Il se proposait aussi de publier une nouvelle édition de l'*Hierobotanicon* de Celsius, et de la *Philologie sacrée* de Glass, ainsi que divers autres ouvrages de critique et de philologie orientale. J—N.

FABER. Voyez FABRE, FAVRE, FEBVRE, LE FÈVRE, SCHMIDT.

FABERT (ABRAHAM), né à Metz, vers 1560, était fils de Dominique Fabert, directeur de l'imprimerie de Charles III, duc de Lorraine, et anobli par ce prince en récompense de ses services. Abraham succéda à son père, mais il possédait à Metz une imprimerie particulière de laquelle sont sortis différents ouvrages estimés. Le premier que l'on connaisse est le recueil des *Emblèmes*, de Boissard, son ami, portant la date de 1587. Dom Calmet, dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, fait mention d'un *Missel* imprimé par Fabert en 1597, remarquable par la beauté de l'exécution et orné de jolies estampes en bois. Fabert fut élu maître échevin de la ville de Metz en 1610, et continué plusieurs fois dans l'exercice de cette charge. Il eut l'honneur de complimenter Louis XIII, en cette qualité, à l'époque de son sacre, reçut le cordon de St-Michel en 1630, mourut le 24 avril 1638, et fut inhumé à la cathédrale. Il a publié le *Voyage du roi Henri IV à Metz*, en 1605, Metz, 1610, in-fol. Cet ouvrage curieux est orné de vingt planches en taille-douce, dont les plus importantes offrent un plan de la ville et une carte du pays Messin, qui a été reproduite dans les différentes éditions de l'*Atlas* d'Hondius; on y remarque aussi l'empreinte des diverses monnaies de la ville de Metz, et l'ancien aqueduc romain connu sous le nom d'*Arches de Jouy*. On imprima à Metz, en 1637, un *Commentaire sur la coutume de Lorraine*, que le frontispice annonce être une production d'Abraham Fabert. Cependant dom Calmet et les auteurs de l'*Histoire de Metz* penchent à croire que cet ouvrage est de Florentin Thiriart, pendu en 1615, pour avoir publié une violente satire contre les princes de la maison de Lorraine. Quel que soit le mérite de ce commentaire, très-vanté par Chevrier, on ne peut disconvenir qu'il a moins contribué à répandre le nom de Fabert que la gloire que s'est justement acquise son fils par son courage et sa vertu. W—s.

FABERT (ABRAHAM), maréchal de France, fils du précédent, naquit à Metz, le 11 octobre 1599. Dès sa jeunesse il annonça un goût décidé pour les armes; et aussitôt qu'il fut en âge d'entrer au service, le duc d'Espernon le plaça dans un de ses régiments. Il donna bientôt des preuves de sa capacité et de son courage, qui lui méritèrent la confiance des soldats et l'estime de ses chefs. D'Espernon, quoique éloigné de la cour, le recommanda fortement, et lui fit obtenir une compa-

gnie dans les gardes. Fabert avança depuis avec beaucoup de rapidité. Chaque grade dont il était décoré était le prix d'une belle action; il affrontait tous les périls, et y échappait par son sang-froid : ceux qui étaient les témoins de ses exploits pouvaient à peine y croire, et le peuple, qui cherche des causes surnaturelles à tout ce qui passe sa portée, n'expliquait que par les sciences occultes les récits extraordinaires qu'on lui faisait de ce grand capitaine. A la retraite de Mayence, en 1633, Fabert contribua à sauver les débris de l'armée française, fuyant en désordre devant le vainqueur. Le général Gallas, poursuivant ses succès, tenta de pénétrer dans la Champagne; mais les manœuvres des généraux français l'obligèrent de se retirer sans avoir pu rien entreprendre. Fabert fut du nombre des officiers chargés de l'inquiéter dans sa marche. Il arriva dans un camp où l'ennemi avait abandonné une partie de ses malades et de ses blessés. Un Français cria qu'il fallait tuer ces malheureux : « Voilà », dit Fabert, le conseil d'un barbare; cherchons « une vengeance plus noble et plus digne de notre « nation. » Aussitôt il leur fit distribuer des vivres dont ils avaient le plus grand besoin, et fit transporter à Mézières les malades qui, par reconnaissance, s'attachèrent presque tous au service de la France. Il se trouva au siège de Saverne en 1636, à celui de Landrecies en 1637, et à celui de Chivas en 1639. Blessé au siège de Turin en 1640, d'un coup de mousquet à la cuisse, les chirurgiens déclarèrent qu'il faudrait lui faire l'amputation. Le cardinal de la Valette et Turenne l'engageaient à s'y soumettre : « Il ne faut pas mourir par pièces », leur dit Fabert; la mort m'aura tout entier ou « elle n'aura rien, et peut-être lui échapperai-je. » En effet, il guérit de ses blessures assez promptement, puisqu'il se trouva à la bataille de la Marfée en 1641, et ensuite au siège de Bapaume. L'année suivante, le régiment des gardes dont Fabert commandait le premier bataillon fut envoyé dans le Roussillon. Le maréchal de la Meilleraye, chargé de cette expédition, s'entretenant du nombre et de la valeur des troupes, désigna les gardes par le titre de *chanoines de Fabert*. Cette raillerie, très-déplacée, piqua Fabert au vif; mais il crut devoir n'en rien témoigner. La campagne devait s'ouvrir par le siège de Collioure. En marchant vers cette place, on aperçut les Espagnols rangés en ordre de bataille sur une hauteur. Le duc de la Meilleraye fit arrêter la troupe pour faire ses dispositions. Lorsqu'il passa devant Fabert, celui-ci le salua en baissant son espadon. « Il ne s'agit pas de cérémonie, lui dit brusquement la Meilleraye, quand il faut aller à « l'ennemi. » Fabert, sensible à ce reproche, s'avavançait pour en demander raison; mais Turenne le retint et parvint à le calmer, en se chargeant de l'explication. Quelques instants après un aide de camp lui apporta l'ordre d'aller parler au général. « Avez-vous, lui dit Fabert, des ordres pour

« le bataillon? Je les exécuterai : je ne marche pas autrement. » La Meilleraye vint lui-même : « Monsieur Fabert, lui dit-il, oublions le passé, donnez-moi votre avis : que ferons-nous? — Voilà, répondit Fabert, le premier bataillon des gardes prêt à exécuter vos ordres; nous ne savons qu'obéir. — Point de rancune, répliqua la Meilleraye, je viens demander votre sentiment. — C'est d'attaquer, reprit Fabert. — Marche! » cria le maréchal. Le premier bataillon des gardes avança, les autres suivirent; en un instant les Espagnols furent enfoncés et culbutés. Ils se sauvèrent en désordre jusque dans Collioure, laissant au pouvoir des Français une partie de leur artillerie et un grand nombre de prisonniers. Cette circonstance hâta la reddition de la place, qui ouvrit ses portes le 14 avril. On fit de suite les dispositions pour le siège de Perpignan. Louis XIII, malade, vint au camp, et il chargea Fabert de lui rendre compte tous les matins des opérations de la veille. Un jour le grand écuyer (Cinq-Mars) se permit de critiquer le rapport de Fabert. Le roi lui imposa silence d'une manière mortifiante. Il sortit en disant à Fabert : « Monsieur, je vous remercie. — Que dit-il? demanda le roi, je crois qu'il vous menace. — Non, sire, répondit Fabert; on n'ose faire des menaces en présence de Votre Majesté, et ailleurs on n'en souffre pas. » Fabert fut fait maréchal de camp en 1646; il prit, la même année, Porto-Longone et Piombino; et, en 1654, Stenai. Louis XIV le récompensa de ses services en le créant maréchal de France et gouverneur de Sedan. Fabert fit ajouter plusieurs ouvrages aux fortifications de cette place, et voulut payer de ses épargnes une partie des dépenses. Ses parents lui reprochèrent d'employer de cette manière un bien qu'il devait conserver à sa famille. « Si, leur répondit-il, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir des ennemis, il fallait mettre à une brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire. » Le roi lui offrit en 1662 le collier de ses ordres; il le refusa par la raison qu'il ne pouvait pas produire les titres exigés. On lui fit dire qu'il pouvait présenter ceux qu'il voudrait, et qu'on ne les examinerait pas. Il répondit qu'il ne voulait pas que son manteau fût décoré par une croix et son nom déshonoré par une imposture. Louis XIV lui écrivit à cette occasion de sa propre main que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui que ceux qu'il honorait du collier ne recueilleraient de gloire dans le monde. On prétend, dit Voltaire, que le cardinal Mazarin proposant à Fabert de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit : « Peut-être faut-il à un ministre des gens qui le servent de leurs bras et d'autres de leurs rapports : souffrez que je sois des premiers. » Aussi le ministre dit-il à des personnes qui cherchaient à répandre des doutes sur sa conduite : « Ah! s'il fallait se méfier de Fabert, il n'y aurait plus d'homme en qui

« l'on pût mettre sa confiance. » Le maréchal Fabert mourut à Sedan, le 17 mai 1662, et fut inhumé dans l'église des capucins irlandais qu'il avait fondée. Il montra dans sa dernière maladie la même fermeté d'âme que dans le cours de sa vie. « Se sentant affaiblir, dit un de ses historiens, il demanda un livre de prières, et peu de temps après on le trouva mort à genoux, et son livre ouvert sur le psaume *Miserere mei, Deus*. » Il laissa, de son mariage avec Claude de Clevant, un fils qui lui succéda dans le gouvernement de Sedan, et qui mourut sans enfants au siège de Candie en 1669. Fabert ne savait pas le latin, et ne s'était jamais appliqué sérieusement à d'autre science qu'à celle de la guerre; mais la nature l'avait doué d'un grand sens et de beaucoup de jugement; et il avait senti de bonne heure la nécessité de parler et d'écrire correctement sa langue. On conserve à la bibliothèque de Paris ses lettres écrites depuis le 21 octobre 1634 jusqu'au 12 septembre 1632; et dans les archives de l'hôtel de ville de Sedan, le *Recueil des ordonnances* qu'il avait rédigées pour le maintien du bon ordre et de la police dans cette place. La *Relation de la bataille de la Marfée*, par Fabert, a été imprimée dans les *Mémoires de Montresor*, Leyde, 1665. La *Vie du maréchal de Fabert* a été écrite par Gatien de Courtilz, Amsterdam, 1697; Rouen, 1698, in-12, et par le P. de la Barre, génovésain, Paris, 1752, 2 vol. in-12. La seconde est la plus estimée; elle renferme des particularités curieuses, mais aussi bien des détails étrangers au sujet, et le style en est trop prolixe. Le comte de la Platière a publié une *Notice* sur Fabert, dans la *Galerie universelle*; elle est peu exacte pour les dates, et on y trouve des anecdotes suspectes. Duhamel a donné à Metz, en 1779, in-8°, *Mémoire historique sur le maréchal Fabert*, et en 1837, M. Bégin a fait couronner par l'Académie royale de Metz un *Éloge du maréchal Fabert*, Metz 1837, in-8°. — FABERT (François-Abraham), frère du maréchal, servit avec distinction aux sièges de Montauban, la Rochelle, Nancy, Trèves. Il obtint en récompense de ses services le cordon de St-Michel, en 1658, fut élu maître échevin de Metz l'année suivante, et continué dans cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1665. — FABERT (N.), cousin des précédents, est auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, depuis Philippe le Hardi, en 1563, jusqu'à la mort de Charles-Quint en 1558, Cologne, 1687, in-12, 1689, 2 volumes in-12. Le style en est mauvais, mais on y trouve quelques faits intéressants. W—s.

FABIAN, ou FABYAN (ROBERT), naquit à Londres vers le milieu du 15^e siècle. C'était un des négociants les plus considérables de cette ville, qui le choisit pour l'un de ses aldermen, et le nomma shérif en 1495. Il était fort instruit pour son temps, et s'étant appliqué particulièrement à l'étude de l'histoire, il a laissé un ouvrage intitulé : *Concordance des histoires, ou Chronique d'Angleterre et de France*, assez estimé pour le soin et

l'exactitude, spécialement en ce qui concerne les affaires de Londres, mais qui n'a guère d'autre mérite. « Fabian, dit Wharton, fait autant d'es-time des maires de Londres que des rois d'Angleterre, et semble avoir regardé les diners de Guildhall et les solennités des corporations de la Cité comme des choses plus intéressantes que nos victoires en France et nos efforts dans l'intérieur pour conquérir la liberté. » On prétend que le cardinal Wolsey en fit brûler tout ce qu'il en trouva d'exemplaires, parce que l'auteur y faisait connaître trop clairement les richesses du clergé. Cette chronique, qui s'étend depuis Brutus jusqu'à Henri VII, ne fut imprimée qu'après sa mort, en 1516, Londres, 2 vol. in-fol. Elle fut réimprimée en 1553 in-fol. Dans ces deux premières éditions chacune des sept parties qui la composent est terminée par une hymne à la Vierge, qui fut supprimée dans les éditions suivantes. Chacune des deux commence aussi par une sorte de prologue en vers, c'est-à-dire en prose rimée. Il y a eu plusieurs autres éditions de l'ouvrage de Fabian; la dernière est intitulée : *Nouvelles Chroniques d'Angleterre et de France, etc., avec une préface biographique et littéraire, et un index*, par Henri Ellis, Londres, 1811, 4 vol. in-4°. Fabian mourut à Londres en 1512.

X—s.

FABIEN (SAINT), élu pape en 536, succédait à Antère. Eusèbe raconte que, comme on procédait à l'élection, une colombe vint se poser sur la tête de Fabien, et que ce signe fut pris pour un présage de la présence du St-Esprit. Quoi qu'il en soit, Fabien, par une conduite digne des plus grands éloges, justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui. St-Cyprien l'appelle un « excellent homme, » et dit « que la gloire de sa mort a été pondue à la pureté, à la sainteté, à l'intégrité de sa vie. » Fabien fut une des victimes de la persécution suscitée par l'empereur Dèce. Il fut mis à mort le 20 janvier 250, après un pontificat de quatorze ans un mois et dix jours.

D—s.

FABIEN-PILLET. Voyez PILLET.

FABIO INCARNATO, professeur de théologie, né à Naples dans le 16^e siècle. Il a fait une vingtaine d'ouvrages de théologie et de mysticité, dont on trouve la liste dans l'un des plus estimés, intitulé : *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tam in visitatione episcopali quam in susceptione ordinum*, dédié en 1608 au cardinal Aquaviva, archevêque de Naples, réimprimé à Bracciano, 1635, in-8°, et à Rouen, 1642, 2 part. in-8°, édition augmentée par l'auteur.

C. T—v.

FABIOLE (SAINT), dame romaine de l'illustre maison *Fabia*, était mariée à un homme de mœurs corrompues, et dont le libertinage et les débauches furent portés à un tel point, qu'elle le prit en aversion, et le quitta. Peu instruite des lois de l'Eglise sur le mariage, et encore jeune, elle passa à de secondes noces, quoique son mari vécut encore, et usa de la faculté que lui laissaient les lois romaines. Mais étant devenue veuve, et informée

de l'illégitimité des nœuds qui l'avaient unie à son dernier mari, elle en conçut une vive douleur, et résolut de se soumettre à la pénitence publique. La veille de Pâques, vêtue d'un sac, et les cheveux épars, elle se présenta avec les autres pénitents à la porte de la basilique de St-Jean-de-Latran. Sa piété, sa douleur, l'état humiliant dans lequel paraissait une dame distinguée, tirèrent des larmes des yeux de l'évêque et des prêtres, et émuèrent la compassion de toute l'assistance; elle se tint à la porte de l'église jusqu'à ce que l'évêque qui l'en avait chassée l'y eût fait rentrer. Ayant reçu l'absolution, elle vendit tous ses biens pour en assister les pauvres. Elle est la première en Italie qui fonda des hôpitaux; elle voyagea en plusieurs pays pour l'accomplissement de son pieux dessein, et vint à Jérusalem en 395. Elle vit St-Jérôme, qui lui expliqua les saintes Ecritures. L'invasion des Huns la força de quitter la Palestine; elle retourna en Italie, se retira à Ostie, bâtit un hôpital où elle servait elle-même les malades, et mourut à Ostie ou à Rome, vers l'an 400. C'est par les écrits de St-Jérôme que nous avons appris ce que l'on sait de Ste-Fabiole. Il y fait le plus grand éloge de cette sainte. De la pénitence qu'elle fit, les théologiens catholiques concluent que, dès les premiers siècles de l'Eglise, c'était une opinion constante que les nœuds du mariage n'étaient point rompus même pour cause d'adultère, puisque autrement Ste-Fabiole n'eût pas été coupable, ni assujettie à la pénitence.

L—v.

FABIUS VIBULANUS (QUINTUS), sauvé comme par miracle du massacre des Fabius, à la funeste journée de Créméra (1), servit, s'il faut en croire l'histoire de ces temps reculés, comme de souche aux diverses branches de la famille des Fabius, que l'on fait sortir de lui. Mais l'expédition militaire de ces Fabius, rapportée par Tite-Live, est-elle bien réelle? Denys d'Halicarnasse croit qu'elle n'est que le produit de l'imagination. Le Fabius dont nous nous occupons fit partie du décemvirat, cette association célèbre qui ne parut naître au sein des lois que pour les mieux fouler aux pieds. Il se traîna servilement, dans les fonctions qu'il eut à remplir, sur les pas de l'odieux Appius, et renonça sous cette infâme domination à son caractère naturellement généreux, mais faible, pour s'asservir aux passions féroces d'un magistrat factieux. Il avait montré plus d'énergie lorsque étant préfet de Rome il s'opposa de toute sa force aux entreprises des tribuns, jaloux du pouvoir consulaire. Fabius eût mérité d'être mis au nombre des citoyens de Rome les plus recommandables, si sa honteuse facilité n'eût terni l'éclat des victoires qu'il remporta sur les Volsques et de

(1) Cette défaite tombe à l'an de Rome 275. Les Fabius avaient offert au sénat d'entreprendre à leurs dépens la guerre contre les Véiens; ils étaient au nombre de 306, tous patriciens. Après quelques succès, ils donnèrent dans une embuscade et furent tués jusqu'au dernier. Q. Fabius, qui continua cette famille, était seul demeuré à Rome à cause de sa jeunesse. Cette chronique n'est pourtant pas sans difficulté.

ses combats contre les Sabins. On place l'époque du consulat de Q. Fabius l'année de Rome 287 (467 avant J.-C.). G. F.—R.

FABIUS AMBUSTUS. *Voyez* LICINIUS STOLO.

FABIUS AMBUSTUS (MARCUS), trois fois consul, et depuis dictateur, vers l'an de Rome 403 (351 avant J.-C.), se rendit célèbre par d'éclatants avantages remportés sur les Herniques, succès qui lui méritèrent l'honneur du triomphe. Ce Fabius eut des droits à la reconnaissance du peuple, en évoquant à son tribunal suprême la décision d'un dictateur. Son fils, général de la cavalerie sous le dictateur Papirius, était poursuivi par ce superbe et fougueux citoyen, jaloux du pouvoir que lui donnait sa charge. Sans nul moyen de le sauver, le vieux Fabius, son père, recourut à l'autorité du peuple ; mais ce fut un grand trait des mœurs de ce peuple admirable, de sa discipline, de ses lois et du respect qu'il conservait pour elles au milieu des plus vives émotions, que de n'oser point absoudre un fils qui n'avait pour défenseurs de sa cause que les larmes et la tendresse d'un père. G. F.—R.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (QUINTUS). Rome reconnaissante a mis à côté du surnom de *très-grand*, dont elle décorait le vainqueur des Apuliens, des Liguriens, des Samnites, des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans, celui de *Rullianus*, tiré d'un simple instrument de labourage. Fabius Rullianus est le premier Fabius à qui l'on ait décerné le nom de Maximus. C'est à ce Fabius que remonte l'origine du proverbe latin : *equis albis* : Ce fut lui qui voulut que, proménés sur un char attelé de chevaux blancs, les chevaliers romains parcourussent tous les ans, le jour des Ides Quintiliennes, l'espace qui séparait du temple de l'Honneur ce Capitole qu'on pouvait regarder comme le temple de la Gloire. Général de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, l'an de Rome 430, il fut, par ses talents militaires, digne d'un tel chef, et mérita de partager sa gloire. Tite-Live les appelle un couple illustre par les exploits qui marquèrent leur association ; mais on doit déplorer que ces talents qu'ils devaient à la patrie ne leur aient servi qu'à nourrir une mésintelligence funeste aux intérêts de la république. Cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, honoré du triomphe, couvert de gloire et chargé d'honneurs, à son dernier âge, il vantait encore la force de son âme et la vigueur de son corps. Ce fut au moment de jouir d'une vie parsemée de quelques erreurs, mais empreinte d'un bout à l'autre d'une gloire éclatante et solide, que l'imprudencia et la témérité du jeune Fabius Gurgès, son fils, faillirent remplir d'amertume les derniers jours de sa carrière, par l'humiliation qu'avaient reçue sous ses ordres les armes romaines. On put aussi, dans cette circonstance, féliciter Fabius Rullianus de n'avoir pas désespéré. Touchés de ses prières, le sénat et le peuple consentirent à laisser le commandement à son fils, qu'il voulut servir en qualité de lieutenant. On vit

depuis l'illustre vieillard suivre le char de triomphe de son jeune élève, qui lui devait plus que la vie, puisqu'il venait de lui rendre l'honneur. On eût dit qu'il triomphait lui-même ; Rome ne voyait que lui, et lui attribuait en effet tout le mérite du succès et toute la gloire du triomphe. Q. Fabius Maximus était prince du sénat lors du recensement de Cn. Domitius, le premier plébéien qui eut l'honneur de fermer *le lustre*, et l'on présume qu'il vivait encore lors de l'invasion de Pyrrhus en Apulie, l'an 280 avant J.-C. G. F.—R.

FABIUS PICTOR (QUINTUS), que l'on peut appeler le père de l'histoire latine, vivait du temps de la deuxième guerre punique, an 223 avant J.-C. Rome, avant cet écrivain, comptait déjà des poètes et des annalistes, mais elle n'avait pas encore d'historien. La muse grossière de Nævius avait célébré dans des chants informes la gloire que s'étaient acquise les armées romaines durant le cours de la première guerre punique. Ennius mettait en vers héroïques les annales de sa patrie adoptive. Fabius Pictor vint, et fit prendre à l'histoire une forme plus convenable : il lui rendit son véritable langage ; et la poésie, assez riche du domaine de la fable, perdit celui de l'histoire. Dans ces premiers temps de la république, la *collection* de quelques mémoires, destinés à transmettre le souvenir des événements les plus remarquables de chaque année, et dont le sénat avait confié la direction au grand pontife, qui en était le dépositaire, formait à eux seuls tout le corps de l'histoire romaine. Ces mémoires, connus sous le nom de *Grandes Annales*, commencèrent avec Rome, et ne furent interrompus qu'un siècle après Fabius Pictor, sous le pontificat de P. Mucius. Ils servirent de type à l'ouvrage de Fabius, qui les fit entrer, pour ainsi dire, comme des pièces de construction dans l'édifice qu'il élevait presque sur leur modèle. Il donna le titre d'*Annales* à son histoire, en y fondant celles de la république. Fabius Pictor et ses *Annales* sont souvent cités avec éloge par Tite-Live et par Cicéron. Tite-Live n'a pas dédaigné de faire usage pour son histoire des écrits de Fabius, qu'il regarde comme le plus ancien des historiens de Rome (liv. 21). Mais il s'élève sur ces mêmes écrits un doute qu'il est presque impossible de résoudre ; la question de savoir s'ils furent primitivement composés en grec ou en latin est indécise. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur auteur écrivait dans ces deux langues ; et ce qu'il serait peut-être permis de présumer, c'est qu'il traduisit lui-même ses *Annales* en latin, après les avoir composées en grec. On reproche au style de Fabius Pictor une trop grande maigreur et quelque empreinte de cette âpreté, nous dirons même de cette grossièreté des premiers âges, également éloignées d'une *incorrecte* mais *aimable naïveté*, et de la pureté des bons écrivains. Ces défauts appartenaient au siècle de Fabius, où la rudesse de l'histoire peignait à merveille les mœurs agrestes de ceux dont elle disait les actions. Les *Annales* de

Fabius Pictor existaient encore du temps de Plin^e l'Ancien, qui les cite dans plusieurs endroits de son ouvrage. Les seuls fragments qui nous en soient parvenus ont été recueillis par différents auteurs. On peut consulter à cet égard la *Bibliothèque latine* de Fabricius, et surtout Vossius, *De histor. lat.* G. F.—R.

FABIUS (QUINTUS-MAXIMUS-VERRUCOSUS), surnommé *Cunctator* (temporisateur), fut le héros de sa famille. Consul pour la première fois l'an de Rome 517, il battit les Liguriens, et eut l'honneur du triomphe. Quand la ville de Sagonte eut été prise par les Carthaginois, les Romains envoyèrent Fabius à Carthage à la tête de leurs ambassadeurs. Ce fut lui qui, ayant relevé un pan de sa toge, dit en plein sénat : *Nous vous portons la paix et la guerre, choisissez.* Après le désastre de Trasimène, les circonstances demandaient un dictateur : le choix tomba sur Fabius. Il se mit en marche pour s'opposer à Annibal, et arriva en présence de ce général, qu'il trouva tout prêt à engager une action ; mais ses mouvements insidieux, ses marches et contre-marches, les ravages des terres des alliés, rien ne put faire départir Fabius de son plan de guerre défensive. Il conduisit son armée sur les hauteurs, à peu de distance de l'ennemi, de manière à ne point le perdre de vue et à ne rien engager. Il permettait seulement quelques escarmouches pour aguerrir ses troupes. Le plus dangereux de ses ennemis était dans son camp : c'était Minucius, maître de la cavalerie, homme ambitieux, arrogant et présomptueux, qui appelait hautement lenteur et timidité la circonspection du général. Annibal, n'ayant pu rien obtenir contre Fabius, se décida à passer dans la Campanie, portant la désolation dans le plus beau territoire de l'Italie. Le dictateur menait toujours son armée le long des montagnes. Quand elle fut arrivée à leur extrémité, elle se trouva spectatrice de l'incendie des maisons dans les campagnes de Falerne et dans la colonie de Sinuesse, sans qu'il lui fût permis d'aller au combat. Minucius alors ne put s'empêcher d'écarter contre le dictateur dans la harangue la plus séditeuse. Fabius, les yeux également ouverts sur son armée et sur l'ennemi, persista dans son plan tout le reste de la campagne, quoiqu'il n'ignorât point que sa temporisation le décriait à Rome. Annibal, désespérant de l'amener à un combat, songeait à prendre des quartiers d'hiver. Fabius en fut informé ; et, croyant bien que l'ennemi repasserait par les défilés qui l'avaient introduit dans le territoire de Falerne, il s'empara des postes aux passages, et ramena son armée sur les mêmes hauteurs qu'elle avait occupées. Ensuite il envoya à la découverte, avec quatre cents chevaux des alliés, Hostilius Mancinus, qui avait été souvent témoin des déclamations du maître de la cavalerie. Ce jeune homme, peu docile aux instructions du dictateur, se laissa aller à son impétuosité, et tomba dans le piège où l'entraînèrent les cavaliers nu-

mides. La cavalerie carthaginoise fondit sur lui et sur sa troupe, et les enveloppa. Mancinus périt avec l'élite de ses gens. Le lendemain, il y eut une action où combattirent les cavaliers des deux armées. Les Romains perdirent 200 hommes, et les ennemis 800. Annibal se trouva enfermé par les positions qu'avait prises le dictateur ; mais il se tira d'embarras par un stratagème. Les choses en étaient là : Fabius avait tout conservé par sa tactique habile ; cependant sa circonspection était un objet de mépris à Rome, aux yeux des militaires et des citoyens. Deux circonstances ajoutèrent à l'envie qu'on portait au dictateur. Son champ, indiqué à Annibal, avait été seul épargné, au milieu de la dévastation générale. Le rusé Carthaginois voulait faire croire par là que cette faveur était le prix de quelque pacte secret entre le dictateur et lui. D'après une convention faite entre les généraux romains et carthaginois, lors de la première guerre punique, au sujet des prisonniers respectifs, l'excédant de l'échange devait être payé en argent. Il se trouvait vingt-quatre prisonniers de plus du côté des Romains. Comme le sénat ne statuait rien pour la somme à payer, Fabius la solda lui-même, en faisant vendre ce même champ épargné par Annibal. Il revint à Rome, ayant laissé son armée entre les mains du maître de la cavalerie. Celui-ci ne tarda pas à descendre dans la plaine pour engager un combat à la première occasion. Il profita habilement de l'éloignement d'une partie de l'armée d'Annibal, que ce général avait envoyée au fourrage. Les troupes des deux côtés se trouvant en présence, on en vint bientôt aux mains, en bataille rangée. Au premier choc, les Carthaginois furent repoussés jusqu'à leur camp ; mais, par l'effet d'une sortie vigoureuse, les Romains furent repoussés à leur tour. Le combat fut rétabli par l'arrivée inattendue de Numéricus Décimius, chef des Samnites, que Fabius envoyait au camp des Romains, avec 8,000 hommes d'infanterie et 200 chevaux. Quand cette petite armée se montra sur les derrières, Annibal s'imagina que c'était le dictateur lui-même qui venait de Rome avec un renfort ; et, craignant quelque embûche, il ramena ses troupes dans son camp. La perte des ennemis se monta à 6,000 hommes ; celle des Romains alla bien à 5,000. Cependant Minucius annonça une victoire brillante, dans la lettre qu'il écrivit au sénat. Fabius s'abstint de paraître dans les assemblées du peuple. Il n'était pas favorablement écouté au sénat, quand il parlait avantageusement de l'ennemi, et quand il imputait les derniers désastres à la témérité et à l'impéritie des généraux. Il demandait que le maître de la cavalerie rendît compte de sa conduite, pour avoir combattu contre sa défense ; il ne dissimulait pas qu'il tirait plus de gloire d'avoir, dans les circonstances, sauvé sans honte l'armée, que d'avoir tué plusieurs milliers d'ennemis. Ces discours ne servant à rien, Fabius retourna à son armée. Quelque défaveur qu'il eût, personne n'osait proposer de faire une

loi de la motion par laquelle un tribun avait demandé que l'autorité du maître de la cavalerie fût égalée à celle du dictateur. Un homme se rencontra, Varron, né dans la condition la plus abjecte, et parvenu par une basse popularité aux honneurs et aux dignités (*voy. VARRON*). Il sortait de la préture et aspirait au consulat. Il fit passer par un plébiscite la loi demandée. Fabius fut le seul qui n'y vit rien de déshonorant pour lui. Il soutint cette injustice du peuple avec la même fermeté d'âme que les accusations de ses ennemis. Minucius, enflé de ses succès et de la faveur populaire, se glorifiait de n'avoir pas moins vaincu Fabius qu'Annibal. Lors de sa première entrevue avec le dictateur, il demanda que le commandement général de l'armée fût alternativement dans les mains de l'un d'eux; Fabius le fit consentir à partager entre eux les légions, comme il était d'usage entre les consuls. Annibal, instruit par ses espions et par les transfuges de ce qui se passait dans le camp des Romains, en eut une double joie. D'un côté, la témérité de Minucius se trouvait entièrement libre; de l'autre, les forces de Fabius étaient diminuées de moitié. Le général carthaginois ne s'occupa plus que de faire naître une occasion d'en venir aux mains avec Minucius; il la trouva toute naturelle dans l'avantage pour l'une et l'autre armée de se saisir d'une éminence qui était entre les deux camps. Après avoir embusqué 5,200 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, il envoya un simple détachement, comme pour s'emparer de l'éminence. C'était là qu'il attendait Minucius. Celui-ci s'avança pour chasser cette poignée d'ennemis, et s'emparer du poste. Il s'engagea alors une action entre les troupes légères, et bientôt les légions s'ébranlèrent. Annibal, de son côté, fit marcher pour soutenir ses gens. L'action devint générale; la cavalerie légère repoussée se replia sur les légions, qui tinrent ferme, et qui auraient défendu le terrain, si les troupes embusquées, paraissant tout à coup sur les flancs et les derrières de l'armée romaine, n'avaient causé un tumulte et une terreur qui ôtèrent tout courage pour combattre et tout espoir de fuir. Fabius, entendant les cris et voyant le désordre de l'armée romaine, ne put s'empêcher de dire que la fortune punissait la témérité comme il l'avait prévu; mais, sans perdre de temps à blâmer et à se plaindre, *Marchons, dit-il, arrachons la victoire aux ennemis, et à nos concitoyens l'aveu qu'ils se sont trompés*. Aussitôt l'armée du dictateur se montra aux Romains comme descendue du ciel pour les secourir. Avant d'en venir à la portée du trait et à aucun engagement, elle arrêta les siens qui fuyaient et contint l'impétuosité du vainqueur. On se rallia, l'ordre se rétablit. Les deux armées romaines n'en faisant plus qu'une menaçaient l'ennemi: Annibal fit alors sonner la retraite, disant hautement que Minucius avait été vaincu par lui, et que lui l'avait été par Fabius. De retour dans son camp, Minucius assembla ses soldats, et les invita à se réunir

à l'armée de Fabius, et à saluer comme leurs patrons ceux dont les bras venaient de les sauver; que pour lui, il appellerait du nom de père celui qui le méritait par son bienfait et sa dignité. La réunion des deux armées eut lieu sur-le-champ; le nom de père et de patron furent donnés par le général et les soldats. Minucius abjura le pouvoir qui lui avait été conféré par le peuple, et remit tout à Fabius. Quand la nouvelle de cet événement fut arrivée à Rome, il n'y eut pas de bornes aux éloges qu'on donna au dictateur. Il eut encore la gloire de faire dire à Annibal que la nuée qui avait coutume de paraître au-dessus des montagnes avait donné de la pluie par un orage. Les six mois de son commandement suprême étant expirés, Fabius abdiqua la dictature. Varron, dont nous avons parlé, venait d'être nommé consul avec Paul-Émile. Au moment où ce dernier partait pour se mettre à la tête de son armée, Fabius crut devoir lui faire le tableau de la situation des choses, et lui proposer pour modèle de conduite celle que lui-même avait tenue dans de pareilles circonstances. Après la fatale journée de Cannes, dans la désolation générale, le sénat s'assembla pour aviser aux mesures qui étaient à prendre relativement à la sûreté de Rome. Fabius en indiqua de préliminaires, qui furent toutes adoptées (1). L'an 538, qui était la cinquième année de la seconde guerre punique, il présidait à l'élection des nouveaux consuls; les suffrages s'étant portés sur T. Otacilius et Marcus Æmilium Regilius, l'un d'eux était son neveu, il prit la parole; et dans son discours, s'autorisant des événements passés, il établit qu'il fallait élire cette fois des consuls qui fussent à l'égal d'Annibal; il s'expliqua ensuite avec une noble franchise sur Regilius et Otacilius. Il représenta à ce dernier qu'il n'avait pas fait sur mer, avec la flotte qu'il commandait, tout ce qu'on avait attendu de lui. Il lui conseilla de déposer un fardeau qui serait accablant, et finit en demandant qu'on retournât aux suffrages. Malgré les clameurs d'Otacilius, on reprit les voix, et Fabius fut élu consul pour la quatrième fois. Marcellus le fut pour la troisième. Il n'y eut pas sous ce consulat d'opérations militaires importantes de la part de Fabius. Annibal était depuis longtemps devant Capoue; ne pouvant attirer les Romains au combat, ni pénétrer dans la place, il se décida à décamper. L'idée lui vint alors d'attaquer la ville même de Rome. Il pourrait, à la faveur d'une terreur soudaine et du tumulte, s'emparer d'une partie de la ville; Rome en danger ferait abandonner Capoue. Le sénat, informé de cette résolution par une lettre du consul, s'assembla aussitôt. Le

(1) Elles se font remarquer par une rigidité et une fermeté qui rappellent les lois austères de Sparte: le deuil public est fixé à 30 jours, les femmes doivent se renfermer chez elles pour pleurer; ordre à tous les hommes valides de s'armer, aux chevaliers d'explorer les routes, aux sénateurs de parcourir les rues et les places pour relever le courage national. Tout jusqu'ici est digne de Rome républicaine, pourquoi faut-il qu'on ait à déplorer le sacrifice cruel de deux Gaulois et de deux Grecs? A. F.—L.—T.

premier avis fut pour rappeler de toutes les parties de l'Italie les généraux et les armées, afin de ne s'occuper que de la défense de Rome. Fabius fut d'un avis tout contraire; il lui paraissait honteux de se retirer de Capoue, et d'agir d'après les volontés et les menaces d'Annibal. Comment croire que celui qui après la victoire de Cannes n'avait osé se présenter devant Rome se flattât de s'emparer de cette ville, quand il était repoussé de Capoue? Fabius eut raison; le général carthaginois s'approcha jusqu'à 3,000 pas de Rome, la contempla et se retira. En 543, Fabius, consul pour la cinquième fois, fut élu prince du sénat par le censeur Sempronius, comme étant alors, dit le censeur, le premier citoyen de Rome. Il se mit en campagne pour aller faire le siège de Tarente. Il recommanda par lettres à Marcellus, qui le premier avait été vainqueur d'Annibal, d'occuper pendant ce temps-là le général carthaginois, en lui faisant une guerre vive. Marcellus la lui fit, le battit et le força à rétrograder. Fabius assiégea Tarente, et la prit bientôt, à la faveur d'une intelligence qu'il avait dans la ville. Annibal ne put arriver à temps au secours de la place. L'histoire ne nous donne plus rien sur la vie militaire de Fabius; mais nous allons le retrouver au sénat avec son patriotisme et sa liberté ordinaires. Le jeune Scipion, surnommé depuis *l'Africain*, était consul (l'an 547), et prétendait avoir, sans tirer au sort, l'Afrique pour département, et y porter le siège de la guerre. Il faisait même assez entendre que si le sénat rejetait sa demande, il la ferait au peuple. Les principaux du sénat étaient blessés de la prétention du consul. On demanda à Fabius son avis. Dans un discours très-étendu, fort de faits et de raisonnements, il combattit le projet de Scipion, et s'efforça de lui démontrer que s'il aimait la gloire de son pays, s'il avait l'ambition de terminer la guerre, ce n'était pas en Afrique qu'il fallait aller; qu'il fallait rester en Italie pour détruire Annibal, qui était la terreur de Rome depuis quatorze ans. Scipion fut envoyé en Sicile, avec la faculté de passer en Afrique s'il le jugeait nécessaire. Fabius vécut assez pour voir Annibal, après plus de quinze ans, quitter en frémissant et en pleurant l'Italie, pour aller au secours de Carthage, que Scipion menaçait. Cette même année (549 de Rome, 204 avant J.-C.), Fabius mourut dans un âge avancé, digne, suivant Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus*, qui avait été donné à Fabius-Rullus, son aïeul. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire, et d'avoir, en arrêtant constamment ce vainqueur, sauvé la chose publique. — Fabius eut un fils qui portait aussi les noms de QUINTUS FABIVS-MAXIMUS, et qui fut préteur sous son quatrième consulat, et l'année d'après consul. Fabius fut député vers son fils, au camp de Suessula, dans l'Apulie. Le fils alla au-devant de son père, qui s'avancait à cheval. Comme les lieutenants le laissaient passer sans rien dire, par respect pour son grand caractère, le jeune Fabius dit

au lieutenant qui le précédait immédiatement d'ordonner au cavalier de descendre; le vieillard descendit aussitôt. *J'ai voulu*, dit-il, *mon fils*, *éprouver si vous saviez assez que vous étiez consul*. Le jeune Fabius, pendant son consulat, prit sur Annibal la ville d'Arpi, tant par un coup de main que par le concours des habitants. On ne voit pas, par la suite de l'histoire, ce que fit ce digne fils de Fabius-Maximus, ni quand il mourut. Q. R.—v.

FABIUS MAXIMUS ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Emile, passa, par l'adoption, dans l'illustre maison des Fabius. Son père, qu'il accompagna dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine, l'envoya à Rome y porter la nouvelle de sa victoire. Il le chargea ensuite de mettre au pillage les villes des Agasses et des Eginieniens, pour les punir, les Agasses, d'avoir embrassé de nouveau le parti de Persée, quand ils avaient d'eux-mêmes demandé l'alliance de Rome, et les Eginieniens d'avoir traité en ennemis quelques soldats romains qui étaient entrés dans leur ville. Fabius eut encore de son père la commission de ravager le pays des Illyriens, qui avaient été auxiliaires du roi de Macédoine dans la dernière guerre. Consul l'an de Rome 606, Fabius partit pour l'Espagne avec deux légions de nouvelle levée, qu'il joignit à des troupes alliées, ce qui lui donna un corps d'armée de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille environ de cavalerie. Il s'attacha à le fortifier par des exercices de tous les jours, avant de le mettre en présence d'un ennemi qui n'était pas à mépriser. Cet ennemi était Viriathe (*voy. VIRIATHE*), à la tête des Lusitaniens, qui battit un des lieutenants du consul, lequel avait osé se mesurer avec lui. Fabius accourut au bruit de cet échec : Viriathe, fier de son avantage, cherchait à l'amener au combat : mais le général romain, fidèle à son plan, refusa d'engager une action, se contentant d'aguerrir ses troupes par de fréquentes escarmouches. Quand son infanterie allait aux fourrages, souvent il la faisait protéger par de la cavalerie. Paul-Emile, son père, lui avait donné ces leçons de circonspection dans la guerre contre Persée. Fabius fut prorogé dans son commandement en Espagne par une circonstance assez particulière (*voy. GALBA*). Son armée était alors bien aguerrie, il ne balança pas à en venir aux mains avec Viriathe, et il eut l'avantage sur lui dans deux combats. Il prit une ville alliée de l'ennemi et en incendia une autre. Ces succès de Fabius datent de l'an de Rome 608. On ne le voit plus figurer dans la suite de l'histoire. — Un autre Q. FABIVS MAXIMUS, surnommé *Servilianus*, consul deux ans après, en 610, et commandant aussi en Espagne, se trouvant à la tête d'une armée assez considérable, offrit la bataille à Viriathe, et le battit complètement. Comme les Romains, en le poursuivant, étaient dans une sorte de désordre, le général espagnol, avec sa présence d'esprit ordinaire, rallia ses gens, attaqua les vainqueurs, leur tua trois mille

hommes et repoussa le reste dans leur camp. Là, il s'engagea un combat que la nuit seule fit cesser. Viriathe se retira ensuite dans la Lusitanie. Fabius, en qualité de proconsul, continua la guerre en Espagne, alla chercher Viriathe, et se mit en possession de plusieurs villes où ce général avait établi des garnisons. Il les traita diversement : il pardonna aux unes et livra les autres au pillage. De tous les prisonniers qu'il fit, cinq cents furent mis à mort par ses ordres, et neuf mille furent vendus comme esclaves. L'année suivante, Baccia, ville de l'Espagne ultérieure, dont Viriathe avait levé le siège, se rendit à Fabius; il ne pardonna qu'à un certain Connobas, chef de brigands qui s'était remis à sa foi, et fit couper les mains de ceux qui avaient été avec lui, la plupart transfuges des garnisons romaines. Ce traitement, à l'égard de gens qui s'étaient plutôt rendus qu'ils n'avaient été faits prisonniers, parut trop cruel de la part du général de l'armée d'un peuple aussi civilisé que le peuple romain. Il paraît que ce même Fabius fut censeur l'an 626.

Q. R—Y.

FABIUS MAXIMUS (QUINTUS), de la maison *Fabius*, et petit-fils, par adoption, de Paul-Émile, soutint la gloire de ces deux grands noms, et mérita d'être distingué par le surnom d'*Allobrogicus*. Elu consul en 631, il eut pour département la Gaule transalpine; il marcha avec des forces peu considérables contre Bituitus, roi des Arverniens, qui avait levé une puissante armée, composée de son peuple, des Allobroges, etc. Ce prince était impatient de combattre, se croyant sûr de vaincre. Cette confiance lui donna une trop grande sécurité, dont profita le consul. Il tira aussi parti du terrain qui, étant voisin des montagnes, était entrecoupé de collines et d'eau; tout, jusqu'au moment de la saison, lui parut favorable pour livrer bataille à l'ennemi. On était dans le temps des plus grandes chaleurs, qui étaient insupportables aux Gaulois. L'activité et la prudence du général romain lui assurèrent la victoire : elle fut si complète, qu'on fit monter la perte des Arverniens et des Allobroges à 120,000 hommes : celle des Romains fut très-petite. Il paraît que l'ennemi fut surpris et enveloppé de manière à n'avoir pu se préparer au combat ni développer ses forces. Fabius, surnommé *Allobrogicus* à cette occasion, eut la gloire de donner la paix à deux puissants peuples. Il éleva sur le lieu du combat un trophée en pierres, ce qui était une chose nouvelle pour les Romains. Son triomphe eut un grand éclat; le roi Bituitus, remarquable par la beauté de son extérieur, en fut un des principaux ornements (*voy. DOMITIUS AHENOBARBUS*). Fabius fut censeur l'an de Rome 644. La suite de sa vie n'est pas connue.

Q. R—Y.

FABIUS (GUILLAUME), dont le nom latinisé correspond, dans la langue flamande, à celui de *Boonaerts*, était né à Hilvaren-Beeck, et il a eu, comme humaniste, quelque célébrité parmi ses

compatriotes; il a successivement enseigné à Anvers et à Louvain; il professait le grec au collège *Buslidien* de cette dernière ville, où il fut assassiné par des étudiants en 1590. Il a laissé un *Epitome syntaxeos lingue græcæ*, Anvers, 1584, in-12.

M—ON.

FABRA (LOUIS DELLA). *Voyez* FABREA.

FABRE D'UZÈS, troubadour du 15^e siècle, qu'il ne faut pas confondre avec un autre troubadour provençal du même nom, fut, suivant Crescimbeni, accusé et convaincu de plagiat. On a dit longtemps après de l'abbé Roquette, qui préchait les sermons d'autrui :

Ils sont bien à lui,
Puisque en effet il les achète.

Les ouvrages d'Albert ou d'Albertet de Sisteron, que Fabre s'attribuait, lui appartenaient au même titre; mais ses confrères ne voulurent pas reconnaître ce droit de propriété; et, s'il faut en croire Nostradamus, le troubadour fut condamné au fouet, en vertu des lois impériales, qui punissaient les larcins poétiques comme toute autre espèce de vol. Dépouillé de son mérite d'emprunt, Fabre reste réduit, d'après le jugement de l'historien des troubadours, « à une mauvaise chanson » galante et à un poème de morale où il n'y a que « des lieux communs. »

V. S. L.

FABRE (JEAN), archevêque de Cagliari, né à Tarascon, en Provence, au 14^e siècle, entra dans l'ordre des Carmes, et prit l'habit à Avignon en 1590. Aux vertus de son état, dont il remplit les devoirs avec exactitude, il joignait des talents rares, surtout pour la prédication. Il se livra aux travaux de la chaire et prêcha avec succès dans les diverses églises de Provence. Envoyé à Rome pour les affaires de son ordre, il se fit connaître de Martin V, qui, appréciant son mérite, l'employa en différentes occasions, et le récompensa ensuite en lui donnant l'archevêché de Cagliari, capitale de la Sardaigne. Fabre y resta dix-sept ans, gouvernant son diocèse avec sagesse. Ayant alors été nommé patriarche de Césarée, il se démit de son archevêché et survécut peu à cette démission. Il mourut vers l'an 1442. On a de Fabre : *Homiliæ sacræ*, 2 vol. Ce sont des discours dans le goût du temps. Ils sont surchargés de citations; et un grand étalage d'érudition, souvent employé mal à propos, y tient lieu d'éloquence. Il a aussi laissé quelques sermons où se retrouvent les mêmes défauts.

L—Y.

FABRE (PIERRE-JEAN), médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary, où il s'acquit une réputation brillante et très-étendue. Humblement asservi à la doctrine de Galien, les médecins empruntaient leurs remèdes exclusivement à la pharmacie; encore les prescrivaient-ils à des doses fort modérées. Fabre suivit une autre route; il puisa presque toutes ses ressources dans la chimie, et réussit facilement à éblouir le vulgaire par quelques succès dus à cette

thérapeutique nouvelle et pronés avec forfanterie. Le docteur languedocien publia en outre un grand nombre de petits écrits décorés de titres singuliers, et dans lesquels il se prodigue les louanges les plus pompeuses : 1° *Palladium spagyricum*, Toulouse, 1624, in-8°; ibid., 1658; 2° *Chirurgia spagyrica, in qua de morbis cutaneis omnibus spagyricè et methodicè agitur*, Toulouse, 1626, in-8°; ibid., 1658; 3° *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chymicis jucundissima methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8°; 4° *Myrothecium spagyricum, sive pharmacopœa chymica*, Toulouse, 1628, in-8°; ibid., 1646, in-8°; 5° *Alchymista christianus*, Toulouse, 1632, in-8°, le plus curieux des ouvrages de Fabre; 6° *Hercules pio-chymicus, in quo penitissimum tum moralis philosophiæ, tum chymicæ artis arcanæ, laboribus herculeis, apud antiquos tanquam velamine obscuro obruta deteguntur*, Toulouse, 1634, in-8°; 7° *Hydrographum spagyricum, in quo de mira fontium essentia, origine et virtute tractatur*, Toulouse, 1659, in-8°; 8° *Propugnaculum alchemiæ, adversus misochymicos quosdam philosophos umbratiles*, Toulouse, 1645, in-8°; 9° *Panchymici, seu anatomie totius universi opus*, Toulouse, 1646, in-8°. Ces titres, bien que considérablement abrégés, sont plus que suffisants pour faire connaître la tournure d'esprit de l'auteur. Cependant ces productions ridicules ont été très-renommées, plusieurs fois réimprimées, tantôt isolément, tantôt collectivement, traduites en allemand, etc. C.

FABRE (JEAN-CLAUDE), oratorien, né à Paris, le 15 avril 1668, d'un chirurgien habile, après avoir régenté la seconde au collège de St-Quentin, entra dans l'Oratoire, et fut envoyé professer la philosophie d'abord à Rumilli en Savoie, puis à Toulon, à Riom, au Mans et à Nantes; il professa ensuite la théologie à Riom pendant trois années, et à Lyon pendant le même espace de temps. L'édition qu'il donna dans cette ville du *Dictionnaire de Richelet* le força de sortir de sa congrégation et de se retirer à Clermont. Il se trouva réduit à se charger de l'éducation de quelques enfants, et le produit étant insuffisant à ses modestes besoins, il eut l'humiliation de recevoir quelques secours du jésuite Letellier. En 1715, il rentra dans la congrégation de l'Oratoire à Troyes, et vint la même année demeurer à Montmorency, où il est mort le 22 octobre 1735. Le Père Fabre était très-laborieux; malgré ses professorats et ses voyages, il a publié plusieurs ouvrages : 1° une édition de Richelet, sous ce titre : *le Nouveau Dictionnaire français*, etc., Amsterdam (Lyon), 1709, 2 vol. in-fol.; réimprimé avec quelques changements à Rouen, 1719, 2 vol. in-fol., et encore à Lyon, 1728, 3 vol. in-fol., avec des remarques et additions du P. Aubert (voy. AUBERT). Ce fut au reste la publication de l'édition de 1709, où il y avait quelques articles sur des matières de théologie contestées (et entre autres le mot *grâce*, qu'avait fourni un avocat), qui força le P. Fabre de sortir de l'Oratoire. 2° *Petit Dictionnaire latin-*

français, Lyon, 1715, in-8°, dont il y a eu beaucoup d'éditions. L'auteur en avait fait un autre bien plus étendu, et qui devait avoir 2 volumes in-4°, mais qu'il renonça à publier lorsque parut le *Novitius* du Père Magniez. 3° *Oeuvres de Virgile traduites en français, avec le texte à côté et des notes critiques et historiques*, 1721; réimprimées en 1741, 4 vol. in-12. 4° La continuation de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, qui avait laissé l'ouvrage au 20^e volume, Paris, 1734, 16 vol. in-4° et in-12. « J'avais été, dit l'abbé Goujet, fortement sollicité « moi-même d'entreprendre cette continuation. « Il est vrai que, jeune alors et craignant que « l'entreprise ne fût au-dessus de mes forces, je « résistai longtemps aux instances qui me furent « faites; enfin je cédai, et j'avais achevé toute « l'histoire du concile de Constance, lorsque je « me vis prévenu par l'impression des deux premiers volumes du Père Fabre (en 1726). Je fis « un sacrifice de ce que j'avais fait. Cette édition « fut aussitôt vendue; il fallut les réimprimer : on « m'engagea de les revoir. Je le fis, et j'ai rendu « le même service aux quatorze volumes qui ont « suivi les deux premiers. » Le *Discours* qui est à la tête du 15^e volume (35^e de la collection entière) est de l'abbé Goujet. Les tomes 15 et 16 du travail du P. Fabre (33 et 36 de la collection) furent mutilés, et l'auteur eut ordre de discontinuer son ouvrage. Il a laissé cependant un volume en manuscrit qui ne paraît pas avoir été publié. 5° *Entretiens de Christine et Pélagie sur la lecture des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes*, 1717, in-12; 6° une traduction en prose des *Fables de Phèdre* et des *Sentences de P. Syrus*, 1728, in-12; 7° la *Table* de la traduction de l'histoire du président de Thou, formant un volume in-4°; 8° *Appendix de diis et heroibus*, ou *Abrégé de l'Histoire poétique*, etc., Paris, 1726, in-12 de 106 pages, ouvrage plus étendu que celui du Père Jouvenci; 9° *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon libri XV expurgati, cum interpretatione, notis et Appendice de diis et heroibus poeticis*, 1725, 2 vol. in-12. On y trouve, ainsi que le titre l'annonce, l'ouvrage précédent. On peut, sur cette édition des *Métamorphoses* d'Ovide et l'*Appendix*, consulter le n° 12,016 du *Dictionnaire des anonymes*, par Barbier. On avait chargé le Père Fabre de la *Table raisonnée du Journal des savants*, et il a beaucoup contribué à ce travail qu'a publié Declaustre. Il avait préparé la généalogie de Lamet et l'éloge de Fromageau pour la préface d'une nouvelle édition du *Dictionnaire des cas de conscience*. Goujet, qui donna cette édition en 1753, 2 vol. in-fol., refondit cette préface. Le même Goujet a fait insérer une lettre sur le Père Fabre dans le journal de Verdun (janvier 1754). Depuis et d'après de nouveaux renseignements, il a donné un article imprimé dans le *Moréri* de 1759.

A. B.—r.

FABRE (Dom Louis), bibliographe, naquit à Roujan, diocèse de Béziers, le 16 mars 1710. Il entra jeune encore dans l'ordre de St-Benoît de

la congrégation de St-Maur, et prononça ses vœux au monastère de la Dorade de Toulouse. Son érudition déterminait ses supérieurs à le désigner pour bibliothécaire de la ville d'Orléans, après le décès de D. Verninac, en 1748. Dom Fabre mit un nouvel ordre dans la bibliothèque, et parvint à l'enrichir par ses rapports avec presque tous les savants, qui se firent plus d'une fois un devoir de le consulter. Il mourut au monastère de Bonnes-Nouvelles (d'Orléans), le 11 février 1788, aussi sage religieux que bon et savant ami. On lui doit : *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque publique fondée par Guillaume Prousteau, professeur en droit de l'Université d'Orléans, composée en partie des livres et manuscrits de Henri de Valois, nouvelle édition, avec des notes critiques et bibliographiques*, Orléans, C.-P. Jacob, et Paris, P.-T. Barrois, 1777, in-4°. La première édition avait paru sous le titre de *Bibliotheca Prustelliana*, par les soins de D. Billouet et de D. Méry, Orléans, 1721, in-4°. Dom Fabre est reconnu pour l'un de ceux qui contribuèrent le plus à jeter du jour sur la biographie littéraire de l'Orléanais. P—D.

FABRE (PIERRE), chirurgien et professeur de pathologie externe, était né à Tarascon en 1716 ; il devint prévôt du collège de St-Côme et fut admis, le 30 octobre 1751, dans la Société académique des chirurgiens de Paris. Il avait concouru, en 1744, pour un prix proposé par l'Académie royale de chirurgie, sur la nature, le mode d'action et l'emploi chirurgical des remèdes anodins. Le prix fut remporté par Petit, mais l'Académie mentionna honorablement le mémoire présenté par Fabre, qui plus tard fut nommé conseiller du comité de cette compagnie. Outre un Mémoire, dans lequel il prouve qu'il ne se fait point de régénération des chairs dans les plaies et les ulcères avec perte de substance, et qui a été inséré dans le recueil de l'Académie de chirurgie, on a de lui : 1° *Traité des maladies vénériennes*, Paris, 1758, in-12 ; 2° édition, ibid., 1763, 2 vol. in-12 ; 3° et 4° éditions, ibid., 1775, 1783, in-8°. La première édition avait paru sous le titre d'*Essai sur les maladies vénériennes, où l'on expose la méthode de feu M. Petit*. Les ouvrages modernes publiés sur cette matière n'ont pas encore fait oublier celui de Fabre. Il donna, pour servir de supplément à son *Traité* : 1° *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes*, Paris, 1779, in-8° ; 2° *Réflexions sur les divers ouvrages de M. Mitié, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris*, ibid., 1780, in-8°. 3° *Lettre à M. D. (contre M. Peyrilhe)*, Edimbourg et Paris, 1786, in-8°. 2° *Essai sur divers points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique*, Paris, 1770, in-8°. Fabre cherche à expliquer, par l'irritabilité des organes, les principales fonctions de l'économie animale, et la manière d'agir des médicaments. Il publia encore, sur le même sujet : 3° *Recherches sur différents points de physiologie, etc.*, pour servir de base à un cours de pathologie, Paris, 1783, in-8°. — *Suite des recherches, etc.*,

Avignon, 1784, in-8° ; 4° *Réflexions sur la chaleur animale*, pour servir de supplément à la seconde partie des *Recherches*, Paris, 1784, in-8° ; 5° *Essai sur les facultés de l'âme, considérées dans leurs rapports avec la sensibilité et l'irritabilité de nos organes*, Paris, 1785, in-12, 2° édition, Amsterdam et Paris, 1787, in-12. Cet ouvrage fut vivement attaqué, comme tendant au matérialisme. 6° *Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, Paris, 1776, in-8° ; 7° *Traité d'observations de chirurgie, etc.*, avec une dissertation et une conduite pour les femmes en couches, et un abrégé pour l'inoculation de la petite vérole, Avignon et Paris, 1778, in-12 ; 8° *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, Paris, 1790, in-8°. — FABRE (Antoine), frère aîné du précédent, naquit à Tarascon, en 1710, et entra dans l'ordre des Carmes. Sur l'invitation des autorités civiles et ecclésiastiques d'Arles, il prononça, le 25 avril 1745, à la louange de cette antique cité, un discours qui fut imprimé sous ce titre : *Panegyrique de la ville d'Arles, avec des remarques historiques, pour servir à l'histoire de cette ville*, Arles, 1745, in-8°. Le P. Fabre s'était fait une réputation comme prédicateur ; mais ses sermons n'ont pas été imprimés. Il mourut à Aix, en 1795. — FABRE (Jean-Joseph-Augustin), médecin, né en 1798, dans une petite commune du département du Var, fit ses études médicales à Montpellier, et alla pratiquer son art à Fréjus, où il obtint quelques succès, et où il mourut, à peine âgé de 31 ans, le 18 février 1829. M. J. Cavalier publia dans la même année une *Notice historique* sur ce docteur, Marseille, 1829, in-8° de 16 pages. On a de lui : 1° une *Thèse sur les fièvres intermittentes guéries par des évacuations sanguines*, Montpellier, 1820. 2° *Notice sur la ville de Fréjus*, 1827, in-8° ; 3° un article dans les *Annales de la médecine physiologique*, avril 1828. R—D—N.

FABRE (JEAN), issu d'une famille honnête de commerçants qui professaient la religion protestante, naquit à Nîmes le 18 août 1727. Il a rendu sa mémoire recommandable par un trait de piété filiale dont le souvenir mérite d'être conservé. Le 1^{er} janvier 1756 il avait accompagné son père au désert ; c'est ainsi qu'on désignait les lieux écartés où, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les réformés étaient réduits à cacher l'exercice de leur culte. Un détachement de troupes fond sur l'assemblée. Fabre le fils, comme tous ceux qui étaient en état de s'éloigner, chercha son salut dans la fuite ; il y allait des galères à se laisser prendre ; mais voyant son malheureux père tombé dans les mains des soldats, il revient sur ses pas, se précipite au milieu d'eux, embrasse les genoux de leur chef, demande comme un bienfait à prendre la place de l'auteur de ses jours, et, malgré la résistance de l'infortuné vieillard, obtient, à force de sollicitations et de larmes, le consentement du commandant attendri pour ce généreux échange. Il fallut repousser avec une sorte de violence le

père au désespoir, qui persévérait à réclamer ses fers. Le duc de Mirepoix, commandant en chef de la province de Languedoc, devant qui le fils fut traduit à Montpellier, offrit de lui rendre la liberté, si le ministre Paul Rabaut voulait sortir du royaume; mais Fabre, s'immolant pour les intérêts de sa secte avec non moins de magnanimité qu'il s'était sacrifié pour son père, invita lui-même le pasteur et le troupeau à ne pas acheter sa grâce au prix qu'on voulait y mettre. Sur leur refus, l'arrêt est prononcé; il est conduit à Toulon, revêtu de la honteuse livrée du crime, et enchaîné, parmi le rebut de l'espèce humaine, sur le fatal vaisseau. L'horreur de sa situation fit un moment chanceler son courage; mais le sentiment de son innocence, ou plutôt de sa vertu, lui rendit bientôt toute sa fermeté; et il en avait besoin; car, malgré les égards que lui témoignaient l'intendant et les principaux officiers de la marine, sa constance fut souvent mise à l'épreuve par l'inflexible rigueur du comte de St-Florentin, qui, ayant dans les attributions de son ministère les affaires de la religion réformée, se montrait inexorable, et avait résisté aux vives instances du duc et de la duchesse de Fitz-James, que les parents et les amis de Fabre étaient parvenus à intéresser en sa faveur. Mais cet infortuné ayant enfin réussi, par un singulier détour, à faire connaître au duc de Choiseul l'honorable cause de ses malheurs, ce ministre juste et sensible, chargé, entre autres départements, de celui de la marine, signa à ce titre l'ordre de sa délivrance. Fabre fut rendu à sa famille le 21 mai 1762, après plus de six ans de captivité; mais son retour même fut pour lui une nouvelle source de chagrins; il ne revit son père que pour recueillir ses derniers soupirs; le saisissement de la joie acheva d'user des jours déjà consumés par l'âge et par la douleur. Celle de Fabre ne trouva d'adoucissement que dans le bonheur d'une union longtemps désirée: il épousa une de ses parentes qu'il aimait depuis son enfance, et dont il était sur le point d'obtenir la main lorsqu'il se livra pour son père. Inébranlable dans sa fidélité, elle avait, pendant l'absence de son amant, rejeté les propositions d'établissement les plus avantageuses, et elle n'attendit pas même, pour s'unir à lui, sa réhabilitation. Grâce à l'opposition du comte de St-Florentin, de qui elle dépendait, le brevet ne fut expédié que plusieurs années après par les soins du prince de Beauvau, qui, lassé des refus du ministre, mit directement sous les yeux du roi les preuves authentiques du sublime dévouement de Fabre, et obtint du monarque même que ce modèle des fils serait rétabli dans tous ses droits. Son action avait été indiquée par Marmontel, dans sa *Poétique*, comme pouvant fournir le sujet d'un drame intéressant. Fenouillot de Falbaire s'en empara, et le traita sous le titre de *l'Honnête Criminel* (voy. FALBAIRE). Il croyait le héros de cette aventure mort, et n'avait sur cet événement que des notions imparfaites. Le désir

qu'il manifesta, lorsqu'il apprit son existence, d'avoir sur son compte des renseignements plus exacts, donna lieu à la lettre qui se trouve à la tête de l'édition de sa pièce de 1767. Elle fut d'abord jouée chez la duchesse de Villeroy, et l'a été depuis sur tous les théâtres de l'Europe. Quoique assez médiocre sous le rapport de l'art, cet ouvrage produisit une vive sensation à la première représentation, et excita un enthousiasme dont les effets furent malheureusement arrêtés par l'incurable malveillance du comte de St-Florentin. Il empêcha le succès d'une souscription de 100,000 francs proposée en faveur de Fabre, pour le dédommager de ses pertes. La duchesse de Grammont voulut y suppléer par les grâces dont son frère, le duc de Choiseul, disposait seul. Elle fit en conséquence adresser par ce ministre à Fabre une invitation pressante de se rendre à Paris; mais, le surlendemain de son arrivée, éclata la disgrâce de son illustre protecteur. Cet événement ruina le crédit de presque tous ses autres appuis; et malgré les soins de Trudaine, dont le zèle ne se ralentit pas, il ne tira aucun fruit d'un voyage entrepris sous les plus favorables auspices. De retour à Ganges, où il avait fixé son domicile depuis son mariage, il ne chercha plus que dans sa propre industrie les moyens de subvenir aux besoins de sa famille; il rassembla ses débris, reprit le commerce, et cultiva en paix un petit bien qui lui restait. Vingt-cinq ans après, ayant perdu sa femme, et sentant se multiplier les infirmités de la vieillesse, il alla se réunir à son fils aîné, établi depuis quelques années à Cette. Il mourut dans cette ville le 31 mai 1797. V. S. L.

FABRE (l'abbé). Voyez FAVRE.

FABRE de l'Hérault (DENIS), l'un des conventionnels les plus exaltés, était avocat à Montpellier avant la révolution. Comme la plupart de ses confrères, il en adopta la cause avec beaucoup de chaleur, et fut nommé, en septembre 1792, député à la Convention nationale par le département de l'Hérault. Ses premiers travaux dans cette assemblée furent des rapports au nom du comité des subsistances, dont il faisait partie. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Il fut envoyé à l'armée des Pyrénées dans les derniers mois de 1793, avec trois autres députés; et ils adressèrent à la Convention le récit d'une défaite essuyée par les troupes françaises, mais dans laquelle, grâce à la valeur et au sang-froid de Fabre, la retraite s'était opérée en bon ordre. Les mêmes représentants rendirent compte bientôt après d'une victoire, et ils envoyèrent à la Convention, par le frère du général en chef d'Aoust, quelques drapeaux pris sur les Espagnols. Mais ces triomphes devaient peu durer. Les Français ayant été attaqués le 20 décembre 1792 avec beaucoup de vigueur par le général Ricardos, essayèrent encore une défaite considérable, et à la suite de laquelle une partie du

Roussillon fut envahie et Perpignan menacé. Le représentant Boisset, forcé de se retirer jusqu'à Montpellier, écrivit à la Convention nationale que l'armée française était totalement en déroute, que les places de Bagnols, Port-Vendres et Collioure avaient été livrées par la trahison; et il ajouta: « Je tremble de vous faire paraître mes soupçons; je crains qu'il y ait de grands coupables; « on ne sait ce qu'est devenu Fabre; et Gaston est « renfermé dans Perpignan..... » Mais on apprit bientôt que le malheureux Fabre, faisant de vains efforts pour arrêter les fuyards, avait péri sur le champ de bataille. Aussitôt tous les généraux et les représentants eux-mêmes cherchèrent à rejeter sur son imprudence, sur son ignorance en tactique, tous les torts de ce revers; on prétendit même qu'il avait seul causé la combinaison maladroite des généraux Dagobert, Turreau et d'Aoust; qu'il avait désorganisé l'armée. Enfin on en fit le bouc émissaire de ce funeste événement (*voy. Aoust*). Assailli de plaintes et de dénonciations dans le même sens, le comité de salut public venait de changer la destination de Fabre, en l'envoyant à l'armée des Alpes, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort. Alors la Convention, ne considérant plus que le dévouement et la mort honorable de l'un de ses membres, ordonna que les honneurs du Panthéon lui fussent décernés, et plus tard une pension fut accordée à sa veuve.

M—nj.

FABRE (JEAN-ANTOINE), né à St-André (Basses-Alpes), en 1749, et mort en 1837, était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Il a publié : 1^o *Essais sur la manière la plus avantageuse de construire les machines hydrauliques*, etc., Paris, 1782, in-4^o, avec planches; 2^o *Projet de l'arrosage pour les vallées de l'Arc, Marignane et Marseille*, Aix en Provence, 1791, in-4^o; 3^o *Mémoire sur l'irrigation artificielle de la Provence*, Aix en Provence, 1791, in-4^o; 4^o *Essai sur la théorie des torrents et des rivières*, Paris, an 5 (1797), in-4^o; 5^o *Traité complet sur la théorie et la pratique du nivellement*, Paris et Draguignan, 1812, in-4^o, avec planches.

Z.

FABRE de l'Aude (JEAN-PIERRE), né à Carcassonne le 9 décembre 1755, fut, avant la révolution, avocat au parlement de Toulouse, député aux états de Languedoc en septembre 1785, commissaire du roi en 1790, pour organiser le département de l'Aude, premier procureur général syndic, et enfin commissaire près le tribunal criminel de Carcassonne. Proscrit et obligé de prendre la fuite pendant la terreur, il ne reparut sur la scène politique qu'en 1795, et fut nommé député de son département au conseil des cinq-cents. Il s'occupa particulièrement des finances, et s'éleva souvent contre les dilapidations du Directoire. Pendant quatorze ans, il fut le rapporteur de la commission des finances, soit dans le conseil, soit au tribunal. Le 21 octobre 1795, il signala les abus qui régnaient dans l'administra-

tion des postes, et s'opposa à ce que le Directoire affirmât cette branche du revenu public. Le 27 novembre 1796, il demanda la régularisation de la perception du droit pour l'entretien des routes. Réélu député au conseil en janvier 1797, il fit, le 15 mars, la motion que les électeurs fussent assujettis au même serment que les fonctionnaires publics. Cette proposition excita de vives réclamations dans l'assemblée; mais elle fut adoptée. Le 3 avril suivant, il demanda le rétablissement des rentes foncières, *quoique mêlées de féodalité*, et soutint qu'il n'était pas juste que le preneur fût dispensé de la rente sous prétexte que la féodalité était abolie. Il fit ensuite décréter l'impôt sur les billets de spectacle. Le 21 août, il proposa de couvrir un déficit de cent vingt-cinq millions sur les dépenses ordinaires de l'année, par le rétablissement de la loterie, par un impôt sur le sel, etc. L'année suivante, il fit divers rapports sur les loteries particulières, et sur les moyens de réprimer les falsifications des billets de la loterie nationale; sur le rétablissement des octrois de bienfaisance; enfin, sur l'organisation des ponts et chaussées. Le 31 octobre 1799, il s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des otages. « Voilà, » dit-il en terminant son opinion, « de quoi dessiller les « yeux des quinze-vingts. » Cette apostrophe déclenchait contre Fabre la fureur de l'assemblée. Plusieurs membres demandèrent qu'il fût détenu à l'Abbaye. Après la journée du 18 brumaire, il fut envoyé, en qualité de commissaire, dans les départements méridionaux, où il seconda les vues du gouvernement consulaire, qui cherchait à se populariser en conciliant tous les partis. Nommé membre du tribunal, il y devint, en 1801, président de la commission des finances. Le 26 février 1802, il fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac, et moyens de l'améliorer*, où il mit en avant une idée dont il fit, l'année suivante, dans un rapport, l'objet d'une proposition formelle : c'était de recourir à une administration spéciale qui embrassât la régie de toutes les taxes indirectes pour parvenir au dégrèvement des contributions directes, déjà trop élevées. Cette idée fut adoptée par le gouvernement; et le budget de l'année 1804 présenta l'établissement d'une contribution sur les boissons, et la création d'une régie des droits réunis, dont le député de l'Aude fit le rapport. Bonaparte ayant ceint la couronne impériale, Fabre, à la tête du tribunal, dont il était alors président, vint le saluer comme empereur. « Sire, lui dit-il, ce nouveau titre n'ajoute rien à « votre gloire; il est indépendant de la majesté du « trône; vous ne le devez ni à la force des circon- « stances ni aux hasards de la naissance, etc. » Le même jour, le tribunal fut admis auprès de l'impératrice Joséphine : « Les femmes, lui dit l'orateur, « reprennent le rang dont une grossière démagogie « les avait écartées. Nous ne séparons plus l'épouse « de l'époux. » Au mois d'octobre suivant il se

rendit en Allemagne, avec une députation de son corps, pour féliciter Napoléon sur ses victoires; mais la députation ne put le joindre. Arrivée à Lintz, elle reçut soixante-dix drapeaux pris sur l'ennemi, et fut chargée de les porter en France. Un décret ayant nommé la mère de Bonaparte protectrice des sœurs de la Charité et des sœurs hospitalières, Fabre fut chargé, le 2 avril 1805, de la complimenter au nom du tribunat. C'est à l'occasion du discours qu'il prononça dans cette circonstance que Goldsmith, dans son livre intitulé : *Cabinet de Saint-Cloud*, lui prête la comparaison de la mère de Bonaparte avec la mère du Christ, et ces paroles absurdes : « La conception que vous avez eue en portant dans votre sein le grand Napoléon n'a été assurément qu'une inspiration divine. » Ces citations ont été répétées dans plusieurs biographies; mais Fabre, dans une *Notice* sur sa vie qu'il a publiée en 1816, a réfuté cette inculpation en citant le discours qu'il prononça véritablement, tel qu'il se trouve inséré dans le *Journal des Débats* du 11 germinal an 13. Il avait été, lors de la création de l'ordre de la Légion d'honneur, élevé au grade de commandant, en qualité de président d'une des sections du tribunat. Nommé sénateur le 14 août 1807, après avoir été présenté deux fois comme premier candidat par son département, il reçut, en cette nouvelle qualité, le titre de comte de l'empire. En 1810, il fut élu membre du grand conseil d'administration du sénat; enfin, par décret du 25 mars, Bonaparte le nomma procureur général près le conseil du sceau des titres. Dans la séance du 1^{er} avril 1814, il fut l'un des soixante-trois sénateurs qui votèrent la déchéance de Bonaparte et la création du gouvernement provisoire. Ce même jour il indiqua, par une motion d'ordre, quelques-unes des bases constitutionnelles qui se retrouvèrent dans la déclaration de Louis XVIII, datée de St-Ouen. Admis bientôt après au nombre des commissaires chargés de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa le principe et la rédaction de la disposition qui tendait à abolir la confiscation; et, en énonçant cette proposition, il déclara que jamais il n'avait voulu acquérir ni biens d'émigrés, ni biens du clergé. Il fut compris parmi les sénateurs créés pairs en vertu de l'ordonnance royale du 5 juin 1814, et vota dans la chambre contre les mesures qui avaient pour objet de retarder le moment où la constitution aurait son effet, telles que la loi relative à la restriction de la liberté de la presse. Malgré toutes ces apparences de zèle pour la restauration, Fabre fut appelé à la chambre des pairs que créa Bonaparte lors de son retour en 1815; et ce fut lui qui, dès la première séance, proposa l'adresse d'usage à l'empereur; mais en revanche, après la bataille de Waterloo, dans la séance du 1^{er} juillet, il s'opposa à l'adoption de l'adresse au peuple français, par laquelle Napoléon II était proclamé

empereur, soutenant qu'elle était contraire aux grands intérêts de la patrie. Il demanda ensuite et fit prononcer le rejet du message par lequel Thibaudeau voulait exiger de la commission de gouvernement certaines explications sur ce passage : « Nous devons défendre les intérêts du peuple et de l'armée également compromis dans une cause abandonnée par la fortune, la justice et la volonté nationale. » — « La fortune et la volonté nationale, s'écria Fabre de l'Aude, se sont prononcées contre la lutte engagée pour soutenir sur le trône la famille de Bonaparte. Quant aux explications que vous demandez sur ce que le gouvernement paraît entendre par la volonté nationale, il vous a donné communication de l'état actuel de la France. Il vous a déclaré que des insurrections royalistes avaient éclaté dans une grande partie du territoire; que la cocarde blanche avait été arborée; que le drapeau blanc avait été substitué au drapeau tricolore. Ces faits peuvent-ils laisser des doutes sur les sentiments qui animent dans ce moment une grande partie de la France? Vous demandez que le gouvernement explique les garanties qu'il vous annonce. Ces garanties ne sont-elles pas dans nos constitutions, dans nos lois, dans le système représentatif, enfin dans la sagesse et la modération du prince qui va nous gouverner? » Si l'on en croit une note très-curieuse, insérée, page 54, dans une brochure intitulée : *Coup d'œil sur le budget*, publiée en 1817 par Fonvielle, Fabre s'était, immédiatement après la bataille de Waterloo, engagé, envers M. le baron de La Rochefoucauld et avec l'assentiment de Cambacérès, avec qui il avait toujours été fort lié, à faire au sein de la chambre une motion tendant à envoyer au roi Louis XVIII une députation de pairs et de députés, pour le supplier de rentrer dans sa capitale avant que les armées étrangères pussent y arriver (*voy. CAMBACÉRÈS*); et, pour appuyer sa proposition, il s'était encore assuré du concours de plusieurs pairs, entre autres Andréossi, qui fut chargé postérieurement d'aller négocier avec les chefs des armées alliées (*voy. ANDRÉOSSY*). Ce projet échoua, parce que le baron de La Rochefoucauld ne put obtenir de passe-port, et que la négociation n'amena aucun résultat. Fabre n'en fut pas moins compris dans l'ordonnance du mois de juillet, qui déclara déchus les pairs qui avaient siégé dans la chambre de Bonaparte. Il ne fut pas même réintégré le 5 mars 1819, avec ce que l'on appela la grande journée *Decazes*. Il ne le fut que le 21 novembre suivant; et, malgré son grand âge, il prit une part très-active aux travaux financiers de la chambre. Il est mort à Paris, enlevé par le choléra, le 6 juillet 1852. Il avait eu 26 enfants d'un seul mariage. Fabre a publié, outre un grand nombre d'écrits et d'opinions sur les finances : 1^o *A mon fils sur ma conduite politique*, Paris, mai 1816, deux feuilles in-8^o; 2^o traduction d'un ouvrage italien, intitulé : *Réflexions philosophiques*

et morales, avec des *Notes* du traducteur, en italien et en français, Paris, février 1817, 1 vol. in-12. M. Francis d'Yvernois a, dans plusieurs endroits de ses écrits, parlé avec éloge de Fabre, comme financier. Il a même prétendu que Bonaparte ne l'avait fait président du tribunal que pour l'empêcher de critiquer avec trop de franchise l'administration des finances sous l'empire. Z.

FABRE (FRANÇOIS-XAVIER) peintre, d'un mérite très-distingué, naquit à Montpellier, le 1^{er} avril 1766. Ses parents lui ayant laissé le choix d'un état, en même temps qu'un de ses frères résolut d'être médecin, François-Xavier préféra la carrière de la peinture. De bonne heure il fut admis à l'école de David, qui rétablissait à Paris le respect pour les vrais principes de l'art, et recommandait surtout l'étude de l'antique. A l'aide de tels conseils, Fabre remporta le grand prix en 1787, et fut envoyé comme pensionnaire à Rome. Ménageot, directeur de l'académie, le prit en amitié, parce que indépendamment de ses talents qui étaient remarquables, le jeune Fabre se distinguait par une conduite sage, des manières nobles et délicates, et une prudence précoce. Il se trouvait à Rome en 1793, lorsqu'il éclata des dissensions entre la Convention française et le gouvernement pontifical: Basseville, chargé de protéger les intérêts nationaux, craignit pour la sûreté des élèves, que l'esprit révolutionnaire cherchait à entraîner dans un système de désordre, et il les fit partir pour Naples, en les confiant en quelque sorte à la sagesse de leur camarade Fabre, qui les conduisit auprès de l'ambassadeur Mackau. Après un séjour d'une année, les pensionnaires quittèrent Naples pour rentrer en France. Fabre, dont la famille avait été persécutée à Montpellier, en raison de ses opinions royalistes, apprenant que son frère le médecin avait quitté le Languedoc, alla le rejoindre à Florence. Il continua de s'y livrer à l'étude de la peinture, en dessinant avec exactitude les beaux monuments que l'on conserve dans la galerie des *Offices*. On a peu d'ouvrages de cet artiste à Paris: il y avait laissé la *Mort de Sédécias*, dernier roi de Juda, détrôné par Nabuchodonosor. C'est ce tableau qui lui avait fait obtenir le prix. Pendant le cours de sa pension, il fit, comme étude académique obligée, une figure d'*Abel mort* qui eut un grand succès. L'année suivante, il exécuta une figure de *St-Sébastien*. La vue de ce bel ouvrage engagea lord Bristol, père de lady Elisabeth Foster, depuis duchesse de Devonshire, et amie de la comtesse d'Albany, veuve du prétendant Charles-Edouard, à demander à Fabre un plus grand tableau. L'artiste représenta *Milon de Crotone*. Depuis, il composa *Philoctète* dans l'île de Lemnos, et il fit une copie du martyre de St-Pierre d'après le Guide: cette copie se voit aujourd'hui dans le Musée de Lyon: « Le talent de Fabre, dit M. Garnerier, son confrère à l'académie, se fait remarquer par une grande pureté de dessin, une couleur riche et un fini large et précieux; il se plaisait

« à l'étude du paysage et il en ornait volontiers « le fond de ses tableaux. » A Florence il eut peu d'occasions de traiter des sujets d'histoire, mais il se livra au genre du portrait; et il en a fait plusieurs qui sont singulièrement estimés, entre autres ceux du général Clarke et de M. Edouard Lefebvre, secrétaire de la légation de France. Le comte de Bristol présenta Fabre dans la société de madame d'Albany. Là il fit le portrait du poète Alfieri, qui alors rendait des soins très-assidus à la comtesse, et il en résulta chez cette princesse un sentiment de reconnaissance qu'elle manifesta particulièrement après la mort d'Alfieri. Fabre devint à cette époque la seule société de la veuve du prétendant. En 1806, l'auteur de cet article se trouvait à Florence comme chargé d'affaires de France. Il aimait à s'entretenir avec le frère de Fabre, qui était le médecin de la légation. Un jour la conversation tomba sur la patrie, sur l'espèce d'exil d'un diplomate qui vivait loin des siens, mais qui avait l'espoir et l'assurance du retour, et sur la maladie de nostalgie qui devait tourmenter ceux à qui manquaient cet espoir et cette possibilité de retour. Le médecin avoua que son intention bien arrêtée était de mourir à Florence, mais qu'il avait le projet de laisser ses biens à son frère, en les substituant à la ville de Montpellier. Fabre, attaché à madame d'Albany, dont on prétendait qu'il était l'époux en secret (1), ne savait rien de ce qu'il adviendrait de lui, et il approuvait l'idée du médecin; il consentait à laisser ses biens à la ville de Montpellier. Pendant dix ans, on ne parla plus de ce projet; mais en 1816, le chargé d'affaires de France en Toscane en parla à Xavier Fabre, qui assura noblement qu'il était dans les mêmes intentions. Madame d'Albany, morte en 1824, institua Fabre son légataire universel; alors désirant donner une preuve de sa gratitude et de son désintéressement, il fit élever un monument à sa bienfaitrice, il laissa à la ville de Florence les nombreux manuscrits d'Alfieri que celui-ci avait légués à madame d'Albany, et il demanda la permission d'emporter le reste de la succession en France pour le donner à Montpellier. Le grand-duc, juste appréciateur des procédés de Fabre, lui conféra l'ordre de Toscane et lui permit d'emporter les belles collections dont il était possesseur et qu'il avait rassemblées avec un goût et un tact qu'on ne saurait trop admirer. La ville de Montpellier, connaissant les projets de Fabre, mit à sa disposition un local digne de recevoir les richesses dont il faisait un si beau présent. Creuzé de Lesser, alors préfet du département, aplanit tous les obstacles avec un empressement digne d'éloges. Fabre s'était réservé pour lui-même le titre modeste de conservateur

(1) On a dit avec quelque probabilité que Fabre avait épousé la comtesse d'Albany; mais lui-même a toujours nié ce fait, et nous avons sous les yeux une lettre qu'il nous écrivit en 1834, afin de le nier, lorsque nous imprimions l'article de la comtesse d'Albany (voy. ce nom). Il nous assura même dans cette lettre qu'il était persuadé qu'Alfieri ne l'avait point épousée; ce que nous ne croyons pas. M—Dj.

du Musée, auquel la ville donna le nom du généreux fondateur (1); il y établit en outre une école des beaux-arts qu'il dota de ses propres fonds. Pour récompenser tant d'actes de patriotisme, sur la demande du préfet, le roi Charles X nomma Fabre officier de la Légion d'honneur, et le créa baron par lettres patentes du 18 mai 1850. A peine deux mois s'étaient écoulés : on avait honoré Fabre, la ville lui avait offert une médaille d'or frappée à l'occasion de l'établissement du Musée, et il avait été nommé conseiller municipal; mais bientôt une nouvelle administration, improvisée après la démission volontaire de Creuzé de Lesser, voulut pousser ses investigations dans le personnel des employés subalternes du Musée. On exigea ce qu'on appelait des épurations. Fabre éprouva des dégoûts et donna sa démission de directeur de l'école de dessin qu'il avait fondée. Pour cette place, il se trouva un successeur. Fabre continua de se tenir à l'écart. Cependant il retrouva de meilleurs procédés dans une nouvelle administration, et il fut encore nommé conseiller municipal. Fabre souffrait souvent des douleurs de la goutte. Une violente attaque à laquelle il ne put résister, le saisit le 12 mars 1837, et il succomba après avoir demandé et reçu les secours de la religion. Fabre en mourant a voulu compléter son œuvre. Par son testament, il a légué à la ville des tableaux, des gravures, des livres, des camées qui ne faisaient pas partie de sa première donation ou qu'il avait acquis récemment de ses économies; le testateur, dans la pensée fortement arrêtée de veiller même après sa mort à la prospérité de son Musée, et de perpétuer ses idées d'organisation et de bienfaisance, a constitué ce legs à la charge par la ville de nommer pour directeur une personne savante, studieuse, habile et honorable qu'il a désignée, M. le comte de Mattes, avec la clause que ledit legs, c'est-à-dire la donation ci-dessus détaillée, profiterait à M. de Mattes, s'il n'était pas nommé directeur. Dans le cas où ce dernier serait accepté, Fabre léguait une somme de 30,000 fr. pour construire une nouvelle galerie devenue nécessaire. Voilà les précautions que les esprits raisonnables et généreux doivent prendre pour qu'une administration ingrate et ignorante ne jouisse pas des bienfaits en insultant le bienfaiteur! Interprète des sentiments publics, le maire de Montpellier prenant l'initiative convoqua, au nom de la ville, toutes les autorités aux funérailles du baron Fabre, et il eut soin de les rendre dignes de celui qui avait si noblement doté son pays. M. Garnier, dans la séance du 25 mars 1837, a prononcé l'éloge de Fabre. Nous avons quelques détails à ajouter au jugement que ce célèbre artiste a porté de son confrère. Nous qui avons vu les paysages dont les tableaux de Fabre sont ornés, nous pouvons assurer qu'ils étaient pensés

avec une extrême délicatesse. L'auteur s'inspirait souvent de Claude Lorrain, dont il imitait les sites, les distributions et l'ensemble. Une des parties les plus belles du Musée Fabre est son *OEuvre du Poussin*. Là notre artiste avait réuni les gravures des plus belles compositions de ce grand génie. Personne aussi n'a jamais possédé un aussi bel œuvre de Morghen. Il n'y a pas de doute qu'il ne s'élève à Montpellier une école où pourront se développer les talents des belles imaginations du Midi, en présence d'une collection digne d'orner les capitales les plus fréquentées et les plus puissantes. A-D.

FABRE (MARIE-JACQUES-JOSEPH-VICTORIN), né à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785, d'une des familles les plus anciennement considérées dans cette partie du Languedoc, fit ses études à Lyon avec beaucoup d'éclat. Après avoir passé dans sa famille quelques années, la vocation irrésistible qui l'entraînait vers la carrière des lettres se manifesta de la manière la plus vive, et il vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans. Notre littérature s'honorait à cette époque d'un grand nombre d'écrivains distingués, Delille, Suard, Ducis, Ginguené, Fontanes. La plupart de ces hommes célèbres furent frappés des essais de Victorin Fabre, et quelques-uns en ont laissé des témoignages dans leurs écrits. Le premier de ces essais est un *Eloge de Boileau*, dont presque tous les journaux dirent du bien. Si le talent oratoire et le don de la haute éloquence que Victorin Fabre a déployés depuis s'y faisaient à peine pressentir, si l'expérience s'y montrait quelquefois dans l'insuffisance des transitions, on y trouvait, en revanche, de nobles pensées rendues avec fermeté, de généreux sentiments exprimés avec énergie, et, ce qui était surtout remarquable dans le début d'un écrivain si jeune, des vues nouvelles, des observations profondes sur le génie, le goût et l'art de Boileau. Plusieurs de ces observations et de celles que l'auteur publia, vers la même époque, sur le style de Boileau, dans la *Revue philosophique*, ont été citées comme des autorités dans les divers commentaires qui ont paru depuis sur les écrits du *Maître en l'art d'écrire*, et, récemment encore dans l'édition de ses œuvres donnée par Berriat-Saint-Prix. Ces *Observations sur le style de Boileau* nous rappellent que Victorin Fabre fit insérer alors plusieurs articles très-remarquables dans la *Revue*, qui avait pour rédacteurs Ginguené, Cabanis, Garat, Andrieux, et se distinguait par son opposition au despotisme naissant de Bonaparte. En octobre 1805, il se rendait dans son département pour le tirage de la conscription. La barque où il se trouvait sur le Rhône, avec un grand nombre de passagers, fut heurtée par un train de gros bateaux, s'entr'ouvrit et disparut dans le fleuve. Victorin Fabre avait à peine essayé deux ou trois fois de nager, il voyait autour de lui les marins eux-mêmes désespérer de pouvoir échapper au péril, mais il avait avec lui son frère encore enfant que lui seul pouvait sauver. Cette idée lui

(1) La belle action de Fabre a porté des fruits : J.-B. Wicar, mort à Rome, a laissé des tableaux, des dessins et des capitaux à la ville de Lille, où il était né.

donna des forces que son propre danger ne lui eût point fait trouver, et, contre toute attente, il parvint à sauver ce frère chéri, même à secourir quelques-uns de ses compagnons de naufrage. Vingt-quatre passagers périrent. Fabre venait d'échapper ainsi à la fureur des flots, lorsqu'il entra pour la première fois dans les luttes académiques. Le sujet de l'*Indépendance de l'homme de lettres*, mis au concours par la seconde classe de l'Institut, avait souri à son caractère noble et fier, et, avant de partir, il avait remis une pièce au secrétariat. Millevoye, plus âgé que lui de quelques années, et qui dans le concours précédent avait obtenu une mention honorable, se trouvait aussi parmi les concurrents. Leurs pièces se disputèrent quelque temps la victoire. Le talent de Millevoye était plus formé, plus soutenu, plus souple. Mais, au milieu des signes de l'inexpérience que portait l'ouvrage de son jeune rival, deux morceaux surtout, la peinture du sage, d'après Lucrèce, voyant à ses pieds les luttes, les misères de l'ambition, et la comparaison de Voltaire à la cour de Frédéric avec le Rhône se perdant sous la terre avant d'enrichir et d'embellir Lyon, montraient un poète du premier ordre. Enfin, le prix fut donné à Millevoye. Quatorze vers politiques qui parurent trop hardis, et qu'on engagea Victorin Fabre à supprimer, entrèrent pour quelque chose dans ce jugement, dont nous ne prétendons pas d'ailleurs contester la justice. L'Institut, ne voulant pas se borner pour la pièce de Victorin Fabre à une mention honorable, fit revivre l'*accessit*, en y joignant l'expression publique du regret de n'avoir pas une autre médaille à décerner, ce qui, dans les usages de l'Académie, avait toujours compté pour un prix (1). Dans le concours suivant (1807), la lutte entre Victorin Fabre et Millevoye fut encore plus indécise. L'Académie finit par se décider pour celui-ci. Ce jugement fut blâmé par beaucoup de monde (2). Millevoye, il est vrai, s'était élevé au-dessus de lui-même; jamais son talent n'a été plus noble, plus pur; et dans cette pièce du *Voyageur* il y a des traits d'énergie qu'il a rarement retrouvés depuis. Mais Victorin Fabre avait encore plus gagné. On ne trouve pas dans son *Discours en vers sur les voyages* des morceaux supérieurs à ceux qu'on avait admirés dans sa pièce de l'*Indépendance*; mais son talent, secondé dès lors par un art presque consommé, se soutient à ces hauteurs où, l'année précédente, il ne s'élevait que par élans: les morceaux d'éclat sont liés par des transitions savantes, et il parcourt avec

(1) A cette époque, Parny adressa à Victorin Fabre de jolis vers qui se terminaient par cette comparaison:

Ainsi, sous la zone brûlante,
Un jeune arbre aux vives couleurs
Devance la saison trop lente,
Et mêle des fruits à ses fleurs.

(*Almanach des Muses*, 1805.)

F—LE.

(2) Voy. particulièrement les *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*, par Palissot, pag. 280 et suivantes du premier volume des *Mémoires*, tome 4 de l'édition des œuvres complètes, publiée en 1809.

autant d'aisance que de rapidité les points principaux d'un vaste sujet. Du reste, la préférence accordée à Millevoye se réduisit à peu de chose. L'Institut ayant déclaré que « pendant cinquante ans que l'Académie française avait distribué des prix de poésie, aucun concours n'avait produit à la fois deux ouvrages en vers d'un talent aussi mûr, d'un goût aussi sain, d'une poésie aussi brillante, d'une éloquence aussi soutenue » que les pièces des deux athlètes vainqueurs, le ministre de l'intérieur fit les fonds d'un prix extraordinaire, et Victorin Fabre et Millevoye furent tous deux couronnés dans la même séance. M. Bruguière de Marseille obtint l'*accessit*. Dès ce moment, les concours de l'Académie regurent de Victorin Fabre un éclat supérieur même à celui dont ils avaient brillé dans le 18^e siècle, quand Thomas, La Harpe, Garat, y fondaient leur renommée. L'apparition de son *Eloge de Corneille* fut un événement dans les lettres. L'Académie, comme l'a dit un de ses membres les plus illustres, « ne s'était point dissimulé les difficultés d'un tel sujet. Traité par des écrivains justement célèbres, il semblait surtout que Voltaire l'eût épuisé. D'un autre côté, la beauté de ce sujet devenu si difficile commandait aux juges du concours une sévérité nécessaire. Ce n'était pas assez de faire mieux que les autres panégyristes de Corneille: il fallait faire un éloge qui fit honneur à Corneille lui-même; et l'Académie française ne devait couronner l'éloge du génie le plus éminent peut-être que la France ait produit, que dans le cas où cet éloge le montrerait aux étrangers d'une manière digne de lui. Telles étaient les intentions qu'avaient justement manifestées plusieurs membres de l'Académie. » On ne s'attendait pas à les voir remplir, du moins dès la première année du concours. Elles furent surpassées. Aussi l'impression fut très-vive, et plusieurs des académiciens ont consigné dans leurs écrits leur opinion sur ce bel ouvrage (1). La sensation ne fut pas moins forte à la séance publique. Là, comme au sein de l'Académie, Victorin Fabre rappela, dans un sujet tout littéraire, les grands effets de l'éloquence. Son succès s'accrut encore quand l'*Eloge* fut imprimé. Outre l'édition in-4^o de l'Institut, deux éditions in-8^o s'écoulèrent rapidement. La persistance de quelques critiques à lutter contre le sentiment de tous les chefs de la littérature et contre la faveur publique ne servit qu'à rehausser la gloire du vainqueur. Cet acharnement donna lieu à une brochure très-vive de M. de Rochelines, professeur de mathématiques à l'école de la marine, et à diverses pièces de vers parmi lesquelles on distingue une épître

(1) Voyez, entre autres, le cardinal Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tome 1^{er}, p. 116, de l'édition de 1810; François de Neufchâteau, *Esprit du grand Corneille*, passim et notamment p. 107; Palissot, *Mémoires sur la littérature*, tome 1^{er} (4^e de l'édition de 1809), p. 282; Garat, *Magasin encyclopédique* (juillet 1808), pag. 217 et suiv.; Ginguené et Boufflers, *Mercur de France*.

pleine de sel et de bon goût, par M. Augustin Blanchet. Ce fut dans cette même année 1808 que Victorin Fabre publia son poème sur *la Mort de Henri IV*, couronné à l'unanimité par l'Académie du Gard, et qu'il commença l'histoire des peuples barbares desquels sont sorties les grandes nations modernes. L'introduction de cet ouvrage fut lue par l'auteur à la Société philotechnique et à l'Académie des inscriptions. En étudiant nos ancêtres gaulois ou francs, en suivant leur passage à travers les différents degrés de barbarie, jusqu'à une civilisation toujours moins imparfaite, le jeune auteur, en qui tout le monde reconnaissait une prodigieuse force de tête, une grande portée de vues et de combinaisons, vit encore par delà son sujet déjà si vaste ; il conçut l'idée de faire pour tous les peuples, à tous les degrés de l'état sauvage, de l'état barbare, de l'état civilisé, les mêmes études, les mêmes observations ; d'écrire non plus seulement l'histoire de quelques peuples, mais l'histoire du genre humain, l'histoire de la civilisation même. Si ce projet ne lui vint pas dès ses premiers travaux en ce genre, on doit croire au moins que ce fut en revoyant plus tard les matériaux qu'il avait rassemblés qu'il trouva, par de nouvelles méditations, le plan de ses *Principes de la société civile*. Après avoir publié plusieurs petits poèmes, qui tous eurent beaucoup de succès, et dont quelques-uns furent traduits en langue étrangère, comme l'avait été déjà sa pièce de l'*Indépendance de l'homme de lettres* (1), on le vit reparaitre en 1810 dans le concours d'éloquence et recevoir le même jour deux couronnes : l'une pour le *Tableau littéraire du XVIII^e siècle*, sujet pour lequel M. Jay fut aussi couronné, l'autre pour l'*Éloge de La Bruyère*. Tant et de si brillants succès étaient un véritable phénomène dans l'histoire des lettres. Ce fut le terme dont se servit le secrétaire perpétuel de l'Académie dans son rapport ; et le public, en l'interrompant par des applaudissements unanimes et prolongés, montra qu'à ses yeux cette expression était le mot propre. L'année suivante, Victorin Fabre remporta le prix de poésie. Le sujet des *Embellissements de Paris* avait été vainement mis au concours pendant quatre ans. Depuis quatre ans, une foule de poètes qui s'étaient présentés tout d'abord retravaillaient leurs ouvrages dans l'espoir d'un meilleur succès. Victorin Fabre se décida à entrer dans la lice, et à la première course il atteignit le but. Millevoye obtint le premier *accessit*, et M. Soumet le second. Dans le même temps, Victorin Fabre professait à l'Athénée l'éloquence française avec un éclat qui rappelait les plus beaux jours de cet utile établissement. Il n'avait que vingt-six ans, et déjà il était mis au rang de

nos premiers écrivains, à une époque où la France possédait encore tant de littérateurs distingués. On peut en juger en consultant les ouvrages que nous avons déjà indiqués et plusieurs pièces de vers publiées alors sur lui, entre autres des stances très-remarquables (1) que Verneuil, poète trop tôt enlevé aux lettres, lui adressa dans l'été de 1810, où sa santé parut s'altérer. Nous devons à présent dire un mot sur sa conduite politique sous l'empire. L'opposition qu'avait fait naître dans l'armée le procès de Pichegru et de Moreau s'était bientôt évanouie au milieu de l'ivresse de la victoire. Il n'en restait que dans la littérature, où un très-petit nombre d'hommes consciencieux demeuraient fidèles à leurs opinions, malgré d'incessantes avances, qui, à l'égard de quelques-uns, ressemblaient à de la persécution. Ceux qui avaient un nom comme poètes étaient les plus tourmentés, et Victorin Fabre particulièrement. « Lors des deux conscriptions de poètes, a-t-on dit avec esprit, qui eurent lieu pour chanter d'abord *l'hymen*, puis la *naissance*, il s'était montré obstinément réfractaire, quoique au lieu de le faire recruter, comme c'était l'ordinaire, par des commis, et au prix d'une gratification de mille écus, ou bien, comme on en usait envers quelques autres, par un chef de division, et au prix d'une pension de six à dix mille francs sur les journaux, on eût chargé de cette négociation auprès de lui un ministre et un prince de l'Église autorisés à promettre de tout autres récompenses. » Ne pouvant le décider à répondre à ces appels, on voulut le rallier au pouvoir sous une autre bannière. Il fut vivement pressé par le ministre Montalivet et par le cardinal Maury d'entrer dans l'administration, et il répondit encore par un refus. On pensa dans le temps que cette espèce d'opposition n'avait pas été sans influence sur l'injustice dont Victorin fut l'objet dans le concours pour l'*Éloge de Montaigne*. Ce n'en fut cependant pas la seule cause. Comme on l'a imprimé il y a longtemps, quelques académiciens étaient fatigués d'entendre chaque année proclamer le même vainqueur, de voir les travaux du concurrent effacer aux yeux du public les travaux de plusieurs des juges. Des hommes d'un vrai talent, incapables d'éprouver cette jalousie, voulurent en profiter. « Présentez-vous pour prendre place parmi les juges, dirent-ils à Victorin Fabre, nous voterons pour vous, parce que vous méritez la place, et bon nombre de nos confrères voteront dans le même sens, pour que vous ne puissiez plus être couronné ; au moyen de quoi vous aurez presque l'unanimité. » Le jeune auteur eut le tort de ne pas suivre ce conseil. Alors les envieux se réunirent à quelques membres de la classe qui désiraient donner du lustre à l'Université en couronnant un des siens, et ils parvinrent à l'emporter. Pendant que l'Aca-

(1) On peut voir dans la *Revue philosophique* des fragments de cette traduction, que des juges compétents de la poésie allemande louèrent beaucoup. Elle est de M. le baron de Klein, secrétaire perpétuel de l'Académie de Bavière, et auteur du poème d'*Athénor*.

(1) Voy. le *Petit Almanach des dames* pour l'année 1811.

démie française ne donnait à l'*Éloge de Montaigne* qu'une mention, tout en décernant à ce discours dans son *rapport* plus de louanges que n'en reçut jamais aucun ouvrage couronné, l'académie des Jeux Floraux couronnait à l'unanimité et avec enthousiasme l'ode de Victorin Fabre intitulée : *le Tasse*. Cet ouvrage, d'un genre neuf, où l'histoire d'un écrivain et, ce qui est bien plus étonnant, l'analyse de ses écrits sont revêtues de toutes les couleurs de la poésie, fut autant admiré pour l'harmonie, pour le charme des détails que pour la hardiesse de l'invention. Le succès de cette ode et surtout celui de l'ouvrage écarté par les intrigues académiques dédommagèrent amplement l'auteur. Lorsque l'*Éloge de Montaigne* parut, il n'y eut qu'une voix sur son compte. Ceux même des journalistes qui, divisés de doctrines avec Victorin Fabre, avaient cherché à atténuer l'éclat de ses autres écrits, parlèrent de celui-là sur le même ton que les chefs de notre littérature. Cependant Victorin Fabre résolut de ne plus concourir. Il s'occupa d'autres travaux, et composa notamment, pour cette *Biographie*, l'article *Corneille*, que nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié. Mais il fut bientôt rappelé dans la carrière de la haute éloquence, et il le fut par Napoléon. Le maréchal Bessières venait de périr dans cette campagne où les vainqueurs de l'Europe s'efforçaient de réparer les désastres éprouvés en Russie. Sentant le besoin de réveiller l'ardeur patriotique des Français, Napoléon songea à une de ces grandes solennités où le pouvoir de l'éloquence tire une nouvelle force de l'appareil imposant qui environne l'orateur. Il voulut que l'éloge funèbre du compagnon de ses victoires fût prononcé aux Invalides, en présence de tous les grands corps de l'État et de députations de tous les corps de l'armée. Pour remplir cette tâche, il jeta les yeux sur l'homme qui jusque-là avait tout refusé. Mais en en faisant la remarque lui-même il ajouta, avec sa perspicacité ordinaire, que, puisqu'il s'agissait de défense nationale, cet homme accepterait. Victorin Fabre accepta en effet. La défaite de Leipsick et les rapides événements qui la suivirent empêchèrent la cérémonie d'avoir lieu; mais le discours était écrit. Nous ne pouvons en parler que d'après d'excellents juges qui l'ont entendu lire. Depuis que les doctrines des écoles étrangères ont faussé le goût d'une nation illustrée par deux cents ans de gloire dans les lettres, plusieurs de nos meilleurs écrivains ont tout gardé en portefeuille. Les vrais littérateurs ont pu craindre de se compromettre en paraissant se mêler à l'industrialisme littéraire qui a tout envahi. Néanmoins nous croyons que ces considérations n'auraient point suffi pour empêcher Victorin Fabre de publier ses travaux. Un dévouement inouï à sa famille le retint loin de sa carrière pendant les sept années où tout se modifiait en France. Malade à Paris durant toute l'année 1814, par le chagrin que lui avait causé la mort de deux de ses sœurs, à peine était-il re-

turné depuis quelques mois dans sa famille qu'il perdit presque subitement une mère adorée. Accablée d'une telle perte, la plus jeune de ses sœurs se mit au lit le jour même, et mourut vingt et un mois après. V. Fabre avait passé ces vingt et un mois au chevet de son lit de mort, il passa encore quatre ans à soigner son frère, et ne revint que lorsque Auguste Fabre, sauvé une seconde fois par son dévouement, put revenir avec lui. C'était à la fin de 1821. Tout était changé parmi nous. Le public aveuglé par les brouillards du romantisme, et préoccupé des événements et des petites disputes du jour, ne donnait guère d'attention à cette haute politique qui se développe par la littérature, et fait les destinées des peuples en formant leurs opinions et leurs sentiments. V. Fabre aurait dû, comme tous les amis des lettres l'en pressaient, réimprimer alors ses anciens écrits, qui manquaient depuis longtemps, et publier les ouvrages qu'il avait en portefeuille. Un amour extrême de la perfection, qui lui faisait voir des choses à changer là où d'autres ne voyaient que des modèles, et surtout une indifférence pour les succès personnels qui ne lui laissait plus considérer les lettres que comme un moyen de servir son pays, l'engagèrent à différer cette publication pour se livrer à d'autres travaux. Il reparut en 1822 et 1823 à l'Athénée de Paris, où il lut la première partie de ses *Principes de la société civile*. Quoiqu'il fût presque impossible à l'auditoire le mieux composé de saisir l'ensemble d'un ouvrage où tous les faits qui forment l'histoire de la civilisation étaient vus de haut et ramenés à de grands résultats, ce cours eut beaucoup de succès. Cependant l'auteur ne le continua point, soit que sa santé, altérée par le chagrin et par les soins si pénibles qu'il avait pris de son frère, ne le lui permit pas, soit qu'il en fût détourné par des travaux qui pouvaient agir plus rapidement sur la masse du public. Ce fut alors qu'il défendit avec tant de force les vrais principes littéraires dans un ouvrage périodique qui paraissait tous les huit jours sous le titre de *la Semaine*, et dans d'autres journaux. Il donna dans divers recueils quelques fables politiques où la perfection du style se joint à la nouveauté du genre, à la piquante hardiesse de l'invention, et deux fragments de son poème de *la Tour d'Euglantine*. Ce poème en quatre chants, un volume de ses fables politiques et les parties achevées de son grand ouvrage formeront, à ce qu'on assure, la portion la plus importante de l'édition de ses œuvres, qu'attendent les amis de la bonne littérature. Lorsque, après la seconde restauration, en 1815, il fut permis de compter au fils les impositions du père pour les mille francs d'impôt direct exigés des députés, Victorin Fabre se trouva éligible. Quelques électeurs de l'Ardèche voulurent le porter à la députation, en même temps que Boissy d'Anglas, dont ils ignoraient le rappel dans la chambre des pairs; mais ils furent en minorité. V. Fabre mourut à Paris le

29 mai 1831, après plus de trois ans d'une maladie de l'estomac. Son convoi fut suivi par plusieurs centaines de citoyens, parmi lesquels on distinguait des étrangers célèbres, de hauts dignitaires, l'élite de nos hommes de lettres, et un grand nombre d'étudiants. Entre les discours prononcés sur sa tombe, on remarqua celui de M. Alexis Dumesnil (1).

Z.

FABRE (JEAN - RAYMOND - AUGUSTE), littérateur, frère du précédent, naquit à Jaujac (Ardèche), le 24 janvier 1792. Il vint pour la première fois à Paris au mois d'octobre 1806 : il avait alors 14 ans. Au retour de ce premier voyage, l'année suivante, s'étant embarqué à Lyon sur le Rhône, et le bateau à bord duquel il se trouvait ayant sombré, il ne dut la vie qu'à la présence d'esprit et au dévouement héroïque de son frère. 28 personnes sur 42 périrent dans cette catastrophe (voy. Victorin FABRE). Les deux frères revinrent à Paris au mois de novembre de la même année. Victorin, déjà couronné plusieurs fois par l'Institut, commençait à avoir de la réputation, et ses succès excitaient au plus haut point l'émulation d'Auguste. Dès qu'il eut vu les chefs-d'œuvre accumulés au Musée et ceux que produisaient nos peintres à cette époque où les arts étaient parvenus en France à un éclat dont ils sont rapidement déchus, il s'éprit d'une véritable passion pour la peinture, et ce fut à des études pittoresques qu'il passa presque tout son temps depuis 14 jusqu'à 21 ans. Mais il était impossible que vivant avec Victorin il n'apprit pas de lui le secret de la composition, ceux du style, les ressources de l'art, les délicatesses du goût, comme on apprend insensiblement le français en France, l'anglais en Angleterre. Aucun homme, à notre avis, n'a possédé au même degré que Victorin Fabre le don d'éclairer, d'instruire même quand il n'y songeait pas. L'année suivante, Auguste envoya une *Histoire du règne de St-Louis* à l'Académie de Besançon, qui avait mis au concours une époque mémorable de nos annales depuis le 7^e jusqu'au 10^e siècle ; il obtint une mention honorable, le prix ayant été retiré. Pendant qu'on le jugeait à Besançon, il concourait aussi à Paris. La Société philotechnique avait proposé pour sujet de poé-

sie *la Mort du Tasse* ; l'ouvrage d'Auguste Fabre fut couronné. Avec quelque ardeur qu'il se fût livré à la peinture, Fabre n'a laissé que des études ou des esquisses trop peu avancées pour qu'il y ait à l'apprécier comme peintre ; mais comme critique il a attaché son nom à quelques grandes pages de nos maîtres modernes. Ses divers articles, publiés notamment dans *la Semaine*, annoncent des connaissances profondes, une imagination riche et brillante, et par dessus tout l'honnête homme qui juge avec impartialité. En 1824, une attaque fort paradoxale, due à la plume de M. Thiers, ayant paru dans *le Constitutionnel* contre l'école de Rubens et de Raphaël, la réponse d'Auguste Fabre fit sensation et réduisit *le Constitutionnel* au silence (1). L'étude de la peinture avait conduit Auguste Fabre à celle de l'anatomie : il étudia la médecine. Il étudia aussi l'art militaire, et il y avait fait d'assez grands progrès, puisque le général Foy a dit qu'en lisant *la Calédonie*, il s'était cru à Jemmapes, et que d'autres officiers supérieurs, en lisant *l'Histoire du siège de Missolonghi*, étaient persuadés que non-seulement l'auteur avait servi, mais qu'il avait servi dans leur arme particulière. Ce fut pendant une longue et cruelle maladie jugée mortelle qu'Auguste Fabre, hors d'état d'écrire, composa presque entièrement de mémoire son épopée *la Calédonie* ou *la Guerre nationale*. Il en avait conçu la première idée pendant la lutte héroïque de l'Espagne contre Napoléon, et bientôt les deux invasions de 1814 et 1815, les fautes qui les avait préparées et les désastres qui en furent la suite avaient accumulé dans le cœur du poète une surabondance de sentiments et de vœux qui n'attendaient qu'un cadre pour se produire au dehors. Le titre *la Calédonie* indique seulement le lieu où la scène se passe ; l'action, le sujet véritable du poème est la grande image d'une guerre nationale et le but de prouver qu'un peuple faible mais brave, résolu à périr plutôt que d'être esclave, sort de la lutte en lambeaux quelquefois, mais victorieux toujours. Ce sujet présente un caractère de grandeur que n'offre aucune autre épopée. Il ne s'agit pas ici d'un intérêt particulier, comme dans *l'Iliade*, *l'Énéide* ou la *Henriade*, il s'agit de la liberté, qui n'est pas exclusive comme le patriotisme ; Homère, Virgile, Voltaire ont fait l'épopée de leur patrie ; Auguste Fabre, si j'osais m'exprimer ainsi, l'épopée du genre humain. Elle sera le poème national de tous les peuples qui auront jamais à défendre leur indépendance menacée ; car tous y trouveront cette énergie de courage que la force peut étonner un instant, mais qu'elle ne saurait vaincre, puisque la mort aussi conduit à la liberté. Le style de Fabre est généralement pur, noble et digne du sujet et de l'invention poétique. Il prend sans effort et avec une entente

(1) Les *Œuvres de Victorin Fabre*, mises en ordre et augmentées de la Vie de l'auteur, par J. Sabbatier, formeront 4 volumes. Deux ont déjà paru, les deux autres sont sous presse, nous assure-t-on. Le tome 1^{er} (Poésie) contient les *Fables politiques*, le *Discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres*, les *Discours en vers sur les voyages*, les *Embellissements de Paris*, la *Mort de Henri IV*, l'*Ode au Tasse*, la *Tour d'Euglantine*, l'*Influence des lumières sur la destinée des empires*, les *Exilés*, *Elsor et Abenacôr*, le *Coupe de l'amitié*, un *Songe de floréal* an 12. Le tome 2 (Éloquence) renferme le *Tableau littéraire du 18^e siècle*, ou *Essai sur les grands écrivains de ce siècle* et les progrès de l'esprit humain en France, l'*Eloge de Pierre Corneille*, l'*Eloge de La Bruyère*, l'*Eloge de Montaigne*, l'*Oraison funèbre du maréchal Bessières*, l'*Essai sur l'amour et sur son influence morale*. Le tome 3 (Politique) se composera de fragments achevés du grand ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Enfin dans le tome 4 (Mélanges philosophiques, politiques et littéraires) on réunira quelques morceaux détachés et les divers articles publiés dans les journaux et dans les revues du temps.

E. D—s.

(1) *Semaine*, tome 1^{er}, p. 60.

parfaite de l'art, des transitions et des nuances, toutes les inflexions de tons que commande la variété du récit ; à côté de la justesse des comparaisons, de la pompe des descriptions et de l'énergie des discours se trouvent des passages d'une grâce charmante, d'une simplicité tout à fait antique. On y remarque, disait *la Pandore* du 2 avril 1824 « des beautés épiques du premier « ordre ; à côté des traits les plus pathétiques, « des traits d'une délicatesse exquise, rapprochés « par des transitions heureuses, et des vers dignes « de Corneille à côté d'autres vers dignes de Racine. » On y trouve, disait *le Constitutionnel* du 24 mars, « des passages pleins de charme où « respire une douce sensibilité, qui prouvent que « l'auteur de *la Calédonie* sait détendre à propos « les cordes de sa lyre, qu'il possède l'art si « difficile des nuances et le mélange harmonieux « des différents tons du style. » — « Cet ouvrage, » écrivait Benjamin Constant, « cet ouvrage plein « de sentiments nobles, exprimés en beaux vers, « s'élève comme un édifice imposant au milieu « des productions hâtives et mesquines d'une littérature en décadence. On dirait un temple antique entouré de cabanes de paille et de boue. » C'est surtout dans la peinture des grands caractères et dans l'expression des sentiments héroïques qu'Auguste Fabre excelle ; mais on lui a reproché, peut-être avec raison, de n'avoir pas donné les mêmes développements à la peinture de ses traîtres et de ses tyrans, et de s'être ainsi privé de plusieurs contrastes qui auraient jeté plus de variété dans son récit. La versification laisse également à désirer. Malgré des corrections assez nombreuses, malgré des suppressions que l'auteur a faites, il se trouve encore dans *la Calédonie* des langueurs et des longueurs, des vers faibles et parasites ; de loin en loin des expressions dures ou prosaïques, des rimes insuffisantes. Mais il ne faut pas oublier que *la Calédonie*, composée pendant les accès et les insomnies d'une fièvre ardente, n'a eu qu'une seule édition du vivant de l'auteur. Elle parut en janvier 1824 et eut peu de succès. L'auteur l'avait imprimée à ses frais ; aucun libraire n'était intéressé à la faire vanter, et il avait contre lui la conspiration libérale, qui, pour disposer un jour de la France comme d'un pays conquis, avait pris à tâche de fausser sa raison et de l'abrutir en la matérialisant. Pour essayer de prévenir ces déplorables résultats, Auguste Fabre et son frère fondèrent *la Semaine*. Le but de ce recueil était de ramener la nation aux fortes études, de détruire la centralisation de l'opinion publique, qui livrait à quelques feuilles la pensée et les affections de tous les citoyens, de les exciter à réfléchir par eux-mêmes, ou bien de recevoir par la poste leurs jugements tout minutés, de former ainsi peu à peu une véritable opinion publique et de la diriger vers les doctrines qui régnaient en 1785. *La Semaine* n'eut qu'une année d'existence. Pendant que les direc-

teurs de l'opinion publique en France préparaient le retour du despotisme en travaillant à l'extinction des lumières qui l'avaient détruit, la Grèce secouait ses chaînes et renouvelait les prodiges de son histoire héroïque. Auguste Fabre, qui voyait Tsavellas et Botzaris réaliser dans les champs d'Epidaure et sous les murs de Missolonghi tout ce que son imagination avait pu prêter de dévouement et d'efforts surhumains aux défenseurs du devoir, saisit cette occasion de réveiller le patriotisme de ses concitoyens par le spectacle de ce nouveau duel à mort entre l'esclavage et la liberté, et il composa sa tragédie d'*Irène* ou *l'héroïne de Souli*. *Irène*, qui n'est que *la Calédonie* abrégée, offre tous les genres de beautés, sans présenter aucun des défauts de ce poème. Ce sont toujours des guerriers, des citoyens, des femmes, des enfants héroïques, dont le suprême dévouement sauve la patrie. Auguste Fabre avait d'abord composé sa pièce dans le goût de l'ancien théâtre grec. L'auteur de *Montano*, M. Berton, devait faire la musique des chœurs. Pour se conformer à l'un des mille caprices de la censure, Fabre consentit à supprimer les chœurs et à refondre sa pièce dans le système du théâtre moderne ; mais il ne parvint pas pour cela à la faire jouer. Il écrivit alors *l'Histoire du siège de Missolonghi*. Cet ouvrage, qui du moins n'avait pas à craindre les oubliettes de la censure, parut au commencement de décembre 1826, et son opportunité fit qu'il eût un succès digne du talent de l'auteur. Le seul des écrits de Fabre qui, en dehors des articles de journaux, sorte du cadre de la *Guerre nationale*, est une comédie ou plutôt un drame historique et politique, intitulé : *Domitien*. C'est une image très-fidèle des Saturnales de Rome à l'époque fougueuse qu'elle nous retrace de son histoire. La teinte sombre répandue dans tout l'ouvrage et le sentiment d'amertume et de dégoût qui y règne paraissent admirablement convenir au tableau où l'auteur peint, d'une manière si frappante, la servitude du sénat et de l'armée, l'abjection du peuple, les infamies du palais impérial et surtout ce Domitien aussi lâche que cruel, dont les terreurs nocturnes, la pusillanimité et les superstitions puériles n'inspireraient que le mépris, si les débauches sanglantes, les confiscations et les assassinats qu'il ordonne ne faisaient de ce monstre l'exécration du genre humain. — En 1828, une société d'industriels organisée par M. Montgolfier (Elie-Ascension), proposa à Auguste Fabre la direction d'un nouveau journal qu'elle voulait fonder. Auguste Fabre, entrevoyant dans une publication quotidienne la possibilité de réaliser au moins en partie l'idée qui lui avait fait créer *la Semaine*, accepta après quelques hésitations, et *la Tribune des départements* parut. M. Montgolfier ayant eu la singulière idée de détruire, sous le ministère Martignac, l'œuvre qu'il avait édifiée sous le ministère Peyronnet, Auguste Fabre, indigné de se voir traiter

avec si peu d'égards par un marchand, désolé surtout de voir tomber un organe qui pouvait rendre tant de services, résolut de le rétablir. Il se passa à cette occasion une anecdote assez piquante. Désespérant de réunir avec ses propres ressources et celles de ses amis la somme qui lui était nécessaire, Auguste Fabre eut l'idée de s'adresser à Jacques Laffitte. Quel fonds social avez-vous, lui dit l'illustre banquier, et quel chiffre jugez-vous nécessaire d'atteindre?—J'ai 75,000 fr., et j'estime que 120,000 fr. suffiraient, car je compte sur les 8 ou 900 abonnés que j'avais déjà réunis.—Vous vous abusez; il vous faut 400,000 fr., et ces 400,000 fr. sont là à votre disposition, mais à une toute petite condition, ajouta-t-il en souriant. *Ceci* (1) *s'en va*, et dans un *en cas*, j'ai pour le duc d'Orléans des affections personnelles que je voudrais vous voir partager. — Je renonce à vos 400,000 fr. Si la France est assez malheureuse pour subir encore l'épreuve d'une révolution, je veux pour ma part autre chose qu'une révolution de palais. *La Tribune* reparut cependant en avril 1830 et fut le berceau de *l'Association patriotique*, qui avait pour commandant supérieur le général Lafayette, et pour directeur immédiat des mesures à prendre Auguste Fabre. Son but était de propager l'insurrection à la première illégalité qui serait commise par le gouvernement, d'empêcher le peuple de se porter à des excès pendant le combat et de faire tourner la victoire au profit de la liberté. Elle forma le premier noyau de la révolution de juillet et fut le berceau du parti républicain. Le 27, Auguste Fabre signait la protestation des journalistes toute faible qu'elle lui parût et traçait un plan d'attaque aux étudiants et aux membres de l'association accourus en foule dans les bureaux de *la Tribune*, en leur recommandant d'opposer au cri de *vive la Charte!* le cri de *vive la France! Vive la liberté!* Le 28, vers 10 heures du matin, il fit sonner le tocsin aux Petits-Pères et détruire les articulations du télégraphe qui, du haut de la tour de cette église, appelait, disait-on, des troupes à Paris. Pourquoi, après la victoire, Auguste Fabre n'alla-t-il point à l'hôtel de ville? Il lui répugnait en quelque sorte de s'emparer d'un champ de bataille qu'il n'avait pas plus contribué que bien d'autres à conquérir; il fut modeste, et prouva une fois de plus que l'excès de modestie peut devenir un irréparable tort. Au mois d'août 1830, M. Guizot avait réuni au ministère de l'intérieur les principaux rédacteurs des journaux, et les avait invités à désigner eux-mêmes les fonctions qu'ils pouvaient désirer remplir sous un gouvernement né de la presse, et bien résolu à s'appuyer toujours sur elle; chacun s'arrangea de son mieux. Le rédacteur de *la Tribune*, pressé de choisir à son tour, répond : « Rien, ni pour mon frère, ni pour moi! mais

« nous demandons formellement l'un et l'autre « une bonne loi sur la presse et sur le jury, afin « que la nation ne soit pas exposée à recommencer « l'œuvre laborieuse qu'elle vient d'accomplir. » La mort presque subite de son frère Victorin, arrivée le 29 mai 1831, non-seulement mit fin à la carrière politique d'Auguste, mais porta dans toute son organisation physique déjà altérée les ravages de la foudre. Les huit années qu'il lui survécut ne furent qu'une longue agonie. A partir du 29 mai, il cessa de diriger *la Tribune*, n'y écrivit plus une ligne, et protesta le reste de sa vie contre quelques-unes des doctrines qu'elle soutenait. Pour bien marquer la ligne de démarcation qui séparait ses idées de celles de ses successeurs, il réimprima, en 1833, tous les articles qu'il y avait écrits, depuis le 28 avril 1830, jusqu'au 28 mai 1831, sous le titre de *Révolution de 1830 et plan des républicains de juillet 1830*. Cet ouvrage, qu'on a peut-être eu le tort de ne pas réimprimer en entier dans les œuvres de l'auteur, forme 2 volumes in-8°, et il est divisé en trois parties. Dans la première, le *Discours préliminaire*, les plus hautes questions sociales sont traitées. Ce morceau est suivi du *Plan des républicains en juillet 1830*, et enfin viennent les articles de *la Tribune* et un récit très-succinct des événements des trois journées. Il mourut le 23 octobre 1839, ayant consacré à la révision inachevée des œuvres de son frère tous les instants que pendant huit années il avait pu ravir à la douleur physique! Nous ne croyons pas qu'aucun homme ait poussé plus loin qu'Auguste Fabre l'amour de la famille, l'amour de la patrie et le culte des lettres ou des lumières, sans lesquelles il n'y a pas de liberté possible. Toute sa vie a été de penser à combattre la fausse philosophie et la fausse littérature que l'invasion avait introduites parmi nous. Altérer la langue était un crime à ses yeux, car, disait-il, l'altération de la langue amène l'altération des idées, et l'altération des idées la perversion des sentiments. Il n'y a plus alors de place au soleil que pour les intérêts matériels ou l'argent. Or, partout où règne l'égoïsme, règne aussi le despotisme. Les doctrines nouvelles qui se faisaient jour par l'ignorance le révoltaient; de ces doctrines il voyait naître la confusion, la calomnie, la terreur habilement exploitée, et au bout de tout cela, la publique servitude. Conformément au vœu qu'il en avait exprimé, ses cendres ont été réunies à celles de Victorin. Un monument a été élevé sur la double tombe. Il consiste en un bas-relief en marbre, composé par M. Fessart, et exécuté, après la mort de ce dernier, sous la surveillance de M. Duret, membre de l'Institut, qui représente la Poésie et l'Éloquence en deuil, couronnant les deux frères. Il a été gravé aussi une médaille par M. Domard, sur le revers de laquelle on lit l'inscription suivante : *Auguste Fabre a voulu qu'un monument fût consacré à la mémoire de son frère. Tout en se conformant à cette pieuse pensée, la fa-*

(1) Il désignait par ce mot le gouvernement de la Restauration.

mille n'a pas cru devoir séparer après leur mort deux hommes d'élite unis pendant leur vie par le culte des lettres, l'amour de la patrie et de la liberté. Les œuvres d'Auguste Fabre ont été réunies en 2 très-forts volumes. Le premier contient la Vie de l'auteur, la *Calédonie*, Irène ou l'héroïne de Souli, tragédie en trois actes et en vers ; le deuxième renferme *Domitien*, comédie historique en cinq actes et en prose, l'*Histoire du siège de Missolonghi*, le *Plan des républicains en juillet 1830*, et divers mélanges de littérature, de politique et de beaux-arts. S—B—R.

FABRE D'ÉGLANTINE (PHILIPPE-FRANÇOIS-NAZARE), né à Carcassonne le 28 décembre 1755, dans une famille de bourgeoisie, fut livré dès sa jeunesse à une extrême dissipation, et, après une éducation fort négligée, se fit comédien dans une troupe de province. Il joua successivement sur les théâtres de Genève, de Lyon et de Bruxelles, où il obtint peu de succès. Il réussit mieux dans le monde par les talents d'agrément qu'il possédait à un degré assez remarquable. Il peignait en miniature, gravait, jouait passablement de plusieurs instruments, et composait de la musique et des vers. Il n'avait que seize ans lorsqu'il publia l'*Étude de la nature*, épître en vers qui avait concouru pour le prix de l'Académie française en 1771. Ayant ensuite obtenu le prix de l'églantine aux Jeux Floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur. Se croyant dès lors plus fait pour cultiver les lettres que pour jouer la comédie, il vint à Paris avec une douzaine de pièces en portefeuille, tragédies, comédies, opéras-comiques, etc. « Toutes ne furent pas jouées, dit la « Harpe, et ce qui put l'être est déjà pour la plus « grande partie oublié depuis longtemps. *Augusta*, « prétendue tragédie, et une comédie du *Pré* « somptueux furent à peine achevées, celle-ci notamment, dans un temps où les théâtres étaient « déjà révolutionnés et où Fabre lui-même était « devenu une puissance; mais il fut plus heureux « dans l'*Intrigue épistolaire*, qui eut beaucoup de « vogue aux représentations, et dans le *Philinte* de « Molière, qui attira les regards des connaisseurs. » Mais Fabre aspirait alors à des succès d'un autre genre. D'un caractère ambitieux, inquiet, et né sans fortune, il embrassa le parti de la révolution, et s'y lança dès le commencement avec beaucoup d'ardeur. Lié avec Danton, Lacroix et Camille Desmoulins, il eut part à tous les excès de ce parti, et notamment à la révolution du 10 août, qu'il avait provoquée par la publication de plusieurs pamphlets. Il fut d'abord membre de la commune qui s'installa aussitôt après la chute du trône, et ensuite secrétaire de Danton. Il occupait cette place à l'époque du 2 septembre, et on l'accusa d'avoir été l'un des provocateurs du massacre des prisons, après avoir eu cependant la précaution d'en faire sortir sa cuisinière, détenue pour dettes. Nommé député de Paris à la Convention nationale, il débuta dans cette assemblée par une

motion en faveur du général Caffarelli; ce qui donna une idée avantageuse de la modération de ses principes; mais il ne se fit bientôt plus remarquer que par les opinions les plus révolutionnaires. Il vota la mort de Louis XVI sans appel, et fut nommé membre du comité de salut public. Fabre avait coutume de dire qu'il sentait un suspect d'un quart de lieue. Il fut l'un des instigateurs du décret qui ordonna de ne point faire de prisonniers anglais et hanovriens. Après le 31 mai, il déposa contre Brissot et contre les députés de la Gironde devant le tribunal révolutionnaire. Il fit ensuite décréter successivement le *maximum*, l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient en France, et enfin le calendrier républicain, dont cependant il n'était pas l'auteur (*voy. ROMME*). Dans son rapport sur cet objet, Fabre d'Eglantine montra qu'il ignorait les premières règles de l'astronomie. Il lui échappa même des fautes de langue qui furent remarquées. Il dénonça ensuite aux jacobins et fit arrêter le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel; ce qui lui attira la haine d'Hébert, leur protecteur. Dès lors, Fabre devint suspect, ou plutôt il excita l'envie des factions qui dominaient alors à la Convention. Biroteau fut le premier qui l'accusa d'avoir demandé un roi, d'une manière détournée, dans le comité de salut public. Hébert demanda formellement qu'il fût exclus de la société des Jacobins. Obligé de se justifier devant ses accusateurs, il fut interrompu par des cris à la guillotine! Dans le même temps, la société des Cordeliers décidait qu'elle lui avait retiré sa confiance; et bientôt après la Convention nationale le décréta d'accusation comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes. Le véritable tort de Fabre était d'avoir hésité un moment dans l'horrible carrière des massacres que parcouraient alors les chefs de cet affreux système. Ils l'attaquèrent lui-même avec fureur, et le firent déclarer chef du *modérantisme*, et enfin traître à la patrie par les sociétés des *Cordeliers* et des *Droits de l'homme*. Enfin il fut décrété d'accusation comme complice de la *conspiration de l'étranger*, et traduit au tribunal révolutionnaire en même temps que Danton, ayant été accusés l'un et l'autre par St-Just d'avoir cherché à rétablir le fils de Louis XVI. Tout le parti d'Hébert, que Fabre avait qualifié d'*ultra révolutionnaire*, demandait à grands cris son supplice, et ne cessa de l'accuser de royalisme, de concussion et de friponneries. Lorsqu'il parut enfin devant le tribunal, avec Danton et d'autres députés, celui-ci se plaignit qu'on l'eût accolé à des voleurs; et cette plainte était dirigée contre Fabre d'Eglantine et Delaunay d'Angers. Enveloppés dans les mêmes accusations, ils furent l'un et l'autre condamnés à mort le 5 avril 1794. Fabre montra peu de courage dans ses derniers moments. Mercier, qui était son collègue, en parla ainsi dans son *Nouveau tableau de Paris*: « Il fut « promoteur du régime révolutionnaire, et son « panégyriste; l'ami, le compagnon, le conseiller

« des proconsuls qui portèrent dans toute la France le fer, le feu, la dévastation et la mort. Je ne sais si ses mains furent souillées de dilapidations, mais je sais qu'il fut promoteur d'assassinats..... Pauvre avant le 2 septembre 1792, il eut ensuite hôtel, voitures, gens, filles, et son ami Lacroix lui aida à se procurer ce train. » Malgré cela, sa veuve n'eut de lui qu'une fortune médiocre; et après le 9 thermidor, elle demanda à la Convention des secours qui lui furent accordés. La Harpe a parlé des écrits de Fabre d'Églantine avec toute la sévérité dont on sait qu'il usait envers les auteurs des excès révolutionnaires. « Le titre même de la pièce, dit-il en parlant du *Philinte de Molière*, est une fausseté et une ineptie. C'est calomnier ridiculement Molière que de faire du complaisant Philinte, qu'il a fort à propos opposé au misanthrope Alceste, un homme dénué de toute morale et de toute humanité; en un mot, parfait égoïste, ce qu'est véritablement le *Philinte* de Fabre. Molière opposait un excès à un excès, celui de la douceur à celui de la sévérité; mais il en savait trop pour mettre en regard sur la même ligne les vices du cœur et les travers de l'esprit. Quand le règne des bien-séances sera rétabli, l'on effacera cette insulte publique à la mémoire de Molière, et la pièce sera intitulée ce qu'elle est : *Philinte ou l'Égoïste*. Cette étrange méprise faisait présumer que Fabre lui-même n'avait pas bien compris ce qu'il faisait. Envenimé de haine, comme tous les esprits de la même trempe, contre tout ce qui s'appelait homme du monde, contre tout ce qui avait dans la société un rang qu'il n'avait pas et ne devait pas avoir, il eût bien voulu faire croire que toute la société était en effet composée de méchants et de fripons; et cette espèce de haine était basement envieuse, et pas plus morale que politique. Mais enfin il eut le mérite de tracer un caractère très-prononcé et trop commun dans la *corruption philosophique* de notre siècle, l'égoïsme de principe et de calcul, sujet essayé deux fois en peu d'années sans succès (voy. *BARTHE* et *CAILHAYA*). Les connaisseurs lui savent gré de cette idée vraiment heureuse et dramatique, d'avoir fait trouver à l'égoïste sa punition dans son égoïsme même, et fait retomber sur lui les conséquences de ses détestables principes; mais, en général, on aurait voulu que la pièce fût plus gaie et plus amusante..... Si j'ai nommé le *Misanthrope*, c'est la faute de Fabre qui, par son titre même, rappelle malheureusement cet inimitable chef-d'œuvre, dont lui seul peut-être pouvait ne pas redouter le souvenir et la concurrence, tant son amour-propre était fou. Aussi l'ai-je entendu se vanter tout haut de ne consulter personne. Il regardait des avis comme des pièges et les critiques comme des injures. Il avait cependant de l'esprit naturel, et même son talent ne pouvait guère être autre chose; car on peut conclure de ses écrits qu'il manquait d'é-

tude et d'éducation. L'ignorance de la langue y est portée à un excès que l'on ne retrouverait dans aucun écrivain depuis cent cinquante ans que la langue est fixée..... Il affecta de ne rien comprendre aux reproches qu'on lui fit sur sa diction, lorsqu'il eut paru mériter par son *Philinte* qu'on l'avertît de ses fautes. On ne voit pas non plus qu'il ait mis depuis le moindre soin à corriger son style; et s'il l'avait pu, il est vraisemblable que l'amour-propre même l'eût intéressé à rendre au moins supportable à la lecture ce que les bons juges avaient trouvé digne d'estime au théâtre, au lieu qu'il ne lui restera dans la postérité que le plan bien conçu d'un drame illisible. » La Harpe ne traite pas avec moins de sévérité les deux pièces de Fabre qui ont eu le plus de succès après le *Philinte*. « *L'Intrigue épistolaire*, dit-il, n'est qu'une grossière contre-épreuve du *Barbier de Séville*..... Ce n'est qu'un vieux canevas rapiécé de lambeaux de l'ancien théâtre italien et espagnol, déjà usés depuis cent ans sur le nôtre, et qu'assurément la broderie du style de Fabre n'était pas propre à relever..... Mais ce qui passe toute croyance, c'est le drame posthume intitulé *les Précepteurs*, dont je ne me pardonnerais pas même de parler, tant il est au-dessous de la critique, si à l'heure même où j'écris il n'était joué avec les plus grands applaudissements. » Fabre d'Églantine a composé dix-sept comédies, dont le plus grand nombre n'a dû une sorte de succès qu'aux événements de la révolution, auxquels elles avaient rapport. L'une d'elles, intitulée *l'Orange de Malte*, est perdue sans avoir été jouée. Le *Présomptueux*, représenté en 1790, établit une espèce de rivalité entre l'auteur et Collin-d'Harleville, qui avait traité des sujets analogues dans *l'Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*. Cette rivalité suggéra à Fabre une satire intitulée *Mes Souvenances*, et dans la préface du *Philinte*, une attaque d'autant plus odieuse que dans le temps où elle fut publiée (1795), elle pouvait perdre l'estimable auteur du *Célibataire*. Voici le détail des ouvrages de Fabre : 1° *les Amants de Beauvais*, 1776, in-8°; 2° *l'Étude de la nature*, épître à madame ***, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie française en 1771, Paris, 1771, in-8°, et que quelques auteurs ont pensé lui être attribuée à tort; 3° *Augusta*, tragédie, jouée en 1787; 4° *le Collatéral ou l'Amour et l'intérêt*, comédie en trois actes et en vers, jouée en 1789 sur le théâtre de Monsieur, Paris, 1791, in-8°; 5° *les Gens de lettres ou le Poète provincial à Paris*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sur le Théâtre-Italien en 1787, imprimée pour la première fois dans *l'Écho du Parnasse* ou choix des œuvres inédites des auteurs contemporains, 1823, in-12; 6° *le Présomptueux ou l'Heureux imaginaire*, comédie en cinq actes et en vers, Paris, 1791, in-8°; 7° *le Philinte de Molière ou la Suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8°; 1802, in-8°; 1827, in-32; 8° *le Convalescent de qualité ou l'Aristocrate*

moderne, comédie en deux actes et en vers, Paris, 1791, in-8°; 9° *l'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, Paris, 1792, 1805, in-8°; 1827, in-52; 10° *l'Héritière*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 3 novembre 1791; 11° *Isabelle de Salisbury*, comédie héroïque et lyrique en trois actes et en vers, 1791, in-8°; 12° *le Sot orgueilleux*, comédie en cinq actes et en vers, 1791; 15° *Réponse du pape à F. G. I. S. Andrieux*, 1791, in-8°; 14° *les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, qui ne fut jouée et imprimée qu'en 1799, in-8°, et qui a été traduite en allemand par madame Kotzebue. On a donné, en 1805, au théâtre de l'Odéon, *l'Espoir de la fauteur*, comédie en cinq actes, par MM. Étienne et Nanteuil. On croit que *l'Orange de Malte* en avait fourni le sujet ou tout au moins l'idée. On a publié à Paris, en 1796, sous le nom de Fabre d'Églantine, en 5 volumes in-12, une *Correspondance amoureuse, précédée d'un Précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie, écrite par lui-même*, etc., qui a été réimprimée en 1799, Paris, 3 vol. in-18, sous le titre de *Lettres familières et galantes de Fabre d'Églantine*. Il était un des auteurs des *Révolutions de Paris*, journal publié par Prudhomme, de 1789 à 1795. On a imprimé en 1802, sous le titre d'*Oeuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Églantine*, 2 vol. in-8° ou in-12, une compilation où se trouvent les ouvrages indiqués, et de plus un poème de Châlons, des satires, des romances et des vers dans tous les genres, et pour la plupart d'une imperfection et d'une négligence au delà de toute expression. Ses *Oeuvres dramatiques* ont été publiées à Paris en 1822, in-18, et en 1826, 2 vol. in-52. — Ses *Oeuvres choisies* ont été imprimées en 1825, Paris, in-18; une autre édition de la même année est précédée d'une notice de M. Thiessé.

M—nj.

FABRE D'OLIVET (N.), philologue plus bizarre qu'original, naquit le 8 décembre 1768 à Ganges, dans le Bas-Languedoc, et fut élevé dans la religion protestante. Destiné au commerce, il vint à Paris en 1780, et se livra à son goût pour les lettres et la musique. Il donna d'abord au théâtre des Associés plusieurs pièces mêlées de couplets : *Le Génie de la nation*, 1789; *Le 14 juillet et l'Amphigouri*, 1790; *le Miroir de la vérité*, 1791. Après ces faibles essais, il entreprit avec ardeur l'étude des langues anciennes et des langues vivantes. Confiné dans une retraite studieuse, il laissa passer la révolution devant lui. Il avait épousé une femme fort instruite; mais cette conformité de goûts ne les rendit pas plus heureux, et il confirma par son exemple qu'un savant ne doit pas épouser une femme de lettres (1). Fabre d'Olivet est mort à Paris, en 1825, avec la réputation d'un visionnaire et d'un fou. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Toulon soumis, fait historique*, opéra en

un acte et en vers, joué en 1794; 2° *le Sage de l'Indostan*, drame philosophique en un acte et en vers, mêlé de chœurs de musique, joué en 1796; 3° *Azalais, ou le gentil Aimar*, Paris, 1800, 1 vol. in-8°; 4° *Lettres à Sophie sur l'histoire*, ibid., 1801, 2 vol. in-8°; 5° *le Troubadour*, poésies occitaniques du 13^e siècle, ibid., 1804, 2 vol. in-8°; 6° *Notions sur le sens de l'ouïe en général et en particulier sur le développement de ce sens opéré chez Rodolphe Grivel et chez plusieurs autres enfants sourds-muets de naissance*, Paris, 1811, 1 vol. in-8°. La deuxième édition, augmentée de pièces justificatives, parut à Montpellier en 1819, 1 vol. in-8°. Cet écrit donna lieu à un rapport défavorable présenté au ministre de l'intérieur par l'abbé Sicard et M. de Prony. L'auteur prétendait avoir trouvé le moyen de restituer l'ouïe aux sourds-muets de naissance, d'après une méthode pratiquée par les prêtres égyptiens. 7° *Les Vers dorés de Pythagore*, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, précédés d'un *Discours* sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre, Paris, 1815, 1 vol. in-8°. Ces vers avaient déjà été traduits (en prose) par Dacier, en 1706, et par Coupé (*Soirées litt.*), en 1796. 8° *La langue hébraïque restituée, et le vrai sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, Paris, 1816, 2 parties in-4°. La première est une dissertation sur l'origine de la parole, la seconde une traduction de la cosmogonie de Moïse, que Fabre prend dans un sens allégorique, d'après lequel l'auteur sacré aurait peint la création du monde en général. Ainsi, Adam serait non pas un seul homme, mais le genre humain; Ève n'est plus qu'une faculté; Noé est le repos universel. 9° *De l'état social de l'homme, ou Vues philosophiques sur l'histoire du genre humain, ou l'homme considéré sous tous les rapports religieux et politiques, dans l'état social, à toutes les époques, et chez les différents peuples de la terre*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°, ouvrage reproduit en 1824 sous le titre d'*Histoire philosophique du genre humain*, ou l'homme considéré sous ses rapports religieux et politiques dans l'état social, etc. 10° *Caïn*, mystère dramatique en 3 actes, de lord Byron, traduit en vers blancs français, et réfuté dans une suite de remarques philosophiques et critiques, précédé d'une *Lettre* adressée à lord Byron sur les motifs et le but de cet ouvrage, Paris, 1825, in-8°. L'auteur s'arme d'une érudition effrayante pour prouver à lord Byron que ses opinions sont injurieuses à la Divinité, et que lui seul, grâce à sa connaissance profonde de l'hébreu, a su pénétrer les mystères de la Bible. 11° *Le Retour aux beaux-arts*, dithyrambe pour l'année 1824, Paris, 1824, in-8°. Comme musicien, Fabre d'Olivet a composé un grand nombre de romances qui ne portent pas son nom. Il a dédié à Ignace Pleyel un œuvre de quatuors pour deux flûtes, alto et basse. Enfin, il a cru trouver dans les débris de la littérature

(1) Madame Fabre a publié en 1820 et en 1822 un volume in-12 intitulé : *Conseils à mon amie sur l'éducation physique et morale des enfants*.

grecque le système musical de ce peuple célèbre. Il a donc imaginé son troisième mode qu'il appelle *mode hellénique*, ne se doutant pas que Blainville l'avait déjà découvert en 1751, sous le nom de mode *mixte*, parce qu'il participe en effet du majeur d'*ut* et du mineur de *la*. A l'occasion du couronnement de Napoléon, Fabre d'Olivet fit exécuter au temple des protestants, à grand orchestre, et par les artistes de l'Opéra, un *oratorio* presque entier dans ce mode, qui fut écouté avec plaisir par plus de deux mille personnes. F—LE.

FABRE D'OLIVET (D.), littérateur, fils du précédent, mort à Paris le 23 juillet 1848, a publié : 1° *Etudes littéraires et philosophiques* sur la poésie primitive et la poésie tragique des Grecs, Paris, 1833, in-8° avec gravures; 2° *les Montagnards des Alpes* en 1488, Paris, 1837 et 1843, in-8°; 3° *un Médecin d'autrefois*, Paris, 1838, 2 vol. in-8°; 4° *le Chien de Jean de Nivelle*, Paris, 1839 et 1843, 2 vol. in-8°; 5° *Laure de Salmon*, Paris, 1843, 2 vol. in-8°; 6° *Salvator*, Paris, 1843, in-8°. On lui doit encore en collaboration avec M. Ragon; 7° *Précis de l'histoire de Flandre, d'Artois et de Picardie*, Paris, 1854, in-18; 8° *Précis de l'histoire de Lorraine*, Paris, 1854, in-18; 9° *Précis de l'histoire de la province de Champagne et de ses anciennes dépendances*, Paris, 1855, in-18. Z.

FABRE (ANTOINE-HIPPOLYTE-FRANÇOIS). Fabre, et il faut le dire de suite, parce que c'est là son principal titre de gloire, fut en France le créateur du *journalisme médical*. Avant lui, sans doute, des organes spéciaux ne manquaient pas à la médecine; mais fatalement condamnés par leur périodicité restreinte et le volume de leur format à se mouvoir dans une étroite sphère d'action, ils subissaient le mouvement au lieu de l'imprimer, ils enregistraient le progrès au lieu de le susciter. Spectatrice impassible des luttes qui remplissaient les livres, la salle tant de fois illustrée de la rue du Foin et les tribunes académiques, la presse médicale ne pouvait aspirer à une vie propre et prétendre à une existence glorieuse qu'en se faisant soldat elle-même et en se mêlant à ces luttes d'une manière active et militante. C'était toute une révolution à faire. Fabre l'entreprit, la mena à bonne fin, et rendit ainsi à la science et à la pratique médicales un service qui, nous le répétons, est son plus beau titre au souvenir de la postérité. Cette œuvre ne fut accomplie qu'en 1828. Jusqu'à cette époque, Fabre ne se révèle par aucun trait saillant. Né à Marseille le 3 mai 1797, d'un père originaire de Fayence (Var), il fut dès sa naissance destiné à la carrière médicale et y entra sous la direction de son père, médecin distingué qui, pendant plus de 20 ans, fut chirurgien en chef de la Charité de Marseille. En 1820 il s'achemina vers Paris pour y terminer ses études, et après quatre années consacrées à suivre la clinique des plus grands maîtres, il prit le titre de docteur le 12 février 1824. Son père le rappela à Marseille dans l'espérance de lui voir continuer

une position tout à la fois honorable et fructueuse; malheureusement l'aptitude de Fabre n'était pas celle de la pratique; une grande indépendance dans l'esprit et le caractère l'empêchait de se soumettre aux exigences de la clientèle, et cette indépendance qu'il ne savait ou qu'il ne pouvait maîtriser dans ses paroles et dans ses actions, eût été bien certainement l'écueil contre lequel se fussent brisés, l'expérience le prouve tous les jours, l'instruction la plus solide et le savoir le plus profond. Pour réussir dans la pratique médicale, il faut un savoir-faire que Fabre n'avait pas; aussi, à peine de retour à Marseille, comprenant instinctivement son incapacité pour une carrière d'où l'éloignait encore un goût très-prononcé pour la poésie, le jeune docteur prend, pour ainsi dire, un sentier détourné, entre dans la Société académique de médecine de Marseille, laquelle, devinant bientôt l'aptitude littéraire de son nouveau membre, le nomme son secrétaire général. A ce poste, Fabre est plus à l'aise qu'au lit d'un malade: il met en ordre les registres de la Société, relève les procès-verbaux des séances de l'année 1823, dresse ceux des années 1824 et 1825. Mais impatient de s'exercer sur un plus vaste théâtre, il revient à Paris, où des routes diverses se présentèrent à son activité. Dominé, ainsi que nous l'avons déjà dit, par un goût décidé pour la littérature, doué d'une facilité surprenante pour la versification et poussé peut-être aussi par quelque démon poétique, il rêva, qui de nous n'a bien souvent fait ce rêve! il rêva la gloire du théâtre et lui consacra peut-être ses premières veillées et ses plus douces illusions. La dure nécessité l'arracha bientôt à ces chères espérances et le força d'utiliser enfin d'une manière productive son titre de docteur et ses connaissances spéciales. Ne voulant pas plus à Paris qu'à Marseille faire de la médecine pratique, il s'enrôla dans la phalange si peu nombreuse alors de la presse médicale, et fit ses débuts dans la *Clinique des hôpitaux*, dont il ne tarda pas à devenir le rédacteur en chef. Fabre avait enfin trouvé sa véritable voie; il le sentit, mais il comprit en même temps que la mission de la presse était une mission d'initiative et que les sources de sa vie étaient dans les luttes de la vérité contre l'erreur, dans les combats que le progrès livre incessamment à la routine. Pendant près d'un an il essaya d'entraîner le recueil qu'il dirige dans le sentier qu'il entrevoit; mais lassé des obstacles qu'il rencontre, désespérant de vaincre la timidité de l'éditeur et certaines susceptibilités médicales, il prend le parti d'accomplir à lui seul la révolution qu'il médite, et le 1^{er} novembre 1828 il lance le 1^{er} n° de la *Gazette des hôpitaux*, qui portait pour sous-titre la *Lancette française*, pour plaire sans nul doute à l'école de Broussais, toute-puissante à cette époque. C'était une demi-feuille in-4° destinée à paraître trois fois par semaine. La réforme ne fut pas seulement complète dans le volume et la périodicité de la

feuille scientifique, l'esprit qui l'anima était bien réellement celui du journalisme. Fabre avait rêvé la lutte; il s'y engagea dès le premier n°; à partir de ce moment et jusqu'en 1848, il resta sur la brèche, allant droit aux abus et aux hommes puissants; Orfila, entre autres, qui après la révolution de 1830 était devenu doyen de la Faculté de médecine et l'homme de la dynastie de juillet, fut attaqué par Fabre avec une violence et une ténacité que la passion politique seule explique et légitime. Nous n'avons point à rechercher les causes et les prétextes de ce combat entre le journaliste et l'homme du pouvoir; nous dirons seulement qu'entraîné par l'ardeur de la bataille et ne trouvant pas dans son journal des armes assez acérées contre son ennemi, Fabre appela à son aide la poésie et la chargea de seconder et de porter au loin son ressentiment. Un premier poème, *l'Orfilaide*, marqua la voie nouvelle dans laquelle s'engageait le polémiste; mais un poème était une armure trop lourde pour cet esprit qui se plaisait aux escarmouches et qui ne savait faire qu'une guerre de partisan. A cette époque un autre Marseillais, s'armant du fouet de Némésis, portait la satire politique à une hauteur que l'on a vainement essayé d'atteindre depuis; Fabre s'élança sur les traces de Barthélemy, et, sans avoir toutes les qualités du Juvenal français, il rappela dans certains passages la colère mordante, l'ironie acerbe et l'élévation de pensées et de sentiments de son inimitable modèle (1). Cependant la poésie et la satire, quels que fussent les enivrements qu'elles donnaient au cœur et à l'esprit de Fabre, ne pouvaient être qu'un épisode dans sa vie consacrée au mouvement et au progrès de la science. Il rentra bientôt dans l'arène exclusivement médicale et, pour la première fois peut-être, il se livra à la pratique de l'art de guérir. Ce fut le dévouement qui lui mit la lancette à la main : une épidémie affreuse désolait Paris, déjouait toutes les prévisions de la science et ne laissait à aucun médecin le droit de rester impassible spectateur de ses ravages. Fabre, sans déposer la plume du journaliste, visita les cholériques et porta partout les secours de son art avec une expérience et un dévouement dignes des cliniciens les plus consommés. La fin de l'épidémie, loin d'être pour lui le signal du repos, le ramena à ses travaux de prédilection. Répondant à un besoin que mieux que personne il était en mesure de satisfaire, il publia en 1833 un ouvrage sur l'épidémie qui venait de cesser à Paris, mais qui moissonnait les autres parties de la France : *Le choléra-morbus de Paris, guide des praticiens dans la connaissance et le traitement de cette maladie*, in-12, chez Germer Baillière; tel était le titre de cet ouvrage, promptement

(1) *Némésis médicale*, publiée primitivement en feuilles détachées et en 24 livraisons sous le nom du Phocéen; réunies en deux volumes grand in-8°, illustrés de trente vignettes par Daumier, sous le nom de François Fabre, Phocéen et docteur; Paris, 1840, au bureau de la *Gazette des Hôpitaux*.

épuisé, et que l'Institut honora d'une médaille d'or de la valeur de 1,000 francs. — Après quelques années passées dans les révolutions, les guerres civiles et les épidémies, la France sembla entrer dans une ère de calme et de prospérité. Les passions de toutes sortes parurent s'affaiblir et s'éteindre, sinon dans une paix définitive du moins dans une trêve durable. Fabre subit, comme tout le monde, l'influence de ce changement heureux, et, sans cesser d'être journaliste dans toute l'acceptation du mot, il conçut et entreprit des œuvres de longue haleine peu compatibles avec les luttes et les agitations de la vie publique. D'abord en collaboration avec M. Constant, il présenta à l'Institut un travail d'une haute valeur sur la *Méningite tuberculeuse des enfants*, pour lequel ce corps savant décerna aux auteurs, en 1836, un prix de 5,000 fr. Par une *fatalité inexplicable*, ce travail est toujours resté inédit; je dis que le fait est inexplicable, car nous allons voir Fabre se livrer à des spéculations de librairie au moyen desquelles il lui eût été facile de publier son mémoire. En effet, s'entourant des rédacteurs de son journal et des hommes les plus versés dans la littérature médicale, il débute dans sa nouvelle carrière d'éditeur par la publication d'un dictionnaire de médecine en 8 volumes. C'était le résumé de tous les ouvrages de ce genre, et, pour en avertir le lecteur, il appela le sien *Dictionnaire des dictionnaires de médecine*. Cette œuvre, dont l'édition entière n'avait pas été épuisée, a été refondue en 1850 par M. Germer Baillière, qui y a ajouté un volume de supplément fait sous la direction de M. Ambroise Tardieu. Cette première entreprise ayant été terminée, Fabre en conçut une plus grande : dans son *Dictionnaire des dictionnaires* il n'avait donné que l'analyse, que l'essence même des articles des dictionnaires, lesquels sont eux-mêmes des analyses de travaux plus étendus. Dans sa nouvelle conception, il voulut non plus résumer des analyses, mais bien les ouvrages originaux eux-mêmes, sans adopter, comme les dictionnaires, l'ordre alphabétique. Il dressa un cadre nosologique et partagea ses matériaux en compartiments pathologiques; c'est ainsi qu'il eut un compartiment pour les maladies des femmes, un autre pour les maladies des voies respiratoires, etc. Chaque partie devait former un traité spécial, chaque traité un volume, et l'ouvrage entier 12 volumes. Mais, ainsi qu'il arrive souvent en librairie, les auteurs des divers traités déjouèrent les calculs de l'éditeur, et dès le premier volume, paru en 1842, il fut facile de prévoir que l'ouvrage entier ne pourrait être contenu dans les limites primitives; car ce premier volume, consacré aux maladies des femmes, avait été insuffisant, et une partie du second dut être donnée à la pathologie féminine. Cependant l'ouvrage, sous le titre si bien choisi de *Bibliothèque du médecin praticien*, se poursuivit sans interruption jusqu'en 1848, époque à laquelle la révolution de février jeta une telle

perturbation dans la fortune de Fabre, que celui-ci dut non-seulement renoncer à poursuivre ses entreprises de librairie, mais encore vendre le journal qui avait été tout à la fois la joie, la fortune et l'honneur de sa vie. Longtemps il hésita : comme l'avare qui ne peut se séparer de son trésor, il cherchait partout un arrangement qui lui laissât au moins cette œuvre qu'il avait fondée, qu'il avait toujours animée de son esprit, et qu'il aimait moins pour les espérances de l'avenir que pour les souvenirs du passé. Toute sa vie était là en effet : la collection de son journal, si difficile à trouver aujourd'hui, était pour Fabre l'histoire tout à la fois de son esprit et de son cœur ; chaque volume lui rappelait un ami qu'il avait soutenu, qu'il avait aidé, qu'il avait poussé dans quelque académie ou dans quelque chaire de professeur ; les nécessités du journalisme d'abord et l'habitude ensuite avaient admirablement secondé la bonté de son cœur, à ce point qu'il jetait dans un même oubli le souvenir des services qu'il rendait et l'ingratitude dont bien souvent on les payait. Malgré sa douleur muette, dont nous fûmes peut-être le seul confident, Fabre fut forcé de renoncer à toutes ses entreprises et de les céder à des mains étrangères pour satisfaire ses créanciers ; le *Dictionnaire des dictionnaires de médecine* fut acquis par M. Germer Baillière, éditeur, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le refondit et y ajouta un neuvième volume de supplément. La *Bibliothèque du médecin praticien* fut achetée par M. J.-B. Baillière, éditeur, qui porta l'ouvrage à quinze volumes au lieu de douze que primitivement il devait avoir. Enfin la *Gazette des hôpitaux* devint la propriété d'un ancien imprimeur d'Angers, M. Le Sourd, qui, étranger aux sciences médicales et par conséquent inhabile à la rédaction d'un journal de médecine, exigea que Fabre restât au poste qu'il avait toujours occupé, et qu'il continuât à diriger et à animer les rédacteurs qu'il avait lui-même choisis. Rien ne fut modifié dans la marche et la rédaction du journal, le propriétaire seul était changé. Malheureusement toutes les difficultés financières de Fabre n'étaient pas aplanies ; beaucoup de créanciers restaient encore qui le poursuivaient et lui rendaient la vie insupportable. Dans cette extrémité, il accueillit la proposition que lui fit un de ses collaborateurs de lui céder le poste qui lui restait encore à la *Gazette des hôpitaux*. Avec le consentement de M. Le Sourd, il vendit à M. de Castelneau, non le titre consacré dans l'acte de cession de la *Gazette*, mais la place et par suite les bénéfices de rédacteur en chef. Général sans armée, et chassé de son dernier retranchement, Fabre s'exila de Paris, et le cœur navré et l'âme saignante, il se retira dans les environs de Fontainebleau, où il se livra, pour vivre, à la pratique de la médecine ; pendant deux ans il fit le rude métier de médecin de campagne, et à mesure que la solitude, en l'éloignant du théâtre de ses ennuis et en l'arrachant aux tracasseries de ses

créanciers, cicatrissait les plaies de son âme, l'espérance rentrait en son cœur et avec elle l'ambition de ressaisir quelques lambeaux de sa splendeur passée. Il revint à Paris. Mais, hélas ! ses espérances étaient de pures illusions, car son passé lui fermait les portes du crédit. Heureusement pour lui, M. de Castelneau, celui-là même à qui il avait vendu sa place de rédacteur en chef de la *Gazette*, s'était violemment éloigné de celle-ci et, par la création d'un autre journal, avait dégagé Fabre et Le Sourd des engagements pris envers lui. Fabre rentra donc dans les fonctions de rédacteur en chef, dont il n'avait jamais perdu le titre, et consacra une partie de ses émoluments aux créanciers qui n'avaient point encore été satisfaits. C'est dans ces dispositions que la mort le surprit le 24 juin 1854, à sept heures du soir, sans maladie antérieure, sans symptôme qui pût faire soupçonner un événement si funeste ; il s'affaissa sur lui-même au bas de la rue des Martyrs, et rendit la vie sans proférer une parole et sans marquer la moindre souffrance... Il est probable que les douleurs morales qu'il avait endurées avaient déterminé au cœur un anévrisme qui se sera tout à coup brisé. Ses amis, sur l'initiative qu'en avait prise le rédacteur en chef de la *France médicale*, un de ses anciens collaborateurs et qui est la personne qui tient ici la plume, lui ont fait élever au cimetière Mont-Parnasse un modeste monument où ses cendres ont été déposées le 24 mai 1855. La pierre du tombeau porte la simple épitaphe suivante :

A. F. FABRE

NÉ A MARSEILLE LE 3 MAI 1797 ET MORT A PARIS
LE 24 JUIN 1854.

PAR LA CRÉATION DU JOURNALISME MÉDICAL A
COURTE PÉRIODICITÉ, IL A INAUGURÉ UNE ÈRE
NOUVELLE DANS LA PRESSE SCIENTIFIQUE
FRANÇAISE.

SES AMIS LUI ONT ÉLEVÉ CE MODESTE MONUMENT.

Comme tous ceux qui embrassent la carrière du journalisme, Fabre a eu une existence agitée, fiévreuse, et, comme eux aussi, après avoir élevé des réputations glorieuses et des fortunes considérables, il est mort presque ignoré et dans la misère, et n'eut pour faire cortège à son cercueil que ceux-là seulement qui ne lui devaient ni gloire ni position. F. R—D.

FABRETTI (RAPHAEL), le plus habile antiquaire du 17^e siècle, naquit à Urbino, en 1618, d'une famille noble. N'étant pas l'aîné de sa famille, il fut destiné à suivre la carrière des lettres et de la jurisprudence, afin de se mettre en état de remplir les places honorables et utiles auxquelles un célibataire peut aspirer dans les États du pape, dont le duché d'Urbino était devenu une des provinces, peu de temps après la naissance de Fabretti. Il fut en conséquence envoyé aux écoles de Cagli, petite ville du même duché, où il étudia les belles-lettres et les langues grecque et latine, sous un professeur qui avait eu l'avantage de converser avec Muret et Manuce, et de profiter de

leurs leçons. Cette excellente institution littéraire disposa le jeune élève aux études de l'antiquité, et le pénétra de cet amour pour la lecture des auteurs anciens, qui est le plus sûr garant des grands succès dans la carrière de l'érudition. De retour dans sa patrie, il y fit son cours de droit, et y fut reçu docteur à l'âge de 18 ans. Alors, ses parents l'envoyèrent à Rome, pour s'initier dans la pratique du barreau, sous la direction d'Étienne, son frère, qui y exerçait honorablement la profession d'avocat. Quoique l'étude des lois absorbât une grande partie du temps du jeune juriconsulte, elle lui laissait encore assez de loisir pour qu'il pût se livrer à celle des monuments de tout genre, dont la capitale de la religion, des lettres et des arts était si riche, et qui frappèrent à un tel point ses yeux et son imagination, qu'il en fit bientôt l'objet presque unique de tous ses travaux. Ce fut à cette heureuse époque qu'il jeta, pour ainsi dire, les fondements de cette instruction vaste et solide et de cette critique raisonnée qui l'élevèrent, dans les sciences des antiquités, au-dessus de tous ses prédécesseurs. Cependant il ne négligeait pas le barreau ; et les lumières qu'il y avait acquises, jointes à un esprit vif et juste et à un maintien modeste et décent, le firent choisir par le cardinal Lorenzo Imperiali pour aller travailler en Espagne à l'arrangement de quelques affaires importantes et difficiles. Fabretti remplit si bien cette mission, que le cardinal, pour le récompenser, obtint pour lui du pape Alexandre VII la place distinguée et fort lucrative de trésorier, et ensuite la place encore plus importante d'auditeur de la légation papale en Espagne. Son séjour dans ce royaume dura treize ans, et ce fut pendant ce temps qu'une lecture plus assidue et plus réfléchie des auteurs classiques féconda et mûrit, pour ainsi dire, les notions et les observations archéologiques de l'antiquaire d'Urbain ; mais il fallait en faire l'application aux monuments mêmes ; et Fabretti, après avoir visité ceux qu'il put trouver en Espagne, sentit qu'un nouvel examen des monuments de Rome lui était indispensablement nécessaire pour l'avancement de la science. La fortune le seconda : le prélat Charles Bonelli, nonce en Espagne, fut nommé cardinal ; et en retournant à Rome pour y jouir de sa nouvelle dignité, emmena avec lui Raphaël Fabretti, que de nouveaux honneurs attendaient dans son pays. Dans le cours de ce voyage, il put visiter Paris et la France, ainsi que les villes principales de l'Italie : il y fit connaissance avec les hommes les plus estimés dans la littérature solide et dans la science des antiquités ; les Ménage, les Mabillon, les Hardouin, les Montfaucon, devinrent ses correspondants et ses amis. Arrivé à Rome, il fut nommé juge des appellations dans la cour du Capitole ; et, quoique cette charge lui laissât assez de loisir pour vaquer à ses occupations favorites, il ne se refusa pas à l'invitation du cardinal Cesi, qui allait gouverner les États d'Urbain, en qualité

de légat du pape, et qui l'avait nommé son auditeur : les fonctions de cette place le détournèrent presque entièrement de ses études, pendant les trois années qu'il en fut revêtu, et qu'il employa à améliorer, par ses conseils et par son crédit, le sort de son pays natal, et les affaires de sa famille, moyennant les sommes qu'il avait apportées d'Espagne. Ces arrangements lui procurèrent une entière tranquillité sur ses propres affaires, qui, depuis, ne lui causèrent aucune distraction. Alors, il désira de retourner s'établir à Rome ; et le cardinal Gaspar de Carpegna, vicaire du pape Innocent XI, grand amateur de l'antiquité et protecteur des savants, lui en offrit l'occasion, en le nommant à une place honorable dans son département. Raphaël Fabretti pouvant alors se livrer entièrement à ses goûts, entreprit et acheva deux ouvrages qui fixèrent à jamais sa réputation littéraire. Le premier consiste en trois Dissertations latines sur les aqueducs des Romains. Fabretti, dans l'examen et la description de ces superbes ruines, dont l'aspect imposant fait encore l'ornement de ces campagnes classiques, éclaircit une foule de questions sur la topographie de l'ancien Latium, et détruit un grand nombre d'erreurs où ses devanciers étaient tombés. Aucun antiquaire n'a répandu sur cette branche de l'archéographie romaine une lumière plus éclatante et plus durable. Parmi les écrivains dont il combat les opinions, Fabretti ne ménage pas Jacques Gronovius, au sujet des explications qu'il avait données de quelques passages de Tite-Live relatifs à la topographie du Latium et des corrections qu'il avait prétendu y faire. Soit que l'antiquaire d'Urbain, choqué des expressions grossières que le savant hollandais employait contre les gens de lettres qui n'étaient pas de son avis, cherchât à le provoquer ; soit qu'il s'empressât de saisir une occasion pour donner un essor à une certaine causticité qui lui était naturelle, et qui assaisonnait sa conversation familière, il faut avouer que ses remarques contre J. Gronovius sont énoncées d'un ton décisif, qui ne pouvait pas manquer de blesser l'amour-propre extrêmement chatouilleux de ce philologue. Gronovius répondit aux critiques de Fabretti par un opuscule injurieux, où, faisant allusion à son nom, il l'appelle *Faber rusticus* (artisan rustre). Celui-ci répliqua sur le même ton. Se jouant du nom de Gronovius, il le transforme en *Grunnovius*, par allusion au grognement des cochons (*grunitus*) ; et par un autre jeu de mots, il traite de *titivilitia*, ou de futilités, les remarques du premier sur Tite-Live. Au reste, le fond de la dispute fut jugé par le public ; et même en Hollande, d'une manière favorable au savant italien ; et l'on n'a jamais appelé de ce jugement. D'ailleurs Fabretti ne figura point dans cette querelle sous son nom ; il tâcha de donner le change au public sur le véritable auteur de sa brochure : quoiqu'elle fût imprimée à Rome, il la data de Naples ; il la signa du nom déguisé de *Jasithëus*, qui n'est que la

traduction en grec du nom hébraïque de Raphaël. Quelques années après, on le vit prendre ce même nom pour son nom pastoral ou académique, lorsqu'il s'agrégea à l'académie des *Arcades*. Mais Fabretti s'était fait, dans cet intervalle de temps, des titres bien plus solides à l'estime des savants, par l'excellent ouvrage intitulé : *Syntagma de columna Trajani* (*Recueil d'observations sur la colonne Trajane*), Rome, 1683, in-fol., auquel étaient joints deux autres opuscules d'un grand intérêt; l'un sur un bas-relief qui est maintenant dans le Musée du Capitole à Rome, et qui représente en petites figures, désignées par des inscriptions grecques, les événements de la guerre et de la prise de Troie, d'après les poèmes d'Homère, de Stésichore, d'Arctinus et de Leschès, monument connu sous la dénomination de *Table iliaque*; l'autre sur le canal souterrain (*emissarium*), creusé sous le règne de l'empereur Claude pour donner un écoulement aux eaux du lac *Fucinus*, ou de *Celano*, construction digne de la grandeur romaine, et, jusqu'à cette époque, très-imparfaitement connue. Dans ce dernier opuscule, Fabretti se soutient au niveau de la réputation qu'il s'était acquise en écrivant sur les aqueducs; mais dans les deux autres, il s'élève au plus haut degré où l'on puisse atteindre dans l'archéographie, c'est-à-dire dans cette partie de la science des antiquités qui est le plus étroitement liée avec les beaux-arts, et que l'on connaît généralement sous la dénomination d'*Antiquité figurée*. L'idée de son travail sur la colonne Trajane lui fut suggérée par les nouvelles gravures que Pietro Santi Bartoli avait exécutées de ce monument admirable, avec ses grâces accoutumées, mais avec moins de fidélité que le graveur plus ancien dont les estampes avaient été publiées avec un commentaire latin par l'Espagnol Alphonse Chaccon. Au bas des nouvelles gravures, on trouvait de courtes indications, écrites en italien par Bellori, antiquaire pour ainsi dire empirique, d'une érudition fort superficielle et dépourvu de critique. Fabretti refuta plusieurs de ces explications, qui lui parurent défectueuses, soutint ou corrigea celles de Chaccon, et en ajouta de nouvelles, qui sont aussi savantes que lumineuses, où les deux guerres des Daces, qui font le sujet des bas-reliefs de la colonne, une grande partie de l'histoire de Trajan, et une infinité de recherches d'archéologie et d'archéographie sont exposées avec un jugement, une doctrine et une clarté qu'on n'avait jamais vus dans les ouvrages des antiquaires qui avaient parlé avant Fabretti sur les monuments des arts. C'est lui qui le premier a su faire un bel et grand usage de cette méthode comparative, sans laquelle on ne marche dans les labyrinthes de l'antiquité figurée qu'à une lueur incertaine et trompeuse. Cette méthode, qui est devenue le fondement de la science, consiste à comparer les images représentées sur un monument où elles ne sont pas assez caractérisées, avec des images semblables qu'on découvre sur d'autres

monuments, où l'ensemble du monument même et les circonstances dans lesquelles il a été élevé, les inscriptions et les accessoires qui accompagnent ces images, les déterminent et les caractérisent d'une manière moins équivoque. A l'aide de ces comparaisons multipliées, la science de l'archéographie parvient à un degré de certitude morale qu'on aurait à peine osé espérer; et l'on atteint à la perfection de cette méthode, lorsqu'on sait employer comme objet de comparaison non-seulement les monuments qui existent, mais ceux qui n'existent plus que dans les descriptions que nous en ont laissées les écrivains de l'antiquité. On sent bien que, pour obtenir une certaine justesse dans les comparaisons de ce genre, il faut les puiser dans le texte original des auteurs anciens et dans les leçons les plus authentiques de ces textes, travail immense, qui suppose une étude profonde, une sûreté de critique et un effort de sagacité assez rares même parmi les savants. Or cette méthode fut employée pour la première fois, et avec les plus heureux résultats, dans l'ouvrage de Fabretti, qui, pour la mettre à la portée des lecteurs les plus étrangers à ce genre de travail, inséra presque à chaque page de son livre des dessins grossièrement mais fidèlement tracés par lui-même, et gravés sur bois, d'un grand nombre de monuments anciens ou de quelques-unes de leurs parties. Il fit usage de la même méthode pour l'explication de la *Table iliaque*, dont l'argument mythologique a une grande analogie avec le sujet historique de la colonne Trajane, et qui a de plus cet avantage que les inscriptions grecques tracées au bas des figures ne permettent pas à l'interprète de s'égarer. Parmi les monuments sur lesquels Fabretti appuie ses preuves ou ses conjectures, l'on doit remarquer un nombre considérable d'inscriptions latines, pour la plupart inédites; et à la manière dont il en fait usage, on s'aperçoit facilement que la paléographie latine, ou, comme on l'appelle plus proprement en Italie, l'étude de l'*antiquité lapidaire*, avait fait un des objets principaux de ses occupations littéraires. Rome, son territoire, les villes et les campagnes voisines offraient à cette époque un nombre immense de ces marbres écrits et souvent ornés de sculptures. Les grands recueils d'inscriptions publiés avant Fabretti n'avaient fait connaître qu'un certain nombre de monuments de ce genre, un nombre beaucoup plus grand restait encore ignoré, négligé ou caché sous la terre. Fabretti, dont les courses dans les campagnes pour la recherche des antiquités étaient presque continuelles, et qui avait coutume de s'arrêter à la moindre trace des restes d'un monument, de tenir note de ce qu'il voyait, de copier les inscriptions, et de dessiner à la plume tout ce qui lui semblait remarquable, avait tellement enrichi son portefeuille, qu'il y trouvait au besoin des preuves tirées de monuments inédits et souvent ignorés. Cette habitude de s'arrêter à chaque

ruine qu'il rencontrait était si constante dans Fabretti, qu'elle s'était communiquée à son cheval, auquel pour cette raison ses amis avaient donné en badinant le nom du voyageur vénitien, *Marco Polo*. Ce cheval, moins sujet à des distractions que son maître, s'arrêtait souvent à la vue d'une inscription ou d'un monument épars dans les champs, et qui avait échappé à l'attention de l'antiquaire. Les fouilles, qui lui fournissaient encore un grand nombre d'inscriptions inédites, étaient heureusement presque toutes sous sa surveillance. Le cardinal Carpegna, qui, comme vicaire du pape, avait la haute inspection sur les anciens cimetières ou catacombes des environs de Rome, regardés comme les dépôts des corps des martyrs, et connus par les antiquaires sous la dénomination de *Rome souterraine*, avait confié à Fabretti la direction immédiate de ce département. De plus, il lui faisait don des inscriptions que ces fouilles qui n'étaient jamais interrompues rendaient chaque jour à la lumière. Fabretti forma alors le projet de décorer sa maison paternelle de monuments *lapidaires*; et comme ces monuments étaient à un prix très-modéré, il ne cessa point d'en acheter jusqu'à ce qu'il en eut un assez grand nombre non-seulement pour orner sa maison d'Urbini, mais aussi sa maison de campagne. Cette collection a été le sujet du dernier ouvrage de Fabretti, auquel nous reviendrons après avoir parlé des places et des dignités auxquelles il fut élevé, et qu'il dut à la faveur des deux successeurs d'Innocent XI, et plus encore à son propre mérite, qui lui avait concilié leur estime. Le cardinal Ottonboni, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, affectionnait tellement le prélat Fabretti qui avait été son auditeur, que peu s'en fallut qu'il ne l'enlevât pour toujours à ses occupations littéraires. Il le nomma secrétaire de *Memoriali* ou des requêtes, charge à la cour du pape de la plus haute importance, et d'une influence générale sur toutes les affaires de l'État et de l'Eglise. Pour mieux pourvoir à son établissement, il le nomma chanoine de Ste-Marie *Trans-Tiberim*, et peu de temps après chanoine de St-Pierre. Mais, dans le court espace de vingt et un mois, Alexandre VIII fut remplacé par Innocent XII, non moins admirateur de Fabretti, et qui sut le placer d'une manière plus convenable à ses études, et sans doute plus agréable pour le prélat, dont les manières simples et franches devaient paraître un peu étrangères à la cour. Il le nomma préfet des archives secrètes du château St-Ange, c'est-à-dire d'un trésor de chartes, la plus riche peut-être de toutes les archives diplomatiques qui existent : la garde de ces archives a toujours été confiée à l'un des prélats les plus instruits de la cour de Rome. Fabretti, content de sa nouvelle place, se logea dans le *Borgo* ou faubourg St-Pierre, où il était à portée des archives, ainsi que de la basilique à laquelle il était attaché comme chanoine. La maison même qu'il loua, bâtie d'après les dessins de Bal-

thasar Peruzzi, était digne du bon goût de l'antiquaire. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut à l'âge de 82 ans, ayant toujours conservé sa santé et sa vigueur, quoique pendant ses trente premières années il eût été valétudinaire. Ce ne fut que dans sa vieillesse que Fabretti consentit à être sous-diacre, mais il ne voulut point être ordonné prêtre. Sa maison était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la littérature et à la cour, qui à cette époque était toute lettrée; c'est là qu'il acheva son dernier ouvrage, son grand recueil d'inscriptions. Les Gruter, les Reinesius, les Spon, et tous ceux qui avant lui avaient formé des compilations du même genre, s'étaient bornés à donner de ces monuments écrits des copies les plus exactes qu'ils le pouvaient, avec l'indication des endroits d'où ils les avaient tirés, et presque sans d'autres remarques. Fabretti suivit une autre méthode. L'objet apparent de son ouvrage est de publier les quatre cent trente inscriptions qui formaient sa collection, et qu'il distribue en huit classes et en autant de chapitres. Il accompagne chaque monument de remarques et d'explications qu'il appuie sur l'autorité d'un grand nombre d'inscriptions inédites. Les particularités qui demandent des éclaircissements plus étendus sont traitées dans des notes qui terminent chaque chapitre, et dans lesquelles on trouve encore des inscriptions inédites. Le 9^e chapitre contient des inscriptions dans lesquelles on lit des noms de familles romaines qu'on ne trouve pas dans le *Trésor* de Gruter (Fabretti en donne plus de sept cents qui n'étaient point connus). Enfin le 10^e chapitre présente un grand nombre d'autres inscriptions inédites et remarquables, que Fabretti a copiées en différents endroits. Tout le recueil offre plus de quatre mille six cents inscriptions, dont la plupart paraissent pour la première fois. Quelques corrections aux inscriptions du *Trésor* de Gruter terminent l'ouvrage. Les remarques succinctes mais savantes qui accompagnent chaque monument, et se rattachent les unes aux autres par l'analogie des sujets, procurent une connaissance intime et à peu près complète de la partie de la science des antiquités qu'on désigne sous le nom de paléographie lapidaire, et portent une grande et nouvelle lumière sur un nombre infini de points d'archéologie, de philologie latine, d'histoire et de géographie. On peut dire sans crainte que cet ouvrage, pour lequel Fabretti n'eut point de modèle à imiter, est pour la science des inscriptions ce que l'ouvrage de Spanheim, *De usu et præstantia numismatum*, a été pour celle des médailles, avec cette différence, qui est à l'avantage de l'antiquaire italien, que celui-ci a laissé bien moins de fautes à corriger dans son ouvrage que l'antiquaire allemand n'en avait laissé dans le sien. Mais l'ouvrage de Spanheim a sur celui de Fabretti l'avantage du plan, qui embrasse sous une vue générale tous les rapports sous lesquels la numismatique peut être utile aux autres branches des

connaissances humaines; Fabretti, au contraire, répand ses trésors suivant les occasions que les monuments qu'il explique lui présentent. Quand on ne fait pas une lecture suivie de cet ouvrage, on ne sait où chercher les renseignements qu'on désire; la pauvreté de la table générale rend encore ce défaut plus sensible. L'antiquaire d'Urbain publia son recueil en 1699, et il en soigna lui-même l'édition, de manière qu'on peut dire qu'il a pris sur lui jusqu'au travail matériel de la typographie. En effet, la moindre faute aurait déparé un ouvrage de ce genre. A peine fut-il publié, qu'il réunit les suffrages de tous les savants d'Europe qui étaient capables d'en apprécier le mérite; et si Elie Benoit en a jugé autrement, sa critique ne prouve que la mesure trop rétrécie de ses connaissances philologiques, et peut-être sa partialité pour Gronovius, dont la patrie lui avait offert un asile. Tout antiquaire qui, dans le cours du 18^e siècle, a publié des ouvrages sur les inscriptions latines, est resté bien au-dessous de Fabretti, et même le marquis Maffei, qui a prétendu donner un *Art critique lapidaire*. Un seul homme, qui a rempli à Rome la même place de préfet des archives (le prélat Gaetano Marini), a montré dans ses ouvrages paléographiques, et notamment dans le recueil des *Actes des frères Arcales*, jusqu'à quel degré d'intérêt l'érudition et la sagacité de la critique réunies pouvaient élever l'étude des inscriptions latines. Fabretti mourut à Rome, d'une maladie aiguë, peu de mois après avoir publié cet ouvrage, le 7 janvier 1700. Ses parents, d'après son testament, déposèrent ses restes dans l'église de Ste-Marie dite *della Minerva*, dans le même tombeau où les cendres de son frère Etienne reposaient depuis longtemps. Son monument fut décoré de son buste, exécuté par Camille Rusconi, statuaire italien le plus habile de son temps. On l'y voit encore à l'entrée de la petite nef du côté gauche. Outre les ouvrages de Fabretti dont nous avons parlé dans le cours de cet article, il est à remarquer qu'un mémoire écrit par lui en italien, et contenant des corrections de l'ouvrage du P. Kircher sur la topographie du Latium, a été imprimé après sa mort dans le 2^e volume des *Dissertations de l'académie de Cortone*; que des lettres sur plusieurs sujets d'érudition ont été insérées dans d'autres ouvrages: par exemple, sa lettre sur la *Lex regia*, dans l'ouvrage de Gravina *De origine juris*; une autre sur une inscription, dans le *Journal des Savants*, 1691, 17 décembre; quelques sonnets italiens dans les ouvrages de Crescimbeni; que ses observations sur l'âge d'un manuscrit de la Bible, très-ancien, et appartenant à la bibliothèque des moines de St-Paul à Rome, communiquées à quelques amis (Ciampini, t. 1^{er}, p. 135), n'ont jamais vu le jour; et qu'enfin c'est une erreur de croire, avec les bibliographes les plus récents, que le *Syntagma de columna Trajani*, etc., et les *Inscriptions* aient été réimprimées; il y a bien des exemplaires de ces deux ouvrages qui ont une

date et un frontispice différents; mais là se borne toute la diversité (voy. FONTANINI, *Della Eloq. italiana*, t. 1^{er}, p. 112 de l'édition d'Ap. Zeno). Une autre erreur a été commise dans l'article FABRETTI du *Dictionnaire historique*, par MM. Chaudon et Delandine. On y avance que le jésuite Etienne Fabretti, d'Urbain, dont nous avons un recueil de poésies latines publié à Lyon l'an 1747, in-8^o, et un *Abrégé de la Crusca* ou dictionnaire portatif de la langue italienne, Lyon, 1759, in-8^o, était frère de Raphaël. Ce jésuite, issu peut-être de la même famille que l'antiquaire, vivait à Lyon à l'époque où ses poésies furent publiées, comme on peut s'en convaincre en examinant cet ouvrage. Un homme versé dans la lecture habituelle des auteurs et des marbres écrits de l'antiquité ne pouvait manquer d'avoir du goût pour la composition d'inscriptions latines. On en voit encore deux de lui sur les monuments publics de Rome; l'une a rapport à l'alignement de la rue du Cours (*via del Corso*), ordonné par Alexandre VII; elle est placée vis-à-vis le palais du prince Ottoboni; l'autre est sur la façade de la grande fontaine de l'eau Pauline, au haut du Janicule. Elle a rapport aux restaurations de cette fontaine ordonnées par Alexandre VIII. On doit aussi à Fabretti les légendes de quelques médailles d'Innocent XI, d'Alexandre VIII et d'Innocent XII, indiquées dans la vie de cet antiquaire, que Dominique Riviera (depuis cardinal), son compatriote, son ami et son successeur dans la surintendance des archives secrètes, écrivit en italien et inséra dans le recueil de Crescimbeni, intitulé: *Vite degli Arcadi illustri*. L'abbé Marotti a écrit en latin une Vie de Fabretti, qu'on trouve dans le 6^e volume de la collection qui a pour titre: *Vite illustrium Italarum*, par Ange Fabroni. Il faut ajouter à cet article que le cardinal Stoppani, qui gouverna Urbain sous Benoit XIV, jaloux de conserver à la patrie de Fabretti les inscriptions et les monuments qu'il avait réunis et rendus célèbres, acquit cette collection de ses héritiers, et la fit placer dans le palais ducal de la même ville.

V—r.

FABRI (JEAN), de l'ordre de St-Benoît et évêque de Chartres, né à Paris, d'autres disent à Douai, dans le 14^e siècle, fit ses études dans la première de ces villes, et y fut reçu docteur en droit canon. Se croyant appelé à l'état religieux, il prit l'habit de bénédictin à l'abbaye de St-Waast dans la ville d'Arras, y fit profession et en devint prévôt. Il joignait à de hautes connaissances dans le droit canonique et à un beau talent pour la prédication, une grande pureté de mœurs, une vie régulière et beaucoup d'habileté dans les affaires. Sa réputation et son mérite le firent élire, en 1567, abbé de Tournus, diocèse de Mâcon. Trois ans après, l'abbaye de St-Waast ayant vaqué, ses confrères le rappelèrent et le choisirent pour leur abbé. Si c'était un honneur pour Fabri, c'était aussi, dans la circonstance, un fardeau pénible. Les temps étaient difficiles; les Anglais venaient

de brûler le faubourg d'Arras, et l'abbaye de St-Waast avait beaucoup souffert. Fabri éprouva un autre malheur en 1577 : la foudre tomba sur l'église de l'abbaye, et cet édifice fut entièrement consumé. Fabri sut faire face à tous ces accidents, et gouvernait avec tant de sagesse que le roi Charles V, instruit de sa capacité, l'admit dans son conseil, et se servit de lui dans beaucoup d'affaires. Il le députa vers le pape Grégoire XI, en 1576, et Fabri eut l'honneur de haranguer le pontife au nom du roi. Clément VII (Robert de Genève), élu pape par une partie des cardinaux et reconnu par la France, nomma Fabri évêque de Chartres, en 1579. En 1581, Charles VI l'envoya au duc de Bretagne pour traiter de la paix. Devenu chancelier de Louis, duc d'Anjou, roi de Sicile, vers le même temps, il fut employé par ce prince dans différentes négociations, depuis 1581 jusqu'en 1588. Il mourut à Avignon, en 1590, et fut enterré dans l'église du collège de St-Martial, occupé par des bénédictins, ordre de Cluni ; l'on y voyait son épitaphe avant la révolution, écrite en vers latins. Par son testament, Fabri fit l'évêque de Chartres son héritier. Défenseur zélé de Clément VII, il en fut honoré de divers emplois. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o un livre intitulé : *Du gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*. C'est une réponse à un ouvrage de Jean de Lignario, composé en faveur d'Urbain V, pape, antagoniste de Clément, avec ce titre : *Du gémissement de l'Eglise*. Cet ouvrage de Fabri, inédit, se trouve parmi les manuscrits provenus de la bibliothèque de Colbert. C'est un dialogue entre un docteur de Bologne et un docteur de Paris, dans lequel ils discutent les droits des deux pontifes. 2^o Un *Traité latin*, adressé au comte de Flandre, en forme de plainte de ce qui s'est passé en France. Du Boulay l'a conservé dans son *Histoire de l'Université de Paris*. 3^o Un *Journal* ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles Fabri a pris part depuis 1581 jusqu'en 1588. Il n'a point été imprimé. 4^o *Les grandes chroniques du Hainaut*, depuis Philippe le Conquérant jusqu'à Charles VI, 3 vol. in-8^o, manuscrit conservé à la bibliothèque de Paris. 5^o Un *Traité* pour prouver que St-Pierre a souffert à Rome sous Néron. L—v.

FABRI. Voyez FEBVRE (Jean).

FABRI. Voyez PEIRESC.

FABRI (HONORÉ), jésuite, naquit vers l'an 1607, dans le Bugey, diocèse de Belley. Il professa la philosophie à Lyon, dans le collège de la Trinité, pendant un assez grand nombre d'années, fut ensuite appelé à Rome pour y remplir les fonctions de grand pénitencier, et mourut dans cette ville le 9 mars 1688. Fabri fut doué d'une activité et d'une ardeur prodigieuses au travail. Il se livra à tous les genres d'étude, et son esprit s'y prêtait avec la plus grande facilité. Mais trop tôt distingué et prôné dans le monde savant, sa douceur et sa modestie firent bientôt place à un amour-propre qui étouffa le germe de ses talents. Il crut

tout savoir parce qu'il avait tout entrepris, sans avoir eu le temps de rien approfondir ; et celui qui aurait pu être l'un des plus beaux ornements de son siècle n'a laissé dans l'histoire de sa vie que les traces de la vanité d'un homme qui méconnut ses forces. La théologie, les sciences et les lettres trouvèrent dans Fabri un champion toujours prêt à combattre les doctrines nouvelles. Une foule d'écrits sont sortis de sa plume ; mais la plupart sont morts avec les circonstances qui les avaient fait naître. Quoiqu'il ne soit rien resté de lui dans l'histoire des connaissances humaines, nous allons néanmoins indiquer ce qu'il a fait de plus remarquable. Il est auteur des remarques sur les notes dont Nicole accompagna les *Lettres au Provincial* ; elles ont paru sous le nom de Bernard Stubrock, et sous le titre de : *Notæ in notas Willelmi Wendrockii* (Wendrock est le nom sous lequel Nicole s'était caché). Ces remarques se retrouvent encore avec plusieurs autres pièces de Fabri dans la *Grande Apologie de la doctrine morale de la Société de Jésus*, imprimée à Cologne en 1672. On a encore de lui : 1^o *Physica, seu rerum corporearum scientia*, imprimé à Paris et à Lyon, 6 vol. ; 2^o *Opusculum geometricum de linea sinuum, et cycloide* ; 3^o un petit *Traité sur les lois du choc des corps et de la communication du mouvement*. Le premier ouvrage n'offre plus aucun intérêt pour la science ; le second atteste quelques connaissances en géométrie, mais faibles encore, puisque l'auteur n'y aborde pas les problèmes difficiles que le titre de l'opuscule semble promettre ; le troisième, enfin, est entièrement condamné par l'expérience et la saine physique : il est vrai que Descartes avait déjà échoué sur le même sujet. Huygens avait expliqué les diverses apparences de l'anneau de Saturne, et tous les astronomes avaient applaudi à son explication simple et évidente : Fabri seul osa s'élever contre elle dans un écrit assez aigre qu'il publia sous le nom d'*Eustache de Divinis*, et sous ce titre : *Brevis annot. in Saturn. C. Hugenii*, Rome, 166 pages ; il y propose un autre système d'explication, auquel Huygens répliqua avec la douceur et la confiance que lui donnait la bonté de sa cause. Fabri convaincu se repentit de son attaque inconsidérée : il fut assez de bonne foi pour reconnaître son erreur, et assez juste pour en faire une réparation, en déclarant qu'il joignait son consentement à l'applaudissement général. Fabri eut une part très-active dans la guerre qui, de son temps, éclata entre les philosophes au sujet du mouvement de la terre. En qualité de grand pénitencier de Rome, il donna une déclaration concernant le système de Copernic. Elle parut aussi sous le nom d'*Eustache de Divinis*, et portait en substance que l'Eglise était autorisée à maintenir sa décision tant qu'on n'aurait aucune démonstration du mouvement de la terre, que lorsqu'on en aurait trouvé une, alors elle ne ferait aucune difficulté de déclarer qu'on peut entendre dans un sens figuré les passages de l'Ecri-

ture contraires au mouvement de la terre. Ce jugement provisoire était au moins inutile; rien ne le sollicitait, ni ne le rendait nécessaire. Fabri aurait dû laisser au temps et à l'astronomie le soin de décider la question, et il n'aurait pas été responsable de la faute d'avoir compromis l'autorité du tribunal qu'il présidait. Le Père Fabri a laissé 11 volumes in-4° de manuscrits qui contiennent des notes sur l'*Histoire naturelle* de Pline, plusieurs apologies, des parallèles littéraires, des aphorismes, etc.; il a aussi écrit sur la médecine, et en particulier sur le *Quinquina*, dont il a fait une apologie. On prétend qu'il a enseigné la circulation du sang avant que le célèbre Harvey, à qui l'on fait honneur de cette découverte, eût rien écrit sur cet objet; il avait la manie de ne jamais paraître à découvert dans ses écrits, et la poussa même jusqu'à emprunter des noms connus. Enfin, sa constance à attaquer ou à défendre tout ce qui lui offrait l'occasion de faire quelque bruit lui avait fait donner par quelques auteurs le surnom d'*Avocat des causes perdues*. N—T.

FABRI (JEAN-RODOLPHE), né à Genève, expliquait, en 1612, les *Institutes* de Justinien aux élèves qui n'étaient pas en état de suivre les cours de l'académie; il professait les mathématiques en 1632, et mourut vers 1630, dans un âge avancé. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'il avait des connaissances assez étendues pour l'époque où il vivait, mais on ne les consulte plus depuis longtemps. On citera les principaux: 1° *Totius logicæ peripateticæ corpus*, Genève, 1623, in-4°; 2° *Cursus physicus*, ibid., 1625, in-8°; 3° *Clavis jurisprudentiæ seu explicatio Institutionum Justiniani*, Grenoble, 1638, in-4°; 4° *Systema triplex juris civilis, criminalis, canonici et feudalis*, Genève, 1645, in-fol. — FABRI (Gabriel), né à Genève en 1666, fut agrégé à la compagnie des pasteurs de cette ville, et mourut en 1744. On a de lui un *Recueil de tous les miracles contenus dans le Vieux et le Nouveau Testament*, Genève, 1704, in-8°; des *Sermons*, 1745, 2 vol. in-8°.

W—S.

FABRI (ALEXANDRE), né en 1691, à Castel-San-Pietro, diocèse de Bologne, après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites de cette ville, entra dans la carrière du notariat; mais la culture des lettres fut toujours ce qui l'occupa le plus. Il se forma un style élégant et facile en latin et en italien, par l'étude assidue des meilleurs auteurs dans ces deux langues. Il était de plusieurs académies, et y récitait souvent avec le plus grand succès et des discours publics et des vers de sa composition. En 1751, il fut nommé par le sénat adjoint au secrétaire d'État, ou chancelier de la république, place qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1762; alors, devenu vieux et infirme, il demanda sa retraite, et en obtint une honorable en conservant tous les appointements et tous les privilèges de sa charge. Il mourut le 21 juin 1768, universellement regretté de ses concitoyens, dont la pureté de ses mœurs, la douceur de son com-

merce et son extrême désintéressement lui avaient mérité l'estime. Il laissa plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits: 1° un *Discours prononcé à la réception d'un gonfalonier de Bologne*, et un autre adressé aux élèves de peinture, sculpture et architecture de l'académie élémentaire, imprimés d'abord à part, et ensuite dans le recueil intitulé: *Orazioni degli academici Gelati*, chez Lelio dalla Volpe, 1735, in-4°; 2° quelques *Lettres familières* parmi celles d'*Alcuni Bolognesi del nostro secolo*, données par le même libraire, 1744, in-4°, et un grand nombre d'odes ou de *canzoni* et de sonnets épars dans plusieurs recueils. Ses ouvrages inédits sont principalement des traductions italiennes, parmi lesquelles on remarque celles de trois comédies de Térence, l'*Andrienne*, l'*Eunuque* et l'*Heautontimorumenos*; des traductions en bolognais de quelques chants de l'Arioste et de quatre livres de Virgile, etc. Parmi les sonnets imprimés de Fabri, il s'en trouve un qui donna lieu à un bref assez curieux du pape Benoît XIV, célèbre par ses reparties spirituelles et ses bons mots, non moins que par ses grandes qualités et par la sagesse de son pontificat. Lambertini était de Bologne; lors de son élection, il était archevêque de cette métropole; en quittant Bologne, il fit à l'Institut le don de sa propre bibliothèque, et y ajouta beaucoup d'autres livres, qu'il acheta dans ce dessein. Le sénat, pour lui témoigner sa reconnaissance, fit ériger à Benoît XIV une statue dans l'Institut même. L'ambassadeur bolonais chargé de faire part au saint-père de cet hommage lui offrit en même temps un sonnet de la composition de Fabri. Le pape les en remercia par ce bref, écrit en italien, à l'exception du titre: *Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem*. « L'ambassadeur de notre patrie s'étant rendu ce matin à notre audience nous a présenté votre lettre du 7 du courant, et en même temps un sonnet fait par le secrétaire Fabri. Qu'il me soit permis, en passant, d'observer qu'il est malheureux de n'être pas né au temps de Jules III, qui, ayant vu une épigramme que le Commendone, alors très-jeune, avait faite (*voy. COMMENDON*), en conclut que celui qui avait versifié ainsi ne pouvait que très-bien penser, ce qui l'engagea à l'employer et à le faire entrer, avec le temps, dans cette glorieuse carrière qui a rendu son nom célèbre dans l'histoire de l'Eglise. Tel est précisément le mérite du secrétaire Fabri, et nous en avons eu beaucoup d'autres preuves qui nous portent à le recommander avec le plus grand intérêt à Vos Seigneuries. L'ambassadeur n'a pas manqué ensuite d'accompagner des expressions les plus convenables les sentiments dont est remplie la lettre infiniment honnête que vous nous avez écrite; et, pour y répondre directement, nous vous dirons que si l'on érige des statues pour le désir que l'original peut avoir de faire le bien, nous croyons, sans jactance, en mériter au moins une dans chaque ville de

« nos États, et une dans chaque rue de Rome et « de Bologne; mais si on n'en érige que pour le « bien que l'original a fait, nous nous reconnais- « sons, à parler sincèrement, tout à fait indigne « de celle qui a été érigée dans l'institut. Cela ne « nous dispense pas de rendre à Vos Seigneuries « les grâces que nous leur devons; cela ajoute « même encore à ce devoir; et en même temps « que nous le remplissons, nous vous donnons à « tous, avec plénitude de cœur, notre bénédiction « apostolique. » *Datum Romæ, etc., 14 julii 1743, pontificatus nostri anno V.* Cette lettre est rapportée dans le volume 2 des Lettres, Brefs, Bulles, etc., de Benoît XIV, imprimé à Bologne, 1751. G-E.

FABRI (DOMINIQUE), né à Bologne, comme le précédent, mais, à ce qu'il paraît, d'une autre famille, fit comme lui ses études au collège des Jésuites. Reçu, en 1727, docteur en philosophie, il fut nommé par le sénat, sans concours et à l'unanimité des voix, professeur de belles-lettres. Son école fut une des plus florissantes qu'on eût vues depuis longtemps à Bologne. Il joignait à une vaste érudition et au talent d'écrire élégamment dans les deux langues des connaissances bibliographiques très-étendues. C'est ce qui le fit choisir pour bibliothécaire en second de la riche bibliothèque donnée à l'Institut par le pape Benoît XIV; mais il ne remplit pas longtemps cette place, si convenable à ses talents et à ses goûts; il tomba tout à coup dans une mélancolie profonde et dans une aliénation d'esprit qui le porta plus d'une fois à vouloir se donner la mort. On l'en empêcha, mais on ne put le guérir; il passa le reste de ses jours dans une situation déplorable, presque toujours au lit et toujours hors de son bon sens. Il mourut enfin le 20 septembre 1761, à l'âge de 51 ans. On a de lui : 1^o un *Discours latin*, prononcé à l'ouverture des études, en 1750, et dédié au sénat de Bologne, in-4^o; 2^o trois *Discours italiens*, imprimés dans le recueil des *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, Lelio dalla Volpe, 1755, in-4^o, l'un prononcé dans cette académie, dont il était membre, lors de l'exaltation de Benoît XIV au souverain pontificat, le 6 janvier 1741, les deux autres sur la passion de Jésus-Christ et sur l'immaculée Conception; 5^o *Sémiramis*, tragédie de M. de Voltaire, traduite en vers, imprimée dans le tome 3 du *Choix des meilleures tragédies françaises*, traduites en vers italiens non rimés (*sciolti*), Liège, 1768; 4^o plusieurs *Lettres*, parmi celles de quelques Bolonais du 18^e siècle, Bologne, 1744, 2 vol.; 5^o beaucoup de *sonnets* et de *canzoni*, pour des mariages, des prises d'habit, etc., imprimés dans les recueils du temps, et un assez grand nombre de *poésies* du même genre, insérées dans le recueil d'Agostino Gobbi. G—E.

FABRICE ou FABRIZIO (JÉRÔME), surnommé d'*Acquapendente*, parce qu'il vint au monde dans cette ville épiscopale d'Italie, en 1537. Ses parents étaient peu fortunés, ils voulurent cependant

donner à leur fils une éducation excellente. Ils l'envoyèrent à Padoue, et le jeune Fabrice y trouva bientôt des protecteurs puissants qui se complurent à cultiver ses heureuses dispositions. Après avoir achevé sa philosophie, la médecine devint l'objet spécial de ses études. Il eut pour guide dans cette carrière l'illustre Fallope, dont il fut le plus célèbre disciple et le digne successeur. En effet, ce savant professeur à l'université de Padoue étant mort en 1562, Fabrice, âgé de vingt-cinq ans, fut d'abord désigné pour faire simplement les démonstrations anatomiques. Il remplit ces fonctions avec un talent si supérieur, qu'il fut solennellement choisi, en 1565, pour occuper la chaire de chirurgie; celle d'anatomie, qui jusqu'alors n'en avait guère été considérée que comme une dépendance, et, pour ainsi dire, un accessoire, fut déclarée primaire en faveur de Fabrice, auquel on assigna des appointements considérables, et en quelque sorte prodigieux. A ces récompenses pécuniaires, les sénateurs de Venise joignirent les plus brillantes dignités. Ils accordèrent à Fabrice des privilèges non moins abusifs que flatteurs, lui décernèrent la préséance sur les professeurs de philosophie, le nommèrent citoyen de Padoue, lui érigèrent une statue, le gratifièrent d'une chaîne d'or, le décorèrent du titre de chevalier de St-Marc, firent construire pour ses leçons un superbe théâtre anatomique, lui assignèrent une retraite infiniment honorable, avec le droit de choisir lui-même son suppléant. Fabrice exerçait sa profession avec beaucoup de noblesse et un rare désintéressement. Les personnes d'un rang élevé qui lui devaient le rétablissement de leur santé remplaçaient par de riches présents le salaire que refusait ce médecin généreux. Fabrice rassembla ces présents dans un cabinet, sur la porte duquel il fit inscrire : *Lucri neglecti lucrum*. Il possédait une belle maison de campagne, située sur les bords charmants de la Brenta, et que l'on désigne encore parfois sous le nom de la *Montagnuola d'Acquapendente*. C'est là que, sain de corps et d'esprit, comblé de richesses, généralement estimé, entouré d'une réputation éclatante, il se proposait de couler une heureuse vieillesse. Ses espérances furent cruellement déçues; son repos fut troublé par l'envie et par la plus noire ingratitude. On assure qu'il fut obligé d'employer le fer à d'autres usages qu'aux dissections et aux opérations chirurgicales. Des parents sur lesquels il n'avait cessé de répandre des bienfaits trahirent indignement sa confiance, et furent même soupçonnés d'avoir abrégé ses jours par le poison. Il était parvenu à l'âge de 82 ans, lorsqu'il périt presque tout à coup, au milieu des vomissements, le 21 mai 1619, laissant à sa nièce une fortune de 200,000 ducats, et à la république littéraire des ouvrages immortels : 1^o *De visione, voce, auditu*, Venise, 1600, in-fol. fig.; Padoue, 1603; Francfort, 1603, 1613. 2^o *De formato fetu liber*, Venise, 1600, in-fol. fig.; ibid.,

1620. Dans cet ouvrage important, l'anatomie de l'homme est éclairée par celle des animaux. 3^e *De venarum ostiis*, Padoue, 1603, in-fol., fig.; ibid., 1625. L'auteur trace en peu de mots et avec candeur sa découverte des valvules situées à l'intérieur des veines. Haller, toujours savant, mais parfois injuste, notamment à l'égard de Fabrice, et pour des motifs qu'il serait presque honteux de révéler, Haller cherche à dépouiller le professeur de Padoue en faveur de Jean-Baptiste Canani, qui avait, dit-on, aperçu en 1547 les valvules de la veine azygos. D'autres soutiennent qu'il devait à Paul Sarpi la connaissance de ces *ostiis*; la plupart s'accordent à dire qu'il n'avait aucune notion sur leur utilité : cependant il répète à plusieurs reprises qu'elles sont destinées à modérer l'impétuosité du sang, et qu'elles diminuent la fréquence des varices. Faut-il en conclure que Fabrice a démontré les lois de la circulation, ainsi que certains enthousiastes l'ont prétendu? Non sans doute; mais il est également injuste d'affirmer qu'il a complètement ignoré la destination des valvules veineuses. 4^e *De locutione et ejus instrumentis*, Venise, 1603, in-4^o, fig. On raconte que l'auteur vit en un jour de l'année 1588 tous les Allemands désertir son école, parce qu'il avait tourné en ridicule leur manière de prononcer. 5^e *De brutorum loquela*, Padoue, 1603, in-fol.; ibid., 1625. Bien que cet opuscule ne manque pas d'intérêt, on n'y cherchera point sans doute les mêmes agréments que dans celui de Bougeant : l'un est une dissertation physiologico-grammaticale, l'autre un amusement philosophique. 6^e *De musculi artificio ac ossium dearticulationibus*, Vienne, 1614, in-4^o. 7^e *De motu locali animalium secundum totum*, Padoue, 1618, in-4^o. Ces deux ouvrages forment un traité de dynamique animale. L'auteur examine et décrit avec un soin scrupuleux la marche de l'homme, la course des quadrupèdes, le vol des oiseaux, le rampeement des serpents, la natation des poissons. 8^e *De respiratione et ejus instrumentis libri duo*, Padoue, 1613, in-4^o. 9^e *De gula, ventriculo, intestinis*, Padoue, 1618, in-4^o. *De totius animalis integumentis*, Padoue, 1618, in-4^o. La réunion de ces fragments divers forme une collection précieuse, imprimée par les soins et avec une préface de Jean Bohn, sous ce titre : *Opera omnia anatomica et physiologica, hactenus variis locis ac formis edita, nunc vero certo ordine digesta, et in unum volumen redacta*, Leipsick, 1687, in-fol., fig. On préfère l'édition donnée à Leyde, en 1738, dans le même format et avec le même titre, par Bernard-Sifroy Albinus, qui a joint la vie de l'auteur et rétabli les préfaces particulières que Bohn avait mal à propos supprimées. Les leçons chirurgicales de Fabrice, suivies par une foule d'auditeurs de toutes les nations, furent avidement recueillies et publiées d'abord par Jean Hartmann Beyer, sous le titre de *Pentateuchus chirurgicus*, Francfort, 1592, in-8^o; ibid., 1604. L'auteur, mécontent de cette édition défectueuse,

en donna lui-même une plus complète à Padoue, en 1617, in-fol., fig. Il serait aussi superflu que fastidieux d'énumérer les réimpressions nombreuses qui se succédèrent avec rapidité; il suffira de dire qu'une des plus estimées est la vingt-cinquième, intitulée : *Opera chirurgica, in pentateuchum et operationes chirurgicas distincta*, Padoue, 1666, in-fol., fig., précédée d'une courte notice biographique, extraite de Tomasini. Parmi les versions multipliées de ce traité chirurgical, on en remarque une italienne, due à Severino, Padoue, 1672, in-fol.; deux allemandes, la première par Uffenbach, Francfort, 1603; la seconde par Scultet, Nuremberg, 1672; plusieurs françaises, Rouen, 1638, Lyon, 1670, etc. Tous les écrits de Fabrice sont véritablement classiques, et justifient pleinement leur grande renommée. Si l'auteur n'a commencé que tard à les publier, c'est qu'il voulait leur donner la perfection nécessaire, et l'on est étrangement surpris de voir Conring attribuer ce louable délai à la faiblesse de Fabrizio dans la littérature latine, faiblesse qui, selon le critique allemand, est fort commune chez les Italiens. Ceux qui liront attentivement les œuvres de ce professeur illustre trouveront au contraire son style pur et même élégant; ils s'apercevront aussi que la langue d'Hippocrate ne lui était pas moins familière que celle de Celse, et enfin ils admireront la régularité du plan qu'il a suivi, la méthode claire et lumineuse dont il ne s'est jamais écarté. On a reproché à ce grand chirurgien trop de timidité dans l'exercice de son art, et pourtant nous le voyons pratiquer et perfectionner le trépan, employer avec autant de hardiesse que de talent le bistouri, l'aiguille, le trois quarts, la rugine et même le fer rouge, quoi qu'en dise Severino. Haller, qui certes ne le juge pas avec bienveillance, est forcé de lui rendre justice sur ces divers points. La place que doit occuper Fabrice d'Acquapendente est aujourd'hui irrévocablement fixée. Regardé, à juste titre, comme un des plus beaux ornements de l'université de Padoue, il est rangé parmi les bons écrivains, les plus fameux anatomistes et les plus célèbres chirurgiens du 16^e siècle.

C.

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILLAUME), ainsi nommé d'un village près Cologne, où il naquit le 23 juin 1560, est encore fréquemment désigné sous la dénomination latine de *Fabricius Hildanus*. Après avoir fait ses premières études à Cologne, il se rendit à Lausanne en 1586, pour y suivre les leçons et la pratique du très-habile chirurgien Jean Griffon. Les progrès du jeune disciple furent aussi rapides qu'éclatants; bientôt il fut en état de voler de ses propres ailes, et obtint des succès que lui-même n'avait osé espérer. Il voyagea en Allemagne et en France, puis revint exercer sa profession à Lausanne, ensuite à Païerne, où il resta neuf années. Les magistrats de Berne le nommèrent, en 1614, médecin-chirurgien et citoyen de leur ville; Louis XIII, roi

de France, le choisit pour médecin de ses ambassadeurs en Suisse, et il remplit ces mêmes fonctions auprès de divers princes. Devenu sexagénaire, il fut tourmenté par des accès de goutte dont pendant plusieurs années il réussit à calmer la violence. On présume néanmoins qu'il employa des répercussifs qui déterminèrent le transport de la matière arthritique sur la poitrine; car, à l'instant où il se félicitait d'avoir obtenu une guérison radicale, il fut saisi d'un asthme très-intense, auquel il succomba le 17 février 1634. Parmi les nombreux écrits de Fabrice, il n'en est pas un seul qui ne contienne des faits importants, des préceptes utiles ou des vérités nouvelles. 1^o *De la gangrène et du sphacèle* (en allemand), Cologne, 1595, in-8^o. Cet excellent traité fut traduit en latin, en français, et réimprimé plus de douze fois du vivant de l'auteur. 2^o *Des brûlures produites par l'huile et l'eau bouillantes, le fer rouge, la poudre à canon, la foudre et toute autre matière enflammée* (en allemand), Bâle, 1607, in-8^o, fig., traduit en latin la même année. 3^o *Traité de la dysenterie* (en allemand), Bâle, 1616, in-8^o. Cet opuscule a été traduit en latin et en français : Haller pense que Fabrice le publia d'abord en cette dernière langue, à Païerne, lorsqu'il y exerçait la médecine. 4^o *Nouveau manuel de médecine et de chirurgie militaires, enrichi d'un arsenal chirurgical et d'une pharmacie de campagne* (en allemand), Bâle, 1615, in-8^o. Ce manuel, traduit en latin, a paru sous le titre de *Chirurgia militaris*, et a été inséré dans divers recueils. On a aussi publié isolément l'*Arsenal ou Cista militaris, seu designatio præcipuorum medicamentorum instrumentorumque quibus rationalem medicum et chirurgum castrensem instructum esse convenit, in classes viginti distributa*. 5^o *Exposition abrégée de l'importance et de l'utilité de l'anatomie* (en allemand), Berne, 1624, in-8^o, fig. 6^o *Sur la lithotomie vésicale* (en allemand), Bâle, 1626, in-8^o; traduit en latin par Henri Schobinger, Bâle, 1628, in-8. 7^o *Observationum et curationum chirurgicarum centuriæ sex*, imprimées d'abord isolément, puis réunies en 2 vol. in-4^o, 1641. Fabrice avait rassemblé tous ses écrits; il était sur le point de les livrer à l'impression, et venait de terminer la dédicace, lorsque la mort le surprit. Jean Beyer se chargea de publier ce recueil, qui parut en latin, à Francfort-sur-le-Mein, 1646, in-fol. et en allemand, dans la même ville, en 1652, in-fol., par les soins de Frédéric Greif. Parmi les éditions latines subséquentes, on estime celle qu'a donnée Jean-Louis Dufour, Francfort, 1685, in-fol. Les œuvres de Fabrice sont encore de nos jours une source féconde d'instruction, malgré les progrès de l'art de guérir : il en a cultivé avec succès toutes les branches; il savait par expérience que l'anatomie doit être constamment la boussole du médecin et surtout du chirurgien; il prouve qu'on chercherait vainement à rétablir une machine très-compiquée, si l'on n'en connaît pas la structure. Fabrice joignait con-

stamment l'exemple au précepte : il a décrit et figuré avec beaucoup de soin les osselets délicats de l'oreille interne; il a disséqué plusieurs quadrupèdes, et répandu des lumières sur l'organe vocal de divers oiseaux, notamment du canard. On conserve à Berne trois squelettes qu'il a préparés. Ses recherches sur les funestes effets de la torture montre qu'il réunissait à des connaissances exactes la plus touchante humanité : il espéra émouvoir le cœur des juges barbares qui, plus d'une fois, ont surpassés les bourreaux en férocité. Pour donner une idée des travaux physiologiques, pathologiques et thérapeutiques de Fabrice, il suffira de signaler ses observations sur les monstres, le somnambulisme et l'abstinence prolongée; sur la dysenterie, la paralysie, l'apoplexie, la pleurésie, l'hydropisie et les maladies des enfants; sur l'efficacité du séton pour calmer et même pour guérir l'épilepsie et la phthisie; enfin sur l'usage et la propriété de diverses eaux minérales. Mais c'est à la chirurgie que Fabrice doit son plus beau titre de gloire; il peut être regardé comme le restaurateur de cet art en Allemagne, de même que notre Paré l'avait été en France. Ces deux grands chirurgiens semblent avoir choisis les mêmes matières, et presque toujours ils ont professé la même doctrine : l'un et l'autre ont fait un examen spécial des plaies d'armes à feu, de la gangrène, des hernies, dont ils ont singulièrement rectifié la méthode curative; l'un et l'autre ont inventé, simplifié ou perfectionné un grand nombre d'instruments; mais Fabrice n'a pas mis dans ces réformes et dans ces inventions la même réserve, le même discernement que Paré. Celui-ci, d'ailleurs, occupe incontestablement le premier rang, puisqu'il a ouvert la carrière dans laquelle l'autre a marché glorieusement après lui. Chrétien-Polycarpe Leporin a publié la *Vie du célèbre Guillaume Fabrice de Hilden, avec une réponse à la lettre de Sigismond-Jacques Apin*, Quedlinbourg, 1722, in-4^o; cette notice insignifiante mérite à peine d'être consultée. C.

FABRICE (FRÉDÉRIC-ERNEST), gentilhomme de la chambre du prince Christian-Auguste de Holstein, administrateur du duché de ce nom pendant la minorité du duc Frédéric, neveu de Charles XII. L'administrateur ayant jugé à propos de changer le ministère, envoya Fabrice, en 1710, à Bender, auprès de Charles, pour justifier cette mesure. Fabrice sut se rendre agréable, et resta plusieurs années avec le roi; il donna à Charles le goût de la lecture, et ce fut sur son avis que le monarque suédois s'occupa à lire les ouvrages de Corneille, de Racine, de Boileau. Lorsque Charles eut été menacé d'être pris par les Turcs, et qu'il entreprit de résister avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, Fabrice se rendit médiateur, sans pouvoir néanmoins empêcher l'effusion du sang et la catastrophe qui fit tomber Charles entre les mains des Turcs. Il rendit compte de sa mission et de son séjour à Bender dans une suite de

lettres écrites en français et adressées au prince administrateur et au fameux baron de Goertz; elles ont été traduites en allemand et publiées à Hambourg, 1759, in-8°; et Gjorwel a fait insérer en suédois dans la *Bibliothèque suédoise* trois de ces lettres qui se rapportent au combat de Bender; le texte original parut à Hambourg, sous ce titre : *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*, ou *Lettres du baron de Fabrice*, en 1760, in-8°. Fabrice mourut en Allemagne dans un état d'aliénation.

C—AU.

FABRICIO D'ACQUAPENDENTE. Voyez FABRICE.

FABRICIUS (CAÏUS), surnommé *Luscinus* parce qu'il avait les yeux petits, l'un des plus habiles généraux de l'ancienne Rome, est non moins célèbre par son désintéressement que pour sa valeur. Il fut nommé consul en 471 (282 ans avant J.-C.), remporta de grands avantages sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, les obligea de lever le siège de Thurium, et fit sur eux un butin si considérable qu'après avoir remboursé les frais de la guerre et récompensé ses soldats, il lui resta une somme de quatre cents talents qu'il fit verser au trésor public le jour de son triomphe. Les députés des Samnites qui s'étaient rendus à Rome pour traiter de la paix vinrent remercier Fabricius des bons offices qu'il leur avait rendus dans le sénat, et voyant qu'il manquait des meubles les plus nécessaires, lui offrirent une somme pour se les procurer. Fabricius ayant étendu ses mains sur les différentes parties de son corps, leur répondit : Pendant que je pourrai commander aux choses que j'ai touchées rien ne manquera; ainsi, n'ayant nul besoin d'argent je me garderai d'en recevoir de ceux que je sais en avoir affaire. P. Val. Lævinus, l'un de ses successeurs au consulat, ayant été défait par Pyrrhus l'an 473 (280), Fabricius fut envoyé vers ce prince pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers. Pyrrhus surpris qu'un si grand capitaine parût devant lui dans un état qui semblait annoncer la pauvreté, lui offrit de l'argent; mais Fabricius ne voulut point en accepter. Un jour qu'il était assis à la table de Pyrrhus, il entendit Cinéas expliquer la philosophie d'Epicure, assurant qu'elle consistait dans la recherche de la volupté et l'indifférence sur la religion (voy. EPICURE). « Fasse le ciel, dit-il, que Pyrrhus et les Samnites prennent un grand goût à cette philosophie pendant qu'ils ont la guerre avec le peuple romain! » Une autre fois Pyrrhus, charmé de la sagesse de Fabricius, l'engageait à se fixer près de lui, lui promettant la première place au conseil et à l'armée. Il n'est, lui dit Fabricius, nullement de votre intérêt de m'avoir près de vous; car ceux qui vous honorent et qui vous admirent aujourd'hui voudraient m'avoir pour roi s'ils avaient connu ce que je sais faire. Le prince ne fut point choqué de la hardiesse de ce discours, et, au contraire, lui accorda la liberté des prisonniers romains aux conditions qu'il avait proposées. Fabricius fut élu une

seconde fois consul l'an 473 (278) avec Æmilius Papus, qu'il avait déjà eu pour collègue. Informé que le médecin de Pyrrhus s'était offert à l'empoisonner moyennant une somme d'argent, il en fit avertir ce prince, prenant des précautions pour qu'il ignorât d'où lui venait cet avis; mais Pyrrhus devina que c'était Fabricius qui le lui avait fait donner. Peu après eut lieu la bataille d'Asculum, dont le succès fut si incertain que les Romains n'osèrent point se flatter de la victoire, et que Pyrrhus quitta l'Italie sous le prétexte d'aller au secours des Siciliens. L'an 478 (273) Fabricius fut nommé censeur, et on lui adjoignit Æmilius Papus, deux fois son collègue au consulat. Il se montra si sévère pour l'exécution des lois somptuaires, qu'il fit renvoyer le sénateur Cornélius Rufinus parce qu'on avait trouvé chez lui de la vaisselle d'argent du poids de dix livres. Dans un temps difficile il avait brigué le consulat pour ce même Rufinus, grand capitaine, mais avare. Comme on lui en demandait la raison, c'est, dit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. Fabricius, au rapport de Pline l'Ancien, n'avait pour tous meubles d'argent qu'une tasse et une salière; il vivait des légumes que lui produisait un petit terrain qu'il cultivait de ses mains; il mourut si pauvre que l'État fut obligé de doter sa fille. Cicéron remarque que, par estime pour sa vertu, on fit en sa faveur une exception à la loi qui défendait les inhumations dans l'intérieur de la ville. C'est dans la bouche de Fabricius que J.-J. Rousseau a placé la magnifique prosopopée qui termine la première partie de son discours sur la question : « Si les arts ont contribué à épurer les mœurs. »

W—S.

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin, fut accusé d'avoir composé, sous le titre de *Mon Codicille*, des satires très-mordantes contre les sénateurs et les prêtres. Tattius-Geminus, son dénonciateur, ajoutait qu'il s'était flatté d'avoir assez de crédit sur l'empereur pour faire obtenir des places à différentes personnes. Ce dernier motif engagea Néron à évoquer l'affaire et à l'instruire lui-même. Veiento, convaincu des crimes qu'on lui reprochait, fut banni de l'Italie et ses satires brûlées publiquement. Tacite remarque que les écrits de Veiento, recherchés avec avidité tant que la lecture en fut défendue, tombèrent dans l'oubli aussitôt qu'on put se les procurer sans danger. Fabricius revint à Rome après la mort de Néron, et obtint une place de préteur. Juste-Lipse dit que ce fut lui qui, dans une fête donnée au peuple, eut l'idée de faire paraître au milieu du cirque un grand nombre de petits chariots trainés par des chiens. Il vivait encore sous Domitien, et parvint, dit-on, par ses lâches délations, à un haut degré de puissance sous ce prince soupçonneux.

W—S.

FABRICIUS (THÉODORE), théologien protestant et l'un des apôtres de la réformation en Allemagne, naquit le 2 février 1504, à Anholt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen. Ses parents ne

purent lui donner aucune sorte d'éducation. Obligé pendant près de huit ans de suite de joindre au travail de ses mains les secours qu'il obtenait de la charité publique pour faire subsister sa mère abandonnée par un mari libertin, parvenu ensuite à entrer en apprentissage chez un cordonnier, ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il put commencer à fréquenter une école à Emmerick. Son ardeur pour l'étude et les heureuses dispositions qu'il laissait apercevoir lui procurèrent quelques encouragements. Le comte Oswald de Bergen l'envoya au bout de cinq ans continuer ses études à Cologne, et ne lui retira ses bienfaits que lorsqu'il apprit que son protégé était allé à Wittenberg, où, à l'école de Luther, de Mélanchthon et de Bugenhagen, il apprenait l'hébreu, et suçait les principes des nouveaux réformateurs. Le jeune prosélyte ne perdit point courage, se réduisit à passer la nuit dans des écuries et à se nourrir du pain que distribuaient à leur porte les chanoines et autres bénéficiers dont il travaillait de loin à ruiner la puissance et le crédit. Au bout de quatre ans il revint dans sa patrie, ouvrit à Cologne une école d'hébreu, prêcha en secret la nouvelle réforme, et s'étant fait chasser, se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe le Magnanime), qui le chargea de différentes fonctions diplomatiques, en fit son aumônier après l'avoir d'abord fait diacre à Cassel, et le fit, en 1536, nommer curé à Allendorf sur la Werra. L'aumônier fut en faveur tant qu'il se prêtait aux passions de son maître; mais s'étant avisé de le prêcher sur la polygamie, l'électeur, qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre, le fit mettre en prison, et confisqua ses biens en 1540. Remis cependant en liberté au bout de quelque temps, Fabricius, qui ne crut pas sa vie en sûreté à cette cour, retourna, en 1543, à Wittenberg, y devint professeur d'hébreu et de théologie, et en 1544 fut fait premier pasteur de l'église St-Nicolas, à Zerbst. Poursuivi par les ennemis que lui attirait son zèle un peu tracassier, accusé lui-même d'hétérodoxie, et plusieurs fois réduit à la nécessité de se justifier dans des assemblées publiques, il termina enfin son orageuse carrière le 15 septembre 1550. On connaît de lui : 1° *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1551, in-4°; 2° *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid.; 3° *Tabulæ duæ, de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri-Pierre, 1545; 4° seize homélies, sermons et discours en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés; 5° un abrégé de sa Vie; Théodore de Hase l'a inséré dans le premier fascicule de sa *Biblioth. Brem.* C. M. P.

FABRICIUS (GEORGE), né à Kemnitz en Allemagne, le 24 avril 1516, commença ses études dans sa patrie, et les finit à Freyberg et à Leipsick, où il fut précepteur de Wolfgang, de Philippe et d'Antoine Werter. Il alla en Italie avec l'aîné de ses élèves, revint en Allemagne, fut nommé en 1553 directeur du collège de Meissen, et mourut

le 13 juillet 1571. Il avait, sur la fin de l'année précédente, obtenu des lettres de noblesse de l'empereur Maximilien II. George Fabricius fut poète latin et historien. Ses poésies lui méritèrent la couronne poétique : on y remarque une grande affectation de n'employer aucun mot qui sentit tant soit peu le paganisme; et il blâmait les poètes qui dans leurs ouvrages emploient les divinités païennes. Tout ce qu'il a écrit sur l'histoire de son pays est, au jugement de Nicéron, plein de grandes recherches, exact et estimé. Lenglet Dufresnoy qualifie aussi G. Fabricius d'auteur exact et estimé. On trouve la liste de ses ouvrages dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 32, et encore dans la *Centuria Fabriciorum*. Les plus remarquables qu'il ait donnés, soit comme auteur, soit comme éditeur, sont : 1° *Terentii Afri comædiæ sex cum castigatione duplici Joannis Rivii et G. Fabricii*, Strasbourg, 1548, in-8°; réimprimé par les soins de J. Camerarius, 1574, in-8°; 2° *Roma, sive liber utilissimus de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550, in-8°; 1560, in-8°; édition augmentée, Bâle, 1587, in-8°; c'est d'après cette dernière édition que Grævius a reproduit l'ouvrage dans ses *Antiquitates Romanæ*; ce n'est que la première que l'on a réimprimée dans la *Roma illustrata Ant. Thysii*, Amsterdam, 1657, in-12; 3° *Virgilii opera cum commentariis Servii et T. C. Donati*, Bâle, 1551, in-fol.; 4° *Virgilii opera à Fabricio castigata*, Leipsick, 1551, 1591, in-8°; 5° *Poematum sacrorum libri quindecim*, Bâle, 1560, in-16 : c'est le recueil des poésies de Fabricius, qui en donna une nouvelle édition augmentée, en 25 livres (1567, in-8°); 6° *Poematum veterum ecclesiasticorum opera christiana et operum reliquæ ac fragmenta*, 1562, in-4°. J.-A. Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina*, lib. 4, cap. 2, donne le détail de son contenu, et à la suite l'indication des poètes chrétiens omis par George. D. Liron (*Singularités historiques*, livre 3, p. 141), n'hésite pas à traiter G. Fabricius de corrupteur des ouvrages des anciens, et rapporte à l'appui une observation qu'avait déjà faite J.-A. Fabricius; 7° *De re poetica libri septem*, 1566, in-8°, souvent réimprimé. J.-A. Fabricius indique ce livre comme étant à l'usage des enfants et des classes; 8° *Rerum Misiicarum libri septem*, 1569, in-4°; 9° *Originum illustrissimæ stirpis Saxonicæ libri septem*, 1597, in-fol. L'ouvrage précédent y est reproduit. Une nouvelle édition, augmentée de deux livres par Jacques Fabricius, fils de George, fut donnée sous le titre de *Saxonæ illustratæ libri novem*, Leipsick, 1606, in-fol.; 10° *Rerum Germaniæ magnæ et Saxonæ universæ memorabilium volumina duo*, Leipsick, 1609, in-fol. Edition donnée par Jacques Fabricius : on y trouve encore l'histoire de Misnie. A. B.—r.

FABRICIUS (THÉODOSE), théologien luthérien, neveu du précédent, était fils d'André Fabricius, mort pasteur de l'église St-Nicolas à Eisleben le 26 octobre 1577, et connu par des poésies latines,

et par quelques ouvrages ascétiques écrits en allemand. Né à Nordhausen en 1560, le jeune Théodose fit ses études à Wittenberg, et fut placé en 1586 à l'église de Hertzberg en qualité de surintendant; le soupçon d'attachement secret au calvinisme lui ayant fait perdre cet emploi, il obtint la direction de l'église de St-Jean à Göttingue et une chaire de théologie au gymnase de la même ville; il passait pour habile helléniste, et pendant qu'il suivait ses études à Wittenberg, Jacques-André et Mart. Crusius se félicitèrent de ce qu'il pût revoir et corriger les épreuves de leurs dissertations sur la Confession d'Augsbourg, qu'ils publièrent en grec et en latin. Fabricius avait aussi une grande réputation comme prédicateur, et on assure que de grands personnages sont souvent venus de loin pour l'entendre. Il mourut à Göttingue le 7 août 1597. Outre quelques ouvrages ascétiques en latin et en allemand, il a publié une *Harmonie des quatre Évangiles* en quatre langues (latin, grec, hébreu et allemand), et il a traduit d'allemand en hébreu le petit Catéchisme de Mathieu Richter (*Judex*), connu ordinairement sous le titre de *Corpus doctrinæ ex Novo Testamento*. Fred. Christian Lesser, pasteur à Nordhausen, a publié en 1749 une notice sur la vie de Théodose Fabricius (en allemand). C. M. P.

FABRICIUS (FRANÇOIS), né à Ruremonde, vers 1510, étudia les langues grecque et latine, puis la médecine; il fut médecin à Aix-la-Chapelle vers 1545, et l'était encore en 1550. On a de lui : 1° *Thermæ aquenses sive de Balneorum naturalium, præcipue eorum quæ sunt Aquisgranî et Portæti, natura et facultatibus*, 1546, in-4°; 1564, in-12; *Divi Gregorî Nazianzenî tragædia Christus patiens, latino carmine reddita*, Anvers, 1550, in-8°. On sait aujourd'hui que cette tragédie n'est pas de St-Grégoire; quelques-uns l'attribuent à Apollinaire de Laodicée. Cependant Jacques de Billy l'a comprise, avec une traduction de Roillet, dans les Œuvres de ce Père. A. B.—T.

FABRICIUS (ANDRÉ), ou *Le Fèvre*, né probablement vers 1520, à Hodège, dans le pays de Liège, fit sa théologie à Ingolstadt, professa cette science à Louvain en 1553; alla à Rome en qualité d'orateur auprès de Pie IV, du cardinal Othon-Truchsess, évêque d'Augsbourg; revint en Allemagne après six ans, fut conseiller du duc de Bavière, et prévôt d'Alt-Oeting, où il mourut en 1581. On a de lui : 1° *Religio patiens, tragædia quæ sæculi nostri exhibentur calamitates*, Cologne, 1566, in-12; 2° *Samson, tragædia ex sacra Judicium historia*, 1569, in-12; 3° *Harmonia, quæ nulla est, confessionis Augustanæ cum doctrinæ evangelicæ consensum declarans, liber*, 1573, in-fol.; réimprimé en 1587. Fabricius y réfute en détail tous les articles de la confession d'Augsbourg. 4° *Catechismus romanus ex decreto concilii Tridentini, luculentis quæstionibus distinctus, brevibusque annotatunculis elucidatus*, 1570, in-8°; 1574, in-8°; 5° *Jeroboam rebellans, tragædia*, 1583, in-12. Paquot le fait auteur d'un ouvrage allemand

intitulé : *Lunettes sur la prunelle évangélique*, qu'il présume être dirigé contre un écrivain protestant, qui répliqua par une brochure allemande intitulée : *Le Nettoyeur de lunettes*; ce qui fit naître une nouvelle brochure de Fabricius, dont le titre annonce que le *Nettoyeur* a pris une peine inutile. — Un autre André FABRICIUS a place, comme homme d'État, dans le *Theatrum* de Paul Freher; mais il ne paraît pas avoir laissé d'ouvrages. Il naquit en Silésie en 1547, prit le bonnet de docteur en droit à Tübingen en 1578, fut en 1580 créé conseiller des ducs de Prusse, et en 1592 vice-chancelier à Kœnigsberg; il y mourut le 14 janvier 1602. A. B.—T.

FABRICIUS (FRANÇOIS), nommé aussi Lefèvre, né à Duren, dans le duché de Juliers, en 1524, vint, sur la réputation des professeurs, achever ses études à Paris au collège de France; il eut pour maîtres Ramus et Turnèbe; revint ensuite dans son pays, obtint en 1550 le rectorat de Dusseldorf, et mourut le 25 février 1575. Il a fait imprimer : 1° *Lysia orationes duæ*, Cologne, grec et latin, 1554, in-12; Anvers, 1565, in-12 : la traduction latine est de Fabricius; 2° *Pauli Orosii adversus paganos historiarum libri septem, etc., quibus accedit Apologeticus contra Pelagium de arbitrii libertate*, Cologne, 1561, in-12; 1574, in-12; 1582, in-12; Mayence, 1615, in-12; 3° *Commentarius in orationem Ciceronis pro Ligario*, 1562, in-12; 4° *Notæ in orationes Ciceronis pro Fonteio, pro Milone, et de provinciis consularibus*, Cologne, in-12; 5° *Plutarchi de liberis educandis liber, latinus factus*, Anvers, 1565, in-12; 6° *Ciceronis historia per consules descripta et in annos 64 distincta*, Cologne, 1564, in-12; 1570, in-12; réimprimé dans l'édition de Cicéron des Aldes de 1582, et dans l'édition de Gruter. Gronovius en donna une édition séparée avec des notes, 1727, in-12. 7° *In sex Terentii comædias annotationes*, 1563, in-12; 8° *Disciplina scholæ Dusseldorpiensis*, 1566, in-12; 9° *Annotationes in quæstiones Tusculanas Ciceronis*, 1569, in-12. 10° *Notæ in verrinas primam et secundam*, 1572, in-12. Lenglet Dufresnoy attribue à Fabricius *De motibus gallicis relatio*, 1588, in-8°, et *Continuatio quæ de totius Europæ præsentî statu disseritur*, 1592, in-8°. Lelong les lui attribue aussi sans en rien rapporter que les titres. Ces bibliographes rangent ces livres au nombre de ceux qui concernent le règne de Henri III; et ce prince ne commença à régner qu'un an après la mort de Fabricius. A. B.—T.

FABRICIUS ou SMITH (GUILLAUME), né à Nimègue, vers l'an 1553, docteur en théologie à Louvain, successivement président du collège de Houterle et du petit collège, etc., mort le 7 mars 1628, a publié *D. Leonis Magni in dominicam passionem enarratio*, 1600, in-12, avec notes; il est auteur du *Confutatio censuræ quorundam theologorum Parisiensium in quasdam propositiones ex R. P. Santarellæ libris collectas*, ouvrage anonyme, 1627, in-4°. Le P. Santarelli, jésuite italien, avait publié,

en 1625, un traité *De hæresi*, etc., où il disait que le pape peut punir les rois des peines temporelles, et dispenser, pour de justes causes, leurs sujets du serment de fidélité. Ce livre fut condamné au feu par arrêt du parlement du 13 mars 1626; la Sorbonne condamna aussi l'ouvrage, et c'est contre cette censure que s'élève Fabricius. A.B.—T.

FABRICIUS (JEAN) naquit à Osterla, près de Norden, dans l'Ost-Frise; il fit un voyage en Hollande, où il apprit à construire les télescopes par réfraction. Dès qu'on eut fait la découverte de ce genre de lunettes, on les dirigea contre la lune, Jupiter et Saturne, et l'on y découvrit des choses remarquables. Poussé par la même curiosité, Fabricius porta ses regards vers le soleil, et ne tarda pas à y apercevoir des taches. Il reconnut que ces apparences n'étaient ni dans l'œil, ni dans l'air, ni dans le verre; qu'elles se mouvaient avec le soleil, qu'elles devaient lui être adhérentes, et qu'enfin la rondeur du globe solaire était la cause de la diminution de ces taches vers les bords. Fabricius rappelle même la conjecture de Képler sur la rotation du soleil. Il fit imprimer le détail de ses observations sous ce titre : *Joh. Fabricii Phrysi de maculis in sole observatis, et apparente earum cum sole conversione narratio*, Wittenberg, 1511, petit in-4°. L'épître dédicatoire est datée du 15 juin 1611 : c'est le premier ouvrage où il soit question des taches du soleil. Lalande l'a donné presque en entier dans ses suppléments, t. 4, 1781, et dans les mémoires de l'Académie pour l'année 1778. Galilée trouve donc dans Fabricius un concurrent qui lui dispute fortement la découverte des taches du soleil. Si l'on consulte les titres publics, Fabricius les aurait même vues et décrites avant Galilée. Mais il n'y a pas de doute que celui-ci de son côté n'ait aussi fait la même découverte, qu'il ne soit allé plus loin que son rival, et dans la manière d'expliquer le phénomène et dans le parti qu'on pouvait en tirer; seulement on a eu tort de n'en faire honneur qu'à lui. Comme le dit Bailli : « Lorsqu'un « homme de génie s'est élevé, s'est fait connaître, « il enchaîne l'attention de tous les esprits; on « épie ses regards, on recueille ses paroles; ceux « qui sont assis plus bas ne sont pas entendus. » C'est ce qu'éprouva Fabricius, et nous ne faisons ici que lui rendre la justice qui lui est due. On ignore l'époque de la mort de Jean Fabricius, mais on sait qu'il vivait encore en mai 1617. — Son père (David FABRICIUS) avait découvert en 1596 l'étoile changeante de la Baleine. Celui-ci est remarquable par des observations astronomiques et par une explication de la route elliptique que Képler avait assignée aux planètes. Il suppose que cette courbe n'est qu'apparente, et qu'elle résulte de la composition de plusieurs cercles. L'astronomie était déjà trop avancée pour qu'une pareille explication eût le moindre succès. Le système de Ptolémée et les mouvements circulaires étaient détruits pour jamais, et il n'y avait plus de philosophie à com-

battre pour eux. David Fabricius exerçait les fonctions du ministère pastoral à Osterla, et fut tué en 1617 par un paysan qu'il avait traité publiquement de voleur dans ses prédications; il est auteur d'une chronique d'Ost-Frise, écrite en bas allemand, et publiée à Embden en 1640 avec une continuation. N.—T.

FABRICIUS (LAURENT), professeur d'hébreu à l'université de Wittenberg, naquit à Dantzic en 1555, d'un négociant de cette ville. Voué aux lettres dès son enfance par ses parents, il fit ses premières études dans le collège de Dantzic, parcourut ensuite les universités de Francfort, de Wittenberg, de Leipsick, de Iéna, de Tubingen et de Strasbourg. Il resta assez longtemps dans cette dernière ville, s'y fortifia dans la langue hébraïque, et étant revenu à Wittenberg en 1587, il y fut reçu maître en philosophie. Etant ensuite retourné à Iéna, il y ouvrit une école. Ses connaissances en philosophie, en théologie et en hébreu le firent élire professeur d'hébreu dans l'université de Wittenberg en 1593, et il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée le 21 avril 1629. On a de ce savant : 1° *De schemhamphoraschi usu et abusu apud Judæos*, Wittenberg, 1596, in-8°; 2° *Partitiones codicis hebræi*, ibid., 1610, in-4°; 1626 et 1671, in-8°. Cet ouvrage, fort estimé de son temps, se trouve réimprimé dans le *Thesaur. libr. philologic.* de Th. Crenius; 3° *Oratio de lingua hebræa*, ibid., 1594; 4° *De reliquis sanctis Syrarum vocum in N. T. asservatis*, ibid., 1613, in-4°; 5° *Metrica Hebræorum vetus et nova*, ibid., in-8°; 6° *Epistola ad Joh. Buxtorfium*. Cette lettre, dans laquelle L. Fabricius engage J. Buxtorf à soutenir l'antiquité des points voyelles du texte hébreu des Livres saints, se trouve dans les *Catalecta theologico-philologica*, donnés par J. Buxtorf, Bâle, 1707, in-8°. (Voy. CHR. CRINESIUS.) J.—N.

FABRICIUS (JEAN), né en 1560, après avoir fini ses études à Altorf, y éleva une école, où les principaux habitants de la ville envoyèrent leurs enfants. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et après quarante-huit ans d'exercice dans ces fonctions, il mourut en 1656, âgé de 76 ans et 5 mois. On a de lui une dissertation *De dignitate conjugii*, Nuremberg, 1592. — Son fils, FABRICIUS (Jean), théologien, né à Nuremberg le 31 mars 1618, fut élevé par Jean Gravius, alla successivement étudier à Iéna, Leipsick, Wittenberg et Altorf, fut ministre dans cette dernière ville, et y eut une chaire de théologie. Après avoir professé sept ans, il fut appelé à Nuremberg, où il devint pasteur de Ste-Marie. On a de lui : 1° *Ecclesiæ Noribergensis pastorum responsio ad litteras ministerii Berolinensis*, 1666. Fabricius, auteur de cet ouvrage, l'avait communiqué à Ch.-J. Bulcholz, qui le jugeant utile le fit imprimer à l'insu de l'auteur. 2° *Conciones in Augustanam confessionem cum annotationibus latinis*, Nuremberg, 1653; 3° *Conciones in librum Jobi*, Nuremberg, 1681; 4° *Praelectiones seu systema theologicum*, Altorf, 1681, publié par son

filis; 5^o *Commentatio de bonorum operum ad salutem necessitate*, Helmstadt, 1709; 6^o quelques discours, dont son fils donna la liste dans son *Hist. bibl. Fabricianæ*, t. 5, p. 154. Le Moreri de 1739 dit qu'on a de lui « un traité latin du *Faux zèle des gentils*, et un écrit intitulé *Raphaël*, ouvrage de « piété consacré à son usage. » A. B.—T.

FABRICIUS (JEAN), petit-fils et fils des précédents, né à Altorf en 1644, théologien, philologue et bibliographe, fut conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg, inspecteur général des écoles du duché de Brunswick, et associé de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin. Il mourut le 29 janvier 1729. On a de lui : 1^o *Oratio de utilitate quam theologia studiosus ex itinere capere potest italico*, 1678, in-4^o; 2^o *Dissertatio de altaribus*, Helmstadt, 1698, in-4^o; 3^o *Amœnitates theologicæ*, 1690, in-4^o; 4^o le Recueil des œuvres d'Ottavio Ferrari, 1711, 2 vol. in-4^o; 5^o *Historia bibliothecæ Fabricianæ*, Wolfenbüttel, 1717-1724, 6 vol. in-4^o. L'auteur passe successivement en revue tous les ouvrages qui composent sa bibliothèque; il donne une notice sur les auteurs, et relève les erreurs qu'il a aperçues dans leurs livres : il n'en a pas été exempt lui-même; mais son travail prouve une immense érudition, et non-seulement fait les délices des amateurs de l'histoire littéraire, mais encore peut être consulté avec fruit par les savants qui voudront donner de nouvelles éditions d'auteurs anciens. Il avait, en 1681, publié les *Prælectiones* de son père, Jean Fabricius. A. B.—T.

FABRICIUS (SAMUEL), d'Eisleben, en Saxe, né à la fin du 16^e siècle, était ministre à Zebest, quand il publia sa *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1623, in-8^o; réimprimée à Bâle, 1673, avec des considérations sur les bienfaits de Dieu. Ce sont des réflexions sur le psaume 104^e; elles durent naissance, dit J. Fabricius, aux *Conciones* du même auteur sur le même psaume, divisées en sept livres : dans le premier, il parle du monde en général; dans le second, du ciel, des nuages et de l'air; dans le troisième, des anges; dans le quatrième, de la terre et des eaux; dans le cinquième, de la pluie et des fruits de la terre; dans le sixième, du soleil, de la lune et des étoiles; dans le septième, de la mer.—FABRICIUS (Etienne), ministre à Berne dans le 17^e siècle, a donné : 1^o *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; 2^o *Conciones sacre in Decalogum*, 1649, in-4^o; 3^o *Conciones sacre festivitatis annuis habitæ*, 1656, in-4^o; 4^o *In CL psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacre*, 1664, in-fol. A. B.—T.

FABRICIUS (JEAN-GEORGE), né à Nuremberg le 23 septembre 1593, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions. Dans une chute grave qu'il fit le 2 avril 1602, il se luxa la cuisse gauche, et demeura boiteux le reste de sa vie. Cette incommodité, loin d'affaiblir son zèle scientifique, sembla le redoubler. Il se consacra spécialement à l'art de guérir, qu'il étudia successivement dans

les universités d'Altorf, de Wittenberg, de Iéna et de Bâle. Ce fut dans cette dernière qu'il obtint le doctorat le 29 août 1620, après avoir soutenu une thèse *Sur la phrénésie*. De retour à Nuremberg, il fut associé au collège des médecins, dont il remplit avec distinction les différentes charges. Une pratique très-étendue l'empêcha de se livrer aux travaux du cabinet; en sorte qu'il ne publia guère d'autre écrit que sa dissertation inaugurale. Créé comte palatin par l'empereur Léopold le 17 mai 1659, il mourut le 18 novembre 1668. — Son fils, WOLFGANG-AMBROISE, cultiva pareillement la médecine, à laquelle il joignit un goût décidé pour l'archéologie. Désirant perfectionner et étendre ses savantes recherches, il visita les plus beaux monuments et les plus célèbres académies d'Allemagne, de France et d'Italie; mais il fut moissonné au milieu de sa carrière, à Lyon, le 13 janvier 1653, laissant deux opuscules érudits qui furent publiés la même année par son père à Nuremberg, dans le format in-4^o. L'un est intitulé : *De lucernis veterum*, l'autre *Ἀπόρρημα βοτανικὸν de signaturis plantarum*. L'archéologue Charles Spon a donné en latin les détails de la maladie qui enleva ce jeune savant, et J. Fabricius a fait imprimer en allemand une espèce d'éloge funèbre : *Christliches Anderken*, etc., Nuremberg, 1653, in-4^o. On trouve ordinairement ces deux pièces réunies.—FABRICIUS (Septime-André), frère du précédent, naquit à Nuremberg, 4 décembre 1641, et se consacra aussi à l'art de guérir. Reçu docteur à Bâle, il voulut également parcourir la belle Italie. Venise, Florence, Rome, Naples furent l'objet de son admiration; mais il fit un plus long séjour à Padoue, dont la célèbre université lui offrait une source féconde d'instruction. Revenu dans sa ville natale, il fut élu membre du collège des médecins en 1667, et se livra entièrement à l'exercice de sa profession. Il eut, comme son père, une pratique très-étendue, et fut obligé, comme lui, de renoncer à la gloire littéraire. En effet, pendant les trente-huit années qui s'écoulèrent depuis son retour jusqu'à sa mort, arrivée le 10 décembre 1705, il ne composa pas un seul ouvrage, et nous n'avons de lui que trois opuscules publiés pendant le cours de ses voyages : 1^o *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum*, Padoue, 1663, in-4^o; 2^o *Μελέτημα ἱατρικὸν de medicina universali*, Venise, 1666, in-4^o; 3^o *Discursus medicus de terminis vitæ humanæ*, Rome, 1666, in-4^o. — FABRICIUS (Ernest-Frédéric), médecin du 17^e siècle, exerça d'abord sa profession à Vienne en Autriche, puis à Hambourg. Il n'est connu que par un ouvrage qui ne justifie pas son titre : *Medicinæ utriusque galenicæ et hermeticæ anatome philosophica, brevem succinctam, et perspicuam absolutæ artis medicæ oculis subjiciens sciagraphiam*, Francfort, 1633, in-fol. C.

FABRICIUS (JEAN) naquit à Dantzic le 17 février 1608. Après avoir commencé ses études dans cette ville, il les continua à Rostock, à Leipsick, à Wittenberg, à Kœnigsberg et à Leyde, où il se

rendit successivement. Il séjourna un an et demi à Leyde, et y étudia l'arabe et le persan sous Golijs. En 1633, il retourna à Rostock, y prit le degré de maître en philosophie. Pendant le séjour de quatre années qu'il y fit, il enseigna les langues orientales, l'arabe surtout, avec un grand succès, et chercha à établir une typographie arabe. Eph. Prætor nous apprend (*Athenæ Gedanenses*) qu'il prononça, en 1633, un discours *De dignitate et commendatione ling. ar.*; qu'il fit imprimer en 1636, in-fol., un *specimen* de ses caractères, contenant un petit poème d'Avicenne, et qu'il surveilla l'impression d'une édition arabe de l'Alcoran, accompagnée d'une version latine; mais cette édition projetée n'a point paru. Vers cette même époque, Fabricius quitta Rostock pour voyager; il visita le Danemarck, revint à Dantzic en 1638, repartit de nouveau pour le Danemarck et parcourut la Suède, le Holstein, la Hollande, l'Angleterre et la France. Pendant un séjour de quelques mois à Paris, il se rendit la langue française si familière qu'il prononça un discours français à Amsterdam à son retour. Enfin, il revint à Dantzic, en 1642, après une absence de seize ans, et y fut nommé la même année pasteur du temple de St-Barthélemi. En 1650, il remplaça Abr. Calov dans la chaire de théologie et de langue hébraïque. Il mourut de la peste le 10 septembre 1653. Voici la liste de ses ouvrages: 1^o *Dissertatio philologica de nomine Jehovah*, Dantzic, 1636, in-4^o; 2^o *Diascepsis de incarnatione λόγου, summi et supremi Dei Christi*, Rostock, 1637, in-4^o; 3^o *Carmen arabicum gratulatorium M. Johanni Raum de professione eloquentiæ in acad. Rostochi.*, d. 14 febr. 1637 collata, Rostock, in-4^o; 4^o *Hymnus angelicus sacra meditatione expressus*; item, *Oratio patriarchæ Antiocheni, de nativitate Christi, ex arab. in ling. lat. translata*, Dantzic, 1638, in-4^o, et Leyde, 1640; 5^o *Specimen arabicum quo exhibentur aliquot scripta arabica partim in prosa, partim ligata oratione composita, jam primum in Germania edita, versione latina donata, analysi grammatica expedita, notisque necessariis illustrata*, Rostock, 1638, in-4^o. Cet ouvrage contient la première séance de Hariri; un poème d'Abou'ola, un autre d'Ibn Fared, et deux autres intitulés: l'un, *Judicium de soluto dicendi genere Arabum proprio*; et l'autre, *Coronis de poesi Arabum*. Le volume est terminé par une table latine des mots: la traduction des deux premières pièces avait été communiquée à Fabricius par Golijs, qui les fit réimprimer par la suite. 6^o *Mahumedis testamentum, sive pacta cum christianis in Oriente inita*; item, *Theodori Bibliandri apologia pro editione Alcorani*, ibid., 1638, in-4^o. Fabricius a simplement réimprimé ici la version latine de Gab. Sionita. 7^o *Dissertatio de matrimonio comprivignorum*; 8^o *Dissertatio de admirabili vi eruditionis*, Rostock, 1639. (*Voy. sur ce savant l'ouvrage déjà cité d'Ephr. Prætor.*) J—N.

FABRICIUS (VINCENT), né à Hambourg, le 23 septembre 1612, fit ses études à l'université de Leyde,

et y prit ses grades en médecine en 1634. Il s'était déjà fait connaître par un talent assez remarquable pour la poésie latine, et même il avait publié, deux ans auparavant, un recueil de vers, à la sollicitation de Daniel Heinsius, son hôte et son ami. Il s'appliqua ensuite à l'étude du droit, et ses progrès ne furent pas moins rapides que ceux qu'il avait faits dans d'autres sciences. L'évêque de Lubeck lui donna le titre de conseiller avec des appointements convenables; cependant, il ne garda pas longtemps cette place: il vint se fixer à Dantzic avec sa famille, et peu après fut nommé syndic et ensuite bourgmestre de cette ville. La connaissance qu'il acquit des intérêts de la république et le talent avec lequel il porta la parole dans des occasions d'éclat lui valurent treize fois l'honneur d'être député par le sénat à la diète de Pologne. Il mourut pendant une de ces assemblées, à Varsovie, le 11 septembre 1667, âgé seulement de 54 ans. La première édition des poésies de Fabricius parut à Leyde en 1632, in-12. Il en donna une seconde édition, corrigée et augmentée, en 1638. Enfin, son fils, Frédéric Fabricius, en publia une troisième, Leipsick, 1683, in-8^o. Cette édition contient plusieurs pièces qui avaient été omises dans les précédentes, et en outre les *Harangues* prononcées par l'auteur dans les diètes de Pologne; un discours *De obsidione et liberatione urbis Leidensis*, récité à Leyde, en 1632, et enfin les *Thèses* de médecine soutenues par Fabricius dans la même ville. On connaît encore une assez longue pièce de vers de Fabricius, imprimée au-devant des *Epistolæ latinæ* de Boxhorn, Francfort, 1679. — Son fils, FABRICIUS (Frédéric), premier pasteur de l'église de St-Nicolas, à Stettin, docteur en théologie à Wittenberg, s'appliqua aux langues orientales, qu'il étudia à Leyde et à Utrecht. Il mourut le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans, après avoir traduit de l'hébreu le Commentaire de R. Dav. Kimchi sur Malachie, et publié en allemand quelques sermons et divers traités de théologie polémique, dont on peut voir le détail dans le Dict. de Jöcher. W—s.

FABRICIUS (Louis), ambassadeur de Charles XI, roi de Suède, en Perse, était né au Brésil, d'une famille hollandaise, et avait d'abord couru la carrière militaire en Russie. Charles XI l'envoya en Perse pour établir entre ce pays et la Suède un commerce dont Narva, en Esthonie, devait être l'entrepôt; mais comme il fallait passer sur le territoire russe, ce commerce éprouva bientôt des difficultés qui en arrêterent le développement. Fabricius fit trois fois le voyage de Perse, et amena en 1683, à Stockholm, plusieurs marchands arméniens, qui apportèrent des soies crues pour la valeur de 40,000 riksdalers de Suède. Pendant un des voyages de Fabricius, un officier suédois, qui était de la suite de l'ambassadeur, eut occasion de faire remettre en liberté un grand nombre de femmes européennes, enfermées dans le sérail du monarque persan. C—AU.

FABRICIUS (JEAN-SEBALD), né à Spire, le 15 juin 1622, après avoir visité les plus célèbres écoles de France, d'Allemagne et de Flandre, vint, en 1652, professer à Heidelberg la logique et la langue grecque; deux ans après, on lui confia encore la chaire d'histoire, et il reçut en 1657 le grade de docteur en théologie. Lorsque l'Allemagne et surtout le Palatinat furent ravagés par la guerre, en 1674, Fabricius se retira en Angleterre, et l'on ignore s'il y termina ses jours ou s'il revint en Allemagne. Il a publié dix-huit ouvrages, dont, d'après l'auteur lui-même, Freytag donne la liste dans son *Adparatus litterarius*, t. 3, p. 614-616; il suffira de citer : 1° *Manhemium, civitatis atque castris Manhemiani descriptionem exhibens historicam*, Heidelberg, 1656, in-4°; 2° *Lutrea Cesarea, sive originis et incrementi urbis Lutrensis ad præsens tempus deductio*, Heidelberg, 1656. C'est un précis de l'Histoire de la petite ville de Kaysers-Lauter. Le Moreri de 1759 parle de ces deux ouvrages comme n'en faisant qu'un, et passe sous silence tous les autres écrits de Fabricius; 3° *C. Julius Cesar numismaticus, sive dissertatio historica Dionis Cassii selectiora commata illustrans*, Londres, 1678, in-8°. Lipsius, dans sa *Bibliotheca nummaria*, cite une édition sous le titre de *Dissertatio philologica*, Heidelberg, 1675, in-4°.

A. B.—T.

FABRICIUS (JEAN-LOUIS), frère de Jean Sebal, naquit, en 1652, à Schaffhouse, où son père était recteur du collège; il y commença ses études. En 1690, il obtint à Utrecht la permission d'enseigner, vint à Paris en 1652, et alla, en 1656, rejoindre son frère à Heidelberg. Il eut, l'année suivante, la place de professeur extraordinaire en langue grecque. Il remplit à diverses reprises plusieurs fonctions ecclésiastiques, littéraires ou politiques, et revint à Heidelberg. Lors de l'incendie de cette ville, il en sauva les archives, d'abord à Eberbach, puis à Francfort, où il mourut en 1697. Ses œuvres, imprimées d'abord séparément, ont été recueillies et publiées par J.-H. Heidegger, Zurich, 1698, in-4°. L'éditeur a mis en tête la Vie de l'auteur; les ouvrages contenus dans ce volume, au nombre de vingt-six, sans compter les thèses ni les programmes académiques, sont énumérés dans l'*Historia bibl. Fabriciana*, t. 4, p. 522-24. Les plus remarquables sont intitulés : *Apologia generis humani contra calumniam atheismi*; *De baptismo infantibus heterodoxorum conferendo*; *De ludis scenicis*; *De limitibus obsequii erga homines*; *De fide infanulorum*; *De baptismo per mulierem vel hominem privatim administrato*, etc. Daniel Gerdes attribue à Fabricius un *Traité De divortio bonæ gratiæ*, qu'il dit très-rare, et qu'on ne trouve pas dans la collection donnée par Heidegger. Dans la *Centuria Fabriciorum*, J.-A. Fabricius parle longuement de Jean-Louis.

A. B.—T.

FABRICIUS (FRANÇOIS), professeur de théologie à l'université de Leyde, naquit à Amsterdam le 10 avril 1665. Ayant à l'âge de cinq ans perdu son

père et sa mère, il fut redevable de sa première éducation à son aïeul maternel, qu'il perdit bientôt après (1675). Après avoir fait ses études, Fabricius se consacra à la théologie, et devint ministre à Velzen. Ce fut en 1703 qu'il succéda à J. Trigland dans la chaire de théologie en l'université de Leyde; il avait été quatre fois recteur de cette université (en 1708, 1716, 1724, 1756), lorsqu'il mourut, le 27 juillet 1758. On a de lui : 1° *Christus unicum ac perpetuum fundamentum Ecclesiæ*, Leyde, 1717, in-4°. C'est le discours inaugural qu'il prononça en prenant possession de sa chaire. 2° *De sacerdotio Christi juxta ordinem Melchizedeci*, 1720, in-4°; 3° *De christologia Noachica et Abrahamica*, 1720, in-4°; 4° *De fide christiana patriarcharum et prophetarum*, 1720, in-4°; 5° *De oratore sacro*, 1720, in-4°. On a aussi de lui six sermons en hollandais. Saxius dit que c'est à Fr. Fabricius qu'on doit l'*Oratio in natalem centesimum et quinquagesimum academice Batavæ quæ est Lugduni Batavorum*, 1725, in-fol. et in-4°.

A. B.—T.

FABRICIUS (JEAN-ALBERT), le plus savant, le plus fécond et le plus utile des bibliographes, naquit à Leipsick le 11 novembre 1668. Il perdit sa mère en 1674, et cinq ans après, le 9 janvier 1679, son père, Werner Fabricius, directeur de la musique dans l'église St-Paul à Leipsick, né à Itzehoe dans le Holstein le 10 avril 1635, auteur lui-même de deux ouvrages allemands et des *Deliciæ harmonicæ*, 1657, in-4°. Jean-Albert avait commencé ses études sous son père, qui, en mourant, le recommanda à Valentin Alberti. Il étudia cinq ans sous Wenceslaz Buhl, puis sous J.-S. Herrichen. Il fut, en 1684, envoyé à Quedlinbourg pour y étudier sous Samuel Schmidt. Dès cette époque il faisait ses délices des *Adversaria* de Barthius. Lorsqu'il vit, en 1687, le premier volume du *Polyhistor* de Morhof, il sentit augmenter le vif désir qu'il avait déjà de s'adonner aux lettres. Revenu à Leipsick en 1686, il fut la même année reçu bachelier en philosophie, et le 26 janvier 1688 maître dans la même faculté; ce fut peu après qu'il publia son premier ouvrage formant une feuille in-4°. Il donna quelques autres opuscules et étudia quelque temps la médecine, qu'il abandonna pour la théologie. Il alla à Hambourg en 1693, et se proposait d'entreprendre quelques voyages, quand il apprit que les frais de son éducation avaient absorbé son petit patrimoine, et même le constituaient débiteur de son tuteur. Il resta donc à Hambourg, où J.-Fr. Mayer le retint en qualité de son bibliothécaire. Il alla en Suède avec son patron en 1696, puis revint à Hambourg, où il concourut pour la chaire de logique et de métaphysique; les suffrages se partagèrent entre Fabricius et Sébastien Edzardi, l'un de ses concurrents; on eut recours au sort, qui décida en faveur d'Edzardi; mais en 1699 Fabricius succéda à Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de philosophie pratique. Il prit ensuite à Kiel le bonnet de docteur en théologie. De 1692 à 1697 il avait prêché régulièrement tous les mercredis.

Dès l'instant qu'il fut nommé professeur il en remplit dignement les fonctions; pendant les dix premières années il y consacra dix heures par jour; dans les dix suivantes, huit ou neuf heures, puis sept ou huit; ce ne fut qu'après trente ans de professorat que, sentant ses forces diminuer, il se réduisit à quatre et cinq heures par jour. J.-Fr. Mayer étant venu s'établir à Griefswald, fit offrir, en 1701, la chaire de théologie en cette ville à Fabricius, qui la refusa pour cause de santé. Il avait, en 1708, accepté la place de professeur en théologie, en logique et en métaphysique, et se disposait à aller en prendre possession, lorsque le sénat de Hambourg le retint en ajoutant à sa charge de professeur celle de recteur de l'école de St-Jean, qu'occupait son beau-père, Schultz, que Fabricius était bien aise d'aider dans ses fonctions. Schultz mourut en 1709, et Fabricius se vit encore, pendant deux années, chargé du rectorat. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui fit des offres tellement avantageuses, que Fabricius était sur le point de les accepter. Cette fois encore les magistrats surent retenir le savant parmi eux, en augmentant son traitement de deux cents écus. Fabricius refusa d'écouter les propositions qu'on lui fit depuis pour l'attirer à Wittenberg. Il mourut à Hambourg le 30 mars 1736. Cinq mois auparavant il avait perdu sa femme, dont il avait eu trois enfants; savoir : un fils mort en bas âge, Catherine Dorothee, qui épousa Jean Dieteric Evers, docteur en droit; et Jeanne-Frédérique, épouse de H.-S. Reimar. Outre le temps qu'il consacrait à remplir ses fonctions de professeur, Fabricius en employait encore à sa correspondance, qui était très-étendue, et à recevoir les visites des étrangers; mais il était si laborieux qu'il est l'auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages. Nicéron, d'après Reimar, en donne la liste, qu'il porte à 128, en y comprenant, il est vrai, ceux dont il n'est qu'éditeur ou même collaborateur; parmi les uns et les autres, il suffira d'indiquer les plus remarquables et les principaux : 1° *Scriptorum recentiorum Decas*, Hambourg, 1688, in-4° de 8 pages, dans lequel il juge avec beaucoup de liberté dix auteurs de son temps (D.-S. Morhof, Chr. Cellarius, H. Witten, Chr. Thomassius, S. Salden, Abr. Berkelius, Servat Galleus, J. Tollius, S.-M. König, Chr. Eybenius). Cet ouvrage fut attaqué par une *Epistola sinceri veridici ad candidum philaletham*, Lubeck, 1689; et Fabricius répliqua par sa *Defensio Decadis*, in-4°, sans date; 2° *Decas decadum sive plagiariorum et pseudonymorum centuria*, 1689, in-4°, ouvrage érudit, mais sans tables; c'est le seul que l'auteur ait publié sous le nom de Faber; 3° *Bibliotheca latina, sive notitia auctorum veterum latinorum quorumcumque scripta ad nos pervenerunt*, Hambourg, 1697, in-8°; Londres, 1703, in-8°, avec quelques additions en petit nombre et quelquefois fautives; Hambourg, 1708, in-8°; quoique divisée en livres et en chapitres, cette édition n'est pas plus recherchée que les précédentes, dont on fait

peu de cas; réimprimée avec un supplément en 1712; cinquième édition, Hambourg, 1721-22, 3 vol. in-8°; édition estimée, mais incommode, parce que les tomes 2 et 3 renferment les suppléments et corrections au 1^{er}, et à laquelle on doit préférer celle de Venise, 1728, 2 vol. in-4°, qui a l'avantage de contenir les additions et suppléments reportés à leur place, mais qui a l'inconvénient des fautes et des omissions de Fabricius, et par-dessus le mauvais ordre primitif du livre. Ces défauts ne se trouvent pas dans l'édition de la *Bibliotheca latina*, donnée par J.-A. Ernesti à Leipsick, 1773, 5 vol. in-8°. Le nouvel éditeur a tellement amélioré l'ouvrage, qu'il en a fait un ouvrage nouveau; il en a changé l'ordre, ou plutôt il y en a mis; il a supprimé différents opuscules dont Fabricius avait grossi inutilement son travail, tels que la Rhétorique d'Aurelius Cornelius Celsus; mais c'est surtout à compléter l'indication des éditions de chaque auteur qu'il a porté ses soins. L'ouvrage de Fabricius est divisé en quatre livres : 1° des écrivains avant Tibère; 2° des écrivains depuis Tibère jusqu'aux Antonins; 3° depuis les Antonins jusqu'à la corruption de la langue latine; le 4^e livre est consacré aux fragments et aux collections des anciens écrivains latins. Ernesti a conservé cette division; mais dans le 3^e livre il a supprimé : 1° l'article sur Sidonius Apollinaris, qui se trouvait à la suite de celui de Symmaque; 2° l'article Boece, qui était à la suite de celui de Martianus Capella; 3° tout le chapitre 16, consacré à Cassiodore; 4° tout le chapitre 17, consacré à Jornandès. Malgré ces retranchements, cependant, le troisième livre a dans l'édition d'Ernesti dix-sept chapitres, comme dans les précédentes, parce que du chapitre 12, consacré à Ammien Marcellin, à Végèce et à Macrobe, le nouvel éditeur a fait ses chapitres 12, 13 et 14, dont chacun ne contient qu'un auteur. Dans le quatrième livre Ernesti a retranché le chapitre 2, *De poetis christianis*, et le chapitre 3, *De scriptoribus antiquis christianis*. Il a fait des additions et des suppressions au chapitre *De variis monumentis antiquis*, a réuni les deux chapitres *De auctoribus linguæ latinæ* et *De grammaticis* à Putschio editis en un seul, qu'au moyen d'une petite addition préliminaire il a divisé en trois sections, et a fait des changements considérables aux chapitres consacrés aux juriconsultes. Il a supprimé le chapitre *De scriptis quibusdam suppositis*, et a plus que doublé la nomenclature des imprimeurs célèbres, qui compose le dernier chapitre de ce quatrième livre. Les suppressions faites par Ernesti aux livres 3 et 4 de la *Bibliotheca latina* ne devaient être que des transpositions; elles portent, comme on l'a pu remarquer, sur les auteurs chrétiens; or, Ernesti devait consacrer à ces auteurs son quatrième volume, qui n'a pas paru. 4° *Bibliotheca græca, sive notitia scriptorum veterum græcorum quorumcumque monumenta integra aut fragmenta edita extant, tum plerorumque e manuscriptis ac deperditis*, Hambourg, 1703-1728, 14 vol. in-4°; le premier volume a été

réimprimé en 1708 et en 1718; et l'on préfère cette dernière réimpression, où il y a quelques augmentations. Tous les autres volumes, sans exception, ont été aussi réimprimés, soit du vivant de l'auteur, soit après sa mort, mais sans changements notables du moins. La *Bibliotheca græca* est le plus important de tous les ouvrages de l'auteur; elle lui a mérité de la part de Needham le surnom de *Maximus antiquæ eruditionis thesaurus*; et de la part de Heumann, celui de *Museum Græciæ*. Elle est divisée en six livres qui sont subdivisés en chapitres: le 1^{er} livre traite des écrivains avant Homère, le 2^e des écrivains depuis Homère jusqu'à Platon; le 3^e depuis Platon jusqu'à Jésus-Christ; le 4^e depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin; le 5^e depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453; enfin le 6^e livre comprend les collections de canons, les jurisconsultes et les médecins grecs. L'ouvrage manque quelquefois d'ordre, défaut que la méthode de travailler qu'avait adoptée Fabricius rendait inévitable; aussitôt qu'il avait de quoi former un volume, il le livrait à l'impression. Aussi au milieu d'un livre voit-on quelquefois des index des premiers chapitres du même livre; l'auteur a mis, soit au milieu de ces livres, soit à la fin, tantôt des fragments inédits d'auteurs grecs, tantôt des dissertations entières, déjà imprimées, d'écrivains modernes. Cette confusion est réparée jusqu'à un certain point par la table du dernier volume; et, malgré ces imperfections, la *Bibliotheca græca* est un livre très-remarquable. Une nouvelle édition en a été donnée par M. J.-C. Harles à Hambourg, 1790 et années suivantes, in-4^o. Fabricius avait souvent mal observé la chronologie, et quelquefois parlait du même auteur en plusieurs endroits. M. Harles, en corrigeant ces fautes, a aussi remis à la place qu'ils devaient occuper, les index, tables et autres morceaux. Il a supprimé les opuscules ou fragments que Fabricius avait insérés dans son livre, et dont il a été fait depuis de bonnes éditions. Il a ajouté les suppléments inédits qu'avait laissés Fabricius lui-même, et ceux de Ch.-Aug. Heumann. Le nouvel éditeur a indiqué non-seulement les éditions nouvelles des auteurs grecs, mais encore leurs traductions dans les langues de l'Europe. Dans le programme de son édition, il donne les noms des savants qui lui ont envoyé ou promis des matériaux et des notes. Ce sont MM. Gruner, pour les médecins; Richter, pour les jurisconsultes; Scharfenberg, pour les interprètes du V. T.; Henke, pour les auteurs ecclésiastiques; Zeune, Jaeger, Krohn, Roth, et Lengnich, qui non-seulement a fourni ses propres notes, mais encore celles de Wernsdorf. L'éditeur a eu soin de mettre au haut de chaque page le rapport de l'ancienne édition; ce qui donne la facilité de trouver sur-le-champ les renvois faits à la première édition. Dans un travail tel que celui qu'a entrepris M. Harles, les erreurs (ne fût-ce que les fautes typographiques) sont inévitables; mais elles sont plus que compensées par les améliora-

tions et les additions qui, toutes les fois que cela a été possible, sont renfermées entre deux crochets. 5^o *Centuria Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, 1703, in-8^o. Il publia une seconde centurie en 1727, et en avait préparé deux autres. L'auteur a admis dans ses centuries non-seulement les personnages dont le nom de famille est Fabricius, et ceux dont Fabricius n'est que le prénom, mais encore les auteurs dont le nom, d'une langue quelconque, se traduit ou peut se traduire par les mots de *Fabricius* ou de *Faber*. Ainsi il a donné place dans ses centuries à Fabricio Campolini, Véronais, à le Fèvre de la Boderie (*Fabricius Boderianus*), à N. C. Fabri de Peiresc (*N. C. Fabricius de Peiresc*), à Gui du Faur Pibrac (*Fabricius Pibracius*), aux Schmid, dont le nom signifie en allemand forgeron ou maréchal, etc. En général, ce sont des sommaires ou des résumés, et même quelquefois de simples notes; un très-petit nombre d'articles offrent des détails curieux. 6^o *Bibliotheca antiquaria, sive introductio in notitiam scriptorum qui antiquitates hebraicas, græcas, romanas et christianas scriptis illustrarunt*, 1713, in-4^o; 1726, in-4^o, 3^e édition, d'après un manuscrit de l'auteur, donnée par P. Schaffshausen, Hambourg, 1760, in-4^o. L'éditeur a complété l'ouvrage en y ajoutant l'indication de ce qui avait paru depuis la mort de Fabricius. 7^o *Centifolium lutheranum, sive notitia litteraria scriptorum omnis generis de B. D. Luthero*, 1728, in-8^o; 2^e partie, 1730, in-8^o; 8^o *Conspectus thesauri litterarii in Italia, præmissam habens præter alia, notitiam diariorum Italie litterariorum thesaurorumque ac corporum historico-rum et academiarum*, 1730, in-8^o; 9^o *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem religionis christianæ adversus atheos, epicureos, deistas seu naturalistas, idololâtras, judæos et muhammedanos lucubrationibus suis asseruerunt*, 1721, in-4^o. Il avait déjà donné un essai de cet ouvrage dans le tome 7^e de sa *Bibliotheca græca*. 10^o *Salutaris lux Evangelii toti orbi per divinam gratiam exorients, sive notitia historico-chronologica, litteraria et geographica propagatorum per orbem totum christianorum sacrorum*, 1731, in-4^o. L'ouvrage est divisé en cinquante chapitres; l'auteur commence par rapporter les prophéties, les préceptes et les témoignages de tous les livres saints; il rapporte ensuite les témoignages des auteurs sacrés et profanes, juifs ou chrétiens, concernant la propagation de l'Évangile; il parle ensuite de tout ce qui concerne la religion chrétienne dans ses commencements, les apôtres, les églises qu'ils ont fondées, les apologistes et les détracteurs de la religion, la vie et les mœurs des chrétiens, les empereurs qui ont protégé et propagé le christianisme; il passe ensuite au progrès de cette religion dans les différents pays, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans les Gaules, en Angleterre, en Suisse, en Hongrie, Bohême, Pologne, Moravie et Danemarck; un chapitre est consacré aux croisades, un autre aux ordres reli-

gieux, un à la congrégation *De propaganda fide*, plusieurs aux missions dans les Indes, en Perse, en Arménie, en Chine, au Japon, en Tartarie, dans le royaume du Prêtre-Jean, en Asie, en Afrique, en Amérique. Fabricius indique les auteurs qui ont traité des matières qui font le sujet de chaque chapitre. L'ouvrage entier est terminé par un *Index alphabeticus episcopatum christianorum per totum orbem*; cet index est beaucoup plus ample que celui que l'auteur avait déjà donné dans le tome 12 de sa *Bibliotheca græca*; 11° *Hydrothéologie* (en allemand), 1754, in-4°, traduit en français (par le docteur Burnand), sous le titre de *Théologie de l'eau, ou Essai sur la bonté de Dieu*, etc., la Haye, 1741, in-8°; 12° *Bibliotheca latina mediæ et infimæ latinæ*, 1754-56, 5 vol. in-8°. Elle est rangée par ordre alphabétique des noms et prénoms des écrivains. L'auteur tomba malade pendant l'impression du 5^e volume, et mourut laissant l'ouvrage incomplet au mot *Pogge*. Chr. Schoettgen entreprit, en 1758, à la sollicitation de J. Chr. Wolf, de continuer et d'achever l'ouvrage, et donna en effet, en 1746, un sixième volume contenant le reste de la lettre P, et les autres lettres jusques et y compris la lettre Z. Fabricius n'avait laissé que quelques notes sur des feuilles volantes, qui furent communiquées à Schoettgen par Reimar, mais qui étaient si peu de chose, qu'elles ne dispensèrent pas le continuateur de faire un travail et des lectures aussi considérables que s'il eût eu l'ouvrage entier à refaire. Pendant que Schoettgen s'occupait de la préface de son volume, il apprit, par le *Journal des Savants* (sept. 1745), que l'abbé Laurent Mehus, Florentin, avait aussi projeté d'achever la *Bibliotheca mediæ ætatis*, avec des suppléments. Il ne paraît pas que ce projet ait eu de suite; mais J. D. Mansi a donné, à Padoue (1754, 6 petits vol. in-4°), une réimpression du travail de J. A. Fabricius et de Schoettgen; il a fait des additions à quelques articles, et a ajouté des articles entiers. Ces additions sont désignées par un astérisque. Mansi ne s'est pas contenté de suppléer les omissions, il a fait disparaître les doubles emplois; il est remarquable que Mansi, habitant l'Italie, ne fasse aucune mention de l'édition projetée par L. Mehus. — Les éditions que Fabricius a données d'un grand nombre d'ouvrages, auxquels il a ajouté des préfaces et des notes, suffiraient seules pour lui mériter un rang distingué dans la république des lettres. Les ouvrages dont Fabricius n'a été qu'éditeur, et qui méritent le plus d'attention, sont : 1° *Vincentii Placcii theatrum anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 2 vol. in-fol. A la suite de Placcius et de Deckherr (voy. DECKHERR), J. A. Fabricius a fait réimprimer le traité de Fr. Geisler : *De mutationum nomine et anonymis scriptoribus*, et la lettre de J. F. Mayer, intitulée : *Epistolica dissertatio qua anonymorum et pseudonymorum Farrago obiter indicatur*. Jean Fabricius, au tome 3 de son *Historia bibliotheca*

Fabriciana, p. 159-171, donne des corrections et additions pour les deux volumes publiés par J. Albert Fabricius; 2° *Joannis Mabillonii iter germanicum, et Joannis Launoii de scholis celebribus a Carolo Magno et post Carolum Magnum in Occidente instauratis liber*, 1717, in-8° (voy. MABILLON); 3° *Anselmi Bandurii Bibliotheca nummaria*, 1719, in-4°, avec des notes (voy. BANDURI); 4° *Danielis Georgii Morkhofii polyhistor litterarius philosophicus et practicus cum accessionibus Joannis Frikii et Joannis Mollerii*, 1752, 2 vol. in-4°. La première édition complète de cet ouvrage parut en 1707, in-4°, par les soins de J. Moller, qui l'avait achevé; ce fut le même Moller qui donna, en 1714, la seconde édition avec quelques corrections. Fabricius en donna la troisième édition en 1752, n'y fit d'autre augmentation qu'une préface dans laquelle est une notice (en 30 pages) des journaux littéraires. Enfin l'édition de 1747, due aux soins de J. J. Schwab, n'a avec celle de 1752 d'autre différence que celle qui se trouve dans cette notice de journaux que le nouvel éditeur a augmentée d'environ 280 articles; 5° *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718, in-fol. Fabricius a donné sous ce titre un recueil de plusieurs auteurs qui ont écrit sur les écrivains ecclésiastiques, savoir : St-Jérôme avec l'ancienne version grecque et les notes de plusieurs savants; Gennade de Marseille; Isidore de Séville; Ildefonse de Tolède; Honorius d'Autun; Sigebert de Gemblours; Henri de Gand; l'anonyme de Perpière; Diacre de *Viris illustribus monasterii Casinensis*; Trithème, et l'*Auctuarium* de Lemire; 6° *Codex apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus, testimoniisque, censuris et animadversionibus illustratus*, 1705, 2 vol. in-8°; 1719, 3 vol. in-8°, contenant les pièces apocryphes qui concernent Jésus-Christ et les apôtres; 7° *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti collectas, castigatus, testimoniisque, censuris et animadversionibus illustratus*, 1713, in-8°, 1722, 2 vol. (voy. aussi ALLACCI, COLOMIES, A. DUCHESNE, D. DURAND, FENELON, S. HIPPOLYTE, LAMBECIUS, SEXTUS EMPIRICUS, G. J. VOSSIUS). Il avait projeté une édition d'Eunape et une de Dion Cassius; les notes qu'il a laissées sur ce dernier auteur ont servi pour l'édition qui a paru en 1750. On a imprimé les trois premières feuilles d'Eunape, in-8°; mais la lenteur de l'imprimeur dégoûta Fabricius, qui n'acheva pas son travail (voy. J. B. CARPZOV, t. 7, p. 489). H. S. Reimar, gendre de Fabricius, a donné *De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*, Hambourg, 1757, in-8°, avec le portrait de Fabricius. L'ouvrage de Reimar a été la source où Nicéron, Chauffepié, etc., ont puisé les articles qu'ils ont consacrés à Fabricius. Dans le premier volume de la première édition de la *Bibliotheca græca* on trouve un portrait de J. A. Fabricius, mais il ne ressemble pas à celui qu'on voit en tête de l'ouvrage de Reimar. Il y a aussi un fort beau portrait de Fabricius au-devant du Dion Cassius de Reimar.

FABRICIUS (CHRISTOPHE-GABRIEL), né le 18 mai 1684 à Schacksdorf, village de la basse Lusace, étudia la théologie protestante à l'université de Wittenberg, et fut nommé en 1703 pour prêcher l'Évangile en langue wende (slave) aux habitants de Mulknitz et de Weysaghk dans la basse Lusace, et en 1740 à ceux de Daubitz dans la Lusace supérieure. Il y termina sa carrière le 12 juin 1757. Il a publié un Catéchisme et des pièces en langue wende; mais ce qui l'a rendu remarquable, c'est le zèle et l'activité qu'il déploya pour s'opposer aux progrès que le système religieux imaginé en 1727 par le comte de Zinzendorf faisait dans les deux Lusaces. Regardant l'association formée par cet homme fanatique, qui cachait des vues ambitieuses et un penchant voluptueux sous des dehors religieux, comme très-dangereuse pour le christianisme et pour le protestantisme en particulier, il ne cessa de combattre les herrenhuthers dans ses sermons et par ses écrits. Dans deux de ses ouvrages intitulés l'un *Das entlaerete herrnhuth* (Herrenhuth démasqué), Wittenberg, 1743, in-4°, et l'autre *Entdeckte herrnhutesche Satirerey* (Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers), Wittenberg, 1749, in-8°, il s'attacha surtout à prouver que les disciples de Zinzendorf n'étaient pas, comme ils voulaient le faire croire, les descendants des anciens frères Moraves; mais une secte nouvelle réprouvée par les lois de l'empire, lesquelles ne reconnaissaient que les trois cultes, catholique, luthérien et réformé. S—L.

FABRICIUS (JEAN-ANDRÉ), né en 1696 à Döden-dorf, près Magdebourg, fut successivement adjoint de la faculté philosophique de Iéna, professeur du collège Carolin de Brunswick, et depuis 1755 recteur du gymnase de Nordhausen. Il mourut en cette ville le 28 février 1769. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires qui ont eu de la vogue jusqu'à ce que des travaux plus modernes les aient remplacés. L'art oratoire, la logique et l'histoire littéraire étaient les parties dont il s'occupa de préférence. Il donna en 1724 une *Rhétorique philosophique* qu'il refondit entièrement en 1759; à cette nouvelle édition il ajouta une *Poétique allemande*, la première peut-être qui ait paru. Sa *Logique d'après la méthode mathématique* parut en 1753, et dans de nouvelles éditions en 1757, 1746 et 1758, in-8°. De 1748 à 1759 il publia une *Bibliothèque critique* en 24 tomes ou 4 volumes in-8°, et de 1752 à 1754 une *Histoire littéraire* en 3 volumes in-8°. Il eut aussi part à l'*Histoire ecclésiastique* que J.-Georges Henesius et Ern. Stockman firent paraître en 1755 en 2 volumes in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand. En latin, il avait publié en 1717 une *Dissertatio de mathesi Patribus primæ ecclesiæ et aliis quibusdam non suspecta*, Leipsick, in-4°. En 1728 il donna des *Institutiones styli latini*, Leipsick, in-8°. S—L.

FABRICIUS (PHILIPPE-CONRAD), né le 2 avril 1714 à Butzbach, petite ville de la Hesse, étudia

la médecine à Giessen et à Strasbourg, exerça son art dans sa ville natale depuis 1738, fut nommé en 1748 professeur d'anatomie, de physiologie et de pharmacie à l'université de Helmstadt, et décoré en 1750 du titre de conseiller aulique du duc de Brunswick. Il mourut à Helmstadt le 19 juillet 1774. L'exercice de sa chaire lui fournit l'occasion de publier beaucoup de consultations, de dissertations et de programmes, espèce d'écrits par lesquels les professeurs allemands ont coutume d'annoncer toutes les solennités académiques, et où ils traitent toujours quelque matière scientifique. A côté des travaux qui dépendaient de sa place, Fabricius s'occupa beaucoup d'histoire naturelle, et surtout de botanique. Pendant son séjour à Butzbach il avait fait imprimer ses *Primitiæ Floræ Butesbacensis, seu VI decades plantarum rariorum propè Butisbacum sponte nascentium*, en un volume in-8°, 1743; son *Enumeratio methodica plantarum horti medici Helmstadensis*, en un volume in-8°, eut trois éditions, en 1759, 1763 et 1776. S—L.

FABRICIUS (JEAN-CHRÉTIEN), le plus célèbre entomologiste du 18^e siècle, naquit à Tundern, dans le duché de Sleswick, en 1742. Après avoir terminé ses études, à l'âge de 20 ans, il se rendit à Upsal pour y suivre les cours de Linné. On ne peut se dissimuler qu'aucun disciple ne fut plus que Fabricius redevable aux leçons de son maître. Tous ses ouvrages sur l'entomologie, qui lui ont valu une réputation justement méritée, nous montrent les préceptes, la méthode et même les formes de style de Linné appliqués au développement d'une seule idée neuve, heureuse et féconde. Fabricius était bien loin de déguiser les obligations qu'il avait à son maître: il a décrit avec beaucoup de charmes les moments heureux qu'il a passés auprès de lui; et peut-être est-il celui qui nous a transmis sur ce grand homme les détails biographiques les plus intéressants et les plus propres à le faire bien connaître. Le souvenir qu'il en conservait ne s'affaiblissait point avec l'âge, et nous ne l'avons jamais entendu prononcer sans attendrissement le nom de son *bon Linné*. Ce fut en étudiant sous lui qu'il conçut le projet de ses travaux sur les insectes et l'idée de son système. Il nous a souvent dit que la première bouche d'insecte qu'il disséqua fut celle d'un hanneton; il la montra à Linné, avec la description qu'il en avait faite, et lui proposa de faire usage des organes de labouche pour établir les caractères des insectes dans la nouvelle édition du *Systema nature*, que Linné préparait. Celui-ci encouragea son élève à poursuivre cette marche; mais il refusa de s'y engager, parce que, disait-il, il était trop âgé pour changer de méthode. Fabricius, forcé de choisir un état, étudia la médecine, et fut reçu docteur à l'âge de vingt-cinq ans; mais, bientôt nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites, et fit paraître, en 1775, son système d'entomologie.

Cet ouvrage donna une nouvelle face à la science. Swammerdam et Ray avaient classé les insectes d'après leurs métamorphoses : Lister, Linné, Geoffroy, d'après les organes du mouvement : quelques entomologistes, Réaumur, Scopoli, Linné lui-même s'étaient servis de la considération des organes nutritifs pour caractériser quelques genres ; mais avant Fabricius, personne n'avait songé à coordonner ces principes à une classification générale. Cette idée était à la fois neuve et hardie, et l'auteur l'exécuta avec beaucoup d'habileté. Deux ans après il développa dans un second ouvrage les caractères des classes et des genres : dans les prolégomènes de cet ouvrage il montre les avantages de sa méthode, et en excuse les inconvénients. Enfin il publia, en 1778, une *Philosophie entomologique*, à l'exemple de la *Philosophie botanique* de Linné. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ou pendant plus de trente ans, Fabricius s'est occupé sans relâche à étendre son système, et à le reproduire sous diverses formes dans des ouvrages qui portent des titres différents. Possédant à fond plusieurs langues anciennes et modernes, il parcourut, dans ce but, chaque année les États du nord et du centre de l'Europe, fréquentant les musées d'histoire naturelle, formant des liaisons avec des hommes instruits de tous les pays, et décrivant partout avec une infatigable activité les insectes inédits. Mais à mesure que le nombre des espèces s'accroissait sous sa plume laborieuse, les caractères des genres, et même des classes, devenaient de plus en plus incertains et arbitraires ; et, sous ce point de vue fondamental, ses derniers écrits sont peut-être inférieurs aux premiers. La base qu'il avait prise était excellente ; seulement elle ne devait point, comme il le pensait, le conduire à un système, mais à une *méthode naturelle*. C'est pour avoir méconnu cette vérité que Fabricius a trop négligé les autres considérations qui lui auraient fourni des moyens plus exacts de classification. Il ne faut pas cependant dissimuler qu'il a eu le sort de tous les hommes qui ont le bonheur de fournir une longue carrière, après avoir, par leurs travaux, imprimé un grand mouvement à la science qu'ils cultivent : l'âge et la lassitude les empêchent de suivre les progrès dont on leur est redevable, tandis que d'autres, plus jeunes et plus actifs, partant du point où ils se sont arrêtés, marchent en avant et les surpassent. Cependant Fabricius a encore l'avantage d'avoir présenté le catalogue le plus complet d'insectes décrits d'après nature : tant qu'il a vécu, il a tenu le sceptre de la branche importante d'histoire naturelle dont il s'était emparé ; et, bien loin d'être jaloux des succès de ceux qui couraient la même carrière, il les a encouragés par ses éloges. Après avoir pris connaissance d'un premier travail que nous avions fait sur les Aranéides, il eut, l'année suivante, la complaisance de nous apporter de Kiel toutes les araignées exotiques de sa collection ; et lorsque nous lui eûmes commu-

niqué les observations critiques que l'intérêt de la science nous forçait de faire sur ce qu'il avait écrit relativement à cette classe d'insectes, il les approuva, et fut le premier à nous engager à les imprimer : loué avec franchise, mais critiqué aussi avec sévérité par M. Latreille, Fabricius se plut à rendre justice aux travaux de l'entomologiste français ; il se montra docile à quelques-unes de ses critiques, et resta toujours son ami. N'oublions pas cependant de dire que, par des raisons que nous ignorons, Fabricius s'est écarté de cet esprit de justice qui le caractérisait, en inscrivant, dans un de ses derniers ouvrages, au nombre des figuristes le nom d'*Olivier*, qui, certainement, mérite d'occuper une autre place (*voy. OLIVIER*). Fabricius avait des connaissances très-étendues en botanique et dans toutes les parties de l'histoire naturelle. Il avait été nommé conseiller d'État du roi de Danemarck, et professeur d'économie rurale et politique ; en cette qualité il a publié, dans les langues allemande et danoise, plusieurs ouvrages utiles, quoique moins célèbres que ceux qu'il fit paraître sur l'entomologie ; tous ces travaux littéraires, ses fréquents voyages, les soins qu'il donnait à ses élèves remplissaient sa vie, qui paraissait devoir être longue ; sa santé était robuste et son tempérament vivace : mais les désastres de sa patrie qui eurent lieu en 1807 l'affectèrent douloureusement ; il était alors en France, pays où il aimait à séjourner, et qui était pour lui une seconde patrie. Nous l'engageâmes à y rester : les papiers publics annonçaient le bombardement de Copenhague par les Anglais. « Mon roi est malheureux, disait-il, et il faut que je retourne auprès de lui. » Il partit, et peu de temps après nous apprîmes que cet homme illustre avait succombé à la mélancolie qui le consumait : il avait alors 65 ans. Fabricius était de petite taille, sa physionomie était vive, gaie, expressive ; elle avait un caractère de bonhomie qui, lorsqu'on le considérait avec attention, contrastait avec la finesse de son regard. L'étendue de ses connaissances, ses liaisons avec les hommes les plus illustres de son siècle, sa modestie, sa douceur et son enjouement, tout contribuait à rendre sa conversation intéressante et instructive. M. Latreille a fait paraître, dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* pour 1808, une notice sur Fabricius ; c'est la seule dont nous ayons eu connaissance. Si nous avons pu nous procurer celles que l'on a dû publier en Allemagne, et l'ouvrage où il a lui-même consigné des détails sur sa propre vie, cet article eût été moins imparfait et plus complet. Il nous reste à faire connaître les nombreux écrits de Fabricius ; nous commencerons par ceux qui sont relatifs à l'entomologie : 1^o *Systema entomologiae*, Flensburg, 1775, in-8°. Ce livre renferme non-seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues ; 2^o *Genera insec-*

torum, Chilonii (Kiel), 1 volume in-8°, sans date et sans nom d'imprimeur; la préface est datée du 26 décembre 1776. Cette exposition détaillée des classes et des genres est suivie d'une *Mantissa* (ou Supplément) d'espèces nouvellement découvertes qui font suite au *Systema*. 5° *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8°. C'est encore le meilleur ouvrage de ce genre. 4° *Species insectorum*, ibid., 1781, 2 vol., in-8°. L'auteur, dans la préface, avoue qu'il n'a pu discerner les caractères génériques de la bouche d'un grand nombre de petites espèces dans les genres des phalènes, des charançons, des carabes, des mouches, des ichneumons, des tenthrèdes, et il invite les entomologistes à s'occuper de monographies sur ces insectes : déjà il voyait qu'il ne pouvait seul achever l'édifice dont il n'avait que posé les bases. 5° *Mantissa insectorum*, Hafniæ (Copenhague), 1787, 2 volumes in-8°. C'est un supplément à l'ouvrage précédent, presque aussi volumineux que l'ouvrage même. 6° *Nova insectorum genera*, dans les Mémoires de la Soc. d'hist. natur. de Copenhague, t. 1^{er}, 1^{re} partie. L'auteur établit sept genres nouveaux dans ce Mémoire. 7° *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 volumes in-8°, en y comprenant l'*Index alphabeticus*; mais les six premiers volumes ne forment que quatre tomes, le premier et le dernier étant divisés en deux parties : tous les *Species* précédents sont refondus dans ce grand ouvrage, où l'auteur a pour la première fois introduit les classes des *Piezates*, des *Odonates* et des *Mitosates*, qui auparavant étaient réunis dans une seule et même classe, sous le nom de *Synistates* : de sorte qu'il mettait dans une même division les abeilles et les cloportes, les éphémères et les araignées, les libellules ou demoiselles et les scolopendres. 8° *Supplementum entomologiae systematicae*, Copenhague, 1798, in-8°, avec de nouveaux genres et de nouvelles espèces dans toutes les classes. L'auteur a donné dans cet ouvrage un travail entièrement neuf sur la classe des Agonates ou crustacés, qu'il fit disparaître de son système et qu'il subdivisa en trois, les *Polygonates*, les *Kleistognates* et les *Exochognates*. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de cinquante-deux pages, qui ne parut qu'un an après, ibid., in-8°. Enfin Fabricius voulut refondre encore tous les ouvrages précédents en un seul, en publiant successivement un *Species* pour chaque classe d'insectes en particulier, et il fit paraître : 9° *Systema Eleutheratorum*, Kiel, 1801, 2 vol. in-8°, avec un *Index* in-4°, imprimé à Brunswick; 10° *Systema Rhyngotorum*, Brunswick, 1803, in-8°, avec un *Index* in-4°, publié en 1805; 11° *Systema Piezatorum*, ibid., 1804, in-8°, et un *Index* in-4°; 12° *Systema Anthiatorum*, ibid., 1805, in-8°, et un *Index* in-4°. La mort surprit Fabricius au moment où il venait de finir le premier volume du *Systema Glossatorum*, qui n'est connu que par l'extrait qu'en a donné Illiger; et ce volume fut le dernier qu'il écrivit sur les insectes. 13° Descrip-

tion de la *Tipula sericea* et de sa larve dans le recueil de la Société des scrutateurs de la nature de Berlin, t. 5. 14° *De Systematibus entomologicis*, dans le même recueil, 2^e partie, p. 98. Le professeur Giseke a publié, d'après les notes manuscrites de Fabricius et les siennes propres, les leçons de Linné sur l'ordre naturel des plantes, Hambourg, 1792, 1 vol. in-8°. 15° *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8°; 16° *Traité de la culture des plantes à l'usage des cultivateurs*; 17° *Observations sur l'engourdissement des animaux durant l'hiver*, inséré dans le *Nouveau magasin de physique et d'histoire naturelle*, (tom. 9, part. 4, p. 79-82); 18° *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiel, 1804, 1 vol. in-8°; 19° *Sur l'accroissement de la population, particulièrement en Danemarck*. Cet ouvrage occasionna une petite guerre littéraire, et fut critiqué par Geo. Bruyn, Ambrosius et deux anonymes (Voyez à ce sujet la Bibliothèque statistique de Meusel). 20° *Eléments d'économie politique à l'usage des étudiants*, Flensburg, 1775, in-8°. L'auteur donna une nouvelle édition de cet ouvrage à Copenhague, 1783, in-8°; 21° *Renseignements historiques sur le commerce du Danemarck*, dans le *Journal politique*, 1783, t. 2, p. 302-316, 583 et 401; 22° *Hvori bestaaer Borgerdyd besvaret* (En quoi consiste la vertu civique)? Copenhague, 1786, in-8° de 16 pages. 23° *Sur les finances et la dette en Danemarck*, inséré dans le *Magasin de Kiel* par Heinze, t. 2, p. 1-29, 1791; 24° *Recueil d'écrits sur l'administration*, Kiel, 1786 et 1790, 2 vol. in-8°. Fabricius a reproduit dans ces deux volumes tous ses traités détachés publiés séparément sur l'économie politique, et en a ajouté de nouveaux sur la mendicité, la salubrité publique, etc.; 25° *Sur les académies, particulièrement en Danemarck*, Copenhague, 1796, in-8°. C'est dans la préface de cet ouvrage que Fabricius a donné sa propre biographie. M. Latreille, à la fin de sa notice, semble dire qu'il en avait composé une en danois, plus étendue, qui est restée manuscrite. 26° *Voyage en Norvège*, Hambourg, 1779, in-8°. Il en a paru une traduction française par MM. Millin et Winckler, 1803, in-8°; 27° *Lettres sur Londres*, Leipsick, 1784, in-8°; 28° *Lettres au sujet d'un voyage fait en Russie*, insérées dans le *Portefeuille historique* de 1786, t. 2, n° 11, et de 1787, t. 2, n° 4; 29° *Remarques minéralogiques, et technologiques dans l'ouvrage de Ferber*, intitulé : *Description des fabriques chimiques observées durant un voyage dans diverses provinces d'Angleterre*, Halberstadt, 1793, in-8°. Les 15 derniers ouvrages sont en allemand, excepté le n° 22, qui est en danois. 30° *Remarques sur le Danemarck*, écrites en anglais et publiées par Pinkerton, dans sa *Géographie moderne*, édition de 1807, t. 1^{er}, p. 533; et t. 1^{er}, édition de 1811, p. 362.

W—R.

FABRICY (le Père Gabriel), dominicain et célèbre bibliographe, mort à Rome en 1800, était né, vers 1723, à St-Maximin, près d'Aix en Pro-

vence. Il entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, dont il prit l'habit et fit les vœux en cette dernière ville. Ses lumières et ses vertus le portèrent bientôt à la dignité de provincial, qui le fit aller à Rome vers 1760. Les ressources que cette illustre capitale offrait à son goût pour l'instruction le flattaient beaucoup, et les confrères qu'il y connut le retinrent dans la maison qu'ils y avaient. Ils lui conférèrent même la fonction de lecteur en théologie; et comme il cultivait en même temps les belles-lettres avec distinction, l'académie degli Arcadi se l'agrégea. Bientôt il mérita, par ses vastes connaissances et son amour de l'étude, d'être choisi pour l'un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque de Casanata, léguée en 1700, par le cardinal de ce nom, aux dominicains du couvent de la Minerve (voy. CASANATE). Il travailla avec le P. Audifredi à en faire ce magnifique Catalogue dont on regrette qu'il n'y ait eu que quatre volumes de publiés (voy. AUDIFREDI); et ce fut pour le plus grand honneur de cet ouvrage que le P. Audifredi, qui en composa la préface, y déclara la part considérable que le P. Fabrice avait eue dans ce travail. Les œuvres que celui-ci avait publiées lorsque parut le troisième tome de ce catalogue, c'est-à-dire en 1788, y sont indiquées de la manière suivante : 1^o *Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples relativement à cette date*, 2 parties en un gros vol. in-8^o, Marseille (Rome), 1764 et 1765; 2^o *Mémoire pour servir à l'Histoire littéraire des deux PP. Ansaldo, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et de Rubeis; avec un autre concernant les ouvrages de M. Cornet, et l'explication d'une loi de Moïse portant défense de faire amas de chevaux*, etc. : ces divers opuscules sont imprimés dans le *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques* du P. Richard, t. 5 et 6; 3^o une *Lettre*, insérée dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Dinouart (novembre 1768), sur l'ouvrage du P. Mamachi : *De animabus iustorum in sinu Abraham ante Christi mortem expertibus beatæ visionis*; 4^o *Des titres primitifs de la révélation, ou Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Ancien Testament*, Rome, 1772, 2 vol. in-8^o. Ouvrage important, plus célèbre que tous les autres du même auteur; 5^o *Censoris theologi diatribe qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8^o, se trouve à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textus*, etc., de J.-B. de Rossi. G—N.

FABRINI (JEAN), grammairien italien, naquit en 1516, à Fighine en Toscane, patrie du célèbre Marsile Ficin. C'est Fabrini qui nous l'apprend dans une réponse qu'il fit à un ami qui l'engageait à retrancher du titre de ses ouvrages ces mots *da Fighine* qu'il y mettait toujours, et à mettre seulement *Florentino*, pour faire croire qu'il était né à Florence. « Je fais plus de cas,

« lui répondit-il, du seul Marcile Ficin, qui était « de Fighine, que de toute la noblesse de Florence, etc. » Cette lettre est imprimée à la suite de ses Commentaires italiens sur Térénce. Il dit en la finissant : « Mon père se nommait Bernard, « fils de Julien, fils d'Antoine Fabrini de Fighine : « d'où sont-ils venus ? je n'en sais rien. Que celui- « là s'en informe qui a moins d'affaires que moi. » Fabrini fut appelé en 1547 à Venise par le sénat pour remplir la chaire d'éloquence; il y professa pendant trente ans avec le plus grand éclat, et obtint ses appointements entiers pour retraite quelques années avant sa mort, qu'on place vers 1580. On a de lui : 1^o une traduction italienne des discours latins *De institutione reipublicæ* de Francesco Patrizi de Sienne, Venise, chez les fils d'Alde, 1545, in-8^o; 2^o *Della interpretazione della Lingua volgare e latina, dove si dichiara con regole generali l'una et l'altra lingua*, etc., Rome, 1544; 3^o *Teorica della lingua, dove s'insegna con regole generali ed infallibili a trasmutare tutte le lingue nella lingua latina*, Venise, 1563; 4^o *Il Terentio latino comentato in lingua toscana e ridotto a la sua vera latinità*, etc., Venise, 1548, in-4^o. Le Commentaire italien est en marge du texte latin. La construction est faite, chaque phrase est expliquée mot à mot, et cette explication est suivie de quelques notes. Le double but de l'auteur était que le texte servit à mieux entendre la langue vulgaire, et que ceux qui ne sauraient que la langue vulgaire pussent, à l'aide du commentaire, apprendre le latin. Le traité *Della interpretazione*, etc., ci-dessus, n^o 2, est réimprimé à la fin du Térénce; 5^o *L'Opere d'Oratio, poeta lirico, comentate in lingua volgare toscana*, etc., Venise, 1565. L'ordre que l'auteur a suivi et le but qu'il se propose sont les mêmes que dans le commentaire précédent; mais les explications sont plus étendues et mieux développées. Quoiqu'il ne donne à Horace que le titre de poète lyrique, il n'a pas commenté les odes seulement, mais aussi les satires, les épitres et l'art poétique; 6^o *L'Opere di Virgilio spiegate e comentate in volgare*, etc., Venise, 1597. Fabrini n'est pas le seul auteur de ce dernier commentaire, qui est dans le même genre que les deux autres; Charles Malatesta et Philippe Venuti de Cortone, qui professaient alors les belles-lettres à Venise, y mirent aussi la main. Ces trois commentaires ont été réimprimés plusieurs fois; les premières éditions sont les plus recherchées, parce qu'elles furent faites sous les yeux de l'auteur. G—É.

FABRIS (NICOLAS), habile mécanicien d'Italie et prêtre de l'Oratoire, mort le 13 août 1801, à Chioggia, où il était né en 1759, commença d'abord par travailler avec son frère l'abbé François Fabris, moins célèbre que lui, à l'analyse et à la classification des êtres marins de l'Adriatique. L'étude des mathématiques, qu'il entremêlait à ce travail, se combinant avec son goût pour la musique, lui fit faire de tels progrès dans la science théorique et même pratique de cet art, qu'il mé-

rita d'être consulté en plusieurs discussions qui y avaient rapport. Il inventa pour l'harmonica de Franklin un piano-forte avec un registre et des touches, comme encore une table de progressions harmoniques, pour accorder promptement et facilement, sans avoir besoin d'organiste, les instruments à clavier. Parmi les autres inventions, assez nombreuses, qu'il fit dans le même genre, fut celle d'un clavecin au moyen duquel les notes frappées par les touches étaient en même temps écrites par elles : expédient déjà tenté avec quelque succès (voy. ENGRAMELLE). On lui dut aussi une petite machine fort simple, par les ressorts de laquelle une main de bois battait toutes sortes de mesures. Son talent en mécanique ne se borna pas aux choses musicales. Il imagina un genre de tonneau dans lequel l'air ne pouvait s'introduire à mesure qu'on le vidait, parce que sa cavité diminuait dans la même proportion que le vin qui y était contenu. Il trouva le moyen d'écrire aussi vite que la parole la plus précipitée sans abréviation et sans rature. La recherche du mouvement perpétuel l'occupait ; et il imagina pour le trouver une espèce de pendule sans rouages, sans contre-poids : le seul artifice de l'aimant en était le moteur. Il construisit encore une horloge qui marquait, dans le rapport le plus exact, les heures italiennes et les heures françaises, avec les minutes et les secondes respectives ; les équinoxes et les solstices y étaient même indiqués. Son penchant naturel pour la mécanique ne le détourna cependant point des études théologiques. Ses supérieurs le jugèrent digne d'enseigner les jeunes élèves de la congrégation ; l'évêque de Chioggia le choisit pour son conseil ; et il prêcha même avec succès la religion qu'il pratiquait avec exactitude. — Son frère aîné, Joseph FABRIS, médecin, fut le premier à mettre en système la botanique de sa patrie et à en répandre la connaissance de concert avec son compatriote Barthélemi Bottari. G—N.

FABRIZI (CHARLES), jurisconsulte, né à Udine en 1709, fit ses études à l'université de Padoue avec une grande distinction, et y prit ses degrés en droit. Il revint ensuite dans sa patrie, où ses talents le firent nommer à différentes charges publiques. L'obligation où il se trouva de faire des recherches dans les archives d'Udine l'engagea à les mettre en ordre, et à extraire des titres qu'elles renferment ceux qui concernent plus spécialement l'histoire du Frioul. Il se disposait à mettre au jour le résultat de son travail, lorsqu'il mourut, en 1775. Les manuscrits de Fabrizio forment plusieurs volumes in-folio. On en a tiré deux dissertations qui ont été imprimées, l'une : *De l'intérêt de l'argent dans le Frioul au 14^e siècle* ; l'autre : *De l'ancienne monnaie de ce pays*. Fabrizio était membre de l'académie d'Udine et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Italie. W—s.

FABRIZIO. Voyez FABRICE.

FABRO-BREMUNDANO (FRANÇOIS FAIVRE OU

FEVRE DE BREMONDANS (1), plus connu sous le nom de), historien, naquit vers 1620, à Besançon, d'une famille patricienne. Envoyé fort jeune à Madrid, il y fut élevé dans la maison et sous les yeux du célèbre Diégo de Saavedra (voy. ce nom), qui l'initia lui-même à la connaissance des affaires. Ses études terminées, il fut attaché comme secrétaire au comte de Fuentes, qu'il accompagna dans les Pays-Bas (voy. FUENTES). Il y remplit ensuite divers emplois. Sa trop grande franchise, ou peut-être son indiscrétion, lui fit un ennemi dangereux d'un des chefs du gouvernement espagnol. Pour se soustraire à sa vengeance, il chercha, vers 1650, un asile en Italie. On voit par une de ses *Lettres* (p. 2) qu'il ne s'y croyait pas en sûreté, quoiqu'il pût compter sur la protection de plusieurs grands personnages. Doué d'une facilité merveilleuse pour apprendre les langues, il parla bientôt l'italien avec autant d'élégance que de pureté. Ayant composé dans cette langue l'*Idea dell' eloquenza sublime*, il dédia cet ouvrage au sénateur P. Loredano (voy. ce nom), dont à son passage à Venise il avait reçu l'accueil le plus gracieux. Il fut admis à l'académie des *Faticosi* de Milan, et il y lut un grand nombre de morceaux de sa composition qui furent très-applaudis. La culture des lettres ne lui faisait pas négliger le soin de sa fortune. Il finit par obtenir son rappel en Espagne, et fut placé près de don Juan d'Autriche, qu'il suivit dans son gouvernement de la Catalogne. Après la mort de ce prince, il revint à Madrid occuper un emploi de confiance dans les bureaux du ministère. Fabro vivait encore en 1695, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. C'était un homme très-studieux : il avait sans cesse entre les mains Tacite, Lucain, Balzac et La Mothe le Vayer, et il nous apprend (*Lett.*, p. 60) qu'il avait annoté tous leurs ouvrages. On doit à Fabre des éditions de l'*Ars poetica* du P. Alex. Donato ; de la *Recreazione del savio*, du P. Bartoli. On sait qu'il avait composé des *Discorsi*, réécités à l'académie imaginaire des *Ammatellati*, et plusieurs autres ouvrages. Les plus connus sont : 1^o *L'Eroe trionfante, istoria delle gloriose azioni di Mocenigo II, procuratore di San-Marco e capitano generale del mare*, Venise, 1651, in-4^o ; 2^o *Delle lettere scritte in varie lingue ed in diversi argomenti, libri tre*, Milan, 1661, in-8^o. Ces lettres sont adressées à des artistes ou à des littérateurs célèbres, tels que Salvator Rosa, Ch.-Marie Maggi, le P. Bartoli, Sertor. Orsato, J.-Chrysost. Magnen, etc. On y trouve plusieurs particularités curieuses et des détails sur la vie de l'auteur dont on a profité pour la rédaction de cet article. 3^o *Historia de los hechos de Don Juan d'Austria en el principado de Cataluña*, Saragosse, 1675, 4 tom. in-fol. ; 4^o *Viage del rey D. Carlos II al regno de Aragon el año de 1677*, Madrid, 1680, in-4^o ;

(1) C'est le nom d'un village du bailliage de Baume^l, dont il avait acquis le fief.

5^e *Floro historico de la guerra de Ungria*, Madrid, 1684, 1693, 3 vol. in-4^e. C'est une traduction de l'italien; elle est très-rare (voy. le *Catalogue* de Vogt, au mot BREMONDAN, et les *Analecta litter.* de Freytag). 6^e *Historia de las revoluciones de Navarra*, ouvrage cité dans la *Biblioth. hispan. nova* d'Antonio. W—s.

FABRONI (ANGE), célèbre biographe italien du 18^e siècle, doit à ce titre occuper une place distinguée dans un ouvrage tel que le nôtre. Il naquit le 7 septembre 1752, à Marradi, dans cette partie de la Romagne qui est, depuis le 15^e siècle, réunie au grand-duché de Toscane; sa famille y avait été riche et puissante, mais la fortune de son père était bornée, et il était le dernier de onze enfants. Après de premières études, faites dans sa patrie, il obtint en 1750, à Rome, une place dans le collège Bandinelli, fondé par un boulanger de ce nom pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes Toscans. Les élèves de ce collège étaient admis aux cours de celui des Jésuites. Fabroni suivit deux cours de rhétorique, l'un le matin, l'autre le soir. Son professeur du soir était excellent, celui du matin était le plus inepte des professeurs; il donnait quelquefois pour devoir à ses écoliers une de ces petites antiennes que l'Eglise chante aux fêtes des saints. Fabroni aima mieux passer pour inepte lui-même aux yeux d'un tel maître que de se distinguer dans ce genre de compositions; mais ayant trouvé, dans la classe du soir, l'occasion de faire un discours latin contre les plagiaires qui se font une réputation aux dépens des auteurs qu'ils ont pillés, ce discours reçut dans le collège une approbation générale, et donna de grandes espérances de son auteur. Il était à Rome depuis trois ans, et avait, dès la première année, perdu son père, qui l'avait laissé sans fortune. Il avait étudié la logique, la physique, la métaphysique, la géométrie, et sentait la nécessité de se livrer à des occupations utiles, lorsqu'il fut présenté au prélat Bottari, vieillard triste et sévère, qui lui fit cependant un très-favorable accueil. Il fut même arrangé entre eux, peu de temps après, que Fabroni remplirait pour lui les fonctions d'un canonicat de Ste-Marie *in Trans-evere*. Bottari était un des soutiens du parti janséniste; pour lui plaire, Fabroni se mit à étudier la théologie et à traduire en italien des ouvrages français, tels que la *Préparation à la mort*, du P. Quesnel, les *Principes et règles de la vie chrétienne*, de Le Tourneux, et les *Maximes* de la marquise de Sablé; ce dernier ouvrage était accompagné d'amples commentaires. Ils parurent tous trois chez Pagliarini, qui était le libraire ordinaire de la secte; ainsi, un élève des jésuites fit ses premières armes littéraires sous la bannière de Jansénius. Il remarqua bientôt que les livres qui réussissaient le mieux à Rome étaient écrits en latin; il s'était habitué, dès sa jeunesse, à écrire élégamment en cette langue : le premier ouvrage latin qu'il publia fut une Vie du pape Clément XII.

Elle est fort médiocre, au style près; mais il serait difficile de la juger plus sévèrement qu'il ne la jugeait lui-même. Le cardinal Neri Corsini en fut cependant si satisfait, qu'il fit les frais de l'impression, et récompensa en outre magnifiquement Fabroni. Peu de temps après il fut choisi par le maître du sacré palais pour prononcer devant Benoît XIV, dans la chapelle pontificale, un discours latin sur l'Ascension; le pape, à qui il le présenta, reçut cet hommage avec une bonté particulière, et saisit, peu de temps après, l'occasion de lui faire du bien. La princesse Camille Rospigliosi avait laissé en mourant une somme d'argent qui devait être partagée entre des jeunes gens auxquels il était imposé pour condition d'être citoyens de Pise, d'étudier la jurisprudence; et d'avoir pris tous leurs degrés dans cette faculté. Les ancêtres de Fabroni avaient été admis, dès le commencement du 17^e siècle, parmi les patriciens de Pise; il avait fait son droit à Césène, et y avait été reçu docteur; enfin, depuis plusieurs années, il joignait l'étude des lois à celle de la théologie; il demandait donc à avoir part au legs de la princesse; il éprouvait de la part de la famille des refus que Benoît XIV fit cesser en disant seulement qu'il désirait qu'on ne lui fit pas d'injustice. Fabroni put alors vivre avec plus d'aisance, et se laissa, pendant quelques années, entraîner à la dissipation du monde, sans cependant interrompre ses études ni perdre le goût des bonnes mœurs. La jurisprudence ecclésiastique était toujours l'objet particulier de ses travaux; il étudiait surtout à fond le *Jus ecclesiasticum* de Van Espen; il resserait ou étendait le texte de cet auteur, et y faisait des additions et des notes; enfin, il avait fait, sur ce livre, un nouveau livre qui aurait pu être utile pour l'étude de cette branche du droit; mais il ne l'a point publié, et n'y a jamais mis la dernière main. Au bout de huit ans, terme auquel expirait le bienfait des Rospigliosi, il quitta enfin ce genre d'étude, qu'il n'avait embrassé que par convenance et par raison, et il se livra entièrement aux belles-lettres. Il prononça en latin, dans l'église de Ste-Marie, l'oraison funèbre du prétendant Jacques Stuart; le cardinal d'York, fils de ce prince, présent à cette cérémonie, fut ému jusqu'aux larmes, et témoigna par un présent considérable sa satisfaction à l'orateur. Ce fut vers ce temps-là que Fabroni conçut l'idée d'écrire en latin les vies des savants Italiens qui ont fleuri dans le 17^e et le 18^e siècle, ouvrage qui devint dès ce moment le principal objet de ses recherches, de ses travaux, et qui a le plus contribué à sa réputation. Il en publia le premier volume en 1766; il avait donné, peu de temps auparavant, une traduction italienne des *Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably. Cette publication ne fut pas généralement approuvée: à Venise surtout quelques patriciens regardèrent l'austérité de mœurs recommandée aux républiques par Phocion comme une censure de la licence que le sénat était accusé d'autoriser parmi

le peuple pour le distraire et l'asservir. Ils voulurent faire censurer l'ouvrage et prohiber la traduction; mais la partie la plus sage du sénat blâma cette rigueur, et permit qu'on en fit, à Venise même, une seconde édition. Cependant l'admiration de Fabroni pour un philosophe qui enseignait des choses qu'à Rome (1), selon ses propres expressions, on ignore ou l'on méprise; son éloignement pour les démarches et pour les complaisances qui conduisent aux honneurs, et enfin, s'il faut l'en croire, l'inimitié des jésuites, à qui ses liaisons avec Bottari le rendaient suspect; toutes ces causes s'opposaient à son avancement, et l'écartaient du chemin de la fortune; il céda enfin aux instances d'amis puissants qui l'appelaient à Florence; il s'y rendit en 1767, et le grand-duc Léopold lui donna, comme on le lui avait fait espérer, la place de prier du chapitre de la basilique de St-Laurent. Il partagea son temps entre les fonctions religieuses de sa place, qu'il remplissait avec beaucoup d'exactitude, et ses travaux littéraires, qui devinrent son seul amusement, ayant dès lors, à la musique près, renoncé aux plaisirs du monde qui prenaient à Rome une partie de son temps. Deux ans après il obtint un congé pour aller à Rome revoir ses anciens amis. Clément XIV (Ganganelli), qu'il avait compté autrefois parmi ses protecteurs, et qui venait d'être élevé au pontificat, lui fit le plus gracieux accueil, le nomma, presque malgré lui, l'un des prélats de la chambre pontificale, et fit pour le retenir à Rome les plus grands efforts; mais Fabroni, attaché par la reconnaissance au grand-duc, qui venait encore de le créer providiteur de l'université de Pise et prier de l'ordre de St-Etienne, résista aux offres et aux instances du pape, sur les promesses duquel il fait d'ailleurs entendre assez clairement qu'il ne fallait pas toujours se fier; après avoir fait un voyage à Naples, où il fut reçu avec bonté par la reine, et bien vu des gens de lettres et des savants, il retourna directement à Florence. Il profita de son crédit auprès du grand-duc pour obtenir la permission de tirer des archives de Médicis des lettres de savants du 17^e siècle, adressées au cardinal Léopold de Médicis, qu'il publia en deux volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire de ce temps-là. Il engagea un certain nombre de gens de lettres à entreprendre avec lui le journal de *Letterati* de Pise, dont ils firent paraître, par an, quatre volumes, et dont il fournissait lui-même une grande partie. Cette entreprise lui occasionna un surcroît de travail souvent excessif, et lui attira, comme il arrive toujours, beaucoup de désagréments; mais il la soutint avec courage, et poussa jusqu'à cent deux volumes la collection de ce journal. Au milieu des travaux dont il était occupé, il apprit que le grand-duc l'avait choisi pour précepteur de

ses enfants. Il craignit que cette faveur n'excitât contre lui l'envie; et, ne pouvant se soustraire au joug honorable qui lui était imposé, il crut devoir s'éloigner de Florence jusqu'au moment où il devrait entrer dans les fonctions de son emploi. Il demanda donc la permission de voyager; le grand-duc non-seulement le lui permit, mais lui fit compter par le trésor de l'ordre de St-Etienne la somme nécessaire pour son voyage. Fabroni vint à Paris, y fit un assez long séjour, passa en Angleterre, où il ne resta que quatre mois, et revint en France. A Londres comme à Paris, il vit ce qu'il y avait de plus élevé par le rang et de plus distingué dans les sciences, les lettres et les arts; mais il mettait une grande différence entre le caractère et la manière de vivre des deux nations, et toutes ses préférences étaient pour nous. Il retourna en Toscane dans l'été de 1773; le grand-duc avait changé d'avis relativement à l'éducation de ses enfants; quelle que fût la cause de ce changement, Fabroni s'en félicita, et se trouva heureux de conserver son indépendance. Son recueil biographique devint plus que jamais son travail de prédilection. Il retoucha, augmenta et publia de nouveau cinq volumes de Vies qui avaient déjà paru; il en ajouta de nouvelles, qui se suivirent rapidement. Enfin il forma le projet d'écrire, indépendamment de ce recueil, la Vie de trois grands hommes qui ont fondé la gloire et l'élévation de la maison de Médicis. Il commença par Laurent le Magnifique, remonta ensuite à son aïeul, Cosme l'Ancien, père de la patrie, et redescendit à son fils, le pape Léon X, mais seulement huit ans après avoir publié la Vie de Cosme. Dans cet intervalle il fit un voyage en Allemagne, visita Vienne, Dresde, Berlin, vit les grands, les savants, les académies, et fut à son retour, en 1791, engagé par le grand-duc à écrire l'Histoire de l'université de Pise. Il en publia trois volumes en moins de quatre ans, sans interrompre ses Vies des savants, ni la composition de sa Vie de Léon X, ni son journal. Il continua ce dernier ouvrage jusqu'à la première entrée des Français en Italie (1796), qui interrompit les communications entre la Toscane, la Lombardie, Venise, et plusieurs autres États avec lesquels il avait besoin de correspondre pour alimenter son journal. Ses autres travaux souffrirent aussi des circonstances publiques; cependant à Lucques, où il alla passer deux mois en 1800, il écrivit encore les Vies de deux savants (*Beverini* et *Tabarrani*); mais il sentit les premières atteintes de douleurs de goutte, qui augmentèrent bientôt au point de lui interdire toute espèce de travail. Lorsqu'elles lui laissaient quelque intervalle, il revenait aux objets habituels de ses études; mais en 1801 il se fit en lui un changement de goûts et de volontés; il dit adieu aux occupations littéraires, et se livrant exclusivement à celles qui avaient la religion pour objet, il n'écrivit plus que des ouvrages de dévotion, tels que, pour la *Fête de Noël*, en 1801, pour *Notre-Dame de Bon-Secours*, en 1803. A cette der-

(1) *Sed hæc Romæ aut ignorantur aut contemnuntur.* (Vie de Fabroni, écrite par lui-même.)

nière époque de sa vie, il se reprochait quelques légèretés et quelques traits de passion qui lui étaient échappés dans ses écrits ; il se repentait surtout d'avoir dit, en parlant des jésuites, *qu'ils étaient comme les cochons, qui, lorsque vous en avez blessé un, fondent tous ensemble sur vous* ; et il est vrai que cela n'était digne, ni d'un aussi bon chrétien, ni d'un aussi élégant écrivain. C'était dans la *Vie d'Apostolo Zeno* qu'il avait écrit cette phrase ; et, par un oubli des bienséances presque incroyable dans un homme tel que lui, il avait dédié et adressé cette Vie au célèbre Tiraboschi, son ami, qui avait été jésuite, et qui, malgré la douceur de son caractère, ne put pas n'en être point offensé. Aux vacances de l'université de Pise, Fabroni se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée *St-Cerbon*, chez les franciscains réformés, uniquement occupé, pendant un mois, de sa fin, qu'il sentait approcher. De retour à Pise, il ne fit plus que souffrir et voir s'accroître chaque jour les progrès de son mal. Il expira enfin le 22 septembre 1805, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. Ses obsèques furent faites avec magnificence dans l'église de St-Etienne, et sa sépulture décorée d'une inscription honorable. On en a gravé une autre plus étendue au-dessous de son buste en marbre, placé à Pise, dans le *Campo-Santo*. On a dû aussi en mettre une en son honneur dans le nouvel hôpital de Marradi, sa patrie, pour la fondation duquel il avait donné le premier une somme d'environ 3,000 écus, et auquel il avait procuré des libéralités considérables, tant de la part des princes de Toscane que de ses plus riches concitoyens. Les principaux ouvrages de Fabroni sont : 1^o *Vite Italorum doctrina excellentium qui sæculis 17 et 18 floruerunt*. La meilleure édition et la plus complète est celle de Pise, commencée en 1778, in-8^o, et dont il donna successivement 18 volumes, le dernier, en 1799. Le 19^e et le 20^e parurent après sa mort, à Lucques, 1804 et 1805 ; l'un composé de Vies écrites dans ses dernières années, et qu'il était prêt à faire imprimer ; l'autre, de sa propre Vie, écrite par lui-même, jusqu'en 1800, avec un supplément de l'éditeur, M. Dominique Pacchi ; et d'un choix de Lettres adressées à Fabroni par des princes et par des savants. Elles prouvent de quelle considération il jouissait, et contiennent des détails intéressants pour l'histoire littéraire. Cette collection biographique ne renferme pas moins de 134 Vies, y compris la sienne. Il est vrai qu'il y en admit 21 écrites par différents auteurs de ses amis ; mais tout le reste lui appartient ; et si l'on songe au nombre infini d'objets que l'auteur embrasse, aux recherches qu'exigeait la discussion des faits, à la variété des connaissances que supposent les notices claires et suffisantes de tant d'ouvrages scientifiques de tous genres, enfin, à l'élégance continue avec laquelle ces Vies sont rédigées, on ne sera pas surpris du grand succès qu'elles ont eu dans le monde sa-

vant. L'abbé Andress, dans le 3^e volume de son *Histoire générale de la littérature*, n'a pas craint de dire que si, dans l'histoire littéraire, l'Italie peut regarder Tiraboschi comme son Tite-Live, elle doit aussi se vanter d'avoir son Plutarque dans Fabroni. Nous ne parlerons ni de quelques reproches que l'on a faits à cet ouvrage, relatifs surtout à la partialité pour les jansénistes, et contre les jésuites, dont on accuse l'auteur, dans sa *Vie du pape Clément IX* et ailleurs, ni des réponses qui ont été faites à ces reproches. Ces questions sont aujourd'hui sans importance, et les hommes raisonnables espèrent qu'elles n'en reprendront jamais. 2^o *Giornale de' letterati*, Pise, 105 vol. in-12. On peut mettre au nombre des ouvrages de Fabroni, ce journal qui lui dut sa naissance, dont plusieurs volumes sont entièrement de lui, et auquel il ne cessa point de fournir des articles intéressants, principalement sur les beaux-arts anciens et modernes. L'étude qu'il en avait faite et ses recherches sur cet objet lui fournirent les matériaux d'une *Histoire des arts du dessin*, ouvrage imparfait sans doute, mais où se trouvent cependant beaucoup d'observations peu communes et de bon goût. C'est encore à cette classe de ses écrits que se rapporte sa *Dissertation sur la fable de Niobé*. L'occasion pour laquelle il l'écrivit lui donne un titre de plus à la reconnaissance des Florentins. Des statues antiques du plus grand prix étaient toujours restées à Rome, dans le palais des Médicis, et manquaient à la galerie de Florence. Fabroni engagea le comte de Rosenberg, ministre du grand-duc Léopold, à obtenir de ce prince l'ordre de faire transporter à Florence ces antiques, parmi lesquelles se trouvait l'admirable groupe des seize statues de Niobé et de ses enfants. En les examinant de près et de suite, Fabroni conclut, de la perfection de cet ouvrage et de plusieurs autres indices, qu'il n'était point de Praxitèle, comme on le croyait communément, mais de Scopas ; et il appuya, dans cet écrit, son opinion sur les raisons les plus solides, quoique le fameux peintre Raphaël Mengs, qu'il avait consulté, ne fût pas de cet avis, et que l'on ait sur cet objet, dans le recueil de ses Œuvres, publiées par le chevalier Azzara (Rome, 1787, in-4^o, p. 357 et 362), deux lettres adressées à Fabroni, pour combattre son opinion. 3^o *Laurentii Medicis Magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4^o, traduite en français par M. de Sérionne, Berlin, 1791, in-8^o. Le premier volume contient l'histoire ; le second, les notes, les monuments et pièces justificatives. Ces monuments précieux, la plupart inconnus jusqu'alors, et que l'auteur eut le premier l'idée et la permission de tirer des archives de la maison de Médicis, rendirent tout nouveau cet intéressant sujet. Cette histoire de Laurent le Magnifique, écrite avec beaucoup d'ordre, de clarté, d'élégance et d'impartialité, donna, pour la première fois, une idée juste du plus grand homme de cette maison célèbre et de l'un des plus grands hommes

des temps modernes. M. Roscoe, en suivant la même marche, en puisant dans les mêmes archives, y a fait de nouvelles découvertes, et a produit, dans sa langue, un ouvrage encore meilleur; mais ce n'est pas peu de gloire pour Fabroni que d'avoir frayé cette route et d'y avoir si heureusement marché le premier. 4^e *Magni Cosmæ Mediceæ vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4^e. Le plan et le mérite de cet ouvrage sont les mêmes que ceux du précédent. Le caractère, au moins extérieur, de Cosme, qui fut surnommé *le Père de la patrie*, y est fidèlement tracé; il n'y manque que quelques traits plus profonds, qui auraient dévoilé les secrets de l'ambition de cet homme simple et populaire, mais adroit et même rusé (1), qui s'éleva, par la faveur du peuple, au-dessus des grands et des nobles. On n'y voit peut-être pas assez, comme dans son germe, l'étonnante fortune et la haute destinée de cette famille de commerçants, qui devint peu de temps après une dynastie de souverains. 5^e *Leonis X, pontificis maximi, vita*, Pise, 1797. Dans cette vie d'un grand protecteur des lettres et des arts, l'auteur avait à embrasser un horizon politique plus étendu; il devait mêler en plus grande proportion les affaires d'État aux intérêts de la république des lettres : il n'est pas sûr qu'il y ait également réussi. Ici l'histoire n'est suivie que de notes. Ce n'était plus dans les archives de Florence, c'eût été dans celles de Rome qu'il eût fallu puiser, pour en tirer des monuments secrets et authentiques : mais cette faculté n'était accordée à personne, et quand M. Roscoe a voulu ajouter, comme Fabroni, une Vie de Léon X à celle de Laurent, il a dû se contenter, comme lui, de ce que pouvaient lui fournir les archives florentines et de ce que Fabroni lui-même avait déjà publié. Il eût bien fait de n'y pas ajouter tant de choses imprimées ailleurs, tant de pièces de vers tirées de recueils connus, et de ne pas surcharger de 450 pages d'appendix l'histoire trop volumineuse de ce pontife. 6^e *Historia Lycae Pisani*, Pise, 1791, 1795 et 1798, 5 vol. in-4^e (voy. E. CORSINI). Cette histoire embrasse toute la durée de l'université de Pise, depuis son origine jusqu'à la fin de la domination des Médicis. Un 4^e volume devait comprendre l'histoire de l'université sous les grands-ducs de la maison d'Autriche; mais la difficulté d'écrire sur des choses et des personnes si voisines de son temps, et sur celles de son temps même, arrêta l'auteur. Il paraît qu'il n'avait rien écrit de ce volume que sa vie, qui devait en former le premier chapitre, et qui a été trouvée parmi ses manuscrits, avec ce titre : *De curatore Academiæ caput I*; 7^e *Francisci Petrarche vita*, Parme, Bodoni, 1799, in-4^e. L'auteur avait formé avec M. Baldelli, auteur d'une *Vie italienne de Pétrarque*, publiée à Florence en 1797, le pro-

jet d'une nouvelle édition des *Lettres* de ce grand homme, où ils auraient ajouté toutes celles qui sont encore inédites. Elles devaient être précédées d'une nouvelle *Vie* de Pétrarque, écrite en latin comme les *Lettres*. Fabroni l'avait composée avec un soin particulier; le malheur des temps ayant empêché cette publication intéressante, il donna son manuscrit à Bodoni, qui l'imprima. L'ouvrage contient peu de choses nouvelles, et n'est à peu près qu'un abrégé de ce que d'autres avaient déjà écrit; mais il se fait lire avec plaisir, et cette édition est recherchée par ceux qui aiment à voir élégamment imprimés les livres élégamment écrits. 8^e *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 1786 et 1789, 2 vol. in-8^e. Après avoir tant écrit en latin à la louange de ses illustres compatriotes, Fabroni voulut aussi leur consacrer des éloges en langue italienne : parmi ceux qui contient le premier de ces deux volumes, il y en a trois qui se trouvaient déjà dans ses Vies latines; ils ne sont point traduits, mais refaits, et peuvent être regardés comme nouveaux; les autres le sont entièrement. Ils ne sont pas tous consacrés aux sciences; on y trouve ceux de deux grands poètes, Frugoni et Métastase. Le second volume renferme, outre les éloges de plusieurs savants italiens, ceux du roi de Prusse Frédéric II et du grand peintre Raphaël Mengs. 9^e *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto, e di Torquato Tasso*, Parme, Bodoni, 1806. 10^e Il faut aussi compter parmi les bons ouvrages que Fabroni écrivit dans sa langue nationale la traduction abrégée de l'un de ceux qui firent, dans le siècle dernier, le plus d'honneur à la nôtre, le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*. « Rien d'essentiel « n'est omis dans votre ouvrage, écrivit l'abbé « Barthélemy à son élégant abrégiateur; j'ai admiré le choix et la liaison des faits, la propriété des termes et la rapidité du style. » Ce travail, qui aurait suffisamment occupé un autre écrivain, ne fut pour Fabroni qu'un délassement, lorsqu'il était à la fois occupé de la composition de son *Histoire de l'université de Pise* et de plusieurs autres grands ouvrages. Il y a des moments dans la vie de l'homme de lettres où l'activité de l'esprit supplée à la brièveté du temps. G—É.

FABRONI ou FABBRONI (JEAN-VALENTIN-MATHIAS), frère du précédent, savant italien, naquit à Florence le 10 février 1752. Recommandé par le comte de Lignéville, Lorrain, au grand-duc Léopold, Fabroni fut admis dans le laboratoire du prince, puis envoyé avec Fontana en Angleterre et en France pour y suivre les nouvelles découvertes scientifiques. Lors de son retour, en 1780, Fabroni fut nommé, sous Fontana, vice-directeur du cabinet de physique du grand-duc, et partagea avec cet illustre anatomiste l'honneur de donner des leçons sur cette science aux jeunes princes qui furent depuis l'empereur François 1^{er}, le grand-duc Ferdinand, les archiducs Charles et Jean. En 1790, il eut la mission d'examiner les

(1) Fabroni dit de lui que Laurent fut un plus grand homme, mais qu'il surpassa en ruse et en finesse (*calliditate*) et Laurent et tous les autres Médicis.

mines et les houillères de la Toscane, dans le but de substituer au combustible ordinaire, de plus en plus rare en Toscane, le charbon de terre. Deux ans après, il fut adjoint au célèbre juriconsulte Lampredi, que le nouveau grand-duc Ferdinand avait chargé de la rédaction d'un code civil. En 1795, nous le trouvons vérifiant et inventoriant la galerie de Florence; puis, en 1797, conjointement avec Fossombroni, examinant les puits salants de Volterra et y réglant la fabrication du sel d'après les meilleurs procédés. Ces travaux, en quelque sorte officiels, ne l'empêchaient pas de s'occuper de recherches particulières, notamment sur l'application de la chimie aux arts utiles et sur divers procédés de la peinture antique. En 1798, il fut commis pour aller à Paris concourir à la vérification des poids et mesures, et coopéra très-efficacement à la fixation de l'unité de poids confiée à Lefèvre-Gineau. De retour dans sa patrie, qu'avaient de nouveau envahie les armées françaises, et où, comme dans le reste de l'Italie, on craignait que les chefs-d'œuvre amassés dans le Musée de Florence ne fussent enlevés et transportés en France, Fabroni, très-bien avec les généraux français, obtint d'abord un décret de franchise et successivement la nomination d'un conservateur du Musée. La Toscane ne perdit que la Vénus de Médicis, que, quelques jours avant l'évasion des Français, on avait envoyée à Palerme, et qui fut cédée à la république par le roi Ferdinand. On eut encore recours à lui en 1800, lorsque, après la campagne de Marengo, Dupont rentra dans la Toscane insurgée; et ce ne fut pas trop de son crédit pour obtenir encore du courroux du vainqueur quelques concessions. Bientôt la Toscane devint le royaume d'Etrurie. Le nouveau monarque aimait les sciences: Fabroni fut nommé professeur honoraire de l'université de Pise et directeur général de l'hôtel des monnaies, et en même temps il s'occupa d'établir des paratonnerres sur tous les magasins à poudre et sur les tours fortifiées du littoral toscan. Le roi mort, la reine régente mit encore quelque temps ses talents et son activité à profit. En 1805, il alla examiner à Livourne le caractère de la maladie qui s'y était développée, et qu'il déclara ne pas être contagieuse. En 1806, il seconda Fossombroni et Corsini dans leurs travaux pour relever le crédit public, ramener la confiance des créanciers de l'État et rétablir les finances: puis il fut chargé de se concerter avec les commissaires du royaume d'Italie pour le plan d'une route qui devait traverser la Péninsule, de Sarzane (duché de Gènes) jusqu'à Reggio (Calabre). Qui croirait qu'au milieu de tant de travaux et de services rendus au pays, Fabroni se vit destitué de la place de directeur et administrateur du Musée, qu'il exerçait après la mort de son collaborateur Fontana? En vain le monde savant témoigna son étonnement de cette disgrâce; en vain les professeurs du Jardin des Plantes de Paris écrivirent à l'am-

bassadeur français à Florence et le prièrent de faire rappeler Fabroni à son poste; en vain on lut dans le *Journal de Paris* (1807) que *les savants de toutes les nations avaient gémi sur un acte nuisible aux sciences*. Bientôt la reine d'Etrurie à son tour éprouva les jeux cruels de la fortune: les rois n'étaient pas plus inamovibles que les préfets, et l'Etrurie se perdit dans l'empire comme une rivière dans l'Océan. Si Fabroni ne recouvra pas sa direction du Musée, il vit du moins le nouveau régime songer à lui sur-le-champ. Il avait été député à Paris par l'université de Pise afin d'en demander le maintien. On se souvint de sa participation aux calculs de Lefèvre-Gineau; et, comme on voulait établir un système uniforme dans les poids et mesures entre la Toscane et la France, il eut à dresser un tableau de comparaison entre les étalons français et ceux de la Toscane. En 1808, il fut élu directeur de l'académie de Pise, où il avait déjà le titre de professeur honoraire. En 1809, son nom brillait en tête de ceux des députés au corps législatif pour le département de l'Arno. L'année suivante, après avoir reçu le ruban de la Légion d'honneur, auquel, plus tard (1811), il devait unir le titre de baron de l'empire, il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État et chargé de la direction des travaux des ponts et chaussées dans les départements au delà des Alpes. La guerre a pu ravir à la France ces superbes possessions, mais elle n'a pu lui ravir la gloire d'avoir donné à l'Italie des ponts, des routes, des digues magnifiques qu'elle n'avait pas; et, ce qui vaut mieux, le mouvement et l'exemple. Déployant la plus grande activité dans cette nouvelle sphère, Fabroni posa la première pierre du grand pont en granit sur la Doire, ouvrit et rendit viable, en cinq mois, la route du mont Genève, commença la belle route de la Corniche, terminée depuis par le roi de Sardaigne. Il fut aussi un des membres de la commission formée pour fixer les limites entre l'empire et le royaume d'Italie (1812). Il n'eût tenu qu'à lui, après la restauration, de demeurer en France; mais il préféra retourner dans sa patrie, où de nouveaux travaux l'attendaient. Membre de la commission de liquidation des créances de la Toscane envers la France, il devint, en 1816, commissaire royal des mines et usines; en 1817, membre de la commission du cadastre; en 1821, chevalier de l'ordre de St-Joseph. Le grand-duc Ferdinand n'avait pas oublié que Fabroni avait été son maître dans les sciences naturelles, et il voulut lui rendre sa place de directeur du musée de Florence, mais le savant refusa constamment cet honneur, et il se contenta de reprendre son titre de professeur honoraire à Pise. Au milieu de tous ces travaux, Fabroni trouvait le temps d'avoir de vastes correspondances avec tous les hommes marquants de son époque, et sa réputation était immense. Le célèbre président américain Jefferson, qui l'avait connu à Londres et désirait le posséder aux États-Unis, lui fit construire à ses frais une

belle maison de campagne dans ses terres de Virginie, et la nomma *Monticelli*, du nom d'une maison de plaisance de Fabroni. Lors de l'organisation de l'université de Varsovie, le prince Czartoryski pria Fabroni de lui proposer les professeurs qu'il croyait les plus propres à remplir quatorze places alors vacantes, et, par ordre de l'empereur Alexandre, il lui envoya à lui-même une patente de professeur honoraire. Fabroni mourut d'apoplexie, le 17 décembre 1822. Il était membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Sa conversation diversifiée et pleine de faits curieux était charmante; une foule d'idées fines, de découvertes en germe s'y déroulaient à la file. S'il ne recula pas précisément les limites de la science, on ne peut nier qu'il ne l'ait servie non-seulement en la popularisant par ses écrits et sa conversation, mais aussi tantôt par de jolies expériences ou de piquantes observations, tantôt par des applications utiles. Il contribua pour beaucoup au perfectionnement des vins, à l'emploi de la houille et des lignites au lieu de bois, à l'amélioration des sauneries en Toscane, à la rectification des procédés de la monnaie à Florence. Il publia des expériences sur l'arsenic comme minéralisateur. Il fit connaître la mine de cuivre d'Arcidosso. Il retrouva la terre avec laquelle on peut faire ces briques légères en tuf volcanique poreux qui flottent sur l'eau et dont les anciens avaient parlé sans inspirer grande confiance aux modernes. Il a proposé des peintures, des couleurs, des vernis, et mieux connu que les antiquaires ses devanciers la peinture encaustique si renommée chez les anciens et dont notre peinture à l'huile n'a pas tous les avantages. Il a découvert le secret des poudres de James et la manière de former le borax; il avait aussi fait des expériences sur le magnétisme animal, et il s'occupait de quelques travaux sur l'aimant. Parmi ses titres d'honneur, il faut compter la part qu'il eut à la formation du musée de physique de Florence, dans laquelle il seconda Fontana, tant sous le rapport scientifique que par la sagesse de son administration. Voici les titres abrégés des ouvrages de Fabroni, qui tous sont en italien, sauf le 1^{er}, le 15^e et le 21^e qui sont en français, et le 20^e qui est en latin: 1^o *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, Paris, 1780, in-12; 2^o *Nature de l'arsenic, et préparation de l'acide arsénique*, Milan, 1780; 3^o *Vers à soie et byssus des anciens*, Pérouse, 1782, in-8^o; 4^o *Mémoire sur les volcans éteints*, Florence, 1783; 5^o *Culture du mûrier; éducation des vers à soie, pratique chinoise*, Pérouse, 1784; 6^o *Avantages des prairies artificielles*, Florence, 1784; Naples, 1796; 7^o *Alliage, valeur, proportion réciproque des monnaies*, Florence, 1786; 8^o *Fabrication, conservation, épuration de l'huile d'olive*, Florence, 1787; 9^o *La mine de cuivre d'Arcidosso* (Toscane), 1788; 10^o *Prosperité nationale, équilibre du commerce, douanes*, 1789; 11^o *La baguette divinatoire, depuis son arrivée en Toscane jusqu'à sa mort*, Florence, 1791;

XIII.

12^o *D'une singulière espèce de briques*, Venise, 1791: ce sont les briques flottantes mentionnées plus haut; 13^o *Action chimique des métaux à la température de l'atmosphère, et explication de quelques faits galvaniques*, Paris, 1799; 14^o *Perfectionnement des vins de l'État pontifical*, Rome, 1793, in-8^o; 15^o *Histoire des opinions des chimistes sur la formation des éthers*, Florence, 1793; 16^o *Nouvelle teinture qu'on peut extraire de l'aloès succotrin*, Florence, 1796; 17^o *Usage du sucre gastrique et quelques autres faits physiologiques* (lettre à Pierre Smith), Naples, 1796 et 1798; 18^o *D'un vernis noir économique pour conserver les bois*, Naples, 1797; 19^o *De la peinture encaustique*, Rome, 1797; 20^o *Tableau des plantes du jardin botanique du musée de Florence*, 1797, in-4^o; 21^o *Sur les alcarazas d'Espagne*, Paris, 1799; 22^o *Economie rurale des Chinois*, Florence, 1803; 23^o *Instructions élémentaires d'agriculture, ou Guide des agriculteurs italiens*, Venise, 1787, in-12; Turin, 1791, in-12; traduites en français par Al. Vallée, Paris, 1803, 1806, 1815, in-8^o; 24^o *Origine et civilisation des anciens habitants de l'Italie*, Florence, 1803, in-8^o; 25^o *La Bibliothèque*, Modène, 1803, in-fol. de 25 p. (voy. *Mém. de la Société italienne*, t. 2, p. 92, et *Magas. encycl.* de Millin, août 1805, p. 424). Dans cette lettre, adressée au P. Pozzetti, des écoles pies, l'auteur donne un excellent procédé pour garantir les livres de la piqure des insectes; 26^o *Des approvisionnements publics*, Florence, 1804; 27^o *Recherches sur le quina*, 1803; 28^o *Des balances et du statère des Chinois*, Florence, 1804; 29^o *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4^o; 30^o *Le statère philippique (monnaie macédonienne), ou Essai sur la bonté et le titre de l'or natif*, Sienne, 1808; 31^o *Dubronze et des autres alliages connus de l'antiquité*, Livourne, 1810; 32^o *Transformation en balance hydrostatique de toute bonne balance ordinaire*, Sienne, 1808; 33^o *De l'extraction du gluten des os*, Pistoie, 1816; 34^o *De l'agriculture des Juifs*, d'après Isaïe, les autres prophètes et les écrivains sacrés, Florence, 1825; 35^o enfin divers opuscules, parmi lesquels nous indiquerons son *Idée d'un répertoire pour les résultats d'observations et d'expériences sur les matières combustibles* (Naples, 1795; Florence, 1796); ses *Eloges de d'Alembert* (Florence, 1784); de *Redi* (Naples, 1796; Florence, 1816); d'*Améric-Vespuce* (inédit); la traduction de l'idylle de Gessner intitulée *les Grâces* (dans une lettre à lady El. Webster, Florence, 1784); une *Lettre à André sur l'éloquence italienne* (Londres, 1788, sous le pseudonyme de Mety; trad. en esp., Madrid, 1790). F-LE et P-OT.

FABROT (CHARLES-ANNIBAL) fut un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Il naquit, en 1580, à Aix en Provence, où son père, originaire de Nîmes, était venu s'établir pendant les guerres civiles. Ses études furent brillantes; il fit de grands progrès dans les langues anciennes et dans le droit civil et canonique. Il prit le bonnet de docteur en 1606, et il fut ensuite reçu avocat

40

au parlement d'Aix. Cette cour comptait alors parmi ses membres des hommes d'un mérite distingué, tels que le fameux Peiresc et Guillaume Duvair, qui en était le premier président. Leur goût commun pour les lettres les lia avec Fabrot, à qui Duvair procura une place de professeur à l'université d'Aix en 1609. Étant devenu garde des sceaux, il le mena avec lui à Paris, où Fabrot resta jusqu'après la mort de son bienfaiteur. Il revint alors reprendre les fonctions paisibles de sa place de professeur; elles n'absorbaient pas tout son temps, et il employait ses loisirs à d'autres travaux relatifs toujours à la jurisprudence. Les grands interprètes que le 16^e siècle produisit n'avaient presque rien laissé à dire sur les livres de cette science, écrits en latin. Fabrot s'ouvrit une autre carrière : les successeurs de Justinien au trône de Constantinople avaient fait faire, en grec, un abrégé de ses compilations, dans lequel on ajouta des articles tirés des Pères et des conciles. Léon le Philosophe donna à cet abrégé le nom de *Basiliques*. Ce fut le code de l'empire d'Orient jusqu'à sa destruction. Les *Basiliques*, longtemps inconnues, furent en quelque sorte découvertes par Cujas, qui en fit beaucoup d'usage dans ses écrits; mais il ne les publia point. Fabrot se chargea de ce soin : dès 1639, il tira de ce recueil et publia en grec et en latin quatorze lois qui manquaient dans le Digeste. Everard Otton les a insérées, avec d'autres opuscules de Fabrot, dans son *Thesaur. jur. civ.* De soixante livres dont les *Basiliques* étaient composées, il y en avait treize de perdus. Fabrot traduisit ceux qui restaient, et suppléa par des sommaires à ceux qui manquaient. Cet ouvrage, qui formait 7 volumes in-fol., fut publié, sous le titre de *Basilicon*, en 1647, à Paris, où Fabrot était venu s'établir. Il le dédia au chancelier Séguier, dont la protection lui valut une pension considérable, par le secours de laquelle il eut les moyens de continuer ses utiles travaux. Mathieu Molé, d'abord procureur général, ensuite premier président et garde des sceaux, dont la fermeté héroïque est si bien connue, et Jérôme Bignon, magistrat illustre par ses lumières et par son intégrité, lui donnèrent également des preuves de l'estime qu'ils faisaient de son talent. Outre les *Basiliques*, auxquelles Rubneken (*voy. ce nom*) ajouta un *supplément*, Fabrot traduisit encore en latin la paraphrase grecque que Théophile avait faite des *Institutes* de Justinien, Paris, 1638 et 1637, in-4^o. Le genre de travail dont il s'était occupé lui avait rendu familière l'histoire byzantine. Il publia plusieurs des auteurs qui la composent, tels que Cédrené, Nicetas, Anastase le Bibliothécaire, etc., enrichis de notes et de dissertations. Il connaissait non-seulement les lois civiles, mais encore les lois canoniques du Bas-Empire, qui ne faisaient d'ailleurs qu'un seul tout; et quand Justel et Guillaume Voët donnèrent, en 1661, la *Bibliothèque* du droit canonique, ils y insérèrent les

Constitutions de Théodore Balsamon, qu'on trouve dans les papiers de Fabrot avec des notes de sa façon. Un des travaux qui lui ont fait le plus d'honneur est son édition des *Œuvres* de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il enrichit de ses notes et de quelques traités de Cujas qui n'avaient pas encore vu le jour. C'était la meilleure des éditions de Cujas avant celles de Naples et de Venise (*voy. Cujas*). Fabrot commença la sienne en 1652 et la termina en 1658. On croit que l'application trop soutenue et trop forte qu'il apporta à ce travail lui causa la maladie dont il mourut le 16 janvier 1659. Sa réputation était si répandue, que les plus célèbres universités de France auraient désiré l'avoir pour professeur. Il refusa toutes les offres qu'on lui fit, quelque avantageuses qu'elles fussent, pour ne pas se détourner des travaux qu'il avait entrepris. On a encore de lui : 1^o *Epistola de mutuo cum responsione Cl. Solmasii ad Menagium*, Leyde, 1643; in-8^o; 2^o *Les antiquités de la ville de Marseille*, traduit du latin de J. Raymond de Solier, Marseille, 1613; Lyon, 1652, in-8^o; 3^o *Exercitationes duæ de tempore partus humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4^o; 4^o *Prælectio in titulum decretalium : De vita et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4^o; 5^o *Notæ ad titulum codicis Theodosiani : De paganis sacrificiis et templis*, Paris, 1648, in-4^o.

B—1.

FABROT (le chevalier DE), né en Provence vers 1740, jouissait avant la révolution d'une fortune considérable, et servait comme officier dans un régiment d'infanterie. Il émigra en 1791, fit ses premières campagnes dans les armées des princes, et se trouva à la désastreuse affaire de Quiberon. Il vécut ensuite longtemps en Allemagne, où il s'occupa beaucoup de poésie latine. Rentré en France en 1814, il obtint la croix de St-Louis avec le grade de colonel, et publia plusieurs brochures dans le sens de la Restauration, entre autres la *Réfutation des rapports au roi du ministre Fouché*, Paris, 1815, in-8^o (*voy. Fouché*). On sait que ces rapports, qui firent alors beaucoup de bruit, étaient destinés à effrayer le monarque en grossissant à ses yeux et à ceux de toute l'Europe, la force du parti révolutionnaire. Fabrot donna le texte de ses rapports et sa réfutation en regard, avec cette épigraphe :

... Hic murus aheneus esto
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa;

et il les présenta lui-même au roi Louis XVIII. Fabrot est mort à Paris vers 1830. C'était un fort bon latiniste; et il a publié en France et dans l'étranger divers morceaux de poésie latine très-remarquables. Nous connaissons de lui, indépendamment de la *Réfutation* ci-dessus : 1^o *Genethliacum carmen in ortum principis regii, Burdigalæ ducis*, Paris, 1820, in-8^o de 4 pages; 2^o *Au roi en son conseil d'Etat*, Paris, 1822, in-8^o; 3^o *Le zodiaque du royaume, épître à Sa Majesté Louis XVIII,*

Paris, 1822, in-8°; 4° *les Voies du bonheur*, poème français et latin, Paris, 1824, in-12. M—dj.

FABRUCCI (ETIENNE-MARIE), professeur à l'université de Pise au 18^e siècle, a publié plusieurs dissertations sur cette école célèbre. Dans les premières, Fabrucci, en convenant que dès l'année 1319 il existait à Pise un professeur de droit canon, pensionné par l'État, prouve très-bien qu'on n'en doit pas conclure qu'à la même époque il existât en cette ville une école pour l'enseignement des autres sciences. Il s'appuie ensuite d'un passage d'une chronique publiée par Muratori (*Script. rerum ital.*, vol. 15), pour montrer que l'université de Pise fut seulement fondée en 1539, par un décret du sénat. Cette école, dont le pape Benoît XII avait vu l'établissement avec peine, obtint de grands privilèges de Clément VI, son successeur, et de l'empereur Charles IV. Les plus savants hommes de l'Italie se disputèrent alors l'honneur d'y faire des leçons, et une foule d'élèves accouraient pour les entendre de toutes les parties de l'Europe. Mais les guerres, la peste et les autres fléaux qui désolèrent l'Italie à la fin du 14^e siècle arrêterent les succès de cette école, et ce ne fut que cent ans après qu'elle reprit un nouvel éclat. L'opinion de Fabrucci sur l'époque de la fondation de l'université de Pise a été combattue par Flaminio del Borgo, dans sa *Dissertaz. dell' univers. Pisana*; mais Tiraboschi, dont le sentiment est d'un grand poids, en a pris la défense dans la *Storia della letteratura italiana*, t. 5. Les premières dissertations de Fabrucci parurent d'abord dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici filologici* (voy. CALOGERA), t. 21, 25, 25 et 29; il les réunit ensuite et les publia sous ce titre : *Pisanæ academix prima ætas quatuor dissertationibus illustrata*, Florence, 1759, in-12. Ces quatre dissertations furent suivies de deux autres, insérées d'abord dans la *Raccolta*, t. 34 et 37, réimprimées depuis séparément, Florence, 1745, in-12. Fabrucci mourut à Pise vers 1750. W—s.

FABRY (JEAN-BAPTISTE-GERMAIN), littérateur, né en 1780 à Cornus, près de St-Affrique, dans le Rouergue, vint de bonne heure à Paris pour y faire ses études de droit, et fut reçu avocat en 1804; mais il parut peu au barreau, et se livra à des travaux d'un autre genre. Attaché aux bonnes doctrines littéraires, il se proposa de les répandre en publiant un recueil sous le titre de *Spectateur français au 19^e siècle ou Variétés morales, politiques et littéraires*, recueillies des meilleurs écrits périodiques. Cet ouvrage, commencé en 1805 et terminé en 1812, forme 12 volumes in-8° : le choix des morceaux qui le composent fait honneur au bon goût et au bon esprit de l'éditeur. L'abbé Boulogne, Dussault, Geoffroy, MM. de Bonald, Delalot, de Feletz, sont ceux qui ont fourni le plus d'articles à ce recueil, et la variété qui y règne ajoute encore à l'intérêt. L'éditeur s'abstint d'y rien mettre de son propre fonds, quoique ses écrits n'eussent point déparé sa collection. Depuis la

Restauration, il donna successivement plusieurs ouvrages dont aucun ne porte son nom. Tels sont : 1° *La régence à Blois ou Les derniers moments du gouvernement impérial*, Paris, 1814 et 1815, in-8°; 2° *Itinéraire de Bonaparte de Doulevant à Fréjus*, Paris, 1814 et 1815, in-8°; 3° *Itinéraire de Bonaparte de l'île d'Elbe à l'île Ste-Hélène ou Mémoires pour servir à l'histoire des événements de 1815*, Paris, 1816, in-8°. L'année suivante, il y en eut une deuxième édition en 2 volumes, qui renferme toutes les pièces relatives aux cent-jours; 4° *Le génie de la révolution considéré dans l'éducation ou Mémoires pour servir à l'instruction publique depuis 1789 jusqu'à nos jours*, Paris, 1817 et 1818, 5 vol. in-8°, avec beaucoup de pièces relatives à l'instruction publique; 5° *Monuments de la reconnaissance nationale votés en France depuis 1789 jusqu'à la loi du 2 février 1819*, etc., Paris, 1819, in-8°; 6° *Les missionnaires de 1795*, Paris, 1819, in-8°; cet ouvrage eut une deuxième édition en 1821. La *Biographie des vivants* attribuée à Fabry le *Spectateur français depuis la Restauration*, 1815, in-8°; ce recueil n'est point de lui. Les ouvrages de Fabry contre Napoléon contiennent de curieux détails; mais ceux qu'il a écrits contre le parti de la révolution sont remplis d'exagération. Il se proposait de faire une histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres, et avait commencé des recherches à ce sujet; il avait entrepris aussi d'examiner l'ouvrage de madame de Staël sur la révolution, quand un funeste accident le ravit à sa famille et à ses amis. Le 4 janvier 1821, à cinq heures du matin, il voulut aller chercher lui-même le docteur Dubois pour assister une de ses parentes qui était dans le travail d'un accouchement difficile et qui mourut le même jour. Il gelait très-fort; Fabry glissa dans l'obscurité sur le peron du docteur, et tomba sur une pointe de fer qui lui rompit une artère : le sang jaillit aussitôt; Fabry eut encore la force de dire pourquoi il venait, et expira en quelques minutes, victime d'un acte d'obligeance. Il était marié depuis deux ans, et n'a point laissé d'enfants. D'un commerce sûr, d'un jugement solide, il faisait profession d'un vif attachement pour les intérêts de la religion et de la monarchie, s'honorait de remplir ses devoirs de chrétien, et mérita d'avoir des amis qui appréciaient ses excellentes qualités. P—c—r.

FACARDIN. Voyez FAKHR-EDDYN.

FACCIARDI (CRISTOPHE), capucin et prédicateur célèbre à la fin du 16^e siècle, né à Veruchio ou Verucolo, petite ville du territoire de Rimini, fut d'abord religieux mineur conventuel de l'ordre de St-François, d'où il passa dans l'institut réformé des capucins. Il ne s'y distingua pas moins par ses talents, par son amour de l'étude, par ses connaissances étendues dans les sciences divines et humaines, que par sa piété, ses mœurs et l'observance de sa règle. Le savant jésuite Possevin l'appelle un *modèle de sainteté et de doctrine*. Il se rendit surtout fameux par son éloquence persuasive

et entraînant. Si on en croit le P. Bernard de Bologne, son confrère, telle était l'affluence à ses sermons, que, prêchant dans la grande église de Milan, il s'y réunissait journellement jusqu'à trente mille auditeurs pour l'entendre, et il faisait tant d'effet sur son auditoire, qu'un jour à Bologne, après un discours sur la charité, les assistants non-seulement vidèrent leurs bourses, mais se défirent de leurs bijoux et de tout ce qu'ils avaient de précieux en faveur de l'hôpital des orphelins que Facciardi venait de leur recommander; et où, au moyen de ces abondantes aumônes, on entretenait mille enfants de l'un et l'autre sexe. Cet apôtre de la charité chrétienne, écrivain non moins laborieux qu'orateur distingué, nous a laissé les ouvrages suivants : 1° *Exercitiorum spiritualium ex SS. Patribus volumina tria*, Lyon, 1590; Venise, 1597, et Paris, 1606; 2° *Esercizi d'anima; raccolti de' SS. Patri, predicati in diverse città d'Italia: stampati ad istanza degli ascoltanti*, Venise, 1592, in-12; 3° *Meditazioni de' principali mysterj della vita spirituale*, Venise, 1599. Ces méditations ont été traduites en latin, Cologne, 1603; 4° *Vita et gesta sanctorum ecclesiae Veruchinae*, Venise, 1600, in-8°; 5° *Tractatus de excellentia B. Catharinae virginis Bononiensis*, Bologne, 1600; 6° *Compendio di cento meditazioni sagre, etc.*, Venise, 1602; Plaisance, 1606; 7° *Vita del B. Giovane canonico di Rimini, et del B. Roberto Malatesta, etc.*, Rimini, 1610; 8° *Della prima origine della casa Malatesta*, Rimini, 1610, in-4°; 9° *Ceremoniale sacrum ad usum PP. capucinatorum*, Venise, 1614; 10° *Porta aurea et sanctuarium sanctae theologiae, tum scholasticae, tum positivae, aperta*. L—v.

FACCIOLATO (JACQUES), savant italien du 18^e siècle, naquit de parents pauvres, à Torreglia, près de Padoue, dans les monts Euganéens, le 4 janvier 1682. Les dispositions qu'il annonça dans ses premières études engagèrent le cardinal Barbarigo à le faire admettre dans le séminaire de Padoue; il y obtint des succès rapides, et fut dans peu d'années reçu docteur en théologie, professeur de cette science, professeur de philosophie, enfin préfet du séminaire et directeur général des études. Il les dirigea, plus particulièrement qu'on n'avait fait depuis longtemps, vers la connaissance approfondie des langues anciennes, et il entreprit dans ce but de grands travaux. Le premier fut une nouvelle édition du Dictionnaire en sept langues connu sous le nom de *Calepin*. Il s'adjoignit dans ce travail Forcellini, le plus studieux de tous ses disciples. Cet ouvrage, commencé en 1715, fut achevé et publié quatre ans après, en 2 forts volumes in-fol. Ce fut alors qu'il conçut, avec son zélé collaborateur, l'idée d'un grand vocabulaire latin, qui comprendrait tous les mots de la langue et toutes leurs différentes acceptions, prouvées par des exemples tirés des auteurs classiques, sur le modèle du vocabulaire italien de la Crusca. Cette immense entreprise les occupa près de quarante ans; Facciolato la conduisait, Forcel-

lini l'exécuta presque tout entière; et l'ouvrage, commencé sous le nom du premier, fut presque entièrement achevé sous celui du second (voy. FORCELLINI). Cet fut avec le même collaborateur, et avec quelques autres, que Facciolato donna de nouvelles éditions du *Lexicon* de Schrevelius, du *Lexicon ciceronianum* de Nizoli, des Particules latines de Turselin, travaux obscurs où il n'était soutenu que par l'utilité qu'il y voyait pour la jeunesse studieuse. Il était dans l'usage de prononcer chaque année, à l'ouverture des études, des discours latins sur les belles-lettres en général, sur la rhétorique, la philosophie, ou d'autres parties des connaissances humaines. Ces harangues imprimées ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Les trois magistrats qui présidaient à l'université de Padoue, sous le titre de réformateurs des études, l'y appelèrent en 1702, en le nommant à la chaire de logique qu'il n'avait point sollicitée, qu'ils eurent même de la peine à lui faire accepter, qu'il remplit avec succès, et où il ne négligea aucune occasion de faire prévaloir la méthode d'Aristote sur les théories modernes. Au bout de seize ans il demanda sa retraite; mais les réformateurs, ne voulant pas que son nom fût effacé du tableau de l'université, l'y maintinrent sous le titre de professeur émérite, en lui conservant ses honoraires, et le chargeant de continuer et d'achever l'histoire de cette université, commencée par le Pappadopoli, et qu'il avait conduite jusqu'à cette époque (1740), qui fut celle de sa mort. Il se mit aussitôt à l'ouvrage; mais le désordre et le vide qu'il trouva dans les archives l'arrêtèrent jusqu'à ce qu'il eut, à force de recherches, rassemblé tous les monuments, actes et pièces officielles, et dressé les tables et les catalogues, préliminaires indispensables d'un semblable travail. Lorsqu'il le publia enfin, les douze instructions ou traités (*syntagmata*) qui contiennent l'histoire générale de l'origine et des progrès, des règlements et des différents emplois de l'université, obtinrent une approbation universelle; il n'en fut pas ainsi de l'histoire particulière qu'il fit paraître ensuite; elle ne remplit point l'attente qu'on en avait conçue, et ne contient guère que la sèche nomenclature des professeurs morts, et quelques phrases, le plus souvent caustiques, sur ceux qui vivaient encore. Au reste, ce laconisme semblait tenir à son principe, que les livres les plus courts sont les meilleurs. Il ne cessait d'écrire à Fabroni : « Si vous voulez que vos *Vies des Italiens illustres* « soient lues, faites-les courtes; notre siècle est « ennemi des longues légendes. » Facciolato mêlait à ces grands travaux d'autres compositions moins importantes : son zèle pour la langue latine ne l'empêchait pas de s'occuper de sa langue maternelle; et l'on a de lui un *Traité de l'orthographe italienne*. Il écrivait aussi en vers dans les deux langues, mais avec plus d'élégance que d'imagination et de feu. Ce caractère d'élégance, de concision, et, pour ainsi dire, de propriété de style,

caractérise tout ce qu'il a écrit. Sa réputation s'était étendue dans tous les pays étrangers; le roi de Portugal lui fit offrir, avec les conditions les plus avantageuses, la direction du collège des Nobles qu'il venait d'établir à Lisbonne. Facciolo prétexta son grand âge pour ne point accepter et pour rester dans sa patrie; mais il donna par écrit des directions qui lui furent demandées, et dont le roi fut si satisfait, qu'il lui envoya en présent un magnifique service de porcelaine de la Chine. Facciolo vécut sans infirmités jusqu'à une extrême vieillesse, et mourut le 23 août 1769. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Orationes latine*, imprimées d'abord séparément, ensuite réunies et publiées à Padoue, 1744, in-8°, et réimprimées au nombre de vingt-sept, ibid., 1767; 2^o *Logice disciplinæ rudimenta ex optimis fontibus deducta*, etc., Venise, 1728, in-8°, réimprimés ensuite avec deux autres parties, sous ce titre : *Jacobi Facciolati logica tria complectens rudimenta, institutiones, acroases XI*, Venise, 1750, in-8°; 3^o *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario di Padova, aggiunti in fine gli avvertimenti, grammaticali*, Padoue, 1721, in-4°; 4^o *Exercitationes in duas priores Ciceronis orationes*, Padoue, 1731; 5^o *Annotationes criticae in I litteram latini lexicum cui titulus : « Magnum dictionarium latino-gallicum, auctore Danetio, »* Padoue, 1731, in-8°; *item in X litteras ejusdem lexicum*; ces dernières n'ont été imprimées que dans la collection des *Opusculæ scientifiques* de Calogera, t. 19, Venise, 1759; 6^o *Scholia in libros Ciceronis de officiis, de senectute, amicitia, somnio Scipionis, paradoxis*, etc., Venise, 1741, in-8°; 7^o *De gymnasio Patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8°; 8^o *Fasti gymnasii Patavini, ab anno 1260 ad annum 1752 collecti, partes III*, Padoue, 1757, in-4°; nous avons dit ci-dessus quel était le différent mérite et quel avait été le différent succès de ces deux ouvrages; 9^o *Epistolæ latine CLXXI Jacobi Facciolati in Patavina academia professoris emeriti et historici*, Padoue, 1765, in-8°. G—E.

FACINI (PIERRE), peintre, naquit à Bologne vers l'an 1566. Annibal Carrache, ayant vu un dessin bizarre, mais hardi, qu'il avait fait avec du charbon, lui proposa de lui donner des leçons et de l'admettre dans son école; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Facini, en sortant de l'école des Carraches, en ouvrit une où il chercha à attirer la jeunesse de Bologne. Ce peintre était recommandable par la vigueur et l'assurance de ses têtes, et surtout par une vérité de carnations qu'Annibal ne pouvait s'empêcher d'admirer. Du reste, ce maître n'avait pas un dessin correct, quoiqu'il eût semblé annoncer qu'il excellerait dans cette partie. Il laissait aussi beaucoup à désirer dans sa manière d'attacher les mains et les bras, et il n'eut pas le temps de se corriger de ces défauts. Son tableau des *Saints protecteurs de Bologne*, fait pour l'église de St-François de la même ville, est le meilleur ouvrage qu'il ait composé. On voit de lui, à la galerie

Malvezzi, plusieurs *Jeux d'enfants* dans le goût de l'Albane, mais d'une plus grande dimension. Facini mourut en 1602, environ à l'âge de 56 ans; il eut pour principal élève Jean-Marie Tamburini, qui s'attacha ensuite au Guide et suivit son style. A—D.

FACINO CANE, condottiere, tyran d'Alexandrie, né à Santhia, vers l'an 1360, d'une famille noble de la faction des Gibelins. Son nom était Boniface, dont Facino n'est qu'un diminutif. Il fut un des élèves du comte Albéric de Barbiano et des généraux de Jean Galéaz Visconti, premier duc de Milan. Celui-ci l'opposa, en 1591, au comte Jean III d'Armagnac, qui envahissait la Lombardie, et à cette occasion Facino Cane obtint la seigneurie de Castagnole en Montferrat, et celle du bourg St-Martin. Après la mort de Jean Galeaz, et pendant la minorité orageuse de ses fils, Facino chercha, comme les autres généraux du duc de Milan, à se faire une principauté indépendante. Il s'empara d'Alexandrie en 1404, déclarant cependant qu'il n'occupait cette ville que comme lieutenant de Philippe-Marie Visconti, à qui son père l'avait laissée en héritage. Deux ans après il enleva Plaisance à Otto-Bon Terzo, autre général qui comme lui voulait former une nouvelle principauté. Les États de Facino Cane confinaient avec celui de Gènes, que l'intrépide maréchal Boucicaut gouvernait alors au nom de la France; ces deux capitaines embrassèrent des partis opposés dans les factions de Lombardie, et Facino Cane, averti que que Boucicaut marchait sur Milan, fondit sur Gènes par la vallée de Bisagno; il détermina cette ville à la révolte, et tous les Français qui y étaient demeurés furent massacrés ou chassés de la ville le 6 septembre 1409. Les intrigues de la cour des Visconti forcèrent ensuite Facino Cane à tourner ses armes contre ces princes. Dans la même année, 1409, il força l'aîné Jean-Marie à renvoyer de Milan des conseillers qui lui déplaisaient. Bientôt après il assiégea Philippe-Marie, le plus jeune, dans Pavie. Il prit cette ville et la saccagea pendant trois jours. Philippe-Marie, demeuré son prisonnier, lui abandonna toute son autorité. La principauté de Facino Cane comprenait alors Pavie, Alexandrie, Verceil, Tortone, Varèse, Cassano et toutes les rives du lac Majeur. Il marchait à de plus grandes conquêtes, lorsqu'il tomba grièvement malade au commencement de mai 1412. Sur ces entrefaites, Jean-Marie Visconti, duc de Milan, que sa férocité rendait universellement odieux, fut tué par des conjurés le 16 mai 1412. Facino Cane en apprit la nouvelle à son lit de mort, et l'on assure qu'il expira comme il jurait d'en tirer une sanglante vengeance. Sa veuve, Beatrix Lascaris, fille du comte de Tende, épousa en secondes noces Philippe-Marie, duc de Milan, auquel elle porta en dot l'armée qu'avait formée son mari et les seigneuries qu'il avait conquises : l'ingrat Visconti la fit ensuite périr sur un échafaud. La vie de Facino Cane se trouve dans la *Biografia piemontese* de Tenivelli. S. S—I.

FACIO. Voyez FATIO et FAZIO.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, se distingua sous le règne de Justinien par le rôle qu'il joua dans les disputes théologiques qui eurent lieu au sujet des *Trois Chapitres*, et des décisions rendues sur cet article, un siècle auparavant, dans le concile de Chalcédoine. On désignait par le nom des *Trois Chapitres* les écrits de trois évêques contemporains de Nestorius, et qui avaient été soupçonnés de partager ses erreurs, mais dont le concile de Chalcédoine avait admis la justification et reconnu l'orthodoxie. Les ouvrages qui après tant d'années devenaient de nouveau un sujet de scandale et de discorde étaient : 1^o les écrits de Théodoret, évêque de Cyrène; 2^o un *Traité de l'orthodoxie*, composé par Théodore, évêque de Mopsueste; 3^o une lettre d'Ibas, évêque d'Ephèse. Les acéphales (secte obscure et sans chef, comme le désigne son nom, mais formée des secrets partisans de l'eutychisme et du nestorianisme) tendirent un piège à Justinien, et crurent infirmer l'autorité du concile de Chalcédoine en faisant eux-mêmes condamner des propositions que ce concile avait tolérées. Ce prince rendit un édit contre les *Trois Chapitres*, et força les évêques à le signer. Plusieurs s'y refusèrent : ce fut à cette occasion que Facundus, que les affaires de son église avaient amené à Constantinople, présenta à l'empereur l'apologie des ouvrages qu'on voulait condamner, et s'exprima avec autant de hardiesse que de fermeté. Les menaces et l'exil ne purent le faire changer d'avis. Le pape Vigile ayant été appelé à Constantinople, en 547, pour régler cette affaire, augmenta le trouble par ses variations; et lorsque, pressé par Justinien, il consentit à condamner les *Trois Chapitres*, Facundus et les évêques d'Afrique se séparèrent de sa communion. Ce schisme obscur et peu important dura près d'un siècle. Les ouvrages que Facundus a laissés sont : 1^o les douze livres *De Tribus Capitulis*, publiés par le P. Sirmond, 1629; 2^o un autre *Traité* sur le même sujet, adressé à Mocianus; 3^o une *Lettre* publiée par le P. dom Luc d'Achery. Les détails relatifs aux *Trois Chapitres* se trouvent dans les *Actes du 5^e concile général de Constantinople*; Dupin, *Bibl. eccl.*, t. 5, p. 189-207, etc. L—S—E.

FADHEL el BARHSAKY. Voyez YAHYA EL BARMEKY.

FADL BEN RÉBI, vizir de Haroun el Rachid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en puissance et en crédit, et les remplaça dans le ministère vers l'an 187 de l'hégire (803 de J.-C.). Il avait précédemment occupé la charge de chambellan sous les califes Mansour, Méhdi et Hadi, et il conserva la dignité de vizir jusqu'à la mort de Haroun. Lors de cet événement, il se trouvait à Thous avec le calife, et reprit la route de Bagdad avec les bagages de l'armée. Ce fut Fadl qui suscita la guerre entre les deux fils de Haroun, Amin et Mamoun, en engageant le premier à enfreindre le testament de son

père. Aussi, lorsque Mamoun eut pris possession de la couronne, il mena quelque temps une vie errante, fuyant de campagne en campagne pour se soustraire à la colère du calife. Fadl mourut, selon Ibn Khilcan, en 208 de l'hégire, au mois de dzoulcandah (mars 824 de J.-C.). Voici le portrait qu'en trace un historien arabe : « C'était un homme « adroit, et qui connaissait parfaitement la conduite qui convient aux souverains et les talents « qui leur sont nécessaires. Quand il fut devenu « vizir, il se livra avec passion à la culture des « lettres; il rassembla près de lui un grand « nombre de savants, et acquit en peu de temps « les connaissances qu'il désirait avoir en ce « genre. » J—N.

FADL BEN SAHAL, vizir du célèbre calife Mamoun, fut revêtu par ce prince d'une autorité absolue, et eut sous sa dépendance l'administration civile et militaire, ce qui le fit surnommer *Dzoul riasseteïn* (possesseur des deux directions). On dit qu'il conseilla à Mamoun de se choisir un successeur dans la maison d'Ali, afin de mettre fin aux dissensions qu'elle suscitait sans cesse dans l'empire; mais ce conseil, loin d'apaiser les troubles, en créa de nouveaux, et Fadl le paya de sa vie, car les Abbassides le firent assassiner dans le bain, le vendredi 2 de chaaban, en 202 ou 203 de l'hégire (12 février 818 de J.-C.). Fadl descendait, selon Fakhr-Eddyn, des anciens rois de Perse; son père avait quitté la religion des mages pour embrasser l'islamisme. Il rivalisait en générosité avec les Barmécides, auxquels il avait été attaché, et possédait plusieurs de leurs belles qualités. Fadl est aussi célèbre dans l'histoire pour son habileté dans la science des astres et en géomancie. On rapporte de lui une infinité de prédictions qui se réalisèrent. Il est auteur d'un *Traité d'astrologie judiciaire*. J—N.

FADLOUN, frère de Leikari, prince musulman du nord de l'Arménie, qui, vers le commencement du 11^e siècle, fit périr tous les mâles de sa famille, et s'empara de la souveraineté des villes de Gandzak, Bardaa et Schamkor. Il fit périr la plupart des princes musulmans ou chrétiens qui possédaient des souverainetés dans le voisinage de la sienne. Il voulut attaquer David, roi pagratide de l'Arménie orientale; mais il fut vaincu et contraint de fuir dans l'Aderbadegan, d'où il revint bientôt avec une puissante armée, qui fut mise en déroute et complètement détruite. Fadloun lui-même périt dans la mêlée. S. M—N.

FADLOUN I^{er}, riche particulier musulman, qui, en l'an 1072, acheta du sultan Seldjoukide Alp Arslan, pour une somme très-considérable, la ville d'Ani, capitale de l'Arménie, et en fut souverain sous la suprématie des princes Seldjoukides de Perse. Il fit relever les murs et la plus grande partie des édifices publics, qui avaient été presque entièrement détruits dans la guerre des Arméniens et des Grecs contre les Turcs. Il rappela aussi la plupart des personnages marquants de l'Arménie

que la tyrannie des musulmans avaient forcés de s'éloigner. Lorsqu'il mourut, son neveu, Manou Sché, lui succéda dans sa souveraineté. S. M—N.

FADLOUN II, fils d'Abou'l Sewar, succéda à son père dans la souveraineté de la ville d'Ani. Il rendit dans plusieurs occasions de grands services aux sultans Seldjoukides de Perse. En l'an 1123, pendant qu'il était dans le Khoracân, David III, roi de Géorgie, après avoir conquis la plus grande partie de l'Arménie septentrionale, vint attaquer Ani, qui fut prise après un long siège; l'émir Abou'l Sewar, père de Fadloun, fut emmené prisonnier à Téfis, où il mourut peu après dans la captivité. En l'an 1126, Fadloun, informé de la conquête de ses États, revint promptement de Perse avec une nombreuse armée, fit alliance avec plusieurs des petits princes de l'Arménie, vainquit les Géorgiens, et reprit Ani après un an de siège. Démétrius II, roi de Géorgie, successeur de David III, fut contraint par ce revers de faire la paix avec lui. Fadloun prit encore la ville de Tovin, qu'il réunit à sa souveraineté. Il mourut vers l'an 1152. S. M—N.

FADLOUN III, fils de Mahmoud et neveu de Fadloun II, succéda à son père en l'an 1153, dans la dignité d'émir des villes d'Ani et de Tovin. Il gouverna ses États avec la plus grande tyrannie, et s'aliéna entièrement l'esprit de ses sujets. George III, roi de Géorgie, le vainquit en 1161, et s'empara de ses deux villes et des contrées qui composaient sa souveraineté. Bientôt après, Fadloun et son allié, Sokman Schah Armen, roi de Kelath, parurent devant Ani avec une armée très-considérable, et livrèrent bataille aux Géorgiens. Après un combat très-acharné, cette armée fut mise dans une déroute complète, et Fadloun resta parmi les morts. S. M—N.

FAERNE (GABRIEL), célèbre poète latin moderne, était de Crémone, et fleurit dans le 16^e siècle. L'époque de sa naissance, l'emploi de ses premières années et ses premiers pas dans le monde sont également ignorés. Malgré son extrême modestie, son mérite fut enfin connu du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui se l'attacha, et prit pour lui beaucoup d'affection. Tous les auteurs qui ont parlé de Faërne reconnaissent qu'il en était digne, et louent en lui non-seulement le talent et le savoir, mais une probité singulière et la plus grande innocence de mœurs. Le cardinal, son protecteur, étant devenu pape sous le nom de Pie IV, s'occupa de sa fortune, et chargea son neveu, le saint cardinal Charles Borromée, de s'en occuper plus particulièrement. Le bon Faërne ne profita de cette augmentation de crédit que pour rendre service, auprès du cardinal et du pape, à tous les gens de lettres qui avaient recours à lui. Du reste, il vivait à Rome comme s'il eût été à la campagne, étranger à la corruption et aux intrigues de la cour, concentré dans ses études, mais toujours accessible et agréable à tout le monde par l'égalité de son caractère et par sa candeur. Il ne jouit pas longtemps de cette heureuse position; après une

maladie longue et douloureuse, il mourut dans un âge peu avancé, le 17 novembre 1561. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation est un recueil de cent fables en vers latins de différentes mesures, et dont il tira les sujets d'Ésope et de quelques autres anciens auteurs. C'était par ordre de Pie IV qu'il avait entrepris ce travail. Les fables de Phèdre ne furent retrouvées par Pierre Pithou que plus de vingt ans après; on n'avait point de fables latines qui pussent entrer dans l'instruction de la jeunesse, et ce fut ce qui donna au pape l'idée de faire exécuter ce recueil. Il les fit imprimer après la mort de l'auteur, en beaux caractères et avec de fort belles gravures, Rome, 1564, in-4^o. Le savant Silvio Antoniano, qui fut depuis cardinal (voy. ANTONIANO), en dirigea l'édition, et l'offrit au cardinal Borromée par une élégante épître dédicatoire. L'historien de Thou a, contre son ordinaire, manqué de justice et de gravité en accusant trop légèrement Faërne d'avoir caché le nom de Phèdre, et d'avoir supprimé ses écrits qu'il avait lus et qu'il avait entre les mains (voy. son histoire, année 1561). Cette accusation était facile à réfuter, et l'a été victorieusement. D'abord le caractère de Faërne, plein de candeur et de probité, est universellement reconnu, et repousse l'idée d'un plagiat aussi honteux et aussi coupable. Ensuite, il suffit de se rappeler que ses fables sont au nombre de cent, et qu'à l'exception d'une seule, intitulée dans son recueil *Jupiter et Minerva*, et dans celui de Phèdre, *Arbores in deorum tutela*, il n'y en a aucune qui puisse faire croire qu'il eût eu sous les yeux les fables de Phèdre. Ce sont souvent les mêmes sujets, parce qu'elles sont tirées des mêmes sources grecques, mais elles diffèrent totalement dans les expressions, dans les pensées et dans la forme des vers. Quant à la fable unique où l'on voit sous tous ces rapports une grande ressemblance avec celle de Phèdre, elle avait paru précédemment dans le commentaire de Perotti sur le premier livre des épigrammes de Martial, publié sous le nom de *Cornucopia*. C'est là que Faërne l'avait vue, et non dans un prétendu manuscrit de Phèdre. S'il avait possédé ce manuscrit, et s'il s'était cru intéressé à le supprimer et à le détruire, comment un homme assez avide de réputation pour se porter à un tel excès n'aurait-il choisi qu'une seule fable parmi toutes celles de Phèdre? Pourquoi en avait-il choisi une qui non-seulement n'est pas la plus élégante, mais qui le cède en élégance à presque toutes; et pourquoi s'était-il abstenu de toucher à toutes les autres, dont un grand nombre aurait pu lui faire beaucoup plus de réputation? Enfin comment en avait-il choisi une que Perotti avait publiée avant lui, et qui était connue de tout le monde, et n'avait-il fait aucun usage de celles que personne ne connaissait? Voyez, entre autres réfutations de l'erreur de de Thou, une longue note du jésuite Lagomarsini, t. 2 des lettres latines de Jules Pogiano, Rome, 1756, in-4^o, p. 365 et sui-

vantes. Ce qui augmente le mérite de l'élégance du style dans le fabuliste de Crémone, c'est qu'il n'a pu imiter Phèdre, qu'il ne connaissait pas; Plaute et Térence furent ses modèles. Ces fables obtinrent, dès qu'elles parurent, un applaudissement universel; elles furent réimprimées à Cologne, à Anvers, à Bruxelles. Cette dernière édition, 1682, in-12, avec des gravures en bois, contient de plus, après chaque fable, des sentences en prose tirées de différents philosophes. Une bonne édition en fut donnée à Paris en 1697, in-12, par M. Mayoli, sous le titre de *Phædrus alter*. Perrault traduisit en vers les cent fables de Faërne, qu'il fit d'abord imprimer à Paris, avec d'autres poésies, 1699, in-12. La même année, le professeur L. Tranquille Denyse en donna une traduction en prose; elles furent réimprimées depuis sa mort, à Amsterdam, 1712, 1718, in-12, avec les mêmes gravures en bois de l'édition latine de Bruxelles; les fables sont divisées en cinq livres, et dans un autre ordre que celui de toutes les éditions précédentes. Les deux meilleures du texte latin sont celles de Comino, données par Volpi, Padoue, 1718 et 1730, in-4°. On y trouve, après les fables, d'autres poésies latines du même auteur, tirées de différents recueils; quelques lettres aussi écrites en latin, un petit traité resté imparfait sur les vers que les Latins employaient dans la comédie, et enfin une lettre critique en italien, qui contient la censure des corrections que Sigonio avait faites sur le texte de Tite-Live. On lit en latin le titre de cette lettre dans les additions de Teissier aux éloges des hommes savants, tirés de l'histoire du président de Thou; le Dictionnaire historique italien de Bassano l'a copié fidèlement; le Dictionnaire universel français n'a pas manqué de le répéter après eux, quoique le titre et la lettre de Faërne soient en italien dans les deux éditions de Volpi. D'après ces deux éditions, on en fit une à Londres, chez Darres et Dubosc, en 1743, in-4°. On y ajouta la traduction française de Perrault et cent gravures en taille-douce; cette édition est fort belle, mais très-incorrecte, tandis que les deux éditions de Padoue, comme toutes celles des frères Volpi, sont d'une parfaite correction. L'abbé Salviniani fut l'éditeur d'une bonne édition en 1795, in-4°, qui fut confiée aux presses de Bodoni, et qu'il enrichit d'une notice exacte des éditions précédentes, et enfin M. Boinvilliers en a donné une édition estimée en 1820, Paris, Delalain, in-12. Faërne a laissé de plus : 1° deux *Livres de corrections* sur les Philippiques et sur trois autres harangues de Cicéron, d'après un manuscrit qu'il avait découvert dans la bibliothèque du Vatican, et qu'il regardait comme le plus ancien de tous ceux qui existaient des œuvres de Cicéron; 2° Des *Notes* sur Catulle, sur Plaute, et un *Commentaire* plus étendu sur Térence, qui fut imprimé par les soins du savant Pierre Vettori, Florence, 1565, in-8°; réimprimé à Paris, 1602, in-4°. G—É.

FAESCH. Cette illustre famille de Bâle a produit

plusieurs savants. Jean-Jacob, jurisconsulte estimable, naquit à Bâle le 1^{er} octobre 1570, et y mourut le 20 février 1632; il fut professeur des institutions depuis 1599. Son fils Jean-Jacques occupa la même chaire, et mourut en 1649. — FAESCH (Remi), né à Bâle en 1595, étudia la jurisprudence à Genève, à Lyon, à Bourges et Marbourg, et fit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Italie. Dès l'année 1629, il passa successivement par les diverses chaires de droit. Il forma une bibliothèque nombreuse, un cabinet d'antiquités et de médailles des plus riches. Ce cabinet existe encore sous le nom de *Cabinet de Faesch*, et il fait un des objets de la curiosité des étrangers; son fondateur, pour en éviter la distraction, en fit un fidéicommiss de famille, et substitua l'académie de Bâle. En 1620, il avait donné une dissertation *De fœderibus*. Il mourut en 1667. — FAESCH (Sébastien), né en 1647, devint professeur en droit à Bâle en 1687. On a de lui : 1° une *Dissertation sur la vie de Cicéron*, prononcée en 1661; 2° une *Dissertation savante De insignibus*, 1671; 3° une *Lettre* sur une médaille très-rare de *Palæmon Evergete*, roi de Paphlagonie, insérée dans les *Recherches curieuses* de Spon, traduite en latin, Bâle, 1680, in-4°, et réimprimée dans le *Thesaurus antiquit. græc.* de Grævius. Il mourut en 1712. — Son père, Christophe, avait de même occupé des chaires à l'université de Bâle; il a publié une dissertation *De re venatica*, et il mourut en 1685. — FAESCH (Boniface), né à Bâle en 1651, y mourut professeur en droit le 23 décembre 1715. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*. — FAESCH (Jean-Rodolphe), né à Bâle en 1669, y mourut en 1751. Il étudia la jurisprudence et fut nommé, en 1698, conseiller du margrave de Baden; en 1713, l'électeur de Trèves l'avait nommé son résident à Paris; en 1722, il fut de même délégué à la cour de France par le duc de Wurtemberg, dans l'affaire de Montbéliard. Il rendit de très-bons services au duc de Wurtemberg et au margrave de Baden, dont il resta le chargé d'affaires en France et près la République helvétique jusque dans un âge très-avancé, où il se retira dans sa ville natale. — FAESCH (Jean-Louis), né à Bâle, avait étudié la jurisprudence, et se distingua bientôt par ses talents en peinture. Il s'occupa de portraits, et surtout de caricatures et d'attitudes théâtrales. Il en avait donné plus de cent qui représentent le célèbre *Garrik*. Ses ouvrages furent recherchés. Il mourut à Paris en 1778. — Un autre FAESCH (Jean-Rodolphe), ingénieur et architecte au service de l'électeur de Saxe, mort à Dresde en 1742, a laissé : 1° un *Traité de la manière de rendre les fleuves navigables*, Dresde, 1728, in-8°; 2° un *Dictionnaire des ingénieurs*, ibid., 1753, in-8°, et plusieurs autres ouvrages sur l'architecture et les fortifications, tous en allemand. — FAESCH (George-Rodolphe), probablement fils du précédent, général-major, chef du corps des ingénieurs saxons et directeur des fortifications de Dresde, où il mourut le

1^{er} mai 1787, âgé de 77 ans, a traduit en allemand l'*Art de la guerre*, de Puysségur, Leipsick, 1753, in-4°; les *Réveries du maréchal de Saxe*, ibid., 1757, in-fol., etc.; il a traduit d'allemand en français les *Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux*, Francfort (Paris), 1761, in-8°; et les *Journaux des sièges de la campagne de 1746 dans les Pays-Bas*, Amsterdam, 1761, in-12. Il a publié : 1° *Théâtre universel des machines ou Recueil d'ouvrages construits dans l'eau*, etc., Amsterdam, 1737, in-8°, avec planches dessinées par Tieleman Vander Horst, gravées par J. Schenk; 2° *Règles et principes de l'art de la guerre*, Leipsick, 1774, 4 vol. in-8°; il en parut en même temps une traduction allemande; 3° *Histoire de la guerre de la succession d'Autriche, de 1740 à 1748*, essai, Dresde, 1787, gr. in-8°, en allemand. U—I.

FAESI (JEAN-JACQUES), natif de Zurich, s'appliqua aux mathématiques et à l'astronomie. Outre les almanachs de Zurich qu'il composa pendant longtemps, on a de lui des *Delicie astronomice*, 1697; un *Planetoglobium, ou Paradoxum novum mechanico-astronomicum*, 1713, in-4°. U—I.

FAESI (JEAN-CONRAD), né à Zurich en 1727, mourut curé à Flaach, village près de Schaffhouse, en 1790. Il s'occupa pendant toute sa vie de recherches historiques, et surtout de l'histoire et de la statistique de sa patrie. Écrivain laborieux, il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles et remplis d'érudition. Sa *Description géographique et statistique de la Suisse* a paru en 4 volumes in-8°, en allemand, de 1765 à 1768; en 1765 il avait fait paraître 2 volumes de *Mémoires sur divers sujets de l'histoire ancienne et moderne*; en 1790 a paru son *Histoire de la paix d'Utrecht*. Il a traduit en allemand l'histoire d'Afrique et d'Espagne de Cardone; et les journaux historiques soignés par Meusel contiennent quantité de ses mémoires. Il a laissé deux fils, qui ont hérité des qualités estimables de leur père. U—I.

FAGAN (CHRISTOPHE-BARTHELEMI), né à Paris en 1702, était fils du premier commis au grand bureau des consignations. Il eut lui-même dans ce bureau un emploi qui, en l'occupant fort peu, lui laissait tout le loisir nécessaire pour s'occuper de littérature, et particulièrement de théâtre. Né paresseux et insouciant, il avait en aversion non-seulement les affaires, mais encore les devoirs de la société. Comme il ne pouvait porter dans le monde qu'un extérieur négligé et des manières peu agréables, il fréquentait de préférence les lieux où l'on goûte des plaisirs faciles et obscurs; le cabaret était son séjour habituel; il avait cependant une femme et passait pour bon mari. S'il eût vu meilleure compagnie, son esprit et son talent se fussent étendus; son style eût acquis plus de délicatesse et d'élégance. Il avait le génie de la comédie; quatre de ses pièces, l'*Étourderie*, les *Originaux* (voy. DUGAZON), le *Rendez-vous* et la *Pupille*, sont restées au théâtre; la dernière passe pour son meilleur ouvrage. Tous les bons juges conviennent que la Harpe, dans son *Cours*

de littérature, a traité la *Pupille* beaucoup trop sévèrement, en disant qu'elle n'avait dû son succès qu'aux grâces de la Gaussin; mais tout le monde pense, comme lui, qu'en général les intrigues de Fagan sont forcées. Cet auteur a fait pour le Théâtre-Français, outre les quatre pièces citées plus haut : la *Grondeuse*, l'*Amitié rivale*, *Joconde*, le *Musulman*, l'*Inquiet*, le *Marié sans le savoir*, l'*Heureux retour*, le *Marquis auteur* et l'*Astre favorable*; pour le Théâtre-Italien, la *Jalousie imprévue*, le *Ridicule supposé*, l'*Isle des talents*, la *Fermière* et les *Almanachs*; pour le Théâtre de la Foire, sept opéras comiques en société avec Panard, auteur dont il se rapprochait beaucoup par le talent, le caractère et le genre de vie. Il a encore fait une parade intitulée : *Isabelle grosse par vertu*, l'une des meilleures facéties de ce genre. Enfin il a publié *Nouvelles observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, Paris, 1751, in-12; ouvrage qui fut réfuté par un anonyme, homme du monde amateur des spectacles, dans un écrit intitulé : *Essai sur la comédie moderne*, Paris, 1752, in-12. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755, à 53 ans. Son Théâtre a été imprimé en 4 volumes in-12, Paris, 1760. Pesselier en fut éditeur, et y ajouta un éloge de l'auteur. A—G—R.

FAGE (DURAND), fanatique des Cévennes, naquit à Aubais, près Sommières, petite ville du bas Languedoc, en 1681. On ne sait rien de sa première éducation, et son histoire ne commence qu'en 1702. Il avait vingt et un ans; c'est alors que pour la première fois il se trouva à une assemblée d'*inspirés* qui se tenait en plein champ, près de St-Laurent de Gouse. Il raconte qu'il y vit une jeune fille de onze ans, naturellement timide, et qui ne savait pas lire, laquelle fut tout à coup saisie par l'*Esprit*. Elle éprouva des convulsions, des agitations dans la poitrine, et bientôt elle s'écria : « Humilie-toi, peuple de Dieu; prosterne-toi devant lui : que le nom de Dieu soit notre secours. » Elle fit ensuite une longue prière, puis un discours d'environ trois quarts d'heure que Fage trouva fort touchant et qu'il lui semblait qu'une fille si jeune et si ignorante n'avait pu prononcer sans un secours surnaturel. Dans une autre assemblée, la jeune fille annonça avec le même ton d'inspiration que Fage recevait de grands dons de Dieu, s'il fréquentait les saintes assemblées. Ces prédictions commencèrent à agir sur l'imagination de Fage, naturellement vive et portée à l'enthousiasme. Cependant, retenu par les divers jugements qu'il entendait porter sur les *inspirés*, il n'osait se déclarer. Il retourna à Aubais, et fut contraint de servir pendant six ou sept mois dans une milice contre les camisards. L'année suivante, se trouvant à Grand Galargues, il eut occasion d'y voir une autre fille *inspirée*, âgée de vingt-trois ans, qui acheva de lui tourner la tête. Elle s'appela *Margareta Bolle*; saisie de l'*Esprit*, elle dit à Fage : « qu'à l'épée qu'il portait, était réservé l'honneur d'exterminer les

« ennemis de la vérité. » En même temps elle l'invita à faire une lecture pieuse. A peine eut-il prononcé ces mots : « Mon Dieu, augmente notre croyance, » qu'il sentit comme un grand poids lui opprimer la poitrine, et que d'abondantes larmes lui coulèrent des yeux. Il fut plus d'une heure et demie sans proférer un mot. Margareta fut de nouveau saisie de l'Esprit, et dit à Fage qu'elle était sûre qu'il était touché de repentir, et qu'il pleurerait ses péchés. Fage en convint : quelques autres scènes semblables firent de lui un fanatique accompli. On n'en douta point après le compte qu'il rend lui-même de ce qui se passait parmi les *inspirés* : « Tout ce que nous faisons, dit-il, nous le faisons par ordre de l'Esprit. Les plus simples d'entre nous, les enfants mêmes sont nos oracles. Arrivait-il quelque chose d'important sur quoi il fallait délibérer, nous nous jetions à genoux ; nous demandions à Dieu de nous diriger, et voici qu'aussitôt plusieurs étaient saisis de l'Esprit, et parlaient sur la chose en question. S'ils étaient d'accord, nous regardions ce qu'ils disaient comme la décision de Dieu. Devions-nous attaquer l'ennemi, étions-nous poursuivis, la nuit nous surprenait-elle, craignions-nous quelque embuscade, fallait-il déterminer le lieu de l'assemblée ? *Seigneur*, disions-nous, en nous prosternant, *fais-nous connaître ce qu'il te plaît que nous fassions pour ta gloire et pour notre bien*, et l'Esprit nous répondait. Après cela la mort ne nous effrayait pas : nous ne faisons aucun cas de notre vie, heureux de la perdre pour la cause du Sauveur, et en obéissant à ses ordres. Quand nous allions au combat et que l'Esprit nous avait fortifiés par ces bonnes paroles : *N'appréhendez pas, mes enfants, je vous conduirai et vous assisterai*, nous nous jetions dans la mêlée comme si nous avions été vêtus de fer, et que nos ennemis n'eussent eu que des bras de laine. Avec l'assistance des paroles de l'Esprit, nos petits garçons de douze ans frappaient à droite et à gauche comme de vaillants hommes : la grêle des mousquetades avait beau siffler à nos oreilles, comme l'Esprit nous avait dit : *Ne craignez rien*, cette grêle de plomb ne nous inquiétait pas plus qu'une grêle ordinaire. » Fage fit toute la guerre des camisards. Après la capitulation de 1706, Cavalier, l'un de leurs chefs, ayant obtenu un régiment du roi d'Angleterre, Fage alla le joindre en Hollande, et lui demanda du service. Les places étant données, il se rendit à Londres, où l'on sait qu'il était avec quelques autres chefs vers l'automne de 1706. On ignore ce qu'il devint depuis. Quelques-uns croient que son imagination se calma et que la raison lui revint.

L—v.

FAGEL. Cette maison s'est, pendant un siècle et demi, illustrée dans la république des Provinces-Unies des Pays-Bas par une suite d'excellents hommes d'État et de guerre. Les importantes

fonctions de greffier des États généraux furent pendant cent vingt-cinq années consécutives (de 1670 à 1795) remplies par des Fagel. Ils ont constamment été les partisans zélés du système stadhouderien ; mais les antagonistes même de ce système n'accusaient ni leurs motifs ni leurs moyens, et l'on a toujours rendu justice à leur moralité. — FAGEL (Gaspar), né à Harlem en 1629, se consacra au barreau. En 1663, il fut créé conseiller pensionnaire de sa ville natale, magistrature singulièrement considérée en Hollande, et qui frayait le chemin aux premiers honneurs de la république ; en 1670, nommé greffier des États généraux, il signala dans ce poste la généreuse fermeté de son caractère en plus d'une occasion, mais surtout lors de l'invasion de la Hollande par Louis XIV, en 1672. Le 20 août de la même année, jour de désastreuse mémoire par le massacre des deux illustres frères de Witt, il succéda à l'un de ces honorables martyrs dans la place de grand pensionnaire. Il posa avec le chevalier Temple les premières bases de la paix de Nimègue, conclue en 1678. Il avait été l'année précédente continué dans les fonctions quinquennales de grand pensionnaire ; il le fut également en 1682 et en 1687. En 1682, le comte d'Avaux, ambassadeur de France en Hollande, ne négligea rien pour mettre Fagel dans les intérêts de sa cour : il osa tenter jusqu'aux moyens de la corruption ; mais Fagel refusa noblement une somme de deux millions que l'artificieux négociateur s'était permis de lui offrir. Dans les différends de Guillaume III avec la ville d'Amsterdam, en 1683, il se montra peu jaloux de complaire à cette métropole du commerce hollandais. Mais le triomphe de la politique de Fagel fut peut-être dans l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre. C'est lui qui rédigea dans cette conjoncture le manifeste de Guillaume, et qui disposa toutes les mesures pour son voyage. Il n'eut pas la satisfaction d'en apprendre le succès complet, étant mort le 15 décembre 1688, avant que la nouvelle officielle de ce grand événement fût parvenue en Hollande. Fagel a été différemment jugé selon les impressions diverses que fait naître l'esprit de parti. Temple et d'Avaux ne pouvaient l'apprécier de même. L'éti l'a trop prôné, et il avait apparemment de bonnes raisons pour le faire. Wicquefort avait personnellement à se plaindre de Fagel, et il l'a trop déprécié. Burnet rend hommage à l'étendue de ses connaissances, à la netteté de ses conceptions, à la sûreté de son jugement, à son talent de conduire les esprits dans une grande assemblée, à son éloquence populaire, à son caractère religieux et à sa probité ; mais il le taxe d'emportement, d'aigreur, d'un excès d'amour-propre. A l'en croire, Fagel se montrait quelquefois faible dans le danger ; toutefois sa carrière ministérielle fut presque, d'un bout à l'autre, tissée de circonstances critiques et de conjonctures périlleuses, et peu d'hommes ont exercé, pendant

seize années consécutives, plus d'influence que lui sur les destinées de l'Europe. Il vécut célibataire, et ne laissa point de fortune. — FAGEL (François), neveu du précédent, qui avait eu pour successeur dans la place de greffier des États généraux son frère Henri, y succéda lui-même à son père, auquel il avait déjà antérieurement obtenu d'être adjoint, et il la résigna au bout de soixante-quatre ans de service, en 1744. Il était né à La Haye en 1639, et y mourut en 1746. Il avait eu le bonheur de trouver un excellent biographe dans Onno-Zwier de Haren; mais cette biographie est devenue la proie des flammes dans le fatal incendie du château de Wollega, en Frise, en 1777. Haren l'a caractérisé par ces paroles de Tacite dans la Vie d'Agricola : *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus, adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, viso aspectoque illo, quæverent famam, pauci interpretarentur* (voy. les Notes de Haren sur son poème des *Gueux*, t. 2 de l'édition d'Amsterdam, 1785, p. 517). — FAGEL (François), né en 1740, se prépara aux fonctions publiques par de bonnes études et d'utiles voyages. De retour de ces derniers, il fut nommé greffier-adjoint des États généraux, et il donnait les plus belles espérances, quand la mort le frappa, le 28 avril 1775, à l'âge de 35 ans, au grand regret de ses amis et de ceux de la chose publique. Le *Mercur de France*, du mois d'octobre 1772, contient un excellent morceau intitulé : *Description philosophique du caractère de feu M. F. Fagel*. Ce morceau est de la main de Fr. Hemsterhuis, et il se trouve dans le recueil de ses œuvres, t. 1^{er}, p. 267 à 280. Il donne la plus haute opinion du mérite et des qualités de celui qui en est l'objet. — FAGEL (Henri), né à la Haye, en 1706, a également honoré dans les fonctions publiques le nom qu'il portait. Nommé greffier des États généraux en 1744, il eut une part distinguée à l'élévation du stadhouder Guillaume IV, en 1748, et, depuis cette époque, à toutes les affaires du gouvernement. Les temps devinrent excessivement orageux sous Guillaume V, et Fagel eut besoin de toute la considération attachée à son nom, à ses connaissances et à ses qualités personnelles pour se maintenir en place. Il a pu pressentir l'expulsion temporaire de la maison d'Orange; mais il ne l'a point vue, étant mort en 1790. Les sciences et les arts eurent en lui un protecteur distingué, et il a laissé une riche bibliothèque, dont il aimait à communiquer les trésors. On lui attribue (en société avec MM. Tavel et Maclaine) la traduction française des *Lettres de milady W. Montague*, publiée à Rotterdam, 1764, 2 vol. in-8°, et réimprimée en 1785. Son fils, M. le général Fagel, était en 1814 ambassadeur du prince souverain des Pays-Bas à la cour de France. — FAGEL (François-Nicolas), fils de Nicolas, magistrat très-influent de Nimègue, et neveu de Gaspar, a fourni, depuis son entrée au service, en 1672, jusqu'à sa mort, la carrière militaire la plus

brillante. Honoré des bontés de Guillaume III, son maître, et de celles de plusieurs autres souverains; successivement général d'infanterie au service des États généraux, lieutenant-feld-maréchal à celui de l'empereur d'Allemagne, mestre de camp général de la Flandre hollandaise, etc.; les occasions où il s'est le plus distingué sont la bataille de Fleurus, en 1690 (il mérita les éloges du vainqueur, le maréchal de Luxembourg); la défense de Mons en 1691 (la ville ne se rendit que par le soulèvement des habitants); le siège de Namur, où il fut dangereusement blessé; la prise de Bonn en 1705, la campagne de Portugal vers la fin de la même année; et, dans cette campagne, la prise de Valence, d'Albuquerque, etc. (des jalousies et des cabales engagèrent Fagel à demander son rappel en Hollande, malgré les instances du roi de Portugal); la campagne de Flandre en 1711 et 1712 et la prise de Tournai; les batailles de Ramillies et de Malplaquet; la prise de Bouchain, du Quesnoi, etc., reperdus après la bataille de Denain. A la paix d'Utrecht, Fagel se retira dans son commandement de l'Écluse, en Flandre, où il mourut le 25 février 1748. Il était d'une rare intrépidité, qu'il savait allier à la modestie, et même à la courtoisie. Guillaume III lui ayant reproché un jour qu'il s'oubliait trop dans le danger, il lui répondit : « Sire, Votre Majesté aime à voir ses « torts dans ses généraux. » Il était, au service, de la plus scrupuleuse exactitude, et maintenait avec rigueur la discipline militaire. Incorruptible sous le rapport de l'intérêt, il refusa, au siège de Lille, une offre de 50,000 florins, qui lui fut faite pour obtenir la dispense d'une réquisition de grains, et il aimait mieux nourrir ses soldats que de s'enrichir. La Hollande a eu peu d'hommes de guerre dont elle puisse se faire plus d'honneur que de Fagel.

M—ON.

FAGET DE BAURE (JACQUES-JOSEPH), historien, né à Orthez, en Béarn, le 30 octobre 1755, n'était âgé que de quatorze ans lorsque, ayant achevé sa philosophie au collège de Juilly, il put prendre ses premières inscriptions à l'École de droit. Grâce à l'influence dont jouissait en province sa famille depuis longtemps connue dans la robe, il fut nommé à dix-neuf ans avocat général au parlement de Pau. La facilité brillante dont il fit preuve justifia cette élévation précoce, et même temps que les espérances inspirées par ses succès de collège (1). Faget de Baure était dans

(1) Le P. Viel de l'Oratoire, grand préfet des études de Juilly pendant beaucoup d'années, n'a pas résisté au besoin de faire imprimer, en 1814, à la suite de sa traduction de Télémaque en vers latins, les éloges donnés par lui, longtemps auparavant, en séance publique, à Faget de Baure. Celui-ci, alors élève distingué du collège de Juilly, était devenu avec le temps « un « magistrat également recommandable par ses talents et ses « vertus, » et, comme dans son enfance, *laudis aculeo vehementer excitatus*. Le suffrage du P. Viel, qui a figuré honorablement parmi nos latinistes modernes, est encore vivement apprécié par ses élèves, dont l'attachement et la reconnaissance étaient allés, pendant la révolution de 1789, le rechercher au delà des mers. Plusieurs d'entre eux sont du nombre des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Ils ne craignent pas d'être

toute la force de l'âge lorsque la révolution éclata. Il en désapprouva les principes, plus encore les conséquences; et, dépossédé de sa position par l'abolition des parlements, il vécut longtemps éloigné des affaires publiques. Cependant, à mesure que l'ordre public et la stabilité renaissaient, il sentit le désir de reprendre des fonctions analogues à celles qu'il avait quittées. Beau-frère de Daru, il seconda longtemps ses travaux sans avoir de titre, et fit ainsi partie de l'administration impériale sans avoir de service ostensible. Enfin, en 1809, il fut nommé membre et rapporteur du conseil du contentieux de l'empereur Napoléon. L'année suivante, le département des Basses-Pyrénées l'élut député au corps législatif. Un peu plus tard il recevait, avec le titre d'officier de la Légion d'honneur, une des présidences de la cour impériale de la Seine. Il adhéra, le 6 avril 1814, à la déchéance de Bonaparte, et signa, le 8, l'acte constitutionnel qui appelait Louis XVIII au trône. Il concourut aussi à la rédaction de la charte de 1814. Depuis ce temps, il fut invariablement fidèle à la cause royale; et, lors du débarquement de Bonaparte, son zèle pour les Bourbons se déploya très-énergiquement. C'est lui qui fit, à la séance du 14 mars 1815, le rapport sur le projet de loi qu'avait présenté la veille l'abbé de Montesquiou sur les récompenses nationales : ses paroles ne furent pas même exemptes de quelque teinte de déclamation. Dès 1814, lors de la discussion du projet de loi sur la presse, Faget de Baure s'était prononcé pour le maintien de la censure, à laquelle il ne proposait de soustraire que les écrits des membres de corps administratifs, judiciaires, académiques; il soutint de toutes ses forces le projet de loi tendant à faire restituer aux émigrés leurs biens non vendus, et appuya aussi les amendements Sarteron, Noailles, Bouchard, sur la restitution des routes et canaux. Cette ligne de conduite, que ne gâta point sa rédaction du projet de loi touchant la responsabilité des ministres, car cette rédaction ne pouvait qu'être inoffensive et faire gagner du temps, lui valut, le 17 février, le titre de conseiller de l'université, provisoirement réorganisée. Les cent jours écoulés, Faget de Baure fut nommé par Louis XVIII président du collège électoral des Landes; et bientôt élu membre de la chambre des députés par les Basses-Pyrénées, il vota dans cette assemblée avec la minorité. Présidant, en octobre 1816, le collège électoral de son département, il exprima plus nettement encore qu'il était partisan de l'ordonnance du 5 septembre, qui avait dissous la chambre introuvable. Nommé derechef, Faget de Baure vint reprendre sa place au centre droit, et dès lors grossit le nombre des ministériels qui votèrent invariablement pour le système Decazes. Il parla en conséquence pour la nouvelle loi des

démentis par leurs camarades, MM. Durand de Mareuil, Eusèbe Salverte, ni par les enfants du poète Arnault, également écolier de Juilly.

L—P—E.

élections et pour le projet relatif à la suspension pendant un an encore de la liberté individuelle : c'était chez lui conviction. Sa prompte fin empêcha de dire avec certitude à quoi l'eussent mené ces opinions mitigées et commodes. Il mourut le 30 décembre 1817. On a de Faget de Baure : 1° *Histoire du canal de Languedoc*, Paris, 1805, in-8°, anonyme. Il combat les prétentions d'Andréossy et revendique les droits de la famille de Caraman (voy. ANDRÉOSSY). 2° *Essais historiques sur le Béarn*, Paris, 1818, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage posthume, publié par Daru, beau-frère de l'auteur, est écrit avec élégance et facilité; la narration rapide, animée, présente avec assez de fidélité le tableau d'événements variés, nombreux et presque tous directement intéressants pour la France, dont cette contrée a été le théâtre. Malheureusement on n'y rencontre que ce que l'on sait déjà, ou ce que l'on croit savoir : nulle investigation nouvelle, nulle rectification des faits auxquels la lecture des documents originaux donnerait un aspect tout autre; et pourtant les monuments ne manquent pas : les archives, les bibliothèques, en Béarn ainsi qu'à Paris, en contiennent de très-importants. Nous n'insisterons pas plus longuement sur cette grave imperfection; l'article BELA, auquel nous renvoyons, a dit sur ce point tout ce qu'il fallait faire et tout ce qu'un autre a fait. 3° Divers morceaux de poésie et de littérature, parmi lesquels on a remarqué de beaux vers sur le Dante (*Spectateur du Nord*), Hambourg, 1800. Faget de Baure avait fait insérer en 1806 dans la *Gazette de France* une lettre sur la question de savoir si les hommes d'État peuvent être gens de lettres, à laquelle M. de Chateaubriand répondit. Cette courte mais intéressante polémique a été réimprimée dans le *Spectateur français* au 19^e siècle.

P—OT.

FAGGI, ou de FAGGIIS (ANGE), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, parce qu'il était né dans un château de ce nom au royaume de Naples, vers l'an 1500, entra dans l'ordre de St-Benoît, congrégation du Mont-Cassin, et s'y rendit célèbre non-seulement par de nombreux ouvrages, mais encore par des qualités personnelles extrêmement recommandables. Religieux inviolablement attaché à sa règle, il remplissait les devoirs de son état avec une exactitude exemplaire. Zélé pour la discipline, de mœurs irréprochables, de la charité la plus compatissante envers les pauvres, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, à moins que le bon ordre n'en souffrit, habile dans les affaires, Faggi était un modèle de toutes les vertus. Son temps était partagé entre les offices, où il était fort assidu, et le travail, auquel il se livrait sans relâche; les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que celle du pays où il avait été élevé. Dans toutes il composait en vers avec une étonnante facilité et sur quelque sujet qu'on lui proposât. Il avait fait profession au Mont-Cassin en 1519. Il devint abbé de ce monas-

tère et eut la supériorité de plusieurs autres. La présidence de sa congrégation était triennale; elle lui fut déferée à deux reprises, et son gouvernement fut remarquable par la sagesse qu'il mit dans son administration. Le pape Pie V avait pour lui une estime particulière, et le fit inquisiteur de la foi. Etant parvenu à un grand âge, dom Faggi se démit de toutes ses places pour ne plus songer qu'à Dieu. Il mourut au Mont-Cassin en 1593, âgé de 93 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *In Psalterium Davidis, regis et prophetarum clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculpta*, Venise, 1575, in-4°; 2° *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, 1565, in-4°. Les nombreuses pièces de ce recueil roulent toutes sur des sujets de piété; 3° *Speculum et exemplar christocolarum, seu vita B. patris sancti Benedicti, monachorum patriarcharum sanctissimi*, Florence, 1626, in-4°; Rome, 1687; 4° *Traité sur l'oraison des quarante heures*, Florence, 1585; 5° *Vita sanctae Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; 6° *Officium 40 horarum, vario metri genere*, Florence, 1585; 7° *Sentiments d'un pécheur en présence du très-St-Sacrement, en vers héroïques*, Florence, 1585; 8° *Psautier de la sainte Vierge, en prose et en vers saphiques*; 9° *Éloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prosper Martinengo; 10° *Dialogues sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. On a en outre de dom Faggi des hymnes, des éloges, des vies de saints, des sermons, des homélies et d'autres ouvrages restés manuscrits, et dont on trouvera la liste dans la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St-Benoît.

L—v.

FAGGIUOLA (UGUCCIONE), chef des Gibelins et seigneur de Pise au commencement du 14^e siècle. Uguccione de la Faggiuola était issu d'une famille illustre qui possédait dans les Apennins des fiefs immédiats de l'empire. Il se distingua dès la fin du 13^e siècle par ses talents militaires. En 1297 les villes gibelines de la Romagne le choisirent pour leur général dans une guerre contre les Bolognais; Uguccione remporta sur ceux-ci de grands avantages. La situation de ses fiefs au milieu des Apennins le mettait en relation avec les Gibelins Toscans aussi bien qu'avec ceux de la Romagne; il fut à plusieurs reprises nommé général des Arétins, et il les commandait en 1309, lorsque ceux-ci furent battus par les Florentins. Cet échec ne flétrit pas sa réputation; et lorsque les Pisans, après la mort de Henri VII, se virent abandonnés par les armées allemandes et siciliennes, et livrés à la vengeance des Guelfes qu'ils avaient provoqués, ils appelèrent Uguccione de la Faggiuola à leur secours, et ils le nommèrent seigneur de leur ville dans l'automne de 1313. Uguccione manifesta dans cette occasion toutes les ressources de son génie militaire. Malgré l'épuisement des finances des Pisans et le découragement de leurs armées, il leur assura bientôt la supériorité sur le roi de Naples, les Florentins, la ligue guelfe et tous leurs

ennemis. Il fit la conquête de Lucques le 14 juin 1314, et il remporta sur les Florentins, le 29 août 1315, la mémorable victoire de Montecatini, où un frère et un neveu du roi de Naples furent tués. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'Uguccione sût aussi bien gouverner que se battre; il avait transporté le despotisme des camps dans une ville libre, et il se rendait odieux aux Pisans par la dureté et la précipitation avec lesquelles il infligeait des peines capitales aux citoyens les plus considérés. Quoique le peuple soupirât après la paix, Uguccione ne voulait consentir à aucune négociation avec les Guelfes; aussi plus les Pisans remportaient de victoires, plus ils s'affligeaient de leurs propres succès. Enfin le 3 avril 1316, ce seigneur fut chassé de Pise et de Lucques, les citoyens de ces deux villes ayant profité du moment où il marchait avec sa cavalerie de l'une vers l'autre pour se révolter en même temps. Uguccione se retira auprès de Can Grande de la Scala, seigneur de Vérone et chef des Gibelins en Lombardie, qui lui donna le commandement de ses armées. Il mourut au siège de Padoue en 1319, et son corps fut rapporté à Vérone, où il est enseveli.

S. S—1.

FAGGOT (JACQUES), savant suédois d'un mérite très-distingué, et qui rendit à son pays des services importants. Né dans la province d'Upland, le 23 mars 1699, il fit ses études à Upsal, et entra au département des mines. Il fut ensuite placé au bureau d'arpentage, et devint directeur de cet établissement. Quelques années auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'Académie des sciences de Stockholm. Il mourut le 28 février 1777. Faggot commença sa carrière à l'époque où la Suède s'efforçait de réparer, par les arts utiles, les malheurs des guerres de Charles XII, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à lui faire atteindre ce but. Envoyé à Calmar et à l'île d'OEland pour diriger les travaux des mines d'alun, il indiqua des procédés nouveaux pour tirer parti de cette richesse naturelle. Ce fut lui qui rectifia les abus et les erreurs nombreuses qui s'étaient introduits dans les poids et les mesures. Lors qu'il fut devenu membre du bureau d'arpentage, il obtint le privilège de faire lever les cartes des provinces du royaume, et son zèle patriotique trouva des ressources pour fournir aux frais de ce travail. Il donna une attention particulière à la répartition du sol sous le rapport de l'agriculture, et les observations qu'il présenta, comme résultats de l'arpentage, firent décréter la suppression des communes. Après la guerre de 1741, dont la Finlande avait été le théâtre, Faggot fut chargé par le gouvernement d'examiner l'état de cette province, et d'indiquer les moyens d'y ranimer l'industrie. Il donna des projets utiles, qu'on exécuta, et qui firent naître une nouvelle époque dans l'administration de la Finlande. Plusieurs autres objets occupèrent ce citoyen, aussi distingué par ses connaissances que par son dévouement à la patrie. Il donna un nouveau plan pour l'établissement des

greniers publics, il perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et fit introduire une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. Son *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale* renferme des vues utiles, dont plusieurs ont été mises à profit. L'Académie des sciences de Stockholm, dont Faggot était un des membres les plus actifs, fit frapper, après sa mort, une médaille à son honneur. On peut voir son éloge académique, par Henri Nicanter, Stockholm, 1778, in-8°, en suédois. C—AU.

FAGIUOLI (JEAN-BAPTISTE), poète comique et burlesque, naquit à Florence, de parents honnêtes mais pauvres, le 24 juin 1660, jour de la fête de St-Jean-Baptiste, dont on lui donna le nom. Il fit de très-bonnes études dans le collège des Jésuites, et se fit connaître de bonne heure par des poésies faciles et enjouées. Une réunion des gens de lettres les plus célèbres de ce temps-là s'était formée dès 1631 dans la maison d'Augustin Coltellini, alors fort jeune (*voy.* COLTELLINI), et avait pris en 1638 le nom d'Académie des *Apatistes*. Elle était devenue très-florissante, et comptait parmi ses membres des hommes tels que Filicaja, Magliabecchi, Anton-Maria Salvini, etc. Fagioli y lut ses premiers essais; l'académie en fut si charmée, qu'elle se l'associa malgré son extrême jeunesse; et comme elle acquit son plus grand éclat, et pour ainsi dire une seconde existence, lorsque après la mort de Coltellini elle eut été transférée, en 1694, de sa maison, où elle s'était toujours assemblée, dans l'une des salles de l'université de Florence, Fagioli a été mis par quelques écrivains parmi les académiciens de la première fondation (1). Il commença dès lors à composer des comédies, dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante, et à réjouir les sociétés les plus distinguées de Florence par ses poésies, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Séleucie, Santa Croce, nommé, en 1690, nonce du pape en Pologne, ayant pu juger, en passant par Florence, des talents et de l'amabilité de Fagioli, désira l'emmener à Varsovie; et lorsqu'il eut reconnu en lui des qualités solides, et une capacité pour les affaires que l'usage qu'il faisait habituellement de son esprit n'annonçait pas, il ne balança point à le prendre pour secrétaire. Ils arrivèrent à Varsovie le 24 juin, et Fagioli ne manqua pas de remarquer, dans un sonnet, que le jour de son arrivée était le jour

de sa naissance, de la fête de son patron et de celle du roi, Jean Sobieski. Lancé dans le grand monde et dans les grandes affaires, et doué d'un génie observateur, il prit dès ce moment un usage qu'il conserva tout le reste de sa vie et jusqu'à la veille de sa mort; c'était d'écrire, tous les jours, ses réflexions sur ce qu'il avait vu, et son jugement sur les choses dont il avait été témoin ou qu'il avait entendu raconter. Il trouvait ensuite dans son recueil, sur toutes sortes de sujets, des traits de caractère, des peintures de mœurs, et des observations piquantes, dont il nourrissait ses comédies et ses autres compositions. Cela formait, à sa mort, plusieurs gros volumes, qui passèrent avec la plupart de ses manuscrits dans la bibliothèque du marquis Gabriel Riccardi. Malgré les agréments dont Fagioli jouissait, et les espérances de fortune qu'il pouvait avoir, sa santé ne put s'accommoder de la rudesse du climat. Le premier hiver qu'il passa à Varsovie le fit tant souffrir, qu'il ne voulut point s'exposer aux suites d'un second; il demanda son congé, se sépara du légat, qui le regretta, mais qui lui conserva ses bonnes grâces. Fagioli lui écrivit quatre ans après, dans un style moitié sérieux et moitié plaisant, à sa manière, pour le féliciter du chapeau de cardinal que venait enfin de lui envoyer Innocent XII; à la mort de ce pape, en 1700, il fut emmené à Rome par le cardinal de Médicis, qui se rendait au conclave, et il y resta jusqu'à la nomination de Clément XI, qui ne fut faite que quatre mois après. De retour à Florence, il se trouva porté, par le crédit qu'il avait acquis auprès du cardinal, à une familiarité intime dans toute la famille du grand-duc. Il était de tous les voyages de la cour, de toutes les *villeggiature*, de toutes les fêtes; il en était l'âme par l'enjouement de sa conversation, par ses compositions faciles, par cette veine inépuisable qui produisait à tout propos des comédies, des scènes improvisées, des folies d'autant plus propres à égayer une cour polie qu'elles ne blessaient jamais la décence. Cependant il était pauvre, marié, chargé de famille; et comme il ne savait point demander, personne ne s'occupait de sa fortune. Une place de juge dans la juridiction archiepiscopale de Florence fut la première fonction qu'il eut à remplir. Le grand-duc Cosme III l'admit ensuite dans le conseil des deux cents; c'était de ce conseil que l'on tirait les magistrats, mais c'était un titre gratuit, et qui ne donnait que des espérances. Le grand-duc Gaston le nomma membre de la magistrature des huit (*degli otto di balia*) ou du tribunal criminel, qui était composé de huit juges. Quelques années après, il le plaça dans celle des neuf (*de'nove*), chargée de maintenir et de défendre les juridictions, les intérêts, les droits de toute espèce, les terres et les revenus du domaine de Florence. Cette charge, qu'il remplissait avec beaucoup de zèle et d'intégrité, fut le seul moyen d'existence de sa famille. Il éleva et

(1) Les faits sont ici dans l'ordre le plus exact; il y a donc erreur sur l'époque où l'académie prit le nom des *Apatistes*, dans l'oraison funèbre de Fagioli, prononcée devant l'académie elle-même par le docteur Giulianelli, l'un de ses membres, le 20 décembre 1742. On y lit ce passage: *Con quali espressioni di giubbilo e d'ammirazione furono uditi ed acclamati i primi suoi poetici componimenti da' chiarissimi padri di questa accademia . . . e quasi sicure speranze e non fallari presagi prece- rer) nell' ascrivere lo nel novero di quella virtuosa conversazione, che poi, dalla casa del nostro fondatore quì, in questo amplissimo luogo trasferita, formò questa nobilissima accademia degli Apatisti*. Cette erreur pourrait tromper quelques lecteurs comme elle nous avait d'abord trompés nous-mêmes, et nous croyons utile d'en avertir.

parvint à placer ses fils ; il n'eut pour ses filles d'autre ressource que des couvents ; mais il eut le chagrin de survivre à sa femme et à tous ses enfants. Il vit aussi disparaître dans sa vieillesse cette famille de Médicis, qui avait beaucoup perdu de sa grandeur, mais à laquelle étaient attachés de si grands souvenirs. A la mort de Gaston, le sceptre de la Toscane passa, en 1757, dans la maison de Lorraine. Fagioli opposa à toutes ses pertes le courage, le calme et la résignation d'un sage. Il mourut le 12 juillet 1742, âgé de 83 ans, après un seul jour de maladie. Il jouit jusqu'à la fin de toutes les facultés de son esprit, et, peu de jours avant sa mort, il écrivit, contre les vapeurs noires ou les affections hypochondriaques, un *Capitolo* qui est imprimé dans le dernier volume de ses œuvres. Ses poésies burlesques avaient paru en 1729 sous ce titre : *Rime Piacevoli di Giambattista Fagioli, parte prima e seconda*, Florence, 2 vol. in-8°. On en fit aussitôt une contrefaçon, intitulée : *Fagiolaja, ovvero Rime facete*, etc., sous la date d'Amsterdam, 1729, en trois livres et en deux seuls tomes, in-12. Elles repaurent à Lucques, 1735 et 1734, 6 volumes in-8° ; et l'on y ajouta après sa mort, *ibid.*, 1743, un 7^e volume. Elles sont presque toutes dans le genre burlesque. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre, mais malgré le succès dont elles jouissent de son vivant et les éloges qu'on en a faits, elles n'ont ni l'originalité, ni la verve de celles de Berni et de son école. On en peut dire autant de ses comédies, qu'il fit imprimer à Florence, en 7 volumes in-12, de 1734 à 1736. Le censeur qui les approuva dit avec justice que non-seulement il n'y a rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, mais qu'il les regarde comme utiles, et que, dans leur style facétieux et burlesque, elles sont une satire continuelle du vice ; mais le style burlesque et facétieux peut n'être pas un style comique, et ce n'est pas dans le style seul que consiste la bonne comédie. Fagioli a de plus laissé un volume de mélanges, en prose (Florence, 1737), qui sont moins estimés que ses vers. G—E.

FAGIUS (PAUL), savant théologien protestant, naquit en 1504, à Saverne, village du Palatinat. Son nom de famille était Bücher, que, suivant la coutume de son siècle, il traduisit par Fagius, du mot latin *fagus* (hêtre). Après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, qui tenait une petite école à Saverne, il se rendit à Heidelberg, et de là à Strasbourg, où il apprit l'hébreu du célèbre Wolfgang Capiton. Il s'établit à Isny, en Souabe, se maria et ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes. Cet établissement eut si peu de succès, qu'il se détermina à revenir à Strasbourg après la retraite de Capiton. Il succéda à cet habile professeur dans la chaire d'hébreu, et développa une connaissance si parfaite de cette langue dès ses premières leçons, qu'il acquit en peu de temps une assez

grande réputation. Il retourna à Isny, vers 1537, pour y remplir les fonctions de ministre du St-Évangile. Le traitement qu'on lui accorda en cette qualité n'était pas suffisant pour le faire subsister avec sa famille ; et il était sur le point de demander sa retraite, lorsqu'un magistrat, nommé Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie, s'il voulait en prendre la direction. Fagius accepta avec reconnaissance, fit venir d'Italie le célèbre rabbin Elias Levita, et commença à imprimer des ouvrages qui, en accroissant sa réputation, contribuaient à étendre en Allemagne le goût des langues orientales. Fagius revint à Strasbourg, vers la fin de l'année 1542, pour les affaires de sa communion ; il visita ensuite Marbourg, Heidelberg ; et, à la sollicitation de Th. Cranmer, archevêque de Cantorbéry, il passa en Angleterre avec Martin Bucer, au mois d'avril 1549. Les deux ministres, après s'être reposés quelque temps de leurs fatigues, furent envoyés à Cambridge pour y professer la théologie. Fagius fut à peine arrivé dans cette ville, qu'il tomba malade, et mourut le 12 novembre 1549, à l'âge de 45 ans. Son corps fut déterré huit ans après, et brûlé publiquement par ordre de la reine Marie : sa mémoire fut réhabilitée sous le règne suivant. Fagius a composé plusieurs ouvrages de grammaire et de critique, et en a traduit quelques autres de l'hébreu. On se contentera de citer les principaux : 1° *Metaphrasis et enarratio perpetua epistolæ D. Pauli ad Romanos*, Strasbourg, 1536, in-fol. ; 2° *Pirskoavol, seu sententiæ veterum sapientum hebræorum quas apophthegmata Patrum nominant*, Isny, 1541, in-4° ; très-rare ; 3° *Expositio litteralis in IV priora capita geneseos, cui accessit textus hebraici et paraphraseos chaldaicæ collatio*, *ibid.*, 1541, in-4° ; réimprimée dans les *Critici sacri* ; 4° *Precesiones hebraicæ, ex libello hebraico excerptæ cui nomen : Liber fidei*, *ibid.*, 1542, in-8° ; 5° *Tobias hebraicus in latinum translatus*, *ibid.*, 1542, in-4° ; 6° *Ben Syrae sententiæ morales cum succincto commentario*, *ibid.*, 1542, in-4° ; 7° *Isagoge in linguam hebraicam*, Constance, 1543, in-4° ; 8° *Breves annotationes in Targum, seu paraphrasis chaldaica Onkeli in Pentateuchum*, Isny, 1546, in-fol., réimprimé dans les *Critici sacri* ; 9° *Opusculum hebraicum Thibites inscriptum ab Elia Levita elaboratum, latinitate donatum*, Isny, 1541, in-4° ; nouvelle édition, Bâle, 1557, in-4° ; 10° *Translationum præcipuarum Veteris Testamenti inter se variantium collatio*, réimprimé dans les *Critici sacri*. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibliotheca Viror. illust.*, de Boissard ; le petit traité *De eximiis Sueavorum in orientalem litteraturam meritis*, § 7, inséré dans les *Amœnitates* de Schellhorn, t. 15, et surtout l'ouvrage intitulé : *De vita, obitu, combustione et restitutione Martini Bucerii et Pauli Fagii*, Strasbourg, 1562, in-8°. W—s.

FAGIUS (JEAN-NICOLAS). Voyez FAU.

FAGNAN (MARIE-ANTOINETTE, DAME), née à Paris,

dans le 18^e siècle, semble avoir cultivé les lettres plus par délassement que par le désir de la réputation. L'obscurité dont elle s'est constamment environnée a rendu infructueuses toutes les recherches qu'on a faites sur sa personne, et on ignore même l'époque de sa mort, que quelques biographes placent vers l'année 1770. Les ouvrages connus de madame Fagnan sont : 1^o *Minet bleu et Louvette*; cette féerie, écrite d'un style agréable, fut d'abord imprimée dans le *Mercur de France*. L'abbé de la Porte l'inséra ensuite dans la *Bibliothèque des fées et des génies*, 1763; elle a été réimprimée dans le *Cabinet des fées*, t. 35, et encore dans les *Contes merveilleux*, 1814, 4 vol. in-12. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laide. Le choix d'un pareil sujet pour son début laisse croire que madame Fagnan n'était pas bien pourvue des charmes de la figure. 2^o *Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam (Paris), 1750, in-12; 3^o *Le miroir des princesses orientales*, Paris, 1755, in-12. Les idées de ces deux contes sont communes, la marche en est embarrassée; aussi n'eurent-ils pas le même succès que le premier. 4^o *Histoire et aventures de milord Pet*, la Haye (Paris), 1755, in-12; plaisanterie de mauvais ton, sans en être plus piquante, et qui eut peu de succès (1).

W—s.

FAGNANI (JEAN-MARC), noble milanais, né sur la fin de l'année 1524, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Cependant il résista longtemps aux sollicitations de ses amis qui l'engageaient à publier quelques-unes de ses productions. Il était âgé de quatre-vingts ans lorsqu'il consentit enfin à laisser imprimer un de ses ouvrages, sans doute celui qu'il regardait comme le meilleur, et on ne l'accusera pas de s'être pressé de faire un choix; c'est un poème latin intitulé : *De bello ariano*. L'auteur y décrit la guerre que, suivant une tradition populaire, St-Ambroise eut à soutenir contre les ariens de son diocèse. Ce poème, très-rare en France, est cité avec éloge par Argelati et Tiraboschi. Jean-Marc Fagnani mourut au commencement de l'année 1609: son oraison funèbre fut prononcée par Pozzobonelli. Aquilino Coppini parle de quelques autres poésies du même auteur, qui n'ont point été imprimées. —Raphaël FAGNANI, parent du précédent, mort en 1627, a laissé l'*Histoire des plus illustres familles de Milan*, 8 vol. in-fol., manuscrit conservé dans la bibliothèque des avocats de cette ville. W—s.

FAGNANI (PROSPER), canoniste longtemps renommé, fut pendant quinze ans à Rome le secrétaire de diverses congrégations. On le consultait comme un oracle; il entreprit, par l'ordre d'Alexandre VII, un long *Commentaire latin sur les Décrétales*, publié à Rome, en 1661, 5 vol. in-fol.,

(1) L'épître dédicatoire de cet ouvrage est signée Jean Fesse; suivant toutes les probabilités cependant il serait bien de Madame Fagnan. Nous devons ajouter que la *France littéraire* de 1769 l'attribue au chevalier Duclos.

E. D—s.

et réimprimé à Venise en 1697. La première édition, qu'il avait soignée lui-même, est la plus estimée: la table de cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. Fagnani fut aveugle pendant vingt-huit ans, et ne travailla qu'avec les secours d'autrui. Il comprit dans son ouvrage ce que les anciens avaient dit de meilleur, ainsi que le Droit nouveau que les Constitutions des papes avaient introduit. Il mourut en 1678, à l'âge de 80 ans. B—I.

FAGNANO (Le comte JULES DE CHARLES DE), marquis de Toschi et de St-Onorio, né à Sinigaglia en 1690, et mort vers l'an 1760, est un des géomètres distingués que l'Italie a produits. Nous n'avons pu recueillir le moindre détail sur sa vie. On sait seulement que, vers l'an 1719, il donna, dans les journaux italiens et dans les Actes de Leipsick, plusieurs Mémoires sur des problèmes de géométrie et d'analyse transcendante. Il a réuni ces pièces à plusieurs autres qui n'avaient point encore vu le jour, et a publié le tout sous ce titre : *Produzioni matematiche*, Pise, 1750, 2 vol. in-4^e. Le premier volume contient une *Théorie générale*, très-détaillée et peut-être trop longue, des *proportions géométriques*; le second offre d'abord un traité des *Diverses propriétés des triangles rectilignes*, et ensuite plusieurs pièces relatives aux propriétés et à quelques usages de la courbe appelée *Lemniscate*. Ce second volume est intéressant par les résultats curieux et remarquables que l'on y trouve. Il paraît que la Lemniscate était la courbe favorite de Fagnano: il l'a retournée dans tous les sens, et en a même fait graver la figure sur le frontispice de son livre. —Fagnano eut un fils (Jean-François de Fagnano de Toschi), qui fut archidiacre de Sinigaglia, et qui aimait aussi beaucoup les mathématiques; les journaux de Leipsick, particulièrement ceux des années 1774, 1775 et 1776, contiennent divers Mémoires de lui sur la géométrie et l'analyse. N—r.

FAGNIER. Voyez VIAIXENS.

FAGON (GUI-CRESCENT) naquit le 11 mai 1638, dans le jardin des plantes de Paris, dont Gui de la Brosse, son oncle, était fondateur et intendant. Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux furent des plantes, dit Fontenelle; les premiers mots qu'il bégaya furent des noms de plantes; la langue de la botanique fut sa langue maternelle. Après la mort de son père, commissaire des guerres, qui perdit la vie sous les murs de Barcelonne, en 1649, le jeune Fagon, placé au collège de Ste-Barbe, y fit d'excellentes études. La médecine devint ensuite l'objet spécial de ses travaux. La plupart des thèses qu'il soutint présentent un vif intérêt. Dans l'une, il examine s'il existe réellement une génération spontanée des animaux et des végétaux; dans l'autre, il préconise la diète lactée comme le meilleur moyen thérapeutique du rhumatisme et de la goutte; mais il se distinguait surtout en défendant, avec une rare sagacité, la circulation du sang, qui n'était encore regardée que comme une hypothèse ingénieuse. Sa disser-

tation : *An a sanguine impulsus cor salit* (1665) ? fut présidée par Nicolas Bonvarlet. A peine reçu docteur, Fagon obtint la chaire de botanique et celle de chimie au Jardin des plantes. Ce jardin, dont la surintendance était confiée au premier médecin du roi, avait été singulièrement négligé par Cousinot et Vautier. L'archiâtre Vallot se montra aussi zélé que ses prédécesseurs avaient été insoucians. Il fut puissamment secondé par Fagon, qui fit des excursions botaniques en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et les bords de la mer, où il recueillit une abondante moisson. Le catalogue publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius*, est précédé d'un petit poème qui ne manque pas d'élégance. Fagon devint, en 1680, premier médecin de madame la Dauphine, puis de la reine, enfin de Louis XIV en 1693. Revêtu de ces dignités, il fut nommé en 1699, membre honoraire de l'Académie des sciences. On voit à regret qu'il n'enrichit point les mémoires de cette compagnie célèbre. Il n'y inséra qu'un seul mémoire *Sur le blé cornu appelé ergot*, en 1710 ; et la république littéraire ne possède pas de lui outre cet écrit un seul ouvrage ; car ce nom ne peut être donné à une mince brochure intitulée : *Les admirables qualités du quinquina, confirmées par plusieurs expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toute sorte d'âge*, Paris, 1705, in-12, ni à diverses thèses sur l'efficacité de l'eau panée, sur l'utilité du café pour les gens de lettres, sur les inconvénients du tabac, etc. ; thèses que peuvent réclamer les candidats qui les ont défendues. On se tromperait cependant si l'on jugeait que la carrière de Fagon fut stérile. Tous les moments dont ses emplois lui permirent de disposer, il les consacra soit à l'exercice *gratuit* de sa profession, soit à des actes de justice et de bienfaisance, qui ne peuvent être assez loués, parce qu'ils sont excessivement rares. Fagon, transporté à la cour, étonna, scandalisa, par des vertus qui semblent prosrites de ce séjour de corruption. Il diminua considérablement les revenus de sa charge ; il abolit les tributs établis sur les nominations aux chaires de professeur dans les différentes universités, et sur les intendances des eaux minérales du royaume ; il restreignit autant que cela lui fut possible, et regretta de ne pouvoir anéantir la vénalité des places. Il fit supprimer la chambre royale des universités provinciales, confirma, étendit même les droits de la faculté de médecine de Paris, et poursuivit avec une louable sévérité les médicastres, les empiriques, les charlatans, qui de nos jours pratiquent impunément leur art homicide, et distribuent sans crainte leurs poisons. Un des plus beaux titres de gloire pour Fagon est, sans contredit, d'avoir non-seulement estimé, admiré, mais recherché et protégé avec une sorte de passion les savants et les artistes. Ce fut par ses soins, et sur sa recommandation, que Louis XIV envoya Plumier en Amérique,

Feuillée au Pérou, Lippi en Egypte, Tournefort en Asie. Fagon donna surtout à ce dernier les témoignages les plus éclatants d'une haute considération : il l'appela d'Aix à Paris, et lui procura la chaire de botanique au jardin du roi. Le célèbre naturaliste provençal témoigna dignement sa reconnaissance à son Mécène, en lui consacrant, sous le nom de *Fagonia*, un genre de plantes rosacées (de la famille des Rutacées, de Jussieu et de Ventenat), dont la plupart des espèces sont originaires du Levant. Fagon était d'une constitution très-délicate, fatigué par un asthme violent, et tourmenté par la pierre, dont il fut opéré en 1702 par l'habile chirurgien Mareschal. Il parvint cependant, à l'aide d'une conduite régulière, d'une sobriété constante et scrupuleuse, jusqu'à l'âge de près de 80 ans ; il mourut le 11 mars 1748. Son éloge est inséré parmi ceux des académiciens par Fontenelle, et beaucoup plus détaillé dans la *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine*, par J.-A. Hazon.

C.

FAHLENIUS (ERIC), né en Suède, dans la province de Vestmanie, devint, en 1701, professeur des langues orientales à Pernau, en Livonie. Lorsque ce pays eut été occupé par les Russes, il retourna en Suède. On a de lui : 1^o *Disp. duo priora capita ex comment. R. Isaaci Abarbanelis in prophetam Jonam in linguam lat. translata*, 1696 ; 2^o *Disp. historiam Alcorani et fraudem Mahumedis sistens*, 1679 ; 3^o *De triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione, eorumdemque scriptorum usu et utilitate in scholis christianorum*, 1701. — Un autre Suédois, nommé Jonas FAHLENIUS, fut évêque d'Abo, où il mourut en 1748, laissant quelques dissertations latines.

C—AU.

FAHRENHEIT (GABRIEL-DANIEL), habile physicien et artiste ingénieux, naquit à Dantzic, vers la fin du 17^e siècle. Son père le destinait à suivre le commerce, mais son goût le portait à l'étude des sciences, et le succès de quelques instrumens qu'il exécuta avec d'utiles rectifications détermina son penchant pour la physique. Il voyagea dans les différentes parties de l'Allemagne pour accroître ses connaissances par la fréquentation des savants ; s'établit ensuite en Hollande, où il acquit l'amitié des hommes les plus distingués, entre autres de l'illustre s'Gravesande, et mourut en 1740 dans un âge peu avancé. Il avait entrepris une machine pour le dessèchement des terrains sujets aux inondations, et avait obtenu des états de Hollande un privilège pour l'exécution. En mourant, il pria s'Gravesande de terminer cette machine au profit de ses héritiers. s'Gravesande y fit des changements qu'il jugeait propres à en rendre le jeu plus prompt ; mais, à la première expérience, elle se dréangea et fut abandonnée. Fahrenheit, est principalement connu par les aréomètres et les thermomètres de son invention. « L'aréomètre de » Fahrenheit, dit M. Libes (*Diction. de physique*), » offre l'avantage d'opérer sur des volumes égaux » de différents fluides, et conséquemment de faire

« connaître le rapport exact qui existe entre leurs « pesanteurs spécifiques. Les physiciens anglais, « dit le même auteur, préfèrent au thermomètre « de Réaumur celui de Fahrenheit, qui est à mer- « cure, et qui a pour limites de l'échelle les de- « grés qui répondent l'un à la chaleur de l'eau « bouillante, l'autre à la congélation déterminée « par le muriate d'ammoniaque. La distance qui « sépare les deux limites est divisée en deux cent « douze parties égales; d'où il résulte que le « trente-deuxième degré coïncide avec le zéro du « thermomètre français, ce qui donne cent quatre- « vingts degrés depuis le même terme jusqu'à « celui de l'eau bouillante. Neuf degrés du ther- « momètre de Fahrenheit en valent quatre du « thermomètre de Réaumur divisé en quatre-vingts « parties, et cinq degrés du thermomètre centi- « grade. » On attribue à Fahrenheit une *Disserta- tion sur les thermomètres*, 1724; et on trouve de lui, dans les *Transactions philosophiques* de la même année, cinq mémoires sur le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition, sur la congélation de l'eau dans le vide, sur les gravités spécifiques de différents corps, sur un nouveau baromètre, et sur un aréomètre de nouvelle invention; on les trouve aussi, en latin, dans les *Acta eruditorum*, de Leip- sick. W—s.

FAIEL, ou FAYEL. Voyez COUCY (RAOUL ou RENAUD de).

FAIGUET DE VILLENEUVE (JOACHIM), né à Mont- contour en Bretagne, le 16 octobre 1705, trésorier au bureau de Châlons, fut, sinon l'un des créateurs en France de la science de l'économie politique, du moins l'un de ceux qui en propagèrent les principes, et en firent ressortir les avantages avec le plus de zèle et de constance. Il inventa une sorte de four mobile et portatif pour le service des armées dont il est fait mention honorablement dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de 1761; et le premier il fabriqua en France un pain composé de trois parties égales de froment, de seigle et de pommes de terre. Les différents ouvrages qu'il a publiés, intéressants par le sujet, mais rédigés avec trop peu de méthode et de soin, n'eurent que peu de succès lors de leur publication, et sont depuis longtemps oubliés. On y trouve cependant des vues utiles, et qui auraient pu être mises en pratique. Faiguet a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie* (entre autres l'article *Di- manche*), et des morceaux de littérature aux jour- naux du temps. Ce citoyen modeste et laborieux mourut en 1780, dans un âge avancé. On a de lui : 1^o *L'Econome politique, projet pour enrichir et per- fectionner l'espèce humaine*, Paris, 1765, in-12, reproduit sous le titre de *l'Ami des pauvres* ou l'*Econome politique*, etc., 1766, in-12, avec deux mémoires intéressants sur les maîtrises et sur les fêtes. « Cet ouvrage, dit Barbier, est intéressant « tant par son objet que par la manière dont il est « écrit. Dans une des utiles dissertations qu'il ren- « ferme, l'auteur propose l'établissement d'une

« régie ou compagnie perpétuelle dans le royaume « pour recevoir les petites épargnes des artisans, « des domestiques, etc. C'est le but de la société « des artisans. » 2^o *Mémoires politiques sur la conduite des finances et sur d'autres objets intéressants*, Amster- dam, 1720 (1770), in-12, comprenant *Les moyens de subsistance pour nos troupes, à la décharge du roi et de l'Etat*, imprimés séparément en 1769. 3^o *Légitimité de l'usure légale*, etc., Amsterdam, 1770, in-12. » Dans ce volume, dit encore Barbier, « l'auteur discute les passages de l'Ancien et du « Nouveau Testament sur l'usure. Il y démontre « clairement que les casuistes sont en contradic- « tion avec eux-mêmes. On lit ces deux vers à la « fin.

« A cinquante-cinq ans, avocat de l'usure,
« J'instruisais la Sorbonne et la magistrature. »

4^o *L'utile emploi des religieux et des communautés ou mémoire politique à l'avantage des habitants de la campagne*, Amsterdam, 1770, in-8^o. W—s et E. D—s.

FAIL (NOEL DU). Voyez DUFAIL.

FAILLE (JEAN-CHARLES DE LA), jésuite, né à An- vers en 1597, fut admis dans la société, à l'âge de 16 ans, et professa ensuite les mathématiques, avec une grande réputation, à Dôle et à Lou- vain. Il fut nommé à la chaire de cette science au collège royal de Madrid, lors de sa fondation, et, quelque temps après, fut appelé à la cour, pour donner des leçons à l'enfant don Juan d'Au- triche. La conversation et les manières du savant religieux plurent tellement au jeune prince, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Il accompagna donc son auguste élève dans ses voyages en Catalogne, en Sicile et à Naples. Il mourut à Barcelone, le 4 novembre 1652. Don Juan lui fit faire de magni- fiques obsèques et ordonna qu'on plaçât sur son tombeau une épitaphe qui exprimât ses regrets de l'avoir perdu. On a de La Faille : 1^o *Theses mecha- nicae*, Dôle, 1625; 2^o *Theoremata de centro gravita- tis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4^o. « Ce géomètre, digne d'éloges, dit Montucla, y « assigne, à la vérité, d'une manière fort prolixe « et embarrassée, les centres de gravité des diffé- « rentes parties tant du cercle que de l'ellipse; il « y fait surtout voir la liaison qui existe entre « cette détermination et celle de la quadrature « de ces courbes, ou leur rectification, et com- « ment, l'une des deux étant donnée, l'autre l'est « aussi nécessairement. » On doit remarquer que l'ouvrage de La Faille a précédé celui de Guldin que l'on regarde communément comme l'auteur de la théorie de la gravitation. W—s.

FAILLE (GERMAIN et non pas GUILLAUME DE LA), historien, né à Castelnau-dary en 1616, prit ses degrés en droit à l'université de Toulouse, et fut ensuite pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial de sa patrie. Il se défit de cet emploi en 1655, pour se fixer à Toulouse, où il venait d'être élu syndic. Ce qui le détermina fut l'espoir de trouver plus de moyens de suivre son goût pour

l'étude dans une ville où les lettres étaient depuis longtemps en honneur. Lorsqu'il eut fait connaître son projet d'écrire les annales de Toulouse, il obtint l'entrée de tous les dépôts, et on s'empressa de lui adresser de toutes parts les documents qui pouvaient lui être utiles. Les magistrats, après avoir lu son ouvrage, décidèrent que l'impression en serait faite aux frais même la ville, et lui donnèrent d'autres marques de leur satisfaction. Pendant son troisième capitoulat, La Faille engagea ses confrères à faire placer dans une des salles de l'hôtel de ville les bustes en marbre des trente plus illustres Toulousains ; et on lui laissa le soin d'en surveiller l'exécution. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux en 1694, et il remplit cette place avec distinction, malgré son grand âge, jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1711. Il était alors dans sa 96^e année. On a de lui : 1^o *Les Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), première partie, 1687 ; 2^e partie, 1701, 2 volumes in-fol. Le style, dit Legendre, en est vif et concis ; mais peu correct. On y trouve un grand nombre de faits curieux, La Faille, invité à donner la continuation de cet ouvrage, répondit que son amour pour la vérité ne lui permettant pas de la trahir, il croyait prudent de ne pas aller plus loin. Durosoy, le dernier annaliste de Toulouse, a beaucoup profité des recherches de son prédécesseur. 2^o *Traité de la noblesse des capitouls*, Toulouse, 1667, 1673, 5^e édition augmentée, 1707, in-4^o, La Faille entreprit cet ouvrage pour prévenir les atteintes que les commissaires chargés de la recherche des faux nobles auraient pu porter aux privilèges du capitoulat. 3^o *Lettre sur Pierre Goudelin*, imprimée à la tête des poésies de cet auteur, Toulouse, 1678, in-12, et dans le *Recueil des poètes gascons*, Amsterdam, 1700, in-8^o ; 4^o *Des Discours et des Pièces de vers dans le Recueil des Jeux Floraux*. Barbier attribue à La Faille la traduction du *Traité*, de Nicole, *de la beauté des ouvrages d'esprit*, et particulièrement de l'épigramme, imprimée avec le *Recueil des plus beaux endroits de Martial*, traduit par Pierre Costar, Toulouse, 1689, 2 vol. in-12. W—s.

FAILLE (CLÉMENT DE LA), naturaliste, né à la Rochelle, dans le 18^e siècle, étudia d'abord le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Toulouse. Il fut ensuite nommé contrôleur des guerres, et profita des loisirs que lui donnait cette place, afin de se livrer à son goût pour les sciences naturelles et les expériences d'agriculture. Il était en correspondance avec Dezaillier d'Argenville, Alléon Dulac et d'autres savants. La Société d'agriculture de la Rochelle l'avait élu son secrétaire perpétuel, et il était membre de celles de Rennes, Lyon, Tours, Berne, et de l'Académie d'Augsbourg. Il avait composé plusieurs ouvrages dont la publication lui aurait assuré une place distinguée parmi les naturalistes français ; mais la modicité de sa fortune ne lui permit pas de faire les frais

des gravures dont ils devaient être ornés, et il ne put trouver aucun libraire qui voulût s'en charger, à une époque où le goût de l'histoire naturelle était encore très-peu répandu en France. On ignore l'époque précise de la mort de ce savant modeste ; mais, d'après les probabilités, on croit pouvoir la placer vers 1770. On a de lui : 1^o *Conchyliographie, ou Traité général des coquillages de mer, de terre et d'eau douce du pays d'Aunis*, in-4^o, fig., manuscrit. On en a extrait la *Dissertation sur la pholade ou dail*, imprimée dans le tome 3 des *Mémoires de l'Académie de la Rochelle* ; et une autre *Dissertation sur les différentes espèces d'huîtres des côtes de la Rochelle*, imprimée par extrait dans le *Mercure de France*, septembre 1751, et dans les *Mélanges d'histoire naturelle* d'Alléon Dulac. 2^o *Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis, avec la description d'un alphabet lapidifique, pour servir à l'histoire naturelle de cette province*, in-4^o, fig., manuscrit. On trouve un extrait de cet ouvrage dans le *Mercure*, octobre 1754, et dans les *Mélanges* d'Alléon Dulac. 3^o *Mémoire sur les pétrifications des environs de la Rochelle*, imprimé dans l'*Oryctologie* d'Argenville. 4^o *Mémoire sur les moyens de multiplier aisément les juniers dans le pays d'Aunis*, la Rochelle, 1762, in-12 ; réimprimé dans le *Journal économique*, décembre même année ; 5^o *Essai sur l'histoire naturelle de la taupe, et sur les différents moyens qu'on peut employer pour la détruire*, la Rochelle, 1768, in-12, fig. ; nouvelle édition, 1769, in-8^o ; ouvrage estimé, traduit en allemand par I. P. É. avec des augmentations, Francfort, 1778, in-8^o, fig. W—s.

FAILLE (JACOB BAART DE LA), savant professeur, descendait du côté paternel d'une famille qui florissait en Italie au commencement du 15^e siècle, dans la personne de Leopardo della Faglia, sur lequel on peut consulter le *Dictionnaire national*, publié en hollandais par J. Cok, t. 13, p. 93 et suivantes. Un petit-fils de Leopardo, Baptiste ou Jean-Baptiste della Faglia, qui s'était fait une réputation par ses connaissances littéraires, et jouissait d'une grande faveur auprès du pape Paul III, se retira aux Pays-Bas, à cause de quelques dégoûts qu'il avait eu à essuyer dans sa carrière politique. Il se maria en Flandre, où il changea la forme italienne de son nom en celle de *la Faille* ou *della Faille*, plus conforme au langage de sa nouvelle patrie. A l'époque de la réforme religieuse, cette famille se divisa ; une branche resta fidèle au catholicisme, et demeura en Belgique ; une autre embrassa la croyance des réformateurs, et se retira en Hollande. C'est de celle-ci que descendait J.-L.-P.-L. de la Faille, qui ajoutait à son nom celui de Baart, qu'avaient porté son père et son grand-père, revêtu jadis d'un poste honorable à la Haye. Jacob de la Faille naquit dans cette ville le 20 juillet 1757. Son père, maître ès arts et docteur en philosophie, était lecteur de mathématiques et de physique, instituteur à l'établissement fondé par la dame de Renswoude, et membre de la

Société batave de philosophie expérimentale à Rotterdam. Il eut pour mère une femme remarquable par son esprit, Marie-Christine de Brueys, d'origine française, mais dont les parents étaient venus autrefois chercher en Hollande un abri contre l'intolérance. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il perdit son père, son guide et son ami, le 5 mai 1774, et déjà il avait fait sa licence à Leyde, où il avait défendu une thèse *De methodo exhaustionis*. L'année suivante, il fréquenta l'Université d'Utrecht, pour y suivre les leçons de philosophie et d'histoire des habiles professeurs Sax et Hennert. En 1776, il était à Paris, où il suivait les cours d'autres hommes non moins distingués : Lalande, Messier, Monnier, Cousin, Mauduit et Bossut. Ces études le rendirent capable, à l'âge de vingt ans, de succéder à son père dans la place de lecteur des sciences physiques et naturelles à la Haye. C'est vers ce temps, en 1778, qu'il publia une dissertation hollandaise de son père sur le calcul. Dans l'année 1790, il remplaça à Groningue l'illustre Antoine Brugmans, comme professeur de physique, d'histoire naturelle et d'astronomie. Ce fut à cette occasion que, le 25 septembre, il prononça un discours : *De sperandis rei philosophicæ identidem aucta incrementis*. Pendant les treize années et demie qu'il remplit ces fonctions, il fut deux fois recteur, en 1798 et 1818, ce qui lui donna lieu de composer les deux harangues suivantes, dont la dernière est insérée dans les *Annales* de l'Université de Groningue : 1^o *De vero felicitatis sensu* ; 2^o *Quid artes atque disciplinæ cum juventute communicatæ faciant ad salutem communem adjuvandam augendamque*. Il avait épousé, en 1792, Jeanne-Aricie Adrians, qui lui donna huit enfants. Enfin, un des premiers jours d'avril 1825, il cessa d'exister. M. le professeur Van Swinderen, étant monté en chaire, pour la première fois, après la mort de ce savant, en prononça un éloge d'où nous avons tiré cette notice, et qui se lit en entier dans l'Annuaire de l'Université de Groningue pour 1824, et par extrait dans le *Kunst en letterbode* du 28 mai 1824, p. 359-345.

R—F—G.

FAIN (AGATHON-JEAN-FRANÇOIS, baron), né à Paris le 11 janvier 1778, fit dans cette ville d'assez bonnes études que la révolution vint bientôt interrompre. Comme toute sa famille, il en embrassa la cause avec beaucoup de zèle, et fut très-jeune encore employé dans les bureaux de la Convention nationale. En 1793, il était secrétaire du comité de sûreté générale qui dirigea la résistance des conventionnels contre l'attaque des habitants de Paris, et, dans le même temps, il fut initié à tous les secrets diplomatiques qui amenèrent la paix de Bâle avec l'Espagne et la Prusse. On trouve dans ses ouvrages des renseignements précieux à cet égard. Il fut ensuite chef des bureaux de correspondance du Directoire, et après le 18 brumaire chef de division aux archives du Consulat, puis à celles de l'Empire. Enfin, il entra dans le cabinet de l'empereur, devint son

secrétaire intime, et l'accompagna partout dans ses dernières campagnes. Placé ainsi près de Napoléon, il obtint toute sa confiance, la mérita par son dévouement, et fut nommé baron avec deux dotations qu'il perdit à la Restauration. Dès lors resté sans emploi, il se hâta de rentrer au service de Napoléon aussitôt après le retour de l'île d'Elbe, en 1815, et fut nommé secrétaire d'État. Il perdit encore une fois sa position à la seconde rentrée de Louis XVIII, et se retira à la campagne, où il s'occupa de la rédaction de ses divers écrits. Revenu dans la capitale après la révolution de Juillet 1830, il fut nommé secrétaire particulier, puis intendant des domaines du nouveau roi, et il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1857, ce lucratif emploi, qui fut transmis à son fils. Il a publié : 1^o *Manuscrit de l'an III, 1794, 1795, contenant les premières transactions de l'Europe avec la république française, et le tableau des derniers événements du régime conventionnel, pour servir à l'histoire du cabinet de cette époque*, Paris, 1828, in-8^o, traduit en allemand, Leipsick, 1829, in-8^o ; 2^o *Manuscrit de 1812, contenant le précis des événements de cette année, pour servir à l'histoire de Napoléon*, Paris, 1827, 2 vol. in-8^o, traduit en allemand, Leipsick, 2 vol. in-8^o ; 3^o *Manuscrit de 1813, contenant le précis des événements de cette année, pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, Paris, 1824-25, 2 vol. in-8^o, 3^e édition, 1829, 2 vol. in-8^o ; 4^o *Manuscrit de 1814, trouvé dans les voitures impériales prises à Waterloo, contenant l'histoire des derniers six mois du règne de Napoléon*, Paris, 1823, 1824, 1825, 1850, in-8^o, traduit en allemand, Berlin, 1825 ; Francfort, 1825, in-8^o. Quoi qu'en aient dit les amis de Fain, on ne peut nier qu'une admiration trop exclusive pour Napoléon ne se fasse remarquer dans ces derniers ouvrages. Cependant le ton et l'esprit en sont généralement assez mesurés ; et si l'auteur ne dit pas tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a vu, on peut du moins le plus souvent croire à ce qu'il a bien voulu dire ; pour les lecteurs exercés, il est aisé de deviner le reste.

M—Dj.

FAINI (Madame DIAMANTE), née *Medaglia*, poète italienne du 18^e siècle, vit le jour au village de Savallo, en la vallée de Sabbio, dans le Brescian, chez son oncle, qui en était curé, et avec lequel son père et sa mère étaient venus jouir des agréments de la campagne. Elle y resta ses premières années, pendant lesquelles elle commença à faire remarquer les grâces et la vivacité de son esprit. Son père, qui exerçait la profession de médecin dans la petite ville de Castrezato, vint enfin prendre sa fille au sortir de l'enfance et l'emmena chez lui, où il lui enseigna lui-même les éléments de la langue latine, qu'ensuite elle cultiva avec succès. Sans avoir d'autres maîtres que la lecture des auteurs classiques pour apprendre l'art des vers, elle parvint à composer, à quinze ans, des sonnets qui firent l'admiration des connaisseurs. Lorsque bientôt après elle se rendit à Brescia, où

sa réputation l'avait précédée, elle y fut accueillie comme une merveille par tous ceux qui aimaient les muses, et dès lors elle fit de la poésie sa principale occupation. Ses vers, à cet âge où la nature commence à disposer la jeunesse à l'amour, n'exprimaient guère que les tendres sentiments de son cœur; mais quand elle fut mariée, retirée à Salo, où habitait son mari, ses chants cessèrent d'être amoureux, malgré ce que cette ville, située sur les bords enchanteurs du lac de Gardè, a de romantique. Madame Faïni composait des sonnets, des stances, des madrigaux sans amour, pour des noces, pour des réceptions de docteurs, même pour des vêtues religieuses; mais ce genre fade-ment louangeur, dont tant de beaux esprits italiens faisaient leurs délices, finit par l'ennuyer à tel point qu'elle jura d'y renoncer, en consignant sa résolution dans un nouveau sonnet. Les éditeurs de recueils poétiques vinrent alors mettre sa lyre à contribution. Il n'arrivait pas un étranger qui, visitant les bords charmants du lac, ne voulût la voir et tenir d'elle quelqu'une de ses nouvelles productions poétiques. Elle fut agréée aux académies des *Unanimi* de Salo, des *Orditi* de Padoue, des *Agiati* de Roveredo et des *Arcadi* de Rome. Ses compositions en prose n'étaient pas moins faciles et moins élégantes que ses vers: un recueil imprimé de plusieurs de ses lettres familières, et surtout une savante dissertation sur les études qui conviennent aux dames, en sont la preuve. Ce qui paraît singulier est qu'elle y cherche à détourner les femmes de la poésie, voulant qu'elles s'occupent plutôt de la géométrie et des mathématiques, auxquelles elle-même s'était adonnée sous la direction du comte J.-B. Soardi. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, les opinions philosophiques modernes, et même les matières théologiques, pour en pouvoir parler avec ceux qui en étaient le mieux instruits. Vers la fin de sa vie elle ne lisait presque plus que les livres saints. Elle mourut à Salo, le 15 juin 1770. Ses amis J.-M. Fontana et Mathias Butturini firent sur sa mort des élégies, dans lesquelles ils lui donnèrent de justes louanges. Antoine Brognoli, patricien brescian, qui a écrit et publié son *Eloge* à Brescia, en 1783, d'après sa Vie imprimée à Salo, le termine en appliquant à ces hommages funéraires le mot d'Horace: *Petimus damusque vicissim*. Les œuvres de madame Faïni avaient été imprimées avec sa Vie par Joseph Pontara.

G—N.

FAIPOULT. Voyez FAIPOULT.

FAIRFAX (ÉDOUARD), poète anglais, fils de sir Thomas Fairfax de Denton, dans le comté d'York, vivait à la fin du 16^e siècle et au commencement du 17^e. Tandis que ses frères signalaient leur valeur dans les combats, sa modestie et son goût pour l'étude et pour la vie paisible le retinrent dans son pays natal, où il s'occupa de la composition de divers ouvrages en prose et en vers. Ce-

lui qui fonda sa réputation est le *Godefroy de Bouillon*, traduction de la *Jérusalem délivrée*. Cette traduction, où l'auteur s'est attaché à rendre l'original vers pour vers (ce qu'il a fait avec une exactitude et une facilité qu'on rencontre rarement réunies), obtint un grand succès dans le temps, et a été longtemps fort estimée, malgré la coupe en octaves, contraire au génie et aux habitudes de la poésie anglaise. Le roi Jacques mettait cette traduction au-dessus de tous les autres ouvrages de poésie anglaise; et Charles I^{er}, dans sa prison, y trouvait une distraction au sentiment de ses malheurs. La première édition du *Godefroy* parut en 1600. Les autres ouvrages de Fairfax que l'on cite sont des *Eglogues* ingénieuses, dont une seule a été imprimée (*M^{rs} Cooper's Muse's library*, 1757); une *Histoire* (en vers) d'Edouard, surnommé le *Prince noir*; un livre intitulé: la *Démonologie*, où il parle de la sorcellerie, telle qu'elle était en usage dans sa famille; des *Lettres* à Jean Dorrell, prêtre catholique, enfermé dans le château d'York, touchant la suprématie et l'infaillibilité du pape, l'idolâtrie, etc. Rien de tout cela n'a été imprimé. Il montre dans ses ouvrages de théologie un esprit de paix et de modération, et dans ceux de poésie un respect pour la morale, qui firent dire, à l'occasion de ses églogues:

Pagina non minus est quam tibi vita proba.

Waller le reconnaissait pour son maître dans l'art des vers; et Dryden, en le comparant à Spencer, qui paraît lui avoir servi de modèle, donne la préférence à Fairfax sous le rapport de l'harmonie. Il mourut, à ce que l'on croit, vers 1652. Ce qui pourrait cependant faire douter de l'exactitude de cette date, c'est que la seconde édition de son *Godefroy de Bouillon*, qui parut en 1624, n'a pas été faite par lui. L'aîné de ses fils, Guillaume Fairfax, a traduit du grec en anglais les *Vies des anciens philosophes*, par Diogène Laërce. S—D.

FAIRFAX (THOMAS, lord), qui joua en Angleterre un grand rôle durant les guerres civiles du règne de Charles I^{er}, et finit par être général des troupes du parlement, était le fils aîné de Ferdinand lord Fairfax, et de Marie, fille d'Edmond Sheffield, comte de Mulgrave. Il naquit à Denton, dans la paroisse d'Otley en Yorkshire, au mois de janvier 1611. Il perfectionna son éducation au collège de St-Jean à Cambridge, dont il devint le bienfaiteur sur la fin de ses jours, et manifesta constamment de l'amour pour le savoir, quoique ses connaissances ne fussent pas très-profondes, excepté dans l'histoire et les antiquités de son pays. Doué d'un caractère martial, il alla servir en Hollande comme volontaire, sous Horace lord Vere, afin d'apprendre le métier des armes. De retour en Angleterre, il épousa la fille de ce général, et se retira dans la maison paternelle: ce fut dans cette retraite qu'il conçut pour la cour une aversion extrême; sentiment qui prit naissance en lui, soit par les suggestions de sa femme, presbytérienne

zélée, soit par l'exemple et les exhortations de son propre père, qui devint un des factieux les plus actifs et les plus ardents contre la cause du roi. Aussi dès le premier moment où ce prince essaya de lever à York, pour la garde de sa personne, un corps que les habitants de la province supposèrent être le noyau d'une armée, soupçon qui fut vérifié par l'événement, le parti auquel tenait Fairfax le chargea de présenter une pétition à Charles pour le supplier d'écouter la voix de son parlement, et de ne pas continuer à lever des troupes. Comme le roi cherchait à éviter cette pétition, il le suivit avec une telle persévérance, qu'il finit par la lui présenter en pleine campagne, sur le pommeau de la selle de son cheval, en présence de cent mille personnes. Peu de temps après, quand la guerre civile éclata, le père de Fairfax reçut du parlement une commission de général en chef dans le Nord, et lui une de général de cavalerie. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans cette guerre par leur bravoure, leur intelligence et leur activité, notamment à la bataille de Marston-Moore et à la prise d'York. Thomas Fairfax fut deux fois blessé très-grièvement, et courut souvent risque de la vie. Ses exploits lui valurent les applaudissements de son parti; et en 1645, lorsque le parlement jugea à propos de donner une nouvelle forme à l'armée, et d'ôter le commandement en chef au comte d'Essex, cette assemblée, qui savait que Fairfax était un presbytérien zélé, l'élut unanimement pour lui succéder. On lui adjoignit Cromwell avec le titre de lieutenant général; mais celui-ci n'accepta le grade inférieur que dans l'intention d'être réellement le maître. Dès que Fairfax, qui était dans le nord de l'Angleterre, eut connaissance des ordres du parlement, il vola à Londres, fut présenté à la chambre des communes le 19 février, par quatre membres, et complimenté par l'orateur qui lui remit sa commission. Il eut le pouvoir de nommer tous les généraux sous ses ordres, et alla au mois d'avril à Windsor, où il s'occupa d'organiser la nouvelle armée que le parlement venait de voter. « Mais, comme l'ob-serve Rapin-Thoyras, ce fut Cromwell qui, sous le nom de Fairfax, agissait constamment; car il avait pris sur lui un si grand empire, qu'il lui faisait faire tout ce qu'il voulait. Il avait eu l'air dresse de lui persuader qu'il n'avait en vue que le bien de la religion et de la patrie, et par là il l'avait disposé à recevoir ses conseils et à avoir une entière confiance en lui. » Nommé gouverneur de Hull, et envoyé par le parlement au secours de Taunton dans le Somerset-shire, que les royalistes assiégeaient vivement, Fairfax y reçut contre-ordre, et fut chargé de joindre Cromwell, pour veiller sur les mouvements du roi, qui venait de quitter Oxford. Après divers mouvements, les deux armées se rencontrèrent, et le 14 juin se livra la bataille de Naseby dans le Northampton-shire : elle fut décisive. Le roi, obligé de fuir, se retira dans le pays de Galles. Fairfax, victo-

rieux, mit le 16 le siège devant Leicester, qui se rendit le 18. Le 10 juillet il défit lord Goring, qui avait été obligé d'abandonner le siège de Taunton pour venir à sa rencontre; le 22 il emporta d'assaut Bridgewater, prit ensuite plusieurs autres places, et le 10 septembre força Bristol à se rendre. Il soumit tout ce qui est à l'ouest de Londres, puis marcha dans le sud; et ne pouvant, à cause de la rigueur de la saison, assiéger dans les formes Exeter, ville bien fortifiée, il en forma le blocus, qui dura jusqu'au 15 avril 1646. Dans cet intervalle il prit plusieurs places, défit et dispersa différents corps de royalistes; et ce parti fut totalement anéanti dans les provinces du sud et de l'ouest, où était sa plus grande force, et qui lui offraient le seul refuge qu'il pût trouver en Angleterre. Après avoir obtenu ces succès, Fairfax marcha en toute hâte à Oxford, où était la garnison la plus considérable qui restait au roi. Ce prince, craignant de se trouver enfermé, en partit à la dérobée et déguisé, pour aller se jeter dans les bras des Ecossais. Oxford capitula, et à la fin de septembre Charles I^{er} n'avait plus en Angleterre ni armée ni place forte. Fairfax, arrivé à Londres le 12 novembre, fut complimenté et remercié de ses succès par les deux chambres du parlement, qui se transportèrent chez lui à cet effet. Il eut à peine le temps de prendre du repos dans la capitale; on lui donna la commission d'escorter les deux cent mille livres sterling accordées par le parlement d'Angleterre à l'armée d'Ecosse, pour prix de la personne du roi qu'elle avait consenti à livrer. Charles I^{er} fut remis aux commissaires du parlement le 30 janvier 1646. Fairfax, qui venait au-devant de ce prince, l'ayant rencontré au delà de Nottingham, descendit de cheval, lui baisa la main, et après être remonté discourut avec lui pendant la route jusqu'à Holdenby, où Charles fut mené. Le monarque fut sans doute satisfait de la conduite de Fairfax, car il dit à un des commissaires du parlement : « Le général est un homme d'honneur, et il tient la parole qu'il m'a donnée. » Mais les historiens qui citent ce mot ajoutent que l'on n'en a pas connu la signification. Fairfax fut reçu à Cambridge avec les plus grands honneurs, et créé maître ès arts. Déjà le parlement, après de longs débats, l'avait nommé général de l'armée que l'on conserverait : car il était question d'en licencier la plus grande partie, et d'envoyer le reste en Irlande. Tous les militaires se montrèrent peu favorablement disposés pour de tels desseins, qui les menaçaient de leur faire perdre les avantages que le métier des armes leur avait procurés. Ce fut alors que Cromwell, qui avait laissé Fairfax jouir, au moins en apparence, des honneurs du commandement suprême, de concert avec Ireton, son gendre, non moins artificieux, mais meilleur orateur et plus habile écrivain que lui, résolut de tirer parti de cette disposition de l'armée pour la porter à la révolte contre le parlement. En conséquence, ils répan-

dirent le bruit parmi les soldats que le parlement, ayant le roi en son pouvoir, était dans l'intention de les licencier, de les frustrer des arrérages qui leur étaient dus, et de les envoyer en Irlande pour y être exterminés par les habitants de cette île. L'armée, enflammée par ces discours, nomma dans son sein, par la suggestion d'Ireton, un comité chargé de consulter sur son bien-être, d'assister aux conseils de guerre, et d'aviser à la paix et à la sécurité du royaume. Fairfax vit avec peine que ces agitateurs, ainsi qu'on les appelait, usurpaient le pouvoir qu'il devait exercer sur l'armée; il reconnut qu'ils étaient les précurseurs de l'anarchie, et que leur dessein, comme il l'observe dans ses Mémoires, était, au milieu de la confusion générale, d'élever leur fortune sur la ruine publique. Il se décida en conséquence à résigner sa commission; mais les chefs de la faction des indépendants lui persuadèrent de la garder. Il coopéra donc à toutes les démarches de l'armée qui eurent pour but de détruire le pouvoir du parlement; en vain les deux chambres lui firent dire de laisser ses troupes à une distance de quinze milles au moins de Londres; il entra dans cette ville en triomphe avec l'orateur et les soixante membres des communes qui, trahissant les privilèges du parlement, s'étaient retirés dans son camp, et il les remit en place. Il fut récompensé de ce service par les remerciements des deux chambres, et par la charge de gouverneur de la Tour. Bientôt il apprit que le roi avait été enlevé avec violence de Holdenby; indigné de cette mesure qu'il ignorait, il alla trouver ce prince près de Cambridge, se conduisit avec lui de la manière la plus respectueuse, et lui fit suivre tous les mouvements de l'armée, afin que le parlement ne s'emparât pas de sa personne, car il avait reçu l'ordre de le remettre à ceux que les deux chambres lui désigneraient. Mais son crédit sur les troupes diminuait de jour en jour; il n'avait ni une volonté assez ferme, ni un caractère assez décidé pour s'opposer à ce qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher; et quoiqu'il ne souhaitât aucune des choses que faisait Cromwell, il contribua à les faire toutes réussir. Ce fut sans doute par suite de cette faiblesse inconcevable qu'il concourut au manifeste de l'armée du mois de janvier 1647-1648, qui adhérait au vote des communes portant que l'on ne présenterait plus ni adresses ni messages au roi, et qui ajoutait qu'elle obéirait au parlement dans tout ce qui serait désormais nécessaire pour l'administration et la sûreté du royaume et du parlement, sans le roi et contre lui. Fairfax perdit son père à cette époque, lui succéda dans ses titres et emplois, et n'en resta pas moins le docile instrument de l'ambition de Cromwell. Il déploya la plus grande activité pour apaiser des insurrections, et prit Colchester, où s'étaient réfugiés les restes du parti royaliste (voy. CAPEL). A la fin de l'année, il revint à Londres pour tenir en respect la ville et le parlement, et prit son quartier général au palais

de Whitehall. Ses démarches hâtèrent la marche des procédures contre le roi; il dit lui-même qu'il éprouvait une sorte d'engourdissement moral qui allait jusqu'à la stupidité, et qui l'empêchait de réfléchir sur ses actions. Cependant, quoique placé en tête de la liste des juges du roi, il refusa de siéger, probablement à la persuasion de sa femme qui montra, lors du procès de ce prince infortuné, une intrépidité et une hardiesse que l'on ne peut assez admirer (voy. CHARLES I^{er}). Fairfax fit même tous ses efforts pour empêcher l'exécution de la fatale sentence, et chercha à persuader à son régiment d'arracher le roi à ses meurtriers. « Cromwell et Ireton, » dit Hume, « informés de ses intentions, travaillèrent à lui persuader que le Seigneur avait rejeté le roi, et l'engagèrent à prier le ciel de le diriger dans cette occasion importante; mais ils lui cachèrent qu'ils eussent signé l'ordre de l'exécution. Harrisson fut la personne désignée pour joindre ses prières à celles de l'imprudent général, et les fit durer jusqu'au moment où arriva la nouvelle que le coup fatal était frappé. Alors il se leva, et sou tint à Fairfax que cet événement était une réponse miraculeuse envoyée par le ciel à leurs dévotes supplications. » Peu de jours après le supplice du monarque, Fairfax fut nommé membre du conseil, mais il refusa de signer la formule de serment par laquelle on approuvait tout ce qui avait été fait relativement au roi et à la royauté. A la fin de mars, on lui donna le titre de général des troupes en Angleterre et en Irlande, mais il n'en eut pas plus de pouvoir réel. Il marcha contre les niveleurs qui, devenus nombreux, commençaient à se rendre inquiétants, et se seraient bientôt fait craindre; il les mit en déroute complète à Burford, dans l'Oxfordshire. Après avoir été reçu docteur en droit à Oxford, il courut apaiser des troubles dans le Hampshire, réunit l'armée à Guilford, l'exhorta à l'obéissance, et revint à Londres où le conseil de la cité lui fit don d'un bassin et d'une aiguière en or. Lorsqu'en juin 1650 les Ecosais se déclarèrent pour Charles II, le conseil d'Etat d'Angleterre résolut, pour prévenir une invasion, d'envoyer une armée en Ecosse. Fairfax, consulté sur le plan, parut l'approuver; mais ensuite les conseils de sa femme et des ministres presbytériens lui firent répondre qu'il ne pensait pas que le parlement d'Angleterre eût un juste motif pour faire envahir l'Ecosse par son armée, et il résigna sa commission pour ne pas s'engager dans cette expédition, contraire à ses principes religieux. Le commandement suprême de l'armée fut donné à Cromwell, qui vit avec plaisir l'éloignement d'un homme dont la présence, bien loin d'être encore nécessaire à ses projets ambitieux, formait au contraire un obstacle à leur entier accomplissement. Pour dédommager en quelque sorte Fairfax, le parlement lui accorda un revenu annuel de cinq mille livres sterling. Débarrassé de tout emploi public, Fairfax vécut

tranquillement dans sa terre de Nunappleton, dans l'York-shire. Ses vœux, ses prières demandaient constamment au ciel le rétablissement de la famille royale, et il était fermement déterminé à saisir la première occasion de pouvoir y contribuer, ce qui le faisait regarder d'un œil jaloux par le Protecteur. Dès que le général Monk l'invita à se joindre à lui contre l'armée de Lambert, il n'hésita pas un moment, et se montra, le 3 décembre 1659, à la tête d'un corps d'habitants de la province; telle était l'influence de son nom et de sa réputation, qu'une brigade irlandaise de douze cents hommes quitta aussitôt les drapeaux de Lambert pour se joindre à lui. Le résultat de cette affaire fut la dispersion de cette armée; ce qui facilita la marche de Monk en Angleterre. Fairfax se rendit ensuite maître d'York, et reparut sur la scène publique. Le parlement, auquel on avait donné le nom de *rump*, ayant repris ses fonctions, le nomma conseiller d'État; et après la dissolution de cette assemblée, le comté d'York l'élut député au parlement réparateur. Il fut à la tête du comité chargé par la chambre des communes d'aller trouver Charles II à la Haye, pour le prier de se rendre au vœu de son parlement en venant reprendre au plus tôt l'exercice de ses fonctions royales. Quand il se présenta devant ce prince, tous les yeux se fixèrent sur lui, tant on était curieux de voir l'homme qui avait si longtemps commandé les troupes parlementaires. On rapporte que, dans une audience particulière, il obtint de Charles le pardon de sa conduite passée; en effet, ses efforts sincères pour hâter la restauration méritaient que ce monarque oubliât ce qu'il avait fait auparavant. Après la dissolution du parlement réparateur, Fairfax retourna dans sa terre où il passa le reste de ses jours dans la retraite. Tourmenté par la goutte et par la pierre, il supporta les douleurs de ces deux maladies cruelles avec un courage et une patience exemplaires. Ces maux étaient le résultat des blessures qu'il avait reçues et des fatigues qu'il avait endurées à la guerre. Fixé sur son fauteuil par la goutte, il ressemblait à un vieux Romain; son air mâle, qui imposait le respect, eût même produit une sorte de terreur, si la douceur et la modestie extrême de sa figure n'eussent tempéré l'effet du premier coup d'œil. Il consacrait presque tout son temps aux devoirs de la religion ou à la lecture de bons livres, dans la plupart des langues modernes. Il mourut le 12 février 1671, d'une fièvre qui l'enleva en peu de jours. Il eut deux filles; Marie, l'aînée, avait épousé le duc de Buckingham, dont elle ne put fixer le cœur inconstant; elle mourut en 1704 (voy. BUCKINGHAM). Un grand nombre de lettres, de remontrances et d'autres papiers signés du nom de Fairfax se trouvent dans la collection de Rushworth, et dans d'autres recueils publiés quand il était général. Il désavoue la plupart de ces pièces dans ses *Mémoires* publiés en 1699, en un volume in-8°, par Brian Fairfax, son

parent (1). Cet ouvrage ne fait pas beaucoup d'honneur à ses principes, à son style, ni à son exactitude; il est vrai qu'il ne destinait pas ces mémoires à voir le jour; il ne les avait composés que pour l'usage de sa famille. Fairfax était d'une belle taille; il avait l'air sombre et mélancolique; il bégayait un peu, aussi était-il mauvais orateur. Il parlait peu dans les conseils; mais quand une chose lui paraissait juste et raisonnable, rien ne pouvait le faire changer, et souvent il donnait des ordres entièrement opposés à l'avis de son conseil. Sa bravoure était remarquable: dans les combats, il avait l'air si transporté, si agité et même si furieux, que personne n'osait lui parler; et cependant il était naturellement doux et bon, et avait le maintien humble et réservé. Son désintéressement était à toute épreuve. Son malheur fut de s'être laissé duper par Cromwell, et d'avoir été l'instrument et l'agent de cet ambitieux. Si l'audace et les succès qui firent la grandeur de ce dernier n'eussent pas éclipsé les exploits de Fairfax, on l'eût regardé comme le plus habile des généraux du parlement, et comme un des plus grands héros de la révolution, si son génie étroit, qui n'était propre qu'à la guerre, ne l'eût pas empêché de briller comme homme d'État. On a déjà dit qu'il aimait les lettres. Il prévint pendant la guerre le pillage de plusieurs bibliothèques à York et à Oxford; il fit don à la bibliothèque bodléienne de différents manuscrits. Il contribua à la publication de la *Polyglotte* et de plusieurs autres grands ouvrages, et encouragea Dodsworth, qui s'occupait de l'étude des antiquités de l'Angleterre (voy. DODSWORTH). Lord Oxford a placé Fairfax dans son catalogue des auteurs royaux et nobles, non-seulement comme historien, mais aussi comme poète. On conservait de lui, en manuscrit, dans la collection de Thoresby, des traductions des Psaumes et d'autres parties de l'Écriture, un poème sur la *Solitude*, des morceaux écrits par sa femme et par sa fille Marie, enfin un *Traité sur la brièveté de la vie*. Mais de toutes les productions de Fairfax, il n'en est pas sans doute de plus curieuse que les vers qu'il fit à l'occasion du cheval sur lequel était monté Charles II le jour de son couronnement, cheval qu'il avait élevé et qu'il présenta à ce prince. Combien Charles, naturellement gai et peu disposé à garder son sérieux dans les occasions qui l'exigeaient le plus, ne dut-il pas rire en recevant ce singulier hommage du vieux héros du républicanisme et du *covenant*, si favorisé par la victoire! On a aussi de Fairfax, dans la bibliothèque de Denton, des manuscrits dont Park a donné une liste dans sa nouvelle édition des auteurs nobles et royaux. Le duc de Buckingham, gendre de Fairfax, lui a fait une épitaphe dans

(1) Récemment, en 1849, M. Richard Bell a donné à Londres, en 2 volumes in-8° : *Fairfax correspondence*, — *Memorials of the civil war*, comprising the correspondence of the Fairfax family, with the most distinguished personages, engaged in that memorable contest, etc.

laquelle il lui donne les plus grands éloges ; ils sont mérités, puisque Clarendon et Hume ont aussi rendu hommage à ses bonnes qualités (*voy. CROMWELL*). E—s.

FAIRFAX (THOMAS, lord), de la même famille que le précédent), naquit vers l'an 1691 ; sa mère, fille et unique héritière de lord Culpeper, avait apporté en mariage des biens immenses en Angleterre et en Virginie, dans la partie appelée *Northern-Heck*, entre les rivières de Potowinac et de Rappahannoc. Fairfax fit d'excellentes études à Oxford, et un de ses biographes anglais assure qu'il a été un des collaborateurs du *Spectateur* ; cependant des philologues qui ont fait des notes sur cet excellent ouvrage n'ont pas pu distinguer ce qui était de lui. Il entra dans un régiment de cavalerie ; mais, chagrin de ce que sa mère, restée veuve, et sa grand-mère avaient profité de son inexpérience pour lui faire vendre le château de Denton et les biens de la maison Fairfax, en York-shire, ce qu'il regardait comme un outrage fait à ce sang illustre ; et, jaloux de surveiller par lui-même ses propriétés en Amérique, il quitta l'Angleterre. La douceur du climat de la Virginie l'engagea à s'y établir. Après être retourné dans sa patrie pour y terminer quelques affaires, il revint en Virginie en 1747, et se fixa dans le comté de Frédéric, à l'ouest des monts Apalaches. Il y bâtit une maison qu'il appela *Greenway-Court*, exerça noblement l'hospitalité, encouragea la culture des terres, devint le père et l'ami de tous ses voisins, et exerça l'emploi de gouverneur et de juge du comté. Il vécut tranquille et vénéral, et durant les dissensions civiles qui déchirèrent l'Amérique, ses propriétés furent également respectées par les Américains et les Anglais. Le *Northern-Heck*, où il s'était établi, devint le pays le mieux cultivé et le plus peuplé de la Virginie ; digne récompense de la résolution courageuse de Fairfax de renoncer aux honneurs qu'il aurait pu espérer en Angleterre pour venir répandre la vie dans des régions sauvages. Le voyageur Burnaby, mort en 1812, donne des détails sur cet homme estimable dans la 3^e édition de ses Voyages, Londres, 1798. Fairfax mourut en 1782, sans avoir été marié. Le comté où est situé Alexandrie, vis-à-vis la cité de Washington, porte le nom de *Fairfax*. E—s.

FAISTENBERGER (ANTOINE), né à Inspruck en 1678, peignit avec succès le paysage. Les productions du Gaspere et de Glauber et surtout la nature furent les objets de ses études, et il dut à de tels guides son talent et sa réputation. Il avait été d'abord élève d'un nommé Bouritsch ; il devint à son tour le maître de son frère Joseph. Tous deux furent appelés à Vienne et virent leurs ouvrages recherchés des amateurs et même des souverains. Antoine, l'aîné et le plus habile, mourut dans cette capitale en 1722. Ses paysages se font remarquer par la noblesse de la composition et par la beauté des fabriques : quelquefois ils repré-

XIII.

sentent des solitudes et des chutes d'eau rendues avec beaucoup de vérité. Sa couleur, tantôt claire, tantôt vigoureuse, est toujours franche et naturelle. Ses figures passent pour être ordinairement de la main de Hans-Graaf ou du vieux Bredael. Les galeries de Vienne et de Dresde possèdent quelques tableaux de ce maître. Joseph Orient a été un de ses élèves distingués. V—T.

FAITHORNE (GUILLAUME), artiste anglais, né à Londres, vers l'année 1616, eut pour maître le peintre Peake, et prit les armes, ainsi que lui, pour la défense de la cause royale, lors de la guerre civile de 1640. Il fut pris par les rebelles, et passa quelque temps dans la prison d'Adersgate, à Londres, où il exerça son talent dans la gravure. Ayant recouvré sa liberté, mais n'ayant pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwell, il fut banni de l'Angleterre, et vint étudier en France sous Champagne. Strutt, dans son *Dictionnaire biographique des graveurs*, prétend que cette dernière assertion est au moins douteuse. Quoi qu'il en soit, Faithorne trouva en France un protecteur dans l'abbé de Marolles et un guide dans Nanteuil, qui lui apprit à faire le portrait au crayon, et perfectionna son talent pour la gravure. Vers 1650, il retourna en Angleterre, se maria et ouvrit à Londres, près de Temple-Bar, un magasin d'estampes, qu'il quitta en 1680. Il gravait pour les libraires ; on cite principalement de lui une *Sainte Cène*, le *Christ en prière dans le jardin des Olives*, la *Flagellation* d'après Diepenbeck, et les *Noces de Cana en Galilée*. Ces quatre planches furent gravées pour accompagner la *Vie de Jésus-Christ*, de Taylor. On cite aussi de son burin une *Sainte Famille*, d'après Vouet, et le *Christ au tombeau*, d'après Van Dyck. On remarque que les gravures qu'il a exécutées sur les ouvrages des autres maîtres sont bien supérieures à celles qu'il a faites d'après ses propres dessins, où il négligeait trop le mérite de la correction. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. On a conservé un grand nombre des siens, qui sont très-estimés. On a aussi de lui un *Traité sur l'art de la gravure*, imprimé en 1662. Il mourut en 1691. — Un de ses fils, Guillaume Faithorne, qu'on a souvent confondu avec lui, se borna à la gravure des portraits en taille-douce ; son inconduite l'entraîna dans la misère, et il mourut à l'âge d'environ 30 ans. X—s.

FAIVRE (ANTOINE), littérateur, mort en 1844, a publié : 1^o *Le solitaire aux prises avec le sens commun*, ou Réponse au Coup d'œil sur l'Église de Lyon, Lyon, 1823, in-8^o de 76 pages ; 2^o *Lettres des missions du Japon*, ou Supplément aux Lettres de St-François-Xavier, Lyon et Paris, 1830, in-8^o. Il a traduit en outre la *Démonstration de la vérité évangélique* de Théodoret, et les œuvres complètes de St-Cyrille, Lyon, 1844, 2 vol. in-8^o. Z.

FAIVRE d'ARCIER (JEAN-FRANÇOIS-ARSENE), littérateur, né le 14 décembre 1753, à Besançon, d'une famille honorable, fut pourvu jeune de la

charge d'avocat du roi au bailliage de cette ville, et partagea ses loisirs entre les devoirs de sa place et la culture des lettres. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia d'une étroite amitié avec Falconet, avocat distingué, et Marsollier, l'un des derniers soutiens de l'Opéra-Comique, auquel il adressa plus tard une *Épître* sur les embellissements qu'il venait de faire exécuter au château d'Antorgis (voy. MARSOLLIER). En 1787, d'Arcier fit représenter à Besançon *Arioviste*, tragédie; mais les instances de ses amis ne purent le déterminer à faire imprimer une pièce dont il attribuait le succès, moins à son mérite réel, qu'à la bienveillance de ses compatriotes et au choix du sujet, tiré des anciennes annales de la province. Sa modestie ne put le garantir des éloges ironiques de Rivarol, qui l'inscrivit dans le supplément du *Petit Almanach* au nombre des dieux ennemis. A la réorganisation de l'ordre judiciaire en 1790, il fut nommé commissaire du roi près le tribunal de St-Claude; mais après la chute du trône il perdit cette place, et revint à Besançon, où il passa les temps les plus difficiles de la révolution sans être inquiété, tant il était connu pour inoffensif. Les lettres, qui n'avaient été jusque-là pour lui qu'une distraction agréable, le consolaient en l'occupant. Il entreprit une traduction d'Horace dont on a trouvé dans ses papiers de nombreux fragments. A la même époque il fit une comédie en trois actes intitulée *Jeunesse et folie*. Cette pièce, dans le genre de la *Feinte par amour* de Dorat, fut jouée en 1800 sur le théâtre de Besançon, et, chose inouïe dans les fastes théâtraux de la province, applaudie pendant trois représentations consécutives. Lorsqu'en 1805 les tribunaux furent reconstitués par le gouvernement impérial, d'Arcier fut nommé juge à St-Claude, où il avait laissé des amis, puis à Lons-le-Saunier. C'est dans cette ville qu'il mourut, pendant l'invasion, au mois de mars 1814, à 59 ans. Quoiqu'il ait composé beaucoup de vers, il n'a cependant fait imprimer que trois pièces; une *Épître à l'avocat Falconet*, 1785, in-8°; une *Épître à Marsollier* et une à l'abbé Delille dans les *Recueils de la Société d'agriculture de Besançon*, dont il était associé. W—s.

FAKHR-EDDAULAH (ALI), fils de Rohn-eddaulah, et prince de la dynastie des Bouides (voy. ADHAD-EDDAULAH et IMAD-EDDAULAH), reçut en partage, à la mort de son père, le gouvernement de Hamadan, l'Irac-Adjem et du Tabaristan, mais il devait foi et hommage à son frère, Adhad-eddaulah. Mécontent de la part que lui laissait son père, il prit les armes contre Movaid-eddaulah, fut battu en plusieurs rencontres, et alla chercher un asile chez les princes Samanides. A la mort de son frère Movaid-eddaulah, en 575 de l'hég. (985 de J.-C.), le célèbre vizir Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb Ibn Abbad, fit sentir aux principaux Dilémites la nécessité de placer sur le trône un prince de la maison de Bouïah, et il fit élire Fakhr-eddaulah. Ce prince vivait alors ignoré et

malheureux en Khorasan : ayant appris son élection, il vint à Hamadan avec la rapidité de l'éclair, et prit possession de la couronne. Son premier soin fut de s'attacher Ismaïl, en le confirmant dans la dignité de vizir, et ce fut à la sagesse de ce ministre que l'État dut sa splendeur. Tant que Fakhr-eddaulah put profiter de ses conseils, les provinces jouirent de la paix, et le trésor public se remplit sans que ses sujets fussent vexés. Ismaïl mourut en 585 (995). Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il tint à Fakhr-eddaulah ce discours : « Prince, tandis que les rênes de l'État ont été « entre mes mains, j'ai fait tous mes efforts pour « rendre heureux le peuple et l'armée; les provinces sont florissantes et cultivées. Si vous ne « changez rien après ma mort aux règles que j'ai « établies, et que vous suiviez la route que j'ai « tracée, on vous attribuera le mérite de mes institutions; mais si vous les détruisez, les sujets « diront que j'étais l'auteur du bien qui se faisait. » Fakhr-eddaulah sentit la sagesse de ce conseil, mais il le suivit peu de temps. Il dissipa ses trésors, viola les lois, renversa l'ordre public, et jeta le trouble dans son royaume : bientôt il détruisit les fruits de l'administration d'Ismaïl. Enfin il mourut subitement d'une indigestion dans le château de Tabrek, en 587 (997 de J.-C.). Il eut pour successeur son fils Madjad-eddaulah. J—n.

FAKHR-EDDYN, la gloire de la religion. Sous cette dénomination honorifique nous connaissons plusieurs docteurs musulmans, dont le plus célèbre est l'imam Fakhr-eddyn-Razy. Son nom propre est Mohammed, fils d'Omar; il porte aussi le nom d'Ibn Alkhatyb (*fils du prédicateur*). Cet imam sortait d'une famille originaire du Thabaristan, et il naquit à Réi, ville de Perse, en ramadhan de l'an 545 ou 44 (janvier 1149 ou 1150 de J.-C.). Voilà pourquoi il est souvent appelé Althabaristany et Alrazy. Tant que son père vécut, il n'eut point d'autre maître que lui. A sa mort, il quitta Réi et se rendit à Semnan, où professait un docteur célèbre, Kemal Alsemany, pour acquérir par sa fréquentation les perfections de l'âme. Au bout d'un certain temps il revint à Réi, et se rangea parmi les disciples de Medjed Aldjly, élève du fameux Algazaly. Ce docteur étant allé s'établir à Méragah, Fakhr-eddyn l'y suivit, et étudia sous lui la théologie scolastique et la philosophie. Après s'être fortifié dans les sciences, la théologie, la philosophie, la dialectique, les mathématiques et même la médecine, il se rendit successivement en Kharizm et en Transoxane, eut des disputes très-vives avec les docteurs de ces contrées, puis il revint à Réi, et quitta de nouveau sa patrie pour aller à Gaznin. Le sultan Gauride Chéhab-eddyn, qui y régnait, le combla d'honneurs, de richesses et de présents. Si nous devons même en croire d'Herbelot, il fonda un collège en sa faveur à Hérat, où Fakhr-eddyn professa les principes de la secte chaféite qu'il pratiquait et ses propres principes; car il s'était formé une

doctrine particulière. Là, comme dans les autres lieux où il avait habité, Fakhr-eddyn se fit de nombreux ennemis; et ayant confondu, dans une grande dispute, un docteur fameux de la ville, ce docteur anima tellement le peuple contre Fakhr-eddyn, qu'il présentait comme un philosophe et un impie, que celui-ci fut obligé de sortir de la ville. Toutefois il y rentra quelque temps après, et y mourut le lundi 1^{er} de chaoual 606 de l'hégire (29 mars 1210 de J.-C.). Fakhr-eddyn-Razy est compté au nombre des plus habiles docteurs que l'islamisme ait produits, mais non des plus orthodoxes. On l'accuse d'avoir mêlé à l'islamisme les sciences qui tiennent à la philosophie spéculative. Ibn Khilcan dit que ses ouvrages se répandirent dans les provinces, que les hommes les recherchèrent et abandonnèrent pour eux les livres des anciens. Toutefois, comme il était très-éloquent, sa réputation s'étendit au loin; de toutes les parties de la Perse, de la Mésopotamie, on se rendait à ses cours; et Khondemir nous apprend que, lorsqu'il sortait, plus de six cents élèves l'accompagnaient, recherchant avec ardeur ses moindres discours. Ibn Khilcan assure qu'il détacha un grand nombre de chites (*voy. Ali*) de leur secte, et les rendit orthodoxes ou sunnites. Malgré sa piété, il ne négligea point les intérêts de ce monde, et acquit de grandes richesses : elles lui vinrent de la générosité des princes, et surtout de celle de Tnach, roi du Kharizm; mais il en perdit une grande partie en s'occupant d'alchimie. Lorsqu'il revint à Réi, après son excursion en Transoxane, il y fit connaissance d'un médecin très-riche qui avait deux filles, et vint à bout de marier ses deux fils à ces filles. Le médecin étant mort, les enfants de Fakhr-eddyn se trouvèrent possesseurs d'une grande fortune. Fakhr-eddyn a composé de nombreux ouvrages sur la théologie scolastique, les principes fondamentaux de la jurisprudence canonique, la philosophie, les mathématiques, l'art de composer des talismans, la physiognomonie, etc. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Ossoul-eddyn (Principes de la religion)*. Ce traité célèbre se compose de cinquante questions avec leurs réponses, touchant la philosophie et la théologie. La première a pour objet l'éternité du monde, et l'auteur la nie; la dernière roule sur l'imamat; la réponse établit que le calife abbasside Nassir, qui régnait alors à Bagdad, était le seul chef et pontife légitime des musulmans. 2^o *Mohsel elafkar (Traité de métaphysique et de théologie scolastique)*, commenté par plusieurs auteurs; 3^o *Commentaire sur l'Alcoran*, en plusieurs volumes; 4^o *Commentaire sur l'ouvrage d'Avicenne intitulé : Oïoun allikmet (Sources de la philosophie)*, etc. On trouve la liste des ouvrages de Fakhr-eddyn dans les ouvrages suivants : 1^o *Bibl. arab. hispan.* de Casiri, t. 1^{er}, p. 161; 2^o *l'Ami des biographies*, de Khondemir, t. 2, folio 163 du manuscrit persan de la biblioth. impér.; et 3^o dans la *Biographie* d'Ibn Khilcan. J—N.

FAKHR-EDDYN-RAZY, tel est le nom que porte l'auteur d'un ouvrage historique très-précieux, intitulé : *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes de la bibliothèque impériale. Cet ouvrage se divise en deux parties : la première a pour objet les principes du gouvernement, les qualités nécessaires à un prince, les défauts dont il doit être exempt; la deuxième renferme l'histoire abrégée de différentes dynasties qui ont réuni sous leur obéissance tout l'empire fondé par les Arabes, en commençant par les premiers califes. L'ouvrage se termine à la destruction du califat de Bagdad, par Holagou, en 658 de l'hégire (1259 de J.-C.). A chaque dynastie Fakhr-eddyn parle d'abord de cette dynastie en général; il trace ensuite le tableau du règne de chaque calife en particulier, puis, à la fin de chaque règne, il donne l'histoire des vizirs du prince dont il vient de parler, et rapporte les traits les plus intéressants de leur vie et de leur ministère. A la fin de sa préface il déclare qu'il s'est attaché à ne dire que la pure vérité, en renonçant à tout préjugé et à toute partialité; enfin, à écrire d'un style simple et qui fût à la portée de tout le monde. Nous avons traduit pour notre usage une grande partie de cette histoire, et nous avons reconnu que, quoiqu'elle soit abrégée, elle est néanmoins très-importante par les faits qui y sont consignés et les réflexions de l'auteur : elle mériterait de passer dans notre langue. Silvestre de Sacy en a publié trois extraits dans sa *Chrestomathie arabe*, savoir : 1^o *l'Histoire du califat de Haroun Errachid*, suivie de celle des Barmecides; 2^o *l'Histoire du califat de Mostassem*, dernier prince abbasside; 3^o le chapitre intitulé : *des Droits des souverains sur leurs sujets*. Ce savant a remarqué avec raison que Fakhr-eddyn vivait vers la fin du 7^e siècle de l'hégire et au commencement du 8^e, sans pouvoir dire quel était son nom propre. C'est donc à tort qu'on a confondu cet écrivain avec le docteur du même nom dont l'article précède, et qui mourut un siècle avant notre historien. J—N.

FAKHR-EDDYN, plus connu sous le nom de *Facardin*, émir, prince des Druzes, peuples qui habitent les environs du mont Liban, était maître de Barut, de Séide, etc., lorsque Amurath IV songea à le dépouiller de ses États et à détruire au sein de ses provinces d'Asie une puissance qui lui faisait ombrage. Il fit marcher contre lui les pachas de Tripoli, de Damas, de Gaza, d'Alep et du Caire. Le vieux Fakhr-eddyn les attendit à la tête de 25,000 hommes, commandés par ses deux fils. Ali, l'aîné d'entre eux, attaqua les Turcs et leur tua 8,000 hommes; mais, accablé ensuite par le nombre, il fut forcé de se rendre sous la promesse d'avoir la vie sauve, et n'en fut pas moins égorgé. A la nouvelle de la défaite et de la mort de son fils Ali, Fakhr-eddyn perdit courage; il abandonna Séide et Barut et gagna les montagnes avec les Maronites et les Druzes qui lui

restaient. Mais bientôt, chassé de poste en poste, de montagne en montagne, il se rendit, à condition qu'il aurait la faculté d'aller trouver le sultan lui-même avec ses chariots et ses trésors et qu'il ne serait pas conduit en triomphe comme un captif. Arrivé près de Constantinople, il se fit précéder de huit cassettes pleines d'or pour préparer le sultan à la bienveillance. Satisfait de ses présents, Amurath déguisé vint trouver Fakhr-eddyn dans sa tente. Celui-ci, feignant de ne le pas reconnaître, se servit de toute son adresse pour s'insinuer dans les bonnes grâces du maître qui, d'un mot, pouvait disposer de sa vie. Il y réussit assez pour exciter la jalousie des grands de l'empire et des favoris d'Amurath : ils accusèrent Fakhr-eddyn d'avoir renoncé à la religion mahométane. A ce soupçon, les dispositions du sultan se changèrent en perfidie et en cruauté : il se fit amener le malheureux émir ; les discours les plus touchants ne purent émouvoir son juge, qui se contenta de lui répondre que ce n'était pas aux chats à essayer de se mesurer avec les lions, et le sultan donna le signal aux muets, qui étranglèrent le vieux Fakhr-eddyn, âgé de 70 ans. Cette scène tragique, qui mit fin à sa puissance et à sa vie, se passa le 14 mars 1653. S—v.

FAKIR-ENNISA (CHOHDDÉN), fille d'Ahmed, était originaire de la ville de Dinaver en Perse, et native de Bagdad. Elle s'adonna à l'étude de la jurisprudence et de la théologie, acquit une grande habileté dans ces sciences, et les professa avec éclat à Bagdad. Ses leçons étaient fréquentées par les hommes les plus distingués de son temps, et le désir de l'entendre faisait cesser la différence des rangs. Ce fut sans doute cette grande réputation et son savoir qui lui méritèrent le nom sous lequel nous la citons, et qui signifie *la Gloire des femmes*. Elle mourut à Bagdad, âgée de plus de 90 ans, le 15 de moharrem 574 (1^{er} juillet 1178 de J.-C.). Nous ne connaissons d'elle aucun ouvrage, quoique plusieurs docteurs se soient honorés d'avoir été au nombre de ses disciples. J—N.

FALBAIRE (CHARLES-GEORGE Fenouillot de), auteur dramatique, né à Salins, le 16 juillet 1727, fit ses études à Paris, au collège Louis le Grand, avec un succès qui déterminait sa vocation pour les lettres. Son père le destinait à l'état ecclésiastique, et il en porta même l'habit pendant quelques années. Admis dans la société de Trudaine, il obtint, par son crédit, un emploi dans les finances, qui, en lui assurant une existence honorable, lui permettait de suivre son goût pour la littérature. Son premier ouvrage fut l'*Honnête Criminel*, pièce fondée sur un événement réel (voy. FABRE), et qui obtint un grand succès. Il ne fut ni aussi bien inspiré ni aussi heureux dans ses autres productions, dont aucune n'est restée au théâtre, excepté les *Deux Avides*. Falbaire acquit, en 1778, la terre de Quingey, en Franche-Comté, et obtint la permission d'en prendre le nom. Il

fut nommé, en 1782, inspecteur général des salines de l'est, et s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'État. La révolution, en le privant de ses emplois, détruisit sa fortune. Il se retira avec sa famille à Ste-Menehould, et y mourut le 28 octobre 1800, à l'âge de 73 ans. Les *Oeuvres* de Falbaire ont été réunies en 2 volumes in-8°, Paris, 1787. Il y a des exemplaires sur papier fin, ornés du portrait de l'auteur et de jolies gravures. On y trouve : 1° l'*Honnête Criminel*, drame en cinq actes et en vers. Un passage de la *Poétique* de Marmontel lui donna l'idée de cette pièce. Il ignorait alors que le jeune Fabre, qui en est le personnage principal, vivait encore ; il ne l'apprit même que plusieurs années après que son ouvrage fut achevé. Le duc de Choiseul, ministre de la marine, avait déjà fait expédier au malheureux Fabre son congé des galères ; mais ce fut au zèle de Falbaire qu'il dut son entière réhabilitation. Il y a dans ce drame des situations attachantes, des rôles bien tracés ; mais le style en est faible, négligé, quoique semé de beaux vers. Cette pièce, composée en 1767, fut jouée pour la première fois en 1778, sur le théâtre de Versailles, à la demande de la reine ; mais elle n'a été représentée à Paris qu'en 1790. On en a fait un grand nombre d'éditions ; elle a été traduite en allemand, en hollandais, et par Elisabeth Caminer-Turra, en italien ; 2° le *Premier Navigateur* (1), pastorale lyrique en 3 actes. Philidor avait composé la musique de cette pièce, destinée au Théâtre-Italien, et demandée ensuite à l'auteur par l'administration de l'Opéra. La représentation en fut différée sous quelques prétextes, et dans l'intervalle parut le ballet si connu qui porte le même titre. Le plagiat était manifeste, et Falbaire s'en plaignit amèrement dans une dissertation sur les ballets-pantomimes, imprimée à la suite de la pièce ; 3° les *Deux Avides*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes. Quelques situations assez piquantes, et surtout la musique de Grétry, ont fait le succès de cet ouvrage, que Grimm juge trop sévèrement dans sa *Correspondance*. Les *Deux Avides* ont été traduits en allemand, Francfort, 1772, et en suédois, par Manderstrom, Stockholm, 1778, in-8° ; 4° le *Fabricant de Londres*, en cinq actes et en prose. Ce drame, joué à Paris le 12 janvier 1774, fut mal accueilli. Au cinquième acte, lorsqu'on vint annoncer la banqueroute du *Fabricant*, un plaisant du parterre s'écria : « *J'y suis pour vingt sous* » (prix de son billet). Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber la pièce, que l'auteur retira le lendemain ; mais elle a été traduite en allemand par le célèbre Wieland, en

(1) Cette pièce, composée d'abord en deux actes sous le titre de *Sémire et Mélide*, fut représentée à Fontainebleau en 1773, et, à cette époque, gravée en partition. L'auteur y ajouta depuis un troisième acte, et la fit imprimer, en 1779, sous le titre de *Mélide ou le Navigateur*. Elle fut publiée sous le nom d'Anseume, et c'est à cet auteur qu'elle est attribuée dans la Bichographie, tome 2, page 40 ; mais elle est de Fenouillot de Falbaire. D. L.

italien par Elisabeth Caminer-Turra, et représentée avec un grand succès sur les théâtres de Vienne et de Vicence; 5^e *L'École des mœurs ou les suites du libertinage*, drame en cinq actes et en vers, joué en 1776, repris en 1790, sans succès; traduit en allemand, Augsbourg, 1778, et en hollandais, Amsterdam, même année; 6^e *les Jammabos, ou les Moines japonais*, tragédie en cinq actes. Il y a de la chaleur dans l'épître dédicatoire aux mânes de Henri IV, et on trouve dans les notes des anecdotes curieuses; mais, considérée sous le rapport dramatique, cette pièce, dirigée contre les jésuites, est très-faible; 7^e de *l'Insensibilité; Description des salines de Franche-Comté*. Ces deux morceaux avaient déjà paru dans l'Encyclopédie; 8^e des *Poésies*; on ne peut rien imaginer de plus médiocre. On a encore du même auteur: 1^o *Avis aux gens de lettres*, Liège (Paris), 1770, in-8^o, réimprimé dans les recueils du temps. Ce sont des réflexions sur les mauvais procédés de quelques libraires envers les auteurs. 2^o *Mémoire adressé au roi et à l'assemblée nationale sur quelques abus*, Paris, 1790, in-8^o. L'auteur y entre dans de grands détails sur la régie des salines de l'est de la France. W—s.

FALCAND (HUGUES), historien du 12^e siècle. On croit qu'il était né en Normandie, et qu'il avait été amené en Sicile dans sa jeunesse par ses parents. Il a écrit en latin l'histoire des événements arrivés en Sicile de 1146 à 1169. Cet espace de vingt-trois ans comprend le règne de Guillaume I^{er}, surnommé le *Mauvais*, et une partie de celui de Guillaume II, c'est-à-dire l'une des époques où ce beau pays a été le plus agité par des troubles. Falcand avait été le témoin de tous les faits qu'il rapporte, et l'air de bonne foi qu'on remarque dans ses récits lui a mérité la confiance des écrivains postérieurs. Il dédia son ouvrage à Pierre, trésorier de l'église de Palerme, par une épître qui n'est pas datée, mais que l'on croit n'avoir été composée qu'en 1189, peu de temps après la mort de Guillaume II. Ce fut Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, qui publia le premier l'*Histoire* de Falcand, sur un manuscrit de la bibliothèque de Mathieu Longuejume, évêque de cette ville, Paris, 1550, in-4^o; elle fut insérée ensuite, d'après un manuscrit plus correct, dans les *Rerum sicularum scriptores*, Francfort, 1579, in-fol.; elle a été réimprimée depuis dans la *Bibliotheca icula* de Carusio, t. 1; dans les *Scriptor. rerum italicarum* de Muratori, t. 7, et enfin dans le *Thesaur. antiq. Siciliæ* de Burmann, 5^e part. Thomas Fazelli, dans son *Histoire de Sicile*, attribue l'ouvrage dont on vient de parler à un certain Guiscard ou Guichard, fondé sur ce que son nom se trouve en tête d'une ancienne copie qu'il a eue entre les mains; mais cette preuve ne paraît pas suffisante pour dépouiller Falcand de la possession où il a été confirmé par tous les critiques italiens, d'être regardé comme le véritable auteur d'un ouvrage si souvent réimprimé sous son nom. W—s.

FALCK. Voyez FALK.

FALCK (ANTOINE-REINHARD, baron), ministre de l'instruction, de l'industrie nationale et des colonies du royaume des Pays-Bas, membre de l'institut royal de ce royaume, naquit à Amsterdam en 1775. Après avoir fait d'excellentes études sous le célèbre professeur Cras, il partit pour Madrid avec l'ambassadeur hollandais Valcknaer, en qualité de secrétaire d'ambassade. M. Valcknaer ayant été rappelé, Falck retourna avec lui dans sa patrie, et fut nommé quelque temps après secrétaire général du ministère des colonies. Il était capitaine de la garde nationale d'Amsterdam en 1813, lorsque la nation hollandaise fit un noble effort pour reconquérir son indépendance. A la tête de cette garde citoyenne, il harangua le conseil municipal pour le persuader de se décider en faveur de toutes les mesures qui seraient employées dans le but de se délivrer de la domination étrangère. Alors, comme pendant tout le temps que dura la crise de la révolution, Falck déploya autant de courage que de prudence, et il rendit de nombreux services. Il a trouvé dans les historiens et les orateurs hollandais contemporains, qui ont retracé, soit dans leurs écrits, soit dans leurs discours, l'histoire de cette époque, de dignes interprètes de la reconnaissance nationale. Le portrait que le professeur Vander Palm a tracé de lui dans son *Monument de la restauration de la Hollande en 1813*, chef-d'œuvre d'éloquence hollandaise, est surtout aussi vrai que brillant. « Il y a peu d'hommes, » dit M. Vander Palm, « qui réunissent autant de grandes qualités de cœur et d'esprit que M. Falck. » Après l'arrivée du prince d'Orange en Hollande, Falck, qui avait été désigné au commencement de la révolution de 1813 secrétaire du gouvernement provisoire, fut nommé secrétaire d'État, poste qu'il ne quitta, en 1818, que pour être chargé du triple ministère de l'instruction, de l'industrie nationale et des colonies. Falck est auteur d'un *Traité de l'influence de la civilisation hollandaise sur les peuples du nord de l'Europe, et principalement sur les Danois*, imprimé dans les Mémoires de l'Institut des Pays-Bas en 1818. On a encore de lui plusieurs ouvrages de philosophie, insérés dans le *Magasin critique* du professeur Van Hemert. Il a assisté au congrès de Vienne, en 1819, en qualité de ministre plénipotentiaire des Pays-Bas. Il est mort dans un âge avancé le 16 mars 1845. Z.

FALCKEMBERG (JEAN DE), religieux dominicain, né au 14^e siècle dans un village de Poméranie, dont il prit le nom, fut député de son ordre au concile de Constance, et s'y fit remarquer par le courage avec lequel il prit la défense du pape Grégoire XII, même contre Dati, son supérieur. Chargé de l'examen des propositions extraites des œuvres de Jean Petit, et dénoncées au concile par le célèbre Gerson, il déclara qu'il n'y en avait aucune qui fût hérétique, et soutint publiquement son opinion dans trois discours qu'on a

réunis aux œuvres de Gerson, t. 5, édition d'Anvers, 1706. Il fut invité dans le même temps par les chevaliers de Livonie de prendre leur défense contre Jagellon, roi de Pologne, qui leur avait déclaré la guerre sans motif apparent. Falckemberg publia à ce sujet un écrit par lequel il invitait tous les chrétiens à acquérir la vie éternelle en s'armant pour exterminer les Polonais et leur roi. L'archevêque de Gnesen porta des plaintes de cet écrit au concile en 1417, obtint que l'auteur serait mis en prison, et qu'on instruirait son procès. Des commissaires de différentes nations chargés de l'examen de l'ouvrage s'accordèrent à en trouver les principes condamnables; mais les Polonais firent de vains efforts pour qu'on en déclarât l'auteur hérétique. Dati, qui avait à se plaindre de Falkemberg, fut moins indulgent que les Pères du concile; il le cita à un chapitre général composé de ses créatures, et le fit condamner à une réclusion perpétuelle. Le pape Martin V s'opposa à l'exécution de cette sentence, fit venir Falckemberg à Rome, l'y retint en prison quelques années pour satisfaire les Polonais, et le relâcha ensuite à raison de l'affaiblissement de sa santé. Dlugosz, historien polonais, assure que Jagellon avait demandé au pape de lui livrer Falckemberg pour le faire brûler vif; mais on n'a aucune raison de croire cette anecdote, qui, si elle est vraie, ne fait pas honneur à la générosité du monarque polonais. Le même historien ajoute que Falckemberg, mécontent des chevaliers de Livonie, écrivit contre eux une satire très-violente; que des voleurs lui enlevèrent son manuscrit qu'il se proposait de communiquer aux Pères du concile de Bâle, et qu'après la session il se retira en Silésie, où il mourut. Echard démontre fort bien que Dlugosz est très-suspect en ce qui concerne un ennemi déclaré de sa nation, et que ses récits, n'étant appuyés d'aucune preuve, ne méritent aucune espèce de confiance. W—s.

FALCKENBURG, en latin *Falcoburgius* (GÉRARD), naquit à Nimègue. Après avoir fait dans sa patrie de bonnes études, il voyagea en France, et fut disciple de Cujas à Bourges. Il alliait la philologie à la jurisprudence, et acquit une rare érudition dans les langues anciennes. Il n'en a publié qu'un seul monument, savoir, ses notes et ses conjectures sur les *Dionysiaca* de Nonnus, qui parurent à Anvers chez Plantin en 1569, in-4°, et qui furent réimprimées à Francfort en 1606, in-8°. Ce début ne se ressentait pas de la jeunesse de l'auteur, et donnait des espérances que la funeste catastrophe arrivée à Falckenburg, en 1578, empêcha de se réaliser. Pris de vin en route du côté de Steinfurt, il tomba de cheval et se tua. Janus Dousa père a publié, en 1582, à la suite de son *Schediasma* sur Tibulle, quelques poésies grecques de son savant compatriote; d'autres sont éparses de différents côtés, et la bibliothèque de Leyde possède de lui quelques manuscrits, tels que des notes sur Catulle, citées par P. Burman le second, *Anthol.*

lat., t. 2, p. 571, et des observations sur le *Promptuarium juris* d'Harménopule, mises au jour par M. le baron de Meerman fils, dans le tome 8 du *Thesaurus novus juris civilis et canonici*, à la Haye, 1780, in-fol. M—N.

FALCKENSTEIN (JEAN-HENRI DE). Une vie de cet écrivain fécond, mais prolixe et manquant de critique, se trouve dans un ouvrage périodique allemand, intitulé *Journal de et pour la Franconie*; nous regrettons que cet ouvrage ne soit pas à notre disposition. Les auteurs que nous avons pu consulter ignorent le pays où il naquit en 1682; on le croit originaire de la Silésie. Après bien des aventures il fut mis, en 1714, par le margrave de Bayreuth à la tête de l'Académie noble d'Erlang. En 1718 il embrassa la religion catholique, et entra comme conseiller aulique et chambellan au service du prince-évêque d'Eichstœdt. Ce souverain l'ayant renvoyé en 1750, le margrave d'Anspach le nomma son conseiller aulique, titre qui ne lui donnait point d'occupation, et lui laissait le temps de publier ses nombreux ouvrages historiques et diplomatiques. Cependant il fut envoyé en 1758 comme résident du margrave à Erfurt, où il passa encore deux ans. Le 5 février 1760 il mourut à Schwabach. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Antiquitates nordgavienses*, avec un recueil de pièces diplomatiques, Nuremberg, 1753, 3 vol. in-fol.; 2° *Deliciae topo-geographicae Noribergenses*, 1753, in-fol. Godefroï Stieber en donna une seconde édition en 1773; 3° *Antiquitates et memorabilia Nordgaviae veteris*, Schwabach, 1754-1745, 3 vol. in-fol., un 4^e volume renfermant les diplômes et pièces justificatives parut à Neustadt-sur-l'Aisch en 1788; 4° *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1757-1759, 3 vol. in-4°; 5° *Civitatis Erfurtensis historia critica et diplomatica*, Erfurt, 1759 et 1740, 2 vol. in-4°; 6° *Chronicon Swabacense*, Ulm, 1740, in-4°. Une seconde édition fortement augmentée fut donnée sous ses yeux par Jean-George Maurer en 1756; 7° *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4°. Falckenstein publia cet ouvrage sous le nom de *Joannes ab Indagine*; 8° *Antiquitates et memorabilia marchiae Brandenburgicae*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4°; 9° *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière*, Munich, 1763, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage posthume fut publié par G.-W.-B. Freyer. En 1776 le baron d'Ickstatt fit imprimer une préface avec un nouveau frontispice portant Ingolstadt et Augsbourg comme lieux d'impression. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand, quoique les titres de quelques-uns commencent par des mots latins. S—L.

FALCO (BENOÎT DI), littérateur, né à Naples vers la fin du 13^e siècle, jouissait, dit le Toppi, de la réputation d'un homme également spirituel et instruit. Il joignait à la connaissance des langues anciennes celle de l'hébreu, peu cultivée alors en Italie, et il en ouvrit un cours à Naples avec quelque succès. On ignore les autres circonstances de la vie de Falco, et on ne peut même fixer d'une manière précise l'époque de sa mort. On a de lui :

1° *De origine hebraicarum, græcarum latinarumque litterarum, deque numeris omnibus libellus*, 1510, in-4°; 2° *De syllabarum poeticarum quantitate noscenda*, 1529; 3° *Rimario*, Naples, 1555, in-4°. C'est un dictionnaire de rimes; il en existait déjà d'autres en Italie; celui de Faleo a l'avantage d'être plus complet, mais il contient un grand nombre de mots qui ne sont en usage que dans la Pouille et la Calabre. 4° *La dichiarazione de molti luoghi dubbiosi d'Ariosto e d'alquanti del Petrarca; escusatione fatta in favor di Dante*, in-4°; 5° *La descrizione de i luoghi antichi di Napoli, e del suo distretto*, Naples, 1559, in-8°, ouvrage estimé pour son exactitude, et qui a eu de nombreuses éditions. Sigebert Havercamp en a fait une traduction latine sur l'édition italienne de Naples, 1679, in-4°, qui passe pour l'une des meilleures, et on l'a insérée dans le tome 9 du *Thesaur. antiq. Italie* de Burmann. W.-s.

FALCO (JEAN). Voyez CONCHILLOS.

FALCO ou FALCON (AYMAR), chanoine régulier de l'ordre de St-Antoine, issu d'une famille illustre du Dauphiné, naquit vers la fin du 15^e siècle, et entra fort jeune dans cet ordre, où son assiduité à ses devoirs lui concilia dès lors l'affection et l'estime de ses supérieurs. Il avait à peine terminé ses études qu'ils lui donnèrent des marques de leur confiance en le chargeant de la paroisse de la ville de St-Antoine, où était le chef-lieu de l'ordre. Le grand prieur ayant été obligé de s'absenter, on jeta les yeux sur Falcon pour en exercer les fonctions jusqu'à son retour. On lui donna aussi la commanderie de Bar-le-Duc. Dans tous ces emplois, Falcon montra tant de sagesse, de prudence et d'habileté dans le maniement des affaires, que l'ordre ayant besoin en cour de Rome d'un agent expérimenté, le chapitre général crut ne pouvoir mieux faire que de donner à Falco cette commission délicate. C'était Clément VII (Jules de Médicis) qui occupait alors le trône pontifical. Falco partit avec des pouvoirs très-étendus, et des lettres de recommandation pour le pape, remplies de son éloge et des témoignages les plus honorables. Il justifia la confiance de son ordre, revint après avoir complètement réussi dans ses négociations, et fut comblé de louanges et de marques d'estime. Théodore de Chaumont, abbé de St-Antoine, étant mort en 1527, ce fut encore Falco que l'on choisit pour gouverner pendant la vacance, en qualité de vicaire général, conjointement avec Jean Borrel (voy. BUTEU), commandeur de Ste-Croix. Enfin telle était l'idée que ses confrères avaient de sa capacité, que, les droits et les prérogatives de l'abbaye se trouvant menacés, ils eurent recours à lui pour les défendre, et créèrent exprès pour cela une charge inusitée parmi eux sous le titre de *dictateur*, de laquelle ils l'investirent, avec l'attribution de tout pouvoir nécessaire pour remplir cette nouvelle mission. Quoique Falco ne fût point avancé en âge, attaqué de la pierre, il en éprouvait de cruelles douleurs qu'il supportait avec résignation et patience, mais qui abrè-

gèrent sa vie, et en rendirent amères et pénibles les dernières années. Il termina sa carrière mortelle l'an 1544, âgé de 51 ans. Malgré les affaires dont il fut presque continuellement occupé, il avait trouvé du temps pour la composition de plusieurs ouvrages. Il a laissé : 1° une histoire de son ordre sous ce titre : *Antonianæ historiæ compendium, ex variis, usque gravissimis ecclesiasticis scriptoribus, nec non rerum gesiarum monumentis collectum, una cum externis rebus quamplurimis, scitu memoratuque dignissimis*, Lyon, 1554. Il y a de cet ouvrage, dont la latinité est pure et élégante, quoique le style en soit simple, une traduction en espagnol par Fernand Suarès, provincial des carmes, Séville, 1615. Le traducteur y a ajouté un chapitre qui contient l'histoire des commanderies de l'ordre de St-Antoine en Espagne. 2° *De tuta fidelium navigatione, inier varias peregrinorum dogmatum, nec non claudicanium opinionum variationes, dialogi decem, quibus ex ipso sacrarum litterarum fonte, universæ hauriuntur sententiæ, adjunctis passim probatissimis veterum Patrum dictis et rationibus*, Lyon, 1556; 3° *De exhilaratione animi, quem melius mortis angit et excruciat*, Vienne, 1541, in-8°; 4° *De compendiosa ratione, qua quis ditari possit dialogus familiaris*; 5° *De fœdere cum Turca non ineundo*. Falco, n'étant point content de ce livre, en supprima les exemplaires. On voit par les monuments de l'abbaye de St-Antoine que Falco avait composé d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. L—v.

FALCONBRIDGE (ALEXANDRE), Anglais, employé comme chirurgien à bord des bâtiments qui font le commerce avec l'Afrique, publia en 1789, in-8°, un *Précis de la traite des nègres sur la côte d'Afrique*, où il met au jour les cruautés qui accompagnent cet odieux trafic. Il mourut à Sierra-Leone en 1792. Sa femme, Anne-Marie Falconbridge, qui l'avait suivi dans cette contrée, a écrit la relation de ses voyages, qu'elle publia en 1795, sous ce titre : *Deux Voyages à Sierra-Leone, dans les années 1791, 1792 et 1793, dans une suite de lettres*; Londres, in-8° (en anglais). Cette relation, qui contient un précis historique de Sierra-Leone et de ses environs, des opérations et des progrès de la colonie qui y a été établie dans la vue d'abolir le commerce des esclaves, ainsi que des détails curieux sur les mœurs et coutumes des habitants, est écrite avec un ton de simplicité négligée qui n'est pas sans agrément, et la lecture en fut généralement goûtée. L'auteur en donna une 2^e édition en 1794, en un volume in-12, et une 3^e en 1795. X—s.

FALCONCINI (BENOÎT), né en 1637, à Volterra, en Toscane, fit ses premières études au collège de cette ville, fréquenta ensuite les cours de l'université de Pise, et y obtint une chaire de droit canon. Ses talents lui méritèrent la protection du grand-duc Cosme III et du souverain pontife. Il fut nommé en 1704 à l'évêché d'Arezzo, gouverna son diocèse avec sagesse pendant vingt années,

et mourut, dans sa ville épiscopale, le 20 mars 1724. On a de ce prélat *Vita di Raffaello Volaterrano*, Rome, 1722, in-4^o; elle est estimée. W-s.

FALCONE (ANIELLO), peintre, né à Naples en 1600, étudia d'abord sous un peintre médiocre, puis fut élève de Joseph Ribera, dit *l'Espagnolet*, fit des progrès rapides sous ce maître, et acquit beaucoup de réputation dans sa patrie. Sa peinture, fort recherchée, lui procura une fortune brillante; il se plaisait à peindre des batailles, et fut surnommé *l'Oracolo delle bataglie*. Sa manière était large, sa couleur avait beaucoup d'éclat. Au fort de ses succès, il vint en France, où il fut accueilli par Colbert, qui tenait le timon des affaires. Falcone en fut touché; et, voulant témoigner sa reconnaissance, avant son départ pour Naples il exécuta deux tableaux pour le ministre, qui le paya magnifiquement. Ce peintre mourut en 1663. De hauts personnages et les plus habiles artistes de son temps recherchèrent à l'envi ses ouvrages; son talent était fort estimé de Simon Vouet et de Mignard. Il eut un grand nombre d'élèves: parmi ceux qui se rendirent célèbres, il faut citer Salvator Rosa, Domenico Gargiulo, vulgairement appelé Mico Spadaro, Paolo Porpora, Andrea di Lione et Giuseppe Trombatore. Aniello Falcone fut imité par Jacques Courtois, dit le Bourguignon.

C—V—E.

FALCONER (GUILLAUME), poète écossais, né dans l'indigence à Edimbourg, vers l'année 1733, et resté de bonne heure orphelin, passa très-peu de temps dans une petite école, où il ne montra qu'une capacité très-ordinaire; il s'engagea ensuite dans la marine, et languit dans les emplois les plus subalternes. On ne sait pas bien par quels moyens il put cultiver le talent naturel qu'il avait pour la poésie. Le docteur Currie a rapporté seulement, sur le témoignage d'un chirurgien de marine, que Campbell, auteur de *Lexiphanes*, dialogue satirique sur le style du docteur Johnson, se trouvant attaché en qualité de trésorier à un vaisseau où Falconer servait comme simple matelot, l'avait pris à son service, et s'était plu à l'instruire. Quoi qu'il en soit, les premiers essais de sa muse attirèrent peu d'attention. S'étant embarqué à l'âge de dix-huit ans, avec le titre de contre-maître, sur la *Britannia*, ce bâtiment fit naufrage dans son passage d'Alexandrie à Venise; Falconer et deux de ses compagnons furent les seuls qui purent se sauver. Ce désastre lui fournit le sujet d'un poème en trois chants, intitulé: *le Naufrage*, et qu'il publia à Londres en 1762. Ce poème, écrit avec une chaleur digne du sujet, fut fort goûté, surtout pour la partie descriptive, et il est encore estimé aujourd'hui et pour l'intérêt et pour l'instruction qu'on y trouve, quoiqu'on y aperçoive un emploi trop fréquent des termes techniques que les habitudes de l'auteur lui avaient rendus familiers (1). Il en donna

(1) On trouve dans le *Mercurie étranger* (t. 2, p. 23) une notice intéressante du poème du *Naufrage*.

lui-même une deuxième édition en 1764, avec des corrections et des additions qui n'ont pas été généralement approuvées; il en donna une nouvelle en 1769. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis, notamment une en 1804, où le texte est éclairci par de nouvelles notes, avec une notice biographique sur Falconer, par James Stanier Clarke, et avec de jolies gravures. Falconer revint en Écosse après la publication de son poème; et passa quelque temps au presbytère de Gladsmuir, habité par son parent le célèbre historien Robertson. Il publia, en 1769, un *Dictionnaire de marine*, en un volume in-4^o, bien fait, et composé sur un bon plan, puisqu'il a mérité qu'on en donnât, en 1809, une édition nouvelle dans le même format, mais considérablement augmentée. Ses ouvrages lui avaient procuré de l'avancement et une situation plus douce. Il avait épousé une femme qui partageait son goût pour la littérature et qui s'était donnée à lui contre le gré de ses parents. Il s'embarqua en 1769, avec le titre de trésorier, à bord de la frégate *l'Aurore*, pour les Indes orientales. On présume qu'il essuya un second naufrage où il fut moins heureux que dans le premier; car le bâtiment ayant quitté le cap de Bonne-Espérance, on n'en reçut plus aucune nouvelle certaine; un matelot noir se présenta, en 1773, à la Compagnie des Indes, où il se donna comme une des cinq personnes échappées au naufrage de *l'Aurore*, sur les rochers de Macao. Falconer avait alors environ 36 ans. On a aussi de lui un poème *Sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publié en 1751; une ode au duc d'York; le *Démagogue*, satire politique, imprimée sous le nom supposé de Théophile Thorn, et dirigée contre Wilkes et Churchill; et des chansons. Le docteur Anderson a donné une édition des ouvrages de poésie de Falconer, précédée d'une notice sur sa vie.

X—s.

FALCONER (GUILLAUME), médecin anglais, naquit vers 1741 à Chester, capitale du comté de ce nom. Son aïeul paternel, Jean Falconer, fidèle adhérent de Jacques II, dont le chiffre particulier était confié à sa garde, et qu'il suivit sur la terre d'exil, était l'auteur du *Cryptomenysis patefacta*. Jean mourut en France, mais son fils revint se fixer en Angleterre. Le jeune Guillaume se distingua dans le cours de ses études par des goûts presque encyclopédiques, auxquels il dut une prodigieuse variété de connaissances; mais une fois qu'il eut quitté les bancs de l'école, une fois surtout qu'il eut reçu le vénérable bonnet, il se renferma exclusivement dans sa spécialité, et ne fit que rarement des infidélités à la médecine. Il était en 1789 médecin de l'hôpital de Bath, et fut membre de la Société d'encouragement de cette ville. Dans les commencements, il écrivit beaucoup; petit à petit, le chiffre toujours croissant de sa clientèle rendit ses ouvrages plus rares. Voici la liste de ceux qu'on lui doit: 1^o *Dissertatio de nephritide vera*, Edimbourg, 1766. C'est sa thèse

de réception ; 2° *Essai sur les eaux de Bath*, 1770, in-8° ; deuxième édit., 1774, 2 vol. Cet écrit, remarquable par l'élégance de la rédaction, plus que par la nouveauté des idées, annonçait un homme assez familier avec la science chimique ; 3° *Observations sur la Dissertation du docteur Cadogan concernant la goutte*, 1772, in-8° ; 4° *Observations et expériences sur la propriété vénéneuse du cuivre*, 1774, in-8°. Les efforts de Falconer pour appliquer la chimie à la connaissance des altérations du corps humain méritent des louanges ; il est vrai qu'à cette époque il n'était pas le seul à sentir l'utilité de ce genre de recherches, mais enfin il était un de ceux qui la sentaient, lorsque tant d'autres la contestaient, ou y demeuraient indifférents ; il ne se borna pas à la sentir, il opéra, il expérimenta, il donna l'exemple, et c'est à ces exemples donnés par les praticiens que la science médicale doit une grande partie de ses progrès. 5° *Essai sur l'eau d'usage ordinaire à Bath*, 1775, in-8° ; 6° *Expériences et observations*, 1777, trois parties, in-8° ; 7° *Observations sur quelques-uns des articles de la diète et du régime que communément on prescrit aux valétudinaires*, 1778, in-8° ; 8° *Remarques sur l'influence qu'exercent sur l'homme le climat, la position géographique, le pays, la population, l'alimentation, la carrière parcourue*, 1781, in-4° ; ouvrage important, où l'immensité des recherches le dispute à la sagacité des observations ; 9° *Notice sur la fièvre catarrhale épidémique, dite influenza*, 1782, in-8°. Cette influenza n'est autre chose que la grippe, dont l'invasion, en 1852, précéda celle du choléra, et qui, parcourant derechef l'Europe, en 1857, a fait surtout sentir sa malignité à Londres. La grippe n'est point une maladie nouvelle. Appuyée soit sur les observations directes qui depuis deux siècles ont été si multipliées, soit sur les renseignements moins nets peut-être fournis par l'histoire, mais que la critique sait éclaircir et rendre féconds, la science moderne a constaté, pour tous les temps que ne couvre pas une impénétrable obscurité, de nombreuses invasions de l'influenza. Elle est souvent variable dans son intensité, mais toujours uniforme dans ses symptômes et son extension. Nous retrouverons plus bas et la maladie et le médecin descripteur. 10° *De l'influence des passions sur les altérations du physique*, 1788. Ce morceau de physiologie et de morale valut à son auteur, en 1784, la première médaille de Fothergill, que décerna la Société médicale de Londres ; traduit en français par de la Montagne, Paris, 1791, in-8° ; 11° *Dobson, sur l'air fixe, suivi d'un appendice sur l'usage des solutions des sels alcalins fixes, dans les cas de pierre et de gravelle*, 1785, in-8° ; quatrième édition, 1792. Cet ouvrage est très-remarquable, par l'annonce que Falconer y fait avant tout autre chimiste, et même avant Priestley, de plusieurs des propriétés de l'air fixe, et notamment de celle qu'il a de se comporter comme les acides. Il est étonnant que, malgré les nombreuses éditions du

livre, la gloire de cette découverte soit restée à Priestley, qui certes n'a pas été le premier à la proclamer ; 12° *Essai sur les moyens propres à préserver la santé des personnes employées aux travaux de l'agriculture*, 1789, in-8° ; 13° *Dissertation pratique sur l'effet médical des eaux de Bath*, 1790, in-8° ; 14° *Miscellanea de traités et de documents relatifs à l'histoire naturelle, tirés des principaux auteurs anciens qui ont écrit sur cette matière*, 1793, in-4°. Ces mélanges, qui prouvent une érudition classique étendue, furent imprimés aux frais de l'université de Cambridge. 15° *Observations sur le pouls*, 1796, in-8° ; 16° *Examen des observations du docteur Heberden sur les causes de développement et d'atténuation de certaines maladies, et notamment de la plique*, 1802, in-8° ; 17° *Notice sur l'influenza, telle qu'elle s'est montrée à Bath, dans le printemps et l'été de 1803*, 1803, in-8° ; 18° *De la luxation du fémur*, 1803, in-8° ; 19° une traduction du *Périple du Pont-Euxin*, par Arrien, avec une dissertation géographique et trois discours, 1803, in-4°. Falconer mourut d'apoplexie, à Bath, en 1824. P—OT.

FALCONET (ANDRÉ) naquit à Roanne le 12 novembre 1611, de Charles, qui fut depuis médecin de la reine Marguerite de Valois. André fit ses études à Roanne, alla étudier la médecine à Montpellier, et fut reçu docteur en 1654. Deux ans après, il vint s'établir à Lyon, où il exerça la médecine avec succès jusqu'en 1691, année de sa mort. Il s'était fait recevoir docteur en droit en 1641 ; il avait obtenu en 1656 le titre de conseiller, médecin ordinaire du roi, et avait été appelé en 1663 à Turin pour la maladie de Christine de France, fille de Henri IV. Falconet cultivait la littérature, et Lucain était son auteur favori. Il fut très-lié avec Ch. Spon et Guy Patin ; ce dernier le qualifie excellent médecin, et l'appelle son meilleur ami. C'est à Falconet que sont adressées les lettres de Guy Patin, imprimées dans le premier recueil (*voy. G. PATIN*), ayant indifféremment les initiales F. D. M. ; F. C. M. D. R. ; ou F. M. C. D. R. On a d'André Falconet des *Moyens préservatifs et Méthode assurée pour la parfaite guérison du scorbut*, 1642, in-8°, réimprimé en 1684. A. B—T.

FALCONET (NOËL), fils du précédent, naquit à Lyon le 16 novembre 1644. Après avoir fait ses humanités à Lyon il fut envoyé à Paris, où Guy Patin surveilla ses études avec une affection vraiment extraordinaire. Guy Patin devient bon homme toutes les fois que, dans ses lettres à André Falconet, il lui parle de Noël. Ce n'est pas, au reste, le père seul qu'il entretenait de son pupille ; il en parle aussi dans ses lettres à Spon. Il le produisit de bonne heure chez l'abbé de Marolles, où se réunissaient Patru, Lamothe-Levayer, la Mitière, etc. Falconet soutint sa thèse de philosophie le 8 août 1660, à Paris ; il y fit aussi ses cours de médecine, toujours sous les yeux de G. Patin, et fut reçu docteur à Montpellier en 1663. Il vint d'abord s'établir à Lyon, auprès de son père ; mais en 1678 il fut amené à Paris par Louis de Lorraine, comte d'Ar-

magnac, grand écuyer, qui lui procura la place de médecin des écuries du roi. Falconet obtint depuis le titre de médecin consultant du roi, et mourut à Paris le 14 mai 1754. On lit dans Éloy que « Haller dit qu'il fut le premier qui se servit « du quinquina en France. » D'abord, il paraît que sept ans avant sa réception au doctorat le quinquina avait été employé à Paris; car, dans la lettre de Guy Patin à Falconet père, du 19 novembre 1656, on lit : « Le kinkina des jésuites de Rome « n'a guéri personne ici, et il n'en est plus mention nulle part. *Barbarus ecce jacet, nec erit cum « nomine, Pulvis.* » Mais il faut remarquer qu'Éloy cite à faux Haller, qui fait honneur de l'introduction du quinquina au père de Noël, et non à Noël lui-même. On a de Noël Falconet : 1^o *Système des fièvres et des crises selon la doctrine d'Hippocrate*, Paris, 1725, in-8^o; Falconet se montre dans cette œuvre admirateur enthousiaste d'Hippocrate; 2^o *Méthode de Lucques sur la maladie de M^{me} (Dugué), intendante de Lyon, réfutée*, Lyon, 1675, in-4^o. L'auteur a joint à cette publication, qui n'est qu'une diatribe contre un de ses confrères, plusieurs lettres curieuses et des remarques sur l'or prétendu potable. Nicéron dit qu'il présida à la dixième édition du *Cours de chimie* de Lémery, Paris, 1715, in-8^o. A. B—T.

FALCONET (CAMILLE), fils du précédent, naquit à Lyon, le 1^{er} mars 1671, et ne fut baptisé que le 29 mars, ce qui a induit en erreur des biographes. Son père, étant venu s'établir à Paris, le laissa dans sa ville natale, sous la direction de son grand-père. Il vint ensuite faire ses études au collège du cardinal Lemoine, retourna faire sa philosophie à Lyon, puis alla à Montpellier, où il eut Chirac pour professeur et Chicoyneau pour compagnon d'études. Il alla se faire recevoir docteur à Avignon, et vint s'établir à Lyon. Son cabinet fut bientôt le rendez-vous des savants et des étrangers, et il est regardé comme le berceau de l'Académie de cette ville. Madame Guyon, revenant en 1687 de son exil, alla voir Falconet. Un jour, à la toilette de cette dame, une dispute s'éleva sur son système, entre elle et Falconet. La conversation s'anima de plus en plus, et madame Guyon, tout occupée du sujet de la conversation, ne s'aperçut pas qu'elle était dans un certain désordre. Sa fille de chambre, voulant le réparer, lui présenta un mouchoir; mais madame Guyon de s'écrier : « Il « est bien question d'un mouchoir. » En 1707, Falconet vint à Paris auprès de son père, mais ce ne fut que quelque temps après qu'il y fit venir sa femme, ses enfants et sa bibliothèque. Il eut d'abord la survivance de médecin des écuries du roi; à ce titre il joignit ensuite celui de médecin de la maison de Bouillon : enfin, après la mort de Tournefort, il fut, en 1709, nommé médecin de la chancellerie. Ce fut cette même année qu'il se fit recevoir à la faculté de médecine de Paris. Il était l'ami de Malebranche, de Fontenelle, etc. Ses connaissances littéraires le firent admettre à l'Académie

des inscriptions et belles-lettres, et il a fourni plusieurs dissertations curieuses dans les mémoires de cette société. Il était possesseur d'une belle bibliothèque, que mademoiselle de Bouillon avait bien enrichie en lui léguant celle qu'elle tenait du duc son père. Cette bibliothèque, composée de cinquante mille volumes, était autant à ses amis qu'à lui; et plusieurs fois il lui est arrivé de racheter d'autres exemplaires de livres qu'il avait prêtés, jugeant que, puisqu'on ne les lui rendait pas, on les avait perdus ou qu'on en avait encore besoin. Il mourut le 8 février 1762, à l'âge de 91 ans. On a remarqué que son père était mort à 90 et sa grand'mère à 99; mais la longévité de sa famille ne s'est pas étendue jusqu'à sa postérité; il avait eu quatre enfants : ils étaient tous morts longtemps avant lui. Dès l'année 1742, Camille Falconet avait donné à la bibliothèque du roi tous ceux de ses livres qui n'y étaient pas; il s'en était seulement réservé l'usage durant sa vie. On porte à onze mille le nombre de volumes dont il a enrichi la première bibliothèque du monde. Quoique non exposés dans la vente, ces volumes ont cependant été compris dans le précieux *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet* (voy. BARROIS), et sont distingués par les crochets qui les entourent. Dans l'avertissement qui précède ce catalogue, on trouve un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de MM. Falconet*. On y a énuméré avec soin les ouvrages que Camille a produits dans les différents genres; mais on doit remarquer : 1^o *Dissertation hist. et crit. sur ce que les anciens ont cru de l'aimant* (dans les *Mém. de l'Académie des insc.*, t. 4); 2^o *Observations sur nos premiers traducteurs français avec un essai de bibliothèque française* (ibid., t. 7); 3^o *Dissertation sur les Assassins* (ibid., t. 17); 4^o *Dissertation sur Jacques de Dondis* (voy. DONDI) (ibid., t. 20); 5^o plusieurs thèses de médecine; 6^o une édition des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad. par Amyot (voy. AMYOT); 7^o avec Lancelot, l'édition du *Cymbalum mundi* de 1732 (voy. DESPERIERS). Il avait laissé plus de cinquante mille cartes, sur lesquelles il avait porté ses extraits de notes. Rigoley de Juvigny a employé celles qui étaient relatives aux *Bibliothèques de Lacroix du Maine et Duverdier* (voy. DUVERDIER et LACROIX DU MAINE). Camille Falconet avait traduit en latin le *Nouveau système*, ou *Nouvelle explication du mouvement des planètes* de Ph. Villemot, curé de la Guillotière. Cette traduction anonyme a été imprimée en regard du texte, Lyon, 1707, in-12. C. Lebeau a publié en 1762 son *Eloge historique*, Paris, in-4^o. A. B—T.

FALCONET (ÉTIENNE-MAURICE), sculpteur, était d'une famille originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins célèbres de ce nom. Il naquit à Paris, en 1716, de parents peu fortunés; origine dont il tirait autant de vanité que d'autres en mettent à appartenir à une famille illustre, comme il le témoigna lui-même à l'impératrice Catherine, lorsque cette princesse lui donna un rang qui lui procurait le titre de *vache*

vysokorodié (qui signifie votre haute naissance). « Ce titre, dit-il, me convient à merveille, car je suis né dans un grenier. » Son éducation répondit à sa naissance; apprendre à lire et à écrire fut la seule qu'il reçut de ses parents, et pour lesquels encore cette étude devint un sacrifice. Placé de très-bonne heure apprenti chez un mauvais sculpteur en bois, dont la principale occupation, dit-on, était la fabrication de têtes à perruques, il employait les heures de ses délassements, et souvent celles du sommeil, à modeler en terre et à dessiner d'après des estampes, à l'acquisition desquelles il sacrifiait une partie de l'argent nécessaire à ses premiers besoins. Il avait atteint sa dix-septième année, lorsqu'ayant entendu parler de Lemoine, sculpteur aussi connu par son extrême bonté que par ses talents, il parvint à vaincre sa timidité naturelle, et se détermina à se présenter chez lui, avec quelques-uns de ses faibles essais, pour lui demander de l'appui et des conseils. Lemoine, qui, à travers la faiblesse de ses productions, avait reconnu le germe du talent, l'accueillit favorablement; et non-seulement l'admit dans son atelier, mais encore par suite l'aida de sa bourse, afin de le mettre en état de suivre ses études. Les progrès de Falconet furent si rapides qu'au bout de six ans, quoiqu'il fût obligé d'employer une grande partie de son temps à des travaux de compagnon pour suffire à sa subsistance, il composa et exécuta sa figure du *Milon de Crotone*, qui lui mérita, en 1745, son agrément à l'Académie. Cette belle figure, que mal à propos quelques critiques ont regardée comme une imitation de celle du Pujet, ne lui ressemble en rien, puisqu'il l'a représentée dans l'instant où Milon, renversé, est déchiré par le lion, tandis que celle du Pujet est debout; la figure de Falconet réunit à de belles formes un beau caractère; elle est regardée comme l'une des meilleures productions du ciseau moderne; Falconet, sévère pour lui-même dans ses critiques, trouvait la tête d'un mauvais choix, défaut qu'il attribuait à ce qu'il avait pris la sienne pour modèle; c'est cette même figure qu'il a exécutée en marbre en 1754 pour sa réception à l'Académie; cette compagnie savante l'admit successivement professeur et adjoint au recteur. Quoique chargé de famille, s'étant marié assez jeune, cet artiste, peu content de l'éducation qu'il avait reçue, voulut s'en donner une nouvelle. Convaincu qu'un artiste habile, qui veut se faire une réputation durable, doit être instruit, il employait une partie de son temps à l'étude du latin et de l'italien. Aidé des conseils d'un ecclésiastique dont il avait fait connaissance, il s'appliqua aussi à celle du grec. Cependant il ne poussa pas très-loin cette dernière. L'ecclésiastique qui s'était fait son instituteur était un fort brave homme, un peu entiché de jansénisme; l'élève ne tarda pas aussi sous ce rapport à profiter de ses leçons. Mais ayant fait connaissance avec les philosophes de la Grèce, par la lecture de leurs ouvrages, bientôt il

abandonna Nicole et Sacy pour Platon et pour Socrate, auquel il se faisait gloire de ressembler. Il ne conserva du jansénisme que la sobriété et les autres vertus morales qu'il amalgame à sa manière avec celle de ces derniers. Le goût de Falconet pour les lettres marchait de front avec son penchant inné pour la sculpture; il mit au jour ses deux figures de *Pygmalion* et de la *Baigneuse*, productions gracieuses qui eurent le plus grand succès, qui furent moulées et surmoulées dans toute l'Europe. Sa figure de *l'Amour menaçant* ne lui valut pas moins d'éloges. On trouve dans toutes ces productions de la grâce et la morbidesse des chairs, talent dans lequel les anciens ont excellé. Passant de suite du profane, de l'érotique même au sacré, Falconet consacra aussi son art à des sujets religieux; il exécuta pour l'église de St-Roch un *Christ agonisant*; il décora la chapelle de la Vierge de la même basilique d'une *Annonciation*, et des statues de *Moïse* et de *David*; un *St-Ambroise*, sorti de son ciseau, représenté dans l'instant où il refuse l'entrée de la cathédrale de Milan à l'empereur Théodose, encore teint du sang de sept mille Thessaliens, décore aussi l'église des invalides. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Ce fut peu de temps après l'exécution de ce dernier ouvrage, en 1766, que Falconet fut appelé en Russie par Catherine II, comme le statuaire dont le génie avait marqué davantage, pour exécuter la statue équestre de Pierre I^{er}. Cet artiste fit l'esquisse du projet avant de quitter la capitale. Cette composition, neuve et noble, représente le législateur de la Russie franchissant à la course un rocher escarpé. Un serpent écrasé sous les pieds de son cheval indique les obstacles que cet homme extraordinaire a dû surmonter pour éclairer et réformer les mœurs de sa nation. Pour donner à ce monument tout le grandiose dont il était susceptible, on choisit pour sa base un bloc d'un seul morceau, de trente-sept pieds de long sur vingt-deux de hauteur et vingt et un de largeur, qu'on trouva dans un marais à quelques milles de St-Petersbourg; on y joignit encore une allonge de treize pieds. Pour la grâce et l'accord de l'ensemble du monument, l'artiste en diminua, dans son atelier, quelques fragments sur la hauteur et la largeur seulement. On estime que lorsque ce bloc y entra, il pesait près de trois millions de livres. Le transport d'une pareille masse a fait époque dans les annales de la mécanique (*voy. CARBURI*). La fonte de la figure et du cheval, qui devaient être coulés d'un même jet, ayant manqué à moitié, la matière en fusion s'étant échappée par l'écheno, Falconet fit scier la partie supérieure qui n'avait pas réussi, et tailler dans la partie inférieure des vides en queue d'aronde; et fit une seconde fonte qui amalgame les deux parties, de manière à ne laisser aucune trace de l'accident. Ce monument, fait pour immortaliser son auteur, le retint douze ans à St-

Pétersbourg, pendant lesquels il ne produisit qu'une figure en marbre, très-jolie, dit-on, représentant l'hiver, et dont il fit hommage à l'impératrice. Il occupa ses loisirs à la littérature; ce fut à cette époque qu'il composa les différents écrits dont il a enrichi la théorie des beaux-arts; la plupart furent composés pour répondre à diverses critiques qui furent faites de ses ouvrages, et pour combattre le système outré d'un grand nombre d'antiquaires et d'artistes, tels que Winckelman, Mengs, Caylus, Jaucourt, etc., sur la perfection exclusive de la peinture des anciens. Catherine II, qui aimait les savants et les artistes, se plaisait dans l'entretien de Falconet; elle avait goûté son genre d'esprit et ses diverses connaissances; aussi, indépendamment de ce qu'elle le recevait toutes les semaines dans sa retraite de l'Hermitage, elle lui écrivait souvent, et ne manquait jamais de s'entretenir avec lui dans les bals de la cour, où elle l'appelait son compère ou son confesseur. L'impératrice avait tant de bonté et même d'attention pour Falconet, que, l'ayant logé dans l'ancien palais de l'impératrice Élisabeth, et apprenant un jour qu'il se plaignait du bruit que faisaient les ouvriers employés à la reconstruction d'une partie de ce même palais, elle vint le surprendre un matin pour s'entendre avec lui à ce sujet. Le trouvant couvert d'une très-grosse redingote et la tête affublée d'un bonnet de laine, elle le prit par la main et le conduisit dans ce costume au milieu des travaux, et là débattit avec lui, et conclut, article par article, une espèce de traité qui fixait la limite jusqu'où les ouvriers pouvaient s'avancer, et donna des ordres en conséquence. Cette harmonie entre la souveraine et l'artiste fut troublée lors de la fonte de la statue. Depuis cette époque, Falconet ne vit plus cette princesse; à son départ même il ne fut point admis à lui rendre ses devoirs; il ne reçut non plus aucune espèce de récompense de ses glorieux travaux, qui lui furent payés strictement suivant la convention. On peut attribuer cette défaveur à la malveillance du conseiller privé Betski, ministre des arts, avec lequel il se brouilla à cette époque. Cet homme, qui voulait tout diriger, tout conduire, qui prétendait tout savoir, ne pouvait s'accorder avec Falconet, lui-même un peu caustique et très-peu endurant. D'ailleurs, dans ces sortes de lutte, les hommes à talents n'ont jamais beau jeu avec les courtisans. Revenu à Paris en 1778, après avoir séjourné quelques mois en Hollande, et convaincu qu'un artiste qui a acquis une grande réputation par ses travaux doit savoir s'arrêter assez à temps pour ne pas risquer de la compromettre, il résolut de terminer sa carrière de statuaire, et de s'amuser à compléter et à revoir ses différentes productions littéraires. Cependant, curieux depuis nombre d'années de parcourir l'Italie, qu'il n'avait jamais vue, il se disposait à partir pour ce voyage; déjà le jour était fixé, la voiture arrêtée, lorsque, le 3 mars 1783, une violente attaque

de paralysie vint mettre obstacle à ses projets. Il survécut encore huit années à ce funeste accident, qui, en éteignant ses facultés physiques, n'altéra en rien ses facultés morales. Enfin il succomba à à ses maux le 24 janvier 1791. Quoique d'un caractère assez difficile à vivre, et même dur en apparence, Falconet était bon, obligeant, et même très-bienfaisant. Habitué aux privations lorsqu'il était pauvre, il continua à vivre frugalement lorsqu'il fut dans l'aisance. Mais s'il était très-économe pour ses jouissances personnelles, il était très-généreux avec ses amis dans le besoin. On l'a vu faire le sacrifice de six mille francs à la fois pour leur rendre service. Quand par hasard, dans ses moments d'humeur ou lorsqu'il avait l'esprit occupé, il avait mal reçu quelqu'un, il cherchait ensuite à réparer ce manque d'égards par quelques mots agréables. M. Bridan, habile statuaire, étant venu lui faire visite un jour, pour l'inviter, suivant l'usage, à voir le morceau qu'il comptait présenter à l'Académie pour son agrément, Falconnet, préoccupé d'autre chose, le reçut assez mal. Cependant s'étant rendu le lendemain à son invitation, il lui dit en l'embrassant avec affection : « Pour-quoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez ce talent-là. » Il a fait très-peu d'élèves; cependant on en compte deux qui lui font honneur, Berruer, qui devint son confrère à l'Académie, et mademoiselle Collot, qui épousa son fils, et devint pour lui un ange consolateur pendant ses huit années d'infirmités. Ce fut à elle qu'il avait confié l'exécution de la tête de Pierre I^{er}, pour le monument de ce législateur de la Russie. Il y a différentes éditions des œuvres de Falconet, qui contiennent des pièces fort intéressantes relatives aux beaux-arts. Plusieurs de ces morceaux ont été imprimés à part, entre autres la suite de différentes discussions qu'il eut avec les savants et les amateurs des arts, ses contemporains. En général, son style n'est ni brillant, ni correct, mais il est nerveux et précis. Si parfois ses opinions sont systématiques, surtout lorsqu'il éprouve quelques contradictions, souvent aussi elles sont neuves et justes, et lorsqu'il a raison, ses arguments sont irrésistibles. Cet artiste avait une telle idée des moyens de son art, qu'il prétendait que, dans toutes les circonstances, il pouvait produire autant d'illusion que la peinture. « Dans ce cas, lui répondit un jour Dumont le Romain, peintre de l'Académie et son ami, faisons donc un clair de lune, avec ta sculpture. » Il a publié, en 1761, des *Réflexions sur la Sculpture*, qui ont été traduites en anglais et en allemand; des *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, en 1771; la *Traduction des 34^e, 35^e et 36^e Livres de Plin*, avec des notes, en 1772; une seconde édition de ce même ouvrage en 2 volumes, à laquelle il a joint des réflexions sur la peinture des anciens, ses observations sur la statue de Marc-Aurèle, et une révision du même ouvrage, La Haye, 1773 (1).

(1) On lit dans Barbier, *Examen des dictionnaires*, etc., p. 325, au sujet de cette traduction : « La traduction des 34^e et 35^e livres

C. G. F. Dumas a publié un *Examen des Livres XXXIV^e etc.*, de Pline, par M. Falconet, sans date ni lieu d'impression. Le recueil des œuvres de Falconet, dans lequel il y a beaucoup de Correspondances, de Réponses à des journalistes et à des critiques, plusieurs Lettres, entre autres une de Diderot, a paru en 6 volumes, Lausanne, 1781; un volume d'*Œuvres choisies*, Paris, Didot, 1785; *Œuvres diverses*, Paris, 1787, 3 vol.; enfin, une dernière édition, Paris, Dentu, 1808, 3 vol., à la tête desquels on trouve une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Lévêque. Toutes ces éditions sont in-8°. On trouve encore une autre notice sur Falconet, par M. Robin, imprimée dans le Recueil de la *Société des neuf Sœurs*. Les articles, *Bas-reliefs*, *Draperies* et *Sculpture*, insérés dans le grand article *Sculpture* du dictionnaire des beaux-arts de l'Encyclopédie méthodique, sont de Falconet. P—E.

FALCONET (AMBROISE), reçu avocat au Parlement de Paris, en 1790, avait été un des conseillers de Beaumarchais dans l'affaire Lablache. Il eut beaucoup de part aux Mémoires publiés dans ce procès, et qui passent encore aujourd'hui pour des chefs-d'œuvre de plaisanterie. Falconet ne quitta jamais la carrière du barreau. Il plaida en 1806, avec succès, dans la fameuse affaire de Flachet et du duc de Loos. En 1811, il défendit avec beaucoup de force et d'amertume la cause de St-Léger contre Lacretelle jeune, dont celui-ci était le secrétaire. Falconet mourut en avril 1817. On a de lui : 1° *Le Début*, ou *Premières aventures du cavalier de ****, Londres et Paris, 1770, 2 vol. in-12. Des exemplaires de la même édition, auxquels on a mis un nouveau frontispice, sont intitulés : *Mémoires du chevalier de St-Vincent*, Londres et Paris, 1770; 2° *Essai sur le barreau grec, romain et français*, Paris, 1773, in-8°. Cet ouvrage et le précédent ont paru sous le voile de l'anonyme; 3° *Lettre à S. M. Louis XVIII sur la vente des biens nationaux*, 1814, in-8°. Cette lettre fit beaucoup de bruit, et même une impression fâcheuse pour les émigrés. On supposa que Falconet n'était que leur organe, et alors des préventions mal fondées s'élevèrent contre eux : le gouvernement se crut même obligé de sévir contre Falconet, et il fut incarcéré pendant quelques jours. Cet événement devint une affaire de parti. Plusieurs personnages, considérables par leur naissance, allèrent le visiter dans sa prison. Falconet a publié comme éditeur : 1° *Œuvres choisies de Lemaître*, 1806, in-4°; 2° *le Barreau français moderne*, 2 vol. in-4°, dont

« de l'histoire naturelle de Pline, qui parut sous le nom de « Falconet, n'est pas de lui, mais d'un de ses amis, retiré « comme lui à St-Petersbourg et qui s'était livré à l'étude des « lois. Elle était dans l'origine fort inexacte. Falconet y fit « beaucoup de corrections dans l'édition de la Haye, 1773. « Comme elles furent jugées encore insuffisantes, un ami se « chargea de la revoir de nouveau. C'est d'après toutes ces mo- « difications qu'elle reparut dans les éditions subséquentes, « savoir, en 1782, à Lausanne, dans l'édition des *Œuvres de* « *Falconet*, en 6 volumes in-8°, et en 1787, à Paris, dans l'édi- « tion des mêmes œuvres, réduite à 3 volumes. » E. D—S.

le premier a été imprimé en 1807, et le second en 1808. Falconet y a mis un grand nombre de notes. M—D J.

FALCONETTO (JEAN-MARIE), peintre habile et grand architecte, naquit vers 1480, à Vérone, d'une famille d'artistes. Après avoir reçu les premières leçons de son père Jacques Falconetto, qu'il eut bientôt surpassé, il se mit sous la direction de Malozzo, l'un de ces vieux maîtres qui les premiers ont excellé dans l'art de peindre les fresques; mais les fresques qu'il exécuta dans l'église St-Nazaire, à la chapelle St-Blaise, et qui font aujourd'hui l'admiration des connaisseurs, n'ayant pu alors obtenir les éloges qu'il en attendait, Falconetto n'appela point de ce jugement du public, et ne voulant pas augmenter le nombre déjà si grand des peintres médiocres, quitta la palette pour s'appliquer à l'architecture. Nourri des leçons de Vitruve, il s'occupa d'abord de dessiner et de mesurer les antiquités de Vérone; il se rendit ensuite à Rome, puis visita Naples, Pouzzole, Spolète, etc., étudiant partout avec une incroyable ardeur les restes précieux des ouvrages des anciens. Au bout de douze ans il revint à Vérone. C'était pendant l'occupation momentanée de cette ville par l'empereur Maximilien. Étranger à la politique, et ne cherchant que l'occasion d'exercer ses talents, il s'empessa d'offrir ses services au nouveau maître de Vérone, qui l'accueillit avec distinction et lui promit de l'employer. Mais Vérone étant retournée peu de temps après sous la domination vénitienne, Falconetto, proscrit, fut obligé de quitter sa ville natale, et il n'y rentra qu'à la publication de l'amnistie. Le sénat de Venise ayant ordonné la construction de nouveaux édifices et la restauration de ceux qui avaient été endommagés pendant la guerre, Falconetto sollicita comme une faveur la moindre part dans la direction de ces travaux. Il ne put l'obtenir, et se vit une seconde fois forcé d'abandonner l'ingrate patrie qui méconnaissait ses talents. Heureusement il n'en fut pas de même à Padoue. Le célèbre Pierre Bembo (*voy. ce nom*), retiré depuis quelque temps dans cette ville, se déclara son protecteur, et le fit successivement charger de la construction des deux portes de St-Jean et de Savonarola (1), ainsi que de l'arcade sous l'horloge dans la place des Nobles. De tels travaux ne pouvaient manquer de le mettre promptement en réputation. Louis Cornaro, l'auteur *Della vita sobria*, l'ayant pris en amitié, lui fit accepter un logement dans sa maison, et vécut depuis avec lui dans la plus douce intimité. Plein de reconnaissance des bontés de son nouveau mécène, Falconetto lui consacra dès lors ses talents. Ce fut pour Cornaro qu'il fit exécuter le magnifique palais qui porte aujourd'hui le nom de *hinstiniani* que Serlio (*voy. ce*

(1) La Savonarola, louée sans restriction par tous les connaisseurs, est présentée par le marquis Foseni dans ses *Commentaires sur Vitruve* comme le modèle le plus parfait d'une porte de ville.

nom) elle comme un modèle en ce genre et que les *Guides* de Padoue recommandent à la curiosité des étrangers. Il fit encore construire pour Cornaro d'autres édifices, qui, moins célèbres, n'en sont pas moins très-remarquables, à Codevigo, un palais et une église; à Campagna, une galerie (*Porticato*); et à Luvignano un troisième palais que Temanza caractérise par l'épithète *nobilissime*. Appelé dans le Frioul par le gouverneur Jérôme Savurgnan, qui lui demandait le plan d'un palais, il profita de cette circonstance pour visiter l'Istrie, dont il dessina les sites et les principaux monuments avec une rare perfection. De retour à Padoue il fit hommage de ses dessins à Cornaro, qui les plaça dans la galerie où ils furent longtemps un objet de curiosité pour les voyageurs. C'est après cette excursion que Falconetto fut chargé d'exécuter les ornements en stuc qui décorent la chapelle de *Santo* (St-Antoine) et qui soutiennent la comparaison avec ce que l'on connaît de plus parfait en ce genre. Dans les derniers temps de sa vie, il fit le plan de l'église Ste-Anasie *alla Gracia*; et quoiqu'il n'ait jamais été complètement exécuté, ce que l'on peut voir de cet édifice suffit pour confirmer la haute idée qu'il avait donnée de ses talents. Falconetto mourut à Padoue, âgé de 76 ans, et par conséquent en 1556, s'il était né, comme on le dit, en 1480. Mais la *Biografia universale*, en admettant la date de la naissance et la durée de sa vie, place, comme Vasari, sa mort en 1554, et combat l'opinion de Temanza, qui, dans les *Vita degli architetti Veneziani*, la fixe vers 1560. Comme peintre, dit Lanzi, dans son *Histoire de la peinture*, Falconetto n'a pas laissé beaucoup d'ouvrages, mais tous sont remarquables, particulièrement les fresques. W—s.

FALCONIA (PROBA) épousa le proconsul Adelfius, et vécut sous l'empereur Honorius, vers l'an 379 de l'ère chrétienne. Elle se distingua par son talent pour la poésie latine. Elle avait composé un poème sur les guerres civiles de Rome; mais il n'est point parvenu jusqu'à nous. On lui attribuait aussi un Poème adressé à Honorius, fils du grand Théodose; mais P. Wesseling a démontré la fausseté de cette supposition dans sa lettre à H. Veneman, p. 46 et suivantes. Il ne nous reste d'elle que le Centon de Virgile sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, production bizarre, qui suppose plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement; imprimée pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec Ausone; Bresse et Paris, 1496 et 1499, in-4°; Leipsick, 1515, in-4°; Lyon, 1516, in-8°; Magdebourg, 1719, in-8°; édition soignée par Jean-Henr. Kromayer. Le Centon se trouve aussi dans les recueils suivants: 1° *Probae Falconiae, Læli et Julii Capiluporum, aliorumque Virgilio-Centones*, Cologne, 1601, in-8°; 2° *Corpus Poetarum latinorum*, de Mich. Maître, Londres, 1713, in-fol.; 3° *Mulierum græcarum fragmenta*, publié par Wolf, Hambourg, 1734, in-4°. C'est mal à propos qu'on a confondu Proba

Falconia avec Faltonia, épouse d'Anicius Probus, et accusée d'avoir introduit les Goths dans Rome par trahison. A—D—R.

FALCONIERI (JULIENNE), oblate servite, morte en odeur de sainteté, naquit à Florence de parents riches, en 1270. Elle avait pour oncle Alexis Falconieri, homme très-religieux, et l'un des sept fondateurs de l'ordre des servites, ainsi nommé parce que ses membres font profession d'un dévouement spécial au service de la Sainte-Vierge. Alexis Falconieri éleva sa nièce dans la piété, et lui inspira une tendre dévotion. L'ordre des servites admettant des femmes sous le nom d'oblates, Julienne désira d'y entrer et y prit l'habit en 1284. Les pratiques de l'institut qu'elle avait embrassé ne suffisant point à sa ferveur, elle y voulut, sans doute après en avoir obtenu la permission de ses directeurs spirituels, joindre des austérités extraordinaires, et qui semblent dépasser les forces humaines. Elle s'abstenait absolument de toute nourriture les mercredis et les vendredis, et le samedi elle se contentait d'un peu de pain et d'un verre d'eau. Quoique ces mortifications soient excessives, et qu'il puisse se faire qu'elles ne soient pas toujours selon la sagesse, il est, ce nous semble, un peu léger de les traiter de ridicules, comme le font les auteurs d'un dictionnaire historique, surtout dans les femmes dont l'Église, loin de désapprouver la conduite, nous propose les vertus pour modèle. En 1307 Julienne Falconieri fut élue supérieure des oblates. Elle composa pour elles une règle qui fut approuvée par Martin V, et mourut à Florence en 1341, âgée de 71 ans. Benoît XIII la béatifica en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation. Sa fête a été fixée au 19 juin. L—v.

FALCONIERI (OCTAVE), savant antiquaire, prélat de l'Église romaine, d'une ancienne famille originaire de Florence, mort à Rome en 1676, âgé seulement d'environ 50 ans, est auteur de plusieurs Dissertations sur les antiquités, insérées par Grævius et Gronovius dans le volume 4 des Antiquités romaines et dans le volume 7 des Antiquités grecques. On lui doit la première édition de la *Roma antica*, de Famiano Nardini, qui parut à Rome en 1666, in-4°. Il y joignit un discours sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument; et une lettre à Carlo Dati sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique, abattu lors de la restauration du portique de la Rotonde, en 1661. Il fit paraître en 1668, à Rome, in-4°, ses *Inscriptiones athleticæ*, avec de savantes notes qui jetèrent un nouveau jour sur ce sujet, jusqu'alors peu connu. Il réimprima dans le même volume une Dissertation non moins savante, qu'il avait déjà publiée à part l'année précédente (1), sur une médaille d'Apamée, portant pour empreinte le

(1) Ces deux pièces se trouvent aussi dans les *Selecta Numismata antiqua* de Seguin.

déluge de Deucalion. Ni le grand succès de cette Dissertation, ni les éloges qui en furent faits par les plus célèbres antiquaires, n'ont empêché Apostolo Zeno de consigner dans ses notes sur la *Bibliothèque* de Fontanini, un trait de critique qui a été répété depuis avec la confiance qu'inspire le nom de ce savant et judicieux écrivain. « Sur cette « médaille, dit-il, Falconieri crut voir représenté « le déluge universel avec l'arche, etc., et il crut « lire au-dessous NQE, c'est-à-dire, le nom du « patriarche Noé, tandis que ces trois lettres, détachées du reste de l'inscription, et placées ici « comme isolées, ne sont autre chose que la fin « du mot AIHAMEQN; regardées de la droite à la « gauche (comme l'écriture orientale), elles signifient NQE; mais lues de la gauche à la droite, « elles ne sont que les trois dernières lettres du « mot entier. » Notes sur Fontanini, t. 2, p. 232. En lisant ce trait lancé avec tant d'assurance, il n'est personne qui n'y voie une bonne leçon sur la crédulité des antiquaires; mais c'en est une, au contraire, sur la légèreté des critiques. L'éditeur de la 4^e édition de la *Roma antica* de Nardini, Rome, 1771, 4 vol. in-8°, a répondu à cette censure par une note dans le 4^e volume. On y voit que Falconieri ne donne que comme une conjecture ce qu'on l'accuse d'avoir donné comme une explication positive; qu'il appuie cette conjecture de raisons si fortes, que le censeur eût peut-être été forcé de s'y rendre s'il les avait lues, mais qu'il n'a même pas vu le dessin de la médaille dont il est question, puisque cette médaille porte au bas du revers le mot entier AIHAMEQN; que le mot NQE, au contraire, est gravé sur le corps même du navire ou de l'arche, et que, par conséquent, le motif donné à la prétendue erreur de Falconieri est tout à fait imaginaire. Au reste, cette note renvoie à un passage du 6^e volume des *Observations* du marquis Maffei, relatives à cette médaille et à la Dissertation de Falconieri. Nous avons suivi cette indication, et nous avons vu en effet dans le passage de Maffei que ce savant antiquaire ne doute point de la justesse des conjectures de Falconieri; qu'il voit comme lui, dans cette médaille, le déluge de Deucalion et Pyrrha, sauvés dans une barque, une colombe apportant un rameau, et le mot Noé gravé non au-dessous de l'empreinte, mais sur la barque même (voy. BRYANT). Il est donc prouvé que la critique de Zeno est non-seulement légère, mais entièrement dépourvue de fondement. Nous avons donné quelque étendue à cette question, quoiqu'elle soit purement accessoire, parce que l'exact auteur de l'*Histoire de la Littérature italienne*, Tiraboschi, a cité, en l'adoptant, cette critique, t. 7, p. 249 de sa première édition; qu'appuyée sur cette double autorité, elle a passé dans le *Nouveau Dictionnaire historique* italien de Bassano, et qu'il n'y aurait pas de raison pour qu'elle cessât de se propager, si l'on ne se faisait enfin un devoir d'en avertir. Falconieri était en relation de correspondance et

d'amitié avec les savants les plus célèbres de son temps. Nic. Heinsius lui a dédié le 5^e livre de ses *Elégies*, Spanheim son traité des médailles, et plusieurs autres savants d'autres ouvrages. Il était membre de plusieurs académies savantes, et ne bornait pas ses études aux sciences et à l'érudition; il cultivait aussi les belles-lettres. Dans le 1^{er} volume des *Lettres d'hommes illustres*, publiées par Ange Fabroni, on en a une que Falconieri écrivit, le 15 décembre 1665, au prince Léopold de Toscane, sur la nécessité d'admettre le Tasse parmi les auteurs qui font autorité pour la langue, dans la nouvelle édition qui se préparait du *Vocabulaire* de la Crusca. En lisant les excellentes raisons qu'il donne au prince, tant en son nom qu'au nom du cardinal Pallavicino, ce qui frappe le plus, c'est qu'à cette époque il eût encore besoin de les donner. G—É.

FALCUCCI (NICOLAS) OU NICOLAS DE FLORENCE, célèbre médecin que la plupart des biographes ont confondu avec son compatriote le savant Nicolas Niccoli (voy. ce nom), était né vers le milieu du 15^e siècle, d'une des plus illustres familles de la Toscane. Nourri de la lecture des ouvrages d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne, il obtint dans l'enseignement et dans la pratique de son art une réputation très-étendue. Ses contemporains le surnommèrent *le Divin*. Ce titre fut la récompense des services qu'il avait rendus à sa patrie et à l'humanité. Il mourut en 1441, et fut inhumé dans l'église cathédrale (*il Duomo*) de Florence, où ses ancêtres avaient leur sépulture. Un de ses descendants y fit rétablir en 1615 son épitaphe : elle est rapportée dans les *Elogi degli illustri uomini toscani*, t. 3, p. 15; mais c'est par erreur que la date de sa mort y est indiquée en 1412. On a de Falcucci : *Sermones medicinales septem*, Pavie, 1474, in-fol., édition originale. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois dans le 15^e et le 17^e siècle. Le premier traité concerne l'hygiène; le second, la thérapeutique; le troisième, les organes dont le siège est dans la tête; le quatrième, les organes internes; le cinquième, l'estomac et ses fonctions; le sixième, la génération; et enfin le septième, la chirurgie et ses principales opérations. C'est donc, comme on voit, un cours complet de la doctrine médicale au commencement du 15^e siècle, et sous ce rapport seul cet ouvrage mériterait déjà l'attention des praticiens. Les différentes parties dont il se compose ont été publiées plusieurs fois séparément, à l'époque où il servit comme de base à l'enseignement dans les plus célèbres facultés de l'Italie. Haller reproche à Falcucci d'avoir reproduit la plupart des opinions des médecins arabes, sans les modifier ou les rectifier comme il l'aurait pu par ses propres expériences (*Biblioth. anatomica*, t. 1, p. 148); mais il n'en considère pas moins la lecture de cet ouvrage comme très-utile aux jeunes médecins. Portal, dont le jugement est ici d'un si grand poids, partage l'avis de Haller (*Histoire de l'anato-*

mie, t. 1, p. 256). Indépendamment de ce cours de médecine, on doit à Falcucci : *Commentaria super aphorismos Hippocratis*, Bologne, 1522, in-8°; *Liber de medica materia*, Venise, 1555, in-fol., et enfin un opuscule sur les fièvres, inséré dans le recueil *De febribus opus aureum*, Venise, 1576, in-fol. La bibliothèque impériale possède de ce grand médecin quelques manuscrits dans lesquels il est mal nommé Nicol. Falcone. Mais c'est par une grave erreur qu'on lui a longtemps attribué l'*Antidotarium Nicolai* (1). Cet ouvrage est de Nicolas (Niccolo), médecin de Salerne, qui vivait au moins un siècle avant Falcucci, puisqu'il en existe à la bibliothèque de Florence un manuscrit, sous la date de 1270 (voy. la Vie d'Ambroise le Camaldule ou Traversari, par Mehus, en tête de ses *Lettres*, p. 25; la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi, etc. W—s.

FALDA (JEAN-BAPTISTE), graveur, né vers 1640 à Valdaggia, dans le Milanais, se rendit très-jeune à Rome pour s'y perfectionner dans le dessin, et depuis s'appliqua tout entier à la gravure. On ignore le nom du maître dont il reçut les premières leçons de cet art; mais Huber (*Manuel des amateurs*) trouve une grande ressemblance entre la manière de Falda et celle d'Israël Silvestre (voy. ce nom). Il a gravé les principales vues de Rome d'après ses propres dessins, ou d'après ceux du cavalier Bernin. Ses estampes à l'eau-forte sont très-recherchées. Parmi les suites qu'il a publiées, on distingue : 1° *Nuovi disegni dell' architettura e piante de' palazzi di Roma de' più celebri architetti*, in-fol. obl.; 2° *Nuovo teatro delle fabbriche ed edifici in prospettiva di Roma moderna*, in-fol. obl., 142 pl.; 3° *Le fontane di Roma nelle piazze e luoghi pubblici*, in-fol. obl., 107 pl.; 4° *Gli giardini di Roma*, in-fol. obl. Le tome 4° du *Thesaur. antiquitat. romanor.* est orné d'un très-beau plan de Rome, gravé d'après Falda. Cet artiste est mort au commencement du 18^e siècle. W—s.

FALDONI, maître d'armes à Lyon, connu par sa fin tragique et par les écrits auxquels elle a donné lieu, était né en Italie vers le milieu du 18^e siècle. Amant aimé de Marie-Thérèse Lortet, fille du sieur Lortet dit Meunier, traiteur à Lyon, il ne pouvait obtenir sa main, et se voyait lentement conduire au tombeau par un anévrisme. Pour éprouver son amour, il lui fait prendre d'abord un poison feint, qu'elle avale avec courage. sûr de sa fermeté, il se renferme avec elle dans une chapelle, à Irigny. Là, l'autel paré, les deux amants, vêtus de blanc, s'attachent un ruban rose au bras, prennent chacun un pistolet, passent le bout de ruban derrière la détente, et, tirant en même temps, se donnent en même temps la mort. On trouva dans la poche de Thérèse ces lignes écrites pour sa mère : « Vous avez refusé

« de m'unir à Faldoni; je l'aime, je ne puis vivre « sans lui. Il va mourir et je vais le suivre; adieu. « Quand vous lirez ceci, vous n'aurez plus de « fille. » Les deux infortunés que l'amour avait poussés à ce déplorable excès furent inhumés à Irigny, le 30 mai 1770, par le vicaire Marcel, en vertu d'une ordonnance que rendit le même jour le juge de la juridiction d'Irigny. Nous avons sous les yeux le procès-verbal d'inhumation, qui nous a été utile pour cette notice, mais qui déclare qu'on ne sait quelle est la patrie de l'Italien Faldoni; voy. le *Dictionnaire des arrêts*, par Prost de Royer, article AMOUR; le *Journal encyclopédique*, juin 1770; les *Mémoires secrets de Bachaumont*, 20 juillet 1770; les *Oeuvres de Voltaire*, édition Beuchot, t. 27, p. 516; le *Portefeuille lyonnais* (par Sain de Manévioux), numéro 11, p. 69 et suivantes; *Love and madness* (Amour et folie), par Herbert Croft. Cette histoire tragique a fourni à Léonard le sujet d'un roman intitulé : *Lettres de deux amants, habitants de Lyon*; et à J.-B.-Augustin Hapdé, celui d'un mélodrame représenté pour la première fois à Lyon au théâtre des Célestins, sous le titre de *Thérèse et Faldoni ou le Délire de l'amour*, et remis ensuite plusieurs fois au théâtre, sous cet autre titre : *Célestine et Faldoni ou les amants de Lyon*. Parmi les ouvrages que Roucher, auteur des *Mois*, a laissés en manuscrit, il se trouve un poème en six chants sur le même sujet. Fontanes, dans une épître en vers sur *l'emploi du temps*, adressée de Lyon, en 1790, à Boisjolin, jette quelques fleurs sur la tombe des deux amants, et engage son ami à chanter leurs malheurs (voy. les *Tablettes chronol. pour servir à l'histoire de Lyon*, par A. Péricaud, année 1770. C—L—T.

FALEDRO ou FALIERI (VITAL), doge de Venise, fut élu par le peuple en 1084, pour remplacer Dominique Silvio, parce que celui-ci avait laissé battre, par Robert Guiscard, la flotte qu'il commandait. Faledro demanda et obtint de l'empereur grec le titre de protosébaste, qu'il joignit à ceux de duc de Venise, de Dalmatie et de Croatie. Ayant retrouvé en 1094 le corps de St-Marc l'évangéliste, qui avait été apporté précédemment à Venise, mais qui y était égaré, il le fit enterrer dans la basilique de son nom; on fit un secret du lieu choisi pour le dépôt, afin que cette relique ne fût pas volée, et ce secret s'est perdu depuis. Vital Faledro mourut en 1096, et il eut pour successeur Vital Micheli. S. S—1.

FALEDRO (ORDELAFFO), doge de Venise, succéda en 1102 à Vital Micheli. Pendant son règne, la ville de Zara, en Dalmatie, voulut secouer le joug des Vénitiens pour se soumettre aux Hongrois; mais Faledro fit le siège de cette ville, et la reprit en 1115. Deux ans plus tard, comme il défendait la Dalmatie contre de nouvelles incursions des Hongrois, il fut tué dans une bataille. Dominique Micheli lui succéda. S. S—1.

FALETTI ou FALLETTI (JÉRÔME), littérateur du 16^e siècle, était né à Trino dans le Montferrat;

(1) Il existe de cet opuscule une édition très-rare, Venise, Jenson, 1471, in-4°, de 68 f. Voy. le *Manuel du libraire* de M. Brunet, au mot NICOLAI, où par l'erreur commune l'ouvrage est attribué à Falcucci.

un de ses oncles, archiprêtre de Savone, prit soin de sa première éducation. Après la mort de cet oncle, il vint continuer ses études à l'académie de Ferrare. Se trouvant en 1542 à Louvain, il fut témoin du commencement des hostilités entre François 1^{er} et Charles-Quint dans les Pays-Bas. L'année suivante il était de retour à Ferrare, puisqu'il eut l'honneur de haranguer le pape Paul III à l'entrée du pontife dans cette ville. Ayant terminé son cours de droit, il reçut le laurier doctoral des mains d'Alciat. Ses talents lui méritèrent bientôt la confiance du duc de Ferrare (Hercule II), qui le chargea de diverses missions honorables. Envoyé par ce prince à l'empereur Charles-Quint, puis au roi de Pologne Sigismond, il se trouvait en Allemagne pendant la guerre de Smalkald, dont il a écrit l'histoire. De retour en Italie, il alla complimenter, en 1550, Jules III sur son élection au trône pontifical. Enfin le duc de Ferrare le nomma son ambassadeur (*orator*) à Venise, au plus tard en 1554, puisqu'il s'y trouvait lorsque François Venerio fut revêtu de la dignité de doge. Faletti fut continué dans cette place par le duc Alphonse II. Il encouragea beaucoup ce prince dans son projet de fonder une bibliothèque à Ferrare, et l'enrichit de plusieurs beaux manuscrits (1) provenant de la fameuse bibliothèque de Corvin (*voy. ce nom*), ainsi que des ouvrages encore inédits des anciens qu'il fit exécuter par les plus habiles calligraphes de Venise. Alphonse le récompensa de ses services en le créant comte de Trino, avec des revenus considérables, lui imposant pour unique redevance, l'obligation de déposer à la bibliothèque de Ferrare, chaque année, au moins deux ouvrages (2). Faletti mourut, suivant M. Renouard (*Annal. des Aldes*), à Venise; mais plus vraisemblablement à Padoue, le 5 octobre 1564 (3). Sans être un des premiers écrivains d'un siècle qui compte, surtout en Italie, tant de grands poètes et de savants littérateurs, Faletti n'en occupe pas moins un rang estimable parmi ses contemporains. Son style en vers comme en prose ne manque ni de grâce ni d'élégance. On a de lui : 1^o *Della guerra di Germania in tempo di Carlo V*, Venise, Giulito, 1552, in-8^o : c'est l'histoire de la guerre qui suivit la ligue de Smalkald; 2^o la traduction italienne du livre d'Athénagoras *Della resurrezione*, avec un discours : *Della Natività di Cristo*, Venise, Alde, 1556, in-4^o; 3^o *De Bello sicambrico, libri IV, et alia poemata, libri VIII*, Venise, Alde, 1557, in-4^o. Cette édition est très-rare : elle est précédée d'une Lettre de Paul Manuce, dans laquelle il remercie Faletti

des témoignages d'attachement qu'il lui a donnés durant sa dernière maladie. Le sujet du poème *De bello sicambrico* est la guerre des Français dans les Pays-Bas en 1542. Il a été réimprimé par les soins de C.-Val. Vonck, Nimègue, 1749, in-8^o; 4^o *Orationes XII*, Venise, Alde, 1558, in-fol. C'est le recueil des harangues prononcées par Faletti dans diverses occasions importantes. 5^o *Des Rime* dans le recueil publié par Jérôme Barufaldi; 6^o *Genealogia degli principi Estensi*, Francfort, 1581, in-fol., à la suite de la *Chronique des Slaves*, par Helmold. Ce n'est qu'un extrait assez court d'un grand ouvrage qu'avait préparé Faletti sur les princes de la maison d'Este. On en conserve deux copies à la bibliothèque de Ferrare, dont l'une est précédée de la dédicace de l'auteur au duc Alphonse. On avait prétendu que Pigna, dans son *Histoire des princes d'Este*, n'avait fait que copier Faletti; mais Tiraboschi l'a disculpé de ce reproche de plagiat. De tous les biographes de Faletti, le meilleur et le plus exact est Tiraboschi, qui lui a consacré une Notice détaillée dans la *Storia della letterat. italiana*, t. 7, p. 961. W—s.

FALIÉRI (MARIN), doge de Venise, fut donné pour successeur à André Dandolo, auteur des chroniques de Venise, le 11 septembre 1554, à l'époque même où la grande flotte des Vénitiens, commandée par Nicolas Pisani, avait été détruite par les Génois, dans le port de Sapienza. Faliéri était alors âgé de 76 ans; il était fort riche, et il avait occupé des emplois importants, mais il avait une femme jeune et belle, dont il était excessivement jaloux. Un des chefs de la *Quarantie criminelle*, Michel Steno, excitait surtout sa défiance. Dans une mascarade de carnaval, Steno et Faliéri s'insultèrent mutuellement : le premier fut condamné à un mois de prison par le tribunal dont il était président, mais cette peine était loin de suffire au ressentiment ou à la jalousie du doge. Il étendit sa haine sur tout le tribunal, sur toute la noblesse, qui n'avait pas mieux vengé son injure. Dans son courroux, il rechercha l'appui des plébiens, qui, dépouillés quarante ans auparavant de la souveraineté qu'ils avaient exercée dès l'origine de la république, ne pardonnaient point à la noblesse son usurpation, et aux jeunes patriciens leur insolence. Six cents conjurés convinrent de se réunir, le 15 avril 1555, sur la place de St-Marc, lorsque le doge ferait sonner la cloche d'alarme; et comme, à cette cloche, tous les nobles devaient accourir pour se ranger autour de la Seigneurie, tous devaient être massacrés à mesure qu'ils arriveraient sur la place. Mais le complot fut révélé au conseil des Dix, la veille de son exécution; plusieurs des coupables furent mis à la torture, et le doge lui-même, ayant été convaincu d'être entré dans un complot contre le gouvernement dont il était le chef, fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1555, sur l'escalier du palais ducal, au lieu même où il avait prêté serment de fidélité à la république. Presque

(1) On en trouvera les titres dans une lettre de Faletti, publiée par Tiraboschi, t. 7, p. 230.

(2) L'acte porte : *Duos libros qui sint jucunda lectionis*.

(3) Barufaldi, dans la *Raccolta de' Rime*, citée n^o 5, a fixé la mort de Faletti à 1560. Cette erreur se retrouve dans le *Dizionario di Bassano*; mais, ce qui est le plus étonnant, elle a été reproduite également dans la traduction de notre ouvrage, intitulée *Biografia universale*.

tous ses complices périrent ensuite par différents supplices, tandis que son dénonciateur fut anobli et largement récompensé. On sait que tous les portraits des doges sont rangés dans la salle du grand conseil : à la place où devait être celui de Faliéri, on a fait représenter un trône ducal couvert d'un voile noir, avec cette inscription : *C'est ici la place de Marin Faliéri, décapité pour ses crimes*. On mit sur son tombeau l'épithaphe suivante :

Dux Venetum jacet hic, patriam qui perdere tentans]
Sceptra, decus, censum perdidit atque caput.

S. S.—I.

FALISCUS. Voyez GRATIUS.

FALK (JEAN-PIERRE), médecin suédois, naquit en 1727, dans la province de Westrogothie. Il manifesta de bonne heure un zèle ardent pour les sciences et une profonde hypocondrie. Étudiant à l'université d'Upsal, il eut l'avantage d'être honorablement distingué par Linné, qui lui confia l'éducation de son fils. L'immortel naturaliste prenait au sort de Falk le plus affectueux intérêt; ce fut pour lui procurer une distraction utile et agréable qu'il le chargea d'aller recueillir les plantes et les zoophytes que produit l'île de Götland. Cette excursion prouva les connaissances étendues de Falk, mais ne remplit qu'imparfaitement l'espoir de son Mécène, qui désirait surtout le guérir de sa mélancolie. Falk suivit Forskal à Copenhague, et fut vivement affligé de ne pouvoir être désigné pour l'accompagner en Arabie. De retour à Upsal, Falk reçut, le 23 juin 1762, le doctorat des mains de son protecteur, qui inséra sa thèse : *Planta alstroemeria*, dans l'excellent recueil intitulé : *Amœnitates academicae*. Le riche possesseur d'un cabinet d'histoire naturelle à St-Petersbourg pria Linné de lui choisir un directeur. Cet emploi fut confié à Falk, qui bientôt après obtint la chaire longtemps vacante de professeur au jardin de pharmacie. Lorsque l'Académie impériale des sciences forma, en 1768, une société de voyageurs destinés à enrichir le domaine de la géographie et de l'histoire naturelle, Falk reçut un diplôme qui lui assignait un des principaux rangs. Il fit des efforts inconcevables pour remplir avec honneur cette mission importante : efforts superflus ! Accablé sous le poids d'une mélancolie toujours croissante, Falk se vit obligé d'interrompre sa course scientifique. Les bains de Kiskar, dont il fit usage, semblèrent apporter quelque soulagement à ses douleurs. Cette légère amélioration ne dura qu'un moment, les symptômes les plus alarmants se manifestèrent. De retour à Casan, au mois de novembre 1773, Falk offrait l'image repoussante d'un squelette. Tourmenté la nuit par des insomnies cruelles, il prenait à peine chaque jour une bouchée de biscuit de mer trempé dans une tasse de thé. Si parfois il rompait le silence, c'était uniquement pour proférer des accents plaintifs sur l'horreur de ses maux. Enfin il refusa toute consolation, toute espèce de visite, excepté

celle de son ami Jean-Théophile Georgi, que l'Académie lui avait donné pour adjoint. Il restèrent ensemble le 30 mars 1774 jusqu'à minuit, et Falk ne laissait point entrevoir le dessein qu'il méditait. Le lendemain matin, Georgi trouva son infortuné compagnon de voyage privé de vie, et couvert de sang. Il avait près de lui un rasoir avec lequel il s'était fait une légère blessure au cou, et le pistolet dont il s'était servi pour terminer sa pénible existence. La balle, après avoir traversé la tête de ce malheureux, s'était fichée dans le plafond de l'appartement. Falk avait les petits défauts et les grandes qualités qui sont ordinairement l'apanage des hypocondriaques; il était morose, capricieux, irritable, défiant, susceptible, amant de la solitude, sobre, bienfaisant et vertueux. Ses papiers, quoique composés de notes éparses, contenaient une foule de recherches curieuses, de faits intéressants, d'observations utiles. Chargé par l'Académie de recueillir ces manuscrits, de les mettre en ordre, et de suppléer les lacunes, le professeur Laxmann s'acquitta dignement de cette tâche, et l'ouvrage parut en allemand sous ce titre : *Mémoires topographiques sur la Russie*, St-Petersbourg, 1783, 3 vol. in-4^o, fig. Thunberg a consacré à la mémoire de son savant compatriote un genre de plantes qui, sous le nom de *Falkia*, est rangé par Jussieu dans la famille des borraginées, et n'offre encore qu'une seule espèce, indigène du cap de Bonne-Espérance. C.

FALK (JEAN-DANIEL), satirique allemand, naquit à Dantzig en 1770. Son père était un pauvre perruquier de la vieille roche. A peine son fils sut-il un peu lire et écrire qu'il le retira de l'école de St-Pierre, comme d'un lieu maudit, et lui mit entre les mains la savonnette et le rasoir. Falk, dont le goût pour la lecture se prononçait plus vivement par la contradiction même, ne voyait dans ces instruments du labeur quotidien que des moyens d'amasser un petit pécule dont le cabinet de lecture enlevait la totalité. Le soir venu, il se dérobaît de la boutique paternelle, Gellert, Wieland ou Lessing à la main, et, fût-ce en plein hiver, lisait à la lueur d'un reverbère, comme le Tasse écrivait à la lueur des yeux de sa chatte, jusqu'à ce que ses doigts engourdis refusassent de tourner le feuillet. Pour pallier ses longues absences, il mentait; il disait revenir de chez son oncle ou son grand-papa, car autrement comment éviter les corrections ? L'obstination de son père à concentrer toutes les facultés du jeune homme dans l'art du barbier était devenue une véritable tyrannie, et s'augmentait de l'antipathie de Falk pour cette carrière, comme l'antipathie de Falk croissait par l'obstination de son père. De désespoir et d'ennui, il déserta le toit natal, et, pour ne pas retomber en puissance de barbier, il résolut de se faire marin. Mais, lorsqu'il fut question de s'embarquer, les mariniers ne voulurent pas de lui; il était trop jeune, dirent-ils, puis il ne sa-

vait pas l'anglais. Falk, qui, dans l'espoir de faire route avec eux, avait erré plusieurs jours dans les forêts qui couvrent les bords de la Vistule inférieure, revint alors à l'échoppe paternelle, déterminé à l'apprendre, cette heureuse langue qui donnait le droit de courir l'Océan et les aventures. Il découvrit un maître au meilleur marché possible, qui lui permettait d'entendre gratis les leçons données à d'autres élèves. Là que de déboires encore ! Sa mise chétive, son manque de livres qu'il ne pouvait acheter, le rendaient un objet de mépris pour ses fortunés camarades. Mais infatigable, il écrivait son Shakspeare, il apprenait par cœur son Ossian, il surpassa bientôt les moqueurs. Un prix qu'il eut fixa sur lui l'attention du premier pasteur de l'église St-Pierre, lequel obtint pour lui de son père l'autorisation d'étudier (1785). Ne recevant rien de ses parents, il fallait qu'il vécût, qu'il s'entretint. Il y parvint en donnant des leçons de lecture à des enfants, quatre à six heures par jour, et reprenant sur la nuit le temps ainsi perdu. Tel était son zèle, que pour rester éveillé il tenait ses pieds dans l'eau froide, jusqu'à ce qu'il s'aperçut qu'on ne joue pas ainsi avec la santé impunément. Deux ans après son entrée au collège (1786), il connaissait un peu de langues anciennes, de littérature, de philosophie, de physique expérimentale, lisait des classiques dans l'original, parlait français avec assez d'aisance. Tout en se livrant à ces travaux, il s'était épris de la fille d'un des riches et des puissants de Dantzig, et quelque temps il put se croire payé de retour ; mais les sentiments de la jeune personne ne tinrent pas contre une absence et contre l'offre d'un beau mariage. Falk alors voulant dépayser ses souvenirs se mit en route pour l'université de Halle, où il suivit surtout les cours de littérature, tant ancienne que moderne, au séminaire philologique, et où il se fit connaître de Klein, de Forster, d'Eberhard. Plus d'une ouverture et même d'une promesse lui furent faites au cas où il se donnerait à la théologie ; mais son goût pour l'indépendance l'empêcha de faire attention à ces conseils, et, quelque temps après, il fit son apparition sur la scène poétique par une satire imitée de Boileau, et intitulée *l'Homme*. Si les applaudissements des lecteurs l'encouragèrent, il eut en revanche des contrariétés à supporter : un membre du conseil de Dantzig imagina que le poème contenait des allusions à sa personne, et, en vertu du principe *Qui n'aime pas Cotin*, etc., lui fit ôter un faible secours qu'il recevait de la ville pour son entretien à Halle. Cet échec ne lui fit pas quitter la voie poétique, où si témérairement il s'engageait. L'année suivante (1796), parurent *les Héros*, effusion plus brillante encore et plus vigoureuse d'un esprit élevé, qu'importunaient les louanges données au *Bell' orrido* de la guerre. Cette œuvre juvénalesque, comme l'appela Wieland, répandit son nom dans toute l'Allemagne, et lui donna d'emblée un rang parmi les

poètes célèbres du jour. Il confirma ces espérances en publiant, la même année, *les Saints Tombeaux de Rome* et *les Prières*, deux productions satiriques du premier ordre, auxquelles on ne peut reprocher qu'une luxueuse abondance de poésie et d'invention. C'est après cela qu'il se mit à publier son *Almanach pour les amis du badinage et de la satire*, qui l'occupa presque exclusivement, et qui, pendant ses premières années, ajouta au renom de l'auteur, toujours abondant en vives saillies, en heureux traits d'imagination. Mais tout s'épuise, même le plaisir d'entendre *Peau-d'Ane*, et le plaisir plus doux encore d'entendre médire. Le Falk de 1803 ne jetait pas moins de feux par toutes ses facettes que celui de 1796 ; mais tout son public s'était habitué à sa manière, et son imprévu même n'avait plus d'imprévu. Ajoutons que pour fournir ce contingent annuel de malice et de gaieté, il était obligé de traduire à sa barre des faits, des hommes contemporains, et que sa satire devait, sous peine de tomber dans la fadeur, dégénérer en personnalités : or, c'était descendre en même temps que se faire des ennemis. « D'ailleurs, disait « plus tard l'ex-Archiloque, resplendir dans l'Al-
« manach, c'est resplendir un an ; le poète vit là
« ce que vit le millésime ; le 31 décembre démo-
« nétise tout ce qu'il a frappé de belles pièces :
« recommencer, à quoi bon ? puisque votre im-
« mortalité sera de même fauchée en herbe. » Le fait pourtant est que ces bluettes, dont Falk bigarrait son *Taschenbuch*, ne sont pas toutes faites pour l'oubli : réimprimées en partie, elles ont été goûtées, et dès que les amis de la satire et du bon rire n'ont plus vu leur périodique dîner servi par Falk, ils se sont remis d'eux-mêmes en appétit. Qu'on ne croie pas au reste que Falk, dans ces premiers élans, n'eût d'autre but que de flatter la malignité publique. Un trait qui le caractérise au contraire, c'est que philanthrope en même temps que rieur, aimant les hommes en s'en moquant, il fait surtout la guerre aux abus funestes. L'attaque vive qu'il dirigea contre l'hôpital de la Charité de Berlin, et qui fit jeter les hauts cris au docteur Biester, eut pour résultat de faire nommer par le roi de Prusse une commission pour l'examen des abus et l'indication des améliorations. Elles eurent lieu ; et nul doute pour nous que le coup de fouet de Falk n'y ait été pour plus des trois quarts. C'est probablement à cet usage honorable de ses armes, courtoises pour l'ordinaire, et à sa vie pure, inoffensive et paisible, qu'il dut, en dépit des machines que firent jouer ses ennemis, l'avantage de n'avoir rien à démêler avec l'État. A trois ou quatre fois différentes, on l'accusa de bafouer la religion, de vouloir amener le catholicisme en Prusse, de faire de l'opposition au gouvernement ; des missives anonymes lui conseillèrent de quitter Halle, vu qu'un ordre du cabinet allait lui donner une forteresse pour demeure (1796). Fort de sa conscience, Falk ne bougea pas, et le cabinet n'eut pas l'air d'avoir la

moindre intention hostile contre lui ; et si plus tard (1797) il fixa son séjour à Weimar, outre que dans cette ville il n'eût pas été en sûreté contre des velléités de vengeance un peu fortes de la part de la Prusse, c'est que cette ville était plus littéraire que Halle dans le sens qui convenait à un poète. Il s'y maria bientôt, et pour lettre de part au public, il publia son *A Caroline*, tableau piquant d'officieux amis, plaignant à qui mieux mieux la pauvre fiancée tombée ès-mains d'un satirique. Mais ces arguments qu'il ridiculisait, il devait y céder à la longue ; ce qu'il se disait de l'éphémère durée des gloires entées sur le calendrier n'était au fond qu'un dégoût pour le genre satirique qui, tant qu'il se borne à l'énoncé de thèses morales, n'est qu'un lieu commun, vieux ou neuf, paradoxal ou convenu, et qui, dès qu'il touche vivement les individualités vivantes est amusant, c'est vrai, mais frise de près l'odieux : on n'est pas longtemps satirique de cette sorte avec un bon cœur. Falk s'empessa donc d'en revenir aux peintures générales. A cette phase de son talent se réfèrent son *Prométhée* (1803), et son *Amphitryon* (1804). Il s'occupait en même temps de critique littéraire, et souvent se distrait de ces travaux graves par des récits et des tableaux poétiques. Ainsi naquirent entre autres *Jean de la Baltique* (1805), et ses *Grotesques* (1805, 1806). A cette époque la vie était encore pour lui émaillée de quelques fleurs, bien que cette teinte de mélancolie, qui fut pour quelque chose dans son génie satirique, commençât à se rembrunir. La même année (1806), il entreprit sous le titre de *L'Elysée et le Tartare*, un journal politique, dans lequel il retraçait les imminents dangers amenés sur l'Allemagne par l'impéritie des cabinets, faisait ressortir la nécessité de s'appuyer sur la capacité et non sur la noblesse, pour sortir de la crise actuelle, et prophétisait que les nations perdues par leurs maîtres se sauveraient par leur énergie, leur volonté à elles. Cette prophétie si minutieusement accomplie en Espagne, en Allemagne, ne nous fera pas dire qu'il y eût en Falk l'étoffe d'un profond politique : seulement il était pénétré de quelques faits modernes que des hommes d'État à courte vue regardent trop comme des hérésies gouvernementales. L'invasion de la Prusse par les Français fit taire le journal de Falk, mais elle n'anéantit pas son activité. Au lieu de quitter Weimar, il se mit en rapport avec l'état-major des troupes françaises en Saxe ; sur la recommandation de Wieland, il fut nommé secrétaire du receveur des contributions de guerre, et, grâce à sa place, il adoucit un peu le *væ victis*. Le grand-duc de Saxe-Weimar lui en témoigna sa reconnaissance en le nommant, après la retraite des Français, conseiller de légation. Il ne se rendit pas moins utile, lorsqu'en 1813, à la tête d'une compagnie d'infanterie, mise à sa disposition par le général français baron de Cœhorn, il préserva du pillage plusieurs villages très-exposés. Sur ces

entrefaites une fièvre contagieuse qui régnait à Weimar lui enleva quatre de ses enfants. Son esprit depuis six ans porté au sérieux fut vivement frappé de ces coups réitérés : il dit plus que jamais adieu aux choses légères ; et le poète qui devait sa renommée au genre de tous le moins charitable, ne respira plus que pour des œuvres de charité. Conjointement avec le pasteur Horn, il projeta la fondation d'une société de bienfaisance, dite *Société des amis dans le besoin*, et dont le but était de donner un asile et de l'éducation aux orphelins, et spécialement à ceux que la guerre aurait réduits à cette triste condition. Son nom, sa parole, l'influence de son coopérateur, les missionnaires qu'il envoyait jusqu'en Angleterre pour rallier à cette belle œuvre, enfin la sagesse pratique de son plan d'éducation qui consistait dans l'apprentissage d'un métier, des notions de géométrie, d'histoire et d'histoire naturelle puisées aux écoles du dimanche, et une instruction religieuse solide, décidèrent bientôt la prospérité de l'établissement, qui, de 1815 à 1817, avait acquis près de cinq cents enfants. Plus tard, il eut la joie de voir la société à même de faire élever pour cette jeune population un oratoire et une école, qui furent inaugurés le 3 septembre 1825, au jubilé du grand-duc Charles de Weimar. Il ne survécut que peu à cette cérémonie, et mourut le 14 février 1826. Sa santé depuis longtemps était mauvaise ou plutôt l'avait toujours été. On n'en sera pas étonné si l'on songe au régime qu'il suivait dans son enfance. Très-fortement compromise en 1806, elle s'était cependant rétablie par la vie active que, lors de l'invasion française, il avait menée pendant un an et plus. Sa conversation était brillante, amusante, comme celle de Coleridge, sauf qu'il avait moins du grand seigneur : il excellait à passer du grave au comique, du bouffon au grave : personne surtout n'avait plus d'imprévu. « Il est bavard, disait madame de Staël ; « mais, ajoutait-elle, j'aime les bavards. » En effet, quand elle n'était plus sur le trépid, elle ne devait pas s'ennuyer à l'entendre, et elle pouvait à ce jeu renouveler sa provision d'idées, car Falk était original. Il aimait surtout à parler d'éducation, et il y avait sur ce point plaisir et profit à l'écouter. Il avait aussi sinon des vues, du moins des expressions à lui lorsqu'il se prenait à causer sur l'art. En somme, il avait tant d'esprit et sur tant de choses, qu'on commençait par lui refuser du génie, et qu'à la longue on prenait chez lui pour génie ce qui n'était que de l'esprit. Les œuvres de Falk n'existent complètes dans aucune édition. Ad. Wagner a publié ses *Œuvres choisies*, Leipsick, 1819, 5 vol. ; le premier porte pour titre : *Livret d'amour* ; le second, *Livret pascal* ; le troisième, *Livret des fous*. Croyant pouvoir nous dispenser d'une indication plus détaillée, nous citerons : 1° Les *Satires*, savoir : 1° l'Homme, les Héros, les Tombeaux de Rome, les Prières, publiées, la première en 1795 ; la deuxième, dans

le *Nouveau Mercure allemand*, n° 4, en 1796 (elles ont été réunies dans une deuxième édition, Leipsick, 1798), les deux autres aussi à Leipsick, en 1796; 2° Quatre autres poèmes satiriques : *la Vanité*, *les Gogailles*, *la Jérémiasse*, *la Mode*, Leipsick, 1799, avec les Tombeaux et les Prières. 2° Les sept années de *l'Almanach pour les amis de la satire et de la gaieté*, Leipsick, 1797, 1798, 1799, 1800; Weimar, 1801, 1802, 1803. 3° Les drames, savoir : 1° *Prométhée*, Tubingue, 1805; 2° *Amphitryon*, 1804; 3° le *Coriolan* de Shakspeare, Amsterdam, 1811. Le dernier est le tome premier et unique d'une collection intitulée : *Théâtre romain des Anglais et des Français, traduction libre, et développement des caractères d'après les sources antiques, notamment Plutarque, Tit-Live, Denys d'Halicarnasse*. 4° *Nouveau recueil de petites satires et de récits*, Berlin, 1804. 5° *Vie, voyages de Jean de la Baltique*, Tubingue, 1805. 6° Deux années de *Grotesques, satires et naïvetés*, avec gravures tirées de divers maîtres, Tubingue, 1805 et 1806. 7° *Livret de guerre*, Weimar, 1815. 8° *Jean Falk, sa vie, ses amours, ses souffrances en Dieu*, Altenbourg, 1817. 9° *Miroir populaire des Allemands*, Leipsick, 1825. 10° *Introduction aux chants populaires de J.-G. de Herder*, Leipsick, 1825, 2 vol. 11° *Diverses Brochures ou Opuscules pour la Société des amis dans le besoin*. 12° Des articles dans différents recueils périodiques, entre autres *Sur la manière dont Goëthe et Schiller traitent le destin*, dans *l'Uranie*, 1812. P—OT.

FALKLAND (LUCIUS CARY, vicomte DE), fils aîné de Henri, vicomte de Falkland, naquit vers l'an 1610, à ce qu'on croit, à Burford, dans le comté d'Oxford. Il fut élevé d'abord à Dublin, puis à Cambridge. Étant très-jeune encore, quelques légèretés le firent enfermer dans la prison de la Fleet; mais il fallait qu'elles n'eussent pas leur source dans aucune disposition naturelle, car il revint de ses voyages parfaitement corrigé et rapportant ce caractère qui l'a fait célébrer par ses contemporains comme l'honneur de son temps et de son pays. Devenu, avant vingt ans, héritier d'une fortune considérable que lui laissait un de ses grands pères, il n'usa de son indépendance que pour se livrer à des occupations solides. Quelques circonstances le détournèrent d'embrasser l'état militaire, auquel le portait naturellement son goût; il se livra à l'étude avec une telle ardeur, qu'ayant formé le projet d'apprendre le grec, il se résolut à ne point aller à Londres, dont le séjour lui plaisait infiniment, qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Outre les historiens grecs, il avait lu, avant l'âge de vingt-trois ans, tous les poètes grecs et latins. A une forte mémoire, à une facilité prodigieuse, il joignait beaucoup d'esprit naturel et un goût passionné pour la littérature. Il s'éloignait souvent de Londres et allait s'établir soit à Oxford, soit à une de ses terres située près de cette ville, pour y jouir de la société des savants qu'attirait autour de lui son

caractère affable, doux et modeste. Heureux du genre d'occupation qui remplissait ses loisirs, il avait coutume de dire : « Je plains sincèrement « un gentilhomme ignorant, les jours de pluie. » A la mort de son père, arrivée en 1633, il fut fait gentilhomme de la chambre du roi; et, lors de l'expédition contre les Écossais, en 1639, trompé dans la promesse qu'on lui avait faite de lui donner un commandement de troupes, il n'en fit pas moins la campagne en qualité de volontaire. En 1640, il fut nommé membre du parlement. Lord Falkland apportait dans les affaires un esprit éclairé et cette innocence de cœur, partage assez ordinaire de ceux que l'étude des plus belles productions de l'esprit humain a fait vivre au milieu d'un monde meilleur, d'où ils n'ont point songé à descendre pour examiner les hommes tels que les présente la vie ordinaire. Fortement attaché aux lois de son pays, sans peut-être les connaître beaucoup, il se laissa facilement persuader que ceux qui les défendaient contre les usurpations de la cour ne pouvaient avoir que des intentions pures; il fut entraîné par eux dans des mesures contraires à la douceur de son caractère, en particulier contre l'infortuné comte de Strafford. Désabusé ensuite, il n'en conserva pas moins, pendant quelque temps, de l'éloignement pour la cour et surtout une telle crainte qu'on ne le supposât entraîné vers elle par le désir de la faveur, qu'il affectait envers tout ce qui y tenait une sorte d'humeur et de rudesse. Cependant, ayant été nommé secrétaire d'État, après quelque hésitation, il accepta par des motifs de générosité et de justice, pour un parti que commençait à accabler la fortune. Son caractère rendait ce choix honorable pour la cour; ses lumières le faisaient regarder comme utile; mais les lumières de lord Falkland, d'accord avec les sentiments de son âme, ne pouvaient l'être avec les hommes et les choses auxquelles il allait avoir affaire. Son esprit était trop élevé et son âme trop droite. « Mon secrétaire, disait Charles I^{er} « en parlant de lui, habille si bien mes pensées « que je ne les reconnais plus. » On ne put, durant son ministère, le résoudre à se servir d'espions, ni à violer le secret des lettres; mais, dès lors fidèle au roi comme il l'avait été d'abord au parti qu'il avait cru le plus juste, il partagea les diverses chances de sa destinée. Après la bataille d'Edgehill, que gagna l'armée royale, il courut les plus grands dangers pour sauver la vie à ceux des ennemis qui avaient mis bas les armes; partout il s'exposait avec le plus grand courage, mais son âme était abattue. Le spectacle des maux qui se préparaient pour son pays et plus encore celui des injustices et des crimes, suites inévitables de la violence des partis, était trop fort pour cette âme douce et pure. Sa gaieté, la vivacité naturelle de son esprit l'avaient abandonné. Le soin de sa personne, qu'il avait porté jusqu'à l'excès, avait fait place à la plus étrange

négligence ; son humeur s'était aigrie : il manquait à sa vertu la force nécessaire pour supporter la vue des crimes et des malheurs des hommes. Souvent, au milieu de ses amis, après un morne silence, interrompu seulement par de profonds soupirs, il s'écriait douloureusement : « La paix ! la paix ! » Quand tout espoir fut perdu à cet égard, la vie lui devint insupportable. Le matin de la première bataille de Newbury, il demanda une chemise blanche, disant que, s'il était tué, « il ne voulait pas qu'on trouvât son corps dans « du linge sale. » Ses amis le sollicitant de ne pas s'exposer à un danger auquel ne l'appelait point son devoir, puisqu'il n'était pas militaire, il répondit : « qu'il était las des temps où il vivait ; « qu'il prévoyait de grands malheurs, mais qu'il « croyait qu'il en serait dehors avant la fin de la « journée. » En effet, s'étant mis au premier rang du régiment de lord Byron, il reçut dans le bas ventre une balle de mousquet, dont il mourut sur-le-champ, le 20 septembre 1643, âgé de 34 ans. On ne trouva son corps que le lendemain matin. On raconte que peu de temps auparavant, lord Falkland étant à Oxford avec le roi, ils allèrent ensemble visiter la bibliothèque de l'université. On leur montra un Virgile imprimé avec grand soin et magnifiquement relié. Lord Falkland proposa en badinant, au roi, de tenter les *sorts virgiliens*, mode de divination fort en usage dans le moyen âge et qui consistait à appliquer, comme présage à la chose que l'on désirait savoir, les premiers vers de Virgile que l'on trouvait à l'ouverture du livre. Le roi, suivant la plaisanterie, ouvrit le Virgile et tomba sur ce passage des imprécations de Didon :

At bello audacis populi vexatus et armis.
(*Æneid.*, lib. 4, v. 614.)

Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas.

Lord Falkland, qui le vit frappé de cette rencontre, voulut consulter à son tour l'*Énéide*, espérant trouver un passage tout à fait inapplicable à la destinée du roi, et qui réduirait ainsi ce hasard à sa juste valeur ; mais le sort trompa son attente : il ouvrit le livre à ce passage où Evandre déplore la mort prématurée de son fils :

Non hæc, ô Pallas, dederas promissa parenti, etc.
(*Æneid.*, lib. 11, v. 152.)

O Pallas ! est-ce ainsi que ton cœur téméraire
Épargne ta jeunesse et les vieux ans d'un père !
Ah ! j'ai dû le prévoir ; et pouvais-je oublier
Combien ont de pouvoir sur un jeune guerrier
Les premières faveurs que promet la victoire,
Le début du courage et l'essai de la gloire.

Les vers de Virgile offraient une allusion si frappante à la situation de Falkland lui-même, que cela ne put que confirmer Charles dans le présage qu'il avait pu tirer du premier passage. Peu d'hommes ont été aussi regrettés que lord Falk-

land, et peu méritaient autant de l'être ; ses mœurs étaient pures comme son cœur ; son intégrité concevait à peine le soupçon de la mauvaise foi. On a dit de lui « qu'il possédait une étendue « de connaissances auxquelles parviennent rare- « ment les plus âgés, et un degré d'innocence que « les plus jeunes apportent rarement dans le « monde. » Toutes les vertus douces et humaines remplissaient son âme ; son esprit était aimable, sa conversation charmante. Attentif à ne jamais blesser ni affliger, il conservait de la modération et de la bienveillance jusque dans les disputes de religion. Empressé à secourir le mérite dans l'infortune, il joignait la familiarité au bienfait, et il encouragea les lettres en ami, non en protecteur. Il a laissé quelques poésies et plusieurs discours sur les affaires du temps, imprimés séparément. On croit qu'il a beaucoup aidé Chillingworth dans son *Histoire du Protestantisme*. S—d.

FALKNER (THOMAS), missionnaire jésuite, était fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre. Après avoir étudié sous son père la chirurgie, pour laquelle il montra constamment beaucoup de dispositions, il alla à Londres pour se perfectionner par la pratique dans les hôpitaux. Comme il était logé dans une rue près de la Tamise, il fit connaissance d'un capitaine qui naviguait à la côte de Guinée. Celui-ci persuada au jeune chirurgien de l'accompagner en cette qualité. Falkner après ce premier voyage en fit un autre à Cadix, où il s'embarqua pour Buenos-Ayres. Il tomba malade dans cette ville, et fut réduit à une telle extrémité qu'au départ de son navire il ne put s'embarquer. Les jésuites qui le soignaient avec une assiduité affectueuse dans sa longue maladie, jugèrent que ce serait un avantage inappréciable pour leurs missions d'Amérique, d'avoir pour confrère un homme aussi versé que Falkner dans la médecine et la chirurgie. En conséquence, ils n'épargnèrent rien pour gagner son attachement et sa confiance, et s'emparèrent tellement de son esprit qu'ils lui persuadèrent d'entrer dans leur collège, et finalement de faire profession dans la société. Il exerça son ministère parmi les Indiens qui habitent la vaste étendue de pays comprise dans la vice-royauté de Buenos-Ayres et plus loin au sud du Rio de la Plata. Son habileté à guérir les maladies, sa dextérité dans les opérations chirurgicales et sa connaissance de la mécanique, contribuèrent à faire réussir sa mission au delà de toute espérance. Il séjourna près de quarante ans dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas, et fut une des personnes chargées par le gouvernement espagnol de faire par mer le relevé de la côte comprise entre le Brésil, la Sierra del Fuego, etc. A l'époque de la dissolution des jésuites, Falkner fut envoyé en Espagne, d'où il revint dans sa patrie. Un catholique de ses compatriotes qui demeurait à Spetchley, près de Worcester, le prit pour chapelain. Ce fut dans cet asile qu'il écrivit en anglais : *Des-*

cription de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale, Hereford et Londres, 1774, 1 vol. in-4°, avec des cartes. Ce livre fut traduit en allemand et abrégé, Gotha, 1775, 1 vol. in-8°. On en a aussi une traduction française abrégée, sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*, traduite de l'anglais par M. B*** (Bourrit), Genève et Paris, 1787, 2 vol. in-16. Le livre de Falkner offre des notions très-précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, sur les productions de la nature que l'on y trouve. On reconnaît cependant qu'il n'était pas assez versé dans l'histoire naturelle, ce qui rend ses descriptions bien moins utiles. L'ouvrage est terminé par un chapitre assez détaillé sur la langue des Puelches, et orné de deux cartes, dans lesquelles Falkner corrige celle de d'Anville, qui a fait l'extrémité sud de l'Amérique méridionale trop étroite, et donne les noms de plusieurs peuplades entièrement inconnues à l'époque où parut cette description. Les figures d'animaux sont mal dessinées. Falkner a vu des indigènes qui lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces, mesure anglaise, d'autres dont la taille lui a semblé encore plus haute. Il ajoute que les Puelches ou Patagons sont grands et bien proportionnés, mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque dont on a fait tant de bruit. Non-seulement il a vu des hommes de toutes les tribus, mais il a consulté des Espagnols qui avaient voyagé ou avaient été prisonniers chez les Indiens. C'est un auteur judicieux, et dont le livre est d'autant plus intéressant que nous avons bien peu de renseignements positifs et originaux sur les peuples et les pays qu'il a visités. Il fait des réflexions très sensées sur l'importance politique des possessions espagnoles dans cette partie du monde, et sur les dangers que pourrait leur faire courir un établissement tenté par une nation entreprenante. Il ne donne pas le journal de son voyage; mais d'après quelques dates qui se trouvent dans son livre, on peut conjecturer qu'il arriva en Amérique après 1750, et qu'il y resta jusqu'au moment où les jésuites en furent expulsés. Falkner, dit son biographe anglais, avait l'esprit vif, des connaissances variées, une très-bonne mémoire. Les médecins donnaient les plus grands éloges à son savoir et à son habileté. Il avait dans ses manières quelque chose de singulier et d'ingénu qu'il devait à son long séjour parmi les peuplades sauvages, et jusqu'à son dernier moment il conserva une teinte des habitudes indiennes. Il mourut en 1780. E—s.

FALLE (PHILIPPE), auteur anglais, né dans l'île de Jersey en 1655, y fut quelque temps recteur de la paroisse de St-Sauveur. La crainte d'une invasion des Français, qui n'eut pas lieu cependant, ayant décidé les états de l'île à solliciter du gouvernement des mesures et des moyens de défense pour l'avenir, il fut un des deux députés envoyés à cet effet auprès du roi Guillaume et de la reine Marie,

dont il reçut un accueil très-honorable, et dont il obtint aisément l'objet de sa mission. Ce fut quelque temps après qu'il rédigea, en partie d'après un manuscrit de Jean Poindestre, savant magistrat et son compatriote, un ouvrage qu'il publia en anglais, sous ce titre : *Cæsarea, ou Tableau de Jersey, la plus étendue des îles qui restent à la couronne d'Angleterre, de l'ancien duché de Normandie*, 1684, in-8°, avec une carte de l'île et une vue du château d'Elisabeth. Ce livre eut beaucoup de succès alors, et ne le dut pas seulement aux circonstances, mais aussi au mérite qui le distingue. C'est l'ouvrage d'un bon esprit comme d'un bon citoyen. On y trouve de l'intérêt, de l'érudition, beaucoup de recherches et des vues utiles. L'île de Jersey n'était guère connue avant lui que par une relation fort imparfaite qu'en avait donnée le docteur Heylin, qui était presque oubliée. Falle démontre l'importance trop peu sentie dont était pour l'Angleterre la conservation de Jersey et des autres îles adjacentes. Il donna en 1754, en un volume in-8°, une seconde édition de la *Cæsarea*, revue et considérablement augmentée, et où il ajouta une lettre à lui adressée par Philippe Morant de Jersey, et contenant des remarques sur le 19^e chapitre du 2^e livre du *Mare clausum* de Selden. Lerouge a donné en 1757, in-12, une traduction de l'ouvrage de Falle, sous le titre de : *Histoire détaillée des îles de Jersey et de Guernesey*. On cite aussi de Falle quelques sermons. Il mourut dans un âge avancé, mais nous ignorons en quelle année. X—s.

FALLET (NICOLAS), fils d'un chapelier de Langres, naquit dans cette ville le 11 septembre 1746; envoyé à Paris pour y travailler chez un procureur, il y arriva avec le souvenir d'une passion malheureuse et une très-grande répugnance pour la procédure; aussi au lieu de s'occuper de procédure, il fit des vers et se lia avec Duruflé et Gilbert. Les poésies de Fallet appartiennent généralement à l'école de Dorat. Il mourut à Paris le 22 décembre 1801. On a de lui : 1^o *Mes Premices*, 1773, in-8°, recueil de poésies; 2^o *le Phaëton*, poème héroï-comique en six chants, imité de l'allemand de Zacharie, 1775, in-8°, reproduit en 1776; 3^o *les Aventures de Chaërças et de Callirhoé*, trad. du grec, 1775-76, huit cahiers in-8° formant un volume, réimprimé en 1784; 4^o *Mes Bagatelles*, ou *les Torts de ma jeunesse*, recueil sans conséquence, Londres et Paris, 1776, in-8°, on y retrouve le poème de *Phaëton*; 5^o *De la Fatalité*, épître précédée d'un discours sur quelques objets de la littérature et de la morale, 1779, in-8°; 6^o *Tibère et Sérenus*, tragédie en cinq actes et en vers, 1782, in-8°. A la première représentation de cette tragédie, un des spectateurs entendant dire qu'elle était de Fallet, répondit : « Eh bien, fallait pas « faire ça. » Ce calembour fit presque tomber la pièce, et elle n'eut que dix représentations; cependant on en fit une seconde édition, 1785, in-8°. Le Théâtre-Italien lui accorda même les honneurs

de la parodie, en jouant le *Tibère*, parodie de *Tibère et Sérénus*, par M. Radet. La tragédie de Fallet n'a jamais été reprise; elle est oubliée depuis longtemps; Grimm et la Harpe (Correspondance) s'accordent pour ne pas en faire l'éloge. Les auteurs du *petit Almanach des grands hommes* disent : « On a aimé M. Fallet dans *Tibère*, et *Tibère* lui-même y a beaucoup gagné; il fallait bien du « talent pour rendre *Tibère* aimable. » 7^e *Mathieu*, ou *les deux Soupers*, comédie en trois actes et en prose (mélée d'ariettes, musique de Dalayrac), Paris, 1783, in-8°. Cet ouvrage, représenté à Fontainebleau le 12 septembre 1783, n'y eut point de succès; on dit même « qu'il n'y avait pas un seul « plat de passable dans ces deux soupers. » Cette pièce, remise en deux actes, fut représentée à Paris sur le Théâtre-Italien le 8 mai 1784, sous le titre de : *les Deux Tuteurs*. Fallet avait donné sur le même théâtre, le 26 août 1786, *les Fausses Nouvelles*, opéra comique, dont Champéin avait fait la musique, et sur le Théâtre-Français, le 19 juin 1788, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée *Alphée et Zarine* (toutes deux restées manuscrites). Le sujet des *Fausses Nouvelles* n'était autre chose que le *Double veuvage* de Dufresny; la pièce de Fallet n'était qu'en deux actes. Il a travaillé pendant quelque temps à la *Gazette de France*, a fourni des articles au *Journal de Paris*, des poésies à l'*Almanach des Muses*; enfin il a coopéré au *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8°. Costard en avait rédigé un volume et demi, Fallet en rédigea un demi-volume, et Contant les deux derniers. A. B.—T.

FALLETTI. Voyez FALETTI.

FALLOPE (GABRIEL), ou plus exactement *Fallop-pio*, anatomiste et chirurgien célèbre du 16^e siècle, naquit à Modène en 1523. Quoiqu'il ait professé avec beaucoup d'éclat et joui d'une immense réputation, les détails de sa vie ne sont pas exactement connus; ils ont été très-diversement racontés par les divers biographes. Quelques-uns, tels que Tommasini et Ghilini, le font naître en 1490, ce qui est une erreur manifeste, démentie par Fallope lui-même. D'autres prétendent qu'il fut disciple de Vésale, tandis que Martine et Haller attestent le contraire. Quoi qu'il en soit, Fallope fit d'excellentes études médicales, d'abord à Ferrare, où il eut pour principal guide Antoine Musa Brasavola, puis à Padoue. Il posséda pendant quelque temps un canonicat à la cathédrale de Modène; mais il renonça bientôt à ce titre, qui ne lui permettait pas de se livrer à son goût pour la dissection. Après avoir enseigné l'anatomie à l'université de Ferrare pendant un petit nombre de mois, et durant trois années à celle de Pise, il fut choisi en 1551 par le sénat de Venise pour occuper à Padoue la chaire de chirurgie et d'anatomie. On lui confia en outre la démonstration des plantes médicales et l'inspection du jardin de botanique, qu'il enrichit de plusieurs végé-

taux rapportés de ses voyages en Italie, en France et dans la Grèce. Il parcourait avec autant de zèle que de gloire cette triple carrière, lorsqu'il fut moissonné avant l'âge de 40 ans, le 9 octobre 1562. Il n'avait encore publié qu'un seul ouvrage, peu volumineux mais plein de recherches curieuses, de faits intéressants, de découvertes utiles : 1^o *Observationes anatomicae*, Venise, 1561; Padoue, 1562; Paris, 1562; Cologne, 1562; Helmstadt, 1588, in-8°. Jean Siegfried, à qui nous devons cette dernière édition, a disposé systématiquement les observations de l'auteur. Ce livre fait époque dans les fastes anatomiques. En effet, c'est le premier dans lequel on trouve l'ostéologie et l'angéologie exactes du fœtus; des notions parfaitement justes sur les épiphyses; une description lumineuse de l'organe délicat et compliqué de l'ouïe. L'illustre auteur fait bien connaître le limaçon, les canaux demi-circulaires et le canal tortueux ou aqueduc qui porte encore le nom de Fallope. Il décrit avec un soin jusqu'alors inconnu, les os ethmoïde et sphénoïde, les alvéoles dans lesquelles sont enchâssées les dents, les artères, les veines et les nerfs qui s'y rendent. Il a pareillement légué son nom au ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphyse du pubis. Il signale, tantôt pour la première fois et tantôt avec plus d'ordre et de nouveaux détails, les muscles occipitaux, palatins, laryngiens, pharyngiens, pyramidaux de l'abdomen, auriculaires, oculaires, faciaux, le releveur de la paupière supérieure, le sphincter de la vessie. Moins profond dans la connaissance des vaisseaux, il enrichit pourtant cette branche de l'anthropotomie. On était avant lui dans une ignorance absolue, ou l'on n'avait que des idées confuses, inexactes, sur les sinus de la moelle épinière, sur les artères carotide, meningée et ethmoïdale, sur les veines jugulaires et vertébrales, sur l'origine de l'artère du pénis. La névrologie n'est pas moins redevable aux recherches de Fallope; il a découvert la quatrième paire, énuméré les trois rameaux de la cinquième, et complété la description de la huitième. Enfin, il a porté le même esprit de critique et répandu plus de lumière encore sur la splanchnologie en général, et notamment sur les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine et de la semence; il a tracé une excellente description du clitoris, des ligaments ronds et des trompes de la matrice, auxquelles on a, peut-être avec trop de condescendance, attaché son nom, puisque la découverte ne lui en appartient réellement pas. A cette énumération très-incomplète des travaux anatomiques de Fallope, il convient d'ajouter qu'il fut puissamment secondé par les chefs de l'État; on apprendra même avec une sorte d'horreur jusqu'où s'étendait la protection que lui accordait le grand duc de Toscane : *Princeps jubet ut nobis dent hominem, quem nostro modo interficimus, et illum anatomisamus*. Ces hommes, à la vérité, étaient des criminels; cependant il est difficile de ne pas frissonner à la lec-

ture de cette phrase. Les leçons de Fallope furent publiées après sa mort par divers disciples, dont la plupart ne remplirent point cette tâche d'une manière honorable. Il suffira d'indiquer isolément les opuscules qui, par leur mérite ou par leurs défauts, seront susceptibles de quelques annotations. 2° *De corporis humani anatome compendium*, Venise, 1571, in-8°; Padoue, 1583, in-8°; rapsodie insignifiante, dont le compilateur a mutilé plutôt que retracé la doctrine de son maître; 3° *Lectiones de particulis similaribus humani corporis* (voy. COITER); 4° *De parte medicinae que chirurgiam nuncupatur, necnon in librum Hippocratis de vulneribus capitis dilucidissima interpretatio*, Venise, 1571, in-4°. La *Chirurgie* de Fallope a été traduite en italien par Jean-Pierre Maffei, Venise, 1657, in-4°; 5° *Libelli duo; alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam*, Padoue, 1563, in-4°. Bruno Seidel a donné une édition plus complète du *Traité des ulcères*, Erfurt, 1577, in-4°. Ces écrits, bien qu'altérés par les copistes, prouvent que l'auteur n'était pas moins habile chirurgien que savant anatomiste; aussi Douglas a-t-il dit : *In docendo maxime methodicus, in secundo expeditissimus, in medendo felicissimus*. Le dernier trait de ce tableau, remarquable par sa laconique énergie, admet cependant une restriction; car Fallope lui-même avoue ingénument qu'il n'a pas été constamment heureux dans sa pratique. Voici comment il s'exprime en parlant des plaies de tête : *Advertatis, quæso, ego fui in causa mortis centum hominum, ignorans causam hanc*. Du reste, Fallope exerça avec une rare dextérité les plus grandes opérations chirurgicales, telles que la taille et le trépan; il rectifia le traitement des plaies d'armes à feu, et démontra qu'elles n'étaient ni venimeuses ni produites par combustion. Il s'étend avec une sorte de complaisance sur le procédé nommé *Taliacotien*, quoique Tagliacozzi n'en soit pas l'inventeur; procédé singulier, qui consiste à rajuster et même à remplacer les nez, les oreilles, les doigts et quelques autres parties totalement séparées du corps; 6° *Opuscula, edente Petro Angelo Agatho*, Venise, 1566, in-4°; 7° *De morbo gallico tractatus cum scholiis marginalibus Petri Angeli Agathi*, Venise, 1564, in-4°; *ibid.*, 1566, 1574, in-8°. Ce traité n'est pas à l'abri de la critique. L'auteur regarde comme empirique le traitement par le mercure, qui pourtant est le seul infailible, et il assigne le premier rang au *sain-bois*, qui ne doit être considéré que comme accessoire utile. On est d'ailleurs étonné de surprendre de voir Fallope, généralement si loyal, vanter un préservatif *secret* de l'infection vénérienne; 8° *De medicatis aquis libri septem; De metallis et fossilibus libri duo, nunc primum editi per Andream Marcolinum*, Venise, 1564, in-4°; 9° *De simplicibus medicamentis purgantibus tractatus, nunc recens exactissima cura ab Andrea Marcolino collectus*, Padoue, 1565, in-4°; Venise, 1566, in-4°; 10° *De compositione medicamentorum*, Venise, 1570, in-4°. Bien que Fallope possédât sur l'his-

toire naturelle et la thérapeutique des connaissances moins parfaites que sur l'anatomie et la chirurgie, il a cependant déterminé avec beaucoup de discernement le choix, la préparation et l'emploi des principales substances médicamenteuses; il a mérité que Loureiro lui consacra, sous le nom de *Fallopia*, un genre de plantes, dont la seule espèce jusqu'à présent connue est un arbrisseau qui croît en Chine, aux environs de Canton. Tous les écrits qui viennent d'être énumérés, et plusieurs autres dont une mention spéciale a semblé superflue, ont été recueillis et publiés avec ce titre : *Opera genuina omnia, tam practica quam theoria, in tres tomos distributa*, Venise, 1584, 3 vol. in-fol.; *ibid.*, 1606, 3 vol. in-fol.; Francfort, 1600, in-fol.; *ibid.*, 1606, in-fol., etc. Enfin il convient de citer un recueil de secrets attribué à Fallope. Ce fatras, sans doute apocryphe, a été plus souvent réimprimé qu'un bon ouvrage; en italien, Venise, 1563, in-8°; 1582, 1602, etc., traduit un grand nombre de fois et sous divers titres, en allemand; Augsburg, 1571, in-8°; Francfort, 1616, in-8°; Hambourg, 1631, in-8°, etc. On trouve des notices biographiques sur Fallope dans les *Mémoires* de Niceron, t. 4 et 10, dans les *Eloges* de Tommasini, et surtout dans la *Bibliothèque des écrivains modenais*, par le savant Tiraboschi. C.

FALLOT (JOSEPH-FRÉDÉRIC-GUSTAVE), savant philologue, né le 17 novembre 1807 à Montbéliard, d'une famille protestante et qui était alliée à celle de Cuvier, y fit de fortes études au collège de cette ville. Arrivé à l'âge de prendre un état, il fut placé par son père dans une maison de commerce à Gray; mais n'ayant pu vaincre son penchant pour les lettres, il prit le parti de renoncer au commerce, et de venir à Besançon, où il se flattait, en se suffisant à lui-même par un travail analogue à ses goûts, de trouver encore le loisir de compléter ses études. Son espérance à cet égard ne fut point déçue. Entré chez un imprimeur, qui le chargea de reviser les ouvrages qu'il se proposait d'éditer, tout en remplissant ses devoirs avec une exactitude scrupuleuse, il sut se ménager le temps de lire dans un ordre méthodique tous les livres des philosophes modernes, depuis Bacon jusqu'à Malebranche; et comme il était doué d'une mémoire qui ne laissait rien échapper, il acquit rapidement des connaissances très-étendues sur des matières dont tout le monde parle, mais qu'en réalité peu de personnes approfondissent. Dans le même temps il amassait des matériaux pour différents ouvrages qu'il ne se proposait d'exécuter que lorsque l'âge aurait mûri ses idées, et qu'un séjour de quelques années à Paris, dans la société des savants et des littérateurs, lui aurait fait acquérir les secrets de la composition. La crise commerciale de 1831 lui ayant fourni un motif plausible pour rompre les engagements qui le retenaient à Besançon, il partit dans le mois de juillet pour Paris, emportant avec ses notes la petite somme qu'il avait éco-

nommée sur ses modestes appointements, mais plein de confiance dans son avenir. A son arrivée, il fut accueilli par l'éditeur de la *Biographie universelle*, qui l'associa au travail du supplément. Inscrit parmi les élèves qui se proposaient de suivre les cours de l'École des chartes, il fut admis comme pensionnaire; et le conseil municipal de Besançon, qui voyait en lui le futur conservateur de ses archives, augmenta son traitement d'une somme de cinq cents francs. L'Académie de cette ville, ayant été mise l'année suivante en possession du legs de 50,000 francs, que lui avait fait madame Suard (voy. ce nom), pour entretenir pendant trois ans un pensionnaire à Paris, elle désigna Fallot pour jouir le premier de cette fondation. En 1854, il fut nommé secrétaire du comité des travaux historiques, établi par M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique; et presque dans le même temps il obtint la place de sous-bibliothécaire de l'Institut. Ainsi, en moins de trois ans, Fallot se trouvait dans la position qu'il avait tant souhaitée, de pouvoir se livrer uniquement à ses travaux littéraires. Savant dans les langues anciennes, il possédait la plupart des langues modernes, qu'il avait apprises presque en jouant, au moyen de la méthode philosophique qui en simplifie les éléments. Cette connaissance des langues qui fait tout le mérite d'un grand nombre de savants, il ne la regardait que comme un moyen de parvenir à la découverte de plusieurs problèmes qu'il s'était proposés. Dans les derniers jours de février 1856, il écrivait à un de ses amis : « Je me lève pour « lire et étudier, et je me couche quand j'ai lu et « étudié tout le jour : ma vie ne s'écoule qu'à « cela. Il reste à faire une *Histoire généalogique de « l'espèce humaine par les langues*; et c'est de cela « que je suis occupé. » Indépendamment de l'ouvrage dont il parle dans cette lettre, Fallot s'occupait avec ardeur de *Recherches sur la langue et la littérature slaves*, dont il se proposait de faire l'objet d'un cours public, et il mettait la dernière main à un grand ouvrage sur les *Origines de la langue française*, travail qui devait, au jugement de tous ceux qui l'ont vu, lui ouvrir les portes de l'Académie des inscriptions. Mais la maladie l'empêcha d'accomplir aucun de ses projets; et après quelques jours de fièvre, une congestion cérébrale l'enleva, le 6 juillet 1856, dans sa 29^e année. Sa mort excita les plus vifs regrets. Les manuscrits de Fallot ont été confiés par sa famille à M. Ackerman, son compatriote et son ami, qui a publié en 1859, Paris, in-8°, ses *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au 13^e siècle*, ouvrage remarquable à plus d'un titre, et sur lequel on peut consulter le *Journal des savants* de septembre 1859, et un article de M. Wey, inséré dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 1, p. 460, intitulé : *Etude sur la langue française à propos de l'ouvrage posthume de Gustave Fallot*.

W—s.

FALLOT DE BEAUMONT (ETIENNE-ANDRÉ-FRAN-

COIS-DE-PAULE), successivement évêque de Vaison, de Gand et de Plaisance, né à Avignon le 1^{er} avril 1750, se destina dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, et fut d'abord chanoine de la cathédrale d'Agde et grand vicaire de Blois. En 1781, il obtint l'abbaye de Sept-Fontaines, diocèse de Langres. Nommé en 1782 coadjuteur de Vaison dans le Comtat Venaissin, et sacré à Frascati le 23 décembre 1782, sous le titre d'évêque de Sébastopolis, il succéda en 1786, à M. Pélissier de St-Ferréol. La révolution ne le laissa pas longtemps tranquille sur son siège. L'évêché de Vaison fut supprimé en 1790 par la constitution civile du clergé, et l'évêque fut dénoncé le 20 avril 1791 à l'assemblée constituante par Bouche, député de Provence. On l'accusait d'avoir fait chanter un *Te Deum* après l'assassinat des patriotes; l'évêque réclama, et prouva la fausseté de l'accusation. Bientôt les progrès de la révolution le forcèrent de se retirer en Italie. Il trouva un asile dans les États du pape, son souverain. Le moment de calme qui précéda le 18 fructidor engagea beaucoup de prêtres exilés à rentrer en France. L'évêque de Vaison voulut aussi se rapprocher de son diocèse; il habita longtemps Marseille, où les mesures de rigueur prises sous le Directoire l'obligèrent de se tenir caché. Cependant il sortait de sa retraite lorsqu'il pouvait être utile, conférait les ordres en secret et administrait la confirmation. Le clergé de Provence se rappelle les services que lui rendirent ce prélat et son collègue, M. de Prunières, évêque de Grasse, qui était aussi caché à Marseille et qui mourut vers la même époque. Le 18 brumaire rendit de nouveau un peu de tranquillité à la religion. Lors du concordat, l'évêque de Vaison fut un des premiers à donner sa démission dès qu'elle lui fut demandée par le pape, et en 1802 le premier consul le nomma à l'évêché de Gand. Son administration dans ce diocèse fut dirigée avec zèle et sagesse. S'il suivit envers les prêtres le système d'indulgence et de fusion que le gouvernement avait adopté, il s'occupa avec activité du rétablissement de la discipline, obtint la restitution du séminaire, ouvrit un collège et favorisa des institutions de piété et de charité. Son crédit auprès du gouvernement fut plus d'une fois utile au diocèse. En 1807, Bonaparte le nomma à l'évêché de Plaisance, dans la vue, à ce que l'on crut, de servir sa politique en Italie. En effet, l'évêque, soit par reconnaissance pour des bois rendus à sa famille, soit par d'autres motifs, se montra toujours dévoué à l'empereur; cependant, malgré les ordres qu'il avait reçus, il laissa l'usage de l'ancien catéchisme et ne pressa point l'enseignement des quatre articles de 1682. Il empêcha de fermer des églises dont on voulait s'emparer, agrandit le séminaire, favorisa diverses communautés et fit renoncer au projet de convertir le beau séminaire Albéroni en un lycée militaire. On lui a reproché sa conduite envers les prêtres de l'État romain exilés à Plaisance sous le gouvernement impérial,

et il paraît difficile de le justifier pleinement à cet égard. L'évêque assista au concile convoqué à Paris en 1811, et fut de la députation des huit prélatS envoyés à Savone cette année-là pour essayer d'arracher au pape quelques concessions. En 1815, l'empereur le nomma à l'archevêché de Bourges. C'était le mettre dans une position difficile, car le pape prisonnier ne donnait plus de bulles aux évêques, et d'un autre côté le gouvernement voulait que ceux qu'il nommait parussent administrer les diocèses. Fallot de Beaumont mit de la réserve et de la modération dans sa conduite. Il prêta serment le 15 août 1815, entre les mains de Marie-Louise, alla occuper l'archevêché de Bourges et fut nommé grand vicaire capitulaire; mais on assure qu'il ne prit point en main les rênes du gouvernement du diocèse, et qu'il laissa l'administration aux grands vicaires qu'il avait trouvés en place. On lui dut la restauration du séminaire, qui n'était encore que très-incomplètement formé. Vers la fin de 1815, le gouvernement envoya l'évêque à Fontainebleau, en le chargeant de faire des propositions à Pie VII pour un rapprochement; mais le pape se montra décidé à n'entrer en pour-parler que lorsqu'il serait de retour à Rome. Le prélat n'obtint que la même réponse dans une deuxième mission qu'il remplit auprès du pontife en janvier 1814. Des journaux ayant rapporté d'une manière inexacte ses missions à Fontainebleau, il adressa au rédacteur de l'*Ami de la religion* un récit de ce qui s'était passé alors; récit qui fut inséré dans ce journal, t. 1^{er}, p. 102, et qui est confirmé par ce que rapporte le cardinal Pacca, dans ses *Mémoires sur son ministère et sur ses voyages en France*. L'évêque se trouvait à Bourges au moment de la Restauration; il est très-vrai qu'il officia dans la cathédrale le jour de Pâques et qu'il entonna le *Te Deum*; cependant il quitta bientôt Bourges et revint à Paris. Son projet était de reprendre l'administration du diocèse de Plaisance, dont il était toujours titulaire; mais il trouva de l'opposition à Rome. Une congrégation formée sur les affaires ecclésiastiques extraordinaires jugea que l'évêque devait quelques satisfactions pour sa conduite à Plaisance. Le cardinal Pacca, secrétaire d'Etat, fut chargé de lui écrire à ce sujet. Le prélat, loin de s'humilier, fit une réponse dont la cour de Rome fut blessée. C'est à ce sujet que le cardinal lui adressa, le 22 décembre 1814, une deuxième lettre où il lui reprochait d'avoir introduit des nouveautés à Plaisance et lui dictait les conditions auxquelles on lui permettrait de reprendre l'administration de son diocèse. La lettre du cardinal Pacca a été insérée dans l'*Ami de la religion* du 9 mars 1815. Il paraît que l'évêque refusa de se soumettre. Le retour de Bonaparte, en mars 1815, lui donna de nouvelles espérances: il fut nommé premier aumônier et membre de la chambre des pairs; il parut à la cérémonie du champ de mai et présenta le livre des Évangiles à Napoléon pour faire le serment.

Il résulte de la publication du Portefeuille de Bonaparte que le prélat reçut pendant les cent-jours plus de 50,000 francs sur les dépenses de la maison de l'empereur; cependant on doit dire qu'il fit insérer dans les journaux une lettre pour sa justification. Après le second retour du roi, l'évêque de Plaisance donna sa démission de son siège, et le pape lui assigna une pension de 12,000 francs sur les revenus de la messe épiscopale. Il vivait à Paris dans la retraite, ne paraissait à aucune cérémonie ni à aucune réunion d'évêques. Malgré son âge avancé, il conserva longtemps une bonne santé. Une courte maladie l'enleva le 26 octobre 1835, à l'âge de 85 ans et demi. L'archevêque de Paris lui administra les derniers sacrements et fit l'absoute à ses obsèques. Fallot de Beaumont avait reçu de Bonaparte le titre de comte; il était officier de la Légion d'honneur et membre de l'ordre de la Réunion. C'était à sa mort le doyen des évêques de France. Deux journaux de Belgique, le *Journal des Flandres* et le *Journal historique et littéraire* de Liège, publièrent des articles honorables pour sa mémoire, et louèrent son administration à Gand. L'*Ami de la religion* en a donné des extraits. Voir les nos 2570, 2578, 2585, 2745 et 2782. P—c—r.

FALTONIA PROBA (ANICIA). Voyez FALCONIA.

FAMIN (PIERRE-NOËL) naquit à Paris en 1740. Comme il était le second de douze enfants, on le fit moine. A titre de génovéfain, il avait droit à une cure dans les environs de Paris. Il obtint en 1772 celle de Sanois, près de Fontainebleau, où il resta jusqu'en 1780. Par la protection de madame de Genlis, il devint lecteur du duc de Chartres et de ses deux frères. Etabli dans un superbe logement au Palais-Royal, il parvint à y former un cabinet de physique; et en 1785 il ouvrit un cours public, annuel et gratuit, d'électricité, qu'il interrompit en 1789; mais ce ne fut pas, comme on l'a dit, pour voyager dans le midi de la France, avec la baronne de Krudner, qui savait un peu mieux choisir ses compagnons de voyage. L'abbé Famin, après avoir échappé par l'obscurité dans laquelle il vivait aux proscriptions de 1795, après avoir même conservé au Palais-Royal son superbe logement sans que l'on parût s'apercevoir de lui, finit par être obligé de le quitter en 1799, pour faire place au tribunal. Il vendit alors son cabinet de physique, et vint loger rue de Valois, près de la cour des Fontaines. La peur s'étant un jour emparée de lui à l'époque de la terreur, lorsque le duc d'Orléans son protecteur eut lui-même péri, il se présenta au maire de Paris, et lui demanda un passe-port pour aller en Suède. « Dans quel but? lui dit le maire. — Pour enseigner la physique et les hautes sciences. — Non, vous resterez, nous n'avons pas trop de savants. » Il resta; et on le laissa tranquille. Il avait obtenu son entrée perpétuelle au Lycée (aujourd'hui l'Athénée de Paris), pour une machine de physique, qu'il disait avoir donnée à Pilastre de Rozier et

qu'on n'a jamais vue. Il ne passait pas un jour sans y faire une station de quelques heures. Dans l'hiver rigoureux de 1850, il y parut à peine couvert et grelottant de froid. Quelques jours après on le trouva mort dans son lit. On ouvrit son armoire; il y avait 2,000 francs! Cet abbé, dont les talents plus que médiocres n'excitaient la jalousie de personne, a publié quelques opuscules peu connus, dont voici les titres : 1° *Cours abrégé de physique expérimentale à la portée de tout le monde*, Paris, 1791, in-8°. Ce qu'il y a de remarquable dans ce cours, c'est la préface, où l'auteur présente naïvement des définitions telles que celles-ci : « La boussole est un instrument au moyen duquel on peut voyager sur les mers sans crainte et sans danger... Le paratonnerre, en détournant la foudre, établit une paix constante entre le ciel et la terre. » Le discours est terminé par cette réflexion philosophique : « Toutes les sciences sont sœurs; heureux celui qui peut en approfondir le plus! » 2° *Carmen pacis*, le *Chant de la paix*, ode latine et française, Paris, 1801, in-8°. L'auteur est aussi fort dans les vers latins que dans les vers français. 3° *Considérations sur le danger des lumières trop vives pour l'organe de la vue, et sur les moyens de s'en garantir*, Paris, 1802, in-8°. 4° *Mes opuscules et amusements littéraires*, Paris, 1820, in-8°. Ce sont des pièces de vers et quelques morceaux de prose, que l'auteur avait lus avec sa bonhomie accoutumée, dans quelques séances de l'Athénée des arts et de l'Athénée de Paris, où l'on riait de bon cœur en les écoutant. — Il ne faut pas confondre ce personnage avec FANIN de Marseille, qui a porté la tête de la princesse de Lamballe au 2 septembre 1792, et que M. Tissot a nommé le premier dans le tome 5 de son *Histoire de la révolution*. F—LE.

FANCOURT (SAMUEL), théologien anglais du 18^e siècle, fut pendant longtemps pasteur d'une nombreuse congrégation de protestants *dissenters* à Salisbury. Il avait du talent pour la prédication et pour l'enseignement, mais l'éloignement qu'il manifesta pour le dogme calviniste de la réprobation indisposa contre lui ses confrères, et il en reçut tant de désagréments, qu'il fut obligé de quitter sa place. Étant venu à Londres, où il soutint encore plusieurs controverses et exerça son ministère, mais sans aucun établissement fixe, il y établit, entre 1740 et 1745, les premiers abonnements de lecture (*circulating library*) qu'on ait connus en Angleterre; mais cette ressource, à laquelle il joignit l'enseignement de la langue latine, ne put le sauver de la misère qui assaillit sa vieillesse. Il eut bientôt une foule d'imitateurs, qui furent plus heureux que lui, et il ne recueillit de ses efforts que des dettes, des reproches et le découragement. Sa bibliothèque passa dans les mains de ses créanciers, et il vécut des secours de la pitié jusqu'à sa mort, arrivée le 8 juin 1768, dans la 90^e année de son âge. X—s.

FANELLI (FRANÇOIS), historien, né, dans le

17^e siècle, à Venise, y remplissait les fonctions d'avocat, et se délassait des fatigues du barreau par la culture des lettres. Le seul fruit que l'on connaisse de ses études est une histoire complète d'Athènes sous ce titre : *Atene antica, descritta da suoi principi, colla relazione de' suoi re*, etc., Venise, 1707, in-4° avec seize planches, volume peu commun et assez recherché. Les rédacteurs des *Acta erudit. Lips.* en ont donné une analyse très-bien faite dans le *Supplément*, t. 4, p. 181. Cet ouvrage, dit Chateaubriand, est peu de chose, considéré sous le rapport des antiquités; mais on y trouve des détails curieux sur le siège d'Athènes par les Vénitiens, en 1687, et un plan de cette ville dont Chandler paraît avoir fait usage (*Itinéraire*, t. 1, Prolégom.). W—s.

FANGÉ (AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de St-Vannes et abbé de Senones, né à Hatton-Châtel près Verdun, était neveu de dom Calmet par sa mère. Il fit ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace, le 21 juin 1728. Rien ne lui manquait des vertus religieuses. A un maintien modeste et réservé il unissait un esprit sage, de la piété, l'amour du travail et le goût de ces études cultivées dans l'ordre de St-Benoît, qui acquirent une si grande réputation à son oncle. Il professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. Dom Calmet était abbé de Senones, monastère de Lorraine. Le gouvernement de la Lorraine étant sur le point d'éprouver de grands changements par la cession de ce duché à la France, il craignit qu'on ne mit son abbaye en commende. Il ne vit d'autre moyen de la conserver à sa congrégation que de demander la permission de se faire élire un coadjuteur. Il l'obtint du duc François et de l'empereur, et dom Fangé fut d'une voix unanime élu coadjuteur de Senones le 6 septembre 1756. Il reçut ses bulles le 7 octobre de la même année, et fut béni le 6 mai suivant par M. Sommier, archevêque *in partibus* de Césarée et grand prévôt de St-Diez. Il ne devint abbé titulaire qu'en 1755, après la mort de son oncle. On a de dom Fangé : 1° un *Traité* (en latin) *des sacrements en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé; 2° *Diarium Helveticum*, Einsidlen, 1756, grand in-8° de 149 pages, avec figures : c'est le récit de ce que dom Fangé avait trouvé de remarquable dans un ouvrage qu'il avait fait en Suisse en 1748 avec son oncle, sous le nom duquel il publia le livre; mais dom Calmet l'attribue positivement à dom Fangé, dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, imprimée en 1751, ce qui semble supposer qu'il existe peut-être, sous le titre d'*Iter Helveticum*, une édition antérieure à celle de 1756, citée par Haller; 3° le 2^e volume de la *Notice de Lorraine*; 4° *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8°. Quelques-uns lui attribuent : *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liège, 1775, in-8°. Dom Fangé acheva aussi l'*Histoire universelle* commencée par son oncle, arrangea ses œuvres posthumes, et publia ses ouvrages en 1762. L—y.

FANIER ou FAGNIER DE VIAIXNES (dom THIERRI).
Voyez VIAIXNES.

FANNIUS-STRABON (CAIUS) fut élu consul de Rome avec M. Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Son consulat est fameux par la publication de deux règlements destinés à arrêter les progrès du luxe, mais qui ne purent recevoir qu'une exécution incomplète chez un peuple parvenu à un haut degré de puissance et de richesses. Le premier, dont Aulu-Gelle a conservé le texte (*Noct. att.*, lib. 15, cap. 11) autorise le prêteur à faire sortir de Rome les philosophes et les rhétoriciens. Le second, qui fixe les dépenses de la table, après avoir été adopté par le sénat, fut converti en une loi, qui prit le nom de *Fannia*, du consul qui l'avait proposée. C'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. Aulu-Gelle en rappelle les principales dispositions (*Noct. att.*, lib. 2, cap. 21) : elle interdit l'usage des vins étrangers, et fixe les dépenses de la table pour les plus riches citoyens à dix as par jour, à trente as pour les jours de fête et à cent as pour les jours de la célébration des grands jeux. — FANNIUS (CAIUS), fils du précédent, était ami de Scipion l'Africain, et se conduisit par ses conseils pendant son tribunat. Il fut élu consul avec Cn. Domitius Ahenobarbus, 122 ans avant J.-C. Velleius Paterculus (liv. 2, ch. 9) met Fannius au nombre des plus illustres orateurs de son temps. Il prononça effectivement contre C. Gracchus une harangue qui fut jugée si belle qu'on prétendit qu'elle avait été composée par Caius Persius (voy. C. PERSIUS), ou que plusieurs personnes y avaient travaillé. Cicéron regardait Fannius comme le véritable auteur de cette harangue, la meilleure qu'il eût composée; mais il ne l'en place pas moins parmi les orateurs médiocres qui fréquentaient alors la tribune. W-s.

FANNIUS (CAIUS), neveu de Fannius Strabon, fut élu questeur l'an 129 avant J.-C., et prêteur au bout de deux ans. Il avait servi dans la guerre d'Afrique sous Scipion le jeune, et dans celle d'Espagne sous Fabius-Maximus Servilius. Il épousa l'une des filles de Lélius, et se plaignit amèrement de la préférence que son beau-père donna à Cn. M. Scévola pour la place d'augure; mais il paraît que Fannius s'apaisa, et qu'il continua de vivre en bonne intelligence avec son beau-père. Ce qui le fait conjecturer, c'est que Cicéron les a choisis tous les deux pour les interlocuteurs de son Dialogue de l'amitié. Fannius appartenait à la secte des Stoïciens, et il avait eu pour maître Panætius, l'un des plus grands philosophes de ce temps-là. Son éloquence avait quelque chose de plus sévère que celle de son cousin; mais il est moins connu comme orateur que comme historien. Il avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, et que M. Brutus trouvait si intéressantes qu'il en entreprit un abrégé. Les *Annales* de Fannius ne sont point parvenues jusqu'à nous, et on ignore même le nombre de livres dont elles étaient formées. Priscien en cite le 1^{er} livre, et

Fl. Soscipater le 8^e. Daniel-Guill. Moller a publié une *Dissertation* en latin sur Caius Fannius l'annaliste, Altdorff, 1693. W-s.

FANNIUS-QUADRATUS, poète latin, obtint que son portrait et ses ouvrages fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le temple d'Apollon. Horace le nomma à ce sujet *beatus Fannius* (Satir. 4, liv. 1^{er}), expression qui a embarrassé quelques traducteurs, et dont Boileau a évidemment emprunté le *bienheureux Scudéry*. Fannius ne se contentait pas d'être un détestable écrivain, il était encore médisant et cherchait à égayer aux dépens de ses confrères les tables où il était admis. Horace lui reproche cette conduite (Satir. 10), mais en homme qui n'est guère touché des injures d'un aussi méprisable ennemi. — FANNIUS-CEPION faisait partie d'une conspiration contre Auguste, qui fut découverte avant qu'elle éclatât. Il s'enfuit, et parvint à échapper quelque temps à toutes les recherches par les soins d'un de ses esclaves. Macrobe rapporte les circonstances de sa fuite (lib. 4, cap. 11); mais un passage de Dion (lib. 54) nous apprend que Fannius, après s'être caché quelques mois, fut enfin découvert par la trahison d'un autre esclave et mis à mort. Ce n'est donc pas, comme on le croit, à ce Fannius que s'applique l'épigramme de Martial :

Hostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit,
Hic, rogo, non furor est ne moriari mori.

W-s.

FANNIUS (CAIUS), historien, était l'ami de Pline le jeune, il joignait à beaucoup d'esprit des manières agréables, et le talent de parler en public avec autant de grâce que de facilité : ces qualités avaient dû lui procurer de nombreux clients. Cependant il lui restait encore des loisirs qu'il employa à composer un ouvrage intitulé : *Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone*. Il en avait déjà terminé trois livres, et il travaillait au quatrième lorsqu'il mourut si subitement, qu'il n'eut pas le temps de changer des dispositions faites depuis plusieurs années, et que des hommes dont il avait à se plaindre devinrent ses héritiers à la faveur de son ancien testament. Fannius avait eu quelque pressentiment de sa mort. Néron, dont il avait l'imagination remplie, lui était apparu dans un songe, et après avoir feuilleté les trois premiers livres de l'ouvrage de Fannius, s'était retiré sans donner la moindre attention au quatrième, qui était commencé. Ce rêve frappa Fannius, et il crut y voir la preuve que son ouvrage ne serait jamais achevé. Si l'amitié que Pline avait pour Fannius ne lui a pas fait exagérer le mérite de son ouvrage, on doit regretter qu'il soit perdu. Ausone Popma en a recueilli des fragments publiés à la suite de *Salluste*, édit. d'Amsterdam, 1661. W-s.

FANSAGA (COSME), architecte et sculpteur qui s'est trouvé nommé quelquefois dans les biographies italiennes, *Cosimo Napolitano*, parce que Naples fut sa patrie adoptive, naquit à Bergame en 1591. Venu jeune à Rome pour y étudier le

dessin, il passa depuis à Naples, où il fit de rapides progrès dans l'architecture et la statuaire, sous la direction de Pietro Bernini, père du célèbre cavalier Bernin. Les travaux dont il fut chargé presque au sortir de l'école le fixèrent à Naples, et c'est dans cette ville que se trouvent tous ses ouvrages. Il avait fait construire en 1649 à Rome la façade ou le portail de l'église du Saint-Esprit des Napolitains; mais cette façade, qui, suivant Milizia, n'était pas du goût le plus pur, ne subsiste plus; elle a été renouvelée par l'architecte Charl. Fontana (*voy.* ce nom). Parmi les monuments renommés de cet artiste, Milizia cite comme les plus remarquables le cloître et le grand réfectoire de San-Severino, les portails de l'église de la Sapience, de St-François-Xavier, de Ste-Thérèse et de la chapelle du Trésor de St-Janvier, un grand nombre d'autels richement décorés, les capricieuses aiguilles (Gughi) de St-Janvier et de St-Dominique, la fontaine de Medina, la plus belle de Naples malgré la bizarrerie des ornements dont elle est surchargée; la porte principale et le grand escalier du palais Mutolana, etc. Ce laborieux architecte mourut en 1678, dans un âge très-avancé. Milizia lui a consacré une notice dans les *Memorie degli architetti*, t. 2, p. 199. — FANSAGA (Charles), son fils et son élève, a joui de la réputation d'un très-habile dessinateur. W—s.

FANSHAW (SIR RICHARD), né en 1607, dans le comté d'Hertford, d'une famille noble, étudia à Cambridge, et termina son éducation par des voyages sur le continent. Envoyé par Charles I^{er} à la cour d'Espagne en qualité de résident, et rappelé au commencement des troubles, il s'attacha au parti de ce prince, qu'il servit utilement en différents emplois, ainsi que son fils Charles II. Fait prisonnier par les rebelles en 1631, à la bataille de Worcester, il fut d'abord conduit à Londres et étroitement enfermé. Élargi ensuite sous caution, il n'obtint son entière liberté qu'au commencement de 1660. Après la Restauration, il fut fait maître des requêtes, conseiller privé pour l'Irlande, puis envoyé extraordinaire, ensuite ambassadeur en Portugal, où il négocia le mariage de Charles II avec l'infante Catherine; enfin, en 1664, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Espagne, où il mourut le 16 juin 1666, comme il se préparait à retourner en Angleterre, après avoir conclu et signé la paix de 1663 entre l'Angleterre et l'Espagne. Sir Richard Fanshaw se fit estimer de son temps non-seulement par son habileté dans les affaires, mais encore par son savoir et son talent poétique. On a de lui plusieurs traductions en vers anglais, entre autres celle du *Pastor fido*, Londres, 1646, in-4^o et in-8^o; et de la *Lusiade*, Londres, 1653, in-fol. Il a traduit aussi quelques odes d'Horace, le quatrième livre de l'*Enéide*, deux comédies de l'Espagnol Antonio de Mendoza, publiées après sa mort, en 1671, in-4^o. Il n'a guère laissé de poésies originales qu'une ode et quelques stances. Ses vers, en général, quoiqu'on y remar-

que du talent, se ressentent de la précipitation et de la négligence qu'a dû apporter dans les travaux de ce genre un homme dont toute la vie s'est passée au milieu des dangers ou des affaires: la plupart furent d'ailleurs publiés sans son aveu et avant qu'il eût pu y mettre la dernière main; il faut cependant en excepter son *Pastor fido*. C'est à l'occasion de cet ouvrage que Denham, qui, le premier en Angleterre, a donné les bons principes de traduction, lui dit, en le comparant aux autres traducteurs :

They but preserve the ashes, thou the flame :
True to his sense, but truer to his fame.

« Ils conservent les cendres de l'original, et toi « sa flamme : fidèle au sens de l'écrivain, tu l'es « encore plus à sa gloire. » On a publié des *Lettres originales* écrites pendant ses ambassades en Espagne et en Portugal, précédées de sa Vie, Londres, 1702, in-8^o, et 1724, 2 vol. in-8^o, en anglais. X—s.

FANTETTI (CÉSAR), graveur italien, né à Florence, vers 1660, vint s'établir à Rome, où il grava trente-sept sujets de la Bible de Raphaël. Les autres morceaux de cette suite, et qui sont supérieurs à ceux de Fantetti, sont d'Aquila. On a de lui aussi la *Mort de Ste-Anne*, d'après André Sacchi; ce même tableau a été gravé par Frey. Il a gravé encore plusieurs frises et bas-reliefs antiques et différentes autres pièces d'après des maîtres italiens. Fantetti ne gravait guère qu'à l'eau-forte; son faire est facile, annonce du goût, mais il est ordinairement assez incorrect. P—E.

FANTI (SIGISMOND), littérateur, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, naquit à Fano, vers la fin du 15^e siècle. Il fut, dit Apostolo Zeno, non-seulement poète, mais philosophe, mathématicien, et montra son savoir dans plusieurs ouvrages qui sont imprimés (*Notes sur la Biblioth. de Fontani*, t. 2, p. 190). Outre une *Grammaire italienne*, en 4 livres, Venise, 1514, in-4^o, on ne connaît de lui que le suivant : *Il trionfo di Fortuna*, Venise, 1527, in-fol. Cet ouvrage, dans le genre de celui de Marcolini, est un recueil de réponses *in quatraine* aux principales questions qu'ont l'habitude de faire les personnes qui désirent connaître leur avenir. Fanti déclare que toutes ces réponses ont été calculées avec beaucoup d'exactitude par les règles de l'astrologie judiciaire. M. Brunet a, dans le *Manuel du libraire*, donné la description de ce volume rarissime, composé presque entièrement d'estampes en bois. W—s.

FANTIN DES ODOARDS (ANTOINE-ÉTIENNE-NICOLAS), laborieux historien français, naquit à Pont-de-Beauvoisin (Isère) le 26 décembre 1738. Élevé dans un établissement de jésuites, il y resta, divisant son temps entre les fonctions de l'enseignement et l'étude des compilations plutôt que des sources historiques. Dès 1739, à ce qu'il paraît, il songeait déjà lui-même à se faire compilateur,

et il préparait, s'il faut l'en croire, une continuation de Vély; mais Villaret, Garnier donnaient la leur, et la sienne, s'il est vrai qu'il s'en fût occupé sérieusement, resta manuscrite pour le moment. La suppression des jésuites, en 1764, par arrêt du parlement, eût pu le rendre à la vie séculière; d'ailleurs il ne paraît pas qu'il ait prononcé de vœux, au moins en France. Mais les suites de la mesure parlementaire l'entraînèrent en Italie : il séjourna surtout en Toscane, alors le quartier général de l'ordre. Quand en Italie aussi les jésuites cessèrent d'exister en corps, il reprit la route de France. Il était dans les ordres; mais soit que les obligations de cet état lui pesassent naturellement, soit qu'il s'aperçût que désormais la carrière ecclésiastique ne pouvait mener très-loin en France un homme des classes inférieures, Fantin était un mauvais prêtre. Si pourtant il n'eût laissé trop clairement percer son goût pour la philosophie moderne et surtout pour ses corollaires, la facilité avec laquelle il maniait, trop prolixe du reste, et la plume et la parole l'eût fait avancer dans l'Église. En 1789, il était vicaire général d'Embrun, mais il résidait le plus qu'il pouvait à Paris : la révolution l'y fixa. Il en adopta les principes avec ardeur, et travailla aux *Annales patriotiques* avec Mercier et Carra. De plus en plus lancé dans le tourbillon révolutionnaire, il eut des liaisons avec Danton et Robespierre; il accompagnait souvent au club des Jacobins Collot-d'Herbois, Marat, Chaumette. Toutefois son nom ne figure point parmi ceux des agents du pouvoir de cette terrible époque. Devenu bientôt de plus en plus étranger aux affaires politiques, Fantin se remit à écrire, et décidément adopta pour spécialité le genre historique, auquel il ne fit que de rares et insignifiantes infidélités. Il commença par l'histoire de la révolution, qui certes était alors encore loin de s'arrêter. Ecrits avec assez d'élégance, empreints des idées du jour, ses ouvrages ne pouvaient manquer d'être lus, et longtemps ils se vendirent parfaitement. En 1803, l'Institut, lors de l'organisation que lui donna Bonaparte, porta le nom de Fantin sur la liste des candidats; mais le premier consul ne le nomma pas. Le reste de la vie de Fantin se passa sans événements. Il ne pouvait rien espérer sous les Bourbons; et un neveu qu'il fit entrer aux Tuileries n'y put rester. Il mourut à Paris, des suites d'une attaque de paralysie, le 23 septembre 1820. Les nombreux ouvrages dont Fantin est l'auteur se divisent en deux masses : ceux qui sont antérieurs à 1789, et ceux qui furent publiés après cette époque; ces derniers sont les plus nombreux. On peut aussi les diviser en historiques et non historiques, et ceux-ci à leur tour se subdivisent encore. Dans le catalogue raisonné qui va suivre, nous commencerons par les derniers. Disons, avant d'aller plus loin, que Fantin a déplorablement abusé de sa facilité. Il est aisé de voir en le lisant que, sans être un écrivain de génie, il eût pu se

placer très-haut. Outre une prodigieuse facilité à concevoir, à retenir, il avait de la sagacité, de la souplesse, de la force, du feu, une activité infatigable, une foule de connaissances préliminaires; mais la patience et le caractère lui manquaient. Au lieu de comprendre qu'il fallait puiser aux sources, comparer et contrôler sans cesse, il s'emparait des faits tels qu'ils lui tombaient sous la main, et craignait en quelque sorte qu'une discussion ne les fit évanouir. A ce défaut il joint celui de ne pas pénétrer assez avant dans les causes des événements, de ne pas saisir les mobiles multipliés et si nuancés qui font agir les hommes, de ne pas mettre à nu les ressorts à l'aide desquels s'opèrent les mouvements; non pas qu'il manque de la pénétration nécessaire pour interroger ainsi les faits, mais parce qu'il se contente de ce qu'il aperçoit du premier coup d'œil, et qu'il ne veut pas perdre de temps à scruter; en d'autres termes, parce que, voyant beaucoup, il se borne à voir, mais ne regarde jamais. Un autre vice très-grave encore, c'est qu'il ne se donne pas la peine d'étudier la valeur intrinsèque et l'importance réciproque, de manière à n'omettre aucun des faits culminants et à laisser de côté ceux qui n'ont que peu de portée ou d'intérêt. Le nom de compilations que souvent on emploie avec mépris, et bien à tort, pour flétrir des ouvrages d'un haut mérite, remarquables par la méthode, le choix des détails, le groupement et la hiérarchie, s'applique pleinement à ses ouvrages dans le sens défavorable : les inégalités, les lacunes, le manque d'ensemble, tout trahit la précipitation. En un mot, ce n'est pas chez lui, avec lui seul pour guide, qu'on peut étudier; tout au plus peut-il inspirer l'envie d'étudier. Comme politique et penseur, Fantin n'a pas non plus mérité beaucoup d'éloges. Certes il n'a pas de préjugés ecclésiastiques ou monarchiques, mais il en décèle beaucoup dans le sens contraire; imbu de certaines maximes, justes dans un sens ou dans certaines limites, il les pousse à l'excès et les croit aveuglement de mise partout; de ce qu'un état de choses a été funeste, il conclut que l'état adverse sera parfait; le vice tient-il à l'usage ou à l'abus, c'est ce qu'il ne semble jamais avoir songé à examiner. Ainsi par exemple, à propos de la nécessité d'une révolution à la fin du 18^e siècle, il récapitule la période monarchique des Bourbons par ces mots : *Deux cents ans d'erreurs*. C'est-à-dire que la France, de 1589 à 1789, n'avait rien dû à son gouvernement! Voici ce qu'on doit à Fantin des Odoards : 1^o deux romans, savoir : *Andercan et Padmani, histoire orientale*, Paris, 1788, 3 vol. in-12, et *Heyder, Azéma, Tippoo-Saïb, histoire orientale traduite de la langue malabare*, Paris, 1802, 3 vol. in-12. Cette histoire malabare n'est ni malabare ni européenne : c'est un miscellanée de bruits de gazettes et d'imaginings communes qui n'offrent ni intérêt de curiosité ni tableau de mœurs. Il est trop clair que l'auteur n'a

nulle idée de l'Orient et moins encore de l'Orient indien. *Nabab, pagodes et zénana* ne suffisent pas pour faire croire qu'un livre vienne de Patnah ou de Bénarès. On dira que Fantin ne voulait en imposer à personne. En ce cas il a réussi; mais c'est là le seul succès qu'il ait obtenu. Quoiqu'on ne fût pas difficile alors en fait de couleur locale, l'ouvrage fut âprement critiqué, et qui pis est peu lu, sauf dans les cabinets littéraires, dont les habitués s'accommodent de toute espèce de pâture. Ce roman du reste n'était que la retouche d'une prétendue histoire du roi de Maïssour, donnée d'abord sous le titre de *Mémoires*, et dont plus bas il sera question. 2° *Explication française des monuments inédits de l'antiquité expliqués par Winckelmann*, 1808, etc., 3 vol. in-4°; 3° *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Eglise, conciliés avec les libertés et franchises de l'Eglise gallicane, les lois du royaume et la jurisprudence des tribunaux français*, Paris, 1788, 6 vol. in-8° Le mérite de cette vaste compilation, c'est sa clarté. En revanche, la profondeur y manque absolument; cependant elle eût pu être utile pour un jurisconsulte en droit canon; mais la révolution diminua beaucoup le nombre de ceux auxquels pouvait convenir un semblable recueil. 4° *De l'institution des sociétés politiques ou théorie des gouvernements*, Paris, 1807, in-8°; 5° *Continuation du nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président Hénault, à la suite de l'édition de cet Abrégé, 1788 et 1789, 3 vol. in-8°. Hénault avait laissé son histoire à la mort de Louis XIV; Fantin la pousse jusqu'à la paix de 1785. Dans la suite il donna, sous le titre de deuxième édition, une continuation de la continuation comprenant les événements depuis 1785 jusqu'à la paix de Campo-Formio (1797), 1801, 2 vol. in-8°, lesquels forment les volumes 4 et 5 de l'ouvrage complet. Ils furent réimprimés en 1807, 2 vol. in-8°, et en 1820, 4 vol. in-8°; mais cette fois avec une continuation nouvelle jusqu'à la rentrée de Louis XVIII. Des exemplaires tirés à part, sans le commencement par Hénault, portent le titre d'*Histoire de France depuis la mort de Louis XIV*, Paris, 1789, 8 vol. in-12. A mesure que Fantin s'avance vers notre époque, sa narration plus diffuse s'écarte de plus en plus du caractère net et simple de Hénault. Au reste, les faits sont moins fréquemment que dans ses autres écrits accompagnés de commentaires, et l'ouvrage y gagne. 6° *Histoire philosophique de la révolution française, depuis la convocation des notables jusqu'à la paix de Campo-Formio*, 1801, 9 vol. in-8°; 1807, 10 vol. in-8°; 1819, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage en formait originairement deux : l'un allait jusqu'à la séparation de la Convention; l'autre commençait à cette époque : le premier fut publié en 1796, 2 vol. in-8°, et eut plusieurs éditions; le second parut de 1798 à 1800, en 3 volumes in-8°. C'est surtout dans cette histoire philosophique qu'abondent les déclamations, les incohérences, les cita-

tions longues, fastidieuses, et quelquefois mensongères, les jugements hasardés ou faux : Louis XV avait la conviction de la scélératesse de la plupart des hommes qui se pressaient autour de lui; Louis XVI fut un chrétien fanatique; la reine avait perdu irrévocablement l'affection du peuple; elle était déjà marquée comme une victime! 7° *Abrégé chronologique de l'histoire de la révolution française à l'usage des écoles publiques*, Paris, 1802, 5 vol. in-12. On devine que c'est l'abrégé de ce qu'il nommait son grand ouvrage. 8° *Louis XV et Louis XVI*, Paris, 1798, 5 vol. in-8°. Ces cinq volumes forment comme une introduction à l'histoire de la révolution : c'est un véritable factum. Il est vrai qu'il tombait sur une triste période monarchique : corruption, incapacité, couardise, voilà les traits essentiels du tableau qu'il avait à tracer; mais encore fallait-il que les reproches tombassent juste, que la censure fût grave et calme; elle n'en sonnerait que plus haut comme accusation. 9° *Histoire de France, depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, Paris, 1806 et 1810, 26 vol. in-12. Le tome 26 fut longtemps prohibé. Les 6 volumes in-8° de Louis XV et Louis XVI et une partie de l'histoire de la révolution française ont formé le fond de la dernière portion de cet ouvrage. Le commencement vaut mieux en un sens; cependant il s'y trouve encore des déclamations et des naïvetés un peu fortes : Louis XIII, sa mère et Richelieu ont tous trois été des êtres malheureux; mais Richelieu plus que les deux autres, car on le haïssait; il avait les remords de l'homme qui verse le sang; l'ambition lui ôtait le sommeil, et autres phrases de cette force. Fantin blâme dans une de ses préfaces, la manière dont l'histoire de France a été écrite par le passé, et se récrie contre le travestissement perpétuel des époques, si insoutenable dans Daniel. L'*Histoire de France depuis la naissance de Henri IV* fut aussi publiée en 11 volumes in-8°, et devait l'être en 6 ou 7 volumes in-4°; mais de ce format les deux premiers tomes seulement parurent. Plus tard son frère, le libraire Fantin, réimprimant en sept tomes in-8° les vingt-cinq premiers volumes in-12 de Vély, et rafraichissant les titres des onze volumes in-8° ci-dessus, en composa une *Histoire de France, depuis les temps anciens jusqu'à la mort de Louis XVI*, 18 vol. in-8°, 1818, etc.; 10° *Révolution de l'Inde pendant le 18^e siècle ou Mémoires de Tippoo-Saïb, écrits par lui-même, traduits de la langue hindostany*, Paris, 1796, 2 vol. in-8°. Fantin n'avait que des documents très-imparfaits; il comprenait très-mal les affaires de l'Inde, et comme toujours il écrivait très-vite. Là d'ailleurs il crut pouvoir remplir avec son imagination les lacunes qu'il reconnaissait. Il en résulte un ouvrage décidément mauvais. Par la suite, il en fit un roman (Heyder, Azéma et Tippo-Saïb, *roy.* plus haut); mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est ni une histoire ni un roman.

P—OT.

FANTONI (JEAN), célèbre médecin et anatomiste,

né à Turin en 1675, se rendit, par les ordres et sous les auspices de son souverain, dans les villes d'Allemagne, de France et de Hollande les plus fameuses par leurs écoles ou leurs académies. Il eut partout un soin particulier de fréquenter la société et les leçons des premiers anatomistes de son temps, avec la plupart desquels il se lia d'amitié, et il établit une correspondance qui dura presque toute sa vie, et ne cessa que lorsqu'il se trouva en même temps accablé par le poids d'une extrême vieillesse et des maladies. A son retour en Piémont, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Turin, place qu'il occupa avec honneur pendant une longue suite d'années. Il mourut le 15 juin 1758, âgé de 83 ans. Ses démonstrations étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, la richesse et l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise et élégante qu'on remarque dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont les suivants : 1° *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4° ; 2° *Dissertationes anatomicæ XI*, ibid., 1701, in-12 ; 3° *Anatomia corporis humani ad usum theatri medici accomodata, pars I*, ibid., 1711, in-4° ; 4° *Dissertationes anatomicæ septem renovatæ*, ibid., 1745, in-8° ; 5° *Dissertationes duæ de structura et usu meningis ad Pachionum* ; 6° *Opuscula medica et physiologica*, Genève, 1758, in-4°. Ce recueil contient quelques dissertations que Fantoni avait déjà publiées avec moins de détail, quelques observations de son père, l'analyse des eaux minérales d'Aix en Savoie, d'Anphion, de St-Jean de Morienne, de St-Genis d'Acqui, etc. ; 7° *Commentarius de quibusdam aquis medicatis, et historica dissertatio de febris continuis*, Turin, 1747, in-8° ; 8° *Dissertatio continuata de antiquitate et progressu februm miliarium*, ibid., 1747, in-8°, réimprimée en 1765, in-8° ; 9° *Novum specimen observationum de ortu febris miliaris*, Nice, 1762, in-8°. Tous ces traités, tous ces opuscules sont très-savants, et on les consultera avec fruit. — FANTONI (Jean-Baptiste), père du précédent, médecin, bibliothécaire et conseiller de Victor Amédée II, duc de Savoie et roi de Sardaigne, fut premier professeur de médecine théorique à l'université de Turin, où il brilla autant par les savantes leçons qu'il donna que par la pratique de la médecine qu'il fit avec un succès constant. C'était un homme très-estimable par les qualités de son cœur et de son esprit ; il avait des connaissances universelles, et il fut vivement regretté lorsqu'on sut qu'il était mort d'une fièvre maligne au siège de Chorges, ville du diocèse d'Embrun, en 1692, âgé d'environ 40 ans. De tout ce qu'il a fait, nous n'avons que les *Observationes anatomico-medice selectiores, editæ et scholiis illustratæ à Johanne Fantoni filio*, Turin, 1699, in-12 ; Venise, 1713, in-4° ; Genève, 1738, in-4°, avec les opuscules de Fantoni fils. Ces observations, qui sont au

XIII.

nombre de trente et une dans la première édition et de trente-sept dans les autres, sont intéressantes, instructives et dignes de la célébrité dont jouissait leur auteur. — FANTONI (Pie), mathématicien italien, mort à Bologne, le 26 janvier 1804, à l'âge de 83 ans, était né en Toscane l'an 1721. Son savoir fit désirer aux étrangers de l'attirer chez eux. Quelque spécieuses que fussent leurs propositions à cet effet, elles ne purent le gagner. Il aimait mieux continuer de vivre sous le gouvernement de Pierre Léopold, auquel cependant il finit par devenir suspect sous le rapport de ses opinions. Admirateur de la révolution française, il s'attira des persécutions qui le décidèrent, lors de l'établissement de la république cisalpine, à chercher un asile dans son sein. Il se retira dans la ville où il a terminé ses jours, laissant plusieurs ouvrages imprimés, et d'autres en manuscrit, dont sa nièce Julie Paillot de Rome est restée dépositaire. G-N.

FANTUCCI (le comte MARC), littérateur italien, mort le 10 janvier 1806, à Ravenne, où il était né d'une très-noble famille en 1745, alla dans sa jeunesse à Rome, auprès de son oncle paternel, le cardinal Gaëtan. Les douze ans qu'il y passa furent employés très-avantageusement pour son instruction ; et quand il revint ensuite dans sa patrie, il fut jugé digne d'en occuper les plus importantes magistratures. Animé du désir de voir Ravenne reprendre son ancien lustre, il rechercha les causes de sa décadence, et les exposa dans un mémoire adressé au pape Clément XIV. Ce mémoire fut imprimé à Rome en 1761. Lorsque le cardinal Valentin-Gonzague fut, en 1778, agrégé au grand conseil de Ravenne, Fantucci prononça un éloquent discours qui devint pour lui une source de désagréments, parce qu'on persuada au prélat que l'orateur avait été trop réservé dans ses éloges. Le dégoût que cette tracasserie ne laissa pas de donner à Fantucci pour la carrière des magistratures ne refroidit cependant point son amour pour sa patrie. Il proposa, en 1781, pour l'avantage de ses concitoyens, un projet ingénieux qui tendait à rendre plus utile, et même plus beau, le canal navigable qui dédommage un peu Ravenne de ses anciennes pertes. Ce projet éprouva des contradictions. On mit la main à son exécution ; mais elle fut contrariée : les travaux restèrent incomplets. Alors Fantucci renonça à la première magistrature qu'il remplissait, et même à toutes les autres, sans renoncer néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique très-utile pour le territoire de Ravenne. Une épidémie étant venue, en 1780, ravager cette province, il publia, à ce sujet, un excellent ouvrage, dans lequel il démontra combien il était urgent de dessécher les marais des vallées méridionales de cette contrée. Il avait composé trois savants mémoires, *Sopra i benefizj comunitativi*, et un plan militaire, que les instances de Pie VI décidèrent l'auteur à publier en 1786. Il en composa plusieurs autres relatifs aux

intérêts de son pays ; mais il ne voulut pas qu'on les imprimât de son vivant. Ils n'ont paru qu'après sa mort, et sous le titre vague de *Memorie di vario argomento del conte Fantucci* (Venise, 1804, in-4°). C'est à ses soins, et même encore aux dépenses qu'il fit à cet effet, qu'on est redevable de la magnifique édition romaine des *Papiri diplomatici raccolti ed illustrati dall' abate Gaetano Marini*, dont plusieurs appartiennent à Ravenne. Mais ses ouvrages les plus importants sont : 1° *De' Monumenti Ravennati*, 6 tomes in-4° ; 2° *De gente Honestia*, Césène, 1786, in-fol. Pie VI avait pour le comte Fantucci une prédilection toute particulière ; et il en était digne par ses vertus, qu'il portait jusqu'à l'austérité, et par son dévouement pour l'utilité publique et pour la gloire de sa patrie. G—N.

FANTUZZI, noble et illustre famille de Bologne, fut dispersée par les troubles qui y régnèrent dans le 14^e et 15^e siècles, et se partagea en plusieurs branches. Elle a fourni un grand nombre d'hommes distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres. Jean FANTUZZI, surnommé *le vieux*, célèbre jurisconsulte, professait en 1577 dans l'université ; il eut souvent à remplir des missions et des fonctions politiques, et fut plus d'une fois choisi pour terminer les différends élevés entre Bologne et d'autres villes. Il mourut en 1591, sans laisser d'autres ouvrages que des Consultations et des Commentaires sur des sujets de sa profession ; ils n'ont point été imprimés. On voit dans son épitaphe, comme dans celles de plusieurs autres membres de la même famille, que leur nom latin était *Elephantutius*, d'où l'on fit d'abord en italien *Elefantuzzi*, et ensuite, par abréviation, *Fantuzzi*. — JEAN-BAPTISTE, dont Orlandi, dans ses notices sur les écrivains bolonais, cite un ouvrage de philosophie péripatéticienne, imprimé à Bologne en 1556, y fut reçu docteur en philosophie et en médecine en 1515, l'année même de la mort de Jean-Antoine, son père, qui était aussi docteur dans les deux mêmes facultés. — GASPARD, mort en 1552, s'adonna surtout à la poésie latine, et fut disciple et intime ami du poète latin Jean-Antoine Flaminio, dont le fils, Marc-Antoine Flaminio, aussi poète latin, fut plus célèbre que son père. Gaspard Fantuzzi entretenait avec son ami et son maître une correspondance latine pour s'exercer continuellement en cette langue ; on trouve une partie de cette correspondance parmi les lettres de Flaminio, imprimées à Bologne, en 1744. — Jean FANTUZZI, surnommé *le jeune*, fut reçu en 1608 docteur en philosophie et en médecine ; il remplit dans l'université la chaire de logique, et ensuite celle de philosophie. Il fut plusieurs fois du nombre des magistrats qu'on nommait à Bologne *les Anciens*, et y mourut en 1646. On a de lui : 1° *Universi orbis structura et partium ejus motus et quietis peripateticis principiis constabilita*, etc., Bologne, 1637 ; 2° *Eversio demonstrationis ocularis loci sine locato pro vacuo in aginario dando in fistula vitrea, mercurio in ea*

descendente, etc., Bologne, 1658. C'est une réfutation du traité du Père Valeriano Magni, intitulé : *Ocularis demonstratio loci sine locato corporis successive moti in vacuo luminis nulli corpori inhaerentis*.

— PAUL-ÉMILE, sénateur, mort en 1661, ne se livra qu'à la poésie et aux belles-lettres. Il était membre de la célèbre Académie de *Gelati* de Bologne, dans laquelle il prit par singularité le nom de *l'Ar-dente*. Il a laissé en italien une *Oraison funèbre de François d'Este, duc de Modène*, imprimée dans un Recueil de prose et de vers sur ce même sujet, Bologne, 1659, et un *Recueil de poésies lyriques*, dédiées à ce même prince, Bologne, 1647, in-4°.

— PAUL-ÉMILE le jeune, neveu du précédent, sénateur comme lui, et membre de la même académie, dont il fut président en 1705, mourut à 49 ans à Venise, en 1721. On n'a de lui qu'un discours oratoire en italien sur *l'Immaculée Conception*, prononcé dans l'Académie, Bologne, 1706, in-4°, et deux poèmes latins récités aux funérailles de deux nobles Bolonais, l'un de la famille Bentivoglio, et l'autre de celle d'Aldrovande, imprimés séparément, Bologne, 1708 et 1709, in-fol. — Enfin, Jean FANTUZZI, le dernier de cette noble famille qui en ait illustré le nom, a consacré sa vie à un ouvrage qui a beaucoup contribué à la renommée littéraire de Bologne, sa patrie. Cet ouvrage, intitulé : *Notizie degli scrittori Bolognesi*, imprimé à Bologne en 9 volumes in-folio, est exécuté sur le plan que Mazzuchelli avait tracé pour les écrivains de toute l'Italie, et dont il a laissé 6 volumes in-folio qui ne contiennent que les deux premières lettres de l'alphabet. Fantuzzi a eu la satisfaction et la gloire de terminer le sien. Le premier volume parut en 1781, le huitième, qui va jusqu'à la fin de la série alphabétique, en 1790, et le neuvième et dernier, qui comprend les additions et corrections, en 1794. Les articles de chaque auteur contiennent souvent des détails qu'on peut trouver superflus ; mais ils sont vrais, puisés dans des sources authentiques, et rédigés avec une extrême bonne foi. La notice des ouvrages est exacte et aussi complète qu'il est possible. C'est un des livres de ce genre les plus remarquables, et dont quelqu'un qui étudie l'histoire littéraire d'Italie peut le moins se passer. G—É.

FANUCCI (JEAN-BAPTISTE), historien, né à Pise en Toscane, le 7 mars 1756, fils d'un maître d'escrime en réputation, s'adonna, dans les premières années de sa jeunesse, à l'exercice de cette profession. Mais vaincu à la fin par les sages remontrances de plusieurs personnes distinguées, qui lui portaient de l'intérêt, il prit la détermination de fuir les salles d'armes et se livra aux études qui devaient lui ouvrir les portes de l'université. Lorsqu'il les eut achevées, il suivit un cours de droit, fréquenta le palais, attira sur lui l'attention des jurisconsultes les plus estimés, et devint enfin le collaborateur de l'un d'eux, qui lui rendit, en peu de temps, facile et familière la connaissance des formes compliquées et épi-

neuses de la procédure judiciaire. Admis au barreau pisan, il s'y fit remarquer par son esprit fin et délié, par sa rare sagacité, et il prit rang, jeune encore, parmi les grandes notabilités de l'ordre. Habile dans la plaidoirie, il ne le fut pas moins dans les nombreuses consultations qu'il livra au public, et joignit au mérite d'un style concis et nerveux celui d'interpréter et d'appliquer avec une méthode pressante et vigoureuse les textes de la loi. A cette première gloire, Fanucci prétendit ajouter des succès d'un autre genre, en consacrant aux muses un temps qu'il aurait pu employer plus utilement. Ses efforts à cet effet n'ont pas été suivis d'un heureux résultat. Ses poésies sont tombées depuis longtemps dans l'oubli auquel elles avaient été condamnées dès leur apparition. On doit s'applaudir qu'à ce goût passer de rimer ait bientôt succédé, dans l'esprit de Fanucci, le désir d'élever un monument à la gloire historique de sa patrie; et il faut avouer que personne ne s'est acquitté de cette tâche avec plus de zèle et de succès. Il commença par compiler tous les documents conservés dans les archives de Pise, de Florence, de Gênes; il s'appliqua à l'étude des monuments et de la législation pisane du moyen âge; consulta les savants, lut avec attention les manuscrits de plusieurs historiens, enfin il réunit une foule de matériaux pour jeter quelques lumières sur les antiquités de sa patrie. Son premier ouvrage relatif à l'histoire des Pisans date de l'année 1788. C'est une dissertation sur leur gloire militaire, morceau fort remarquable, qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt et avec profit. A cette première composition succédèrent plusieurs articles biographiques fort étendus sur les grands hommes qu'a produits la ville de Pise, et il continua de mériter par ces travaux l'estime et la gratitude de ses compatriotes. Interrompu dans ces louables occupations par l'arrivée des Français en Italie, Fanucci embrassa avec ardeur une cause qui lui laissait entrevoir dans le lointain la régénération du peuple italien, et qui proclamait ses principes sous les auspices et avec tous les prestiges de la victoire. Appelé en 1800, par la nouvelle administration qui avait succédé au gouvernement grand-ducal, à la chaire de droit maritime à l'université, Fanucci, au lieu de consacrer ses leçons à expliquer le sujet qu'il avait à traiter, prit à tâche de faire l'apologie, en présence d'une jeunesse nombreuse, du gouvernement qu'on venait d'établir et qui devait à son avis réaliser toutes les espérances et toutes les illusions qui avaient préoccupé les esprits des Italiens depuis la chute de leurs républiques. On sait de quelle manière ces prédictions se sont réalisées pour l'Italie. Quant à Fanucci, nous savons bien qu'indépendamment de ce qu'il avait été vivement blâmé par ceux qui estimaient en lui l'homme de talent et l'ami de son pays, il se vit obligé, au retour de ses souverains, de se dérober aux per-

sécutions qu'il redoutait de la part de ses adversaires politiques et de ses ennemis. S'étant volontairement retiré à Gênes, il reprit avec plus d'ardeur ses occupations, en se livrant à l'étude des chroniqueurs génois et en fouillant les archives de cette république. Revenu dans sa patrie après deux années d'exil, il jeta les fondements de son histoire des trois célèbres peuples maritimes de l'Italie, Pisans, Vénitiens, Génois, qu'il publia en 1817, et qu'on s'accorde à regarder comme son plus beau titre à la reconnaissance des Italiens dont il a célébré la gloire. Cet ouvrage renferme l'histoire des trois peuples maritimes nommés ci-dessus, depuis le 6^e siècle jusqu'à la chute ou la décadence de leurs républiques. Riche de renseignements rares et curieux, de remarques profondes, de détails remplis d'intérêt, ce livre laisse néanmoins beaucoup à désirer sous le rapport du style, dépourvu d'harmonie, sec, tronqué à dessein, chargé de locutions bizarres, incorrectes, prétentieuses, défauts qui ont beaucoup nui à la réputation de l'auteur, et qui ont privé son livre du succès auquel il a droit de prétendre. Depuis cette publication, Fanucci ne reprit plus la plume que pour répondre à des critiques trop acerbes. Admirateur passionné de la vieille gloire de son pays, il possédait une très-vaste érudition et un jugement d'une sagacité remarquable. Il était infatigable dans ses travaux, et c'est avec une patience digne d'admiration qu'il collationnait les diplômes et les titres qu'il se proposait de publier; mérite assez rare de nos jours, et que l'on devrait recommander aux archéologues et aux historiens, dans leur intérêt autant que dans celui de la vérité. Il était sobre par goût, et quoique en possession d'une fortune honnête, il n'en persévéra pas moins dans ses habitudes aussi simples que modestes jusqu'à ses derniers jours. Il mourut à Pise le 11 février 1834, sans laisser de postérité. Ses amis ont honoré sa mémoire en plaçant dans le Campo-Santo de Pise son buste en marbre, avec une inscription latine qui rappelle ses mérites, ses vertus et leurs regrets, récompense légitime réservée aux services qu'il avait rendus à son pays et au zèle qu'il avait déployé pour réunir dans le Campo-Santo, où reposent ses cendres, une foule d'objets précieux d'art et d'antiquité, qui se trouvaient avant lui dispersés dans différentes parties de la ville de Pise. Ses écrits sont : 1^o *Orazione accademica sull' istoria militare Pisana*, Pise, 1788, 1 vol. in-4^o; 2^o *Storia dei tre celebri popoli marittimi dell' Italia, Veneziani, Genovesi e Pisani, e delle loro navigazioni e commerci nei bassi secoli*, Pise, 1817, 1818, 1821, 1822, 4 vol. in-8^o; 3^o plusieurs articles biographiques signés des lettres initiales G.-B. F., dans l'ouvrage intitulé : *Vite d'uomini illustri Toscani*, Florence, 1800, 4 vol. in-4^o et in-8^o. G—RY.

FARABY. Voyez ALFARABIUS.

FARADJ, fils de Barkok, deuxième sultan des

Mamlouks-Circassiens ou Bordjites, succéda à son père le 15 de chawal 801 de l'hégire (20 juin 1399), n'étant âgé que de dix ans. En montant sur le trône, il reçut les surnoms de *Nassir-eddin*, défenseur de la religion; *Zéin-eddin*, ornement de la religion; *Abou-Séadet*, père de la félicité. Aucun titre ne lui convenait moins que ce dernier, car l'empire ne jouit d'aucun repos pendant son règne. L'année même où il fut inauguré, Bajazet et Tamerlan menacèrent la Syrie; l'un prit Malathia; l'autre se rendit maître de Bagdad et se dirigea vers Alep; la division éclata parmi les émirs. Ainsi les sujets de Faradj furent en proie aux maux qu'entraînent les guerres intestines. Parmi les émirs mamlouks, il se forma deux partis; les uns se déclarèrent pour Itmich, lieutenant général du royaume; les autres pour Yachbak, émir très-puissant. On en vint aux mains, et après de rudes combats, la victoire resta à ce dernier. Itmich se réfugia en Syrie, où un parti de rebelles le reçut, et embrassa sa cause. Dans le même temps diverses séditions éclatèrent dans la haute Égypte. Le sultan essayait en vain de comprimer les rebelles. Les émirs refusaient de marcher; il achetait leurs services au poids de l'or. Faradj marcha à la rencontre des rebelles de Syrie, et les battit. De nouveaux troubles s'élevèrent au Caire, lorsqu'il y fut de retour. Les factions des émirs se livrèrent chaque jour quelque combat, et les malheurs publics vinrent à leur comble par l'arrivée de Tamerlan en Syrie. Ce conquérant se rendit maître d'Alep et de Damas: les Tartares entrèrent dans Alep à la suite d'un combat, en rébi 1^{er} 803 de l'hégire (oct. 1400 de Jésus-Christ), et y firent un horrible carnage. Les enfants furent massacrés, les femmes violées en présence de leurs maris ou de leurs pères, et exposées toutes nues dans les carrefours. Les mosquées et les rues étaient jonchées de cadavres; le carnage dura trois jours entiers. On éleva plusieurs tours avec les têtes des victimes; ces tours avaient dix coudées de hauteur et vingt de circuit. Cependant le sultan ayant rassemblé ses troupes, s'était avancé contre Tamerlan. Dans un premier combat, la victoire resta indécise, et le prince tartare crut prudent de demander la paix: on la lui refusa. Au moment où les armées allaient en venir aux mains une seconde fois, une forte division de mamlouks quitta le sultan, et le reste des troupes se débanda. Faradj, enlevé par quelques mamlouks, reprit la route de l'Égypte. Ce fut après cet événement, que Tamerlan entra dans Damas par ruse et perfidie. Après avoir extorqué, à l'aide de ces moyens, des sommes considérables, il livra les habitants aux plus cruels tourments pour en arracher les sommes qui leur restaient. On prit les femmes et les enfants; on exerça des cruautés inouïes sur les hommes, puis on mit le feu à la ville. Après ces barbares exploits, Tamerlan s'en retourna vers l'Orient: quant à Faradj, il était rentré au Caire. Dès que l'on apprit la retraite

des Tartares, l'ambition des mamlouks se développa avec plus de force, la guerre civile se ralluma avec plus d'ardeur. Nous n'entrerons point dans le détail de ces événements qui ont tous la même physionomie. En 807 de l'hégire (1404 de Jésus-Christ) deux émirs menacèrent sérieusement la puissance et la vie de Faradj; c'étaient ce Yachbak, dont il a été question plus haut, et le cheik Mahmoudy, lesquels étaient parvenus à se former un parti puissant en Syrie et menaçaient l'Égypte. Faradj voulut les combattre, mais il fut vaincu. Les rebelles ayant été ensuite battus par deux généraux du sultan, ils se soumirent. Un mois après cette affaire, il s'éleva une nouvelle sédition dans laquelle le sultan fut déposé, et remplacé par son frère Abdelazyz, le 26 de rébi 1^{er} 808 (21 septembre 1405). Le nouveau prince ne régna pas longtemps, et le même Yachbak remplaça Faradj sur le trône au bout de deux mois et demi. Les emplois furent distribués aux émirs qui l'avaient suivi, et Yachbak devint lieutenant général du royaume. Ces changements excitèrent de grands troubles en Syrie; Faradj se rendit dans cette province, visita Alep et Damas, sans pouvoir rétablir la paix. Un émir rebelle (Djakam) se fit proclamer sultan à Alep, étendit sa domination sur toute la Syrie; mais il périt en combattant Cara Yloug, prince d'Amid. Faradj revint de nouveau en Syrie, et entra à Damas. Au lieu d'user de la clémence exigée par les circonstances, il fit enfermer Yachbak et le cheik Mahmoudi, serviteurs peu fidèles. Mais ces deux officiers s'étant échappés de leur prison, devinrent de très-dangereux ennemis, et furent en peu de temps à la tête d'un parti puissant. Enfin après plusieurs guerres et séditions dans lesquelles Faradj déploya le plus rare courage et une grande énergie; après diverses vicissitudes dans sa fortune, ce prince fut abandonné de ses troupes, déposé et assassiné à Damas le 25 de moharrem 815 (7 mai 1412 de Jésus-Christ). Son corps, dépouillé de tout vêtement, resta plusieurs jours exposé aux insultes de la populace. Il eut pour successeur le cheik Mahmoudi. J—N.

FARADY. Voyez IEN-ALFARADY.

FARCOT (JOSEPH-JEAN-CHRYSOSTOME), savant économiste, né le 8 avril 1744, à Senlis, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire et y professa d'abord la philosophie, telle qu'on l'enseignait alors dans les écoles, puis la physique expérimentale, dont il établit la première chaire dans les collèges de la congrégation, et enfin les mathématiques spéciales à Vendôme et à Juilly. Des affaires de famille l'ayant, en 1779, obligé de quitter la congrégation, il établit à Paris une maison de commerce qu'il dirigea lui-même avec beaucoup de succès. Électeur en 1789, il fut nommé suppléant de la députation de Paris, membre de la municipalité provisoire, du bureau de ville et du tribunal de la même municipalité: ces différentes fonctions ne l'empêchèrent pas de se charger de quelques rapports sur la caisse

d'escompte et sur les travaux publics. Il fit, en 1790, à la demande du commerce de Paris, un travail sur les douanes dans lequel il traite à fond la grande question de leur influence sur l'industrie. Mis en arrestation en 1793, tous ses magasins furent saisis; et il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il prit une part active aux discussions qui eurent lieu à l'hôtel de Conti, dans les derniers mois de 1794, sur le moyen de recréer en France l'industrie et les arts, que l'odieuse régime de la terreur avait anéanti. Nommé l'année suivante l'un des administrateurs du département de la Seine, il fut spécialement chargé de l'exécution des mesures nécessitées par le rétablissement du culte catholique, et fit ajouter aux douze églises dont la restitution était décrétée celle de Notre-Dame, St-Sulpice et St-Médard. Après s'être vainement occupé, sur la demande du comité de salut public, des moyens d'arrêter le discrédit des assignats, il concourut, en 1796, à dresser le tableau de dépréciation du papier-monnaie. Élu membre du conseil des anciens par le suffrage unanime du corps électoral de Paris, des raisons graves l'empêchèrent d'accepter cette marque de confiance. Il recherchait depuis quelque temps le moyen de détruire l'usure: il crut l'avoir trouvé dans l'établissement de bureaux de prêt disséminés dans les quartiers les plus pauvres et les plus populeux; mais cette institution ne put se maintenir, quoique approuvée par le ministre de l'intérieur, le conseil d'État et même le premier consul. Farcot concourut depuis à la création d'un conseil des arts, agriculture et commerce, qui ne subsista que peu de temps. Membre du jury des arts, il rédigea le rapport sur les produits de l'industrie à l'exposition de 1806, et continua, les années suivantes, d'être employé par le préfet Frochot à la rédaction d'une foule de mémoires sur des objets d'utilité publique, conservés dans les archives de la préfecture, et qui peuvent être utilement consultés. Lors de l'établissement du bureau de statistique, Farcot en fut nommé chef; il continua d'en remplir les fonctions sous M. de Chabrol, nommé préfet de la Seine, et mourut le 23 août 1815. Il n'a fait imprimer que: 1° *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8°; 2° *Discussions relatives à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*, ibid., 1808, in-4°; 3° *Mémoire sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, ibid., 1809, in-4°, publié par le fils de l'auteur, M. J. Farcot. L'abbé Grégoire a donné sur Farcot une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, 1819, t. 3, p. 143-53. W—s.

FARCY (JEAN-GEORGES), né à Paris le 20 novembre 1800, entra à l'âge de dix-neuf ans, après avoir terminé ses études, à l'École normale, d'où il ne sortit qu'à sa suppression, en 1822. Alors il se logea rue d'Enfer, près de son maître et son ami, M. Cousin, et continua avec lui ses études

philosophiques. En 1825, il publia une traduction du troisième volume des *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, par Dugald Stewart. Il fournit aussi plusieurs articles au journal *le Globe*, dans les premières années qui suivirent sa fondation. Ce fut au mois de septembre 1826 qu'il partit pour l'Italie, cette terre classique des arts. A Rome, ce qui le frappa surtout, ce furent les vastes ruines de monuments que *le temps démolit en silence*. Il préférait Naples, et s'établit à Ischia, pour y passer la saison des chaleurs. Là, il composa plusieurs pièces de vers, et se lia avec Colin, jeune peintre français. A la fin de 1827, il revint à Paris, où il resta huit jours, et partit pour l'Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. Il était de retour à Paris en 1829. Il accepta un enseignement de philosophie chez M. Morin, à Fontenay-aux-Roses. En juin 1830, il avait loué une petite maison dans le charmant vallon d'Aulnay. Le mercredi 28 juillet, à la nouvelle du combat qui avait commencé la veille, il arrivait à Paris, vers deux heures après midi, chez son ami M. Colin, qui était alors en Angleterre. Il s'empara chez lui d'un sabre, d'un fusil, de pistolets, et se mit en marche aussitôt, sans trop savoir ce qu'il faisait ni où il allait. Le jeudi matin, M. Cousin voulut en vain le retenir à la mairie du onzième arrondissement. A peine arrivé sur la place du Carrousel, au coin des rues de Rohan et de Montpensier, il tomba percé d'une balle dans la poitrine, et mourut deux heures après. Ses amis ont publié sur sa mort, en 1831, un petit volume intitulé: *Farcy reliquæ*. C'est un mélange de prose et de vers, que l'éditeur M. Sainte-Beuve a fait précéder d'une notice sur l'auteur. Les essais poétiques de Farcy, comme on l'a déjà remarqué, sont autre chose qu'une *aventure de jeunesse*, une *traversée de passions*, car la poésie était l'occupation de tous ses moments. Il avait beaucoup étudié le *grand poète* Platon; et M. Cousin, pour honorer la mémoire de son ami, lui a dédié sa traduction des *Lois* de Platon. Dans le volume des *Reliquæ*, la prose présente des pensées fortes, revêtues d'un style qui ne manque pas d'originalité; et parmi les poésies on remarque de jolies stances, adressées à une dame à laquelle il avait été présenté pendant son voyage en Italie. F—LE.

FARDEAU (LOUIS-GABRIEL) (1), littérateur dont le nom, s'il ne se retrouvait dans quelques satires contemporaines, serait aussi complètement oublié que ses ouvrages, était né, suivant Barbier (*Examen des Dictionnaires*, p. 326), à Paris en 1750; mais selon d'autres biographes, le 28 janvier 1751. Ayant acquis, en 1757, une charge de procureur au Châtelet, il chercha d'abord dans la culture de la poésie une distraction aux fatigues de son état; puis, encouragé par le suffrage d'impudents amis, il finit par se persuader qu'il

(1) L'anagramme de ces trois mots est assez curieuse. On y trouve: *Il a l'air du bœuf gras*. Et c'était la vérité. F—LE.

pouvait sans inconvénients offrir, comme tant d'autres, ses productions au public. Si, quand cette fantaisie lui arriva, Fardeau n'avait pas tout à fait l'âge de Francaleu, il avait au moins dépassé de beaucoup celui de l'étourderie, puisque ce fut seulement en 1774 qu'il donna son premier recueil de vers sous ce titre : *Amusements de la société*, Paris, in-12. Dès qu'il se fut fait imprimer, il se trouva naturellement en butte aux épigrammes des journalistes, qui ne les lui épargnèrent pas; mais ni ces épigrammes, ni les conseils ne purent le corriger de la manie de rimer. Ignorant même les premières règles de la versification, et ne connaissant de l'art dramatique que ce que l'on en peut apprendre par la fréquentation du théâtre, il composa cinq ou six comédies, dont aucune ne fut représentée, mais qu'il eut soin de faire imprimer pour les distribuer à ses amis. Comme les éditions de ses ouvrages restaient toujours à peu près entières chez le libraire, il lui coûtait peu d'en offrir des exemplaires à ses confrères en échange de leurs productions. Rivarol n'eut garde d'oublier un pareil nom dans son *Petit Almanach des grands hommes inconnus*; mais feignant d'ignorer jusqu'aux titres des écrits de Fardeau : « C'est, dit-il, une muse mo-
« deste et cachée dont nous ne sommes pas les
« dupes. Nous nous attendons tous les jours à la
« plus vive explosion. M. Fardeau travaille avec
« M. Chamouin. » Ce dernier nom est celui d'un de ses honnêtes voisins qu'il avait eu pour collaborateur dans une de ses pièces : *Le cabaretier jaloux*, ou *La Courtille*, comédie en 1 acte, imprimée à Paris en 1780, in-8°. Barbier se trompe en plaçant vers 1785 la mort de Fardeau, puisque le procureur poète fit hommage en 1792 à l'*Assemblée nationale et aux amis du bon goût d'un recueil de poésies patriotiques et de société*, imprimé la même année, in-12, et qu'en 1790 il avait donné *Le triomphe de l'humanité et du patriotisme*. Il vivait même en 1806, car il a donné cette année une nouvelle édition augmentée de ses *Amusements*, mais on n'a pas découvert la date précise de sa mort. Ayant embrassé avec beaucoup d'empressement la cause de la révolution, il s'enrôla un des premiers dans la garde nationale, et il ne manqua jamais dès lors de prendre à la tête de ses publications le titre de *Sapeur de la garde nationale*. Indépendamment des deux collections rimées et de la comédie déjà citées, on a de Fardeau : 1° *Le Triomphe de l'amitié*, drame en un acte et en vers, Amsterdam (Paris), 1775, in-8°; 2° *Le Mariage à la mode*, en un acte et en vers, Paris, 1774, in-8°; 3° *Le Service récompensé*, en un acte et en prose, mêlé d'ariettes, Paris, 1776, 1778, in-8°; 4° *Le Mérite décrédité*, ou *le Temps présent*, en un acte et en vers, Londres (Paris), 1784, in-8°; Enfin il a publié : 5° *Collection de Mémoires* en conformité desquels les affaires dont ils traitent ont été jugées, Amsterdam et Paris, 1778, in-12.

L—m—x et W—s.

FARDELLA (MICHEL-ANGE), né en 1650, à Trapani en Sicile, de parents nobles, reçut une éducation conforme à sa naissance. Après avoir terminé le cours de ses études avec autant de succès que de rapidité, il entra à l'âge de quinze ans dans le tiers ordre de St-François. Il s'appliqua quelque temps à la théologie, mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et ses supérieurs ne voulant point gêner son inclination, le chargèrent d'enseigner ce qu'on nommait alors la philosophie. Lorsqu'il eut reçu les ordres sacrés, on l'envoya à Messine, où il suivit les leçons du célèbre Borelli avec tant d'application, qu'il se trouva bientôt en état d'en donner lui-même sur toutes les parties de la physique et des mathématiques. Il fut mandé à Rome, en 1676, pour y professer la géométrie, au collège de St-Paul *ad Arenulam*, et peu de temps après on lui permit de faire un voyage en France, chose qu'il avait toujours désirée ardemment. Pendant trois années qu'il demeura à Paris, il vécut dans la plus grande intimité avec Arnauld, Regis, Malebranche, Lamy, et acquit dans leurs entretiens une connaissance parfaite des principes de la philosophie de Descartes, dont il fut dès lors un des plus zélés partisans. De retour à Rome, il fut fait docteur en théologie et nommé à la chaire de cette science au couvent des SS. Cosme et Damien; mais son goût le ramenait toujours à l'étude de la physique. C'était le sujet de toutes ses conversations. Dans ses moments de loisir, il n'était occupé qu'à imaginer de nouvelles expériences, et les hommes les plus instruits se faisaient un plaisir d'assister aux conférences qu'il tenait sur cette science, deux fois chaque semaine. La réputation de Fardella s'étendit bientôt dans toute l'Italie. Le duc de Modène lui fit offrir, et il accepta la chaire de philosophie à l'Académie de cette ville. Il se démit de cette place au bout de quelque temps, pour se rendre à Venise, où il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens. En 1695, le pape le releva de ses vœux, et l'année suivante, il succéda à Geminiano Montanari dans la chaire d'astronomie et de physique de l'université de Padoue. Il remplaça, en 1700, Charles Rinaldini, premier professeur de philosophie, fut nommé docteur de cette faculté et de celle de médecine, et les présida alternativement avec un égal succès. En 1709, Fardella suivit à Barcelone l'archiduc d'Autriche, qui lui avait donné le titre de son mathématicien, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville qu'il éprouva, en 1712, une première attaque d'apoplexie si violente, que sa santé et ses facultés morales en restèrent très-affaiblies. D'après le conseil de ses amis, il se rendit à Naples dans l'espoir de s'y rétablir. Il y languit quelques années, et une seconde attaque d'apoplexie y termina ses jours le 2 janvier 1718. Fardella était doué de beaucoup d'esprit et d'une imagination très-brillante, mais l'habitude de la méditation avait altéré sa physionomie au point de lui donner

l'apparence d'un imbécile. Il ne s'était jamais occupé de sa fortune, et n'avait jamais rien pu refuser à ceux qui lui demandaient; aussi il vécut et mourut dans un état voisin de la pauvreté. On a de lui quelques ouvrages loués dans les journaux lorsqu'ils parurent; mais très-peu connus aujourd'hui, parce que les sciences dont ils traitent ont fait depuis d'immenses progrès; ce sont : 1^o *Universæ philosophiæ systema in quo nova quadam et extricata methodo naturalis scientiæ et moralis fundamenta explicantur*, Venise, 1691; Leyde, 1691; Amsterdam, 1695, in-12. Cet ouvrage devait avoir une suite qui n'a point été publiée. 2^o *Universæ usualis mathematicæ theoria; tomus primus qui dialecticam mathematicæ, seu organum ad universalis quantitatibus naturam experiendam comparatum complectitur*, Venise, 1691; Leyde, 1691; Amsterdam, 1695, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru. 3^o *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta*, Venise, 1698, in-fol.; 4^o des *Lettres* en italien, imprimées dans la *Galleria di Minerva*, Venise, 1696 et 1697. Deux de ces lettres ont pour but de repousser les attaques de Mathieu Giorgi contre le cartésianisme; 5^o des *Opuscules* peu intéressants. Mongitore donne la liste des ouvrages que Fardella avait en manuscrit en 1708, mais aucun n'a été livré depuis à l'impression. W—s.

FARDULFE, 16^e abbé de St-Denis, fut amené en France avec Didier, dernier roi des Lombards, dont il était le favori. Il découvrit à Charlemagne un complot tramé contre ses jours, par Pepin, son fils aîné. Cette preuve d'attachement lui mérita la confiance du roi, qui le pourvut de plusieurs bénéfices, lui donna l'abbaye de St-Denis, après la mort de Maginaire, en 790, et le chargea avec Étienne, comte de Paris, de visiter les provinces du royaume, pour entendre les plaintes de ses sujets et les lui rapporter. Fardulfe employa une partie de ses revenus au soulagement des pauvres, et l'autre à embellir l'église de son abbaye. La pureté de ses mœurs et la sagesse de son administration lui méritèrent les éloges du savant Alcuin et de Théodulfe, évêque d'Orléans. Fardulfe était lui-même très-instruit, et il composait des vers latins; mais, on n'a conservé de lui que trois pièces publiées par Duchesne, sous le nom d'Alcuin (*Rerum francorum script. coetan.*, t. 2, p. 645 et 646), la 1^{re} est une inscription pour la façade du palais que Fardulfe avait fait construire dans l'enclos de son abbaye pour y recevoir l'empereur; la 2^e est relative à la consécration d'une chapelle dédiée à St-Jean-Baptiste, et la 3^e une épitre à Charlemagne. Fardulfe mourut le 22 décembre 806, et fut inhumé dans son abbaye. W—s.

FARE (SAINT) ou BURGUNDOFARA, vierge, d'une famille noble de Brie, mais originaire de Bourgogne, était fille d'Agnéric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Elle eut pour frères St-Faron, évêque de Meaux, et St-Cagnoald, qui devint évêque de

Laon en 620. Elle eut aussi une sœur, Ste-Agnétrade. Agnéric fournit l'emplacement et fit, vers 615, construire les bâtiments du monastère de Faremoutier, dont Ste-Fare fut la première abbesse. Elle mourut le 3 avril 655, âgée de près de 60 ans, ayant donné au monde des exemples qui avaient étendu sa réputation de sainteté jusque dans les contrées les plus éloignées. L—P—E.

FARE (CHARLES-AUGUSTE, marquis DE LA), naquit en 1644, à Valgorge (en Vivarais), d'une ancienne et illustre maison de Languedoc (1). Il était mestre de camp d'un régiment d'infanterie qu'avait son père, lorsqu'il partit, en qualité de volontaire, pour la Hongrie, avec le renfort que Louis XIV envoyait à l'empereur, alors en guerre avec les Turcs. Il se trouva à leur défaite, au passage du Raab, en 1664. A son retour, étant devenu sous-lieutenant des gendarmes de monseigneur le Dauphin, il prit part aux combats de Senef, de Mulhausen, de Turkheim, etc., depuis 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Monsieur, frère de Louis XIV, le choisit en 1684 pour un de ses capitaines des gardes du corps, et il remplit la même charge sous le régent. A la valeur et au mérite militaire le marquis de la Fare joignait l'imagination la plus enjouée, l'esprit le plus délicat et le caractère le plus aimable. Ses ouvrages le montrent tel que nous venons de le peindre. Comme poète, il a associé son nom à celui d'un ami dont il partage en quelque sorte la célébrité (*voy. CHAULIEU*). Tous les biographes ont répété, d'après Voltaire, que le talent de la Fare ne s'était développé qu'à l'âge de près de 60 ans, et que ses vers étaient incorrects, qu'ils manquaient surtout de précision. Ce jugement, quoique rendu dans le *Temple du Goût*, pourrait bien ne pas avoir été approuvé par le dieu qui y préside. Ceux qui n'ont suivi que son inspiration pour prononcer sur les poésies légères de la Fare y ont trouvé, et nous y trouvons encore l'élégance quelquefois, mais toujours la douceur, la facilité, l'abandon, qui sont de l'essence de ce genre, porté au degré de perfection dont il est susceptible. St-Marc, dans l'édition qu'il a publiée en 1757, des *OEuvres de Chaulieu*, relève avec raison la critique trop peu judicieuse de Voltaire. Il est plus naturel d'admettre que Chaulieu, reconnaissant dans le compagnon de sa jeunesse le germe d'un talent aimable, lui donna l'idée de se livrer à un genre de poésie dans lequel lui-même vit quelquefois ses succès balancés par ce compagnon, cet ami. D'ailleurs, est-ce à 60 ans qu'on exprime pour la première fois ses pensées avec cette fraîcheur de coloris, cette modeste franchise qui faisait dire à la Fare, en parlant de ses propres vers :

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,

(1) Il y avait de ce nom un des grands du royaume, dès le commencement du 11^e siècle, sous le règne de Henri 1^{er}, petit-fils de Hugues Capet.

Coulez, enfants de ma paresse;
 Mais, si d'abord on vous caresse,
 Refusez-vous à ce bonheur;
 Dites qu'échappés de ma veine,
 Par hasard, sans force et sans peine,
 Vous méritez peu cet honneur.

Presque toutes les poésies du même auteur (et on croit qu'il y en a eu beaucoup de perdues) portent ce caractère de douce insouciance et d'aimable gaieté, qui rappellent à l'esprit le *molle atque facetum* d'Horace. Il est négligé comme Chaulieu; en un mot, il a quelques-uns des défauts, de même qu'il a plusieurs des qualités poétiques de son modèle; mais la physionomie du talent, si l'on peut s'exprimer ainsi, est beaucoup moins marquée dans l'imitateur. Les meilleurs vers de la Fare sont indubitablement ceux qu'il a faits pour madame de Caylus. On pourrait même se borner à les citer, ainsi qu'une de ses épigrammes : *Autrefois la railerie*, etc., pour indiquer ses principaux titres littéraires à la postérité. Les *Mémoires* qu'on a de lui sur les principaux événements du règne de Louis XIV (Rotterdam, 1716, in-8°; Amsterdam (Paris), 1734, in-12) sont écrits avec une sincérité et une liberté qui ont fait dire que c'était quelquefois l'ouvrage d'un courtisan mécontent. Ils sont faibles de plan et de style; mais on y trouve de la justesse et de la raison. Ce qu'on doit regretter, c'est que l'historien n'ait pas consacré plus de douze pages à la Fronde. Si la Fare fut sensible aux jouissances de l'esprit, il le fut encore plus à celles de l'amour et de l'amitié. Il eut, dit-on, une passion tendre, constante et délicate pour madame de la Sablière. Chaulieu, avec lequel il avait sympathie absolue de goûts et de sentiments, fut pour lui un véritable ami, et le pleura sincèrement lorsqu'il le perdit, en 1712, à l'âge de 68 ans. Les traductions de la Fare sont la partie faible de son très-mince bagage poétique. On a encore de lui un opéra, *Penthee*, dont le duc d'Orléans avait fait en partie la musique. Il laissa un fils qui devint maréchal de France, et un autre évêque de Laon. L—P—E.

FARE (ANNE-LOUIS-HENRI, cardinal de LA), petit-fils du précédent, naquit dans le diocèse de Luçon en 1752. Il se distingua dans ses premières études au collège de Louis-le-Grand, où il eut pour instituteur particulier l'abbé Labdan, qui fut chargé plus tard de l'éducation du malheureux duc d'Enghien. Il se fit encore remarquer dans son cours de théologie. Le cardinal de Bernis, son parent, ne tarda pas à lui procurer un bénéfice assez important. Après sa licence, ayant reçu la prêtrise, il fut nommé, en 1778, vicaire général du diocèse de Dijon et doyen de la Ste-Chapelle de la même ville. En cette dernière qualité il fut choisi, en 1784, pour être l'élu général du clergé des états de Bourgogne, ce qui le rendait un des chefs de l'administration de la province. Dans ses fonctions, qu'il conserva jusqu'en 1787, il obtint avec ses collègues, le comte de Chastellux, élu général de la noblesse, et M. Moiro, maire de Châlons-sur-Saône, l'élu général du tiers état, des témoi-

gnages publics de la satisfaction des trois ordres, ce qui était sans exemple jusqu'alors. Ce fut en raison de la place qu'il occupait aux états de Bourgogne que l'abbé de la Fare fut appelé à l'assemblée des notables convoquée en 1787. Le roi le nomma, le 7 octobre de la même année, à l'évêché de Nancy. Député par le clergé de cette ville aux états généraux de 1789, il y prononça pour l'ouverture, à la messe du St-Esprit, le discours d'usage. Lorsque les états généraux eurent pris le nom d'assemblée nationale, il y parla avec énergie contre les entreprises de la majorité, se prononça avec force et éloquence, le 13 février 1790, contre la suppression proposée des ordres religieux, et demanda que la religion catholique, apostolique et romaine fût, séance tenante, déclarée la religion nationale, la religion de l'État, conformément au vœu exprimé par tous les cahiers des bailliages, ce qui occasionna la plus grande agitation dans l'assemblée. Il essaya vainement à plusieurs reprises de justifier et soutenir sa proposition, qui fut plus formellement écartée le 13 avril suivant. Il signa la déclaration ou protestation d'une partie de l'assemblée nationale à ce sujet, sous la date du 15 avril même année. Il se montra contraire à ce que les juifs fussent admis aux droits de citoyens actifs. Échappé aux persécutions de tout genre dirigées contre lui, l'évêque de Nancy se réfugia d'abord à Trèves, dans les États de l'archevêque-électeur, son métropolitain, d'où il adressa, le 26 mai 1791, au clergé et aux fidèles de son diocèse, une instruction pastorale et ordonnance concernant le schisme. Il partit pour Vienne en Autriche vers la fin de 1792. C'est à dater de 1795 qu'il remplit les fonctions de chargé d'affaires de Louis XVIII et des princes français. En même temps qu'il soignait leurs intérêts divers, il était aussi l'agent de beaucoup d'émigrés répandus sur le continent. Traité avec distinction par l'empereur et par toute sa famille, établi dans la maison de la princesse de Lorraine, madame de Brionne, il vit arriver, en 1795, dans la ville où il résidait la prisonnière du Temple, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Attaché bientôt à cette princesse en qualité d'aumônier, il suivit et termina auprès d'elle et de la cour de Vienne la négociation de son mariage avec le duc d'Angoulême. Plus tard toutes les communications du continent avec l'Angleterre étant prohibées par la toute-puissance de Bonaparte, et les militaires de l'armée de Condé ne pouvant plus recourir à Londres, pour y toucher du gouvernement britannique leurs pensions, l'évêque de Nancy accepta, en vue d'assurer la subsistance de ses compatriotes, la tâche délicate de vérifier et d'ordonner le paiement de ces pensions sur une maison de banque de Vienne. Il exerça cet emploi jusqu'au retour de Louis XVIII dans ses États. C'est assez dire qu'il exposa sa responsabilité et même un peu sa réputation; car ceux qui souffrent et qui ne reçoivent pas tout ce qu'ils espèrent sont facilement disposés à une sévérité

qui peut aller jusqu'à l'injustice, vis-à-vis des hommes chargés pour eux de distribution de fonds. De la Fare ne revit la France qu'à la restauration. Louis XVIII lui donna à cette époque la direction de plusieurs affaires relatives au clergé. Il fut aussi membre d'une commission chargée de régler les secours à accorder aux émigrés rentrés et sans ressources. A la fin de 1814, madame la duchesse d'Angoulême lui conféra la charge de son premier aumônier. Le 17 janvier suivant, il fut choisi pour être un des commissaires à qui était remis le soin de faire rechercher et exhumer de l'ancien cimetière de la Madeleine, puis ensuite transporter à l'église de St-Denis les dépouilles mortelles de Louis XVI et de Marie-Antoinette. En 1817, il devint archevêque de Sens. Il reçut successivement les titres de pair de France, de ministre d'État et de commandeur des ordres du roi. Le pape Pie VII lui ayant donné, en 1825, le chapeau de cardinal, il assista aux deux conclaves où furent élus Léon XII et Pie VIII, et il s'y fit remarquer par ses lumières, sa sagesse et son zèle pour les intérêts de l'Église de France. Charles X voulut que ce fût lui qui, en 1825, prononçât à Reims le discours religieux par lequel s'ouvraient les cérémonies de son sacre; c'était un curieux rapprochement pour ceux qui avaient été du nombre de ses auditeurs à Versailles, en mai 1789, que la même voix se faisant encore entendre au bout de trente-cinq ans, et lorsque l'orateur avait atteint sa soixante-douzième année. On retrouvait dans le cardinal de la Fare beaucoup de la grâce d'esprit et de l'amabilité propres à sa famille. Un peu mondain peut-être pendant la première partie de sa vie ecclésiastique, il pratiqua dans toute leur austérité les vertus de son état, à dater de son épiscopat et surtout de son séjour en pays étranger. Il mourut à Paris en décembre 1829, laissant une fortune beaucoup plus considérable qu'on ne s'y était attendu, d'autant que dans ses habitudes de vie, tout avait annoncé la plus grande modération et le contraire du faste qui tient à la richesse. Nous ne pouvons dissimuler qu'il en résulta des plaintes, du blâme même contre lui, quoique dans son diocèse il n'eût pas manqué aux préceptes de la charité et qu'il eût mérité la reconnaissance par des bienfaits fort connus. Cette fortune aura sans doute passé en grande partie aux enfants de son frère, dont l'article suit, ou à quelques autres collatéraux. Quoiqu'elle fût à coup sûr bien acquise, si l'on en juge par le noble caractère et la vie entière du cardinal de la Fare, on est obligé de convenir qu'une succession médiocre seulement, transmise avec le souvenir des services qu'il avait rendus à la cause royale et à l'Église, aurait mieux achevé d'honorer sa carrière épiscopale. Il avait composé pendant son exil plusieurs ouvrages relatifs aux intérêts de la religion et de la monarchie. Nous n'avons pas connaissance qu'ils aient vu le jour. — FARE (Gabriel-Joseph-Marie-Henri, comte de la), frère aîné du précédent, était né

XIII.

comme lui dans le diocèse de Luçon, en 1749. Il fut nommé, en 1766, premier page de la Dauphine; et, après les campagnes de 1767 et 1768, il obtint dans les gendarmes d'Artois le même guidon qu'avait eu, cent ans avant lui, le marquis de la Fare son aïeul. Devenu en 1780 mestre de camp, commandant du régiment de Piémont et ensuite brigadier dans les armées du roi, il mourut le 12 octobre 1786, au château de la Fare en Bas-Languedoc, à l'âge de 37 ans, regretté également des militaires dont il avait mérité l'estime, et des gens de lettres qui avaient pu apprécier ses talents. Les vers que l'on connaît de lui n'auraient pas été désavoués par le marquis de la Fare du siècle de Louis XIV; mais le petit-fils était doué d'une imagination plus vive et plus abondante que l'aïeul. Il était de plus versé dans la connaissance de tout ce que l'antiquité et les siècles modernes ont produit de meilleur dans les lettres, dans les sciences et les arts. A l'occasion de sa mort, on annonça dans le *Mercur* de 1786 la publication du recueil de ses poésies; il n'a cependant jamais été imprimé.

L—P—E.

FAREDH. Voyez IBN FAREDH.

FAREL (GUILLAUME), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collège du cardinal Lemoine, et se fit chasser de Meaux, où il semait les principes de Luther. Après les avoir prêchés et excités des troubles par son zèle fanatique dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbelliard, à Strasbourg, à Neufchâtel, à Metz, dans le bailliage de Morat, dans l'abbaye de Gorze, il vint s'établir à Genève, et fut un des principaux instruments de la réformation de cette ville, où il attira Calvin. Il y acquit assez d'autorité pour renverser les autels et briser les images en plein jour, sans épargner dans son zèle iconoclaste une statue de Charlemagne, placée au frontispice de la principale église. On l'avait vu à Montbelliard arracher au milieu d'une procession une statue de St-Antoine des mains du prêtre qui la portait, et la jeter dans la rivière. Il apostrophait dans les rues les prêtres qu'il trouvait portant le viatique aux malades. Il insultait publiquement les prédicateurs en chaire et interrompait leurs sermons; cependant, une dispute sur la Cène le fit chasser de Genève en 1558. Il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, se maria à l'âge de soixante-neuf ans, eut même un fils au bout de cinq ans et mourut en 1565. On l'avait accusé d'arianisme et de sabellianisme; mais il fut justifié par les synodes de Lausanne et de Berne. C'était un homme d'un savoir médiocre et d'un fanatisme outré, que ses partisans avaient bien de la peine à modérer. On a de lui quelques ouvrages intéressants.

T—D.

FARET (NICOLAS), un de ces auteurs médiocres qui durent toute leur célébrité aux satires de Boileau. Chacun se rappelle ces vers :

Ainsi, tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,

et beaucoup de personnes, prenant à la lettre ce trait épigrammatique, ont pensé que Faret était un ivrogne. Il ne haïssait pas les plaisirs de la table, mais il ne donnait dans aucun excès, et il était même d'assez bonne compagnie. Il dit à ce sujet dans un de ses ouvrages, « que la commodité « de son nom, qui rimait trop bien avec *cabaret*, « était en partie cause de la réputation de buveur « que les poètes du temps, entre autres St-Amand, « son ami, s'étaient avisés de lui faire. » Faret, né à Bourg-en-Bresse (les uns disent en 1600, les autres en 1596), languit quelque temps à Paris sans pouvoir trouver de l'emploi. Ayant fait connaissance avec Boisrobert, qui était alors en crédit, il entra comme secrétaire chez le comte d'Harcourt, à la fortune duquel il eut l'honneur de contribuer. On raconte que le cardinal de Richelieu, sentant la nécessité d'abaisser la maison de Lorraine, dont l'orgueil et le pouvoir lui portaient ombrage, suivit le conseil que Faret lui fit donner par Boisrobert, et sema habilement la division dans cette illustre famille, en comblant de biens les princes cadets au préjudice de la branche aînée. Par ce moyen, le comte d'Harcourt se vit promptement élevé aux premiers emplois, et il ne fut point ingrat envers l'adroit secrétaire à qui il était redevable de cette rapide fortune. Faret était lié avec Vaugelas, qui lui avait d'abord rendu le service de le produire dans le monde, et envers qui il se comporta, dans la suite, de la façon la plus généreuse. Il fut également l'ami de Molière le tragique, de St-Amand dont il a été parlé plus haut, et surtout de Coëffeteau. Péllisson nous le représente sous les traits d'un gros homme de bonne mine, qui avait les cheveux châtain et le visage haut en couleur; nous ne voyons pas trop ce que le portrait, ou plutôt le signalement d'un mauvais écrivain en prose et en vers peut avoir de curieux aujourd'hui; aussi l'abrégeons-nous de moitié. S'il fallait en croire ce même Péllisson, Faret aurait eu « l'esprit « bien fait, beaucoup de pureté et de netteté dans « le style, beaucoup de génie pour la langue et « pour l'éloquence... » Beaucoup de génie!

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Heureusement, nous savons à quoi nous en tenir sur les jugements des contemporains. Faret mourut à Paris, d'une fièvre maligne, dans le cours du mois de septembre 1646. Les bibliographes nous donnent cette liste de ses ouvrages : 1° *Histoire chronologique des Ottomans*, 1621 ; 2° *Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français, 1621 ; 3° *Des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets*, 1623 ; 4° *Recueil de lettres nouvelles*, 1627 (le même *Recueil* en 2 volumes avec des augmentations, 1634) ; 5° *Préface* au-devant des œuvres de St-Amand, 1629 ; 6° *l'Honnête homme*, ou *l'Art de plaire à la cour*, 1630, in-4° ; 7° *Poésies diverses* insérées dans les recueils du temps. Faret fut membre de l'Académie française, à la fondation de laquelle il contribua

beaucoup, et dont il rédigea même les premiers statuts. F. P—T.

FAREYDY. *Voyez* KHALYL BEN AHMED.

FARGANI (AL). *Voyez* ALFERGAN.

FARGÈS, munitionnaire général des vivres sous Louis XIV, mérita la reconnaissance publique par un trait de générosité trop rare pour ne pas être cité : c'était en 1709. On sait qu'alors une cruelle disette ajoutait à tous les fléaux dont la France semblait accablée. Le ministre de la guerre se voyait dans l'impossibilité de faire dans l'intérieur les approvisionnements nécessaires pour la campagne prochaine. Fargès, sans attendre du gouvernement ni argent ni garantie, sans en demander même, se procura chez l'étranger et par son seul crédit tous les grains nécessaires à l'armée. Les fourrages ne pouvaient être achetés que sur les lieux et au comptant; il emprunta plusieurs millions. En 1710, il avait amassé assez de fourrages pour nourrir durant toute la campagne cent mille chevaux; il répéta la même opération en 1714. Son intégrité fut telle, qu'il mourut sans fortune. C. G.

FARGET ou FERGET (PIERRE), ancien traducteur français sur lequel on a fort peu de renseignements. L'article que Prosper Marchand lui a consacré dans son *Dictionnaire* est rempli de détails bibliographiques très-curieux, mais n'apprend presque aucune particularité sur l'auteur. Farget était né dans le 15^e siècle, et probablement à Lyon, qu'il habita la plus grande partie de sa vie. Ayant embrassé la règle de St-Augustin, il se fit recevoir docteur et enseigna quelque temps la théologie. Julien Macho, son confrère, s'associa Farget pour traduire les *Livres historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Suivant Prosper Marchand, ils ne firent que retoucher la version de Guyard des Moulins, encore inédite (*voy. COMESTOR*). Quoi qu'il en soit, la *Bible historique* fut imprimée à Lyon, par Barth. Buyer, 2 vol. in-fol. à deux colonnes, sans date, mais au plus tard en 1477. Il existe une édition séparée du *Nouveau Testament*, sortie des presses du même imprimeur, sans date, in-fol. à longues lignes. Toutes ces éditions sont de la plus grande rareté. Les deux associés publièrent ensuite la traduction du *Miroir de la vie humaine* (*voy. RODRIGUEZ Sanchez*), et revirent celle du *Propriétaire des choses* de Glanville, par Corbichon (*voy. ce nom*). Farget a traduit seul le *Procès de Bélial* (*voy. Jacq. de TÉRAMO*), et le *Fardelet des temps*, ou les fleurs et manières des temps passés et les faits merveilleux de Dieu, tant en l'Ancien Testament comme au Nouveau (*voy. ROLEWINCK*). Farget vivait encore en 1490; mais on ignore la date de sa mort. W—s.

FARGUE. *Voyez* LAFARGUE.

FARGUES (BALTHASAR DE). Cet aventurier fut d'abord simple soldat; puis employé dans les vivres, où il commit toutes sortes de déprédations, donnant aux soldats un pain pesant et malsain qui les rendait malades. Il devint major du régi-

ment de Bellebrune, s'enferma dans Hesdin avec le sieur de la Rivière, son beau-frère, major de la place, en fit fermer les portes au comte de Moret qui en était gouverneur; la vendit à don Juan d'Autriche, toucha le prix, refusa de la lui livrer, et s'y rendit indépendant sans vouloir entrer en négociation avec le cardinal Mazarin. Il leva des troupes, rasa tous les forts qui auraient pu l'arrêter dans ses courses, pilla et démantela St-Pol, échoua sur Abbeville, fit tirer sur l'armée du roi. Un boulet porta même assez près du carrosse de Sa Majesté. Il se comporta dans Hesdin comme un tyran vicieux et cruel. Les maris et les pères étaient obligés de lui cacher leurs femmes et leurs filles. D'un mot, il envoyait à la mort tous ceux qui lui paraissaient suspects. Il désignait ses victimes en leur frappant sur l'épaule d'un air amical, et en leur disant : « Mon ami, il faut que « nous mourions, toi ou moi. » Comme il était attaché au prince de Condé, il se fit comprendre dans la paix des Pyrénées, et sortit de la ville emportant quatre millions. Il vint étaler à Paris un luxe insultant. Louvois le fit arrêter, soit pour le rechercher à cause de ses déprédations dans les vivres, comme l'annonce son procès, soit pour le punir d'avoir fait tirer sur l'armée du roi, et pour donner une mortification au prince de Condé auquel il était attaché, comme on le disait alors dans le public. Il fut conduit à Abbeville, mis aux fers, et livré à une commission composée des juges du présidial, qui le fit pendre le 27 mars 1665. Son arrêt porte qu'il est condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversations commises à la fourniture du pain à la garnison d'Hesdin et autres troupes.

T-D.

FARGUES (JEAN-JOSEPH DE MÉALLET, comte de), né en Auvergne, le 19 décembre 1776, dans la terre dont il portait le nom, d'une famille noble et des plus anciennes de cette province, émigra avec son père en 1791, et fit, à peine âgé de 17 ans, dans la *coalition d'Auvergne*, la campagne de Champagne en 1792; passa de là à l'armée de Condé, où il prit part à toutes les opérations jusqu'en 1801, époque du licenciement. Ayant épousé à Munich, dans la même année, mademoiselle Ballau d'Ardres, petite fille du baron Fay de Sathonay, ancien prévôt des marchands à Lyon, il rentra en France avec cette famille, et vint s'établir chez M. Fay de Sathonay (fils du précédent), qui fut appelé à la mairie de cette ville. Le comte de Fargues fut alors nommé administrateur des hôpitaux, et bientôt président de cette administration. Il en remplissait les fonctions lorsque les événements de 1815 amenèrent l'organisation des gardes nationales: il fut fait adjudant-major de celle de Lyon. En 1814, quand Monsieur, frère du roi Louis XVIII, entra en France, le comte d'Albon, qui était maire de Lyon, désirant se mettre en communication avec lui, chargea de Fargues de se rendre à Nancy avec des dépêches pour le prince, qui récompensa dès lors le dé-

vouement de celui-ci par la croix de St-Louis. Au rétablissement des Bourbons, M. Alexis de Noailles, commissaire du roi dans la dix-neuvième division militaire, voulant organiser à Lyon une garde nationale à cheval, en nomma de Fargues colonel. Il ne quitta ce grade qu'en décembre 1815, lorsqu'il fut appelé par le roi aux fonctions de maire de Lyon. Le 7 mars 1815, à la première nouvelle du débarquement de Bonaparte, le comte de Fargues publia contre lui une proclamation véhémement, et dans laquelle on remarquait la phrase suivante : « Bonaparte, violant son serment, « vient de quitter l'île d'Elbe, et a débarqué sur « les rives de Provence, accompagné de quelques « Français égarés et d'une poignée de déserteurs, « la lie de toutes les nations étrangères... » Le même jour, il prit un arrêté, tendant à porter au complet la garde nationale. Le frère de Louis XVIII étant arrivé à Lyon le lendemain, parut satisfait du bon esprit des Lyonnais, ainsi que des dispositions faites par le maire et par le préfet. Lorsque l'approche de Bonaparte obligea le prince de quitter Lyon, il est bien sûr qu'il enjoignit au maire de rester à son poste. En conséquence, le 10 mars, jour où Bonaparte fit son entrée à Lyon, de Fargues crut encore devoir, afin de conserver un reste d'ascendant, se rendre au pont de la Guillotière; et là il remit les clefs de la ville à Napoléon, qui lui donna l'ordre de venir le trouver à l'archevêché, où il allait descendre. Le maire s'y rendit, et il eut avec le souverain de l'île d'Elbe l'entretien suivant: « — Vous êtes bien jeune pour être maire, lui dit celui-ci; quel âge avez-vous? — Sire, j'ai trente-huit ans. — C'est bien jeune. Comment vous a-t-on nommé maire? — Je crois le devoir à mon dévouement pour le roi. — Vous êtes donc bien dévoué? — Oui, Sire, je l'ai été de tout temps. — C'est bien: vous êtes un brave homme. Vous avez bien servi le roi; vous me servirez bien de même. » Il lui dit alors de convoquer toutes les autorités pour le lendemain à onze heures du matin. Le soir de cet entretien, le comte de Fargues, en costume de maire, se porta, à la tête de cinquante hommes de la garde nationale, sur la place de Bellecour; et comme une troupe de bonapartistes venait de piller le café Bourbon, et se portait sur la maison Lupé, il sauva cette maison, dispersa les bandes dont il arrêta même quelques individus, et resta en bataille sur la place jusqu'à minuit. Le samedi 11, dès sept heures du matin, Bonaparte le fit appeler. « Je veux, lui dit-il, que vous restiez maire. Quelle que soit votre opinion, vous resterez. » De Fargues répondit qu'il n'avait accepté cette place que par dévouement, n'étant pas destiné à la magistrature. Napoléon lui demanda alors à quelle carrière il s'était destiné. « — J'ai servi, lui répondit le maire. — Dans quel corps? — Dans l'armée de Condé. — C'est égal, vous resterez. » Bonaparte considérait les monuments de Lyon, et en demandait les noms et l'explication au maire. La nomenclature finie, « Il paraît,

lui dit-il, qu'on vous aime ici : je vous environnerai d'une grande considération. Il faut ça pour un maire de Lyon. » Dans cette même journée, de Fargues publia une proclamation qui causa quelque étonnement. « Napoléon, dit-il, revient dans « cette cité, dont il effaça les ruines, dont il re-
« leva les édifices, dont il protégea le commerce
« et les arts ; il y trouve, à chaque pas, des mo-
« numents de sa munificence. Sur les champs de
« bataille comme dans ses palais, toujours il veilla
« sur vos intérêts les plus chers : toujours vos ma-
« nufactures obtinrent des marques de sa géné-
« reuse sollicitude. Habitants de Lyon, vous re-
« voyez dans Napoléon celui qui vint arracher,
« en l'an 8, notre belle patrie aux horreurs de
« l'anarchie qui la dévorait ; qui, conduisant tou-
« jours nos phalanges à la victoire, éleva au plus
« haut degré la gloire des armes et du nom fran-
« çais ; qui, joignant au titre de grand capitaine
« celui de législateur, donna à la France ces lois
« bienfaisantes et salutaires dont chaque jour elle
« apprécie les avantages. Citoyens de toutes les
« classes, au milieu des transports qui vous
« animent, ne perdez pas de vue le maintien de
« l'ordre et de la tranquillité ; c'est le plus sûr
« moyen d'obtenir qu'il daigne vous continuer
« cette bienveillance particulière dont il vous
« multiplia tant de fois les gages. » Maintenu dans
ses fonctions par Bonaparte, de Fargues sut profiter de son ascendant sur le peuple, pour entretenir le calme dans la ville de Lyon. La plus grande modération présida à la manière dont il exécuta les ordres de Napoléon. Cependant il entretenait avec le duc d'Angoulême une correspondance qui dura jusqu'à la capitulation du Pont-St-Esprit. Il fut remplacé, à la fin d'avril, par M. Jars. La bataille de Waterloo étant venue renverser Bonaparte, de Fargues, qui était demeuré à Lyon, eut avec M. de Chabrol, qui venait d'y rentrer secrètement, des conférences dont le but était de rétablir l'autorité royale. Dès le 17 juillet l'un et l'autre reprirent leurs fonctions, et firent disparaître tous les signes du gouvernement impérial, malgré la présence de quinze cents canonniers et tirailleurs de la garde impériale. Cette révolution s'opéra sans effusion de sang et sans tumulte. Le 24 juillet, de Fargues adressa au maréchal Suchet la lettre suivante : « La
« ville de Lyon reconnaissante du service que lui a
« rendu Votre Excellence en préservant ses murs
« des désastres d'un siège, s'empresse de vous pré-
« senter le témoignage de sa profonde gratitude.
« Vous la trouverez exprimée dans la délibération
« prise par le conseil municipal, le 21 du courant,
« dont il m'a chargé de vous transmettre une ex-
« pédition. Vous y verrez combien la ville de Lyon
« sait apprécier le sacrifice que Votre Excellence a
« fait à sa gloire pour mettre cette cité à l'abri
« des fléaux que la guerre entraîne à sa suite. » Tant que les Autrichiens occupèrent Lyon, de Fargues contribua, par sa vigilance et sa fermeté, à alléger les charges que ce séjour faisait peser

sur les habitants. Il fut nommé, au mois d'août suivant, membre de la chambre des députés par le collège électoral du département du Rhône, et reçut au mois d'avril 1816, étant à Paris, la croix de l'ordre de St-Léopold, que l'empereur d'Autriche lui envoya en témoignage de sa satisfaction et de son estime. Lors du renouvellement des maires, qui eut lieu en 1815, il fut réélu maire de Lyon, et revint dans cette ville. Après la dissolution de la chambre *introuvable*, de Fargues fut encore appelé à faire partie de la nouvelle assemblée ; mais comme il n'avait pas quarante ans révolus, il attendit qu'il eût atteint cet âge pour se présenter à la chambre. Cette circonstance donna lieu à une décision portant que nul ne peut être élu député s'il n'est âgé de quarante ans. Entré dans la chambre des députés, le comte de Fargues, qui en 1815 avait voté avec la majorité, se rangea du côté de la minorité opposée au ministère Decazes. C'est dans le même sens que, se trouvant à Lyon au moment des troubles qui y éclatèrent contre le gouvernement royal, il seconda de tout son pouvoir le général Canuel, qui fit tous ses efforts pour les réprimer ; et, plus tard, lorsque le nouveau ministère se montra l'appui des révoltés, il publia sur ces événements un ouvrage curieux et très-exact sous ce titre : *La vérité sur les événements de Lyon*, ou *Réponse au Mémoire de M. le colonel Fabvier*, Lyon, 1817, réimprimé à Paris, dans la même année. Cette brochure fut lue avec d'autant plus d'intérêt que, les journaux étant alors soumis à la censure, les circonstances les plus importantes de ces événements étaient peu connues, et que le ministère faisait tout ce qu'il pouvait pour les tenir cachées. Voici ce que dit alors un écrivain indépendant et très-digne de foi : « Depuis trente ans que la France est livrée à des agitations et à des complots de tous les genres, aucun fait n'a donné lieu à plus de discussions et de controverses, que la rébellion qui se manifesta l'année dernière dans la seconde ville du royaume. Il y a huit mois que cette révolte a éclaté, et des détails nombreux et contradictoires ont été publiés par le gouvernement et par les autorités locales ; des actes authentiques, des jugements des tribunaux ont établi qu'il y avait eu *rébellion* contre l'autorité royale ; la France tout entière en a été convaincue, et personne n'a élevé le moindre doute à cet égard. Mais d'autres actes publics et non moins authentiques ont ensuite éprouvé et destitué ceux qui avaient comprimé la rébellion, ceux qui avaient poursuivi les rebelles... » De Fargues ne fut cependant pas compris dans les destitutions que prononça, au nom du roi, le maréchal Marmont, mais ces désordres lui causèrent beaucoup de chagrin ; sa santé fut gravement altérée, et il mourut à Lyon le 23 avril 1818. Ses funérailles furent faites aux frais de la ville, avec la plus grande solennité. M. Munet, officier municipal, y prononça l'éloge du défunt, et l'on imprima le *Procès-verbal de la cérémonie funèbre*

faite à Lyon, le 25 avril 1818, pour les obsèques de M. le comte de Fargues, décédé membre de la chambre des députés et maire de la ville de Lyon, in-4°.

M—vj.

FARIA (ANTOINE DE), fameux aventurier portugais, naquit à Lisbonne vers l'an 1505. Sans fortune en Europe, il alla aux Indes, en 1530, chercher des ressources près d'un gentilhomme de ses parents, qui était alors gouverneur de Malacca. Arrivé dans cette ville, il y trouva aussitôt des marchandises et du crédit. Il équipa un petit bâtiment, et avec dix-huit Portugais, ses compagnons de voyage, fit voile pour Lugor, ville de la dépendance du royaume de Siam, où il espérait débiter ses marchandises avantageusement. Mais à l'embouchure de la rivière de Lugor, il fut attaqué par un corsaire maure, qui, après lui avoir tué quatorze de ses Portugais et pris ses marchandises, coula à fond son bâtiment. Faria, avec quatre de ses compagnons, put à peine se sauver à la nage. Ayant gagné le rivage, ils virent, au point du jour, une barque qui côtoyait la rivière. Les rameurs entendirent leurs cris de détresse et vinrent à leur secours. Une charitable Indienne qui se trouvait parmi eux, et qui faisait sur ces côtes un commerce de sel, emmena les Portugais chez elle, et, après les avoir bien traités pendant plusieurs jours, les recommanda à un capitaine qui les conduisit à Patane. Faria avait appris que celui qui lui avait enlevé avec sa fortune toutes ses espérances, et qui l'avait mis dans l'impossibilité de s'acquitter avec ceux qui lui avaient fait crédit à Malacca, ne pouvait être que le fameux corsaire Caja-Azem, et il avait juré de le poursuivre par terre et par mer, jusqu'à ce qu'il en eût tiré la vengeance la plus complète. A Patane il trouva le moyen d'équiper encore un autre bâtiment, et, suivi par quelques jeunes gens que ses discours avaient enflammés, il commença à parcourir les mers à la recherche de Caja-Azem. Devenu corsaire lui-même, il se signala par un grand nombre d'exploits. Son nom était la terreur de tous ces pirates indiens, et au bout de quelques années, après beaucoup d'aventures, de combats et de dangers, il rencontra enfin celui à qui il avait juré une haine éternelle, le tua de sa propre main, et s'enrichit de ses dépouilles. Nous ne rapporterons pas tous les exploits de Faria; nous nous contenterons de rappeler deux de ses faits les plus remarquables. Devenu riche, Faria naviguait avec une petite escadre composée de plusieurs jonques. Une tempête les ayant dispersés, une de ces jonques alla se briser contre la côte. Les naturels, s'emparant des Portugais qu'elle contenait, les menèrent à la ville de Nonday. Le mandarin qui y commandait condamna ces malheureux au supplice. Faria, qui avait abordé au même rivage, ayant appris cette triste nouvelle, écrit au mandarin pour réclamer ses compagnons. Celui-ci ne répondit que par des injures, et ordonna qu'on les fustigeât cruellement. Faria, outré de cet

affront, se met à genoux, implore le secours du ciel (c'était toujours sa coutume avant de se battre), fait la revue de ses soldats, qui pouvaient monter à trois cents, puis il s'avance jusqu'à la vue des murs de Nonday et jette l'ancre. La descente s'étant faite sans aucune opposition, on marcha vers la ville. Tout à coup des troupes, composant à peu près 1500 hommes, et commandées par le mandarin, vinrent s'opposer à leur passage; mais le feu des jonques et celui des troupes de débarquement les dissipèrent bientôt; le mandarin fut tué d'un coup de mousquet. Les Portugais alors, tout en poursuivant les fuyards, entrèrent dans la ville. Faria s'étant fait conduire aux prisons, délivra ses camarades, et ayant accordé, pendant une demi-heure, le pillage à ses soldats, il fit mettre le feu à la ville, qui fut bientôt réduite en cendres, n'étant bâtie que de sapins. Fatigué de mener une vie errante, comblé de richesses, à la prière de deux riches Portugais, Faria alla s'établir à Liampo, où le Portugal avait alors le même établissement qu'il a eu depuis à Macao. Les grandes victoires de Faria, les services qu'il avait rendus à sa nation en délivrant les mers des plus fameux pirates, le firent recevoir avec les honneurs les plus distingués. Il y vécut six mois au milieu de l'abondance et des plaisirs; mais bientôt son esprit turbulent lui fit chercher de nouvelles aventures. Il se proposa d'enlever des trésors immenses renfermés, disait-on, dans dix-sept tombeaux d'autant de rois de la Chine; ils devaient se trouver dans l'île de Calempbuy. Il s'embarqua de nouveau, et, après quatre-vingts jours de recherches, il mouilla devant cette île, qui n'était habitée que par trois cents bonzes. Une partie de ses gens et Faria lui-même y étant descendus, s'emparèrent d'une espèce de temple et d'un ermite qui le gardait; ils en emportèrent quelques richesses avec l'espérance d'en prendre bien d'autres le lendemain. Mais n'ayant pu emmener l'ermite ni pensé à le faire garder, celui-ci avertit ses trois cents compagnons. Des feux qu'ils allumèrent pendant toute la nuit instruisirent les habitants des pays voisins du danger où ils se trouvaient; de façon que le lendemain Faria, à son retour, voyant devant lui plus de 5000 ennemis, s'embarqua à la hâte avec ses Portugais; mais, pour comble de malheur, il s'éleva une furieuse tempête qui le jeta contre les rochers, où il périt misérablement avec une partie de ses compagnons. Faria pouvait avoir alors près de quarante-cinq ans. Son caractère avait été un mélange de bravoure et de cruauté, de générosité et d'avarice, de piété et de libertinage: il aurait eu de grandes qualités s'il leur avait donné une autre direction. Tous ces faits sont tirés des Mémoires de Mendez Pinto, qui l'accompagna dans tous ses voyages et fut témoin de sa mort, lui seul s'étant sauvé de la tempête avec quelques Portugais. B—s.

FARIA (THOMÉ DE), né à Lisbonne, y mourut le 25 octobre 1628. Il était carme, et, après avoir

passé par les dignités de son ordre, il fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, avec le titre d'évêque de Targa. Il est auteur d'une traduction de la *Lusiade* en vers latins. Un Portugais, homme de goût, dont nous adoptons le jugement avec une entière confiance, trouve que cette traduction est d'une rare exactitude, qu'elle est écrite avec élégance et pureté; mais que bien souvent la force et la concision du Camoëns disparaissent sous la plume un peu diffuse de Faria. La *Lusiade* latine a paru pour la première fois à Lisbonne, en 1622, in-8°; elle a été réimprimée dans le 5^e volume du *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum*. L'éditeur, le P. Dos Reis, a joint à cette réimpression une notice sur la vie de Faria; on y trouvera le catalogue de ses autres ouvrages, que nous nous dispenserons d'indiquer ici, parce qu'ils sont ou sans importance, ou encore inédits.

B—ss.

FARIA (MANOEL-SEVERIM DE), écrivain portugais, naquit à Lisbonne en 1581 ou 82. Dans sa première jeunesse il passa à Evora, où, sous la direction d'un oncle qui était chantre et chanoine de la cathédrale de cette ville, il fit ses cours de philosophie et de théologie, et fut reçu docteur dans ces deux facultés. Son oncle le reconnaissant digne, et par sa conduite et par ses lumières, de lui succéder dans ses dignités, les lui résigna en 1609, et se retira dans un couvent. Tranquille sur son sort, Faria ne vit pas pour cela ralentir son ardeur pour l'étude; il chercha au contraire à acquérir de nouvelles connaissances, et s'appliqua particulièrement à l'étude des saintes Écritures, de la théologie mystique, de l'histoire, de la politique, de la géographie et des antiquités romaines et portugaises. Il obtint dans ces dernières une grande réputation, et passa pour un des hommes les plus savants de son temps dans la numismatique. Il employa une grande partie des riches revenus de ses bénéfices à l'acquisition de livres rares et précieux, parmi lesquels on remarquait les ouvrages du Père Louis de Grenade, traduits en japonais, quelques anciens manuscrits en papyrus, d'autres en feuilles de palmier. Faria avait formé chez lui un petit Muséum de toutes sortes d'antiquités, et enrichi surtout d'une suite considérable de monnaies romaines et portugaises. Faria mourut à Evora, le 16 décembre 1635. On a de lui deux ouvrages, qui n'en forment qu'un, imprimés en même temps : 1^o *Noticias de Portugal*, 2 vol.; 2^o *Varios discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 1 vol.; ibid. 1791, 5^e édition. Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur après avoir proposé des moyens pour porter le Portugal à l'état le plus florissant, traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles de ce royaume; des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donne les empreintes. Il parle ensuite des différentes universités d'Espagne, en rappelant les époques de leur établissement; de la propagation de la religion dans

la Guinée; de la navigation des Portugais aux Indes-Orientales. Il finit son second volume par donner les vies de vingt cardinaux de sa nation. Les *Discursos politicos*, qui forment le troisième volume de son ouvrage, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'écrivit presque dans le même temps un autre Faria (voy. FARIA DE SOUSA), roulent sur des matières peu intéressantes de nos jours, et contiennent les vies de quelques Portugais illustres, comme celle de l'historien Couto, du poète Camoëns, qui sont des plus exactes. A la partialité près, sentiment trop patriotique qu'on remarque toujours dans les auteurs portugais, l'ouvrage de Faria est curieux et intéressant. L'auteur y déploie beaucoup de discernement, une grande érudition sur l'histoire et la philologie anciennes et modernes. Son style pur, élégant, rappelle le beau siècle de la littérature espagnole.

B—s.

FARIA BARREIROS (ANTOINE DE), né à Lisbonne, consacrait le temps que lui laissait son travail de correcteur d'imprimerie à traduire en portugais des livres espagnols. Il a ainsi traduit *la Clef du ciel* du P. Corella, Lisbonne, 1714; *la Vie de Ste-Anne* du P. Lezana, ibid., 1716; *les Cris de l'Enfer* du docteur Bonetta, ibid., 1721, et dans la même année le roman de *Lazarille de Tormes*. On peut regretter qu'ayant du loisir et le goût des traductions, il n'ait pas exercé sa plume sur des sujets plus utiles.

B—ss.

FARIA DE SOUSA (MANOEL), célèbre historien et poète castillan, naquit le 18 mars 1590 à Souto en Portugal, dans la province d'Entre-Minho-y-Douro, d'une ancienne et illustre famille. Ses talents furent très-précoces, et quoique fort infirme dans son enfance il apprit parfaitement à dessiner et à peindre. A l'âge de neuf ans son père l'envoya à l'université de Braga, où il fit de grands progrès dans la grammaire et la philosophie. Il avait à peine atteint l'âge de quatorze ans qu'il entra en qualité de gentilhomme chez dom G. Gonzales, évêque d'Oporto, sous la direction duquel il se perfectionna dans les sciences. C'est dans cette ville que s'étant épris d'une jeune personne l'amour développa son talent poétique. Faria en fit les premiers essais dans un poème où, sous le nom d'Albania, il célèbre la beauté de celle qu'il aime. Il se maria en 1618, et la mort lui ayant enlevé son protecteur, il passa à Madrid avec sa famille. Il fit son premier début à la cour; mais son humeur indépendante, son ton brusque et son abord sévère n'étaient pas des moyens propres à lui attirer les grâces et la faveur. Désirant revoir sa patrie, il retourna en Portugal, où les désagréments qu'il essuya l'obligèrent à revenir à Madrid en 1631. Dans la même année il suivit, en qualité de secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome. Ses vastes connaissances lui méritèrent la considération de tous les savants qui entouraient Urbain VIII et celle de ce pontife lui-même. Quelques différends s'étant élevés entre lui et le marquis, il le quitta inopinément, et re-

vint en Espagne. Arrivé à Barcelone, il trouva que ce seigneur, piqué de son brusque départ, avait obtenu un ordre pour le faire arrêter; heureusement la protection de ses amis de Madrid lui fit bientôt rendre sa liberté. De retour dans la capitale il se livra entièrement aux lettres, qui lui firent toujours négliger sa fortune. Il obtint cependant une modique pension de Philippe IV et la croix de chevalier du Christ. Faria était un homme un peu singulier. Non content de penser et d'écrire en philosophe, il en avait adopté un peu trop scrupuleusement le costume; et comme une certaine originalité est presque toujours inséparable des grands talents, ni les prières de sa femme, ni les instances de ses amis ne purent jamais le faire consentir à se défaire d'une longue et épaisse barbe qu'il porta tant qu'il vécut, et qui ne rendait pas son extérieur bien prévenant. Cependant il était franc et sensible, et malgré son abord sévère, quand il se trouvait au milieu de ses amis, il dérogeait de ses principes, et se livrait à l'enjouement. Son application assidue et sa vie sédentaire lui causèrent une rétention d'urine dont il mourut à Madrid le 3 juin 1649, âgé de 59 ans, dans un état peu différent de l'indigence. Après la dissection de son cadavre on lui trouva dans la vessie cent cinquante pierres tant grosses que petites. Des deux filles qu'il laissa l'une se distingua par son talent dans la peinture, talent qu'elle ne devait qu'à son génie et à son application. Faria n'a écrit qu'en espagnol. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Discursos morales y políticos*, Madrid, 1623 et 1626, 2 part. in-12; 2° *Comentarios sobre la Lusiada*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. Ces Commentaires, auxquels Faria travailla pendant vingt-cinq ans, servirent de prétexte à ses ennemis pour l'accuser devant l'inquisition. Ils prétendirent que Faria avait expliqué dans ce poème les divinités du paganisme dans un sens qui faisait allusion aux vérités de la religion chrétienne. Mais ce tribunal, ayant examiné l'ouvrage, reconnut et déclara l'innocence de l'auteur. Il fut moins heureux avec l'inquisition de Lisbonne, qui, par l'ignorance des réviseurs, condamna l'ouvrage, et n'accorda à Faria que la liberté de se justifier. Il le fit dans l'ouvrage suivant : 3° *Defensa por los Comentarios sobre la Lusiada*, Madrid, 1640, in-fol.; mais le livre resta toujours défendu; 4° *Epitome de las Historias Portuguesas* (Histoire de Portugal), Madrid, 1626, 1672; Bruxelles, 1677, 1726. Cette Histoire conduit jusqu'au règne du roi Henri, et est très-estimée pour la véracité et l'impartialité de l'auteur, ainsi que pour l'érudition et les sages réflexions qu'elle renferme. Dans l'édition de 1731, in-folio, qui est la meilleure, elle est continuée jusqu'à 1730. Outre cela on y a joint une relation très-circonstanciée des expéditions de dom Sébastien en Afrique, et à la fin de chaque chapitre on trouve une suite chronologique des histoires sacrée, ecclésiastique, profane et des principaux

événements; 5° *Imperio de la China y cultura Evangelica por los Religiosos de la Compañia de Jesus* jusqu'en 1635, d'abord écrite par Samedo, publiée et mise en ordre par Faria, Madrid, 1643, in-4°; Lisbonne, 1733, in-fol. Les ouvrages suivants sont posthumes : 6° *El Asia Portuguesa*, Lisbonne, 3 vol. in-fol.; le 1^{er} en 1666, le 2^e en 1674, le 3^e en 1675. Dans le 1^{er} volume Faria suit l'histoire jusqu'où Barros l'a conduite; la continue dans le 2^e depuis le temps où celle de Barros finit (quelques biographes prétendent que dans ce 2^e volume il a suivi l'histoire de Couto); le 3^e contient ce qui s'est passé sous les trois Philippe; 7° *la Europa Portuguesa* jusqu'en 1557, Lisbonne; le 1^{er} volume en 1678, le 2^e en 1679. Ce livre est partagé en 4 parties; le 1^{er} contient depuis le déluge jusqu'à Henri comte de Portugal, et le 4^e embrasse les trois règnes des princes de la maison d'Autriche; 8° *El Africa Portuguesa*, Lisbonne, 1681, 2 part.; 9° *El America Portuguesa*, qui n'a pas été imprimée, quoique Lenglet en suppose une édition de 1674. L'Asie portugaise contient l'histoire de l'établissement des Portugais aux Indes orientales depuis le premier voyage entrepris par Vasco de Gama en 1497 jusqu'en 1640. Cette histoire curieuse et intéressante a été traduite en italien, en anglais et en français. Indépendamment de ces ouvrages Faria a encore laissé sept volumes de poésies, sous le titre de *Fuente de Aganipe, rimas varias* (la Fontaine d'Aganipe, ou Poésies diverses). Les quatre premiers volumes ont paru à Madrid en 1644, 1646. Ces poésies consistent en six cents sonnets, douze poèmes, vingt églogues et une grande quantité de chansons et de madrigaux, la plupart sur des sujets encore neufs. Dans ces compositions l'auteur se distingue en général par la beauté des images, l'énergie et la pureté de son style. Il y aurait cependant quelque défaut à lui reprocher dans ses compositions poétiques. Dans son poème d'Albanie il prodigue trop les figures; dans ses chansons il est souvent entortillé, et plusieurs de ses sonnets manquent de naturel, et tout en visant au sublime il tombe dans le gigantesque et l'exagéré. Si le mérite de Faria ne put lui obtenir la protection des grands ni la faveur des rois, il lui procura tant qu'il vécut la considération de tous les savants et l'estime de ses amis.

B—s.

FARIN (NICOLAS (1)), historien, né dans le 17^e siècle à Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, et ayant obtenu le modeste prieuré de Notre-Dame-de-Val, partagea sa vie entre ses devoirs et la recherche des antiquités de sa ville natale. Il mourut en 1675. On a de lui : *Histoire de la ville de Rouen*, 1668, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style simple et clair; les faits y sont rapportés avec exactitude; et l'on y trouve une foule de détails intéressants et curieux. L'édition qu'on vient

(1) Tous les bibliographes lui donnent le prénom de *Fra. çois*; mais M. Guilbert le nomme *Nicolas*, et l'on a dû croire qu'il était mieux informé que ses devanciers.

de citer est devenue très-rare; c'est pourtant la seule que les amateurs doivent rechercher. Les suivantes ont été retouchées par Jean le Lorrain, chapelain de l'église métropolitaine, mort en 1710, Rouen, 1706 et 1710, 3 vol. in-12; et par dom Ignace, chartreux de Rouen, réfugié à Utrecht, 1751 et 1758, 6 vol. in-12 ou 2 vol. in-4°. Mais les nouveaux éditeurs, sous le prétexte de rajeunir le style un peu vieilli de l'ancien historien, et de retrancher de son ouvrage quelques faits qu'une critique plus éclairée ne pouvait admettre, lui ont enlevé ce caractère de bonhomie et de naïveté qui en faisait tout le charme. On doit encore à Farin : *La Normandie chrétienne*, ou *l'Histoire chrétienne; première partie contenant l'histoire des évêques qui sont au nombre des saints*, Rouen, 1669, in-4°. On trouve dans les *Mémoires biographiques* de M. Guilbert, t. 1, p. 454, une Notice sur Farin.

W—s.

FARINA. Voyez BORROMÉE.

FARINACCI (PROSPER) ou FARINACIUS, célèbre jurisconsulte, né à Rome, le 30 octobre 1534, de parents pauvres, fut néanmoins envoyé à l'université de Padoue, où il acheva ses études avec beaucoup de distinction. Après avoir pris ses degrés, il revint à Rome, et y exerça la profession d'avocat. Il comptait tellement sur sa facilité et sur l'art dangereux de présenter les objets sous le point de vue le plus favorable, qu'il se chargeait indistinctement de toutes les causes qu'on lui apportait. Il acquit de cette manière, en assez peu de temps, une fortune considérable, qu'il employa, partie à se faire des protecteurs, et partie à satisfaire son goût pour les vices les plus honteux. Il semble avouer lui-même les dérèglements dans lesquels il est tombé; en effet, son traité *De delictis carnis* commence par ces mots : *Delicta carnis omnes tangunt, et etiam, crede mihi, jurisconsultos, et quidem insignes*. Lorsqu'il fut parvenu, dit Tiraboschi, à la place de procureur fiscal, jamais magistrat ne se montra plus actif dans la recherche des coupables, ni plus sévère dans leur punition. Cependant, il eut besoin pour lui-même de cette indulgence qu'il refusait aux autres. Accusé d'un crime odieux, il ne dut qu'aux instances du cardinal Salviati la grâce qu'il obtint de Clément VIII; et on prétend que le pontife dit à cette occasion, faisant allusion au nom de Farinacci : « Je « conviens que la farine est bonne, mais le sac qui « la contient est bien souillé. » Farinacci rachetait ses défauts par des qualités brillantes. Il joignait à un esprit vif, une mémoire étonnante, et une ténacité extraordinaire dans le travail. Il fut successivement, sous le pape Clément VIII, conseiller dans la sacrée consulte, et sous le pape Paul V, procureur général fiscal de la chambre apostolique. Les ouvrages qu'il a publiés et surtout sa *Praxis criminalis*, le plus célèbre de tous, ont été pendant deux siècles entiers la règle presque unique de toutes les juridictions criminelles. Une réputation immense l'avait entouré pendant sa

vie. Nicius Erithæus, in *Pinacotheca*, voy. *Prosper Farinacius*, en porte témoignage en ces termes : *Scriptis ita doctè, ita eruditè, ita feliciter, ut ex remotissimis orbis terræ partibus, plures non tam urbis visendæ quam ejus cognoscendi gratia, Romam venerant. Neque quisquam est rerum capitalium judex, neque eorum patronus, neque advocatus, quin libros ab eo editos habeat, quin legat, quin inde ad persequendos vel tuendos arma depromat*. Ce témoignage doit être vrai : chacun des ouvrages de Farinacius est un immense répertoire où toutes les questions qui peuvent s'élever dans chaque matière, sont successivement consignées. L'auteur rapporte, sur chacune de ces questions, toutes les autorités qui ont décidé l'affirmative et toutes celles qui se sont prononcées pour la négative; et après avoir rapidement analysé les motifs pour et contre, il émet succinctement l'opinion qui lui paraît préférable. Cette méthode, qui exclut toute idée théorique et générale, a toutefois l'avantage, au point de vue pratique, de résumer sur chaque point de droit tout le travail scientifique antérieur. De là, le succès qu'ont obtenu ces traités. Aujourd'hui encore ils sont très-curieux, parce qu'ils présentent, au point de vue historique, l'aperçu le plus complet de l'ancienne jurisprudence; et même sur un grand nombre de points, ils peuvent encore être utilement consultés. Du reste, ce légiste était, soit naturellement, soit systématiquement, dur et cruel : ses décisions penchent presque toujours vers l'opinion la plus rigoureuse. Cependant, dans quelques-uns de ses traités, *De pœnis temperandis* et *De indicis*, il témoigne de quelque humanité et d'un certain scrupule dans l'administration des indices et des preuves. Il est vrai qu'il ne fait en général dans ces deux livres que consigner une doctrine déjà formée avant lui, notamment par Julius Clarus. Son autorité commença à décliner vers la fin du 18^e siècle. Successivement attaqué par Beccaria, par Renazzi, et par les criminalistes modernes, on répudia peu à peu ses décisions qui, jusque-là, avaient été considérées comme des arrêts. Farinacci mourut à Rome en 1618, le 30 octobre, jour de sa naissance. La collection de ses ouvrages a été publiée à Anvers, 1620, et à Francfort, 1670, 1676, 15 vol. in-fol. Elle renferme : *Tractatus de hæresi; De immunitate ecclesiæ; Decisiones rotæ romanæ; Repertorium de contractibus; Repertorium de ultimis voluntatibus; Praxis et theoria criminalis; Repertorium judiciaire; Consilia; Fragmenta; Decisiones; Variæ quæstiones; Tractatus de testibus; Decisiones posthumæ*.

W—s et F. H.

FARINATO (PAUL), peintre, né à Vérone en 1525, descendait de la famille florentine des Farinata degli Uberti, qui avait joué un grand rôle dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. On dit qu'après avoir étudié sous Giolfino, il alla à Venise voir les ouvrages du Titien et du Giorgion. S'il faut en juger par son style, il serait permis de croire qu'il a eu Jules-Romain lui-même pour

maitre de dessin. Il mourut en 1606, âgé de quatre-vingt-un ans; toujours gai, il se vantait de sa vieillesse, et dans un tableau placé à St-George, près de celui de Félix Brusasorci, il annonce qu'il a fait cet ouvrage à soixante-dix-neuf ans. Cette composition représente la multiplication des pains dans le désert, et offre une grande quantité de portraits de ses amis et de ses parents. Ce maitre est du petit nombre de ceux qui, en avançant en âge, n'ont pas dégénéré. On n'en peut pas dire autant de l'Albane, qui mourut très-vieux, et vit tous les jours décliner sa réputation pendant les dernières années de sa vie. Il est même à remarquer que Farinato, qui avait été quelquefois un peu sec et un peu froid, ne laissa rien à désirer plus tard, par la finesse des contours, l'exactitude, la vérité, et même par l'étude du paysage. Ses dessins sont estimés. On recherchait même, du temps de Ridolfi, ses premières pensées et les modèles de cire qu'il faisait pour ses figures. On lui attribue un *St-Onuphre assis*, imité très-savamment du *Torse* du Belvédère. Ses carnations ont une teinte bronzée qui ne déplaît pas. Il a travaillé pour Mantoue, Plaisance et Padoue. On observe souvent dans un coin de ses tableaux un limaçon qu'il avait pris pour devise. Paul eut un fils, nommé Horace, qui s'appliqua à la peinture. Il vécut peu de temps, et n'acquit pas une grande réputation.

A—D.

FARINATOR (MATHIAS), religieux carme, était de Vienne en Autriche, et vivait à la fin du 15^e siècle. Le bibliothécaire de son ordre (Côme de Villiers), le présente comme un illustre philosophe (*insignis*), et l'un des plus savants théologiens de son temps. Cependant il serait resté dans l'oubli, s'il n'avait attaché son nom au *Lumen animæ* (1), vaste recueil de lieux communs de morale, extraits des anciens poètes, des orateurs, des philosophes et des pères de l'Eglise. Farinator ayant retrouvé dans quelques bibliothèques de l'Allemagne une copie de cet ouvrage, offert en 1550 au pape Jean XXII, par le compilateur anonyme, le divisa par chapitres, y joignit une préface, une table des matières, et, à la prière de quelques personnes pieuses, le publia sous ce titre : *Liber moralitatum elegantissimus, magnarum rerum naturalium, lumen animæ dictus*, Augsbourg, 1477, in-fol., goth. de 569 f. Cette édition fut immédiatement suivie d'une seconde qui fut achevée au mois de décembre de la même année, Augsbourg, in-fol. de 548 f. Panzer en indique quatre autres dont la plus récente est de 1482. Le P. Liron, dans ses *Singularités historiques*, t. 1, p. 568, a donné de nouveaux éclaircissements sur cet ouvrage avec des fragments des préfaces de l'éditeur et de l'auteur, et la liste des principaux écrivains cités dans cette compilation (*voy.* pour plus de détails la *Biblioth. carmelitana*.)

W—S.

(1) On a cru longtemps Farinator l'auteur de cet ouvrage, dont il n'est que l'éditeur.

FARINE (PIERRE-JOSEPH, vicomte), maréchal de camp, né le 2 octobre 1770 à Damrichard, bailliage de Baume, entra sous-lieutenant en 1791 dans le deuxième bataillon des volontaires du Doubs, fit les premières campagnes sur le Rhin, et se distingua dans plusieurs affaires, notamment à Kaiserlautern. Nommé successivement lieutenant et capitaine de grenadiers, puis adjoint aux adjudants généraux, il fit en cette qualité partie de l'état-major de la division St-Cyr, employée au blocus de Mayence. Il fut attaché depuis à la division Delmas, passa le Rhin avec l'armée de Moreau en 1796, donna des preuves de valeur et de sang-froid dans plusieurs occasions, et fut chargé par Desaix d'établir une communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Lors de la retraite si célèbre de Moreau il revenait avec le parc général d'artillerie; attaqué par l'avant-garde autrichienne, il fit tête à l'ennemi, dont les forces étaient bien supérieures, et parvint à sauver son convoi; mais blessé de plusieurs coups de sabre à l'épaule gauche et à la tête, il fut renversé de son cheval, fait prisonnier et conduit dans une forteresse de Bohême. Echangé quelques mois après, il rejoignit son compatriote, le général Michaud (*voy.* ce nom), qui venait de le choisir pour son aide de camp, et le suivit en 1800 à l'armée d'Italie. Sa belle conduite à Valleggio, dans la journée du 26 décembre, est mentionnée dans le rapport d'Oudinot. Chef d'escadron au vingt-troisième régiment de dragons, il fit sous les ordres de Masséna la campagne de 1805, se signala au passage du Tagliamento, et fut ensuite chargé d'explorer les gorges de la Carinthie. Il fut envoyé l'année suivante à l'armée de Naples, et nommé commandant de Salerne. Major en 1807, puis en 1809 colonel du quatrième de dragons, il rejoignit ce corps en Espagne, et fut chargé de différentes expéditions, dont il s'acquitta constamment avec succès. Il se signala depuis au siège de Badajoz, à la bataille d'Albuféra, et enfin à Usagré. Dans cette dernière affaire, il eut son cheval tué sous lui, et n'ayant pu se dégager, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. S'étant évadé dans les derniers jours de décembre 1811, il revint à Paris, d'où, au mois de mars 1812, il fut envoyé à l'armée de Russie. Il rejoignit Macdonald au delà de Königsberg, prit part au combat de Brunsberg et fut avec son régiment enfermé dans Dantzig, dont il partagea la glorieuse défense. Créé général de brigade en 1815, il fut après la capitulation de Dantzig conduit à Kiow. Il adhéra, de concert avec les autres généraux prisonniers, à la déchéance de Napoléon, et fut à son retour en France nommé par le roi chevalier de St-Louis et commandant de la Légion d'honneur. Dans la courte campagne de 1815 il commandait une brigade de cuirassiers, et fit en avant de Ligny, le 15 juin, une charge qui déterminait la retraite des Prussiens. A Waterloo, il eut trois chevaux tués sous lui et fut blessé d'une balle à la tête. Cette blessure l'empêcha de suivre

l'armée au delà de la Loire ; mais il concourut au licenciement de la cavalerie. Nommé inspecteur en 1816, il fut chargé en 1818 d'organiser à Caen le dépôt général des remotes, dont il eut ensuite la direction. Il reçut en 1821 le titre de vicomte, fut nommé inspecteur général de la cavalerie, et quelque temps après mis en disponibilité. A la révolution de 1830, il fut fait commandant du département de Seine-et-Marne ; mais, atteint par l'ordonnance sur les retraites, il ne tarda pas à être remplacé, et revint à Paris, où il mourut dans les derniers jours d'octobre 1835, laissant une fille unique mariée à M. Brach, colonel du quatrième régiment de hussards. W—s.

FARINELLI, célèbre chanteur italien, naquit à Naples le 24 janvier 1705 ; son véritable nom était *Charles Broschi* ; il reçut de son père ses premières leçons de musique. Celui-ci trouvant dans Charles toutes les dispositions requises pour former un grand musicien, se décida à outrager la nature pour donner à son fils une voix plus souple, plus moelleuse, et faire, par ce moyen, sa fortune. Farinelli se forma alors à l'école du fameux maître Porpora. A l'âge de dix-sept ans il fit son premier début à Rome en qualité de première chanteuse dans le théâtre d'*Aliberti* (1). Il y chantait un air de flûte, *Obligé* ; l'artiste qui jouait cet instrument passait pour être un prodige dans son art. Farinelli, cependant, par la douceur de sa voix et la rapidité de ses sons, obtint sur lui la victoire. Alors tous les théâtres de l'Italie se le disputèrent ; et mis d'abord au rang des Elisi, des Gizzielli et des Caffarelli, il les surpassa bientôt en réputation et en mérite (2). En 1754 il passa à Londres, où il fut reçu avec un enthousiasme général, mais où il trouva un redoutable adversaire ; c'était Caffarelli. Ces deux célèbres chanteurs jouaient sur deux théâtres différents. Pour mieux juger de leurs talents, on les réunit dans une seule salle, en les faisant chanter dans une même pièce. Dans cette pièce Caffarelli représentait un tyran farouche, et Farinelli un héros malheureux courbé sous le poids de ses chaînes. Caffarelli d'abord obtint tous les suffrages ; mais quand le morceau de Farinelli arriva, le premier fut tellement saisi de plaisir et d'admiration, qu'oubliant tout à fait son rôle, il courut à son prisonnier et l'embrassa tendrement. Les effets étonnants que produisait, ainsi que nous le verrons dans la suite, la voix de Farinelli sur

tous les auditeurs, rendent assez vraisemblables ceux qu'on raconte des musiciens de l'antiquité ; et on ne doit plus douter que Timothée et Terpandre n'aient pu, par le charme de leur musique, arracher des larmes aux cœurs les plus endurcis. Farinelli quitta enfin Londres, comblé d'éloges et de présents (1). Le roi d'Espagne, Philippe V, se trouvait chargé d'infirmités depuis plusieurs années ; on crut que le talent de Farinelli pourrait faire quelque distraction à ses maux. Il fut appelé à la cour de Madrid ; et sa voix produisit plus d'effet sur le monarque infirme que n'avaient fait jusqu'alors tous les remèdes de l'art. Devenu nécessaire à la santé de Philippe, on lui assigna aussitôt des appointements considérables. Son unique tâche fut, pendant plusieurs années, de chanter tous les soirs quatre ariettes, constamment les mêmes, d'après les ordres et l'uniformité du goût du roi. Durant le règne de Philippe, les manières aimables et le talent de Farinelli lui avaient attiré l'estime et la considération de toute la cour ; mais il n'exerça une véritable influence que sous le règne de son successeur. Il la dut en grande partie à la faveur dont il jouissait auprès de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, faveur qui augmenta toujours quand elle occupa le trône. Non contente de voir son protégé riche et bien accueilli, elle voulait l'élever ; l'occasion ne tarda guère à se présenter. Le bon et sage Ferdinand VI avait hérité des infirmités de son père. Dans le commencement de son règne, surtout, il fut tourmenté d'une mélancolie dont rien ne pouvait le guérir. Seul, enfermé dans sa chambre, à peine il y recevait la reine ; et pendant plus d'un mois, malgré les instances de celle-ci et les prières de ses courtisans, il s'était refusé à changer de linge et à se laisser raser. Ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles, on eut recours au talent de Farinelli. Farinelli chanta ; le charme fut complet. Le roi, ému, touché par les sons mélodieux de sa voix, consentit sans peine à tout ce qu'il voulut exiger de lui. La reine alors se faisant apporter une croix de Calatrava, après en avoir obtenu la permission du monarque, l'attacha de sa propre main à l'habit de Farinelli. C'est de cette époque que date son influence à la cour d'Espagne, et ce fut depuis ce moment qu'il devint presque le seul dispensateur des faveurs royales. Il faut cependant avouer qu'il ne les accorda qu'au mérite, qu'elles n'étaient pas pour lui l'objet d'une spéculation pécuniaire, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Ayant observé l'effet qu'avait produit la musique sur l'esprit du roi, il lui persuada aisément d'établir un spectacle italien dans le palais de Buen-Retiro, où il appela les plus habiles artistes de l'Italie. Il en fut nommé directeur ; mais ses fonctions ne se bornaient pas là. Outre la grande prépondérance

(1) A Rome et dans les villes des États du pape où résidait un légat, c'étaient des hommes qui, dans les théâtres, remplissaient les rôles de femmes. Cependant sous le règne de Pie VI, ce pontife accédant aux sollicitations de sa nièce, madame la princesse Braschi, on permit que des femmes pussent jouer sur les théâtres de la capitale ainsi que sur ceux des légations.

(2) Voilà à peu près comme s'exprime à l'égard de Farinelli le docteur Burney dans son *Histoire de la Musique* : « On trouve dans sa voix toutes les qualités réunies, la force, la douceur et la mesure, et sa méthode était à la fois gracieuse, tendre et d'une étonnante rapidité. Il était au-dessus de tout ce qui avait paru de chanteurs avant lui ; il subjuguait tous ceux qui l'entendaient, les savants, les ignorants, ses amis et ses ennemis. » Le célèbre père Martini, en parlant de ce chanteur extraordinaire, se sert à peu près des mêmes expressions.

(1) On a évalué à 5000 liv. sterling la totalité de ce qu'il y gagnait annuellement.

qu'il continuait à exercer sur le roi et la reine, Farinelli était souvent employé dans les affaires politiques; il avait de fréquentes conférences avec le ministre la Ensenada, et était plus particulièrement considéré comme l'agent des ministres de différentes cours de l'Europe qui étaient intéressées à ce que le Roi Catholique n'effectuât pas le traité de famille que la France lui proposait (*voy. FERDINAND VI*). Dans cette occasion les vues de Farinelli étaient des plus justes; ce traité ne pouvant alors convenir à l'Espagne, uniquement occupée à cicatriser les blessures que lui avaient causées les guerres de la succession. Tant de grandeur et de bonheur furent cependant troublés par quelques nuages. La reine, la meilleure protectrice de Farinelli, eut une fois la faiblesse d'écouter ses ennemis. Il s'en aperçut, et n'ayant pu trouver le moment de l'entretenir, Farinelli, par l'entremise d'une de ses dames, se fit introduire dans une chambre qui communiquait à celle de la reine; là, accompagné de sa guitare, avec des sons touchants il exprima la douleur qu'il ressentait de l'injuste courroux de sa souveraine. Celle-ci, attendrie, ne tarda pas à reconnaître le musicien dont la voix avait apaisé tout à fait sa colère. On l'écoula, et son innocence ayant été reconnue, ce ne fut que pour céder à ses instances que la reine consentit à pardonner à ses ennemis. Farinelli, sans être précisément un homme instruit, avait cependant obtenu de la nature ce tact fin, cet esprit délicat et cette éloquence simple et sans apprêt qui tiennent souvent lieu de science et de talent. Qu'on ajoute à cela un caractère doux, bienfaisant, un ton noble et aisé dans les manières, et l'on ne s'étonnera plus qu'un simple chanteur soit parvenu à exercer une aussi grande influence dans une cour alors une des plus florissantes de l'Europe. Loin d'écouter pour cela un vain orgueil, ce fut sa modestie surtout qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence et son respect pour les grands lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux. A l'égard de ses ennemis, il ne cherchait à les connaître que pour les obliger; les traits suivants développeront mieux la noblesse de son caractère. Un grand seigneur de la cour sollicitait depuis longtemps une ambassade que le roi n'avait jamais voulu lui donner. Farinelli n'ignorait pas que ce grand, quoique doué des talents nécessaires pour occuper cette place, avait cherché à lui nuire dans plusieurs occasions. Malgré cela, oubliant tout ressentiment, il sut si bien agir près du monarque en faveur de son ennemi, qu'il obtint enfin pour lui la place qui était l'objet de ses desirs. « Mais ne savez-vous pas, dit le roi à Farinelli, qu'il n'est point de vos amis? qu'il parle mal de vous? — C'est ainsi, sire, répondit Farinelli, que je désire me venger. » Une autre fois, traversant une des salles du palais pour se rendre chez le monarque, il entendit un garde qui le maudissait à haute voix, tout en plaignant la faiblesse du souve-

rain d'accorder sa faveur à un misérable musicien. Farinelli prit à l'instant des informations sur ce garde, et il apprit qu'il servait depuis trente ans sans avoir pu obtenir un avancement quelconque. En sortant de l'appartement du roi, Farinelli lui présenta un diplôme de colonel de la part de Sa Majesté. Le garde confus, stupéfait, se jette dans les bras de son bienfaiteur, qui, pour toute réponse à ses expressions d'excuses, de reconnaissance, lui dit : « Un garde n'est pas assez riche pour fournir aux équipages d'un colonel; nous arrangerons cela demain, car demain je vous attends à dîner chez moi. » Quand on a de si nobles sentiments, on aurait tort de regretter une illustre naissance. L'anecdote que nous allons rapporter donnera une idée de l'affabilité et des manières de Farinelli. Son tailleur vint un jour lui apporter de riches habits commandés pour un jour de gala; Farinelli lui demanda son mémoire. Le tailleur hésita un peu, dit qu'il ne l'avait pas, mais que s'il daignait lui faire l'honneur de chanter quelque morceau, il estimerait cette faveur au delà de toute récompense. Farinelli, sans mot dire, le prit par la main, le conduisit dans son cabinet de musique, déploya devant lui tous ses talents comme il aurait fait devant le roi lui-même. Le tailleur extasié, après bien des remerciements, allait se retirer, Farinelli l'arrêtant l'obligea de recevoir une bourse qui contenait le double de ce que pouvaient coûter les habits (1). La mort de la reine et du roi, arrivée dans l'intervalle d'un an, jeta Farinelli dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne, et se retira en 1762 à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison de campagne hors de la porte dite de Saragosse. Là il menait une vie tranquille, et recevait tous les étrangers de marque qui désiraient le connaître. Loin du tumulte des cours, ses principales occupations étaient sa harpe et la culture de son jardin. Il encouragea le père Martini à écrire son *Histoire de la musique*, et l'aïda de sa fortune à former la plus belle collection d'ouvrages sur la musique qu'on eût encore vue (*voy. MARTINI*). Après avoir répandu des bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient, Farinelli mourut le 13 juillet 1782, à l'âge de 78 ans. Il ne laissa qu'un neveu, héritier de sa fortune, et c'est de ce dernier qu'on a appris (en 1792) les principaux faits de cet article (*voy. DITERS DE DITERSDORF*). B—s.

FARINI (JEAN), mathématicien, naquit le 10 avril 1778, à Ruffi, près de Ravenne, d'une famille honorable. Après avoir achevé ses études littéraires à Ravenne, il fréquenta les cours des universités de Pise, de Bologne et de Pavie, et sut mériter l'affection de ses maîtres par son application et par la douceur de son caractère. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut un mémoire, dans lequel il démontre que le *Belier hydraulique*

(1) Cette anecdote a fourni à M. Gouffé le sujet d'un joli opéra en un acte, intitulé *le Bouffe et le Tailleur*, joué au théâtre des Variétés en 1804.

de Béthencourt (voy. ce nom), récemment honoré des suffrages de l'Institut de France, ne pouvait remplir les promesses de l'inventeur. Ce mémoire, imprimé dans le tome 3 du *Recueil de la Société d'encouragement* de Milan, fixa sur l'auteur l'attention du comte Paradisi, provvediteur des eaux; et cet habile ministre s'empessa d'attacher Farini comme ingénieur à l'arsenal de Venise, où le gouvernement italien faisait alors exécuter des travaux d'une grande importance. De cette place, il passa professeur en 1810, à l'université de Padoue, et fut chargé de l'enseignement de la physique, puis des mathématiques transcendantes. Ce fut à cette époque qu'il composa deux mémoires très-remarquables : l'un, inséré dans le *Recueil de l'Acad. des sciences de Padoue*, contient la *Théorie* du tour à plusieurs cylindres ayant un seul axe, inventé par M. Borgnis; et le second, que l'auteur laissa manuscrit, une nouvelle démonstration du fameux théorème qu'Euler a qualifié *maxime memorabile*. On pouvait attendre d'autres résultats des recherches de ce savant; mais son exclusive application à l'étude acheva promptement de miner sa santé naturellement délicate, et il mourut le 25 décembre 1822, à l'âge de quarante-quatre ans. Son condisciple et son ami, l'habile professeur Santini, prononça son *Oraison funèbre*, Padoue, 1823, in-8°. — L'abbé *Pellegrino FARINI*, frère du mathématicien, recteur du collège de Ravenne, jouissait dès lors de la réputation d'un des premiers prosateurs de l'Italie. W—s.

FARISSOL (ABRAHAM, fils de *Mardochee*), rabbin, plus connu sous le nom de Peritsol, qui n'est qu'une prononciation corrompue de Farissol, comme l'a prouvé M. de' Rossi, naquit à Avignon, vers le milieu du 15^e siècle. Il quitta sa ville natale vers l'année 1471, et se transporta à Ferrare : il y fixa, à ce qu'il paraît, son domicile, sans cependant abandonner tout à fait Avignon, où demeurait sa famille, et où on le retrouve en 1528. Ce fut à Ferrare qu'il composa ses principaux ouvrages, et notamment, ainsi qu'il l'assure lui-même, celui qui a pour titre : *Iggeret orechot olam*, c'est-à-dire *Petit traité des chemins du monde*, et qui a été publié d'abord en hébreu, à Venise, en 1587, et ensuite en hébreu et en latin, par Hyde, à Oxford en 1691. Il a été de nouveau imprimé en hébreu seulement à Offembach, en 1720, et à Oxford, en 1767, avec la traduction et les notes de Hyde, dans le tome 1^{er} du recueil intitulé *Syntagma dissertationum, quas olim.... Th. Hyde separatim edidit*. Ugolini l'a aussi inséré dans le tome 7 de son *Tesoro delle antichità sacre*. L'édition de Venise, 1587, est très-rare. Farissol composa cet ouvrage en 1525 : il paraît s'être proposé pour but principal de faire voir qu'il existait en diverses contrées de l'Asie des communautés de juifs, vivant sous leurs lois et sous des princes de leur nation, et il établit cette assertion sur des récits fabuleux ou exagérés, ou enfin détournés de

leur véritable sens. Ce traité, qui pouvait avoir quelque utilité pour les juifs à l'époque où il fut composé, parce qu'il rendait compte des découvertes faites depuis un demi-siècle par les navigateurs portugais et espagnols, serait aujourd'hui dépourvu de tout intérêt, sans les notes savantes que Hyde a jointes à sa traduction. La lecture du texte est peu agréable, à cause du grand nombre de mots étrangers qu'on y rencontre, et parce que le style en est assez souvent obscur. Farissol est encore auteur de divers ouvrages : ce sont : 1^o un Commentaire inédit sur le Pentateuque, intitulé *Pirché schoschanim*, ou *les Fleurs des Lis*; 2^o un Commentaire sur Job, imprimé dans la grande Bible rabbinique de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterdam, 1724; 3^o un Commentaire inédit sur l'Ecclesiaste; 4^o une Défense de la religion juive contre les chrétiens, ayant pour titre : *Maghen Abraham*, ou *le Bouclier d'Abraham*. M. de' Rossi ajoute à ces ouvrages diverses lettres et dissertations, et un abrégé de l'*Isagoge* de Porphyre et des livres des *Catégories* et de l'*Interprétation* d'Aristote. On ignore l'époque de la mort de ce rabbin. S. d. S—v.

FARJAT (BENOÎT), graveur, naquit à Lyon en 1646. Il suivit à Rome Guillaume Château, son maître, qu'il a surpassé, et se fixa dans cette ville, où il épousa la fille du Bolognese. Ses principaux ouvrages sont : la *Communion de St-Jérôme*, d'après le chef-d'œuvre du Dominiquin, le même tableau que Frey a gravé; une *Sainte Famille*, d'après Piètre de Cortone; le *Baptême de Jésus-Christ*, d'après C. Maratte; la *Course d'Hippomène et d'Atalante*, d'après Lucatelli; le *Mariage de Ste-Catherine* et la *Tentation de St-Antoine*, d'après Annibal Carrache : ce dernier sujet a été gravé aussi par G. Audran et Claude Stella. On a encore de Farjat beaucoup d'autres estampes d'après Solimène, Giro-Ferri, J.-B. Gauli, l'Albane et autres. P—E.

FARLATI (le P. DANIEL), historien, naquit en 1690 à St-Daniel dans le Frioul, d'une famille noble. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, il acheva ses études théologiques et fut envoyé par ses supérieurs à Padoue, et de là à Rome où il se lia avec les hommes les plus distingués. Revenu à Padoue il s'y voua à la prédication, et forma avec le P. Ricepati une liaison très-étroite. Ce savant confrère avait depuis longtemps conçu le projet d'écrire une histoire sacrée de l'Illyrie; et les habitants de cette contrée cherchaient à exciter son zèle à cet égard. Mais très-capable de se livrer à de pénibles recherches, Ricepati manquait du tact et de la sagacité nécessaires à l'historien. Dès 1720, il avait publié un prospectus; mais il n'avait pas encore sérieusement commencé cet immense travail, lorsque Farlati offrit d'y concourir. Cette offre fut aussitôt acceptée; et les deux jésuites partirent ensemble pour l'Illyrie, qu'ils parcoururent bravant tous les dangers et toutes les fatigues afin de recueillir des matériaux. Leur récolte fut immense; mais Ricepati mourut presque aussitôt

après leur retour à Padoue en 1742 ; et Farlati se trouva seul chargé de ce grand ouvrage. Les documents et pièces rassemblés sans ordre et sans méthode formaient seuls plus de trois cents volumes in-folio. Farlati employa dix ans à débrouiller ce chaos, à comparer des pièces écrites dans les différents dialectes des Slaves et dans un latin plus difficile encore à comprendre pour un homme qui n'avait connu que la langue de Virgile et de Cicéron. A force de temps et de courage il parvint à composer avec ces matériaux informes l'*Histoire ecclésiastique* de la Dalmatie, ouvrage aussi curieux que savant, et qui suffit pour lui mériter une réputation durable. Le P. Farlati mourut à Padoue, en 1775, dans un âge avancé. Son principal ouvrage, l'*Illyricum sacrum*, se compose de 5 tomes en 6 volumes in-fol., qui parurent à Venise de 1751 à 1775. L'auteur, dans le premier tome, après avoir traité de l'origine des Dalmates, ainsi que de la géographie et des divisions successives du pays qu'ils habitaient, donne l'histoire de la prédication de l'Évangile et de l'établissement du christianisme dans cette contrée. Le second tome se divise en deux parties qui contiennent l'une l'histoire de l'église de Salone, l'autre la vie de l'empereur Dioclétien ; les suivantes n'offrent ni moins de variété ni moins d'intérêt. Le dernier volume, publié par le P. Jacq. Coleti (*voy.* ce nom), que Farlati s'était associé depuis quelques années, est précédé de la Vie de l'auteur. Tous les savants ont donné des éloges à ce travail gigantesque des trois jésuites, et les censeurs des *Actes* de Leipsick, ordinairement très-sévères pour les ouvrages des Italiens, l'ont vivement recommandé à l'attention publique. Farlati se proposait de publier aussi l'histoire civile et politique de l'Illyrie, et il en avait déjà rassemblé les principaux éléments ; la personne à qui il avait confié un des volumes manuscrits pour le porter de Padoue à Venise l'ayant égaré, il recommença son travail sans exprimer la moindre plainte. Indépendamment de ce monument historique, on lui doit : *Artis criticae inscitia, antiquitatis objectæ liber singularis*, Venise, 1777, in-4°. Cette dissertation, mise au jour par Coleti, lequel y joignit une préface et des notes, est la réfutation des principes de critique adoptés par Baillet, Dupin, etc., dont Farlati signala plusieurs erreurs.

W—s.

FARMER (HUGUES), théologien anglais non-conformiste, était issu d'une très-bonne famille, et naquit en 1714, près de Shrewsbury. Il termina ses études théologiques à Northampton, sous le respectable docteur Doddridge. Sa première situation fut celle de chapelain d'un riche dissenter nommé Coward, connu par les singularités de son caractère autant que par son zèle religieux. Ce fut lui qui fit construire à Walthamstow un temple où se réunit bientôt une congrégation composée des hommes les plus riches de la secte, et dont Farmer fut nommé ministre. Une de ses bizarreries était de fermer de très-bonne heure dans l'après-

dinée la porte de sa maison, et de ne plus l'ouvrir à qui que ce fût jusqu'au lendemain matin. Son chapelain ayant un jour oublié l'heure fixée, fut obligé d'aller chercher un gîte ailleurs. Il le trouva chez un M. Snell, solliciteur et homme de mérite, et depuis ce moment n'eut pas d'autre domicile pendant plus de trente ans. Farmer fut nommé en 1761 l'un des prédicateurs d'une congrégation de *dissenters*, à Londres. Son caractère et son éloquence lui acquirent une grande réputation, qui s'accrut encore par la publication de ses ouvrages. C'est en 1761 que parut sa *Recherche sur la nature et le but de la tentation de Notre-Seigneur dans le désert*, où il s'attache à démontrer que cette tentation n'eut lieu que dans une vision qui présenta au Sauveur la vue des travaux de son ministère futur. On remarqua dans cet ouvrage une profonde connaissance de la littérature sacrée et profane, un jugement sain, beaucoup de clarté et de force de raisonnement. L'auteur y ajouta de nombreux arguments dans une seconde édition qu'il en donna en 1765. Il publia en 1771 une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète*. Il fut accusé d'avoir, dans la composition de cet ouvrage, profité, sans en faire l'aveu, d'un traité sur le même sujet, publié par Lemoine ; mais cette imputation était très-injuste, comme on en put juger par l'*Examen* de ce traité, qu'il fit imprimer en 1772. Farmer donna en 1775 un *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, où il cherche à prouver que les maladies attribuées à des possessions du démon sont l'effet de causes naturelles, et non de l'action de quelque malin esprit. Cet essai fut attaqué avec chaleur par un théologien anglican, le docteur Guillaume Worthington, dans sa *Recherche impartiale au sujet des démoniaques de l'Évangile*, etc., 1777. Farmer y répondit en 1778, par ses *Lettres au docteur Worthington*. L'ouvrage ayant été également attaqué avec habileté, mais avec beaucoup d'aigreur, par un non-conformiste, le docteur Fell, dans un traité intitulé *les Démoniaques*, 1779, Farmer, en y répondant d'une manière indirecte dans le cours de son dernier ouvrage, *The Prevalence*, etc., c'est-à-dire *l'opinion de la croyance universelle de l'adoration des esprits humains chez les anciennes nations païennes, établie et démontrée*, traita ce théologien avec une sévérité qui parut excessive aux yeux du public. Fell répliqua en publiant, en 1785, *l'Idolâtrie de la Grèce et de Rome, distinguée de celle des autres nations païennes, dans une lettre au révérend Hugues Farmer*. Farmer, qui n'aimait pas la controverse, ne reprit point la plume. Il résigna successivement ses fonctions ecclésiastiques, après avoir été quarante ans pasteur de la congrégation de Walthamstow. Il mourut dans ce hameau le 6 février 1787, et fut enseveli dans le même tombeau que son ami Snell. Hugues Farmer unissait aux qualités éminentes

qui distinguent ses ouvrages les qualités aimables qui brillent dans le monde et font rechercher la société. On ne lui a reproché qu'une réserve déplacée dans l'aveu de ses opinions religieuses. Tous ses ouvrages avaient pour but commun d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul, et ils passent pour les meilleurs qui aient été publiés dans le même but. Il avait laissé un grand nombre de lettres, de sermons et autres manuscrits de sa composition, qui furent livrés aux flammes après sa mort, conformément à ses désirs. Ils furent longtemps regrettés; mais il ne paraît pas qu'on y ait beaucoup perdu, s'il faut en juger par quelques extraits, tels qu'un fragment de *Dissertation sur l'histoire de Balaam*, qui ont été publiés en 1803, à la suite des *Mémoires sur la vie et les écrits de Hugues Farmer*, par un de ses amis, Michel Dodson, Londres, in-8°.

X—s.

FARMER (RICHARD), célèbre critique anglais, né en 1733, était fils d'un bonnetier de Leicester; il commença son éducation dans l'école publique de son pays natal, et vint l'achever au collège Emmanuel, de l'université de Cambridge. Il se faisait remarquer par la douceur de son caractère, son application à l'étude et la vivacité de son esprit; il montra même dans sa jeunesse quelque talent pour la poésie. Il obtint en 1760 l'emploi d'instituteur particulier dans son collège, emploi auquel il était plus propre par son savoir que par son exactitude. Il desservait en même temps la cure de Swavesey, à huit milles de Cambridge. La société des antiquaires de Londres le reçut au nombre de ses membres en 1763. En 1766 il fit paraître le prospectus de l'*Histoire et les Antiquités de la ville de Leicester*, recueillies originellement par Thomas Staveley. Cet ouvrage devait être publié par souscription, sur le manuscrit de l'auteur, avec des additions, etc., par Richard Farmer; mais d'autres occupations, et plus encore son amour pour le repos, favorisé par l'aisance dont il jouissait, l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage, qu'il avait déjà commencé de livrer à l'impression: ce ne fut qu'en 1789 qu'il y renonça entièrement, et il remboursa aux souscripteurs l'argent qu'ils avaient déposé. Les matériaux ont été depuis remis à M. Jean Nichols, qui a dû en faire usage pour la composition de son *Histoire du comté de Leicester*. Farmer donna en 1766, en un volume in-8° de 82 pages seulement, son *Essai sur l'érudition de Shakspeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, et qui a décidé une longue et vive discussion qui s'était élevée sur la mesure des connaissances que le barde de l'Avon avait acquises par la lecture. Farmer pense que Shakspeare avait fort peu de ce qu'on appelle proprement érudition; qu'il ne connaissait l'histoire et la mythologie des anciens que par des traductions anglaises de leurs ouvrages, et il retrouve même dans ses pièces des

expressions et des bévues de ces traductions. Il prouve que Shakspeare ne savait pas mieux le français et l'italien, et qu'enfin son talent était presque uniquement l'ouvrage de la nature. Cet essai est d'un homme profondément versé dans l'ancienne littérature dramatique de l'Angleterre, d'un esprit plein de sagacité, heureux dans ses recherches comme dans ses conjectures. Il fut réimprimé l'année suivante (1767), et l'a été depuis en 1789, en 1793, dans l'édition de Shakspeare, donnée par Stevens, en 15 volumes, et en 1803, dans celle de Reed, en 21 volumes, toutes deux in-8°. Il lui procura, ainsi que son attachement aux principes du ministère, des protecteurs puissants et zélés. En 1769, le docteur Terriek, évêque de Londres, choisit Farmer pour un des prédicateurs de la chapelle royale à Whitehall; il fut nommé en 1773 principal du collège Emmanuel, l'année suivante vice-chancelier, et en 1778 principal bibliothécaire de l'université, dont il contribua beaucoup à améliorer l'état, ainsi que celui de la ville de Cambridge. Il obtint de l'université, en 1780, la place de chancelier de Lichtfield et Coventry; en 1782, une prébende dans l'église de Cantorbéry, que lui fit obtenir lord North, et qu'il échangea ensuite pour un canonat de l'église de St-Paul. Il mourut à son collège le 8 septembre 1797. Farmer était d'un naturel extrêmement indolent, qui a nui beaucoup à ses intérêts et à ceux de la littérature, qu'il encourageait dans les autres, mais qu'il aurait pu enrichir lui-même. Son extérieur était fort négligé, et ses manières peu polies; il fut cependant étroitement lié avec le célèbre poète Gray, connu par la recherche de ses manières, et qui portait le soin de sa toilette jusqu'à la fatuité. Sa plus douce récréation était sa pipe; l'avantage de pouvoir se livrer plus en liberté à son goût pour le spectacle et pour la taverne le décida à refuser l'épiscopat, qui, dit-on, lui avait été offert deux fois par Pitt, dont il était un des plus ardents admirateurs. Il avait une sorte de passion pour les livres rares, surtout pour les livres gothiques, ce qui lui a valu une place dans la Bibliomanie de Dibdin. On disait de lui qu'il aimait également le *porter vieux, les vieux habits et les vieux livres*. Mais des ridicules personnels, quelques singularités de caractère, suite, à ce qu'il paraît, d'un dérangement d'esprit que lui avait causé autrefois un amour contrarié, ne peuvent lui ravir l'estime que méritaient son zèle actif pour le bien, sa libéralité, le charme de sa société, attesté par des hommes du plus grand mérite, particulièrement par le docteur Parr, qui professait cependant des principes politiques absolument opposés aux siens. On doit regretter qu'il ait écrit ou publié si peu; car on n'a guère de lui, après son *Essai sur Shakspeare*, que quelques poésies et autres écrits de peu d'étendue, dont nous ne citerons que des *Directions pour étudier l'histoire d'Angleterre*, imprimées dans l'*European Magazine* de 1791, et dans un Recueil

publié par M. Sward, sous le titre de *Biographiana*. On lui a attribué, sans doute par erreur, des *Remarques faites à la hâte sur l'édition de Shakspeare publiée par Edmond Malone, 1792, in-8°*. X—s.

FARNABY ou FARNABIE (THOMAS), célèbre maître d'école anglais, fils d'un charpentier du pays de Cornouailles, mais dont la famille était originaire d'Italie, naquit à Londres vers 1575, et fut d'abord attaché comme serviteur au collège de Merton d'Oxford; il abandonna bientôt et son pays et sa religion, passa en Espagne, et fut reçu dans un collège de jésuites; mais la discipline sévère de cet ordre ne put l'y retenir longtemps. Après avoir accompagné sir Francis Drake et sir John Hawkins dans leur dernière navigation en 1595, il prit du service comme volontaire dans les Pays-Bas. De retour en Angleterre, il continua d'errer pendant quelque temps sous le nom de *Thomas Bainraf*, anagramme de son propre nom. Il se fixa enfin à Martock, dans le comté de Sommerset, où l'indigence le réduisit à tenir une école de petits enfants; il vint ensuite à Londres, y ouvrit également une école qui acquit une telle vogue, qu'on y vit à la fois plus de trois cents élèves. S'étant fait connaître dans le même temps par ses ouvrages de critique, il prit des grades dans les universités d'Oxford et de Cambridge; en 1656, les maladies fréquentes qui régnaient dans la capitale l'engagèrent à aller s'établir à Sevenoaks dans le comté de Kent. Il acheta des terres dans ce comté, ainsi que dans le comté de Sussex, continuant néanmoins de se livrer à l'enseignement, auquel il avait dû sa fortune. Pendant la guerre civile, il se rendit suspect au parlement pour avoir dit à l'occasion du serment de protestation, *qu'il valait mieux avoir un roi que d'en avoir cinq cents*. Soupçonné ensuite d'avoir favorisé le soulèvement qui eut lieu aux environs de Tunbridge en faveur du roi, il fut enfermé à Newgate en 1645, et transféré de là à Ely-house, où il demeura plusieurs années. Il mourut le 12 juin 1647, âgé de 72 ans. On a de lui quelques ouvrages de critique et de grammaire: 1° *Index rhetoricus scholis accommodatus*, 1625, auquel on a joint par la suite *Formule oratoriae et Index poeticus*, Amsterdam, 1648, petit in-12. 2° *Florilegium epigrammatum græcorum, eorumque latino versu à variis redditorum*, 1629; 3° *Systema grammaticum*, 1641; 4° *Phrasæologia anglo-latina*; 5° *Tabula lingue græcæ*. Mais il est beaucoup plus connu par les notes ou commentaires qu'il a donnés sur un grand nombre d'auteurs classiques. Son *Juvénal* fut publié pour la première fois en 1612, avec *Perse*; *Senèque le Tragique* en 1615, *Martial* en 1615, *Lucain* en 1618, *Virgile* en 1634, etc. Il a aussi commenté les *Métamorphoses d'Ovide*, et les quatre premières comédies de *Térence*. Ce dernier travail a été continué par Meric Casaubon, qui a publié l'ouvrage entier à Londres en 1651. Les Commentaires de Farnaby ont été très-souvent réimprimés; ils sont recom-

mandés par Baillet et par Bayle, comme pouvant être utiles aux étudiants; mais Saxius, d'après les meilleurs philologues modernes, l'appelle *Criticus minorum gentium*. X—s.

FARNESE, maison illustre d'Italie que le pape Paul III a élevée avant le milieu du 16^e siècle à la souveraineté de Parme et de Plaisance. Sa généalogie est connue dès le milieu du 15^e siècle; elle possédait à cette époque le château de Farneto, dans le territoire d'Orviète; elle a donné quelques généraux à l'Eglise et à la république florentine, avant de produire Alexandre Farnèse, qui fut pape sous le nom de Paul III. S.—1.

FARNESE (PIERRE), général des Florentins au 14^e siècle. Simple gentilhomme d'Orviète, il avait acquis, dans les guerres de l'Eglise, la réputation d'un bon capitaine, lorsque les Florentins firent choix de lui, au printemps de 1365, pour commander l'armée qu'ils envoyaient contre Pise. Farnèse livra bataille aux Pisans le 11 mai; il les vainquit, et fit prisonnier leur général avec la plus grande partie de leur armée; mais le 19 juin suivant il fut atteint de la peste, qui désolait alors la Toscane, et il mourut la même nuit. Il fut vivement regretté par les Florentins. S.—1.

FARNESE (PIERRE-LOUIS), fils du pape Paul III, premier duc de Parme et de Plaisance, où il régna de 1545 à 1547. Pierre-Louis était né d'Alexandre Farnèse, avant que celui-ci eût reçu la pourpre, en 1495, des mains d'Alexandre VI. Ce cardinal ayant été fait pape en 1554, à la mort de Clément VII, s'occupa dès lors avec passion du soin d'agrandir sa famille. Pierre-Louis fut en 1537 nommé gonfalonier de l'Eglise, seigneur de Népi et duc de Castro. Il avait cinq enfants de sa femme Hléronime Orsini; le pape s'efforça de les pourvoir tous richement. Il accorda, dès le 18 décembre 1554, le chapeau de cardinal à l'aîné, Alexandre, quoiqu'il fût à peine âgé de quatorze ans; il fit épouser en 1558 au second, Octave, Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, déjà veuve du duc de Florence, et ensuite gouvernante des Pays-Bas. En même temps il obtint pour Octave la ville de Novare avec le titre de marquisat; l'année suivante il lui donna aussi le duché de Camerino, sur lequel il avait acheté les droits d'Hercule Varano. Le troisième fils, Horace, épousa en 1547 Diane, fille naturelle de Henri II, roi de France, et fut en même temps nommé duc de Castro; le quatrième, Ranuce, fut fait cardinal à l'âge de quinze ans, et Victoire, sœur de ces princes, fut mariée au duc d'Urbain. Mais c'est surtout Pierre-Louis que Paul III désirait placer au rang des souverains; il ne se laissait point rebuter par les vices odieux de cet homme farouche, qui, par ses mœurs infâmes, son orgueil et sa cruauté, s'attirait la haine universelle. Pierre-Louis, avec un mélange inouï de la plus honteuse débauche et de la plus scandaleuse profanation, avait élevé l'évêque de Fano, en 1537, de son siège épiscopal, et lui avait fait violence dans ses habits

pontificaux; il lui avait ainsi communiqué d'affreuses maladies dont l'évêque, âgé seulement de vingt-quatre ans, mais renommé pour sa sainteté, était mort au bout de quarante jours. Pierre-Louis fut chargé en 1540 de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape; il dévasta son territoire, et se rendit maître de la ville, où il bâtit une forteresse, tandis qu'il fit périr par différents supplices les citoyens les plus considérés. Pendant ce temps, Paul III s'efforçait de lui faire adjudger par Charles-Quint le duché de Milan, disputé entre l'empereur et la France, et que ni l'une ni l'autre de ces puissances ne voulait céder à la puissance rivale. Paul III fit un voyage en 1543 auprès de l'empereur pour le solliciter; il lui offrit des sommes énormes pour prix de cette acquisition; mais voyant enfin que Charles ne voulait pas se dessaisir de cet État même en faveur de son gendre et de sa fille, Paul III résolut d'ériger en duché les deux États de Parme et de Plaisance, que Jules II avait conquis sur le duché de Milan pendant les guerres de la ligue de Cambrai. Pour déterminer le sacré collège à consentir à cette aliénation, il réunit à la chambre apostolique les duchés de Camerino et de Nepi, qu'il avait auparavant donnés à son fils; il greva Parme et Plaisance d'un tribut annuel de neuf mille ducats; et après avoir acheté le suffrage de plusieurs des cardinaux, il créa, au mois d'août 1545, son fils Pierre-Louis Farnèse duc de Parme et Plaisance. En même temps il envoya deux de ses petits-fils avec un corps nombreux de troupes, pour combattre la ligue de Smalcalde, afin de mériter ainsi la protection de l'empereur. Pierre-Louis Farnèse s'établit à Plaisance, où il fit bâtir une citadelle. Il chercha de bonne heure à faire plier sous le joug la noblesse de ses nouveaux États, que l'Église avait laissé jouir d'une grande indépendance. Il enleva aux nobles leurs armes, limita leurs privilèges, et les contraignit à venir habiter la ville, sous peine de confiscation de leurs biens. Donnant un effet rétroactif à ses lois, il rechercha dans leur conduite tout ce qu'il y avait eu de répréhensible avant l'époque de son gouvernement, pour les en punir par des amendes ou des confiscations. Les chefs de la noblesse de Plaisance, les Pallavicini, Landi, Anguissola et Confalonieri, ne pouvant supporter davantage le joug odieux de ce tyran, s'entendirent avec don Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan, qui détestait aussi Farnèse. Trente-sept conjurés, avec des armes cachées sous leurs habits, s'introduisirent l'un après l'autre dans la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, comme pour faire leur cour au duc, et s'étant emparés des principaux passages du palais, Jean Anguissola entra dans la chambre du duc et le poignarda, sans que celui-ci, qui était rendu impotent par ses honteuses maladies, pût faire un mouvement pour se défendre. Les conjurés ayant par deux coups de canon averti Ferdinand de Gonzague de leur succès, celui-ci leur envoya aussitôt

un renfort, et vint bientôt après lui-même prendre possession de Plaisance au nom de l'empereur. S. S—i.

FARNÈSE (OCTAVE), second duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Pierre-Louis, était à Pérouse, auprès de Paul III, lorsqu'il apprit que son père avait été assassiné à Plaisance le 10 septembre 1547; que Ferdinand de Gonzague, lieutenant de l'empereur à Milan, avait pris possession de Plaisance au nom de Charles-Quint, qu'il avait promis de réformer les abus du gouvernement, de diminuer les impôts, et de pardonner à tous les coupables; enfin que les forteresses de Sandonnino, Val-di-Taro et Castel-Guelfo s'étaient rendues à lui. D'autre part cependant les Parmesans avaient proclamé pour duc Octave Farnèse : celui-ci accourut au milieu d'eux avec l'armée du pape; mais se sentant trop faible pour attaquer Plaisance, il fut contraint à signer une trêve avec Gonzague, en même temps qu'il négociait avec Henri II pour s'assurer l'appui de la France. Cependant Octave Farnèse, gendre de l'empereur et petit-fils du pape, se voyait également dépouillé par tous deux. Gonzague faisait à Milan des préparatifs pour attaquer Parme, et Paul III, pour mieux défendre cette ville, résolut de la réunir de nouveau au domaine immédiat de l'Église. Il rappela son petit-fils à Rome en 1549, et il fit occuper Parme par Camille Orsini, général de l'Église. En donnant cette nouvelle à Octave, il lui annonça qu'il lui rendrait le duché de Camerino, dont il l'avait précédemment investi, mais auparavant il voulait terminer des négociations commencées soit avec l'empereur, soit avec le roi de France. Le pape était fort vieux, et Octave courait risque de le voir mourir tout à coup sans avoir pourvu à son sort. Il le pressa longtemps de se décider, puis, marchant sur Parme à l'improviste, il essaya de surprendre cette ville, afin d'être nanti de quelque chose. N'ayant pu y réussir, il entra en traité avec Ferdinand de Gonzague pour recouvrer la faveur de l'empereur; mais Paul III conçut tant de douleur de ces démarches précipitées, qu'il en mourut le 10 novembre 1549. Octave, dépouillé de tous ses États et privé de l'appui de son grand-père, paraissait perdu sans ressources; mais Paul III, pendant un pontificat de seize ans, ayant créé soixante-dix cardinaux, avait assuré à sa famille un parti puissant dans le sacré collège. Le pape Jules III fut à peine consacré, que pour témoigner sa reconnaissance au parti Farnèse, il fit rendre Parme avec tout le duché à Octave, le 24 février 1550; il le créa gonfalonier de l'Église, tandis qu'il confirma son frère Horace dans la charge de préfet de Rome. Jules III avait cru être agréable à l'empereur en rendant un État à son gendre; mais les généraux de Charles-Quint haïssaient Farnèse et voulaient le ruiner. Celui-ci fut obligé de recourir à la protection de la France, et le traité qu'il signa le 27 mai 1551 avec Henri II attira sur lui l'indignation du pape et de l'empereur.

reur; ses fiefs furent confisqués, les cardinaux ses frères furent obligés de sortir de Rome; cependant il se défendit avec courage, et au bout de deux ans il obtint une trêve honorable. Sur ces entrefaites, Horace Farnèse, duc de Castro et frère du duc de Parme, fut tué le 18 juillet 1553 en défendant Hesdin contre les Impériaux; c'était lui qui avait rapproché la maison de Farnèse de la France. Comme il mourait sans enfants, Octave recueillit sa succession, et chercha en même temps à se réconcilier avec la maison d'Autriche. Son traité avec Philippe II fut conclu le 13 septembre 1556. Les villes de Plaisance et de Novare lui furent rendues; le monarque espagnol s'en réserva cependant les forteresses, et il ne restitua celle de Plaisance que trente ans après. Quant à Novare, cette ville avait servi de dot à Marguerite d'Autriche, et ne passa point à la maison Farnèse. La réconciliation de Farnèse avec Philippe II fut consolidée par les services que sa femme Marguerite d'Autriche et son fils Alexandre rendirent à la monarchie espagnole dans les Pays-Bas. Marguerite ne paraît pas avoir désiré vivre avec son époux. Philippe II la nomma en 1559 gouvernante des Pays-Bas; et cette princesse, par sa modération et sa douceur, aurait probablement conservé ces riches provinces aux Espagnols, si Philippe avait écouté ses conseils plutôt que de suivre son propre génie soupçonneux et cruel. Il la rappela en 1567, lorsqu'il envoya en Flandre le duc d'Albe. Marguerite, après avoir rendu une visite à son mari à Parme, se retira dans l'Abruzzi, où elle mourut au mois de février 1586. Son fils Alexandre avait habité en Flandre avec elle; il y fut appelé en 1577 pour prendre le commandement que Philippe II avait ôté au duc d'Albe; il y était toujours, et s'était déjà illustré par les exploits les plus glorieux, lorsque son père Octave Farnèse mourut le 18 septembre 1586. Octave Farnèse avait joui pendant les trente dernières années de sa vie d'une paix non interrompue; il en avait profité pour réparer les désordres des administrations précédentes, et soigner le bonheur des peuples qui lui étaient soumis. Il fit prospérer les deux duchés de Parme et de Plaisance, et sa mémoire a été longtemps chère aux habitants de ce pays. S. S.—I.

FARNESE (ALEXANDRE), général de Philippe II, en Flandre, troisième duc de Parme et de Plaisance, était le fils aîné d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche. Il accompagna sa mère en Flandre lorsqu'elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas, et il y épousa, le 18 novembre 1563, Marie, nièce du roi Jean de Portugal. Il n'était cependant encore âgé que de vingt et un ans. Il fit ensuite ses premières armes sous don Juan d'Autriche, et il se distingua à la bataille de Lépante, le 7 octobre 1571. Dès lors, il se consacra uniquement à l'étude de l'art militaire, et comme il joignait un courage brillant et beaucoup de présence d'esprit à la vigueur du corps, à l'adresse et à toutes les qualités

qui peuvent plaire aux soldats, il se fit bientôt un nom parmi les milices espagnoles. A la fin de l'année 1577, Philippe II l'appela de l'Abruzzi, où il était auprès de sa mère, pour ramener en Flandre, à don Juan d'Autriche, les troupes espagnoles que celui-ci avait été obligé de renvoyer. Alexandre trouva la santé de don Juan presque détruite, et en effet il mourut le 1^{er} octobre de l'année suivante. Les affaires du roi d'Espagne dans les Pays-Bas semblaient ruinées, et les insurgés avaient partout le dessus. La victoire de Gemblours, remportée en 1578 par Alexandre, sous les ordres de don Juan, qui vivait encore, commença à rétablir la réputation des Espagnols. Alexandre Farnèse fut investi par Philippe II, après la mort de don Juan, du gouvernement des Pays-Bas; ce prince, après avoir pris Maëstricht et plusieurs autres villes, entra en négociation avec les insurgés; il sut profiter habilement des dissensions que la religion excitait entre eux, et il engagea en 1580 presque tous les catholiques à se réconcilier avec Philippe II, tandis que les protestants conclurent entre eux la fameuse union d'Utrecht. Les Provinces-Unies, se voyant trop faibles pour résister au prince de Parme, appelèrent en 1581 un nouveau défenseur, le duc d'Anjou, frère de Henri III de France; celui-ci, avec une armée de vingt-cinq mille hommes, força Farnèse à lever le siège de Cambrai; mais il ne sut pas tirer parti de la supériorité de ses forces, et dans la même année Alexandre prit Breda, St-Ghilain et Tournai. Il eut de nouveaux succès l'année suivante, et il en eut plus encore après 1583, lorsque le duc d'Anjou eut aliéné les États Généraux, par son entreprise sur Anvers. Dunkerque, Bruges, Ypres, Gand et Anvers ouvrirent leurs portes au prince de Parme, après autant de sièges, par lesquels il enseigna le premier à l'Europe que les plus fortes places doivent toujours finir par succomber devant un habile ennemi. Ce fut au milieu de ces triomphes qu'Alexandre Farnèse reçut la nouvelle de la mort de son père, survenue à Parme le 18 septembre 1586. Il demanda aussitôt un congé au Roi Catholique pour venir prendre le gouvernement de ses États; mais n'ayant pu l'obtenir, il continua la guerre en Flandre; et il ne revit jamais le pays dont il était devenu souverain. Il semblait impossible que les Provinces-Unies ne succombassent pas lorsque toutes les forces de la monarchie espagnole étaient dirigées par un général aussi habile que Farnèse, qui savait se concilier l'amour des peuples en même temps qu'il remplissait ses ennemis de terreur; mais les guerres civiles de la France firent le salut des Hollandais. Le prince de Parme entra en France en 1590 pour forcer Henri IV à lever le siège de Paris, et il atteignit son but, tout en refusant de livrer bataille. A son retour en Flandre, il y trouva Maurice de Nassau, qui, fortifié par son absence, avait enlevé plusieurs places aux catholiques. Les soldats d'Alexandre Farnèse s'étaient munis plus

d'une fois faute de paye, le roi Philippe ne faisant jamais arriver les subsides au moment où ils étaient promis. Cependant Farnèse tenait en échec en même temps les deux plus habiles généraux de son siècle, Maurice de Nassau et Henri IV, et il força encore ce dernier à lever, en 1592, le siège de Rouen (1). A son retour de cette expédition il fut blessé au bras devant Caudebec, et le 2 décembre 1592 il mourut dans Arras à l'âge de 47 ans, des suites de cette blessure, qu'il avait trop négligée. Il laissa deux fils : Ranuce, qui lui succéda, et Edouard, que le pape Grégoire XIV avait créé cardinal en 1591.

S. S.—1.

FARNÈSE (RANUCE I^{er}), quatrième duc de Parme et de Plaisance, fils aîné d'Alexandre Farnèse, était en Flandre auprès de son père, et il lui servait de lieutenant lorsque ce grand général mourut en 1592; mais quoiqu'il eût montré de la bravoure dans les combats, il n'avait hérité d'aucune des qualités héroïques de son père; il était sombre, sévère, avare et défiant. Il ne voulait inspirer à ses sujets que de la terreur; mais cette terreur se changea bientôt en une haine acharnée. Ranuce Farnèse remarquant le mécontentement de la noblesse, l'accusa d'avoir conjuré contre lui : les chefs des familles San-Vitali, Simonetta, Correggio, Mazzi et Scoti, après avoir été soumis à un procès secret, eurent la tête tranchée le 19 mai 1612, et leurs biens furent confisqués; un grand nombre de leurs clients et de leurs domestiques furent pendus comme complices de la prétendue conjuration. Cependant Ranuce s'aperçut bientôt que personne en Italie ne croyait à la réalité du complot qu'il avait puni. Pour convaincre Cosme II, grand-duc de Toscane, il lui envoya une copie du procès qu'il avait fait instruire, mais celui-ci pour toute réponse fit compiler un prétendu procès criminel contre le ministre de Farnèse, duquel il résultait que ce ministre, qui n'avait jamais été à Livourne, y avait commis un meurtre de sa propre main; lui donnant ainsi à entendre que les dépositions écrites de témoins secrets prouvent la volonté du juge et non le crime de l'accusé. Le duc de Mantoue était lui-même impliqué dans ce procès, et il témoigna hautement son mécontentement de cette accusation injurieuse. Une guerre paraissait inévitable entre les deux États, mais Vincent de Gonzague et son fils François mou-

rurent la même année, et le cardinal de Mantoue, qui leur succéda, fut détourné de sa querelle avec Farnèse par ses différends avec le duc de Savoie. Ranuce Farnèse avait épousé en 1600 Marguerite Aldobrandini, petite-nièce du pape Clément VIII. Une brouillerie entre les deux époux les tint longtemps séparés l'un de l'autre, et l'on croyait que ce mariage demeurerait stérile. A cette époque, Ranuce voulait appeler à la succession son bâtard, Octave Farnèse; mais Marguerite lui ayant ensuite donné plusieurs enfants, le duc de Parme ne sentit plus pour son bâtard que de la haine ou de la jalousie : il voyait que ses qualités brillantes lui avaient gagné l'amour de la noblesse et du peuple, et de peur qu'il ne troublât l'ordre de la succession, il le fit enfermer dans l'affreuse prison de la Roquette à Parme, où Octave périt misérablement au bout de quelques années. Ranuce mourut au commencement de mars 1622, laissant cinq enfants : Alexandre, qui, se trouvant sourd et muet, fut écarté du trône ducal; Edouard, qui succéda à son père; François-Marie, qui fut cardinal, et deux filles qui toutes deux furent duchesses de Modène. Ce fut pendant le règne de Ranuce I^{er} que le fameux théâtre de Parme fut construit par l'architecte Jean-Baptiste Aleotti, sur le modèle des théâtres romains. Ranuce, malgré la férocité de son caractère, avait du goût pour les lettres et les arts, et il accorda sa protection aux savants.

S. S.—1.

FARNÈSE (ÉDOUARD), cinquième duc de Parme et de Plaisance, second fils de Ranuce I^{er}, auquel il succéda en 1622, avait un esprit satirique et mordant, beaucoup d'éloquence, mais plus de présomption encore; il voulait tout faire par lui-même, et il demandait à ses ministres de la soumission non des conseils. On l'empêcha cependant de prendre part à la guerre pour la succession de Mantoue; mais impatient de se signaler par les armes, pour lesquelles il croyait être fait, il s'allia en 1635 aux Français contre les Espagnols, et il fit avec peu de succès sur Valenza et sur Crémone des entreprises qui attirèrent les représailles des ennemis dans l'État de Parme, et qui l'épuisèrent d'hommes et d'argent. Les Espagnols, de leur côté, n'avaient plus ni énergie ni persévérance, et ils lui accordèrent la paix en 1637, dès que Farnèse consentit à la demander. Pour ces entreprises guerrières, Farnèse avait emprunté à Rome de grandes sommes d'argent, qu'il avait hypothéquées sur les duchés de Castro et de Ronciglione. Son irrégularité dans le payement des intérêts lui attira une nouvelle guerre avec le pape Urbain VIII (voy. BARBERINI). Edouard, dans cette guerre, qui éclata en 1641, signala de nouveau son caractère aventureux et inconsidéré, tandis que les Barberini, neveux du pape, donnèrent des preuves de leur lâcheté; mais le duc de Parme, après avoir fait trembler le pape dans Rome, se laissa désarmer par de trompeuses négociations. Les ducs de Toscane, de Modène et les Vénitiens prirent ce-

(1) Le duc de Parme ayant eu l'imprudence de se laisser enfermer dans le pays de Caux, aurait été infailliblement obligé de mettre bas les armes, si, par une manœuvre hardie, et conduite avec toute la prudence possible, il ne se fût tiré de ce mauvais pas en faisant passer la Seine à son armée à la vue du roi, qui, trompé par une nouvelle ruse, ne put jamais l'entamer. Farnèse, à son arrivée devant Rouen, avait laissé échapper l'occasion de prendre le monarque français, qui s'exposait témérairement. Comme on lui reprochait dans la suite cette faute, il répondait : « Je la ferais encore, parce que j'ai cru avoir « affaire à un général, et non à un carabin. » Le roi, piqué de ce jugement, dit : « Il est bien aisé au duc de Parme d'être « prudent, parce qu'il ne risque que de ne pas faire des con- « quêtes dont il peut se passer, au lieu que moi je défends ma « couronne, et il est bien naturel que, rebuté d'une si longue « guerre, je prodigue mon sang et hasarde tout pour en voir la « fin. »

pendant la défense de Farnèse, et lui procurèrent en 1644 une paix qui le rétablissait dans les limites qu'il avait avant la guerre. Une extrême corpulence rendait Edouard Farnèse peu propre au métier des armes, qu'il aimait avec tant de passion. Il transmit à ses enfants cette constitution devenue ensuite fatale à la maison Farnèse. Il mourut âgé de 40 ans, le 12 septembre 1646, laissant quatre fils et deux filles, de Marguerite de Médicis, fille de Cosme II. L'aîné de ses enfants, Ranuce II, lui succéda. S. S.—1.

FARNESE (RANUCE II), sixième duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur d'Edouard Farnèse, régna de 1646 à 1694. Il n'était point féroce comme son aïeul ou présomptueux comme son père; mais, facile et faible, il se laissait gouverner, et se confia plus d'une fois à d'indignes favoris. Un maître de langue française, nommé Godefroi, devint son premier ministre, et reçut de lui le titre de marquis. Cet aventurier engagea le duc dans une guerre avec la cour de Rome, en faisant assassiner en 1649 le nouvel évêque de Castro, que Farnèse ne voulait pas reconnaître. Le pape Innocent X, indigné de cet attentat, fit raser Castro, et ne laissa qu'une colonne avec une inscription, au milieu des ruines de cette ville. Le marquis Godefroi, qui conduisait une armée contre Rome, fut battu dans le Bolonais. Ses ennemis profitèrent de son absence pour le perdre dans l'esprit de son maître. Ranuce à son retour lui fit trancher la tête, et confisqua tous ses biens. Il fut ensuite obligé pour faire sa paix avec l'Église de lui céder les deux États de Castro et de Ronciglione. Ranuce II épousa en 1660 Marguerite de Savoie; après la mort de celle-ci, il épousa Isabelle d'Este, et enfin Marie, sœur de la dernière. L'aîné de ses fils, Edouard, mourut avant lui, le 5 septembre 1693, suffoqué par son excessif embonpoint. Le fils de celui-ci, Alexandre, mourut aussi, mais sa fille Elisabeth, née le 26 octobre 1690, fut ensuite reine d'Espagne, et c'est elle qui a transmis l'héritage des Farnèse à la maison de Bourbon. Ranuce II mourut le 11 décembre 1694, laissant deux fils, François et Antoine, qui tous deux régnèrent après lui. S. S.—1.

FARNESE (FRANÇOIS), septième duc de Parme et de Plaisance, ayant succédé à Ranuce II son père le 11 décembre 1694, épousa Dorothee de Neubourg, veuve d'Edouard Farnèse, son frère aîné; mais il n'eut point d'enfants, et son embonpoint excessif lui laissait peu d'espérance d'en avoir. Le duc de Parme s'efforça de maintenir sa neutralité pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Il se mit sous la protection de l'Église, dont il était feudataire; mais les Impériaux, mécontents du pape Clément XI, ne voulurent pas reconnaître Parme et Plaisance pour fiefs de l'Église, et violèrent plusieurs fois ce territoire. Le 16 septembre 1714, Philippe V, roi d'Espagne, épousa Elisabeth Farnèse, fille d'Edouard et nièce de François, duc de Parme. Comme on pouvait déjà prévoir que ce dernier n'aurait pas d'enfants, les premières puis-

sances de l'Europe, pour éviter que sa succession n'occasionnât une guerre, disposèrent d'avance, en 1720, de l'héritage de la maison Farnèse en faveur d'un fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, qui ne fût pas roi d'Espagne. Le même fils devait recueillir aussi l'héritage de la maison de Médicis, également sur le point de s'éteindre. Cependant François Farnèse, qui voyait ainsi régler sans le consulter sa succession de son vivant par la quadruple alliance, évitait les regards du peuple et les occasions de se montrer en public. Il était bègue, et il avait de lui-même une défiance méritée; néanmoins on vantait sa prudence et sa justice. Il mourut le 26 février 1727, âgé de 49 ans. Son frère don Antoine, qui était d'une année plus jeune que lui, lui succéda. S. S.—1.

FARNESE (ANTOINE), huitième duc de Parme et de Plaisance, frère et successeur de François, régna de 1727 à 1731. Il n'avait jamais pu obtenir de son frère un revenu suffisant pour pouvoir se marier; il le fit enfin lorsqu'il lui eut succédé. Il épousa, en février 1728, Henriette d'Este, 3^e fille du duc de Modène; mais son âge et son extrême corpulence ne lui permirent point d'en avoir d'enfants. Le règne d'Antoine fut une période d'humiliations et de dépendance. Les puissances étrangères disposaient de ses États, de ses biens, de ses affaires de famille; on exigeait déjà qu'il reçût garnison dans Parme, et l'infant d'Espagne don Carlos devait venir se montrer à lui comme son héritier. La mort d'Antoine Farnèse, survenue le 20 janvier 1731, délivra ce prince de ces humiliations. En mourant, il croyait sa femme grosse, et celle-ci continua jusqu'au mois de septembre de se flatter qu'elle donnerait un héritier à la maison Farnèse; mais elle fut enfin obligée de reconnaître qu'elle s'était trompée, et six mille Espagnols vinrent au nom de don Carlos prendre possession de Parme et de Plaisance.

FARNESE (ÉLISABETH), reine d'Espagne. *Voyez* ÉLISABETH.

FARNEWORTH (ELLIS), ecclésiastique anglais, né à ce qu'on croit à Bonteshall, dans le comté de Derby, était recteur de Carrington lorsqu'il mourut dans la misère, le 23 mars 1763. On lui doit des traductions anglaises de quelques ouvrages italiens : 1^o *Vie du pape Sixte V*, de Gregorio Leti, avec une préface, des prolégomènes, des notes et un appendice, 1734, in-fol.; 2^o *Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, 1757, 2 vol. in-4^o; 3^o la *Traduction des Œuvres de Machiavel*, éclaircie par des notes, des dissertations, et quelques plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1761, 2 vol. in-4^o, et 1775, 4 vol. in-8^o, avec des corrections, et le portrait et la vie de Machiavel. X—s.

FARON (SAINT-), ou BURGUNDOFARO, évêque de Meaux, passa ses premières années à la cour du roi Théodebert II, et ensuite du roi Thierry, son frère et son successeur; puis il s'attacha en 613 à Clotaire II. Ce fut Ste-Fare, sa sœur, qui le détermina à se consacrer à Dieu, en se séparant, avec

un consentement mutuel, de sa femme, et renonçant au monde. Il devint en 626 évêque de Meaux, et assista au concile qui se tint à Sens en 630. St-Faron mourut le 28 octobre 672, âgé de près de 80 ans.

L—P—E.

FARQUHAR (GEORGE), naquit en 1678, à Londonderry, en Irlande, où il paraît que sa famille était assez connue. Cette famille était trop nombreuse pour être riche ; en sorte que ses parents ne purent lui donner autre chose qu'une bonne éducation. Il fut élevé à l'université de Dublin ; mais, incapable de songer à s'y avancer par la lente et régulière progression des degrés de l'université, il choisit une autre carrière plus conforme à ses goûts : il se fit comédien. Sa figure, son esprit, son talent devaient lui assurer des succès de plus d'un genre dans une profession à laquelle n'est point attachée en Angleterre, comme en France, cette espèce de défaveur que peut à peine effacer un grand talent ; mais sa voix et ses manières trop douces ne convenaient pas au genre d'effet que demande le théâtre anglais, et un accident l'en dégoûta pour jamais. Jouant une tragédie de Dryden, l'*Empereur indien*, où le personnage qu'il représentait, Guyomar, tue un général espagnol, il oublia d'émousser son épée ; le pauvre général pensa être tué tout à fait ; il fut du moins dangereusement blessé, et Farquhar tellement frappé de ce malheur qu'il ne put se résoudre à s'y exposer de nouveau. Mais cet essai avait achevé de développer son goût et son talent pour la littérature dramatique. D'acteur, Farquhar devint auteur, et s'étant rendu à Londres, il y donna avec succès, en 1698, sa première comédie, *Love and a Bottle* (*L'Amour et le Vin*). A peu près dans le même temps, le comte Orrery, de qui Farquhar était déjà connu par ses talents littéraires et estimé pour son caractère, lui donna une commission de lieutenant dans son régiment, alors en Irlande. Farquhar put alors se livrer sans obstacle à son talent, à son goût pour le plaisir et surtout pour la société, où l'aménité de ses manières, la douceur de ses mœurs le faisaient aimer et rechercher. Plusieurs comédies, données dans l'espace de quelques années, nous attestent ses travaux, et le recueil de ses lettres, la plupart adressées à une maîtresse, que l'on croit être la célèbre mistress Oldfields, qu'il avait contribué à faire recevoir au théâtre à l'âge de seize ans, nous prouvent que le travail n'a pas été sa seule occupation. L'amour, à ce qu'il paraît, tenait une grande place dans sa vie, du moins si l'on en croit un portrait qu'il a laissé de lui, où l'on voit en même temps qu'il s'était arrangé pour vivre commodément avec un hôte si familier chez lui : « Je suis, dit-il, très-« réservé à promettre, surtout sur le grand article « de la constance, d'abord parce que je n'ai « jamais essayé mes forces à cet égard, et que je « crois en second lieu qu'un homme ne peut pas « plus répondre de sa constance que de sa santé. » On croit qu'il s'est peint sous les traits d'un per-

sonnage reproduit dans deux de ses comédies, sir Harry Wildair, gai, léger, insouciant. Ce serait donc ainsi qu'il faudrait se le représenter, si l'on n'avait lieu de penser que, pour rendre le personnage plus à la mode et en même plus comique, il a chargé les traits d'extravagance, et diminué le fond de sensibilité et de bonté qui faisait le charme du caractère de l'auteur. Ce mérite et ses agréments lui coûtèrent bien cher : une jeune femme qui s'était prise de passion pour lui, voulant l'épouser, n'en imagina pas de meilleur moyen que de se faire croire fort riche ; elle était aimable, belle, et Farquhar trouva qu'une grande fortune n'y gâtait rien. Il l'épousa, et lorsqu'il s'aperçut qu'on l'avait trompé, trop heureux de ne l'être que sur la fortune, ou trop bon et trop paresseux pour se fâcher, il n'en vécut pas moins très-bien avec elle ; mais l'économie lui était inconnue, la contrainte impossible. Jeté dans des embarras pénibles, il ne sut d'autre moyen pour y parer que de vendre sa commission, sur la promesse que lui fit un homme de la cour de ses amis de le pourvoir plus avantageusement. Celui-ci ayant manqué à sa parole, Farquhar succomba au chagrin de sa position, et mourut en avril 1707, n'ayant pas encore trente ans. Sa dernière comédie, *the Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maitre), ne fut jouée que peu de jours avant sa mort, et il n'eut guère que le temps d'en apprendre le succès. Cette pièce est regardée comme son chef-d'œuvre. Il a laissé un nom dans le théâtre anglais, par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques ; par la gaieté de son dialogue, où l'on trouve moins d'esprit que dans celui de Congrève, mais peut-être un peu moins de recherche, quoiqu'il y en ait encore beaucoup. Il semblerait que le ton d'hommes de plaisir et de société comme Farquhar et Congrève, occupés seulement à se laisser aller aux jouissances de la vie, dût être le naturel et la facilité ; mais ce n'est pourtant point ce caractère qui se fait remarquer chez les écrivains les plus adonnés aux plaisirs oisifs de la société. La recherche des mots est une affaire que se fait l'esprit quand il n'en a pas d'autre, et la simplicité est un fruit de la réflexion qui met aux choses leur véritable prix. Le ton des personnages de Farquhar et de Congrève paraît avoir été celui de la société du temps ; on le retrouve jusque dans les lettres de Farquhar à sa maîtresse : ainsi, il a donc dans ses comédies une vérité relative. Quant à celle des caractères, Farquhar n'y a pas pensé : il n'imagine pas de les peindre par ces traits d'où sort le comique, il lui suffit qu'annoncés une fois ils puissent servir à l'intrigue et au mouvement de sa pièce ; et comme un fond d'honnêteté, qui perce partout à travers les détestables mœurs qu'il nous peint, lui permet rarement de finir une comédie sans conversion, cette conversion arrive quand on n'a plus besoin des travers ou des vices dont il a fait les ressorts

de son action. C'est au reste dans Farquhar, plus que dans aucun autre poëte comique du temps, qu'on peut le mieux voir l'influence qu'avaient alors les modes et les mœurs françaises sur la société de Londres. Outre ses lettres et ses comédies, au nombre de huit, qui se montrent encore avec avantage au théâtre, il a laissé quelques poésies, quelques essais et un discours sur la comédie dramatique, où il s'élève fortement contre l'assujettissement aux règles, et soutient qu'une pièce décente et ennuyeuse est beaucoup plus contraire aux mœurs que la comédie la plus licencieuse, parce qu'elle laisse aux spectateurs beaucoup plus de temps pour s'occuper de leurs voisins. Nous ne croyons pas les préceptes de Farquhar, en fait de comédies, beaucoup meilleurs à suivre que ses exemples; mais ils prouvent également un grand fonds d'esprit et d'originalité. Ses œuvres ont été imprimées pour la dixième fois en 1772 à Londres, en 2 volumes in-12.

S—D.

FARREN (ÉLISABETH), actrice anglaise, devenue comtesse de Derby, naquit en 1759. Sa mère, fille d'un riche brasseur de Liverpool, avait apporté en dot une somme assez considérable à son mari, qui non-seulement dissipa cette fortune, mais ne réussit pas dans sa double profession de chirurgien et d'apothicaire, et chercha ensuite dans l'état de comédien des ressources pour subsister. Il laissa en mourant sa veuve réduite à pourvoir à l'entretien de trois filles, qui toutes suivirent naturellement la carrière ouverte par leur père. Élisabeth parut, pour la première fois, sur le théâtre de Liverpool, en 1775, dans le rôle de Rosette de *l'Amour au village*, et joua ce rôle et quelques autres avec succès en différentes villes de province. En 1777 elle débuta à Londres, sur le théâtre de Hay-Market, dans le personnage de miss Harcastle de la comédie de Goldsmith: *She stoops to conquer*. Quelques mois après, son talent contribua au succès qu'eut en Angleterre le *Barbier de Séville*, où elle fit le rôle de Rosine. Ces succès et les conseils de ses camarades le plus en état de juger en pareille matière l'encouragèrent à aborder les rôles difficiles, et l'effet qu'elle y produisit répondit à cette confiance. De ce moment les deux principales scènes de Londres se disputèrent cette artiste éprouvée, et elle joua les divers genres du drame alternativement à Drury-Lane et à Covent-Garden. En 1780, elle figura Almeida dans la tragédie de Pratt, *la Belle Circassienne*, pièce qui eut une suite peu interrompue de vingt-trois représentations. Miss Farren avait une taille élevée; ses traits exprimaient la sensibilité; sa voix, pure et sonore, peu étendue, avait de la netteté, et son débit était parfaitement distinct et entraînant. Elle avait de plus le secret de dire avec délicatesse et de sauver en quelque sorte les passages surtout des pièces de Congreve, qui, sortis d'une autre bouche, eussent peut-être choqué les auditeurs. Les avantages personnels de cette actrice,

jointes à la décence de sa conduite dans le monde, fixèrent sur ses pas des adorateurs illustres. Le célèbre Fox perdit auprès d'elle ses soupirs. Lord Derby, qui avait pour elle les intentions les plus flatteuses, lui procura la protection de quelques grandes dames, sous les auspices desquelles elle fut produite, conformément à ses désirs, dans la plus haute société. Miss Farren y parut comme un modèle d'élégance et de bon ton. Le duc de Richmond ayant introduit des jeux scéniques dans sa maison de Privy-Garden, ce fut elle que l'on choisit pour y présider, et elle y joua la comédie avec le général Fitz-Patrick, Ch. Fox, mistress Damer et d'autres personnes distinguées par le rang et par le talent. En 1797, la mort de la comtesse de Derby, qui depuis longtemps ne vivait plus avec son mari, écarta l'obstacle qui empêchait encore celui-ci de s'unir avec la femme qu'il aimait. Miss Farren fit ses adieux au public, dans une dernière représentation qui attira la foule de ses admirateurs, et cette entrevue fut pleine d'émotions qu'elle eut peine à soutenir. Le 8 mai, elle devint enfin comtesse de Derby, rang où elle ne fût sans doute jamais parvenue, si seulement M. Farren, son père, eût été un apothicaire rangé: à quoi tient la destinée humaine! La nouvelle comtesse fit partie du cortège lorsque la princesse royale épousa le duc de Wurtemberg; mais la dernière partie de sa vie s'écoula principalement à la campagne, où elle exerça sa bienfaisance: Elle mourut le 25 avril 1829. Sa fille épousa en 1821 le comte de Wilton (1).

L.

FARRILL (Don GONZALO O), général et ancien ministre de la guerre du roi d'Espagne, naquit à la Havane le 22 janvier 1754. Sa famille, riche et considérée, l'envoya fort jeune en Europe, et il fut placé, pour y faire ses études, dans le collège de Sorèze, qui passait pour une des maisons d'éducation les mieux dirigées qu'il y eût au monde. Le jeune O Farrill s'y distingua par des talents précoces, et, après avoir terminé ses cours, passa en Espagne, où il entra au service comme cadet. Peu après, il fut admis à l'académie militaire d'Avila. Devenu officier, il y fut nommé professeur de mathématiques. Il n'occupa pas longtemps cet emploi, et devint directeur de l'école militaire des cadets du Port-Sainte-Marie près Cadix. En 1780, lorsque l'Espagne se décida à entrer avec la France dans la guerre que la Grande-Bretagne soutenait contre ses colonies transatlantiques, O Farrill obtint la permission de se rendre en France pour servir comme volontaire dans l'expédition de débarquement en Angleterre qui s'y préparait; mais ce projet n'ayant pas été mis à exécution, il profita de son voyage pour visiter les établissements militaires et les places fortes de France. L'année suivante, il servit sous les ordres du duc de Cril-

(1) Il a été publié à Londres, sans date (1797), in-4°, sous le pseudonyme de Petronius Arbitr: *Memoirs of the present countess of Derby* (Élisabeth Farren), including anecdotes of several distinguished persons.

lon dans l'expédition contre l'île Minorque, occupée par les Anglais. Cette opération se termina, au commencement de 1782, par la prise de Mahon. De là O Farrill se rendit au siège de Gibraltar. Après la malheureuse issue de cette entreprise, il fut destiné à faire partie d'une vaste expédition que préparaient les deux puissances alliées contre les colonies anglaises des Antilles; mais la paix de 1783 vint faire avorter ce projet. O Farrill continua de servir dans l'infanterie. En 1788 et 1789, il était lieutenant-colonel au régiment de Tolède en garnison à Ceuta; l'année suivante le colonel du régiment des Asturies ayant péri dans le tremblement de terre qui détruisit la place d'Oran, O Farrill fut appelé à lui succéder. Les fortifications d'Oran avaient été en grande partie renversées; les Maures se mirent en mesure de profiter de cette catastrophe pour attaquer la ville et l'enlever à leurs ennemis; mais le gouvernement espagnol prit le parti de détruire le reste des fortifications, et de rappeler en Europe la garnison qu'il y entretenait à grands frais depuis près de trois cents ans. Le régiment des Asturies fut envoyé à Cadix, puis au Ferrol; son colonel, rappelé à Madrid, fut nommé secrétaire d'une junta d'officiers généraux chargés de rédiger un projet de règlement pour l'armée, et cette occupation l'y retint jusqu'à ce que la guerre éclatant entre l'Espagne et la république française, il fut envoyé dans l'armée de Navarre, où il fit les campagnes de 1793 et 1794. Ayant été blessé aux affaires de Lecumberri et de Tolosa, il fut nommé maréchal de camp à la suite de ces campagnes. Au commencement de 1795, don Joseph Urrutia ayant été appelé à commander l'armée du Roussillon, pour réparer les défaites que les Espagnols y avaient essuyées, choisit pour son chef d'état-major le général O Farrill: celui-ci prit le commandement d'un corps de troupes, soutint avec avantage les combats de Bagnola et de Bascara, envahit la Cerdagne, s'empara de Puycerda où il fit trois mille prisonniers, et ne fut arrêté dans ses succès que par la nouvelle de la paix qui fut signée à Bâle (22 juillet 1795). Rappelé à Madrid, il reprit les travaux que la guerre avait interrompus, et fit partie de la junta de généraux chargée de faire au roi un rapport sur le recrutement, l'organisation, la discipline, l'administration et l'instruction de l'armée. Nommé commissaire du gouvernement espagnol pour fixer la délimitation entre la France et l'Espagne, il fut en même temps chargé, de concert avec le général d'artillerie don Thomas de Merla, de désigner les lieux où l'on pouvait construire de nouvelles places fortes, et de tracer un nouveau système de défense et de fortifications sur la frontière de France. Les deux commissaires ne parvinrent pas à s'entendre sur tous les points, et leur travail, resté sans exécution, fut enfoui dans les bureaux du ministère de la guerre à Madrid. En 1798, O Farrill fut nommé inspecteur général de l'infanterie espagnole. Cependant le rapprochement arrêté à

Bâle entre l'Espagne et la France se resserra encore; un traité d'alliance offensive et défensive fut signé à St-Ildephonse, le 19 août 1796, par le prince de la Paix et par le général Pérignon, envoyé de la république française. En conséquence de ce traité, Charles IV rassembla une escadre et une armée de débarquement, qui partit du Ferrol, sous les ordres du général O Farrill, en 1799, et se rendit à Rochefort, pour se joindre à l'armée que le directoire exécutif destinait, disait-il, à opérer une descente en Irlande; mais le but secret du gouvernement français était de faire passer ses troupes en Égypte, afin d'y renforcer l'armée du général Bonaparte. Dès que le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne en France, eut connaissance de cette fourberie, il fit des représentations très-vives sur la difficulté, pour les flottes combinées, de traverser ou de vaincre les escadres anglaises qui couvraient la Méditerranée, sur la déloyauté des directeurs envers un gouvernement ami, et il le força de renoncer au projet d'envoyer en Égypte de nouvelles troupes. La division espagnole reçut donc l'ordre de se rembarquer, après un long séjour à Rochefort, et de revenir en Espagne. A son retour O Farrill fut nommé ambassadeur à Berlin. Ce choix causa quelque surprise: on l'attribua à l'une de ces intrigues si fréquentes dans les cours pour éloigner les hommes dont le mérite ou la probité portent ombrage à l'ambition des courtisans; mais on peut aussi ne voir de la part du gouvernement espagnol, envoyant un général habile et expérimenté dans une monarchie militaire, que l'intention de pénétrer à fond dans les secrets de l'organisation militaire de cette puissance. Cette mission n'est connue par aucun acte important. Après quelque temps de séjour dans la capitale de la Prusse, O Farrill obtint un congé, traversa l'Allemagne, parcourut la Suisse, l'Italie, l'Angleterre, la France, étudiant les institutions militaires des peuples qu'il visitait, recueillant partout des observations et des renseignements qu'il transmettait au gouvernement de son pays. Il fut de retour à Madrid au mois de juin 1805, et reçut l'ordre, en janvier 1806, de prendre le commandement d'un corps d'armée composé de six à sept mille hommes que l'on envoyait en Toscane pour y remplacer, dans les garnisons du royaume d'Étrurie, l'armée que l'Espagne en retirait afin de la diriger contre Naples. Lorsqu'au mois d'octobre de cette année, la circulaire du prince de la Paix aux intendants et aux corrégidors de la monarchie espagnole devint le premier signal de la mésintelligence et de la défiance mutuelle qui couvait sourdement entre les deux cours, le vice-roi d'Italie fit signifier à O Farrill l'ordre de séparer les régiments de sa division et de les envoyer dans des cantonnements qu'il lui désignait: le général espagnol répondit qu'il n'avait point reçu d'instruction dans le sens de la proclamation du prince de la Paix; qu'il regardait en conséquence comme superflue la me-

sure de précaution qu'exigeaient les Français, et que, si l'on essayait de l'y contraindre par la force, il s'enfermerait dans la place de Livourne et s'y défendrait contre toute attaque. Cette mesure, qui aurait livré aux Anglais un pied-à-terre dans le nord de l'Italie, était surtout redoutée des Français; le général O Farrill ne fut plus inquiété, et la bonne harmonie ayant paru se rétablir entre les deux puissances, sa division passa aux ordres du marquis de la Romana, qui la conduisit dans le nord de l'Allemagne, sur la demande que fit Napoléon d'un corps de troupes espagnoles pour renforcer son armée. O Farrill demeura à Florence et n'en partit que pour accompagner à Madrid la reine d'Etrurie, qui se rendait dans la Péninsule pour y prendre possession du gouvernement que le traité de Fontainebleau lui assignait en Portugal (27 octobre 1807), en échange de ses États d'Italie. Peu après son arrivée à Aranjuez, le prince de la Paix lui offrit la place de gouverneur du jeune roi d'Etrurie; il la refusa, et chercha par des conseils énergiques à ouvrir les yeux de la cour sur les intentions hostiles de Napoléon, à vaincre les irrésolutions du roi, à dissiper les illusions dont il cherchait encore à se bercer et à le décider à repousser par la force les premières tentatives d'invasion de la part des Français. Ses avis ne furent point entendus : une armée française s'avança sur Madrid sans rencontrer d'obstacle; le faible Charles IV fut contraint d'abdiquer le 17 mars en faveur de son fils, et Murat entra dans Madrid le 25 du même mois; Ferdinand VII s'empressa de réunir autour de lui les hommes les plus estimés et les plus généralement considérés de l'Espagne : Azanza, Jovellanos furent rappelés de l'exil; O Farrill devint directeur général de l'artillerie, et, quelques jours après (5 avril 1808), ministre de la guerre. Mais les circonstances ne lui permettaient pas de rien entreprendre : l'ennemi avait pénétré jusqu'au cœur du royaume; toute ressource manquait; la désorganisation, la trahison, la peur avaient tout détraqué, et le jeune monarque lui-même ne savait à quoi s'arrêter. O Farrill conseilla à son maître, puisque toute résistance était devenue impossible, d'amener Napoléon par d'habiles ménagements à le reconnaître pour roi; ce conseil était prudent et sage, mais l'empereur des Français avait bien d'autres vues, et Ferdinand en suivant ce plan de conduite ne fit que hâter l'heure de sa catastrophe. O Farrill fut envoyé ensuite, avec le duc de l'Infantado, auprès du général Savary, qui venait de faire, par ordre de Bonaparte, la demande officielle de la mise en liberté du prince de la Paix; il annonça à ce général que Ferdinand VII avait résolu d'aller au-devant de Bonaparte jusqu'à Burgos, et en obtint facilement qu'il ne serait plus question de cette affaire jusqu'à l'entrevue des deux monarques. Ferdinand partit le 10 avril, laissant l'administration aux soins d'une junte suprême de gouvernement composée

de D. Antonio, son oncle, qui la présidait, et des ministres. Le 16 avril, le général O Farrill fut mandé par Murat, qui lui déclara, après avoir allégué divers sujets de plainte, qu'il avait ordre de l'empereur de ne reconnaître en Espagne d'autre souverain que Charles IV, auquel on avait arraché une protestation contre son acte d'abdication, il ajouta qu'il allait l'annoncer au peuple par une proclamation dont il lui présenta le manuscrit. O Farrill répondit que ni les autorités ni la nation ne tiendraient compte de sa proclamation, et que l'Espagne n'avait plus d'autre roi que Ferdinand. « Eh bien », s'écria Murat, les canons et les baïonnettes vous feront obéir. » Le lendemain, ce général fit enjoindre à la junte de lui envoyer deux de ses membres pour conférer avec lui sur la même affaire : Azanza et O Farrill furent désignés, et ils se rendirent aussitôt chez Murat. La conférence dura quatre heures : le grand-duc de Berg reproduisit les arguments de la veille, que Charles IV avait été contraint d'abdiquer, qu'il avait imploré la protection de Napoléon, et que celui-ci se trouvait par là forcé de le soutenir. Les ministres espagnols ayant réfuté victorieusement toutes ces raisons, Murat finit par déclarer qu'il avait des ordres précis auxquels il devait obéir; la conférence fut rompue, et la junte approuva les réponses de ses deux envoyés. Le 2 mai, une insurrection violente ayant éclaté à Madrid contre les Français, à l'occasion du départ de l'infant don Francisco pour Bayonne, O Farrill, Azanza, exposèrent leurs jours pour calmer la fureur populaire et pour prévenir l'effusion du sang; leurs efforts furent en grande partie couronnés de succès. O Farrill continua de résister avec fermeté, jusqu'aux derniers instants, aux prétentions et aux menaces de Murat. Après le départ de l'infant don Antonio, ce général vint annoncer à la junte qu'il jugeait à propos, dans l'intérêt de l'ordre, de s'associer à ses délibérations; peu de jours après, il se rendit lui-même à la séance de la junte, pour renouveler sa demande. Gil, Azanza, O Farrill s'opposèrent à cette prétention, mais la pluralité des voix y ayant accédé le lendemain, O Farrill demanda au secrétaire de la junte acte de son opinion et de sa protestation; il ne parut plus aux séances, et sollicita l'autorisation de se démettre de son ministère. Cependant, moins d'un mois après une conduite si loyale et si courageuse, le 6 juin 1808, ce même O Farrill acceptait de Joseph Bonaparte les fonctions de ministre de la guerre. Napoléon témoigna, dit-on, quelque défiance sur son compte; il le croyait Anglais dans ses affections, et son nom seul, rappelant une origine irlandaise, lui causait du déplaisir. Cependant O Farrill a conservé son ministère jusqu'à la chute de celui qui le lui avait confié; mais on ne saurait signaler aucun acte d'une administration qui n'était qu'illusoire : le pouvoir de Joseph n'était pas reconnu dans plusieurs provinces; dans celles mêmes qu'occupaient les troupes françaises il était

incertain, mal affermi, entravé, réduit à une nullité presque absolue. O Farrill suivit à Vittoria son nouveau maître fugitif, après la bataille de Baylen le 17 juillet 1808, de concert avec Azanza et les ministres Mazarredo et Cabarrus, il rédigea à Buytrago, dans les premiers jours du mois d'août, un mémoire qui fut présenté à Bonaparte par Azanza et Urquijo, et dont l'objet était d'offrir les moyens de pallier pour le peuple espagnol les conséquences fâcheuses de son alliance avec les Français. O Farrill se trouvait à la bataille d'Ocana, qui fut gagnée par le maréchal Soult sur l'armée de la junte centrale, et il parvint à arracher à la mort vingt-deux mille prisonniers espagnols que nos soldats exaspérés voulaient égorger par représailles. Il accompagna le roi Joseph dans son voyage en Andalousie après le gain de cette bataille; cherchant à populariser ce roi parmi les Espagnols, à l'inspirer des intérêts de sa nouvelle patrie et à le tirer de la dépendance dans laquelle le retenait son frère. Ces efforts furent sans succès; Joseph tomba du trône d'Espagne, et ceux qui avaient suivi son parti furent obligés de s'enfuir avec lui. Lorsque, par suite du traité de Valençay, Ferdinand fut remonté sur son trône, O Farrill lui écrivit, le 10 avril 1814, une lettre dans laquelle il protestait de son dévouement, expliquait les motifs de sa conduite et cherchait à la justifier. Cet acte de soumission demeura sans réponse; la sentence de la junte centrale du gouvernement, qui, dès le mois de novembre 1808, avait déclaré O Farrill et ses collègues traîtres à la religion, au roi, à la patrie, avait confisqué leurs biens et prononcé contre eux la peine de mort, reçut confirmation. Il s'était réfugié à Paris, où il a vécu dans la retraite, adoucissant par l'étude des lettres et des sciences les ennuis de son long exil. Sur la fin de ses jours, le roi d'Espagne le réintégra pourtant dans ses grades et honneurs. O Farrill mourut à Paris le 19 juillet 1831. Son esprit était cultivé, il possédait des connaissances étendues et variées; toutes les parties de l'art militaire lui étaient familières; la noblesse et la probité de son caractère n'ont jamais été mises en doute. Nous avons cité, en parlant de son collègue Azanza (*voy. ce nom*), le mémoire apologétique de sa conduite qu'ils ont publié de concert au commencement de 1815; et les réflexions que nous avons faites à cette occasion pouvant, à peu de chose près, s'appliquer aux deux personnages, nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur. Nous avons fait usage pour la rédaction de cet article d'une *Notice sur D. Gonzalo O Farrill, par don Andrés Muriel*, publiée à Paris, 1831, in-8° de 82 pages.

F—LL.

FARSETTI, famille noble, originaire de Luni, dont une branche s'établit d'abord à Massa di Carrara, puis à Florence, et l'autre branche à Venise. Toutes deux ont fourni des hommes distingués. — PHILIPPE FARSETTI, né à Massa, fut un

des bons poètes latins du 16^e siècle. — COSME FARSETTI, jurisconsulte, né le 17 mai 1619 à Massa, qui formait encore alors une principauté indépendante, fut conseiller intime du duc, et son ambassadeur auprès de la république de Venise, de celle de Lucques, du gouvernement de Milan et du grand-duc Ferdinand II. Cette dernière ambassade lui fournit l'occasion de se fixer à Florence, où il fut revêtu par Ferdinand et par Cosme III, son successeur, des premiers emplois de la magistrature. Il y mourut le 23 février 1689. Il n'a laissé que quelques ouvrages sur des questions particulières de jurisprudence, écrits en latin et imprimés. — ANDRÉ FARSETTI, son fils, né à Massa, le 30 novembre 1653, après avoir été professeur de droit civil à Pise, suivit à Florence la même carrière que son père, et lui succéda dans ses emplois. L'estime dont il jouissait est attestée par une médaille frappée en son honneur, qui se trouve dans le musée de Mazzuchelli; elle l'est aussi par le choix que le célèbre Magliabecchi fit de lui pour être son exécuteur testamentaire; mais Farsetti ne put pas remplir entièrement cette honorable fonction; le testament de Magliabecchi était du mois de mai 1714, et il mourut le 12 février de l'année suivante. Ce qu'on a de lui se borne aussi à quelques ouvrages de sa profession. En lui finit la branche masculine de Massa; celle de Venise a jeté plus d'éclat dans les lettres et dans les arts. — L'abbé PHILIPPE FARSETTI, qui était fort riche, fit le plus noble emploi de sa fortune. Avec des dépenses dignes d'un souverain, il fit mouler en plâtre, dans leur grandeur naturelle, les chefs-d'œuvre de sculpture antique et moderne qui se trouvaient à Rome, à Florence, à Naples, et dans d'autres villes d'Italie. Plus heureux que Louis XIV, dont il imitait en quelque sorte la magnificence, il obtint à Rome, sans exception, toutes les copies qu'il avait demandées, et prit la sage précaution qu'avait négligé le monarque de conserver les moules de toutes les statues, groupes ou autres monuments, pour pouvoir, en cas d'accident, faire tirer de nouvelles copies. Il rassembla un grand nombre de bronzes des meilleurs maîtres, de modèles des plus fameux sculpteurs, et d'esquisses des plus grands peintres. Il fit construire en liège et en pierre ponce des modèles de tous les arcs de triomphe et des temples antiques de Rome, et fit copier par d'habiles mains les peintures de Raphaël dans les loges du Vatican, d'Annibal Carrache dans la galerie Farnèse, et d'autres morceaux de la première réputation. Il y joignit un nombre infini de monuments précieux des arts du dessin, et il fit placer à Venise, dans son palais, toute cette riche et immense collection, pour la jouissance des amis des arts, et surtout pour l'étude des jeunes élèves, qui pouvaient ainsi s'instruire par l'imitation de l'antique et des chefs-d'œuvre des grands maîtres dans tous les genres, sans voyager hors de leur patrie. Ce Muséum acquit une grande célébrité,

surtout lorsque l'abbé Lastesio, ou Dalle Laste, eut écrit à ce sujet une savante lettre latine à l'Académie de Cortone, et l'eut fait imprimer à Venise en 1764, in-4^o (*voy. LASTESIO*). La poésie contribua aussi à en étendre la renommée. — Le bailli JOSEPH-THOMAS FARSETTI, commandeur de l'ordre de Malte, cousin de Philippe, et celui qui a donné au nom de Farsetti le plus d'illustration littéraire, fit un appel à tous les poètes qui florissaient alors, et leur proposa de composer chacun, sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre de l'art qui formaient cette collection, une pièce de vers italiens ou latins. Il donna lui-même l'exemple, et fit trois de ces pièces en latin et deux en italien. Cette espèce de concours produisit un bon nombre de morceaux d'une grande élégance dans les deux langues, et quoiqu'ils ne fussent point imprimés en recueil, comme on en avait d'abord eu le projet, l'Italie entière retentit des éloges du Muséum et de son propriétaire. Le bailli Farsetti, livré dans sa jeunesse au goût des lettres, s'appliqua surtout à la poésie latine, et forma son style sur celui de Catulle et des autres poètes du bon siècle. Après avoir fait les caravanes prescrites par les statuts de l'ordre de Malte, où il était entré, il voyagea pendant quelques années, et publia pour la première fois ses vers latins à Paris, 1753, in-8^o. Il en envoya un exemplaire au P. Desbailons, jésuite, dont il estimait la personne, le goût pur et l'excellente latinité. Le fabuliste lui répondit : « J'ai trouvé, en général, beaucoup de « délicatesse dans les pièces qui composent ce « recueil ; il y en a quelques-unes qui pourraient « soutenir le parallèle avec les meilleures de celles « qui nous restent des poètes légers du siècle « d'Auguste, surtout de Catulle et de Propertius. » Farsetti dédia ce recueil à son cousin Philippe, et le fit réimprimer à Venise, 1763, in-8^o, en même temps qu'il y fit paraître ses œuvres italiennes en prose et en vers, dédiées à l'Académie de la Crusca, dont il était membre. Parmi les morceaux de prose, on remarque dans ce volume un discours académique contenant la réfutation des idées de Fontenelle sur la nature de l'épique. Les poésies italiennes consistent en deux tragédies et en trois petits poèmes, dont le meilleur est une très-jolie fable allégorique sur l'origine de Venise, intitulée *la Trasformazione d'Adria*. La première des deux tragédies est *la Mort d'Hercule*, traduite des *Trachiniennes* de Sophocle, qu'il avait d'abord fait paraître séparément, Venise, 1758, in-12. Le sujet de la seconde est l'aventure tragique du troubadour Guillaume de Cabestaing et de la femme de Raimond de Castel Roussillon, que l'abbé Millot a racontée dans la vie de Cabestaing, *Hist. litt. des troubadours*, t. 1^{er}, et qui ressemble tellement à celle de Raoul de Couci et de Gabrielle de Vergy, qu'il faut nécessairement que l'une ait servi d'original à l'autre. Farsetti l'a traitée à la manière des tragiques grecs et latins. Il a fait du comte Raimond un roi, de la com-

tesse Marguerite, qu'il nomme *Sormonde*, une reine ; il leur donne un conseiller, une nourrice, et y ajoute un messenger, un devin et le chœur. C'est la Jalousie sous la forme d'une ombre qui fait le prologue. On est seulement averti que le lieu de la scène est une ville de Provence. Le style de ces deux pièces est très-bon et très-pur. Il parut une seconde édition de ce volume à Venise, 1567, in-8^o. Paitoni, *Bibl. de' Volg.*, attribue aussi à Farsetti une traduction du *Philoctète* de Sophocle, imprimée à Venise (*con alcune rime*), 1767, in-8^o. Il peut d'abord paraître singulier que l'auteur, ayant donné cette année-là même et dans la même ville une seconde édition de ses *Opere volgari*, n'y ait pas fait entrer son *Philoctète* et ses autres poésies italiennes ; mais le titre de cette seconde édition, que nous avons sous les yeux, porte les mots *tomo primo*, qui n'étaient point sur celui de la première, et quoique le simple mot *fine* termine ce premier volume, il est probable que le *Philoctète* et les poésies citées par Paitoni en forment un second. Farsetti traduisit aussi en vers non rimés, *sciolti*, les églogues de Némésien et de Calpurnius : *la Bucolica di Nemesiano e di Calpurnio vulgarizzata*, Venise, 1761, in-8^o. Il dédia cette traduction à madame du Boccage, qu'il avait beaucoup vue pendant son séjour à Paris. Nous apprenons dans son épître dédicatoire que Némésien était traduit depuis longtemps, et que ce fut à la prière de cette aimable Française qu'il y joignit plusieurs années après Calpurnius. La troisième églogue de Némésien, intitulée *Pane*, parut pour la première fois l'année précédente dans les *Quattro egloghe rusticali*, Venise, 1760, in-8^o. Les poésies latines de Farsetti ont été réimprimées plus d'une fois, entre autres à Parme, par Bodoni, 1776, gr. in-8^o, et à Leyde, 1785, in-8^o. Il laissa en manuscrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants étaient relatifs à l'histoire d'Italie. Il en publia une notice raisonnée sous le titre de *Bibliotheca manuscrilta*, Venise, 1771, in-8^o, et Lebrét en donne un extrait dans son *Magazin*, 4^e et 5^e part. (Ulm, 1771 et années suivantes, in-8^o, en allemand). Joseph-Thomas Farsetti était aussi recommandable par la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs que par ses talents. Il avait recueilli dans ses voyages en Italie et à l'étranger une bibliothèque nombreuse et parfaitement bien composée. Elle était ouverte aux hommes studieux, comme le Muséum de Philippe l'était aux amateurs et aux élèves des arts. Il avait un frère nommé Daniel, et une sœur appelée Eugénie, qu'il eut la douleur de perdre ; il déplora leur mort, et surtout celle de sa sœur, dans une élégie touchante qu'on lit dans la dernière édition de ses poésies latines. Il mourut lui-même à Venise dans un âge assez avancé. Adelung fixe l'époque de sa mort vers 1775.

G—É.

FARULLI (GEORGE-ANGE), camaldule de la maison de Ste-Marie-des-Anges à Florence, où il mourut en 1728, ne s'est guère acquis de la célébrité que

par l'extrême fécondité de sa plume. Dans l'éloge que consacrèrent à sa mémoire les PP. Mittarelli et Costadoni, dans les *Annales camaldulenses*, on se borne à dire qu'il avait publié, tant sous un nom emprunté que sous le sien propre, un très-grand nombre d'ouvrages, presque tous écrits sans style et sans méthode, dont plusieurs étaient remplis de choses oiseuses, mais dans lesquels cependant on pouvait en trouver beaucoup d'utiles. Les plus remarquables des œuvres du P. Farulli sont : 1^o *Storia cronologica del nobile ed antico monastero degli Angioli di Firenze, dell' ordine Camaldolese, dalla fondazione sino al presente giorno, con la serie de' Beati*, Lucques, 1700, 20 vol. in-4^o; 2^o *Annali e Memorie dell' antica e nobile città di S. Sepulcro, etc.*, Foligno, 1713, vol. in-4^o; 3^o *Annali ovvero notizie storiche dell' antica, nobile e valorosa città di Arezzo in Toscana, dal suo principio sino all' anno 1717*, Foligno, in-4^o; 4^o *Vita della B. Elisabetta Salviati*, Bassano (Florence), 1723, in-4^o. Cet ouvrage, ainsi que les précédents, parut sous le nom de l'abbé Pet. Farulli; les deux suivants furent publiés sous le nom de Fr. Massetti; 5^o *Notizie storiche della città di Sienna in Toscana*, Lucques, 1722, in-4^o, suivies d'un supplément imprimé aussi à Lucques en 1723; 6^o *Teatro storico del sacro eremo di Camaldoli, e dei monasteri di S. Salvatore, di S. Maria degli Angioli, di S. Felice in Piazza e di S. Benedetto di Firenze, tutti dell' ordine Camaldolese, con la notizia de' monasteri di monache di S. Pietro, etc., del medesimo ordine di Francesco Masetti*, Lucques, in-4^o; 7^o *Cronologia della famiglia de' Canigiani di Firenze*, Sienna, 1722, in-4^o, sous le nom de Nicolas Castuzzi, ainsi que le suivant; 8^o *Cronologia degli uomini insigni della famiglia de' Giugni di Firenze*, Lucca, 1723, in-4^o; 9^o *Cronistoria dell' Abbadia di S. Croce della Fonte dell' Avellana nell' Umbria*, Siena, 1723, in-4^o de 16 pages (voy. Cinelli, *Biblioteca volante*). G—N.

FARWHARSON, professeur de mathématiques, s'est illustré en prenant une part active et importante aux créations de Pierre le Grand. En 1698, il professait les mathématiques à l'université d'Aberdeen, lorsque le tsar vint visiter Londres. Le prince, qui avait appris à le connaître, l'engagea à son service et le conduisit à Moscou, où Farwharson fonda en 1701 une école de marine, la première que l'on ait connue en Russie. Cette école fut ensuite subordonnée à l'Académie de marine fondée à St-Petersbourg en 1713. L'intendance générale de cette Académie fut confiée au comte Féodor Apraxin. Le baron Saint-Hilaire, lieutenant général au service de France, en fut nommé directeur. Farwharson y fut appelé, en 1716, pour professer les mathématiques. L'école de marine qu'il avait fondée à Moscou y subsista jusqu'en 1752, époque où les professeurs et les élèves furent transférés à St-Petersbourg. Golikof pense que Farwharson a introduit chez les Russes l'usage des chiffres arabes. Cela parait d'autant

plus probable que, d'après des actes authentiques qui remontent jusqu'à l'an 1713, les Russes, dans le calcul, ne s'étaient servis jusqu'alors que des caractères slaves. Depuis 1716, Farwharson resta jusqu'à sa mort attaché à l'Académie de marine, en qualité de professeur de mathématiques. En 1737, il fut élevé au rang de brigadier dans l'armée russe. Il mourut au mois de décembre 1759. G—Y.

FASCH (AUGUSTIN-HENRI), né à Arnstadt, en Thuringe, le 19 février 1639, termina dans cette ville son cours d'humanités, puis se rendit à l'université de Iéna, pour y étudier la médecine. Il suivit de préférence les leçons du célèbre Rolfink, qui présida sa première thèse : *Ordo et methodus cognoscendi et curandi causum*, 1664. Reçu docteur en 1667, Fasch obtint en 1675 la chaire de botanique, et bientôt après celle de chirurgie et d'anatomie. Son temps fut absorbé par les travaux de l'enseignement, par une pratique très-étendue et par l'emploi de médecin de l'électeur de Saxe, de manière qu'il ne signala par aucun ouvrage sa carrière professorale, qui pourtant fut de dix-sept années. Fasch mourut le 22 janvier 1690, ne laissant à la république littéraire que le faible souvenir des dissertations, du reste fort multipliées, défendues sous sa présidence. La plus renommée est sans contredit celle que soutint le 31 décembre 1681 l'illustre Frédéric Hofman, qui a été plusieurs fois réimprimée : *De αὐτογενείᾳ*. Parmi les autres, il suffira d'en distinguer un petit nombre : 1^o *De morbo dominorum et domino morborum*, 1670; 2^o *De vesicatoriis*, 1675; 3^o *De myrrha*, resp. Baker, 1677; 4^o *De castoreo*, 1677; 5^o *De ovario mulierum*, resp. Bertuch, 1681; 6^o *ἀνθραξ pestilens*, resp. Slevoigt, 1681; 7^o *Παρωτίδες physiologicæ et pathologicæ consideratæ*, resp. Gerber, 1683; 8^o *De amore insano*, resp. Backhaus, 1686; 9^o *Ventriculi, scilicet naturæ coqui, cura circa sustentanda humani corporis organa et viscera*, 1687; 10^o *De febre amatoria*, 1690. Jean-Guillaume Baier a publié le *Programma funebre* de Auguste-Henri Fasch, Iéna, 1690, in-fol. C.

FASCITELLI (HONORÉ), en latin *Fasitellus*, poète, naquit en 1302, à Isernia, d'une famille patricienne. Après avoir étudié deux ans à Naples, sous Pompon. Gauric, il embrassa la règle de St-Benoît, à dix-sept ans, dans la congrégation du mont Cassin. Doué d'une vaste érudition et d'un talent très-remarquable pour la poésie latine, il n'en resta pas moins inconnu longtemps au fond de son cloître. Il avait cependant essayé plusieurs fois de sortir de son obscurité, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à l'Arétin, dans laquelle il lui demande sa protection près de Maximilien Stampa, gentilhomme de Milan, qui consacrait sa fortune à favoriser les lettres. Ayant enfin obtenu de ses supérieurs la permission de visiter les principales villes de l'Italie, il vit successivement Rome, Padoue, Venise, Florence, et partout ses talents lui méritèrent l'accueil le plus flatteur des

savants. Ayant eu le bonheur de se rendre agréable au pape Jules III, ce pontife l'attacha comme gouverneur au jeune cardinal Innocent del Monte, son neveu, et, en 1551, lui donna l'évêché d'Isole dans la Calabre. Il assista depuis au concile de Trente. Ayant éprouvé beaucoup d'embarras dans l'administration de son diocèse, il résigna son évêché et s'établit à Rome, où il mourut au mois de mars 1564. Il comptait au nombre de ses protecteurs le cardinal de Farnèse et le cardinal de Granvelle. On lui doit une bonne édition de *Lactance*, Venise, Alde, 1535, in-8°, revue sur les manuscrits du mont Cassin; et l'édition de *Pétrarque*, Venise, Alde, 1546, in-8°, fut imprimée sur un exemplaire dont toutes les fautes avaient été corrigées de la main de Fascitelli. Ses vers (*carmina*), parmi lesquels on trouve des pièces adressées à Bembo, à J. de la Casa, à Flaminio et autres grands poètes contemporains, ont été recueillis dans les *Delicia poetar. italarum*, p. 952, et dans les *Carmina illustr. poetar. italar.*, t. 4, p. 191. Comino les a réimprimés à la suite des *Poésies latines* de Sannazar, Padoue, 1749, in-4°, et on les retrouve dans l'édition d'Amsterdam, 1728, in-8°. Une édition des *Poésies* de Fascitelli, plus ample, a été publiée par J.-Vinc. Meola, Naples, 1776. Elle est précédée d'une *Vie* de l'auteur écrite avec élégance et exactitude. On trouve d'autres vers encore inédits et des lettres de Fascitelli dans l'édition des *Poésies latines* de Vito-Maria Giovenazzi, Naples, 1786. Le recueil des *Lettres facete*, publié par D. Atanagi, en contient huit de Fascitelli. Il avait, dit-on, composé un grand ouvrage : *De fastis Alphonsi Avari, marchionis Vasti*; mais il ne s'est point retrouvé jusqu'ici.

W—s..

FASEL (JEAN-FRÉDÉRIC), né le 24 juin 1721 à Berka, dans le duché de Weimar, étudia la médecine à l'université de Iéna, devint un des disciples les plus distingués du savant Charles-Frédéric Kaltschmidt, qui présida sa dissertation inaugurale : *De sanguinis in venam portarum congesti vera natura*, 1751. Fasel ne crut point, comme la plupart des jeunes docteurs, avoir terminé ses études médicales. Il ne vit dans son diplôme que le droit, à la vérité bien précieux, de joindre la pratique à la théorie. Nommé en 1758 professeur extraordinaire, et en 1761 professeur ordinaire de médecine, il remplit honorablement ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 16 février 1767. Ses ouvrages, ou plutôt ses opuscules, sont en très-petit nombre. Parmi les thèses défendues sous sa présidence, il en est une non moins remarquable par son étendue (120 pages in-4°) que par la méthode lumineuse, bien qu'un peu trop scolastique, et par les sages réflexions dont elle est enrichie; mais Fasel prévint lui-même qu'elle a été composée par le candidat Jérémie-Daniel Brebiz : *De morbis arteriarum, cum suis causis, effectibus, atque signis tam diagnosticis quam prognosticis*, Iéna, 4 juin 1757. Une autre dissertation, beau-

coup moins volumineuse et moins intéressante, se rattache à la précédente, dont elle est en quelque sorte le complément : *De arteriis non sanguiferis, resp. C. F. C. Cappe*, 6 avril 1763. On pourrait encore citer quelques thèses sur la structure et les usages des poumons, sur les nerfs exhalants, sur l'absorption, sur l'éternement; sept programmes sur l'ouraqué, quatre sur les remèdes cordiaux, etc. Fasel donna en 1764 une édition estimée des *Institutiones medicinæ legalis* de Teichmeyer. Il avait rédigé un opuscule sur la même matière, qui fut publié par Chrétien Rickmann : *Elementa medicinæ forensis prælectionibus accomodata*, Iéna, 1767, in-4°, traduit en allemand par Chrétien-Codefroï Lange, Leipsick, 1768, in-8°; Wurzburg, 1770, in-8°. C.

FASOLO (JEAN), en latin *Faseolus*, né à Padoue dans le 16^e siècle, étudia avec succès les langues et la littérature anciennes. Il commença vers 1552 à donner des leçons d'éloquence à l'université; mais il ne fut nommé professeur en titre qu'en 1567, après la mort de Robortel, célèbre humaniste. Le jour de son installation il voulut, suivant l'usage, prononcer un discours de remerciement. Après avoir adressé quelques compliments à l'assemblée, la mémoire lui manqua. Il fit de vains efforts pour se rappeler son discours et fut obligé de descendre de la chaire sans en avoir pu dire un seul mot. Cet accident l'exposa aux railleries de ses élèves, et ils s'en permirent de sanglantes. Cependant il ne se découragea point, et quelque temps après il prononça une allocution publique, dans laquelle il se justifia de son défaut de mémoire par l'exemple des plus grands orateurs anciens et modernes. Fasolo mourut à Padoue au mois de décembre 1571 dans un âge peu avancé. On lui doit la première traduction latine des Commentaires de Simplicius sur le *Traité* de l'âme d'Aristote, Venise, 1543, in-fol. Papadopoli (*Hist. de l'univ. de Padoue*) cite encore de Fasolo trois lettres latines écrites, dit-il, avec autant de politesse que d'élégance.

W—s.

FASSIN (le chevalier NICOLAS-HENRI-JOSEPH DE) naquit à Liège le 20 avril 1728. Son père, bourgeois, échevin de cette ville, premier ministre du prince-évêque Georges-Louis de Berghes, le destinait à la haute magistrature; mais le goût du jeune Henri l'appela à cultiver la peinture. Tout ce qui lui tombait sous la main était pour lui un crayon ou un pinceau; les marges de ses livres, les moindres chiffons de papier, les murailles mêmes devenaient ses toiles ou le fond de ses compositions improvisées. Cette passion contrariait son père. Toutefois, cédant à ses importunités, il lui permit d'aller passer ses jours de congé chez le peintre Coclers, qui fut aussi le premier maître de De France. Fassin n'aimait pas moins les armes que la palette. A vingt ans, il entra dans les mousquetaires gris de Louis XV. Il n'en sortit que pour commander une compagnie de cavalerie dans un régiment créé par le maréchal de Belle-Ile, en 1757. On assure que des offi-

ciers, qui détestaient sa probité et sa rigide discipline, essayèrent de l'assassiner dans une manœuvre en plein champ, et qu'il ne fut sauvé que par l'intervention d'un autre régiment qui était à portée. Les auteurs de ce guet-apens, n'ayant pu réussir par la violence, recoururent à la calomnie. Comme il arrive souvent, le ministre se prononça contre Fassin, et il fallut toute la fermeté de celui-ci et la puissante influence du maréchal de Biron pour l'arracher à une condamnation infamante. Une commission, après avoir examiné scrupuleusement sa conduite, rédigea une sentence qui fut lue en face du corps, cerné par quatre autres, et en vertu de laquelle le marquis de Saint-Pern ordonna, au nom du roi, à tous et à chacun, de tenir Fassin pour un homme d'honneur; après quoi le régiment fut cassé, obligé de mettre bas les armes, et les accusateurs de Fassin, colonel, major, officiers, condamnés à vingt, à quinze et à douze ans de détention. Tout cela dégoûta Fassin du service. Il revint dans son pays et se livra plus que jamais à l'art de peindre. Anvers, qui possédait les chefs-d'œuvre de l'école flamande, l'attira dans ses murs; mais la vue des admirables productions de Rubens et de Van Dyck lui fit sentir qu'il ne savait rien. Il se remit à dessiner, à fréquenter les académies et à imiter la nature, dont il aimait surtout à reproduire les sites, les accidents et les gracieux caprices. A quarante ans il a le courage de partir pour Rome. Il visite Naples, parcourt les montagnes de la Savoie et de la Suisse, et s'arrête à Genève, où il peint, pour l'impératrice Catherine de Russie, le meilleur de ses paysages : Ferney n'était pas loin. Le grand homme qui de là gouvernait le monde littéraire et philosophique l'accueillit avec bonté, et lui permit même de faire son portrait dans le négatif le plus vulgaire. Son retour à Liège éveilla l'attention. Il donna naissance à l'Académie de dessin, de peinture et de sculpture, à laquelle le prince-évêque Welbruck accorda sa protection, et dont Fassin fut nommé directeur. Accompagné de De France, son ami, il fit un voyage en Hollande et en Flandre. L'impératrice de Russie, la margrave d'Anhalt, plusieurs riches Anglais voulurent vainement l'attirer dans leur pays. Après avoir habité tour à tour Bruxelles et Liège, il alla se fixer à Spa. La révolution de Liège et plus tard l'invasion des Français interrompirent un instant ses travaux; mais il ne tarda pas à revenir à ses occupations chéries. Fassin composait avec feu, imitait avec bonheur; mais sa couleur manque souvent de vie : la plupart de ses tableaux se trouvent encore à Liège. Il mourut le 21 janvier 1811. P.-J. Henkart lui a consacré une courte notice, dans le tome 2 des *Loisirs de trois amis*, p. 119; et M. Félix Van Hulst a écrit sa biographie avec plus d'étendue dans la *Revue belge*; biographie tirée à part avec un portrait de Fassin, d'après l'original peint par lui-même, Liège, 1857, 28 pages in-8°.

R—F—G.

FASSONI (LIBÉRAT), savant religieux, mort à Rome en 1767, fut tellement renfermé dans les devoirs de son état qu'on ne le connaît que par les charges qu'il remplit et les ouvrages qu'il a publiés. C'était dans l'ordre des clercs réguliers des Écoles Pies qu'il avait embrassé la vie religieuse. En 1754 il était professeur de théologie et de littérature grecque dans le collège de Sinigaglia, et en même temps dans le séminaire de cette ville. Il fut ensuite appelé à Rome, où il remplit en 1755 et 1756 la chaire de théologie dans le nouveau collège que les piaristes venaient d'y obtenir. En 1757 il commença à prendre à Rome même le titre de professeur émérite, et en 1758 il était membre de la congrégation des Conciles et associé de l'Académie étrusque de Cortone. Ce que nous avons pu connaître de ses innombrables productions consiste dans les dissertations suivantes : 1° *De Leibnitiano rathonis principio*, Sinigaglia, 1754, in-fol.; 2° *De græca sacrarum litterarum editione a LXX interpretibus*, Urbin, 1754, in-4°, réimprimé à Rome avec des corrections et des additions en 1758; 3° *De miraculis, adversus Ben. Spinosam*; la 2^e édition augmentée parut à Rome, 1755, in-fol.; 4° *De voce Homousion*, Rome, 1755, in-4°. Il y fait voir que ce mot ne fut point rejeté ou proscrit par le concile d'Antioche; 5° *De cultu Jesu Christo a Magis adhibito, adversus Rich. Simonium et Sam. Basnagium*, Rome, 1756, in-fol.; 6° *De puellarum monasteriis canone 58 Epaonensis concilii celebratis*, 1757, in-fol.; 7° *De cognitione S. Joannis Baptistæ in matris utero exsultantis, adversus Sam. Basnagium*, Rome, 1757, in-4°; 8° *De veritate atque divinitate historiæ Magorum, quæ est apud Mathæum*, cap. 2, v. 1-15, *adversus Collinsium*, Rome, 1758, in-fol., etc. G—N.

FATAH (ABOU-NASR), fils de Mohammed, écrivain arabe d'Espagne ou d'Afrique, s'adonna avec ardeur à l'étude des belles-lettres et de l'histoire littéraire, voyagea beaucoup, et fut tué à Maroc en 529 de l'hégire (1135 de J.-C.), ou plutôt 533 (1140-41), par l'ordre d'Ali ben Yousef, roi de cette ville. Tels sont les faibles renseignements biographiques que l'on possède touchant cet auteur; mais nous connaissons mieux ses ouvrages. En voici la nomenclature : 1° *Calaid el'qyan*, (*Colliers d'or*). C'est une histoire littéraire d'Espagne écrite d'un style relevé, et qui se divise en quatre parties. La 1^{re} est consacrée aux princes espagnols-musulmans qui ont cultivé la poésie; la 2^e aux vizirs, aux grands, aux écrivains et aux hommes éloquents; la 3^e aux cadis, aux jurisconsultes, aux oulémas et aux séids; la 4^e aux hommes de lettres et aux poètes les plus distingués. La Bibliothèque impériale possède deux manuscrits de cet ouvrage. Casiri a donné la liste des personnages qui y occupent une place (*Bibl. ar. hisp.*, t. 2). Fatah donne ordinairement de longs extraits des poésies de l'écrivain dont il parle; et comme ses extraits sont faits avec assez

de goût, son ouvrage est très-estimé des Arabes, et serait très-utile pour une histoire de la littérature arabe-espagnole; 2^e *Mouthmih alanfous* (*Regard des âmes*); c'est une autre histoire littéraire qui se divise en trois livres. Le 1^{er} traite des écrivains et des hommes éloquents; le 2^e des cadis et des oulémas; le 3^e des hommes de lettres. Ibn Khilcan et Hadjy Khalfa disent qu'il existe trois éditions de cette histoire: une grande, une moyenne et une petite; mais qu'elles sont très-rare. Ces ouvrages font honneur au goût, à la science et à l'esprit de Fatah. J—N.

FATHIMÉH, fille unique du prophète Mahomet, naquit à la Mecque avant que cet imposteur manifestât sa prétendue mission divine. L'an 2 de l'hégire, 623 de J.-C., son père la maria à Ali, son cousin, qui fut depuis calife: elle était alors âgée de quinze ans, selon les uns, ou de dix-huit selon les autres. Sa dot s'éleva à 480 direms ou pièces d'argent, dont un tiers fut livré en argent comptant, un tiers en aromates ou senteurs, et l'autre tiers en nippes et en meubles. Quelques auteurs disent cependant que cette dot se composait simplement de douze onces de plumes d'autruche. De zélés musulmans, voulant relever l'excellence de la fille de leur législateur, racontent que le jour où elle fut conduite au lit nuptial, la marche était ainsi disposée: Mahomet marchait le premier, Fathimé le suivait, ayant à sa droite l'ange Gabriel, et à sa gauche l'ange Michel, lesquels étaient accompagnés de soixante-dix mille anges, qui, distribués en plusieurs chœurs, chantaient les louanges de Dieu. Ali eut trois fils de cette épouse, Hossein, Hassan et Mohsen, mort en bas âge, et ne prit point d'autre femme tant qu'elle vécut. C'est par l'un de ses fils que prétendait descendre de Fathimé la dynastie célèbre qui a régné en Afrique et même en Syrie, et dont les princes sont connus sous le nom de califes Fathimites, d'après leur origine. En général, presque toutes les dynasties qui se sont établies dans l'islamisme, et que nous appelons alides ou chérifs, font remonter leur origine à l'un des fils de Fathimé. Cette femme célèbre mourut à Médine, six mois après son père, dans un âge peu avancé. J—N.

FATIO DE DUILLER (NICOLAS), géomètre, naquit à Bâle le 16 février 1664. Il fut élevé à Genève, et reçu bourgeois de cette ville en 1678. Il demeura quelque temps à Paris et à la Haye, passa ensuite à Londres, et adopta l'Angleterre pour patrie. Fatio donna de bonne heure des preuves d'un génie fécond et universel; à dix-sept ans il écrivit à Cassini une lettre qui renfermait l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer les apparences de l'anneau de Saturne. Il avait à peine vingt-quatre ans quand la Société royale de Londres lui ouvrit ses portes; et il aurait été académicien français beaucoup plus jeune encore, si sa religion ne s'y fût opposée, et si Colbert, l'abbé

Nicaise et l'abbé Catelan eussent pu obtenir de vaincre l'obstacle qui l'éloignait de l'Académie. Fatio était bon mathématicien; il avait le génie propre aux découvertes et à l'invention. Il s'occupa de la dilatation de la prunelle et de son resserrement, et démontra les fibres de l'uvée antérieure et de la choroïde, dans une lettre à Mariotte, du 13 avril 1684. Il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, un moyen de mesurer la vitesse d'un vaisseau, un moyen de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres; indiqua comment on pourrait profiter du mouvement des eaux occasionné par le sillage du vaisseau pour mouder le blé, scier, lever les ancrs, hisser les vergues, etc. Il imagina une chambre d'observation tellement suspendue, qu'on put facilement observer les astres dans un vaisseau. Fatio a mesuré géométriquement les montagnes qui environnent Genève, en déterminant leur hauteur au-dessus du niveau du lac. Il avait projeté une carte du lac Léman; tous les matériaux en étaient prêts, mais il ne l'a pas exécutée. Fatio est le principal auteur d'une querelle fameuse dans l'histoire des mathématiques. Le calcul différentiel venait de naître; Leibnitz et Newton, par l'entremise d'Oldembourg, avaient entretenu un commerce épistolaire dans lequel ils s'étaient communiqué leurs découvertes respectives; la mort d'Oldembourg avait mis fin à la correspondance, mais les deux illustres savants n'avaient pas cessé de s'estimer. Ils ne songeaient point à se disputer une découverte qui devait les immortaliser; Leibnitz en recueillait paisiblement tous les honneurs, tandis que Newton, préférant son repos à sa gloire, semblait oublier les droits que sa méthode des *fluxions* lui donnait. Quelques lettres écrites en Angleterre, dans lesquelles Leibnitz paraissait s'attribuer exclusivement l'invention de son calcul, réveillèrent l'attention des savants anglais. Leibnitz y proposait encore des problèmes difficiles, et nommait les savants dont il en attendait la solution. Fatio, dit-on, piqué de ne pas trouver son nom dans la liste, donna le signal, et vengea son amour-propre offensé en élevant des doutes sur la propriété que Leibnitz avait au calcul différentiel; il déclara hautement que ce qu'il possédait de cette nouvelle science ne lui venait pas de Leibnitz, et qu'il reconnaissait Newton pour en être le premier inventeur. Leibnitz, inculpé si gravement, s'en plaignit à la Société royale de Londres. Les journalistes de Leipsick prirent le parti de leur compatriote, et attaquèrent Newton sans ménagement. Keil répliqua avec autant de maladresse que d'injustice. Les plaintes se renouvelèrent à la Société royale; Newton, toujours tranquille spectateur de ce qui se passait, descendit enfin dans l'arène; les partis se prononcèrent, et l'incartade de Fatio eut ainsi des conséquences qui fixèrent l'attention de l'Europe savante. Fatio jouissait de l'estime de tous les savants de son temps. Il avait prouvé par des travaux distingués

qu'il n'en était pas indigne, et il continuait à se rendre utile aux sciences quand tout à coup son esprit changea de direction, et montra le côté faible par lequel trop souvent l'homme que nous avons admiré finit par exciter notre compassion. Il se déclara zélé partisan des camisards ou fanatiques des Cévennes réfugiés à Londres, qui avaient publié le recueil des prédictions de leurs prophètes. Ils avaient même promis de ressusciter un mort; le miracle manqua, ce qui commença à les discréditer; mais ce qui acheva de ruiner leur parti, ce fut le ridicule que Shaftesbury répandit sur eux dans sa *Lettre sur l'enthousiasme*. La police mit fin à ces folies en septembre 1707; Fatio, qui s'était fait le secrétaire de ces prophètes, et qui avait écrit en leur faveur, fut pris avec deux autres fanatiques, et ils furent tous trois condamnés au pilori, quoi qu'en dise Sénebier, exposés debout deux jours différents pendant une heure sur un échafaud, avec cet écriteau attaché au chapeau : *Nicolas Fatio convicted for abetting and favouring Elias Marion, in his wicked and countrefait prophecies, and causing them to be printed and published, to terrify the queen's people*. Redevenu libre, Fatio cessa toutes ses études; il se mit en tête de convertir l'univers, et entreprit à cet effet un voyage en Asie pour y commencer sa réforme. De retour en Angleterre, il vécut dans l'obscurité, et mourut dans le comté de Worcester en 1735, âgé de près de 90 ans, et sans être revenu de son enthousiasme pour les prophètes. On a trouvé dans son portefeuille des écrits sur la mécanique, l'astronomie, l'alchimie, la cabale, les inspirations, etc. Fatio a publié : 1^o *Lettre à Cassini sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*, Amsterdam, 1686, in-8^o; il s'agit de la lumière zodiacale; 2^o *Epistola de Mari aeneo Salomonis, ad Bernardum, in qua ostenditur geometriæ satisfieri posse mensuris quæ de Mari aeneo in sacra Scriptura habentur*, Oxford, 1688; 3^o *Fruit Walls improved*, Londres, 1699, in-4^o. Böhmer lui attribue cet ouvrage anonyme, qui propose une nouvelle espèce de terrasses ou murs inclinés à l'horizon pour la culture des fruits en espalier. 4^o *Lineæ brevissime descensus investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quo minima fiet resistentia*, Londres, 1699, in-4^o; 5^o *La Navigation perfectionnée*, 1728, in-8^o. L'auteur y considère, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le problème pour trouver la latitude par deux observations de la hauteur du soleil, et le calcul du temps écoulé entre elles. 6^o *Excerpta ex sua responsione ad excerpta ex literis J. Bernoulli*, dans les *Acta Lipsiensia*, 1700; 7^o *Epistola Nic. Facii ad Joh. Christoph. Facium qua vindicat solutionem problematis de inveniendi solido rotundo seu tereti in quo minor sit resistentia* (*Transact. phil.*, 1715). On trouve dans presque tous les numéros du *Gentlemen's magazine*, pour les années 1757 et 1758, des écrits intéressants de Fatio. Il y en a sur la paralaxe du soleil, sur la réfraction causée par l'at-

mosphère de la lune, sur la gravitation universelle, sur les orbites stéréographiques, les centres de gravité et l'horlogerie. Il en est un surtout, dans le numéro d'avril 1738, curieux par son objet. L'auteur imagine que les mouvements célestes se font à rebours; il donne un système rétrograde du monde, et montre ses usages pour la navigation et l'astronomie. — FATIO (Jean-Christophe), géomètre, frère aîné du précédent, fut aussi membre de la Société royale de Londres. Il eut le savoir que donnent le travail et l'application; et privé du génie qui crée, il fut obligé de suivre les routes tracées, sans pouvoir s'en ouvrir de nouvelles. Il a fait quelques observations sur l'histoire naturelle des environs du lac de Genève; elles sont à la suite de l'histoire de cette ville, par Spon (1), encore dit-on que son frère y a une grande part.

N—T.

FATOUVILLE (... DE), natif de Normandie, conseiller au parlement de Rouen, vivait à la fin du 17^e siècle, et a travaillé pour l'ancien Théâtre-Italien. Il y donna successivement, de 1682 à 1692 : *Arlequin Mercure galant*, la *Matrone d'Éphèse* ou *Arlequin grapinian*, *Arlequin lingère du palais*, *Arlequin Prothée* (contenant une parodie de *Bérénice*), *Arlequin empereur dans la lune* (pièce qu'il ne faut pas confondre avec *Arlequin roi dans la lune*, de M. Bodard), *Arlequin Jason* ou la *Toison d'or conquise*, *Arlequin chevalier du soleil*, *Isabelle médecin*, le *Banqueroutier*, la *Fille savante*, *Colombine avocat pour et contre*, la *Précaution inutile*, le *Marchand dupé*, et *Colombine femme vengée*. Toutes ces comédies étaient en trois actes; les quatre dernières sont insérées en entier dans le *Théâtre italien* de Gherardi, 1700, 6 vol. in-12. Le même recueil comprend les scènes les plus remarquables des dix autres comédies de Fatouville, qui au reste n'a pas mis son nom à ses ouvrages. Gherardi, en tête des morceaux qu'il nous a conservés, n'a mis que l'initiale D. La seconde des pièces de Fatouville a été imprimée à part sous le titre de *Grapinian* ou *Arlequin procureur*, 1684, in-12. Cette pièce eut un tel succès dans le temps, que Bayle ne dédaigna pas d'en parler dans ses *Nouvelles de la république des lettres*, avril 1684, article 7 (ou *Œuvres diverses*, t. 1, p. 39). Du Gérard, auteur des *Tables alphabétiques et chronologiques des pièces représentées par l'ancien Théâtre-Italien*, 1730, in-8^o, attribue à un anonyme qu'il désigne par l'initiale D, le *Marchand dupé*, la *Fille savante* et la *Précaution inutile*; mais il n'hésite pas à nommer Fatouville comme auteur des onze autres pièces.

A. B—T.

(1) Il y rapporte [p. 458 de l'édition in-4^o] une mesure trigonométrique de la distance de son château de Duillier au sommet du mont Blanc, connu alors à Genève sous le nom de *montagne maudite*. Il trouva cette distance de 42,054 toises, et d'Anville a fait usage de cette détermination dans son *Analyse géographique de l'Italie*. Fatio évalua la hauteur du mont Blanc « à 2,000 toises de France pour le moins par-dessus le niveau de la surface du lac, » et il est remarquable que cette évaluation, grossière en apparence, et la plus ancienne qui ait été faite, n'est que de 278 toises au-dessous de celle de Saussure, et se rapproche encore davantage des calculs plus récents.

FATTORE (LE). Voyez PENNI.

FAU (JEAN-NICOLAS), en latin *Fagius*, religieux minime, né à Besançon vers la fin du 16^e siècle, fut nommé provincial de son ordre en Allemagne, passa ensuite avec le même titre dans la Castille, et de là à Naples, où il mourut le 16 juillet 1653. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques en vers latins, dans lesquels on trouve assez de facilité et d'élégance pour faire regretter qu'il n'ait pas employé son talent à des compositions d'un intérêt plus général. Parmi les ouvrages du P. Fau on citera les suivants : 1^o *Speculum vigilantium, memoria dormientium, seu funebris poesis ad instar officii fidelium defunctorum*, Prague, 1640, in-12. C'est un petit poème dont toutes les parties sont calquées sur celles de l'office des morts; 2^o *S. Maria liberatrix, causa nostræ lætitiæ seu pacifica poesis cantans officium parvum S. Mariæ*, Munich, 1644, in-12, fig. de Sadeler; 3^o *Florida corona boni militis seu encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. Provincialis*, Munich, 1652, in-8^o. Ce volume renferme l'éloge des quinze vertus pratiquées principalement par le P. Bon. A la suite de chaque discours est un hymne sur le même sujet et une prière à Jésus-Christ. Le frontispice qui décore le volume est gravé par Sadeler.

W—s.

FAUCCI (CHARLES), né à Florence en 1729, alla s'établir à Londres, où il a travaillé longtemps pour Boydell. On a de lui une *Bacchanale* et un *Couronnement de la Vierge* d'après Rubens; ce dernier sujet est le même qui avait été gravé par Pontius; une *Naissance de la Vierge* et une *Adoration des bergers* d'après P. de Cortone, un *Martyre de St-André* d'après Carlo Dolce. Avant de passer en Angleterre, cet artiste avait gravé à Florence plusieurs morceaux du recueil de la galerie du marquis de Gerini.

P—E.

FAUCHARD (PIERRE), chirurgien-dentiste, né en Bretagne à la fin du 17^e siècle, mort à Paris le 22 mai 1761. Il étudia son art sous Alexandre Potellet, chirurgien-major des armées navales, et s'établit à Nantes, où il acquit une réputation qui le fit appeler à Paris. Des talents supérieurs dans une branche de l'art de guérir, abandonnée aux ignorants et aux charlatans, le placèrent bientôt au premier rang, et le rendirent célèbre dans la capitale. L'habitude de l'observation que Fauchard avait contractée dès sa jeunesse lui ayant fait réfléchir que jusqu'à lui la science du dentiste ne s'était transmise pour ainsi dire que par tradition orale et par l'expérience manuelle, il entreprit, sur la théorie des maladies des dents et des opérations qui leur conviennent, un ouvrage *ex professo*, publié pour la première fois en 1728, à Paris, sous ce titre : *le Chirurgien-dentiste, ou Traité des dents, où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres et saines, de les embellir, d'en réparer la perte et de remédier à leurs maladies, à celles des gencives et aux accidents qui peuvent survenir aux autres parties voisines des dents*, avec 42 planches en taille-douce, 2 vol. in-12. Ce livre a été

réimprimé en 1746, et après la mort de l'auteur, en 1786. Il obtint, lorsqu'il parut, l'approbation des anatomistes, des médecins et des chirurgiens les plus instruits, et soutient encore aujourd'hui sa grande réputation. Les imperfections qu'on y rencontre attestent les progrès de l'art, et l'ouvrage néanmoins sera consulté avec avantage par tous ceux qui voudront être, comme Fauchard, de bons chirurgiens-dentistes. Avant cet auteur, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents; sur l'art d'en fabriquer d'artificielles, d'exécuter des dentiers simples ou doubles, et de placer des obturateurs au palais. Il en a imaginé cinq différents, qu'il employait et qui s'emploient encore avec succès. Fauchard a décrit avec exactitude les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents sans en altérer la substance corticale. On peut regarder ce chirurgien comme le créateur de l'art du dentiste. M. Sue le jeune, dans son éloge de Devaux, dit que cet habile écrivain ne fut pas inutile à Fauchard dans la rédaction de son ouvrage. Cette assertion, fût-elle même prouvée, ne diminuerait en rien le mérite de Fauchard comme inventeur (1).

F—R.

FAUCHE-BOREL (LOUIS), l'un des hommes qui montrèrent le plus de zèle et de dévouement à la cause du royalisme pendant la révolution, était cependant né dans une république, à Neuchâtel, en Suisse, le 12 avril 1762, d'une famille protestante, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de sortir de France : ainsi aucun motif ne devait l'attacher à cette cause. Mais, d'un caractère ardent et naturellement enthousiaste, il accueillit avec beaucoup d'empressement, dans l'atelier d'imprimerie qu'il possédait à Neuchâtel, tous les émigrés que les premiers désordres de la révolution contraignirent de se réfugier en Suisse. Leurs conversations et leurs confidences ajoutèrent à son exaltation. Il imprima pour eux beaucoup de brochures (*roy. FENOUILLOT*), et il fut exilé de sa patrie pendant six mois, en 1795, parce qu'il avait imprimé le Testament de Louis XVI dans un almanach. En 1798, il abandonna définitivement toutes ses affaires pour se vouer sans réserve à la cause de Louis XVIII; et il fut chargé de la part du prince de Condé, par le comte de Montgaillard, de faire au général Pichegru des propositions, afin de l'engager à quitter les drapeaux républicains, et à passer avec son armée au service des Bourbons. En cas de succès, un million d'argent comptant, la direction de l'imprimerie royale et le cordon de St-Michel devaient être la récompense de Fauche. Dans le cas de non-succès, il eut la

(1) « L'ouvrage de Fauchard, dit la *Biographie médicale*, est « une preuve incontestable de son habileté et même de ses connaissances profondes dans cette branche de la chirurgie qui, « malheureusement semble être le partage exclusif d'une foule « d'hommes étrangers aux premiers éléments de l'art de guérir, « et que guide la plus aveugle routine. Ce travail a été regardé, « jusque dans les derniers temps, et avec raison, comme le « meilleur ouvrage que nous possédions sur cette matière. »

promesse qu'il lui serait compté une somme de mille louis, pourvu toutefois qu'il abordât Pichegru, et qu'on pût lui communiquer les intentions du prince. Il prit le nom de *Louis*, pour suivre cette négociation périlleuse, et s'associa un M. Courant, qui fit avec lui plusieurs voyages à Huningue, à Bâle, à Strasbourg et à Mulheim, où se trouvait le prince de Condé. Le 14 août de cette même année, il se présenta devant Pichegru, à son quartier général d'Altkirch, sous prétexte de lui dédier un ouvrage inédit de J.-J. Rousseau ; et, après quelques mots insignifiants sur cet objet, il lui dit, avec un grand courage, le véritable motif de sa visite. Pichegru n'hésita pas, et promit de seconder la cause royale, si cependant il était assuré de la coopération des Autrichiens. Fauche-Borel se rendit auprès du prince de Condé pour lui faire part de l'heureux commencement de sa mission ; il reçut aussitôt de nouvelles instructions, et l'ordre d'aller suivre cette importante affaire. Arrivé à Strasbourg, centre de l'armée française, il y prit son domicile ; et, afin d'écarter tout soupçon, il s'annonça comme désirant acheter une maison pour y établir une imprimerie. Il se lia avec plusieurs officiers de l'armée française, et prépara tous les esprits à l'exécution de ses plans, correspondant toujours avec le prince de Condé. Mais le Directoire exécutif, qui venait de s'installer, reçut quelques avis, et Pichegru fut rappelé ; Fauche lui-même fut arrêté, le 21 novembre 1795, à Strasbourg, comme agent des princes. Heureusement pour lui, on ne trouva rien dans ses papiers qui pût le compromettre, et il fut remis en liberté. Au mois de juin 1796, Louis XVIII le chargea d'une nouvelle mission auprès de Pichegru, alors retiré en Franche-Comté. Ce général adressa au prince une lettre dans laquelle, en lui réitérant la promesse de servir sa cause, il faisait sentir la nécessité d'abandonner des projets partiels et sans résultat, pour attendre que de grands événements militaires amenassent une occasion décisive. Fauche remit cette réponse au roi ; et, vers le même temps, il fut envoyé par ce prince auprès de l'archiduc Charles, commandant l'armée autrichienne, pour lui faire connaître l'utilité du séjour du roi à l'armée de Condé, ce à quoi il ne réussit point. Pichegru ayant été nommé président du conseil des cinq-cents, Fauche-Borel se rendit à Paris, d'après les intentions des princes. La révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797) vint renverser tous ses plans de contre-révolution. Fauche se trouva nominativement enveloppé dans la proscription de cette époque ; et sa correspondance avec Pichegru, saisie dans les équipages du général autrichien Klinglin, servit de base à l'exposé de la conspiration que publia le Directoire. N'osant pas rester chez lui, il se réfugia dans la maison d'un certain David Monnier, avec lequel il avait eu des relations commerciales. Là, dès le lendemain même du 18 fructidor, cet infatigable agent des Bourbons s'occupa de nouer les fils d'un

nouveau complot, dans l'intérêt de ces princes. Il sut amener David Monnier à le mettre en rapport avec Barras, qui ne s'était opposé au mouvement royaliste que parce qu'on ne s'était pas confié à lui (*voy. BARRAS*). Dès le mois d'octobre, le directeur lui fit donner, sous le nom de *Borelly*, un passe-port pour sortir de Paris. Fauche, après avoir couru les plus grands dangers avant d'arriver à la frontière, passa en Angleterre, et y attendit des communications que Barras s'était engagé à faire pour Louis XVIII. Ces communications furent portées à Hambourg par David Monnier, qui devait de là les faire parvenir en Angleterre à Fauche-Borel, lequel n'attendait que leur arrivée pour se rendre auprès du roi à Mittau, et les lui remettre. Monnier, ayant rencontré à Hambourg un autre agent des princes, crut devoir se confier à lui (1). Cet incident amena des conflits et des malentendus qui retardèrent l'envoi des lettres de Barras. Fauche-Borel eut toutefois, en Angleterre, la satisfaction de *serrer dans ses bras son admirable Pichegru* (ce sont les expressions de ses Mémoires). Il informa ce général des dispositions de Barras en faveur de la maison de Bourbon, et n'eut pas de peine à le faire entrer dans cette nouvelle intrigue. Ayant enfin reçu les lettres qu'il désirait, Fauche se hâta de se rendre à Hambourg, voulant se concerter avec David Monnier ; mais celui-ci en était parti, après l'avoir longtemps attendu. Cet incident ne diminua pas la confiance du roi en son courageux serviteur. On peut en juger par la réponse que ce prince fit à la Maisonfort, qui voulait obtenir des pouvoirs pour suivre en Allemagne avec Monnier la négociation que Fauche avait liée à Paris. « Si je n'écris pas à M. Fauche-Borel dans cette occasion, disait le monarque, c'est parce que j'ignore s'il est à Hambourg ; mais les sentiments que je vous exprime à son égard ne sont pas nouveaux pour lui. Vous ne trouverez pas non plus étrange que ma sensibilité à son zèle soit encore plus vive qu'au vôtre. Il n'est Français que de cœur, vous l'êtes de naissance ; mais que Dieu nous aide, il ne tiendra qu'à Louis (Fauche-Borel) de le devenir aussi. » Enfin, Monnier revint à Hambourg ; Fauche-Borel et la Maisonfort le virent, et s'entendirent avec lui sur les dispositions de Barras, et sur ce qu'il exigeait du roi pour prix de ses services. Ils allèrent aussitôt à Mittau porter ces dernières communications. On peut voir à l'article BARRAS de quelle nature elles étaient. A la suite de cette entrevue, le roi chargea Fauche et la Maisonfort de se rendre auprès de l'empereur de Russie, Paul I^{er}, afin d'instruire de ce qui se passait ce prince, qui venait d'offrir à Louis XVIII un asile dans ses États. Les deux agents du roi de France prirent la route de Berlin, où ils devaient recevoir des passe-ports. Mais l'envoi de deux agents en

(1) C'était l'indiscret et léger marquis de la Maisonfort (*voy. ce nom*).

Russie ayant paru inutile, la Maisonfort partit seul pour St-Petersbourg ; et Fauche, après avoir vu une seconde fois Louis XVIII à Mittau, reçut l'ordre d'aller s'établir à Wesel et de correspondre avec Monnier, qui était retourné à Paris, afin d'instruire Barras des heureux préliminaires de cette négociation. Impatient de ne recevoir depuis deux mois aucune nouvelle du directeur, Fauche profita du départ d'un courrier, que le cabinet prussien envoyait à Paris avec des dépêches, pour faire parvenir une lettre à Barras. Cette lettre, conçue de manière que le Directoire pouvait en prendre connaissance, fut remise dans une séance à Barras lui-même, qui ne put se dispenser de la montrer à ces collègues. De Talleyrand, ministre des relations extérieures, proposa de communiquer avec Fauche, par le moyen d'Eyriès (*voy. ce nom*) qu'il envoyait alors en mission à Clèves. Celui-ci vint à Wesel trouver Fauche-Borel, qui, jugeant que cette voie indirecte de communication avec Barras n'était rien moins que sûre et prompte, écrivit une seconde lettre pour le prier de vouloir bien lui envoyer quelqu'un qui pût retourner immédiatement à Paris. Barras fit partir alors pour Wesel son confident intime, le chevalier Guérin de St-Tropez, avec qui Fauche-Borel put s'expliquer dans une entière confiance, et auquel il remit des lettres patentes du roi pour Barras. Le succès de leur plan paraissait assuré, lorsque la révolution du 13 brumaire vint le renverser, en éloignant Barras du gouvernement. Découragé par ce revers, Fauche prit la résolution de se livrer exclusivement aux travaux de sa profession : il partit pour Londres, où un de ses amis l'appela, afin d'y établir une imprimerie et une librairie françaises. Alors se négociait le traité d'Amiens ; et quelques personnes dévouées aux Bourbons crurent qu'il importait, plus que jamais, de réconcilier Moreau, qui était à Paris, avec Pichegru, qui se trouvait à Londres. Fauche fut encore choisi pour aller porter à Moreau des paroles de réconciliation de la part de son ancien chef. Il trouva ce général sensible à la démarche de Pichegru, et très-disposé à entrer dans ses vues. Mais Fauche, qui avait été tant de fois signalé à la police de Bonaparte, ne tarda pas à être arrêté par ses ordres, et fut conduit au Temple. Il parvint néanmoins encore, du fond de cette prison, à ouvrir des communications avec Moreau, par le moyen de son neveu Vitel (frère de celui qui a péri si malheureusement) et de Fresnières, secrétaire de ce général ; mais la détention prolongée de Fauche détermina Moreau à se servir d'un autre intermédiaire ; et cet agent fut l'abbé David, qui bientôt après fut arrêté. Il y avait déjà dix-huit mois que Fauche était détenu au Temple, lorsque Bonaparte, voulant tirer de lui des aveux contre Moreau, le fit interroger par divers agents, notamment Desmarest et Réal. Ces interrogatoires furent inutiles : Fauche ne fit aucun aveu, et il ne cessa de protester contre sa détention, en se déclarant sujet

XIII.

du roi de Prusse. Cependant plusieurs personnes détenues pour la même cause avaient commis des indiscretions. On conçut des inquiétudes pour Pichegru, qui devait arriver à Paris ; dans cette conjoncture Fauche tenta de s'évader : il y réussit ; mais, trahi par la personne même qui lui avait donné asile, il fut ramené au Temple dix-huit heures après son évasion, et jeté dans un cachot. Le conseiller d'Etat Réal vint l'interroger de nouveau. Toutes les questions roulèrent sur ses relations avec Pichegru et Moreau ; il persista dans une négative absolue, et resta encore dix-huit mois prisonnier. Enfin les instances de Lucchesini, ambassadeur de Prusse, et une lettre de son souverain lui-même, déterminèrent Bonaparte à le mettre en liberté. Des gendarmes le conduisirent jusque sur le territoire prussien. Arrivé à Wesel, Fauche fut informé par le baron de Hardenberg que le gouvernement français exigeait qu'il ne retournât pas à Neufchâtel. Il partit alors pour Berlin, obtint une audience du roi et de la reine, et recueillit de la bouche de Frédéric-Guillaume ces paroles remarquables : « Je vous ai suivi depuis « huit ans, et je n'ai rien ignoré de vos constants « efforts pour le service du roi de France. Vous « avez été bien malheureux d'avoir affaire à ce « comte de Montgaillard, dont j'ai lu les Mé- « moires (1). » Fauche s'établit à Berlin, et ne cessa de rendre de nouveaux services à la cause des Bourbons. Il fut chargé, en décembre 1804, par le comte d'Avary, d'imprimer, à dix mille exemplaires, une déclaration adressée aux Français par Louis XVIII. A cette époque, les desseins de Bonaparte sur la Prusse n'étaient plus un mystère. Fauche suggéra au cabinet de Berlin l'idée d'appeler des États-Unis le général Moreau pour opposer ses talents et sa renommée à Bonaparte. Le roi lui demanda à ce sujet des notes conformes à celles qu'il avait remises à M. de Novosilzoff, ambassadeur de Russie à Berlin, et qu'on lit dans ses *Mémoires*. Cependant il avait réussi à faire répandre en France un grand nombre d'exemplaires de la déclaration de Louis XVIII. Bonaparte, informé de ces démarches, envoya, à la fin de 1805, trois commissaires à Berlin pour faire de nouvelles réclamations contre lui. Fauche-Borel courait le risque d'être enlevé, même dans cette capitale ; mais, instruit à temps par la reine, il partit pour Londres, passant par Boitzembourg, où il eut une conférence avec M. de Fersen, ministre suédois, tout dévoué à la cause des Bourbons, et par Lunébourg, où il obtint plusieurs audiences du roi de Suède. Arrivé à Londres dans le mois de janvier 1806, il reçut l'ordre de suivre,

(1) On ne peut pas douter que les révélations qu'en sa qualité de sujet prussien Fauche-Borel crut souvent devoir faire au cabinet de Berlin n'aient beaucoup nui à la cause des royalistes de France. Il est sûr, par exemple, qu'en 1799 ce fut le ministre Haugwitz qui fit connaître à Sieyès les rapports de Barras avec les agents de Louis XVIII, et que Sieyès se hâta d'en faire part à Bonaparte, lequel se servit de ce moyen pour renverser Barras et faire échouer tous les projets de ce directeur en faveur des Bourbons.

sous la surveillance et l'inspection du duc d'Angoulême, cette correspondance si étonnante et si funeste que le prétendant entretenait longtemps avec Perlet (*voy. ce nom*); et rêvant toujours de nouvelles intrigues, songeant sans cesse à trouver pour la cause royale de nouveaux appuis, il adressa à Louis XVIII un projet tendant à gagner le maréchal Berthier. Il suivait encore dans le même temps une correspondance particulière avec d'Entraigues et Puisaye. En 1815, quelques partisans du roi, trompés par les agents de Bonaparte, et surtout par Perlet, avaient été amenés à regarder comme possible le débarquement du duc de Berri sur les côtes de France. Fauche-Borel fut envoyé à Jersey, pour voir si cette entreprise était praticable. Les renseignements qu'il obtint le convainquirent du contraire; et il fit tous ses efforts pour empêcher ce voyage, qui infailliblement eût été fatal au prince, puisqu'il fût tombé dans un piège tendu par la police de Bonaparte, et que dirigeait spécialement le préfet de police de Paris. Peu de mois après, quand Louis XVIII, quittant le séjour d'Hartwell, se rendit à Londres pour rentrer en France, ce prince remarqua Fauche-Borel parmi la foule, de l'hôtel de Crillon où il était descendu, et lui tendit les mains avec bonté en lui disant : « Je suis bien aise de vous revoir, mon cher Louis; » nous nous reverrons. » Lorsque le roi arriva à Calais, son épée s'étant engagée dans sa décoration de l'ordre de la Jarretière, Fauche, n'écoulant que son zèle, se précipita aux pieds du monarque pour le délivrer de cette entrave; mais le comte de Blacas, toujours occupé d'éloigner du prince ceux dont il pouvait redouter le crédit, parut scandalisé de cette liberté. « Soyez tranquille, lui dit le roi, c'est Fauche qui me rend « un nouveau service. » De si douces paroles et de si heureux souvenirs semblaient promettre au dévoué Neuchâtelois une très-large part dans la restauration de la monarchie, et il se hâta d'accourir dans la capitale à la suite de Louis XVIII. Mais, installé aux Tuileries, ce prince n'y fut plus aussi accessible qu'à Mittau et à Hartwell. Fauche y rencontra encore le comte de Blacas toujours prêt à l'éloigner; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son ancien ami, le compagnon de ses intrigues, la Maisonfort, se réunit au comte pour le calomnier et le tenir écarté. Ce fut en vain qu'il essaya de parler du million, du cordon de St-Michel et de la direction de l'imprimerie royale, autrefois promis par le prince de Condé au nom du roi. Il ne put pas même une seule fois s'approcher d'un trône dont le rétablissement lui avait causé tant de fatigues, l'avait exposé à de si grands périls! Se rappelant alors qu'il était Prussien, il se chargea de divers messages pour le ministre Hardenberg, et l'accompagna à Londres pendant le séjour que les souverains alliés firent dans cette ville. A leur départ, il se rendit à Neuchâtel, sa patrie, où il arriva le jour même que le roi de Prusse y faisait son en-

trée; et quand ce monarque en partit, il le suivit jusqu'à Zurich. En revenant en France, il fut chargé par le gouvernement de Berne et par celui de Lausanne de deux dépêches pour Louis XVIII, dans lesquelles on faisait connaître les trames qui s'ourdissaient dans le pays de Vaud, et la correspondance que Joseph Bonaparte entretenait avec l'île d'Elbe et l'intérieur de la France. Il revint à Paris, au mois d'octobre 1814, dans l'intention de s'y fixer, et surtout d'y suivre l'exécution des promesses qui lui avaient été faites. Il avait bien reçu, dans le cours de ses voyages et de ses missions, quelques sommes et quelques dédommagements à ses peines; mais ses goûts, on doit en convenir, étaient fort dispendieux. Cette vie si aventureuse, si active, avait encore ajouté à la fougue de ses passions, et ses besoins étaient toujours beaucoup plus grands que le trésor de Louis XVIII n'était riche à cette époque. De toutes les sommes qu'il avait reçues de ce prince et aussi des Anglais, il ne lui restait donc absolument rien; et loin de là, il avait beaucoup de dettes, et ses créanciers, qui croyaient qu'enfin le jour de la fortune était arrivé pour eux et pour lui, le pressaient vivement. Cependant il ne pouvait renoncer à ses anciens goûts, à ses habitudes. Ce fut dans ce temps-là qu'il s'efforça de faire parvenir au roi des avis utiles, et de la nature des communications qu'il avait transmises de la Suisse. Au mois de novembre 1814, il vit plusieurs fois Barras, qui lui donna des renseignements importants sur les desseins et les espérances des agents de Bonaparte. Fauche eut à ce sujet des entretiens fréquents avec le duc d'Havré, qui seul de la cour de Louis XVIII le traitait avec bonté. Quelques jours avant le 20 mars, il se présenta aux Tuileries pour démentir les fausses nouvelles par lesquelles on inspirait à la cour une dangereuse sécurité. Le 16, le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse, lui confia ses dépêches et celles des autres ministres étrangers pour le congrès de Vienne. Il était en outre chargé d'instructions verbales. Arrivé à sa destination, il vit successivement MM. de Hardenberg, Wellington et de Talleyrand. Ce dernier l'accueillit avec d'autant plus d'empressement, que depuis onze jours il n'avait reçu aucune lettre officielle de Paris. Après ces différentes entrevues et deux conférences avec l'archiduc Charles, Fauche fut chargé par le roi de Prusse, qui se trouvait alors à Vienne, d'une lettre pour le roi de France. Il partit le 15 avril, et arriva le 22 à Gand, où il se présenta le même jour à de Blacas, qui se chargea de remettre ses dépêches au roi; il se rendit ensuite auprès de M. de Jaucourt pour lui remettre aussi les dépêches de Talleyrand; mais, en rentrant à son logis, il reçut la visite du directeur de la police de Gand, qui lui intima l'ordre de quitter cette ville dans les vingt-quatre heures. Ce fut en vain que Fauche fit pendant trois jours les démarches les plus actives auprès de plusieurs personnages importants, et qu'il s'efforça de par-

venir jusqu'au roi. Deux gendarmes lui furent donnés pour escorte; et le 26 avril il fut transféré à Bruxelles et jeté dans un cachot, où il resta pendant huit jours. Il ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations du baron de Brockhausen, ministre de Prusse à Bruxelles, qui lui donna un passe-port et des dépêches pour le prince de Hardenberg. Arrivé le 7 mai à Vienne, Fauche n'eut pas de peine à se laver, aux yeux du roi de Prusse et de son ministre, de l'accusation ridicule d'avoir servi Bonaparte au détriment de la Prusse, accusation qui avait été le prétexte de son arrestation. Il établit également sa justification dans un mémoire adressé au roi de France. Enfin, après le retour de ce prince à Paris, le comte de Goltz fit des diligences auprès du gouvernement français pour prendre dans les registres de la police tous les renseignements possibles sur la conduite de Fauche-Borel, et il résulta de ces recherches la justification la plus complète. Mais dans cet intervalle son zèle avait trouvé de nouvelles occasions de se signaler. Étant revenu à Neufchâtel, il y reçut la nouvelle de la bataille de Waterloo, et se mit aussitôt en devoir de concourir au rétablissement de la monarchie. Ce fut par ses démarches que le commandant du fort de Joux arbora le drapeau blanc, sans attendre les ordres du maréchal Jourdan. Quelques jours auparavant, il avait par son crédit procuré des fonds pour le service du roi à M. Gaëtan de la Rochefoucauld, qui commandait un corps de volontaires royaux, à la tête duquel ce général pénétra en Franche-Comté par la frontière de Suisse. Enfin le 7 juillet il avait écrit au maréchal Jourdan, qui commandait à Besançon, pour lui demander un sauf-conduit qui lui permit d'arriver jusqu'à lui, afin de le seconder dans ses efforts pour arborer le drapeau blanc. Revenu à Paris au mois d'octobre 1816, Fauche y reprit le cours de ses démarches et de ses sollicitations, se flattant d'obtenir enfin des récompenses qui lui étaient dues à tant de titres. M. de Blacas n'était plus auprès du roi, mais d'autres l'avaient remplacé dans la faveur du monarque; et ceux-là, serviteurs plus nouveaux et sans titres connus à la faveur des Bourbons, étaient encore moins disposés à récompenser d'anciens services. Le pauvre Fauche fut donc encore repoussé : on chercha même à le calomnier, à nier des services que l'on payait si mal. Ce fut alors qu'il se crut obligé de tout dévoiler, et qu'il fit paraître un volume in-8°, sans nom d'imprimeur ni de libraire, mais portant au frontispice ces mots : *Paris, imprimé aux frais de l'auteur, 1815, sous ce titre : Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. L. Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie, suivi de pièces justificatives*, avec cette épigraphe : *Pœnam pro munere*. Cet ouvrage fut lu avec beaucoup d'empressement; mais comme Fauche y parlait assez mal de plusieurs hommes en faveur, la plus grande partie de l'édition fut saisie par la police royale, et ce volume est devenu

très-rare : quelques exemplaires ont des feuillets cartonnés. On y remarqua surtout une accusation très-grave contre Perlet, avec qui Fauche avait eu si longtemps des relations dans les intérêts du roi. Eclairé depuis peu par des pièces irrécusables, il s'était assuré que cet homme avait abusé de sa crédulité et de celle du roi Louis XVIII lui-même de la manière la plus horrible, qu'il avait attiré perfidement à Paris son neveu Vitel, pour le livrer à la police, enfin qu'il avait causé la mort de ce malheureux jeune homme. Perlet (*voy.* ce nom) répondit à ce mémoire en accusant lui-même son adversaire d'avoir trahi la cause qu'il défendait. Il ne resta plus alors à Fauche d'autre moyen pour se justifier que de traduire en justice le sieur Perlet. Il forma contre lui une plainte en calomnie. Des mémoires très-curieux furent publiés dans cette affaire; et après des débats fort longs, auxquels le public parut mettre de l'intérêt, il fut établi par un jugement du tribunal de police correctionnelle, en date du 24 mai 1816, que Perlet était un calomniateur, que Fauche n'avait point manqué à l'honneur. Son triomphe fut complet, et personne ne put douter de sa loyauté et de son invariable fidélité à la cause des Bourbons; mais il ne lui donna aucun moyen de payer ses dettes. Ce ne fut que plus tard que Monsieur, frère du roi, lui fit un traitement sur sa cassette. Pour le moment il se vit obligé de retourner en Angleterre, où il vécut d'une pension que lui avait autrefois accordée le ministère britannique et qu'il lui a toujours continuée. Le roi de Prusse, à qui il avait bien aussi rendu quelques services, ne lui donnant pas d'argent, lui envoya des lettres de noblesse, et dès lors on le vit ajouter un *de* à sa signature, et prendre le titre de *conseiller d'ambassade prussien*. Il fit encore plusieurs voyages en Prusse, en Suisse, puis il revint à Paris frapper de nouveau à toutes les portes. De plus en plus désespéré de ne rien obtenir, et pressé par ses inexorables créanciers, il usa d'un dernier moyen, ce fut de publier des *Mémoires*; mais loin qu'il en tirât du bénéfice, il fallut au contraire payer l'imprimeur et le rédacteur (*voy.* BEAUCHAMP), et Fauche vendit à peine quelques exemplaires de son livre. Il contient cependant des détails utiles pour l'histoire; mais le style en est d'une prolixité excessive, et Fauche le poussa jusqu'à quatre volumes in-8° qu'il orna de portraits et de fac-simile. Tous ces mécomptes achevèrent de tourner la tête au malheureux Neufchâtelois. Ne pouvant plus rester à Paris, il se rendit dans sa patrie en juillet 1829; et dès les premiers jours de septembre les journaux annoncèrent que, dans un moment de désespoir, il s'était jeté par la fenêtre, et qu'il avait expiré sur-le-champ. On trouva dans ses poches l'écrit suivant : « Je recommande mon âme à Dieu, » et lui demande le pardon de mes péchés. Je » déclare être innocent de ce dont mes ennemis » voudraient m'accuser sur ma fidélité envers mon » roi, que je porte dans mon cœur. Je suis la vic-

« time d'une intrigue dirigée par des ennemis
 « puissants qui m'ont tendu un piège; mais mon
 « auguste maître saura me rendre la justice que
 « je réclamerai de ses bontés pour moi. Je recom-
 « mande ma chère fille et son intéressante famille
 « à S. M. le roi de Prusse, mon généreux souve-
 « rain; à S. M. Britannique et à S. M. Charles X.
 « Je supplie LL. MM. de s'intéresser à soulager
 « cette intéressante mère, et de la mettre à même
 « de soigner l'éducation de ses six enfants. J'ose
 « supplier S. M. Charles X de déverser sur ma
 « fille la rente de 5,000 fr. qu'elle m'accordait.
 « Je supplie le ministère britannique d'accorder
 « sa bienveillance à ma famille en me conservant
 « son intérêt. Je pardonne en bon chrétien à tous
 « mes ennemis; je recommande aussi à mes créan-
 « ciers de l'indulgence; je pense qu'ils pourront
 « être tous couverts de ce qui leur est dû, mais
 « si ce n'était pas le cas, je les prierais de ne pas
 « m'accabler. » Un des journaux de l'opposition
 libérale (*le Figaro*) rendit compte de cet événement
 d'une manière assez piquante : « Le pauvre
 « homme! dit-il, il s'était tant donné de tour-
 « ments et de peines pour le bien et profit de la
 « légitimité!... Qui n'avait osé parler de son dé-
 « vouement et de ses mémoires, de sa bouillante
 « fidélité et de ses trente-six ans d'intrigues? Eh
 « bien! tout cela a fini par la misère, par l'aban-
 « don et le suicide. Servez donc avec l'ardeur de
 « l'amour la cause des grands et des puissants, si
 « vous n'êtes grand vous-même! Mourir de faim
 « et sauter par la fenêtre, voilà la fin de Fauche;
 « de lui, qui disait naïvement avoir fait pour la
 « chute de Napoléon autant et plus que les huit
 « cent mille baïonnettes étrangères dont nous
 « avons vu la France un moment hérissée.....
 « Voyez-le, au premier retentissement de la révo-
 « lution française, quitter son atelier d'imprime-
 « rie, et, don Quichotte de la politique, s'enrôler
 « dans la chevalerie errante des conspirations. De
 « Neuschâtel il court à Paris, de Paris à Berlin, à
 « Vienne, à Mittau, à Londres; partout où il faut
 « un agent dévoué, il est là. Il va, infatigable,
 « ourdissant çà et là force complots, ayant en
 « maintes cours de royales audiences, recevant
 « de secrètes et importantes missions, conspirant
 « avec des généraux de la république et des chefs
 « de la coalition; enfant perdu de la diplomatie,
 « se jetant tantôt dans les camps, tantôt dans les
 « villes, et plus d'une fois dans les prisons. Enfin,
 « après avoir bien agi, bien couru, il vit luire,
 « arriver et s'accomplir cette restauration pour
 « laquelle il avait tant travaillé. Alors, pour le
 « coup, le pauvre Fauche rêva le bonheur; alors
 « il crut qu'on allait le récompenser avec de l'or,
 « le récompenser avec des honneurs; qu'on allait
 « payer tous ses services d'une main généreuse et
 « libérale, et pourtant on ne pensa pas à lui;
 « bien d'autres étaient là à convoiter et à pren-
 « dre. Alors il demanda hautement son salaire;
 « mais comme il n'était ni grand seigneur ni valet

« de cour, on le laissa se morfondre à toutes les
 « portes : il frappa par ci et par là, et on ne lui
 « répondit nulle part; puis, comme il entraînait en
 « colère et qu'il se plaignait amèrement de l'in-
 « gratitude des grands, on lui rit au visage. Il se
 « mit à publier des mémoires, pensant ainsi ré-
 « veiller et forcer l'attention de ceux qui l'avaient
 « employé, et ceux-ci ne lurent pas les mémoires.
 « Alors désespéré, Fauche jeta un douloureux re-
 « gard sur les longs jours consumés au service
 « d'une cause qui ne le touchait en rien, et il
 « regretta ses travaux, ses agitations et ses dan-
 « gers. Puis, après une longue méditation sur l'in-
 « gratitude des grands, il ouvrit sa fenêtre et sauta
 « du quatrième étage dans la rue. Et ceux qu'il avait
 « servis pendant trente ans ne s'en émurent pas
 « plus que s'il se fût agi de votre mort ou de la
 « mienne. » Outre les publications de Fauche que
 nous avons indiquées, il a fait paraître dans son
 procès contre Perlet deux mémoires rédigés par
 Lombard, de Langres, avocat; le premier a pour
 titre : *Mémoire pour L. Fauche-Borel contre Perlet*,
ancien journaliste; seconde édition, Paris, 1816,
 in-4° et in-8°, avec cette épigraphe : « Le jour
 « vient révéler tous les crimes à la nuit. » Le second
 a pour titre : *Réponse de Fauche-Borel à M. Riffé*,
 substitué de M. le procureur du roi ayant porté
 la parole dans l'affaire contre Perlet, Paris, 1816,
 in-8°; *Notices sur les généraux Pichegru et Moreau*,
 Londres, 1807, in-8°. — En 1829, il a été publié
 à Paris, in-8° de 20 pages, une brochure intitulée :
Fauche-Borel démasqué ou un mot de Pierre Grand,
avocat à la cour royale, à la jeune France, sur les
Mémoires de M. Fauche-Borel, pour faire suite à
ces Mémoires. M—D j.

FAUCHER (DENIS), bénédictin, naquit à Arles
 en 1487. Il embrassa la vie religieuse au monastère
 de Polinore en Italie, et, ayant acquis par ses ta-
 lents et sa conduite l'estime de ses supérieurs, fut
 envoyé pour établir la réforme dans les maisons
 de l'ordre situées en deçà des monts. Il mourut à
 l'abbaye de Lerins en 1562, dans un âge très-
 avancé. On a de lui : 1° *Ecloga de laudibus insulæ*
Lerinensis. Elle a été imprimée à la suite du poème
 de Grégoire Cortèse, *De situ et laudibus sacræ in-*
sulæ Lerinæ, Paris, 1597, in-8°, et dans la *Chro-*
nique de cette abbaye, par Barral. 2° *De contemptu*
mortis elegia, imprimée à la suite du précédent;
 3° La Préface du Traité de St-Eucher, *De laudibus*
eremi, et celle de l'instruction de St-Faust, *Ad*
monachos, dans l'édition de ces deux ouvrages,
 Paris, 1578, in-8°; 4° *Annalium Provinciae libri V*.
 L'original de cette histoire de Provence se trou-
 vait dans la bibliothèque du marquis d'Aubais;
 mais la vanité en avait fait altérer plusieurs pas-
 sages et ajouter d'autres. Plusieurs personnes
 pensent que cet ouvrage n'est pas de Faucher,
 par la raison que Barral n'en a fait aucune men-
 tion dans la vie de ce religieux. 5° Quelques piè-
 ces de vers peu intéressantes. Dom Jean-Augustin
 Gradenigo, bénédictin de la congrégation du

mont Cassin, a inséré des *Mémoires* en italien sur la vie de Denis Faucher, dans la *Nova Raccolta d'opuscoli scientifici* de Calogera, Venise, 1759, in-12. W—s.

FAUCHER (JEAN), médecin, né à Nîmes en 1550, ne se livra pas exclusivement à l'exercice de sa profession : il cultiva en même temps la science de l'antiquité et la belle littérature, et acquit dans l'une et dans l'autre des connaissances profondes. Il savait parfaitement non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'hébreu et l'arabe. Il traduisit de cette dernière langue en latin les *Cantica Avicenni*, et publia cette version avec un commentaire et des notes qui déposent de sa vaste érudition. Estimé des savants de son temps, il dut à son mérite la protection spéciale et l'amitié du cardinal d'Armagnac, qui fut, comme on sait, l'appui des gens de lettres dignes de cette faveur. V. S—L.

FAUCHER (CÉSAR et CONSTANTIN), frères jumeaux, célèbres par leur union et leur fin tragique, naquirent à la Réole le 12 septembre 1760. Etienne Faucher, leur père, d'une famille originaire du Limousin, avait quitté le service militaire pour des fonctions diplomatiques qu'il avait remplies avec honneur, et s'était retiré en dernier lieu dans ses foyers avec la croix de St-Louis et le titre de commissaire des guerres. Ses deux fils reçurent une éducation sévère qui leur donna un tempérament vigoureux et prépara l'entier développement de leurs facultés. En 1780, ils entrèrent officiers dans un régiment de dragons, et se firent en même temps recevoir avocats. La révolution les compta parmi ses partisans; on les vit, attentifs aux débats des assemblées, se prononcer pour la monarchie constitutionnelle et obtenir l'estime de Necker, de Bailly et de Mirabeau. César fut mis à la tête de l'administration du district de la Réole et des gardes nationales de l'arrondissement. Constantin, commissaire du roi, puis maire de la Réole, signala son administration par des actes de bienfaisance et de désintéressement pendant la disette et les inondations qui désolèrent le pays. Après l'événement funeste du 21 janvier, César osa parler de Louis XVI avec éloge, et paraître en deuil lorsqu'il eut à proclamer l'attentat de la Convention. Les deux frères embrassèrent alors le parti de la Gironde, et bientôt vinrent chercher un asile dans les camps. Ils formèrent un corps franc d'infanterie sous le nom d'*Enfants de la Réole*, et se transportèrent dans la Vendée comme volontaires. Ils passèrent successivement par les différents grades, jusqu'à celui de général de brigade, qui leur fut conféré simultanément sur le champ de bataille. Leur dévouement à la république ne pouvait être mis en doute; cependant, criblés de blessures pour le service de leur pays, ils furent trouvés suspects et transférés à Rochefort, où le tribunal révolutionnaire les condamna à perdre la tête. L'échafaud était dressé pour eux, lorsque le représentant Léquino fit surseoir à l'exécution; le jugement fut

révisé, et la liberté fut rendue aux deux frères, qui allèrent dans leur famille pour hâter leur convalescence. L'état de leur santé ne leur permettant pas de rentrer en activité, ils se firent réformer. S'étant retirés à la Réole, ils eurent occasion de rendre d'éminents et nombreux services dont s'accrut encore la grande influence dont ils jouissaient dans la contrée. César, envoyé par ses concitoyens près les comités du gouvernement, après le 9 thermidor, se créa de nouveaux titres à leur reconnaissance, et usa particulièrement de son crédit en faveur des familles d'émigrés. Après le 18 brumaire, il fit partie du conseil général de la Gironde, et son frère Constantin fut nommé sous-préfet de la Réole. En 1803, ils rentrèrent dans la vie privée. Le désir de maintenir leur étroite union les fit renoncer au mariage et confondre leur fortune, assez considérable. César la compromit par des spéculations malheureuses auxquelles il s'était livré à Paris. De ce moment les deux jumeaux vécurent dans la retraite, environnés de nombreux amis. En 1814, voyant le territoire envahi, ils offrirent de défendre la rive droite de la Garonne et furent refusés. Sans quitter leur maison, ils ne laissèrent pas de donner de l'ombrage aux Anglais, qui les signalèrent comme des citoyens dangereux, prenant part sans aucun titre aux opérations des armées, et les menacèrent d'un conseil de guerre. Leur opposition à la Restauration leur suscita beaucoup d'ennemis. César fut insulté à Bordeaux, mis aux arrêts et reçut ordre de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures. Les Faucher se trouvaient à Paris au 20 mars; ils furent décorés de la Légion d'honneur et attachés à l'armée des Pyrénées-Orientales. César fut envoyé à la chambre des représentants, et Constantin, élu maire, eut le commandement de la Réole et de Bazas, quand le département fut déclaré en état de siège. Le 21 juillet, l'ordre de cesser leurs fonctions leur fut transmis. Néanmoins, Constantin fit encore acte d'autorité le lendemain. Ce jour même le drapeau blanc fut insulté. Les gardes royaux accoururent à la Réole. Les jumeaux, prêts à se défendre, s'enfermèrent dans leur maison, d'où ils écrivirent au général Clauzel. Cette lettre, remise au préfet, les perdit. La visite de leur demeure fut faite par le commandant de gendarmerie, et ils furent traduits devant le procureur du roi, puis transférés au fort du Ha, non sans courir de grands dangers. Le 22 septembre ils parurent devant le conseil de guerre. La terreur qu'inspiraient les passions sous lesquelles ils allaient succomber était si grande qu'il leur fut impossible de trouver un défenseur; ils plaidèrent eux-mêmes leur cause, et l'on fut étonné de la facilité avec laquelle chacun reprenait le fil des idées de celui qui avait cessé de parler. Condamnés comme coupables d'avoir usurpé l'autorité, excité à la guerre civile et comprimé l'élan des royalistes, ils en appelèrent à un conseil

de révision, qui le 27 confirma la première sentence. Les deux frères s'embrassèrent en sortant de prison, marchèrent sereins au supplice, saluant en souriant leurs connaissances et refusant les secours de la religion. Ils ne voulurent ni se mettre à genoux ni souffrir qu'on leur bandât les yeux. César commanda le feu (1). Leur ressemblance était singulière; leurs parents avaient peine à les reconnaître, et dans leurs garnisons ils portaient une fleur différente à leur boutonnière, pour prévenir les méprises. Ils s'étaient trouvés à un dîner avec le docteur Gall, qui leur palpa le crâne qu'ils firent dégarnir de cheveux; il leur prédit qu'ils mourraient le même jour (2).

F—T.

FAUCHER (LÉON), journaliste et économiste, naquit le 8 septembre 1803 à Limoges d'une famille d'origine juive; ses parents, quoique sans fortune, le firent étudier à Toulouse : comme presque tous les hommes de talent de cette époque, manquant de patrimoine, il demanda à l'enseignement l'existence d'abord, et la fortune en espérance; mais n'ayant pu parvenir à entrer dans l'Université, il devint à Paris précepteur des deux fils de M. Dailly, maître des postes, et gagna bientôt l'affection de cette famille riche et puissante. Pendant ce préceptorat il traduisit une partie du *Télémaque* en grec, et fit quelques articles sur l'archéologie pour des recueils spéciaux; mais il tira beaucoup plus d'avantages des relations qu'il forma dans la maison de ses élèves, dont le salon réunissait plusieurs des écrivains distingués et des hommes politiques du temps. En 1837, il épousa mademoiselle Alexandrine Wolowska, sœur de l'économiste de ce nom et fille d'un ancien député à la diète de Pologne. Cette union lui donna l'indépendance et lui permit de se livrer exclusivement à son goût pour les lettres et les études philosophiques. D'ailleurs, ardent et ambitieux de se distinguer, Léon Faucher ne tarda pas à se jeter dans le journalisme actif, qui déjà avait fait tant de fortunes et devait faire aussi la sienne. Il s'engagea sous les drapeaux de l'opposition de gauche, et commença par écrire dans *le Temps*, *le Constitutionnel* et *le Courrier français* des articles non rétribués; c'étaient, en général, des études sur la philosophie de l'histoire, il n'abordait que rarement encore la politique proprement dite. Il avait l'habitude constante d'accompagner ces publications de sa signature. C'était un usage alors fort peu répandu dans la presse, et cette sorte de mise en circulation périodique de son nom lui valut une première notoriété publique. Cependant son caractère peu flexible ne lui laissait supporter qu'avec impatience la subordination de ses écrits à la direction des journaux dans lesquels il les in-

sérait. Il essaya de créer lui-même une feuille du dimanche, le *Bien public*, mais l'entreprise n'eut pas de succès; Léon Faucher voulut indemniser ses actionnaires de leur perte, et cet acte de probité pesa longtemps sur sa position de fortune. Enfin, à la mort de Châtelain, il obtint la rédaction en chef du *Courrier français* (1838); en cette qualité, il fut un des organes les plus actifs et les plus opiniâtres de cette cohue parlementaire qui, réunissant sous le nom de *coalition* M. Thiers, M. Guizot, M. Odilon-Barrot et M. Berryer, finit, après une lutte de deux sessions, par renverser le ministère Molé, attaqué en outre par la presque unanimité de la presse parisienne. En 1840, Léon Faucher, toujours attaché à la politique de M. Thiers, soutint avec la même énergie le ministère présidé par ce célèbre orateur, et reentra bientôt dans l'opposition par l'avènement du ministère Guizot. Malheureusement, l'établissement de la presse à bon marché avait porté dans cet intervalle un coup irréparable à la prospérité du *Courrier français*, qui, ayant été liquidé et vendu, passa en d'autres mains. Léon Faucher alors s'associa à la rédaction du *Siècle*, où il dut retrouver un grand nombre de ses anciens lecteurs du *Courrier français* entraînés à cet abandon par la différence du prix entre les deux journaux. Dès ce moment il se voua spécialement aux discussions relatives à l'économie politique. Toutefois il avait déjà publié quelques essais dans le même genre, entre autres dans la *Revue des Deux-Mondes* deux articles, l'un sur la *Colonie des Savoyards à Paris*, 1834, et l'autre intitulé: *Etat et tendance de la propriété en France; du système électif en France*, 1836. Ce dernier travail contient des recherches patientes et curieuses, et il a été loué par Rossi, habituellement sobre d'éloges. Cependant une lutte sérieuse s'engageait de plus en plus entre les deux partis économiques qui se partageaient la presse et l'opinion : l'un, partisan du système protecteur, l'autre, poussant à une réforme basée sur le principe de la liberté des échanges entre les peuples. Déjà Léon Faucher avait pris part à cette polémique par un écrit intitulé : *l'Union du Midi, ou association commerciale de la France avec la Belgique, l'Espagne et la Suisse*. Cet écrit accompagné de deux autres articles sur *l'union commerciale entre la France et la Belgique*, projet qui avait fortement agité les esprits, fut publié en 1842 en un volume in-8°. Il publia aussi des *Reflexions sur la réforme des prisons et le travail des enfants dans les manufactures*; mais son principal ouvrage a été remarqué sous le titre d'*Etudes sur l'Angleterre*, Paris, 1842, 2 vol. in-8°. C'est un recueil de divers articles qu'il avait publiés sur ce pays en 1836-1837 et qu'il termina en 1843, à la suite de ses visites et de ses observations principalement dans les villes industrielles de Liverpool, Manchester, Leeds, Birmingham, etc., etc. Les réformes de sir Robert Peel, l'abolition des lois des céréales (*Corn Laws*) en Angleterre, avaient donné un grand ressort au parti du libre échange en France. Un certain antago-

(1) En 1830, M. Casimir Faucher a publié: *Procès des frères Faucher, de la Réole, morts en 1815, victimes de la fureur des partis*, Paris et Bordeaux, in-8°. Z.

(2) Les frères Faucher avaient été liés avec M. Maret, duc de Bassano, et avec Bourrienne, qui en parle avec éloge dans plusieurs endroits de ses *Mémoires*, notamment à la page 278 du tome 5. M—D j.

nisme s'était manifesté entre les intérêts agricoles et spécialement entre les propriétaires de vignes du Midi et les intérêts manufacturiers du Nord. Le centre de cette agitation fut d'abord la ville de Bordeaux, d'où elle se constitua à Paris en association pour la liberté des échanges. Léon Faucher se jeta dans ce mouvement avec son ardeur ordinaire. Il fit d'abord partie du conseil de cette société, mais il ne tarda pas à s'en retirer à la suite de quelques dissidences sur des points de doctrine. Il ne cessa point pour cela de rester fidèle à ses idées et à son parti, et il fut un des utiles collaborateurs du journal *Libre-échange* de 1846 à 1848. Il se mêla aussi aux discussions publiques que l'association libre-échangiste tenait périodiquement à la salle Montesquieu. Ce fut là qu'il s'exerça à l'art oratoire qui lui réservait bientôt une plus large tribune. En effet, en 1847 il fut appelé à la Chambre des députés par le collège électoral de Reims. Il prononça dans la session de 1847 quelques discours sur des matières plutôt économiques que politiques, qui furent écoutés avec faveur par la Chambre. Il prit part avec l'opposition de gauche à la campagne des banquets réformistes de 1847 et signa l'acte d'accusation contre le ministère Guizot, qui peu de jours après devait être le signal d'une révolution que la plupart des signataires ne prévoyaient ni ne désiraient. Léon Faucher fut du nombre de ceux qui l'accueillirent avec répugnance. Cette révolution donna un autre cours à ses idées économiques ; il sembla les diriger tout entières à combattre le socialisme. Il attaqua les doctrines de ce parti dans ses écrits sur *l'Organisation du travail et de l'impôt*, qu'il fit paraître plus tard sous la forme d'un petit volume avec le titre : *Du système de M. Louis Blanc, ou le travail, l'association et l'impôt* ; 1848, 1849, 1850, 1851 le trouvèrent sur la même brèche. En 1848 il fut nommé membre de l'assemblée constituante par le département de la Marne, et son mandat fut confirmé aux élections de 1849 pour l'assemblée législative. Dans ces deux assemblées il se distingua par la vivacité de son attitude contre le côté montagnard. Il prit part à la discussion sur les ateliers nationaux, et appuyé par M. Barthélémy St-Hilaire et Wolowski, il obtint un vote de la Chambre qui rétablissait au collège de France la chaire d'économie politique supprimée par le gouvernement provisoire et dont le titulaire était M. Michel Chevalier. Après l'élection à la présidence de la république du prince Louis-Napoléon, en décembre 1849, Léon Faucher, toujours dans le parti de M. Thiers, fut membre d'un ministère composé sous l'influence de ce dernier. Il eut le département des travaux publics pendant qu'un autre des amis de M. Thiers, M. de Maleville, était porté au ministère de l'intérieur. Mais à la suite d'un dissentiment qui s'éleva entre ce dernier ministre et la présidence à propos de certains papiers déposés dans les cartons de ce ministère et se rappor-

tant, dit-on, aux affaires de Boulogne, M. de Maleville se retira, et il fut remplacé par Léon Faucher. Dans ce poste il contribua par ses démarches et l'action qu'il exerça sur l'assemblée à faire passer la proposition Râteau qui fut l'acte d'abdication de la Constituante, et il eut bientôt après à organiser et à diriger les élections de 1849. On sait qu'elles donnèrent la majorité au gouvernement ; mais le ministre ayant fait afficher le jour de l'élection dans tous les collèges électoraux de France une dépêche télégraphique que la Constituante, sur le point de se retirer, jugea de nature à alarmer et influencer les suffrages, cette assemblée vota à la presque unanimité une motion de blâme, devant laquelle Léon Faucher dut donner sa démission. Dans cette même année 1849, il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement du comte Rossi, qui, ministre de Pie IX, venait de succomber à Rome sous le poignard politique. Réélu, comme nous l'avons dit, membre de la Législative, il fut cinq fois nommé vice-président de cette assemblée, membre de plusieurs commissions importantes et rapporteur de la loi restrictive du suffrage universel, connue sous le nom de loi du 31 mai (1850). Redevenu ministre de l'intérieur le 10 avril 1851, il présenta à ce titre le projet de loi de 50 millions pour le prolongement de la rue de Rivoli et l'achèvement des halles centrales. Il donna des encouragements à la littérature, fonda des prix pour les œuvres dramatiques inspirées par une bonne morale, et accorda des crédits considérables pour les fouilles de Ninive et la publication de *Rome souterraine*. Le 21 octobre 1851, des dissidents avec la haute direction du gouvernement le décidèrent à se retirer de nouveau. Il fut souvent en butte à des accusations qui lui prétaient des arrière-pensées de coup d'État : « Je ne suis rien, » répondait-il, « que par la presse et la parole ; et si « jamais cette tribune doit être renversée, je res- « terai enseveli sous ses ruines. » Ce langage était un peu trop hyperbolique ; mais Léon Faucher resta fidèle à son engagement, sauf l'emphase. Après les événements du 2 décembre 1851, quoique inscrit d'office sur la liste de la commission consultative qui remplaçait provisoirement les corps législatifs, il refusa ce titre, et resta étranger à toute espèce de fonctions. Il employa une partie de ses loisirs à organiser, avec M. Wolowski, la Société du crédit foncier de France, en même temps qu'il rentra dans le cercle de ses anciennes études. Ce fut au milieu de ces occupations que la maladie vint l'interrompre et la mort le surprendre à Marseille, le 14 décembre 1854 ; il succomba à une affection de gorge, dont il était allé vainement chercher la guérison aux eaux des Pyrénées. Indépendamment des écrits que nous avons déjà cités, Léon Faucher a publié depuis 1848 plusieurs écrits, dont voici les principaux : en 1849, *D'un ministère de la police en France*, *De l'impôt sur le revenu*, *Des finances de la république et du budget de la France*

comparé au budget de l'Angleterre; en 1850, *De la situation financière en France et du budget de 1851*. Ces écrits ont été publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*; mais la plupart ont été imprimés séparément. Ses derniers écrits sont : *De la reprise des paiements en espèces par la banque de France, Les banques coloniales, La démonétisation de l'or*; cette question de l'or, si importante et si controversée de nos jours, avait déjà été traitée par lui dans un mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances des 16 et 23 avril 1845; *Recherches sur l'or et l'argent considérés comme étalons de la valeur*; sous une forme tout à fait scientifique, il renferme de précieuses recherches; c'est un résumé succinct de l'histoire de la monnaie en France et en Angleterre; enfin *Les trois budgets de la France, de l'Angleterre et de la Russie*, à propos de la guerre actuelle. Léon Faucher a été en outre l'un des collaborateurs actifs du *Journal des économistes* et du *Dict. de l'économie polit.*, pour lequel il se chargea de toutes les questions les plus brûlantes de l'époque : *Droit au travail, Prêt à intérêt, Propriété, Salaires*, etc. A. F.—L.—T.

FAUCHET (CLAUDE), historien, naquit à Paris en 1529. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, et en fit des extraits dont la publication lui paraissait devoir répandre un grand jour sur les premiers temps de la monarchie. On ignore la plupart des circonstances de la vie de Fauchet; mais on est certain qu'il habitait Marseille, puisqu'il y avait transporté une partie de ses livres et de ses manuscrits, qui furent pillés dans une émeute, de sorte qu'il perdit en un instant le fruit des travaux de son plus bel âge. Il s'attacha ensuite au cardinal de Tournon, qui l'emmena en Italie en 1554 : il le dépêcha plusieurs fois au roi pour lui porter des nouvelles du siège de Sienne. Cette circonstance le fit connaître à la cour; il y trouva des protecteurs, et il obtint enfin, par leur crédit, la place de premier président de la chambre des monnaies. Il reprit alors des études pour lesquelles il avait toujours conservé un goût très-vif; il rassembla ses notes éparses, remplit les lacunes qui s'y trouvaient en s'aidant de sa mémoire et des livres qu'il avait recouvrés, et publia successivement plusieurs petits ouvrages qui eurent assez de succès. Il avait grand soin d'en décorer le frontispice du nom du roi ou de quelques grands seigneurs dont il espérait en retour quelque libéralité; mais ce moyen ne lui réussit pas, puisqu'il se vit obligé, en 1599, de vendre sa charge pour payer ses dettes; il était alors âgé de 70 ans. Lelong rapporte que Fauchet étant allé, cette année là, à St-Germain, pour présenter à Henri IV un exemplaire de la nouvelle édition de ses *Antiquités gauloises*, le roi le remercia froidement, et lui dit par moquerie qu'il avait fait placer son buste en pierre dans une des niches du nouveau bâtiment. Fauchet, de retour à Paris, adressa à Henri IV un placet qui commence ainsi :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le salaire;
Le roi de pierre m'a fait faire;
Tant il est courtois et humain;
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurais fait bon voyage (1) !

Le roi rit beaucoup de cette plaisanterie, et accorda à Fauchet une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Paris vers la fin de l'année 1601. Fauchet est un historien impartial et d'une fidélité scrupuleuse : ses ouvrages contiennent des faits importants, et qu'on chercherait vainement ailleurs; mais il manque de goût et de critique, et son style est grossier, même pour le temps où il a écrit. On sait que Louis XIII fut tellement rebuté par les œuvres de Fauchet, que depuis ce temps-là il n'ouvrait plus de livre qu'avec une extrême répugnance. Si cette anecdote prouve qu'on choisissait mal les lectures de ce prince, elle peut prouver aussi de quelle estime jouissaient les œuvres de Fauchet, puisque les précepteurs du roi lui en conseillaient l'étude.

La liste de ses ouvrages complètera cet article : 1^o *les Antiquités gauloises et françoises, contenant les choses advenues en Gaule depuis l'an du monde 3379, jusqu'à Clovis*, Paris, 1579, in-4^o; 2^e édition, augmentées de 3 livres contenant les choses advenues jusqu'à l'an 751, et de la *Fleur de la maison de Charlemagne contenant les faits de Pepin et ses successeurs jusqu'à l'an 840*, Paris, 1599 et 1601, 2 vol. in-8^o; *Déclin de la maison de Charlemagne contenant les faits de Charles le Chauve et ses successeurs depuis l'an 840 jusqu'à l'an 987*, Paris, 1602, in-8^o. Ce volume est une suite nécessaire des deux précédents; 2^o *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises, ryme et romans; plus, les noms et sommaires des œuvres de 127 poètes françois vivants avant l'an 1500*, Paris, Patisson, 1581, in-4^o, édition rare et recherchée d'un ouvrage très-curieux. Duverdier en a inséré bien des articles dans sa *Bibliothèque françoise*; 3^o *De la ville de Paris et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale*, Paris, 1590 et 1607, in-4^o; 4^o *Origine des dignités et magistrats de France*, Paris, 1600, in-8^o, édition rare; 5^o *Origine des chevaliers, armoiries et héralds*, Paris, 1600, in-8^o rare. Cet ouvrage se trouve ordinairement

(1) Lamare, cité par Joly dans ses *Remarques sur Bayle*, rapporte autrement cette anecdote; il prétend que Fauchet ayant fait exécuter son buste en marbre par un sculpteur de Paris, il ne se trouva pas en état de le payer, et que le roi, qui cherchait des curiosités pour St-Germain, ayant vu cette tête vénérable et de belle représentation, l'acheta et la fit mettre avec d'autres dans ses jardins; et comme, ajoute Lamare, le maréchal de Bouillon invita un jour le roi à faire du bien à Fauchet, et de se souvenir de lui : « Ventre-saint-gris, dit Henri IV, je m'en suis souvenu, je l'ai fait mettre dans mon jardin de St-Germain. » Ce que Fauchet ayant su, il composa les vers qu'on a cités plus haut. Mais si Fauchet avait fait exécuter lui-même son buste en marbre, il n'aurait pas dit que c'était le roi qui l'avait fait faire en pierre. Il y aurait eu d'ailleurs bien de la vanité à un homme aussi pauvre qu'on représente Fauchet de faire faire son buste sans savoir s'il pourrait le payer. Ces raisons nous font préférer le récit de Lelong, dont toutes les circonstances n'offrent d'ailleurs rien que de très-naturel.

rement réuni au précédent ; 6° *Traité des libertés de l'Église gallicane*, Paris, 1608, in-8°. Fauchet avait composé cet ouvrage en 1591, pour répondre aux bulles fulminées par Grégoire XIII contre Henri IV et les Français qui l'avaient reconnu pour leur souverain légitime. Il est mal digéré, dit Lelong, mais plein de choses curieuses. Les ouvrages qu'on vient d'indiquer ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de feu Claude Fauchet*, Paris, 1610, 2 vol. in-4°. Cette édition a été contrefaite à Genève en 1611 ; mais on ne trouve pas dans cette contrefaçon le *Recueil de l'origine de la poésie française* ; 7° les *Œuvres de Tacite*, trad. en français, Paris, 1582, in-fol. ; 1583, in-4° ; 1584, in-8°. Les cinq premiers livres des *Annales* ont été traduits par Laplanche (*voy. LAPLANCHE*). Huet dit que Fauchet l'emporte, par la fidélité et l'intelligence du texte, sur tous les traducteurs qui l'avaient précédé ; 8° *Dialogue des orateurs* (attribué à Tacite ou à Quintilien), *nouvellement mis en françois*, Paris, 1585, in-8°. Fauchet annonçait une suite à son *Histoire de la poésie française* ; mais ce projet est resté sans exécution. Il avait terminé en 1584, suivant Lacroix du Maine, un *Traité du duel ou combat singulier*, qui n'a point été publié. W—s.

FAUCHET (CLAUDE), né dans le Nivernais en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre ; il entra ensuite dans la communauté des prêtres de St-Roch, à Paris. Une aventure qui eut quelque éclat dans le temps, lui attira un interdit de l'archevêque de Paris, mais cette disgrâce ne nuisit point à sa fortune. Ayant eu l'honneur de prêcher devant le roi, il obtint l'abbaye de Montfort, et devint grand vicaire de Bourges, sous M. de Phelipeaux. Il prononça l'oraison funèbre de ce prélat, mort à la fin de 1786, et celle de M. le duc d'Orléans, Louis-Philippe, petit-fils du régent. On a de plus de lui, et à la même époque, un *Discours sur les mœurs rurales*. La révolution vint lancer Fauchet sur un plus grand théâtre. Il en adopta les principes avec enthousiasme ; ardent, doué de plus d'imagination que de jugement et de prudence, il se jeta dans le tourbillon. Il prononça en 1789 et les deux années suivantes, des discours où l'on trouve quelquefois d'assez beaux morceaux, et des vérités assez fortes à côté des plus graves erreurs. Son *Discours sur la religion nationale* est de ce genre : il y professe des principes assez sains sur l'autorité de l'Église relativement au mariage. Trois *Discours sur la liberté*, un autre sur *l'accord de la religion et de la liberté*, une *Oraison funèbre de l'abbé de l'Épée* ; un *Éloge civique de Franklin*, montrent de plus en plus le progrès des idées révolutionnaires dans la tête de l'auteur. Dans l'éloge de l'abbé de l'Épée, prononcé à St-Étienne-du-Mont le 23 février 1790, il détaille assez bien les procédés et les services du célèbre instituteur des sourds-muets ; mais on pourrait trouver qu'il n'a

pas toujours séparé avec justesse ce qu'il y avait de louable dans cet homme bienfaisant, de ce que l'Église avait droit de reprendre en lui. L'*Éloge civique de Franklin* est encore plus répréhensible, et Fauchet, qui avait mérité d'être membre de la commune de Paris, y oublie trop fréquemment les principes de la religion dont il était le ministre. Sous prétexte de combattre le fanatisme et la superstition, il mène son lecteur à l'indifférence pour la croyance, et pour louer Franklin sans restriction, il dénature l'enseignement de l'Église. Cet éloge fut prononcé le 21 juillet 1790. Fauchet figurait alors dans les clubs, et rédigeait un journal (*la Bouche de fer*) tout à fait dans le sens révolutionnaire, travestissant l'Évangile pour le ployer aux idées démagogiques. Son zèle méritait une récompense. La constitution civile du clergé vint lui en offrir une, et le département du Calvados, où personne ne le connaissait, le choisit pour son évêque. Il fut sacré en cette qualité le 1^{er} mai 1791. On dit qu'il se signala dans son département par des extravagances. Appelé à l'assemblée législative qui suivit la constituante, il y vota pour qu'on ne fit aucun traitement aux prêtres *insermentés*, attendu, disait-il, *qu'on ne doit pas payer ses ennemis*. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret fut rendu pour supprimer tout costume ecclésiastique, Fauchet se hâta de déposer sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple ; c'était le vendredi-saint. Cependant il paraît que lorsque Fauchet vit la chute du trône, et qu'il ne put plus se méprendre sur le but du parti dominant contre la religion, il prit une marche un peu rétrograde. Il se déclara contre le mariage des prêtres par un mandement public. Son discours lors du procès de Louis XVI est courageux pour le temps où il a été prononcé. Il combattit fortement ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, qu'il entremêla pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différents appels nominaux qui terminèrent ce procès, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Sur cette question : *Louis est-il coupable ?* il répondit : « Oui, j'en suis convaincu, comme ci-toyen ; je le déclare comme législateur ; comme juge, je n'en ai pas la qualité, je ne prononce rien. » Il admit l'appel au peuple, le sursis, vota pour la détention et le bannissement à la paix, et soutint son opinion avec courage dans le *Journal des Amis*, qu'il rédigeait alors. Depuis, Fauchet s'éloigna de plus en plus du parti dominant ; il s'attacha aux fédéralistes et succomba avec eux. On l'accusa de complicité avec Charlotte Corday, qu'il n'avait fait qu'introduire dans les tribunes des séances de la Convention (*voy. CORDAY*). Envoyé à la Conciergerie, il y trouva un prêtre vertueux, dont les entretiens le firent rentrer en lui-même. Voici ce qu'on lit à son égard dans les *Annales catholiques*, t. 4, p. 169 : « Pour Fauchet, je « peux vous dire positivement qu'il a abjuré non-

« seulement ses erreurs sur la constitution civile, « mais aussi ce qu'il a prêché dans le temps à « l'église Notre-Dame, ce qu'il a débité dans son « club dit *la Bouche de fer* sur la loi agraire, le « sermon de Franklin, etc., qu'il a fait abjuration « de toutes ses erreurs; qu'il révoquait son ser- « ment impie et son intrusion, après avoir fait sa « profession de foi; ce qui occasionnait des mur- « mures entre les gendarmes qui étaient présents, « qui me disaient tout haut que je serais au pre- « mier jour guillotiné comme lui. L'abbé Fauchet, « après s'être confessé, a entendu lui-même Sil- « lery en confession. » (Extrait d'une lettre de l'abbé Lothringer, du 27 juillet 1797, dans le journal ci-dessus). Traduit au tribunal révolutionnaire avec vingt autres députés, Fauchet fut condamné, et exécuté le 31 octobre 1795. Ses écrits ne sont pas dépourvus de talent, mais on y remarque souvent le défaut de goût, la prétention, le néologisme et l'exagération. P—c—r.

FAUCIGNY DE LUCINGE (le comte L.-C.-A. de), naquit dans la Bresse vers 1750, de l'une des familles dont la noblesse remontait au temps où cette province avait appartenu aux ducs de Savoie, qui avait elle-même fourni des souverains à la Savoie, et contracté des alliances avec la maison de France. Entré au service dès son enfance, il était parvenu au grade de lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie avant la révolution. Nommé, par la noblesse de Bresse dont il était président, député aux états généraux de 1789, le comte de Faucigny se montra dès le commencement fort opposé à la révolution. Dans la séance du 19 juin 1790, il réclama vivement, ainsi que l'abbé Maury, contre la lecture d'une dénonciation que le député Macaye faisait à la tribune contre les catholiques de Nîmes. Huit jours plus tard, lorsque dans une autre séance du soir il fut question de la suppression de tous les titres nobiliaires, le comte de Faucigny demanda qu'en conséquence du règlement qui portait qu'aucun décret constitutionnel ne pût être rendu après dîner, cette grande question fût ajournée à une séance du matin, où la délibération serait plus calme, et il ajouta : « Vous voulez détruire la distinction des « nobles pour leur substituer celle des banquiers, « des usuriers qui auront deux cent mille livres de « rente ! » Il déclara ensuite que les titres qu'il avait reçus de ses ancêtres lui venaient de l'empire germanique, et qu'aucun pouvoir n'avait le droit de l'en priver; puis il protesta dans tous les appels nominaux où l'on refusa de les lui donner. Ce fut surtout dans la séance du 21 août 1790 qu'il déploya toute la violence de son caractère, à l'occasion d'un décret de censure que l'on voulait prononcer contre son ami M. de Frondeville (*voy.* ce nom). S'étant avancé au milieu de la salle il s'écria d'un ton furieux, en désignant les membres du côté gauche : « Ceci n'est plus qu'une guerre de « la majorité contre la minorité; et pour la finir « il n'y a qu'un moyen, c'est de tomber le sabre

« à la main sur ces gaillards-là... » Cette violence causa aussitôt dans l'assemblée une grande rumeur; Barnave proposa de mettre sur-le-champ en arrestation le comte de Faucigny; et celui-ci, reconnaissant son imprudence, fit des excuses que l'on prit en considération. Son ami Frondeville demanda grâce pour lui, offrant de supporter lui-même toute la peine d'un tort dont il était cause; enfin, l'assemblée, après une longue délibération, décréta que, *ayant égard aux excuses et aux témoignages de repentir de M. de Faucigny, elle lui remettait la peine grave qu'il avait encourue*. A cette nouvelle, les révolutionnaires de Bourg le pendirent en effigie sur la place publique, et dans un voyage qu'il fit en Bresse, quelque temps après, il essuya de leur part des menaces très-vives. A l'assemblée, le comte de Faucigny continua de voter avec la minorité jusqu'à la fin de la session. Il signa ensuite toutes les protestations qui furent faites contre les innovations révolutionnaires; et se rendit dans ses terres de Savoie, puis en Allemagne, où il fit les premières campagnes dans les armées des princes. Il vécut ensuite dans la retraite, et mourut obscurément vers 1800, dans un village de la Franconie. — La comtesse de FAUCIGNY, fille du président de Sussenay, après avoir été présentée à la cour *comme parente*, fut particulièrement attachée à madame Victoire, tante du roi, dont elle ne se sépara que par ordre, au moment de l'émigration. Après avoir passé tout le temps de la révolution dans le pays de Wurtemberg, elle mourut à Paris en mai 1850. M—D J.

FAUCON (JEAN) ou FALCON, né à Sarinena, bourg du royaume d'Aragon, étudia la médecine à l'université de Montpellier, y reçut le doctorat, obtint une chaire en 1502, fut nommé doyen en 1529, et mourut en 1552. Faucon n'a produit aucun ouvrage original; il s'est borné au rôle de commentateur. 1^o *Additiones ad practicam Antonii Guainerii*, Pavie, 1518, in-4^o; Lyon, 1525, in-4^o; 2^o *Notabilia supra Guidonem*, Lyon, 1559, in-4^o. Ce commentaire, publié après la mort de l'auteur par sa veuve, est écrit moitié en latin, moitié en français, et a plusieurs fois été réimprimé dans cette dernière langue; il forme un volume aussi gros et plus obscur que l'ouvrage de Gui de Chauillac, si l'on en croit Astruc, bon juge en pareille matière. C.

FAUCONPRET. *Voyez* DEFAUCONPRET.

FAUGERES (MARGUERITE BLEECKER, femme), naquit en 1771, et fut élevée dans un village auprès d'Albany, dans les États-Unis. Elle perdit sa mère de bonne heure, et son père alors alla s'établir à New-York. Une union mal assortie sema de maux la vie de Marguerite. Elle épousa un médecin de cette ville, qui dissipa sa fortune, au point qu'en 1796 madame Faugères languissait dans un grenier avec son époux. Ce dernier mourut en 1798, de la fièvre jaune, et sa veuve se consacra à l'éducation des personnes du sexe : elle ne survécut que trois ans à son mari, et ter-

mina ses jours en 1801. On trouve d'elle de nombreuses poésies dans le *Muséum américain* et dans le *Magasin de New-York*. En 1795 elle publia les œuvres de sa mère, précédées d'une Biographie de cette dame, écrite par sa fille, et accompagnées de plusieurs pièces de sa composition. En 1795 elle donna une tragédie de *Bélisaire*, qui eut quelque succès. Elle a laissé de nombreux manuscrits. Z.

FAUJAS DE SAINT-FOND (BARTHÉLEMI), géologue français, naquit à Montélimar le 17 mai 1741, et fut placé à l'âge de douze ans au collège des jésuites de Lyon. Doué d'une impressionnabilité vive, il déploya dans cette première période de sa vie beaucoup de goût et de dispositions pour la poésie. Le directeur de la maison en fut effrayé; et un jour qu'il lui décernait le prix promis à la meilleure pièce de vers qu'inspirerait la catastrophe d'une vieille femme, tuée singulièrement à la porte du collège, il termina ses félicitations par ces mots: « Si vous voulez être heureux, ne faites pas de vers. » C'était aussi l'avis de ses parents, tous gens connus dans la robe; et il ne paraît pas qu'ils eurent à combattre une propension bien irrésistible. Faujas se rendit à Grenoble pour faire son droit et devenir avocat au parlement. Il ne lui resta de ce qu'on avait pris pour sa vocation poétique qu'un grand penchant pour la conversation des hommes lettrés, des savants, et le besoin de visiter souvent les sublimes beautés des Alpes. Mais, fait remarquable et qui décèle un esprit bien différent de ce qu'on s'était imaginé, ce n'est pas le pittoresque qui parlait le plus à son âme dans ces admirables spectacles, c'est la texture extérieure, c'est la composition intérieure, la proportion et la succession intime des masses sur lesquelles erraient ses yeux et sous lesquelles il sentait vaguement qu'était caché un monde de mystères. La géologie alors n'était pas même un mot du dictionnaire des géologues, et tout au plus les Buffon, les Guettard, avaient osé lancer la périphrase: *théorie de la terre*. Faujas, on peut le croire, ne se doutait pas encore de l'immensité de la science sans nom à laquelle il préludait par ses observations. D'ailleurs, ses études n'étaient encore pour lui que des épisodes. En 1763, après avoir porté plusieurs années le titre d'avocat, il devint président de la sénéchaussée. Mais, bien qu'au niveau de sa place et la remplissant avec honneur, il ne la conservait qu'à contre-cœur et pour ne pas se mettre en opposition formelle avec sa famille. On a dit que l'application de la peine capitale était surtout pénible à son cœur. Il faut ajouter probablement, qu'à mesure que ses progrès dans l'étude de la nature la lui montraient plus grande, plus simple et plus une, les mille subtilités de la chicane, les subterfuges de la procédure, les complications et les contradictions de la loi lui semblaient de plus en plus misérables. Toute occupation d'ailleurs devient odieuse lorsqu'elle est imposée; puis presque tou-

jours on hait le travail auquel on doit des résultats pécuniaires; et l'on préfère, car on les regarde comme des délassements, ceux qui ne rapportent rien. Enfin le temps vint où Faujas ne fut plus lié par la piété filiale au joug qui lui pesait. Riche d'observations et versé dans la connaissance de la minéralogie, de la chimie, de la physique, il était entré depuis 1776 en correspondance avec Buffon, dont l'imagination brillante allant au-devant des faits, avait osé créer les époques de la nature, et dont les hardies hypothèses avaient besoin de nombreuses observations pour perdre un peu de leur fantasmagorie. Celles que multipliait Faujas, bien qu'on en ignorât l'immense portée et les corollaires, étaient de nature à rendre moins invraisemblables les conjectures du grand homme. Il ne faut donc pas s'étonner de l'affection dont tout à coup il se prit pour son correspondant de Grenoble, et de l'accueil qu'il lui fit lorsque, vers 1777, il le vit à Paris. Sur-le-champ il se mit en mesure de l'y fixer; et, fort de sa haute position à la cour comme à la ville, il obtint de Louis XVI pour M. de Faujas le titre d'adjoint-naturaliste au Muséum et des appointements de six mille francs. De nouvelles ordonnances, en 1783 et 1788, confirmèrent l'une et l'autre disposition. Plus tard, il joignit à cet emploi celui de commissaire du roi pour les mines, avec quatre mille francs d'émoluments. Ainsi placé au centre d'une des métropoles scientifiques de l'univers, et dans un établissement modèle, Faujas ne cessa d'approfondir la géologie avec un zèle toujours croissant. Des voyages entrepris dans un but d'explorations et de recherches absorbaient la plus grande partie de son temps et aussi, il faut le dire pour ceux qui le trouveraient trop richement rétribué, la plus grande partie de ses traitements. Outre le Dauphiné sa patrie, beaucoup de lieux de l'Île-de-France, la Bourgogne, le Bourbonnais, le Vivarais, la Provence, le Languedoc, les Alpes furent parcourus par l'infatigable voyageur. Ses explorations ne se bornèrent pas à la France: au nord, il courut voir l'Angleterre, l'Écosse, les Hébrides, et fit connaître à l'Europe la basaltique Staffa; au sud et à l'est, il étudia sur place d'abord toute l'Italie supérieure, le Piémont, le Milanais, le Mantouan, Venise, puis la montagneuse et originale Carinthie, la Bohême si richement accidentée et si féconde en mines. La Hollande, les Pays-Bas et l'Allemagne furent pareillement les lieux de ses excursions. Partout, sentant que l'histoire du globe ne pouvait se faire que pièces en main, et après avoir reconnu, au milieu de l'état actuel des choses, l'état ancien et toutes les phases au travers desquelles on a passé du primitif à l'actuel, il s'efforça de retrouver les débris du monde ancien et il en retrouva un grand nombre que le premier il fit connaître; de deviner par la nature des rochers, par la configuration des masses qui forment la croûte extérieure de la terre, les révolutions qui ont sillonné sa surface, et ses con-

jectures ont été la vérité ou ont mis sur la voie de la vérité. Chemin faisant aussi, il rencontra l'utilité pratique immédiate. C'est à lui qu'on doit la découverte de la mine de fer de la Voulte (Ardèche), une des plus riches que l'on connaisse. La révolution causa quelques pertes à Faujas de Saint-Fond. Soit qu'il eût négligé les formalités nécessaires pour faire régulariser sous la république les brevets de ses pensions signés par Louis XVI, soit qu'il fût connu comme royaliste (et il ne pouvait sans ingratitude manquer de l'être), il se vit retrancher un de ses traitements, et il eut même quelque peine à conserver l'autre. Cependant en 1797, le conseil des Cinq-Cents, sur la proposition de Dubois des Vosges, vota pour lui une somme de vingt-cinq mille francs, comme indemnité des avances qu'il avait faites depuis la révolution pour des découvertes utiles. Lors de la réorganisation de l'instruction et des cours publics, il fut nommé professeur de géologie au muséum d'histoire naturelle. Sans dominer sa matière, il la saisissait et la faisait comprendre. Au total, ses leçons étaient instructives, et l'on se plaisait à voir la science professée par un des hommes qui incontestablement avaient le plus contribué à la faire éclore. Faujas était en quelque sorte une émanation de Buffon. Cet homme illustre, en lui léguant son cercelet, ne lui avait légué sans doute ni sa haute imagination, ni son grand style, mais il lui avait légué ses idées et une espèce d'auréole de sa gloire. Faujas d'ailleurs ne répugnait point à reconnaître les découvertes et les progrès des autres; et, grâce à cet heureux caractère, il tenait son auditoire au courant des recherches les plus modernes. Bien que septuagénaire, il professait encore en 1818; mais ce furent ses derniers efforts. Le 18 juillet 1819, il mourut à sa terre de St-Fond en Dauphiné. C'est là qu'il fut inhumé au lieu désigné par lui-même pour son dernier asile. Si l'on ne peut classer Faujas parmi ces grands hommes qui ont renouvelé la face des sciences et créé un mouvement, il serait injuste de lui refuser un honorable souvenir. Son nom est inséparable de l'histoire de la géologie et de la paléontologie. Sans doute la force des choses voulait que ces sciences naquissent quand les autres prenaient de jour en jour les plus riches développements; mais encore ne naissaient-elles pas d'elles-mêmes, et il fallait des observateurs pour que les observations se multipliasent et fussent susceptibles de se réunir en un corps; Faujas en fut un. Sans doute aussi on avait déjà signalé des faits qui, lorsque la géologie et la paléontologie ont eu leur nom, leur existence à part, ont dû être reconnus pour leur appartenir; mais ces faits étaient trop peu nombreux et trop épars pour que l'antériorité de la découverte constituât une antériorité de science, car on les rencontrait, on ne les cherchait pas; le hasard les donnait et non un plan, un but, une idée. Sans doute enfin le mouvement scientifique qui présidait à cet enfante-

ment ne vint pas de Faujas, il parlait de Buffon, il parlait même de plus haut; mais de même que dans l'histoire des nations il y a place pour la mémoire de ceux qui ont rempli les seconds et les troisièmes rôles, de même aussi, dans l'histoire des faits intellectuels, si la gloire est pour les inventeurs et les premiers moteurs, il y a de l'honneur pour leurs auxiliaires, pour les agents de leurs travaux, pour les vérificateurs de leurs hypothèses. La science doit donc beaucoup à Faujas. Excellent observateur, alerte, sagace, il est un de ceux qui ont fouillé le plus opiniâtrément ces grandes archives de la nature, ce vaste musée méconnu, que jusque-là les pieds de l'homme avaient foulé sans soupçonner les richesses qu'il recélait, les événements grandioses dont elles sont la clef. Il serait trop long de placer ici l'énumération des terres, des rochers, des conglomérats, des animaux ou végétaux, des phénomènes de toute sorte qu'il a signalés le premier, ou qu'il a mieux fait connaître; la liste que nous donnerons de ses mémoires en présentera un aperçu. Toutefois, on ne peut omettre de dire que c'est lui qui, dans sa description des volcans de l'Auvergne et du Vivarais, fixa le premier l'attention des savants sur ces monuments à notre porte, et sur le grand fait de l'extinction des volcans et sur la fréquence des bouleversements opérés à la surface de notre planète. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que, doué de bons yeux, pour tout mérite, il se bornât à prendre note des faits sans les presser pour en extraire les conséquences. Vrai méridional, il avait au contraire le besoin de décortiquer les phénomènes et d'enfoncer la tarière jusqu'au centre du pepin. Ce n'est pas la conversation de Buffon qui pouvait le déshabituer de cette tendance. Ainsi, tantôt il essaie une classification des produits volcaniques, tantôt il se demande comment se sont produites telles roches, comment les quartiers de montagnes ont telles formes, etc. Ce n'est pas que ses solutions soient admissibles aujourd'hui; toute solution, au contraire, était encore prématurée à l'époque de Faujas, et le vrai plan de la science devait être d'amasser le plus possible de matériaux. Mais qui ne sait pas que la réussite doit toujours être précédée de tentatives vaines, et que conjecturer de temps à autre et dans de sages limites, n'est pas inutile pour mieux argumenter un jour? La divination a toujours précédé la démonstration. Faujas n'était ni plutonien ni vulcaniste exclusivement. Ses recherches, contemporaines de l'enfance de la géologie, avaient mené à constater, ce qu'autrefois on ne niait ni ne soutenait, parce qu'on ne s'en occupait point, que le globe avait été à diverses reprises modifié par les feux souterrains et par l'action des eaux; les effets diluviens, les effets volcaniques, il les avait recherchés, reconnus partout; les soupçons de jadis étaient devenus les démonstrations, les axiomes du jour. C'est là qu'il en était lorsque la vieillesse arriva. Il ne pouvait plus prendre une part de rude joueur

aux luttes qui se livrèrent ensuite, il ne pouvait qu'en être témoin et apprendre les faits nouveaux. Ses ouvrages sont : 1° *Mémoire sur les bois de cerf fossiles trouvés en 1775, dans les environs de Montélimart, à quatorze pieds de profondeur*, Paris, 1776; *ibid.*, 1779, 1 vol. in-4°, figures coloriées; 2° *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay, avec un discours sur les volcans brûlants, des mémoires analytiques sur le schorls, la zéolithe, les basaltes, etc.*, *ibid.*, 1778, 1 vol. in-fol., 20 planches; 3° *Mémoire sur la manière de reconnaître les différentes espèces de pouzzolane et de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau*, *ibid.*, 1780, in-8°, fig. Cet ouvrage, qui traite à fond la question que s'est proposée Faujas et qui est un véritable service rendu à l'art de construire, ne doit pas être confondu avec une édition antérieure de même format et de 1778, laquelle n'est que l'extrait de ce qui se trouvait de relatif à la pouzzolane dans l'in-folio sur les volcans du Vivarais et du Velay; 4° *Histoire naturelle de la province de Dauphiné*, Paris, 1781, in-8°, fig.; *ibid.*, 1782, 4 vol. in-12; 5° *Description des expériences aérostatiques de MM. Montgolfier et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu*, *ibid.*, 1783, 2 vol. in-8°; trad. en allemand par Gebler (roy. ce nom), Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°; 6° *Minéralogie des volcans, ou Description de toutes les substances produites ou rejetées par les feux souterrains*, *ibid.*, 1784, in-8°, fig.; 7° *Essai sur l'histoire naturelle des roches de trapp, avec des analyses et des recherches sur leurs caractères distinctifs*, *ibid.*, 1788, in-12; 1845, in-8°; 8° *Essai sur le goudron du charbon de terre, et de la manière de l'employer pour caréner les vaisseaux*, *ibid.*, 1790, in-8°; 9° *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal à l'île de Staffa*, *ibid.*, 1797, 2 vol. in-8°, fig. (quelques exemplaires in-4°); trad. en allemand, avec des notes de J. Macdonald, par Wiedemann, Gœttingue, 1799; et en anglais, *ibid.*, 2 vol. in-8°; 10° *Histoire naturelle de la montagne de St-Pierre de Maestricht*, *ibid.*, 1798, grand in-8°, 54 pl. (100 exemplaires grand in-fol.); 11° *Essai de géologie, ou Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, *ibid.*, 1808 et 1809, 3 vol. in-8°. Le tome 1^{er} est consacré aux coquilles, madrépores, poissons, tortues, crocodiles, quadrupèdes fossiles, empreintes de plantes, bois silicés, agatisés, jaspés, pyriteux, ferrugineux, aux diverses houilles, etc. Dans le second, l'auteur s'occupe des roches porphyritiques, granitiques, quartzéuses, micacées, magnésiennes, calcaires, argilo-calcaires; il examine la constitution de leurs molécules, leur pesanteur, leurs propriétés, leur nombre, leur mélange, leur gangue; il en essaye un classement systématique. Avec le troisième commence l'histoire naturelle des volcans, évidemment la partie de l'ouvrage que Faujas a traitée avec le plus de soin; il y compare, pied à pied, ce qui se passe autour des foyers de combustion actuellement en activité, avant,

pendant et après les éruptions, et les produits auxquels ces terribles phénomènes donnent lieu, avec les produits analogues et les traces des événements qui ont rapport à leur formation. C'est à ce troisième volume de Faujas qu'il faut renvoyer ceux pour qui l'antique existence des volcans éteints n'est pas encore prouvée. 12° Une édition des *Œuvres de Bernard de Palissy*, revue sur les exemplaires de la bibliothèque du roi, 1777, in-4°, avec des notes, la plupart biographiques, non pas de Faujas, mais de Gobet. Ces notes contiennent quelques erreurs. 13° Beaucoup de mémoires insérés dans les *Annales* et dans les *Mémoires du muséum d'histoire naturelle*, savoir : 1° *Mémoire sur le tuffa volcanique des environs d'Andernach* (t. 1, 1802, p. 15, 1 planche); 2° *Description des carrières souterraines et volcaniques de Rieder Mennich, à trois lieues d'Andernach, d'où l'on tire des laves poreuses propres à faire d'excellentes meules de moulin* (t. 1, p. 181, 3 pl.); 3° *Mémoire sur le caoutchouc, ou bitume élastique du Derbyshire* (t. 1, p. 261); 4° *Mémoire sur un poisson fossile trouvé dans une carrière de Nanterre près Paris* (t. 1, p. 555, 1 pl.); 5° *Description des mines de tuffa des environs de Bruhl, connu sous la dénomination impropre de terre brute de Cologne* (t. 1, p. 445, 5 pl.); 6° *Mémoire sur une défense fossile d'éléphant trouvée à cinq pieds de profondeur dans un tuffa volcanique de la commune de Darbre (Ardèche)* (t. 2, p. 25, 1 gravure coloriée); 7° *Mémoire sur une grosse dent de requin et sur un écusson fossile de tortue, trouvés dans les environs de Paris* (t. 2, p. 105, 1 pl. col.); 8° *Mémoire sur deux espèces de bœufs dont on trouve les crânes fossiles en France, en Allemagne, dans le nord de l'Amérique, etc.* (t. 2, p. 188, 2 pl.); 9° *Notice sur des plantes fossiles de diverses espèces qu'on trouve dans des couches fossiles d'un schiste marneux, recouvert par des laves, dans les environs de Rochesauve (Ardèche)* (t. 2, p. 559, 2 pl.); 10° *Mémoires sur quelques fossiles rares de Vestena-Nova.... que M. Gazzola a donnés au muséum d'histoire naturelle* (t. 5, p. 18, 1 pl.); 11° *Essai de classification des produits volcaniques, ou Prodrome de leur arrangement méthodique* (infiniment surpassé depuis par M. Cordier) (t. 5, p. 85); 12° *Notice sur un essai de culture de la patate de Philadelphie dans les environs de Paris* (t. 5, p. 58); 13° *De la prélinite (ou zéolithe cuivreuse du duché de Deux-Ponts), de la roche qui lui sert de gangue et du lieu où l'on peut la trouver* (t. 5, p. 71); 14° *Voyages géologiques depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creuznach, Martin-Stein, Kirn* (t. 5, p. 295, 5 pl.); 15° *Nouvelle classification des produits volcaniques* (t. 5, p. 525); 16° *Voyage minéralogique à Oberstein, minéralogie du lieu et des environs, description du travail des agates, etc.* (t. 6, p. 55, 2 pl.); 17° *Voyage géologique au volcan éteint de Beaulieu (Bouches-du-Rhône)*, etc. (t. 8, p. 206); 18° *Notice sur les gisements de poissons fossiles et sur les empreintes de plantes des environs d'Aix (Bouches-du-Rhône)* (t. 8, p. 220); 19° *Voyage géologique sur la Monte-*

Ramazzo..., description des sept montagnes, description de la véritable variolite, du calcaire de l'aragonite, des pyrites martiales, magnétiques, cuivreuses et arsénicales dans la roche stéatitique, fabrique de sulfate de magnésie (t. 8, p. 313); 20^e Lettre à Lacépède sur le poisson fossile du golfe de la Spezzia, etc. (t. 8, p. 363); 21^e Des coquilles fossiles des environs de Mayence (t. 8, p. 372, 1 pl.) (voy. n° 50); 22^e Notice sur la madréporite à odeur de truffe noire de Monteviale (t. 9, p. 388); 23^e Description géologique des brèches coquillères et osseuses du rocher de Nice, de la montagne de Montalban, etc. (t. 10, p. 18) (on y lit des observations sur le clou de cuivre trouvé par Sulzer dans un bloc de calcaire dur de Nice); 24^e Notice sur la sarcolithe de Montecchio Maggiore et de Castello (t. 11, p. 42); 25^e Notice sur une espèce de charbon fossile nouvellement découvert dans le territoire de Naples (t. 11, p. 144); 26^e Voyage géologique de Nice à Menton, Vintimille, Port Maurice, Noli, Savone, Voltri et Gênes, par la route de la Corniche (t. 11, p. 189); 27^e Mémoire sur un nouveau genre de coquille bivalve (t. 11); 28^e Notice sur une mine de charbon fossile du département du Gard, dans laquelle on trouve du succin et des coquilles marines (t. 14, p. 314); 29^e Notice sur le piquant ou l'aiguille pétrifiée d'un poisson du genre des raies, et sur l'os max. d'un quadrupède... des environs de Montpellier, etc. (t. 14, p. 376); 30^e Addition au mémoire sur les coquilles fossiles des environs de Mayence (t. 15, p. 142); 31^e Mémoire sur le phormium tenax (t. 19, p. 401); 32^e Mémoire sur les rochers de trapp (t. 19, p. 471); 33^e Histoire naturelle des diverses substances minérales siliceuses passées à l'état de pichstein; 34^e Des émaux, des verres et des pierres ponce; 35^e Des volcans brûlants et des volcans éteints; 36^e Notice sur les plantes fossiles trouvées dans un schiste marneux de Chomérac (Ardèche). Il faut ajouter à cette liste divers manuscrits qui offrent tous de l'intérêt: 1^o Discussions et leçons de géologie (celles qu'il prononçait, ou du moins le texte des plus importantes, le canevas des autres, le plan général du cours); 2^o Recherches sur la fontaine de Vaucluse, sur celle d'Arqua, sur Laure et Pétrarque (avec cartes et fig.); 3^o Essai sur le passage du Rhône et sur celui des Alpes par Annibal; 4^o Essai sur les objets antiques situés en Vivarais et en Dauphiné; 5^o Mémoire sur les vers à soie. Un Essai sur la vie et les ouvrages de Faujas de St-Fond, a été publié par M. Freycinet, frère du navigateur, Paris, 1820, in-4^o. P—OT.

FAULCON et non FALCONI (NICOLAS), né en Poitou dans le 13^e siècle, fut secrétaire de Jean Hayton, de la famille royale d'Arménie (voy. HAYTON); il écrivit sous sa dictée, en 1503, une *Histoire de l'Orient* en langue vulgaire, et la traduisit en latin deux ans après. Cette traduction resta longtemps cachée dans la poussière des bibliothèques; mais Jean Molther s'en étant procuré une copie, la publia à Hagenau en 1529, in-4^o; elle fut ensuite insérée dans le Recueil de Grynæus (*Novi*

orbis), Bâle, 1532-1533, in-fol. Reineccius en donna une bonne édition, avec des notes, Helmsstadt, 1583, in-4^o, à la suite de l'ouvrage de Marc Polo, *De regionibus orientalibus*. Enfin André Muller fit réimprimer ce recueil avec des corrections dans le texte et des additions importantes, Berlin, 1671, in-4^o. L'ouvrage de Hayton est estimé pour les faits curieux qu'il renferme, et surtout pour l'exactitude des détails géographiques; il a été traduit, d'après la version de Faulcon, en flamand, en italien, en français et en anglais. On indiquera ces différentes traductions à l'art. HAYTON. Le traducteur latin est mal nommé *Falconi* dans quelques manuscrits; La Croix du Maine, dans sa *Bibl. française*, le nomme Falcoin. Molther, Vossius, Muller, etc., le nomment Falconi; mais Fabricius a très-bien prouvé que son véritable nom est celui qu'on lui donne au commencement de cet article. La famille Faulcon subsiste encore à Poitiers, et a produit des imprimeurs distingués dans leur art. W—S.

FAULCON (FÉLIX), ancien conseiller au présidial de Poitiers, né dans cette ville le 14 août 1758, fut nommé en 1789 député suppléant du tiers état de la sénéchaussée du Poitou aux états généraux de 1789. Appelé à l'assemblée constituante, il n'y parut que deux fois à la tribune, mais il tint un journal suivi des principales opérations de cette assemblée, et à la fin de 1791 il en publia un *Extrait*, Paris, in-8^o, où l'on trouve un examen rapide des principales opérations de l'assemblée constituante. Devenu en 1793 membre du conseil des Cinq-Cents, il resta à l'écart des coteries opposées, et on le vit successivement attaquer avec énergie les usurpations du Directoire, protéger la liberté individuelle et celle de la presse; on s'étonna toutefois d'une motion d'ordre qu'il fit le 9 novembre 1793, tendant à ce que le conseil des Cinq-Cents se refusât à recevoir à l'avenir les pétitions que le peuple pourrait lui adresser. Le 8 juin 1797, il fit une motion en faveur du divorce et chercha à faire ressortir l'utilité du divorce sur le mode d'incompatibilité d'humeurs. « Si ce mode « était rejeté, dit-il, le divorce serait abaissé au « niveau de ces scandaleuses demandes en séparation qui, en dévoilant les turpitudes voilées « du mariage, furent le long fléau des mœurs. » Nommé membre du Corps législatif après le 18 brumaire, il en sortit en 1804. Réélu en 1809 par le département de la Vienne, il y parla sur les douanes, fut nommé vice-président le 23 décembre 1815, et se fit remarquer à la tête de la majorité qui attaqua Bonaparte à la fin de ce même mois. Il présidait le Corps législatif au mois de mars 1814, en l'absence du duc de Massa, et le 3 avril il proclamait publiquement en qualité de député et de président, la déchéance de l'empereur. Le 14, il alla à la tête du Corps législatif complimenter le comte d'Artois sur le retour de la maison de Bourbon au trône de France. La modicité de sa fortune l'empêcha d'être réélu aux

fonctions législatives ; Faulcon ne payait pas le taux des impositions exigées par la nouvelle charte ; il vécut dès lors dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée à Poitiers le 31 janvier 1843. Outre l'extrait mentionné plus haut, on doit à Faulcon : 1° *Matériaux pour servir à l'histoire de la révolution*, Paris, 1790, in-8° ; 2° *Fruits de la solitude et du malheur*, Paris, 1796, in-8°, qui obtint un succès de vogue à l'époque de la publication ; 3° *Précis historique de l'établissement du divorce*, Paris, 1800, brochure in-8° de 26 pages, adressée aux membres du conseil d'État, et suivie de notes et réflexions relatives au titre second du projet de Code civil ; 4° *Mélanges législatifs, historiques et politiques, pendant la durée de la Constitution de l'an 5*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. Ces trois volumes, qui sont relatifs aux principaux événements qui se passèrent pendant la durée du conseil des Cinq-Cents, renferment parfois des renseignements curieux sur l'histoire de ce temps ; 5° *Voyages et opuscules*, Paris, 1805, in-8°. Faulcon a en outre inséré un certain nombre de pièces détachées dans les journaux du temps ; entre autres des *Vers aux héros de l'Italie*, publiés dans le *Journal de Paris*, du 26 frimaire an 5, et quelques poésies dans l'*Almanach des Muses*. Z—D.

FAULCONNIER (PIERRE), grand bailli héréditaire de la ville et territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce, mort dans cette ville, sa patrie, le 26 septembre 1753, a laissé une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1750, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, divisé en dix livres, donne l'Histoire de Dunkerque jusqu'en 1718. L'auteur attribue la fondation de la ville à St-Éloi, qui, étant venu en 646 prêcher la foi aux Diabintes, bâtit une église dans les dunes ; et c'est des noms flamands *Dune-Kercke* (église des Dunes), qu'il tire l'étymologie de Dunkerque. L'ouvrage est orné de petites cartes et de planches qui représentent soit des monuments, soit des hommes célèbres, tels que Michel Jacobsen, Jacques Colaert, le maréchal de Rantzau, Jean Bart ; etc. ; la plupart de ces cartes et planches sont imprimées sur la même feuille que le texte. A. B.—T.

FAULHABER (JEAN), mathématicien allemand, né à Ulm en 1580, dans la classe des ouvriers, et mort dans la même ville en 1653, enseignait les mathématiques avec distinction dans sa patrie, où il avait la charge d'ingénieur, lorsque Descartes, alors simple officier volontaire dans les troupes françaises en Allemagne, et passant à Ulm, lui fit une visite. Le professeur jugea d'abord, à la mine et aux discours de ce jeune officier français, que c'était un avantageux qui ne doutait de rien, surtout lorsqu'il le vit lui promettre pour le lendemain la solution d'une question qui paraissait de la plus grande difficulté. Quelle fut sa surprise de voir en effet le lendemain son problème résolu de la manière la plus élégante ! Cette petite aventure établit entre eux des liaisons d'amitié dans lesquelles, dit Montucla, Descartes ne joua pas le

rôle de disciple. A l'assurance avec laquelle Faulhaber ne cessait de proposer aux géomètres de son temps des problèmes, qu'il prétendait insolubles par toute autre méthode que par celle dont il se croyait seul inventeur, on serait tenté de croire que si son nom ne figure pas à la suite de ceux de Cardan et de Tartaglia, parmi ceux des mathématiciens auxquels on doit le perfectionnement de l'algèbre, cet oubli ne vient que de ce qu'il n'a écrit qu'en allemand, à une époque où tous les savants n'écrivaient qu'en latin. Mais quand on voit que son *Academia algebrae* se termine par un calcul hérissé de signes, de chiffres et de lettres, dont le résultat est l'explication du nombre mystérieux 666 de l'*Apocalypse*, on regrette qu'un talent réel ait été si mal employé (voy. Klausning, *De Mathesi sacra non sacra, seu abusu mathematicum in sacris*, Wismar, 1707, in-4° de 52 pages). Faulhaber a perfectionné la construction de plusieurs instruments de mathématiques, et a publié en allemand divers ouvrages qui eurent de la vogue dans leur temps ; son *Arithmétique* a été souvent réimprimée, et l'on recherche encore son *Himmliche geheime Magia, oder Kunst- und Wunder-Rechnung von Gog und Magog*, Ulm, 1615, in-4°. C'est un recueil de récréations mathématiques, curieux comme étant l'un des plus anciens ouvrages de ce genre. L'auteur y annonce avec emphase plusieurs découvertes merveilleuses dont il se réservait le secret. Jean Remmelin ayant résolu quelques-uns de ces problèmes, en publia la solution (en allemand) sous ce titre pompeux : *Victor Sphyngis oder Entdeckung*, etc. (*Découverte du nouvel art cabalistique de Gog et Magog de J. Faulhaber*), Augsburg, 1619, in-4°. Parmi les autres ouvrages de Faulhaber, nous citerons seulement les suivants : 1° *Mathematici tractatus duo, nuper germanice editi, continentes, prior, novus geometricas et opticas aliquot singularium instrumentorum inventiones, posterior, usum instrumenti cujusdam belgæ de novo excogitatum, dimetiendis et describendis rebus aptum..... latine versi per Joh. Remmelinum*, Francfort, in-4°, fig., la date n'est indiquée que par le chronogramme DOMINVS tibi prospiciet (1610). Il y décrit une machine assez ingénieuse pour dessiner la perspective ; 2° *Miracula arithmetica*, etc., Augsburg, 1622, in-4°, en allemand : c'est un supplément à son *Arithmétique*. Il y compare les procédés arithmétiques de chaque problème avec la méthode algébrique dont il faisait usage ; 3° *Mechanische Verbesserung*, etc., Ulm, 1626, in-4°, avec 2 planches : c'est la description d'un moulin à manège, inventé par Ramelli, auquel Faulhaber fit divers perfectionnements ; 4° *Deuxième continuation du miroir mathématique*, etc., Ulm, 1626, in-4°, fig. : c'est une description de diverses machines assez ingénieuses, d'une planchette perfectionnée, d'un compas de réduction à trois branches, d'un moulin à bras ou à cheval, etc. ; 5° *Geheime Kunstammer*, etc. (*Cabinet secret de cu-*

riosités contenant toutes sortes de stratagèmes de guerre, de secrets inouïs et autres machines admirables), Ulm, 1628, in-4° : il n'y donne que le catalogue de ces secrets merveilleux, au nombre de cent, mais sans description ni figure; 6° *Academia algebrae*, etc. (ou *Continuation des inventions miraculeuses dans cette science*), Augsbourg, 1631, in-4° : il y développe sa méthode qu'il avait déjà annoncée dès l'an 1604, dans son *Arithmetische-Cubiccossische-Lustgarden* (ou *Parterre algébrique*). Voyant, dit-il, qu'aucun mathématicien n'avait pu résoudre ses problèmes ni répondre aux défis qu'il leur avait faits depuis quinze ans dans ses divers ouvrages d'algèbre, il fait voir que la méthode de Cardan, ni aucune autre méthode connue jusqu'alors, ne pouvait donner cette solution; 7° *Inventionen pour le tracé des redoutes (pasteyen) et fortifications*, etc., Francfort, 1610, in-4°; 8° *Description d'un nouveau compas de proportion, pour l'usage des fortifications*, Ulm, 1617, in-4°; 9° *L'École de l'ingénieur*, Francfort, 1610; Nuremberg, 1634, 1637, 4 parties in-4°. — *Christophe-Erhard FAULHABER*, né à Ulm en 1708, y fut fait professeur de mathématiques en 1737, et de théologie en 1765; il mourut le 16 juillet 1781. Outre un livre sur la sainte cène, en allemand, souvent réimprimé, on a de lui huit dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques. L'une, en allemand, rapporte les diverses opinions des savants sur les pluies de sang, Ulm, 1733, in-8°; les autres, en latin, traitent de l'effet des lentilles (ou verres convexes), des miroirs ardents, de l'incertitude de la variation de l'obliquité de l'écliptique, de l'impossibilité du mouvement perpétuel dans dix machines différentes proposées pour résoudre ce fameux problème, etc. — *Albert-Frédéric FAULHABER*, médecin en titre de la ville d'Ulm, sa patrie, y mourut le 26 juin 1773, âgé de 32 ans. Il a traduit du latin en allemand, la *Nouvelle méthode de traiter la petite-vérole*, par J.-F. Clossius, Ulm, 1769, in-8°. — *Elie-Mathieu FAULHABER*, frère du précédent, né à Ulm en 1742, y fut fait professeur de mathématiques en 1767, de physique en 1773, de théologie en 1779, et y mourut le 28 mai 1794. Il n'a publié que deux dissertations peu importantes, quelques almanachs, et quelques articles dans le *Journal théologico-littéraire* de Seiler, depuis 1777. Voy. les *Notices sur les savants d'Ulm* par Weyermann, pag. 205-217 (en allemand). C. M. P.

FAULKNER (GEORGE), imprimeur irlandais du 18^e siècle, est le premier qui ait exercé sa profession en Irlande avec quelque réputation. Après avoir fait son apprentissage à Londres sous le célèbre Bowyer, il vint vers 1727 s'établir imprimeur-libraire à Dublin, où il se fit connaître par différentes publications utiles. Il était l'imprimeur de confiance du doyen Swift, et fut lié avec le comte de Chesterfield, qui lui a adressé des lettres ironiques fort piquantes où il le compare à Atticus. Ces lettres, ainsi que d'autres adressées au docteur

Marsden, furent imprimées en 1777, in-4°. Sa crédulité le rendait souvent l'objet des mystifications des beaux-esprits qu'il recevait à sa table. Ayant eu le malheur de se casser la jambe en fuyant, selon son propre aveu, la fureur d'un mari jaloux, le poète Foote, qui n'épargnait personne, l'introduisit, sous le nom de *Peter Paragraph*, dans sa comédie des *Orateurs*, jouée à Dublin en 1762. Faulkner intenta un procès au satirique, mais son défenseur lui-même apprêta à rire à ses dépens, en le comparant à Socrate, et son adversaire à Aristophane. Le lord Townsend parvint à accommoder leur différend. On a conservé de cet imprimeur quelques lettres où percé un ton de pédantisme et une excessive vanité qui l'a souvent exposé au ridicule; mais ce défaut était racheté en lui par une délicatesse de procédés qui n'est pas commune. Il mourut alderman de Dublin le 28 août 1773. On trouve dans les *Mémoires de Richard Cumberland* (2 vol. in-4°) des anecdotes curieuses sur George Faulkner. X—s.

FAULKON, Voyez *CONSTANCE*.

FAULTRIER (JOACHIM) naquit à Auxerre, en 1626, d'une famille ancienne. Né avec des talents qu'il avait perfectionnés par de bonnes études, et doué des qualités les plus recommandables, il embrassa l'état ecclésiastique, et d'abord se livra à la profession d'avocat. Sa probité et son habileté dans la conduite des affaires lui valurent une brillante clientèle. Un procès pour le comte du Lude lui procura l'avantage d'être remarqué par Louis XIV; ce prince, qui se connaissait en mérite, crut que l'abbé Faultrier pouvait être utile à son service, et le donna à Louvois, qui l'employa dans différentes négociations; il les termina heureusement et s'y acquit une grande réputation de sagesse, de prudence et d'intégrité. L'intendance du Hainaut lui ayant été confiée, il administra cette province avec tant d'habileté, qu'il sut se concilier également l'estime du souverain et l'attachement des administrés. Il était pourvu en commende de l'abbaye d'Ardennes, près Caen, ordre de Prémontré, et de celle de St-Loup de Troyes; récompenses sans doute de ses travaux et de ses services. Son âge commençant à avancer, et fatigué des affaires, il se démit en 1688, avec la permission du roi, de l'intendance du Hainaut. C'est alors que, se trouvant libre de toute autre occupation, il résolut de consacrer son loisir à la culture des lettres, qu'il avait toujours beaucoup aimées. Il avait commencé à former une bibliothèque; il mit ses soins à l'augmenter et à la compléter, et parvint à en faire un monument digne de son amour pour les sciences et la littérature. On a le catalogue de cette précieuse bibliothèque dressé par Prosper Marchand, qui l'a fait précéder d'un Éloge de l'abbé Faultrier (voy. *MARCHAND*). Le roi avait donné à l'abbé Faultrier un logement à l'Arsenal; il y passa paisiblement le reste de sa vie à côté de ses livres, et entouré de ses amis. Le prince lui conserva son estime, l'admettait souvent à l'hon-

neur de son entretien, et voulait bien quelquefois prendre ses conseils. Cet homme recommandable mourut le 12 mars 1709, âgé de 83 ans, et regretté de tous les gens de bien. On a de lui une *Lettre* en réponse à l'abbé de Rancé, qui, en écrivant la vie d'un de ses religieux, ancien militaire, y avait inséré des choses peu avantageuses à cet état. L—v.

FAUQUE (Mademoiselle), née au commencement du 18^e siècle, dans le comtat d'Avignon, fut forcée par ses parents d'embrasser la vie religieuse dans le couvent où elle avait été élevée. Douée d'une âme ardente et que les difficultés n'étaient point capables de rebuter, elle essaya de faire parvenir ses plaintes aux supérieurs ecclésiastiques, et au bout de dix ans elle obtint un bref qui annulait ses vœux. Sa famille refusa de la recevoir, et elle se décida à venir à Paris, où elle comptait se faire une ressource de la facilité qu'elle se sentait pour écrire. Peu de temps après son arrivée dans cette ville, elle conçut une passion violente pour un seigneur anglais; et, séduite par ses promesses, le suivit à Londres. Trahie par son amant, elle se trouva réduite à subsister du produit de ses ouvrages, dont quelques-uns eurent un instant de succès. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'elle vivait encore à Londres en 1777, et qu'elle s'y faisait appeler Madame Fauque de Vaucluse. Lady Craven (depuis margrave d'Anspach) la chargea d'enseigner le français à ses filles. Le célèbre sir William Jones reçut aussi d'elle des leçons de cette langue, et lui rendit en retour quelques bons offices pour la composition de plusieurs de ses ouvrages. On a de mademoiselle Fauque : 1^o *le Triomphe de l'amitié*, Londres (Paris), 1751, in-12. Le style de cet ouvrage ne manque pas de naturel, et on y trouve, dit madame Briquet, des pensées qui naissent du sujet; 2^o *Abassai, histoire orientale*, Paris, 1753, 3 vol. in-12, trad. en anglais, Londres, 1759, 2 vol. Ce roman, dit le même auteur, est semé de réflexions justes, fines et ingénieuses; 3^o *Contes du sérail, traduits du turc*, La Haye, 1755, in-12; ils sont très-inférieurs à ceux de madame d'Aulnoy, de mademoiselle de Lubert et de la plupart des dames qui se sont exercées dans le même genre; 4^o *les Préjugés trop bravés et trop suivis*, Londres (Paris), 1755, 2 parties in-12, réimprimé sous ce titre : *Dangers des préjugés et Mémoires de mademoiselle d'Oran*, Paris, 1774, 2 parties in-12; 5^o *la Dernière Guerre des Bêtes, fable pour servir à l'histoire du 18^e siècle*, Londres (Bruxelles), 1758, in-8^o, traduit en anglais la même année; 6^o *Frédéric le Grand au temple de l'immortalité*, Londres, 1758, in-8^o, trad. en anglais; 7^o *les Zélindiens*, in-12; 8^o *les Vizirs, ou le Labyrinthe enchanté, conte oriental* (en anglais), 2 vol.; il est précédé d'une introduction qu'on attribue à sir William Jones. Il se pourrait que ce roman, que mademoiselle Fauque présentait comme étant son premier essai dans la langue anglaise, ne fût que la traduction d'Abassai; 9^o *la Belle Assemblée an-*

glaise, ou les Amusements de la bonne compagnie, entremêlés d'histoires intéressantes et d'anecdotes authentiques, qu'on suppose avoir été racontées par différentes personnes de qualité retirées du cercle brillant du beau monde, 1774, en anglais; 10^o *Dialogues moraux et amusants*, en anglais et en français, Londres, 1777, 1784, 2 vol. in-12; l'élégance et la correction du style de la partie anglaise de ces dialogues pourraient étonner si l'on ne savait que sir William Jones s'était chargé de l'épurer. Un critique, qu'on ne soupçonnera pas d'être favorable à mademoiselle Fauque, l'abbé Sabathier, dit qu'on ne peut lui refuser de l'esprit et du talent pour écrire, mais que dans ses ouvrages elle a plus consulté l'imagination que la nature. Elle a laissé en Angleterre la réputation d'une femme aussi aimable que spirituelle. W—s et X—s.

FAUQUEMONT (THIERRY III, sire de) tirait son nom d'une petite ville voisine de Maestricht, que l'empereur Charles IV érigea en comté avec ses dépendances. Thierry, dont il est souvent question dans Froissart, succéda à son père en 1352, et la même année on le voit, en qualité de maréchal, à la tête de l'armée des princes confédérés contre le duc de Brabant. Il se déclara de nouveau l'ennemi de ce duc l'an 1355, en faveur du comte de Flandre. En 1357, il s'allia à Edouard III, roi d'Angleterre, contre le roi de France, et s'engagea à fournir cent hommes équipés en guerre; service qui lui fut payé par une rente de douze cents florins d'or. En attendant qu'Edouard arrivât dans les Pays-Bas, Thierry, dont l'épée était toujours au plus offrant, vint, au mois d'avril 1358, secourir le duc de Brabant contre l'évêque de Liège. Il servit ensuite sous Edouard, auquel il paraît être resté attaché jusqu'à sa mort, arrivée le 19 juillet 1346, sur le champ de bataille. Thierry passait, comme son père, pour le plus intrépide des Flamands. Il répondait parfaitement à l'idée qu'on se fait de ces chefs de bandes d'*écorceurs*; fidèles, mais mercenaires; intrépides, mais féroces. Dans le poème du *Vœu du héron*, Thierry, sollicité par Philippe d'Artois, prononce un vœu où respire une férocité qui fait frémir, et qui cependant lui attira les applaudissements des dames. Les diplomates qui le concernent sont détaillés dans la *Première section des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne*. R—f—g.

FAUR (DU). Voyez PIBRAC et SAINT-JORRY.

FAUR (N.), secrétaire du duc de Fronsac, naquit vers 1755, et serait oublié comme ses pièces de théâtre, s'il n'avait publié, en 3 volumes in-8^o, Paris, 1790 et 1792, 3 vol. in-12, la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, ouvrage qui fit beaucoup de bruit à cause des circonstances dans lesquelles il parut, et du but évident que l'auteur s'était proposé de dénigrer les grands seigneurs pour arriver aux bouleversements révolutionnaires. Les deux premiers volumes ont été assez mal rédigés par Faur; mais le troisième, qui est de sa composition, renferme l'aventure romanesque du maré-

chal avec madame Marcellin, tapissière du faubourg St-Germain, que le *Lovelace français* eut beaucoup de peine à séduire. Bien que tout ce récit soit de pure invention, il a fourni à Monvel et à Alexandre Duval le sujet d'un drame en 5 actes, joué au Théâtre-Français, en 1796, sous ce titre : *le Lovelace français, ou la Jeunesse du duc de Richelieu*. Faure est mort vers 1813, dans la misère et l'oubli. Voici la liste de ses pièces de théâtre : 1^o *le Déguisement forcé*, comédie-féerie en deux actes, jouée sans succès au Théâtre-Italien, en 1780; 2^o *Isabelle et Fernand*, ou *l'Alcade de Zalamea*, comédie en trois actes et en vers, musique de Champein, en 1783; pièce qui réussit au même théâtre; 3^o *Amélie et Monrose*, drame en quatre actes et en prose, tiré d'un drame allemand, 1783; 4^o *l'Amour à l'épreuve*, comédie en un acte et en vers, pièce qui fut bien accueillie en 1784; 5^o *Colombine et Cassandre le pleureur*, opéra-comique en deux actes, farce insipide qui ne fut pas achevée, 1785; 6^o *la Prévention vaincue*, drame en trois actes et en prose, 1786; 7^o *la Veuve anglaise*, comédie en un acte et en prose, 1786. On y trouve un rôle de quaker bien tracé; 8^o au théâtre Louvois : *l'Intrigant sans le vouloir*, opéra-comique en deux actes, 1794; 9^o au théâtre de la Cité : *Alphonse et Séraphine*, drame en trois actes et en prose, 1795; 10^o au théâtre Feydeau : *Plus de peur que de mal*, opéra-comique en un acte; 11^o *Phanor et Angela*, opéra-comique en trois actes; 12^o au Théâtre-Français : *le Confident par hasard*, comédie en un acte et en vers, 1802; 13^o au théâtre du Vaudeville (avec Désaugiers) : *Arlequin dans l'île de la peur*, 1812; 14^o à l'Odéon : *la Comédie de société*, en trois actes et en prose, 1814. La chute de cette pièce le dégoûta du théâtre, et ce fut son dernier ouvrage.

F—LE.

FAURE (CHARLES), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, était né à Luciennes, près de St-Germain en Laye, en 1594, d'une famille noble, originaire d'Auvergne. D'une humeur douce, d'un esprit docile, d'un cœur sensible et généreux, le jeune Faure montra dès son enfance des inclinations vertueuses et un penchant naturel vers la piété, qui le faisait se plaire aux offices et aux cérémonies de l'église. Il n'avait guère que huit ans lorsque le tonnerre tomba sur lui; on le vit tout environné de flammes, et ce ne fut pas sans surprise qu'on trouva qu'il n'avait reçu aucun mal. Son père, homme vertueux et instruit, fut son premier maître. On l'envoya ensuite à Bourges étudier chez les jésuites. Il y fit une partie de ses humanités, et revint dans la maison paternelle. Dans la suite, il alla les achever à la Flèche. Il était à peu près dans l'âge où l'on songe à prendre un état, lorsque son père mourut, ne laissant point une fortune considérable. La mère du jeune Faure crut favoriser ses inclinations et en même temps pourvoir à son sort, en le faisant entrer dans l'abbaye de St-Vincent de Sen-

lis; il y prit l'habit de chanoine régulier. Il fit profession le 1^{er} mars 1613. Cette abbaye, comme beaucoup d'autres, par suite des guerres civiles et par l'introduction de la commende, était tombée dans un grand relâchement. Le jeune Faure, extrêmement pieux, ne tarda point à s'en apercevoir. Sa piété et sa régularité contrastaient avec la conduite de presque tous les religieux de cette maison, et semblaient les condamner. Il n'est pas douteux qu'il n'eût été renvoyé, si les religieux n'avaient pas craint de déplaire à leur abbé, ami particulier de la mère du jeune religieux. Heureusement pour le frère Faure, il fut encouragé et soutenu dans ses bons desseins par un respectable ecclésiastique du diocèse de Beauvais, nommé M. Ransson, qu'on avait appelé dans la maison pour avoir soin des novices; circonstance qui seule fait voir combien cette maison était dénuée de bons sujets. Puisqu'on n'y avait pas trouvé un religieux qui pût ou voulût se charger d'un emploi dont le premier devoir est de donner le bon exemple. Ce M. Ransson lui-même fut l'objet de beaucoup de persécutions. Au mois d'octobre suivant, le frère Faure se rendit à Paris pour y faire sa philosophie et sa théologie dans l'université. Il se logea au collège du Mans, alors dirigé par M. Bourdoise (*roy. BOURDOISE*). Le jeune chanoine régulier mena dans cette maison la vie la plus édifiante et la plus pénitente, partageant son temps entre les exercices de piété et l'étude. Après avoir pris le degré de bachelier en théologie, on le sollicita de faire son cours de licence pour prendre le bonnet de docteur; mais, soit humilité, soit que des soins plus importants le rappelaient dans son abbaye, où il souhaitait ardemment que la régularité se rétablît, il s'y refusa. Il s'y était fait de grands changements et bien conformes aux vœux du P. Faure. Le zèle, l'exemple, les sages conseils de M. Ransson n'avaient pas été sans fruit. Ils avaient fait une forte impression sur deux religieux de l'abbaye de St-Vincent, les PP. Baudouin et Branche. Ils avaient sincèrement repris l'esprit de leur état, et souhaitaient qu'une bonne réforme s'établît dans leur maison. Le prieur et tous ceux qui s'opposaient à ce pieux dessein, comme par un coup de la Providence, étaient morts dans le courant d'une année. Le P. Baudouin fut élu prieur, et le P. Faure contribua beaucoup à son élection. Lui-même fut nommé sous-prieur et maître des novices. Tous deux mirent la main à l'œuvre. Bientôt la maison changea de face, et devint aussi régulière qu'auparavant elle l'était peu. On travaillait alors, par ordre de Louis XIII, à la réforme des différents ordres religieux; plusieurs congrégations s'étaient déjà réformées. Le cardinal de la Rochefoucauld avait été chargé par le roi de ce qui concernait les maisons de chanoines réguliers, et dès l'an 1622, il avait obtenu de Rome un bref qui l'autorisait à introduire la réforme dans les maisons qui en avaient besoin. Il connaissait le zèle du P. Faure, et se servait de

lui avec succès. Déjà, à l'exemple de St-Vincent, plusieurs maisons de chanoines réguliers s'étaient réformées. On tirait de cette abbaye des religieux, pour porter l'esprit de régularité dans celles où il s'était affaibli. Le cardinal nomma le P. Faure visiteur et supérieur des maisons réformées. Le projet de cette Eminence était de prendre quarante maisons de celles qui étaient les moins éloignées de Paris, et de les réunir sous son chapitre général avec la dénomination de *Congrégation parisienne*; mais le roi l'ayant nommé à l'abbaye de Ste-Geneviève, avec l'intention que la réforme y fût introduite, le plan du cardinal s'agrandit. Il résolut de faire de cette abbaye le chef-lieu de la congrégation, en lui agrégeant des maisons de toutes les provinces du royaume, et de lui donner le nom de *Congrégation de France*. Cependant douze religieux de St-Vincent et quelques autres tirés des maisons réformées, avaient été introduits dans l'abbaye de Ste-Geneviève et en avaient pris possession le 27 avril 1624. Le zèle du P. Faure ne se relâchait en rien : en sa qualité de visiteur et de vicaire général, il parcourait les maisons, faisait des règlements, instituait des séminaires, veillait soigneusement à l'observation de la règle, et chaque année la congrégation se grossissait de nouvelles maisons qui demandaient à s'y réunir. D'un autre côté, on sollicitait à Rome la bulle d'érection de la congrégation; elle fut expédiée le 3 février 1634. Par les dispositions de cette bulle, l'abbaye de Ste-Geneviève devait avoir un abbé régulier après la démission du cardinal. Jusque-là, l'abbé élu n'était que son coadjuteur, et il exerçait sur la congrégation la supériorité générale pendant son triennat. Le 17 octobre de la même année, le chapitre général s'assembla à Ste-Geneviève pour l'élection d'un supérieur général. Tous les vœux se réunirent sur le P. Faure. Il fut élu abbé coadjuteur de Ste-Geneviève et supérieur général de la congrégation. Trois ans après, cette dignité lui fut continuée dans un second chapitre général; mais comme, par les dispositions de la bulle, on ne pouvait pas être élu trois fois de suite, quelques instances que fissent les religieux pour que le P. Faure fût encore continué, il dut se démettre après ce deuxième triennat. On élut à sa place le P. Boulart. Néanmoins, un acte du chapitre général conserva au P. Faure des pouvoirs si étendus, que le P. Boulart lui-même ne pouvait rien faire que de son conseil. Le triennat du P. Boulart étant écoulé, le P. Faure fut de nouveau élu, pour la troisième fois, à l'unanimité. C'est au commencement de ce troisième généralat triennal, qu'épuisé avant l'âge par les fatigues et les austérités, cet excellent religieux, dans le cours de ses visites, tomba malade d'une manière inquiétante. On le ramena de Chartres à Paris. Quel que fût son état, il continua ses travaux pendant deux mois que dura sa maladie, et eut le courage de mettre la dernière main à ses *Constitutions*; il dressa même des mémoires et des instructions sur des objets

importants. Il expira le 4 novembre 1644, âgé de 50 ans. L'ardeur de son zèle l'avait porté à étendre le bien de son institut jusqu'en Irlande. L'année même de sa mort, il avait admis à la profession sept jeunes Irlandais, qui retournèrent dans leur pays prêcher la foi, et dont quelques-uns reçurent la palme du martyre. Les ouvrages du P. Faure sont : 1^o ses *Constitutions*, « ouvrage admirable et tout rempli de l'esprit de Dieu, » dit son historien; 2^o le *Directoire des Novices*, plusieurs fois réimprimé, et que le P. Adam Schirmbech, jésuite allemand, a traduit en latin et publié à Munich sous le titre de *Palaestra religiosa*; 3^o différents *Traités* manuscrits, dont un de la *persévérance*, et un autre intitulé : *Idées des choses qui serviraient à conserver l'esprit de piété dans la congrégation*; 4^o *Samuel christianus*, Paris, 1638, livre composé pour les séminaires de la congrégation; 5^o des *Exhortations* et des *Dissertations* sur divers sujets; 6^o des *Lettres* inédites en grand nombre, où il est traité des *matières les plus importantes du salut et de la perfection religieuse*. Il y a une *Vie du P. Faure*, Paris, 1698, 1 vol. in-4^o. Il paraît que le père Lallemant, prieur et chancelier de Ste-Geneviève, en avait ramassé les matériaux et l'avait commencée. Le père Chartonnet, aussi prieur de Ste-Geneviève, y a mis la dernière main, et l'a publiée. On y trouve l'histoire des chanoines réguliers, dont le P. Faure a été le principal supérieur. L.—Y.

FAURE (FRANÇOIS), évêque d'Amiens, était né le 8 novembre 1612, à Ste-Quitière, près d'Angoulême. Il annonça dès son enfance un goût très-vif pour la retraite, et à peine eut-il terminé ses études, qu'il sollicita son admission dans l'ordre des Cordeliers. Les épreuves du noviciat ne le rebutèrent point, et il prononça ses vœux à l'âge de dix-sept ans. Le jeune Faure était doué d'un esprit vif et agréable, il parlait avec facilité, et paraissait également propre à réussir dans les sciences ou dans les affaires. Ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer à Paris faire son cours de théologie. Il soutint ses thèses pour le doctorat de manière à confirmer l'opinion qu'on avait de son mérite. Le cardinal de Richelieu voulut entendre un homme dont chacun lui parlait d'une manière si avantageuse; il fut satisfait de la sagesse de ses réponses, et se déclara son protecteur. Après la mort du cardinal, la reine Anne d'Autriche se chargea de la fortune de Faure, et le fit nommer sous-précepteur de Louis XIV. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à cette princesse pendant les troubles de la minorité, lui valurent l'évêché de Glandèves, d'où il fut transféré à celui d'Amiens en 1654; Faure se montra jaloux de maintenir et d'accroître l'étendue de sa juridiction. Il eut à ce sujet une dispute trésvive avec le doyen de St-Florent de Roze, qui prétendit pouvoir se passer de l'approbation de l'évêque pour administrer les sacrements, puisqu'il était nommé par le chapitre. L'affaire, débattue dans plusieurs mémoires, fut portée au

conseil d'État, qui ne la jugea point définitivement. L'évêque d'Amiens assista à plusieurs assemblées du clergé, et fut presque toujours chargé d'en présenter les délibérations à l'approbation du roi. Il conserva la faveur de la cour jusqu'à sa mort, qui arriva à Paris, le 11 mai 1687. Il était âgé de 73 ans. Son corps fut transporté à Amiens et inhumé dans la cathédrale. Les ouvrages que Faure a publiés sont fort au-dessous de sa réputation, et lui avaient attiré, de son vivant, des épigrammes assez piquantes. On a de lui un *Recueil de statuts synodaux pour le diocèse d'Amiens* ; une *Censure des Lettres provinciales* ; une *Ordonnance contre le Nouveau Testament de Mons*, réfutée par Lenoir, théologal de Séz; un *Panegyrique de Louis XIV*, Paris, 1680, in-4^e, et des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, sa bienfaitrice, d'Henriette Marie, reine d'Angleterre, et de Gaspard IV de Coligny. W—s.

FAURE (PIERRE-JOSEPH-DENIS-GUILLEAUME), conventionnel, né au Havre le 17 août 1726, fut dans sa jeunesse officier de marine, et servit sous le duc d'Anville dans son expédition sur les côtes d'Acadie. Il quitta cette carrière avant l'âge de trente ans pour embrasser la profession d'avocat, et se fit recevoir en cette qualité au parlement de Normandie. Ses connaissances dans la marine lui ayant mérité la confiance de plusieurs ministres, entre autres de M. de Choiseul et de M. de Castries, il était sur le point d'obtenir des lettres de noblesse lorsque la révolution commença. Il fut nommé juge au Havre en 1791, puis élu député de la Seine-Inférieure à la Convention nationale en 1792. Le 28 novembre il soutint que la Convention ne devait pas juger Louis XVI, et que, d'après la constitution, elle n'en avait pas le droit. Il invita l'assemblée à déclarer à ce monarque, qu'en lui retirant la couronne elle lui rendait le droit de citoyen; et il conclut à ce qu'en tout état de cause on consultât le peuple tout entier. Quelques jours après il s'exprima avec plus de courage encore : « J'ai paru à cette tribune, dit-il, pour soutenir que le ci-devant roi n'était pas jugeable, « d'après la constitution; vous avez proscrit ma « prétention. J'ai avancé que ce n'était pas à vous « à le juger : vous avez pensé différemment; et ce « qui m'afflige, c'est que vous avez porté le désir « de juger jusqu'au scandale. Ce n'est point la « chaleur effrénée de quelques-uns de vos membres, l'indécence de leurs déclamations, le ton « décisif qu'ils prennent dans ce procès, qui prouvent à mes yeux la vérité de leur civisme. Un citoyen modéré me paraîtra toujours beaucoup « plus sûr que ces agitateurs qui prêchent perpétuellement le meurtre et le carnage. Vous remplacez ici scandaleusement tous les rôles de « l'ordre judiciaire, de jurés comme de témoins, « d'accusateurs comme de juges. Je demande le « rapport des décrets relatifs au procès de Louis, « et qu'on forme un tribunal plus légalement dirigé que vous de finir un procès qui étonne

« toute l'Europe..... » Faure vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la détention et pour le sursis. Il signa la protestation du 6 juin 1793 contre la Montagne, et fut compris au nombre des soixante-treize députés proscrits. Il rentra à la Convention après la chute de Robespierre, et reprit l'exercice de sa profession après la session conventionnelle. Faure résida ensuite longtemps au Havre, où il ne cessa d'exercer les fonctions de juge qu'à cause de son grand âge. Il fut anobli par le roi en 1814, et mourut le 7 octobre 1818. On a de lui un *Parallèle de la France et de l'Angleterre* relativement à leur marine, Paris, 1779. Il a donné dans l'*Encyclopédie* l'article *Marine*, attribué par erreur à un libraire de Dieppe qui portait le même nom. Barbier lui attribue, dans son *Dictionnaire des anonymes* : 1^o *Réflexions d'un citoyen sur la marine*, 1759, in-12. Le duc de Choiseul, après avoir lu ces *Réflexions*, fit venir l'auteur dans son cabinet, et lui fit présent de cinquante louis. 2^o *Consultation sur une question importante, relative à l'article 1^{er} du rapport du comité ecclésiastique*, 1790, in-8^o de 26 pages. Ersch, dans sa *France littéraire*, t. 2, p. 25, mentionne une *Opinion* et une *Nouvelle opinion* de Faure dans le procès de Louis XVI. M—D j.

FAURE (LOUIS-JOSEPH), ancien tribun et conseiller d'État, fils du précédent, né au Havre le 5 mars 1760, était avocat à Paris depuis 1780, lorsqu'il fut nommé, en vertu de la loi du 14 mars 1791, commissaire du roi près les tribunaux établis dans cette ville. Le 19 juin de la même année, il fut appelé à la place de substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel, et choisi, en 1795, pour remplir les mêmes fonctions près le tribunal criminel extraordinaire. Il se conduisit, dans l'une et dans l'autre place, avec beaucoup de modération; fut ensuite employé par le Directoire en la même qualité, et entra, en 1799, au conseil des Cinq-Cents, comme député de la Seine-Inférieure. Devenu membre du tribunat après la révolution du 18 brumaire, il s'occupa exclusivement de matières judiciaires, et fit plusieurs rapports sur cette partie. Le 20 février 1800, il fut nommé secrétaire. Le 4 mai 1804, il vota pour que Bonaparte fût déclaré empereur, combattit avec une extrême vivacité le discours de Carnot, qui avait manifesté la crainte de voir ressusciter les prétentions de la maison de Bourbon, et termina son discours par une dure apostrophe contre l'ancien membre du comité de salut public : « Que notre collègue, dit-il, cesse d'être agité « par la crainte sur les résultats de l'hérédité. « Nous avons essayé plusieurs régimes dans le cours de la révolution; il n'est aucun d'eux qui n'ait produit les effets les plus funestes. Qui peut avoir oublié cette époque affreuse où un comité décemviral couvrit la France de prisons « et d'échafauds? Qui peut avoir oublié un temps « où l'on disposait de la vie des hommes sur de « simples blancs seings? Qui peut avoir oublié

« cette autre époque où le Directoire ne put empêcher les réactions qui eurent lieu dans le Midi, « et qui y firent verser des torrents de sang? Qui « peut avoir oublié ces agitations de l'an 7, qui « manquèrent de nous précipiter une seconde fois « dans le gouffre de 1793, et qui eussent de même « ensanglanté la France, sans l'heureuse journée « du 18 brumaire? J'ai passé rapidement sur tous « ces temps auxquels on ne peut songer sans « horreur; et si, comme j'aime à le croire, notre « collègue ne regrette aucun d'eux, pourquoi « vient-il réclamer contre des institutions qui, « seules, peuvent empêcher le retour de tant de « malheurs? » Faure ajouta à ces piquantes allusions une sortie d'un autre genre contre l'ancienne monarchie, dans le retour de laquelle il voyait la perspective des plus grandes calamités, le renouvellement des discordes civiles, la destruction d'une partie du peuple pour donner des fers à l'autre, la résurrection de l'hydre féodale, le rétablissement des trois cent soixante coutumes et usages locaux, qui divisaient les provinces et même des villes et des bourgs en autant d'états partiels, et ne servaient qu'à favoriser une autre hydre non moins odieuse, celle de la chicane. Enfin il représenta les acquéreurs de biens nationaux près d'être dépouillés, et la France n'offrant plus qu'un théâtre sanglant de proscriptions et de confiscations... Depuis cette époque il fut chargé de présider la section de législation du tribunal, et nommé officier de la Légion d'honneur. Il fut ensuite président du tribunal et fit partie de la députation de ce corps qui alla complimenter le nouvel empereur à Munich en 1805, après la bataille d'Austerlitz. En avril 1806, il fit un rapport au Corps législatif sur les premiers livres du Code de procédure, et il en analysa avec beaucoup de lucidité toutes les dispositions. Aussitôt après la dissolution du tribunal en 1807, Faure devint conseiller d'État, section de législation; et, le 12 septembre suivant, il présenta au Corps législatif une loi sur la Cour de cassation. Les 6 et 7 février 1810, il fit encore un rapport sur le nouveau Code pénal. Acquéreur de plus en plus des droits aux faveurs du pouvoir impérial, et connaissant parfaitement la langue allemande, Faure fut nommé, en décembre 1810, l'un des commissaires près les nouveaux départements des villes anséatiques, que Napoléon venait de réunir à son empire; et sa conduite fut telle dans ce nouvel emploi, qu'à son retour il fut décoré de la croix de la Réunion. Se trouvant à Paris au moment de la déchéance de Bonaparte, en 1814, il y adhéra sans difficulté, et trouva assez doux le gouvernement des Bourbons, sur lequel il avait autrefois exprimé des craintes si vives, pour entrer dans leur conseil d'État. Moins facile que Louis XVIII, Napoléon, revenu en 1815, le priva de tous ses emplois; ce qui, loin de lui être funeste, fut un titre pour les recouvrer après le second retour du roi. Homme sage et prudent, Faure s'y est maintenu au milieu de toutes les vic-

cissitudes politiques jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juin 1857. Z.

FAURE (GUILLAUME-STANISLAS), frère du précédent, né au Havre le 1^{er} mars 1763, était, avant la révolution, négociant et imprimeur; il fut depuis commissaire du gouvernement près l'administration du Havre, puis sous-préfet et membre du Corps législatif pour le département de la Seine-Inférieure, enfin secrétaire de ce corps, le 24 décembre 1813. Il vota, le 3 avril 1814, la déchéance de Bonaparte, et fut, le 3 mai, membre de la députation qui alla complimenter le roi à St-Ouen. Le 4 juillet, il fit une motion d'ordre sur la liberté de la presse; et, après avoir cité divers auteurs qui avaient traité ce sujet, il développa ses idées sur les bases de la loi à rendre pour régler cet important objet. Le 19 novembre, il parla sur les douanes, et fit valoir les motifs qui avaient décidé la commission à proposer la prohibition des sucres raffinés. Après la session, il retourna dans sa patrie et rentra dans la carrière du commerce. Il mourut au Havre le 30 mars 1826. On a de lui : *Le Nouveau Flambeau de la mer*, ou Description nautique des côtes d'Irlande, d'Ecosse et de France, 1822-24, 2 vol. in-8° et atlas. Sur le frontispice de cet ouvrage G.-S. Faure prend le titre d'ancien éditeur du *Petit Flambeau de la mer*. M—D j.

FAURE (le P.) Voyez MAMACHI.

FAURE DE FONDAMENTE (FRANÇOIS DE), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes, de parents protestants, avant le milieu du 17^e siècle, fit son délassement de la culture des lettres. Son goût et ses lumières lui acquirent l'estime des beaux esprits de son temps. Péliisson, qui lui était d'ailleurs uni des nœuds du sang et de l'amitié, lui dédia son *Histoire de l'Académie française*. Il fut un des premiers membres que les fondateurs de celle de Nîmes s'adjoignirent, avant même que cette société eût une existence légale. Il reçut, avec un de ses collègues, la mission d'aller solliciter les lettres patentes qui devaient consolider cet établissement. Ses rapports avec Péliisson, et d'autres hommes de lettres non moins considérés, facilitèrent le succès de ses soins. Il fut moins heureux lorsqu'on le chargea ensuite de négocier l'association de la nouvelle académie avec l'Académie française : il réussit à intéresser à ce projet Péliisson, Charpentier, le duc de Saint-Aignan et l'abbé Fléchier; mais leur zèle fut impuissant contre les obstacles que suscitérent alors un grand nombre de leurs confrères. Il était réservé à Fléchier d'en triompher quelques années plus tard, lorsque, devenu évêque de Nîmes et protecteur de l'Académie de cette ville, il voulut se montrer digne de ce dernier titre. Faure n'a publié aucun ouvrage, mais on sait qu'il en avait composé un sur la *Science des médailles*; qu'il s'occupait d'une *Traduction de Quintilien*, et qu'il avait aussi traduit l'*Épître d'Aristenète, sur le luxe et la mauvaise humeur des femmes*. On ignore l'époque précise de sa mort;

mais on voit, par les registres de l'Académie de Nîmes, que son éloge fut prononcé dans le sein de cette compagnie, par M. Guiran, le 9 août 1686.

V. S—L.

FAURIEL (CLAUDE-CHARLES), savant français dont l'initiative a été d'une influence considérable sur les développements de l'histoire et de la critique littéraire telles que les entend la France du 19^e siècle, naquit à St-Étienne, le 21 octobre 1772. Son père, quoique appartenant à la classe industrielle, savait apprécier l'avantage d'une éducation scolaire complète; et en le remettant aux mains des Oratoriens de Tournon, il ne se promit pas de lui faire brusquement abandonner la langue d'Horace et de Virgile, sa quatrième terminée, pour le jeter au milieu des aciers, des fers doux et des houilles : très-probablement, Claude-Charles eut le temps de déguster tout entière la coupe de la rhétorique, si ce n'est celle de la philosophie, avant d'adresser ses adieux aux échos du collège, ce qui n'eut lieu que peu de temps après l'aurore de la révolution, car plus tard, dans ses récits de l'âge mûr, il aimait à se retracer le spectacle de ses jeunes condisciples, jouant à l'assemblée nationale et tranchant qui du Mirabeau, qui du Necker, qui du Cazalès. Est-ce à dire que sa vocation l'entraîna du côté du barreau, l'arène oratoire qui ressemble le plus à la tribune? Rien ne nous en donne vraiment la preuve; bien qu'assez souvent, dans les commencements, après son retour à St-Étienne, il assistât et peut-être prit part aux conférences d'une société mi-patriotique, mi-philosophique, où les jeunes gens de sa ville natale agitaient des problèmes autres que le prix de revient des carabines et des rubans, et qui sans être un club, tenait un peu sans doute ou risquait de tenir un jour du club. Mais c'était surtout à des études solitaires de son choix et à des excursions scientifiques non moins instructives que pleines d'attrait qu'il vouait ses loisirs. Deux ans, trois ans se passèrent ainsi sans qu'il fût le moins du monde sommé par son père de faire choix d'une carrière : l'instant arriva où la France, quitte de l'invasion prussienne, avait besoin pourtant de faire appel au courage de tous ses enfants. Une lettre ministérielle vint, le 26 mars 1795, notifier à Fauriel qu'il fallait sous quelques jours rejoindre à Perpignan le 4^e bataillon d'infanterie légère de la légion des montagnes. Heureusement, au lieu d'entrer au service, ainsi que tant d'autres, en qualité de simple soldat, il recevait du même coup l'épaulette de sous-lieutenant; et quelque temps après il devenait secrétaire de Dugommier, à la suite duquel il eût pu faire un chemin rapide s'il eût eu la vocation guerrière. Mais telle n'était pas son humeur dominante; et il ne songeait pas à disputer à son capitaine La Tour d'Auvergne le titre de « premier grenadier de France. » Aussi le voit-on dès 1794, c'est-à-dire un an à peine après son arrivée dans les Pyrénées-Orientales, envoyer sa démission au ministre de la guerre Bouchotte, successeur de

Beurnonville : et même il paraît qu'avant cette renonciation définitive à la carrière militaire, il ne résidait guère plus assidûment au corps que certains évêques de l'ancien régime dans leur diocèse. Souvent en mission, il brûlait la grande route, il visitait Paris; il eut même à visiter Robespierre en sa petite maison près de l'Assomption, rue St-Honoré. On aurait tort de conclure de cette visite qu'il était partisan du régime de la terreur; l'extrême douceur, la constante modération, traits essentiels du caractère de Fauriel, protesteraient contre cette supposition, quoique au fond il ait été toute sa vie attaché à l'opinion républicaine. Mais la mesure de ses opinions peut s'apprécier par les vives sympathies que lui inspiraient quarante ans plus tard le talent et la personne d'Armand Carrel. De retour à St-Étienne avant le 9 thermidor, Fauriel fut nommé membre de la municipalité de sa ville natale. Il résigna ces fonctions pendant la réaction thermidorienne. Les journaux du temps et de la localité imputèrent cette résolution à quelques dégoûts qu'il eût à subir du parti victorieux. Il est à croire que cette inquiétude d'indépendance qui ne l'abandonna jamais y eut aussi une grande part. Au fond, c'est que sa vocation se déclarait; c'est que notre jeune Stéphanois mordait de moins en moins à la politique, à l'administration, aux techniques et prosaïques labeurs, et que la culture intellectuelle lui devenait chaque jour plus indispensable. D'ailleurs, à défaut de l'opulence, il avait cette *auream mediocritatem* que divinise le poète de Venose, et qui lui permit en son temps de résigner sa place de scribe du Trésor. Ne nous étonnons donc pas de le perdre de vue pendant cinq ans, qu'indubitablement il passa dans une studieuse retraite, variant ses travaux, écrivant fréquemment, plutôt pour donner de l'ordre à ses idées que pour se hâter de mettre toutes voiles dehors et les livrer au public, et tout au plus lisant provisoirement ses essais à quelques amis, et les soumettant à leur critique. Ses amis n'étaient pas tous à St-Étienne, on le conçoit : c'était pour lui une nécessité d'aller se retremper dans un cercle littéraire plus apte à saisir le fin, l'exquis, le complexe et le profond. C'est ainsi que quelques semaines avant le 18 brumaire, s'étant rendu à Paris parmi ses compatriotes influents de Rhône-et-Loire, il fit rencontre d'un autre méridional, natif, ou peu s'en faut, d'une des provinces limitrophes. C'était Français de Nantes, en qui son surnom ne doit pas empêcher de reconnaître un enfant du Dauphiné. Cet homme d'État, non moins remarquable par l'aménité de ses manières que par son goût pour les lettres, et qui fut le Mécène de tant de jeunes talents, distingua bientôt les rares qualités de Fauriel, goûta son esprit et sa conversation, et le prit en amitié au point de vouloir lui rouvrir la carrière administrative. Il fut de même mis en relation, par Français lui-même peut-être, avec

Fouché, qui venait d'être investi de la préfecture de police, et qui, quoiqu'il n'aimât que médiocrement les allusions intempestives aux fonctions pédagogiques qu'il avait remplies jadis dans les écoles oratoriennes, voyait en général d'un œil doux tout ce qui, soit comme membre de la corporation, soit comme élève, avait des rapports avec l'Oratoire. Le résultat de ses démarches fut l'obtention d'un emploi dans les bureaux de la préfecture; puis au bout de quelques mois, la position éminemment avantageuse de secrétaire de Fouché. Un autre en eût profité pour battre monnaie et pour se préparer un brillant avancement : Fauriel n'en usa que pour rendre service, pour redresser des iniquités, pour prévenir des vexations. Mais par plusieurs de ses côtés, cette position elle-même ne pouvait longtemps convenir à l'élévation délicate de ses goûts et de ses idées. Il demanda d'abord un congé dans l'été de 1801 pour réparer sa santé délabrée, en allant respirer, en compagnie du conseiller d'État Français de Nantes, alors en tournée, l'air du Dauphiné, du Languedoc et de la Provence; et l'année suivante, il résigna définitivement son poste. C'était, de compte fait, la troisième démission qu'il donnait depuis huit ans (1). Il avait su trouver pourtant le chemin du cœur de Fouché, qui l'avait logé au ministère, qui n'eût pas mieux demandé que de le voir un peu ou même très-ambitieux, ami des intrigues, un peu ou même très-familier avec la science de l'entregent, et qui certes ne l'eût pas laissé en route. Aussi ne fut-ce pas sans regrets et sans efforts pour le faire chanceler dans sa résolution qu'il se résigna finalement à le perdre. « A quoi donc est-ce que vous pensez ? lui disait-il. C'est maintenant ou jamais le moment de rester ! nous arrivons. Vous êtes fou, sur ma parole ! » — Français de Nantes aussi, sans désapprouver autant la brusque retraite de son protégé, qu'il avait sans doute à moitié pressentie, tenait du moins à ce qu'il n'abandonnât une branche des services publics que pour en ressaisir une autre, et même voulait qu'il essayât de la carrière diplomatique. Ceci sans doute eût été plus compatible avec les inclinations de Fauriel. Il est croyable, néanmoins, que tôt ou tard, ou, pour mieux dire, tôt plutôt que tard, il eût rompu de même avec les notes, les *memoranda* et les protocoles. Mais il n'en eut pas la peine, et après une hésitation de peu de durée, soit que la littérature et l'érudition le fascinassent de plus en plus et ne permissent plus qu'il partageât son temps entre elles et d'autres occupations, soit qu'il se sentit incapable de quitter ses amis de la capitale, ou que ceux-ci n'eussent rien négligé pour ne pas le laisser s'échapper, son ultimatum fut

la négative la plus complète. Rien de plus simple que ce dénouement : Fauriel vivait surtout par l'esprit et par le cœur, mais plus encore par le cœur. Or, le charme de ses manières et de sa conversation n'avait cessé de lui donner des amis depuis qu'il était à Paris. Dès l'hiver de 1801 à 1802, il était très-répandu, très-gouté; et bien qu'il n'eût encore rien imprimé, sauf quelques articles de main de maître dans la *Décade philosophique*, très-considérée, Cabanis, Volney, Destutt de Tracy le plaçaient très-haut et le voyaient intimement, sûrs d'avoir un auditeur à leur hauteur, et sûrs de remporter toujours quelque idée en le quittant. Madame de Staël avait été des premières, et même dès août 1800, non-seulement à l'apprécier, mais encore à souhaiter son amitié, à solliciter de lui des lettres fréquentes, à l'inviter à voir Coppet, dont elle voulait lui faire les honneurs. Et quoique l'ex-secrétaire de Fouché fût un correspondant inexact et paresseux, bien que la visite à Coppet ait pour lui toujours été un mythe, elle ne le bouda pas; on dirait au contraire que son estime et son affection pour lui n'en devinrent que plus vives. Une autre amitié, qui date aussi de cette époque et qui joue un rôle encore plus suave et plus intime dans la vie de Fauriel, c'est celle de madame de Condorcet. Il l'avait rencontrée un matin au Jardin des plantes, étudiant sur nature la science de Linnée et de Jussieu, à laquelle jadis il s'était livré avec furie. Cette science devint pour eux un terrain commun et bientôt un lien commun. Ils s'émervillèrent, ils s'extasièrent ensemble sur les mystères de l'organographie végétale; leurs colloques prirent comme un aspect d'enseignement mutuel, et au printemps de 1802, en sortant du ministère, il alla s'établir à la villa de sa belle botaniste, aux environs de Meulan, la Maisonnette, tel était le nom de cette champêtre demeure; et quoique nous ayons dit plus haut des motifs qui peuvent avoir agi sur l'esprit de Fauriel pour l'amener à quitter l'hôtel de Fouché, nous ne serions pas très-éloigné de soupçonner que l'impatience de filer l'idylle au fond de cette demeure enchanteresse, presque tête à tête avec une des plus charmantes et des plus spirituelles fées du jour, n'ait été pour plus que tout le reste dans sa détermination. Bien d'autres noms célèbres à titres divers pourraient grossir utilement la liste de ceux qui précèdent et prêteraient à mille détails biographiques pleins de charme pour qui sait trouver un intérêt profond et vivace hors des épisodes à grand fracas dont est chargée la vie du conquérant ou de l'homme politique. Mais nous dépasserions de beaucoup les limites d'un simple article si nous essayions de suivre pas à pas les phases de toutes ces nobles amitiés qui forment comme autant d'étapes dans la vie de Fauriel, et si nous voulions établir par de nombreux échantillons de sa correspondance le caractère de ses relations avec les Villers, les Fréd. de Schlegel, les Benjamin Constant, les Manzoni, les Mur-

(1) On rapporte que Fauriel racontait un jour à M. Guizot les jeux de son adolescence, où avec ses compagnons il imitait les séances de la constituante, et dépeignait les rôles choisis par les jeunes acteurs : — « Vous, Fauriel, je sais bien ce que vous y faisiez, » dit le célèbre ministre. — « Et que faisais-je donc ? » répondit Fauriel étonné. — « Vous donniez votre démission. »

toxidi, les Basili et les Aug. Thierry. Pour l'instant, qu'il nous suffise de remarquer quelle variété de génies, les philosophes, les philologues, les critiques, les publicistes, pour ne rien dire de la variété de patries, les Français, les Allemands, les Italiens, les Grecs modernes ! Le temps avait marché cependant ; l'on arrivait à 1810, et malgré son érudition profonde, malgré sa richesse d'idées, malgré son talent et son habitude d'écrire, malgré les sollicitations répétées de ses entours, Fauriel n'avait encore rien donné en dehors des recueils périodiques. Enfin, les instances de ses amis triomphèrent ; et, la sixième année de l'empire, il osa, mais parce que ce n'était qu'une traduction, et en se cachant sous le voile de l'anonyme, publier sa *Parthénée* de Baggesen. Tous ceux du reste qui connaissaient son nom surent à merveille quel était le traducteur, et probablement plusieurs d'entre eux n'eussent-ils pas reçu le mot de l'énigme, l'auraient deviné. La vente du reste fut lente, et pour mille raisons elle devait l'être. A la longue cependant les exemplaires s'écoulèrent à peu près ; le livre conquit en France sinon la vogue, du moins ce qu'on nomme au théâtre « succès d'estime » ; et ce qui vaut mieux aux yeux des critiques sérieuses, plusieurs des théories presque téméraires alors que devaient populariser plus tard et la plume et la parole de l'interprète du poète danois, commencèrent à se répandre de proche en proche lentement, mais irrésistiblement parmi ses lecteurs. Moins enthousiasme peut-être de cette victoire longuement disputée et de cette conquête à la pointe de l'épée que découragé des obstacles qui, si longtemps avaient retardé le triomphe, Fauriel, tout en poursuivant ses travaux, tout en reproduisant d'autres œuvres par la traduction, gardait le fruit de ses veilles en portefeuille. Heureusement la politique, qui depuis 1813 tenait le haut du pavé, change tout de face. Au fort de la lutte entre les Osmanlis et les Hellènes, Fauriel improvise la traduction libre du poème de Berchet *I profughi di Parga*, 1825, et se hâte de livrer à la presse cette Messénienne si riche de couleur, si palpitante d'émotion. Les curieux l'enlèvent en peu d'instants, et en s'enivrant des pensées patriotiques dont l'œuvre italienne est saturée, ils se familiarisent avec la forme, avec la manière, avec l'allure lyrique du poète étranger. La voie est frayée désormais, et le savant, naguère si timide, ne craint plus d'arracher au huis-clos la traduction des deux drames de Manzoni (*Gli Adelghi* et *il Conte di Carmagnola*). L'année suivante enfin les *Chants populaires de la Grèce moderne*, traduits aussi de la langue originale, en même temps qu'ils passionnent l'Europe en faveur des opprimés, montrent qu'ils n'ont pas dégénéré du génie poétique de leurs pères, ouvrent des horizons nouveaux, et apprennent à sentir la limpidité, la spontanéité, la fécondité, la fraîcheur de ces sources inconnues et incomprises que trop longtemps méprisait la muse

en paniers et en manchettes. Du même coup, l'opinion philhellène passait à l'état de levier irrésistible ; l'esthétique littéraire faisait un pas immense ; et Fauriel, au lieu de n'être apprécié que dans un cercle sans écho, prenait sa place parmi les célébrités les plus applaudies. L'université néanmoins, tant que subsista la première restauration, n'eut garde d'aller chercher l'habile philologue, le fin critique au fond de sa cellule, soit pour lui décerner des récompenses, soit pour inaugurer en sa personne une branche d'instruction nouvelle. A laquelle de ces deux puissances, l'esprit de la ligne aînée ou l'esprit universitaire, a-t-on droit de reprocher cette stagnation ? C'est ce que nous laissons à discuter à d'autres. Peut-être se fût-elle encore longtemps prolongée sous la ligne cadette, si la monarchie de juillet n'eût eu l'heureuse chance de placer à l'instruction publique, dès son premier cabinet, un des plus anciens amis et des appréciateurs de Fauriel. M. Guizot (on l'a déjà reconnu sans doute), M. Guizot, que jusqu'ici nous n'avions pas mentionné, connaissait trop bien et jugeait de trop haut les mérites de Fauriel pour ne pas, sitôt qu'il avait le pouvoir en main, s'empresse de donner à l'homme qui réunissait le plus d'érudition, le plus de goût et le plus d'indépendance d'esprit, un haut témoignage de l'estime qu'il ressentait pour lui, et à la Faculté de Paris, un professeur que Gœttingue, que Berlin, que Iéna, que Bonn, envieraient à la France, et il le nomma professeur de littérature étrangère à la Sorbonne. Cette chaire était une création, en France du moins : jamais chez nous littérature moderne étrangère n'avait été l'objet d'un cours ; il y avait bien pour la littérature latine, à la Sorbonne, deux chaires ; pour la littérature grecque, à la Sorbonne, deux chaires, et tout autant au Collège de France ; mais Dante, mais Goethe, mais Cervantes, mais Shakspeare, jamais il n'en était parlé qu'en passant ou par hasard, ou parce qu'on se trompait ; et les hautes puissances de l'instruction en auraient volontiers interjeté appel comme d'abus. Le ministre nouveau comprit, lui, qu'il fallait marcher avec son siècle ; qu'au lieu de rompre avec les morts et achever de les anéantir par l'oubli, ils avaient bien droit à quelques coups d'œil ; que l'anatomie comparée, les législations comparées, ont fait faire des progrès à l'anatomie et au droit ; enfin, que c'est grâce à la variété des œuvres d'origine diverses mises en regard et en balance que l'on peut atteindre au vrai, et formuler des lois dont la réunion mérite le titre de code. Il y avait là toute une révolution esthétique, incalculable en résultats, tant matériels qu'intellectuels ; et bien que vingt-cinq ans à peine se soient écoulés depuis le moment qui vit surgir la chaire nouvelle, bien que les objections n'aient pas manqué, bien que la routine et la mauvaise volonté aient mis force bâtons dans les roues, l'idée que venait de consacrer pour la première fois une mesure ministérielle a

fait son chemin et ne cesse de se développer. Dès 1840, le Collège de France comptait trois chaires pour une de cette spécialité naissante, sous-divisée en littérature du midi de l'Europe, littérature germanique, littérature slave; et aujourd'hui, les facultés des lettres, dans toutes les académies de province, sauf deux, ont été ou organisées ou réorganisées dans le même sens que celles de Paris. Comme la philosophie et l'histoire, comme les littératures anciennes, les littératures modernes forment une des branches essentielles de l'enseignement supérieur; elles donnent une sanction, un élan à l'étude des idiomes modernes que la France s'est trop fait gloire de négliger, sous prétexte qu'elle parle la plus belle des langues, et à laquelle l'Angleterre doit en grande partie le succès et la facilité avec lesquels elle exploite les richesses du globe; elles ont rendu le goût plus impartial, plus fin, plus compréhensible; elles ont ouvert des *Fundgruben*, où abondent les filons argentifères et les pépites australiennes, et grossi le réservoir où puisent notre imagination médiocrement californienne et orientale, notre verve peu haute en couleur, peu brûlante et peu variée. C'est bien là, certes, ce qui s'appelle « créer un mouvement; » et dût-il y avoir eu quelque gramme de camaraderie dans la nomination du professeur, ce ne sera pas une gloire vulgaire, même pour l'orateur qui allait devenir une des illustrations de notre tribune, d'avoir ainsi signalé son passage à l'hôtel du ministère. Toutefois, n'abandonnons pas toute cette gloire à l'homme du pouvoir; les idées sous la pression desquelles il enrichissait d'un nouvel élément l'enseignement supérieur n'étaient pas nées d'elles-mêmes en son cerveau, c'est de la conversation de Fauriel qu'il les avait importées chez lui; il eut le mérite de s'y rallier, de s'en pénétrer, de ne pas manquer l'occasion de les faire passer à l'état pratique, mais c'est tout. Revenons à Fauriel. La littérature étrangère est un vaste champ : Slaves, Scandinaves, Grecs modernes et Magyars, sont de son ressort, comme les Néo-Latins et les Anglais; nous ne voyons même pas à quel propos avaient été prohibées les littératures arabes ou sanscrites ou bien d'autres. Plus d'une d'entre elles, à coup sûr, eût été facilement abordable au professeur. Il n'eut pas l'ambition cependant de parcourir toutes ces régions. On peut dire même qu'il se circonscrivit à peu près dans le cercle de la littérature provençale. Mais la supériorité, la science profonde qu'il déployait dans ce cours demandaient grâce pour ce qui par quelques auditeurs était qualifié partialité en faveur des troubadours (1). Remarquons d'ailleurs que, soit à cause des soins que commandait la délicatesse de sa santé, soit afin de pousser plus activement des originaux qu'il voulait désormais donner au pu-

blic, et qu'il eût été désastreux de le voir laisser à l'état de matériaux et ensevelir en portefeuille, il ne craignait pas de demander de loin en loin un suppléant. Ce n'est pas nous qui le lui reprocherions comme si c'eût été une sinécure : le cas sans doute, n'est pas rare, mais on ne saurait en soupçonner Fauriel. Les sinécuristes n'ont guère que deux ou trois mobiles de sinécuries : capacité médiocre, désir de cumul ou désir du doux *far niente*. Nous avons vu à quel point le professeur de littérature étrangère était loin d'avoir tous ces défauts : personne n'était moins ambitieux que lui; non-seulement il ne sollicitait pas les honneurs et les places, mais il les fuyait et les refusait. Tout entier à ses travaux, à ses goûts, à ses études, à son indépendance, à ses chères recherches, entouré d'amitiés nobles et choisies, il vit ainsi s'approcher et s'écouler insensiblement les années du déclin. En 1836, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein : les corps savants étrangers avaient couronné son mérite bien avant les nôtres. Il était depuis longtemps membre de l'Académie *della Crusca* de Florence. Bientôt après il fit partie de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*, cette continuation de l'œuvre des bénédictins où se sont groupés et succédés les plus savants hommes de notre temps. Il écrivit dans le vingtième volume de cette collection l'article Brunetto Latini. C'est au milieu de ces occupations, de ces succès si modestement attendus et si laborieusement conquis qu'on peut dire, malgré son âge que la mort vint en quelque sorte le surprendre. Il mourut dans sa 72^e année, le 15 juillet 1844, des suites d'une opération qui ne semblait pas de nature à entraîner des conséquences aussi graves. Cette mort eut un douloureux retentissement dans le monde savant, et les hommages ne manquèrent pas à sa mémoire. Sur sa tombe, M. Guigniaut lui paya le dernier tribut au nom de l'Institut, et M. Victor Leclerc au nom de la Faculté des lettres. M. Piccolos, dans le journal grec *l'Espérance* (Athènes, 28 août 1844), se fit l'organe des regrets et de la reconnaissance de ses compatriotes. Nous avons déjà parlé de l'article d'Ozanam sur Fauriel et son cours, nous devons une mention particulière à la notice que M. de Ste-Beuve a publiée sur ce talent à la fois solide, ingénieux et délicat dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 mai et 1^{er} juin 1845). M. Augustin Thierry, dans sa préface de *Dir ans d'études historiques*, lui a consacré aussi un glorieux souvenir; jamais au surplus deux génies ne furent plus faits pour se comprendre et se reconnaître que celui de ces deux hommes; mêmes aspirations, mêmes tendances, même philosophie; c'étaient pour ainsi dire deux génies jumeaux. Nous espérons dans cette courte esquisse avoir suffisamment retracé l'esprit, la physionomie de Fauriel et son influence sur son époque. Il nous reste maintenant à parler de ses ouvrages, ou plutôt de son œuvre, car ses ouvrages ne sont que la même œuvre continue, la poursuite de la même pensée,

(1) Ce cours a été très-heureusement étudié et caractérisé dans un article du suppléant de Fauriel, qui à sa mort devint son successeur, Ozanam. Cet article se trouve dans le numéro du *Correspondant* du 10 mai 1845.

de la même découverte. D'abord dans le silence du cabinet, Fauriel se familiarise avec les langues savantes ou primitives. Versé dans tous les secrets de la langue romane et de celle de nos vieux manuscrits, il y joignit la connaissance profonde du grec ancien et du grec moderne, de la littérature latine; et pour l'italien, Monti et Manzoni le consultaient sur leur propre langue. Il apprit le sanscrit du seul homme qui alors (1803) le sût en France. C'était un Anglais, M. Hamilton, ayant longtemps habité l'Inde, et dont la brusque rupture du traité d'Amiens avait fait un de nos prisonniers de guerre. En même temps il étudiait l'arabe et y faisait de rapides progrès sous la direction d'un des illustres collaborateurs de la *Biographie universelle*, de notre grand orientaliste Sylvestre de Sacy. Mais toutes ces connaissances accumulées n'étaient que les matériaux de l'édifice qu'il avait déjà construit dans sa pensée. Cette conception, cette œuvre poursuivie, elle a été décrite par M. de Ste-Beuve avec une substance d'idées, une supériorité de touche qu'il nous faut reproduire, parce qu'il est difficile d'y atteindre : « Fauriel fut amené, par l'étude des « littérateurs, des philosophes, des langues, par « l'étude de l'arabe comme par la lecture du « Dante, par tous les points à la fois, à sentir la « différence qu'il y a entre la société moderne et « l'ancienne. Savant original et sagace, érudit « philosophe comme il n'y en avait pas un encore « de semblable en France, remettant tout en « question et reprenant les racines de toutes « choses, il passe des années à préparer, à fouiller, « à creuser, il sonde les sources; d'autres s'y « abreuveront, ou même y donneront leur nom. « Ce qu'on a ainsi retrouvé de lui en fait de tra- « vaux considérables et silencieux, de matériaux « d'études et de masses d'écritures, de glossaires « en toute langue (langue basque, dialectes cel- « tiques), est prodigieux; il étendait en tous sens « ses fondations. Mais bientôt, pour qui l'observe « de près, tout aboutit manifestement ou du moins « converge dans son esprit aux origines de la ci- « vilisation moderne. Il attachait à ce mouvement « de renaissance première la plus grande impor- « tance, comme à ce qui avait produit quelque « chose de tout à fait distinct de l'antiquité, à « savoir, par exemple, l'amour moderne, la cheva- « lerie. Il recherche donc curieusement les ori- « gines de ces créations si chères à son âme déli- « cate; il les recherche en germe chez les Arabes, « chez les Vascons, chez les Aquitains et Gallo- « Romains, pétris et repétris durant des siècles; « il épie sur ce sol tant remué les réveils d'une « végétation vivace partout où il les voit poindre, « et il ne met tant de prix à ses chers Proven- « çaux que parce qu'il découvre véritablement « en eux la première fleur de l'arbre moderne. » En 1810, n'étant encore connu que par des essais insérés dans la *Décade philosophique*, il publia, comme nous l'avons dit, une traduction de la *Par-*

thénéide de Baggesen. Fauriel crut devoir garder l'anonyme dans cette publication. Contre l'habitude des traducteurs, il a conservé et souvent augmenté les grâces naïves ou fortes de ce charmant poème, que peut-être notre collaborateur Depping a jugé avec trop de sévérité (voy. BAGGESSEN). Rien n'est plus simple que la donnée de cette idylle épique. Trois sœurs font à travers l'Oberland un pèlerinage vers la montagne de la Vierge, la *Jung frau*, et ont pour conducteur un jeune étranger à qui leur père les a confiés. Les incidents du voyage font tout le poème. On y remarque principalement une création originale et bien adaptée à la sauvage et grandiose poésie des Alpes, la création de la déité du Vertige. Ginguené, faisant le compte rendu de cet ouvrage dans le *Mercure de France*, comparait cette création, pour la beauté et la puissance de la pensée, à celle du géant Adamastor de Camoëns. « La « peinture du dieu de l'Hiver, dont Baggesen place « le trône au-dessus de tous les glaciers des Alpes, « offre aussi, dit M. de Ste-Beuve, des traits de vi- « gueur austère qui n'appartiennent qu'aux poètes « supérieurs. » Fauriel expliquait en ces termes sa prédilection pour l'œuvre du poète, auquel d'ailleurs il était attaché par les liens d'une vive et réciproque amitié : « Le premier, disait-il, il m'a « donné le sentiment des Alpes. » A cette publication, le traducteur attachait un discours préliminaire, dans lequel il faisait déjà pressentir ses idées sur le rôle qui appartenait parmi nous aux littératures étrangères. Un long silence succéda à ce premier élan vers la publicité, et ce ne fut qu'en 1823 que Fauriel publia sous son nom, successivement, une traduction du poème de Berchet : *I Profughi di Parga*, premier appel à la sympathie européenne pour la Grèce opprimée, et celle des deux tragédies d'*Adelghi* et de *Carmagnola*, par Manzoni. C'est ici le lieu de dire rapidement quelques mots sur l'intimité qui exista entre ces deux hommes. Fauriel, nous l'avons dit, avait une exquise connaissance de la langue italienne. Manzoni trouvait chez lui des sources ouvertes d'un jugement, d'une critique et d'un goût toujours sûrs. L'influence de Fauriel fut loin d'être étrangère aux idées qui inspirèrent les œuvres du grand poète et formèrent son école en Italie. Ajoutons que Manzoni manifesta en toute circonstance pour son ami, la confiance, l'estime et l'affection les plus vives. Mais la réputation et la gloire de Fauriel ne s'établirent sur une base solide et éclatante que par la publication des *Chants populaires de la Grèce* (1824). Nous avons déjà donné notre appréciation sur ce travail, nous n'y reviendrons pas. En 1836, il publiait l'*Histoire de la Gaule méridionale* sous la domination des conquérants germains, Paris, 4 vol. in-8°; 2^e édition, 1845, 4 vol. in-8°. C'est le tableau observé et palpitant des luttes de la civilisation gallo-romaine, concentrées et réfugiées dans les contrées de l'Aquitaine, contre la barbarie des Francs et des races germaniques. C'est en quelque sorte un des complé-

ments naturels aux travaux d'Augustin Thierry. L'année suivante, Fauriel publia l'*Histoire de la croisade contre les hérétiques albigeois*, écrite en vers provençaux par un poète contemporain, Paris, Imprimerie royale, 1837, in-4°, avec fac-simile et carte. Cette traduction fait partie des *Documents sur l'histoire de France*, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique (première série, histoire politique). Les vers provençaux occupent le verso des pages et la traduction française occupe le recto. Ce volume est accompagné d'une introduction qui est l'une des pages historiques les plus remarquables qu'ait écrites Fauriel. Enfin, en 1846, son cours de littérature provençale fut publié sous le titre : *Histoire de la littérature provençale*, Paris, 3 vol. in-8°. M. Fortoul, actuellement ministre de l'instruction publique, dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Victor Leclerc, dans le *Journal des Débats* du 5 septembre 1846, M. Mérimée, dans le *Constitutionnel* du 16 février, rendirent à ce recueil de la science et des études de toute la vie de Fauriel toute la justice qu'il méritait. Citons le jugement de M. Mérimée : « Les longues études de M. Fauriel « sur la littérature provençale ne se bornent pas « à une appréciation de son originalité et du « mérite plus ou moins contestable de ses écrits « vains. Il dirigea ses recherches vers un but plus « élevé, car elles ne tendent à rien moins qu'à « soulever le voile qui couvre les origines de notre « civilisation moderne. D'où sont venues ces idées « d'honneur, d'amour exalté, de galanterie, en « un mot ces sentiments chevaleresques qui ont si « complètement modifié les mœurs de l'Europe « au moyen âge et qui ont exercé sur tous ces « peuples une influence génératrice ? Tel est le « problème que M. Fauriel s'était proposé, et dont « il avait entrevu que la solution se trouverait « dans l'histoire de la Gaule méridionale. » Fauriel a encore collaboré à un grand nombre de recueils. Nous avons déjà parlé de la *Décade philosophique*. Il a écrit également dans les *Annales encyclopédiques*, dans la *Marine de France*, et dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il publia une *Vie de Dante* (octobre 1834), et une *Vie de Lope de Vega* (septembre 1839). Cette dernière notice donna naissance à une polémique de M. Damas-Hinard, à laquelle Fauriel répondit par une nouvelle étude intitulée : *les Amours de Lope de Vega* (septembre 1845). On a encore de lui des notices anonymes sur Chaulieu et Lafare (1802), placées en tête des éditions de ces deux poètes. M. de Sainte-Beuve parle aussi avec éloge d'une notice historique du même auteur sur la Rochefoucauld. Fauriel a laissé au surplus un grand nombre de manuscrits, dont la publication est depuis longtemps promise à ses admirateurs, et nous terminerons cet article en renvoyant pour ses travaux, soit publiés, soit inédits, à la notice complète et détaillée qu'en a donnée Ozanam dans l'écrit dont nous avons déjà parlé.

P—OT et L—S—S.

FAURIN (JEAN), né à Castres en 1550, a composé un mémoire curieux sur les événements arrivés dans sa patrie et dans le haut Languedoc, lequel commence à l'an 1559 et finit en 1606. Ce journal est écrit avec simplicité et bonne foi ; il a été imprimé dans les *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* (voy. AUBAIS). Faurin avait épousé en premières nocces Madeleine Bousquet, dont il eut dix enfants ; puis se remaria à Judith Benasech. Il mourut vers l'époque où se termine son journal. Z.

FAURIS. Voyez SAINT-VINCENS.

FAUST. Voyez FUST.

FAUST (JEAN), né vers le commencement du 16^e siècle ; était fils d'un paysan de Weimar, d'autres disent de Kundling. Il fut élevé par un de ses oncles, qui le fit étudier en théologie. Malgré son penchant à la débauche, Faust termina son cours et se fit recevoir docteur. Mais bientôt il se dégoûta de cette science, cultiva la médecine, l'astrologie, et se livra surtout à la magie. De ce moment, ses historiens ne sont plus que d'insipides romanciers, qui débitent mille absurdités sur son compte. Ils le font conjurer le diable, s'asservir un esprit infernal, nommé Mephistophile, avec lequel il fit un pacte de vingt-quatre ans, descendre aux enfers, parcourir les sphères célestes, toutes les contrées de ce monde subliminaire, s'entourant partout de prestiges, jouant des tours dignes d'un écolier, ayant commerce avec la fameuse Hélène, femme de Ménélas, faisant apparaître Alexandre le Grand devant Charles-Quint, et, pour terminer convenablement la scène, ayant le col tordu par le diable à l'expiration de son pacte. Bien plus infaillible encore que l'illustre Mathieu Laensberg, Faust débitait tous les ans en Allemagne des almanachs qui, dictés par Belzébuth, ne pouvaient manquer d'avoir un grand succès. Tels sont les faits merveilleux que rapporte George-Rodolphe Widman, qui publia à Francfort, 1587, in-8°, l'histoire de J. Faust et de Christophe Wagner, son valet. Cette histoire, ou plutôt ce roman, réimprimé à Berlin, 1590, et à Francfort, 1591, reparut à Hambourg, 1598-1600, 3 vol. in-4°, avec des commentaires historiques, physiques et moraux, et souvent depuis, mais avec plus ou moins de mutilations, disent les publicateurs des éditions corrigées. Ces commentaires sont le comble de l'ignorance et de la bêtise. L'histoire de Faust fut traduite en anglais, en hollandais, 1592, in-8° ; 1687, 2 vol. ; 1608, in-4° ; et en français, par Victor Palma Cayet, Paris, 1603 ; Rouen, 1604 ; Paris, 1675 ; Cologne (Bruxelles), 1712, in-12, etc. Adelung a consacré un article à Jean Faust à la fin du dernier volume de son *Histoire des folies humaines*. On y trouve les *Conjuraciones Fausti*, auxquelles il ne manque que les figures mystérieuses qui doivent y être jointes, pour que le lecteur puisse opérer les mêmes prodiges que le magicien de Weimar. Les Allemands, assez amis du merveilleux, ont souvent mis sur la scène

la descente du docteur Faust aux enfers. De ce nombre sont le célèbre Goethe, Klinger et J.-F. Schink, Trithème, le plus ancien de tous, J. Manlius, Schaller, Wier, Del Rio, et même Camerarius et Gessner, ont parlé plus ou moins longuement de Faust et de ses enchantements; bien plus, Pierre-Frédéric Arpe a donné le catalogue de ses ouvrages magiques. Malgré le témoignage de ces écrivains, beaucoup d'autres, et peut-être avec raison, regardent ce personnage comme entièrement imaginaire, et son histoire comme un roman fait à plaisir. Quelques-uns, entre autres Conrad Durrius, se sont avisés de croire que la légende de Faust est une satire fabriquée par les moines contre Jean Fust, un des inventeurs de l'imprimerie, irrités qu'étaient ces cénobites d'une découverte qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Plusieurs auteurs ont réfuté cette opinion peu fondée. Zeltner avait composé sur ce sujet : *Schediasma de Fausto, præstigiatore ex Joanne Fausto à quibusdam ficto*. On peut encore consulter sur Faust, Struvius, dans son *Introductio in not. rei litt.*, et dans sa *Bibl. antiq.*, ainsi que J.-George Neumann, qui a publié *Dissertatio historica de Fausto præstigiatore*, Wittemberg, 1685, 1695, 1711, in-4°. D. L.

FAUST (JEAN-FRÉDÉRIC), historien né à Aschaffembourg en Franconie, dans le 16^e siècle, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Limburgenses fasti, sive fragmentum Chronici urbis et dominorum Limburgensium ad Loheram à manuscriptis codicibus*, Heidelberg, 1619, in-fol. Cette chronique est peu estimée. — Un autre écrivain du même nom et de la même famille, et qu'Adelung croit fils du précédent, a publié en allemand la *Chronique de la ville de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12. Il s'était adonné à l'étude de la langue hébraïque, et mit en vers latins la partie du Talmud qui est relative aux mariages. Son ouvrage anonyme parut sous ce titre : *Tractatus de contractibus judeorum matrimonialibus Talmudicus, latinis donatus musis*, Bâle, 1699, in-4°. — Maximilien FAUST, d'Aschaffembourg, avocat et syndic à Francfort, publia en 1644, dans la même ville, ses *Concilia pro ærario*, in-fol. C'était le fruit de vingt ans de travaux et de recherches. W—s.

FAUSTE, évêque de Riez, naquit dans la Grande-Bretagne, sur la fin du 4^e siècle, de parents chrétiens, qui lui inspirèrent de bonne heure les sentiments de piété dont ils étaient eux-mêmes pénétrés. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau, il passa dans les Gaules et se retira dans le monastère de Lerins, que les vertus de St-Honorat, son fondateur, et de plusieurs autres saints rendaient alors très-célèbre (1). Il en fut élu abbé en 455, à la place de St-Maxime, nommé évêque de Riez, et la discipline sévère de ce monastère ne dégénéra pas sous son administration. En 462 il succéda encore à St-Maxime sur le siège de cette ville.

(1) Voy. sur l'île de Lerins l'article BARRAL.

Au milieu des travaux de l'épiscopat, il ne relâcha rien de son ancienne discipline, veilla avec soin sur les peuples qui lui étaient confiés, s'appliqua surtout à les instruire par ses prédications et ses écrits, et combattit fortement les Ariens. Exilé par le roi Euric, qui professait cette hérésie, il ne revint de son exil qu'en 484, après la mort de ce prince. Fauste mourut vers l'an 490. Quelques églises, en particulier celle de Riez, célébraient sa fête le 16 janvier. Tout ce qui nous reste de ses ouvrages consiste dans des traités de controverse, quelques lettres et des homélies, qu'on trouve dans le huitième tome de la Bibliothèque des Pères. On y remarque partout des germes du semi-pélagianisme, dont il avait été imbu dans la Grande-Bretagne, où cette hérésie faisait de grands ravages. Il y fut fortifié par Julien, qui avait habité pendant quelque temps le monastère de Lerins. C'est principalement dans son traité du libre arbitre et de la grâce qu'il combattit la doctrine de St-Augustin sur ces deux points et sur la prédestination. Sa réputation, l'austérité de sa vie et son long épiscopat contribuèrent beaucoup à donner de l'importance à son erreur, qui amena de grands troubles dans les Gaules, où les plus illustres et les plus savants personnages furent en contestation à ce sujet pendant le cours du 5^e siècle. Tout ce qu'on peut dire pour excuser Fauste d'avoir mis tant d'ardeur à propager une doctrine erronée, c'est qu'elle n'avait pas encore été condamnée, comme elle le fut dans le second concile d'Orange, en 529, où celle de St-Augustin obtint un triomphe complet. C'est à cause de cette erreur que la fête de cet évêque, qui avait été célébrée dans quelques églises, fut absolument interdite. Simon Bartel, auteur d'un livre qui a pour titre : *Historica et chronologica præsulum sanctæ Regiensis Ecclesiæ nomenclatura*, Aix, 1656, in-8°, a mis à la fin de son ouvrage une *Apologie de Fauste*. Voy. l'*Histoire littéraire de la France*, t. 2, p. 585 et suivantes; Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. 2, *passim*. Dans ses *Lettres*, t. 9, p. 9, et dans ses poésies, *Carm. XVI*, Sidoine Apollinaire prodigue à Fauste des éloges que l'amitié rend fort exagérés. C—L—T et T—D.

FAUSTINA (Signora). Voyez HASSE.

FAUSTINE (ANNIA - GALERIA - FAUSTINA), naquit l'an 140, d'Annius Verus, qui avait été trois fois consul, et qui faisait remonter son origine à Numa. Au lieu de conserver pur ce beau titre de gloire qu'elle relevait encore par son mariage avec Antonin le Pieux, Faustine suivit la pente naturelle qu'elle avait pour le plaisir, et le plaisir la conduisit au vice. Assise sur le trône des Césars, Faustine le souilla par ses débauches autant que son époux l'illustra par ses vertus. Antonin gémissait de ses débordements, mais le caractère de douceur et de modération de ce prince lui faisait fermer les yeux sur la conduite de l'impératrice. Cet excès d'indulgence, qui aurait ramené à son devoir un cœur moins corrompu, ne

fut pour Faustine qu'une espèce d'encouragement au libertinage. Sûre de l'impunité, elle s'y livra sans retenue. Elle vécut constamment au milieu des dérégléments les plus honteux, et tel était l'aveuglement du prince, qui toléra ses débauches pendant sa vie, qu'il la fit placer après sa mort au rang des déesses. Il lui fit élever des autels et des temples, et voulut que ses statues fussent portées dans la procession des jeux du Cirque, avec celles des divinités de l'empire. Un grand nombre de médailles nous ont conservé les traits de cette princesse. Antonin ne manqua pas de lui donner encore, sur celles qu'il fit placer après sa mort, le titre de *Diva*. Elles font mention de la dédicace du temple qui fut construit en son honneur, et dont on voit encore aujourd'hui à Rome de belles ruines, à l'église de St-Laurent in *Miranda*. Une des plus précieuses de ces médailles est celle qui rappelle l'institution des filles Faustiniennes, et qui a pour légende : *Puella Faustiniana*. Faustine avait épousé Antonin avant qu'il eût été adopté par Adrien, et elle mourut à l'âge de 36 ans, trois ans après qu'il eût été créé Auguste. Elle avait eu deux fils, qui périrent fort jeunes. Les monuments seuls nous ont transmis leurs noms. L'un se nommait *Marcus Galerius Antoninus*, dont nous possédons une belle médaille grecque au revers de la tête de sa mère. Les inscriptions nous donnent le nom du second (*Aurelius Fulvius Antoninus*), et celui d'*Aurelia Fadilla*, sa sœur, qui mourut aussi de bonne heure. Le seul enfant qui lui survécut fut *Faustine* jeune, épouse de Marc-Aurèle. — FAUSTINE jeune (Annia Faustina), surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Commode, son fils, passait pour être le fruit de ses amours adultères; souvent elle choisissait ses amants dans la classe du peuple la plus obscure. Si Messaline n'avait pas vécu avant elle, ce serait Faustine qui aurait conservé le honteux privilège de prêter son nom aux femmes impudiques. On engagea souvent Marc-Aurèle à la répudier : « Il faudra donc lui rendre sa dot, » disait ce prince trop indulgent, et cette dot était l'empire. Nous ne retracerons point ici toute l'infamie de sa conduite, les nombreux excès auxquels elle se livrait n'échappèrent pas à la raillerie et la censure des Romains; son époux seul ne l'en punit point. On blâme Marc-Aurèle de cette faiblesse; peut-être a-t-il ignoré une partie de ces désordres, ou craint d'imprimer une tache à la dignité impériale. En punissant les travers de l'impératrice, il eût justifié les bruits populaires qui la flétrissaient. Faustine fut accusée d'avoir contribué à la mort de Lucius Verus, son gendre, pour qui elle avait eu des complaisances criminelles, et qui s'en était vanté. On lui reproche aussi d'avoir excité Avidius Cassius à la révolte (*voy. Avidius Cassius*); mais puisque les auteurs anciens n'établissent pas ce fait comme constant, nous sommes bien moins en état de l'éclaircir aujourd'hui. Nous savons au

contraire, par une lettre de Marc-Aurèle, qu'elle avait engagé ce prince à punir sévèrement les complices de Cassius. Faustine accompagna l'empereur en Asie, vers l'an 174, et mourut subitement en Cappadoce, dans un village nommé Halala, situé auprès du mont Taurus. Marc-Aurèle pleura cette princesse comme s'il avait perdu la femme la plus vertueuse; il fonda dans le lieu où elle mourut une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*, et rendit à sa femme les mêmes honneurs qu'Antonin avait rendus à la sienne. On peut voir dans Dion et Capitolin jusqu'où fut portée à cet égard la faiblesse de Marc-Aurèle. Sur ses médailles elle fut appelée de son vivant *Mater Castrorum* (Mère des Armées). C'est la première fois qu'on y voit paraître ce titre, dont plusieurs impératrices se décorèrent après elle. Mais rien n'est plus étrange que d'y trouver la légende *Pudicitia*. Malgré tous les honneurs qui lui furent décernés par Marc-Aurèle, on ne connaît encore jusqu'ici aucune médaille en or de Faustine, frappée après sa mort. Les autres cependant nous font voir qu'elle fut mise au rang des dieux, et Capitolin nous apprend que Marc-Aurèle lui dédia un nouvel établissement des filles Faustiniennes. Faustine eut plusieurs enfants de Marc-Aurèle, *Vibia Aurelia*, *Sabina* et *Fadilla*, dont les inscriptions publiées par Gruter et Muratori nous ont conservé les noms; *Lucile*, qui épousa Lucius Verus, associé à l'empire par Marc-Aurèle; deux fils jumeaux, *Commode*, qui succéda à son père et qui hérita de tous les vices de sa mère, et *Antoninus*, qui mourut fort jeune; enfin elle fut mère d'*Annius Verus*, déclaré César à l'âge de sept ans, et qui mourut peu de temps après. Il nous reste de ce dernier prince quelques médailles et médaillons grecs et romains, sur lesquels il porte le titre de César, et qui sont de la plus grande rareté. — Les médailles seules nous font connaître le nom d'une autre FAUSTINE (*Annia Faustina*), épouse de l'empereur Élagabale, qui ne semblait choisir une épouse que pour la répudier. Le nombre de ses divorces égala celui des mariages que son caprice lui faisait contracter. Annia Faustina descendait de Marc-Aurèle : mariée à Pomponius Bassus, elle résista longtemps aux sollicitations d'Élagabale, qui prit le parti de faire assassiner le vertueux Bassus, pour épouser sa femme, aussi célèbre par sa beauté que par sa naissance et ses belles qualités. Les historiens qui parlent de cette princesse, sans nous faire connaître son nom, ne sont pas d'accord sur l'époque où elle devint épouse d'Élagabale. Dion veut qu'elle ait été sa première femme, Hérodiën au contraire la désigne comme la dernière. Les écrivains modernes sont d'après cela demeurés partagés d'opinion; mais l'abbé Belley, qui a rendu à l'histoire et à la numismatique tant de services importants, a enfin éclairci d'une manière victorieuse, par le secours des médailles, ce point de chronologie, en établissant que Cor-

nelia Paula avait été la première femme d'Élagabale, Aquilia Severa la seconde, que celle-ci avait été répudiée pour faire place à Faustine, renvoyée à son tour pour voir Aquilia venir reprendre le titre d'épouse auprès de ce sybarite insensé. Les médailles de Paula, d'Aquilia et d'Annia Faustina, frappées en Égypte, avec les dates de chaque année du règne d'Élagabale, sont les monuments dont l'abbé Belley s'est servi dans sa dissertation (1). Les médailles d'Annia Faustina sont fort rares; c'est par cette raison que les faussaires se sont plu à les reproduire souvent : plusieurs coins modernes, qui avaient été placés avec confiance dans certains cabinets, en ont été exclus à mesure que les connaissances numismatiques se sont agrandies.

T—N.

FAUSTINUS (PÉRISAULE), de..... est auteur de deux poèmes latins, intitulés, l'un : *De honesto appetitu*, l'autre : *De triumpho stultitiæ*, imprimés sans date à Rimini, chez Jérôme Soncino. Ce livre est d'une extrême rareté. L'exemplaire qu'en possède la bibliothèque Mazarine, n° 21256, porte sur le titre qu'il est d'une seconde édition (*iterum excusa*), il est in-8°, caractères italiens très-menus, feuillets non chiffrés, mais signaturés depuis A jusqu'à H inclusivement. Le premier poème s'étend jusqu'au feuillet D iij recto. Il semblerait, d'après Maittaire, t. 1^{er} de son *Index annal. typogr.*, p. 393, que les Rusconi de Venise auraient imprimé après coup leur nom et la date de 1524 sur quelques exemplaires; mais rien de cela ne paraît sur l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine. Soncino a dédié le premier poème à Gorius Gerius, évêque de Fano et vice-légat de Bologne. Le sujet de ce poème est la modération dans les désirs; l'autre, partagé en trois livres, peint les folies du premier âge, celles de l'âge mûr et celles de la vieillesse. Le style et la versification sont médiocres. Il est peu de portraits moins flattés de la femme que celui que trace l'auteur. Il a été transcrit par un médecin de Padoue, nommé Antoine Ulmus, dans son singulier ouvrage intitulé : *Physiologia barbæ humanæ*, où l'on peut le voir p. 154 et 155 de la 2^e édition de Bologne, 1605, in-fol. M—ON.

FAUSTO (SÉBASTIEN), savant italien, surnommé *da Longiano*, d'une petite ville de la Romagne, où il naquit de parents obscurs vers le commencement du 16^e siècle, passa ses premières années dans sa patrie. On ignore le lieu où il fit ses études et les détails de sa jeunesse. Il était en 1532 attaché au comte Gui Rangone de Modène, généreux protecteur des lettres; il le fut ensuite au comte Claude de la même famille, et fut chargé de l'éducation de son fils. On ne peut le suivre en quelque sorte dans ses nombreux déplacements, qu'au

moyen des dédicaces et des préfaces de ses ouvrages; on le voit en 1544 auprès du marquis Jérôme Pallavicino; en 1556 à Vicence, où il fut reçu de l'Académie des *Costanti*; en 1558 à Ferrare; on voit même qu'il entra dans un complot que firent cette année-là les Espagnols pour s'emparer de cette ville. Il était en 1559 à la petite cour du seigneur de Piombino. Peu de temps auparavant, il était passé dans l'île de Corse, d'où il était revenu à Gènes, chargé par le gouverneur d'annoncer qu'en dix jours il avait délivré Bastia, qui était assiégé par les Français. Quand Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, eut recouvré ses États, Fausto fut appelé à sa cour en 1560. L'année précise de sa mort est inconnue, comme celle de sa naissance. Malgré les bizarreries de son caractère et un excès d'amour-propre qu'il prenait peu le soin de cacher, il était lié avec plusieurs hommes célèbres de son temps. Il le fut surtout avec Pierre Arétin, qu'il était digne, par ces défauts mêmes, d'avoir pour ami. On trouve cinq de ses lettres parmi celles de différents auteurs à l'Arétin. Il s'y vante lui-même avec une franchise ridicule; mais il y vante aussi excessivement son ami. Il lui dit, entre autres choses, qu'il avait un frère, moine et prédicateur, lequel avait déclaré à la fin d'un de ses sermons que si la nature et Dieu voulaient réformer la race humaine, ils ne pouvaient rien faire de mieux que de produire plusieurs Pierre Arétin. Fausto a laissé un assez grand nombre d'ouvrages; les plus estimés sont des traductions : 1^o *Dioscoride fatto di Greco in italiano*, Venise, 1542, in-8°. A la fin de cette traduction de Dioscoride, Fausto a mis celle du petit traité de Paul Éginète sur les poids et les mesures; 2^o *Epistole dette le famigliari di Marco Tullio Cicerone*, Venise, 1544; 1555, in-8°; 3^o *Le orazioni di Marco Tullio Cicerone di latine fatte italiane, e divise per li generi in giudiciali, deliberative e dimostrative*, Venise, 1556, 3 vol. in-8°. D'autres auteurs, tels qu'Octavien Zara, Sébastien Cavallo, etc., contribuèrent à cette traduction; celle des *Philippiques*, contre Marc-Antoine, est toute de Fausto, et forme un des trois volumes dont on trouve des exemplaires à part. Il avait puisé dans Cicéron même les règles de l'art de traduire, qu'il publia sous la forme du dialogue; 4^o *Dialogo del modo de lo tradurre d'una in altra lingua, secondo le regole mostrate da Cicerone*, Venise, 1556, in-8°. Plusieurs de ces ouvrages donnèrent lieu à des querelles littéraires ou à des accusations de plagiat et d'imposture; 5^o son traité intitulé : *Il Duello regolato alle leggi dell'onore*, Venise, 1552, in-8°, lui attira une critique amère, intitulée : *la Faustina*, de la part du Muzio, qui avait aussi écrit sur le duel; Fausto y opposa une *Défense*, et cette guerre se prolongea pendant plusieurs années; 6^o il publia en italien, Venise, 1543, in-8°, une traduction de la *Sforziade*, ou de l'*Histoire du duc de Milan, François Sforce*, écrite en latin par Simonetta, frère du célèbre ministre de ce duc; et n'ayant point nommé dans son titre l'auteur latin,

(1) La première médaille de Julia Paula que cite l'abbé Belley dans sa dissertation, porte la date de l'an 3 du règne d'Élagabale. Nous en possédons une qui est inédite, avec la date de l'an 2; ce qui pourrait faire remonter de quelques mois l'époque du mariage de cette princesse, telle qu'elle est fixée par l'abbé Belley. Voyez *Mémoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Histoire, t. 42, p. 60.

on l'accusa d'avoir donné cette traduction comme un ouvrage original. Apostolo Zeno a fort bien répondu, dans ses notes sur Fontanini, que si le nom de Simonetta n'est pas au titre du livre, il est dans le privilège du sénat accordé à l'imprimeur (1). Il pouvait ajouter qu'une première traduction de la même histoire avait été faite et publiée par Landino plus de cinquante ans auparavant, Milan, 1490, in-fol., ce qui rend l'accusation de plagiat tout à fait absurde; 7^e Fausto donna sous le nom de son véritable auteur une vie du fameux tyran de la Romagne, Ezzelino: *Vita è gesti di Ezzelino III da Romano, di Pietro Gerardo padovano suo contemporaneo*, Venise, 1544, in-8^o; et l'on prétendit que ce nom d'auteur était supposé, et que Fausto n'avait publié sous ce voile que la traduction d'une vieille chronique latine. Apostolo Zeno vient encore ici à son secours, avec un ancien manuscrit de cette vie, lequel porte en tête et à la fin le nom de Pietro Gerardo, qui se déclare auteur de l'ouvrage et contemporain d'Ezzelino. Fausto n'avait fait qu'en réformer le style et le purger des expressions lombardes dont il était rempli. Il en publia une seconde édition, avec de nouvelles corrections et même plusieurs additions: *In molti luoghi accresciuta dove mancava nella prima*, Venise, 1552, in-8^o; 8^e dans un *Commentaire sur Pétrarque*, qu'il publia en 1552, Venise, in-4^o, on l'a accusé d'avoir mis à contribution celui de Gesualdo, tandis que ce dernier ne parut pour la première fois que l'année suivante, Venise, 1553, in-4^o; 9^e on a encore du même auteur un traité du mariage des anciens: *Delle nozze, trattato in cui si leggono i riti, i costumi, l'instituti, le cerimonie e le solennità di diversi popoli antichi*, Venise, 1554, in-4^o; un essai sur l'éducation du fils d'un prince, depuis l'âge de dix ans: *Infino agli anni della discrezione*, Venise, 1542, in-8^o, et quelques autres écrits sur différents sujets. G—E.

FAUSTUS DE BYZANCE. Voyez POUSANT POSDOS.

FAUVEAU ou FULVIUS (PIERRE), poète latin, naquit à Noaillé en Poitou, dans le 16^e siècle. Il ne vit dans la culture des lettres qu'une occupation agréable, et ne chercha point à se faire de son talent un moyen d'acquérir de la fortune et de la réputation. Il était lié d'une amitié très-étroite avec Muret et Joachim du Bellay. Scévole de Ste-Marthe rapporte que ces trois poètes ayant établi entre eux un concours, le prix en fut adjugé à Fauveau par Macrin. Il avait composé des poésies dans le goût antique dont on vantait la pureté de style et la finesse des pensées, et des tragédies dont Sénèque lui avait fourni le sujet, mais que ses amis trouvaient supérieures à son modèle. On n'a conservé des ouvrages de Fauveau que quelques petites pièces recueillies d'abord par Roland Bataulaud, son contemporain, et insérées ensuite dans le tome 1^{er} des *Deliciæ poetarum gallorum* de

Gruter. Fauveau mourut à Poitiers en 1562, non, comme on l'a répété d'après Ste-Marthe, du saisissement que lui causa la vue des désordres commis par les calvinistes, mais d'une maladie qui est la suite ordinaire du dérèglement des mœurs. W—s.

FAUVEL D'OUDEAUVILLE. Voyez FERMANEL.

FAUVELET DU TOC (ANTOINE), secrétaire des finances de Monsieur, frère de Louis XIV, a publié: 1^o *l'Histoire des secrétaires d'Etat, contenant l'origine, les progrès et l'établissement de leurs charges*, Paris, 1668, in-4^o; elle commence à l'année 1547, où Henri II partagea l'administration du royaume entre quatre secrétaires, qui furent Bochetel, Clausse, de l'Aubespine et Duthier; mais on sait que ce ne fut que sous le règne de Charles IX que les secrétaires d'État commencèrent à signer pour le roi. Il y a des recherches dans cet ouvrage et des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs; 2^o *Histoire de Henri, duc de Rohan*, Paris, 1666; Cologne, 1667, in-12. Fauvelet a retouché le style de cet ouvrage, et en a signé l'épître dédicatoire; mais il en existe des manuscrits portant des initiales qui cachent le nom du véritable auteur, que l'on n'est pas encore parvenu à découvrir. W—s.

FAVARD (GUILLAUME-JEAN, baron de L'ANGLADE), jurisconsulte, naquit à St-Florent, près d'Issoire, le 20 avril 1762. Destiné au barreau, il se nourrit d'études solides, et fut reçu avocat en 1783. Il n'exerça cette profession que jusqu'en 1792. Nommé commissaire national près le tribunal d'Issoire, il se distingua par sa modération, à une époque où le zèle des fonctionnaires publics était monté au plus haut degré de l'exagération révolutionnaire. Ses concitoyens apprécièrent une conduite aussi honorable, et, lors des élections de l'an 4, le choisirent pour leur député au conseil des Cinq-Cents. Il reçut d'eux un nouveau mandat, en l'an 7 (1799). Pendant tout le cours de cette période législative jusqu'au 18 brumaire, il s'occupa surtout des matières qui se rapportaient au droit civil. C'est ainsi qu'il prit part à toutes les discussions qui eurent pour objet le partage des successions et la successibilité des enfants naturels, les transactions pendant la dépréciation du papier-monnaie, les actions en rescision pour lésion d'outre-moitié, l'organisation du notariat, etc. Il fit en vain tous ses efforts afin d'obtenir la suspension des demandes en divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur et de caractère. Il fut plus heureux quand il réclama des adoucissements aux mesures de rigueur qui avaient été prises contre les ecclésiastiques déportés ou reclus. Lors de la mise en activité de la constitution de l'an 8, il fut appelé au tribunat, qu'il eut l'honneur de présider, et où ses connaissances en législation éclaircirent plus d'une fois la discussion préparatoire du Code civil. Quoique dans la suite il se soit toujours montré favorable au pouvoir, sa première coopération à ce grand ouvrage fut un acte d'opposition. Il parla contre le chapitre concernant la publication; les effets et l'application des lois. Son opinion rai-

(1) Ce privilège porte en effet expressément: *L'Histoire sforzesche del Simoneta, tradulte per Sebastian Fausto*.

sonnée entraîna le vote du tribunal, qui prononça le rejet de la loi présentée. Il fut ensuite chargé avec Andrieux et Thiessé de soutenir ce vote devant le corps législatif qui, cette fois seulement, adopta le parti de la résistance, en déclarant à une faible majorité de trois voix qu'il ne pouvait donner son adhésion au projet du gouvernement. Si l'on ne comprit pas Favard parmi les tribuns qui furent éliminés les premiers de ce corps créé pour l'indépendance, c'est qu'on craignait encore plus cette minorité hostile à la tête de laquelle marchaient Benjamin Constant, Daunou, Chénier, Ginguéné, etc. En 1804, Favard se prononça pour l'établissement de la monarchie impériale. Lorsque la campagne de 1805 eut été terminée par la bataille d'Austerlitz, il fit partie de la députation du tribunal qui alla féliciter le nouvel empereur. A son retour il proposa de frapper une médaille destinée à perpétuer le souvenir de la gloire du conquérant. Ces excursions dans le domaine de la haute politique ne détournaient pas Favard des travaux plus utiles du jurisconsulte. Il ne prit que ce titre modeste, en faisant paraître la même année sa *Conférence du Code civil avec la discussion particulière du conseil d'État et du tribunal, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, par un jurisconsulte qui a concouru à la confection du Code, Paris, 1805, 8 vol. in-12. « Nous avons tous jours marché, dit-il, ayant à la main les discussions particulières qui ont précédé l'adoption du Code Napoléon; par ce moyen nous nous sommes sévèrement attachés au texte de la loi et à la pensée du législateur. » Aussi doit-on regarder cette conférence comme un livre classique, et dont l'autorité pourrait être invoquée, ainsi que le furent autrefois les décisions des jurisconsultes romains qui ont pris ensuite le rang et la force des lois, à côté des constitutions des empereurs. Favard publia aussi une édition du *Code civil avec l'exposé des motifs, les rapports faits au tribunal, les opinions émises dans le cours de la discussion*, etc., Paris, 1804 et années suivantes, 10 vol. in-12. C'est le complément naturel de l'ouvrage précédent. Après la suppression du tribunal, il passa au corps législatif, où il fut appelé à présider la section de l'intérieur. Nommé, en 1809, conseiller à la cour de cassation, et maître des requêtes en 1815, il conserva ces places sous la première restauration et même après la seconde, quoiqu'il eût été envoyé par l'assemblée électorale de son département à la chambre des représentants. Il fit ensuite partie de la chambre de 1815, où il vota avec la minorité. Réélu après l'ordonnance du 5 septembre 1816, il appuya tous les projets du ministère et fut nommé conseiller d'État en service ordinaire, le 19 avril 1817. Douze ans plus tard il obtint une autre récompense de tant de services, par sa promotion à une place de président à la cour de cassation. Dans toutes les élections qui ont eu lieu depuis 1816 jusqu'en 1831, le suffrage de ses concitoyens l'a compris

parmi les membres de la députation du Puy-de-Dôme (1). Il succomba, le 14 novembre 1831, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Chevalier de la Légion d'honneur depuis son origine, il avait été successivement revêtu du titre d'officier, de commandant du même ordre et créé baron en 1811. Peu d'hommes de nos jours ont fourni une carrière aussi laborieuse que Favard, et l'on a peine à concevoir que le magistrat et le législateur aient pu trouver encore assez de loisirs pour composer tant d'ouvrages utiles. Outre les deux publications déjà citées, on a de lui : 1° *Répertoire de la législation du notariat*, Paris, 1807, in-4°; 2° édition, 1829, 2 vol. in-4°; 2° *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre-vifs, les testaments et les contrats de mariage*, Paris, 1811, in-8°. M. Dupin aîné, qui a rendu compte de ce manuel dans le *Moniteur* du 19 décembre 1811, relève surtout le mérite des tableaux généalogiques que l'auteur y a joints et qui font connaître d'un seul coup d'œil les degrés de parenté et la part successorale des divers héritiers; 3° *Traité des privilèges et hypothèques*, Paris, 1812, in-8°; 4° *Institution sur l'organisation des huissiers*, par un magistrat, ibid., 1815, in-8°; 5° *Supplément au Code civil, ou Collection raisonnée des lois et décrets rendus depuis 1789, et qui se rattachent au Code civil, avec des notes explicatives*, ibid., 1821, 2 vol. in-12; 6° *Répertoire de la nouvelle législation civile, commerciale et administrative*, ibid., 1825-24, 5 vol. in-4°. Ce livre, d'une utilité généralement reconnue, présente dans un ordre parfait le dernier état de la législation et de la jurisprudence; on y trouve, dans un petit nombre de volumes, le résumé des connaissances pratiques les plus usuelles, mérite qu'on chercherait en vain dans certaines compilations indigestes que l'habileté des éditeurs a su mettre en crédit, mais qu'une appréciation plus équitable réduit aujourd'hui à leur valeur réelle. On regrette que Favard n'ait pas compris la législation criminelle dans son répertoire; elle n'y est traitée que par occasion et dans ses rapports avec les intérêts civils. 7° *Législation électorale, avec l'analyse des principes et de la jurisprudence sur cette matière*, Paris, 1850, in-8°. Nous ne pouvons mieux achever de faire connaître Favard qu'en rappelant ici le jugement qu'a porté de lui un de nos plus savants jurisconsultes (2) : « M. Favard n'est pas seulement initié au secret de la législation, il est du petit nombre de ces hommes précieux qui unissent la connaissance des affaires à celle des lois. Dans tous ses ouvrages, en même temps qu'on découvre les vues de l'homme d'État on reconnaît aussi l'aptitude du magistrat constamment appliqué aux affaires privées. »

L—M—X.

FAVART (CHARLES-SIMON), auteur dramatique,

(1) C'est à lui que ce département dut plusieurs établissements utiles, entre autres celui des bains du Mont-Dore. F. LE.

(2) M. Dupin aîné (*loc. cit.*).

né à Paris le 15 novembre 1710, était fils d'un pâtissier en renom, qui se glorifiait d'avoir inventé les échaudés, et qui, dans ses moments de loisir, s'amusait à chançonner les mœurs du temps. Favart fit une partie de ses études au collège de Louis-le-Grand, et commença de bonne heure à faire des vers. Son coup d'essai, intitulé : *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*, était loin d'annoncer un talent capable de surmonter cette difficulté ; mais il réussit un peu mieux dans son poème de *la France délivrée par la Pucelle d'Orléans*, ouvrage qui lui valut un prix à l'Académie des Jeux Floraux. Favart, toutefois, n'eut de grands succès qu'au théâtre, particulièrement à l'Opéra-Comique et aux Italiens, où il donna plus de soixante pièces, presque toutes remplies d'esprit, de délicatesse et de gaieté. On distingue parmi ces jolies productions, *la Chercheuse d'Esprit*, *Acajou*, *la Fête du Château*, *Annette et Lubin* (il composa cette pièce si connue et si spirituelle en société, avec madame Favart et M. Lourd et de Santerre), *l'Astrologue de Village*, *Ninette à la Cour*, *Bastien et Bastienne*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *l'Amitié à l'épreuve*, *la Belle Arsène*, *les Réveries renouvelées des Grecs*, etc. Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, qui fut longtemps jouée aux Italiens, et qui est maintenant au répertoire du Théâtre-Français, prouve qu'il était en état de s'élever au-dessus du genre de l'Opéra-Comique. Ce n'est pas que cet ouvrage ne se resente un peu du goût qu'on avait alors pour le jargon des boudoirs ; mais ce léger défaut, bien moins sensible dans les *Trois Sultanes* que dans les autres pièces représentées à la même époque, se trouve racheté par une grande intelligence de la scène, par des situations piquantes traitées avec art, et surtout par l'enjouement qui règne dans tout le dialogue, étincelant de traits ingénieux. On en peut dire autant de sa comédie de *l'Anglais à Bordeaux* (en un acte et en vers libres), composée ou plutôt improvisée à l'occasion de la paix de 1763. Favart, dont la fécondité était prodigieuse, voulut aussi s'élever au genre du grand Opéra ; il refit, pour l'Académie royale de musique, une de ses anciennes pièces, intitulée *Cythère assiégée* ; mais malgré tout le talent de Gluck, à qui il s'était associé, cette allégorie, d'un genre un peu libre, n'eut pas le succès qu'il en attendait. Le théâtre de l'Opéra-Comique, dont Favart était le plus ferme soutien, ayant porté ombrage aux Italiens, fut supprimé en 1743, et l'auteur de *la Chercheuse d'Esprit* se trouva trop heureux d'obtenir la direction de la troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. « J'étais obligé, dit-il dans une de ses lettres, de suivre l'armée, et d'établir mon spectacle au quartier général. Le comte de Saxe, qui connaît naissait le caractère de notre nation, savait qu'un couplet de chanson, une plaisanterie, faisaient plus d'effet sur l'âme ardente du Français que les plus belles harangues. Il m'avait institué

XIII.

« chansonnier de l'armée ; et j'étais chargé d'en célébrer les événements les plus intéressants. » Il faudrait trop d'espace pour rappeler ici les impromptus de tous genres que Favart eut occasion de faire pendant cette campagne, tantôt pour annoncer aux officiers de l'armée qu'ils allaient attaquer l'ennemi, tantôt pour féliciter ces braves des lauriers dont ils venaient de se couvrir. « A Tongres, la veille de la bataille de Rocoux, dit l'auteur des *Anecdotes Dramatiques*, le maréchal de Saxe donna ordre à M. Favart, directeur de sa comédie, de faire un couplet de chanson pour annoncer cet événement comme une bagatelle dont le succès n'était pas même douteux. Ce couplet fut fait tout de suite, entre les deux pièces, et chanté par une actrice fort aimable, sur l'air : *De tous les Capucins du Monde* :

Demain nous donnerons relâche,
Quoique le directeur s'en tâche,
Vous voir comblerait nos desirs.
On doit céder tout à la gloire ;
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs,
Vous, ne songez qu'à la victoire.

« Ensuite on annonça, pour le surlendemain, le *Prix de Cythère* et *les Amours grivois*, qu'on re-présenta effectivement comme un prélude des réjouissances publiques, ce qui fit dire au camp que le maréchal avait préparé le triomphe avant la victoire. » Ce fut à cette époque que l'illustre vainqueur de Fontenoy et de Rocoux, épris d'amour pour madame Favart, essaya tous les moyens de vaincre les scrupules de cette charmante actrice, et alla même, dit la chronique, jusqu'à quelques abus d'autorité. Madame Favart fit d'abord, à ce qu'il paraît, une résistance héroïque. En vertu d'une lettre de cachet, on la sépara de son mari, qui prit la fuite, et on la renferma dans un couvent de province, où elle resta plus d'une année :

Mais l'âme la plus ferme a ses jours de faiblesse.

Cette intéressante captive obtint la liberté de se rendre à Paris ; les persécutions dirigées contre l'honnête Favart cessèrent aussitôt ; et, loin de s'en féliciter, il n'en conçut, avec raison, que plus d'inquiétudes. De retour dans la capitale, où il se fixa, il se voua entièrement à la culture de l'art dramatique. L'abbé de Voisenon, avec lequel il se lia, et qui devint chez lui *l'ami de la Maison*, s'associa à quelques-uns de ses travaux. On ne peut nier que cet abbé n'ait réellement eu part à *l'Amitié à l'épreuve* et au *Jardinier supposé* ; il fit de légers changements, il ajouta quelques vers de sa façon à la jolie pièce des *Moissonneurs*, ainsi qu'à *la Fée Urgèle* ; mais ce fut à tort qu'on voulut dans le monde lui faire honneur des meilleurs ouvrages de son ami. « Favart, dit la Harpe, avait beaucoup plus d'esprit que l'abbé de Voisenon ; mais il se laissait bonnement protéger par celui qui, dans le fond, lui devait sa petite réputation. » Ce ne fut qu'à la longue que l'on s'aperçut, en com-

56

parant les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, que ceux de Favart étaient tous de la même main et du même goût, c'est-à-dire faciles, délicats, naturels, tandis que les productions de Voisenon n'étaient guère remplies que de jeux de mots, de jargon et de faux esprit. En 1769, la Comédie italienne offrit à Favart une pension annuelle de 800 fr., en lui imposant l'obligation de donner au moins deux pièces par an, et de renoncer à travailler pour les autres spectacles. Blessé d'une proposition qui ressemblait plus à l'offre d'un marché qu'à un témoignage de reconnaissance, il le refusa noblement en disant : « L'honneur m'est « plus cher que l'argent ; je ne sais pas vendre ma « liberté. » Les comédiens, un peu confus, lui accordèrent alors, sans condition, cette faible rente, dont il jouit tout le reste de sa vie. Il mourut le 12 mai 1792, des suites d'un catarre pulmonaire. De tous les auteurs qui ont travaillé pour l'Opéra-Comique, Favart est, sans contredit, celui qui a peint avec le plus de vérité et de sentiment les amours de village, et qui a le plus constamment uni la fraîcheur des idées, l'élégance, la flexibilité du style à la connaissance de la scène. Il n'était pas moins estimable par ses qualités sociales que par son talent ; et l'extrême bonté avec laquelle il se laissait injustement dépouiller d'une partie de sa gloire littéraire fait assez l'éloge de sa modestie. On a publié en 1809 le *Théâtre choisi de Favart*, Paris, 5 vol. in-8°, et l'on a eu soin d'y donner la liste chronologique de tous ses ouvrages dramatiques ; il a été réimprimé en 1813, sous le titre d'*Oeuvres choisies* (précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Auger, Paris, 3 vol. in-18, et Paris, 1850, 3 vol. in-8°). Ses pièces de théâtre ont été réunies en 1763 en 8 volumes in-8° avec un frontispice imprimé pour chaque volume, et en 1772, par le même moyen, on forma les tomes 9 et 10 de cette collection. — Son fils, *Charles-Nicolas-Joseph-Justin FAVART*, né en 1749, mort le 1^{er} février 1806, acteur du Théâtre-Italien, a donné aussi quelques pièces : le *Diable boiteux*, opéra-comique en un acte (1782) ; le *Déménagement d'Arlequin*, comédie en prose mêlée de vaudevilles (1785) ; la *Famille réunie*, 1791, in-8° ; les *Trois Folies*, 1786 ; le *Mariage singulier*, 1787 ; les trois premières au moins sont imprimées. Il a aussi composé quelques poésies fugitives. En 1808, M. A.-P.-C. Favart, son petit-fils, et M. H.-F. Dumolard, publièrent un ouvrage en 5 volumes in-8° intitulé *Mémoires et Correspondance littéraire, dramatique et anecdotique de C.-S. Favart*. On y trouve des détails qui ont de l'intérêt ; mais les éditeurs n'ont peut-être pas été assez difficiles dans le choix des poésies posthumes qu'ils y ont fait entrer. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait représenter le 26 juin 1795 une petite comédie intitulée *Favart aux Champs-Élysées et son apothéose*.

F. P.—T.

FAVART (MARIE-JUSTINE-BENOÎTE DURONCERAY), épouse de Charles-Simon Favart, dont il vient

d'être parlé, était une actrice célèbre par les grâces de son esprit et par l'extrême variété de ses talents. Elle naquit à Avignon le 15 juin 1727, et fut élevée à Lunéville. Son père et sa mère étaient attachés à la musique du roi de Pologne Stanislas. On dit que ce prince, protecteur éclairé des arts, eut la bonté de contribuer lui-même à l'éducation de la jeune Duronceray, qui avait annoncé de bonne heure les plus heureuses dispositions. Cette jolie personne vint à Paris avec sa mère en 1744, et débuta l'année suivante à l'Opéra-Comique, dont Favart était directeur. (Elle se faisait appeler alors mademoiselle *Chantilly*, et elle prenait le titre de première danseuse du feu roi de Pologne) ; ses succès furent très-brillants. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en elle, de son talent pour la déclamation, ou de la beauté de son chant, ou des grâces piquantes de sa danse. Jaloux de la vogue prodigieuse qu'elle procurait à l'Opéra-Comique, les grands théâtres obtinrent la suppression de ce spectacle, et mademoiselle Chantilly se vit réduite à ne plus jouer que la pantomime ; mais telles étaient les ressources de son talent qu'au lieu de perdre tous ses avantages dans un genre extrêmement ingrat et borné, cette actrice y augmenta sa réputation. Ce fut environ à cette époque qu'elle devint l'épouse de Favart. Peu de temps après, celui-ci ayant pris la direction d'une troupe de comédiens dont le maréchal de Saxe se faisait accompagner à l'armée de Flandre, madame Favart ne tarda pas à rejoindre son mari, dont elle était tendrement aimée et qu'elle payait de retour. Ce voyage eut des suites fâcheuses pour les deux époux. On peut voir à l'article précédent avec quel courage la femme d'un directeur de comédie résista pendant près d'un an aux poursuites amoureuses et aux persécutions d'un illustre maréchal de France..... Enfin madame Favart débuta aux Italiens (le 5 août 1749) ; elle fut reçue au mois de janvier 1752, et, peu de mois après, elle obtint une part entière. C'était surtout dans le rôle de *Roxelane* (de *Soliman II* ou les *Trois Sultanes*), que le talent souple et brillant de cette actrice charmait ou plutôt enivrait le public. Ce fut madame Favart qui, la première, osa sacrifier l'éclat de la parure à l'exacte observation du costume. Avant elle les soubrettes et les paysannes paraissaient sur la scène avec de grands paniers, la tête chargée de diamants et gantées jusqu'au coude. Dans *Bastienne* elle parut avec un habit de laine rayée, une chevelure plate, une croix d'or, les bras nus et des sabots, en un mot exactement telle qu'une simple villageoise. Cette nouveauté, approuvée par les uns, fut vivement critiquée par les autres ; mais l'abbé de Voisenon ayant dit que « ces sabots-là « vaudraient de bons souliers aux comédiens, » la publicité donnée à ce prétendu bon mot acheva l'utile révolution que l'actrice avait commencée. Un des talents particuliers à madame Favart était d'imiter avec perfection l'accent de tous les étran-

gers et leurs diverses manières d'estropier le français. On raconte que s'étant un jour présentée aux barrières de Paris avec plusieurs robes de Perse, dont l'entrée était alors interdite, elle contrefit si bien le baragouin d'une dame étrangère que les commis la prirent pour telle, et en cette considération la laissèrent entrer sans payer. Madame Favart mourut le 20 avril 1772 (âgée de 45 ans) des suites d'une maladie longue et douloureuse qu'elle avait supportée avec une force d'âme et une sérénité extraordinaires. On rapporte que quelques instants avant l'heure fatale elle avait composé elle-même son épitaphe, et qu'elle l'avait mise en musique. Cette femme si vivement regrettée n'était pas seulement une actrice de premier ordre, elle joignait à cette qualité celle d'une femme pleine d'esprit et de saine philosophie. Sa bienfaisance était inépuisable comme sa gaieté. On a mis sous son nom le cinquième volume des Œuvres de son mari, ce qui fait que beaucoup de personnes la regardent réellement comme l'auteur d'*Annette et Lubin*, de *Bastien et Bastienne*, de *la Fête de l'Amour*, etc. Il n'est pas vrai pourtant qu'elle ait composé à elle seule ces jolis ouvrages; elle y a seulement travaillé avec Favart. L'abbé de Voisenon entraînait aussi dans cette communauté; en sorte que, des ouvrages faits entre eux trois, on ne savait pas trop dans le public ce qui devait demeurer à chacun. Il ne serait pourtant pas difficile d'en faire la répartition. Selon toutes les apparences, la conception, les caractères, le style et le fonds du dialogue devaient être du mari; les saillies de gaieté, les traits naïfs et délicats viennent de la femme, et l'on ne peut guère reconnaître la part de l'abbé qu'à la recherche des jeux de mots et au clinquant du bel esprit. MM. Moreau et Dumolard ont donné un vaudeville intitulé *Madame Favart*, 1806, in-8°. F. P.—T.

FAVART D'HERBIGNY (NICOLAS-REMI), général de division dans le corps du génie, né à Reims en 1735, et mort à Paris le 5 mai 1800. Admis dans le corps du génie en 1756, il était employé au Port-Louis en 1761, lorsque les Anglais avec une flotte considérable et deux cents bâtiments de transport chargés de troupes et de munitions assaillirent Belle-Isle. Plusieurs ingénieurs de différents grades reçurent ordre d'essayer d'y passer; la communication était tellement interceptée qu'aucune tentative ne réussit. Favart seul, avec cette perspicacité qui lui était particulière, imagine de s'embarquer à l'île de Groix, de gagner le large dans une chaloupe de pêcheurs, et avec un de ses camarades il aborde sur la côte de la mer Sauvage. Il eut la plus grande part à l'exécution des ouvrages extérieurs, qui, malgré le désagrément qu'il éprouva de les voir abandonner lâchement quelques jours après, arrêtaient cependant l'ennemi plus longtemps que la place elle-même. Il se trouva à presque toutes les sorties; blessé grièvement à la mâchoire, ne prenant aucun aliment solide, les ordres de son commandant ne purent lui faire garder qu'un

jour la casemate. Dans cette défense les ingénieurs étaient de service tous les jours, et n'avaient de repos que de deux nuits l'une. Enfin, après deux mois de ce service glorieux et pénible, Favart sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison et du canon. Le tout fut ramené sur le continent avec les honneurs de la guerre. A la paix on l'envoya en Amérique, et il a servi pendant plusieurs années à la Martinique. De retour en Europe il fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf près de St-Malo; il connaissait les inconvénients de ce poste, qui ne pouvait être que d'une médiocre utilité pour nous, et très-avantageux aux ennemis s'ils en étaient les maîtres. Cependant, forcé d'obéir à des ordres supérieurs, il développa dans l'exécution les vrais principes de l'art de fortifier. En 1782 on l'employa à la petite expédition de Genève; il fut chargé de tracer et de faire exécuter une parallèle appuyée d'un côté au lac et de l'autre au Rhône. Pendant qu'on faisait cet ouvrage, on construisait des batteries de brèche et de ricochet. Ce développement d'ouvrages fit une telle frayeur aux assiégés qu'on fut heureusement dispensé de leur faire du mal. Leurs portes nous furent ouvertes sans coup férir. Dans la révolution il s'est toujours montré vrai mais sage patriote. On ne peut l'accuser d'aucun excès ni lui reprocher aucune faiblesse. Au mois de juin 1792 il se trouvait commander la place de Neuf-Brisac et le camp qui était sur le glacis. Il y eut une insurrection affreuse; le général Favart rétablit l'ordre, sauva la vie de plusieurs personnes en exposant la sienne. Nous ne parlerons point de ses différents travaux dans les places, ni de la manière dont il a mis en état de défense toutes celles de l'Alsace; nous nous bornerons à dire qu'il possédait toutes les connaissances relatives à son art, et qu'il mettait dans l'exécution autant de promptitude que d'intelligence. Il a laissé des Mémoires sur la défense des côtes et sur les reconnaissances militaires. Un de ses vœux était de voir réaliser dans le corps l'usage des plans nivelés par des côtes, méthode si utile pour mettre sous les yeux d'un ingénieur le rapport des différentes hauteurs de tous les points d'un terrain, au lieu de ces profils qu'il appelait de longs rouleaux de papier, vraie pâture des ignorants. Il avait du goût et des connaissances en littérature, dans tous les arts dépendants du dessin et en histoire naturelle. C'est par erreur que le *Dictionnaire universel historique* de Chaudon et Delandine lui attribue un *Dictionnaire d'histoire naturelle qui contient les testacées*, Paris, 1775, 5 vol. petit in-8°. Cet ouvrage est de son frère (Christophe-Elisabeth FAVART D'HERBIGNY), chanoine de Reims, mort le 4 septembre 1793, âgé de 66 ans. J.—B.

FAVELET (JEAN-FRANÇOIS), célèbre professeur en médecine à l'université de Louvain, naquit au fort de Perle, près d'Anvers, en 1674. A l'âge de sept ans il perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent pour toute fortune que de vieux titres de

noblesse. Heureusement un ecclésiastique, son parent, le recueillit, et prit soin lui-même de sa première éducation. Il l'envoya ensuite au collège et à l'université, où le jeune Favelet justifia tant de soins par d'éclatants succès. A la fin de son cours de médecine, l'université de Louvain lui conféra le titre de *fisc-doyen*, distinction particulière à cette université, et qui ne s'y obtenait qu'après qu'un étudiant avait triomphé pendant trois mois de tous ses adversaires, dans les disputes publiques et solennelles. Le privilège attaché à cette charge était de présider, pendant trois mois de suite, à toutes les thèses publiques défendues devant l'université. Après ce triomphe, Favelet ayant achevé ses études théoriques, se livra tout entier à celles de la pratique de l'art de guérir; et ce ne fut qu'après avoir fréquenté pendant plus de quatre ans les hôpitaux, qu'il soutint sa thèse de *licencié*. Son zèle pour l'étude semblait s'accroître à mesure qu'il augmentait ses connaissances. Sa renommée lui valut la confiance publique, et lui fit obtenir successivement dans l'université la chaire de botanique, celle d'anatomie et de chirurgie, et enfin l'une des deux premières chaires de médecine. Favelet était consulté par tout ce qu'il y avait de considérable dans le Brabant. Il était le médecin de l'archiduchesse Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas. L'Académie des sciences de Paris le comptait parmi ses associés. Favelet professait avec beaucoup d'éloquence, et faisait les opérations anatomiques et chirurgicales avec une grande habileté. Ce médecin était aussi recommandable par ses vertus que par ses talents. Naturellement bienfaisant, il obligeait avec une grâce et une délicatesse toutes particulières les personnes qui réclamaient ses services ou sa bourse. Favelet était rempli de charité pour les pauvres, auxquels il faisait l'aumône et donnait les secours de son art avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Il mourut à Louvain, le 30 juin 1743, laissant après lui une réputation d'habileté qui s'est conservée plutôt par tradition que par des ouvrages importants. Ce médecin n'a guère écrit que sur des questions de controverse, qui sont aujourd'hui dénuées d'intérêt. 1° *Prodromus apologie fermentationis in animalibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestionem nuper editum per clariss. virum, D. Hecquetium*, Louvain, 1721, in-12; 2° *Novarum, quæ in medicina à paucis annis repullularunt, hypotheson Lydius Lapis*, Aix-la-Chapelle, 1737, in-12. On a réuni à la fin de ce traité plusieurs écrits polémiques de Favelet, adressés à de Villers, son collègue. Ce sont des critiques vives et piquantes contre des professeurs de Louvain. F—R.

FAVENTINUS (PAUL-MARIE), religieux dominicain, né à Faenza (1), dans le 16^e siècle, fut envoyé par ses supérieurs en Arménie, où il rendit

d'importants services à la religion. Ses talents lui méritèrent un accueil favorable du roi de Perse, et, avec l'agrément de ce prince, il établit de nouvelles missions chrétiennes, fit construire des églises, et les pourvut de tous les objets nécessaires au culte, qu'il racheta des mahométans. Sa vie exemplaire et ses discours opérèrent un grand nombre de conversions. Après un séjour de cinq ans dans l'Arménie, il revint à Rome vers 1620, et fut nommé l'un des supérieurs des missions de son ordre dans l'Orient. On ignore la date de la mort de Faventinus. Ce religieux a publié deux ouvrages spécialement destinés aux nouveaux convertis. Ce sont : 1° *Dottrina cristiana ove catechismo*; 2° *Miracoli per mezzo della santissima eucaristia et del Rosario della Madona operati*. Il avait rédigé le *Journal de son voyage dans l'Orient*, et il en présentait des copies au pape et au supérieur de son ordre; mais cet ouvrage n'a point été imprimé.

W—s.

FAVEREAU (JACQUES), conseiller à la cour des aides, naquit en 1590 à Cognac, de parents nobles, et qui ne négligèrent rien pour son éducation. Il fit ses premières études à Paris, sous la surveillance d'Etienne Pasquier, l'ami de sa famille. Après qu'il eut achevé ses humanités, on l'envoya suivre les cours de l'université de Poitiers. Favereau avait montré dès son enfance un goût très-vif pour la poésie, et il y consacrait tous les moments qu'il pouvait dérober à ses devoirs. En 1613 on découvrit une statue de Mercure dans les fondations du palais du Luxembourg, et cet événement, qu'on remarquerait à peine aujourd'hui, excita la verve de Favereau et de plusieurs de ses camarades. Ils composèrent sur ce sujet un grand nombre d'épigrammes grecques, latines et françaises, que Favereau réunit en un volume, qu'il dédia à Pasquier. Après avoir pris ses grades, il vint exercer à Paris la profession d'avocat, et s'acquiesça en fort peu de temps la réputation d'un homme également intègre et savant. Il fut pourvu en 1617 d'une charge de conseiller à la Cour des aides, continua de partager son temps entre l'étude des lettres et ses devoirs, et mourut au mois de mai 1638, âgé seulement de 48 ans. Favereau était lié avec l'abbé de Marolles, et il lui donna l'idée des *Tableaux du temple des Muses*. Il avait fait graver des estampes pour cet ouvrage par les plus habiles maîtres de son temps, et voulait les accompagner de sonnets au nombre de cent, pour appeler ce livre l'ouvrage de *Cent sonnets*, faisant allusion au mot *sansonnet*. Je ne sais pourquoi, continue naïvement Marolles, car il montrait de l'esprit dans tout ce qu'il faisait. On a de lui : 1° *Mercurius redivivus, sive varii lusui de mercurii loculos manu preferentis simulacro*, Poitiers, 1613, in-4°. C'est le recueil dont on a parlé plus haut; 2° *La France consolée, épithalame pour les noces de Louis XIII*, Paris, 1623, in-8°; 3° *Icon Ludovici XIII*, 1633, ad eundem protrepticon, 1634, in-4°, et dans le recueil intitulé : *Palme*

(1) Faenza, en latin *Faventia*, d'où ce religieux a pris le nom de *Faventinus*, le seul sous lequel il soit connu.

*regiæ Ludovico regi christianissimo erectæ; 4^e le Gouvernement présent ou Éloge de Son Éminence (le cardinal de Richelieu), in-8^o de 66 pages. Cette satire, que l'on nomme aussi la Miliade, parce qu'elle est composée de mille vers, fut imprimée pour la première fois vers l'année 1635. Il y en a une seconde édition, dont le frontispice annonce des changements et des corrections; Paris, 1643, in-8^o. Enfin elle a été insérée dans le *Tableau de la vie et du Gouvernement des cardinaux de Richelieu et de Mazarin*, Cologne, 1694, in-12. Gui Patin affirme que Favereau est l'auteur de cette pièce; mais malgré son assertion quelques personnes la croient de d'Estelan, fils du maréchal de St-Luc. W—s.*

FAVIER (NICOLAS), né à Troyes, dans le 16^e siècle, succéda à son père dans la place de conseiller au parlement de Paris, et obtint dans la suite la direction des monnaies du royaume. On ne peut indiquer l'époque de sa mort, et c'est seulement par conjecture qu'on la place vers 1590. Favier est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus es médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi le 24 août 1572*, Paris, 1572, in-8^o. Ce volume est rare et curieux. On y trouve l'empreinte de la médaille frappée par l'ordre de Charles IX, pour perpétuer le souvenir de la St-Barthélemy. Elle a pour légende ces mots : *Virtus in rebelles*; et ceux-ci : *Pietas excitavit justitiam*; 2^o *Discours sur la mort de Gaspard de Coligny, qui fut amiral de France, et de ses complices*, 1572, in-8^o. Cette pièce, qui est écrite en vers, contient l'apologie du meurtre de Coligny; 3^o *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1573, in-8^o. C'est, dit Lenglet Dufresnoy, plutôt un panégyrique qu'une histoire. Il y a dans le même volume des pièces de Belleforest et de Sorbin. On remarquera que Favier, qui montrait tant de zèle contre les protestants, avait deux neveux conseillers au bailliage de Troyes, qui furent chassés de cette ville en 1589, pour avoir laissé paraître quelques penchants aux opinions dont leur oncle était l'ennemi si déclaré.

— FAVIER (Claude), poète français, qu'on croit de la même famille que le précédent, est auteur d'un poème intitulé : *L'Adonis de cour, divisé par douze Nymphes*, Paris, 1614, in-12. C'est une allégorie à la louange de Gaston, frère de Louis XIII; il y a, dit-on, de l'invention dans cet ouvrage, et quelques morceaux écrits agréablement. — FAVIER (Nicolas) assista, en qualité de procureur du roi, à la conférence de Courtray, qui avait pour objet de fixer les limites de la France d'après les bases arrêtées au congrès de Nimègue. Malingreau, procureur du roi d'Espagne, ayant publié un écrit dans lequel il prétendait prouver que la France exigeait au delà de ce qui lui avait été promis, Favier lui répondit avec beaucoup de force, et obtint ce qu'il demandait. Les *Actes de la conférence de Courtray*, imprimés en 1681, in-12,

contiennent plusieurs autres pièces de Favier. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la Régale*, conservé à la Bibliothèque impériale. W—s.

FAVIER (JEAN-LOUIS), célèbre publiciste, né à Toulouse vers le commencement du 18^e siècle (1), succéda à son père, dès l'âge de 20 ans, dans l'emploi de syndic général des États de Languedoc; mais les désordres de sa jeunesse l'ayant bientôt conduit à la perte de sa fortune, l'obligèrent à se démettre de sa charge et non de la vendre, comme il a été dit à tort dans la 1^{re} édition de cette Biographie. Les États lui accordèrent une gratification de 24,000 livres. On ne peut donc dire qu'il y eut vente, les États étant à cette époque dans l'usage d'accorder cette somme à ceux de leurs officiers qui se retiraient. Il est seulement probable que Favier fut engagé à se démettre par l'espoir ou par la promesse qu'il obtiendrait les avantages ordinaires. Forcé alors de se livrer à l'étude, il s'appliqua surtout à l'histoire et à la politique, et comme il était doué d'une mémoire prodigieuse, il acquit en peu de temps une parfaite connaissance des traités, des alliances, de la généalogie, des droits et des prétentions de toutes les maisons souveraines. Nommé secrétaire de M. de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin, il porta plus loin ses connaissances sous les auspices de cet habile diplomate, et il ne tarda pas à être initié dans tous les secrets de l'ancienne politique européenne. M. de la Chétardie étant mort, Favier fut distingué par M. d'Argenson, pour lequel il rédigea avec un rare talent divers mémoires de la plus haute importance. Ce ministre lui rendit à son tour de très-grands services, et, plein de confiance dans son patriotisme, il lui dévoila tout entier l'ancien système politique de la France contre celles des puissances de l'Europe qu'elle devait regarder comme ses ennemis naturels. L'imagination de Favier fut vivement frappée d'une telle communication; il embrassa avec passion les vues du comte d'Argenson, et il rédigea aussitôt, d'après ses instructions, un mémoire intitulé : *Réflexions contre le traité de 1756* (entre la France et l'Autriche). Cet ouvrage est l'un des meilleurs qui aient paru sur la diplomatie de ce temps-là, et il doit encore être consulté par tous les hommes d'État. Il attira de nombreux ennemis à l'auteur, et lorsque d'Argenson quitta le ministère, Favier ne put conserver son emploi, ou du moins il cessa d'être employé ostensiblement. Il remplit différentes missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère de M. de Choiseul. Le comte de Broglie, chargé alors par Louis XV de suivre une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès des différentes

(1) Favier devait être né en 1811, puisque, pourvu de la survivance de son père par délibération des États du Languedoc du 20 février 1727, et son père étant mort au mois de septembre 1731, il ne fut reçu dans l'exercice de la charge que le 9 décembre 1732; ce qui fait supposer qu'on attendit qu'il eût accompli l'âge de vingt et un ans qui était requis par les États pour l'exercice des charges de leurs officiers. Z.

cours, lui fit composer plusieurs mémoires, dans lesquels il développa de profondes connaissances ; mais de tels services rendus au souverain contre le système et les instructions ostensibles du ministère exposèrent Favier à de très-grands dangers. Pressé un jour par le ministre, qui avait surpris quelques pièces de sa correspondance, le roi signa contre lui un ordre d'arrestation : mais ce prince eut à peine cédé aux instances des ennemis de Favier, qu'il lui écrivit de s'enfuir et de mettre ses papiers en sûreté. Favier se rendit en Angleterre et en Hollande, où il vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et par leur rang. A la Haye, il vit beaucoup le prince Henri de Prusse, et il paraît qu'il lui fit des ouvertures importantes sur son système et sur ses missions diplomatiques. Quelque éloigné qu'il fût alors du foyer des grandes intrigues, il était loin de les avoir perdues de vue. On prétend même que, secondé par quelques cours étrangères, il contribua beaucoup à éloigner du ministère le duc de Choiseul, qu'il regardait comme la principale cause de sa disgrâce. Mais il ne put obtenir de rentrer en France, et il fut même encore poursuivi dans l'étranger par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit. On l'enveloppa dans une conspiration fabuleuse avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez ; il fut enlevé à Hambourg et conduit à Paris comme perturbateur de la paix de l'Europe. Sa correspondance avec le prince Henri de Prusse fut considérée comme coupable, et on l'enferma à la Bastille, où il resta plusieurs années. Cependant le comte de Broglie, voyant dans les fers un défenseur aussi zélé des véritables intérêts de la France, écrivit au roi en 1773 : « Tant d'esprit et tant de pauvreté, « tant de talents et tant de haines étrangères, « prouvent l'état de notre cabinet ; ils rappellent « ce que fut jadis Votre Majesté, et où ses alliés « l'ont conduite.... » Le comte de Broglie ajoutait à une défense aussi courageuse cet aveu encore plus remarquable de la part d'un homme de cour : « Si dans le dernier ouvrage que j'ai adressé à « Votre Majesté il se trouve quelques observations « utiles, elles appartiennent à un homme actuel- « lement destitué, proscrit et emprisonné. » Favier ne tarda pas à obtenir sa liberté ; mais il ne put rentrer dans les emplois dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Dès lors il vécut libre et indépendant, n'ayant pour subsister d'autres ressources que ses talents. Connue de tous les hommes en place, il composait des mémoires sur les affaires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. L'argent épuisé, il revenait à l'étude ; et ce fut ainsi qu'il passa la plus grande partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance, de privations, d'études et de dissipation. A l'avènement de Louis XVI, le comte de Vergennes, qui avait apprécié son mérite, lui fit donner 40,000 francs pour payer ses dettes, et

une pension de deux mille écus. Comme l'âge avait amorti ses passions, il mena dès lors une vie plus réglée, ne conservant de ses anciens goûts que celui des plaisirs de la table. Il avait été distingué dans sa jeunesse par une belle figure, une taille avantageuse et une force de corps extraordinaire. Dans ses dernières années, il devint fort gros et il mangeait prodigieusement. Sentant les dangers d'une pareille méthode et menacé à chaque instant de mourir d'apoplexie, il disait en se levant, surpris et charmé d'avoir encore un jour à vivre : « Voilà une gratification extraordinaire. » Outre ses connaissances politiques, Favier avait une immense littérature et un talent distingué pour la poésie. Il fit, entre autres, des vers très-piquants contre Diderot et ses opinions philosophiques. « Il était né plaisant et railleur, dit « M. Senac de Meilhan, et aucun danger ne pouvait retenir l'intempérance de sa langue. » Le baron de *** lui dit un jour dans une explosion d'ambition : « Quand dans mon métier on n'est « pas ministre d'État à quarante ans, il faut se « brûler la cervelle. » Le lendemain dans un grand dîner le même personnage ayant été amené dans la conversation à dire qu'il avait quarante ans moins un mois, Favier lui cria d'un bout de la table à l'autre : « Monsieur le baron, amorcez ! » Un autre jour il se trouva à l'audience de Malesherbes, chargé de la direction de la librairie. Le livre de *l'Esprit* venait de paraître, et l'on sait que Malesherbes partageait alors les opinions philosophiques d'Helvétius. « Il est temps, dit ce magistat, d'éclairer le monde. » Favier se retournant vers un de ses amis, lui dit : « Ce n'est pas avec « un bout de chandelle. » Après son retour de Chanteloup, M. de Choiseul l'ayant rencontré dans la galerie de Versailles, lui dit très-haut et assez sèchement : « Favier, vous avez écrit contre moi. « — Cela est vrai, monsieur le duc, reprit-il aussitôt, mais vous étiez encore en place. » Favier est mort à Paris le 2 avril 1784. M. de Ségur a recueilli une partie de ses œuvres dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8° ; *ibid.*, 5 vol., 1802, 3^e édition, avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. On y trouve entre autres les *Conjectures raisonnées sur la situation actuelle de la France dans le système politique de l'Europe*, etc., ouvrage dirigé par le comte de Broglie, exécuté par Favier, et remis à Louis XV dans les derniers mois de son règne (16 avril 1775). Ce travail a terminé la fameuse correspondance secrète de Louis XV ; c'est le seul monument qui en reste avec les pièces authentiques imprimées dans la même collection. La plupart des écrits de Favier ont été publiés sans nom d'auteur : 1^o *le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1746, in-12 ; 2^o *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres (Paris), 1748, 2 vol. in-12 ; 3^o *le Poète réformé, ou Apologie pour la Sémiramis*

de Voltaire, Amsterdam, 1748, in-8°; 4° *Mémoires secrets de milord Bolingbroke*, traduits de l'anglais avec des notes historiques, Londres (Paris), 1754, in-8°; 5° *Doutes et questions sur le traité de Versailles*, entre le roi de France et l'impératrice-reine de Hongrie, Londres (Paris), 1778, in-8°, réimprimé en 1791 avec le nom de l'auteur; 6° *Lettres sur la Hollande*, la Haye, 1780, 2 vol. in-12 (1). Enfin il a concouru avec Fréron, J.-J. Rousseau, l'abbé Arnaud, Suard et autres, à la rédaction du *Journal étranger*. M—D j.

FAVIER DU BOULAY (HENRI), né à Paris en 1670, après avoir terminé ses études, entra dans l'ordre de St-Benoît de la Congrégation de Cluny. Son talent pour la chaire l'ayant fait connaître d'une manière assez avantageuse, ses supérieurs le firent revenir à Paris, où il prêcha plusieurs fois dans des circonstances remarquables. L'impossibilité où il était, à raison de ses études, de suivre exactement la règle de son ordre, lui fit demander sa sécularisation; il l'obtint, et fut pourvu presque en même temps du prieuré de Ste-Croix de Provins. L'abbé Favier mourut à Paris, le 31 août 1755, à l'âge de 85 ans. On a de lui: 1° *Lettre d'un abbé à un académicien*, sur le *Discours de Fontenelle relatif à la prééminence entre les anciens et les modernes*, Paris, 1699; 2° édition, Rouen, 1705, in-12; 2° *Oraison funèbre du duc de Berry*, Paris, 1714, in-4°; de Louis XIV, prononcée à la cathédrale de Metz, Metz, 1715, in-4°; et dans le *Recueil des Oraisons funèbres de ce prince*, Paris, 1716, 2 vol. in-12. 3° *Épîtres en vers à Racine fils, au sujet de son poème de la Grâce*, Paris, 1724, 1750, in-8°; 4° *Trois lettres au sujet des choses surprenantes arrivées à St-Médard, en la personne de l'abbé Bescherand*, 1731, in-4°. 5° *L'Histoire universelle de Justin*, traduite en français, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Le succès de cette traduction s'est longtemps soutenu; cependant l'abbé Paul, qui en a donné une plus récente, dit que celle de Favier est incorrecte, traînante et peu fidèle en bien des endroits. W—s.

FAVIÈRES (ÉTIENNE-GUILLAUME-FRANÇOIS de) poète et auteur dramatique, ancien conseiller au parlement de Paris, né vers 1755, mourut le 18 mars 1857. On lui doit: 1° *Mauvaise tête et bon cœur*, comédie en trois actes et en prose, Paris, 1790, in-8°; 2° *Les espiègleries de garnison*, comédie en trois actes, Paris, 1791, in-8°; 3° *Paul et Virginie*, comédie en 3 actes et en prose, Paris, 1791; nouvelle édition, Paris, 1824, in-8°; 4° *Lisbeth*, drame lyrique en 3 actes et en prose, Paris, 1797, in-8°; 5° *Elisca, ou l'amour maternel*, drame lyrique en 3 actes et en prose, Paris, an 7 (1799), in-8°; 6° *Fanny Morna*, drame lyrique en 3 actes et en prose, Paris, an 8 (1800), in-8°; 7° *Hermann et Verner ou les militaires*, fait historique en 3 actes, Paris, 1803, in-12; 8° *Les trois hussards*,

comédie lyrique en 2 actes et en prose, Paris, 1804, in-8°; 9° *Le Grand-père ou les deux âges*, comédie en un acte, Paris, an 14 (1806), in-8°; 10° *Jean et Geneviève*, opéra-comique en 1 acte, Paris, 1810, in-8°, représenté dès 1792; 11° *Elisca ou l'habitant de Madagascar*, drame lyrique en 3 actes, Paris, 1812, in-8°; 12° *Monfort ou comme on aimait jadis*, poème en 12 chants et en vers, Paris, 1789, in-8°; 2° édition; Paris, 1856, in-8°; 13° *Poésies diverses*, Paris, 1857, in-8°; 14° plusieurs autres pièces de théâtre faites en collaboration avec divers auteurs. Quérard lui attribue à tort dans la *France littéraire* des poésies latines imprimées dans le 14^e volume de *Amusements du cœur et de l'esprit*; et dont la plus importante est intitulée: *l'Éloge du printemps*; ces pièces sont de FAVIÈRES (Étienne-Guillaume), son père, mort le 8 juin 1772, qui avait été de même conseiller au parlement de Paris (voy. BARBIER, *Examen critique*, t. 1, p. 327-328). Z—D.

FAVILA, roi d'Asturie et de Léon, fils de don Pélage, monta sur le trône en 757. Loin d'imiter les vertus de son père et d'avancer ses conquêtes sur les Maures, il ne dut la tranquillité de ses États, peu affermis encore, qu'à la division qui régnait parmi ces derniers. Il ne fut qu'un fantôme de roi, ne s'occupant que de plaisirs, dans lesquels il menait la vie la plus désordonnée. Favila aimait passionnément l'exercice de la chasse. Il y trouva la mort. Un jour, s'étant écarté de sa suite, il fut attaqué et dévoré par un ours. Les Espagnols regardèrent cet événement comme une punition du ciel due aux excès qui l'avaient rendu méprisable à ses propres sujets. Il ne régna que deux ans. N'ayant pas laissé d'enfant, don Alfonso, son beau-frère, dit le *Catholique*, lui succéda en 759. B—s.

FAVIN. Voyez FAVIN.

FAVOLI (HUGUES), né à Middelbourg, en 1525, d'un père pisan, d'une mère zélandaise, après avoir fini ses basses classes dans sa ville natale, fut envoyé continuer ses études à Padoue, et s'y appliqua à la philosophie et à la médecine. En 1545, il voyagea à Rome et à Venise, et rencontra dans la dernière de ces villes l'ambassadeur que Charles-Quint envoyait auprès de la Porte Ottomane. Celui-ci y emmenait, comme son secrétaire de légation, Matthieu Laurin, de Bruges, ancien condisciple de Favoli. Laurin obtint de l'ambassadeur l'admission de Favoli au voyage de Constantinople. Favoli, en s'en retournant, visita quelques îles de la Grèce, et revint l'hiver suivant à Venise, d'où il se rendit dans les Pays-Bas. La ville d'Anvers le nomma son médecin pensionnaire vers 1565, et il y mourut en 1585, âgé de 62 ans moins deux jours. L'épithaphe en trois distiques latins qu'il s'était faite dans sa dernière maladie fut gravée sur sa tombe, dans le cimetière de la cathédrale. A côté de la médecine, Favoli cultivait avec affection les muses latines. Son principal ouvrage est une Description en vers latins de son

(1) Suivant Barbier, *Examen critique*, t. 1, p. 327, les *Lettres sur la Hollande* seraient non de Favier, mais de M. Plati de Tassulo. E. D—s.

voyage à Constantinople, sous le titre de *Hodoporic Byzantini, libri III*; il l'a dédié au cardinal de Granvelle, Louvain, 1565, in-8°; la facture des vers n'est généralement pas mauvaise. Cette relation se trouve réimprimée, avec quelques retranchements, dans le recueil de voyages en vers latins que Nicolas Reusner a publié à Bâle, en 1580, in-8°. On a encore de Favoli: *Enchiridion orbis terrarum, carmine illustratum*, Anvers, 1583, in-4°, et une brochure où il examine *quomodo Deus locutus sit cum prophetis*. M—ON.

FAVORINUS, d'Arles, acquit un rang distingué parmi les écrivains grecs de la fin du premier siècle de notre ère et du commencement du second. Rome et la Grèce applaudirent souvent ses improvisations brillantes, et l'on dit qu'ami de Plutarque, il pouvait rivaliser avec le philosophe de Chéronée pour le nombre et la variété de ses compositions. Cependant, par une fatalité singulière, aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous, et nous sommes réduits à nous en rapporter aux éloges de ses contemporains. C'est peut-être une raison de plus de recueillir avec soin leurs témoignages et de défendre autant que possible de l'oubli un nom qui a jeté quelque éclat sur la Gaule. Arles, patrie de Favorinus, n'était pas une des colonies de Phocée; mais elle était voisine de Marseille, et probablement Favorinus avait puisé la connaissance du grec dans les écoles de cette Athènes de l'Occident, où les Romains allaient alors s'instruire comme dans la ville de Minerve, et qui avait rendu les Gaulois *Philhellènes*, selon l'expression de Strabon. On voit dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle que Favorinus était également consulté sur les difficultés du latin et du grec. Possédant à fond ces deux langues, il justifiait l'épithète de *Trilinguis* que Varron donne à Marseille. Combien il serait intéressant pour nous d'avoir des détails sur les écoles d'où sortirent de pareils maîtres! Il est à regretter que Philostrate, qui a laissé dans les *Vies des sophistes* une notice sur Favorinus, ne nous ait rien dit à ce sujet; mais il s'arrête sur une particularité de sa conformation physique qui ne fut pas, il est vrai, sans influence même sur sa carrière littéraire. Favorinus était, disait-on, androgyne, ou du moins le son féminin de sa voix et l'absence de barbe le firent passer pour eunuque. Un philosophe sans barbe était alors comme au siècle dernier un médecin sans perruque. Favorinus fut en butte, de la part de ses rivaux, aux plus amères plaisanteries. Peut-être est-ce là ce qui, le tenant en dehors des écoles, l'empêcha de devenir un des successeurs de Platon, et causa la perte de ses œuvres. On dit qu'en dépit des apparences, Favorinus dans sa jeunesse avait eu des passions vives, et qu'il eut même à soutenir un procès scandaleux contre le mari d'une dame romaine, personnage consulaire. Dans la suite, il disait: « Il y a dans « ma vie trois choses étranges: étant Gaulois, de « parler grec; eunuque, d'être accusé d'adultère;

« et de vivre étant mal avec l'empereur. » Ce dernier mot avait trait à ses différends avec Adrien, qui avait la manie de s'entourer de philosophes et de grammairiens, d'argumenter contre eux, mais ne pardonnait pas à qui l'emportait sur lui. Favorinus, qui passait pour un des plus distingués parmi les littérateurs et les philosophes du temps, au nombre desquels se trouvait pourtant Epictète, était admis dans cette dangereuse familiarité. Un jour que l'empereur avait critiqué certaine expression de Favorinus, susceptible d'être défendue par des exemples classiques, on parut surpris qu'il eût si facilement cédé. Comment, dit-il en riant, ne dois-je pas regarder comme le plus savant des hommes celui qui commande à trente légions? Quelques propos de ce genre, qui furent répétés, lui aliénèrent tout à fait l'esprit d'un prince non moins jaloux de sa réputation d'homme de lettres et d'artiste que de celle de législateur et de bon général. A quelque temps de là, Favorinus, nommé pontife dans sa patrie, sollicita les immunités et dispenses qu'on accordait aux philosophes. Mais, informé que l'empereur se disposait à lui contester publiquement ce dernier titre, et voulant éviter un échec, il dit que l'ombre de son maître, Dion Chrysostome, lui était apparue et lui avait remontré qu'un homme n'est pas né pour lui seul, et se doit à sa patrie; que d'après cet avis il acceptait les charges qui lui étaient imposées. Il s'épargna ainsi la manifestation publique du mauvais vouloir d'Adrien. Informés néanmoins de cette défaveur, les Athéniens, et surtout ceux qui occupaient des emplois, dit Philostrate, s'empressèrent d'abattre la statue de bronze qui naguère avait été élevée au rhéteur gaulois. En apprenant cette injure, il dit tranquillement: « Il eût été à souhaiter que les « Athéniens s'en fussent pris de même à quelque « statue de Socrate, au lieu de lui faire boire la « ciguë. » Favorinus ne montra pas autant de philosophie dans une autre circonstance où son amour-propre était intéressé. Il s'agissait de la palme de l'éloquence, longtemps disputée entre Polémon et lui. Tous les deux avaient reçu des leçons de Dion Chrysostome, et recueilli les suffrages des principales villes d'Ionie; Ephèse était pour Favorinus, et Smyrne pour son rival. A Rome ce grand débat partageait les consuls et leurs familles. Lorsque Favorinus parlait en public, ceux mêmes qui ne comprenaient pas le grec venaient l'entendre, comme ils auraient écouté l'harmonie d'un concert, tant il y avait d'art dans son débit et de charme dans le timbre singulier de sa voix! Après avoir déployé toute leur éloquence, les deux rivaux en vinrent à s'attaquer dans des écrits dont malheureusement l'acrimonie fit tort à eux-mêmes et à leur profession. Le souvenir de ce débat était encore récent, quand Lucien écrivit son dialogue intitulé *l'Eunuque*, où il raconte avec tant de mordant une dispute entre philosophes, et où, sous le nom de Bagoas, le soi-disant eunuque, il paraît avoir voulu désigner Favorinus; ailleurs il le

nomme en toutes lettres et n'épargne pas davantage les épigrammes. Le reste de la vie du sophiste d'Arles ne fut signalé que par les nombreux ouvrages qu'il publia et dont nous allons indiquer les principaux. Il mourut vers les dernières années du règne d'Adrien, léguant sa maison de Rome et sa bibliothèque au célèbre Hérode-Atticus, qui l'appelait ordinairement son père et son maître (*voy. HÉRODE-ATTICUS*). Les auteurs anciens citent de Favorinus des *Mémoires*, en plusieurs livres, où Diogène de Laërte a souvent puisé pour les vies des philosophes; — un traité de la *Philosophie d'Homère*; — sur *Platon*; — sur *Socrate et sa science de l'amour*; — *Alcibiade*; — sur la ville de *Cyrène*; — un livre de *sentences* (*Gnomologica*); — à *Epictète*; — sur la manière de vivre des philosophes; — sur l'*Académie*. Il avait donné pour titre à ce dernier ouvrage le nom de *Plutarque*. De son côté, ce philosophe avait adressé à Favorinus un livre qui ne nous est pas parvenu, et peut-être est-ce lui qui figure parmi les interlocuteurs de ses *Propos de table*. Au dire d'Aulu-Gelle, grand admirateur de Favorinus, un de ses meilleurs ouvrages, c'étaient ses *Discours pyrrhoniens*, en dix livres. L'incertitude des sciences était devenue la thèse favorite de ce siècle. Rien n'était plus propre à faire briller l'érudition variée, le talent flexible de notre sophiste, qui savait au besoin défendre le pour et le contre et ne reculait pas devant un paradoxe. On avait fort applaudi, par exemple, ses *Eloges de Thersite et de la fièvre quarte*. Les apparences (et pour les sceptiques tout n'était qu'apparences) lui avaient aussi fourni le sujet et le titre de trois livres, auxquels Galien dans sa jeunesse répondit avec vivacité dans un discours *Sur la meilleure méthode d'enseignement*. On ne doit pas être surpris de voir un sectateur de l'Académie, comme l'était Favorinus, soutenir le pyrrhonisme. Les deux sectes étaient alors à peu près confondues, et la seule différence entre elles, dit plaisamment Aulu-Gelle, était que les académiciens affirmaient qu'il fallait douter, tandis que les vrais sceptiques doutaient de la nécessité du doute. À défaut des *Discours pyrrhoniens* de Favorinus, on peut prendre une idée de cette doctrine dans les *Hypotyposes* de Sextus Empiricus, auteur postérieur de quelques années, et que l'on peut d'autant plus soupçonner d'avoir suivi Favorinus qu'il garde le silence sur son ouvrage. Un des chapitres de Sextus est consacré à faire voir la vanité de la science des astrologues, et nous avons sur ce même sujet un discours de Favorinus, ou du moins sa traduction latine par Aulu-Gelle. Ce morceau plein de sens et d'une logique pressante montre un esprit supérieur aux préjugés de son siècle; et, bien qu'une pareille question n'en soit plus une pour nous, les raisonnements de Favorinus se font encore lire avec plaisir, comme la fable de l'astrologue de la Fontaine. Un autre discours, rapporté de même par Aulu-Gelle, et dont le sujet a conservé pour nous plus d'intérêt, traite du danger de confier

XIII.

ses enfants à des nourrices mercenaires. Ce morceau, supérieur à celui qu'on lit dans le *Traité de l'éducation des enfants*, attribué à Plutarque, peut être comparé aux pages éloquentes inspirées à l'auteur d'Émile. Aulu-Gelle ajoute : « Voilà ce que j'ai entendu dire en grec par Favorinus; et pour l'utilité commune j'ai rapporté ses pensées au tant que ma mémoire me l'a permis; mais pour les agréments du style, son abondance, sa richesse, toute l'éloquence latine pourrait à peine les rendre; et, quant à moi, j'en suis incapable. » Nous ne citerons plus de Favorinus que ses *Matériaux d'histoire universelle*, où cet auteur, *memoriarum veterum exsequentissimus*, dit Aulu-Gelle, avait déposé le fruit de ses lectures. Le temps était passé des véritables histoires, de celles où un Hérodote, un Thucydide, un Polybe, consignent leurs propres observations. La littérature grecque était devenue si riche, qu'il fallait, comme aujourd'hui, résumer, compiler. Diodore avait ouvert cette voie dans sa *Bibliothèque historique*. Il eut de nombreux imitateurs, qui, se copiant et s'abrégeant l'un l'autre, s'effacèrent successivement. Diogène de Laërte a souvent puisé dans l'histoire universelle de Favorinus, mais avec conscience, en le citant. Élien, qui, suivant l'exemple de Favorinus, avait adopté la langue grecque, a pu lui faire des emprunts pour ses *Histoires diverses*. Enfin, une partie de cet ouvrage avait passé dans le troisième livre des extraits (*Eclogæ*) de Sopater, dont nous n'avons plus que l'analyse par Photius. C'est aussi dans une autre compilation, celle de Jean Stobée, que nous trouvons les seuls fragments originaux de Favorinus que nous puissions citer; ils contiennent quelques pensées morales assez heureusement exprimées. Du reste, la perte de ses ouvrages ne doit inspirer ni prévention ni surprise. Si quelque chose doit étonner, c'est que nous possédions encore autant d'ouvrages de l'antiquité, malgré l'indifférence ou l'aversion des chrétiens de l'âge suivant pour les livres profanes, malgré tant d'incendies de bibliothèques et de chances de toute espèce auxquelles les manuscrits étaient exposés. Selon Strabon, il s'en est fallu peu que les œuvres d'Aristote, qui depuis exercèrent un si grand empire sur l'esprit humain, ne restassent ensevelies en partie chez les héritiers de Théophraste. Nous sommes loin de prétendre établir un parallèle entre les écrits d'Aristote et ceux de Favorinus. Cependant, à en juger par les éloges de son siècle et par les fragments qui nous en restent, ses œuvres historiques et philosophiques auraient été pour nous un monument de gloire nationale.

B—N—T.

FAVORINUS (VARINUS OU GUARINO, plus connu sous le nom de), philologue et lexicographe du 16^e siècle, était né dans un château de la paroisse de Favera, près de Camerino, ville capitale de l'Ombrie, et c'est par allusion au nom de sa patrie qu'il prit celui de *Favorinus*, pour se distinguer des *Guarino* de Vérone. Quant au surnom de *Ca-*

mers, qu'il mettait lui-même en tête de ses ouvrages, et que l'on a pris pour son nom, il paraît une simple abréviation de *Camerinensis*, ou plutôt que c'est *Camers*, *Camertis*, et non *Camerinensis*, qui signifie en latin un homme né à Camerino. Ce savant fut disciple de Jean Lascaris et d'Ange Politien; il entra fort jeune dans la congrégation de St-Sylvestre, de l'ordre de St-Benoît, obtint en 1512 la direction de la bibliothèque des Médicis à Florence, et fut nommé en 1514 à l'évêché de Nocéra, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1537. Il avait été l'un des précepteurs de Jean de Médicis, qui devint pape depuis sous le nom de Léon X, et la gloire d'avoir contribué à une pareille éducation n'est pas le titre le moins honorable de Favorinus. Son principal ouvrage est intitulé : *Magnum ac perutile Dictionarium quod quidem Varinus Phavorinus Camers nucerinus episcopus ex multis variisque auctoribus in ordinem alphabeti collegit*. La première édition, qui parut à Rome en 1523, chez Zacharie Calliergi, est la plus recherchée des curieux, quoiqu'elle soit la moins complète. Celle de Bâle, 1538, est corrigée de quelques fautes et enrichie de deux *Index*. La meilleure de toutes a été publiée à Venise, en 1712, in-fol., avec de nombreuses augmentations, faciles à faire dans l'état où était parvenue dès lors la lexicologie grecque. Ce livre, très-utile sans doute à une époque où l'on n'avait pour se diriger dans cette partie des études littéraires que deux ou trois compilations fort imparfaites des anciens, a perdu quelque chose de son importance depuis que la science s'est perfectionnée; mais il est loin de mériter le mépris qu'en a fait Maussac, contre l'opinion de Canter et de Camérarius. Favorinus avait coopéré avec Ange Politien, son maître, Charles Antinori, Urbain Bolzano et Alde Manuce l'Ancien, à l'édition du *Thesaurus cornucopiæ et horti Adonidis* que ce dernier donna à Venise en 1496. On lui doit aussi une traduction latine des sentences ou Apophthegmes de Stobée, imprimée pour la première fois à Rome, 1519, in-8°, souvent réimprimée, selon Fabricius, et particulièrement à Cracovie, avec des corrections de Wenceslas Sobeslaviensis. Il est probable que cette traduction fut faite sur un manuscrit, l'édition *princeps* de Stobée n'étant pas antérieure de plus d'un an à la mort de Favorinus. N—r.

FAVORITI (AUGUSTIN), l'un des poètes de la Pléiade latine qui brillait en Italie dans le 17^e siècle (1), naquit à Lucques en 1624. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Rome, où ses talents lui méritèrent bientôt d'illustres amis. Le cardinal Fabio Chisi, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, se déclara l'un des premiers son protecteur, et ne cessa de lui donner des marques de son affection. Honoré de la charge de secrétaire du sacré collége, il fut presque constamment employé

dans les affaires importantes, et mourut le 15 novembre 1682. Comme le chancelier Bacon, Favoriti ne pouvait supporter l'odeur de la rose. Il ne faisait par jour qu'un seul repas, et si frugal, qu'on était surpris qu'il pût vivre avec un pareil régime. Faisant allusion à *Leone Allacci* et *Christ Lupo*, ses amis, deux zélés défenseurs de la foi catholique, il disait en plaisantant qu'il vivait dans un siècle bien merveilleux, puisqu'on y voyait un lion et un loup défendre le troupeau que leurs semblables sont habitués à dévorer (*voy. la Biblioth. de Fontanini*, t. 1, p. 465). Il était membre de l'Académie des *humoristes*. Nourri de la lecture des anciens, il se montra souvent l'égal de ses modèles. Ses poésies ne sont pas moins remarquables par le naturel et la force des pensées que par l'élégance et la clarté du style; elles ont été recueillies avec celles des autres poètes de la Pléiade, sous ce titre : *Septem illustrium virorum poemata*. L'édition d'Amsterdam, 1672, in-8°, sortie des presses d'Elzevir, est d'une beauté admirable. A la suite de ses vers, on trouve deux *Oraisons funèbres*, prononcées par Favoriti devant le conclave, l'une d'Alexandre VII, son bienfaiteur, et l'autre de Clément IX. Une grande partie de ses œuvres poétiques a été réimprimée dans les *Carmina illustr. poetar. italor.*, t. 4, p. 208-51. Il est encore auteur d'une *Vie* de Virginio Césarini, qu'on trouve à la tête de ses poésies (*voy. CÉSARINI*). W—s.

FAVRAS (THOMAS MAIR, marquis de), né à Blois en 1745, entra au service dans les mousquetaires, et fit avec ce corps la campagne de 1761; il fut ensuite capitaine et aide-major dans le régiment de Belsunce, puis lieutenant des suisses de la garde de Monsieur, frère du roi; il se démit de cette charge, en 1775, pour se rendre à Vienne, où il fit reconnaître sa femme comme fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Schauenbourg. Il commandait une légion en Hollande lors de l'insurrection contre le stathouder, en 1787. Avec une tête ardente et fertile en projets, Favras ne cessait d'en proposer dans toutes les circonstances et sur tous les objets. Il en avait présenté un grand nombre sur les finances; et au moment de la révolution il en présenta sur la politique qui le rendirent suspect au parti révolutionnaire. On sait que dans l'état d'exaltation où se trouvaient alors les esprits, il suffisait aux meneurs de désigner une victime pour qu'il lui devint impossible d'échapper à la fureur populaire. Favras fut accusé, dans le mois de décembre 1789, « d'avoir tramé contre la révolution; d'avoir voulu introduire la nuit dans Paris des gens armés, afin de se défaire des trois principaux chefs de l'administration; d'attaquer la garde du roi; d'enlever le sceau de l'État, et même d'entraîner le roi et sa famille à Péronne. » Arrêté par ordre du comité des recherches de l'Assemblée nationale, il fut traduit au Châtelet, où il se défendit avec beaucoup de calme et de présence d'esprit,

(1) On peut consulter sur cette Pléiade l'art. de *Ferd. FURSTENBERG*.

repoussant avec force les accusations portées contre lui par les sieurs Morel, Turcatti et Marquié. Ces témoins déclarèrent avoir reçu de lui la communication de son plan, qui devait être exécuté par 12,000 Suisses et 12,000 Allemands qu'on devait réunir à Montargis, pour de là marcher sur Paris, enlever le roi et assassiner MM. Bailly, La Fayette et Necker. Il nia la plupart de ces faits, et déclara que les autres n'avaient de rapport qu'à la levée d'une troupe destinée à favoriser la révolution qui se préparait dans le Brabant. Les mêmes témoins ayant dit qu'il devait se servir des chevaux des écuries du roi pour monter un corps de cavalerie, il déclara « que, se trouvant à Versailles le 5 octobre, il s'était rendu à l'OEil-de-bœuf, et que voyant l'abattement dans lequel tout le monde était sur la nouvelle qu'il arrivait des femmes de Paris avec du canon, il avait proposé à M. de St-Priest de lui donner des chevaux des écuries du roi, afin de les distribuer aux zélés serviteurs de Sa Majesté, et aller avec eux enlever les canons de ces femmes; que M. de St-Priest, étant entré dans l'appartement du roi, le fit attendre longtemps, et vint enfin lui dire que tout cela était inutile, que M. de La Fayette arrivait de Paris au secours du château avec six mille hommes. » L'exactitude de ce récit fut constatée par M. de St-Priest. Le rapporteur ayant refusé à Favras de lui faire connaître son dénonciateur, il s'en plaignit à l'Assemblée, qui passa à l'ordre du jour. Sa mort était évidemment devenue inévitable. Pendant tout le temps que dura la procédure, la populace ne cessa de menacer les juges et de crier : *A la lanterne!* Il fallut même que des troupes nombreuses et de l'artillerie fussent constamment en bataille dans la cour du Châtelet. Les juges, qui venaient d'acquitter M. de Besenval dans une affaire à peu près semblable, craignirent sans doute les effets de cette fureur. Cependant l'accusé, d'après l'un des journalistes de ce temps-là, dont le témoignage à cet égard ne peut être suspect (Prudhomme), « parut devant ses juges avec tous les avantages que donne l'innocence, et qu'il sut faire valoir; parce qu'à un esprit orné il joignait la facilité de s'exprimer avec grâce; ses paroles avaient même un charme dont il était difficile de se défendre. Il avait de la douceur dans le caractère, de la décence dans le maintien; il était d'une taille avantageuse, d'une physionomie noble.... Dans tout le cours de sa défense, il ne perdit jamais cette attitude qui convient à l'innocence, et il répondit à toutes les questions avec netteté et sans embarras. » Les juges ayant refusé de faire entendre ses témoins à décharge, il les compara au tribunal de l'inquisition. La principale charge contre lui fut une lettre d'un M. de Foucault, qui lui demandait : « Où sont vos troupes? Par quel côté entreront-elles à Paris? Je désirerais y être employé. » Monsieur, frère du roi, étant désigné dans le public comme ayant

pris part à ce complot, et s'en voyant même accusé positivement dans un écrit très-répandu, se crut obligé de se rendre à l'hôtel de ville pour déclarer qu'il y était tout à fait étranger. Favras fut condamné à faire amende honorable devant la cathédrale, et à être pendu en place de Grève. Il entendit cet arrêt avec un calme admirable, et il dit à ses juges : « Je vous plains bien, si le témoignage de deux hommes vous suffit pour condamner. » Le rapporteur lui ayant dit : « Je n'ai d'autres consolations à vous donner que celles que vous offre la religion, » il répondit avec noblesse : « Mes plus grandes consolations sont celles que me donne mon innocence. » Ce jugement fut exécuté le 19 février 1790. Favras, arrivé devant l'église Notre-Dame, prit son arrêt des mains du greffier, et il en fit lui-même lecture à haute voix. Lorsqu'il fut à l'hôtel de ville, il dicta une déclaration dont voici les phrases les plus remarquables : « Prêt à paraître devant Dieu, je pardonne aux hommes qui, contre leur conscience, m'ont accusé de projets criminels.... J'aimai mon roi, je mourrai fidèle à ce sentiment; mais il n'y a jamais eu en moi ni moyen ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre des choses nouvellement établi.... Je sais que le peuple demande ma mort à grands cris : eh bien, puisqu'il lui faut une victime, je préfère que le choix tombe sur moi, plutôt que sur quelque innocent faible peut-être, et que la présence d'un supplice non mérité jetterait dans le désespoir. Je vais donc expier des crimes que je n'ai pas commis. » Il parla vaguement d'une mission que l'un des grands seigneurs de la cour lui avait donnée pour surveiller le faubourg St-Antoine, déclarant qu'il avait reçu de ce grand seigneur une somme de cent louis; mais il refusa de le nommer. Il corrigea ensuite avec beaucoup de sang-froid les fautes d'orthographe faites par le greffier, et dit adieu à ceux qui l'entouraient. Le juge rapporteur l'ayant invité encore une fois à déclarer ses complices, il répondit : « Je suis innocent; j'en appelle au trouble où je vous vois. » Lorsqu'il fut sur l'échelle, il se tourna vers le peuple et s'écria : « Citoyens, je meurs innocent : priez pour moi le Dieu de bonté. » Et s'adressant au bourreau, il lui dit : « Faites votre office. » L'avocat Thilorier, qui le défendit avec beaucoup de chaleur, a publié deux mémoires dans le cours de la procédure. Favras a laissé des mémoires relatifs aux troubles de la Hollande. Son testament, écrit de la manière la plus touchante, et sa correspondance avec sa femme pendant sa détention furent publiés peu de temps après sa mort, et ils produisirent une vive sensation. Les contrefacteurs s'en emparèrent, et ils commirent dans leur édition contrefaite des fautes et des falsifications dont madame de Favras fut obligée de se plaindre dans les journaux, n'avouant que l'édition annoncée chez le libraire Gattey. Cette dame, qui avait été arrêtée pendant le procès

de son mari, fut mise en liberté aussitôt après. Le fermier général Augeard, qui se trouvait alors dans les prisons de l'Abbaye, réussit à lui faire tenir des billets de son mari, de manière que les interrogatoires des deux époux ne présentèrent aucune contradiction. Madame de Favras adressa le 15 mai 1791 à Bailly, maire de Paris, une lettre qui fut insérée dans quelques journaux, et où elle se plaignait avec une extrême violence d'avoir été taxée pour une *contribution patriotique*. « La veuve « du marquis de Favras, disait-elle, a des titres « particuliers qu'il semble que M. Bailly, déjà si « coupable envers elle, ne devrait pas oublier. « Comment peut-il être assez enivré par les fumées d'une élévation éphémère pour me mettre « dans le cas de lui rappeler ce que je ne perdrai « jamais de vue; qu'il a eu l'audace de me faire « enlever de chez moi pendant la nuit, et l'atrocité de me tenir pendant vingt-six jours au secret, sans qu'il y eût contre moi ni décret ni « plainte; qu'il m'a ôté tous les moyens de servir « mon mari, en prolongant ma captivité jusqu'à « près l'assassinat de cette immortelle victime? « Comment a-t-il assez peu de pudeur pour ne « pas sentir que le sang innocent versé par des « mains sacrilèges est une contribution si abominablement *patriotique*, que d'une part elle ne « peut cesser de crier vengeance, et que de l'autre « elle doit assurer à la famille qui a payé cet horrible tribut les droits les plus sacrés comme les « plus étendus à la vénération publique? » Z.

FAVRAT (Louis), médecin, né vers 1735, à Wurtzbourg, fréquenta dans sa jeunesse les principales universités d'Allemagne, et reçut en 1757 le grade de docteur à la faculté de Bâle. Il s'établit ensuite à Payerne (*Paterniacum*), petite ville de Suisse, où il partagea son temps entre l'exercice de son art et la culture des sciences. C'est de cette ville qu'est daté l'avis au lecteur dont il a fait précéder l'ouvrage suivant : *Aurea Catena Homeri, id est concatenata natura, historia physico-chimica*, Francfort et Leipsick, 1763, 1 vol. in-8°. Dans cet avis, Favrat nous apprend qu'il a traduit de l'allemand cet ouvrage, dont l'auteur anonyme vivait au commencement du 17^e siècle; il a joint à sa traduction des notes et la thèse qu'il avait soutenue quelques années auparavant à Bâle pour le doctorat. Lenglet-Dufresnoy, dans sa *Bibliothèque hermétique*, cite une édition de l'*Aurea Catena Homeri*, Francfort, 1625, in-8°, mais sans indiquer si l'ouvrage est en latin ou en allemand (1). Il en parlait sans doute sans l'avoir vu, puisqu'il s'est persuadé, sur le titre, que le but de l'auteur était de montrer qu'Homère avait connu le secret de la pierre philosophale : ce titre fait allusion à la chaîne d'or qui, suivant Homère, unit la terre au ciel; mais d'ailleurs il n'est question dans tout l'ouvrage ni de ce grand poète ni même de la

pierre philosophale. C'est un traité d'alchimie ou de chimie, composé dans un temps où les principes de cette science n'étaient connus que d'un petit nombre d'adeptes, et dans lequel, parmi des idées moins justes qu'ingénieuses, on en trouve quelques-unes dont l'expérience a confirmé la vérité. L'édition donnée par Favrat est la seule que recherchent les curieux. Goëthe raconte (*Mémoires*, liv. 8) qu'occupé dans sa jeunesse de chercher un remède à ses souffrances, il lut tous les livres d'alchimie qui lui tombèrent sous la main; et que, dans le nombre, l'*Aurea Catena Homeri* lui plut singulièrement (t. 1^{er}, p. 255, trad. de M. Aubert de Vitry). — FAVRAT (François-André de), général au service de Prusse, mort en 1804, était de la même famille que le précédent. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis 1793 jusqu'en 1796*, Berlin, 1799, in-8°. R—D—N et W—s.

FAVRE (PIERRE), jésuite, le premier des compagnons de St-Ignace, naquit en 1506, au hameau du Villaret, paroisse du Grand-Bornand, au diocèse de Genève. Employé dans son enfance à garder les troupeaux, la vivacité de son esprit déterminait ses parents à lui faire apprendre le latin aux écoles de la Roche, et son ardeur pour l'étude croissant toujours, il se rendit à Paris en 1527, fut reçu par charité au collège de Ste-Barbe, et s'y distingua tellement, qu'on le donna pour répétiteur à Ignace de Loyola, qui vint y faire sa philosophie, après avoir achevé ses humanités au collège de Montaigu. Ignace, sous un tel maître, fit de rapides progrès soit dans la piété, soit dans ses études, et se lia de la plus étroite amitié avec Favre et avec François Xavier, qui habitait la même chambre. Il leur découvrit son projet de fonder un nouvel ordre religieux, consacré spécialement à convertir les infidèles et à combattre les nouvelles erreurs. Favre embrassa Ignace, et lui promit de le suivre jusqu'à la mort, ne lui demandant que le temps de revoir auparavant sa patrie et ses parents. Il vint donc recevoir la bénédiction paternelle, et se rendit ensuite avec St-Ignace et ses cinq premiers compagnons à l'église de Montmartre, où ils firent leurs premiers vœux le 15 août 1534 : de là, ils allèrent à Rome, où le pape Paul III retint le P. Favre pour enseigner la théologie au collège de la Sapience. Après avoir exercé la même fonction à Parme, il fut en 1541 envoyé à la diète de Ratisbonne, fit avec le plus grand succès diverses missions en Allemagne, fonda des collèges de son ordre à Cologne (1544), à Coïmbre et à Valladolid (1546), et reçut à Salamanque les témoignages les plus flatteurs de l'estime des professeurs de cette célèbre université, dont plusieurs l'avaient connu à Paris. Philippe II voulait le retenir dans son royaume; le roi de Portugal désirait au contraire l'envoyer travailler à réunir les Abyssins à l'Église romaine, et sollicitait Paul III de le nommer patriarche d'Éthiopie; mais ce pape avait d'autres vues sur lui, et le fit venir

(1) L'ouvrage était certainement écrit en langue allemande; le titre seul était en latin; c'est ce qu'on observe à l'égard de plusieurs autres ouvrages en diverses langues.

pour assister au concile de Trente, comme son premier théologien. Le P. Favre se rendit donc à Rome, mais, excédé de fatigues et de travaux, il y expira entre les bras de St-Ignace, le 1^{er} août 1546. On trouve de lui quelques *Lettres* imprimées parmi celles du P. Canisius. Outre le grec et le latin, qu'il possédait dans une rare perfection, le P. Favre parlait l'italien, l'allemand, le portugais et l'espagnol, et il prêchait dans ces diverses langues avec autant de facilité qu'en français. Dans tous les pays qu'il parcourut, son zèle, son humilité et son désintéressement, donnèrent la plus haute idée de l'institut des jésuites, et contribuèrent beaucoup à la rapide propagation de cet ordre. Il s'appliquait surtout à toucher et à convertir les ecclésiastiques scandaleux et les moines corrompus, qu'il regardait comme les plus dangereux ennemis de l'Eglise. Ses austérités pourraient paraître incroyables : étant encore à Ste-Barbe, il passa une fois six jours entiers sans prendre aucune nourriture, et aurait poussé ce jeûne jusqu'au huitième jour, si St-Ignace ne s'y fût opposé. St-François de Sales, qui le regardait comme un saint, raconte avec complaisance, dans son *Introduction à la vie dévote* (chap. 16), qu'il eut la consolation de consacrer un autel sur la place même où le P. Favre avait reçu la naissance. Le P. d'Outreman rapporte qu'il s'y faisait force miracles, et que le concours des dévots y était si nombreux, qu'en 1619 on y compta à Noël cent vingt curés des villages voisins qui s'y étaient transportés en procession suivis de leurs paroissiens. Une belle table de bronze, contenant l'abrégé de sa vie, y fut placée en 1620 par le marquis de Val-Romay. Nicolas Orlandini a écrit la *Vie* du P. Favre dans la 1^{re} partie de l'*Historia Societatis Jesu*, Rome, 1615, in-fol., et on l'a réimprimée à part à Lyon, 1617, in-8°, ornée d'un beau portrait de ce saint religieux, au-dessous duquel on lit ces deux vers :

Pastor, virgo, pius; pavit, domuit, coluitque,
Fronde, fame, votis, agmina, membra, Deum.

Cette Vie a été traduite en italien par le P. Térance Alciat, jésuite, sous le nom d'*Emilio Tacito*, Rome, 1629, in-8°. Voyez aussi les *Tableaux des personnages signalés de la Compagnie de Jésus* (par le P. d'Outreman), Douai, 1622, in-8°. C. M. P.

FAVRE (ANTOINE), l'un des plus grands jurisconsultes du commencement du 17^e siècle, naquit le 4 octobre 1537, à Bourg en Bresse, province qui était alors sous la domination des ducs de Savoie. Issu d'une ancienne famille de robe (1), et destiné à suivre la même carrière, il fit son cours de droit à Turin, après avoir fait d'excellentes études à Paris dans le collège des Jésuites. Le grec et le latin lui étaient devenus si familiers, au rapport d'Anastase Germonio, qu'il lui est arrivé plusieurs fois à Turin, au sortir de sa le-

çon, de la réciter ou de l'écrire en latin, et de la dicter en grec en même temps. Il consacrait alors à l'étude quatorze heures et même jusqu'à seize heures par jour. Dès cette époque il conçut le plan des grands ouvrages qui ont établi sa réputation ; il les menait de front, pour ainsi dire, et ne les publiait qu'en parties détachées, se flattant qu'ils opéreraient une espèce de révolution dans la jurisprudence, et que son plan étant une fois bien connu, d'autres jurisconsultes pourraient continuer et achever ceux de ses livres qu'il n'aurait pu terminer. Doué d'un esprit libre et dégagé de préjugés, il pratiqua, bien avant Descartes et Locke, la maxime de ne jamais jurer *in verba magistri*. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il publia les trois premiers livres *Conjecturarum juris civilis* (Lyon, 1580, in-4°), dans lesquels, sous le titre modeste de Conjectures, il développe une connaissance approfondie de l'esprit des lois romaines, puisée, non dans les opinions des jurisconsultes, mais dans la comparaison des lois entre elles. Malgré quelques idées paradoxales, cet essai fit une grande sensation, et annonça ce que l'on pourrait attendre de l'auteur. On assure que Cujas disait à cette occasion : « Ce jeune homme a du sang aux ongles ; s'il vit « Âge d'homme, il fera bien du bruit. » Le duc de Savoie (Charles-Emmanuel 1^{er}), informé du mérite de ce jeune avocat, le nomma en 1581 juge-mage de Bresse, quoiqu'il fût loin d'avoir l'âge de trente ans exigé pour cette charge, et trois ans après le rappela pour être sénateur au sénat de Savoie, dont il devint ensuite premier président en 1610. Les nombreux devoirs de ces différents emplois, dont il s'acquitta toujours avec la plus scrupuleuse exactitude, et les diverses commissions dont il fut chargé par sa compagnie, ou dont l'honora la confiance de son souverain, ne lui laissaient plus que bien peu de temps pour ses études chéries ; mais il le mettait tout à profit. Dans un voyage qu'il fit à Aix en Provence, par commission du sénat, en 1592, il y composa en six semaines son traité *De variis nummariorum debitorum solutionibus* ; et c'est à Rome qu'il écrivit une grande partie de sa *Jurisprudentia papiniana*, ouvrage capital, qui avait pour but de réduire dans un ordre méthodique et régulier toute la science du droit romain, qui offre tant de confusion dans les cinquante livres des *Pandectes*. Il adopta le plan et la distribution des *Institutes* de Justinien ; mais il ne put en achever que le premier livre. Cet ouvrage lui tenait fort au cœur, et c'est suivant ce plan qu'il enseigna le droit à l'aîné de ses fils, auquel il donnait lui-même une leçon tous les matins, se flattant que ce fils pourrait après lui terminer cet important travail ; mais une main plus heureuse reprit l'ouvrage par les fondements, et ce fut Domat qui eut la gloire de donner les *Lois civiles dans leur ordre naturel*. Les recherches d'érudition et l'étude approfondie de l'antiquité avaient apporté dans la

(1) Voyez Guichenon, *Hist. de Bresse*, 3^e part., p. 160.

jurisprudence un perfectionnement réel ; Alciat et Cujas l'avaient surtout introduit dans les universités : Favre résolut de l'appliquer aux tribunaux. Il fit voir dans ses cent décades *De erroribus pragmaticorum et interpretum juris* qu'il faut chercher le sens des lois romaines dans l'esprit même de la jurisprudence de ce peuple, et non dans les opinions des commentateurs, qui, pour être fréquemment citées et répétées, ne sont cependant jamais que des opinions. Cet ouvrage, dont la première partie parut en 1598 (Lyon, in-4^o), excita de vives réclamations, quoique les paradoxes y fussent, généralement parlant, moins fréquents que dans les livres des *Conjectures*. Mais Favre eut souvent la satisfaction d'en voir les principes adoptés par les tribunaux, même dans les pays étrangers. Il voulait proscrire du barreau l'autorité des interprètes du droit, et en dédiant à l'empereur Rodolphe II le premier livre de ses *Rationalia*, on voit qu'il l'engage à défendre par une loi expresse de citer les commentateurs dans les plaidoiries ; mais l'abus devait durer encore quelque temps, et cette défense ne fut portée que par le roi de Sardaigne en 1729, et par le roi de Prusse en 1748. Le livre *De erroribus pragmaticorum* fut attaqué par Vincent Cabot, Pierre Gilken, Martin Lyklama, etc., et surtout, après la mort de Favre, par Bachov le fils, sous ce titre : *Exercitationes ad partem posteriorem chiliados quam de erroribus interpretum Faber falso inscripsit*, Francfort, 1624, in-fol. Mais Schiferdecker, juriconsulte silésien (mort le 17 mars 1631), prit vivement sa défense dans ses *Disputationes forenses*, Strasbourg, 1610, in-fol. (le troisième et dernier livre ne parut qu'en 1615). Il avait fait exprès le voyage d'Annecy pour voir Favre et lui dédier son ouvrage. Non content de critiquer tous les commentateurs qui l'avaient précédé, Favre résolut d'effacer leurs travaux par un commentaire d'un genre absolument neuf, dans lequel, sans citer aucun interprète, on chercherait le sens et le motif des lois dans l'esprit même de la législation romaine. Tels sont ses *Rationalia in Pandectas*, dont il publia la première partie en 1604, St-Gervais (Genève), in-fol., auxquels il ne cessa de travailler le reste de sa vie, mais qu'il ne put pousser que jusqu'au titre *De præscriptis verbis* (liv. 19, tit. 5). Un fragment de la 4^e partie, contenant les titres *De pignoris et hypothecis*, ne parut qu'après sa mort, en 1624, et l'on y réunit les fragments des titres 1 et 2 du livre 28 (sur les testaments), trouvés parmi ses papiers, dans l'édition de Lyon, 1665, t. 5, in-fol. Cet excellent ouvrage, s'il était terminé, pourrait en effet dispenser de recourir à tout autre commentaire. Il prend l'un après l'autre chaque titre du Digeste ; après l'explication de chaque loi, de chaque paragraphe même, l'on y trouve séparément *Ratio dubitandi* et *Ratio decidendi* ; ce qui a fait donner à l'ouvrage le titre de *Rationalia*. Ce livre fut reçu avec plus d'applaudissement encore que les précédents ; mais on y

trouva la même diffusion, le style de l'auteur manquant en général de précision et d'énergie : les grandes affaires dont il était comme accablé ne lui permirent jamais de s'attacher à le polir. Le plus important de ses ouvrages, celui que l'on consulte le plus souvent, est son *Codex Fabrianus*, dans lequel, en suivant l'ordre des matières du code *Justinien*, il rapporte, avec les motifs raisonnés, toutes les décisions du sénat de Savoie qui avaient été rendues de son temps et, pour ainsi dire, sous ses yeux, quelquefois contre son opinion ; car il était forcé de souscrire à l'avis de la majorité, *invita plerumque non modo scientia ; sed etiam conscientia*, comme il le dit lui-même. Le code *Fabrien*, divisé en neuf livres, formait une des sources du droit suivi dans les états de Savoie, et était souvent cité comme une autorité d'un grand poids dans tous les pays qui suivaient le droit romain. La première édition parut en 1606, Genève, Chouet (1), in-fol. ; il a souvent été réimprimé. L'édition de Leipsick, 1706, in-fol., est augmentée de notes relatives aux usages particuliers suivis en Allemagne. Ce bel ouvrage fut composé à Annecy, où Favre avait été envoyé en 1596, sur la demande du duc de Nemours, pour être président du conseil de Genève. Il s'y lia de la plus étroite amitié avec St-François de Sales, auquel il dédia, la même année, le 12^e livre de ses *Conjectures*. Ces deux illustres personnages, aussi zélés pour le progrès des bonnes études que pour le maintien de la foi catholique, y érigèrent, en 1606, une académie à l'instar de celles qui se formaient à cette époque dans presque toutes les villes d'Italie. Celle d'Annecy, établie dans la maison du président Favre et sous la protection du duc de Nemours, reçut le nom d'Académie *Florimontane*, et eut pour symbole un oranger avec cette devise : *Flores fructusque perennes*. La théologie, la philosophie, les mathématiques, les beaux-arts, tout était du ressort de cette institution, qui, pour la forme, se rapprochait assez de nos athénées modernes, et dont Ch. Aug. de Sales rapporte tout au long les statuts au commencement du 7^e livre de son *Histoire du B. François de Sales* (Lyon, 1654, in-4^o, p. 367-370). On lui avait nommé des censeurs, des collatéraux ou assesseurs, un trésorier, un huissier à gages, mais on ne voit pas quels fonds on avait assignés pour les dépenses indispensables. L'histoire ne dit pas combien de temps dura cette institution ; on peut croire que le zèle des académiciens se refroidit insensiblement, et il paraît qu'ils cessèrent de se réunir lorsque le président Favre retourna à Chambéry en 1618 (2).

(1) Le conseil de Genève n'ayant pas voulu permettre, dans cette ville, l'impression du titre premier (*De summa Trinitate et fide catholica*), où il est question des peines encourues par les hérétiques, la première feuille de l'ouvrage fut imprimée à Lyon par Cardon, qui réimprima aussi le titre, ce qui produisit une variété dans les exemplaires. On peut juger par là de la liberté dont la presse jouissait alors dans cette république (voy. LECR.).

(2) On voit par la lettre de Favre à Schiferdecker, du 19 mars 1609, rapportée par Guichenon (*Hist. de Bresse*, 3^e part., p. 165),

Nous avons cru devoir parler avec quelque détail de la première académie qui ait été instituée en deçà des Alpes, et qui a échappé aux recherches de Gimma, de Kraus, de Mastai Ferretti, et des autres bibliographes qui se sont occupés de l'histoire des sociétés littéraires. Les nombreuses commissions dont Favre était chargé par la confiance de son prince le détournèrent fréquemment de son assiduité au sénat; il avait séjourné neuf mois à Paris et à Fontainebleau pour le service de la duchesse de Nemours (dont les affaires l'avaient déjà appelé une fois à Modène, à Rome, à Turin, etc.); il fut, en 1611, employé presque toute l'année à lever des troupes en Savoie pour l'armée de son souverain, et à veiller aux approvisionnements nécessaires. Appelé à Turin, en 1614, pour l'affaire de la succession du Montferat, il fut nommé membre de l'Académie de belles-lettres que le cardinal Maurice de Savoie venait de fonder dans cette ville, et en 1618 il fut nommé avec St-François de Sales pour accompagner à Paris le même prince, chargé d'y négocier le mariage de Victor-Amédée I^{er} avec madame Christine de France, fille d'Henri IV. Louis XIII, qui désirait se l'attacher, lui fit les offres les plus séduisantes, et n'ayant pu lui rien faire accepter, il accorda une pension de 2,000 livres à son deuxième fils (Vaugelas), qui déjà s'était fixé à Paris. L'année précédente, le marquis de Lans, gouverneur de Savoie, ayant été aussi envoyé en France pour d'autres affaires, le président Favre avait été nommé pour le remplacer dans le commandement général du duché; et tel était son désintéressement, qu'après avoir rempli les deux places les plus éminentes de son pays, il ne fut jamais riche. A sa mort, arrivée à Chambéry le 28 février 1624, il n'avait pas augmenté de mille livres de rente le patrimoine qu'il avait reçu de ses ancêtres. Il est vrai que ses charités étaient immenses: le secrétaire qui l'accompagnait lorsqu'il allait au sénat avait ordre de donner quelque chose à tous les pauvres qui se trouvaient sur sa route. Ses aumônes s'élevaient régulièrement chaque année à mille ducats (6,700 fr. de notre monnaie actuelle), et dans les temps de disette il vendait une partie de son argenterie pour les rendre plus abondantes. Son testament, rapporté en entier par Taisand, est un monument précieux de sa piété, de sa tendresse pour ses enfants, et surtout de l'esprit d'ordre et d'équité qui dirigeait toutes ses actions (1). Les principaux ouvrages du président Favre ont été recueillis à Lyon en 10 volumes in-fol. (*Ant. Fabri opera juridica*). Cette collection comprend: *Jurisprudentiæ papinianæ scientia*, 1638; *De erroribus pragmaticorum*, 1638, 2 vol.; *Ratio-*

nalìa, 1639-1663, 5 vol.; *Codex Fabrianus*, 1681; et *Conjecturarum libri* 20, 1661 (1). On lui doit encore: 1^o *De variis nummariorum debitorum solutionibus*, Lyon, 1598, in-8^o; Nuremberg, 1622. Dans la préface de ce traité, dirigé en grande partie contre Ch. Dumoulin, tout en appelant son adversaire *Pragmaticorum ætatis nostræ facile principem*, il ajoute: *qui ut in cæteris fere omnibus quæ scripsit... videtur mihi a certissima juris ratione... tota via deerrasse*. Durandi observe que Favre, écrivant sur la matière de l'usure contre un adversaire tel que Dumoulin, qui affichait assez ouvertement les opinions des protestants, avait cru devoir se montrer plus théologien que jurisconsulte, et qu'il ne raisonne plus selon ses principes ordinaires. La remarque porte à faux. Le sujet de ce traité dépend de principes qui n'ont été bien développés que dans le 18^e siècle. On trouve autant de confusion dans cet ouvrage que dans ceux qui parurent alors sur la même matière, mais en général sa critique y est assez mal fondée, et les vues de Dumoulin se rapprochent bien plus de celles des économistes modernes. Quant aux usures (objet étranger à ce traité), Favre était moins théologien sur ce sujet que ne l'étaient d'autres jurisconsultes contemporains, parce que la Bresse avait là-dessus des coutumes particulières (2); 2^o *De patrum hereditate in solos fratrum filios dividenda*, Lyon, 1598, in-8^o; 3^o *De Montisferrati ducatu contra ducem Mantuæ pro duce Sabaudia consultatio*, Lyon, 1617, in-4^o; 4^o *De laudimiis decades IV*, Turin, 1629, in-fol., dans les *Tractatus varii de laudimiis*; c'est apparemment le même ouvrage qui a paru sous le titre de *Quæstiones laudemiales*, Lyon, 1658, in-fol.; 5^o *Informationes facti et juris in causa ferrariensi*, in-4^o; écrit pour soutenir les droits d'Anne d'Este, duchesse de Gênes, à la succession d'Alphonse II, duc de Ferrare; 6^o *De albuminatu controversia*, Turin, 1622, in-4^o; 7^o *Abrégé de la pratique judiciaire et civile du sénat de Savoie*, Genève, 1750, et autres ouvrages publiés sous son nom après sa mort, mais qui ne sont probablement que des extraits de ses écrits précédents; 8^o *les Gordians et Maximin, ou l'ambition, œuvre tragique en cinq actes, en vers, premiers et derniers essais de poésie d'Ant. Favre*, S. J. B., dédiés à Ch.-Emm., duc de Savoie, Chambéry, Cl. Pomar, 1589, in-4^o; Lyon, 1596, in-8^o (voy. l'analyse de cette pièce dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. 1^{er}, p. 284); 9^o *Centuries de quatrains moraux, dédiés à mademoiselle Marguerite, princesse de Savoie*, 1601, in-8^o, souvent réimprimés, avec ceux de P. Mathieu, à la suite des quatrains de Pibrac. En voici un échan-

que ce savant Silésien avait été reçu membre de l'Académie florimontane, aux séances de laquelle il avait souvent assisté, et que cette académie était alors aussi florissante qu'aucune de celles que l'on comptait en Italie.

(1) Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, Paris, 1721, in-4^o, p. 218-246.

(1) On réunit quelquefois à cette collection les *Investigationes juris civilis in Conjecturas Ant. Fabri*, par Jérôme Borgia, Naples, 1678, 2 vol. in-fol.

(2) Collet, dans son *Traité des usures*, 1690, in-8^o, nous apprend que le président Favre avait emprunté à 7 pour 100 l'argent dont il eut besoin pour acheter la baronnie de Peroges.

tillon qui pourra faire juger de la force et de la justesse des pensées :

XCIX.

Quand tu voudras compter au vray ton aage,
Ne me dy point : J'ai soixante ans et plus ;
Tu compterais les ans que tu n'as plus,
Compte tes jours dès quand tu seras sage.

10^e *Entretiens spirituels, divisés en trois centuries de sonnets*, Paris, 1602, in-8°, beaucoup plus rare que le recueil précédent. La poésie était admise à l'Académie florimontane, comme tout ce qui appartient au talent ; Favre ne la cultivait que pour la faire servir à célébrer la religion et les devoirs des hommes, et il fut au niveau de ces grands sujets par la fécondité de son imagination ; mais le succès ne répondit pas à son attente, parce qu'il voulut mettre dans ses vers plus de réflexions que d'images, et cette marche trop lente de l'esprit philosophique qui tue la poésie. Favre fut, en 1603, l'éditeur des *Epîtres morales* d'Honoré d'Urfé, son ami. Taisand et tous les biographes qui l'ont suivi lui attribuent le *Tractatus theol. jurid. politicus de religione tuenda in republica*. Durandi ajoute même que Favre y soutient vigoureusement l'intolérantisme. Il suffisait cependant de jeter un coup d'œil sur le titre de ce livre pour reconnaître qu'il est d'un auteur protestant (Ant. Faber, conseiller et chancelier de Rudolstadt-Schwarzbourg, mort le 26 février 1653, âgé de 74 ans). Cet ouvrage, publié en 1625, étant devenu fort rare, l'infatigable Abasver Fritsch en donna une nouvelle édition, Leipsick, 1663, in-4°. Parmi les pièces de vers à la louange de l'auteur, dont il est précédé suivant l'usage de ce temps, se trouve un parallèle entre les deux Ant. Faber :

Antonium crepat ora suum Sabaudia Fabrum
Felicem ingenio judicioque virum,
Cur, eho ! te, Antoni, non jactet patria... etc.

On trouve l'éloge du président Favre, par Jac. Durandi, dans le tome 3 des *Piemontesi illustri*, p. 265-360. Taisand lui a consacré un long article dans ses *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, d'après des mémoires fournis par sa famille. C. M. P.

FAVRE (CL.). Voyez VAUGELAS.

FAVRE (JEAN-BAPTISTE DE SAINT-CASTOR), généralement connu sous le nom d'*abbé Fabre* (1), prieur-curé de Celleneuve, près de Montpellier, poète languedocien. Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. Les uns prétendent qu'il a été baptisé à Nîmes, dans la paroisse de St-Castor, dont il portait le nom ; les autres le font naître à Pondres, près de Sommières. Brunier, l'un des éditeurs de ses œuvres, paraît pencher vers cette dernière opinion. Il croit avoir remarqué, dans plusieurs de ses poésies, certaines locutions qui appartiennent au dialecte de Sommières. Quoi qu'il en soit, on s'accorde à

reconnaître que Favre est né en 1728. Les parents de notre poète n'étaient pas riches ; cependant ils eurent les moyens de l'envoyer et de l'entretenir au collège de Montpellier, où il fit des études brillantes. Il demeura quelque temps dans cette ville. On suppose qu'il y professait les belles-lettres, lorsque le marquis d'Aubaïs le choisit pour son bibliothécaire. Favre trouva, dans le château de ce seigneur, une riche collection de livres. Il aimait beaucoup les poètes grecs et latins ; il se livra avec ardeur à ses études favorites. C'est alors qu'il essaya de traduire, en prose et en vers, en patois et en français, plusieurs morceaux de nos auteurs classiques. Il remplissait en même temps les fonctions de conservateur et celles d'aumônier. Ses travaux littéraires ne lui firent jamais négliger ses devoirs religieux. L'abbé Favre fut appelé successivement à desservir les paroisses de Castelnau, de Vic, du Crès, de Montels, de Cournonterral et enfin de Celleneuve, où il est mort le 6 mars 1783. Modeste, tolérant et dévoué, l'abbé Favre pratiqua toujours les vertus qui distinguent le bon prêtre. Ses connaissances variées et son esprit enjoué, la sûreté de son commerce et la distinction de ses manières le faisaient rechercher dans la société. On l'écoutait avec plaisir, soit dans la famille du marquis d'Aubaïs, soit dans les salons de l'évêque de Montpellier, de l'intendant ou du gouverneur de la province ; mais il brillait bien davantage dans sa paroisse de campagne, au milieu de son petit troupeau. Les paysans, dont il parlait admirablement la langue, le chérissaient comme un père. C'était, dit Brunier, leur conseil, leur consolateur et leur ami. Plusieurs familles honorables de Montpellier lui confièrent l'éducation de leurs enfants. Favre savait instruire en amusant et donner de l'intérêt aux détails les plus arides. On peut citer, parmi ses élèves, Daru, l'élegant traducteur d'Horace, Tandon, poète gracieux, et Broussonnet, savant naturaliste... L'abbé Favre avait l'habitude de lire en classe ses discours pour la chaire et ses compositions poétiques. Il interrogeait ses jeunes amis, et profitait quelquefois de leurs observations.

Molière, avec raison, consultait sa servante !

Favre a écrit sur un grand nombre de sujets, et dans presque tous les genres, en patois et en français, mais surtout en patois. C'est un de nos poètes romano-languedociens les plus féconds. La plupart de ses compositions respirent une gaieté franche et soutenue. Son poème intitulé : *Lou siège de Cadéroussa* et son *Sermoun de moussu Sistre* jouissent d'une grande popularité dans tout le bas Languedoc. Ses deux petites comédies, *Lou trésor de Substantioun* et *l'Opéra d'Aubaïs* se font distinguer par l'originalité de l'intrigue, l'opposition des caractères et la vivacité du dialogue. Son récit du supplice infligé au malheureux Erisichton, pour avoir abattu un arbre consacré à Cérès, mérite des éloges. On y trouve

(1) En patois languedocien, le V se prononce souvent comme un B. Voilà pourquoi plusieurs auteurs ont écrit *Fabre* au lieu de *Favre*.

une description de la faim, pleine de verve et d'énergie, qui passe pour un des tableaux les plus remarquables de la poésie romano-languedocienne. Favre a traduit assez heureusement la 8^e satire d'Horace. Il a rendu avec fidélité et précision plusieurs épigrammes de Martial. Son histoire de *Jean-l'an-près* (en prose) est une peinture très-piquante de l'esprit, des ruses et des friponneries des gens de la campagne. Quant à son *Odyssée* et à son *Énéide* travesties, ce sont des ouvrages assez médiocres qu'on a beaucoup de peine à lire jusqu'au bout. Le naturel et la rapidité du style, la vérité ou la finesse de certains détails, et quelques traits heureux ne compensent pas suffisamment les longueurs (1), la monotonie, les négligences et les défauts de goût qui se trouvent dans ces deux compositions, principalement dans la dernière. Aucune des poésies de l'abbé Favre n'a paru de son vivant, si ce n'est, peut-être, un petit poème, en quatre chants (écrit en français), intitulé : *Acidalie ou la Fontaine de Montpellier* (2). Le *Siège de Cadérouse*, le *Sermon de monsieur Sistre* et le *Trésor de Substantion* ont été imprimés plusieurs fois après sa mort. J.-L. Brunier, avocat, a publié une édition assez correcte de ses principales œuvres patoises, Montpellier, 1815, 2 vol. in-12. Le premier volume contient les ouvrages déjà imprimés; le second présente plusieurs pièces inédites (*l'Opéra d'Aubaïs*, la *Fan d'Erisictoun*, des fragments de *l'Odyssée*, quelques épigrammes de Martial...). Virenque a donné une nouvelle édition des œuvres de l'abbé Favre, la seule complète, Montpellier, 1859, 4 vol. in-18. Cette édition a été revue et corrigée avec soin par un troubadour de ce temps (*Revista et courijada embé souén per un troubadour d'aqueste tén*) (3). Elle renferme à peu près tout ce que l'abbé Favre a composé en idiome romano-languedocien. Brunier possédait plusieurs manuscrits de notre joyeux poète. La plupart de ces manuscrits se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque publique de la ville de Montpellier. Les œuvres françaises de Favre sont encore inédites. Quelques fragments seulement ont été insérés dans la préface de l'édition de Brunier. Ces compositions ne sont pas sans mérite, mais elles n'ajoutent rien à la réputation littéraire de l'auteur. Voici les principales : *Amphitrite ou le Pasteur maritime*, poème en trois chants (1,203 vers de huit syllabes); *Théopiste ou le Martyre de St-Eustache*, tragédie en trois actes; *Traduction des odes d'Horace* (les deux premiers livres en entier et les dix premiers du second); *Traduction de la première satire d'Horace, Qui fit Mæcenas...*; *Paraphrase du psaume Eructavit cor meum verbum bonum...*; *les Philosophes modernes*, discours en vers libres, avec l'envoi à M. de Malide, évêque de Montpellier; *les Songes*, épître à M. de St-Priest,

intendant de la province; *le Temps et la Vertu*, cantate adressée au même; *Épître à la Paresse*. A. M.

FAVREL (PIERRE), né à St-Maurice, près de Langres, embrassa l'état ecclésiastique et fut successivement missionnaire; secrétaire de l'abbé Garnier, évêque de Vannes, son parent; grand vicaire à Langres et aussi à Arras, où il mourut le 30 mars 1855. Il a publié, dans l'Annuaire du diocèse de Langres de 1858, la Vie de l'abbé Garnier, évêque de Vannes, et est auteur de *Recherches historiques sur les Lingores durant l'ère celtique*, imprimées dans les Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres. Les légendes du bréviaire de Langres, publiées par Mgr Parisis, ont été rédigées par Favrel, et il a traduit et fait imprimer plusieurs ouvrages religieux. T.—P. F.

FAVYN (ANDRÉ), avocat, né à Paris à la fin du 16^e siècle, s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude des antiquités de la monarchie française, et publia quelques ouvrages assez estimés des curieux. On reproche cependant à l'auteur de s'être montré trop crédule et d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé quantité de faits qu'on ne peut admettre d'après lui. On ignore les circonstances de la vie de Favyn, et ce n'est que par conjecture qu'on place sa mort vers l'année 1620. On a de lui : 1^o *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et conquêtes de ses rois*, Paris, 1622, in-fol. Lenglet Dufresnoy l'a jugée très-sévèrement et d'un seul mot. On y trouve cependant des choses intéressantes. 2^o *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613, in-8^o : il y établit que Clovis institua des charges analogues à celles qui existaient chez les Romains, et que ces charges n'ont fait qu'éprouver les modifications que nécessitaient les changements arrivés dans le gouvernement du royaume; 3^o *le Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou l'Histoire des ordres militaires, des rois et princes de la chrétienté, et leur généalogie*, Paris, 1620, 2 vol. in-4^o, fig. : Lenglet Dufresnoy reproche à l'auteur de n'être pas toujours exact; le P. Ménestrier dit qu'il a fort maltraité les ordres de chevalerie. Cet ouvrage curieux n'en est pas moins très-recherché. On a cité par erreur, dans le *Colomesiana*, l'*Histoire de Naples*, au lieu de l'*Histoire de Navarre*, par Favyn. W—s.

FAWCET (SIR WILLIAM), général et écrivain anglais du 18^e siècle, né à Shipdenhall, près d'Hali-fax, dans le comté d'York, montra dès son enfance pour l'état militaire une vocation décidée que ses parents s'efforcèrent vainement de contrarier. Heureusement il avait déjà fait de bonnes études lorsqu'il obtint une commission d'enseigne dans le régiment du général Oglethorpe, qui était alors en Géorgie; il préféra cependant d'aller faire la guerre en Flandre comme simple volontaire. Ayant épousé une personne riche et d'une bonne famille, il céda aux instances de ses amis en résignant une commission qu'il venait d'obtenir; mais il ne tarda pas à regretter un genre de vie qui paraissait être le seul qui lui convint, et

(1) L'*Odyssée* renferme plus de 15,000 vers.

(2) Il présente 1,052 vers de 8 syllabes.

(3) F.-R. Martin. (Voy. ce nom.)

acheta une nouvelle commission d'enseigne dans le troisième régiment des gardes. Dans les heures de loisir que lui laissait son service il traduisit du français les *Réveries* du comte de Saxe ; cette traduction fut imprimée en 1757, in-4°. Il traduisit de l'allemand les *Règlements pour la cavalerie prussienne*, 1757 ; les *Règlements pour l'infanterie prussienne* et la *Tactique prussienne*, 1759. Il fut élevé au grade d'adjudant dans les gardes, devint aide de camp du général Eliot en Allemagne pendant la guerre de sept ans, et ensuite du marquis de Granby, dont il fut de plus l'ami et le secrétaire. Il eut une compagnie dans les gardes, avec le rang de lieutenant-colonel dans l'armée. Sa prudence et son habileté le firent choisir pour diriger en partie les affaires militaires de son pays en Allemagne. Il était colonel du 3^e régiment de dragons des gardes et gouverneur du collège de Chelséa lorsqu'il mourut à Westminster le 19 mars 1804. X—s.

FAWKES (FRANÇOIS), poète anglais, né vers 1721, dans le comté d'York, entra dans les ordres, et occupa successivement la cure de Bromhal, dans sa province, celle de Croydon au comté de Surrey et les vicariats d'Orpington et de Ste-Marie-Gray, au comté de Kent, qu'il échangea en 1774 pour le vicariat de Hayes ; il mourut le 26 août 1777. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1761, in-8° ; le *Calendrier poétique*, 1763 ; le *Magasin poétique*, 1764, en société avec M. Woty, etc. Il a aussi rédigé en langage moderne les descriptions de *Mai* et de *l'Hiver*, de Gawin Douglas, et ce fut le premier essai qu'il donna au public de son talent pour la poésie ; mais il s'est encore fait plus de réputation par ses traductions en vers ; et il paraît que depuis Pope peu d'écrivains l'ont égalé en ce genre. On cite de lui des traductions d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus* et *Musée*, 1760, in-12 ; la traduction des *Idylles de Théocrite*, 1767, in-8° ; celle des *Fragments de Ménandre*, insérée dans son recueil de poésies, et celle des *Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, qu'il n'a pas achevée, mais qui l'a été depuis sa mort par M. Meen, et publiée en 1780, in-8°. On a imprimé sous son nom une compilation intitulée : *Bible de famille, avec des notes*, en 60 cahiers hebdomadaires, dont le premier parut le 25 juillet 1761, in-4°. S—d.

FAY (du). Voyez DUFAY.

FAYDIT, ou *Faidit* (GANCELM, ou ANSELME), troubadour, né à Uzerche dans le Limousin, eut une jeunesse déréglée ; il épousa en Provence une fille de mauvaises mœurs, mais qui était belle, spirituelle, et chantait agréablement ses chansons. Après avoir couru le monde en histrion et en jongleur, quelques-unes de ses productions lui méritèrent la protection de Richard, comte de Poitou, qui, en 1189, succéda au trône d'Angleterre ; dès lors il fut mis au nombre des troubadours, et obtint successivement les bonnes grâces de plusieurs dames de haut parage ; mais la plupart ne lui donnèrent que de l'espoir, dans l'intention d'être l'objet de ses hommages et le sujet

de ses chansons. L'une d'elles, la vicomtesse d'Aubusson, poussa le mépris et la raillerie jusqu'à donner un rendez-vous à Hugues de Lusignan, son amant, dans la propre maison de Faydit, qui était absent. Il se vengea de cette insulte par une pièce de vers satirique, qui, ainsi que d'autres productions de ce poète, donne une fort mauvaise opinion des mœurs de ce temps. Faydit s'embarqua pour la croisade à la suite de laquelle Richard Cœur de lion, son bienfaiteur, éprouva de grands malheurs ; mais si le poète ne se fit pas remarquer pendant son séjour à la terre sainte, on doit lui rendre la justice de dire que ses meilleurs vers furent les stances qu'il composa sur la mort de ce monarque en 1199. Ce troubadour vécut aussi à la cour du marquis de Montferrat et à celle de Raymond d'Agoult, l'un des plus riches seigneurs de la Provence, et tous deux protecteurs des muses ; on doit même croire, d'après le témoignage de Nostradamus et de Crescimbeni, qui entrent dans de grands détails sur ses aventures, qu'il mourut en 1220 à la cour de ce dernier ; c'est donc mal à propos qu'on a placé dans le recueil des poésies de Faydit une pièce sur la mort de Béatrix, femme de Charles d'Anjou, arrivée en 1260. On a de ce troubadour plus de cinquante pièces de vers ; la plupart sont des chansons, où il se plaint des rigueurs des nobles dames auxquelles il adressa successivement ses vœux. P—x.

FAYDIT (PIERRE-VALENTIN), prêtre, de Riom en Auvergne, né dans la première moitié du 17^e siècle, mort en 1709. La bizarrerie de son esprit, l'inégalité de ses opinions, l'habitude invincible de dénigrer les grands noms, les grandes pensées et les grands succès, lui procurèrent cette célébrité peu honorable qui suit toujours l'originalité, mais qui survit rarement aux circonstances. Il fut accusé tour à tour de schisme, de trithéisme, de novatianisme, et les gens de lettres, qui ne se mêlent pas de ces matières, l'accusent encore de cynisme et de mauvais goût. Ils lui auraient peut-être pardonné d'être novateur. Faydit avait débuté à Paris par un sermon prêché dans l'église de St-Jean en Grève, où il comparait audacieusement la conduite d'Innocent XI envers la France à celle des prélats les plus décriés dans l'histoire par leurs injustices ; il se réfuta vivement dans un sermon imprimé à Liège, et se défendit avec tout autant de vigueur dans un autre imprimé à Maëstricht. Ces contradictions littéraires paraissaient si singulières alors, que certains biographes n'y ont pas cru. Quoi qu'il en soit, la congrégation de l'Oratoire, dont Faydit faisait partie, et qui lui aurait peut-être pardonné d'attaquer le pape, ne lui permit pas de prendre fait et cause en main pour Descartes. Elle le congédia à l'occasion de son *Traité : De mente humana, juxta placita neotericorum*, qui ne mériterait pas aujourd'hui la colère d'un corps savant, mais qui pourrait bien lui inspirer un sentiment encore moins flatteur. C'était en 1671, et c'est de cette époque que datent

les écrits les plus hostiles de Faydit, qui fut sans doute aigri par un traitement trop humiliant, car il y a toujours une excuse ou un prétexte aux plus grandes sottises des hommes. On a de lui : 1^o le traité *De mente humana*, 1670 ; 2^o l'extrait du *Sermon de St-Polycarpe*, 1687. Cet ouvrage a été réimprimé à Liège en 1689, sous le titre suivant : *Conformités des Églises de France avec celles d'Asie et de Syrie du 2^e et du 3^e siècle, dans leur diffèrent avec Rome* ; 3^o *Mémoires contre les Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique de M. de Tillemont*, par Datyfi de Romi (Faydit de Riom), Bâle, 1695, in-4^o de 28 pages, critique vive et peu décente, à la manière de Faydit : elle a été supprimée ; 4^o *Éclaircissements sur la doctrine et sur l'Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*, Maëstricht, 1695, in-8^o ; c'est probablement le même ouvrage que le précédent, qui a été réimprimé aussi dans le second tome des *Dissertations mêlées* de Bernard, Amsterdam, 1740, in-8^o ; 5^o *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, ou *Faussez idées des scolastiques sur les matières de la religion*, 1696, in-12. On croit qu'il n'en a paru qu'un volume, qui a été défendu et détruit sur-le-champ. C'est celui qui a donné lieu contre Faydit à l'accusation de trithéisme, dont il serait inutile de le défendre ; 6^o *In effigiem Ludovici de Boucherat, Galliarum cancellarii*, 1697, in-4^o ; 7^o *Præfectura Bosiana, sive felicitas urbis clarissimo viro Bosc Dubois, prætore, et præfecturam mercantium obtinente*, 1697, in-4^o ; 8^o *Tombeau de M. de Santeul, ci-devant chanoine régulier de St-Augustin, dans l'abbaye de St-Victor-lès-Paris, et l'Éloge de ce grand poète*, Paris, veuve Robert Des-sain, 1698, in-4^o. L'abbé Faydit s'excuse en commençant ce livre de revenir à la poésie ; il s'appuie de l'autorité de Sidoine Apollinaire, qui a fait des vers après y avoir renoncé hautement. L'abbé Faydit aurait bien fait d'être plus scrupuleux que Sidoine Apollinaire, ou de justifier l'infraction de sa parole par un meilleur ouvrage ; 9^o *la Téléma-comanie*, 1700, in-12, réimprimée en 1715, à la Haye, dans le même format. Faydit avait pré-ludé à cette satire dégoûtante du chef-d'œuvre de Fénelon par des épigrammes plus grossières encore contre les Sermons de Bossuet, dont il ne faisait pas plus de cas que de *Télémaque*. Dans une de ces impertinences rimées, qui s'est conservée par hasard, il exhortait l'aigle de Meaux à se taire pour laisser parler à sa place l'ânesse de Balaam. Cette fine plaisanterie donnera un échantillon suffisant de son goût. 10^o *Vie de St-Amable, prêtre et curé de Riom*, traduit du latin de l'archiprêtre Juste, 1702, in-12 ; 11^o *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture sainte*, 1703-1710, in-12 (voy. CLAUDE). C'est le meilleur, ou plutôt le moins mauvais de ses livres. Faydit ne manquait ni de feu ni de connaissances, ni d'une certaine imagination, mais il a tourné ces avantages mêmes à son dés-honneur par le mauvais emploi qu'il en a fait.

La réputation peu digne d'envie qu'il a laissée après lui prouve l'inutilité des qualités de l'esprit, les plus brillantes d'ailleurs, quand elles ne sont pas relevées par un jugement sain et par un caractère honorable. On lui a attribué aussi les *Moines empruntés*, mais il y a longtemps que cet ouvrage est restitué par tous les bibliographes à son véritable auteur, Pierre-Joseph de Haitze, gentilhomme provençal. On a cité un *Fayditiana*, Paris, 1705, in-12 ; nous n'avons pu le découvrir. N—n.

FAYE (BARTHÉLEMI), sieur d'Espeisses, d'une ancienne famille de Lyon, s'acquit une grande réputation par son savoir et sa capacité. François 1^{er} le nomma en 1541 conseiller au parlement de Paris ; il remplit cette place avec honneur, fut pourvu de celle de président à la cour des enquêtes, et mourut dans un âge avancé. On a de ce savant magistrat un ouvrage intitulé *Energumenicus et alexiacus*, Paris, 1571, in-8^o : Cujas lui a dédié les deux premiers livres de ses *Observations*. W—s.

FAYE (JACQUES), sieur d'Espeisses, fils du précédent, naquit à Paris en 1542, fut nommé en 1567 conseiller au parlement, et en 1570 maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou. Ce prince ayant été élu roi de Pologne, Faye le suivit à Varsovie, et contribua par son adresse à lui concilier l'esprit des principaux habitants. Le duc d'Anjou se trouvant appelé au trône de France par la mort de Charles IX, Faye fut chargé d'apporter à la reine mère les lettres de régence ; il retourna ensuite en Pologne pour apaiser les troubles que la fuite du roi avait fait naître, et engager les Polonais à continuer de le reconnaître pour leur souverain : il s'acquitta de cette commission importante avec autant de zèle que de sagesse, et prononça même à la diète de Stendzie une harangue très-éloquente, mais ce fut inutilement : Étienne Battori, vayvode de Transylvanie, fut élu à la place de Henri III. De retour en France, Faye fut envoyé à Ferrare et à Venise pour traiter quelques points sur lesquels ces puissances n'avaient pu encore s'accorder. Il fut ensuite nommé maître des requêtes au conseil d'État, et quelque temps après avocat général au parlement. Les circonstances étaient difficiles. L'ambition des Guise et les prétentions des protestants remplissaient le royaume de troubles, et paralysaient la marche de la justice. Faye, également inaccessible à la crainte et à la séduction, resta fidèle à son devoir. Après la fameuse journée des *Barricades*, il suivit le roi à Tours, et fut récompensé de son dévouement par la charge de président à mortier, dont on assure que Henri III voulut lui expédier les lettres de sa propre main. Après la mort malheureuse de ce prince, Faye conserva la ville de Tours à Henri IV, et vint le joindre sous les murs de Paris, où il fit voir par son courage qu'il n'était pas moins propre à servir l'État de son épée que de sa plume. Pendant le siège, il fut atteint d'une fièvre maligne, et trans-

porté à Senlis, où il mourut le 20 septembre 1590 dans sa 46^e année. Son corps fut inhumé dans la nef de la cathédrale, où on lisait son épitaphe. Pasquier, Duvair et Loisel ont parlé de Jacques Faye dans les termes les plus honorables. « C'était, » dit Loisel, un homme de grand sens et d'une « profonde doctrine, joints à une merveilleuse « éloquence; il négligeait les formalités de justice. « en quoi il se trompait; mais il avait d'ailleurs « tant de belles qualités, que ce défaut était sup- « portable à son égard. » Les mémoires du temps le représentent comme un homme d'un esprit vif et ayant la repartie prompte. L'anecdote suivante en peut servir de preuve: lorsque Henri III eut nommé Faye président à mortier, il présenta Servin pour le remplacer dans la charge d'avocat général. Le roi dit que Servin était trop léger pour un emploi aussi important: « Sire, répondit Faye, « les sages ont perdu votre État, il faut que les « fous le rétablissent. » On a de Faye: 1^o *Avertissement sur la réception et la publication du concile de Trente*, 1585. Cette pièce, dans laquelle on fait voir que plusieurs décisions de ce concile sont contraires aux droits du roi et aux libertés de l'Eglise gallicane, a été insérée dans les *Mémoires* de Duplessis-Mornay, t. 1, 1624; dans la *Bibliothèque canonique* de Bouchel et dans l'*Histoire de la réception du concile de Trente*, par l'abbé Mignot, t. 2. 2^o *La Harangue latine* qu'il prononça à Stendzic, et des *Lettres* imprimées dans le *Recueil de diverses pièces servant à l'histoire*, Paris, 1655, in-8^o. Ce recueil, dont Charles Faye, son fils, fut l'éditeur, renferme une *Lettre* très-curieuse du conseiller Gillot, contenant des particularités sur la vie de Jacques Faye; elle a été réimprimée avec les *Opuscules* de Loisel, Paris, 1652, in-4^o. — FAYE (Charles) d'Espeisses, fils du précédent, né à Paris vers 1577, nommé successivement conseiller au parlement, ambassadeur en Hollande et conseiller d'État ordinaire, mourut le 5 mai 1657. On a de lui: 1^o *Mémoires de plusieurs choses advenues en France depuis le commencement de 1606, où finit M. de Thou, jusqu'en 1609*, Paris, 1652, in-8^o. « L'auteur, dit « Legendre, n'avait ni le style ni les talents nécessaires pour réussir dans la continuation d'une « histoire aussi estimée que celle de Thou. » Ce volume ne renferme que le premier livre, et la suite qui est annoncée n'a point paru; 2^o *Négociations* de Charles Faye, 6 vol. in-fol., dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale. — FAYE (Charles), oncle du précédent, abbé de St-Fuscien, conseiller-clerc au parlement de Paris, chanoine et archidiacre de Notre-Dame, est l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Discours des raisons et moyens pour lesquels MM. du clergé ont déclaré nulles et injustes les bulles monitoires de Grégoire XIV contre les ecclésiastiques demeurés en la fidélité du roi*, Tours, 1591, 2^e édition; 1595, in-8^o. De Thou lui attribue encore: *Réponse à l'ouvrage de Genebrard, intitulé: Excommunications des ecclésiastiques qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois,*

après le massacre du cardinal de Guise. Les auteurs de la *Bibl. historique de France* n'ont pu découvrir si la *Réponse* de Faye a été imprimée, et on voit qu'ils confondent l'abbé de St-Fuscien avec Charles Faye son neveu, puisqu'ils fixent la mort de l'un et de l'autre à l'année 1658. W—s.

FAYE. Voyez LAFAYE.

FAYE (JACQUES de la), en latin *Fayus*, savant théologien, et l'un des adversaires du fameux Toland (voy. ce nom), vivait au commencement du 18^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il remplissait les fonctions de prédicateur de l'église anglaise d'Utrecht lorsqu'il publia l'ouvrage suivant: *Defensio religionis nec non Mosis et gentis judaicæ contra duas dissertationes Joh. Tolandi, etc.*, Utrecht, 1709, in-8^o de 250 pages. L'auteur y prouve, avec assez de facilité, qu'en feignant de ne combattre que la superstition, Toland dans son *Adeisidæmon* et ses *Origines judaicæ*, a réellement eu pour but de saper toutes les bases du christianisme. Après avoir démontré jusqu'à l'évidence, par un exposé succinct de son système, que Toland est un spinosiste déguisé, la Faye cherche à le réfuter, mais suivant les rédacteurs des *Acta eruditor.*, 1720, p. 476, ses arguments ne sont pas toujours aussi solides qu'on pourrait le croire. — Un autre LA FAYE (Jean, suivant Barbier), a donné des éditions augmentées des *Délices de l'Italie*, par Rogissard, Leyde, 1709, 6 vol. in-12; et des *Eloges des hommes savants*, par Teissier, ibid., 1715, 4 vol. in-12; mais il n'est point l'auteur des *Nouvelles remarques* ajoutées à ce dernier ouvrage, comme Barbier l'assure dans son *Dictionnaire des Anonymes*, 2^e édition, n^o 5031, d'après Chaudon et quelques autres biographes (voy. TEISSIER). C'est sans doute au même la Faye qu'il faut attribuer le *Mémoire bibliographique sur la collection des Républiques*, imprimées par les *Elzevir* in-12, inséré dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. 2, 2^e part., p. 149-62. W—s.

FAYEL. Voyez COLCY (Raoul ou Renaud de).

FAYET (JEAN-JACQUES), évêque d'Orléans, et un de nos meilleurs orateurs chrétiens, naquit à Mende, département de la Lozère, le 26 juillet 1787, de Pierre Fayet, avocat au bailliage du Gévaudan, et de Jeanne Chaptal, fille d'un notaire de l'arrondissement de Florac. Il perdit sa mère aussitôt après sa naissance; il avait à peine six ans lorsque son père, proscrit par la révolution, fut obligé de se cacher, après avoir vu sa maison dévastée de fond en comble par des brigands connus sous le nom de Marseillais. Confié à une de ses tantes, madame Valgalier, il passa tout le temps de la terreur avec sa sœur, aujourd'hui religieuse au couvent des dames de l'Union chrétienne, dans une ferme, héritage de famille, sur un des plateaux de la Lozère. Quand des jours plus heureux se levèrent sur la France, le jeune Fayet fut placé à Lyon dans une pension, la même où plus tard M. de Lamartine fit ses premières études. Là, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la na-

ture se développèrent rapidement. Il obtint dans toutes ses classes les succès les plus brillants, remporta le prix d'honneur en rhétorique, et se familiarisa de bonne heure avec les grands écrivains de l'antiquité, qui eurent toujours pour lui le plus vif attrait. Il aimait à se rappeler ses premières études, qui furent ses premiers triomphes, et plus d'une fois on l'a entendu déplorer avec amertume cette manie de notre siècle, qui promène et fatigue l'intelligence des jeunes élèves sur une foule d'objets qu'ils sont obligés d'effleurer sans pouvoir en approfondir aucun. « Racine, » disait-il avec ce ton d'esprit piquant qui lui était propre, « Racine, de nos jours, n'eût pas été bachelier ! » Ses études achevées, il vint à Paris pour suivre la carrière de son père, qui lui destinait son office. Déjà il était pourvu du diplôme de bachelier, et comme stagiaire il débutait par un triomphe, lorsque tout à coup ses goûts changèrent. Il écrivit à son père : « Ma résolution est irrévocable : je veux embrasser l'état ecclésiastique. » Ce parti si brusque, si opposé à sa première destination, frappa son père de surprise et de douleur ; mais rien ne put ébranler le penchant irrésistible qui l'attirait vers le sanctuaire. Il rassura la tendresse alarmée de sa famille, obtint le consentement de son père, et plein de joie il entra au séminaire de St-Sulpice. C'était le moment où l'Eglise de France se relevait de ses ruines et songeait à réparer ses pertes. On vit alors plusieurs jeunes gens d'une haute naissance et d'un rare mérite accourir à la voix de l'abbé Émery, et se former sous sa direction aux fonctions du saint ministère. Ce fut un bonheur pour l'abbé Fayet ; il ne pouvait pas choisir un instituteur plus habile dans la science ecclésiastique que l'homme éminent qui gouvernait alors la congrégation de St-Sulpice : esprit d'ordre, coup d'œil pénétrant, parfaite connaissance des temps et des hommes, mélange heureux de douceur et de fermeté, instruction riche et variée, jugement sûr, prompt et décidé, telles étaient les précieuses qualités qui faisaient de l'abbé Émery le modèle et la lumière de l'Eglise de France, et comme la chaîne qui liait l'ancien et le nouveau clergé. Il démêla promptement les heureuses dispositions de son jeune élève, et lui donna des marques de son estime et de sa confiance. Il aimait à l'entretenir des grands intérêts de la religion ; il lui apprenait à combiner les vœux du zèle et les conseils de la sagesse, et à se défier de l'exagération en toutes choses. Surtout il lui répétait souvent que l'intolérance pour les opinions librement débattues dans l'école était une marque infailible de la décadence de la science théologique, ce que nous sommes assez porté à croire. Bientôt l'abbé Fayet devint le plus brillant élève de St-Sulpice. Les cahiers de théologie qu'il rédigeait eurent une véritable célébrité ; ses disciples voulurent les copier, et plus d'une fois son professeur lui-même les lui emprunta. Il fut ensuite employé dans les catéchismes de St-Sulpice, où son

talent pour la chaire se révéla avec éclat. Il fonda en 1809 une réunion spéciale pour les enfants qui avaient fait leur première communion et qui a été longtemps connue sous le nom d'*Académie de St-Sulpice*. Son dessein était de présenter aux enfants l'étude de la religion comme un champ agréable où l'on ne cueille que des fleurs ; et par un mélange varié d'entretiens utiles et intéressants, de les élever au-dessus de l'enfance, en leur permettant toutefois les plaisirs innocents du jeune âge. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa avec l'abbé de Sambucy, M. Letourneur, mort évêque de Verdun, et MM. Crémery et Timothée Lacombe de donner une nouvelle édition des *Cantiques de St-Sulpice*. Trois des plus beaux cantiques de ce recueil sont de sa composition : le premier, sur l'immaculée conception de la Ste-Vierge, *De tes enfants reçois l'hommage*, fut chanté le jour de la fête du catéchisme, le 10 décembre 1809, devant le cardinal della Somaglia, qui dit la messe ; les deux autres, *Toi dont la puissance infinie* et *Pourquoi ces vains complots, ô princes de la terre ?* ont été répétés dans toutes les églises de France. Après avoir reçu successivement à St-Sulpice les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, l'abbé Fayet fut appelé en 1811 à Mende, où son évêque, M. de Mons, l'ordonna prêtre. Il fut en même temps chargé du soin d'organiser dans son diocèse des catéchismes sur le modèle de ceux qu'il avait dirigés à St-Sulpice, et les personnes qui ont suivi ses instructions en parlent encore avec éloge. Son évêque lui confia plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec zèle et talent. Il fut vicaire pendant deux ans à Quézac, sur les bords du Tarn. Il y vivait content, uniquement occupé des soins de son ministère consolateur, lorsque ses supérieurs le rappelèrent à Mende, pour y occuper une chaire de théologie, et y professer le dogme. A peine avait-il commencé son cours, qu'on le nomma principal du collège de Mende. Ses élèves se sentirent bientôt de l'aimable influence de ses leçons et de ses exemples. Il se fit chérir tout en réformant les abus. Mais les événements de 1815 vinrent suspendre les améliorations qu'avaient subies les études et la discipline. Placé par la confiance de ses compatriotes à la tête de son département, il présida le comité royaliste qui naquit de l'absence de tout pouvoir régulier. On le vit marcher à la tête de la garde nationale pour arrêter le maréchal Soult, qu'on savait caché au château de Malzieu, chez M. Brun de Villeret, son ancien aide de camp ; il l'enferma dans un clocher et puis le conduisit à Mende, où il le remit en liberté sur un ordre de Louis XVIII. Plus tard, quand l'abbé Fayet fut nommé à l'évêché d'Orléans, en 1843, quelqu'un se permit de lui rappeler cet acte d'ardent royalisme, et lui demanda comment il se présenterait devant le maréchal Soult, qui se trouvait alors président du conseil des ministres : « Bon ! dit-il, je lui prouverai que je lui ai sauvé la vie, et il me remerciera. » Au reste tous les

partis lui rendirent cette justice que tant qu'il fut dépositaire de l'autorité, les propriétés et les personnes furent respectées, les représailles rendues impossibles, et qu'il contribua puissamment au retour de l'ordre et de la concorde. Le duc d'Angoulême, reconnaissant des services qu'il avait rendus à la monarchie légitime, le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction flatteuse était d'autant plus méritée que l'habile administrateur avait fait jouir son département de la plus parfaite tranquillité, tandis que les partis s'égorgeaient jusque sur les frontières de la Lozère. MM. de Rauzan et de Janson, qui venaient de fonder l'œuvre des missions, jetèrent les yeux sur lui pour les seconder dans leur pieux ministère; et l'abbé Fayet n'hésita pas à leur prêter le secours de sa voix éloquente. Il se fit entendre tour à tour dans plusieurs villes importantes de France; partout il excita la plus vive admiration. Mais ce fut surtout à Bordeaux, en 1818, qu'il parut se surpasser, et qu'il obtint un des plus beaux succès oratoires dont fasse mention les annales de la chaire chrétienne. Il électrisa constamment la foule immense qui se pressait dans la vaste basilique de St-André. Les adieux qu'il prononça à la fin de la mission furent si pathétiques, si déchirants, que tout l'auditoire éclata en sanglots. Après ce discours, l'orateur fut porté en triomphe sur les bras du peuple dans sa maison. C'était un enthousiasme qui tenait du délire. On doit dire à la gloire de l'abbé Fayet qu'il ne fit jamais servir son éloquence d'instrument aux intérêts de la politique; la religion était tout pour lui; il se renfermait avec le plus grand soin dans les bornes du ministère évangélique, et ceux qui aimaient le moins les missions n'ont pu s'empêcher de reconnaître qu'il savait faire couler les larmes du repentir sans exciter aucun ressentiment. Il obtint les mêmes succès à la mission de Grenoble; mais sa santé ne put résister plus longtemps à ce pénible apostolat. Il se retira aux Missions étrangères et prit part à plusieurs publications importantes, entre autres à celle du *Mémorial religieux* et du *Conservateur*. On trouve dans le premier recueil un très-bon article sur les mauvais livres, et dans le second une magnifique exposition des droits de l'Église dans ses rapports avec le pouvoir temporel. Nous mentionnerons aussi un compte rendu des psaumes traduits par Genoude. L'abbé Fayet n'aimait pas à s'occuper de questions politiques, partielles ou personnelles, qu'il était pourtant bien propre à manier en maître. Il avait coutume de dire que l'Église n'avait d'autre politique que celle de sauver les âmes. Il prouva bien cette vérité quand il prêcha, le 15 juillet 1818, pour l'érection du petit séminaire de Paris, son fameux sermon *sur les malheurs des temps*. Il fit découler tous ces malheurs des crimes et des désordres publics, et il en indiqua pour unique remède la conversion et la pénitence. Un homme de lettres, renommé par la sévérité de

son goût, assistait à ce discours. Il prétendait que l'abbé Fayet ne pourrait soutenir dans la capitale la brillante réputation qu'il avait acquise en province. Mais il fut tellement subjugué par l'éloquence entraînant de l'orateur, qu'il dit à ceux qui l'entouraient : « La chaire française a retrouvé ses plus beaux jours. » On sait qu'un frémissement d'admiration parcourut l'assemblée lorsque l'orateur, s'inspirant des prophètes et commentant leurs paroles, s'écria : « Qui racontera vos exécutions célestes, ô Dieu des batailles ! Quels fleuves assez lointains n'ont point vu leurs ondes rougies de sang humain ! Quels champs assez stériles n'en ont point été fécondés ! À l'orient, pour parler avec Isaïe, les reptiles féroces qui se jouent dans les roseaux du Nil ont dévoré la dépouille mortelle de nos enfants ; au nord, les oiseaux de proie, descendus de leurs montagnes glacées ; les bêtes sauvages, accourues de leurs forêts profondes, ont tressailli de joie à la vue des champs de mort ; au midi, de vastes provinces ajoutèrent quelque temps à leur nom le nom bien amer de tombeau de nos soldats ! » Quelque temps après, il prêchait sur l'éducation, pour l'œuvre des petits séminaires, en présence d'un nombreux clergé, et Fraysinoux, juge si compétent, lui donna cet éloge, au risque de déplaire à quelques ecclésiastiques qui étaient eux-mêmes des prédicateurs fort distingués : « Voilà le véritable orateur. Il n'y en a aucun dans la capitale capable de faire aussi bien. » Il aimait à se faire entendre dans les assemblées de charité. Partout où il y avait une bonne œuvre à fonder ou à soutenir, on était assuré d'obtenir son concours. « Le prêtre, disait-il, doit être l'ange consolateur et réparateur de toutes les infortunes. » En 1821, il prêcha le panégyrique de St-Louis devant l'Académie française. On voulut l'obliger auparavant à lire son discours devant une commission choisie parmi les immortels. Il répondit que s'il avait à parler comme simple orateur, il ne recuserait pas le jugement de l'illustre compagnie; mais qu'à St-Germain l'Auxerrois il ne reconnaissait d'autre autorité que celle de M. l'archevêque de Paris. Ses raisons furent sans doute goûtées; le discours ne fut pas soumis à la censure, et il n'en parut pas moins beau au sénat littéraire lui-même, qui s'honora d'un pareil jugement. En descendant de la chaire, l'orateur fut embrassé par Lally-Tolendal, et quelques jours après le noble pair récitait à Louis XVIII les morceaux qui l'avaient le plus frappé dans ce panégyrique. La cour voulut à son tour entendre un orateur dont l'éloge était dans toutes les bouches. L'abbé Fayet fut appelé à prêcher l'avent aux Tuileries, et il obtint un succès complet. Son éloquence vive et pénétrante remua tous les cœurs et laissa des impressions profondes. Depuis 1819, M. de Bernis l'avait attaché à son diocèse comme grand vicaire et comme professeur de morale à la faculté de théologie,

double emploi dont il sut s'acquitter à la satisfaction et à l'admiration de tous. Il se fit surtout remarquer par une série de conférences qu'il donna sur la religion au collège de Rouen; les jeunes élèves en furent charmés, et plusieurs se convertirent à la voix de l'éloquent apôtre. C'est de là que Frayssinous, grand maître de l'université, le fit venir à Paris en 1822 avec le titre d'inspecteur général des études. Il profita de sa haute position pour rendre à l'instruction publique tous les services qui dépendaient de lui, et il fit tous ses efforts pour faire élever le collège de Mende au rang de collège royal. Aussi la reconnaissance de ses compatriotes le porta spontanément, dès qu'il eut l'âge d'éligibilité, en 1827, aux élections du département. Mais la candidature de l'abbé Fayet contrariait les vues des hommes qui étaient alors au pouvoir. D'un côté, ils redoutaient l'entrée d'un prêtre à la chambre; de l'autre, ils savaient que le candidat royaliste ne goûtait point leur marche. Celui-ci disait hautement que la monarchie s'engageait dans des écueils. Son indépendance et son talent le faisaient redouter. Le ministère ne négligea donc rien pour repousser cette candidature. Le préfet de la Lozère reçut une lettre qui fut lue publiquement aux électeurs, et qui leur enjoignait de faire échouer à tout prix la nomination de l'abbé Fayet. On fit même circuler les rumeurs les plus injurieuses contre cet ecclésiastique : on attaqua sa réputation, on suspecta sa moralité, on dénatura ses intentions, on fouilla dans sa vie privée; et cependant, malgré toutes ces odieuses machinations, il obtint la majorité des voix au second tour de scrutin. S'il se désista, c'est qu'il ne voulut pas faire de l'opposition au gouvernement du roi, et en même temps il fit reporter toutes les voix qu'il avait obtenues sur un de ses amis, le lieutenant général Brun de Villeret, qui, le lendemain, fut nommé à la presque unanimité. Les persécutions que lui suscita le pouvoir altérèrent sa santé, et il tomba dangereusement malade. Ses ennemis profitèrent habilement de cette occasion pour justifier leurs injustes procédés à son égard : ils répandirent le bruit qu'il se tenait à l'écart et qu'il n'osait plus reparaitre à Paris. Le fait est que sa santé était dans le plus déplorable état, et qu'en même temps il perdit son père, nommé depuis peu conseiller de préfecture. Au milieu de sa convalescence longue et pénible, il crut devoir déférer aux sollicitations de l'abbé Feutrier, son ami intime, que tout le monde attaquait au sujet de ses fatales ordonnances du 16 juin 1828. Persuadé de la pureté de ses intentions, croyant aussi qu'on allait contre les vrais intérêts de la religion en faisant à ce ministre une opposition à mort, l'abbé Fayet publia une petite brochure anonyme intitulée : *Réflexions sur l'ordonnance concernant les petits séminaires*. Cet écrit, ingénieux pour la forme et d'une pureté de style remarquable, est une consolation offerte à l'amitié. Ce n'est pas là qu'il faut

chercher la pensée de l'abbé Fayet sur les fameuses ordonnances. Souvent nous l'avons entendu regretter que les évêques eussent cru devoir adresser au roi un mémoire dans lequel ils protestaient ne pouvoir en conscience se conformer aux ordonnances, appliquant en cette occasion la célèbre parole des Apôtres : *Non possumus*. « Où était, » disait-il avec le cardinal de Cheverus, « le crime « de prévarication à subir en gémissant une mesure odieuse qu'on leur imposait malgré eux, et » ne prenaient-ils pas un engagement téméraire « qu'ils seraient forcés de contredire par leur conduite ultérieure? » Mais tout en convenant que le zèle des évêques avait été un peu irréfléchi, il n'en blâmait qu'avec plus de force la faiblesse du gouvernement qu'on cherchait à mener de concessions en concessions jusqu'à un abîme dont on ne pouvait sonder la profondeur. « Avec le concordat de 1802 et sous la dépendance des évêques, les jésuites ne sauraient être dangereux; « ce sont les plus puissants auxiliaires de tout « gouvernement existant; les hommes de pouvoir « ne devraient jamais oublier l'éloge justement « mérité qu'en fait le cardinal de Bausset dans son « *Histoire de Fénélon*. » L'abbé Fayet exerça ses fonctions d'inspecteur général des études jusqu'à la révolution de 1850, où il fut destitué sous le ministère du duc de Broglie, ainsi que tous les ecclésiastiques officiers de l'université. A la fin de 1852, le cardinal prince de Croix, se rappelant les services nombreux qu'il avait rendus au diocèse de Rouen sous M. de Bernis, le fit venir auprès de lui comme vicaire général; et lors de l'organisation des facultés de théologie, il l'en nomma professeur et doyen. L'administration du diocèse de Rouen fit le plus grand honneur à l'abbé Fayet. Stations de carême et d'advent, retraites ecclésiastiques, conférences pour la jeunesse et l'enfance, organisation des études élémentaires et théologiques dans les séminaires, maintien de la discipline dans le clergé des paroisses, réforme des fabriques, églises relevées de leurs ruines, asiles ouverts aux prêtres vieux ou infirmes, telles furent les œuvres de l'habile administrateur. Ajoutons qu'il fit aussi régner la plus parfaite harmonie entre le gouvernement ecclésiastique et l'administration civile du département de la Seine-Inférieure. Quand il prêcha le carême à la métropole, toutes les classes de la société voulurent l'entendre, et ce ne fut qu'une voix pour applaudir à cette éloquence pure, mâle, entraînante, qui rappelait les jours les plus brillants de la chaire chrétienne. Il prêchait le carême de 1857 au Havre, lorsqu'un général nouvellement arrivé se mit en tête de forcer un couvent de jeunes personnes, pour savoir d'elles-mêmes si elles étaient recluses librement ou non. Ce fut le sujet d'une grande épouvante. L'abbé Fayet l'apprit sans s'émouvoir. « S'il en vient là, » dit-il, « je fais publier que tel « jour M. l'abbé Fayet passera la revue de la garde « nationale du Havre. — Le ferait-il? » disait le

général au curé. « Il en est capable, » répondit celui-ci. Le général n'accepta pas le défi. Tous les mandements qui parurent alors sous le nom du prince de Croij sont de lui. Le cardinal ne s'en cachait pas. Il dit un jour à un vicaire qui avait lu en chaire le mandement du carême : « Vous avez « admirablement lu le mandement de M. Fayet. » Le préfet le félicitant sur la beauté d'une instruction pastorale dont tout le monde s'entretenait : « C'est plus qu'une instruction, » dit-il, « c'est un « ouvrage ; en voilà l'auteur ; » et il montrait son vicaire général. Une autre fois, le prince de Croij avait fait une allocution d'une élégance et d'une délicatesse exquises au mariage de son neveu. Ce fut durant le repas un concert de félicitations ; jamais rien de si beau n'avait été dit. Le cardinal se tournant vers l'abbé Fayet : « Monsieur le grand « vicaire, » lui dit-il, « ces compliments s'adressent « à vous. — Ah bien, monseigneur, » répliqua l'abbé Fayet, « si vous le dites, je ne vous en ferai plus. » Le rédacteur de l'*Ami de la religion*, Picot, très-peu louangeur de sa nature, citait avec enthousiasme les mandements de Rouen, et épuisait pour les louer toutes les formules de l'admiration. Un évêque lui dit un jour : « N'y a-t-il donc que « des mandements de Rouen ? Les nôtres, vous « les faites précéder de quelques mots bien secs et « vous les citez par petits extraits. — Ah ! mon- « seigneur, » répondit le malin critique, « j'en « ai toujours loué les dispositifs. » En 1840, le prince de Croij vint à Paris pour assister au baptême du comte de Paris. La famille du cardinal, qui s'honorait de son dévouement et de sa fidélité à la branche aînée des Bourbons, attribua cette démarche toute religieuse à l'influence du grand vicaire et lui en sut mauvais gré. Au reste, la conduite de l'ancien grand aumônier en cette occasion fut très-digne. Il parut à Notre-Dame, ne se montra point aux Tuileries, et aussitôt après la cérémonie religieuse il reprit le chemin de son diocèse. On répandit alors le bruit que l'abbé Fayet fut obligé de résigner ses fonctions de vicaire général et de s'éloigner de Rouen. Mais ce ne fut nullement pour plaire à Louis-Philippe que M. Affre lui proposa la cure de St-Roch ; il voulait seulement enrichir son diocèse d'un sujet dont il connaissait le mérite éminent. Ce choix excita il est vrai les réclamations d'un petit nombre d'esprits brouillons et envieux ; mais leurs basses manœuvres et leurs odieuses calomnies échouèrent devant la volonté bien arrêtée de M. l'archevêque de Paris. A cette occasion, l'abbé Fayet écrivait à un de ses amis : « Si l'on savait dans quelle indif- « férence je suis pour l'objet qu'ils envient, ils « seraient moins injustes à mon égard. Je ne l'ai « ni recherché ni désiré ; je n'y ai pas même « pensé ; on m'a prévenu, on m'a prié ; et ce n'est « que sur les plus graves conseils que j'ai donné « mon consentement. Je crois faire la volonté de « Dieu en venant à Paris pour y vivre en saint « prêtre, à la face de mes amis et de mes enne-

« mis ; et si Dieu m'y appelle, les efforts qui me « repoussent s'en iront en poussière. Voilà l'état « de mon âme ; aussi les oppositions ne la trou- « blent pas plus que ne la troublait l'annonce de « ma nomination. Je n'ai qu'une peine, ce sont « les regrets qu'on me marque ici, et les larmes « que je vois couler à l'égard des désagréments « qui peuvent m'attendre à Paris, Dieu sait que je « les désire bien plus que je ne les crains ; mais « une fois établi, je suis convaincu que les per- « sonnes qui auront le plus travaillé à me nuire « seront les premiers à venir demander mes ser- « vices. L'envie et la lâcheté vont jusque-là ! mais « n'importe ; il y aura toujours dans mon âme « assez de compassion et de charité pour faire du « bien à ceux qui me font du mal ; et Dieu aidant, « ils n'auront de moi d'autre vengeance que celle « de les secourir et de les aimer. » En succédant dans la cure de St-Roch à M. Olivier, aujourd'hui évêque d'Évreux, l'abbé Fayet aimait à reconnaître tout le bien qu'avait opéré son prédécesseur. L'église avait été ornée avec beaucoup de goût et de magnificence ; l'éclat et la pompe des cérémonies religieuses y attiraient une foule de curieux ; d'éloquents prédicateurs y annonçaient la parole sainte ; M. Olivier lui-même, doué d'un talent remarquable pour l'improvisation, instruisait et charmait ses paroissiens par sa diction simple, élégante et limpide. « J'ai une paroisse brillante, » disait l'abbé Fayet ; « je la voudrais un peu plus « solide. » Et il inaugura son ministère en faisant le prône tous les dimanches. Comme l'illustre de Cheverus à Montauban, c'est le catéchisme qu'il voulut expliquer, en suivant l'ordre même des leçons contenues dans ce livre élémentaire, et un auditoire immense, qui rappelait celui des plus grandes solennités, se pressait autour de la chaire pour recueillir cet enseignement si nouveau et si approprié à ses besoins. Il ne fut que peu de temps curé de St-Roch. Appelé en 1843 au siège d'Orléans, il se livra tout entier aux soins et aux devoirs de son nouveau ministère. Il fit l'acquisition du château de la Chapelle-St-Mesmin pour y transférer son petit séminaire. Rien ne lui coûta pour assurer la prospérité de cet établissement et en accélérer les progrès. Il était heureux chaque fois qu'il pouvait s'y retirer et y vivre en communauté. Lors de l'inondation de la Loire, il déploya une charité qui rappelait celle du cardinal de Cheverus à Montauban dans une pareille circonstance. Il accourut au secours des malheureuses victimes, leur distribua ce qu'il possédait, fit un appel à la charité de ses diocésains, sollicita partout des secours et recueillit dans son petit séminaire de nombreuses familles qui étaient sans asile et sans pain. Cependant un journal irréligieux de l'époque lui reprocha d'avoir dit que ces calamités étaient la peine du péché. Vraiment c'était un temps de vertige où il n'était pas permis à un évêque de parler le langage de la foi. Trois mandements qu'il publia sur l'Église excitèrent au

plus haut point l'admiration publique; ils furent réimprimés et répandus dans toute la France, qui applaudit à ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de raison. Mais où l'évêque d'Orléans dépassa toutes les espérances qu'on pouvait attendre de son rare talent, ce fut dans son instruction pastorale sur les romans, pour le carême de 1848. Ce mandement, qui lui avait été demandé par M. Affre, et que tous les suffragants de Paris s'étaient empressés d'adopter, devait être lu dans leurs églises. La révolution de février en empêcha la publication; on craignit d'irriter quelques romanciers ou auteurs d'histoires romanesques maîtres alors de nos destinées. L'œuvre de l'éloquent évêque parut plus tard. C'est le chant du cygne. Lorsqu'il s'éleva, au sujet des jésuites et de la liberté d'enseignement, de graves difficultés entre la cour de Rome et le gouvernement français, Fayet passa pour avoir été chargé par Louis-Philippe de remplir auprès du pape une mission peu favorable aux intérêts de l'Église; ce bruit n'était qu'une absurde calomnie. L'évêque d'Orléans avait déjà exprimé ses véritables sentiments dans le mémoire des évêques de la province de Paris, qu'il avait signé, et il ne s'était pas expliqué à Rome avec moins de force que dans ce mémoire sur la question de la liberté d'enseignement. Il ne s'était proposé, en partant pour l'Italie, que d'accomplir un pèlerinage de dévotion à Notre-Dame de Lorette, en vue de recouvrer la santé. Au reste, il laissa à Rome la plus haute idée de la supériorité de son esprit et de l'émulence de ses talents. Le pape voulut l'entretenir plus d'une fois, et il lui rendit ce témoignage qu'il n'avait jamais entendu parler personne sur les questions religieuses avec une éloquence plus entraînante. Il le nomma comte romain et évêque assistant au trône pontifical. Dès que l'évêque d'Orléans fut de retour, il se renferma dans l'administration de son diocèse, et on remarqua que, quoiqu'il fût si près de Paris, il n'y paraissait presque jamais. En 1848, le département de la Lozère l'envoya à l'assemblée constituante, où il porta plusieurs fois la parole soit dans les séances, soit dans les bureaux. « Vif, spirituel, incisif », dit un biographe qui l'a traité avec quelque sévérité, « il intéressait dans les sujets les plus arides et excitait le rire dans les plus graves. Malheureusement la tournure de son esprit et la mobilité de son caractère n'étaient pas propres à lui concilier le respect qui est dû à un évêque, ni à lui faire acquérir l'ascendant que donne le talent au service de la vérité. » Nous avons cependant entendu un ecclésiastique distingué, membre de l'assemblée constituante, affirmer que les idées les plus saines, les plus judicieuses, étaient celles qui étaient émises par l'évêque d'Orléans; et que toutes ses observations paraissaient dictées par l'amour le plus éclairé et le plus profond pour les vrais intérêts de la religion. On lui reprocha aussi d'avoir appuyé la candidature du général Cavaignac à la présidence par

une lettre écrite au nom des ecclésiastiques qui étaient membres de la Constituante, et que plusieurs d'entre eux désavouèrent. L'évêque d'Orléans succomba le 6 avril 1849 à une attaque de choléra. « Le clergé de France, » dit le biographe déjà cité, « n'eut pas dans ces derniers temps d'orateur plus distingué ni d'écrivain plus accompli que M. Fayet. Sa foi et ses mœurs sont à l'abri de tout reproche; mais la verve intarissable de sa conversation le compromit quelquefois en paralysant l'influence de ses vertus. » Pour nous, qui avons été témoins de la douceur et de l'agrément de ses entretiens, nous avons pu apprécier l'art naturel et facile avec lequel il savait unir l'instruction et l'enjouement le plus aimable. Quand il traitait des questions de politique, de religion ou de littérature, il éblouissait par les clartés soudaines dont il illuminait la conversation. Sans jamais courir après l'esprit, et sous les dehors d'une bonhomie charmante, il avait les réparties les plus promptes, les plus heureuses. Un jour, en 1822, à l'enterrement de l'abbé Elicagaray, un professeur de la faculté de médecine se permit de dire à côté du cercueil, devant tout le conseil royal de l'instruction publique : « J'ai lu ce matin dans un journal que l'abbé Elicagaray est mort des suites de son éloquence. — Vous l'avez lu, monsieur, » lui répliqua l'abbé Fayet, « eh bien, c'est le cri du sauvage sur le cadavre de sa victime! » Basterretha, député de l'opposition libérale, mais qui était lié avec le défunt, serra la main à l'abbé Fayet, et lui dit : « Ce n'est pas un bon mot que vous avez dit, monsieur l'abbé; c'est une bonne action que vous venez de faire. » Outre ses mandements, on a de lui : 1^o *Examen impartial de l'avis du conseil d'Etat touchant un mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse*. Cette brochure eut un grand succès, et fut insérée presque tout entière dans plusieurs journaux. Un conseiller d'État, M. d'Hauterive, écrivait à un de ses amis : *Il y a dans ce petit ouvrage beaucoup de l'esprit des Provinciales*. 2^o *Examen des institutions liturgiques de D. Guéranger*. Cet ouvrage, qui fut honoré du suffrage de plusieurs évêques, fut loin de convertir l'abbé de Solesmes. Il répliqua à l'éloquent prélat par plusieurs lettres où il s'efforçait de justifier ses assertions les plus tranchantes. Il avait employé la même méthode à l'égard du savant archevêque de Toulouse, M. d'Astros, qui s'était permis de relever la témérité de ses accusations contre l'Église de France. A l'époque où le fameux projet de loi sur le sacrilège fut présenté à la chambre des députés par M. de Peyronnet, M. Fayet vit bien à la manière dont le sacrilège y était défini que le gouvernement s'engageait dans une fausse voie, et qu'on appelait les chambres à délibérer sur une matière qui n'était pas de leur compétence; de fait, on la saisisait d'un point de dogme. Il fit un petit mémoire à cette occasion; il démontrait que la législation criminelle ne peut pénétrer dans la conscience de

l'homme, et que, dans l'espèce, elle devait se borner à sanctionner un *sacrilège légal*, c'est-à-dire à déclarer que telle ou telle chose serait à l'avenir sacrée ou respectable pour tous, et que personne, quelle que fût sa croyance, n'y pouvait porter une atteinte matérielle sans subir telle ou telle peine. De cette manière, le dogme religieux n'était plus le fait de la loi civile; elle se fondait uniquement sur une nécessité sociale. L'évêque d'Hermopolis eut connaissance de ce mémoire. A peine l'eut-il examiné qu'il se rendit chez le garde des sceaux, et lui dit : « Je crains que vous n'ayez donné une « fausse base au projet de loi. » Mais il lui fut répondu que les choses étaient trop avancées, et qu'on n'y pourrait rien changer. Ce mémoire mériterait d'être imprimé. On nous fait espérer la publication des œuvres complètes de l'abbé Fayet. Un ecclésiastique distingué, son proche parent et qui a joui pendant plusieurs années de toute sa confiance, s'est chargé de ce soin; espérons que ses graves et nombreuses occupations lui permettront de déférer au vœu unanime de tous les amis sincères de la religion et de tous les hommes de goût. Tout ce qu'on publiera de l'abbé Fayet justifiera les éloges que nous lui avons donnés comme orateur et comme écrivain. D—s—e.

FAYETTE (GILBERT MOTIER DE LA), né vers la fin du 14^e siècle, d'une ancienne famille d'Auvergne, fut élevé près du duc de Bourbon, et fait sénéchal du Bourbonnais. Il servit en Italie sous le duc de Nemours, qui le chargea de la défense de Bologne contre les Vénitiens. La ville n'avait point de dehors, la muraille était faible, La Fayette et Lautrec y tinrent jusqu'à l'extrémité, et donnèrent au duc de Nemours le temps d'assembler le secours et de faire lever le siège aux Vénitiens, dix-neuf jours après qu'il eut été commencé. La Fayette suivit le duc de Bourbon au siège de Soubise, et reprit Compiègne en 1413. Ce prince le choisit pour son lieutenant général en Languedoc et en Guienne. Charles, Dauphin (depuis Charles VII), auquel il s'attacha, le fit bailli de Rouen, lui confia la défense de Caen et de Falaise, contre les Anglais, et le nomma ensuite son lieutenant et capitaine général en Lyonnais et Mâconnais; il défendit Lyon contre le duc de Bourgogne depuis le 1^{er} mars jusqu'au 1^{er} juillet 1418. Nommé maréchal de France le 20 mai 1428 par le Dauphin, régent du royaume, il battit, en 1422, à Baugé, les Anglais, commandés par le duc de Clarence; un déserteur prétendu, détaché par La Fayette, passa au camp du duc de Clarence, lui exagéra la faiblesse et le petit nombre des Français; le général ennemi crut leur défaite infaillible, il donna dans une embuscade; attaqué en queue et en flanc, il périt de la main de La Fayette; les comtes de Sommerset, d'Huntington et du Perche demeurèrent prisonniers. Les Français perdirent 4,100 hommes, et les Anglais 3,000. Le Dauphin, devenu roi sous le nom de Charles VII, confirma La Fayette dans sa di-

gnité de maréchal de France. Il marchait au secours d'Ivry lorsqu'il fut pris au combat de Verneuil, le 17 août 1424. Il conduisit, en 1429, 500 hommes d'armes au secours d'Orléans, accompagna Charles VII à son sacre à Reims, le 17 juillet de la même année, et fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il était ministre plénipotentiaire au traité de paix d'Arras, le 21 septembre 1435, et il accompagna, en 1449, le comte de Dunois aux conférences qui se tinrent avec le duc de Sommerset pour la reddition du vieux palais de Rouen. On y convint que les Anglais sortiraient du vieux palais et du château de Rouen, de Honfleur; d'Arques, de Caudebec, de Tancarville, de Lillebonne et de Montivilliers. Le roi entra dans Rouen le 10 novembre 1449. La Fayette partagea dans la suite avec les généraux de Charles VII la gloire d'avoir chassé les ennemis de la France. Il mourut le 23 février 1464. D. L. C.

FAYETTE (LOUISE MOTIER DE LA), de la même famille que le précédent, entra dès l'âge de dix-sept ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de sa fille d'honneur. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur attirèrent l'attention de Louis XIII. Elle fut sensible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait l'impérieux cardinal sous le joug duquel il s'était mis. Richelieu, dont elle détestait la hauteur, chercha inutilement à la mettre dans ses intérêts. Les entretiens fréquents de mademoiselle de La Fayette avec le roi alarmaient le ministre qui en était souvent l'objet. Un nommé Boisenval, gagné par Richelieu, était confidant de ce commerce; et lui en rendait compte. Heureusement pour lui que la favorite avait conçu de bonne heure le projet de se faire religieuse. Louis XIII y mettait toutes sortes d'obstacles; les intrigues du cardinal aidèrent à la vocation; enfin mademoiselle de La Fayette, craignant peut-être que le tendre intérêt qu'elle prenait au roi ne se changeât en amour, et voulant rompre un engagement qui alarmait sa sagesse, alla se renfermer, en 1637, chez les religieuses de la Visitation de la rue St-Antoine, où elle fit profession et prit le nom de *sœur Angélique*. Le cardinal ministre ne gagna pas grand-chose à cette retraite. Louis, rassuré contre sa propre faiblesse, par le nouvel état de sa respectable amie, la vit souvent au parloir. Ces visites inquiétaient Richelieu. Il intercepta leur correspondance, glissa dans leurs lettres des expressions qu'il savait bien devoir blesser leur délicatesse, et réussit ainsi à les refroidir et à les séparer. Mademoiselle de La Fayette avait déterminé le roi à retourner à la reine, et le fruit de cette réconciliation, après vingt-deux ans de stérilité, fut la naissance de Louis XIV. Cette princesse, pour reconnaître les bons offices de son ancienne dame d'honneur, voulut la remettre en faveur, mais la pieuse recluse préféra le silence

du cloître au séjour brillant de la cour où l'on voulait la rappeler. Elle vécut généralement estimée, montrant à la France l'exemple unique d'une fille qui, dans l'âge des passions et au milieu des espérances les plus brillantes, s'immole elle-même en renonçant aux grandeurs qui venaient la chercher, pour ne pas entraîner dans sa chute un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1665, dans le couvent de Chaillot, qu'elle avait fondé. Madame de Genlis a publié un roman historique intitulé : *Mademoiselle de La Fayette*, Paris, 1812, 2 v. in-12. T-D.

FAYETTE (MARIE-MADELÈNE PIOCHE DE LA VERGNE, COMTESSE DE LA) naquit en 1652, d'Aymar de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Havre-de-Grâce, et de Marie Pena, d'une ancienne famille de Provence. Son père prit lui-même soin de son éducation, qui fut à la fois solide et brillante. Ménage et le Père Rapin se chargèrent de lui enseigner le latin; et, s'il en faut croire Ségrais, après trois mois de leçons, elle leur donna le véritable sens d'un passage que chacun d'eux expliquait différemment, et que ni l'un ni l'autre n'entendait bien. Ménage la chanta souvent dans la langue qu'il lui avait apprise. Comme dans ses madrigaux latins il traduisait son nom de la Vergne en celui de *Laverna*, qui est aussi le nom de la déesse des voleurs, on fit contre lui cette épigramme latine d'assez bon goût :

Lesbia nulla tibi est, nulla tibi dicta Corinna,
Carmine laudatur Cinthia nulla tuo;
Sed, cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta *Laverna* tibi.

Mademoiselle de la Vergne, introduite de bonne heure à l'hôtel de Rambouillet, sut par la justesse et la solidité de son esprit se préserver de la contagion du mauvais goût dont cet hôtel était le centre. En 1635, âgée de vingt-deux ans, elle épousa le comte de La Fayette : elle en eut deux fils, dont l'un suivit la carrière des armes, et l'autre celle de l'Église. Elle se plut à réunir chez elle quelques hommes distingués dans les lettres, du nombre desquels était La Fontaine, dont le destin devait être d'avoir des femmes célèbres pour amies et pour bienfaitrices. Ségrais, banni de la maison de Mademoiselle pour avoir blâmé son mariage avec Lauzun, fut reçu dans celle de madame de La Fayette. Pendant le séjour qu'il y fit, elle composa ses romans de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*, qu'elle le pria de faire paraître sous son nom. Il ne voulut pourtant pas qu'on ignorât qu'elle en était l'auteur; il a écrit ces propres paroles : « La *Princesse de Clèves* est de madame de La Fayette : *Zaïde* est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement pour la disposition du roman. » Huet, évêque d'Avranches, joignit son témoignage à celui de Ségrais, en déclarant qu'il avait vu madame de La Fayette composer *Zaïde*, et qu'elle le lui avait communiqué tout entier pièce à pièce. Ce fut pour mettre en tête de *Zaïde* qu'il fit son *Traité de l'origine des romans*. Madame de La Fayette lui

disait à ce sujet : « Nous avons marié nos enfants ensemble. » Rien de plus connu que la liaison intime de madame de La Fayette et du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*; elle dura vingt-cinq ans, et la mort seule y mit fin. Ils se voyaient tous les jours et à toute heure; et, comme disait madame de Sévigné, « ils étaient nécessaires l'un à l'autre. » Aussi le duc eut-il, comme Ségrais, part à la composition de la *Princesse de Clèves*. Madame de La Fayette disait : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. » Madame de La Fayette fut inconsolable de la mort de son ami. Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse... Tout se consolera, hormis elle. » Elle survécut de dix ans à M. de La Rochefoucauld; ses dernières années furent en proie aux infirmités et consacrées aux pratiques de la plus austère dévotion; elle y était dirigée par l'abbé Duguet, de Port-Royal. Elle mourut en 1695, dans sa 60^e année. Le trait le plus marqué de son caractère était la franchise. M. de La Rochefoucauld lui avait dit qu'elle était *vraie*; ce mot, nouveau alors dans cette acception, parut la peindre parfaitement, et dès lors chacun le lui appliqua. On l'accusa d'un peu de sécheresse; Bussy-Rabutin, qui n'épargnait personne, essaya de dénigrer son caractère et sa conduite; mais madame de Sévigné rendit de l'un et de l'autre le témoignage le plus honorable et le moins suspect, puisqu'elle l'adressait à cette fille adorée pour qui elle ne pouvait avoir de secret : « C'est une femme aimable, lui écrivait-elle..... Plus on la connaît, plus on s'y attache. » Madame de La Fayette avait l'esprit éminemment juste. Ségrais lui avait dit : « Votre jugement est supérieur à votre esprit, » et elle avait été très-flattée de cette opinion. Elle n'avait pas dans la conversation les saillies étincelantes et caustiques de madame Cornuel, ni la vivacité spirituelle de madame de Coulanges, ni l'abandon plein de grâce de madame de Sévigné; mais ses discours étaient d'une précision élégante et ingénieuse. Elle disait : « Une période (inutile) retranchée d'un ouvrage vaut un louis, un mot vingt sous. » C'est elle aussi qui comparait les sots traducteurs à ces laquais imbéciles qui changent en sottises les compliments dont on les charge. D'Alembert, La Harpe et Marmontel ont fait les plus grands éloges de ses romans. Les deux premiers prodiguent leur admiration à cette situation de *Zaïde* et de Gonsalve qui, forcés de se séparer pour quelques mois, et ne sachant pas la langue l'un de l'autre, l'apprennent, chacun de leur côté, durant cette absence, et se parlent chacun la langue qui n'était pas la leur. « La *Princesse de Clèves*, dit La Harpe, est une production encore plus aimable et plus touchante que *Zaïde*; et « jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse. » Selon Marmontel, « La *Princesse de Clèves* est ce que l'esprit d'une

« femme pouvait produire de plus adroit et de « plus délicat. » On doit à peu près les mêmes éloges à la *Comtesse de Tende* et à la *Princesse de Montpensier*, romans d'une moindre étendue que les deux autres et beaucoup moins connus. Fontenelle a déclaré qu'il avait lu jusqu'à quatre fois la *Princesse de Clèves*. Il parut de cet ouvrage une critique en forme de lettres par Valincourt, et l'abbé de Charnes y répondit par un écrit en forme de conversations. On a encore de madame de La Fayette l'*Histoire de Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8° : c'est un roman historique. Elle a laissé aussi des *Mémoires* de la cour de France pour les années de 1688 et 1689, lesquels renferment des détails intéressants. Elle avait, dit-on, composé plusieurs autres ouvrages de ce genre qui ont été perdus, parce que l'abbé de La Fayette, son fils, les prêtait avec trop de facilité, et n'avait pas le soin de les redemander. Cependant on conservait dans la bibliothèque du duc de La Vallière un roman manuscrit intitulé *Caraccio*. Ses œuvres ont été recueillies avec celles de mesdames de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8°. A-G-R.

FAYETTE. Voyez LA FAYETTE.

FAYOLLE (FRANÇOIS-JOSEPH-MARIE), mathématicien, poète, littérateur, éditeur, compilateur, critique musical et grand amateur de musique, naquit à Paris, le 13 août 1774. Son père, dentiste fort habile, avait dans cette profession acquis beaucoup de bien, ce qui faisait dire aux plaisants que sa fortune *avait fait crier tout Paris*. Placé de bonne heure au collège de Juilly, le jeune Fayolle y fit d'excellentes études sous les Oratoriens et entra en 1792 dans le corps des ponts et chaussées. Monge, chargé de l'organisation de l'École polytechnique, cherchait alors dans toutes les écoles du gouvernement des élèves distingués pour en faire des chefs de brigade de l'école nouvelle. Fayolle y fut admis en cette qualité et montra le goût le plus vif et la plus parfaite aptitude pour les mathématiques transcendantes dont Lagrange, Monge et Prony lui donnaient des leçons et dans lesquelles il fit de rapides progrès. Mais au bout de trois ans ayant assisté au cours de littérature que professait Fontanes au collège Mazarin jusqu'au 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le goût de la littérature contracté au collège lui revint, et dès lors il s'y adonna presque tout entier sans cependant abandonner entièrement les mathématiques. Il cultivait en même temps la musique et possédait un talent distingué sur le violon et le violoncelle qu'il avait étudiés en dernier lieu sous Barni. Son habileté à jouer le quatuor lui avait donné la réputation d'un des meilleurs amateurs de la capitale ; il prit aussi des leçons d'harmonie sous la direction de Perne. Au collège de Juilly Fayolle avait été le camarade d'un autre musicien célèbre, Alexandre Choron, et ils s'étaient retrouvés ensemble chefs de brigade à l'École polytechnique ; leur amitié dans la bonne comme dans la mauvaise fortune de l'un et de l'autre ne se démentit

jamais. Ils eurent l'idée de fonder ensemble un pensionnat sur une vaste échelle ; Fayolle devait y diriger la partie des sciences exactes, mais ne pouvant disposer de la fortune de son père, qui vivait encore, il laissa Choron exécuter seul ce projet, qui du reste n'eut point de succès. Cependant, comme il avait préparé à l'avance son cours de mathématiques, il le professa au Louvre et en publia le plan dans le *Moniteur*. Il s'était déjà fait connaître au monde littéraire par sa traduction du sixième livre de l'*Enéide* entreprise par le conseil de Fontanes, ballon d'essai d'une traduction complète du célèbre poème latin que Fayolle acheva, dont il fit imprimer des fragments, mais qui n'a point été publiée dans son entier. Il donnait peu de temps après son *Discours en vers sur la littérature et les littérateurs*, il composait en société avec Valory deux opéras non représentés : *Hercule au mont Oëta* et *Anacréon à Théos*, et remplissait les recueils périodiques et les almanachs de beaucoup de petites pièces de vers dont on finit par se moquer. Il publia lui-même de 1803 à 1809 un recueil trimestriel intitulé : *les quatre Saisons du Parnasse*, formant chaque année quatre volumes. On y trouve des compositions en prose et en vers sur toutes sortes de sujets et plusieurs notices sur des musiciens célèbres. Ce fut en composant ces dernières que Fayolle conçut l'idée d'un *Dictionnaire des musiciens*, et fit à cet effet traduire l'*Historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler*, d'Ernst Gerber, qui devait servir de base à son travail. A la même époque Choron (voy. ce nom) projetait un ouvrage du même genre, et lorsqu'il sut que Fayolle avait entrepris le sien, les deux amis se réunirent pour la publication. Mais Choron, occupé alors de travaux d'un autre genre, ne fournit qu'une vingtaine d'articles avec le *Sommaire de l'histoire de la musique* placé en tête du premier volume. Le *Dictionnaire historique des musiciens* devrait donc toujours être cité sous le seul nom de Fayolle. Cet ouvrage, qui parut en 1810 et 1814, fut d'une grande utilité en France jusqu'à ce que l'on en posséda un meilleur. On doit reprocher à l'auteur français d'avoir relevé avec trop d'affectation et même d'aigreur les erreurs de Gerber et d'en avoir lui-même commis un grand nombre, pour lesquelles M. Fétis lui a fait, dans sa *Biographie universelle des musiciens*, subir la peine du talion. Un événement fâcheux pour l'ouvrage fut la publication par Gerber lui-même d'un *supplément* à sa première *Biographie* plus considérable même que n'était le livre primitif, et qui parut pendant l'impression des deux volumes du *Dictionnaire*. Fayolle s'occupait dans le même temps d'une *Histoire du violon*, qu'il n'a point terminée, mais dont il a détaché les *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniès, Pugnani et Viotti* ; à cet ouvrage se rattache une collection de portraits des violonistes célèbres, dont il a paru deux livraisons. En 1814, il remettait en français et publiait le *Traité de mélodie* de Reicha, et sa protection fut le

premier échelon de la réputation si faiblement méritée qu'acquiesce ce musicien. Il publiait aussi plusieurs compilations littéraires, recueillait de toutes parts des pièces inédites et fit ainsi connaître des morceaux assez importants de Condorcet, de Diderot, de Caylus, de Thomas, de Rivarol, d'André Chénier, de Grétry, le poème de *Sceaux*, par Quinault, et celui de *Polymnie*, par Marmontel. Cette dernière publication attira un procès au libraire et l'édition fut supprimée à la requête d'un fils de l'auteur. Ce qu'il y eut de singulier en ceci, c'est que le jugement fut obtenu par le motif que Marmontel s'était interdit la publication de cet ouvrage et l'avait même défendue à ses héritiers, puis qu'à peine la sentence rendue, ces mêmes héritiers publièrent le poème complet d'après le manuscrit autographe. Fayolle eut personnellement d'autres procès à soutenir contre les éditeurs de Delille et de Lebrun pour avoir inséré des morceaux étendus du premier dans le recueil intitulé : *Pour et contre Delille*, et trente-cinq épigrammes du second dans l'*Acanthologie*. Fayolle avait fourni précédemment des *Notices* sur plusieurs poètes français à des impressions nouvelles de leurs œuvres et continuait à remplir les almanachs poétiques de ses vers et les journaux de ses critiques. Au milieu de tant de travaux il avait fort mal administré son riche héritage, mais on doit dire que la bonté de son cœur et le laisser aller de son caractère y furent pour beaucoup; un mariage ridicule qu'il contracta mit le comble au désordre de sa maison. Non-seulement sa fortune était entièrement dissipée en 1820, mais il était couvert de dettes et fut obligé de passer en Angleterre pour échapper à ses créanciers. La belle bibliothèque musicale et littéraire rassemblée par lui et dans laquelle se trouvaient plusieurs manuscrits de la plus haute importance fut vendue à vil prix. Une collection d'instruments des plus célèbres facteurs eut le même sort. A Londres, Fayolle vécut en donnant des leçons de littérature française et fournit des articles à plusieurs feuilles anglaises, notamment au journal mensuel de musique *The Harmonicon*. Revenu à Paris en 1829, il ne publia plus qu'une brochure sur *Paganini et Bériot*, dans laquelle le premier de ces artistes était assez maltraité. Quoique Fayolle eût conservé une grande activité d'esprit, il sentit bien que ses ouvrages ne pouvaient plus être goûtés désormais. Il se retira finalement à Ste-Perrine de Chaillot; mais jouissant d'une bonne santé, il continua toujours à travailler; toutes les fois que le temps le lui permettait il venait à la bibliothèque, rue de Richelieu, prenant des notes dont il prévoyait bien qu'il n'aurait pas à faire usage. Il mourut dans la retraite qu'il s'était choisie en 1852. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Discours sur la littérature et les littérateurs*, 1801, in-8°; autre édition, 1814; 2° *Le sixième livre de l'Enéide*, traduit en vers français avec des notes littéraires, 1808,

in-8°; 3° *les quatre Saisons du Parnasse*, de 1805 à 1809, 16 vol. in-12; 4° *Dictionnaire historique des musiciens et amateurs*, morts ou vivants, qui se sont distingués en une partie quelconque de la musique et des arts qui y sont relatifs... Précédé d'un sommaire de l'histoire de la musique, t. 1^{er}, 1810, t. 2, 1811, in-8; le libraire Chimot, qui acheta les exemplaires non-écoulés en 1817, fit faire des titres avec ce millésime; 5° *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniès, Pugnani et Viotti*, 1810, in-8°; 6° *Élégie de Thomas Gray sur un cimetière de campagne*, trad. en vers français, 1812, in-8°; 7° *Le Goût*, ode, 1814, in-8°; 8° *le Génie*, 1814, in-8°; 9° *Dialogue des morts, Racine et madame de Sévigné; sur l'Opinion*, 1814, in-8°; 10° *Paganini et Bériot*, 1850, in-8°. Ses principales compilations sont : 1° *Petit magasin des dames*, 1802-1809, 8 vol. in-18; 2° *Esprit de Rivarol*, 1808, in-12; 3° *Esprit de Sophie Arnould*, 1813, in-18; 4° *Pour et contre Delille ou Recueil de divers jugements portés sur ses ouvrages par des critiques célèbres*, Voltaire, Lebrun, Rivarol, Geoffroy, etc., 1816, in-8°; 5° *Morceaux de littérature en exemples ou morceaux choisis des meilleurs écrivains, précédés d'instructions sur les différents genres de style*, 1817, 2 vol. in-12; 2^e édit., 1822; 6° *Acanthologie ou Dictionnaire d'épigrammes*, 1817, in-12. Fayolle eut le bon esprit d'insérer dans ce recueil l'épigramme que Beauroche avait faite contre lui dans le temps où il remplissait les *Almanachs* de courtes pièces de vers :

Fayolle peut un jour agrandir son destin;
La gloire du distique est l'espoir du quatrain.

Il a été l'éditeur des *Éléments du calcul des probabilités de Condorcet*, 1803, in-8°; des *Mélanges littéraires*, composés de morceaux inédits de Diderot, Caylus, Thomas, Rivarol, André Chénier, etc., 1816, in-12. Il a fourni des notices aux éditions de Gentil Bernard, de Gresset, des Œuvres diverses de La Fontaine, des Œuvres choisies de Châteaubrun et Guymond de La Touche, de Collé, de Demoutier, à celle de la *Chandelle d'Arras*, de Dulaurens. On trouve des articles de lui dans le *Magasin encyclopédique*, le *Mercure*, le *Journal des défenseurs de la patrie*, le *Journal des arts*, le *Courrier des spectacles*, le *Harmonicon*, etc. Il a été enfin l'un des nombreux collaborateurs de la *Biographie universelle*. Peut-être Fayolle eût-il obtenu plus de réputation s'il se fût attaché à une branche spéciale de la littérature, mais on doit louer dans sa manière d'écrire une grande correction de style et un goût fort pur dans les jugements littéraires. Son esprit ne le portait point aux recherches exactes et patientes, et c'est avec beaucoup de légèreté qu'il a rassemblé et mis en œuvre les matériaux de son *Dictionnaire des musiciens*. Il possédait une mémoire excellente et récitait dans sa vieillesse des pièces de vers fort étendues sans que jamais elle lui fit défaut. J.-A. DE L.

FAYOLLE (PAUL-ANTOINE), né à Paris en 1778, était le cousin du précédent, auteur de l'*Acan-*

thologie, avec lequel on l'a souvent confondu. Ayant embrassé avec beaucoup d'ardeur la cause de Napoléon, après sa chute, il le suivit à Waterloo; et, lorsque le gouvernement royal fut rétabli pour la seconde fois, il se trouva compromis dans plusieurs entreprises politiques, entre autres l'émeute du mois de juin 1820. Traduit pour ce fait devant les tribunaux, il fut condamné à quelques mois de prison. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette affaire, c'est que Fayolle, interrogé par le président sur les motifs de sa présence à la bataille de Waterloo, répondit qu'il s'y trouvait comme *amateur*. Atteint bientôt après d'une complète aliénation mentale, il mourut à Charenton en 1828. Il avait publié les deux brochures suivantes, que M. Quérard attribue par erreur à son homonyme et son cousin : 1^o *Lettre d'un Français au roi*, par M. P.-A. F., 1815, in-8°; 2^o *Journée du mont Saint-Jean*, par Paul, Paris, 1818, in-8°.

M—D j.

FAYPOULT (GUILLAUME-CHARLES), né en 1752, d'une famille noble de Champagne, s'appelait avant la révolution le chevalier de *Maisoncelles*, et paraissait tenir beaucoup à la noblesse de son origine, qui cependant n'était ni illustre ni bien établie. Destiné à la carrière du génie militaire, il fit ses études à l'école de Mézières, où il fut le condisciple de Carnot, de Meunier et d'autres hommes qui sont devenus célèbres. Nommé lieutenant dans son arme, il fut employé aux travaux de Cherbourg, et parvint bientôt au grade de capitaine. Ayant demandé, en 1780, un emploi dans la guerre d'Amérique, et n'ayant pu l'obtenir, il donna sa démission. Ainsi il était mécontent lorsque la révolution commença, et il devait s'en montrer partisan. Il vint donc se mêler dans la capitale à tous les ambitieux qui se préparaient à l'exploiter. Admis à la société des jacobins, il entra en 1792 au ministère de l'intérieur, où il fut secrétaire général sous Roland. Bien que lié au parti de la Gironde, sa circonspection naturelle l'empêcha de se compromettre dans les événements du 31 mai 1795 : mais il fut banni de Paris peu de temps après, par le décret qui en expulsa tous les nobles, et n'y revint que lorsque Robespierre fut renversé. Après avoir été ministre des finances pendant quelques mois, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Gènes, en 1795. C'était une mission de haute confiance, car depuis longtemps le gouvernement français nourrissait des projets sur cette antique république qui possédait de grandes richesses avec peu de moyens de les défendre, et dont l'occupation était d'ailleurs nécessaire pour s'assurer l'entrée de l'Italie. Ces projets devaient donc recevoir leur développement, lorsque Bonaparte fut près d'envahir la Péninsule. Alors des détachements de l'armée française furent envoyés jusqu'aux portes de la ville; et des batteries furent établies sur toute la côte, où les navires français venaient sans cesse opérer des descentes pour l'approvisionne-

ment de leurs troupes. L'Anglais Nelson, se trouvant un jour dans le port de Gènes, avec une petite flotte, en sortit indigné, et s'empara d'un bâtiment français en présence de toute la ville. Faypoult jeta les hauts cris; il demanda que toute communication fût à l'instant même rompue avec les Anglais, et que les vaisseaux de cette nation qui se trouvaient dans le port fussent remis à la France comme compensation du navire capturé. Après quelque hésitation, le petit et le grand conseil épouvantés se soumirent à tout; et la république de Gènes, dès lors complètement dominée par la France, remit encore une somme de quatre millions. A ce prix on lui accorda quelques jours de répit. Ce ne fut qu'au mois de mai de l'année suivante qu'éclatèrent les mouvements qui devaient lui coûter de nouveaux sacrifices et renverser définitivement son antique constitution. Bonaparte, après avoir signé avec l'Autriche les préliminaires de Léoben, où il avait promis de livrer Venise pieds et poings liés, venait de s'emparer de cette république par des moyens à peu près pareils à ceux qui allaient être employés contre Gènes. Ce fut donc d'après ses instructions et celles du Directoire que le ministre Faypoult organisa secrètement des associations patriotiques, formées d'aventuriers de toutes les nations, que dirigeait l'apothicaire Morandi; et lorsque tout fut disposé pour l'explosion, il écrivit au chef de l'armée française : « Voilà le fil avec lequel il est facile de mener les conseils et la réformation de Gènes avec l'accélération ou le retardement de « vitesse qui conviendra... » Il paraît que le signal ou l'ordre que demandait Faypoult ne se fit pas longtemps attendre; car dès le 21 mai sept ou huit cents révolutionnaires dirigés par Morandi arborèrent la cocarde tricolore; après avoir déclaré le peuple de Gènes en insurrection contre l'oligarchie, ils s'emparèrent de l'arsenal, des principaux postes, et ils se mettaient en devoir de déposer les magistrats, d'en créer de nouveaux, lorsque le véritable peuple, les charbonniers, les portefaix et beaucoup d'habitants de la campagne, accourus pour défendre la patrie, tombèrent sur ces prétendus patriotes, aux cris de *Viva Maria*, en assommèrent une partie, en conduisirent d'autres en prison et reprirent tous les postes dont ils s'étaient emparés. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ce triomphe du peuple génois, c'est qu'il trouva dans la maison du chef des révolutionnaires, Morandi, des papiers extrêmement précieux, qui furent portés au sénat, et par lesquels on eut la preuve que tout ce mouvement avait été préparé, dirigé par le gouvernement français et son ambassadeur. Lorsque celui-ci voulut réclamer la délivrance des prisonniers, on lui répondit que l'on savait tout, qu'on ne délivrerait que ceux dont les noms ne se trouvaient pas sur les listes de Morandi; et Faypoult lui-même, quand il revint du palais, fut insulté et menacé. Alors, aussi effrayé qu'il avait été arrogant, le ministre fran-

çais demanda une garde, qui lui fut accordée. Voyant son *fil* lui échapper, il écrivit au général Bonaparte que « l'entreprise des patriotes s'était faite sans prévoyance et sans concert, qu'ils avaient compromis les Français en mettant des cocardes tricolores, et qu'ils avaient recouru à des moyens indignes en délivrant les galériens » et en voulant ouvrir les prisons; que cette conduite avait révolté toute la ville; qu'enfin la grande majorité voulait conserver le pouvoir dans l'ordre de la noblesse; que rien n'était mûr à Gènes pour une révolution, et que tout le peuple « y voulait encore ce qu'il appelait son prince... » c'est-à-dire l'ancien gouvernement. Mais Bonaparte n'était pas homme à s'arrêter dans un tel chemin. Il dirigea aussitôt contre Gènes un corps de 12,000 hommes, et fit partir son aide de camp Lavalette, avec une lettre menaçante, que cet officier lut en plein sénat, et en présence de l'ambassadeur Faypoult un peu rassuré par cet appui : « Si, vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, écrivait le général en chef, vous n'avez pas mis à la disposition du ministre de France tous les Français qui sont dans vos prisons, si vous n'avez pas fait arrêter les hommes qui excitent le peuple, si vous ne désarmez pas cette populace, ... le ministre de la république française sortira de Gènes, et l'aristocratie aura existé... » Épouvantés par de telles paroles, les sénateurs se soumirent à tout; ils arrêterent même trois des leurs, dont le seul tort était d'avoir cru à la possibilité de défendre la patrie; ils mirent en liberté tous les prisonniers faits dans l'émeute, et envoyèrent trois commissaires à Milan auprès du général en chef, pour recevoir de lui une constitution plus conforme au nouveau système de la démocratie. On pense que leurs instructions furent accompagnées de quelque chose de plus concluant encore (1). Ce qui doit le faire croire, c'est que les députés revinrent très-satisfaits, avec une constitution beaucoup moins populaire qu'ils ne l'avaient pensé, et que Bonaparte insista lui-même pour que ni les nobles ni les prêtres ne fussent exclus du gouvernement. Le ministre Faypoult, qui les avait accompagnés, eut également lieu d'être satisfait du général en chef, et tous les deux reçurent encore de la république régénérée des témoignages publics de sa reconnaissance. Une médaille fut frappée en leur honneur avec cet exergue : à Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult, la Ligurie reconnaissante. Depuis cette époque, Faypoult, dans toutes les occasions, reçut de Bonaparte de nombreux témoignages d'estime, et, de son côté, il se montra constamment fort attaché à sa fortune. Cependant il refusa, l'année suivante, de l'accompagner dans son

aventureuse expédition d'Egypte. Se croyant plus propre à servir la république par son talent diplomatique, dont il venait de faire une si heureuse application, l'habile régénérateur se rendit à Milan, puis à Rome, et enfin à Naples avec des missions analogues; mais il paraît qu'en créant la république Parthénopéenne, il s'occupa de ses finances avec trop d'apreté, car il eut à cette occasion de vifs démêlés avec Championnet et Bonamy (*voy.* BONAMY), qui le firent chasser de Naples par leurs soldats. Ces généraux, qui succombèrent ensuite eux-mêmes devant ses accusations, ayant été réhabilités, Faypoult fut pour suivi à son tour et forcé de se tenir caché jusqu'au triomphe de Bonaparte, le 18 brumaire. Alors le nouveau consul le nomma préfet de l'Escaut. Il administra ce département pendant huit ans avec assez de sagesse, et il ne le quitta qu'en 1809, par suite d'une irruption que la mer fit dans cette contrée, après avoir rompu les digues qui devaient la garantir. On rendit Faypoult responsable de ce malheureux événement, et il perdit son emploi. Ce fut alors que le nouveau roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, l'appela à Madrid pour en faire son ministre des finances. Faypoult conserva ces fonctions jusqu'en 1813, et il ne quitta l'Espagne qu'avec son maître, pour se rendre à Paris, où l'empereur Napoléon, revenu de sa malheureuse campagne de Saxe, lui confia la mission importante d'aller observer et sonder les différentes puissances de l'Italie, et plus particulièrement Murat, afin de les maintenir dans l'alliance de la France. Mais Faypoult avait à peine entamé quelques négociations, que de nouveaux revers, et enfin la chute du trône impérial le forcèrent d'y renoncer. Revenu à Paris, il n'y obtint aucun emploi sous la restauration; mais Bonaparte, aussitôt après son retour de l'île d'Elbe, en avril 1815, le nomma préfet du département de Saône-et-Loire. Il se trouvait ainsi à Mâcon lors de l'invasion des Autrichiens; et ce fut lui qui, autorisé par le maréchal Suchet, leur ouvrit les portes de cette ville. Il remit ensuite ses pouvoirs à M. de Rigny, son successeur, nommé par le roi Louis XVIII; et se retira à Gand, où les souvenirs de son administration lui assurèrent un bon accueil. Il revint à Paris en 1816, et mourut dans cette capitale au mois d'octobre 1817. Faypoult avait publié en l'an 5 (1793) un *Essai sur les finances*, vol. in-8°. Il n'a laissé qu'une fille adoptive, mariée au baron de Ségonville, ancien colonel de hussards. M—d j.

FAZARY (MOHAMMED BEN Ibrahim al), l'un des premiers musulmans qui se livrèrent à l'astronomie. L'an 157 de l'hégire (772 de J.-C.), un astronome indien ayant présenté au calife Mansour (*voy.* MANSOUR) des tables calculées selon le *Send-hind*, et abrégées de celles qu'on avait nommées *figour* du nom du roi à qui elles étaient dédiées, ce prince les fit traduire en arabe par Fazary. Cette importante traduction reçut le nom de grand *Send-hind*, et fut d'un usage général jusqu'au

(1) On sait que Bonaparte proposa vers cette époque à Barras de lui envoyer deux millions pour l'aider à faire la révolution du 18 fructidor, et l'on a tout lieu de croire que cette somme, qui d'ailleurs ne fut pas envoyée, venait de la contribution qu'il avait imposée aux Gênois.

temps de Mâmoùn. L'époque de la naissance et de la mort de Fazâry ne nous est pas connue. J-N.

FAZELLI (THOMAS), historien, naquit à Sacca dans la Sicile, en 1498. Après avoir fait ses premières études à Palerme, il entra dans l'ordre de St-Dominique, et s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la lecture des Pères et des théologiens les plus célèbres. Il fréquenta ensuite les écoles de Rome et de Padoue, et reçut dans cette dernière ville le bonnet de docteur. Pendant son séjour à Rome, il s'était lié d'amitié avec Paul Jove, et ce fut à sa sollicitation que Fazelli entreprit d'écrire l'histoire de Sicile. De retour à Palerme, il fut chargé de professer la philosophie, et il s'en acquitta avec distinction. Obligé de partager tous ses moments entre ses devoirs de professeur et les exercices de la religion, il se réduisit à ne faire qu'un seul repas vers la fin du jour et à ne donner que quelques heures au sommeil, afin de pouvoir satisfaire sa passion toujours croissante pour l'étude. Fazelli se délassait de l'aridité des recherches historiques par la lecture des poètes et des orateurs anciens, ou par la composition de quelques pièces de vers qu'il ne confiait qu'à ses plus intimes amis. Il prêcha un carême avec un concours immense d'auditeurs et un succès qui accrût encore sa réputation. Il avait obtenu plusieurs dignités dans son ordre, et on voulut l'en élire supérieur général en 1558; mais il supplia ses confrères de faire tomber leur choix sur un sujet plus propre à cette place qu'un homme qui avait passé sa vie à étudier. Fazelli mourut à Palerme le 8 avril 1570, et fut inhumé dans le cloître de son couvent. Le seul ouvrage qu'il ait laissé est le suivant : *De rebus siculis decadés duæ*, Palerme, 1558, in-fol.; ibid., 1560, in-fol.; Wechel l'a inséré dans ses *Rerum sicularum scriptores*, 1579, et Burmann dans son *Thesaurus antiquitatum*, t. 10; enfin, Statella en a fait réimprimer la première décade avec un supplément et des remarques critiques, Catane, 1749, in-8°. L'*Histoire de Sicile* par Fazelli a été traduite en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4° : cette édition est rare; Martin Lafarina en a donné une nouvelle, corrigée des fautes d'impression qu'on trouve dans la première, Palerme, 1628, in-fol. Cette histoire est très-estimée pour l'exactitude des faits, la saine critique qui y règne et l'élégance du style. Jacques Bosio est le seul qui n'ait pas rendu justice à l'ouvrage de Fazelli; mais Bosio écrivait l'histoire des chevaliers de Malte, et Fazelli les avait traités avec peu de ménagement. Mongitore cite encore de cet écrivain des *Sermons* en manuscrit. — FAZELLI (Jérôme), frère du précédent, né à Palerme en 1502, entra à son exemple dans l'ordre de St-Dominique, et se fit la réputation d'un savant théologien et d'un bon prédicateur. Il fut consultant de l'inquisition, commis à l'examen des livres, et deux fois prieur de son couvent. Il mourut à Palerme en 1583. On a de lui : *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4°, réimprimés avec une seconde partie, Venise, 1592, in-4°. Il a laissé en

manuscrit des *Commentaires* latins sur les psaumes, sur l'Évangile de St-Marc et sur les Actes des apôtres; des *Sermons*; un *Traité des indulgences*, et un autre *De regno Christi*, que quelques biographes attribuent par erreur à son frère. W—s.

FAZIO (BARTHELEMY), élégant historien latin du 15^e siècle, naquit, on ignore en quelle année, à la Spezia, petite ville de la république de Gènes. Il eut pour maître dans les langues grecque et latine le célèbre Guarino de Vérone; pour lequel il conserva toute sa vie le respect et la tendresse d'un fils. Le P. Nicéron dit, mais sans en donner aucune preuve, que Fazio fut envoyé par les Génois à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour tâcher de conclure avec lui une trêve, et qu'il revint à Gènes sans avoir pu réussir dans sa négociation; ce qui est certain, c'est que ce roi, de quelque manière qu'il eût été instruit de son mérite, l'appela auprès de lui, et l'y fixa par ses libéralités. Il lui confia le soin d'écrire son histoire. Fazio fut lié à Naples avec la plupart des savants qui y florissaient; il le fut surtout intimement avec Antoine Beccadelli, plus connu sous le nom du *Panormita*. Fazio ayant eu des querelles très-vives avec Laurent Valla, le Panormita prit sa défense avec beaucoup de chaleur, et ils attaquèrent tous deux si rudement Valla, qu'il fut forcé de quitter Naples. Fazio y passa le reste de sa vie. L'année de sa mort est incertaine. César d'Engenio, auteur napolitain, rapporte dans sa *Napoli sacra* une ancienne épitaphe qui fixe cette mort à 1447; mais on a des lettres de Fazio de 1451, 1452, et même 1453; on en a une d'Æneas Sylvius, encore cardinal, en date du mois de mars 1457, dans laquelle il lui fait faire des compliments. Summonte (*Histoire de Naples*, liv. V) le fait mourir en novembre de la même année; Paul Jove rejette sa mort beaucoup plus loin. Elle suivit, dit-il, de peu de jours celle de Laurent Valla, son ennemi, ce qui donna lieu à cette épigramme :

Ne vel in Elysiis sine vindice Valla susurret,
Facijs haud multos post obit ipse dies.

J. Mathieu Toscano a dit aussi dans son *Peplus Italie* :

Quin apud Elysias extincto insultet ad umbras,
Haud mora defunctum subsequitur moriens.

Or, Laurent Valla ne mourut que le 1^{er} août 1465, si l'on en croit son épitaphe; Nicéron en conclut qu'on peut conjecturer que Fazio mourut en 1467, et que dans l'épitaphe rapportée par Engenio, il faut substituer MCCCC LXVII à MCCCC XLVII qui a pu aisément y être mis par une transposition de lettres. Mais Paul Jove dit positivement que Laurent Valla mourut en 1457. D'ailleurs Jacques Curuli ou Curli, Génois, ami de Fazio, dont celui-ci parle avec estime dans plusieurs de ses lettres, et qui corrigea et termina la traduction latine d'Arrien que Fazio avait laissée imparfaite, a écrit, en

parlant de cette même traduction, que le roi Alphonse, peu de temps avant de mourir, se l'était procurée afin de pouvoir un jour y faire mettre la dernière main. Fazio était donc mort quelque temps avant le roi Alphonse, lequel mourut, comme on sait, en juin 1458, ce qui ramène à l'opinion de Summonte, qui place la mort de Fazio en novembre 1457. Ses ouvrages, qui ne furent imprimés qu'après sa mort, sont : 1° *De bello veneto Clodiano liber*, Lyon, 1558, in-8°. Il s'agit dans cet ouvrage de la guerre de Chioggia, qui éclata en 1577 entre les Génois et les Vénitiens, et dont les prétentions des fils d'Andronic et de Manuel à l'empire d'Orient furent l'occasion; 2° *De humanæ vite felicitate seu summi boni fruitione liber, ad Alphonsum Aragonum ac Siciliæ regem inclitum*, Anvers, Plantin, 1556, in-8°; réimprimé à Hanau, par les soins de Marquard Freher, avec *Felini Sandei Ferrariensis de rebus Siciliæ et Apuliæ epitome*, et quelques autres opuscules, 1611, in-4°. C'est un dialogue philosophique entre Guarino son maître, le Panormita, son ami et Jean Lamola, qui avait alors une grande réputation d'éloquence; 3° *De rebus gestis ab Alphonso primo Neapolitanorum rege commentariorum libri decem*. Il paraît que cet ouvrage, entrepris par ordre du roi lui-même, fut commencé en 1450 et achevé en 1456; il fut imprimé pour la première fois à Lyon, 1560, in-4°. Le savant Jean-Michel Bruti, Vénitien, qui en fut l'éditeur, se permit d'y faire beaucoup de corrections et de changements, comme l'avoue l'imprimeur Antoine Gryphe; il en parut une seconde édition en 1562, et une troisième en 1566. François Filopono, ignorant l'existence des deux premières, en donna une des sept premiers livres seulement, à Mantoue, 1565, in-4°. Celio Secondo Curione fit réimprimer ces dix livres à la fin de sa traduction latine de l'Histoire de Guichardin, et y joignit l'ouvrage de Pontano : *De Ferdinando I rege Neapolitano Alphonsi filio lib. VI*, Bâle, 1566, in-fol.; *De rebus gestis ab Alphonso*, etc., et a été traduit en italien par Jacques Mauro, et imprimé à Venise en 1580; 4° *Ad Carolum Vintimilium virum clarissimum de origine bellâ inter Gallos et Britannos* (et non pas *Hispanos*, comme l'a mis Nicéron), imprimé par Camusat dans ses additions à la Bibliothèque de Chaccon; 5° *De viris ævi sui illustribus liber*; cet ouvrage, le plus important de Fazio, était resté inédit jusqu'en 1743, où le savant abbé Mehus le fit imprimer à Florence, in-4°, suivi de seize lettres du même auteur, et précédé de sa Vie. Les notices qu'il donne sur chacun des hommes illustres de son temps sont très-succinctes, mais paraissent ne contenir rien que d'exact et être écrites avec une grande impartialité. On en peut juger par celle de Laurent Valla, son ennemi; il n'y parle que de ses travaux, de ses ouvrages, et des récompenses qu'il avait reçues du roi Alphonse, sans y mêler aucune critique ni la moindre expression d'envie, de haine ou de malinité; 6° *Arriani*

XIII.

Nicomediensis novi Xenophontis appellati de rebus gestis Alexandri Magni regis Macedonum libri octo, Bartholomæo Facio interprete, etc.; c'est cette traduction que Fazio ne put terminer avant de mourir. Il l'avait entreprise à la demande du roi Alphonse, qui se la fit remettre, mais qui mourut lui-même peu de temps après. Ce prince en avait confié le manuscrit à un chevalier espagnol nommé Arnaldo Fenoleda : Jacques Curuli la reçut de lui, et y fit les corrections et les suppléments nécessaires pour qu'elle fût en état d'être donnée au public. C'est lui qui nous apprend tous ces détails dans une lettre adressée à ce chevalier Fenoleda : l'ouvrage ne fut imprimé qu'en 1508, à Pise, in-fol.; il en parut une seconde édition à Bâle, 1559, in-8°; et une troisième, Lyon, 1552, in-12 (1). G—É.

FAZZELLO. Voyez FAZELLI.

FEA (l'abbé CHARLES), né le 2 février 1753, dans le petit village de Pigna de la vallée d'Oneglia en Piémont, de parents honnêtes, mais sans fortune, voulut très-jeune encore aller rejoindre à Rome un oncle qui était ecclésiastique, et dont il fut bien accueilli. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la philosophie, du droit civil et canonique dans l'université de la Sapienza, où il reçut le bonnet de docteur. Dirigé par son oncle, il suivit pendant quelque temps le barreau; mais, détestant la chicane, il l'abandonna pour se consacrer à l'étude de l'archéologie avec un zèle tout particulier. Ce fut en méditant sur des ruines de l'ancienne Rome qu'il composa une dissertation très-érudite qui est jointe au troisième volume de la traduction italienne de l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann (2). Le prince Chigi le nomma son bibliothécaire, et il vécut longtemps de cette petite place et du produit de ses publications. Au retour du pape Pie VII, il fut nommé directeur des travaux publics que les Français avaient entrepris sur tous les points. Il se montra zélé et intègre dans ses opérations; il publia un *Progetto d'una nuova edizione di Vitruvio*; il prononça à l'Académie des Arcades un discours qui avait pour titre : *Delle belle arti in Roma*. Ses éditions d'Horace et de l'ouvrage de Bianconi, *Dei circhi romani*, montrent encore sa vaste érudition sur les antiquités. La franchise de Fea et le peu d'égard avec lequel il exposait ses idées lui firent beaucoup d'ennemis; il disputa avec Guatani sur la prétendue statue de Pompée de la maison Spada. Il eut une vive discussion avec Pier. Bianchi de Lugano

(1) On a encore de lui un opuscule intitulé : *De differentiis verborum latinorum*, Rome, 1491, extrêmement rare. Sax l'a inséré dans son *Onomasticon*, à la fin du tome 2. E. D-S.

(2) Cette traduction, imprimée d'abord à Milan en 1779, 2 vol. in-4°, n'est pas, comme on l'a dit, de Fea, mais de quelques religieux cisterciens de St-Ambroise. Fea revit cette traduction avec le plus grand soin, et la reproduisit à Rome en 1783, en y joignant un troisième volume qui renferme, outre la traduction de quelques opuscules de Winckelmann, la curieuse et savante dissertation *Sulle rovine di Roma*; cette dissertation ayant été critiquée assez vivement par Onofrio Boni dans ses *Memorie per le belle arti*, Fea lui répondit par une *Lettre* non moins vive, Rome, 1786, in-4°, que l'on trouve ordinairement réunie au troisième volume de Winckelmann. W—S.

et le professeur Laur. Ré sur l'arène et le podium de l'amphithéâtre de Flavian. Il entretenait une correspondance très-piquante avec Masdeu de Barcelone (*voy.* ce nom). Ces lettres, qui ont été publiées, prouvent combien la passion et l'entêtement nuisent aux sciences, notamment à l'histoire, où alors on cherche en vain la vérité. Cet homme religieux, intègre et pauvre, mourut le 18 mars 1854, dans le palais de Chigi, auprès de la bibliothèque. Nous avons personnellement connu et aimé l'abbé Fea, notre collègue à l'Académie romaine d'archéologie, et nous possédons les ouvrages suivants publiés par cet estimable auteur : 1° *L'Integrità del Panteone di Marco Agrippa*, Rome, 1801, in-8°; 2° *Conclusioni per l'Integrità del Panteone di Marco Agrippa*, ibid., 1807, in-8°; 3° *Dei diritti del principato negl' antichi edifizii pubblici*, ibid., 1806, in-8°; 4° *Horatii Flacci opera omnia, ad codices manuscr. Vaticanos, Chisianos, Angelicos, Barberinos, emend., notis illustr.*, ibid., 1811, 2 vol. in-8°; 5° *Della statua di Pompeo magno del palazzo Spada*, ibid., 1812, in-8°; 6° *Degli scavi dell' anfiteatro romano*, 1813, in-8°; 7° *Ammonizione due critiche antiquarie*, 1813, in-8°; 8° *Nullità delle amministrazioni capitalari abusive*, Rome, 1813; 9° *Descrizione di Roma e dei contorni con vedute*, ibid., 1822, 5 vol. in-12; 2° édit., Milan, 1824; 10° *Notizie intorno Raffaello Sanzio d'Urbino ed altri autori*, Rome, 1822 (1).

G—G—Y.

FEARNE (CHARLES), fils d'un savant magistrat qui prit part au procès de l'amiral Bing, fut élevé à Westminster et admis ensuite à Inner Temple. Dans ses études il ne négligea presque aucun genre de connaissances, et s'il s'attacha particulièrement à la jurisprudence, ce fut seulement afin d'y trouver les moyens de vivre honorablement. Recherché comme avocat consultant, il ajouta à sa réputation par la publication de deux ouvrages utiles : *Carte légigraphique de la propriété foncière; Essai sur la matière des testaments exécutoires*, etc. Employant les loisirs qui lui restaient à des expériences de chimie et à des combinaisons de mécanique plus onéreuses que profitables pour lui, il vécut au jour le jour, et lorsque la maladie survint, il se trouva absolument dénué de ressources. Il mourut, n'ayant encore que 43 ans, en 1794. Ses amis, par intérêt pour une famille restée dans l'indigence, recueillirent quelques-uns de ses écrits inédits, et les publièrent en 1797; on trouve dans ce recueil des *Observations sur le statut relatif aux marchés et ventes* (porté sous le règne de Henri VIII); un

Mémoire produit dans l'affaire singulière du général Stanwix; une suite de Procès et opinions. Z.

FEATLY ou FAIRCLOUGH (DANIEL), théologien anglais, né en 1382 à Charlton, dans le comté d'Oxford, se distingua par une profonde connaissance des Pères de l'Eglise et des conciles, et par une grande habileté dans la controverse scolastique. Étant passé en France comme chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques, il y soutint, pendant un séjour de trois ans qu'il y fit, plusieurs disputes contre les plus savants théologiens catholiques. De retour en Angleterre, il devint chapelain de l'archevêque Abbot, qui le nomma recteur de Lambeth. En 1617, à l'occasion de sa thèse de théologie, il embarrassait tellement le professeur Prideaux par ses arguments, qu'il s'ensuivit une querelle, que l'autorité de l'archevêque put seule apaiser. Après avoir occupé différentes cures, il se maria en 1623, et alla vivre à Kennington, près de Lambeth. Il publia l'année suivante un livre intitulé : *Ancilla pietatis, ou la Servante dans ses dévotions privées*, dont il y eut huit éditions avant l'année 1676. Il y ajouta ensuite la *Pratique de dévotion extraordinaire*. Il fut obligé de faire une espèce d'amende honorable aux genoux de l'archevêque de Cantorbéry, Laud, pour avoir, dans l'un de ces deux ouvrages, révoqué en doute l'histoire de St-George, le patron de l'Angleterre. Quoiqu'il eût passé sa vie à défendre la religion anglicane, il était soupçonné d'être réellement catholique romain, ou du moins d'avoir, comme on disait alors, *un pape dans le ventre*. A l'époque de la guerre civile, les soldats du parlement firent des recherches pour se saisir de sa personne, et n'ayant pu le découvrir, s'en consolèrent en détruisant ses propriétés. Nommé en 1643 membre de l'Assemblée des théologiens de Westminster, il manifesta des principes de calvinisme qu'on n'attendait pas de lui, et porta témoignage contre l'archevêque Laud; mais son opposition au covenant l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut mis en prison. Transféré quelque temps après, par égard pour ses infirmités, au collège de Chelsea, dont il était alors prévôt, il y mourut en avril 1643. Ce théologien, qui fut la terreur des écoles et à qui ses antagonistes donnaient les titres de *acutissimus* et *acerrimus*, est à peine connu aujourd'hui. De quarante traités qu'il a écrits, la plupart sont entièrement oubliés. On peut voir dans le *Cigne cantio* du roi Jacques, publié en 1629, les détails d'une dispute scolastique qu'il soutint avec ce monarque théologien. Sa vie a été écrite par J. Featly, son neveu. X—s.

FÉAU (CHARLES), prêtre, né à Marseille en 1603, entra à l'Oratoire, et professa les humanités dans différents collèges de cette congrégation. Il composa pour ses élèves plusieurs petites pièces en langue provençale, auxquelles il attachait trop peu de prix pour en publier un recueil, ou pour en refuser des copies. Un anonyme en fit imprimer quatre, sous le titre de *Loujardin deys Musos provençales*, Marseille,

(1) On a encore de Fea : 1° *Miscellanea filologica-critica ed antiquaria*, Rome, 1790, in-8°. Ce volume, qui devait être suivi de plusieurs autres, contient une *Lettre* au cardinal Borgia sur quelques auteurs latins, et notamment sur Pliny l'ancien; des *Notices* sur les fouilles faites à Rome à diverses époques, et des *morceaux inédits* d'Allacci, de Luc Holstenius, de J.-M. Suarès, du P. Kircher, tirés des manuscrits de la bibliothèque Chigi. 2° *Relazione d'un viaggio ad Ostia ed alla villa di Plinio*, 1802, in-8°; 3° *Inserzioni di monumenti pubblici trovate nell' attuali escavazioni*, Rome, 1813, in-8°. W—s.

1665, in-12. Ce volume, que les amateurs joignent à l'ouvrage de Claude Brueys qui porte le même titre (*voy. Claude BRUEYS*), contient : *l'Embarquement, les conquêtes et l'heureux voyage du carnaval ; l'Intérêt, ou la Ressemblance ; l'Assemblée des mendiants de Marseille, et le Procès du carnaval*. Le sujet de la seconde, qui est une intrigue amoureuse, ne permet pas de croire que Féau en soit l'auteur. Le P. Bougerel remarque aussi que l'éditeur de ce volume y a glissé des obscénités qui ne se trouvent pas dans les manuscrits. On attribue encore à Féau une comédie intitulée : *Brusquet*, fondée en partie sur les tours que ce bouffon s'était permis de jouer au maréchal Strozzi. W—s.

FÉBRONIUS. *Voyez HONTHEIM.*

FÉBURE ou FÈVRE (MICHEL). Nous avons sous le nom de cet auteur divers ouvrages dont nous parlerons ci-après. La *Bibl. script. capuccinorum* nous apprend que ce nom est celui qu'a pris le P. Justinien de Tours, missionnaire, sans doute parce que sa famille le portait ; mais cette bibliothèque ne nous indique ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort. On sait toutefois que ce missionnaire résida longtemps en Orient. Tels sont les seuls renseignements que nous ayons pu recueillir sur sa personne. Voici ses ouvrages : 1^o *Præcipue objectiones muhameticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*, Rome, 1679, in-12. Cet ouvrage a été traduit en arabe et en arménien, et ces traductions ont été imprimées à la Propagande, la première en 1680, et la seconde en 1691 ; 2^o *Specchio, ovvero descrizione della Turchia*, Rome, 1674, in-12. L'auteur traduisit lui-même son ouvrage en français, et sa traduction, augmentée de quelques chapitres, a paru sous le titre d'*État présent de la Turquie, où il est traité des vies, mœurs et coutumes des Ottomans et autres peuples de leur empire*, Paris, 1675, in-12. Il existe aussi une traduction espagnole et une allemande de cet ouvrage ; 3^o *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4^o ; on a fait un nouveau titre sous la date de 1688. La traduction italienne, faite probablement par l'auteur, a paru à Venise en 1684, in-4^o, sous le titre de *Teatro della Turchia*. Michel Fébure (c'est ainsi qu'est signée l'épître dédicatoire) dit dans sa préface : « Je n'écris rien que je n'aye vu et observé moy-mesme le « plus exactement qu'il m'a été possible par l'es-
« pace de dix-huit ans, ou seu par des personnes
« très-dignes de foi.... Je ne dis rien de mes
« voyages en diverses provinces de l'empire otto-
« man, à sçavoir dans la Syrie, Mésopotamie, Cal-
« dée, Assyrie, Curdistan, Arabie déserte, Pales-
« tine, Judée, Caramanie, Silicie, Phrygie, Bytinie,
« Natolie, Romanie, Chipres, Archipel, etc., ne
« m'étant pas proposé de faire ici la description
« des terres de la Turquie, mais seulement de
« montrer distinctement l'état dans lequel elles se
« trouvent à présent, et les quatorze nations qui
« les habitent, etc. » L'auteur traite ici, même

avec plus d'étendue, des mêmes matières que dans son *État de la Turquie*, et il s'attache surtout à montrer les vices de cet empire, les causes de sa prochaine décadence et les moyens de le détruire. Cet ouvrage est généralement exact et fort estimé. Beaucoup d'écrivains postérieurs l'ont copié, ou se sont trompés en s'en éloignant. La *Bibl. script. capuc.* attribue encore au P. Justinien un *Catechismus sive doctrina christiana* en arabe. J—N.

FÉBURE (JEAN ou JACQUES LE) ou *Le Febvre*, né à Gluson, village du Hainaut, entra chez les jésuites, et après les exercices ordinaires, fut chargé d'enseigner la philosophie à Douai. On lui donna ensuite la direction et la présidence du séminaire archiepiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai, près de Valenciennes. Il remplit avec zèle les devoirs de cette place, donnant aux jeunes clercs dont l'éducation lui était confiée l'exemple de la piété, du travail et des vertus ecclésiastiques, et ne négligeant rien pour en faire de dignes ministres des autels et d'excellents pasteurs. Étant tombé malade, il se fit porter à Valenciennes, où il mourut en 1755. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Bayle en petit, ou Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1757, in-12 ; il y anatomise en effet les écrits de ce dangereux sceptique, relève ses sophismes et ses contradictions, met à nu le poison qu'il distille, le montre faisant un indigne abus de l'esprit et de l'érudition pour tout détruire sans rien édifier, détournant de propos délibéré le sens des saintes Ecritures et les dénaturant, frayant la route qui conduit à l'athéisme, et ne rougissant même pas d'étaler aux yeux du public un vil amas d'expressions sales et d'obscénités dégoûtantes. On a fait une nouvelle édition de ce livre, avec une suite et ce nouveau titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*, Paris, 1747 ; 2^o *La seule religion véritable démontrée contre les athées, les déistes, etc.*, Paris, 1744, in-8^o ; cet ouvrage est estimé. Les preuves rapportées en faveur de la religion et les arguments contre ses ennemis y sont exposés avec méthode et solidement établis. L—V.

FEBVRE (JACQUES FABRI ou LE), dit d'*Etaples* parce qu'il était d'Etaples au diocèse d'Amiens, naquit environ l'an 1435 suivant l'opinion commune, ou vers 1455 d'après un calcul plus vraisemblable, et qui s'accorde mieux avec les divers événements de sa vie. Il fit ses études à Paris, et se borna au simple grade de maître ès arts, ou tout au plus à celui de bachelier. Le goût des voyages le prit après qu'il eut enseigné quelque temps les belles-lettres. Il parcourut une partie de l'Europe ; l'on prétend même que le désir d'étendre ses connaissances le conduisit en Asie et en Afrique. De retour à Paris en 1493, il professa la philosophie au collège du cardinal Lemoine jusque vers l'an 1507, que Briçonnet, pour lors évêque de Lodève, se l'attacha, le produisit à la cour et l'emmena avec lui lorsqu'il fut transféré en 1518 au siège de Meaux. C'est à cette époque que le Febvre publia ses dissertations, où il soutenait

contre l'opinion commune que Ste-Anne n'avait eu qu'un seul mari, et que Marie, sœur de Lazare, Marie-Madeleine et la pécheresse du chapitre VII de St-Luc sont trois personnes distinctes, portant toutes trois le même nom. Les Pères grecs les avaient distinguées; les Pères latins les avaient confondues. La faculté de théologie décida en faveur de ces derniers. Il est étonnant combien cette dispute, aujourd'hui très-indifférente, enfanta alors d'écrits polémiques (voy. COUSTURIER). Le Febvre était du nombre de ces théologiens qui, peu respectueux pour la vieille scolastique, cherchaient à inspirer le goût de la critique, de l'antiquité et des langues savantes. Les novateurs en fait de religion prêchaient le même renouvellement dans les études ecclésiastiques. C'en fut assez pour le confondre avec eux. A peine le premier orage était-il apaisé, que sa version et son commentaire sur le *Nouveau Testament* lui en suscitérent un second beaucoup plus à craindre. Les docteurs de Paris furent principalement irrités de l'*Épître exhortatoire* qu'il mit à la tête de la deuxième partie, où il recommande à tous les fidèles la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire. On déféra onze propositions à la faculté; mais le roi, instruit de cette affaire, dans laquelle il ne vit qu'une tracasserie du fougueux Beda, en prit connaissance, et le Febvre, s'étant justifié en présence des prélats et des docteurs que la cour lui avait donnés pour juges, sortit avec honneur de cette seconde attaque. Ses ennemis eurent plus de succès dans une troisième; ils profitèrent du trouble que des prédicateurs indiscrets et des moines turbulents excitèrent en 1525 dans le diocèse de Meaux, où il était grand vicaire, pour le faire décréter d'ajournement par le parlement (voy. BRICONNET). Il se réfugia à Strasbourg. François I^{er} écrivit de Madrid en sa faveur au parlement, et à son retour d'Espagne il le nomma précepteur du prince Charles, son troisième fils. Le Febvre acquit dans cet emploi de nouveaux titres à l'estime et à la confiance du roi, qui l'aurait promu aux premières dignités de l'Eglise, si la modestie de ce savant homme n'y eût mis des obstacles. En 1531, la reine de Navarre l'emmena à Nérac, où il passa ses dernières années, jusqu'à sa mort, arrivée en 1536. Nous ne répéterons ici ni ne réfuterons les anecdotes absurdes que tant d'auteurs, d'après le roman de Thomas Hubert, ont débitées sur les derniers instants de sa vie, et qui n'ont eu un certain crédit que parce que les réformateurs ont cru y trouver une preuve de son penchant pour leurs opinions, quoique toute son hérésie ait consisté à avoir plus de bon sens et moins de préjugés que la plupart des catholiques de son siècle. Sa prétendue bâtardise n'est pas mieux fondée en raison; mais quand un homme a joué un grand rôle, qu'il a influé dans une révolution, que ne débite-t-on pas sur son compte, suivant l'affection des divers partis? Ce que personne ne lui refuse, c'est une vie exemplaire, une conduite régulière, beaucoup

de piété, un caractère plein de candeur. Toutes ces qualités respirent dans ses ouvrages, qui supposent d'ailleurs une grande érudition, des connaissances étendues, l'étude des langues savantes et du talent pour la critique. Les principaux sont : 1^o *Psalterium quintuplex gallicum, romanum, hebraicum, vetus, conciliatum*, 1509 et 1515, chez Henri Étienne, in-fol. avec de petites notes; 2^o *Commentaires sur St-Paul*, avec une nouvelle traduction latine, Paris, 1512 et 1531. Cet ouvrage, dans lequel on sent encore le peu de progrès qu'avait fait la critique, fut censuré par Erasme sur la partie grammaticale, et par Beda sur la théologique, ce qui ne l'empêcha pas d'être estimé et recherché; 3^o *Commentaires sur les Évangiles*, Meaux, 1525; sa doctrine y paraît très-orthodoxe sur les points contestés alors par les novateurs, quoique le syndic Beda lui ait reproché des erreurs à cet égard; 4^o *Commentaires sur les épîtres canoniques*, Meaux, 1625; tous ses commentaires sur le *Nouveau Testament* furent mis à l'index par les inquisiteurs romains, sous Clément VIII. Il s'y éloigne de l'ancienne barbarie, mais il n'atteint pas toujours la pureté des bons écrivains modernes; 5^o *Traduction française du Nouveau Testament*, Paris, Colines, 1525, 3 vol. in-8^o, demi-gothique, sans nom d'auteur, extrêmement rares, surtout le dernier volume. Elle est faite sur la *Vulgate*, parce qu'il la destinait à l'usage des fidèles. On la retrouve dans sa version entière de la *Bible*, Anvers, 1528, 1550, 1554, 1541, in-fol.; ibid., 1529 et 1532, 4 vol. in-4^o; 1528, 4 vol. in-8^o. L'édition de 1534, revue par les docteurs de Louvain, est la plus correcte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée aussi bien que celle de 1541. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tandis que les cordeliers de Meaux faisaient la guerre à le Febvre à cause de ses traductions, ceux d'Anvers donnaient leur approbation, en 1528, pour les faire imprimer et débiter. Il est vrai qu'ils n'avaient pas dans leur édition l'*Épître exhortatoire*, qui avait principalement mécontenté les docteurs de Paris; 6^o *Exhortations en français sur les évangiles et les épîtres des dimanches*, Meaux, 1525, condamnées par le parlement; 7^o *Traduction latine des livres de la foi orthodoxe de St-Jean de Damas*; c'est la première version imprimée de cet excellent ouvrage; 8^o *De Maria Magdalena*, 1516, 1518, suivi en 1519 d'un autre intitulé : *De tribus et unica Magdalena*. Cet ouvrage est bien fait; l'auteur y suit l'ordre géométrique; il y rétracte plusieurs choses du précédent, par exemple, ce qu'il avait dit que ces trois femmes portaient toutes le nom de *Madelène*; 9^o *Rithmimachie ludus, qui et pugna numerorum appellatur*, Paris, H. Estienne, 1514, in-4^o; opuscule de cinq pages, imprimé à la suite de l'*Arithmetica* de Jordan *Nemorarius*. Dans cet opuscule, le Febvre donne une description fort curieuse de cet ancien jeu pythagorique, mais avec si peu de détail qu'on ne peut bien le connaître qu'en joignant à cette description la notice beaucoup plus

étendue que Boissière a donnée du même jeu (voy. BOISSIÈRE). T.—D.

FEBVRE ou FABRI (JEAN), né à Langres au commencement du 15^e siècle, est l'un des plus anciens imprimeurs. Il fut d'abord associé de son compatriote Nicolas Jenson (voy. ce nom), imprimeur à Venise, et vint ensuite se fixer à Turin, où il prit le nom de Fabri, qui est la traduction italienne de Febvre. Le premier ouvrage sorti des presses de Fabri est le *Breviaire romain* qu'il fit paraître en 1474. Il imprima ensuite : *Chronica summorum pontificum, imperatorum, ac de septem aetatibus mundi ex Hieronimo, Eusebio, aliisque eruditissimis excerpta de Taurini foris hanc pressit ex aere Johannis Fabri quem civem Lingonis alta tulit anno 1478 die vero XXIII aug. pontificatus ejusdem sexti anno*, in-8^o.

Cet ouvrage est imprimé en caractères romains, sans chiffres ni réclames. On connaît encore les ouvrages suivants sortis de ses presses : *Opus ad eloquentiam continens tres tractatus*; 1^o *Stephani Flisci de Somaiño lingua latina et materna Lingonum*; 2^o *Gasparini Pergamensis opusculum de eloquentia ad singulos hominis status scribendum consonum*; 3^o *M. T. C. Synonyma omnia vigilantissime impressa in civitate Taurini per egregium virum mag. Johannem Fabri Lingonensem*, anno Domini 1481, 11^a die octobris, in-fol., imprimé avec des caractères romains et des lettres majuscules rouges. — *Psalterii expositio per Johannem de Turcrementa cardinalem, impressa per egregium magistrum Fabri, Lingonensem anno Domini 1482*; sans indication du lieu où cet ouvrage a été imprimé. — *Recueil des statuts synodaux des évêques de Langres, per egregium Joannem Fabri Lingonensem*, 1482, in-4^o. Comme la plupart des premiers imprimeurs, Jean Febvre était auteur et imprimeur, et c'est à ce double titre qu'il publia l'ouvrage suivant : *Johannis Fabri Lingonensis excerpta ex Stephano Flisco in vocabula, phrases et epistolas ex gallico in latinum versa*, 1480, in-4^o. T.—P. F.

FEBVRE (JEAN LE), né à Dijon, était chanoine de Langres et de Bar-sur-Aube, et secrétaire du cardinal de Givry, évêque de Langres. Il étudia les mathématiques et la philosophie, et acquit dans ces deux sciences des connaissances très-étendues; mais il fut surtout connu comme mathématicien et par ses travaux de mécanique appliquée aux arts et aux instruments de musique. Il cultiva aussi avec succès la poésie, et mourut en 1536 à l'âge de 72 ans. On a de lui : 1^o *Livret des emblèmes de M. André Alciat, mis en rimes françoises*, etc., avec figures, Paris, 1556, in-8^o; réimprimé dans le même format en 1540 et 1545, et aussi en 1550 et 1556, in-16; 2^o *Dictionnaire des rytmes françoises*, etc., Paris, 1572, in-8^o. Cet ouvrage, qui n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, est le premier dictionnaire des rimes qui ait été imprimé. Étienne Tabourot, seigneur des Accords, neveu de le Febvre (voy. E. TABOUROT), en a publié une seconde édition, qu'il a fait précéder d'une préface, Paris, 1588, in-8^o; 3^o *Liber de horariorum compositione*,

avec figures. Le manuscrit de cet ouvrage était autrefois conservé dans la bibliothèque des Carmes de Dijon. T.—P. F.

FEBVRE (GILBERT LE), poète français, né dans la Normandie au commencement du 16^e siècle, a composé des rondeaux, ballades ou chants royaux en l'honneur de la Vierge. Lacroix du Maine dit que ces pièces ont été imprimées dans les recueils du temps. Le Febvre prenait la qualité de prince du Puy de Rouen, parce qu'il avait remporté plusieurs prix à l'Académie de ce nom, fondée dans le 14^e siècle par quelques personnes pieuses et confirmée en 1520 par le pape Jules II, qui accorda des indulgences et des privilèges aux confrères. Cette société existait encore en 1789, sous le nom d'Académie de l'immaculée conception de la Vierge, et le duc d'Harcourt en était le protecteur. L'abbé Guiot, bibliothécaire de St-Victor, annonçait en 1786 l'histoire de cette académie, mais elle n'a point été publiée. — FEBVRE (Jean le), prêtre, né à Dreux dans le 16^e siècle, est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé : *les Fleurs et antiquités des Gaules, où il est traité des anciens philosophes gaulois appelés Druides; avec la description des bois, forêts, vergers et autres lieux de plaisir situés près de la ville de Dreux*, Paris, 1532, in-8^o; cet ouvrage curieux n'est pas commun. — FEBVRE (Nicolas le), prêtre, curé dans la Picardie au 17^e siècle, n'est connu que par une tragédie intitulée : *Eugénie, ou le Triomphe de la chasteté*, Amiens, 1678, in-12. W—s.

FEBVRE. Voyez LEFÈVRE.

FECHT (JEAN), théologien luthérien, né le 25 décembre 1656 à Sultzbourg, dans le Brisgau, était fils d'un ministre de l'Évangile, homme instruit et qui ne négligea rien pour son éducation. Il venait de terminer ses premières études, sous la direction de son père, lorsque la guerre éclata dans le Brisgau, et cette circonstance déterminait ses parents à l'envoyer à Bâle, où il pouvait continuer plus tranquillement ses cours; il demeura neuf années dans cette ville, fut ensuite placé au collège de Ruedelen, puis à celui de Dourlach, vint étudier l'hébreu à Strasbourg, visita les plus célèbres universités de l'Allemagne, et fut reçu licencié en théologie à Giessen en 1666. Fecht était déjà à cette époque pasteur et président des synodes du comté de Hochberg. Le marquis de Bade-Dourlach le nomma en 1668 l'un de ses chapelains et professeur d'hébreu et de métaphysique. L'année suivante il fut chargé d'enseigner la théologie, et il s'en acquitta, pendant vingt années, avec une grande distinction. La ville de Dourlach ayant été brûlée par les Français en 1689, Fecht fut appelé à Rostock, où on lui confia la chaire de théologie. Sa reconnaissance pour les magistrats de cette ville l'empêcha d'accepter des offres plus considérables qui lui furent faites pour l'attirer dans d'autres universités. Il mourut à Rostock le 5 mai 1716. Krackewitz prononça son oraison funèbre; cette pièce fut imprimée la même année

avec la liste des nombreux ouvrages publiés par ce savant professeur. On se contentera d'en indiquer ici les principaux : 1^o *Disquisitio de judaica Ecclesia, in qua facies Ecclesiæ, qualis hodie est et historia per omnium sæculorum ætatem*, etc., Strasbourg, 1670, in-4^o. Cette édition est plus complète que la première. 2^o *Noctes christianæ*, Dourlach, 1677; Leipsick, 1706, in-8^o; 3^o *Historiæ ecclesiasticæ sæculi a nato Christo sexti decimi supplementum, celeberrimor, ex illo ævo theologorum epistolis ad Marbachios constans, divisum in octo libros, una cum apparatu ad totum opus necessario et tabulis chronologico-historicis*, Dourlach, 1684, in-4^o. Ce recueil des lettres écrites à Jean, Erasme et Philippe Marbach, par Mélanchton, Chytrée, Chemnitz, Brentz, etc., est fort estimé en Allemagne, et très-utile pour éclaircir l'histoire de l'établissement de la réforme. 4^o *De origine et superstitione missarum in honorem sanctorum celebratarum, tractatio historico-theologica*, Rostock, 1707, in-4^o. 5^o *Philocalia sacra, id est variarum doctrinarum theologicarum, biblicarum, polemicarum, moralium, patristicarum farvago*, ibid., 1708, in-4^o. 6^o *Historia colloquii Emmendingensis inter pontificios et lutheranos anno 1590, instituti*, Rostock, 1709, in-8^o. Cette édition est préférable à celle qui avait paru dans la même ville en 1694. 7^o *Notice de la religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8^o (en allemand). W—s.

FECKENHAM (JEAN DE), ainsi nommé du lieu de sa naissance (la forêt de Feckenham, dans le comté de Worcester), naquit, dans les dix ou onze premières années du règne d'Henri VIII, de pauvres paysans. Son véritable nom était *Howman*. Son goût pour l'étude engagea le curé de sa paroisse à le faire entrer dans le monastère d'Evesham, couvent de bénédictins, d'où il fut envoyé à Oxford dans le collège de cet ordre, nommé collège de Gloucester. Il prit les ordres, et fut successivement chapelain de l'évêque de Worcester, et de Bonner, évêque de Londres, célèbre par les persécutions qu'il fit souffrir aux réformés sous le règne de la reine Marie. Bonner avait été persécuté d'abord, et son chapelain avait au moins partagé ses malheurs; car lorsqu'en 1549, sous Edouard VI, l'évêque fut dépouillé de son évêché, Feckenham fut mis à la Tour, d'où cependant on le fit sortir quelque temps pour débattre publiquement avec les réformés différents points de controverse; on l'y remit ensuite, et il y demeura jusqu'à l'avènement de la reine Marie, moment de triomphe pour les catholiques (1553): Feckenham rentra non-seulement dans ses fonctions près de l'évêque, rétabli alors dans son évêché, mais il fut nommé chapelain de la reine, qui l'envoya à l'infortunée Jeanne Grey, quatre jours avant sa mort, pour essayer de la convertir au catholicisme. Il fut ensuite promu à plusieurs bénéfices, et enfin à l'abbaye de Westminster, qu'il posséda jusqu'à sa suppression, sous le règne d'Elisabeth. Feckenham n'avait point été aigri par la persécution; il ne fut pas cor-

rompu par la prospérité. Loin de partager les cruautés de l'évêque Bonner, il employa constamment son crédit à protéger les protestants persécutés, et encourut même quelque temps la disgrâce de la reine Marie, pour avoir sollicité près d'elle avec trop de chaleur l'élargissement de sa sœur Elisabeth. Celle-ci ne l'oublia point, et, à son avènement au trône, lui offrit, dit-on, l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il se soumettrait aux lois nouvelles introduites dans l'Eglise d'Angleterre. Feckenham refusa, et il s'opposa dans la chambre des pairs, où il siégeait en qualité d'abbé mitré, à toutes les mesures tendant à l'établissement de la réformation, ce qui le fit remettre en 1560 à la Tour, d'où il ne sortit, en 1565, que pour y rentrer bientôt après. Toujours enveloppé, malgré sa modération, dans les persécutions que de nouveaux efforts des catholiques ou de nouveaux soupçons de leurs ennemis attiraient sur les hommes les plus distingués de leur parti, il passa le reste de sa vie dans les alternatives de captivité et d'une liberté incertaine, souvent même incomplète. Il mourut enfin en 1585, prisonnier dans l'île d'Ely, bien que dans les derniers temps de sa vie, sans se conformer en tout aux lois nouvelles, il eût consenti à reconnaître la suprématie de la reine en matière de religion. C'était un homme instruit, humain, que la chaleur des partis fit rarement sortir des bornes de la modération; remarquable par sa bienfaisance, tant publique que particulière, dont il a laissé des preuves par un aqueduc qu'il fit construire à Holborn, où il résida quelque temps sous le règne d'Elisabeth, dans l'un des intervalles de ses emprisonnements. Les écrivains catholiques et protestants en ont parlé avec une égale estime. Il fut le dernier abbé de Westminster et le dernier abbé mitré qui siégea dans la chambre des pairs. On ne connaît de lui que le récit de sa *Conférence avec Jeanne Grey*, Londres, 1554, in-8^o, et 1626, in-4^o, quelques sermons et oraisons, et quelques écrits contre diverses mesures de la réformation. X—s.

FEDELE (CASSANDRA) naquit à Venise, en 1465, d'une famille noble originaire de Milan, qui fut chassée de cette ville en même temps que les Visconti, auxquels elle était attachée. Dès sa première jeunesse, Cassandra montra de si heureuses dispositions, que son père la fit instruire dans les lettres grecques et latines, dans la philosophie, l'éloquence, l'histoire, la théologie: la poésie et la musique lui servaient de délassement. A peine sortie de l'enfance, elle était déjà l'objet de l'admiration des savants; plusieurs se rendirent auprès d'elle pour jouir de son entretien. Elle avait avec un grand nombre d'entre eux une correspondance suivie. Politien, à qui elle avait écrit, s'étonne dans sa réponse (liv. 3, épit. 17) qu'une femme, ou plutôt une jeune fille, une vierge, puisse écrire aussi bien. Il la compare aux muses et à tout ce que l'antiquité a produit de femmes

illustres par les talents et le savoir. L'objet de son admiration, dit-il, avait été jusqu'alors Pic de la Mirandole, qui était à la fois le plus beau des hommes et le plus savant; il a commencé à donner à Cassandra la seconde place, et peut-être l'élève-t-il jusqu'au partage de la première, etc. Cassandra fut aussi en relation avec plusieurs souverains, avec le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand et quelques autres princes. Isabelle de Castille, femme de Ferdinand, voulut l'attirer à sa cour : le poète latin Augurello lui adressa une ode pour l'engager à faire ce voyage (1). Cassandra elle-même y paraissait disposée; mais la république de Venise, jalouse de conserver un de ses plus beaux ornements, ne lui permit pas d'accepter les offres de la reine. L'éloquence était le talent qu'elle avait le plus cultivé, et rien ne contribua plus à sa réputation que les discours latins qu'elle prononça publiquement en diverses occasions. Elle en récita un à Padoue en 1487, lorsqu'un chanoine, son parent, reçut le laurier de docteur, car c'était un laurier et non un bonnet qui était anciennement le signe du doctorat dans les universités d'Italie, où l'usage subsiste encore de donner au degré du doctorat sur les thèses le nom de *Laurea*. Deux autres discours, l'un sur la naissance du Christ, l'autre à la louange des belles-lettres (*De litterarum laudibus*), furent prononcés par elle, à Venise, en présence du doge, du sénat et d'une réunion nombreuse de savants rassemblés exprès pour l'entendre. Recherchée par plusieurs personnes, son père l'accorda en mariage à Jean-Marie Mapelli, médecin de Vicence, qui fut désigné par la république pour aller exercer son art à Retimo, dans l'île de Candie. Cassandra l'y suivit. A leur retour, quelques années après, ils furent assaillis par une horrible tempête; ils perdirent presque tout ce qu'ils possédaient, et furent pendant quelques heures en danger de la vie. Cassandra perdit son mari en 1521 : seule et sans enfants, elle chercha sa consolation dans l'étude et dans les exercices de piété. Tomasini et Nicéron disent qu'elle était parvenue à l'âge de quatre-vingt-dix ans lorsqu'elle fut nommée supérieure des hospitalières de St-Dominique à Venise; qu'elle gouverna cette maison pendant douze ans, et qu'elle mourut âgée de 102 ans, vers 1567. Mais une note, tirée du nécrologe même du couvent de St-Dominique, porte qu'elle y fut enterrée le 26 mars 1558; elle ne vécut donc que 95 ans si elle était née en 1463, ou si elle alla véritablement jusqu'à 102 ans, elle était née vers 1456. Philippe Tomasini a recueilli et publié les lettres et les discours de Cassandra, et a mis en tête une Vie de cette femme célèbre, Padoue, 1636, in-8°. Ce volume contient tout ce qui nous reste de ses ouvrages. Personne n'a écrit qu'elle eût cultivé la poésie italienne; mais Tiraboschi ne

trouve pas vraisemblable que s'étant appliquée à tous les genres d'études, ce fût le seul qu'elle eût négligé.

G—É.

FEDELISSIMI (JEAN-BAPTISTE), médecin de Pistoie, vivant à la fin du 16^e et au commencement du 17^e siècle, cultiva les muses sans négliger le dieu d'Epidaure. On a de lui : 1^o *Il giardino morale*, en vers lyriques toscans, Florence, 1594 ; 2^o *Pastorale carmen*, Florence, 1599 : c'est une congratulation de la ville de Pistoie envers son nouveau pasteur ; 3^o *Carmina de laudibus cardinalis Nic. Fortiguerræ*, 1598 ; 4^o *Panegyricum in Henrici IV et Mariæ Medices nuptias*, 1600 ; 5^o *Della vita e morte di S. Catarina*, petit poème épique en vers sciolti, 1614 ; 6^o *Centurie d'osservazioni thau-mafisiche*, Bologne, 1619 ; 7^o *Lexicon herbarum*, Pistoie, 1636 ; 8^o *Preparazione da farsi al tempo della primavera per schifare le febre pestilenziale maligne*, Pistoie, 1636 ; 9^o *Opuscula de febri* : ils se trouvent dans les *Opusc. celeberr. medic.*, Pistoie, 1627. Fedelissimi a laissé en manuscrit plusieurs autres compositions poétiques. Il avait entrepris aussi l'histoire de sa patrie ; mais la mort l'empêcha de la terminer. — FEDELISSIMI (Rainero), son frère, aussi médecin, a publié : *Enchiridion pharmacenticum medicamentorum omnium quæ in Antidotario Florentino continentur*, Bologne, 1617, in-12.

Z.

FEDERICI (ETIENNE), savant jurisconsulte, né dans le 15^e siècle, à Brescia, descendait d'une ancienne et illustre famille, à laquelle l'empereur Conrad avait, dès 1024, inféodé la Valcamonica, mais qui était déchue de sa première splendeur. Venu jeune à Paris pour y compléter ses études, il y mérita l'estime de ses maîtres ; et, de retour dans sa ville natale, obtint diverses charges de magistrature. On a de lui : *Opus de interpretatione juris*, Brescia, 1496, in-fol. ; réimprimé plusieurs fois, ce qui prouve qu'il était consulté des juristes. Il a laissé manuscrite une *Histoire chronologique* de sa famille. — FEDERICI (Louis), littérateur, de la même famille, né vers 1540, à Brescia, se fit agréger au collège des avocats de cette ville, et soutint, dans l'exercice de divers emplois, la réputation de savoir et d'intégrité dont avaient joui ses ancêtres. Dans ses loisirs il cultivait la poésie, et composait avec une égale facilité des vers en latin et en italien. L'un des fondateurs de l'Académie des *Occulti*, sous le nom de *il Sepolto*, il a publié, dans le double *Recueil* poétique de cette compagnie, quelques pièces de vers remarquables par l'élégance et la simplicité. Il eut, en 1606, l'honneur de réciter devant le doyen Léonard Donato une *Harangue* (*orazione*), qui fut imprimée à Venise, in-4°. Il mourut en 1607, laissant manuscrits quelques *satires*, des *notes* sur le droit, et un ouvrage inachevé : *Della vera filosofia e delle leggi*. Le cardinal Quérini lui a consacré un éloge dans le *Specimen litteratur. Brixianæ*, t. 2, p. 249. — FEDERICI (Marc-Antoine), Brescian, a publié un ouvrage intitulé : *Æstates patavinæ*, Padoue, 1595,

(1) C'est la onzième du 2^e livre des Odes, dans le recueil de ses poésies, Venise, Alde, 1505, in-8°.

in-4°. — FEDERICI (Jérôme), criminaliste, a laissé des résolutions de quelques cas, imprimées à la suite des *Responsa criminalia* de Prosper Farinacci, Venise, 1616, in-fol. — FEDERICI (D. Placide), né en 1759 à Gênes, embrassa la vie religieuse dans la célèbre congrégation du Mont-Cassin, consacra ses loisirs à l'étude des antiquités ecclésiastiques, et mourut en 1785, à 46 ans, vicaire général de l'abbaye de Volterra, laissant la réputation d'un savant consommé. D. Placide n'avait cependant publié que le premier volume de l'histoire du monastère de Pomposa, sous ce titre : *Rerum Pomposianarum historia, monumentis illustrata*, Rome, 1781, in-4°. Ce volume, dont le pape accepta la dédicace, fait vivement regretter que l'auteur n'ait pu terminer un ouvrage qui, en lui assignant une place parmi les érudits les plus laborieux, devait le conduire aux premières dignités de l'Église, devenues sous le grand pontife Pie VI la récompense de tous les talents éminents. W—s.

FEDERICI (Le P. DOMINIQUE-MARIE), écrivain savant et laborieux, mais très-paradoxal, naquit en 1759, à Vérone, d'une famille patricienne, qui a produit plusieurs hommes de mérite. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre des dominicains, il fut chargé d'enseigner la théologie et d'expliquer les saintes Écritures à ses jeunes confrères. Il occupa pendant plusieurs années les chaires d'Udine, de Padoue et de Trévise, avec beaucoup de distinction. Dans ses loisirs, il visitait les bibliothèques et il y recueillit des matériaux immenses sur l'histoire des lettres et des arts en Italie, au moyen âge. Il obtint de ses supérieurs la permission de rester à Trévise, qu'il regardait comme sa seconde patrie, et s'y consacra tout entier à la rédaction de ses ouvrages. Il mourut dans cette ville, au mois de décembre 1808, à l'âge de 69 ans. Outre quelques opuscules qui n'offrent aucun intérêt, on a de lui : 1° *Storia di cavalieri Gaudenti*, Venise, 1787, 2 vol. in-4°. C'est l'histoire d'une espèce d'ordre qui s'établit en Italie au 15^e siècle. Les membres de cette association avaient pris le titre de *chevaliers de la glorieuse vierge Marie* ; mais le peuple les nomma chevaliers ou frères Joyeux, parce qu'ils oublièrent bientôt le but de leur association, et qu'ils passaient leur vie dans les plaisirs (voy. l'*Histoire des ordres religieux*, par le P. Helyot, t. 4, p. 436). L'ouvrage de Federici pèche par le défaut de critique. L'envie de dire des choses neuves et singulières lui a fait admettre des détails évidemment fabuleux. 2° *Memorie trevigiane sulle opere di disegno*, ibid., 1805, 2 vol. in-4°. Sous ce titre, l'auteur donne l'histoire de l'origine et des progrès des arts dans le Trévise depuis le 11^e siècle. Son ouvrage est rempli de recherches curieuses ; mais on y trouve aussi bien des idées qui ne pourraient soutenir un examen sérieux. 3° *Memorie trevigiane sulla tipografia del secolo XV*, ibid., 1805, in-4°. Aveuglé par son amour pour les Trévisans, Federici cherche à prouver, dans cet ouvrage, que la petite ville de

Feltre est le véritable berceau de l'imprimerie. Il s'appuie sur le témoignage d'un ancien manuscrit et sur celui d'Antonio del Corno, qui, dans ses *Memorie storiche della città di Feltre* (Venise, 1710, in-4°), avance que Pamphile Gastaldi, citoyen de Feltre, connaissait dès 1456 l'art d'imprimer avec des caractères mobiles ; et que Fust (voy. ce nom) reporta en Allemagne ce secret qu'il tenait de Gastaldi. Cette opinion, quoique présentée avec beaucoup d'esprit, n'a pas besoin d'être réfutée. L'ouvrage de Federici est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur expose et soutient le paradoxe dont on vient de parler ; la seconde contient le catalogue chronologique des livres imprimés à Trévise, depuis 1471 jusqu'à 1500, au nombre de quatre-vingt-quinze ; et la troisième, l'histoire littéraire de cette ville pendant le même temps. A la suite l'auteur a réuni, sous le titre de *Documenti aneddoti*, les pièces préliminaires des douze principaux ouvrages imprimés à Trévise dans le 15^e siècle ; et enfin l'épître dédicatoire de la première édition du *Dictionnaire* de Calepin, quoique imprimé à Reggio en 1502 (voy. CALEPINO), parce que Pontico Verunio de Trévise en est l'un des imprimeurs et le correcteur. 4° *Esame critico-apologetico della letteratura trevigiana del secolo XVIII, sino a nostri giorni, esposta dall'autore della Letteratura veneziana* (le P. Moschini), ibid., 1807, in-8°. Loin d'avouer qu'il avait exagéré dans ses autres ouvrages le mérite littéraire des Trévisans, il emploie celui-ci à le relever encore ; le P. Moschini, contre lequel il avait lancé des traits assez piquants, lui répondit avec beaucoup de vivacité dans le 4^e volume de la *Letteratura veneziana*, p. 70 et suivantes. On trouve une Notice détaillée sur le P. Federici dans le *Giornale dell'italiana letteratura*, Padoue, 1808, t. 25. L'abbé Louis Federici, son neveu, lui en a consacré une autre dans les *Elogi storici de' piu illustri ecclesiastici veronesi*, Vérone, 1819, t. 5. W—s.

FEDERICI (JEAN-BAPTISTE-CAMILLE-FRÉDÉRIC VIASOLO), connu sous le nom de *Camille Federici*, né à Garesio, petite ville du Piémont, le 9 avril 1749, fit ses études à Turin, où il cultiva les littératures latine et italienne, et donna des preuves, dès sa plus tendre enfance, de cet esprit ingénieux qui le porta par la suite à écrire pour le théâtre. Quelques productions, fruit de sa jeunesse, ayant été jouées par des amateurs, lui valurent beaucoup d'éloges. Mal partagé sous le rapport de la fortune, avide de gloire, encouragé par les marques d'approbation qu'il recevait et par ses amis, il abandonna, lui aussi, cette même patrie que furent obligés de quitter Baretti, Denina, Lagrange, Bodoni, Alfieri, et voyagea en Italie. En 1787, il se trouvait à Venise aux appointements du directeur de la troupe qui jouait à la salle St-Ange. C'est alors que ses comédies représentées dans cette ville furent tellement recherchées, applaudies sur tous les théâtres de l'Italie, que le nom de Federici parut devoir effacer celui de tous les

auteurs dramatiques qui l'avaient précédé, mais son étoile ne brilla pas toujours d'une aussi vive lumière. De Venise Federici passa à Padoue, où il se fixa, y étant devenu époux et père. Attaqué d'une maladie grave et pénible, qui mit ses jours en danger pendant quatre ans, il trouva un soulagement et un appui dans la personne de François Barisan, riche négociant de cette ville, jeune homme aimable, bien élevé et instruit. Ayant pris goût à jouer la comédie, il avait fait construire une salle dans sa charmante *villa de Castelfranco*, et y avait réuni une société choisie d'amateurs, parmi lesquels il se fit une réputation d'excellent acteur. Plusieurs de ses comédies furent composées pour cette société, et jouées par elle avec tant de succès qu'elles auraient pu exciter la jalousie des artistes les plus habiles. Federici recouvrait à peine une santé longtemps délabrée, lorsqu'il essuya un de ces malheurs auxquels les auteurs qui n'ont aucun privilège d'impression ni de représentation sont fort exposés en Italie. Ses œuvres se trouvaient dans les mains de beaucoup de comédiens, mais il n'avait pas encore eu l'idée de les faire connaître par la voie de la presse. Une âme vénale profita de cette circonstance pour en tirer parti, en les publiant sans le consulter. On ne saurait exprimer la douleur que Federici éprouva en voyant paraître, tout à coup, la majeure partie de ses pièces, imprimées sans qu'on eût même daigné lui en faire part. Mais le mal était sans remède : il ne lui restait qu'à souffrir et à se taire. Federici passa ensuite auprès de son ami Antoine Goldoni (1), et continua à donner de nouvelles productions toujours ardemment désirées et toujours applaudies. Après l'édition de Turin, plusieurs de ses ouvrages furent insérés dans des recueils dramatiques, soit à Venise, soit dans d'autres villes ; ce qui l'engagea à prendre enfin le parti de les publier lui-même, tels qu'ils étaient sortis de sa plume. L'édition en fut entreprise à Padoue, en 1802, sous les yeux de l'auteur ; mais le quatrième volume ne faisait que de paraître lorsqu'une seconde maladie termina ses jours le 23 décembre de la même année. La collection fut continuée, tant bien que mal, jusqu'au dixième volume, puis abandonnée. Le nombre des comédies de Federici s'élève à cinquante-six. Plusieurs ont été traduites en français et en espagnol. Celle qui est intitulée *la Buggia vive poco* a mérité l'honneur d'être transportée sur la scène française. MM. Roger et Creuzé de Lesser en ont tiré la comédie de *la Revanche*. Ce fut au milieu de l'admiration que les œuvres de Schiller, d'Iffland et de Kotzebue excitaient en Allemagne que Federici entra dans la carrière théâtrale, avec l'espoir d'arriver aux premiers rangs des auteurs dramatiques. Si son projet ne réussit pas entièrement, on doit l'attribuer, en grande partie, à l'injustice du sort, qui

le traita avec assez de rigueur pour l'obliger à faire un commerce de son talent, en se vendant aux caprices et à la cupidité des directeurs de théâtre, afin de procurer une existence à sa famille. C'est principalement à cette cause fâcheuse qu'il faut imputer les taches qui déparent plusieurs de ses écrits, taches sur lesquelles une critique impartiale ne saurait se taire. Obligé de se conformer à la volonté des autres et de traiter des sujets romanesques, il tomba quelquefois dans l'in vraisemblance des caractères qu'il allait chercher, dans son imagination, au delà des Alpes et des mers, au lieu de les peindre tels qu'il aurait pu les voir auprès de lui. Voulant toujours instruire, même lorsque ses drames n'avaient pas une fin morale, il eut la mauvaise inspiration d'y suppléer par des maximes et par des préceptes. Gêné souvent par la nécessité de travailler vite et d'amener des coups de théâtre qui pussent éblouir le public, il fit trop fréquemment usage du même moyen, en introduisant sur la scène quelque prince, quelque souverain, ou autre grand personnage qui, se faisant connaître tout à coup, termine la pièce à sa manière, et convertit le théâtre en tribunal. Son style, plus châtié peut-être que celui de Goldoni, n'est pas à l'abri de tout reproche. Mais si tels furent les défauts qu'on pourrait lui reconnaître, peu d'auteurs l'ont surpassé dans l'art de concevoir ses plans, de les distribuer avec une économie sage et bien entendue, dans la conduite, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans la magie de la pièce, dans la variété des caractères. Son dialogue est tantôt vif ou soutenu, tantôt tendre ou joyeux ; des saillies charmantes s'échappent souvent de la bouche de ses personnages, et la justesse des idées est presque toujours unie à celle des mots. Enfin, si le but réel du théâtre est d'amuser, d'instruire et de corriger en même temps, on ne saurait nier que Federici ne l'ait souvent atteint. Naturellement doux et modeste, il n'eut jamais une haute idée de lui-même ; il vécut retiré, cultivant en secret ces vertus qu'il enseignait noblement sur la scène. Parmi les drames de Federici, celui qui est intitulé *le Remède pire que le mal, ou le secours inattendu*, nous paraît une de ses productions les plus remarquables. Cette pièce est remplie de beautés ; les situations fortes n'y manquent pas ; les scènes pathétiques y sont en assez grand nombre : la dixième du cinquième acte, entre le caissier Vittorio et son fils, est très-touchante ; mais la trop grande accumulation des événements, accumulation qui va toujours en augmentant, s'y fait remarquer d'une manière sensible, nuit à la vraisemblance, et par conséquent à la satisfaction que l'ouvrage aurait pu produire ; enfin le dénouement nous paraît aussi trop précipité (1). En 1838 M. Neymar a publié une notice biographique sur

(1) Alors directeur de la troupe qui portait le nom de Goldoni, et parent du célèbre auteur qui s'appelait Charles.

(1) Cette pièce a été traduite en français par l'auteur de cet article, et fait partie de la vingt et unième livraison de la Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers (éditeur Ladvocat).

Federici, Venise, in-8°, tirée à 200 exemplaires seulement. W—s—i.

FEDERMANN (NICOLAS), voyageur allemand, était né à Ulm en Souabe. Il embrassa l'état militaire, et y acquit une expérience qui fit agréer ses services par les Welser, riches négociants d'Augsbourg, auxquels Charles-Quint concéda la province de Venezuela, dans l'Amérique méridionale, en paiement des sommes qu'il leur avait empruntées. Devant en faire la conquête à leurs frais, ils s'engageaient à équiper quatre vaisseaux, à emmener des troupes espagnoles, et à construire deux villes et trois forts dans les deux années qui suivraient leur arrivée ; ils devaient, en outre, envoyer dans ce pays cinquante mineurs allemands. Federmann, nommé capitaine d'une compagnie de soldats espagnols et accompagné de mineurs, s'embarqua, le 20 octobre 1529, à San-Lucar de Barameda en Andalousie : le vaisseau fut poussé sur Lancerote, une des Canaries, où des Arabes, venus des côtes d'Afrique voisines, attaquèrent les Européens et leur firent des prisonniers au nombre desquels se trouvait Federmann. Sorti de captivité, il continua sa route, et atterrit à St-Domingue, où déjà la population indigène était presque totalement exterminée, et enfin arriva près de Coro. Le gouverneur A. Dalfinger étant parti de cet établissement à la fin de juin 1530, Federmann le remplaça. « Me voyant, dit-il, dans « la ville de Coro, avec beaucoup de troupes, sans « occupation, je me déterminai à entreprendre un « voyage dans l'intérieur, ou vers la mer du Sud, « espérant y faire quelque chose d'avantageux. « Mes préparatifs terminés le 12 septembre, je me « mis en route avec cent dix Espagnols à pied et « seize à cheval, accompagnés de cent Indiens qui « portaient nos vivres et tout ce qui était néces- « saire pour notre subsistance ou notre défense. » Il est très-difficile de constater le point auquel Federmann et ses compagnons parvinrent, ni de reconnaître les peuplades chez lesquelles il passa, la plupart n'existant plus aujourd'hui. En suivant sa marche aussi exactement qu'il est possible, on conjecture qu'ils s'avancèrent dans le S.-O., à peu près à cent cinquante lieues, jusqu'aux premiers contre-forts des Andes. Parfois les Indiens se défendirent avec tout le succès que permettaient les moyens dont ils disposaient. Les Européens éprouvèrent des pertes assez fortes, et Federmann fut blessé. Ces échecs furent vengés cruellement sur les malheureux Indiens. Federmann, chargé d'un mince butin en or, revint vers la côte et la suivit jusqu'à Coro, où il rentra le 17 mars 1531, et remit l'autorité entre les mains d'A. Dalfinger. La fièvre l'y retint jusqu'au 9 décembre ; alors il partit pour St-Domingue, et, le 16 janvier 1532, débarqua heureusement à Séville. Il salua l'empereur, qui se trouvait à Medina del Campo. Enfin le 31 août il revint Augsbourg. Il y écrivit la relation de son voyage, la laissa aux mains de Jean Kielhaber, son beau-frère, bourgeois d'Ulm, puis il

alla de nouveau tenter la fortune en Amérique : on ignore l'époque de sa mort. Sa relation parut en allemand, sous ce titre : *Belle et agréable narration du premier voyage de Nicolas Federmann le jeune, d'Ulm, aux Indes de la mer Océane, de tout ce qui lui est arrivé dans ce pays jusqu'à son retour en Espagne ; écrite brièvement et divertissante à lire*, Haguenau, 1537, in-8°. Ce livre est curieux par les détails qu'il offre sur les Indiens, sur leurs mœurs et sur la manière dont on s'y prenait pour les soumettre : l'auteur s'exprime avec une naïveté qui gagne la confiance. Jean de Laet, dans son *Histoire des Indes*, parle de l'expédition de Federmann. L'ouvrage de ce dernier, devenu extrêmement rare, est omis dans les Biographies allemandes. M. Henri Ternaux l'a traduit en français, et l'a inséré dans le recueil qu'il a publié sous ce titre : *Voyages, relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois en français*, Paris, 1837. Quant au second voyage de Federmann, nous ignorons s'il a été imprimé ou même écrit. E—s.

FÉDOR IWANOWITCH, dernier souverain de Russie de l'ancienne dynastie de Rurick ; il était fils d'Ivan Wasiliewitch et d'Anastasie Zakharin. Né en 1537, il monta sur le trône en 1584, et se maria à Irène, fille de Fédor Godounof ou Gudenof. Son beau-frère, Boris Godounof, s'empara du pouvoir et régna sous son nom. En 1588, le patriarche de Constantinople, Jérémie, vint à Moscou pour implorer les bontés du czar, et crut se le rendre favorable en accordant à l'Eglise russe quelque nouvelle prérogative. Il proposa d'élever le siège métropolitain russe à la dignité de patriarchat ; le czar y consentit, et ce fut depuis ce moment que la Russie eut son patriarche particulier, et devint indépendante du patriarche de Constantinople. Pierre I^{er} dans la suite, en supprimant la dignité de patriarche, conserva à l'Eglise russe la même indépendance, et s'en déclara le chef. Fédor, qui était d'une santé très-faible, mourut en 1598, et Boris Godounof, soupçonné de l'avoir empoisonné, devint son successeur. Cet homme ambitieux avait fait périr, quelque temps auparavant, Dmitri ou Démétrius, frère de Fédor, et dernier rejeton de la race de Rurick (voy. GUDENOF). C—AU.

FÉDOR II ALEXIEWITCH, czar de Russie, petit-fils de Michel Romanow, qui commença une nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitch, et frère de Pierre-le-Grand. A la mort de son père, en 1676, Alexis n'avait que dix-neuf ans ; sa santé était faible et l'empêchait de développer les qualités qu'il avait reçues de la nature. Il signala cependant son règne par plusieurs traits qui lui donnèrent des droits à la reconnaissance publique : le plus digne d'attention est l'abolition d'un usage qui remontait à une haute antiquité. La naissance donnait une supériorité incontestable pour toutes les charges ; l'égalité de noblesse ne suffisait même pas pour que deux hommes se

crussent égaux, et celui dont le père ou l'aïeul avait eu quelque emploi plus éminent se regardait comme supérieur à celui qui ne pouvait alléguer le même avantage. Les disputes qui en résultaient étaient jugées par le sénat, sur des registres qu'on nommait *Livres d'arrangement* (*Rodriadnié knigui*). En 1684, Fédor fit brûler publiquement et avec beaucoup de solennité tous ces registres, et le patriarche prononça un discours pour applaudir à la résolution du souverain. Cependant Fédor, pour ne pas enlever aux nobles tous leurs avantages, les fit inscrire selon leur rang dans des registres particuliers, où l'on inséra en même temps les noms de ceux qui n'étaient pas compris dans les anciens livres. On a attribué à Fédor le projet d'une institution qui devait servir à l'instruction publique, mais qui eût été en même temps un tribunal d'inquisition. Plusieurs historiens supposent que ce projet était sorti de la tête d'un moine fanatique; ce qui est certain, c'est qu'il ne fut point exécuté. Fédor mourut le 27 avril 1682, âgé de 23 ans. Il avait été marié deux fois, mais ne laissait point d'enfants. Il fut remplacé par ses deux frères Iwan et Pierre. C—AU.

FEDRICI (CÉSAR), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563 pour aller aux Indes. Il aborda à Tripoli de Syrie, se joignit à Alep à une caravane, descendit l'Euphrate depuis Bir jusqu'à Bagdad, qu'il appelle Babylone, et après avoir touché à Ormus, il parcourut pendant dix-huit ans les mers de l'Inde jusqu'à Malacca. Il ne poussa pas ses courses au delà de cette ville. Il fit un long séjour au Pégou, et y retourna même plusieurs fois. On voit par la relation de Fedrici qu'il était commerçant. Après avoir éprouvé tour à tour la bonne et la mauvaise fortune, il songea à revoir sa patrie pour y jouir du fruit de ses travaux. Il retourna par mer d'Ormus à Bassora, et de Bagdad à Alep par le désert. Il s'embarqua à Tripoli pour la terre sainte, passa quatorze jours à Jérusalem, alla à Jaffa, ensuite à Tripoli, et débarqua à Venise le 5 novembre 1584. Ayant bien goûté, dit-il, la satisfaction d'être heureusement de retour dans sa patrie, il résolut de décrire, le plus brièvement qu'il lui serait possible, tout ce qu'il avait observé de curieux dans ses voyages, de donner des détails instructifs sur tous les objets de commerce qui se trouvent aux Indes, et d'y joindre des avis pour ceux qui voudraient faire le même voyage. Il publia en conséquence, en italien, l'ouvrage suivant : *Voyage à l'Inde orientale et au delà, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ces pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent*, etc., Venise, 1587, un vol. in-42. Cette relation se trouve aussi dans le tome 3 du Recueil de Ramusio; elle est traduite en anglais dans le tome 2 de Hackluyt, et dans les *Asiatic Miscellanies*, t. 1^{er}. Fedrici ne donne un itinéraire suivi de son voyage que jusqu'à son arrivée à la côte de Malabar et vers la fin de ses courses. Il parle en

général des pays qu'il a vus, et dit accidentellement qu'il est allé à tel ou tel lieu, en rapportant quelquefois la date de son séjour. On ne peut qu'approuver cette manière de narrer; car les affaires de son négoce l'ayant conduit plusieurs fois dans les mêmes lieux, il fût, en suivant une marche opposée à celle qu'il a tenue, tombé dans des répétitions fastidieuses. Ce n'est pas au reste la seule preuve de bon sens que l'on trouve dans son livre. Tout en entretenant le lecteur de ses aventures personnelles, il n'en dit néanmoins que ce qui est nécessaire pour soutenir l'intérêt de la narration. Il ne raconte pas de fables, écrit avec beaucoup de candeur, et présente des renseignements très-curieux sur tous les sujets qu'il annonce dans le titre de son ouvrage. Il eût mérité, dans le temps où il parut, les honneurs de la traduction en notre langue; aujourd'hui encore sa lecture fournira des documents précieux aux personnes qui s'occupent de recherches relatives au commerce et à la géographie de l'Inde. E—s.

FEDRIGOTTI (JÉRÔME), littérateur, né en 1742, à Sacco di Rovereto, fit ses études partie dans cette ville et partie en Allemagne, où il suivit les cours des plus célèbres académies. Son père le destinait à la carrière du barreau; mais la nature l'avait fait poète, et rien ne put le détourner de sa vocation. Doué d'un esprit vif et formé par la lecture de Pétrarque, du Tasse et de l'Arioste, il s'essaya d'abord avec succès dans la pastorale et dans le genre lyrique. Il s'éleva depuis à la tragédie, et composa les deux premiers chants d'un poème dont le héros est *Antoine le triumvir*. Mais, attaqué d'une maladie lente, dans laquelle, à l'exemple de Pétrarque, il refusa le secours des médecins, il y succomba en 1776, à 34 ans. Ses *poésies*, qui n'ont point encore été réunies, sont éparses dans les *Raccolte*, et conservées dans les archives de l'Académie des *Agiati*, dont il était membre. A beaucoup d'érudition Fedrigotti joignait le goût des arts; il cultivait la musique et le dessin, et passait pour un habile connaisseur. Clém. Vannetti a composé en latin l'éloge de ce jeune poète; cette pièce est imprimée dans le tome 32 de la *Raccolta d'opuscoli* de D. Mandelli. W—s.

FEHLING (HENRI-CHRISTOPHE), peintre, naquit en 1653 à Sangerhausen, et eut pour maître Samuel Botschild, son parent, qu'il accompagna en Italie. Fehling, de retour à Dresde, fut nommé successivement peintre de la cour, directeur de l'Académie et inspecteur de la galerie de tableaux. Il peignit plusieurs plafonds au palais du grand jardin de Dresde, ainsi qu'à ceux du Zwinger et du prince Lubomirsky, et mourut à Dresde en 1725, à l'âge de 72 ans. D—r.

FEHR (JEAN-MICHEL), né le 9 mai 1610, à Kitzingen en Franconie, commença ses études à Schweinfurt, puis se rendit à Leipsick pour y apprendre la médecine. En 1634, il voulut suivre les leçons de Sennert, qui demeurait à Wittenberg;

mais les malheurs de la guerre ne lui permirent pas de jouir longtemps de cet avantage. Il fut même obligé de se faire précepteur de trois seigneurs saxons. Au bout de deux ans, il obtint la place de directeur du laboratoire de chimie de Dresde, et fut chargé par le premier médecin de la cour de visiter ceux de ses malades auxquels il ne pouvait donner ses soins. Ces fonctions le rendirent plus habile encore dans la pratique, et lui procurèrent quelque aisance. En 1659, il suivit les leçons de Gaspard Hoffmann à Altorf, puis voyagea en Italie, visita Venise, Padoue, et fut reçu docteur dans cette dernière ville par le célèbre Vesling, en 1661. De retour en Allemagne, il se fixa à Schweinfurt, fut reçu, sous le nom d'*Argonauta*, membre de l'Académie des Curieux de la nature, dont il devint président en 1665. Vingt ans après, Léopold I^{er} le nomma son médecin impérial, et lui fit présent d'une chaîne d'or; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité nouvelle, et mourut le 15 novembre 1688 des suites d'une apoplexie. Fehr enrichit les *Mémoires des Curieux de la nature* d'un grand nombre d'observations intéressantes; mais il n'a publié séparément que deux petits ouvrages. Ce sont : 1^o *Anchora sacra, vel scorsonera elaborata*, Breslau, 1664; Iéna, 1668, in-8^o; 2^o *Hiera Picra, vel de absynthio analecta*, Iéna, 1667; Leipsick, 1668, in-8^o, fig. — FEHR (Jean-Laurent), fils du précédent, né à Schweinfurt, cultiva, comme son père, la médecine et la physique, et inséra ses observations dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature*, dont il était membre. Il mourut le 22 septembre 1706. D. L.

FEHRE (CHRÉTIEN-AUGUSTE), né le 25 mars 1744, à Burgstadt, dans le comté de Schœnburg, reçut sous les yeux de son père, fort habile théologien, et dans sa ville natale, une éducation dans laquelle les tendances théologiques avaient par trop le dessus; mais quand les événements de la guerre de sept ans menacèrent le pays en 1759, il se rendit aux écoles d'Altenbourg, où les écrivains profanes, Virgile, Horace, devinrent ses lectures assidues, et lui donnèrent pour la poésie un goût qui ne céda qu'à celui des sciences judiciaires. De retour dans sa ville natale (1761), il communiqua la nouvelle de cette vocation mondaine à son père, qui consentit à lui laisser étudier le droit à Leipsick. Il en sortit gradué, alla plaider et conduire des affaires à Pyna d'abord, ensuite à Chemnitz, enfin à Dresde. Il plut aux autorités et principalement au ministre de conférence Fréd.-Louis de Wurmb, et, grâce à lui, devint successivement procureur de la chambre (1781), et procureur de l'administration des finances (1784). Il eut aussi, de 1784 à 1800, diverses affaires à conduire avec l'étranger, et, de 1797 à 1817, il fut chargé de l'administration judiciaire des domaines de Gortitz. Plus que septuagénaire à cette époque, il se retira complètement des affaires, et survécut encore six ans à sa retraite: sa mort eut lieu le

29 août 1825. Fehre était un homme d'esprit. On a de lui plusieurs poésies de circonstance, imprimées sous le titre de *Cadeaux à mes amis et amies*, 1765 (anonyme), et reçues du public avec assez de faveur; d'autres poésies que l'on trouve dans les *Entretiens de Hambourg* et dans les *Fides* de Leipsick, 1768 et 1769; et enfin le *Médecin du roi* dans l'*Anthologie des Allemands* de Schmid (t. 1^{er}, Leipsick, 1770). En revanche, c'est à tort qu'on a donné, comme de lui, les *Allégories et Chansons des contrées limitrophes de la Bohême*, Leipsick, 1776. Ces poésies remarquables ont pour arrangeur ou pour auteur un de ses amis, Ch.-Théophile Kütsner, lequel mourut à Pyna, surintendant de cette ville. P—OT.

FEHRMAN (DANIEL), graveur de médailles, né à Stockholm en 1710, eut pour maître le fameux Hedlinger, qui était alors graveur du roi de Suède. Fehrman accompagna Hedlinger dans un voyage en Danemark et en Russie, et, de retour en Suède, il fut employé par le gouvernement suédois à la monnaie de Stockholm. Lorsque Hedlinger se retira, il obtint du roi la permission de remettre sa place à son élève, qui la remplit avec autant de distinction que de zèle. Il grava un grand nombre de médailles, de jetons, de sceaux et d'armoiries, qui sont la plupart recherchés des connaisseurs. Plein de reconnaissance pour Hedlinger, il fit une médaille à l'honneur de cet artiste, qu'il représenta sous l'emblème du soleil prêtant sa lumière à la lune; la médaille a pour inscription: *Lucem dat sidus amicum*. En 1764, Fehrman fut mis par une attaque d'apoplexie hors d'état de travailler; il eut cependant la satisfaction de se voir remplacé par son fils, dont il avait été le maître. Outre cet élève, il en avait formé plusieurs autres, entre lesquels se sont distingués surtout C.-P. Wickman et G. Ljunberger. Daniel Fehrman mourut en 1780. Les travaux de tous ces artistes ont donné à la Suède une suite de médailles très-considérable, conservant le souvenir des principales révolutions, des traits les plus remarquables de chaque règne, des actions éclatantes et des entreprises patriotiques. Jonas Hallenberg, historiographe de Suède et auteur de plusieurs ouvrages historiques, a publié le catalogue de toutes ces médailles, et de celles qui ont été achetées en plusieurs pays pour être placées dans le cabinet du roi avec les médailles nationales. C—AU.

FEJOO. Voyez FEYJOO.

FEILER (JEAN), médecin allemand, né en 1771, exerça l'art de guérir à Landshut, devint professeur d'accouchements à l'université de cette ville, et directeur de l'établissement qui est consacré aux femmes en couches. Il y enseigna aussi la pathologie et l'hygiène. Le roi de Bavière le nomma conseiller aulique. Il mourut à Landshut le 21 mars 1822. Ses écrits sont : 1^o *De spine dorsi incurvationibus earumque curatione*, Nuremberg, 1807, in-8^o; 2^o *Sur la fracture de l'occipital*

avec une nouvelle méthode de la guérir, Sulzbach, 1811, in-8° (en allemand); 3° *Introduction à la connaissance et au traitement des maladies des enfants*, Sulzbach, 1814, in-8° (en allemand); 4° *Sur les monstruosités humaines en général, et les hermaphrodites en particulier*, Landshut, 1814, in-8° fig. (en allemand); 5° *Manuel de diététique*, Landshut, 1821, in-8° (en allemand). L'auteur divise cet ouvrage en deux parties : dans la première, *Diététique générale*, il parle de l'air, des aliments et des boissons, du mouvement et du repos, des passions, du sommeil et de la veille, des évacuations et des rétentions; dans la deuxième partie, *Diététique spéciale*, il parle de l'éducation des enfants, et donne des règles de régime pour les âges, les professions et les sexes.

G—T—R.

FEINES. Voyez FEYNES.

FEINAIGLE (GRÉGOIRE DE), mnémoniste, n'était pas, comme il le disait lui-même, l'inventeur de la méthode mnémotechnique qu'il a tenté de répandre en France, et qui lui a valu, grâce aux journaux, une célébrité passagère. Né vers 1765, en Allemagne et peut-être en Bavière, Feinaigle était, selon toute apparence, un des disciples du baron d'Arélin (voy. ce nom), qui prétendait aussi, mais sans plus de fondement, à l'honneur d'une découverte renouvelée des Grecs et des Romains. Chargé vraisemblablement par son patron de propager sa découverte, Feinaigle vint en France vers le milieu de l'année 1806, et s'arrêta quelque temps dans les provinces de l'est. Il était accompagné d'un homme plus jeune, qui lui servait d'interprète (car il parlait alors très-difficilement le français) et qui s'occupait en outre des détails dans lesquels le maître ne pouvait entrer sans compromettre sa dignité. Après une séance préparatoire dans la salle de l'auberge où il était descendu, Feinaigle annonçait l'ouverture d'un cours de huit à quinze leçons dans lequel il devait exposer les principes du nouvel art avec une telle clarté, que tous ceux qui l'auraient suivi seraient eux-mêmes en état de l'enseigner; mais ce n'était pas là son but. On n'était admis à son cours qu'après avoir payé d'avance la rétribution fixée par le professeur, et qui variait suivant l'étendue de la ville et la richesse présumée des habitants. Il faisait ensuite prendre aux nouveaux adeptes l'engagement de ne pas révéler, avant le terme de deux ans, sans sa permission, les admirables secrets qu'il devait leur communiquer; seulement il leur était loisible d'en parler entre eux. Cette merveilleuse méthode d'étendre la mémoire, dont Feinaigle se donnait pour l'inventeur, est celle que Cicéron indique (*Rhetor.*, lib. 3, c. 5), et qui consiste dans l'emploi de figures bizarres et de chiffres auxquels on fixe le nom et la date que l'on veut se rappeler au besoin. Le cours terminé, Feinaigle se hâta de quitter la ville qu'il venait d'exploiter, laissant en général ses disciples assez peu satisfaits. Dans les premiers jours de décembre, il fit à Paris, dans une salle de l'hôtel de ville,

en présence d'une assemblée nombreuse et brillante, la répétition des expériences de sa méthode. La plupart des spectateurs en furent émerveillés; mais les bons esprits n'y virent qu'un objet de divertissement curieux, et pensèrent qu'avant de prononcer sur le plus ou le moins d'importance de la découverte que s'attribuait Feinaigle, il fallait s'assurer si l'on pouvait en faire l'application à des objets d'une utilité réelle, telle que l'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul. Feinaigle affirma que sa méthode pouvait recevoir les applications les plus étendues; mais on ne tarda pas à reconnaître que, bonne seulement pour aider à fixer dans la mémoire quelques nomenclatures scientifiques, elle était inutile pour tout le reste, puisqu'elle ne pouvait suppléer à la logique, sans laquelle on n'apprend et ne retient que les mots. Moins heureux que l'un de ses prédécesseurs, Schenckel (voy. ce nom), Feinaigle, n'ayant point obtenu le brevet d'invention qu'il sollicitait, vit bientôt sa méthode abandonnée et tournée en ridicule par ceux même que ses promesses avaient attirés à ses leçons. Il fut mis sur la scène sous le nom de *Fin-Merle*, par Dieulafoy (voy. ce nom), dans un vaudeville intitulé : *Les filles de mémoire, ou le Mnémoniste*. Devenu un moment l'objet de tous les quolibets et de toutes les plaisanteries, il les supporta sans se plaindre; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il vit quelques-uns de ses élèves ouvrir des cours de mnémonique, et tenter d'exploiter pour leur propre compte la crédulité publique; alors il se fâcha tout de bon, et fit retentir les journaux de ses plaintes contre ceux qui lui dérobaient ses secrets. Après avoir occupé tout Paris, il y était complètement oublié lorsque les feuilles publiques annoncèrent qu'il était mort à Londres, en 1820.

W—s.

FEITAMA (SIBRAND) naquit à Amsterdam au mois de décembre 1694, dans cette condition si digne d'envie qu'Horace appelle *aurea mediocritas*, et qui, avec de l'ordre et des mœurs, procure la plus honorable indépendance. Ses parents le destinèrent d'abord au ministère sacré, et dirigèrent en ce sens son éducation; mais sa complexion délicate fit abandonner ce projet. Il fut question de lui ouvrir la carrière du commerce; cependant, au bout de quelques années d'apprentissage, le jeune Feitama reconnut encore que ce genre de vie convenait peu à sa passion pour l'étude, au besoin qu'il éprouvait d'un loisir lettré. Il adopta en conséquence cette nouvelle manière d'être, et n'en suivit désormais point d'autre. Il eut le bonheur de rencontrer dans Laurent Ten Kaate, le meilleur des grammairiens hollandais, dans Nicolas Bruin, bon poète moraliste, et dans Charles Seville, critique judicieux, d'excellents guides. Le théâtre hollandais recueillit les premiers fruits de ses travaux. Ses productions originales en ce genre sont une tragédie de *Fabricius* et un drame allégorique intitulé : *le Triomphe de la poésie et de la peinture*. Son *Fabricius*, bien que se ressentant

un peu de la jeunesse de l'auteur, n'en donnait pas moins des espérances; il l'a retouché dans une édition subséquente, où l'on regrette quelquefois le premier jet. Sa traduction du *Romulus* de Houdart de Lamotte parut à la même époque, et ces premiers essais furent accueillis avec distinction sur la scène hollandaise, en 1720 et 1724. Feitama s'est peut-être trop défié depuis de son génie inventif, et il s'est exclusivement réduit au rôle de traducteur. Ainsi, outre le *Romulus*, il a encore traduit de Lamotte les *Machabées*; des Corneille, *Darius*, *Pertharite*, *Stilicon* et *Vespasien*; de Voltaire, *Brutus*; de Crébillon, *Pyrrhus*; de Brueys, *Gabinie*; de Duché, *Jonathan*; de de Caux, *Marius*. Toutes ces pièces ont été successivement applaudies sur le théâtre d'Amsterdam, excepté *Jonathan* et les *Machabées*, que son respect pour la Bible empêcha le traducteur d'y présenter. Feitama forma deux entreprises de traduction bien autrement considérables, et il y fut couronné d'un plein succès. Il a traduit en vers hollandais le *Télémaque* de Fénelon et la *Henriade* de Voltaire. La première édition du *Télémaque* est de 1733. Il mit trente ans à retoucher son ouvrage, et cette retouche n'a paru que posthume. Le succès du *Télémaque* l'engagea à essayer la *Henriade*; mais la crainte de n'y pas réussir également et quelques autres circonstances firent lentement marcher et même momentanément abandonner cette entreprise. Charles Sebillle soutenait à son ami que la *Henriade* était intraduisible, qu'il ne parviendrait jamais à rendre dans la langue hollandaise la force et la concision du style de Voltaire. Feitama opposait à ces assertions d'heureuses tentatives sur des morceaux épars. Sebillle cessa de le dissuader. Feitama se remit à l'œuvre. En 1738 il était parvenu à la moitié de sa tâche. Elle se trouva finie en 1743; mais le poète mit encore dix ans à la polir, à la perfectionner; elle ne parut qu'en 1753, et ne valut pas à son auteur une moindre approbation ni de moindres éloges qu'il n'en avait recueilli de son *Télémaque*. Il ne nous paraît guère possible en effet de mieux faire. Feitama a incontestablement remporté la palme sur Govert Klinkhamer, dont la traduction de la *Henriade* en vers hollandais avait paru en 1742. On peut se douter quelquefois dans le *Télémaque* de Feitama qu'il rend en vers de la prose: la *Henriade* sent le poète d'un bout à l'autre. Tout ce qu'a publié Feitama, il l'a publié sous la devise: *Studio fovetur ingenium*, et non pas sous son nom, qui n'était cependant un mystère pour personne. Cette devise était une sorte de justice qu'il se rendait à lui-même; elle caractérisait le genre de son talent poétique, fruit du travail plutôt que de l'inspiration. Les initiales de ces trois mots latins étaient d'ailleurs celles de son nom, *Sibbrand Feitama Janszoon*, ou fils de Jean. Feitama vivait très-retiré, mais il embellissait sa retraite par la société de quelques amis choisis et par la culture des beaux-arts. Il avait formé une très-belle collection

de dessins, et il dessinait fort bien lui-même. Il était singulièrement accessible pour de jeunes poètes, qui se plaisaient à le consulter. On a prôné son talent pour la lecture. Il lisait les vers avec une singulière emphase, que les acteurs de ses pièces, en le prenant pour modèle, transportaient sur la scène dans leur déclamation. Né dans la communion des anabaptistes, Feitama en avait les mœurs simples et pures; il était fort attaché à la religion, mais il la voulait signalée par la tolérance et la charité. Doué d'un tempérament peu robuste, la lame eut promptement chez lui usé le fourreau. Trois ou quatre années de dégradation progressive de ses facultés physiques et intellectuelles le conduisirent doucement au tombeau le 15 juin 1758, à l'âge de plus de 63 ans. Il laissa par son testament des gages de son souvenir affectonné à un assez grand nombre de ses amis. L'un d'eux, le poète François van Steenwyk, publia, en 1763, la 2^e édition de son *Télémaque*, ainsi que ses œuvres posthumes, parmi lesquelles on distingue une traduction de l'*Alzire*. Du vivant de Feitama, en 1733, son théâtre avait paru en 2 volumes in-4^o, format affecté alors aux œuvres des poètes hollandais. — Jean FEITAMA, neveu de Sibbrand, compte en Hollande parmi les poètes dramatiques traducteurs, comme son oncle. On a de lui les tragédies de *Thésée*, 1740; *Thémistocle*, 1741; *Mérope*, 1746. M—ON.

FEITH (EVERARD) naquit dans le 16^e siècle à Elbourg, petite ville de la Gueldre hollandaise. L'envie de s'instruire le fit sortir de son pays, et, quand il y retourna, les troubles publics ne lui permirent pas de s'y fixer. Il vint en France, où il donna des leçons de grec, et obtint l'amitié de Casaubon, de Dupuy, du président de Thou. Son érudition était immense, et l'on ne peut douter qu'il n'eût rendu aux lettres savantes les plus grands services si sa vie avait été plus longue; mais il mourut fort jeune et d'une manière extraordinaire. Etant à la Rochelle, il se promenait suivi d'un valet. Un habitant l'invita à entrer dans sa maison; il y entra, et depuis on ne le revit plus. Toutes les perquisitions des magistrats restèrent sans succès. Feith laissa plusieurs ouvrages, entre autres, *Antiquitates Athenienses*, en 8 livres, et *Antiquitates Homericae*, en 4 livres. Ce dernier traité a été publié pour la première fois à Leyde en 1677 par Bruman, recteur du gymnase de Zwool, et petit-neveu de Feith. Gronovius l'a réimprimé dans le 6^e volume du *Trésor des antiquités grecques*. Il y en a une autre édition d'Amsterdam (1726), et une de Strasbourg (1743), due aux soins de Stober, qui y a joint ses remarques et celles de Heupel: c'est la meilleure de toutes. L'abbé de Longuerue, qui n'avait pas l'imagination fort poétique, aimait mieux lire Feith qu'Homère. « Il y a, dit-il, deux livres sur Homère « que j'aimerais mieux qu'Homère même. Le « premier est *Antiquitates Homericae* de Feithius, « imprimées à Leyde, où il extrait tout ce qui a

« rapport aux usages et coutumes. Le second est « *Homeri Gnomologia per Duportum*, imprimé à Cambridge. Avec ces deux livres on a tout ce qu'il y a d'utile dans Homère, sans avoir à es- « sayer ses contes à dormir debout. » Bayle nous apprend que les *Antiquités attiques* de Feith étaient en manuscrit dans la bibliothèque de Cuper, et cette particularité se trouve confirmée par le témoignage de Cuper lui-même, qui dans la 5^e de ses lettres à l'abbé Bignon s'exprime en ces termes : « J'ai outre cela divers manuscrits des savants, et « entre autres, de Feithus, qui nous a donné les « *Antiquitates Homericae* qui sont si estimées; car « ses *Antiquitates Atticae*, ses *Paralipomena Attica* « et sa *Respublica Atheniensium* sont entre mes « mains. » nous ignorons à qui ces manuscrits appartiennent aujourd'hui. Probablement ils ne seront jamais publiés. Des compilations à la manière de Meursius seraient maintenant d'un bien faible intérêt. B—ss.

FEITH (RHYNVIS), l'un des poètes les plus célèbres qu'ait produits la Hollande, naquit à Zwolle, province d'Over-Yssel, le 7 février 1753, d'une famille patricienne qui compte parmi ses ancêtres des littérateurs distingués, entre autres Everard Feith (voy. l'article précédent), auteur d'un ouvrage très-estimé sur les *Antiquités d'Homère*. Rhynvis Feith montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie. Après avoir reçu, en 1770, le grade de docteur en droit à l'université de Leyde, il retourna dans sa ville natale, et s'y appliqua principalement à l'étude des belles-lettres et de la poésie. Nommé bourgmestre de Zwolle, et quelque temps après receveur du collège de l'amirauté dans cette ville, il n'en continua pas moins de se livrer à ses savantes occupations, et enrichit la littérature hollandaise d'une foule d'ouvrages dont plusieurs sont regardés comme des chefs-d'œuvre. En 1779, il remporta le premier prix au concours ouvert par la Société poétique de Leyde pour une pièce intitulée : *le Bonheur de la paix*. La même société lui accorda en 1781 une médaille d'or pour un ouvrage en prose qui traitait des qualités essentielles du poème épique. En 1783, il obtint une gloire dont les annales de la littérature offrent peu d'exemples. La Société poétique de Leyde, qui était à cette époque la plus distinguée des Pays-Bas, avait mis au concours l'éloge de l'amiral Ruyter, en vers. Feith y envoya deux pièces, un poème en vers alexandrins et une ode. Le poème remporta le premier prix et l'ode le second, distinction éclatante que méritaient sous tous les rapports ces deux belles productions. Satisfait de l'honneur d'avoir obtenu ces deux prix, Feith refusa les médailles d'or et d'argent qui lui étaient décernées. La société, cependant, pour perpétuer ce double triomphe, lui offrit les empreintes de ces médailles en cire, renfermées dans une boîte d'argent sur laquelle était gravé le portrait du héros dont il avait célébré la mé-

moire, avec cette inscription aussi simple qu'énergique : *Immortel comme lui*. Feith refusa également la médaille d'or qu'il avait, peu de temps après, obtenue pour son poème intitulé *la Providence*, en priant la société d'accorder l'or au poète dont les vers seraient jugés les meilleurs après les siens. Il remporta encore plusieurs prix dans d'autres sociétés littéraires : celle de Rotterdam couronna, en 1780, son poème sur l'*Humanité*. Celui qui a pour titre : *Charles V à son fils Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas*, fut couronné à la Haye, en 1782. La Société de Teyler, à Harlem, lui décerna la médaille d'argent en 1797, pour son *Mémoire sur l'influence du gouvernement civil sur les affaires de la religion*. Il en obtint une pareille de la Société théologique de la Haye, pour son *Traité sur la force de la preuve de la vérité et de la divinité de la doctrine de l'Évangile, déduite des miracles opérés par Jésus-Christ et ses apôtres*. Enfin, il remporta le premier prix, en 1810, pour un autre mémoire dans lequel il résout négativement la question proposée par la Société théologique de Teyler, à Harlem, à peu près conçue en ces termes : *la Vertu et les mœurs peuvent-elles, chez des peuples parmi lesquels la civilisation a fait de grands progrès, trouver un appui suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines de législation, d'économie politique et d'éducation, sans avoir besoin de l'influence des idées religieuses? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard?* Feith a prouvé, par ces différents ouvrages, qu'il écrivait en prose avec la même facilité et la même élégance qu'on admire dans ses vers, et que son érudition égalait ses talents littéraires et poétiques. Parmi les écrits qu'il a publiés séparément, et qui sont en très-grand nombre, on distingue : 1^o cinq volumes d'*Odes et poésies diverses*, publiées en 1809 et années suivantes ; 2^o *Le Tombeau*, poème didactique en quatre chants, 1792 ; 3^o *La Vieillesse*, id., en six chants, 1803 ; 4^o *Thyrsa ou le Triomphe de la religion*, tragédie, 1784 ; 5^o *Lady Jeanne Gray*, id., 1791 ; 6^o *Ines de Castro*, id., 1794 ; 7^o *Mutius Cordus, ou la Délivrance de Rome*, id. Les poésies de Feith jouissent en général en Hollande d'une haute réputation ; toutefois on ne fait pas autant de cas de ses *Lettres en vers à Sophie*, publiées en 1809, et qui ont principalement pour objet de prouver que la philosophie de Kant est incompatible avec la doctrine de l'Évangile. Ces lettres ont été dans le temps sévèrement critiquées par le professeur Kinker, grand partisan du philosophe de Königsberg. Feith a coopéré avec Bilderdijk à refondre le beau poème hollandais de Van Haren, intitulé *les Gueux*. Les *Lettres sur différents sujets de littérature*, en 6 volumes in-8^o, dont le premier parut en 1794, sont écrites avec élégance et précision. On a reproché à Feith d'avoir, par quelques-uns de ses écrits, et notamment par son roman de *Ferdinand et*

Constantin, 1785, 2 vol. in-8°, fait naître chez sa nation le goût d'un genre de littérature qu'on a nommé *genre sentimental*, mais dont on a bientôt senti le ridicule. M. L.-V. Raoul et M. A. Clavareau ont traduit en vers français plusieurs de ses poésies, soit en entier, soit par fragments. Feith est mort vers la fin de 1824. Il était membre de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs sociétés savantes de son pays. — Son fils (Pierre RUTGER), qui était juge d'instruction au tribunal d'Almelo, hérita d'une partie des talents de son père. On a de lui plusieurs pièces de vers insérées dans les œuvres de la Société poétique de la Haye et dans les *Letter oefeningen*. Il remporta en 1816 un *accessit* au concours ouvert par la Société des beaux-arts et de littérature de Gand, pour une cantate sur la bataille de Waterloo. Z.

FEIZALLAH EFFENDI, mufti, naquit à Van, sur les confins de la Perse. Il descendait d'une race d'émirs. Sous le sultan Mahomet IV il fut fait underris de Sulimanié, et ensuite coggia des Chezadés, ou précepteur des fils du prince. Mustapha II, son élève, le porta à la dignité de mufti. Il ne passait pas pour un homme instruit, mais pour un esprit délié, astucieux et insinuant. Son ascendant sur son maître, dont il abusa constamment, les rendit odieux l'un et l'autre; ce mufti, avare, injuste et perfide, ne se servait de sa puissance que pour tromper, persécuter et s'enrichir. Cherkies-Méhémet, gouverneur de Jérusalem, faillit périr victime innocente de la haine du cruel Feizallah. Cherkies-Méhémet, un des plus braves, des plus religieux et des plus estimés pachas de l'empire ottoman, se trouvait en opposition à Jérusalem avec un fils du mufti, qui y était mollah. Ce fils, digne en tout de son père, était le tyran le plus bizarre et le plus redouté. Il avait ordonné à tous les habitants, même musulmans, de tuer tous les chiens et toutes les mouches, parce qu'il prétendait que ces animaux et ces insectes l'incommodaient dans l'exercice de ses fonctions. Tous les habitants, effrayés de la puissance du mollah, fils de Feizallah, n'étaient occupés qu'à tuer les mouches et les chiens, que la loi de Mahomet protège. Le scandale devint si universel que le vertueux Cherkies-Méhémet fit parvenir les plaintes du peuple au pied du trône. Le mufti furieux, qui avait pour ses enfants la faiblesse du grand prêtre Héli de l'histoire sainte, noircit tellement Cherkies dans l'esprit du sultan que Mustapha II envoya un capidji lui demander sa tête. Ce dernier avertit heureusement le grand vizir, qui parvint à sauver l'innocent et vertueux pacha. La dernière victime de Feizallah fut Daltaban, dont la mort fit éclater la révolte de 1702. Mustapha, craignant pour lui-même, se vit obligé de livrer à la fureur de la multitude son perfide conseiller, l'odieux Feizallah. Il fut déclaré infidèle, parce que le Coran et les lois de l'empire défendent de mettre à mort un mufti. Dépouillé de son caractère sacré,

Feizallah devint le jouet de toutes les tortures; les rebelles portèrent la fureur jusqu'à lui enfoncer des clous dans les genoux pour lui faire déclarer où étaient ses immenses trésors. On peut regretter de trouver le courage dans une âme corrompue; mais il n'en est pas moins vrai que cet odieux mufti souffrit tous les tourments avec une constance étonnante; son corps fut enfin jeté dans le fleuve Maritza, le fameux Hèbre qui passe à Andrinople, le théâtre de cette scène d'horreurs. S—Y.

FEKHR-EDDIN. Voyez FAKHR-EDDYN.

FELDMANN (BERNARD), né à Cöln, sur la Sprée, le 11 novembre 1704, étudia la médecine à Berlin, sous les savants professeurs Neumann, Pott, Eller, Ludolf. En 1726, il se rendit à l'université de Halle, et après un court séjour il revint à Berlin. En 1731 il partit pour la Hollande, lia une connaissance particulière à Amsterdam avec l'habile chirurgien Vilhoorn et le célèbre naturaliste Seba, suivit les intéressantes leçons de l'illustre Boerhaave et de son digne collègue Gaub, à l'université de Leyde, où il reçut le doctorat en 1732. Sa dissertation inaugurale, *De comparatione plantarum et animalium*, annonçait une sorte de prédilection pour l'histoire naturelle, qui fut toujours en effet l'occupation chérie de Feldmann. De retour en Prusse, il fut élu médecin-physicien et sénateur de Rupin. Il inspirait une telle confiance, il jouissait d'une telle réputation dans cette ville, qu'il refusa l'emploi de médecin militaire que lui offrit le grand Frédéric. En 1775, la Société des Scrutateurs de la nature de Berlin l'admit dans son sein, avec le titre de membre honoraire, et le perdit au mois de janvier 1777. Feldmann n'a publié que des mémoires insérés dans divers recueils. On distingue des observations sur les lombrics trouvés dans les reins, sur les effets de la déglutition du verre, sur l'utilité du séton dans les éruptions varioleuses et psoriques, sur l'efficacité du camphre à grandes doses. C.

FÉLÉKI, poète persan, dont les vrais noms sont *Aboul-Nizam-Mohammed*, naquit à Chamaki, dans le Chirvan, vers le commencement du 6^e siècle de l'hégire. On dit qu'il eut pour maître le poète Aboul'ola Kendjevi. Voici la circonstance qui lui fit donner le surnom sous lequel il est généralement connu. Un astronome, ou plutôt un astrologue de Chamaki, avait une fille d'une rare beauté; Féléki, épris pour elle d'une passion ardente, se livra à l'astrologie, afin de s'introduire auprès d'elle sous le prétexte d'étudier cette science; mais il fit de tels progrès dans la connaissance des astres et acquit une telle habileté dans l'art de tirer de leur position respective des augures pour les actions humaines, qu'on lui donna le surnom de *Féleki* (céléste), dérivé du mot *Félek* (le ciel). Au surplus, il paraît d'après ses poésies que son amant rejeta longtemps ses soupirs; souvent il se plaint de ses duretés, de

ses refus. Cette rigueur le plongea dans une profonde mélancolie, et il résolut d'abandonner le monde ; mais il eut assez de sagesse pour ne pas accomplir ce serment, et sortit bientôt de la retraite. Il renonça même à l'astrologie et aux mathématiques pour se livrer tout entier à la poésie, et acquit une grande réputation dans cette carrière, digne de ses rares talents. On lui décerna les titres de *Chems-el-Chodra* (soleil des poètes), et *Mélik-el-fodheld* (roi des excellents). Il a composé en différents ouvrages près de quatorze mille vers. Le prince Mirza-Oulough-Bey faisait grand cas de Féléki et le plaçait après Anvéri, disant qu'il n'y avait point de poésie qui eût plus de force que la sienne. Plusieurs critiques le préférèrent à Khacany, son rival et son contemporain. Féléki vécut en honneur à la cour de Manouchéher-Chah, et jouit des bonnes grâces de ce prince. Il mourut en 577 de l'hégire (1182 de J.-C.), et fut enterré à Chamaki. J—N.

FÉLETZ (CHARLES-MARIE DORIMONT DE), membre de l'Académie française, est né à Gusmon, département de la Corrèze, le 3 janvier 1767. Issu d'une ancienne famille du Périgord, il fit de fortes études dans les maisons des Oratoriens de Brives et de Périgueux. Ses parents l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il vint à Paris pour y faire sa théologie, et il était depuis deux ans maître de conférences à Ste-Barbe, quand, en 1791, un prêtre assermenté s'y présenta au nom de la Commune pour requérir le serment des ecclésiastiques qui dirigeaient cette maison. Tous le refusèrent, et le jeune de Féletz, disposé à suivre l'exemple de ses maîtres, se retira dans sa famille. Rien ne l'empêchait de renoncer à une carrière qu'il respectait sans la désirer ; il était libre, n'ayant encore été admis qu'aux ordres mineurs ; mais, dirigé par un sentiment d'honneur et par les conseils de ses parents, il demeura fidèle à la vocation qui lui avait été inspirée, et malgré les périls qu'il envisageait dans l'avenir, il tint à achever l'œuvre commencée, et à sa prière, il fut admis à l'ordination dans le secret d'une maison particulière. C'était se dévouer noblement à la persécution. De ce moment il lui fallut se tenir caché, et bientôt pressé de prononcer le serment que la loi d'alors n'imposait qu'aux ecclésiastiques revêtus de fonctions, mais qu'une maligne interprétation avait étendue aux simples prêtres, il refusa de trahir sa conscience, et il fut en conséquence arrêté et conduit, au mois de mars 1794, à Rochefort, pour y partager le sort de huit cents ecclésiastiques non assermentés, qui, entassés sur des pontons infects et dénués de tout, étaient destinés à une lointaine déportation. Il souffrit là avec ces vénérables confesseurs de la foi des maux incalculables, et il semblait que la mort, trop lente au gré de leurs farouches persécuteurs, pourrait seule affranchir ces innocentes victimes de leurs souffrances ; les plus faibles succombaient à leurs maux, et chaque jour voyait leurs rangs s'éclaircir.

XIII.

La mort de Robespierre vint adoucir ces terribles temps, sans cependant y mettre un terme, et ceux qui avaient survécu furent dirigés sur la ville de Saintes, au mois d'avril 1795 ; ils y étaient encore prisonniers, mais leur sort avait éprouvé des adoucissements. Les prisons s'ouvrirent enfin, et l'abbé de Féletz reçut dans une famille honorable de cette ville une bienveillante hospitalité qui adoucissait ses misères et donna naissance à des relations touchantes qui durèrent autant que sa vie. Le 18 brumaire an 8 ayant rendu à de Féletz son entière liberté, il vint à Paris pour y solliciter la radiation de son frère de la liste des émigrés. A cette époque il retrouva MM. Bertin, ses anciens amis et condisciples de Ste-Barbe, qui venaient de fonder le *Journal des Débats* (voy. BERTIN). Ils l'invitèrent à se réunir à eux, et il y consentit après s'en être assez longtemps défendu. C'est ainsi que de Féletz devint l'un des champions de cette restauration des lettres qui se manifesta au commencement de ce siècle et dont le *Journal des Débats* a été la principale arène. Malgré tant de maux éprouvés, bien que la monarchie amendée sous quelques rapports fût tacitement désirée par un grand nombre de Français, on n'en aurait pas alors osé exprimer hautement le regret, mais une croisade dirigée par de sages écrivains contre les assertions de la fausse philosophie du dernier siècle était de nature à être tolérée par le consulat, gouvernement réparateur, qui la regardait comme favorable à l'établissement de son autorité. Les plus fausses doctrines philosophiques, religieuses ou littéraires proclamées depuis longtemps régnaient alors audacieusement sur les esprits subjugués ou flétris ; le vrai ne trouvait plus d'interprètes, encore moins de défenseurs. La vérité, longtemps obscurcie, avait pris l'apparence d'une nouveauté. La génération qui avait crû pendant la tourmente révolutionnaire n'avait rien appris, ou elle avait oublié ce qu'elle avait su ; la critique se chargea de l'instruire et lui apprit ce qu'elle ignorait. Afin de relever cette génération fourvoyée, elle entreprit un vaste cours sur les matières littéraires, philosophiques, morales et religieuses, et les lecteurs rebutés des mauvaises doctrines, éclairés par les résultats placés sous leurs yeux, accueillirent avec gratitude des enseignements qui les ramenaient aux lois immuables de l'ordre, du goût et du bon sens. Courbée sous le despotisme, l'ardeur française se porta vers les lettres, qui devinrent son occupation favorite. On crut d'ailleurs voir dans les principes développés par nos habiles critiques, et dans leur respect pour les beaux siècles de notre littérature, liés étroitement aux plus brillantes périodes de la monarchie, une opposition déguisée à la révolution et au despotisme ; les critiques furent applaudis, la France brûla les odieuses idoles qu'on l'avait forcée d'adorer ; une ère nouvelle s'étendit sur l'Europe et le bon goût naquit de nouveau dans le monde civilisé. Féletz eut le bonheur d'être un des membres de

62

ce noble apostolat. Son esprit fin et délicat, son goût formé à l'école des maîtres, lui firent remplir un rôle important dans l'heureuse révolution du bon goût à laquelle nous avons assisté. Il y avait en lui l'écrivain pur et élégant, et en même temps l'homme du monde auquel tous les salons étaient ouverts, et qu'il aimait par le charme de sa conversation, comme l'a dit son successeur : « De tous les hommes distingués qui travaillèrent à la restauration du sens moral, du goût et de la langue, aucun ne fut plus agréable au public que M. de Féletz. Il n'était pourtant ni le plus profond ni le plus savant; mais plus mêlé à la société de son temps, il savait mieux ce qu'elle voulait, parce qu'il le savait de sa bouche : elle voulait retrouver ses traditions, réparer son jugement et sa langue, refaire ses études, pourvu que ce ne fût pas sous un pédant.... La déclaration avait été la langue de la Terreur; elle voulait qu'on l'en vengeât : M. de Féletz l'y servit à souhait (1). » Des intentions hostiles au gouvernement d'alors paraissent par erreur avoir été imputées à MM. Bertin et à leurs amis et ils eurent la douleur en 1811 de se voir dépouillés par un acte du pouvoir absolu de la propriété de leur journal; M. de Féletz inséra ses articles dans le *Mercur de France*; puis, quand la tempête eut cessé, il revint au *Journal des Débats*. De Féletz a publié peu de livres; mais debout sur la brèche il en a jugé un grand nombre, et il a combattu par les armes du raisonnement et du ridicule les mauvaises doctrines qui depuis trop longtemps travaillaient à renverser les principes religieux et sociaux. Cette sûreté de goût, ce style correct et élégant, la grande justesse qui régnait dans ses articles de critique, ouvrirent à de Féletz les portes de l'Académie française; il y fut admis en remplacement de M. Villar, dans la séance du 17 avril 1827. La restauration satisfait aux vœux de tous temps formés par de Féletz, mais elle le trouva tout aussi résolu que sous le gouvernement précédent à n'accepter aucun des avantages qui lui furent offerts; c'est peut-être l'homme qui a mis le plus d'obstination dans son désintéressement; et, comme l'a dit si bien M. Villemain dans ses *Souvenirs contemporains*, « on se lassa d'offrir à qui refusait toujours. Cela convenait fort à M. de Féletz; il ne voulait du monde que ce qu'il y portait lui-même, la grâce, l'esprit aimable, le droit du libre penser et du bien dire. C'est par là qu'il plaisait sans effort dans ces réunions, devenues aujourd'hui trop rares, d'où la politique n'avait pas écarté la politesse.... C'est dans ces salons qu'un esprit qui ne s'imprime pas dans les journaux ou dans les livres, et qu'ils ne peuvent remplacer, brillait d'un naturel charmant.... M. de Féletz semblait un des mieux placés pour entendre et pour parler

« dans ce monde délicat et choisi : il en était sans « en dépendre, il l'aimait sans le flatter; il n'en « recevait que ce qu'il lui donnait, le plaisir d'un « agréable entretien, et souvent aussi cette communauté de pensées généreuses, le meilleur « lien des hommes et le fondement des meilleures « amitiés (1). » De Féletz, alors directeur de l'Académie française, présida la séance du 22 mai 1828, dans laquelle l'auteur de la tragédie de *Marie Stuart* fut reçu académicien. La réponse de de Féletz est remarquable par sa grâce et sa délicatesse, ainsi que par plusieurs traits ajoutés à l'éloge de François de Neufchâteau que M. le Brun venait de prononcer (2). De Féletz était administrateur de la bibliothèque Mazarine; ses dernières années furent pénibles, sa vue s'éteignit peu à peu et il devint tout à fait aveugle (3); une de ses nièces dirigeait sa maison et lui tenait une fidèle compagnie. Il est mort à l'âge de 85 ans, le 11 février 1850, après de longues souffrances supportées avec résignation et adoucies par les consolations de la religion et celles que lui prodiguait une nièce chérie qui le considérait comme un père (4). M. St-Marc Girardin, directeur de l'Académie française, a prononcé à ses obsèques un discours dans lequel il a exprimé les regrets de l'Académie sur la perte d'un des esprits les plus ingénieux et les plus élevés de son temps, et l'un des plus affectueux et des plus aimables confrères. De Féletz a publié des *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, Paris, Grimbart, 1828, 4 vol. in-8°; c'est un choix des articles de critique les plus remarquables de Féletz; il n'a été publié que quatre volumes bien que dans la préface il en ait été annoncé six volumes. En 1840 seulement, il en a été publié une suite, Paris, Périsse, 1 vol. in-8°, sous le titre : *Jugements historiques et littéraires sur quelques écri-*

(1) De M. de Féletz et de quelques salons de son temps, dans les *Souvenirs contemporains*, 1^{re} partie, Paris, Didier, pag. 453 et 454.

(2) La réponse, publiée dans le compte rendu de cette séance, a été insérée dans les *Mélanges* de M. de Féletz, t. 1^{er}, page XXXIII, des pièces préliminaires.

(3) Les infirmités qui assiégèrent de Féletz dans sa vieillesse ne lui ôtèrent rien de la délicatesse et de la grâce de son esprit. On en peut juger par ce billet qu'il écrivit à madame de St-Surin, aujourd'hui madame de Monmerqué. Elle le voyait souvent et l'avait invité à venir passer chez elle une soirée dans une agréable réunion. « Il ne faut pas parler, madame, de soirées, de réunions, de romances, de poésie, de musique, de belles dames, de jolies demoiselles à un pauvre homme comme moi, qui ne peut rien voir, ni robes blanches, ni robes roses, ni robes brunes, rien entendre, ni conversation ni concerts, encore moins rien dire quand il y aurait tant à dire!... On m'oblige depuis plus de huit jours de garder la chambre et presqu'une lit. Je ne suis plus de ce monde, et je lui dis adieu... J'aurais voulu pourtant n'en prendre congé que mercredi soir, en sortant de chez vous. C'eût été bien terminer ma carrière, mais malheureusement je suis forcé de donner ma démission auparavant. Mon voisin, M. Villemain, sera sans doute plus heureux. Agréez, madame, mes respectueux hommages. — FÉLETZ. » Ce peu de lignes suffira pour montrer avec quel aimable abandon de Féletz laissait courir sa plume dans ses moindres billets; nous engageons ceux de ses amis qui possèdent de ses lettres, et plus particulièrement la famille qui le reçut à Saintes à l'époque la plus grave de la révolution, à publier la correspondance qu'il entretenait avec plusieurs de ses membres; ce seraient de précieux mémoires pour l'histoire.

(4) Discours prononcé aux funérailles de M. de Féletz par M. St-Marc Girardin, le 13 février 1850, in-4°.

(1) M. Nisard, *Discours de réception à l'Académie française*, séance du 22 mai 1851, pag. 12.

vains et quelques écrits du temps. Il a aussi donné une notice sur mademoiselle de Scudéry, dans le *Phitarque français* ; elle est spirituelle et curieuse. Enfin, il a été l'un des collaborateurs actifs de la *Biographie universelle*. M—É.

FELGENHAUER (PAUL), visionnaire allemand, naquit vers la fin du 16^e siècle, à Putschwitz en Bohême, où son père était ministre protestant. Il étudia la théologie à Wittenberg, remplit les fonctions de diacre à l'église du château de cette ville, mais il ne voulut pas, à cause des désordres du temps, suivant ses propres expressions, accepter l'emploi de prédicateur auquel on l'appelait. Déjà sa tête était remplie de rêveries théologiques, ce qui peut-être le fit renvoyer de l'université, ou bien voyant qu'il ne pourrait pas obtenir de l'avancement, il refusa ce qu'on lui proposait. Il retourna donc en Bohême, et il publia ses premiers ouvrages en 1620, à Liebelitz. Ce sont réellement les productions d'un cerveau malade. Il cherche à démontrer, dans celui qui est intitulé : *Chronologie ou Influence des années du monde*, que le monde est de 235 ans plus vieux qu'on ne le croit communément, qu'en conséquence Jésus-Christ est né l'an 4253 de la création, et il trouve de grands mystères dans ce nombre, parce que le double septénaire y est contenu ; or, le monde ne pouvant pas subsister plus de 6,000 ans, il n'avait plus, en 1620, à compter que sur une durée de 143 ans, et le nombre de ces jours devant être diminué à cause des élus, le jugement dernier était très-proche. Dieu lui en avait révélé l'époque, dont il se réservait exclusivement la connaissance. Felgenhauer injurie toute l'Eglise luthérienne, déclame contre les connaissances humaines, et se vante de ce que l'esprit de Dieu l'a mis à même de connaître le passé, le présent et l'avenir. Il croit à un esprit astral, soumis aux régénérés, qui a donné aux prophètes et aux apôtres le pouvoir d'opérer des prodiges et de chasser le diable. Les protestants étaient persécutés en Bohême lorsque Felgenhauer publia ces rêveries, il fut obligé de quitter sa patrie. Il étudia ensuite la médecine, ce qui doit paraître singulier, puisqu'il avait prononcé anathème contre toutes les sciences, comme étant des inventions diaboliques. Il était à Amsterdam en 1623, et y fit imprimer un grand nombre d'écrits, tous remplis des idées les plus extravagantes en religion. Ils ne laissèrent pas que de produire de fâcheux effets en Allemagne, où la guerre de trente ans et les malheurs qu'elle entraînait à sa suite bouleversaient les idées de plusieurs habitants ; jamais on n'avait autant vu d'enthousiastes et de visionnaires. Des théologiens raisonnables prirent la plume pour réfuter les erreurs de Felgenhauer ; il leur répondit par des écrits dans lesquels il ne garda aucune des mesures ordonnées par la bienséance. Plusieurs de ces écrits, aussi remarquables par les inepties que par les absurdités qu'ils contenaient, étaient imprimés par le libraire Jansson, qui les faisait col-

porter en Allemagne. Les ministres de Lubeck et de quelques autres villes, scandalisés des choses monstrueuses qu'ils offraient aux lecteurs et des troubles auxquels ils donnaient lieu, cherchèrent à arrêter le mal. Ils s'efforcèrent d'empêcher l'introduction de ces livres, et prièrent leurs confrères d'Amsterdam de tâcher d'en arrêter la publication. Un ecclésiastique fit paraître un écrit par lequel il mettait le peuple en garde contre les nouveaux prophètes qui se donnaient les noms d'illuminés, de docteurs, de théosophes ; Felgenhauer lui fit une réponse vigoureuse qui fut remise par trois de ses sectateurs, dont un était docteur, et les deux autres licenciés en médecine : elle ne fut pas imprimée. Il quitta Amsterdam, mais enflammé d'un zèle ardent pour la propagation de sa doctrine, il continua à écrire ; cependant la crainte d'être poursuivi le fit ensuite tenir tranquille de 1633 à 1649, à Bederkesa, près de Brême, où il s'était retiré. Malgré le silence qu'il gardait, il tenait des assemblées secrètes, pratiquait les cérémonies de l'Eglise luthérienne d'une manière contraire à celle qui est prescrite et usitée, débitait ses rêveries, de sorte que les magistrats de Brême l'expulsèrent de leur territoire. Depuis 1650 il commença à publier un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on peut dire qu'il parvint à se surpasser. Il poussa à un tel point l'insolence contre tous ceux qui ne partageaient pas ses folies, qu'il ne lui fut plus possible de trouver de sûreté nulle part. Les changements qu'il voulait introduire dans les rites de l'Eglise le firent mettre en prison en 1657, à Suhlingen, dans le comté de Hoya. On le transféra ensuite dans une autre maison de détention : on essaya vainement de lui faire sentir l'absurdité de ses opinions ; pour toute réponse il remit aux docteurs qui s'efforçaient de le persuader sa profession de foi, que l'on imprima l'année suivante. Il crut apparemment que sa captivité durerait tout le reste de ses jours, car il écrivit à sa femme et à ses enfants cinq lettres d'adieu, dans lesquelles il prend congé d'eux, et composa un ouvrage dans lequel il prouve la divinité de sa mission par ses souffrances, et raconte une révélation dont le Seigneur l'a favorisé. Cependant il fut relâché ; car en 1659 il était à Hambourg. Il publia encore quelques écrits en 1660 ; depuis cette année-là, on n'entendit plus parler de lui. Les biographes n'ont pu, malgré leurs recherches, découvrir ni le lieu ni l'année de sa mort, ce qui est assez surprenant pour un homme qui avait fait tant de bruit, et qui avait publié plus de quarante-six ouvrages différents. Les principaux sont : 1^o *Chronologie ou Efficacité des années du monde*, sans désignation du lieu d'impression, 1620, in-4^o ; 2^o *Speculum temporis* (*Miroir des temps*), dans lequel, indépendamment des admonitions adressées à tout le monde, on expose aux yeux ce qui a été et est parmi tous les états. Ecrit par la grâce de Dieu et par l'inspiration du Saint-Esprit, 1620, in 4^o ; 3^o *Apologeticus contra*

invektivas æruginosas Rostii, 1622, in-4°. C'est la réponse dont il a été question plus haut; 4° *Aurora sapientiæ*, 1628, in-4°; 5° *Miroir de la sagesse et de la vérité, présenté à tous les hommes de l'univers, chrétiens, juifs, Turcs, païens, etc.* (en allemand), Amsterdam, 1632, in-12; 6° *Sphæra sapientiæ*, 1630, in-12, réimprimé à Francfort et Leipsick, 1753, in-8°; 7° *Refutatio paralogismorum Socinianorum*, Amsterdam, 1638, in-12; 8° *Postillon, ou Nouveau Calendrier et Prognosticon astrologico-propheticum, présenté à tout l'univers et à toutes les créatures*, 1636, in-12 (en allemand); 9° *Nova Cosmographia et dimensio circuli*, 1660, in-12. L'auteur prétend avoir trouvé une nouvelle manière de diviser la terre par le moyen d'un triangle; le paradis avait été au sommet du globe, l'enfer à la base, et le déluge s'était étendu sur toute la largeur. Il est inutile de pousser plus loin le catalogue de toutes ces sottises. Il est vraisemblable que les rêveries de Felgenhauer n'eurent de vogue en Allemagne que parce qu'il les assaisonnait de déclamations virulentes contre le clergé luthérien. Presque tous ses écrits sont, comme ceux des visionnaires, remplis de choses inintelligibles, et ne traitent que de questions au-dessus de la portée de l'esprit humain. E—s.

FELIBIEN (ANRÉ), écuyer, sieur des Avaux et de Javeroy, naquit à Chartres, en mai 1619. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et vint à quatorze ans à Paris pour y cultiver les lettres. En 1647, il fut nommé secrétaire d'ambassade du marquis de Fontenay-Mareuil, à Rome. La vue des monuments de l'antiquité développa son goût pour les arts; il visita les plus habiles peintres, et se lia particulièrement avec le Poussin. De retour en France, il s'établit à Chartres, et s'y maria. Ses amis le présentèrent au surintendant Fouquet, et, après la disgrâce de ce ministre, Colbert le fit venir à la cour. Il fut successivement historiographe du roi, de ses bâtiments, des arts et manufactures, garde des antiques du palais Brion, secrétaire de l'Académie d'architecture érigée en 1671. Après Colbert, Louvois le nomma contrôleur général des ponts et chaussées, par commission, pour Pelletier, devenu ministre des finances. Il fut aussi administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, et mourut le 11 juin 1695. Il avait été l'un des huit qui formèrent l'Académie des inscriptions, établie par Colbert en 1663. Félibien était naturellement grave et sérieux, mais d'un caractère obligeant. Il avait pris pour devise : *Benefacere et dicere vera*. Avec un esprit juste, un cœur droit, il préféra toute sa vie aux faveurs de la fortune les jouissances de la vertu. Nicéron a donné (t. 2 de ses Mémoires) la liste des ouvrages de Félibien; les principaux sont : 1° *Paraphrases des lamentations de Jérémie, du cantique des trois enfants, et du Miserere*, réunies en 1646, in-12; 2° *Relation de la disgrâce du comte-duc Olivares*, traduite de l'italien de Camille Guido, Paris, 1650, in-8°; Amsterdam, 1660, in-12; 3° *le Château de l'âme,*

traduit de l'espagnol de Ste-Thérèse, 1670, in-12; 4° *la Vie du P. Pie V*, traduite de Agatio di Somma, Paris, 1672, in-12; 5° *la Vie du P. Louis de Grenade*, de l'ordre des Prêcheurs, Paris, 1668, in-12; 6° *Description de l'abbaye de la Trappe*, Paris, 1671, 1678, 82, 89, in-12, traduite en anglais et réimprimée en 1718 à la suite des règlements de cette abbaye (par l'abbé de Rancé); 7° *Description sommaire du château de Versailles*, Paris, 1674; Amsterdam, 1603 (lisez 1705), in-12; 8° *Description de la grotte de Versailles*, Paris, 1672, in-4°; 9° *Description de la chapelle du château de Versailles*, Paris, 1711, in-12. Plusieurs bibliographes ont attribué, par erreur, ces trois ouvrages à son fils; 10° *Description des tableaux, statues et bustes des maisons royales*, Paris, 1677, in-4°; 11° *Origine de la peinture*, suivie d'autres pièces, 1660, in-4°; 12° *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et des autres arts qui en dépendent*, avec un Dictionnaire des termes propres, Paris, 1676-90, in-4°, fig.; 13° *Conférences de l'Académie de peinture*, Paris, 1669, in-4°; Amsterdam, 1706, in-12; 14° *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, Paris, 1666, 1685, 2 vol. in-4°; Amsterdam, 1706, 3 vol. in-12; Trévoux, 1725, 3 vol. in-12. C'est le plus connu et le plus estimé des ouvrages de Félibien; il a été traduit en anglais. L'édition de 1706 contient en outre les *Conférences de l'Académie de peinture, l'Idée du peintre parfait* et divers *Traité des dessins, estampes, de la connaissance des tableaux et du goût des nations*. On y a joint les *Vies des architectes*, et la *Description des maisons de Plin*, qui sont de la composition de son fils Jean-François. La *Description des Invalides* par ce dernier est surajoutée à l'édition de 1725; 15° plusieurs *Descriptions des fêtes, tableaux, etc.*; 16° *le Songe de Philomathe*, 1684. C'est un dialogue entre la Peinture et la Poésie qui se disputent la gloire de célébrer les actions de Louis XIV. Ce fut encore Félibien qui composa toutes les *inscriptions* placées dans la cour de l'hôtel de ville de Paris depuis 1660 jusqu'en 1686. D. L.

FELIBIEN (JACQUES), frère d'André, naquit à Chartres en 1636. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il se livra à l'étude de la théologie, fut nommé en 1668 curé de Verneuil, chanoine de Chartres en 1689, et de Vendôme en 1693. Il mourut dans cette ville le 23 novembre 1716. On a de lui plusieurs ouvrages de dévotion, entre autres : 1° *Traité du sacrement de baptême, et des obligations qu'il nous fait contracter*; 2° *Cérémonies du baptême*, en français, avec des réflexions; 3° *Catéchisme abrégé pour les enfants*; 4° *Instruction morale sur les commandements de Dieu*, Chartres, 1693, in-12; 5° *Symbole des apôtres expliqué par l'écriture sainte*, Blois, 1696, in-12; 6° *Entretiens sur l'histoire de la conversion d'un jeune Hollandais*, 1697. L'abbé Félibien avait entrepris un *Commentaire sur l'Ancien Testament*, pour faire suite à celui de Jansénius. Celui sur Osée parut à

Chartres, 1702, in-4°. L'année suivante il publia, mêmes lieu et format, le *Pentateuchus historicus*. Ce livre fut vivement critiqué, et même supprimé par arrêt du conseil, parce qu'il n'avait été imprimé que sur la seule permission de l'évêque de Chartres, sans que l'on se fût muni d'un privilège du roi. Félibien a laissé en manuscrit des traductions du Bréviaire, du Missel, de quelques ouvrages de St-Ephrem et de St-Grégoire de Nazianze, les *Vies de Ste-Fulgence* et de *Pierre de Blois*, des *Entretiens sur les menaces, imprécations, punitions, contenues dans l'Ecriture sainte*, et une *Chronologie* qui va jusqu'à l'an 100 de l'ère vulgaire. D. L.

FELIBIEN (JEAN-FRANÇOIS), fils aîné d'André, hérita de son goût pour les arts, et lui succéda dans ses places. Il fut aussi conseiller du roi, secrétaire de l'Académie d'architecture, et trésorier de celle des inscriptions, qu'il quitta en 1716, par suite des tracasseries qu'on lui avait suscitées. Il mourut à Paris, le 25 juin 1753, âgé de 73 ans. On a de lui : 1° *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4° : ouvrage très-superficiel, plusieurs fois réimprimé, et joint aux *Vies des peintres* de son père ; 2° *Plans et descriptions de deux maisons de campagne de Plin* (le Laurentin et la maison de Toscane), avec des remarques et une dissertation touchant l'architecture antique et gothique, Paris, 1699, in-12 ; Londres, 1707, in-8° ; traduit en italien (par G. Foscati) avec l'ouvrage précédent, Venise, 1753, in-8°, fig. Une nouvelle édition des *Plans et descriptions* a été publiée sous le titre de *Délices des maisons de campagne appelées le Laurentin et la maison de Toscane*, Amsterdam (Paris), 1736, in-12 ; cette réimpression est attribuée à Parfaict ; 4° *Description de la nouvelle église des Invalides*, avec un plan de l'ancienne et de la nouvelle, Paris, 1702, 1706, in-12 ; 4° la même *Description*, in-fol., accompagnée de figures, avec celle du dôme ; 5° *Requête au roi pour demander d'être remis sur la liste des académiciens, et de conserver son rang dans l'académie*, 1722, in-12 : un arrêt du conseil, du 18 juillet de cette année, l'avait déchargé des accusations portées contre lui, néanmoins, il ne rentra pas dans ce corps. On conservait dans les archives de l'Académie des inscriptions deux manuscrits de Félibien, une *Description historique de l'ancien Louvre*, et une autre de *quelques monuments anciens de la ville de Paris*. D. L.

FELIBIEN (DOM MICHEL), fils d'André, naquit à Chartres, le 14 septembre 1666. Il fit ses études à Paris, et entra à l'âge de seize ans dans la congrégation de St-Maur. Sa santé fut constamment chancelante. Il mourut à St-Germain-des-Prés, le 25 septembre 1719. Critique habile, historien méthodique et fidèle, il se distingua par la justesse de son esprit, par la netteté de ses idées, par un goût fin et sûr. On a de lui : 1° *Lettre circulaire sur la mort de madame d'Harcourt, abbesse de Montmartre*, Paris, 1699, in-4° ; 2° *Vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse*

de Mouchy, Paris, 1711, in-8° ; 3° *Histoire de l'abbaye royale de St-Denis, en France*, contenant la Vie des abbés, les hommes illustres qu'elle a donnés, les privilèges, la description de l'église, avec les titres authentiques, plans, figures, etc., Paris, 1706, in-fol. ; 4° la réputation que dom Félibien s'était acquise par l'ouvrage précédent le fit choisir par le prévôt des marchands, Bignon, pour écrire l'*Histoire de la ville de Paris*. Il en publia le *Projet* en 1713, in-4° ; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu terminer cette grande entreprise. Elle le fut par dom Lobineau, qui publia en 1753 l'*Histoire de la ville de Paris* en 5 volumes in-fol., dont les trois derniers contiennent les preuves (voy. LOBINEAU). Dom Félibien a laissé en manuscrit une *Vie de St-Anselme*, avec des réflexions. Son éloge, par dom Lobineau, se trouve à la tête de l'*Histoire de Paris* ; on peut aussi consulter sur cet auteur les *Mémoires de Nicéron*, t. 28. D. L.

FELICE (CONSTANZO), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, naquit au commencement du 16^e siècle à Castel Durante, petite ville de la marche d'Ancône. J. Cochlée, éditeur d'un de ses ouvrages, assure que Felice fit ses humanités au collège de Pérouse dans l'espace de deux ans, et qu'il en avait à peine dix-huit lorsqu'il publia ses premières productions. On sait que Felice s'appliqua ensuite à l'étude du droit et de la médecine ; mais les autres particularités qui le concernent sont inconnues, et on n'a pu découvrir la date de sa mort. Baillet lui a donné une place dans sa liste des enfants célèbres. On a de Felice : 1° *De conjuratione Catilinæ liber unus ; De exilio Ciceronis liber unus ; De reditu Ciceronis liber unus*, Rome, 1518, in-4°. Ce volume est dédié à Léon X. J. Cochlée fit réimprimer les deux livres *De exilio* et *De reditu Ciceronis*, Leipsick, 1536, in-4°, avec une préface, dans laquelle il donne de grandes louanges à l'auteur. G. M. König cite une édition de l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, Bâle, 1564. Baillet dit que ces différents ouvrages sont écrits avec netteté et avec assez de pureté et d'ornement. On croit pouvoir encore attribuer à Felice les suivants ; 2° *Calendario ovvero efemerida storica*, Urbino, 1577, in-4° ; 3° *Trattato del grand'aninale, o gran bestia, così detta volgarmente, e delle sue parti e facoltà ; dalla latina tradotto nell' italiana lingua* de Constanzo Felice medico, Rimini, 1584, in-8°. C'est une traduction du traité de l'Élan, qu'Appollonio Menabene avait publié sous ce titre : *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant*, Milan, 1581, in-4°. Felice y ajouta un traité particulier *Delle virtù e proprietà del lupo*. W—s.

FELICE (FORTUNÉ-BARTHÉLEMY DE) naquit à Rome, le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine. Il fit de bonnes études sous les jésuites qui occupaient alors le collège Romain. A dix-sept ans il se rendit à Brescia, et y suivit les leçons du P. à Brixia, récollet, professeur de philosophie et de mathématiques, qui contribua beaucoup à

répandre en Italie les nouveaux principes de ces sciences. Seize heures de travail par jour familiarisèrent avec elles, en moins de trois années, le jeune de Felice. Retourné à Rome en 1745, il y fut distingué par les PP. Boscovich, Jacquier et le Seur, propagateurs zélés de la doctrine de Newton et de celle de Leibnitz. A vingt-trois ans il professa lui-même à Rome, et il fut appelé bientôt après à une chaire honoraire de physique dans l'université de Naples. Galliani, président de cette université, lui accordait une bienveillance particulière. Il se distinguait dès lors par des connaissances vastes, fruit d'un travail infatigable, et par une diction toujours élégante et pure. Son premier ouvrage fut une dissertation *De utili aërometrie cum cæteris facultatibus naturalibus nexu*. L'année suivante (1754), il traduisit en latin l'*Essai des effets de l'air sur le corps humain*, par Arbuthnot, et l'accompagna de savantes notes. L'illustre Haller et le célèbre Wolfing lui demandèrent, à la lecture de ce livre, depuis combien de temps il exerçait la médecine. Sa réputation allait en croissant : il n'était pas rare de trouver mille à douze cents personnes de toute condition et de tout âge à ses leçons. Le prince de San-Sévère s'était intimement lié avec lui, et l'envisageait comme l'homme le mieux savant de toute l'Italie. Leurs discussions religieuses portaient un caractère de libéralité qui présageait le parti qu'en fait de culte Felice a pris depuis. Ayant à cœur de faire connaître à l'Italie plusieurs savantes productions de l'étranger, il traduisit, toujours avec des notes judicieuses, les *Lettres de Maupertuis sur le progrès des sciences*, la *Méthode de Descartes*, la *Vie de Galilée* par Viviani, l'*Essai sur les poisons* du docteur Mead, la *Manière de faire des expériences* par Muschenbroek, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* par d'Alembert, etc. Il releva un assez grand nombre de méprises et d'erreurs dans ce dernier ouvrage. Le marquis Brancioni, secrétaire d'État du roi de Naples, offrit à de Felice un évêché, qu'il refusa : sa conscience lui en faisait une loi. L'amour devait jouer un rôle dans cette tête ardente. A l'âge de dix-sept ans, Felice s'était attaché à une jeune Romaine ; à vingt-cinq il la retrouva mariée et malheureuse à Naples : c'était la comtesse Panzutti. Son mari, homme dur et jaloux, l'avait forcée de se retirer dans un couvent. Elle y vécut trois ans ; mais au bout de ce temps, lassée de sa réclusion, elle abusa de l'ascendant qu'elle avait pris sur Felice, et le décida à l'enlever. Des ordres immédiats donnés dans toute l'Europe entourèrent les fugitifs de mille dangers ; ils faillirent être arrêtés à Lyon, à Genève, à Lausanne et dans plusieurs villes de l'Italie où ils s'étaient hasardés de retourner. Enfin, la comtesse se vit arrêter à Gènes, d'où elle fut transférée à Rome, et condamnée par son père à une nouvelle réclusion. De Felice, reconnu à Rome, y fut réduit à feindre une soumission absolue à la pénitencerie. Son mérite

connu adoucit ses juges : le cardinal grand pénitencier le combla de bontés. Toute la procédure se réduisit à un simple procès-verbal ; mais la cour de Naples ne cessait de le menacer. Obligé de fuir encore, il se retira en Toscane et de là à Monte-Alverno, où St-François fut, dit-on, stigmatisé. N'ayant pu s'habituer aux austérités des religieux qui habitaient cette montagne, il leur échappa au travers des neiges et des frimas des Apennins, descendit à Rimini, et ne s'y trouvant pas assez en sûreté, poussa jusqu'à Pésaro, où le marquis Parlucci, commandant du fort, lui fit bon accueil. Ses recommandations l'aiderent à gagner Venise, puis Padoue, et enfin, au travers des Alpes, Berne, où il s'arrêta. C'est à Berne qu'achevèrent de se dissiper les illusions d'une passion aveugle, sur laquelle on trouve quelques détails moins authentiques dans les *Mémoires de Gorani*, t. I^{er}, pag. 516 et suiv., sous le titre de : *Aventures d'un homme célèbre*. De Felice déplora toute sa vie ces funestes travers, et il s'est appliqué à les faire oublier par un meilleur exemple. Deux hommes d'un mérite rare, Haller et Tscharnner, se plurent à bien mériter de lui par leurs conseils et leur protection. Il se remit au travail et donna *De Newtoniana attractione, unica coherentie naturalis causa, adversus Clar. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4^o. Daniel Bernoulli y voyait le meilleur commentaire de la physique de Newton. Ayant encore obtenu quelques gratifications du gouvernement de Berne et du sénat académique, Felice entreprit de faire connaître à la fois dans deux journaux à l'Italie la littérature étrangère, et à l'Europe savante celle de l'Italie et de la Suisse. Nous avons neuf années de l'*Estratto della letteratura europea*, dont il était principal collaborateur avec Tscharnner (1) ; et 4 volumes de l'*Excerptum totius Italiae necnon Helvetiæ litteraturæ*, qui parut également de 1758 à 1762, en seize cahiers in-8^o : une saine critique, non moins qu'une érudition variée, distinguent ces deux journaux. Vers la même époque, de Felice embrassa la religion protestante. Il s'était marié, et les besoins d'une famille naissante le firent aviser à de nouvelles ressources. Il forma dans ce but un établissement d'imprimerie à Yverdon, et c'est là qu'il a montré tout ce qu'un homme intelligent et laborieux est capable de faire pour se procurer une existence honorable. A la direction de la Société typographique, dont il tenait seul la correspondance, il joignait un pensionnat nombreux, dont il instruisait lui-même les élèves dans différentes branches de connaissances. Sa plume ne cessait d'enfanter de nouveaux ouvrages. Après un *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfants*, Yverdon, 1765, in-8^o, il publia ses *Principes du droit et de la nature des gens*, d'après Burlamaqui, 8 vol. in-8^o (voy. BURLAMAQUI).

(1) Ce journal, dont il paraissait quatre numéros par an, Berne, in-8^o, commence à 1758 et finit en 1766, par le N^o 36. Une autre société de gens de lettres le reprit à Milan en 1768.

Il en donna ensuite un abrégé en 4 petits volumes, sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, Yverdun et Paris, 1769-70, 4 tomes en 2 vol. in-12; Paris, 1817, même format. Il publia des *Leçons de Logique*, Yverdun et Paris, 1770, 2 vol. in-8°. On a encore de lui : *Éléments de la police d'un Etat*, Yverdun, 1781, 2 vol. in-12; *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, Yverdun, 1779, 4 vol. in-12. On lui attribue : *Vies des hommes et des femmes illustres de l'Italie, depuis le rétablissement des sciences et des beaux-arts*, par une société de gens de lettres, Paris (Yverdun), 1767, 1768, 2 vol. in-12; des *Remarques* à la suite du livre intitulé : *Des lois civiles relativement à la propriété des biens*, traduit de l'italien par M. S. D. C. (Seigneur de Correvon), 1768, in-8°. Enfin, devenu encore une fois journaliste, il publia en 1779, 1782 et 1783, le *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18^e siècle*, Yverdun, grand in-8°, dont il paraissait un numéro par mois, tiré principalement du *Journal Encyclopédique*, du *Journal de Physique* et du *Mercur de France*. Ce journal est excellent, si l'on en croit Haller. Mais sa grande entreprise fut celle de l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, 42 vol. in-4°, Yverdun, 1770-1773; 6 vol. de *Supplément*, 1773 et 1776, et 10 vol. de *Planches*, 1773-1780. La base de cet ouvrage était l'*Encyclopédie de Paris*, mais que Félice a cru pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F. et toutes les additions placées entre deux astérisques sont de lui. Il eut pour collaborateurs MM. Euler, père et fils; Andry et le Preux, docteurs régents de la faculté de médecine de Paris; le naturaliste Élie Bertrand; Bourgeois, docteur en médecine à Yverdun; Chavannes, professeur de théologie à Lausanne; Deleuze, botaniste; Tscharnier, bailli d'Aubonne; Andrié, baron de Gorgier, du comté de Neuchâtel; l'astronome Lalande; Goudin, conseiller au grand conseil de Paris; Mingard (George) de Lausanne; Dupuis, professeur à l'école militaire de Grenoble; Jeanneret, bon disciple de D. Bernoulli; Lécuyer de Neuchâtel; Maclaine, docteur en théologie et pasteur de l'église anglaise à la Haye; Portal, docteur et professeur en médecine à Paris; Lietaud, de l'Académie des sciences de Paris; Perrelet, l'un des plus habiles chirurgiens de la Suisse; Vallet, ancien lieutenant-général de police à Grenoble; le P. Barletti, professeur de physique à Pavie; le P. Ferry, minime, professeur de mathématiques à Reims, et enfin Albert Haller et son fils aîné. C'est à l'illustre Haller qu'est dédié l'ouvrage, comme un monument de respect et de reconnaissance. Haller n'a commencé à y contribuer que depuis le 5^e volume. Il travaillait auparavant à celle de Paris; mais ayant trouvé que les éditeurs de celle-ci se donnaient trop de liberté pour changer et interpoler son travail, surtout en ce qui avait trait à la religion, il rompit avec eux. C'est du moins ce que prétend avoir appris

de la bouche même de ce grand homme le voyageur suédois Bjornstahl, t. 3 de ses *Voyages*. On a peine à concevoir qu'un seul homme, dans une petite ville de la Suisse, ait achevé en si peu de temps une entreprise aussi colossale, à laquelle il réunissait à la fois tant d'autres occupations. « C'est le secret de ceux qui savent employer « toutes les heures, comme disait le président « Bouhier. » De Félice tira encore de son *Encyclopédie*, mais avec des développements nombreux, un *Dictionnaire de justice naturelle et civile* (1) en 13 volumes in-4°, et un *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°; Neuchâtel, 1775, dont la traduction allemande par Frid. König, pasteur à Burgdorf (Berne, 1782, 1784, 3 vol. in-8°), est plus exacte et plus complète. On prétend qu'un changement que Félice consentit à faire à l'article *Constantinople* de son *Encyclopédie*, lui valut une pension de la cour de Russie. Par ce changement, la gloire du projet d'envoyer de St-Petersbourg aux Dardanelles une flotte russe, projet attribué d'abord à Pierre I^{er}, aurait été transférée à l'impératrice Catherine II. Il est question de ce changement dans une note de la traduction française de l'*Histoire des gouvernements du Nord*, par Williams, Amsterdam, 1780, t. 3; mais nous aimons à révoquer en doute cette anecdote pour l'honneur du caractère de Félice, qu'entacherait cette véneale condescendance. Ceux qui l'ont connu se plaisent à le représenter comme un homme simple, droit, profondément moral et religieux, bon père, tendre époux, citoyen paisible, également estimable dans toutes ses relations sociales. Il laissa neuf enfants. Il est mort à l'âge de 66 ans, le 7 février 1789. On a publié après sa mort : *Développement de la raison*, Yverdun, 1789, 3 vol. in-12. Il a laissé quelques manuscrits intéressants, dans le nombre desquels on distingue des *Leçons de Métaphysique*, débarrassées de toutes les obscures subtilités dont on a coutume d'environner cette science. Il envisageait la métaphysique comme la source des idées, et les mathématiques comme le moyen de les mettre en œuvre. La science du calcul, combinée avec les principes des idées universelles, disposait selon lui l'entendement humain à tout ce qu'il importe de connaître et de pratiquer. On regrette que sa correspondance fort étendue avec Haller se soit trouvée de part et d'autre illisiblement écrite. M—ON.

FELICIANO (FÉLIX), surnommé l'*Antiquaire*, était né à Vérone, dans le 13^e siècle. Muratori dit qu'il était de Reggio, mais les raisons dont il appuie son sentiment ne paraissent pas suffisantes à Tiraboschi. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour recueillir des inscriptions, des médailles et d'autres objets de curiosité; mais il n'en

(1) *Code de l'humanité, ou la Législation universelle, naturelle, civile et politique, composé par une société de gens de lettres, et mis en ordre alphabétique par de Félice*, Yverdun, 1773, 13 vol. in-4°.

tira presque aucun avantage pour sa fortune, ni même pour sa réputation, puisqu'il ne put jamais parvenir à recouvrer les frais qu'il avait faits pour former son cabinet, et que ses confrères, tels que Ferrarini, Marcanuova, le Bologni, s'emparèrent du fruit de ses recherches et lui en dérobèrent l'honneur. Les voyages entrepris par Feliciano ne furent pas la seule cause de sa ruine; il donna dans les rêveries de l'alchimie, et dépensa, en cherchant les moyens de faire l'or, avec ce qui lui restait, les sommes que lui avaient prêtées des amis trop confiants. Il essaya de se tirer d'affaire en se livrant à l'exercice de l'imprimerie; il s'associa pour cet effet avec Innocent Ziletti, et ils publièrent ensemble une édition de l'ouvrage de Pétrarque, *Degli uomini famosi*, Vérone, 1476, in-fol. Cette belle et rare édition a été décrite exactement par Debure, n° 6,401 de la *Bibliographie instructive*. Feliciano l'orna d'une préface (*ragionamento*) et d'une pièce de vers. C'est le seul ouvrage que l'on connaisse sorti des deux presses des associés. On ne peut fixer la date de la mort de Feliciano, mais elle est antérieure à 1485, puisque Sabadino, dont les *Novelle* parurent la même année, en parle comme d'un homme qui n'existait plus. « Vous avez connu, dit-il (*Novella III*), Feliciano, cet homme doué d'un esprit vif et orné, rempli de connaissances et de belles qualités, dont la conversation était agréable, enjouée et instructive, et qui fut surnommé *l'Antiquaire*, parce qu'il employa une partie de sa vie à rechercher les antiquités de Rome, de Ravenne et de toute l'Italie. » Maffei possédait un manuscrit daté de janvier 1465, et intitulé : *Felici Feliciani, Veronensis, Epigrammaton ex vetustissimis per ipsum fideliter lapidibus inscriptorum, ad splend. Andream Mantegnam, Patavum pictorem incomparabilem*. Il en a publié l'épître à Mantegna, et quelques fragments dans sa *Verona illustrata*, partie 2, p. 189. Un autre manuscrit, connu des amateurs sous le titre de *Trivigiano*, parce qu'il était conservé à Trévise, renferme deux lettres de Feliciano, dans lesquelles il rend compte de ses excursions savantes au lac de Garda, et fait part des inscriptions découvertes dans ce voyage, par lui ou les amis qui l'avaient accompagné. Apostolo Zeno possédait un manuscrit autographe de Feliciano, contenant des *Antiche rime* qu'il avait recueillies; et enfin, Maffei fait mention d'autres volumes de *Rime* dont Feliciano est l'auteur. W—s.

FELICIANO (JEAN-BERNARDIN), littérateur, né à Venise, vers le commencement du 16^e siècle, ouvrit dans sa patrie une école d'éloquence, dont la réputation s'étendit bientôt par toute l'Italie. Il avait adopté la méthode d'enseignement d'Isocrate, et formait ses élèves à parler en public, sur les points les plus importants de l'administration ou de la politique. Le sénat de Bologne lui fit ouvrir une chaire à l'université de cette ville, avec des appointements considérables, mais il la refusa,

par attachement pour son pays. Manget, Eloy, et d'autres biographes, ont avancé que Feliciano était médecin. On a même dit qu'il avait enseigné la médecine à l'université de Paris avec distinction. Feliciano possédait à fond la langue grecque, et il a traduit de cette langue en latin un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera les suivants : 1^o *Pauli Aeginete, liber sextus de Chirurgia*, Bâle, 1553; 2^o *Galen de Hippocratis et Platonis decretis; De Anatomia matricis liber; De foetus formatione lib.*; ces différentes traductions furent imprimées séparément à Bâle, par Cratander, et Froben les a insérées dans son édition latine des Œuvres de Galien; 3^o *Eustratii et aliorum insign. peripateticorum Comment. in lib. Aristotelis de moribus ex gr. in lat. versi*, Venise, 1541, in-fol., Paris, 1545, Bâle, même année. Le traducteur plaça en tête une dissertation dans laquelle il établit les principes de la doctrine d'Aristote, et prouve que non-seulement elle n'est point opposée à celle de l'Eglise chrétienne, mais qu'elle peut au contraire servir à en démontrer la vérité; 4^o *Porphyrus et Dexippus in prædicamenta Aristotelis*, Venise, 1546, in-fol.; 5^o *Alexander Aphrodisiensis in priorem librum Aristotelis primum analyticorum*, Venise, 1548, in-fol.; 6^o *Porphyrus de abstinentia ab esu animalium*, Venise, 1547, in-4^o. Jacques de Rhoë a employé la traduction de Feliciano, dans la belle édition de ce Traité de Porphyre, Utrecht, 1767, in-4^o, et le savant éditeur prouve qu'elle est très-supérieure à toutes les autres versions du même traité; 7^o *De Xenophane, Zenone et Gorgia liber*, inséré dans l'édition d'Aristote, publiée à Venise par les Juntas, en 1552; 8^o *Explanatio veterum SS. Patrum graecorum, seu catena in Acta apostolorum et epistolas catholicas ab Oecumenio*, Bâle, 1552, in-8^o; Venise, 1556, in-8^o. On attribue à Feliciano, dans plusieurs dictionnaires, la traduction des dix livres du Traité des Animaux d'Aristote; mais Gessner dit qu'il en a seulement traduit le dixième livre, et en cela il semble plus instruit que ses successeurs. Huet a fait mention de Feliciano dans son traité *De claris interpretibus*, et dit que l'abondance de son style en affaiblit souvent la clarté. — FELICIANO (Bernardin), lecteur de la secrétairerie ducale de Venise, mort en cette ville en 1577, a publié le recueil des discours qu'il avait prononcés en public, dans les cérémonies de l'éclat : *pro munere legendi suscepto; De virtutis præstantia; De optimo imperatore; De studiis humanitatis, de poetarum laudibus*, Venise, 1564, in-4^o. W—s.

FÉLICITÉ (SAINTE), dame romaine du rang des illustres sous le règne d'Antonin; quelques-uns disent de Marc-Aurèle. Elle était mère de sept fils. Ayant perdu son mari, elle vivait dans une honorable viduité, pratiquant les bonnes œuvres et donnant à ses enfants l'exemple de la piété et de l'assiduité à la prière. Les pontifes païens, irrités de voir leurs temples de plus en plus abandonnés à mesure que l'Évangile se propageait, excitèrent une sédition et se plaignirent au prince, de Félicité,

disant que l'impiété de cette femme envers les dieux attirait leur colère. Félicité fut arrêtée, et l'empereur ordonna qu'elle et ses enfants seraient obligés de sacrifier aux dieux. Publius, préfet de Rome, ayant reçu cet ordre, crut devoir d'abord employer la persuasion. Il manda Félicité, et lui fit envisager ce qu'elle risquait en désobéissant à l'empereur. N'ayant pu la vaincre par cette considération, il lui mit sous les yeux l'intérêt de ses enfants et les dangers que son obstination et son exemple leur feraient courir. Il la trouva inébranlable. Le lendemain, il la fit comparaître avec ses enfants devant son tribunal, et les interrogea publiquement. Cette mère courageuse, après avoir répondu qu'elle était chrétienne, engagea ses fils à demeurer fermes dans la foi. Le préfet lui fit donner un soufflet et lui dit : « Vous êtes bien « hardie de leur donner de pareils conseils devant « moi ! » Alors il fit appeler les enfants. Tous confessèrent courageusement Jésus-Christ. Le préfet les fit souffleter, ordonna qu'ils fussent reconduits en prison, et envoya à l'empereur Antonin le procès-verbal de leur interrogatoire. L'empereur donna ordre de les faire périr s'ils persistaient dans leur désobéissance. Publius, n'ayant pu les fléchir, les renvoya à divers juges pour l'exécution du jugement. Tous périrent de différents supplices. L'aîné fut fouetté jusqu'à la mort avec des courroies armées de plomb et de pointes de fer; deux autres furent assommés à coups de bâton; un quatrième fut précipité; ceux qui restaient et la mère eurent la tête tranchée. L'Église honore ces saints martyrs le 25 novembre, et en fait mention dans le *Canon* de la messe. La conformité de ce récit avec ce que l'Écriture rapporte des Machabées, et avec ce que les plus anciens Martyrologes rapportent de Ste-Symphorose, a fait croire à quelques-uns que ce n'était que la même histoire rafraîchie; mais St-Grégoire, qui a consacré à l'éloge de Ste-Félicité et de ses fils sa troisième homélie sur les Évangiles presque tout entière, avait vu les actes de leur martyre. Ceux de Ste-Symphorose et de ses sept fils ont été publiés par Dom Ruinart. — FÉLICITÉ, autre sainte du même nom, esclave chrétienne, souffrit avec Ste-Perpétue à Tuburbe en Mauritanie. L'une et l'autre furent arrêtées avec plusieurs chrétiens durant la persécution de Sévère en 206. Félicité était mariée, et grosse de huit mois. Comme les martyrs devaient être exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre pour des jeux publics, et que le jour du spectacle approchait, Félicité était triste. Les lois romaines défendaient de faire mourir les femmes enceintes, et elle craignait de n'être point appelée au martyre avec ses compagnons de captivité. Tous se mirent en prière, et Dieu lui fit la grâce d'accoucher avant terme. Elle et Perpétue, enfermées dans un filet, furent livrées à une vache furieuse. Après en avoir reçu plusieurs blessures, elles furent égorgées dans l'amphithéâtre par des gladiateurs, en présence du peuple, avide de ces jeux

cruels. Leurs corps furent portés à Carthage, et depuis, une église a été bâtie sur leur tombeau. — Une troisième FÉLICITÉ, dont le Martyrologe fait mention au 2 mars, reçut la palme du martyre en Afrique, avec plusieurs autres chrétiens. L—Y.

FELINO (GUILLAUME-LÉON DU TILLOT), marquis de), ministre de Parme, né, le 31 mai 1711, à Bayonne, était fils de Nicolas du Tillot, chef de la garde-robe du roi d'Espagne. Placé, par le crédit de quelques amis de son père, dans les bureaux à Versailles pour s'y former à la connaissance des affaires, ses talents et son activité lui méritèrent la confiance des ministres, qui le recommandèrent au roi comme un sujet de grande espérance. Lorsqu'en 1749 l'infant don Philippe (*roy.* ce nom) fut mis en possession du duché de Parme, Louis XV, son beau-père, plaça près de lui du Tillot, pour le diriger dans les discussions qu'il allait avoir avec la cour de Rome, au sujet de l'investiture de ce duché. La prudence et l'habileté qu'il montra dans la conduite de cette affaire épineuse lui valurent l'estime de don Philippe, qui le fit intendant de ses finances, charge à laquelle il joignit celle de secrétaire des commandements de l'infante. En 1759, il fut nommé ministre de l'*Azienda* (trésor royal) ou premier ministre; et, sans accroître les impôts, sans recourir à la voie ruineuse des emprunts, uniquement par l'ordre qu'il sut établir dans les dépenses, il parvint bientôt à solder toutes les dettes de l'Etat en assurant pour l'avenir tous les services publics. Dans le même temps, il encourageait l'agriculture et le commerce auquel il procura de nouveaux débouchés, et dotait le Parmesan de plusieurs manufactures dont les produits, en subvenant aux besoins de la population, augmentaient son aisance. Unissant à l'économie la plus sévère le goût d'une utile magnificence, il embellit Parme, en faisant reconstruire ou décorer les maisons royales et les édifices publics; il favorisa les arts et les lettres, et fixa dans cette capitale des savants qu'il y avait attirés des diverses parties de l'Italie et même de la France. Les détails dans lesquels il était obligé d'entrer ne lui faisaient point perdre de vue l'ensemble de l'administration, son activité suffisait à tout. Aidé des conseils des théologiens les plus éclairés, parmi lesquels il suffira de citer Continii et Turchi, il entreprit de réformer les abus qui s'étaient glissés dans la plupart des maisons religieuses. Une ordonnance, qu'il fit rendre en 1764, limita la quotité des fondations pieuses, d'après la fortune du testateur et celle de ses héritiers naturels; et, l'année suivante, une seconde ordonnance soumit les fonds acquis par les ecclésiastiques aux mêmes impositions que payaient les précédents propriétaires. En 1763, don Philippe créa du Tillot marquis et lui fit présent de la terre de Felino, dont les revenus étaient à cette époque de sept à huit mille livres de Parme (environ deux mille francs de France). Après la mort de cet excellent prince, il continua d'administrer

pendant la minorité de l'enfant (*voy.* PARME (*Ferdinand*, duc de), dont l'éducation avait été confiée, d'après ses conseils, à Condillac et à d'autres habiles instituteurs. Au mois de janvier 1768, il fit publier la pragmatique sanction qui défendait aux sujets du duc de Parme de porter, sans sa permission, la connaissance de leurs affaires contentieuses à des tribunaux étrangers. Cet acte de vigueur engagea Felino dans une nouvelle lutte avec la cour de Rome; mais, avec l'appui de la France, il en sortit victorieux. Quelques jours après, les jésuites furent expulsés des États de Parme; et le ministre s'occupa sur-le-champ de les remplacer en établissant une université qui devait rivaliser avec les plus célèbres de l'Europe. Créé surintendant ou directeur général des études, le savant Paciaudi fut chargé des professeurs: la nouvelle école se trouva pourvue, comme par enchantement, d'un laboratoire de chimie, de riches cabinets de physique, d'histoire naturelle et d'anatomie, et d'une bibliothèque, l'une des plus belles de l'Italie, où les maîtres et les élèves pouvaient puiser une solide instruction. Des offres brillantes, faites dans le même temps à Bodoni, décidèrent cet habile typographe à venir prendre la direction de l'imprimerie royale que Felino avait résolu d'établir à Parme sur le plan de celle du Louvre. Il préparait secrètement le mariage de son maître avec la princesse Marie-Béatrix d'Este, héritière du duché de Modène, dont la réunion à celui de Parme devait assurer l'ascendant des Bourbons en Italie. Mais ce plan échoua par la politique du cabinet de Vienne, qui fit épouser à l'enfant une archiduchesse d'Autriche. Ce mariage fut célébré par des fêtes que Felino dirigea lui-même, et qui surpassèrent en éclat, en magnificence, toutes celles qu'on avait vues depuis longtemps en Italie. Sans cesse occupé des moyens d'ajouter à la considération de son maître, il fit, en 1770, instituer par l'enfant des prix annuels, qui devaient être décernés aux auteurs de la meilleure tragédie et de la meilleure comédie écrites en vers italiens. Assuré de l'approbation et au besoin de l'appui de Louis XV, qui venait de lui donner une preuve de son estime en le décorant du grand cordon de St-Louis, il poursuivait l'exécution des projets qu'il avait conçus dans l'intérêt de sa patrie adoptive, lorsqu'il fut remercié par l'enfant. Tout fait croire que dans cette circonstance le prince ne fit que céder à une intrigue, si commune dans les cours. En quittant le palais pour n'y plus rentrer, Felino fut assailli par la populace qu'on avait excitée contre lui, et peu s'en fallut que le ministre auquel Parme était en grande partie redevable de sa prospérité, ne devint victime de la fureur populaire. Retiré, dans les premiers moments, à Colorno, il écrivit de cette résidence, le 21 juillet 1771, au P. Paciaudi, qui, comme la plupart de ses amis, partageait sa disgrâce, pour l'inviter à supporter courageusement ce coup imprévu de la fortune. Quelques jours après, il partit

pour Madrid, où il reçut du roi Charles III un accueil distingué. L'état de sa santé ne lui permettant pas de reprendre les affaires, il quitta bientôt l'Espagne pour venir à Paris, et il y mourut, au mois de décembre 1774, à l'âge de 65 ans, dans les bras de son ami d'Argental. Felino n'avait point été marié: sans enfants, sans parents à pourvoir, généreux autant que désintéressé, sa conduite n'avait jamais été dirigée par des vues d'intérêt personnel. A sa mort s'apaisèrent toutes les haines auxquelles il avait été momentanément en butte; et son nom béni dans le duché de Parme, y est devenu ce que sont en France les noms de Colbert et de Sully. Botta, notre collaborateur, a loué dignement Felino dans le premier livre de son *Histoire de l'Italie depuis 1789*. « Il avait, dit-il, de la dignité, de l'éloquence, de la politesse » et toutes les qualités qui rendent un homme parfait. » Avant lui plusieurs Italiens, entre autres Cerati et M. Jos. de Lama (*Vie de Bodoni*, t. 1, p. 160), avaient rendu la plus complète justice aux talents et aux vertus de Felino. Duclos, qui, comme on le sait, n'était point prodigue de louanges, l'avait appelé: le grand ministre d'un petit Etat. Madame du Bocage et Lalande, qui visitèrent Parme pendant son administration, en parlent également avec de grands éloges. W—s.

FELINSKI (ALOISE), poète polonais, né en 1763, à Ossow en Wolhynie, étudia d'abord au collège de Dombrowica, puis à Włodzimierz. Lors de la diète constitutionnelle de 1789, il publia quelques brochures politiques et remit au chancelier Hyacinthe Malachowski un ouvrage de sa composition, intitulé: *Senatus-consulta sous le règne de Jean Sobieski*, pour être déposé aux archives de la couronne. Thadée Czaicki, qui l'avait appelé à Varsovie, le chargea, en 1791, de l'éducation de son neveu Jean Tarnowski; et plus tard Kosciuszko, généralissime des armées polonaises, l'employa comme secrétaire. Après avoir voyagé en Allemagne pendant les années 1808 et 1809, il revint dans sa patrie et fut nommé professeur de poésie et d'éloquence à Krzemieniec, et enfin directeur du lycée de cette ville, où il mourut le 12 février 1822. Outre les écrits politiques déjà cités, une méthode pour la réforme orthographique de la langue polonaise et quelques pièces de vers adressées à des personnages remarquables, entre autres à Kosciuszko, on a de Felinski: 1^o *Barbe Radziwill*, tragédie tirée de l'histoire de Pologne (*voy.* BARBE). Elle a été insérée dans la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, traduits en français. 2^o Des traductions de *l'Homme des champs*, poème de Delille, de *Rhadamiste et Zénobie*, tragédie de Crébillon, de *Virginie*, tragédie italienne d'Alfieri. Les *Oeuvres* de Felinski parurent d'abord à Varsovie, 1816-1821, 2 vol. in-8^o; seconde édition, 1823, publiée par les soins du comte Olizar, son ancien élève. Z.

FELIX (ANTONIUS) (1), gouverneur de la Judée

(1) C'est le prénom que lui donne Tacite. Dans Josèphe, il est appelé *Claudius*. Ces deux écrivains diffèrent encore, en ce que

pour les Romains, succéda, suivant Josèphe, l'an 53 de l'ère chrétienne, à Cumanus, destitué pour malversation. Il était frère de l'affranchi Pallas, favori de l'empereur Claude, et qui jouissait d'un grand crédit. Arrivé dans son gouvernement, il y avait vu Drusille, fille du vieil Agrippa, de celui qui avait fait mourir St-Jacques le Majeur; Drusille était d'une rare beauté et juive de religion. Elle avait d'abord été promise à un fils du roi de Commagène, et ensuite mariée à Azize, roi de la petite province d'Emèse, qui, pour l'épouser, avait embrassé la religion juive. Félix, éperdument épris de Drusille, résolut de tout tenter pour l'obtenir en mariage. Il usa de l'entremise d'un juif nommé Simon, savant dans la magie, qu'il chargea de faire à Drusille de magnifiques promesses si elle voulait abandonner son mari. Simon ne réussit que trop dans cette odieuse négociation, et Drusille épousa Félix. Josèphe accuse ce gouverneur d'avoir fait périr le grand prêtre Jonathas, quoiqu'il lui dût en partie sa place, pour se soustraire aux remontrances qu'il lui faisait sur ses cruautés et sur ses abus de pouvoir, qui étaient criants. Il rendit néanmoins aux Juifs le service de les délivrer des brigands qui infestaient le pays. C'est devant lui que comparut St-Paul à Césarée, après avoir été tiré, par le tribun Lysias, des mains des Juifs qui voulaient le tuer. Ils vinrent l'accuser d'avoir excité des troubles. L'apôtre mit tant de raison et de sagesse dans sa défense, que Félix demeura convaincu qu'il était innocent. Cependant il ne le relâcha pas, espérant, disent les Actes, qu'il en tirerait de l'argent; mais Drusille et lui l'envoyaient souvent chercher pour l'entendre. Il leur donnait d'utiles leçons avec une liberté vraiment apostolique, leur parlant « de la justice, de la charité et du jugement à venir. » Ces grandes vérités effrayèrent Félix, et il congédia l'apôtre, disant que quand il aurait le temps il l'enverrait chercher. Deux ans s'étant passés, Félix eut pour successeur Porcius Festus, et laissa St-Paul en prison pour plaire aux Juifs. Ceux-ci députèrent à Rome pour accuser Félix; mais le crédit de son frère Pallas près de Néron, qui avait succédé à Claude, le fit échapper à une juste punition.

L—Y.

FÉLIX I^{er} (SAINT), élu pape le 28 ou le 29 décembre 269, succéda à St-Denis. On le croit Romain de naissance; mais l'histoire ne nous apprend rien de son éducation, ni des actions de sa vie jusqu'à son pontificat. L'Église, alors tranquille à l'extérieur, vit sa paix intérieure troublée par l'hérésie de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, qui attaquait le mystère de la Trinité et de l'Incarnation. Félix le combattit avec courage.

L'historien romain dit que Cumanus et Félix étaient gouverneurs de la Judée en même temps; le premier pour les Galiléens, et l'autre pour les Samaritains; de sorte que ce ne serait qu'après le rappel et la punition de Cumanus, que Félix aurait gouverné seul cette province.

Il écrivit à ce sujet à Maxime, évêque d'Alexandrie; il refusa sa communion à Paul, et approuva le concile d'Antioche, où cet hérésiarque avait été déposé en 269. Félix vit persécuter les chrétiens par l'empereur Aurélien dans l'Italie et dans les Gaules. Il les soutint de toutes ses forces, les anima au martyre, et fut prêt à se dévouer lui-même. C'est ce qui lui a fait donner la qualité glorieuse de martyr par le concile d'Éphèse, quoiqu'il paraisse avoir fini sa vie par une mort naturelle ou en prison, plutôt que dans les supplices, le 22 décembre 274. Il avait gouverné l'Église pendant cinq ans: il eut pour successeur St-Eutychien. — FÉLIX, deuxième du nom, pour ceux qui ne le regardent pas comme antipape, était archidiacre, et fut nommé par la faction des ariens pendant l'exil de Libère, en 353 (*voy. LIBÈRE*). Félix garda la foi de Nicée, mais il communiquait avec les ariens. Lorsque les dames romaines vinrent supplier l'empereur Constance de rappeler Libère, on proposa au peuple de se soumettre à l'obéissance réunie des deux pontifes. Cette proposition fut rejetée. Félix fut chassé de la ville lorsque Libère y rentra presque en triomphe, le 2 août 358. Le parti de Félix fit quelques tentatives pour le faire rentrer, mais elles furent inutiles. Félix se retira dans une petite terre qu'il possédait sur le chemin de Porto, où il vécut encore près de huit ans, gardant la dignité épiscopale sans fonctions. Il mourut le 22 novembre 365. Quelques martyrologes le nomment saint et martyr. Bellarmin et Baronius ont pris sa défense; mais ni St-Optat, ni St-Augustin, ne le mettent au nombre des évêques de Rome. Fleury en pense de même. Le P. Pagi le présente comme douteux. L'*Art de vérifier les dates* est de la même opinion; Lenglet-Dufresnoy est du nombre de ceux qui adoptent la légitimité de Félix, et qui, par conséquent, comptent quatre Félix légitimes au lieu de trois.

D—s.

FÉLIX II ou III (SAINT), élu pape le 2 mars 483, successeur de St-Simplice, était Romain de naissance et de famille sénatoriale. Admis dans le clergé de Rome, il paraît qu'un mérite éminent lui concilia tous les vœux et tous les suffrages pour être élevé au trône pontifical. Il s'occupa avec autant de zèle que son prédécesseur, du rétablissement de la foi orthodoxe dans les Églises d'Orient. L'évêque d'Alexandrie, Jean Talata, était venu se réfugier à Rome, auprès de Simplicien, après avoir été chassé violemment de son siège par l'empereur Zénon, qui s'était laissé séduire par Acace, évêque de Constantinople. On avait nommé à la place de Talata Pierre Monge, homme décrié pour ses hérésies et d'autres crimes. Félix assembla un concile des évêques d'Italie, où Pierre Monge fut condamné et déposé. Pour faire exécuter ce décret par Acace, le pape envoya trois légats à Constantinople (Vital, Misène et Félix); mais Acace trouva le moyen de les séduire ou de les intimider, et le pape fut obligé de faire le procès à ses

légats, qui en effet furent déposés de l'épiscopat. Acace, auteur de leur chute, fut déclaré hérétique et fauteur de l'hérésie. Celui-ci ne tint aucun compte des censures lancées contre lui, et maltraita tous ceux qu'on envoya pour les exécuter, les fit périr en prison ou en exil, en sorte que l'Eglise les honore comme martyrs, le 8 février. Acace fit aussi rayer le nom de Félix de son dyptique, et chassa de leurs sièges tous les évêques qui refusèrent de se ranger de son parti. Il mourut excommunié du Saint-Siège, et eut pour successeur Flavitas, qui, par une double imposture, tâcha de se maintenir dans sa place. Il écrivit au pape pour lui demander sa communion; il écrivit en même temps à Pierre Monge qu'il était de la sienne; mais cette intrigue fut dévoilée, et il ne posséda que quatre mois le siège de Constantinople. Euphrème, qui lui succéda, rétablit dans les dyptiques le nom de Félix; mais comme il ne voulut point effacer ceux d'Acace et de Flavitas, que le pape regardait comme hérétiques, il n'obtint point la communion avec Rome. Félix travailla aussi à rétablir la pureté de la foi dans l'Eglise d'Afrique, troublée longtemps par l'arianisme. Les prêtres et les laïques qui s'étaient fait rebaptiser pendant la persécution pour avoir la paix, demandaient d'être reçus à pénitence. Un concile de Rome ordonna que les évêques et les prêtres perdraient leurs degrés, et demeureraient trois ans dans la communion laïque, et que les séculiers resteraient pendant le même espace de temps au rang des pénitents. Le pape laissa aux évêques d'Afrique le soin d'exécuter ce décret, avec la faculté de le modifier suivant les circonstances. Félix mourut vers le mois de février 492, après un pontificat de neuf ans, avec une réputation de vertu qui l'a fait mettre au rang des saints. Il eut pour successeur St-Gélase premier du nom. — FÉLIX III ou IV, élu pape le 24 juillet 526, succéda à Jean I^{er}. Il était Samnite de nation, et fut nommé par la faveur de Théodoric, roi des Goths, au milieu des intrigues qui agitérent le clergé de Rome. L'histoire ne nous apprend rien des actions de Félix III. Il a paru trois Lettres sous son nom; mais les deux premières sont évidemment supposées; dans celle qui est écrite à César, on voit seulement que Félix approuvait le règlement qui défendait d'ordonner des évêques, à moins qu'ils n'eussent servi d'abord dans le clergé. Ce pape mourut au bout de trois ans de pontificat; il eut pour successeur Boniface II, en 530. D—s.

FÉLIX. Voyez MINUTIUS.

FÉLIX V. Voyez SAVOIE (AMÉ VIII duc de).

FÉLIX (SAINT) de Nole, ainsi nommé de la ville de Nole en Campanie, lieu de sa naissance. Son père Hermias avait servi dans les armées de l'empire; son jeune frère suivit la même carrière. Pour lui, quoique étant l'aîné, il préféra la retraite et la vie austère des chrétiens. Il fut ordonné prêtre. L'empereur Déce ayant rallumé le feu de la persécution vers l'an 250, Félix, qui gouvernait

l'Eglise de Nole pendant la fuite de l'évêque St-Maxime, fut pris, condamné au fouet et jeté dans un horrible cachot. Un ange vint le visiter dans sa prison; il rompit ses chaînes, le tira de ce lieu de douleur et le conduisit vers St-Maxime, qui était sur le point de périr par le froid, par la faim et par la misère. Félix aperçoit une grappe de raisin sur des ronces; il la détache, en exprime le jus dans la bouche du vieillard expirant, le rappelle à la vie, le transporte sur ses épaules, et le rend à son troupeau. La persécution s'était apaisée, Félix reprit le cours de ses instructions. Les païens, irrités de ses succès, s'attroupèrent un jour et marchèrent à sa poursuite. Ils le rencontrèrent et ne le reconnurent pas. Il se glissa par le trou d'une vieille muraille, qu'une araignée vint aussitôt recouvrir de sa toile; ce qui trompa ses persécuteurs. C'est le poète St-Paulin de Nole qui raconte ces détails dans le quinzième de ses poèmes, et son récit, au rapport de Tillemont, est confirmé par d'anciens monuments. Après la mort de St-Maxime, la voix du peuple appela Félix sur le siège de Nole; mais il réussit à faire tomber le choix sur Quintus, qui était plus ancien que lui dans le sacerdoce. Ami de la pauvreté, il dédaigna de chercher à recouvrer son patrimoine que la persécution lui avait injustement enlevé, refusant les offres des riches, content de cultiver un petit champ qui lui fournissait encore de quoi faire des aumônes. Il mourut le 14 janvier, dans un âge fort avancé. Cinq églises ont été bâties près du lieu où reposent encore ses cendres. On voulait par dévotion y être enterré. St-Augustin, dans son livre du *Soin des morts*, ne craint pas de dire que cette confiance en la protection de St-Félix peut être aussi utile aux défunts que les suffrages et les bonnes œuvres des fidèles vivants. — L'Eglise honore plusieurs autres saints du nom de Félix : ST-FÉLIX, évêque de Thibare, dans la province proconsulaire d'Afrique, qui, ayant refusé de livrer les divines Ecritures, fut emprisonné par ordre du magistrat de la ville, nommé Magnilien, puis embarqué pour l'Italie. Il aborda au port d'Agrigente en Sicile, alla ensuite à Venouse, dans la Pouille. C'est là qu'il souffrit le martyre, à l'âge de 56 ans, l'an 303 de J.-C. Il déclara que Dieu lui avait fait la grâce de conserver sa virginité. — ST-FÉLIX de Cantalice, capucin, né à Cantalice, près de Citta-Ducale, dans l'Etat ecclésiastique. Ce saint religieux était célèbre par l'esprit de recueillement et de méditation, qu'il possédait au plus haut degré. Après avoir gardé les troupeaux dans son enfance, il se fit recevoir frère capucin. Il remplit à Rome, pendant quarante ans, la place de frère quêteur, causant de l'étonnement à tous par ses jeûnes, ses austérités, sa charité infatigable; il mourut le 18 mai 1387, à 74 ans. Benoît XIII fit publier en 1724 la bulle de sa canonisation, que Clément XI avait prononcée en 1712. — ST-FÉLIX, évêque de Nantes, issu d'une des plus illustres familles d'Aquitaine, fut

fait évêque en 549, à l'âge de trente-sept ans. Il vendit son patrimoine et le distribua aux églises et aux indigents. Il fit construire à Nantes une magnifique cathédrale, dont Fortunat nous a conservé la description, et dont la dédicace fut faite par Euphrone, archevêque de Tours. Les souverains du comté de Yannes, Canao et Guerecho II, lui donnèrent successivement des marques de respect et de déférence. Grégoire de Tours, qui croyait avoir à se plaindre de Félix, rend cependant justice à son éminente sainteté. Félix de Nantes mourut en 584. — **ST-FÉLIX de Valois** appartenait, dit-on, à l'illustre famille de ce nom. Il naquit en 1127. Il quitta ses biens, qui étaient considérables, et se retira dans une forêt du diocèse de Meaux. St-Jean de Matha alla le trouver dans la solitude, se mit sous sa conduite, et ils fondèrent ensemble l'ordre de la Rédemption des captifs. Félix, pendant les voyages de St-Jean de Matha à Rome et en Barbarie, gouverna les maisons que cet ordre avait en France; il lui procura un établissement dans la ville de Paris, à l'endroit où était une chapelle dédiée à St-Mathurin, d'où ses religieux prirent le nom de Mathurins. Il mourut dans la solitude de Cerfroï, le 4 novembre 1212, dans sa 86^e année. — **ST-FÉLIX**, évêque de Dunwich, dans le comté de Suffolk, convertit et baptisa Sigebert, roi des Est-Angles. Il prêcha la foi dans l'Est-Anglie, et convertit presque tous les idolâtres de cette contrée. Secondé par le pieux Sigebert, il fonda des églises, des monastères et des écoles, et mourut en 646, après dix-sept ans d'épiscopat. C—r.

FÉLIX, évêque d'Urgel en Catalogne, avait été maître d'Elipand, évêque de Tolède; celui-ci lui ayant écrit pour savoir de lui comment il reconnaissait Jésus-Christ pour fils de Dieu, Félix répondit que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'est que fils adoptif et nuncupatif. Il propagea cette doctrine dans les provinces voisines, et le pape Adrien adressa une circulaire à tous les évêques d'Espagne pour les préserver de cette erreur. Charlemagne avait étendu ses conquêtes jusqu'en Espagne, et Félix d'Urgel se trouvait dans son obéissance; ce monarque fit donc assembler à Narbonne, en 791, un concile où se trouvèrent les évêques des provinces d'Arles, d'Aix, d'Embrun, de Vienne, de Bourges, d'Auch et de Bordeaux. L'erreur de Félix y fut condamnée; il souscrivit lui-même aux actes du concile. Félix avait fait partager ses erreurs à Elipand; ils furent condamnés l'un et l'autre, la même année 791, dans le concile de Frioul, tenu par St-Paulin, patriarche d'Aquilée. L'année suivante, Félix fut cité au concile que Charlemagne avait convoqué à Ratisbonne; il y fut entendu, condamné, puis envoyé à Rome vers le pape Adrien, devant lequel il abjura son hérésie. Mais étant de retour dans son diocèse, il fit voir que son abjuration n'avait pas été sincère; son erreur fut encore condamnée au concile de Francfort en 794. Le célèbre Alcuin

s'occupa de réfuter l'opinion impie de l'évêque d'Urgel, et se montra dans cette circonstance non moins habile théologien qu'il était littérateur savant et profond; il écrivit à Félix plusieurs lettres remplies de charité et fortes de raisonnement. Félix, au lieu de se rendre, fit un ouvrage où il enseignait son hérésie, et donnait même dans le pur nestorianisme. Il se rétracta encore dans un concile tenu à Aix-la-Chapelle en 797; mais il restait toujours attaché à son erreur. Il fut donc de nouveau condamné à Rome, deux ans après, dans un concile tenu par le pape Léon III, et enfin déposé la même année 799, à cause de ses fréquentes rechutes, par l'assemblée des évêques et des seigneurs qui eut lieu à Aix-la-Chapelle, et dans laquelle il se trouvait présent. Il fut relégué à Lyon, où il passa le reste de ses jours. Il écrivit dans son exil une lettre à son église d'Urgel; il y parle de son repentir, et exhorte son ancien troupeau à demeurer fidèle à la doctrine de l'Eglise. Cependant le P. Madrisius, oratorien d'Udine, auquel nous devons une bonne édition des œuvres de St-Paulin d'Aquilée, soutient que Félix d'Urgel a persévéré dans l'erreur jusqu'à sa mort. C—r.

FÉLIX, surnommé *Pratensis*, de Prato, lieu de sa naissance en Toscane, était fils d'un rabbin qui l'instruisit dans les langues orientales. Après la mort de son père il voyagea dans l'Italie, et ayant acquis la connaissance des vérités de la religion il se fit baptiser, et peu de temps après entra dans l'ordre des ermites de St-Augustin. On ne peut fixer la date de sa profession; mais dom Gandolfo prouve par de bonnes raisons qu'elle eut lieu avant l'année 1506. Il traduisit les Psaumes d'hébreu en latin, et en offrit la dédicace à Léon X; il avait formé le projet de traduire les autres livres de l'Ancien Testament, et il en demanda l'autorisation au souverain pontife, qui la lui accorda, après s'être fait rendre compte de sa version des Psaumes. Il revit le texte des deux premières éditions hébraïques de la Bible publiées par le célèbre Bomberg, et en corrigea lui-même les épreuves avec un soin extrême. Humfred Hody, Wolf et Colomiès parlent de Félix d'une manière très-avantageuse. Ce savant religieux mourut en 1537, dans un âge très-avancé. Fabricius, qui s'est trompé en avançant sa mort de dix-huit ans, a commis une autre erreur en prolongeant sa vie jusqu'à cent ans. On a de Félix : 1^o *Psalterium ex hebræo ad verbum fere tralatum adjectis notationibus*, Venise, Bomberg, 1515, in-4^o; Haguenau, 1522, et Bâle, 1524, in-4^o. Cette version a été insérée dans le *Psalterium sextuplex*, Lyon, 1550, in-8^o. On assure que Félix avait fait cette traduction dans l'espace de quinze jours. 2^o *Biblia sacra hebræa, cum utraque Masora et Targum, item cum Commentariis rabbinorum; cura et studio Felicis Pratensis, cum præfatione latina Leoni X nuncupata*, Venise, Bomberg, 1518, 4 tom. in-fol. (voy. DANIEL BOMBERG). Phil. Elsius cite les versions de Job et des

autres livres de la Bible par Félix; mais elles n'ont point été publiées. Gandolfo a inséré une notice sur ce religieux dans sa *Dissertatio de ducentis Augustinianis*. W—s.

FÉLIX (CLAUDE), prédicateur distingué et docteur en théologie, né à Montigny-sur-Aube, dans le diocèse de Langres, professa pendant quelque temps la théologie et fut ensuite chanoine, grand vicaire et secrétaire de l'évêque de Langres Michel Boudet. A la demande de ce dernier, il écrivit la vie des évêques de Langres en latin. Cet ouvrage, resté manuscrit, est à la bibliothèque de Paris, et a pour titre : *De pontificibus urbis Lingonicæ et primo de antiquitate et laude civitatis paucissime dicta*, etc., 1512. Félix composa en 1519 un poëme latin sur le martyre de St-Mammès, qui est aussi resté manuscrit. Ce prêtre consacra sa fortune à construire et à réparer des églises, ou à fonder des établissements destinés à recevoir les malades. Il mourut en 1542. T.-P. F.

FÉLIX (LOUIS, baron DE BEAUJOUR) naquit le 28 décembre 1765, à Callas, près de Draguignan, où son père faisait un petit commerce d'huiles. Placé à la fin de ses études au séminaire de Fréjus, il y donna une telle idée de ses talents et de sa capacité, que M. de Beausset, alors évêque de ce diocèse, l'envoya au séminaire St-Sulpice à Paris, afin qu'il y trouvât les moyens de les développer. Il était prêtre habitué de l'église paroissiale de ce nom et chapelain particulier du comte et de la comtesse de Bentheim, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en embrassa les principes, en conservant toutefois des formes modérées, et entra dans la carrière administrative. Ayant été pourvu d'un emploi dans les bureaux de la Convention nationale, il y resta tout le temps que dura le pouvoir de cette assemblée. Il n'était connu dans les bureaux du comité de salut public que sous le nom de *Félix*, qui était son véritable nom de famille. Ce n'est que plus tard et seulement lorsqu'il fut placé dans les consulats, probablement à la recommandation de son compatriote Sieyès, qu'il y ajouta le surnom de *Beaujour*. Il débuta, en 1798, par le poste consulaire de Salonique. De retour, il publia un livre qui a pour titre : *Tableau du commerce de la Grèce*. Après le 18 brumaire il fut nommé membre du tribunal, et en devint secrétaire; il ne figura point dans l'opposition qui provoqua, en 1806, la suppression de ce corps politique. Il obtint alors la place de consul général aux États-Unis d'Amérique. Indépendamment des attributions de cet emploi, il fut chargé de diriger les opérations de banque ayant pour objet de tirer du trésor de Mexico et de faire passer en Europe des sommes importantes, qui avaient été déléguées à la France par la cour de Madrid, en paiements de subsides ou de contributions extraordinaires. Après son retour de New-York il fit imprimer sous ce titre : *Aperçu sur les États-Unis*, Paris, 1814, 1 vol. in-8°, avec une carte, le meilleur ouvrage peut-être qui ait été publié en France

sur cette contrée. En 1815, le prince de Talleyrand fit créer pour lui une mission extraordinaire, avec le titre d'inspecteur général du consulat français dans le Levant. En 1825, Félix de Beaujour donna sa *Théorie des gouvernements*, et enfin ses *Voyages militaires dans l'Orient*, complétés par l'*Histoire de l'expédition d'Annibal*, où il traite de la stratégie des anciens. En 1852 il fut élu membre de la chambre des députés par le collège électoral de Marseille. Il y vota avec la majorité ministérielle et passa à la chambre des pairs en 1855. Il mourut à Paris le 1^{er} juillet 1856, laissant une fortune considérable, évaluée à 4,000,000 de francs. Félix de Beaujour était membre de l'Académie des sciences morales. Par son testament, il a légué 100,000 fr. pour l'établissement d'une école et d'un hospice à Fréjus; 40,000 francs à l'Académie de Paris, 20,000 francs à celle de Marseille, et à la même ville pareille somme, à condition que les intérêts cumulés pendant cinq ans formeraient un prix de 5,000 francs, à décerner à l'auteur du meilleur mémoire sur le commerce de Marseille. G—R—D.

FÉLIX DE TASSY (CHARLES-FRANÇOIS), né à Paris dans le 17^e siècle, premier chirurgien du roi Louis XIV, et l'un des plus savants et des plus habiles de son art, était fils de François Félix de Tassy, homme d'un grand talent, et aussi premier chirurgien du même prince. Il fut l'élève de son père, qui, le destinant à le remplacer auprès du monarque, ne négligea aucun des moyens qui pouvaient le rendre digne d'occuper un emploi aussi important. Exerçant sa profession dans les hôpitaux civils, puis dans ceux des armées, il fut, fort jeune encore, compté parmi les plus habiles chirurgiens de son temps; ses confrères le nommèrent chef du collège de St-Côme, qui devint ensuite l'Académie de chirurgie. Félix succéda à son père dans la charge de premier chirurgien du roi en 1676. Louis XIV, quelques années après, fut atteint d'un mal fort dangereux, et qui porta pendant assez longtemps le nom de *maladie du roi*, à raison de la sensation que fit dans toute la France l'accident du monarque. La chirurgie, à cette époque, n'était point arrivée au degré de splendeur où elle parvint un siècle plus tard; plusieurs de ses branches, fort importantes, n'étaient cultivées qu'imparfaitement et livrées à un empirisme grossier. Les chirurgiens les plus célèbres, appelés en consultation auprès du roi, ignoraient les procédés qu'il fallait employer pour sa guérison; l'alarme était générale. Félix rassura le monarque sur sa vie, et promit de le délivrer de l'horrible incommodité qui menaçait ses jours. Ce grand chirurgien n'avait jamais fait l'opération qu'il méditait; il ne l'avait jamais vu faire; mais il avait lu ce que seize cents ans auparavant Celse avait écrit, et après lui Paul d'Egine, sur la maladie dont le roi était attaqué. D'après ces lumières, Félix se traça un plan d'opération, et avant d'y procéder, il s'exerça pendant deux mois dans des travaux anatomiques. Enfin, le 21 novembre

1687, il opéra son auguste malade avec autant d'habileté que de succès. Cette réussite mit le comble à la réputation de Félix. On peut dire qu'il est le premier qui ait opéré la fistule à l'anus parmi les modernes; car il n'est pas bien certain que l'Anglais Jean Arden, qui vivait au 14^e siècle et qui fait mention des procédés indiqués par Celse, les ait mis en pratique. Depuis l'heureuse tentative de Félix, tous les chirurgiens guérissent la fistule par l'opération; et de nos jours les hommes les moins renommés dans leur art la pratiquent avec succès. Les contemporains racontent qu'après l'opération qu'avait subie le roi, tous les courtisans voulurent être attaqués du même mal dont le monarque venait d'être délivré; ce fut une mode, et chacun demanda d'être opéré; plusieurs même le furent sans cause, et uniquement parce qu'il était du bon ton d'avoir la *maladie du roi*. Félix, chéri du souverain, aimé des courtisans, recherché de tout le monde à cause de ses talents, de la douceur de ses mœurs et de l'obligeance de son caractère, fut moissonné à la fleur de son âge, le 25 mai 1703.

F—R.

FELL (JEAN), d'une bonne famille du comté de Berk, naquit en 1625 à Longworth, dans ce comté. Il fut élevé à Oxford, prit les armes pour Charles 1^{er} avec les autres étudiants de l'université, et parvint au grade d'enseigne. Il entra ensuite dans les ordres, et, tout le temps du protectorat, il vécut isolément, exerçant son ministère envers les royalistes. A la restauration, il fut nommé chapelain ordinaire du roi, prébendaire de Chichester, chanoine de Christ-Church, dont il augmenta ou acheva les bâtiments commencés par le cardinal Wolsey, vice-chancelier de l'université, et il s'attacha à rétablir la discipline, relâchée par suite des désordres des temps; il fut enfin évêque d'Oxford, où il mourut le 10 juillet 1686, consumé par l'activité de son esprit et de ses projets de bienfaisance, ayant employé presque tous les revenus de ses bénéfices en améliorations au profit du public. Ainsi les émoluments de sa place de directeur de l'hôpital de St-Oswald, à Worcester, furent totalement consacrés à rebâtir l'hôpital, à racheter les biens qui en avaient été aliénés et à les augmenter. Il rebâtit ou répara les bâtiments appartenant à l'évêché; mais s'occupa principalement du collège de Christ-Church, dont il augmenta les revenus pendant sa vie, et auquel il laissa en mourant un fonds destiné à l'entretien d'au moins dix écoliers. Tous les ans, au 1^{er} novembre, on nomme à celles de ces places qui se trouvent vacantes, et l'on prononce à cette occasion un discours en mémoire du fondateur. Ces actes de bienfaisance publique étaient accompagnés d'un grand nombre de charités particulières, en sorte que par sa facilité à prodiguer l'argent à ceux qui en avaient besoin, il se trouva quelquefois presque dénué du nécessaire. Il a publié: 1^o *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8^o, en anglais; 2^o *Alcinoi in platoniam philoso-*

phiam introductio, Oxford, 1667, in-8^o; 3^o une édition de *St-Cyprien* (en société avec J. Pearson), 1682, in-fol.; 4^o une traduction latine des *Antiquités de l'université d'Oxford*, de Wood, 1674, 2 vol. in-fol., que l'auteur accusa de n'être pas très-fidèle; quelques autres traductions, quelques sermons, etc.; il a eu beaucoup de part à l'édition du *Nouveau Testament grec*, Oxford, 1673, in-8^o. Son père (Samuel Fell) expira, dit-on, de chagrin à la nouvelle de la mort de Charles 1^{er}. X—s.

FELL (JEAN), théologien anglais d'une secte de dissenters, était fils d'un maître d'école, et naquit en 1732 à Cockermouth, dans le comté de Cumberland. Après avoir reçu quelque instruction, on lui fit apprendre un métier; mais étant venu l'exercer à Londres, le maître qui l'employa lui trouva trop d'esprit et même de lumières pour n'être qu'un simple artisan, et, aidé des secours de quelques autres personnes, le fit admettre dans un séminaire destiné à former des ministres pour la secte des dissenters indépendants. Fell répondit aux espérances qu'avait fait concevoir son ardeur pour s'instruire, et fit d'excellentes études classiques et théologiques. Il devint bientôt instituteur dans un séminaire dirigé par un de ses amis à Norwich, et se livra ensuite avec succès à la prédication et aux fonctions pastorales. Devenu instituteur dans le séminaire où il avait fait ses études, et qui venait d'être transféré à Homerton aux environs de Londres, il y fut à peine installé qu'une querelle assez vive s'éleva entre lui et les étudiants. Après deux années de tracasseries il perdit sa place, et se serait trouvé sans moyens de subsistance si quelques-uns des administrateurs n'étaient venus à son secours. Ils l'engagèrent à prononcer de mois en mois une suite de douze leçons sur les preuves du christianisme, qui furent encouragées par une contribution pécuniaire assez considérable. Mais le sentiment du traitement qu'il avait récemment éprouvé avait tellement altéré sa santé, qu'il ne put achever cette entreprise. Il venait de prononcer sa quatrième leçon lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 6 septembre 1797. Il emporta les regrets des hommes sages de toutes les sectes, qui estimaient également son caractère et ses talents. On a de lui les ouvrages suivants: 1^o *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8^o; 2^o *Le véritable protestantisme, ou Les droits inaliénables de la conscience défendus*, etc., en trois lettres à M. Pickard, 1773, in-8^o, qui furent suivies d'une quatrième lettre en 1774; 3^o *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour diriger la conscience*, lettre à M. Burke, 1774, in-8^o; 4^o *Essai de grammaire anglaise*, avec une dissertation sur la nature et l'usage particulier du conditionnel dans la langue anglaise, 1784, in-12; 5^o *Quelques pamphlets de controverse* (voy. HUGUES FARMER), et d'autres écrits de peu d'étendue. On a imprimé en 1798 les quatre leçons qu'il avait prononcées sur les preuves du christianisme, en y en ajoutant huit autres par le

docteur Henri Hunter pour en former un cours complet. X—s.

FELLE (GUILLAUME), dominicain, naquit à Dieppe en 1659. Après avoir achevé ses études dans son ordre, par goût, sans doute avec le consentement et peut-être par la disposition de ses supérieurs, il entreprit des voyages lointains dans différentes parties du monde. Il visita l'Afrique et l'Asie, parcourut l'Europe presque entièrement, et ne finit de voyager, dit l'historien de son ordre, qu'en cessant de vivre. Il termina sa carrière en 1710, probablement à Rome, puisque c'est de là qu'on a mandé sa mort. On ne sait de lui que ce qu'en apprennent les titres de ses livres, où il a consigné différentes particularités qui le concernent. De ses ouvrages, voici ceux qu'on connaît : 1° *Resolutissima ac profundissima omnium difficultum argumentorum, quæ unquam a Christi nativitate, potuerunt afferre hæretici, contra beatæ Virginis cultum*, 1687, in-4°, sans nom d'auteur ni de lieu d'impression. Dans cet ouvrage, qui est accompagné d'une version allemande en regard du texte latin, l'auteur se qualifie d'aumônier du roi de Pologne (Jean Sobieski) ; 2° *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4° ; 3° *Fel jesuiticum*. Ce titre semblerait annoncer une satire ; cependant Felle faisait profession d'un grand attachement pour les jésuites, en sorte qu'il est difficile de deviner le sujet qu'il a traité dans cet écrit ; 4° *Lapis theologorum* ; 5° *La ruina del quietismo et dell' amor puro*, Gênes, 1702. A la tête de cet ouvrage est le portrait de Guillaume Felle, au-dessous duquel on lit qu'il avait 63 ans ; qu'il est auteur de trente ouvrages, et très-attaché aux jésuites. Ce traité, composé de trois parties, est dédié à Clément XI et à Philippe V, roi d'Espagne. Dans la première partie, Felle attaque soixante-huit propositions de Molinos, condamnées par Clément XI ; dans la deuxième partie, vingt-trois propositions condamnées par le même pape ; dans la troisième, il établit cent soixante et un théorèmes propres à garantir les religieuses des illusions du molinisme. L—v.

FELLENBERG (PHILIPPE-EMMANUEL DE), philanthrope suisse, naquit à Berne au mois de juin 1771. Après avoir passé quelques années à Colmar, il parcourut une partie de la Suisse, de la France et de l'Allemagne, s'appliquant à prendre des informations sur les usages, les mœurs et les besoins des contrées qu'il traversa. Partisan des principes qui opérèrent la révolution de 1798, il fut nommé commandant de quartier à Berne, place qu'il quitta bientôt pour s'adonner tout entier au perfectionnement de l'agriculture. Il choisit la terre d'Hofwyl, à deux lieues de Berne, pour y fonder un établissement agricole, devenu l'un des plus importants de l'Europe. De Fellenberg est auteur de quelques-uns des nombreux ouvrages qui ont été publiés sur son établissement ; les principaux sont : 1° *Les lettres de M. de Fellenberg à M. Charles Picotet, de Genève* ; 2° *Coup d'œil de M. Gautheron sur*

l'influence morale qu'exercera l'établissement d'Hofwyl sur la masse du peuple ; 3° *Lettre de M. Villeneuve sur le parti que le midi de la France peut tirer des moyens et méthodes agricoles d'Hofwyl* ; 4° *Vues sur l'agriculture de la Suisse et les moyens de la perfectionner*, Genève, 1808, in-8° ; 5° *Rapport sur l'établissement d'Hofwyl à la nation helvétique* ; 6° *Voyage à Hofwyl par M. Hofmann, envoyé de la princesse de Schwartzemberg-Rudolstadt, avec des observations de M. Thaër, conseiller d'État du roi de Prusse* ; 7° *Feuilles d'Hofwyl*, 1809, 1810 et 1813. Fellenberg est mort le 21 novembre 1844. Z.

FELLER (JOACHIM), célèbre professeur saxon, né à Zwickau le 30 novembre 1628, annonça dès son enfance d'heureuses dispositions pour la poésie, et il n'avait que treize ans lorsqu'il publia sur la *Passion de Jésus-Christ* un poème latin, que les connaisseurs trouvèrent assez bon pour encourager l'auteur à suivre une carrière dans laquelle il promettait de s'illustrer un jour. Il avait pour précepteur Chr. Daum, qui lui conseilla de suivre quelques années les cours de l'université de Leipsick, et le recommanda aux professeurs qui en faisaient alors l'ornement. Feller joignait à beaucoup d'esprit des connaissances variées et une douceur de caractère qui l'auraient fait accueillir partout. Thomasius lui donna l'entrée de sa bibliothèque, composée de livres précieux, et le pria de surveiller l'éducation de ses enfants, en attendant qu'il trouvât un emploi digne de son mérite. Feller fut reçu maître ès-arts en 1660, avec tant de distinction, que les professeurs demandèrent eux-mêmes son agrégation à l'Académie, où on le chargea d'expliquer les poètes anciens. En 1676, il fut nommé conservateur de la bibliothèque, en disposa les livres dans un meilleur ordre, et publia le *Catalogue des manuscrits*. Dans ses moments de loisir, il continuait de composer des vers, qu'il adressait aux princes les plus connus par leur amour pour les lettres, ou aux amis que lui avaient faits ses talents et ses qualités personnelles. Il travailla plusieurs années à la rédaction des *Acta eruditorum*, mais l'amertume de ses critiques lui attira de fâcheux débats avec Gronovius, Eggeling et Charlotte Patin (voy. EGGELING). Ce furent là les seules peines qui troublèrent sa vie, dont un accident abrégé le cours. Une nuit qu'il était agité par des songes pénibles, il se leva, et s'étant approché inconsidérément de la fenêtre, il tomba dans la cour et mourut des suites de cette chute le 3 avril 1691. Clarund a publié la vie de Feller en latin. Le recueil de ses thèses et de ses poésies serait très-intéressant, et on doit regretter qu'aucun de ses compatriotes ne se soit encore avisé d'en faire jouir le public. On a encore de Feller : 1° *Oratio de bibliotheca academ. Lipsiensis Paulina, cui duplex subjunctus est catalogus alter manuscriptorum membranaceorum, alter chartaceorum in eadem Biblioth. extantium*, Leipsick, 1676, in-4°. Le catalogue a été réimprimé séparément en 1686, in-12 de 480 pages, avec des additions et des correc-

tions; mais il ne contient pas encore la liste exacte des manuscrits de la bibliothèque Pauline, et on a reproché à Feller de n'avoir point décrit ceux dont il a donné les titres (1). Christ. Gottl. Jöcher a publié une nouvelle édition du discours de Feller, à la suite de celui qu'il avait prononcé sur le même sujet, Leipsick, 1744, in-4°; 2° *Vindicia adversus J.-H. Eggelingium*, Leipsick, 1685, in-4°. C'est une réplique à l'ouvrage dans lequel Eggeling avait répondu à la critique des *Mysteria Cere- ris et Bacchi* (voy. EGGELING); 3° *Cygni quasimodo geniti, h. e. clari aliquot cygnæ ab oblivione vindicati*, ibid., 1686, in-4°. C'est la biographie des hommes célèbres de Zwickau; 4° *Epistola ad Adam. Rechenbergium de intolerabili fastu criticorum quorundam, speciatim Jac. Gronovii*, ibid., 1687, in-4°. Il attaque dans cet ouvrage plusieurs écrivains hollandais, mais il s'attache surtout à Gronovius, qui venait de publier une dissertation sur la mort de Juda, où se trouvent quelques opinions non conformes au texte des livres saints. Feller s'était caché sous le nom de Dermasius, de sorte que Gronovius, ne pouvant découvrir son agresseur, fit retomber sa colère sur tous les rédacteurs des *Acta eruditorum*; 5° *De fratribus calendariis*, Francfort, 1692, in-4°. Cette dissertation est accompagnée des notes de Ludolf, qui en fut l'éditeur; 6° *Supplementum ad Rappolti commentarium in Horatium*, dans l'édition d'Horace, Leipsick, 1678, in-8°; 7° *Flores philosophici in Virgilio collecti*; 8° *Notæ in Lotichii de origine domus Saxonica et Palatina* (voy. LOTICHIIUS); 9° *Pièces de vers* indiquées dans la *Bibliotheca volante* de Cinelli. W—s.

FELLER (JOACHIM-FRÉDÉRIC), fils du précédent, naquit à Leipsick le 26 décembre 1673. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il visita une partie de l'Allemagne et de la Suisse. Le sénat le retint à Zwickau, pour mettre en ordre la bibliothèque de Daumius, dont la ville venait de faire l'acquisition. La mort malheureuse de son père l'obligea de retourner à Leipsick pour régler ses affaires; mais aussitôt qu'elles furent terminées, il revint à Zwickau, où il demeura jusqu'à ce qu'il eût rempli la commission dont il avait été chargé. Il étudia ensuite le droit à Leipsick pendant trois années, et reprit le cours de ses voyages. Le célèbre Leibnitz l'arrêta à Wolfenbutel, pour l'aider à rassembler les pièces qu'il devait employer dans son histoire de la maison de Brunswick. Ludolf, l'un des amis de son père, l'appela à Francfort. Ce savant travaillait à son *Théâtre du monde*, et on assure que cet ouvrage serait meilleur, s'il eût

profité davantage des conseils et des secours du jeune Feller. De Francfort il se rendit à Nuremberg, où il séjourna quelque temps, et passa en France avec des lettres de Leibnitz pour l'Hôpital, Godefroy, Longuerue, etc. Il retournait à Leipsick, lorsque l'envoyé du duc de Zell le retint à Ratisbonne pour surveiller l'éducation de son fils. En 1706, le duc de Weimar le prit pour secrétaire, et le chargea de dresser l'état des pièces conservées dans les archives de Wittemberg. Feller avait une santé délicate que l'excès du travail acheva de ruiner. Il languit plusieurs années, et mourut le 15 février 1726, à l'âge de 53 ans. On a de lui : 1° *Monumenta varia inedita, varisque linguis conscripta, nunc singulis trimestribus prodentia*, Iéna, 1714-18, 12 cahiers formant 2 volumes in-4°. Ce recueil, divisé en douze parties, contient des choses très-curieuses. 2° *Histoire généalogique de la maison de Brunswick, depuis Guelphe I^{er} jusqu'à Albert et Jean*, Leipsick, 1717, in-8°, en allemand : elle est très-estimée; 3° *Otium hanoveranum sive miscellanea ex ore et schedis Leibnitzii*, ibid., 1718, in-8°, divisé en deux parties : la première contient des extraits des lettres de Leibnitz, et la seconde les mots remarquables, les jugements, les opinions que Feller avait recueillis de sa bouche. Les Allemands le regardent comme le meilleur des *Ana*. On doit encore à Feller l'édition de l'*Histoire des héros saxons* (en allemand), par Bincker, Nuremberg, 1713, in-8°. On trouvera des notices sur ce savant dans les *Acta eruditorum*, *supplem.*, t. 9, et dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 19. — FELLER (Jean-David), né à Chemnitz, reçu adjoint de la faculté de philosophie à Leipsick, en 1739, et nommé en 1744 recteur de l'église de Luckau en Basse-Lusace, a publié quelques savantes dissertations philologiques : 1° *Romanorum exercitationes declamandi et recitandi romanæ lingue instaurandæ adornandæque fuisse subsidium*, Luebben, 1745, in-fol.; 2° *Sur le vrai usage de la sagesse et de la raison dans l'étude des langues savantes*, Wittemberg, 1741, in-4°, en allemand; 3° *Fruh aufgelesene Sammlung*, etc., c'est-à-dire *Collection pour la langue allemande*, Luebben, 1746, in-4°, etc. W—s.

FELLER (FRANÇOIS-XAVIER DE) naquit à Bruxelles le 18 août 1735. Son père, secrétaire du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, ensuite haut-officier de la ville et prévôté d'Arlon, obtint, en récompense de ses services, des lettres de noblesse, dans un temps où cette faveur n'était pas encore prodiguée. Le jeune Feller reçut sa première éducation sous les yeux de son aïeul maternel à Luxembourg. Il passa de là au collège des jésuites à Reims, où son application et ses progrès rapides dans l'étude des lettres firent présager, dès lors, un écrivain laborieux et distingué. Admis au noviciat chez les jésuites de Tournai, à l'âge de dix-neuf ans, il se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue. Cependant les remèdes qu'on lui prescrivit et le régime auquel il fut

(1) Ce Catalogue est rangé par ordre de matières et de formats, suivant l'arrangement que les manuscrits avaient alors dans la bibliothèque. Le nombre des ouvrages ou pièces qu'il indique s'élève à environ trois mille, y en ayant presque toujours plusieurs dans le même volume, suivant l'usage du temps. L'ouvrage est terminé par des *Corollaria metrica*, collection assez curieuse d'environ 80 formules différentes de vers léonins, mis par les copistes à la fin de divers manuscrits de cette bibliothèque. J.-C. Gottsched a donné depuis une dissertation académique *De rarioribus nonnullis Bibliothecæ Paulinæ codicibus*, Leipsick, 1746, in-4°.

obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne se ressentit plus de maux d'yeux, et que jamais il ne fit usage de lunettes. Chargé d'enseigner les humanités à Liège, il y jeta les bases de sa réputation; le recueil de poésies latines qu'il publia en 1761, 2 vol. in-8°, sous le titre de *Musæ leodienses*, et qui contient les ouvrages de ses élèves, offre plusieurs pièces qui ne font pas moins d'honneur au maître qu'aux disciples. Après avoir donné, pendant plusieurs années, des leçons de théologie à Luxembourg, Feller fut appelé à remplir la même mission à Tyrnau, en Hongrie. Il employait ordinairement ses vacances à visiter les divers cantons de ce royaume; il voyageait presque toujours à pied, ses tablettes à la main, pour y noter toutes les observations qui se présentaient sur le caractère moral et physique des peuples, sur la minéralogie, l'histoire naturelle, etc. Les châteaux des seigneurs les plus illustres par leur naissance et par leur mérite lui étaient ouverts avec empressement. Après un séjour de cinq ans en Hongrie, Feller revint dans sa patrie, et, en 1771, il prononça ses derniers vœux. Ses supérieurs, qui le destinaient à la chaire, l'envoyèrent à Liège, où il se trouvait à l'époque de l'extinction de son ordre. Il se livra pour lors à la composition de ses ouvrages : ses travaux furent interrompus en 1794; il quitta ses foyers à l'approche des armées françaises, pour se retirer en Westphalie au collège des ex-jésuites de Paderborn, où il passa deux ans; il se rendit ensuite à l'invitation du prince de Hohenlohe qui résidait à Bartenstein, et se fixa enfin, en 1797, chez le prince-évêque de Freysingen, à Ratisbonne, où il mourut le 25 mai 1802. Pendant la révolution brabançonne (1787-1790), Feller avait été l'un des principaux coryphées du parti patriote; mais tout annonce au moins qu'il était de bonne foi, et jamais sa plume n'a passé pour être vénale. Il avait de nombreux amis, et plaisait dans le monde par une amabilité soutenue, une bonhomie charmante et une érudition qui ne fatiguait personne. Il était maigre, d'une taille moyenne et d'une complexion délicate; sa physionomie avait une grande mobilité, et la vivacité de son œil décelait bientôt celle de son esprit. Nous ne parlerons pas des écrits polémiques de Feller; ils sont en grand nombre, mais ils ne peuvent guère, par la nature des choses, survivre aux circonstances qui les ont fait naître. Les productions les plus connues de ce savant jésuite sont : 1° *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777; Paris, 1778, 2 vol. in-12; 2° *Dictionnaire géographique*, Liège, 1788, 1792, 2 vol. in-8°; c'est le dictionnaire de Vosgien revu avec soin; plusieurs articles, entre autres ceux de la Hongrie, sont entièrement refondus. 3° *Catéchisme philosophique ou Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*. Cet ouvrage, qui est peut-être celui dans lequel l'auteur a fait preuve de plus de talent, parut d'abord sous le nom de

Flexier de Reval, anagramme de *Xavier de Feller*, Liège, 1775, et Paris, 1777, 1 vol. in-8°; il s'en fit depuis de nouvelles éditions, parmi lesquelles nous signalerons celles de Liège, 1787 et 1805, 3 vol. in-12; de Lyon, 1819, 2 vol. in-8°; de Paris, 1829, 3 vol. in-12. En 1820, il en a été publié à Paris, sous le titre de *Catéchisme criminel et moral*, une édition avec préface et notes par madame de Genlis, et un discours préliminaire par M. Grégoire. En 1825, une autre a été réimprimée, considérablement augmentée d'après les manuscrits de l'auteur, Lille, 5 vol. in-12. Enfin, l'abbé Paul Dumont en a aussi publié une, précédée d'une notice sur l'auteur. 4° *Examen impartial des Epoques de la nature de M. de Buffon*, plusieurs fois réimprimé, entre autres à Maestricht, 1792, in-8°; 5° *Dictionnaire historique*, 1781, 6 vol. in-8°; nouvelle édition augmentée et en grande partie refondue, Liège, 1789-1794, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, qu'on prétendit n'être qu'une contrefaçon de celui de dom Chaudon, fit d'abord crier au plagiat; dans le fait, beaucoup d'articles et d'articles importants du nouveau dictionnaire étaient extraits, mot pour mot, de l'ancien; beaucoup d'autres ne sont que retouchés. Néanmoins l'équité nous fait un devoir d'ajouter que plusieurs bons articles, surtout dans la dernière édition, appartiennent exclusivement à Feller; et quelques-uns de ceux-ci, tels que les articles *Franck* (Simon), *Galifet*, *Gassner*, etc., ont été copiés par le dernier éditeur de l'ouvrage de D. Chaudon (1). Un reproche qu'on fait, avec justice, à Feller, c'est de se montrer trop souvent homme de parti dans la distribution de ses éloges et de ses critiques. Son zèle pour la religion lui fait quelquefois transformer en génies supérieurs des personnages qui n'ont guère eu d'autre mérite que celui de porter la robe de jésuite, tandis qu'il voudrait métamorphoser en pygmées des écrivains d'un talent distingué, mais qui ont eu le malheur d'être entachés de jansénisme ou de tenir aux opinions philosophiques du 18^e siècle. C'est encore le même zèle contre une philosophie qu'il regardait comme dan-

(1) Le *Dictionnaire historique* de Feller a été dans ces derniers temps plusieurs fois réimprimé. Nous signalerons l'édition de Paris, 1818, 8 vol. in-8°, avec un supplément par MM. Bocous et les abbés L'Ecu et Ganih en 4 vol., publié en 1819. Puis, dans des éditions postérieures de nombreuses augmentations ont été faites au travail primitif de Feller, et souvent, nous devons le dire, la *Biographie universelle* a été mise à contribution pour améliorer ou compléter le *Dictionnaire historique*. En 1823, le *Dictionnaire* de Feller se composait déjà de 10 vol. in-8°; en 1827, il atteignait le nombre de 17, même format; en 1833, 20, même format. Cette dernière édition fut continuée sous la direction de M. Henrion, qui en 1831-38 en publiait une nouvelle, continuée jusqu'en 1837, également en 20 volumes in-8°. Enfin, en 1839, M. Pérennès en a donné une *Nouvelle édition augmentée de plus de 3000 articles* pour laquelle on abandonnait le titre de l'ouvrage de Feller pour prendre celui de *Biographie universelle, ou Dictionnaire*, etc., Besançon, 12 vol., in-8°; avec un volume de supplément formant le tome 13, 1838; réimprimée en 1844, 13 vol. in-8°, et en 1839, 5 vol. grand in-8°. Plus récemment encore, 1848 et années suivantes, des libraires en ont donné en 6 volumes grand in-8° une nouvelle édition, toujours sous le titre de *Biographie universelle*, qu'ils ont annoncée revue, et continuée jusqu'en 1848, sous la direction de M. l'abbé Bussan, et de M. Weiss, l'un des principaux collaborateurs de notre *Biographie*. E. D.-s.

gereuse, qui lui mit la plume à la main dans ses *Observations sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, Liège, 1771; Paris, 1778; Liège, 1788, in-12. Ce livre, qui a pour but de prouver que le mouvement de la terre n'est pas démontré, que la pluralité des mondes n'est pas soutenable, etc., ferait juger plus favorablement du zèle religieux de l'auteur que de ses connaissances physiques et mathématiques. Le *Journal historique et littéraire* publié à Luxembourg, puis à Liège, par l'abbé de Feller, de 1774 à 1794, a eu la plus grande vogue dans les Pays-Bas et en Allemagne. On y trouve des dissertations intéressantes sur divers points de théologie, de physique, d'histoire, de géographie et de littérature, mais presque toujours la partialité s'y fait sentir : la collection de ces feuilles, qui est devenue assez rare, se compose de 60 volumes in-12. Il a paru depuis un *Cours de littérature sacrée et profane*, tirée du *Journal historique et littéraire de Luxembourg*. On ne peut refuser à l'abbé de Feller des connaissances très-étendues et très-variées; ardent et fécond, il ne se donnait pas le temps de soigner son style, qui n'est dépourvu ni de chaleur ni d'élégance, mais qui manque par fois de correction et de clarté; en général, on y désirerait plus d'agrément. On a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de M. l'abbé Feller, seconde édition ornée de son portrait*, Liège, Lemarié, 1810, in-8°. ST—T.

FELLON (THOMAS-BERNARD), poète latin, né à Avignon le 12 juillet 1672, fut admis dans la société des jésuites, et professa plusieurs années la rhétorique au collège de la Trinité de Lyon. Fellon assistait régulièrement aux séances de la société littéraire, et lorsqu'elle fut transformée en une académie, il en fut nommé l'un des premiers membres. Il était lié avec Brossette, commentateur de Boileau, et Louis de Puget, l'un des plus habiles physiciens de son temps. Estimé du public et de ses confrères, il parvint à un âge avancé, et mourut à Lyon le 23 mars 1759. On a de lui : 1° *Faba arabica, carmen*, Lyon, 1696, in-12; 2° *Magnes, carmen*, ibid., 1696, in-12. On trouve à la suite de ce petit poème une lettre de Puget, contenant l'explication des passages où l'auteur s'est attaché à décrire les propriétés de l'aimant. Ces deux poèmes, dont la lecture est très-agréable, ont été insérés, avec la lettre de Puget, dans le premier volume des *Poëmata didascalica*, publiés par l'abbé d'Olivet. 3° *Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, prononcée à Marseille, 1711, in-4°; de *Louis, dauphin de France*, et de *Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse*, 1712, in-4°; de *Louis XIV*, 1713, in-4°, et réimprimée dans le recueil des *Oraisons funèbres* de ce prince, 1716, 2 vol. in-12. 4° *Paraphrase des psaumes et des cantiques de l'Eglise*, Lyon, 1731, in-12; 5° *Traité de l'amour de Dieu*, selon la doctrine, l'esprit et la méthode de St-François de Sales, Lyon, 1738, 3 vol. in-12;

Paris, 1747, 4 vol. in-12, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Abbrégé du traité de l'amour de Dieu*, de St-François de Sales, par l'abbé Tricalet. W—s.

FELS (JEAN-MICHEL), théologien suisse, né le 15 août 1761, à St-Gall, avait reçu sa première éducation dans cette ville, et terminait ses études à Göttingue, quand la mort d'un grand-oncle maternel, dont la générosité l'avait défrayé de tout, le mit dans la nécessité de quitter l'université et d'accepter un emploi de précepteur dans une famille noble de Dortmund (1785). Deux ans après, les circonstances le ramenèrent dans sa patrie, où, se livrant à l'enseignement et à la prédication, il fut d'abord vicaire à Cappel dans le haut Toggenburg, puis professeur de latin au gymnase de cette ville en 1786. Son zèle dans l'une et l'autre carrière lui procurèrent avec les années un avancement légitime. Il finit par cumuler avec la chaire de théologie (1794), ou théologie et philologie (1805), la deuxième cure de St-Gall, et le décanat du chapitre (1822). En même temps il prenait part à l'administration du pays. Jadis membre du directoire helvétique de Lucerne (1799), puis du grand conseil du canton de St-Gall, il y fut nommé derechef en 1824, et depuis il fut toujours membre du conseil des écoles et inspecteur des établissements d'instruction. C'est surtout dans cette sphère qu'il rendit des services en émettant des idées de perfectionnement, dont il prépara la réalisation tant par ses discours et ses rapports que par ses écrits. Fels mourut le 24 septembre 1853. On lui doit : 1° *Manuel de la langue latine* (Lehr- und Lesebuch der lat. Sprache), St-Gall, 1789; 2° *Sur les améliorations à introduire dans les écoles publiques de filles*, ibid., 1791; 3° *Biographie de J.-D. de Wegelin, professeur d'histoire à Berlin*, ibid., 1792; Une traduction ou plutôt une imitation du *Tableau de la vie humaine* par Cébès, ibid., 1799; 5° *Petit manuel d'arithmétique*, ibid., 1812; 6° *Discours pour la fête séculaire de la réforme*, ibid., 1819; 7° *Monument des réformateurs suisses*, ibid., 1819. P—OT.

FELTON (HENRI), littérateur anglais, élève de l'université d'Oxford, où il devint principal du collège d'Edmund-Hall, publia, vers 1710, une Dissertation sur la lecture des classiques, et sur les moyens de se former un style correct. Ce petit ouvrage, qu'il composa pour l'instruction d'un de ses élèves, le lord Ross, depuis duc de Rutland, et qui est écrit avec une élégante simplicité, fut reçu favorablement, et a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1723 et en 1757, in-12. Il aurait pu aisément faire un gros livre sur ce sujet : « Mais, dit-il, dans sa préface, peut-être ai-je, le premier d'entre les modernes, eu l'idée de composer un écrit de ce genre sans la pompe des citations. » On n'y en trouve en effet pas une seule. Il a aussi publié des sermons. Il mourut le 9 mars 1740. — FELTON (Jean), Irlandais, qui s'est fait un nom par l'assassinat de George Villiers, duc de Buckingham (voy. BUCKINGHAM), était, en 1628, lieutenant dans l'armée qui devait s'embar-

quer à Portsmouth, sous le commandement de ce favori, pour aller secourir les protestants de la Rochelle. Il était courageux, mais d'un caractère enthousiaste et mélancolique. Regardant le duc de Buckingham comme le seul obstacle qui s'opposait au bonheur de sa patrie, il résolut de se dévouer pour elle, en l'immolant, et s'étant introduit dans la chambre du duc au moment de son lever, il le frappa au cœur avec un couteau, le 25 août 1628. Il fut arrêté sur-le-champ, et ne cherchant point à se soustraire à la peine due à son attentat, il la subit avec le courage du fanatisme. X—s.

FELTZ (GUILLAUME-ANTOINE-FRANÇOIS, baron de), naquit à Luxembourg le 5 février 1744; sa famille avait été anoblie par lettres patentes du 21 mai 1740, dans la personne de son père (Jean-Ignace), échevin de Luxembourg, conseiller, receveur des aides et subsides du duché. Le jeune Feltz entra de bonne heure dans la carrière administrative, et fut chargé, en 1766, de la direction du cadastre de sa province, puis nommé en 1770 commissaire général pour l'exécution de ce grand travail. Il devint ensuite conseiller de la chambre des comptes. A l'époque des troubles des Pays-Bas, il fut successivement trésorier, membre du comité de la caisse de religion, et assesseur au conseil du gouvernement. Dévoué à la maison d'Autriche, il se vit obligé de s'expatrier et d'aller demeurer en Hollande. Son nom ne pouvait manquer de figurer dans les pitoyables pamphlets qui alors inondèrent le public; mais ce n'est pas sur ces diatribes qu'il faut le juger. L'ordre ayant été rétabli, il s'acquitta, en 1790, d'une mission diplomatique, revint à Bruxelles, et y reçut les titres de secrétaire et de conseiller d'État du gouvernement général. L'Académie de Bruxelles le choisit alors pour un de ses membres ordinaires. Bientôt les Français ayant envahi la Belgique, Feltz se retira avec sa famille à Vienne, où sa fidélité lui valut un accueil bienveillant. Admis dans l'ordre équestre de la basse Autriche, employé aux affaires étrangères, au conseil aulique des finances et du crédit public, il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire en Hollande, où il résida jusqu'à la réunion de ce pays à la France. Appelé néanmoins par intervalles à Vienne, il y fit des rapports et rédigea des projets importants en matière de finances. En 1814, il rentra dans sa patrie, où il fut nommé conseiller d'État, commandant de l'ordre du Lion Belge, membre de la première chambre des États Généraux, et l'un des curateurs de l'université de Louvain. L'académie de Bruxelles ayant été rétablie en 1816, il fut désigné pour son président. Le 18 novembre, M. Repelaër Van Driel, ministre de l'instruction publique, installa l'académie, et Feltz prononça à cette occasion un *Discours* inséré dans le tome 2 des *Nouveaux Mémoires*, journal des séances, pp. 4-6. Le 7 mai, 1817, il adressa à ses collègues une courte allocution également insérée dans le

recueil académique (ibid., pp. 16-17). Son grand âge ne lui permit pas de prendre à leurs travaux une part plus active, et il s'éteignit doucement en 1820. Voir l'*Annuaire de l'Académie de Bruxelles*, 1855. R—f—g.

FELVINTZKI (ALEXANDRE), savant hongrois du 17^e siècle, qui, après avoir fait ses études à Leyde et à Groningue, professa dans son pays la philosophie, la théologie, le grec et l'hébreu, et obtint ensuite une place de ministre protestant. Il a fait une nomenclature alphabétique de toutes les hérésies modernes, sous le titre de *Heresiologia*, Debreszen, 1683, in-8^o. — Un autre Hongrois, nommé *George FELVINTZKI*, qui vivait également dans le 17^e siècle, s'est fait connaître par un grand nombre de poésies écrites dans la langue de son pays, et parmi lesquelles nous remarquerons une tragi-comédie imprimée en 1693. C—AU.

FENAROLI (CAMILLA SOLAR D'ASTI), femme poète italienne, naquit à Brescia, de parents nobles, vers le commencement du 18^e siècle. Son éducation fut extrêmement négligée; à peine lui apprit-on à lire et à écrire. Douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination vive, elle prit une fausse route et ne lut que des romans; elle s'enthousiasma tellement pour cette lecture, qu'elle l'interrompait à regret aux heures des repas et du sommeil. Elle joignit bientôt aux romanciers les poètes. Ceux du 16^e siècle, qu'un heureux instinct lui fit préférer, allumèrent en elle les premières étincelles du feu poétique, et la garantirent de ce qui restait encore du mauvais goût introduit par les poètes du 17^e. Mais ce feu n'eut, pour ainsi dire, son explosion que lorsque la jeune Camilla, étant mariée, put paraître et briller dans le monde. Ses poésies amoureuses n'eurent point son mari pour objet, et cependant il n'eut pas lieu d'en être jaloux; elle se fit un modèle idéal de perfection: elle se passionna pour lui dans ses vers, sans cesser d'être fidèle épouse, tendre mère, et principalement occupée des soins de son ménage et de l'éducation de ses enfants. Elle les élevait très-pieusement; une de ses filles eut dès le plus jeune âge le désir d'entrer en religion. Les prises de voile, en Italie, sont toujours célébrées par quelques pièces de vers; et les recueils de poésies sont pleins de ces sonnets *per monaca*, dont le nombre égale celui des sonnets *per nozze*, et qui sont tombés dans le même discrédit. Mais dans celui que madame Fenaroli fit pour sa fille, ce sujet si commun devint, par la circonstance, rare, et peut-être tout à fait nouveau. On ne trouverait pas en effet un autre exemple d'une mère poète, chantant la prise d'habit d'une fille dont la naissance avait pensé lui coûter la vie. « Lorsque tu ouvris, lui dit-elle, les yeux aux rayons du jour, si mes yeux languissants et mes joues flétries furent couverts de la sombre horreur d'une mort prochaine, et si je vis autour de moi les angoisses et la terreur, aujourd'hui, ô ma fille, que dans ce séjour agréable à Dieu,

« tu renaiss sous de plus heureux auspices, qu'au » mépris du fol amour d'un monde aveugle, tu » l'enchaînes toi-même de liens d'or et de nœuds » sacrés, mon tendre amour, éclairé par une foi » vive, contemple ce dur et humble état que tu » embrasses avec tant de joie et de sécurité, et » l'œil humide des plus douces larmes, je bénis, » je me rappelle avec un sentiment de bonheur » ce grand péril où je fus exposée pour toi. » En avançant en âge, elle prit du goût pour de plus fortes études. Elle passa des poètes aux philosophes et surtout aux métaphysiciens. Sachant très-bien notre langue, qu'elle parlait mal, mais qu'elle écrivait parfaitement, elle lisait, méditait, analysait les meilleurs ouvrages des philosophes français. Un ami lui prêta le livre d'Helvétius; il la prévint que c'était une lecture qui demandait beaucoup d'attention, et que cependant il ne pouvait le lui confier que pour trois jours. Les occupations domestiques prenaient la plus grande partie de ses journées; la société dont elle faisait le charme en réclamant une autre partie; elle prit sur ses nuits le temps de cette lecture, et la fit avec tant d'application et de pénétration d'esprit, qu'en rendant le livre au jour marqué, elle en fit à son ami l'analyse la plus exacte et en porta le jugement le plus détaillé, le mieux motivé et le plus juste. La ville de Brescia possédait, dans le même temps, une autre muse, la signora Giulia Baitelli, qui n'était pas moins étonnante dans un autre genre d'études tout aussi peu commun chez les dames. Elle savait à fond les langues grecque et latine qu'elle avait apprises dès l'enfance, comme notre madame Dacier. Elle conserva toute sa vie l'usage de lire chaque jour quelques morceaux dans ces deux langues, de les traduire sur-le-champ, ou de les répéter de mémoire; et comme elle était très-pieuse, c'était toujours en grec qu'elle récitait des prières, des psaumes, qu'elle lisait la Bible et quelquefois des Homélies de St-Basile ou de St-Chrysostome. Elle n'en faisait pas moins des vers d'amour comme madame Fenaroli; elle entendait et écrivait le français aussi bien qu'elle, mais elle le parlait mieux. Ces deux phénomènes littéraires brillaient à la fois dans les mêmes sociétés, et, pour plus de singularité, loin de s'envier et de se haïr, elles étaient amies. Leur conversation n'était quelquefois qu'agréable; quand leurs amis communs voulaient qu'elle devint savante, douées d'une égale mémoire, d'un esprit vif et d'une élocution facile, l'une des deux ne tarissait pas plus de citations des anciens auteurs, de traits puisés dans les sources les plus pures de la littérature et de la poésie grecque et latine, que l'autre d'explications des systèmes de philosophie moderne, de comparaisons entre eux, et de discussions lumineuses sur les vérités qu'elle reconnaissait dans leurs ouvrages et sur ce qu'elle regardait comme des erreurs. Toutes deux évitaient également dans ces deux entretiens, si différents de ce qu'est communément la conversation des

femmes, le pédantisme et l'aigreur. Giulia Baitelli ne paraissait à la ville que de temps en temps; elle vivait habituellement à la campagne; Camilla Fenaroli passa toute sa vie à Brescia, et sa maison y était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, dans les provinces voisines et parmi les voyageurs italiens ou étrangers. La première était plus âgée; elles moururent à peu de temps l'une de l'autre: Giulia en 1768 et Camilla en 1769. Leurs poésies sont répandues dans plusieurs recueils, et surtout dans celui *degli Autori Bresciani viventi*, publié par le comte Charles Roncalli. G—É.

FENAROLI (FIDÈLE), l'un des derniers maîtres qui contribuèrent à rendre si célèbres les conservatoires de Naples, était né en 1732 à Lanciano, dans les Abruzzes, selon les uns, et selon d'autres à Naples, en 1740, sentiment qui paraît beaucoup moins probable. Il appartenait à une famille riche, et finit par être héritier d'un patrimoine considérable. On ne sait si ce fut par suite de sa propre volonté ou en raison de celle de sa famille qu'il étudia la musique au conservatoire de St-Onuphre, où il reçut les leçons de Durante. Ses études terminées, il fut admis à *Santa-Maria di Loreto* comme professeur d'accompagnement. Plus tard il devint directeur de la *Pietà dei Turchini*, et lors de la réunion de ces deux derniers établissements en un seul, sous le règne de Murat, il fut, avec Paisiello et Tritto, l'un des commissaires chargés de l'administration du nouveau *Collège de musique*. Le poids des années lui fit demander sa retraite au bout de deux ans, et il passa dans le repos le reste d'une vie qui se termina le premier jour de l'année 1818. Durant le temps de son professorat, il avait écrit, outre beaucoup de compositions d'église, une grande quantité de basses chiffrées pour l'usage de ses élèves, en y joignant quelques règles fort courtes sur les principaux emplois et les plus fréquentes successions des accords, règles écrites avec beaucoup de clarté et de simplicité, mais assez mal disposées et surtout peu motivées. Cet écrit est intitulé : *Regole per i principianti di cembalo*. Son vrai et principal mérite se trouve dans les *partiments* ou basses chiffrées qui l'accompagnent, et c'est ce qui lui a valu un succès qui ne s'est pas encore démenti et auquel n'ont porté atteinte ni les partiments antérieurs de Durante et de plusieurs autres grands maîtres, ni les pièces de même genre postérieurement écrites par François Vallotti et par Stanislas Mattei. Il en a été publié plusieurs éditions à Naples, à Milan et à Florence. La meilleure a longtemps été celle qu'Emmanuel Imbimbo a donnée à Paris il y a trente ans. Elle est accompagnée d'une traduction française. L'éditeur a refondu dans le corps de l'ouvrage un opusculé du même Fenaroli, connu à Naples sous le titre de *Regole musicali*, qui offre les règles les plus essentielles de l'harmonie et de l'accompagnement, selon la méthode

de Durante. Depuis, M. Louis-Félix Rossi, compositeur à Turin, en a publié une autre à laquelle il a réuni un traité d'harmonie qui lui appartient en propre. Voici le titre entier de l'ouvrage : *Partimenti ossia Basso numerato del celebre M^o Fedele Fenaroli e Trattato d'accompagnamento di Luigi Rossi. Il tutto forma un complesso di dottrina armonica teorica-pratica fondata sulle basi della senola napoletana*, in-4^o Jésus. Cette édition est assurément celle où l'on peut le mieux étudier les principes de la bonne école parfaitement exposés dans le travail de M. Rossi, qui de plus a porté le soin le plus attentif à obtenir dans le travail de Fenaroli une correction parfaite, si rare dans les morceaux chiffrés. Avant ces publications, Choron avait inséré un choix des mêmes partiments dans ses *Principes de Composition des écoles d'Italie*. Parmi les nombreux élèves formés par Fenaroli, quelques-uns, tels que Giordanella, Cimarosa, Zingarelli, ont occupé les premiers rangs dans l'art musical. L'un des derniers a été notre célèbre compositeur M. Michel Carafa, membre de l'Institut et professeur au Conservatoire de Paris.

J.-A. DE L.

FENARUOLO (JÉRÔME), poète italien, né à Venise, mais originaire de Brescia, exerça longtemps dans sa patrie son talent poétique et son goût pour les belles-lettres en général. Il alla ensuite à Rome, et s'attacha au cardinal Farnèse. Il y resta jusqu'à sa mort, que l'on place vers l'an 1570. Le Quadrio lui donne le titre de prélat. Ses poésies furent imprimées après sa mort, à Venise, 1574, in-8^o. Il avait paru de lui, longtemps auparavant, quatre Satires, ou plutôt quatre Épîtres en *terza rima*, insérées dans le 7^e livre du Recueil de satires, publié pour la première fois par Sansovino, en 1560. Ce sont, à ce qu'il paraît, des ouvrages de la jeunesse de l'auteur : on en peut juger par la quatrième, qui est adressée à Dominique Veniero, au sujet de la nomination de Badoaro à la place d'Avogadro, ou défenseur de la commune de Venise. Badoaro, né en 1518 (*voy. Fr. BADOARO*), était encore jeune lorsqu'il obtint cette dignité, puisque, selon Mazzuchelli, elle précéda ses deux ambassades à Charles V et à Philippe II, et que cette dernière eut lieu en 1548, lorsqu'il n'avait que trente ans. On peut donc placer vers 1544 la date de la composition de ces quatre satires, où l'on ne trouve rien du fiel de Juvénal, ni malheureusement non plus du sel d'Horace.

G—É.

FENEL (JEAN-BASILE-PASCAL), chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy, naquit à Paris, le 8 juillet 1695. Son père, avocat distingué, se chargea de son éducation, et, après lui avoir enseigné les éléments des langues anciennes, chercha à développer par tous les moyens son esprit avide de savoir. Une circonstance particulière influa beaucoup sur la direction des premières études de Fenel ; le célèbre Ménage habitait la même maison que son père, dont il était l'ami ; et le vieux philologue qui trouvait dans ce jeune en-

fant des dispositions et une docilité remarquables, tourna toutes ses idées vers la critique littéraire. Fenel, à treize ans, aurait pu passer pour un érudit, et cependant il n'avait jamais fréquenté d'école publique. Cette habitude d'étudier seul, qui avait d'abord favorisé ses progrès, l'empêcha d'en faire de plus grands dans la suite. La raison en est que, libre de suivre ses goûts et de s'abandonner aux écarts de son imagination, il devait manquer de méthode dans son travail et de constance dans l'exécution de ses projets. Aucun écrivain, peut-être, n'a plus tracé de plans d'ouvrages que l'abbé Fenel ; mais il aurait dissipé sa vie inutilement pour lui et pour les autres, si quelques-unes des questions proposées au concours par les sociétés savantes n'eussent fixé ses idées pour quelque temps sur un même objet. Un prix qu'il remporta en 1743 à l'Académie des inscriptions, commença à le faire connaître d'une manière avantageuse. L'année suivante il y remplaça l'abbé Cédoyen, et depuis ce moment il fit de fréquentes lectures à l'Académie. « Ce n'était pas, dit Bougainville, de simples mémoires qu'il lisait, mais « de gros traités dont la longueur absorbait nos « séances, et cependant aucun de ces morceaux « n'est achevé ; on ne pouvait ni les tirer de ses « mains, ni l'engager à les finir, à leur donner la « forme dont ils avaient besoin et qu'ils méritaient « de recevoir. » L'accueil que Fenel recevait de ses confrères ne put adoucir la rudesse de son caractère, ni diminuer son goût pour la solitude. Falconet était le seul qui fût parvenu à lui inspirer un peu de confiance. Des maladies graves, suites de son genre de vie, ajoutèrent encore à sa mélancolie habituelle. Il tomba dans un état d'épuisement, indiqué par sa maigreur d'autant plus effrayante, qu'il mangeait presque continuellement sans pouvoir se rassasier. Sa situation ne l'alarmait point, et comme il avait des connaissances en médecine, il résolut de se soigner lui-même. Son mal empira, et il mourut enfin presque subitement le 19 décembre 1753. Son éloge, prononcé par Bougainville, a été imprimé dans le tome 25 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. On renvoie pour plus de détails à cette pièce, qui fait très-bien connaître le caractère et les différentes productions de l'abbé Fenel, dont on citera les plus intéressantes : 1^o *Recueil de différentes expériences, essais et raisonnements sur la meilleure construction du cabestan, par rapport aux usages auxquels il s'applique dans les vaisseaux*, présenté à l'Académie des sciences en 1740, et imprimé dans le tome 5 du *Recueil des prix* ; 2^o *Dissertation sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis I^{er}*, couronnée par l'Académie de Soissons en 1743, Paris, 1744, in-12 ; 3^o *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe le Bel jusqu'à celle de Charles V*, couronné par l'Académie des inscriptions en 1744 (resté manuscrit) ; 4^o *Essai pour rétablir un passage du troisième livre de Cicéron, sur la nature des dieux* (*Mémoires de*

l'Académie des Inscriptions, tome 18); 5^o *Mémoire sur ce que les anciens païens ont pensé de la résurrection*, *ibid.*, tome 19; 6^o *Remarques sur la signification du mot DUNUM*, *ibid.*, tome 20; 7^o *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*, *ibid.*, tome 24. Ce morceau est aussi savant que curieux. Parmi les ouvrages que l'abbé Fenel annonçait, on regrette surtout une *Histoire de la ville de Sens*, et une *Histoire des manufactures chez les anciens*. — FENEL (Charles-Maurice), oncle du précédent, doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé en manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens* : cet ouvrage, formant 3 volumes in-fol., était conservé dans la bibliothèque de l'abbé Macon. Les auteurs de la *Gallia christiana* en ont profité pour la rédaction de l'histoire de cette métropole. W—s.

FÉNÉLON (BERTRAND DE SALIGNAC, marquis de), se distingua dans les combats par sa valeur, et fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre. Charles IX voulut le charger d'excuser auprès de la reine Elisabeth l'odieuse journée de la St-Barthélemi. « Adressez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillée », répondit le preux chevalier. On a de Bertrand : 1^o *le Siège de Metz en 1552*, Paris, 1555; Metz, 1665, in-4^o; 2^o *le Voyage du roi (Henri II) aux Pays-Bas de l'empereur en 1554*, Paris et Lyon, 1554; Rouen, 1555, in-8^o. Cet opuscule avait paru d'abord sous le titre de *Lettre au cardinal de Ferrare sur le voyage*, etc. 1554, in-4^o; 3^o *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse, ou Sommaire de la négociation faite en Angleterre en 1571 par Fénélon, François de Montmorency et Paul de Foix*. Ces Mémoires, écrits par Fénélon, et sur lesquels on peut consulter la dissertation sur Paul de Foix que Secousse a insérée dans le recueil de l'Académie des inscriptions, se trouvent au tome 1^{er} des *Mémoires de Castelnau*, Paris, 1659, in-fol.; 4^o *Négociations de Fénélon et de Michel Castelnau, sieur de la Mauvissière*, manuscrites (*voy.* CASTELNAU); 5^o *Dépêches et instructions au sieur de la Mauvissière*, au tome 3 des *Mémoires de Castelnau*. Z.

FÉNÉLON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTTE), d'une famille ancienne et illustrée, naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651. Sous les yeux d'un père vertueux, il fit avec autant de succès que de rapidité ses études littéraires; et dès l'enfance, nourri de l'antiquité classique, élevé dans la solitude parmi les modèles de la Grèce, son goût noble et délicat parut en même temps que son heureux génie. Appelé à Paris par son oncle, le marquis de Fénélon, pour achever ses études philosophiques et commencer le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante, il soutint à quinze ans la même épreuve que Bossuet, et prêcha devant un auditoire moins célèbre à la vérité que celui de l'hôtel de Rambouillet. Cet éclat d'une réputation prématurée alarma le marquis de Fénélon, qui, pour soustraire le jeune apôtre aux séductions du monde et de la gloire,

le fit entrer au séminaire de St-Sulpice. Dans cette retraite, Fénélon se pénétra de l'esprit évangélique, et mérita l'amitié d'un homme vertueux, M. Tronson, supérieur de St-Sulpice. Il y reçut les ordres sacrés. Ce fut alors que sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada. Traversé dans ce projet par les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament, il tourna bientôt ses regards vers les missions du Levant, vers la Grèce, où le profane et le sacré, où St-Paul et Socrate, où l'Église de Corinthe, le Parthénon, le Parnasse, appelaient son imagination poétique et religieuse. Heureusement pour l'Église et pour la France, ce projet s'évanouit encore, et Fénélon, détourné de ces missions lointaines, se consacra tout entier à un apostolat qu'il ne croyait pas moins utile, l'instruction des *Nouvelles Catholiques*. Les devoirs et les soins de cet emploi, dans lequel il ensevelit son génie pendant dix années, le préparèrent à la composition de son premier ouvrage, le *Traité de l'éducation des filles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de raison, que n'a point égalé l'auteur d'Emile et le peintre de Sophie. Cet ouvrage était destiné à la duchesse de Beauvilliers, mère pieuse et sage d'une famille nombreuse. Fénélon, dans la modeste obscurité de son ministère, entretenait déjà avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse cette amitié vertueuse qui résista également à la faveur et à la disgrâce, à la cour et à l'exil. Il avait trouvé dans Bossuet un attachement qui devait être moins durable. Admis à la familiarité de ce grand homme, il étudiait son génie et sa vie. L'exemple de Bossuet, dont la religion toute polémique s'exerçait par des controverses et des conversions, inspira sans doute à Fénélon le *Traité du ministère des pasteurs*, ouvrage dans lequel il combat les hérétiques avec plus de modération que ne faisait son illustre modèle. Le sujet, le mérite de cet ouvrage et le suffrage tout-puissant de Bossuet engagèrent Louis XIV à confier à Fénélon le soin d'une mission nouvelle dans le Poitou. L'uniformité rigoureuse que Louis XIV voulait étendre sur toutes les consciences de son royaume, et la résistance qui naissait de l'oppression, obligeaient souvent le monarque à faire soutenir ses missionnaires par des soldats. Fénélon ne se borna point à rejeter absolument le concours des dragons; il voulut choisir lui-même les collègues ecclésiastiques qui partageraient un ministère de persuasion et de douceur. Il convertit sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre. L'importance que l'on attachait alors à de semblables missions attira plus que jamais les regards sur Fénélon, qui s'en était heureusement acquitté. Un grand objet était offert à l'ambition et au talent. Le Dauphin, petit-fils de Louis XIV, sortait de la première enfance, et le roi cherchait en quelles mains il confierait ce précieux dépôt (1689). La vertu, aidée de la faveur de madame de Maintenon, obtint la préférence. M. de

Beauvilliers fut nommé gouverneur, et il choisit et fit agréer au roi, Fénelon pour précepteur du jeune prince. Ces vertueux amis, secondés par les soins de quelques hommes dignes de les imiter, commencèrent la noble tâche d'élever un roi. L'histoire atteste que jamais on ne vit un concours plus parfait de volontés et d'efforts. Fénelon, par la supériorité naturelle de son génie, était l'âme de cette réunion. C'était lui qui, transporté par l'espérance de réaliser un jour le beau idéal sur le trône, et voyant le bonheur de la France dans l'éducation de son roi, détruisait avec un art admirable tous les germes dangereux que la nature et que le sentiment prématuré du pouvoir avaient jetés dans ce jeune cœur, et faisait succéder à tous les défauts d'un caractère indomptable l'habitude des plus salutaires vertus. Cette éducation, dont il nous reste d'immortels vestiges dans quelques écrits de Fénelon, paraissait le chef-d'œuvre du génie qui se consacre au bonheur des hommes. Fénelon, transporté au milieu de la cour, et ne s'y livrant qu'à demi, se faisait admirer par les grâces d'un esprit brillant et facile, par le charme de la plus noble et de la plus éloquente conversation. Il y avait en lui de l'apôtre et du grand seigneur. L'imagination, le génie lui échappaient de toutes parts; et la plus élégante politesse embellissait et faisait pardonner l'ascendant du génie. Cette supériorité personnelle excitait beaucoup plus d'admiration que le petit nombre d'ouvrages sortis de sa plume. C'est sous ce rapport qu'il fut loué à l'époque de sa réception à l'Académie; et peu de temps après La Bruyère le peignit encore sous les mêmes traits, reconnaissables pour tous les contemporains : « On sent, » dit-il, « la force « et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il pré- « che de génie et sans préparation, soit qu'il « prononce un discours étudié et oratoire, soit « qu'il explique ses pensées dans la conversation ; « toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux « qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni « tant d'élévation, ni tant de faculté de délica- « tesse, de politesse. » Cet ascendant de vertu, de grâce et de génie, qui excitait dans le cœur des amis de Fénelon une tendresse mêlée d'enthousiasme, et qui avait séduit madame de Maintenon malgré sa défiance et sa réserve, échoua toujours contre les préventions de Louis XIV. Ce prince estimait sans doute l'homme auquel il confiait l'éducation de son petit-fils, mais il n'eut jamais de goût pour lui. On a cru que l'élocution brillante et facile de Fénelon gênait un prince qui ne voulait nulle part sentir une autre prééminence que la sienne. Mais si l'on jette les yeux sur une lettre où Fénelon, dans l'épanchement de la confiance, avertissait madame de Maintenon « que « Louis XIV n'avait aucune idée de ses devoirs « de roi, » on supposera sans peine qu'une opinion aussi dure, dont Fénelon paraît trop pénétré pour n'en avoir jamais laissé échapper quelque révélation indiscrete, ne dut pas rester complé-

tement ignorée d'un monarque accoutumé aux louanges, et qui pouvait s'offenser même d'un jugement moins sévère. L'histoire doit reprocher à Fénelon l'injuste rigueur de cette opinion sur un prince qui, dans l'exercice d'un pouvoir absolu, il est vrai, porta toujours de la bienséance et de la grandeur, et maintint l'honneur sous le despotisme, son plus grand ennemi. Fénelon avait conservé à la cour le plus irréprochable désintéressement. Il y passa cinq années dans la place éminente de précepteur du Dauphin, sans demander, sans recevoir aucune grâce. Louis XIV, qui savait récompenser noblement et avec choix, voulut réparer cet oubli, et il nomma Fénelon à l'archevêché de Cambrai (1694). Ce moment de faveur et de prospérité était celui où Fénelon devait être frappé d'un coup funeste à son crédit, et qui même aurait mortellement blessé une réputation moins inviolable. Depuis longtemps Fénelon, que le mouvement de son âme portait à une dévotion vive et spirituelle, avait cru reconnaître une partie de ses principes dans la bouche d'une femme pieuse et folle, mais qui sans doute avait beaucoup de persuasion et de talents, puisqu'elle obtint une influence extraordinaire sur plusieurs esprits supérieurs. Madame Guyon, écrivant et dogmatissant sur la grâce et sur le pur amour, d'abord persécutée et arrêtée, bientôt admise dans la société particulière du duc de Beauvilliers, accueillie par madame de Maintenon, autorisée à répandre sa doctrine dans St-Cyr, puis devenue suspecte à Bossuet, arrêtée de nouveau, interrogée, condamnée, fut le prétexte de la disgrâce de Fénelon. L'inexorable Bossuet n'aimait pas les subtilités mystiques, les raffinements d'amour divin, dont l'imagination vive et tendre de Fénelon était trop facilement éprise. Bossuet voulut obtenir que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât lui-même les erreurs d'une femme dont il avait été l'ami. Fénelon s'y refusait par conscience et par délicatesse, craignant de compromettre des opinions qui lui étaient chères, voulant ménager une femme malheureuse qui ne lui paraissait coupable que d'exagération dans l'amour de Dieu. Peut-être enfin, car il était homme, se trouva-t-il choqué de la hauteur théologique de Bossuet, qui le pressait comme s'il eût voulu le convertir. Fénelon publia ce trop fameux livre des *Maximes des Saints*, que l'on peut regarder comme une apologie indirecte, ou même comme une rédaction atténuante des principes de madame Guyon. Dans un siècle où une opinion religieuse était un événement politique, la première apparition de cet ouvrage excita beaucoup d'étonnement et de murmures. Tous ceux qui pouvaient être secrètement jaloux du rang et du génie de Fénelon, se déclarèrent contre les erreurs de sa théologie. Elevé au-dessus d'un sentiment honteux, mais inflexible, impatient de la contradiction, négligeant les égards et les bienséances mondaines lorsqu'il croyait la foi compromise, Bossuet dénonça lui-

même à Louis XIV, au milieu de sa cour, l'hérésie de M. de Cambrai. Au moment où Fénelon était frappé de ce coup sensible, l'incendie de son palais de Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses manuscrits, de ses papiers, mit son âme à une nouvelle épreuve, et ne lui arracha d'autres plaintes que ces paroles si touchantes et si vraies dans sa bouche : « Il vaut mieux que le feu ait « pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre « laboureur. » Cependant Bossuet, après l'éclat de sa première déclaration, se préparait à poursuivre son rival, et semblait jaloux de lui arracher un désaveu. La protectrice, l'amie de Fénelon, madame de Maintenon, s'éloignait de lui avec une inconcevable froideur. Fénelon soumet son livre au jugement du saint-siège. Bossuet avait déjà composé des remarques où la plus amère et la plus véhémence censure était entourée de toutes les expressions fastueuses du regret et de l'amitié. Il proposait en même temps une conférence, à laquelle Fénelon se refusa, préférant défendre son livre au tribunal de Rome. Ce fut alors qu'il reçut l'ordre de quitter la cour et de se retirer dans son diocèse. Cette nouvelle excita dans l'âme du duc de Bourgogne une douleur qui fait l'éloge de l'éducation de ce jeune prince. La cabale avait voulu profiter de la chute de Fénelon pour renverser le duc de Beauvilliers; il fut sauvé à force de vertu; et son dévouement même à la cause d'un ami malheureux intéressa la générosité de Louis XIV. Malgré la volonté manifeste de ce prince, la cour de Rome hésitait à condamner un archevêque aussi illustre que Fénelon. Cette lenteur et cette répugnance, qui honorent le pape Innocent VIII, donnèrent carrière au talent de l'accusateur et de l'accusé; et pendant que les juges balançaient, les écrits des deux adversaires se succédèrent avec une prodigieuse rapidité. La lutte changea d'objet. Après avoir épuisé le dogme, Bossuet se rejeta sur les faits; et la *Relation du quietisme*, spirituellement et malignement écrite, semblait destinée à porter jusqu'à Fénelon une partie du ridicule inséparable de madame Guyon. L'abbé Bossuet, indigne neveu de Bossuet, étendait encore plus loin les inculpations personnelles; et recueillant les plus odieuses rumeurs, il cherchait à flétrir la pureté de Fénelon. Jamais l'indignation d'une âme vertueuse et calomniée ne se montra plus éloquente. Fénelon dans une apologie fit disparaître ces viles accusations; et il fallut de nouvelles lettres de Louis XIV, rédigées par Bossuet, de nouvelles intrigues et jusqu'à des menaces, pour arracher à la cour de Rome une condamnation, qui même fut adoucie dans la forme et dans les expressions. L'intérêt de cette discussion, si étrangère aux idées de notre siècle, est parfaitement conservé dans l'excellente *Histoire de Fénelon* par M. de Bausset, et c'est là qu'on retrouvera le tableau animé de la cour de Rome et de la cour de France, qui s'intéressent vivement à cette question si frivole, agrandie par

les opinions du temps et par le prodigieux talent des deux rivaux. La longue et glorieuse résistance de l'archevêque de Cambrai avait encore aigri les ressentiments de Louis XIV, et l'hésitation du pape à condamner Fénelon rendait sa disgrâce de cour plus irrévocable que jamais. Lorsque le bref si longtemps différé, obtenu par tant de discussions et d'intrigues, eut enfin paru (1699), Fénelon se hâta d'y souscrire et de se condamner lui-même par le mandement le plus touchant et le plus simple, dans lequel Bossuet ne manqua point de trouver beaucoup de *faute et d'ambiguïté*. La soumission modeste de Fénelon, son silence, ses vertus épiscopales et l'admiration qu'elles inspiroient ne lui auraient pas sans doute rouvert l'entrée de la cour de Louis XIV; mais un événement inattendu vint irriter plus que jamais le cœur du monarque. Le *Télémaque*, composé quelques années auparavant, à l'époque de la faveur de Fénelon, fut publié quelques mois après l'affaire du quietisme, par l'infidélité d'un domestique chargé de transcrire le manuscrit. L'ouvrage, supprimé en France, fut reproduit par les presses de Hollande, et obtint dans toute l'Europe un succès que la malignité rendait injurieux pour Louis XIV, en y cherchant des allusions aux conquêtes et aux malheurs de son règne. Ce prince, qui avait toujours médiocrement goûté les idées politiques de Fénelon, et le nommait depuis longtemps un bel esprit chimérique, regarda l'auteur du *Télémaque* comme un détracteur de sa gloire, qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. Fénelon mourant protesta de son respect pour la personne et pour les vertus de Louis XIV. Ce témoignage formel, comparé au jugement sévère que Fénelon énonçait dans la lettre dont nous avons déjà parlé, ne permet qu'une seule explication qui ménage sa gloire et la vérité. Cet homme sensible et vertueux, préoccupé des malheurs qui se mêlaient à l'éclat du règne de Louis le Grand, transportait involontairement dans un ouvrage d'imagination quelques traits du tableau qu'il avait sous les yeux, et qui souvent affligeait son âme. Comment aurait-il pu s'en défendre? Comment parler des peuples et des rois sans présenter des allusions aux contemporains? Le cercle des calamités et des fautes humaines est plus borné qu'on ne le croit. *Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes*, dit Tacite, et tant qu'il y aura des vices, l'histoire des temps passés paraîtra la satire du siècle présent. Le *Télémaque* présente sans doute quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV; mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi; il était même impossible d'avoir mieux combiné tous les détails pour déconcerter les allusions, et pour échapper autant que possible à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse occupait encore Fénelon écrivant pour le bonheur des peu-

ples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques si éloignées du tableau de l'Europe moderne. Pourquoi d'ailleurs aurait-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'imprudent Idoménée ou du sacrilège Adraste plutôt que sous l'image du grand et vertueux Sésostris?... Mais non, ces diverses images sont les jeux d'une imagination variée qui cherche à multiplier d'intéressants contrastes; aucune en particulier n'est le portrait satirique du grand roi, dont le règne a formé la plus belle époque morale de l'Europe moderne. Fénelon apprit bientôt l'ineffaçable impression que le *Télémaque* avait faite dans le cœur du roi; il parut se résigner à son éloignement de la cour, qu'il eut quelquefois la faiblesse d'appeler sa disgrâce, comme si le séjour prolongé d'un archevêque au milieu du troupeau qu'il éclaire et qu'il sanctifie pouvait jamais rappeler une idée d'humiliation et de malheur. Au reste, si Fénelon se ressouvait quelquefois avec amertume de la cour de Louis XIV, il dut se consoler par le bonheur qu'il répandait autour de lui dans sa retraite de Cambrai. La sainteté des anciens évêques, la sévérité de la primitive Église, la douceur de la plus indulgente vertu, le charme de la plus séduisante politesse; l'empressement à remplir les devoirs les plus humbles du saint ministère, une infatigable bonté, une inépuisable charité, voilà sous quels traits Fénelon est dépeint par un éloquent et vertueux évêque, qui avait le droit de s'arrêter trop longtemps sur cette image. Le premier soin de Fénelon était d'instruire les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé; il ne dédaignait pas même de faire le catéchisme aux enfants de son diocèse. Comme les évêques des anciens jours, il montait souvent dans la chaire de son église, et, se livrant à son cœur et à sa foi, il parlait sans préparation, et répandait tous les trésors de son facile génie. Une occasion imprévue lui permit de développer avec plus de travail son éloquence naturelle. Le sermon qu'il prononça dans la cathédrale de Lille pour le sacre de l'archevêque de Cologne est un des morceaux les plus touchants et les plus parfaits de l'éloquence chrétienne. Les malheurs de la guerre, qui punirent enfin la longue gloire de Louis XIV, avaient amené les troupes ennemies dans le diocèse de Fénelon : ce fut pour le saint évêque l'occasion d'efforts et de sacrifices nouveaux. Sa sagesse, sa fermeté, la noblesse de son langage inspiraient aux généraux ennemis un respect salutaire aux malheureuses provinces de la Flandre. Eugène était digne d'entendre la voix du grand homme dont il connaissait le génie. Parmi tant de soins et de travaux, Fénelon entretenait une correspondance très-étendue avec les ecclésiastiques qui le consultaient, avec ses amis et ses parents. On y reconnaît toujours ce génie heureux et facile, auquel toutes les idées sages et nobles venaient naturellement sur tous les sujets. Plusieurs de ses lettres renferment tous les secrets de

la science du monde, analysés avec la finesse d'un homme de cour et exprimés dans le style de la Bruyère écrivant sans effort. La situation de Cambrai sur les frontières de la France attirait auprès de Fénelon beaucoup d'étrangers; ils ne l'approchaient, ils ne le quittaient que pénétrés d'une religieuse admiration. Sans parler de Ramsay, qui passa plusieurs années dans le palais de Fénelon, le fameux maréchal Munich et l'infortuné Jacques III (1) sentirent le charme de son entretien et l'ascendant de sa haute sagesse. C'était le privilège de Fénelon de paraître également admirable aux yeux d'un prêtre, d'un politique ou d'un officier, avantage à la vérité plus facile à concevoir à une époque où la religion et la morale formaient un lien commun, qui réunissait et soumettait tout le monde, avant que la force fût devenue une puissance à part qui se suffit à elle-même. Fénelon, dans les sages conseils qu'il donnait à Jacques III, montrait sa haute estime pour la constitution anglaise, si forte à la fois contre le despotisme et contre l'anarchie. Il était exempt de cet étroit patriotisme qui calomnie tout ce qui existe au delà des frontières. Son âme vertueuse avait besoin de s'étendre dans l'univers, et d'y chercher le bonheur des hommes : « J'aime mieux, » disait-il, « ma famille que moi-même; j'aime mieux ma patrie que ma famille, « mais j'aime encore mieux le genre humain que « ma patrie. » Admirable progression de sentiments et de devoirs ! Des esprits faux et pervers ont abusé de ce principe; il méritait cependant d'être autorisé par Fénelon : c'est le *caritas generis humani*, échappé de l'âme de Cicéron, mais démenti par les féroces conquêtes des Romains, qui, non moins inconséquents que barbares, jouissaient des blessures et de la mort de leurs gladiateurs sur le même théâtre où ils applaudissaient avec transport ce vers humain plus que patriotique :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Le christianisme était digne de consacrer par la bouche de Fénelon une maxime que la nature a mise dans le cœur de l'homme. Quand cette vérité triomphera, nous croirons au progrès des lumières. Après tous ces cris patriotiques, qui ne sont trop souvent que les devises de l'égoïsme, les prétextes de l'ambition et les signaux de la guerre, ne criera-t-on jamais en posant les armes et par un vœu qu'il est temps d'accomplir : *Vive le genre humain*. L'humanité de Fénelon ne se bornait pas à des spéculations exagérées, à des généralités impraticables, qui supposent l'ignorance du détail des affaires humaines. Sa politique n'était pas seulement le rêve d'une âme vertueuse. Il avait vu, il avait jugé la cour et les hommes; il connais-

(1) Jacques Stuart, connu à l'armée sous le nom de *Chevalier de St-Georges*, et que Louis XIV avait reconnu pour roi d'Angleterre.

sait l'histoire de tous les siècles ; il était doué d'une certaine indépendance d'esprit qui le mettait au-dessus des préjugés d'état et de nation. C'est dans les divers mémoires qu'il adressait au duc de Beauvilliers que l'on peut étudier la sagesse de ses vues sur les plus grands intérêts, sur la succession d'Espagne, sur la politique qui convenait à Philippe V, sur les alliés, sur la conduite de la guerre, sur la nécessité de la paix. On doit vivement désirer la publication de ces précieux écrits, qui ne sont connus que par les extraits qu'en a donnés le dernier historien de Fénelon. Cette guerre désastreuse de la succession d'Espagne, en rapprochant le théâtre des combats du séjour de Fénelon, lui donna la joie de voir, après dix ans d'absence, le jeune prince qu'il avait formé, et qui venait commander les dernières troupes de Louis XIV vaincu. L'histoire ne peut dissimuler que l'élève de Fénelon, dans le commandement des armées, fut au-dessous des espérances de sa jeunesse et de l'opinion de la France. Les lettres de Fénelon au duc de Bourgogne pendant cette époque décisive, en montrant la franchise sévère, l'ascendant singulier de l'instituteur, feraient elles-mêmes soupçonner que ce jeune prince, instruit, docile, vertueux, avait un génie trop timide. On n'aime pas que l'héritier de Louis XIV ait besoin de recevoir des leçons sur les détails de sa conduite ; malgré le respect que méritent même les petitesesses de la vertu, on n'aime pas qu'un jeune prince, placé sur un si grand théâtre, préoccupé de si grands intérêts, s'inquiète et consulte Fénelon, pour savoir si, dans le mouvement de la guerre, il pouvait habiter quelques heures l'enceinte d'un couvent de religieuses. On craint que de pareilles inquiétudes n'aient laissé peu de place aux grandes idées, et que l'éducation du Dauphin n'ait, sous quelques rapports, rapetissé son âme pour mieux la dompter. Fénelon, il est vrai, parle toujours à son élève le langage d'une politique active et éclairée ; mais lorsqu'il lui reproche le goût de la solitude et de la contemplation, une piété minutieuse, une humilité déplacée, il est difficile de croire que ces défauts, qui semblent si opposés à l'enfance impétueuse du duc de Bourgogne, ne soient pas en partie le résultat de l'éducation sur une âme qui avait plus d'ardeur que de lumières, et qui, trop vaincue par la religion, convertit toute sa force en douceur et en vertu. Dans les lettres de Fénelon à son vertueux élève, on trouve des jugements sévères sur tous les généraux qui formaient alors l'espoir de la France. On peut remarquer à cet égard que Fénelon avait beaucoup de douceur dans le caractère et beaucoup de domination dans l'esprit. Ses idées étaient absolues et décisives, habitude qui semble tenir à la promptitude et à la force de l'esprit. L'attention continuelle que Fénelon portait aux intérêts politiques de la France ne diminuait en rien son zèle pour les affaires de la religion et de l'Eglise. Ceux qui honorent particulièrement Fénelon

comme philosophe s'étonneront peut-être de le voir entrer dans toutes les discussions ecclésiastiques avec autant d'ardeur que Bossuet lui-même. Mais si Fénelon n'avait pas été avant tout ce qu'il devait être par conscience et par état, évêque et théologien, il mériterait moins d'estime, il aurait manqué au principal caractère du siècle où il a vécu, le sentiment des bienséances et des devoirs. Lorsque les malheureuses disputes du jansénisme se réveillèrent après une longue interruption, Fénelon écrivit contre des hommes qui n'imitaient pas son respect pour la cour de Rome, et il se trouva bientôt engagé dans une controverse qui fut à la vérité plus courte et moins vive que celle du *pur amour*. Les courtisans supposèrent à Fénelon, dans cette circonstance, des vues d'ambition et de flatterie. Si Fénelon avait voulu gagner le cœur du roi, il employait à la même époque une voie plus noble, en nourrissant à ses dépens l'armée française pendant le désastreux hiver de 1709 ; mais il ne cherchait pas plus dans cette occasion que dans l'autre à guérir des préventions incurables. Il servait la religion et la patrie. L'année suivante, les mêmes sentiments lui inspiraient la peinture éloquente des maux de la France, et le projet d'associer la nation au gouvernement, la proposition d'une assemblée des notables ; ce mémoire est du plus haut intérêt. Fénelon y juge admirablement la force et la faiblesse du despotisme, la puissance salutaire de la liberté. On a peine à concevoir que cette politique généreuse et prévoyante, qui devançait l'opinion de l'Europe, ait attiré à Fénelon des reproches et des haines jusqu'au milieu de notre siècle. Si c'était à ce titre seul qu'on a poursuivi du nom de philosophe le plus religieux des évêques, Fénelon ne désavouerait ni ses panégyristes ni ses accusateurs ; et pour avoir souhaité le bonheur et la liberté des peuples, il ne se croirait pas moins chrétien. Les mémoires que Fénelon adressait au duc de Beauvilliers étaient le vœu d'un sage zélé pour son pays, mais sans autorité pour le servir. Un événement inattendu laissa entrevoir le moment où les conseils de Fénelon pourraient gouverner la France. Le grand Dauphin mourut, et le duc de Bourgogne, longtemps opprimé par la médiocrité de son père, se vit tout à coup rapproché du trône dont il était l'héritier, et du roi, dont il devint le confident et l'appui. Ses vertus, affranchies d'une jalouse tutelle, eurent enfin assez d'espace pour agir ; et l'élève de Fénelon se découvrit tout entier. Quelle joie devait éprouver le vertueux instituteur en voyant son ouvrage près d'être justifié par le bonheur de la patrie. Alors, plein d'espérance, il écrivait à son élève, qui, suivant l'expression de St-Simon, jouissait d'un avant-règne : « Il ne faut pas que tous « soient à un seul ; mais un seul doit être à tous « pour faire leur bonheur. » Il communiquait en même temps à Beauvilliers divers plans d'administration et de gouvernement qui devaient être proposés au jeune prince. Une des idées à laquelle

Fénélon attachait le plus d'importance à la formation d'états provinciaux dans toute la France. Cette institution, qui donne une liberté moins grande et moins noble que la représentation législative, aurait dans l'origine épargné bien des maux à la France. Tandis que Fénélon préparait le règne de son élève, une mort soudaine enleva le jeune héritier du vieux roi qui demeurait inébranlable parmi toutes les humiliations de sa gloire et tous les désastres de sa famille. Là finirent les espérances de la vertu. Cependant Fénélon, malgré sa douleur, n'abandonna pas le soin de la patrie, même lorsqu'il ne vit plus entre elle et lui le jeune prince qu'il avait élevé pour elle. Inquiet de la France, dont la destinée reposait sur un monarque de soixante-seize ans et sur un enfant au berceau, il aurait voulu prévenir les maux d'une inévitable et longue minorité. Dans plusieurs mémoires confidentiels qu'il écrivit à ce sujet, on reconnaît la nouveauté de ses vues politiques et cet esprit de liberté qui dans son siècle n'était pas la moindre de ses innovations. Un de ces écrits est consacré à la discussion des probabilités qui accusaient le duc d'Orléans du crime le plus affreux et d'une ambition qui avait besoin de crimes encore. Quand on a lu ce mémoire, dont l'auteur, sans accueillir toute l'horreur des bruits populaires, juge sévèrement les scandales et les vices du duc d'Orléans, on éprouve quelque surprise à voir Fénélon entretenir avec le même prince une correspondance philosophique. Sans doute Fénélon espérait vaincre par la vertu et la vérité une âme abandonnée à tous les vices, mais incapable d'un crime. C'est Platon écrivant à Denys ; et la ressemblance est d'autant plus vraie, que, laissant à l'écart la religion révélée, Fénélon s'attache avant tout à prouver les principes de la religion naturelle ; principes ordinairement faibles et mal établis dans un cœur qui a perdu tous les autres, mais auxquels son génie lumineux et simple prête une force qui devait étonner la frivole incrédulité du duc d'Orléans. Une pareille discussion paraîtra dans notre siècle beaucoup plus digne de Fénélon que les débats théologiques où la bulle *Unigenitus* l'engagea sur la fin de sa vie ; mais ce grand homme, fidèle avant tout au caractère épiscopal, ne voyait pas pour lui de tâche plus noble que de combattre des erreurs qui troublaient les consciences et l'Eglise. La malignité suppose que le zèle de Fénélon était animé par un ancien dépit contre le cardinal de Noailles ; mais quand la conduite d'un homme vertueux est autorisée par son devoir, il ne faut pas l'expliquer par ses faiblesses. Ce fut à ces discussions abstraites et difficiles que Fénélon consacra les derniers jours d'une vie souffrante et désolée par le deuil. Cet homme si sensible aux amitiés de la terre, et qui désirait que tous les bons amis s'attendissent pour mourir ensemble, perdit à de courts intervalles presque tous ceux qu'il aimait. Pendant qu'affligé de plusieurs pertes successives il écrivait : « Je ne

« vis plus que d'amitié, et ce sera l'amitié qui me « fera mourir, » la mort lui enleva le duc de Beauvilliers : il mourut lui-même quatre mois après, à l'âge de soixante-quatre ans, le 7 janvier 1715. Une chute légère hâta ce moment qu'il souhaitait ; sa mort comme sa vie fut celle d'un grand et vertueux évêque. Quoique Fénélon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur ; tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent à son insu de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques sermons, premier essai de sa jeunesse. La composition n'en est pas forte et soignée, comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire ; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie, qui fait peu d'efforts. Cependant Fénélon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire ; et ses études à cet égard se retrouvent dans trois dialogues à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénélon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La Lettre sur l'éloquence, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant qui discute peu, qui se souvient, qui juge : aucune lecture plus courte ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénélon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son âme plus que de sa mémoire ; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais, parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves ; et alors pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grâce inimitable. Cette Lettre à l'Académie, les Dialogues sur l'éloquence, quelques Lettres à Lamoignon sur Homère et sur les anciens placeraient Fénélon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits et la composition si antique et si neuve du *Télémaque*. Fénélon, épris des beautés de Virgile et d'Horace, y cherche avant tout ces traits d'une vérité naïve

et passionnée qu'il trouvait encore plus dans Homère, et qu'il appelle lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant*. Les Grecs lui paraissent plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le *Télémaque*. On se tromperait de croire que Fénélon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, cette humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie; dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un État réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénélon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure, de la politique la plus humaine, peut balancer par le charme de cette réunion la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénélon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'*Illiade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère, et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénélon en reçoit une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables, avant et après Fénélon : rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouvera pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poème, corrigent d'une manière sublime les emportements de Calypso, et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois, qui fait mourir les peuples; l'ambition grande et généreuse dans Sésostriis, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une

vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux dans cette riche variété de portraits c'est celui du jeune Télémaque : plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'*Odyssée*, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la Sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique : et sans doute un grand maître dans l'art de peindre et de toucher, Rousseau (1), a senti ce charme prodigieux lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour. De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poème ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mêlé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénélon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le *Télémaque*, trésor des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'Enfer et l'Élysée de Fénélon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajaj, quelle que soit la grandeur et la perfection du 6^e livre de l'*Énéide*, on sentirait tout ce que Fénélon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens par un art admirable ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles substituées à la peinture faible ou bizarre de maux ou de félicités physiques. C'est là que Fénélon est sublime, et saisit

(1) Voyez *Émile*, t. 4.

mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables, et pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on ne trouve dans aucun autre. Mais lorsque, échappé à ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés; et quelque chose de céleste s'échappe de son âme, enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon; c'est *le pur amour* donné pour récompense aux justes dans l'Élysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain de génie a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon, et malgré les efforts d'une riche imagination et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénelon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style du *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans le tissu fort et délicat du style. L'intérêt du poème conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix, enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'âme et la vie du discours. Tous ces mérites composent la diction du *Télémaque*, et, réunis à la beauté du plan, ils forment un des ouvrages les plus originaux de la littérature moderne. Les *Aventures d'Aristonôus* respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénelon; dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur du *Télémaque*, comme dans le dialogue de *Sylla* et d'*Eucrate* on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'àux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très-étroit l'essai de tout leur génie. Après le *Télémaque*, l'ouvrage le plus important de Fénelon par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'existence de Dieu*; on n'y trouve pas

la profondeur et la logique de Clarke; Fénelon procède par l'argument des causes finales, ce qui est très-favorable à l'imagination descriptive; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle se retrouve peut-être à un plus haut degré et plus dégagée d'ornements dans les Lettres sur la religion, modèle d'une discussion sincère et convaincante: enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'âme, tous les ouvrages de Fénelon, marqués de cette précieuse empreinte, méritent d'être lus. Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquent mystique de ses Entretien affectifs, soit dans la gravité de ses Directions pour la conscience d'un roi, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent du fond de son âme. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'effort, paraissent enfermer plus de pensées; quoique la diction correcte, savante, énergique de Rousseau paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. Fénelon a trouvé un historien digne de lui. M. de Bausset, ex-conseiller de l'université de France, s'est livré aux plus curieuses recherches pour écrire la vie d'un évêque dont il sentait profondément les vertus; et, ce qui est le plus grand des éloges, il a conservé dans la candeur noble et touchante de sa narration quelque chose du goût et du style de Fénelon (1). Il serait ridicule de citer jusqu'au moindre opusculé de Fénelon; nous nous bornerons à indiquer ses principaux ouvrages: 1^o *Traité de l'éducation des filles*, ouvrage composé en 1681, mais qui fut imprimé pour la première fois en 1687, in-12; 2^o *Traité du ministère des pasteurs*, 1688, in-12; 3^o *Explication des maximes des saints*, 1697, in-12. La meilleure édition est, dit-on, celle de Bruxelles, 1698, in-12 de 164 pages. Cet ouvrage est un de ceux qui n'ont pas été reproduits dans les collections des *Oeuvres de Fénelon*; 4^o *Aventures de Télémaque*. Après avoir accordé le privilège pour l'impression de ce livre, Louis XIV la fit suspendre lorsqu'on en était à la

(1) La partie bibliographique qui suit n'est pas de M. V.—N.

page 208. Cette première édition, ou plutôt ce fragment, comprenant quatre livres et demi, porte le titre de *Suite du 4^e livre de l'Odyssée d'Homère, ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, et la date de 1699 (voy. COUSIN). On en fit sur-le-champ deux réimpressions en 208 pages, et une en 80. Cette même année, 1699, vit paraître successivement, en cinq parties, l'ouvrage complet. Les éditions se multiplièrent à l'infini, sans qu'aucune soit remarquable, si ce n'est celle de l'abbé St-Remy, en 1701, in-12, avec une préface qui ne se retrouve que dans quelques éditions. Les divisions du *Télémaque* avaient été, suivant les caprices des éditeurs, faites en neuf livres, puis en dix, puis en seize. Enfin, après la mort de Louis XIV, la famille de Fénélon put donner une édition du *Télémaque*, et le marquis de Fénélon, petit-neveu de l'archevêque, en fit paraître deux à la fois, chez Étienne, en 1717, chacune en un vol. in-12, et divisées en 24 livres. On mit à la tête une dissertation sur la poésie épique par Ramsay. Cette édition servit de modèle à toutes celles que l'on a données depuis, et parmi lesquelles il suffira d'indiquer : 1^o celles d'Amsterdam, Wetstein, 1719 ou 1725, avec des notes allégoriques et satiriques de H. Ph. de Limiers, formant une prétendue clef de l'ouvrage ; 2^o celle d'Amsterdam, Wetstein, 1734, in-fol., tirée à 150 exemplaires, et donnée aussi par le marquis de Fénélon ; 3^o celle de David Durand, avec les imitations des anciens (fournies par J.-A. Fabricius), la Vie de l'auteur et un petit Dictionnaire mythologique et géographique, Hambourg, 1751 ou 1752, in-12, réimprimée à Londres en 1745 ; 4^o les éditions imprimées chez MM. Didot, 1781, 4 vol. in-18 ; 1785, 2 vol. in-4^o ; 1785, 4 vol. in-18 ; 1784, 2 vol. in-8^o ; 1785, 2 vol. in-4^o ; 1790, 2 vol. in-8^o, avec fig. ; 5^o l'édition avec variantes, notes critiques, et l'histoire des diverses éditions de ce livre (par Bosquillon), Paris, Th. Barrois, an 7, 1799, 2 vol. in-18 ; 6^o l'édition donnée par M. Adry, avec les principales variantes, et une liste raisonnée des éditions, 1811, 2 vol. in-8^o ; l'éditeur a corrigé le texte d'après un travail qu'il a fait, soit sur les manuscrits, soit sur les meilleures éditions. Il ne s'est pas contenté d'indiquer les principales éditions de *Télémaque* ; il mentionne aussi chronologiquement les critiques, satires, apologies, parodies, traductions, imitations qu'on en a faites ; il indique même les pièces de théâtre dont ce livre a fourni le sujet ; 7^o l'édition de Parme, Bodoni, 1812, 2 vol. in-fol., imprimée par ordre du roi de Naples pour l'éducation de son fils aîné ; on a suivi le texte de M. Adry ; 8^o celle de Lyon, 1829, 5 vol. in-8^o. On y a reproduit la préface de St-Remy, le traité de Ramsay, les notes de David Durand et de Fabricius, celles de Limiers et les variantes ; l'éditeur y a joint son travail particulier, indiquant les imitations de l'Écriture sainte : on a ajouté la traduction des livres 5-10 et le précis des autres

livres de l'*Odyssée*, par Fénélon, qui n'avaient jamais été imprimés que dans les œuvres de l'auteur. Enfin, on y donne le catalogue de tous les ouvrages de l'archevêque de Cambrai. Le *Télémaque* a été traduit en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin ; ces traductions ont eu elles-mêmes plusieurs éditions. La traduction polonaise a été réimprimée à Leipsick, en 1750, in-12. M. Fleury l'Écluse a donné l'*Essai d'un Télémaque polyglotte, ou les Aventures du fils d'Ulysse, publiées en langues française, grecque moderne, arménienne, italienne, espagnole, portugaise, anglaise, allemande, hollandaise, russe, polonaise, illyrienne, avec une traduction en vers grecs et latins*, par l'éditeur, 1812, in-8^o. Le *Télémaque* a été traduit en vers dans plusieurs langues. M. Pelletier publia le *septième livre de Télémaque en vers français*, 1777, in-8^o, et donna le premier en 1778. M. Hardouin a fait imprimer les *Aventures de Télémaque, mises en vers français* (avec le texte en regard), Paris, Didot aîné, 1792, 6 vol. in-12. M. Bouricaud a fait imprimer : *Télémaque, premier livre, traduction en vers français, etc.*, Limoges, 1814, in-8^o. On a imprimé à Tarbes, en 1815, le *troisième livre des Aventures de Télémaque, mises en vers*. Il paraît que le même auteur avait donné précédemment les deux premiers livres. Il existe des traductions en vers allemands par Benj. Neukirch, 1727-1759, 2 vol. in-fol., réimprimés en 1759, in-8^o, et 1751, in-8^o ; en vers hollandais (voy. FEITAMA) ; en vers italiens, par Scarselli, 1742, 2 vol. in-4^o (réimprimé en 1747, in-4^o, et en 1748, 5 vol. in-8^o), et par F. Herman, 1749, in-12. Une traduction entière en vers latins parut anonyme à Berlin, en 1745, 2 vol. in-8^o. Le Journal de Verdun, avril et août 1753, contient deux fragments de deux traductions. Une traduction en vers latins du 1^{er} livre se trouve dans le *Recueil des Odes sacrées, etc.*, de M. de Bologne, 1758. Joseph-Claude Destouches donna une traduction entière à Munich, 1759, in-4^o, réimprimée à Augsbourg, 1764, in-4^o. Enfin, on a publié à Paris, *Telemachiados libros XXIV, etc.*, traduit en vers latins, par E. Alexandre Viel, Père de l'Oratoire, 1808, in-12, réimprimé en 1814, in-12. On ne lit plus les critiques de Fénélon ; mais on en cite quelquefois encore deux (voy. FAYDIT et GUEUDEVILLE). Beaucoup d'ouvrages ont été composés à l'instar du *Télémaque* (voy. CHAMBERT, FLORIAN, JUNQUIÈRES, MARMONTEL, PECHMEJA, J. PERNETY, RAMSAY, TERRASSON). En 1703, Lesconvel donna les *Voyages de l'île de Naudely, ou l'idée d'un règne heureux*, réimprimé en 1705. Les *Aventures de Néoptolème, fils d'Achille, propres à former les mœurs d'un jeune prince*, par Chansierges, parurent en 1718, in-12. M. Quesné a fait imprimer *Busiris, ou le Nouveau Télémaque*, 1802, 2 vol. in-12, réimprimés en 1809, 2 vol. in-12. On doit à un anonyme, qu'on croit être un M. Panckoucke, *Mentor à Tyrinthe, narration instructive, critique et morale, sur les événements,*

l'existence naturelle, l'esprit et la politique des Tyrrhéniens, 1802, 2 vol. in-8°, ouvrage rare, qui fut supprimé avec la plus grande rigueur. C'est une satire allégorique de la révolution de France, et surtout du gouvernement consulaire, qui régissait alors la république française. L'auteur a cela de commun avec celui du *Télémaque*, que tous deux ont censuré les travers de leurs contemporains; mais il y a une immense différence entre le style des deux ouvrages; 5° *Dialogues des morts, composés pour l'éducation d'un prince*, 1712, in-12, édition qui ne contient que 43 dialogues. L'édition de 1718, donnée par Ramsay, en 2 volumes, en contient un plus grand nombre. Les *Dialogues de Parrhasius et du Poussin*, et de *Léonard de Vinci et du Poussin*, parurent pour la première fois à la suite de la *Vie de Mignard*, par l'abbé de Monville, 1750, in-12, et furent imprimés séparément la même année, in-12. Quatre autres dialogues n'ont été publiés qu'en 1787, dans l'édition in-4° des Œuvres, ce qui porte à 72 le nombre des *Dialogues des morts* qu'on a de Fénelon; 6° *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier, avec une Lettre à l'Académie française*, publiés par Ramsay, 1718, in-12. C'est la première édition; il y en a beaucoup d'autres (voy. le n° 10 ci-après); 7° *Examen de la conscience d'un roi*, composé aussi pour le duc de Bourgogne, et imprimé pour la première fois à la suite du *Télémaque* de Hollande, 1754, mais supprimé par ordre ou sur l'invitation du gouvernement français dans presque tous les exemplaires; réimprimé pour la première fois à Londres en 1747, in-12, et la même année à la Haye, par les soins de Félix de St-Germain (qu'on croit être Prosper Marchand), sous le titre de: *Directions pour la conscience d'un roi*, titre sous lequel l'ouvrage est plus connu, et qu'il a conservé dans les éditions postérieures. L'édition de 1774 fut, disent les éditeurs, faite du consentement exprès du roi (Louis XVI, qui venait de monter sur le trône); 8° *Lettres sur divers sujets, concernant la religion et la métaphysique*, 1718. Ces lettres sont au nombre de cinq; 9° *Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la connaissance de la nature, et proportionnée à la faible intelligence des plus simples*, 1715, in-12, avec une préface par le P. Tournemine, et réimprimée la même année. La préface du P. Tournemine fut désapprouvée par Fénelon. L'édition de 1718 est la première qui soit complète: il y a beaucoup de réimpressions; celle qui parut à la fin de l'an 1810 est augmentée de notes par M. L.-A. Martin. La traduction allemande par J.-A. Fabricius, étant de 1714, ne se trouve pas complète; 10° *Recueil des sermons choisis sur différents sujets*, 1710, in-12, qui ne sont pas tous de Fénelon. Ils parurent pour la première fois en 1706, au nombre de six, et forment le tome premier et unique d'un *Journal des prédicateurs*, entrepris par l'abbé du Jarry. Ces sermons reparurent avec

quatre autres du même auteur en 1718, in-12, sous le titre de *Sermons choisis sur divers sujets*, par les soins de M. de Ramsay. On en publia en 1727 un recueil de dix sermons. On a imprimé à Paris, en 1805, un volume in-12, intitulé: *Sermons choisis de Fénelon, précédés de ses Dialogues sur l'éloquence*; on n'y trouve que le *Sermon pour le jour des Rois*, et le *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne*, le seul que Fénelon ait écrit. On sait que l'archevêque de Cambrai pensait que les prédicateurs ne doivent pas composer des discours qui aient besoin d'être appris et débités par cœur, et qu'il valait mieux prêcher d'abondance d'après un petit canevas; il a toujours suivi cette méthode, et dans le volume dont nous parlons on trouve le *plan d'un sermon de Fénelon figuré d'après son manuscrit*; 11° *Œuvres spirituelles*, publiées d'abord en un, puis en deux, en quatre, et même en cinq volumes; mais ces recueils ne contiennent qu'une partie des opuscules que Fénelon avait composés en ce genre. — Le clergé de France entreprit une édition complète des œuvres de Fénelon quelques années avant la révolution. La direction en fut confiée d'abord à l'abbé Gallard, puis à l'abbé de Querbeuf; il en a paru 9 volumes in-4°, Paris, Didot, 1787-92. Soit par l'effet de la révolution, qui aurait empêché de la continuer, soit que le clergé n'ait pas cru devoir reproduire certaines pièces, on chercherait vainement dans cette collection les écrits de Fénelon sur le quietisme, ceux sur le jansénisme, son *Explication des maximes* et ses *mandements*. La liste des opuscules omis se trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 5° année, t. 2, p. 515-516. Cette édition in-4°, qui contient une *Vie* de Fénelon par l'abbé Querbeuf, a servi de modèle à celle en 10 volumes in-8° ou in-12 publiée à Paris en 1810. Au lieu de la *Vie* de l'auteur par Querbeuf, on s'est contenté d'en mettre l'abrégé par M. Chas. Dans l'édition des *Œuvres de Fénelon*, Toulouse, 1809-1811, 19 vol. in-12, on a reproduit la *Vie* de Fénelon par Querbeuf, et cette édition contient de plus que les deux précédentes quatre *Instructions pastorales* et l'*Abrégé des Vies des anciens philosophes*. On sait que ce dernier ouvrage, qui parut pour la première fois en 1726, in-12, est contesté à Fénelon. Il en aurait tout au plus laissé le canevas. On croit que le P. Ducerceau rédigea l'ouvrage, et y ajouta les *Vies* de Socrate et de Platon. M. l'abbé Jaufret, depuis évêque de Metz, a fait imprimer des *Œuvres choisies de Fénelon*, Paris, an 8, 6 vol. in-12, et il a donné depuis quatre volumes d'*Œuvres spirituelles et choisies*. On trouve quelques lettres inédites de Fénelon dans le *Magasin encyclopédique* de septembre 1815. Quelques années après la mort de Fénelon, on avait imprimé un *Recueil de quelques opuscules de M. de Salignac de Lamotte-Fénelon, archevêque de Cambrai sur différentes matières importantes*, in-8°, réimprimé en 1722, in-8°, volume rare, dont nous posséd-

dons un exemplaire, et qui est précieux, parce qu'il contient un catalogue détaillé ou notice de tous les ouvrages : ce catalogue a été reproduit dans l'édition du *Télémaque* faite à Lyon en 1815 (1). Fénélon avait été remplacé à l'Académie française par de Boze; son éloge fut le sujet du prix proposé par cette compagnie savante. la Harpe fut couronné; M. l'abbé Maury obtint l'accessit, ainsi que l'abbé Remi. Doigny du Ponceau et Pezai avaient aussi concouru : ces cinq discours sont imprimés; le dernier est anonyme. D'Alembert a fait l'éloge de Fénélon; on le trouve dans l'*Histoire des membres de l'Académie française*, in-12, t. 1^{er} et 3. Un M. Marchant composa un *Fénélon*, poème (en un chant), 1787, in-8°, réimprimé à Cambrai, 1804, in-8°. On a vu paraître depuis la *Fénéloniade* ou le *Cygne de Cambrai*, poème en trois chants, 1809, in-8°. Chénier a composé une tragédie intitulée : *Fénélon*, ou les *Religieuses de Cambrai* : Fénélon est le héros de la pièce, mais c'est un trait de la vie de Fléchier qui en fournit le sujet. L'abbé Galet publia sur Fénélon un petit volume intitulé : *Recueil des principales vertus de Fénélon*, 1725, in-12; la même année, Ramsay donna une *Vie de Fénélon*, in-12, réimprimée en 1729, in-12. A la suite de la réimpression faite à Londres en 1747 des *Directions pour la conscience d'un roi*, on avait mis un *Résumé abrégé de la Vie de Fénélon*, que Prosper Marchant réimprima à la Haye, en 1747, sous le titre de *Nouvelle Histoire de messire François de Salignac de Lamotte-Fénélon*, in-12. On publia à Paris, Briand, 1788, in-12, une *Nouvelle Vie de Fénélon*, (par M. Chas), qu'on a réimprimée en tête de l'édition des Œuvres, en 10 volumes in-8° ou in-12. Ce n'est, ainsi que nous l'avons dit, qu'un abrégé de l'ouvrage de Querbeuf. Enfin M. de Bausset, ancien évêque d'Alais, a donné son *Histoire de Fénélon*, 1808, 3 vol. in-8°, réimprimée dès l'année suivante avec des corrections et augmentations, 3 vol. in-8°; autres éditions, Versailles, 1817, 3 vol. in-8°; ibid., 1821, 4 vol. in-8°; ibid., 1823, 4 vol. in-12; traduite en allemand par Feder, Wurzburg, 1814-12, 3 vol. in-8°, et en anglais par Mudford, Londres, 1810, 2 vol. in-8°. L'histoire de Fénélon de M. de Bausset est très-estimée et avec juste raison. Depuis, la vie de Fénélon a été écrite par divers auteurs. La meilleure est celle de Beuchot, intitulée : *Notice sur Fénélon*, suivie d'une liste chronologique de ses écrits, Lyon, 1829, 1831, in-8°. V—N.

(1) Depuis la publication de cet article les diverses œuvres de Fénélon ont été réimprimées maintes et maintes fois. Les éditions sont trop nombreuses pour que nous puissions les citer, nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à la *France littéraire* de Quérard, t. 3, p. 89 à 104, et à la continuation de la *France littéraire*, publiée par MM. Louandre et Bourquelot, sous le titre de la *Littérature française contemporaine*, t. 3, p. 479-482. Nous dirons seulement que les éditions les plus complètes des œuvres de Fénélon sont : 1° celle qui a été donnée en 1820 et années suivantes par MM. Gosselin et Caron, Versailles, 22 vol. in-8°; 2° celle qui a été donnée en 1826 par M. Fabre, de Narbonne, 12 vol. in-8°; 3° celle de Paris, A. Leclerc, 1827-1830, 38 vol. in-18; 4° celle de Paris et Besançon, Gauthier frères,

FÉNÉLON (GABRIEL-JACQUES DE SALIGNAC, marquis de), neveu de l'archevêque de Cambrai, chevalier des ordres du roi, était aussi lieutenant général de ses armées. Il fut nommé en 1725 ambassadeur en Hollande et chargé de présenter aux États la lettre de Louis XV relative à son mariage. Il conféra avec neuf députés de ce gouvernement sur l'état des affaires, et en 1727 parut comme plénipotentiaire au congrès de Soissons. Il s'y distingua par son esprit lucide, par son caractère conciliant. Ce fut lui qui conclut et signa le traité de neutralité fait avec les États le 4 novembre 1735; il obtint le titre de conseiller d'État d'épée, à la place du marquis de Bonac, et fut tué d'un coup de canon à la bataille de Rocoux, le 11 octobre 1746. On a de lui plusieurs *Mémoires diplomatiques* relatifs aux négociations dont il avait été chargé. Ce fut encore lui qui publia la première édition régulière et conforme au manuscrit de l'auteur des *Aventures de Télémaque*, Paris, Jacques Etienne et Florentin Delaulne, 1717, 2 vol. in-12; l'épître dédicatoire est de lui, et le privilège est accordé en son nom. Cette édition est divisée en vingt-quatre livres. — FÉNÉLON (François-Louis de Salignac, marquis de la Motte), frère du précédent, capitaine de cavalerie, et chevalier de St-Louis, publia, en 1761, Paris, in-8°, une tragédie intitulée : *Alexandre*, qui ne fut représentée que sur des théâtres particuliers. Z.

FÉNÉLON (J.-B.-A. SALIGNAC DE), de la famille des précédents, naquit à St-Jean d'Estissac, en Périgord, l'an 1714, et jeune encore embrassa l'état ecclésiastique. Il fut aumônier de la femme de Louis XV, et quitta la cour à la mort de cette princesse pour se retirer au prieuré de St-Sernin du Bois (à 3 lieues d'Autun), l'unique bénéfice dont il ait jamais joui, situé dans les montagnes et de l'aspect le plus sauvage. Ce fut dans ce réduit solitaire qu'il eut occasion, pour la première fois, d'exercer ces vertus bienfaisantes qui n'ont pas rendu sa mémoire moins chère aux cœurs sensibles que celle du grand Fénélon. Le pays ne contenait que des maimmortables. Il annula son terrier, en fit dresser un autre, et tous ses vassaux se trouvèrent libres. Il encouragea la culture des terres, et, pour faciliter le débit du charbon, abondant dans la contrée, il y établit des forges, aux propriétaires desquelles il abandonna le produit d'un vaste étang, qui formait la meilleure partie de son revenu. Non content de ces libéralités, il fit faire à ses frais et pendant une disette une grande route conduisant de St-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché. Il obtint ainsi le double avantage de faciliter à ses vassaux la vente de leurs denrées, et de procurer aux femmes, aux enfants, aux vieillards,

1831-34, 27 vol. in-8°; 5° celle de Paris, 1835 et 1839, 3 forts volumes grand in-8°, par M. Aimé Martin; 6° celle de Paris, 1852, en 10 vol. grand in-8°, précédée de l'histoire littéraire de Fénélon, par M***, directeur au séminaire de St-Sulpice. E. D-s.

employés dans ces travaux une existence assurée dans ces temps de misère. Appelé par ses affaires à Paris, il y fixa son séjour, et se logea aux missions étrangères. Il eut bientôt connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pontbriant en faveur des Savoyards, et fut sollicité d'en prendre la direction. Touché du sort de ces jeunes infortunés, que leurs parents envoient à Paris chercher leur subsistance dans des travaux pénibles et rebutants, et que souvent de trop grands loisirs exposaient à contracter les vices inséparables du défaut d'éducation, il entreprit de leur faire connaître les vérités utiles de la religion et de leur donner une instruction qui pût les mettre à l'abri des dangers de la corruption. Il les réunissait autour de lui, les catéchisait, faisait surveiller leur conduite, aidait de sa bourse ceux que les maladies ou le défaut d'ouvrage eussent laissés sans ressources. Ceux qui se distinguaient par une conduite régulière, par une application constante à leurs devoirs, recevaient de lui de petites médailles de cuivre qu'il avait fait frapper; ils en paraient leurs boutonnieres, et ces médailles, connues de la police, étaient une recommandation puissante. Ce fut encore lui qui leur fit joindre au métier de ramoneur celui plus journalier de décrocteur, et qui leur fournit d'abord les outils nécessaires. On le voyait souvent s'arrêter auprès d'eux dans les carrefours, s'informer de leur gain, de leurs besoins, et pourvoir à tout, sans jamais se lasser d'être utile. Quand ses moyens étaient épuisés, il intéressait les hommes opulents au sort de sa pauvre et nombreuse famille. Une conduite aussi philanthropique, qui lui avait mérité le titre honorable d'*Evêque des Savoyards*, ne l'empêcha pas lors de la révolution d'être arrêté comme suspect, et transféré dans la prison du Luxembourg. Les Savoyards, effrayés, présentèrent aux chefs du gouvernement une pétition dans laquelle ils redemandaient leur père, leur unique appui; ils exposaient tout ce qu'il avait fait pour eux; ils dévoilaient le secret de ses vertus. Leurs demandes restèrent sans succès. L'abbé Fénélon fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et décapité le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. A sa sortie du Luxembourg, un porte-clef se trouve sous ses pas: c'était un des Savoyards qui lui devaient l'existence. On peut juger combien cette entrevue fut déchirante. Dans la voiture, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune. Au pied de l'échafaud tous s'agenouillèrent; il prononça sur eux les paroles de l'absolution, et l'on remarqua que le bourreau lui-même courba sa tête devant l'homme qu'il allait immoler. Ce fut Fénélon qui entreprit, au nom de sa famille, l'édition in-4° des *OEuvres* de son illustre parent, dont le soin fut confié au P. de Querbeuf. Il signa l'épître au roi qui se trouve en tête; mais il ne vécut pas assez pour voir la fin de son entreprise. On trouve son éloge dans le tome second des *Annales philosophiques, morales*

et littéraires, faisant suite aux *Annales catholiques*, Paris, 1800, in-8°.

D. L.

FENESTELLA. Voyez FIOCCO.

FENILLE. Voyez VARENNE.

FENIMORE COOPER. Voyez COOPER.

FENIZER ou FENNITZER (JEAN), coutelier à Nuremberg, où il mourut le 21 novembre 1629, s'est fait un nom par son zèle pour la propagation des bonnes études. Quoiqu'il y eût déjà dans cette ville une bibliothèque publique, formée des débris de celles des monastères détruits lors de la réformation (voy. EBNER), Feniser, qui avait déjà fondé six bourses pour des étudiants en théologie, ne la jugea pas suffisante, et fit en 1615, un fonds annuel pour acheter des livres à l'usage du ministère ecclésiastique, et dès l'année suivante la bibliothèque commença à se former. Par son testament, en 1624, il augmenta encore cette fondation de vingt florins de rente annuelle. Quelques donations particulières ont dans la suite contribué à l'enrichir; J.-G. Baier, professeur d'Altdorf, lui donna une nombreuse collection d'ouvrages mystiques et fanatiques en tout genre, et J. Sigismond Moerl une collection plus curieuse encore de livres pour et contre les *Hernhutes*. Quoique Nuremberg ait d'autres bibliothèques plus importantes (voy. MURR et SOLGER), celle de Feniser, dont le soin est confié au chapitre de l'église de St-Laurent, tient encore un rang assez distingué parmi les bibliothèques publiques d'Allemagne. J. Michel Weis en publia le catalogue en 1756, in-4° de 80 pages, avec le portrait de Feniser, et une notice sur sa vie. Léonard Rinder en a donné un plus étendu en 1776, in-8°. De Murr en a fait connaître les principaux articles dans le tome 2 de ses *Memorabilia Bibl. publ. Norimb.* C. M. P.

FENN (sir JOHN), auteur anglais, né à Norwich en 1759, était membre de la société des Antiquaires de Londres, et publia en 1784, in-4°, *Trois tables chronologiques présentant l'état de cette société depuis son origine, en 1572, jusqu'en 1784*. Étant devenu possesseur des papiers de la famille Paston de Caister, jadis riche et puissante, établie dans le comté de Norfolk, il en fit un choix qu'il donna au public en 1787, en 2 volumes in-4°, sous le titre de *Lettres originales écrites sous les règnes de Henri VI, Édouard IV et Richard III, par différentes personnes de distinction, etc., arrangées dans un ordre chronologique, avec des notes historiques et explicatives*. On trouve dans ces lettres des anecdotes curieuses et qui jettent du jour sur une époque intéressante, mais peu connue: Fenn a imprimé les originaux sur le recto de la page, et en a donné en regard une espèce de version en orthographe moderne. Seize planches gravées qui les accompagnent contiennent des *fac simile*, des figures de cachets, et même les formes en usage alors pour ployer les lettres. Georges III, à qui l'ouvrage était dédié, témoigna sa satisfaction à l'auteur en le créant chevalier. Il y eut bientôt une nouvelle édition de ces lettres, qui

fut suivie en 1789 de la publication de deux autres volumes. Sir John Fenn exerça les fonctions de juge de paix, et il était en 1791 shérif du comté de Norfolk. Il a écrit sur les devoirs de cette place un traité qui n'a pas été imprimé, non plus, à ce que nous croyons, qu'un 5^e volume de *Lettres écrites sous le règne de Henri VII*, et qu'il avait préparé pour l'impression. Il mourut à East-Dereham, dans le comté de Norfolk, le 14 février 1794. X—s.

FENOLLAR (BERNARD), chanoine de Valence en Espagne, contribua beaucoup, dans le 15^e siècle, à ranimer parmi ses compatriotes le goût de la littérature. Le chapitre de Valence ayant, en 1474, invité les amateurs de la poésie à célébrer dans leurs vers le mystère de la Conception, Fenollar fut nommé secrétaire du concours, et il en publia le recueil sous ce titre : *Certamen poetice in lohor de la Concesio*, Valence, 1474, in-4^o. C'est le premier livre imprimé en Espagne qui ait une date certaine. La Serna-Santander en a donné la description dans son *Dictionnaire bibliographique choisi* (t. 2, p. 412). Il contient trente-trois pièces, dont quatre sont écrites en castillan, une en italien, et toutes les autres en langue limousine. On connaît encore de Fenollar les deux ouvrages suivants : 1^o *Istoria de la passio de nostro señor Jesus-Christ*, etc., Valence, 1493, in-4^o; 2^o *Lo processo de los olives e disputa dels jovens y dels viegos*, ibid., 1497, in-4^o, très-rare et recherché des curieux. L'auteur vivait encore dans les premières années du 16^e siècle, mais on ignore la date de sa mort. W—s.

FENOLLIET (PIERRE), évêque de Montpellier, était né à Annecy, vers la fin du 16^e siècle, de parents honnêtes, mais peu favorisés de la fortune. Il fit ses études au collège de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra entièrement au ministère de la chaire. St-François de Sales chercha à le fixer auprès de lui en le nommant à une cure, puis à un canonat de sa cathédrale. Cependant il accepta la place de théologal du chapitre de Gap, et peu de temps après fut mandé à Paris, où il prêcha devant Henri IV avec un tel succès, que ce prince le retint pour son prédicateur ordinaire. En 1607, l'évêché de Montpellier étant devenu vacant par la mort du titulaire, Fenolliet fut désigné pour lui succéder. Cette nouvelle causa une joie très-vive aux catholiques, qui envoyèrent une députation à Henri IV pour le remercier de ce choix. Le nouveau prélat donna ses premiers soins aux moyens d'arrêter les progrès de l'hérésie, rappela dans leurs couvents les religieux qui en avaient été chassés, établit des missions dans les campagnes, et parvint à faire rentrer dans le sein de l'Eglise un grand nombre de personnes égarées. Cependant l'édit qui ordonnait la restitution de tous les biens ecclésiastiques possédés par les protestants excitait des mécontentements qui éclatèrent en 1621. Les révoltés s'emparèrent de

Montpellier, et l'évêque fut obligé de s'enfuir. Il rentra dans son diocèse après la pacification de 1622, et continua de l'administrer avec autant de zèle que de sagesse. En 1633, il assista à l'assemblée générale du clergé convoquée pour prononcer sur la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine, et fut d'avis que cette union était nulle, puisqu'elle avait été contractée sans le consentement du roi (voy. GASTON D'ORLÉANS). Les affaires de son diocèse l'ayant obligé de retourner à Paris en 1632, il y mourut le 25 novembre, et fut inhumé dans l'église St-Eustache. On a de ce prélat : 1^o *Remontrances au roi contre les duels*, Paris, 1615, in-8^o; 2^o une *Harangue au roi*, prononcée à Béziers le 20 juillet 1621; elle est imprimée au tome 8 du *Mercur françois*. Cette pièce, dit Lelong, est bien faite, vive et pathétique; les malheurs de l'Eglise et les fureurs des protestants qui venaient de s'emparer de Montpellier y sont représentés avec beaucoup de force; mais on ne goûta pas qu'il voulût engager le roi à assiéger cette ville pendant l'automne; 3^o *Discours sur le mariage de Monsieur* (Gaston de France), imprimé dans le *Mercur françois*, t. 20; 4^o les *Oraisons funèbres* du chancelier Pomponne de Bellièvre, Paris, 1607, in-8^o; de Louis 1^{er}, duc de Montpensier, 1608, in-8^o; de Henri le Grand, 1610, in-8^o, et de Louis XIII, 1643, in-4^o. W—s.

FENOUILLOT. Voyez FALBAIRE.

FENOUILLOT (JEAN) (1), frère puîné de l'auteur de *l'Honnête criminel* (voy. FALBAIRE), naquit à Salins en 1748. Ayant achevé ses études, il s'établit à Besançon, acheta la charge d'avocat du roi au bureau des finances, et peu de temps après, par le crédit de son frère, obtint celle d'inspecteur de la librairie pour la Franche-Comté. L'un des premiers il se prononça fortement contre la révolution, signala les clubs comme autant de foyers de troubles, et invita la municipalité, par une pétition revêtue d'un grand nombre de signatures, à faire fermer celui qui venait de s'ouvrir à Besançon. Cet acte de courage n'eut d'autre résultat que d'exposer l'auteur aux tracasseries de la police. Les électeurs du département ayant été convoqués pour élire l'évêque métropolitain de l'est, Fenouillot écrivit une *Lettre à ses commettants*, dans laquelle il leur déclara que, ne se reconnaissant pas le droit de concourir à cette élection, il n'assisterait pas à l'assemblée. Cette lettre, qui renfermait une critique très-vive de la constitution civile du clergé, fut dénoncée au directoire du département. Dans une requête au roi, Fenouillot protesta contre l'irrégularité de la procédure commencée contre lui. Les nouveaux administrateurs convinrent eux-mêmes que, puisque la liberté de la presse était un droit acquis à tous les Français, Fenouillot n'avait fait qu'en user, en

(1) Et non pas Jean-François, comme on l'a dit par erreur dans la *Biographie des hommes vivants*, t. 3, p. 48.

se livrant à la critique d'une loi qui lui paraissait vicieuse; et ils se bornèrent à l'inviter d'être plus circonspect. Mais, loin de profiter de ce sage conseil, il sembla prendre à tâche de défier ses ennemis par de continuelles provocations. Une brochure intitulée : *Les pourquoi du peuple à ses représentants à leur retour de l'assemblée* (1), dont le but était de montrer qu'en parlant d'économies, on avait réellement augmenté les dépenses, et que les impôts étaient plus que doublés depuis 1789, devint le signal d'un nouvel orage contre Fenouillot. Il crut prudent d'y céder, et se rendit à Paris, où il espérait pouvoir rester caché. Mais, pendant son absence, on l'inscrivit sur la liste des émigrés, et bientôt il ne lui resta d'autre parti que celui de se soumettre au bannissement qu'on lui avait imposé. Il se fixa dans le comté de Neufchâtel, pour être plus à portée de recevoir des secours de sa famille. Cette ressource lui manquant, il se vit forcé de chercher dans ses talents des moyens de subsister. Fauche-Borel (voy. ce nom), avec lequel il avait fait connaissance en arrivant à Neufchâtel, se chargea d'imprimer et de répandre les brochures qu'il rédigeait dans l'intérêt du parti royaliste. Son zèle pour la cause des Bourbons le fit connaître du prince de Condé, dont il reçut plusieurs témoignages de confiance; il prit une part assez active à tous les plans de contre-révolution, mais il n'y joua qu'un rôle secondaire. Au mois de juin 1795, il fut chargé de visiter la Franche-Comté pour s'assurer de la disposition des esprits. Après s'être acquitté de cette mission périlleuse, il s'établit à Bâle, où il fut l'intermédiaire de Fauche-Borel (2) avec le ministre anglais Wickam. Il profita de l'amnistie accordée aux émigrés en 1802 pour rentrer en France, et vint demeurer à Lyon, où il reprit l'exercice de sa profession d'avocat. S'étant chargé de la cause d'un mari qui réclamait contre le divorce que sa femme avait fait prononcer pendant son émigration, Fenouillot, qui se trouvait dans le même cas que son client, mit tant de chaleur et d'onction dans son plaidoyer, qu'il arracha des larmes à tout l'auditoire. L'épouse, présente aux débats, vint le remercier de l'avoir éclairée sur ses devoirs, et il eut le plaisir de la remettre dans les bras de son mari (voy. *Versailles, Paris et les provinces*, t. 2, p. 333). Ce triomphe plaça Fenouillot en quelque sorte à la tête du barreau de Lyon, où l'on conserve encore de ses talents un honorable souvenir (voy. les *Archives du Rhône*, t. 4, p. 79). Ayant eu le bonheur de n'être compromis dans aucune des conspirations qui se succédèrent dans les premières années de l'empire, il fut, en 1811, nommé conseiller à la cour de Besançon. Il est mort dans cette ville le 27 mai 1826, à l'âge de 78 ans. Fauche-Borel parle souvent de Fenouil-

(1) Paris, Crapart, 1791, in-8°, de 20 pages.

(2) Voy. les *Mémoires* de Fauche-Borel, t. 1, p. 277. Il n'accompagna pas Fauche à Mannheim, comme l'ont dit quelques biographes mal informés. Sa détention au Temple en 1804 est également controuvée.

lot avec éloge dans les deux premiers volumes de ses *Mémoires*. Parmi ses nombreux écrits polémiques, on se contentera de citer : 1° *Le Dîner du grenadier à Brest*, Paris, 1792, in-8°; 2° *La Table d'hôte à Provins, ou la Croisée des diligences*, ibid., 1792, in-8°. Ce sont des dialogues assez gais, écrits dans un style poissard contre la constitution civile du clergé; 3° *Précis historique de la vie de Louis XVI et de son martyre*, suivi du *Précis historique de l'horrible assassinat de son auguste épouse*, Neufchâtel, 1793, in-8°; réimprimé sans aucun changement, Besançon, 1821, même format; 4° *La rencontre imprévue, ou le Souper de l'auberge de la Cigogne à Bâle*, dialogue politico-tragi-comique, Neufchâtel, 1793, in-8°; 5° *Le meilleur des almanachs pour 1794*, in-4°; 6° *Les fruits de l'arbre de la liberté française*, en Suisse, 1798, in-8°; 7° *Adresse de remerciement des requins de la Méditerranée au directoire exécutif*, Constance, 1798; Paris, 1799, in-8°; 8° *La France à ses enfants*, Bâle (Besançon), 1814, in-8°; 9° *Le cri de la vérité sur les causes de la révolution de 1815*, Besançon, in-8°. — FENOUILLOT DE LAVANS, frère du précédent, avec lequel on l'a confondu quelquefois, est auteur d'une brochure intitulée : *Moyens propres pour rétablir les finances de l'État*, Besançon, 1815, in-8°. W—s.

FENTON (EDOUARD), navigateur anglais; voulant, ainsi que son frère Geoffroi, ne tenir leur bien-être que de leur industrie, ils vendirent pour toute fortune le petit patrimoine qu'ils tenaient de leurs ancêtres dans le comté de Nottingham. Geoffroy s'adonna à l'étude, et devint secrétaire d'État pour l'Irlande. L'inclination d'Edouard lui fit embrasser la carrière militaire. Il servit quelque temps en Irlande, où il s'acquit assez de réputation; mais sir Martin Frobisher ayant, au retour de son premier voyage au nord, annoncé la probabilité de découvrir un passage par le nord-ouest pour pénétrer dans la mer du Sud, Fenton se sentit animé du désir de l'accompagner dans son second voyage. Il eut le commandement d'un petit bâtiment de vingt-cinq tonneaux, sur lequel il accompagna Frobisher en 1577 au détroit qui porte le nom de ce dernier. Au retour, une tempête le sépara de son chef, et il aborda à Bristol. Une troisième expédition, qui ne fut pas plus heureuse, ne convainquit pas Fenton de l'impossibilité de trouver ce que l'on cherchait. Il demanda que l'on fit une autre tentative; on accéda à ses vœux après bien des délais; mais il est difficile de reconnaître positivement le but que l'on se proposait dans cette expédition, car les instructions du conseil privé qui existent encore, et qui enjoignent à Fenton de tâcher de découvrir un passage au nord-ouest, lui ordonnent de doubler le cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes, et, arrivé aux Moluques, de gagner la mer du Sud, puis de revenir par le passage supposé du nord-ouest, mais de ne pas songer à traverser le détroit de Magellan, à moins d'une nécessité absolue. Cependant un auteur anglais nous dit

que, malgré la teneur de ses instructions, les personnes de la cour qui favorisaient Fenton voulaient simplement lui procurer l'occasion d'aller chercher fortune dans la mer du Sud, et pour ne pas exciter les soupçons des Espagnols, masquaient cette expédition sous l'apparence d'un voyage de découverte. Il partit en 1582 avec quatre bâtiments, et dirigea sa navigation vers l'Afrique, et ensuite vers le Brésil, pour continuer son voyage vers le détroit de Magellan; mais sur l'avis qu'il reçut qu'une flotte espagnole considérable l'attendait à l'entrée du détroit, il atterrit à St-Vincent, établissement portugais; il y rencontra trois vaisseaux de l'escadre espagnole, leur livra combat, et après une action très-chaude, il coula à fond leur vice-amiral, et revint en Angleterre au mois de mai 1585. Il fut accueilli de la manière la plus flatteuse, et lors de l'armement destiné à repousser en 1588 l'attaque de la fameuse Armada, on lui donna le commandement d'un vaisseau. Il eut une grande part aux brillants succès de ses compatriotes dans cette occasion, et se distingua autant par ses talents que par sa bravoure. La paix vint l'arracher à cette vie active qui le charmait. Il passa le reste de ses jours dans la retraite à Deptford, où il mourut en 1603, et où Richard, comte de Cork, qui avait épousé sa nièce, lui fit élever un monument. On trouve la relation des voyages de Fenton dans le 3^e volume du recueil de Hackluyt. E—s.

FENTON (Sir GEOFFROI), issu d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit dans ce comté vers le milieu du 16^e siècle. Il fut employé en Irlande par la reine Élisabeth, d'abord en qualité de conseiller privé, puis de secrétaire d'État. Placé, à ce qu'il paraît, par cette princesse comme une espèce de surveillant auprès des gouvernements, il conserva toute sa vie sa confiance et celle du roi Jacques I^{er}, auprès desquels il fit de fréquents voyages pour les instruire plus particulièrement de ce qui faisait l'objet de sa surveillance. Son crédit ne fut jamais altéré ni par les intrigues de la cour ni par les efforts de ceux dont il éclairait quelquefois de trop près la conduite. Il le dut sans doute à son parfait désintéressement, remarquable dans l'administration d'un pays où les agents de l'Angleterre songeaient beaucoup plus à leurs affaires qu'à celles de leur gouvernement, et où le gouvernement lui-même semblait autoriser cette sorte d'infidélité. Sir William Fitz Williams, l'un des gouverneurs d'Irlande sous Élisabeth, demandant à l'un de ses ministres quelque récompense de ses longs services en Irlande: « Le gouvernement d'Irlande, répondit celui-ci, n'est pas un ser-vice, mais une récompense. » Éclairé, dit-on, par cette réponse, sir William, qui jusque-là n'avait pensé qu'à servir, ne songea plus qu'à se récompenser. Uniquement occupé des intérêts de ses souverains, sir Geoffroi Fenton est tellement loué par les historiens anglais d'avoir veillé en

Irlande aux intérêts de l'Angleterre, que les Irlandais pourraient avoir eu à s'en plaindre; il paraît cependant qu'il les traita avec justice, quoique sans indulgence. Il mourut à Dublin le 19 octobre 1608. Il fut beau-père de Richard Boyle, connu depuis sous le nom de grand comte de Cork. On a de lui quelques traductions d'ouvrages français, italiens, espagnols, etc. On cite entre autres une traduction de l'*Histoire des guerres d'Italie*, de Guichardin, imprimée vers 1579. X—s.

FENTON (ELISÉE), poète anglais, né à Shelton, près de Newcastle-under-Line, dans le comté de Stafford, était le plus jeune de douze enfants d'un même père. Il fut destiné au ministère ecclésiastique; mais n'ayant pas cru devoir prêter les serments exigés sous le règne du roi Guillaume et de la reine Anne, il quitta l'université de Cambridge, où il avait été élevé, et se dévoua à l'enseignement et à la culture des lettres. Après avoir été quelque temps sous-maître dans une école célèbre à Headley, au comté de Surrey, le comte d'Orrery le prit pour son secrétaire, et lui confia, en 1714, l'éducation du lord Boyle, depuis comte Orrery, son fils unique. Une amitié intime s'établit et subsista entre le précepteur et son noble élève, qui, vingt ans après sa mort, ne pouvait parler de lui que les larmes aux yeux. Il jouit également de l'amitié et de l'estime de Pope, qui lui confia l'exécution d'une partie de sa traduction de l'*Odyssée*, et le fit entrer d'abord chez le secrétaire d'État Craggs, et ensuite chez la veuve de sir William Trumball, dont il éleva le fils, et où il finit ses jours dans une situation douce et aisée, trop aisée même; car, rongé de goutte et devenu d'un embonpoint excessif, il mourut le 13 juillet 1750, dit lord Orrery, « d'un bon fauteuil et de deux bouteilles » de porter par jour. Ses ouvrages sont: 1^o un volume de poésies, publié en 1777; 2^o la tragédie de *Mariamne*, représentée avec succès en 1723; 3^o la traduction des 1^{er}, 4^e, 19^e et 20^e livres de l'*Odyssée*, insérée par Pope dans sa traduction de ce poème; 4^o une *Vie de Milton*, dont Johnson a parlé avec beaucoup d'éloge, et des poésies imprimées dans la collection choisie de Nichols en 1780. Fenton a publié en outre un volume intitulé: *Vers d'Oxford et de Cambridge*, 1709, et une superbe édition des œuvres de Waller, avec des notes estimées. Pope lui a consacré une belle épigramme. Les œuvres de Fenton, en vers et en prose, ont été recueillies en un volume in-4^o, Londres, Toulon, 1739. Ses ouvrages de poésie se sentent en général de la précipitation que lui imposa souvent la nécessité. On y trouve cependant un vrai talent, doué de grâce et d'élégance. Pope regarde son ode à lord Gower comme une des plus belles odes anglaises après celle de Dryden connue sous le nom de *la Fête d'Alexandre*. On y trouve cependant plus d'élégance que d'enthousiasme. Son travail dans la traduction de l'*Odyssée*, ainsi que celui de Broome, que Pope s'était associé avec lui, ne fait nullement disparate avec les vers du principal tra-

ducteur ; mais Pope disait que Broome lui coûtait plus de peine à corriger que Fenton. X-s.

FE0. Voyez MOTTA.

FER (NICOLAS DE), géographe français, né en 1646, était un homme très-laborieux, qui apportait au travail plus d'ardeur que d'exactitude. Il fit graver un grand nombre de cartes qui ne laissèrent pas que d'avoir de la vogue, par les ornements dont il les accompagnait. Celles qui ont pour titre *Théâtre de guerre* sont enrichies du plan des villes fortes ; les autres représentent les singularités relatives aux mœurs des peuples et à l'histoire naturelle, et assez souvent la bordure contient l'histoire et la description de chaque pays. Mais ce n'est pas là ce qui fait le mérite d'une carte géographique. Il a cependant publié quelques cartes particulières fort détaillées, qui lui furent communiquées par des savants ou des ingénieurs. Telles sont, entre autres, le *Diocèse de Paris*, en 4 feuilles ; la *Banlieue de Paris* ; le *Canal d'Orléans* et celui de *Briare*, et les cartes des Pays-Bas catholiques, qu'il a copiées sur celles qui parurent à Bruxelles au commencement du 18^e siècle, par les soins de Herman, homme d'esprit et habile ingénieur ; ce dernier les avait destinées à l'usage des officiers généraux. On a aussi de de Fer un livre intitulé : *Introduction à la géographie*, Paris, 1708, in-42. Lenglet avance que de Fer s'est laissé conduire dans la composition de cet ouvrage, qui, au reste, est médiocre, et dont le seul mérite est d'être gravé. De Fer a aussi donné les *Côtes de France sur l'Océan et la Méditerranée, corrigées et augmentées, et divisées en capitaineries de garde-côtes*, Paris, 1690, in-4^e : et elles passèrent dans leur temps pour être assez bonnes. De Fer, qui avait beaucoup gagné par les enjolivements qu'il avait mis à ses cartes, devint géographe du roi et du Dauphin. Le nombre des planches qu'il fit graver s'élève à plus de six cents. Il publia aussi différents jeux, tels que *Jeu des rois de France, des Métamorphoses, des Nations, des Constellations*, etc. Accablé d'infirmités pendant les vingt dernières années de sa vie, il les supporta avec beaucoup de constance, et ne cessa pas de travailler. Il avait voyagé en Italie, en Allemagne et dans d'autres parties de l'Europe, et jouissait d'une assez grande réputation. Il mourut le 15 octobre 1720. On trouve dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet-Dufresnoy, et dans les *Ephémérides géographiques* de Weimar, 1805, le catalogue des cartes et des autres ouvrages de ce géographe. E-s.

FER DE LA NOUERRE (DE), économiste, oublié dans la plupart des biographies, était né vers 1740, et, selon toute apparence, à Paris. Entré jeune dans l'artillerie, il prit sa retraite vers 1770 avec le grade de capitaine, et fut employé dans l'élection de la Charité-sur-Loire comme inspecteur des ponts et chaussées. Dans l'exercice de cet emploi, il eut l'occasion de se convaincre que le mode d'adjudication des travaux au rabais était le

plus vicieux que l'on pût suivre, les entrepreneurs devant être moins occupés de la bonne confection des travaux que de s'assurer les bénéfices sur lesquels ils avaient compté, et que le meilleur moyen d'avoir des routes bien entretenues serait d'en charger une *régie*. A l'arrivée de Turgot au contrôle général des finances, il s'empessa de lui signaler les abus qu'il avait remarqués ; et, dans un mémoire resté manuscrit, il lui proposa ses vues sur les améliorations dont cette branche du service public lui paraissait susceptible. Encouragé par les éloges du ministre, il s'occupa dès lors presque exclusivement des moyens de perfectionner son système de communication entre les différentes provinces, en combinant l'établissement des routes jugées nécessaires avec celui des canaux, dont plusieurs n'existaient encore qu'en projet. Il visita dans ce but l'Angleterre pour pouvoir comparer le mode d'administration adopté dans cet État sur les routes et les canaux avec les règlements de la police en France. De retour à Paris en 1780, il y publia, la même année, un *Mémoire sur la théorie des écluses*. Étant à Lyon au mois de novembre 1782, il y annonça la chute du pont de la Mula-tière, et l'événement ne tarda pas à justifier sa prévision. Il lut, le 29 janvier 1783, à l'Académie des sciences, un mémoire dans lequel il prétendit démontrer le peu de solidité du pont de Neuilly (1). Perronet (voy. ce nom), qui n'assistait point à cette séance, dut être blessé que de Fer ne lui eût pas communiqué ses observations avant de les soumettre au jugement de l'Académie ; mais il n'en mit pas moins à profit les critiques de son antagoniste. Le 16 mars suivant, il lut à l'Académie un second *Mémoire sur le projet d'amener à Paris les eaux de l'Yvette*, dans lequel il réduisait à moins d'un million la dépense évaluée à huit millions par Perronet et Chezy, offrant de déposer chez le trésorier de la ville la somme de 325,000 fr., formant le tiers de la dépense, qui ne lui serait remboursée qu'après l'achèvement des travaux. La même année il eut l'honneur de présenter à Monsieur (depuis Louis XVIII) les plans et les devis d'un projet pour conduire à Versailles les deux petites rivières d'Eure et Loir, dont les eaux, après avoir arrosé le parc et les jardins, pourraient alimenter un canal qui communiquerait avec Rouen, et ferait ainsi de Versailles l'entrepôt d'un commerce considérable. Précédemment, de Fer avait appelé l'attention du gouvernement sur les moyens de garantir la partie basse de la Bresse des inondations annuelles de la Saône. En 1785 il soumit au contrôleur général le modèle d'une

(1) On sait que M. de Prony, alors âgé de vingt-huit ans, s'empessa de réfuter une pareille assertion. L'auteur de cette note (étant en 1792 à l'Ecole des ponts et chaussées) apprit de Perronet l'anecdote suivante. Lors du décentrement du pont de Neuilly, qui eut lieu devant le roi et toute la cour en 1772, Louis XV demanda au célèbre ingénieur si ce pont était aussi solide qu'élegant. — « Sire, répondit Perronet, il durera autant que la pierre » dont il est construit. » Mot d'autant plus heureux qu'on avait fait choix d'une pierre très-dure, et qui est de nature à durcir encore avec le temps.

nouvelle écluse qu'il jugeait propre à maintenir en tout temps les eaux de la Seine à la hauteur convenable pour la navigation. L'année suivante il fut présenté pour une place vacante à l'Académie des sciences, mais son élection échoua. Par arrêt du conseil, en date du 5 novembre 1787, de Fer obtint la concession du canal de l'Yvette, qu'il avait pris l'engagement de terminer pour le mois de juillet 1788; mais des obstacles de toute nature s'opposèrent à l'exécution de ce projet; et, dans le courant de 1790, il offrit à la commune de Paris de lui remettre son privilège. Le nom de ce zélé citoyen ne reparaissant plus dès lors dans les journaux, on peut conjecturer qu'il mourut vers cette époque. De Fer était membre de l'Académie de Turin et de celle de Dijon. Outre quelques opuscules déjà cités, on a de lui : 1^o *La science des canaux navigables, ou Théorie générale de leur construction*, Paris, 1786, 2 vol. in-8^o, avec cartes. Cet ouvrage devait se composer de huit volumes, dans lesquels l'auteur se proposait de traiter de la navigation intérieure de la France, et de tout ce qui concerne les canaux avec plus de détails encore que Lalande ne l'a fait dans son traité spécial. En commençant, l'auteur avertit que des circonstances particulières le forçant d'ajourner la publication des trois premières parties, qu'il a l'autorisation d'imprimer sous le privilège de l'Académie des sciences, il se borne à donner la quatrième. Elle est intitulée : *De la possibilité de faciliter l'établissement général de la navigation intérieure du royaume, de supprimer les corvées et d'introduire dans les travaux publics l'économie qu'on désire*. De Fer s'attache d'abord à montrer l'importance des canaux ou chemins par eau, beaucoup trop négligés, malgré les avantages qu'ils présentent sur les chemins de terre, dont l'entretien devient plus difficile de jour en jour, à raison de la rareté des matériaux et de l'augmentation du prix de la main-d'œuvre. Il propose ensuite d'encourager le commerce à préférer la voie des canaux, et pour cela de supprimer les droits de navigation, ou de les réduire au taux qui sera jugé nécessaire pour couvrir les dépenses d'entretien, du paiement des éclusiers, etc. Quant à ce qui concerne les routes, il conseille l'établissement de barrières avec un léger péage, dont le produit serait exclusivement employé à tenir les chaussées en bon état; il demande aussi, pour en prévenir la dégradation, que des règlements déterminent le maximum du chargement des voitures, la largeur des jantes des routes, etc., toutes mesures adoptées depuis par l'administration, mais dont personne ne s'est encore avisé de lui faire honneur. 2^o *Réflexions sur le projet de l'Yvette*, Paris, 1786, in-8^o; 3^o *Mémoire sur le canal de l'Yvette*, ibid., 1790, in-4^o de 22 pages; 4^o *Mémoire sur la navigation de la Seine, sur les garres et sur les travaux de charité*, ibid., 1790, in-4^o de 25 pages. W—s.

FÉRANDIÈRE. Voyez LAFÉRANDIÈRE.

FÉRAUD (JEAN-FRANÇOIS), grammairien, né à

Marseille le 17 avril 1725, fit ses études avec succès au collège de Belzunce, et fut ensuite admis chez les jésuites à l'âge de 16 ans. Après avoir terminé son noviciat, il fut envoyé à Besançon, où il professa les éléments de la langue latine et la rhétorique avec beaucoup de réputation. On lui confia ensuite la surveillance des jeunes profès, auxquels il fut chargé d'enseigner la rhétorique et la philosophie. Son goût particulier le portait à l'étude des langues, et son *Dictionnaire grammatical de la langue française* aurait suffi pour le faire connaître d'une manière avantageuse, si sa modestie ne l'eût empêché de s'en déclarer l'auteur. Après la suppression de la société à laquelle il appartenait, il se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint cependant, peu de temps après, la permission de revenir dans sa patrie, où il vécut presque ignoré, partageant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion et les occupations littéraires qu'il s'était créées, ou que lui donnait l'Académie de Marseille, dont il était un des membres les plus distingués, jusqu'à la révolution, où il suivit la plupart de ses confrères dans leur émigration. Rentré en France vers la fin de l'an 6 (1798), il se consacra tout entier au service des autels, presque abandonné faute de ministres, et, malgré son grand âge, fit, avec autant d'assiduité que de succès, des conférences religieuses à l'église St-Laurent de Marseille. La seconde classe de l'Institut le nomma l'un de ses associés correspondants; mais il n'avait point sollicité un honneur dont il était loin de se juger digne. Il mourut à Marseille dans un extrême dénuement, le 8 février 1807, à l'âge de 82 ans. On a de Féraud : 1^o *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Avignon, 1761, in-8^o; 4^e édition considérablement augmentée, Paris, 1786, 2 vol. in-8^o. Cet ouvrage, disent les rédacteurs de la *Bibliothèque d'un homme de goût*, est un des meilleurs répertoires qu'on ait publiés dans le dernier siècle. Les principes de la grammaire y sont exposés dans l'ordre le plus clair et le plus commode; mais l'auteur n'ayant presque pas habité Paris, on ne doit pas être surpris que ses remarques sur la prononciation n'aient pas toutes la même justesse; 2^o *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-88, 5 vol. in-4^o; ouvrage capital et dans lequel on trouve, sur un grand nombre de difficultés, des solutions qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie. Domergue le critiqua vivement dans son *Journal de la langue française*, ce qui ne l'a pas empêché d'être fort estimé et recherché dans l'étranger. L'auteur a su éviter la prolixité et le mauvais goût des dictionnaires de Furetière, de Richelet et de Trévoux, et il a sur celui de l'Académie l'avantage de s'appuyer partout de l'autorité de nos meilleurs écrivains, au lieu de donner pour exemples des phrases faites exprès. Sous ce rapport, aucun dictionnaire français n'approche peut-être autant des dictionnaires si estimés de Johnson, de la Crusca et de l'Aca-

démie espagnole. Les nombreuses additions et corrections que Féraud avait préparées, en 3 volumes in-4^e, pour une nouvelle édition, sont restées en manuscrit, la première n'étant pas épuisée. Si elle n'a pas eu en France le succès qu'elle méritait, on peut l'attribuer à la concurrence du Dictionnaire de l'Académie, qui formait une autorité plus imposante, et d'un grand nombre de dictionnaires abrégés qui ont paru depuis dans un format plus portatif. Féraud a coopéré avec son confrère, le P. Pézénas, à traduire de l'anglais le *Nouveau Dictionnaire des sciences et des arts*, de Th. Dyche, Avignon, 1753-54, 2 vol. in-4^e. Cet ouvrage, dont le *Manuel lexicque* de l'abbé Prévost n'était qu'un abrégé, reparut avec un nouveau frontispice sous le titre d'*Encyclopédie française, latine et anglaise*, ou *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, Londres (Lyon, J. M. Bruyset), 1761. Féraud s'était aussi beaucoup occupé d'un traité de la langue provençale. Il n'est resté que des fragments informes de cet important travail, ses manuscrits et tous ses effets ayant été perdus à l'évacuation de Nice, lorsque le refus de prêter un serment qui répugnait à sa conscience l'obligea de fuir momentanément sa patrie, et de chercher une retraite à Ferrare et dans d'autres villes de l'État pontifical. M. Casimir Rostan, de l'Académie de Marseille, a donné une *Notice littéraire sur J.-F. Féraud*, dans le *Magasin encyclopédique* de 1808, t. 4, p. 154. W—s.

FERAUD. Voyez FERRAUD.

FERAUDI (RAIMOND, baron DE THOARD), « d'une « des plus nobles et des plus anciennes familles « de Provence, fut aussi fameux par les ouvrages « de l'esprit que par les actions de cœur et de « bravoure, » disent Bareillon de Movans (1) et Maynier (2), qui le font tige de la maison de Glan-deves; erreur que redresse le savant Peiresc en reportant cette origine à Guillaume Feraldi de Thoard, qui, en 1174, eut de grands démêlés avec l'abbaye de St-Victor au sujet de ses vassaux, qu'il forçait à monter la garde devant son château de Thozame. Feraudi naquit vers le milieu du 13^e siècle. Il descendait de ce Guillaume Feraldi de Thoard qui, après la prise d'Antioche, fut un des douze chevaliers choisis pour assister avec le comte de Toulouse, alors souverain de la Provence, à la découverte du fer de lance qui perça le côté de Jésus-Christ, circonstance qui servit à relever le courage des croisés. Guillaume était lui-même de la race de ces chefs guerriers, *comes*, qui, envoyés par les rois d'Allemagne pour chasser les Sarrasins de la Provence dont ils s'étaient emparés, se partagèrent les terres dont on ne retrouvait plus les anciens possesseurs. L'un de ces chefs s'établit avec les siens sur un pic des Alpes, près des bords de la Durance, d'où il pouvait observer de loin l'ennemi, et qui conserve encore aujourd'hui le nom de *Mont des Féraud*. Raimond Feraudi suivit

Charles I^{er} d'Anjou, en 1263, à la conquête du royaume de Naples, et plus tard ce prince le mit au nombre des cent chevaliers appelés à combattre avec lui dans son fameux duel contre don Pèdre, roi d'Aragon, et un pareil nombre de chevaliers. Charles II, pour la délivrance duquel il avait donné François, son second fils, en otage, en 1288, l'attacha à la personne de Robert, duc de Calabre; et lorsqu'en 1309 ce prince monta sur le trône, Raimond, qui l'avait suivi dans toutes ses guerres, consacra plusieurs poèmes à sa louange. Nostradamus répète, d'après le *Moine des Iles-d'Or* (1), que la conduite de Feraudi ne fut pas toujours exempte de reproches; qu'il se passionna pour la dame de Curban, l'une des présidentes de la cour d'amour du château de Romanin; qu'il l'enleva et la mena avec lui dans les diverses cours qu'il visita, jusqu'à ce que, touché de repentir, il engagea cette dame à se faire religieuse, tandis que lui-même se retirait dans l'île de Lerins, où la reine Marie lui avait donné un prieuré. La vie un peu licencieuse des troubadours de la fin du 14^e siècle a pu contribuer à faire adopter cette petite historiette, évidemment apocryphe. Comment en effet Charles II, dont la douceur et la régularité de mœurs sont consacrées par l'histoire, l'aurait-il attaché à la personne du prince héritier de sa couronne, de ce Robert qu'il affectionnait plus que ses autres enfants, et qui mérita le titre de *sage* et de *bon* qu'il conserva pendant un règne de trente-quatre ans? D'un autre côté, est-il permis de croire que la dame de Curban (dont le nom était Alasia de Méolon), égale en naissance et en fortune à Feraudi, eût consenti à aller ainsi colporter sa honte à la suite de son séducteur? Une pareille assertion s'accorde peu avec le sentiment de piété qui la porta, jeune encore, à consacrer une partie de sa fortune à fonder le couvent de Ste-Claire de Sistéron, et avec la considération avec laquelle elle est mentionnée dans la lettre de convocation, adressée en 1285 à Giraude de Sabran, abbesse de Ste-Claire à Avignon, pour transporter son couvent dans la ville de Sistéron. Ce qui paraît le plus probable est que, si elle suivit Feraudi, ce fut à titre d'épouse légitime. Feraudi se retira dans l'île de Lérins, où la reine Marie, sa bienfaitrice, lui avait donné un prieuré. Il brûla alors tous les vers d'amour qu'il avait composés, pour ne donner, dit Nostradamus, mauvais exemple à la jeunesse. Son biographe rapporte que Feraudi, à la prière de Robert, comte de Provence, traduisit plusieurs livres en rime provençale, et fit plusieurs poèmes à sa louange lorsqu'il fut couronné roi de Sicile. Jean Nostradamus ajoute qu'il écrivait fort bien et doctement en langue provençale de toutes sortes de rythmes. Le seul ouvrage qui reste de lui est la *Traduction en vers provençaux de la Vie de St-Honorat, premier abbé et fondateur de*

(1) *Crit. du Nob. de Provence*, p. 310.

(2) *Hist. de la principale noblesse de Prov.*, p. 157.

(1) Surnommé le *Fléau des troubadours*, à cause de ses satires amères contre ces poètes et les mœurs du temps.

Lérins. La copie qu'en présenta l'auteur à la reine Marie en était conservée dans le riche cabinet de Cambis-Velleron, à Avignon; on en conserve une autre au Vatican, et une troisième avec un fragment de sonnet à la bibliothèque de Paris. Féraudi mourut à Lérins vers l'an 1524. — FÉRAUDI (Bertrand), troisième fils de Raimond, hérita du goût et du talent de son père pour la poésie. Il fut un des chevaliers de la cour d'amour de Romanin, présidée alors par Phanète de Ganteluze et la belle Laure de Sade, en l'honneur desquelles, à l'exemple de ses contemporains, il composa un grand nombre de vers (*voy. Nostradamus, Histoire de Provence*, p. 504). Ce poète, dont on n'a retrouvé aucun ouvrage, mourut en 1545. Z.

FERBER (JEAN-JACQUES), minéralogiste, né le 9 septembre 1745 à Carlsrona en Suède, où son père était pharmacien de l'amirauté. L'habile minéralogiste suédois Antoine Swab dirigea ses premières études. Il se rendit ensuite à Upsal, où il assista aux leçons de Vallérius et de Linné. En 1774, le duc de Courlande l'appela à Mittau comme professeur de physique et d'histoire naturelle. Il passa quelque temps après au service de Russie, et fut attaché à l'Académie de St-Petersbourg; quelques mécontentements lui ayant fait quitter cette ville, il fut placé à l'Académie de Berlin. La république de Berne lui ayant demandé ses services pour l'amélioration des mines du canton, il se rendit en Suisse en 1789, avec le consentement du roi de Prusse. Une apoplexie dont il fut frappé pendant un voyage dans les montagnes mit fin à ses jours le 12 avril 1790. Il avait parcouru, à différentes reprises, la plupart des contrées de l'Europe pour faire des observations physiques et minéralogiques. Elles sont consignées dans les ouvrages suivants, tous écrits en allemand : *Lettres écrites d'Italie; Description des mines d'Ildria; Histoire minéralogique de Bohême; Oryctologie du Derbyshire*, Mittau, 1776, in-8° (on en trouve une traduction française dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrim, par Hamilton*, traduit de l'anglais, Paris, 1790, in-8°); *Notices minéralogiques du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neufchâtel; Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc. (1). Ferber a écrit de plus des mémoires intéressants sur plusieurs objets relatifs à la physique et à la minéralogie en général. On a critiqué quelques-unes de ses hypothèses; mais on a rendu justice à la sagacité de ses observations et aux résultats qu'elles présentent pour la minéralogie, la géologie et la géographie physique du globe. C—AU.

FERCHAULT. Voyez RÉAUMUR.

FERDINAND 1^{er}, empereur d'Allemagne, frère

puîné de Charles-Quint, naquit à Alcalá, en Espagne, le 10 mars 1503. Il épousa en 1521 Anne Jagellon, sœur et unique héritière de Louis, roi de Bohême et de Hongrie. Ce prince étant mort en 1526 à la bataille de Mohacs, Ferdinand s'empressa de faire valoir ses droits à cette double couronne. Il fut reconnu, presque sans opposition, par les Bohémiens; mais une partie des seigneurs hongrois ayant élu roi Jean de Zapol, woyvode de Transylvanie, il marcha aussitôt contre lui, l'atteignit près de Tockay, et le défit complètement. Zapol, au désespoir, implora la protection des Turcs, et leur livra les villes de la Hongrie dans lesquelles il avait conservé des intelligences. Ferdinand essaya de résister quelque temps à ces nouveaux ennemis; mais, battu dans plusieurs rencontres, il se vit obligé d'abandonner la Hongrie et de se retirer à Vienne, où les Turcs vinrent l'assiéger en 1529. Enfin, après une guerre longue et sanglante, dont les succès furent balancés, il fut conclu en 1536 un traité qui cédait à Zapol les villes de Hongrie dont il était en possession, avec la condition qu'après sa mort elles rentreraient sous l'obéissance de Ferdinand. Zapol signa le traité, mais déjà il se promettait d'en éluder l'exécution (*voy. ZAPOL*). L'accroissement de la puissance des Turcs, le séjour de leurs armées sur les frontières de l'Allemagne, engagèrent les électeurs à se réunir pour demander à Charles-Quint un chef toujours prêt à s'opposer aux tentatives des ennemis naturels de l'empire. Charles-Quint consentit à ce que son frère Ferdinand fût élu roi des Romains; mais il se repentit bientôt d'avoir pris ce parti, si contraire aux intérêts de Philippe II, son fils, et il chercha par toutes sortes de moyens à faire annuler son élection. Ferdinand fut insensible à ses prières et à ses menaces, et Charles-Quint ayant abdiqué en 1558, il fut élu empereur le 24 février de la même année. Ce prince envoya sur-le-champ un ambassadeur au pape Paul IV pour lui faire part de son avènement à l'empire, mais le pape refusa de lui donner audience et déclara qu'il ne reconnaissait point Ferdinand pour empereur, attendu que l'abdication de Charles-Quint s'était faite sans son consentement. Ferdinand ordonne à son ambassadeur de quitter Rome sous trois jours, et sans s'inquiéter de faire confirmer son élection, il s'occupe de maintenir par de sages règlements la paix entre ses sujets. Le traité d'Augsbourg avait accordé le libre exercice de leur culte aux protestants; il en prolonge la durée jusqu'à l'ouverture de la nouvelle session du concile de Trente, où l'on devait aviser aux moyens de réunir les deux Églises. Paul IV meurt, et Pie IV, qui lui succède, s'empresse de reconnaître Ferdinand et de concourir à ses projets pour l'extinction des troubles religieux en Allemagne, en rapprochant les partis. Une bulle permit à tous les fidèles la communion sous les deux espèces, et le pape aurait fait encore d'autres concessions qui lui avaient été demandées par l'empereur, lorsque ce

(1) Parmi les ouvrages posthumes de Ferber, on distingue ses *Notices et Descriptions de quelques produits chimiques*, avec les observations minéralogiques et technologiques de J.-Chr. Fabricius, faites dans un voyage d'Angleterre, d'Écosse et de Hollande, en 1769, Halberstadt, 1793, in-8°, fig., en allemand. Un extrait de cet ouvrage a paru en français dans le bulletin de la Société d'encouragement, n° 123.

prince fut enlevé par une mort prématurée le 25 juillet 1564. Son corps fut transporté de Vienne à Prague, pour être déposé dans le tombeau de ses prédécesseurs. Il laissa de son mariage trois fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom de *Maximilien II*, et neuf filles. Son testament du 1^{er} juin 1543, par lequel il appelle ses filles à la succession des royaumes de Hongrie et de Bohême, à défaut de ses fils, a donné lieu aux prétentions élevées sur ces royaumes, en 1740, par la maison de Bavière. Ferdinand était d'un caractère doux et conciliant; il aimait ses sujets et cherchait véritablement leur bonheur. L'histoire ne lui reproche qu'un crime, c'est l'assassinat du cardinal Martinusius, ministre habile, mais dangereux pour son maître, et qui fut soupçonné d'entretenir des intelligences criminelles avec les ennemis de l'État (*voy. MARTINUSIUS*). Ferdinand favorisa l'étude des langues orientales en Allemagne, encouragea les savants par ses largesses, et fit imprimer à ses frais la belle édition du *Nouveau Testament*, en syriaque, Vienne, 1555, in-4^o, pour la distribuer dans les missions de l'Orient. On a imprimé en latin les *Lettres de Ferdinand 1^{er} au pape Pie IV*, Paris, 1563, in-8^o; elles ont pour objet les affaires du temps et les délibérations du concile. On y trouve une *Admonitio* du même empereur au cardinal de Lorraine sur les mêmes sujets. Alphonse Ulloa et Louis Dolce ont écrit la vie de ce prince en italien, et Schardius en a publié un abrégé en latin. Dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum hominum..... ad principes habitæ*, Cologne, 1559, on trouve : 1^o l'éloge de Ferdinand 1^{er}, prononcé au gymnase de Vienne en présence de ce prince (il y a des anecdotes curieuses); 2^o trente-six vers latins à la louange de cet empereur, et dont tous les mots commencent par un F; 3^o une lettre de Henri II, roi de France, à Ferdinand 1^{er}, du 1^{er} janvier 1559, relative au traité d'Augsbourg. W—s.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand 1^{er}, naquit le 9 juillet 1578. Mathias, son cousin, possédait avec l'empire les royaumes de Bohême et de Hongrie, que la maison d'Autriche s'habitua à regarder comme une partie de ses domaines. Ce prince n'avait été ni assez habile pour dissimuler sa haine contre les protestants, ni assez fort pour contenir leurs chefs. Il prévint que sa mort serait l'époque de nouveaux troubles, et il crut pouvoir les empêcher en assurant la Bohême à Ferdinand. Les états, qui n'avaient point été consultés pour son élection, furent assemblés pour le reconnaître, et Ferdinand, après avoir promis à ses nouveaux sujets le libre exercice de leur culte, fut couronné roi de Bohême le 29 juin 1617. L'électeur palatin Frédéric V ne vit pas sans inquiétude cet acheminement de Ferdinand à l'empire, et il résolut d'y porter obstacle. Le zèle mal entendu de quelques catholiques vint servir ses projets. Des protestants, insultés dans leurs temples, demandèrent une réparation qu'on ne parut pas disposé

à leur accorder. Ce fut le signal d'un soulèvement général; on courut aux armes, et Ferdinand fut déclaré déchu du trône pour n'avoir pas tenu ses serments. Telle est l'origine de cette funeste guerre qui désola tant de provinces pendant trente ans. Tandis que les états de Bohême déposaient Ferdinand, ce prince avait été reconnu roi de Hongrie presque sans opposition. Mathias meurt, Ferdinand se rend à la diète, et y ménage si bien les intérêts de tous les électeurs, qu'il réunit leurs suffrages, même celui du palatin. Son élection à l'empire eut lieu le 29 août et son couronnement le 9 septembre 1619. L'électeur palatin hésitait toujours d'accepter le trône que lui offraient les états de Bohême; son épouse l'y détermine, il signe le décret d'adhésion et se rend à Prague pour s'y faire couronner. L'électeur avait pour lui tous les ennemis de la maison d'Autriche. Ferdinand met dans ses intérêts l'électeur de Saxe, par la promesse de lui donner l'investiture du duché de Juliers; il détache encore de la coalition Maximilien de Bavière, à qui il confie le commandement de ses troupes, et il sollicite des secours des princes catholiques. Il reçoit de l'Espagne 20,000 hommes qui s'emparent du Palatinat, tandis que Maximilien de Bavière, à la tête des Autrichiens, pénètre dans la Bohême, poursuit Frédéric et lui livre auprès de Prague une bataille où il est entièrement défait. Cette seule journée, dit Voltaire, enleva à Frédéric les Etats de ses aïeux et ceux qu'il avait acquis. Ferdinand usa sans ménagement du droit de la victoire; il mit le palatin au ban de l'empire, et fit périr par la main du bourreau tous les gentilshommes bohémiens qui s'étaient montrés les partisans de ce malheureux prince. Une fois bien affermi en Bohême, l'empereur traite avec Betlem-Gabor, qui s'était emparé d'une partie de la Hongrie, et consent à le reconnaître woyvode de Transylvanie. Il convoque en 1623 une diète à Ratisbonne, et y investit, de sa pleine puissance, le duc de Bavière de l'électorat palatin. Les princes protestants étaient comprimés, mais non pas abattus; ils forment une nouvelle ligue en 1624; Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre, beau-père du Palatin, se décide enfin à secourir son gendre en lui faisant passer de l'argent. Christian IV, roi de Danemark, déclaré chef de la ligue, entre dans la basse Saxe, où le duc de Brunswick et Mansfeld avaient continué d'entretenir des intelligences. Christian est défait en bataille rangée (1626) près de Northheim, et Mansfeld, qui avait pénétré dans la Hongrie, secondé par Betlem-Gabor, voit son armée détruite par les maladies, et meurt lui-même de la contagion. La fortune favorisait Ferdinand. Il fait élire son fils roi de Hongrie; mais il le fait couronner roi de Bohême sans élection, annonçant par là le peu de ménagement qu'il se croyait obligé de garder envers des peuples qu'on avait vus si jaloux de leurs privilèges. Le roi de Danemark, demeuré seul, essayait encore de lutter

contre la puissance autrichienne, et, appuyé secrètement par la France, il ose tenter le sort des armes; battu dans presque toutes les rencontres par les généraux de Ferdinand, il est contraint de demander la paix, et il ne peut l'obtenir qu'à des conditions peu honorables. Le pouvoir de Ferdinand s'affermissait chaque jour en Allemagne et s'accroissait en Italie. Croyant le moment favorable pour anéantir le protestantisme dans ses Etats, il ordonne la restitution des biens ecclésiastiques séquestrés depuis le traité de Passau, et charge Wallenstein, le plus célèbre de ses généraux, de faire exécuter cet édit dans la Souabe. L'empereur avait alors une armée de 150,000 hommes; les princes protestants ne pouvaient pas mettre sur pied plus de 50,000 soldats; l'issue d'une nouvelle guerre, si elle avait lieu, ne semblait pas douteuse. Cependant la France, Venise, Rome même, qui avaient vu jusqu'alors avec une indifférence apparente l'accroissement de la puissance autrichienne, prévoient que si Ferdinand consomme la ruine des princes protestants, rien ne pourra plus balancer son pouvoir. Richelieu négocie avec Gustave-Adolphe, détache l'électeur de Bavière de la cause de Ferdinand, et persuade aux catholiques d'Allemagne qu'il est de leur intérêt de se déclarer neutres. Gustave-Adolphe aborde en Poméranie, pénètre dans l'empire, et, après avoir opéré sa jonction avec les troupes saxonnes, marche sur Leipsick, où l'attendait Tilly, général en chef des troupes autrichiennes. Une bataille est livrée devant cette ville le 17 septembre 1631; les troupes de Saxe nouvellement levées prennent la fuite au premier choc; l'habileté de Gustave répare ce malheur, et il remporte une victoire qui le rend maître de tout le pays, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Pendant ce temps, l'électeur de Saxe pénétrait dans la Bohême, et prenait possession de la Lusace. Ferdinand, que la fortune avait abandonné, ôte le commandement de son armée à Tilly pour le rendre à Wallenstein; il ne lui restait que peu de moyens pour recruter ses corps, et point d'argent pour les entretenir. Il a recours au pape, à qui il demande des hommes, de l'argent et la publication d'une croisade. Le pape promet un jubilé. Tandis que Wallenstein reprend la Bohême sur l'électeur de Saxe, Gustave poursuit ses succès en Bavière. Ces deux grands généraux se joignent enfin près de Nuremberg, où il y eut un combat indécis. Gustave remporte une victoire complète près de Lutzen, le 15 novembre 1632, mais il est tué dans la mêlée. Par la mort de ce prince les protestants se trouvent sans chef; Ferdinand entame des négociations avec chaque électeur en particulier; mais il ne peut réussir à en détacher aucun de la cause commune. Le duc de Weimar prend le commandement des Suédois, et le chancelier Oxenstiern est reconnu pour le chef de la ligue. Les secours que Ferdinand reçoit de l'Italie ne lui servent qu'à prolonger la guerre. La conduite de Wallen-

stein lui donne des soupçons; il le fait assassiner, et s'aliène, par cet acte d'autorité, les cœurs de tous les soldats. Dans cette situation presque désespérée il fait de nouveaux efforts. La bataille de Nordlingen, gagnée par ses troupes le 5 septembre 1634, changea tout à coup la face de ses affaires. La France voulut alors se déclarer publiquement pour les protestants; mais il était trop tard. Ferdinand profite de ce retour de fortune pour faire la paix avec l'électeur de Saxe; d'autres princes protestants accèdent à ce traité. La guerre continuait dans la Hesse, la Saxe et la Westphalie; mais, secondé par ses nouveaux alliés, il n'en fait pas moins déclarer son fils Ferdinand-Ernest roi des Romains, le 22 décembre 1636. Il sentait sa fin prochaine, et il voulait s'assurer un successeur. Ce prince mourut le 23 février 1637, à l'âge de 39 ans, dont il en avait passé dix-huit sur le trône, dans des guerres continuelles. On ne peut lui refuser de grandes qualités; mais elles sont en partie effacées par son ambition démesurée. En cherchant à affermir la puissance de sa maison, il en compromet l'existence, et bouleversa l'empire qu'il lui aurait été facile de pacifier. Khevenhüller a publié les *Annales* de Ferdinand II en allemand. W—s.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils et successeur du précédent, était né en 1608. Son père ayant eu la précaution de lui assurer les royaumes de Hongrie et de Bohême, son élection à l'empire n'éprouva aucun obstacle; mais l'intérêt des puissances qui souhaitaient l'abaissement de la maison d'Autriche restait le même, et à peine monté sur le trône (1637), il se vit obligé de continuer cette guerre qu'avaient allumée l'ambition et l'intolérance de son père. La France et la Suède sont l'âme de la coalition qui désole l'Allemagne, et Bernard Weimar, général des Suédois, était un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. « La première année de son règne, dit Voltaire, « n'est presque célèbre que par des disgrâces. Il « éprouve le besoin de la paix, entame des négociations, et n'obtient aucun résultat. » Cependant Weimar, au milieu de ses succès, meurt subitement, non sans soupçon de poison (*voy. WEIMAR*). Les accusations de ce genre sont si multipliées, qu'on ne doit pas les admettre légèrement, et il vaut mieux croire que la fortune, qui avait déjà tant fait pour la maison d'Autriche, lui fut encore favorable en la délivrant d'un ennemi si puissant. Ferdinand convoque une diète à Nuremberg pour aviser aux moyens de soutenir la guerre. Les électeurs qui s'y rendirent ne prirent aucune résolution, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas assez nombreux. L'assemblée est transférée à Ratisbonne; l'empereur s'y rend lui-même, et demande un secours de 90,000 hommes. Banier arrive pendant ce temps-là à la tête des Suédois sur le Danube glacé, et sans un dégel qui survint, il prenait Ferdinand dans Ratisbonne qu'il foudroie de son canon. Par une suite de cette fortune dont

on remarque à chaque instant les effets, Banier est emporté par une fièvre maligne, lorsqu'il devenait le plus à craindre. Les négociations pour la paix continuaient toujours; mais Richelieu y mettait des conditions que l'Autriche ne pouvait accepter. Les troupes autrichiennes étaient battues dans toutes les rencontres; mais les vainqueurs n'étaient pas assez forts pour profiter de leurs avantages, et Ferdinand, dont les États héréditaires n'étaient pas entamés, conservait les moyens de réparer ses défaites. Richelieu et Louis XIII meurent à quelques mois de distance, et l'empereur, qui croit pouvoir rejeter sur la France les maux que la guerre faisait à l'Allemagne, ordonne à ses ministres de traîner en longueur les négociations. Cependant le grand Condé détruit à Rocroi l'armée d'Autriche-espagnole, et marche sur le Rhin, où, dans quatre jours, il remporte trois victoires sur Mercy, le meilleur des généraux de l'empereur, et s'empare de tout le pays depuis Landau jusqu'à Mayence. Mazarin, successeur de Richelieu, et qui suivait ses projets à l'égard de l'Autriche, cherche à fortifier la coalition et favorise les troupes de la Hongrie. Torstenson, général des Suédois, bat les impériaux dans la Franconie, se rend maître de la Bohême, et poursuit Ferdinand, qui s'enferme dans Vienne, où il craint d'être assiégé. La petite ville de Brunn arrête Torstenson dans sa marche, les Français sont défaites à Mariendal, et l'empereur est sauvé. Condé accourt en toute hâte et venge les Français à Nordlingen; mais il est obligé de quitter l'armée, et les Français se voient forcés d'abandonner les fruits d'une victoire achetée par des flots de sang. Fatigué de tant de secousses, Ferdinand pense sérieusement à la paix; mais il espérait toujours des conditions favorables. Les électeurs de Saxe et de Bavière, restés jusqu'alors ses alliés, se virent forcés de faire des traités particuliers; les autres électeurs catholiques suivent cet exemple. Ferdinand soutient encore la guerre; mais Prague tombe au pouvoir des Suédois; les Français étaient les maîtres de la Bavière; l'empereur signe enfin, le 14 octobre 1648, ce traité si connu sous le nom de *Paix de Westphalie*. On y travaillait presque sans relâche depuis six ans, mais on avait perdu beaucoup de temps à régler l'ordre des préséances et toutes les formules de l'étiquette. Par ce traité, la liberté de conscience fut établie dans toute l'Allemagne, et les biens ecclésiastiques situés dans leurs États donnés aux princes protestants pour les indemniser des frais de la guerre: la Suède acquit la Poméranie, et la France s'assura la possession de l'Alsace et des Trois Évêchés; enfin le gouvernement intérieur de l'Allemagne fut établi sur des bases plus solides, et qui n'ont été changées que par le traité de Munich du 25 juillet 1806. La paix rendue à l'Europe, Ferdinand s'occupe d'affermir le trône impérial dans sa maison. Il fait élire roi des Romains son fils Ferdinand IV; mais ce prince meurt en 1654, et

Ferdinand meurt lui-même en 1657 avant d'avoir pris des mesures pour faire passer la couronne à Léopold, son second fils, qui lui succéda cependant après un interrègne de quelques mois. Ce prince fut plus regretté de ses sujets que ne l'avait été son père; il était doux, généreux, ami des lettres, et c'est moins à lui qu'on doit attribuer la prolongation de la guerre qu'aux ministres qu'il employait. Le comte Galéazzo Gualdo Priorato a publié à Venise, 1640, in-4°, l'Histoire (en italien) des guerres de Ferdinand II, de Ferdinand III et du roi d'Espagne Philippe IV, contre Gustave-Adolphe et Louis XIII, de 1630 à 1640; et à Vienne, 1672, in-folio, l'Histoire particulière de Ferdinand III (aussi en italien). Ce beau volume est enrichi des portraits des souverains, princes, généraux, etc., et des plans des différentes places fortes. W—s.

FERDINAND I^{er}, dit *le Grand*, fils de Sanche III, roi de Navarre, monta sur le trône de Castille en 1035. Bermude, roi de Léon, dont il avait épousé la sœur, lui ayant déclaré la guerre en 1038, Ferdinand s'avança sous les murs de Carion pour le combattre, et remporta une victoire complète sur son beau-frère, qui perdit la vie à cette bataille. Ferdinand profite de la consternation générale, se présente à la tête de son armée devant la ville de Léon, qui le reconnaît pour roi, et devient, par la réunion des deux royaumes de Léon et de Castille, le plus puissant prince de l'Espagne. Après avoir affermi son autorité dans ses nouveaux États, il tourna ses armes contre les Maures, passa le Duero en 1042, prit Lamego, Viseu, Coïmbre, et poussant ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux États. Il emporta ensuite toutes les places qui restaient aux Maures dans la vieille Castille, rendit les rois de Tolède et de Saragosse ses tributaires, et força le roi de Séville à se reconnaître son vassal. En 1053, son frère Garcias IV, roi de Navarre, étant venu sans défiance dans ses États, fut arrêté par son ordre. Les historiens espagnols s'efforcent d'excuser cette violation du droit des gens à l'égard d'un frère et d'un roi; ils prétendent que Ferdinand ne fit qu'user de représailles. Quoi qu'il en soit, Garcias, ayant trouvé le moyen d'échapper à la vigilance de ses gardes, retourna dans son royaume, et rassembla aussitôt une armée. Pressés de livrer bataille, les deux frères en vinrent aux mains à quatre lieues de Burgos. Le roi de Navarre fut vaincu et tué. Ferdinand n'usa point des droits de la victoire, et laissa à son neveu Sanche IV le royaume dont il eût pu le dépouiller. Il mourut en 1065, après avoir régné trente ans en Castille et vingt-huit ans dans le royaume de Léon. Il est difficile de porter un jugement sur le caractère de ce prince. Les historiens qui lui donnent le titre de *Grand* le louent avec excès; mais s'il fut sage, chaste, pieux et grand capitaine, on peut lui reprocher d'avoir pris les armes contre son frère et

son beau-frère par un motif d'ambition, et d'avoir été la cause de leur mort. On lui reproche également les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus, et la faute trop souvent répétée dans ces temps barbares d'avoir partagé ses États entre ses trois fils, qui tous devinrent rois. Cette faute, favorable aux Maures et funeste aux chrétiens, fut presque toujours la source de leurs guerres civiles.

B—P.

FERDINAND II, roi de Léon, en 1157 succéda à son père, l'empereur Alphonse VIII, dans ce royaume, en même temps que montait sur celui de Castille don Sanche III, son frère aîné. Quoique dans tout le cours de sa vie il n'ait donné que des preuves d'un caractère doux et équitable, les commencements de son règne furent cependant marqués par une injustice; mais ce fut aussi la seule qu'on eut à lui reprocher. Trop facilement séduit par de faux rapports, il priva plusieurs personnes de distinction de tous les gouvernements et de toutes les dignités que des services signalés leur avaient obtenus sous le règne de l'empereur. Ces officiers allèrent implorer la protection du roi de Castille, qui, connaissant tout leur mérite, se décida à les faire rétablir dans leurs places, et adopta, pour remplir ce but, le moyen qu'il croyait être le plus court et le plus efficace. Il se mit à la tête d'une assez forte armée, et pénétra dans le royaume de Léon. Don Ferdinand, averti de son approche, alla au-devant de lui presque sans suite et sans aucune précaution, et le rencontra dans le monastère de Sahagun, lorsqu'il était sur le point de se mettre à table. Les deux frères s'embrassèrent et mangèrent ensemble. Don Sanche lui ayant déclaré la raison qui l'amenait ainsi armé dans ses États, Ferdinand convint qu'il avait agi trop légèrement; et, à la réquisition de son frère, il rétablit aussitôt dans leurs postes ceux qui en avaient été si injustement dépossédés. Pendant ce temps, quelques gentilshommes du royaume de Léon, revenus des erreurs où les avait entraînés une vie assez déréglée, se réunirent en forme de congrégation pour défendre par les armes les domaines des chrétiens. Ils élurent pour chef un certain Pedro Fernandez, adoptèrent la règle de St-Augustin, et ayant donné avis au roi de l'établissement de ce nouvel ordre militaire, ils prirent, avec son consentement, pour patron, St-Jacques, et pour marque de leur état, son épée ensanglantée en forme de croix. Telle fut, en 1161, l'origine de l'ordre de St-Jacques (1), qui commença dès lors à faire éclater sa valeur contre les mahométans. Ferdinand fut le premier souverain qui récompensa de si importants services par la donation de plusieurs terres. Bientôt après il se réunit aux autres princes chrétiens de

l'Espagne pour aller combattre les Almohadés, qui étaient débarqués d'Afrique avec une armée formidable. Il se signala par son intelligence et son courage, et eut une grande part dans la victoire que remportèrent les chrétiens. Par suite de la mort prématurée de don Sanche, la Castille était déchirée par les guerres civiles, excitées par les chefs de deux puissantes familles (les Lara et les Castro), qui prétendaient exclusivement à la régence du royaume durant la minorité d'Alphonse III. Ferdinand vole en Castille, dissipe les factieux, arrache son neveu de leurs mains, se déclare son tuteur, et gouverne ses États avec autant de sagesse que de désintéressement. Jusqu'à ce qu'il l'ait mis lui-même sur le trône. Quelques troubles qui s'élevèrent dans la suite entre le neveu et l'oncle ne furent pas de longue durée, par la prudence de ce dernier. Toujours occupé du bien de ses sujets, de l'agrandissement et de la sûreté de ses États, il donnait de sages ordonnances; il enlevait aux Maures plusieurs villes importantes, il en peuplait, en réédifiait d'autres, tout en reculant ses frontières. Pour donner une idée de la générosité de son âme, nous citerons le fait suivant : le roi de Portugal, don Alphonse Henriques, son beau-père, s'étant emparé, sans même lui déclarer la guerre, de quelques places du royaume de Léon, était déjà arrivé jusqu'à Badajoz. Ferdinand vint à sa rencontre. Don Alphonse, en étant averti, prend aussitôt la fuite; mais en passant par la porte de la ville, son cheval lui fracasse la cuisse en le jetant contre les verrous. Il est fait prisonnier par les Léonnais, et conduit en la présence de don Ferdinand, qui, loin de lui rien reprocher, l'accueille avec bonté, le console, le caresse, donne des ordres pour que sa blessure soit soignée, et lui rend la liberté, sans exiger autre chose que la restitution des places dont il s'était emparé et la ratification d'un traité de paix entre les deux couronnes. Saladin, calife d'Égypte, avait conquis la ville de Jérusalem (le 2 octobre 1186). Ferdinand allait entrer dans la coalition des princes chrétiens qui s'armaient pour la délivrer du joug des mahométans, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie, après avoir remporté plus de dix victoires sur les infidèles, et avoir raffermi et agrandi ses États, qu'il gouverna près de trente ans. Ferdinand mourut à Benavente, en 1187, à l'âge de 52 ans. Sage monarque, tendre époux, bon père, habile général, intrépide guerrier, juste, affable, généreux, telles sont les qualités qui distinguèrent Ferdinand, qu'on pourrait offrir pour modèle à tous les rois.

B—s.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône en 1217, après l'abdication de sa mère, fut proclamé roi de Léon en 1250, après la mort d'Alphonse, et réunit ainsi pour toujours le royaume de Léon à celui de Castille. Les commencements du règne de ce prince furent trou-

(1) Presque en même temps (en 1162) St-Jean Zavita, appuyé par le roi de Portugal, fonda à Colimbre l'ordre d'*Evora* ou d'*Aviz*. St-Raymond de Foteiro avait déjà établi en Castille en 1157 celui de *Calatrava*, lors de la défense de cette ville contre les Maures, abandonnée par les chevaliers templiers.

blés par des factions (1). Débarrassé enfin des guerres civiles et affermi sur le trône, il tourna ses armes contre les Maures, et entreprit la conquête de l'Andalousie. Il avait commencé à leur faire la guerre dès l'année 1225, et leur avait déjà enlevé le royaume de Baëza, n'étant encore que roi de Castille. Après s'être rendu maître d'Ubeda, il prit en 1256 la ville de Cordoue, où l'on comptait alors 500,000 âmes, et l'on vit un roi chrétien occuper le palais du grand Abderame, environ trois siècles après l'époque où il avait été construit. Il convertit en église la grande mosquée, chef-d'œuvre d'architecture moresque, et qui a conservé le nom de *Mesquita*. Les cloches de Compostelle, qu'Al-Mansour y avait fait apporter sur les épaules des chrétiens, furent reportées en Galice sur celles des Maures, par ordre de Ferdinand. La terreur de ses armes força bientôt les rois maures de Grenade et de Murcie à se reconnaître les tributaires et les vassaux de la Castille. La richesse et l'importance de Séville enflammèrent l'ambition de Ferdinand. Deux années furent employées aux préparatifs nécessaires pour l'attaque de cette ville célèbre (*voy. CORREA*). Il fallait des forces maritimes, sans lesquelles il était impossible de réussir. La persévérance et le génie de Ferdinand pourvurent à tout; une flotte construite sous ses yeux mit à l'ancre à l'embouchure du Guadalquivir, bloqua le port où se trouvait l'escadre des Maures, et intercepta tous les convois venant d'Afrique, tandis qu'une nombreuse armée ravageait la campagne et appliquait des machines contre les murailles de la ville assiégée. La résistance des musulmans fut longue et glorieuse; mais enfin leurs magasins étant épuisés, ils capitulèrent après vingt mois d'attaque, et Ferdinand entra en vainqueur à Séville. Riche des dépouilles de l'Andalousie, il les consacra à la fondation de l'église métropolitaine de Tolède. Ferdinand prit Xérès de la Frontera en 1250, vengeant ainsi l'ancienne défaite des Goths au même lieu où ils avaient été vaincus par les Maures; il s'empara aussi de Cadix, de Saint-Lucar, et méditait la conquête du royaume de Maroc, lorsque, le 50 mai 1252, une hydropisie l'enleva à l'âge de cinquante-deux ans. Il eut pour successeur son fils Alphonse X, qu'il avait eu de Beatrix de Souabe, après la mort de laquelle il épousa, en 1237, Jeanne, fille de Simon, comte de Ponthieu, et de Marie, petite-fille de France (2). Ferdinand III fut, sans contredit, un des plus

(1) On conserve au trésor des Chartes (de France) les lettres de neuf seigneurs castillans qui demandent à Philippe-Auguste son petit-fils (St-Louis), s'engageant à le faire reconnaître pour roi de Castille, suivant le vœu d'Alphonse IX, qui l'appelait à droit héréditaire, si son fils Henri mourait sans enfants. Ce cas était arrivé. Mais Philippe-Auguste, qui avait fait d'inutiles efforts pour maintenir sur le trône d'Angleterre son fils (Louis VIII), que les Anglais y avaient appelé eux-mêmes, craignit de s'engager dans une guerre nouvelle pour établir un fils à peine sorti du berceau sur le trône de Castille, contre le vœu de la majorité de la noblesse du pays. Ainsi la substitution ordonnée par Alphonse IX demeura sans effet.

(2) Il n'eut de ce mariage que deux princes qui moururent jeunes, et une princesse nommée Eléonore, que sa mère ramena en France après la mort de St-Ferdinand, et qui ayant hérité

grands princes de son siècle. Uni par les liens du sang à St-Louis, on aurait dit que les deux cousins avaient voulu rivaliser en vertus. Et si le malheur ne put jamais abattre la résignation et la constance du premier, la victoire et le bonheur ne parvinrent jamais à enorgueillir Ferdinand. Modestes au milieu de la splendeur du trône, sans rien diminuer de cette piété qui les sanctifia, ils surent l'un et l'autre soutenir avec dignité le rang suprême où la Providence les avait placés. Ferdinand sut, comme Louis, mettre à profit l'esprit chevaleresque de son siècle, protégea le peuple contre la tyrannie des grands, et fit rassembler toutes les lois de ses prédécesseurs en un seul code régulier, que l'on suit encore en Castille sous le nom de *las Partidas*, mais qui ne fut achevé que sous le règne suivant. Il fit aussi traduire en langue vulgaire le corps des lois que les Maures suivaient à Cordoue. La Castille, augmentée des deux tiers par son courage, lui dut son éclat, ses tribunaux, ses lois, et ce fut sous son règne que les Castillans commencèrent à prendre ce caractère d'élévation, de noblesse, de valeur et de probité qui les distingue. On regarde ce sage monarque comme le fondateur de l'université de Salamanque, à laquelle il assigna des revenus considérables. En 1671, Clément X mit au nombre des saints ce prince justement compté au nombre des bons rois et des héros. L'histoire de son règne (jusqu'à l'an 1245), écrite par son ministre don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a paru sous ce titre : *Chronica del santo rey don Fernando III, sacada de la libreria de la iglesia de Sevilla*, Medina-del-Campo, 1567, in-fol. Elle avait déjà été imprimée à Séville en 1516. Sa Vie a été écrite en français par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12. B—P.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, naquit à Séville le 6 décembre 1285, et parvint au trône à l'âge de dix ans, par la mort de son père, don Sanche IV. Les premières années de son règne furent très-orageuses. Le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi maure de Grenade s'armèrent contre lui; mais le plus à redouter pour lui était son oncle, l'infant don Jean, qui prétendait hériter de ses États, sous le prétexte spécieux que don Sanche étant cousin germain au troisième degré de son épouse, dona Marie; Ferdinand n'était pas né d'un mariage légitime. Cependant le courage et la fermeté de cette grande reine (*voy. MARIE*, reine d'Espagne) purent assurer enfin la couronne sur la tête de son fils, en déjouant tous les projets de ses ennemis. Elle mit une barrière aux entreprises ambitieuses de don Denis, roi de Portugal, par le mariage de dona Constance, fille de ce dernier, avec Ferdinand. Quand celui-ci suivait les conseils de sa mère, il était bon prince, sage et modéré; mais

des comtes de Ponthieu et de Montreuil, les porta en dot à Edouard 1^{er}, roi d'Angleterre.

lorsqu'il s'en écartait, et qu'il s'abandonnait à son propre caractère, il devenait emporté, injuste et cruel. Naturellement vindicatif, il ne pouvait oublier que son oncle avait cherché à lui ravir sa couronne; et malgré leur réconciliation, il voyait avec jalousie l'influence qu'il exerçait encore sur la nation, influence dont la reine mère savait cependant arrêter les progrès. Au lieu de faire agir l'autorité de son rang suprême contre l'esprit hautain de l'infant, il médita de s'en défaire par un lâche assassinat. Tout était prêt pour ce crime, lorsque la reine Marie en fit avertir don Jean, qui eut à peine le temps de se sauver. Quelques années après, elle parvint à réconcilier Ferdinand avec son oncle, mais la bonne foi ne présida jamais à ces réconciliations. Le calme s'étant un peu rétabli dans le royaume, Ferdinand tourna ses vues contre les mahométans. Il leur livra en Andalousie plusieurs combats, dont il sortit toujours victorieux. De retour de ces expéditions, il s'arrêta à Martos, et c'est dans cette ville qu'il commit l'injustice la plus affreuse, qui lui fit donner le surnom de *l'Ajourné*. Nous voulons parler de la condamnation portée contre les *Carvajal*. Voici la substance de cette terrible histoire, que nous avons tirée des sources les plus authentiques. Les comtes Carvajal étaient deux frères jumeaux (don Pedre et don Jean), aussi distingués par leur naissance que par leur loyauté et leur valeur. Le comte don Pedre était devenu amoureux d'une dame de la première qualité, dona Léonor Manriquez de Lara, qui ne tarda pas à répondre aux purs sentiments et aux vues honnêtes d'un gentilhomme aussi aimable et aussi distingué. Par malheur, le marquis de Benavides avait jeté les yeux sur la même dame; mais c'est en vain qu'il avait cherché à s'en faire aimer. Violent et orgueilleux, ne pouvant souffrir que don Pedre fût un obstacle à sa passion, il lui envoya un cartel après l'avoir insulté. Don Pedre accepta le défi, et choisit pour compagnon son frère don Jean. Le marquis, de son côté, prit pour second un de ses proches parents. Ayant fixé le lieu du combat, les Carvajal se battirent en présence de plusieurs écuyers, et ne tuèrent leurs ennemis que provoqués, devant témoins et à leur corps défendant. Cet événement apporta quelque retard à la célébration du mariage de don Pedre avec dona Léonor. Plusieurs années étaient déjà écoulées, et le moment de leur union était enfin arrivé, lorsque le duc de Velasco, épris lui-même de cette dame, prétendit également à sa main. Piqué jusqu'au vif de l'inutilité de ses poursuites et des mépris dont on payait ses avances il voulut s'en venger par la plus lâche calomnie. Le duc jouissait de toute la faveur de Ferdinand. Arrivés à Martos, ils y trouvèrent les Carvajal, qui venaient se joindre à la suite du roi. Velasco, sachant que le monarque ignorait les circonstances du combat qui avait eu lieu entre les Carvajal et les Benavides, accusa les premiers d'avoir assassiné le marquis à

Palencia, une nuit, lorsqu'il sortait du palais. Il choisit pour se rendre coupable de cette calomnie le temps où Ferdinand, loin de sa mère et sortant d'un banquet splendide, était moins que jamais en état de juger. Excité par son favori, sans autre examen, sans aucune forme de procès, le roi ordonne que les Carvajal soient à l'instant précipités des créneaux des murs du château. Leurs vertus, leurs services passés, rien ne put obtenir qu'on écoutât leur justification, et contre toutes les lois divines et humaines, ils subirent le supplice le plus barbare et le moins mérité (1). Avant d'être conduits au lieu d'où on devait les jeter dans d'affreux précipices, on dit que dans leur désespoir, ils citèrent le roi pour comparaître devant le tribunal de Dieu dans trente jours. Ferdinand, après avoir fait exécuter cet ordre inhumain, alla reprendre ses travaux militaires; se sentant tout à coup indisposé, il se rendit à Jaën. Dans cet intervalle, une ville qu'il assiégeait (Alcaudete) se rendit à discrétion, et le roi de Grenade, vaincu dans plusieurs rencontres, s'obligeait à lui payer le tribut accoutumé. Ces nouvelles ayant causé une vive joie au monarque, il projetait de nouveaux exploits, lorsque s'étant endormi après avoir mangé, ses domestiques le trouvèrent mort sur son lit, le lendemain 17 septembre 1512, le dernier jour du terme de *l'ajournement* fait par les Carvajal. Ce siècle était celui des prodiges de cette espèce. Clément V et Philippe le Bel avaient aussi été ajournés par le grand maître des templiers. Sans nous arrêter à examiner l'authenticité de ces faits, quant à Ferdinand, nous ferons seulement observer qu'il avait toujours été d'une santé assez faible, et qu'il avait déjà essuyé deux graves maladies qui l'avaient mis au bord du tombeau. Sa mort, quoique arrivée à la fleur de sa jeunesse (il avait à peine vingt-sept ans), ne causa pas beaucoup de regrets. La plus exacte impartialité ne saurait trouver dans ce prince, à travers mille défauts, que deux seules bonnes qualités, sa valeur et sa déférence pour sa mère. Ce fut à cette princesse qu'il dut la couronne et le peu de bien qu'il fit. B—s.

FERDINAND V, dit le *Catholique*, naquit à Soz, sur les frontières de Navarre, le 10 mars 1452; il était fils de Jean II, roi d'Aragon, et il épousa, en 1469, Isabelle de Castille, fille de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henry IV, dit l'*Impuissant*. Ce mariage réunit les États de Castille à ceux d'Aragon. Les deux époux, qui se chérissaient tendrement, quoique jaloux chacun de leur autorité, se trouvaient parfaitement d'accord toutes les fois que l'exigeaient leur intérêt commun et le

(1) Aussitôt que Ferdinand fut mort, on érigea à ces déplorable victimes un cénotaphe qu'on voit encore près de Martos. Depuis cette même époque, la porte de la ville de Palencia hors de laquelle les Carvajal se battirent contre les Benavides conserve le nom de porte *des duels*. Un descendant de cette illustre famille existait dans la personne de M. le duc de San-Carlos, qui nous a fourni en partie les détails concernant la fin tragique des Carvajal, indépendamment de ceux que nous avons tirés de Mariana, Ferreras, etc., dans leurs Histoires d'Espagne.

bien de leurs États. La fortune seconda les efforts de cette union intime, et jamais monarques ne furent plus heureux dans tous leurs projets. A peine montés sur le trône, ils durent s'occuper à calmer la faction qui s'était élevée en faveur de Jeanne, nièce d'Isabelle, faction qui était soutenue par Alphonse V, roi de Portugal. Ce prince revenait triomphant de ses conquêtes d'Afrique, et prétendait à la double couronne que Henri IV, disait-on, avait laissée à Jeanne son héritière. Il entre en Espagne à la tête de 20,000 hommes; plusieurs prélats et seigneurs castillans se joignent à lui; il se fait proclamer roi de Castille et de Léon. Ferdinand V prend, par représailles, le titre de souverain de Portugal, et va à la rencontre de son ennemi. Celui-ci lui propose une entrevue nocturne et sans témoins, dans une barque, sur la rivière du Duero. L'Aragonais accepte la proposition; mais les deux barques ne purent se rencontrer dans l'obscurité. Alphonse se retire. Ferdinand le poursuit et lui livre bataille devant la ville de Toro (1476); on se mêla avec une espèce de fureur, causée par l'antipathie des deux nations. Ferdinand, après avoir combattu en héros, et être resté maître du champ de bataille, ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre son rival. Alphonse s'était sauvé à Castro-Nuño, où, épuisé de fatigue, il s'endormit à table. Les Castillans, regardant ce sommeil comme une marque de stupidité et d'indifférence, se rangèrent presque tous du parti d'Isabelle et de Ferdinand. Alphonse alla demander des secours à Louis XI, roi de France, son allié, qui le reçut avec de grands honneurs, l'amusa longtemps par de belles promesses, et fit une paix séparée avec l'Aragonais. Ainsi, tranquille possesseur de ses domaines, secondé par le zèle et l'activité du cardinal de Mendoza (*voy. MENDOZE*), Ferdinand avait peu à peu calmé les mécontents. Toujours attentif à faire administrer la justice, à secourir les faibles et à réprimer les factieux, de concert avec son épouse, il tourna toutes ses vues à délivrer l'Espagne des inahométans. Déjà ils n'y possédaient plus que le royaume de Grenade; mais ils étaient très-forts et très-puissants. Le roi d'Aragon ouvrit la première campagne en 1483, et le succès semblait dès lors présager l'heureuse réussite de son entreprise. Sur ces entrefaites, Louis XI, roi de France, étant mort (en 1484), il envoya près de son successeur, Charles VIII, don Jean Ribeira, pour solliciter la restitution du Roussillon, ancienne possession de la couronne d'Aragon, et que Louis XI, disait-il, avait donné ordre de restituer. La réponse évasive du roi de France aurait donné lieu à une rupture, si l'intérêt que Ferdinand mettait à la guerre de Grenade ne l'eût empêchée. Il fit cependant mettre les frontières en état de défense, en cas de quelque invasion de la part des Français, et, ce qu'on peut regarder comme sa première agression sur la Navarre, il donna ordre à don Jean de Ribeira de s'emparer

de quelques places dans ce royaume, sous prétexte de les protéger contre les factions des *Beaumont* et des *Gramont*, quoique ces factions ne fissent que favoriser ses projets (1). En attendant le moment favorable pour satisfaire ses vues ambitieuses, il continua à employer toutes les forces du royaume contre les Maures. Toujours à la tête de ses armées, Ferdinand se distingua autant par sa prudence que par sa valeur; il sut aussi se signaler par quelques traits de générosité et de clémence envers ses ennemis, traits d'autant plus remarquables, qu'ils ne semblaient pas trop s'allier avec la sévérité de son caractère. Il assiégeait la ville de Ronda; son artillerie avait détruit les tours, les murailles, une grande partie de ses édifices, et les habitants se défendaient encore avec ce courage obstiné qu'inspire le désespoir. Ferdinand avait juré de les passer tous au fil de l'épée s'ils tardaient encore à se rendre. On emporta enfin la ville d'assaut; tous allaient périr, lorsque le roi, voyant ces guerriers couverts de blessures, ces enfants en pleurs, ces femmes désolées, empêcha aussitôt le carnage, permit aux vaincus de se transporter en Castille avec leurs familles et les biens qu'ils pourraient emporter, leur laissant en même temps le libre exercice de leur religion. Il usa de la même clémence envers les autres places qui lui opposèrent une égale résistance. Cependant ce fut au siège de Malaga qu'il faillit être assassiné avec la reine son épouse. Parmi les prisonniers qu'on avait faits dans une des fréquentes sorties des Maures, il s'en trouva un qui demanda avec instance d'être présenté au roi, s'engageant à lui découvrir le moyen de prendre la place. On le conduisit au quartier du monarque, et on le fit entrer dans la tente d'une dame de la reine, qui dans ce moment jouait aux échecs avec le prince de Bragance. Le Maure, les prenant pour Isabelle et Ferdinand, tira de dessous son *albornoz* (2) un court cimeterre, dont il frappa à la tête le prince de Bragance. Il réservait à la dame le même sort, mais on se jeta sur lui, et on le mit en pièces. Pendant que Ferdinand volait de victoire en victoire, des troubles s'élevaient dans l'Aragon. L'établissement de l'inquisition à Saragosse, en 1484, n'avait pu s'effectuer aussi facilement qu'il s'était opéré à Séville, trois ans auparavant. Les Aragonais avaient fait au roi plusieurs offres considérables, afin d'en être délivrés. Exaspérés par ses continuels refus et par un acte de violence que venait d'exercer le grand inquisiteur, quelques séditeux l'assassinèrent dans l'église cathédrale. La fuite seule put les soustraire au supplice qu'ils méritaient. Ferdinand, informé de cet attentat,

(1) Les Beaumont, soutenus par madame Madelène, mère de la reine dona Catherine, souhaitaient que celle-ci épousât Jean d'Albret. Les Gramont (les Espagnols disent *Agramont*), ayant à leur tête le maréchal Lerin, voulaient l'unir au prince, don Jean de Castille.

(2) L'*albornoz* est un manchon à capuchon, fait de poil de chèvre, tout d'une pièce, encore en usage chez les mahométans des côtes d'Afrique.

court à Saragosse, et, malgré la résistance de tous les habitants, nomme aussitôt un nouvel inquisiteur, et rétablit ce tribunal, qui devint plus redoutable encore. Plusieurs places de la Navarre continuaient à être occupées par des gens dévoués au roi d'Espagne, lorsque Jean d'Albret vint le trouver, à l'occasion de la guerre qui s'était allumée entre le roi de France et le duc de Bretagne. Jean d'Albret, désirant épouser la fille du duc, voulait engager Ferdinand à s'allier avec lui au roi de Navarre, le priant en même temps de prendre ce royaume sous sa protection. L'Aragonais accéda facilement à cette démarche, lui promit son assistance, et il ordonna à don Jean Ribeira de rendre toutes les places qu'il occupait dans la Navarre; d'Albret partit très-satisfait du bon accueil et des promesses de ce souverain. Ce seul trait peut faire juger de toute l'habileté de la politique de Ferdinand, cachée sous le voile de la justice et de l'amitié. En ménageant, par son appui, de nouveaux ennemis à la France, il la réduisait à ne pouvoir opposer qu'une faible résistance à ses projets de recouvrer le Roussillon, et en rendant les places qui appartenaient au roi de Navarre, il l'endormait dans une trompeuse sécurité, et par cette protection simulée se préparait une conquête plus facile, lorsque le temps serait venu d'accomplir ses desseins. La guerre de Grenade semblait toucher à sa fin, par les rapides progrès que les Espagnols avaient faits dans ce royaume. Cependant il paraît que cette entreprise, aussi glorieuse qu'intéressante, aurait été abandonnée, sans la fermeté et la constance d'Isabelle. Le sultan d'Égypte députa deux religieux de Jérusalem pour signifier aux deux rois (c'est ainsi qu'on nommait Ferdinand et Isabelle) que, s'ils ne renonçaient à la conquête de Grenade, il traiterait les chrétiens, qui étaient en grand nombre dans ses États, comme ennemis de son pays et de sa religion. Ferdinand ne put entendre sans frémir cette terrible menace; mais, rassuré par les conseils et par le courage de son épouse, il envoya dire au sultan que, s'il osait causer le moindre mal aux chrétiens de ses États, il ne garderait plus à son tour de modération envers les mahométans, et les condamnerait à la mort ou à l'esclavage. Heureusement ces menaces, de part et d'autre, n'eurent aucun effet. Le roi d'Aragon s'avancait toujours vers Grenade, qui obéissait dans ce moment à un nouveau souverain (*voy.* BOABDIL), dont le parti avait d'abord prévalu sur celui de Zagal, qui ne possédait que deux places fortes, les seules qui restassent à conquérir à Ferdinand pour arriver jusqu'à la capitale; jugeant toute défense impossible, il alla au-devant du vainqueur pour lui en remettre les clefs; lorsqu'il aperçut Ferdinand, il descendit de cheval, et voulait lui baiser les mains; mais ce prince s'y refusa, et ayant fait remonter à cheval le roi maure, il l'embrassa affectueusement et le mit à ses côtés. Il lui assigna une ville et quelques places voisines,

XIII.

avec 3,000 vassaux et 6 millions de maravedis de revenus. Zagal, préférant dans la suite passer en Afrique, reçut en argent le fonds de ces revenus. Après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, outre celles qui s'étaient rendues sans résistance, Ferdinand se trouva enfin campé dans les environs de Grenade. Toute la fleur de la noblesse espagnole se trouvait réunie sous ses drapeaux et ceux d'Isabelle, et chaque guerrier se signalait par de nombreux exploits. Ce fut dans ce siège fameux que le grand Gonsalve de Cordoue fit ses premières armes, et ce fut là qu'Isabelle déploya toute la grandeur et l'énergie de son caractère (*voy.* GONSALVE ET ISABELLE). Enfin, après un siège long et terrible, Grenade se rendit le 25 novembre 1491, et les deux rois y firent leur entrée le 6 janvier suivant. Boabdil fut traité avec la même considération que son oncle Mahomed-el-Zagal. Cette glorieuse expédition mit fin à la domination des Maures en Espagne, et valut à Ferdinand le surnom de *Catholique*, qui lui fut donné par le pape Innocent VIII, et confirmé par Alexandre VI (1). Dans cet intervalle, pour consolider la paix avec le Portugal, on avait marié l'infante dona Isabelle avec le prince héritier de cette couronne. Débarrassé de la guerre de Grenade, Ferdinand ne s'occupa dès lors qu'à se ménager de puissantes alliances pour agir contre la France, dont les armées commençaient à faire de grands progrès en Italie. Maximilien, roi des Romains, lui avait fait dans un temps des offres très-avantageuses pour s'assurer son amitié; Ferdinand, à son tour, lui envoya une ambassade pour former avec lui une ligue contre Charles VIII, roi de France, et négocier le double mariage du prince don Jean avec la princesse Marguerite, et de l'archiduc Philippe avec l'infante dona Jeanne. En même temps, il députa des ambassadeurs à Henri VII, roi d'Angleterre, pour le faire entrer dans cette ligue, par le moyen du mariage du prince de Galles avec l'infante dona Catherine de Castille. Ce fut dans cette année 1492 que la reine Isabelle, pressée par les instances réitérées de Colomb, auxquelles Ferdinand n'avait jamais voulu accéder, lui fournit une somme de 17,000 ducats et trois petits bâtiments pour aller à la découverte du Nouveau-Monde (*voy.* COLOMB). Dans cette même année fut rendu le fameux édit contre les juifs, et il sortit d'Espagne plus de 40,000 de ces malheureux, c'est-à-dire tous ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême. L'affaire du Roussillon et de la Cerdagne tenait fort au cœur à Ferdinand. Le Père Mauléon et l'évêque d'Albi avaient fait entendre à Charles VIII que Louis XI son père n'avait reçu ces contrées qu'en engagement du roi don Jean, pour les frais de la guerre qu'il eut à soutenir contre les Catalans rebelles;

(1) Ce surnom avait déjà été donné à Recarède, pour avoir ramené à la foi de l'Église les Goths qui étaient ariens. Alphonse I^{er} avait aussi porté ce titre. Léon X le confirma de nouveau en faveur de Charles-Quint et de ses successeurs.

et que ces frais ayant été déjà payés, il ne pouvait plus retenir ce gage avec justice. Charles VIII consentit à entrer en accommodement avec Ferdinand ; mais la négociation fut bientôt rompue, et suivie d'une guerre qui dura près de deux siècles, et ne finit qu'à l'extinction de la dynastie régnante en Espagne. Cependant, voyant les immenses préparatifs de Ferdinand, Charles VIII, malgré l'opposition des seigneurs de sa cour et du parlement de Paris, restitua les comtés de Roussillon et de Cerdagne, que la France ne reprit que sous Louis XIV. N'ayant rien à craindre de la Navarre, puisque ce royaume était sous sa protection immédiate, Ferdinand était allé à Barcelonne, pour être plus près des États qu'il réclamait. Pendant son séjour dans cette ville, il manqua pour la seconde fois d'être assassiné. Tandis qu'il sortait du palais de justice, où il s'était occupé à entendre les plaintes de ses sujets, un Catalan lui donna un coup de poignard, qui ne le blessa qu'à l'oreille. L'assassin était un fou, qui déclara dans les tourments que le diable lui avait suggéré que le royaume lui appartenait de droit, et qu'il en serait le maître aussitôt qu'il aurait tué le roi. Ce prince alla bientôt après prendre possession de ses nouveaux domaines, dans lesquels il laissa une forte garnison. Tout paraissait concourir à la prospérité de l'Espagne et à la gloire d'Isabelle et de Ferdinand. Colomb, ayant découvert l'île Hispaniola, était de retour de l'Amérique (en 1493), et apportait avec lui une grande quantité d'or et d'argent. Alphonse de Lugo, de Séville, qui avait contribué avec Pierre de Vera à la conquête des Canaries, venait de s'emparer de l'île de Palma. Ainsi les rois d'Espagne, en moins de trois ans, se virent possesseurs de trois nouveaux royaumes, tandis que Colomb, retourné en Amérique, leur préparait la conquête de ce vaste continent. Mais il était réservé à Ferdinand d'acquiescer encore un autre royaume, qui, en augmentant sa puissance en Europe, flattait davantage son ambition. Les seigneurs napolitains, poussés à bout par la tyrannie de Ferdinand I^{er}, étaient partagés en deux partis : les uns, réfugiés en France, tâchaient de décider Charles VIII à entreprendre la conquête de ce royaume ; les autres sollicitaient pour le même objet le roi d'Espagne ; mais celui-ci se contenta de répondre qu'il ne saurait se décider à dépouiller un ami et un parent (le roi de Naples étant sorti de la maison d'Aragon) ; il ajouta même « qu'il ne consentirait jamais qu'aucun « souverain s'emparât du royaume de Naples. » Ainsi Ferdinand, en habile politique, tout en paraissant défendre une juste cause, se réservait le droit de rompre le traité de paix qu'il avait avec la France, et de s'opposer à son agrandissement. Charles VIII pénétra en Italie, enlève plusieurs places au Saint-Siège ; le pape, le duc de Calabre arment chacun de leur côté pour aller s'opposer aux troupes victorieuses du monarque français. Ferdinand lui envoie Antonio Fonseca, pour lui

signifier qu'il eût à se désister de la conquête du royaume de Naples, et à rendre à l'Église les places dont il s'était emparé ; qu'autrement il se croirait dégagé de la paix faite par le traité de Roussillon, et lui déclarerait ouvertement la guerre. Fonseca trouva Charles VIII à Rome, où il avait fait son entrée. Mais ce monarque n'ayant eu aucun égard à cette sommation, Fonseca déchira en pleine assemblée les articles de la paix existante entre les deux souverains. Cette action irrita tellement les seigneurs français, qu'ils l'auraient tué sans l'intervention du roi. Ferdinand, ayant appris le mauvais succès de son ambassade, pourvint à la sûreté du Roussillon, s'assure de différents points dans la Navarre, et entre en France avec une puissante armée. Il envoie en même temps en Italie Gonsalve de Cordoue, avec 6,000 hommes d'armes. Charles avait déjà battu le roi de Naples et ses alliés, et s'était rendu maître de la capitale ; mais les Français (selon tous les historiens) y commirent tant d'excès, que pour éviter la mort ils furent contraints de sortir de la ville. En peu de temps, Gonsalve avait soumis une grande partie des places que les Français occupaient, et il avait rétabli le roi de Naples sur son trône ; mais la bataille de Seminara, livrée contre l'avis du *grand capitaine*, rendit de nouveau Charles VIII maître de ce royaume. Dans le Roussillon, le gouverneur don A. Henriquez avait porté le ravage jusqu'aux portes de Narbonne. Une autre armée espagnole allait faire une irruption du côté de la Guienne ; mais, à l'invitation de Charles VIII, Ferdinand consentit à une suspension d'armes de trois mois, suspension cependant qui ne comprenait que la guerre de France ; on se battait toujours avec fureur en Italie. Le roi de Naples, accablé des fatigues de la campagne, mourut à Monte-de-Somma, et nomma pour successeur à la couronne son oncle don Frédéric d'Aragon. Celui-ci vit en peu de mois, par les talents du grand capitaine, son royaume délivré de ses ennemis ; mais il ne jouit pas longtemps de cette possession. La trêve entre la France et l'Espagne allait expirer, et Charles VIII se préparait à porter ses armes contre le Roussillon, lorsqu'il mourut à Amboise, le 7 avril 1498. Son oncle lui succéda, sous le nom de Louis XII. Pendant ce temps, les rois d'Espagne étaient dans l'affliction ; ils avaient perdu le prince don Jean leur fils, l'héritier de tant de couronnes, ne laissant point d'enfants de son mariage avec madame Marguerite, fille de Maximilien. La conquête de Melille en Afrique, qu'ils venaient de faire, n'avait pu soulager leur douleur. L'Espagne, pendant quelque temps, jouit d'un peu de tranquillité. Louis XII, en montant sur le trône, avait conclu avec Ferdinand un traité d'alliance ; cependant le monarque français, héritier des grands projets de son prédécesseur sur l'Italie, avait soumis Gènes, le duché de Milan, et s'étant ligué avec les principales puissances de l'Italie, il se préparait à

conquérir le royaume de Naples. Ferdinand, alarmé de ses progrès, chercha inutilement, par ses ambassadeurs, à le détourner de cette dernière entreprise. Après plusieurs débats, ces deux souverains convinrent de se partager le royaume de Naples; mais ce traité resta secret pendant quelque temps, et on en remit l'exécution à un moment plus favorable. Sans chercher à excuser la conduite de Ferdinand avec son parent le roi de Naples, on doit croire qu'il s'était élevé entre eux quelques sujets de mécontentement. Au milieu de leurs débats, Frédéric, croyant se ménager un allié sûr et un ami, s'était entièrement abandonné à la protection de la France. Cependant le roi catholique n'était pas sans inquiétude dans ses propres États. Les Maures qui demeuraient dans la Castille s'étaient révoltés; ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Apulxarras portaient la désolation dans les villes voisines. Le roi, ayant puni les premiers, marcha contre les seconds, et parvint, non sans peine, à les faire rentrer dans leurs rochers, où ils furent longtemps inexpugnables. Ce fut par un effet de cette révolte qu'on proclama, en 1501, le décret en vertu duquel tous les Maures devaient se faire chrétiens ou sortir du royaume. Dix mille reçurent le baptême, et près de cent mille familles se réfugièrent en Afrique. Pendant ce temps, Louis XII s'était rendu maître du duché de Milan. Le roi de Naples commença alors à craindre pour ses propres États, et envoya implorer le secours du roi d'Espagne; mais Ferdinand ne lui répondit qu'en termes généraux. Le grand capitaine était à Syracuse depuis son heureuse expédition contre les Turcs. C'est dans cette ville qu'il reçut l'ordre d'aller s'emparer de tout ce qui était échü à Ferdinand dans le partage du royaume de Naples, ce monarque le nommant vice-roi des Calabres et de la Pouille. Les Français et les Espagnols occupèrent bientôt tous les États napolitains. Le roi Frédéric, ne pouvant compter sur les secours de Ferdinand, ni sur la protection de Louis XII, se retira en France, doublement malheureux de se voir ravir la couronne par un parent et par un ami. Mais les deux conquérants ne tardèrent pas à se brouiller au sujet de deux provinces, la Basilicate et la Capitanate, dont les Français demandaient la cession. Ferdinand voulait en appeler à la décision du pape (Alexandre VI); mais Louis XII crut mieux faire en se rapportant à la décision des armes. La guerre recommence sur les frontières du Roussillon. Les Français assiègent Salces; Ferdinand vole au secours de cette place, la délivre, entre en France, et porte le ravage dans le Languedoc. Une trêve est conclue pour ne s'occuper que des affaires de Naples, où l'on ne se battait pas avec moins d'acharnement; les Français et les Espagnols y faisaient des prodiges de valeur; mais tous les efforts du duc de Nemours et du marquis de Mantoue ne pouvaient lutter contre les talents du grand capitaine; les batailles de Ce-

risoles et du Garigliano rendirent Ferdinand maître paisible du royaume de Frédéric. Cette conquête fut terminée en 1503. On ne fit à ce sujet aucune réjouissance en Espagne, où l'on pleurait encore la mort de dona Isabelle, arrivée le 27 novembre 1504 (*voy. ISABELLE*). Cette princesse avait laissé héritière des royaumes de Castille et de Grenade sa fille dona Jeanne, dite *la Folle*, mariée à l'archiduc Philippe, et après elle don Carlos, son petit-fils. Ferdinand s'était aussitôt dépouillé du titre de roi de Castille, et avait fait proclamer sa fille dona Jeanne; mais, attendu la faiblesse d'esprit de cette princesse, les états le déclarèrent régent du royaume. L'empereur et son gendre lui causaient cependant les plus vives inquiétudes. Le premier réclamait la régence de la Castille, comme aïeul paternel de l'héritier mâle, le prince don Carlos; et l'archiduc prétendait y gouverner en souverain. Les grands d'Espagne étaient eux-mêmes partagés en deux partis. Toute l'habileté de Ferdinand suffisait à peine pour s'opposer à tant d'ennemis de son pouvoir. Afin de mieux leur résister, il demanda à Louis XII la main de Germaine de Foix, sa nièce. Louis la lui accorda, en se désistant de toute prétention au royaume de Naples, et il lui promit son secours contre l'empereur et l'archiduc Philippe. Ce mariage, qui mit le sceau à la politique de Ferdinand, fut conclu le 14 mai 1506; il mit de grands obstacles aux prétentions de l'empereur, et il alarma vivement l'archiduc. Mais ne voulant pas exciter de nouveaux troubles dans le royaume, Ferdinand le reconnut devant les états comme roi de Castille. Après cette cérémonie, il partit pour aller visiter ses nouvelles possessions de Naples. Depuis longtemps il nourrissait des soupçons sur la fidélité de Gonsalve; Prosper Colonne, rival de ce grand homme, n'oubliait aucune occasion de les alimenter; il lui faisait craindre que cet illustre guerrier, devenu l'idole des grands et du peuple, ne s'emparât de la couronne qu'il lui avait conquise. Dans son trajet, Ferdinand s'arrêta au port de Gènes. Cette république avait cherché, dans un autre temps, à entrer sous sa domination; elle était alors au pouvoir de la France. Le roi catholique eut la délicatesse de ne pas vouloir y entrer, malgré les instances des Génois. Tandis qu'il était dans le port, il reçut la nouvelle de la mort de son gendre, ainsi que les sollicitations des grands, pour le prier de reprendre le gouvernement de la Castille. Rendu à Naples, il eut tout lieu de se convaincre de la fidélité du grand capitaine, et ayant convoqué une assemblée générale, il y fut reconnu roi des Deux-Siciles. Il restitua aussitôt aux seigneurs qui avaient suivi le parti de la France tous leurs domaines, et grâce à cet acte de clémence ou de justice, et aux aimables qualités de la reine son épouse, il parvint à se faire aimer de ses nouveaux sujets. Maximilien, qui voulait le détacher de l'alliance de la France, lui envoya une ambassade pour lui donner le titre d'empereur d'Ita-

lie, offrant de le soutenir avec toutes les forces de l'empire. Ferdinand crut devoir se refuser à ces propositions. Ayant réglé les affaires de son nouveau royaume, il s'en retourna en Espagne, emmenant avec lui le grand capitaine, que son caractère ombrageux ne lui permit pas de laisser dans un pays où il savait que ce héros était adoré. Arrivé à Savone, il eut avec Louis XII une entrevue, dans laquelle il paraît que furent jetés, sous la direction du roi catholique, les fondements de la fameuse ligue de Cambrai. La reine Jeanne, instruite de l'arrivée de son père en Espagne, alla à sa rencontre, faisant porter devant elle le corps de son mari, dont elle n'avait pas encore voulu se séparer. Quand cette princesse vit son père, elle se jeta à ses genoux, et le pria de se charger en tout et pour tout du soin de la monarchie. De retour dans ses États, il n'y trouva que désordre et tumulte parmi les grands. D'abord il eut quelques démêlés avec Gonsalve, au sujet des dépenses qu'avait occasionnées la conquête du royaume de Naples. Ce brave Espagnol n'avait plus sa meilleure protectrice, la reine Isabelle, et il ne pouvait compter que sur l'ingratitude de son maître. Le marquis de Perigo, son neveu, qui avait insulté les commissaires royaux et excité la ville de Cordoue à la révolte, fut exilé. Ferdinand s'empara ensuite des terres du duc de Medina-Sidonia, qui prétendait rentrer à force armée en possession de Gibraltar, après la cession faite par son père au roi catholique. Plusieurs seigneurs de l'Andalousie s'étaient aussi armés contre leur souverain pour défendre ce qu'ils appelaient leurs prérogatives et leurs droits. L'empereur Maximilien ne pouvait pas ignorer ces mouvements; il n'avait oublié ni les refus de Ferdinand, ni ses prétentions à la régence de Castille. Voulant attirer les seigneurs dans son parti, il leur avait envoyé le marquis de Guevara, attaché à son service; mais le marquis, déguisé en domestique, fut découvert et arrêté. Gonsalve, impliqué dans cette fâcheuse affaire (*voy. GONSALVE DE CORDOUE*), fut désormais tout à fait perdu dans l'esprit du roi : il se retira dans ses terres, où il mourut de chagrin. Les grands, cernés de tous les côtés, manquant d'appui, furent obligés de se soumettre et d'implorer la clémence du roi. Il leur pardonna, et pour faire preuve de leur fidélité, ils allèrent, par son ordre, chasser des côtes d'Espagne les Maures d'Afrique, qui y exerçaient les plus affreux brigandages. Débarrassé de ces soins, réconcilié avec Maximilien, et dans un parfait accord avec Louis XII, Ferdinand fit publier dans la cathédrale de Valladolid, en présence de leurs ambassadeurs et du nonce du pape, la funeste ligue de Cambrai, qui mit de nouveau en feu toute l'Italie. Le but de cette ligue était de conquérir les places de ce pays appartenant à ces souverains, et occupées par les armes vénitiennes. Maximilien se désista définitivement de toute prétention à la régence de Castille; le prince don Carlos ne devait gouverner ses États

que lorsqu'il aurait atteint sa vingt-cinquième année, et il renonçait à prendre le titre de roi du vivant de sa mère. Ferdinand, de son côté, devait en toute occasion fournir des secours à l'empereur contre les Vénitiens. Ceux-ci, se voyant menacés de toutes parts, furent contraints de s'humilier devant le pape et de recourir à Ferdinand. Ils rendirent les places qu'ils occupaient dans les domaines de Naples et du Saint-Siège, et alors les deux souverains se détachèrent de la ligue, et abandonnèrent leurs alliés. Le roi catholique crut s'excuser en disant qu'il ne s'en retirait *que d'après l'approbation et le consentement du pontife*. Rentré dans ses possessions en Italie, et ayant trouvé le moyen de rendre infructueuses les menaces de ses alliés, Ferdinand s'occupa de la guerre qu'il voulait porter en Afrique. Sur les instances du célèbre archevêque de Tolède (*voy. XIMENÈS*), il avait déjà envoyé, dans les années précédentes, une flotte pour conquérir Marsalquivir. Le succès de cette entreprise avait animé le zèle du cardinal, qui insistait auprès du roi pour qu'il poursuivît ses conquêtes dans cette partie du monde, offrant d'avancer les sommes nécessaires pour équiper une flotte qui serait destinée à la conquête d'Oran. Le roi accéda à cette proposition, et Ximenès voulut être de cette expédition (1509); il avait sous ses ordres le général Navarro. Ayant abordé aux côtes de l'Afrique, ils se dirigèrent vers Oran. Les Maures, en voyant les troupes ennemies, s'étaient préparés à une vigoureuse défense; mais les sages dispositions de Navarro, les exhortations du cardinal, qui, armé de toutes pièces, parcourait les rangs pour encourager les soldats, rendirent cette conquête si facile, que ces guerriers, accoutumés à vaincre à la première attaque, prirent la ville d'assaut. Ximenès revint aussitôt en Espagne apporter cette heureuse nouvelle au roi. Navarro, ayant laissé une garnison dans la place, alla à Iviza chercher de nouveaux renforts, et, de retour en Afrique, il conquiert Bougie (janvier 1510), et soumit à un tribut Alger et Tunis. Le roi Ferdinand, ayant appris tous ces succès, prit le parti d'aller en personne en Afrique. Arrivé sur la fin de janvier à Séville, il expédia les ordres nécessaires pour rassembler les troupes, la flotte, et tout ce qui était nécessaire pour la campagne. Il fit aussi prier le roi d'Angleterre son gendre de lui envoyer mille archers. C'était de nouvelles troupes dont on avait commencé à faire usage dans ce royaume. Les Maures des côtes de l'Afrique ne purent apprendre sans effroi le grand armement que faisait le roi d'Espagne pour venir les attaquer. Le roi de Tremezen, les Maures de Mostongan, de Mançagrani et d'autres places de la Barbarie se reconnurent ses vassaux et s'engagèrent à lui payer un tribut. Malgré ces offres, Ferdinand allait passer en Afrique, mais les affaires d'Italie le firent renoncer à ce projet. Il existait entre le pape et l'empereur de grands différends, que la médiation de Ferdinand n'avait

pu faire cesser. Outre cela, Jules II, à la tête d'une armée, s'approchait de Ferrare pour s'emparer de ce duché, possédé par la maison d'Este, que la France et l'empereur protégeaient. D'un autre côté, l'Église était déchirée par les menées de trois cardinaux (Carvajal, Borgia et Briçonnet), qui, soutenus par la France et l'empereur, avaient sommé le pape de se présenter au concile de Pise (*voy. BRIÇONNET*). Ferdinand, voyant que la France avait repris sa prépondérance en Italie, refuse d'écouter les députés que lui avaient envoyés ces trois cardinaux; il a l'habileté de détacher l'empereur de son alliance avec Louis XII, et forme bientôt contre ce monarque une ligue avec le pape, l'empereur, les Vénitiens et l'Angleterre. Cette ligue, appelée *la ligue sacrée*, fut proclamée à Rome en 1511. On lui donna ce nom parce qu'elle devait combattre le schisme et Louis XII, que Jules avait excommunié. Le monarque français faisait toujours de rapides progrès en Italie, et les alliés perdirent en 1512 la sanglante bataille de Ravenne, où périt le brave Gaston, frère de la reine Germaine (*voy. Gaston de Foix*). Ferdinand vit alors qu'il ne pouvait éviter une guerre ouverte avec la France, et peut-être ne le vit-il qu'avec plaisir. Il envoya des ambassadeurs au roi de Navarre pour l'engager à entrer dans la *ligue sacrée*, et pour lui demander le passage des troupes espagnoles, tout en exigeant qu'il lui remît en otage le prince de Viane son fils, avec quatre forteresses. Le roi de Navarre, indigné, répondit qu'il était résolu à garder la neutralité la plus parfaite. Louis XII, presque en même temps, lui demandait son alliance, et lui offrait les conditions les plus avantageuses. Placé entre deux puissants voisins, le roi de Navarre ne tarda pas à se décider en faveur de celui qui était le moins exigeant et le plus équitable. Quelque secret qu'on tint ce traité, il ne put échapper à la pénétration du roi catholique. Comme il avait pour principe de prendre toujours l'avance sur ses ennemis, à peine en eut-il connaissance, qu'il envoya le duc d'Albe en Navarre avec une forte armée; il ordonna en même temps qu'on s'emparât de toutes les places que la reine Catherine d'Albret possédait en Catalogne. Tandis que le duc d'Albe prenait Pampelune, le roi don Jean s'était réfugié en France, d'où il revint avec un assez grand nombre de troupes, commandées par la Palice, Lautrec, et le Dauphin lui-même. Mais, après divers combats, la victoire se déclara pour les armes du roi catholique, et la Navarre fut, en 1515, définitivement réunie à la couronne d'Espagne. Maître des principaux points, le duc d'Albe avait laissé ses généraux à Navarre pour s'unir aux Anglais, qui étaient sous les ordres du duc Dorset, et il entra avec eux dans la Guienne, où ils portèrent la dévastation. La guerre de Navarre, celle de France, d'Afrique, les Maures des Alpuxaras, qui de temps en temps sortaient pour désoler les villes et les campagnes, ceux qui venaient infester les côtes

de l'Espagne, tant d'ennemis à combattre ne faisaient point oublier à Ferdinand les affaires d'Italie. Accablé par l'âge et par les infirmités, son esprit toujours actif songeait et pourvoyait à tout. Il nomma le duc de Cardone généralissime de la sainte ligue. Ce duc arrive en Italie, se présente devant Florence, qu'il prend d'assaut; il bat l'armée Florentine, rétablit les Médicis dans leurs biens, leurs dignités (1512), s'empare de Prato, Lucques, Arezzo, etc., et n'accorde la paix à ces pays, ainsi qu'aux Florentins, qu'à condition qu'ils se mettront sous la protection de Ferdinand, et qu'ils entreront dans la *sainte ligue*. Il s'unit ensuite à l'empereur et aux Vénitiens, bat les Français et rétablit Sforce dans son duché de Milan, d'où les Français l'avaient chassé pour la seconde fois. Louis XII, harcelé de toutes parts, offrit au roi catholique une trêve, qui fut célébrée à Madrid par de grandes fêtes. Mais les trêves de Ferdinand n'étaient jamais que les avant-coureurs de nouvelles ruptures. Le roi de France se ligue avec les Vénitiens, toujours ennemis de l'empereur, et la guerre recommence encore (1515). Les Français sont battus à Novare par les Suisses et les Milanais. Le duc de Cardone porte le fer et la flamme dans les États vénitiens, s'empare de Vérone, de Padoue, arrive à Mestre, se rend maître du château; il bombarde Venise, se retire, et va combattre le général Alviano, qu'il met en déroute, avec ses Vénitiens. Le roi de France se hâte de faire la paix avec Ferdinand, qui abandonne encore ses alliés, après les avoir engagés dans cette guerre. Tandis qu'il donnait un peu de repos à ses armées, il reçut une ambassade de la reine des Abyssins, qui lui envoyait un morceau de la vraie croix. Le premier soin de Ferdinand fut de faire examiner si l'ambassadeur était bien instruit dans les mystères de la religion. Louis XII meurt l'année suivante (1515); François I^{er}, son successeur, renouvelle un traité de paix avec le roi catholique; mais comme il se disposait à reconquérir le Milanais, Ferdinand parvient à se réconcilier avec l'Angleterre, et il allait, pour la quatrième fois, traverser les projets de la France, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Il n'avait eu de Germaine, sa femme, qu'un enfant, mort en bas âge. Celle-ci, désirant avoir un successeur à la couronne d'Aragon et des Deux-Siciles, avait fait prendre au vieux monarque un aphrodisiaque, dont les effets lui devinrent funestes. On assure que depuis cette époque il fut attaqué d'une profonde tristesse, d'évanouissements continuels, jusqu'à ce qu'un jour, se trouvant à la chasse, il fut obligé de s'arrêter à un village nommé Madrigalejo, près de Consuegra, où il mourut, le 25 janvier 1516. Il fit sa fille Jeanne héritière de tous ses États, et après elle le prince don Carlos son fils (depuis Charles-Quint), qui était toujours resté en Flandre; il assigna à la reine Germaine 50,000 ducats par an, nomma régent de la couronne d'Aragon don Alphonse, archevêque de Sara-

gosse, son fils naturel, et de celle de Castille le cardinal Ximènes. Il eut de son mariage avec Isabelle le prince don Jean, mort avant lui d'une chute de cheval; l'infante dona Isabelle, mariée en Portugal; dona Jeanne, surnommée la *Folle*; dona Marie, mariée aussi en Portugal (voy. EMMA-NUEL, roi de Portugal), et dona Catherine, qui épousa Henri VIII, d'Angleterre (voy. CATHERINE). Ferdinand était grand, bien fait, il avait les traits réguliers, le teint brun, les yeux noirs, le regard sévère et perçant; ses manières étaient aisées, mais nobles, et sa physionomie majestueuse inspirait le respect aux plus audacieux. Sa jeunesse avait été assez dissipée, et il laissa quatre enfants naturels de diverses maîtresses. Actif, infatigable autant qu'habile, son esprit vaste était capable de suivre les projets les plus étendus, mais il ne se piquait pas de tenir ses engagements. Un prince italien disait de ce monarque: « Avant de compter sur ses promesses, il faudrait qu'il jurât en « un Dieu auquel il crût. » Un courtisan lui rapportant un jour que Louis XII se plaignait de ce qu'il l'avait trompé trois fois, Ferdinand répondit: « Il en a bien menti, l'ivrogne; je l'ai « trompé plus de dix (1). » Les jugements qu'on a portés sur ce prince ont été bien différents. Ses armes avaient nui aux progrès de la France, qui voulait dominer toute l'Italie; après avoir engagé l'Angleterre à s'armer contre les Français, il l'abandonna pour conclure une paix avantageuse: il ne pouvait guère être aimé chez ces deux nations, et les Français comme les Anglais l'appelèrent *perfidé*. Le Italiens, le voyant se ranger toujours du parti de l'Église, crurent lui rendre justice en lui décernant le titre de *pieux*, et les Espagnols l'appelèrent avec raison *le prudent* et *le sage*, puisqu'ils lui durent leurs richesses, leur gloire et leur prospérité. Quelque tort qu'il ait eu envers les autres peuples, il est constant qu'il fut presque toujours occupé du bonheur des siens. On lui reproche d'avoir établi en Espagne un tribunal d'une sévérité excessive à cette époque, et d'avoir, en chassant les juifs, porté un coup funeste au commerce; mais il humilia aussi la haute noblesse, fit de sages ordonnances, diminua les impôts, réforma le clergé, rendit la force aux lois, et punit les magistrats prévaricateurs. Il affranchit les vassaux de Murcie et de Catalogne de la tyrannie des seigneurs. Affable avec dignité, il écoutait, il consolait ses sujets, et laissa plusieurs exemples de clémence et de générosité. En même temps qu'il faisait prospérer ses États, il les agrandissait par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes de

l'Afrique, par la découverte du Nouveau-Monde. Si la sévère probité peut lui reprocher une partie de ces conquêtes, il faut considérer que, placé à la tête d'un royaume nouvellement formé par la réunion de deux couronnes, qui excitait la jalousie des autres potentats, il avait pour compétiteurs des princes puissants, la plupart habiles, et qui tous étaient dévorés de la soif de s'agrandir. Forcé de se mettre à couvert des troubles de l'intérieur, de s'opposer aux intrigues, aux entreprises du dehors, Ferdinand, avec moins de forces, mais avec plus de talents que ses rivaux, pour se maintenir dans l'équilibre, faire pencher la balance en sa faveur, pouvait-il prendre d'autres moyens que ceux de la politique qu'il avait adoptée? Il tenait dans sa main, a dit un homme d'esprit, le fil de toutes les intrigues de toutes les cours de l'Europe, et il en changea les combinaisons si fréquemment, et quelquefois si gratuitement en apparence, qu'on serait tenté de croire que souvent il y mit autant de vanité que d'intérêt. Il fut perfide avec ses alliés, injuste envers le *grand capitaine* et envers Colomb, mais ces défauts furent compensés par d'éminentes qualités. Habile politique, administrateur exact, sage législateur, réformateur éclairé, il créa une grande monarchie; enfin il sut conquérir et conserver, et la postérité regardera toujours Ferdinand comme le plus grand roi de son siècle. Hernand de Pulgar a composé la *Cronica de los reyes don Fernando y dona Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.; Valencia, 1780, in-fol. Ant. de Lebrixa (*Nebrissensis*) a publié *Rerum a Ferdinando et Isabella Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol., et Lenglet-Dufresnoy dit que ce n'est qu'une traduction en beau latin de l'ouvrage précédent. On trouve aussi de grands détails sur ce règne dans les *Lettres de Pierre Martyr*, Alcalá, 1550, in-4°; Amsterdam, Elzevir, 1670, in-fol. On a aussi la *Politique de Ferdinand le Catholique* (voy. GRACIAN). Enfin l'abbé Mignot a donné *l'Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. B—s.

FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, naquit à Madrid le 10 avril 1712. Il était fils de Philippe V et de Marie de Savoie, sa première femme, et monta sur le trône après la mort de son père, en 1746. Ferdinand signala les commencements de son règne par des actes de bienfaisance. Il pardonna aux contrebandiers, aux déserteurs, et fit rendre la liberté aux prisonniers, spécialement à ceux qui étaient détenus pour dettes, chargeant son trésorier de payer leurs créanciers. Il eut la satisfaction de signer la paix de 1748, qui assurait à l'infant don Carlos, son frère (voy. CHARLES III), la couronne des Deux-Siciles, et à l'infant don Philippe les États de Parme et de Plaisance (voy. PHILIPPE, GAGES et LAS MINAS). Il donna ensuite tous ses soins à la prospérité de ses États. Secondé par un habile ministre (voy. ENSENADA), il réforma les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, qui était dans la décadence la

(1) Ce fait, raconté par les historiens anglais et français, et répété par tous les biographes, n'est cependant rappelé par aucun auteur espagnol. Ces expressions triviales ne sont pas dans les manières ni dans le caractère de Ferdinand. Ce roi s'exprimait toujours avec mesure et noblesse; il trompait, mais il n'en convenait pas, même avec ses plus intimes, près desquels il était loin de déroger de sa propre dignité. Nous serions donc tenté de croire que cette anecdote est tout à fait apocryphe.

plus absolue depuis le règne de Charles II. Il abolit le tribunal de la Nonciature, qui faisait passer à Rome des sommes considérables, et obtint le droit de nommer à plusieurs évêchés et bénéfices consistoriaux, dont la nomination avait jusqu'alors appartenu au Saint-Siège. Il encouragea l'agriculture, le commerce, les arts, et par ses soins paternels et la sage direction de son ministre, on vit bientôt reflourir les campagnes, s'établir dans plusieurs villes des manufactures en tout genre, et les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Les sciences et les lettres reprirent un nouvel essor. Ferdinand dota plusieurs universités, en créa d'autres, et assigna des récompenses au mérite et aux talents. Par malheur, ce bon monarque avait toujours été d'une santé chancelante, ce qui l'empêcha de réaliser tous ses projets pour le bien de son royaume. Il était fréquemment dominé par une humeur noire qui faisait quelquefois craindre pour ses jours. Dans un de ces accès, les remèdes de l'art ne produisant sur lui aucun effet salutaire, il dut son rétablissement aux charmes du chant du fameux Farinelli (*voy.* FARINELLI). Depuis ce moment il prit du goût pour la musique, qui semblait seule apporter quelque soulagement à ses maux. D'après les insinuations de Farinelli, il fit bâtir un superbe théâtre dans son palais du Buen-Retiro, où les plus habiles chanteurs de l'Italie furent appelés. On n'épargna aucune dépense pour rendre les spectacles dignes de la magnificence du monarque et du bon goût de Farinelli, qui en était le directeur. C'était le seul délassement que Ferdinand se permit. Les mœurs de ce roi furent toujours pures. Quoique d'un abord sévère, son caractère était doux et affable. Pendant son règne, on n'eut à lui reprocher aucune injustice. Ses infirmités s'aggravant de jour en jour, il était enfin tombé dans un état peu différent de la démence. Aimé de ses sujets, chéri de tout ce qui l'entourait, il mourut à l'âge de quarante-six ans, le 10 août 1759, sans laisser de postérité de son mariage avec Marie-Thérèse de Portugal, qu'il avait épousée en 1728. On trouva dans le trésor royal 10 millions (50 millions de liv.), fruit de sa sage économie. L'état d'aliénation d'esprit où l'on avait vu le roi donna lieu au bruit que sa mort n'était que supposée. On croyait que la reine douairière (Elisabeth Farnèse, deuxième femme de Philippe V), voyant son beau-fils dans l'impossibilité de gouverner, avait secrètement obtenu des cortès et des grands qu'on appelât au trône Charles son fils, alors roi des Deux-Siciles; que tandis qu'on célébrait les funérailles de Ferdinand, pour en imposer au peuple qui le chérissait, et n'aurait souffert aucun changement, on l'avait transporté à un lieu de plaisance (la Casa de Campo), où il avait vécu encore quelques années renfermé dans un couvent. On ajoutait aussi que Charles III, quand il fut monté sur le trône,

se dérobaît à sa suite lorsqu'il chassait dans le voisinage, et que quelques curieux de la cour, l'ayant suivi sous un déguisement, l'avaient eux-mêmes vu entrer dans le jardin du couvent de la Casa de Campo, et là s'entretenir avec son frère, et qu'ils n'avaient pas tardé à reconnaître Ferdinand. Quoi qu'il en soit de la vérité de ce fait, il fut un secret pour la plus grande partie de la nation; l'auteur de cet article peut cependant assurer qu'il l'a entendu confirmer (en 1794) par trois anciens seigneurs de la cour de Ferdinand VI.

B—s.

FERDINAND VII, roi d'Espagne, né à St-Ildéphonse, le 15 octobre 1784, fils de Charles IV et de Marie-Louise de Parme, fut proclamé à l'âge de six ans prince des Asturies ou héritier de la couronne. Son éducation fut confiée à deux hommes très-éclairés, le duc de San-Carlos et le chanoine don Juan Escoiquitz. D'un caractère alors timide et facile, il n'eût pas pu sans doute, au milieu d'une cour corrompue, sans l'appui de ces hommes dévoués, résister longtemps aux embûches dont il était environné. Le favori Godoy, déjà parvenu à se faire donner la main d'une princesse royale, mais dont l'ambition n'avait point de bornes, lui portait surtout une haine qui devait être aussi funeste à l'Espagne qu'à lui-même; et, ce que l'on a de la peine à comprendre, c'est qu'il avait fait pénétrer le même sentiment dans le cœur du roi et de la reine. Il leur inspira aussi la plus injuste défiance contre ceux qu'ils avaient chargés de l'éducation du jeune prince, et ce fut par ses conseils que le comte d'Alvarez, Escoiquitz (*voy.* ce nom) et San-Carlos furent successivement disgraciés et éloignés de la cour. Lorsque, au milieu de toutes ces contrariétés, Ferdinand fut arrivé à sa dix-huitième année, il fallut cependant le marier (21 août 1802). Si le favori eut part au choix qui fut fait, il est évident qu'il se trompa; car la princesse qu'on lui donna (Marie-Antoinette-Thérèse), fille du roi de Naples, était pleine de grâce et d'esprit, et elle ne pouvait manquer d'avoir à la cour une grande influence. Dès qu'elle y parut en effet, son jeune époux fut transporté de l'amour le plus vif; tout le monde se précipita sur ses pas, et les appartements de la reine comme ceux de Godoy restèrent abandonnés. On conçoit toutes les jalousies, toutes les haines que dut exciter un pareil triomphe. Mais il dura peu, et bientôt les deux jeunes époux, forcés de vivre isolés, n'eurent plus qu'à se défendre des pièges qu'on leur tendait sans cesse. Enfin, après quatre ans d'union, la jeune princesse des Asturies mourut victime d'un crime odieux et que personne aujourd'hui ne peut mettre en doute. A l'âge de vingt-deux ans et avec toutes les apparences de la santé et de la force, elle expira dans d'horribles souffrances, quelques jours après avoir pris une tasse de chocolat (1). On s'empara de tous ses pa-

(1) L'apothicaire de la cour, qui fut généralement soupçonné d'avoir fourni les moyens de consommer ce crime, fut trouvé

piers, et il ne fut pas même permis à son époux de l'assister dans ses derniers moments. Elle ne laissait point de postérité, et le prince de la Paix lui eut à peine vu fermer les yeux qu'il voulut profiter de cet événement pour faire épouser à Ferdinand la fille cadette du prince de Bourbon, qui était la sœur de sa femme et la cousine du roi. C'était un excellent moyen de conserver son crédit et son influence, même après le règne de Charles IV. Ferdinand aperçut le piège, et dirigé par les conseils d'Escoiquitz il montra quelque énergie dans sa résistance. Son refus, présenté au roi et surtout à la reine sous les couleurs les plus fausses, ajouta beaucoup à l'éloignement que dès longtemps Godoy leur avait inspiré pour le prince des Asturies. Dès lors Ferdinand vécut retiré, environné d'embûches et n'ayant pas même auprès de lui le vieux chanoine, son ancien maître, le seul en qui il crût pouvoir se fier. Ce fut dans une position si embarrassante qu'il tourna ses regards vers la France : ayant fait venir Escoiquitz, ils imaginèrent ensemble d'écrire à Napoléon pour lui demander son appui et la main d'une de ses parentes. Le nouvel empereur qui, dès ce temps-là avait conçu la pensée de se rendre maître absolu de la Péninsule, et qui, pour arriver à ce but, voulait, comme toujours, employer à la fois la force et la ruse, saisit avec empressement le moyen qui lui était offert de diviser et de brouiller encore davantage la famille royale, afin de parvenir plus sûrement à sa ruine. Ne voulant pas s'expliquer positivement avec l'héritier du trône, il chargea son ambassadeur, Beauharnais, de prolonger les illusions du jeune prince par des promesses vagues, et en même temps d'exciter, d'entretenir contre lui la haine du favori et celle de la reine et du roi. Ferdinand eut alors de fréquentes conférences avec l'ambassadeur Beauharnais, et il écrivit beaucoup de lettres où il ménagea peu le favori. Il fit même de la monarchie espagnole un tableau très-rembruni, qu'il se proposait d'envoyer à Napoléon, et qui, s'étant trouvé plus tard parmi ses papiers, devint contre lui un texte d'accusations graves. Godoy, qui épiait toutes ses démarches, qui l'avait environné d'espions, fut bientôt informé de cette intrigue, et il résolut de la mettre à profit pour perdre définitivement le jeune prince. Une démarche fort simple et dans laquelle Ferdinand n'avait d'autre tort que de s'être caché de ses parents, de n'avoir pas demandé leur avis et leur consentement, fut par le perfide favori transformée en un crime capital. Trompé par ses mensonges, le crédule Charles IV fut persuadé qu'il ne s'était agi de rien moins que de lui arracher la couronne et même d'attenter à ses jours comme à ceux de la reine. S'étant mis à la tête de ses gardes, il arrêta lui-même son fils et plusieurs de ses confidents,

étranglé chez lui, quelques jours après la mort de la princesse, et la police prit grand soin de faire disparaître une lettre qu'il avait écrite quelques minutes avant de mourir.

entre autres Escoiquitz et le duc de l'Infantado; puis il écrivit à Napoléon : « Mon fils aîné, l'héritier présomptif de ma couronne, avait formé le « complot horrible de me détrôner; il s'était porté « jusqu'à l'excès d'attenter à la vie de sa mère. « Un attentat si affreux doit être puni avec la rigueur la plus exemplaire. La loi qui l'appelait à « la succession doit être révoquée. Je ne veux pas « perdre un instant pour instruire Votre Majesté « de la plus noire scélératesse, et je la prie de « m'aider de ses lumières et de ses conseils... » On conçoit avec quelle joie Napoléon reçut de pareilles confidences. Il aurait pu, d'un seul mot, justifier le jeune prince et rassurer son père; mais ce mot, il se garda bien de le prononcer, et toute son intervention dans le fameux procès de l'Escorial se borna à exiger qu'il n'y fût pas même fait mention de ses rapports avec Ferdinand ni de son projet de mariage; et il ne tint pas à lui que ce prince, traduit par son père devant une commission de onze membres que celui-ci avait nommés, ne succombât sous le poids d'une aussi grave accusation. Mais les juges étaient des gens de bien : Ferdinand et ses coaccusés furent acquittés à l'unanimité. Ce procès, dont toutes les circonstances furent connues du public, envivonna le jeune prince de beaucoup de popularité, et il ajouta au mépris des peuples pour leur souverain comme à la haine dont Godoy était déjà poursuivi. C'était dans le même temps que cet homme, aussi maladroit que vain et ambitieux, tombait si ridiculement dans les pièges que lui avait tendus Napoléon. Traitant au nom de l'Espagne, à l'insu de son roi, par l'entremise de sa créature Izquierdo, il avait fait conclure à Fontainebleau, le 17 octobre 1807, ce funeste traité qui, sous prétexte de conquérir le Portugal pour la reine d'Estrurie, et de donner à Godoy la principauté des Algarves, ouvrit aux Français toute la Péninsule et compléta la ruine de la monarchie espagnole. Le stupide favori ne s'aperçut de sa méprise qu'au moment où les troupes françaises approchèrent de la capitale, et lorsque son perfide agent vint lui dire qu'il fallait céder à la France toutes les provinces situées entre l'Ebre et les Pyrénées. Le roi et la reine parurent aussi à la fin comprendre en ce moment qu'il s'agissait de leur ruine, et ils ne songèrent plus qu'à s'y soustraire par la fuite, déclarant qu'ils cédaient tout ce que demandait l'empereur, qu'ils s'en rapportaient à sa générosité... Le prince de la Paix, non moins épouvanté, conçut alors aussi le projet de se retirer dans l'Andalousie, même au Mexique, avec la famille royale, et il ne pensa plus qu'à préparer le départ. Le roi et la reine le sollicitant, le pressant de hâter les préparatifs, ils déclarèrent à leur fils, le prince des Asturies, qu'ils lui laisseront tous les pouvoirs, qu'en leur absence il gouvernera le royaume. Et pendant ce temps les équipages, les voitures s'apprentent; des troupes sont mises en mouvement pour protéger le voyage.

Mais ces mouvements sont remarqués du public ; on en comprend le but, et alors se réveille soudainement, parmi les habitants de la capitale et ceux d'Aranjuez, où se trouvait la famille royale, tout l'amour que ce peuple nourrissait pour ses rois. La foule s'accumulant dans les cours et les jardins du palais, la famille royale se décide à partir pendant la nuit, sans gardes et sans bruit ; mais une voiture du prince de la Paix ayant paru tout attelée, la fureur du peuple se dirige contre le favori. On enfonce les portes de son hôtel, et il n'a que le temps de se cacher dans un grenier, d'où ayant essayé de sortir, il est bientôt aperçu et poursuivi par des cris de mort. Il allait périr lorsque le prince des Asturies l'arrache à ce danger en le faisant mettre en prison. La présence de l'héritier du trône sembla calmer un peu l'effervescence publique, et la foule parut satisfaite quand il l'assura lui-même que certainement il ne partirait pas, que rien ne pourrait le décider à quitter l'Espagne. Alors des cris multipliés de *Vive le prince des Asturies* se firent entendre ; quelques voix même proclamèrent *Ferdinand VII*, et le vieux Charles IV les entendit. Il était au milieu de sa cour qui le conjurait de déposer le pouvoir, et la reine l'en pressait également. On sait que depuis longtemps il avait annoncé le projet d'abdiquer ; il signa donc son abdication ; Ferdinand la reçut, et le calme se rétablit. Lorsque ce prince partit pour Madrid afin d'y prendre les rênes du gouvernement, son père l'embrassa de la manière la plus tendre, et il écrivit dans l'instant même à l'empereur des Français pour lui faire part de cet important événement et lui recommander le nouveau roi. Mais Napoléon, qui avait résolu de faire descendre du trône le vieux monarque, était loin de vouloir y placer son fils. C'était sa propre dynastie qu'il prétendait y établir ; et Ferdinand, devenu roi par la volonté de son père, par les acclamations du peuple, Ferdinand environné de la faveur publique et de tous les avantages qui accompagnent un nouveau règne, était pour lui, pour son ambition, un obstacle bien plus embarrassant que le débile Charles IV. Le jeune Ferdinand fut donc aussitôt son ennemi le plus dangereux, et, par ses ordres, Murat, qui venait d'entrer dans Madrid à la tête d'une armée, fit tous ses efforts pour rompre l'union qui semblait s'être rétablie dans la famille royale. Circonvenu d'abord par Godoy, qui lui demanda sa liberté, ce général accueillit toutes les calomnies de cet ennemi personnel du jeune roi. La reine appuya ces mensonges, et sa fille, la reine d'Etrurie, les appuya également. Ces deux princesses n'hésitèrent point à dire au vieux roi que son abdication était le résultat d'un complot, qu'elle lui avait été arrachée par la violence, et Charles IV crut de telles paroles ; il écrivit sous la dictée de Murat une tardive protestation qu'il antidata de deux jours pour la rendre plus vraisemblable, et qu'il envoya à Napoléon par l'entremise de son lieutenant, le-

quel, ainsi que l'ambassadeur Beauharnais, refusait à Ferdinand le titre de roi, sous prétexte qu'ils attendaient des instructions de leur maître, et disait que ce maître était près d'arriver lui-même à Madrid, qu'il verrait avec plaisir que le jeune prince allât au-devant de lui le plus loin qu'il serait possible... L'aide de camp Savary, arrivé sur ces entrefaites, insista encore davantage sur ce point, et il assura de la manière la plus positive que l'empereur était en route, qu'il approchait de la capitale et qu'il fallait se hâter. Il ajouta qu'il ne doutait pas que, touché de cette politesse, il ne reconnût aussitôt Ferdinand VII, et ne lui donnât la main d'une de ses nièces (1). On ne doit pas être étonné que ces mensonges aient trompé le jeune roi, puisque des hommes aussi expérimentés que les ducs de l'Infantado, San-Carlos et Escoiquitz y crurent sincèrement, et qu'ils usèrent de tout leur ascendant sur leur maître pour le décider à partir. Il quitta Madrid le 10 avril, après avoir chargé des soins du gouvernement une junte que devait présider son oncle Antonio (*roy. ce nom*). C'était en vain qu'il avait demandé à son père une recommandation auprès de Napoléon. La lettre que le vieux roi voulut d'abord écrire, dans des termes vagues, fut définitivement supprimée par les conseils de Murat. Accompagné d'un petit nombre de serviteurs dévoués, Ferdinand se dirigea sur Burgos, puis sur Vitoria, croyant à chaque pas, suivant les promesses de Murat et de Savary, rencontrer l'empereur. Sa surprise fut extrême lorsqu'il ne le vit pas dans cette dernière ville ; et ce fut de là qu'il lui écrivit avec tant de candeur et d'humilité qu'élevé récemment au trône par l'abdication de son père, il n'attribuait qu'à l'oubli et à un défaut d'instructions positives de n'avoir reçu à cette occasion de sa part aucune félicitation ; qu'il n'avait cessé de lui témoigner sa fidélité, de fournir à ses troupes tout ce dont elles avaient besoin, de marquer son désir de resserrer encore les liens qui unissaient les deux nations, enfin qu'après avoir envoyé à sa rencontre, dès qu'il avait eu connaissance de son départ, il s'était décidé à venir lui-même... Mais déjà le trop crédule Ferdinand était prisonnier : une division de troupes françaises entourait Vitoria, sous les ordres de Verdier ; et Savary, qui s'était chargé de porter à Napoléon la lettre du confiant monarque, avait re-

(1) C'était d'une fille de Lucien Bonaparte qu'il avait d'abord été question ; et Napoléon y pensa un instant ; il avait même fait revenir pour cela son frère d'Italie ; mais il changea bientôt d'avis, ou plutôt Ferdinand n'accepta pas le trône d'Etrurie en échange de celui d'Espagne, ce qui eût été la première condition de cette alliance, et Lucien retourna à Rome fort mécontent. Il fut encore question de plusieurs autres Françaises, notamment d'une demoiselle Tascher qui épousa plus tard le duc d'Artemberg, et aussi de la duchesse de Montebello que Ferdinand demanda positivement, mais que Napoléon refusa comme il fit de toutes les autres. Il est évident que son intention ne fut jamais de donner une femme à Ferdinand, et qu'il se serait bien gardé d'assurer par là une postérité à la dynastie des Bourbons. Les demandes, les supplications multipliées de Ferdinand à cet égard ne furent donc de la part de ce prince que de vaines et inutiles preuves de soumission.

commandé à ce général d'observer soigneusement tous les passages, et surtout d'empêcher que le jeune roi ne pût retourner sur ses pas. Ce prince pouvait cependant encore échapper par la fuite; il en reçut le conseil de tous ceux qui l'environnaient; plusieurs hommes dévoués vinrent même lui en offrir les moyens; l'un voulait qu'il se déguisât en matelot, l'autre qu'il se mit bravement à la tête de quelques serviteurs fidèles, et le général Crillon-Mahon (*voy.* ce nom) offrait pour cela plusieurs bataillons dont il répondait; enfin le chef des douanes voulut donner pour escorte deux mille de ses employés. Rien ne put décider Ferdinand à prendre un tel parti; et il continua sa route lors même qu'il eut reçu de Napoléon une tardive et équivoque réponse, dans laquelle celui-ci, ne lui donnant que le titre d'*altesse royale*, exprimait le désir de *causer avec elle* sur l'affaire d'Aranjuez et sur ses *droits* au trône, qui n'étaient autres, disait-il, que ceux qui lui avaient été *transmis par sa mère*. Ferdinand et Escoiquitz ne purent pas avoir compris toute l'étendue de cette insulte. Une seule phrase très-ambiguë de Napoléon les avait rassurés; et cette phrase mérite d'être connue, parce qu'elle montre bien toute la duplicité de l'un et la crédulité des autres: « Le mariage d'une princesse française avec Votre *Altesse Royale*, dans mon opinion, s'accorde avec les intérêts de mon peuple, et je le regarde comme une circonstance qui m'unirait par de nouveaux nœuds à une maison dont j'ai eu à me louer de toute manière par la conduite qu'elle a tenue depuis mon avènement au trône. » Ne doutant point de la sincérité de ces paroles, n'écoulant plus les avis de ses meilleurs amis, repoussant même les démonstrations énergiques du dévouement de son peuple, qui coupa les traits de sa voiture au moment où il allait sortir de Victoria, Ferdinand reprit le chemin de Bayonne, et il arriva le 19 avril à Irun. Là il devait rencontrer encore d'autres obstacles et recevoir de nouvelles preuves du zèle des habitants. Le capitaine d'un vaisseau espagnol stationné dans la baie de St-Sébastien proposa secrètement de le recevoir à son bord; et cette offre était faite d'autant plus à propos que les grands d'Espagne, envoyés dès longtemps à Napoléon pour le complimenter, et auxquels celui-ci avait fait connaître ses plans d'usurpation, étaient venus en toute hâte les révéler à leur jeune souverain, avant qu'il fût arrivé sur le territoire français. Une information aussi positive ne put le faire changer de résolution. Sans doute qu'alors il ne pouvait plus s'abuser sur sa destinée; mais il ne voyait aucun moyen de s'y soustraire; et d'ailleurs il ne pouvait croire à une aussi infâme perfidie de la part d'un héros qui, disait-il, se *déshonorerait aux yeux de l'univers*. Le 28 avril 1808 il entra dans cette ville de Bayonne dont le nom est devenu à jamais célèbre par des faits si extraordinaires. Si ce fut pour le prince espagnol la plus funeste époque de sa vie, il faut

dire aussi que ce ne fut pas la moins honorable. Il y montra autant d'énergie et de présence d'esprit qu'auparavant il avait montré de faiblesse et de crédulité. Ses conseillers, si longtemps aveugles, semblèrent aussi comprendre enfin tout le péril où ils l'avaient plongé, et, s'ils ne réussirent pas à l'en tirer, il faut du moins convenir qu'ils firent pour cela des efforts qui méritent d'être loués. Dès que Napoléon fut informé de l'arrivée de Ferdinand, il accourut à cheval vers la maison où le prince était descendu, et celui-ci vint pour le recevoir jusqu'à la porte de la rue. Ils s'embrassèrent affectueusement en apparence, et après quelques démonstrations de politesse réciproque ils se séparèrent, Ferdinand reconduisant jusqu'à la porte le redoutable visiteur. A six heures une voiture de celui-ci vint chercher le prince espagnol pour dîner avec Sa Majesté Impériale. Le dîner fut encore assez calme et même affectueux; rien n'y annonça la catastrophe qui était près d'éclater. Napoléon reconduisit Ferdinand jusqu'à sa voiture. Ce prince était à peine dans son appartement, il parlait encore avec ses familiers de l'empereur et de sa politesse, lorsque l'aide de camp Savary parut, demandant à lui parler seul; et de prime abord lui signifia de la part de son maître que *la maison de Bourbon avait cessé de régner en Espagne, qu'elle y était remplacée par celle de l'empereur, et qu'il devait signer une renonciation tant pour lui que pour les princes de sa famille...* On conçoit de quel effet dut être sur l'esprit du jeune roi une déclaration aussi terrible, aussi inattendue. Cependant il ne manqua point de présence d'esprit. Seul, loin de ses conseils, il répondit froidement et avec une extrême convenance que, *quelle que fût sa résolution personnelle, il ne pouvait disposer des droits de sa famille*. Et lorsque Savary dit que la couronne d'Etrurie, dont sa sœur venait d'être dépouillée (*voy.* MARIE-LOUISE), lui serait donnée en échange de sa renonciation au trône d'Espagne, il déclara avec la même fermeté qu'il n'accepterait pas les *dépouilles d'un autre*. Il chargea ensuite un de ses conseillers de demander péremptoirement s'il pouvait retourner dans ses États, ou s'il avait cessé d'être libre. En cas de négative, il voulut que l'on déclarât à Napoléon que tout ce qui serait fait ultérieurement devait être considéré comme nul. Plus tard (le 28), il fit positivement notifier à l'empereur, par le ministre Cevallos, que son intention était de retourner dans sa capitale. Napoléon ne tint aucun compte de toutes ces protestations; et tout le résultat de celle-ci fut qu'on augmenta encore le nombre des troupes qui étaient chargées de garder Ferdinand. Ce prince ayant tenté de correspondre avec sa capitale, ses courriers furent arrêtés par ordre de l'empereur. Ainsi il était décidément prisonnier, et l'on ne prenait même plus la peine de le dissimuler. Dès que Charles IV et sa femme furent arrivés, le 1^{er} mai, après une longue conférence avec Napoléon, ils firent venir Ferdinand devant eux,

et là, en présence de l'empereur des Français, le vieux monarque espagnol se livra à de longues récriminations contre son fils, et finit par lui signifier que, si le lendemain, avant six heures du matin, il ne lui avait pas rendu la couronne par un acte signé de sa main, sans condition ni réserve, lui, son frère (l'infant don Carlos) et leur suite seraient emprisonnés et traités comme émigrés, c'est-à-dire passés par les armes... Et Napoléon ajouta à ces menaces qu'il serait forcé de *soutenir un roi malheureux contre son fils rebelle*. Le jeune prince voulut répondre, mais son père, élevant la voix, lui imposa silence; puis, revenant sur les calomnies de Godoy, il l'accusa encore d'avoir voulu le détrôner, l'assassiner, et il se leva de son siège pour le frapper. La reine alla plus loin encore, et Napoléon lui-même en fut consterné. Il s'éloigna de cette scène monstrueuse; et, revenu chez lui, il s'écria à plusieurs reprises : *Quelle femme ! quelle mère ! elle m'a fait horreur ; elle m'a demandé de le faire monter sur l'échafaud ; elle m'a intéressé pour lui !...* Cet intérêt toutefois ne fut pas de longue durée; et lorsque le jeune prince voulut encore mettre des conditions à la rétrocession de la couronne, lorsqu'il demanda que cette rétrocession ne fût définitive qu'en présence des cortès réunies dans la capitale, après que toute la famille royale y serait retournée (1), Napoléon se réunit à ses vieux parents pour le poursuivre, le menacer, et enfin l'obliger à se soumettre. Cependant il n'avait pas encore cédé tous ses droits à l'empereur, et il ignorait que Charles IV eût cédé les siens. Quand on exigea de lui cette dernière concession, sa résistance devint si vive, il y mit une si admirable fermeté que son spoliateur n'eut plus à lui dire autre chose que ces cruelles paroles : « Prince, « il faut opter entre la cession ou la mort. » Ferdinand et son frère don Carlos, qui ne l'avait pas quitté et s'était volontairement associé à son sort, se soumirent à tout ce que l'on exigeait d'eux par de pareils moyens. Leur protestation et la nullité de pareils engagements se trouvaient d'ailleurs suffisamment établies par leur position, et il était assez évident que la force qui les dictait pouvait seule en garantir la durée. Dès qu'il eut ainsi consommé la ruine des Bourbons d'Espagne, Napoléon dispersa cette famille prisonnière. Le vieux roi et sa femme, avec la reine d'Etrurie et l'inséparable Godoy, partirent au milieu d'une nombreuse troupe de gendarmes, d'abord pour le château impérial de Fontainebleau, ensuite pour celui de Compiègne; Ferdinand et son frère avec leur oncle don Antonio furent conduits, par des escortes de gendarmes encore plus nombreuses, dans le Berri, au château de Valençay, propriété de M. de Talleyrand, qui en reçut de Napoléon un assez bon loyer. Ils restèrent cinq ans dans cette

triste demeure, sans qu'il leur fût permis d'en sortir une seule fois. Plus la guerre devint funeste pour les armes françaises dans la Péninsule, plus Napoléon crut devoir user de rigueur envers ses prisonniers. Cependant, Ferdinand montra dès le commencement une grande résignation, et, paraissant plus que jamais soumis aux volontés de l'empereur, il ne manqua pas de le féliciter par écrit sur chacun de ses triomphes, même ceux qu'il obtenait contre les Espagnols insurgés au nom de Ferdinand VII! et, dans toutes ces occasions, il fit illuminer avec soin le château qu'il habitait. Il demanda encore plusieurs fois, de cette prison, la main d'une princesse impériale. Et lorsque Napoléon épousa lui-même une princesse autrichienne en 1810, le roi d'Espagne ne se contenta pas de le féliciter par écrit sur cette alliance, il demanda en vain, il sollicita de la manière la plus humble la faveur de quitter un instant sa prison pour être présent à ce grand événement... On doit penser que la crainte eut plus de part que l'estime à de si humbles démarches : Napoléon, qui n'en doutait pas, et qui ne daigna répondre à toutes ces lettres qu'une seule fois dans les termes les plus vagues, lui fit, à différentes reprises, tendre des pièges par sa police. Un certain baron de Kolly, dont l'existence n'a jamais été bien établie, ayant été arrêté comme un émissaire du ministère anglais envoyé pour la délivrance de Ferdinand VII, la police lui substitua un de ses agents qui, muni des papiers et moyens de reconnaissance du véritable émissaire, se présenta à Valençay pour enlever le prince, et, sous prétexte de l'emmener secrètement en Angleterre, le transporter au donjon de Vincennes. Mais Ferdinand, que des hommes généreux avaient prévenu de cette ruse, repoussa les offres du faux agent de l'Angleterre; et à cette occasion il protesta encore de son estime pour Napoléon, il lui demanda, pour la dixième fois peut-être, la main d'une princesse impériale... Le malheureux prince arriva ainsi jusqu'à la fin de l'année 1815. Pendant ce temps, des flots de sang avaient coulé; toute la Péninsule, soulevée au nom du jeune roi, avait triomphé des armes françaises, et Joseph Bonaparte, que Napoléon avait mis à sa place, obligé pour la troisième fois de quitter Madrid, semblait avoir pour toujours renoncé à la couronne d'Espagne. Après les désastres de Moscou et de Leipzig, Napoléon, ne pouvant plus remplacer tant de pertes, se vit contraint de faire revenir de la Péninsule, pour la défense du territoire français, la plus grande partie des troupes qui s'y trouvaient. Craignant de laisser cette contrée soumise à l'influence des Anglais ou de l'anarchie populaire qu'il redoutait peut-être encore davantage, ne pouvant pas non plus rendre la couronne à Charles IV, qui, vivant dans la retraite à Rome, était de plus en plus incapable de la porter, ce fut alors qu'il songea à Ferdinand, et qu'il envoya à Valençay le conseiller d'État Laforêt avec de pleins

(1) Ce qui irrita le plus Charles IV et la reine, c'est que Ferdinand désigna ouvertement Godoy, en demandant qu'ils cessassent de s'entourer de gens qui s'étaient attiré la haine de la nation.

pouvoirs. Le jeune prince hésita d'abord, déclarant qu'il ignorait l'état actuel de son royaume, et demandant à y envoyer des commissaires; enfin il voulut se mettre en correspondance avec ses sujets avant de prononcer sur leur sort. Mais les circonstances étaient urgentes; l'empereur était pressé, et Ferdinand ne devait pas moins l'être. Il donna des pouvoirs au duc de San-Carlos, et un traité fut signé le 11 décembre 1813, par lequel Napoléon le reconnut roi d'Espagne et des Indes. Il prit l'engagement de faire évacuer la Péninsule par les troupes anglaises, de payer à son père Charles IV et à sa mère une pension de neuf millions, et de conserver à tous les Espagnols qui avaient servi Joseph Bonaparte leurs places et prérogatives. Ainsi Ferdinand fut rétabli sur le trône par celui-là même qui l'en avait fait descendre. Cependant il ne recouvra pas aussitôt sa liberté; ce n'est que le 3 mars 1814 qu'il lui fut permis de quitter sa prison et de se rendre en Catalogne sous le nom de comte de Torreno, avec un passeport du ministre de la guerre. Ayant rencontré à Perpignan le maréchal Suchet, qui y commandait les troupes françaises, et qui avait ordre de lui rendre tous les honneurs, il le traita fort bien, et fit dîner à sa table ce général, qui s'était fait remarquer en Espagne par sa modération et le bon ordre qu'il avait su y maintenir. Les peuples accoururent en foule sur son passage, et jusqu'à Madrid il ne marcha qu'au milieu des acclamations et des cris de joie. Dès qu'il fut arrivé dans cette capitale, il s'occupa d'y rétablir l'autorité royale sur ses anciennes bases, et refusa la constitution que les cortès avaient faite en son absence (1). Il éloigna successivement de l'Espagne tous les chefs du parti de Bonaparte que l'on appelait *Josepinos*. Il s'entoura en même temps d'hommes dévoués et fidèles, releva les habitations détruites et répara tous les genres de pertes occasionnées par la guerre; enfin il paya par des emplois, par des honneurs ou par des indemnités pécuniaires tous les services rendus à sa cause; il accorda aussi des dédommagements aux parents de ceux qui avaient péri à Madrid dans le massacre du 2 mai 1808, victimes de leur zèle pour la patrie. Ayant épousé en secondes noces (avril 1816) une princesse de Portugal, il accorda à cette occasion un pardon général pour tous les crimes, sous la seule réserve de la *vindicta publique*. Enfin, après avoir beaucoup restreint le pouvoir de l'inquisition religieuse, il supprima entièrement une espèce d'inquisition politique, établie par Joseph Bonaparte, sous le nom de *ministère de la sûreté publique*. L'édit des finances qu'il rendit vers la fin de l'année 1817, par les conseils d'un homme de bien, le ministre Garay, est un des actes les plus sages de son règne. Après avoir fait dans le préambule de cet édit un tableau beaucoup trop vrai des

(1) On a publié, dans divers écrits, que Ferdinand VII, en rentrant sur le territoire espagnol, avait promis de maintenir la constitution des cortès. Cette assertion est fautive.

maux que l'Espagne avait essuyés, d'abord par la guerre contre la révolution française, ensuite par une paix *souillée de sa funeste influence* (ce sont les expressions du préambule); après avoir montré à quel point ces événements avaient détruit les ressources du royaume, et tout ce que Philippe V, Ferdinand VI et Charles III avaient fait pour son bonheur, le roi Ferdinand VII lui-même, représenta l'état de l'Espagne *envahie par un perfide ennemi* en 1808. « Il paraissait, dit-il, humaine-
« ment impossible de résister à la force de ces
« armées qui s'étendirent dans les provinces. L'u-
« nivers se souviendra toujours avec admiration
« de la loyauté du peuple espagnol et du courage
« héroïque avec lequel il se résigna à toutes les
« horreurs d'une guerre sanglante pour conser-
« ver son indépendance et la succession de ses lé-
« gitimes souverains. Tous les calculs de la poli-
« tique échouèrent contre la fidélité des habitants
« de la capitale et des provinces; il s'éleva des sol-
« dats partout où il y eut des hommes en état de
« porter les armes. Tout intérêt personnel fut
« sacrifié; les propriétés particulières devinrent
« la propriété publique.... Après une suite infinie
« de revers, de combats, de sièges, de batailles,
« l'Espagne triompha, et ce fut à ses sacrifices,
« qui faisaient l'étonnement de l'Europe, que cette
« partie du monde dut sa liberté..... O mes peu-
« ples! vous avez offert le modèle de la plus rare
« fidélité, de la valeur la plus inouïe, d'une résis-
« tance sans exemple! et vous, généraux, officiers
« et soldats, vous tous qui avez pris les armes
« pour la défense de mon trône, de mes droits et
« de la cause de la nation, vous avez mérité les
« bénédictions de la patrie, l'admiration des étran-
« gers et mon éternelle reconnaissance... » Le mo-
narque, passant ensuite à l'entrée des Espagnols victorieux sur le territoire ennemi et à son retour dans son royaume, peignait de la manière la plus énergique l'émotion que lui avaient fait éprouver la joie de ses sujets en le revoyant, et les expressions de leur amour, et la profonde douleur qu'il avait ressentie à l'aspect des ravages causés par la guerre; puis il ajoutait : « Il fallut pourvoir
« à la subsistance d'un nombre infini de troupes
« qui s'étaient levées spontanément de toutes
« parts et à celle de nombreux prisonniers reve-
« nus de France, et il n'existait pour cela que les
« anciennes contributions que nous avions jugé
« convenable de rétablir à la place de l'unique
« contribution directe, trop onéreuse par sa na-
« ture et par sa répartition, et dont les peuples
« demandaient à être soulagés. Les rentrées de
« ces contributions ne pouvaient se faire qu'avec
« lenteur, à cause de la pénurie générale. Dans
« cet état de choses, l'ennemi du genre humain
« s'échappa de son île, et vint troubler encore la
« paix du monde. Il ne fut plus possible, dès cet
« instant, d'espérer les réductions nécessaires dans
« l'armée... Et il fallait en même temps pourvoir
« à des expéditions pour l'Amérique, aussi dispen-

« dieuses que douloureuses pour mon cœur, puis-
 « qu'elles étaient dirigées contre des Espagnols,
 « fils de la même patrie... Et il fallait encore sa-
 « tisfaire aux demandes des villes, des bourgs, des
 « particuliers ruinés par la guerre, ou à celles de
 « récompenses méritées. Comme la fidélité et le
 « courage avaient été sans bornes, il fallait que
 « ces récompenses fussent sans limites; et cepen-
 « dant, au milieu de tant de frais et de dépenses
 « indispensables, aucune nouvelle taxe ne fut im-
 « posée. Mes sujets apprécieront un jour ma résis-
 « tance à l'établissement de toute imposition nou-
 « velle... » Le ministre des finances présenta en
 même temps au conseil l'état de la dette publique
 et celui des revenus et des économies à faire. Nous
 nous bornerons aux principaux articles : 1^o les reve-
 nus, fondés sur le débit privilégié du sel et du
 tabac et sur le droit du timbre, furent conservés;
 2^o les douanes intérieures furent supprimées;
 3^o toutes les impositions des provinces furent ré-
 duites à une seule et unique contribution acquit-
 tée par toutes les classes, laïques et ecclésiastiques,
 selon la mesure de leurs propriétés; 4^o tous les
 employés qui jouissaient d'appointements au delà
 de douze mille réaux éprouvèrent une retenue;
 5^o le clergé fit à l'État un don annuel de trente
 millions de réaux; 6^o le produit des vacances des
 archevêchés et évêchés fut appliqué au paiement
 des charges du trésor pour les monts-de-piété,
 pensions de veuvage, de bienfaisance, etc.; 7^o on
 n'accorda aucun avancement civil ni militaire, jus-
 qu'à ce que tous les surnuméraires fussent placés;
 on n'accorda pareillement aucune pension dans
 aucun ministère; nul emploi nouveau ne fut créé,
 non plus qu'aucune commission ou junte qui pût
 être onéreuse au trésor royal. Nul privilège de
 commerce, enfin nulle exemption ne fut accordée
 sous aucun prétexte... Qu'on ajoute à toutes ces
 utiles dispositions les règles d'économie les plus
 sévères que le monarque s'imposa lui-même, qu'il
 imposa à sa cour et à tout ce qui l'environnait, et
 l'on conviendra au moins que ces commencements
 du règne de Ferdinand VII furent dignes de quel-
 ques éloges. La reconnaissance et l'amour de ses
 peuples le seconda merveilleusement : les contri-
 butions furent perçues avec une extrême facilité;
 et les produits des colonies, surtout ceux du Pérou,
 qui doublèrent à cette époque, augmentèrent en-
 core la somme du bonheur public. Ferdinand était
 sans nul doute alors le prince le plus solidement
 établi, le plus heureux de l'Europe; mais le parti
 de 1812, le parti des cortès, qui avaient joué un si
 grand rôle dans la lutte contre les armées impé-
 riales, était loin d'être mort. La suppression de la
 constitution, son éloignement du pouvoir et des
 affaires l'avaient mécontenté et irrité; des associa-
 tions secrètes se formèrent, des comités furent or-
 ganisés dans un but de renversement; et il résulta
 de toutes ces intrigues des soulèvements dont la
 répression fut aussi funeste aux révoltés que fâ-
 cheuse pour le prince (*voy.* LACY et PORLIER). Une

circonstance qui augmenta encore les embarras du
 gouvernement espagnol, ce fut la tendance à la
 rébellion qui se manifesta dans ses riches colo-
 nies, depuis longtemps objets d'envie des nations
 rivales. L'Angleterre surtout avait saisi toutes les
 occasions non pas de s'en emparer, mais d'en priver
 l'Espagne en les rendant indépendantes, et,
 selon son invariable politique, d'y ouvrir des dé-
 bouchés pour son commerce. Il avait été assez
 étonnant de voir la puissance britannique envoyer
 à grands frais des armées dans la Péninsule pour
 y soutenir l'indépendance de la monarchie espa-
 gnole, et dans le même temps travailler à sa ruine,
 en envoyant dans ses colonies des émissaires et
 des agents secrets pour y fomentier des troubles
 et des soulèvements, afin de les séparer de la mé-
 tropole et d'enlever à celle-ci l'une des bases les
 plus solides de sa prospérité. Il ne fut pas moins
 remarquable de voir la même puissance, lorsque
 l'indépendance et le triomphe de la Péninsule
 furent assurés, envoyer ouvertement des consuls
 et des agents diplomatiques aux États que ses in-
 trigues et ses sourdes menées étaient parvenues à
 créer. Ce système devait compléter la ruine de
 l'Espagne; Ferdinand VII comprit dès le commen-
 cement toute l'étendue de cette perte; il fit les
 plus grands efforts pour l'empêcher. Trois expé-
 ditions partirent successivement de ses ports; et,
 si les armes de l'Espagne ne purent réprimer tant
 de soulèvements, qui éclatèrent à la fois dans ses
 colonies (*voy.* BOLIVAR), elles en retardèrent au
 moins le triomphe complet; peut-être même
 l'eussent-elles tout à fait empêché (*voy.* MORILLO)
 si Ferdinand n'eût pas rencontré en Europe d'au-
 tres contrariétés et d'autres obstacles. Vers la fin
 de 1819, au moment où ce prince venait de pu-
 blier une seconde amnistie, à l'occasion de son
 troisième mariage avec une princesse de Saxe, une
 dernière et formidable expédition allait partir
 pour le Nouveau-Monde, et tout en faisait présa-
 ger les plus heureux résultats; mais l'esprit de
 révolution avait aussi gagné les soldats. La révolte
 éclata tout à coup parmi les troupes dont une in-
 croyable fatalité suspendait depuis plusieurs mois
 le départ dans l'île de Léon, sous les murs de Ca-
 dix. Quelques officiers subalternes et jusqu'alors
 ignorés, Quiroga, Riego (*voy.* RIEGO), se mirent à
 leur tête et les dirigèrent vers la capitale. En
 même temps un chef de partisans qui avait d'a-
 bord combattu pour l'indépendance de sa patrie,
 qui avait ensuite conspiré contre Ferdinand, et
 que les ministres de Louis XVIII avaient néan-
 moins accueilli, pensionné, le célèbre Mina enfin
 (*voy.* ce nom), accourut dans la Catalogne, et s'y
 mit à la tête des troupes insurgées. Des hommes
 de révolution et de troubles accoururent aussi de
 tous les pays; la révolte s'étendit sur tous les
 points, et Ferdinand, assailli, menacé, se vit con-
 traint d'accepter cette même constitution des cor-
 tès qu'il avait repoussée. C'était évidemment en-
 core une concession faite à la violence, et dont

toutes les circonstances étaient une protestation. Ainsi, forcé d'obéir à une constitution qu'il avait repoussée au premier aspect, ce prince se trouva dans une position extrêmement pénible et qui ne peut être comparée qu'à celle de Louis XVI en 1792 avant son emprisonnement et son fatal procès. Comme ce monarque, prisonnier dans son palais, il s'y vit tous les jours contraint de faire des promesses et des serments qu'il ne pouvait tenir; comme lui n'ayant auprès de sa personne qu'un petit nombre de serviteurs fidèles, qu'il n'osait avouer ni soutenir, il eut plus d'une fois, et notamment le 8 juillet 1820, la douleur de les voir massacrer sous ses yeux sans pouvoir les défendre. Sans appui et privé de tout secours, le malheureux Ferdinand eut trop souvent recours à de méprisables mensonges, à une dissimulation qui n'était que trop dans son caractère, et qui ne peut qu'avilir et dégrader les rois, même aux yeux de leurs partisans. De pareils moyens ne pouvaient d'ailleurs que retarder sa ruine de quelques jours; et de concession en concession il serait sans doute arrivé au même dénouement que l'infortuné monarque son cousin, s'il ne lui était pas survenu du dehors une prompte assistance. Toutes les puissances de l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, parurent comprendre qu'il leur importait de réprimer une rébellion menaçant également tous les trônes; et, réunis à Laybach, les rois de la Ste-Alliance décidèrent (1) que la France, qui y avait le plus d'intérêt, serait seule chargée de cette répression dans la Péninsule. Louis XVIII mit son neveu le duc d'Angoulême à la tête de cent mille hommes; et cette puissante armée, faisant tout plier devant elle, arriva bientôt sous les murs de Madrid. Le parti révolutionnaire, qui dominait encore dans cette capitale, prit alors la résolution de l'abandonner, et contraignit Ferdinand à le suivre, d'abord à Séville, où sa déchéance fut définitivement prononcée par les cortès; ensuite à Cadix, où il resta sans déguisement prisonnier jusqu'à ce que le duc d'Angoulême se fut rendu maître de ce dernier asile de la révolution. La mission de ce prince était de rétablir en Espagne sur ses antiques bases toute l'autorité monarchique; et la volonté seule de Ferdinand VII pouvait y apporter des modifications. Mais c'est en vain qu'après la victoire on essaya de lui faire faire quelques concessions. Les chefs de la révolution furent exécutés, et il n'y eut de grâce que pour les subalternes ou les hommes égarés. Ferdinand rentra dans toute la plénitude de son pouvoir; et les germes de la révolution parurent étouffés pour longtemps (2). C'est au milieu de ces événements,

et peut-être aussi par leur influence, que se consumma bientôt la perte des riches colonies espagnoles, et que, se voyant privé d'une aussi belle portion de ses revenus, Ferdinand se vit obligé de mettre à l'arrière une grande partie de ses dépenses, même la solde des troupes, et aussi de recourir à des emprunts, dont il ne put pas même toujours payer les intérêts. Ayant perdu sa troisième femme en 1829, ce prince épousa en quatrième nocces, le 11 décembre de la même année, Marie-Christine de Naples, qui mit au jour, le 10 octobre 1830, la princesse Marie-Isabelle-Louise, aujourd'hui reine par suite de l'abolition de ce qu'on appelle fort à tort la loi salique et de ce qui est dans toute l'Europe la loi de *succession agnatique mixte* (1). Tous ces malheurs domestiques ajoutèrent aux chagrins causés à Ferdinand par les calamités de l'Espagne : sa santé s'altéra considérablement, et ses facultés morales s'affaiblirent aussi visiblement. On profita alors, comme il arrive trop souvent, de cette fâcheuse position pour le faire consentir, sous prétexte d'une décision des cortès de 1789, qui n'a jamais été prouvée, à cette abolition de la loi de succession qu'il n'avait pas le droit de prononcer, et qui devait, dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Espagne, laisser la couronne sur la tête d'un enfant sous la régence de sa mère, au préjudice du frère de Ferdinand, l'infant don Carlos. En vain l'on fit des tentatives pour que ce prince lui-même consentît à un pareil renversement des bases de la monarchie espagnole, il s'y refusa avec énergie; et lorsque Ferdinand VII eut fermé les yeux, le 29 septembre 1833, lorsque le pouvoir fut tombé dans les mains de la reine douairière devenue régente, la malheureuse Espagne se vit déchirée par la plus cruelle des guerres

acclamations. Le roi cependant semblait accueillir avec quelque froideur ces témoignages de l'amour de ses défenseurs. Un général français assis à ses côtés crut lui être agréable en lui faisant remarquer ces explosions de dévouement, qui devaient lui être bien plus précieuses à l'instant où il échappait aux mains de ses oppresseurs; « Ce sont, dit Ferdinand en haussant les épaules, les mêmes chiens avec d'autres colliers. » (*Los mismos perros, con otros collares.*) En effet l'armée de la foi, qui avait versé son sang pour lui en 1823 comme le parti de la constitution de 1812 l'avait fait pendant la guerre de l'indépendance, ne tarda pas à se montrer peu satisfaite de la part accordée à ses idées et à ses chefs. Dans le gouvernement, un parti se forma autour de don Carlos, héritier présomptif de la couronne, ou sous son nom. Du mécontentement ce parti passa bientôt à l'action, et en 1825 il fit une levée de boucliers sous les ordres du brigadier Georges Bessières (voy. ce nom). L'insurrection fut vaincue et étouffée dans le sang de son chef. Mais dès lors Ferdinand eut à se défendre à la fois contre les conspirations du parti libéral et du parti absolutiste pur. Il les frappa inexorablement l'un et l'autre, et parvint par la rigueur de ses châtiements à les maintenir tous les deux dans une obéissance qui n'était pas obtenue sans des résistances nombreuses. Sa pénétration ne laissait pas que d'apprécier l'état de l'Espagne, et il sentait que cette double compression n'était qu'un palliatif temporaire. Faisant allusion à sa mort, il disait souvent dans son langage vulgaire mais pittoresque : « Je suis à l'Espagne ce qu'est le bouchon à une bouteille de bière; moi parti, toute la mousse débordera au dehors. » Z.

(1) La succession cognatique n'admet au trône que les hommes; la succession agnatique admet la fille aînée ou ses représentants après que tous les mâles du même degré sont morts sans postérité; la succession agnatique mixte n'admet les filles qu'après extinction des mâles, même de degré supérieur, c'est-à-dire des oncles, etc., et de leurs représentants (les cousins, etc.). C'est cette loi qui régit l'Espagne.

(1) Ferdinand se fit représenter à ce congrès par deux envoyés secrets (voy. d'Espagne). Z.

(2) Rentré dans l'exercice du pouvoir absolu, Ferdinand ne vit point pour cela la fin de ses inquiétudes, et l'Espagne fut agitée dans un autre sens. C'est ce qu'il sembla prévoir même au moment de sa délivrance. Sorti de Cadix après la capitulation de cette ville, il fut reçu au milieu des volontaires royalistes avec toute l'ardeur de l'enthousiasme espagnol. Ils entouraient sa voiture en agitant leurs armes et poussant les plus bruyantes

civiles. On a publié en 1824, sous le titre de *Mémoires historiques sur Ferdinand VII, roi des Espagnes, et sur les événements de son règne*, par Don ***, avocat près des tribunaux espagnols, un volume in-8°, d'abord en espagnol, puis en anglais et en français, par M. G. H***. Cet ouvrage, écrit par un réfugié qui avait à se plaindre de Ferdinand, est cependant exact et vrai, toutes les fois qu'il n'y est pas question de la constitution de 1812, pour laquelle l'auteur paraît avoir professé une grande admiration.

M—vj.

FERDINAND, infant, fils de Jacques II, roi d'Aragon, naquit à Valence en 1228. Par la disposition que, de son vivant, son père avait faite entre ses enfants, il lui était échu en partage les États de Roussillon, de Cerdagne, de Conflant et de Montpellier; mais ce partage ne servit, comme il arrive ordinairement, qu'à mettre la dissension parmi tous les princes de la famille royale. Don Ferdinand ne négligeait aucun moyen pour indisposer le roi contre son frère, et celui-ci n'attendait qu'une occasion favorable pour se rendre maître des États de son rival. Les représentations, les prières, les menaces, les punitions du monarque ne purent jamais parvenir à établir la paix entre ses deux fils, nés tous les deux avec un caractère violent, ambitieux et vindicatif. On avait insinué à don Pèdre que don Ferdinand entretenait des correspondances avec le roi de Sicile et quelques seigneurs français qui devaient l'aider à s'emparer des domaines de son frère. Celui-ci forme alors le projet de lui ôter la vie, et charge un assassin d'exécuter ce crime. Don Ferdinand en est averti, et va demander justice au roi. Jacques II se contente d'appeler ses fils à Valence, et de leur faire jurer devant les évêques une réconciliation qui ne fut qu'apparente. Peu de temps après, don Pèdre entre à main armée dans les États de don Ferdinand et s'en empare. Ce dernier, outré par cette agression et par le peu de justice que semblait lui rendre son père, se ligue contre lui avec les seigneurs catalans révoltés. Don Pèdre, de son côté, se met à la tête des seigneurs aragonais; il défait et poursuit don Ferdinand, qui est contraint de se réfugier au château de Pomar; mais cerné de toutes parts, il se déguise en paysan et veut chercher son salut dans la fuite; il tombe malheureusement entre les mains des soldats de don Pèdre, qui ordonne aussitôt qu'on le jette dans la rivière de Cinga, l'an 1273.

B—s.

FERDINAND, roi de Portugal, fils de Pierre le Cruel et de Constance de Castille, naquit à Coïmbre en 1340. A peine monté sur le trône, après la mort de son père, arrivée en 1367, il eut à soutenir la guerre contre Henri II, roi de Castille, surnommé le Bâtard. Tandis que la flotte portugaise ravageait les côtes d'Espagne, Henri II portait la désolation dans les États de son ennemi. Battu en deux rencontres et sur le point d'être attaqué dans sa capitale, Ferdinand eut recours au pape, qui se rendit médiateur entre les deux souverains. La

paix fut signée en 1371, à Abayacin en Portugal. Pour la rendre plus durable, Henri avait offert à Ferdinand la main de sa fille, dona Éléonore. Ce mariage aurait agrandi le Portugal de quatre villes importantes, que Henri avait assignées pour dot à l'infante. Ferdinand refusa ces avantages, et s'excusa près de Henri, qui, désirant la paix, restitua toutes les places qu'il avait conquises. La cause du refus de Ferdinand était sa passion pour Éléonore de Méneses, qu'il prétendait épouser après l'avoir enlevée à dom Laurent Vélasquez de Acunha, et avoir fait casser leur mariage. Ce mari indignement outragé se retira en Castille, où il fut contraint de dévorer sa douleur. On dit cependant qu'il porta, tant qu'il vécut, deux cornes d'argent sur son chapeau, en témoignage de l'injustice de son maître et de l'infamie dont il l'avait couvert. Éléonore avait rendu Ferdinand père d'une fille. Ce gage de leur faiblesse n'ayant fait qu'augmenter sa passion, aussitôt qu'il eut conclu la paix avec le roi de Castille, il se décida à élever sa maîtresse jusqu'au trône. Sourd aux remontrances des grands et insensible à l'indignation publique, il quitta tout à coup Lisbonne, passa à Oporto, où il célébra son mariage avec une pompe qui semblait insulter à l'affliction et au mécontentement de tout son royaume. De retour dans la capitale, il voulut obliger ses frères légitimes (les infants don Denis et don Jean, fils de l'infortunée Inès de Castro) de prêter hommage à la nouvelle reine; mais ils ne voulurent jamais y consentir, et se retirèrent en Castille. L'infant dom Jean, frère bâtard du roi, qui s'y était également refusé, fut renfermé dans un château. Après quelques années de calme, la guerre s'alluma de nouveau entre le Portugal et la Castille. Jean I^{er} avait succédé à son père, Henri II; Ferdinand renouela d'anciennes prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Les deux armées étaient déjà en présence lorsque le Portugais offrit au Castillan des conditions si favorables, que celui-ci ne tarda pas à les accepter. Une de ces conditions portait que l'infante dona Béatrix, sa fille unique, serait mariée à Ferdinand, infant de Castille, et que leurs enfants succéderaient à la couronne de Portugal; mais attendu l'âge trop tendre de l'infant, ce mariage n'eut pas lieu. En 1383, le roi de Portugal fut attaqué d'une grave maladie qui le conduisit au tombeau le 20 ou le 22 octobre, à l'âge de 42 ans, et après en avoir régné seize et quelques mois. Le caractère de ce roi était doux, affable; son amour effréné pour dona Éléonore lui avait fait commettre une grande faute; mais il parvint à la faire oublier par l'abondance qu'il sut introduire dans ses États et la sagesse avec laquelle il sut les gouverner. Béatrix, sa fille, se maria avec don Jean de Castille en 1385; mais elle ne régna pas longtemps en Portugal. L'infant dom Jean, frère bâtard du roi Ferdinand, fut placé sur le trône par le vœu général de la nation.

B—s.

FERDINAND (Dom), fils de Jean I^{er}, dixième roi

de Portugal, et de dona Philippe, fille du duc de Lancastre, naquit à Santarem le 29 septembre 1402. Ce fut lui qui, à l'âge de quatorze ans, proposa aux infants ses frères la conquête de Ceuta, comme pouvant être utile à l'État et à la religion, attendu que cette ville servait de retraite aux corsaires maures. Cette expédition eut lieu; mais son jeune âge ne lui permit pas d'y prendre part. Il n'en fut pas de même de celle qui, en 1457, fut dirigée contre Tanger. Il y déploya, comme ses compagnons d'armes, une brillante mais inutile valeur. Les Portugais n'ayant obtenu des Maures la permission de sortir des postes qu'ils occupaient autour de la ville qu'à condition de livrer pour otages quelques-uns des plus illustres chefs de l'armée, l'infant dom Ferdinand fut de ce nombre. Parmi les prisonniers maures qui se trouvaient au pouvoir des Portugais, était le fils du gouverneur de Tanger. Le roi de Portugal, Édouard, fit proposer aux infidèles l'échange de l'infant son frère contre le personnage dont on vient de parler; ils rejetèrent fièrement cette proposition. Cependant ils déclarèrent qu'ils rendraient le prince si l'on consentait à leur restituer la ville de Ceuta. La plupart des personnes consultées par Édouard ayant combattu la restitution proposée, il fallut que le malheureux Ferdinand demeurât dans l'esclavage. D'Arzilla, où il se trouvait, il fut transféré à Fez. Pendant la route, il se vit exposé aux plus indignes traitements; quand il traversait des villages, on lui crachait au visage, on l'assailait à coups de pierres. Arrivé à Fez, il eut de nouveaux outrages à essuyer; on le chargea de fers et on le jeta dans un cachot obscur, où il vécut près de cinq années, consumé de douleur et d'ennuis. La peste étant venue ravager la ville de Fez, il fut transféré à Alcaçar; c'est là qu'enfin il s'éteignit, au milieu des plus vives souffrances, le 5 juillet 1445. Il était âgé de 41 ans; il y en avait six qu'il souffrait les horreurs de l'esclavage. C'était un prince sage, religieux, brave, enfin digne d'un meilleur sort. Il avait supporté ses infortunes avec une résignation et une douceur qui excitèrent souvent l'admiration des Maures eux-mêmes. Le roi de Fez, en apprenant sa mort, s'écria qu'il eût mérité de connaître la loi du prophète. Ferdinand fut honoré parmi les Portugais comme un saint, à cause de ses vertus. On dit qu'aujourd'hui encore les Maures montrent son tombeau à Fez, comme un éternel monument de la défaite des Portugais. Tandis que Ferdinand vivait dans une si dure captivité, le roi Édouard, son frère, avait voulu plusieurs fois aller le délivrer; mais l'état de son royaume s'était toujours opposé à ce généreux dessein. Sous le règne d'Alphonse V, en 1475, le corps du saint infant fut échangé contre l'un des fils de Muley-Xèque, roi maure. Il fut apporté d'abord à Lisbonne, puis inhumé au monastère de la Bataille.

F—A.

FERDINAND I^{er}, roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit le *Magnanime*, régna de 1438 à 1494.

Lorsque Alphonse d'Aragon eut achevé la conquête du royaume de Naples, et qu'il en eut réformé l'administration de concert avec son parlement, ce corps, qu'il avait assemblé, lui demanda en 1445 de régler la succession à la couronne, et puisqu'il pouvait en disposer par droit de conquête, de l'assurer au seul enfant qu'il eût, Ferdinand, son fils naturel. Alphonse, qui aimait tendrement ce fils, accueillit cette demande avec joie; il déclara Ferdinand duc de Calabre (c'était à Naples le titre des princes héréditaires), lui fit épouser en 1444 Isabelle de Clermont, nièce de Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, et il engagea le pape Eugène IV à légitimer Ferdinand et à le reconnaître comme héritier du royaume. Alphonse mourut le 27 juin 1458, et Ferdinand, alors âgé de 34 ans, fut reconnu sans difficulté par le royaume de Naples, quoique son caractère dissimulé et cruel lui eût déjà fait beaucoup d'ennemis; mais les Napolitains aimaient mieux avoir un mauvais roi que de passer sous le sceptre de Jean, roi de Navarre, frère et héritier d'Alphonse, et de voir leur patrie réduite en province du royaume d'Aragon. Bientôt, il est vrai, ils se repentirent de ce choix, et dès l'année suivante ils invitèrent Jean d'Anjou, fils du roi René, comte de Provence, à venir disputer une couronne à laquelle ses ancêtres avaient tous prétendu, sans pouvoir jamais la porter. Jean-Antoine Orsini, oncle du roi, embrassa le premier le parti de son rival; un grand nombre de barons imitèrent son exemple, et la révolte pouvait devenir générale. Ferdinand s'avança à la rencontre de ses ennemis; il les joignit à Sarno le 7 juillet 1460, mais il y fut battu par son imprudence: son armée fut dispersée; une autre armée qui combattait pour lui dans la Pouille fut défaite le 27 juillet; ses finances furent réduites à un état si déplorable, que la reine Isabelle sa femme, pour lui procurer quelque argent et quelques effets d'équipement, fit elle-même avec ses enfants une quête dans les rues de Naples. François Sforce, duc de Milan, et le pape Pie II crurent leur politique intéressée à soutenir Ferdinand; ils lui envoyèrent de puissants renforts. Scanderbeg, le héros de l'Albanie, traversa l'Adriatique pour venir combattre dans son armée, par reconnaissance pour la mémoire d'Alphonse, et le 18 août 1462, Ferdinand remporta devant Troia, sur le duc Jean d'Anjou, une victoire qui rétablit ses affaires. Bientôt après il fit la paix avec Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente et le plus puissant baron du royaume; dès lors seulement il put se dire assis sur son trône. Orsini mourut l'année suivante, et le roi recueillit sa riche succession en vertu d'un testament qui probablement était supposé. Après que Jean, duc d'Anjou, eut été forcé de quitter en 1464 le royaume de Naples; qu'il avait défendu pied à pied, Ferdinand commença d'exercer ses vengeances contre tous ceux qui avaient embrassé le parti angevin. Il fit enlever, au mépris de sa parole, le duc de Sessa

et ses fils, qu'il retint en prison jusqu'à leur mort. Sa trahison envers Jacques Piccinino (*voy. Piccinino*) fut plus honteuse encore. Ce grand général était venu à sa cour, muni d'un sauf-conduit; le roi, qui l'avait appelé avec les plus vives instances, l'avait reçu avec affection; et lui avait donné pendant tout un mois des fêtes brillantes; tout à coup il le fit arrêter dans le palais, et étrangler dans sa prison. Tous les ennemis de Ferdinand furent successivement en butte à sa perfidie et à sa cruauté. La part que ce monarque prit en 1478 à la conjuration des Pazzi contre les Médicis fit assez connaître que sa politique extérieure n'était pas plus irréprochable. Cependant Laurent de Médicis, qui voyait la république florentine exposée aux plus grands dangers par l'attaque du roi de Naples, osa se confier à la générosité et plus encore à la politique d'un ennemi aussi perfide, et son espérance ne fut point trompée. Il se rendit à Naples en 1479, et il conclut avec Ferdinand une paix qui servit les vues de ce dernier (*voy. Laurent de Médicis*). La prise d'Otrante par les Turcs, le 21 août 1480, en même temps qu'elle répandit la terreur dans toute l'Italie, arrêta quelque peu les projets ambitieux de Ferdinand. Cette ville fut reprise le 10 septembre de l'année suivante par son fils Alphonse II, alors duc de Calabre. Cet exploit, qui sauvait Naples et l'Italie de l'invasion des musulmans, semblait fait pour attacher les peuples à l'héritier de la couronne; mais Alphonse, à tous les vices de son père joignait une débauche honteuse et un orgueil insupportable. Les barons du royaume, voyant approcher le moment où il monterait sur le trône, prirent tous les armes, en 1485, contre le père et contre le fils. Ils étaient secondés par le pape Innocent VIII, les Vénitiens et les Génois. Ferdinand obtint d'eux la paix en accordant aux barons révoltés et à leurs alliés tout ce qui lui était demandé; puis aussitôt que les armées ennemies se furent retirées, il fit saisir tous ceux qui l'avaient attaqué, confisqua leurs biens, et fit trancher la tête à plusieurs d'entre eux. Le pape, également trompé, après d'inutiles réclamations, excommunia Ferdinand en 1489. Cependant l'Italie retentissait déjà des préparatifs de guerre que faisait Charles VIII de France pour conquérir le royaume de Naples, sur lequel René d'Anjou lui avait cédé tous ses droits. Ferdinand, pour se défendre, s'était réconcilié avec le pape Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII; mais ce monarque mourut avant d'être attaqué, le 25 janvier 1494, à l'âge de 70 ans, emportant la haine de ses sujets, et ne pouvant exciter de regrets que par la comparaison qu'on faisait de lui avec son fils et son successeur, Alphonse II, qu'on haïssait davantage encore. S. S—r.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II et petit-fils de Ferdinand 1^{er}, régna en 1495 et 1496. Ferdinand II, avant de monter sur le trône, fut envoyé en 1494 par son père dans la Ro-

magne; il devait en chasser les garnisons des Visconti, et fermer, s'il était possible, la route de Naples aux Français que conduisait Charles VIII. Mais Ferdinand arriva trop tard, et son armée était trop faible pour tenir tête à d'aussi redoutables adversaires. Il fut obligé de se retirer devant le duc de Montpensier, qui commandait l'avant-garde française, et d'évacuer la Romagne, sans avoir même hasardé une bataille. Cependant, à peine était-il de retour à Naples, que son père Alphonse, accablé par la haine universelle, abdiqua la couronne en sa faveur. Il espérait encore que les vertus de son fils regagneraient des cœurs aliénés par ses cruautés et celles de son père. La cérémonie se fit le 23 janvier 1495, et Alphonse s'embarqua dix jours après pour la Sicile, où il ne tarda pas à mourir. Ferdinand avait hérité d'un trône sans soldats, et son père ne lui laissait point d'argent pour faire des levées. Alphonse avait emporté avec lui tous les trésors de la couronne, qu'on évaluait à 350,000 ducats. La noblesse et le peuple avaient tant de haine pour la maison d'Aragon, que toutes les grâces accordées par Ferdinand à son avènement ne furent qu'un objet de dérision. Il avait pris position avec son armée à San-Germano; mais il fut obligé de s'en éloigner une nuit pour réprimer les mouvements séditieux de Capoue et de Naples. Quand il revint à son camp, il n'y trouva plus personne: tous les soldats s'étaient débandés. Ses meilleures villes, en sa présence même, envoyèrent des ambassadeurs à son ennemi. Ferdinand, jugeant toute résistance inutile, ne voulut pas causer, par une vaine opposition, la ruine de sujets qui l'abandonnaient. Il rassembla sur la place du Château-Neuf tous les habitants de Naples, prit congé d'eux avec sensibilité, les délia des serments qui les attachaient à la maison d'Aragon, et leur permit de traiter avec le vainqueur; ensuite il s'embarqua pour Ischia, tandis que la populace pillait déjà ses écuries. Il partit de Naples le 21 février 1495, laissant des garnisons dans le Château-Neuf et le Château de l'Oeuf. A son arrivée à Ischia, il trouva le gouverneur de cette île déjà prêt à la rébellion. Les portes de la forteresse furent fermées à sa suite, et on ne lui permit d'entrer qu'avec un seul compagnon. Mais Ferdinand, ayant été introduit, étonné mort à ses pieds d'un coup d'estoc ce gouverneur infidèle, et intimidé tellement la garnison déjà révoltée, que seul au milieu de soldats ennemis il se fit obéir par eux. Charles VIII ne resta que peu de mois à Naples, et il n'eut pas plutôt quitté cette ville qu'on put s'apercevoir combien les dispositions des habitants étaient changées. Brindes et Gallipoli étaient restées sous l'obéissance de Ferdinand. Le roi d'Aragon avait envoyé au secours de son cousin Gonsalve de Cordoue, qu'on nommait le *grand capitaine*. Celui-ci reprit Reggio de Calabre, et quoique battu à Seminara par Aubigny, il fit des progrès dans les provinces méridionales: enfin les Napolitains eux-mêmes

rappelèrent Ferdinand. Ce roi entra dans Naples le 7 juillet 1495, avec environ 2,000 soldats ; il assiégea les forteresses où les Français avaient garnison, et s'en rendit maître successivement. Il obtint des secours d'argent et des soldats des Vénitiens, moyennant la cession des places fortes qu'il occupait le long de la mer Adriatique. Il battit le duc de Montpensier, qui mourut ensuite à Pozzuolo, contraignit Aubigny à évacuer la Calabre, et avant le milieu de l'année 1496 il reconquit tout son royaume. A cette époque Ferdinand se maria, et à l'étonnement de tout le monde, ce jeune roi, âgé à peine de vingt-six ans, épousa sa tante Jeanne, fille de Ferdinand I^{er}, son grand-père. Ce mariage avait été autorisé par le pape Alexandre VI ; mais il n'en fut pas moins fatal à Ferdinand II, qui, abusant de ses forces et de sa jeunesse, mourut dans les bras de son épouse, le 5 octobre 1496. S. S—1.

FERDINAND IV, roi de Naples et de Sicile (ou, comme on dit aujourd'hui, du royaume-uni des Deux-Siciles, mais sous le nom de *Ferdinand I^{er}* et seulement à partir de 1817), était le troisième fils du roi d'Espagne Charles III, qui vingt-cinq ans durant avait régné à Naples sous le nom de Charles VII. Comme les traités d'Utrecht, de Madrid (1721), de Vienne (1758), s'opposaient à ce qu'un même prince de la maison de Bourbon réunît la couronne d'Espagne et des Indes à celle de Naples et de Sicile, Charles VII, quand la mort de son frère Ferdinand VI sans postérité mâle lui déféra la succession en Espagne, abdiqua le trône de Naples ; et comme l'imbécillité reconnue de don Philippe, son fils aîné, le forçait à voir dans Charles, son puîné, l'héritier présomptif de la plus belle de ses deux couronnes, c'est naturellement à Ferdinand qu'appartenait l'autre. Ferdinand n'avait encore que huit ans lorsque cet événement eut lieu, le 5 octobre 1759. Les huit premières années de son règne lui furent donc complètement étrangères, et même plus étrangères qu'elles ne le sont pour le vulgaire des rois : car l'éducation du jeune monarque fut totalement manquée. Son père, en quittant l'Italie l'avait confié au prince de San-Nicandro : c'était un grand seigneur ; mais c'était, ou peu s'en faut, le plus inepte des mortels qui aient eu leurs entrées à la cour. Ne comprenant rien aux nécessités de la royauté, ou bien s'exagérant le danger des travaux de l'intelligence, il appliqua presque exclusivement son élève aux exercices du corps : la chasse et la pêche absorbèrent les jeunes années de Ferdinand ; il se livrait avec fureur au jeu de paume, dans lequel il excellait ; il aimait les travaux champêtres, le jardinage, la taille des arbres, et ces occupations devinrent pour lui des besoins, non des délassements. Il eût été facile peut-être d'en faire un bon militaire ; il se plaisait assez à voir la troupe manœuvrer, montait fort bien à cheval et portait volontiers l'uniforme. S'il eût assisté à autre chose qu'à des parades, et que quel-

ques campagnes l'eussent familiarisé avec la vie des camps et avec les grandes idées de la stratégie, il n'aurait sans doute pas fait si triste figure quelquefois sur son trône, et c'eût été en bien des occasions un moyen de masquer sa médiocrité. Il aimait beaucoup la marine, et commandait assez bien les manœuvres dans une charmante frégate qu'il s'était fait construire. Quant aux lettres, aux beaux-arts, aux sciences, il n'en savait même pas les premiers éléments. De là beaucoup de répugnance pour les affaires, et le besoin de laisser flotter les rênes en d'autres mains, tout en paraissant les serrer vigoureusement de la sienne ; aussi l'histoire de son règne est-elle celle des favoris et des femmes influentes plutôt que sa propre histoire, et le tableau des événements amenés par des volontés étrangères ou par la force des choses, plutôt que celui d'un rôle vraiment royal sur la scène du monde. Chronologiquement, Tanucci était le premier de ces vice-gérants de la royauté ; et la majorité du jeune roi (12 janvier 1767) ne le priva pas instantanément de la puissance : seulement, au lieu d'être le chef du conseil de régence, il fut chef du conseil d'État. Le 12 mai de l'année suivante, Ferdinand épousa l'archiduchesse Marie-Caroline d'Autriche, dont le caractère beaucoup plus ferme que le sien prit dès ce moment un ascendant marqué sur lui. Toutefois longtemps encore la jeune reine songea plus aux divertissements de son âge qu'aux soins sévères de l'ambition ; et ce n'est que vers 1770 qu'elle s'immisça dans les affaires de l'État. En cela elle se conformait aux instructions de Marie-Thérèse, sa mère ; et cette intervention dans la politique est plus qu'un fait ordinaire : c'est l'influence autrichienne s'évertuant de son mieux à combattre l'influence espagnole ; c'est, en d'autres termes, la continuation de la vieille lutte entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. Ferdinand fut plus témoin qu'acteur dans cette guerre de cabinet, et il ne fit que permettre les événements. On sait que c'est Caroline qui l'emporta. Chaque jour elle avançait d'un pas, tandis que Tanucci et l'Espagne reculaient d'autant. Cette prétention à la domination ne se couvrait pas même d'un masque : la reine, lorsqu'elle eut mis au monde un fils, en 1774, eut entrée et voix délibérative au conseil. Tanucci, perdant du terrain de jour en jour, finit par donner sa démission ; et la reine le remplaça par le marquis de la Sambuca, sous lequel Acton ne tarda point à s'introduire aux affaires. Il eut d'abord le portefeuille de la marine. Ce n'est que lorsque la toute-puissance de la reine, qui d'un mot faisait et défaisait, et sa prédilection marquée pour Acton eurent relégué la Sambuca au second rang, que ce personnage, aussi jaloux que médiocre, fit quelque attention à la nullité de Ferdinand, que sa femme laissait dans l'ombre. Il était assez aisé de voir que, soit habitude filiale et souvenir vague de ce qu'il devait à son nom de Bourbon, soit dépit amer de compter pour si peu dans son

propre palais, il ne subissait qu'avec répugnance le joug de sa femme ; mais il le subissait, parce qu'elle était là, parce qu'il ne savait pas dire : *Je le veux, je le défends* ; parce qu'il était apathique, et ignorant des hommes et des choses, parce qu'il n'exerçait aucune action sur ce qui l'environnait. Arrivait-il qu'il voulût se mêler de quelque affaire, on le laissait se noyer dans les détails, s'occuper de contentieux, réviser des procès, méditer sur les imperfections de la procédure. Pour donner un peu d'énergie factice à cette âme sans ressort, le marquis imagina, ce qu'on imagine souvent dans les cours, de donner au roi une maîtresse de sa main. Il jeta les yeux sur une madame Gondar, alors la beauté à la mode. Cette Anglaise, mariée à un maître de langue française, justifiait l'engouement des Napolitains par une figure délicate, de grandes manières et beaucoup d'esprit. L'intrigue pour elle était un besoin. Le plan du marquis de la Sambuca la ravit, et elle se mit sur-le-champ à l'exécuter. Mais on s'y prit avec trop peu de mystère. La belle Anglaise, placée dans une loge vis-à-vis de celle du monarque, attira ses regards, et tout le monde s'en aperçut ; le lendemain le couple Gondar reçut l'ordre de quitter Naples (1) sous vingt-quatre heures. De plus la reine, qui probablement rendait justice à l'expédient de la Sambuca en le redoutant, environna son mari d'un réseau d'espions intimes, lui permettant du reste autant qu'il pouvait le souhaiter les liaisons sans conséquence, et se montrant aussi philosophe à Naples qu'avait pu l'être madame de Pompadour à Versailles sur les distractions du monarque. C'est même ainsi que prit naissance le village de San-Leucio, espèce de *Parc-aux-cerfs* masqué du grand nom d'établissement modèle, et où nous ne nions pas qu'il ne se soit fait des choses sérieuses et utiles (2). Ainsi réduit à l'entourage le plus insignifiant, et n'étant plus que le signataire des grâces, des nominations, des décrets de sa femme, Ferdinand acheva de baisser dans l'opinion publique. La Sambuca fit quelques efforts encore pour le maintenir. Il recourut au roi d'Espagne ; il lui adressa une lettre remplie de détails sur ce qui se passait à la cour, et principalement sur le caractère et la conduite de sa bru. La lettre fut interceptée et le malencontreux correspondant relégué à Palerme. Le roi tenta timidement quelques représentations, non pour obtenir le rappel de la Sambuca, mais pour modérer l'ardeur avec laquelle Acton, tout Anglo-Autrichien de cœur, se déclarait contre la France et l'Espagne, pour relever l'inconvenance de querelles entre le père et le fils : on lui répondit par des phrases en l'air, et les

regards de la reine semblaient lui dire : « Vous ne « comprenez pas. » De loin en loin l'ambassadeur d'Espagne, marquis de Matallana, et les lettres de son père lui donnaient quelques vellétés de courage ; puis il faiblissait et cédait. On peut voir à l'article CAROLINE comment le voyage en Espagne, commencé en mai 1786, par le roi et la reine, se termina au port de Livourne. Matallana par ses exhortations avait décidé le monarque à voir son père ; dès que Matallana ne fut plus là, la décision fut mise au néant. Enfin, outré de l'insolence du favori et de la pusillanimité de son fils, un jour vint où Charles III crut lui communiquer un peu de force en lui *commandant* de renvoyer Acton : c'était un ordre sacré aux yeux d'un fils qui, s'il ne savait ce que c'est que la royauté, croyait du moins de son devoir d'obéir aveuglément aux volontés paternelles. Acton brava l'orage, et son crédit ne fit que s'accroître. La mort de Charles III, en 1788, acheva de l'affranchir de toute inquiétude. Les événements pendant tout ce temps ne présentent qu'un intérêt secondaire. Les démêlés avec la cour de Rome continuaient toujours sans produire de résultats définitifs, soit relativement à la redevance féodale et à la haquenée, soit quant au droit de nommer le nonce de Naples, au droit de dépouille, au droit de patronage, aux recours à Rome ; et, en 1790 seulement, une transaction eut lieu : encore ne fut-elle amenée que par le retentissement de la révolution française, grosse de tant d'événements. Acton avait ruiné la marine napolitaine en voulant l'établir sur un grand pied et en construisant de gros vaisseaux, de lourdes frégates, au lieu de multiplier les petits bâtiments pour attaquer ou repousser partout les corsaires, toujours redoutables pour un royaume presque tout entier en littoral. L'organisation de l'armée de terre ne fut pas plus heureuse : il la porta, il est vrai, à trente mille soldats, mais sans ordre et sans discipline. Il organisa bien moins des troupes que des rassemblements d'hommes sans subordination et sans frein. Même légèreté, même impéritie présidèrent aux efforts que plus tard on fit pour mettre les places fortes en état de défense et introduire des réformes dans toute l'armée : on finit même par aggraver les abus dont on essayait la suppression, et par donner à la faveur ou bien à l'argent les places dues au mérite. L'artillerie fut ce qui réussit le mieux, et la cavalerie du roi était fort belle. Un autre projet aussi très-digne de louanges avait été de sillonner le royaume de toutes les routes nécessaires pour faciliter le commerce intérieur : un impôt de trois cent mille ducats par an fut établi à cette occasion : on commença, on suspendit, on abandonna les travaux, on ne conserva que la taxe. En 1775 eut lieu à Palerme une émeute dans laquelle les jours du vice-roi Fogliano furent compromis : cependant il parvint à se sauver, et quelque temps après le général Caraffa rétablit le calme, mais en permettant au parlement palermitain de faire

(1) Madame Gondar, séparée ensuite de son mari, est morte à Paris, dans la misère, en 1797.

(2) Des détails curieux relatifs à la fondation et à l'administration de cet établissement, construit sur l'emplacement de l'ancien palais du Belvédère de Caserte, ont été consignés dans un ouvrage que Ferdinand IV fit imprimer à Naples en 1789, et qui a été traduit en français par l'abbé Clemaron, sous ce titre : *Origine de la population de St-Leucio, et ses progrès, avec les lois pour sa bonne police.*

connaître ses griefs contre le gouvernement, et en promettant au nom du roi une amnistie illimitée. En 1778, un décret royal fonda l'Académie des sciences et belles-lettres de Naples, et l'abolition du tribunal de l'inquisition signala l'année 1782. Mais bientôt une catastrophe funeste vint jeter l'effroi dans tous les esprits : ce fut le tremblement de terre de 1783, qui, bouleversant les Calabres, la Basilicate, la Terre de Bari, et d'autres provinces encore, causa des pertes incalculables. Le gouvernement, dans cette fatale circonstance, fit preuve de munificence et de sagesse en faveur des malheureux habitants sans pain, sans asile et presque sans vêtements : il releva les villes, donna de l'argent, encouragea, par des exemptions des charges publiques, ceux qu'avait frappés le fléau. Toutefois le désastre avait été trop épouvantable pour que ces mesures en fissent disparaître promptement les vestiges ; et longtemps les provinces méridionales et occidentales *al di quà del Faro* se ressentirent de cette catastrophe. Mais en France la révolution éclatait, et Naples, comme tant d'autres États, devait en éprouver les effets. Ce royaume sembla d'abord y prendre peu de part ; et l'on ne put remarquer dans le premier moment qu'une forte antipathie prononcée de la cour des Deux-Siciles pour les doctrines subversives de la royauté. Sur ce point Ferdinand et Caroline furent parfaitement d'accord. Tous deux arrivèrent à Vienne le 14 septembre 1790, et furent, dit-on, pour beaucoup dans la détermination impériale qui, peu de temps après, donna naissance à la déclaration de Pavie et au traité de Pilnitz. A Naples même l'agent français était fort maltraité, mal vu, et le gouvernement peut-être allait se joindre à la coalition, lorsque l'apparition de la Touche-Tréville à la tête de son escadre (12 décembre 1792) fit pâlir la cour, qui crut que cinquante mille mécontents allaient se joindre à l'amiral français, et amena la signature d'un traité de neutralité. C'est dans notre article CAROLINE qu'il faut aller chercher les suites de cette impuissance et de cette irrésolution mêlées à tant de mauvaise volonté, les outrages prodigués depuis la prise de Toulon par les Anglais aux Français, qui tous étaient censés propagandistes des idées démocratiques, la rupture du traité de neutralité le 8 octobre 1794, le retour à la paix moyennant le paiement de huit millions de ducats dans le cours de l'année 1797, et le rôle très-actif du marquis de Gallo dans la conclusion du traité de Campo-Formio ; puis, quand Bonaparte cinglait vers l'Égypte, encore une troisième et plus funeste levée de boucliers. Le roi, dans toutes ces mesures contre les Français, mettait une certaine réserve, et n'avait qu'un but : défendre sa tête contre le parti révolutionnaire ; tandis que la reine, plus fougueuse et plus tenace, personnellement froissée d'ailleurs par Bonaparte, était agressive dans sa haine. L'Autriche d'ailleurs était derrière elle ; et libre des liens de Campo-

Formio par la catastrophe de Rastadt, l'Autriche voulait s'étendre en Italie et comptait étreindre la frêle Cisalpine entre deux invasions, en s'avancant par le nord, tandis que du sud déboucheraient les Napolitains ; l'Autriche fit cadeau de Mack à la cour de Naples. Dans le conseil qui délibéra sur la question de paix ou de guerre, Ferdinand, toujours anti-autrichien, et peu résolu dans ses haines, fut du nombre de ceux à qui la guerre semblait absurde. Mais la reine pensait et voulait le contraire : elle l'emporta. Probablement on obtint l'adhésion du roi en lui persuadant que l'on faisait la guerre moins à la France qu'au pape, et que, par cette facile promenade dans l'Italie du milieu, le royaume de Naples pourrait gagner quelques parcelles de l'État ecclésiastique. Une fois la guerre déclarée, Ferdinand eut hâte de se proclamer le chef de cette ligue italique dont faisaient partie l'Autriche, la Sardaigne, la Toscane, et de réaliser la chimère dont on le berçait. 60,000 Napolitains, dont 50,000 de milice, étaient sous les armes. Il se mit à la tête de la division de Roger de Damas, forte de 10,000 hommes, et entra triomphalement dans Rome (24 novembre), qu'au reste il affecta de n'occuper que pour la remettre à son légitime possesseur, le pape, et pour la défendre contre les révolutionnaires. On a voulu faire partager à Ferdinand la responsabilité des fautes si justement reprochées au général Mack, en disant que le roi de Naples, au fond vrai chef de l'armée, s'était amusé puérilement dans Rome à défaire et à refaire, tandis qu'il fallait marcher en avant. Sans doute la petite vanité du roi de Naples s'accommodait parfaitement de ces bagatelles ; mais c'est Mack qui avait tracé le plan de campagne, c'est Mack qui en réalité décidait les mouvements généraux : Ferdinand était de ceux qu'embarrasse l'autorité et qui, dès qu'ils la voient tout de bon entre leurs mains, l'abdiquent et vont demander les ordres d'un autre. Bientôt les échecs multipliés de l'armée napolitaine forcèrent le prince d'interrompre cette restauration du gouvernement pontifical, à laquelle il travaillait si ardemment, et de se replier sur son royaume. Il y reparut le cœur gros de courroux, la menace à la bouche, enveloppant dans les mêmes plaintes et Mack, qu'il soupçonnait fort injustement de trahison, et les commissaires qui laissaient les soldats sans pain, et l'empereur, qui n'avait encore fait marcher aucune troupe à son aide. Ces plaintes couvraient-elles des reproches indirects à la reine et à ses favoris de l'avoir si imprudemment jeté dans une folle échauffourée sous des prétextes imaginaires, et de s'être si lourdement trompés, eux qui voulaient manier exclusivement le pouvoir et qui semblaient lui dénier dédaigneusement le génie des affaires ? Mauvaise armée, mauvais général, mauvais ministre de la guerre, tel était au fond le sens de l'acerbe langage du monarque. Et qui avait organisé l'armée, vanté le général, choisi le ministre ? Tout n'é-

taît pas désespéré cependant; les Français étaient faibles, et même, il faut le dire, mal commandés par Championnet! Bientôt (19 décembre) parut une proclamation de laquelle on conclut que la reine voulait d'abord tenir bon, parce que Ferdinand y engageait ses sujets à s'armer, à se défendre, à marcher contre l'ennemi, à l'empêcher d'entrer dans le royaume, ou d'en sortir. Mais, dans toute cette proclamation, pas un mot du général qui dirigera leurs efforts, pas un mot du roi lui-même, pour dire qu'il sera au milieu d'eux, qu'il partagera leurs dangers. Le fait certain à nos yeux, c'est qu'il n'y avait, de la part même de la reine, nulle noble détermination, et que si l'on parlait de résister, c'était sans oser prendre l'engagement de présider en personne à la résistance, et que l'on était bien aise de voir la noblesse rejeter cet avis et vouloir traiter. Alors feignant de céder à moitié, on mettait en avant le projet de se retirer en Calabre et d'y organiser une formidable défense. Puis, sur les remontrances de ces mêmes grands qui tremblaient de soutenir pied à pied une lutte avec les Français, on renonçait pour le moment à tout déploiement d'énergie, et l'on se consolait en montrant emphatiquement l'avenir gros d'une revanche. A Ferdinand n'appartinent pas les torts de cette faiblesse : pour peu que sa femme et le cabinet eussent eu la présence d'esprit, le courage que sont obligés d'avoir ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées d'un empire, il eût bravement rempli le rôle secondaire auquel depuis longtemps on l'avait réduit; il eût été un général tolérable, assez actif, assez valeureux de sa personne : quant à s'emparer du grand rôle, à dire : « Sans vous et malgré vous, moi, je résiste et je vaincrai, » c'est ce qu'il ne pouvait dire qu'en se créant un caractère neuf. Enfin il fut résolu que, dans l'impuissance d'arrêter les Français, du moins le roi ne capitulerait point avec eux, et qu'il s'embarquerait pour la Sicile, en se réservant pour des jours plus heureux. L'embarquement eut lieu dans la nuit du 24 décembre, et deux jours après l'on sortit de la rade de Naples. La seule marque spéciale de sa volonté que Ferdinand donna, au milieu de ces jeux de la fortune, fut d'emmener à sa suite le ministre de la guerre Ariola, enchaîné et d'avoir fait emballer une partie du musée de Portici. Nelson, avant de lever l'ancre, fit mettre le feu à toute la flotte napolitaine. L'anarchie de Naples jusqu'à l'arrivée de Championnet, l'instauration d'un gouvernement républicain sous la protection des baïonnettes françaises, les innombrables insurrections partielles qui semblaient sortir du sol et qui enfin se fondirent dans celle de Ruffo, la prompte chute de cette pauvre république parthénopéenne née si peu viable, les atrocités réactionnaires qui suivirent, ne sont point ici de notre ressort. Si la reine doit avoir sa part et d'éloge et de blâme dans ces événements, le roi y était pour bien peu de chose; il signait

des proclamations, des actes, savait les nouvelles un des premiers après les ministres et partageait son temps entre la chasse, la justice, ses maîtresses et les antiquités d'Herculanum. En général on sait qu'il était loin d'approuver les sanglantes représailles des royalistes vainqueurs. Enfin, en janvier 1800, la famille royale repartit à Naples, et dès l'abord le roi put juger des tristes auspices qui le ramenaient sur son trône; un cadavre flottant dans les eaux s'arrêta sous son navire, sous ses yeux même. Peu à peu pourtant le calme commençait à naître, et la rage réactionnaire à s'épuiser. C'est dans cette espèce de prostration, qui suit toujours les paroxysmes de la fièvre, que furent renoués avec l'Espagne ces liens dont l'interruption avait été fatale. L'Espagne, en signant avec Bonaparte, alors premier consul, le traité de 1800, stipula l'intégrité du royaume de Naples, et une double alliance fut contractée entre les deux maisons. L'Autriche, au contraire, malgré son traité d'alliance et de garantie, conclut sa paix particulière à Lunéville avec la France; et Naples resta la seule puissance continentale sinon en guerre ouverte, du moins sur un pied de guerre, avec la puissante république que gouvernait Bonaparte. Heureusement l'amitié de l'Espagne était alors un rempart pour les imprudents époux : Bonaparte ne leur prit que les présides (en Toscane), la principauté de Piombino, Porto-Longone dans l'île d'Elbe; des troupes restèrent dans le royaume jusqu'à l'évacuation de l'Égypte par les Anglais. Désormais il tenait à la reine de vivre dans une paix profonde avec la France : le roi se fût à merveille accommodé de ce parti, et Naples n'eût pas été plus dominé par le protectorat français qu'au fond il ne l'était par l'influence anglo-autrichienne depuis vingt-cinq ans. Mais, comme toujours, cet instinct du bon sens qui inspirait Ferdinand fléchissait sous le despotisme de Caroline; l'Angleterre était toujours favorisée en secret : en dépit d'un traité spécial de neutralité, en 1805, 12,000 Anglo-Russes débarquèrent à Naples dans le mois de décembre, et la reine laissa de nouveau tomber le masque transparent dont elle avait couvert sa haine. C'était détrôner, à moitié du moins, son mari : vainqueur aux plaines d'Austerlitz, Bonaparte déclara que la maison de Naples *avait cessé de régner*, et l'Autriche abandonna derechef son faible allié aux vengeances de l'homme en qui se résumait alors la France. Ce qui suivit, on le sait. Son sénatus-consulte nomma Joseph Bonaparte roi de Naples et de Sicile, et quelques mois suffirent pour accomplir la première partie du décret : les Anglais et les Russes laissèrent le pays sans défense : la reine, après avoir fait partir Ferdinand pour la Sicile, tenta en vain avec son fils, à qui le roi avait donné l'*Alter ego* pour Naples, d'éloigner par les négociations ou par les armes l'orage qui s'approchait : la capitale se rendit sans coup férir; Gaète, après une résistance héroïque,

fut prise (*voy. HESSE-PHILIPPSTHAL*). Masséna galopa jusqu'au fond de la botte, et malgré des insurrections sans fin, il ne s'arrêta que devant ce filet d'eau moins large que la Seine à Caudebec, et qu'on nomme le phare de Messine : le royaume des Deux-Siciles était désormais le royaume de Sicile. Dépossédé, probablement pour longtemps, de la plus grande partie de ses États, Ferdinand avait achevé de prendre en dégoût les affaires : tandis que la reine combinait de vains plans de restauration et entretenait dans les Calabres des mouvements qui n'aboutissaient qu'à perpétuer en pure perte l'effusion du sang, la ruine des familles et l'impossibilité de tout commerce, Ferdinand chassait. Un an, deux ans se passèrent ainsi à peu près dans le calme. Cependant un nouveau conflit de puissance s'était élevé, et chaque jour la rivalité se dessinait davantage. Protecteurs nécessaires et uniques, les Anglais, qui toujours dans un pis-aller tenaient dans le port de Palerme un navire, l'*Archimède*, prêt à transporter la famille royale dans un asile encore plus reculé que la Sicile, portaient la tête haute, même à la cour, et se mêlaient des affaires intérieures du gouvernement, tandis que la reine prétendait toujours dominer sans contrôle. Les occasions de discorde étaient ainsi fréquentes : c'étaient les prodigalités de la cour, la partialité avec laquelle les emplois étaient donnés à des Napolitains, le dédain avec lequel on traitait la vieille constitution sicilienne, l'imposition arbitraire de taxes, la création d'emprunts sous formes diverses et la vanité même de ces tentatives qui échouaient contre l'incrédulité des écus ; la juridiction, surtout en cas de contestation entre les Siciliens et les Anglais, la nécessité pour ceux-ci d'avoir un port de sûreté, etc. L'influence britannique en Sicile ne tenait pas seulement à la protection qu'exerçaient les Anglais, et ne se bornait pas à la cour. Répandus sur presque toutes les côtes, disposant de fortes sommes qui passaient de leurs mains dans la bourse des Siciliens, connus pour donner un subside annuel de 9,600,000 fr. au gouvernement, ils étaient, en dépit des préjugés nationaux, accueillis, écoutés avec beaucoup de faveur ; les villes maritimes et marchandes surtout s'étaient pénétrées de leurs principes, et il s'y était formé une bourgeoisie à idées très-peu féodales. Les nobles n'en étaient que plus jaloux de leurs titres et de leurs privilèges. La royauté, que trop souvent contrariait la puissance beaucoup trop grande de l'aristocratie, ne demandait pas mieux parfois que de l'abattre. Ainsi partout des velléités et des impossibilités, partout des haines sourdes et des éléments de discorde. Au milieu de tout cela arriva sir William Bentinck, avec le double caractère de ministre et de chef des forces britanniques. Le roi, malgré son insignifiance, était précieux au moins comme drapeau pour la coalition que Bentinck méditait contre Caroline : il n'eut pas de peine à l'y faire entrer ; il acheta aussi Acton, toujours

très-influent quoique sans ministère ; il acheta de même plusieurs seigneurs de haute distinction. Les fausses démarches de la reine, ses fureurs, ses tentatives pour nouer des intelligences avec Napoléon, et les preuves autographes qu'en acquit l'envoyé anglais, facilitèrent le dénouement auquel poussait le cabinet de St-James. La reine fut reléguée dans une villa loin de Palerme, puis forcée de s'embarquer. Bien que tout cela se fit au nom de Ferdinand, auquel on feignait de vouloir rendre l'autorité, bien qu'Acton eût dit à cette reine à laquelle il devait tout : « Il est bien temps » qu'enfin V. M. permette au roi d'être maître, » les volontés de Ferdinand étaient encore alors ce que l'on consultait le moins. Malgré les hauteurs intolérables de sa femme, il était habitué à sa présence, il répugnait à son départ : on n'en tint compte, et l'éternelle raison d'État lui ferma la bouche (1812). Mais quelles que fussent son insouciance pour les affaires et sa facilité à s'effacer, le joug de Bentinck lui fut bientôt dur à supporter. Un instant Bentinck fut tout-puissant ; mais presque aussitôt des partis se reformèrent : l'un tenant pour les Anglais et pour les réformes qu'ils voulaient introduire dans la constitution sicilienne ; l'autre soutenant l'inutilité des modifications britanniques et faisant sonner haut les mots d'indépendance nationale. Les deux fils aînés du roi (François, depuis duc de Calabre, et Léopold, prince de Salerne) étaient à la tête de ces deux partis, et le roi lui-même tenait plutôt pour le second que pour le premier ; il le croyait du moins, et en fait ses familiers étaient du nombre des zélés antibritannistes. C'étaient sans cesse des intrigues, des complots pour se débarrasser de ces étrangers. Bentinck déjouait ces trames, et devenait sévère. En une seule fois cinq cents Siciliens furent obligés d'émigrer en Calabre et de demander asile à Murat, qui les reçut favorablement comme antagonistes des Anglais. Ferdinand alors passait dans cette Sicile, sans force morale, pour l'ami, le représentant de la nationalité sicilienne ; et à ce titre, son inhabileté patente trouvait grâce aux yeux de ses compatriotes. Ce sentiment s'exalta encore quand Bentinck, voulant se mouvoir à l'aise, crut devoir suspendre de fait le monarque de ses fonctions en l'obligeant à déléguer la lieutenance générale, ou, comme on dit dans le royaume des Deux-Siciles, l'*Aller ego* illimité au prince François (le 16 janvier 1812). L'article FRANÇOIS I^{er} de Naples nous fournira l'occasion de revenir sur cet épisode important de l'histoire des Deux-Siciles. Pour l'instant, qu'il nous suffise de dire que Bentinck, devenu capitaine général de toutes les troupes siciliennes, fut au fond le vrai roi de la Sicile, et qu'il organisa un ordre de choses tout nouveau, utile sans doute et qui déjà portait en lui des améliorations, mais qui était un calque trop fidèle de la constitution britannique. L'omnipotence anglaise devint trop claire pour être niée. « Autant subir Bonaparte ! »

disaient tout bas les plus avisés. Tout haut on faisait sonner les mots de patrie, d'indépendance; on ne nommait qu'avec amertume l'étranger. Le roi chassait toujours, comme à son ordinaire; mais au retour de la chasse, et même pendant la chasse, ses fidèles envenimaient ses mécontentements, lui montraient les antiques franchises de la Sicile perdues et les bois de la couronne perdant de leurs vastes dimensions; enfin ils lui communiquaient de fugitives vellétés de reprendre les rênes de l'État. Ils firent si bien, qu'il apparut au milieu de janvier 1813 à Palerme, et déclara que, rendu récemment à la santé, il revenait faire par lui-même le bonheur de son peuple bien-aimé. Et sur-le-champ le parti stationnaire de relever la tête et de dire que la constitution allait rentrer dans le néant. Pendant ce temps, Bentinck renforçait la garnison anglaise à Palerme, et quand elle eut été portée à 12,000 hommes, aux communications il répondit que lui aussi il allait fêter l'heureuse guérison du roi et lui rendre ses hommages par une revue et des coups de canon. La constitution ne fut point abolie, le roi retomba malade tout de bon, à ce qu'il paraît, et alla respirer de nouveau l'air de la campagne; le duc de Calabre se remit à la tête du gouvernement, et les ennemis de la constitution passèrent devant des commissions militaires. Mais bientôt l'approche de la chute de Napoléon changea la face des événements : Bentinck partit pour une expédition maritime : ce fut le signal d'une révolution antibritannique. Le roi reprit presque sans obstacle le timon des affaires, et bientôt la plénitude de son autorité. Un nouveau parlement, ouvert le 18 juin 1814, sembla n'avoir été convoqué que pour s'entendre notifier le grossissement de la dette publique et la nécessité d'aviser aux moyens d'y faire face; car cinq jours après il fut dissous, et le gouvernement, sans l'abolir en principe pour l'avenir, opéra sans contre-poids. Malheureusement son influence au dehors était fort peu de chose. Bien qu'en toute occasion le roi se fût montré l'inexorable adversaire de la révolution française, et que depuis sa deuxième retraite en Sicile il eût protesté en son nom, et comme parent de la famille royale d'Espagne, contre les spoliations de Bayonne, et n'eût donné les mains à l'union de sa fille, la princesse Amélie, avec le duc d'Orléans (25 novembre 1809), qu'à condition qu'il participerait en Espagne à la résistance contre Napoléon, les souverains qui se partagèrent les dépouilles du grand empire ne semblèrent point s'inquiéter du roi de Palerme. L'Angleterre ne lui pardonnait pas son opposition; l'Autriche savait qu'il n'avait jamais été de cœur disposé pour elle, et que, si plus d'une fois il avait été son allié, c'est que la reine Caroline le traînait à sa remorque; d'ailleurs l'Autriche était engagée avec Murat, et au fond mieux valait pour elle deux faibles royaumes qu'un État assez fort (comme les Deux-Siciles). La Prusse et la Russie avaient bien

d'autres affaires : et quant aux autres cours bourbonniennes, leur ton n'était pas haut à cette époque; trop heureuses qu'on leur laissât d'antiques possessions et que les appendices ajoutés à la France par Napoléon se trouvassent de taille à ce qu'on y dépecât des parts pour tout le monde! Le congrès de Vienne n'eut donc, au moins en apparence et pour l'instant, aucun égard aux doléances de Ruffo et de Serra-Capriola faites au nom de Ferdinand IV. Ce roi n'en fut pas moins obligé de chanter les louanges de l'auguste congrès devant le nouveau parlement qu'il ouvrit le 22 octobre 1814. Toutefois, vers le commencement de 1815, les tentatives des deux plénipotentiaires étaient moins dédaigneusement repoussées, et Murat avait de bonnes raisons de trembler pour sa couronne. Le retour de Bonaparte acheva de décider les événements. Murat alors déclara qu'il voulait réunir l'Italie en une seule domination, et à la tête de ses Napolitains (2 mai) envahit l'État romain et la Lombardie. La défaite de Tolentino mit fin à ces rêves; et la reine de Naples, malgré la ferme contenance qu'elle fit encore quelques jours, alla chercher un asile à bord du *Terrible* (*the Tremendous*). Le même jour entraient à Naples le comte de Neipperg et le deuxième fils du roi, le prince Léopold. Avant même que la fortune eût ainsi prononcé, les souverains à Vienne, dès la levée de boucliers de Murat, avaient arrêté en principe que Ferdinand IV remonterait sur son trône de Naples. Dès le 1^{er} mai, il fit connaître cette décision par une proclamation à la population palermitaine, qui eût autant aimé qu'il ne s'éloignât point; mais leurs vœux étaient ce dont leur roi s'embarrassait le moins. Malgré les cris des *lazzaroni*, il avait quitté Naples pour Palerme; en dépit du dévouement des Siciliens, il quittait Palerme pour Naples. Un navire anglais le mit à terre, le 4 juin, aux environs de Portici; et le 14 il fit son entrée à Naples. Le nouveau gouvernement n'avait pas eu encore le temps de se créer un système; et, après avoir proclamé d'abord, et surtout d'après le vœu des Autrichiens, des vues sages et modérées, il se laissait aller aux mesures réactionnaires, lorsque Murat reparut (8 octobre 1815) dans un coin des Calabres, comme pour caricaturer le retour de Napoléon. La police des Deux-Siciles, le sachant occupé à combiner un débarquement, lui envoya des traitres; et, quand Pizzo eut été choisi pour être le Cannes de Joachim, on dirigea sur cette ville de sûrs agents. On sait combien les Calabres avaient toujours été peu affectionnées pour leur maître illégitime. Cependant le prestige du nom de Joachim, du titre de roi, fit quelque impression sur la population semi-grecque de ce pays; et la cour, en apprenant l'accueil qu'avait reçu Murat, conçut des inquiétudes qui peut-être allaient se résoudre par un troisième départ, quand on annonça que tout était fini (*voy. MURAT*). Cet événement, en donnant l'occasion de sévir contre ceux que l'on regardait

comme des muratistes ou du moins comme des ennemis soit de la maison de Bourbon, soit du régime absolu, jeta le roi dans une route semée d'écueils. Le prince Léopold, à la tête du ministère de la guerre, licencia l'ancienne armée, sans tenir compte des capacités et des services, et en organisa une autre dont le premier échantillon fut une compagnie de gardes du corps, qui devaient fournir, pour être admis, la preuve de Malte. C'est à ces futilités que s'attachaient les fortes têtes de la restauration napolitaine. Du reste on conservait la conscription; mais cette loi était bien impopulaire; et pour en adoucir l'amertume il eût fallu donner au royaume un bien-être matériel immense. La réunion de la Sicile à Naples en une seule puissance sous le titre des Deux-Siciles (1817) était aussi une de ces mesures dans l'esprit du siècle; mais les Siciliens n'y virent que la destruction de leur nationalité et l'abolition de leurs franchises : sur le dernier point, ils avaient raison, et il est clair que Ferdinand ne s'accommodait pas plus de leur vieille et vénérée constitution que de celle que les Anglais avaient imposée à la Sicile. Les brigandages dans les Apennins étaient aussi flagrants, aussi nombreux que jamais; et tout ce que, grâce aux nouvelles lumières, on avait gagné, c'était de sentir la profondeur de la plaie, mais non le moyen de la guérir. Les finances aussi pesaient d'un poids bien lourd sur toutes les classes, mais principalement sur la classe moyenne. Enfin, les deux horribles tremblements de terre qui bouleversèrent la Sicile en février 1818 et février 1819, et qui causèrent des pertes de plus de douze cent mille onces, semblèrent prouver le courroux de la Providence. L'union assez intime avec la France et avec l'Espagne (mariages du duc de Berri, en 1816, et du roi Ferdinand VII en 1820), le concordat avec le pape, le règlement pour les majorats, la répression de la piraterie barbaresque par les Américains, puis par l'Angleterre, les améliorations réelles apportées dans les finances et le militaire, ne semblaient que des compensations insuffisantes, surtout à ceux qui, frappés de la régularité, de la célérité du système monarchique de Napoléon, auraient voulu le voir importé chez eux. N'en attendant pas la réalisation par le fait des rois, et moins encore des huit ou neuf rois, ducs, grands-ducs ou princes de l'Italie morcelée, ces hommes crurent que les peuples devaient se charger de cette grande révolution. De là la forme nouvelle que revêtit dans les premières années après la chute de Napoléon le carbonarisme, qui naguère avait servi d'arme à la légitimité contre l'usurpation, et que la reine Caroline d'Autriche avait développé de son mieux, de 1807 à 1812, dans les provinces napolitaines. Naples et le Piémont, l'extrême ouest et l'extrême est de la Péninsule, en étaient les foyers principaux. La révolution espagnole de l'île de Léon eut des contre-coups dans tous ces pays. Mais Naples partit avant Turin. Le cabinet de Naples n'était

pas sans pressentiment de l'orage; cependant il n'était en mesure sur aucun point, vu qu'il ne disposait d'aucune force physique affectonnée, et que toutes les classes de la population étaient mécontentes. Tous ses préparatifs de défense se bornèrent à faire revenir de son gouvernement de Sicile le prince royal François, dont les opinions et la personne étaient agréables aux fauteurs des idées libérales, et à tenter quelques cajoleries sur les régiments en garnison à Naples. Pour Ferdinand, il ignora complètement l'intensité et l'imminence des dangers jusqu'à l'explosion, c'est-à-dire jusqu'à l'insurrection de Nola, le 2 juillet 1820. Puis quand les ministres, après avoir voulu en vain conjurer la tempête en arrêtant les meneurs, donnèrent leur démission dans la nuit du 5 au 6, il promit aux Napolitains un gouvernement constitutionnel, dont sous huit jours les bases seraient publiées. Mais ces assurances ne suffirent pas à l'impatience des insurgés; et une députation impérieuse vint lui demander d'accepter sous vingt-quatre heures la constitution espagnole de 1812. Ferdinand alors finit par dire que, ne pouvant, vu la faiblesse de sa santé, pourvoir dans de si graves circonstances au gouvernement du royaume, il nommait le duc de Calabre son vicaire général avec la clause illimitée de l'*Alter ego*; et bientôt une proclamation du vicaire général promit la constitution des cortès. Évidemment le silence, l'inaction de Ferdinand dans cette crise étaient une protestation contre les événements. Les révolutionnaires ne s'y trompèrent pas : ils voulurent que le roi aussi jurât la constitution. Après plusieurs négociations, il jura, et par une troisième proclamation il promit de confirmer la constitution espagnole, sauf les modifications que la législature jugerait à propos d'introduire. Pendant les cinq mois qui suivirent, son nom servit de drapeau et de point de ralliement aux légitimistes. Bien que nominativement étranger à tout ce qui se passait sur la scène politique, il y prenait peut-être plus de part qu'il ne l'avait fait en aucune autre occasion de son long règne. C'est lui qui fit le 7 octobre l'ouverture du parlement, et son discours recommandait aux législateurs de ne pas laisser le pouvoir trop faible. Plus tard, et quand les bruits d'intervention autrichienne prirent de la consistance, il offrit au gouvernement la médiation de la France, qui moyennant six changements à la constitution des cortès pourrait amener une solution pacifique. Nul doute que toutes ces démarches ne fussent faites d'accord avec le prince et les membres modérés du nouveau gouvernement. Le 5 décembre arrivèrent des lettres autographes des souverains réunis au congrès de Troppau, qui invitaient le roi des Deux-Siciles à se rendre à Laybach pour y conférer avec eux. Trois messages successifs (7, 8, 10 décembre) à la chambre annoncèrent son intention de partir et en demandèrent l'autorisation; et trois réponses du pouvoir législatif ré-

vélèrent bien hautement ses défiances. Enfin pourtant la dernière accordait l'autorisation sollicitée ; mais il avait fallu qu'il nommât un ministère plus libéral encore ; on donnait au duc de Calabre le titre de régent, au lieu de celui de vicair général, et encore appuyait-on sur l'espérance que les vœux de la nation ne seraient pas trompés. A tout cela le monarque répondait en termes vagues, et ne précisait que lorsqu'il y était forcé : il prêta serment pourtant de se refuser à toute proposition contre la constitution. Le même jour, 13, il quittait la rade de Naples sur le vaisseau *le Vengeur*, que commandait le capitaine Maitland. Le calme l'ayant retenu deux jours à Baïes, une députation de Naples vint l'y trouver : il lui répondit plus vaguement encore qu'à Naples. Enfin le 26 il fut débarqué à Livourne, d'où il se rendit à Florence ; puis, traversant toute l'Italie, il arriva le 8 janvier à Laybach. Que là il ait cherché à faire comprendre aux souverains que, modifiée par la chambre des Deux-Siciles, la constitution espagnole conviendrait à son royaume, c'est ce que nous ne croyons pas. Il est fort clair au contraire que, plus routinier dans sa théorie du pouvoir absolu que ces princes éclairés et laborieux, il exprima plus d'antipathie pour les concessions libérales qu'ils n'en avaient eux-mêmes. Bientôt, dans une séance solennelle, il fut déclaré que les quatre puissances ne reconnaissent en aucune façon le gouvernement actuel de Naples, et qu'une armée autrichienne allait entrer dans le royaume et l'occuper pour y remettre les choses sur le pied où elles étaient le 5 juillet 1820, à moins que tout ne rentrât dans l'ordre sur-le-champ. Le duc de Gallo avait suivi le roi : sans l'admettre à ses délibérations, car c'eût été reconnaître le régime napolitain, le congrès lui notifia sa décision. Le 22 janvier le roi fit part à son fils de l'intention irrévocable des souverains par une lettre destinée à la publicité, et qui finissait par une exhortation à la soumission. Nous dirons à l'article *François I^{er}* ce qui suivit cette communication, et comment le baron de Frimont ramena en quelque sorte sans coup férir Ferdinand dans sa capitale (26 mars, 15 mai). Depuis ce temps jusqu'à sa mort, Naples fut presque une province autrichienne : des poursuites sévères contre les carbonari et les adelphistes de Naples, les barrabistes de Palerme, et d'autres sectes révolutionnaires, forment les principaux traits de son histoire : une amnistie, en 1822, pour tous les membres de sociétés secrètes, sauf exceptions, n'en interrompit le cours que pour quelques moments et en apparence. La même année le roi se rendit au congrès de Vérone, et y reçut les ordres polis et péremptaires de la sainte alliance pour la continuation de l'occupation des Deux-Siciles par les Autrichiens et la sévérité contre les ennemis des trônes. Il vécut encore deux ans entiers après cet événement. Le 3 janvier 1825, il donna ordre de préparer la chasse

XIII.

pour le lendemain, mais de ne pas l'éveiller : on n'ouvrit en effet sa chambre que tard ; on le trouva mort d'apoplexie. Après le décès de la reine Caroline, il avait épousé, en 1813, madame d'Artano, duchesse de Floridia. — Son fils François I^{er} lui succéda.

P—OT.

FERDINAND III (exactement FERDINAND-JEAN-JOSEPH), grand-duc de Toscane, était le fils puîné de ce grand-duc Léopold que la mort de Joseph II appela en 1790 au trône impérial d'Allemagne, où il ne siégea que deux ans, et le frère de l'empereur d'Autriche François I^{er}. Ainsi que lui il fut témoin, et l'on peut ajouter victime, de tous ces bouleversements par lesquels la révolution française a changé la face de l'Europe. Né le 8 mai 1769, il avait vingt et un ans lorsque le départ de son père pour Vienne lui fit échoir le sceptre de la Toscane. Toutefois il ne prit le titre de grand-duc que quatre mois après cet événement (le 2 juillet 1790). Son éducation, sous la direction du marquis de Manfredini, avait été parfaite, du moins sous tous les rapports qui peuvent former un prince vertueux, éclairé, pacifique : peut-être eût-il été à propos qu'on eût moins négligé chez lui la partie militaire, on était à la veille d'une époque où le sabre allait résoudre toutes les questions ; mais ce tort fut celui de beaucoup d'autres maisons royales. Les deux ou trois premières années du règne de Ferdinand se passèrent dans une espèce de tranquillité. Marchant sur les traces de son père et le continuant en bien, le jeune grand-duc employa tous ses moyens à faire fleurir le commerce, l'agriculture, l'industrie, à encourager les arts, les sciences, à maintenir le bon ordre tout en adoucissant la rigueur des lois ; sans prendre parti contre Ricci, il amortit les dissensions auxquelles les bizarres et turbulentes réformes de cet évêque avaient donné lieu. Toujours animé de cet esprit de modération, il eût bien voulu pendant la guerre qui se préparait contre la révolution française garder une neutralité complète ; et quelque temps en effet il la garda en 1792. C'était sagesse, c'était nécessité : sans place forte, sans boulevard d'aucune espèce, n'ayant d'armée alors que quelques centaines d'hommes, l'heureuse Toscane ne pouvait que perdre à prendre les armes. En vain on disait la France aux abois et plus tremblante qu'à redouter : tout pays voisin d'un champ de bataille doit craindre ; et d'ailleurs, quoi de plus facile pour une escadre française que de glisser de Toulon le long des côtes de Ligurie jusque vers Livourne ? Ferdinand fit donc acte de bon sens en résistant longtemps aux efforts du cabinet autrichien et surtout des Anglais pour l'entraîner dans la coalition. Cette résistance était sincère ; et, bien que souvent les journaux et les clubs français retentissent à tort ou à raison de plaintes contre les injures, les passe-droits et les spoliations que les Français avaient à subir en Toscane, aucune puissance neutre dans la péninsule italique

n'inspirait autant de confiance que le grand-duc de Toscane à la Convention nationale. Lors des démêlés qu'occasionna l'assassinat de Basville, Ferdinand crut pouvoir offrir au saint-père sa médiation (1793); mais Pie VI la déclina. Le 16 janvier, il reçut comme envoyé de la Convention nationale La Flotte, naguère chargé d'affaires de Louis XVI à Florence, et fut ainsi, de tous les souverains européens, le premier à reconnaître la république française « à laquelle, » dit-il, nous sommes enchantés de pouvoir donner des preuves de notre scrupuleuse exactitude à observer la plus stricte neutralité. » Cinq jours après, la tête de Louis XVI roulait sur l'échafaud. L'ambassadeur britannique, lord Hervey, ne manqua pas de relever cette circonstance dans des notes diplomatiques qui, contre toute convenance, devinrent publiques par la voie des journaux, et où l'on reprochait amèrement au grand-duc de fournir des secours aux besoins d'un ennemi commun. La réponse à faire était bien simple : ces secours résultaient du système même de neutralité. Les Français, moyennant de l'argent, trouvaient en Toscane du blé, d'autres marchandises; les coalisés pouvaient aux mêmes conditions se fournir des mêmes denrées. Un autre agent diplomatique, le chargé d'affaires de Russie, trouva mauvais que Ferdinand défendit la publication, dans les gazettes toscanes, du manifeste de Catherine II contre « les monstres » qui, pour le malheur du monde, avaient le « pouvoir en France, » et permit la vente publique dans sa capitale de la constitution française. Du reste, suivant l'usage commun aux gens de cour et aux habiles de la démocratie, on n'attaquait pas directement le grand-duc, et l'on imputait le tout au faux système de son ministre Manfredini. Le fait est que le grand-duc était au moins aussi Français que Manfredini, et que, tout en désapprouvant de cœur comme de bouche la marche sanglante de la révolution, il jugeait très-peu possible et très-périlleux pour la petite Toscane d'aller barrer le passage à la lave et éteindre le volcan. Un échange de notes eut lieu entre l'ambassadeur anglais et lui. Hervey demandait presque impérativement des secours pour la coalition : le grand-duc, par une pièce que remettait le sénateur Seristori, renouvelait son vœu de stricte neutralité. Toutefois la force des choses l'entraînait insensiblement : sa neutralité n'était point stricte, et l'Angleterre trouvait de jour en jour plus d'aide en Toscane; maîtresse absolue dans le port de Livourne, elle en monopolisait de fait tous les avantages pour son commerce et sa correspondance; et quand enfin Toulon fut pris par cette puissance (août 1793), le cabinet de Florence résolut d'entrer dans l'alliance anti-française. Toujours prudent ou méticuleux pour tant, il voulut aux yeux de tous avoir l'air de ne céder qu'à la force. Au mois de septembre lord Hervey vint signifier que la Grande-Bretagne exi-

geait péremptoirement l'éloignement du ministre La Flotte, l'expulsion de tous les Français, le châtimement des Italiens révolutionnaires, la cessation de tout commerce entre la Toscane et la France, ajoutant qu'en cas de refus ou de tergiversation du grand-duc, les forces navales de l'Angleterre se chargeraient de la réalisation de ces mesures. Puis, comme le grand-duc attermoyait, les forces navales se réunirent effectivement, et le 8 octobre, quand lord Hood avec son escadre se fut mis en état d'agir, Hervey somma le prince de se décider sous douze heures à la rupture avec la France, sous peine de voir bombarder Livourne et opérer une descente en Toscane. Ferdinand, après avoir réuni son conseil, répondit en demandant une déclaration écrite, qu'Hervey ne balança point à lui donner. Le lendemain 9 octobre, le ministre La Flotte était invité à quitter les États toscans avec ses adhérents, et l'Angleterre fit des côtes de la Toscane une de ses stations navales. Le ton impérieux et les exigences sans cesse croissantes de ses agents pesèrent bientôt au grand-duc, en même temps que l'opiniâtre résistance de la Convention pendant la fin de 1793 et dans le cours de l'année suivante mettait derechef en problème pour lui la chute de la république. Aussi, malgré son ministre des affaires étrangères Serrati, lequel ne jurait que par les Anglais, n'en passa-t-il pas par toutes les volontés de ses hauts alliés : les Français établis en Toscane, et qui ne donnaient pas prise contre eux par d'indiscrettes manifestations, furent ménagés; les contrefacteurs d'assignats reçurent l'ordre d'aller fabriquer ailleurs leur fausse monnaie. Le 4 novembre 1794, il fit porter à ses frais, dans les ports de la Provence, une quantité considérable de grains, pour en remplacer une provision appartenant à la France et sur laquelle les Anglais avaient fait main basse. Cette restitution était l'indice d'un vif désir de rétablir les anciennes relations. Et bientôt en effet (le 30 décembre), le comte Carletti alla, chargé de ses pouvoirs, traiter avec le comité de salut public. Le choix de cet envoyé devait d'autant plus être agréable à la Convention que Carletti détestait les Anglais et qu'il avait eu avec Hervey une scène qui s'était terminée par un duel (*voy. CARLETTI*). Aussi les journaux parisiens le qualifièrent-ils d'excellent patriote. Le résultat des négociations fut un traité qui révoquait tout acte d'adhésion à la coalition contre la république et le rétablissement de la neutralité sur le pied du 6 octobre 1793. C'était le premier qui eût été signé avec la république française. Mais déjà la Prusse et l'Espagne négociaient, et la double paix de Bâle avançait vers sa conclusion. Le 21 mars 1795, le comte fut admis aux honneurs de la séance dans la Convention nationale, et complimenta l'assemblée. Le président dans sa réponse loua beaucoup la politique du grand-duc, sa prudence agréable à la Convention, sa modération, grand

exemple qu'il donnait au monde ; enfin l'accolade fraternelle termina la cérémonie. Un nuage pourtant s'éleva bientôt. La fille de Louis XVI allait quitter le Temple, et Carletti sollicita du ministre de l'intérieur l'autorisation de présenter ses devoirs à l'illustre captive. Cet hommage aux bienséances froissa les susceptibilités du Directoire, et l'envoyé toscan reçut ordre de quitter la France. Du reste, il était déclaré dans l'arrêté du Directoire que cette marque du courroux national ne tombait que sur le comte, et nullement sur son maître, avec lequel la république souhaitait n'avoir que de bonnes relations. Il fallut que Ferdinand se contentât de ces protestations et désavouât son mandataire, à la place duquel il envoya Néri Corsini (janvier 1796). Quelques mois après, Bonaparte était le maître de toute la haute Italie. Bien que la conduite de Ferdinand n'eût point été hostile aux Français depuis le traité de 1795, bien même qu'il eût fait plus que satisfaire aux devoirs de sa neutralité, en donnant aux émigrés de France l'ordre de quitter ses États, sa condescendance ne devait pas le préserver complètement des inconvénients de la guerre. Bonaparte, trop habile ou trop ambitieux pour s'arrêter en chemin, ne s'accommodait point de neutralité : il voulait qu'on fût pour lui, qu'on dépendît de lui. Les Anglais étaient de même, et Livourne à peu près dans leurs mains servait merveilleusement à leurs projets. Aux yeux du général français, il était urgent de mettre fin à leur omnipotence dans ce port : la Grande-Bretagne y perdait un point d'appui immense tant commercial que militaire, et notamment sa base contre les mouvements insurrectionnels de la Corse ; le pape et Naples sentaient l'orage près d'eux ; enfin un prince de plus gravitait, bon gré, malgré, dans le système français. En présence de semblables raisons, un traité n'était qu'un vain chiffon. Aussi eût-on dit que l'Angleterre et Bonaparte s'évertuaient, à qui mieux mieux, pour enfreindre les conventions et serrer le pauvre duc entre deux nécessités également redoutables. Non pas qu'aux yeux de Bonaparte il fût bien de le harceler par des vexations en pure perte : ce qu'il voulait, lui, c'était la vexation utile, c'était Livourne, de l'argent et une influence décisive en Toscane. Aussi dans ses lettres au Directoire écrivait-il : « La politique de la république envers le grand-duc est détestable. » Depuis longtemps le bruit courait que l'armée française filant sur Rome allait entrer à Florence. Déjà de Bologne Bonaparte s'était porté sur Pistoie comme pour traverser la Toscane orientale. Manfredini et le prince Thomas Corsini se rendent en hâte près de lui et essayent de le faire changer de résolution : « La Toscane, disent-ils, a refusé passage aux troupes papales et napolitaines, comment l'accorderait-elle aux troupes françaises ? » Bonaparte, qui n'a peut-être jamais eu l'intention de s'emparer de Florence, feint alors, comme par

égard pour le ministre, de modifier les ordres qu'il a reçus, mais à condition qu'il occupera Pise, soit qu'il doive ne pas aller plus loin, soit que les circonstances le forcent à se porter le long de la côte jusqu'à Rome. Une carte d'Italie était dépliée devant les deux interlocuteurs. « C'est cela ! disait Bonaparte, tout chemin mène à Rome ; j'irai par Pise, je ferai un coude comme ceci. » Mais en prononçant « Comme ceci, » il posait son coude sur Livourne, indiquant et ne disant pas quel était ce coude qu'il se disposait à faire. Le marquis, tout consommé qu'il était en finesses diplomatiques, ne comprit pas celle-là : il ne vit dans ce geste de Bonaparte qu'une preuve de manque de savoir-vivre, et le dit tout bonnement à son souverain, en lui certifiant que la Toscane en serait quitte pour l'occupation de Pise et tout au plus du territoire environnant. Les Anglais ne se méprirent pas aussi facilement. Profitant de quelques jours qu'ils avaient encore devant eux, ils dégarnirent les ateliers et les magasins de Livourne, et dirigèrent vers St-Florent en Corse cent bâtiments chargés et prêts à mettre à la voile, bâtiments sur lesquels Bonaparte avait jeté son dévolu et dont la capture était pour beaucoup dans sa détermination. Lors donc que Murat, après avoir passé l'Arno (le 26 juin), se porta sur Livourne d'une part, de l'autre sur Sienna, il ne trouva que fort peu de marchandises anglaises. Bonaparte y fut bientôt lui-même : il fit arrêter Spanocchi, gouverneur de la ville, qu'il envoya au grand-duc, en écrivant qu'il était bien convaincu que S. A. R. donnerait des ordres pour le punir, et il ordonna la recherche des marchandises ennemies, c'est-à-dire anglaises, autrichiennes et russes. Ces investigations n'allèrent pas sans violences et surtout sans fraude. Mais on peut tenir pour certain que tout ne resta pas aux mains des agents. Bonaparte savait trop bien que l'argent est une force pour négliger le moyen d'appuyer ses prétentions à venir. Il se rendit ensuite, suivi de Berthier, de sa femme, de son oncle Fesch et d'une partie de son état-major, à Florence même, où le prince venait d'ôter le portefeuille de la guerre à Serrati pour en investir le chevalier Fossombroni. Le grand-duc l'accueillit avec les plus grands honneurs, lui donna un dîner splendide ; et, le conduisant dans la célèbre galerie de Florence, il lui servit de cicerone dans cette visite aux chefs-d'œuvre de l'art italien, visite d'huissier-priseur, car dès lors il était arrêté en principe que dans les indemnités à payer à la France entreraient des tableaux et des monuments de sculpture de ce musée : la Vénus de Médicis y fut comprise. Ces dures nécessités n'étaient point adoucies par la jactance avec laquelle au dessert Bonaparte, lecture faite d'une dépêche, s'était écrit en se frottant les mains : « Eh ! c'est la reddition de la citadelle de Milan ; c'était avec Mantoue la seule place que votre frère eût encore en Lombar-

« die ! » Malgré cela , Bonaparte entendait que les agents du Directoire se comportassent le moins tyranniquement possible en Toscane ; et dans ses dépêches à Paris il réclamait fréquemment à ce sujet. Son but était , suivant une de ses expressions favorites , d'*endormir* le prince jusqu'à ce que l'instant fût venu de prendre une résolution sur son compte. C'est avec les mêmes vues que dans un rapport au Directoire , après avoir dit que vivement sollicité de quitter la Toscane le grand-duc était resté dans ses États , il ajoutait : « Cette conduite lui a mérité une part dans mon estime. » Sans doute ; mais cette estime n'empêchait pas qu'il ne fût très-content d'avoir ainsi un otage dans le frère de l'empereur , et qu'il ne fût très-déterminé à user de cet avantage selon l'occurrence. C'est lui aussi sans doute qui souffla au Directoire l'ordre qu'il reçut dans une dépêche confidentielle d'enlever le grand-duc , si l'empereur venait à mourir , ainsi que le bruit en courait , et que son frère ou son héritier présomptif se mit en route pour Vienne ; la dépêche directoriale contenait aussi l'ordre d'occuper militairement la Toscane. Bonaparte manda au ministre de France à Florence , Miot , de le tenir au courant du moment où Ferdinand prendrait le chemin de Vienne. Mais l'empereur ne mourut pas , et Ferdinand ne bougea de l'Italie. Pendant ce temps les Anglais se logeaient dans Porto-Ferrajo , la capitale de l'île d'Elbe , et dans Acquaviva , dernière ville de la Toscane du côté de Gènes. Le grand-duc protesta contre cette violation d'un État neutre. Ces protestations démontrent-elles que les Anglais et le prince ne fussent pas d'accord ? Le fait est que Bonaparte ne crut point à leur sincérité , et que , lorsqu'il eut écrasé les deux nouvelles armées données par l'Autriche à Wurmsér , les expressions de courroux contre la Toscane retentirent derechef et semblèrent annoncer que le frère de l'empereur serait dépouillé , et que la Toscane grossirait la naissante république cisalpine. Le secret tenu par l'une et l'autre puissance contractante sur les préliminaires de Léoben ne calmait point les inquiétudes. Manfredini courut à Plaisance avec la mission avouée de demander que les troupes qui allaient de Bologne à Livourne ne passassent point par Florence , mais au fond pour décider de l'existence de la Toscane. Bonaparte lui permit encore de vivre , moyennant une contribution de deux millions et la fermeture de ses ports aux Anglais. Heureuse formule , à l'aide de laquelle la France était toujours sûre de pouvoir dire : « Vous avez enfreint les clauses ! » car toujours les Anglais mettaient le pied quelque part , que Ferdinand le voulût ou non. La paix de Campo-Formio vint rendre enfin un peu de sécurité à cette pauvre cour toscane si cruellement tiraillée en tous sens depuis trois ans ; et , tant qu'il fut possible de croire à cette paix menteuse , le grand-duc ménagea la république triomphante. Des Français

avaient été insultés à Livourne et à Pise , il fit punir les auteurs de ces outrages. Des propagandistes , génois surtout , essayaient d'organiser une révolution dans ses États ; avant de punir il envoya demander à Bonaparte s'il entendait les protéger , et il n'opéra d'arrestations , de poursuites , d'exils que sur la permission qui lui fut donnée. Le gouvernement provisoire ligurien demanda satisfaction ; il l'accorda en ce sens qu'il permit aux Génois inoffensifs de porter en Toscane la cocarde nationale ligurienne. La république cisalpine se constitua , il la reconnut. L'abbé Dijon , agent de Louis XVIII , était toujours en Toscane , il lui donna ses passe-ports. Pie VI fuyait de ses États métamorphosés en république romaine ; il fit préparer pour le recevoir le superbe couvent du St-Esprit à Sienne , mais il n'osa lui donner asile dans la chartreuse de Florence qu'après avoir écrit au Directoire. Cependant les négociations de Rastadt n'avançaient pas , et Ferdinand fut des premiers à savoir que la guerre allait éclater derechef. Il envoya Manfredini à Vienne afin de se concerter. Il fut convenu que , tout en feignant la neutralité , le grand-duc se mettrait en mesure de coopérer activement contre les Français. De son côté , le Directoire ne prenait pas le change. Grâce à ses intrigues et à celles de la cisalpine , sa première succursale de l'autre côté des monts , les démocrates toscans machinaient en secret. On trouva sur la place du palais du grand-duc un petit arbre de la liberté avec ces quatre mots : « Il croîtra dans peu. » Bientôt on fit grand bruit d'un complot à la tête duquel était un nommé Aletis et qui n'était pas tout à fait imaginaire. Puis , tant pour veiller au maintien de l'ordre public que pour faire respecter sa neutralité , le grand-duc se mit à lever des troupes et à organiser des milices. Sa première proclamation , assez mesurée encore , parut le 22 novembre 1798. Par une autre pièce , deux ou trois jours après , il fit appel aux propriétaires fonciers , aux laboureurs ; invita les premiers à dédommager les seconds de l'abandon de leurs travaux , et promit de fournir des armes ; puis vint une adresse aux chapitres , aux couvents , pour les engager à consigner ce qu'ils possédaient d'effets en or , en argent ; puis il appelait les communes de l'État à concourir à un emprunt de huit cent mille écus. Les 28 et 29 , les Anglais débarquèrent à Livourne 6,000 hommes de troupes napolitaines , destinées à faire insurger la Toscane et à couper les communications de l'armée de Romé avec celle de l'Italie septentrionale ; leur général , Naselli , se mit à faire à son tour de la persécution et de la rapacité , tandis que , feignant de céder à la force majeure , le grand-duc envoyait un courrier extraordinaire à Paris et implorait le secours des Français pour le débarrasser des violateurs de la neutralité. Les secours vinrent plus inopinément qu'il ne pensait. Championnet entra dans Rome , dans Naples ; les Napolitains

quittèrent Livourne : l'échauffourée avait été presque aussitôt finie que tentée. Alors on comprit que le Directoire, s'il avait affecté de croire aux assurances du grand-duc, avait vu clair dans cette mystification, et la guerre lui fut déclarée en même temps qu'à l'empereur. Destitué de tout appui extérieur, le grand-duc ne pouvait en cet instant résister à la France, et Schérer n'eut en quelque sorte qu'à faire prendre possession de Florence par le général Gaultier et de Livourne par Miollis. Un commissaire du Directoire, Reinhard, donna l'ordre aux magistrats de continuer leurs fonctions au nom de la république française. Ferdinand, moyennant argent, obtint la permission de passer sans obstacle avec les siens au milieu des légions françaises : on lui permit même d'emporter, outre ce qu'on lui laissait de ses trésors, certains meubles du palais Pitti, quelques tableaux et plusieurs statues d'un grand prix ; et il partit pour Vienne, le 27 mars, après avoir, dans une dernière proclamation, exhorté ses sujets à la tranquillité. Cette invitation fut peu goûtée des masses, qui, chaque fois qu'elles en trouvèrent l'occasion dans cette année (et les revers des Français dans la haute Italie ne leur en fournirent que trop), se déclarèrent contre l'occupation et rétablirent leurs magistrats aux cris de *Vive Ferdinand!* Mais ces insurrections, dont Arezzo et Cortone étaient les foyers principaux, n'avaient d'avenir que par le triomphe définitif de la coalition ; et rien n'était encore décidé. Cependant, à la fin de juin 1799, la Toscane se trouvait, par la retraite de Macdonald, entièrement libre de la domination française. Du fond de l'Autriche et sous l'inspiration du cabinet autrichien, Ferdinand nomma une régence à la tête de laquelle était le marquis de Sommariva. Chargé en même temps du commandement de toutes les troupes autrichiennes dans le grand-duché, Sommariva organisait les troupes toscanes et déployait dans cette mission un zèle infatigable. Au commencement de 1800, il comptait 25,000 hommes, et il tenait en réserve de formidables bandes de montagnards. Mais déjà Bonaparte, revenu d'Égypte, s'était emparé de l'autorité en France. La campagne de Marengo et l'inconcevable capitulation de Mélas rendirent vains tous les préparatifs du grand-duc. Cependant au moment où le général Pino quittait la ligne du Rubicon pour se réunir à l'armée de la Cisalpine dans Bologne, les paysans d'Arezzo et des districts environnants se formèrent en bandes irrégulières et se montrèrent dans le Ferrarais et le Modénais. Pino revint les surprendre à Faenza, les mit en fuite, et, partageant sa troupe en trois corps, les anéantit à Lugo, à Ravenne, et sur la route d'Arezzo. Sommariva ne pouvait ostensiblement approuver cette insurrection ; mais lorsqu'un message de Brune vint lui reprocher de l'avoir excitée et en conséquence lui signifia de désarmer ses 25,000 hommes, il résista, et, envahissant la Cisalpine, s'empara

de San-Léo, de Castiglione, et leva des contributions dans les pays sous protection française. Mais bientôt Dupont, sur l'ordre de Brune, reprit possession de la Toscane et ne trouva de résistance sérieuse que devant Arezzo, qu'il emporta d'assaut (19 octobre 1800). Un dernier effort eut encore lieu de la part de Sommariva : aidé de quelques escadrons autrichiens et des émigrés d'Arezzo, il revint ranimer l'insurrection éteinte au moment où Roger de Damas prenait position à Sienne avec ses Napolitains, et où le corps français d'occupation se bornait à 4 ou 5,000 hommes. Mais Miollis, leur chef, refoula rapidement ce dernier, et Sommariva se replia sur Ancône. La Toscane fut alors décidément perdue. La France ne pouvait souffrir un frère de l'empereur au sein de cette Italie, où elle entendait régner. Le grand-duc d'ailleurs ne pouvait demander à être traité ni comme ami ni comme neutre. Aussi la paix de Lunéville ne lui fit-elle qu'une position aussi précaire qu'inférieure ; la Toscane, érigée en royaume d'Etrurie, fut donnée à l'infant de Parme ; pour indemnité il n'eut, lui, que l'ancien archevêché de Salzbourg, la prévôté de Berchtolsgrad, portion de l'évêché de Passau, et l'évêché d'Eichstædt, avec les titres de duc et d'électeur. Les événements de 1805 lui ravirent encore cette souveraineté, mais en la remplaçant par la principauté de Würtzbourg, sur laquelle était transféré le titre électoral. C'était un coup de maître de la part de Bonaparte que d'isoler ainsi de son frère et de placer au milieu de tous ces petits États de l'ouest de l'Allemagne un prince autrichien. Bientôt le titre d'électeur devint un non-sens par la dislocation de l'empire d'Allemagne. En butte à la haine de la Bavière, dont avait été détachée la principauté de Würtzbourg, sans appui par la dissolution du corps germanique, ne sachant sur quels secours compter de la part du chef de sa propre maison, certain, en cas de lutte des puissances allemandes avec la France, de voir son pays devenir le théâtre des opérations militaires, Ferdinand se prêta de bonne grâce à sa position : il signa, le 16 septembre 1806, un traité par lequel il accédait à la confédération du Rhin, promettant de fournir 2,000 hommes à l'armée de la ligue, et reçut en échange le titre de grand-duc et la permission de s'emparer des biens que l'ordre des Hiéronymites possédait dans la principauté de Würtzbourg, plus quelques enclaves des souverainetés attenantes à la frontière. Ainsi, de même que jadis il avait été le premier à signer un traité avec la France révolutionnaire, il fut le premier à se joindre aux quinze États signataires primitifs de la confédération du Rhin ; et sa qualité de frère du prince qui venait d'abdiquer la dignité d'empereur d'Allemagne ne donna que plus d'éclat à la puissance morale du protecteur de la confédération, qui se substituait à l'empire. Au reste il est clair que le grand-duc de Würtzbourg n'agissait qu'avec l'a-

veu de son frère et feignait pour Napoléon des sentiments qu'il n'avait pas. D'autre part, celui-ci lui marquait en apparence beaucoup d'égards, de confiance, et tâchait de l'attacher à son char par d'ambitieuses espérances, mais sans intention de les réaliser jamais. Il atteignit ainsi l'époque difficile de 1809 et s'en tira, grâce à la neutralité à laquelle il eut encore recours, et grâce aussi à la rapidité du dénouement. L'année suivante il vint à Paris et assista, seul de sa maison, au mariage de sa nièce Marie-Louise avec Napoléon. Il fut question ensuite de lui donner un lambeau de la Pologne, ou même toute la Pologne à gouverner. Napoléon, dans une proclamation aux Polonais, en juin 1812, disait : « Je viens pour vous donner un roi et pour étendre vos frontières. Votre territoire sera plus considérable qu'il ne l'était sous Stanislas. Le grand-duc de Wurtemberg sera votre roi. » C'eût été le quatrième État que ce mobile souverain aurait été appelé à gouverner. Mais quelles que fussent au fond les intentions de Napoléon, les événements en décidèrent autrement : la paix de Paris, du 30 mai 1814, rendit à Ferdinand la Toscane, qui depuis cinq ans formait les trois départements français de l'Ombrière, de l'Arno et de la Méditerranée. Il fut peu regretté de ses sujets germaniques, qu'il avait froissés surtout en favorisant les doctrines ultramontaines fort peu goûtées en Franconie, et en faisant dans les bureaux, dans les collèges, des épurations en même temps blessantes et dispendieuses, car elles nécessitaient des retraites. En revanche il fut reçu en Toscane avec un enthousiasme qui prouvait sans doute à quel point on était las de la domination française, mais qui provenait aussi des bons souvenirs qu'il avait laissés. Il le justifia bientôt en marchant sur les traces des plus sages souverains qui aient régi la Toscane. Un instant encore il fut obligé de s'exiler de sa capitale, lorsque la levée de boucliers de Murat répandit l'épouvante jusque dans l'Italie septentrionale ; mais cette espèce de retraite ne dura que quinze jours : le 20 avril 1815, il revint accompagné de quelques corps toscans et de troupes autrichiennes à Florence ; et cette fois il jouit enfin d'un repos si chèrement acheté par plus de vingt ans d'agitation. La justice, les finances, les beaux-arts, les améliorations industrielles et commerciales, ces objets favoris de son zèle, l'occupèrent alors sans partage. Rempli de lumières et de tolérance dès que le catholicisme était religion dominante, il retint de l'administration française tout ce qu'il regardait comme avantageux et simple, c'est-à-dire presque tout. Il s'opposa de tout son pouvoir aux réactions et réalisa, autant qu'il était possible de le faire après de si vastes bouleversements, la conciliation des partis. Il n'opposa que peu d'entraves à la liberté d'écrire. Ses États furent un asile pour les carbonari inoffensifs. Aussi, dans ces derniers temps, la Toscane a-t-elle été le pays de l'Italie où l'on

trouvait le plus de civilisation, d'agrément et de sécurité, pour peu qu'on voulût se tenir dans des limites raisonnables. La paix profonde dont jouit l'Europe occidentale, si ce n'est au moment des révolutions de Portugal et d'Espagne, de Piémont et de Naples, y contribua beaucoup. Aucune n'éclata chez lui, preuve de l'habileté de son administration et de l'amour qu'il inspirait à ses sujets. Sa mort eut lieu le 18 juin 1821. — Son fils Léopold-François-Ferdinand-Charles (né le 30 octobre 1797) lui succéda. P—OT.

FERDINAND. Voyez BRUNSWICK et MÉDICIS.

FERDINAND DE CORDOUE, savant Espagnol, est ainsi appelé du nom de la ville où il prit naissance vers l'an 1420. Il passait pour un prodige dans son temps. On assure qu'à l'âge de cinq ans il savait parfaitement lire, écrire, dessiner, et pinçait très-agréablement de la guitare. A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, et sa mémoire était déjà si prodigieuse, qu'il apprenait par cœur trois ou quatre pages de Cicéron après les avoir lues une seule fois. Mais tout ce qu'il lisait restait si profondément gravé dans son esprit que rien ne pouvait plus l'effacer. Son amour pour l'étude ne fit qu'augmenter avec l'âge, et à vingt-cinq ans il était docteur en toutes les facultés, était très-versé dans l'hébreu, le grec, le latin, l'arabe, possédait les mathématiques, la médecine, la théologie, et savait par cœur non-seulement toute la Bible, mais encore les livres de Nicolas de Lyra, de St-Thomas, de St-Bonaventure, d'Alexandre d'Hales, de Scot, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, qu'il répétait avec beaucoup de facilité, et qu'il citait très-à propos. Ferdinand appartenait à une famille illustre, et en considération de sa naissance il dut embrasser l'état militaire. Il servit sous Jean II de Castille dans les guerres contre les Maures, où il se distingua par sa valeur. Préférant bientôt la plume à l'épée, il occupa tour à tour les différentes chaires de plusieurs universités d'Espagne, et un grand nombre de disciples le suivaient partout. Le bruit de sa renommée étant parvenu aux oreilles de Ferdinand et d'Isabelle, ils voulurent connaître un jeune homme qui avait servi avec honneur dans les armées et qui semblait né pour illustrer sa patrie par son savoir. Les rois admirèrent ses talents et lui accordèrent une pension. Dans l'année 1445 il fit un voyage à Paris, où il étonna les plus savants par l'étendue de son savoir autant qu'il se fit chérir par sa douceur et sa modestie. Il tint plusieurs séances dans l'université de cette capitale, et répondit sans hésiter aux questions les plus difficiles qu'on voulut lui proposer sur différentes matières, genre de défi dont on connaît d'autres exemples (voy. Jacques CRICHTON). En 1469 Ferdinand l'envoya à Rome vers le pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec tous les honneurs que ses talents méritaient. De retour en Espagne, quoiqu'il fût toujours distingué par ses souverains, il ne paraît pas qu'il ait

occupé aucune place importante; on ignore même l'époque précise de sa mort, qui doit être cependant arrivée vers l'an 1480, à l'âge de 60 ans. Les vastes connaissances de Ferdinand réunies dans un seul homme, et qui auraient été admirées dans tous les temps, devaient sembler extraordinaires dans le siècle où il vivait; c'est ce qui fit naître les différents jugements qu'on porta sur cet homme rare. Les uns en parlaient comme d'un sorcier; les autres le prenaient pour l'Antechrist; quelques-uns l'approchaient avec crainte, mais tous avec respect et vénération. On croyait assez généralement qu'il lisait dans l'avenir, et l'on a prétendu, entre autres choses, qu'il avait prédit la mort de Charles le Téméraire, tué devant Nancy. Mais on sait quelle foi on peut ajouter à ces assertions dictées par l'ignorance et le préjugé. Le journal d'un bourgeois de Paris, rapporté par Théodore Godefroy (1), ajoute encore à toutes ces merveilles « que Ferdinand était chevalier en « armes, et en fait de guerre nul plus expé-
« ri-
« menté; qu'il se servait merveilleusement d'une « épée à deux mains, et que, quand il voyait son « ennemi, il ne manquait pas à saillir sur lui « vingt ou vingt-quatre pas en un saut; qu'il sa-
« vait jouer de tous instruments, chanter et dan-
« ser mieux que tout autre, peindre et enluminer « mieux qu'homme qu'on sût à Paris ou ailleurs; « et certainement, dit-il, si un homme pouvait « vivre cent ans sans boire ni manger, ni dormir, « il ne saurait apprendre ce que ce jeune homme « sait. » Tous les auteurs espagnols qui parlent de ce savant s'accordent à dire la même chose. Il a laissé différents ouvrages : 1° *De pontificii pallii mysterio*; 2° *De jure beneficiorum vacantium medius fructus annatusque exigendi*; 3° *De artificio omnis et investigandi et inveniendi natura scibilis*; 4° *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio*; 5° un *Commentaire sur l'Almageste de Ptolémée*; 6° une *Préface* sur l'ouvrage d'Albert le Grand, *De animalibus*. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Rome en 1478, in-fol. Nous avons suivi Nicolas Antonio, *Biblioth. Script. Hisp.*, et Egasse du Boulay, *Hist. acad. Paris, ad ann. 1443*. Cette dernière date nous a servi à relever l'erreur de Nicolas Antonio, qui place son voyage à Paris dans l'an 1501, ainsi que celles de plusieurs biographes qui font naître Ferdinand à la fin du 13^e siècle. B—s.

FERDINAND DE JÉSUS, carme déchaussé, né à Jaën en 1571, fit connaître de bonne heure ses heureuses dispositions pour l'étude, devint profond dans les sciences théologiques, et fut très-habile dans les langues latine, grecque et hébraïque. Il enseigna pendant longtemps la théologie scolastique et morale dans plusieurs provinces de l'Espagne, où il prêcha avec beaucoup de succès. Également versé dans les lettres sacrées et profanes, il fut aussi admiré par sa rare éloquence, ce qui lui fit donner le surnom de *Nouveau Chry-*

sostome. Sa renommée était si répandue en Espagne, et il y était tellement considéré, que lorsqu'il s'approchait de quelque ville, les magistrats, le clergé et une grande partie des citoyens allaient à sa rencontre et le recevaient avec tous les honneurs aux portes de la ville. Cependant ces distinctions, les éloges qu'on lui prodiguait de toutes parts ne l'enorgueillirent jamais; Ferdinand fut toujours pieux, humble et modeste; il suivit toujours avec une exacte rigueur les règles les plus sévères de son ordre. Il mourut à Grenade, en odeur de sainteté, en 1644. Après Tostat, c'est peut-être l'écrivain ecclésiastique le plus fécond, au moins parmi les Espagnols. Les bibliographes de son ordre donnent la liste de ses ouvrages au nombre de quarante-huit. Plusieurs sont perdus, d'autres se conservaient en manuscrit chez les carmes de Baësa. On y remarque des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Aristote, et sur diverses parties de la Somme de St-Thomas; plusieurs *Traité de théologie*; quelques ouvrages historiques concernant son ordre; deux cent soixante-cinq *Sermons*; une *Grammaire grecque*; une *Grammaire hébraïque*; la plupart de ces ouvrages sont écrits en latin, les autres en espagnol. B—s.

FERDINAND MARTINEZ, dit de *Ste-Marie*, carme déchaussé, naquit près d'Astorga, l'an 1534. Il fit profession le 10 juin 1570. Après avoir rempli divers emplois dans son ordre, il en fut en 1605 nommé général, et confirmé dans le même poste en 1614. Il contribua beaucoup à la propagation de son ordre, fut le premier des généraux qui visita les monastères de l'ordre établis en France; et les missionnaires qu'il envoya dans la Perse y fondèrent les maisons d'Ispahan, de Schiras, d'Ormus et de Bender-Abbassi. Il passa à Rome, où Urbain VIII le nomma son confesseur et en même temps commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de St-François en Italie. Le pape, connaissant les talents de ce religieux pour traiter les affaires les plus difficiles, l'envoya en plusieurs occasions vers différentes puissances de l'Europe, avec lesquelles le P. Ferdinand négocia toujours à la satisfaction du pontife et fut partout accueilli avec honneur. En 1629, il fut élu pour la troisième fois supérieur général de son ordre, et mourut à Rome dans un âge très-avancé, le 25 mars 1631. Il a laissé quelques ouvrages relatifs à sa congrégation. Il y a encore plusieurs écrivains de ce nom, connus sous différentes dénominations. — FERDINAND D'ARAGON, archevêque de Saragosse, fils d'Alphonse, qui fut évêque de la même église, et petit-fils de Ferdinand le Catholique (*voy. FERDINAND V*). Il était né à Madrid en 1514, fut élevé à l'épiscopat en 1559, et nommé vice-roi d'Aragon en 1560. Il aimait les belles-lettres et s'appliqua spécialement à l'étude de l'histoire d'Aragon. Il écrivit plusieurs volumes sur l'histoire des rois et des prélats de ce royaume, avec un *Nobiliaire* des plus illustres familles de Castille, d'Aragon, de Catalogne et de Biscaye. Plusieurs auteurs

(1) *Observations sur l'histoire du roi Charles VI.*

parlent avec éloge de cet ouvrage. Ferdinand d'Aragon mourut le 20 janvier 1517. — FERDINAND DE TALAVÉRA, de l'ordre de St-Jérôme, naquit à Talavéra-la-Reyna en 1445. Il fut confesseur et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, qui le consultèrent souvent dans leurs conquêtes sur les Maures et le nommèrent évêque d'Avila. Après la prise de Grenade, il obtint l'archevêché de cette ville. Il mourut en réputation de sainteté le 14 mars 1507. On a de lui quelques ouvrages de piété. — FERDINAND DE ST-JACQUES, de l'ordre de la Merci, né à Séville vers l'an 1544, fut un des plus habiles prédicateurs de l'Espagne; on admira son éloquence et son savoir à Rome sous le pontificat de Paul V et à la cour des rois Philippe II et Philippe III. Il exerça les emplois les plus distingués de son ordre, et mourut à Séville en 1639, âgé de 98 ans. On a de lui deux volumes de sermons et quelques autres ouvrages de piété. B—s.

FERDINANDI (ÉPIPHANE), né le 2 novembre 1569, à Misagna, dans la province d'Otrante, cultiva de bonne heure les littératures grecque et latine; il fit même des vers estimés dans ces deux langues. En 1585, il se rendit à Naples pour y faire ses cours de philosophie et de médecine, dont il obtint le doctorat le 24 août 1594. De retour dans sa patrie, il y exerça honorablement sa profession, s'y maria en 1597, et fut en 1605 nommé syndic général. En 1616, il accompagna Julie Farnèse, princesse d'Avetraria, à Rome et à Parme. Le duc de cette dernière ville offrit à Ferdinandi une chaire de médecine, et les curateurs de l'université de Padoue lui firent les mêmes offres. Il refusa les unes et les autres, préférant à toutes les distinctions la confiance et l'estime de ses compatriotes. Il sollicita la permission de retourner près d'eux, et leur prodigua les soins les plus assidus jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1638. Ferdinandi était un philosophe véritablement stoïque. Il apprit presque sans émotion la mort de son fils, âgé de vingt ans, et celle de sa femme, que, dit-on, il aimait tendrement. Ses ouvrages ont joui d'une grande réputation et sont encore parfois consultés : 1° *Theoremata medica et philosophica, mira doctrinæ varietate, novoque scribendi ordine donata, et in tres libros digesta*, Venise, 1641, in-fol.; 2° *De vita proroganda, juventute conservanda, et senectute retardanda*, Naples, 1612, in-4°; 3° *Centum historiae, seu observationes et casus medici, omnes fere medicinarum partes, cunctosque corporis humani morbos continentes*, etc., Venise, 1621, in-fol. Ce recueil, loué par Baglivi, est écrit d'un style tout à la fois prétentieux et incorrect. Quelques descriptions exactes sont noyées dans un fatras de commentaires surannés. L'auteur donne pour des faits incontestables les fables qu'on a débitées sur le tarentisme; 4° *Aureus de peste libellus, varia, curiosa et utili doctrina refertus, atque in hoc tempore unicuique apprime necessarius*, Naples, 1631, in-4°. On trouve dans les *Vite de' Letterati Salentini*, de Dominique de Angelis, une notice biographique

sur Ferdinandi, laquelle a été fort bien analysée par Nicéron, t. 21 de ses *Mémoires*. C.

FERDOUCY (ABOUL-CACEM-MANSSOUR), fils d'el-Haçan, fils d'Ishac Cherf-Chah, le plus grand poète de la Perse musulmane, naquit en 504 de l'hégire (916-17 de l'ère vulgaire), à Rizvân, dans le voisinage de Thous, capitale du Khorâçân. Son père était un laboureur descendant de Ahmed el-Ferdoucy, personnage important de Sâr, autre ville de la même province, ou, suivant Daulet Chah, jardinier en chef de la maison de plaisance d'un grand seigneur. Ce séjour charmant se nommait *Ferdoûs* (paradis), circonstance qui valut au nouveau-né le surnom de *Ferdoucy* (originaire ou habitant du paradis). Soit par les avis du poète Açady, qui, frappé de ses précoces dispositions, avait bien voulu se charger de son éducation, soit pour se plaindre des tracasseries que lui avait suscitées le gouverneur du Khorâçân, à l'instigation de quelques poètes de la province, Ferdoucy résolut de visiter la capitale du royaume. Environné de princes qu'il avait vaincus, de savants, de littérateurs et d'artistes qu'il récompensait magnifiquement, Mahmoud, troisième prince, mais réellement fondateur de la dynastie des Sebektéguy (voy. MAHMOUD le Ghaznevyyde), étalait alors à Ghaznah tout le faste oriental et l'orgueil des conquêtes. Jaloux d'exécuter un projet formé inutilement par plusieurs de ses prédécesseurs, il avait établi une espèce de concours entre les poètes de sa cour pour composer en vers une histoire de Perse depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort d'Yezdedjerd III, dernier prince guèbre de la dynastie saçanyde exterminée par les conquérants arabes. Ferdoucy s'était déjà exercé sur les exploits de plusieurs anciens héros persans, et l'on prétend même que ces essais connus à la cour l'y avaient fait appeler. La lecture d'un épisode de l'ancienne histoire de Perse mit le comble à son succès, et ses rivaux au désespoir : en donnant une pièce d'or pour chacun des mille vers de cet épisode, le sultan ne se crut pas quitte envers un poète qui avait fort adroitement glissé des éloges, un peu outrés peut-être pour de timides oreilles européennes : « Dès que le « jeune enfant a humecté ses lèvres avec le lait de « sa nourrice, il s'essaye à prononcer le nom de « Mahmoud. » Les courtisans désolés, les poètes mêmes de la cour se virent obligés d'apprendre des vers de Ferdoucy, pour les réciter quand le prince éprouvait quelque malaise ou était plongé dans la mélancolie. « Ces vers, leur disait-il, sont le « meilleur remède que je connaisse pour mes in- « dispositions morales ou physiques. » Un jour que cet heureux effet s'était manifesté plus puissamment que de coutume, Ferdoucy vit arriver chez lui un certain nombre de livres renfermant les matériaux de l'ancienne histoire de Perse, échappés à la fureur des Arabes et des Moghols. Cet envoi était accompagné d'un ordre impérial de composer le *Châh-nâmeh* ou l'histoire des rois,

avec promesse d'une pièce d'or par distique. Soutenu par une juste confiance dans ses moyens, Ferdoucy accepta l'honorable tâche qu'on lui imposait sans songer aux chagrins de toute espèce qu'allait lui susciter la médiocrité jalouse. Comme son talent reconnu et la perfection de ses vers le mettaient à l'abri de toute critique littéraire, on attaqua ses principes religieux. En s'éloignant de la cour pour se livrer au travail avec plus de liberté, notre poète avait laissé le champ libre à ses ennemis. Ils en profitèrent avec tant d'adresse et de succès, qu'on vint l'arracher de sa retraite pour le traîner tout tremblant aux pieds du monarque irrité, qui lui reprocha sa prétendue hérésie et le menaça, s'il n'y renonçait, de le faire fouler aux pieds des éléphants. Le poète, protestant de son innocence et de son orthodoxie, jura qu'il s'occupait beaucoup plus des fictions poétiques que des discussions théologiques. Il obtint son pardon et la permission de retourner dans sa retraite pour y continuer son grand ouvrage, sans être pourtant rentré entièrement en grâce. Enfin, après trente années d'un travail assidu, le 25 du mois persan d'Isfendârmén, l'an 574 de l'hégire (le 25 février 985 de J.-C.), ou, suivant Hadjy Khalfah, en 584 de l'hégire (994 de J.-C.) Ferdoucy polit le dernier des 120,000 vers qui composent le *Châh-nâméh*. Il avait alors soixantedix ans, ou seulement soixante-cinq, suivant le même bibliographe. Le monarque, dont on avait soigneusement nourri les soupçons et l'animosité, reçut ce magnifique hommage avec indifférence et envoya 60,000 pièces d'argent, au lieu des pièces d'or qu'il avait promises. On apporta cette somme à notre poète au moment où il sortait du bain ; il la distribua entre les domestiques de l'établissement et les porteurs mêmes. Nous suivons ici l'opinion de Djâmy et celle de Daulet-Châh, et nous la croyons plus exacte que celle de l'auteur anonyme d'une Vie de Ferdoucy, mise à la tête de certains exemplaires manuscrits du *Châh-nâméh* ; celui-ci place après la présentation de l'ouvrage l'inculpation d'hérésie faite à l'auteur, et attribue à une infidélité du vizir la substitution des pièces d'argent à celles d'or. Quoi qu'il en soit, Ferdoucy jura de se venger d'une manière éclatante et digne d'un poète. Il composa contre Mahmoud une satire extraordinairement virulente, dont on peut voir la traduction dans le *Commentarium poeseos Asiaticæ*, de M. Jones, et dans les *Fables et Contes traduits du persan*, publiés en 1788 par l'auteur de cet article. Tous ses préparatifs de départ étant terminés, il remit cette satire soigneusement cachetée au secrétaire intime du monarque, en lui recommandant de donner ce paquet à son maître quand il le verrait plongé dans quelque accès de mélancolie. Après avoir livré aux flammes plusieurs poèmes en l'honneur de Mahmoud, lesquels devaient servir de complément au *Châh-nâméh*, il disparut, s'enfonça dans la Perse occidentale ; et, ne se croyant pas assez en sûreté à Ispahân, dont

XIII.

le gouverneur pourtant l'avait très-bien accueilli, mais dépendait à certains égards du sultan ghaznavyde, il gagna le Mazendérân, avec l'intention de se rendre à Baghdâd. Il arriva en effet dans cette capitale de l'empire des califes, seul, sans amis, accablé par la fatigue et par le chagrin. Un marchand, qui le reconnut pour l'avoir vu à Ghaznah, l'accueillit avec intérêt, et l'infortuné poète recouvra dans cette maison hospitalière le calme et la santé. N'étant pas moins familier avec l'arabe qu'avec le persan, il écrivit dans cette langue un éloge du vizir du calife ; ses vers excitèrent l'enthousiasme de toutes les personnes distinguées de la ville : on ne se lassait pas d'admirer l'élégante et riche poésie, ainsi que l'énergique indignation d'un poète aussi avancé en âge. En lui donnant un appartement dans son palais, le vizir lui dit : « On ne peut pas plus cacher votre renommée que les rayons du soleil. » Il voulut présenter lui-même son hôte au calife, qui s'écria : « Ferdoucy est la merveille poétique de l'Asie ; ses talents surpassent tout ce que nous avons connu jusqu'à présent. » En même temps le prince des fidèles fit compter à Ferdoucy 60,000 pièces d'or, somme que Mahmoud lui avait promise. Une lettre menaçante de ce dernier, que d'immenses conquêtes dans l'Inde rendaient la terreur de l'Asie, obligèrent le timide et faible Câder-Billah à se séparer de son malheureux hôte. Il l'engagea à prendre la route de l'Yémen. On lui compta 500 pièces d'or pour les frais de son voyage. Au moment de quitter Baghdâd pour se rendre en Arabie, il apprit que les amis qui lui étaient restés fidèles avaient enfin apaisé le monarque, qu'il se repentait même de son extrême rigueur. Il crut donc pouvoir retourner en sûreté dans sa patrie. Sa vigoureuse organisation l'avait rendu capable de résister aux chagrins de la disgrâce, aux fatigues de longs et périlleux voyages : il succomba sous le poids du bonheur. Peu de jours après son retour dans sa ville natale, se promenant avec un enfant qui lui récitait des vers du *Châh-nâméh*, ce vénérable vieillard éprouva une indisposition qui le contraignit de retourner chez lui. Quelques heures après, il avait terminé ses souffrances et sa vie, en 411 de l'hégire (1020 de J.-C.). Au moment où son cercueil, suivi d'un petit nombre d'amis, sortait de la ville, le modeste cortège fut arrêté par une nombreuse troupe de chameaux chargés d'un riche présent pour celui à qui la munificence ou la colère des rois était désormais indifférente. On offrit ce présent à sa fille, qui le refusa en disant : « La fille de Ferdoucy n'a pas besoin des présents des rois. » Les 60,000 pièces d'or, valeur de ce présent, furent consacrées à ériger un édifice public dans le voisinage de la sépulture de notre poète. L'imâm de Thous refusa d'abord de réciter les prières ordinaires sur le cercueil d'un poète « qui avait, » disait-il, trop célébré les Guébres et les idolâtres. » Mais un rêve, ou plutôt les réflexions

qu'il fit la nuit suivante le rendirent plus tolérant, et le lendemain les restes de Ferdoucy reçurent les honneurs et les prières qu'on doit à tous les musulmans. Au reste, des honneurs bien plus réels et non contestés sont ceux qu'il reçoit chaque jour depuis huit siècles, et qu'il recevra tant qu'il existera quelque littérature depuis le Bosphore jusque sur les bords du Gange, et même dans notre Europe savante. On conçoit l'impossibilité de donner ici une juste idée d'un ouvrage aussi immense que le *Châh-nâméh* : ce n'est ni un poème épique, comme le prétend l'illustre M. Jones, ni un poème historique, comme le croit M. Champion ; il renferme pourtant de nombreux épisodes ornés des plus riches inventions de l'imagination orientale, et des traits historiques d'une vérité incontestable. Ce poème, ou plutôt cette série de poèmes, embrasse l'espace de plus de 5,000 ans ; les guerres des Tatars contre les Persans en font le principal sujet. Afracyâb (ou plutôt la dynastie des Afracyâb), souverain du Tourân (la Tatarie), voulait envahir la Perse, sur laquelle il prétendait avoir des droits comme descendant de Férédoun. Ses auxiliaires étaient l'empereur des Indes et celui de la Chine, tous les démons, tous les génies et tous les magiciens de l'Asie ; il avait déjà obtenu de grands avantages, et se flattait de quitter son trône de glaces et ses climats neigeux, pour s'établir dans les brillants palais d'Ecbatane et de Persépolis, sous le plus beau climat de la Perse, lorsque tout à coup parut l'invincible Roustem ; il marcha à la tête des Persans ranimés par son courage et par son exemple, les charmes des magiciens ne purent tenir contre lui ; les troupes des empereurs confédérés furent battues, les barbares repoussés au fond de leurs déserts, et la guerre se termina glorieusement pour les habitants de l'Irân (la Perse). Sans prétendre établir le moindre parallèle entre une production gigantesque et même désordonnée et le plus parfait comme le plus ancien des poèmes épiques, nous observerons que, comme Homère, Ferdoucy montre quelquefois cette imagination brillante, ce génie créateur et fécond, ce langage harmonieux et figuré, qui, à toutes les époques et dans tous les pays, constituent le véritable poète et sans lesquels il n'existe pas de poésie. Ses caractères, moins variés que ceux de l'*Iliade*, sont largement tracés et soutenus avec vigueur. Certains combats de Roustem ne le cèdent pas à ceux d'Achille ou d'Ajax, cependant nous n'insisterons pas davantage sur ce parallèle. Ferdoucy n'avait certainement aucune connaissance des beaux poèmes grecs et latins que l'antiquité nous a transmis ; mais, parmi les nombreux matériaux de l'ancienne histoire de Perse recueillis par ordre de Mahmoud, il se trouvait probablement quelques fragments de ces annales mentionnées dans l'intéressant livre d'*Esther*, et de quelques grands poèmes mythologico-historiques, semblables au *Mahâbhârât* et au *Râmâyan* des Hindous. Le pre-

mier renferme, comme on sait, plus de cent mille vers, et le second plus de trente mille. Peut-être Ferdoucy s'est-il quelquefois borné à transcrire en vers persans plusieurs de ces fragments, et nous serions tenté de croire qu'il s'est approprié des épisodes composés par des poètes persans un peu antérieurs à lui. On voit dans quelques endroits certains vers destinés à servir de transition à des morceaux qui paraissent avoir été plutôt retouchés que composés entièrement par l'auteur du poème. On sait, en outre, très-positivement que les mille premiers vers ont été conservés de Daqyqy, poète antérieur à celui-ci d'environ un siècle. C'est pour se conformer sans doute à la manière de son prédécesseur que Ferdoucy a affecté d'employer le persan le plus pur, avec le moins de mots arabes possible. Aussi son poème passe pour un modèle de style, et dans les beaux temps de la dynastie des Sofy, on entendait chanter dans les rues d'Ispahân et de Chyrâz des fragments du *Châh-nâméh*, comme à une époque plus heureuse les Italiens s'amusaient à chanter des octaves de l'Arioste et du Tasse. Il est fâcheux que tous les manuscrits que l'on en connaît diffèrent entre eux par des variantes considérables presque à chaque distique. Au reste, si la curiosité des lecteurs pouvait être piquée par les détails que nous venons de leur présenter, nous avouons qu'elle ne sera qu'imparfaitement satisfaite par les ouvrages que nous allons leur indiquer. Le premier orientaliste qui ait donné quelques fragments originaux du *Châh-nâméh* est sir William Jones dans son *Traité de la poésie asiatique*, placé à la suite de sa traduction de l'*Histoire de Nader-Shah*, Londres, 1770 ; et dans son *Poeseos Asiaticæ commentarium*, ibid., 1773, in-4^o, et Leipsick, 1778, in-8^o. Nous avons profité de l'excellent travail de cet élégant et savant écrivain pour composer la *Notice sur la vie et les ouvrages de Ferdoucy*, placée à la suite des *Fables et contes persans*, traduits et publiés en 1788, in-16 et in-8^o. M. Champion a traduit en vers anglais le commencement du *Châh-nâméh*, et a publié cet important travail en 1788, sous le titre de *The poems of Ferdusi translated from the original persian*, 1 vol. in-4^o de 448 pages. Les autres volumes n'ont point paru. M. de Wallenbourg, conseiller aulique de l'empereur d'Autriche, avait entrepris une traduction française de tout le *Châh-nâméh* : cette traduction était très-avancée quand la mort l'enleva au milieu de son honorable et utile travail. Un de ses amis, M. A. de Bianchi, a publié sa traduction de l'*Introduction au Châh-nâméh*, par Ebn-Mansour-el-Omry, et celle des *Chants préliminaires du Châh-nâméh*, dans une brochure très-rare intitulée : *Notice sur le Châh-nâméh de Ferdoucy, et traduction de plusieurs pièces relatives à ce poème, ouvrage posthume de M. le conseiller I. et R. de Wallenbourg, etc.*, Vienne, 1810, in-12. Un des professeurs du collège du fort William à Calcutta, le savant M. Lums-

den, secondé de deux mollas très-familiarisés avec la poésie persane, a entrepris de publier une édition du *Châh-nâméh*, revue sur vingt-sept manuscrits, parmi lesquels il s'en trouve qui datent de 250 et de 400 ans. Le premier volume des huit qui doivent composer cette édition entièrement persane, et à laquelle nous reprocherons seulement de n'être pas enrichie de notes, a paru à Calcutta en 1811, avec ce titre anglais : *The Shah Namu being a series of heroic poems on the ancient history of Persia from the earliest times*, etc. (le *Châh-nâméh*, suite de poèmes héroïques sur l'ancienne histoire de Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de l'empire persan par les musulmans, sous le roi Yezdedjerd, par le célèbre Aboul-Câcem-Ferdoucy de Thous, en huit volumes, à l'imprimerie de la Compagnie des Indes, chez Thomas Valley). L'éditeur s'est contenté d'ajouter une très-courte préface en anglais. L'épisode de la mort de Sohreb a été traduit librement en vers anglais par M. Atkinson, qui a publié cet intéressant ouvrage avec de nombreuses et savantes notes et le texte persan, d'après l'édition de M. Lumsden, sous ce titre : *Sohreb, a poem, freely translated from the original persian of Ferdoosee*, etc., Calcutta, 1814, un vol. grand in-8° de 267 pages. M. Silvestre de Sacy, qui, dans le tome 4 des *Notices et Extr. des Manuscrits* (p. 250-258), avait traduit la Vie de Ferdoucy d'après Daulet-Châh, a inséré dans le tome 4 du *Magasin encyclopédique* de 1815 de curieux détails sur le Châh-nâméh et sur les diverses traductions qu'on a faites de quelques fragments de ce fameux poème; il en cite même des morceaux assez étendus avec le texte en caractères latins. M. Jourdain a parlé amplement de Ferdoucy, et a donné la traduction de plusieurs fragments ou passages de cet auteur dans l'ouvrage qu'il a publié en 1814 sous le titre de *la Perse*, tome 5, p. 91-137. Le Châh-nâméh a été traduit en prose arabe par un nommé Caouâm-éddyn-Aboul-Feteh-Iça, fils d'Al'y-Alhindary, natif d'Is-pahân, d'après l'ordre du grand roi Aboul-Feteh-Iça, fils d'El-Adel-Aboubekr, fils d'Ayyoub; cette traduction a été terminée en l'an 675 de l'hégire (1277 de J.-C.). Nous possédons à la bibliothèque de Paris une copie de cette traduction, sous les nos 624-625 des manuscrits arabes, et plusieurs beaux exemplaires du texte original persan, ornés de miniatures très-curieuses. L—s.

FERG (FRANÇOIS DE PAULE), peintre, naquit à Vienne en Autriche en 1689. Après avoir perdu plusieurs années sous des maîtres médiocres, il essaya de se former lui-même en copiant les estampes de Callot et de Séb. Leclerc. L'insuffisance de pareils guides le fit recourir aux leçons de Hans Graf, peintre de genre en réputation à Vienne; il s'attacha ensuite à Lorient, paysagiste distingué. L'estime et le succès qu'il acquit dans son pays autant par son travail que par ses heureuses dispositions ne purent retenir en lui le

désir de voyager. Il parcourut la Franconie, s'arrêta quelque temps à la cour de Bamberg, puis à Leipsick, à Dresde, et dans cette dernière ville se lia d'amitié avec le peintre Alexandre Thièle, dont il orna les paysages de figurés qui en augmentent la valeur. Enfin il passa à Londres, où des malheurs domestiques, suite d'un mariage inconsidéré, le réduisirent à l'indigence; il périt de misère à l'âge de 51 ans. « Cet artiste estimable, » dit Descamp, « représentait, comme Berghem et « Wouwermans, les fêtes champêtres et les travaux des villageois; il ornait ses paysages de « ruines et d'architecture du meilleur goût; sa « couleur est bonne et sa touche facile; ses compositions sont d'un homme d'esprit. » Ferg a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses paysages, et les gravures en sont recherchées. Vivarès a gravé d'après lui la *Conversation champêtre*. Son portrait, qu'il a peint à Dresde, et qui a été gravé par J.-P. Bause, prouve qu'il faisait aussi le portrait. La plupart de ses tableaux sont répandus en Allemagne et en Angleterre, où ils jouissent d'une estime méritée. V—r.

FERGENT. Voyez BRETAGNE.

FERGOLA (NICOLAS), professeur de mathématiques transcendantes à l'université de Naples, et membre de l'Académie royale des sciences de la même ville, naquit en 1753, et mourut en 1824. Il s'occupa spécialement de la géométrie des anciens. Voici la liste de ses principaux ouvrages, dont plusieurs ont été analysés dans les journaux du temps : 1° *Soluzioni novorum quorundam problematum geometricorum*, 1779; 2° *Risoluzione di alcuni difficili problemi ottici*, 1780; 3° *Vera misura delle volte à spire*, 1783; 4° *Metodo da risolvere i problemi di sito*, 1783; 5° *Le sezioni coniche*, 1791; 6° *Prelezioni à principi matematici del Newton*, 1792 et 1793, 2 vol.; 7° *L'Arte euristica*, 1811; 8° *Corso d'analisi sublime*. Ce dernier est resté manuscrit; un extrait en a été publié par M. Flanti; 9° *Diottrica analitica* (manuscrit); 10° *Principi d'astronomia* (manuscrit). Les problèmes des contacts, le théorème des côtés et les sections angulaires, le problème inverse des forces centrales, des problèmes sur les courbes, la théorie des lieux géométriques du deuxième ordre, ont été insérés dans le tome 1^{er} des *Mémoires de l'Académie royale de Naples*. Z.

FERGUS 1^{er} fut le premier roi d'Écosse, en 405 de l'ère chrétienne. Il était fils d'Erch, et dut sans doute sa dignité à la noblesse de sa race et à ses qualités personnelles. Son règne se passa en guerres continuelles avec les Romains et les Bretons. Plusieurs fois les Écossais et les Pictes franchirent le mur élevé pour la défense du nord de la Bretagne. Ils eurent quelques succès, furent repoussés, revinrent, et enfin, dans une action qui eut lieu en 420, ils furent défaits, et Fergus perdit la vie. L'existence de ce Fergus ne peut être révoquée en doute, car tous les documents authentiques qui existent encore en Écosse font

remonter jusqu'à ce prince la race des rois qui s'éteignit dans la personne d'Alexandre III. Ces documents ne sont qu'en petit nombre, parce qu'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, lorsqu'il fut choisi pour arbitre par les concurrents au trône d'Écosse, fit brûler une partie des archives tant publiques que particulières et emporter le reste. Mais aucun de ces documents ne fait mention de Fergus, fils de Ferchard, que plusieurs historiens écossais disent avoir commencé à régner l'an 550 avant J.-C., ni des trente-neuf rois qui l'ont suivi. Les Calédoniens et les Pictes, ancêtres des Écossais actuels, étaient à cette époque divisés en petits États indépendants; ce ne fut qu'à une époque bien postérieure qu'ils sentirent la nécessité de déléguer l'autorité à un chef unique. Ils n'avaient d'ailleurs aucune espèce d'annales écrites. La race des rois d'Écosse imaginaires a été inventée par Jean de Fordun, dont l'exemple fut suivi par d'autres historiens (voy. FORDUN). E—s.

FERGUS II succéda à Eugène VII, en 764. Il se conduisit bien dans les premiers temps de son règne, mais ensuite il se livra aux plus grands excès. Sa femme, fatiguée de lui avoir adressé des représentations inutiles, l'étrangla dans la nuit, en 767. Cet attentat avait été commis si secrètement, que plusieurs personnes furent mises à la question pour en pouvoir découvrir l'auteur. La reine, affligée de voir souffrir tant d'innocents, s'avoua coupable et se perça d'un coup de poignard. E—s.

FERGUSON (JACOB), algébriste hollandais, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Labyrinthus algebrae*, la Haye, 1667, in-4^o, en hollandais, dans lequel il traite très au long de la préparation et résolution des équations. Une partie de cet ouvrage traite aussi de la nature, de la décomposition et de la sommation des nombres figurés, à l'occasion desquels il résout plusieurs problèmes difficiles proposés aux analystes par un nommé Tjado Focken. Z.

FERGUSON (JACQUES), mécanicien astronome, naquit en 1710, dans un village du comté de Bamff, en Écosse. Son talent naturel lutta avec succès contre les circonstances qui s'opposent ordinairement à l'instruction d'un jeune homme sans appui et sans fortune. On le mit de bonne heure chez un fermier, où il fut réduit à garder les moutons. Ayant appris à lire en écoutant seulement quelques leçons données par son père à son frère aîné, il put se livrer à la lecture et faire développer le goût de l'étude qui germait en lui. Sa situation le porta naturellement à la contemplation du ciel; le cours des astres frappa ses regards : il voulut connaître les lois suivant lesquelles ils se meuvent, et ne pouvant se procurer les instruments nécessaires à ses études, il essaya d'y suppléer par son génie et son adresse, en construisant lui-même un globe céleste, une montre et une horloge en bois. Son maître, étonné d'avoir à son service un berger savant,

lui procura la connaissance d'un homme qui lui donna les premières notions des mathématiques. Dès lors l'esprit du jeune Ferguson ne put rester dans l'oisiveté, et il quitta le fermier pour travailler aux sciences avec plus d'ardeur. Le besoin de fournir à la subsistance de sa famille lui fit entreprendre des voyages en faisant des portraits à l'encre de la Chine; il parcourut ainsi comme peintre ambulant plusieurs parties de l'Écosse et de l'Angleterre. Londres fut le terme de ses courses. Il y vint en 1744, y publia des tables et des calculs astronomiques, donna des leçons publiques de physique, et fut reçu membre de la Société royale, avec la faveur de ne payer aucun droit pour son admission. Le roi d'Angleterre, auquel il avait donné des leçons, lui fit à son avènement au trône une pension de 50 liv. sterl. Ferguson joignait à un esprit sage un caractère doux, bienveillant et très-religieux. Il tient un rang distingué parmi les mécaniciens et les astronomes de l'Angleterre. Il a fait des ouvrages qui ont eu le plus grand succès, par la manière claire, simple et familière avec laquelle les idées y sont exprimées. On cite surtout son *Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, dont la septième édition est de 1785, in-8^o, et ses *Dialogues entre un jeune homme qui revient du collège et sa sœur âgée de quatorze ans, à laquelle il enseigne l'astronomie en secret*, 1768, in-8^o, septième édition : « Ce livre, » dit madame de Genlis dans la préface des *Veillées du château*, « est d'une telle clarté, qu'un enfant de dix ans l'entendrait parfaitement d'un bout à l'autre. » On a encore de Ferguson : 1^o *Introduction à l'électricité*, 1770; 2^o *Introduction à l'astronomie*, 1772; 3^o *Exercices choisis de mécanique*, précédés d'une Notice sur la vie de l'auteur, 1773; 4^o *Leçons sur divers sujets de mécanique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*, réimprimées pour la cinquième fois en 1776; l'édition d'Édimbourg, 1805, est enrichie de corrections, d'additions considérables et de notes sur l'état actuel des sciences et des arts, par David Brewster, 2 vol. in-8^o et un vol. in-4^o de planches; 5^o *Traité de perspective*, 1775; 6^o *Deux lettres au R. M.-J. Kennedy*, dans lesquelles on expose les différentes erreurs qui sont dans la partie astronomique de sa *Chronologie de l'Écriture sainte*, 1775, Londres, in-8^o; 7^o quelques mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Ferguson est mort le 16 novembre 1776. N—r.

FERGUSON (ADAM), célèbre écrivain écossais, naquit en 1724 à Logierait, dans la paroisse de Dunkeld, près de Perth, et était fils du ministre du lieu. Le maître de l'école de Perth, où il fut envoyé, démêla bientôt ses heureuses dispositions. Il entra en 1739 à l'université de St-André, où il obtint une bourse. Admis ensuite à celle d'Édimbourg, il y eut pour amis et pour émules Blair, Robertson, Hume et quelques autres jeunes gens qui depuis sont devenus des hommes célèbres.

On lui offrit la place de chapelain d'un régiment de montagnards écossais employé dans la guerre contre la France; mais il fallait pour recevoir les ordres justifier de six années d'études en théologie, et Ferguson n'en avait que deux. L'assemblée générale fit une exception à la règle en faveur de son mérite extraordinaire; il alla alors rejoindre le régiment, qu'il ne quitta qu'à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). De retour en Écosse, il y sollicita une petite cure, qu'il ne put obtenir. Ses sermons, trop profonds et trop métaphysiques pour l'intelligence de simples laboureurs, n'étaient pas propres à lui donner de la popularité. Il alla rejoindre son régiment en Irlande, et le quitta tout à fait en 1757, lorsqu'il accepta l'emploi de gouverneur des enfants de lord Bute. En 1759 il fut nommé professeur de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg; il échangea cette chaire en 1764 pour celle de philosophie morale, à laquelle il était encore mieux préparé par son goût et par la direction de ses études. C'est en 1767 qu'il publia à Londres son premier ouvrage : *Essai sur la société civile* (in-4° et in-8°), ouvrage qui le plaça au rang des plus profonds penseurs de son pays. Cet essai a été traduit en allemand (par C.-F. Jünger), Leipsick, 1768, in-8°; en français par Bergier, Paris, 1785, 2 vol. in-12; ou 1796, in-8°; en suédois, 1790, in-8°. Ferguson revint visiter quelque temps après son village natal, et épousa une nièce du célèbre chimiste Joseph Black. Il publia en 1769 ses *Institutions de philosophie morale*, in-8°, qui n'étaient que la substance de ses leçons à l'université. Elles furent réimprimées à Mayence et à Francfort, in-8°, et à Bâle, 1800, in-8°; traduites en allemand par Garve, Leipsick, 1772, in-8°, et en français par Reverdit, Genève, 1775, in-12. Sa liaison avec David Hume, qui lui avait montré une bienveillance constante et active, le fit soupçonner d'une teinte d'irréligion. C'est sans doute par l'effet de cette prévention qu'on ne le vit plus occuper ni même solliciter aucun emploi ecclésiastique. Vers 1775 il accompagna pendant dix-huit mois, en qualité de gouverneur, le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent. En 1776 il réfuta quelques assertions de l'ouvrage du docteur Price sur la liberté civile et religieuse, mais sans se dispenser de rendre justice aux talents et aux intentions de son adversaire. La composition du plus important de ses ouvrages, l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, l'occupait depuis longtemps; il en fut détourné en 1778 par sa nomination à la place de secrétaire des cinq commissaires chargés d'aller proposer des arrangements pacifiques aux Américains. Il reprit son ouvrage aussitôt après son retour, et le publia enfin en 1782, en trois volumes in-4°, avec six cartes géographiques. Ferguson s'était proposé de faire pour la république ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain, et son ouvrage est un des plus approfondis qui aient paru en Angleterre sur cette

matière. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événements et développer l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'État. Il passe très-rapidement sur les premiers siècles de Rome. Parmi les anciens, Polybe est l'auteur auquel il s'attache de préférence, et lorsque ce guide lui manque il en imite bien l'esprit et la manière. Il y fait preuve de connaissances militaires que ses fonctions auprès du régiment des montagnards l'avaient mis à portée d'acquérir. Son style est noble et élégant, quoique un peu diffus, quelquefois même obscur par la longueur de ses périodes. L'érudition qu'il a répandue dans cet ouvrage n'en rend pas la lecture pénible, parce qu'elle est bien adaptée au sujet. Ferguson résigna en 1784 sa place de professeur de philosophie morale, où il fut remplacé par M. Dugald Stewart, et s'occupa ensuite de la publication d'une analyse de ses leçons, qui avaient eu tant de succès par leur mérite propre et par la grâce que leur prêtait son élocution. Elle parut sous le titre de *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4°. K.-G. Schreiter en donna une traduction allemande, augmentée d'une dissertation sur l'esprit de la philosophie de Ferguson, 1796, in-8°, et il en existe une traduction française, par A. D., Paris, 1821, 2 vol. in-8°. M. Pictet a donné d'amples extraits du même ouvrage dans la *Bibliothèque britannique*. Ferguson fit peu de temps après un voyage en Italie moins encore pour y rétablir sa santé un peu altérée que dans la vue de recueillir des documents authentiques qui pussent lui servir à perfectionner son *Histoire de la république romaine* dans une nouvelle édition. Elle parut en effet à Edimbourg en 1799, avec des corrections importantes. Il en a paru une autre à Londres en 1805, 5 vol. in-8°. L'ouvrage a été traduit en italien; il l'a été librement en allemand, avec des remarques par C.-D. B. (Chr.-Dan. Beek), Leipsick, 1784-85, 5 vol. in-8°; il l'a été en français (par Desmeunier), Paris, 1784, 7 vol. in-8° et in-12, avec cartes; Bergier a eu aussi part à cette traduction. L'*Histoire de la république romaine* a été encore traduite par J.-B. Breton, Paris, 1805, 10 vol. in-18. Adam Ferguson jouissait d'une certaine aisance, qui était principalement le fruit de ses travaux littéraires. Le gouvernement y avait ajouté le bienfait d'une pension, qui n'était pas le salaire d'une plume servile; car il n'avait guère pris de part active aux discussions politiques de son temps. Son caractère était modeste et généreux, et son extérieur noble et prévenant. Il vivait en 1800, retiré dans une campagne voisine d'Édimbourg, où il est mort au mois d'avril 1816. X—s.

FERGUSON (ROBERT), jeune poète écossais, né à Édimbourg en 1750 ou 1751, était fils d'un commis négociant. Après avoir étudié successivement à Édimbourg et à Dundee, il fut reçu à l'université de St-André, où un gentilhomme

appelé Fergusson avait fondé deux bourses en faveur de deux enfants qui porteraient le même nom que lui. L'un de ses professeurs, le docteur Wilkie, homme d'un caractère original et auteur de quelques poésies, encouragea ses premiers essais, et lorsqu'il mourut Fergusson publia dans le dialecte écossais une belle élogue consacrée à la mémoire de son bienfaiteur. Le caractère de Fergusson était naturellement enjoué, et des tours d'écolier le firent expulser de l'université après y être demeuré quatre ans. Son père le destinait à la carrière ecclésiastique, mais il mourut avant d'avoir pu lui faire suivre sa volonté. On lui proposa d'étudier la médecine; il s'y refusa, en disant que lorsqu'il lisait les descriptions des maladies, il s'imaginait en ressentir tous les symptômes; c'est ce qui arrive en effet quelquefois aux jeunes gens d'une imagination mobile et d'une santé faible et délicate comme était la sienne. Il essaya de la jurisprudence, mais s'en dégoûta bientôt, comme d'une étude trop aride. N'ayant aucun projet pour l'avenir, il alla voir près d'Aberdeen un oncle instruit et opulent, qui aurait sans doute pu lui procurer une place convenable à ses goûts, mais qui, après l'avoir accueilli d'abord avec tendresse et l'avoir gardé chez lui environ six mois, se refroidit insensiblement à son égard, et finit par lui commander un jour, sans préparation, de sortir de chez lui. Fergusson, profondément affecté d'un procédé qu'il croyait n'avoir point mérité, retourna à Edimbourg, chez sa mère, où il tomba malade. C'est immédiatement après cette maladie qu'il composa ses deux élégies, l'une *le Déclin de l'amitié*, et l'autre sur la résignation à la mauvaise fortune (*Against repining at fortune*), toutes deux inspirées par le sentiment de sa situation. Elle était telle qu'il était réduit pour subsister à copier des rôles; mais ce genre de travail ne pouvait l'attacher qu'autant que le besoin l'y obligerait. Il est étonnant qu'il n'ait jamais songé dans son infortune à tirer parti de ses moyens littéraires, qui sont une ressource si générale. Un talent naturel qu'il avait pour le chant et pour contrefaire le ridicule (*mimicry*), s'étant développé, lui offrit une ressource; sa société fut recherchée par tous ceux qui aimaient à rire, et c'est toujours le grand nombre, même en Angleterre : malheureusement il prit alors le goût de l'ivrognerie, qui l'entraîna dans d'autres dérèglements. Un ecclésiastique qui connaissait ses excès, le rencontrant un jour près d'un cimetière, courant comme un homme abandonné, l'arrêta pour lui tracer un tableau terrible de ses égarements et de leurs effets. Son esprit en parut frappé; mais la dissipation eut bientôt effacé cette impression : ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'elle se retraça avec fruit par suite d'un incident peu remarquable en lui-même. Une nuit qu'il était endormi, il fut réveillé par les cris d'un étourneau qu'un chat, descendu par le tuyau d'une cheminée, dévorait dans

la chambre voisine de la sienne. Ayant su la cause du bruit qu'il avait entendu, il se mit à réfléchir sérieusement combien de fois lui-même, être raisonnable et immortel, il avait affronté la mort dans des moments d'intempérance, cette mort qui paraissait si terrible même à une créature innocente et privée de raison. La conversation de l'ecclésiastique revint fortement à sa mémoire; le silence, l'obscurité de la nuit y imprimèrent un caractère effrayant. Il sentit la pointe du remords, et dès lors le sommeil l'abandonna. Il ne reparut plus dans ces joyeuses sociétés d'Edimbourg dont il avait été l'âme; il perdit toute sa vivacité et ne fut plus que l'ombre de ce qu'il avait été. Le temps, qui adoucit tout, lui rendit cependant une partie de ses facultés, et il était presque entièrement rétabli, lorsqu'une chute qu'il fit un soir lui fracassa le crâne d'une manière si horrible, que la quantité de sang qu'il perdit le jeta dans le délire. Il parlait sans cesse, ne dormait plus, et cet état dura malheureusement encore plusieurs mois, au bout desquels il mourut, dans la maison des fous de Bedlam, le 16 octobre 1774, à l'âge de 24 ans. Robert Burns, son admirateur, qui avait formé son talent sur ses ouvrages, et qui l'a surpassé, a élevé un monument à sa mémoire. Ses meilleures productions sont celles qu'il a écrites dans le dialecte écossais, spécialement celui que l'on parle à Edimbourg et aux environs; mais elles ont sans doute perdu à sa mort une partie de leur charme, à en juger par ce qu'on a dit de son talent pour chanter et réciter des vers, qui paraissait tenir du prodige. Sa conversation était également piquante, animée et aimable, quoique ses passions fussent toujours extrêmes; il ne reconnaissait, dit-on, dans l'univers, que deux classes d'objets, ceux de l'adoration la plus fervente ou de l'aversion la plus insurmontable. Ses poésies ont été imprimées à Perth, précédées d'une notice sur sa vie, 1774, in-12. David Irving a donné en 1799, Glasgow, in-12, une notice bien faite sur la *Vie de Robert Fergusson, avec un examen de ses ouvrages*. Cette notice a été réimprimée avec celles de Falconer et de Russel par le même auteur, sous le titre de *Vies d'auteurs écossais*, Edimbourg, 1805, in-8°. X—s.

FERHAD-PACHA, un des plus judicieux, des plus équitables et des plus brillants grands vizirs de l'empire ottoman, vivait sous Amurat III. Il était cuisinier d'une oda des janissaires et allait au marché de grand matin; un homme le rencontre au milieu de la place, maudissant le *kiaïa* du grand vizir. L'inconnu demande au cuisinier ce qui le fâche si immodérément : « Que vous importe? lui dit le malheureux Ferhad. Empêchez-vous que je ne reçoive aujourd'hui cinquante coups de bâton sous la plante des pieds et sans les avoir mérités? Je suis cuisinier d'une oda; je viens acheter ce qu'il faut pour la chambrée; et qu'importe qu'il soit assurément bien matin, toutes les denrées sont enlevées. Le *kiaïa* met sur les co-

« mestibles un tel impôt qu'on n'apporte pas au « marché la moitié de ce qu'il faudrait : les janissaires ne peuvent pas être nourris avec tout ce « que le sultan leur donne ; les ministres s'enrichissent, et le peuple meurt de faim : si j'étais « en place, les choses iraient autrement. » Quelques heures après, Ferhad était au sérail ; il faillit mourir de frayeur, lorsqu'il se vit en présence d'Amurat III, et qu'il reconnut que celui à qui il avait parlé si librement était le sultan lui-même. Le cuisinier fut mis sur-le-champ à la place du *kiaïa*. Peu de temps après, il fut fait grand vizir et gouverna l'empire. Il commanda l'armée ottomane contre les Perses, et n'eut ni plus ni moins de succès que les plus habiles généraux de sa nation, dont le sort était d'échouer contre des peuples invincibles sur leur sol natal. Ferhad fut un des meilleurs ministres de l'inconstant et pusillanime Amurat III. Il se ressentit lui-même du caractère de son maître : deux fois il fut destitué, et deux fois il reprit le rang de grand vizir. Il ne se releva pas de sa dernière chute ; et, après avoir exercé quinze ans les plus éminentes dignités de l'empire, il rentra dans la foule obscure des sujets, soutenu par l'estime publique, sa conscience et le souvenir de son premier état contre l'injustice de son maître, la perte de ses richesses et la bizarrerie de la fortune qui, chez les Ottomans, fait d'un cuisinier un grand vizir, et d'un grand vizir un *maazaoul* (disgracié). S—Y.

FERICHTAH (MOHAMMED-KAZEM), célèbre historien persan, natif d'Ahmed-Nagor, ville du *Dékhan*, florissait au commencement du 17^e siècle de notre ère, pendant les dernières années du règne d'Akbar et les premières de celui de Djihân-Guyr. Négligé par ce dernier, il accueillit avec empressement les propositions que lui fit le souverain du Bidjapour, royaume situé au haut de la presqu'île et connu en Europe sous le nom de *Visapour*. Aboul-Mozaffer-Ibrahim-Adil-Châh II, c'était le nom de ce sultan généreux, combla de faveurs notre historien et lui confia des postes assez importants. Nous avons tout lieu de croire que l'élévation de Ferichtah n'eut lieu qu'après la publication de son grand ouvrage, qui, suivant M. Charles Stewart, parut en 1609 : en effet, la partie de cet ouvrage consacrée à l'histoire des Grands Moghols finit à la mort d'Akbar, en 1605. Adil-Châh mourut en 1626 ; de manière que son protégé a pu jouir de ses bienfaits autant d'années qu'il en avait consacré à la composition des ouvrages qui les lui avaient procurés : car on prétend, et nous le croyons volontiers, qu'ils lui coûtèrent plus de vingt années d'un travail assidu. Il employa probablement à les revoir et à les augmenter les instants de repos que lui laissèrent ses fonctions politiques à la cour de Visapour. Le recueil de ses ouvrages ne porte pas d'autre titre que *Kétabi Férichtah témâm* (livre de Ferichtah complet). Ils consistent en une notice sur les Hindous, en forme d'introduction ou de préambule (*Mucaddémeh*).

Cette notice est d'autant plus succincte que Ferichtah ne savait pas le sanscrit ; mais il savait très-bien qu'il n'existe dans cette langue aucun traité spécial de chronologie ou de géographie, ni même aucune histoire authentique. M. Dow a eu tort de lui reprocher cette assertion comme une erreur et d'affirmer, d'après l'autorité des brahmanes, prêtres célèbres par plus d'un genre d'impostures, que « les Hindous peuvent faire remonter leur histoire plus haut qu'aucune autre « nation actuellement existante. » Ainsi, pénétré d'un juste dédain pour les récits mensongers dont les brahmanes sont plus prodiges encore dans leur conversation que dans leurs livres, l'auteur passe à l'histoire de l'Inde sous les musulmans. La dynastie ghaznevyyde, dont le troisième souverain, Mahmoud-Sébectéguy (*roy.* MAHMOUD le Ghaznevyyde et FERDOUCY), après douze expéditions successives dans le haut Hindoustan, finit par réunir la couronne de Dehly à celle de Ghaznah, dans l'orient de la Perse, remplit le premier livre de cette grande série d'histoires, de 977 à 1205. Un espace beaucoup plus considérable se trouve renfermé dans le second livre, qui s'étend depuis l'aventurier turcoman Couthoub-éddyn-Abyék, vainqueur et successeur du faible Mohammed-Gaury le Ghaznevyyde, jusqu'à la mort d'Akbar ; ce qui forme une période complète de quatre cents ans. L'introduction et ces deux premiers livres ont été traduits, ou plutôt extraits, en anglais par le colonel Dow. Ce travail, comme nous l'avons déjà remarqué (*voy.* Dow), n'est pas à beaucoup près exempt de reproches ; mais on ne doit pas oublier non plus que c'est la première histoire originale de l'Inde musulmane, et même jusqu'à présent la seule qui ait été publiée en langue européenne. L'histoire des princes musulmans du Dekhan, depuis 1547 jusqu'en 1596, époque de la conquête de cette immense contrée par Akbar, a rencontré une plus savante plume que celle de M. le colonel Dow ; car M. Jonathan Scott nous a donné dans son *History of the Dekhan*, Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4^o, une excellente traduction anglaise du 5^e livre de Ferichtah. Les mémoires des souverains musulmans du Guzarate, de ceux de Malouah et de Khendéich (aujourd'hui possessions mahrattes), depuis l'expulsion des *râdjâhs* ou princes indigènes, jusqu'à la conquête de la première province en 1572, de la seconde en 1559, et de la troisième en 1571 par Akbar, remplissent les trois livres suivants, qui, réunis, sont moins considérables que le septième, entièrement consacré à l'histoire du Bengale, la province la plus vaste et la plus fertile de toute l'Inde. C'était autrefois un royaume gouverné par un *râdjâh* particulier. Mohammed-Gaury, dernier souverain ghaznevyyde, s'en empara vers la fin du 12^e siècle, sans éprouver la moindre résistance de la part des timides habitants, qui laissèrent tranquillement piller leurs propriétés, briser leurs idoles, renverser leurs temples et massacrer leurs

princes. Depuis cette époque, le Bengale, constamment asservi, a plus ou moins dépendu de l'empereur de Dehly; mais, située loin de la capitale, cette province fertile a souvent tenté l'avidité de gouverneurs ambitieux, et jamais les habitants n'ont joui d'un calme aussi profond que depuis qu'ils ont passé sous le joug de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Du paradis des contrées terrestres (*djenné el belâd*), c'est ainsi que les musulmans de l'Inde nomment le Bengale, Férictah passe dans le Sind et le Moulân, provinces moins heureusement situées, moins belles que le Bengale, et qui subirent aussi les lois d'Akbar. On est amplement dédommagé de la lecture de ces deux livres par celle du dixième, qui contient l'histoire de Kachemyr, image du paradis (*djennéti nézgr*). Quoique plusieurs savants asiatiques regardent ce pays comme le berceau de la religion indienne, avec d'autant plus de vraisemblance que chaque rivière, chaque fontaine et chaque montagne y porte le nom d'une divinité du Panthéon hindou, son ancienne histoire est enveloppée d'un voile impénétrable. Les premiers renseignements authentiques sur le Kachemyr datent de la conquête de cette contrée par les musulmans, ou, si l'on veut par les Tatars, en 1525. Après avoir été livrée presque continuellement à des troubles intérieurs, elle fut annexée par Akbar à l'empire moghol en 1588. On peut juger de l'importance et de l'intérêt de ce 10^e livre par l'histoire d'Iskender briseur d'idoles (qui régna sur le Kachemyr de 1593 à 1416), insérée en original, avec une traduction anglaise très-fidèle par M. Charles Stewart, p. 257-267 de son excellent et curieux ouvrage intitulé : *Descriptive catalogue* (Catalogue descriptif de la bibliothèque orientale de feu Typou, sultan du Maïssour, précédé de mémoires sur Haider-Aly-Khân et son fils Typou), Cambridge, 1809, 1 vol. in-4^e, en deux parties, 94 pages des Mémoires, et 364 pour le Catalogue. M. Jacques Anderson, de la Société asiatique de Calcutta, a traduit la *Description de la côte de Malabar*, qui fait partie du 11^e livre de Férictah. Cette traduction, accompagnée du texte persan, a été insérée dans le 2^e volume de l'*Asiatick miscellany*, p. 278-505 de cet intéressant recueil, que nous devons à l'honorable zèle du savant M. Gladwin, et dont il n'a paru malheureusement que huit numéros ou 2 volumes in-4^e, devenus extrêmement rares, même dans l'Inde où ils ont été publiés, Calcutta, 1786. La traduction du même fragment que nous venons de citer a été aussi réimprimée dans le 2^e volume de l'*Asiatick annual register*, for 1802 : elle mérite cet honneur à cause des notions importantes qui s'y trouvent consignées, ainsi que dans tout ce 11^e livre. On sait que le samorin, ou souverain du Malabar, est le premier des princes indigènes de l'Inde qui ait eu des relations alternativement hostiles et amicales avec les Européens qui abordèrent dans l'Inde. Le 12^e livre n'est, à certains égards, qu'une continuation du précédent, puisque l'au-

teur y décrit très-soigneusement l'arrivée des Portugais dans l'Inde, et ensuite les établissements des Anglais à Surate. Des détails sur la géographie, le climat et les productions de l'Inde forment le complément de ce grand ouvrage. Si, comme nous nous plaisons à le croire, l'exactitude et l'impartialité constituent le principal mérite d'un historien, on ne contestera pas à Férictah la place distinguée que nous lui assignons parmi les meilleurs écrivains persans. On lui reprochera peut-être d'avoir été trop avare de ces réflexions philosophiques, de ces vues profondes, qui répandent tant d'intérêt sur les productions de nos grands historiens de l'Occident; mais il ne faut pas oublier qu'ayant consulté les nombreuses histoires particulières de chacune des provinces de l'Inde, il avait pour but de rassembler le plus de faits dans le moindre espace possible. Au reste, la manière énergique et large dont il trace le caractère de différents princes suffit pour prouver qu'il lui eût été facile d'éviter un défaut qui ne doit être attribué qu'au louable désir d'accumuler les faits et de les livrer aux réflexions des lecteurs. Mais une qualité bien remarquable dans un historien oriental et bien digne d'éloges dans tous les pays, c'est cet affranchissement de toute espèce de préjugé religieux et de tout intérêt personnel, qui le rend à la fois incapable de flatterie et inaccessible à la crainte; de manière qu'il ne raconte jamais une bonne action, sans payer à son auteur le tribut d'éloges qu'il mérite, ou une mauvaise, sans noter d'infamie celui qui s'en est rendu coupable, quels que soient son rang ou sa puissance. Ainsi, en contestant quelquefois à Férictah le titre de bon écrivain, surtout d'après des idées littéraires dont nous sommes loin de blâmer la justesse, on se plaira toujours à reconnaître en lui un historien impartial et véridique. L—s.

FÉRID-EDDYN. Voyez FÉRYD.

FERINO (PIERRE-MARIE-BARTHÉLEMI), général français, né à Caravaggio, dans le Milanais, en 1747, fils d'un sous-officier du régiment autrichien de Bender, servit fort jeune dans cette troupe et fit la guerre de sept ans contre les Prussiens, puis contre les Turcs. Il déserta pour passer en France au commencement de 1789, vint à Paris pour s'y jeter dans le mouvement révolutionnaire, et fut nommé, en 1792, commandant d'un corps des *chasseurs du Rhin* qu'il avait créé. Sa bravoure le fit bientôt remarquer dans l'armée républicaine; il devint général de brigade en 1794, et général de division l'année suivante. Savary, qui était son aide de camp, rapporte dans ses Mémoires qu'il fut alors destitué parce qu'il faisait observer la discipline avec trop de sévérité par les troupes qui étaient sous ses ordres. Bientôt rétabli dans ses fonctions, il servit avec beaucoup de distinction sous Moreau, dans la belle campagne de 1796, où il eut affaire souvent à l'armée de Condé, notamment dans la nuit du

15 août, au combat d'Ober-Kamlach, où les deux partis firent de grandes pertes et montrèrent également beaucoup de valeur. Ayant passé le Lech à Kussing, il poursuivit très-vivement les Autrichiens, et se distingua ensuite dans la retraite de la Bavière qui fit tant d'honneur à Moreau. Chargé de défendre la tête du pont d'Huningue, il déploya encore un grand courage dans plusieurs sorties. Bonaparte lui donna, aussitôt après le 18 brumaire, le commandement d'une division dans l'intérieur; et, en 1805, il le fit sénateur avec le titre de comte; il lui donna plus tard la sénatorerie de Florence, puis le gouvernement de la ville et du port d'Anvers. Se trouvant à Paris lors de la chute de Napoléon, Ferino fut un des sénateurs qui votèrent sa déchéance. Maintenu par le roi dans tous ses honneurs et ses grades, il en reçut la croix de St-Louis et des lettres de naturalisation. Mais il ne jouit pas longtemps de ces avantages, car il mourut dans la capitale le 28 juin 1816. M—nj.

FÉRIOL (CHARLES, comte DE), ambassadeur de France à la cour ottomane, ne doit qu'à un trait de brusquerie peu louable la place qu'il occupe dans cet ouvrage, parce que son procédé donna lieu à un nouvel usage diplomatique constamment observé depuis. Après avoir commandé en Hongrie un corps de troupes françaises destiné à favoriser les entreprises de Tekely, il fut choisi par son roi pour remplacer Châteauneuf à la cour de Constantinople. Fériol arriva dans cette ville le 1^{er} décembre 1699, notifia sa venue au grand vizir, et son audience auprès du Grand Seigneur fut fixée au 26. Sorti de son palais, au faubourg de Péra, avec une suite nombreuse et soixante chevaux qu'on lui avait envoyés, il arriva sans encombre jusqu'à la seconde cour du sérail, où il mit pied à terre et fut admis, avec les principaux de sa suite, à voir juger des causes dans le divan, sorte de spectacle dont on régale ordinairement les ambassadeurs à la Porte. Un repas somptueux fut ensuite servi, et les présents du roi de France exposés dans le palais. On y distinguait une glace de quatre-vingt-dix pouces sur soixante et une riche pendule marquant les phases de la lune et les variations thermométriques. Le moment de la présentation arrivé, l'on revêtit l'ambassadeur d'un riche caftan, et ce fut alors qu'on aperçut l'épée qu'il portait. Ni les instances des officiers turcs, ni l'observation qu'on lui fit que nul n'était admis en armes devant le Grand Seigneur, ne purent le déterminer à s'en dessaisir. Il crut mal à propos l'honneur de son souverain compromis dans cette occasion; les présents furent rendus, et il n'eut point d'audience. Cette affaire n'eut néanmoins aucune suite fâcheuse; mais il fut décidé à Versailles qu'à l'avenir les ambassadeurs à la Porte, lors de leur présentation, sortiraient de leur palais sans épée. Malgré cette incartade, Fériol exerça ses fonctions à Constantinople, non sans y éprouver plusieurs

désagréments dus à ses imprudences, jusqu'à ce que, son cerveau s'étant dérangé, le grand vizir dit, en l'apprenant: Je m'en étais aperçu dès son arrivée. Il fut rappelé en 1710. C'était lui qui avait acheté et ramené en France la jeune Aissé (voy. AISSÉ). On doit à l'amour du comte pour les arts un *Recueil de cent estampes, représentant différentes nations du Levant*, Paris, 1714, in-fol. Ces estampes, gravées par le Hay, sont fort belles. On y ajouta l'année suivante deux nouvelles planches, un texte explicatif imprimé et une planche de musique. Fériol raconte lui-même son aventure dans le discours qui précède ce recueil. Il mourut à Paris le 25 octobre 1722, âgé de 85 ans (1), sans avoir été marié. Son père était conseiller au parlement de Metz. Z.

FÉRIOL. Voyez PONT-DE-VEYLE.

FERJEUX (SAINT), *Ferrutius*, diacre, d'une illustre famille d'Athènes et disciple de St-Irénée, vint dans les Gaules pour y prêcher la religion chrétienne. Il se rendit, avec son frère St-Ferréol, *Ferreolus*, dans la Séquanie et s'arrêta à Besançon, capitale de cette province. Les deux frères passaient leurs journées dans la prédication et l'exercice de leur ministère, et se retiraient la nuit à peu de distance de Besançon, dans une grotte. Leurs prédications eurent beaucoup de succès, et les conversions qu'ils opérèrent furent si nombreuses que bientôt le bruit en vint aux oreilles du préfet romain, nommé Claude, qui donna l'ordre de les amener à son tribunal. Ils professèrent hautement devant ce préfet la religion chrétienne et refusèrent de sacrifier aux divinités païennes; livrés aux bourreaux, ils eurent la tête tranchée, le 16 juin 211, après avoir subi des tortures affreuses. Les chrétiens enlevèrent, pendant la nuit, les restes de ces martyrs et les déposèrent dans un tombeau près de la grotte qui leur avait servi de retraite. Leurs corps, découverts en 370, furent transportés à la cathédrale de Besançon, et l'on éleva sur le lieu de leur sépulture une église autour de laquelle se forma dans la suite le village de St-Ferjeux. St-Ferjeux et St-Ferréol sont les premiers apôtres de la Franche-Comté, et le diocèse de Besançon les a adoptés pour patrons. On célèbre leur fête le 16 juin, et l'invention de leurs reliques le 5 septembre. T.-P. F.

FERLET (l'abbé EDMÉ), né vers le milieu du 18^e siècle, professa d'abord les belles-lettres à l'université de Nancy, fut nommé secrétaire en second de l'archevêché de Paris, sous MM. Christophe de Beaumont et de Juigné, puis chanoine de St-Louis du Louvre, place qu'il conserva jusqu'à la révolution. Il mourut à Paris le 21 novembre 1821. On a de lui: 1^o *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*, ouvrage couronné par l'Académie de Nancy, 1772, in-8^o

(1) Cette date, vérifiée sur le *Journal de Verdun* (janvier 1723, p. 76), rend très-suspecte l'anecdote rapportée par Senac de Meilhan, et citée à l'article BERNIS.

(imprimé à la suite d'un discours du chevalier de Solignac, prononcé au nom de l'Académie); 2^o *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, Nancy, 1773, in-8^o; 3^o *Éloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8^o; 4^o *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*, 1784, in-8^o; 5^o *Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc., sur les Histories de Tacite, avec le texte latin corrigé*, Paris, 1801, 2 vol. in-8^o, ou 1 vol. in-4^o, avec planches; 6^o *Réponse à un écrit anonyme intitulé: Avis aux lecteurs sans partialité* (cet *Avis* était une critique des *Observations* sur Tacite), Paris, 1801, in-8^o. On attribue à l'abbé Ferlet: *Réflexion sur une lettre adressée* (par l'abbé Massillon) *à M. l'évêque de Senes* (M. de Beauvais), *au sujet de son oraison funèbre de Louis XV*, Louvain (Paris), 1776, in-8^o. Z.

FERLONI (l'abbé SÉVERIN-ANTOINE), savant ecclésiastique italien, né dans les États du pape en 1740, et mort à Milan le 25 octobre 1813, fut un des plus célèbres prédicateurs de son temps en Italie. Ses talents et sa réputation lui procurèrent l'avantage d'être promu à la dignité de grand prieur de l'ordre de Constantinien. Il avait fait une étude approfondie de l'histoire ecclésiastique, et surtout de la discipline de l'Église, en la suivant dans les variations que, par la suite des temps, le changement des mœurs et des usages lui a fait subir. Il avait eu la facilité de consulter, pour s'en instruire à fond, les archives les plus anciennes des églises d'Italie et d'Allemagne. Celles du Vatican lui étaient encore ouvertes; il y avait un libre accès, par la protection des cardinaux et des prélats les plus recommandables. Le pape même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Le résultat de cette étude et de ces recherches, comme aussi du travail dont elles furent l'objet pendant environ trente ans, fut une très-ample *Histoire des variations de la discipline de l'Église*; mais cet ouvrage, qui pouvait former 50 volumes, était encore en manuscrit, lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome, en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain, par l'enlèvement du pape et la dispersion de son clergé. Le domicile de Ferloni fut, comme beaucoup d'autres, en proie aux perquisitions spoliatrices; ses papiers furent déchirés, brûlés ou enlevés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu le fruit du long travail de ses plus belles années. Cet événement l'abattit à tel point, qu'il ne sut plus rien conserver de cette fermeté de caractère qui, tenant l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, le fait persévérer dans les mêmes principes de conduite. Sa pauvreté le rendit trop docile aux vues des despotes révolutionnaires qui vinrent asservir l'Italie, en offrant des faveurs à ceux qui pouvaient les aider à subjuguier l'esprit du peuple. Ferloni, manquant du nécessaire, consacra sa plume et ses talents à leur politique; en quoi peut-être il

devenait moins répréhensible d'après les complaisantes lettres pastorales qu'avaient publiées en faveur de la république quelques évêques italiens des plus renommés pour leur vertu. Réfugié à Milan, et cherchant aussi à s'attirer la bienveillance de Bonaparte, qui s'était créé président de la république italienne, il fit et publia sous son propre nom, en faveur de la conscription militaire, plusieurs homélies très-spécieuses par le style, et surtout par l'art avec lequel il amenait à son sujet des passages de l'Écriture sainte, dont il avait une grande connaissance. Quand le président se fit roi d'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil particulier du vice-roi. Ce fut lui qui, par ses ordres, composa les plus vives et les plus hardies de ces adresses qu'en 1810 il fut secrètement ordonné aux évêques italiens d'envoyer au gouvernement pour manifester une adhésion anticipée à ce que Napoléon voulait faire dans son équivoque concile de 1811. Les véhémentes et presque hétérodoxes adresses composées par Ferloni étaient transmises par le conseil privé du vice-roi à ceux des prélats et des chapitres que l'on croyait peu capables d'en composer, ou les plus dévoués aux volontés de la cour. En effet, après y avoir mis leur signature, plusieurs les renvoyèrent au vice-roi, qui se hâta de les insérer dans le journal officiel du royaume, d'après lequel elles furent répétées par ceux de Paris. En cette circonstance, Ferloni fit encore, dans les mêmes vues, un ouvrage assez considérable intitulé: *Dell' autorità della Chiesa secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessita di emendarlo*, 3 vol. in-8^o. Mais, quoique le conseil privé du vice-roi eût secondé l'impression de cet ouvrage plus que hardi en matière ecclésiastique, quoiqu'il en désirât vivement la prompte publication, elle ne put avoir lieu, parce qu'il y manquait la formalité de l'approbation des censeurs, que l'autorité n'osait pas exiger. Ils la refusèrent constamment à Ferloni et à son imprimeur, en se retranchant dans le respect que, par ses actes publics, le gouvernement lui-même avait prescrit pour les choses religieuses. Cette affaire était encore indécise, et les trois volumes restaient cachés dans le magasin du libraire, lorsqu'en 1814 Bonaparte cessa d'être roi d'Italie. On ne saurait douter que le gouvernement de la maison d'Autriche, qui lui succéda, ne les ait condamnés à un éternel oubli. Il y avait six mois que l'auteur était mort, lors de cet événement. Depuis qu'il s'était si ouvertement vendu au cabinet du vice-roi, il avait perdu toute considération; et le peu de secours pécuniaires qu'il en recevait acheva de le déshonorer sans le tirer de la misère. Il avait à peine de quoi subsister. Sa mémoire est loin d'avoir été réhabilitée par l'éloge que ses bienfaiteurs firent de ses talents et de ses ouvrages dans le journal officiel du royaume d'Italie, où ils crurent devoir dire que la munificence du gouvernement avait assigné à Ferloni

une pension sur la mense épiscopale de Sinigaglia (voy. le *Giornale italiano* du 4 novembre 1815). G—N.

FERLUS (FRANÇOIS), directeur de l'école de Sorèze, né en 1748 à Castelnaudary, entra dans la congrégation de St-Maur; et, lorsque, après la suppression des jésuites, une partie de l'éducation eut été confiée aux bénédictins, il professa les belles-lettres et la philosophie dans divers collèges. Ayant adopté les principes de la révolution, il prêta le serment exigé des ecclésiastiques, et peu de temps après rouvrit à l'abbaye de Sorèze une école dont la réputation dans le midi de la France s'est toujours soutenue par le grand nombre d'élèves distingués qu'elle a fournis. Ferlus présenta, le 10 juin 1791, à l'assemblée constituante, un *Projet d'éducation nationale*, qui mérita l'approbation des législateurs, et qu'il fit imprimer. Sorèze, seul établissement d'instruction que la Terreur respecta dans le Midi, fut un asile ouvert à tous les hommes de lettres; et plusieurs durent la vie à l'humanité de Ferlus, qui ne craignit jamais de se compromettre quand il s'agissait de rendre service. Peu s'en fallut qu'en 1796 l'établissement qu'il avait eu tant de peine à soutenir ne fût sacrifié à l'école centrale du Tarn; mais il eut le bonheur de trouver au conseil des Cinq-Cents des défenseurs qui parvinrent à le garantir de sa ruine. A la création de l'Institut, il en fut nommé correspondant pour la classe des sciences morales. Cet habile instituteur mourut à Sorèze le 11 juin 1812. Indépendamment du *Plan d'éducation* dont on a parlé, Ferlus est auteur de plusieurs *Discours* et de quelques pièces de théâtre, dont on ne connaît qu'une seule qui soit imprimée: *Casseno et Zamé*, ou *l'affranchissement des nègres*, drame en trois actes et en prose, Revel, un vol. in-8°. Il fut remplacé dans la direction de son école par son frère, Dominique-Raymond Ferlus (voy. l'art. suiv.). W—s.

FERLUS (RAYMOND-DOMINIQUE), frère du précédent, né le 23 décembre 1756 à Castelnaudary, était avant la révolution professeur d'éloquence au collège de Guienne à Bordeaux, où il se fit connaître par ses premières poésies. Propriétaire et directeur de l'école de Sorèze avec son frère François, il resta seul après la mort de ce dernier, en 1812, à la tête de cet établissement, et sut lui donner une impulsion nouvelle et augmenter encore sa prospérité. Après avoir subi, avec un courage et un talent remarquables, un long et pénible procès qu'on lui fit sous la Restauration pour le dépouiller de sa propriété, Raymond-Dominique crut devoir se démettre de ses fonctions de directeur, qu'il remit aux mains de son gendre; mais sa direction pour n'être plus apparente n'en resta pas moins réelle. Raymond-Dominique Ferlus s'occupa de poésie. Il a inséré dans l'*Almanach des Muses*, dans la *Décade*, dans le *Mercur*e et dans d'autres journaux diverses pièces qui font honneur à son goût. On a remarqué les épigrammes qu'il fit contre Chénier, son épître sur la gaieté,

celle sur les logogripes, les *Discours en vers à ses élèves*, et particulièrement diverses satires imitées d'Horace, de Perse et de Juvénal. Il est fâcheux que ces diverses pièces n'aient pas été réunies. Il est auteur de quelques autres ouvrages et traductions que sa modestie l'a empêché de publier et qui sont encore inédits. M. Daru, dans la préface de son Horace (2^e édition), cite Ferlus comme un des plus habiles imitateurs du satirique latin. L'Italien Cesarotti, dans le discours qu'il a mis à la tête de son Juvénal, le loue aussi d'avoir réfuté avec avantage la critique que M. Laya avait publiée dans le *Moniteur* contre le second des poètes satiriques. Dominique Ferlus est mort âgé de plus de 85 ans, le 1^{er} mars 1840. Z—D.

FERMANEL (.....), conseiller au parlement de Rouen, entreprit en 1630 un voyage avec Fauvel d'Oudeauville, maître des comptes à Rouen, Baudouin de Launay et de Stochove, gentilhomme flamand. Ils partirent tous ensemble de Paris le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, virent Livourne, Florence, Gênes; revinrent à Livourne, qu'ils quittèrent le 8 septembre; atterrirent à Smyrne, séjournèrent cinq mois à Constantinople, quittèrent cette ville en avril 1631; s'arrêtèrent, dans leur traversée jusqu'à Alexandrette, dans les îles de l'Archipel et dans tous les lieux situés sur la côte de Natolie qui offraient quelque chose de remarquable. Ils partirent d'Alep dans le dessein d'aller en Perse, traversèrent l'Euphrate à Bir, et arrivèrent à l'armée du grand vizir, qui assiégeait Bagdad. La crainte bien fondée d'être pris pour des espions les fit retourner à Alep. Ils longèrent la côte de Syrie, allèrent à Canobin et gravirent le Liban. Ils trouvèrent vingt-deux cèdres debout, passèrent la nuit sous ces arbres, y pensèrent périr de froid, trouvèrent le sommet de la montagne couvert de neige et si gelé, qu'ils n'en purent rompre la glace. Ils entrèrent à Balbec, traversèrent l'Anti-Liban, qu'ils trouvèrent plus raboteux et plus roide que le Liban. De Damas ils allèrent à Barut, puis à Seyde, où ils virent l'émir Facardin; ils prirent par Sour, Acre, Nazareth, le mont Thabor, Tibériade, Naplouse, pour arriver à Jérusalem. Ils visitèrent ensuite la mer Morte et Jéricho, s'embarquèrent à Jaffa, entrèrent à Damiette dans le Nil, qui était alors dans son plus grand débordement. Ils virent le Caire, les pyramides, Suez, le Tor, le mont Sinaï; revinrent dans la capitale de l'Égypte, descendirent le Nil jusqu'à Damiette, longèrent la côte par mer; partirent de Seyde le 2 novembre, et débarquèrent à Livourne le 31 décembre; ils parcoururent ensuite l'Italie, revinrent à Toulouse le 27 juin 1633, visitèrent le midi de la France, et arrivèrent à Rouen le 4 août. Stochove les quitta et, le 1^{er} septembre, rentra à Bruges. Il paraît que ce dernier, peu de temps après son retour en Flandre, fit imprimer à Bruxelles la relation du voyage, qu'il avait rédigée en particulier. Ce livre, quoique mal écrit et rempli de fautes de

français, eut en peu de temps trois éditions. Des libraires de Rouen firent revoir l'imprimé de Bruxelles; de plus, ayant recouvré un manuscrit tiré de l'original de Fauvel, alors décédé, on compara les deux relations, et l'on eut ainsi sujet d'extraire de chacune ce qu'elle contenait de plus intéressant. Il résulta de ce travail l'ouvrage suivant : *Le voyage d'Italie et du Levant, de MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin et de Stochove*, Rouen, 1664, 1670, in-12. Le voyage s'est fait avec tant de rapidité, que l'on ne doit pas s'attendre à y trouver des observations très-profondes. Il intéresse par le grand nombre de pays que les voyageurs ont vus. L'aspect des diverses régions est écrit avec assez de soin. On y trouve une bonne explication de la cause du débordement du Nil, et quelques erreurs en géographie. On rencontre dans ce livre des tournures de phrases tout à fait flamandes. On a encore, relativement à ce voyage : *Observations curieuses sur le Voyage du Levant fait en 1650 par MM. Fermanel, etc.*, Rouen, 1668, in-4°. On pourrait juger par la préface que le succès de la relation de Stochove donna l'idée de publier ces observations. L'éditeur dit qu'il les a tirées des Mémoires de l'un de ceux qui avaient fait le voyage. S'il n'en a point imposé par cette assertion, il est difficile de le féliciter sur son intention de suppléer à beaucoup de choses omises dans la relation. En effet, on ne trouve dans ces observations rien qui ait rapport au voyage; on n'y trouve que des descriptions de diverses parties de l'Europe parcourues par les voyageurs; et la plupart de ces descriptions sont enflées de passages d'auteurs anciens relatifs aux contrées dont il est question. Il y a aussi des détails très-étendus sur la religion des Turcs.

E—s.

FERMAT (PIERRE DE) naquit à Toulouse vers l'an 1595, et y mourut en janvier 1665, âgé de 70 ans. Il paraît qu'il quitta fort peu sa patrie, où il était pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il y laissa la réputation d'un magistrat intègre et dévoué à ses devoirs, et qu'il passa même pour un des plus grands jurisconsultes de son temps. C'est là tout ce qu'on sait aujourd'hui des événements de sa vie. Heureusement, ce qui a droit d'intéresser la postérité est beaucoup plus connu : nous voulons parler de ses fertiles méditations sur l'analyse et la géométrie, qu'il cultiva avec un rare succès; aussi n'est-il aucun homme célèbre dont on puisse dire avec plus de vérité que de lui-même, que son histoire est tout entière dans ses écrits. Ce géomètre, l'un des plus grands dont la France s'honore, et dont la renommée, très-réputée de son temps, s'est conservée jusqu'à nous chez ses successeurs, entretenait une correspondance suivie avec les plus habiles mathématiciens de cet âge, Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis, et d'autres savants non moins connus, tels que Carcavi, Mersenne, Digby, avec lesquels et le fameux Pascal il

était lié d'une amitié plus étroite. C'est dans les monuments encore subsistants de cette vaste correspondance, dans un petit nombre d'opuscules pleins de génie et d'originalité, et dans les notes dont il avait chargé son exemplaire du *Diophante* de Bachet, qu'il a semé les nombreuses découvertes qui ont assuré à son nom une illustration durable. Également habile dans la géométrie des anciens et dans les méthodes algébriques récentes, on le vit à la fois concevoir en même temps que Descartes l'heureuse idée de peindre par le calcul les propriétés de l'étendue figurée, parvenir à cette fine conception qui a été le germe du calcul différentiel, faire naître avec Pascal le calcul des probabilités et s'élever dans la recherche difficile des propriétés les plus abstruses des nombres à une hauteur où il est demeuré jusqu'ici seul et sans rival. Essayons de donner une idée abrégée de ses travaux et de ses inventions les plus remarquables : 1° Fermat, qui n'était guère moins recommandable par son érudition que par son génie inventif, commença probablement par s'occuper de l'analyse géométrique des anciens. D'après des renseignements tirés des *Collections de Pappus*, il essaya de rétablir deux de leurs plus beaux ouvrages : les *Lieux plans* d'Apollonius et les *Porismes* d'Euclide (1). On le vit ensuite étendre les recherches d'Apollonius et de Viète sur les *tactions* des lignes droites et des cercles sur un plan au cas bien plus difficile des plans et des sphères dans l'espace. Ce grand problème est le premier qui ait été résolu dans cette branche importante de la géométrie, qui a dû à M. Monge de si féconds développements, et il a fourni en dernier lieu à plusieurs de nos savants l'occasion d'y appliquer avec fruit les procédés et les formules de la géométrie analytique. Enfin, par une étude approfondie des méthodes d'Archimède, Fermat parvint, un peu avant Neil et van Heuraet, à la rectification absolue d'une des paraboles cubiques et de plusieurs autres courbes, question jusqu'alors inabordable; mais sa découverte ne vit le jour qu'en 1660, quelques mois après les écrits de ces deux géomètres. Il résulte cependant d'une de ses lettres à Pascal que dès 1638 il était en possession de ses méthodes et d'une autre très-générale pour la dimension des surfaces de circonvolution. 2° Après cette courte indication de ses travaux relatifs à la géométrie pure, qui offrent aujourd'hui moins d'intérêt, hâtons-nous de rappeler que Fermat partage avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes : découverte admirable, qui a eu d'immenses résultats, et qui a été si bien exposée et appréciée à l'article DESCARTES de ce dictionnaire, que nous sommes dispensé de nous y arrêter ici. La *Géométrie* de Descartes, qui est le premier monument public de cette doctrine,

(1) R. Simson et le docteur Playfair, savants géomètres écossais, se sont depuis appliqués avec succès à perfectionner la restitution de ces monuments détruits.

parut en 1637; mais de nombreuses lettres de Fermat à Pascal, à Roberval et à Mersenne, écrites en 1656, prouvent que dès lors il était parvenu aux mêmes méthodes, et même que sept ans auparavant il en avait envoyé un précis à son ami M. d'Espagnet. Il écrivit sur cette matière un *Traité des lieux, plans et solides*, dans lequel il déterminait les diverses formes de l'équation d'une section conique, et tous les usages qu'on pouvait faire de ces nouvelles formes pour la construction des équations solides les plus compliquées. Il inventa d'ingénieuses transformations pour ramener la quadrature de plusieurs courbes à celle du cercle et de l'hyperbole, et il écrivit surtout une *Dissertation* très-profonde sur le degré des courbes nécessaires à la construction d'une équation quelconque; elle le conduisit à un principe général qui n'était pas assez précisément établi dans la *Géométrie* de Descartes: savoir, qu'il suffit toujours que le produit des degrés des courbes que l'on emploie ne soit pas moindre que le degré de l'équation. Si nous passons ensuite à ses recherches d'algèbre pure, nous remarquerons entre autres son ingénieux procédé pour faire disparaître des équations les quantités irrationnelles ou, comme on disait alors, les *asymétries*. L'artifice qu'il employait avec beaucoup de sagacité ne pouvait échapper à un homme aussi habile dans l'analyse indéterminée, et fut le sujet d'un problème que Fermat proposa aux géomètres ses contemporains. Descartes s'y trompa, faute d'en avoir reconnu la difficulté. Il imagina que des élévations successives aux puissances pouvaient atteindre le but, et ne s'aperçut pas qu'on se jetterait ainsi dans des calculs d'une longueur effrayante. Il avança même qu'il ne lui faudrait qu'un quart d'heure dans les cas les plus difficiles; tandis que Genty (auteur d'une excellente pièce sur l'*Influence de Fermat*) a prouvé qu'un jour entier ne suffirait point non-seulement pour écrire, mais pour lire l'équation finale du cas que Descartes avait ébauché en disant qu'un simple copiste pouvait achever l'opération. 5^e Nous arrivons à la fameuse *Méthode* de Fermat, dont il n'a jamais, il est vrai, publié la définition complète ni la démonstration générale, mais dont il fit les plus belles applications aux questions *De maximis et minimis*, aux tangentes des courbes algébriques et transcendantes et aux centres de gravité des conoïdes. Or, en le suivant dans chacune de ces applications et s'élevant aux idées générales qui dirigent sa marche, on le voit toujours commencer par choisir, parmi les propriétés spécifiques de son sujet, le rapport dont la limite doit répondre à la question proposée et en donner la solution; et c'est surtout dans le choix de ce rapport que consistent la difficulté et tout l'artifice de cette méthode. S'agissait-il, par exemple, de diviser une ligne de manière que le produit des deux parties fût le plus grand possible, ou de trouver la sous-tangente de la parabole? Dans

le premier cas, il supposait dans la ligne donnée deux sections différentes et infiniment proches; puis il cherchait la limite du rapport des rectangles résultant de ces deux sections, c'est-à-dire le point où la différence de ces deux rectangles devient absolument nulle, de sorte qu'ils puissent former les deux membres d'une équation; dans le second cas, il supposait deux points infiniment voisins du point de contact, puis il cherchait la limite du rapport des carrés des distances de leurs deux ordonnées à un même point de l'axe prolongé, c'est-à-dire le point où ce rapport peut former une équation avec celui des deux abscisses correspondantes. Une fois ces équations formées, il supprimait les termes communs, divisait autant de fois qu'il le pouvait par la grandeur infiniment petite, et négligeait ensuite tous les termes qui demeuraient affectés de cette grandeur. Telle était la suite constante des procédés que Fermat employait dans toutes les applications de sa méthode, qui lui soumettait les questions les plus difficiles et les plus nouvelles. Aussi fut-elle hautement applaudie par ceux des géomètres qui examinèrent avec impartialité les courtes notices qu'il en publia, et qui eurent assez de talent pour le comprendre. Parmi eux on remarque Sluze et Huyghens, qui exposèrent ensuite cette méthode avec quelques éclaircissements. Mais Descartes, déjà peu favorablement disposé, à la suite d'un démêlé avec Fermat sur les lois de la réfraction de la lumière, où il faut convenir que celui-ci avait eu un léger tort de procédés et la maladresse de faire de mauvaises chicanes à son adversaire; Descartes, disons-nous, eut à peine reçu du P. Mersenne la communication de l'écrit de Fermat sur les *Maxima* et sur les tangentes, qu'il se pressa dédaigneusement de condamner cette méthode, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le sens. On pourrait encore trouver un autre motif de la conduite qu'il tint alors dans l'opinion un peu orgueilleuse qu'il avait de lui-même; elle lui fit regarder comme une espèce de *cartel* un écrit où l'on osait ajouter à ses inventions et perfectionner des méthodes qui ne lui avaient valu jusqu'alors que des applaudissements universels. Aussi, dans sa réponse à Mersenne, il laissa voir une passion et des préjugés qu'on ne pouvait guère attendre d'un aussi grand homme; et il altera de tant de façons le sens de la règle de Fermat, qu'il réussit à la trouver en défaut. Tel fut le commencement d'une longue querelle, dans les détails de laquelle nous ne pouvons pas entrer, et qu'on trouvera, si l'on veut, dans les derniers volumes des *Lettres de Descartes*. Il faut dire à la louange de Fermat qu'il y fit voir autant de modération que de politesse, et qu'il se contenta d'affirmer toujours invariablement la bonté et l'universalité de ses principes; mais Pascal le père et Roberval, qui descendirent dans la lice pour le défendre, y mirent plus de chaleur; surtout le dernier, qui avait eu le tort

d'être constamment injuste envers Descartes et la présomption d'en être jaloux. Cependant, lorsque celui-ci jugea qu'il ne pouvait plus se rendre maître de l'opinion publique au gré de ses désirs, il essaya de traiter Fermat avec plus de ménagement et de s'excuser de quelques expressions qui lui étaient échappées dans le feu de la dispute. Fermat vint alors au-devant de lui, et (comme le dit Genty dans la pièce que nous avons citée) *ces deux grands rivaux croisèrent enfin les armes*. Cette image est une conséquence assez naturelle des figures qu'employa Descartes dans la réponse qu'il s'empressa de faire aux premières ouvertures pacifiques que le bon P. Mersenne avait obtenues de son rival; réponse dont nous allons transcrire une partie pour donner une idée du style de cette époque où la simplicité ne régnait pas encore dans le genre épistolaire : « Je n'ai pas eu moins de joie, disait-il à Fermat, « de recevoir la lettre par laquelle vous me faites « la faveur de me promettre votre amitié, que si « elle me venait d'une maîtresse dont j'aurais passionnément désiré les bonnes grâces. Et vos « autres écrits qui ont précédé me font souvenir « de la Bradamante de nos poètes, laquelle ne « voulait recevoir personne pour serviteur, qu'on « ne se fût auparavant éprouvé contre elle au « combat. Ce n'est pas toutefois que je prétende « me comparer à ce Roger qui était seul au monde « capable de lui résister; mais tel que je suis, je « vous assure que j'honore extrêmement votre « mérite, etc. » Cependant, malgré ces protestations et d'autres encore plus positives, il conserva toujours un dépit secret de l'avantage qu'avait eu Fermat dans cette discussion; cette disposition perce dans ses lettres confidentielles à Mersenne, où il désigne son rival par ces expressions : *votre conseiller de Toulouse, votre conseiller de Minimis*, qui indiquent une humeur mal déguisée. Loin de là, Fermat se plut à rendre en toute occasion une pleine justice au vaste génie de Descartes; et plusieurs années après la mort de celui-ci, dans la *Dissertation* que nous avons mentionnée, on le voit s'exprimer ainsi : *Tanta me sanè hujus portentosissimi ingenii incessit admiratio, ut pluris faciam CARTESII errantem quam multos Κατορθούντας*. De si pures louanges font le plus grand honneur à tous les deux. 4^e Quand on examine avec attention ce que nous avons rapporté des principes suivis par Fermat dans toutes les applications qu'il a faites de sa méthode, il n'est pas difficile d'y reconnaître l'idée fondamentale du calcul différentiel. Aussi est-il permis de croire qu'il a quelques droits à la découverte proprement dite de ce calcul; surtout quand on remarque l'extrême analogie de sa conception principale et de celle qui dans la suite servit de base à la méthode de Leibnitz. Cependant, jusqu'à nos jours, Leibnitz a recueilli seul avec Newton tout l'honneur de cette belle invention. Mais faut-il s'en étonner? La chaleur de la querelle qui s'é-

leva entre l'Angleterre et le continent il y a un siècle sur les droits respectifs de ces deux hommes célèbres à cette grande découverte ne permit guère d'en rechercher alors les premières sources : on eût craint de compromettre la gloire du chef de son parti; et depuis, pendant de longues années, les géomètres ont été beaucoup plus occupés d'étendre les progrès du calcul de l'infini que d'en étudier la véritable origine. Néanmoins, quand Montucla écrivit sa savante *Histoire des mathématiques*, on pourrait être surpris de ce qu'il ne songea pas à revendiquer les justes droits de Fermat, si l'on ne savait que trop souvent les conceptions d'un homme de génie ne peuvent être justement appréciées que par ses pairs. Genty, le premier, éleva fortement la voix à ce sujet. Dans la pièce que nous avons plus d'une fois citée et qui fut couronnée en 1783 par l'Académie de Toulouse, il s'attacha à démontrer que « Fermat devait être regardé comme le premier inventeur de la méthode d'assujettir au « calcul les grandeurs infiniment petites, et de « les faire servir à la solution d'une question, » et nous ne savons pas que son assertion ait été combattue. Il est pourtant probable que ses recherches sur ce point important de l'histoire de la science engagèrent les savants à le mieux examiner. Mais le fait n'était pas difficile à vérifier; aussi, par exemple, Arbogast, après l'avoir approfondi, partagea toutes les opinions de Genty (1); et pour tout dire en un mot, cet illustre géomètre qui a imprimé aux divers morceaux de critique répandus dans ses ouvrages un caractère de sagacité et d'impartialité si remarquable, qu'on pourrait regarder comme impossible d'entrer après lui dans la même carrière, Lagrange, dans ses *Leçons sur le calcul des fonctions*, a dit précisément : « On peut regarder « Fermat comme le premier inventeur des nouveaux calculs. » Il ajoute (et nous pensons qu'on nous pardonnera de reproduire ici ce morceau précieux d'histoire philosophique de la géométrie) : « Dans sa méthode *De maximis et minimis*, il égale « l'expression de la quantité dont on recherche « le *maximum* ou le *minimum* à l'expression de « la même quantité dans laquelle l'inconnue est « augmentée d'une quantité indéterminée. Il fait « disparaître dans cette équation les radicaux et « les fractions, s'il y en a, et après avoir effacé « les termes communs dans les deux membres, il « divise tous les autres par la quantité indéterminée qui se trouve les multiplier; ensuite il « fait cette quantité nulle, et il a une équation « qui sert à déterminer l'inconnue de la question. « Or, il est facile de voir au premier coup d'œil « que la règle déduite du calcul différentiel, qui « consiste à évaluer à zéro la différentielle de l'expression qu'on veut rendre un *maximum* ou un « *minimum*, prise en faisant varier l'inconnue de

(1) C'est ce qu'il affirma en 1801 à l'auteur de cet article.

« cette expression, donne le même résultat, parce
 « que le fond est le même, et que les termes
 « qu'on néglige comme infiniment petits dans le
 « calcul différentiel sont ceux qu'on doit sup-
 « primer comme nuls dans le procédé de Fermat.
 « Sa méthode des tangentes dépend du même
 « principe. Dans l'équation entre l'abscisse et l'or-
 « donnée qu'il appelle la propriété spécifique de
 « la courbe, il augmente ou diminue l'abscisse
 « d'une quantité indéterminée et il regarde la
 « nouvelle ordonnée comme appartenant à la
 « fois à la courbe et à la tangente; ce qui fournit
 « une équation qu'il traite comme celle d'un cas
 « de *maximum* ou de *minimum*. On voit encore
 « ici l'analogie de la méthode de Fermat avec
 « celle du calcul différentiel; car la quantité in-
 « déterminée dont on augmente l'abscisse répond
 « à la différentielle de celle-ci, et l'augmentation
 « correspondante de l'ordonnée répond à la dif-
 « férentielle de cette dernière. Il est même re-
 « marquable que dans l'écrit qui contient la
 « découverte du calcul différentiel, imprimé dans
 « les Actes de Leipsick du mois d'octobre 1684,
 « sous le titre : *Nova methodus pro maximis et mi-
 « nimis*, etc., Leibnitz appelle la différentielle de
 « l'ordonnée une ligne qui soit à l'accroissement
 « arbitraire de l'abscisse comme l'ordonnée à
 « la sous-tangente; ce qui rapproche son analyse
 « de celle de Fermat. On voit donc que ce dernier
 « a ouvert la carrière par une idée très-originale,
 « mais un peu obscure, qui consiste à introduire
 « dans l'équation une indéterminée qui doit être
 « nulle par la nature de la question; mais qu'on
 « ne fait évanouir qu'après avoir divisé toute l'é-
 « quation par cette même quantité. Cette idée est
 « devenue le germe de nouveaux calculs qui ont
 « fait faire tant de progrès à la géométrie et à la
 « mécanique; mais on peut dire qu'elle a porté
 « aussi son obscurité sur les principes de ces cal-
 « culs. Maintenant qu'on a une idée bien claire de
 « ces principes, on voit que la quantité indéter-
 « minée que Fermat ajoutait à l'inconnue ne
 « servait qu'à former la *fonction dérivée* qui doit
 « être nulle dans le cas du *maximum* et du *mini-
 « mum*, et qui sert en général à déterminer la
 « position des tangentes des courbes. Mais les
 « géomètres contemporains de Fermat ne saisi-
 « rent pas l'esprit de ce nouveau genre de calcul;
 « ils ne le regardèrent que comme un artifice
 « particulier, applicable seulement à quelques
 « cas, et sujet à beaucoup de difficultés; aussi
 « cette invention, qui avait paru un peu avant la
 « *Géométrie de Descartes*, demeura-t-elle stérile
 « pendant près de quarante ans. Enfin Barrow
 « imagina de substituer aux quantités qui doivent
 « être supposées nulles suivant Fermat des quan-
 « tités réelles, mais infiniment petites, et il publia
 « en 1674 sa *Méthode des tangentes*, qui n'est que
 « la construction de celle de Fermat par le moyen
 « du triangle infiniment petit, formé des accrois-
 « sements de l'abscisse et de l'ordonnée, et du

« côté de la courbe regardée comme un polygone.
 « Il donna ainsi naissance au système des infini-
 « ment petits et au calcul différentiel. » Dans ces
 « dernières années, l'auteur de la Mécanique céleste
 « s'est exprimé d'une manière encore plus positive
 « dans son *Essai philosophique sur le calcul des pro-
 « babilités*. Après avoir exposé avec une rare préci-
 « sion les points essentiels de la méthode de Fermat,
 « il dit : « On doit donc regarder Fermat comme
 « le véritable inventeur du *calcul différentiel*.
 « Newton a depuis rendu ce calcul plus analyti-
 « que, dans sa Méthode des fluxions, et il en a
 « simplifié et généralisé les procédés par son beau
 « théorème du binôme. Enfin, presque en même
 « temps Leibnitz a enrichi le calcul différentiel
 « d'une notation qui, en indiquant le passage du
 « fini à l'infiniment petit, réunit à l'avantage
 « d'exprimer les résultats rigoureux de ce calcul
 « celui de donner les premières valeurs appro-
 « chées des différences et des sommes des quan-
 « tités; notation qui s'est adaptée d'elle-même au
 « calcul des différentielles partielles. » Mais comme
 « notre devoir est de tout dire, nous devons rap-
 « porter aussi que les savants critiques écossais qui
 « rédigent le journal si connu sous le nom d'*Edin-
 « burgh-Review* se sont vivement élevés contre l'as-
 « sertion du grand géomètre dont nous venons de
 « transcrire les expressions. En rendant compte,
 « dans leur numéro de septembre 1814, de l'ouvrage
 « précité, et après lui avoir donné d'ailleurs, ainsi
 « qu'à la *Théorie analytique des probabilités* du même
 « auteur, tous les éloges que méritent ces deux
 « belles productions, ils s'arrêtent sur cette asser-
 « tion; et, tout en reconnaissant que « Fermat a
 « touché de très-près à la découverte du calcul
 « différentiel, dont il a bien connu le principe, »
 « ils affirment que « ce qui doit donner en pareil
 « cas le droit d'être considéré comme le véritable
 « inventeur, c'est l'extension du principe à tout
 « ce qu'il peut embrasser, en y attachant un nou-
 « veau calcul et de nouvelles opérations analyti-
 « ques; en liant l'invention d'un nouvel algo-
 « rithme avec des symboles correspondants. » D'où
 « ils concluent que « plus Fermat a été près de la
 « plus grande découverte des temps modernes,
 « et moins ils peuvent admettre son droit de pro-
 « priété en concurrence avec celui de Newton et
 « de Leibnitz, » qui ont en effet rempli les con-
 « ditions qu'ils viennent d'établir. En convenant de
 « la justesse d'une partie de ces réflexions, nous
 « nous permettrons cependant de remarquer que
 « les savants rédacteurs ne les ont basées que sur
 « des raisons assez faibles. « Le siècle où cette dé-
 « couverte a été faite, disent-ils, en a unanime-
 « ment attribué l'honneur soit à Newton, soit à
 « Leibnitz, ou plutôt à tous les deux à la fois;
 « c'est-à-dire à chacun d'eux indépendamment de
 « l'autre : la priorité, quant au temps, étant un
 « peu en faveur du géomètre anglais. Ceux qui
 « ont écrit l'histoire des mathématiques en ont
 « pensé de même : Montucla, par exemple, qui a

« traité le sujet avec une grande impartialité, et « Bossut, qui certes n'était pas prévenu en faveur « de Newton. Dans la grande controverse à laquelle cette découverte donna lieu, tous les « titres furent bien examinés, et la décision à laquelle on parait de chaque côté avoir acquiescé « est celle que nous avons rapportée; ainsi ce ne « doit être que pour de fortes raisons qu'une décision rendue par tant de juges compétents, et « qui est établie par plus d'un siècle de durée, « pourrait être infirmée aujourd'hui. » Ces arguments nous paraissent plus spécieux que solides. Qu'est-ce en effet que celui qui repose sur le résultat apparent de la grande controverse entre l'école de Newton et celle de Leibnitz? Était-elle de nature à faire remonter aux véritables sources de la découverte? Qu'on en juge par le trait suivant : les partisans de Newton s'étaient avancés jusqu'à reprocher à Leibnitz d'avoir puisé dans le triangle de Barrow l'idée fondamentale de sa méthode. « A quoi pensez-vous, répondirent leurs « adversaires; si la méthode différentielle était « à la fois et la même que celle des fluxions, « puisque vous appelez Leibnitz un plagiaire, et « une copie de celle de Barrow, le maître et « l'ami de Newton, quel nom faudrait-il donner « à celui-ci? » Réponse qui fit bien vite abandonner à Keill et à ses adhérents cette espèce de récrimination, pour se rejeter sur la prétendue communication que Leibnitz aurait eue des méthodes de son illustre émule. On se garda donc bien, de part et d'autre, de soumettre à un examen suivi et rigoureux la succession des idées des géomètres leurs devanciers, et dans cette vive dispute, on ne data pour ainsi dire que de leurs inventions respectives. L'argument tiré du silence de Montucla et de Bossut a moins de valeur encore. Quel qu'ait été le mérite de ces deux savants, on n'a jamais songé à les regarder comme des hommes de génie; et en vérité (pour ne nommer ici qu'un mort, qu'on ne peut vouloir flatter), serait-il possible de se prévaloir de leur silence en face de l'opinion motivée et du grand nom de Lagrange? Le génie seul, comme nous nous sommes déjà permis de le dire, sait juger les inventions du génie. Lui seul peut s'élever à cette hauteur d'où les fertiles conséquences d'un principe fécond peuvent être aperçues, et c'est ce qu'on ne peut guère attendre d'hommes simplement doués de plus ou moins d'érudition et de talent. En veut-on un second exemple, au sujet d'une autre idée originale dont le mérite intrinsèque n'est d'ailleurs nullement comparable à celui des idées de Fermat? Montucla n'a su voir qu'une minutie (1) dans l'idée si simple qu'eut Descartes de représenter les diverses puissances d'une base quelconque par des exposants numériques appliqués à cette même base, écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de

ces puissances renfermer d'unités; et cependant le grand géomètre dont nous venons de voir critiquer l'assertion a montré ailleurs, dans cette heureuse idée, la source première des belles théories des suites et des interpolations, et du calcul exponentiel, l'une des branches les plus fécondes de l'analyse moderne (4). La vraie métaphysique des sciences exactes ne fait vraiment que de naître, et c'est aux deux hommes célèbres que nous citons qu'elle est principalement redevable des progrès qu'elle a faits. Il semblerait, au surplus, que les judicieux critiques d'Édimbourg n'avaient pas connaissance de l'opinion de Lagrange, et surtout du passage remarquable où elle est si bien établie, et que nous avons rapporté. Il est vrai qu'on a pu quelquefois reprocher aux géomètres anglais de confondre sur la même ligne et des hommes d'un vrai génie et des compatriotes assez médiocres, de ne pas rendre assez de justice à la prééminence de quelques géomètres du continent, dont ils ont souvent négligé d'approfondir les méthodes et les ouvrages, et par conséquent d'apprécier avec peu d'exactitude le mérite relatif de ceux qui cultivaient la science hors des trois royaumes; mais ces reproches, qui de jour en jour peuvent moins se reproduire (2), ne sauraient atteindre ceux dont nous croyons devoir ici combattre l'opinion, et qui depuis longtemps paraissent mériter une exception honorable. En les voyant secouer si franchement les préjugés nationaux, et admettre Leibnitz au partage d'une gloire que durant près d'un siècle la Grande-Bretagne seule a si exclusivement attribuée à son immortel Newton, il serait permis de penser au contraire que si les savants rédacteurs avaient eu le passage de Lagrange sous les yeux, ils auraient eu moins de peine à souscrire à ce jugement un peu moins absolu : on peut regarder Fermat comme le premier inventeur des nouveaux calculs. On pourra croire surtout qu'ils auraient applaudi aux conclusions qui terminent ce fragment, et qui rentrent jusqu'à un certain point dans une de leurs objections. Voici donc ces conclusions de Lagrange, qui suivent immédiatement le passage que nous avons déjà transcrit : « Mais le calcul « différentiel (sortant des mains de Fermat et de « Barrow) n'était encore qu'ébauché, car il ne « s'appliquait qu'aux expressions rationnelles (3), « et il exigeait le développement des termes, « pour qu'on pût négliger le carré et les puissances supérieures des quantités infiniment petites. Il restait donc à trouver un algorithme « simple et général, applicable à toutes sortes « d'expressions, par lequel on pût passer directe-

(1) *Théor. anal. des probabilités*, p. 3-5, seconde édition.

(2) MM. Ivory, Playfair, Woodhouse, et plusieurs autres, ont commencé à cet égard une révolution salutaire, dont le mérite et la nécessité exigeraient peut-être, pour être universellement bien sentis, des développements qui ne peuvent trouver ici leur place.

(3) Fermat savait bien étendre sa méthode aux fonctions irrationnelles, en se débarrassant des irrationalités; mais le moyen était long, peu praticable et peu analytique.

(1) *Hist. des mathém.*, t. 2, p. 114, seconde édition.

« ment, et sans aucune réduction, des formules
 « algébriques à leurs différentielles. C'est ce que
 « Leibnitz a donné dix ans après, dans l'écrit cité
 « ci-dessus, et qui renferme les éléments du cal-
 « cul différentiel proprement dit. Il paraît que
 « Newton était parvenu dans le même temps, ou
 « un peu auparavant, aux mêmes abrégés de
 « calcul pour les différentiations; mais c'est dans
 « la formation des équations différentielles, et
 « dans leur intégration, que consiste le grand
 « mérite et la force principale des nouveaux cal-
 « culs, et sur ce point il me semble que la gloire
 « de l'invention est presque uniquement due à
 « Leibnitz, et surtout aux Bernoulli. » C'est par
 cette citation, et en professant une adhésion com-
 plète au jugement de Lagrange, que nous termi-
 nerons cette discussion. Son importance nous fait
 espérer qu'on en excusera l'étendue. Lorsqu'il est
 question d'une découverte universellement répu-
 tée *la plus grande des temps modernes*, la part que
 la France a le droit d'en revendiquer sur l'Alle-
 magne et l'Angleterre méritait au moins tous
 ces détails, et le nom seul du géomètre distingué
 auquel on attribue les objections que nous avons
 combattues nous aurait fait un devoir d'y entrer.
 Revenons à la courte indication des autres inven-
 tions de Fermat. 5^e Nous avons annoncé plus haut
 qu'il fit naître, avec Pascal, le calcul des proba-
 bilités, borné dans son origine aux questions que
 peuvent présenter les jeux. Quoiqu'il ne reste
 que des traces de l'analyse qu'il employa dans
 cette théorie, on en trouve du moins tous les
 résultats dans son commerce épistolaire avec
 Pascal, qui, le premier, fut excité par son ami
 le chevalier de Méré, fameux joueur de ce temps-là,
 à s'occuper de ce genre de questions. Pour don-
 ner une idée de celles qu'ils traitèrent, et pour
 appuyer l'assertion précédente sur une irrécusa-
 ble autorité, on ne peut mieux faire que d'em-
 prunter les paroles mêmes de l'auteur de la *Théorie*
des probabilités et de l'*Essai philosophique* sur
 ce même calcul, ouvrage où la sagacité des idées
 le dispute à la clarté de l'expression : « Depuis
 « longtemps on avait déterminé dans les jeux les
 « plus simples les rapports des chances favorables
 « ou contraires aux joueurs : les enjeux et les
 « paris étaient réglés d'après ces rapports; mais
 « personne avant Pascal et Fermat n'avait donné
 « des principes et des méthodes pour soumettre
 « cet objet au calcul, et n'avait résolu des ques-
 « tions de ce genre un peu compliquées. C'est
 « donc à ces deux grands géomètres qu'il faut
 « rapporter les premiers éléments de la science
 « des probabilités, dont la découverte peut être
 « mise au rang des choses remarquables qui ont
 « illustré le 17^e siècle, celui de tous les siècles
 « qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Le
 « principal problème qu'ils résolurent, tous deux
 « par des voies différentes, consiste à partager
 « équitablement l'enjeu entre des joueurs dont
 « les adresses sont égales et qui conviennent de

XIII.

« quitter une partie avant qu'elle finisse, la con-
 « dition du jeu étant que pour gagner la partie
 « il faut atteindre le premier un nombre donné
 « de points. Il est clair que le partage doit se
 « faire proportionnellement aux probabilités res-
 « pectives des joueurs de gagner cette partie;
 « probabilités qui dépendent des nombres de
 « points qui leur manquent encore. La méthode
 « de Pascal est fort ingénieuse, et n'est au fond
 « que l'emploi de l'équation aux différences par-
 « tielles relative à ce problème pour déterminer
 « les probabilités successives des joueurs, en allant
 « des nombres les plus petits aux suivants. Cette
 « méthode est limitée au cas de deux joueurs;
 « celle de Fermat, fondée sur les combinaisons,
 « s'étend à un nombre quelconque de joueurs.
 « Pascal crut d'abord qu'elle devait être comme
 « la sienne restreinte à deux joueurs, ce qui éta-
 « blit entre eux une discussion à la fin de laquelle
 « Pascal reconnut la généralité de la méthode de
 « Fermat. » 6^e Il resterait à faire connaître les
 découvertes de Fermat dans l'analyse indétermi-
 née et la théorie des nombres; mais dans l'im-
 possibilité de s'exprimer avec quelque brièveté sur
 ce vaste et aride sujet, il faut se borner à rap-
 peler les plus saillantes et à quelques réflexions
 sur la voie qui a pu conduire ce grand analyste à
 ces inventions difficiles qui lui assurent un rang
 si distingué. On ne peut donc qu'indiquer en pas-
 sant et ce qu'il ajouta de perfection à la théorie
 plus curieuse qu'utile des *carrés magiques*, et ses
 recherches des nombres qui sont dans un rapport
 donné avec leurs parties aliquotes, question où
 Descartes fit paraître aussi beaucoup d'habileté,
 et même les progrès considérables qu'il fit faire
 à l'analyse de Diophante, dont il eut l'art d'éten-
 dre la méthode des doubles égalités aux égalités
 des ordres supérieurs; jusqu'alors Bachet de Mé-
 ziriac, l'un des membres de l'Académie française
 à sa création, dans son utile travail sur Diophante,
 dont on lui doit la première bonne édition, avait
 seul réellement ajouté aux inventions du géomé-
 tre d'Alexandrie. Les recherches arithmétiques de
 Fermat qui ont le plus d'éclat ont trait aux nom-
 bres *polygones*, aux nombres *premiers* et aux
puissances. Voici, dans chacune de ces théories,
 les plus curieuses de ces théorèmes, et ceux qu'il
 est le plus facile d'énoncer ici : 1^o On peut tou-
 jours décomposer un nombre quelconque en un
 nombre de polygones du même ordre, égal ou
 inférieur à celui des unités de leurs côtés; 2^o Si on
 élève à la puissance (1) *p* moins un tout autre
 nombre qu'un multiple de *p*, le résultat diminué
 d'une unité sera divisible par *p*; 3^o Si la plus
 petite puissance d'un nombre quelconque qui,
 diminuée d'une unité, se divise par *p*, est *im-
 paire*, aucune puissance de ce nombre, augmen-
 tée de l'unité, ne pourra se diviser exactement

(1) Nous employons ici la lettre *p* pour désigner un nombre premier quelconque.

par p , et le contraire arrivera si cette puissance est *paire*; 4° Tout nombre premier qui surpasse de l'unité un multiple de 4 peut être décomposé en deux carrés, et ne peut l'être que d'une seule manière; 5° Une puissance quelconque d'un pareil nombre pourra exprimer l'hypothénuse d'autant de triangles rectangles que l'indiquera l'exposant de la puissance, et sera décomposable en deux carrés d'autant de manières que l'exprime la moitié du degré de la puissance en augmentant ce degré d'une unité s'il est impair; principes d'où suit une méthode générale pour distinguer de combien de manières un nombre quelconque, premier ou non, est décomposable en deux carrés; 6° L'aire d'un triangle rectangle en nombres entiers ne saurait être égale à un carré; 7° Au-dessus du carré, il n'y a aucune puissance qui soit décomposable en deux puissances de même degré qu'elle; 8° La somme ou la différence de deux carrés-carrés ne peut jamais être un carré; 9° Dans l'infinité des nombres entiers, il n'y a 1° qu'un seul carré qui, joint à 2, fasse un cube; 2° que deux seuls carrés qui, joints à 4, fassent des cubes, etc. Malheureusement aucune des démonstrations de Fermat ne nous est parvenue, excepté celle du 6° des théorèmes précédents et les principes de celle du 8°. Euler, le premier, s'est occupé de retrouver les autres, et il y a travaillé pendant tout le cours de sa laborieuse carrière; il a réussi pour un grand nombre, par exemple pour celle du 2°, l'un des plus utiles dans cette théorie épineuse. Lagrange et l'auteur de la *Théorie des nombres* ne se sont pas moins signalés dans cette recherche; on doit entre autres au premier de ces géomètres la démonstration du cas des quatre carrés, dans la première et la plus remarquable des propositions précitées, et le second y a depuis ajouté le cas des trois triangulaires; mais leurs efforts, ni ceux de M. Gauss, n'ont pu atteindre ou les autres cas particuliers ou le cas général de cette fameuse proposition. Cependant leurs travaux réunis ont singulièrement perfectionné cette branche difficile de l'analyse, et l'on possède aujourd'hui les démonstrations de presque tous les théorèmes de Fermat. Ici se présentent naturellement ces deux questions : Fermat possédait-il lui-même ces démonstrations? Ou les propositions auxquelles il était parvenu n'étaient-elles que le résultat d'une ingénieuse et savante induction? Après un examen attentif des pièces et des écrits originaux de ce temps-là, il semble que la première doive être affirmativement résolue. Fermat, qui nous a laissé de sa candeur et de son caractère la plus noble idée, atteste constamment, dans ses lettres aux plus habiles géomètres de cette époque, qu'il a les démonstrations de ses découvertes, et dans les réponses de ceux-ci on ne voit aucun d'eux en douter; ils paraissent même persuadés qu'il a inventé pour y parvenir une méthode ignorée d'eux. « Vous vous êtes fabriqué, » lui écrit Fre-

nicle, très-versé dans ces sortes de questions, « quelque espèce d'analyse particulière pour fouiller dans les secrets les plus cachés des nombres. » — « Je suis persuadé, » mandait Fermat à Pascal, dans une lettre retrouvée et publiée par Bossut, « que dès que vous aurez connu ma façon de démontrer en cette nature de propositions, elle vous paraîtra belle et vous donnera lieu de faire de nouvelles découvertes. » — « Cherchez ailleurs qui vous suive dans vos inventions numériques, » répond Pascal; « cela me passe de bien loin, et je ne suis capable que de les admirer. » Lui auraient-ils tenu ce langage et montré tous cette opinion, s'ils n'eussent eu la preuve qu'il y avait là plus que de l'induction, s'ils n'eussent connu de lui des démonstrations pareilles aux deux seules qui ont échappé aux injures du temps? Celles-ci du moins existent et prouvent qu'il pouvait en avoir d'autres; et, en effet, ses écrits nous offrent encore quelques traces des méthodes qu'il s'était faites : il faisait souvent usage de celle d'exclusion qu'il avait fort perfectionnée; dans la lettre à Pascal que nous avons citée, il lui dit qu'il est parvenu à sa fameuse proposition au moyen du théorème 4; et très-probablement il ne fait sonner si haut sa découverte du principe fondamental de la théorie des nombres figurés, découverte qui semble aujourd'hui fort ordinaire, que parce qu'elle lui donnait la clef de plusieurs vérités importantes. Enfin, si une voie aussi incertaine que l'induction l'eût seule conduit à des théorèmes si nombreux et si compliqués, comment les recherches constantes des géomètres n'ont-elles pu en découvrir la fausseté? Il faut en excepter un seul qu'Euler a trouvé en défaut; mais c'est précisément le seul aussi dont une lettre expresse de Fermat nous apprend qu'il ne pouvait trouver la démonstration : aussi se borne-t-il à l'énoncer, en priant un de ses amis d'en chercher la preuve qui lui manquait, pour le grand ouvrage dont il amassait lentement les matériaux et où il devait consigner tout le fruit de ses recherches. Cet ouvrage n'a point vu le jour, et il paraîtrait même qu'il n'a pas existé. La correspondance de Fermat nous apprend qu'accablé presque toute l'année par les devoirs de sa charge, il avait peu de temps pour confier au papier les résultats de ses méditations, et qu'il s'était souvent proposé d'aller passer quelques mois à Paris pour y jouir de la tranquillité nécessaire à la rédaction de ses idées. Les géomètres regretteront longtemps qu'il n'ait pu réaliser ce projet; car tout porte à croire qu'il faisait usage, dans les recherches de ce genre, de moyens bien plus simples que ceux qu'on y emploie aujourd'hui. 7° Les devoirs de sa charge et son assidue application à la jurisprudence n'étaient pas le seul obstacle qui s'opposât à ses travaux mathématiques; sa vaste érudition le faisait consulter sur plusieurs points de critique; l'étude des langues anciennes et vivantes, et jusqu'à la poésie elle-

même, venaient empiéter sur ses moments. On a eu de lui quantité de vers latins, français, italiens, espagnols; sa grande intelligence du grec lui fit interpréter plusieurs endroits d'*Athénée*, de *Théon de Smyrne* et de *Polyen* (1) qui avaient arrêté les commentateurs, et surtout une lettre de *Synésius* qui avait fait le désespoir du savant P. Pétau. Cet évêque écrivait à la célèbre et malheureuse Hypatia, qui avait été son maître en géométrie : « Je me trouve si mal que j'ai besoin d'un hydro-scope; je vous prie d'en faire faire un de cuivre, etc.; » suivait une description de cet instrument, qu'on n'avait pu comprendre. Nous voyons, par l'interprétation de Fermat, que cet instrument que les Grecs nommaient *baryllion* n'était autre chose que notre *aréomètre*, dont on faisait dès lors usage en médecine pour déterminer le degré de bonté de l'eau. Cela n'a rien de surprenant, puisqu'il y avait déjà longtemps qu'Archimède en avait dévoilé le principe; mais ce qui l'est davantage, c'est que l'usage de cet instrument ait été perdu jusque vers la fin du 16^e siècle, où l'on voit Robert Constantin en faire mention le premier parmi les modernes, et que cette origine de l'*aréomètre*, déjà consignée dans Montucla et développée par Beckmann, soit si peu connue. Enfin, un autre obstacle qui doit nous paraître aujourd'hui bien singulier détournait parfois Fermat de s'adonner à ses études favorites. Le croira-t-on? ce grand esprit ne considérait la géométrie que comme un délassement dont ne devaient point souffrir d'autres penchants, d'autres travaux plus sérieux encore. Une lettre de Pascal à son ami, bien propre à nous donner une idée de la gravité des caractères de ces célèbres personnages et de l'esprit religieux de leur siècle, renferme à ce sujet un passage curieux : « Pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan : aussi je l'appelle le plus beau métier du monde, mais enfin ce n'est qu'un métier; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie, et je m'assure que vous êtes fort de mon humeur (2). » Parvenus à la fin de la tâche qui nous était assignée, celle de déposer dans un

ouvrage universellement répandu les titres que présente à l'admiration de la postérité un homme jusqu'ici moins généralement connu peut-être que célébré par un petit nombre d'esprits excellents, et dont la gloire fait une partie essentielle du patrimoine national, nous nous demanderons, avec un des auteurs de cette Biographie, en considérant l'époque où Fermat a vécu et les nombreux services qu'il a rendus aux sciences exactes, s'il eût remplacé Descartes dans le cas où celui-ci n'eût point existé, et nous répondrons avec ce savant géomètre : « Oui, si l'on en juge par l'importance de ses travaux et par les difficultés qu'il a vaincues; mais il est permis de douter qu'il eût autant contribué à la propagation de la science que le fit son rival par son caractère communicatif et la manière simple dont il présente le résultat de ses recherches (1). » C'est avouer que Fermat ne possédait pas ces précieuses qualités d'un homme de génie, et que loin d'imiter Descartes, qui présentait dans ses ouvrages l'histoire de ses pensées de manière à mettre sur la voie ceux qui voudraient aller plus loin, il ne laissait guère apercevoir quelle route avait pu le conduire à ses découvertes, et ne savait pas donner à ses écrits cette clarté et cette simplicité qui distingueront toujours ceux du grand philosophe que nous lui opposons. Quoi qu'il en soit, sa réputation est aujourd'hui bien assurée : rival heureux de Descartes, objet constant de l'admiration de Pascal, qui le nommait le premier homme de l'univers, on n'oubliera point que FERMAT fut le précurseur de Newton et de Leibnitz, et qu'il laissa dans ses brillantes découvertes sur les nombres de quoi longtemps occuper ses plus habiles successeurs. — Fermat ne publia lui-même que quelques écrits détachés. Après sa mort, l'un de ses fils (*voy.* Samuel de FERMAT) fit imprimer le *Diophante* de Bachet, avec les notes dont son père avait enrichi les marges de ce livre : cette édition est rare et précieuse; elle a pour titre : *Diophanti Alexandrini questionum arithmeticarum libri sex, etc., grec.-lat., cum commentariis D. Bachet et observationibus P. de Fermat, etc.*, Toulouse, 1670, in-fol. On trouve en tête un petit traité du P. de Billy, jésuite, sous le titre de : *Doctrinæ analytica inventum novum*; c'est une compilation assez bien faite des découvertes arithmétiques de Fermat, mais elle fourmille de fautes d'impression. Sam. Fermat recueillit dans la suite les principaux écrits de son père, et les publia sous le titre suivant : *Varia opera mathematica D. P. de Fermat, senatoris Tolosani, etc.*, Toulouse, 1679, in-fol., ouvrage qui, comme le précédent, est rare et d'un grand prix pour les géomètres. Par cette publication, Sam. Fermat a bien mérité d'eux; cependant on pourrait croire que, s'il n'eût pas laissé écouler quinze ans avant que de publier ce recueil, plusieurs fragments, dont la connaissance

(1) Les corrections de Fermat sur Polyen, qui avaient paru dans ses *Varia opera*, ont été insérées dans l'édition de Polyen donnée par Mursinna, Berlin, 1756, in-12.

(2) Pour s'expliquer, s'il se peut, ces décisions un peu rudes de l'illustre solitaire de Port-Royal, il ne faut pas oublier qu'à l'époque où cette lettre fut écrite on n'avait fait aucune application importante de l'analyse ou de la géométrie à la théorie des phénomènes de la nature; Newton n'avait pas encore paru; Newton, qui devait nous révéler la grande loi de l'univers, et, par son immortelle découverte, ennoblir à jamais l'étude des sciences exactes dans l'opinion de tous les hommes pensants! Il y a loin des problèmes de Pascal sur la cycloïde, bien qu'ils offrent le *nec plus ultra* de la beauté géométrique, à l'explication de l'équation séculaire de la lune ou de ses mouvements de libration.

(1) Lacroix, *Traité du calcul différentiel, etc.*, t. 1, préface, page V, seconde édition.

eût servi à faire retrouver les méthodes de son père, auraient pu y être joints et le compléter très-utilement. Mais il y mit de la négligence; car, par exemple, on sait que Fermat à sa mort avait fait dépositaire de tous ses papiers son ami intime Carcavi, qui vivait à Paris, où le retenaient sa qualité de membre de l'Académie des sciences et sa place de bibliothécaire du roi, et cependant dans la préface que Sam. Fermat mit à la tête des œuvres de son père, il ne fait aucune mention de Carcavi, qui ne mourut pourtant qu'en 1684, ni de papiers reçus de lui (1). On trouve encore plusieurs lettres de Fermat très-précieuses dans le tome 3 des *Lettres de Descartes*, in-4^o; dans le tome 2 des *Oeuvres de Wallis*, in-fol., et dans le tome 4 des *Oeuvres de Pascal*, in-8^o. On a de l'abbé Genty un *Discours* que nous avons cité plus d'une fois intitulé : *L'Influence de Fermat sur son siècle*, etc., Orléans, 1784, in-8^o. Cette pièce, où l'on voudrait un peu plus d'ordre et de méthode, est le fruit de savantes recherches sur l'histoire des mathématiques dans le 17^e siècle; elle remporta le prix double de l'Académie de Toulouse, en 1785. M—E.

FERMAT (SAMUEL DE), fils du précédent, naquit à Toulouse vers l'année 1650. Après avoir terminé ses études et pris ses degrés en droit, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Les lettres ne furent pour lui qu'un simple délassement; il les cultivait cependant avec succès, et il leur dut une réputation qu'il paraît n'avoir point ambitionnée. Fermat mourut vers 1690, à l'âge d'environ 60 ans. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1^o *Variorum carminum libri IV*, Toulouse, 1680, in-8^o. Ce volume contient des vers français, mais les latins sont en plus grand nombre et l'emportent sur les premiers par la facilité et l'agrément. 2^o *Dissertationes de re militari; De auctoritate Homeri apud jurisconsultos; De historia naturali, accessit opusculum de mirandis pelagi*, ibid., 1680, in-8^o. Elles ont été insérées dans le supplément au *Thesaurus novi juris civilis* de Meermann, la Haye, 1780, in-fol. Dans son *Traité sur l'autorité d'Homère*, Fermat prétend que ce grand poète est seul plus souvent cité dans le corps de droit que tous les autres écrivains ensemble. Ménage a très-bien réfuté ce paradoxe, en prouvant qu'Homère n'est cité que six fois dans le *Digeste* et trois dans les *Institutes*. 3^o *Traité de la chasse, composés par Arrian et Oppian, traduits en français*, Paris, 1680, in-12. On trouve à la suite une *Lettre* de Synésius, évêque de Cyrène, et une *Homélie* de St-Basile, relatives à la chasse. « On désirerait, dit Lallemand (*Biblioth. des Théreuticographes*, p. 28), un peu plus de « justesse dans cette traduction; elle ne fait pas

« toujours tableau, et laisse échapper beaucoup
« de traits intéressants par leur vivacité et par
« leur délicatesse. La traduction latine d'Arrian
« par Holsten, quoique faible, est cependant su-
« périeure à celle de Fermat. » W—s.

FERMELHUIS (JEAN), maître d'école à Paris au commencement du 17^e siècle, est auteur de l'*Histoire de la vie de St-Roch*, poème spirituel, suivi de plusieurs autres poésies chrétiennes, Paris, 1619, in-12. Cet ouvrage est indiqué dans la *Bibliothèque historique de France* avec la date de 1519; mais c'est une faute d'impression qu'on a négligé de corriger dans l'errata. Dans ce poème, l'auteur fait de St-Roch un seigneur souverain de Montpellier, et décrit en vers alexandrins tout ce que les vieilles légendes et les tapisseries lui avaient appris sur son héros, à la protection duquel il dut sa conservation lors de la peste de 1606, qui enleva dix à douze personnes dans la maison qu'il habitait. — FERMELHUIS (Jean-Baptiste), médecin à Paris dans le 18^e siècle, a publié : 1^o *Éloge funèbre d'Élisabeth-Sophie Chéron, de l'Académie de peinture*, Paris, 1712, in-8^o; 2^o *Éloge funèbre d'Antoine Coysevox, sculpteur du roi*, ibid., 1721, in-8^o. — Son fils, mort à Paris en 1742, avait fait représenter en 1750 l'opéra de *Pyrrhus*, dont la musique est de Royer. W—s.

FERMIN (PHILIPPE), médecin et voyageur, était né à Maestricht. Il passa en 1754 à Surinam, où il résida à peu près dix ans. A son retour en Europe, il séjourna quelque temps à Amsterdam, puis se fixa dans sa patrie, où il devint membre de la magistrature municipale. La profession qu'il avait exercée dans la colonie de Surinam lui avait fourni l'occasion de faire des observations et de recueillir des notes sur ce que ce pays offrait de curieux. Il communiqua le résultat de son travail à des amis qui l'engagèrent à le publier. Fermin fit en conséquence paraître, en français, l'*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, 1 vol. in-8^o. Ce livre essaya beaucoup de critiques de la part des naturalistes et des journalistes. On reprocha à l'auteur d'avoir en quelque sorte simplement esquissé son sujet et de n'avoir pas donné plus de détails sur un pays qu'un assez long séjour l'avait mis à même de connaître. Fermin, en homme sage, profita des critiques qui lui étaient adressées, et convint de leur justesse dans la préface de la nouvelle édition de son ouvrage qui parut sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam*, avec figures et une carte topographique du pays, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8^o; traduit en allemand (par F.-H.-W. Martini), avec des remarques, Berlin, 1775, 2 vol. in-8^o, fig. On trouve dans cette description tout ce qu'elle promet; c'est un des meilleurs livres qui aient été publiés sur les colonies. Cependant l'auteur n'ayant pu être présent quand on l'imprimait, il s'en était rapporté pour quelques descriptions locales à un de ses amis qu'il crut mieux en

(1) Nous avons fait en dernier lieu des recherches à la Bibliothèque de Paris pour nous assurer si les papiers laissés par Carcavi ne contenaient aucun écrit de Fermat; ces recherches n'ont rien produit.

état que lui d'exécuter cette partie. La confiance de Fermin n'avait pas été très-bien placée ; il ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Les critiques ne l'épargnèrent pas : on lui reprocha, tout en rendant justice au mérite de son ouvrage, d'avoir en quelque sorte renversé le terrain. Fermin, toujours docile, reconnu que sa description avait besoin d'additions et d'améliorations, et que notamment la partie historique demandait quelques développements. Afin de ne rien négliger de ce qui pourrait donner à son travail le degré d'exactitude désirable, il consulta les livres hollandais qui pouvaient lui fournir des lumières, et publia son troisième ouvrage intitulé : *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence*, Maestricht, 1778, 1 vol. in-8°, traduit en allemand avec quelques augmentations par F.-G. Canzler, Göttingue, 1788, in-8°. Ce tableau peut servir de suite ou de supplément à la Description, qu'il rectifie en plusieurs endroits. Fermin s'est principalement attaché à raconter les principaux événements qui avaient donné naissance à la colonie, à décrire son gouvernement, et à éclairer sur les vices qui nuisaient à la prospérité de Surinam. Il expose les moyens de prévenir la décadence de cet établissement et se montre partout bon citoyen. Ces différents ouvrages sont écrits purement ; le dernier est assez fréquemment entremêlé de réflexions exprimées avec force et concision. On a encore de lui : 1° *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam*, etc., avec une *Dissertation sur le fameux crapaud de Surinam, nommé Pipa*, etc., Maestricht, 1764, in-8°, fig. ; Amsterdam, 1765, in-8°. La dissertation a été traduite en allemand et augmentée par J.-A.-E. Götze, Brunswick, 1776, in-8°, fig. 2° Une apologie de l'esclavage, sous le titre : *Dissertation sur la question s'il est permis d'avoir des esclaves en sa possession*, Maestricht, 1770, in-8°. E—s.

FERNAND ou FRENAND (CHARLES), que le Dictionnaire de Moreri et autres nomment à tort *Ferdinand*, naquit à Bourges dans le 13^e siècle d'une famille distinguée, mais peu riche. Il enseigna d'abord la théologie, la philosophie et les belles-lettres dans l'université de Paris, et fut aussi attaché à la musique du roi. Louis XI en faisait le plus grand cas et l'avait mis au nombre de ses pensionnaires, suivant Naudé. C'est par erreur que Trithème, et après lui Aubert Lemire, Possevin, Valère André et leurs copistes ont dit qu'il était aveugle dès l'enfance. On ne trouve dans ses écrits ni dans le grand nombre de lettres qu'il a écrites ou reçues rien qui ait le moindre trait à cette prétendue cécité. Dégoûté de la vie tumultueuse où l'entraînait la carrière qu'il parcourait, il quitta la cour et se fit moine dans l'abbaye de Chezal-Benoît, à trois lieues d'Issoudun, en 1494. Il changea de résidence en 1510, et se rendit à l'abbaye de St-Vincent du Mans, dont il fut bientôt bibliothécaire et où il mourut le 17 juin 1517. Il était en

relation avec Guillaume Budé, Jacques Lefèvre, Josse Clichtove, Fauste Andrelini, Charles Bouille, Josse Badius, et fort lié avec Robert Gaguin, Jean Raulin et autres. On a de lui : 1° *Epistola parænctica observationis regule benedictine, ad Sagienses monachos*, 1512, in-4° ; 2° *De tranquillitate animi*, libri II, 1512 ; 3° deux livres sur l'*Immaculée Conception* (en latin) ; 4° *Des conférences monastiques adressées à Jean Fernand, son frère*, 1515 (idem) ; 5° *Epistole* (sic) *familiares ad Robertum Gaguinum*, sans date, in-4° de 28 feuillets, sans chiffres, réclames, etc. ; 6° *Epistolæ*, Paris, 1506, grand in-8°. Il en a laissé un plus grand nombre dans un recueil manuscrit de 525 feuillets, qui contient ceux de ses ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Ce manuscrit était conservé dans la bibliothèque de St-Vincent du Mans. — FERNAND (Jean), frère du précédent et moine de Chezal-Benoît, a donné une Vie de St-Sulpice-Sévère, évêque de Bourges, que l'on trouve dans le Recueil de Bollandus, 17 janvier, et dans les Actes des saints de l'ordre de St-Benoît, t. 2, p. 167. C. T—v.

FERNAND (FRANÇOIS), jésuite espagnol, né dans le diocèse de Tolède en 1557, avait d'abord été destiné au barreau ; il était déjà bachelier en droit civil lorsque, en 1570, sa piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Après avoir étudié avec beaucoup de succès les lettres sacrées dans son couvent, il suivit à Goa le P. Alexandre Valignani (voy. VALIGNANI). Nommé visiteur de cet établissement, il y reçut la prêtrise en 1595. Il occupa avec distinction la chaire de théologie, dirigea plusieurs maisons de son ordre à Goa et dans le Concan, et passa en 1598 dans le Bengale, où il se livra aux missions avec un grand succès. Des querelles s'étant élevées à Chatigam entre les Portugais et les indigènes, Fernand, en vertu de son ministère, voulant les ramener à des sentiments de concorde et de paix, tomba entre les mains des plus furieux, qui, après l'avoir maltraité, le jetèrent dans une prison où il mourut le 14 novembre 1602. Il a laissé deux *Catéchismes* écrits dans la langue du Bengale. B—s.

FERNAND. Voyez FERDINAND.

FERNAND-NUNES (le comte de), grand d'Espagne, né à Madrid en 1778, fut élevé sous les yeux de son père, et sut profiter de ses leçons. Cet homme recommandable, qui avait rempli les principaux emplois de la diplomatie, notamment celui d'ambassadeur auprès de la cour de France, avait laissé un très-bon ouvrage qui fut imprimé à Madrid en 1796, et qui est consacré à l'éducation de ses enfants. Le jeune comte de Fernand-Nunès parut de bonne heure à la cour, où il se distingua par ses lumières et surtout par une noble franchise qui rappelait celle de son père. Ennemi de la flatterie et sans ambition, il ne fléchit jamais devant le ministre tout-puissant, et le prince de la Paix ne s'en vengea pas, parce qu'il n'osait lutter contre un seigneur d'une telle distinction et dont la réputation était si bien établie. Lors de

l'emprisonnement du prince des Asturies (*voy. FERDINAND VII*), il s'éleva hautement contre cette violence. Ferdinand ayant recouvré sa liberté, le comte se rangea définitivement à sa cause, et fut un de ceux qui cherchèrent avec le plus d'instance à dissuader le prince de son malheureux voyage à Bayonne, où il ne tarda pas néanmoins à le rejoindre. Bonaparte, après avoir dépouillé les Bourbons d'Espagne de leurs États, et après en avoir donné l'investiture à son frère Joseph, tâcha d'attirer dans son parti les principaux seigneurs de la cour de Madrid en les nommant aux charges les plus éminentes. Il créa Ferdinand-Nunès grand veneur du roi Joseph (4 juillet 1808). Contraint d'accepter, le comte suivit Joseph à Madrid ; mais, à peine arrivé, il fit armer secrètement ses vassaux et assigna à la caisse des secours nationaux 40,000 réaux par mois (10,000 francs), pour la défense de la cause commune. Il soudoyait en outre plusieurs troupes d'insurgés dans la Castille. Bonaparte, instruit de ces circonstances, rendit, le 3 novembre 1808, un décret par lequel il déclara le comte de Ferdinand-Nunès ennemi de la France, de l'Espagne, et traître aux deux couronnes... Ce seigneur eut le temps de se réfugier dans ses terres, où il put être encore plus utile à la cause de Ferdinand. Il servit ensuite dans les armées espagnoles, et sembla d'abord appuyer le système des cortès. Mais, quand il vit que la constitution que ceux-ci rédigeaient tendait à l'anéantissement de l'autorité du souverain, il se déclara pour le parti de l'opposition. Lorsque Ferdinand retourna dans ses États en 1814, le comte de Ferdinand-Nunès alla à sa rencontre, et il ne songea qu'à affermir le pouvoir de ce prince contre les efforts des cortès. Nommé ambassadeur d'Espagne près la cour de Londres en 1813, il le fut près de la cour de France en 1817, fut présenté au roi Louis XVIII le 11 mai, et lui dit : « Sire, nommé « par le roi mon maître ambassadeur près de « Votre Majesté, et pénétré de ses intentions « constantes de conserver la plus étroite amitié « entre deux États qui, suivant les décrets de la « Providence, se trouvent gouvernés par l'auguste « maison des Bourbons et des descendants de « St-Louis et de Henri IV, il ne me restera rien à « faire qu'à maintenir les relations qui existent « déjà d'une manière si heureuse, en les resser-
« rant encore, s'il était possible, pour le bonheur « des deux nations. Mes sentiments personnels de « respect envers Votre Majesté et son auguste « famille seront un garant de mes efforts ; et si « le hasard heureux pour moi d'être le fils du der-
« nier ambassadeur d'Espagne près de Louis XVI « me faisait espérer de mériter la bienveillance de « Votre Majesté, mes vœux seraient comblés ; « déjà même je me regarde comme plus heureux « que mon père, puisque j'ai l'honneur de me « présenter à Votre Majesté à une époque où, sous « son règne pacifique et juste, tous les malheurs « doivent s'oublier. » Lors de la révolution de

1820 (*voy. FERDINAND VII*), le gouvernement des cortès remplaça le duc de Fernand-Nunès à Paris. Cependant il continua de résider dans cette capitale, et il y mourut le 26 octobre 1821, des suites d'une chute de cheval, au moment où le rétablissement de l'autorité monarchique en Espagne allait sans doute lui rendre ses fonctions et sa faveur.

M—Dj.

FERNANDES (ALVARO), navigateur portugais, neveu de Zarco qui avait découvert Porto-Santo et Madère, s'embarqua avec son oncle, comme volontaire, dans l'expédition envoyée en 1446, sous les ordres de Lançarot, pour explorer l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du cap Vert. Fernandès avait déjà visité une partie de cette côte. Il y revint en 1447 et s'avança bien au delà de Rio-Grande, découvrit la même année par Huño-Tristan. Arrivé à l'embouchure du Tabité, trente-trois lieues plus au sud, il y entra malgré l'opposition des naturels. Les flèches empoisonnées dont son équipage fut atteint ne produisirent pas de résultat fâcheux, parce que l'on s'était muni de thériaque. Fernandès, en quittant cette rivière, rangea la côte de près jusqu'à une pointe sablonneuse située sept lieues plus loin et découverte. Il se préparait à y descendre, parce qu'il croyait n'avoir aucun danger à craindre sur une plage aussi ouverte, quand une troupe de nègres fit pleuvoir une grêle de flèches sur les Portugais. Alors Fernandès renonça à toute idée de poursuivre son entreprise et retourna à Lagos. Le roi dom Pedro et l'infant dom Henri pour témoigner leur gratitude à ce hardi navigateur, qui avait poussé les découvertes quarante lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé, lui firent chacun présent de cent ducats d'or.

E—s.

FERNANDES (JEAN), Portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, faisait partie de l'expédition qui fut envoyée en 1446, sous le commandement d'Antonio Gonzalès, pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique. Animé du désir de recueillir pour l'infant dom Henri des renseignements exacts sur cette contrée, et probablement aussi celui de gagner la confiance des naturels, Fernandès, quand ses compatriotes quittèrent la côte pour retourner en Portugal, demanda à rester au milieu des Maures Assanhadji, dans le voisinage du Rio do Ouro. Sept mois après, les Portugais revinrent et retrouvèrent Fernandès qui, depuis quelques jours, guettait l'arrivée d'un navire de sa nation. Il raconta que les habitants, après l'avoir conduit très-loin de la côte, l'avaient dépouillé de ses vêtements et de ses provisions ; qu'ils menaient une vie nomade, et que leur pays était sablonneux et aride. Après bien des peines et des tribulations inséparables de la condition d'esclave à laquelle il avait été réduit, sa conduite lui avait enfin procuré l'amitié d'un homme considérable du pays. Celui-ci, charmé de l'intrépidité de l'étranger, l'avait pris en amitié et l'avait ramené près de la

côte, afin qu'il pût apercevoir les navires de sa nation quand ils reviendraient. Les serviteurs de ce Maure accompagnèrent Fernandès jusqu'au rivage, et profitèrent de l'occasion pour traiter de la rançon de plusieurs personnes dont les Portugais s'étaient emparés. Lors, que Fernandès revint dans sa patrie, le prince écouta avec la plus vive curiosité ses récits, dont les détails, tels qu'ils nous ont été transmis par les historiens portugais, présentent une analogie frappante avec ceux de la relation de Mungo-Park. En 1448 Juan Fernandès accompagna Diego Gilhomen, envoyé par l'infant pour conclure avec les Maures de Méga, au nord du cap Nam, une alliance qui mit les Portugais en état de réduire les habitants du pays voisin du Rio do Ouro. Dès qu'il eut jeté l'ancre, Fernandès, avec son intrépidité accoutumée, alla à terre pour explorer le pays. Une bourrasque poussa presque aussitôt le bâtiment en mer, et Fernandès fut laissé sur cette côte étrangère. On ignore la destinée ultérieure de ce hardi voyageur; mais l'on doit supposer que ses compatriotes ne le laissèrent pas finir ses jours dans un exil volontaire où un zèle ardent l'avait entraîné. — FERNANDÈS (DENIS), navigateur portugais, était de Lisbonne. Il avait occupé un emploi dans la maison du roi Jean I^{er}. Encouragé par la protection que lui accordait l'infant dom Henri, il équipa en 1446 un bâtiment pour pousser les découvertes le long de la côte d'Afrique plus loin que les navigateurs qui l'avaient précédé. Il découvrit l'embouchure du Sénégal, donna le nom de Rio Portugués à ce fleuve qui sépare les Maures des Jolofs, véritables nègres, et prit un canot où il y avait quatre hommes de cette dernière race. Il longea ensuite hardiment la côte, et arriva au promontoire le plus occidental de l'Afrique. Le grand nombre d'arbres verdoyants dont cette pointe de terre était couverte l'engagea à lui donner le nom de cap Vert, qui lui est resté. Les brisants dont ce cap est entouré alarmèrent Fernandès, qui n'osa pas aller au delà. Il retourna donc en Portugal. L'infant lui fit l'accueil le plus flatteur et parut surtout extrêmement satisfait de ce que l'on avait amené de la côte nouvellement découverte des nègres que l'on n'avait pas achetés des Maures. Fernandès visita de nouveau les mêmes parages avec Lançarot de Lagos. On ne voit pas qu'il ait commandé de bâtiment dans cette expédition, qui retourna en Portugal après avoir été empêchée par le mauvais temps d'aller jusqu'au cap Vert. E—s.

FERNANDÈS (ALVARO), autre navigateur portugais, peut-être de la même famille que le précédent, était employé sur le vaisseau le *St-Jean*, qui se perdit le 24 juin 1532 sur les côtes de Natal. La plus grande partie de l'équipage périt dans ce naufrage, qu'ont rendu mémorable les aventures tragiques de Manuel de Souza. Fernandès eut le bonheur d'échapper, et il a écrit la relation de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait souffert

dans un livre intitulé : *Historia da muy notavel perda, etc.*, c'est-à-dire *Histoire de la très-notable perte du gâlion le Grand St-Jean, dans laquelle sont racontés les événements arrivés au capitaine Manuel de Souza de Sepulveda et la fin lamentable de lui, de sa femme, de ses fils, et de presque tout l'équipage*, Lisbonne, 1534, in-4^o, réimprimée en 1753 dans la *Collection de naufrages*, par Brito (1). Esménard a fait de la mort de Manuel de Souza le sujet d'un bel épisode de son poème de la Navigation. Dans une note que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, Esménard dit que cette horrible aventure a été chantée par Jérôme Corte-Réal, poète portugais. Ce poète, (voy. CORTE-RÉAL) appartenait à une très-grande famille. Après s'être distingué dans les guerres d'Afrique et d'Asie, il revint en Portugal pour cultiver dans la retraite les muses qu'il avait toujours aimées. Son poème sur le Naufrage de Manuel de Souza est en dix-sept chants et parut à Lisbonne en 1594. Il y en a une traduction espagnole par Contreras, Madrid, 1624. De tous ses ouvrages c'était celui que Corte-Réal aimait le plus. Il mourut vers 1595, et n'en vit pas la publication. Ce fut son gendre, Antoine de Souza, qui le mit au jour. On a encore de Corte-Réal un poème épique sur le second siège de Diu, en 1546. M. Sané en a donné des fragments dans sa *Grammaire portugaise*. Il possédait parfaitement l'espagnol, et il a composé dans cette langue une épopée en quinze chants sur le célèbre combat de Lépante en 1572. Au talent de faire de bons vers Corte-Réal joignit la culture des beaux-arts qui touchent de près à la poésie; il était peintre et musicien. Un tableau de St-Michel dans l'église de St-Antoine, à Evora, prouve l'excellence de son pinceau. B—ss.

FERNANDES (JUAN), pilote espagnol, fit dans le 16^e siècle plusieurs découvertes, dont quelques-unes ont conservé son nom. Comme la cour de Madrid, tourmentée de la crainte qu'une connaissance plus précise des parages de la mer du Sud voisins de ses possessions en Amérique ne donnât aux puissances maritimes de l'Europe la facilité de les inquiéter, cachait soigneusement tout ce qui pouvait répandre quelque jour sur cette portion du globe, il n'est pas surprenant que tout ce qui concerne les voyages de Juan Fernandes soit couvert de beaucoup d'obscurité. Voici, après avoir comparé les uns avec les autres tous les passages qui le concernent, ce qu'il est possible de savoir sur son compte. Il faisait habituellement la navigation le long de la côte de l'Amérique méridionale, qu'il rangeait d'assez près, suivant l'usage pratiqué dans ce temps; il reconnut qu'en

(1) Bernard Gomez de BRITO naquit à Lisbonne le 20 mai 1688. Il avait peu d'études, mais de l'intelligence et beaucoup de mémoire; c'est tout ce qu'il faut pour faire des compilations, et il compila. Son *Histoire tragico-maritime* parut à Lisbonne en 1735 et années suivantes; il y raconte chronologiquement tous les naufrages des Portugais, depuis l'origine de leur navigation dans l'Inde.

allant du Pérou au Chili les vents du sud qui règnent presque constamment dans ces latitudes rendaient cette traversée extrêmement longue et pénible. Fernandès pensa qu'en poussant plus au large il pourrait bien ne plus rencontrer ces vents si contraires ; il ne s'éloigna d'abord de la côte qu'autant qu'il fut nécessaire pour n'être plus retardé par l'obstacle qu'il voulait éviter, et dès qu'il se vit dans des parages où il trouva des vents qui ne pouvaient qu'accélérer sa marche vers le sud, il prit sa direction vers ce point, puis se dirigea vers la côte du Chili, où il arriva sans aucune difficulté, et après une traversée achevée en bien moins de temps que l'on n'en mettait auparavant en suivant de près la côte. Ce fut, à ce qu'il paraît, dans un de ces voyages qu'il découvrit, vers 1572, les îles qui portent son nom et qui depuis ont été visitées par plusieurs navigateurs, et entre autres par Dampier et par Anson, auxquels on en doit de bonnes descriptions. On sait que l'aventure d'un matelot écossais délaissé dans la plus grande de ces îles a été le fondement sur lequel Defoë a bâti la fable du célèbre roman de *Robinson Crusé*. Fernandès obtint la concession de son île ; quelques écrivains disent qu'il la demanda inutilement ; quoi qu'il en soit, il essaya d'y former un établissement, mais après y avoir séjourné quelque temps, il l'abandonna, y laissant quelques chèvres qui s'y multiplièrent tellement qu'elles peuplèrent l'île. La vie active d'un marin semble avoir été plus conforme à son caractère que les occupations tranquilles d'un colon. Dans une autre traversée, il découvrit, en 1574, les îles de St-Félix et de St-Ambroise, situées au nord des précédentes. Tout fait présumer que les unes et les autres étaient inhabitées, quand on en eut connaissance pour la première fois. Enfin, encouragé par ses succès et flatté de l'espoir de faire des découvertes plus importantes, Fernandès partit en 1576 de la côte du Chili, et s'éloignant encore plus de terre que dans les voyages précédents, il parcourut à peu près quarante degrés vers l'ouest et le sud-ouest. Il rencontra, après un mois de navigation, une côte que toutes les apparences lui firent regarder comme celle d'un continent. Les habitants, qui étaient blancs, bien faits et vêtus d'habillements en toile, accueillirent parfaitement les Espagnols. Ceux-ci, dont le navire était très-petit et assez mal équipé, contents d'avoir découvert la côte de la terre australe si désirée, firent voile vers le Chili, après être convenus de garder le secret sur cette découverte et avoir formé le projet de revenir dans le nouveau pays avec une expédition plus considérable. Des causes quelconques firent différer à Fernandès l'exécution de son dessein. Il mourut, et cette affaire tomba dans l'oubli. D'autres versions disent qu'il avait communiqué en partie sa découverte à quelques personnes, qui ne songèrent plus à la poursuivre quand il fut mort. Tous ces détails sont tirés d'un ouvrage publié par

Jean-Louis Arias, Espagnol, sous ce titre : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609. Dalrymple l'a publié en anglais à Edimbourg, en 1775 ; il y en a un extrait dans sa *Collection historique*, dont le livre intitulé : *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduits de l'anglais de Dalrymple, par Fréville, n'est qu'un abrégé. Il est naturel de se demander quelle est la terre que Fernandès a vue. Quelques écrivains ont supposé que ce pouvait être la Nouvelle-Zélande. Elle est à la vérité éloignée du Chili de plus de cent degrés en longitude, et dans la règle ordinaire on ne parcourt pas une route aussi longue en un mois ; cela n'est pourtant pas impossible : mais si la distance de ce pays ne s'accorde guère non plus avec celle de la terre que Fernandès avait vue, il faut observer qu'Arias, n'étant point géographe, a bien pu ne pas donner exactement la distance parcourue par ce navigateur, ni le temps qu'il a mis à faire son voyage, dont il ne parlait d'ailleurs que sur les rapports d'autrui. On ne peut néanmoins raisonnablement contester l'authenticité de ce qu'il avance, car il cite, entre autres témoignages, celui d'un officier à qui Fernandès avait montré la carte qu'il avait dressée du continent dont il avait le premier eu connaissance. Fernandès a pu, par des motifs particuliers, indiquer d'une manière inexacte la position de la nouvelle terre. Il faut considérer d'un autre côté que l'espace immense qui se trouve entre la côte du Chili et la Nouvelle-Zélande a été très-rarement parcouru sous le parallèle du 40° degré austral ; c'est ce que l'on peut vérifier en comparant entre elles les cartes sur lesquelles sont indiquées les routes des navigateurs qui ont traversé le grand Océan. Il est possible qu'il existe sous ce parallèle une ou plusieurs grandes îles qui n'aient pas encore été aperçues, et que l'une d'elles soit celle à laquelle aborda Juan Fernandès. Cette opinion a été celle de plusieurs savants géographes. E—s.

FERNANDÈS (ANTONIO), né à Souzei en Portugal, fut maître de chœur dans la paroisse de Ste-Catherine à Lisbonne. On a de lui un *Traité de l'orgue*, du plain-chant, de l'harmonie : *Arte da musica de canto, de orgam*, etc., Lisbonne, 1625, in-4°. Il a laissé d'autres *Traités* manuscrits dont la Bibliothèque de Barbosa donne l'indication. B—ss.

FERNANDEZ DE CORDOUE. Voyez GONSALVE.

FERNANDEZ-XIMENEZ DE NAVARRETE. Voyez NAVARRETE.

FERNANDEZ (DIEGO), historien espagnol, était natif de Palencia, au royaume de Léon. Il embrassa l'état militaire, passa au Pérou peu de temps après la conquête, et fit en 1553 la campagne dans laquelle le rebelle Giron fut défait et son parti détruit. Le marquis de Canete, qui vint comme vice-roi au Pérou en 1553, le chargea d'écrire l'histoire de ces troubles : Fernandez, auquel il donna un emploi, commença ce travail,

et retourna en Espagne, où Sandoval, président du conseil des Indes, l'engagea à donner aussi le récit des mouvements causés par Gonsalve Pizarre et ses adhérents. Fernandez composa en conséquence un ouvrage intitulé : *Primera y segunda parte de la Historia del Peru*, Séville, 1671, in-fol. L'auteur entre dans un grand détail de tout ce qui s'était passé au Pérou depuis l'arrivée de P. de la Gasca (1546). Ayant pris part à plusieurs événements et connu les hommes qui avaient figuré dans la plupart des scènes qu'il décrit, il peut être regardé comme un historien dont le témoignage mérite d'être pris en considération. Garcilasso de la Vega, qui cite de lui de longs passages, et les compare avec les récits de Zarate et de quelques autres historiens espagnols, lui reproche de montrer de la partialité et de l'animosité contre certains personnages. Quel qu'en ait pu être le motif, le conseil des Indes prohiba la vente de ce livre et en interdit surtout l'usage à tous les habitants de l'Amérique. On reconnaît dans le livre de Diego un homme d'un jugement solide, qui n'adopte les faits qu'après les avoir soumis à une critique éclairée, et qui se livre aux recherches les plus exactes pour connaître la vérité. On peut donc regarder comme exagérés les reproches que lui adresse l'historien des Incas. E—s.

FERNANDEZ (Louis), peintre espagnol, né à Madrid en 1594 ou 1595, fut un des meilleurs disciples d'Eugène Caxes, et peignit également bien à l'huile et à fresque. Une chapelle dans la paroisse de Ste-Croix à Madrid est citée par Palomino Vélasco comme son meilleur ouvrage. Il y a représenté plusieurs sujets de la vie de la Vierge. Cet artiste habita toujours sa ville natale, et y mourut, en 1654, à l'âge d'environ 60 ans. — FERNANDEZ (François) naquit aussi à Madrid en 1605, eut pour maître Vincent Carducho, et devint très-habile. Le couvent de la Victoire à Madrid possède de ce maître un tableau des *Obsèques de St-François de Paule*, qui, selon le biographe déjà cité, est regardé par les connaisseurs comme un chef-d'œuvre. On voit dans le même couvent deux autres tableaux du même auteur, un *St-Joa-chim* et une *Ste-Anne*, qui sont aussi très-estimés. François Fernandez n'avait que 42 ans, lorsqu'en 1646 un certain François de Varas le tua dans une dispute qu'ils eurent en buvant ensemble. — Parmi plusieurs autres artistes du même nom, on compte quatre bons peintres et trois habiles sculpteurs. Le plus ancien de ces derniers vivait dans le 14^e siècle. D—t.

FERNANDEZ (ANTOINE), jésuite, né à Lisbonne en 1566, fut envoyé à Goa en 1602, puis en Abyssinie, où il arriva en 1604, après avoir été obligé de se déguiser en Arménien pour y pénétrer. Il résida trente ans dans ce pays, où il acquit l'estime et la confiance de Socinius ou Melec-Segued. Ce prince, qui était monté sur le trône en 1607 et avait embrassé la religion catholique, pensa que pour répondre convenablement aux lettres

qu'il venait de recevoir du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul V, et pour notifier sa soumission à la cour de Rome, il était nécessaire de faire porter ses lettres par des personnes qui pussent, dans l'occasion, prendre le caractère d'ambassadeurs et donner les éclaircissements dont on aurait besoin. Il jugea aussi que la route ordinaire par Massoua était sujette à trop d'inconvénients, parce que le Tigré, province qu'il fallait traverser, avait levé l'étendard de la révolte, et que les ennemis de la foi catholique auraient ainsi la facilité d'arrêter ses envoyés, d'intercepter ses dépêches et d'en divulguer le contenu parmi ses ennemis. Il fut donc résolu que les envoyés du roi prendraient la route la plus longue, mais que l'on regardait comme la plus sûre, qui était de passer par Naréa et les pays au sud de l'Abyssinie, habités par des païens et des mahométans, et d'arriver par cette voie à Mélinde, sur l'Océan des Indes, où l'on s'embarquerait pour Goa. Socinius fit connaître son projet aux jésuites, ne leur cacha pas les dangers attachés à ce voyage à travers l'Afrique, et leur demanda un des pères de leur société pour être porteur de ses dépêches. La voix générale indiqua le P. Fernandez, qui désigna pour l'accompagner Fécur Egzy (c'est-à-dire *chéri du Seigneur*), homme considéré, sage, courageux et spirituel, qui avait manifesté constamment beaucoup de zèle pour la religion catholique. Fernandez et son compagnon partirent de Goïam au commencement du mois de mars 1613, traversèrent les royaumes de Naréa, de Zendero ou Gingiro et de Cambate, le plus éloigné de ceux qui reconnaissent la suzeraineté de l'empereur d'Abyssinie. Arrivés ensuite dans l'Alaba, le roi de ce pays, qui était mahométan, les fit mettre en prison, et s'ils n'eussent été porteurs de lettres et de présents du monarque des Abyssins, il les eût envoyés à la mort. Enfin il les mit en liberté, mais à condition qu'ils retourneraient sur leurs pas. Ils revinrent donc après dix-huit mois d'absence, ayant plusieurs fois couru risque de la vie, été attaqués par les Gallas et éprouvé toutes les incommodités inséparables d'un voyage entrepris dans des contrées à demi civilisées. Ils durent en grande partie les désagréments qu'ils rencontrèrent chez le roi d'Alaba aux manœuvres d'un Abyssin, envoyé probablement par ceux de ses compatriotes qui tenaient à la foi de leurs pères. Cet émissaire, qui avait déjà parcouru le royaume de Cambate, insinuait partout que l'ambassade n'avait d'autre motif que d'aller chercher les Portugais pour qu'ils vinssent avec des forces considérables se rendre maîtres de l'empire d'Abyssinie et forcer ses habitants à changer de religion. Après la mort du P. Paez, qu'il assista à ses derniers moments, Fernandez remplit pendant quelque temps les fonctions de chef de la mission. Il fut ensuite d'un grand secours au patriarche Mendez et suivit ce prélat quand il fut, ainsi que tous les prêtres catholiques, expulsé de l'Abyssinie.

nie par Fadillas, qui avait succédé à Socinios en 1652. Il mourut à Goa le 12 novembre 1642. Mendez, dans son histoire manuscrite d'Éthiopie, s'étend beaucoup sur les travaux de Fernandez, et raconte même de lui des choses qui dénotent chez cet historien une extrême crédulité. On a de Fernandez : 1° en éthiopien, *Traité des erreurs des Éthiopiens*, Goa, 1642, in-4° : ce livre fut imprimé avec les caractères éthiopiens envoyés par le pape Urbain VIII ; 2° en dialecte amharique, *Instructions pour les confesseurs*, et plusieurs ouvrages ascétiques ; 3° traduction en éthiopien du *Rituel romain*, 1626, avec des additions, et de quelques autres livres de liturgie ; 4° *Voyage à Gingiro, fait avec Fecur Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie en 1615, contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance, ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec quelques particularités curieuses*, etc. Cette relation se trouve dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Van der Aa, 1707, 2 vol. in-12. Le frontispice indique qu'il est traduit pour la première fois d'après le manuscrit de l'auteur. L'éditeur y a joint une carte bien gravée, mais très-inexacte. Le titre assez étendu indique ce que contient ce voyage, qui est renfermé dans vingt-deux pages. Il est curieux, puisqu'il traite de pays qu'aucun Européen n'a visités. On y trouve des détails sur les usages de ces contrées lointaines et quelques faits relatifs à la géographie physique ; mais Ludolf souhaite avec raison que Fernandez eût noté ses journées de route et les distances respectives, ainsi que la hauteur du pôle de chaque lieu ; choses, ajoute-t-il, qu'il pouvait facilement observer, ainsi que les saisons et la température. Bruce, qui confirme plusieurs des détails donnés par Fernandez sur Gingiro, observe que ce voyage se termina sans utilité pour les envoyés du monarque abyssin et pour nous, si ce n'est qu'il a servi à rectifier la géographie des pays qu'ils traversèrent ; mais ils ne fournissent que peu de matériaux, tandis qu'il leur eût été facile d'en recueillir un plus grand nombre. Tellez, dans son *Histoire d'Éthiopie*, et Bruce, dans son *Voyage*, t. 2 de l'édition originale et de la traduction française, donnent la relation entière du voyage de Fernandez. En les comparant entre elles avec celle qui a été publiée par Van der Aa, on voit que celle-ci, plus complète que ce qui a été donné par Bruce, diffère peu de ce qu'on lit dans l'*Histoire d'Éthiopie*, mais le voyageur anglais a joint à sa narration des observations bonnes à consulter.

E—s.

FERNANDEZ (LOUIS), missionnaire jésuite, né à Lisbonne en 1550, partit pour les Indes orientales en 1580. Il fut supérieur à Baçaim, et ensuite dans les Moluques, où il mourut vers 1609. On a de lui en latin : *Annua litteræ e Moluccis, anni 1605*. — FERNANDEZ (Jean-Patrice), autre jésuite, était Espagnol. Il passa très-longtemps dans les

missions du Paraguay. Il se disposait à aller fonder une Réduction dans le Chaco en 1672, lorsqu'il mourut. On publia, assez longtemps après sa mort, l'ouvrage suivant qu'il avait composé en espagnol : *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°. Ce livre fut traduit en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°, et en latin, ibid., 1755, in-4°. On y trouve, avec l'histoire des Chiquitos, celle de quelques autres nations voisines ; il y est plus question de détails de missions que de la description du pays habité par les peuplades converties à la foi.

E—s.

FERNANDEZ NAVARRETE (JEAN), surnommé *el Mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, prit naissance à Logroño en 1526. À l'âge de deux ans, une maladie aiguë le rendit sourd, et le priva par conséquent de l'usage de la parole. Il fit paraître de bonne heure son goût pour la peinture, et étant encore enfant il copiait avec du charbon tous les objets qui frappaient sa vue ou son imagination. Son premier maître fut un religieux assez habile dans cet art, qui, s'apercevant du talent précoce de son jeune élève, engagea le père de ce dernier à l'envoyer en Italie. Fernandez, après avoir visité les premiers artistes de ce pays, se fixa chez le Titien, des leçons duquel il profita pendant quelques années. Il paraît qu'il acquit de la réputation en Italie, puisque aussitôt qu'il fut de retour en Espagne, Philippe II l'appela à Madrid et le nomma son peintre, avec les appointements de 200 ducats par année (550 liv.), ses ouvrages devant être payés séparément. Depuis ce moment Fernandez ne travailla guère que pour le monastère et l'église de l'Escurial. Les premiers ouvrages qui lui méritèrent l'approbation du roi et des connaisseurs furent trois tableaux, parmi lesquels on remarque une *Assomption*. On prétend que la tête de la Vierge ainsi que celle d'un des apôtres sont les portraits de la mère et du père de l'auteur : ce n'est pas le premier artiste qui ait voulu signaler ainsi sa piété filiale. Après plusieurs autres ouvrages il peignit huit grands tableaux, dont trois furent détruits dans un incendie. Les plus remarquables des cinq qui restent sont le *Martyre de St-Jacques*, un *St-Jérôme dans le désert* et une *Nativité de Jésus-Christ*. Ce dernier tableau produit le plus grand effet par le concours de trois lumières provenant de l'enfant Jésus, des anges qui descendent du ciel et d'un flambeau que St-Joseph tient à la main. Les bergers qui adorent l'Enfant nouveau-né sont touchés de main de maître. Le fameux Tibaldi, en les regardant, ne put s'empêcher de s'écrier : *Oh ! belli pastori !* Cependant l'ouvrage qui fit le plus d'honneur à Navarrete fut le célèbre tableau d'*Abraham au milieu des trois anges*. Philippe II en fut si content, qu'il lui fit payer pour ce seul tableau 500 ducats (1,375 liv.), somme alors considérable. Fernandez peignait avec une extraordinaire rapidité ; c'est pourquoi, après avoir

terminé tous ces ouvrages, le roi lui donna la commission (en 1556) de peindre encore trente-deux tableaux, les plus petits devant avoir une dimension de sept pieds et demi de hauteur sur sept un quart de largeur ; mais Fernandez ne put en achever que huit. Il avait toujours été d'une très-faible santé, et mourut à Ségovie en 1579, âgé de 55 ans. Les vingt-quatre autres tableaux qui lui restaient à faire furent exécutés par Sanchez Coello y Carabajal. Fernandez jouissait d'une réputation si bien établie, que Lope de Vega fit son éloge en vers. Il était d'un caractère doux et aimant, et fit paraître le respect et l'attachement qu'il conservait pour son maître le Titien à l'occasion où celui-ci envoya au roi d'Espagne le célèbre tableau de *la Cène*. Ce tableau (qu'on admire encore dans le réfectoire de l'Escorial) ayant été trouvé plus grand que l'emplacement qu'il devait occuper, le roi ordonna qu'on en coupât ce qu'il y avait de trop. Fernandez, ayant appris de quel sort on menaçait un ouvrage du Titien, alla tout éploré se jeter aux pieds du roi ; mais ni ses larmes ni son désespoir ne purent le toucher. Philippe II avait parlé, et Philippe II était inexorable. Fernandez tomba malade de chagrin, et le roi se repentit bientôt d'un ordre qu'avait dicté (1) l'orgueil, et que le même orgueil l'avait empêché de révoquer. Fernandez, quoique sourd et muet, s'expliquait très-distinctement par signes, et amenait ordinairement avec lui un intime ami qui lui servait d'interprète. Il lisait, écrivait, jouait aux cartes, et était très-instruit dans l'histoire et la mythologie. Il se distinguait dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le *Titien espagnol*. On connaît de la main de Fernandez plus de cinquante tableaux, et on en trouve encore trente autres chez lui après sa mort, tous terminés, et qui furent rappelés dans son inventaire. On voit dans le musée du Louvre quelques excellents ouvrages de cet artiste, ainsi que d'autres peintures de sa nation, dans la salle consacrée à l'école espagnole. B—s.

FERNEL (JEAN), célèbre médecin et mathématicien du 16^e siècle, naquit en 1497 à Clermont en Beauvaisis, et non à Amiens, comme le font croire les titres de ses ouvrages ; c'est son père qui était originaire de cette dernière ville (2). A l'âge de dix-neuf ans, Fernel se rendit à Paris pour y faire son cours de philosophie et d'éloquence, et trois années après il obtint avec éclat le grade de maître ès arts. Sa passion pour l'étude était si vive, que, renonçant à tout amusement, il prenait à peine le temps de manger, et qu'il consacrait chacune de ses journées partie aux mathématiques, partie à la philosophie et à la lecture des classiques latins, spécialement de Cicéron. Cette

perpétuelle contention d'esprit lui donna une fièvre quarte qui, après l'avoir longtemps tourmenté, le força de prendre du repos et d'aller respirer l'air de la campagne. De retour à Paris, Fernel songea à embrasser un état. On rapporte qu'après quelque indécision, la guérison récente de sa fièvre parut influencer sur son choix et le déterminait en faveur de la médecine. Décoré du titre de docteur, il se fixa dans la capitale ; mais au lieu de se livrer à la pratique, il se laissa entraîner par son goût pour les mathématiques et l'astronomie, au point de déranger sa fortune et de toucher même à la dot de sa femme. Ce n'est qu'avec peine que, cédant aux remontrances de son beau-père, il renonce à sa passion favorite, renvoie les ouvriers qu'il entretenait chez lui à grands frais, avertit quelques disciples distingués de chercher un autre maître, et se prive enfin de ses astrolabes et de tous les instruments qui lui ont tant coûté à faire établir. Il s'adonne ensuite avec un égal succès à la pratique et à l'enseignement de la médecine, et dès lors commence sa juste célébrité dans cette science. Quoiqu'il remplît exactement les nouveaux devoirs qu'il s'était imposés et qui exigeaient beaucoup de temps, il trouvait encore celui de travailler assidûment dans son cabinet. Cette dernière occupation lui était si chère, que, pour n'en être pas distrait ; il refusa avec obstination la place de premier médecin de Henri, Dauphin de France (depuis Henri II), dont ce prince voulait l'honorer, en reconnaissance de ce qu'il avait guéri Diane de Poitiers d'une maladie extrêmement grave. Fernel, dans cette circonstance, fut même obligé d'en imposer au Dauphin pour obtenir la permission de quitter la cour et de retourner à Paris. Il feignit d'être attaqué d'une pleurésie, à laquelle il succomberait, disait-il, s'il n'était rendu sur-le-champ à sa femme, aux lettres, à ses malades et à ses collègues. Ces motifs décidèrent le prince à lui laisser son indépendance ; et de plus, pour lui témoigner toute l'étendue de son estime, il le fit jouir des honoraires de cette même place que Fernel avait refusée. Henri ne fut pas plutôt monté sur le trône, que, toujours plein de confiance en Fernel, il l'appela et voulut de nouveau le charger du soin de sa santé. Le médecin eut encore le courage de donner un refus au prince, tant pour continuer plus à son aise ses travaux scientifiques, que pour ne point priver Louis de Bourges, premier médecin du feu roi (François I^{er}), du poste honorable qu'il avait rempli jusqu'alors. Ce ne fut qu'à la mort de Louis de Bourges que Fernel, ne pouvant plus alléguer de prétexte légitime, accepta enfin cette place importante. Mais il ne devait guère en jouir que durant l'espace de quinze ou seize mois. En effet, arrivé à sa soixantième année, Fernel est obligé par sa nouvelle charge de suivre le roi à l'armée, de se trouver pour la première fois exposé au tumulte d'une vie militaire et ambulante, et d'assister, au fort de l'hiver le plus rigoureux, à la

(1) Le Titien n'avait pas assez scrupuleusement observé dans son tableau les dimensions que le roi lui avait fait donner.

(2) Suivant le P. Daire, Fernel naquit en 1485 à Mont-Didier, où son père tenait l'auberge du Chat. (*Hist. de Mont-Didier.*)

reprise de la ville et du port de Calais, que les Anglais tenaient en leur possession depuis plus de deux siècles. A peine est-il de retour de cette dernière expédition, qu'il a la douleur de perdre sa femme; ce coup imprévu le frappa tellement, qu'il lui survécut moins d'un mois et termina sa carrière le 26 avril 1558, à l'âge de 61 ans. Nous suivons ici le sentiment de Goulin, qui, dans ses *Mémoires littéraires et critiques*, a mis en évidence l'erreur des biographes, dont les uns ont borné la vie de Fernel à 52 et même à 49 ans, tandis que les autres l'ont étendue jusqu'à 72. La mort de Fernel affligea vivement le roi, la reine et toute la cour, qui perdaient en lui un grand praticien, un médecin savant et infatigable, un de ces hommes rares qui sacrifient leur fortune, leurs plaisirs, leur santé et leur repos au soulagement de leurs semblables et au perfectionnement des sciences. Les malades affluaient chez lui en si grand nombre, que, pendant l'été, il prenait le parti de diner debout; il écoutait tout le monde, l'indigent comme le riche, avec patience et politesse, et ne renvoyait personne sans avoir satisfait à ses demandes. Son élève et son ami Guillaume Plancy a écrit en latin une biographie de Fernel, qui nous a été fort utile et sur l'exactitude de laquelle on peut d'autant mieux compter, que son auteur avait passé dix années entières de sa vie avec l'archiâtre, dont il avait épousé une des nièces. Lorsque Plancy avertissait son maître de ménager sa santé et d'interrompre ses veilles, Fernel avait coutume de lui répondre par ce vers : *Longa quiescendi tempora futa dabunt*. On a dit que Fernel avait fait cesser la stérilité de Catherine de Médicis. Suivant Goulin, qui a écrit une dissertation spéciale sur ce sujet, on ne trouve aucune preuve authentique de cette cure brillante : Fernel garde sur ce point le plus profond silence; les écrivains contemporains, tels que Plancy, Brantôme, Pierre de l'Étoile, Scaliger, de Thou, n'en parlent point non plus. Il paraît que cette prétendue guérison d'une stérilité de neuf ans n'était qu'un bruit vague et populaire, qui ne commença à prendre quelque consistance que dans le siècle suivant, sous la plume de Scévole de Ste-Marthe, c'est-à-dire environ soixante ans après la naissance de François II, premier enfant de Catherine, Dauphine de France. Tous les écrivains postérieurs à Ste-Marthe ou l'ont copié, ou n'ont été que les échos du peuple; car ils ne s'appuient sur aucun fondement; et, chose remarquable, ils diffèrent dans les détails de telle sorte qu'à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque ces auteurs ont soin d'ajouter au conte quelques circonstances propres à le rendre plus piquant et plus vraisemblable. Il faut donc regarder comme apocryphe cette guérison de stérilité de Catherine de Médicis due spécialement aux conseils de Fernel; ce qui, du reste, ne diminue en rien son savoir et son mérite. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Monalosphaerium, sive astrolabii genus; generalis ho-*

varii structura et usus, Paris, 1526, in-fol. Ce traité, qui ne contient que 36 feuillets, donne les principes élémentaires de la sphère, avec la description d'un astrolabe perfectionné; 2° *De proportionibus libri duo*, Paris, 1528, in-fol. de 28 feuillets : lorsque Fernel le composa, il était bachelier de la faculté de Paris; 3° *Cosmotheoria libros duos complexa*, Paris, 1528, in-fol. de 52 feuillets. C'est dans cet ouvrage que Fernel rapporte comment il essaya de mesurer un degré du méridien. Lalande donne le détail de son opération dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1787, p. 216 et suivantes. « Le fameux Fernel (dit Montucla) est « le premier des modernes qui ait entrepris de « déterminer de nouveau la grandeur de la terre. « Il alla de Paris à Amiens, mesurant le chemin « qu'il faisait par le nombre de révolutions d'une « roue de voiture, et s'avancant jusqu'à ce qu'il « eût trouvé précisément un degré de plus de « hauteur du pôle; et par là il détermina la « grandeur du degré, de 56,746 toises de Paris. « Cette exactitude ferait beaucoup plus d'honneur « à Fernel, si elle était un effet de la bonté de sa « méthode; car on sait aujourd'hui que ce degré « est de 57,060 toises environ : mais ce fut seulement un heureux hasard qui l'approcha si fort « de la vérité. » (*Hist. des mathématiques*, t. 2.) 4° *De naturali parte medicinæ, libri septem*, Paris, 1542, in-fol.; c'est un traité de physiologie dont l'édition est devenue extrêmement rare, parce que dans la suite il a été réuni aux autres traités relatifs à la médecine; il y en a aussi une édition de Venise, 1547, in-8°, et une autre de Lyon, 1551, in-16, qui ne sont pas communes; 5° *De vacuandî ratione liber*, Paris, 1545, in-8°; Lyon, 1548 et 1549, in-16; Venise, 1549, in-8°; Hanau, 1603, in-8°; Francfort, 1612, in-12. Fernel s'élève ici contre les médecins qui font un coupable abus de la saignée dans toutes les espèces de maladies; 6° *De abditis rerum causis libri duo*, Paris, 1548, 1551, 1552, in-fol.; Venise, 1550, in-8°; Paris, 1560, in-8°, belle édition. Cet ouvrage, réimprimé près de trente fois, fut composé pour chercher la solution de ce mot d'Hippocrate : « Il y a dans les « maladies quelque chose de divin; » on le lit à peine aujourd'hui; l'auteur y a trop facilement admis des choses peu vraisemblables; 7° *Medicina*, Paris, 1554, in-fol.; Lyon, 1564, in-8°; Venise, ibid., in-4°. Cet ouvrage, imprimé depuis sous le titre *Universa medicina*, et qui a eu plus de trente éditions de différents formats, comprend la physiologie, la pathologie, la thérapeutique et le traité *De abditis rerum causis*. Une des plus belles éditions, quoiqu'elle ne soit point exempte de fautes typographiques, est celle de Guillaume Plancy, Paris, 1567, in-fol.; les suivantes contiennent quelques traités de plus et la vie de l'auteur. Les ouvrages que nous allons indiquer n'ont vu le jour, tels qu'ils sont, qu'après la mort de Fernel; 8° *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8°; ibid., 1574, in-16; Francfort,

1575, 1581, in-8°; traduit en français par du Teil, Paris, 1648, in-8° : ce traité est composé de sept livres, au lieu de trois seulement qu'il avait dans l'édition publiée en 1554, sous les yeux de Fernel; 9° *Conciliorum medicinalium liber*, Paris, 1582, 1585, in-8°; Francfort, 1585, 1595, in-8°; Turin, 1589, in-8°; 10° *Februm curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8°. Ce traité, publié par les soins de Jean Lamy, médecin de Paris, a été traduit en français par le docteur Charles de St-Germain, Paris, 1655, in-8°; 11° *De luis venereæ curatione perfectissima liber*, Anvers, 1579, in-8°; Padoue, 1580, in-8°. La publication de ce livre est due à Victor Giselinus; c'est la plus faible production de Fernel, qui a le tort de s'y déclarer l'ennemi du mercure dans le traitement des maladies vénériennes; elle a été traduite en français par le docteur Michel le Long, de Provins, Paris, 1653, in-12; 12° On a publié à part : *Pathologia libri septem*, Paris, 1658, in-12, ouvrage qui se trouvait déjà dans les œuvres réunies, et dont nous possédons une traduction française imprimée à Paris en 1655, puis en 1660, in-8°. Quelques-unes des productions de Fernel ont été commentées par des médecins français et étrangers; car sa réputation s'était étendue, même de son vivant, dans toute l'Europe. Peu de médecins ont eu à un aussi haut degré que Fernel le coup d'œil juste, le tact fin, le discernement subtil et pénétrant. Il avait d'abord sacrifié à son siècle, en s'occupant sérieusement, dans sa jeunesse, des prestiges de l'astrologie judiciaire et des absurdités de l'uroscopie : parvenu à l'âge de la force, il abjura ces erreurs et regrettait le temps qu'il y avait consacré de bonne foi. Il avait médité et citait fréquemment les ouvrages d'Hippocrate. De même que le vieillard de Cos, il était fort attaché à l'observation clinique, qu'il regardait comme la vraie base de l'art de guérir, et à laquelle il rapportait tous ses succès dans la pratique. Quant à son style, personne ne lui conteste une latinité pure, correcte et élégante. La méthode qu'il s'était imposée de ne prendre dans les anciens que ce qu'ils avaient de bon et d'en rejeter le mauvais lui fit secouer de bonne heure le joug des scolastiques, des pointilleux sophistes de son temps, l'empêcha d'avoir une trop servile vénération pour Aristote et Galien, et, sous ce rapport, devrait peut-être lui mériter le titre de réformateur. Du moins peut-on dire, avec Cabanis, que Fernel était « un génie capable de systématiser les connaissances les plus vastes, et de les présenter dans un style tout à la fois très-philosophique et très-brillant. »

R—D—N.

FERNER (BENOÎT DE), conseiller de chancellerie en Suède, où il était né au commencement du dernier siècle. Il étudia à Upsal les mathématiques, la physique, la philosophie, et après avoir achevé ses cours, il accompagna le fils d'un riche négociant de Stockholm dans un voyage qui lui fit connaître la plupart des pays de l'Europe. De re-

tour en Suède, il fut nommé instituteur du prince royal, depuis Gustave III, et acheva l'éducation littéraire de ce prince, dont Dalin et Klingenskierna avaient été chargés successivement avant lui. En se retirant, il obtint une pension et termina sa carrière dans un âge avancé, laissant la réputation d'un citoyen estimable et d'un savant distingué. L'Académie des sciences de Stockholm le comptait parmi ses membres. Le discours qu'il lut dans une séance publique de cette société savante est le monument le plus remarquable de ses connaissances et de ses talents. Ce discours offre un précis clair et méthodique de ce qui était écrit sur la question importante de la diminution des eaux de la mer. L'auteur présente souvent ses propres observations, mais avec une sage réserve et sans rien décider. On trouve un extrait de ce discours dans l'*Encyclopédie*. C—AU.

FERNO (MICHEL), savant littérateur du 15^e siècle, était de Milan et devrait, suivant Argelati (*Bibl. scriptor. mediolanens.*), tenir une place distinguée parmi les érudits précoces, pour avoir publié plusieurs ouvrages avant l'âge de vingt-six ans; mais Argelati n'indique pas les productions de Ferno qui devaient lui mériter cet honneur, et même il ne donne que très-inexactement l'époque de sa naissance, puisqu'il se contente de dire que le nom de Michel se trouve à la date de 1486 dans le registre matricule des notaires de Milan. Peu de temps après il se rendit à Rome, où il exerça plusieurs années la profession d'avocat d'une manière brillante. Le travail auquel il se livrait pour répondre à la confiance du public ne ralentit point son ardeur pour les lettres. On conjecture qu'il était membre de la fameuse Académie de Pomponius-Lætus (*voy. ce nom*); mais du moins il est certain qu'il regardait Pomponius comme son maître, et qu'il lui donna, dans diverses circonstances, des preuves de sa profonde admiration. Quoiqu'il fût à peu près sans fortune, Ferno recherchait avec empressement les manuscrits des bons auteurs, non pour les conserver dans son cabinet, mais pour en faire jouir le public. C'est ainsi qu'ayant trouvé dans les mains de son secrétaire (*amanuensis*) une copie de l'opuscule de Felino Sandeo : *Epitome de regno Apulia et Sicilia*, il fut si charmé de cet ouvrage, auquel la conquête du royaume de Naples par Charles VIII ajoutait un nouvel intérêt, qu'il s'empressa de le publier avec une lettre à Pomponius-Lætus dans laquelle on voit que l'entrée des Français en Italie l'avait troublé dans ses études. Par la date de cette lettre, *Idis aprilis* 1495, on connaît celle de l'impression de ce rarissime opuscule, que de tous les bibliographes le P. Audiffredi seul a décrit avec exactitude dans le *Catalog. libror. Romæ impressor.*, 532. Si l'on en croit son biographe, Ferno s'était rendu très-agréable (1) au pape Alexandre VI; mais on ne voit pas que ce pontife ait rien fait

(1) *Acceptissimus*, dit Argelati.

pour sa fortune. Tous ses amis furent comme lui des savants et des érudits. Dans le nombre on cite Jacques Antiquario, qui chérissait Michel comme un frère, Lancino Curzio, etc. Il quitta Rome vraisemblablement après la mort de Pomponius-Lætus. En 1500 il était attaché comme simple clerc à l'église de Monza; depuis il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Scala dans le royaume de Naples. Il mourut subitement et peut-être d'une manière violente (1) en 1513, âgé d'au moins 50 ans. On connaît de lui : 1^o *De legationibus italicis*, Rome, 1495, in-4^o. Ce rare opuscule n'a point été connu du P. Laire, puisqu'il n'en fait point mention dans son *Specimen typograp. roman.*; 2^o la première édition des *OEuvres de Campani* (voy. ce nom), précédée de la vie de l'auteur et enrichie de lettres ou de préfaces placées à la tête des différentes parties de ce recueil. Elles ont été réimprimées dans le *Catalog. biblioth. Smith.*, p. 243-80. On y apprend que ce fut à l'invitation d'Antiquario que Ferno recueillit, à grands frais, les manuscrits de Campani pour les faire imprimer; 3^o *La Vie ou l'éloge de Pomponius-Lætus*. Mansi l'a publié dans son édition de la *Biblioth. medice et infimæ latinitatis* de Fabricius, t. 4, p. 6. C'est une *Lettre* à Antiquario, écrite peu de jours après l'événement : on y voit quelle profonde impression produisit à Rome la mort de cet illustre professeur; 4^o quelques vers latins disséminés dans les ouvrages de ses amis. Argelati cite plusieurs productions de Ferno restées manuscrites et dont quelques-unes, si elles eussent été publiées, auraient répandu un nouveau jour sur l'histoire littéraire de son temps.

W—s.

FERNOW (CHARLES-LOUIS), archéologue et critique allemand, naquit le 19 novembre 1763, au château seigneurial de Blumenhagen en Poméranie, où son père était domestique. L'intelligence peu commune qu'il montra dès ses premières années lui attira la bienveillance du juge du lieu, qui se chargea de son éducation. A l'âge de douze ans il devint clerc de notaire, et quelque temps après il fut mis en apprentissage chez un pharmacien. Alors il lui arriva un malheur qui troubla pour longtemps la tranquillité de son esprit. Un jeune chasseur de ses amis vint le voir dans la pharmacie et déposa dans un coin son fusil chargé à balle. Pendant la conversation, Fernow, s'amusant à manier cette arme, eut l'imprudence de toucher à la détente; aussitôt le coup part et blesse le chasseur si grièvement qu'il expire quelques heures après. Le pharmacien, qui s'intéressait vivement à son jeune apprenti, intercédait pour lui auprès des autorités, et réussit à prévenir les informations judiciaires, qui auraient encore augmenté la profonde tristesse qui l'accablait. Après avoir fini son apprentissage, Fernow quitta sa patrie pour éviter les racoleurs, et se rendit à Lübeck, où il trouva un emploi qui lui laissa le temps

de cultiver son goût pour le dessin et la poésie. Il y fit connaissance avec le célèbre peintre allemand Carstens (mort à Rome en 1798), et apprit de cet homme de génie à envisager les beaux-arts sous un point de vue plus philosophique et plus élevé que ne le faisaient généralement les artistes de cette époque. Dès lors Fernow renonça à son emploi, et se fit peintre de portraits et professeur de dessin. Dans ses heures de loisir il s'exerçait à faire des vers. Mais ses tableaux et ses poésies, quoiqu'ils ne soient pas sans mérite, prouvent évidemment qu'il n'avait reçu de véritable vocation ni pour l'un ni pour l'autre de ces arts. A Ludwigslust il contracta une liaison intime avec une jeune dame qu'il suivit depuis à Weimar; mais voyant ses espérances déçues, il la quitta et partit pour Iéna. Là il fut introduit chez le professeur Reinhold, qui le présenta au poète danois Baggesen. Ce dernier, étant sur le point de faire un voyage en Suisse et en Italie, lui proposa de l'accompagner. Fernow, qui ne demandait pas mieux que de visiter la patrie des beaux-arts, accepta, et les deux voyageurs se mirent aussitôt en route (1794). Mais à peine étaient-ils en Italie que des affaires de famille obligèrent Baggesen à retourner en Danemark. Fernow, qui n'avait pas assez d'argent pour continuer le voyage, eut alors le bonheur de trouver deux protecteurs, le baron de Herbert et le comte de Burgstall, qui lui fournirent les moyens d'aller à Rome et d'y séjourner pendant quelque temps. Plein d'admiration pour les monuments de cette ville, et guidé par son ami Carstens, qui y était établi, il commença d'étudier l'histoire et la théorie des beaux-arts, la langue et la littérature italiennes. Fernow y fit de si rapides progrès, qu'il se vit bientôt en état d'ouvrir des cours d'archéologie, qui furent suivis par les principaux artistes de Rome. De retour en Allemagne, il obtint en 1803 une chaire de littérature italienne à l'université d'Iéna; mais, comme les appointements qui y étaient attachés ne lui suffisaient pas pour vivre, il accepta en 1804 la place de conservateur de la bibliothèque de la duchesse Amélie de Weimar, place qui lui convenait à merveille; car, sans compter qu'elle était bien rétribuée, elle lui offrait le loisir et les moyens de tirer parti des recherches littéraires et archéologiques qu'il avait faites à Rome. Malheureusement il ne put profiter longtemps de ces avantages; une mort prématurée, suite d'un anévrysme qu'il avait gagné en repassant les Alpes, l'enleva à ses nombreux amis le 4 décembre 1808. Outre une biographie de Carstens, on a de lui deux ouvrages importants, qui préserveront son nom de l'oubli : 1^o *Etudes romaines*, Zurich, 1806-1808, 3 vol.; 2^o *Grammaire raisonnée de la langue italienne*, seconde édition, Tubingen, 1813, 2 vol. in-8^o. Il a encore publié les premiers volumes d'une édition des œuvres de Winckelmann et une *Collection des poètes classiques italiens, avec notes historiques et critiques*, Iéna, 1807-1809, 12 vol. Madame Jeanne

(1) *Acerba morte sublatus est*, dit Argelati.

Schoppenhauer, célèbre auteur allemand, a donné dans le temps une notice biographique très-détaillée sur Fernow. M—A.

FÉROUX (CHRISTOPHE-LÉON), né en 1730 à Frévent, près l'abbaye de St-Pol en Artois, montra de bonne heure un esprit porté à la méditation. Voué à l'état ecclésiastique, il entra dans l'ordre des Bernardins, et dès l'âge de vingt-sept ans il y était prieur. Il fut placé à la tête de plusieurs maisons considérables par l'étendue de leurs possessions, s'attacha à augmenter encore leur revenu et surtout à en faire un heureux emploi. On peut citer, entre autres, Pontigny, où il fit de nombreuses plantations. Sa position lui donna occasion de concevoir, en économie particulière et générale, des vues utiles qu'il consigna d'abord dans un livre intitulé : *Vues d'un solitaire patriote*, Paris, Clousier, 1784, 2 vol. in-12. Le but de l'auteur était de diminuer graduellement l'inégalité des fortunes en augmentant le nombre des petites propriétés et en divisant les grandes. Il y défend l'utilité politique des ordres religieux, question fort agitée alors; et il combat ses adversaires avec des faits et des raisonnements. Pour nous borner à ce qui regarde le soulagement de l'indigence : « Croit-on, dit-il, qu'un laïque qui posséderait les biens de l'archevêché de Paris « voudût imiter le vertueux prélat (M. de Juigné) « qui les possède?... Les célestins de cette ville « distribuaient tous les ans douze mille livres aux « pauvres de leur quartier. Pense-t-on qu'un laïque « qui achèterait les biens de cette maison fût aussi « généreux que ces religieux? Quel est le laïque « propriétaire de la maison de St-Lazare qui voudût « nourrir trois cents pauvres par semaine? » etc. Une analyse substantielle de cet ouvrage a été insérée dans le *Journal encyclopédique* d'octobre 1784. Une nouvelle édition des *Vues* parut en 1788, augmentée d'une troisième partie sous le titre de *Nouvelle institution nationale*, in-12 de 300 pages, avec cette épigraphe tirée de la Balance naturelle d'Antoine Lasalle : « Une collection d'hommes vicieux « ne fera jamais une nation d'hommes vertueux : « faites des hommes sains, éclairés, puis vous les « combinerez. » Dans cette dernière division de l'ouvrage, dom Féroux montre le parti qu'on pourrait tirer des monastères pour l'éducation publique. Les *Vues d'un solitaire patriote* avaient paru sous le voile de l'anonyme. Il n'en fut pas de même des *Vues politiques sur la division des grandes propriétés*, par le citoyen Féroux, 1793, 24 pages in-12. Là Féroux dit, dans l'avant-propos, que « l'ouvrage qu'il avait publié dix ans auparavant « lui avait valu les persécutions du despotisme. » Il ajoute : « La révolution a fait adopter quelques-unes de nos vues. Il ne manque peut-être, pour « déterminer l'application de celles qui concernent la division des grandes propriétés que de les « reproduire sous un jour nouveau, comme nous « nous empressons de le faire aujourd'hui.... » Féroux, qui avait semé dans ses écrits des idées judicieuses sur l'éducation et sur l'organisation

sociale, avait aussi en économie rurale des connaissances fondées sur une longue expérience : les améliorations qu'il a introduites ou suggérées dans son prieuré de Fontaine-Jean ou à l'abbaye de Chalis, et depuis dans les départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, soit en créant des prairies artificielles là où étaient des eaux stagnantes, sur une surface de plusieurs lieues d'étendue, soit en dirigeant avec succès des plantations sur un sol ingrat à l'aide des colons qu'il y attirait, soit enfin en indiquant des méthodes sûres pour la culture et la taille des arbres productifs, ont été des bienfaits dont se ressentent encore les cantons où il a vécu. Ses connaissances et les services qu'il avait rendus en ce genre sauvèrent peut-être sa tête à l'époque de la Terreur : l'ex-moine fut heureux de trouver un abri sous le titre de professeur de culture, et il fut admis dans la Société académique des sciences nouvellement formée. Son ami M. Gence, un des plus anciens collaborateurs de la *Biographie universelle*, le peint dans un de ses écrits (*Biographie littéraire*, 1853, 44 pages in-8°) comme un homme à la fois d'action et de conseil, n'ayant de moins que l'habit, et philanthrope éclairé, prudent et judicieux. Dom Féroux est mort à Paris en 1803. L.

FERQUARD I^{er}, roi d'Écosse, succéda en 622 à Eugène III, son père, et, suivant Fordun et Maitland, régna paisiblement pendant dix ans. D'autres historiens disent au contraire que ses sujets, fatigués de son gouvernement tyrannique, le déposèrent, et qu'il se tua dans sa prison la 14^e année de son règne. Cette version paraît la moins probable. Parmi les causes que l'on cite comme ayant entraîné la déposition de Ferquard, se trouve celle d'avoir favorisé le pélagianisme, ce qui ferait croire qu'il s'attira l'animadversion des gens d'Église, qui, comme l'on sait, se mêlaient beaucoup des affaires du monde dans ces temps d'ignorance. — FERQUARD II, fils du précédent, succéda en 641 à son oncle Donald. Avant de monter sur le trône, il s'était signalé par sa libéralité et sa bienfaisance, et durant un règne de dix-huit ans il gouverna avec justice. E—s.

FERRACINO (BARTHÉLEMI), un de ces hommes doués d'un talent naturel pour la mécanique, et à qui un génie sans culture a fait faire des choses étonnantes, naquit à Solagna, près de Bassano, en 1692. Jeune encore, il fut conduit à la montagne et condamné à scier tout le jour des planches pour pouvoir fournir à la subsistance de sa famille. Ce métier pénible lui déplut bientôt. Ne pouvant l'abandonner, il chercha dans sa tête des moyens de soulagement, et imagina une machine qui, placée dans un lieu convenable et mise en mouvement par le vent, fit le travail pour lui. Ce premier essai de son industrie fut bientôt suivi de plusieurs autres qui lui fondèrent une grande réputation. On le rechercha : il alla s'établir à Padoue, et se transportait de là dans les endroits où la confiance appelait ses talents. C'est lui qui a

fait l'horloge de la place St-Marc, à Venise. Il a dirigé la voûte de la grande salle de Padoue. En 1749, il construisit une machine hydraulique qui, par le moyen de plusieurs vis d'Archimède, portait l'eau à trente-cinq pieds de hauteur. Cette machine, dont le succès avait été contesté, excita l'admiration des gens de l'art et fut reconnue digne d'une inscription en l'honneur de son auteur. Mais le monument qui perpétua le nom de Ferracino et qui honore le plus son génie, c'est le pont de Bassano qu'il a fait construire. On en trouve l'histoire et la description dans un ouvrage publié par François Memmo et intitulé : *Vita e macchina di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4^o, fig., avec le portrait de cet habile mécanicien. J.-B. Verci a aussi donné un *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*, Venise, 1777, in-8^o. Ferracino ne s'appliqua jamais à rendre raison de ce qu'il inventait. Son premier mouvement était de se diriger vers le besoin d'avoir telle chose ; il marchait ensuite et arrivait toujours au but sans s'en douter, par la voie la plus simple et la plus ingénieuse. On a cherché plusieurs fois à lui inspirer du goût pour l'étude des sciences, en lui faisant sentir combien il pourrait illustrer son siècle s'il voulait cultiver son esprit par la lecture des bons ouvrages, ou par des conférences avec des savants ; mais il ne put jamais s'y résoudre ; et quand on lui demandait comment il s'y prenait pour inventer quelque chose, il se mettait à rire et répondait que « c'était dans le livre de la nature qu'il apprenait tout » ce qu'il savait. » Il est mort à Solagna en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument. N-r.

FERRAIUOLI (NUNZIO), dit *degli Affiti*, peintre napolitain, naquit en 1661 à Nocera, près de Salerne. Élève de Luc Giordano, il peignait agréablement la figure ; mais son goût pour le paysage lui fit embrasser ce genre, et ses productions, soit à fresque, soit à l'huile, eurent une grande vogue. On le compara tour à tour à l'Albane, à Paul Bril, à Salvator Rose, à Claude Lorrain et autres grands maîtres. En effet, la dégradation et la variété des plans, la beauté des sites, une couleur franche et harmonieuse, le mouvement pittoresque des arbres agités par le vent, enfin les scènes intéressantes qui animent ses tableaux leur donnent beaucoup de prix. Les connaisseurs admirent ces qualités diverses dans une suite de seize paysages appartenant au docteur Pistorini, de Bologne. C'est dans cette ville que Ferraiuoli a le plus travaillé et qu'il a fini ses jours. V-r.

FERRAND (FULGENTIUS-FERRANDUS), diacre de Carthage et théologien, fut disciple de St-Fulgence et florissait vers l'an 530. Son rare savoir, eu égard au temps où il vivait, et ses grandes connaissances le firent consulter souvent sur les questions sans cesse renaissantes par lesquelles une théologie pointilleuse agitait alors l'Eglise chrétienne. Ferrand prit parti dans la fameuse affaire des trois chapitres, et se déclara surtout

contre la condamnation de la lettre d'Ibas. Il disputa dans une lettre écrite à Anatole, diacre romain, et dans une autre adressée à Sévère, scolastique, c'est-à-dire avocat de Constantinople, l'opinion qu'il admit, avec quelques restrictions : « Qu'on peut parler d'une manière orthodoxe de la souffrance physique d'une personne de la Trinité. » Il nous reste de Ferrand une exhortation au comte Réginus sur les devoirs d'un capitaine, dont on a une traduction française par le P. G. Chastelain, sous ce titre : *Idée du capitaine chrétien*, Paris, 1675, in-12 ; et une collection abrégée des canons. Ces deux ouvrages font partie de la *Bibliothèque des Saints-Pères*. Enfin, on lui attribue la *Vie de St-Fulgence* et quelques autres fragments imprimés à Dijon en 1649. Fulgence Ferrand a été le sujet d'une discussion historique et critique entre deux jésuites, le P. Ferrand et le P. Chifflet. Leurs écrits sur cette question ont paru à Lyon, 1650, et Dijon, 1656. L-S-E.

FERRAND (JEAN), né en 1586 au Puy en Velay (et non à Annecy, comme le disent quelques auteurs qui ont pris *Anicium* [le Puy] pour *Annecium* [Annecy]), entra chez les jésuites en 1604, professa la rhétorique pendant dix ans, puis la théologie, et fut recteur du collège d'Embrun. Désigné pour passer à celui de Carpentras, il refusa cet emploi, et mourut à Lyon le 30 octobre 1672. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Le seul qui mérite d'être cité est sa *Disquisitio reliquiarum sive de suspicienda et suspecta earundem numero reliquiarum quae in diversis ecclesiis servantur multitudine*, Lyon, 1647, in-4^o. Il assure qu'on ne doit point être étonné lorsqu'il se trouve deux ou trois corps du même saint, et qu'on fait très-mal de douter de l'authenticité de ces reliques, Dieu les ayant multipliées et reproduites miraculeusement pour entretenir la dévotion des fidèles. Il dit, p. 17, que si plusieurs villes possèdent le prépuce de Jésus-Christ, c'est que Dieu a fait la multiplication de cette portion du corps de Jésus-Christ, comme il a fait la multiplication des pains, etc., etc. A. B-r.

FERRAND (JACQUES), docteur en médecine, naquit à Agen à la fin du 15^e siècle. Distingué par une immense érudition littéraire, Ferrand savait fort bien le grec et le latin, et connaissait tous les ouvrages écrits dans ces deux langues sur la philosophie, l'histoire, la religion, la poésie, la médecine et les sciences qui s'y rattachent. La seule production connue de la plume de Ferrand est son *Traité de l'essence et guérison de l'amour*, ou la *Mélancolie erotique*, Toulouse, 1612, in-12 ; Paris, 1622, in-8^o. L'objet de ce livre est de considérer l'amour comme maladie, soit du corps, soit de l'esprit. Cependant l'auteur ne laisse pas d'examiner la chose sous un rapport plus général ; il traite assez amplement de la passion que la nature inspire à un sexe pour l'autre. L'ouvrage de Ferrand est la production d'un esprit fort original, et il

est rempli d'érudition. L'auteur, selon la fastueuse coutume de son temps, cite les écrivains dont il appuie ses assertions ; ils sont au nombre de cent soixante-cinq, tous grecs et latins. Ce livre est, en général, un assemblage de rêveries, à la vérité souvent ingénieuses, sur le mal d'amour, sur les moyens physiques et moraux de guérir ce mal. On voit, à côté des remèdes propres à dissiper le mal d'amour chez celui qui l'éprouve, des charmes, des philtres conseillés pour le faire partager à l'objet qui le cause. Ferrand paraît ajouter une foi robuste au pouvoir des philtres, dont il donne des recettes nombreuses et curieuses. Son livre, très-peu médical, est d'une lecture fort piquante. F—R.

FERRAND (DAVID), imprimeur à Rouen au 17^e siècle, est moins connu à ce titre que par son talent pour la poésie. Il était d'une humeur gaie, avait l'esprit passablement orné, et composait avec beaucoup de facilité de petites pièces en patois normand sur toutes sortes de sujets. On croit qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il se décida à publier la collection de ses œuvres poétiques, et dans la préface il s'excuse de n'en avoir pas soigné l'impression sur ce qu'il était malade. Ce recueil est intitulé : *Inventaire général de la Muse normande, divisé en vingt-huit parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante ans*, chez l'auteur, 1655, in-8° ; ce volume est rare et recherché. La plupart des choses qu'on y donne pour remarquables ne méritent aucune attention ; mais on y trouve quelques pièces qui peuvent intéresser les amateurs de l'histoire littéraire. On se bornera à citer celles qui sont relatives au Puy de la Conception (voy. GILBERT LE FEBVRE), dont Ferrand paraît avoir été l'un des membres les plus assidus ; au Puy de Ste-Cécile, association qu'il aurait voulu voir rétablir, où l'on décernait chaque année des prix aux meilleures compositions musicales, etc. Ferrand néglige les règles de la versification, ou plutôt il semble n'en faire aucun cas ; son style est quelquefois grossier ; mais il ne manque ni de franchise ni de gaieté, et il raconte sans prétention des anecdotes qui peuvent encore amuser des lecteurs peu difficiles. L'ouvrage de Ferrand est d'ailleurs le plus connu de tous ceux qui ont été écrits en patois normand, et cette raison seule peut déjà justifier en partie l'estime qu'en font les curieux. On connaît encore de lui : 1^o *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, Rouen, 1616, in-8° ; 2^o *Figures des Métamorphoses d'Ovide sommairement décrites en vers par D. Ferrand*, Rouen, 1611, in-12. W—s.

FERRAND (LOUIS), avocat, né à Toulon le 3 octobre 1645, annonça dès son enfance de grandes dispositions pour les langues. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Lyon, où il s'arrêta quelque temps. Son éloignement pour le monde lui inspira la résolution d'entrer dans l'ordre des Carmes déchaussés. Un de ses amis le détourna de ce dessein, et il ne songea plus qu'à satisfaire

l'envie qu'il avait d'étudier à fond les langues orientales. Il était âgé de vingt ans lorsqu'il fut invité de se rendre à Mayence pour coopérer à une nouvelle traduction de la Bible d'après le texte hébreu. Cette entreprise n'ayant pas eu de suite, il revint en France, s'appliqua à l'étude du droit, prit ses degrés à l'université d'Orléans et se fit ensuite recevoir au parlement de Paris. Il était trop occupé de ses projets littéraires pour fréquenter assidûment le barreau. Le président de Mesmes l'engagea à faire tourner ses talents à l'utilité de la religion ; il suivit ce conseil, publia quelques ouvrages de controverse et en fut récompensé par une pension du clergé, qui fut successivement augmentée. Ferrand mourut dans de grands sentiments de piété, le 3 mars 1699, à l'âge de 55 ans. On a de lui : 1^o *Paraphrases des sept psaumes pénitentiels*. C'est son premier ouvrage ; il le composa à l'âge de dix-neuf ans ; 2^o *Conspectus seu synopsis libri hebraici qui inscribitur Annales regum Franciæ et domus Othomanicæ*, Paris, 1670, in-8°. C'est une lettre adressée à l'abbé Bourzéïs ; 3^o *Réflexions sur la religion chrétienne, contenant les prophéties de Jacob et de Daniel sur la venue du Messie*, Paris, 1679, 2 vol. in-12 ; 1701, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est celui qui mérita à l'auteur une pension du clergé ; 4^o *Liber psalmorum cum argumentis, paraphrasi et annotationibus*, Paris, 1683, in-4°. Macé, curé de Ste-Opportune, en publia une traduction française, Paris, 1706, in-12. Ce commentaire de Ferrand sur les psaumes n'est point estimé ; 5^o *Traité de l'Eglise contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685 ; 2^e édition, 1686, in-12 ; 6^o *Réponse à l'Apologie pour la réformation, les réformateurs et les réformés*, Paris, 1683, in-12. C'est une réponse à l'ouvrage de Jurieu ; 7^o *Psaumes de David*, en latin et en français, Paris, 1686, in-12. La version passe pour exacte ; mais le style en est defectueux. Bayle faisait cas des observations contenues dans la préface sur la *Vulgate* ; 8^o *Discours où l'on fait voir que St-Augustin a été moine*, Paris, 1689, in-12. Les meilleurs critiques rejettent cette opinion ; 9^o *Summa biblica seu dissertationes prolegomenicæ de sacra Scriptura*, Paris, 1690, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru ; on l'a réimprimé à Paris, en 1701, in-12, sous ce titre : *Dissertationes criticæ de hebræa lingua, Origene, Hieronymo, Scripturarum divinitate* ; 10^o *De la connaissance de Dieu*, Paris, 1706, in-12 ; ouvrage posthume. Ferrand laissa en outre plus de quarante volumes in-4°, contenant des extraits des Pères, des traités de la Trinité, de la Création du monde, du Mariage, les Psaumes rangés selon l'ordre des temps, avec des réflexions, etc. Dupin a porté ce jugement de Ferrand : « Il avait beaucoup d'érudition, il savait les langues et avait « lu l'antiquité ; mais il accable son lecteur de « citations assez mal choisies, soigne peu son « style, et ne se montre pas toujours grand dialecticien. » On peut consulter, pour plus de dé-

tails, les *Mémoires de Nicéron*, t. 1 et 10, et ceux de Bougerel sur les *Hommes illustres de Provence*. — FERRAND (Henri), frère du précédent, a publié un bon recueil d'inscriptions : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes, ab anno 1707 ad 1726*, Avignon, 1726, in-4° de 42 pages. W—s.

FERRAND (JACQUES-PHILIPPE), peintre, né à Joigny en Bourgogne vers 1653, et mort à Paris en 1752, fils d'un médecin de Louis XIII, étudia le dessin à l'école de Mignard, et apprit ensuite de Samuel Bernard à peindre en miniature et en émail : il excella dans ce genre, et son talent le fit admettre parmi les membres de l'Académie royale de peinture. Il fut aussi valet de chambre de Louis XIV. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre, en Allemagne, et avoir travaillé pour les diverses cours qu'il parcourut, Ferrand revint à Paris, et il s'occupa à décrire les procédés de son art dans un livre curieux imprimé sous le titre de *l'Art du feu, ou Manière de peindre en émail*, accompagné d'un petit Traité de miniature, Paris, 1721, in-12; et ibid., 1752, in-12, avec un petit Traité de miniature. Ce peintre a laissé un fils nommé ANTOINE, qui a suivi la carrière de son père. — FERRAND de MONTHELON, peintre et professeur de l'Académie de St-Luc de Paris, est auteur d'un *Mémoire sur l'établissement de l'École des arts à Reims*, où il fut appelé pour enseigner le dessin. Cet artiste, dont on loue le mérite et l'instruction, mourut à Paris, sa ville natale, en 1752. V—T.

FERRAND, médecin et voyageur français, naquit vers 1670. Il devint médecin du khân des Tatars de Crimée, ce qui lui fournit l'occasion, en 1702, d'accompagner le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. On entra dans cette contrée après avoir mis vingt jours à traverser le pays des Tatars Nogais. Arrivé à Cabartha, capitale de la Circassie, Ferrand gagna tellement l'affection du bey, que ce chef voulut lui faire épouser une de ses nièces. Ferrand eut beaucoup de peine à se débarrasser des importunités du bey, et comme celui-ci et sa famille étaient les meilleures gens du monde, il eut envie de les baptiser. Considérant néanmoins leur ignorance des mystères de la religion, et ne pouvant leur parler que par l'intermédiaire d'un interprète mahométan, il remit ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque occasion de revenir dans ce pays avec un des missionnaires chrétiens qui résidaient à Batchi-Saraï. En 1706, Ferrand, étant allé à Constantinople, fit aux jésuites qui se trouvaient dans cette capitale un si triste tableau de l'état des chrétiens en Crimée, que le P. Dubon se décida à le suivre, pour établir une mission dans ces pays. Elle y obtint les plus grands succès. Malgré les changements de khâns qui eurent lieu en Crimée, Ferrand ne cessa pas de jouir du plus grand crédit auprès de chacun d'eux et de la noblesse. Il vivait encore en 1715. On a de lui : 1° *Réponse à quelques questions faites au sujet des*

Tartares Circasses; 2° Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais, fait en l'an 1702. Ces deux morceaux se trouvent dans le tome 5 de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes* et dans le tome 10 du *Recueil des Voyages au Nord*. Le tome 4 de ce dernier recueil contient aussi : *Relation du sieur Ferrand, médecin du kan des Tartares, touchant la Crimée, les Tartares Nogais, et ce qui se passe au sérail dudit kan*. La plus grande partie de ce morceau n'est que la répétition de ce qui se lit dans le voyage. Ces diverses pièces, quoique peu étendues, sont curieuses en ce qu'elles offrent, sur une contrée alors très-peu connue, des renseignements écrits originairement en français et par un témoin oculaire. Les mœurs, les coutumes des divers peuples que Ferrand a vus, la nature du pays, les relations avec les pays voisins, notamment celles qui existaient alors avec les Moscovites, y sont décrites avec soin. On reconnaît que l'auteur était un homme judicieux et un bon observateur. E—s.

FERRAND (ANTOINE), conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, mourut dans cette ville en 1719, âgé de 41 ans. Il faisait agréablement des vers, témoin cette jolie épigramme :

D'amour et de mélancolie
Célestinus enfin consumé
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie,
J'y courus hier vainement,
À force de changer d'amant
L'infidèle l'avait tarie.

Voltaire, en citant ces vers, observe que Ferrand, qui joutait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal, « mettait plus de naturel, de grâce et « de délicatesse dans les sujets galants, et Rous- « seau plus de force et de recherche dans les sujets « de débauche. » On a aussi de lui un recueil in-8° de chansons mises en musique par le célèbre organiste F. Couperin. Il existe un petit volume imprimé à Londres en 1758, sous le titre de *Pièces libres de M. Ferrand, et poésies de quelques auteurs sur divers sujets*. Il a été réimprimé en 1744, 1745, 1760 et 1762, in-8°. Ce qui appartient à Ferrand dans ce recueil ne va pas au delà de la page 20. Le président Hénault, dans une note de ses *Oeuvres inédites*, lui attribue l'opéra des *Caractères de l'amour*, donné sous le nom de l'abbé Pellegrin, et prétend qu'il eut part, avec la Chapelle, à la composition des romans de la *Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis* de madame de Fontaine. A—G—R.

FERRAND (JACQUES), général français, né le 14 novembre 1746 à Ormoy, bailliage de Vesoul, était fils d'un pauvre vigneron. A l'âge de vingt ans il entra dans le régiment Royal (infanterie) et parvint de grade en grade à celui d'officier de recrutement. Devenu colonel en 1791 lors de l'émigration des anciens officiers, il signala sa valeur en 1792 au siège de Lille, fut bientôt après nommé

général de brigade, puis de division, et envoyé à l'armée des Ardennes, dont il eut un instant le commandement en chef. Homme d'action, mais reconnaissant le premier qu'il manquait des talents nécessaires pour diriger un corps d'armée, il se hâta de donner sa démission et revint à l'armée du Nord. Il concourut, en 1794, à la reprise des Pays-Bas et s'empara de Mons sans coup férir. Nommé commandant à Bruxelles, il y maintint l'ordre et se concilia l'estime des habitants par son esprit de justice et son désintéressement. Sur sa demande, il passa, dans le mois de juillet 1795, à l'armée du Rhin, et fut envoyé par Pichegru, son compatriote et son ami, pour commander à Besançon. Connu, même avant son arrivée dans cette ville, par la modération de ses principes, il y fut accueilli par tous ceux qui craignaient que le pouvoir ne retombât dans les mains des jacobins. De ce nombre était Bouvenot (*voy.* ce nom), qui, d'abord partisan de la révolution, mais éclairé par les événements, ne voyait, comme beaucoup d'autres, de salut que dans le rétablissement du trône des Bourbons avec des garanties contre le retour des abus de l'ancien régime. Bouvenot fit part à Ferrand du projet formé par quelques émigrés de livrer Besançon au prince de Condé. Étonné d'une telle confiance, Ferrand en informa l'administration départementale; mais tandis que les autorités concertaient les mesures propres à faire échouer ce projet, s'il avait quelque réalité, la liste des prétendus conjurés, dans laquelle figuraient en première ligne et Ferrand et tous les membres de l'administration départementale, ayant été perdue par un agent royaliste (*voy.* TINSEAU), fut adressée au Directoire. Un arrêté du 19 janvier 1796 destitua Ferrand, qui fut mis en prison avec tous les membres du département; l'instruction qui suivit immédiatement démontra leur innocence; mais le malheureux général, qui n'avait d'autre ressource que son traitement, ne fut point réintégré dans ses fonctions. Alors il écrivit au Directoire une lettre fulminante, qui tomba dans les mains de Carnot, lequel, connaissant la probité de Ferrand, s'empressa de lui rendre son grade et peu de temps après lui fit donner le commandement d'une légion de vétérans, disséminée dans les trois départements de la ci-devant Franche-Comté. En 1797, Ferrand fut élu par le département de la Haute-Saône au conseil des Cinq-Cents, où il vota constamment avec Pichegru, dont il était l'admirateur enthousiaste. Cependant il ne fut point inscrit, sans doute parce qu'on ne le crut pas dangereux, sur la liste des députés condamnés à la déportation au 18 fructidor; mais son élection fut annulée. Il revint alors dans son département, à Amance, où il avait acheté, du produit de la vente de ses chevaux, une petite maison avec quelques arpents de terre qui formaient la dotation d'une école supprimée en 1793. Il y mourut le 30 septembre 1804. N'ayant pas d'enfant, il laissa la jouissance du peu qu'il possédait à sa veuve, qui

ne lui survécut que de quelques mois et donna ce fonds à la commune d'Amance pour établir une école de jeunes filles.

W—s.

FERRAND (ANTOINE-FRANÇOIS-CLAUDE, comte), l'un des ministres de Louis XVIII, né à Paris le 4 juillet 1731, d'une famille de robe, entra dans sa dix-huitième année au parlement de Paris, comme conseiller à la chambre des enquêtes, avec une dispense d'âge. Zélé parlementaire, il se fit remarquer par son opposition à la cour dans les débats qui éclatèrent, en 1771, contre le ministère Maupeou; comme ses collègues, il en fut quitte pour quelques mois d'exil et revint triomphant à l'avènement de Louis XVI. Cependant la leçon parut lui avoir profité; car lorsqu'en 1787 il fut chargé des remontrances du parlement contre l'édit du timbre, il mit dans cette rédaction tant de modération et de prudence, que ses collègues en furent mécontents. Il se réhabilita ensuite dans leur esprit, lorsqu'il fit encore en 1788, au nom d'une commission, le rapport en faveur de la tenue des états généraux. Ne voulant néanmoins ni heurter ses collègues, ni déplaire au pouvoir, il atteignit assez heureusement ce double but; mais dès qu'il vit les premiers désordres de la révolution, il s'y montra fort opposé, et il émigra dans le mois de septembre 1789 pour se rendre auprès du prince de Condé, qui l'admit aussitôt dans son conseil. Il fit ensuite partie du conseil supérieur de régence qui fut nommé après la mort de Louis XVI, et qui cessa ses fonctions en 1795 après celle du jeune roi Louis XVII. Ferrand se hâta de rentrer en France, dès que Bonaparte le permit à la plupart des émigrés; mais il se tint constamment éloigné des affaires (1), donnant tout son temps à des travaux littéraires, surtout à la composition de son *Esprit de l'histoire*, d'abord entrepris pour l'éducation de son fils, qu'il eut le malheur de perdre lorsqu'il était à peine âgé de seize ans. Cet ouvrage, publié en 1802, eut un succès qu'augmenta encore l'espèce de persécution que lui suscita la police, en exigeant des changements à un discours adressé par Virmandus au légitime roi Childéric qu'il rétablit sur le trône. Ce discours était bien selon les vœux et la pensée des crédules royalistes, qui pensaient alors que Napoléon allait rendre le trône aux Bourbons, et la police ne s'y trompa point. Cependant l'université impériale, que dirigeait Fontanes, favorisa ensuite la circulation de ce livre, et même elle le fit donner en prix dans les collèges. Il eut ainsi cinq éditions du vivant de l'auteur, qui reçut de l'empereur de Russie, auquel il en avait envoyé un exemplaire, une lettre très-flatteuse et une bague d'un grand prix. Une autre entreprise littéraire fit encore éprouver quelques désagréments à Ferrand. S'étant chargé de publier et continuer l'histoire de Pologne par Rulhières, il était sur le

(1) Le duc de Rovigo a publié dans ses *Mémoires*, t. 5, p. 33, que Ferrand sollicita vainement alors la place de secrétaire des commandements de l'impératrice Joséphine, qui lui fut refusée.

point de la faire paraître en 1808, lorsqu'un des censeurs impériaux, Esménard, lui fit enlever son manuscrit et chargea Daunou de refaire son travail, sous prétexte qu'il avait changé et dénaturé celui de Rulhières. Ferrand a déclaré qu'il s'était cependant contenté d'en retrancher le mot *barbare*, que l'historien de la Pologne avait fréquemment employé en parlant des Russes, et de coordonner les dates et les époques, souvent interverties. Depuis cette petite persécution, Ferrand vécut paisible dans la capitale jusqu'à la chute de Napoléon. Le 31 mars 1814, s'étant réuni à un grand nombre de royalistes chez M. Lepelletier de Morfontaine, il y parla avec beaucoup de force en faveur des Bourbons et fut, avec de Châteaubriand, l'un des députés que cette assemblée envoya à l'empereur Alexandre pour lui demander leur rétablissement. Reçus par M. de Nesselrode, ces députés en obtinrent une réponse favorable. Aussitôt après le retour de Louis XVIII, le comte Ferrand fut nommé ministre d'État et directeur général des postes. Lorsque ce prince, cédant aux avis de l'empereur Alexandre, se décida à donner aux Français une nouvelle constitution, il eut encore recours à son ancien conseiller pour la rédaction de cette charte. Assistant dès lors à toutes les délibérations du monarque, Ferrand eut une grande part à tout ce qui se fit dans le gouvernement; et il dirigea surtout ses efforts vers la réparation des injustices et des violences causées par la révolution. Il ne dépendit pas de lui que les biens des émigrés ne leur fussent entièrement rendus. Appelé à faire partie de la commission qui fut chargée d'examiner les demandes en restitution de ceux des biens qui n'étaient pas vendus, il présenta le 15 septembre un projet de loi sur ce sujet, et prononça à cette occasion une longue apologie des émigrés, formant le vœu, exprimé depuis par le maréchal Macdonald, d'une indemnité pour ceux des biens qui étant vendus ne pouvaient plus être restitués. Il termina par quelques phrases récriminatoires contre la révolution et ses spoliations, ce qui lui attira des répliques violentes de la part des révolutionnaires, et surtout du député Bedoch. Ferrand présenta encore, le 26 octobre suivant, un projet de loi en faveur des colons de St-Domingue, qui avaient obtenu de l'ancien gouvernement un sursis pour le paiement de leurs dettes; et ce sursis fut prorogé jusqu'à la fin de la session de 1815. Le comte Ferrand fut chargé du portefeuille de la marine pendant la maladie de M. Malouet, ce qui ne l'empêcha pas de remplir ses fonctions de directeur général des postes. Il les remplissait encore à l'époque du 20 mars 1815, et il ne contribua pas peu par son aveuglement et son impéritie à la catastrophe qui renversa alors la monarchie des Bourbons. Lorsque son prédécesseur, Lavallette, vint s'emparer de l'hôtel des postes au nom de l'empereur, dès le 20 mars, à sept heures du matin, Ferrand se contenta de lui demander un passe-port et des chevaux de poste pour suivre

le roi à Gand. La dernière partie de cette demande lui ayant été refusée, il se réfugia dans la Vendée, puis à Orléans, où il reçut de la part de Bonaparte un ordre d'exil qu'il parvint à éluder en alléguant ses infirmités. Il recouvra ses emplois après le second retour du roi, à l'exception de celui de directeur des postes, qui convenait si peu à ses goûts et à ses habitudes, et il en fut dédommagé par le titre de pair de France et par d'autres bienfaits. Admis à l'Académie française en vertu d'une ordonnance du roi, il obtint de faire imprimer gratuitement à l'imprimerie royale sa *Théorie des révolutions*, en 4 volumes in-8°, ouvrage médiocre, dont il vendit fort cher à un libraire toute l'édition, qui ne lui avait ainsi rien coûté. Dans les dernières années de sa vie, le comte Ferrand était entièrement aveugle et privé de l'usage de ses jambes par une paralysie; cependant il se rendait fort assidûment à la chambre des pairs, et il y parlait sur la plupart des grandes questions. Il mourut à Paris le 17 janvier 1825. Le ministre de la guerre, Clermont-Tonnerre, prononça son éloge à la chambre des pairs, dans la séance du 7 juin suivant. Selon Barbier, le comte Ferrand est auteur de la tragédie de *Philoctète*, en trois actes, qui fut représentée en 1786. Il avait fait paraître la même année : *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations illégales*, et en 1789, avant de quitter la France, l'*Essai d'un citoyen*, où il combattait avec beaucoup de chaleur les doctrines de la révolution. Il publia en Allemagne divers écrits dans le même sens : 1° *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, Paris, 1789; 2° *Etat actuel de la France*, 1790; 3° *Adresse d'un citoyen très-actif présentée aux états généraux du manège, vulgairement appelé assemblée nationale*, février 1790, in-8°; 4° *douze Lettres d'un commerçant à un cultivateur*, Paris, 1790; 5° *Le dernier coup de la ligue*, octobre 1790; 6° *Les Français à l'assemblée nationale, ou Réponse au pamphlet de l'assemblée nationale aux Français*, 1790, in-8°; 7° *Les conspirateurs démasqués par l'auteur de Nullité et despotisme*, Turin, 1790, in-8°; 8° *Le rétablissement de la monarchie*, juillet 1795; 9° *Considérations sur la révolution sociale* (août 1794). Les ouvrages qu'il a fait imprimer en France depuis son retour sont : 1° *L'esprit de l'histoire, ou Lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière de lire l'histoire*, Paris, 1802, 4 vol. in-8°. La sixième édition, publiée en 1826 par M. Héricart de Thury, gendre de Ferrand, est précédée d'une notice biographique; 2° *Eloge historique de madame Elisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse*, Paris, 1814, in-8°; 3° *Théorie des révolutions, rapprochée des événements qui en ont été l'origine, le développement et la suite*, Paris, de l'imprimerie royale, 1817, 4 vol. in-8°; 4° *Histoire des trois démembrements de la Pologne*, pour faire suite à l'histoire de Rulhières, Paris, 1820, 3 vol. in-8°; 5° beaucoup d'opinions et de discours prononcés à la chambre des pairs. On a encore re-

marqué un volume d'*Oeuvres dramatiques* de M. A. F., Paris, de l'Imprimerie royale, 1817, in-8°, attribué à Ferrand, qui le fit probablement encore imprimer sans frais, au temps de sa faveur. Ce volume contient quatre tragédies intitulées : le *Siège de Rhodes*, *Zoare*, *Philoctète* et *Alfred*. Ferrand avait épousé la fille du président Rolland, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, et dont il eut trois filles.

M—D j.

FERRAND (MARIE-LOUIS), général de division, commandant de la Légion d'honneur, naquit à Besançon le 12 octobre 1735, de parents honnêtes et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Après avoir fait d'excellentes études, il alla rejoindre un de ses frères, pharmacien en chef de l'armée à Rochambeau, et fit avec lui toutes les campagnes de l'Amérique. A son retour en France, il prit du service dans un régiment de dragons et ne tarda pas à mériter la bienveillance de son colonel, qui le fit son secrétaire. En 1792, il fut nommé lieutenant de cavalerie, et l'année suivante, chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la Terreur et jeté dans une prison, il n'en sortit qu'après la journée du 9 thermidor et obtint avec peine d'être réemployé. Promu au grade de général de brigade en 1795, il servit successivement en cette qualité dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après, commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement eut résolu de se mettre en possession de l'île de St-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France, Ferrand fut désigné pour faire partie de cette expédition. L'île avait été soumise après une campagne de quatre mois, lorsqu'une nouvelle insurrection des nègres éclata sur-tous les points à la fois (novembre 1802). Une maladie contagieuse enleva le général Leclerc (*roy. LECLERC*), et sa mort laissait l'armée sans chef. Ferrand fut chargé de mettre la partie française de l'île à l'abri des tentatives des noirs ; mais l'occupation du Cap par Dessalines l'obligea de se retirer sur Santo-Domingo, dont le commandement lui fut déferé unanimement. Après avoir donné ses premiers soins à sa petite armée, Ferrand s'occupa d'adoucir le sort des malheureux colons espagnols. Il abolit les dîmes et les redevances ecclésiastiques, dont la perception s'était continuée jusqu'alors au profit du fisc, diminua les impôts qui pesaient sur l'agriculture, et encouragea par ce moyen le défrichement des terres abandonnées. Les Espagnols commençaient à respirer sous une administration aussi douce qu'équitable, lorsqu'en janvier 1805 Dessalines s'avança vers Santo-Domingo, à la tête de 22,000 nègres. Ferrand fit preuve d'autant de talent que de courage dans la défense de cette ville, et, aidé d'une partie des habitants, il attendit les secours qu'il avait envoyé demander à l'amiral Missiessi. Dessalines, battu dans toutes les

rencontres, fut contraint de lever le siège de Santo-Domingo le 18 mars et d'abandonner tout projet ultérieur. Depuis cette époque, la partie orientale de la colonie sembla jouir d'une tranquillité parfaite ; du moins rien ne la troubla en apparence, jusqu'au moment où y parvinrent les nouvelles des changements arrivés en Espagne (août 1808). Le gouverneur de Porto-Rico en instruisit le général Ferrand par une déclaration de guerre, à laquelle celui-ci ne répondit qu'en manifestant son désir de voir continuer la bonne intelligence entre les deux peuples. Persuadé de l'attachement des colons, parce qu'il avait tout fait pour le mériter, confiant dans leurs promesses de fidélité, Ferrand avait résolu d'attendre les événements sans en hâter l'issue. Cependant une insurrection, fomentée par le gouverneur de Porto-Rico, éclata à Barahonde, dans les premiers jours d'octobre ; de faibles détachements furent envoyés pour dissiper les révoltés et les contenir dans le devoir. Pendant ce temps-là, Ferrand voulut sortir de Santo-Domingo pour aller d'un autre côté à la rencontre de l'ennemi. Les habitants tentèrent de s'opposer à son dessein : « Mon départ est indispensable, leur » disait-il ; un autre saurait punir, mais ne sau- » rait peut-être pas pardonner. » Mot touchant et qui peint toute la bonté de son âme. Il joignit les révoltés le 7 novembre à Palo-Hincado, et quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes et que les rebelles en eussent quatre fois autant, il fit sur-le-champ ses dispositions et donna l'ordre de l'attaque. Le premier choc fut terrible ; mais les deux ailes du corps français ayant été débordées par la cavalerie ennemie, le désordre se mit dans les rangs, et Ferrand fit d'inutiles efforts pour rallier sa petite troupe. Ce fut alors que se voyant abandonné par les hommes à qui il avait accordé le plus de confiance, privé de ses plus braves officiers et près de tomber au pouvoir d'un ennemi féroce, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet (7 novembre 1808). Sa tête fut coupée par quelques furieux et portée en triomphe au bout d'une pique. On trouvera des détails intéressants sur le caractère du général Ferrand et ses opérations administratives dans l'ouvrage intitulé : *Précis historique des derniers événements de la partie de l'est de St-Domingue*, par M. Gilbert Guillermin, chef d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8°.

W—s.

FERRAND DE LA CAUSSADE (JEAN-HENRI-BECAYS), général de division, naquit le 16 septembre 1736 à Mont-Flanquin en Agenois. Selon l'usage de la noblesse, il embrassa très-jeune la carrière des armes, et ayant obtenu en 1746 une lieutenance au régiment de Normandie (infanterie), il fit dans ce grade les campagnes de 1747 et 1748, assista aux sièges de Berg-op-Zoom, du fort de Lillo, de Maëstricht, et à la bataille de Laufeld. Pendant la guerre de sept ans il fut grièvement blessé au combat de Clostercamp. Élevé au grade de capitaine dans son régiment en 1755, décoré de la

croix de St-Louis en 1767, il fut fait major commandant de Valenciennes en juillet 1775, et ne quitta cette place qu'à l'époque de la suppression des états-majors des villes de guerre en 1790. Lorsque la guerre de la révolution éclata, les habitants de Valenciennes, qui avaient apprécié ses belles qualités, le choisirent pour commandant de la garde nationale de cette ville. En cédant aux volontés du peuple, il fut assez heureux pour maintenir le bon ordre ou apaiser les séditions. Le 20 août 1792 il fut promu au grade de maréchal de camp, partit pour l'armée du Nord, et commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Quelles que soient les calomnies dont Dumouriez a semé ses Mémoires, il n'en est pas moins constant que le succès de cette bataille mémorable fut dû en partie au sang-froid et au courage du général Ferrand. Après avoir emporté à la baïonnette les villages de Carrignan et de Jemmapes, il manœuvra sur le flanc droit de l'armée ennemie, en imposa au général duc de Saxe-Teschén, et décida le sort de la journée. A l'attaque de Jemmapes, il eut son cheval tué sous lui et reçut une forte contusion. N'écoutant que son courage, il mit pied à terre et ne cessa de combattre à la tête de ses troupes. Aussitôt après cette bataille il se rendit à Mons, dont le commandement venait de lui être confié. Le 8 mars 1793 il fut fait général de brigade, sept jours après général de division, et le 26 du même mois Dumouriez lui ordonna d'évacuer Mons pour se retirer avec ses troupes à Condé et à Valenciennes; il prit le commandement de cette dernière place et refusa de recevoir les troupes de Dumouriez, et par ce refus il conserva la ville à la France. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris, investit Valenciennes le 5 mai. Le général Ferrand, quoiqu'il n'eût avec lui que 9,500 hommes de toutes armes, fit une brillante défense et ne capitula que le 28 juillet suivant, lorsqu'il n'eut plus d'espoir d'être secouru, après avoir repoussé quatre assauts, et lorsque le corps de la place eut trois brèches praticables depuis huit jours, dont une seule offrait un passage facile à quarante hommes de front. Par la capitulation la brave garnison dut sortir avec les honneurs de la guerre. Cette belle défense fit grand bruit alors et peut être comptée parmi les beaux faits d'armes de la révolution. Toutefois le général Ferrand, s'étant rendu à Paris, y fut incarcéré par l'ordre de Robespierre, et supporta pour récompense de ses services neuf mois d'emprisonnement. La chute de Robespierre le rendit à la liberté; mais l'âge, les fatigues, une santé très-altérée, des douleurs fréquentes, suites de ses blessures, et plus encore le regret de n'avoir pu obtenir aucun dédommagement pour les malheureux que le siège de Valenciennes avait ruinés, lui firent désirer sa retraite. En 1802 le premier consul Bonaparte le nomma à la préfecture de la Meuse-Inférieure. Il

fut rappelé en 1804 pour remplir d'autres fonctions, reçut la décoration de la Légion d'honneur, et s'étant retiré à la Planchette, près de Paris, il y termina son honorable carrière le 28 novembre 1805. On peut dire du général Ferrand qu'il réunissait en sa personne toutes les qualités qui forment le brave militaire et le digne citoyen. Doué d'un sang-froid que rien n'altérait, humain, juste, mettant l'honneur avant tout, et lui sacrifiant ses richesses et l'avancement, il ne sut jamais transiger avec sa conscience et dut à sa probité sévère une grande partie des chagrins qu'il éprouva; car il était trop vertueux pour ne pas se faire d'ennemis, et trop droit pour ne point succomber à leurs intrigues. Ses soldats le regardaient comme leur père et en trouvaient en lui l'affection; ses administrés ne le perdirent jamais sans l'honorer de regrets unanimes; il était impossible de le fréquenter sans le chérir et le vénérer. Quelques mois avant sa mort il publia un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8° de 78 pag., dont il a été donné une édition corrigée et augmentée d'une notice historique sur l'auteur et d'un plan de siège dressé par le capitaine Coste, Valenciennes, 1854, in-8°, réimprimé à Anzin, en 1842, in-8°. J—N.

FERRANDO (GONSALVE), né à Oviédo, s'acquit une certaine renommée et beaucoup d'argent par l'introduction du gaïac en Europe. Il avait contracté la maladie vénérienne au siège de Naples, en 1494, et les médecins italiens n'avaient pu le guérir. Persuadé qu'il trouverait le remède dans le pays d'où le mal était originaire, Ferrando partit pour l'Amérique, et bientôt sa santé fut parfaitement rétablie. Jaloux d'enrichir sa patrie du bois précieux auquel il devait sa guérison, il revint en Espagne chargé de gaïac, dont il vanta les vertus admirables, et avec lequel il se flatta d'avoir opéré des cures aussi nombreuses qu'il surprenantes. Les observations de Ferrando sont loin de porter le cachet d'une vérité incontestable. Il est bien prouvé que le gaïac, qui suffit fréquemment pour guérir la syphilis dans les régions ardentes du Nouveau Monde, ne peut être regardé chez nous que comme un utile remède accessoire. Rarement il dissipe seul les symptômes vénériens; ils ne cèdent qu'au judicieux emploi du mercure, même dans les contrées méridionales de l'Europe. L'opuscule de Ferrando, écrit d'abord en espagnol, a été traduit en latin et inséré dans le premier volume du recueil *De morbo gallico*, par Luisini, sous ce titre : *De guajacano ligno tractatus unus; De ligno sancto tractatus alter*. C.

FERRANTINI (GABRIEL), dit *dagli Occhiali* à cause des lunettes qu'il portait habituellement pour suppléer à la faiblesse de sa vue, était fils d'un brave militaire mort à Bologne à l'âge de 106 ans. Il apprit le dessin sous Denis Calvart, et s'adonna particulièrement à la peinture à fresque : sa manière vague et gracieuse, supérieure à celle de son maître pour le goût et pour le coloris,

attira dans son école un grand nombre d'élèves. Il florissait vers l'an 1588. V—r.

FERRAR (NICOLAS), savant et pieux Anglais, fils d'un riche négociant, naquit à Londres en 1591 ou 1592. Doué d'une mémoire forte et d'une intelligence précoce, à six ans il savait déjà par cœur des portions considérables de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la *Chronique d'Angleterre* et du *Martyrologe* de Fox. A treize ans, on le plaça à l'université de Cambridge. « On reconnaissait sa chambre, dit l'évêque Turner, à la dernière chandelle éteinte la nuit, et la première allumée le matin. » Mais sa constitution délicate se trouvant beaucoup affaiblie par tant d'application à l'étude, son médecin conseilla de le faire voyager, et il partit à la suite de la princesse Elisabeth, l'une des filles de Jacques I^{er}, mariée au comte Palatin. Ferrar quitta la princesse en Hollande et alla seul visiter l'Allemagne. La peste faisait alors, à ce qu'il paraît, des ravages dans ce pays. Lorsqu'il voulut passer en Italie, il fut en conséquence obligé de faire une espèce de quarantaine. C'était le temps du carême ; il le passa presque entièrement sur une montagne couverte de thym sauvage et de romarin, dans l'abstinence et la méditation, ne descendant que rarement pour prendre ses repas, composés d'huile et de poisson. C'est là sans doute qu'il prit ou du moins fortifia le goût qu'il montra ensuite pour la vie solitaire et contemplative. Il alla ensuite à Padoue, où il étudiait la médecine, lorsque le faux bruit d'une persécution contre les protestants lui fit quitter le pays précipitamment. Il vint à Marseille s'embarquer pour l'Espagne, et ayant reçu à Madrid des nouvelles inquiétantes sur sa famille, il retourna en Angleterre en 1618. Après la mort de son père, il se chargea de l'administration des affaires commerciales de sa maison, et y montra une aptitude qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de son caractère. Nommé en 1624 membre du parlement, il réalisa l'année suivante son projet favori de s'éloigner entièrement du fracas du monde. Sa famille et quelques amis, partageant ses goûts et ses sentiments, se retirèrent dans le manoir de Little-Gidding au comté de Huntingdon, et y établirent une école pour les enfants des deux sexes. Il était le médecin et le pasteur de ce petit troupeau ; de jeunes femmes, vêtues de noir, soignaient les malades et les vieillards. Ferrar se levait régulièrement à une heure du matin, et quelquefois passait toute la nuit dans son église. Il composa dans sa retraite des *Traité*s sur différents sujets, des *Dialogues*, des ouvrages d'*histoire*, des *Fables* et des *Essais* pour l'usage de sa famille ; des *Harmonies des Évangiles*, en anglais et en plusieurs autres langues, où il fut aidé même, dit-on, par des femmes de sa congrégation (1). On a remarqué que le docteur Priestley,

qui a fait aussi une harmonie des Évangiles, cent soixante ans après, a suivi la même méthode que celle de Ferrar. Cet dernier reçut souvent des visites d'étrangers et de personnages illustres, notamment celle de Charles I^{er}. Il fit brûler sur la place où il voulait être enterré les romans et les pièces de théâtre qu'il avait conservés, et fit ensuite creuser sa fosse. En sortant d'une sorte d'extase qu'il eut peu de moments avant de mourir, il assura qu'il venait d'assister à une fête céleste. Il mourut le 5 novembre 1637. Ses admirateurs lui donnaient le surnom de *Séraphique* ; mais il a dû être jugé plus froidement dans les temps modernes. Il fut enthousiaste, superstitieux sans doute, mais il ne fut pas intolérant. Son siècle et son éducation font son excuse. L'évêque Turner a publié une notice sur sa vie ; François Peck en a écrit une autre qu'il destinait à l'impression ; mais le manuscrit s'en étant égaré, M. P. Peckard, allié par un mariage à la famille de Nicolas Ferrar, rédigea de nouveaux mémoires sur la vie de ce dernier, d'après les mêmes papiers originaux sur lesquels Peck avait composé sa notice. Ces mémoires ont paru en 1790, in-8°. X—s.

FERRAR (... DE), conseiller à la cour des comptes de Montpellier au 18^e siècle, a laissé en manuscrit une traduction française de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. On en conservait une copie in-folio, ornée de vingt beaux dessins lavés à l'encre de la Chine, dans le magnifique cabinet de Cambis-Velleron à Avignon. Cette traduction, moins libre, dit-on, que celle de Mirabaud, l'emporte encore sur celle-ci par la clarté et l'élégance. W—s.

FERRARA (GABRIEL), chirurgien italien du 16^e siècle, pratiqua son art à Milan. Il fut un des premiers, au jugement de Freind, qui conseillèrent d'ouvrir la dure-mère pour donner issue à l'humeur épanchée entre cette membrane et la pie-mère. Le seul ouvrage que l'on possède de lui est intitulé : *Nuova selva di chirurgia*, etc., Venise, 1596, in-8° ; *ibid.*, 1627, traduit en latin par Pierre Uffenbach, *Sylva chirurgica in tres libros divisa*, Francfort, 1625, in-8° ; *ibid.*, 1629, 1644. Haller dit que Ferrara, retiré dans un cloître, échangea son véritable prénom de *Camille* contre celui de *Gabriel* ; il ajoute que, parmi les observations qui composent la *Forêt chirurgicale*, plusieurs attestent la superstition et la crédulité de l'auteur. Z.

FERRARA (ALPHIUS), médecin, naquit à Trestacagne (Sicile), en 1777. Après avoir terminé son cours d'études, il alla à Catane, où résidait son

(1) On peut voir dans les *Papiers relatifs au monastère de Little-Gidding*, par J. Worthington, insérés à la suite des *Vindiciæ antiquitatis Academiæ Ozoniensis*, par Thomas Key, Ox-

ford, 1730, 2 vol. in-8° (voy. Thom. HEARNE), une notice curieuse sur Nic. Ferrar et sur ses écrits, dans le nombre desquels on trouve : 1^o la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, suivant la concorde des évangélistes, en huit langues, chacune avec la traduction interlinéaire et mot à mot en latin ou en anglais ; 2^o l'*Évangile selon St-Jean*, en vingt et une langues, chacune avec la version interlinéaire latine ; 3^o le *Nouveau Testament*, en vingt-quatre langues, chacune écrite avec ses propres caractères. Les versions anglo-saxonne et galloise se trouvent dans chacune de ces trois polyglottes ; la cantabre et l'esclavonne dans les deux dernières.

frère aîné, savant naturaliste, et s'appliqua sous sa direction à l'étude de la médecine. Les Anglais ayant opéré un débarquement de troupes dans la Sicile, le jeune Ferrara fut d'abord nommé élève dans l'hôpital militaire qu'ils établirent à Messine, et peu de temps après il obtint au concours la place de médecin et de chirurgien en chef. Chargé de soigner les soldats anglais qui étaient revenus accablés d'infirmités de leur expédition d'Égypte, il en accompagna le plus grand nombre en Angleterre, et le gouvernement récompensa ses soins en lui donnant une place de médecin dans un hôpital de Londres. Après plusieurs campagnes en Espagne comme chirurgien-major, Ferrara retourna en Sicile et passa bientôt à l'île de Ste-Maure en qualité de chirurgien en chef des troupes anglaises stationnées dans ces parages. Il profita de quelques mois de loisir pour visiter deux fois la Grèce, et parvint à former un riche médailler, qu'il laissa à son frère aîné. Ayant obtenu sa retraite, il vint s'établir à Paris, où il mourut le 27 octobre 1829. Continuellement occupé de l'étude des sciences médicales, Ferrara s'était surtout acquis un grand renom comme opérateur oculiste. Il a publié : 1^o *Memoria sopra le acque della Sicilia*, Londres, 1811. M. Alibert, dans son grand ouvrage sur les eaux minérales, après avoir rapporté plusieurs extraits de ce mémoire, dit : *L'ouvrage de M. Ferrara annonce dans l'auteur des connaissances approfondies des sciences exactes, un esprit critique et observateur, et un grand amour pour le progrès des sciences*; 2^o *Sur le corail de la Sicile* (en anglais), Londres, 1815; 3^o *Coup d'œil sur les maladies les plus importantes qui règnent dans une des îles les plus célèbres de la Grèce, ou Topographie médicale de l'île de Leucade ou Ste-Maure*, Paris, 1827, in-8°. Les auteurs de la *Revue encyclopédique* rendirent compte de cet ouvrage dans des termes flatteurs. Parmi les manuscrits que Ferrara a laissés on trouve des observations et des aperçus qui devaient servir de base à un grand travail sur les maladies endémiques des îles Ioniennes, des mémoires sur l'histoire naturelle de la Sicile, et un journal de ses deux voyages en Grèce. Z.

FERRARE (HIPPOLYTE D'ESTE, connu sous le nom de CARDINAL DE), né en 1509 d'Alphonse d'Este, premier du nom, duc de Ferrare, et de la fameuse Lucrèce Borgia, fut élevé sous les yeux de son père, qui voulut surveiller lui-même son éducation et y contribua en l'initiant dans la science du gouvernement, les intérêts des princes, et dans les secrets de la politique. Hippolyte était jeune encore lorsque son père l'envoya en France à la cour de François I^{er}, auquel il avait l'honneur d'appartenir par d'assez étroites liaisons de parenté, Hercule II d'Este, son frère et fils aîné d'Alphonse, ayant épousé madame Renée de France, sœur de la première femme de François I^{er}. Il était aussi oncle du duc de Guise, dont sa nièce était la femme. Tant de titres, du talent, des qualités aimables, le firent accueillir avec une extrême

bienveillance. Le roi le prit en amitié, le trouva digne de son estime et lui donna sa confiance. Bientôt le jeune prince italien, devenu Français par adoption, se vit comblé de grâces. Les plus riches bénéfices, les plus hautes dignités ecclésiastiques, devinrent son partage. Le 5 mars 1539, le pape Paul III le fit cardinal, à la recommandation du roi. La même année, il obtint l'archevêché de Milan, le gouvernement du patrimoine de St-Pierre, l'archevêché de Lyon et la protection des affaires de France à Rome. En 1540, le roi lui donna entrée dans son conseil privé et le gratifia de l'abbaye de St-Médard de Soissons. Il eut en 1546 l'évêché d'Autun, dont il se démit en 1550 pour l'archevêché de Narbonne. Il quitta cet archevêché et reçut en échange les abbayes de Pontigny et de Bolbonne. Il ne fut pas moins favorisé par Henri II, du conseil duquel il continua d'être membre, et qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Ce prince le mit constamment sur la liste de ceux qu'il fit présenter par la faction de France pour la papauté, dans les trois conclaves tenus pour les élections de Jules III, de Marcel II, de Paul IV. Le cardinal de Ferrare fut chargé de négocier avec le pape Jules III une ligue contre l'empereur, en faveur de la maison Farnèse, que le roi protégeait, et il parvint à la conclure. En 1550 il échangea avec le cardinal de Tournon l'archevêché de Lyon contre d'autres bénéfices. En 1552, il fut nommé lieutenant général pour le roi, et commandant du duché de Parme et de la province de Sienne, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France. Il les gouverna pendant deux ans avec sagesse, prudence et équité, et les défendit courageusement contre les attaques des Impériaux et des Florentins. En 1554 il eut la surintendance des affaires de France près du Saint-Siège. Sous Charles IX, en 1562, Pie IV l'envoya en France à l'occasion du colloque de Poissy, dans lequel ce pape craignait que Catherine de Médicis n'eût trop de condescendance pour la réformation. Après quelques obstacles que mirent le parlement et l'université à la vérification de ses pouvoirs, il sut y soutenir le dogme catholique avec force, sans choquer les partisans de la nouvelle doctrine : il ne refusa pas même de communiquer avec eux. Il se fit introduire dans la maison du roi et de la reine de Navarre, leurs protecteurs, et poussa la condescendance jusqu'à assister une fois au prêche. Cette complaisance, dont le véritable motif était ignoré à Rome, y fut vivement blâmée, et il s'en fallut peu qu'on ne lui retirât ses pouvoirs. Elle eut néanmoins pour effet de détacher le roi de Navarre de la nouvelle religion, ce qui n'était pas un médiocre avantage. La fortune ecclésiastique du cardinal de Ferrare reçut de nouveaux accroissements dans ce voyage. La mort du cardinal de Tournon laissant l'archevêché de Lyon vacant, il en fut pourvu pour la seconde fois, et l'échangea bientôt pour celui d'Arles, auquel on ajouta trois abbayes. Dans la

même année, 1562, le cardinal de Pise, qui s'était fait pourvoir en cour de Rome de l'abbaye chef-d'ordre de Prémontré, la lui résigna. En 1563, il reprit l'archevêché de Narbonne, qu'il avait eu quinze ans auparavant, et dont il s'était démis pour avoir d'autres bénéfices. Il garda cette riche dotation jusqu'à sa mort, embarrassé de trop grandes affaires pour avoir le temps de songer à tant de charges spirituelles. Sa vie entière se passa dans des négociations et des occupations politiques. Il fut envoyé à l'empereur pour aviser aux moyens de rétablir et de maintenir la paix entre les princes chrétiens, et si cette commission n'eut pas un parfait succès, ce ne fut de sa part ni manque de talents ni faute de soins et d'habileté. « Enfin, dit un historien célèbre, son corps étant usé beaucoup plus par le travail que par les années, » il mourut à Rome le 2 décembre 1572, et fut enterré à Tivoli, dans l'église des Cordeliers. On reprocherait au cardinal de Ferrare cette cumulation de bénéfices hors de toute mesure, qui fit dire à un écrivain religieux qu'il en était comme accablé : *exoneratus plus quam ornatus*, et ces nombreuses permutations qui semblaient faire du patrimoine ecclésiastique une marchandise de commerce, si elles ne trouvaient une sorte d'excuse dans le relâchement général et les abus qui régnaient alors, et si d'éminents services rendus à l'Eglise et à l'État ne jetaient un voile sur ce qu'elles ont de répréhensible. On ne peut disconvenir que le cardinal de Ferrare n'ait eu de grands talents, dont il fit un noble et bon usage, et que sa vie, extrêmement laborieuse, n'ait été constamment employée au bien public. Il cultivait les lettres, protégeait les savants et les admettait à sa familiarité. On compte parmi ceux qu'il honorait de cette intimité Paul Manuce, Antoine Muret, Lelio Calcagnini et d'Ossat, qui depuis fut cardinal. Il aimait aussi les arts et les encourageait par ses libéralités. « Les bâtiments superbes qu'il a élevés en France, dit de Thou, les jardins de Monte-Cavallo, qu'il a fait faire avec une dépense vraiment royale, et que l'on va voir encore aujourd'hui de toutes les parties de l'Europe, seront à jamais des monuments de sa magnificence. » Muret lui a dédié ses *Leçons diverses*, et a prononcé son oraison funèbre que l'on trouve parmi ses écrits. L—v.

FERRARE (ANNE DE), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène (voy. ESTE), et de Renée de France, naquit le 16 novembre 1531, et fut mariée le 4 décembre 1549 au duc d'Aumale, François de Lorraine, qui devint duc de Guise en 1550, et qui s'est rendu si célèbre sous le surnom du *Balafré* (voy. GUISE). Elle partagea les dangers de son époux dans ces temps orageux, et le seconda quelquefois par son énergie. Ce prince ayant été assassiné par Poltrot en février 1563, elle poursuivit juridiquement la punition de ce meurtre avec beaucoup d'ardeur, et ce ne fut pas sans peine que Catherine de Médicis obtint qu'elle se

XIII.

réconciliât (en 1566) avec l'amiral Coligny, après qu'il eut assuré avec serment qu'il n'avait eu aucune part à ce crime. Bientôt après Anne épousa (mai 1566) Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui venait de faire casser son mariage avec Françoise de Rohan. La nouvelle duchesse de Nemours continua de prendre part aux troubles civils, et la cour la retint quelque temps prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise. Elle mourut le 7 mai 1607, laissant de son premier mariage Henri et Louis de Guise, tués à Blois en 1588, et Charles, duc de Mayenne; de son second mariage elle laissa deux fils : Charles-Emmanuel, duc de Nemours, l'un des principaux ligueurs, qui fut gouverneur de Paris pendant le siège qu'y mit Henri IV en 1590, et Henri, marquis de St-Sorlin, aïeul de Marie-Jeanne-Baptiste, duchesse de Savoie, et de Marie-Françoise-Élisabeth, reine de Portugal. On a l'oraison funèbre d'Anne de Ferrare par Sev. Bertrand, Paris, 1607, in-4°, et on trouve son éloge par le P. Hilar. de Coste dans ses *Éloges et vies des roynes, des princesses*, etc., t. 1. C. M. P.

FERRARI, troubadour dont il ne nous reste aucune production, mais qui, d'après une histoire et des notes manuscrites, fut célèbre en Lombardie par la pureté avec laquelle il parla le provençal et par les ouvrages qu'il composa dans cette langue. Ce poète, constamment attaché à la maison d'Este, florissait en 1264 à Florence. Vers cette époque, il était chargé de recevoir les jongleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, son puissant protecteur. Il improvisait des réponses à toutes les questions que lui adressaient les troubadours, qui ne le désignaient que sous le titre de *Maître*. On ajoute que Ferrari était connu non-seulement par des couplets et des sirventes supérieurs à tous ceux qu'on avait publiés jusqu'à lui en Lombardie, mais encore par un recueil contenant un choix des couplets les plus parfaits de divers troubadours, tant sous le rapport de la pensée que sous celui de l'expression. P—x.

FERRARI (JEAN-MATHIEU), médecin italien du 15^e siècle, naquit au château de Grado dans le Milanais, dont il prit le titre à la place de son véritable nom. Après avoir obtenu le doctorat en 1450 à Milan, il exerça sa profession dans cette ville avec une telle distinction, que bientôt il fut appelé à l'université de Pavie pour y occuper la première chaire de médecine. Il remplit honorablement les devoirs de cette place jusqu'à sa mort, arrivée au mois de décembre 1472. Dans ses ouvrages, qui ne sont plus guère consultés aujourd'hui, Ferrari se montre l'admirateur d'Avicenne, qu'il commente longuement et fastidieusement. Le docteur Portal assure néanmoins que l'on trouve dans ces commentaires si prolixes plusieurs observations anatomiques importantes dont quelques médecins modernes se sont fait honneur. 1^o *Practicæ pars prima et secunda, vel com-*

mentarius textualis cum ampliationibus et additionibus materialium in nomen Rhazis ad Alman-sorem; adjuncto etiam textu, Pavie, 1471, in-fol.; ibid., 1497; Venise, 1520, in-fol.; Lyon, 1527, in-4°, etc.; 2° *Expositiones super vigesimam secundam fen tertie canonis Avicennæ*, Milan, 1494, in-fol.; 3° *Conciliorum secundum vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium*, etc., Pavie, 1501, in-fol.; Venise, 1514, in-fol.; Lyon, 1533, in-fol., etc. C.

FERRARI (ANTOINE), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, était né en 1444 à Galatina, petite ville du royaume de Naples. Ses parents étaient d'origine grecque, et il en tire vanité dans plusieurs endroits de ses écrits. Après avoir terminé ses études à Nardo sous la direction de son aïeul paternel, il s'appliqua à la médecine, suivit les cours des écoles les plus célèbres de l'Italie, fut reçu docteur à l'université de Ferrare, et vint ensuite à Naples où il exerça son art avec succès. Son goût pour les lettres l'ayant mis en rapport d'amitié avec Sannazar et Pontanus, ils parlèrent de lui au roi dans des termes si honorables, que ce prince le nomma son médecin. La faveur dont il jouissait à la cour lui attira des envieux; et comme son caractère pacifique le rendait peu propre à lutter contre ses ennemis, il prétexta le mauvais état de sa santé pour demander la permission de retourner dans sa patrie. Il y vécut quelque temps dans une situation tranquille, qu'il décrit lui-même avec un charme qui prouve qu'il en sentait tout le prix. Ce fut à Galatina, ou à Gallipoli, qui n'en est distant que de quelques milles, qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Il fut détourné de ses occupations par l'ordre qu'il reçut d'accompagner Alphonse, duc de Calabre, au siège d'Otrante dont les Turcs s'étaient emparés. Après la reddition de cette place, le roi l'engagea à se rendre à Naples, où il chercha à le fixer de nouveau par différents emplois. Il fit un voyage en France, chargé d'une mission particulière. En 1504, se rendant de Bari en Calabre par mer, il fut pris par des corsaires barbaresques, qui lui enlevèrent tous ses effets, et il ne put recouvrer sa liberté qu'en s'obligeant à leur payer sa rançon. Après tant de traverses, Ferrari obtint la permission de se fixer à Lecce; mais les bienfaits de la cour ne le suivirent pas dans sa retraite, et on prétend qu'il y éprouva quelquefois les atteintes du besoin. Tourmenté de la goutte dans sa vieillesse, il essaya de charmer ses douleurs en composant des vers sur cette cruelle maladie. Il mourut à Lecce, le 12 novembre 1517, à 75 ans. C'était un homme de beaucoup d'esprit et d'une érudition peu commune. Il avait étudié avec un égal succès la philosophie, la médecine, les antiquités, l'histoire et la poésie; et c'est un des premiers modernes qui se soient occupés de faire des cartes géographiques et hydrographiques. Paul Jove lui a consacré un article dans ses *Elogia illustrium virorum*. La vie de

Ferrari a été écrite en italien par Dominique de Angelis, et en latin par Pierre-Antoine de Magistris et Jean-Baptiste Pollidori. On a de lui : 1° *De situ Japygiæ; descriptio urbis Gallipolis; de villa Valle*, etc., Bâle, 1558, in-8°; ibid., même année; Naples, 1624, in-4°, avec des notes d'Antoine Scorrano, et la vie de l'auteur, par de Magistris; mais la meilleure édition est celle de Lecce, 1727, in-8°, publiée par les soins de Jean-Bernardin Taffuri. La description de la Japygie (la Pouille) a été insérée par Burmann dans le *Thesaur. antiquitat. Italie*, t. 9, par Dominique Giordano dans le *Delectus scriptorum rerum neapolitanarum*, et par Calogera dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, t. 7. Paul Jove compare le style de cet ouvrage à celui des meilleurs écrivains de l'antiquité. 2° *De situ elementorum, de situ terrarum, de mari et aquis et fluviorum origine*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur relève plusieurs erreurs accréditées de son temps, n'offre plus qu'un intérêt de curiosité. On le trouve joint à la seconde édition de la description de la Japygie, Bâle, 1558. On assure que Ferrari est encore auteur d'un *Traité de l'origine et de la nature des choses*, dont le manuscrit en français est conservé à Tuviano. 3° *Successi dell' armata turchesca nella città d'Otranto dall' anno 1480; Progressi dell' esercito ad armata condotta da Alfonso duca di Calabria*, Cupertino, 1583, Naples, 1612, in-4°. Le titre annonce que l'ouvrage a été traduit du latin de Ferrari en italien par J.-Mich. Marziano; mais on ne connaît qu'un opuscule de Ferrari sur la prise d'Otrante, intitulé : *De capta Hydrunte*; et Pollidori, le meilleur et le plus instruit de ses biographes, doute qu'il ait eu aucune part à l'ouvrage dont Marziano s'est plu à le faire l'auteur. On trouvera encore quelques opuscules imprimés ou inédits de Ferrari, cités par le Toppi, *Bibl. napolet.*, et par Cinelli, *Bibl. volante*. W—s.

FERRARI GAUDENCE (GAUDENZIO), né à Valdugia dans la vallée de la Sésia, diocèse de Novare, vers l'an 1484, fut un des plus célèbres peintres de son siècle et de l'école lombarde. Dès sa première jeunesse Ferrari vint à Verceil, à l'école du professeur de peinture Giovenone Hyrôme; il passa à Milan, chef-lieu de l'école lombarde, sous la direction du peintre Cervio; enfin il a suivi l'école du Pérugin à Rome, où ayant connu Raphaël Sanzio, il fut par lui employé dans les peintures du Vatican, aux salons Borgia, ainsi qu'à la Farnesina dans la rue de la Longara à Rome. En l'an 1517, Gaudence retourna en Lombardie et dans la vallée de Sésia, où il a laissé des essais de son habileté dans la peinture; notamment à Varallo, on admire dans l'église des Franciscains, sur le mur de façade au chœur, la représentation du Calvaire, où Ferrari s'est figuré conjointement à son ami Pelagrino di Modena. Au sanctuaire dit *lo Sacramente di Varallo*, Ferrari a travaillé à la composition des plus belles statues, et il a peint plusieurs chapelles qui sont parfaitement conservées

et admirées par les amateurs. L'abbé Lanzi, en parlant de Gaudence, dit qu'il est un des chefs de l'école lombarde, et que parmi ses élèves se sont signalés Stella di Caravaggio, Lunino Bernardini, le Lovini et Zanetti, dans les peintures desquels on reconnaît la manière et le *colorito* du maître qui puisa dans les études du grand chef de l'école, le célèbre Léonard de Vinci, qui fut le maître de Pazzi dit le *Sodoma*, né à Verceil l'an 1479, et qui passa en Toscane très-jeune. Les voyageurs s'arrêtent à Verceil pour admirer les quatre grands tableaux sur les murs peints par Ferrari, en l'église St-Christophe, où, dans le compartiment qui représente l'adoration des Mages, on voit le portrait de Gaudence, à longue barbe rouge, ayant une toque noire sur la tête, et dans le tableau de la chapelle du Crucifix, le même Ferrari a figuré les portraits de son maître Giovenone et de l'écolier Lanino; ce qui fut exactement démontré dans l'histoire de la littérature et des arts du Verceillais, publiée en 1824. La ville de Milan renferme les plus beaux tableaux à l'huile peints par Gaudence, et Paris possède dans la galerie impériale du Louvre le précieux tableau du St-Paul en méditation (n° 1001 du catalogue) : le grand apôtre tient un livre ouvert devant lui sur un pupitre; au milieu d'un paysage que le vide de la fenêtre permet d'apercevoir, le peintre a représenté la conversion. Ce tableau porte l'an 1545 avec le nom *Gaudentius*. Ce tableau est le même qui fut en 1800 enlevé de l'église des Grâces à Milan, et qui avait été peint en concurrence du Titien, qui avait à la même époque peint le tableau du Couronnement d'épines, tableau de la même galerie (n° 1251). Gaudence Ferrari était d'une taille ordinaire, cheveux rouges, nez aigu, yeux petits, avec une barbe garnie et rougeâtre; il fut célibataire et très-modeste dans ses compositions. Il mourut en 1550.

G—RY.

FERRARI (BARTHÉLEMI), quelques-uns le nomment *Ferrera*, naquit à Milan en 1497. Sa famille était une des premières de la ville. Étant demeuré orphelin fort jeune, et déclaré majeur avant l'âge, il se mit à la tête de ses affaires, administra son bien avec sagesse, et du revenu fit d'abondantes aumônes, qui venaient d'autant plus à propos que les temps étaient difficiles et les ressources rares à cause du malheur des guerres. Ayant trouvé dans deux autres gentilshommes, l'un nommé Antoine-Marie Zacharie et l'autre Jacques-Antoine Morigia, les mêmes sentiments dont il était animé, et le même goût pour une vie utile au service de l'Église, ils se réunirent pour instituer une nouvelle congrégation, dont ils jetèrent les premiers fondements en 1530; ils se mirent sous la direction d'un fameux prédicateur qui leur conseilla la lecture assidue des Épîtres de St-Paul. Cet institut fut confirmé en 1553, et ceux qui l'avaient embrassé s'engagèrent par des vœux solennels, après en avoir obtenu la permission de Paul III, en 1555. Le but de l'établissement est de former

des ministres de l'Évangile aussi recommandables par la pureté de leurs mœurs et leur instruction que par leur désintéressement et leur zèle pour le salut des âmes. Paul III leur donna le nom de *Clercs réguliers de St-Paul*. Ils furent aussi appelés *Barnabites*, soit à cause de leur dévotion à St-Barnabé, qui passait pour avoir fondé l'église de Milan, soit plutôt parce qu'ils firent leurs premiers exercices dans une église de chanoines réguliers dédiée à ce saint apôtre. Cette institution se répandit en Italie et eut quelques maisons en France. Ferrari en fut élu supérieur général en 1542, et mourut comme un saint en 1544.

L—Y.

FERRARI (JÉRÔME), savant philologue dont quelques biographes ont fait le frère et d'autres le fils d'Octavien (*voy.* l'art. suivant), n'était pas de la même famille. Né en 1501, non pas à Milan, mais à Correggio, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut en 1527 pourvu d'un bénéfice sur la résignation de son oncle, recteur de la paroisse St-Blaise de Corrége. Il vint peu de temps après à Rome, où ses talents lui méritèrent bientôt la protection des membres les plus distingués du sacré collège, entre autres du cardinal Cesarini, qui voulut l'avoir logé dans son palais. On attendait avec impatience le fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut en 1542. Ses obsèques eurent lieu dans l'église St-Laurent in *Damaso*, où ses amis lui élevèrent un monument avec une inscription rapportée par Colleoni dans les *Scrittori di Correggio*, p. 32, et par Tiraboschi, *Bibliot. modenese*, t. 2, p. 274. La même année, il avait publié ses remarques (*emendationes*) sur les Philippiques de Cicéron, précédées d'une épître à Paul Manuce l'imprimeur. Cet ouvrage estimable a été reproduit, en 1562, par des contrefacteurs lyonnais.

W—S.

FERRARI (OCTAVIEN), célèbre philosophe du 16^e siècle, né le 25 septembre 1518 (1) à Milan, était de la même famille qu'Octave Ferrari (*voy.* FERRARI, Octave), avec lequel la ressemblance du prénom l'a fait confondre quelquefois. On conjecture que son père se nommait Jérôme (2). Dans sa jeunesse il fréquenta les universités d'Italie dont les professeurs avaient alors le plus de réputation, et se rendit très-habile dans les lettres et la philosophie. Il cultiva dans le même temps la médecine avec beaucoup de succès; mais il ne voulut point se livrer à la pratique de cet art, qui demande de la part de celui qui l'exerce un dévouement dont Ferrari ne se sentait pas capable. De retour à Milan, il y passa quelques années, occupé de per-

(1) Et non 1508, comme on lit dans les *Scriptor. mediol.*; mais c'est évidemment une faute typographique; car l'Argelati n'a fait que traduire l'article FERRARI, que l'on trouve dans le tome 5 des *Mémoires* du P. Nicéron, en y ajoutant quelques détails qui malheureusement sont inexacts.

(2) On ne conçoit pas comment Sax, biographe si judicieux, a pu, dans son *Ouvmasticon* (t. 3, p. 450), donner pour père à Ferrari Jérôme Fantoni, dominicain, surnommé de *Ferraria* ou de *Ferraris*, parce qu'il avait exercé l'office d'inquisiteur à Ferrare. *Voy.* les *Scriptor. ord. prædical.*, t. 2, p. 84.

fectionner ses connaissances. Son nom figure, en 1548, dans la liste des professeurs de l'université de Pavie (1); il y remplissait la chaire de logique; mais il s'en démit en 1554, pour l'enseignement de la philosophie à Milan, dans l'école fondée l'année précédente par Paul Canobio, et qui de son nom prit celui de *Canobienne*. Octavien y professa dix-huit ans avec un succès toujours croissant et qui, selon toute apparence, ne contribua pas peu à la prospérité du nouvel établissement. Lié d'une étroite amitié avec Paul Manuce et le Poggiano, il entretenait avec ces deux élégants écrivains une correspondance dont on retrouve des traces dans leurs recueils épistolaires. Il consacra les dernières années de sa vie à la rédaction d'ouvrages qui devaient encore accroître sa réputation; mais il n'avait pu terminer ses recherches sur l'origine des Romains lorsqu'il mourut, en 1586. Son éloge funèbre fut prononcé par deux de ses amis, Barthélemi Capra (2), savant jurisconsulte, qu'il avait institué son exécuteur testamentaire, et François Ciceri, grammairien, qui n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être (3). La mémoire d'Octavien fut honorée d'une médaille, qui est gravée dans le *Museum Mazzuchellianum*, t. 1, pl. 89. Outre quelques *Lettres* latines et italiennes, imprimées avec celles de Manuce et de Poggiano, on a de Ferrari: 1^o *De disciplina encyclo*, Venise, Paul Manuce, 1560, in-4^o. C'est une espèce d'encyclopédie servant d'introduction à l'étude de la philosophie d'Aristote. 2^o *De sermonibus exotericis*, Venise, id., 1575, in-4^o. Cet ouvrage, très-utile aux personnes qui voudraient connaître à fond les principes du philosophie de Stagyre, a été reproduit avec le précédent par les soins de Melch. Goldast, sous ce titre: *Clavis philosophiæ aristotelicæ*, Francfort, 1606, in-8^o. 3^o *De origine Romanorum*, Pavie, 1588, in-8^o. Cette édition, donnée par Barth. Capra, n'a pas été connue des bibliographes qui citent comme la première celle de Milan, 1607 ou 1617. L'ouvrage a été réimprimé par Grævius en tête du tome 4^{er} de son *Thesaur. antiquitat. romanar.* Personne, dit Tiraboschi, n'a combattu plus fortement que Ferrari les fables dont Annus de Viterbe avait obscurci les origines du peuple romain; et, bien que son ouvrage ne soit pas exempt d'erreurs, il y montre beaucoup d'érudition, employant avec un bon sens exquis, pour reconstruire l'histoire des temps qui précédèrent la fondation de Rome, les passages des meilleurs écrivains grecs et latins qu'il cite fidèlement. Ferrari avait laissé manuscrite la traduction la-

tine de quelques morceaux d'*Athénée*; celle du *Traité de la cavalerie de Xénophon* et des *notes* sur plusieurs anciens auteurs. La *Storia della letteratura ital.* de Tiraboschi contient, t. 7, p. 891, une excellente notice critique sur Ferrari. W—s.

FERRARI. Voyez GIOLITO.

FERRARI (Louis), mathématicien, naquit à Bologne le 2 février 1522. Ses parents, ruinés par la guerre, ne purent lui faire donner la moindre instruction. Il les quitta à l'âge de quatorze ans et se rendit à Milan, d'où sa famille était originaire. Cardan le prit d'abord à son service et s'aperçut bientôt que le jeune Ferrari n'était pas à sa place; il l'employa comme secrétaire, lui fit donner de l'instruction, se chargea lui-même de lui enseigner les mathématiques, et Ferrari, secondé par tant de bienfaits, fit des progrès si rapides, qu'à dix-sept ans il fut en état de professer les mathématiques et de soutenir plusieurs thèses avec la plus grande distinction. Dans ce temps vivait un nommé Jean Colla, dont le principal plaisir était d'embarrasser les savants par des questions captieuses. Il avait proposé un problème qui, étant analysé, conduisait à une équation du 4^e degré. Aucune méthode n'indiquait encore comment on pouvait résoudre ces sortes d'équations; on croyait même la chose impossible. Cardan seul semblait espérer qu'on en viendrait à bout: il communiqua le problème à son élève, en l'engageant fortement à y travailler. Ferrari, plein d'ardeur et d'émulation, justifia en effet l'espoir de son maître, en rapportant bientôt une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4^e degré. Montucla rapporte cette méthode dans son *Histoire des mathématiques*, et défend Ferrari contre les injustes reproches de Wallis, qui, dans son *Traité d'algèbre historique et pratique*, l'accuse de n'avoir fait aucune découverte en mathématiques. Si, en effet, Wallis eût consulté les ouvrages de Cardan et de Bombelli, il n'aurait pas ajouté cette erreur à celles qui fourmillent dans l'histoire qu'il prétendait écrire. Ferrari fut encore versé dans l'architecture, la géographie, les langues grecque et latine. Il avait à peine vingt-deux ans, que plusieurs princes de l'Italie se disputaient l'avantage de l'avoir à leur cour. Il préféra celle du cardinal Hercule Gonzague et du prince don Ferrante, son frère, gouverneur de Milan, qui lui confia le soin de lever la carte de cet État. Il y travailla huit ans, au bout desquels une incommodité, aggravée par l'abus des plaisirs, le força de quitter brusquement le service des Gonzague: c'était en 1561. Il retourna à Bologne, où il retrouva Cardan, son ancien bienfaiteur, qui lui procura une chaire de mathématiques; mais il ne put la remplir longtemps. Il mourut l'année suivante, âgé de 45 ans, et d'une manière si subite, qu'on soupçonna qu'il avait été empoisonné par sa sœur, héritière d'une fortune passable. Cardan, en faisant l'éloge de l'esprit de Ferrari, peint ses qualités morales

(1) Et non de Padoue, comme le disent Nicéron, l'Argelati, etc. Ferrari n'est pas même nommé dans l'*Histor. gymnasii Patavini* de Papadoli.

(2) Si, comme le dit Nicéron, Ferrari légua sa bibliothèque à Capra, l'on doit en conclure qu'il avait eu le malheur de perdre le fils dont il parle dans une lettre à Manuce comme d'un enfant qui donnait les plus belles espérances.

(3) Les ouvrages de Ciceri, restes longtemps dans la poussière des bibliothèques, ont été publiés par l'abbé Casati, Milan, 1782. Ce sont des *Discours* et des *Lettres* pleines de détails curieux sur l'histoire littéraire du 16^e siècle.

d'une manière bien défavorable : il le représente comme un débauché, un impie, et d'un caractère si colère et si violent, que lui-même osait à peine l'approcher. Il n'existe aucun ouvrage imprimé de Ferrari, si ce n'est deux épigrammes, l'une en grec, qui précède le poème des *Heures* de Noël Conti, et l'autre en latin, à la fin du 4^e livre de *L'An*, du même auteur. N—T.

FERRARI (BARTHÉLEMI), habile mécanicien, né à Bologne dans le 17^e siècle, fit ses études à l'université de cette ville, où il prit ses degrés en philosophie et en médecine. Son goût le portait vers les sciences, et il s'appliqua surtout avec succès à la mécanique. Il construisit pour Gonzague, duc de Sabioneta, une horloge très-compiquée, et en publia lui-même la description sous ce titre : *Dello sferologio e sue operazioni*, Bologne, 1683, in-8^o. Cette horloge, dit Cinelli, indiquait non-seulement les heures, mais encore les mouvements de la lune, des planètes et de toutes les étoiles, qui étaient gravées sur un globe, soutenu par un atlas en bronze d'un pied de hauteur. W—S.

FERRARI (ANDRÉ), né à Gênes, d'une famille dans laquelle les dispositions pour le dessin semblaient un don de la nature, reçut de Bernard Castello les premières leçons de son art, se perfectionna ensuite sous Bernard Strozzi, dit le *prêtre génois*, et obtint une grande vogue. Les productions de son pinceau actif se multiplièrent au point qu'il n'y a pas d'églises, de palais et de maisons de particuliers, soit de Gênes, soit des environs, qui ne possèdent quelque ouvrage de ce peintre agréable, dont le talent universel traitait avec un vrai mérite l'histoire, le paysage, les fleurs, les animaux et le portrait en grand et en miniature. Pour se soustraire aux liens du mariage et pour se livrer plus librement à ses occupations, il prit l'habit ecclésiastique. Son ardeur au travail le fit aussi lutter jusqu'à la fin de sa carrière contre les douleurs d'une goutte opiniâtre. Ce peintre infatigable mourut en 1669, à l'âge de 70 ans. — *Gregorio* FERRARI, né à Port-Maurice en 1644, mort à Gênes en 1726, étudia la manière du Corrège, demeura à Parme, peignit pour diverses églises, soit à l'huile, soit à fresque. — Il eut un fils, *Lorenzo* FERRARI, qui cultiva la peinture et suivit les traces de son père. Il vécut dans le célibat et prit l'habit ecclésiastique; on l'appelait *l'abbé Ferrari*. Il mourut en 1744, âgé de 64 ans. V—T.

FERRARI (PHILIPPE), religieux servite, naquit à Ovillo, village près d'Alexandrie de la Paille, dans le Milanais : laborieux, avide de connaissances, il apprit les langues, cultiva la théologie et les lettres, s'appliqua surtout aux mathématiques, pour lesquelles il avait un goût particulier, et les enseigna dans l'université de Pavie avec beaucoup de réputation. Son mérite lui valut l'attention et les bontés des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII; et l'estime qu'il avait inspirée

à ses confrères le fit appeler aux premières charges de sa congrégation. Il en fut élu deux fois général et deux fois vicaire général. Il mourut en 1626. On a de lui : 1^o *Nova topographia in martyrologium romanum*, Venise, 1609, in-4^o; 2^o *Epitome geographica in IV libros divisa*, Pavie, 1605, in-4^o (1); 3^o *Catalogus sanctorum Italiæ*, Milan, 1613, in-4^o. Quelques portions de cet ouvrage ont été insérées dans la collection des Bollandistes; 4^o *Catalogus sanctorum qui in Martyrologio non sunt*, Venise, 1625, in-4^o; 5^o *Topographia poetica*, Pavie, 1612, in-4^o; 1627, in-8^o (c'est un dictionnaire de l'ancienne géographie); 6^o *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4^o: c'est le plus célèbre des ouvrages de Ferrari; il est totalement différent de l'*Epitome geographica*; les articles, toujours accompagnés de la citation des auteurs qui en ont parlé, y sont rangés selon l'ordre alphabétique de leur nom latin; mais l'ouvrage est précédé d'un *Index* des noms vulgaires, avec le renvoi aux noms latins, et contenant plus de 9,600 articles. Il fut réimprimé à Paris, en 1670, in-fol., par les soins de l'abbé Baudrand, qui l'augmenta de moitié, mais qui, au lieu de corriger ce qu'il y avait de défectueux, a joint de nouvelles fautes aux premières. L—V.

FERRARI (SIGISMOND), religieux dominicain, né à Vigevano au duché de Milan en 1580, entra jeune dans le couvent de l'ordre des Frères prêcheurs de cette ville, et y fit profession presque aussitôt après; il fut envoyé en Espagne pour y faire ses études. Il y eut pour maître Pierre Ledesma du même ordre, théologien célèbre. Sigismond Ferrari fit sous lui de grands progrès. Revenu en Italie, il fut envoyé à Gratz en 1627 pour y être à la tête des études de la province de Styrie, et en 1635 de celles de la province de Vienne; il fut fait en même temps procureur général de la nation d'Autriche. En 1636, il fut nommé commissaire des missions établies en Hongrie : il y eut beaucoup de succès; mais le travail ayant altéré sa santé, il obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut dans le couvent de Ste-Sabine en 1646, âgé de 57 ans. Les veilles et les austérités abrégèrent sa vie. Il s'était condamné à ne jamais manger de viande. Exemplaire dans ses mœurs, aussi assidu à la prière qu'à l'étude, plein de zèle et de charité, il fut le restaurateur de la discipline régulière en Styrie et en Hongrie. C'est l'éloge que fait de Sigismond Ferrari l'historien de son ordre. Il a laissé les ouvrages suivants : 1^o *De rebus Hungaricæ provinciæ sacri ordinis Prædicatorum, partibus quatuor et libris octo distincti commentarii*, Vienne, 1637, in-4^o de 641 pages. L'ouvrage est suivi d'un *Appendix; scilicet vita B. Augustini ordinis Prædi-*

(1) Ce petit ouvrage, fort rare, est composé de quatre dictionnaires, qui ont chacun leur pagination à part. Le premier est pour les villes, et contient 12 et 234 pages; les trois autres parties, contenant les fleuves, les montagnes et les lacs, n'ont que 60, 16 et 16 pages.

catorum.... per Joannem Tomcum Marnavitiun, Bosnensem episcopum et coadjutorem Zagrabiensem, fideliter collecta; 2^o Correctorium poematis super universam Summam sancti Thomæ, et quelques ouvrages de théologie qui paraissent n'avoir pas été imprimés. L—v.

FERRARI (JEAN-BAPTISTE), né à Sienne, entra dans la compagnie de Jésus en 1602, à l'âge de vingt-deux ans, et se distingua également par son esprit et par l'étendue et la variété de ses connaissances. Après avoir enseigné les belles-lettres pendant quatre ans, il occupa la chaire d'hébreu dans le collège de son ordre à Rome, et y professa cette langue pendant un grand nombre d'années. Vers la fin de ses jours il se retira à Sienne, où il mourut le 1^{er} février 1653. On a de ce savant : 1^o *Flora seu de florum cultura*, Rome, 1633, in-4^o, avec fig. Rottendorff en a donné une nouvelle édition à Amsterdam, 1646. Lud. Aureli en a fait une traduction italienne qui a paru à Rome en 1658, in-4^o. Selon Haller, cet ouvrage est écrit d'un style boursoufflé et est rempli de fables; 2^o *Laudatio Marsilii Cognati, medici, in ejus funere habita*, 1612, in-4^o; 3^o *Nomenclator Syriacus*, Rome, 1622, in-4^o. Bochart faisait peu de cas de cet ouvrage et accuse l'auteur de ne point connaître le syriaque, ce qui l'a conduit à mal traduire les mots syriaques dont son ouvrage offre la signification; 4^o *De Christi liberatoris obitu, oratio*, ibid., 1623, in-4^o; réimprimée avec quelques autres pièces du même genre, ibid., 1641, in-12; 5^o *Orationes XXV*, Lyon, 1623; les mêmes avec neuf autres discours, Milan, 1627, in-12, et Rome, 1633, in-24. Cette édition contient trois nouveaux discours; 6^o *Hesperides sive de malorum aureorum cultura et usu libri IV*, Rome, 1646, in-fol. (voy. J. COMMELIN). Ce traité de la culture des orangers est encore quelquefois recherché à cause de 101 planches gravées par C. Bloemaert, dont il est enrichi; 7^o *Collocutiones*, Sienne, 1646, in-4^o. J—N.

FERRARI (FRANÇOIS-BERNARDIN), savant italien du 17^e siècle, naquit en 1576 ou 1577 à Milan, et y fit ses études sous les plus habiles maîtres. Lorsque le cardinal Frédéric Borromée, neveu du saint cardinal Charles, eut succédé à son oncle dans cet archevêché, et qu'il eut formé le projet de rassembler de toutes les parties de l'Europe des livres rares et curieux pour en former la bibliothèque Ambrosienne, Ferrari fut chargé d'en aller recueillir en Espagne, tandis que d'autres savants parcouraient pour le même objet l'Italie, la France, l'Allemagne, et même les îles et le continent de la Grèce. La bibliothèque composée des résultats de ces immenses recherches fut ouverte en 1609. Pour la rendre plus utile, le cardinal y joignit un collège auquel il donna aussi le titre d'Ambrosien, et qui devait être composé de seize docteurs dans toutes les facultés; mais leur nombre ne s'éleva jamais au-dessus de neuf. Ferrari fut un des premiers reçus et l'un de ceux qui donnèrent le plus d'illustration à ce collège

par leurs leçons et par leurs ouvrages. On a de lui trois livres *De ritu sacrarum Ecclesie catholice concionum*, Milan, 1618 et 1620, in-4^o; réimprimé plusieurs fois à Paris, à Utrecht, etc. Cet ouvrage, rempli de recherches curieuses et savantes sur tout ce qui appartient à la manière de prêcher dans les différents siècles et chez les différentes nations, prouve que son auteur était profondément versé dans l'étude des poètes grecs et latins, dans l'histoire ecclésiastique et la littérature sacrée et profane. Le cardinal Borromée en avait composé un sur le même sujet intitulé : *De episcopo concionante*; mais il l'embrassait avec moins d'étendue et le traitait avec moins de profondeur. Dupin, qui a donné un long extrait de celui de Ferrari (*Biblioth. des aut. ecclés.*, t. 17, p. 109, etc.), raconte que le cardinal, voyant que Ferrari avait traité beaucoup mieux que lui cette matière, chercha tous les moyens de supprimer cet ouvrage pour qu'il ne fit point de tort au sien. On ne sait où Dupin a pris cette anecdote. Tiraboschi la trouve peu vraisemblable. D'abord un trait d'envie aussi lâche s'accorde mal avec le caractère noble et généreux du cardinal Borromée; ensuite s'il avait voulu supprimer le livre de Ferrari, l'autorité dont il jouissait à Milan lui rendait cette suppression facile : il n'avait qu'à en défendre l'impression; et cependant l'ouvrage fut imprimé deux fois de son vivant, et en quelque sorte sous ses yeux. Il était lui-même si peu jaloux de la gloire du sien, qu'il ne songea point à le publier, et que ce livre ne parut qu'en 1632, un an après sa mort. Un second ouvrage d'antiquité ecclésiastique aussi savant que le premier est celui qui a pour titre : *De antiquo epistolarum ecclesiasticarum genere*, Milan, 1612, réimprimé à Venise, 1613, in-8^o, où l'auteur traite de toutes les formes d'épîtres, pascales, encycliques, pacifiques, etc., qui étaient d'usage parmi les évêques et le clergé des premiers siècles. Il contribua aussi à éclaircir l'antiquité profane dans son excellent traité *De veterum acclamationibus et plausu*, Milan, 1627, in-4^o; réimprimé par Grævius : *Thesaur. antiquitat. roman.*, t. 6 (1). Argelati, dans sa *Bibliothèque des écrivains milanais*, cite plusieurs autres ouvrages de Ferrari qui sont restés inédits. Sa réputation le fit appeler à Padoue en 1638 pour y remplir la place de recteur du collège des nobles qu'on venait d'y fonder; mais cet établissement dura peu, et Ferrari, de retour à Milan, en 1642, fut mis à la tête de la bibliothèque Ambrosienne qu'il avait contribué à former. Il mourut fort âgé, en 1669. G—É.

(1) On y voit que la coutume d'applaudir usitée chez les anciens au théâtre était passée non-seulement au barreau, mais encore dans les assemblées chrétiennes; on applaudissait l'évêque lorsqu'il prêchait, souvent avec des trépignements et un bruit qui ne convenaient guère à la sainteté du lieu. St-Chrysostome s'en plaint et songeait à un règlement qui réprimât cette indécence. Les applaudissements étaient aussi d'usage dans les conciles et les synodes, et c'était par des acclamations que les évêques approuvaient ce qui était proposé. Cet usage s'est conservé, du moins en partie, et les actes du concile de Trente finissent par les acclamations des Pères. L—v.

FERRARI (OCTAVE), neveu du précédent, né à Milan en 1607, se livra comme lui à l'étude de l'antiquité; il n'avait que vingt ans lorsque le cardinal Frédéric Borromée le nomma professeur d'éloquence à son collège Ambrosien. En 1654, il fut appelé à la même chaire dans l'université de Padoue, et y joignit bientôt après celle de langue grecque. Ses leçons attiraient un grand nombre d'auditeurs, qui parut rendre à cette université son ancien éclat, de l'aveu même de ceux qui en ont écrit l'histoire. Ayant prononcé publiquement un panégyrique de la reine Christine de Suède, il reçut en présent de cette princesse un collier en chaîne d'or de la valeur de mille ducats. Il fut encore mieux récompensé de celui qu'il publia à la louange de Louis XIV, et reçut de ce monarque, pendant cinq ans selon les uns, et pendant sept selon d'autres, une somme annuelle de cinq cents écus. La ville de Milan le nomma son historiographe avec 500 écus d'appointements. Il avait composé sept livres de cette histoire, mais on mit peu d'exactitude à lui fournir les documents nécessaires; il craignit d'ailleurs d'offenser ou la maison d'Autriche, dont il était sujet, ou le roi de France, de qui il avait reçu des bienfaits; il aima mieux interrompre ce travail, et défendit même de publier jamais ce qu'il en avait fait. Cela valait sans doute mieux que d'altérer la vérité de l'histoire; mais il fallait donc renoncer au titre et aux appointements d'historiographe. Tiraboschi croit que les lettres y ont peu perdu; il ajoute même que les honneurs et les récompenses accordés à Ferrari attestent plutôt le mauvais goût du siècle que le mérite de l'écrivain, dont les ouvrages purement littéraires ont au souverain degré tous les défauts de son temps. On en trouve la liste dans Argelati, *Bibl. script. mediol.*, t. 1, part. 2. Quant à ses ouvrages d'érudition, ils jouissent de plus d'estime, quoique souvent défigurés par ce style pompeux et prétendu poétique qui était alors à la mode. Les principaux sont : 1^o *Origines lingue italicæ*, Padoue, 1676, in-fol., ouvrage rempli d'érudition, mais où, de l'aveu même des Italiens, il exalte trop la langue italienne; 2^o *De re vestiaria libri tres*, Padoue, 1642, in-8^o; 2^a editio, ibid., 1654, *libri septem*, in-4^o, avec fig.; 3^o *Analecta de re vestiaria et lato clavo, ad Alberti Rubenii commentarium de re vestiaria; accedit dissertatio de lucernis sepulcralibus*, 1670, in-4^o; l'*Analecta* est une critique de Rubénius : réimprimé à la suite de cette critique, Padoue, 1685, in-4^o. Les deux ouvrages ont été insérés dans le 6^e tome des *Antiquités romaines* de Grævius, et celui des *Lampes sépulcrales* dans le 12^e. Ferrari, dans la dissertation sur les lampes sépulcrales, parle de l'usage que faisaient les Juifs et les païens, et que firent depuis les chrétiens, de flambeaux et de cierges allumés dans les cérémonies religieuses. Il y réfute aussi l'opinion des lampes perpétuelles qu'on a faussement prétendu avoir été trouvées allumées dans quelques tombeaux; 4^o *Prolusiones*

XXVI; epistolæ, formulæ ad capiendâ doctoris insignia, inscriptiones, ibid., 1668, in-4^o. J.-Alb. Fabricius a publié de nouveau ce recueil avec des augmentations, Helmstadt, 1711, in-8^o; 5^o *Panegyricus Ludovico XIV Francorum regi*; 6^o *Electorum libri duo*, Padoue, 1679, in-4^o; 7^o *De pantomimis et mimis* (publié par J.-Alb. Fabricius), Wolfenbuttel, 1714, in-8^o, et inséré dans le tome 2 des *Antiq. rom.* de Sallengre; 8^o *Dissertationes duæ, altera de balneis, altera de gladiatoribus*; 9^o *Apollo tuam fidem, sive Litteratorum fatum; accessit ejusdem epistola de obitu Domini Molini, senatoris Veneti*, Venise, 1656, in-16 de 45 pages. Les continuateurs de Moreri citent cet ouvrage, dont ils ne savent point, disent-ils, qu'il ait été fait mention ailleurs. La plupart de ces dissertations ont été souvent réimprimées, tant en Italie que chez l'étranger, surtout les deux livres *Electorum*, qui sont regardés comme son meilleur ouvrage. Quelques auteurs ont soupçonné qu'il les avait trouvés parmi les papiers de son oncle, et qu'il se les était attribués. On conserve de lui en manuscrit plusieurs ouvrages inédits dans la bibliothèque de Ste-Justine, à Padoue, entre autres un traité en 4 livres *De funere christianorum*, qui n'est point achevé; ses leçons sur Apulée, Tacite, Juvénal, Virgile, etc.; les dissertations sur Tertullien, et un ouvrage curieux en sept livres, intitulé *Gymnastica sacra, seu diviores veterum christianorum ad corpus edomandum artes*. Octave Ferrari mourut à Padoue, le 16 mars 1682, universellement aimé et regretté non-seulement pour son savoir, mais pour ses qualités morales et pour son caractère si conciliant et si doux, qu'on lui avait donné, selon le *Dictionnaire historique* italien de Bassano, les surnoms honorables de *Pacifique* et de *Conciliateur*. G—E et L—Y.

FERRARI (GUY), célèbre littérateur, naquit à Novare en 1717; après avoir fait d'excellentes études, il fut admis dans la société des jésuites, et chargé d'enseigner les humanités et la rhétorique dans les principaux collèges de l'Italie. Il rendit compte de la méthode qu'il suivait avec ses élèves, dans une lettre non moins remarquable par le fond des idées que par l'élégance et la perfection du style. Quelques discours qu'il eut l'occasion de prononcer en public ajoutèrent bientôt à sa réputation, et on s'accorda à le placer en tête du petit nombre des écrivains qui cultivaient encore les mœurs latines. Parmi les élèves de Ferrari, on doit citer Pierre-Antoine Crevenna, si connu par son goût pour les lettres et par la bibliothèque qu'il avait formée (*voy. CREVENNA*); le maître et le disciple restèrent constamment liés de la plus tendre amitié. Après la suppression des jésuites, Ferrari se consacra entièrement au travail du cabinet. Poésie, éloquence, histoire, biographie, inscriptions, il est peu de genres qu'il n'ait cultivés, et il n'en est point dans lesquels il n'ait eu des succès très-remarquables. Il avait fait une étude approfondie des modèles de l'anti-

quité, et il savait s'approprier jusqu'aux formes de leur style, sans cesser d'être toujours lui-même. On trouve dans ses histoires des morceaux qui, au jugement des critiques, peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles pages de Salluste, et dans ses biographies il égale souvent Cornélius Népos. Son style n'est cependant pas exempt de sécheresse, et on lui a reproché des inexactitudes, et même quelques anachronismes. Ferrari mourut en 1791, à l'âge de 74 ans. On citera de lui les ouvrages suivants : 1° *De rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia, bello pannonico, libri III*, Rome, 1747, in-4° (voy. CORDARA); La Haye, 1749, in-8°; traduit en italien par le P. Savi; 2° *De rebus gestis Eugenii principis, etc., bello italico libri IV*, Milan, 1752, in-8°; traduit en italien par le même auteur; 3° *De rebus gestis Eugenii principis, bello germanico libri I, bello belgico libri III*, Zutphen, 1773, in-8°; 4° *Res bello gestæ auspiciis M. Theresiæ Augustæ, ab ejus regni initio ad annum 1763, inscriptionibus explicatæ*, Vienne, 1775, in-8°; 5° *De rita quinque imperatorum germanorum*, Vienne, 1775, in-8°. Ce sont des notices sur les cinq généraux autrichiens qui s'étaient le plus distingués dans la guerre contre la Prusse. Ces généraux sont : Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon; 6° *Epistola de institutione adolescentiæ*, Milan, 1780, in-8°; traduit en italien par Savi; 7° *De politica arte oratio dicta 1780*, Nîmègue, in-4°; *De optimo statu civitatis dicta 1781*, ibid.; *De jurisprudentia*, 1784, in-4°; 8° *Orationes actionesque academicæ*, Augsburg, 1786, in-4°. On trouve dans ce recueil les trois discours qu'on vient de citer et plusieurs autres pièces du même genre; 9° *Inscriptiones, dissertationes de origine, antiquitate, monumentis Insubrum, gentiumque illis finitimarum; epistolæ italicæ scriptæ ad Insubrian pertinentes, titulo : LETTERE LOMBARDE*, Milan, 1763, 3 vol. in-8°. Ferrari traduisit ensuite les inscriptions en italien, y en ajouta deux cents nouvelles et les publia à Milan en 1772, in-12. 10° *Caroli-Emmanuelis Sardiniae regis universa vitæ et principatus forma inscriptionibus explicata*, Lugano, 1780, in-4°, de viii et 161 pages : c'est une histoire en style lapidaire du roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III, partagé en 314 inscriptions latines, purement imaginaires, et qui n'ont été sculptées nulle part. M. André regarde Ferrari comme l'un des modernes qui ont le mieux réussi dans le genre de l'inscription. Ses lettres et ses dissertations sont curieuses et remplies d'une érudition très-variée; Tiraboschi cite avec éloge sa dissertation sur la mort de Boèce; 11° *Guidonis Ferrarii opusculorum collectio*, Lugano, 1777, in-4°. Ce volume comprend les vies des cinq généraux autrichiens; celles de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie : Jules César Brusato (1), Thomas Céva et Antoine Lec-

chi; sept discours latins et des plaidoyers. Parmi les discours on distingue celui qui a pour titre : *De optimo patre familias*; il renferme des observations aussi sages qu'utiles sur l'éducation des enfants. Les plaidoyers sont, de tous les ouvrages de Ferrari, les moins estimés, mais la faute en est évidemment au genre de composition, et non à l'auteur, dont le talent flexible savait se plier à tous les sujets. W—s.

FERRARI (l'abbé JEAN-BAPTISTE), latiniste italien, né le 21 juin 1732 à Treviso, près d'Este, et mort à Padoue le 14 avril 1806; étudia dans le fameux collège de Padoue, appelé Séminaire; il y devint préfet des études, et dans l'exercice de ses fonctions il s'appliqua surtout à perfectionner chez les jeunes gens le goût des littératures grecque, latine et italienne. Il écrivit beaucoup en latin, et son latin était très-pur et très-élégant; mais ses ouvrages n'eurent guère rapport qu'à des choses ecclésiastiques, si l'on excepte ses poésies, parmi lesquels se trouvent des dialogues, des élégies, des odes et même des épigrammes. Elles sont restées inédites. Ce qu'il a laissé de plus remarquable consiste dans les œuvres suivantes : 1° *Laudatio in funere Clementis XIII*, Padoue, 1769, in-4°; 2° *Vita Aegidii Forcellini*, Padoue, 1792, in-4°; 3° *Vita Jacobi Facciolati*, Padoue, 1799, in-8°; 4° *Vite illustrium virorum seminarii Patavinensis*, Padoue, 1799, in-8°; 5° *Vita Pii VI, cum appendice*, Padoue, 1802, in-4°. G—N.

FERRARI (LOUIS-MARIE-BARTHELEMI), né à Milan le 5 juin 1747, fit ses études dans les écoles Arcimbolde, où il eut pour professeurs le célèbre Branda, très-connu pour ses polémiques littéraires, et l'abbé Barelli, auteur d'un poème sur la religion. En 1764, Ferrari fut admis dans la congrégation des Barnabites, reçut le prénom de Barthélemi, et l'année suivante prononça ses vœux. Il suivit pendant deux ans les cours de philosophie de Regis et Racagni, et les célèbres théologiens Ugo et Alproni furent ses instituteurs à Bologne. Après avoir terminé ses études il fut nommé professeur de mathématiques et de physique, et il exerça cet emploi pendant trente ans jusqu'en 1810, époque de la suppression des barnabites et des autres congrégations enseignantes que Joseph II avait laissées subsister en Lombardie. Ferrari vécut alors dans la retraite; mais, en 1816, le comte Scopoli, directeur général de l'instruction publique, l'appela à la chaire d'instruction religieuse créée dans le lycée de St-Alexandre, à Milan, dirigé depuis par les barnabites. Il mourut dans les fonctions du professorat, le 19 mai 1820, après avoir légué le fruit de ses économies à l'hôpital majeur de cette ville. Ferrari s'était spécialement appliqué à l'étude de l'hydraulique, et il a publié en 1795, 1797 et 1811, trois volumes de dissertations dans lesquelles il traite : 1° de la Percussion des fluides; 2° de la Vitesse des eaux jaillissantes; 3° de la Construction de la veine d'eau et de la formation des tourbillons; 4° de la Di-

(1) Gui Ferrari avait déjà fait paraître séparément la Vie de ce jésuite dans la *Raccolta* du Calogera, t. 22 et 32.

lutation de la veine produite par les tubes; 5° des Tuyaux de conduite; 6° de l'Eau qui a un cours libre; 7° des Divers instruments propres à mesurer l'eau courante; 8° du Système des fleuves; 9° du Gonflement des eaux; 10° du Mouvement actuel des eaux; 11° de l'Instrument cylindrique à pendule. Ferrari publia encore, en 1804, un autre ouvrage très-important en forme de supplément à une seconde édition du *Traité sur l'usage de la table parabolique pour les sources d'irrigation*, de son professeur le père Régis. Notre physicien entreprend d'y résoudre, par le moyen de l'analyse, le problème général d'assigner l'expulsion de la quantité d'eau dérivante d'une source indéterminée. La formule intégrale trouvée par Ferrari est appliquée et prouvée par plusieurs exemples. Il parle ensuite de la vélocité moyenne, dont il trouve aussi la formule; enfin il traite de la pente du lit d'un fleuve et du regonflement, ainsi que de la table parabolique dont il fait l'application à tout le royaume lombardo-vénitien pour la distribution des eaux. Il a laissé manuscrit un mémoire qu'il avait envoyé à la société royale-impériale italienne sur cette question proposée au concours : *Quelle serait la meilleure règle à suivre dans la distribution des eaux en Italie?* Ce mémoire obtint une mention honorable; mais le prix fut accordé au professeur Brunacci de Pavie. Ferrari a laissé aussi plusieurs ouvrages religieux en italien parmi lesquels nous citerons : 1° *Mémoire sur la mission du prophète Moïse*, auquel est jointe une *Dissertation sur le Pentateuque samaritain*. 2° *De la vérité de la religion chrétienne*, dédié à l'empereur d'Autriche, avec un appendice sur les mystères. 3° *Introduction à l'étude de la religion révélée*, ouvrage dans lequel il a inséré les leçons qu'il donnait comme professeur au lycée de Milan. G—G—V.

FERRARI (PIERRE), architecte de la chambre apostolique, né à Spolète en 1753, et mort à Naples le 7 décembre 1825, s'était distingué de bonne heure par une profonde connaissance de son art. Dans les premières années de notre siècle ses talents furent appréciés par l'administration française, qui ne tarda pas à les employer pour le bien de l'Italie. Il fut chargé de beaucoup de travaux, comme ingénieur en chef dans le département du Trasimène, où il s'occupa surtout, de concert avec le chevalier Fontana, du projet d'un grand canal par lequel on espérait joindre la mer Adriatique à la Méditerranée. Mais ce ne fut qu'en 1825, après avoir bien mûri son plan, que, certain de triompher de toutes les objections, il fit part au public de ses méditations sur cet important travail. Les amis de tout ce qui contribue aux progrès de la civilisation forment des vœux pour que l'Italie ne perde point le fruit de cette belle conception, développée dans l'ouvrage intitulé : *De l'ouverture d'un canal navigable qui de la mer Adriatique, en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée*. L'Italie doit encore à Ferrari des projets fort bien conçus

XIII.

pour dessécher les lacs de Trasimène et de Fucino. Son portefeuille renfermait de nombreux dessins de maisons de campagne, qui n'ont pas encore vu le jour. Z.

FERRARINI (MICHEL-FABRICE), antiquaire, né à Reggio en Lombardie, dans le 15^e siècle, entra dans l'ordre des Carmes, et profita de la permission de ses supérieurs pour visiter les principales villes d'Italie et recueillir les inscriptions qu'elles offrent en grand nombre. Les connaissances qu'il acquit dans ses voyages commencèrent sa réputation et le mirent en rapport d'amitié avec la plupart des savants. Il fut nommé prieur du couvent de son ordre à Reggio, en 1481, et mourut en cette ville à la fin de 1492, ou dans les premiers mois de l'année suivante. Les inscriptions copiées par Ferrarini forment un vol. in-4^o de 182 feuillets de vélin. Ce précieux manuscrit est orné de dessins et d'arabesques d'un très-bon goût. La crainte que les religieux ne consentissent à le vendre déterminait les magistrats de Reggio à le faire enfermer dans un coffre à trois serrures, dont les clefs étaient confiées à autant de personnes. Il en existe cependant une belle copie à la Bibliothèque impériale de Paris. Jean Guasco a publié la préface de cet ouvrage dans son *Histoire de l'Académie de Reggio*. C'est à Ferrarini qu'on doit la première édition de l'ouvrage de Valérius Probus : *Significatio litterarum antiquarum*. Suivant Tiraboschi (*Bibl. Modenese*), cette très-rare édition a été imprimée à Bologne, en 1486, par Bonin de Boninis. Mais on sait que cet imprimeur n'a jamais exercé son art à Bologne, et qu'il était établi à Brescia depuis 1480; de plus, une note placée à la marge de l'exemplaire de Tiraboschi, de la bibliothèque publique de Besançon, apprend que cette édition de Valérius Probus ne porte pas le lieu de son impression. Ainsi la ressemblance du nom de l'imprimeur avec celui de la ville de Bologne, aura causé la légère méprise de Tiraboschi, qu'on a cru devoir relever par respect pour l'autorité dont il jouit parmi les bibliographes. — FERRARINI (Joseph-Marie-Félix), dominicain milanais, né en 1670, mort dans sa patrie le 3 juillet 1744, après y avoir exercé les fonctions de commissaire du St-Office, a publié : *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzo Ferreri*, Milan, 1752, in-4^o. W—s.

FERRARIS (JOSEPH, comte DE), naquit à Lunéville, le 20 avril 1726. Sa famille, originaire du Piémont, était établie en Lorraine depuis plus d'un siècle. Il fut placé en qualité de page à Vienne, en 1753, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph I^{er}. A la mort de l'empereur Charles VI, on vit éclater une guerre qui menaça d'engloutir l'héritage de Marie-Thérèse. Le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débiter dans la carrière des armes, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune, le 11 avril 1744. Blessé d'un coup de feu à la bataille de Czaslau, le 17 mai 1742, après

78

avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et avant la fin de la campagne une compagnie d'infanterie. Il éprouva le regret d'être employé, de 1744 à 1748, dans les garnisons, et la paix dont jouit pendant quelques années l'Autriche retarda son avancement; mais la guerre de Sept ans lui fournit de nouvelles occasions de signaler son courage. Il s'empara, le 14 octobre 1758, d'une batterie de trente-six pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine, dont il était colonel, et contribua plus que personne au gain de la bataille de Hochkirchen. La décoration de l'ordre de Marie-Thérèse devint pour lui un souvenir de cette honorable journée. Il fut promu au grade de général-major, en 1761, et à celui de lieutenant général en 1773. Versé dans les sciences exactes, et surtout dans les mathématiques, il avait été nommé, en 1767, directeur général de l'artillerie aux Pays-Bas. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de la carte des provinces belgiques. Ce bel ouvrage, terminé en 1777, offre sans doute quelques inexactitudes de détail; mais l'ensemble n'en est pas moins satisfaisant, et il peut, sous beaucoup de rapports, soutenir la comparaison avec la carte de France connue sous le nom de Cassini (1). Lors de la guerre avec la Prusse, en 1778, Marie-Thérèse donna au comte de Ferraris un témoignage bien flatteur de son estime et de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis élec-

(1) La carte de Ferraris, en 25 feuilles grand-aigle, dont les cuivres sont actuellement au Dépôt de la guerre à Paris, est à la même échelle que celle de Cassini, et y fait suite. La copie qu'on en a faite à Paris (1796), en 69 petites feuilles, est bien moins estimée.

teur de Cologne. Cette distinction le mit en commerce de lettres avec sa souveraine, qui l'honora constamment d'une bienveillance particulière. Son crédit se soutint sous le règne de l'empereur Joseph II. Néanmoins il ne réussit point dans la mission qu'il eut à remplir, en décembre 1789, auprès du congrès des États belgiques, qui, dirigés par l'avocat Vandernoot et par le grand pénitencier d'Anvers van Eupen, avaient arboré l'étendard de la révolte et s'étaient séparés de la cour de Vienne. Quoique âgé de soixante-sept ans, Ferraris prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français; il se distingua aux combats de Saultain et de Famars, et plus particulièrement encore au siège de Valenciennes. Le cordon de commandeur, et peu de temps après la grand'croix de Marie-Thérèse, furent les récompenses de ces importants services. Cependant il quitta l'armée au mois d'octobre 1795, et vint occuper à Vienne la place de vice-président du conseil aulique de guerre, à laquelle il avait été appelé le 27 août. Le titre de conseiller d'État intime en 1798, et celui de maréchal en 1808, mirent le comble à ses honneurs: il était général d'artillerie (*feldzeugmeister*) depuis 1784, et propriétaire d'un régiment d'infanterie depuis 1770. Il est mort à Vienne le 1^{er} avril 1814, universellement regretté, car à des talents peu communs il réunissait des mœurs douces, une politesse exquise et une loyauté sans égale. De son mariage avec une duchesse d'Ursel il n'a laissé qu'une fille. Elle a épousé le comte de Zichi, qui, par respect pour la mémoire de son beau-père, a joint le nom de Ferraris au sien.

ST—T.

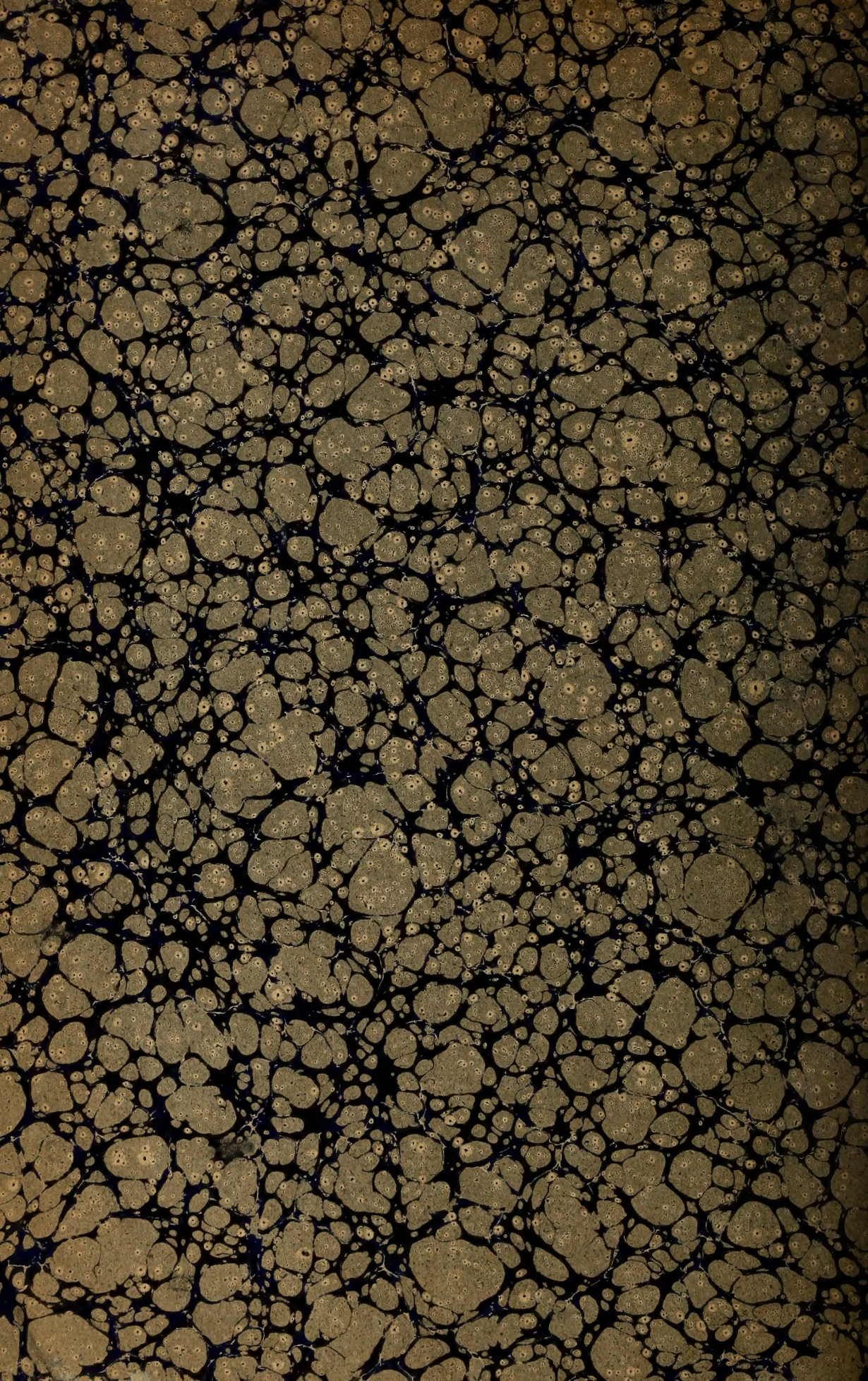
SIGNATURES DES AUTEURS

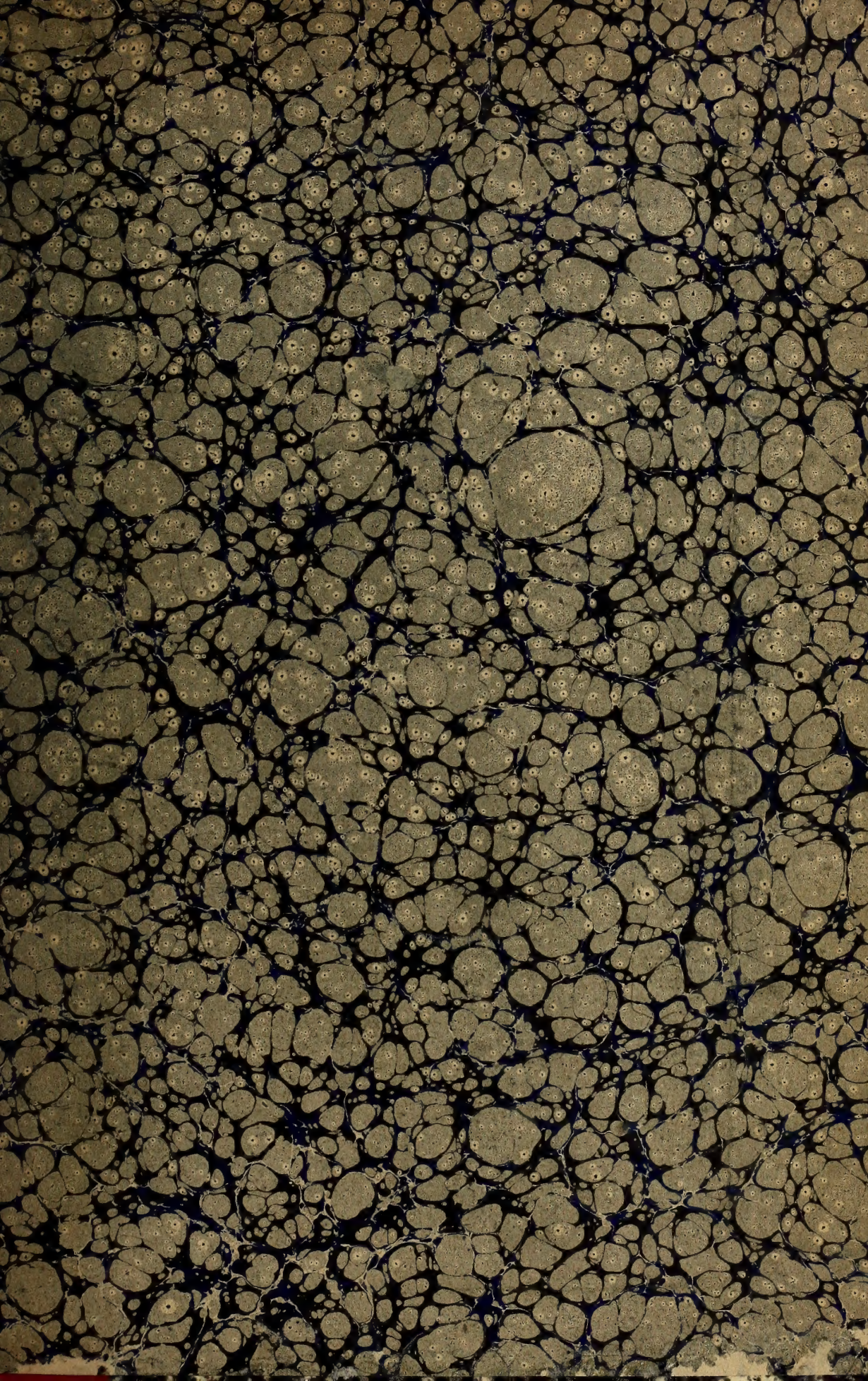
DU TREIZIÈME VOLUME.

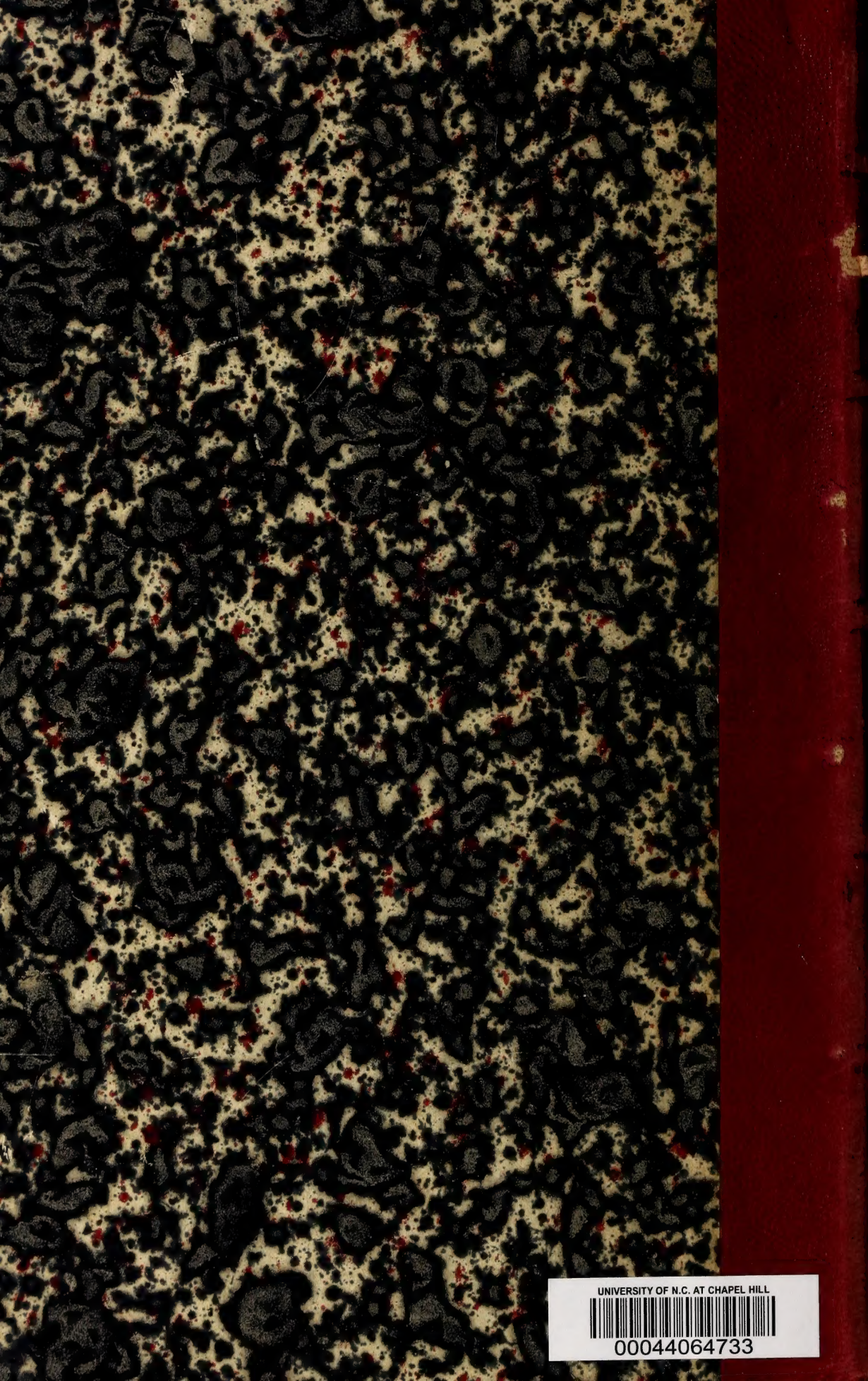
A. B—T. A—D. A—D—R. A. F—L—T. A—G—R. A. M. A. P. A. R—T.	MM. A. BEUCHOT. ARTAUD. AMAR-DURIVIER. A. FEILLET. AUGER. A. MOQUIN-TANDON. A. PÉRICAUD. ABEL RÉMUSAT.	D—P—S. D—R—R. D—S. D—S—E. D—T. D—Z—S.	MM. DU PETIT THOUARS. DUROZOIR. DESPORTES-BOSCHERON. DASSANCE. DURDENT. DEZOS DE LA ROQUETTE.
B—I. B—N—T. B—P. B—S. B—SS. B—U. B—V—E. B—Y.	BERNARDI. BRUNET (GUSTAVE). BEAUCHAMP. BOCOUS. BOISSONADE. BEAULIEU. BLOSSEVILLE (DE). BOLLY (Madame DE).	E—C—D—D. E. D—S. E—N. E—S.	EMÉRIC DAVID. ERNEST DESPLACES. ENGELVIN (PROSPER). EYRIÈS.
C. C—AU. C. G. C—L. C. L—S. C—L—T. C. M. P. C—R. C—T. C. T—Y. C—V—E.	CHAUMETON. CATTEAU-CALLEVILLE. CADET-GASSICOURT. CHOISEUL D'AILLECOURT. CHARLES LESSEPS. COLLOMBET. PILLET. CLAVIER. COTTRET. COQUEBERT DE TAIZY. CHEFDEVILLE.	F—A. F. H. F—LE. F—LL. F. P—T. F—R. F. R—D. F—T. F—Z.	FORTIA D'URBAN. FAUSTIN HÉLIE. FAYOLLE. FALLOT (GUSTAVE). FABIEN PILLET. FOURNIER-PESCAY. FÉLIX ROUBAUD. FOISSET aîné. FÉLETZ (DE).
D—B—S. D. L. D. L. C. D—L—E.	DUBOIS (LOUIS). DELAULNAYE. LACOMBE (DE). DELAMBRE.	G—É. G. F—R. G—G—Y. G—N. G—RY. G—R—D. G—T—R. G—Y.	GINGUENÉ. FOURNIER FILS. GRÉGORY (DE). GUILLON (AIMÉ). GRÉGORY (J. C.). GUÉRARD. GAUTTIER. GLEY.
		H. A—T.	AUDIFFRET (H.).
		J.-A. DE L.	J.-A. DE LAFAGE.

	MM.		MM.
J—B.	JACOB.	R—D.	RENAUD.
J—N.	JOURDAIN.	R—D—N.	RENAULDIN.
Jo—Y.	JOLY.	R—F—G.	RIFFENBERG (DE).
L.	LEFFEBVRE-CAUCHY.	S—B—R.	SABBATIER.
L—M—X.	LAMOUREUX.	S—D.	SUARD.
L. P.	LÉON PLÉE.	S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOLYTE DE).	S—L.	SCHOELL.
L—S.	LANGLÈS.	S. M—N.	SAINT-MARTIN.
L—S—E.	LA SALLE.	S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
L—S—S.	ANONYME.	ST—T.	STASSART (DE).
L—X.	LACROIX.	S—Y.	SALABERRY (DE).
L—Y.	LÉCUY.		
M—A.	MELDOLA.	T—D.	TABARAUD.
M—B—N.	MALTE-BRUN.	T—N.	TOCHON.
M—D.	MICHAUD aîné.	T.—P. F.	T.—P. DE ST.—FERJEUX.
M—Dj.	MICHAUD junior.	U—I.	USTÉRI.
M—E.	MAURICE.	V—I.	VISCONTI.
M—É.	MONMERQUÉ (DE).	V—N.	VILLEMAIN.
M—N.	MERSAN.	V—S—I.	VISCONTI (SIGISMOND).
N—D.	NICARD.	V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
N—R.	NODIER (CHARLES).	V—T.	VITET.
N—T.	NICOLLET.		
P—C—T.	PICOT.	W—R.	WALCKENAER.
P—D.	PATAUD.	W—S.	WEISS.
P—E.	PONCE.	X—S.	Revu par SUARD.
P—OT.	PARISOT.	Z.	ANONYME.
P—S—N.	PAROISSIEN.	Z—D.	Revu par ERN. DESPLACES.
P—X.	PUJOUXX.		
Q. R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.		









UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL



00044064733